

Monnaie de Paris

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SUPPLÉMENT

A L'AMI DU CLERGÉ (ANNÉE 1898)

DIXIÈME ANNÉE

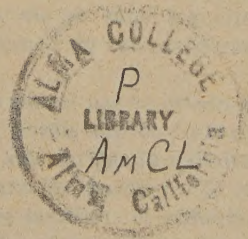
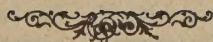
L'AMI DU CLERGÉ

PAROISSIAL

Supplément à l'AMI DU CLERGÉ (Année 1898)

TOME DIXIÈME

(Janvier à Décembre 1898)



LANGRES

Imprimerie Maitrier et Courtot

MDCCCXCVIII

41222

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

VIII

LES BONNES LECTURES

Attende lectioni.

Appliquez-vous à la lecture.
(I Tim., iv, 13.)

J'ai insisté naguère sur le danger des mauvaises lectures. C'est un sujet sur lequel on ne saurait trop revenir. Une personne qui lit tout ce qu'elle rencontre, tout ce qui lui tombe sous la main, est perdue. Chez elle la foi diminue rapidement, et l'imagination, l'amour du plaisir et de la frivolité, toutes les passions du monde s'emparent aussitôt du terrain abandonné par la foi. Parfois ces lectures produisent dans l'âme la mort instantanée; elle perd non seulement la vie de la grâce, mais la vie de l'esprit qui cesse de voir, la vie du cœur qui ne connaît plus que les instincts dépravés, elle succombe sous l'action violente du poison.

C'est pourquoi la science de la lecture confère une puissance dangereuse : il y a toujours en effet du péril à approcher l'étincelle de la poudre. Aussi n'hésitai-je pas à dire que les personnes qui savent lire et qui aiment à lire trouvent beaucoup plus d'occasions de se perdre que les autres. L'expérience sûrement ne me démentira pas. L'instruction est un bien inappréciable, mais il faut qu'elle soit suffisante, judicieuse, et inspirée par l'esprit chrétien. Ce sont là, vous le savez, des qualités extrêmement rares. C'est par les mauvais livres qu'on a attaqué la religion. Nous sommes dès longtemps livrés aux mains d'aventuriers littéraires, — je ne parle pas des autres, — dont la grande haine est la haine de Dieu, la haine de Jésus-Christ, haine profonde et irréconciliable, on sait pourquoi. L'Eglise catholique surtout a été battue en brèche, assiégée dans la forteresse de ses dogmes, méprisée et traînée sur la claie. Tous les gouvernements d'ailleurs sont tombés sous les coups de cette arme redoutable qui est la presse; l'Eglise seule, en fin de compte, a résisté, parce qu'elle est divine; mais les âmes, elles, ne sont pas divines. Aussi, où sont-elles, celles qui n'ont pas été séduites, perverties ou renversées, celles au moins qui ne se sont pas senties parfois ébranlées?

La puissance du bien toutefois sera toujours plus grande que celle du mal : les mauvais livres passent, les bons demeurent, et jusqu'à la fin des siècles l'humanité lira le livre divin, la Bible, le livre éternel qui instruit, console et fait prier, alors que les œuvres malsaines des auteurs en

renom auront pourri, oubliées dans une poussière méprisée. Les bonnes lectures triompheront des mauvaises, et les âmes droites, avides de connaître la vérité, leurs devoirs, les espérances immortelles, écouteront la recommandation de saint Paul : « Appliquez-vous à la lecture, *Attende lectioni.* »

Quelles lectures devez-vous faire, vous et les vôtres ? Des lectures *pieuses* d'abord qui soient comme le pain de l'âme, le viatique qui la fortifie. Je vous en permettrai ensuite d'autres, qui seront comme les friandises de l'esprit et du cœur, mais veillez à ce qu'elles soient toujours *honnêtes*. Enfin comme il faut que nous vivions dans notre temps, que nous connaissions ses besoins, ses erreurs, ses perfidies pour savoir répondre aux méchants, défendre la vérité et nous maintenir dans le droit chemin, il est nécessaire aussi que vos lectures soient *actuelles*.

I

« L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Car l'homme n'est pas uniquement un corps, il est aussi une âme. Celle-ci est un être vivant qui a besoin d'une nourriture vivifiante. Cette nourriture c'est d'abord la science de Dieu, la *doctrine* pure qui s'introduit dans nos moelles et devient le principe de notre conduite.

Allez-vous donc laisser votre âme à jeun, de sorte que vous soyez réduit à dire avec le prophète : « Mon cœur est mort, mon esprit est languissant parce que j'ai oublié de manger mon pain, *quia oblitus sum comedere panem meum* » ? Non, vous lui donnerez les aliments qu'elle réclame, car vous aurez pitié d'elle; vous écouterez ses gémissements : « J'ai faim et soif de la justice, » s'écrie-t-elle; Dieu veut qu'elle goûte « le bonheur d'être rassasiée » (Matth. v, 6), qu'elle se sente enfin vivre.

Or qu'est-ce que la vie de l'âme sinon la grâce, la piété, l'union avec Dieu par la pensée ? Car nous avons beau faire, nous ne pouvons nous passer de Dieu, nous avons besoin de le sentir en nous, au dehors de nous, veillant sur nous par sa Providence; il est l'étoile nécessaire qui brille au firmament de notre vie et sans laquelle nous marchons à tâtons, sans rien voir, sans rien comprendre.

Est-ce que vous ne sentez pas ce besoin d'union avec Dieu, vous que je vois auprès du berceau de vos enfants, ou les suivant par la sollicitude, au travail, à l'atelier, dans les champs, à la caserne, dans leurs nouvelles familles, et redoutant toujours pour eux quelque danger inconnu, quelque malheur, quelque revers ? Est-ce que pour détourner ces dangers inéluctables que vous ignorez, que vous ne pouvez conjurer; vous n'élevez pas sans cesse vos voix et vos cœurs vers Dieu pour lui dire : « Mon Dieu ! protégez mes enfants, protégez mon mari » ? Est-ce que si vous êtes vraiment des mères, vos journées et vos nuits ne sont pas une prière continuelle ?

Et s'il leur arrive la peine que vous redoutiez, votre prière change de nature pour dire : « Mon Dieu ! soutenez-les ! Aidez-moi à les fortifier ! » Où trouverez-vous la force, sinon dans l'espérance chrétienne exprimée en des termes si embrasés dans quelque livre pieux, mais surtout dans l'Evangile ?

Oui, l'Evangile, trop peu lu, trop peu médité, voilà votre livre de chevet, que vous devez ouvrir souvent, avec respect, avec amour, pour en aspirer le parfum divin, pour en savourer les enseignements sacrés, pour y puiser la force de lutter vous-mêmes, puis de reconforter les autres. Ah ! plus d'une d'entre vous, n'est-ce pas, a gravi son Calvaire en tombant douloureusement à chaque station, en laissant de sa chair et de son sang aux aspérités du chemin ; et ce qui m'afflige pour elles, c'est que leurs douleurs ont été aussi stériles qu'inconsolées. Car vous ne pensiez pas à Marie, la femme de douleurs, qui la première a suivi ce dur chemin, à Jésus-Christ qui l'a parcouru, une lourde croix sur les épaules ; vous avez souffert, et vous n'avez pas ouvert le chapitre de la Passion ! La sainte Vierge cependant eût pleuré avec vous, elle eût bercé votre peine en vous disant : « Va, tu es doublement ma fille, puisque non seulement je t'ai adoptée, mais tu souffres, tu es désolée comme moi. » Et Jésus-Christ eût soulevé doucement votre croix en ajoutant : « Regarde, tu n'es pas encore méprisée, clouée au bois, crucifiée comme je l'ai été, mais je t'aime plus que les autres à cause de tes douleurs. Viens à moi, toi qui travailles et portes ton fardeau, et je te soulagerai, je te relèverai. *Et ego reficiam vos.* »

O puissance merveilleuse, effet souverain d'un bon livre, mais surtout de nos livres saints ! Il sort d'eux une vertu qui nous guérit, la vertu de la parole divine. Ils nous font réfléchir et prier, ils nous ramènent aux hautes réalités de la vie présente et de la vie future, en nous montrant les sommets radieux des collines éternelles. A la doctrine suave et forte ils joignent l'exemple décisif. Car, en les fermant, après avoir relu le Sermon sur la montagne, ou la Passion, nous nous redisons à nous-mêmes ces paroles du bon larron à son méchant compagnon : « Ce que nous souffrons, nous le souffrons en toute justice, mais lui, qu'avait-il fait ? *Hic autem quid fecit ?* »

Voulez-vous une doctrine plus humaine en quelque sorte, prenez l'*Imitation*, le livre qui a le mieux analysé le cœur humain. Et si les exemples de Jésus-Christ et de la sainte Vierge vous paraissent au-dessus de notre pauvre nature, lisez donc la vie des saints. C'étaient des hommes, des femmes comme nous, ils portaient comme nous le poids de la chair, ils étaient tourmentés par les mêmes passions, exposés aux mêmes épreuves, ils ont vécu sur notre terre, dans nos cités, ils ont traversé nos campagnes où ils ont laissé comme un sillage de sainteté. Ils sont en quelque sorte des professionnels du genre, des gens du métier, si je puis m'exprimer ainsi, ils

nous en révéleront les secrets, ils nous rendront facile l'apprentissage en nous disant : « Voici comment il faut s'y prendre, priez, agissez comme nous, soyez pieuses et sereines dans l'angoisse comme une sainte Thérèse, généreuses comme une sainte Elisabeth de Hongrie, portez l'Evangile sur votre cœur comme une sainte Cécile. Tout cela est possible puisque nous l'avons fait ! »

L'Eglise tient tellement à ce que nous fassions de bonnes lectures qu'elle nous met sous les yeux jour par jour, mais surtout les dimanches, les plus belles pages de l'Evangile et des Epîtres, estimant que la science de Dieu, la seule qui soit vraiment élevée et nécessaire, ne s'acquiert, ne s'entretient que par la lecture des saintes Lettres et les grands souvenirs des saints. Ici, comme partout, entrons bien dans l'esprit de l'Eglise qui est un esprit d'amour et de vérité. Seule en effet, Epouse de Jésus-Christ elle connaît les secrets du cœur divin, et Mère des hommes elle sait ce qui convient à notre faiblesse.

II

Votre corps ne se nourrit pas seulement de pain et d'aliments substantiels, mais d'autres aliments plus légers, plus savoureux, qui flattent le goût et souvent, surtout pour les personnes malades, ouvrent la voie à une nourriture plus tonique. Ainsi pour les aliments de l'esprit. Vous ne pouvez pas toujours lire des ouvrages pieux ; il en est d'autres qui ne sont pas plus défendus que les justes friandises et qui reposent, récréent l'âme fatiguée.

Avant tout, ces lectures doivent être *honnêtes*, c'est-à-dire saines et morales. Puisque nous avons comparé les mauvais livres à des poisons, vous comprendrez facilement qu'on ne puisse vivre dans une atmosphère empoisonnée. Ce que Dieu a créé de meilleur c'est l'air pur et frais, que l'on respire à pleins poumons, avec jouissance, et qui vous vivifie par sa bonté native, son heureux mélange d'oxygène vital et d'azote fortifiant, sans cesse renouvelés et mis en mouvement, chargés de tous les parfums des plantes et des arbres. Lorsque vous êtes dans un mauvais air, vous n'y demeurez pas, sinon par devoir, vous vous hâtez de sortir, et quand vous êtes dehors, quelles délices d'aspirer des bouffées salubres, des brises de santé ! Comment pourriez-vous séjourner vous-mêmes et sentir que vos enfants séjournent dans l'atmosphère empoisonnée et fétide d'un mauvais livre ?

J'admets qu'aujourd'hui la lecture soit entrée dans nos mœurs et devenue une nécessité. Tout le monde lit, et si la lecture ne vous fait point perdre un temps nécessaire, négliger vos devoirs d'intérieur, votre ménage, la direction de votre maison, rien de mieux. Votre esprit sera plus cultivé, vous goûterez un bonheur particulier à vous mettre en contact avec une âme plus grande que la vôtre et qui vous élèvera à sa suave hauteur. « Penser en lisant *un vrai livre*, disait Lacordaire, le prendre, le poser sur la table,

s'enivrer de son parfum, en aspirer la substance, c'était pour le général Drouot, comme pour toutes les âmes initiées aux jouissances de cet ordre, une naïve et pure volupté. Le temps coule dans ces charmants entretiens de la pensée avec une pensée supérieure ; les larmes viennent aux yeux, on remercie Dieu qui a été assez puissant et assez bon pour donner aux rapides effusions de l'esprit la durée de l'airain et la vie de la vérité. » Mais il faut que ce soit un *vrai livre*, et non un livre où les idées, les sentiments sonnent faux.

Que ces ouvrages soient composés par des auteurs chrétiens et continuent dans votre âme la vie chrétienne, si bien que vous ne changiez pas d'atmosphère. Vous savez combien grand est le danger des transitions brusques d'un air chaud à un air glacé. La poitrine se prend aussitôt. Le même phénomène se produit pour l'esprit qui passe des lumières chaudes de la foi aux tourmentes glaciales du doute ou de l'impiété. Les bons livres ne manquent pas, c'est pourquoi, à tous égards, sont coupables ceux qui en lisent de mauvais. Pour les jeunes gens, des récits de voyages sont excellents. Eux-mêmes devront voyager, car à notre époque, quand la nécessité ne vous oblige pas à faire de lointains séjours, chacun demeure saisi de la fièvre de sortir de chez soi. D'ailleurs les journaux sont très répandus, les guerres fréquentes sur divers points éloignés du globe, on s'y intéresse toujours, il est toujours utile de se renseigner, de savoir, de s'instruire, et rien n'instruit comme des voyages bien racontés, avec des descriptions saines et exactes. Les jeunes filles préféreront des histoires de sentiment, où l'on voit le dévouement et la foi aux prises avec la misère, les adversités et les terribles nécessités de famille. Il est des centaines de ces livres qui sont fort bien écrits et qui laissent de bonnes, pures et chrétiennes impressions. Qu'elles les lisent, elles n'en épuiseront pas la série.

Mais point de livres *neutres*.

Ce mot est l'un des plus répugnants de la langue. Qui donc est neutre dans ce monde sinon les impuissants, qui ne comptent pas, et ces horribles indifférents qui vous verraient mourir sans vous tendre la main ? Je vous plaindrais si vos maris, vos enfants étaient neutres pour vous ; non seulement ils ne vous aimeraient pas, mais ils n'éprouveraient pour vous qu'une froide et profonde haine. La neutralité c'est la forme la plus méprisante de l'hostilité. Donc pas de livres où de propos délibéré, par système, le nom de Dieu est absent, d'où sa pensée est bannie. C'est ainsi qu'on a accoutumé peu à peu nos contemporains à croire que l'on peut se passer de Dieu, qu'il n'est pas nécessaire au gouvernement du monde et des âmes, que les hommes peuvent bien se conduire tout seuls sans se réclamer de Lui. A l'endroit de Dieu cette disposition des esprits est une injure plus sanglante même que le blasphème.

Et pendant que nos ennemis prêchent, nous

imposent cette infâme neutralité, eux, restent-ils neutres ? Voyez donc leurs journaux où sans cesse nous sommes outragés et calomniés, où nos meilleures intentions, nos meilleures actions sont travesties et affublées de l'éternel masque de l'intérêt, où l'on nous impute tous les crimes, toutes les lâchetés, tous les attentats, où l'on insulte tout ce que nous aimons et adorons ! Sont-ils neutres ? dites-moi ! Et nous nous le resterions, nous lirions ces livres qui suent le respect humain, la mauvaise foi, le dédain le plus cruel de tous, celui qui consiste à ne pas même prononcer le nom d'un ennemi, à le considérer comme non venu, comme n'existant pas ! Ne faisons pas cette œuvre de dupes qui nous transformerait en de tranquilles renégats.

III

J'ai dit que dans leurs écrits loin d'être neutres nos ennemis sont acharnés contre nous, contre l'Eglise, contre votre foi. Sans cesse ils exploitent le scandale du jour, prêchent les idées irréligieuses et antisociales. C'est pourquoi vos lectures et celles qu'on fait dans votre famille doivent être *actuelles*.

Ne faut-il pas que nous soyons au courant des intrigues et des trames de l'ennemi, que nous puissions répondre à ses blasphèmes et démasquer ses mensonges ? « Nous vivons dans un temps désastreux pour la foi et pour les mœurs, » disent certains esprits chagrins, qui exhalent de vaines plaintes pour se dispenser d'agir. Ne nous plaignons pas, à quelle fin ? Soyons de notre temps et même je vous dirai : aimons-le. Dieu qui nous a fait naître à cette époque, avait ses vues ; aussi bien ne nous a-t-il pas laissé le choix. Mais quelle que soit la valeur morale de notre siècle, il est sûr qu'il a ses beaux côtés de liberté, de science, de compatissance et de générosité. Enfin, nous y vivons, et il s'agit de le diriger, de le changer, de le ramener à Dieu et par notre action d'y faire figure.

J'estime que c'est un grand malade, épuisé par les excès de tout genre, par les remèdes empiriques des systèmes sociaux, les erreurs de doctrine, la dépravation des mœurs et surtout les abus légaux.

Ce sont les lois récentes qui nous ont perdus. Comment en saurez-vous les hypocrisies, les mobiles et les méchancetés si vous n'êtes pas au courant des questions actuelles ? Et ne devez-vous pas avoir une raison toute prête à apporter pour former l'esprit de vos enfants touchant ces lois et confondre ceux qui les soutiennent ?

« Vous voulez donc que nous fassions de la politique ? me direz-vous. La politique ne convient guère aux femmes ! » Mais certainement que je le veux ! C'est même aujourd'hui chose vitale, nécessaire. Un Etat vit ou meurt par sa politique ; vous avez donc intérêt à ce que la politique de votre pays soit bonne, afin qu'il vive et soit prospère, afin que vos maisons et l'innocence de vos enfants jouissent de la sécurité

chrétienne à l'ombre des lois justes. Il importe à tous que le gouvernement fasse des lois bonnes et détruise les lois mauvaises. Vous êtes Françaises, vous ne pouvez pas vous désintéresser des affaires de France. Or c'est la presse aujourd'hui qui conduit la politique en amentant les passions ! Vos fils, vos filles sont perdues ou contaminées par la mauvaise presse, et vous vous croiseriez les bras ?

— Alors, poursuivrez-vous, il faut donc que nous lisions les journaux ?

Mon Dieu ! je n'y vois aucun inconvénient et j'y trouve au contraire une multitude d'avantages. J'entends les journaux catholiques. Trop longtemps les femmes se sont bornées à lire le feuilleton qui est au bas du journal, il faut qu'elles montent un peu plus haut, qu'elles lisent les articles de fond, qui les intéressent après tout, puisqu'ils traitent de l'éducation de leurs enfants, de la loi scolaire qui est impie, de toutes les libertés catholiques qui sont méconnues, de l'abaissement fatal du pays par une législation satanique, et du péril imminent des âmes livrées en pâture aux doctrines du mal.

Surtout il faut que dans vos maisons vous remplacez le mauvais journal par le bon journal. N'est-ce pas une honte qu'en France il paraisse chaque jour cinq ou six millions de feuilles qui excitent à la Révolution, prêchent l'impiété et calomnient la sainte Eglise, source de toute sainteté, de toute honnêteté, de tout bien, tandis que cinq cent mille à peine parlent en faveur de la religion, soutiennent les idées de probité morale et défendent la cause de Dieu ? Un contre dix ! Comment ne serions-nous pas battus ? Comment la paix de nos foyers même serait-elle maintenue ?

Ecoutez plutôt cette navrante histoire que racontait au récent congrès des œuvres ouvrières de Tours le P. Leclerc, supérieur des Frères de Saint-Vincent de Paul, et ancien directeur du patronage de Sainte-Mélanie à Paris.

C'était en 1871, la Commune était expirante, et le conseil de guerre faisait comparaître, pour les juger, les malheureux qui avaient été arrêtés les armes à la main.

Ceux-ci défilaient devant le tribunal qui examinait sommairement leur cas, et quand ils entendaient le mot « classé, » ils s'éloignaient. Ils ignoraient que ce mot signifiait : « A fusiller sans délai. » Le P. Leclerc, à la caserne Dupleix, avait la douloureuse mission de le leur apprendre ; on l'avait mandé afin qu'il s'occupât des âmes de ces infortunés qui allaient paraître devant Dieu, et que ce tribunal sans appel leur fût plus clément que celui des hommes.

« Avec quelle émotion, disait-il, ces soldats de l'émeute baisaient la croix et la redemandaient encore dans les quelques minutes de préparation laissées à chacun avant le peloton ! » Ces pauvres enfants retrouvaient dans leur mémoire les prières d'autrefois avec les croyances restées dans un coin ignoré de leur cœur.

Parmi eux se présente tout à coup un beau lieutenant tout jeune encore.

— Je suis, dit-il, d'une famille chrétienne, j'ai été au patronage de Sainte-Mélanie.

Ce mot « Sainte-Mélanie » éveille l'attention du religieux.

— Comment vous êtes-vous fourvoyé dans la Commune, mon enfant, vous qui avez été bien élevé ?

— Ah ! Monsieur l'abbé, c'est à cause de Rochefort ; je lisais son journal le *Mot d'Ordre* pour le style, et cela m'a entraîné. Je ne devrais pas être ici !

Et il fit une confession d'enfant, puis mourut sans faiblir, se sentant réconcilié avec Dieu.

Après avoir achevé ce récit, le bon religieux se prit à s'accuser lui-même de n'avoir point soustrait ce malheureux, non plus que ceux qui fréquentaient son Patronage, à l'influence délétère de la mauvaise presse.

« Ils avaient été empoisonnés toute la semaine, s'écriait-il, quand ils venaient se refaire le dimanche au patronage. Aussi nous devons être vaincus. Je le savais, je le déplorais, et plus tard, revenu en visite à Sainte-Mélanie, je demandai si l'on s'occupait de la bonne presse. — Jamais ! jamais ! jamais ! me fut-il répondu. — On m'apprit que c'était contre la tradition. Hélas ! cette tradition horrible, j'avais contribué à la fonder pendant des années. Moi aussi j'avais dit : « Jamais ! jamais ! » Et je ne suis pas innocent du sang de ce jeune chrétien, beau et courageux, qui aurait pu servir l'Eglise. Il est vrai que de mon temps il n'y avait pas de journal populaire catholique, aujourd'hui il y a la *Croix*... »

Il est sûrement trop sévère pour lui-même, l'excellent religieux qui parlait ainsi. Mais ce jeune homme avait sans doute une mère, qui ne veillait pas sur ses lectures, qui ne l'empêchait point de dévorer ces journaux de sédition et de révolte qui l'ont conduit là. Ah ! qu'elle a dû se repentir depuis, quelles larmes de sang elle a versées sur son imprudence devenue homicide ! C'est elle, la malheureuse, qui a tué son fils, et sa robe m'apparaît toute rougie de ce sang qui appelle une meilleure cause.

Et je pense avec douleur que ce fils peut être un jour le vôtre.

Oh ! fortifiez vos enfants par la lecture du bon journal ! Aujourd'hui du moins la presse catholique existe, elle est partout, jeune, vaillante, appelant à elle tous ceux qui tiennent à la foi des aïeux, aux traditions d'honneur du pays, qui ont gardé des convictions, des espérances et du sang chrétien. Allez donc à elle, introduisez chez vous le journal catholique, qui pense comme vous après tout, qui exprime les sentiments intimes de vos âmes. Il sera la meilleure protection de votre foyer, il gardera les idées saines de vos fils, la pureté de vos filles, la gloire et la joie de la maison. Cette œuvre de la presse catholique est la première de toutes, car si elle triomphait elle ferait triompher les autres, qui sans elle ne peuvent que végéter ou mourir.

LA MESSE EXPLIQUÉE AUX FIDÈLES

XXXIII

LES PRIÈRES APRÈS LA CONSÉCRATION

Mes frères,

Lorsque le prêtre a adoré le précieux sang, il recouvre le calice de la pale, en mémoire de la pierre dont fut fermé le tombeau du Christ. Depuis ce moment jusqu'à l'ablution, il tient serrés l'un contre l'autre les deux doigts qui ont touché la sainte hostie, par respect pour les parcelles qui pourraient y rester attachées et pour qu'aucune ne tombe à terre. Docile au commandement du Sauveur dont il vient de redire les termes : « Toutes les fois que vous ferez ces choses, faites-les en mémoire de moi », il récite la prière *Unde et memores* : « C'est pourquoi, Seigneur, nous qui sommes vos serviteurs, et avec nous votre peuple saint, en mémoire de la très heureuse Passion du même Jésus-Christ, votre Fils, Notre-Seigneur, et de sa Résurrection des enfers, comme aussi de son Ascension glorieuse au ciel, nous offrons à votre suprême Majesté, de vos dons et de vos bienfaits, l'Hostie pure, l'Hostie sainte, l'Hostie sans tache, le Pain saint de la vie éternelle, et le Calice du salut perpétuel. »

Depuis le douzième siècle, en diverses églises de France les prêtres élevaient les bras en forme de croix pendant la récitation silencieuse de l'oraison *Unde et memores*, afin d'indiquer aux fidèles d'une manière très expressive que la messe est la représentation du sacrifice de la croix. Cet usage, que Rome n'a pas adopté, s'est maintenu dans le diocèse de Lyon, chez les Chartreux, les Carmes et les Dominicains. Ailleurs, le célébrant tient les bras élevés à la hauteur des épaules. Il fait cinq fois le signe de croix sur le corps et sur le sang du Sauveur : trois fois sur l'hostie et le calice, une fois sur l'hostie, et une fois sur le calice. Ces signes de croix ne sont pas ici des bénédictions, car nous avons déjà constaté qu'il existe une grande différence entre les signes de croix qui précèdent la consécration et ceux qui la suivent. Les premiers se font pour bénir, pour attirer les grâces et pour marquer qu'on les attend par les mérites du Christ ; les seconds indiquent que les dons placés sur l'autel sont réellement le corps et le sang de Jésus-Christ crucifié par amour pour nous, mystère que saint Paul nous recommande de ne jamais perdre de vue : *Ante quorum oculos Jesus Christus præsriptus est, in vobis crucificus*. La multiplication des signes de croix pendant le saint sacrifice a pour but de nous rappeler sans cesse que la victime de l'autel est la victime du Calvaire. Les cinq signes de croix pendant la prière *Unde et memores* nous représentent les cinq plaies de notre Rédempteur, les deux plaies des mains, les deux plaies des pieds et la blessure du cœur. Si les deux derniers se font séparément sur

l'hostie et sur le calice, c'est pour signifier la séparation réelle de l'âme et du corps de Notre-Seigneur au moment de sa mort, et pour nous assurer qu'il y a bien là le corps de Jésus crucifié et aussi son sang qui a coulé sur la croix.

Le prêtre ne parle pas en son nom, il dit : *Nous* offrons, *offerimus*, parce qu'il ne s'agit pas seulement de lui, mais encore de tout le peuple. Saint Cyrille d'Alexandrie commente ainsi notre prière : « Nous annonçons la mort de Jésus-Christ, et nous confessons sa résurrection et son ascension, en célébrant dans les églises le sacrifice non sanglant ; ainsi nous nous approchons des Eulogies mystiques, et nous sommes sanctifiés en participant à la chair sacrée et au précieux sang de Notre-Seigneur. Nous ne le recevons pas comme une chair commune, à Dieu ne plaise ! ni comme la chair d'un homme sanctifié et uni au Verbe par son mérite, ou en qui la Divinité ait simplement habité, mais comme vraiment vivifiant et personnelle au Verbe lui-même. Car, comme il est la vie substantielle en tant que Dieu, sa chair, avec laquelle il est uni, est devenue elle-même principe de vie. »

Après avoir offert à Dieu ses propres dons, le corps et le sang de son Fils, qui a dit de lui-même : « Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel ; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, » le prêtre, les mains toujours élevées en signe de supplication, poursuit sa prière avec plus d'instances : « Daignez jeter un regard favorable et propice sur ces dons et les avoir pour agréables, comme il vous a plu d'agréer les présents de votre serviteur le juste Abel, le sacrifice de notre patriarche Abraham et celui que vous a offert votre grand-prêtre Melchisédech, sacrifice saint, hostie sans tache. » Il invoque le souvenir des présents offerts par trois grands personnages bibliques qui furent toujours agréables à Dieu, parce qu'ils s'offraient eux-mêmes avec une foi et une obéissance parfaite, et surtout parce que leurs oblations figuraient la réalité future de l'offrande eucharistique. Il demande pour lui-même l'innocence d'Abel, la foi d'Abraham et la sainteté de Melchisédech, figures de Notre-Seigneur, le souverain prêtre, et modèles admirables des vertus que son sacerdoce exige ; il sait bien que leurs sacrifices ont figuré d'une manière frappante le double sacrifice du Sauveur Jésus : celui d'Abel son sacrifice sanglant, celui de Melchisédech son sacrifice eucharistique, et celui d'Abraham l'un et l'autre à la fois.

Dans cette oraison *Supra quæ propitio*, l'Eglise ne mentionne pas le sacrifice de Noé en sortant de l'arche, celui de David dans l'aire de Doson le Jébuséen, celui d'Elie sur le mont Carmel, ni les victimes pacifiques de Samuel, de Moïse et d'Aaron. Elle se met, en quelque sorte, sous la protection de trois patriarches d'élite. Abel est le juste serviteur de Dieu par la pureté de son âme et l'innocente simplicité de ses mœurs ; il offrait ce qu'il avait de meilleur, les premiers-nés de ses troupeaux. Victime de la jalousie de son frère, il nous

présage le Christ, premier-né de la multitude des fidèles, *primogenitus in multis fratribus*, trahi, vendu et mis à mort par les juifs, ses frères selon la chair, qu'une jalousie infernale avait suscités contre lui, le Christ, le serviteur et l'enfant chéri du Père éternel : *Ecce puer meus quem elegi, dilectus meus in quo bene complacuit animæ meæ*. (Matth., xii, 18).

Le sacrifice d'Abraham, prêt à immoler ce qu'il a de plus cher au monde, son fils unique, remue profondément notre cœur et désigne la Passion du Christ, dont l'apôtre saint Paul a dit : « Dieu n'a pas épargné son propre Fils ; mais il l'a livré pour nous. *Qui proprio filio non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum*. » (Rom., viii, 32). On se demande ce qui se passa sur la montagne et combien fut grande la douleur d'Abraham, recevant de Dieu l'ordre d'immoler un fils si longtemps désiré, et tellement inattendu que la promesse de sa naissance par les anges avait fait rire Sara. Le Croyant obéit à Dieu, sans réflexions et vaillamment ; tout consiste dans la soumission admirable de sa volonté. Content de son obéissance, le Seigneur ne lui impose qu'un sacrifice spirituel et se contente du sang d'un bœuf immolé à la place d'Isaac. Saint Ephrem fait cette remarque : « Abraham, quand il voit la montagne du sacrifice, dit aux serviteurs : Attendez ici avec l'âne ; moi et l'enfant, quand nous aurons adoré, nous reviendrons vers vous. Abraham ne croyait pas ce qu'il disait, et cependant il disait la vérité, mais la disait sans la connaître. Il avait l'intention de tuer l'enfant et il ne savait pas que l'enfant reviendrait avec lui. Il le disait néanmoins, comme s'il avait prévu le dénouement qu'il ne prévoyait pas. Il prophétisait sans le savoir ; ses lèvres prononçaient ce que son esprit ne savait pas, et elles prononçaient la vérité. » Le sacrifice non sanglant d'Abraham a rendu ce patriarche digne de devenir l'aïeul du Christ.

Voici un autre sacrifice, tout mystérieux et offert par le grand-prêtre Melchisédech, personnage absolument mystérieux lui-même. Personne ne sait d'où il vient et comment il est le préféré du Seigneur ; il n'a ni père, ni mère, ni généalogie. Son nom signifie *roi de justice, roi de la cité de la paix* ; à la fois roi et prêtre du Très-Haut, il est le premier auquel l'Écriture sainte attribue la qualité de prêtre. Il va à la rencontre d'Abraham, du Père des croyants dont la postérité doit devenir aussi nombreuse que les étoiles du firmament, et qui a délivré Loth des mains de ses ennemis ; il offre solennellement et prophétiquement le pain et le vin, il donne sa bénédiction et annonce l'Eucharistie. Lorsque Dieu voudra honorer son Fils, il lui dira par la bouche du psalmiste qu'il est prêtre selon l'ordre de Melchisédech, et non point selon l'ordre d'Aaron le chef des lévites : *Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech*.

Arrivé à la prière *Supplices te rogamus*, le célébrant prend l'attitude de l'humble supplication ; il n'a plus les mains étendues, il baisse les

yeux, s'incline profondément et place ses mains jointes sur le bord de l'autel, en disant au nom de tous les fidèles : « Nous vous supplions, ô Dieu tout-puissant, de commander que ces dons soient portés par les mains de votre saint Ange jusqu'à votre autel sublime, en présence de votre divine Majesté, afin que nous tous qui, en participant à cet autel, aurons reçu le saint et sacré corps et le sang de votre Fils, nous soyons remplis de toute bénédiction céleste et de toute grâce, par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il. » Ce sont là des paroles redoutables ! s'écrie le pape Innocent III dans son livre sur le sacrifice de la messe, et le diacre lyonnais Florus ajoute : « Qui pourra comprendre des paroles si profondes, si étonnantes ? Pour faire entendre ce qu'elles signifient, la vénération et la crainte conviennent mieux que la discussion. » Il nous est pourtant permis de recueillir les enseignements des liturgistes sur le sens réel de cette magnifique et mystérieuse prière.

Le prêtre désigne son offrande par un seul mot, « *hæc*, ces choses, ces dons, » et avec eux il comprend la foi, les prières et les vœux des assistants ; il demande à Dieu de les transporter sur l'autel sublime et invisible des cieux, *in sublime altare tuum*, sur cet autel que l'apôtre saint Jean a vu dans l'Apocalypse et où il nous montre un Agneau immolé et cependant debout : *Vidi Agnum stantem tanquam occisum*. Cet agneau, c'est Notre-Seigneur avec ses cinq plaies devenues resplendissantes, portant les marques de ses souffrances, vivant devant le trône de la divine Majesté et incapable de mourir désormais. « Il y a un autel dans le ciel, nous assure saint Irénée ; là sont dirigées toutes nos prières et toutes nos offrandes. »

Origène pense que nos dons sont présentés à cet autel par l'ange que l'Écriture nous montre chargé de porter à Dieu le sacrifice de la terre et de lui présenter nos supplications : *Ego obtuli orationem tuam Domino*, comme le messager céleste l'annonça à Tobie, et il ajoute : « Oui, les esprits angéliques accompagnent le Fils de l'homme ; et en même temps ils cherchent curieusement ce qu'il y a dans nos âmes qu'ils puissent offrir à Dieu. Ils considèrent les larmes, la contrition, l'esprit de pénitence, le dessein de changer de vie, le désir de plaire à Dieu, qui est en chacun de nous. »

Mais, n'est-il pas au-dessus du pouvoir des chérubins et des séraphins de faire ce que le prêtre demande ici à Dieu, c'est-à-dire de prendre la victime placée sur notre autel de la terre et de la transporter sur l'autel des cieux ?

Le saint Ange invoqué par le prêtre, *per manus sancti tui angeli*, sera donc Jésus-Christ lui-même, l'Ange par excellence, l'Ange du grand conseil, l'Ange du testament, l'unique Médiateur que nous ayons auprès du Père. Le mot *ange* signifie *envoyé, missus* ; or le Fils a été envoyé par son Père, *et qui misit me Pater*, et il est venu sur la terre au milieu des hommes ; il est seul digne et capable de présenter notre sacrifice à Dieu, de lui

montrer ses blessures ouvertes pour laver nos fautes et d'obtenir notre pardon, à la fois notre prêtre et notre victime : *ipse offerens et ipse oblatio*. Dans le ciel même, il s'offre continuellement à son Père pour nous : *Sed in ipsum cœlum, ut appareat nunc vultui Dei pro nobis*.

Notre explication, qui nous semble digne de la sainteté et de la grandeur de nos saints mystères, n'est pas du goût de Bossuet, qui voit dans l'ange de l'oraison *Supplices te rogamus* cet ange qui, d'après la tradition constante de l'Eglise, préside au sacrifice. Ecoutez son raisonnement : « Pour entendre le fond de cette prière, il faut se souvenir que *ces choses* dont on y parle sont à la vérité le corps et le sang de Jésus-Christ, mais avec nous tous, et avec nos vœux et nos prières, et que tout cela ensemble compose une même oblation que nous voulons rendre en tout agréable à Dieu, et du côté de Jésus-Christ qui est offert, et du côté de ceux qui l'offrent et qui s'offrent aussi avec lui. Nous devons donc nous unir avec lui, et avec lui nous élever à ce sublime autel de Dieu ; car c'est nous, dans la vérité, qui devons y monter en esprit. Nous nous y élevons, nous y portons pour ainsi dire Jésus-Christ avec nous, lorsque, élevés au-dessus du monde et unis aux bienheureux esprits, nous ne respirons que les choses célestes ; car Jésus-Christ ne vient à nous que pour nous ramener à lui dans sa gloire. Nous le regardons sur l'autel, mais ce n'est pas en lui comme sur l'autel que notre foi se repose entièrement ; nous le contemplons dans sa gloire d'où il vient à nous sans la quitter, et où aussi il nous élève, afin qu'étant avec lui à l'autel céleste, nous en sentions découler sur nous toutes les bénédictions et grâces spirituelles par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. Et lorsque nous demandons l'intercession du saint Ange, ce n'est pas un médiateur que nous nous donnons, comme si Jésus-Christ ne suffisait pas ; encore moins le donnons-nous pour tel à Jésus-Christ même ; même ce qui est saint par soi-même est encore plus agréablement reçu lorsqu'il est offert par des saints : c'est pourquoi l'Eglise implore l'Ange pour l'offrir à Dieu avec elle, mais toujours par Jésus-Christ par lequel elle a reconnu que les anges adoraient Dieu et louaient sa majesté. »

Lorsque le prêtre prononce ces mots : « Nous tous qui participerons à cette victime, *ut quotquot ex hac altaris participatione*, » il baise l'autel, parce que l'Eglise porte une grande vénération à cet autel qui représente Jésus-Christ, l'autel vivant, et pour la consécration duquel tant de beaux rites ont été déployés. Cette action symbolique a pour but de réparer par ce témoignage d'amour l'outrage du perfide Judas, qui trahit son Maître par un baiser, et de signifier la réconciliation du genre humain avec Dieu le Père, réconciliation effectuée sur l'autel sanglant de la croix. Le prêtre fait ensuite trois signes de croix, un sur l'hostie, un sur le calice et l'autre sur lui-même. Saint Thomas nous enseigne que ces signes de croix indiquent l'extension des membres du Sau-

veur sur la croix, l'effusion de son sang, et enfin les fruits de sa Passion, si clairement exprimés dans ces paroles : « Afin que nous soyons remplis de toute grâce et de toute bénédiction. » Ils nous rappellent aussi que ce qui est sur l'autel est vraiment le corps et le sang de Jésus-Christ crucifié pour nous, et que nous ne demandons et n'espérons les grâces du ciel que par les mérites de Jésus-Christ et par l'union avec lui.

En somme, selon la remarque de Mgr Le Courcier, cette oraison *Supplices*, telle que nous l'avons étudiée, nous offre la réalité du songe de Jacob. Elle nous montre cette échelle mystérieuse du sacrifice, dont une extrémité touche à l'autel de la terre, et l'autre à l'autel du ciel. Au premier échelon, c'est Jésus-Christ s'offrant sous les symboles eucharistiques ; au dernier échelon, c'est encore Jésus-Christ, s'offrant dans le séjour de sa gloire et montrant les cicatrices de ses plaies. Ce ne sont plus les anges qui montent et descendent par cette échelle ; c'est le médiateur de la nouvelle alliance, c'est le Dieu prêtre et victime qui descend sur la terre dans son adorable sacrement et qui remonte au ciel par son sacrifice, qui descend chargé des bénédictions et des grâces d'en haut et qui remonte chargé des vœux et des prières d'ici-bas, qui descend pour se communiquer à nos âmes et qui remonte emportant avec lui nos cœurs.

Vous avez vu, mes frères, le célébrant prier pour tous les fidèles qui sont sur la terre et invoquer la protection des habitants du ciel. Il n'oublie pas qu'outre l'Eglise militante et l'Eglise triomphante, il existe une troisième région dans ce grand corps, l'Eglise souffrante, et il va faire couler le sang de Jésus-Christ dans le purgatoire. Dans l'oraison du *Memento* des morts, il prie pour nos frères retenus encore dans le lieu de l'expiation : « Souvenez-vous, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes, qui, marqués du sceau de la foi, nous ont précédés dans l'autre vie et dorment du sommeil de la paix. » Il nomme tout bas et recommande au Seigneur les trépassés dont il doit ou veut obtenir la délivrance, puis il continue en étendant les mains : « Nous vous supplions, Seigneur, de leur accorder dans votre miséricorde, à eux et à tous ceux qui reposent en Jésus-Christ, le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix, par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il. »

C'est un article de foi que le saint sacrifice opère pour le soulagement des âmes du purgatoire, et la tradition nous montre que la prière pour les défunts a toujours été en usage dans l'Eglise. Les Juifs faisaient offrir des sacrifices pour les soldats morts sur le champ de bataille, et le livre des Machabées nous assure que c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. Tertulien nous montre ses contemporains fidèles au culte des morts. Sainte Monique recommanda à son fils de se souvenir d'elle à l'autel, et saint Augustin sollicitait les suffrages de ses diocésains

pour cette femme incomparable, qui n'avait pas manqué un seul jour d'assister à la messe. Saint Ambroise affirme que tout ce que nous donnons par charité aux âmes des défunts, se change en grâces pour nous, et qu'après notre mort nous en recueillerons le fruit au centuple. Saint Bernard, encore novice à Cîteaux, avait coutume de réciter tous les jours les sept psaumes de la pénitence pour le repos de l'âme de sa mère. Saint François de Sales répétait fréquemment ces paroles : « Nous ne nous souvenons pas assez de nos morts, de nos chers trépassés; et la preuve est que nous n'en parlons pas assez. Nous nous détournons de ce discours comme d'un propos funeste; nous laissons les morts ensevelir leurs morts, leur mémoire périr chez nous avec le son des cloches; sans penser que l'amitié qui peut finir par la mort ne fut jamais véritable. » Saint François de Borgia suivait au *Memento* des morts la méthode que voici : il offrait le saint sacrifice premièrement pour les âmes de ceux à l'intention de qui on lui avait demandé la messe, secondement pour les âmes de ses parents, en troisième lieu pour ses amis et ses bienfaiteurs, et enfin pour toutes les âmes les plus délaissées en purgatoire, pour celles qui y souffraient le plus et pour celles qui étaient sur le point d'en sortir.

L'Eglise, mes frères, connaît bien le cœur des hommes et l'oubli où ils laissent les trépassés; cette bonne mère se souvient de ses enfants malheureux et elle veut qu'il soit fait mention d'eux dans chaque messe qui se célèbre dans l'univers. Autrefois, les noms des défunts étaient inscrits sur une tablette à deux colonnes, appelée diptyque, et le prêtre les lisait en silence avant de les recommander mentalement à Dieu. En France, cet usage fut conservé jusqu'à la Révolution. Le cardinal de Créquy, évêque d'Amiens, dans son testament daté de 1574, avait ordonné qu'au *Memento* des morts, à la messe du chapitre, le diacre dirait à l'oreille du célébrant : « Souvenez-vous, Seigneur, des âmes de vos serviteurs Jean et Antoine de Créquy. » À Notre-Dame de Paris, le doyen des chanoines se rendait auprès du célébrant, au *Memento* des morts, pour lui dire tout bas : « Souvenez-vous de l'âme du cardinal de Gondy, qui fut évêque de cette église. »

Prions, en union avec le prêtre, pour tous nos frères qui sont morts *avec le signe de la foi*, c'est-à-dire qui ont reçu le baptême et ont été faits chrétiens parfaits par la confirmation; car nous ne prions point pour les infidèles qui n'ont pas vécu en communion avec la sainte Eglise. Nous demandons pour eux le *rafraîchissement*, la *lumière* et la *paix*, les trois biens qui ne se trouvent pas en purgatoire, où l'on souffre, où l'on expie, où l'on attend la délivrance. Quelle puissance n'avons-nous pas, de faire descendre dans le purgatoire la rosée, la lumière et la paix !

POUR LA FÊTE DE LA SAINTE FAMILLE

(TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE)

Erat subditus illis.

Jésus était soumis à ses parents.

Mes frères,

Nous trouverions facilement dans la sainte Famille des exemples de toutes les vertus. Si je voulais vous rappeler la grandeur du travail, le rôle réparateur et préservateur qu'il joue dans la vie de l'homme, je vous montrerais ces trois innocents, Jésus, Marie, Joseph, se soumettant à la loi promulguée jadis contre Adam coupable et gagnant leur pain à la sueur de leur front. Si, m'adressant à ceux qui sont engagés dans les liens du mariage, je les exhortais à vivre saintement dans cet état difficile, je trouverais ici le modèle de l'union sainte, aussi dégagée que possible des misères humaines. En voyant les trois âmes les plus belles, les plus nobles de l'humanité, cachées dans l'obscurité d'une bourgade, nous nous convaincrions que plus nous nous croyons quelque chose, plus nous devons chercher à rester méconnus du monde.

Mais aujourd'hui je crois plus utile et plus pratique de vous montrer dans la famille de Nazareth *la famille* vraiment digne de ce nom, établie sur le fondement posé par Dieu lui-même, le fondement de l'*autorité*.

I

L'autorité, comme le nom l'indique, est le droit que possède l'auteur d'une chose d'en disposer à sa guise. Pour emprunter l'exemple de saint Paul, un homme prend une poignée de glaise, il la pétrit, la façonne, la travaille. Libre à lui de lui donner telle forme qu'il lui plaît, d'en faire une statue ou un vase. Et ce vase façonné, libre encore à lui de le conserver, de le vendre ou de le briser. Personne n'aura le droit d'intervenir, vu qu'il est le maître de cette chose qui est son ouvrage.

Ceci posé, il est clair que Dieu a sur les hommes une autorité absolue, les hommes étant absolument son ouvrage. C'est de lui que nous tenons l'intelligence, et par conséquent il a le droit de nous imposer l'adhésion aux vérités qu'il nous révèle; c'est lui qui nous a donné la volonté, et dès lors, toutes les lois qu'il voudra porter pour nous, force nous sera de nous y soumettre; c'est lui enfin qui est le premier auteur de notre corps, et c'est à lui à nous indiquer l'usage que nous devons en faire, nous interdisant telle ou telle jouissance, nous imposant telles ou telles œuvres pénibles.

Mais si Dieu est le premier auteur de notre être, il veut bien accepter pour cela le concours de ses créatures. Un homme et une femme partagent avec lui l'honneur de nous avoir donné naissance. Avec l'honneur, il a communiqué à cet homme et à cette femme quelque chose de ses droits. Le père et la mère, le père surtout, tiennent vis-à-vis de

leurs enfants la place de Dieu, et l'enfant devra se soumettre à eux comme à Dieu lui-même. Les parents ont mission d'éclairer son intelligence, et l'enfant écoutera docilement leurs leçons et croira ce que lui auront enseigné les auteurs de ses jours. Les parents ont mission de former son cœur à la vertu, et l'enfant suivra l'impulsion donnée, obéira aux ordres reçus. Les parents peuvent légitimement disposer du corps de leur enfant au moins pour régler les conditions de sa vie, pour appliquer à une œuvre donnée ses aptitudes physiques, pour utiliser même dans leur intérêt propre les forces qu'ils ont communiquées à leur fils; à ce droit correspond de la part de l'enfant, le devoir de travailler dans l'état que lui assigne son père et de lui donner l'aide matérielle qu'il peut réclamer. Enfin, et ceci résume et domine tout le reste, de même que nous devons aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces le Dieu qui est notre créateur, ainsi nous devons aimer plus que toute autre créature ceux qui nous ont donné naissance ici-bas.

Ainsi donc, les parents représentants de Dieu par rapport à l'enfant, et l'enfant les aimant, les respectant, leur obéissant en tant que représentants de Dieu, voilà la vraie notion de la famille. Toute autre notion entraîne logiquement la destruction du lien familial.

Dira-t-on par exemple que ce qui constitue la famille, c'est l'impuissance où est l'enfant d'entretenir par lui-même sa vie matérielle et la nécessité où le met cette impuissance de rester auprès de ses parents? C'est dire par là même qu'une fois capable de voler de ses propres ailes, l'enfant comme l'animal pourra quitter ceux qui lui ont donné la vie, sans les revoir jamais, sans conserver envers eux aucune obligation.

On présentera peut-être le sentiment de la reconnaissance comme un lien suffisant pour rattacher les enfants aux parents. Un fils se rappellera toujours ce qu'il doit à ceux qui l'ont mis au monde, les soins que lui a prodigués sa mère, la sollicitude dont l'a environné son père. Ce souvenir touche son cœur et forcément il aimera son père et sa mère. Mais si, à juger froidement les choses, il arrive à faire cette constatation, que ses parents ont été de purs égoïstes, qu'en donnant naissance à un fils ils n'ont cherché que leur propre plaisir, qu'en prenant soin de son jeune âge c'est encore pour eux qu'ils ont travaillé, fiers qu'ils étaient de leur enfant; si surtout ce pauvre enfant a été délaissé, négligé, maltraité par des parents sans cœur, quelle reconnaissance leur devra-t-il, quel amour conservera-t-il pour eux? Et pourtant ce seront toujours ses parents et ses devoirs envers eux resteront les mêmes.

Enfin, serait-il sensé de dire que l'enfant doit respect, obéissance aux parents parce que, et par les forces physiques, et par la portée intellectuelle, et par le développement moral, ceux-ci lui sont supérieurs? Quel reproche alors adresser à celui qui se sentant plus robuste que son père, plus intelli-

gent, plus honnête peut-être, se croirait en droit de le dédaigner et de l'abandonner?

II

L'exemple de la sainte Famille nous montre la fausseté de toutes ces idées, et nous met en pleine lumière cette vérité, que le principe constitutif de la famille est le respect de l'autorité, le respect de Dieu dans la personne des parents.

Si Jésus a été soumis à Joseph et à Marie, ce n'est pas qu'absolument parlant il n'eût pu sans eux soutenir sa vie terrestre. Le Créateur du monde, celui de qui tous les êtres tiennent l'existence et reçoivent leurs aliments de chaque jour, avait-il besoin du lait d'une de ses créatures pour conserver les forces de son corps? Avait-il besoin aussi d'être emporté par les mains tremblantes de sa mère sur la terre de l'exil pour échapper aux recherches d'Hérode? Est-ce que, sur un ordre de sa bouche, des légions d'anges ne seraient pas descendus du ciel pour défendre leur Maître et châtier les sacrilèges persécuteurs?

Il était reconnaissant à sa mère, l'Enfant Dieu, de l'amour infini dont elle brûlait pour lui et des soins pieux dont elle l'entourait. Il était reconnaissant à son père nourricier de son abnégation discrète et des sacrifices auxquels il se condamnait pour son fils d'adoption. Mais enfin Joseph et Marie étaient des créatures humaines, et à Dieu un homme ne peut rien donner à quoi celui-ci n'ait un droit strict. La sainte Vierge et son auguste époux s'acquittaient d'un devoir en aimant Jésus, et la reconnaissance ne suffirait pas à expliquer les égards de Jésus pour eux.

A plus forte raison n'est-ce pas la supériorité physique, intellectuelle ou morale. Ici, sans doute, le père nous présente l'idéal de toutes les vertus humaines : l'humilité, la chasteté, l'obéissance, l'amour du travail, la piété. Mais la mère déjà lui est bien supérieure, puisque la prédilection de Dieu l'a élevée au-dessus de toutes les créatures, puisque son intelligence a été éclairée par la lumière divine, puisque son cœur n'a jamais connu la moindre souillure. Mais, cette grandeur, cette perfection unique disparaissent devant la grandeur et la perfection de l'Enfant. Cet enfant, c'est le Tout-Puissant : un mot de lui et des milliers de créatures paraîtraient à la lumière; un mot de lui aussi et tout ce qui existe s'abîmerait dans le néant. C'est l'Intelligence suprême qui embrasse d'un seul regard et ce qui existe, et ce qui est passé, et ce qui arrivera, et ce qui pourrait arriver. C'est la vérité et la science personnifiées. C'est le juste et le saint par excellence; bien plus, c'est la source de toute justice et de toute sainteté.

Si donc on observait l'ordre des perfectiones, c'est le père qui devrait être soumis à la mère, et tous les deux à leur fils. Mais il en va tout autrement. Jésus est descendu sur la terre pour faire la volonté de Dieu son père, et toute son existence ici-bas n'est qu'un acte continu de soumission à cette volonté. C'est à Dieu qu'il s'est soumis quand les éléments font souffrir son corps chétif.

C'est à Dieu qu'il se soumettra quand il tendra la joue aux crachats des bourreaux, présentera le dos à leurs coups et s'étendra sur l'arbre de la croix. C'est à Dieu qu'il se soumet à Nazareth en la personne de deux créatures privilégiées.

Il leur soumet son intelligence. Les trésors infinis de la science divine ont disparu et nous sommes, ce semble, en présence d'une âme d'enfant ordinaire. Toutes les idées y sont, mais à l'état latent, et pour les faire jaillir en pleine lumière, il faudra la parole et l'enseignement des parents. Tantôt l'humble Jésus apprendra de Joseph les connaissances pratiques nécessaires pour exercer son métier ; tantôt, assis aux pieds de Marie, il écouterà sa bonne mère lui exposer et lui expliquer la loi de Dieu. Son intelligence se développera graduellement, mais seulement autant que ses parents le voudront. *Erat subditus illis.*

Il leur soumet sa volonté, et met à leur service ses forces et sa vie. Marie lui donne les ordres qu'une mère adresse à son enfant, et sans réplique, le Maître de l'univers obéit à la voix d'un de ses créatures, et remplit à la maison l'office d'un serviteur. Joseph le prend pour compagnon de ses travaux : joyeux, l'enfant manie les lourds outils du charpentier. Son jeune corps est brisé par ce rude labeur, autant que sa fierté est froissée des exigences et du peu d'égard des clients. Rien ne l'arrête. Il mangera son pain à la sueur de son front. Il sera, de longues années, un pauvre ouvrier dédaigné de tous. Et cela parce qu'il doit obéir à ceux qui tiennent auprès de lui la place de Dieu, parce que sa vie appartient à ceux qui, après Dieu, la lui ont donnée. *Erat subditus illis.*

III

Grande leçon qu'il nous donne là, mes frères, leçon malheureusement trop pratique pour beaucoup de familles. Combien sont-ils de nos jours, les enfants qui voient dans leurs parents des êtres essentiellement supérieurs, qui comprennent que leur premier devoir est de les respecter, de leur obéir, de se sacrifier pour eux ? Pour beaucoup les parents ne sont que des banquiers ou des serviteurs fournis par la nature. Elever délicatement un fils ou une fille, subvenir à tous leurs caprices, se plier à toutes leurs exigences, ne contrarier aucune de leurs fantaisies, leur procurer un établissement avantageux, peiner et se priver pour leur laisser une plus belle fortune, voilà, aux yeux de nombre d'enfants, quel doit être le rôle des parents. Que s'ils sont impuissants à le remplir, bien sot sera le fils qui s'occupera d'eux et qui ne délaissera pas un foyer où l'attendent les épreuves et les privations, pour aller chercher fortune ailleurs et se faire une vie plus confortable. Et quand même ils s'en acquitteraient, on ne leur devra point de reconnaissance. C'est d'un cœur sec et d'un air froid qu'on accueillera tous leurs bienfaits. Heureux si on ne raille pas leurs idées dignes d'un autre temps, si on suppose

leurs défauts de caractère, et s'ils ne sont réduits à acheter, à force de bassesses, une camaraderie dédaigneuse aussi insultante pour les pères qu'infamante pour les fils !

Plus de respect de l'autorité dans la famille. A quoi cela tient-il ? A ce qu'on a supprimé le seul fondement sur lequel reposait cette autorité : Dieu. Le père et la mère ont-ils pensé à Dieu quand ils se sont unis pour fonder cette famille ? Ont-ils pensé qu'avec des droits le mariage leur donnait aussi des devoirs ? Et s'ils ont rempli fidèlement la mission que Dieu leur a confiée de mettre au monde des créatures raisonnables, des chrétiens, se sont-ils souvenus que vis-à-vis de leur enfant ils tiennent la place de Dieu, et que leur première obligation est d'en faire un digne serviteur, un digne fils de Dieu ? N'ont-ils pas vu seulement dans cet enfant un corps qu'ils adulent sottement et sur lequel ils se paient, par des caresses sensuelles, de leurs soins et de leurs peines ? Ont-ils eu souci de dégager son âme de l'enveloppe de ténèbres, de corruption et de misère où elle était tombée ? Ont-ils épié le premier éveil de la raison pour introduire cette âme dans le monde immatériel où brille la lumière du vrai et du bien ? Lui ont-ils appris à user noblement de ses facultés, à mesurer ses actions, à dompter ses appétits, à régler ses passions ? Ont-ils surtout pensé à faire de l'enfant un chrétien, à le faire naître à la vie de la grâce par le baptême, à maintenir en lui cette vie surnaturelle par de bonnes leçons, d'excellents exemples et une vigilance continue ?

Non, trop souvent ils oublient tout cela et se conduisent en purs égoïstes. Rien chez eux n'annonce le lieutenant de Dieu, et ils voudraient que leurs enfants respectent une dignité dont ils font eux-mêmes si peu de cas ? C'est demander l'impossible. Qu'ils commencent par comprendre leur mission ! Que comme Joseph et Marie ils soient absolument, mais aussi raisonnablement et chrétiennement dévoués à leurs enfants ; qu'ils ne reculent pour assurer le bien-être de ces enfants et pour sauvegarder leur innocence devant aucune peine, aucun sacrifice. Et alors ils pourront commander et faire acte d'autorité. Ils pourront, s'étant acquittés de tous les devoirs d'un père et d'une mère, en exercer tous les droits. Leur vie digne et vertueuse leur assurera l'estime et le respect de leurs fils ; à la vue d'un pareil dévouement ceux-ci auront honte d'être égoïstes ; leur cœur chérira des parents dont ils se sentiront si tendrement aimés. Quoi qu'on leur demande alors, même les choses les plus pénibles, l'idée ne leur viendra pas de résister et de désobéir. Reconnaisant en ceux qui veillent sur eux la bonté, la justice, la sagesse du Père suprême de tous les hommes, ils seront soumis, comme l'enfant de Nazareth, à Dieu dans la personne de leurs parents. *Erat subditus illis.* Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XIII

LES BERGERS DE BETHLÉEM

Les premiers témoins de la naissance du Messie, ceux qui fléchirent les premiers le genou devant le Christ pour l'adorer, furent de pauvres bergers. Il y avait tant de préjugés orgueilleux chez les Juifs, relativement au Messie, que Dieu voulut d'abord les combattre. Il n'appela donc point tout d'abord au berceau de son Fils les membres du Sanhédrin, ni les prêtres, ni les scribes, ni même les docteurs de la Loi. Ainsi que l'apôtre saint Paul l'a écrit aux Corinthiens, « Dieu choisit les faibles selon le monde pour confondre les sages et les forts, et ce qui est vil et sans considération, pour détruire ce qui est, afin que nul ne puisse se glorifier avec jactance devant lui. » D'humbles pâtres, pauvres comme sa mère et comme son père adoptif, comme le triste réduit où il a placé son berceau, furent choisis pour entourer ce berceau et en former la première cour.

Malheureusement nous ne possédons aucun détail certain au sujet de ces bergers auxquels Jésus-Christ se manifesta avant tous. Une tradition pourtant raconte qu'ils étaient au nombre de quatre et qu'ils s'appelaient Misaël, Achéel, Cyriaque et Etienne. Quoi qu'il en soit, il ne paraît pas douteux qu'ils fussent du nombre de ces cœurs simples et droits qui attendaient alors avec une sainte impatience le Messie promis.

Selon la coutume du pays, ces bergers veillaient sur leurs troupeaux pendant la nuit. Il y a dans les environs de Bethléem une petite plaine riant, chaude et fertile, remplie d'excellents pâturages où l'on engraisait autrefois les troupeaux destinés aux sacrifices du temple. Cette plaine est située au pied de la colline sur laquelle s'élève Bethléem, et c'est là qu'aurait eu lieu l'apparition de l'ange aux bergers. On voit encore, non loin, les ruines d'une antique église, érigée dès les premiers siècles en souvenir de ce mystère et nommée par les croisés *Gloria in excelsis*. Chaque année, le jour de Noël, les chrétiens de Bethléem se rendent processionnellement à ce lieu béni.

Le détail pittoresque de l'Evangile qui nous montre pasteurs et troupeaux dans les champs au milieu de la nuit de Noël, a souvent servi de point de départ aux attaques ou aux railleries plus ou moins spirituelles des incrédules. Et pourtant, de nombreux voyageurs attestent que, à la suite des premières pluies, cette saison jouit fréquemment en Palestine d'une température douce et agréable; l'herbe alors commence à croître et, de nos jours encore, même pendant la nuit on rencontre de nombreux troupeaux dans les champs.

Voici comment l'Evangile raconte la vision des bergers : « Et voilà qu'un ange du Seigneur apparut près d'eux, et une clarté divine brilla autour d'eux, et ils furent saisis d'une grande crainte. Et l'ange leur dit : « Ne craignez point, car voici que je vous annonce une grande joie qui sera pour tout le peuple : c'est qu'il vous est né dans la ville de David un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Et voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et posé dans une crèche. » Puis, soudain, se joignit à l'ange une troupe de l'armée céleste qui louait Dieu et disait : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté! »

Plusieurs pensent que ce messenger mystérieux, envoyé par le ciel aux bergers de Bethléem, fut probablement l'archange Gabriel que nous avons vu mêlé constamment au mystère de l'Incarnation.

Nos ancêtres pieux ont chanté dans leurs *Noëls* naïfs l'effroi des pasteurs en présence de la clarté surnaturelle qui entourait l'ange, et cet effroi se comprend. Du reste, nous voyons dans l'Ecriture sainte le même éclat éblouissant produire la même terreur à chaque apparition de la divinité. Aussi, chez le peuple juif, la persuasion traditionnelle était qu'on ne pouvait voir le Seigneur sans en mourir.

Les bergers tremblent donc, mais l'ange les rassure en leur annonçant qu'il est porteur d'une « bonne nouvelle » destinée à devenir pour tout le peuple un sujet de vive joie. Notons que le messenger divin se sert pour l'annonce de cette « bonne nouvelle, » d'une expression qui a formé le mot « Evangile. » Et comme la vie de notre Sauveur, ses instructions, ses miracles, sa mort n'étaient que la continuation de cette heureuse nouvelle, la naissance du Messie, le récit de cette vie, des paroles et des actes de Jésus a gardé le beau nom d'Evangile.

Oh ! oui, la naissance du Sauveur était une bonne, une heureuse nouvelle, la nouvelle par excellence qui devait remuer, transformer et sauver le monde. Bonne nouvelle d'abord pour les saints patriarches, pour les prophètes qui en avaient désiré si ardemment l'accomplissement ! Bonne nouvelle pour tous les justes morts depuis l'origine de l'humanité, et qui soupiraient dans les limbes après le jour où cette nouvelle leur serait apportée ! Bonne nouvelle pour les pauvres, les esclaves, les humbles, les orphelins, les veuves qui allaient être réhabilités et trouver un protecteur ! Bonne nouvelle pour les pécheurs et pour les âmes de bonne volonté à qui la paix du cœur allait être offerte avec le pardon le plus miséricordieux ! Bonne nouvelle enfin pour tous les peuples, puisqu'une lumière douce autant que brillante apparaissait pour les éclairer et dissiper les ténèbres de l'ignorance et de l'idolâtrie qui les enveloppaient depuis de longs siècles !

¹ I Cor. I, 27.

¹ Luc, II, 8-14.

Comment ne pas faire une application de tout ceci aux nombreux chrétiens de nos jours qui se sont endormis, eux aussi, dans les ténèbres de la négligence, de l'omission des devoirs, de l'ignorance de la religion ? Pareils aux bergers de la Judée, s'ils veillent, ce n'est que pour leurs intérêts matériels, temporels. Vigilants sur leur santé, sur leurs biens, sur la réussite de leurs affaires, ils s'endorment sur leur âme, sur leur salut éternel, ils demeurent plongés dans une nuit profonde. Oh ! qu'ils aient besoin qu'une lumière éblouissante vienne les éveiller, les effrayer ; qu'un ange du Seigneur vienne leur parler, leur annoncer la bonne nouvelle, l'Evangile !

Mais quel souhait est celui-là ? Ne l'ont-ils point, cette clarté ? Ne l'entendent-ils pas sans cesse la voix de cet ange qui leur crie, nuit et jour, de revenir au Seigneur ? Cette conscience qui reproche, qui rappelle l'enfance pieuse, la première communion, la foi vive des années passées, n'est-ce point l'ange du Seigneur qui parle ? Les remontrances, les conseils, les reproches peut-être de cette mère, de ce père chrétiens, de cette épouse, de cette sœur, ne sont-ils pas aussi des voix angéliques ? L'appel des cloches, les dimanches et fêtes, le son de l'Angelus, les prédications du pasteur, n'apportent-ils point aux âmes la même bonne nouvelle : « Un Sauveur vous est né ! venez l'adorer, le remercier, le servir, lui demander de vous bénir ! L'autel va devenir la crèche où il veut s'incarner, en quelque sorte, une seconde fois pour vous sauver ! »

Heureusement les âmes chrétiennes et fidèles entendent cet appel et accourent joyeuses mêler leur voix à celle du prêtre pour redire avec lui l'hymne angélique. Qu'elle est belle, cette hymne, quand tous les fidèles la chantent avec foi et reconnaissance, soit qu'elle monte sous les arceaux de nos vastes et riches cathédrales, ou qu'elle résonne sous les pauvres voûtes de nos humbles églises de village ! « Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux âmes de bonne volonté ! » Oh ! chantez-le tous de bon cœur ce *Gloria in excelsis*, chantez-le avec foi et en union avec les anges des cieux ! Chantez-le, vieillards à la voix chevrotante et cassée ! Chantez-le, hommes et jeunes gens à la poitrine vigoureuse et sonore ! Chantez-le, femmes et jeunes filles, de votre voix la plus douce et la plus onctueuse ! Vous surtout, petits enfants, chantez-le avec nous ; vos lèvres sont innocentes, elles sont dignes d'unir leurs louanges à celles des anges !

Mais n'oublions pas que la paix n'est promise qu'aux seuls cœurs pleins de bonne volonté. Depuis bientôt dix-neuf siècles que ces paroles bénies ont retenti dans les cieux, seules les âmes de bonne volonté ont trouvé la paix du cœur, la paix avec Dieu. Interrogez nos millions de martyrs, toutes nos vierges, nos confesseurs de la foi, les saintes femmes, tous ceux qui se sont sauvés, demandez-leur par quel moyen ils ont joui de la

paix ou bien l'ont retrouvée quand ils l'avaient perdue : tous vous répondront qu'ils se sont sanctifiés, sauvés par la bonne volonté.

La bonne volonté, c'est-à-dire la résolution ferme, énergique, invariable d'employer les moyens nécessaires pour se réconcilier avec Dieu et rester fidèle à son service. Les désirs vagues, changeants comme les jours, qui n'influent en rien sur la conduite, ne sont point la bonne volonté requise, ils ne sauraient procurer la paix désirée. N'est-ce point parce que cette bonne volonté nous manque que nous sommes si inconstants dans le service de Dieu ? Aujourd'hui, bien disposés, nous prenons de salutaires résolutions, nous voilà décidés à changer de vie, à rompre avec des habitudes criminelles, à sortir de l'état du péché, à reprendre le chemin du devoir chrétien, à devenir vertueux. Mais, hélas ! notre esprit et notre cœur ressemblent à ces roseaux qui, sous le souffle des vents, plient dans toutes les directions sans pouvoir en garder jamais une seule. Aussi ne faisons-nous rien qui vaille ou peu de chose pour le ciel.

Demandons au Seigneur cette bonne volonté qui est efficace, qui sauve l'âme ; elle est une grâce que Dieu accorde à la prière des cœurs humbles. Avec elle nous avancerons promptement dans la voie de la sainteté. Permettez-moi une comparaison simple mais fort juste. Cette bonne volonté est pour l'âme ce que les roues sont pour une charrette. En vain la route est plane, sans obstacles ; si les roues manquent ou sont défectueuses, la charrette n'avance pas ou très difficilement ; au contraire, le chemin fût-il malaisé, abrupt, munie de roues solides, bien conditionnées, une voiture y passera aisément. Ainsi en va-t-il de l'âme : avec la bonne volonté, elle surmonte les difficultés, franchit les obstacles rencontrés sur sa route ; sans cette disposition, elle reste stationnaire et comme enlisée.

« Celui qui nous a créés sans nous ne nous sauvera pas sans nous, » disait saint Augustin. Dieu nous donne ses grâces ; c'est la bonne volonté qui les reçoit ou les refuse, qui les utilise ou les laisse tomber. La grâce ne nous manque point, c'est nous qui manquons à la grâce.

Avons-nous la bonne volonté requise ? Que nous dit à ce sujet notre conscience aussi bien que notre conduite ? Prenons la sainte habitude de redire quelquefois ces premières paroles de l'hymne des anges : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté ! » Et nous ajouterons : Mon Dieu, avec toutes vos créatures je chante vos louanges, je proclame la gloire qui vous est due ; accordez-moi, ainsi qu'à tous mes frères, la bonne volonté qui est nécessaire pour vous bien servir et nous sauver.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

DEUXIÈME PARTIE

JÉSUS-CHRIST

Seigneur Jésus, nous vous avons longtemps attendu et désiré.

Lorsque nous étudions l'histoire de nos premiers parents, le soir même de leur chute nous avons aperçu dans un lointain qu'illuminait la seule espérance, la vision céleste de Celle qui devait écraser la tête du serpent et qui fut votre divine Mère, la vierge Marie. Ensuite, Dieu vous a promis aux Patriarches, montrant de temps en temps au monde désolé un de ces hommes qui reproduisaient, comme Abel, Isaac, Joseph, quelques-uns de vos adorables traits. Derrière les ombres de la Loi, votre image nous apparaissait, voilant sa lumière, cachant sa beauté ineffable, de peur que l'homme ne mourût de désir et de regret.

Les Prophètes nous ont dit dans leur langue, trop sublime pour être rendue par des expressions terrestres, ce qu'ils ont entendu, raconté ce qu'ils ont entrevu lorsque vous daigniez leur découvrir un coin de l'avenir ou l'une des innombrables merveilles du ciel. Mais c'était vous, toujours vous, vous seul que nous cherchions dans leurs écrits, que nous leur demandions de nous faire connaître ; et quand Isaïe nous dessinait quelques linéaments de votre physionomie trois fois sainte, nous étions pénétrés de reconnaissance, d'admiration et d'amour.

Ce n'étaient là pourtant que des ombres, des types imparfaits, des figures, des symboles, des esquisses qui ne suffisaient point à l'ardeur de notre foi.

C'est vous que nous voulions voir, comme ces païens qui suppliaient Philippe de les laisser approcher de vous (Jean, XII, 21), comme Zachée qui cherchait à voir qui vous étiez et qui ne le pouvait à cause de sa petite taille.

Vous êtes, ô Seigneur Jésus ! seul la lumière, la vérité, la vie du monde, sa vie intellectuelle et morale, sa vie sociale, son espérance et son appui. Vous êtes sa seule raison d'être et notre seule fin. Il n'y a que vous dans l'histoire, dans l'univers, au ciel et sur la terre. Il n'y a que vous pour nous !

Laissez-nous humblement vous contempler, afin que nous apprenions à vous mieux aimer, vous, le Christ Fils du Dieu vivant, afin que nous puissions vous dire avec quelque vérité comme saint Pierre : « Seigneur, vous savez tout, vous savez que je vous aime ! » (Jean, XXI, 15.)

Après *Jésus-Christ attendu*, voici *Jésus-Christ en personne*, qui vient pour accomplir la volonté du Père, réjouir le monde, combler les vœux de toute âme humaine. Qu'est-ce que Jésus-Christ ? « Marchons, dit Bossuet, sous la conduite de l'aigle

des Évangélistes, du bien-aimé parmi les disciples, qui ne parle point un langage humain, qui éclaire, qui tonne, qui étourdit, qui abat tout esprit, créé sous l'obéissance de la foi, lorsque, par un rapide vol, fendant les airs, perçant les nues, s'élevant au-dessus des anges, des vertus, des chérubins et des séraphins, il entonne par ces mots : « Au commencement était le Verbe ». C'est par où il commence à faire connaître Jésus-Christ. » (*Élévations sur les mystères*, XII^e semaine, VII^e élévation).

I

LE VERBE

I. « Au commencement était le Verbe. »

Les mondes n'étaient pas encore créés, les étoiles ne brillaient pas encore dans l'espace, Dieu n'avait point dressé la coupole de saphir des cieux, et déjà le Verbe *était*. On ne l'a pas créé, il n'a pas commencé, de toute éternité il *était*, parce qu'il est la sagesse, la pensée, l'intelligence, la parole intérieure de « Celui qui est. »

« Et le Verbe était chez Dieu. »

Il n'est pas une qualité extérieure, accidentelle de Dieu, qu'on en peut détacher sans toucher à son essence, mais « quelque chose qui demeure en lui comme y subsistant » (Bossuet), qui est lui et à la fois distinct de lui, « une autre personne que ce Dieu en qui il est » et chez qui il est chez lui. Dieu était sa demeure, car le Fils unique de Dieu reposait dans le sein du Père, *in sinu Patris*. (Jean, I, 18).

« Et le Verbe était Dieu. »

Il était lui-même une personne divine, distincte du Père et consubstantielle au Père, engendré, non créé, Dieu de Dieu, vivant en Dieu, et Dieu comme Dieu. « Il est produit par le Père, puisqu'il est Fils ; il y demeure, parce qu'il est sa pensée éternellement subsistante », et il est Dieu.

« Voilà ce qu'était le Verbe au commencement chez Dieu. » (Jean, I, 2).

Quelle concision, mais quelle sublimité dans les termes ! Comment d'ailleurs exprimer en langue humaine ces mystères de l'Être infini, sinon par le seul mot qui le puisse définir : « Il était ? » Aussi l'Évangéliste ne cesse-t-il de le répéter, dans l'impuissance où il est de trouver une autre expression, et pénétrant de son regard d'aigle jusqu'au sein de l'adorable Trinité où il contemple le Verbe, il s'écrie pour nous donner quelque idée de la nature infinie : « Il était ! il était ! il était ! » La terre n'est pas, le ciel n'est pas, le plus brillant des astres n'est pas, le plus admirable des séraphins n'est pas, puisque tout, terre, ciel, étoiles, séraphins demeurent finis, c'est-à-dire gardent plus de néant que d'être. Seul le Verbe *est*, il possède tout l'Être en Dieu.

« Par lui tout a été fait et rien de ce qui a été fait ne l'a été sans lui » (3).

Le Verbe est la cause créatrice de toutes choses. Il a agi comme cause efficiente, comme Maître souverain, et non comme un instrument secondaire dont Dieu se serait servi pour créer. Nul

effort d'ailleurs pour l'action, il commande, il parle, et tout est fait, *dixit et facta sunt*. (Ps. xxii, 9).

Il est la Sagesse éternelle qui raconte ainsi elle-même ses origines : « De toute éternité je suis avant que la terre soit créée. Les abîmes n'existaient pas et déjà moi j'étais. Les eaux n'avaient pas encore jailli ; les montagnes n'étaient pas encore assises sur leurs masses énormes ; j'étais engendrée avant les collines. Dieu n'avait pas encore créé la terre, les fleuves, les fondements de l'univers. Quand il préparait les cieux, j'étais là. » (Prov., viii).

« En lui était la vie¹, et la vie était la lumière des hommes. »

Comme il possède tout l'être, il possède aussi toute la vie. Mais quelle est la vraie vie, sinon la vie surnaturelle, la vie éternelle ? Or « la vie éternelle, c'est qu'ils vous connaissent, vous, le seul vrai Dieu et Celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. » (Jean, xvii, 3). La vie, c'est donc la connaissance de Jésus-Christ lumière du monde. Voilà comment Jésus-Christ, vie et source de vie, est la lumière des hommes. Il leur fait connaître Dieu, « la fontaine de vie, et c'est dans sa lumière que nous verrons la lumière. » (Ps. 45).

« Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. »

Depuis que l'humanité est déchue, les ténèbres se sont épaissies sur elle. Ténèbres de la superbe qui veut s'égaliser à Dieu, ténèbres des passions qui se plongent dans les jouissances de la terre et ne voient plus le ciel, ténèbres de l'ignorance. Les hommes ne connaissent plus Dieu ; ils ont dit dans leur cœur, pour se ruier avec plus de sécurité dans le vice : « Il n'y a point de Dieu ! » Ils restent dans les ténèbres ennemies de Dieu et ils s'y complaisent. Et quand la lumière de l'Evangile a brillé dans la nuit du paganisme ou de l'orgueil pharisaïque, personne n'a voulu la voir, la reconnaître, se laisser pénétrer de ses rayons. « Et les ténèbres ne l'ont pas comprise. » Elle continue à luire avec une intensité de plus en plus victorieuse et douce, surtout dans les siècles chrétiens, mais « les âmes intéressées, tout enveloppées dans elles-mêmes, » s'obstinent dans leurs errements et refusent de comprendre, d'écouter, de suivre Jésus-Christ.

Telle est l'adorable *personne* du Verbe : l'être, la vie, la lumière incréée, Dieu ! (Jean, i, 1-6).

II. Or le Verbe a reçu une *mission* de lumière.

Pour l'accomplir, il se choisit un homme qui sera son témoin, et qui dira ce qu'il a vu.

« Il y eut un homme envoyé de Dieu, dont le nom était Jean. Il vint en témoin pour rendre

témoignage à la vérité, afin que par lui tous les hommes pussent croire. » (i, 7).

Jean, nom prédestiné à la bonté, à la miséricorde, Jean est « l'ange » de Dieu ; sa mission est non seulement divine mais universelle. Par lui tous doivent connaître Jésus-Christ. Le Sauveur est la lumière cachée sous l'infirmité humaine, sous des apparences viles et obscures qui l'empêchent de briller. Les hommes passeraient à côté sans la voir, sans la remarquer. Jean leur dira : « Voici l'Agneau de Dieu !

« Lui-même n'était pas la lumière, mais il venait montrer la lumière » (8). Il était le reflet d'un autre qui l'éclairait, comme la lune brille non de son propre éclat, mais de l'éclat qu'elle emprunte au soleil.

« C'était le Verbe qui était la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde » (9). Toute autre lumière est fausse ou amoindrie ; celle des philosophes, des hérétiques, des fabricants de systèmes successifs : lueurs, mais non lumière. Et comme l'erreur ne se soutient que par les parcelles de vérité qu'elle conserve, ces lueurs elles-mêmes n'éclairent point par leur propre foyer, mais par les étincelles qui leur viennent de l'unique foyer de lumière, Jésus-Christ. Toutes les âmes sont illuminées, mais combien d'entre elles le sont à la manière des aveugles, qui reçoivent la lumière et ne voient pas !

« Le Verbe était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu.

« Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu » (10, 11).

Les philosophes ont vu passer Dieu derrière le rideau transparent des créatures, les effets leur ont révélé la cause toute-puissante, la divinité ; ils ont vu Dieu qui était dans ce monde créé par ses mains, et ils n'ont pas voulu le connaître pratiquement, c'est-à-dire l'adorer, lui obéir, conformer leur conduite aux ordres de leur conscience et le proclamer Dieu, c'est pourquoi « ils sont inexcusables. » (Rom., i, 20). L'univers matériel le saluait, chantait sa gloire, mais l'homme doué d'intelligence « ne l'a pas connu. »

Les Juifs ont vu le Verbe incarné, il est venu chez eux, chez son peuple, chez lui, dans sa maison, dans son temple, chez ses frères, « et les siens ne l'ont pas reçu. » Les étrangers, les Samaritains l'ont mieux accueilli que les prêtres et les pharisiens. Cependant, si l'on considère le petit nombre de ceux qui lui ont ouvert la porte de leur âme lorsqu'il y frappait tendrement et obstinément, il est encore vrai de dire que les chrétiens non plus, ses enfants de prédilection, « ne l'ont pas reçu, » s'appliquant en quelque manière à stériliser sa mission.

« Mais tous ceux qui l'ont reçu, » d'où qu'ils viennent, quelle que soit leur race, leur nation, leur origine, « il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom » (12).

Croire au nom de Jésus-Christ, c'est non seule-

¹ Un grand nombre de Pères latins donnent et acceptent la variante qui suit : « *Sine ipso factum est nihil.* — *Quod factum est, in ipso vita erat.* Ce qui a été fait est vie en lui. » Le sens est également très beau. Aucune chose n'est vie en elle-même, mais seulement dans le Verbe « qui est l'idée sur laquelle le grand architecte a fait le monde. Tout est vie dans le Verbe, parce que tout y est sagesse ; tout y est sagesse, parce que tout y est ordonné et mis dans son rang. » (Bossuet).

ment affirmer sa foi des lèvres, mais du cœur, de l'action, se tenir prêt à tout faire, tout entreprendre, tout souffrir pour l'attester et la défendre. Alors comme récompense nous recevons cette admirable faculté de devenir les enfants de Dieu.

Or quels sont-ils, ces privilégiés, qui sont les enfants de Dieu ?

« Ceux qui ne sont nés ni du sang, ni des désirs de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu » (13).

Un petit enfant naît ; la vie que lui ont communiquée ses parents le rend leur fils, il les appelle à juste titre : « Mon père, ma mère ! »

Dieu nous communique par sa grâce sa vie divine, nous naissons, nous sommes ses enfants, nous lui disons : « Mon Père ! *Abba Pater* ! »

Sans doute il ne nous a point donné toute sa vie ; dans notre âme, vase trop étroit, il n'a pu verser l'océan de sa divinité. Seul le Verbe, engendré par le Père, a reçu la plénitude infinie de la nature divine ; mais nous avons reçu de Dieu tout ce que pouvait contenir notre être. Le Verbe est le Fils par nature, nous sommes les fils par adoption ; il est Dieu par essence, nous sommes les enfants de Dieu par faveur. Cette faveur, nous pouvons la perdre ; cette grâce n'étant point de l'essence de notre âme, mais un don extérieur, accidentel, peut se retirer d'elle, la laissant flétrie, déshonorée, objet d'horreur pour le ciel qui ne se reflète plus sur sa limpide surface ; aussi devons-nous sans cesse veiller à la garde de cet inestimable trésor. Mais tant que nous le possédons, il nous donne droit, à nous, hommes nouveaux, à un héritage nouveau, à la gloire surnaturelle du paradis.

Et cet héritage céleste est encore, ainsi que toutes les grâces, un des fruits de l'Incarnation, obtenu par les mérites du Fils de Dieu, et là seulement se termine la mission du Verbe.

III. O admirable, divine, adorable *réalité* ! Oui, « le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. Et nous avons vu sa gloire, sa gloire de Fils unique du Père. Nous l'avons vu plein de grâce et de vérité » (14).

Le Verbe est resté le Verbe, mais il s'est fait homme, unissant ainsi dans une seule personne la nature divine et la nature humaine. Il ne s'est pas contenté de paraître, de se montrer, « il a habité sous notre tente, parmi nous » (ἐσκήνωσεν ἐν ἡμῖν), nous avons pu le « contempler » à loisir, nous avons vu de nos yeux « sa gloire, » ses miracles, toutes les merveilles de sa vie, « sa gloire » de Fils, qu'il tient du Père, sa gloire de créateur et de maître du monde. Nous l'avons vu dans sa majesté divine, il était plein de « grâce » et de vie, de « vérité » et de lumière, dans son action sur les âmes, dans sa doctrine, dans ses actes, sur le Thabor.

Et si ces enseignements peuvent surprendre les faibles ou les incrédules, Jean-Baptiste, le grand témoin, viendra le confirmer. Voici en effet, s'écrie l'Évangéliste, son témoignage qui demeure vivant : « Sa grande voix retentit encore parmi nous qui

disait : C'est lui que j'ai annoncé ! Il est venu, il a prêché après moi, mais il a été mis au-dessus de moi, parce qu'il était avant moi » (15), il est de toute éternité. Qui oserait contester l'autorité de cette voix éclatante qui ne savait point se taire et qui ébranlait jusqu'aux échos du désert ?

Oui, « nous avons tout reçu » par lui, « de la plénitude » de sa vie et de ses dons ; « tous » nous puisons dans cette source intarissable, et nous ne puisons que là. Il nous a donné « grâce sur grâce, » une grâce nouvelle qui s'accroît sans cesse et transforme les âmes chacune suivant le mode infiniment varié de sainteté qui est propre à chacun, *gratiam pro gratia* (16).

« La loi a été donnée par Moïse ; la grâce et la vérité ont été créées par Jésus-Christ. » Mais entre eux, quelle différence de dignité ! Moïse ne fut que l'instrument de Dieu pour transmettre à Israël les ordres divins, tandis que Jésus-Christ, Fils de Dieu, remet par sa grâce les péchés aux âmes en vertu de sa puissance divine, et par ses enseignements les éclaire. Sa vérité remplace et accomplit les figures comme le jour espéré fait enfin fuir la nuit.

« Personne n'a contemplé Dieu » dans son essence, et ne peut nous dire ce qu'il est. « Le Fils unique de Dieu sorti du sein du Père » connaît, lui, les admirables secrets de la divinité, et « il nous les a racontés » comme un témoin oculaire qui raconte ce qu'il a vu (17-18).

Tel est le prologue sublime de l'évangile de saint Jean. Il renferme la plus haute théologie des livres saints, un résumé concis mais parfait des traités de Dieu Créateur, du Verbe, de l'Incarnation et de la Grâce. Chacun de ces textes ouvre à qui les médite des horizons infinis de vérité et d'amour. Comme la nature humaine déchue si bas, se sent relevée par la pensée que de fils de colère et d'enfants du démon nous devenons les fils de Dieu, vraiment « nés de Dieu, » qui fait couler sa grâce, c'est-à-dire sa vie divine dans les veines de notre âme ! Aussi les chrétiens professaient-ils un culte pour ces paroles sacrées, qui devinrent de bonne heure l'action de grâces naturelle du prêtre après la célébration des saints mystères : « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. » La messe n'est-elle pas comme un renouvellement de l'Incarnation ? Jésus-Christ en effet prend la forme du pain et du vin pour demeurer en nous, habiter en personne notre âme, revêtir de nouveau notre infirme humanité. Ces paroles expliquées au peuple le touchèrent vivement, et il demanda à les entendre dans l'office lui-même. C'est ainsi que l'action de grâces privée du prêtre était devenue déjà l'action de grâces publique des fidèles, quand, par la publication du Missel romain, à la fin du xvr^e siècle, saint Pie V rendit obligatoire la récitation de cet Évangile après la messe.

IV. La science contemporaine s'est demandé avec une persistance généralement exempte de bienveillance, d'où saint Jean a tiré cette expression tant de fois répétée dans son prologue, de « Verbe, *Verbum, Logos*. » Elle a conclu naturel-

lement qu'il l'a puisée à des sources profanes. La question est trop grave pour que nous ne disions pas un mot d'abord de la *doctrine*, ensuite du *vocabulaire*.

Les philosophes anciens avaient parlé d'une « âme du monde, » comme Héraclite ou Anaxagore, sans la bien définir. Platon, plus pénétrant, se servit des termes d'« esprit (nous) » et de « Verbe (logos) ou parole de Dieu, » mais dans sa pensée, cet « esprit » ou cette « parole de Dieu » n'était qu'un attribut de la divinité, non une personne distincte de la Personne-Intelligence suprême.

Philon, qui avait lu les livres saints, s'empara de l'idée de Platon, et il semble bien, quoiqu'il ne détermine pas clairement sa doctrine, qu'il a entrevu le Verbe, personne divine, distincte du Père.

Aussitôt la science de s'écrier : « Jean l'Évangéliste a emprunté sa théorie du Verbe au Juif Philon ! »

Elle se trompe, car pour le philosophe juif la matière est éternelle et le Verbe n'est que l'instrument dont Dieu se sert pour lui donner la forme et la vie. De ce chef il est évident que Philon se rapproche plus de la gnose et de ses démiurges que de la doctrine de saint Jean sur le Verbe.

Mais pourquoi l'Évangéliste aurait-il eu recours à des documents profanes quand il avait les Ecritures sous la main et dans le cœur ? Est-ce que Malachie ne célèbre pas « l'Ange du Testament, » le Sauveur attendu, personne divine médiatrice entre Dieu et les hommes ? Est-ce que le livre de la Sagesse et les Proverbes ne nous révèlent pas les traits magnifiques de la « sagesse » divine qui « atteint avec force d'une extrémité à l'autre et dispose tout avec douceur » ? (Sap. viii, 1). « Elle est la beauté de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu, l'image de sa bonté » (vii, 26). « Elle était avec Dieu disposant toutes choses, jouissant d'une félicité infinie, présidant à la création et se jouant dans l'univers » qu'elle couvrait de merveilles (Prov. viii). C'est par « le Verbe de Dieu que les cieux ont été affermis, » dit le Psalmiste. Philon avait lu tout cela ; saint Jean avait reçu comme tous les apôtres le don de l'intelligence des Ecritures : comment ne voit-on pas que l'un et l'autre ont dû s'inspirer de ces mêmes textes, au lieu de prétendre que saint Jean a copié le philosophe juif, d'autant mieux que sur tous les autres points ils sont en pleine et absolue divergence ?

Outre celle de l'Ancien Testament, saint Jean avait toutes les lumières du Nouveau : les Évangélistes qui établissent si nettement la distinction du Père et du Fils ; les lettres de saint Paul, notamment celle aux Hébreux : « Dieu l'a constitué l'héritier de toutes choses, il est la splendeur de sa gloire, la forme de sa substance, il tient toutes choses dans son Verbe puissant » (I, 3) ; les souvenirs précis des entretiens du Sauveur. La source où il avait puisé, dit saint Augustin, c'est le cœur du Sauveur sur lequel il s'était reposé durant la Cène, *hoc eructabat quod biberat*.

Enfin l'inspiration ajoute à tous ces purs rayons la plénitude radieuse de la lumière divine. Il y a une tendance malheureuse, même chez des catholiques, à limiter la puissance, l'action, les effets de l'inspiration ; et cependant il est bien clair que si Dieu a dû guider en certains sujets la plume de l'Évangéliste ou celle de Moïse, c'est quand celui-ci raconte la création « au commencement, » et quand saint Jean nous transporte « au commencement, » où « était le Verbe. »

Voilà les vraies sources d'où saint Jean a tiré sa doctrine. Il est clair, même pour les incroyants, s'ils sont de bonne foi, que l'Évangéliste a dû consulter les Ecritures plutôt que l'Avesta et Zoroastre. Cela tombe sous le bon sens. Hélas ! c'est le bon sens qui manque le plus à une certaine science actuelle.

Mais d'où vient le mot *Verbe, Logos* ? Saint Jean ne l'a pas sans doute créé de toutes pièces, et pourquoi est-ce sous ce vocable qu'il a désigné Jésus-Christ ?

Ce mot, nous l'avons signalé dans Platon, dans les Ecritures ; on le trouve également dans les Targums d'Onkelos et de Jonathan qui datent de cette époque. Il faisait partie de la langue courante, mais les premiers hérétiques, partisans d'Ebion ou de Cérinthe, s'appliquaient à en fausser le sens. On sait qu'ils niaient déjà la divinité de Jésus. Pour eux Jésus était un homme à qui s'était uni temporairement un être divin, le Verbe, le *Logos*, le *Méïmerd*, — c'est l'expression des Targums. — Au milieu de ce flot de contradictions, de rêveries et d'hérésies qui s'entendent toutes pour attaquer la divinité de son Maître, Jean s'avance pour le défendre. Il définit ce « Verbe » qu'ils ne comprennent pas. Il est la pensée éternelle de Dieu, distincte de l'Intelligence souveraine qui l'a engendré avant tous les temps. « Il était au commencement, » il est la lumière du monde. A l'heure marquée par le Père, et annoncée par les prophètes, il est venu chez les siens qui ne l'ont pas reçu. « Et le Verbe s'est fait chair. » Jésus-Christ est vrai Dieu et vrai homme, mais les ténèbres de l'hérésie n'ont pas supporté sa lumière. A de sublimes enseignements Jean l'Évangéliste mêlait ainsi de fortes leçons pleines de justes reproches.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imp. MAITRIER et COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

I

ORIGINE, BEAUTÉ ET EFFICACITÉ DES LITANIES

Vous aimez à chanter les litanies, et parmi tous vos cantiques ce sont celles-ci qui me touchent le plus, surtout quand vous les chantez sur ces tons simples qui me semblent particulièrement religieux et suppliants. La musique des maîtres eux-mêmes avec toutes ses ressources, ses accords variés, ses parties harmonieuses, n'a rien fait qui égale les litanies que vous redisiez tout à l'heure et qui « pénétraient les nues » pour arriver tout droit au cœur de la sainte Vierge. Qu'elle doit être heureuse quand elle vous entend célébrer toutes à la fois, avec une rivalité qui lui plaît, ses louanges qui par elle vont à Dieu, quand surtout elle distingue dans votre doux concert la voix de vos cœurs ! J'entends que vos cœurs sont purs : vous ne chanteriez pas ainsi, avec cette ardente piété, avec cette conviction, s'ils ne l'étaient pas.

Au ciel, ce sont des litanies sans fin qui montent devant le trône de Dieu, qui acclament la sainte Vierge lorsqu'elle passe, radieuse et maternelle, parmi les rangs des élus. Aussi bien n'y a-t-il pas sur terre d'image plus parfaite du ciel que ces aimables cérémonies où au pied de la statue de Marie vous vous réunissez pour lui répéter ces éloges traditionnels qui la ravissent et ses magnifiques prérogatives qui l'engagent : son âme s'émeut lorsque vous l'appellez « sainte Vierge des vierges » ou « Mère du Sauveur, » et comment sa puissance de Mère de Dieu ne vous obtiendrait-elle pas les grâces de virginité et de constance que vous lui demandez pour lui ressembler davantage ?

Afin que vous compreniez mieux encore la beauté de ces litanies qui résument toute la doctrine de l'Eglise touchant la sainte Vierge, afin que vous les goûtiez, que vous les chantiez mieux encore, j'essaierai dans une suite d'instructions de vous les expliquer, invocation par invocation, et de faire ressortir les engagements que vous prenez vous-mêmes en les chantant. Comment pourriez-vous la nommer par exemple Vierge très prudente, *Virgo prudentissima*, sans conclure que votre conduite doit constamment refléter la prudence de la Vierge chrétienne ?

Aujourd'hui, disons d'abord ce que c'est que les litanies en général, puis les litanies de la sainte Vierge en particulier.

I

Les litanies sont une suite de prières très courtes adressées à Dieu en invoquant les saints.

C'est toujours Dieu que nous voulons atteindre et attendrir, mais parce que devant sa Majesté nous nous sentons chétifs et tremblants, nous faisons passer nos désirs, nos demandes, nos supplications par le cœur et le crédit des saints.

Rien n'est plus *naturel* que ces invocations. Ce sont des cris de l'âme en détresse, cris sans ordre apparent, où se traduisent, se mélangent, s'expriment tous les sentiments qui nous oppressent, cris des fils d'Eve, pauvres exilés, *casules filii Evæ*.

Vous êtes sur une barque fragile, une tempête s'élève, les flots grossissent, vous allez chavirer et disparaître dans le gouffre des eaux tournoyantes : vous appelez au secours, vous implorez la pitié de tous ceux qui peuvent vous entendre, vous vous réclamez de tous les appuis de la terre, de toutes les protections du ciel, sans penser à faire des phrases ou des discours. Ces cris, ces prières, ce sont vos litanies, à vous, à l'heure du danger.

Est-ce que vous n'êtes pas exposées au naufrage de votre vertu, de votre âme ? Est-ce que votre ardente jeunesse ne subit pas les flots des tentations, les orages intérieurs où sombre l'innocence, les occasions où elle chancelle ? Alors, si vous vous sentez défaillir, vous criez vers le ciel, vers les saints, vers Dieu : « Sauvez-nous ! nous périssons ! *Salva nos, perimus !* » Mais vous connaissez la bonté de Marie, sa clémence et sa puissance, vous savez qu'elle est mère et qu'elle vous aime, vous, ses enfants si souvent ingrats pourtant, et à votre prière s'adjoint une confiance invincible. Vos cris seront entendus, vos prières exaucées, et si vous apportez le concours de votre volonté, bientôt vos « litanies » se termineront par des chants de triomphe. La grâce de Dieu vous aura secourues et déposées doucement sur le rivage.

Comme les litanies sont des cris de détresse poussés vers Dieu, elles sont aussi *anciennes* que la nature humaine. Le premier qui ait jeté sa prière dans les litanies chrétiennes, n'est-ce pas l'aveugle de Jéricho quand il s'écriait sur le passage de Jésus : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! » Prière si belle qu'elle a été recueillie par toutes les infirmités humaines, mais surtout par notre siècle de souffrance nerveuse, intense, exaspérée, qui à Lourdes chaque année la crie sur le passage du Saint-Sacrement avec une foi qui vous fait venir les larmes aux yeux ; prière d'ailleurs toujours efficace, puisqu'elle produit des guérisons merveilleuses attestant que Jésus fils de David est aussi Jésus fils de Dieu.

Saint Ambroise prétend que les litanies étaient chantées déjà dans les assemblées des premiers fidèles sur l'ordre de saint Paul qui écrivait à Timothée : « Je vous conjure avant toutes choses que l'on fasse des *supplications*, des *prières*, des demandes et des actions de grâces pour tous les hommes. » (I Tim. II, 1). Et pourquoi pas ? N'est-ce pas la manière la plus facile de faire prier le peuple que de lui suggérer des invocations qui lui vont au cœur et de les lui faire

répéter en masse, comme des acclamations qui expriment clairement ses désirs et ses joies ? Il ne lui faut pas des prières compliquées qui renferment des sentiments subtils et recherchés, mais des paroles simples, pénétrantes, qui disent ses besoins ou sa reconnaissance. A ce point de vue populaire, les litanies sont des chefs-d'œuvre de simplicité, des modèles d'oraisons brèves et ferventes qui montent comme des traits vers le ciel. A la ferveur s'ajoute la variété, car elles remuent toutes les fibres, elles font vibrer toutes les cordes pieuses de l'âme humaine.

Ce qui les rendit plus populaires encore, ce sont les heureux effets, les miracles qu'elles produisirent. Constantinople était désolée par les tremblements de terre, les habitants campaient en pleine campagne, l'empereur le premier, et l'on ne savait comment apaiser la colère divine. Un enfant alors, raconte saint Jean Damascène, est enlevé dans les airs et les anges lui apprennent le Trisagion sacré : « Saint qui êtes Dieu, Saint qui êtes fort, Saint qui êtes immortel. » L'enfant raconte au patriarche Proclus son admirable vision. Alors dans toute la cité on implore le Dieu trois fois saint, des supplications unanimes ébranlent le ciel et le fléau disparaît. (*Traité du Trisagion*). A Vienne, en Gaule, c'étaient des incendies, des invasions de bêtes féroces, des fléaux qui ravageaient les fruits de la terre. Saint Mamert fait chanter les litanies et les fléaux cessent. Qui ne se rappelle encore la peste horrible qui sévissait à Rome au temps de saint Grégoire le Grand ? Le pape Pélagé était mort de la contagion ; Grégoire, qui lui succède, ordonne une procession. La foule se rend à Sainte-Marie-Majeure, où le pontife prend dans ses mains la vénérable image de Marie peinte par saint Luc, et l'on traverse les rues dans la direction du Tibre en répétant les litanies. A mesure qu'on avance, la peste recule, elle évacue les quartiers, les maisons, les palais sanctifiés par ces prières purifiantes, et quand le saint pape arrive en face du môle d'Adrien, — le château Saint-Ange, — il aperçoit au sommet un ange qui remettait son épée dans le fourreau pendant qu'un troupe innombrable d'esprits célestes chantaient : *Regina cæli lætare, alleluia*. Lui-même, transporté de reconnaissance, n'hésite pas à unir sa voix à leur voix, et il leur répond dans ce rythme parfait qui est peut-être une inspiration du ciel : *Ora pro nobis Deum, alleluia*.

Les fêtes que vient de célébrer l'Angleterre catholique pour le treizième centenaire de sa vocation à la foi, ne sont-elles pas aussi une glorification des litanies ? Le vénérable Bède nous décrit l'arrivée de saint Augustin et de ses moines dans cette île prédestinée, qui ne saurait déchoir à jamais, car elle a mérité le titre de dot de Marie, *dos Mariæ*. Le roi Ethelbert, ainsi que la reine qui était catholique, les attendait, entouré des grands de sa cour et de son peuple. Ils arrivent lentement, gravement, la croix à la

main, et redisant les litanies sur le ton, perdu peut-être depuis, que saint Grégoire leur avait lui-même appris. Cet appareil, cette croix qui marche, ces figures austères et douces, la majesté sereine de ces visages, les chants surtout produisent sur la foule une impression profonde, décisive. Les Anglais se convertissent en masse.

Les dévotions et les prières, pas plus que les hommes, ne deviennent gratuitement populaires. Si un homme est populaire, c'est qu'il exprime les idées d'une nation, qu'il répond à ses aspirations, à ses désirs, qu'il incarne ses espérances ou lui rend des services multiples. Il en va de même de ces prières qui, avec une rapidité surprenante, courent, à certains moments, sur les lèvres des multitudes. Si les litanies sont populaires, c'est qu'elles ont produit de vrais miracles, arrêté des fléaux, sauvé des cités et des populations entières. Pourquoi, me direz-vous, ces merveilles ont-elle cessé ?

Elles n'ont pas cessé, puisque nous les retrouvons aussi éclatantes dans une foule de sanctuaires justement vénérés. Mais je veux bien admettre qu'elles se sont localisées : savez-vous pourquoi ? C'est que les litanies sont une des principales formes du culte public, et qu'en France particulièrement, par la malignité des lois et la veulerie des caractères, il a subi de déplorables défaillances. Le système diabolique qui tend à enfermer le prêtre dans sa sacristie et Jésus-Christ dans ses églises, qui interdit de faire sortir les images des saints, la bannière de la sainte Vierge, la croix, et de chanter les litanies dans les rues, nous prive des plus efficaces protections. La croix qui paraît, le Sauveur qui passe devant nos maisons sous le reflet des rayons d'or de l'ostensoir, les supplications qui montent chantantes vers Dieu, c'est une prise de possession du sol, des âmes, d'une paroisse, ce sont des bénédictions qui se répandent, ce sont des parfums surnaturels qui refoient la contagion, des flèches de puissance et d'amour qui chassent la haine, le démon, l'ennemi de nos âmes et de tout bien. Si nos images saintes restent à l'église, nous lui laissons le champ libre. Et si vous n'accompagnez pas la croix qui marche en avant, si vous ne vous associez pas du fond de vos cœurs et par votre présence à nos litanies, vous conspirez avec lui contre nous, contre l'Eglise, vous faites son œuvre. C'est ainsi que la fatale indifférence et le respect humain de beaucoup de chrétiens et de chrétiennes, sans parler des entreprises des ennemis de l'Eglise, diminuent l'influence protectrice de la religion et nous laissent exposés, sans armes de défense publique, aux tentatives violentes qui, en chassant Dieu de la société, sans que nous protestions, sont le plus sûr moyen de perdre les âmes toutes réduites à l'isolement.

Rappelez-vous cela, mes chères enfants. Votre grand devoir c'est de vous montrer. C'est le culte public, les processions, les litanies qui ont con-

verti l'Angleterre et délivré Rome de la peste. Ces moyens n'ont rien perdu de leur puissance, mais ils demandent à être employés non pas dans des oratoires privés ou des enclos fermés par des murs, mais avec fierté, avec crânerie, sur les places publiques, par tous ceux qui s'honorent d'être chrétiens.

II

Les litanies, même celles de la sainte Vierge, sont donc très anciennes. Longtemps celles-ci furent chantées par nos pères dans des églises particulières, les Souverains Pontifes laissant libre carrière aux pieux élans des fidèles. C'est le pape saint Serge I^{er} qui les étendit à l'Eglise universelle, en ordonnant de les réciter tous les ans d'abord à l'Annonciation, puis à la Nativité, à la Purification et à l'Assomption (687).

1. Mais quel est l'auteur des litanies de la sainte Vierge? Ce n'est pas un homme ni même un siècle.

De pieux écrivains ont pensé que l'auteur des invocations les plus délicates, les plus tendres, ne serait autre que le Sauveur Jésus lui-même. Quand il était petit enfant, disent-ils, porté sur les bras de sa mère, il lui adressait de ces paroles caressantes, si douces sur les lèvres enfantines et qui emplissent d'amour et de reconnaissance le cœur maternel. Ces paroles auraient été recueillies par la tradition et consignées enfin dans le recueil de nos litanies. Si nulle preuve historique ne vient appuyer cette charmante idée, nos sentiments intimes nous disent pourtant qu'elle ne saurait être totalement fausse et dénuée de fondement.

Croyez-vous en effet que Jésus n'ait pas appelé souvent sa bonne Mère, par exemple « Mère aimable, Mère admirable »? Mais tous les enfants prodiguent à celles qui prennent soin de leurs premières années, de ces mots sincères et aimants qui sont la plus agréable récompense des mères. Est-ce que Jésus enfant n'avait pas, et à un degré divin, toute la grâce, toutes les exquisités délicatesses de l'enfance? Ne vous êtes-vous pas représenté souvent Marie le prenant sur ses genoux et causant avec lui cœur à cœur, lui offrant ses adorations qui retombaient sur elle en pluie d'amour? Ce qu'ils se disaient, les anges l'entendaient, mais la langue humaine ne saurait l'exprimer. Il ne nous en est resté que ces divines invocations qui, tombées des lèvres de l'Enfant-Dieu, sont redites par les nôtres avec une suavité qui embaume toute notre âme.

Chaque saint ensuite s'est appliqué à célébrer les louanges de la sainte Vierge, chaque siècle l'a chantée suivant son génie et les inspirations de son amour filial. Le moyen âge qui avait le culte des symboles a composé en son honneur ces invocations symboliques que nous ne comprenons plus : « Tour d'ivoire, Maison d'or, Rose mystique. » Il mettait des allégories dans ses prières comme dans ses cathédrales; ces symboles, ces allégories recèlent des sens profonds et variés que

nous essaierons de pénétrer. « Marie, dit saint Bernard, est comme l'arche de Dieu, comme la cause de toutes choses et l'affaire des siècles, où se fixent les yeux de ceux qui habitent dans le ciel et de ceux qui sont au séjour des enfers, de ceux qui nous ont précédés, de nous qui venons après eux, et de ceux qui viendront après nous, des enfants de nos enfants. » (II^e Homélie pour la Pentecôte). Elle a été la pensée constante des siècles, rien d'étonnant que les siècles reconnaissants lui aient jeté sur son passage, à tous ses sanctuaires, ces acclamations des litanies.

Aucune créature sur terre n'a été aimée comme elle. Les hommes se sont ingéniés à le lui dire, ils ont cherché pour caractériser leur admiration et décrire ses divines qualités les termes les plus riches, les plus élevés, les plus enflammés, et l'on sent qu'ils se sont arrêtés, impuissants à exprimer ce qu'ils voulaient et comme ils le voulaient. Tel le peintre qui voudrait reproduire l'aurore qui se lève dans les nuages d'or lumineux et transparents. Comment trouver sur sa palette ces couleurs de feu, ces nuances embrasées! comment faire vivre et respirer cette nature qui s'éveille, ces arbres caressés par la brise! Découragé après la première esquisse il jette son pinceau. Mais l'esquisse n'en est pas moins peut-être un chef-d'œuvre. Ainsi de nos litanies, elles nous peignent non point toute la beauté de Marie, mais quelques-uns de ses traits qui nous ravissent le plus, et nous nous mettons à genoux devant cette aurore splendide qui se lève et apporte à la terre la lumière du ciel, *aurora consurgens*.

2. Elles sont donc *belles*, nos litanies, belles par leur origine vénérable, belles par les esquisses admirables qu'elles nous dessinent des vertus et des privilèges de Marie, belles par la suite logique des vérités qu'elles nous font passer sous les yeux. Le recueil actuel en effet, relativement récent, nous montre Marie sous son triple aspect de Mère, de Vierge et de Reine, et pour nous la faire envisager plus parfaitement elle l'entoure de symboles qui nous la font voir sous un jour plus coloré et plus saisissant, afin qu'en nous tout soit satisfait, l'imagination, l'esprit et le cœur. Les litanies, c'est la somme théologique de Marie.

Elles sont le plus beau commentaire du *Magnificat* : « *Fecit mihi magna qui potens est*, Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. » D'une créature de néant il a fait la Mère de Dieu, la Vierge par excellence, la Reine du ciel et de la terre, la Porte du ciel, et avec cela encore la Mère secourable de tous ceux qui souffrent et gémissent. Comme elle est élevée au-dessus de toutes les puissances terrestres et célestes, on pourrait penser qu'elle est trop au-dessus de nous pour nous entendre, trop pure pour se pencher vers le pécheur souillé, trop grande pour voir les petits. Eh bien! non; et c'est ici le côté admirable de sa nature que font ressortir les litanies : elle est le « Salut des infirmes, le Refuge des pécheurs, la Consolatrice des affligés, » et pour tous les nau-

fragés de la vie « l'Etoile du matin. » Comment ne point la prier puisqu'elle est si bonne, si douce, si avenante, si je puis me servir de ce terme profane, car en elle rien de sévère, de dur, d'austère, tout vous attire, *nihil austerum in ea*.

En même temps donc qu'elles exaltent les grandeurs de Marie, elles nous retracent nos devoirs. Puisqu'elle est notre Mère, nous devons avoir confiance en elle ; mais Vierge, elle veut que nous l'imitions, afin qu'un jour nous puissions régner avec elle, la Reine des cieux.

3. Enfin elles sont *efficaces*, toutes-puissantes sur le cœur de son Fils.

Jésus-Christ aime qu'on s'adresse à sa mère, qu'on l'honore, car tout l'honneur rejait sur lui. Les parents, dit l'Ecriture, sont la gloire des enfants. (Prov., xvii, 6). Aussi est-il fier de sa Mère, le chef-d'œuvre de la puissance et de l'amour de Dieu. Que refuserait-il à Marie qui l'implore, et comment celle-ci pourrait-elle résister aux prières suppliantes de ses enfants de la terre ?

Nous lui disons sans cesse dans ses litanies : « Priez pour nous, » la constituant ainsi notre avocate. Nos supplications signifient ceci : « Par nous-mêmes nous nous sentons indignes de parler à Dieu, de l'intéresser à notre cause. Nous sommes trop misérables pour mériter qu'il nous écoute. Mais vous, parlez-lui de nous, de notre misère, de nos revers, de nos humiliations, des extrémités diverses où nous sommes acculés. Vous, il vous exaucera ! *Ora pro nobis !* »

En elle nous avons une avocate toute-puissante. Elle plaide pour tous ses enfants, particulièrement pour ceux qui, comme vous, lui sont dévoués et malgré les tentations et les entraînements de la jeunesse lui demeurent fidèles, mais encore pour les autres, pour les prodiges qui s'en vont loin dans le mal, et qui nous laissent sans espoir humain de les voir revenir. Elle est l'avocate même de ces causes désespérées.

Un soir, deux jeunes gens passent devant une église, deux de ces prodiges qui n'en connaissent plus le chemin. Ils avaient été bons autrefois, pieux même, mais les compagnies perverses les avaient séduits, dépravés et finalement rendus impies. L'impiété n'est d'ordinaire qu'une excuse forgée par les passions pour s'autoriser. Toute la journée ils s'étaient livrés à des amusements frivoles et ils en préparaient de coupables. En passant ils entendent chanter. Des voix pures et virginales au fond d'une chapelle célébraient les louanges de Marie. Ils entrent pour chercher un aliment nouveau à leurs risées peut-être libertines. Des jeunes filles chantaient : « Sainte Marie, priez pour nous ! Sainte Mère de Dieu, priez pour nous ! » Ces paroles, ces accents connus, sont pour eux comme une résurrection de leur passé plein de foi, de leurs jeunes années où dans toute l'allégresse de leur innocence ils disaient aussi : « Sainte Marie, priez pour nous ! » Sans même

qu'ils y prennent garde, en vertu d'une habitude d'enfance qui n'est pas oblitérée encore, ils tombent à genoux, et la tête dans les mains ils réfléchissent, ils prient, ils voient repasser devant leur esprit les années écoulées, l'ombre de leur jeunesse qu'ils gaspillent ; leur conscience et leur cœur se réveillent, ils se mettent à chanter, mêlant leurs voix à celle de la foule qui répond : *Ora pro nobis !* Qui les avait ainsi changés, touchés, vaincus ? La puissance de Marie, la grâce de Dieu, par le chant des litanies. Qui sait ce que leur disaient à l'âme ces prières faites avec tant de simplicité et de confiance, par ces jeunes filles dont l'innocence craintive invoquait Marie « Refuge des pécheurs ! » Les pécheurs étaient là, ils comprirent et cherchèrent aussitôt l'abri miséricordieux de ce doux Refuge.

Et vous, mes chères enfants, chantez toujours les litanies de la sainte Vierge avec le même élan, la même foi, vous souvenant que dans ce sanctuaire, au moment où vos voix montent vers Marie, il y a peut-être quelqu'un qui vous écoute, qui médite chacune des paroles qui sortent de votre bouche, et que vous pouvez être pour lui l'instrument de la grâce de Dieu pour le faire prier et le ramener à l'Eglise.

PRONES CATÉCHÉTIQUES

Troisième dimanche après l'Epiphanie

LA CRÉATION DE L'HOMME ET L'ÉTAT D'INNOCENCE

Domine, si vis, potes me mundare.
Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir.
(Matth. viii, 2.)

Mes frères,

L'Evangile de ce jour nous met sous les yeux un lépreux qui vient demander sa guérison au Sauveur avec les sentiments de la plus entière confiance et de la plus grande humilité. Il ne craint pas d'étaler sa misère devant une foule de gens qui n'ont pour lui que de l'aversion et du mépris. Il ne dit pas à Notre-Seigneur : « Etendez la main sur moi, touchez mes plaies, » mais simplement : « Si vous voulez, vous pouvez me guérir. » Que n'obtient pas une prière faite dans de telles conditions ! Aussitôt le Sauveur, étendant la main, lui rend la santé, par un acte de sa toute-puissance : « Je le veux, sois guéri. »

Depuis le jour où Adam a mangé du fruit défendu, l'humanité est semblable à ce lépreux tout couvert de plaies, que la main d'un Dieu peut seule guérir. Remercions le divin médecin qui nous a préparé dans son propre sang le remède à tous nos maux, et allons avec une humble confiance lui demander de nous guérir.

Nous le ferons avec plus d'empressement encore si nous comprenons de quels grands biens le

péché d'Adam nous a tous privés. C'est ce que nous tâcherons de faire aujourd'hui en considérant d'abord :

1^o Comment Dieu a créé Adam et Eve, et

2^o En quoi consistaient les dons naturels et surnaturels de l'état d'innocence.

I

Le ciel et la terre étaient créés, l'univers était prêt à devenir le séjour de l'homme : le soleil éclairait les espaces célestes, la lune et les étoiles brillaient au firmament, les oiseaux chantaient dans les bois et les poissons se jouaient dans les eaux ; toute la terre était comme un jardin magnifique orné des plus brillantes fleurs et des plus beaux fruits. Mais il n'y avait pas encore au monde une seule créature qui pût admirer les merveilles de la sagesse et de la puissance du Créateur, et lui offrir le sacrifice de la louange, de la reconnaissance et de la prière. Dieu résolut alors de créer l'homme : « Faisons l'homme, dit-il, à notre image et à notre ressemblance. » (Gen., 1, 26).

Quelle sera donc la dignité de cette nouvelle créature, dont la production est annoncée par des paroles si solennelles ? Pour tirer du néant le ciel et la terre, Dieu a dit une seule parole : « *Fiat*, que cela soit ! » Mais quand il s'agit de l'homme, il semble que les trois personnes de la très sainte Trinité tiennent conseil et délibèrent : « Faisons l'homme. » C'est que l'homme devait être le chef-d'œuvre et le roi de toute la création visible.

Ses titres de noblesse sont contenus dans ces paroles : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Il y a dans toutes les autres créatures des vestiges de la majesté divine, l'homme seul sera la parfaite image de son Créateur, aussi il exercera son empire sur toutes les autres créatures : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ; qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel et à tout ce qui a vie sur la terre. »

Après avoir ainsi exprimé sa volonté toute-puissante, « Dieu façonna l'homme du limon de la terre, et il répandit sur sa face le souffle de la vie. » (Gen., II, 7).

Dieu prit de l'argile molle, et en forma le corps de l'homme. Mais ce corps était inerte, inanimé. Dieu souffla sur lui, et ce souffle divin lui communiqua la vie et le sentiment, en lui donnant une âme raisonnable. Cette âme est comme le souffle de la bouche de Dieu, c'est un esprit invisible, incorruptible, immatériel, immortel. Le corps n'a de vie que celle qu'il reçoit de ce principe spirituel, il meurt quand il en est séparé. Ce souffle n'est pas une partie de la substance divine, puisque cette substance est indivisible, mais c'est une substance spirituelle, comme Dieu, et produite immédiatement par lui, comme l'haleine est produite par notre poitrine.

L'homme ainsi formé par l'union d'une âme et d'un corps reçut de Dieu le nom d'Adam, qui

signifie homme fait de terre, homme terrestre, parce que formé de poussière il était destiné à vivre sur la terre jusqu'à ce qu'il eût mérité de continuer son existence au ciel. — Puis Dieu créa Eve, la première femme. « Il envoya à Adam un profond sommeil, prit une de ses côtes, qu'il remplaça aussitôt, et il en forma une femme qu'il amena à Adam. » Il voulut montrer par là que toute l'humanité, sans exception, devait à Adam son origine, et que les deux sexes se tenaient par les liens les plus mystérieux. Les saints Pères remarquent que la femme fut formée non pas de la tête d'Adam, parce qu'elle ne devait pas lui commander ; ni des pieds, parce qu'elle ne devait pas être son esclave ; mais des côtes, qui recouvrent le cœur, parce qu'elle devait être la compagne de sa vie et l'objet de son affection. Eve sortant du côté entr'ouvert d'Adam figure aussi l'Eglise qui est sortie du côté du nouvel Adam percé sur la croix par la lance du centurion, car l'eau et le sang qui coulèrent alors de la blessure du Sauveur, représentent les sacrements de baptême et d'eucharistie, qui produisent et entretiennent la vie surnaturelle des membres de l'Eglise du Christ. La première femme reçut le nom d'Eve, qui signifie source de la vie, parce qu'elle devait être la mère de tous les hommes, comme Adam devait en être le père.

Puisque nous sommes tous les enfants d'un même père et d'une même mère, nous sommes tous frères, nous devons donc avoir la plus sincère affection les uns pour les autres. La charité qui nous fait aimer notre prochain comme nous-mêmes, est donc une vertu obligatoire pour chacun de nous. Si quelqu'un de nos frères nous a offensé, ne conservons contre lui ni rancune ni désir de vengeance, ne rendons pas le mal pour le mal, mais pardonnons à ce frère, qui nous pardonnera à son tour si nous l'offendons. Soyons surtout pleins de respect et d'affection pour nos parents, évitons avec soin dans l'intérieur de la famille les querelles et les discords, afin que notre Père qui est au ciel nous regarde toujours d'un œil de miséricorde.

II

Dans quel état Adam et Eve furent-ils créés ? Cherchons un peu le sens de ces paroles de l'Ecriture : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Comment l'homme peut-il être semblable à Dieu ?

Dieu possède toutes les perfections à un degré infini. Si l'homme possédait aussi ces mêmes perfections au même degré, il serait l'égal de Dieu, il serait Dieu même. S'il possède les mêmes perfections que Dieu, mais seulement à un degré inférieur, il n'est pas l'égal de Dieu, mais son image vivante, il est semblable à Dieu. C'est cette divine ressemblance que Dieu produisit dans nos premiers parents, en ornant leur âme et leur corps des dons naturels et surnaturels de l'état d'innocence.

Les dons naturels sont ceux qui appartiennent en propre à la nature humaine, de telle sorte que celui qui les perdrait cesserait d'être un homme ; par exemple, avoir un corps et une âme raisonnable, être libre, sont des dons naturels. Les dons surnaturels sont ceux que Dieu a ajoutés aux précédents pour perfectionner son image dans l'homme. Nous parlerons brièvement des uns et des autres.

1. *Les dons naturels conférés à la nature humaine sont surtout l'immortalité de l'âme, la raison et la liberté.*

L'âme de l'homme est immortelle, car c'est un pur esprit, et ainsi n'étant nullement composée de parties matérielles et étendues, elle ne peut tomber en décomposition, elle ne peut périr : c'est le raisonnement de Cicéron. On peut en ajouter un autre : si tout finissait pour l'homme avec la vie présente, il serait la plus malheureuse des créatures, car il est obligé pour atteindre sa fin de réprimer ses passions, de renoncer souvent aux attrait du plaisir, tandis que les bêtes vivent au gré de leurs appétits. De plus, l'homme ne reçoit pas toujours ici-bas la récompense de sa vertu ou la punition de ses fautes ; que deviendrait la justice divine s'il n'y avait pas dans l'autre vie une sanction inévitable ?

L'immortalité de l'âme est affirmée dans plusieurs endroits de l'Ecriture : « Dieu a créé l'homme pour ne point l'exterminer, » dit le Sage (Sap. II, 23) ; — « Ne craignez point, dit le Sauveur à ses disciples, ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent pas tuer l'âme. » (Matth., x, 28). Tout ce que Dieu a fait pour notre salut prouve également l'immortalité de l'âme. Pourquoi a-t-il envoyé son Fils sur la terre, pourquoi Jésus-Christ a-t-il souffert la mort sur la croix, sinon pour sauver les hommes, leur procurer un bonheur éternel ? L'institution de l'Eglise, des sacrements, de tous les moyens de salut, les travaux des apôtres, le dévouement des missionnaires de l'Evangile, le témoignage des martyrs, tout cela n'a plus de sens si l'âme de l'homme ne survit pas au corps. Les païens eux-mêmes croyaient à une vie au-delà du tombeau, ils comprenaient que la dignité de la conscience humaine l'exige, aussi bien que les intérêts de la justice de Dieu.

Oui, notre âme est immortelle, et par là elle est l'image de Dieu ; elle ne peut être éternelle comme lui, puisqu'elle a eu un commencement, mais sa vie durera autant que celle de Dieu : tant que Dieu existera, l'âme humaine conservera la vie pour jouir de la récompense de ses vertus ou recevoir le châtiment de ses crimes. S'il y a tant d'impies qui ne veulent pas croire à l'immortalité de l'âme, c'est qu'ils redoutent la sévérité de la justice éternelle de Dieu.

Notre âme est douée d'intelligence : elle peut penser, juger, raisonner, elle distingue le vrai du faux, le bien du mal, elle s'élève de la vue des choses sensibles à la connaissance des vérités éternelles, tous les jours elle peut se perfectionner

par l'étude des sciences, et se rapprocher ainsi de Dieu qui est la vérité même. Dieu connaît tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera, tout ce qui peut être, il embrasse tout cela d'un seul regard ; l'âme humaine ne connaît que certaines vérités, elle n'arrive que péniblement à les approfondir à l'aide du raisonnement, mais néanmoins elle ressemble à Dieu puisqu'elle peut connaître ce qui est de toute éternité l'objet de l'intelligence divine.

Notre âme est encore douée de liberté : elle a la faculté d'aimer librement le bien connu par l'intelligence, de choisir entre le bien et le mal. « Dieu, dit l'Ecriture, a créé l'homme à l'origine, et l'a laissé entre les mains de son libre arbitre, il lui a donné des ordres et des lois ; si vous observez ses commandements, ils seront votre salut. Il a mis devant vous l'eau et le feu, vous pouvez prendre ce que vous voudrez. Devant l'homme sont la vie et la mort, le bien et le mal, on lui donnera ce qui lui plaira. » (Eccli., xv, 14-18). Cette liberté est un nouveau trait de ressemblance avec Dieu, car Dieu agit aussi comme créateur avec une entière liberté, il dépend de lui de conserver le monde ou de l'anéantir. Il était libre aussi de nous racheter du péché ou de nous laisser sous le coup du châtiment, il est libre encore de nous ménager tel ou tel moyen de salut.

Tels sont, mes frères, les dons naturels par lesquels l'homme est l'image de Dieu : l'immortalité de son âme, l'intelligence et la volonté libre. C'est avec ces dons précieux qu'il est sorti des mains du créateur. Il les possède encore, bien que les deux derniers ne soient plus maintenant ce qu'ils étaient avant le péché d'Adam. Notre intelligence est obscurcie par les nuages de l'erreur qui l'entourent dans l'atmosphère d'un monde corrompu, et la liberté est souvent compromise par la révolte des passions indomptées. L'image de Dieu a été gâtée en nous par le péché ; prenons garde qu'elle ne s'efface un jour complètement, et que le démon prenant possession de notre âme n'y imprime sa ressemblance.

2. Mais Dieu n'avait pas seulement comblé l'homme des dons naturels ; il y avait ajouté des privilèges qui n'étaient point dus à la nature ; non seulement il en avait fait par la grâce sanctifiante son enfant et l'héritier de sa gloire, mais il avait orné son intelligence de toute sorte de connaissances, soustrait sa volonté au joug des passions, et exempté son corps des souffrances et de la mort.

Nos premiers parents ont été créés dans un état de justice et d'innocence, c'est-à-dire dans l'état de grâce sanctifiante, non seulement exempts de tout péché, mais ornés de vertus qui les rendaient agréables à Dieu, et faisaient de leur âme une image de la sainteté divine. C'est l'Ecriture qui nous atteste qu'Adam et Eve possédaient la grâce sanctifiante en sortant des mains de Dieu : « Ce que j'ai trouvé (ce que je sais), dit l'auteur de l'Ecclésiaste, c'est que Dieu

a créé l'homme juste » (Ecclé., vii, 30), c'est-à-dire dans un état de rectitude morale, de sainteté parfaite, comme l'explique saint Paul, lorsqu'il dit aux Ephésiens : « Renouvelez-vous dans l'esprit intérieur, et revêtez-vous de l'homme nouveau qui a été créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité. » (Ephes., iv, 23). Si le pécheur qui rentre en grâce avec Dieu retourne à l'état dans lequel le premier homme fut créé, c'est qu'Adam avait été créé dans l'état de justice originelle. Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu sur la terre pour racheter le genre humain et réparer le mal produit par le péché d'Adam. Or, ce que le Sauveur nous a communiqué par les mérites de la rédemption, c'est la grâce sanctifiante, c'est la vie surnaturelle dont il est la source, c'est l'héritage du ciel. Nous sommes donc obligés de croire qu'Adam possédait tous ces biens. Quel heureux état que celui où vivaient nos premiers parents dans le paradis terrestre ! quelle heureuse condition aurait été la nôtre, si nous avions conservé tous ces biens ! Détestons le péché qui nous les a fait perdre et remercions le divin Sauveur qui nous offre sa grâce pour les reconquérir.

Dieu orna de science l'intelligence de nos premiers parents : « Il créa en eux la science de l'esprit, dit l'Ecriture, remplit leur cœur de sens, et leur fit voir les biens et les maux. » (Ecclé., xvii, 6). Ils possédaient une connaissance claire et exacte des lois de la nature, des propriétés de tous les êtres avec lesquels ils étaient en rapport, de Dieu et de ses perfections, et de leurs devoirs envers lui ; aucune erreur ne pouvait troubler leur intelligence, et leur science n'était pas le résultat d'un pénible travail. Adam montra bien qu'il connaissait parfaitement la nature, lorsqu'il donna à tous les animaux qui vinrent devant lui les noms qui leur convenaient.

Enfin nos premiers parents ne sentaient point de mauvaises passions s'agiter dans leur cœur. Ils n'étaient pas portés au mal, n'avaient pas à lutter contre des instincts pervers. « Ils avaient un corps animal, dit saint Augustin, mais il n'y avait rien dans ce corps qui résistât à l'empire de la raison. » Par conséquent ils ne pouvaient pas éprouver de tentations intérieures, ils n'avaient à redouter que celles du dehors.

Ce qui complétait le bonheur de leur condition, c'est qu'ils étaient exempts de toutes les peines et douleurs de la vie, et qu'ils n'étaient points sujets à la mort. Ils n'avaient jamais à souffrir ni de la faim, ni de la soif, ni du froid, ni du chaud, ni d'aucune maladie, d'aucune crainte, d'aucune tristesse ; les mille maux qui nous affligent aujourd'hui leur étaient absolument inconnus. Leurs jours devaient s'écouler dans la paix la plus parfaite, au sein d'un bonheur que rien ne serait venu troubler. Ils ne devaient même pas avoir à craindre la mort, s'ils étaient restés fidèles à Dieu. Quoique mortels par leur nature corporelle, ils pouvaient, par une faveur spéciale de la bonté divine, conserver une immortelle jeunesse,

et arriver au ciel sans passer par les affres de la mort. La mort et les maux qui l'amènent sont pour l'homme le châtement du péché. « Le jour où tu mangeras de ce fruit, tu mourras, » avait dit Dieu à Eve, c'est-à-dire, tu mériteras la mort ; et après le péché, il dit à Adam : « Maudite soit la terre que tu travailleras ! Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes dans la poussière d'où tu es sorti. » (Gen., iii, 19). Et l'apôtre exprime avec énergie la même vérité en disant que « c'est par un seul homme que le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort » (Rom., v, 12), et que « la mort est le salaire du péché. » (Id., vi, 23).

La grâce sanctifiante dans laquelle nous devons naître, si Adam n'avait point péché, nous a été conférée au baptême par les mérites de Jésus-Christ, mais les autres dons de l'état d'innocence ne nous ont point été rendus. Notre cœur est plein de passions désordonnées qui le portent au mal, toutefois Dieu nous offre sa grâce pour les vaincre. Nous sommes condamnés aux souffrances, aux épreuves d'une vie souvent bien triste, mais ces maux passagers peuvent nous mériter une gloire éternelle. Chaque jour nous rapproche du tombeau et chaque heure peut être pour nous la dernière, mais nous savons qu'une autre vie nous attend, où Dieu essuiera toutes nos larmes. Si la pensée du paradis terrestre que nous a fait perdre la faute d'Adam, et des misères qui nous environnent dans cette vallée de larmes, nous enlève le courage, regardons le ciel que le nouvel Adam, Jésus-Christ, nous a ouvert par son sang, et les yeux fixés sur ce but à atteindre, travaillons à expier nos péchés, soyons fidèles à la loi de Dieu, résistons aux attaques du démon, mortifions nos passions, mourons avec Jésus-Christ, et nous ressusciterons pour régner avec lui dans le ciel. Ainsi soit-il.

Quatrième dimanche après l'Épiphanie

LE PÉCHÉ ORIGINEL

Domine, salva nos, perimus.

Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. (Matth., viii, 25.)

Mes frères,

Lorsque les apôtres virent leur nacelle ballottée par les vents au milieu d'une mer en furie, ils craignirent d'être submergés et ils réveillèrent leur divin Maître en criant : « Seigneur, nous périssons, sauvez-nous ! » Le péril que couraient les apôtres nous rappelle celui auquel nous sommes tous les jours exposés. Jetons un regard sur les dangers qui nous entourent, pensons à nos chutes passées, à la puissance de nos ennemis, à la brièveté de la vie, à la sévérité de la justice de Dieu, et comme les apôtres recourons au Sauveur et crions-lui : « Seigneur, nous périssons, sauvez-nous ! »

D'où vient donc que l'homme doit tant lutter ici-bas pour assurer son salut? Vous le savez, mes frères, c'est la triste conséquence du péché de nos premiers parents. C'est de ce péché que j'ai à vous entretenir aujourd'hui, et je vous montrerai :

1^o Combien ce péché a été funeste *pour eux*, et

2^o Quelles en ont été les suites *pour l'humanité tout entière*.

I

Adam et Eve vivaient heureux dans le paradis terrestre, ils possédaient la grâce sanctifiante, étaient exempts de toutes souffrances, et devaient quitter la terre pour le ciel sans passer par la mort. Toutefois pour leur faire mériter de quelque manière cet heureux sort, Dieu les soumit à une épreuve : il leur fit une défense, en les prévenant que leur bonheur ou leur malheur dépendrait de leur obéissance. Ils ont désobéi, et par leur péché ils se sont attiré les plus terribles châtiments.

1. Les arbres du jardin de l'Eden étaient chargés de fruits délicieux ; Adam et Eve pouvaient en manger, à l'exception de ceux d'un seul arbre, appelé l'arbre de la science du bien et du mal : « Tu ne mangeras pas de ce fruit, avait dit Dieu à Adam, car le jour où tu y toucheras, tu mourras. » (Gen. II, 17). Les fruits de cet arbre n'étaient pas empoisonnés, mais la désobéissance que l'homme commettrait en y touchant devait lui attirer les plus terribles châtiments de la colère divine. L'occasion était offerte à nos premiers parents de témoigner à Dieu leur respect, leur reconnaissance et leur amour, en se privant du fruit défendu. Sans doute, ils s'étaient bien promis de ne pas transgresser les ordres de Dieu : ils n'avaient point de mauvaises passions, ils aimaient Dieu de tout leur cœur, et ils savaient que leur bonheur éternel était attaché à cet acte d'obéissance.

Mais le démon, jaloux, saisit l'occasion de les tenter. Il s'adressa d'abord à Eve, qui était la plus faible et la plus facile à séduire, et pour mieux exécuter son infernal projet, il se cacha sous la figure d'un serpent. Au moment où l'imprudente s'approchait de l'arbre fatal, il lui dit : « Pourquoi Dieu ne vous a-t-il pas permis de manger de tous les fruits du paradis? » Eve devait ne rien répondre et s'éloigner du tentateur ; elle fut assez étourdie pour lier conversation avec lui : « Dieu nous a défendu de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, de peur que nous ne mourions. » Le démon profita de cette confiance pour ébranler par un mensonge la foi de la femme : « Pas du tout, vous ne mourrez pas ! Mais Dieu sait que le jour où vous mangerez de ce fruit, vos yeux s'ouvriront, vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » (Gen. III, 5). La tentation commence à pénétrer dans le cœur d'Eve, elle caresse l'idée de ressembler à Dieu en connaissant le bien et le mal, elle lève les yeux pour bien voir ce fruit auquel on lui a défendu de toucher ; plus elle le regarde, plus elle le trouve séduisant ; enfin elle étend le main, elle cueille le fruit, en mange et en donne à Adam, qui consent

aussi à en goûter. L'ordre de Dieu était transgressé, le péché commis, l'homme déchu, le démon triomphant.

Quelle n'était pas la gravité de la faute de nos premiers parents ! Ils pouvaient manger de tous les autres fruits du paradis terrestre, un seul leur était défendu : était-ce là un excès de sévérité ? Il était facile à Adam et Eve de comprendre combien ils allaient pécher gravement. Ils ne commirent pas seulement un péché, mais plusieurs, car ils pêchèrent par orgueil, en aspirant à s'élever au-dessus de leur condition de créatures et à s'égaliser au Créateur ; — par infidélité, en refusant de croire à la parole de Dieu pour croire à celle du démon ; — par ingratitude, en se révoltant contre Celui qui les avait comblés des plus grands bienfaits ; — par curiosité, en voulant connaître ce qu'il ne leur était pas permis de savoir. En tenant compte de toutes ces circonstances, les saints Pères affirment que le péché d'Adam est le plus grave qui ait jamais été commis sur la terre.

2. Nous ne devons donc pas être étonnés que ce péché ait précipité ses auteurs dans la plus effrayante misère. A peine avaient-ils goûté le fruit défendu qu'ils eurent honte d'eux-mêmes. D'où venait cette honte, qu'ils n'avaient pas éprouvée tant qu'ils étaient restés dans l'innocence ? C'est que le feu de la concupiscence s'était allumé dans leurs cœurs, les passions de la chair se faisaient sentir, le corps se révoltait contre l'âme parce que l'âme s'était révoltée contre Dieu, et ces infortunés qui avaient voulu connaître le bien et le mal, n'avaient appris qu'à connaître leur honte, et ne songeaient plus qu'à la cacher !

Les pécheurs fuient les regards des hommes pour commettre le mal en secret ; Adam et Eve coupables veulent fuir les regards de Dieu. « Ils entendirent la voix du Seigneur qui venait dans le jardin au moment où la brise du soir rafraîchit l'atmosphère, et ils se cachèrent au milieu des arbres. » (Gen., III, 8). Quelle folie de s'imaginer qu'ils pouvaient ainsi échapper à la vue d'un Dieu qui sait tout ! Mais leur conscience troublée avait aveuglé leur intelligence au point de leur faire oublier que rien n'est caché au regard du Tout-Puissant. Dieu leur reprocha leur péché, mais au lieu de s'humilier et de demander pardon ils ne songèrent qu'à s'excuser en rejetant la faute sur d'autres, comme si de pareilles excuses pouvaient tromper Dieu ! Adam a l'air de se croire innocent, c'est Eve qui l'a trompé ; Eve n'a point fait de mal, c'est le serpent qui l'a induite en erreur ! Ne croirait-on pas entendre des enfants mal élevés, qui cherchent à cacher leur faute à leurs parents ? Oh ! dans quel état le péché a mis en un instant de si belles intelligences, comme il a perverti ces volontés faites pour le bien ! Comment le Dieu de toute sainteté pourrait-il mettre encore sa complaisance dans de telles créatures ? C'en est fait : Adam et Eve ont perdu la grâce sanctifiante, le titre d'enfants adoptifs de Dieu et le droit à

l'héritage céleste. Ils ont voulu se soustraire au service de Dieu, ils sont tombés dans l'esclavage du démon, d'où aucune puissance humaine ne peut les retirer; abandonnés à eux-mêmes, ils sont perdus à jamais. Peut-on imaginer un sort plus affreux?

Non seulement ils ont compromis leur destinée éternelle, mais ils se sont attiré les plus grands châtiments en cette vie: « Je multiplierai tes douleurs en augmentant le nombre de tes enfants, dit Dieu à Eve, tu seras sous l'autorité de ton mari et il te commandera; » et à Adam: « Parce que tu as écouté la voix de ta femme et mangé du fruit défendu, la terre que tu es condamné à travailler sera maudite. Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes dans la poussière d'où tu es sorti. » (Gen., III, 16-19). Les jours de bonheur sont finis pour les coupables, une vie de misères et d'afflictions commence, au bout de laquelle la mort les attend. Enfin Dieu chasse nos premiers parents du paradis terrestre et place un chérubin avec un glaive de feu pour en défendre l'entrée. Voilà, mes frères, quelles ont été les terribles conséquences du péché d'Adam et d'Eve, conséquences irréparables si la miséricorde divine ne s'était exercée sur eux.

Faut-il nous demander quelle a été la cause du péché d'Eve? Hélas! elle s'est exposée volontairement à la tentation: si elle s'était éloignée du fruit défendu, si elle avait fui à l'approche du tentateur, elle serait restée innocente. Que cela vous serve de leçon, à vous tous qui, sans crainte de perdre votre vertu, vous exposez tous les jours aux plus dangereuses tentations; on a beau vous prévenir que vous y trouverez la mort, vous ne voulez croire personne, et vous tombez, comme Eve, dans le piège du démon. Adam a péché par trop de complaisance pour sa femme; pour ne pas lui déplaire il a agi contre sa conscience; au lieu de reprendre celle qui avait mal fait, il a accepté de l'imiter. Pères et mères de famille, prenez garde de pécher par trop de faiblesse à l'égard de ceux qui sont confiés à votre charge, éloignez-les du mal, corrigez-les s'ils le commettent, de peur d'avoir à porter un jour la responsabilité de leur conduite.

II

Voyons maintenant quelles ont été pour toute l'humanité les suites du péché d'Adam.

1. La faute commise par notre premier père a cela de particulier qu'elle a passé dans tous ses descendants avec ses funestes conséquences, de sorte que nous sommes tous nés pécheurs et ennemis de Dieu, sujets à toutes les misères de la vie et à la mort. Le concile de Trente l'a déclaré expressément: « Si quelqu'un soutient que la prévarication d'Adam a nui à lui seul, et non à ses descendants, qu'Adam a perdu seulement pour lui et non pour nous tous la justice et la sainteté reçues de Dieu à l'origine, qu'une fois souillé par sa désobéissance il a transmis à tout

le genre humain les seuls châtiments du péché (la mort et les misères de la vie), et non le péché lui-même (qui est la mort de l'âme), qu'il soit anathème! » (Conc. Trid., sess. 5, can. 2). D'après cette décision de l'Eglise, ce serait une hérésie de soutenir que les hommes ne naissent pas avec la tache du péché originel, qui est ainsi appelé parce qu'il les souille dès leur origine. Il y a là un mystère impénétrable, mais il n'y a rien dans ce mystère qui contredise l'idée que nous avons de la justice et de la sagesse de Dieu.

Remarquons d'abord que le péché d'Adam était le péché du père de tous les hommes, de celui qui représentait toute l'humanité, et à qui avaient été confiés les intérêts éternels de toutes les générations. S'il était fidèle, il transmettait à tous ses descendants, avec une nature embellie de tous les dons de la grâce, tous ses droits au bonheur du ciel. Mais s'il désobéissait à Dieu, il perdait d'abord pour lui-même tous ces droits et tous ces dons magnifiques, et comme toute l'humanité était alors en lui comme en son principe, elle était tout entière dépouillée de sa noblesse surnaturelle, de tout ce qui la rendait agréable aux yeux de Dieu; elle devait donc se propager jusqu'à la fin des temps dans ce triste état de misère et d'indigence produit par le péché; tous les hommes enfants d'Adam rebelle et pécheur, devaient être traités par Dieu comme rebelles et pécheurs, puisque Dieu ne verrait en eux que cette nature souillée par la faute de leur père. Ne soyons donc point étonnés qu'on nous dise que tous les enfants d'Adam sont conçus dans le péché, qu'ils naissent pécheurs, ennemis de Dieu, privés de la grâce sanctifiante, esclaves du démon, et qu'ils restent dans cet état jusqu'à ce qu'un remède divin vienne effacer la souillure originelle, en leur donnant une nouvelle naissance et une vie nouvelle.

La doctrine du péché originel est exprimée clairement dans plusieurs passages de l'Ecriture. Job s'écriait déjà: « Qui peut rendre pur celui qui a été conçu d'un germe impur? Vous seul, ô mon Dieu » (Job, XIV, 4); et par là il reconnaissait que tous les hommes, aussi bien que lui, étaient conçus dans le péché. David a dit à son tour: « J'ai été conçu dans l'iniquité, et ma mère m'a conçu dans le péché. » Comme les parents de David étaient justes et pieux, il ne peut s'agir ici de leurs iniquités personnelles, et l'on ne peut entendre ce texte que du péché originel dans lequel David avait été conçu, comme tous les enfants d'Adam. Le témoignage le plus décisif est celui de saint Paul: « De même que le péché est entré dans le monde par un seul homme, et par le péché la mort, ainsi la mort est devenue le partage de tous les hommes à cause de (la faute de) celui en qui tous ont péché. » (Rom., V, 12). D'après le raisonnement de saint Paul, tous les hommes doivent mourir, parce que tous ont péché en Adam, c'est-à-dire ont hérité de son péché.

La tradition est unanime sur ce point de l'enseignement catholique. Lorsque Pélage nia le péché

originel, son hérésie fut combattue de tous côtés et condamnée dans vingt-quatre conciles. La preuve évidente de la croyance de toute l'Eglise, c'est l'habitude de baptiser les enfants aussitôt après leur naissance : ils n'ont aucun péché personnel sur la conscience, et cependant il y a dans leur âme une souillure qui les rend indignes d'entrer au ciel ; qu'est-ce que cette souillure, sinon le péché originel, qu'ils ont reçu avec la nature humaine ? Ce ne sont donc pas seulement les conséquences de la faute d'Adam, mais cette faute elle-même, qui a passé à tous ses descendants, non comme acte personnel, mais comme état créé par cet acte. Du reste, serait-il conforme aux lois de la justice divine de châtier tous les hommes s'il n'y avait en eux aucune faute ?

A cette loi générale qui comprenait tous les hommes dans la prévarication d'Adam, Dieu a fait une exception en faveur de sa sainte Mère, que l'Eglise a proclamée conçue sans péché et qui a elle-même déclaré à Lourdes qu'elle est « l'Immaculée-Conception. »

2. Les funestes conséquences qu'a entraînées pour nous l'héritage du péché d'Adam sont :

a) D'abord la *privation de la grâce sanctifiante* et des dons surnaturels qui y étaient attachés. Comme le péché souille et dégrade l'âme, Dieu ne peut l'aimer et la voir avec complaisance, il ne peut que la traiter en ennemie, c'est pourquoi saint Paul dit que « nous sommes par nature enfants de colère. » (Ephes., II, 3). Privés de la grâce et de l'amitié de Dieu, nous ne pouvons plus être ses enfants d'adoption ni les héritiers de son royaume, notre pauvre nature ne nous donne aucun droit à ces beaux titres. Pour les conquérir, il faudra être régénéré dans les eaux du baptême, ainsi que le Sauveur l'a enseigné à Nicodème : « Si on ne renaît dans l'eau par la grâce du Saint-Esprit, on ne peut entrer dans le royaume de Dieu. » (Joan., III, 5).

Hâtons-nous de dire toutefois que si le péché originel nous ferme le ciel, il ne précipite pas en enfer ceux qui meurent sans avoir commis de fautes actuelles. Adam et Eve auraient été punis de la mort éternelle s'ils n'avaient pas fait pénitence, parce que leur péché avait été bien volontaire et gravement injurieux à Dieu ; mais ceux à qui Dieu ne peut reprocher que d'avoir hérité d'une nature dépouillée des dons de la grâce, s'ils n'ont point eux-mêmes commis de péchés mortels, seront seulement punis par la privation de la gloire céleste qui ne leur est due à aucun titre. Quel sera leur sort ? Nous l'ignorons. Il est permis de penser que ces âmes, n'ayant point connu par la foi les magnifiques récompenses promises à la vertu, ne souffriront pas de cette privation ; mais dans tous les cas elles seront bien à plaindre de rester éternellement loin de Dieu, et la crainte de ce malheur doit engager les parents à rester fidèles au saint usage de faire baptiser les enfants aussitôt que cela leur est possible.

b) Une seconde conséquence du péché originel, c'est l'*ignorance et l'inclination au mal*. C'est un

fait d'expérience journalière, que notre intelligence est comme enveloppée d'épaisses ténèbres, qu'il lui est difficile de se fixer sur les vérités religieuses, que les plus grands génies s'égarent souvent dans les questions morales les plus importantes, ce qui prouve que pour arriver facilement et sûrement à connaître Dieu et nos devoirs envers lui, il nous faut une autre lumière que celle de notre pauvre raison. — Le péché originel a aussi corrompu le cœur en y allumant la concupiscence qui le porte au mal dès son enfance. D'où viennent ces passions qui s'éveillent de si bonne heure, ces instincts dépravés qui, s'ils ne sont corrigés par une forte éducation, dégénèrent en vices monstrueux ? Ce n'est certainement pas le Créateur qui a mis ces mauvaises dispositions dans les âmes ; ce n'est pas l'influence du milieu qui les produit, puisqu'elles sont partout les mêmes, précèdent toute influence et y résistent ; elles sont donc la triste conséquence d'une cause radicalement mauvaise, inhérente à une nature déchue, c'est-à-dire du péché originel.

c) Enfin nous avons reçu d'Adam en héritage les innombrables misères de la vie, *la douleur, les maladies et la mort*. La vie ressemble à ces cimetières où toutes les tombes se touchent ; les souffrances et les épreuves de toute sorte qui assaillent l'homme depuis le berceau jusqu'à la tombe sont aussi innombrables que les grains de sable du rivage, et le sage a raison de dire : « Un joug pesant accable les enfants d'Adam depuis le jour de leur naissance jusqu'à celui de leur mort. » Les sciences font des progrès, on fait tous les jours de nouvelles découvertes, mais l'homme reste toujours une énigme inexplicable pour quiconque ne veut pas admettre que son sort est le châtiment du péché. Saint Paul l'a dit, et nous le répétons tristement : « La mort est le salaire du péché. » (Rom., VI, 23). La mort, avec son cortège de souffrances et de maladies, est entrée dans le monde par la porte que lui a ouverte le péché d'Adam. C'est à cause du péché que la terre a été maudite, couverte de ronces et d'épines, et que même arrosée des sueurs de l'homme elle refuse souvent de le nourrir.

Puissiez-vous, mes frères, bien comprendre ces funestes conséquences de la faute d'Adam, concevoir une véritable horreur du péché et prendre une résolution sincère de ne plus offenser Dieu ! Vous ne pouvez pas échapper à la triste condition faite à tous les hommes, vous êtes sur la terre pour souffrir, vous mourrez un jour ; mais vous pouvez profiter de vos souffrances pour expier vos fautes et pour vous sanctifier ; vous pouvez lutter contre vos passions et en triompher avec la grâce de Dieu. Purifiés du péché originel par la grâce du baptême, vous pouvez laver dans le sacrement de pénitence toutes les souillures causées par les péchés actuels, et y puiser la force de vivre désormais en bons et fidèles serviteurs, en véritables enfants de Dieu, afin d'entrer un jour dans l'héritage du ciel. Ainsi soit-il.

LA MESSE EXPLIQUÉE AUX FIDÈLES

XXXIV

NOBIS QUOQUE PECCATORIBUS

Mes frères,

En terminant la prière pour les âmes du purgatoire, le prêtre s'incline humblement et se souvient de ses péchés. La miséricorde divine lui est absolument nécessaire et il va l'implorer pour lui-même et pour tous les assistants. C'est le seul moment où il élève la voix pendant le canon ; il se frappe la poitrine en récitant *Nobis quoque peccatoribus*, l'oraison par excellence du repentir : « Pour nous pécheurs, vos serviteurs, qui espérons dans la multitude de vos miséricordes, daignez aussi nous donner part et société avec vos saints apôtres et martyrs, avec Jean, Etienne, Mathias, Barnabé, Ignace, Alexandre, Marcellin, Pierre, Félicité, Perpétue, Agathe, Lucie, Agnès, Cécile, Anastasie, et avec tous vos saints, dans la compagnie desquels nous vous prions de nous recevoir, non pas en considérant nos mérites, mais en usant d'indulgence à notre égard. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Dans la première commémoration ou liste des saints, le prêtre avait déjà invoqué la protection des heureux citoyens du ciel ; l'Eglise veut qu'il se mette de nouveau sous leur patronage salutaire et qu'il s'adresse spécialement aux apôtres et aux martyrs les plus honorés à Rome. Pendant les premiers siècles, ces deux classes de saints reçurent exclusivement les hommages publics, parce que le culte des confesseurs n'était pas encore établi.

Nos martyrs appartiennent à différents états, ce qui doit ranimer notre confiance et nous convaincre qu'on peut se sauver dans toutes les conditions sociales. Il ne sera pas inutile de vous signaler leurs prérogatives et leurs mérites particuliers.

Le premier est saint Jean-Baptiste, de l'ordre des prophètes, le précurseur vierge du Messie, l'apôtre de la pénitence, le cousin du Sauveur qui l'a proclamé le plus grand des enfants des hommes : *Inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptista*. Voici le protomartyr Etienne, le diacre plein de foi, de grâce et de courage, que les apôtres choisirent pour lui confier le soin des pauvres et des veuves, le prédicateur éloquent que les Juifs lapidèrent ; il pria pour ses bourreaux pendant son supplice et vit les cieux ouverts au-dessus de sa tête, tandis que son visage apparaissait à la foule resplendissant comme celui d'un ange ; en rendant le dernier soupir, il s'écria : Seigneur Jésus, recevez mon esprit, *Domine Jesu, suscipe spiritum meum*. Saint Mathias, celui des soixante-douze disciples que le sort désigna pour compléter le collège apostolique après la défection

de Judas, est nommé après saint Etienne, parce qu'il n'a souffert le martyr qu'après lui. Saint Barnabé, le compagnon de saint Paul dans un grand nombre de courses apostoliques, est ce disciple qui, après l'Ascension, vendit sa terre et en apporta le prix aux pieds de saint Pierre, pour le distribuer aux pauvres. Saint Ignace, le second successeur de saint Pierre sur le siège épiscopal d'Antioche, fut un des disciples privilégiés de saint Jean l'Evangéliste ; loué par saint Jean Chrysostome comme le modèle achevé des évêques, il écrivit aux Romains une lettre magnifique où il chantait le bonheur de souffrir pour Jésus-Christ. Condamné par l'empereur Trajan à être exposé aux bêtes de l'amphithéâtre de Rome, il manifesta une grande joie à la lecture de la sentence : « Je suis le froment de Jésus-Christ, je serai moulu par les dents des animaux, afin de devenir un pain tout pur et digne de lui. » La tradition affirme qu'il fut ce petit enfant que le Christ enleva un jour dans ses bras, pour montrer au peuple l'emblème de l'innocence. Saint Alexandre, le cinquième ou le sixième pape, établit qu'au sacrifice de la messe on mélangerait désormais au vin quelques gouttes d'eau, en mémoire de l'eau qui jaillit avec le sang du cœur de Notre-Seigneur sur la croix ; il inséra au canon ces paroles : *Qui pridie quam pateretur*, pour rappeler à ce moment solennel le souvenir de la Passion, et convertit à la foi une partie de la noblesse romaine. Le prêtre Marcellin et l'exorciste Pierre, deux martyrs de la persécution de Dioclétien, sont toujours nommés ensemble ; le premier resta longtemps dans une prison, dont le sol était jonché de morceaux de verre brisé ; le second convertit la fille de son geôlier, la famille entière et tous les habitants du voisinage.

Aucune sainte femme ne se trouvait encore nommée au Canon. L'Eglise nous fait vénérer et prier deux illustres et incomparables mères de famille et cinq jeunes vierges martyres. Sainte Félicité, mère de sept enfants martyrs, renouvela sous la persécution de Marc-Aurèle le sacrifice généreux de la mère des Machabées. Sainte Perpétue, noble dame de Carthage, âgée de vingt-deux ans et mariée à un homme de qualité, nourrissait son jeune enfant en prison. Exposée d'abord à une vache furieuse, elle reçut la mort de la main d'un gladiateur. Sa fête, nous dit saint Augustin, attirait plus de monde pour honorer sa mémoire que la curiosité n'avait attiré autrefois de païens à son supplice. Deux vierges de Sicile, Agathe de Catane et Lucie de Syracuse, ont ici le premier rang et sont nommées avant les vierges romaines. Agathe triompha vaillamment des pièges sans nombre tendus à sa virginité ; comme ses persécuteurs lui faisaient un reproche de descendre du rang de sa famille pour suivre les maximes humiliantes des chrétiens, elle leur répondit : « L'humilité et la servitude chrétienne valent infiniment mieux que l'orgueil et les trésors des rois. » Sainte Lucie ou Luce, dont la mère malade avait été guérie sur le tombeau de sainte Agathe, fut exposée par les

bourreaux dans un lieu public de débauche, mais un ange protégea visiblement sa vertu. La jeune, belle et riche Agnès, recherchée en mariage par les principaux seigneurs de Rome, repoussa tous les honneurs mondains : « Je suis fiancée, disait-elle, à celui que les anges servent et dont le soleil et la lune admirent la beauté. » Traînée devant les idoles, elle se contenta de lever la main pour faire le signe de la croix et de tendre joyeusement sa tête au bourreau. Sainte Cécile, devenue la patronne de tous ceux qui cultivent la musique, fut mariée malgré elle à Valérien, patricien de Rome ; elle garda sa virginité en convertissant son époux païen et elle souffrit le martyre avec lui. Sainte Anastasie, noble veuve romaine, avait suivi son tuteur saint Chrysogone à Aquilée, où elle fut brûlée vive pour la foi chrétienne ; ses reliques, ramenées à Rome et déposées dans l'église qui porte encore son nom, y attirèrent tant de pèlerins que les papes y célébrèrent pendant longtemps la seconde messe de la fête de Noël.

Lorsque le prêtre a élevé la voix et s'est frappé la poitrine à ces mots *Nobis quoque peccatoribus*, il a voulu se proclamer coupable devant toute l'assemblée, pousser un soupir à la vue de ses misères personnelles, et réveiller aussi l'attention des fidèles. Comme le publicain de l'Evangile, il reconnaît son indignité et éprouve une vive douleur de ne pas être à la hauteur de sa mission de sacrificateur. Il nous rappelle l'humble confession du larron pénitent, alors que celui-ci reprenait l'autre larron blasphémateur : « Pour nous, lui disait-il, nous recevons le châtiment de nos crimes, mais le Christ n'a point fait de mal. » Puis se tournant vers Jésus, il lui dit : « Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume. » Et Jésus lui répondit : En vérité, je te le dis, tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis. » Le prêtre nous rappelle encore le centurion et tous ceux qui étaient avec lui. En voyant les prodiges arrivés à la mort du Sauveur, ils furent saisis d'une grande crainte et s'écrièrent : « Vraiment cet homme était le Fils de Dieu, » et la foule présente à ce spectacle s'en allait en se frappant la poitrine : *Revertebantur percutientes pectora sua*.

L'aveu de nos fautes est une condition indispensable du pardon : nous devons tous le faire avec sincérité, car saint Jean nous avertit que si nous disons que nous n'avons point de péché, nous nous trompons nous-mêmes et que la vérité n'est point en nous. Nous comptons sur la miséricorde sans mesure du Seigneur pour effacer nos iniquités : *Secundum multitudinem miserationum tuarum dele iniquitatem meam* ; plus nos péchés sont nombreux, plus nous avons besoin de la multitude des miséricordes divines : *Propitiaberis peccato meo, multum est enim*. Aussi disons-nous avec le prophète Daniel : « Ce n'est point par la confiance en notre propre justice que nous répandons nos prières devant votre face, mais c'est dans la vue

de vos innombrables miséricordes. » Dieu ne nous traite point selon nos péchés et d'après la mesure exacte de nos faibles mérites, il punit toujours moins et récompense plus que chacun de nous n'a mérité : *Misericordia Dei in æternum !*

Le Canon de la messe se termine par l'oraison *Per quem hæc omnia*, dont les paroles sont sublimes et les cérémonies pleines de mystères. Le prêtre avait conclu la prière précédente par ces mots : *Par le Christ Notre-Seigneur*, qui lui servent de transition : « Par qui, Seigneur, vous créez toujours tous ces biens, vous les sanctifiez, vous les vivifiez, vous les bénissez et vous nous les donnez. C'est par lui, et avec lui, et en lui, ô Dieu père tout-puissant, en l'unité du Saint-Esprit, que tout honneur et toute gloire vous appartiennent dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. » Une difficulté se présente ici au sujet de la nature de ces biens, créés, sanctifiés et vivifiés, en latin *bona creas, sanctificas, vivificas, benedicis et præstas nobis*. Ces mots ne sauraient désigner dans leur sens naturel les offrandes consacrées, qui sont maintenant devenues le corps et le sang du Sauveur. Ils s'appliquent à une cérémonie ancienne pratiquée à ce moment de la messe et qui n'est plus en usage de nos jours.

Autrefois le prêtre bénissait à la fin de l'oraison *Nobis quoque peccatoribus*, certains produits de la terre, du blé, des légumes, des fruits, de l'huile, du vin, de la cire, qu'on plaçait près de l'autel. La veille de Pâques et de la Pentecôte, il bénissait un breuvage d'eau, de lait et de miel que les néophytes devaient boire, et employait cette formule : « Bénissez, Seigneur, cette eau, ce lait et ce miel, et abreuvez vos serviteurs de cette eau vive qui est l'esprit de vérité ; nourrissez-les aussi de ce lait et de ce miel ; car vous, Seigneur, vous l'avez promis à nos pères Abraham, Isaac et Jacob, en disant : Je vous introduirai dans une terre où coulent le lait et le miel ; unissez vos serviteurs par l'esprit de charité et de paix, comme ce lait et ce miel sont unis en Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui vous créez toujours tous ces biens, etc. » Le jour de l'Ascension, avait lieu la bénédiction des fèves nouvelles ; et le jour de saint Sixte, le six août, celle des raisins nouveaux. Les anciens missels de l'Eglise de Lyon décrivent ainsi le rite de cette cérémonie : « Pendant le canon de la messe, avant que le prêtre dise : *Per quem hæc omnia*, le diacre place sur l'autel, à droite et non loin du prêtre, des grains de raisin dans un vase très propre, et le prêtre les bénit en disant : « Bénissez, Seigneur ces nouveaux fruits de la vigne, que vous, Seigneur, par la rosée du ciel, par des pluies bienfaisantes, par un soleil pur et serein, avez daigné faire croître et mûrir, et qui nous les avez donnés pour notre usage, afin que nous les recevions en vous rendant grâces au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Alors le prêtre asperge d'eau bénite les grains de raisin, et il continue : *Per quem hæc omnia bona creas*. Le diacre enlève de l'autel le vase dans lequel sont ces grains et il le re-

met au sous-maître de chœur, qui l'ayant reçu, les distribue à tous ceux qui sont au chœur et à tous les laïques présents à l'office. » La bénédiction des fruits nouveaux se faisait avec cette formule : « Bénissez, Seigneur, ces nouveaux fruits que par votre rosée céleste et par vos pluies bienfaisantes, vous avez daigné faire croître et mûrir, pour que nous vous en rendions grâces au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Et le prêtre poursuivait toujours : *Per quem hæc omnia*, donnant la bénédiction à tout ce qui était à ce moment présenté à l'autel.

Vous comprenez, mes frères, que l'Eglise a détourné du sens primitif ces paroles de bénédiction et les a appliquées désormais au corps de Notre-Seigneur présent sur l'autel, puisque c'est par lui que toutes choses nous sont données. Pour ne rien changer aux prières du Canon de la messe, alors que l'offrande des biens de la terre cessa de se pratiquer, elle a conservé intacts les mots *sanctificas, vivificas, benedicis*, qui se rapportent exactement aux œuvres accomplies par Notre-Seigneur dans sa Passion, sa Résurrection et son Ascension, et à son corps qui nous est donné en nourriture. Par ces biens, *hæc omnia dona*, nous pouvons entendre avec vraisemblance le pain et le vin qui ont servi de matière à la transsubstantiation, ou l'adorable Eucharistie elle-même, ou les opérations de Dieu par rapport à ses élus, tirés du néant, sanctifiés et justifiés en Jésus-Christ, et admis dans le sein de sa gloire éternelle.

En prononçant ces paroles : *Vous sanctifiez, vous vivifiez et vous bénissez*, le prêtre fait trois signes de croix conjointement sur l'hostie et le calice, pour nous apprendre que c'est par les mérites de la croix de Jésus-Christ que nous possédons l'Eucharistie et que le pain et le vin ont été sanctifiés, vivifiés et bénits. Remarquez qu'il ne fait pas de signe de croix en disant : *Vous créez*, parce que la création est antérieure à la rédemption et que toutes choses ont été créées par Jésus-Christ comme Sagesse du Père, comme Verbe éternel, mais non par Jésus-Christ comme Dieu-Homme, mourant sur la croix pour racheter tous les hommes.

Ensuite, pour confesser une dernière fois l'identité qui existe entre le sacrifice de la croix et celui de la messe, il découvre le calice, fait une génuflexion pour adorer le précieux sang, et prend l'hostie de la main droite ; il trace avec l'hostie trois signes de croix sur le calice, allant d'une extrémité à l'autre du calice, et prononçant les premiers mots de la doxologie : *Par lui, avec lui et en lui*. Ensuite, il fait un double signe de croix entre le calice et sa poitrine, toujours avec l'hostie, en nommant Dieu le Père et le Saint-Esprit. Il replace l'hostie au-dessus du calice et élève un peu l'un et l'autre, en disant : *Tout honneur et toute gloire vous appartiennent* ; c'est ce qu'on appelle communément la seconde ou la petite élévation. Enfin, il dépose l'hostie, recouvre le

calice avec la pale, fait la génuflexion, se relève et dit à haute voix : Dans tous les siècles des siècles, *Per omnia sæcula sæculorum* ; les assistants répondent : *Amen*, et la grande prière du Canon se trouve entièrement terminée.

Que signifient les trois signes de croix qui accompagnent les paroles *Per ipsum et cum ipso et in ipso* ? Ils nous montrent d'une manière sensible que l'hostie et le calice contiennent indivisiblement le même Jésus-Christ qui s'est immolé pour nous sur la croix et que dans cet état de sacrifice il reste Dieu vivant. D'après saint Thomas, ils expriment les trois sortes de tortures endurées par le Sauveur pendant sa Passion, car il a souffert dans son honneur, dans son âme et dans son corps : dans son honneur, par les dérisions et les opprobres dont on l'a saturé ; dans son âme, par la tristesse, l'ennui et la crainte ; dans son corps, par les blessures et les coups. Ils indiquent encore que la consécration, l'acceptation et l'efficacité du sacrifice émanent de la vertu de la croix. — Les deux signes de croix en dehors du calice rappellent que ni le Père ni le Saint-Esprit ne se sont incarnés et qu'il ne convient pas qu'en les nommant l'hostie soit placée au-dessus du sang qui appartient au seul Fils, seul revêtu de la nature humaine et seul immolé pour nous. Ils peuvent être regardés comme un emblème de la division douloureuse de son corps et de son âme au moment de sa mort, et comme un symbole de la gloire que le Verbe Incarné rend au Père et au Saint-Esprit. — On peut ajouter que les cinq signes de croix dont nous parlons marquent dans leur ensemble que dans le sacrement de l'Eucharistie, les cinq sens corporels, la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat et le toucher entrent en exercice par la couleur, la saveur, l'odeur, la fraction et la manducation, afin que les cinq sens spirituels de l'âme soient comblés. Or, ces cinq sens spirituels sont : la vue de l'intelligence, l'ouïe de l'obéissance, l'odorat du discernement, le goût de la charité et le toucher des œuvres.

Les nombreux signes de croix que le prêtre fait pendant le Canon de la messe doivent, mes frères, vous inspirer une confiance inaltérable en la vertu de la croix de Jésus-Christ. Saint Grégoire de Nazianze disait à ses fidèles : « Armé de la croix, je ne crains rien et je dis au démon : Fuis loin de moi, perfide, si tu ne veux pas que je te renverse avec cette croix, devant laquelle tremble tout ton empire. » Saint Augustin s'exprimait de même : « La croix de Jésus-Christ a une vertu merveilleuse ; son seul souvenir met en fuite des légions de nos ennemis invisibles, nous soutient contre leurs efforts, et nous préserve des pièges qu'ils nous tendent. » Saint Antoine donnait le conseil suivant aux jeunes solitaires du désert : « Croyez-moi, mes frères, Satan craint les veilles, les prières, les jeûnes, la pauvreté volontaire, la miséricorde et l'humilité des saints, et surtout leur ardent amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont la sainte croix lui est si redoutable

que le seul signe de cette croix l'affaiblit et le met en fuite. » Saint Cyrille employait une comparaison pour enseigner la même doctrine : « Sur le bois de la croix, Jésus-Christ a triomphé du démon et nous a délivrés de son esclavage ; aussi l'esprit infernal ne craint-il rien tant que la croix. Comme le chien tremble à la vue du bois, c'est-à-dire du bâton avec lequel on l'a frappé, ainsi et bien plus encore l'esprit malin tremble quand il voit la croix, parce qu'en l'apercevant il se rappelle l'instrument avec lequel Jésus-Christ l'a vaincu. » Imitons journellement César de Bus, qui opposait à toutes les tentations du démon la croix qu'il portait toujours sur sa poitrine. Il mettait la main sur cette précieuse armure et s'écriait avec l'accent du triomphe : « Fuyez, ennemis de mon salut et de mon Dieu, fuyez, démons : voilà la croix qui a brisé les portes de l'enfer. O mon Jésus, par les mérites de votre croix, délivrez-moi de mes ennemis ! »

POUR UNE VÊTURE

Nunc sequimur in toto corde.
Seigneur, nous vous suivons
maintenant de tout notre cœur !

Ces pieuses paroles, vous venez de les chanter dans toute l'allégresse de votre âme, avec tant de conviction et d'amour qu'elles nous ont émus tous. Vos anges les ont redites aussitôt et au ciel elles ont réjoui les vierges qui en goûtent maintenant toute la suavité et la vérité.

Mais vous n'êtes pas encore au ciel, quoique cette chapelle, cette solennité, ces touchantes cérémonies vous en paraissent comme le vestibule ; et vous dites dans votre cœur : « Oui, nous sommes entrées avec joie dans la vie religieuse, pour y suivre plus parfaitement Jésus-Christ. Mais où allons-nous ? Où nous conduit-il ? » C'est ce que vous vous êtes demandé depuis longtemps déjà, ce que vous vous êtes demandé surtout durant cette retraite où vous avez tant réfléchi, médité et prié.

C'est à cette demande aussi que je voudrais répondre. Je résumerai ma réponse en deux mots : Jésus vous conduit au royaume de la vraie liberté et de la charité.

I

Comment ! me direz-vous, nous qui croyions que nous allions abdiquer notre liberté et qui nous préparions à présenter nos mains pour recevoir des chaînes nouvelles !

Vous viviez dans une étrange erreur. Aujourd'hui au contraire vous allez vous affranchir des liens du monde et reconquérir par la grâce de Dieu qui aidera votre ferme volonté, la liberté complète de votre âme, la douce et précieuse liberté des enfants de Dieu.

Plus en effet peut-être que vous ne croyiez, le monde avait empire sur vous. Il régnait sur votre vie par ses préjugés, ses sollicitudes, ses rêves d'avenir, ses pompes et ses vanités qui séduisent tant de jeunes filles. Il régnait sur vous par ses maximes si souvent répétées et qui finissaient par pénétrer, par les vêtements même qu'il vous imposait avec une tranchante souveraineté. Il veillait sur toutes les avenues de votre âme, sur vos démarches, vos relations, vos lectures, jusque sur votre pensée. Pour entrer dans ses assemblées il vous fallait savoir quantité de choses inutiles, sinon coupables, rester au courant de frivolités misérables, accepter mille petites tyrannies de tous les jours, de toutes les heures, subir ses jugements méchants, ses mépris, ses malveillances sans fin pour la religion, ce beau livre que Dieu et ses anges nous ouvrent, et qu'il referme toujours.

Vous êtes affranchies de tous ces jougs pénibles, vous êtes libres enfin de prier à votre aise, de rester unies à l'Époux divin de vos âmes qui va contracter avec vous une union plus indissoluble, plus suave, plus heureuse encore, cette union officielle et céleste qu'il conclut avec ses vierges choisies, lorsqu'elles se consacrent à lui pour le suivre de tout leur cœur.

Je dirai même que vous êtes affranchies de vos familles, si je ne savais avec quelle délicatesse et quelle pieuse honnêteté elles ont respecté votre liberté. Ce n'est pas à votre père ni à votre mère que l'on pourrait adresser ce reproche de saint Jérôme au père d'une jeune fille, père obstiné et sans foi qui lui refusait la liberté et le droit d'être la fiancée du Christ : « Vous aimez votre fille, disait-il, mais vous ne savez pas l'aimer comme il faut ! » Ils vous aiment « comme il faut, » puisque, pour votre bonheur et votre salut, ils vous permettent de vous donner à Dieu, et qu'ils ont même tenu à assister à la consommation de leur sacrifice.

Sans doute la vie religieuse a ses peines, ses liens, ses renoncements. Cela d'ailleurs c'est le lot de toute vie humaine, et dans toutes les situations terrestres cela s'appelle le devoir.

Est-ce que dans le monde on ne souffre pas ? Est-ce qu'on n'obéit pas ? Est-ce qu'on ne se quitte pas ? Est-ce qu'on ne porte pas de durs et douloureux fardeaux, à peu près tous les jours de sa vie ?

Voyez donc cette jeune fille qui s'établit, croyant réaliser un beau rêve dès longtemps peut-être caressé. Le lendemain il lui faudra laisser son pays, le village natal, l'église de sa première communion, ses parents qu'elle aimait. Elle embrasse une carrière où les épreuves, hélas ! ne lui seront pas ménagées. Car elle souffre bientôt dans son cœur, dans ses convictions, sa foi méconnue ou ses croyances violentées. Les années se passent, elle souffrira au chevet de ses enfants. Que de nuits occupées à gémir, à trembler pour la santé de ces êtres chéris, plus tard pour leur avenir et surtout pour leur salut ! Je

veux qu'elle fasse son devoir : mais comment le remplit-elle ? Qu'est devenue sa piété d'autrefois ? Prie-t-elle toujours ? Est-elle du moins restée chrétienne ?

Qui sait ? Elle a tenu à garder ce qu'elle appelait sa liberté, et elle est tombée dans un épouvantable esclavage, elle subit des jougs pesants et odieux, et si comme il arrive d'ordinaire elle a perdu le meilleur d'elle-même, c'est-à-dire sa foi vive en Jésus-Christ, son amour filial pour la sainte Vierge, sa confiance consolatrice en Dieu, bientôt elle sent tout baisser et fléchir en elle, puis elle s'aigrit, « elle se pervertit même par les croix qu'elle porte, elle va à la perdition par où les vrais chrétiens vont au salut. » (Bourdaluë). Que de souffrances gaspillées et de nul prix ! que de mérites abandonnés et qu'elle est à plaindre ! Si vous lui disiez alors que du moins, parmi tous ses malheurs, elle a conservé sa liberté, elle se demanderait si vous ne cherchez point à augmenter ses angoisses par une raillerie amère et déplacée !

Oui, vous aurez à souffrir, parce que tous les saints ont souffert et qu'elles sont bien rares les âmes où Dieu fait rayonner une joie constante. Le soleil ne luit pas toujours au ciel de notre cœur, il se cache parfois et nous sentons que nous avons froid. Mais du moins il nous reste la lumière qui nous guide, nous montre le bon chemin, nous empêche de nous égarer et nous rassure. Au milieu de vos peines intérieures vous vous dites alors : « Je suis certaine d'être dans ma voie ! » Or quand on peut se dire cela, on a la certitude d'être sauvé.

Vous n'accomplirez donc pas plus de sacrifices que dans le monde, et tous vos sacrifices seront récompensés. Vous jouirez de la vraie liberté, puisque le monde ne vous imposera point sa tyrannie, et dès maintenant vous êtes au port, alors que tant d'autres demeurent exposées aux orages de la haute mer, aux dangers et aux nécessités de la vie, aux périls qui menacent leur foi, leur âme, leur volonté chancelante. Et quand je les vois ainsi malheureuses, faibles, persécutées, destinées à devenir la proie de l'incroyance ou de l'inconduite ou de l'improbité, je ne puis me défendre de penser qu'elles étaient mal armées pour soutenir les combats du siècle, les ardeurs du grand soleil, et que leur conscience les avertissait pourtant, leur faisait un devoir de chercher un abri plus sûr à leur vertu menacée, et de sacrifier au salut de leur âme ce qu'elles appelaient leur liberté !

Pauvres naufragés qui ont voulu leur naufrage, et qui n'ont pas eu le courage de comprendre combien il leur serait difficile de se sauver dans le monde !

II

En suivant Jésus de tout votre cœur, vous allez donc au royaume de la vraie liberté des enfants de Dieu et vous ferez sûrement votre salut. Il veut de plus vous conduire dans le royaume de la

charité, où vous l'aimerez uniquement, Lui d'abord, comme votre unique roi, puis les âmes pour l'amour de Lui.

Vous l'aimerez parce qu'il est infiniment bon, parce qu'il est la beauté incréée toujours ancienne et toujours nouvelle. Comme saint Augustin vous ne regretterez que les années passées à le moins connaître, à le moins aimer, et vous vous écrierez avec lui : « Je vous ai aimé trop tard, parce que je vous ai connu trop tard. » *Sero te amavi !*

Quelle beauté dans son corps glorifié, dans son cœur qui a battu de tant d'amour pour nous et qu'il nous découvre à tous, mais surtout à ses fiancées, à ses épouses ! C'est une beauté infinie, éternelle, qui ne passe pas, qui ne se flétrit pas comme notre beauté éphémère et périssable. C'est une beauté toujours de plus en plus attirante et irrésistible.

Quand il séjournait sur cette terre, parmi nous, elle demeurait voilée, parce qu'il le voulait ainsi ; et cependant d'un mot, d'un regard, il entraînait les foules après lui. Une parole, et André, Pierre, Jean le suivent. Un coup d'œil jeté au fond de leur âme, et le chef des apôtres repentant se met à fondre en larmes, et Madeleine enfin convertie répudie les vanités qui l'ont si longtemps fascinée. Un entretien, et la Samaritaine dont le cœur était fermé à tout sentiment élevé, comprend le don de Dieu, se fait pardonner sa vie coupable et devient l'apôtre de la cité. Une conversation, et la sœur de Marthe, à ses pieds, les mains jointes, regarde le ciel avec ravissement et considère avec un dégoût infini toutes les choses de la terre, qui ne lui disent plus rien au prix des splendeurs divines que Jésus lui a révélées.

Dès lors Jésus attirait tout à lui. Il parlait et les multitudes accouraient sur ses pas, parce qu'elles le savaient bon et qu'il leur disait : « J'ai compassion de la foule. » Aussi bien ses ennemis lui faisaient-ils surtout ce reproche : « C'est un séducteur ! *Seductor ille.* »

C'était en effet un séducteur d'âmes, et cependant sa beauté n'éclatait pas tout entière, et il n'était pas encore monté sur sa croix d'où il devait « attirer tout à lui. »

Il y est monté, et du haut de cette croix il vous regarde, il se manifeste à vous dans toute sa beauté suivant sa promesse, *Et manifestabo ei meipsum*, il vous parle, il vous appelle, il vous choisit, et sa voix retentit dans votre cœur, douce, pure, caressante, enchanteresse, car suivant le mot d'un Père de l'Eglise c'est un enchanteur d'âmes : *Jesus incantator animarum.*

Et maintenant, il veut vous élever jusqu'à lui par un prodige de sa puissance, car par vous-mêmes vous n'êtes rien, vous ne possédez rien, et, pour usurper une expression de Bossuet, vous n'avez pu lui offrir pour dot que votre néant. Mais Lui il possède tout, et il entend vous communiquer tout son Etre.

Il est Roi, vous serez reines. L'épouse, de par la loi naturelle, entre en communication des biens de

son époux; vous entrez, de par la loi surnaturelle, en communication de la divinité de Jésus-Christ par la grâce d'épouse qu'il vous confère. Ainsi, il se réalise pour vous le rêve ambitieux d'Eve avant le péché : « Vous serez semblables à Dieu; » mieux que cela, vous participerez à la vie divine de l'Epoux de vos âmes. Oh! de quelle dignité vous serez alors revêtues! Vous pourrez dire comme notre Isabelle de France repoussant la main de l'empereur Frédéric : « Une épouse de Jésus-Christ est plus qu'une impératrice! »

Epouse du Christ, vous devenez ainsi la fille de Dieu et la fille de Marie. Qu'il est doux de vivre dans ce royaume de la charité où vous aurez les anges pour frères, les vierges pour sœurs, où Dieu, suivant le mot de saint Basile, paraîtra n'avoir de pensée que pour vous!

Aussi bien n'aurez-vous non plus de pensée que pour Lui. Car la condition de l'amour, dit sainte Catherine de Sienne, c'est d'aimer tout ce qu'aime la personne aimée. Or, ce qu'aime Jésus-Christ c'est son Eglise d'abord; il la veut sans tache ni ride et il a confiance que par votre piété, par votre action, vous effacerez les rides, vous enlèverez la poussière dont ses ennemis souillent et attristent son front. Quand fatigué du chemin comme autrefois auprès du puits de Jacob, il s'arrêtera, le cœur gonflé de chagrin après avoir longuement considéré les ingratitude humaines, il reposera un instant son regard sur vous et il se dira : « Voilà des âmes qui m'aiment vraiment; elles me consolent par leur charité. »

Ce qu'il aime encore, ce sont vos familles, vos parents qui vous ont données et confiées à lui. Il leur garde une vive reconnaissance. Vous les aimerez donc doublement, et parce que votre affection pour eux était profonde, et parce que Dieu les aime davantage. Qu'ils se trompent, ceux qui pensent qu'une religieuse aime moins son père, sa mère, ses sœurs, alors qu'elle leur demeure plus fortement attachée et qu'après Dieu ils restent l'unique objet de sa tendresse! L'amour, comme les fleuves, ne remonte pas, dit Lacordaire, le vôtre n'a point descendu et ne descendra pas. Son niveau s'élèvera au contraire de toute l'intensité de votre amour pour Jésus-Christ.

Ce qu'il aime enfin, ce sont les âmes, dont les hommes ont si peu de souci. Il sait leur prix, car elles lui ont coûté cher, elles lui ont coûté tout son sang. Elles sont donc bien précieuses à ses yeux. Mais qui s'occupe d'elles? Le monde s'empare de l'esprit pour l'orner de quelques rayons de science et de grâce extérieure, dans le but non d'éclairer, mais d'éblouir; il s'empare du cœur pour le perdre et le profaner. Il rabaisse, il matérialise, il flétrit, mais il se garde d'élever, de purifier, de montrer le chemin du ciel, l'unique chemin que doivent suivre les âmes. Ainsi personne ne s'occupe d'elles, et les efforts isolés du prêtre demeurent stériles.

Ne voyez-vous pas que les moissons blanchissent et que les ouvriers manquent pour les

recueillir? Alors les épis tomberont à terre, desséchés; leur semence sera perdue et les grains répandus ne serviront à personne. Que d'âmes tombent ainsi, que personne ne relève et qui deviennent la proie facile du mal!

Ces âmes vous attendent : âmes orphelines sur terre à qui vous devrez faire connaître leur Père qui est au ciel; âmes abandonnées et que l'Eglise vous jette dans les bras; âmes ignorantes et vouées à toutes les misères du vice, de la pauvreté, de l'inconduite. Un cri s'est échappé du cœur du vicaire de Jésus-Christ, le même que le Sauveur poussait avec tant de tristesse et d'amour : « J'ai compassion du peuple! » Ce cri, vous l'avez entendu; vous savez comme Jeanne d'Arc qu'il y a une grande pitié en France dans le royaume des âmes, et vous accourez pour les délivrer.

Vous prierez d'abord pour elles, vous vous immolerez pour elles, agissant sur elles par la prière, par le sacrifice, dès maintenant, en attendant que vous les touchiez plus directement un jour par votre action personnelle. Vous vous pénétrerez de l'esprit de sainte Catherine de Sienne, qui se déclarait prête « à mourir pour le prochain et qui voulait expier la peine de tous les pécheurs de la terre, afin que pas un seul homme racheté par le sang du Christ ne périt. »

« Anathème aux cœurs seuls, écrivait la mère Marie-Thérèse, fondatrice de la Réparation; ils n'entreront pas dans le royaume du ciel!... Celui qui se met en route pour le pays chéri doit vouloir mener à Jésus-Christ crucifié tous ceux pour qui ce Sauveur est mort. Mille ans de souffrances, de croix s'il le faut pour laisser derrière moi quelques cœurs qui soient à Dieu! » (Sa Vie, par Mgr d'Hulst.)

Maintenant, mes chères enfants, mettez-vous en route pour « ce pays chéri, » comme des apôtres zélées, joyeuses, qui s'en vont à la conquête des âmes, sous le drapeau de la croix, avec ce mot de passe protecteur qui sera aussi votre cri d'attaque : « Jésus-Christ! »

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SERMON POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION ET DE L'ADORATION PERPÉTUELLE

Viderunt oculi mei salutare tuum.

Mes yeux ont vu le salut que Dieu a
préparé au monde. (Luc, xi, 30).

Mes frères,

Nous célébrons aujourd'hui une double fête. D'une part, l'Eglise nous rappelle le doux et touchant souvenir de la Purification de la Très Sainte Vierge; et d'autre part, elle offre à Jésus-Christ, au Verbe fait chair, réellement présent sur nos autels, de solennelles expiations. Elle tourne ainsi nos regards, les regards de notre foi et de notre cœur, vers Marie et vers Jésus : vers Marie pour que nous méditions la grandeur de son sacrifice, vers Jésus pour que nous lui exprimions notre douleur de le savoir si outragé.

Aussi bien, mes frères, je vous dirai un mot de chacune de ces fêtes, et j'essaierai de faire naître en vos âmes un double sentiment : un sentiment de reconnaissance à l'endroit de Marie, un sentiment de zèle et de dévouement à l'endroit de Jésus.

I

Reportez-vous, mes frères, par la pensée à ce moment béni où Marie, quarante jours après la naissance de son divin Fils, s'en va accomplir les prescriptions de la loi de Moïse. Voyez-vous cette jeune mère qui s'avance avec une modestie charmante ; elle tient entre ses bras, elle serre sur son cœur le cher fruit de ses chastes entrailles ; elle gravit les degrés du temple...

Ah ! sans doute les Juifs distraits ne remarqueraient point l'humble cortège.

Mais du haut du ciel, Dieu et ses anges y étaient attentifs ; Dieu qui ne pouvait s'empêcher d'abaisser un regard de complaisance sur cet enfant qui était bien, dans une chair mortelle, l'image de sa substance, un autre lui-même.

Et puis, il y avait là, à l'entrée du temple, un saint vieillard. Il avait reçu du ciel l'assurance qu'il ne mourrait point avant d'avoir vu le salut d'Israël. C'était le mouvement de l'Esprit de Dieu qui avait conduit ses pas. A peine a-t-il aperçu Marie et l'enfant qu'une lumière subite, je ne sais quels divins rayons les enveloppent et les transfigurent à ses yeux.

Cette fois, il n'en saurait douter, la voilà bien la femme prédite dès l'origine du monde, la femme qui doit écraser la tête du serpent infernal ; le voilà bien aussi le Messie promis de Dieu, qui rachètera le monde.

Comment peindre, mes frères, la joie, le bonheur, le ravissement, toutes les émotions qui tour à tour agiteront le cœur de Siméon ?

Il va à la rencontre de Marie ; il s'incline devant elle avec un profond respect.

Eh quoi ! cet enfant qu'elle porte, c'est ce désiré des nations, c'est cette fleur éclose sur la tige de Jessé, c'est cet Emmanuel qu'Abraham, que David, que tous les patriarches et tous les prophètes avaient tant souhaité de voir ! Oui, c'est bien Lui...

Et alors par une sainte audace, plus encore du regard que des lèvres, il supplie Marie de lui confier un instant son trésor, il ouvre les bras, et Marie lui remet son cher Fils...

Oh ! saint vieillard, je comprends qu'en ce délicieux moment vos yeux se mouillent de larmes ; je comprends que sous ce poids sacré de Dieu fait homme, tout votre être frémissse d'un ineffable tressaillement ; je comprends que, dans le transport de votre allégresse, vous entonniez un sublime cantique, et qu'après une telle faveur vous n'ayez qu'un vœu, celui de mourir, celui de partir de ce monde et d'aller vous mêler à la troupe de tous les justes qui reposent dans le sein d'Abraham, pour leur apprendre la grande nouvelle de la venue du Rédempteur ; je comprends que vous vous écriiez : Seigneur, vous pouvez rappeler votre serviteur de cette terre d'exil, car mes yeux ont vu le salut que vous avez préparé au monde, *Nunc dimittis, Domine... viderunt oculi mei salutare tuum.*

Est-ce que vous ne trouvez pas bien belle et toute divine, cette scène que nous raconte l'Evangile ? Ah ! pour moi, dans tout ce que l'antiquité peut nous offrir de plus merveilleux, je ne sais rien d'aussi suave, rien d'aussi grand, rien qui nous arrache autant aux pâles et vulgaires réalités d'ici-bas, rien qui nous découvre mieux les mystères de l'éternité.

On parle quelquefois d'idéal ; on s'abandonne, pour essayer d'y atteindre, aux rêves, aux élans de son cœur. Eh bien ! l'idéal, le voilà. Le vénérable Siméon l'a rencontré, et il en a ressenti une joie si profonde qu'elle ne peut être surpassée que par la joie du ciel. Et nous, mes frères, malgré la distance des années écoulées, en dépit de tout ce que ce siècle de progrès a pu étaler sous nos yeux, nous ne pouvons nous empêcher de goûter un charme infini à contempler, à l'entrée du temple, aux premiers jours de la Rédemption, les traits adorables d'un enfant qui est né d'une vierge et que tant de témoignages déclarent être le Fils de Dieu.

Pendant que Siméon chantait son cantique, Marie se taisait. Car, on l'a fort bien dit, il est des joies si hautes que la parole ne saurait les exprimer. Le silence est la dernière ressource de l'âme dans les souverains bonheurs, comme dans les accablants suprêmes...

Mais elle reprit bientôt son cher Fils, et la cérémonie de la purification s'accomplit.

De nouveau, mes frères, élevez vos pensées et vos cœurs. Car ce n'est point cette seule cérémonie qu'il faut voir. Il y a quelque chose de plus, quelque chose où nous sommes mêlés et où s'agitent les destinées de l'humanité.

Et qu'est-ce donc, mes frères ? Ne l'avez-vous pas deviné déjà ? En même temps qu'elle se purifie aux yeux et par le ministère du sacerdoce judaïque, Marie fait, pour nous, un héroïque sacrifice.

Il faut bien le dire, c'est une tendance des mères d'être égoïstes dans l'amour qu'elles ont pour leur enfant. Elles le veulent pour elles, et non seulement elles repoussent avec la dernière énergie quiconque chercherait à le leur prendre, mais encore s'il faut qu'un jour elles se séparent de cet enfant, de ce fils devenu grand, il n'est pas rare que la jalousie n'aigrisse leur cœur cependant tout pétri d'amour. Ce n'est pas que je leur en fasse un reproche. Car enfin, cet enfant est bien à elles, c'est leur chair et leur sang, et il leur a assez coûté de douleurs, de larmes, de veilles, de fatigues et de souffrances pour qu'elles s'y attachent comme au plus précieux trésor de leur vie.

Mais, mes frères, Marie, elle, soutenue par sa foi, s'élève au-dessus de la nature, elle en triomphe. Ce fils qu'elle tient entre ses bras, ah ! elle l'aime plus qu'aucune mère n'a jamais aimé et n'aimera jamais son enfant ; elle l'aime d'un amour d'autant plus fort, d'autant plus puissant qu'il est plus pur et plus saint. Et cependant entendez-la dire à Dieu du fond de son âme : « Mon Dieu, vous me l'avez donné, il est toute ma joie, toute ma richesse ici-bas, c'est mon fils. Eh bien ! parce que vous m'avez associée à vos desseins, parce qu'il faut que l'humanité soit rachetée, mon Dieu, je vous l'offre, je vous le présente comme la rançon des péchés du monde. »

Ne vous y trompez pas, mes frères ; c'était déjà pour Marie le sacrifice du Calvaire qui commençait. C'était la croix qui se dressait devant elle avec ses supplices, avec sa soif ardente, avec son effroyable agonie, avec sa mort ignominieuse, et Marie, saintement héroïque, présentait son cœur à ce glaive mystérieux que prophétisait le vénérable vieillard Siméon, et pour ainsi dire, de ses propres mains, elle se faisait à elle-même, au plus profond de son être, une inguérissable blessure.

Aussi, mes frères, en ce jour anniversaire de la Purification de Marie, je vous supplie de vous souvenir de la grandeur et de l'héroïsme de son sacrifice. Jésus-Christ est là, sur l'autel, et elle nous l'a donné deux fois.

Elle nous l'a donné en acceptant d'être sa mère, en formant sa chair adorable du plus pur de son sang. Elle nous l'a donné encore, en s'en dessaisissant pour nous, en l'immolant pour nous.

Ah ! quelle reconnaissance ne faut-il pas lui témoigner ! C'est à elle que nous le devons.

Eh bien ! faisons monter vers elle, vers le trône où elle est assise dans la gloire éternelle, la voix de notre louange et les accents de notre amour ! O Marie, soyez à jamais bénie, soyez à jamais aimée, vous à qui nous devons Jésus. Car Jésus habite avec nous ; il n'a pas quitté cette terre où il est descendu. La haine a pu le faire mourir, mais l'amour l'a ressuscité. Il s'est fait le compagnon de notre exil et il est ici, il est sur tous les autels catholiques, et en nous inclinant, en nous prosternant devant lui pour l'adorer, nos yeux, ô ineffable mystère, nos yeux aperçoivent, à travers les voiles du sacrement, le salut que Dieu a préparé au monde, *viderunt oculi mei salutare tuum*.

II

La seconde fête que nous célébrons est une fête d'expiation et de réparation.

Puisque Jésus-Christ est ici, mes frères, puisque par un prodige permanent de charité il perpétue sa présence au milieu de nous, il semble que le monde qu'il a racheté de son sang, n'aurait dû jamais que se presser dans les temples élevés à sa divinité, pour le servir et l'aimer.

Eh bien ! non, mes frères. Ah ! je sais bien que Jésus-Christ a trouvé ici-bas des cœurs tendres et généreux. Il a trouvé Marie-Madeleine et les saintes femmes, il a trouvé les apôtres, et parmi eux Jean et Paul, il a trouvé les martyrs, et dans leur nombre de jeunes vierges comme les Agnès, les Agathe, les Cécile, les Catherine dont l'amour si pur, si élevé, si sublime n'a jamais été dépassé, il a trouvé les Augustin, les Bernard, les Ignace, les Vincent de Paul, les François de Sales et tant d'autres, dans tous les siècles, dont toutes les prières se résumaient en celle-ci : O Christ Jésus, je vous aime, mais faites que je vous aime davantage ! *Amem te validius*.

Oui, Jésus-Christ a été aimé, et il l'est encore, à l'heure actuelle, par une foule d'âmes, à tous les degrés de la hiérarchie sociale, qui, non seulement s'honorent de pratiquer sa loi, mais qui ne reculent devant aucun sacrifice pour étendre son règne et agrandir ses conquêtes.

Toutefois, mes frères, il faut bien le dire, hélas ! à côté des âmes aimantes et dévouées, il y a les cœurs indifférents, les cœurs froids, les cœurs ingrats, les cœurs souillés, les cœurs devenus infâmes à force de révolte, de blasphème et de haine.

Je ne veux pas, mes frères, entrer dans les détails et mettre sous vos yeux le sombre tableau des iniquités contemporaines.

Je serais trop long — et d'ailleurs il me faudrait trop accuser mon pays, ce pays autrefois si chrétien, ce pays où retentissait naguère encore, en passant sur toutes les lèvres, d'une extrémité à l'autre de nos frontières, des Alpes aux Pyrénées, du Rhin à l'Océan, ce cri de foi et d'amour : Vive le Christ qui aime les Francs, *Vivat Christus qui diligit Francos* ! Il me faudrait trop accu-

ser la noire trahison de tant d'hommes qui, dans les affaires publiques et au sommet du pouvoir, s'empressent d'abjurer, je ne dis pas toute croyance, mais toute pratique religieuse. Il me faudrait trop accuser la lâcheté de tant de catholiques qui, ayant la naissance, le talent, la fortune, s'abaissent jusqu'à préférer les joies malsaines et les fêtes luxueuses du monde aux devoirs et aux sacrifices que recommande et qu'impose l'Eglise. Il me faudrait trop accuser l'ingratitude des pauvres, des petits, des indigents, de tant d'hommes qui peinent dans le travail, et qui, au lieu de bénir le Christ qui a épousé leur condition, qui les couvre encore de son amour, le renient, le blasphèment et l'outragent de mille façons.

Et cependant, mes frères, Jésus-Christ, comme il y a dix-neuf siècles, comme au jour où, petit enfant, il était pressé sur le cœur de Siméon et où il arrachait à l'âme ravie du vieillard le cantique que vous savez, Jésus-Christ est toujours notre salut.

Et il est notre salut, non seulement parce qu'autrefois il a versé son sang pour nous, parce qu'il est mort sur la croix et qu'en mourant il a désarmé la justice éternelle et apaisé la colère qui pesait, depuis quatre mille ans, sur l'humanité, mais Jésus-Christ est encore notre salut d'une autre façon... Ah ! je ne puis le regarder sur l'autel où il est maintenant, sans être remué jusqu'au plus profond de mon âme.

Et pourquoi donc est-il là ?

Mais il est là, non pas comme un hôte discret, comme un prisonnier silencieux, ou bien, si vous le voulez, comme un roi découronné dont la présence demeure presque inaperçue, il est là, mes frères, pour renouveler, continuer, perpétuer sa première immolation ; il est là comme un ouvrier de salut, comme une victime d'amour, qui intercède sans cesse pour l'humanité coupable et qui crie vers le ciel cette prière qui ébranla les rochers du Calvaire : « Mon Père, voilà que mon sang très pur coule encore dans les coupes du sacrifice, je vous l'offre en expiation des péchés de la terre, *Pater dimitte illis.* »

Il est là, mes frères, pour venir, pour descendre jusqu'à nous, pour se faire notre nourriture dans la communion, et alors que nous mangeons sa chair et que nous buvons son sang, pour entrer en nous, s'unir à nous et nous communiquer sa propre vie.

Il est là pour nous changer, nous transformer peu à peu en Lui, si bien que Dieu, un jour, apercevant en nous la ressemblante image de son Fils, nous ouvre le ciel et nous appelle aux joies et aux triomphes de l'éternité.

Oui, voilà pourquoi Jésus-Christ est là ; et je vous supplie d'entrer dans les sentiments de l'Eglise qui vous convoque à ses pieds et qui vous demande de lui offrir, de lui présenter les hommages et les réparations de votre cœur.

C'est quand Jésus-Christ est délaissé, aban-

donné, trahi, outragé, qu'il y a de l'honneur, qu'il y a de la gloire à l'adorer, à le servir, à lui faire oublier à force d'amour les injures dont on l'accable.

Eh bien ! faites cela ; donnez-lui cette preuve de votre zèle et de votre dévouement. Laissez ; laissez les mondains s'en aller à leurs fêtes, à leurs plaisirs ; pour vous, votre place est ici. Et quand même vous devriez y pleurer, y gémir, vous y lamenter, il y aura dans vos larmes et dans vos souffrances plus de douceur et plus de félicité qu'il ne peut y en avoir dans les jouissances et les amusements de la terre.

Aujourd'hui, mes frères, en cette fête de solennelle réparation, il y a une prière que l'Eglise répète d'un cœur plus pénétré que jamais. Les yeux fixés vers la sainte hostie, vers le sacrement de l'amour, elle s'écrit : *Parce, Domine*, Seigneur, pardonnez à votre peuple !

Que cette prière soit aussi la vôtre ! Dites à Dieu qu'il vous pardonne car il n'est personne parmi nous qui ne l'ait beaucoup offensé. Dites à Dieu qu'il pardonne à tous les vôtres... *Parce, Domine...* Cherchez dans votre famille et vous trouverez des fautes, des iniquités qui provoquent peut-être encore sa justice. Dites à Dieu qu'il pardonne aux grands pécheurs, aux grands coupables, *Parce, Domine*. Ah ! qu'il les convertisse, qu'il leur ouvre les yeux, et qu'il les ramène par la pénitence aux saintes joies de l'amour. Dites à Dieu qu'il pardonne à notre pays, à notre chère France, *Parce, Domine...* S'il fallait un jour faire campagne et soutenir contre l'étranger de formidables combats, que du moins elle n'ait plus sur elle le fardeau de ses blasphèmes, et, présage sinistre des grandes défaites, le fardeau plus lourd encore de la colère du ciel. Faites cette prière, mes frères, joignez-y vos larmes, vos soupirs, vos pénitences, et alors, Dieu désarmé, au lieu des vengeances que méritent nos crimes, nous donnera la paix et le salut. Ainsi soit-il.

PRONES CATÉCHÉTIQUES

Dimanche de la Septuagésime

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Simile est regnum cælorum homini patrifamilias qui exiit... conducere operarios in vineam suam.

Le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui s'en alla louer des ouvriers pour les envoyer à sa vigne.

(Matth., xx, 1).

Mes frères,

Que seraient devenus les hommes après le péché d'Adam, si Dieu les avait abandonnés à eux-mêmes ? Il leur aurait été impossible de rentrer en grâce avec Dieu et d'arriver au ciel, par consé-

quent ils auraient été à jamais privés de la seule chose qui puisse les rendre heureux. Dieu eut pitié de l'ouvrage de ses mains, il promit à l'homme coupable un sauveur.

Ce sauveur est venu, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, fait homme. C'est en lui seul que nous pouvons espérer le salut, par conséquent nous devons mettre tous nos soins à le connaître et à pratiquer sa loi. Nous expliquerons aujourd'hui les quatre mots dont se compose le deuxième article du symbole : *Je crois — en Jésus-Christ, — son Fils unique, — Notre-Seigneur.*

I

Après avoir dit : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, » nous ajoutons : « et en Jésus-Christ » ; c'est comme si nous disions : *Je crois aussi en Jésus-Christ.*

En effet, il ne suffit pas de croire en Dieu d'une manière générale, il faut, pour être sauvé, croire en particulier en Jésus, fils de Dieu.

« La vie éternelle, dit le Sauveur en s'adressant à son Père, consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul vrai Dieu, et Celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. » (Jean, xvii, 3). Saint Paul enseigne la même vérité lorsqu'il dit : « Sachant que l'homme n'est pas justifié par les œuvres de la loi, mais par la foi en Jésus-Christ, nous croyons en Jésus-Christ pour être justifiés. » (Gal., ii, 16). Il ne servirait donc à rien de croire en Dieu, d'être très honnête homme, de faire beaucoup d'aumônes, si on refusait de croire en Jésus-Christ, on manquerait à une condition essentielle du salut. « Que sert de mener une vie honnête, dit saint Augustin, si on perd la vie éternelle ? Or on ne peut pas espérer la vie éternelle si on ne croit pas en Jésus-Christ, qui est la vie véritable. »

Sans doute, la foi toute seule ne suffit pas, il faut y joindre les bonnes œuvres, il faut faire ce que commande la loi de Jésus-Christ et éviter ce qu'elle défend. C'est pourquoi il est dit dans le symbole : *Je crois en Jésus-Christ*, c'est-à-dire, je ne me contente pas de croire que Jésus-Christ est vraiment Fils de Dieu, qu'il est la seconde personne de la Sainte-Trinité, qu'il s'est fait homme pour mon salut, et qu'il a enseigné la vérité au monde ; mais de plus je me donne entièrement à lui, je l'aime de tout mon cœur et par dessus toutes choses, et je ferai profession de pratiquer sa loi jusqu'au dernier jour de ma vie.

Le second article du symbole nous rappelle donc la double obligation de croire et de pratiquer la loi de Jésus-Christ. Beaucoup de chrétiens ne remplissent que le premier de ces devoirs, ils croient, mais leur foi est morte, elle ne produit aucune œuvre : ces gens-là ne se sauveront pas plus que les Juifs et les païens qui ne croient pas en Jésus-Christ. Ils auront le sort des vierges folles, qui n'avaient pas dans leurs lampes l'huile de la charité et des bonnes œuvres ; le Sauveur leur dira

au dernier jour : « Je ne vous connais pas, » et la porte du ciel leur sera fermée.

Pour que ce malheur ne nous arrive pas, mettons notre vie en harmonie avec notre foi, et en répétant cet article du symbole : *Je crois en Jésus-Christ*, rappelons-nous que ceux-là seuls appartiennent vraiment à Jésus-Christ, qui vivent de la vie chrétienne et en remplissent tous les devoirs.

II

Mais que signifient ces mots : *Jésus-Christ* ?

1. « Jésus » signifie sauveur, libérateur, sanctificateur. Ce nom désigne le Fils de Dieu fait homme comme celui qui nous a délivrés du péché et sauvés de la damnation éternelle. Avant sa naissance en effet l'Ange avait dit à Joseph : « Vous l'appellerez du nom de Jésus, car il délivrera son peuple du péché. » (Matth., i, 21). — Apporté du ciel par un ange, ce nom nous apparaît déjà comme souverainement digne de nos respects. Il nous semblera encore plus vénérable si nous considérons la personne de Celui qui le porte, car c'est le Fils unique de Dieu, vrai Dieu comme son Père. Ce n'est pas seulement un homme distingué par sa sainteté, sa sagesse, ou par les services qu'il a rendus à ses semblables ; ce n'est pas seulement un héros, un conquérant, un fondateur d'empire ; ce n'est pas seulement un prince de la cour céleste, un chérubin, un séraphin, c'est la seconde personne de la Sainte-Trinité. Autant Dieu est saint, autant est saint le nom de Jésus, puisque c'est le nom d'une personne divine, à qui le Père a dit de toute éternité : « Tu es mon Fils, aujourd'hui je t'ai engendré. » (Ps. ii, 7). Aussi ne devons-nous point nous étonner de ce qu'a dit saint Paul : « Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers. » (Philip., ii, 10). — Enfin considérons ce qu'il en a coûté au Sauveur pour conquérir ce beau nom : il a dû se faire homme, passer trente-trois ans sur la terre, mener d'abord une vie pauvre et ignorée, puis souffrir d'affreux tourments, et mourir sur la croix après avoir versé jusqu'à la dernière goutte de son sang. Que ne vaut pas un nom acheté à un si haut prix !

C'est encore un nom souverainement salutaire, c'est une source intarissable d'où découlent sur les hommes toutes les grâces de salut. Jésus est la vie, Jésus est la lumière, Jésus est la résurrection, Jésus est tout pour nous. Tout ce que nous avons à demander à Dieu pour être sauvés, nous l'obtiendrons en priant au nom de Jésus-Christ ; il nous en a donné lui-même l'assurance : « En vérité, en vérité je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera. » (Jean, xvi, 23). Le nom de Jésus a une vertu souveraine pour chasser les démons et triompher de leurs attaques ; le Sauveur a dit de ses apôtres : « En mon nom ils chasseront les démons, ils parleront des langues nouvelles, ils

prendront les serpents, et s'ils boivent un poison mortel, ils n'en éprouveront aucun mal » (Marc, xvi, 17) ; les actions les plus ordinaires faites au nom de Jésus acquièrent une si grande valeur aux yeux de Dieu qu'elles méritent le ciel : « Qui-conque donnera en mon nom un verre d'eau, ne perdra point sa récompense. » (Marc ix, 40).

Gardez-vous avec soin, mes frères, de prononcer sans respect un nom si vénérable et si salutaire, invoquez-le avec confiance, surtout dans les tentations, qu'il soit sur vos lèvres à votre réveil, répétez-le encore avant de vous endormir, sanctifiez toutes vos actions en les faisant au nom de Jésus, et demandez tous les jours la grâce de mourir en l'invoquant.

2. Le Sauveur s'appelle encore « Christ. » Ce mot, qui vient du grec, signifie *oint* ou *sacré*, comme le mot hébreu *Messie*. Jésus porte ce nom de Christ à cause de sa triple dignité de prophète, de roi et de prêtre. Déjà dans l'Ancien Testament l'onction faite avec de l'huile servait à consacrer les personnes destinées à remplir de hautes dignités, spécialement les prophètes, les pontifes et les rois.

Or, Jésus est *prophète* : il a fait tout ce que faisaient les prophètes, il a enseigné aux hommes la loi de Dieu, prêché la pénitence, fait des miracles, prédit l'avenir ; les Juifs eux-mêmes ont proclamé qu'il était le grand prophète que Dieu leur avait promis : « Celui-ci est vraiment le prophète qui doit venir dans le monde. » (Jean, vi, 14). Jésus est *pontife*, et en cette qualité il surpasse infiniment tous les pontifes de l'Ancien Testament. « Il convenait, dit saint Paul, que nous eussions un tel pontife, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, plus élevé que les cieux, qui n'a pas besoin, comme les prêtres, d'offrir d'abord des sacrifices pour ses péchés » (Hébr., vii, 27) ; il les surpasse surtout par l'excellence de son sacrifice, car il n'a pas offert le sang des animaux, mais son propre sang pour expier nos péchés. Enfin il est *roi* : par sa mère, il descend des rois de Juda, par conséquent, quoiqu'il ait voulu naître dans la pauvreté, il n'en est pas moins de race royale. L'ange Gabriel a fait allusion à cette dignité lorsqu'il a prédit à Marie qu'elle mettrait au monde un fils, qu'elle l'appellerait Jésus, et que le Seigneur lui donnerait le trône de David son ancêtre, qu'il règnerait à jamais dans la maison de Jacob, que son règne « n'aurait point de fin. » (Luc, i, 33). En effet, Jésus-Christ a fondé sur la terre un royaume qui durera jusqu'à la fin des siècles, et où il règne en souverain : c'est son Eglise, à laquelle il a promis qu'aucune force humaine ne l'anéantirait.

Puisque Jésus-Christ a été sacré en qualité de prophète, de pontife et de roi, au moment de son incarnation, il mérite donc bien de porter le nom de Christ. Cette onction n'a pas été extérieure et visible, comme celle que recevaient les enfants d'Aaron, elle est l'œuvre du Saint-Esprit qui a rempli de ses dons l'âme du Christ, ainsi que l'at-

teste l'Ecriture : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, c'est pourquoi il m'a oint, il m'a envoyé prêcher l'Evangile aux pauvres et guérir ceux qui ont le cœur brisé. » (Luc, iv, 18).

Lorsque vous avez reçu au baptême la dignité de chrétiens, d'enfants de Dieu et de l'Eglise, on vous a marqué au front de l'onction du saint chrême, et le Saint-Esprit a pris possession de votre âme par l'onction invisible de sa grâce, il vous a communiqué quelque chose de la dignité de Jésus-Christ, il a fait de vous d'autres chrétiens ; aussi saint Pierre a dit que les chrétiens sont « une nation sainte de prêtres et de rois » (I Petr., ii, 9). Voyez donc avec quel soin vous devez conserver l'innocence de votre baptême pour partager un jour dans le ciel la gloire du Christ qui vous a admis à porter son nom. Mettez tout votre espoir dans ce nom incomparable, car « aucun autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes, dans lequel ils doivent espérer leur salut. » (Act., iv, 12).

III

Jésus-Christ est le Fils unique de Dieu, engendré de toute éternité par le Père éternel, il possède, comme son Père, la nature et les perfections divines, il est éternel, infini, tout-puissant, en un mot il est Dieu, comme le Père et le Saint-Esprit.

Dieu le Père a déclaré solennellement que Jésus était son *Fils*, lorsque celui-ci reçut le baptême de saint Jean-Baptiste : « Au moment où le Sauveur sortait de l'eau du Jourdain, les cieux s'ouvrirent, l'Esprit de Dieu descendit sur lui sous la forme d'une colombe, et une voix du ciel fit entendre ces paroles : « Celui-ci est mon Fils bien aimé, en qui « j'ai mis mes complaisances. » (Matth., iii, 17). Jésus-Christ, parlant de son Père, dit qu'il est au ciel, qu'il est Dieu, qu'il connaît l'avenir ; en face des Juifs qui voulaient le lapider, il affirme qu'il est le Fils de Dieu (Jean, x, 36) ; et lorsque saint Pierre confesse solennellement cette vérité, le Sauveur lui dit : « Tu es heureux, car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. » (Matth., xvi, 17). Jésus-Christ est donc véritablement le Fils de Dieu.

Nous l'appelons *Fils unique*, pour exprimer que Dieu le Père n'a et ne peut avoir que ce seul Fils qui soit Dieu comme lui. Les hommes sont appelés souvent dans l'Ecriture enfants de Dieu, parce que c'est Dieu qui en les créant leur a donné la vie, et parce que c'est lui qui prend soin de conserver leur existence avec une bonté toute paternelle ; les chrétiens surtout sont les enfants de Dieu par le baptême, qui leur communique le principe d'une vie toute divine, « le pouvoir de devenir enfants de Dieu. » (Jean, i, 12). Mais ce n'est là qu'une adoption. Dieu ne leur donne pas sa nature, ses infinies perfections, mais seulement le droit de participer à ses richesses et à sa gloire. Jésus seul est le *propre* Fils, le *Fils unique* de Dieu : saint Paul nous dit que « Dieu n'a pas épargné son

propre Fils, mais qu'il l'a livré pour nous » (Rom., viii, 32); et saint Jean, que « personne n'a vu Dieu, mais le Fils *unique*, qui est dans le sein du Père, nous a appris à le connaître. » (Jean, i, 18).

Voilà le grand mytère que nous devons méditer en récitant ces paroles du symbole : « Je crois en Jésus-Christ, son Fils unique. » Jésus-Christ est par nature, de toute éternité, le Fils unique de Dieu le Père, il a été engendré avant tous les temps, et a reçu en propre la nature divine avec toutes ses infinies perfections. Ce Fils unique est venu sur la terre pour que nous ayons droit au titre « d'enfants d'adoption » (Gal., iv, 4); et c'est à cause des mérites infinis du Christ que Dieu veut bien nous considérer comme ses enfants et ses héritiers. N'oublions jamais cette dignité incomparable; nous sommes membres de la famille de Dieu, nous sommes appelés à partager sa gloire, conduisons-nous donc toujours comme de vrais enfants d'un tel Père, aimons à remplir tous les devoirs qu'il nous impose, évitons avec le plus grand soin tout ce qui lui déplaît, afin qu'il puisse dire aussi de nous : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances. »

IV

Nous appelons encore Jésus-Christ *Notre-Seigneur*, parce que nous lui appartenons d'une manière toute particulière, à un double titre : celui de notre création, et surtout celui de notre rédemption.

1. Jésus-Christ est Notre-Seigneur, parce qu'il est *notre Créateur*. En effet, Jésus-Christ étant Dieu comme son Père, est comme lui Créateur du ciel et de la terre : saint Jean affirme que « tout a été fait par lui, et que sans lui rien ne s'est fait. » (Jean, i, 3). Bien qu'il se soit montré au milieu des hommes sous la forme d'un serviteur, il n'a jamais cessé d'être ce qu'il a été de toute éternité, le Maître et le Créateur de toutes choses. Toutes les créatures ont reconnu son pouvoir et se sont soumises docilement à son autorité. Les anges se sont empressés de le servir en lui apportant à manger lorsqu'il eut faim après son jeûne de quarante jours dans le désert (Matth., iv, 41); les démons lui étaient soumis, puisqu'à son ordre ils quittaient les corps des possédés et cessaient de les tourmenter (Marc, v, 12); les hommes étaient subjugués par le divin ascendant de son regard, ainsi saint Matthieu quitta sa barque, saint Pierre ses filets, aussitôt que le Sauveur leur dit : Suivez-moi (Luc, v, 27; Marc, i, 17); la nature elle-même lui obéissait : à son ordre les vents se calmaient, les tempêtes s'apaisaient, la mort relâchait ses victimes.

Oui, le Christ est Notre-Seigneur. Malheur à ceux qui ne veulent pas le reconnaître pour roi, et qui refusent de le servir ! Leur sort sera celui du serviteur infidèle, qui fut jeté pieds et mains liés dans les tourments éternels.

2. Il est encore Notre-Seigneur parce qu'il nous

a rachetés au prix de son sang précieux. Nous gémissions tous dans l'esclavage, sous l'empire du démon, et il nous était impossible de nous en affranchir pour reconquérir la liberté des enfants de Dieu. C'est Jésus-Christ qui a brisé nos fers et qui nous a rendus libres, et le prix auquel il nous a rachetés n'est autre que son sang : « Vous savez, dit saint Pierre, que vous n'avez pas été rachetés avec des richesses périssables, avec de l'or ou de l'argent, mais avec le sang d'un agneau sans tache, avec le sang du Christ. » (I Petr., i, 19). Celui qui rachète un esclave en est le maître, il peut en disposer comme il lui plaît : Jésus-Christ en payant notre rançon est donc devenu notre maître, Notre-Seigneur, nous ne pouvons plus disposer de nous à notre gré, nous dépendons en tout de lui, c'est pourquoi saint Paul dit : « Ne savez-vous pas que vous ne vous appartenez plus ? Car vous avez été rachetés à un grand prix. » (I Cor., vi, 20).

Cette condition est loin d'être désavantageuse pour nous, car Jésus est le plus doux des maîtres, il nous traite non en serviteurs, mais en frères, son joug est doux et son fardeau léger. Les saints ne connaissent pas de plus grand bonheur que de servir Jésus-Christ, et rien ne pouvait les en séparer, ni ébranler leur fidélité. Ainsi, lorsqu'on proposait au saint évêque de Smyrne, au martyr Polycarpe, de renier son Sauveur et son Dieu, il répondait dans un saint transport : « Il y a quatre-vingt-six ans que je sers le Christ, et il ne m'a jamais fait aucun mal, au contraire il m'a toujours comblé de bienfaits; et je le renierais, lui qui est mon Maître, en qui j'ai mis mon espérance, de qui j'attends tout mon bonheur ! » On eut beau le menacer des bêtes, du bâcher, des tourments, il resta jusqu'au bout fidèle à son Seigneur et donna pour lui sa vie.

Combien un tel exemple est de nature à faire rougir beaucoup de chrétiens d'aujourd'hui ! Ils appellent Jésus-Christ leur Seigneur, ils lui promettent tous les jours de le servir, de vivre et de mourir pour lui, mais qu'il faut peu de chose pour ébranler leur constance et changer leurs résolutions ! Un bien apparent, un vil intérêt, un plaisir passager, une parole flatteuse, un rien suffit pour leur faire tourner le dos au Seigneur et les faire passer dans le camp du démon. Ne ressemblent-ils pas à ces Juifs qui ont préféré un brigand, un homicide, au Fils de Dieu ? Ne doivent-ils pas s'attendre à éprouver le même sort que les Juifs déicides ? Jésus peut bien différer de les châtier pour les amener à la pénitence, mais s'ils s'endurcissent et s'obstinent à ne point le reconnaître pour leur Seigneur et Maître, ils n'échapperont pas à sa vengeance, car un jour il sera leur Juge, et alors il les traitera selon toute la rigueur d'une justice inexorable.

Gardez-vous bien, mes frères, de les imiter. Ne soyez pas chrétiens de nom seulement, mais d'effet, remplissez exactement tous vos devoirs, ne rougisiez jamais de reconnaître le Fils de Dieu

pour votre Seigneur, puisqu'il est votre Créateur et votre Sauveur, méditez souvent sur les innombrables bienfaits que vous avez reçus de sa bonté, aimez-le de tout votre cœur et servez-le jusqu'à la fin de vos jours avec une inviolable fidélité. Alors vous n'aurez rien à craindre des arrêts de sa justice, vous vous présenterez avec confiance à son tribunal, et vous recevrez la récompense éternelle qu'il a promise à tous ses bons serviteurs. Ainsi soit-il.

UNE INSTRUCTION PAR MOÏSE SUR LE SACRÉ CŒUR

IV

LE BUISSON D'HOREB FIGURE DU SACRÉ CŒUR

Vadam et videbo visionem hanc magnam.

J'irai et je verrai cette grande vision. (Exod. III, 3).

Il n'est pas rare de rencontrer dans l'histoire de la vie des saints personnages de l'Écriture de nombreuses ressemblances avec le chrétien. Souvent il est facile de déduire de salutaires enseignements pour notre piété des circonstances particulières dans lesquelles ces saints se sont montrés nos modèles. C'est le cas pour l'apparition du Seigneur à Moïse au milieu du buisson qui brûlait sans se consumer.

Ce buisson merveilleux est une image frappante du Cœur de Notre-Seigneur dans le triple rôle que ce Cœur doit remplir auprès de l'âme chrétienne : l'*éclairer*, la *purifier* et l'*échauffer*. — Moïse, transformé de berger en législateur et en libérateur de ses frères, *figure* bien le chrétien changé au contact du Cœur de son Maître.

1. Moïse avait fui la cour des rois d'Égypte et le pays où ses frères subissaient le plus dur des esclavages. Il s'était réfugié chez un prêtre de Madian nommé Jéthro, dont il était devenu comme le fils en épousant sa fille.

Comment vivait dans cette contrée perdue l'enfant adoptif de la fille d'un Pharaon ? Il conduisait sur les coteaux et dans les vallons du voisinage les troupeaux de son beau-père. Or, nous raconte la Sainte Écriture, un jour que Moïse s'était enfoncé dans l'intérieur du désert, il arriva au pied d'une montagne appelée Montagne de Dieu. Il aperçut là un buisson qui brûlait sans que la flamme le consumât. Le berger s'arrêta surpris et se dit : « J'irai et je verrai cette grande vision. » Mais le Seigneur lui apparut dans une flamme de feu et l'appela du milieu du buisson : « Moïse ! Moïse ! N'approche pas d'ici, délie la chaussure de tes pieds, car le lieu où tu es est une terre

sainte. » Et Moïse se cacha le visage, car il n'osait regarder vers Dieu !

Moïse sauvé des eaux, n'est-il point déjà la figure de l'âme chrétienne, arrachée par le baptême au fleuve du monde impie et débauché ? La fille du roi des cieux, l'Eglise, ne nous a-t-elle pas sauvés des flots de l'enfer et de la mort éternelle en nous adoptant, elle aussi, pour ses enfants ?

Ce n'est pas tout. Condamnés à vivre au milieu d'un monde où les chrétiens nos frères sont bafoués, poursuivis de sarcasmes, de tracasseries, de persécutions même, il nous faut, comme Moïse, nous soustraire à son influence pernicieuse si nous voulons garder notre foi et notre fidélité à notre Dieu. Il nous faut fuir les plaisirs, les fêtes, les théâtres, les livres, en quelque sorte tout ce qui constitue ce monde mauvais, cette société perverse, et nous réfugier auprès du prêtre, c'est-à-dire dans les bras de la religion, dans la pratique, obscure mais préservatrice, des vertus chrétiennes et des bonnes œuvres, quelque humbles qu'elles soient.

Lorsque Moïse découvrit le buisson ardent, il avait conduit son troupeau dans le désert. Pour arriver au Cœur de Jésus, il nous faut aussi mettre le désert entre nous et le monde, ou plutôt l'établir autour de nos occupations, de nos pensées, de nos désirs. Ce n'est que là, dans le calme, dans la solitude qu'on trouve Dieu, qu'on peut le voir et l'entendre. Et puis, une fois dans ce désert, vide des créatures, avançons vers l'autel, la véritable montagne de Dieu. Mais pour en approcher entendons la voix des apôtres et de l'Eglise nous crier d'ôter nos chaussures terrestres, c'est-à-dire tout attachement coupable à la créature, toute souillure, tout péché mortel. Car si Moïse dut déposer ses sandales par respect pour la sainteté du sol qu'il foulait, combien plus le chrétien ne doit-il pas secouer toute poussière, toute tache de son âme pour s'approcher du Dieu de toute sainteté, pour recevoir le sacrement qui contient le Saint des Saints lui-même et lui permet de placer son cœur contre celui de son Dieu !

Alors seulement le Seigneur se manifestera à nous, nous l'entendrons nous parler au plus intime de notre être ; alors se vérifiera pour nous la figure du buisson représentant le Cœur de Notre-Seigneur ; alors ce Cœur nous illuminera de ses célestes clartés, purifiera notre âme de tout ce que Dieu n'y veut pas, lui communiquera le feu sacré, une sainte ardeur pour le bien et un amour immense pour Dieu.

De même que c'est du centre d'un foyer ardent que se dégagent la plus vive lumière et la plus ardente chaleur, de même c'est du Cœur de notre bon Sauveur que jaillissent sur l'humanité les plus brillantes clartés du christianisme. Et comme précisément en ces derniers siècles les noirs tourbillons des dangereuses erreurs circonvenaient les

¹ Exode, III, 1-6.

âmes, menaçant d'obscurcir leur foi, Dieu alluma pour ses fidèles, ou mieux leur manifesta ce buisson ardent qui ne s'éteindra plus, auprès duquel les âmes de bonne volonté viendront puiser les lumières nécessaires pour se guider dans leur marche vers l'éternité. La dévotion au Sacré Cœur a été comme un nouvel Horeb, une nouvelle « montagne de Dieu » où tous peuvent lire dans une éblouissante clarté les trésors de bonté et de miséricorde du Seigneur et ses inventions pour nous sauver.

Est-il possible, en effet, d'approcher de ce Cœur, de l'étudier, sans être illuminé et comme inondé des divins rayons de l'Evangile ? Ce Cœur est le cœur de Dieu, c'est-à-dire infini dans ses tendresses et dans ses miséricordes : donc il veut nous sauver, donc il a dû tout faire pour atteindre ce but compromis par notre liberté. Nous comprenons alors les prophéties, l'Incarnation, les humiliations de Bethléem, de Nazareth, les fatigues des trois années de prédication, les douleurs de la Passion. Nous saisissons le sens et la portée des sacrements, en un mot, de ce que les saints ont si justement appelé les inventions du Cœur de Dieu. Ceci encore nous explique comment des âmes simples, sans étude, sans livres, sont parvenues à une connaissance des choses de Dieu telle que les plus grands théologiens ne les ont point dépassées. Ces âmes vivaient au contact du Cœur de Jésus par la communion et par une union continuelle, et c'est à cette lumière qu'elles percevaient des choses inconnues aux chrétiens vulgaires.

2. Non seulement le feu éclaire, mais il purifie. Quoi d'étonnant que le Cœur de Notre-Seigneur qui est tout feu purifie les cœurs soumis à son action ? L'artisan qui veut dépouiller un métal de la rouille, des scories qui le ternissent, jette ce métal dans un creuset d'où il le retire brillant, ou du moins prêt à subir une purification désormais facile. Quand la grâce pousse une âme de bonne volonté à se rapprocher de Dieu, à suivre Jésus de plus près, elle la conduit, comme Moïse, à la montagne d'Horeb, c'est-à-dire au sacrement de l'Eucharistie ; elle lui fait voir au milieu de ce buisson ardent, mystérieux, le Cœur du bon Maître qui l'appelle, la presse de s'unir à lui. Mais aussi, pareille au grand législateur des Hébreux, elle entend une voix lui crier : « Ote tes chaussures ! » c'est-à-dire, dépose tout ce qui touche de trop près à la terre ; coupe ces liens trop naturels qui t'attachent à telle ou telle créature ; retranche de ta vie cette mollesse, cette sensualité qui, sans être gravement coupables, déplaisent à ton Sauveur et sont déplacées chez les disciples d'un Dieu crucifié ; purifie ton âme, ton cœur, tes pensées, tes désirs de ces mille souillures quotidiennes contre lesquelles tu te souciais trop peu de te prémunir.

Oh ! avec quelle générosité l'âme qui répond à ce divin appel obéit à son bon Maître ! avec quelle ardeur elle se plonge, se baigne dans les flammes

du Cœur adoré qui la rend chaque jour et plus pure et plus belle ! Sacrifices, mortifications, ne lui coûtent guère. Elle baigne son cœur, s'il est permis de parler ainsi, dans celui de Jésus, chaque fois qu'elle découvre en elle une imperfection ou une faiblesse, pareille à l'orfèvre qui repasse dans les flammes la pièce qu'il polit, aussi longtemps qu'elle conserve la moindre scorie.

3. Enfin, un troisième effet du contact du cœur humain avec le Cœur de Jésus, c'est un accroissement considérable de charité, une véritable transformation. Lorsque Moïse, après s'être déchaussé, se fut prosterné devant le buisson d'où le Seigneur lui parlait, il hésita longtemps à accepter la noble mission qui lui était dévolue, il discuta même avec Dieu, mais enfin il se soumit, prit courageusement le chemin de l'Egypte et se présenta hardiment devant le Pharaon. Vous savez comment il réussit à délivrer ses frères.

Le chrétien qui, pour être digne de s'approcher de Jésus, se sépare généreusement des mondains, renonce au péché, sacrifie les attaches ou les relations trop naturelles ou trop absorbantes, ressent bientôt une ardeur, un zèle qu'il ne se connaissait point. Si quelques tergiversations viennent le troubler encore, il ne tarde guère à les fouler aux pieds et à commencer une nouvelle vie. Car c'est bien une transformation totale qui s'opère en lui. Naguère sans goût pour la prière, il prie longuement maintenant, et il veut prier, parce que prier, pour lui, c'est s'entretenir cœur à cœur avec Jésus. Tiède et sans inclination pour les exercices auxquels la piété chrétienne s'adonne pour s'entretenir et se développer, il accomplit ces exercices avec bonheur, son âme en a faim, elle en ressent un vif besoin. Autrefois indifférent, ou à peu près, au salut de son âme et à celui de son prochain, maintenant épris d'un saint zèle, non seulement il aime et veut aimer son Dieu, mais il cherche, selon ses moyens, à le faire connaître et aimer. Transformé en apôtre, il a besoin de parler de Jésus-Christ aux âmes qui l'entourent. Fût-il placé dans la plus humble et la plus obscure des conditions, il s'ingénie à communiquer son ardeur à ceux qui vivent avec lui et il y réussit.

Vadam et videbo visionem hanc magnam : J'irai et je verrai cette grande vision ! Voilà ce que chacun de nous devrait se dire en entendant parler du Cœur de Jésus, qui nous apparaît dans le désert de cette vie comme un foyer lumineux. Nous vivons dans un monde sur lequel les ténèbres de l'impiété, de l'indifférence, de l'égoïsme deviennent de plus en plus épaisses, où les grandes vérités de la religion paraissent s'obscurcir dans les intelligences et jusque dans les âmes chrétiennes. Sans nous en apercevoir, ces ténèbres funestes nous gagnent, les principes fondamentaux du christianisme perdent de leur éclat, la conscience du devoir pâlit, les convictions s'affai-

blissent. A tout prix évitons de nous laisser envahir par ces ténèbres ; à tout prix il faut les dissiper autour de nous. Allons donc au buisson qui brûle toujours, dont rien ne pourra jamais diminuer la flamme, allons souvent au Dieu de nos autels, allons porter notre cœur à l'influence illuminatrice du sien. A sa clarté, les éternelles vérités nous apparaîtront radieuses, brillantes, incomparables.

J'irai et je verrai cette grande vision ! Forcés de marcher dans des sentiers pleins de boue, il n'est pas étonnant que nos chaussures soient souillées, que notre cœur ait à se purifier des taches contractées dans le commerce avec les créatures. Sans cesse en contact avec la terre, il n'est point surprenant que, pareil à ces plantes grimpantes qui tiennent au sol par mille fils, de nombreux liens l'enlacent et le tiennent captif. Prenons-le, ce cœur, et malgré qu'il doive lui en coûter de douloureuses blessures, arrachons-le aux objets dont il s'est constitué l'esclave, et approchons-le du Cœur de Jésus. Plongeons-le dans ce brasier purificateur jusqu'à ce qu'il ait perdu la trace même de ses souillures et de ses chaînes.

J'irai et je verrai cette grande vision ! Egoïstes, immortifiés, envieux, avarés, portés à la volupté, lâches dans le service de Dieu, le Cœur de Jésus nous transformera. La charité, une charité ardente pour Dieu et pour nos frères s'allumera en nous ; nous deviendrons des hommes nouveaux. Ainsi que Moïse quittant le mont Horeb, nous affronterons courageusement les persécutions des méchants ; le respect humain n'aura plus aucune prise sur notre conduite. Emportant du Cœur de notre Maître une étincelle de la charité qui le consume, nous vérifierons en nous ce qu'éprouvèrent les disciples d'Emmaüs au lendemain de la résurrection, lorsque Jésus les communia : nous sentirons je ne sais quelle ardeur enflammer notre cœur.

Quand parfois un épais brouillard couvre les plaines, les vallons et glace les membres, des voyageurs courageux gravissent la montagne voisine. A mesure qu'ils montent, la brume diminue de densité, la lumière augmente. Lorsqu'ils ont franchi la limite du brouillard, le soleil leur apparaît dans tout son éclat, dorant de ses chauds rayons les hauts coteaux ; une douce chaleur les réchauffe, un délicieux bien-être s'empare de tout leur corps, ils plaignent les malheureux habitants de la vallée, plongés dans la brume glaciale et tout transis. Là-haut, eux trouvent la lumière, le soleil, les fleurs, les oiseaux chantants.

Laissons les gens du monde vivre dans la plaine brumeuse et glaciale, marcher dans l'obscurité, grelotter au milieu de l'égoïsme, de la jalousie, de la volupté. Gravissons la « montagne du Seigneur, » je veux dire, allons au Cœur de Jésus. Là plus de nuages, plus de ténèbres, plus de froid, mais un soleil qui réchauffe les âmes glacées et vivifie les cœurs souffrants. Là les fleurs de l'espérance

chrétienne et de la charité croissent à foison ; là résonnent les chants de joie et de bonheur des consciences en paix. Là on apprend à se dévouer, à aimer Dieu et le prochain.

Allez donc au Cœur de Jésus, âmes tourmentées par le doute : ces nuages qui vous jettent dans l'angoisse se dissiperont comme les brumes du printemps aux rayons du soleil levant ! Allez au Cœur de Jésus, pauvres cœurs meurtris par les passions, ballottés par les orages de la chair : vous trouverez dans ce Cœur pardon et pureté ! Allez au Cœur de Jésus, ô vous qui n'avez pas la charité pour vos frères et qui n'aimez pas Dieu : votre cœur se fondra, il apprendra là comment on pardonne et comment on aime. Allez-y, vous qui voudriez aimer davantage : et à ce foyer le feu de l'amour divin grandira en vous comme un incendie.

Vadam et videbo visionem hanc magnam ! Puissiez-vous tous dire cette parole et l'accomplir ! Puisse cette vision produire en vous tous ses effets ici-bas, et vous conduire ensuite à la grande vision de l'éternité !

PANÉGYRIQUE DE SAINT VAAST, LE CATÉCHISTE DE CLOVIS

(6 FÉVRIER)

*In tempore iracundiæ factus
est reconciliatio.*

A une époque violente il fut
un réconciliateur.

(Eccli., XLIV, 17.)

La paix c'est le grand bien des peuples et la grande joie de la conscience. Elle n'existait point dans l'univers, c'est le Sauveur qui l'y a apportée, lui que les prophètes appellent le Prince de la paix : « Je vous laisse ma paix, dit-il à ses disciples en les quittant, je vous donne ma paix, mais non pas comme le monde la donne. » Et cette « paix de Dieu qui surpasse tout sentiment » s'est établie sur la terre. Elle a toutefois rencontré deux ennemis acharnés : les divisions qui désolent la vie des peuples, et les passions qui déchirent les âmes. Alors Dieu pour la maintenir a suscité des hommes, des saints, de grands pontifes qui se sont faits les réconciliateurs des sociétés ravagées par les violences, les querelles intestines ou les invasions, et des âmes en guerre continuelle avec elles-mêmes.

Parmi ces pontifes, ces hommes providentiels, a brillé d'un éclat splendide saint Vaast. Il fut le catéchiste de Clovis qu'il prépara au baptême, et l'apôtre d'Arras, de Cambrai, du Beauvaisis où la religion autrefois florissante avait disparu sous

les ruines accumulées par les hordes d'Attila. Il nous apparaît d'abord comme l'une des lumières les plus brillantes qui aient éclairé la France en formation, et à ce titre il est l'un des *pères de la patrie* ; ensuite comme l'un des plus intrépides missionnaires qui aient converti les âmes retombées dans la barbarie du paganisme ou du désespoir, et nous ne pouvons nous défendre d'admirer en lui un *grand évêque*.

Mais soit qu'il instruisse Clovis, faisant surgir la vie du chaos de son âme païenne et de la nation naissante, soit qu'il évangélise les peuplades assises à l'ombre de la mort, partout il est l'homme de paix au milieu des guerres, le réconciliateur parmi son époque violente : *In tempore iracundiae factus est reconciliatio*.

I

Quand le peuple de Dieu opprimé par de puissants voisins et réduit en servitude se voyait sur le point de disparaître pour jamais, le Seigneur lui envoyait des juges qui l'arrachaient à la tyrannie des Moabites ou des Philistins. Nos évêques depuis saint Martin jusqu'à saint Vaast, ont été les juges suscités de Dieu pour sauver nos ancêtres. Les historiens du temps nous font une peinture lamentable de la situation de la Gaule à la fin du cinquième siècle. Sans doute Attila avait été refoulé par Aëtius aidé de Mérovée et de ses Francs ; les Huns avaient subi des pertes cruelles dans cette bataille gigantesque, effroyable, sans précédents, des plaines catalauniques. Mais les habitants demeuraient sous le coup de l'effroi et ils n'osaient reprendre leurs charrues découragées. Dans l'avenir, aucun rayon d'espérance. Rome qui avait conquis les Gaules, ou s'en désintéressait ou elle-même se sentait impuissante à protéger son œuvre. Le fer qui l'avait construite et la maintenait était rouillé, l'armature cassée laissait tomber les pierres de l'édifice. Les Gaulois, habitués à la servitude, à la présence victorieuse des légions, n'étaient plus organisés pour la lutte comme au temps de César, et ne savaient ni se défendre ni se conduire. Un instant le souffle nouveau de l'Evangile les avait soulevés, entraînés, et ils avaient fini, non sans résistance, vaincus par les miracles de saint Martin, par se faire chrétiens. Alors ils avaient goûté de joyeuses années de paix, de calme, de félicité tranquille ; puis tout cela avait disparu comme un doux rêve, remplacé bientôt par les horreurs de la réalité, et ils restaient écrasés, anéantis, regrettant jusqu'à leurs anciennes divinités qui, dans leur pensée, étaient plus accessibles et les auraient mieux protégés.

Car tout les abandonne : le passé glorieux des ancêtres qui faisaient trembler Rome ne ressuscitera pas ; Syagrius ne jouit plus dans les Gaules que d'une autorité sans prestige ; et de l'autre côté du Rhin de nouveaux barbares convoient leurs terres fertiles, leur climat tempéré, leurs aimables

vallées qui restent en friches. A quoi bon les cultiver ? ils n'en récolteraient par les moissons, et pour qui travailleraient-ils ? Pour d'autres Huns qui reviendraient empêcher l'herbe de pousser sous le pas de leurs chevaux.

Personne pour les défendre. Un peuple neuf et hardi s'était récemment cantonné dans le Nord, prenant possession du sol, et s'avancait chaque année vers le centre des Gaules, gagnant de Tournai à Laon, et poussant jusqu'à Reims. C'étaient les Francs, ayant à leur tête un jeune barbare indompté. Les habitants de la Gaule en avaient pris leur parti, ils se soumettaient à ces nouveaux conquérants : puisqu'il fallait subir un joug, mieux valait celui d'une nation guerrière qui du moins défendrait le sol conquis. D'ailleurs, des hommes vénérables qui les instruisaient dans la foi, les consolait dans l'épreuve et s'étaient constitués leurs protecteurs, les défenseurs de la cité, ramassant les faisceaux tombés des mains débiles des gouverneurs romains, les évêques catholiques leur avaient dit : « Ralliez-vous aux Francs, le salut vous viendra de là ! » Et seuls les évêques se faisaient écouter parmi la tourmente des événements. Avec leur taille imposante, leur parole puissante et douce, leurs miracles bienfaisants, ils attiraient vers eux tous les regards, on se pressait autour d'eux, on les considérait comme des sauveurs, lorsqu'ils traversaient à cheval les bourgades ou entraient dans les cités, la croix sur leur poitrine et portant au front l'aurole de la bonté, de l'autorité, des services rendus, et de l'intrépidité. Eux seuls en effet, les saint Loup, les saint Germain, les saint Aignan avaient paru devant Attila, et loin de trembler, l'avaient intimidé.

Tout à coup, lorsque le calme commence à renaître, on apprend que les Alamans provoqués par Clovis ont franchi le Rhin et se portent vers des contrées à peine remises des désastres récents. Le roi des Francs vole à leur rencontre, tous les vœux sont pour lui, mais il n'a pas encore l'expérience des vieux capitaines ; saura-t-il, dans une grande bataille, lui qui n'a livré encore que des combats, deviner les ruses d'un ennemi perfide, repousser des hordes féroces, belliqueuses, dont le nombre est écrasant ?

La bataille en effet s'est engagée, et l'ennemi triomphe ; Clovis porte dans la mêlée de formidables coups, mais ses troupes plient et au loin il aperçoit de nouvelles lignes ennemies qui accourent pour achever la victoire. Il invoque ses dieux, il crie vers le ciel ; ses dieux demeurent sourds et le ciel sans pitié. Alors il se rappelle sa douce Clotilde qui tant de fois lui a dit : « Renonce à tes dieux impuissants et adore le Christ ! » Depuis plusieurs années la grâce le sollicitait, mais il y demeurait rebelle ; tant d'obstacles surgissaient devant lui, il fallait rompre tant de liens, et puis que diraient ses guerriers ?

A cette heure décisive ces montagnes de préjugés, de difficultés et de craintes diverses ne lui

apparaissent plus que comme des grains de sable ; il lève les yeux au ciel et du fond de son âme, solennellement, à haute voix il fait cette prière, rapportée par Alcuin :

« O Dieu seul puissant et majesté suprême, que la reine Clotilde sert, confesse et adore, accorde-moi aujourd'hui la victoire sur mes ennemis. Et à partir d'aujourd'hui, tu seras mon seul Dieu dont je vénérerai la puissance. Accorde-moi de triompher et je te promets de te servir à jamais ! »

Aussitôt la victoire revient sous ses étendards, le roi des Alamans tombe frappé à mort, l'ennemi s'enfuit, la déroute commence, les vaincus se jettent à ses pieds, et son cœur impitoyable jusque-là se fait soudain magnanime parce qu'il est déjà chrétien. Il leur accorde la vie, et les ennemis d'hier deviennent des alliés aujourd'hui. Cette journée marque le commencement d'une ère nouvelle, un peuple chrétien vient de naître, et désormais l'armée de Clovis remplacera l'antique péan, les refrains de marche guerrière par ce chant, cette acclamation des temps nouveaux : « Vive, vive le Christ qui aime les Francs ! »

Au retour, Clovis est songeur : il goûte les joies de la victoire et cependant une lutte terrible se livre dans son âme. Il se rappelle ses engagements publics, et ne les renie point, mais les mille obstacles qui avaient disparu dans sa pensée sur le champ de bataille de Tolbiac renaissent insurmontables. C'est en proie à toutes les perplexités humaines qu'il suit jusqu'à Toul la route romaine de Trèves à Reims. Dieu eut pitié de ses poignantes incertitudes, il lui envoya un ange dans la personne d'un pieux solitaire, saint Vaast, averti peut-être par cet autre ange protecteur de Clovis et de la France future, qui était sainte Clotilde.

Vaast parle au roi, il écoute ses doutes, calme son anxiété, éclaire son âme. Désormais il s'attache à sa personne, l'accompagne durant la marche, et l'instruit, combat ses préjugés, apprend à ce victorieux la science la plus difficile de toutes, celle de se vaincre soi-même. Clovis était un roi barbare sans doute, mais Dieu lui avait accordé une volonté ferme, des intuitions de génie. Quand il veut accomplir un grand dessein il choisit des instruments capables de le conduire et de l'exécuter. Le roi des Francs fut l'instrument de son dessein de miséricorde et de gloire sur la France, mais Vaast fut l'instrument de sa grâce sur le cœur du roi.

Comme celui-ci hésitait toujours et que ses yeux ne voyaient pas encore la claire lumière du Christ, ils rencontrèrent à Vouzy, « sur les bords fleuris de l'Aisne, » un aveugle qui, sachant que le serviteur de Dieu passait, s'écria : « Je ne vous demande ni or ni argent, mais que Dieu me rende la lumière des yeux par les prières de votre sainteté. » Vaast regarda autour de lui, il vit ce roi indécis, incroyant encore, les guerriers qui suivaient pensant comme leur chef et prêts à le

suivre au baptême comme ils le suivaient aux combats, ou à rester avec lui plongés dans les superstitions païennes ; il vit l'œuvre de Dieu à travers les âges, peut-être même les destinées de ce peuple plein de sève et d'avenir. Alors il s'approcha de l'aveugle, lui fit de sa main droite le signe de la croix sur le front en disant : « Seigneur Jésus, qui êtes la vraie lumière, vous qui avez ouvert les yeux de l'aveugle de Jéricho, ouvrez aussi les yeux de cet homme, afin que ce peuple comprenne que vous êtes le seul vrai Dieu, celui qui seul fait des miracles au ciel et sur la terre. »

Et les yeux de l'aveugle s'ouvrirent, et il continua son chemin en bénissant Dieu. L'âme de Clovis fut aussi frappée, inondée par la lumière divine, il est vaincu par ce miracle qui lui apparaît comme un symbole saisissant, et Vaast le présente à Clotilde croyant, réconcilié avec la vérité. Mais son œuvre, à son gré, n'est point complète encore, il demeure auprès de Clovis, il continue à l'instruire à Reims comme il avait fait depuis Toul pendant les marches militaires, et c'est lui qui le conduit à saint Remi, encore que celui-ci doive recueillir toute la gloire du baptême de Clovis et de la nation française.

« Vaast et Remi, s'écrie Alcuin, sont tous deux pères par une égale bonté, l'un par l'enseignement de la foi, l'autre par l'eau répandue sur la tête du roi. Ensemble ils offrirent comme un présent agréable au roi éternel ce roi temporel. » Tous deux sont les pères de la patrie. Dans cette époque violente, dit l'historien Kurth, ils ont réconcilié les Francs avec les Gaulois, stipulant l'égalité des deux races, les guerriers avec les guerriers, le roi avec lui-même par la foi chrétienne. Défenseurs du peuple ils l'ont protégé parmi les invasions, ils ont remplacé pour lui l'Etat qui s'abandonnait ou se dérobaient, ensuite ils lui ont donné un roi à qui ils inculquent des principes de justice, chose inconnue en ce temps où la force, le caprice, les passions seuls faisaient loi. Et comme ils savent que le fond, les violences barbares demeurent, ils s'emparent de Clovis pour le diriger dans la doctrine et l'équité ; ils lui amènent les peuples, afin qu'il soit convaincu de leur dévouement ; les évêques assistent à son baptême, ou ils le félicitent comme saint Avit qui lui écrit : « Toutes les fois que vous combattez, nous remportons la victoire ; *Quoties pugnatis vincimus* ; » enfin ils lui montrent, comme le siège de la lumière et de la vérité dans le monde, le pontife romain Anastase, qui le salue comme le protecteur de la foi et comme le chef de la première nation chrétienne, celle qui a mérité d'être appelée pour cela la fille aînée de l'Eglise.

Clovis peut envoyer une couronne d'or au pape : cette couronne nous la déposons, nous, par reconnaissance, sur le front de saint Vaast, ce grand voyant, qui en instruisant le roi des Francs a travaillé plus que quiconque à la réconciliation de l'univers abusé par le paganisme avec la clémentine vérité de l'Evangile.

II

Qui redira les actions de grâces du pieux solitaire après le baptême de Clovis ? Sa mission était accomplie, un jeune monarque plein de vigueur, doué d'un coup d'œil politique surprenant pour un barbare et couronné de victoires, était acclamé par une armée d'élite, par une jeune nation qui s'élançait, ardente et généreuse, vers ses magnifiques destinées chrétiennes. Lui il ne caressait plus qu'un seul désir, celui de retourner dans le silence de la retraite et d'achever sa vie en se sanctifiant et en remerciant Dieu. Mais saint Remi n'eut garde de laisser cette belle lumière se cacher sous le boisseau. Toute la Gaule était à relever, comme une vieille maison ensevelie depuis cinquante ans sous des ruines : comment aurait-il négligé un ouvrier comme Vaast qu'il connaissait, qu'il avait formé à son école, et dont il appréciait le zèle, la sainteté, le caractère, les ressources ? Saint Remi est alors le vrai maître de la Gaule, l'arbitre également écouté par les deux races, aimé des Gaulois, estimé des Romains, protecteur des Francs dont il avait fait accepter l'empire à ses compatriotes. Avec le sens politique profond qui le caractérise il a fait prévaloir sa pensée réconciliatrice, en maintenant égaux les droits des deux nations, en faisant fraterniser au pied de la croix les anciens possesseurs du sol avec les puissants nouveaux venus. Or qui mieux que Vaast comprenait sa doctrine de paix et saurait aussi la faire triompher, entrer dans les esprits, pour le salut du pays comme pour le salut des âmes ? C'est pourquoi il l'ordonne évêque et l'envoie porter les paroles de vie à la cité d'Arras.

Le solitaire de Toul obéit, il prend son bâton pastoral et s'achemine vers les contrées qui lui sont dévolues, qu'il doit conquérir au Christ. Partout des misères physiques, le paganisme renaissant, des campagnes incultes envahies par les épines, et des âmes livrées à l'irrespect, à la superstition, aux pratiques diaboliques. Il arrive à la porte d'Arras, un boiteux et un aveugle lui demandent l'aumône, il se souvient alors du paralytique rencontré par Pierre et Jean à la porte du temple, et il leur dit comme Pierre : « Je n'ai avec moi ni or ni argent, mais ce que j'ai, c'est-à-dire la charité et mes prières devant Dieu, je vous le donne de grand cœur ! »

Son cœur d'évêque, en effet, s'est ému ; dans ces deux malheureux, il voit tous les pauvres, tous ceux qui souffrent et ceux qui alourdis par l'erreur, perclus par l'affreuse paralysie du péché, ne peuvent marcher dans la voie des préceptes divins, et ceux dont l'âme aveuglée par les mensonges du démon, par les passions diverses, n'a point la claire vue des choses de la vie ni des choses de Dieu, et de ses yeux s'échappent deux ruisseaux de larmes, pendant qu'il prie ardemment le Seigneur de l'exaucer. Le Christ son maître lui accorde comme don de joyeux avènement la guérison de ces deux hommes, qui s'en vont partout

publiant le miracle et louant Dieu. Il a compris son premier devoir d'évêque qui est d'instruire, d'éclairer le peuple, et afin que son enseignement revête une irréfragable autorité, il l'accompagne de prodiges.

Mais dans la cité il cherche en vain des temples élevés à Jésus-Christ, bien que dans les âmes il découvre quelques traces d'une foi mal éteinte. On lui dit que le pays a été autrefois évangélisé, mais les barbares ont passé nivelant le sol des villes les plus brillantes, jetant bas leurs monuments et dissipant les saintes croyances. Dans ces ruines, il fouille, il creuse, et retrouve parmi les buissons et les ronces qui ont crû sur les pierres dispersées les fondements des anciens sanctuaires, les vestiges des chœurs où se chantaient les louanges divines, les limites encore marquées des maisons consacrées à Dieu. Son âme ne se contient plus, en face de ces épines qui recouvrent le pavé des églises à l'endroit même où se dressait l'autel : « Seigneur, s'écrie-t-il avec le prophète, tous ces fléaux ont fondu sur nous parce que nous avons péché avec nos pères et que nous avons commis l'iniquité. Mais vous, Seigneur, souvenez-vous de votre miséricorde, pardonnez-nous nos péchés et n'oubliez pas pour jamais la pauvreté de nos âmes ! »

Pendant qu'il priait ainsi avec larmes, un ours s'élance des ruines : il lui ordonne de s'éloigner dans les lieux arides et de franchir la rivière du Crinchon, avec défense de revenir en ces lieux que protège son autorité d'évêque. L'animal s'enfuit comme s'il eût compris la menace, dans la direction qui lui était intimée.

Vaast accomplit ainsi cet autre devoir de l'évêque : rallumer la foi et réparer les sanctuaires qui tombent. Ne pensez-vous pas que notre temps ressemble sur plus d'un point à cette époque violente où les épines croissaient sur les pierres saintes dévastées ? Mais aujourd'hui les épines grandissent surtout dans les âmes, où s'épanouit la floraison des convoitises ambitieuses et des ardeurs jouissances. Nous nous penchons sur vos âmes ainsi ravagées, et nous y découvrons la trace ineffaçable du baptême avec un reste de foi qui ne meurt jamais. Ecartons les pierres stériles, fouillons jusqu'à la bonne terre, voici les convictions, qui ne sont pas mortes, encore qu'elles souffrent ; coupons les épines, le doute, l'incrédulité, toutes les plantes déraisonnables, toutes les tiges folles, donnons de l'air à cette chère foi si frêle, mais si vivace, arrosons-la des flots de la grâce divine, laissez-nous agir : soudain le démon déserte cette âme baignée de lumière, fortifiée par la vérité et par l'amour, la voix de l'Eglise lui ordonne de fuir à jamais ce sanctuaire désormais relevé, rajeuni, l'âme renouvelée, ciel splendide où Dieu réside et règne seul !

Les enseignements de Vaast, vous les avez devinés, ce sont ceux de l'Evangile : l'humilité, la justice, la charité. Mais son grand enseignement, c'est l'exemple ; il se fait tout à tous, se montre

accessible à tous, pauvres, faibles, opprimés qui n'ont que lui pour les secourir et les défendre. Deux traits cependant le distinguent qu'il convient de relever. Il a remarqué que son peuple a perdu le sens du respect, de là son abaissement et sa misère morale. Sans doute il leur signale ce grand vice, qui est le cachet des populations en décadence, en décomposition, mais ils ne l'ont pas compris ; alors il entoure d'honneurs les vieillards, il leur témoigne une déférence qui surprend d'abord, — car les vieillards représentent la faiblesse et l'on n'a guère de culte que pour la force, — puis fait réfléchir, et finalement entre dans les mœurs. Qui honorer ici-bas sinon la vieillesse qui est l'expérience, la pensée mûrie, l'indulgence sereine, la paternité terrestre qui rappelle le mieux la paternité de Dieu ? La doctrine de Jésus-Christ est grande, belle, incomparable, féconde, parce qu'elle est la doctrine du respect. C'est là une de ses marques divines.

D'autre part, il se mêle au peuple, s'occupe de ses intérêts et de ses besoins, répand sur les maladies corporelles le bienfait de ses miracles, sur ses plaies spirituelles le baume de sa parole, de ses conseils, de ses encourageantes exhortations, de sa doctrine réconciliatrice. Il se mêle aussi aux puissants leudes et ne dédaigne point d'assister à leurs festins, non pour y jouir des douceurs de la table, mais pour continuer plus efficacement son enseignement de sobriété, de charité, de religion. Le démon avait gardé comme la présidence de ces banquets où certaines liqueurs lui étaient consacrées par des pratiques sacrilèges. Vaast le poursuiwit dans ce dernier repaire, et comme l'ours qui bondit hors des épines, Satan chassé par la vertu de la croix, s'enfuit « dans les lieux arides » où il maudit la doctrine du Christ, et prend avec lui d'autres esprits méchants pour rentrer de force dans la place reconquise. Mais le vaillant évêque veille et prie, l'esprit impur demeure confiné dans ces ruines.

Pendant quarante ans saint Vaast parcourt l'Artois, le Cambrésis, le Beauvaisis avec un ardeur toujours jeune. Son action féconde a converti ces contrées redevenues florissantes, où règnent la paix et la charité, la prospérité avec les vertus chrétiennes. Dieu ramène alors son serviteur à Arras, afin qu'il cueille la palme là où il a exercé son principal labeur. Terrassé par une fièvre qui le réduit au repos, une colonne de lumière s'élève une nuit du faite de sa maison jusqu'au ciel. Il comprend que sa fin est venue, et comme sa vie s'est passée tout entière sous les yeux du peuple, consacrée au peuple, il veut mourir aussi sous les yeux des siens après leur avoir fait les plus touchantes recommandations.

« Heureuse cité des Atrébates protégée par un si grand patron ! » dirons-nous avec le fidèle Alcuin. Elle a possédé l'un de ces grands pontifes qui ont fait la France, celui que saint Remi appelait « son très cher frère » et qui a signé le premier après lui sur son testament, en ajoutant ces mots

énergiques : « Je maudis celui que Remi mon père a maudit ! Je bénis celui qu'il a béni ! »

Ceux qu'il bénit, c'est nous, les fils chrétiens de la patrie française, baptisée à Reims, et c'est avec autant de respect que de joie que nous nous inclinons sous cette bénédiction paternelle, toujours tendre, toujours puissante devant Dieu.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

DEUXIÈME PARTIE

JÉSUS-CHRIST

II

LES DEUX MISSIONS DE L'ANGE GABRIEL ¹

I. Dieu fait précéder le soleil par l'étoile du matin. Elle brille joyeusement, annonçant la venue de l'astre du jour ; et quand l'aube paraît, elle pâlit, se fond dans l'azur du ciel et s'évanouit.

Jean-Baptiste est l'étoile du matin qui devance le radieux lever de Jésus, le soleil de justice.

Les prophètes l'ont vu et salué. Il est « la lampe que Dieu prépare à son Christ » (Ps. cxxxix, 17), « la voix qui crie dans le désert : Ouvrez un chemin au Seigneur ; parmi la solitude redressez les sentiers de notre Dieu » (Is., xl, 3-5), « l'Ange » précurseur, célébré avec enthousiasme par Malachie (Mal., iii, 1). Les Évangélistes déclarent qu'il est cette voix (Matth., iii, 3), et le Sauveur lui-même affirmera solennellement qu'il est cet ange (Luc, vii, 27). « Malachie, le dernier des prophètes, dit Bossuet, termine sa prophétie en nous désignant le premier prophète qui devait paraître après lui, et lui remet pour ainsi dire la parole. » Aussi Jean sera-t-il « un prophète et plus qu'un prophète » (Luc, vii, 26), un autre Elie, avec le même esprit et la même vertu. (Luc, i, 17.)

« Aux jours d'Hérode, roi de Judée, il y avait un prêtre nommé Zacharie, de l'ordre d'Abia² », l'une des vingt-quatre familles désignées par David pour le service du temple. « Sa femme était de la descendance d'Aaron et se nommait Elisabeth. » (Luc, i, 5.)

¹ Notre but est de raconter la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ d'une manière simple, populaire, intéressante, afin qu'on puisse lire nos récits en chaire, aux prières du soir. Nous avons tenu à les enrichir de la doctrine des Pères, un peu trop négligée dans certaines histoires récentes, mais nous supprimons les longues considérations. Quant aux questions exégétiques qu'il est impossible de passer sous silence, nous les renvoyons habituellement au paragraphe final.

² L'ordre ou plutôt le tour (DE VICE) d'Abia. « Au lieu de vingt-quatre familles sacerdotales, quatre seulement revinrent de l'exil et celle d'Abia n'était pas du nombre. ... Pour rétablir l'ancien nombre des classes de prêtres tel qu'il avait été fixé par David, chacune des classes qui étaient de retour fut subdivisée en six : les nouvelles classes prenant le nom de celles qui manquaient, subsistèrent sous les anciennes dénominations. » Zacharie n'était donc pas de la race d'Abia. (Pardiac *Histoire de saint Jean-Baptiste*, p. 28).

Deux noms prédestinés, car Zacharie signifie « souvenir de Dieu » et Elisabeth « sainteté de mon Dieu. » Cependant le Seigneur paraissait les oublier, car il demeurait sourd à leurs ardentes et longues prières, mais il préparait lentement par eux, et sans qu'ils s'en doutassent, l'accomplissement du mystère où éclaterait surtout son infinie sainteté.

« Tous deux étaient justes à ses yeux », croisaient chaque jour en vertu, « observant tous les préceptes et tous les enseignements du Seigneur, sans reproche.

« Et ils n'avaient pas d'enfants, car Elisabeth était stérile et l'un et l'autre étaient avancés en âge. »

La stérilité, c'était un opprobre chez les juifs, surtout parce qu'elle privait une famille de l'honneur uniquement envié de donner le jour au Messie à venir. Mais ici elle répondait aux desseins de Dieu. Jean devait naître d'une chair sanctifiée qui n'appelle plus la souillure. « Il fallait, dit saint Augustin, purifier longuement la maison du sacrifice, l'asile de la sainteté, la maison de l'Ange annoncé par les prophètes, le sanctuaire de l'Esprit-Saint, le temple de Dieu ! » Jean devait naître comme Isaac, comme Samson, comme Samuel. « Ces enfants miraculeux de femmes stériles sont des enfants de grâce et de prières » (Bossuet), et comme il sera la parfaite image de Jésus qu'il annonce, dont il prépare la venue au monde et dans les cœurs, la fécondité de sa mère stérile et vieille nous prépare la foi en la maternité d'une Vierge. (Saint Léon).

Zacharie était un prêtre, et un prêtre selon le cœur de Dieu. Suivant une tradition respectable, il aurait été l'un des tuteurs de la sainte Vierge, dont, Elisabeth était la très proche parente; et c'est lui qui l'aurait unie à saint Joseph. De là l'intimité pieuse qui régnait entre les familles. Ces heureuses relations n'avaient pu qu'attiser dans son âme la flamme de la vertu, de la foi et des saints désirs.

Or il arriva qu'un jour, aux environs de la fête des Expiations, en automne, « il s'acquittait, à son tour, des fonctions sacerdotales devant Dieu. Suivant l'usage, on tira au sort, et il fut désigné pour offrir l'encens » sur l'autel des parfums.

C'était une cérémonie très imposante par le mystère qui l'entourait. Le prêtre pénétrait, le matin et le soir, dans le Saint, pendant que le peuple, confiné au Parvis d'Israël, regardait de loin, séparé par le vaste Parvis des prêtres, du Saint dont l'entrée même était fermée d'un immense voile.

Comme Zacharie était à l'autel des parfums, vers trois heures du soir, « à l'heure de l'encens », toute la multitude était dehors et priait, attendant que l'airain sacré la prévint que le sacrifice commençait. Tout à coup, « debout à la droite de l'autel, » en signe que Dieu voulait signaler sa miséricorde, « l'Ange du Seigneur lui apparut. Zacharie fut troublé à cette vue et la frayeur le saisit, » car Dieu avait dit : « Nul homme ne verra ma face sans mourir. » (Ex., xxiii, 20.)

« Mais l'Ange lui dit : Ne crains point, Zacharie ; ta prière a été exaucée. Ton épouse Elisabeth t'enfantera un fils à qui tu donneras le nom de Jean. Ce sera pour toi une grande joie et une vive

allégresse ; et beaucoup se réjouiront de sa naissance.

« Car il sera grand devant le Seigneur : il ne boira ni vin, ni liqueur fermentée, et il sera rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère, et il ramènera beaucoup d'enfants d'Israël vers le Seigneur leur Dieu.

« Et il marchera devant lui avec l'esprit et la vertu d'Elie, pour ramener les cœurs des pères vers les fils, les incrédules à la prudence des justes, et préparer au Seigneur un peuple parfait. » (Luc, i, 13-17.)

Zacharie écoute avec stupeur. C'est comme un beau rêve qui l'effraie par la splendeur même des choses qui lui sont révélées. C'est en vain que l'Ange le rassure, il n'en est que plus troublé. « Sa prière est exaucée. » Qu'avait-il donc demandé ? Longtemps il avait supplié le ciel de lui envoyer un fils, mais constamment, comme les patriarches, il avait aussi imploré la venue du Messie, la rosée divine, les nuées qui feraient pleuvoir le Juste. Et voilà qu'une voix surnaturelle lui disait : « Ta prière est exaucée, » tous tes vœux se vont accomplir, tu auras un fils dont la naissance réjouira aussi tous ceux qui attendent la promesse. « Il sera grand, » non point devant les princes et les peuples de la terre, mais devant Dieu lui-même en présence de qui toutes les puissances du monde ne sont « que des atomes et des néants. » (Bossuet). Il jouira de la seule vraie grandeur, qui est d'attirer les regards du Seigneur. De plus, le Saint-Esprit descendra en lui, non seulement avec l'abondance, mais avec « la plénitude » de ses dons. Grâce à lui, les anciens patriarches, Abraham, Isaac, Jacob reconnaîtront enfin leur race et cesseront de rougir de leurs enfants. Surtout il marchera devant le Messie, avec le courage et la foi d'Elie, comme un héraut officiel, comme le serviteur qui possède seul toute la confiance du Maître : car il s'appellera Jean, c'est-à-dire « la grâce de Dieu. »

Tant de bonheur lui paraît impossible, et il se croit le jouet de son imagination ; un sentiment d'incrédulité lui gagne même le cœur et il laisse échapper cette parole, où perce un doute amer : « Comment le saurai-je ? Je suis vieux et ma femme est avancée en âge. »

Il n'ignore point cependant l'histoire de Sara ou celle d'Anna la mère de Samuel. Quel miracle est impossible à Dieu ? Et quand le Seigneur daigne lui députer un esprit céleste pour lui annoncer l'effet de ses miséricordes, n'est-ce pas une faute et une faute punissable que le refus de croire ? Aussi l'Ange lui répond-il sévèrement :

« Je suis Gabriel. Ma place est devant Dieu même et il m'a envoyé auprès de toi pour te parler et t'apprendre cette heureuse nouvelle. Puisque tu n'as pas cru à mes paroles, désormais tu seras muet et sans voix, jusqu'au jour où ces choses arriveront, car mes paroles s'accompliront en leur temps. »

L'âme de Zacharie est en proie à toutes les perplexités. Il regarde les parfums qui achèvent de monter devant la majesté divine, le voile de pourpre qui ferme le Saint des saints, et il s'absorbe dans ses réflexions, son trouble et ses regrets. Il y a aussi un voile sur son âme, comme sur l'avenir, et une grande tristesse l'envahit, celle d'avoir offensé Dieu, tandis que des sentiments de bonheur confus épanouissent son cœur. Au dehors, la multitude attend, ne sachant point pourquoi le sacrifice du soir s'est tant prolongé, et quand il paraît, elle le presse de questions, mais il ne peut leur parler que par signes : ils comprennent alors qu'il a eu une vision dans le temple.

Il demeure muet, ce qui ne lui interdit point de

¹ « Elisabeth sanctæ partus non ablatus est, sed dilatus, donec pertransisset tempus carnis, passio corporis... et totum quod humanam naturam confundit, gravat, onerat conscientiam... Mundabatur enim longo tempore sacrificii domus, sanctitatis hospitium, Angeli domicilium, aula Spiritus Sancti, Dei templum. » (S. Aug.).

remplir ses fonctions sacerdotales, et, son temps achevé, il retourne dans sa maison d'Ain-Karim, aujourd'hui Saint-Jean-dans-les-Montagnes, à deux lieues de Jérusalem. Bientôt Elisabeth conçut dans la joie, et elle demeura cinq mois cachée au fond de sa retraite où elle goûtait en silence les bienfaits inespérés et souverainement doux que Dieu réservait à sa vieillesse. Son âme se fondait en reconnaissance et elle ne cessait de redire : « Voilà ce que Dieu vient de faire pour moi. Il m'a regardée pour me tirer de l'opprobre où j'étais aux yeux des hommes. » (Luc, I, 25).

II. Le sixième mois après ces événements, le même ange Gabriel se rendait à Nazareth, une petite ville de Galilée qui domine la riche plaine d'Esdremon.

Ce mot Nazareth signifie « pousse verdoyante. » Suspendue aux flancs d'une double colline dont la séparation forme la grande rue rocailleuse, avec ses maisons blanches en forme de dômes, ses toits plats qui au printemps se transforment en terrasses de fleurs, les oliviers, les figuiers, les amandiers qui l'environnent, les nopals toujours verts, les cyprès noirs qui ajoutent une note sévère au paysage luxuriant, les teintes chaudes du soleil d'Orient, elle ressemble à une belle rose épanouie, entourée d'un vaste calice verdoyant. Partout ailleurs, les collines onduleuses, les rochers qui s'étagent, donnent une impression triste de vaste aridité. Toute la vie, toute la joie, toute la verdure semblent s'être concentrées sur cette humble cité qui rit à la lumière. Les habitants sont graves, mais avenants, les hommes enveloppés dans leurs manteaux évoquent à l'esprit les anciens patriarches ; et ce qui frappe surtout les étrangers, ce sont les jeunes filles d'une beauté et d'une vertu proverbiales qui vont puiser de l'eau à la fontaine de Marie, et qui s'en reviennent l'urne sur la tête, la soutenant de la main, le voile flottant, la démarche modeste autant que gracieuse, comme d'autres Rébeccas.

Alors vivait à Nazareth « une vierge dont le nom était Marie, » de la race royale de David. Elle demeurait sans doute dans la maison paternelle qu'elle occupait seule maintenant, car elle était orpheline. Son père Joachim et sa mère Anne étaient morts, lui léguant leur humble héritage de famille, qu'elle partagea peut-être avec une sœur que l'Evangile désigne sous le nom de Marie de Cléophas.

Les hommes ne la connaissaient point, mais les anges la considéraient comme le chef-d'œuvre de Dieu. Elle était pure, immaculée, son âme n'avait pas subi la tache originelle, et chaque jour elle s'élevait en sainteté, elle croissait en grâce, elle faisait de plus en plus l'admiration du ciel, et Dieu se contemplait en elle comme dans sa plus parfaite image.

Elle avait grandi à l'ombre du temple, dans la retraite, la prière, l'humilité, la conversation intérieure avec Dieu, à qui elle faisait hommage des dons merveilleux qu'elle avait reçus de Lui. Là, tout enfant, alors que ses compagnes ambitionnaient l'honneur de devenir la mère du Messie attendu, elle avait fait vœu de virginité, se reconnaissant indigne de cette admirable faveur, et ne désirant qu'un bonheur : celui de connaître cette femme prédestinée qui donnerait le jour au Sauveur, afin de jouir de sa présence et de se vouer à la servir.

Comme elle était seule au monde, on l'avait fiancée à un homme qui descendait des anciens rois, comme elle, Joseph, qui si l'on en croit une tradition, aurait été le frère même de Joachim. Non seulement en effet la loi ne défendait point ces mariages, mais elle les autorisait, afin d'assurer la transmission du nom de la famille.

Malgré sa descendance royale, Joseph n'inspirait aucune terreur à Hérode, qui l'ignorait. Il était jeune encore, quoique déjà dans la maturité et la force de l'âge. Il travaillait le bois, gagnant ainsi son pain à la sueur de son front. Marie vivait aussi de son travail. Leurs goûts étaient les mêmes, ils aimaient Dieu puissamment et uniquement, c'est pourquoi leur affection était pure autant que profonde. Joseph avait accepté d'être le gardien de la virginité de Marie, et lui-même avait toujours vécu dans une inviolable chasteté.

Quand une jeune fille était fiancée, elle appartenait à son époux, mais pendant une année elle demeurait à l'écart, dans la retraite, ne voyant que très rarement son fiancé. Toutefois « l'enfant conçu durant les fiançailles n'était illégitime ni devant la loi, ni devant l'opinion. » (Le Camus, t. I, p. 127.) Cette retraite, ce recueillement imposé par la coutume favorisaient merveilleusement les habitudes de piété, de vie intérieure et de solitude de Marie. — Quelques auteurs prétendent cependant qu'elle était déjà non plus fiancée, mais mariée ; et cette opinion nous semble préférable, car il est évident que Dieu dut sauvegarder en tout point l'honneur de celle qu'il avait choisie pour mère. Il aimait mieux, dit saint Ambroise, que le doute portât sur le caractère de sa propre naissance que sur l'honneur de sa Mère ; il souffrit qu'on attaquât sa divinité, mais non la sainteté de Marie.

Rien ne saurait donner une idée du bonheur qui régnait dans l'intérieur de Marie et de Joseph. Car c'est la vertu qui procure la vraie félicité, et il y avait ici les plus belles âmes qui aient jamais réjoui le cœur de Dieu. En Marie surtout brillait la vertu la plus pure, la plus élevée, l'innocence la plus parfaite. Son nom signifie, suivant les auteurs divers, belle, souveraine, illuminatrice, océan d'amertume. Elle est en effet la beauté sainte qui attire toute âme élue, la reine du ciel et de la terre, la lumière des esprits et des cœurs, et aussi le refuge miséricordieux des pécheurs, la consolatrice de ceux qui pleurent, parce que nulle femme n'a connu comme elle l'amère immensité de la douleur. En elle se résumaient toutes les vertus des grands aïeux, depuis Abel ou Joseph jusqu'à Judith ou Esther, vertus et qualités si brillantes qu'elles faisaient pâlir celles des plus beaux séraphins.

On raconte qu'elle venait de puiser de l'eau à la fontaine qui a gardé son nom quand l'ange lui apparut. Puis elle rentra dans sa maison et se mit en prière, méditant surtout la célèbre prophétie d'Isaïe : « Voilà qu'une Vierge concevra et enfantera un fils. » L'ange Gabriel revint vers minuit et engagea avec elle le colloque décisif de l'Incarnation.

Ce sont là de pieuses traditions qu'il convient de ne point dédaigner, mais nous préférons nous en tenir au texte sacré :

« L'Ange entra auprès d'elle et lui dit : Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. En entendant ces paroles, elle fut troublée de ce discours, et elle se demandait en elle-même ce que signifiait un tel salut. » (Luc, I, 28-29).

Ce qui frappe l'Ange ce sont les charmes surnaturels de Marie, la beauté éblouissante de son âme. En elle la chair est parfaitement soumise à l'esprit, la raison règne en souveraine, nulle ignorance dans l'intelligence, nulle perversion dans la volonté, mais une grâce sans cesse grandissante de lumière, d'union, de prière, d'action, de docilité à l'impulsion divine. Elle est la seule femme vraiment bénie. Cette réalité splendide de beauté surnaturelle arrache à l'esprit céleste ce cri de respect et d'admiration : « Je vous salue, ô pleine

de grâce ! » Il se sent tellement inférieur à elle qu'il n'ose prononcer son nom ; la dignité de la Vierge exclut même la familiarité de l'Ange.

Marie est troublée, non pas, comme l'a dit saint Ambroise, de la présence de l'Ange qui a pris les traits d'un jeune homme, mais « de ce discours, » de ces éloges qui lui font redouter un écueil à son humilité, et du mystère, de la grandeur, de l'inconnu que cachent ces paroles solennelles.

« L'Ange lui dit alors : Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous concevrez et que vous enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand et on l'appellera le fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il régnera à jamais sur la maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin. » (30-34).

Pour la rassurer, pour mieux faire comprendre et accepter son message dont le ciel et la terre attendent le terme, cette fois il a prononcé avec respect, avec amour, le doux nom de la Vierge. Puis, avec des expressions d'une pureté exquise, d'une grâce admirablement chaste, d'une délicatesse vraiment angélique, mais dont elle ne saurait un instant méconnaître le sens et la portée, puisque c'est le texte même de la prophétie d'Isaïe, il a dessiné l'événement, indiqué les traits principaux du Messie, roi spirituel d'Israël qui occupera le vrai trône de David, le trône éternel qui ne s'écroulera jamais ; il a aussi désigné quelle serait sa mère.

Marie a compris qu'il s'agit d'elle-même, qu'à elle est réservé cet honneur écrasant. Elle n'ignore point que la mère du Messie, de celui que l'Ange appelle Jésus ou Dieu Sauveur, sera une vierge comme elle. Mais Dieu ne lui demande-t-il pas un sacrifice inconciliable avec ses engagements ? Elle ne refuse point, elle ne raisonne même pas, elle s'incline d'avance devant la volonté de Dieu, mais elle s'écrie avec angoisse :

« Comment cela se fera-t-il, puisque je ne dois point connaître d'homme ? »

Zacharie disait avec un doute qui revêtait un caractère injurieux : « Comment le saurai-je ? » Marie, soumise, mais ayant au cœur une inquiétude poignante comme celle d'Abraham lorsqu'il reçut l'ordre d'immoler son fils unique, accepte le fait ; elle s'enquiert seulement du mode, elle veut être pleinement assurée des desseins de Dieu sur elle. C'est le cri naturel de l'âme droite, de la vierge simple et prudente, et cette simplicité d'enfant ravit le cœur de Dieu qui inspire aussitôt à l'Ange cette réponse adorable :

« L'Esprit-Saint descendra en vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. »

Et pour lui donner un signe qui la confirme, avec un exemple qui l'éclaire :

« Voici, ajoute-t-il, qu'Elisabeth votre parente a conçu elle-même un fils dans sa vieillesse ; elle est à son sixième mois, elle qu'on appelait stérile. C'est ainsi que rien n'est impossible à Dieu. »

Elle demandait : « Comment cela se fera-t-il ? » redoutant quelque intervention humaine ; cette réponse la comble de bonheur : « L'Esprit-Saint descendra en elle. » Ce n'est point le Père, car il s'agit d'accomplir l'œuvre d'amour par excellence, l'Incarnation, et les œuvres d'amour appartiennent par appropriation au Saint-Esprit. Mais Dieu le Père qui a engendré le Fils de toute éternité, demeurera le Père du Fils, donc le Père de Jésus-Christ, « le Saint qui naîtra d'elle. »

Marie médite sur ces paroles révélatrices : « La vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, »

comme la nuée céleste, la gloire de Jéhovah couvre l'arche et repose entre les chérubins d'or. Elle sera donc comme une nouvelle arche d'alliance, arche vivante qui renferme non plus la loi, mais le Dieu de la loi et surtout le Dieu de l'amour.

Alors dans l'extase de l'obéissance, de la joie, de l'humble et ardent désir, Marie dit : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » (38).

Dieu n'attendait que ce libre consentement de sa créature. Aussitôt le Saint-Esprit forme dans le sein de la Vierge, de sa plus pure substance, un corps humain auquel il unit une âme parfaite. Et le Verbe de Dieu revêt cette nature humaine qu'il enferme avec sa nature divine dans l'unité d'une seule personne. Et c'est ainsi que « le Verbe s'est fait chair. » Il est le Fils de Dieu, et en même temps le fils de Marie, car la chair de la mère est aussi la chair de l'enfant. Il pourra lui dire à juste titre : « Vous êtes ma mère ! » et elle lui répondra en toute vérité : « Vous êtes mon Fils bien-aimé ! »

La faute d'Eve la superbe est réparée par l'humilité de Marie. Eve avait douté de la parole de Dieu : « Tu mourras si tu touches à ce fruit. » Marie au contraire s'en remet entièrement à la volonté divine en disant : « Je suis la servante du Seigneur ! » La première, incrédule et rebelle, se faisant l'apôtre du mal, a séduit son mari et l'a entraîné dans sa chute, aussi n'a-t-elle enfanté que des morts ; la seconde, par sa foi et sa soumission, a détruit l'œuvre de mort, et est devenue la mère des vivants. Par elle l'humanité est relevée, elle espère, elle revit.

Que pense-t-elle, la chère et douce Vierge, à ce moment solennel, à cette heure unique dans l'histoire du temps et de l'éternité, quand elle sent la présence réelle du Verbe de Dieu dans son sein ? A genoux sans doute, les yeux baissés sous le voile blanc qui ombrage sa tête, les mains jointes sur sa tunique bleue, les traits ravis, une expression céleste sur son visage où rayonne le double reflet virginal et maternel, tout entière à Dieu, elle prie, elle adore ; de son cœur monte un chant d'action de grâces tel que les anges n'en ont jamais entendu de si beau, de si ineffablement doux, et l'Ange après avoir admiré en elle cette plénitude de la grâce divine, *gratia plena*, quitte la pauvre maison où viennent de s'accomplir ces sublimes mystères, et remonte au ciel. *Et discessit ab illa Angelus.* (Luc, I, 38).

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PREMIÈRES COMMUNIONS

I

A la messe

Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam eternam.

Celui qui mange ma chair et boit mon sang aura la vie éternelle.

Mes frères,

Quel grand jour pour nous tous que le jour de cette première communion ! Jour bien grand pour ces chers enfants, en raison du bonheur dont il va les combler ; jour bien grand aussi pour vous, mes frères, par les souvenirs qu'il fait revivre et par les obligations qu'il rappelle. De jeunes cœurs encore ornés de l'innocence baptismale ou purifiés par le repentir, recevant pour la première fois le Dieu de l'innocence et du pardon, pour nous quel spectacle ! mais aussi quelle grâce ! mais aussi quel exemple, exemple donné par des enfants qui viennent vous l'offrir sans avoir eu précédemment et sans avoir en ce jour la consolation de le recevoir eux-mêmes de leurs pères ! Et cependant, ce bonheur qui leur est réservé n'était pas seulement pour eux. Car c'est à vous tous que s'adressait l'aimable invitation du Sauveur ; c'est à vous tous que Jésus-Christ impose l'heureuse obligation de recevoir ce pain de vie offert à vos enfants pour la première fois.

Mes paroles ne seront donc pas exclusivement pour eux ; elles seront même principalement pour vous, puisque leur âme, préparée et sanctifiée par la grâce, n'a point attendu mes faibles discours pour se porter vers Dieu.

Je descendrai d'abord dans le cœur de l'homme, afin d'y découvrir un désir trop souvent affaibli, mais rarement effacé, de s'unir à Dieu ; puis j'essaierai de retracer le bonheur causé par cette union. En d'autres termes, je vous montrerai d'abord comment l'Eucharistie répond dans un sens à un besoin du cœur humain, et ensuite quels merveilleux effets elle produit.

I

L'Eucharistie répond à un besoin du cœur humain

Dieu seul est le premier principe et la fin dernière de l'homme. C'est pourquoi tout ce qui est périssable et fini, entretient le cœur humain sans le satisfaire, l'amuse sans le rendre heureux. S'il s'arrête quelquefois aux biens frivoles, il ne borne jamais ses désirs à la poursuite de ces biens ; c'est le Parfait et l'Eternel c'est-à-dire Dieu, qu'il recherche partout et toujours. L'homme tend à

Dieu par tout son être : par son intelligence, qui recherche Dieu dans tout ce qu'elle peut connaître ; par son cœur, qui se porte vers Dieu dans tout ce qu'il peut aimer ; par ses sens eux-mêmes, qui cherchent Dieu et frémissent de l'espérance de le posséder un jour.

L'homme n'est donc pas satisfait de posséder Dieu dans son intelligence par la foi, dans son cœur par la grâce. Il lui faut avec lui des rapports plus intimes, une union plus étroite. De là cet invincible instinct qui le porte à représenter le Créateur sous des formes sensibles. L'homme semble voir Dieu dans son image, et devant cette image sa prière devient plus fervente, son cœur plus ardent.

Oui, c'est pour l'homme, composé d'esprit et de corps, un besoin résultant de sa nature et conforme à sa raison, de se représenter les choses invisibles sous des formes visibles, Dieu sous des images corporelles.

Les tendances de l'homme vers Dieu vont encore plus loin. Celui qui aime désire ressembler à l'objet de son amour et s'unir à lui. L'homme, aimant Dieu, désire donc ressembler à Dieu, ne faire qu'un avec lui, autant qu'il est permis à la créature d'être semblable au Créateur. Mais le moyen le plus naturel de s'assimiler une chose, c'est de la prendre en nourriture, parce que l'aliment se transforme en la substance de celui qui le reçoit.

Or, si je descends dans les profondeurs du cœur humain, la foi m'y découvre un désir étrange et mystérieux, désir timide, qui n'ose se produire tant il est téméraire : le désir de s'unir à Dieu et même de le recevoir en nourriture. Examinez les croyances de tous les peuples, à toutes les époques de leur histoire : vous y verrez toujours comme acte essentiel de leur culte la communion, c'est-à-dire la participation à une victime offerte à la Divinité. Or ce qui s'est fait dans tous les temps et dans tous les lieux, est une loi gravée par la main de Dieu dans le fond même de notre être. L'homme a pu se tromper sur l'application de celle-ci, de là l'idolâtrie ; mais cette loi n'est pas moins sacrée, et c'est pourquoi nous la retrouvons tout à l'heure conforme à sa céleste origine dans l'Eucharistie.

Mais ce besoin de Dieu que je trouve gravé par le Seigneur lui-même dans le cœur de l'homme, l'homme, avant Jésus-Christ, le sent plutôt qu'il ne le comprend. Car l'homme, sur la terre, n'est encore qu'un enfant dans l'ordre spirituel, et par conséquent n'agit qu'en enfant par rapport aux choses du salut. L'enfant sent ses besoins, mais il ne les comprend pas. Il les manifeste par ses cris, par ses larmes ; mais il ne peut les satisfaire. Il faut que sa mère, instruite par cet amour qui brûle au cœur de toutes les mères, les devine et s'empresse de venir en aide à sa faiblesse en le nourrissant du lait formé de sa propre substance.

Or ce qu'est l'enfant dans l'ordre naturel, tel est

l'homme dans l'ordre divin. L'homme, dévoré du besoin immense de s'unir à Dieu, a pu sentir ce désir et le manifester même par ses égarements et ses crimes, en adorant la créature ; mais il ne l'aurait jamais compris. Il n'aurait jamais soupçonné que le moyen de satisfaire ce besoin d'intimité avec Dieu lui était possible et même préparé dans les trésors de la bonté divine. Il n'aurait jamais soupçonné qu'un jour, grâce à la tendresse maternelle de son Rédempteur, Dieu serait avec lui et en lui, devenant même sa nourriture sous la forme du pain.

Cependant c'est ce pain mystérieux que réclamaient par leurs cris ces malheureux enfants dont parle le prophète, c'est-à-dire les hommes avant la venue du Sauveur : *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis*. Les Juifs, il est vrai, communiaient avec Dieu par la pratique de la loi qu'il leur avait donnée ; mais cette union consistait moins dans la foi que dans l'espérance, moins dans la réalité que dans la figure.

Qu'a donc fait Jésus-Christ ? Comme une tendre mère à l'égard de son enfant, connaissant nos instincts spirituels, surtout celui que nous avons de posséder Dieu, de le conserver au milieu de nous sous des formes sensibles, il a voulu le satisfaire.

« Mes enfants, nous a-t-il dit un jour, vous avez besoin que je sois toujours avec vous. Eh bien ! mon amour vous permettra de me voir encore, au moins sous une forme étrangère, quand je ne serai plus visible à vos regards sous celle qui m'est propre. *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi*. Vous désirez que je demeure avec vous, non seulement sous des formes sensibles, mais encore sous des formes aimables ; non seulement pour calmer vos fraveurs, mais aussi pour captiver votre confiance ; dépouillé non seulement de l'éclat de ma divinité, mais aussi de la gloire de mon humanité. Eh bien ! c'est ce désir que je veux satisfaire, en m'enfermant sous de frêles apparences. Ainsi je vous offrirai, sous une forme naturellement aimable, sous la forme de l'aliment de vos corps, la nourriture de vos âmes, ce vrai pain descendu du ciel pour être la vie du monde : *Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita*. »

C'est dans ces intentions dictées par son amour et réglées par sa sagesse, que la veille de sa mort notre divin Sauveur institua la sainte Eucharistie, prodige inouï de sa puissance, gage le plus précieux de sa bonté, nourriture de tous ceux qui le craignent comme leur Seigneur en l'aimant comme leur père.

II

Effets de l'Eucharistie

Si l'Eucharistie est le grand prodige de la puissance et de la bonté de Dieu, rien ne doit être plus merveilleux que les effets qu'elle produit.

Aussi la bonté divine, si admirable dans la préparation de la nourriture de nos corps, l'est-elle

encore davantage dans l'aliment qu'elle fournit à nos âmes. Pour le corps, elle nous offre ses dons ; pour l'âme, elle se donne elle-même. Le fruit du Paradis terrestre nous avait donné la mort ; le fruit du Calvaire, la chair du Fils de l'Homme, nourrit la vie dans nos âmes et plus tard la rappellera dans nos corps. Par la manducation du fruit défendu, l'esprit même de l'homme est devenu charnel ; par la réception du pain de vie, la chair même de l'homme devient spirituelle. Dieu, par l'Eucharistie, relève l'homme de sa chute, le purifie du reste de ses souillures, et lui donne des ailes qui le porteront vers le ciel, où il ira se reposer dans le sein de la Divinité. Par l'Eucharistie Dieu transforme l'homme et le fait vivre de la vie même de Jésus-Christ : *Qui manducat me, et ipse vivet propter me*.

Voyez les fruits d'une communion fervente. En présence du Dieu de l'Eucharistie, les passions se taisent et se retirent, n'osant troubler le calme d'une âme visitée par un Dieu qui a voulu descendre sous d'humbles apparences, jusqu'aux profondeurs de son néant. Pendant que l'étonnement la ravit et que la confusion l'accable, l'amour la saisit, soulève ses affections et l'introduit dans le sanctuaire de la charité divine, où les sentiments les plus opposés, s'harmonisant par l'amour, n'aboutissent qu'à l'amour. Heureuses dispositions d'humilité sans abattement, de confiance sans orgueil, de crainte sans inquiétude, d'espérance sans présomption ! On se croit indigne et on s'offre ; on n'ose avancer et on se donne ; on se prosterne et on embrasse ; on adore et on aime.

Bonheur mystérieux, comment vous dépêindre ? Car on vous sent, mais on ne peut dire ni d'où vous venez, ni ce que vous êtes. Si le corps du chrétien qui communie dignement tient encore à la terre, son âme est déjà transportée dans le séjour des joies éternelles dont elle goûte les prémices. Le monde s'évanouit avec ses illusions et ses charmes, et l'âme, attirée par la puissance de la grâce, comblée des délices de la vertu, ne peut que s'écrier, d'une voix adoucie par le respect, mais affermie par la confiance : « Mon Dieu, mon trésor et mon tout ; vous êtes donc tout à moi, comme je suis tout à vous ! »

Tel est, mes enfants, le bonheur dont quelques instants seulement vous séparent. Je ne veux pas ajouter par de plus longs discours à la durée de votre attente. Je m'arrête. Je vais maintenant laisser parler la grâce. Dans ce court intervalle qui précède votre première communion, elle vous dira dans quels sentiments de respect, de confiance et d'amour vous devez aller à la rencontre du plus grand des souverains et du meilleur des Pères.

Et puis, quand votre Dieu sera descendu dans vos âmes, priez-le de laisser tomber aussi quelques-uns de ses rayons sur ceux qui vous entourent, sur votre pasteur, sur vos parents, sur cette paroisse entière, particulièrement sur ces intelligences où sommeille une foi que n'animent

plus les œuvres, et sur ces cœurs qui, insensibles à votre exemple comme à tant d'autres avertissements, devront peut-être un jour à vos prières la grâce du repentir et le bonheur qu'ils refusent aujourd'hui. Ainsi soit-il.

II

Aux vèpres

RÉNOVATION DES VŒUX DU BAPTÊME

Mon Dieu, je renonce de tout mon cœur à Satan, à ses œuvres, à ses pompes, et c'est pour Jésus-Christ seul que je veux vivre et mourir.

Mes chers enfants,

Ce matin Dieu vous conviait à ses autels, et vous y receviez, avec la bénédiction de sa présence, la richesse de ses dons. Ce soir il vous appelle sur les fonts du baptême où vous avez reçu le titre de chrétien, titre que vous allez promettre de respecter toujours. En se donnant à vous sans réserve, Dieu veut que vous vous donniez également tout entiers à lui, et dans ce désir je vois encore une preuve de sa bonté. Que va-t-il, en effet, demander à vos cœurs, comblés de ses bienfaits ? Cela même qui peut seul assurer pour l'avenir cette félicité souveraine dont vous jouissez aujourd'hui.

Vous êtes maintenant heureux ; vous goûtez un bonheur trop peu connu des hommes. Pourquoi ? Parce que vous possédez Dieu ; parce que l'innocence, recouvrée par le repentir, vous a rendu la paix.

Eh bien, mes enfants, ce qu'il vous faut promettre, c'est de conserver cette innocence ; et comme vous ne pouvez la conserver sans vivre pour Jésus seul et sans renoncer à son ennemi, vous allez renoncer à Satan et prendre l'engagement d'être toujours fidèles à Jésus-Christ.

Pour vous faire mieux comprendre la sainteté d'une telle promesse, je veux vous rappeler d'abord ce que Satan a fait pour perdre l'homme et ce que Jésus-Christ a fait pour le sauver. Ces souvenirs vous aideront à reconnaître ensuite quelle est la grandeur de vos obligations.

I

Satan et Jésus-Christ vis-à-vis de l'homme

Qu'est-ce que Satan ? Ecoutez son histoire ; c'est celle de nos malheurs.

1. Avant le commencement des temps, rien n'existait que Dieu, Dieu seul et son immensité. Mais quand sa toute-puissance, sur l'ordre de sa sagesse, peupla le vide et le néant, après la formation des cieux, avant la création des mondes, son infinie bonté donna l'être à des milliers d'intelligences appelées à partager sa gloire. Créés pour l'immortalité, les anges devaient jouir à jamais du bonheur des cieux. Hélas ! bientôt l'orgueil, le

détestable orgueil allait les diviser. Tandis que les uns, éclairés par l'amour, demeurent fidèles et soumis à leur Dieu, les autres, aveuglés par l'orgueil, veulent s'élever jusqu'à lui. Le crime était sans excuse : prompt et terrible en fut la vengeance. L'enfer, creusé par la colère divine, engloutit les coupables. Ceux-ci, précipités tout à coup du faite de la gloire, virent un gouffre de feu se refermer sur eux pour une éternité. Mais en tombant des cieux, l'ange rebelle, Satan, premier auteur du mal, emportait dans l'abîme contre l'auteur de tous les biens une haine que nourrira toujours le désespoir d'avoir perdu son Dieu.

Après la chute des anges, pour combler les vides laissés au ciel par leur révolte, Dieu daigna former encore à son image une autre créature. Cette créature intelligente, c'est l'homme. Comme l'ange, l'homme fut créé pour le bonheur et la gloire. Comblé de tous les dons de la nature, enrichi des faveurs plus précieuses de la grâce, l'homme devait ignorer la douleur et la mort, couler une vie toujours heureuse sous les ombrages d'un jardin délicieux. Dieu permettait à ses desirs tous les fruits de ce jardin, à l'exception d'un seul dont il lui défendit l'usage pour éprouver sa foi. Si Adam fût demeuré fidèle, sa fidélité, en assurant son bonheur, assurait aussi le nôtre. Mais Satan, qui voit dans l'homme l'héritier d'une gloire dont lui-même est à jamais exclu, Satan parle à la femme et par une promesse de mensonge la décide à goûter du fruit défendu. Eve séduite entraîne son mari : le crime originel est consommé. Trompé pour la seconde fois dans l'attente de sa miséricorde, Dieu se voit contraint de punir encore les objets de son amour. Adam chassé du Paradis terrestre et perdant avec ses descendants ses droits au ciel : voilà l'œuvre et le triomphe de Satan.

2. Mais Dieu eut pitié de l'homme ; il répara son ouvrage brisé par le démon ; il nous donna pour Rédempteur Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu fait homme, mort pour nous sur la croix. Jésus par sa mort triomphe de Satan, détruit sa tyrannie, nous rend nos droits à la gloire, et en devenant notre frère nous montre un père au ciel. L'homme, en même temps qu'il voit en Satan son ennemi, doit donc reconnaître en Jésus son Sauveur.

3. Mais le triomphe de Jésus n'a point découragé les efforts de Satan. Tous les jours sa haine nous tend de nouveaux pièges, tandis que tous les jours aussi l'amour de Jésus-Christ nous offre de nouveaux secours. Jésus et Satan se disputent sans cesse l'empire de nos cœurs. Jésus, pour les conduire au bonheur, leur propose la loi du sacrifice ; Satan, pour les jeter dans sa disgrâce, leur offre les attraites du plaisir. Jésus nous dit : « Suivez-moi, suivez mes commandements ; c'est la seule voie qui mène au ciel. Sur ce chemin du ciel, vous trouverez des épines et des ronces, puisque c'est le chemin de la croix. Mais vous y trouverez aussi mes exemples, car je vous y ai précédés ;

vous y trouverez mes grâces pour encourager vos efforts et ranimer votre faiblesse. Ce chemin d'ailleurs est court : il conduit par la mort, qui vient toujours si vite, à cette vie meilleure qui ne finira plus. » Ainsi parle Jésus.

Mais Satan survient. Fort de l'appui d'un monde qui se fait l'écho de ses maximes, sûr de trouver aussi dans le cœur de l'homme des complices habiles, il emprunte aux passions leur langage, leurs séductions et leurs charmes, puis s'approche de ce cœur si faible pour lui parler à son tour.

Jésus disait à ce cœur : « Eloigne-toi de cette route, bordée de fleurs, mais qui aboutit à l'abîme. » Satan dit au contraire : « Pourquoi quitter ce beau chemin où t'appellent toutes les jouissances ? Tu as horreur de la souffrance, et tu en suivrais la voie ? Viens plutôt avec moi, entre dans mon parti, n'est-ce pas celui du grand nombre ? Regarde, compte tous ceux qui m'entourent : c'est la foule, c'est le monde. Compte ensuite ceux qui s'éloignent de moi : c'est l'exception, c'est le petit nombre. Et ce petit nombre est-il heureux ? Ils me délaissent pour suivre Jésus ; mais pour marcher sur ses traces, il leur faut se soumettre à des lois repoussées par la nature, mortifier une chair constamment révoltée, étouffer des instincts toujours renaissants, se séparer des autres, en un mot subir au dedans et au dehors une guerre de tous les instants. »

« Mais non, reprend Jésus ; ma loi n'est point telle que Satan vient de l'offrir à vos regards. Mon joug est doux et mon fardeau léger. Mon amour réserve à ceux qui me suivent de plus pures jouissances que les plaisirs sensuels. Ceux-ci s'épuisent dans la continuité ; leur ardeur ne peut revivre que par le changement, pour ne laisser ensuite d'autre souvenir de leur courte durée que l'amertume du remords, avant-coureur prochain des châtiments éternels qui leur sont réservés. »

II

Nos obligations envers Jésus-Christ

Voilà, mes enfants, à côté des œuvres et du langage de Satan, les œuvres et les paroles de Jésus-Christ. Si Satan a tout fait pour vous perdre, Jésus fait tout pour vous sauver.

Mais pour vous sauver, il lui faut le concours de votre fidélité. Promettez donc, sur ces fonts du baptême, de lui demeurer toujours fidèles. Et puisque vous ne pouvez servir Jésus sans renoncer à Satan, son éternel ennemi, renoncez-y sans retour, les regards fixés sur le passé, pour y découvrir peut-être déjà bien des fautes, effets de sa perfidie, et pour les déplorer ; les regards surtout fixés sur l'avenir, pour prévenir le retour de ces faiblesses, pour prévoir tant de pièges préparés par sa ruse à votre inexpérience. — Renoncez donc à Satan ; mais renoncez également à ses œuvres, renoncez à ses pompes. Haïr le démon, c'est trop peu, si vous aimez encore ses œuvres, l'horrible péché sous ses formes multiples. Haïr

les œuvres du démon, ce n'est point encore assez, si vous ne renoncez à ses pompes, à toutes ces réunions mondaines, à toutes ces occasions dangereuses où l'imprudence accourt pour y trouver la ruine.

Que le souvenir de nos premiers parents vous serve ici d'exemple. Comme eux au Paradis terrestre, vous recevez un avant-goût du ciel, vous goûtez un bonheur envié par ceux-là mêmes qui refusent de le partager. « Mon fils, dit le Seigneur à chacun de vous, tu recueillais hier les fruits de l'espérance et du pardon, détachés par ma grâce de l'arbre du repentir. Aujourd'hui, c'est l'arbre de vie qui t'offre les siens. Reçois-les de mon amour, et chaque fois que ta faiblesse en réclamera l'usage, viens les demander à cet arbre divin ; toujours tu trouveras dans cette céleste nourriture le bonheur dont je viens te combler.

« Mais au milieu de ce jardin où repose maintenant ton innocence, il est un arbre dont les fruits séduisants seraient pour elle un poison mortel, l'arbre de la science du bien et du mal. Ne touche point à cet arbre ; pour toi cette défense est peut-être une épreuve, mais n'oublie pas que c'est aussi la condition de ton bonheur. »

Bientôt, mes enfants, votre fidélité sera soumise à cette épreuve. Quand vous verrez l'heureux jour de cette première communion s'éloigner et disparaître à l'horizon du passé, Satan viendra vers vous, sous la forme du monde ou sous celle des passions, pour offrir à vos désirs ces fruits qui leur sont interdits : « Goûte, vous dira-t-il, goûte ce plaisir, savoure cette jouissance ; tu es encore enfant, tu deviendras un homme. » Il disait autrefois : « Vous serez comme des dieux. » Peut-être vous dira-t-il bientôt : « Enfant, tu seras comme les hommes, ces hommes dont la liberté s'est affranchie du joug des commandements divins. Vois tes devanciers ; ce sont maintenant des hommes : ils passent du moins pour tels ; ils ont goûté ces fruits. »

Ah ! mes enfants, ne vous autorisez jamais de tels exemples ; n'écoutez jamais un tel langage. Il a perdu nos premiers parents, il vous perdrait aussi. Si beaucoup d'autres méconnaissent sous vos yeux cette infaillible vérité, souvenez-vous que le nombre des coupables n'atténue pas la grandeur de la faute, que le nombre des victimes ne saurait affaiblir l'horreur du châtimement.

Mais pourquoi rechercher dans l'avenir des inquiétudes que repousse ma confiance ? Non, qu'aucun nuage ne voile l'éclat d'un si beau jour ! Dieu, qui l'a fait pour vous, vous enchaîne maintenant à ses aimables lois par les doux liens de la reconnaissance, et cette reconnaissance m'est un gage de la fidélité avec laquelle vous allez renouveler à Jésus les promesses et les vœux de votre baptême. Ainsi soit-il.

III

Au salut

Depositum custodi.
Gardez le dépôt.

Mes frères,

Encore quelques instants, et ce beau jour ne sera plus qu'un souvenir. Encore quelques instants, et ces heureux enfants, comblés des faveurs de la grâce, vont nous quitter pour rentrer sous votre direction. Il y a quelques mois à peine que vous les avez confiés à nos soins, et ce soir nous les remettons entre vos mains.

C'est aujourd'hui, parents chrétiens, que votre mission, qui a pris naissance au berceau de vos enfants, va devenir encore plus sérieuse. Ces enfants sanctifiés par le Seigneur, c'est un dépôt qu'il vous confie et qu'il place comme des vases précieux dans le sanctuaire du foyer domestique. Vous voilà donc revêtus d'une espèce de sacerdoce qui vous oblige de veiller à la garde de chacun de ces vases commis à vos soins. Dans le christianisme, le foyer domestique est un temple, où rien de souillé ne doit avoir accès. La famille chrétienne est une Eglise qui a les enfants pour fidèles et les parents pour prêtres. Sur la porte de chaque maison chrétienne l'œil de la foi devrait lire : « Ici on forme des saints. »

De là découlent naturellement tous vos devoirs. Hommes de Dieu dans la famille, revêtus de sa propre autorité, vos commandements, votre direction doivent avoir pour but unique de conserver au Seigneur le petit bercail qu'il vous a confié. Vous devez donc mesurer vos commandements, vos paroles et vos actes sur les maximes de l'Evangile, afin de ne rien faire, commander ni défendre qui ne soit inspiré par la loi de l'Evangile. Qu'elles sont édifiantes, mais qu'elles sont rares, les familles où le père et la mère exercent un tel sacerdoce ! L'union, la tendresse, la piété filiale, le bonheur enfin dans toute l'étendue que peut avoir sur la terre ce mot divin, règnent dans ces admirables maisons.

Mais si mon regard s'abaisse sur tant de familles qui, chaque année, reçoivent de leur pasteur le même dépôt que vous, je cherche en vain dans le plus grand nombre ces soins, cette vigilance dus à des enfants de la grâce. Et j'entends ces mêmes familles se plaindre d'une jeunesse qui leur refuse, disent-elles, le respect, la soumission et l'amour, comme si la jeunesse pouvait les puiser ailleurs qu'aux sources du devoir, taries dans l'âme des parents, et recevoir de la contrainte la notion du respect ! L'esprit d'indépendance souffle sur les jeunes gens depuis que l'esprit de foi s'éteint au cœur des pères. Pourquoi, chaque année, malgré tant de promesses, si peu de persévérance ? Pourquoi, chaque année, tant de premières communions suivies de si peu d'autres ? Parce que l'enfant, devenu jeune homme, n'a pas trouvé dans son père l'exemple dont il avait besoin et qui lui était dû. Ah ! si vous me demandiez aujourd'hui,

en recevant cet enfant dont vous allez prendre la principale direction, ce qu'on demandait de saint Jean-Baptiste à sa naissance : « Que pensez-vous que deviendra cet enfant ? *Quis putas puer iste erit ?* » Je vous répondrais, sur la foi d'une expérience rarement démentie : « Il sera ce que vous le ferez, et vous le ferez ce que vous serez. » Un exemple va confirmer cette vérité.

Une pieuse dame avait un fils élevé par ses soins dans l'amour et la crainte du Seigneur. Il se disposa comme un ange à sa première communion, et avec les progrès de l'âge sa ferveur devint encore plus marquée. Mais à dix-sept ans, tout à coup, sa piété s'affaiblit et s'éteint ; son cœur se ferme à la grâce ; il abandonne les sacrements. La pieuse mère, consternée d'un changement si subit, en cherche inutilement la cause, sans pouvoir la reconnaître ni dans les mauvaises compagnies, ni dans les lectures dangereuses, pièges ordinaires tendus à la jeunesse. Elle entre dans la chambre de son fils et tout en larmes lui demande le motif de son changement de conduite. « Mais je suis, répond ce jeune homme, toujours le même ; n'ai-je pas pour vous le même amour ? — Ah ! mon fils, si tu n'as pas changé à mon égard, es-tu le même envers Dieu ? » — Le jeune homme baisse la tête et se tait. Enfin, touché des larmes de sa mère : « Je ne vous cacherai rien, lui dit-il. Par vos exemples et par vos soins j'aimais la religion, qui faisait mon bonheur. Je me souviens surtout de la joie de ma première communion et de celles qui l'ont suivie. Mais j'ai réfléchi. Je vous aime, ma mère ; cependant vous n'êtes plus mon modèle. Je veux imiter mon père. Il est instruit, estimé ; vous-même l'aimez et l'estimez aussi. — Ah ! mon fils, dit la mère stupéfaite, quelle révélation ! » Et se dirigeant éperdue vers la chambre de son époux, elle ne peut que lui dire d'une voix brisée par la douleur : « Ah ! mon ami, ton fils..... » et elle s'évanouit. Puis, reprenant ses sens, elle lui raconte ce qui vient de se passer. D'abord immobile de stupeur, le malheureux père, bientôt vaincu par l'émotion, s'écrie : « Où est mon fils ? — Dans sa chambre. — Eh bien ! suis-moi. » Arrivé sur le seuil de l'appartement du jeune homme, il s'arrête : « Il est pénible, lui dit-il, à un père de s'humilier devant son fils, mais ta mère m'a tout raconté. N'accuse pas ma foi ; elle est entière ; cherche plutôt le motif de ma conduite dans le respect humain. Hélas ! je ne pensais guère que mon exemple dût avoir sur toi-même un effet si funeste. Mais ta franchise me rend à la vertu ; tu me rends à la religion. Embrasse ton père et pardonne-lui ce scandale qu'il va réparer. »

Telle est sur la jeunesse, parents qui m'écoutez, la puissance de l'exemple. Puissent ces enfants, sous l'influence du vôtre, ne jamais oublier la grandeur de la grâce qu'ils viennent de recevoir, ni la sainteté des engagements qu'ils ont contracté aujourd'hui. Ainsi soit-il !

PRONES CATÉCHÉTIQUES

Dimanche de la Sexagésime

L'INCARNATION

*Exiit qui seminat seminare
semen suum.*

Le semeur s'en alla semer
son grain. (Luc, VIII, 5.)

Mes frères,

Il est bien triste pour le laboureur de semer et de ne rien récolter. Hélas ! c'est ce qui arrive souvent aujourd'hui à ceux que le Seigneur a chargés de semer le bon grain de sa parole dans les cœurs des hommes. Jamais peut-être cette semence n'a été jetée dans le monde avec plus de profusion, et cependant nous voyons plus que jamais croître de toutes parts les mauvaises herbes de l'impiété et de la corruption morale.

Cela ne vient-il pas de ce que beaucoup de chrétiens négligent de venir entendre la parole de Dieu ? A peine les voit-on deux ou trois fois à l'église dans le courant de l'année ; ils laissent la semence tomber à côté d'eux, sur le grand chemin, où elle est bien vite foulée aux pieds ; ils n'en retirent aucun fruit. D'autres viennent entendre le prédicateur, mais c'est par habitude, par curiosité, ils sortent indifférents comme ils étaient venus. Quelques-uns y apportent une certaine bonne volonté, ils sont touchés par la grâce, ils sont décidés à travailler sérieusement à leur salut ; mais ils sont à peine rentrés chez eux que les soucis des affaires, les occasions de plaisirs, les exemples des mondains, le respect humain, détruisent toutes leurs bonnes résolutions ; et ils retombent bientôt dans leurs mauvaises habitudes. La semence est tombée au milieu des épines qui croissent vite et l'étouffent.

Si vous ne voulez pas ressembler à ces chrétiens lâches ou indifférents, si vous voulez que votre âme devienne cette terre féconde qui rend au centuple, apportez toujours une pieuse attention aux instructions paroissiales, écoutez avec respect et docilité la parole de Dieu, et faites-en la règle de votre conduite.

Je vous ai déjà expliqué les deux premiers articles du Symbole des apôtres, je commencerai à vous parler aujourd'hui du troisième, dans lequel nous exprimons notre foi au mystère de l'Incarnation, et je vous montrerai :

1^o Que Notre-Seigneur Jésus-Christ a été conçu du Saint-Esprit,

2^o Qu'il est né de la vierge Marie.

I

Ces paroles « qui a été conçu du Saint-Esprit » nous enseignent :

1^o Que le Fils de Dieu a pris dans le sein de la bienheureuse vierge Marie un corps et une âme semblables aux nôtres ;

2^o Que ce mystère s'est accompli par l'opération miraculeuse du Saint-Esprit ;

3^o Qu'il y a en Jésus-Christ deux natures différentes : la nature divine et la nature humaine, par conséquent deux volontés distinctes ;

4^o Que ces deux natures subsistent dans une seule personne, qui est la personne du Fils unique de Dieu.

Voilà quatre vérités de foi que nous avons à expliquer.

1. Nous avons déjà prouvé que *Jésus-Christ est vraiment Fils de Dieu*, qu'il possède la nature divine comme son Père. C'est ce Fils unique de Dieu qui s'est fait homme, qui a pris notre pauvre nature humaine, qui s'est fait chair, selon la parole de saint Jean. Ce n'est pas à dire qu'il ait cessé d'être Dieu, ou qu'il ait échangé la nature divine contre la nôtre ; il est resté ce qu'il était de toute éternité, c'est-à-dire Dieu, et il est devenu ce qu'il n'était pas, c'est-à-dire homme ; il a uni la nature humaine à la nature divine sans faire éprouver à celle-ci aucun changement.

Mais qu'est-ce à dire qu'il a pris la nature humaine ? Notre nature se compose d'un corps et d'une âme ; par conséquent Jésus-Christ a dû prendre un corps et une âme semblables aux nôtres. C'est ce que l'Evangile nous donne à entendre lorsqu'il rapporte les paroles de l'ange Gabriel à Marie : « Vous concevrez et vous mettrez au monde un fils, et vous l'appellerez Jésus. » (Luc, I, 34). Si Marie a mis au monde un enfant conçu dans son sein, cet enfant a bien la nature de sa mère, la nature humaine, et d'abord un *corps* véritable, comme tous les enfants des femmes. Aussi saint Paul a pu dire de lui : « Lorsque fut venue la plénitude des temps, Dieu envoya son Fils fait d'une femme » (Gal., IV, 4) ; et Notre-Seigneur lui-même après sa résurrection a eu soin de dire à ses apôtres, pour leur prouver la réalité de son corps ressuscité : « Voyez mes mains et mes pieds, c'est bien moi ; touchez-moi et regardez : un esprit n'a ni os ni chair comme vous voyez que j'en ai. » (Luc, XXIV, 39).

Jésus-Christ n'a pas seulement un corps humain, mais aussi une *âme* humaine, car il faut l'un et l'autre pour faire un homme. L'Ecriture atteste qu'il a une âme ; car le Sauveur a dit lui-même : « Mon âme est triste jusqu'à la mort » (Matth., XXVI, 38) ; et sur la croix il s'est écrié : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. » (Luc, XXIII, 46). Lorsqu'il mourut, cette sainte âme se sépara de son corps : « Il inclina la tête et rendit l'âme, » dit l'évangéliste. (Jean, XIX, 30).

Telle est la première vérité renfermée dans le troisième article du symbole : le Fils de Dieu a pris la nature humaine, c'est-à-dire un corps et une âme semblables aux nôtres.

2. En second lieu, nous disons que *cela s'est fait par l'opération du Saint-Esprit, dans le sein de la vierge Marie*. L'Evangile affirme de la manière la plus formelle que Marie a conçu le

Sauveur d'une façon miraculeuse. « Le Saint-Esprit viendra en vous, dit Gabriel à Marie, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, aussi la chose sainte qui naîtra de vous s'appellera le Fils de Dieu » (Luc, I, 35); et l'ange dit à Joseph : « Ne crains point de prendre avec toi Marie ton épouse, car ce qui a été produit en elle est l'œuvre du Saint-Esprit. » (Matth., I, 20).

En disant que l'Incarnation a été opérée par le Saint-Esprit, nous ne voulons pas exclure les autres personnes divines, puisque toutes les opérations extérieures leur sont communes; mais comme on attribue à chaque personne ce qui a plus de rapport avec les propriétés qui la distinguent des autres, nous disons que l'Incarnation est l'œuvre du Saint-Esprit qui est l'amour éternel, parce que ce mystère a été la plus merveilleuse manifestation de l'amour de Dieu pour les hommes.

Il est donc bien vrai que Jésus-Christ a pris un corps et une âme dans le sein de la vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit.

3. Troisièmement : *il y a en Jésus-Christ deux natures, et par conséquent deux volontés distinctes, l'une divine, l'autre humaine.* On entend ici par « nature » ce qui constitue un être, l'ensemble des facultés, des propriétés, qui lui sont nécessaires pour atteindre sa fin, et sans lesquelles on ne pourrait le concevoir. Par ces mots « nature humaine » nous entendons un être formé d'un corps et d'une âme, et par « nature divine » nous entendons tout ce qui constitue l'être divin, son essence et ses attributs. Quand nous disons que Jésus-Christ a la nature divine et la nature humaine, nous exprimons par là qu'il possède tout ce qui convient nécessairement à Dieu et à l'homme, qu'il est à la fois tout ce qu'est Dieu et tout ce qu'est l'homme, qu'il est Dieu et homme tout ensemble.

Or Jésus-Christ possède ces deux natures, puisque nous avons prouvé qu'il est vraiment Dieu et vraiment homme; il a la nature divine de toute éternité, puisque comme Dieu il est éternel; il a la nature humaine depuis qu'il l'a reçue de la bienheureuse vierge Marie, au jour de son Incarnation. Le Sauveur a parlé tantôt de sa nature divine, tantôt de sa nature humaine. Ainsi il s'est déclaré Fils de Dieu quand il a dit : « Mon Père et moi nous ne faisons qu'un » (Jean, x, 30), « Tout ce que le Père fait, le Fils le fait également » (*Id.*, v, 19); tout cela se rapporte à la nature divine. De même, lorsqu'il s'est appelé *Fils de l'homme*, lorsqu'il a dit : « Le Père est plus grand que moi » (Jean. xiv, 28), « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains » (Luc, xxiii, 46), il a fait allusion à sa nature humaine.

Ces deux natures du Christ ne sont pas mélangées, fondues en une seule; elles demeurent intactes et sans aucune altération, aussi bien que si elles n'étaient point unies ensemble. Si ces deux natures étaient transformées pour n'en plus faire qu'une, on ne pourrait plus dire que Jésus-

Christ est Dieu et homme, puisqu'il n'aurait plus à proprement parler ni la nature divine ni la nature humaine, mais une nature mixte, indéfinissable. Aussi l'Eglise a condamné au concile de Chalcédoine l'hérésie d'Eutychès qui voulait qu'on ne reconnût qu'une nature en Jésus-Christ, et elle a déclaré qu'un seul et même Christ, Fils de Dieu, est vrai Dieu et vrai homme, subsistant en deux natures inséparablement unies, sans mélange, sans altération, sans division. En disant que les deux natures sont unies inséparablement en Jésus-Christ, le concile nous donne à entendre que le Fils de Dieu n'a jamais quitté et ne quittera jamais la nature humaine qu'il a prise pour opérer notre salut. Lorsqu'il est mort sur la croix, ce n'est pas la divinité qui s'est séparée de l'humanité, mais l'âme humaine qui s'est séparée du corps, comme cela arrive à la mort de tous les hommes; la divinité est restée unie aussi bien au corps du Christ dans le tombeau qu'à son âme dans les limbes; et maintenant qu'il est assis à la droite du Père dans le ciel, c'est comme Dieu et comme homme tout à la fois; il restera Dieu et homme pendant toute l'éternité.

Cette vérité, qu'il y a en Jésus-Christ deux natures distinctes, est de la plus haute importance pour la foi, car si on refuse de croire qu'il soit vraiment homme, il est impossible d'admettre que le Sauveur ait pu souffrir et mourir pour nous; et nier la réalité de la passion et de la mort de Jésus-Christ, c'est nier notre rédemption qui, d'après les décrets de la divine Providence, ne devait s'opérer que par le sacrifice du Calvaire.

Puisqu'il y a deux natures en Jésus-Christ, il y a aussi en lui deux volontés : comme Dieu, il a la volonté divine, et comme homme il a aussi une volonté, car un homme sans volonté serait un être incomplet. Écoutons ce qu'il dit lui-même de cette volonté humaine : « Je ne cherche pas à faire ma volonté, mais celle de Celui qui m'a envoyé » (Jean, v, 3); « Je suis descendu du ciel non pour faire ma volonté, mais celle de Celui qui m'a envoyé » (*Id.*, vi, 30); « Que votre volonté se fasse, ô mon Père, et non la mienne. » (Matth., xxvi, 39). Dans ces passages, comme dans plusieurs autres, Notre-Seigneur affirme clairement qu'il y a en lui une volonté libre, distincte de celle de son Père, par conséquent une volonté humaine, puisque sa volonté divine ne faisait qu'un avec celle du Père. C'est en faisant agir cette volonté d'homme libre qu'il obéissait aux ordres de son Père céleste. « Le Christ, dit saint Paul, a été obéissant jusqu'à la mort de la croix » (Philip., ii, 8); mais pourrait-il y avoir une véritable obéissance là où il n'y aurait pas de volonté? Et ce n'est pas la volonté divine qui obéit, parce qu'elle ne peut recevoir d'ordres d'un supérieur; c'est donc la volonté humaine. Il y a donc en Jésus-Christ deux volontés bien distinctes.

4. Enfin, il n'y a en Jésus-Christ qu'une seule personne, qui est la personne du Fils de Dieu.

Comme il y a en Jésus-Christ deux natures distinctes, on pourrait être porté à croire qu'il y a aussi deux personnes, un Christ Dieu et un Christ homme; c'est ce qu'a soutenu l'hérétique Nestorius, en disant que le Fils de Dieu avait habité dans l'humanité comme dans un temple. L'Eglise a condamné cette erreur au concile d'Ephèse (431), et déclaré que les deux natures sont unies dans une seule personne, qui est une personne divine. De même qu'il y a dans l'homme un corps et une âme, une nature corporelle et une nature spirituelle, qui ne font qu'une personne humaine, ainsi la nature humaine et la nature divine ne font en Jésus-Christ qu'une personne, il n'y a qu'un Christ, et ce Christ est le Fils de Dieu. Autre chose est la divinité du Christ, autre chose son humanité, mais Dieu et l'homme ne font qu'un seul Christ, un seul Fils de Dieu. Nous pouvons donc dire en parlant de Jésus-Christ : « Un Dieu a souffert, est mort sur la croix pour nous, » et : « L'Enfant de Bethléem est infiniment puissant, il est le Créateur du ciel et de la terre. » Bien que la divinité n'ait pas souffert sur la croix, et que l'humanité n'ait pas créé le ciel et la terre, il est vrai de dire que Celui qui est né à Bethléem et qui est mort sur la croix est en personne le même qui a créé le ciel et la terre. Cette personne pourrait-elle être une personne humaine ? Non, car alors le Christ aurait cessé au moment de son Incarnation d'être le Fils unique de Dieu. C'est donc une personne divine, la seconde personne de la sainte Trinité ¹.

Voilà le grand mystère que l'Eglise nous rappelle chaque jour en nous invitant à réciter l'*Angelus*. Oui, « le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous » pour expier nos fautes et nous ouvrir le ciel, car « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique, pour que tous ceux qui croient en lui ne périssent point, mais arrivent à la vie éternelle » (Jean, III, 16); le Fils de Dieu s'est fait homme pour que l'homme pût devenir enfant de Dieu. Rendons grâces de ce bienfait à la bonté infinie de Dieu, et donnons tout notre amour à Celui qui nous a rachetés au prix de son sang divin.

II

Les dernières paroles du troisième article du symbole : « Est né de la vierge Marie, » nous enseignent que Marie est la *mère* de Jésus-Christ, et qu'elle a toujours été *vierge*.

¹ Ces vérités sont exprimées parfaitement dans le symbole attribué à saint Athanase : « Comme Dieu, Jésus-Christ est engendré avant tous les siècles de la substance du Père, comme homme il est né dans le temps de la substance de sa mère; il est Dieu parfait, et homme parfait composé d'une âme raisonnable et de la chair humaine; il est égal au Père par la divinité, inférieur au Père par l'humanité. Quoiqu'il soit Dieu et homme il n'est pas deux, mais un Christ, *un* non par le changement de la divinité en chair, mais par l'union de l'humanité à Dieu, non par confusion de substance, mais par l'unité de personne. »

1. Jésus-Christ comme Dieu a été engendré de toute éternité dans le sein du Père; Marie n'a pas donné à son Fils la nature divine, qu'il avait toujours possédée, mais elle lui a donné un corps humain qui devait être uni à une âme créée par Dieu, et ne faire qu'une personne avec la divinité même, c'est pourquoi elle est appelée à juste titre « Mère de Dieu. » La mère ne donne à son enfant que la substance mortelle de son corps, c'est Dieu qui lui donne une âme immortelle; cependant comme le corps n'est fait que pour recevoir l'âme, on dit que la mère a donné naissance à un homme; ainsi, puisque Marie a donné naissance à un enfant qui était réellement Fils de Dieu, on doit l'appeler Mère de Dieu. Vous vous rappelez le message de l'ange Gabriel : « Voilà que vous allez concevoir et mettre au monde un Fils, et vous l'appellerez Jésus : il sera grand et s'appellera le Fils du Très-Haut; » le Fils de Marie est Fils de Dieu, par conséquent Marie est Mère de Dieu. Elisabeth l'a saluée de ce titre lorsqu'elle s'est écriée : « D'où m'arrive cet honneur que la Mère de mon Seigneur vienne chez moi ? » (Luc, I, 3).

Les Pères de l'Eglise sont unanimes à attester que Marie est Mère de Dieu. « Si quelqu'un ne croit pas que Marie est Mère de Dieu, il n'appartient plus au royaume de Dieu. » Tous les fidèles se soulevèrent avec indignation contre l'impie Nestorius lorsqu'il osa contester à Marie le droit de porter ce beau titre, et quand les Pères du Concile d'Ephèse eurent condamné cet hérétique, les assistants s'écrièrent avec un enthousiasme indescriptible : « L'ennemi de la sainte Vierge est vaincu ! Vive Marie, vive la glorieuse, l'incomparable Mère de Dieu ! »

En qualité de Mère de Dieu, Marie surpasse en dignité tous les anges et tous les saints, qui ne sont que des serviteurs de Dieu. Aussi ce titre renferme le fondement de notre espérance : Jésus-Christ pourrait-il refuser quelque chose à sa Mère ? Priez-la donc avec une dévotion filiale, ayez recours à elle dans tous vos dangers, et soyez sûrs qu'elle ne vous abandonnera jamais.

2. Vous devez honorer Marie non seulement comme Mère de Dieu, mais comme la plus pure des vierges : c'est l'enseignement de l'Eglise, que *Marie a toujours été vierge*, avant, pendant et après son enfantement, toute sa vie.

Personne ne peut douter que Marie ait été vierge avant la naissance de Jésus, puisque l'Evangile dit expressément que l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu auprès d'une « vierge » dont le nom était Marie (Luc, I, 16). Et Marie tenait tellement à conserver sa virginité, qu'elle aurait mieux aimé renoncer à la dignité de Mère de Dieu que de perdre ce précieux privilège. Ce n'est qu'après avoir reçu de l'ange l'assurance que la vertu du Très-Haut opérerait en elle le mystère de l'Incarnation, qu'elle donna son consentement en disant : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » (*Ibid.*)

Marie est encore restée vierge pendant son enfancement. Puisque Marie a conçu le fruit béni de ses entrailles, non d'une manière charnelle, mais par l'opération du Saint-Esprit, il est clair que sa pureté virginale n'en a pas subi la moindre atteinte, mais bien plutôt a dû être rehaussée par ce miracle, et que la naissance du Sauveur a été comme le sceau de la virginité de sa Mère. Il convenait, dit saint Augustin, qu'un Dieu venant au monde reçût la naissance d'une vierge. De même que le rayon de soleil traverse un cristal limpide sans le briser, le Christ soleil de justice devait naître de Marie sans lui faire perdre sa virginité.

Toute la tradition catholique atteste que la Mère de Dieu a conservé sa virginité après la naissance de Jésus-Christ. L'Eglise a condamné les hérétiques qui ont soutenu le contraire; et il répugne à toute âme chrétienne de penser qu'il ait pu en être autrement. De fait, on a toujours uni le nom de Vierge à celui de Marie, comme deux choses inséparables.

Il a plu à la divine Providence de faire briller d'un éclat tout particulier la virginité de Marie dans le mystère de l'Incarnation pour nous inspirer une grande estime de cette vertu. Prenez donc Marie pour modèle et pour protectrice, si vous avez à cœur de conserver votre innocence. Vivez comme elle loin du monde, dans la pratique de l'humilité, de la mortification et de la prière, veillez sur vos pensées et vos sentiments, évitez les pièges que le démon tend autour de vous, fuyez les plaisirs qui ne sont le plus souvent que les appâts de la volupté, nourrissez-vous fréquemment à la sainte table de la chair virginale de Jésus, fils de Marie. Alors vous conserverez facilement la pureté du cœur, et vous éprouverez un jour la vérité de cette parole du Sauveur : « Heureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. » (Matth., v, 8). Ainsi soit-il.

Dimanche de la Quinquagésime

ENFANCE ET VIE CACHÉE DE NOTRE-SEIGNEUR
JÉSUS-CHRIST

Jesu, fili David, miserere mei.
Jésus, fils de David, ayez pitié
de moi. (Luc, xviii, 38).

Mes frères,

Combien notre Sauveur est riche en miséricorde ! Un pauvre aveugle mendie sur le bord de la grande route, il apprend que Jésus de Nazareth va passer, il crie de toutes ses forces : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! » On veut le forcer à se taire, mais il crie encore plus fort ; et voilà que Jésus, bien loin de s'indigner de son importunité, s'arrête, le fait venir et lui demande : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? » « Seigneur, répond l'aveugle, faites que je voie ; » et sur-le-

champ Jésus exauce sa prière, il lui rend la vue, réalisant ainsi la promesse qu'il a faite dans une autre circonstance : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes accablés, et je vous soulagerai. » (Matth., xi, 28).

Nous aurons à admirer souvent cette miséricordieuse compassion du Sauveur, en étudiant sa vie sur la terre, et cette étude augmentera notre amour pour lui. Après vous avoir entretenus du mystère de l'Incarnation, qui est lui-même une preuve de l'amour infini de Jésus-Christ pour les hommes, j'ai à vous parler aujourd'hui des principales circonstances de son enfance et de sa vie cachée, depuis sa naissance à Bethléem jusqu'à son baptême dans le Jourdain.

I.

La Vierge Marie vivait à Nazareth lorsque l'ange Gabriel vint lui annoncer qu'elle concevrait et mettrait au monde le Sauveur ; c'est donc à Nazareth que s'est accompli le mystère de l'Incarnation. Mais d'après la prophétie de Michée le Christ devait naître près de Jérusalem, dans la petite ville de Bethléem. L'empereur Auguste voulut à cette époque faire le recensement de tous ses sujets, et il ordonna que chacun d'eux allât se faire inscrire dans la localité d'où sa famille était originaire. Dieu fit servir à ses desseins les ordres du monarque romain ; Marie et Joseph qui appartenaient à la famille de David, issue de Bethléem, vinrent dans cette bourgade pour se faire porter sur les registres du recensement. Leur premier soin fut de trouver un logis convenable, car le moment approchait où Marie allait voir naître son enfant, mais « il n'y avait pas de place pour eux dans les hôtelleries, » parce qu'ils étaient pauvres (Luc, ii, 7) ; ils durent se réfugier à quelque distance, dans un creux de rocher qui servait d'étable pour les troupeaux. C'est là que Marie « donna le jour à son premier-né, elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche. » (Luc, ii, 7). — Dès son entrée en ce monde, le Fils de Dieu avait désiré nous donner une grande leçon d'humilité, et nous faire comprendre que nous ne pourrions être ses disciples qu'en nous faisant comme lui pauvres et humbles de cœur.

Toutefois, Dieu voulut que la naissance de son Fils fût célébrée d'une manière plus magnifique que celle des princes de la terre : un ange du ciel apparut tout éclatant de lumière aux bergers qui gardaient leurs troupeaux dans la campagne voisine, et il leur apprit en ces termes la naissance du Sauveur : « Voici que je vous annonce une nouvelle qui sera pour tout le peuple un grand sujet de joie : aujourd'hui même il vous est né dans la ville de David un Sauveur, le Christ votre Seigneur ; et voilà le signe auquel vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes, couché dans une crèche. » (Luc, ii, 10-12). Dieu voulut ainsi manifester d'abord la naissance de son Fils non pas aux riches et aux grands de

Jérusalem, mais à de pauvres bergers dont l'âme simple était bien mieux préparée à le recevoir. Ainsi se vérifiait cette parole : « Je vous remercie, mon Père, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, pour les révéler aux petits. » (Matth., xi, 25). A peine l'ange s'était-il acquitté de son message qu'une foule d'esprits célestes s'unirent à lui, et ils chantèrent tous ensemble : « Gloire à Dieu dans les cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » (Luc, ii, 13-14). — L'Incarnation du Verbe divin est l'œuvre de l'infinité miséricorde de Dieu, par conséquent nous lui devons pour ce bienfait toute notre reconnaissance ; mais pour que nous profitions des heureux effets de ce mystère, pour que nous recevions la grâce et le salut, il faut que nous ayons une bonne volonté, que nous aimions Dieu de tout notre cœur et que nous observions fidèlement ses commandements.

Huit jours après, conformément à la loi de Moïse, l'Enfant-Dieu fut circoncis et nommé Jésus. Il va sans dire que le Fils de Dieu n'était pas sujet aux lois imposées par son Père aux Juifs, il pouvait se dispenser de recevoir sur sa chair innocente la marque du péché, mais il voulut se soumettre à la circoncision pour être en tout un modèle d'obéissance à la loi de Dieu, pour prouver qu'il avait pris un corps véritable, et pour nous témoigner son amour dès les premiers jours de sa vie en versant déjà quelques gouttes de sang pour nous. Par la circoncision le Sauveur montrait qu'il était vraiment enfant d'Abraham ; si nous voulons prouver que nous sommes vraiment enfants de Dieu et disciples de Jésus-Christ, nous devons pratiquer la circoncision spirituelle, dont parle saint Paul, en renonçant aux plaisirs des sens, en mortifiant notre chair, et en retranchant de notre vie tout ce qui est en opposition avec la loi de Dieu. C'est Notre Seigneur qui nous le demande en disant : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et me suive. » (Matth., xvi, 24).

Quarante jours après sa naissance, l'enfant Jésus dut être porté au temple de Jérusalem pour y être offert au Seigneur, conformément à une autre prescription de la loi de Moïse.

Cependant, des Mages d'Orient, avertis de la naissance du Messie par une étoile miraculeuse, étaient arrivés à Jérusalem, et demandaient où était né le nouveau roi des Juifs. Ils avaient sans doute eu connaissance de cette prophétie de Balaam : « Une étoile se lèvera du pays de Jacob et le sceptre d'Israël se dressera » (Num., xxiv, 17), et comme ils s'adonnaient à l'étude des astres, Dieu s'était servi d'une étoile pour les amener à l'étable. Mais afin d'éprouver leur foi, il permit que cet astre disparût lorsqu'ils furent arrivés à Jérusalem ; ils durent s'adresser aux Juifs pour savoir où était né leur nouveau roi. Cette question jeta le trouble à la cour d'Hérode, qui voulut savoir des princes des prêtres eux-mêmes où devait naître le Christ. « A Bethléem de Juda, »

répondirent-ils sans hésiter, et aussitôt les Mages s'étant mis en marche virent apparaître de nouveau l'étoile qui les guida jusqu'à l'étable, où ils eurent le bonheur d'adorer l'Enfant Jésus sur les genoux de sa Mère, et de lui offrir l'or, l'encens et la myrrhe tirés de leurs trésors. Chaque année l'Eglise fête l'anniversaire de ce grand événement au jour de l'Epiphanie, car elle voit dans les Mages les prémices de la vocation des Gentils et nos ancêtres dans la foi, et elle nous invite à remercier Dieu en ce jour du grand bienfait qu'il nous a procuré en faisant briller la lumière de l'Evangile sur le monde païen.

Après l'adoration des Mages, la sainte Famille dut s'enfuir en Égypte. Hérode avait dit aux Mages à leur départ de Jérusalem : « Allez, informez-vous exactement de cet enfant, et quand vous l'aurez trouvé, venez me le dire, afin que j'aie aussi l'adorer » (Matth., ii, 8) ; mais le monarque hypocrite n'avait d'autre intention que de faire périr Celui qu'il regardait déjà comme un dangereux rival. Aussi Dieu prévint les Mages par un songe de ne point retourner à Jérusalem. Ils rentrèrent dans leur pays par un autre chemin ; et Hérode voyant ses espérances déçues donna l'ordre de tuer tous les enfants qui étaient nés à Bethléem et dans les environs depuis deux ans, se croyant sûr par là d'atteindre le Messie des Juifs. Mais Joseph, averti par un ange, était parti pour l'Égypte avec Marie et Jésus. La sainte Famille eut à endurer beaucoup de fatigues et à courir beaucoup de dangers pendant ce voyage, mais Dieu était avec elle, et ceux qui la composaient arrivèrent heureusement en Égypte et y demeurèrent jusqu'à la mort d'Hérode. Alors un ange apparut de nouveau à Joseph et lui dit : « Prends l'enfant et sa mère, et retourne dans le pays d'Israël, car ceux qui cherchaient à faire mourir cet enfant ne sont plus en vie. » (Matth., ii, 20). Joseph obéit, mais ayant appris qu'Archélaüs régnait en Judée à la place de son père Hérode, il craignit d'y rentrer, et conformément à un avis du ciel il se fixa en Galilée, dans la petite ville de Nazareth, pour accomplir ce qui avait été annoncé du Messie par les prophètes : « On l'appellera le Nazaréen. » (Matth., ii, 23).

II

Jésus resta à Nazareth, après le retour d'Égypte, jusqu'à l'âge de trente ans ; sa divinité était cachée aux yeux des hommes, et on le regardait comme le fils du charpentier Joseph. Cependant un trait de son enfance, qui nous a été conservé par saint Luc, nous laisse découvrir en lui quelque chose de sa céleste origine. « Ses parents, dit l'évangéliste, allaient chaque année à Jérusalem à l'époque de la fête de Pâques ; » et lorsque Jésus eut atteint sa douzième année ils le conduisirent avec eux ; et lorsqu'ils s'en revinrent, l'enfant resta dans le temple à leur insu. Ils retournèrent en toute hâte à Jérusalem pour le chercher, « et le trouvèrent assis au milieu des docteurs de

la loi, les écoutant et les interrogeant, et tous ceux qui l'entendaient étaient étonnés de sa sagesse et de ses réponses. » (Luc, II, 46). Quoi de plus étonnant en effet que de voir un enfant de douze ans confondre par sa science de la loi de Dieu les docteurs les plus expérimentés ! N'était-ce pas la sagesse divine elle-même qui parlait aux hommes par cette bouche ? N'y avait-il pas comme un rayon de la majesté de Dieu sur le front de cet Enfant ?

En retrouvant ce Fils dont le ciel lui avait confié la garde, Marie ne put s'empêcher d'exhaler toute la douleur que lui avait causée son absence. « Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ? » Ce n'est pas un reproche, qui supposerait une faute, mais c'est l'expression d'une crainte délicate : aurions-nous mérité d'être privés de vous ? aurions-nous fait quelque chose pour vous déplaire ? En prenant la parole la première, Marie use de son autorité de Mère de Dieu, mais pour ne pas étonner les assistants, elle désigne saint Joseph par le nom de « père, » que sans doute Jésus lui donnait.

Quelle douce joie avaient dû éprouver Marie et Joseph en retrouvant le Sauveur ! Pour leur apprendre à modérer cette joie naturelle, et à se soumettre dans toutes les épreuves de la vie aux dispositions de la Providence, le saint Enfant leur répondit : « Pourquoi m'avez-vous cherché ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux affaires de mon Père ? » (Luc, II, 49). Ces paroles semblent un peu dures, mais nous ne devons y voir qu'une précaution prise par Notre-Seigneur pour préparer longtemps d'avance sa Mère au grand sacrifice qu'elle aurait à faire plus tard. Sans doute il lui appartenait comme son fils, mais il était venu sur la terre pour faire la volonté de son Père céleste, et dès lors que cette volonté lui imposait un ordre, Marie n'avait qu'à se soumettre. — Profitons de cette leçon pour comprendre que nous sommes aussi sur la terre pour faire la volonté de Dieu, et qu'aucune considération humaine, aucune opposition, venant même de ceux qui nous sont le plus chers, ne doit nous détourner de l'obéissance à la voix du Seigneur.

Revenu à Nazareth avec ses parents, Jésus y mena jusqu'à trente ans la vie la plus humble et la plus cachée, l'Evangile la résume toute en deux mots : « Il leur était soumis. »

Pourquoi Jésus a-t-il voulu pratiquer l'obéissance, la soumission la plus parfaite à Marie sa mère, à Joseph son père nourricier, sinon pour être notre modèle ? Le premier homme, par sa désobéissance, avait perdu ses droits au ciel pour lui et pour tous ses descendants ; il fallait que l'humanité rentrât dans le chemin de l'obéissance pour être réconciliée avec son Créateur, et le Fils de Dieu a voulu nous donner l'exemple de cette vertu en restant toute sa vie soumis à ceux qui représentaient pour lui l'autorité divine. Imitiez cet exemple, mes frères, comprenez bien la nécessité de l'obéissance, puisque votre salut en dépend,

et prenez la résolution d'observer toujours très exactement les lois de Dieu et de son Eglise, et de vous soumettre humblement à tous ceux qui exercent ici-bas une autorité légitime sur vous.

« Jésus, ajoute l'Evangile, croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. » (Luc, II, 25). Ce n'est pas comme Dieu que Jésus croissait en âge et en sagesse, puisqu'à ce titre il possédait une perfection infinie et immuable. Comme homme, il était soumis aux lois ordinaires de notre nature : son corps grandissait, et son intelligence paraissait se développer comme celle d'un enfant qui acquiert par l'expérience de tous les jours des notions nouvelles. Ce n'était pas un perfectionnement intellectuel dans le sens strict du mot, parce que le Christ, par l'union personnelle de l'humanité avec la divinité, avait reçu dès le commencement de son existence une parfaite connaissance de toutes choses, mais il n'en est pas moins vrai qu'il semblait se développer et se perfectionner comme un enfant ordinaire ; tous ceux qui le voyaient estimaient qu'il croissait en sagesse à mesure qu'il croissait en âge. Chaque jour il donnait de nouvelles preuves de la grâce divine qui habitait en lui, et son humanité manifestait d'une manière plus parfaite les dons infinis qu'elle avait reçus au jour de l'Incarnation. C'est ainsi que le soleil, quoiqu'il demeure toujours le même, croît en lumière et en chaleur à mesure qu'il approche de son midi. — Si l'Evangile observe que Jésus croissait tous les jours en grâce et en sagesse, c'est pour nous apprendre que nous devons travailler à augmenter tous les jours en vertus et nous perfectionner dans l'amour de Dieu. Ne négligez pas un seul jour, mes frères, le grand travail de votre perfection, corrigez vos défauts, combattez vos passions, déracinez vos mauvaises habitudes, « croissez dans la grâce et dans la connaissance de Jésus-Christ Notre-Seigneur et Sauveur » (II Petr. III, 18) ; et vous arriverez, selon son désir, à être « parfaits comme votre Père céleste est parfait. » (Matth., V, 48).

III

Avant de commencer son ministère public, Jésus-Christ voulut recevoir le baptême de saint Jean-Baptiste. Il se rendit sur les bords du Jourdain, où le Précurseur prêchait la nécessité de la pénitence pour la rémission des péchés et baptisait dans les eaux du fleuve. Ce baptême n'était pas un sacrement, et ne pouvait effacer aucun péché par sa seule efficacité, mais il servait à exciter dans les cœurs le désir du pardon et les sentiments d'une contrition véritable. En figurant par une cérémonie extérieure ce qui se passe dans l'âme du pécheur purifiée par la grâce, saint Jean donnait une force nouvelle à sa prédication, et attirait à lui de toutes parts ceux qui attendaient le règne du Christ.

Lorsque Jésus se présenta pour être baptisé, saint Jean voulut s'y refuser par humilité et lui

dit : « C'est à moi d'être baptisé par vous, et vous venez à moi ! » Jésus répondit : « Remplis ton office, ainsi devons-nous accomplir tout ce qui est juste », tout ce qui est conforme à la volonté de Dieu et utile au salut des hommes. (Matth. III, 14).

Le Sauveur, qui était l'innocence même, n'avait pas besoin du baptême pour se purifier, mais comme il avait pris sur lui tous nos péchés pour les expier, il convenait qu'il fit profession extérieure de pénitence. En même temps il donnait aux hommes une grande leçon d'humilité, puisque cachant sa majesté divine et même sa sainteté humaine sous l'apparence d'un pécheur, il se mêlait à la foule des pénitents pour recevoir avec eux le baptême; c'est ainsi qu'il expiait le fatal orgueil par lequel le premier homme avait consommé sa perte et la nôtre. Enfin il convenait que l'élément choisi par Dieu lui-même pour devenir dans le baptême chrétien l'agent de notre justification, fût sanctifié lui-même par le contact de la chair sacrée du Christ. L'eau dont la justice divine s'était servie au déluge pour ensevelir dans la mort tous les crimes d'un monde coupable, ne pouvait devenir l'instrument de la miséricorde pour donner aux pécheurs la vie de la grâce qu'après avoir servi au baptême de l'Agneau sans tache, victime offerte volontairement pour le salut des hommes.

« Jésus baptisé sortit de l'eau, et voilà que le ciel s'ouvrant, il vit l'Esprit de Dieu descendre sur lui sous la forme d'une colombe, et on entendit une voix du ciel disant : Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances. » (Matth., III, 16). Tout cela est profondément significatif. *Le ciel s'ouvre*, pour nous apprendre que Jésus est venu sur la terre pour nous rendre nos droits à l'héritage céleste d'où le péché nous avait chassés; il s'ouvre après le baptême du Sauveur, afin que nous sachions qu'on ne peut arriver au ciel que par le baptême et la pénitence. *Le Saint-Esprit descend sur la tête de Jésus*, pour le consacrer solennellement comme prophète et pontife de l'humanité, comme le Christ ou l'Oint du Seigneur. Dès le premier moment de son Incarnation, il avait reçu la plénitude des dons du Saint-Esprit, mais il convenait qu'il reçût du ciel, en présence des hommes, une consécration extérieure de sa mission de Rédempteur. La colombe est un symbole de la pureté et de l'innocence du Sauveur, et elle nous rappelle cette autre colombe que Noé fit sortir de l'arche et qui y revint apportant un rameau d'olivier. La venue du Messie sur la terre est pour tous les hommes l'annonce d'une ère nouvelle, ère de paix, de réconciliation et d'espérance, c'est le triomphe de la justice, la défaite du démon, c'est le remède à ce déluge de maux dont le péché avait inondé le monde. *Une voix céleste proclame que Jésus-Christ est le Fils de Dieu*. Tandis que le Saint-Esprit se manifeste en descendant sous la forme d'une colombe sur la tête de Jésus, Dieu le Père

témoigne publiquement que ce Jésus est son Fils bien-aimé. Ainsi est révélé au monde le mystère de la sainte Trinité, au nom de laquelle le baptême sera administré jusqu'à la fin des siècles. Nous retrouvons donc dans le baptême de Notre-Seigneur non seulement la preuve de l'Incarnation du Fils de Dieu et la consécration solennelle de ses titres de prophète et de pontife du Nouveau Testament, non seulement d'admirables leçons d'humilité et de pénitence, mais le plus irrécusable témoignage en faveur du mystère adorable de la Trinité qui est le fondement de toute la religion chrétienne.

Saint Thomas d'Aquin, à la suite de plusieurs Pères de l'Eglise, croit que Jésus-Christ a dès lors institué le sacrement de Baptême, par lequel s'opèrent en nous les merveilleux effets figurés au Jourdain. Le Saint-Esprit descend d'une manière invisible dans l'âme du baptisé pour la remplir de ses dons en lui communiquant la vie de la grâce; cette âme reçoit la dignité d'enfant de Dieu, le Père céleste mettra désormais en elle toutes ses complaisances, si elle est fidèle à sa vocation; le ciel s'ouvre pour elle, car jusque-là il lui était fermé à cause du péché d'Adam. En nous rappelant les trésors de grâces célestes que nous avons reçus lorsque l'eau du baptême a coulé sur notre front, demandons-nous si nous avons été fidèles à conserver l'innocence en évitant toutes les occasions de péché, si nous n'avons jamais souillé par des fautes graves notre robe baptismale. Si nous avons eu ce malheur, souvenons-nous qu'il y a un autre sacrement qui, comme un second baptême, rend aux pécheurs la grâce sanctifiante; lavons nos péchés pendant le saint temps du carême dans les larmes de la pénitence et portons-les au saint tribunal pour en revenir avec le pardon, la paix et l'espérance au cœur. Ainsi soit-il.

SERMONS OU L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

XLII

L'EGLISE

Hors de l'Eglise, point de salut

A la suite de nos précédents entretiens sur l'Eglise, il ne me paraît pas inutile, mes frères, d'attirer votre attention sur un aphorisme théologique passé en proverbe, qui tout en ayant presque l'évidence d'un axiome, est travesti par l'ignorance ou la mauvaise foi de quelques-uns de manière à devenir à leurs yeux une fausseté ou au moins une exagération. Ce proverbe est le mot si connu : « Hors de l'Eglise, point de salut, » vérité élémentaire dont nous allons essayer de bien comprendre le sens.

I. Il n'y a que deux sortes de gens qui soient hors de l'Eglise et pour lesquels il n'y a point de salut : ceux qui n'ont jamais fait partie de l'Eglise, et ceux qui s'en sont séparés. — Pour ces derniers, qu'ils se séparent du corps et de l'âme de l'Eglise en reniant leur foi comme apostats, en combattant la foi comme hérétiques, en refusant obéissance à l'Eglise comme schismatiques, en méritant d'être excommuniés, ou bien qu'il se séparent seulement de l'âme de l'Eglise par le péché mortel, dès lors que la mort les surprend dans cet état de séparation volontaire d'avec Dieu, qu'y a-t-il d'étonnant si Dieu ne les reçoit pas dans son Eglise du ciel, après qu'ils ont dédaigné de faire partie de son Eglise de la terre ? « *Novit Dominus qui sunt ejus*, le Seigneur connaît les siens. » Or ceux-ci n'ont pas voulu être les siens ; la mort les a trouvés persévérants dans cette volonté, et elle les y a confirmés. Une fois morts, il ne veulent pas davantage, et, ce qui est terrible, ils ne sont plus susceptibles de vouloir appartenir à Dieu, à Jésus-Christ, à l'Eglise. Quoi de surprenant si le divin Sauveur et souverain Juge leur fait, dès lors, entendre la sentence qu'il prononcera d'une manière solennelle au jugement général et dernier : « En vérité, je ne vous connais pas, *Amen dico vobis, nescio vos!* » Personne n'entre dans l'Eglise ou n'y demeure contre son gré ; de même personne contre son gré n'est mis en paradis. Donc pour ceux-là le mot *Hors de l'Eglise, point de salut*, est une vérité de sens commun.

II. Pour ceux qui n'ont jamais fait partie de l'Eglise, nous distinguons ceux qui ont été à même de la connaître comme la véritable Eglise de Jésus-Christ, unique port du salut, et ceux qui n'en ont pas été à même. Pour les premiers, qu'ils soient nés infidèles, hérétiques ou schismatiques, dès lors que par un mépris formel, par une indifférence coupable, ou par une ignorance volontaire, dès lors en un mot que par leur faute ils restent dans l'infidélité, dans l'hérésie ou dans le schisme, se tenant ainsi volontairement hors de l'Eglise, ils ne pourront, comme ceux dont nous venons de parler, s'en prendre qu'à eux-mêmes si pour eux il n'y a point de salut, mais au lieu de salut la damnation.

Quant à ceux qui n'ont pas été à même de connaître l'Eglise romaine comme la véritable Eglise de Jésus-Christ, il est de foi qu'aucun d'eux ne sera condamné à l'enfer uniquement pour n'en avoir pas fait partie. Les uns, nés, baptisés, élevés dans l'hérésie ou dans le schisme, se croyant de bonne foi dans la vérité, appartiennent à l'âme de l'Eglise et peuvent mériter, par l'éloignement du péché mortel, une place en paradis. Les autres n'ayant pas reçu le baptême qu'ils ne connaissent pas, évitent certainement l'enfer s'ils suivent les principes de la religion naturelle et vivent selon les règles de la raison. La pire condition qu'on puisse supposer pour ces derniers, c'est le sort des enfants morts sans baptême, et dans ce cas, s'il n'y a pas de damnation, il n'y a pas de salut. Il ne manque pourtant pas de théologiens,

et des plus graves, parmi lesquels saint Thomas et saint Liguori, qui affirment qu'ils peuvent arriver à faire partie de l'âme de l'Eglise par le simple désir implicite du baptême, non point par le désir de recevoir le baptême, puisque dans notre supposition ils n'en connaissent ni l'existence ni la vertu, mais par le simple désir de faire tout ce qui est nécessaire pour arriver à la connaissance et à la possession du vrai et souverain bien.

Quoiqu'il en soit de cette dernière opinion qui n'est pas de foi, mais que l'Eglise laisse enseigner, rappelons certaines vérités qu'il est bon de ne pas oublier : 1^o Dieu ne doit la foi et la grâce du baptême à personne ; pour preuve, les enfants morts sans baptême. 2^o Il ne donne point le paradis à qui n'en veut pas. 3^o Il ne châtie et surtout ne punit de l'enfer que ceux qui l'ont formellement et personnellement mérité.

Pour nous, mes frères, qui sommes des plus favorisés au point de vue de la foi, ayons le souci de vivre selon cette foi, rendons grâces à Dieu de nous avoir mis dans le chemin du salut en nous recevant dans son Eglise dès notre entrée dans la vie. Ne nous permettons pas de discuter, encore moins de critiquer les dispositions de sa Providence ; après l'avoir remercié de sa bonté à notre égard, nous n'avons que le droit d'adorer sa liberté divine et sa justice infinie vis-à-vis de tous.

DISCOURS D'UN CURÉ A LA CÉRÉMONIE DE SON INSTALLATION

Prædicimus quod in cordibus nostris estis ad commoriendum et ad convivendum ; multa mihi fiducia est apud vos.

J'ai dit que vous êtes dans mon cœur à la mort et à la vie ; j'ai grande confiance dans mon ministère auprès de vous.

(II Cor., vii, 3, 4).

Mes bien chers frères,

C'est investi d'une mission sacrée que je me présente à vous. Ma première parole sera l'expression d'une vive reconnaissance pour le Pontife vénéré qui m'a confié la charge honorable mais périlleuse de régir cette paroisse. Depuis longtemps, je connaissais votre foi, votre esprit fermement chrétien, votre attachement si sincère aux pratiques du culte, les œuvres de votre zèle et les splendeurs de vos solennités. S'il m'eût été permis de formuler un vœu, je n'aurais pas hésité : mes préférences eussent été pour cette Eglise renommée parmi les plus religieuses, parmi les plus fidèles aux traditions des anciens âges. Mais quelle présomption de briguer un ministère que seul l'appel de Dieu peut rendre légitime et fécond ! Qui, sans un commandement exprès, oserait assumer une responsabilité redoutable aux anges même ?

Voilà pourquoi l'Eglise, dont les décisions sont marquées au coin d'une sagesse souveraine, a voulu que ses prêtres, ses ministres, soient, en vertu d'une obéissance rigoureuse, à la disposition des premiers pasteurs divinement chargés de pourvoir à la gestion et au soin des intérêts spirituels des âmes. Ainsi le soldat, sur le champ de bataille, ne choisit pas la place qui lui paraît la plus favorable pour combattre, mais obéit aveuglément à l'ordre de son chef. Quelle sécurité et quelle garantie de ne s'ingérer dans un emploi si relevé, qu'au nom et par l'autorité de celui qui reçoit d'En-Haut le pouvoir et les lumières indispensables pour octroyer une telle mission !

La mort, une mort prématurée, avait ravi trop tôt à votre affection le prêtre vénérable, le pasteur bien-aimé qui pendant de longues années vous a prodigué, sans compter, toutes les ressources de sa belle intelligence, toute la tendresse de son grand cœur, une activité soutenue et animée par un zèle vraiment apostolique. Vous avez pleuré, et vous pleurez encore l'apôtre, le directeur, l'ami, le père que vous avez perdu. Ce souvenir ému, ce témoignage de votre reconnaissance, ces regrets unanimes vous honorent, en même temps qu'ils sont l'éloge le plus accompli de celui qui en est l'objet.

Ils sont aussi ma consolation et mon espérance. Appelé par un choix tout gracieux mais impératif, malgré mon indignité, à l'honneur de succéder au prêtre éminent dont mon unique ambition est d'imiter les exemples et de continuer les œuvres, je me plais à compter, pour faciliter ma tâche, sur ces sentiments de respect et de piété filiale que vous avez toujours manifestés envers vos pasteurs, sur votre docilité à leur sage direction, sur le concours généreux que vous n'avez cessé de donner à toutes les entreprises saintement audacieuses de leur zèle.

Je ne m'attarderai pas, mes frères, à vous prouver la légitimité de ma mission parmi vous, à vous en démontrer le caractère divin, les hautes et imprescriptibles prérogatives. Que pourrais-je ajouter à vos convictions sur ce point ? Délégué et envoyé par celui qui a toute autorité sur vos âmes, je suis votre légitime pasteur, et comme tel j'ai droit à votre soumission. Mais cela ne me suffit pas, mes frères : je veux votre amour, votre confiance. En un mot, je ne veux pas seulement prendre possession de cette Eglise de Jésus-Christ, mais prendre possession de vos cœurs. Je veux que non seulement vous reconnaissiez en ma personne le chef du troupeau, mais je désire que vous l'aimiez comme le père de vos âmes ; que non seulement vous respectiez en mon infirmité le pouvoir céleste dont je suis le dépositaire, mais que, dans les caractères particuliers que porte ma mission, vous trouviez, sinon une pleine assurance, du moins un heureux présage de bénédiction.

Or, mes frères, si vous daignez considérer avec quelque attention dans quel esprit je me charge

aujourd'hui du poids de vos âmes, dans quelles dispositions je viens exercer mon ministère parmi vous, il me semble que ces considérations réunies doivent former en vous un préjugé favorable à ma mission, et par là même animer toute votre confiance.

I

Et d'abord dans quel esprit me chargé-je de la conduite de vos âmes ? Mes frères, j'ose le dire, c'est dans un esprit de dévouement, de sacrifice et d'amour. Il est raconté au premier livre des Rois que Samuel étant allé à la petite ville de Bethléem, le peuple étonné de le voir et inquiet sur son arrivée dont il ignorait le motif, se pressa autour de lui et lui demanda dans quel but il venait : « Votre visite, lui dirent-ils, est-elle une visite de bienveillance et de paix ? » Le prophète les rassura : « Mon arrivée n'a rien que de pacifique ; si je viens vers vous, c'est pour offrir un sacrifice au Seigneur, *ad immolandum Deo veni*. » (I Reg., xvi.)

Souffrez, mes frères, que j'applique l'esprit de ces paroles à la circonstance, et que je vous dise : « En venant à vous, je n'ai que des pensées de paix, des intentions loyales, des vœux de bonheur ; rassurez-vous donc, et quittez tout sentiment de suspicion et de défiance. Je viens au nom du Seigneur, et si vous en doutez, voyez, je viens offrir un sacrifice. »

— Ce sacrifice, ce sera d'abord le sacrifice universel de moi-même au bien de vos âmes. Non, je ne garde rien en propre ; je dépose tout en ce jour sur l'autel du Seigneur ; je veux consacrer à votre salut tous les instants dont je pourrai disposer, toute l'activité, toutes les forces, tous les talents qu'il plaira à Dieu de m'accorder. Tout vous appartient dès ce moment, mes frères ; tout en moi, tout moi-même, tout est à vous, je suis votre propriété, *ad immolandum Deo veni*.

Ce sacrifice imposé par la religion, il est doux au cœur du prêtre catholique. Nous connaissons ce que vous attendez et demandez de nous ; nous n'ignorons pas non plus ce que l'Eglise, elle aussi, exige de ceux à qui elle confie la conduite des âmes. Nous savons que nous devons nous estimer trop heureux lorsqu'elle daigne se servir de notre main pour essuyer ne fût-ce qu'une de ses larmes, pour fermer ne fût-ce qu'une de ses plaies, pour consoler ne fût-ce qu'une de ses douleurs. Quel plus grand honneur, quel plus glorieux privilège que d'être associé aux travaux du Fils de Dieu sur la terre, de faire dans ce monde ce que Jésus-Christ y a fait, de perpétuer l'œuvre de la rédemption, d'immoler quelques moments de ce pèlerinage à celui qui n'a pas refusé d'immoler toute sa vie, toute sa gloire, toute sa divinité au salut des hommes !

Non, mes frères, nous ne pouvons oublier que nous sommes les ministres de Celui qui est venu non pour être servi mais pour servir, qui étant

la splendeur du Père s'est anéanti jusqu'à prendre la forme de l'esclave ; de Celui dont la naissance, la vie, la mort, toutes les démarches, toutes les vertus, tous les prodiges, ont été, sans exception, sans réserve, sans interruption, un sacrifice perpétuel. Eh ! comment vous dispenser les sacrements qu'il a laissés à son Eglise, et ne pas nous rappeler que comme il s'y livre chaque jour et tout entier pour notre sanctification, nous, ses ministres, nous devons aussi nous livrer tout entiers et chaque jour au salut de nos frères, et nous dire à nous-mêmes : « Et moi aussi je suis venu pour m'immoler, me dévouer, me sacrifier au bien des âmes, *ad immolandum veni* ! »

C'est ainsi que je comprends et que je veux, avec la grâce de Dieu, accomplir ma mission dans cette paroisse. Etabli et constitué votre pasteur, comme tel, avant tout, je serai parmi vous l'ange de la paix, le ministre des divines miséricordes. Ma tâche la plus douce, ma tâche de chaque jour et de chaque heure, sera d'instruire et de former à la vertu l'enfance et la jeunesse, de réconcilier les pécheurs, de verser l'huile et le baume sur les cœurs ulcérés, de guider l'innocence à travers les écueils de la vie, de consoler le malheur, de faire luire à ceux que visite la souffrance ou l'épreuve un rayon des divines espérances, de dire à celui devant qui s'ouvre le tombeau : « Courage, mon frère, envisagez sans crainte la dissolution de votre corps ; la mort est élémentaire au chrétien fidèle, c'est la porte par où l'on entre à la vie, c'est le commencement de l'immortalité. »

Combien j'aurai à cœur de maintenir l'ordre, la régularité, la beauté traditionnelle de vos offices et des diverses cérémonies du culte ! Je ne négligerai rien pour donner à vos fêtes l'éclat et la pompe auxquels vous avez été depuis longtemps habitués, et il ne dépendra pas de moi que vous ne remplissiez avec la plus entière facilité et pour le plus grand profit spirituel de vos âmes l'important devoir de la sanctification des dimanches et des solennités chrétiennes. La vie de la paroisse, le gage des plus précieuses bénédictions, n'est-ce pas, sans contredit, le zèle, non pas affaibli et languissant, mais actif, mais généreux et fervent pour tout ce qui touche au culte divin et aux manifestations de la piété chrétienne ?

J'ai nommé la piété chrétienne. C'est elle qui, dans une paroisse, vivifie les œuvres, fait fleurir les vertus, suscite et alimente les nobles dévouements. Un pasteur se doit de la cultiver, de la nourrir, de la développer de toutes ses forces. Il ne peut pas ne pas favoriser dans la plus large mesure les associations, les confréries, les pratiques diverses, foyers puissants de dévotion et de ferveur. Aussi toutes mes sympathies, je ne dis pas assez, toute ma sollicitude, tout mon concours est acquis d'avance à vos congrégations si florissantes, animées, je le sais, du meilleur esprit, ainsi qu'aux autres associations que le zèle de mes prédécesseurs a instituées dans cette église et que votre piété a rendues prospères. Leurs

droits, leurs privilèges, leurs traditions trouveront en moi un gardien vigilant, un défenseur sincère. Mais ne leur ménageant ni les encouragements ni les soins, je me croirai autorisé à leur demander beaucoup, et à pousser plus encore dans la voie de la perfection chrétienne ceux qui en font partie.

Mes frères, si vos intérêts spirituels occupent, comme il est juste, la première, la principale place dans mes pensées, mes préoccupations, mes travaux, gardez-vous de craindre que je puisse rester indifférent à votre bonheur même temporel. Dieu, la religion ne nous ont point imposé cette réserve. Est-ce que le Père qui est au ciel ne s'est pas abaissé à pourvoir aux moindres détails de notre existence terrestre ? Il ne tombe pas un cheveu de notre tête sans sa permission. Il veut que nous attendions et que nous réclamions de sa Providence notre pain de chaque jour. A son exemple, l'affection, le dévouement du prêtre doit aller à tous les besoins, quels qu'ils soient, du troupeau qui lui est confié ; rien ne doit lui être étranger de ce qui regarde le bien-être, la prospérité de ses frères ; et comme son divin Maître, s'il a des préférences, des attentions plus délicates, des soins plus prévenants, ce doit être pour les pauvres, les infirmes, les déshérités de ce monde.

Voilà, mes frères, esquissé en quelques mots l'objet du ministère que je viens remplir au milieu de vous. Et n'allez pas croire que mon langage soit inspiré par quelque prétention : de prétentions, je n'en ai qu'une en ce moment, c'est de gagner votre confiance, vous promettant de m'employer à la justifier par l'exercice fidèle de la charge pastorale. Mais encore, si je m'en montre si jaloux, si je mets tant de prix à l'obtenir, c'est, mes frères, parce que les fruits de mon ministère en dépendent. Votre confiance soutiendra et provoquera en mon cœur la vive flamme du zèle apostolique ; ainsi Dieu sera glorifié, et le bien des âmes procuré, malgré tous les efforts de l'enfer et les difficultés de l'heure présente.

Mes frères, je vous ai dit dans quel esprit je venais à vous et je vous ai demandé votre confiance ; permettez-moi d'ajouter que déjà vous avez conquis la mienne, et laissez-moi en terminant vous dire ce qui me donne cette assurance que vous voudrez seconder mes efforts, et par une filiale coopération concourir au succès du ministère sacré que nous inaugurons aujourd'hui.

II

Le premier motif de cette espérance, c'est ce sentiment religieux, cet instinct de piété, si j'ose l'appeler ainsi, ce fond de christianisme auquel vous tenez encore par toutes les racines de votre cœur, qui a toujours distingué cette paroisse, que les temps ont pu couvrir, çà et là, de quelque limon, mais qu'ils n'ont pu vous enlever, et que vous devez sans doute aux vertus apostoliques de mes vénérables prédécesseurs.

Ma consolation et mon espérance, c'est que je dois cultiver une terre, qui a ses sables arides, je le sais, ses ronces, ses herbes vénéneuses, mais qui est facile à remuer, qui porte dans son sein des sucres vigoureux, et ne recevra pas en vain la semence de vie.

Ma ferme confiance, c'est que m'ayant appelé par tous les vœux de vos cœurs, j'ai lieu de compter que vous prêterez à mes paroles une oreille docile et favorable. De la bouche d'un ami tout n'est-il pas bien reçu, tout ne fait-il pas impression, et la vérité la plus sévère ne paraît-elle pas aimable lorsqu'elle coule des lèvres de celui qu'on respecte et qu'on aime ?

J'ai confiance encore que vous pèseriez dans la droiture de vos âmes ma bonne volonté, et que vous apprécierez tous les sacrifices que j'apporte aujourd'hui sur l'autel du Seigneur. Ce n'est point vous qui voudriez, par de malignes et cruelles censures, ajouter un poids injuste à un fardeau déjà trop pesant, aigrir des peines déjà trop amères, blesser un cœur qui s'ouvrira toujours de lui-même à vos intérêts.

A Dieu ne plaise, en effet, que je me dissimule les difficultés de la charge que j'assume aujourd'hui ! Même dans les paroisses les plus religieuses, le ministère pastoral est fécond en douleurs. Jugez-en plutôt. Par sa nature, il est opposé à tous les vices, il combat toutes les erreurs et tous les désordres ; de là les résistances et les persécutions. Il confine d'autre part, dans ses rapports quotidiens, à des pouvoirs différents et indépendants du sien ; et ce dangereux voisinage ne devient que trop souvent une source d'amertume. Enfin, son action s'étend et tombe sur toutes les classes de la société. Nous sommes redevables à tous, disait l'apôtre, au pauvre et au riche, à l'ignorant et au savant, au malade et à celui qui jouit de la santé, au pécheur et au juste, dette immense que chaque jour voit renaître, dont chaque jour réclame le paiement, et qui exige une foule d'attention, de soins et travaux dont la négligence ou le défaut ne manque jamais d'être imputé à crime à un pasteur, dont même il ne peut s'acquitter qu'aux dépens de son repos, et souvent de son honneur et de sa réputation.

Cependant, à tous ces points de vue, j'éprouve, je dois le dire, moins de crainte que d'espérance, moins d'alarmes que de sécurité et d'invincible confiance.

Outre l'excellent esprit qui vous distingue et les bonnes dispositions où je vous vois si manifestement à cette heure, la haute courtoisie, les sentiments de justice et de conciliation professés par le premier magistrat et par tous ceux qui ont quelque autorité ou crédit dans cette paroisse, me sont un gage non seulement des parfaites relations qu'il me sera facile d'entretenir avec tous, mais encore du précieux concours qu'il me sera donné de rencontrer pour toutes les entreprises intéressant le bien de la religion, la défense et la propagation de la bonne doctrine, le maintien

des mœurs honnêtes, l'éducation de la jeunesse, la liberté du culte et la sauvegarde pour les individus comme pour les familles, des intérêts supérieurs de l'âme.

Mes frères, vous ménagerez à votre nouveau pasteur un secours plus désirable encore. Vous prierez pour lui, vous prierez avec lui pour attirer sur son ministère la bénédiction du Seigneur. C'est aux âmes pieuses surtout que je demande cette aumône d'une prière persévérante ; c'est d'elles que j'attends cette assistance spirituelle, aujourd'hui plus nécessaire que jamais à l'exercice de l'apostolat catholique. Car, selon l'expression de l'apôtre, si nous, prêtres et pasteurs, nous plantons, nous arrosions, nous prodiguons sans compter nos soins, nos veilles et nos travaux, c'est Dieu seul qui donne l'accroissement et les fruits.

Vous aussi, pères et mères, vous apprendrez à vos petits enfants à lever vers le ciel leurs mains innocentes, à adresser à Dieu ces paroles : Mon Dieu, bénissez toujours celui qui nous a dit aujourd'hui qu'il nous aimera toujours !

Seigneur, vous exaucez ces prières, vous exaucez la mienne aujourd'hui, en faveur de toutes ces âmes qui vous appartiennent et qui vous sont chères. Vous me les confiez, vous me commandez de vous les garder. Grand Dieu ! cette pensée me frappe, elle me saisit et me glace d'effroi. Quoi, tant d'âmes immortelles dans les mains d'un pauvre pécheur ! Et il faudra qu'il rende compte de chacune, et si une seule vient à périr par sa faute, il devra en répondre sur sa tête ! Ah ! Seigneur, voilà donc mon salut devenu comme impossible, ma perte comme assurée !

Mais non, vous n'abandonnerez pas celui qui met en vous toute sa confiance. C'est vous qui m'avez envoyé vers ce peuple ; c'est vous qui l'avez voulu. Croirai-je que vous ne l'avez voulu que pour rendre ma ruine plus inévitable ? Non, Seigneur, j'offense votre miséricorde en le pensant ainsi. Vous aurez pitié de votre serviteur, vous soutiendrez sa faiblesse, vous donnerez de la force et de la vertu à sa voix, vous rendrez les cœurs dociles à sa parole, vous bénirez ses efforts, et vous agréerez l'holocauste qu'il vous offrira chaque jour sur cet autel pour les besoins de son peuple et pour ses propres besoins. Ainsi vous conduirez vous-même de votre main divine et le pasteur et le troupeau dans la voie de la sainteté et du salut, jusqu'à ce que, arrivés au terme de la carrière, vous nous ouvriez à tous les portes de vos saints tabernacles où nous célébrerions à jamais vos bienfaits et votre gloire. Ainsi soit-il.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

IX

LE TRAVAIL MANUEL

Dieu n'a point jeté l'homme dans le monde sans lui assigner une occupation. Il l'a créé, non pas pour rester oisif ni pour jouir des charmes de la nature ou de la beauté de ses fruits, — car la vie c'est essentiellement l'action, le mouvement, l'effort; — il l'a créé pour le travail, et surtout pour le travail manuel. Adam même avant sa chute travaillait, il cultivait le Paradis terrestre, dont il était constitué le gardien. Tel était l'ordre formel de Dieu : *Posuit eum in paradiso voluptatis ut operaretur et custodiret illum.* (Gen. II, 15). Son devoir c'était de conserver cet héritage délicieux et de l'améliorer, de lui donner sa forme, l'empreinte de son génie. Dieu ne lui avait fait que ce seul commandement, comme il ne lui avait intimé qu'une seule défense, celle de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. Plusieurs Pères de l'Eglise prétendent même que c'est pour avoir négligé un instant le précepte qu'il viola si malheureusement la défense : Eve en effet fut surprise au pied de l'arbre dans un moment d'oisiveté et de rêverie paresseuse. Le démon ne l'eût pas tentée en plein travail, parce qu'elle n'eût pas eu le temps de l'écouter.

Après la chute Dieu n'abolit point le précepte, il l'aggrava au contraire, et du travail il fit une chose pénible, comme une expiation pour la faute commise, et il fulmina à Adam cette condamnation : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. »

Le travail c'est donc une loi, une loi importante, essentielle, qui nous oblige tous. Or quand une loi grave, primordiale, est violée, il en résulte des désordres d'autant plus grands que la loi est elle-même d'une obligation plus stricte, plus impérieuse. Ces principes évidents, nous allons les appliquer à votre vie quotidienne. En général le travail manuel oblige gravement toute femme chrétienne; et celle qui ne travaille pas est exposée à toutes les tentations, à tous les désordres, à toutes les tristesses de l'âme. Ces deux considérations bien établies, je vous dirai en troisième lieu comment c'est une obligation de conscience pour vous d'élever vos enfants, particulièrement vos filles qui vous touchent de plus près, dans la pratique et l'amour de tous les détails du travail manuel.

I

N'avez-vous pas remarqué ce trait qui caractérise la femme forte : « Elle a cherché la laine et le lin et elle a travaillé avec le conseil de ses mains. Elle a mis la main aux rudes travaux et ses doigts

ont manié le fuseau » ? Prenez toutes les femmes qui ont mérité d'être appelées « femmes fortes, » toutes ont compris l'obligation du travail manuel.

Dans l'Ancien Testament, c'est par exemple Sara, femme d'Abraham. Un jour le Seigneur vient visiter son serviteur à Mambré. Trois anges, représentant les trois personnes de la Sainte-Trinité, approchent de la maison du patriarche. Celui-ci va à leur rencontre et les supplie de ne point passer outre, sans accepter son humble et cordiale hospitalité. Ils acceptent. Abraham court à sa tente et dit à Sara : « Hâte-toi, mélange trois mesures de farine et prépare des pains que tu feras cuire sous la cendre. » (Gen. XVII, 6). Et Sara obéit avec joie, elle pétrit sa farine, elle y apporte tous ses soins, pour faire honneur à ses hôtes. — C'est ainsi que vous devez remplir les devoirs de l'hospitalité, avec un empressement, un bonheur qui rayonnent sur vos visages, pour faire aimer votre maison et donner à vos maris une juste considération. Les conventions modernes ont divisé les familles et les amis, l'hospitalité si chère à nos pères est devenue plus rare, infiniment moins agréable : pourquoi ? Peut-être parce que les cœurs se sont rétrécis, sûrement aussi parce que l'égoïsme nous a envahis et que prévalent les doctrines du « chacun chez soi » ; mais n'est-ce point aussi parce qu'elle est devenue pour plusieurs trop coûteuse ? Et si elle est trop coûteuse, n'est-ce point parce que vous avez perdu l'habitude d'en préparer vous-mêmes le menu et que vous ne savez plus, comme Sara, détremper de vos mains la précieuse farine qui réjouissait tant nos aïeux, quand chacun, faisant cercle autour de l'âtre, le soir, attendait que son tour lui ménageât ce pain savoureux, cuit à la hâte, sortant tout chaud des fers ? *Accelera, tria sata farinae commisce.* Il n'est pas un dessert de confiseur qui apporte la joie, l'entrain des douces veillées, la cordialité communicative que l'on goûtait autrefois, sous l'œil des anges de Dieu, à « faire les gaufres », ce mets familial que l'on distribue abondamment et qui ne coûte presque rien.

Ainsi encore dans l'antiquité païenne, les femmes tissaient elles-mêmes les vêtements de leurs maris et les leurs. Alexandre le Grand disait avec une juste fierté que l'habit qu'il portait était un don de ses sœurs, l'ouvrage soigné de leurs mains féminines et vaillantes. Ainsi nos grand'mères filaient le linge de la maison et faisaient tisser les étoffes simples et solides qui servaient à leur famille, ce qui constituait une grande économie domestique. Le linge était plus résistant, les habits plus durables, un trousseau se transmettait de la mère à la fille et les petits enfants ne l'usaient pas. L'industrie nous a fourni depuis des produits à des prix qui paraissent très avantageux, mais l'expérience vous apprend qu'ils sont sans consistance, ne durent rien, et qu'en somme ce qui est le meilleur marché est toujours le plus cher. Ajouterai-je que par ce travail de l'aiguille et du rouet, le temps était chrétiennement occupé,

que les longues soirées étaient fécondes en labeur et que la charité surtout y trouvait son compte !

Citerai-je maintenant l'exemple d'une pauvre servante comme sainte Zite, ou d'une fille des rois comme sainte Elisabeth de Hongrie, toujours occupées à des travaux divers chacune suivant sa position, mais ne perdant pas un seul de ces instants précieux qui sont la monnaie de l'éternité ? Il faudrait rappeler toutes les saintes, car aucune d'elles, depuis sainte Tabithe qui faisait des tuniques et des vêtements pour les veuves pauvres (Act. ix, 30), jusqu'à sainte Germaine Cousin dont les mains agiles maniaient le fuseau pendant qu'elle gardait son troupeau, aucune de ces femmes saintes n'a gravi les échelons du ciel que soutenue par les efforts et comme par les ailes du travail manuel. Dieu d'ailleurs les récompensait souvent même par les biens temporels qu'il leur envoyait en abondance, et de combien de femmes vraiment chrétiennes on peut dire ce que saint Grégoire de Nazianze disait de sa mère : « Elle fit tellement prospérer sa maison qu'il semblait qu'elle ne s'occupât point des choses du ciel, et elle était si pieuse qu'elle paraissait ne point songer aux humbles questions du ménage. Aucune de ces deux obligations ne nuisait à l'autre, elles se fortifiaient au contraire et se donnaient l'une à l'autre le cachet de la perfection. »

Aussi bien n'avons-nous pas sous les yeux l'exemple de la Sainte Vierge, le modèle par excellence ? Au temple, elle brode de ses doigts incomparablement délicats les aubes de lin ou les vêtements d'or du grand-prêtre, ouvrages d'une finesse qui défait toute habileté humaine ; et plus tard, quand pour elle commence la vie douloureusement pratique, elle répare avec le même soin les pauvres langes de son enfant et lui tisse cette tunique sans couture qu'il garda toute sa vie et que les soldats tirèrent au sort. Jésus ne voulut pas d'autres habits que ceux confectionnés par sa mère, et un fils, croyez-le bien, portera toujours avec plus de bonheur et de fierté un vêtement qui lui a été fait par sa mère, qui conserve l'empreinte de ses doigts, quelquefois de son sang. Ce vêtement est plus doux, plus chaud, plus moelleux. Fait avec amour, il l'enveloppe d'amour. S'il est l'œuvre d'une main étrangère, il ne lui dit rien, ne lui rappelle rien, parce que vous n'y avez rien mis de vous-mêmes !

Oh ! le pieux, le divin modèle dont vous devez vous inspirer toujours ! La voilà, la vraie femme forte, Marie, qui cherche la laine et le lin, c'est-à-dire les choses utiles avant tout, qui ne recule point devant les travaux les plus durs, sait faire chaque chose en son temps, met un ordre parfait dans sa vie et préfère l'utile à l'agréable. Avant de faire de gracieuses broderies il faut déjà, — vous me pardonnerez et le détail et l'expression, — recommander les bas qui sont en souffrance, ce qui ce jour-là est la chose non seulement utile, mais nécessaire. Je vois Marie, à Nazareth, tenant sa quenouille sous son bras gauche pendant que sa main droite tord le lin et joue avec le fuseau qui

s'arrondit, chargé du fil précieux qui est pour moi l'image saisissante des mérites qui s'accroissent autour de son âme, lui formant avec son labeur comme une gloire brillante, sur le Thabor de son pieux travail !

II

La loi du travail est donc tellement importante que tous les saints l'ont scrupuleusement respectée, qu'ils lui doivent leur salut, au point qu'on peut déclarer que pour tout chrétien et toute chrétienne le travail est de nécessité de moyen. Il l'est surtout pour les chrétiennes, pour les mères de famille, à qui la nature de leurs fonctions a fait aussi une obligation du travail manuel. C'est une loi absolue, souveraine, essentielle, universelle que la loi du travail, c'est pourquoi sa violation introduit tant de désordres dans une vie, dans une conscience, dans une maison.

L'oisiveté, a dit un ancien, enseigne toute malice. Je vous ai fait remarquer que notre première mère Eve a péché dans une heure de désœuvrement. Il en coûte de s'appliquer au labeur quotidien, qui à la longue devient monotone et vous pèse. Qu'il est plus facile de laisser là son ménage, de se débarrasser de ses enfants sous quelque prétexte et de fréquenter une voisine préférée dont les goûts ressemblent aux vôtres, et qui accueille avec jouissance vos longues confidences ! Les heures s'écoulent dans cette périlleuse intimité de bavardages où la charité, et souvent la pudeur, n'ont rien à prendre.

De quoi s'occupe-t-on en effet ? Du chapitre interminable des défauts du prochain, et de cet autre chapitre si tentant des scandales. On passe en revue chaque famille, chaque personne ; les langues se délient pour les petites vengeance, pour les récits méchants, pour les insinuations perfides, pour les curiosités de mauvais aloi.

Il en résulte deux inconvénients immédiats. Le premier c'est que *la maison n'est pas en ordre*, le ménage est négligé, le repas retardé et mal soigné. Le mari rentre ; toute la matinée il a peiné pour gagner à la sueur de son front le pain de la maison ; il y a bien droit à ce pain, c'est lui qui l'apporte et il sait ce qu'il lui coûte. Or il ne le trouve point sur la table, parce que vous ne l'y avez pas mis. Ce sont les détails bien ordonnés qui rendent la vie aimable, ils ressemblent à la fine ouate placée entre des objets fragiles et qui les empêche de se briser par le choc. Oh ! je vous recommande cette étude et ce soin des détails ! L'effort assombrit les traits, grave ses rides dures sur les fronts. Quand le travailleur revient, les muscles raides, la figure contractée, il a besoin de voir votre visage sourire, et dans votre foyer l'ordre, le repas bien préparé, tous ces soins charmants qui témoignent qu'on a constamment pensé à lui, qui sont les sourires de la maison.

Le voyez-vous au contraire qui se heurte au désordre à peine déguisé, dans la chambre mal faite où tout traîne sur des chaises mal alignées, dans la cheminée où pétille un feu hâtif qui n'enso-

leille ni le cœur ni l'habitation ? Il regarde ce désastre, ces négligences accusatrices, il vous regarde aussi d'un œil sévère, et le mécontentement, la colère, le soupçon lui montent dans l'âme. Il se demande ce que vous avez fait, pourquoi rien n'est prêt, ni rangé ; c'est là le point de départ des querelles qui s'enveniment, des reproches cuisants, de ces doutes à peine exprimés, mais qui peu à peu deviennent une obsession, se creusent, hélas ! en réalités et font de votre intérieur un vrai enfer.

Je parle de réalités, elles existent trop souvent, conséquences logiques et fatales de l'inaction. C'est toujours à l'heure de l'oisiveté que le tentateur s'approche, à l'heure où vous avez le temps de l'écouter, où sa présence fait diversion à la monotonie de votre existence, où sa voix est surtout séduisante. Et voilà comment une femme tombe, et sa chute est d'autant plus grave qu'elle ne trouve rien pour se retenir, rien à quoi se prendre, et elle roule jusqu'au fond de l'abîme. Le travail, c'est l'arbre sauveur, la branche qu'on saisit pour remonter sur le rivage ; le travail manuel qui fatigue le corps, l'assouplit, le discipline, éteint les passions, occupe heureusement le temps pendant lequel on pourrait se perdre... Et quand une femme est tombée, c'en est fini de la joie de sa vie, de son honneur, de la maison. Le mari n'a plus de bras, plus de courage, la défiance l'envahit, puis l'amertume, les projets violents, les idées sombres, le désespoir. Qu'elles sont malheureuses ces deux existences qui ne se supportent plus, ne s'estiment pas, sont toujours en guerre ouverte quand elles se rencontrent seules, en guerre sourde, mais qui ne se tient pas toujours d'éclater devant les enfants, et qui demeurent pourtant inexorablement rivées l'une à l'autre !

Cette situation monstrueuse, je le sais, c'est heureusement l'exception. Je devais cependant l'indiquer, parce que l'absence de travail y conduit presque fatalement. Mais le second inconvénient que je vais signaler est la règle dans toute vie oisive : la conscience souffre, elle est mal à l'aise, elle crie et reste dans l'impuissance de briser ses liens, semblable à un oiseau pris dans les filets du chasseur et qui n'est pas assez fort pour en rompre les mailles.

Oui, vous vous dites que vous êtes chrétienne, que vous aviez une mission à remplir, celle de fonder une maison, d'élever des enfants qui vous fassent honneur, de passer au milieu de tous ceux qui vous aiment comme un rayon de bonheur, salubre et réchauffant, — car vous n'ignorez pas vos devoirs, — et que votre mission vous n'avez pas su l'accomplir, que votre vie vous l'avez manquée. Vous sentez que Dieu ne peut pas vous bénir, et parfois vous vous arrêtez à cette crainte terrible que Dieu ne vous punisse comme des servantes infidèles, qu'il ne châtie votre maison pour l'expiation de votre oisiveté, qu'il ne vous demande un compte sévère du temps perdu, enfin qu'il ne vous maudisse dans vos enfants !

Et à cette terreur s'ajoute un effroyable ennui,

une grande tristesse, car Dieu ne nous accorde jamais ici-bas de joie qui n'ait été achetée par le sacrifice.

Oh ! ne vous exposez jamais à ces tourments intimes, à ces châtements, à ces chutes, à ces lamentables et justes conséquences du désœuvrement. Appelez au contraire le bonheur et la paix dans votre famille par un travail sérieux, bien conduit, persévérant. Enfin, — et ce sera notre troisième considération, — élevez si bien vos enfants dans l'amour, le goût du travail, qu'il devienne pour eux un jour une heureuse nécessité.

III

Rappelez-leur souvent cette pensée de l'obligation du travail, cette parole de Job : « L'homme est né pour travailler comme l'oiseau pour voler. » Voyez-vous l'oiseau marchant à terre paresseusement, au lieu de s'élever dans les airs ? Mais il serait bientôt la proie de l'animal sournois qui le guette ; ses ailes sont sa sauvegarde et sa joie.

Le travail est ainsi, je l'ai dit, l'une des ailes de l'âme ; l'autre c'est la prière. L'oiseau ne vole pas utilement, ni joyeusement, avec une seule aile : de même le travail à lui seul ne saurait remplir une vie, satisfaire pleinement le cœur. Il renfermerait même bien des dangers : il nous courbe sur cette terre vers laquelle nous nous inclinons, il nous rendrait terre nous-mêmes avant que nous devenions poussière ; il favorise les calculs égoïstes, il endurecît le cœur comme le corps et ne comprime point l'essor de la folle imagination : « J'ai cousu un drap de lit, écrivait Eugénie de Guérin, et combien j'ai cousu de choses dans ma couture ! » Que de projets étranges alors, surtout dans une jeune tête, et pendant que l'aiguille se promène sur l'étoffe, qui sait dans quelles régions l'esprit vagabonde ? S'il vous était donné de voir où les portent les rêves de vos jeunes filles, vous en seriez épouvantées.

Au travail donnez donc pour condiment la prière, la pensée de Dieu présent qui regarde et voit jusqu'au fond du cœur, qui lit dans ce coin réservé où les anges mêmes ne pénètrent point. Mais pour Dieu ! faites aimer le travail à vos enfants ! Vous vous levez en général de grand matin ; il le faut, les soins du ménage, le train journalier vous sollicitent, et dès la première heure, votre prière à peine achevée peut-être, vous visitez, votre lampe à la main, les unes leur bétail, les autres leurs chambres en désordre pour leur rendre leur parure de décence et de propreté, vous allez de la cave au grenier, faisant votre inspection de maîtresse de maison, portant votre coup d'œil prévoyant sur chaque détail. Oh ! comme vos anges aiment à vous suivre alors dans tous ces détours du devoir où vous leur apparaissez semblables à la femme forte qui sa lampe allumée comme la vôtre « considère tous les sentiers de sa demeure. »

Mais pendant que vous travaillez ainsi, avant le jour, pourquoi êtes-vous seules ? Est-ce que vos enfants ne sont pas chez vous ? Il semble que

vosre maison soit déserte, on n'y entend personne que vous ; encore souvent, lorsque vous passez devant certaine porte, vous marchez sur la pointe des pieds pour ne pas faire de bruit. Ah ! je devine : dans cette chambre sur le seuil de laquelle vous assourdissez vos pas, votre jeune fille repose. Et vous vous dites : « Pauvre enfant ! il ne faut pas la réveiller, elle dort d'un si bon sommeil ! Dors, mon enfant, ta mère veille pour toi ! »

Sans doute je comprends que vous lui désiriez et procuriez tout le bonheur que vous rêvez pour elle, mais ici c'est un bonheur homicide que vous lui donnez. Le sommeil prolongé alourdit, paralyse la volonté, est nuisible à la vertu. Le sommeil du matin, c'est le trop doux apprentissage de la paresse pour toute la journée. Le corps devient mou, le caractère sans consistance, les belles résolutions s'évanouissent. Avez-vous réfléchi à la différence de vigueur de la volonté du soir et de celle du lendemain ? Le soir on est plein d'ardeur au travail, on se dit : « Demain j'achèverai tel ouvrage, je serai en avance. » Mais les résolutions du matin sont tout autres, surtout dans la jeunesse que les soucis ne réveillent guère et que laisse dormir une mère trop complaisante. La belle ardeur d'hier tombe, on se lève tard, de mauvaise humeur, toute la journée est compromise, et c'est ainsi que naissent des habitudes d'insouciance qui tourneront peut-être au désordre.

C'est par une faiblesse semblable que vous prenez sur vous tous les lourds fardeaux, tous les ouvrages pénibles, alors pourtant que votre fille est grande, plus forte que vous et plus robuste. Et si l'on vous dit : « Faites-la donc travailler, mettez-la donc à l'œuvre, » vous répondez : « Non, je ne veux pas qu'elle ait autant de maux que moi ; elle a bien le temps de connaître la peine ! » Et vous ne voyez pas que cette peine qu'elle connaîtra un jour nécessairement, car c'est le lot de toutes, vous l'aggravez, vous la lui rendrez plus intolérable et plus cuisante parce qu'elle la subira sans y être préparée. Peut-être un jour vous maudira-t-elle pour votre affection imprévoyante et coupable, qui l'a laissée s'engager dans la vie alors qu'elle n'en soupçonnait pas les duretés, parce que vous ne lui en aviez fait goûter que les douceurs. Voilà comment l'on voit des jeunes filles s'appliquer à la broderie, à des ouvrages délicats, à de jolis dessins pour ne point gâter leurs doigts mignons, vêtues comme des princesses, très habiles à manier l'aiguille, mais n'ayant jamais touché le hoyau ou la bêche, pendant que leurs mères en robes trop simples, occupées aux durs travaux, semblent être dans la maison des femmes de basse-cour, ou les domestiques de leurs filles.

Sachez-le, cela n'est pas dans l'ordre, et j'estime cet état de choses des plus dangereux. C'est pour elles aussi, pour vos filles élevées ainsi par vous dans la vanité, la coquetterie et la paresse, qu'il convient de rappeler les dangers de l'aiguille. Elles chantent en travaillant, ce ne sont pas tou-

jours des cantiques ; elles lisent entre temps, quels livres ? Car vous n'êtes pas là pour les surveiller, et cependant la responsabilité vous en incombe partout.

Charlemagne traitait autrement ses filles. Lui qui exigeait de ses fils une grande somme de travail et réprimandait sévèrement les fils de ses leudes qui n'étaient pas les meilleurs élèves de ses écoles, il voulait que ses filles s'adonnassent au travail manuel, « d'abord pour leur faire éviter l'oisiveté, disait-il, ensuite parce qu'elles n'étaient pas à l'abri des coups de la fortune, et afin que si l'adversité les frappait elles eussent du moins un moyen de gagner leur vie. »

Ainsi raisonnait le puissant empereur qui tenait alors dans sa main le sceptre du monde. Vos enfants seront-elles plus doucement conduites, plus dorlotées, plus épargnées que celles de Charlemagne ? Sont-elles plus que les siennes à l'abri de la fortune adverse ? Leur avenir est-il plus assuré ? Combien nous en avons connues de ces filles de famille qui n'ont dû plus tard de ne pas mourir de faim qu'à la prévoyance maternelle qui leur avait mis dans la main, comme une dot plus inaliénable que leur héritage, un métier manuel qui est devenu leur unique gagne-pain pour elles et pour leurs familles ! Nous vivons dans des temps troublés et peut-être pour beaucoup sans lendemain sûr, ce n'est pas le moment de faire de vos filles de petites idoles. Les adorations disparaîtront avec vous, et les misères diverses resteront seules. Pour les conjurer, Dieu vous donne un moyen : le travail, qui par ailleurs est obligatoire, le travail chrétien. Saisissez-le donc avec empressement, ce moyen précieux qui vous assure à la fois l'avenir de la terre et celui du ciel.

PRONES CATÉCHÉTIQUES

Premier Dimanche de Carême

LA DOCTRINE DE JÉSUS-CHRIST

Jesus ductus est in desertum a Spiritu, ut tentaretur a diabolo.

Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour être tenté par le démon. (Matth., iv, 1).

Mes frères,

Sitôt après son baptême, le Sauveur fut poussé vers le désert par l'inspiration du Saint-Esprit, pour s'y préparer par le jeûne et la prière au ministère de sa vie publique. Il y resta pendant quarante jours, sans prendre aucune nourriture ; après quoi le démon vint le tenter, pour essayer de compromettre l'œuvre de notre salut. Dans le paradis terrestre, il avait sollicité au mal nos premiers parents par trois moyens : la gourmandise, la présomption et l'orgueil ; par là il avait malheureusement réussi à les précipiter, ainsi que tous leurs descendants, dans un abîme de maux.

Il se doutait que Jésus, fils de Dieu, allait entreprendre la réparation de la faute d'Adam ; il voulut le tenter de la même manière que le premier homme. Il lui représenta d'abord combien il lui serait agréable de manger après un si long jeûne, et lui demanda de changer en pain les pierres du désert. Il le porta ensuite à une folle présomption, en lui disant de se jeter du haut de la galerie du Temple. Enfin il lui suggéra une pensée d'orgueil, en offrant de lui donner tous les royaumes de la terre s'il voulait l'adorer. Jésus-Christ surmonta ces trois tentations, et dès que le démon vaincu eut pris la fuite, les anges vinrent le servir.

Ayant ainsi vaincu l'ennemi de notre salut, Notre-Seigneur commença le ministère de la prédication de l'Evangile qu'il devait continuer pendant trois années. Nous parlerons aujourd'hui

- 1^o De la doctrine de Jésus-Christ, et
- 2^o Des preuves qu'il a données de la divinité de son enseignement.

I

Jésus-Christ nous a enseigné ce que nous devons croire, ce que nous devons faire, et les moyens que nous devons employer pour être sauvés.

1. Jésus-Christ nous a d'abord donné des notions très claires sur Dieu, ses attributs, ses rapports avec les hommes, et sur notre destinée éternelle.

Les païens avaient perdu presque toute idée saine de la divinité et du culte qui lui est dû, leurs religions n'étaient guère que des amas d'absurdités et d'infamies. Les Juifs connaissaient le vrai Dieu, mais d'une manière bien imparfaite, la plupart d'entre eux ignoraient le mystère de la sainte Trinité, et ils se faisaient généralement une idée fausse du Messie qu'ils attendaient. C'est Jésus-Christ qui nous a donné le premier une exacte connaissance des trois personnes de la sainte Trinité, et qui a expliqué le véritable sens des prophéties de l'Ancien Testament.

C'est encore lui qui a mis en lumière les perfections infinies de Dieu et ses rapports avec les hommes. Les Juifs s'imaginaient que le Seigneur était seulement le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de leurs descendants, mais qu'il ne s'occupait point des autres peuples de la terre. Le Sauveur, au contraire, enseigne que rien n'échappe à la providence paternelle de Dieu, qu'il a le plus grand souci du salut de tous les hommes, et que rien n'arrive dans le monde sans son ordre ou sa permission. Les Juifs regardaient Dieu comme leur Seigneur et Maître, et se considéraient comme ses serviteurs ; Jésus-Christ nous a appris que Dieu est notre Père, que nous devons nous considérer comme ses enfants et avoir recours à lui avec confiance dans tous nos besoins, mais que toutefois nous devons craindre sa justice, parce qu'il punit de supplices éternels ceux qui se révoltent contre lui et ne font pas pénitence.

C'est surtout le grand mystère de son Incarnation et de la Rédemption des hommes que Jésus-

Christ a enseigné dans ses prédications. Tous les peuples attendaient un Sauveur, mais ils ne savaient à quels signes le reconnaître. Les Juifs croyaient que ce serait un grand conquérant, qui relèverait le trône de David et éclipserait la gloire de tous les rois de la terre. Jésus-Christ s'est montré au monde comme le véritable Sauveur envoyé de Dieu, comme le Fils de Dieu fait homme, comme la victime qui devait être immolée pour expier tous nos péchés ; il nous a appris qu'il était venu, non pas pour fonder un royaume terrestre, mais pour donner la vie véritable, la vie éternelle, à ceux qui croiraient en lui et obéiraient à sa loi. Aussi a-t-il donné les enseignements les plus précis sur l'immortalité de l'âme, la résurrection future, le jugement, le paradis et l'enfer :

« Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent atteindre l'âme, craignez au contraire ceux qui peuvent précipiter en enfer le corps et l'âme. » (Matth. x, 28). « Le moment viendra où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront la voix du Fils de Dieu ; et ceux qui auront fait le bien en sortiront pour la résurrection de la vie, et ceux qui auront fait le mal, pour la résurrection du jugement » (Jean, v, 28), de ce jugement terrible où ils entendront cette sentence sans appel : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel. » (Matth., xxv, 41).

Voilà, mes frères, quelques-uns des enseignements par lesquels notre divin Sauveur a montré qu'il est « la lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde. » (Jean, i, 8).

2. Mais la doctrine du Christ est aussi la règle de notre conduite. En tête de sa loi, le Sauveur a inscrit ce précepte : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit ; c'est le plus grand et le premier des commandements. » (Matth., xxii, 37). Quelle doctrine admirable ! Celui qui aime vraiment Dieu par dessus toutes choses, le reconnaît comme la fin de toutes ses actions et de toutes ses pensées, il ne craint rien tant que de lui déplaire, il est prêt à mourir plutôt que de l'offenser, il accepte toutes les épreuves de la vie, il ne recule devant aucune difficulté quand il s'agit de faire son devoir. — « Le second commandement est semblable au premier : Tu aimeras le prochain comme toi-même ; » et comme les pharisiens enseignaient que ce mot de prochain désignait seulement les parents, les amis et les bienfaiteurs, mais non les ennemis, qu'on devait aimer ceux-là mais qu'on pouvait haïr ceux-ci, Jésus a déclaré solennellement que le commandement de la charité envers le prochain s'étend à tous les hommes, amis ou ennemis. « Aimez ceux qui vous haïssent, a-t-il dit, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. » (Matth., v, 44). Pour que nous sachions bien dans quelles conditions nous devons pratiquer ce grand devoir, il a ajouté : « Faites pour les autres tout ce que vous voulez qu'ils fassent pour vous. » (Id., vii, 12). — Enfin il nous a appris comment nous devons nous aimer nous-mêmes. L'amour de nous-mêmes consiste, non pas à re-

chercher tout ce qui flatte nos sens ou augmente notre bien-être, mais à corriger nos défauts, réprimer nos passions, supprimer tout ce qui peut être un obstacle à notre salut. Aussi Jésus a-t-il dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et me suive. » (Id., x, 24). Quand même il faudrait sacrifier ce que nous avons de plus cher, couper un bras, arracher un œil, pour éviter de nous perdre, nous devrions le faire sans hésiter, car « il vaut mieux arriver à la vie éternelle avec un bras ou une jambe de moins, que d'être jeté en enfer avec les deux bras et les deux jambes. » (Id., xviii, 9). Et le résumé de tout cet enseignement est compris dans cette parole que nous ne devrions jamais oublier : « Que sert à l'homme de gagner tout l'univers s'il vient à perdre son âme ? » (Id., xvi, 26).

Notre-Seigneur ne s'est pas contenté de nous défendre le péché et tout ce qui y conduit, il a enseigné la pratique de toutes les vertus ; il a surtout recommandé l'humilité, la douceur, la patience, la chasteté, l'obéissance, la miséricorde, la prière et l'aumône. Nous devons pratiquer les bonnes œuvres non par des motifs humains, mais pour plaire à Dieu et par amour pour lui ; aussi ne devons-nous point chercher à être vus des hommes, mais nous estimer heureux d'être vus de Dieu qui ne laisse rien sans récompense. Par ces divins enseignements, Jésus-Christ a donné aux hommes une loi morale qui fait l'admiration des païens et des incrédules, et dont l'observation doit nous conduire à la perfection que Dieu demande de nous, à une ressemblance aussi grande que possible avec lui, et nous procurer ici-bas un avant-goût du bonheur du ciel.

3. En outre, le Sauveur a indiqué aux hommes les moyens par lesquels ils doivent arriver au salut : ce sont les sacrements. « Celui qui n'est pas régénéré par l'eau et le Saint-Esprit n'entrera pas dans le royaume des cieux. » (Jean, iii, 5). « Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas en vous la vie. » (Id., vi, 54). Et comme nous sommes faibles, exposés à toutes sortes de dangers et de tentations, il nous a donné dans la prière le moyen d'obtenir du ciel toutes les grâces qui nous sont nécessaires pour faire le bien et éviter le mal : « En vérité, en vérité je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera. » (Jean, xvi, 23).

Grâce aux enseignements de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous savons ce que nous devons croire, ce que nous avons à faire pour nous sauver, et par quels moyens nous pouvons obtenir les grâces qui nous sont indispensables pour y réussir. Combien notre sort est préférable à celui des Juifs, et combien nous devons remercier le Fils de Dieu qui a voulu nous apporter du ciel et nous donner lui-même ces sublimes leçons ! Écoutons-le et fermons l'oreille aux discours séducteurs des impies qui, non contents d'avoir renié la foi de leur baptême, travaillent à détruire dans les autres toute conviction et tout sentiment reli-

gieux. Evitons leur compagnie, craignons de laisser pénétrer dans nos maisons les livres et les journaux par lesquels ils propagent leur poison, et ne négligeons rien pour conserver intact dans nos cœurs le dépôt de la foi.

II

Comment Jésus-Christ a-t-il prouvé la vérité et la divinité de sa doctrine ? C'est surtout par la *sainteté de sa vie*, par ses *miracles* et ses *prophéties*.

1. La sainteté du Christ est telle qu'elle efface par son éclat incomparable celle de tous les anges et de tous les saints. Cette sainteté s'est manifestée aux hommes par l'exemption de tout péché, par la pratique héroïque de toutes les vertus, mais surtout par une charité envers tous les hommes, même envers ses plus grands ennemis, qui est allée jusqu'à se sacrifier pour eux sur la croix.

Jésus-Christ a été exempt de tout péché. La tache du péché originel n'a pu souiller son âme, puisqu'il a été conçu du Saint-Esprit. Il a été également exempt de tout péché actuel. Comment aurait-il pu commettre le moindre péché, puisque sa nature humaine était unie à la divinité, et que toutes ses actions avaient pour principe une personne divine ? Gabriel avait annoncé à Marie que le fruit de ses entrailles serait « le saint » par excellence, et le démon lui-même appelait Jésus « le saint de Dieu. » (Luc, iv, 34). Le ciel est moins éloigné de la terre que le péché n'était éloigné de l'âme du Christ : Fils de Dieu, il ne pouvait avoir rien de commun avec le péché. Aussi saint Paul l'appelle « un Pontife saint, innocent, exempt de toute souillure, séparé des pécheurs et plus élevé que les cieux. » (Hébr., vii, 27).

Jésus a été le plus parfait modèle de toutes les vertus, il les a toutes pratiquées parfaitement. Combien est admirable son *humilité* ! Lui, le Fils de Dieu, consent à paraître au milieu des hommes comme un pauvre petit enfant, le Maître du monde se cache sous la livrée d'un serviteur, il renonce à tout ce qu'on appelle gloire, honneur, distinction, il est élevé dans la boutique d'un charpentier, il travaille pour gagner sa vie, il s'entoure de pauvres pécheurs pour prêcher l'Evangile, il se laisse traîner devant tous les tribunaux comme un scélérat, et enfin il meurt sur une croix ! Sa *patience* éclate surtout dans tout le cours de sa passion : il a supporté les injures, les calomnies, les plus mauvais traitements sans laisser échapper une plainte. Combien fut parfaite son *obéissance* ! C'est par obéissance envers son Père qu'il est venu sur la terre. Toute sa vie à Nazareth se résume en ce seul mot : « Il était soumis à ses parents. » Le Créateur ne refuse point d'obéir à ses créatures ; le Fils de Dieu se soumet comme le dernier des Israélites à toutes les exigences de la loi de Moïse, il respecte les représentants des autorités religieuse et civile, il s'incline sans murmure sous le jugement injuste de Pilate, et par obéissance il accepte le genre de mort le plus douloureux et le plus infamant, le supplice de la croix ! Son *ardeur pour la prière*

n'est pas moins admirable : à l'âge de douze ans, il est heureux de faire le voyage de Jérusalem et il passe trois jours entiers dans le Temple ; avant de commencer son ministère public, il se retire dans le désert et y demeure quarante jours dans le jeûne et la prière ; il consacre à prier tout le temps qu'il n'emploie pas à prêcher l'Evangile, il aime surtout à passer les nuits en prière.

Notre divin Sauveur était animé d'une *charité brûlante pour tous les hommes, même pour ses plus cruels ennemis*. « Il passa en faisant le bien, » dit saint Luc (Act., x, 38) ; il n'y avait point de genre de misère dont il n'eût compassion, et plus d'une fois la vue des maux de l'humanité lui arracha des larmes : ainsi il pleura sur la mort de Lazare et sur la ruine de Jérusalem. Quiconque venait à lui avec confiance était sûr de trouver secours et protection : il guérissait les malades, consolait les affligés et ressuscitait les morts. Il montrait une prédilection spéciale pour les pécheurs, il n'attendait pas qu'ils vinssent à lui, il allait les chercher et les traitait avec la plus grande bonté pour gagner leurs âmes. Ses ennemis n'étaient pas exclus de son amour. Il savait bien que les pharisiens et les scribes en voulaient à sa vie et n'attendaient que le moment favorable pour mettre à exécution leurs projets sanguinaires, il les avertit avec douceur, il leur parla quelquefois avec sévérité pour les éclairer sur les conséquences de leur aveuglement et les en guérir, mais jamais il ne s'emporta contre eux, jamais il ne leur dit une parole amère. Enfin, sur la croix même, il pria pour ses bourreaux en disant : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » (Luc, xxiii, 34).

Jésus-Christ a été toute sa vie un modèle des plus belles vertus. Quelle conclusion pouvons-nous tirer de là ? Que nous devons regarder sa doctrine comme véritable et divine. Comment celui qui a pratiqué de si belles vertus pourrait-il être un fourbe et un imposteur ? Comment pourrions-nous imaginer qu'il ait voulu nous tromper en nous disant qu'il était le Fils de Dieu ? Quel intérêt avait-il à le faire ? C'est précisément parce qu'il se disait Fils de Dieu qu'on le persécutait et qu'on voulait le mettre à mort. Puisque sa vie entière est un témoignage perpétuel de sa sainteté, acceptons sa doctrine, écoutons ses divins enseignements et remercions-le de nous avoir montré par ses exemples le chemin du ciel.

2. La vérité de la doctrine du Sauveur est encore prouvée par ses miracles.

Personne ne peut faire de miracles que Dieu, ou ceux à qui il en donne le pouvoir ; par conséquent tout miracle opéré en faveur d'une doctrine est un témoignage divin, une preuve que cette doctrine vient de Dieu, que celui qui l'enseigne a reçu mission de Dieu pour parler aux hommes. Or, l'Evangile est rempli des miracles qu'a faits Notre-Seigneur Jésus-Christ pendant sa vie publique, et saint Jean ne craint pas de dire que si l'on racontait en détail tous les prodiges qu'il a opérés au cours de ses prédications, le monde serait trop

petit pour renfermer tous les livres qu'on écrirait. (Jean, xxi, 25). Jésus a changé l'eau en vin aux noces de Cana, multiplié cinq pains de manière à nourrir cinq mille personnes, guéri toutes sortes de maladies, non seulement par le seul attouchement de ses mains, mais à distance, sans avoir vu le malade ; il a calmé d'un mot une forte tempête sur le lac de Genezareth, chassé les démons, rendu la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds ; enfin, il a ressuscité des morts, en particulier son ami Lazare enseveli depuis quatre jours, et il est sorti lui-même triomphant du tombeau trois jours après sa mort. Ces miracles innombrables ont été faits non pas en secret, ou dans un coin ignoré de la Judée, mais au grand jour, en présence des disciples, au milieu des foules réunies de toutes parts pour en être témoins, en face des pharisiens, des docteurs de la loi, qui avaient tout intérêt à les critiquer et qui n'en ont jamais contesté la réalité.

Mais pourquoi Jésus a-t-il fait tous ces miracles ? Il nous l'apprend lui-même lorsqu'il dit : « Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas ; mais si je les fais, et si vous ne me croyez pas, croyez à mes œuvres, afin de reconnaître que le Père est en moi et moi en lui » (Jean, x, 37-39), c'est-à-dire que j'agis en son nom et avec le pouvoir qu'il m'a donné. C'est ce que Nicodème reconnut avec la sincérité d'un cœur droit : « Maître, nous savons que vous êtes venu de la part de Dieu pour nous instruire, car personne ne peut faire les miracles que vous faites, si Dieu n'est avec lui » (Id., iii, 2) ; et l'aveugle-né rendit le même témoignage lorsqu'il dit aux pharisiens : « Il est bien étonnant que vous ne sachiez pas d'où vient le Christ, après qu'il m'a ouvert les yeux ; ...s'il ne venait pas de Dieu, il ne pourrait rien faire de semblable. » (Id., ix, 30-33).

3. Aux miracles le Sauveur a joint les prophéties, afin d'affirmer plus fortement encore sa mission divine. Pour justifier l'attente des Juifs qui regardaient le Messie comme « le Prophète » par excellence, il prédit des événements importants qui se sont réalisés au grand jour, et qui appartiennent à l'histoire, comme sa passion, sa résurrection, la destruction de Jérusalem, la propagation de l'Evangile dans toutes les parties du monde.

De ce double témoignage de la prophétie et du miracle ressort une preuve évidente de la mission divine du Christ, et par conséquent de la vérité toute divine de sa doctrine. Ceux qui rejettent cette preuve tombent sous l'anathème prononcé par le Sauveur lui-même : « Si je n'étais pas venu, et si je ne les avais pas instruits, ils seraient sans péché, mais maintenant ils sont sans excuse de leur péché. » (Jean, xv, 16).

Le devoir de croire à la parole du Christ s'impose donc à tout homme de bonne foi qui connaît par l'Evangile la sainteté de vie du Sauveur, ses prophéties et ses miracles ; tous ceux qui rejettent sa doctrine ferment volontairement les yeux à la lumière, s'obstinent dans le mal et courent à la damnation. Et cependant, comme ils sont nombreux

de nos jours ! C'est que les saints enseignements de la foi condamnent leur conduite ; la doctrine du Christ est opposée à l'esprit et aux maximes du monde, elle prêche l'humilité, l'abnégation, le pardon des ennemis, la mortification des passions : voilà pourquoi on s'obstine à la rejeter. « Celui qui fait le mal hait la lumière et ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient condamnées. » (Id., III, 20).

Efforcez-vous donc, mes frères, de mener une vie vertueuse, et vous ne serez jamais tentés de douter de la divinité de notre religion. Imitez les exemples « que Jésus-Christ nous a donnés afin que vous suiviez ses traces. » (I Petr. II, 21). Il était pur de tout péché ; évitez les plus légères fautes, fuyez-en les occasions, écarter de vous toute apparence de mal. (I Thess. V, 22). Imitez son humilité, sa douceur, sa patience, sa charité pour ses ennemis. Soyez fidèles à tous vos devoirs, respectueux de toute autorité légitime, prêts à sacrifier votre vie même, s'il le fallait, plutôt que de commettre un péché mortel. Vivez ainsi et vous éprouverez la vérité de cette promesse qu'il a faite à ses fidèles serviteurs : « Si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive, et là où je suis, mon serviteur sera avec moi. » (Jean, XII, 26). Ainsi soit-il.

SERMONS OU L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

XLIII

LA COMMUNION DES SAINTS

*Vos estis corpus Christi, et
membra de membro.*

Vous êtes le corps de Jésus-Christ, et les membres les uns des autres.

(I Cor., XII, 27).

Ce mot de saint Paul me semble bien résumer le dogme de la communion des saints, vérité de foi formulée dans le Symbole des Apôtres. Ce dogme, nous dit le Catéchisme du Concile de Trente, est l'explication de celui de l'unité de l'Eglise. En effet, l'Eglise est une, mais d'une unité vivante : ses membres sont unis, non pas comme ceux d'une statue inerte, mais comme ceux d'un corps vivant. Tous les membres de l'Eglise vivent de la même vie surnaturelle dont Jésus-Christ est le principe, et cette vie se transmet de l'un à l'autre, et à l'un par l'autre ; comme dans le corps humain, d'une part le même principe de vie unit, vivifie et conserve tous les membres, et d'autre part ces membres par leurs fonctions diverses concourent à la conservation de la vie commune.

I. Et d'abord la communion des saints existe dans l'Eglise parce que tous ses membres vivent de la même vie surnaturelle, communément appelée grâce sanctifiante, grâce qui fait de nous des saints aux yeux de Dieu. Cette grâce met en nous la ressemblance de Dieu. C'est, selon saint Tho-

mas, une participation à la nature divine. — Chez les saints du ciel, elle est suffisamment complète et s'épanouit dans la vie de la gloire. Chez les âmes, j'allais dire chez les saints du purgatoire, elle est insuffisante quoique imperdable, et elle va en se complétant jusqu'au jour de leur délivrance. En nous qui sommes, ou au moins qui devons être les saints de la terre, elle est sujette aux diverses péripéties de nos combats et de nos luttes, selon que nous mettons en œuvre avec plus ou moins de fidélité les moyens de l'acquérir ou de la conserver, surtout la prière et les sacrements. Cette vie de la grâce, cette grâce sanctifiante, nous y naissons par le baptême ; elle grandit en nous par la confirmation, et s'entretient par l'eucharistie ; perdue par le péché mortel, elle nous est rendue par la pénitence ; l'extrême-onction nous aide à la porter au jugement de Dieu ; le sacrement de l'ordre est son grand moyen de diffusion dans le monde, et celui de mariage, son moyen de conservation et de développement dans la famille.

La grâce sanctifiante est donc le principe qui unit entre eux tous les fidèles du ciel, de la terre et du purgatoire dans une même vie surnaturelle. Elle est leur bien commun ; c'est par elle qu'ils sont tous vraiment frères, étant tous par elle les vrais enfants de Dieu.

II. J'ajoute que comme dans le corps humain tous les membres par leurs fonctions diverses concourent à l'entretien de la vie commune, de même dans l'Eglise qui est le corps mystique de Jésus-Christ, tous les membres s'entraident et concourent à la conservation de la vie surnaturelle de la grâce commune à eux tous, depuis les saints du ciel qui tendent la main aux saints de la terre, jusqu'aux saints de la terre qui tendent la main aux saints du purgatoire, à titre de revanche de la part de ceux-ci.

Cette communauté d'action, cette réciprocité de services, cette solidarité de vie n'existe pas seulement entre chacune de ces grandes branches de l'Eglise, mais encore entre les plus petits, les plus humbles de ses membres. Pour ne parler que de ceux de la terre, les pasteurs de l'Eglise, depuis le pape et les évêques, jusqu'au prêtre infirme dont le ministère se réduit à la célébration de la sainte messe et à la récitation de l'office divin, tous concourent à répandre dans les âmes la vie surnaturelle dont la source est au Cœur de Jésus ; ils sont comme de grandes et de petites artères qui reçoivent du cœur le sang, aliment de la vie, pour le porter aux parties les plus extrêmes du corps humain. D'autre part, les fidèles, non seulement les religieux placés par une vocation divine au premier rang dans l'Eglise, mais les plus humbles, les moins instruits, les moins fervents des simples chrétiens, peuvent et doivent, dans une certaine mesure, par les prières, les pénitences, les aumônes, en un mot par les œuvres de tout genre qui sont à leur portée, ils doivent, dis-je, s'aider, se soutenir entre eux, aider et soutenir leurs pasteurs, comme dans le corps humain aussi les membres s'entraident et renvoient au cœur, par

les veines petites et grosses, pour s'y rafraîchir et s'y vivifier, le sang qu'ils en ont reçu par les artères. — Et voilà comment s'exerce la communion des saints.

Tout cela, mes frères, demanderait des développements que je ne puis vous donner en ce moment. Pour terminer, résumons ce qui vient d'être dit. La communion des saints nous donne à tous un droit aux biens spirituels de l'Eglise, qui se résume dans la grâce sanctifiante. — La communion des saints nous impose à tous le devoir de nous entr'aider par les prières et les bonnes œuvres pour conserver et développer autour de nous, comme en nous, cette grâce divine qui est la vie de l'Eglise.

Ainsi se réalise dans son sens le plus parfait ce mot de saint Paul aux Corinthiens : « Tout est à vous, et vous êtes à Jésus-Christ, *Omnia vestra sunt, vos autem Christi.* »

INSTRUCTIONS DE DIX MINUTES SUR LES ÉVANGILES DU CARÈME

Septuagésime

LES OUVRIERS DE LA ONZIÈME HEURE

Acceperunt singulos denarios.

Les ouvriers reçoivent chacun un denier.

Par le récit parabolique dont vous venez d'entendre la lecture, Jésus voulait rabattre l'orgueil des juifs. Fiers d'être le peuple choisi par Dieu, ceux-ci regardaient de haut les autres nations et se persuadaient qu'eux seuls étaient visés par les promesses des saints Livres. « Détrompez-vous, leur dit le Christ. C'est dès l'origine du monde, il est vrai, que Dieu vous a révélé sa loi, d'autres peuples sont restés jusqu'à présent dans les ombres de la mort, d'autres y resteront jusqu'aux derniers siècles de l'univers ; mais, même convertis après vous, ces Gentils que vous méprisez seront admis aussi bien que vous dans le royaume des cieux. »

Parfois on donne une autre interprétation de cette parabole. « Elle nous montre, dit-on, la bonté infinie de Dieu. Même après une vie de désordres, le pécheur qui revient à son Maître n'est pas rejeté par lui, et s'il meurt purifié, il entre dans le ciel aussi bien que le juste dont l'existence a été sans tache. » Jusqu'ici rien à reprendre. Mais quelques-uns ajoutent : « Inutile dès lors de se faire violence pendant sa vie, de résister aux impulsions de la nature. Dans ses dernières années on fera une fin, on se convertira et tout sera dit. »

Mes frères, ne faites jamais un pareil raisonnement, c'est le conseil que je veux vous donner aujourd'hui.

I. Vous dites : « Je me convertirai à la onzième heure. » Mais êtes-vous sûrs qu'il y aura une onzième heure dans votre vie ? La onzième heure, dans votre esprit, ce sont les années de la vieillesse,

ces tristes années où nous sentons pour ainsi dire la vie nous quitter petit à petit, où la diminution de nos forces, nos infirmités, la mort de ceux que nous aimons, tout en un mot nous avertit qu'il faut se résoudre à faire ce passage. Et qui nous assure que notre vie ne sera pas subitement interrompue dans le temps même où elle nous semble seulement commencer ? Admettons que nous ne soyons pas victimes d'un de ces accidents si fréquents. A quel moment voudrions-nous avouer que nous sommes arrivés à notre onzième heure ? Plus on est vieux, et plus on espère vivre encore longtemps. Serions-nous centenaires comme le vieillard de la fable, que nous dirions encore à la mort : « Pourquoi me contraindre à partir si précipitamment et sans m'avoir averti ? » Et même à cet âge, nous ajouterions encore, avec le roi Ezéchias : « La trame de ma vie était seulement commencée, et voilà qu'elle est tranchée subitement. » Donc, quelle que soit la durée de notre vie, pour nous se réalisera la parole de l'Evangile : « La mort arrive comme un voleur. » Donc, ou bien la onzième heure ne viendra pas pour nous, ou si elle vient, nous n'avouerons jamais qu'elle a sonné.

II. Du reste, pourquoi retarder jusque-là notre conversion ? Parce qu'elle sera alors plus facile, croyons-nous. C'est une erreur.

Deux causes concourent à l'œuvre de notre conversion : la grâce de Dieu et notre propre activité.

La grâce de Dieu ne sera pas plus forte alors qu'aujourd'hui. Au contraire, cette rosée céleste aura été de longues années répandue par Dieu sur notre âme, et, au lieu des riches moissons de bonnes œuvres, cette âme misérable n'aura produit que les épines et les ronces du vice. La sentence est prononcée par saint Paul : « Dieu est sur le point de la maudire, *Est maledicto proxima.* » Ce n'est donc pas le moment de demander pour elle au Seigneur des attentions particulières et des secours exceptionnels.

La grâce serait-elle surabondante, il y aurait grandes chances que nous n'y répondions pas. A force de fermer les yeux à la lumière de la foi, quand cette lumière la gênait dans son péché, notre intelligence est devenue aveugle et nulle pensée ne peut plus la toucher. A force de céder devant ses passions, notre volonté a perdu tout ressort et toute énergie ; chargée des lourdes chaînes de l'habitude, elle n'essaie même plus de les secouer. Les passions exercent leur empire sur notre âme sans rencontrer de résistance.

Ne nous figurons pas, en effet, que les passions meurent avec la jeunesse. Non, elles ne meurent qu'avec nous, un quart d'heure après nous, disait saint François de Sales. Elles se transforment, elles ne disparaissent pas. Elles perdent seulement ce que, dans le premier âge, elles pouvaient avoir d'attrayant et de poétique. Elles deviennent insensées et répugnantes. L'amour des plaisirs devient corruption ; l'attachement aux biens de ce monde, avarice sordide ; l'emportement, aigreur et misanthropie ; l'orgueil, démesure, et ainsi du reste. Les

exemples ne manquent pas pour prouver que les vices ne s'affaiblissent pas avec la nature, et que les inclinations ne changent pas avec la couleur des cheveux.

A tout âge, il nous faudra donc lutter pour nous convertir. Luttons dès nos premières années quand nous sommes plus forts et nos ennemis moins affermis, quand surtout nous entendons l'appel de Dieu.

III. Car, remarquez-le bien, tous les ouvriers de la parabole, sans exception, répondent au premier appel du Maître, même ceux de la onzième heure. Si ces derniers avaient flané toute la journée sur la place publique, sans tenir compte des offres qui leur étaient faites, vous seriez admis à dire : « Moi aussi je puis rester sourd à la voix de Dieu pendant les belles années de mon existence. » Mais non, si ces pauvres ouvriers n'avaient pas travaillé, pourquoi ? C'est que personne ne le leur avait proposé. Ainsi, de nos jours, nombre de malheureux mènent une vie de désordres, sans en être entièrement responsables. A coup sûr, la grâce leur est offerte, mais ils vivent dans un tel milieu, dans de telles circonstances, qu'ils sont presque excusables de ne pas y correspondre. Ainsi ces enfants du peuple qui, durant leurs premières années, n'auront entendu que des impiétés et des obscénités, n'auront eu sous les yeux que des exemples vicieux. A ceux-là Dieu réserve sans doute, dans des circonstances plus favorables, un appel décisif. Qu'ils l'entendent alors, et ils seront sauvés. Ces publicains, ces prostituées entreront dans le royaume avant les enfants gâtés de Dieu, qui, comblés par lui de grâces de choix, les auront foulées aux pieds.

IV. Mais, si les convertis de la dernière heure ne sont pas exclus du ciel, ils ne possèdent pas le même bonheur que les autres, et ils sont obligés de l'acheter par la souffrance.

Le bonheur n'est pas le même pour tous au ciel. « Il y a, nous dit Jésus, beaucoup de demeures dans la maison du Père céleste. » Chaque vertu y aura sa récompense propre, et à chaque progrès dans la vertu correspondra un accroissement de gloire et de félicité. Il est sage d'acquérir le plus tôt et autant que nous le pourrons, cette précieuse monnaie de la vertu qui nous vaudra le bonheur.

Il est sage aussi de ne pas nous exposer aux souffrances du purgatoire. Le purgatoire est une invention admirable de la miséricorde divine pour sauver un plus grand nombre d'hommes. Beaucoup ont offensé Dieu si longtemps et si gravement qu'ils semblent destinés aux flammes de l'enfer. Mais leur Père a pitié d'eux, ils meurent repentants et ne sont pas livrés à leur terrible ennemi. D'autre part, leur âme souillée n'est pas digne de paraître devant celui qui est la sainteté même. Alors intervient le feu vengeur et salutaire du purgatoire qui la purifie, mais en la torturant. Elle n'a pas voulu subir sur la terre les peines légères de la pénitence, elle n'y a rien gagné. Les supplices de la justice divine l'attendent après sa mort.

Méditons ces pensées, mes frères. Que la bonté du divin Père de famille ne nous inspire pas une confiance trompeuse. Assurément il n'est jamais trop tard pour se convertir, et quels qu'aient été nos crimes, ne désespérons pas. Mais soyons plutôt des ouvriers de la première heure ; travaillons sans relâche au défrichement de notre âme. Ce sera le moyen le plus sûr et le plus facile de mériter la récompense suprême et de faire partie du petit nombre des élus.

Sexagésime

COMMENT IL FAUT ÉCOUTER LA PAROLE DE DIEU

Aliud cecidit in terram bonam.

Une autre partie tomba dans la bonne terre.

Dans la parabole de la semence, Notre-Seigneur distingue deux grandes classes parmi les auditeurs de la parole de Dieu. Les uns l'écoutent sans en profiter : ils ressemblent au chemin battu, au terrain pierreux ou buissonneux, dans lesquels la semence ou bien ne germe pas, ou bien ne produit qu'une herbe stérile, morte longtemps avant la moisson. Les autres l'écoutent pour en tirer profit : ils ressemblent à une bonne terre qui rend au semeur cent pour un. Nous devrions tous, mes frères, être des auditeurs du second genre ; malheureusement nous sommes tous plus ou moins du premier. Nous sommes comblés de prédications, et nous n'en devenons pas meilleurs. Demandons au divin Semeur dans quel esprit il faut recevoir sa parole, afin de pouvoir être comparé à une bonne terre. Dans l'évangile de ce jour, il nous marque deux conditions nécessaires pour cela : l'attention et la docilité. « Les auditeurs représentés par la bonne terre sont, dit-il, ceux qui écoutent la parole pour la retenir et pour lui faire porter du fruit : *Qui retinent, et fructum afferunt.* » (Luc, VIII).

I

La première cause pour laquelle nous profitons si peu des prédications, c'est donc notre défaut d'attention. Sans doute, nous y assistons avec beaucoup de recueillement extérieur. Mais leur accordons-nous toute l'attention qu'elles méritent ? Quand Jésus eut fini de raconter aux foules la parabole de la semence, il cria bien haut : « Si quelqu'un a des oreilles pour entendre, qu'il entende. » Assurément, ce jour-là, il ne parlait pas à des sourds, et tous ses auditeurs l'avaient bien écouté. N'importe. Il crie quand même : « Que celui qui a des oreilles entende. » N'était-ce pas nous dire qu'il faut prêter à la parole de Dieu une attention différente de celle que l'on donne aux discours des hommes ?

Si l'on se contente d'écouter un sermon pour le critiquer, pour en juger la portée, le plan, le style, pour en noter les passages faibles et les beaux

endroits, ce n'est pas apporter à la parole de Dieu l'attention qu'elle réclame. Je ne dis pas cela, mes frères, dans un but intéressé, pour soustraire mes discours à vos critiques. Non, ce n'est pas pour moi que je dis cela, c'est pour vous. Ce n'est pas pour vous défendre d'examiner celui qui vous parle au nom de Dieu, c'est pour vous dire : « Montez plus haut. En même temps que vous ouvrez l'oreille du corps au prédicateur visible, ouvrez celle de votre âme au prédicateur invisible. »

Car, quand la parole divine retentit dans une église, il y a deux prédications distinctes. Le prêtre fait, à haute voix et pour toute l'assemblée, un même discours ; mais en même temps Dieu fait silencieusement au fond des âmes autant de discours différents qu'il y a d'assistants. Il découvre à chacun d'eux l'importance de ce qui est dit, lui en fait l'application, le presse, l'exhorte avec une force et une onction que l'éloquence humaine ne possède pas. C'est ce dernier prédicateur, mes frères, qu'il faut surtout écouter. Ne vous contentez donc pas de regarder cette chaire où je suis. Bien que le prêtre y parle au nom de Dieu, ce n'est pourtant qu'un mortel parlant à d'autres mortels, un pécheur parlant à d'autres pécheurs. Celui qu'il faut écouter, c'est Celui dont la voix retentit, si pressante et si douce, au fond de nos cœurs. S'il en est ainsi, nous serons bien près de recevoir la parole de Dieu avec l'attention désirée.

Ce ne sera pourtant point encore suffisant. A l'attention, le divin Maître nous ordonne de joindre la docilité.

II

Il contait un jour aux juifs la parabole suivante : « Un homme avait deux fils. Il leur dit : Allez travailler à ma vigne. Le premier répondit : J'y vais. Mais il n'y alla point. Le second dit : Je n'irai pas. Mais ensuite s'étant repenti, il y alla. » Evidemment ce n'est pas le premier de ces enfants, mais plutôt le second qui a écouté son père ; et c'est à celui-ci qu'il serait encore préférable de ressembler. Mais, par la manière dont nous entendons la parole de Dieu, nous ressemblons trop souvent au premier. Nous donnons encore, il est vrai, à cette parole l'attention que j'ai définie tout à l'heure, nous la recevons avec joie et comme venant de Dieu. Mais parce que notre cœur est semblable à une terre pierreuse et buissonneuse, la semence qui y germe n'y produit presque jamais de fruit.

Parmi la foule de ceux qui assistent aux prédications, que Jésus a peu d'auditeurs et de disciples ! Sa doctrine ne produit guère en nous que des émotions inutiles, des désirs qui restent toujours à l'état de désirs, des promesses que nous n'exécutons pas. En entendant rappeler les ordres de Dieu, nous disons comme le premier fils de la parabole : « Seigneur, je vais travailler à votre vigne, je vais me convertir et faire le bien. » Et nous ne bougeons pas ; ou, si nous nous mettons

en route, nous revenons bien vite au point de départ. Ce n'est point là écouter la parole de Dieu avec docilité.

Quand saint Jean Chrysostome, encore simple prêtre, prêchait à Antioche, le peuple de cette ville témoignait bruyamment son admiration par des cris, des applaudissements, des sanglots, des trépignements : cela se comprend, quand on se rappelle le caractère démonstratif des Orientaux et l'admirable éloquence du saint docteur. Celui-ci ne se laissait pas prendre à ces beaux dehors ; il attendait, pour être bien sûr qu'on l'avait écouté, de voir les mœurs réformées. Un jour même il disait à ses auditeurs : « Vous êtes émus en m'entendant, mais vos émotions sont des émotions de théâtre ; vous assistez à mes sermons comme à une comédie. » Voici ce qu'il voulait leur dire. Ceux qui voient représenter une action sur la scène sont réellement émus ; ils s'intéressent aux personnages fictifs qu'on met sous leurs yeux, pleurent ou se réjouissent avec eux. Mais tous ces sentiments ne sont pas enracinés dans le cœur : le spectateur, une fois sorti du théâtre, se souvient à peine de les avoir éprouvés.

Qui d'entre nous, mes frères, oserait se flatter de ne pas mériter ce reproche de saint Jean Chrysostome ? Bien des fois déjà en entendant une prédication nous avons été touchés par la grâce. Nous nous sentions tout fiers de nos bons désirs, nous les prenions déjà pour des vertus ; nous oublions, hélas ! que si Dieu laisse à ses élus de mauvais désirs pour les humilier, le diable en laisse aussi parfois de bons à ses adeptes pour les enorgueillir. Nos faiblesses et nos chutes n'ont pas tardé à nous l'apprendre.

Je viens de vous rappeler, mes frères, les deux principales causes qui nous empêchent de bien profiter des prédications que nous entendons : l'inattention et l'indocilité. Je vous prie en terminant de ne pas croire que ce soient là des défauts légers et de peu d'importance. Je trouve, dans l'Écriture, les mêmes menaces formulées contre ceux qui reçoivent indignement le corps du Christ, et contre ceux qui entendent mal sa parole. D'un côté il est écrit : « Celui qui mange ce pain indignement mange sa condamnation. » (I Cor. xi, 29). Mais d'autre part il est écrit : « Sermo quem locutus sum vobis ille iudicabit vos in novissimo die » (Joan. xii, 48), phrase que Bossuet traduit ainsi : « Mon discours dont vous vous croyez les juges, vous jugera au dernier jour ; et si vous n'en sortez meilleurs, vous en sortirez plus coupables. » Prévenons, mes frères, les effets d'une pareille menace. Depuis trop longtemps notre âme reçoit inutilement la semence de la parole divine et la rosée de la grâce céleste. Puisse-t-elle devenir enfin la bonne terre dont parle l'Évangile et qui produit cent pour un.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

II

LA PRIÈRE

— Vous rappelez-vous, Henri, quelle est notre fin dernière ?

— C'est le paradis.

— Avons-nous une lumière qui nous montre ce terme bienheureux de notre pèlerinage terrestre ?

— Oui.

— Laquelle ?

— Celle des vérités révélées, ou la lumière de la foi.

— Avons-nous aussi une règle qui nous trace le chemin du ciel ?

— Oui.

— Laquelle ?

— La règle morale, ou le décalogue.

— La foi nous montre le but à atteindre ; la règle morale nous trace le chemin ; mais pouvons-nous marcher dans la voie tracée par les commandements et arriver au but indiqué par la foi ?

— Nous le pouvons, parce que Dieu nous en a donné les moyens.

— Quels sont ces moyens ?

— Le premier et le principal est la grâce divine, dont nous avons parlé dans les leçons précédentes.

— Et les autres ?

— Les autres, au nombre de deux, sont la prière et les sacrements.

— Comment la prière et les sacrements sont-ils des moyens de salut ?

— Parce que la prière et les sacrements nous procurent la grâce qui nous aide à aller au ciel.

— Avant de parler de la prière et des sacrements, je voudrais, mes enfants, constater si vous avez bien écouté nos entretiens sur la grâce ; et c'est pourquoi nous allons tout d'abord faire un petit résumé de ce qui a été dit sur ce sujet si important.

A

Nécessité de la grâce

— Dites-moi, Joseph, si l'homme était abandonné à lui-même, pourrait-il parvenir à la belle destinée que Dieu lui fait ? Pourrait-il être l'héritier des biens divins et mériter la récompense divine du paradis ?

— Impossible.

— Que lui faut-il donc pour qu'il soit capable de s'élever jusqu'au sein de la divinité, vrai séjour du bonheur ?

— Il lui faut les ailes divines de la grâce surnaturelle.

— Et pour qu'il devienne l'héritier légitime des biens divins du paradis ?

— Il lui faut encore la grâce surnaturelle qui fera de lui l'enfant de Dieu.

— Et pour qu'il puisse mériter la récompense divine du ciel ?

— Il lui faut toujours la grâce surnaturelle qui, en divinisant son âme et ses facultés, lui fera accomplir des œuvres divines méritoires du paradis.

— Sans cette grâce surnaturelle ?

— Sans cette grâce surnaturelle, l'homme n'aura jamais les ailes divines nécessaires pour s'élever jusqu'au sein de la divinité, séjour du vrai bonheur.

Sans cette grâce surnaturelle, l'homme, incapable de se faire enfant de Dieu, n'aura jamais droit à l'héritage du ciel.

Sans cette grâce surnaturelle, l'homme, ne pouvant accomplir que des œuvres purement humaines n'ayant aucune proportion avec une récompense divine, sera à tout jamais dans l'impossibilité de mériter cette récompense.

— Qui donnera à l'homme les ailes qui doivent le porter au séjour de l'éternel bonheur ?

— La grâce divine.

— Qui fera de l'homme l'enfant de Dieu et l'héritier de son beau royaume ?

— Encore la grâce divine.

— Qui fournira à l'homme le moyen d'accomplir des œuvres méritoires du paradis ?

— Toujours la grâce divine.

B

Définition de la grâce

— Maintenant, Eugène, rappelez-nous la définition de la grâce divine si nécessaire pour le salut ?

— La grâce divine est un don surnaturel que Dieu nous fait par les mérites de Jésus-Christ pour notre sanctification.

— Qu'est-ce à dire un don ?

— C'est-à-dire, une chose donnée sans qu'on la doive, un présent, un cadeau fait sans qu'on l'ait mérité.

— Qu'est-ce à dire un don surnaturel ?

— C'est-à-dire un don au-dessus de la nature et des forces de toute créature.

— En d'autres termes ?

— En d'autres termes, ce don est

Un être divin,

Un élément divin,

Une qualité divine,

Comme une greffe divine que met en nous le céleste jardinier.

— Et que fait en nous cette greffe divine ?

— Elle nous communique une vie nouvelle, une vie divine.

Elle nous transforme et nous rend supérieurs à nous-mêmes.

Elle fait de nous les enfants de Dieu et les héritiers du paradis.

Elle nous met à même d'accomplir des œuvres méritoires du ciel, et de prendre notre essor vers le séjour divin de l'éternité bienheureuse.

— Vous dites encore dans la définition : la grâce est un don que Dieu nous fait.

Pourquoi ces dernières paroles ?

— Pour nous apprendre que Dieu seul peut donner la grâce.

— Et pourquoi Dieu seul peut-il donner la grâce ?

— Parce que, seul, Il en est l'auteur et le maître.

— Vous ajoutez que Dieu nous fait le don surnaturel de la grâce par les mérites de Jésus-Christ.

Que signifient ces derniers mots ?

— Ils signifient que les grâces divines données aux hommes depuis le péché originel ont été méritées par Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu fait homme pour notre salut.

— Vous terminez en disant que la grâce nous est donnée pour notre sanctification.

Qu'est-ce à dire ?

— C'est-à-dire que la grâce nous est donnée pour nous rendre justes et saints, ou semblables à Dieu, pour faire de nous ses enfants et ses héritiers, pour nous aider à accomplir des œuvres méritoires de la récompense divine de l'éternité.

C

Grâce actuelle

— Après la définition de la grâce, nous avons exposé ses principales divisions pour nous arrêter à la plus importante de toutes, la division en grâce actuelle et en grâce habituelle, que nous avons étudiées l'une après l'autre en commençant par la grâce actuelle.

a

Sa définition

— Voyons, Paul, rappelez-nous brièvement ce que vous savez de la définition de la grâce actuelle ?

— On peut déjà appliquer à la grâce actuelle la définition de la grâce en général.

— En d'autres termes ?

— En d'autres termes, on peut dire que la grâce actuelle est

Un don
Surnaturel
Que Dieu nous fait
Par les mérites de Jésus-Christ
Pour notre sanctification.

— Et que doit-on ajouter ?

— On doit ajouter que la grâce actuelle est un don transitoire et passager, un secours d'un moment accordé pour nous faire accomplir les actes utiles au salut.

— Qu'entendez-vous par acte utile au salut ?

— L'acte utile au salut est celui par lequel le pécheur arrive à la justification et le juste à la possession du paradis.

— Et quelle est la nature de ce don divin, passager et transitoire, que nous appelons la grâce actuelle ?

— C'est une lumière divine qui nous montre l'acte bon dans toute sa beauté morale, et l'acte mauvais dans toute sa laideur.

— C'est un attrait divin qui nous porte vers l'acte bon et nous détourne de l'acte mauvais.

— C'est une force divine qui nous aide à accomplir l'acte bon et à éviter l'acte mauvais.

b

Sa nécessité

— La grâce actuelle est-elle nécessaire pour l'accomplissement de l'acte utile au salut ?

— Elle est absolument nécessaire, pour le juste aussi bien que pour le pécheur.

+

Pour le pécheur

— Montrez-nous, Jules, que la grâce actuelle est absolument nécessaire au pécheur pour arriver à la justification ?

— Tout d'abord, les Livres saints nous disent que, sans la grâce actuelle, il est

Impossible d'aller à Jésus-Christ,

Impossible de rien faire pour le salut,

Impossible de prononcer avec profit pour l'âme le saint nom de Jésus,

Impossible d'avoir une pensée utile pour le ciel.

— De plus ?

— De plus, l'Eglise a condamné l'erreur de ceux qui prétendent que l'homme peut arriver par ses seules forces à la justification, ou même au simple commencement de la justification.

— Enfin ?

— Enfin, au témoignage du simple bon sens,

1^o Le pécheur, séparé de Jésus-Christ, arbre de vie, ne peut pas plus produire une œuvre de vie spirituelle que la branche séparée d'un arbre ne peut porter des fruits naturels.

2^o Il est tout aussi impossible au pécheur, sauveur spirituel, d'accomplir des actes surnaturels, qu'il l'est au sauveur ordinaire de donner des fruits excellents, supérieurs à sa nature.

3^o Une œuvre surnaturelle utile au salut ne sortira pas plus de la nature humaine laissée à ses seules forces que le raisin ne sortira d'un buisson d'épines, par la raison qu'il n'y a pas plus de proportion entre l'œuvre surnaturelle et la nature humaine qu'entre le raisin et le buisson d'épines.

4^o Enfin, le pécheur, mort spirituel, ne peut pas plus faire une œuvre de vie spirituelle qu'un mort ordinaire ne peut faire une œuvre de vie naturelle.

+

Pour le juste

— Et vous dites, Paul, que la grâce actuelle est également nécessaire au juste pour l'accomplissement des actes méritoires du paradis ?

— Oui.

— Montrez-le.

— 1^o Les textes de la sainte Ecriture, cités plus haut, s'appliquent aux justes aussi bien qu'aux pécheurs.

2^o C'est l'enseignement que nous donne l'Eglise par la voix des Pontifes Romains et de ses conciles.

3^o Au témoignage du simple bon sens, l'homme juste a besoin d'être éclairé, excité, aidé par la grâce actuelle pour marcher dans le chemin du paradis, comme l'œil a besoin d'être touché par la lumière pour arriver à voir au milieu d'épaisses ténèbres.

Si le juste n'était pas excité et aidé par la grâce actuelle, il ne produirait pas plus de fruits de salut qu'un arbre ne produirait de fruits naturels si la sève de cet arbre n'était pas poussée par les sucs de la terre et activée par le soleil.

— Pourquoi surtout le juste a-t-il besoin de la grâce actuelle ?

— Pour arriver à la persévérance et à la bonne mort.

c

Sa distribution

— La grâce actuelle si nécessaire est-elle donnée à ceux qui en ont besoin ?

— Elle est donnée à tous les hommes sans exception.

+

Aux justes

— Montrez-nous, Ernest, que la grâce actuelle est donnée aux justes ?

— D'abord, c'est Dieu lui-même qui nous l'apprend ; car, selon les Livres saints :

« On ne voit pas le juste délaissé, »

« Dieu n'abandonne pas ses saints, »

« Il est leur protecteur et reste auprès d'eux pour les garder et les empêcher de tomber, »

« Le Seigneur ne permet pas que les justes soient tentés au-dessus de leurs forces, »

« Dans les tentations, Il leur donne des secours abondants qui leur permettent de résister. »

— Que prouve un tel langage ?

— Il prouve évidemment que Dieu donne sa grâce aux justes pour les aider à observer les préceptes dont dépend le salut.

— Est-ce seulement la voix de Dieu qui nous enseigne que les justes reçoivent toutes les grâces dont ils ont besoin ?

— C'est aussi la voix de l'Eglise qui condamne l'erreur contraire ;

C'est encore la voix des saints Pères qui tous proclament la même vérité consolante ;

C'est enfin la voix du bon sens, nous disant que Dieu doit donner les secours nécessaires aux justes, attendu qu'Il veut sauver tous les hommes et qu'Il est un Père infiniment bon ne commandant jamais l'impossible à ses enfants.

+

Aux pécheurs

— Les pécheurs n'ont peut-être pas les grâces actuelles nécessaires tant pour sortir du péché que pour l'éviter à l'avenir ?

Qu'en dites-vous, Julie ?

— Les pécheurs, même les plus obstinés, reçoivent de Dieu toutes les grâces actuelles dont ils ont besoin tant pour sortir du péché que pour ne plus le commettre.

— Comment l'avons-nous prouvé ?

— Nous l'avons prouvé par

Le parole de Dieu,

La parole de l'Eglise,

La parole des saints,

La parole du bon sens.

+

Aux infidèles, etc...

— Si les justes et les pécheurs reçoivent les grâces nécessaires au salut, c'est peut-être parce qu'ils ont la foi. Quant aux infidèles, aux musulmans, aux hérétiques, en un mot, à tous ceux qui n'ont point la foi, ils ne reçoivent sans doute point les grâces nécessaires au salut ?

Qu'en pensez-vous, Henriette ?

— Tous ceux qui n'ont pas la foi reçoivent aussi les grâces actuelles qui suffisent pour le salut.

— Dire le contraire ?

— Dire le contraire, ce serait contredire l'enseignement des Livres saints qui nous apprennent

Que Dieu a pitié de tous les hommes,

Qu'Il ne veut pas que personne périsse,

Qu'Il veut que tous soient sauvés,

Que Jésus-Christ est mort et s'est fait rédempteur pour tous, etc., etc.

Ce serait également contredire l'enseignement des saints Pères et de l'Eglise qui condamnent l'erreur affirmant que les infidèles, musulmans et autres ne reçoivent pas les grâces suffisantes pour le salut.

— Les grâces actuelles nécessaires au salut sont donc distribuées à tous les hommes ?

— Oui, le Seigneur les donne dans le temps convenable, selon le mode et la mesure qui lui plaisent.

d

Son prix

— Maintenant, Céline, pourriez-vous nous dire ce que vaut la grâce actuelle ?

— La grâce actuelle a une valeur incomparable, une valeur infinie.

— La preuve ?

— La preuve, c'est qu'elle a coûté un prix infini et nous rapporte des biens infiniment précieux.

+

Ce qu'elle a coûté

— Qu'est-ce que la grâce actuelle a coûté ?

— Elle a coûté à Dieu le Père un sacrifice d'une valeur infinie, le sacrifice de son Fils unique et bien-aimé.

Elle a coûté à Dieu le Fils toute une vie de pauvreté, d'humilité, de privations, d'obéissance et de travail.

Elle lui a coûté les plus douloureux outrages, les plus cruelles tortures, tout son précieux sang répandu et la mort sur la croix.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que la grâce actuelle a une valeur infinie, vu qu'elle a coûté un prix infini.

+

Ce qu'elle rapporte

— A présent, Emile, dites-nous ce que la grâce actuelle rapporte ?

— Elle rapporte au pécheur la grâce sanctifiante, qui vaut mieux que tous les trésors de la terre, et au juste la richesse, la gloire et la joie éternelles et infinies.

— Que faut-il en conclure ?

— Il faut en conclure que la grâce actuelle a une valeur incomparable, puisqu'elle nous rapporte des biens infiniment précieux.

e

Résolution pratique

— Dites-moi, Eugénie, ce que vous devez à Dieu pour le don de la grâce actuelle ?

— Je lui dois une reconnaissance sans bornes.

— Comment remplirez-vous ce devoir ?

— J'offrirai à Dieu chacune de mes journées comme un acte continuels de remerciement.

Je lui dirai merci, à chaque nouvelle grâce que je recevrai.

Je prierai la sainte Vierge, les anges et les saints de remercier pour moi notre Père céleste infiniment généreux.

+

— Maintenant, Justin, que ferez-vous pour avoir des grâces actuelles abondantes et nombreuses ?

— Je les demanderai à Dieu avec humilité, ferveur, confiance, persévérance, et en union avec Notre-Seigneur, la sainte Vierge, les anges et les saints du paradis.

+

— Et quand vous recevrez la grâce actuelle, quel usage en ferez-vous ?

— J'en ferai un bon usage.

— Qu'est-ce à dire ?

— C'est-à-dire que je m'en servirai, que j'en pro-

fièrai, que je me mettrai avec elle pour accomplir l'acte utile au salut.

— *S'il en est toujours ainsi, qu'est-ce que la grâce actuelle rapportera ?*

— Elle rapportera au pécheur la grâce sanctifiante, pour lui rapporter ensuite, comme au juste, la richesse, la gloire et la joie éternelles et infinies du paradis.

D

Grâce sanctifiante

a

Ses noms

— Vous allez, Jules, nous rappeler les noms de l'autre espèce de grâce ?

— Elle s'appelle
Grâce habituelle,
Grâce sanctifiante,
Justification,
Rénovation,
Régénération,
Charité,
Participation à la nature divine.

b

Sa définition

— Maintenant, Aline, répétez-nous la définition de la grâce sanctifiante ?

— La grâce sanctifiante, c'est déjà

Un don
Surnaturel
Que Dieu nous fait
Par les mérites de Jésus-Christ
Pour notre sanctification.

— *Que faut-il ajouter ?*

— Il faut ajouter que c'est un don, non pas transitoire et passager, comme la grâce actuelle, mais durable et permanent.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire donné pour habiter, demeurer en nous.

c

Son essence

— A présent, Théophile, pourriez-vous nous dire en quoi consiste ce don permanent que Dieu nous fait pour nous sanctifier ?

— Il consiste en une qualité divine qui est mise dans notre âme.

— *Qu'est-ce que cette qualité divine ?*

— C'est une similitude, une ressemblance, une image surnaturelle de la nature divine.

— *Et que fait dans l'âme cette qualité divine ?*

— Elle la rend semblable à Dieu.

Elle lui donne une nouvelle naissance et une nouvelle vie, une naissance et une vie divines. Elle la rend sainte, très belle et très agréable à Dieu.

Elle fait de l'homme l'enfant de Dieu, le frère de Jésus-Christ et l'héritier du paradis.

d

Ses causes

— Vous rappelez-vous, Lucien, quelles sont les causes de la grâce sanctifiante ?

— La cause efficiente, c'est Dieu, et Dieu seul, attendu que personne autre que Lui ne peut disposer de la grâce.

Notre-Seigneur Jésus-Christ en est la cause méritoire, vu que c'est Lui qui nous l'a méritée par sa vie, ses souffrances et sa mort.

La cause finale de la grâce sanctifiante, c'est d'abord la gloire de Dieu ; ensuite, c'est la gloire de Jésus-Christ ; enfin, c'est notre bonheur éternel.

e

Son sujet

— *Me diriez-vous bien, Paul, quel est le sujet de la grâce sanctifiante ?*

— C'est la créature raisonnable, attendu que la grâce n'a été donnée qu'aux anges et aux hommes.

f

Son obtention

— *Dites-nous, François, où avez-vous reçu le trésor de la grâce sanctifiante ?*

— Je l'ai reçu au baptême.

— *Si vous l'aviez perdu depuis que vous avez l'usage de la raison, pourriez-vous le retrouver ?*

— Oui, moyennant certaines dispositions personnelles que Dieu exigerait de moi avant de me le rendre.

— *Rappelez-nous ces dispositions ?*

— La foi,
La crainte de la justice divine,
L'espérance du pardon,
Un commencement d'amour de Dieu,
La haine du péché,
Le bon propos,
La réception des sacrements, ou, à leur défaut, la contrition parfaite :

Voilà les dispositions que Dieu exigerait de moi, avant de me rendre le trésor de la grâce sanctifiante.

g

Ses effets

— A présent, Lucie, vous allez nous redire les nombreux et précieux effets de la grâce sanctifiante ?

— Rémission des péchés,
Vie divine,
Filiation divine,
Beauté ravissante,
Riche trésor,
Amitié précieuse,
Héritage incomparable,
Parenté glorieuse,
Vertus surnaturelles,
Dons du Saint-Esprit,
Fruits du Saint-Esprit,
Béatitudes,
Mérite,
Inhabitation divine,

Tels sont les nombreux et très précieux effets de la grâce sanctifiante, qui font d'elle le plus précieux de tous les trésors.

h

Son incertitude

— *Etes-vous sûr, Charles, de posséder la grâce sanctifiante ?*

— Nullement.

— *Nous sommes donc dans l'incertitude au sujet de la possession de ce trésor si nécessaire ?*

— Oui.

— *Où se trouvent les preuves de cette incertitude ?*

— Dans la parole de Dieu,
Dans la parole de l'Eglise,
Dans l'enseignement des saints,
Dans le témoignage du bon sens.

— *D'où vient cette incertitude ?*

— Elle vient de l'imperfection, de la faiblesse et de la fragilité de l'homme.

— *Quels sont les avantages de cette incertitude ?*

1^o Elle nous maintient dans l'humilité ;

2^o Elle nous fait travailler à notre salut avec crainte et empressement.

— *Rappelez-nous les signes consolateurs auxquels on peut reconnaître qu'on possède la grâce sanctifiante ?*

— Penser à Dieu souvent,

Aimer à parler et à entendre parler de Dieu et des choses de Dieu,

Etre désolé quand le Seigneur est outragé, et très heureux quand il est bien servi,

N'avoir rien sur la conscience,

Obéir à Dieu avec empressement,

Aller au devant de ses désirs :

Voilà les principaux de ces signes consolateurs.

i

Son augmentation

— *Savez-vous, Angèle, si la grâce sanctifiante peut être augmentée tant que nous sommes sur la terre ?*

— Elle le peut.

— *Quelles sont les sources de cette augmentation ?*

— Les bonnes œuvres,

La prière,

Le bon usage des grâces actuelles,

La réception des sacrements.

— *Quelle est votre résolution ?*

— Pour augmenter le plus possible mon trésor spirituel de la grâce, j'aurai soin

De faire toutes les bonnes œuvres possibles,

De prier beaucoup,

De bien profiter des grâces actuelles,

De fréquenter les sacrements, et de m'en approcher toujours avec de bonnes dispositions.

j

Son inégalité

— *La grâce sanctifiante se trouve-t-elle chez tous les hommes au même degré et dans la même mesure ?*

— Non.

— *Il y a donc inégalité de grâce sanctifiante chez les justes ?*

— Oui.

— *Comment le savez-vous ?*

— Par l'enseignement de la sainte Ecriture, des Docteurs de l'Eglise et du simple bon sens.

— *D'où cela vient-il ?*

— D'abord, du bon plaisir de Dieu, qui donne sa grâce comme il lui plaît.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, de l'inégalité de zèle, d'ardeur et d'empressement que chacun apporte au service de Dieu.

— *Seriez-vous bien contente, Eugénie, de savoir que vous êtes au dernier rang dans l'ordre de la grâce ?*

— J'en serais désolée.

— *Que ferez-vous pour arriver à un rang distingué parmi ceux qui possèdent la grâce ?*

— Je ferai tout mon possible pour augmenter en moi le trésor spirituel de la grâce sanctifiante.

k

— *Est-ce qu'on peut perdre le précieux trésor de la grâce sanctifiante ?*

— Oui, malheureusement.

— *Comment le savez-vous ?*

— Par l'enseignement

De la sainte Ecriture,

De l'Eglise,

Des saints Pères,

De l'expérience,

Du bon sens.

— *Comment perd-on le trésor de la grâce sanctifiante ?*

— Par le péché mortel.

— *Quelles sont les sources du péché mortel ?*

— Il y a les sources extérieures et les sources intérieures.

— *Dites-nous les sources extérieures du péché mortel ?*

— Ces sources sont

Le démon,

Les suppôts du démon,

Les mauvais exemples,

Les occasions de péché,

Les différentes créatures.

— *Rappelez-nous maintenant les sources intérieures du péché mortel ?*

— Ces sources sont

L'ignorance volontaire et coupable,

Les mauvais penchants,

L'habitude du péché véniel.

— *Que ferez-vous pour éviter le péché mortel ?*

— J'emploierai les moyens capables de m'en préserver.

— *Quels seront vos moyens de préservation contre les sources extérieures du péché qui donne la mort à l'âme ?*

— La vigilance pour éviter les pièges du démon, fuir ses suppôts scandaleux ainsi que toutes les occasions de péché,

La résistance énergique aux ennemis de mon âme,

La prière très humble et très fervente,

Le souvenir de la vanité des diverses créatures,

La méditation des fins dernières et des bons exemples de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des saints.

— *Et contre les ennemis intérieurs de l'âme, quels seront vos moyens de défense ?*

— La réflexion et le recours aux lumières des hommes expérimentés,

La répression énergique des mauvais penchants,

La fidélité dans les petites choses,

La prière humble et fervente,

La fréquentation des sacrements,

La dévotion à la sainte Vierge.

— *Et si vous aviez le malheur de tomber dans le péché mortel et de perdre ainsi le riche trésor de la grâce sanctifiante, dites-moi, Félix, que feriez-vous ?*

— Je prierais très humblement le Seigneur Jésus et la très sainte Vierge de me procurer les dispositions requises pour rentrer en possession de ce riche trésor, et je n'aurais ni cesse ni repos tant qu'il ne serait pas retrouvé.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

POUR LA FÊTE DES QUARANTE HEURES

LA DIGNITÉ DE L'ÂME ¹

*Venite, audite et narrabo, omnes
qui timetis Deum, quanta fecit
animæ meæ.*

Vous tous qui avez la crainte de Dieu, venez, écoutez et je vous raconterai que de grandes choses il a faites pour mon âme.

(Psal. Lxv, 16).

Mes frères,

Le saint roi David était pénétré de l'excellence et de la dignité de son âme ; il savait qu'elle avait été créée à l'image de Dieu et qu'elle était destinée à posséder le ciel ; il savait que le Fils de Dieu s'incarnerait pour elle et pour elle verserait tout son sang. Il ne pouvait penser à cette vérité sans être transporté d'admiration. Il voulait faire partager ses sentiments à tous les vrais serviteurs de Dieu, et il les invitait tous à venir remercier avec lui le Seigneur des faveurs qu'il lui a plu d'accorder à nos âmes.

Je viens aujourd'hui vous adresser la même invitation. Vous tous qui craignez le Seigneur, écoutez quelles grandes merveilles il a opérées pour vos âmes ; écoutez combien privilégiées sont vos âmes ; écoutez comment vos âmes sont faites à l'image de Dieu, comment elles ont été rachetées par le sang d'un Dieu, comment elles sont destinées à posséder Dieu. Comprenez avec moi combien elles sont grandes sous ces trois rapports : grandes par leur *origine* et leur nature, grandes par le *prix* qu'elles ont coûté, grandes par la *destinée* qui les attend.

Pendant ces saints jours que l'Eglise consacre au recueillement, à la prière, à la pénitence, rien ne saurait mieux nous occuper, mes frères, que la pensée de ce que nous sommes et de ce que nous valons.

Car, si tant de chrétiens souillent leur âme par le péché, c'est qu'ils ne savent pas ou qu'ils oublient qu'elle vient de Dieu et qu'elle est son auguste image. Si tant de chrétiens sacrifient leur âme à des biens, à des plaisirs de néant, c'est qu'ils ne savent pas ou qu'ils oublient qu'elle a coûté le sang de Jésus-Christ. Si tant de chrétiens vivent comme si la terre était leur unique fin, c'est qu'ils ne savent pas ou qu'ils oublient que leur âme est faite pour le ciel.

O Marie, vierge sainte qui avez eu, après Jésus-Christ, la plus belle âme qui ait jamais existé, qui l'avez toujours conservée pure et sans tache, je vous implore et je vous supplie de demander à Dieu qu'il m'inspire, qu'il me soutienne si bien de

sa grâce que je puisse faire comprendre à tout cet auditoire que nous n'avons rien de plus grand et de plus précieux que notre âme !

I

*Notre âme est grande par son origine
et sa nature*

Notre âme vient de Dieu, elle est faite à l'image de Dieu, c'est-à-dire qu'elle participe à la nature de Dieu. Le développement de ces vérités nous fera saisir toute la grandeur de notre âme.

Le ciel et la terre venaient de sortir du néant à la voix du Créateur. Tout était créé, excepté l'homme. Alors Dieu le Père s'adressant aux deux augustes personnes de la Trinité, les invite à travailler avec lui à ce merveilleux ouvrage, et leur dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Et tout aussitôt, il prend, à la surface de la terre, un peu de boue et il en forme d'abord un corps parfaitement beau.

Mais, est-ce là tout l'homme ? Et quoique, au dire de Tertullien, il y ait dans cette boue que Dieu a prise entre ses mains plus de gloire que dans tout ce qui a été fait jusqu'à cette heure, plus de gloire que dans le ciel même des cieux : *Habes et limum de manu Dei gloriosum*, est-ce là ce merveilleux ouvrage sur lequel Dieu le Père veut fixer l'attention de la Trinité tout entière ? Nullement. Une créature plus noble, plus parfaite va paraître : c'est une âme.

Dieu, dit l'Ecriture, après avoir formé le corps de l'homme avec le limon de la terre, souffla sur sa face un esprit de vie et l'homme fut fait en âme vivante : *Inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ et factus est homo in animam viventem*. (Gen., II, 7). Ainsi, c'est Dieu lui-même qui souffle dans le corps de l'homme l'esprit qui l'anime. Quelle admirable création ! Combien elle diffère de celle des animaux auxquels certains philosophes voudraient nous assimiler !

S'agit-il, en effet, de créer des animaux ? Dieu daigne à peine s'en occuper, il confie ce soin à la terre et aux eaux. Mais s'agit-il de l'homme ? C'est lui-même qui, de ses propres mains, forme son corps ; c'est lui-même qui répand sur son visage un souffle de vie, une âme vivante. Pourquoi donc cette différence ? Pourquoi les animaux sortent-ils de la terre et des eaux, tandis que l'homme vient de Dieu ? Ecoutez-en la raison, et vous aurez une preuve de la dignité de nos âmes.

Dans les décrets adorables de Dieu, l'homme et la brute devaient être d'une nature toute différente. Les animaux ne devaient avoir rien de céleste ni de divin ; leur vie devait être une vie toute grossière, toute terrestre, toute charnelle, toute matérielle, pour ainsi dire. Il était donc juste qu'ils n'eussent pas d'autre origine que la terre, aussi sont-ils produits par la terre et les eaux. Mais la vie de l'homme, l'âme de l'homme devait être toute céleste, toute spirituelle, toute divine. Dieu a donc voulu lui donner une origine

¹ Ce sermon, en en prenant successivement les trois parties, peut servir pour les trois jours des Quarante Heures.

conforme à sa nature, il a voulu être lui-même son origine, son principe; et c'est pour cela qu'il souffle lui-même dans le corps de l'homme l'esprit de vie, l'âme vivante qui doit l'animer.

Admirez donc ici, mes frères, l'immense différence qu'il y a entre l'homme et la brute. L'origine de celle-ci est la terre, l'origine de celui-là est le Dieu du ciel; si bien qu'autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant l'homme, par son origine et sa nature, est élevé au-dessus de la brute. L'animal, il est vrai, est doué de vie et de mouvement, mais où est l'animal intelligent et raisonnable comme l'homme, capable de connaître et d'aimer le Créateur? Où est l'animal qui sache appeler toute chose par son nom? Où est l'animal dans lequel enfin Dieu répandit comme dans l'homme un esprit de vie?

Oh! que les paroles, le récit de nos saintes Ecritures prouvent admirablement l'excellence de nos âmes! Approfondissons-les. Dieu souffle sur l'homme; Dieu tire, pour ainsi dire, de lui-même, de son fond, de sa propre substance, un souffle de vie qu'il communique à l'homme. La vie, l'âme de l'homme viennent de Dieu immédiatement. Il semble que ce souffle de vie, que cette âme soit une participation de Dieu; il semble que Dieu partage avec l'homme sa nature, son esprit et sa vie.

Et, en effet, ce souffle de Dieu communique à l'homme, quoique dans un degré bien inférieur, la plupart des perfections de son auteur, et l'intelligence, et la volonté, et la liberté, et la spiritualité, et l'immensité, et la Trinité même, si j'ose ainsi parler. Entrons dans le détail.

Et d'abord l'intelligence. Dieu est un être intelligent, il se connaît et connaît sa créature. Notre âme aussi est intelligente, elle a quelque connaissance d'elle-même et de son auteur, et elle est capable de le mieux connaître un jour.

Dieu a une volonté; il s'aime, il aime sa créature. Et vous aussi, mes frères, vous avez une volonté; votre âme aussi s'aime et peut aimer Dieu.

Dieu est libre dans ses opérations. Notre âme aussi est libre; elle peut agir ou ne pas agir, choisir le bien ou le mal, le vice ou la vertu.

Dieu est esprit. Notre âme aussi est une substance spirituelle, séparée de la matière, absolument différente de ce corps de boue, de chair et de sang qu'elle anime.

Dieu est immense: il remplit de son immensité tous les lieux et tous les temps. Notre âme participe, en quelque sorte, à cette immensité de son Créateur; elle est immense dans ses désirs, dans ses pensées. Dans ses désirs: rien de fini, rien de créé ne saurait remplir la vaste capacité d'une âme. Donnez-lui tout, honneurs, biens, plaisirs, elle n'est jamais rassasiée; il lui faut un autre bien que des biens créés. Insatiable dans ses désirs, il n'y a que quand elle aura Dieu qu'elle sera contente. Jamais satisfaite hors de Dieu, Dieu seul lui suffit; mais Dieu, il le lui faut tout entier. Dans ses pensées: tandis que l'animal,

courbé vers la terre, ne voit que l'objet présent, notre âme, comme Dieu, embrasse tout, et le passé et le présent et l'avenir.

Immense dans le présent: mille fois plus prompt que l'éclair, notre âme franchit rapidement les espaces; elle se porte dans un clin d'œil d'une extrémité de l'univers à l'autre. Par la pensée, elle se plonge au fond des abîmes et la voilà déjà au-dessus des cieux. Figurez-vous l'étoile la plus élevée du firmament, vous voilà au plus haut des cieux, et si vous vous figurez, dans le même moment, le lieu le plus profond des enfers, vous serez tout de suite descendu de la hauteur des cieux dans la profondeur des abîmes, et cela, par cette immensité communiquée à l'âme par le souffle de Dieu.

Immense dans le passé: par sa mémoire, notre âme se replie sur les temps écoulés; elle se représente les événements anciens, elle recule ainsi d'âge en âge, de siècle en siècle, et parvenue au premier des jours, elle remonte encore pour se perdre avec Dieu dans le sein de l'éternité.

Immense dans l'avenir: par une faculté dont la brute est privée, notre âme s'élance dans l'avenir. Elle prévoit, de loin, une foule d'événements futurs; elle anticipe sur les siècles, elle s'enfuit avec Dieu dans les profondeurs éternelles. « O âme heureuse, s'écrie un saint Père, cesse d'admirer et la hauteur des astres, et les abîmes profonds de la mer, mais plutôt admire-toi toi-même; admire l'immensité de ton esprit et de ton cœur. O âme humaine, enorgueillis-toi, sois fière de ta grandeur. Dieu n'a rien, pour ainsi dire, dans sa nature, qu'il ne t'ait fait partager avec lui. O âme plus élevée que le ciel, plus profonde que les enfers, plus vaste que la terre et que les océans, âme plus grande que tous les temps, âme plus grande que tout ce qui est créé, cesse donc de t'avilir, de placer ton bonheur dans ce bien périssable, dans ce plaisir sensuel; cesse donc de te dégrader en mettant ta félicité dans ce corps de boue, dans cette créature, dans ce vil amas de poussière, mais cherche-le dans un bien plus grand et plus digne de toi, cherche-le en Dieu dont tu partages l'immensité. »

Ce n'est pas assez. Ce souffle de Dieu lui a encore communiqué l'immortalité de son Créateur. Dieu existera éternellement, et jouira d'un bonheur éternel comme lui. O mon âme, tu es appelée à l'éternel bonheur de ton Dieu. Non, tu ne périras pas avec ce corps qui est ici-bas le lieu de ta triste prison. Cette maison d'argile se dissoudra, ce corps de mort sera, pour un temps, la proie et la pâture des vers; mais pour toi, tu lui survivras; plus rapide que la colombe, tu prendras ton essor, tu t'élèveras, tu t'envoleras dans le sein de l'éternel, dans la terre des vivants, pour les siècles des siècles.

Je trouve même, dans notre âme, l'image de la Trinité. Dans Dieu, trois personnes très distinctes ne font qu'un seul et même Dieu. Dans notre âme aussi, trois facultés très distinctes,

l'intelligence, la mémoire et la volonté, ne font qu'une seule et même âme. Et c'est par tous ces traits, que je viens de tracer, que s'accomplit cette grande, cette sublime parole du Créateur : « Faisons l'homme à notre image. »

Te voilà donc, ô homme, fait à l'image de ton Dieu ! Reconnais ta dignité. Tu ne ressembles à rien de ce qui est sur la terre, c'est dans le ciel qu'il faut chercher le modèle d'après lequel tu as été formé. Et quel est-il ? Les astres du firmament ? Non, quelle que soit leur grandeur, quel que soit leur éclat, ils n'ont avec toi rien de comparable. Les Anges et les Archanges ? Les Puissances, les Vertus, les Trônes, les Dominations, les Chérubiens, les Séraphins ? Non, porte plus haut tes regards, élève-toi au-dessus de toutes les sublimes intelligences qui peuplent le ciel ; élève-toi jusqu'au Dieu tout-puissant, éternel, immense ; monte jusqu'au trône du Dieu trois fois saint ; fixe hardiment tes regards sur l'adorable Trinité, voilà l'auguste original sur lequel tu as été faite et dont tu es la vivante image.

Mais, mes frères, si de Dieu qui nous a créés à sa ressemblance, nous abaïssons nos regards sur nos âmes, quel sujet, pour nous, de honte, de confusion, de larmes et de douleur ! Dans la Trinité, un Dieu qui est la sainteté infinie, devant lequel ni les astres, ni le soleil, ni les anges même ne sont pas purs, et dans nous, des instincts dépravés, une nature corrompue, des passions honteuses. A qui cette image hideuse, défigurée, dégradée, traînée dans la fange de tous les vices ? Serait-ce la vôtre, Seigneur ? *Cujus est hæc imago ?* Une mémoire remplie de souvenirs criminels, une intelligence souillée par mille pensées, mille représentations impures, un cœur corrompu par mille coupables désirs. O Saint des Saints, puis-je reconnaître votre image ! Ne serait-ce point ici le lieu de s'écrier avec le prophète : *Homo, cum in honore esset, non intellexit et comparatus est jumentis insipientibus ?* (Psal. XLVIII, 13). Son âme était faite à la ressemblance de son Dieu et la voilà honteusement assimilée à la brute. Que dis-je, assimilée ? La voilà descendue au-dessous de la brute ; la voilà livrée peut-être à des crimes inconnus à la brute. O honte, ô ignominie, ô opprobre pour l'homme ! Rougis, ô homme, dit saint Bernard, rougis d'avoir changé ta nature toute divine en celle des animaux les plus immondes, *Erubescere, o homo, divinam in porcinam mutasse naturam.*

Rougis donc, homme vindicatif, d'avoir imité et même surpassé la fureur du tigre. Rougis, homme impie et blasphémateur : l'animal méconnut son Dieu, mais jamais le blasphéma-t-il comme toi ? Rougis, homme intempérant : où est l'animal que ses excès rendent comme toi incapable d'exercice et de travail ? Rougis, âme sensuelle ; tu étais le souffle de Dieu, tu avais une origine céleste, tu participais à la nature de Dieu, et qu'as-tu fait ? Rentre ici en toi-même, descends en ta conscience,

interroge-toi, souviens-toi de tant de plaisirs coupables, de tant de joies licencieuses, de tant de voluptés criminelles que tu as recherchées et dans lesquelles tu t'es complu. Dieu a vu tout cela, il en a été indigné, et il t'attend à l'éternité pour te punir, si tu ne te convertis pas ici-bas.

O pécheurs qui m'entendez, oui, rougis de vos désordres ; mais surtout pleurez-les, soyez-en brisés d'un salutaire regret, et prenez la résolution de les réparer, de les racheter par une prompte et sincère pénitence.

II

Notre âme est grande par le prix qu'elle a coûté

Grandes par leur origine et leur nature, nos âmes, mes frères, sont grandes encore par le prix qu'elles ont coûté.

Par le péché d'Adam, par nos propres péchés, nos âmes étaient vouées à une damnation éternelle. Dieu infiniment bon et miséricordieux nous envoie son Fils pour libérateur.

Ce Fils de Dieu descend du ciel, s'abaisse jusqu'à nous, s'anéantit, prend la forme d'un esclave, s'incarne.

Il s'incarne : approfondissons cette parole, mes frères. Le Fils de Dieu s'incarne, c'est-à-dire qu'il prend non seulement un corps mais une âme semblable à la nôtre, c'est-à-dire qu'il élève l'homme jusqu'à lui. Voilà donc, par cette incarnation, notre âme unie dans la personne de Jésus-Christ au Fils éternel de Dieu, au Dieu de gloire et de majesté, à celui devant qui tous les rois de la terre ne sont que néant, à celui devant qui tout genou fléchit et dans le ciel et sur la terre et dans les enfers. Voilà notre âme élevée à la hauteur de la Trinité. La voilà devenue parente, alliée des trois personnes adorables de l'auguste Trinité. La voilà assise avec Jésus-Christ à la droite du Tout-Puissant.

O mon âme, que tu es grande, que tu es noble, surtout depuis l'incarnation du Verbe ! Comment donc ai-je pu oublier, méconnaître ta grandeur au point de t'avilir par tant de péchés, comme je l'ai fait ?

Mais, mes frères, continuons à admirer ce que le Fils de Dieu a fait pour nos âmes. Depuis la crèche de Bethléem jusqu'à la croix du Calvaire, que de larmes, que de fatigues, et cela pour nos âmes !

Mais venons tout de suite au plus pénible, au plus douloureux de tous les sacrifices. O chrétiens, voilà le prodige de l'estime et de l'amour de Dieu pour vos âmes. Vous avez été rachetés d'un grand prix, au dire de saint Paul, *Empti estis pretio magno.* (I Cor., VI, 20). Et à quel prix donc ? Au prix de l'or, de l'argent ? Non, répond saint Pierre, *non corruptibilibus auro vel argento redempti estis.* (I Petr., I, 18). Et qu'a donc donné Jésus-Christ pour notre rançon, demande saint Jean Chrysostome ? A-t-il donné la terre, l'univers ? A-t-il donné l'homme tout entier ? Non, *non mundum dedit, non terram ; non hominem, non*

mare. — Quoi donc ? Ecoutez : il a donné tout son sang, et n'y eût-il eu dans le monde qu'une seule âme, il eût donné ce prix tout entier pour la sauver.

O mes frères, c'est sur cet unique rapport qu'il faut apprécier nos âmes. Oubliez tout ce qui, selon le monde, peut vous être un sujet de gloire, votre naissance, votre fortune, les talents, les vertus qui vous distinguent ; sachez une seule chose, c'est que votre âme est rachetée au prix du sang de Jésus-Christ. Si l'on vous disait seulement : un Dieu s'est fait chair, un Dieu a vécu pendant trente-trois ans parmi les hommes, et c'est pour votre âme ; un Dieu a voulu être livré à la plus douloureuse des agonies, et c'est pour votre âme ; un Dieu a voulu être crucifié, expirer entre deux voleurs, répandre tout son sang, et c'est pour votre âme ; depuis dix-huit siècles, le corps et le sang d'un Dieu sont donnés dans l'Eucharistie, et c'est pour votre âme ! O qu'elle est grande l'âme qui devient, par la communion, le temple du Saint des Saints !

Aussi malheur à celui qui scandalise une âme. Savez-vous bien, en effet, ce qui arrive ? Si vous vous approchiez de l'autel, que vous preniez le ciboire, pour le renverser, le fouler aux pieds, quel crime ! Eh bien, c'est un crime aussi grand de scandaliser une âme. Car cette âme était le sanctuaire de Jésus-Christ, et la voilà livrée au démon.

Que nos âmes sont donc précieuses, mes frères, et combien nous devrions les estimer ! Quels travaux, quels sacrifices pourraient nous coûter quand il s'agit de sauver une âme ! O saints apôtres, saints prédicateurs de la foi, saint François-Xavier, je ne m'étonne pas que vous ayez franchi tant de mers, arrosé de vos sueurs et de votre sang tant de rivages étrangers : vous saviez ce que vaut une âme, vous cherchiez des âmes.

Qu'est-ce donc qu'une âme ? C'est le prix de l'incarnation, c'est le prix du sang d'un Dieu.

Qu'est-ce qu'une âme ? Venez l'apprendre au pied de la croix. Levez les yeux, regardez, voilà ma réponse. Ah ! cette tête couronnée d'épines, ce front tout ensanglanté, ce visage tout meurtri, ce corps qui n'est plus qu'une plaie affreuse, vous disent plus éloquentement que moi ce qu'est et ce que vaut une âme.

Qu'est-ce qu'une âme ? Demandez-le à Jésus crucifié, dites-lui, avec le prophète : Pourquoi ces plaies dans vos mains ? *Quid sunt plagæ istæ in medio manuum tuarum ?* O chrétiens, vous répond Jésus-Christ du haut de sa croix, c'est le prix de vos âmes, *tantæ vales !* Et vous l'avez perdue pour ces vains honneurs, pour cette gloire passagère, pour ces excès, ces plaisirs, ces gains criminels, pour je ne sais quels avantages qui flattent vos passions. Tout cela vaut-il donc mon sang ? Regardez, chrétiens, voilà le prix de votre âme, et vous l'avez perdue tant de fois en vous livrant à tous les péchés de pensée, de parole et d'actions que la foi, l'honneur, la conscience défendent !

Pères et mères, un regard sur la croix. Voilà ce que vaut l'âme de vos enfants, et vous l'avez perdue en ne les instruisant pas et en ne les faisant pas instruire des vérités religieuses, en ne veillant pas sur eux, en ne les reprenant pas, en leur donnant des exemples qui les scandalisent, en les portant même à enfreindre les lois de Dieu et de l'Eglise. Malheureux ! vous avez été les bourreaux de vos propres enfants. Cruels ! vous avez immolé au démon vos fils et vos filles, *immolaverunt filios suos et filias suas dæmoniis*. Leur donner ce conseil, cet exemple, proférer devant eux ces impiétés, ces blasphèmes, c'était faire à leur âme une plaie mortelle ; les conduire à ces fêtes mondaines, à ces spectacles qui offensent la vertu, c'était les conduire à la mort éternelle ; leur permettre ces jeux, ces lectures, ces fréquentations dangereuses, c'était livrer leur âme à une mort mille fois plus funeste que celle du corps. O aveuglement ! Il y a des parents qui sont inconsolables si leurs enfants tombent malades et viennent à mourir ; mais si par leur faute, ces mêmes enfants perdent leur âme, il n'y pensent pas. Mon Dieu, éclairez donc ces aveugles sur leur malheur et sur celui de leurs enfants !

Pêcheurs scandaleux, un regard aussi sur la croix. Voilà ce que valent les âmes que vous avez entraînées à tant de péchés ; voilà ce que valent les âmes que vous avez perdues, l'âme de cet enfant, ignorant du mal, que vous avez pervertie, l'âme de cette jeune fille à qui vous avez ravi l'innocence et le ciel, l'âme de ce serviteur, de cette domestique dont vous avez fait les complices de vos désordres, et parfois les misérables instruments de vos passions. Voilà, époux, ce que vaut l'âme de votre épouse, et vous la damnez en l'associant aux iniquités par lesquelles vous profanez le saint état du mariage. Voilà, jeunes gens et jeunes filles, ce que valent les âmes, et vous les avez perdues par l'immodestie de vos regards et de vos parures, perdues par vos sourires, vos chants, vos discours, vos amusements qui sont un piège tendu à la vertu, perdues par tous ces désordres qui sont si communs dans le monde, et qu'on ne saurait nommer devant un auditoire chrétien. Il aurait mieux valu présenter un breuvage empoisonné aux victimes de vos scandales : elles seraient innocentes et elles sont criminelles, elles n'eussent perdu qu'une vie mortelle et elles ont perdu une vie éternelle, elles seraient encore dignes du ciel et elles méritent l'enfer.

Des âmes pures et les images de Dieu souillées par le péché ! Des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ redevenues les esclaves du démon ! O crime ! ô malheur digne d'être pleuré avec des larmes de sang ! Et ce crime, ce malheur, n'est-ce pas peut-être le nôtre ? O mon Dieu, qui donnera à nos yeux des torrents de larmes ? Passerions-nous notre vie tout entière dans les pleurs et les gémissements, nous n'aurions pas encore assez pleuré la perte de notre âme et de celles que nous avons entraînées au mal.

III

Notre âme est grande par sa destinée

Nous connaissons, mes frères, l'excellence de notre nature, nous savons quel prix nous avons coûté, nous allons essayer maintenant de comprendre tout ce que notre destinée a de glorieux et pour cette vie et pour l'autre.

Notre destinée ressort des principales facultés de notre âme. Elle est intelligente, douée de volonté, spirituelle : sa fin sur la terre, c'est donc de connaître Dieu, de l'aimer et de le servir. Elle est immortelle : sa fin pour le ciel, c'est donc de régner éternellement avec Dieu.

Et d'abord, mes frères, pourquoi notre âme est-elle intelligente ? C'est assurément pour connaître Dieu, sa nature, sa religion, ses commandements, son évangile. Quelle sublime destinée ! S'il est déjà si glorieux d'entrer dans la familiarité d'un prince, d'un roi de la terre, quelle gloire de pouvoir s'élever à la connaissance de l'être infini du grand roi des cieux ! Mais hélas ! combien peu remplissent dignement une si noble fin ? A combien d'hommes pourrait s'adresser ce reproche du Seigneur au peuple d'Israël : L'animal le plus stupide, le bœuf connaît son maître, mais Israël, mais mes chrétiens, mais mon peuple chéri, privilégié, ceux qui s'honorent de porter mon nom, n'ont pas voulu me connaître, *Cognovit bos possessorem suum, Israël autem me non cognovit.* (Isaïe, I, 8). A la vue du ciel, ils devaient croire en moi, et ils ont vu le ciel d'un œil indifférent, pour ne pas dire athée. La vue des astres devait leur indiquer les traces certaines de ma grandeur, de ma puissance, de ma sagesse, et ils n'y ont vu que l'effet du hasard. Chaque élément, chaque objet, chaque créature devait leur donner une idée de ma beauté et faire élever vers mon trône un tribut d'hommages et de reconnaissance, et ils ont reçu mes bienfaits sans penser même à la main large et généreuse qui les leur prodiguait. Au lieu d'appliquer leur intelligence à la méditation de ma loi, ils l'ont appliquée aux vanités, aux péchés de la terre ; ils l'ont fait servir à découvrir et à inventer de nouveaux moyens de satisfaire leurs criminelles passions.

O chrétiens, élevons donc nos pensées au-dessus des sens ! Et puisque nous sommes faits pour connaître le Dieu du ciel, cessons de nous occuper uniquement des bagatelles et des frivolités de la terre.

Ce n'est pas assez de connaître Dieu, nous sommes encore créés pour l'aimer. Nous le sentons, nous sommes faits pour être heureux, pour aimer l'objet qui nous offre le repos dans une félicité parfaite. Or, le bonheur ne se trouve dans aucun des biens d'ici-bas, ils sont trop fragiles et trop vains, il n'est qu'en Dieu. Nous sommes donc créés pour aimer Dieu.

Dieu lui-même l'exige : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo.* Et comment ne pas aimer Dieu, un père si tendre qui nous a prévenus de son amour, qui nous a aimés le premier,

qui nous aime de toute éternité ? Aimer Dieu, nous attacher à Dieu, chercher en Dieu notre félicité, telle est encore la destinée de notre âme.

Entrons ici, mes frères, en des transports de joie et d'admiration. Quelle gloire, quel bonheur pour nous d'être faits pour aimer un être si grand, si parfait, un Dieu si bon, si aimable et si digne d'être aimé ! N'était-ce pas assez que Dieu nous permit de l'aimer ? Fallait-il encore qu'il nous y obligeât en nous en faisant un précepte ? Ne nous croirions-nous pas au comble de la gloire et de la félicité si un puissant monarque consentait à nous recevoir dans sa familiarité ? Et voilà que le Dieu de l'univers veut faire de nous ses amis, ses intimes, ses privilégiés, voilà qu'il veut nous aimer et être aimé de nous !

N'aurions-nous point, mes frères, oublié une si grande et si heureuse destinée ? Nos cœurs faits pour brûler d'une noble flamme n'auraient-ils point été consumés d'un feu impur pour la créature ? N'y aurait-il point ici quelqu'un qui n'aimerait pas, qui ne voudrait pas aimer Dieu qui est la bonté, la beauté infinies ?

O enfants des hommes, s'écriait le prophète, jusqu'à quand aurez-vous le cœur appesanti vers la terre ? Pourquoi donc rechercher toujours la vanité et le mensonge ? (Psal. IV, 3). Détachez-vous de ces biens, de ces plaisirs de néant pour vous attacher à votre unique et véritable fin qui est Dieu. Aimez ce Dieu qui vous a créés, rachetés et qui vous prépare un bonheur éternel.

Pourquoi sommes-nous encore créés ? Pour servir Dieu, pour lui rendre un culte intérieur et extérieur. L'esprit est au-dessus de la matière, une âme spirituelle comme la nôtre doit donc dominer un corps matériel, et si notre âme est unie à notre corps, c'est pour faire servir à la gloire de Dieu tous les membres de ce corps. Nos yeux, c'est à notre âme à les élever vers le ciel en signe d'amour et de reconnaissance, ou bien à les abaisser vers la terre en signe de repentir et d'humiliation. Notre bouche, c'est à notre âme à lui faire célébrer les louanges du Tout-Puissant, ou bien à la coller sur la terre en signe d'abaissement et d'anéantissement devant le grand Dieu de l'univers. Nos mains, c'est à notre âme à les conserver pures de toute souillure, d'injustice et à leur faire opérer des œuvres de sainteté, de justice et de miséricorde. Tous nos membres, c'est à notre âme à les entretenir dans une pureté digne du Dieu trois fois saint dont ils sont le temple et le sanctuaire. En un mot, notre corps est un royaume dont notre âme est la reine et qu'elle doit gouverner pour Dieu.

O âme chrétienne, as-tu compris ta haute destinée ? Ce corps n'est point ton maître, c'est ton esclave, il est fait pour t'obéir et toi pour lui commander. Souviens-toi de cette vérité pour le faire rentrer sous la loi quand il s'insurge contre ton empire. O âme faite pour régner, si jamais, au mépris de ta noble destinée, tu avais été l'esclave de ton corps, reprends aujourd'hui l'empire que

tu as perdu, fais sentir à tes habitudes criminelles le joug qu'elles prétendaient t'imposer, règne sur ton corps, sur tes penchants, tes inclinations mauvaises, règne ici-bas afin de régner dans le ciel.

Les animaux n'ont d'autre destinée que la terre; n'ayant pas, comme l'homme, une âme capable de connaître, d'aimer et de servir Dieu, ils ne peuvent, comme l'homme, être appelés à le posséder; n'étant point, comme l'homme, doués de liberté, ils ne sauraient acquérir de mérites pour une autre vie. Mais l'homme ayant connu Dieu sur la terre, il faut qu'il le connaisse dans le ciel; ayant aimé Dieu, sur la terre, il faut qu'il l'aime dans le ciel. L'âme, sur la terre, était libre; Dieu la menaçait si elle faisait le mal, il lui promettait le ciel si elle faisait le bien, il faut que Dieu tienne sa parole et la récompense au-delà du tombeau.

Le désir du bonheur éternel qui se trouve en nous, est le gage et la preuve de cette immortalité. Un Dieu juste et bon, comme notre Dieu, doit punir les vices et récompenser les vertus qui ne l'ont pas été ici-bas. Ainsi, mes frères, à la mort vous ne périrez pas; votre corps deviendra, pour un temps, la proie de la corruption; comme il est composé de parties, ces parties se dissoudront, puis ce corps sera, dans la terre, livré à la pourriture jusqu'au jugement général. Mais pour l'âme qui est spirituelle, qui n'est point composée de parties qui peuvent se dissoudre et se séparer, elle n'aura donc aucune part à la corruption du corps. Elle se souviendra, elle pensera, elle aimera, elle subsistera tout entière, et tandis que le corps ira dans la terre d'où il est tiré, elle retournera à Dieu d'où elle est sortie. Le sein de Dieu, le ciel, voilà, si elle est trouvée innocente et pure, voilà le lieu de sa demeure, voilà la patrie, le séjour qu'elle habitera. Et quand le jour du jugement dernier sera arrivé, elle reprendra son corps sorti de la poussière du tombeau et devenu brillant, glorieux, incorruptible...

Et alors, mes frères, dans le ciel où vous devez tendre de toutes vos forces, vous continuerez ce que vous aurez commencé à faire sur la terre. Vous verrez Dieu, vous l'aimerez, vous le louerez éternellement, *Videbimus, amabimus, laudabimus*. O la sublime, ô l'heureuse destinée! Voir face à face, contempler toujours, avec les anges et les saints, avec la Vierge Marie, autour du trône de Jésus-Christ, l'immensité, la majesté, la sainteté, la beauté, les amabilités infinies de Dieu! Voir à découvert les mystères que nous adorons! Aimer Dieu, ne vivre que de Dieu, en Dieu, apercevoir en Dieu toujours de nouveaux attrails, de nouvelles amabilités, de nouvelles perfections, être tout rempli de Dieu, tout pénétré de Dieu, tout consumé en Dieu; l'aimer toujours avec de nouvelles ardeurs, de nouveaux transports, de nouveaux ravissements; être inondé, rassasié, enivré d'un torrent de délices, chanter les louanges de Dieu, jouir d'un bonheur éternel, qu'elle est grande l'âme qui a une pareille destinée!...

O mon Dieu, qu'on ne me parle plus de gloire parmi les hommes, nous sommes faits pour une gloire plus vraie, plus solide, pour une gloire éternelle. Qu'on ne me parle pas de richesses temporelles, je n'en veux point, je suis créé pour des richesses plus grandes, pour les biens de l'éternité. Fuyez loin de moi, réunions, sociétés du monde, je suis fait pour une société plus auguste, pour la société des anges et des saints. O âme, s'écrie saint Bernard, âme qui a l'insigne bonheur d'être créée à l'image de Dieu, d'être faite à sa ressemblance, *O anima insignita Dei imagine, decorata similitudine*, âme qui a la raison en partage, *rationis particeps*, âme capable de l'éternelle béatitude, *capax beatudinis*, âme destinée à être avec les anges, *deputata cum angelis, quid tibi cum carne*? Qu'as-tu de commun avec les sens, la chair et le sang? Elève-toi, dit saint Augustin, *erige te*, à la hauteur de ton origine et de ta destinée. Que fais-tu dans cet état d'avilissement et de dégradation? Fille du ciel, jusqu'à quand te traîneras-tu sur la terre? Citoyenne de l'éternité, jusqu'à quand chercheras-tu, dans le temps, des biens terrestres, un faux bonheur, une paix trompeuse? Ame lavée, purifiée par les sacrements, âme embellie par le sang d'un Dieu, sors de ton péché, sors de tes désordres et de tes iniquités, *erige te*. Laisse sur la terre les animaux et leurs grossières voluptés, et qu'as-tu de commun avec eux? Laisse-les dans ces régions d'ici-bas où s'enferment tous leurs désirs; mais pour toi, prends noblement ton essor vers Dieu d'où tu es sortie, *erige te*. Elève-toi au-dessus des choses de la terre qui sont indignes de ta grandeur et dans lesquelles tu ne saurais, sans répudier ta destinée, concentrer tes affections, *erige te*. Elève-toi jusqu'à Dieu qui t'as créée pour lui, qui te tend les bras et qui t'offre son amour, *erige te*. Elève-toi, de cette terre d'exil, de deuil et de larmes, vers la patrie du ciel, soupire après ce lieu de délices et de bonheur, fais-en enfin l'objet de ton ambition, de tes désirs, de tes continuels efforts, jusqu'à ce que, en possession de Dieu, tu triomphes à jamais dans l'éternité. Ainsi soit-il.

PETIT CARÈME SUR LES TROIS PREMIERS CHAPITRES DE LA GENÈSE

1^{re} Instruction

PULVIS ES

Memento quia pulvis es et in pulverem reverteris.

Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. (Gen., III, 19).

Mes frères,

Nous passons, a-t-on dit, une moitié de notre existence à nous souvenir et l'autre à espérer. Regretter le passé, espérer dans l'avenir, voilà à quoi se dépense notre vie. Nous nous consolons

des années écoulées en nous promettant beaucoup d'années encore. A nous les longs espoirs et les vastes pensées !

Mais nous avons beau faire. Reculons aussi loin que nous le voudrions l'horizon de nos rêves d'avenir : il nous faut quand même arriver « au trou de l'abîme », où tous ces rêves s'écroulent avec le bruit d'une pelletée de terre tombant sur un cercueil.

Cette pensée de la mort est effrayante, et nous voudrions l'écarter. Mais il n'est pas de plus énergique remède à la vanité et à l'orgueil. Aussi Dieu ordonne à son Eglise de nous la rappeler solennellement aujourd'hui : « O homme, fait-il dire à chacun de nous par la voix de cette sainte Eglise, souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière ! »

Arrêtons-nous ce soir à considérer pendant quelques instants cette redoutable, mais salutaire vérité ; — nous verrons ensuite à en tirer quelques conséquences pratiques.

I

« Tu retourneras en poussière ! » C'est au dernier jour de notre vie que cette terrible prédiction aura son entier accomplissement. Mais il n'en est pas moins vrai, mes frères, que la décomposition commence pour notre corps avant le dernier jour. « Je meurs chaque jour, *quotidie morior*, » disait l'apôtre saint Paul écrivant aux Corinthiens (I Cor., xv, 34). Il suffit de réfléchir un instant pour reconnaître la profonde vérité de cette parole. Oui, nous mourons chaque jour, à chaque instant de notre vie. Chaque jour, à chaque instant, sans cesse, notre corps se désagrège. Un principe de mort est renfermé dans notre chair, principe actif de décomposition lente qui travaille sans relâche notre misérable corps, et le réduit en poussière peu à peu, en attendant la corruption totale du tombeau. En vertu de ce ferment de mort, la nourriture destinée à réparer nos énergies, use nos organes ; la lumière brûle nos yeux, à force d'y entretenir la flamme du regard ; l'air, qui doit nous faire vivre, finit par ronger nos poumons ; la science, qui prétend mettre au service de l'homme toutes les forces de la nature, épuise notre cerveau ; toute cette incommensurable vie dans laquelle nous baignons, à qui nous empruntons ce qui manque à la nôtre, mine lentement notre corps, le consume et le dégrade ; c'est la même vie empruntée que les plantes mettent à travers les pierres d'un édifice : sous l'apparence de les orner, de les animer, elles les disjoignent, les lézardent, en attendant l'orage qui jettera tout par terre. — Ce n'est pas encore la mort, mais c'est le commencement de la corruption, et du retour à la poussière. Encore quelques années peut-être de ce travail lent et continu de décomposition qui nous entame vivants, et notre corps sera rendu en tout semblable à cette muraille croûlante dont parle le prophète, qui laisse échapper à tout instant le sable et le mortier

de sa construction : *tanquam macerie depulsæ*. En vain la vanité alarmée appellera à son secours les prodiges de l'art, et les inventions de la science : rien n'y fera. Les rides se creuseront dans les chairs affaissées ; la tête branlante perdra jusqu'à ces cheveux blancs, dernière parure de la vieillesse. Les nouveaux-venus dans la vie nous traiteront de « ruines et de débris ». Nous serons plus qu'à moitié déjà retournés en poussière, squelettes vivants, avant de nous coucher enfin dans la poussière du tombeau. *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris*.

Mais voici la mort ! C'est maintenant surtout que va se réaliser pour nous l'inexorable *in pulverem reverteris*. Objet d'horreur pour les vivants, notre dépouille mortelle descendra dans la terre. Suivons-la par la pensée dans ces officines obscures d'immonde corruption. Je ne pense pas, mes frères, que les chrétiens doivent refuser d'assister à ce spectacle avec Jésus-Christ visitant le tombeau de Lazare. Faisons taire chez nous une fausse délicatesse. Qui ne sait l'histoire de ce prince irréligieux et dissolu qui se convertit à la vue du cadavre horriblement décomposé d'une créature qu'il avait idolâtrée ? Qu'importe alors si ce funèbre spectacle ne flatte pas nos sens, pourvu qu'il transforme nos cœurs !

Eh bien donc, contemplez votre cadavre en proie à la dent de la mort, et approchez de votre propre tombeau. Ouvrons ensemble votre cercueil. Ah ! qu'apercevons-nous ? La terre a envoyé la hideuse légion des vers, ses impurs ouvriers, pour vous reprendre tout ce qu'elle vous avait donné. Vos restes souillés fourmillent de reptiles hideux, et répandent autour d'eux une odeur insupportable de pourriture et d'infection. Ce serait bien vraiment le moment pour vous, si vos lèvres rongées par l'horrible larve des tombeaux pouvaient s'ouvrir encore, de dire à la fange putride : « Ma mère ! » à la vermine grouillante : « Ma sœur ! » Voilà le spectacle qui s'offre à notre vue, quelques jours à peine après votre descente au sombre enclos des morts.

Mais laissons une année s'écouler. Si alors, mes frères, j'ouvre votre sépulcre, quel changement ! Je ne vois plus qu'un effrayant squelette, un crâne dénudé au rictus épouvantable ; à la place des yeux vidés et disparus, deux cavités ouvertes avec une fixité étrange ; des ossements disjoints qui conservent à peine leur ordre naturel ; à la base du crâne quelques dents décharnées et hideuses. Le sépulcre a dévoré les chairs, dont il ne reste plus que quelques lambeaux achevant de se pourrir. Votre corps est retourné à la poussière fangeuse dont il avait été tiré : *in pulverem reverteris*.

Puis de nouveau laissons passer les ans. Il vient enfin l'instant où vos ossements eux-mêmes se décomposent en leurs dernières parcelles ; où le dernier grain de cette poussière dans laquelle vous avez été changé disparaît absorbé par une force

nouvelle de l'universelle nature; où le dernier atome de ce qui fut votre corps sombre « en un mystère de profondeur que seul pourra percer l'œil de Dieu au dernier jour. » Et ce n'est plus seulement cet oracle *in pulverem reverteris* qui s'accomplit; c'est cet autre oracle encore de nos Livres divins: « *Finitus est pulvis; consummatus est miser*: La poussière elle-même a pris fin; l'homme est rentré dans son néant. » (Is., xvi, 4).

Et voilà donc, mes frères, le peu que nous sommes en ce monde. L'effrayante pensée de ce néant de nous-mêmes ne doit-elle pas nous suggérer de salutaires résolutions? C'est ce qui nous reste à voir.

II

A la cour de Charles-Quint, empereur d'Allemagne, vivait un homme de grande noblesse, François de Borgia. L'épouse de Charles-Quint vint à mourir, et François de Borgia fut chargé de conduire le corps de la princesse jusqu'à Grenade, au tombeau de ses pères. Quand le convoi fut arrivé dans cette ville, on ouvrit le cercueil, selon l'usage, afin de constater que c'était bien l'impératrice qui y était renfermée. Mais le visage de la princesse était si défiguré qu'il ne fut pas possible de le reconnaître. Frappé du hideux spectacle dont il était témoin, François de Borgia se mit à s'écrier: « Est-ce donc vous, Dona Isabella, mon auguste souveraine? Ce cadavre repoussant, est-ce donc vous? Qu'est devenue cette beauté qui charmait nos regards il y a peu de jours? Où est cette majesté qui resplendissait en vous? » Après la cérémonie de la sépulture, il se dépouilla des insignes de la noblesse et des décorations de la cour. Peu de temps après il se fit religieux; et il mourut en odeur de sainteté. La vue du cadavre de l'impératrice ravagé par la mort l'avait dégoûté à jamais des honneurs et des plaisirs de la terre. Il avait coutume de répéter aux mondains qui s'approchaient de lui: « Plus pour l'âme! moins, et, s'il est possible, rien pour le corps! »

« Plus pour l'âme! moins pour le corps! » L'entendez-vous, mes frères, cette parole? Puisque le corps est si peu de chose, puisqu'il est voué à la poussière fangeuse du tombeau et destiné à devenir fange lui-même, et de toutes les immondices la plus hideuse et la plus repoussante, à quoi bon l'idolâtrer, ce misérable corps? Pourquoi prendre, ô voluptueux, un soin si extrême de rassasier votre chair de tout ce qui peut flatter ses appétits sensuels? Pourquoi cette horreur de ce qui pourrait mortifier ses grossières convoitises? Pourquoi ces ménagements et ces tendresses pour une chair de corruption et de mort, dont vous vous détourneriez vous-même avec un indicible dégoût, si vous pouviez être témoin de votre propre décomposition dans la tombe? « Souvenez-vous, ô vivants, que la chair est l'ennemi qu'il faut tuer, l'étreinte dont il faut s'affranchir, le bourbier dont il faut s'envoler. » Ce n'est pas la chair que vous devez servir; c'est elle qu'au contraire vous devez asservir sous les lois de l'esprit. En avant donc

les pratiques de mortification et de pénitence! En avant les jeûnes! En avant les carêmes fidèlement observés, tels que l'Eglise les impose! Plus pour l'âme, moins pour le corps!

Pourquoi, ô vaniteuse, cette recherche excessive de ce qui peut parer votre corps? *Memento quia pulvis es*. Souvenez-vous que vous êtes poussière, et que cet édifice de chair caduque et d'argile périssable, objet de vos attentions et de vos soins, s'en retournera en poussière avant longtemps peut-être. Vous oubliez donc, parmi les raffinements de votre coquetterie, le squelette desséché et hideux que sera demain ce corps que vous ornez avec tant de complaisance? Et votre âme immortelle qui, une fois ornée de grâce et de vertu, le sera pour jamais, vous ne songez même pas à l'embellir et à la parer! De grâce pensez-y! Plus pour votre âme et moins pour votre corps, je vous en supplie!

Un jeune libertin en cours de chasse entra dans la cabane d'un anachorète, en l'absence de celui-ci. Il trouve sur la table une tête de mort au pied d'un crucifix. Il la prend, il l'examine. L'ermite rentre en ce moment. — « Qu'est-ce que cela? lui crie le jeune homme, lui montrant en main le crâne nu. — C'est votre portrait; regardez-le bien! répond le vieillard. — Comment cela? Vous vous moquez! reprend notre chasseur. — Non pas, mon cher ami. Ce crâne appartenait à quelqu'un qui fut jeune comme vous, qui fut beau comme vous, qui fut joyeux comme vous. Comme vous il s'enflammait d'amour ou de colère; comme vous il rêvait un brillant avenir; comme vous il buvait avec ivresse à la coupe de la vie. Et vous de votre côté, comme lui un jour vous serez ce crâne dénudé qui ricane aux vivants, qui regarde sans voir par ces deux trous ronds et profonds où furent les yeux. Vous lui serez en tout semblable, de sorte que l'on pourra prendre ce crâne pour le vôtre et le vôtre pour celui-ci. Votre mère elle-même s'y tromperait. N'avais-je pas raison de vous dire que ce crâne grimaçant c'est votre portrait? » — Le jeune homme réfléchissait: « Voilà donc tout ce qui reste de nous? s'écria-t-il, en pesant dans sa main l'ossement léger. — Non, dit l'ermite, ce n'est pas tout ce qui reste de nous. Mais il reste encore et surtout le peu de bien que nous aurons fait en cette vie, ou le mal que nous y aurons commis. Les œuvres des morts les accompagnent, dit la sainte Ecriture: *opera enim illorum sequuntur illos*. » L'adolescent jeta loin de lui ses armes, et tombant aux pieds du vieillard: « Mon père, lui dit-il, je veux bâtir une cellule à côté de la vôtre, pour y vivre avec vous de manière à ne pas craindre la mort. »

Mes frères, faisons comme ce jeune homme. Jetons loin de nous les hochets de la vanité, les « vases de la sensualité, » et ne songeons qu'à faire le plus de bien possible avant la mort. « Souviens-toi de ton Créateur, dit le Sage, avant que ta poussière s'en retourne dans la terre et que ton esprit s'en retourne à Dieu. » (Eccl. xii, 7). Car ce moment-là viendra; à tous il nous faut mourir.

« Frère, il faut mourir ! » C'est de ces funèbres paroles que se saluent les religieux Trappistes, lorsqu'ils se rencontrent, et qu'ils saluent aussi, je crois, les étrangers qui visitent leur couvent. — « Et pourquoi donc mourir ? Pourquoi la mort ? » répliqua à l'un de ces religieux un mondain qui passait près de là. Le Trappiste ne répondit pas. Mais il alla chercher la Bible, et l'ouvrant à la première page : « Prenez et lisez, » dit-il simplement.

Il s'en rencontre parmi vous certainement, mes frères, qui, en face du cadavre de leur père, de leur mère, de leur enfant ou de leur ami, ont eu comme une révolte en leur cœur, et ont posé à la mort cette question : « O mort, pourquoi es-tu ? » Et à Dieu lui-même cette autre question : « O Eternel, pourquoi nous fais-tu mourir ? » Comme le religieux Trappiste, j'ouvre la Bible à la première page, et je leur dis : « Prenez et lisez. »

Eh bien oui, mes frères, nous lisons, et nous lisons ensemble les premières pages du Livre inspiré ; nous y chercherons la raison pour laquelle Dieu, l'auteur de toute vie, a permis la mort sur la terre. Nous y verrons que la mort est fille du péché en ce monde. Mais en même temps nous y apprendrons bien d'autres choses encore, l'histoire de nos origines, de notre déchéance ; l'histoire des grandeurs et des merveilles de Dieu ; nous y trouverons, mes frères, de quoi nous édifier pendant tout ce carême, de quoi ranimer notre foi, de quoi remplir nos cœurs d'amour de Dieu et d'horreur du péché, de quoi nous préparer dignement à recevoir, au jour de sa Pâque, Celui qui par la manducation pieuse de sa chair sacrée communiquera à notre poussière mortelle un germe d'immortalité. Ainsi soit-il⁴.

PRONES CATÉCHÉTIQUES

Deuxième dimanche de Carême

LE MYSTÈRE DE LA RÉDEMPTION

Transfiguratus est ante eos.

Jésus se transfigura devant eux.
(Matth., xvii, 2).

Mes frères,

L'évangile d'aujourd'hui nous représente Jésus-Christ transfiguré sur le Thabor. Son visage est éclatant comme le soleil, ses vêtements blancs comme la neige. A côté de lui se tiennent Moïse et Elie, pour attester qu'il est bien le fondateur de la nouvelle alliance, le Messie annoncé par les prophètes. Du haut du ciel, Dieu le Père proclame que c'est là son Fils bien-aimé en qui il a mis toutes ses complaisances, et Pierre enthousiasmé s'écrie : « Seigneur, qu'il fait bon ici ! bâtissons-y trois tentes ! »

⁴ Nous avons fait pour cette instruction plusieurs emprunts au *Lendemain de la vie* de l'abbé Bolo (Haton).

Pourquoi le Sauveur a-t-il voulu se montrer à ses apôtres sous ce glorieux aspect ? C'est surtout pour fortifier leur foi à sa dignité de Messie et de Fils de Dieu. « Le Christ, dit saint Léon, s'est transfiguré sur le Thabor pour chasser du cœur de ses disciples le scandale de la croix ; il leur a manifesté sa gloire pour que les humiliations de sa passion n'ébranlassent point leur foi. »

Le quatrième article du symbole résume en quelques mots les mystères de grâce et de douleur de la passion du Christ, en nous disant que Jésus *a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli*. Rien n'est plus fécond en enseignements pour le chrétien que la méditation des souffrances du Sauveur, aussi consacrerons-nous plusieurs instructions à cet important sujet.

Aujourd'hui nous rappellerons d'abord en quoi consiste le *mystère de la Rédemption* ; puis nous suivrons l'*histoire de la Passion*, depuis le jardin des Oliviers jusqu'au prétoire de Pilate.

I

Le mystère de la Rédemption est le *mystère d'un Dieu souffrant et mourant sur la croix pour les péchés des hommes*. Le prophète Isaïe avait prédit que le Messie porterait toutes nos iniquités et les expierait par ses souffrances, qu'il serait livré à la mort et qu'il effacerait tous nos péchés (Isaïe, lxxiii) ; et à la veille de son entrée triomphale à Jérusalem, le Sauveur avait annoncé à ses apôtres qu'il serait livré à ses ennemis, condamné à mort, flagellé, crucifié, pour ressusciter le troisième jour. (Matth., xx, 18). Pourquoi fallait-il que le Christ souffrit tous ces tourments ? Parce qu'il s'était fait le libérateur du genre humain, parce qu'il devait racheter de l'esclavage du démon tous les enfants d'Adam. La condamnation portée contre le premier homme, « Tu mourras, » devait s'accomplir sur la personne de Jésus-Christ, pour que la justice divine fût satisfaite. Dieu le Père l'a envoyé pour être notre victime, et c'est par les mérites infinis de son sang que devait s'opérer notre rédemption.

Ce mystère d'amour, caché aux regards des hommes depuis l'origine des temps, s'est accompli au jour de la passion de notre divin Sauveur. C'est ce qu'exprime le Symbole en disant *qu'il a souffert, qu'il est mort, et qu'il a été enseveli*. Un Dieu qui souffre, un Dieu qui meurt sur la croix pour expier les péchés des hommes, voilà l'objet de notre foi dans le mystère de la Rédemption.

C'est comme homme que Jésus-Christ a souffert, mais c'est comme Dieu qu'il a donné à ses souffrances une valeur infinie pour réparer l'injure faite à la majesté infinie de Dieu par le péché. Il a souffert librement, et c'est ce qui fait le mérite de sa mort ; il s'est livré à ses bourreaux par amour pour nous (Ephés., v, 2), et c'est ce qui doit nous engager à l'aimer et à nous attacher irrévocablement à lui, puisque nous ne pouvons être sauvés que par ses mérites, en suivant ses

exemples et obéissant à sa loi. (Hébr., v, 9). Le meilleur moyen d'exciter en nous cet ardent amour pour Jésus-Christ, c'est de méditer religieusement les principales circonstances de sa passion. Entrons donc aujourd'hui avec lui dans cette Voie douloureuse.

II

Le jeudi soir, quatorzième jour du mois de Nisan, Jésus-Christ, après avoir mangé l'agneau pascal avec ses disciples, et institué le sacrement de l'Eucharistie, se dirigea du côté de la montagne des Oliviers, vers un jardin où il avait l'habitude d'aller prier.

C'est dans un jardin que le premier Adam avait commis sa faute, ce sera dans un jardin que Jésus commencera sa passion. A peine arrivé, il dit à ses disciples qui l'avaient accompagné : « Restez ici, pendant que j'irai prier là-bas » (Matth., xxvi, 36), et prenant avec lui Pierre, Jacques et Jean, qui avaient été sur le Thabor témoins de sa glorieuse transfiguration, il leur dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort, » puis il fit quelques pas, se jeta la face contre terre et se mit à trembler de tous ses membres, en proie à une angoisse mortelle, et s'écria : « O mon Père, éloignez, si c'est possible, ce calice d'amertume ; cependant que votre volonté se fasse, et non la mienne ! » Trois fois il répéta la même supplication, une sueur de sang inonda son visage et rougit autour de lui le sol ; alors un ange vint du ciel le fortifier et le soutenir.

Qui nous dira quelle fut l'intensité des douleurs de Jésus alors que commença pour lui cette terrible agonie ? Ah ! mes frères, il agonise parce qu'il a devant les yeux à ce moment tout ce qu'il aura à souffrir dans le cours de sa passion : la trahison de Judas, la flagellation, le couronnement d'épines, les insultes, les coups, les crachats, les blasphèmes, la croix, le fiel et le vinaigre, les angoisses de la mort ; tout cela se présente ensemble à son esprit, et la nature humaine est prête à succomber, le sang s'élance par tous les pores, et il faut qu'un ange vienne soutenir le Fils de Dieu. Mais Jésus souffre surtout parce qu'il contemple tous les péchés des hommes, tous les crimes qui se sont commis depuis Adam, et tous ceux qui se commettront jusqu'à la fin des siècles, et il se voit couvert de tous ces crimes comme d'un manteau d'ignominie. Il sent alors de la manière la plus terrible le poids du fardeau dont il s'est chargé, il a conscience d'être le bouc émissaire de toute l'humanité et un objet d'horreur pour son Père, il entrevoit la foudre qui va le frapper, et il ne peut soutenir cette vue, il mourrait d'effroi et de honte si un secours céleste ne lui était donné. Enfin il souffre plus qu'aucune intelligence humaine ne peut le comprendre, parce qu'il sait que son sacrifice sera inutile pour une quantité innombrable de pécheurs : il voit son sang foulé aux pieds, ses sacrements profanés, ses dogmes niés ou tournés

en ridicule, ses commandements transgressés, et l'enfer rempli des victimes qu'il voulait lui arracher. Quel malheur ce serait pour nous, si nous étions de ce nombre ! Jurons aujourd'hui de ne jamais renier par le péché mortel Celui qui est venu du ciel pour nous racheter en versant pour nous tout son sang.

III

Jésus avait prié par trois fois son Père, un ange avait été envoyé pour le soutenir en face de la mort, il avait accepté de boire jusqu'à la lie le calice de sa passion et de verser son sang pour le salut des hommes. Il revint alors vers ses disciples et leur dit : « L'heure est venue, le Fils de l'homme va être livré aux mains des pécheurs, levez-vous et partons, celui qui doit me trahir approche. » Jésus parlait encore lorsque l'apôtre Judas arriva, à la tête d'une troupe de scélérats, armés de piques et de bâtons, et s'approchant lui dit : « Je vous salue, Maître, » et il l'embrassa. (Matth., xxvi, 46-49). Le malheureux ! il ne craint donc pas que le Fils de Dieu fasse tomber du ciel la foudre sur lui ! il ose donner un baiser à Celui qu'il a vendu trente deniers aux princes des prêtres ! « Mon ami, lui dit le Sauveur, qu'es-tu venu faire ? Judas, tu trahis le Fils de l'homme par un baiser ! » (Luc, xxii, 48). Ah ! sans doute, le divin Maître aurait mieux aimé être immolé sur-le-champ par ses ennemis que d'être trahi par un des siens. Que n'avait-il pas fait pour avertir la conscience du traître et faire entrer le remords dans son âme ? Mais le démon de l'avarice régnait dans le cœur de Judas, et le rendait insensible à la voix de la grâce. Prenez garde, mes frères, qu'une mauvaise passion ne vous domine, ne vous fasse oublier vos devoirs et renier votre Dieu ! Si vous avez eu le malheur de trahir votre Sauveur par un baiser en faisant une mauvaise communion, demandez-lui pardon et entendez cette voix que vous appelez à la pénitence : « Mon ami, que fais-tu ? »

La trahison était consommée, Jésus se présenta à la troupe de forcenés en disant : « Qui cherchez-vous ? — Jésus de Nazareth, répondirent-ils. — C'est moi. » Et aussitôt, renversés par une force invisible, ils tombèrent sur le sol. Jésus avait voulu faire voir à ses ennemis qu'ils ne pouvaient l'arrêter malgré lui, et que c'était bien librement qu'il se livrait à la mort. Ils se relevèrent et après que Jésus leur eut dit une seconde fois : « C'est moi, » ils s'emparèrent de son auguste personne, et lui lièrent les mains pour qu'il ne pût leur échapper. Pierre emporté par une légitime indignation tira son épée et ayant frappé un serviteur du grand-prêtre, lui coupa l'oreille droite. Jésus, pour faire comprendre à ses disciples que le règne de Dieu ne devait pas s'établir par la force des armes et apprendre à tous les chrétiens la douceur avec laquelle ils doivent supporter les mauvais traitements, dit au disciple trop zélé : « Remets le glaive dans le fourreau ; ne faut-il

pas que je boive le calice que mon Père m'a préparé ? » et touchant l'oreille du blessé, il la guérit.

Cependant les princes des prêtres et les anciens du peuple s'étaient portés à la rencontre de la troupe armée qui avait arrêté le Sauveur, tellement ils étaient pressés de voir leur prisonnier. Jésus leur dit : « Vous êtes venus me prendre comme un voleur, armés d'épées et de bâtons ; j'étais tous les jours au milieu de vous dans le temple, et vous ne m'avez pas arrêté ; mais c'est maintenant votre heure, et la puissance des ténèbres. » (Luc, xxii, 53). Heure fatale, que celle où les ténèbres de l'endurcissement envahissent l'âme rebelle à la grâce, où Jésus indignement trahi abandonne ceux qu'il aurait voulu sauver ! Les Juifs avaient cru cacher dans les ombres de la nuit leur complot déicide ; les pécheurs fuient la lumière, mais leur conscience les poursuit partout, et s'ils refusent de se convertir, l'heure de la vengeance divine sonnera un jour pour eux.

Les disciples, voyant que leur Maître était entre les mains de ses ennemis, et ne pouvant le délivrer, prirent la fuite. Au moins, auraient-ils dû rester auprès de lui pour partager son sort, ils lui avaient promis d'aller à la mort avec lui, ils avaient pris des armes pour le défendre, et ils sont déjà à bout de courage, ils l'abandonnent ! Hélas ! c'est ce qu'il faut attendre de la faiblesse humaine ! Sans la grâce, nos bons desseins et nos plus fortes résolutions ne tiennent pas contre la première tentation. Ne comptez pas sur les hommes, mais sur le secours de Dieu pour faire votre salut, et ne négligez jamais de prier au moment du danger, de peur qu'il ne vous arrive, comme aux apôtres, d'abandonner honteusement votre Dieu.

IV

La troupe d'hommes armés qui s'était emparée de Jésus le traîna d'abord chez Anne, qui était beau-père du grand-prêtre Caïphe. Aux questions qu'on lui posa sur ses disciples et sa doctrine le Sauveur répondit : « J'ai parlé en public, à la synagogue et au temple où se réunissent tous les Juifs, et je n'ai rien enseigné en secret. Interrogez ceux qui m'ont entendu, ils savent ce que j'ai enseigné. » Il aurait pu ajouter : Interrogez les malades que j'ai guéris, les morts à qui j'ai rendu la vie, les milliers de personnes que j'ai nourries dans le désert, et vous saurez qui je suis.

C'est alors qu'un valet du pontife se retourna contre Jésus et lui donna un violent soufflet, en disant : « Est-ce ainsi que tu réponds à un pontife ? » Dans quel tribunal a-t-on jamais permis aux assistants d'insulter et de frapper un accusé ? Anne n'aurait-il pas dû faire châtier sur-le-champ l'insolent valet ? Au contraire, il approuva sa conduite par son silence, et le Sauveur dit d'une voix pleine de douceur : « Si j'ai mal parlé, faites-le voir, sinon, pourquoi me frappez-vous ? » (Jean, xviii, 23). Admirez, mes frères, cette patience, et

comprenez de quelle manière vous devez agir envers ceux qui vous insultent.

Anne renvoya Jésus à Caïphe. Celui-ci, plus pervers que son beau-père, avait déjà réuni chez lui les prêtres, les scribes et les anciens, et suborné de faux témoins pour les faire déposer contre l'accusé, afin d'arriver à le faire condamner à mort. Voilà l'innocence en face du mensonge, la sainteté infinie devant un tribunal d'iniquité, un Dieu jugé par des pécheurs ! Les témoins se présentent et déposent leurs mensonges ; Jésus ne dit pas un mot pour se défendre, réalisant la prophétie de David : « J'ai été comme un homme qui n'entend pas et n'a rien à répondre. » (Ps. xxxvii, 45). Le grand-prêtre se lève et lui dit : « Tu ne réponds rien à ce qu'on allègue contre toi ? » Et Jésus garde toujours le silence. « Il est muet, comme l'agneau devant celui qui le tond. » (Isaïe, liii, 7). Pourquoi ce long silence ? C'est que Jésus sait bien que ses réponses ne feraient qu'augmenter la fureur de ses ennemis ; ils ont juré de le faire mourir, ils l'ont condamné d'avance. Ils voudraient tirer de lui un aveu. Jésus devait à sa dignité de ne rien leur répondre. Il le faisait aussi pour vous apprendre à ne pas vous inquiéter des discours du monde, et à supporter sans amertume ses railleries.

Caïphe alors, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir de Jésus, changea de tactique et lui dit d'un ton solennel : « Je t'adjure, au nom du Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu. » — « Vous l'avez dit, » répondit aussitôt l'accusé. Précieux témoignage, que nous sommes heureux de recueillir de la bouche de Jésus, au moment même où un pareil aveu doit lui coûter la vie. Il ne manque pas de gens soi-disant religieux, qui reconnaissent en Jésus-Christ un grand homme, un noble caractère, mais ne veulent pas entendre parler de sa divinité ; ils n'ont pas lu cette page de l'Evangile. Non, quand on a entendu cette déclaration solennelle, faite sous la foi du serment, il n'y a plus de doute : si le Christ n'était pas Dieu, ce serait un imposteur.

Le pontife hypocrite s'écria aussitôt : « Il a blasphémé ! qu'avons-nous besoin de témoins ? Que vous en semble ? » Et tous répondirent de concert : « Il est digne de mort ! » Jésus digne de mort pour avoir proclamé devant les juges de sa nation ce que sa conscience l'obligeait à dire, ce que ses miracles avaient déjà publié dans toute la Judée, ce qui était écrit à toutes les pages de l'Ancien Testament ! Jésus digne de mort, quand personne ne peut le convaincre d'aucun crime ! Ah ! mes frères, comme cette inique condamnation doit nous consoler lorsque le monde nous accable de ses mépris. Ne craignons point sa haine hypocrite et impuissante, soyons plutôt fiers d'être traités comme notre divin Maître.

L'interrogatoire du Sauveur était terminé ; les soldats l'emmenèrent dans la cour de la maison de Caïphe, pour l'y garder pendant le reste de la nuit. C'est là que Jésus eut à endurer les plus

odieux outrages ; on le frappait, on lui crachait au visage, on lui voilait les yeux et on lui disait par dérision : « Devine qui t'a frappé ! » Il supporta ces indignes traitements sans se plaindre. Et nous, nous nous répandons en plaintes amères si l'on manque d'égards pour nous, si on ne nous traite pas avec le respect que nous croyons mériter ! Sommes-nous de vrais chrétiens ?

V

Au point du jour, les princes des prêtres, les scribes et les anciens se réunirent de nouveau et traînèrent leur prisonnier devant le gouverneur romain, Ponce-Pilate, car la nation juive avait perdu son indépendance depuis la conquête romaine, et ses pontifes ne pouvaient plus condamner personne à mort. Pilate leur demanda quels griefs ils avaient à alléguer contre Jésus, et après s'être assuré qu'il n'y avait rien de sérieux dans leurs accusations, il leur répondit : « Je ne le trouve coupable d'aucun crime. » Furieux, les Juifs s'écrièrent : « Il soulève le peuple, et sème sa doctrine partout, depuis la Galilée jusqu'ici. » A ce mot de Galilée, Pilate tressaillit : si Jésus était Galiléen, il était sous la juridiction d'Hérode, il fallait donc le citer à son tribunal ; et comme Hérode était alors à Jérusalem, il le lui renvoya. Hérode ne désirait rien tant que de voir le thaumaturge de Galilée faire quelque miracle devant lui ; aussi il lui posa beaucoup de questions, mais Jésus ne répondit rien ; il avait fait des miracles pour prouver sa mission divine, il n'en voulait point faire pour satisfaire la curiosité des hommes. Hérode, pensant qu'il avait affaire à un insensé, renvoya Jésus à Pilate, après l'avoir fait revêtir par dérision d'une robe blanche, comme un roi de théâtre. C'est au milieu de la risée et des sarcasmes de la foule que le Sauveur traversa de nouveau les rues de Jérusalem. Aujourd'hui encore le monde traite de folie la religion du Christ, et se moque de ceux qui la pratiquent. Prenez garde, mes frères, que le respect humain ne vous amène à rougir de Jésus-Christ ; le jour viendra où ceux qui vous poursuivent de leurs railleries paraîtront avec vous devant le Souverain Juge, alors vous serez vengés de leurs mépris.

Pilate tenta encore une fois de soustraire Jésus à la fureur des Juifs. C'était l'habitude de délivrer un prisonnier à l'occasion de la fête de Pâques ; or il y avait alors dans les fers un brigand fameux, Barabbas, condamné pour sédition et homicide. Le gouverneur proposa à la foule de choisir entre Barabbas et Jésus ; il se croyait sûr d'obtenir ainsi la grâce du Christ, mais les princes des prêtres persuadèrent au peuple de demander Barabbas ; et la foule de crier : « Nous ne voulons point de Jésus, donnez-nous Barabbas ! » Quelle honte pour notre divin Sauveur d'être mis en parallèle avec le plus insigne malfaiteur ! Quelle

folie de préférer Barabbas à Jésus ! Cette folie est la nôtre toutes les fois qu'yant à choisir entre un devoir à remplir et une passion à satisfaire, nous donnons à la passion ce qu'elle demande.

VI

Le lâche gouverneur commençait à sentir le danger, mais il était trop faible pour faire ce que sa conscience demandait. Prendre la défense de Jésus, c'était perdre l'amitié de César, c'était compromettre son avenir. Il lui en coûtait pourtant de condamner un innocent. Il crut contenter la populace en faisant flageller le Sauveur, mais il ne fit qu'exciter davantage ses instincts sanguinaires. Des soldats entraînèrent Jésus dans la cour du prétoire, l'attachèrent à une colonne et le frappèrent si cruellement que son corps ne fut bientôt plus qu'une plaie. La loi défendait de donner plus de quarante coups de fouet, mais il n'était plus question de loi ; les coups pleuvaient sur la chair innocente du Fils de Dieu et son sang coulait à flots. Ce n'était point encore assez, les bourreaux inventèrent un nouveau supplice : tressant une couronne d'épines ils la lui enfoncèrent sur la tête, et lui ayant mis un roseau dans les mains en guise de sceptre, ils fléchissaient le genou en disant : « Salut, roi des Juifs. » Lorsqu'ils commencèrent à se fatiguer de ce jeu cruel, Pilate apparut de nouveau, et montrant aux Juifs ce corps pantelant où l'on pouvait à peine reconnaître une forme humaine, il leur dit : « Voilà l'homme dont vous demandez la mort ! » — « Crucifiez-le, crucifiez-le ! » répondent-ils en chœur. — « Je crucifierais votre roi ! » — « Nous n'avons point d'autre roi que César. » Entendez-vous, mes frères, ces mêmes Juifs qui naguère recevaient Jésus en triomphe comme le fils de David leur roi, et qui s'attendaient à voir le Messie rétablir le royaume de Juda, déclarer à Pilate qu'ils n'ont d'autre roi que César ? Entendez-vous cet affreux blasphème : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » Vous frémissez d'horreur ! eh bien, sachez que vous aussi vous avez trempé vos mains dans le sang innocent chaque fois que vous avez offensé Dieu par le péché mortel.

Jésus est donc condamné à mort, autant par la lâcheté de Pilate que par la haine des Juifs. Arrêtons-nous ici, mes frères, et prosternons-nous devant cette sainte victime, adorons notre Sauveur couronné d'épines et couvert de la pourpre de son sang, et disons-lui, mais avec de tout autres sentiments que ceux des Juifs : « Que votre sang, divin Jésus, retombe sur nos cœurs pénitents, pour les purifier de tous leurs péchés, pour les animer de votre ardente charité, et les faire vivre de votre vie ! Puissions-nous, Seigneur, donner à notre tour notre sang pour vous et mourir pour vous, afin de ressusciter avec vous dans la gloire du ciel ! » Ainsi soit-il.

SERMONS OU L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

XLIV

LA RÉMISSION DES PÉCHÉS

Homo, remittuntur tibi peccata tua.

O homme, tes péchés te sont remis.
(Luc, v, 20).

Il est de foi, mes frères, que le péché est la cause de tous les maux du corps et de l'âme, dans le temps et dans l'éternité; en particulier, c'est par le péché que la mort est entrée dans le monde, *per peccatum mors*, nous dit saint Paul. Retirer l'homme du péché, lui faire entendre, au lieu d'une sentence de condamnation et peut-être de damnation éternelle, cette douce et consolante parole : « O homme, tes péchés te sont remis, » ne serait-ce pas le remède à tous les maux qui nous affligent dans ce monde et nous menacent dans l'autre ? Oui sans doute. — Mais qui peut pardonner l'offense, sinon l'offensé ?

Lorsque Jésus-Christ dit au paralytique dont on lui demandait la guérison : « O homme, tes péchés te sont remis, » les pharisiens se prirent à penser : « Que dit-il donc ? il blasphème. N'est-ce pas Dieu seul qui peut remettre les péchés ? » Ils pouvaient d'autant mieux penser cela qu'ils connaissaient ce mot de Job : « Qui peut rendre pur le rejeton d'une souche impure ? N'est-ce pas vous seul, ô mon Dieu ? » Quoique ce sentiment fut excité en eux par la jalousie et la haine de Jésus-Christ encore plus que par le zèle des droits de Dieu, ils avaient raison : Dieu seul peut remettre les péchés.

Pourtant Jésus-Christ qui lisait au fond de leurs cœurs ne craint pas de les contredire et de leur jeter cette affirmation qu'il confirme par la guérison du paralytique : « Sachez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés. » Vous entendez, mes enfants, Jésus-Christ ne dit pas : « Le Fils de Dieu a le pouvoir de remettre les péchés », ce que personne ne lui aurait contesté; mais il dit : « Le Fils de l'homme. » Et qu'entend-il par là ? — D'abord que si comme Fils de Dieu, Dieu lui-même, il a le droit de remettre les péchés, il a comme Fils de l'homme ce même droit, qu'il n'a pu perdre en unissant dans sa personne la nature humaine à la nature divine, les devoirs de l'homme ne ruinant pas en lui les droits de Dieu. — Mais sa pensée allait plus loin : elle se portait vers ce jour prochain où parlant à des hommes faibles et pécheurs comme nous, à ses apôtres, dont il fera les dépositaires de sa puissance divine, par qui il continuera à se manifester sur la terre, parlant, dis-je, à ses prêtres dans leur personne il leur dira : « Recevez le Saint-Esprit; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez; » comme il leur disait dans une

autre circonstance : « Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. »

Pour avoir la pensée de Jésus-Christ tout entière, il faut aller jusque-là si on veut comprendre cette parole : « Le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés. » Ce pouvoir divin s'exerçant par l'homme, inauguré par Jésus-Christ, se continue dans l'Eglise par l'administration des sacrements auxquels la rémission des péchés est attachée, savoir, le baptême et la pénitence : c'est ce que nous rappelle le mot du Symbole : « Je crois la rémission des péchés. » — Croire qu'il n'y a aucun péché que l'Eglise ne puisse remettre, si énorme soit-il ; et non seulement un seul, mais tous les péchés dont la faiblesse et la malice des pécheurs sont susceptibles, leur nombre, selon l'expression de nos saints Livres, eût-il égalé celui des cheveux de notre tête : peut-il y avoir pour nous pauvres pécheurs un dogme plus consolant ? Sujet d'éternelle jalousie pour les démons qui n'ont eu pour se repentir et être pardonnés, ni le temps, ni la grâce ; sujet d'éternel désespoir pour les damnés qui ont abusé et de l'un et de l'autre.

Et il y a des chrétiens qui hésitent devant la précieuse ressource de la rémission des péchés par le sacrement de pénitence ; il en est qui la regardent avec indifférence ; il en est qui la méprisent ! Il y a là, mes frères, un mystère d'orgueil, de lâcheté, ou d'ignorance : d'orgueil qui ne veut pas s'humilier et s'accuser ; de lâcheté qui ne veut pas faire d'efforts pour se corriger ; d'ignorance coupable qui ne veut pas savoir pour ne pas être obligée de faire.

Pour nous, mes frères, qui chaque jour disons avec foi : « Je crois la rémission des péchés, » prions pendant ce carême pour que les pauvres pécheurs, surtout ceux à qui nous devons nous intéresser spécialement, fassent la douce expérience des consolations qui suivent le pardon des péchés ; et que par la paix d'une bonne conscience en ce monde, ils préludent à la paix éternelle du ciel. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DE DIX MINUTES SUR LES ÉVANGILES DU CARÊME

Quinquagésime

LES MORTIFICATIONS DU CARÊME

Non intelligebant quæ dicebantur.
Ils ne comprenaient pas ce qui leur était dit.
(Luc, XVIII, 34).

I. C'est sur le compte des apôtres que vous venez d'entendre saint Luc s'exprimer ainsi. Jésus leur parle de sa passion et de sa mort : ils auraient dû comprendre et ils ne comprennent pas.

A. Ils auraient dû comprendre. D'abord les livres prophétiques leur annonçaient les souffrances réservées au Messie. Ils pouvaient lire

dans David, dans Isaïe, dans Jérémie et dans les autres des passages comme ceux-ci : « C'est un homme de douleur, savant dans la peine ; il a tendu la joue à celui qui le frappait, et a été rassasié d'opprobres ; il a été conduit comme un agneau à la boucherie ; ses pieds et ses mains ont été transpercés. » Le sens de ces textes était déjà assez clair. Jésus les leur explique encore, et il conclut : « Ces prophéties vont bientôt s'accomplir ; le Fils de l'homme sera livré aux Gentils, moqué, flagellé ; ils lui cracheront au visage, et, après l'avoir flagellé, ils le feront mourir. » Peut-on s'exprimer plus clairement ?

B. Cependant les apôtres ne comprennent pas. « Cette parole était comme cachée et voilée devant eux, en sorte qu'ils n'en sentaient pas la force. » L'Evangéliste pouvait presque se dispenser de nous le dire, la suite de son récit nous le prouve suffisamment. Les disciples viennent de s'entendre rappeler que Jésus monte à Jérusalem pour y être supplicié. Deux d'entre eux lui adressent une demande. Ils veulent sans doute être choisis pour souffrir et mourir avec lui ? Écoutons-les. « Accordez-nous d'être, dans votre royaume, assis l'un à droite, l'autre à gauche de votre trône. » Ce qu'entendant les autres, ils se mettent à crier à l'ambition, et Jésus est obligé de leur donner à tous une leçon d'humilité. La Passion, la mort, ils n'y font pas même attention. Et un peu plus tard, si Jésus leur en parle de nouveau, saint Pierre lui répondra tout crûment : « A Dieu ne plaise ! Jamais telle chose ne vous arrivera. »

C. Pourquoi ne comprennent-ils pas ? Pour deux raisons, venant l'une de leur esprit, l'autre de leur cœur. De leur esprit, d'abord. Tenez vos regards fixés un certain temps sur un objet brillant, une de ces flammes étincelantes que l'on produit aujourd'hui ; vous ne serez pas capable de discerner les objets environnants. De même les apôtres avaient une idée fixe : la royauté et la gloire de leur Maître. Pour eux le Messie devait être un roi et un conquérant ; de l'Orient et de l'Occident les nations viendraient se soumettre à ses lois et déposer à ses pieds leur tribut. Et naturellement les compagnons qu'il s'était choisis auraient part à sa puissance et à sa gloire. Hors de cela ils ne voyaient rien.

Du reste, leur esprit était ici la dupe de leur cœur. Saint Luc nous le fait remarquer : « Ils avaient peur de l'interroger sur ce sujet. » Pourquoi avaient-ils peur ? C'est qu'« ils comprenaient qu'ils auraient leur part aux travaux et à l'ignominie de leur Maître ; si bien que, lorsqu'il parlait de sa passion et de sa mort, ils voyaient assez clairement à quoi il les engageait. Il les avait appelés pour le suivre et l'accompagner, ils ne doutaient nullement qu'ils ne dussent participer à tous les états de sa vie. Ils entendaient parler avec joie de son règne, de ses victoires... Il n'y a que les mystères de sa passion qu'ils ne veulent pas comprendre, de peur d'être enveloppés dans les disgrâces de leur Maître. » (Bossuet).

II. L'histoire des apôtres est la nôtre. Jésus nous avertit que nous devons souffrir avec lui, l'Eglise nous rappelle cette obligation, mais nous ne voulons pas comprendre.

A. Elles sont pourtant bien claires, les paroles que le Maître a prononcées lui-même ou qu'il a mises dans la bouche de ses apôtres : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez ; c'est par le jeûne que se chasse le démon ; pour vivre il faut mortifier sa chair ; il faut châtier son corps et le réduire en servitude si l'on ne veut être réprouvé. » — L'Eglise nous remet sous les yeux ces enseignements ; elle nous en fait l'application en nous obligeant chaque année à pratiquer certaines mortifications extérieures. Elle nous en indique l'utilité : « Le jeûne du corps comprime les vices, élève l'âme, nous donne la vertu et nous permet d'atteindre à la récompense. » Ces mortifications, ajoute-t-elle, doivent être accompagnées des actes intérieurs de vertu. « Usons plus modérément de la nourriture et de la boisson, du sommeil, des conversations, des plaisirs ; mais surtout veillons sur notre âme ; si notre corps se refuse la nourriture, que notre âme aussi se refuse la jouissance de la faute. »

B. Combien de chrétiens sont sourds à tous ces enseignements ! Le carême arrive. Les uns, et ce ne sont pas les moins courageux, n'essaient même pas d'observer les prescriptions de l'Eglise, et, de parti pris, ils violent la loi du jeûne et de l'abstinence. D'autres y mettent plus d'habileté, ou, si vous voulez, plus d'hypocrisie. Subitement leur santé les inquiète, leurs occupations deviennent très pénibles. Il leur faudra donc, la mort dans l'âme, s'interdire de jeûner, et un confesseur, plus ou moins abusé, leur donnera la décision demandée. D'autres observent la lettre de la loi, mais quelle attention pour aller jusqu'à la limite de ses droits, pour se dédommager, par d'habiles compensations, de quelques privations forcées ! Enfin en est-il qui pensent à passer ce temps du carême dans une sainteté plus grande ?

C. Pourquoi cela ? Parce que notre esprit, ne voyant que le plaisir, ébloui, fasciné par les jouissances grossières, ne peut comprendre la nécessité de la souffrance. Parce que notre cœur a horreur de cette souffrance et ne veut pas admettre qu'il l'ait méritée ni qu'elle puisse lui être utile. Il faut donc dessiller les yeux à cet esprit et lui faire constater que tout homme souffre forcément, et que si la voie de la vertu est pénible, celle des passions ne l'est pas moins. « Elle l'est même davantage. Ces passions se contrarient les unes et les autres et le monde les traverse. Nul ne fait moins ce qu'il veut que celui qui veut faire tout ce qu'il veut, car, pendant que chacun lâche la bride à ses volontés, elles se heurtent mutuellement. » Il faut surtout obliger ce cœur à s'interroger lui-même. Il reconnaîtra que ses passions sont semblables à des chevaux emportés : leur lâcher la bride, c'est s'exposer à un désastre. Il faut leur tenir les rênes serrées, et c'est la mortification qui remplira cet

office. Il avouera que nombreuses ont été ses fautes antérieures, que bien lourdes sont les dettes contractées par lui envers la justice divine. Et seule la mortification lui fournit le moyen de s'acquitter.

D. Méditons ces pensées et nous ne chercherons pas à esquiver les prescriptions pénibles de l'Eglise. Jésus a souffert; il faut que nous souffrions aussi, que nous complétions en nous ce qui manque à ses souffrances. Acceptons donc avec joie celles qu'il nous impose aujourd'hui. La mortification nous purifiera, nous rendra agréables à Dieu, nous permettra de goûter les joies pures de la vertu, et d'entrer avec Jésus dans la gloire par la souffrance. Ainsi soit-il.

CHEMIN DE CROIX POUR LE PREMIER VENDREDI DE CARÊME en rapport avec le « Pulvis es »

I^{re} STATION

JÉSUS EST CONDAMNÉ À MORT

Jésus est condamné à mort; il doit mourir à cause des péchés du monde; il ne murmure point contre la fatale sentence. — Nous aussi, comme Jésus, nous sommes tous condamnés à mourir; comme Jésus, nous mourons à cause du péché: car c'est le péché qui a introduit la mort dans le monde. Sachons donc aussi, comme Jésus, nous résigner sans murmure à la mort: à notre propre mort, en faisant à Dieu de temps en temps le sacrifice de notre vie; à la mort de ceux que nous aimons, en demandant à Dieu, qui nous les ôte, de nous les rendre pour jamais dans la bienheureuse Eternité.

II^e STATION

JÉSUS EST CHARGÉ DE SA CROIX

Avant de mourir, Jésus doit d'abord beaucoup souffrir, en portant sa croix tout le long de la voie douloureuse. Mais il se tait, il accepte de souffrir comme il a accepté de mourir, sans une plainte. — Il en est de même pour nous. Il ne s'agit pas seulement de mourir et de retourner à la poussière; mais il nous faudra acheter la mort au prix de mille souffrances. Ne nous en plaignons point pourtant: à l'exemple de Jésus, acceptons en silence les croix qui nous arrivent, et offrons-les à Dieu en expiation de nos péchés.

III^e STATION

JÉSUS TOMBE POUR LA PREMIÈRE FOIS

Laissant à elle-même sa faible humanité, Jésus tombe sous le poids de sa croix. — Fragile poussière que nous sommes, souvent comme Jésus nous faiblissons sous le poids de nos croix. Appelons alors Dieu à notre secours, et dans nos découragements ne mettons qu'en Lui notre espoir.

IV^e STATION

JÉSUS RENCONTRE SA SAINTE MÈRE

Combien Jésus eût désiré cacher du moins aux regards de Marie le spectacle de ses souffrances! Mais non; cette dernière torture lui était réservée: voir sa mère s'abimer de douleur à ses pieds. Cette vue ajoute un poids nouveau et immense au poids déjà si lourd des douleurs de l'Homme-Dieu. — Nous aussi, qui nous acheminons tristement à la mort en portant notre croix, nous rencontrons Marie sur notre chemin. Mais elle nous sourit et nous console; mais elle allège notre croix au lieu de l'aggraver. Chrétiens, allons à Marie; venons souvent puiser à ses pieds le réconfort dans nos peines, et la force de marcher toujours au droit sentier.

V^e STATION

SIMON LE CYRÉNÉEN AIDE JÉSUS À PORTER SA CROIX

En appelant le Cyrénéen à l'honneur de partager sa croix, le Divin Maître nous apprend que nous devons partager les peines les uns des autres dans la vie. — En nous façonnant d'une argile frêle et légère, Dieu a voulu que du moins nous nous soutenions tous pour supporter plus aisément les croix qui nous accablent. Aidons nos frères, au lieu d'ajouter par notre méchanceté au fardeau qui meurtrit leur cœur et leurs épaules. Et Dieu de son côté nous aidera puissamment. « Il vous sera fait comme vous aurez fait aux autres. »

VI^e STATION

SAINTE VÉRONIQUE ESSUIE LA FACE DE JÉSUS

Les juifs accablent l'Homme-Dieu de coups et d'outrages. Ces valets insultent leur roi avec la dernière grossièreté. Ils lui crachent au visage avec mépris. Une femme se trouve là, que ce spectacle indigne et révolte. Elle écarte les bourreaux, arrive à son Dieu, et d'un linge respectueux essuie de sa face les ignobles crachats. — C'est toujours la même scène depuis dix-huit siècles. C'est toujours l'homme, ce ver de terre voué à la pourriture du tombeau, qui se dresse dans la poussière où il rampe, pour insulter à la Majesté de son Dieu. Comme sainte Véronique, sachons venger notre Dieu des outrages des impies.

VII^e STATION

JÉSUS TOMBE POUR LA SECONDE FOIS

Jésus qui est tombé au début du chemin, tombe de nouveau au cours du douloureux voyage. — Comme Jésus, ce n'est pas une fois seulement, c'est à maintes reprises que, trahis par la fragilité de cette chair de mort, nous nous sentirons défaillir. Dieu le permettra ainsi pour nous rappeler que nous sommes poussière et néant. Humilions-nous alors dans le profond sentiment de notre misère, et jetons-nous tout entiers sur le sein de la divine Miséricorde.

VIII^e STATION

JÉSUS CONSOLE LES FEMMES D'ISRAËL QUI LE SUIVENT

Des femmes dans la foule se prirent de pitié pour Jésus, et lui témoignaient à haute voix leur compassion. « Ne pleurez pas sur moi, leur dit Jésus, mais sur vous et sur vos enfants. Car la colère de mon Père est enflammée; et si l'on traite de la sorte l'arbre vert, que sera-ce de l'arbre sec et stérile? » — Chrétiens, c'est pour nous aussi que Jésus a parlé. Oui, pleurons sur nous. Nous ne voulons point assez comprendre combien nous sommes coupables et dignes de colère en flattant notre chair, sœur de la fange, et en dédaignant le souci de notre âme, sœur des anges, fille de Dieu. Esclaves de la chair, si nous comprenions combien nous déshonorons l'image de Dieu en nous, nous pleurerions notre infamie avec toutes les larmes de notre cœur, et nous nous armerions contre nous-mêmes des saintes rigueurs de la pénitence.

IX^e STATION

JÉSUS TOMBE POUR LA TROISIÈME FOIS

Encore une chute du Divin Maître. Il s'en relève avec peine. Il faut que les bourreaux le tirent à force de cordes. — Fragiles que nous sommes, lorsque nous tombons dans le péché, il faut pour nous en relever un secours étranger. Jamais nous ne pourrions en sortir seuls et de nous-mêmes. Si Dieu ne nous envoyait sa grâce, nous resterions à jamais gisants dans notre péché. Ah! craignons de lasser la patience de Dieu, et d'abuser de ses grâces en retombant sans cesse. Il n'est pas de pire malheur que cet abus des grâces et de la miséricorde divine.

X^e STATION

JÉSUS EST DÉPOUILLÉ DE SES VÊTEMENTS

Jésus qui n'avait pas même à la crèche les langes suffisantes pour le couvrir, n'a pareillement sur la croix pas même un suaire pour envelopper son corps. — Nous du moins nous avons un suaire où l'on s'empressera de coudre notre cadavre; mais de toutes ces parures dont notre vanité aimait à s'entourer, que nous restera-t-il? O vanité des vanités! Cherchons plutôt à revêtir nos âmes de la parure des vertus, et de la robe nuptiale pour les noces éternelles, et ne surchargeons pas de coûteux ornements notre misérable corps, puisqu'après tout rien ne lui restera de tout cela qu'un suaire. Plus pour l'âme! moins pour le corps!

XI^e STATION

JÉSUS EST ATTACHÉ À LA CROIX

Jésus est étendu sur l'arbre de la croix. De gros clous enfoncés à grands coups de marteau percent ses mains et ses pieds. Quelle atroce souffrance! Et pourtant pas une révolte, pas un murmure de la part de l'innocente Victime: « Mon Père, que votre volonté soit faite! » — Un jour viendra de même où nous serons étendus sur un lit d'agonie. Des souffrances plus aiguës perceront nos organes

comme d'un glaive de feu. Nous serons pour ainsi dire alors comme cloués à la croix. Quel beau spectacle pour le ciel et pour la terre en ce moment, si nous savons dire avec Jésus à notre Père céleste: « Mon Père, que votre volonté soit faite! » Que nos souffrances seront méritoires, que notre mort sera précieuse aux yeux de Dieu! Mais afin de pouvoir la dire à Dieu à notre dernière heure, cette admirable parole, habituons-nous à la dire souvent tout au long de nos jours: Mon Père, que votre volonté soit faite en tout et toujours!

XII^e STATION

JÉSUS MEURT SUR LA CROIX

Jésus meurt, après quelques heures d'agonie, entre les bras de la croix. — Ah! que ce soit aussi entre les bras de la croix, dans le divin baiser du crucifix, que nous rendions notre dernier soupir! Méritons dès maintenant cette précieuse faveur par une tendre dévotion aux plaies sacrées de notre Sauveur. Aimons à les baiser souvent sur notre crucifix.

XIII^e STATION

JÉSUS EST REMIS AUX BRAS DE SA MÈRE

Le corps inanimé de Jésus est descendu de la croix et remis entre les bras de Marie. La divine Mère arrose de ses larmes cet objet sanglant de son amour. Mais elle sait que son Jésus ressuscitera le troisième jour; et sa douleur n'est point sans consolation. — O vous qui pleurez sur ceux que vous aimez et qui ne sont plus, livrez un libre cours, Dieu ne le défend point, à ces larmes brûlantes qui vous gonflent le cœur. Mais il vous reste une suprême espérance, une ineffable consolation: un jour vous reverrez ceux que vous avez perdus. Leur corps est retourné à la poussière, mais leur âme est au sein de Dieu. C'est là que vous les retrouverez si vous êtes fidèles, et si vous suivez jusqu'à la fin les nobles traces qu'ils ont laissées au droit sentier qui mène à Dieu.

XIV^e STATION

JÉSUS EST MIS AU TOMBEAU

Un sépulcre neuf attendait les restes inanimés de Jésus. On les dépose en ce tombeau vierge de toute souillure; et c'est de ce tombeau que le Christ ressuscitera glorieux trois jours après. — C'est le privilège du Christ et de sa divine Mère d'avoir été préservés de la corruption du tombeau.

Il n'en sera pas de même de nous. Notre dépouille mortelle subira dans le sein de la terre la morsure du ver et l'atteinte de la corruption. Préparons du moins à notre chair humiliée la résurrection glorieuse au dernier jour, en pratiquant la vertu, en évitant le péché; et méritons d'être placés à la droite du Souverain Juge au nombre de ceux à qui il dira: « Venez, les bénis de mon Père; possédez le royaume qui vous a été préparé depuis les premiers temps du monde. »

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imp. MAITRIER et COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETIT CARÈME SUR LES TROIS PREMIERS CHAPITRES DE LA GENÈSE

2^e Instruction

DIEU CRÉATEUR

« Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. Or la terre était informe et noyée dans le chaos, et les ténèbres couvraient la face de l'abîme ; et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux, etc. »

Mes frères, cet abîme du chaos primitif ici décrit dans les premiers mots de la Genèse me fait souvenir d'un autre abîme non moins profond, au dire de l'Esprit-Saint lui-même : le cœur de l'homme. D'épaisses ténèbres parfois en couvrent la face, comme elles couvraient la face de l'antique abîme. Certains en effet sont à ce point enténébrés, qu'ils en arrivent à nier cette vérité plus claire que le jour : *l'existence de Dieu* ; et cette autre vérité non moins évidente : *l'existence d'un Dieu créateur de toutes choses*. Il faut que nous fassions la lumière sur ces deux questions, bases fondamentales de toute religion : 1^o Y a-t-il un Dieu ? 2^o Est-ce Dieu qui a tout créé ?

Daigne ce Dieu nous donner lui-même sur ce grave sujet pleine et entière vérité !

I

Y a-t-il un Dieu ?

Cette question posée il y a cinquante ans aurait fait rougir nos pères. A notre honte, hélas ! il faut la poser, la discuter aujourd'hui. L'athéisme gagne les individus, les familles, les sociétés. O scandale de nos temps ! il est, à l'heure présente, des chefs d'Etat qui croiraient se compromettre en prononçant même le nom de Dieu.

Et pourtant, est-ce une chose si difficile à comprendre, que l'existence de Dieu ? Faut-il un tel effort d'intelligence pour y atteindre ?

Sans doute il est une démonstration de l'existence de Dieu, laquelle s'appuie sur des principes métaphysiques et abstraits, et ne serait pas accessible au commun des hommes. Mais il est une autre voie facile et sûre par laquelle les plus ignorants eux-mêmes peuvent arriver jusqu'à la connaissance de la Divinité. Et les hommes les moins exercés au raisonnement n'ont besoin que d'un seul regard jeté sur la nature, pour découvrir Celui qui se manifeste avec éclat dans ses ouvrages.

Si un certain nombre d'hommes n'ont pas trouvé Dieu par ce coup d'œil jeté sur toute la nature, il ne faut pas s'en étonner : les passions qui tiennent leurs sens et leur âme asservis les ont empêchés de faire attention à ce grand spectacle. Un homme passionné pour une grande affaire qui l'absorbe à peu près totalement, peut

très bien passer plusieurs heures ou même plusieurs jours dans une chambre, sans remarquer ni les proportions de la chambre, ni son ornementation, ni les tableaux qui pendent aux murailles : tous ces objets sont continuellement devant ses yeux ; mais, préoccupé qu'il est par d'autres intérêts, il ne prête aucune attention à tout ce qui l'entoure.

Ainsi font les athées. La nature étale sous leurs yeux une profusion de chefs-d'œuvre ; leur nombre n'a d'égal que leur magnificence ; et ils proclament des milliers et des milliers de fois l'existence d'un Dieu artisan de tous ces beaux ouvrages. Mais la passion ferme les yeux des hommes aux merveilles de l'univers. Ils ont des yeux pour ne point voir : ils ne découvrent point celui qui se cache derrière la voile de la nature. « J'ai vu Dieu passer dans les choses », disait un illustre savant. Trop peu d'hommes en sont là ; trop peu savent reconnaître Dieu à ses œuvres, tant la fascination du monde obscurcit leurs regards.

Et voilà ce qui explique comment il se rencontre des hommes assez insensés pour s'écrier : « Nous ne croyons pas en Dieu. Dieu n'est pas. »

Mais contre l'athéisme et ses délirantes dénégations, le bon sens populaire est toujours là pour protester avec une vigoureuse indignation. Car le bon sens se révolte contre l'absurde conception d'un effet se produisant sans aucune cause qui lui donnerait naissance. Et c'est au nom du bon sens que saint Grégoire de Nazianze s'écrie : « L'univers sans Dieu c'est un effet sans cause, c'est un rayon du midi sans soleil, c'est une fumée sans feu. Si nous entendions dans une chambre, derrière un rideau, un instrument harmonieux exécutant des airs savants et réguliers, dirions-nous que ces notes rapides qui s'envolent avec art dans une succession ininterrompue, naissent d'elles-mêmes dans les airs, sans le secours d'aucun archet, et sans l'intervention d'une main habile ? Si nous avançons une telle absurdité, nous ferions rire tout le monde, et nous mériterions de passer pour un fou ou un mauvais plaisant. Ainsi en est-il de cet univers, si harmonieux, dont les mouvements, variés à l'infini, sont ramenés à l'unité par une main des plus habiles. Dire qu'il existe sans un Dieu qui l'ait fait, c'est le propre d'un insensé digne d'être marqué au fer rouge¹. »

Certains athées, pour se justifier, en appellent au hasard. « C'est le hasard, disent-ils, qui a tout créé. » Mais d'abord le hasard, qu'est-ce que cela ? Demandez-le leur, mes frères. Le plus souvent ils seront incapables de vous répondre. Ils seront donc convaincus de parler de choses qu'ils ignorent.

S'ils veulent être sincères, et s'ils vous répondent que le hasard, c'est le concours aveugle et purement accidentel de certains événements fortuits, vous leur proposerez cette comparaison :

¹ Greg. Nazianz., *Orationes* xxviii et xxxix, passim.

Quel est le plus difficile d'écrire un livre, l'*Histoire Naturelle* de Buffon par exemple, ou de façonner ce vaste univers dont notre terre n'est qu'un imperceptible atôme ? A moins d'avoir perdu le sens, il faut bien convenir que c'est une œuvre infiniment plus difficile de bâtir l'univers que de composer un livre. Or qui croira jamais que l'*Histoire Naturelle* de Buffon, ce livre en dix ou douze tomes, ait pu être composée par l'effet du hasard ? A qui fera-t-on croire que les caractères de l'alphabet ayant été jetés pêle-mêle, un coup de pur hasard, comme un coup de dés, ait rassemblé toutes les lettres de manière à ne former que des mots bien français, se suivant, s'enchaînant si heureusement qu'ils composaient des phrases correctes d'abord, où ne se remarquait pas une faute d'orthographe, de construction ou de syntaxe ; élégantes ensuite, toutes marquées au coin d'une diction fleurie et châtiée ? Et, toujours par l'effet du hasard, ces phrases se seront alignées l'une à la suite de l'autre pendant des centaines et des milliers de pages, dans un ordre logique et naturel, exprimant parfaitement la pensée, racontant de chacun des animaux domestiques ou sauvages des choses nouvelles et ignorées, tour à tour gracieuses et terribles, mais toujours du plus haut intérêt ? En vérité, encore une fois à qui fera-t-on croire de telles énormités ? Qu'on raisonne et qu'on subtilise tant qu'on voudra, mes frères, jamais on ne persuadera à un homme sensé que l'*Histoire Naturelle* n'ait point d'autre auteur que le hasard. Et ce que le hasard n'a pu faire pour un livre, il le pourrait pour l'univers tout entier ! Il faut avoir perdu la raison pour oser tenir un semblable langage.

Donc il y a un Dieu, mes frères ; le bon sens le demande ; la nature l'exige ; l'univers le proclame, et notre raison le crie assez haut en nous. La passion voudrait peut-être nous le faire oublier. Mais imposons silence à nos passions, et écoutons le langage de la raison : oui, il y a un Dieu.

II

Est-ce Dieu qui a tout créé ?

Ce n'est pas assez de croire en Dieu, mes frères ; il nous faut encore croire en un Dieu créateur de toutes choses. Non seulement il existe, lui ; mais tout ce qui existe n'existe que par lui. Nous allons le voir. Je serai sur ce point aussi bref que possible.

Qui donc, mes frères, aurait créé le monde, si ce n'était Dieu ? « Le monde s'est créé seul, » répondent de pauvres malheureux atteints de je ne sais quelle démence. Si le monde n'était qu'un grain de poussière, leur réponse serait déjà dénuée de sens : car, nous l'avons dit, mes frères, le bon sens ne peut souffrir qu'on vienne lui parler d'effets sans cause. Mais la réponse de ces insensés ne saurait plus provoquer que la pitié et un dédaigneux haussement d'épaules, lorsqu'on pense aux proportions écrasantes de cet immense univers. On a comparé l'univers à un temple ; mais

ce temple, mes frères, pouvons-nous mesurer, même par l'imagination, l'effrayante hauteur de son dôme ? En comparaison de ce temple sans parois et sans limites, qu'est-ce que cette pauvre petite église qui nous rassemble en ce moment ? Et pourtant, je vous le demande, aurait-elle pu jamais se construire seule, cette humble église, malgré ses modestes proportions ? Ses piliers auraient-ils pu jamais se dresser d'eux-mêmes sur leurs socles, et se couronner de chapiteaux pour supporter les voûtes ? Et ce temple de l'univers où les moellons sont des planètes dont la plus petite est notre globe terrestre, ce temple se serait construit, élevé de lui-même ? Vraiment, mes frères, pour qui donc nous prend-on, lorsqu'on vient nous raconter de pareilles extravagances ?

Convaincus de mensonge, les incrédules pourtant ne se tiennent pas encore pour battus. « Du moins, reprennent-ils, s'il a fallu un Dieu pour créer à l'origine la matière première du monde, il n'est point vrai que la création se soit produite comme le raconte la Bible, et la Bible n'est point le livre de Dieu. Car autrement elle ne se tromperait point si grossièrement sur l'origine des êtres. »

Demandez-leur, mes frères, comment, selon eux, s'est accomplie l'œuvre de la création ; et ce qu'ils pensent en particulier de la création de l'homme. De nouveau nous allons entendre les choses les plus déraisonnables et les plus plaisantes qu'une imagination en délire puisse rêver.

« Votre Dieu, s'il existe, déclarent-ils, a créé la matière. Mais par l'effet de la *génération spontanée*, cette matière a donné naissance à tous les êtres inanimés ou même vivants. Un jour entr'autres, au penchant d'un coteau merveilleusement exposé aux rayons du soleil, sous un coup plus puissant de lumière et de chaleur, les forces génératrices de la nature se développant, des entrailles de la mère nature un homme est né, après tant d'autres animaux nés comme lui du sein de la terre fécondée par les rayons de l'astre. »

Vous souriez, mes frères, et si la sainteté du lieu vous le permettait, vos exclamations moqueuses couvriraient ma voix. Laissez-moi toutefois vous exposer jusqu'au bout le système de la *génération spontanée*.

Cet homme sorti un beau jour du sein de la terre, vous vous le représentez peut-être faible et petit, à l'état d'embryon, enfantelet qui vient de naître. Mais point du tout ! Cet homme est né en possession de sa taille, de sa force, de son intelligence, de toutes ses facultés. Car s'il fût né enfant, comme nous naissons tous, aveugle, sourd, ayant besoin d'un bras qui le porte, d'un sein qui le nourrisse, il n'aurait pas tardé à périr de faim, de froid, ou sous la dent des bêtes. Il sera donc né à l'âge de la virilité, à trente ans, sans père, sans mère, d'un coup de soleil sur la terre.

Voilà le système, mes frères ; voilà les absurdités, les folies auxquelles se condamnent les

impies dans leur rage de se passer de Dieu. Plût que de croire purement et simplement à la parole de Dieu consignée dans les Saints Livres, ils échafaudent des systèmes de contre bon sens qui ne tiennent pas debout. N'est-ce pas là une preuve de plus de la vérité de ce qui est écrit dans la Bible ?

D'autres recourent au *transformisme* et croient s'en tirer en s'écriant triomphalement que l'homme descend du singe, que les êtres d'aujourd'hui ne sont que le résultat des innombrables transformations successives d'un être qui de simple minéral est devenu végétal après des milliers de siècles ; de végétal, de chêne par exemple est devenu un animal, un lion si vous voulez ; de simple animal sans raison est devenu à la suite des temps un animal plus perfectionné, puis un homme. Vous devez comprendre sans peine, mes frères, que, à force de rugir dans les déserts, le tigre ou le lion peu à peu s'est appris à parler, à former des mots, puis des phrases, bref, est devenu un homme doué de pensée et de langage. Si vous ne comprenez pas cela, c'est que vous êtes des retardataires et des ennemis de la science et du progrès !

Le malheur pour ces ingénieux partisans du transformisme, c'est qu'ils ne peuvent apporter aucun fait prouvant leur hypothèse. Aussi avant que l'on fouille dans les profondeurs de la terre, on exhume des squelettes fossiles d'animaux ou de plantes. Or, ces êtres d'autrefois sont exactement et absolument semblables aux squelettes des animaux et des plantes de notre époque. De transformation quelconque, nulle trace. Des espèces de végétaux et d'animaux ont disparu de la terre, lesquelles s'y voyaient aux premiers âges du monde, mais elles ont cessé, et voilà tout. Rien ne montre qu'elles se soient transformées en d'autres espèces. Donc la doctrine du transformisme ne repose sur rien. C'est un rêve sans consistance, sans rien de scientifique. Il reste par conséquent que le monde a été créé de la manière qu'il est raconté dans la Bible ; et, jusqu'à nouvel ordre, nous devons nous en tenir au récit de la Genèse, et croire en un Dieu créateur de toutes choses, du ciel et de la terre avec tout ce qu'ils contiennent.

Mais si Dieu a tout créé, tout lui appartient. Le vase appartient au potier qui l'a façonné : le monde appartient à Dieu qui l'a tiré du néant. Il est le maître de l'univers entier ; il est notre maître à nous en particulier, mortels d'un jour qu'il a pétris d'argile. Sachons reconnaître ce souverain domaine de Dieu sur nous et sur toutes les créatures. Servons le Seigneur ; accomplissons sa loi. Car un jour nous retournerons à ce Maître qui nous a créés et qui nous jugera. Le moyen de ne rien craindre du Juge, c'est d'obéir au Maître fidèlement, persévéramment, tous les jours de notre vie, jusqu'à notre dernier soupir. Ainsi soit-il.

3^{me} Instruction

PUISSANCE ET BONTÉ DE DIEU

« Or Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. Et Dieu vit que la lumière était bonne, et il sépara la lumière d'avec les ténèbres, etc. » (Lire les versets 3-25 du chapitre 1).

De ce récit de la Bible, mes frères, il ressort deux choses avec évidence : la *puissance* de Dieu d'une part, et sa *bonté* d'autre part dans l'œuvre des six jours. Arrêtons-nous un instant à considérer cette puissance et cette bonté du Créateur, et répondons-y de notre côté par l'adoration et par l'amour.

I

La puissance de Dieu — exige notre adoration

Venir parler à des chrétiens de la puissance de Dieu, n'est-ce point, mes frères, paraître puéril ? Et pourtant, que se passe-t-il dans le monde, même en pays chrétien ? A tout instant Dieu est bravé par l'homme rebelle, comme si ce grand Dieu n'était pas la Toute-Puissance même, et l'homme la fragilité en personne. Chaque jour et à chaque heure du jour, de soi-disant chrétiens foulent aux pieds les lois de Dieu, méprisent son autorité, blasphèment son nom, substituent leur volonté à la sienne, et ne se mettent nullement en peine de se venir humilier devant Lui, comme si Dieu ne pouvait rien contre eux. Cela prouve, mes frères, que trop de chrétiens n'ont pas le sentiment de la souveraine puissance de Dieu.

La nature est là cependant qui proclame, par cent bouches à la fois, la puissance infinie de Dieu. La nuit l'annonce au jour, et le jour la redit à la nuit. La grande voix des eaux la répète aux rivages ; et, dans les profondeurs de l'empyrée, des millions d'astres la peignent à nos yeux.

Viens donc, ô homme orgueilleux qui oses entrer en lutte avec ton Dieu, viens et regarde. Est-ce toi qui du néant as fait jaillir tous les êtres ? Est-ce toi qui as créé les espaces sans limites où gravitent les mondes ? Est-ce toi qui as allumé à la voûte azurée l'astre géant des jours ? Peux-tu l'arrêter dans sa course, ou selon ton caprice le précipiter vers son déclin ? Est-ce toi qui as fixé au firmament ces innombrables clous d'or, ces rubis, ces topazes qui ornent le sombre manteau des nuits ? Les pourrais-tu compter seulement ? Est-ce toi qui déchaines la tempête et qui l'apaises ? Puisque tu veux t'élever au-dessus de ton Dieu, commande donc en maître aux vents et aux tonnerres. Lorsqu'elle accourt pour détruire tes moissons, la nuée menaçante aux flancs chargés de grêle, essaie donc de la retenir dans sa marche et de calmer l'orage. Où étais-tu quand furent jetés les fondements de la terre qui te porte ? Est-ce toi qui as tracé les contours de son globe ? Est-ce toi qui façonnes les essieux de son axe ? Dis-nous du moins sur quelles bases repose ce globe dont la pesanteur échappe à tes calculs ; et comment il se soutient dans le vide, sans sombrer dans l'abîme

au-dessus duquel il tourne suspendu. O insensé, reconnais ta faiblesse et adore ton Dieu ! Prosterne ton néant devant sa Majesté souveraine et cesse de te mesurer avec ton Maître, de peur qu'il ne te brise dans sa colère.

Oui, mes frères, adorons Dieu. Adorons Dieu puisqu'il est tout, et que nous ne sommes rien. Adorons Dieu puisqu'il tient dans sa main la foudre et les éléments soumis à son empire, tandis que nous, êtres d'un jour, nous sommes fragiles comme verre, et que les éléments vengeurs peuvent nous écraser en une seconde, si Dieu, s'indignant de notre folle obstination à le braver, les déchaîne contre nous. Adorons Dieu, parce qu'il trône dans les hauteurs des cieux, ayant les globes immenses sous ses pieds, tandis que nous, infiniment petits, nous sommes des points perdus sur cette terre, qui n'est elle-même qu'un point imperceptible dans l'espace. Adorons Dieu, humilions-nous devant Lui avec un saint tremblement. Prosternons devant Lui notre corps d'abord, dans la prière ; soumettons-lui notre chair, en retranchant à celle-ci les plaisirs qu'Il défend, et en lui imposant les austérités qu'Il ordonne. Soumettons-lui notre volonté, en consentant d'avance et de bon cœur à tout ce qu'Il lui plaira de désirer de nous.

Cette adoration dont je viens ici de parler, c'est l'adoration de la dépendance et du respect ; mais nous devons à Dieu une adoration plus parfaite encore, l'adoration de l'amour. Car il est la bonté en même temps que la puissance. C'est ce qui nous reste à voir.

II

La bonté de Dieu — réclame notre amour

A chaque création nouvelle nous avons vu Dieu, mes frères, se recueillir pour ainsi dire, et, après un dernier regard, rendre Lui-même témoignage de la bonté de son œuvre : « *Et vidit Deus quod esset bonum*, Et Dieu vit que c'était bon ainsi. » Bon pour qui donc, mes frères ? Bon pour Lui, ce sage Créateur ? Mais Dieu n'a nul besoin de la lumière des jours et de la calme obscurité des nuits, Lui qui habite toujours l'immarcessible Lumière ; Il n'a pareillement aucun besoin pour Lui-même des constellations qui brillent au firmament, et ce n'est pas pour Lui qu'il a créé les plantes et les arbres fruitiers, non plus que les poissons peuplant les eaux ou les oiseaux égayant les airs. Ce n'est donc pas pour Lui-même que Dieu déclare bonnes toutes ses productions, mais c'est pour nous, mes frères, c'est pour l'homme. Oui, c'est par amour pour l'homme que Dieu a multiplié les productions de sa puissance créatrice.

Ayant résolu de créer l'homme, Dieu aurait pu lui donner pour demeure un séjour dépourvu de tout agrément, avant de l'admettre en son ciel pour y être heureux à jamais. Les anges déchus, compagnons de révolte de Satan, et chassés avec lui loin de la face de Dieu, avaient ouvert des vides nombreux parmi les habitants des cieux. Dieu, voulant combler ces vides, appela du néant

la race humaine. L'homme, dans la pensée de l'Eternel, devait être soumis, comme l'ange, à une épreuve plus ou moins longue avant d'être reçu à prendre place dans le ciel avec les anges fidèles. Et le lieu de son épreuve pouvait être pour l'homme, encore une fois, dépourvu de tout charme et de toute douceur.

Dieu ne l'a pas voulu. Non content de promettre à l'homme, pour prix de ses quelques efforts, la félicité éternelle du ciel, Dieu a voulu encore faire de la terre, lieu de son épreuve, une demeure riante et aimable. Et c'est pour cela que tant d'œuvres si variées ont peuplé l'univers dans les six jours de la création. Depuis l'heure où le premier *fiat* ébranlait le néant et le rendait fécond, Dieu travaillait pour l'homme.

C'était pour l'homme que la lumière si belle à voir jetait soudain sur les profondes ténèbres de l'abîme les teintes rosées de la première aurore ; pour l'homme que tour à tour le jour et la nuit se partageaient le monde, que les rayons éclatants du soleil faisaient place dans les cieux aux rayons caressants de la lune. Une lumière vive et ardente comme celle du soleil aurait fini, trop prolongée, par brûler nos paupières. Il était bon que la nuit, enveloppant la terre de ses ombres, vînt reposer nos yeux, finir toutes les fatigues d'une journée de pesant labeur, adoucir toutes nos peines, endormir toutes nos douleurs, et délasser nos corps tout en retrem pant nos esprits. *Et vidit Deus quod esset bonum*.

C'était pour l'homme encore que le soleil, en s'éloignant ou se rapprochant de nous par étapes régulières et successives, produisait le changement des saisons, dont la variété nous est si agréable ; pour l'homme que le printemps fondait les glaces, montrait les fleurs, annonçait les fruits ; que l'été donnait les riches moissons ; que l'automne versait les fruits promis par le printemps ; que l'hiver, qui est une sorte de nuit où l'homme se délasse, permettait à celui-ci de se reposer des travaux, tout en jouissant en paix du prix de ses sueurs.

C'était pour l'homme que se formaient les océans, vastes réservoirs d'où naissent les nuées fertilisantes : sans ces dernières, la terre desséchée par les ardeurs de feu d'un soleil implacable perdrait le suc nourricier dont vivent les plantes, les moissons et les fruits. C'était pour l'homme que du sein des continents mis à nu s'élançaient les montagnes : couronnées de neiges éternelles, elles allaient devenir la source des fleuves, et alimenter d'une eau saine et toujours pure nos sources et nos fontaines.

C'était pour l'homme, disons mieux, c'est pour l'homme que Dieu a fait produire à la terre tant d'espèces diverses d'arbres fruitiers, dont les produits savoureux font la joie du riche et les délices du pauvre ; tant d'espèces aussi de fleurs et d'autres plantes. Quelle variété et quelle beauté ! quels parfums et quel éclat ! Voici la rose qui réunit tout, l'odeur, le coloris, le dessin. Voilà le lis, si élancé et si pur. Voilà la violette qui em-

baume en se cachant. Voilà les tapis de nos prairies. Voilà le grand chêne avec ses majestueux ombrages. Et ces deux plantes si chétives, si délicates, si nobles, si précieuses, le blé et la vigne. Elles portent l'aliment royal de l'homme ¹. Et comme toutes ces plantes sont bien faites pour lui ! Les unes le nourrissent ; d'autres le guérissent ; celles-ci l'ombragent en été contre les rayons du soleil, et réchauffent en hiver, par la flamme qui les consume, ses membres engourdis. Pourquoi ces paysages si frais, ces vues si pittoresques, ces ombrages mystérieux, tant de choses si douces, si pénétrantes, si bien en harmonie avec notre âme ? Ah ! c'est que Dieu aime l'homme, qu'il l'a traité en enfant gâté et qu'il a créé toutes choses pour l'homme, par pure bonté pour lui.

Dieu a vu qu'il serait bon encore pour l'homme qu'il existât sur la terre une multitude d'animaux destinés à peupler sa solitude, à lui donner leur chair en nourriture, ou à partager ses travaux. Et Dieu a créé les poissons qui nagent dans les eaux, les oiseaux qui volent dans les airs, et les autres animaux qui vivent sur la terre. Voici le chien qui garde notre foyer et lèche notre main, quand personne ne la baise plus ². Voici le cheval qui porte l'homme, ardent et fier, au milieu des batailles ; le bœuf qui laboure son champ ; la génisse qui lui donne son lait ; la brebis qui lui abandonne sa toison. Voici le concert des petits chanteurs aériens qui de leurs frais gazouillements égaient notre tristesse, et emportent avec eux parfois dans les airs notre douleur. Certes cela n'était nullement nécessaire. Mais Dieu ne nous a pas donné que le nécessaire. Il a mêlé pour nous l'agréable à l'utile. Et sa bonté pour nous éclate à chaque pas dans la création. Oh ! que ce Dieu si bon mérite d'être aimé ! Puisqu'il a tant fait pour nous, sachons de notre côté faire quelque chose pour lui. Puisqu'il nous a tant donné, qu'il nous a prodigué tous les biens sans mesure, c'est sans mesure aussi que nous devons nous donner à lui. Outre que nous lui témoignons par là dignement notre reconnaissance, nous attirerons encore sur nous des bienfaits nouveaux, des faveurs plus signalées de sa part. Donnons-nous donc au Seigneur de tout cœur et sans retard et pour toujours. Ainsi soit-il.

4^e Instruction

LES OISEAUX ³

« Et Dieu dit : Que les eaux produisent les oiseaux qui volent sous le ciel. »

Vous étonnez-vous de ce passage de la Bible : « Que les eaux produisent les oiseaux... ? » Et ce détail de la création vous semble-t-il étrange ?

Cessez de vous étonner. Il est bien vrai que, comme les poissons, les oiseaux ont pris originellement naissance dans les eaux. Une preuve de cela, c'est la ressemblance frappante constatée entre la structure des oiseaux et celle des poissons. Les premiers volent de la même manière que nagent les derniers. Les poissons en effet fendent de leurs nageoires étendues les masses liquides des flots, et semblablement les oiseaux fendent de leurs ailes éployées les plaines liquides de l'air. La queue du poisson comme celle de l'oiseau sert à l'un et à l'autre de gouvernail pour diriger ses mouvements et les infléchir à droite ou à gauche. L'oiseau, comme on l'a dit, est un poisson volant. Ne soyez donc pas surpris de cette expression de nos Saintes Lettres : « Que les eaux produisent les oiseaux... » Je tenais à vous faire cette remarque.

Toutefois ce n'est point précisément une leçon d'histoire naturelle que je veux vous donner ce soir. Mon but est autre : tirer de l'exemple des oiseaux, ces intéressantes créatures de Dieu, *les leçons de morale et de vertu qu'ils nous donnent*, voilà ce que je me propose. Dans l'impossibilité de les passer tous en revue, nous nous arrêterons à quelques-uns seulement.

I

L'hirondelle, leçon de confiance

Voici d'abord la messagère fidèle du printemps, l'hirondelle. Elle ne craint pas de demander à l'homme un asile sous son toit. Le reste des oiseaux cherche les fourrés les plus épais, les lieux les plus cachés pour y bâtir son nid, y blottir sa couvée. L'hirondelle au contraire fait son nid près de l'homme, et confie à celui-ci sa vie et ses petits. Touchant exemple de confiance et noble leçon que nous donne ici la petite hirondelle ! Quoi ! ce faible passereau a confiance dans l'homme, et l'homme n'a pas confiance en son semblable ? Ah ! c'est donc vrai, l'homme est un loup pour l'homme ! Le frère ne mérite plus l'estime et la confiance de son frère. On ne sait plus à qui se fier dans le monde. Tristes mœurs ! Triste siècle ! Voilà à quoi l'on aboutit en répudiant l'Evangile. Jésus-Christ a prié pour que tous les rachetés ne fissent tous sur la terre qu'un cœur et qu'une âme : *ut sint consummati in unum*. Mais les hommes ne veulent plus de la Rédemption que leur a méritée le Christ. Ils ne veulent plus être du troupeau du Christ. Et alors ils cessent d'être consommés dans l'unité. Ils se divisent, ils se déchirent, ils se séparent, ils se jalourent. C'est l'égoïsme féroce, et c'est la lutte fratricide. On ne s'aime plus, on ne s'abandonne plus ; plus d'épanchement des âmes entre elles, plus de fraternité, plus de bonheur. Quand donc comprendra-t-on que l'Evangile, qui renferme pour l'autre vie les promesses éternelles, assure encore même en cette vie le vrai bonheur aux sociétés ? Revenons, mes frères, pour ce qui est de nous, à la pratique et à l'esprit de l'Evangile, et nous comprendrons combien il est bon, doux, sain, consolant d'habiter en-

¹ Mgr Bougaud, *Le christianisme et les temps présents*, t. I.

² Mgr Bougaud, *op. cit.*

³ Imitée de saint Ambroise.

semble entre frères : *quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.*

Ce n'est pas en vain que l'hirondelle se confie à l'homme. En tous les temps, sous tous les climats, celui-ci s'est toujours fait une religion de respecter le nid de l'hirondelle. Ce sentiment fait honneur à l'homme. Mais il faut regretter malgré tout que celui qui se ferait scrupule de trahir la confiance de l'hirondelle, ne se fasse nul scrupule de trahir son semblable. *Nonne passeribus meliores estis vos ?* Ne sommes-nous pas plus que les passereaux ? Ne devons-nous pas avoir l'un pour l'autre plus de déférence et de respect que nous n'en témoignons à des animaux sans raison ? Ah ! chrétiens, vous n'êtes plus enfants de Dieu si vous cessez de vous traiter en frères les uns les autres.

II

Le rossignol, leçon de prière

Les anciens avaient fait de l'hirondelle la sœur du rossignol. Bien différent pourtant de l'hirondelle, le rossignol fuit les hommes. Il leur cache son nid, il leur dérobe ses chants. Ce « roi de la lyre, » comme le nomme je ne sais plus quel poète, semble ne vouloir pour auditeurs de ses ravissantes mélodies que le désert et le silence des nuits. Il dédaigne de chanter pour les hommes ; il chante pour Dieu et pour Dieu seul. Il nous apprend, mes frères, comment nous devons prier. Lorsque vous prierez, nous dit le Christ, entrez dans le secret de votre oratoire, fermez-en les portes aux créatures et parlez seul à seul à votre Père qui est dans les cieux. Comme elle s'envole, comme elle s'élève cette mélodieuse prière du rossignol dans le calme des nuits ! Tout fait silence : ne semble-t-il pas, dans ce recueillement de toutes choses, que Dieu lui-même se recueille pour l'écouter ? Ah ! si notre prière s'exhalait de notre cœur comme la voix du rossignol au sein des nuits, n'est-il pas vrai qu'elle serait toujours entendue de Dieu ? Mais trop souvent c'est par vaine gloire, c'est pour être remarqué des hommes, que nous prions ; ou bien c'est au milieu du tumulte des affaires humaines, et notre voix est étouffée, elle ne saurait monter jusqu'aux oreilles et jusqu'au cœur de Dieu. Apprenons du rossignol à mieux prier désormais.

III

L'abeille, leçon de travail et de charité

C'est un bien petit oiseau que l'abeille butineuse, si petit qu'on ne lui donne même pas le nom d'oiseau. Et pourtant avec quelle ardeur elle vole sous le ciel, de fleur en fleur, toujours active et empressée ! Dieu lui-même nous invite à nous mettre à son école : « Allez à l'abeille, nous dit-il, et voyez cette infatigable ouvrière. *Vade ad apem, et vide quomodo operata est*¹. » Pas de paresseuses dans une ruche. Le mois de mai parfume nos prairies et nos collines d'une surabondance de fleurs : vite,

vite, au travail ! De l'aurore à la nuit, en campagne les vaillantes petites ouvrières ! Voleter d'une fleur à une autre fleur, puis à une autre encore, jusqu'à ce que la provision soit complète ; puis retourner à la ruche décharger le précieux fardeau ; puis repartir ; puis revenir encore, et ainsi jusqu'au dernier rayon de soleil : voilà à quoi s'occupe la journée de l'industrielle abeille. Quelquefois même, trop ardente à la tâche et trop chargée de sucs, elle succombe en chemin, victime de son trop grand courage.

Devant ce grand exemple de la petite abeille, rougissons, mes frères, de notre lâcheté au travail, de tant d'heures dans notre vie passées à des amusements frivoles, à des flâneries coupables ; nous trouvons la vie trop courte, et — chose étrange ! — nous prenons plaisir à perdre encore dans l'oisiveté une grande partie de ces jours, si courts en effet, que nous avons à passer sur la terre. Que de jours vides dans notre existence ! Et s'il est vrai que nous aurons à rendre compte à Dieu d'une parole inutile, que sera-ce de tant de jours inutiles dont nous serons trouvés coupables ? Hâtons-nous de mettre à profit le peu de jours peut-être qui nous restent à vivre. Travaillons courageusement avant la mort, afin de mériter le repos accordé aux bons serviteurs de l'Evangile, afin que ce ne soit pas en vain que l'on fasse entendre sur notre dépouille mortelle cette lamentation suppliante : « *Requiem eternam dona ei, Domine*, donnez-lui, Seigneur, le repos éternel. »

Le fruit de ce travail incessant de l'abeille, vous le connaissez, mes frères, c'est le miel. Quoi de plus doux que le miel ? Il plaît également aux fils du pauvre et aux enfants des rois. Et dans les palais comme dans les chaumières, on n'a que des bénédictions pour la gentille abeille. Le miel, ne l'oublions pas, c'est le symbole de la douceur et de la charité. Habitons-nous, chrétiens, à ne distiller de nos lèvres qu'un miel bien limpide, je veux dire des paroles empreintes de la plus pure charité. Et, comme l'abeille, nous serons bénis de tous, chéris des hommes et de Dieu tout le premier. Trop souvent, hélas ! nous n'imitons de l'abeille que l'ardeur extrême avec laquelle elle cherche à se venger. Combien de fois, dans sa ridicule fureur, elle enfonce si avant son dard dans le corps de son ennemi qu'elle ne peut plus le retirer ! Elle périt alors victime de sa colère. Prenons garde, nous aussi, chrétiens, et songeons que la vengeance n'appartient qu'au Seigneur. En voulant nous venger nous-mêmes, craignons de provoquer à notre tour les vengeances de Dieu, et de périr victimes de notre propre haine. Comprendons, par l'exemple de la petite abeille, de quel prix est le pardon des injures.

IV

Le coq, leçon de vigilance

Le coq ne travaille pas comme l'abeille, mais il donne à l'homme le signal du travail. La nuit n'a pas encore replié ses voiles ; l'étoile du matin

¹ Prov. vi, 8 (version des Septante : manque dans la Vulgate).

scintille dans les cieux, par dessus l'horizon d'où va naître le jour ; l'aurore va commencer. O homme, il est temps de secouer le sommeil, de sortir du repos. Les meilleures et les plus fécondes des heures pour toi sont les heures fraîches et pures du matin. Mais qui t'éveillera sur ta couche de fatigue ? Qui par ses cris importunera ta paresse et sonnera pour toi la reprise du labeur-quotidien ? Ah ! il est là près de toi le coq vigilant, que les rayons de l'aube n'ont jamais surpris endormi. Ecoute. Par ses chants éclatants comme des coups de clairon il t'appelle, il te presse, il te gourmande, il te harcèle. Tu voudrais donner à ta mollesse quelques heures, quelques minutes, quelques instants encore. Non ; le coq fidèle ne le souffrira pas. Il ne se lassera pas de sonner et de sonner encore de son organe puissant à l'égal des trompettes. Lève-toi ! lève-toi ! Et n'oublie pas de faire comme lui monter vers ton Créateur le chant de ta louange ; fais ta prière, offre à Dieu ton travail, et puis en avant ! commence vaillamment la journée et ne recule pas devant la tâche.

Imitons, mes frères, ce bel exemple de vigilance que nous donne le coq domestique. La vigilance est bien nécessaire au chrétien. L'ange de ténèbres est toujours là rôdant autour de lui. Il ne faut pas qu'il demeure trop longtemps endormi, mais qu'il veille. La vigilance et la prière, voilà les deux armes du chrétien contre la tentation. *Vigilate et orate*, nous dit le Seigneur, *ut non intretis in tentationem*.

Et vous, pécheurs endormis dans vos iniquités, apprenez du coq à vous lever au plus tôt de ce tombeau de mort où vous êtes engourdis. Sortez de votre sommeil. N'attendez même pas au matin. Ne vous endormez pas une nuit de plus dans votre péché, de peur que le Seigneur ne passe cette nuit-là, et qu'il envoie la mort vous surprendre avant que revienne le jour. Le coq peut-être a chanté plus de trois fois déjà, depuis que vous avez renié et trahi votre Dieu et vos serments. Il est plus que temps de faire comme l'apôtre Pierre qui lui aussi renia son Dieu, mais qui pleura amèrement sa faute tout aussitôt. Pleurons nos fautes, mes frères, pendant qu'il en est temps encore. Effaçons les souillures de nos âmes par les larmes d'une sincère pénitence. N'attendons pas la fin de ce carême pour purifier nos consciences, si nous avons eu le malheur de les souiller par quelque crime grave ; mais dès aujourd'hui déposons aux pieds du ministre de Dieu l'aveu de nos fautes mouillé de nos larmes. Et ainsi nous serons bien mieux préparés à participer, à la fin de cette sainte quarantaine, à la pâque du Seigneur. Ainsi soit-il.

PRONES CATÉCHÉTIQUES

Troisième dimanche de Carême

LE MYSTÈRE DE LA RÉDEMPTION (Suite)

Erat Jesus ejiciens daemonium, et illud erat mutum.

Jésus chassait un démon qui était muet. (Luc, xi, 14.)

Mes frères,

Ce n'est pas le démon qui était muet, mais bien le malheureux qui en était possédé ; le démon lui avait lié la langue, et il fallait la puissance du Fils de Dieu pour la délier. En faisant ce miracle, en présence d'une foule nombreuse, Notre-Seigneur affirma une fois de plus sa mission divine : « Si je chasse les démons avec la puissance de Dieu, le royaume de Dieu est donc arrivé jusqu'à vous. » Mais ses ennemis cherchèrent encore à le perdre dans l'opinion du peuple, en prétendant que c'était par une secrète entente avec le prince des démons qu'il accomplissait ces guérisons merveilleuses. Une secrète jalousie le poussait à soulever le peuple contre Jésus-Christ, et leur haine le poursuivait jusqu'à la mort. Ainsi devait s'accomplir le décret de la divine Providence qui voulait que notre salut fût opéré par l'effusion du sang du Fils de Dieu fait homme. Nous avons commencé dimanche dernier le récit de la Passion ; nous l'acheverons aujourd'hui en recueillant les instructions salutaires que renferme pour un cœur chrétien même une courte méditation sur le trajet du prétoire au Calvaire, — le crucifiement, — la mort sur la croix, — et la sépulture du Sauveur.

I

Dès que Jésus-Christ eut été condamné à mort, les soldats chargés de l'exécution de la sentence lui enlevèrent le manteau écarlate dont on l'avait revêtu par dérision, lui mirent ses vêtements ordinaires, et l'obligèrent à charger sur ses épaules la croix à laquelle il devait être attaché. C'était assurément un fardeau écrasant pour un homme épuisé par les blessures de la flagellation et le sang qu'il avait perdu ; mais Jésus le reçut avec joie, voyant dans sa croix l'instrument du salut des hommes, et il prit avec résignation le chemin du Calvaire. Avec lui on conduisait deux autres condamnés, deux voleurs de grand chemin, qui devaient subir le même supplice.

A peine le Sauveur avait-il fait quelques pas que les forces lui manquèrent, il fut violemment projeté à terre par le poids de la croix et resta étendu sur le sol. Les bourreaux, craignant qu'il ne succombât avant d'avoir atteint le lieu du supplice, avisèrent un homme de Cyrène, Simon, qui revenait des champs, et ils l'obligèrent à porter la croix en marchant derrière Jésus. Cet homme était pressé de rentrer chez lui, et n'aurait pas accepté de soutenir la croix si on ne l'y avait forcé ; du reste, c'était un étranger, assez indifférent à ce qui se passait autour de lui. Or le Sau-

veur nous demande, à nous tous chrétiens, de porter la croix avec lui, il nous déclare que sans cela nous ne pouvons arriver au ciel; n'hésitons pas, n'attendons pas que les événements nous forcent à nous courber sous le poids de l'adversité, prenons courageusement cette croix que Jésus nous offre : nous sommes ses amis et ses frères, et cette croix, c'est le salut.

Dans la foule qui suivait le cortège, il y avait aussi des femmes; elles pleuraient de compassion. Jésus se retourne et leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. » Pensez que c'est à vous, mes frères, que le Sauveur adresse cet avertissement. Vous pleurez en entendant le récit de sa douloureuse agonie, mais vos larmes vous seront inutiles si elles ne sont pas accompagnées d'une sincère contrition de vos fautes. Ce qui accable le plus votre Sauveur, ce n'est pas le bois de son supplice, ce sont vos crimes; pleurez-les donc afin qu'il vous les pardonne, et promettez-lui de ne plus l'offenser.

II

Jésus était enfin arrivé, tout haletant, au sommet de la montagne où on devait le crucifier. Les bourreaux lui donnèrent du vin mêlé à du fiel, et quand il en eut goûté, il ne voulut pas le boire. Ce vin amer, aromatisé avec de la myrrhe, pouvait servir à ranimer les forces des condamnés, ou à les empêcher de sentir leurs souffrances en produisant une sorte d'ivresse. Ne soyez donc pas étonnés que Jésus ait refusé d'en prendre, car il tenait à savourer dans tout ce qu'elles avaient de plus affreux les poignantes douleurs de la croix, pour le salut des hommes.

C'est alors qu'on le dépouilla de ses habits; en les lui enlevant rudement, les bourreaux durent arracher des lambeaux de sa chair meurtrie et rouvrir toutes ses plaies. Pensez à ces affreuses douleurs de votre Sauveur lorsqu'il vous faut endurer quelque mortification pour conserver le précieux vêtement de votre innocence.

Nous arrivons au terrible épisode du crucifiement. Le Sauveur est étendu sur le bois du sacrifice, ses pieds et ses mains y sont fortement attachés par d'énormes clous, sa tête adorable ruisselle de sang sous les épines qui la couronnent, et tous ses membres distendus, tuméfiés, semblent prêts à se séparer les uns des autres. Un large trou a été creusé, la croix dressée à l'aide de cordes y retombe lourdement, elle est bientôt fixée dans le sol, et le Fils de Dieu est suspendu ignominieusement entre le ciel et la terre, au milieu d'une populace en délire qui attend sa mort en applaudissant à son supplice. David avait vu le Messie dans cet état lorsqu'il dit de lui : « Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os. »

La loi romaine ordonnait d'inscrire sur une tablette la cause de la condamnation des criminels et de l'attacher à la croix. Aussi Pilate avait-il fait préparer pour Jésus une inscription

en trois langues conçue en ces termes : « Jésus de Nazareth roi des juifs. » Les princes des prêtres se montrèrent mécontents de cette formule qui semblait confirmer la royauté du Christ, et ils demandèrent au gouverneur de la modifier en inscrivant « qu'il s'était dit roi des juifs; » mais Pilate leur répondit : « Ce qui est écrit est écrit. » Dieu permit que le lâche et indigne gouverneur romain proclamât ainsi à la face de tous les peuples le titre de gloire du Sauveur, et le crime des juifs qui avaient condamné à mort leur roi. Mais ce roi des juifs est aussi le vôtre, mes frères; et vous seriez aussi coupables qu'eux si vous refusiez de le reconnaître et de lui obéir. Jurez devant sa croix que vous serez toujours ses sujets dévoués, que vous respecterez sa loi, et que vous travaillerez à étendre son royaume en lui gagnant par vos bons exemples les âmes de vos frères.

Les soldats qui avaient pris part au crucifiement du Sauveur s'emparèrent de ses vêtements et se les partagèrent, sauf la tunique sans couture, qu'ils tirèrent au sort. C'était encore l'accomplissement d'une prophétie de David : « Ils se sont partagé mes vêtements et ils ont tiré au sort ma robe. » (Ps. xxi, 19). La tunique du Christ, tissée d'une seule pièce, signifie l'unité de son Eglise dont tous les membres doivent faire un seul corps par la foi et la charité. « Personne, dit saint Cyprien, ne peut se revêtir de Jésus-Christ, ni lui appartenir, s'il prétend introduire le schisme et la division dans l'Eglise. »

Lorsqu'un condamné à mort approche du terme fatal, on le traite avec plus d'humanité, on cherche à adoucir un peu ses derniers instants. Il n'en est pas ainsi pour notre Sauveur : la haine de ses ennemis semble au contraire redoubler à mesure que la mort avance, toute la rage de l'enfer se déchaîne contre lui. Les bourreaux ne peuvent plus le maltraiter, ils l'insultent; ceux qui passent devant la croix blasphèment et secouent la tête avec mépris en disant : « Allons, toi qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâties en trois jours, sauve-toi donc; si tu es le Fils de Dieu descends de la croix, et nous croirons en toi. » (Matth., xxvii, 39-42). Quelle impression de poignante douleur ne devaient pas faire sur le cœur si tendre de Jésus ces imprécations et ces blasphèmes! Ceux qui l'insultent ne sont-ils pas ces mêmes enfants d'Abraham qu'il a comblés de bienfaits et auxquels il apportait le salut?... Pourquoi faut-il que ces insultes adressées à la croix du Sauveur trouvent encore un écho parmi nous? Comment se fait-il que des impies l'outragent tous les jours, l'arrachent de nos rues et de nos écoles? Prions pour ces insensés, comme Jésus a prié pour ses bourreaux, et prenons la défense de la croix contre tous ceux qui l'insultent.

Les deux malfaiteurs crucifiés à côté du Sauveur mêlèrent d'abord leurs imprécations à celles de la foule, mais l'un d'eux fut touché par la grâce à ce moment suprême; la prière adressée par Jésus mourant à son Père avait changé son cœur, et il dit à son compagnon : « Tu ne crains

donc pas Dieu, toi qui es aussi condamné à mourir ! Pour nous, c'est un juste châtiment de nos crimes ; mais celui-ci, quel mal a-t-il fait ? » et se tournant vers le divin Sauveur, il lui dit : « Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez arrivé dans votre royaume ! » Cette prière faite avec une foi profonde, une sincère contrition et une entière confiance dans les mérites du Rédempteur, fut aussitôt exaucée, et Jésus lui dit avec attendrissement : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis ¹. » (Luc, xxiii, 40-43). Il plut à Dieu de faire éclater ainsi sa miséricorde envers un homme qui avait passé toute sa vie dans le crime, afin d'inspirer aux plus grands pécheurs l'espérance du pardon. « Cet homme s'est converti au moment de la mort, dit saint Augustin, afin que vous ne désespériez jamais ; mais il a été seul touché de la grâce, afin que vous ne péchiez point par présomption. »

Au pied de la croix se trouvaient Marie mère de Jésus, Marie femme de Cléophas, sa parente, et Marie-Madeleine. Jésus ayant jeté les yeux sur ces saintes femmes, et vu auprès d'elles son disciple Jean qu'il aimait si tendrement, dit à sa mère : « Femme, voilà votre fils », et à saint Jean : « Voilà ta mère. » C'est à nous tous, chrétiens, que s'adressent ces paroles du Sauveur : c'est son testament. Jésus attaché à la croix, dépouillé de tout, semblait n'avoir plus rien à nous donner après avoir versé son sang. Il lui restait encore sa mère, il nous l'a léguée par une dernière marque de son divin amour. Oh ! combien nous devons aimer Marie qui nous a été donnée pour mère à un moment si solennel ; avec quelle confiance nous devons la prier, puisqu'elle doit nous traiter comme ses enfants, et reporter sur nous l'amour qu'elle avait pour son Fils !

III

Depuis la sixième heure du jour jusqu'à la neuvième, c'est-à-dire depuis midi à trois heures, des ténèbres s'étendirent sur toute la contrée, pendant que Jésus agonisait sur la croix. Ce n'étaient point des ténèbres produites par une cause naturelle, mais par une intervention miraculeuse de Dieu. Le soleil semblait se refuser à éclairer de ses rayons le plus grand forfait commis par les créatures, et la Providence voulait remplir tous les cœurs d'un sentiment de crainte, qui pouvait les amener au repentir. C'est alors que l'âme du Sauveur sentit de nouveau cette impression de frayeur et de tristesse par laquelle avait commencé son agonie, et il s'écria : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » (Matth., xxvii, 46). Si Jésus-Christ n'avait pas renoncé volontairement à ressentir dans sa nature humaine les effets de son union hypostatique avec la nature divine, source infinie de bonheur, il n'aurait pas pu souffrir.

Or, il a voulu que ce renoncement allât jusqu'à l'extrême limite de peine que peut causer à une âme l'abandon de tout ce qui l'entoure. Il savait que ses serviteurs auraient souvent à endurer ce martyre qui consiste à être oublié, délaissé, rebuté de tout le monde, et il a voulu l'endurer aussi, pour nous mériter les grâces de force et de confiance à l'aide desquelles nous pourrions résister au désespoir. Remercions-le d'avoir tant voulu souffrir pour nous, et demandons-lui de ne jamais permettre que nous l'abandonnions.

Jésus avait déjà perdu presque tout son sang, il était depuis trois heures d'agonie en proie aux plus indicibles douleurs, la soif la plus ardente desséchait son palais : « J'ai soif ! » s'écria-t-il ; et voilà qu'un soldat plongea dans le vinaigre une éponge, et la plaçant au bout d'un bâton d'hyssope, la lui présenta pour le rafraîchir. Quelle boisson, pour un malheureux qui va expirer ! Mais c'était encore l'accomplissement d'une prophétie de David : « Lorsque j'ai eu soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre. » Il ne restait plus qu'à mourir. « Tout est consommé », s'écria le Sauveur. Pendant les trente-trois ans qu'il avait passés sur la terre, il avait accompli tout ce que son Père lui avait imposé pour notre salut, tout ce que les prophètes de l'ancienne loi avaient annoncé de lui ; la justice divine était satisfaite, l'œuvre de la Rédemption était consommée. Une fois encore, le Sauveur ouvrit la bouche et poussa un grand cri : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains ; » puis inclinant la tête, pour témoigner qu'il obéissait à la volonté de son Père, il expira. (Luc, xxiii, 46 ; Jean, xix, 29). O mon Jésus ! c'est pour moi que vous avez tant souffert et que vous êtes mort sur la croix, c'est pour expier mes péchés et m'ouvrir le ciel que vous avez versé votre sang, et je resterais insensible au récit de vos souffrances, je n'aurais pas le courage de renoncer, par amour pour vous, aux occasions de péché ! J'ai été l'un de ces bourreaux qui vous ont attaché à la croix, qui ont insulté à vos souffrances, qui vous ont abreuvé de fiel et de vinaigre. Ne permettez pas, Seigneur, que je consume ma perte en persévérant dans ma négligence ; vous avez prié pour vos bourreaux, vous avez converti le bon larron, convertissez-moi, promettez-moi que je serai un jour au paradis avec vous !

A peine Jésus avait-il expiré que la terre trembla, les rochers du Calvaire se fendirent, le voile du temple se déchira du haut en bas, les tombeaux s'ouvrirent et des morts ressuscitèrent. Le centurion et les soldats qui veillaient près de la croix ne purent s'empêcher de dire : « C'était vraiment le Fils de Dieu, » et les juifs témoins de cet affreux spectacle s'en retournèrent atterrés, en se frappant la poitrine. Leur crime était consommé, le remords commençait, le châtiment ne devait pas se faire attendre. Et nous, mes frères, ne devons-nous pas nous frapper aussi la poitrine et demander pardon de nos fautes, avant que la justice de Dieu nous frappe de ses peines ?

¹ C'est-à-dire dans les limbes, séjour de paix et d'espérance, où le Sauveur devait aller rejoindre les âmes des saints de l'Ancien Testament.

IV

Jésus-Christ était mort sur la croix un vendredi, vers trois heures après midi, à l'heure même où tous les jours on immolait dans le temple l'agneau qui le figurait. C'était la veille du sabbat de Pâques, et à partir du coucher du soleil il n'était plus permis de travailler. Il fallait se hâter d'enlever le corps du Sauveur pour l'ensevelir. Les juifs allèrent donc trouver Pilate et lui demandèrent l'autorisation de briser les membres des suppliciés, pour hâter leur mort, et d'enlever leurs cadavres. Les soldats vinrent aussitôt et brisèrent les os des deux larrons qui vivaient encore, mais voyant que Jésus était mort, ils se contentèrent de lui percer le cœur d'un coup de lance, et il en sortit du sang et de l'eau. Dieu permit tout cela pour accomplir deux prophéties : « Vous ne briserez pas un seul de ses os ; » et : « Ils me regarderont après m'avoir transpercé. » L'une s'appliquait dans le sens propre à l'agneau pascal, l'autre est tirée d'un passage du prophète Zacharie qui se rapporte au Messie. Il fallait aussi que la mort du Sauveur fût constatée officiellement, afin qu'on ne pût nier la vérité de sa résurrection ; on reconnut que Jésus était mort, et s'il avait eu encore un souffle de vie, le coup de lance du soldat aurait suffi pour le lui enlever. Enfin il semble que Jésus aimait tellement les hommes qu'il ne voulût pas conserver une seule goutte du sang qu'il avait résolu de répandre pour eux. Serons-nous assez ingrats pour lui refuser notre amour, après un tel excès de charité ?

Les corps des suppliciés devaient être enterrés sur place, sans aucune solennité ; mais les prophètes avaient annoncé que le sépulcre du Christ serait glorieux, et cette prophétie devait s'accomplir. Il y avait à Jérusalem un homme riche, Joseph d'Arimathie, qui occupait dans le grand conseil des Juifs une place importante, mais n'avait jamais souscrit aux décisions criminelles prises contre Jésus. Il vint sans crainte trouver Pilate, obtint de lui le cadavre du Sauveur, et l'enveloppa d'un linceul qu'il avait apporté ; puis aidé de Nicodème, qui depuis trois ans était un des plus fidèles disciples du Christ, il le mit dans un tombeau creusé dans le rocher, où personne n'avait encore été enseveli. Ces pieux personnages durent se hâter, car le soleil baissait rapidement, et les saintes femmes qui les accompagnaient durent remettre au lendemain du Sabbat le soin d'embaumer convenablement leur bon Maître. Pendant ce temps, les princes des prêtres et les pharisiens allaient aussi trouver le gouverneur pour lui dire : « Nous nous sommes rappelé que ce séducteur a dit quand il était encore en vie : Je ressusciterai au bout de trois jours. Donnez donc des ordres pour qu'on garde bien son tombeau, de peur que ses disciples ne viennent enlever le corps pour faire croire au peuple qu'il est ressuscité. » Pilate leur dit : « Vous avez des gardes, faites ce qu'il vous plaira ; » ils allèrent donc sceller la pierre et y mirent des gardes. (Matth.,

xxvii, 62-66). Les insensés croyaient opposer un obstacle insurmontable à la résurrection du Sauveur, mais toutes leurs précautions ne devaient servir qu'à rendre plus éclatant son triomphe.

Voilà donc l'œuvre de notre rédemption accomplie : le Fils de Dieu a parcouru jusqu'au bout la carrière de souffrances où il s'était élancé pour notre salut, il a pris sur lui toutes nos iniquités et il a subi la peine de nos crimes, il a été obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort sur une croix. Maintenant son corps repose dans le tombeau et son âme est descendue dans les Limbes en attendant le jour de la résurrection. Réunissons-nous auprès de lui, comme des enfants autour du lit de mort d'un père chéri, et en présence de ces restes inanimés, jurons d'être fidèles à Celui qui nous a rachetés en mourant pour nous. Que de fois nous l'avons offensé ! que de fois déjà nous avons manqué aux promesses que nous lui avons faites ! Qu'il n'en soit plus ainsi à l'avenir ; pensons tous les jours à la passion et à la mort de notre divin Sauveur, et ce souvenir nous préservera du péché. Un jour aussi nous mourrons, notre corps sera porté en terre, et notre âme ira paraître devant son Juge. Que nous serons heureux alors d'avoir vécu saintement, d'avoir mortifié nos passions et imité les exemples de Jésus-Christ ! Profitons du temps qui nous est donné maintenant pour expier nos fautes, afin d'arriver par les mérites des souffrances et de la mort de notre Sauveur à la gloire de sa résurrection. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DE DIX MINUTES SUR LES ÉVANGILES DU CARÈME

Premier dimanche de Carême

LA TENTATION

Vir, cum probatus fuerit, accipiet coronam.

L'homme ne sera couronné qu'après avoir été éprouvé.
(Jac. I, 12).

La tentation de Jésus-Christ, telle que l'Évangile nous la raconte aujourd'hui, a de quoi nous surprendre et nous étonner. L'Homme - Dieu pouvait-il bien permettre au démon de le tenter ? N'était-ce pas assez pour lui de prendre notre humanité, sans s'humilier jusque-là ?... Notre surprise cessera, mes frères, si nous nous souvenons des deux vérités suivantes : que tous les actes de Jésus sont des enseignements pour nous, *Ipsius facta Verbi verba sunt* ; et que nous avons surtout besoin d'apprendre à vaincre la tentation.

La tentation ! Voilà un mot qui résume toute notre existence terrestre. Nous sommes quelques jours sur la terre pour y subir une tentation, une épreuve. Épreuve unique, puisqu'elle ne se recommencera pas. Épreuve importante, puisque d'elle dépend notre éternité.

En somme, l'histoire du paradis terrestre se renouvelle pour chacun d'entre nous, bien que

dans des conditions différentes. Dieu qui nous a créés pour le ciel, et qui pouvait nous le donner sans nous le faire mériter, a jugé plus digne de sa sagesse et de sa bonté de nous l'accorder à titre de récompense. Il nous soumet donc à une épreuve. C'est le démon généralement qui, avec sa permission, nous la fait subir. Il nous tente toujours, comme il a fait pour nos premiers parents, avec une pomme, c'est-à-dire avec les bagatelles de ce monde, plaisirs, honneurs, richesses, qu'il s'efforce de nous faire préférer à Dieu. Et trop souvent, hélas ! le démon réussit. Adam, notre premier père, n'avait point subi l'épreuve à son honneur : il pécha, léguant à ses enfants, avec le péché originel, le triste exemple de sa faiblesse. Quant à ceux-ci, ils l'ont trop bien imité.

Eh bien ! Jésus-Christ est le second Adam, venu du ciel pour réparer la faute du premier. Il fallait donc que lui aussi fût tenté, afin d'apprendre à ses disciples comment ils doivent s'y prendre pour sortir victorieux de l'épreuve. Relisons notre évangile avec le dessein de profiter de ces divines leçons. Aussi bien les trois tentations de Jésus sont celles dont le démon se sert journellement contre nous.

I

La première fut une tentation de *sensualité*. Le Sauveur venait de faire un jeûne de quarante jours ; le corps qu'il avait pris pour nous racheter éprouvait le sentiment de la faim. Le démon, qui excelle à choisir les occasions, trouva celle-ci favorable. Il n'était pas encore sûr que Jésus fût le Messie ; il s'approcha donc et lui dit : « Si vous êtes le Fils de Dieu, ordonnez que ces pierres deviennent des pains. » C'était lui conseiller d'user de sa toute-puissance pour empêcher son corps de souffrir.

Ce moyen lui avait si bien réussi pour séduire nos premiers parents, qu'il s'en servait encore contre Jésus. Au paradis terrestre n'avait-il pas commencé par attirer l'attention d'Eve sur le fruit défendu ? Ne lui avait-il pas représenté qu'elle était libre de le cueillir et d'en manger ? Mais si la première tentation fut la même au paradis terrestre et au désert, le résultat en fut bien différent. Eve contempla le fruit défendu, elle remarqua qu'il était bon à manger et beau à voir. Jésus au contraire ne détourna pas les yeux de la volonté divine, qui fut toujours sa première nourriture. « L'homme, répondit-il au tentateur, ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

Mes frères, opposons toujours cette réponse au démon, quand il vient nous dire : « Usez de votre puissance et de votre liberté ; regardez, ces fruits délectables sont à votre portée, vous n'avez qu'à étendre la main pour les cueillir. » Malheur à nous si, comme Eve, nous nous arrêtons à regarder le fruit défendu : c'est déjà être moitié vaincu, que de le contempler. Opposons tout de suite au démon la réponse du Sauveur : « L'homme ne vit pas seulement de pain. Je ne dois pas seulement

avoir soin de la vie corporelle qui se nourrit de pain. J'ai une autre vie bien préférable à la première, la vie spirituelle, dont l'aliment est la parole de Dieu. Ces deux vies sont souvent en guerre, l'une ne se développe qu'au détriment de l'autre. Eh bien ! jamais je ne flatterai mon corps aux dépens de mon âme. »

II

N'ayant pu séduire Jésus par le plaisir, le démon essaya de le faire tomber par *orgueil*. Il le conduisit dans la cité sainte, le plaça sur le haut du temple et lui dit : « Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas ; car il est écrit que les anges ont un ordre de Dieu de vous porter dans leurs mains, de crainte que vous ne heurtiez votre pied contre une pierre. » Il lui conseillait de se jeter en bas afin d'être vu, d'être remarqué, de passer pour un homme extraordinaire. C'était bien une tentation d'orgueil.

A une tentation analogue Eve n'avait pas su résister. « Pourquoi, lui avait dit le démon, Dieu ne vous a-t-il pas permis de toucher à tous les arbres du paradis ? Pourquoi vous a-t-il donné des ordres ? » Répondre à cette question, c'était déjà discuter les droits de Dieu. Eve tomba parce qu'elle raisonna avec le tentateur. « Dieu, dit-elle, nous a prévenus que nous mourrions. » Bien différente fut la parole de Jésus au démon : « Il est écrit : Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. »

Tenter Dieu, c'est avoir trop de confiance en soi-même, c'est ne croire qu'à ses propres lumières, c'est supporter impatiemment le joug de la foi. Souvent, mes frères, le démon vient nous conseiller d'agir ainsi. Pourquoi, nous dit-il, Dieu vous a-t-il donné des ordres ? *Cur præcepit vobis Deus ?* Pourquoi vous oblige-t-il à croire à sa révélation qui est toute pleine de mystères ? Pourquoi met-il tant d'entraves à votre liberté ? Brisez donc ces liens qui vous enchaînent, laissez-vous entraîner au gré de vos désirs ; vous êtes les rois de la création. *Mitte te deorsum*. Nous sommes perdus, mes frères, si nous discutons les droits de Dieu, et si nous n'opposons pas au démon de l'orgueil la réponse de Jésus : « Il est écrit : Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu. »

III

Jésus fut tenté en troisième lieu par l'appât des *richesses*. Le démon le transporta sur une montagne élevée d'où l'on découvrait les royaumes de la terre avec toute leur gloire : « Je vous donnerai tout cela, lui dit-il, si vous tombez devant moi et m'adorez. » Plus pressante et plus odieuse que les autres, cette tentation appelait aussi une réponse plus sévère. « Retire-toi, dit Jésus au démon ; car il est écrit : « Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et c'est lui seul que vous servirez. » Il laisse ainsi Satan se vanter d'avoir en sa puissance et de distribuer les empires du monde. Cela est vrai en un certain sens : la plupart des conquêtes ont ici-bas pour fondement les passions excitées par

le démon. Mais Jésus-Christ en rappelant aux siens qu'il faut adorer Dieu seul, leur apprend en même temps la vraie manière de devenir riches et puissants.

Cette leçon nous était bien nécessaire. Depuis la chute originelle, les hommes mettent leur grandeur dans la possession des biens terrestres. A peine le démon eut-il dit à nos premiers parents : « Vous serez comme des dieux, » qu'ils écoutèrent ses conseils. A chacun d'entre nous il répète tous les jours la même chose : « Adorez-moi, nous dit-il, oubliez Dieu, faites taire votre conscience, mettez en œuvre les moyens que je vous indique ; et vous arriverez plus vite à la fortune. » Or un trop grand nombre d'hommes se laissent séduire par ces promesses. Pour de misérables biens que peut-être ils n'auront jamais, qu'en tout cas ils n'auront pas longtemps, ils adorent le démon.

Apprenons de Jésus, mes frères, la réponse que nous devons lui faire : « Il ne faut adorer et servir que Dieu. » Certes les biens terrestres sont bons, étant les créatures de Dieu ; mais nous ne devons pas les préférer à Dieu même. Beaux quand on les considère, ils deviennent vils quand on les compare. Il ne faut donc pas renier Dieu pour les acquérir.

IV

Telles sont les leçons que notre Sauveur nous a données en se soumettant à la tentation : il a voulu nous enseigner comment il faut la combattre, suivant les différentes manières dont elle nous attaque. Outre ces moyens spéciaux, il nous en indique également d'autres, plus généraux. Il ne voulut en effet être tenté qu'après avoir passé quarante jours dans le jeûne, la retraite et la prière. Que dirons-nous après cela, pauvres et faibles pécheurs que nous sommes ? Oserons-nous, après un tel exemple, être assez téméraires pour ne pas craindre la tentation et pour ne pas nous y préparer ? La sainte quarantaine dans laquelle nous entrons nous invite spécialement à le faire ; elle a été instituée du reste en souvenir de la retraite et du jeûne de Jésus. Pendant ces jours de salut, travaillons donc tout particulièrement à assurer notre triomphe : veillons avec plus de soin ; mortifions-nous plus souvent ; et surtout disons à Dieu avec plus de ferveur : « Ne nous laissez point succomber dans la tentation. »

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

II

LA PRIÈRE

— Vous rappelez-vous, Joseph, quel est notre premier et principal moyen de salut ?

— C'est la grâce divine, dont nous avons parlé dans les leçons précédentes.

— *Maintenant pourriez-vous nous dire comment nous obtenons la grâce divine ?*

— Nous l'obtenons par la prière et les sacrements.

— *Que faut-il en conclure ?*

— C'est que la prière et les sacrements sont aussi pour nous des moyens de salut.

— *Pourquoi ?*

— Précisément parce qu'ils nous procurent la grâce divine qui nous aide à aller au ciel.

— *Est-il important de connaître la prière et les sacrements ?*

— C'est très important.

— *La raison ?*

— La raison, c'est que mieux nous connaissons la prière et les sacrements, plus nous y aurons recours et plus nous obtiendrons abondamment les grâces divines nécessaires au salut.

— *Nous allons, mes enfants, commencer par la prière, qui a été de tout temps un excellent moyen de salut.*

a

Sa nature

— *Je connais un petit garçon qui, tous les matins, aussitôt qu'il est levé, se met à genoux, fait le signe de la croix, parle au bon Dieu, l'adore, le remercie et lui demande le pardon et les grâces dont il a besoin.*

Voyons, Emile, dites-moi ce que fait ce petit garçon ?

— Ce petit garçon fait sa prière.

— *Dans la prière on parle donc à Dieu ?*

— Oui.

— *On s'entretient donc avec lui ?*

— Oui.

— *Et que lui dit-on ?*

— On lui dit :

« Vous êtes mon Créateur et Souverain Seigneur ; je vous adore, je reconnais toutes vos perfections infinies. »

« Vous êtes mon Bienfaiteur infiniment généreux ; je vous offre mes plus vifs remerciements. »

« Vous serez mon Juge suprême au dernier jour ; je vous demande humblement pardon. »

« Vous êtes pour moi l'Auteur de tout don ; je vous conjure de m'accorder toutes les grâces qui me sont nécessaires. »

— *Qu'y a-t-il donc dans la prière ?*

— Il y a déjà la louange, la glorification, l'adoration, ou la reconnaissance des perfections infinies tant recommandées dans les Livres saints.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, il y a l'action de grâces si agréable à Dieu.

— *De plus ?*

— De plus, il y a la pénitence réparatrice du péché dont la nécessité est proclamée si souvent dans la sainte Ecriture.

— *Enfin ?*

— Enfin, il y a la supplication, l'invocation, la demande si souvent prescrites par Notre-Seigneur.

— *A présent, Lucien, pourriez-vous nous dire ce que c'est que la prière ?*

— La prière, c'est un entretien de l'homme avec Dieu, entretien dans lequel l'homme adore Dieu, le remercie et lui demande le pardon et toutes les grâces dont il a besoin.

— *On dit aussi que la prière est une élévation et une ascension de l'âme vers Dieu ; savez-vous pourquoi, Justin ?*

— C'est parce que, dans la prière, la pensée de

l'esprit et les désirs du cœur se portent et s'élèvent vers Dieu au plus haut des cieux.

— *Que fait l'alouette dans les champs ?*

— Après avoir pris sa nourriture sur la terre, elle s'élève vers le ciel pour y faire entendre ses joyeux gazouillements.

— *N'y a-t-il pas là une image de la prière ?*

— Oui.

— *Comment cela ?*

— Quand l'homme prie, il cesse de s'occuper des choses de la terre, et, par la pensée de l'esprit et les désirs du cœur, il s'élève jusqu'au pied du trône de Dieu, où il chante les louanges de son Père céleste, et implore sa bienveillante et miséricordieuse tendresse.

— *Adrien, répétez-nous la définition de la prière.*

— La prière est un entretien de l'homme avec Dieu, entretien dans lequel l'homme adore son Souverain Maître, le remercie et lui demande le pardon et les grâces dont il a besoin.

— *Dites-moi, Victor, que faites-vous chaque matin et chaque soir pour vos bons parents ?*

— Je les salue très respectueusement.

— *Et quand ces bons parents vous font quelque cadeau, quelle est votre conduite à leur égard ?*

— Je les remercie de tout mon cœur.

— *Et s'il vous arrivait de les offenser, quelle serait votre attitude ?*

— Je me hâterais de leur demander pardon.

— *Et quand vous avez besoin d'un objet quelconque que ces bons parents peuvent vous donner, quelle est votre manière d'agir ?*

— Je leur demande cet objet avec beaucoup de politesse et d'humilité.

— *Maintenant, que voyez-vous dans cette conduite que vous tenez à l'égard de vos parents ?*

— Une nouvelle image de la prière.

— *Comment cela ?*

— C'est que, par la prière, l'homme salue son Père céleste, le remercie, implore son pardon et lui demande toutes les grâces dont il a besoin.

— *Lucien, répétez-nous encore une fois la définition de la prière.*

— La prière est un entretien de l'homme avec Dieu, entretien dans lequel l'homme adore le Seigneur, le remercie et lui demande le pardon et les grâces dont il a besoin.

b

La nécessité

— *Pourriez-vous, Céline, nous dire si la prière est nécessaire et obligatoire pour l'homme ?*

— Oui, la prière est nécessaire et obligatoire pour l'homme.

— *Si l'homme ne priait point ?*

— Il ne serait pas sauvé.

— *Comment le savez-vous ?*

— Par la voix de Dieu,
Par la voix de Notre-Seigneur,
Par la voix des apôtres,
Par la voix de l'Eglise,
Par la voix des saints,
Par la voix du simple bon sens,
Par la voix de l'univers.

+

Voix de Dieu

— *N'avons-nous pas vu, Arsène, en parlant des trois premiers commandements, que Dieu réclame de nous*

L'acte d'adoration,

L'acte de foi,

L'acte d'espérance,

L'acte de charité,

Le sacrifice,

La prière,

La louange et le respect de son saint nom,

Le sanctification du septième jour ?

— Nous avons vu tout cela.

— *Que faut-il en conclure ?*

— C'est que Dieu impose à l'homme le devoir de la prière, vu que tous ces actes ne sont pas autre chose que la prière elle-même.

+

Voix de Jésus-Christ

— *Notre-Seigneur Jésus-Christ dit dans l'Evangile :*

« *Demandez et vous recevrez.* » (Jean, xvi, 24).

« *Demandez votre pain quotidien.* » (Luc, xi, 3).

« *Priez afin de ne pas entrer en tentation.* » (Luc, xxii, 40).

« *Il faut toujours prier et ne jamais se lasser de le faire.* » (Luc, xviii, 1).

— *Que pensez-vous de ce langage, Ernest ?*

— Il nous montre la nécessité et nous impose l'obligation de la prière.

— *Un jour Notre-Seigneur fit des reproches aux apôtres en leur disant :*

« *Jusqu'ici vous n'avez rien demandé, demandez donc et vous recevrez.* »

— *Pourquoi le Sauveur faisait-il ces reproches ?*

— Parce que les apôtres manquaient à un devoir en négligeant la prière.

— *Est-ce souvent que Notre-Seigneur rappelle la nécessité et l'obligation de la prière ?*

— C'est partout, en toute occasion, que le divin Maître recommande la prière comme un moyen nécessaire pour parvenir au royaume des cieux.

— *C'est peut-être seulement par ses paroles que le Sauveur nous prêche la nécessité de la prière ?*

— Il nous la prêche aussi par ses exemples.

— *Jésus-Christ a donc prié ?*

— Oui.

— *En quel temps ?*

— Jésus-Christ a prié tout d'abord dans la crèche de la pauvre étable de Bethléem, c'est-à-dire dès sa naissance.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, Jésus-Christ a prié à Nazareth, dans l'atelier de saint Joseph, c'est-à-dire pendant toute sa vie cachée.

— *De plus ?*

— De plus, Jésus-Christ a prié dans tout le cours de sa vie publique, et l'Evangile nous apprend que, de temps en temps, Il se retirait sur une montagne pour y passer la nuit en prières.

— *En outre ?*

— En outre, Jésus-Christ a prié dans sa douloureuse passion, et tout particulièrement au jardin des Olives et sur la croix.

— *Sans doute que depuis son Ascension le Sauveur a cessé de prier ?*

— C'est une erreur.

— *Depuis son Ascension Jésus-Christ ne cesse pas de prier ?*

— Nullement.

— *Et où prie-t-Il ?*

— Il prie tous les jours et constamment à la sainte messe, où il s'élève devant la majesté de son Père, lui offrant pour nous ses adorations, ses

remerciements, ses satisfactions et ses supplications.

Il prie au ciel, où il se fait notre avocat aussi éloquent que dévoué.

— *Est-ce que Notre-Seigneur avait besoin de prier de la sorte ?*

— Point du tout.

— *Pourquoi donc nous donne-t-il ainsi l'exemple de la prière ?*

— Pour nous en montrer de plus en plus la nécessité et l'obligation.

— *Me diriez-vous bien, Henri, pourquoi Notre-Seigneur, non content de nous donner l'exemple et le précepte de la prière, nous en a prescrit la méthode ; pourquoi Il nous en a tracé le modèle ; pourquoi Il l'a encouragée par de si belles promesses ?*

— C'est pour nous enseigner, une fois de plus, son importance et sa nécessité.

+

Voix des apôtres

— *Les apôtres chargés d'enseigner toutes les nations nous ont-ils prêché la nécessité et l'obligation de la prière ?*

— Oui, et leurs écrits sont remplis d'exhortations pressantes à ce sujet.

— *Citez-nous quelques-unes de leurs paroles.*

— L'apôtre saint Pierre nous dit :

« Soyez vigilants dans la prière. » (Pet. iv, 7).

L'apôtre saint Paul ajoute :

« Priez sans cesse. » (Thess. v, 17).

« Persévérez et veillez dans la prière. » (Col. iv, 2).

Pour en citer encore un, à son tour l'apôtre saint Jacques nous dit :

« Si quelqu'un a besoin de la sagesse, qu'il la demande à Dieu qui donne à tous abondamment. » (Jac. i, 5).

— *Les apôtres ont-ils ajouté l'exemple à la parole, pour nous démontrer la nécessité de la prière ?*

— Oui.

— *La preuve ?*

— La preuve, c'est que, selon le témoignage de l'Evangile, ils persévéraient tous unanimement dans la prière. (Act. i, 14).

+

Voix de l'Eglise

— *L'Eglise nous tient-elle un langage différent de celui de Dieu, de Notre-Seigneur et des apôtres ?*

— Loin de là, elle aussi nous presse de prier et nous fait prier le plus possible pour nous aider à accomplir le devoir si important de la prière.

— *Dites-moi, Paul, qu'est-ce que l'Eglise nous ordonne tous les dimanches et fêtes d'obligation ?*

— Elle nous ordonne d'assister à la prière par excellence, la sainte messe.

— *Et que nous recommande-t-elle pour le même jour ?*

— Elle nous recommande instamment l'assistance aux vêpres, à la prière du soir et aux différents exercices de piété.

— *Et pour chaque jour de la semaine, quelles sont les recommandations de l'Eglise au sujet de la prière ?*

— L'offrande de la journée,

La prière du matin,

Les invocations aux protecteurs du paradis,

Les oraisons mentale et jaculatoires,

L'assistance quotidienne à la sainte messe,

Le *Benedicite*,

Les grâces,

L'*Angelus*,

La visite au Saint-Sacrement,

Le chapelet,

Les pratiques des confréries,

La prière du soir avec les invocations du matin,

L'offrande du repos de la nuit, etc., etc.

Voilà les prières que l'Eglise nous recommande

de faire chacun des jours de notre vie.

— *N'y a-t-il pas des temps où cette bonne mère nous invite à faire la prière en commun, dans la maison de Dieu sur la terre ?*

— Oui.

— *Par exemple ?*

— Par exemple, au temps de l'Avent et du Carême, pour la prière du soir.

— *Par exemple encore ?*

— Par exemple encore, aux mois de mai et d'octobre, pour la récitation du chapelet.

— *De plus ?*

— De plus, l'Eglise nous appelle à la prière en commun les jours des Quarante-Heures, pendant l'octave de la Fête-Dieu et à la solennité de l'Adoration perpétuelle.

— *Est-ce que l'Eglise n'a pas imposé à ses prêtres et à ses religieux une prière obligatoire qu'ils doivent réciter tous les jours ?*

— Oui.

— *Quelle est cette prière ?*

— C'est la récitation du Bréviaire.

— *Maintenant, me diriez-vous bien pourquoi l'Eglise nous ordonne ou nous recommande tant et de si fréquentes prières ?*

— C'est afin de nous faire comprendre la nécessité et remplir l'obligation de la prière.

+

Voix des saints Pères

— *Si nous interrogeons les saints docteurs de l'Eglise au sujet de la nécessité de la prière, savez-vous, Julie, ce qu'ils nous répondraient ?*

— Ils nous répondraient tous que la prière nous est nécessaire pour le salut.

— *Lisez-nous, comme exemple, ces paroles de saint Jean Chrysostome.*

— « Il est impossible, sans le secours de la prière, de mener une vie vertueuse.

« De même que le poisson ne peut vivre sans eau et qu'il perd aussitôt sa force et périt dès qu'il est tiré de son élément, de même l'âme ne saurait vivre sans la prière, et elle succombe dès que cet exercice vient à lui manquer ».

— *Que faut-il conclure de ce langage ?*

— C'est que la voix des saints s'unit à celle de l'Eglise, des apôtres et du Seigneur pour proclamer la nécessité de la prière.

+

Voix du bon sens

— *Vous êtes soldat, Prosper, et vous rencontrez votre capitaine :*

Qu'allez-vous faire ?

— Je vais le saluer poliment.

— *Pourquoi ?*

— D'abord, parce que c'est le règlement militaire.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, parce que c'est le devoir.

— *Qui vous apprend que c'est le devoir ?*
 — Le simple bon sens.

— *Que dit donc le simple bon sens ?*
 — Il dit que l'inférieur doit saluer le supérieur.

— *Quel est le premier de tous les supérieurs ?*
 — C'est le Roi des rois,
 C'est le Créateur et Souverain Seigneur de toutes choses,
 C'est Dieu.

— *Que ferez-vous en l'honneur de ce Maître suprême ?*
 — J'aurai bien soin de le saluer, c'est-à-dire de l'adorer.

— *Pourquoi ?*
 — Parce que c'est le règlement qu'Il m'a tracé lui-même en me disant :
 « Un seul Dieu tu adoreras ».

— *Pourquoi encore ?*
 — Parce que c'est le devoir indiqué par le simple bon sens, qui nous dit d'honorer tous nos supérieurs.

— *Que faut-il en conclure ?*
 — C'est que le simple bon sens nous fait un devoir de prier Dieu, puisque l'adoration est une prière.

— *Quand votre bon père vous fait un cadeau, Edmond, quel est votre devoir ?*
 — Mon devoir est de le remercier.

— *Qui vous trace ce devoir ?*
 — Le simple bon sens naturel, qui nous enseigne que tout bienfait mérite reconnaissance.

— *Quel est le plus généreux de tous les bienfaiteurs ?*
 — C'est Dieu.

— *Que lui devons-nous pour ses nombreux bienfaits ?*
 — Une reconnaissance de tous les instants, que je lui exprimerai tous les jours de ma vie.

— *Par quelle voix ce devoir nous est-il rappelé ?*
 — Par la voix du simple bon sens naturel.

— *La conclusion ?*
 — La conclusion, c'est que le bon sens naturel nous fait un devoir de prier Dieu, attendu que l'action de grâces est une prière.

— *Paul a eu le malheur d'offenser son prince : Dites-nous, Jean, ce que Paul doit faire ?*
 — Il doit demander pardon au prince offensé.

— *Quelle est la voix qui pourra le prévenir d'avoir à faire cette réparation ?*
 — La voix du simple bon sens, nous disant que toute offense demande une réparation en rapport avec la faute.

— *Le simple bon sens nous dit donc aussi qu'il est nécessaire de demander pardon à Dieu des offenses qui ont outragé sa majesté infinie ?*
 — Evidemment.

— *Donc ?*
 — Donc le simple bon sens nous fait un devoir de prier Dieu, vu que la réparation des offenses ou la demande de pardon est une prière.

— *Vous êtes très pauvre, Julien, vous allez mourir de faim, tandis qu'il y a tout près de vous un homme riche et généreux qui peut vous sauver :*
 — *Que vous dit alors le simple bon sens naturel ?*

— Il me dit de faire appel à la générosité de cet homme riche, sous peine de me rendre coupable envers moi-même du crime énorme qui s'appelle le suicide.

— *Que faut-il à l'homme pour la vie naturelle ?*
 — Il lui faut
 La santé,
 La nourriture,
 Le vêtement,
 La lumière,
 L'air,
 Le soleil, etc., etc.

— *Et que lui faut-il pour la vie surnaturelle ?*
 — Il lui faut
 La grâce sanctifiante,
 La robe nuptiale de l'innocence,
 Le pain de l'âme,
 La lumière divine,
 Le soleil de justice,
 La rosée des grâces actuelles, etc., etc.

— *L'homme peut-il se donner à lui-même tous ces biens naturels et surnaturels dont il a si grand besoin ?*
 — Impossible, c'est au-dessus de ses forces.

— *L'homme abandonné à lui-même serait donc très pauvre ?*
 — Il serait tellement pauvre qu'il en perdrait la vie naturelle ainsi que la vie surnaturelle.

— *Que lui dit alors le simple bon sens ?*
 — Il lui dit de demander tous ces biens si nécessaires à l'Auteur de tout don, sous peine de se rendre coupable d'un double suicide.

— *La conclusion ?*
 — La conclusion, c'est que le simple bon sens nous fait un devoir de la prière, puisque demander c'est prier.

— *Paul est faible et désarmé, quand il se voit attaqué par un ennemi très fort et bien armé ; Paul succombera infailliblement s'il n'appelle pas à son secours un voisin capable de le défendre :*
Quel est le devoir tracé à Paul par le simple bon sens ?
 — C'est d'appeler le voisin à son secours, sous peine d'être responsable de sa propre mort.

— *C'est un ennemi très rusé, très fort, très bien armé, le démon qui attaque Paul ; Paul va tomber et perdre la vie de la grâce s'il néglige d'appeler Dieu à son aide :*
Que lui prescrit le simple bon sens ?
 — Il lui prescrit d'invoquer le secours du Dieu tout-puissant, sous peine d'avoir à répondre de sa mort spirituelle.

— *Qu'en résulte-t-il ?*
 — C'est que le simple bon sens nous fait un devoir de la prière, puisque c'est prier que d'invoquer le secours de Dieu.

— *Le malade qui se laisserait mourir faute d'appeler le médecin capable de le guérir, ne serait-il pas condamné par le simple bon sens ?*
 — Sans aucun doute.

— *Que dire du malade spirituel qui s'exposerait à la mort éternelle faute de recourir au médecin divin des âmes ?*
 — Le même bon sens le condamnerait bien plus sévèrement.

— *La conséquence ?*
 — La conséquence, c'est que le simple bon sens

nous oblige à prier Dieu, puisque demander la guérison de son âme, c'est prier.

— *Que diriez-vous, Achille, d'un voyageur qui meurt pour n'avoir pas demandé à monter dans une voiture qui pouvait le sauver ?*

— Je dirais qu'il est l'artisan de son malheur, parce qu'il n'a pas entendu la voix du bon sens lui recommandant de solliciter une place dans cette voiture.

— *Que dire alors du voyageur spirituel qui meurt pour l'éternité, parce qu'il ne demande pas à être porté par le bon Samaritain, Notre-Seigneur Jésus-Christ ?*

— C'est un insensé, un fou, un malheureux.

— *S'il avait écouté la voix du bon sens qui lui disait d'implorer le bon Samaritain ?*

— Il était sauvé, tandis qu'il est perdu pour avoir méprisé cette voix.

— *La voix du bon sens s'unit donc à celle des saints Pères, de l'Eglise, des apôtres, du divin Sauveur et de Dieu lui-même pour proclamer la nécessité et imposer l'obligation de la prière ?*

— Oui.

— *Que faut-il penser, Aline, d'un chrétien qui ne prie pas ?*

— C'est déjà un rebelle orgueilleux, qui refuse de saluer son souverain Seigneur et Maître.

C'est ensuite un ingrat, un sans cœur, qui ne sait plus remercier son généreux bienfaiteur.

C'est de plus un insulteur dénaturé, qui ne veut point réparer ses outrages.

C'est surtout un insensé, un fou, un être dénué de raison et de bon sens :

Très pauvre et très misérable, il aime mieux mourir de faim que de faire une prière à l'Auteur de tout don ;

Très faible, il consent à tomber sous les coups de son ennemi, plutôt que d'invoquer le secours de Dieu ;

Malade, il meurt pour avoir refusé d'appeler le médecin ;

Voyageur, il manque le terme de son voyage, parce qu'il n'a pas voulu se laisser porter par le bon Samaritain.

Oui, l'homme qui ne prie pas est vraiment un fou, un insensé, un être dénué de raison et de bon sens.

+

Voix de l'univers

— *Dites-nous, George, Depuis le moucheron jusqu'au lion, Depuis l'humble violette jusqu'au chêne géant, Depuis le grain de poussière jusqu'au soleil, Que font toutes les créatures ?*

— Elles chantent les louanges de Dieu en nous racontant sa puissance, sa sagesse et sa bonté.

— *En d'autres termes ?*

— En d'autres termes, toutes les créatures prient.

— *Est-ce que, non contentes de louer Dieu, toutes ces créatures ne lui demandent pas également tout ce qui leur est nécessaire ?*

— Rien de plus certain.

— *Qu'est-ce que le cri du petit oiseau demandant la pâture ?*

— Une prière.

— *Qu'est-ce que le bêlement de l'agneau altéré et affamé ?*

— Encore une prière.

— *Qu'est-ce que toutes ces fentes et crevasses de la terre desséchée par les rayons d'un soleil brûlant ?*

— Autant de voix qui prient et demandent la rosée du ciel.

— *Tous les êtres sans raison observent donc la loi de la prière ?*

— Oui, tous et chacun à sa manière.

— *Que faut-il donc penser de l'homme qui ne prie plus ?*

— En violant la loi de la prière, il se met au-dessous des êtres dépourvus de raison.

— *Est-ce que les hommes entre eux ne se croient pas obligés de saluer, de remercier, de faire des excuses et de demander ce qui leur est nécessaire ou utile ?*

— Rien de plus évident, et c'est la pratique de tous les jours et de tous les instants.

— *Qu'est-ce que cela ?*

— C'est la loi de la prière observée par les hommes à l'égard de leurs semblables.

— *Alors, que dire d'un homme qui prie ses semblables et refuse de prier Dieu, son souverain Seigneur et Maître ?*

— La conduite de cet homme est vraiment le comble de la folie la plus orgueilleuse et de la plus basse servilité.

— *Si quelqu'un vous disait :*

« *C'est bien inutile de prier, car Dieu connaît bien tous nos besoins.* »

Quelle serait, Justin, votre réponse ?

— Je répondrais :

« *Oui, Dieu connaît parfaitement tous nos besoins ; mais Il veut qu'on le prie, et c'est pourquoi je le prierai toujours.* »

— *Si on ajoutait :*

« *Dieu est bien trop grand et l'homme bien trop petit pour que nos prières puissent être agréables à la majesté infinie.* »

Qu'auriez-vous à répliquer ?

— Je répliquerais :

« *En effet, Dieu est bien grand et l'homme bien petit ; mais ce Dieu infiniment grand est assez bon non seulement pour me permettre, mais encore pour me commander de lui offrir mes hommages et de lui adresser mes supplications.*

« *C'est pourquoi je serai toujours très heureux de m'entretenir avec ce Roi des rois si bon et miséricordieux.*

« *Ce sera ma gloire, mon bonheur, mon salut.* »

— *Quelle est votre résolution ?*

— Je serai très fidèle à remplir le devoir de la prière.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire à rendre à Dieu tous mes hommages et à lui demander toutes ses meilleures bénédictions.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imp. MAITRIER et COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETIT CARÈME SUR LES TROIS PREMIERS CHAPITRES DE LA GENÈSE

5^e Instruction

CRÉATION DE L'HOMME, ESPRIT ET MATIÈRE

« Dieu dit ensuite : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance... Dieu créa donc l'homme... Le Seigneur le forma du limon de la terre, il souffla ensuite sur son visage un esprit de vie, et l'homme devint une personne vivante. »

Ce récit de nos Livres Saints nous apprend que l'homme se compose de deux parties parfaitement distinctes : la matière et l'esprit. Mais cette vérité n'est pas du goût de tout le monde. Certaines gens veulent tout absolument se ravalier au rang des bêtes, et n'être que des corps sans âme. Pour eux, ce qu'on appelle l'âme humaine n'existe pas : c'est tout simplement la moelle épinière et la partie molle du cerveau qui donnent naissance à la pensée. Mais qu'on ne vienne point leur parler d'une âme immatérielle et immortelle ! Préjugés, mensonges que tout cela !

Eh bien, mes frères, nous prouverons ce soir que nous avons une *âme* indépendante de la matière, et bien distincte du corps et de la moelle du cerveau. Après avoir démontré l'origine divine de l'âme, nous établirons pareillement que le *corps* du premier homme est de création divine immédiate : car cette seconde vérité n'est pas moins attaquée que la première par les tenants modernes de l'incrédulité.

I

L'âme, son existence, son origine et sa nature

Il y a quelques jours, mes frères, sur la ligne de Paris-Belfort, une pauvre vieille femme s'affaissait subitement sur la banquette d'un wagon de troisième, et expirait quelques instants après, sans avoir repris connaissance. Un missionnaire se trouvait là, qui se hâta de lever sur le front de la moribonde sa main bénissante, en prononçant les paroles sacrées de l'absolution. « Hélas ! dit-il ensuite, qu'il est triste de partir si soudainement pour son éternité ! Daigne Dieu lui avoir fait miséricorde et avoir effacé les fautes de son âme ! » Sans souci de la gravité lugubre de la circonstance, un commis-voyageur se mit à ricaner. — « L'âme, dit-il, l'âme ! Quand donc ces calotins auront-ils fini de nous assommer avec cette vieille rengaine ? » — Le missionnaire entendit ce ricanement. — « Monsieur ne croit pas à l'existence de l'âme ? reprit-il vivement. — Par exemple, non ! riposta l'autre. — Et pourrait-il nous dire pourquoi ? — Pourquoi ? pourquoi ? Eh parbleu ! parce que je ne crois qu'à

ce que je vois, et que je n'ai jamais vu cette chose plaisante que vous appelez une âme. — Alors, insista le prêtre, monsieur ne croit pas non plus en Dieu ? — Dieu ! Dieu ! je ne connais pas ! répondit le commis-voyageur avec un gros rire de viveur, — Eh bien ! Monsieur, moi je crois en Dieu, parce que, plus heureux que vous, je l'ai vu et le vois tous les jours, à travers le voile transparent de la nature ; et de même je crois à l'existence de l'âme, parce que chaque jour je la vois qui rayonne à travers le corps. »

1. L'âme en effet, mes frères, se révèle à nous au dehors par certains faits sensibles, comme Dieu, invisible dans son être, se fait voir à nous néanmoins par d'éclatantes manifestations de sa puissance. Prenons par exemple *la parole humaine*. Nous allons voir qu'elle est un signe extérieur certain de la présence d'une âme immatérielle au-dedans de nous-mêmes.

L'homme parle, mes frères, et que dit-il ? Il exprime ses sentiments d'abord et les sensations du moment. Quand il souffre, il dit : J'ai mal, j'ai faim, j'ai froid. Dans la colère il profère des menaces. Dans l'affliction, il soupire : Hélas ! Dans le danger, il crie : Au secours ! Voilà déjà ce qu'exprime la parole humaine, les sensations et les impressions du moment. Mais ce n'est là que la partie de son rôle la moins noble et la moins importante. Car ces sentiments passagers de colère, de crainte, de tristesse, nous sont communs avec les animaux : ceux-ci tout aussi bien que nous sont susceptibles de colère, de douleur, de crainte, etc. Et si la parole humaine ne servait qu'à traduire au dehors ces sentiments fugitifs, notre langage ne serait guère plus parfait que celui des animaux sans raison.

Mais il n'en est pas ainsi. Et la parole humaine sert de plus à exprimer des idées générales et abstraites, des vérités scientifiques, philosophiques et religieuses, que les animaux ne sauraient ni formuler, ni concevoir, à émettre des jugements, à énoncer des raisonnements parfois longs et serrés. Nous comparons les choses et les hommes entr'eux, et nous prononçons que tel objet est plus parfait que tel autre ; que, de deux individus, l'un est plus savant, l'autre plus pieux, etc.

Comparer, mes frères, vous le savez, c'est se faire une idée d'une chose, puis une idée d'une autre chose, et rapprocher l'une de l'autre ces deux idées pour les opposer l'une à l'autre. Pour cela, il est nécessaire que celui qui compare ait parfaitement présentes les deux idées à la fois. L'un de vous, mes frères, veut comparer une peinture à une autre peinture. Le pourra-t-il, s'il voit l'une sans l'autre, si l'une est présente sous ses yeux et l'autre absente ? Non sans doute ; il est indispensable, pour établir une comparaison entre deux objets, que tous deux soient présents en même temps devant celui qui compare. Le même sujet, autrement dit, doit posséder en soi rassemblées les deux images, réunies les deux idées qu'il s'agit de comparer.

Or la matière du cerveau est-elle capable de faire entre deux idées cette comparaison ? Non, mes frères. Pourquoi ? Parce que la matière du cerveau n'est pas simple et une, elle est légion, elle se compose d'une centaine de millions de fibres très ténues. Et alors, ou bien les deux idées qu'il s'agit de comparer sont ensemble toutes deux dans chacune des cent millions de fibres du cerveau : dans ce cas ce n'est plus seulement une comparaison et une pensée qui se forme, mais cent millions ; ou bien les deux idées se trouvent séparées, une fibre servant de siège à l'une, une seconde fibre à l'autre : dans ce cas plus de comparaison possible, nous l'avons dit tout à l'heure. Donc, mes frères, absurdité sur absurdité, voilà à quoi se réduit le système de ces prétendus philosophes qui nient l'âme, et professent que la pensée n'est qu'une sécrétion du cerveau ou de la moelle épinière.

Ce raisonnement, mes frères, peut paraître quelque peu ardu à plusieurs d'entre vous. Mais je l'ai développé tout au long pour vous montrer que la philosophie elle-même est forcée de confesser l'existence en nous d'une âme immatérielle. Nous avons, c'est vrai, la parole de Dieu et la religion révélée qui nous enseignent cette vérité. Mais quand nous n'aurions pas là-dessus les révélations de Dieu, vous le voyez, mes frères, la sagesse humaine d'elle-même conclurait à la présence en chacun de nous d'un principe distinct du corps et de la matière, l'âme.

Du reste, mes frères, je voudrais, par une autre considération philosophique plus accessible au commun des intelligences ordinaires, vous fournir une nouvelle preuve de l'existence et de la spiritualité de l'âme.

2. Je prends parmi vous, mes frères, une personne dans la maturité de l'âge. Cette personne se doute-t-elle de ce fait constaté par la science : qu'elle a changé trois ou quatre fois déjà de corps pendant la durée de son existence ? Trois ou quatre fois déjà son corps s'est à ce point renouvelé qu'il ne restait pas un seul des atomes dont il se composait d'abord ; pas une seule des molécules primitives n'est demeurée. Nous changeons à chaque minute ; la matière de notre corps perpétuellement s'écoule et s'anéantit, pour faire place à une nouvelle matière qui vient combler les vides et réparer les brèches. C'est comme une rivière dont les flots s'écoulent et disparaissent à chaque instant, sans cesse remplacés par de nouveaux flots, eux-mêmes remplacés sans fin par de nouveaux flots encore. A quarante ans nous n'avons plus aucun reste, aucun vestige de ce qu'était notre chair à vingt ans. Et pourtant nous nous croyons toujours les mêmes. Et nous sommes en effet les mêmes quant à la personnalité. C'est nous qui à quarante ans commençons à redescendre la pente de la vie, comme c'était nous qui, à sept ou huit ans, enfants légers et insouciantes, voltignons, comme les papillons printaniers, sur les premières fleurs de la vie ; comme ce sera nous, s'il plaît à Dieu, qui, vieil-

lards courbés vers la terre, mesurerons de notre bâton tremblant le peu de chemin qui nous sépare de la tombe. C'est *nous*, le même *nous*, le même *nous* qui était enfant, qui est adolescent, et qui sera vieillard, le même *nous* du berceau à la tombe.

Or, si nous ne sommes que matière et n'avons pas une âme immatérielle et immuable dans sa simplicité, cela ne s'explique point. Puisque la matière de notre corps change tous les dix ou quinze ans, que notre chair se transforme en une autre chair totalement différente, nous ne pouvons pas nous dire « les mêmes. » Et cependant, mes frères, nous ne pouvons douter de notre identité, et nous avons de cette identité une telle certitude, une conscience si forte et si profonde, que rien ne pourra jamais l'ébranler. C'est donc, mes frères, qu'il y a en nous quelque chose qui ne change pas avec la matière, distincte de celle-ci par conséquent ; c'est donc qu'il y a en nous cet esprit de vie dont parle la Genèse, cette âme fille de Dieu, et non produit de la matière, qui fait de l'homme le frère de l'ange et l'élève infiniment au-dessus de l'animal sans raison.

Le célèbre M. Pasteur était un grand chrétien en même temps qu'un grand savant. Il rencontre un jour dans les rues de Paris un de ses anciens condisciples, matérialiste militant, qui le plaisante sur ses croyances, et déclare nettement qu'il n'admet pas l'existence de l'âme. M. Pasteur sourit : « Vous avez soixante ans, dit-il, et moi aussi. En voilà quarante que nous sommes sortis des écoles. Vous rappelez-vous les adieux que nous fit à ce propos, après son cours, M. le professeur de botanique appliquée ? » — L'autre regardait M. Pasteur et se demandait où celui-ci voulait en venir. « Oui, répondit-il, les paroles de ce bon homme me sont restées dans la mémoire. » — « Je vous y prends, repartit vivement Pasteur ; je vous y prends ! A quarante ans de distance vous vous rappelez les paroles d'un homme, et vous prétendez n'avoir pas d'âme ? » — « Mais oui, riposta le libre-penseur, et je ne vois pas quel rapport il y a entre ces deux choses : se souvenir et avoir une âme. » — « Vous allez le voir tout de suite, mon bon ami. Notre corps change tous les dix-huit ans au plus, si bien que, de toutes les molécules qui le composaient primitivement, il n'en survit plus aucune au bout de ces dix-huit années. Si ce sont les molécules qui pensent en vous, et si vous n'avez pas d'âme, au bout de dix-huit ans vous ne devez plus pouvoir vous rien rappeler, avoir aucun souvenir de ce qui s'est passé à la distance de ces dix-huit années, puisque vos molécules sont toutes détruites ; tout souvenir l'est par conséquent aussi avec elles. Si c'est la molécule qui pense et qui se souvient, la molécule supprimée, le souvenir doit l'être par là-même : soufflez une lampe, plus de lumière ; c'est exactement le même cas. Donc, si vous n'avez pas d'âme, vous ne pouvez pas vous rappeler ce que vous avez vu ou entendu il y a quarante ans. Qu'avez-vous à

répondre à cela ? » — Le libre-penseur, sans répliquer, prit sa canne et poursuivit son chemin. Si jamais sur votre route, mes frères, vous rencontrez de ces soi-disant matérialistes, répondez-leur comme M. Pasteur ; ils passeront leur chemin, et vous, vous continuerez à croire que nous avons une âme, et que cette âme immortelle survivra à la chair périssable, et qu'il faut travailler à assurer ses destinées éternelles.

II

Origine du corps de l'homme

Dans leur rage de ravalier l'homme au rang des bêtes, en lui déniaient une âme immatérielle, les libres-penseurs veulent à toute force faire croire que l'homme vient de la bête, et que le corps humain lui-même n'est qu'un corps de singe transformé, perfectionné. L'homme vient du singe. Ce n'est pas du tout Dieu qui, comme le prétend l'auteur de nos saintes Lettres, a façonné le limon de la terre et en a formé le corps du premier homme. Encore une fois non : le premier homme fut d'abord un chimpanzé ou un gorille qui travailla si bien à se perfectionner depuis sa naissance que, né singe, il mourut homme.

Ce système est tellement ridicule qu'il ne mérite pas d'être pris en considération par les hommes vraiment sérieux. Mais comme les partisans de ce système se réclament des découvertes scientifiques, et pourraient parfois, à cause de cela, en imposer aux hommes simples et peu instruits, nous allons, mes frères, au nom même de la science, prouver rapidement que ce système n'a rien de scientifique, et contredit toutes les données de l'histoire naturelle.

Le singe est un grimpeur. Tout porte en lui l'empreinte de cette destination. Ses pieds prennent comme ses mains. Lorsqu'il se tient debout, il ne le fait qu'avec effort, et demeure voûté et courbé vers la terre. L'homme au contraire est un marcheur. Ses pieds sont faits pour cela, et tout son corps est organisé pour lui permettre de se tenir bien droit, le visage en avant vers l'horizon infini des cieux. Quelle différence déjà d'attitude entre le singe et l'homme ! L'homme naturellement regarde vers le ciel comme devinant d'instinct que c'est là sa patrie ; le singe s'incline naturellement vers la terre, dans une attitude toute bestiale qui révèle en lui la brute faite pour trouver en bas la satisfaction de ses appétits.

Mais il est une autre différence dans les crânes de l'homme et du singe. Un savant anatomiste, M. Aeby, a fait une étude complète sur la question ; jamais nul avant lui n'avait poussé aussi loin l'étude comparée du crâne simien et du crâne humain. Il a réuni à cet effet les spécimens de toutes les races ; il a noté avec la plus minutieuse attention les rapports et les différences ; il a pris des milliers de mesures, comparé des milliers de fois ; il a fait, des observations recueillies par

lui de cette sorte, un livre détaillé et précis, et il termine son livre par ces remarquables paroles : « Il y a moins loin du lion à la gazelle que du singe à l'homme. Le type humain est comme une île solitaire, qui n'est reliée par aucun point au monde des autres animaux. Jamais l'homme n'a pu tirer son origine d'un animal quelconque, fût-ce même du singe. »

Et, mes frères, ce qu'il y a d'écrasant là-dedans pour les libres-penseurs, c'est que, si avant qu'on fouille dans les entrailles de la terre pour en exhumer des squelettes et des crânes antiques, à côté des crânes de singes conformés comme ceux des singes d'aujourd'hui, on retrouve partout des crânes d'hommes conformés aussi comme les crânes de la génération actuelle. Mais nulle part on ne retrouve ce crâne, intermédiaire entre les deux races, du singe en train de se faire homme. Les découvertes les plus récentes de la géologie donnent un nouveau et retentissant démenti aux insensés qui assignent à l'homme pour ancêtre le singe. Qu'ils cessent donc de se réclamer de la science, ces imposteurs et ces ignorants ! La science se déclare contre eux. La science est d'accord avec la Bible pour reconnaître que l'homme ne vient d'aucune espèce de bête antérieure à lui, mais que l'homme est sorti tout vivant des mains du Créateur avec son corps et son âme si bien faits l'un pour l'autre.

Oui, mes frères, Dieu a créé notre corps, comme il a créé notre âme ; et il a créé le corps de manière à le mettre en parfaite harmonie avec l'âme. C'est à nous à ne pas rompre cette belle harmonie des deux principes qui constituent notre être, à ne pas déranger l'ordre établi par Dieu, et cette loi de notre nature qui peut se formuler ainsi : *Mens sana in corpore sano*, Une âme saine dans un corps sain. Soignons la santé de notre âme, soignons celle de notre corps. N'alanguissons pas nos âmes en flattant trop notre corps ; n'atrophions pas notre corps imprudemment par des privations excessives. Par respect pour nos âmes, gardons-nous des plaisirs honteux ; par respect pour notre corps, gardons-nous des ambitions et des haines fiévreuses. Une âme trop passionnée use le corps. Prenons, mes frères, pour règle de nos désirs en ce monde cette maxime de l'Evangile qui nous empêchera, bien pratiquée, de détruire l'harmonie et l'équilibre nécessaire entre le corps et l'âme : « *Quærite primum regnum Dei*, Cherchez d'abord le règne de Dieu et l'accomplissement de sa loi ; et le reste ensuite. » En agissant ainsi, mes frères, nous donnerons d'abord à l'âme ce à quoi elle a droit ; au corps ensuite, ce qui lui revient ; et nous vivrons heureux en ce monde, en attendant d'être heureux éternellement dans l'autre monde. Ainsi soit-il.

6^e Instruction

L'HOMME ROI DE LA TERRE

« Dieu dit ensuite : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes, à toute la terre, et à tous les reptiles qui se remuent sous le ciel. »

Avant de créer l'homme, Dieu s'est recueilli pour délibérer. Les autres êtres ne lui ont coûté qu'une parole ; mais pour faire l'homme, il semblait que Dieu eût besoin de réfléchir et de méditer, de tenir conseil avec Lui-même. « Faisons l'homme, dit le Seigneur, à notre image. » Jusque-là dans ses œuvres Dieu n'a rien dit de semblable. Mais quand il s'agit de créer l'homme, la Trinité sainte de Dieu se retire en Elle-même, la Sagesse consulte, l'Ouvrier divin examine. Dieu veut te montrer, ô homme, que tu es le chef-d'œuvre de ses mains, et combien tu importes à ton Créateur. Dieu veut te faire à son image, ô humanité, pour t'apprendre que tu es, parmi les créatures filles de sa paternité, son enfant de prédilection, portant ses traits en toi.

Nous verrons dans le prochain entretien comment l'âme de l'homme est faite à l'image de Dieu. Aujourd'hui arrêtons-nous à considérer comment l'homme, par la domination qu'il exerce sur toutes les autres créatures, reproduit en lui l'image de la souveraineté divine. Nous verrons aussi, hélas ! que l'homme ne sait pas toujours exercer comme il le devrait cette domination.

I

L'homme roi de la création

Dieu est roi, mes frères, nous l'avons vu. De lui relèvent toutes choses. Créateur de l'univers, il en est par là-même le souverain maître, comme l'ouvrier est le maître du vase d'argile qu'il vient de façonner de ses mains. Cette royauté sur tous les êtres, Dieu aurait pu la garder et l'exercer jalousement, sans admettre personne à la participation de cette glorieuse souveraineté. Eh bien, non ! Il a voulu la partager avec l'homme. Il s'est réservé de commander à l'homme ; mais il a donné à celui-ci le commandement sur les créatures inférieures, sur les oiseaux du ciel, sur les poissons de la mer, sur les forces cachées de la nature, sur les animaux domestiques ou sauvages. Et par cet empire qu'il possède sur la nature, l'homme se rapproche du Dieu à qui est soumise toute créature, et lui devient en quelque façon semblable : « Faisons l'homme à notre image et ressemblance. »

1. L'homme commande d'abord aux poissons qui vivent dans les eaux. « Montrez-vous au bord d'un lac, dit saint Grégoire de Nysse, et il vous sera facile de voir comment votre ombre seule commande le respect et la crainte aux mobiles troupes des plaines liquides. Quel est le maître de maison qui, par sa présence, apaise les

tumultes de sa famille aussi efficacement que l'homme le fait quand il apparaît aux yeux des poissons qui nagent dans les eaux, et qui, en sa présence, n'osent plus s'ébattre à l'aise ? En vain ils fuient pour se dérober à cette puissance dominatrice de l'homme. Dans leurs retraites les plus profondes, l'homme les poursuit et les atteint. L'immense baleine tombe sous les coups de sa puissance comme la carpe timide, et le requin féroce harponné d'une main sûre est conduit enchaîné au rivage par le hardi marin. »

L'homme commande aussi aux oiseaux du ciel. « Esclave, disait le maître d'Esope à celui-ci, j'ai à dîner le gouverneur de Sardes ; va me chercher lui un cent d'oiseaux. » — « Si j'étais esclave, lui répondit Esope, je ne pourrais faire ce que vous dites. Mais je suis roi, et je vais faire sentir ma royauté aux habitants de l'air. » Cette fière réponse, mes frères, était aussi juste que sage. Pour l'oiseau qui vole en liberté sous le ciel, comme pour le poisson qui se joue dans les flots, il est un maître auquel, de gré ou de force, il faut obéir : c'est l'homme. Vous avez vu quelquefois, perché au sommet d'un arbre, un oiseau léger qui semblait défier l'homme ; un enfant est venu, il a couvert d'une glu savante et perfide les branches de l'arbre voisin, et il a fait l'oiseau prisonnier. L'aigle lui-même, ce roi des airs, tombe sous la flèche ou le plomb du chasseur. Dieu l'a voulu ainsi : « Faisons l'homme à notre image, et qu'il commande aux oiseaux du ciel. »

Mais voyez-vous le lion accourir du fond des déserts ? Par ses bonds impétueux il dévore l'espace ; par ses rugissements furieux il fait trembler la terre. Qui lui résistera ? Qui pourra supporter le choc de sa fureur ? Les plus grands animaux s'enfuient épouvantés et se cachent de sa face. Qui osera se mesurer avec lui ? Il est le roi des animaux : place à sa terrible majesté ! — Non, mes frères, il n'est pas le roi des animaux, il va trouver son maître. Le roi des animaux, c'est l'homme. L'homme s'avance au devant du lion. Il fait un geste de son doigt, il presse une détente, et le lion indomptable se prosterne dompté par celui duquel il a été dit : « Qu'il commande aux animaux qui se meuvent sur la terre ! » Il roule sur la poussière sanglante aux pieds de son vainqueur, de son maître, de son roi.

« Qu'on examine de près, dit Fénelon, la pesanteur et la masse des bêtes les plus terribles, on trouvera qu'elles ont plus de matière que le corps d'un homme ; et cependant un homme vigoureux a plus de force de corps que la plupart des bêtes farouches : elles ne sont redoutables pour lui que par leurs dents et leurs griffes. Mais l'homme, qui n'a point dans ses membres de si fortes armes naturelles, a des mains dont la dextérité surpasse, pour se faire des armes, tout ce que la nature a donné aux bêtes. Ainsi l'homme perce de ses traits ou enchaîne les animaux les plus furieux ; il sait même les apprivoiser dans leur captivité, et s'en jouer comme il lui plaît : il se fait flatter

par les lions et les tigres, il monte sur les éléments. »

2. L'homme n'est pas seulement le roi de tout ce qui vit sur la terre ; il est le roi de la nature inanimée. Et Job, chantant cet empire de l'homme sur la nature, s'écrie : « Il est un lieu où se forme l'argent ; il est une retraite où se cache l'or ; l'homme y est descendu. Il a tiré le fer de la terre, et l'airain du rocher. Il recule les confins des ténèbres, il découvre jusqu'à ces roches, fondements de la terre, qui avoisinent les ombres de la mort. Il creuse dans les flancs des montagnes ; il s'enferme dans les entrailles du globe ; il brise les collines et renverse les monts jusqu'à leur racine. » (Job, xxviii).

Que dirait Job, mes frères, s'il voyait aujourd'hui les progrès de notre royale domination ? Les forces de la nature attelées au char de l'homme ; la vapeur emprisonnée à son service, et le transportant aux deux extrémités du globe en deux fois vingt-quatre heures ; l'électricité attachée à des fils invisibles, et portant nos pensées en un instant d'un bout du monde à l'autre ; la foudre dérobée aux nues et jetée prisonnière dans des fosses souterraines ; la lumière asservie au caprice de l'homme et contrainte de reproduire son image ; les espaces vaincus et la parole humaine se faisant entendre à des distances incroyables ; la terre ouverte à ses plus secrètes profondeurs et forcée de rendre les squelettes humains et les premiers habitants du globe entassés dans ses sépulcres soixante et cent fois séculaires : voilà, mes frères, comment l'homme affirme son empire sur la nature. Voilà comment il vérifie cette parole du créateur : « Faisons l'homme à notre image, et qu'il commande à toute la terre ! »

II

L'homme esclave des créatures

Roi de la terre il est vrai, l'homme pourtant, mes frères, s'en rend trop souvent l'esclave. Vaincue par l'intelligence et la main de l'homme, trop souvent la matière prend sa revanche et captive son cœur. Cette terre que l'homme foule et tourmente au gré de ses désirs, qu'il fouille et retourne dans tous les sens, à laquelle il arrache l'or et l'argent, la nourriture et le vêtement dont il a besoin, qu'il meurtrit du hoyau, ou qu'il cercle de fer pour y lancer les lourds wagons, cette terre subjuguée et conquise par le génie de l'homme, trop de fois domine son vainqueur et le subjugue à son tour. L'histoire parle des « serfs de la glèbe » d'autrefois. Hélas ! mes frères, des serfs de la glèbe, il y en a encore ; il y en a toujours, même en notre dix-neuvième siècle, même et surtout en notre époque de liberté à outrance. Je parle de ces hommes qui ont comme attaché leur cœur à la terre, qui ont comme envasé leur cœur dans la boue de leurs sillons. La terre, ils y tiennent, ils n'en ont jamais assez. Des arpents de cette terre, et encore des arpents, en réunir le

plus possible autour du domaine laissé par leurs pères : voilà le rêve qui domine leur vie, l'ambition qui les possède tout entiers. Esclaves de la motte de terre, ils lui consacrent leurs sueurs et leurs journées ; et ils ne trouvent pas dans la semaine une heure pour s'affranchir de cette servitude, une journée pour échapper à ce servage en venant respirer sous les voûtes de nos temples la liberté sainte des enfants de Dieu. Ah ! malheureux esclaves attachés à la glèbe, souvenez-vous donc de cette parole du créateur : « Faisons l'homme à notre image, et qu'il commande à la terre ! »

Non, hélas ! l'homme ne sait pas toujours se souvenir qu'il est fait pour commander. L'homme se vend comme un esclave. Pour un peu d'or il vend sa conscience, son honneur, son âme. L'or commande à l'homme de trahir sa patrie : et l'homme-Judas obéit. L'or commande à l'homme de dresser des embûches à son semblable et d'attenter à ses jours : l'homme obéit. L'or commande à l'homme de s'enrichir des dépouilles du faible : l'homme obéit. L'or commande à l'homme de submerger la société dans un déluge de livres impies et de romans immoraux : l'homme obéit. Entre Dieu qui commande à l'homme de rester digne de sa noble origine, et l'or qui lui commande de s'avilir et de se dégrader, l'homme choisit et préfère les suggestions de l'or aux ordres de son Dieu. Arrière, mes frères, arrière le veau d'or et ses adorateurs ! Notre front levé vers le ciel ne doit se prosterner que devant Dieu. Ressaisissons le commandement sur toutes choses. Commandons à l'or de soulager nos frères dans l'infortune. Commandons à l'or de réparer nos injustices et celles de nos parents et de nos proches. Commandons à l'or de payer exactement la journée de l'ouvrier, de fournir aux frais du culte divin, de susciter des prières pour nos morts. Commandons à l'or de s'en aller, par delà les mers, aider les missionnaires à racheter les esclaves et les enfants païens, et à conquérir à Dieu des élus en nombre toujours croissant. Commandons à l'or, et ne nous laissons pas commander par lui. Malheur aux esclaves de l'or !

« C'est une honte, dit saint Grégoire de Nysse, que l'homme si facilement vainqueur des lions, des tigres, des serpents et autres animaux féroces, se laisse à son tour vaincre si facilement par ces autres bêtes féroces qu'il porte en lui : je veux dire ses passions. L'amour de l'or, l'avarice, les voluptés impures, la haine, l'orgueil sont en effet comme des bêtes farouches qu'il nous faut dompter. Elles paraissent indomptables à quelques-uns. C'est qu'ils les ont laissé grandir en eux, et prendre de la force. Les passions non combattues peuvent en effet devenir redoutables et presque invincibles. Attaquons-les pourtant, ne nous décourageons point ; saisissons toutes les occasions de les affaiblir et de leur faire quelque blessure. Avec le secours de Dieu que nous obtenons par la prière, nous finirons par les vaincre,

si de notre côté nous savons être persévérants. Mais qu'il est bien plus facile de triompher de la passion lorsqu'elle ne fait que de naître ! N'attendons pas que le lionceau devienne un lion pour l'étouffer, mais donnons-lui la mort quand il est tendre encore et timide, et que ses griffes et ses dents n'ont pas encore grandi. »

Mes frères, ce ne sont pas là de vaines paroles. Les mauvaises passions sont la source d'une foule innombrable de péchés. En vain vous accuserez ces fautes avec sincérité ; si vous n'avez pas soin d'étouffer la passion qui les engendre, vous reviendrez bientôt à votre vomissement. Le Carême n'a pas seulement pour but de vous préparer à une bonne et entière confession de tous vos péchés ; il a encore et surtout pour but de vous amener à reconnaître et à supprimer en vous le germe du péché. Rien ne sert de barrer le flot, si l'on ne tarit pas la source. Gêné dans sa course, le torrent se creuse un second lit à côté du premier. Attaquons-nous à la source. Etouffons nos passions. Ou du moins dominons-les si bien que nous n'en ayons plus rien à craindre. Soyons maîtres de nous-mêmes comme Dieu nous a établis les maîtres de la terre ; régnons sur nous-mêmes afin de régner un jour avec Dieu dans le ciel. Ainsi soit-il.

7^e Instruction

L'HOMME CRÉÉ À L'IMAGE DE DIEU

Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. »

En faisant de l'homme un roi et en remettant entre ses mains le sceptre de la nature, Dieu a créé un premier point de ressemblance entre nous et Lui-même. Nous allons trouver d'autres points de ressemblance qui achèvent de faire de l'homme une image de Dieu, image imparfaite sans doute, mais frappante pourtant.

Comme Dieu, l'homme est intelligence et amour. — Comme Dieu, l'homme est immortel. — Comme Dieu, l'homme est libre. Développons successivement chacune de ces idées.

I

Comme Dieu, l'homme est intelligence et amour

Dieu est un pur esprit, vous le savez, mes frères. Intelligence toujours active, toujours féconde, qui a pour mesure l'immensité, Dieu échappe, dans son être mystérieux, à l'imagination que nous voudrions nous faire de Lui. Il est indicible, insondable. Prosternons-nous et adorons ce Dieu caché sans chercher à le comprendre.

Mais il a mis en nous un reflet de Lui-même. Il a allumé en nous la flamme de l'intelligence. Et cette intelligence de l'homme participe en quelque chose de l'infini divin. Par son intelligence,

l'homme est plus grand que toute la nature. Sa pensée est plus vaste que l'univers. Elle traverse l'espace, et s'échappe vers l'infini. Au-delà des espaces réels, elle imagine de nouveaux espaces et des mondes sans mesure. Sentez-vous, mes frères, cette infinité de la pensée humaine ? Nous n'étions pas hier, nous ne serons plus demain, mais notre esprit, désireux de connaître, remonte le cours des âges jusqu'au premier jour du monde, et, par delà ce premier jour, voudrait sonder le chaos, pénétrer dans l'immensité de l'éternité de Dieu. De même il s'élance dans l'avenir. Il rêve, il rêve, il conçoit sans cesse de nouvelles pensées ; il déborde tous les temps, tous les lieux, tous les espaces, tous les objets créés ; quand il a tout vu, tout regardé, tout découvert, il n'est pas encore satisfait, il dit encore : « Après ! » Voilà l'intelligence de l'homme, avec ses aspirations à l'infini. Ah ! mes frères, n'occupons pas toujours de choses périssables et bornées notre esprit fait pour l'infini. Elevons nos pensées vers l'infini souverain qui est Dieu. Ne nourrissons pas notre intelligence de lectures capables de la rapetisser, de l'empêcher de prendre son élan vers les grandes et nobles choses. Donnons-lui l'aliment qui convient à sa nature ; nourrissons-la de Dieu, des vérités éternelles. C'est en Dieu qu'elle trouvera son repos, sa joie, son apaisement à cette faim insatiable de vérité qui la tourmente. Aimons, recherchons les bons livres qui parlent de Dieu et des choses de Dieu.

Dieu qui est une intelligence infinie, est aussi un amour infini. Il s'aime lui-même. Il aime les créatures sorties de ses mains. Il aime ce qui est beau, et ce qui se fait de bien sur la terre. Eh bien ! mes frères, Dieu qui nous a créés à son image, nous a créés aimants comme Lui en même temps qu'intelligents comme Lui. Il nous a donné un cœur capable de tendresse et avide d'amour. Et notre cœur, comme notre intelligence, tient quelque chose de l'Infini de Dieu. Avide d'aimer, plus il aime, plus il sent le besoin d'aimer toujours et d'aimer davantage. Jamais rassasié, jamais content, jamais satisfait : voilà notre cœur. C'est un gouffre sans fond. On y jette toutes les joies, toutes les jouissances : rien n'y fait, l'abîme s'élargit au lieu de se combler. O mon âme, pourquoi soupîres-tu au soir des plus beaux jours ? Après une journée de fête, de sourires et de chants, pourquoi te prends-tu à être triste tout à coup ? Pourquoi regardes-tu plus haut que les montagnes ? Que demandes-tu aux nuages qui passent, aux vents qui murmurent, aux étoiles qui scintillent ? Encore une fois pourquoi es-tu triste, et que te manque-t-il ? Ah ! c'est Dieu qui nous manque, c'est l'infini que nous désirons et dont l'absence met dans nos cœurs « ces mélancolies sans cause » qui malgré nous vers le ciel nous font lever les yeux.

Mes frères, respectons cette soif d'un amour infini qui possède nos cœurs. Comprenons bien cette parole de saint Augustin : « Vous nous avez

faits pour vous, ô mon Dieu ; et notre cœur n'est point satisfait, il reste inapaisé dans son besoin d'aimer, tant qu'il ne trouvera pas en vous son repos. » Ne cherchons pas dans l'amour des créatures périssables un apaisement que nous ne saurions trouver qu'en Dieu. Aimons Dieu. Aimons-le sur la terre de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces ; et il nous sera donné de l'aimer à jamais après cette vie, et de goûter dans cet amour d'ineffables et éternelles délices.

II

Comme Dieu, l'homme est immortel

J'ai dit, mes frères, que l'amour de Dieu dans le ciel fera nos éternelles délices. C'est qu'en effet Dieu nous a créés participants en quelque façon de son éternité. L'immortalité est, dans le fait, une sorte d'éternité, et nous sommes immortels.

Nous sommes immortels : est-il besoin de vous le prouver ici ? Non, mes frères ; car vous n'êtes pas de ces insensés qui cherchent à se persuader que « à la mort tout est mort. » Vous sentez que ces aspirations à l'infini de votre intelligence et de votre cœur ne sauraient demeurer toujours sans objet. Vous croyez en un Dieu bon et sage qui ne peut pas se faire à plaisir le bourreau de sa créature, et la remplir de désirs qui jamais ne seront satisfaits. Vous croyez en un Dieu juste qui ne peut pas laisser toujours le vice impuni et la vertu sans récompense. Ah ! si toutes les bonnes actions étaient récompensées ici-bas et tous les crimes châtiés, on pourrait penser peut-être qu'il n'y a pas une autre vie où Dieu rétribuera chacun selon ses œuvres. Mais il n'en va pas ainsi en ce mondé, vous le savez bien. Humiliée et méprisée, la vertu trop souvent arrive au terme de sa course sans avoir connu autre chose que les larmes et la douleur. « Comblé de mystérieuses faveurs, le vice souriant s'endort au contraire dans un triomphe scandaleux ¹. » Il ne se peut pas que tout soit fini ainsi. La justice veut que la vertu malheureuse ait ses reprises sur Dieu, et que Dieu ait ses reprises sur le vice impuni. Il faut une autre vie.

A quoi bon du reste insister, puisque tous vous croyez ce qu'à dit l'Écriture, que Dieu a créé l'homme immortel : *Deus creavit hominem inextinguibilem*. — Seulement vous me permettez, mes frères, de vous faire une remarque d'une importance souveraine : c'est que, croyant à l'immortalité de leur âme, beaucoup de chrétiens néanmoins se conduisent dans la pratique comme s'ils n'y croyaient pas. Ils se donnent beaucoup de mal pour rendre confortable et pleine d'agrément la demeure terrestre qui abrite leur corps. Leur maison ne manque de nulle des commodités qui rendent la vie d'ici-bas douce et exempte de douleur. Ils entassent dans leurs greniers des biens en abondance ; ils arrondissent leur petite

fortune, élargissent leurs domaines, multiplient leurs acquisitions. Et dans cette multitude de soucis et d'affaires plus ou moins utiles, ils n'oublient qu'une chose, et la seule vraiment nécessaire : le soin de leur âme immortelle. Ils ne font rien pour se préparer une demeure dans la vie future ; ils n'amassent rien pour l'éternel avenir qui les attend ; le trésor de leur âme est vide ; rien à présenter à Dieu, quand on paraîtra devant Lui, rien pour payer sa dette à la justice divine, rien pour apaiser la colère du Vainqueur, rien pour contrebalancer le poids immense des iniquités de chaque jour : pas une bonne œuvre ; pas un acte de vertu chrétienne ; pas une mortification ; pas une privation volontaire ; pas une offense pardonnée du fond du cœur ; pas une souffrance supportée patiemment. Quelle triste préparation à l'immortalité !

Il est raconté dans la vie du Père Brydaine que, prêchant une mission dans la ville de Nevers, il monta en chaire pour donner le sermon sur l'Eternité. Mais, au moment de parler, le sentiment de l'Eternité s'empara de lui avec une telle force que, levant tout grands ouverts ses bras et ses yeux vers le ciel, il ne put que prononcer ces trois paroles : « Eternité ! Eternité ! Eternité ! » L'expression de sa voix et de son geste était telle qu'un frisson d'angoisse saisit tous les assistants qui se mirent à sangloter se frappant la poitrine. Au sortir de la cérémonie, ils s'en allaient partout répétant ce mot : L'Eternité ! Je ne vous demanderai pas, mes frères, de fondre en larmes et de vous frapper la poitrine avec des sanglots, au souvenir de l'Eternité. Mais je vous supplierai de ne pas oublier l'Eternité qui vous attend, l'Immortalité pour laquelle vous êtes faits ; de ramener de temps en temps votre pensée sur cet objet d'une importance capitale, et de faire quelque chose, de faire plus désormais pour votre Eternité. Il dépend de vous que cette Eternité soit heureuse ou malheureuse. Car Dieu, en vous créant libres, a remis votre sort en vos propres mains.

III

Comme Dieu, l'homme est libre

Oui, mes frères, nous sommes libres. Le bien et le mal sont en présence devant nous. Et il nous est possible de choisir l'un ou l'autre, de faire le bien ou de faire le mal.

Nous sommes libres ! D'aucuns pourtant le nient. Lorsqu'un criminel par exemple a commis quelque forfait : « C'était écrit ! disent-ils. Il a obéi à sa destinée ! » Paroles insensées et blasphématoires ! Ce qui est écrit, mes frères, c'est que nous pouvons tous, avec la grâce de Dieu, éviter le mal et faire le bien. Voilà ce qui est écrit. Ce qui est écrit encore, c'est que la concupiscence, c'est-à-dire ce penchant funeste qui nous porte au mal, demeure soumise à la domination de l'esprit. C'est ce qui ressort avec évidence de l'histoire de Caïn le fratricide. Caïn veut tuer son frère Abel. Dieu lit au

¹ Monsabré, Carême 1875, 17^e conférence.

fond de son cœur son sinistre projet. Il descend vers lui et lui donne un paternel avertissement : « Pourquoi êtes-vous en proie à la sombre colère ? lui dit-il. Si vous faites bien, soyez sûr que je vous récompenserai. Si vous faites mal, votre péché se dressera contre vous comme une bête fauve en embuscade. Quoiqu'il en soit, votre concupiscence est sous vous, et vous la dominerez quand il vous plaira. » (Genèse, iv, 6-7).

Nous sommes libres. Si nous ne l'étions pas, qu'arriverait-il ? Que nul ne serait plus responsable de ses actes ; qu'on ne pourrait plus punir ni le voleur, ni l'assassin, ni le calomniateur, ni l'adultère. « Je n'étais pas libre, dirait le criminel ; je ne pouvais m'empêcher de faire ce que j'ai fait. Laissez-moi aller. » La société deviendrait comme une caverne de bêtes fauves où l'on égorgerait, pillerait, détruirait tout, sans qu'on ait le droit de réprimer ces attentats. Si nous n'étions pas libres, à quoi bon les lois des hommes et les commandements de Dieu ? « Vous avez beau me commander, diraient les inférieurs à leurs chefs, je ne suis pas libre, et je suis obligé d'agir comme je le fais. Je ne reconnais d'autre loi que celle de la nécessité. Enlevez-moi toutes vos lois et vos ordonnances. Elles sont parfaitement inutiles. »

« Nous sommes libres, c'est vrai ; mais la liberté est un présent redoutable que Dieu a fait à l'homme ; et il aurait dû ne pas remettre entre ses mains malhabiles cette arme à deux tranchants. » — Voilà un reproche que l'on adresse encore souvent, mes frères, au Dieu qui a créé l'homme libre. Dieu savait qu'en donnant à l'homme la liberté, celui-ci en abuserait, et que beaucoup seraient damnés pour avoir ainsi mal usé de cette faculté terrible. Pourquoi alors, après avoir pris conseil en lui-même, *faciamus hominem*, Dieu a-t-il persisté à doter l'homme de ce pouvoir funeste ? Mes frères, l'inventeur de la locomotive à vapeur, George Stephenson, achevait, en une nuit de veille laborieuse, de donner dans son esprit songeur la dernière forme à sa précieuse invention. La tête en feu, et les nerfs surexcités par tant de nuits sans sommeil passées à chercher et à chercher encore, il eut une vision. Il aperçut, dans le mystère d'un avenir qu'il devinait prochain, la terre sillonnée en tous sens par ces files interminables de rails courant d'un pôle à l'autre ; il suivit d'un regard effrayé ces locomotives, filles de son génie, traînant à leur suite sur ces minces bandes de fer de rapides wagons ; il entendit avec une légitime fierté la vapeur emprisonnée par lui s'échapper en coups de sifflets retentissants, et éveiller tous les échos de ses plaintes stridentes. Puis il vit, horrible scène ! les monstres de fer lancés à toute vapeur à la rencontre l'un de l'autre, se heurter dans leur course vertigineuse et se broyer l'un contre l'autre, broyant aussi les vies humaines qui s'étaient aventurées à leur suite. Il vit ces chars de feu, emportés par leur propre vitesse à l'abîme, bondir hors de leur voie et écraser sous leurs débris des hommes par centaines. Il eut

peur, il poussa un cri. Et, prenant la feuille humide encore de ses derniers crayons et de ses derniers calculs, il se demanda s'il n'allait pas la jeter au feu. Mais il se ravisa, et frappant sur sa table un coup de poing décidé : « Je crois, dit-il, et j'espère ; je crois que c'est Dieu qui m'a inspiré cette découverte ; j'espère que, malgré tout, elle sera utile à l'humanité, et lui rendra plus de services qu'elle ne lui causera de maux. Qu'elle vive donc ! »

Mes frères, voilà ma réponse à ceux qui font au Créateur un reproche de la liberté accordée à l'homme. Comme George Stephenson se demandant s'il valait mieux pour sa race la doter de sa précieuse mais périlleuse découverte, Dieu, il me semble, dans ce conseil qu'il a tenu avec Lui-même au sujet de l'homme, s'est pour ainsi dire demandé s'il valait mieux doter l'homme de cette faculté précieuse mais redoutable de la liberté. Dieu a vu que, pour lui-même et pour l'humanité, il valait mieux en effet que l'homme fût libre que de ne l'être pas ; que par le bon usage qu'il ferait de sa liberté, l'homme procurerait à son Dieu une gloire infiniment plus grande que celle à Lui rendue par les créatures privées de cette liberté ; qu'il serait loisible d'ailleurs à tous les hommes de ne pas abuser de cette noble faculté, et que nul d'entre eux ne serait condamné pour cet abus que parce qu'il le voudrait bien ; que l'homme, créé libre, serait rendu par là capable de mériter une récompense éternelle : ce qu'il ne saurait faire sans cette liberté. En conséquence, Dieu a fait de l'homme une créature libre et responsable de ses bonnes ou de ses mauvaises œuvres.

Ne blasphémons pas, mes frères, ce don de Dieu. Soyons reconnaissants au Seigneur de ce présent qu'il nous a fait de la liberté, puisque celle-ci nous permet de mériter la gloire et la félicité des enfants de Dieu. Appliquons-nous à en bien user. Usons tous de notre liberté pour servir Dieu avec droiture et loyauté, et nous affranchir de la servitude du péché. Et quand l'ange du jugement viendra nous réveiller du grand sommeil de la mort, sa trompette sonnera pour nous l'heure de la vraie, entière et bienheureuse liberté des élus de Dieu. Ainsi soit-il.

8^e Instruction

LE MARIAGE : SON INDISSOLUBILITÉ

« Dieu créa donc l'homme à son image, et il le créa mâle et femelle. » (Gen., i, 27). « Car le Seigneur se dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons-lui une aide semblable à lui. Le Seigneur Dieu envoya donc à Adam un profond sommeil ; et pendant qu'il dormait, il tira une de ses côtes, et mit de la chair à la place. Et le Seigneur Dieu forma la femme de la côte qu'il avait prise à Adam, et il l'amena à Adam. Alors Adam s'écria :

Voilà l'os de mes os, et la chair de ma chair... C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme; et ils seront deux dans une seule chair. » (Gen., II, 18-24). « Et Dieu les bénit, et il leur dit : Croissez et multipliez-vous; et remplissez la terre. » (Gen., I, 28).

Mes frères, c'est par un instinct divin et par une inspiration d'en haut que le père de l'humanité prononça les remarquables paroles que vous venez d'entendre : « Voici l'os de mes os. C'est pourquoi l'homme quittera tout pour s'attacher à son épouse, et ne faire à eux deux qu'une seule chair. » Et Dieu, en bénissant les noces de nos premiers parents, a ratifié ce que disait Adam; il a consacré l'indissolubilité de cette union de l'homme et de la femme en une seule chair.

Parlons, mes frères, de cette indissolubilité du mariage tant discutée de nos jours. Nous montrerons ensuite par voie de conséquence que le divorce est impie et sacrilège.

I

Le mariage est indissoluble

Il est une erreur qui a cours parmi nous; plus d'une fois, dans cette paroisse même, je l'ai entendu formuler. J'avoue, mes frères, que rien ne me fâche plus que de voir des gens soi-disant sérieux se faire les porte-voix de cette absurdité. Voici de quoi il s'agit. On prétend que c'est la loi civile qui fait le mariage, qui crée l'union entre homme et femme, en sorte que, au sortir de la salle où l'on a comparu devant l'officier municipal, on est bien et réellement marié. Que ce soit là, comme je le disais, une absurdité, il suffit de réfléchir un instant pour s'en convaincre. Si c'est la loi civile qui crée le mariage, Adam et Eve n'ont donc pas été véritablement mariés. Tous les hommes nés de cette union illégale n'ont qu'une naissance illégitime, et nous ne sommes tous, mes frères, que des enfants bâtards. Est-il rien, je vous le demande, de plus ridicule et de plus insensé? La loi civile est venue bien après le premier mariage et les premières unions des hommes entr'eux : comment cette loi civile aurait-elle pu créer le mariage? Non, mes frères, le mariage n'est pas d'institution humaine, il est d'institution divine. C'est Dieu qui a créé le mariage, comme il a créé l'homme; et il l'a créé de façon à en faire une union indissoluble. S'il n'a pas exprimé verbalement sa volonté, comme il le fit à propos de l'arbre de la science du bien et du mal, il parla secrètement de son dessein au cœur du premier homme; et c'est comme interprète du secret dessein de Dieu, qu'Adam s'écriait au paradis de délices : « Voici l'os de mes os et la chair de ma chair. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à son épouse de manière à être deux dans une seule chair. »

Ce ne pouvait être que Dieu évidemment qui dictait aux lèvres du père de l'humanité ces paroles nouvelles et prophétiques dans leur étran-

geté. Car comment de lui-même Adam parlerait-il de père et de mère, lui qui n'a eu ni père ni mère, et qui ne peut encore soupçonner ce que c'est que la paternité? Comment saurait-il que cette créature charmante qu'il contemple à son réveil de ses yeux délicieusement étonnés, est la chair de sa chair et l'os de ses os? Comment le saurait-il, si ce n'était Dieu lui-même qui inspire ses paroles?

Or, vous l'avez entendu, mes frères, l'homme et la femme, selon le plan de Dieu auteur du mariage, seront deux dans une seule chair; deux, mes frères, et pas davantage, après s'être attachés l'un à l'autre. Qu'on ne vienne point nous dire que ce passage de la Genèse ne signifie point ce que nous lui faisons ici signifier. Car un Dieu même va nous expliquer ce passage, et déclarer qu'il renferme la loi de l'indissolubilité du mariage.

« Les pharisiens s'étant approchés de Jésus, nous dit saint Mathieu (xix, 3-11), lui demandèrent pour le tenter : Est-il permis à un homme de renvoyer sa femme pour quelque cause que ce soit? Et lui leur répondit : N'avez-vous pas lu, dans la Genèse, que celui qui créa l'homme au commencement, le créa un seul homme et une seule femme? A cause de cela l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils seront deux dans une seule chair. Vous entendez : ils ne sont plus deux dans le dessein du Créateur, mais une seule chair. Donc ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare point. — Mais, insistent les pharisiens, Moïse a commandé de renvoyer sa femme en donnant à celle-ci un acte écrit de répudiation. — Non pas, reprend Jésus, Moïse n'a rien commandé de semblable; mais il vous a seulement permis, à cause de la dureté de votre cœur, de renvoyer vos femmes. Au commencement, il n'en fut pas ainsi. »

Il est impossible, mes frères, d'enseigner plus clairement, que Dieu, dans l'institution primitive du mariage, a eu en vue l'indissoluble unité du lien conjugal.

Du reste les générations issues du couple primitif ne s'y sont pas trompées. Pendant longtemps les patriarches d'avant le déluge ont respecté l'indissoluble unité du lien matrimonial. Lamech, le premier qui la viole, est signalé dans l'Ecriture comme un maudit et un criminel. « Lamech le premier, cet homme de sang et de crimes, dit saint Jérôme, a séparé ce que Dieu avait uni. » (Liber I Adversus Jovinianum).

Il est vrai que par la suite, après le déluge et pour accélérer la repopulation du globe, Dieu a toléré la rupture du lien conjugal, et la division de l'homme se donnant à deux ou plusieurs épouses; il est vrai que, pour empêcher au sein d'Israël, son peuple, « des crimes domestiques auxquels l'exposaient l'impétuosité de ses passions et la dureté de son cœur, » Dieu a relâché les liens de la loi posée par lui à l'origine; mais

la loi subsiste quand même; ce ne sont que des exceptions à cette loi que Dieu accorde; et Dieu se réserve de l'appliquer dans toute sa perfection et sa sévérité, quand le genre humain sera redevenu meilleur, et que le monde aura été purifié et régénéré par le sang de l'Agneau.

Et d'ailleurs, remarquez-le bien, mes frères, si la loi de l'unité conjugale reçoit au cours des âges quelques adoucissements, ce n'est pas l'autorité d'une loi humaine, d'une loi civile quelconque qui vient desserrer les nœuds de la loi divine; mais c'est Dieu lui-même qui, parlant aux hommes par le ministère de ses anges ou de ses représentants, permet qu'il soit sursis pour un temps à l'observation de sa loi. L'autorité civile n'a jamais rien eu à voir là-dedans. Et aujourd'hui, mes frères, que Dieu a de nouveau fait de l'indissolubilité du lien conjugal une loi à la terre; aujourd'hui que saint Paul, annonçant l'Evangile du Christ, Fils de Dieu, a fait la proclamation suivante : « Ecoutez-moi bien, ce n'est pas moi qui commande, c'est Dieu lui-même : Que la femme ne se sépare pas de son mari. Si elle s'en est séparée, qu'elle demeure sans se marier, ou qu'elle se réconcilie. Et que de même le mari ne se sépare pas de son épouse » (I Cor., VII); aujourd'hui que Dieu a fait connaître si explicitement et si formellement que toutes les exceptions autorisées par Lui, que toutes les permissions accordées en une loi qui ne dépend que de Lui, ont pris fin; aujourd'hui, dis-je, je ne vois pas du tout ce que la loi civile peut bien prétendre sur une telle loi, et quelles dérogations elle y pourrait légitimement apporter. Pour tout dire en un mot, mes frères, je ne comprends pas le divorce reconnu par la loi. Il me paraît impie et sacrilège, et j'espère qu'après m'avoir entendu vous en jugerez de même.

II

Le divorce est impie et sacrilège

Le divorce est impie : c'est l'homme opposant sa volonté à celle de Dieu, et séparant ce que Dieu entend unir à jamais; c'est l'homme prétendant réformer l'œuvre de Dieu.

— « Nullement, répondent les partisans du divorce, c'est votre mariage indissoluble qui est impie et fait injure à Dieu. Car si Dieu a donné la liberté à l'homme, ce n'est pas pour que celui-ci ait le droit d'abdiquer ou d'enchaîner à son gré cette précieuse liberté. C'est profaner le don de Dieu que de se forger, en une seconde de troublante émotion, une chaîne qu'on ne pourra jamais rompre. C'est un péché de lèse-nature, c'est une criminelle folie, c'est outrager le Créateur. » — Déclamations que tout cela, mes frères ! Vaines paroles faites pour tromper les ignorants et les simples ! C'est comme si l'on nous disait : l'homme étant libre n'a pas le droit de s'engager à respecter le bien d'autrui. C'est comme un criminel à qui l'on demanderait de faire le serment de ne plus tuer ou piller désormais, et qui répondrait : « Je

n'ai pas le droit de prêter ce serment qui engagerait ma liberté. Dieu me le défend. » On trouverait que cet homme est un fou ou un mauvais plaisant. Il en est de même, mes frères, de ces prétendus libéraux qui jettent les hauts cris à propos de l'indissolubilité du mariage, et déclarent que c'est pécher contre le Créateur que d'obéir à la loi que Lui-même a portée : *Et erunt duo in carne una*. Sont-ils assez ridicules et assez absurdes ? Ils ont beau faire ; ils ont beau dire : ils n'empêcheront pas le divorce d'être un attentat contre les droits du Souverain Législateur, la révolte impie de l'homme contre les arrêts inviolables de son Maître et de son Dieu.

J'ai dit de plus du divorce qu'il était sacrilège. Il viole en effet cette chose sainte : la fidélité conjugale. Il est, comme l'appelle le glorieux pontife Léon XIII, « un encouragement donné à l'infidélité. » S'ils savent en effet que le lien contracté au jour du mariage n'est pas indissoluble et qu'on peut le rompre au gré de la passion ou du caprice, les époux n'auront plus nul souci de se garder l'un à l'autre la foi promise. Pourquoi s'efforcer et se contraindre à être doux, bienveillant, chaste, puisqu'après tout ou pourra se débarrasser quand on voudra de cette épouse, de ce mari qui murmure ? Aux cœurs égarés par des tendresses coupables, la loi de l'indissolubilité impose un frein salutaire. Elle dit : « Prends garde ; tu ne t'appartiens plus. » Le divorce, au contraire, encourage le cœur infidèle et lui dit : « Va où le plaisir t'appelle ; tu peux te reprendre comme tu t'es donné. » (Monsabré, 87^e conférence).

Et que devient, dans ce déchaînement des passions, cette autre chose sacrée, l'enfant ? Qu'en fait le divorce ? Un orphelin à qui le père n'ose révéler le nom de sa mère, à qui la mère n'ose faire connaître son père. Chose affreuse : le père, la mère deviennent par le divorce des étrangers pour leur enfant. Et il pourrait se reproduire au sein de notre société chrétienne, ce fait horrible que la fable raconte, d'Edipe parricide sans le savoir ! Que devient encore l'enfant par suite du divorce ? Une victime aigrie, capable de se transformer un jour en un bourreau féroce. Combien n'en a-t-on point vu de ces pauvres enfants transplantés sur une terre étrangère loin du toit qui abrita leurs premiers ans, et en but aux mauvais traitements de nouveaux pères ou de marâtres qui ne leur doivent rien, amonceler dans leurs cœurs le mépris et la haine, et tirer enfin de ceux qui furent leurs bourreaux, bourreaux à leur tour, de tragiques vengeances ?

Voilà, mes frères, la vérité sur le divorce. Ah ! en d'autres temps l'Eglise, armée pour le salut des individus et des sociétés d'une puissance redoutable, frappait impitoyablement du glaive spirituel ceux qui se rendaient coupables du divorce. Fussent-ils rois, elle ne craignait pas de lancer contre eux la foudre de ses censures, et de faire la guerre à l'inceste et au divorce couronnés. Bravant leur colère, elle allait jusqu'à les excommu-

nier, jusqu'à jeter l'interdit sur leur royaume, fermer les temples et les cimetières, délier les peuples de leur serment de fidélité, jusqu'au jour où vaincus et repentants, les coupables frappaient leur poitrine avec larmes et revenaient à la fidélité première du lit conjugal. Aujourd'hui on se rit des armes de l'Eglise. Elle n'a plus que ses supplications à opposer à ceux de ses infidèles enfants qui, à genoux devant le sanctuaire des lois humaines, si sanctuaire il y a, affectent le plus souverain mépris pour la loi divine. Nous du moins, mes frères, soumettons-nous à la loi de l'Evangile, et empêchons de toute notre influence cette monstrueuse profanation de la morale sacrée. Ne séparons pas ce que Dieu a uni. Le glaive de l'Eglise ne nous atteindrait pas peut-être, mais échapperons-nous au glaive du Juge redoutable qui a décidé qu'« Ils seront deux dans une seule chair : *Erunt duo in carne una* » et qui vengera un jour ses arrêts méconnus ?

Epoux chrétiens, au lieu de songer à rompre par le divorce les liens qui vous unissent, songez à rendre par le support mutuel ces liens doux et chéris. Le joug du mariage est parfois lourd à porter. Bien des peines, bien des amertumes succèdent trop souvent aux joies éphémères du premier jour des noces. Mais ce n'est pas en vain que le mariage a été élevé par Dieu à l'état de sacrement. La grâce de Dieu est là, qui rend à ceux qui n'oublient pas Dieu le joug suave et le fardeau léger, qui soutient, qui affermit, qui console, qui fait aimer à l'époux malgré tout son foyer, et à l'épouse le toit conjugal. C'est à Dieu qu'il faut recourir, époux chrétiens, quand vous trouverez le joug de l'indissolubilité dur et meurtrissant. Priez-le ensemble ; de la prière commune vous vous relèverez plus forts tous deux, réunis, rapprochés dans la parfaite union de deux cœurs n'en faisant plus qu'un seul : *Et erunt duo in carne una*. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DE DIX MINUTES SUR LES ÉVANGILES DU CARÈME

Deuxième dimanche de Carême

LA TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR

L'Eglise, qui dans ses offices joint l'enseignement à la prière, présente aujourd'hui à nos méditations le récit de la Transfiguration de Notre-Seigneur que nous venons de lire ensemble dans l'évangile de ce jour. — Pourquoi le divin Sauveur a-t-il voulu dans cette circonstance montrer à trois de ses apôtres un rayon de sa gloire divine ? — Pourquoi l'Eglise dans le commencement du carême a-t-elle soin de nous rappeler ce mystère ? — Donnons, mes frères, un mot de réponse à ces deux questions.

I

C'était six ou sept mois seulement avant sa passion. Jésus venait de provoquer de la part de saint Pierre une affirmation très nette de sa divinité ; et voici qu'il parle de sa prochaine entrée à Jérusalem, de ce qu'il devra y souffrir de la part des anciens du peuple et des princes des prêtres, de sa mort enfin et de sa résurrection. Sur quoi saint Pierre se récrie : « Ah, Seigneur ! à Dieu ne plaise ! cela n'arrivera pas. » Jésus le réprimande sévèrement, parce qu'il prend les choses au point de vue humain, et non au point de vue de Dieu ; puis partant de là, il donne à ses apôtres ce magnifique enseignement qui commence par ces mots : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive, » posant ainsi le renoncement comme la base de la sanctification.

Six jours plus tard, il prend avec lui les trois privilégiés, Pierre, Jacques et Jean, et les conduit sur la montagne du Thabor ; là, permettant à sa divinité de rayonner sur son visage et d'illuminer jusqu'à ses vêtements, il leur donne un léger avant-goût de la vision béatifique ; et par cette manifestation de sa divine beauté, il remplit leur âme d'une telle suavité que saint Pierre, ne pensant pas qu'on puisse rien désirer de plus, demande à fixer là son séjour auprès de son Maître glorieux, en compagnie de Moïse et d'Elie. — Inutile, mes enfants, de vous redire les détails que vous venez de lire dans le texte évangélique même : mais il convient de vous donner la raison de ce mystère.

Saint Léon nous donne la principale. « Le Seigneur, dit-il, fut transfiguré afin que le scandale de la croix ne fit pas défaillir les cœurs de ses disciples et que les abaissements volontaires de sa passion ne pussent ébranler leur foi, après que sa grandeur cachée leur aurait été une fois révélée. » — A toute heure, depuis quelque temps, le divin Maître annonçait sa mort prochaine, ses humiliations et ses douleurs. Nous avons vu saint Pierre protester contre ces tristes prédictions. Les autres apôtres n'avaient pas plus que lui le sentiment des choses de Dieu ; et la grandeur du Christ leur semblait inconciliable avec de tels abaissements. Ils auront bientôt à Jérusalem le spectacle de Jésus agonisant, de Jésus flagellé et couronné d'épines, de Jésus mourant sur une croix. Avant de leur mettre sous les yeux le spectacle de ses ignominies, Jésus veut les fortifier par une manifestation de sa grandeur cachée.

C'était donc pour les apôtres une préparation à l'épreuve, et si cette préparation n'a empêché ni le reniement de Pierre, ni la fuite des autres, elle a cependant contribué à les rappeler auprès du tombeau de Jésus-Christ et à confirmer en eux après sa résurrection la croyance à sa divinité ; de sorte que saint Jean pouvait plus tard écrire dans son Evangile cette parole qui s'applique parfaitement au mystère dont nous parlons : « Nous avons vu sa gloire, comme la splendeur du Fils unique de Dieu, plein de grâce et de vérité. »

II

C'est pour le même motif qu'à l'approche du temps de la Passion, l'Eglise nous rappelle ce mystère si glorieux pour la sainte humanité de Notre-Seigneur et si consolant pour nous. En nous invitant à la pénitence à la suite de Jésus-Christ, en nous remettant sous les yeux le tableau de ses humiliations, de ses souffrances et de sa mort, en nous préparant à la communion pascale où Jésus se donne à nous dans les abaissements de l'Eucharistie, l'Eglise veut que nous ne perdions pas de vue la majesté divine de Celui qui étant le Fils de Dieu n'a pas dédaigné de s'humilier, de s'anéantir en prenant la forme du pécheur, et en paraissant sur la terre comme l'un de nous. Sous quelque forme qu'il nous apparaisse, c'est toujours le Fils bien-aimé en qui le Père a mis toutes ses complaisances. Pour nous, Jésus enfant est Dieu ; Jésus faisant pénitence par un jeûne de quarante jours est Dieu ; Jésus flagellé, couronné d'épines, Jésus crucifié est Dieu ; Jésus voilé sous les apparences du pain dans l'Eucharistie est Dieu, comme il est Dieu dans sa Transfiguration, dans sa Résurrection, dans son Ascension. Il est Dieu sur la terre, comme il est Dieu au ciel ; ici-bas, le plus souvent, Dieu caché ; là-haut, Roi de gloire et Juge souverain.

Convaincus de ces vérités, dans les jours de la Passion nous aimerons, mes frères, à redire avec l'Eglise : « Nous vous adorons, ô Christ, et nous vous bénissons, parce que vous avez par votre croix racheté le monde. » — Puis au jour si doux pour le chrétien de la communion pascale, nous traduirons ces mêmes sentiments par ces premiers mots d'une hymne à l'Eucharistie : « Je vous adore profondément, ô Dieu caché sous le voile des apparences sacramentelles ; devant vous mon âme s'anéantit, et mon cœur s'abandonne entièrement à vous. »

Troisième dimanche de Carême

LE DÉMON MUET

Pour entrer dans les intentions de l'Eglise, essayons, mes frères, de recueillir de l'Evangile de ce jour quelques traits qui pourront être spécialement appliqués à notre conduite.

Jésus guérit un muet, en chassant le démon à l'action malfaisante duquel était due cette infirmité ; et comme certains jaloux attribuaient ce miracle, non à sa puissance divine, qu'ils ne voulaient pas reconnaître, mais à une prétendue entente avec Beelzebub, le prince des démons, c'est-à-dire à la magie, le divin Sauveur les confond en faisant remarquer que le démon ne peut agir contre lui-même. Il confirme cela en montrant l'antagonisme qui ne cessera jamais entre le démon et lui, antagonisme, rivalité, combats dans lesquels nous devons entrer : « Car, dit-il, celui qui n'est pas avec

moi est contre moi. » Dans cette lutte, Satan, le fort armé, comme le désigne Notre-Seigneur, Satan chassé par un plus fort que lui, comme dans le cas présent, ne trouve pas de repos : il cherche du renfort, il s'adjoint sept démons plus méchants que lui, et malheur à qui ne se tient pas en garde contre leur attaque ! car s'il se laisse surprendre, « le dernier état de cet homme, conclut le Sauveur, est pire que le premier. »

I

« En ce temps-là, dit saint Luc, Jésus chassa un démon, et ce démon était muet ; et lorsqu'il eut chassé le démon, le muet parla. » — Depuis qu'il a été ainsi humilié par notre Sauveur, le démon muet, mes enfants, n'est resté ni impuissant, ni inactif. Pour Satan, comme pour les malfaiteurs, tous les moyens sont bons, et s'il est vrai qu'il a fait de la langue et de la parole un de ses plus puissants moyens de damnation, il est vrai aussi que par le silence il a su perdre bien des âmes. « Il y a temps de se taire et temps de parler, » dit l'Esprit-Saint au livre de l'Ecclesiaste. L'Esprit malin le sait, et c'est pourquoi quand il faudrait se taire il pousse à parler, quand il faudrait parler il porte au silence. Et voilà comment il y a des hommes qui sont dominés par le démon muet. — Il est dominé par le démon muet, celui qui n'ose pas affirmer sa foi, lorsque le silence équivaut à une apostasie. — Il est dominé par le démon muet, celui qui par une parole pourrait empêcher le mal et qui se tait sans raison grave ; celui encore qui par son silence paraît aux yeux des autres approuver le mal contre lequel il ne proteste pas ; à l'un et à l'autre on appliquera, non sans raison, le proverbe connu : Qui ne dit rien consent.

Mais surtout il est possédé du démon muet, celui qui cache une faute mortelle dans le sacrement de pénitence ; et c'est probablement ce que l'Eglise veut nous faire principalement remarquer à l'approche de la communion pascale, obligatoire pour tous, précédée de la confession annuelle obligatoire aussi pour tous. A celui-là je dirai avec saint Bernard : « Pourquoi rougisseriez-vous d'avouer ce que vous n'avez pas rougi de faire, ou pourquoi rougisseriez-vous de confesser à Dieu ce que vous ne pouvez cacher à son regard ? Que si vous ne pouvez vous résoudre à déclarer votre péché à un seul homme, pécheur lui-même, que sera-ce au jour du jugement lorsque votre conscience sera manifestée sans voile à tous les regards ? »

II

Un mot de Notre-Seigneur dans cet Evangile mérite notre attention : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, et celui qui ne recueille pas avec moi dissipe. » — Celui qui n'est pas avec Jésus-Christ est contre Jésus-Christ : pas de neutralité possible. C'est le développement de ce que dit ailleurs Notre-Seigneur, qu'on ne peut pas servir deux maîtres à la fois, parce qu'il s'agit ici de deux

maîtres qui s'imposent l'un à défaut de l'autre. Il serait véritablement par trop commode, surtout après n'avoir servi ni l'un ni l'autre maître, d'une part d'être récompensé des deux côtés, de recevoir des deux mains, et d'autre part de braver la puissance de Dieu sans craindre de tomber sous l'empire du démon. — Mes enfants, si l'enfer ne se peuplait que de ceux qui veulent absolument et directement se donner au démon, les damnés seraient au large. Mais ce qui y fait tomber les âmes aussi pressées que les flocons de neige tombant sur la terre un jour d'hiver, ainsi qu'il fut donné à une âme sainte de le voir, c'est le nombre effrayant de ceux qui, tout en redoutant le démon, n'ont pas voulu être avec Jésus-Christ pendant leur vie et contre qui il prononce cette terrible sentence : « En vérité, je ne vous connais pas ; retirez-vous de moi, maudits. »

Jésus-Christ ajoute : « Celui qui ne recueille pas avec moi dissipe, » c'est-à-dire celui qui ne travaille pas avec lui et pour lui, ne ramasse rien ; il croit récolter, entasser, s'enrichir : il se ruine ; il croit étudier, apprendre, savoir : il s'enfonce dans l'ignorance. Au jour où Dieu les jugera, que de travailleurs acharnés se trouveront les mains vides, que d'hommes d'étude et de savoir seront obligés d'avouer qu'ils ne savent rien !

Je termine par le mot final de l'Evangile, que nous avons le droit de nous appliquer, et puisse-t-il nous être appliqué sans réserve : « Heureux, heureux surtout ceux qui écoutent la parole de Dieu et la pratiquent. »

Quatrième dimanche de Carême

LA MULTIPLICATION DES PAINS.

Dans le langage de l'Eglise, le 4^e dimanche de Carême auquel nous sommes parvenus, se nomme le dimanche *Lætare*, du premier mot de l'*Introït*, dans lequel l'Eglise nous invite à nous réjouir à la pensée que les fêtes pascales approchent et que le temps de la pénitence quadragésimale est à moitié passé. Les paroles de l'office de ce jour respirent une douce joie, comme l'autel qui peut être orné de fleurs, comme les harmonies religieuses de l'orgue également autorisées en ce jour. C'est la mi-carême comme l'Eglise la comprend.

Ce même dimanche est désigné dans plusieurs anciens documents sous le nom de Dimanche des cinq pains ; et le miracle que ce titre rappelle et dont nous venons de lire le récit dans l'Evangile, vient ajouter son appoint à la joie de ce jour, tout en complétant l'ensemble des instructions que l'Eglise nous offre avant d'arrêter notre pensée uniquement sur la passion de Notre-Seigneur, ce qu'elle fera dimanche prochain. — Deux fois, le divin Sauveur a nourri plusieurs milliers de personnes avec quelques pains. Le récit de ce jour

nous le montre rassasiant dans le désert avec cinq pains cinq mille hommes environ, dit saint Jean, sans compter les femmes et les enfants, ajoute saint Mathieu. Nous pouvons donner trois *motifs* qui ont porté Jésus-Christ à faire ce miracle.

I

Le premier, c'est sa compatissante charité, qui le presse de donner à manger à ceux qui ont faim. — Jésus avait traversé en barque le lac de Tibériade pour se retirer loin du mouvement et du bruit. La foule l'avait rejoint en faisant un long circuit le long du rivage. La fatigue et le besoin de nourriture se faisaient sentir. Le lieu était désert. Eût-on de l'argent, on n'eût pas trouvé de vivres. Congédier cette multitude et l'envoyer dans les bourgs et les villages d'alentour chercher des aliments, c'était exposer plusieurs d'entre eux à tomber de défaillance sur le chemin. Cependant un enfant avait cinq pains d'orge. Cinq pains pour cinq mille hommes, c'était peu ; mais cinq pains pour cinq mille hommes, avec la bénédiction de Jésus-Christ, c'était assez, c'était trop même, puisque douze corbeilles furent remplies de ce qui restait des cinq pains d'orge, après que tous en eurent mangé.

II

En second lieu, ce miracle, comme tous les autres, avait pour but de manifester Jésus-Christ comme le Messie. — En effet, au rapport de saint Jean, les hommes qui en avaient été témoins disaient : « Celui-ci est vraiment le prophète qui doit venir dans le monde ; » si bien qu'ils parlaient de l'enlever pour le faire roi. — Et cependant, quelle n'est pas l'étroitesse de l'esprit de l'homme et la faiblesse de son cœur ! La nuit suivante, les apôtres après avoir quitté Jésus traversaient de nouveau le lac. Le vent était contraire, la mer agitée. Jésus vient à eux marchant sur les flots : ils le prennent pour un fantôme et sont troublés. Jésus les rejoint dans la barque ; le vent cesse. Ils sont de plus en plus étonnés et stupéfaits, car, dit saint Jean, « ils n'avaient pas compris le miracle des pains, tant leurs cœurs étaient aveuglés. » Et il ne fallut rien moins que ce nouveau miracle, à quelques heures de distance, pour les faire tomber à genoux devant leur divin Maître, l'adorant et disant : « Vous êtes vraiment le Fils de Dieu. »

III

En dehors de ces raisons d'un ordre si élevé, une troisième, d'un ordre supérieur, avait motivé cette manifestation divine. Ce miracle était une figure et une annonce du miracle eucharistique. — Cela est si vrai que, dès le lendemain, Jésus-Christ dans une solennelle prédication annonce pour la première fois ce pain du ciel qu'il allait bientôt leur donner. Le jour de la Pâque était proche, vient de nous dire saint Jean, et c'était le jour où il devait instituer le sacrement de son corps et de son sang. — « Vous me cherchez, dit-il, parce que

vous avez mangé de ce pain dont je vous ai rassasié. Cherchez, non la nourriture qui périt, mais celle qui demeure pour la vie éternelle et que le Fils de l'homme vous donnera... En vous donnant la manne dans le désert, Moïse ne vous a point donné le vrai pain du ciel ; c'est mon Père qui vous le donne. » Ils lui dirent : « Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain. » Jésus leur répondit : « Je suis le pain de vie... Le pain que je vous donnerai, c'est ma chair sacrifiée pour la vie du monde. » Les Juifs ne comprenaient pas ; et comme il insistait, un grand nombre de ses disciples scandalisés le quittèrent. Eux aussi n'avaient pas compris le sens du miracle des pains, parce que leurs cœurs étaient aveuglés.

Vous, mes frères, vous croyez à la réalisation de cette parole du Sauveur. Vous connaissez ce vrai pain descendu du ciel, qui chaque jour se multiplie pour nourrir des multitudes. Vous y participez avec action de grâces. Vous comprenez que l'Eglise, en nous rappelant aujourd'hui le miracle de la multiplication des pains, veut nous préparer à la communion pascalle qui est proche, comme la Pâque alors était proche pour les Juifs, *erat proximum pascha dies festus Judæorum*. Que vos cœurs entrent plus que jamais dans ces sentiments.

UNE LECTURE PAR SEMAINE POUR LE MOIS DE SAINT JOSEPH

I

SAINT JOSEPH, LE JUSTE PERSÉCUTÉ

Fuge in Ægyptum.

Fuis en Egypte.

(Matth., II, 13).

Nous vivons à une époque où les consciences sont persécutées, où la justice ne jouit point des faveurs du monde, où le mal, les perfidies du démon, les lois perverses et antisociales paraissent triompher ; et cette situation non seulement nous étonne, mais nous contriste, nous scandalise.

Et si nous jetons un coup d'œil sur l'histoire, toujours le même fait se reproduit, éclatant et incompréhensible : il suffit d'être juste pour être opprimé ou déconsidéré. Joseph même, que l'Écriture proclame « juste, » est victime des machinations d'Hérode l'homicide, et il n'y échappe que par la fuite : *Fuge in Ægyptum*. Pourquoi Dieu alors ne défend-il pas son Fils, ne lui procure-t-il pas un abri sûr contre ses ennemis ? Est-ce qu'il n'a pas des légions d'anges qui ne demandent qu'à protéger leur Dieu caché sous une forme humaine ? Pourquoi, en un mot, les bons ici-bas semblent-ils ne pas compter, restent-ils le jouet des méchants ?

Voilà de grosses questions que nous ne ces-

sons de nous poser, sans en trouver toujours la solution, ou si nous la trouvons, nous ne l'acceptons pas.

Nous allons montrer aujourd'hui par l'exemple de saint Joseph que la persécution des justes est *un fait* voulu de Dieu, un fait constant et précieux dont il sait tirer les plus magnifiques résultats.

I

La persécution c'est un fait universel qui atteint surtout les justes. Jésus, enfant, comme nos enfants, et le Juste par excellence, n'eut garde de s'y soustraire, et quoiqu'il aime divinement Marie et Joseph et parce qu'il les aime, il veut qu'ils souffrent persécution comme lui, avec lui. C'est saint Joseph, attendu qu'il était le chef de la Sainte Famille, qui assume toute la responsabilité et prend sur lui le plus lourd fardeau.

Dieu ne travaille point à l'alléger : il paraît même se faire une loi de ne pas intervenir, car la persécution entre dans ses desseins. Cette vérité, les apôtres la proclameront un jour solennellement, tout en implorant la miséricorde du Seigneur, quand ils seront condamnés, pour avoir guéri un paralytique par la vertu du nom de Jésus : « Seigneur, dans cette cité ils se sont réunis pour perdre votre saint fils Jésus, à qui vous avez donné l'onction de la divinité. Ses ennemis étaient Hérode, Pilate, les Gentils, le peuple d'Israël, mais ils n'ont accompli que ce que votre main et votre conseil ont décrété, *Convenerunt... facere quæ manus tua et consilium tuum decreverunt fieri.* » (Act. IV, 27, 28).

Comme les Hérodes et les Pilates de tous les temps se font les exécuteurs inconscients de sa volonté, Dieu les laisse faire et leur permet tout : il laisse libre carrière à l'esprit du mal, et elle sonne trop souvent, « l'heure où la puissance des ténèbres » agit, règne en maîtresse du monde.

Oui, la puissance des ténèbres, car il est des tourments, des atrocités, des raffinements de torture que les hommes ne trouveraient point par eux-mêmes. Lisez plutôt l'histoire d'une sainte Agnès que ses bourreaux conduisent dans un mauvais lieu, d'une sainte Agathe dont ils déchirent le sein virginal : les hommes ne sont pas assez méchants pour inventer ces cruautés inouïes. Hérode, seul, malgré sa scélératesse sans scrupules, ne se fût pas livré au massacre de ces petits enfants qu'il arrache à leurs mères. Comme tous les persécuteurs de la religion, il n'est plus maître de lui-même, il obéit à une puissance occulte, supérieure, qui l'aveugle et lui donne le goût du sang. Vous comprenez maintenant pourquoi les guerres religieuses sont si terribles, et leur histoire pleine de récits honteux et navrants. C'est toujours le démon qui pousse Hérode dans le sang, dans les cruautés sans nom, dans les décrets d'ignominie qui ne gardent rien d'humain.

Enfin cette malice diabolique jouit d'un succès

apparent complet, elle a même les lois pour elle, car c'est elle qui fabrique les lois persécutrices.

Rien ne manque en effet à la victoire des persécuteurs de l'Eglise, qui reproduit dans sa vie, trait pour trait, l'image de Jésus son fondateur.

Vous n'ignorez pas que la faiblesse humaine est grande et que les caractères sont lâches. Quand passe le vent de l'épreuve, toutes les têtes s'inclinent, tous les roseaux plient et combien de chênes même sont ébranlés ! L'histoire a enregistré le nom des martyrs des premiers siècles, mais la liste serait trop longue des renégats, aussi se contente-t-elle de nous parler de « la multitude » de ceux qui succombaient à la première menace, ou se pressaient à l'apostasie. L'homme n'est pas héroïque ; surtout il ne veut pas l'être, parce qu'avec la grâce de Dieu il le serait toujours. Ne blâmons même pas trop ces chrétiens timides qui « ne résistaient pas jusqu'au sang » ; ils se lèveraient pour nous condamner, nous tous, hommes de peu de foi, qui n'avons pas su ni osé dire en des circonstances décisives : « Ceci est contre ma conscience d'honnête homme et de chrétien, je ne le ferai pas, je n'y consentirai jamais, et dût ma voix se perdre isolée dans le concert qui acclame l'injustice, moi je ne cesserai de protester ! »

Naguère, dans une république d'Amérique, un ministre reçut l'ordre d'apposer sa signature au bas d'une loi impie : « Non, répondit-il, cette loi est en opposition avec un droit supérieur à celui des représentants du pays, en opposition avec ma foi religieuse et celle de mes concitoyens, je ne la signerai pas ! » On insista : « La loi, c'est la loi ! » — « Au-dessus de la loi, s'écria-t-il, il y a Dieu ! » Et il donna sa démission.

Cela est d'un grand exemple, sans doute, mais l'on s'étonne que ce devoir si simple ne s'accomplisse point partout. La persécution a beau jeu avec la faiblesse des caractères, et elle spéculé sur le prestige dont elle entoure ce mot de « loi. »

Hérode fit une loi en vertu de laquelle tous les enfants de deux ans et au-dessous seraient massacrés. Je ne doute pas un instant qu'il n'ait dit à ceux qui stigmatisaient sa conduite et refusaient de lui obéir, de se faire bourreaux pour lui plaire : « Vous êtes de mauvais citoyens, des révoltés, vous refusez d'observer les lois ! » — Vous trouvez étrange ce raisonnement ? Et cependant il est actuel, contemporain, et vous qui m'écoutez vous l'avez peut-être fait, sans penser que vous marchiez sur les traces malheureuses des vils courtisans qui approuvaient Hérode. Lui du moins ne frappait que les corps, et de ces petits enfants empoûtrés de leur sang, enlevés « comme des roses naissantes qu'emporte le tourbillon », il faisait ces prédestinés, « fleurs des martyrs, » qui entourèrent le trône de l'Agneau ; tandis que les Hérodes modernes vous demandent, au nom de la loi, les âmes de vos enfants pour les pervertir, et vous les livrez !

Parfois sans doute la persécution est aussi un châtement, elle fait expier, elle épure les âmes, elle punit les méchants. Les habitants de Bethléem étaient coupables, ils s'étaient montrés durs pour la Sainte Famille, pour Joseph leur compatriote, pour Marie dont la seule vue eût attendri des tigres. Attendez quelque temps : ils seront broyés, leurs cœurs sans pitié ; ils n'ont pas ouvert une seule de leurs demeures à l'enfant divin, voici que la persécution passe et leur prend pour les égorger leurs petits enfants. Justice inexorable, mais pleine de leçons dont ils ne profiteront peut-être pas. Leurs chers Innocents toutefois jouiront des joies infinies acquises par le sacrifice de leurs vies, ils prieront pour leurs pères, pour leurs mères infidèles.

Pendant ce temps, sur l'ordre de l'Ange, Joseph fuit vers l'Egypte, établissant ainsi que la persécution des justes est un fait voulu de Dieu, en vue des résultats supérieurs et admirables que nous allons étudier.

II

1. Elle fait d'abord éclater leurs vertus.

Joseph goûtait la joie calme de l'intimité avec Jésus, avec Marie, le souvenir pénible des avanies premières s'effaçait, ensemble ils s'entretenaient avec reconnaissance de ces bons étrangers accourus du fond de la Chaldée pour adorer l'Enfant-Dieu et qui venaient de partir. Il pouvait se promettre une existence heureuse désormais auprès de cette Vierge universellement vénérée, de cet enfant qui ne porterait ombrage à personne. Tout à coup la nuit suivante un ange lui apparaît et lui dit : « Lève-toi, prends l'enfant et sa mère et fuis en Egypte. Tu y resteras jusqu'à ce que je t'avertisse de revenir, car Hérode cherchera l'enfant pour le faire mourir. » (Matth., II, 13).

Quel ordre foudroyant ! Quelle nouvelle désastreuse ! Que fera Joseph ainsi surpris, dans l'impossibilité de faire des préparatifs pour le voyage ? Se plaindra-t-il que Dieu ne l'ait pas prévenu plus tôt ? Alléguera-t-il la longueur du chemin, les rigueurs de la saison, le manque de vivres, la difficulté énorme d'emmener une femme et un enfant à travers le désert dans un pays hostile, inconnu, dont il ignore jusqu'à la langue ? Nullement. Ecoutez le texte de l'Evangile, sublime dans sa sobriété : « Joseph se leva, prit l'enfant et sa mère et se retira en Egypte. » On n'y voit percer nul mécontentement, nul empressement exagéré même. Joseph a foi en Dieu. D'un coup d'œil il mesure la situation, et garde tout son sang-froid, car il est le chef de la famille, c'est à lui de prendre la décision, et il n'oublie point que Marie, malgré tout, n'est qu'une femme, qu'il faut soutenir et encourager, une mère qu'il faut rassurer, parce qu'elle s'alarme de tout au sujet de son enfant.

Jamais il n'a paru aussi vaillant, énergique, homme de caractère, que dans cette cruelle occurrence, quand il part la nuit, en secret, sans bruit,

étouffant les pas de sa monture, et se dirigeant sur la route d'Egypte, vers le désert, vers les dangers multiples des bêtes sauvages, de la faim, des émissaires d'Hérode qui se mettront à sa poursuite, vers l'étranger, vers l'inconnu. Regardez-le, il marche, il dit un adieu muet au pays de ses pères, et il s'avance, confiant, dans le chemin de l'exil, la prière dans l'âme, le sourire sur les lèvres, un mot de bonheur et de joyeux courage à la bouche, prenant sur lui toute la peine, et gardant pour lui seul ses appréhensions et ses anxiétés. « Seigneur, dit-il au fond de son cœur, faites-moi souffrir, mais épargnez-la et sauvez l'enfant ! »

Comme il était agréable à Dieu alors, et comme le ciel admirait sa foi, sa décision vaillante, son énergie surhumaine et surnaturelle, son dévouement, son égalité d'âme parmi les revers, sa charité !

Dieu, remarquez-le bien, ne veut pas sauver son Fils par des moyens extraordinaires, par des miracles, mais par la voie ordinaire, par l'industrie et l'habileté de Joseph, par la fuite, tout bonnement. Il permet que les difficultés s'accumulent sous leurs pas, avec l'angoisse de se sentir traqués, avec tous les désagréments d'une fuite précipitée, et ces mille détails pénibles du froid, du dénuelement, des attaques nocturnes peut-être, dont le souvenir ne nous a pas été transmis. Et quand ils arrivent en Egypte après les transes de la route, il faut maintenant que Joseph gagne avec sa hache le pain de la Sainte Famille, et il le fait sans se plaindre, sans gémir, sans murmurer contre Dieu qui lui impose un fardeau sous lequel ploient ses épaules. Croyez-vous que, même au regard humain, saint Joseph ne soit pas ici plus grand dans la persécution que s'il eût coulé une existence tranquille à Bethléem ? Loin d'accuser la Providence, il la remercie de l'accabler, puisqu'elle lui permet d'alléger les souffrances de Marie et de mettre en sûreté l'enfant. Son cœur est comme un magnifique trésor dont nous ne connaissons pas les richesses, chaque épreuve met en évidence une perle nouvelle, une nouvelle vertu.

2. Mais l'action divine se manifeste aussi partout. Dieu accompagne son serviteur, et comme la mère ouvre ses bras afin de recevoir l'enfant qui fait ses premiers pas s'il venait à tomber, il est toujours invisible auprès de Joseph, prêt à le secourir si la tentation devenait plus qu'« humaine. » L'Egypte, ce n'est pas tout à fait la terre d'exil. Abraham l'a habitée avec Sara, chassé de la terre de Chanaan par la famine ; un autre Joseph l'a approvisionnée de grains pendant de longues années et il fallut des siècles pour que sa mémoire disparût ; Moïse y a fait ces prodiges qui ont rendu la liberté aux fils d'Israël ; partout il retrouve les pas, les traces, les souvenirs des aïeux. Ces souvenirs sont des grâces qui le réconfortent, il s'anime à ressembler aux grands patriarches, à se conduire avec la prudence d'Abraham, la bonté de Joseph, l'énergie et la foi de Moïse.

Dieu d'ailleurs a disposé en sa faveur les habitants de l'Egypte. Ceux-ci sont idolâtres, pervers, corrompus, mais toute bonté n'est pas éteinte chez eux. Quand ils voient ce chef de famille, à l'allure, aux manières si honnêtes accompagnant une femme et un petit enfant, ils s'attendrissent et d'eux-mêmes l'accueillent, vont à lui, et lui procurent du travail ou du pain. Qui donc ne serait ému à la vue de Marie, au visage virginal et doux portant l'empreinte des fatigues de la route et des longues inquiétudes ? Pouvait-on la regarder sans être attiré vers elle, sans l'aimer et la secourir ? Et ce petit enfant, cher et lourd fardeau, qu'elle n'avait point quitté à travers le désert, le tenant jour et nuit sur son sein, qui n'eût été touché quand il pleurait de faim ou qu'il remerciait de son divin sourire ceux qui lui faisaient l'aumône ? N'est-ce point aussi en souvenir de la fuite en Egypte que nous ne savons point refuser le morceau de pain imploré par une mère malheureuse qui porte son enfant sur son bras ?

Aussi bien les miracles signalent leur entrée dans leur pays d'exil. C'est une autre face de l'action divine. Isaïe l'avait prédit : « Le Seigneur montera en Egypte et toutes les idoles d'Egypte seront ébranlées quand il paraîtra. » (Is., xix, 1.) La tradition a consigné ce fait miraculeux des idoles qui tremblèrent sur leur base et tombèrent de leur piédestal, comme Dagon devant l'arche, le jour où Jésus prit possession de ce sol païen. Il arrive en Dieu, et il agit en Dieu. Puis il rentre dans les moyens ordinaires dont il n'est sorti que pour affirmer sa puissance souveraine.

De riches et hospitalières colonies juives s'étaient établies dans les principales cités de l'Egypte, ils y sont accueillis, et goûtent enfin quelque douceur en cet exil qui d'abord leur fut si amer.

L'exilé emporte toujours avec lui comme une semence féconde de bénédictions célestes qu'il répand dans les foyers et sur la terre qui le reçoivent. Personne n'ignore le mouvement prodigieux de conversions individuelles qui se produit en Angleterre. Demandez aux nouveaux convertis quelle en a été, à leur gré, l'origine première : ils vous diront qu'elle remonte à la Révolution. De nombreux exilés français, chassés par les événements, s'enfuirent comme Joseph dans cette autre Egypte ; on fut touché de leur malheur, de leur résignation héroïque, du culte qu'ils gardaient pour leur patrie en dépit des crimes commis en son nom mais malgré elle, de leur noble caractère et surtout de leur foi, de leur attachement pour la religion catholique. Les foyers anglais s'ouvrirent généreux à ces grandes infortunes qui en retour les comblèrent de la bénédiction de l'exilé. A plus d'une famille alors Jésus-Christ a pu dire : « J'ai été sans abri et vous m'avez offert un refuge, » et il a fait descendre sur elles ces grâces de conversion et de tendre piété qui sont aujourd'hui la joie la plus douce de l'Eglise catholique.

Joseph apporta ainsi à l'Egypte la précieuse

bénédiction de la Sainte Famille exilée. Cette semence déposée en ce sol hospitalier y germera, y produira des fleurs et des fruits, et pendant des siècles la contrée qui a joui de la présence de l'enfant et de sa mère, qui a tendu la main à saint Joseph, sera avec saint Antoine et les solitaires de la Thébàide, la contrée la plus chrétienne, la plus fervente, le splendide jardin spirituel où germeront et grandiront les plus belles plantes pour le ciel, où se prépareront les plus saintes âmes pour le paradis. Joseph a séjourné en Egypte, il y a laissé des parfums fragrants de vérité, de foi, de vie intérieure et de confiance en Dieu, qui embaumeront le désert.

Tels sont les résultats de la persécution. Ne la redoutons pas, elle est utile, parfois nécessaire, comme la discipline l'est au soldat. Nous sommes des soldats sur cette terre, et nous pourrions nous amollir dans l'inaction, dans les délices, même dans le calme bonheur de la vie. Dieu nous réveille alors et nous rappelle qu'il faut combattre, que ses meilleurs serviteurs ont été aussi les plus persécutés, que la lutte développe les forces, révèle les caractères, fait ressortir la vertu, montre ceux qui sont lâches et ceux qui demeurent fidèles.

Ne craignons point d'ailleurs : quand nous nous croirons délaissés, abandonnés, désespérés, c'est alors que Dieu s'approchera de nous pour nous soutenir, et, si nous étions tombés, pour nous relever. Nous l'appelons à grands cris, comme s'il était loin, mais il est là tout près, qui écoute nos plaintes, qui compte nos peines et qui nous dit tout bas : « Ames de peu de foi, pourquoi tremblez-vous ? Je suis là ! » Nos persécuteurs triomphent, je le veux, Hérode aussi triomphait. Dans cette lutte contre un pauvre artisan comme Joseph, qui eût pensé qu'il serait battu, humilié, puis châtié ? Dieu cependant, comme nous le verrons, préparait son châtiment et la victoire de son serviteur. L'humble fugitif aujourd'hui est imploré, exalté dans tous les sanctuaires ; le prince cruel est mort comme tous les persécuteurs de l'Eglise d'une mort affreuse et laissant une mémoire exécrée. La justice de Dieu l'a frappé dans l'ignominie tandis qu'elle élevait saint Joseph dans la gloire. C'est ainsi qu'elle passe dans le monde et se révèle à travers les événements, toujours adorable et seule victorieuse.

INSTRUCTIONS DE CARÊME

SUR LA GRÂCE

1^{re} Instruction : Nature de la grâce

Omne datum optimum et omne donum perfectum desursum est, descendens a Patre luminum.

Toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut, et descend du Père des lumières. (Jac., I, 17).

Mes frères,

De tous les bienfaits que Dieu prodigue à l'homme, soit dans l'ordre naturel, soit dans la sphère des dons surnaturels, le plus précieux, c'est incontestablement celui sans lequel, dit l'Apôtre, nous ne pouvons rien, mais avec lequel nous pouvons tout. J'ai nommé la *grâce*, cette lumière qui nous éclaire, cette force qui nous attire, nous persuade et nous convertit, ce trésor qui nous met dans la possibilité de gagner le ciel. Voilà, mes frères, l'excellent don qu'il est important de bien connaître, don parfait qui vient d'en haut et qui descend du Père des lumières, *desursum est, descendens a Patre luminum* ; don au-dessus de tous les dons de la nature, et en face duquel saint Paul regardait comme de la boue tous les présents de la fortune, don enfin que Jésus-Christ seul a pu nous mériter et que nous tenons de sa miséricorde infinie. Essayons donc, pendant ce saint temps, de nous en former une juste idée. Entrons dans ce trésor immense des largesses divines, et mesurons-en, s'il est possible, et la hauteur et la profondeur.

Aujourd'hui, nous nous contenterons de nous placer en face de la grâce, et de l'examiner avec attention pour en déterminer la *nature*. En d'autres termes, nous répondrons à cette question : *Qu'est-ce que la grâce ?*

I. Le mot *grâce* signifie, en général, un don, une faveur que Dieu fait aux hommes, par un pur effet de sa libéralité et sans qu'ils l'aient mérité, soit dans l'ordre naturel : telles seraient l'existence, la conservation, les qualités du corps et de l'âme ; soit dans l'ordre surnaturel, comme la pensée, le désir, la volonté de pratiquer la vertu, et de mériter ainsi la vie éternelle.

Il n'est ici question que de cette dernière espèce de grâce, et c'est pourquoi les théologiens la définissent : *un don surnaturel que Dieu nous fait gratuitement, par les mérites de Jésus-Christ, pour nous faire arriver à la vie éternelle.*

Comme tout ce que nous avons à vous dire repose sur l'intelligence complète de cette définition, reprenons-en tous les mots, et expliquons-en le sens.

La grâce est : 1^o un *don*. Je veux dire par là un secours, une faveur, un bienfait qui ne nous est dû d'aucune façon.

2^o Ce don est *surnaturel*, parce qu'il nous élève et tend à nous élever au-dessus de notre

nature, pour nous porter vers Dieu, vers le bonheur éternel qui est la fin surnaturelle de l'homme.

3^o Ce don, c'est Dieu qui nous le fait, car il n'y a que Dieu qui puisse nous accorder la grâce. Les anges et les saints, la Reine des anges et des saints elle-même, l'auguste Marie, ne peuvent que la demander pour nous et l'obtenir par leur puissante médiation.

4^o Dieu nous fait ce don *gratuitement*, c'est-à-dire par un effet de sa pure bonté. L'homme ne peut invoquer aucun droit à l'obtenir, et le Créateur le lui refuserait sans blesser en rien sa justice ; nous ne le devons qu'à son immense bonté et à sa souveraine miséricorde.

5^o Dieu nous fait ce don *en vue des mérites de Jésus-Christ*. Les grâces que recevait Adam dans l'état d'innocence et avant son péché étaient un pur effet de la libéralité du Seigneur, les mérites de Jésus-Christ n'y avaient aucune part ; celles que nous recevons, dans l'état présent de la nature réparée, sont le prix du sang de Jésus-Christ. Et si Dieu nous les accorde, c'est en considération des souffrances du divin Sauveur, et pour nous appliquer les mérites de cette ineffable rédemption que l'Homme-Dieu a opérée sur le Calvaire.

6^o Enfin Dieu nous fait ce don *pour nous conduire à la vie éternelle*, parce que la fin qu'il se propose en nous accordant la grâce, c'est de nous mettre en état de parvenir à la gloire, qui est la consommation de la grâce.

Les théologiens distinguent deux sortes de grâces surnaturelles : la grâce *habituelle ou sanctifiante* et la grâce *actuelle*.

La grâce *sanctifiante* est une qualité surnaturelle qui nous rend justes et dignes du ciel. On l'appelle aussi *habituelle* parce qu'après avoir purifié et orné notre âme, elle habite, réside en nous tant que nous ne l'avons pas perdue par le péché mortel. Ce n'est pas de celle-ci que nous aurons à nous entretenir.

Nous parlerons seulement de la grâce *actuelle*.

Par là, j'entends ce secours surnaturel, mais passager, par lequel Dieu nous aide, dans le moment présent, à faire le bien et à éviter le mal. C'est de celle-ci qu'il est important de nous faire une idée exacte.

II. Pour nous aider à parvenir au ciel que Jésus-Christ nous a mérité par sa mort, Dieu agit hors de nous et au-dedans de nous ; de là, par conséquent, des grâces extérieures et intérieures. Les grâces *extérieures* sont des secours que Dieu nous envoie, hors de nous, pour nous exciter à faire le bien et nous conduire à la vie éternelle. Tels sont les bons exemples, les avis charitables, l'éducation chrétienne, la prédication évangélique, les pieuses lectures, quelquefois les maladies, la mort d'un parent. Quant aux grâces *intérieures*, Dieu nous les donne au-dedans de nous-mêmes. Ce sont tantôt de bonnes pensées et de saintes inspirations par lesquelles Dieu éclaire

notre esprit et qu'on pourrait appeler *grâces d'intelligence*. Tantôt ce sont de salutaires affections, de pieux sentiments qui touchent nos cœurs : c'est ce qu'on appelle *grâces de la volonté*. Saint Augustin nous révèle ces deux espèces de grâces quand il nous parle de cette influence surnaturelle qui nous fait connaître ce qui était un secret pour nous, et nous rend agréable ce qui nous répugnait : *ut innotescat quod latebat, et suave fiat quod non delectabat, gratiæ Dei est*. Ainsi, mes frères, ces vives lumières qui tout à coup vous éclairent et vous font apercevoir l'abîme où vous tomberiez infailliblement si vous succombiez à cette tentation, si vous commettiez telle action criminelle ; cette force qui vous éloigne de telle occasion dangereuse, cette tristesse que vous éprouvez au souvenir des fautes que vous avez commises, ces remords de conscience qui vous déchirent, ce mouvement de foi qui vous amène dans le lieu saint, qui vous montre Jésus-Christ réellement présent sur nos autels et vous invite au recueillement et au respect ; cette espérance du ciel qui vous soutient dans l'accomplissement de vos devoirs ; cet ardent désir de posséder un jour les biens célestes, qui vous excite à la pratique des vertus chrétiennes ; ces sentiments d'amour qui vous disent de préférer Dieu à tout, de lui sacrifier, immoler tout le reste, ce sont là autant de grâces intérieures que Dieu vous ménage pour vous porter au bien et vous éloigner du mal.

Et remarquez-le, mes frères, pour votre instruction et pour la pratique : presque toujours les grâces extérieures sont accompagnées de grâces intérieures. Je prends des exemples. Quand un fait édifiant se passe sous nos yeux, à cette grâce extérieure dont Dieu frappe nos sens, il joint une impulsion, une grâce intérieure qui nous porte à imiter le bon exemple qui nous est proposé. Quand nous recevons un bon conseil, un avis charitable, à cette grâce extérieure Dieu ajoute une grâce intérieure qui nous excite à suivre le bon conseil, l'avis charitable qui nous est donné. Quand nous entendons une instruction, un entretien qui nous touche, c'est une grâce extérieure que Dieu nous accorde, et celle-ci est toujours accompagnée d'une grâce intérieure qui nous invite à mettre en pratique ce qui nous est enseigné. Quand nous faisons une lecture pieuse qui nous rappelle nos devoirs de religion, c'est encore une grâce extérieure qui nous arrive, mais à laquelle Dieu ajoute une grâce intérieure qui éclaire notre esprit, touche notre cœur, nous incline à croire les vérités, à pratiquer les devoirs qui nous sont enseignés dans le livre où nous lisons.

Voilà, mes frères, en peu de mots ce qu'est la grâce. Si j'avais une parole à ajouter, ce serait pour vous mettre en garde et vous dénoncer la *soudaineté* de la grâce actuelle. Elle ne fait que passer, et quiconque la laisse passer ne la retrouve plus. La grâce actuelle, c'est le passage de Dieu. Nous en avons un type dans l'histoire d'Elie. « Sors,

lui dit la voix de Dieu, et tiens-toi en ma présence, car voici que tout à l'heure le Seigneur va passer. Tu entendras d'abord comme un vent impétueux et un ouragan soulevant la montagne entière dont il brisera les rochers. Le Seigneur ne sera pas dans cette tempête. Ensuite, tu sentiras autour de toi un grand ébranlement. Après cette commotion, tu verras jaillir du feu. Le Seigneur ne sera pas non plus dans ce feu. Mais après le feu, un léger souffle traversera l'atmosphère ; là sera le Seigneur. » Ainsi la grâce ne fait pas de bruit... elle prend toutes les formes et se cache sous n'importe quoi ¹.

Il importe donc, mes frères, d'apprécier la grâce comme elle le mérite, et surtout de la saisir quand elle se présente. Notre-Seigneur Jésus-Christ reprochait doucement à la Samaritaine de ne pas connaître le don de Dieu, *si scires donum Dei*. Nous n'aurons pas même cette excuse, et maintenant que nous savons la grandeur du présent que le Seigneur nous fait, que notre résolution soit d'en profiter. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XIV

LES BERGERS DE BETHLÉEM (Suite)

« Lorsque les anges eurent disparu dans le ciel, les bergers se dirent les uns aux autres : « Allons jusqu'à Bethléem et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur nous a fait connaître. » Ils partirent donc en toute hâte et trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans une crèche. En le voyant, ils reconnurent ce qui leur avait été dit de cet enfant. Et tous ceux qui l'apprirent furent dans l'admiration de ce qui leur était raconté par les bergers. »

Tel est le récit de l'évangéliste saint Luc dans toute sa simplicité ².

Une fois le message divin reçu et les anges remontés aux cieux, les bergers se montrent pleins de foi et admirablement dociles à la grâce ; ils s'excitent les uns les autres à gagner tout de suite le bourg afin de voir par eux-mêmes, et, sans nul doute, de vénérer l'enfant qui venait de naître. Du reste, la course n'était pas longue : de la plaine où ils séjournaient, il leur fallait environ vingt minutes pour se rendre sur la colline où Bethléem est construite.

Sans tarder, sans se demander qui veillera sur les troupeaux durant leur absence, confiants

dans la bonne Providence qui vient de les favoriser si magnifiquement, ils partent, ils hâtent le pas. Leur cœur bat d'émotion, ils se communiquent leur impression d'effroi à la vue de la clarté qui avait rayonné autour de l'ange, leur ravissement au chant de l'hymne céleste. Sans doute encore, chacun d'eux rappelle ce qu'il sait, ce qu'il a entendu dire, dans la synagogue, du Messie attendu.

Les voici enfin dans la ville, et ce ne fut pas sans quelques recherches qu'ils trouvèrent l'étable annoncée, l'Enfant divin placé dans une crèche, entouré de Marie et de Joseph. A cette vue, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit par l'ange.

Que firent-ils à la grotte ? L'Evangile ne nous le dit pas. Sans doute ils se prosternèrent, selon l'usage oriental, pour adorer l'Enfant de la Promesse et saluer dans son berceau le Libérateur attendu. Avec quel avide empressément leurs regards durent le contempler ! Quels détails ne demanda point à Marie et à Joseph leur curiosité naïve ! Peut-être voulurent-ils incliner leurs lèvres souriantes de bonheur sur les mains et le front de l'enfant, pour y déposer un baiser. Oh ! ce baiser cueilli sur la chair divine, quelle purification pour eux en cette nuit bénie, et quel souvenir, plus tard, lorsqu'ils furent devenus chrétiens !

Apportèrent-ils avec eux les rustiques présents chantés par les vieux Noël ? Pourquoi pas ? Alors comme aujourd'hui c'était la coutume en Orient de ne point se présenter devant un supérieur sans lui offrir quelque don ; quoi d'étonnant alors que, dans leur généreuse simplicité, ils aient songé à offrir au Messie enfant un agneau et du laitage, produit de leurs brebis ?

Quoi qu'il en soit, ils publièrent autour d'eux les merveilles que Dieu leur avait révélées, et le cercle de leurs parents, voisins ou amis, fut naturellement saisi d'étonnement et d'admiration. Plusieurs ne manquèrent pas sans doute d'aller à leur tour visiter l'Enfant-Dieu. Hélas ! tout fait néanmoins supposer que le nombre de ces croyants de la première heure fut assez restreint, puisque le souvenir de Jésus semble s'être promptement effacé à Bethléem, de même qu'il s'effaça, plus tard, à Jérusalem, malgré les événements extraordinaires qui avaient accompagné la Présentation.

Quant aux bergers, ils reprirent le chemin de la plaine, oh ! combien heureux ! Et, en s'en allant, ils glorifiaient et louaient Dieu de tout ce qu'ils avaient entendu et vu selon ce qui leur avait été dit ³. Que de fois, pendant les longues veillées de leurs nuits de garde, ils durent s'entretenir de ce prodige et le raconter avec détails aux plus jeunes qui n'en avaient point été témoins !

Chose étrange ! L'auteur sacré de l'Evangile,

¹ Mgr Gay, *Conférences aux femmes chrétiennes*. Pour l'Épiphanie.

² Luc, II, 15-18.

³ Luc, II, 20.

qui rapporte ces faits, ne cite pas une parole de Marie ni de Joseph. Il intercale seulement, comme en passant, ce simple trait concernant la mère du Sauveur : « Marie conservait toutes ces choses, s'en entretenant dans son cœur. » Ces quelques mots suffisent pour nous peindre l'attitude de la Vierge bénie auprès du berceau de son Fils. Elle ne perdait point sa tranquillité intérieure au milieu des miraculeux événements qui se déroulaient autour d'elle. Encore que depuis l'Annonciation rien ne pût la surprendre, recueillie en Dieu et dans une sorte de ravissement, elle observait attentivement les prodiges de tout genre qui avaient lieu au sujet de son Fils. Aucun fait, aucune parole ne lui échappaient, et de ces souvenirs elle composait une sorte de trésor sacré qu'elle devait transmettre plus tard aux disciples et plus particulièrement à saint Luc qui nous a raconté tous ces détails. Elle rapprochait entre elles les moindres circonstances, et, de tout ce qu'elle savait depuis le message de Gabriel, formant comme un faisceau, elle se reprenait à chanter de nouveau, en son cœur, la première expansion de sa reconnaissance, son sublime *Magnificat*.

Mais l'évangéliste ne nous dit point que Marie ait parlé. On serait tenté de regretter son silence, l'hymne tombée de ses lèvres eût été si touchante et si belle encore. Mais non : « Sa bouche était chaste comme son cœur, » nous dit saint Ambroise, et Bossuet ajoute : « Les grandes choses que Dieu fait au-dedans de ses créatures opèrent naturellement le silence, le saisissement, et je ne sais quoi de divin qui supprime toute expression ¹. »

La conduite des bergers et de l'auguste Vierge en ces circonstances, peut servir de modèle à la nôtre.

L'ange du Seigneur a parlé, il leur a annoncé une grande et heureuse nouvelle : aussitôt ils laissent là troupeaux et pâturages pour se rendre où Dieu les appelle ; leur résolution est bien vite prise et non moins vite exécutée. Leur foi simple, droite, confiante en la Providence, ne raisonne pas, ne discute point les avantages ou les inconvénients de l'obéissance : ils partent, et une fois en route ils ne reviennent qu'après avoir répondu complètement à l'appel du ciel.

Notre foi a-t-elle la simplicité, l'obéissance de celle des bergers ? N'entendons-nous pas bien souvent, nous aussi, au milieu du souci de nos occupations, de nos affaires, la voix de l'ange du Seigneur nous annoncer la venue de Jésus ? N'est-ce pas la voix d'un ange, cette cloche qui, trois fois le jour, sonne l'*Angelus* et nous rappelle le mystère de la naissance du Sauveur ? Passons-nous jusqu'à Bethléem, c'est-à-dire, songeons-nous à bénir le Seigneur en récitant la prière accou-

tumée ? Et cet appel qui retentit chaque matin du haut de la tour de nos églises ? N'est-ce point encore la voix d'un ange qui nous convie à passer jusqu'à Bethléem, je veux dire à assister à la sainte messe où Jésus descend de nouveau du ciel sur l'autel comme il en descendit pour s'arrêter dans l'étable ? Quel empressement apportons-nous à répondre à cette invitation ? Ou plutôt, que de prétextes et que d'excuses pour nous en dispenser ! Nous n'avons pas le temps, notre besogne, le ménage en souffriraient, objectons-nous, quand notre négligence ou notre paresse seules en pâtiraient. Le dimanche, du moins, lorsque la voix de l'ange se fait plus pressante, à moins d'empêchements légitimes, acceptés par l'Eglise, courons vite vers la Bethléem où nous trouverons Jésus, Marie et Joseph. Ne soyons pas de ces chrétiens apathiques, paresseux, qui répondent à l'appel de Dieu seulement quand les créatures ne les attirent ni ne les sollicitent. Si nous le pouvons, empressons-nous d'accourir à la voix de la cloche lorsqu'elle nous convie pour un office à l'église ; avec la bonne volonté des bergers, nous goûterons quelque chose du bonheur éprouvé par eux ; nous sortirons du temple sacré en chantant ainsi qu'eux, à leur départ de la grotte, les louanges et la gloire du Seigneur.

La voix de l'ange, c'est encore la voix de notre pasteur, celle de la grâce qui nous invitent à nous approcher du sacrement de Pénitence pour aller visiter, recevoir Jésus-Christ. Cette voix retentit plus puissante, plus engageante, à certaines époques de l'année, la veille des grandes fêtes et surtout au temps de Pâques. Avons-nous l'empressement et la docilité des bergers ? Sommes-nous heureux de revêtir les livrées de la grâce sanctifiante pour nous approcher de l'autel où, plus heureux que les pasteurs de Bethléem, nous recevons notre Sauveur dans notre cœur ?

Les bergers s'entretenaient des grandes choses que le Seigneur leur avait manifestées, et nous, durant nos solennités saintes, aux jours de grande fête, même après avoir communiqué, de quoi nous entretenons-nous ? Aimons-nous parler des choses de Dieu, de la religion, du culte ? Hélas ! nos conversations roulent, pendant des heures entières, sur les sujets les plus futiles, les plus mondains, sans que nous osions placer une réflexion chrétienne sur le mystère célébré ou sur le saint solennisé. Et nous sommes chrétiens ? — Pourtant, qu'il serait facile et édifiant de rappeler les diverses circonstances de nos grands mystères, des fêtes de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge ! Ah, qu'il serait profitable à nous et aux nôtres de nous entretenir en chrétiens, de Noël, de Pâques, de la Pentecôte, de la première communion, par exemple ; les plus jeunes interrogeant les vieillards, les moins instruits les plus savants, chacun émettant simplement les réflexions suggérées par la foi ou par la reconnaissance ! Combien cela vaudrait mieux que de médire du prochain, de déchirer les autres, de les tourner en ridicule ou

¹ Bossuet, 12^e Elévat. de la 16^e semaine.

de les critiquer sans charité ! Ces entretiens pieux, ces conversations religieuses alimenteraient l'esprit chrétien dans nos foyers, ils y développeraient la foi et la charité, ils disposeraient les cœurs à la pratique des vertus. Qu'il y aurait à dire sur ce sujet et quelle réforme à entreprendre dans les familles ! Pourquoi n'essaierions-nous pas ?

Imitons du moins la conduite de la sainte Vierge : gravons précieusement dans notre mémoire le souvenir de toutes les grâces dont nous avons été l'objet ou le témoin dans notre vie. Repassons-les souvent dans notre esprit et surtout dans notre cœur. Ainsi que la vierge Marie encore, que nulle occupation, nul souci ne puissent nous faire perdre la pensée de Dieu. Selon la belle pensée d'un pieux auteur, pareils à l'enfant qui chemine le long d'un sentier, tenant d'une main la robe de sa mère, de l'autre cueillant des mûres aux buissons, marchons, une main dans celle de Dieu, l'autre occupée aux affaires de ce monde.

Puissions-nous, pendant toutes les époques de notre vie, montrer la docile obéissance des bergers à la voix de l'ange du Seigneur ! Car alors, quand l'ange de la mort viendra une dernière fois nous inviter à partir pour aller voir Jésus et Marie, nous serons prêts et nous pourrions redire avec confiance la parole des bergers : Passons jusqu'à la Bethléem céleste et voyons ce que le Seigneur nous a promis.

PANÉGYRIQUE DE SAINT AUBIN ¹

(1^{er} MARS)

*Sacerdos et Pontifex, et virtutum opifex,
pastor bone in populo.*

Prêtre et pontife, maître en vertus, il fut pour le peuple un bon pasteur.

Nous sommes les enfants des saints, et à voir cette affluence dans ce modeste sanctuaire où rien n'attire de ce qui retient ordinairement la foule, il me paraît bien que c'est cette pensée qui vous a conduits en ce lieu de pèlerinage. Vous venez ici comme des enfants qui se donnent rendez-vous quelquefois, aux époques anniversaires, pour prier sur la tombe de leur père. Et de fait, nous célébrons un anniversaire. Il y a aujourd'hui 1339 ans qu'un grand évêque d'Angers rendait à Dieu son âme pieuse, douce et vénérable. Pendant sa vie il avait fait le bien, il l'a continué après sa mort : aussi son tombeau est-il devenu glorieux. Le peuple qui, quoi qu'on en dise, est reconnaissant pour ses bienfaiteurs, a donné le nom de saint Aubin à ses villages, à ses cités, à ses enfants, mû non par cette ostentation qui fait

ériger des statues à quelque illustre inconnu, parfois à des scélérats, mais par le seul entraînement du bienfait reçu, par le seul souvenir de ses œuvres et de ses vertus. Il lui a élevé même des temples, dont il a voulu égaler la magnificence à sa piété.

Cette chapelle jouit du bonheur inestimable de posséder une parcelle des reliques du grand évêque, et cette parcelle a produit parmi vous plus d'un miracle, plus d'une guérison du corps ou de l'âme. Vos aïeux sont venus ici remercier saint Aubin, se prosterner devant cette statue éloquente, un chef-d'œuvre de grâce, de majesté, d'inspiration, comme un chef-d'œuvre de sculpture.

Quelle différence entre les statues profanes et nos statues religieuses ! Les unes prêchent la jouissance, la vaine gloire humaine, parfois la révolte, elles exaltent des tueurs d'hommes, souvent des citoyens qu'on ne voudrait pas avoir pour voisins, car on n'oserait les admettre à un foyer honnête ; surtout elles montrent la terre. Mais les nôtres nous parlent de dévouement, de désintéressement, de sacrifice, de martyre ; sur leurs traits l'on voit resplendir la bonté, la charité qui se donne sans mesure : regardez comme elles nous montrent le ciel ! Rien qu'à les considérer on se sent touché, le cœur s'élargit, devant elles on ne voudrait accueillir dans son esprit aucune de ces pensées terrestres qui vous rabaisissent.

Vous êtes donc venus ici comme vos aïeux, par piété, par reconnaissance, pour prier saint Aubin, le père de cette région et le vôtre, pour placer sous sa protection votre avenir, vos enfants, vos familles, vos maisons. Et vraiment vous ne sauriez avoir une inspiration meilleure, car le grand évêque a été l'homme de Dieu, demeuré puissant au ciel, et l'homme du peuple, qui s'est voué à tous ceux qui souffraient, durant sa vie, et qui ne cesse d'exaucer chaque jour ceux qui sont dans l'angoisse de la maladie ou du malheur, et qui l'invoquent. Il a été l'homme de Dieu comme prêtre et pontife, *sacerdos et pontifex*, et l'homme du peuple comme pasteur des âmes, *pastor bone in populo*.

I

Aubin naquit dans la seconde moitié du cinquième siècle (en 470) à Languidic, dans la vieille Armorique, qui est restée notre fière et catholique Bretagne. Ces peuples d'un génie grave et mélancolique, dit un écrivain, pleins de dédain pour les croyances licencieuses de la vieille Rome, qui se résolvaient dans le culte infâme de la volupté, gardèrent longtemps leurs antiques traditions religieuses, qui demeurèrent dans leurs cœurs, fermes comme le granit de leurs rivages. C'est de cette forte race enfin devenue chrétienne qu'était issu saint Aubin, un fils des premières familles du pays.

Cette bonté native des vieux Bretons, leur sim-

¹ Ce panégyrique a été prêché le 1^{er} mars 1889 à la chapelle Saint-Aubin de M..., lieu de pèlerinage assez fréquenté, où se trouve une fort belle statue du saint.

plicité de mœurs et leur énergie de caractère, tels sont les traits principaux de son austère et douce physionomie.

Il pouvait aspirer aux plus grands honneurs, devenir lui-même chef de tribu, et peut-être roi, comme Clovis, par la grâce aventureuse des batailles ; mais qu'est-ce que cette gloire humaine pour une âme trempée comme celle du jeune Albinus ? Dès son enfance, curieux du solide, il s'attache à Dieu et à Dieu seul. Un jour il déclare à ses parents qu'il sera religieux, qu'il dédaigne tout avenir mondain et ne veut servir qu'un roi, le seul qui soit digne d'être servi par une âme bretonne et libre, le Roi du ciel.

Les parents résistent, ils croient avec le temps avoir raison de cet enfant, leur espoir, l'objet de leur tendresse, la gloire naissante de leur race. Mais dans cette jeune âme vibre déjà un caractère d'homme qui sait commander à ses sentiments les plus intimes et les plus puissants. Dévorant ses larmes et sachant que Dieu l'exige, il quittera, à peine adolescent, son père et sa mère et se retirera dans un cloître voisin, à Cincilly, *relictis parentibus ab infantia*. (Breviarium).

Car il n'est pas l'homme de son père et de sa mère, mais l'homme de Dieu.

Quelle vie de prière et de pénitence il mène dans ce monastère ! Quelle joie aussi il goûte entre ces murailles sévères qui deviennent pour lui « une bienheureuse solitude, et la seule béatitude ! » Son éloquent historien, Fortunat, qui a écrit sa vie sur l'ordre de Domitien, le second successeur de notre saint sur le siège d'Angers, et qui l'a composée sur des documents absolument vérifiés et certains (Lettre de Fortunat à Domitien), nous peint d'un mot ce que pensaient d'Aubin les moines de Cincilly. Il leur semblait, dit-il, qu'il n'avait de commun avec les hommes que le corps, *hoc solum habens commune cum homine quod natus*, tant la piété, le recueillement, la bienveillance affectueuse tenaient en lui de l'ange. Aussi, à peine est-il âgé de trente-cinq ans qu'ils le placent à leur tête, afin d'avoir toujours sous les yeux l'image vivante de la charité, de la perfection, de la règle. (504).

On voit alors se développer en lui les belles qualités qui avaient été admirées dans l'adolescent. Pour gouverner, il convient d'être ferme. Que d'autorité acquise il faut à un homme pour qu'il puisse impunément donner carrière à la liberté humaine, qui penche toujours du côté du mal, et même pour oser se montrer simplement bon ! Heureusement que l'autorité, lorsqu'elle est constamment juste, se fait toujours aimer des hommes qui, malgré tout, ont soif d'ordre et de justice plus encore que de bonté. D'ailleurs, au fond, la justice n'est qu'une bonté supérieure, plus universelle. Aubin sut résoudre ce problème, que le poète proclame insoluble, d'allier en lui la majesté qui commande et l'amour qui attire, *majestas et amor*.

D'ailleurs plus d'une fois les miracles viennent

à l'appui de ses ordres, le récit en a bientôt franchi l'enceinte du cloître pour apprendre aux fidèles qu'il y a là, à Cincilly, un homme ferme et pieux, qui sait rendre l'obéissance agréable et ordonner avec autorité, un homme de Dieu.

Les peuples s'en souvinrent à la mort de leur évêque Adelphe (528), et ils se dirent que l'homme de Dieu dans le cloître ferait mieux encore l'œuvre de Dieu comme évêque. Ils l'appelèrent tout d'une voix, et s'il consentit à quitter sa bien-aimée solitude, c'est qu'il savait que dans l'Eglise la voix du peuple, spontanée et éclairée, est aussi la voix de Dieu.

Quelle joie dans toute l'Eglise des Gaules à cette nouvelle ! Les évêques s'empressent de venir le saluer, et des premiers, son illustre compatriote saint Mélaïne évêque de Rennes. Ce jour-là ils se trouvent cinq évêques réunis à Angers, s'entretenant des meilleurs moyens de remédier aux maux matériels et spirituels qui désolent les peuples, de changer le cœur des rois, d'allure et de mœurs barbares, de fonder dans ce beau royaume que se partagent alors vingt dominations, cet édifice superbe d'union, de générosité et de grandeur sur lequel pendant treize siècles s'appuieront les trônes et qui s'appellera l'Eglise de France.

Ah ! nous qui recueillons aujourd'hui leurs enseignements et qui admirons leur zèle, leur prudence, mais encore leur intrépide fermeté envers ces rois sans frein qui d'un coup de francisque n'auraient pas hésité en un moment de colère à faire tomber leur tête, envers ces peuples encore à demi-sauvages dont ils blâmaient vivement les superstitions et les vices dégradants, nous ne pouvons nous défendre de leur rendre ce témoignage qu'ils ont fait hardiment, vaillamment l'œuvre de Dieu !

Ils ont eu d'ailleurs d'admirables successeurs, et aujourd'hui même, quand tous les principes de religion, de morale, de dévouement, d'autorité, qui seuls font les peuples forts, sont attaqués, sapés par la base, nous avons vu le successeur de saint Aubin sur le siège d'Angers se lever à son tour, parler avec la même solidité et le même courage, et les peuples, parfois malgré eux peut-être, dominés par l'ascendant de la vérité et du caractère épiscopal, s'incliner et reconnaître aussi qu'il faisait grandement l'œuvre de Dieu.

C'est dans les conciles surtout qu'éclate le zèle de saint Aubin, dans ces assemblées saintes où la jeune Eglise de France se réunissait pour chercher des remèdes aux erreurs et aux dépravations de leur temps. Quelques évêques prêchent la douceur obstinée, la soumission quand même, le laisser passer moral qui permettrait la libre circulation de l'impiété et des crimes. Saint Aubin est convaincu que ces perpétuelles concessions à une autorité temporelle barbare qui ne veut rien céder de son côté, compromettent, annihilent l'action de l'Eglise ; qu'en favorisant la licence et

la perte des âmes elles deviendraient une pierre d'achoppement pour beaucoup et empêcheraient l'extension du règne de Dieu. Alors il agit, il frappe, fût-il seul, et si un jour il cède enfin aux instances des timides, il en donne hautement le motif : « Je suis contraint par votre ordre, dit-il, de bénir cette eulogie pour ce puissant et criminel baron, et vous, vous refusez de défendre la cause de Dieu. Mais ce grand Dieu se chargera lui-même de la venger ! »

L'événement prouva en effet qu'il avait seul raison de soutenir ainsi énergiquement le droit de l'Eglise, et le droit des âmes au bon exemple.

Je voudrais pouvoir rappeler aussi longuement qu'elle le mérite la gloire de sa vieillesse qui fut d'accueillir dans son diocèse les premiers fils de saint Benoît qui vinrent en France, sous la conduite de saint Maur, portant pieusement « la règle du pécheur Benoît, » ainsi que le disait la suscription : *Codex peccatoris Benedicti*. Le vicomte Florus, qui gouvernait au nom du roi Théodebert, les reçoit et ils s'établissent à Glandfeuil avec la bénédiction du vieil évêque. Rien n'est touchant comme le récit de cette première fondation. Bientôt Florus qui les admire les supplie de l'admettre dans leur cloître, comme il les a admis dans sa province. Mais son roi s'oppose vivement à ce qu'il laisse sa charge, car Théodebert ne veut pas se priver d'un pareil serviteur. Il n'y consent que contraint, et quand Florus revêt l'humble habit des bénédictins, le fier monarque lui sert de témoin, entre dans le sanctuaire, se prosterne devant saint Maur avec une foi qui arrache les larmes et coupe lui-même la première mèche de cheveux de son cher gouverneur. Et lorsqu'il le quitte, il le tient longtemps embrassé en pleurant.

Voilà ce que faisaient ces rois barbares : ils fondaient ou laissaient fonder chez eux des monastères pour convertir et civiliser leurs peuples. Faut-il rappeler que des époques quise prétendent civilisées ont tenu d'abord à fermer ces maisons de prière et de vertu qui ont fait de la France la première nation de l'univers ?

Saint Aubin savait, lui, l'ancien religieux de Cincilly, que les monastères sont des foyers de piété, de foi, de science, de civilisation et de charité, qu'on y fait l'œuvre de Dieu d'abord, mais qu'en même temps on y apprend à faire l'œuvre du peuple.

II

Le grand devoir de l'homme de Dieu, c'est d'être aussi l'homme du peuple, car l'amour de Dieu n'est pas complet sans l'amour du prochain. Le peuple souffre, il a toujours souffert. Heureux quand, parmi ses misères, il voit des visages amis qui se penchent vers lui, des mains et des cœurs qui s'ouvrent ! Il ne s'y trompe pas, il va frapper toujours à la porte des hommes de Dieu, sûr de ne la point trouver fermée.

Mais au cinquième et au sixième siècle il eût été particulièrement misérable sans l'intervention des évêques. Les fils de Clovis alors se tendaient mutuellement des pièges, tuaient leurs propres neveux, les enfants de Clodomir, afin de posséder un plus vaste héritage, violaient toutes les lois qui font la sainteté de la famille, comme tout droit des gens. D'ailleurs souvent à la merci de leurs leudes, ils n'entreprenaient guère d'expédition que pour user l'ardeur de leurs guerriers et se procurer un ample butin d'or et de prisonniers. Ils s'en revenaient, après avoir saccagé des provinces entières, trainant à leur suite les fils des vaincus réduits en esclavage. Ah ! le peuple était heureux, à ces heures-là, d'avoir des évêques !

Ceux-ci d'abord l'instruisaient. Eux-mêmes, rudes et grossiers parfois comme ce peuple dont ils étaient les enfants et qu'ils aimaient de toute leur âme, s'étaient polis déjà au contact de l'Eglise et par l'étude des lettres. « Dès lors, dit M. Guizot, on n'étudie plus pour savoir, mais pour écrire : les études, les écrits prennent un caractère pratique ; on écrit pour régler les hommes, gouverner leur vie, convertir ceux qui ne croient pas. » Dans toutes les cathédrales, à côté de tous les monastères, on fonde des écoles ; car l'Eglise a toujours professé que la grande ennemie c'est l'ignorance, surtout l'ignorance religieuse qui mène à l'oubli et à l'ignorance de ses devoirs.

Elle instruit donc, puis elle apprend aux barbares une autre science que celle des lettres, la science du travail. Vous connaissez l'histoire de ce vieux soldat goth qui vient se placer sous la direction de saint Benoît. Celui-ci lui donne une cognée, le soldat inexpérimenté la laisse choir à l'eau, détachée du manche. Le saint accourt et plonge dans la rivière le manche de bois auquel le fer vient de lui-même miraculeusement s'adapter. Il la remet ensuite aux mains du barbare en lui disant : Maintenant, travaille, *Ecce labora*.

Voilà ce que firent les évêques comme saint Aubin. Il y avait alors tant à défricher, à assainir dans ce pays de Gaule aux trois quarts couvert de broussailles et de marais. Ils enseignent à nos aïeux l'amour du travail, la science de bien vivre, et aussi la science de bien mourir. Un jour, la peste s'abat sur toutes les Gaules, par Marseille elle envahit les provinces et pénètre jusqu'au monastère de Glandfeuil. Cent seize moines en sont victimes, parmi lesquels saint Maur. Loin de s'effrayer ils vont au trépas comme à une fête. Saint Maur se fait déposer sur un cilice et rend avec sérénité son âme à Dieu, en présence de vingt-quatre frères qui lui restent. Quel exemple pour le peuple, qui cesse de s'affoler et qui voit dans le fléau la main de Dieu qui veut lui ouvrir le ciel !

Les plus malheureux étaient les prisonniers ramenés par un brutal vainqueur qui les maltraitait comme un vil troupeau. Qui ne se rappelle l'aven-

ture d'Attale, le neveu de saint Grégoire, évêque de Langres, qui fut à cette époque conduit comme otage chez un barbare qui habitait les environs de Trèves ? Son histoire est celle de tous les prisonniers d'alors. Aussi saint Aubin dépensait-il tout son avoir à les délivrer, à les racheter. Un jour qu'il passait auprès d'une tour qui leur servait de geôle, il entendit leurs cris qui redoublèrent quand on l'aperçut. Leurs sanglots lui fendaient l'âme, il se rend chez le gouverneur et le supplie de les élargir. Cet homme au cœur dur le renvoie sans pitié. Alors le saint évêque se met à prier avec une telle ferveur que Dieu l'exauce à l'instant, les pierres de la tour moins dures que le cœur du barbare s'attendrissent en quelque sorte et s'écroulent pour donner passage et rendre la liberté aux heureux prisonniers.

Les lépreux n'étaient point oubliés. Une reine d'ailleurs donnait l'exemple de l'héroïsme de la charité, sainte Radegonde, l'épouse de Clotaire. Contrainte de vivre en cette cour de sang qui a fait mourir les siens, elle reporte toute sa tendresse sur les pauvres, les prisonniers, les lépreux. De ceux-ci elle baisait les horribles plaies, si bien qu'une de ses filles lui dit un jour : « Qui maintenant voudra vous embrasser, si vous embrassez ainsi les lépreux ? »

Dans ce chaos de crimes, de meurtres, d'horreurs, que de vertus cependant, que d'abnégation incroyable et de dévouement ! Mais qui les enfante, ces vertus ? La religion catholique. Qui donne ces admirables exemples ? Nos évêques et nos reines chrétiennes. Aussi après deux ou trois siècles l'Eglise a-t-elle fait de ces loups des agneaux, de ces barbares cruels des hommes dont le cœur battra pour toutes les nobles causes, d'un Clotaire aux passions violentes et aveugles, un Charlemagne, le plus accompli, le plus grand des princes.

Car il lui fallait constamment lutter contre les rois, généreux à leurs heures, mais le reste du temps perfides, parjures, meurtriers, dépourvus de sens moral. Vous vous rappelez l'histoire de cette douce Etheria, jeune fille admirable d'innocence et de beauté qui habitait Douillé, auprès d'Angers. Les courtisans de Chilbert yantent ses charmes à leur maître, qui ordonne de la saisir et de la lui amener. Ses satellites l'arrêtent en effet, mais saint Aubin n'hésite pas à la suivre et à pénétrer dans l'asile sacrilège où sa liberté est enchaînée. A peine Etheria l'a-t-elle aperçu qu'elle court à lui comme à son sauveur, lui embrasse les pieds, le suppliant avec des pleurs et des sanglots de ne la point laisser livrer à des ennemis pour elle pires que des bourreaux.

Lui la rassure et la prend sous sa garde. Les soldats murmurent et menacent, mais il les défie du regard, et son attitude leur impose le respect. L'un d'eux cependant, plus téméraire, met la main sur Etheria toujours prosternée. Le vieil évêque, ainsi qu'il faisait au baptême pour chasser le démon, souffle sur ce misérable qui tente de consommer l'œuvre du démon ; le soldat impie tombe

aussitôt, comme frappé de la foudre. Etheria se lève et suit le pontife sans que personne ose l'arrêter.

Saint Aubin fut ainsi l'homme du peuple. Sa vie se passa à nourrir les pauvres, à visiter les malades, à racheter les captifs. Il soutint avec une inébranlable fermeté les droits de l'Eglise, ne se laissant arrêter ni par les supplications, ni par les menaces des puissants ¹. Toutes les misères, toutes les innocences opprimées, tous les droits violés, toutes les justices foulées aux pieds, toutes les saintes causes méconnues criaient vers lui, et cet homme, pauvrement vêtu, franchissait le seuil des cours somptueuses, les rois même venaient lui rendre visite, abaissant leur épée et leur orgueil devant cet homme pieux comme les autels, bon comme la miséricorde, mais breton par caractère et évêque par la grâce de Dieu et qui ne fléchissait jamais, ni devant une passion coupable, ni devant un ordre impie. Il disait comme Jean-Baptiste : *Non licet !* et l'on savait bien que les instances ou les persécutions ne trouveraient inébranlable, — comme les rochers de l'Armorique que viennent battre inutilement les flots de l'Océan.

Après sa mort il est encore resté l'homme du peuple. C'est pourquoi le peuple s'adresse toujours à lui, plein de confiance. Priez-le donc avec ardeur, pauvres qu'il aimait à secourir, malades qu'il se plaît encore à guérir ou à soulager, riches dans la bourse desquels il puisait avec bonheur pour secourir les malheureux, jeunes filles dont il estimait à un si haut prix l'innocence !

Vous surtout, âmes captives du péché, vous lui rappelez les prisonniers qu'il a si souvent délivrés.

Tous demandons-lui quelque chose de sa piété tendre et solide, de son caractère énergique et de ses fortes convictions, afin qu'avec son aide nous fassions l'œuvre de Dieu, qui est l'œuvre de notre salut. Ainsi soit-il.

¹ Totus alendis pauperibus, ægris visitandis, captivis redimendis incubuit, ecclesiasticæ disciplinæ vindex fuit acerrimus, adeo ut nec precibus nec minis potentiorum moveretur. (Bréviaires de Paris et d'Angers.)

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETIT CARÈME SUR LES TROIS PREMIERS CHAPITRES DE LA GENÈSE

9^e Instruction

CROISSEZ ET MULTIPLIEZ-VOUS !

« Et Dieu bénit l'homme et la femme ; et il leur dit : Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre, et assujétissez-la. »

Chaque année, mes frères, le temps des Pâques nous réserve, à nous prêtres chargés du soin de vos âmes, de douloureuses surprises. Nous nous étonnons de voir un certain nombre de pères et surtout de mères de famille se tenir éloignés du tribunal de la Pénitence et de la sainte Table. Nous cherchons la raison de ces tristes et coupables abstentions. La raison, nous dit un grand théologien, le docte et saint Alphonse de Liguori, la raison ? il n'en est pas d'autre bien souvent que la trahison du devoir du mariage. On viole, et on ne veut pas cesser de violer l'ordonnance que le Seigneur a portée en ces termes : Croissez et multipliez-vous. Voilà pourquoi on déserte les sacrements.

C'est là, mes frères, un péché abominable, également funeste au bien de l'individu, de la famille et de la société : nous allons le voir en détail dans une première partie. Dans une seconde partie, nous combattons les vaines excuses que les coupables mettent en avant pour justifier leur crime.

I

*La trahison du devoir conjugal est un crime
funeste à l'individu, à la famille, et
à la société*

1. Funeste à l'individu, il l'est, vous venez de le voir déjà, ce crime infâme qui empêche un chrétien, une chrétienne d'accomplir son devoir pascal, que dis-je ? d'accomplir tous ses devoirs de chrétien. On commence par abandonner la confession. A quoi bon aller trouver le prêtre ? Le prêtre exigera, au saint Tribunal où il est assis en gardien et vengeur des droits méconnus de Dieu, il exigera qu'on renonce à la criminelle habitude d'user du mariage pour une fin contraire au dessein de Dieu instituant ce sacrement. On refusera d'obéir aux avis du confesseur. Et celui-ci alors renverra, sans l'absoudre, ce pénitent sans repentance, cette pénitente obstinée dans son péché. Il vaut bien mieux, se dit-on, ne plus se présenter à confesse que de s'en retirer avec l'humiliation du refus de l'absolution. Donc plus de confession, plus de communion ! On continuera peut-être quelque temps encore à fréquenter l'église,

si on en avait l'habitude. Mais bientôt, sur ce point-là comme sur les autres, on fera petit à petit défection. Les absences deviendront chaque année plus nombreuses. On en arrivera à profaner le dimanche presque régulièrement. Plus de vie chrétienne ! Plus d'œuvres dignes de récompense ! Rien que des jours vides aux yeux de Dieu ! Rien que des années stériles ! Ou plutôt, non pas jours vides, non pas années stériles, mais jours pleins de malédictions et de colère, pendant lesquels s'entassent et s'entassent sur la tête du pécheur ces charbons ardents dont parle le prophète ; mais années fécondes pour le mal, où Satan et ses anges moissonnent à pleines mains la zizanie et l'ivraie. Et après toute une vie passée à offenser Dieu, quelle mort espérer ? Une mort de réprouvé, hélas ! le plus souvent. Tout cela par suite de ce crime dont je parle. N'ai-je pas eu raison de l'appeler funeste ?

2. Si de l'individu nous passons à la *famille*, quels effets désastreux ne produit pas ici encore, mes frères, la trahison du devoir conjugal ? Et d'abord si vous ne voulez pas, vous, époux, de la paternité, vous, épouse, de la maternité, quel bonheur pouvez-vous donc vous promettre de l'état du mariage ? Que votre foyer sera triste, s'il est désert ! Si c'est l'amour de la richesse et d'une dot considérable, ou si c'est l'attrait d'une fragile beauté, qui vous a séduits et poussés l'un vers l'autre, la richesse, sachez-le, ne fait point le bonheur, et la beauté tombera comme une fleur fanée qui n'a duré qu'un jour. Que de désenchantements alors, que de répugnances, que de dégoûts, que de reproches amers ! Quel enfer que ce foyer où manque cet ange terrestre, l'enfant ! Il n'est pas rare que la haine, une haine féroce, arme l'un contre l'autre et sépare ceux qu'un vil égoïsme seul avait unis ! Il n'est point rare non plus que l'infidélité s'installe là où la volupté, l'intérêt, la sensualité, les débauches contre nature ont conspiré à l'envi contre une heureuse et sainte fécondité.

Mais on veut bien être père, on veut bien être mère une fois, deux fois même : c'est le cas le plus ordinaire, et les foyers complètement et volontairement vides sont une rare exception. On ne refuse pas totalement de fonder une famille. Seulement on limite le nombre des enfants. Un berceau, c'est assez. Deux ? attention : c'est presque déjà trop. Et désormais, tout en usant de l'acte du mariage, on prend toutes les précautions possibles pour en empêcher le fruit. O horreur ! « Empêcher de naître, dit Tertullien, c'est tuer à l'avance. » Cet homicide d'un nouveau genre, croyez-vous, mes frères, que Dieu ne va pas le punir d'une façon exemplaire même dès cette vie ? Il faut que vous le sachiez : la bénédiction de Dieu ne saurait tomber sur ces familles « tronquées par le vice ¹ ». Ces vies étouffées dans leur

¹ Monsabré, Carême 1887, page 184 (Bureaux de l'Année Dominicaine, 94, rue du Bac, Paris).

germe réclament vengeance. Dieu, privé des héritiers qu'il se préparait pour son royaume, exercera de terribles représailles. On lui a pris les futurs enfants de son ciel ; il prendra à son tour cet unique enfant en qui des époux coupables avaient mis tout leur espoir, tout leur amour. « Ils ont eu peur de trop peupler leur toit, sans se rappeler qu'ils dépeuplaient le ciel. Et Dieu, pour combler les vides et tenir dans l'assemblée des saints la place de ceux à qui on a criminellement supprimé l'existence, Dieu va cueillir sur la terre, pendant qu'ils sont purs encore, ces chers petits innocents, qui ne laissent après eux ni frères, ni sœurs pour consoler de leur absence ¹ ».

Cependant tous les fils uniques ne meurent pas en bas âge, me direz-vous. Beaucoup vivent et sont conservés à l'amour de leurs parents. — Taisez-vous, vous qui parlez ainsi. Oui sans doute ils vivent, ces fruits uniques d'une union volontairement stérile. Mais ils vivent, neuf fois sur dix, pour le malheur de leurs parents. Choyés, adulés, gâtés, idolâtrés, ils sont laissés à eux-mêmes et à toute la malice de leur mauvaise nature. On craint de résister à ces odieux petits volontaires. On n'ose pas contrarier leurs caprices, réprimer leurs naissantes colères. En les faisant pleurer, ces chers mignons, ne compromettrait-on pas leur santé ? L'enfant est bientôt devenu un tyran sans mesure dans ses exigences, et habitué à voir tout plier devant lui. Ses passions non combattues prennent un développement redoutable. Laissez-le grandir. Ni les avertissements, ni les menaces, ni les prières, ni les larmes de ses tristes parents ne l'empêcheront de s'abandonner sans retenue à ses plus vils instincts. Ne l'avez-vous pas vu, ce fils unique et dénaturé, lever la main sur les auteurs de ses jours, dévorer dans la paresse et la débauche le peu qu'ils avaient économisé pour leurs vieux ans, les laisser croupir dans le besoin et la misère, déshonorer leurs cheveux blancs, et les conduire avant l'âge au tombeau ? Ne l'avez-vous pas vu, cette fille unique et vaniteuse, se révolter à quinze ans contre les remontrances de sa mère, à dix-huit contre l'autorité de son père, remplir des éclats de sa voix impérieuse et colère tous les appartements de la maison, ruiner ses parents en toilettes à la mode, et épouser contre leur gré un libertin de son choix ?

Voilà le châtiment de Dieu.

J'ai besoin de dire ici, mes frères, que mes paroles ne s'appliquent pas à tous les enfants uniques. Il est des unions entre époux que la nature seule rend stériles ; d'autres envers lesquelles elle est avare, et sur lesquelles ne s'épanouira qu'une fois, en dépit de tous les désirs contraires, cette fleur vivante qui est l'enfant. Il est des époux véritablement chrétiens qui voudraient mettre à leur foyer une nombreuse couronne d'enfants, et donner à Dieu toute une troupe d'élus, et

qui n'obtiennent du ciel, comme la mère de Samuel, qu'un seul fils pour prix de leurs soupirs. Dans ces familles fidèles, l'enfant, quoique unique, n'est point gâté, et Dieu n'en fait pas, dans sa justice, une verge pour les parents. Que nul donc ne jette la pierre à son voisin, en s'autorisant de ce que j'ai dit tout à l'heure. Mais que chacun rentre dans sa conscience, et s'examine devant Dieu. Et qu'il se hâte de réparer, s'il en est temps encore, ce crime funeste au bien de l'individu et de la famille, comme il l'est encore, nous allons le voir, au bien de la société.

3. Notre *société française* souffre de plus d'un mal. Sur le sol même de la patrie, elle a deux grands ennemis à craindre, pour ne parler que de ceux-là : ceux qui conspirent à la trahir en la vendant à l'étranger, vrais héritiers de Judas ; et ceux qui conspirent à la trahir en la dépeuplant, en refusant de lui donner des citoyens pour la servir, et des soldats pour la défendre. Ces derniers, mes frères, vous les connaissez : ce sont les époux coupables du péché d'Onan. Ah ! je le constate avec une patriotique angoisse : du premier rang qu'elle tenait parmi les nations, notre France est menacée de tomber presque au dernier. Elle n'aura bientôt plus assez de poitrines à opposer aux débordantes légions de ses ennemis. Ici surtout, c'est être Français que d'être chrétien. En avant donc pour Dieu et pour la France ! Assez de trahisons comme cela ; et que chacun fasse vaillamment son devoir !

II

Vaines excuses

« Ce sont là de belles paroles. Il est malheureusement plus facile de dire que de faire ; et Dieu qui, assure-t-on, bénit les nombreuses familles, ne les nourrit point, par contre. Si nous étions riches, nous ne reculerions pas devant les charges d'une grosse famille ; mais, pauvres comme nous le sommes, il ne nous est pas possible de songer à élever beaucoup d'enfants. »

Voilà une première objection que font de concert les époux, pour se justifier de leurs criminelles pratiques. Je veux y répondre. Mais tout d'abord une petite remarque. Ceux qui tiennent ce langage, est-ce que ce sont les vrais pauvres ? Ordinairement non. Les pauvres véritablement pauvres ont le plus souvent de nombreuses familles. Et je ne sache pas avoir oui jamais qu'aucun de ces enfants des pauvres soit jamais mort de faim. Pourquoi alors de plus riches qu'eux reculeraient-ils devant les charges d'une grosse famille ?

Ah ! ce n'est pas la faim que l'on redoute des suites d'une nombreuse famille ; ce n'est que la perte d'un bien-être dans lequel on a résolu de se reposer de bonne heure. Ou bien l'on a rêvé de transmettre à un unique héritier le petit avoir dont on est fier, et on ne veut pas voir cet héritage morcelé. Ou bien encore on ne veut pas être

¹ Ibid.

talonné toute la vie par le souci du lendemain, et par cette cruelle préoccupation qui fait que l'on se dit chaque soir : Aurai-je du pain à donner demain à mes enfants ?

Ces motifs tout de lâcheté et de paresse ne sont pas suffisants pour justifier un crime aussi monstrueux que la trahison du devoir conjugal. Du reste ils procèdent, dans la plupart des cas, d'un faux principe. On suppose en effet que le bonheur sera constant et l'avenir assuré, si l'on n'admet à partager le pain de la table conjugale qu'un seul convive, qu'un seul enfant. Erreur ! Les avénirs prospères, — l'expérience de chaque jour le prouve, — sont réservés aux nombreuses familles. Sans doute il faudra que ce père, que cette mère peinent à la tâche dans les premières années de leur union, pour arriver à nourrir et à vêtir leur jeune famille. Mais quand tous ces enfants auront grandi, au lieu de deux bras pour gagner le pain quotidien, il y en aura vingt ; on sortira de la gêne ; on connaîtra l'abondance. Car ces enfants élevés à la dure ne sauraient manquer d'être de robustes travailleurs. Et, sur leurs vieux jours, les parents devenus incapables de tout labeur, jouiront en paix et avec une légitime fierté du bien-être que créera autour d'eux la piété filiale. Car cette belle vertu de piété filiale se retrouve presque toujours au sein des familles nombreuses, tandis que, presque toujours aussi, elle est absente du cœur des fils et filles uniques nés de mariages volontairement stériles. Et l'on verra trop souvent ce spectacle : les époux coupables condamnés à souffrir de la faim par l'égoïsme et les dilapidations d'un fils sans cœur ni honneur ; et au contraire les époux chrétiens et fidèles au devoir, on les verra en possession d'une aisance qu'ils n'ont point ambitionnée.

Voyez donc, mes frères, aujourd'hui ce sont les bras qui manquent à l'agriculture et à l'industrie, à l'agriculture surtout. Des bras, des bras ! il n'y en aura jamais trop pour remuer le sol, pour remettre en bon état les terres demeurrées en friche. Ne craignez donc point, époux aveugles, de trop multiplier les sources du travail. Tout le monde gagne sa vie. Il n'y a que les paresseux qui souffrent de la misère.

J'ai parlé tout à l'heure de cette grande préoccupation des époux : le souci du lendemain, l'incertitude de savoir si l'on aura le matin du pain à donner à ses enfants. Eh bien ! d'abord ce souci, s'il est exagéré, devient impie. Il est formellement condamné par l'Evangile. Travaillez, faites ce qui est de vous. Et après cela, ne vous inquiétez pas outre mesure. Le bon Dieu fera le reste. Il y a engagé sa parole. Et dût-il opérer un miracle, une nouvelle multiplication des pains, pour faire honneur à sa parole, il l'accomplira ; il ne souffrira pas que ce soit en vain qu'on aura mis en Lui son espoir. Vous défiez-vous de Dieu, mes frères, et doutez-vous donc de l'Evangile ? Ensuite, cette préoccupation dont il est ici question est moins cruelle encore, j'ose le dire, que celle de ces

parents qui, n'ayant qu'un seul enfant, craignent à tout instant de le perdre, s'effraient du moindre danger, sont sans cesse à trembler. Souci pour souci, le premier me semble de beaucoup préférable au second.

Mais il est une seconde objection, particulière à l'épouse. Elle ne veut pas que soient multipliés pour elle les douleurs et les dangers de l'enfantement. De deux choses l'une : ou bien vivez entre époux dans une parfaite continence, sans user du mariage, — c'est très permis, — et alors vous éviterez ces dangers et ces douleurs dont vous parlez ; ou bien si vous voulez user du mariage, soumettez-vous à en subir toutes les peines. Ne cherchez pas votre paradis sur la terre : vous courriez grand risque de ne le plus trouver au-delà de cette vie. Méditez souvent cette belle pensée de saint Paul qui vous aidera à accomplir sans défaillance votre devoir : Quelques moments de tribulation ici-bas nous vaudront une éternité de gloire et de bonheur. Aux joies coupables de l'instant présent, préférez les joies ineffables de l'éternité. Ainsi soit-il.

10^e Instruction

LA FEMME AIDE DE L'HOMME

Mes frères,

L'auteur de la Genèse, après avoir retracé à grands traits l'histoire de la création, dans le premier chapitre de son livre, revient dans le second chapitre sur la création de l'homme et de la femme tout particulièrement, en ajoutant certains détails nouveaux. Écoutons-le :

« Adam, dit-il, donna à tous les animaux un nom qui leur était propre. Mais il ne se trouvait dans le paradis personne qui lui ressemblât. Dieu dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons-lui un aide semblable à lui. Et le Seigneur Dieu forma la femme. » (Gen., II, 18-20, 22).

L'aide de l'homme, voilà donc, mes frères, ce que doit être, dans la pensée de Dieu, la femme sur la terre. Mais en quoi surtout doit-elle aider l'homme ? C'est ce que nous allons examiner dans un premier point. — Dans un second point nous rappellerons comment l'homme doit commencer par s'aider lui-même, pour mériter que la femme lui serve d'auxiliaire.

I

La femme doit aider l'homme à élever les enfants, à souffrir, à chercher Dieu en ce monde pour le trouver en l'autre

1. L'enfant ! Ah ! dans ses tendres premières années, n'est-il pas vrai qu'il appartient bien plus à la mère qu'au père ? Sorti de grand matin, celui-ci ne rentre que le soir après la rude tâche de la journée. Il s'absorbe à la conquête du morceau de pain quotidien. Il n'a ni le temps ni le

goût de s'occuper du petit enfant qui croît à son foyer. C'est à la mère à prodiguer à celui-ci les mille soins qu'il réclame. C'est à elle à se faire l'éducatrice et l'institutrice de son enfant. Il faut qu'elle lui apprenne à marcher, à parler, à prier, à aimer Dieu, à sourire au nom si doux de Jésus ; il faut qu'elle lui infuse le goût des choses du ciel : c'est d'elle qu'il doit tirer ce suc nourricier de l'âme, comme d'elle il a tiré le lait nourricier du corps. Voilà la part de la femme dans la charge commune aux deux époux d'élever les enfants. Le père gagne le pain substantiel du corps ; la mère doit donner le pain supersubstantiel de l'âme. A elle évidemment la part la plus lourde, mais aussi la plus belle. C'est pourquoi l'on a donné au joug conjugal le nom de « mariage » qui, dans son étymologie latine, signifie « charge maternelle, tâche maternelle, » *matris mœnium*, *matris munus*. Hélas ! que de mères manquent à cette tâche sublime et si nécessaire ! Combien perdent à médire du prochain ou à le calomnier un temps qu'elles emploieraient si utilement à bien élever leurs enfants ! Combien négligent de donner à l'âme de ces pauvres petits la nourriture qu'elle réclame ! Des enfants nous arrivent au catéchisme sans savoir un mot de prière, sans aucun sentiment pieux, tout matériels, tout grossiers, parce que leurs mères n'ont pas pris soin de tourner vers Dieu, à qui pourtant elles iraient comme d'instinct, leurs âmes simples et innocentes. On les a élevés comme des païens. Grand Dieu ! Frappez votre poitrine et repentez-vous, femmes infidèles au devoir qui vous incombe d'aider l'homme à élever les enfants !

2. Sauront-elles aider l'homme à souffrir, ces femmes qui ne savent pas l'aider à élever sa famille ? Pas davantage. Et pourtant, comme ici encore le secours de la femme est nécessaire à l'homme ! On l'a dit, mes frères, et c'est bien vrai : « La souffrance fait mourir l'homme et fait vivre la femme. » L'homme est mal armé contre la souffrance, il ne sait pas souffrir. Plus vigoureux que la femme pour le dur travail de la terre, il est beaucoup plus faible contre la douleur. La moindre adversité l'accable ; le moindre chagrin l'abat. Il faut qu'alors la femme lui tende une main douce et forte ; qu'elle l'encourage, qu'elle le console ; que par de nobles et compatissantes paroles elle relève son cœur et son esprit.

Le poète Milton, décrivant la sortie de nos premiers parents hors du paradis de délices, raconte le désespoir d'Adam. Ils sortent ensemble de la resplendissante demeure, le pied chancelant, le cœur oppressé, les yeux obscurcis par les larmes. Adam surtout livre ses sens à tous les transports de la douleur. Il demande de mourir. Mais devant cette douleur qui s'abandonne à tant de faiblesse, Eve se sent devenir forte ; ses larmes cessent de couler ; elle prend la main de son infortuné compagnon, et elle lui dit : « Pourquoi désespérer ? Du courage, Adam, du courage ! La terre se fait froide, le monde triste ; Dieu se

cache ; tout nous abandonne ; mais je te reste, et tu me restes. Tout n'est donc pas perdu encore ! » Adam, à ces paroles, regarde son épouse et lui sourit. Et tout à coup saisi d'un joyeux transport, il s'écrie : « Tu t'appelleras Eve, c'est-à-dire Mère des vivants. » (Gen., III, 20).

Voilà, mes frères, le modèle des femmes dans l'appui qu'elles doivent prêter au compagnon de leur vie aux jours de la douleur. Que d'épouses malheureusement se font un jeu d'ajouter aux peines de leurs maris des afflictions nouvelles ! Acariâtres et emportées, elles sont l'épine qui blesse et déchire, au lieu d'être comme le suave parfum qui apaise et console. Dieu vous demandera compte un jour, ô épouses, de la profanation que vous aurez faite de ce beau titre d'auxiliaires de l'homme, qu'il entend vous donner en disant : Faisons à l'homme un aide semblable à lui.

3. C'est d'ailleurs en se faisant le soutien de l'homme, et l'ange consolateur de son foyer, que la femme peut espérer le ramener, le conduire à Dieu, et y aller avec lui. Moins bien doué que la femme du côté du cœur, l'homme est aussi moins naturellement religieux. Car la religion est affaire du cœur autant que de l'esprit, puisque Dieu est amour autant que lumière. — Préoccupé d'ailleurs du soin matériel de la famille, ayant la part prépondérante dans la lutte pour la vie, courbé vers la terre pour vaincre, par son âpreté au travail, l'âpreté de cette terre marâtre jalouse de ses trésors, l'homme oublierait trop facilement de relever son regard et son cœur vers le ciel. Dieu le sait. Aussi il a mis la femme auprès de lui pour être à ses côtés « un ange de l'éternité, » un apôtre, un évangile vivant, un docteur tendre et persuasif, qui sache toujours garder, dans un cœur façonné tout exprès, le vif sentiment des choses divines, et le faire partager à son entourage.

Cet apostolat conjugal, la femme se doit à elle-même, autant qu'elle doit à son mari, de l'exercer avec un zèle de tous les jours, avec une vigilance jamais endormie. Son intérêt propre, aussi bien que l'amour qu'elle doit avoir pour l'âme de son époux, lui commande de travailler sans cesse à sanctifier celui-ci, car l'homme traître à son Dieu devient facilement infidèle à son épouse ; car, parjure aux promesses de son baptême, il est fort à craindre qu'il ne se rende bientôt parjure aux serments de son mariage. L'impiété est mère de l'immoralité. Que la femme donc s'attache à rendre son mari fidèle à Dieu, si elle veut se le garder fidèle à elle-même.

Pour conquérir à Dieu cette âme liée à la sienne, elle peut plus que qui ce soit. Là où le prêtre trop souvent est impuissant, elle au contraire est capable de grandes victoires. Aux oreilles qui ont cessé de s'ouvrir dans le temple aux échos de la parole divine, sa voix demeure et se fait entendre, voix aimée, voix désirée, voix redoutée quelquefois, voix pressante, voix du jour, voix de la nuit, voix de tous les instants. Ah ! qu'elle s'élève, cette voix, pour encourager et gourman-

der tour à tour selon les circonstances. Mais soit qu'elle excite ou reproche, il faut qu'elle demeure toujours douce, toujours aimante, jamais aigre, jamais blessante. Que votre zèle, épouses chrétiennes, se règle sur l'avis de l'Esprit-Saint, et qu'« il se montre partout avec un visage souriant, et, en toute occurrence, prévienne les désirs de ceux dont il fait la conquête. » (Sap., vi, 17). De cette façon vous pouvez être sûres de gagner à Dieu l'âme de vos maris, et de sauver votre âme à vous-mêmes, puisque sauver une âme c'est acheter pour soi-même le ciel.

II

L'homme doit commencer par s'aider lui-même

La femme doit aider l'homme, je l'ai dit; mais l'homme doit commencer par s'aider lui-même. Qui dit aide en effet, suppose un commencement de travail et d'exécution de la part d'un autre. Si donc la femme est destinée à être l'auxiliaire de l'homme ici-bas, ce dernier est obligé à faire de son côté tout ce qui est en son pouvoir pour avancer la tâche commune.

Entrons dans quelques détails.

1. A la femme, nous l'avons vu, revient la plus grande part dans la charge d'élever les enfants. A elle de veiller sur l'existence de ce petit être frêle, dont la vie est pareille à une flamme vacillante toujours prête à s'éteindre. A elle de consoler ses naissantes douleurs; à elle de le porter dans ses bras plus longtemps encore qu'elle ne l'a porté dans son sein; à elle de le bercer sur sa couche mignonne ou de l'endormir sur son cœur; à elle de sourire à ses sourires, et de boire de ses lèbres ses larmes pour les tarir; à elle les mille soins répugnants de la première enfance; à elle les longues nuits sans sommeil; à elle les fatigues, à elle les dangers, à elle les angoisses. Et plus tard, à elle cette jeune âme à former, ces premières révoltes à comprimer, ces premiers écarts à corriger. La tâche de l'homme est bien plus facile et bien moins délicate. Sortir au lever du soleil, son instrument de travail sur l'épaule et la chanson aux lèvres, déployer sa vigueur à un labeur qui n'est point au-dessus de ses forces, donner ses sueurs en échange de ce précieux métal qui pourvoira aux besoins de lui et des siens, revenir le soir, fatigué, mais le cœur en paix et avec l'espoir d'un repos réparateur au long d'une nuit où rien ne troublera son sommeil: cela est dur, si l'on veut, mais qu'est-ce que cela en comparaison des peines multiples de la pauvre jeune mère? Et du reste, le vrai travailleur trouve du charme à son travail, et ainsi le travail devient lui-même un plaisir. Elle est donc de beaucoup la plus légère, la part de l'homme dans la charge commune de la famille; et l'homme n'a rien à envier à la compagne de sa vie.

Et cependant que d'hommes qui se dérobent lâchement à leur part du devoir commun! Combien qui, par gourmandise et par paresse, — ces

deux vices ne se séparent jamais, — loin de gagner le pain de la famille, dévorent d'avance le patrimoine de leurs enfants! Honte à ces pères indignes qui laissent croupir dans la nudité et la misère une épouse souffreteuse et des enfants chétifs! La malheureuse femme est obligée de cacher les quelques sous qu'elle peut amasser: ce mari dénaturé s'en emparerait pour en payer ses orgies, pour alimenter ses infâmes parties de jeu. Scélérats qui agissez ainsi, honte à vous, malheur à vous! Vous faites votre esclave de celle que Dieu vous destinait pour aide et pour compagne. Vous ajoutez douleurs sur douleurs, plaies sur plaies aux tortures de votre épouse. Vous faites souffrir un indicible martyr à celle que Dieu vous a donnée pour vous aider vous-mêmes à souffrir. Vous mériteriez que la société vous bannisse de son sein; mais si du moins la société n'a pas de lois qui vous atteignent, la verge de Dieu, sachez-le, saura bien vous atteindre; elle punira terriblement vos odieuses lâchetés.

2. Il est un autre martyr, hélas! que font subir trop de maris à leurs épouses. C'est ce martyr qui consiste, pour une épouse chrétienne et vertueuse, à se voir associée à un homme sans foi, celui-ci brûlant ce qu'elle-même adore; lui, railant et blasphémant ce qu'elle vénère des profondeurs de son âme. Quelle tristesse pour elle de se retrouver seule, seule toujours, devant l'autel où ils sont venus deux un jour échanger d'éternels serments! S'asseoir seule, toujours seule, comme si déjà elle était veuve, au banquet eucharistique: quelle affliction, quel deuil! Et quelle angoisse de penser qu'à la mort elle sera séparée éternellement de celui que l'amour avait uni à elle sur la terre! — Je vous en supplie, cruels maris à qui une épouse pieuse et fidèle a lié ses destinées ici-bas, faites cesser pour elle ce supplice. Et puisqu'elle doit vous aider à chercher Dieu, aidez-la vous-mêmes dans cette grande et difficile mission, en vous mettant résolument à chercher Dieu avec toute la sincérité d'une âme généreuse, d'un cœur désireux d'arriver à la lumière et à la vérité. Au lieu de traiter le Dieu de votre épouse en étranger et en ennemi, recevez-le en ami, puisqu'il est déjà l'ami de celle que vous aimez le plus en ce monde. Au lieu de vous moquer lorsqu'elle va à l'église pour y prier, accompagnez-la dans la sainte assemblée. Si elle est bonne, si elle est douce, si elle est fidèle, si elle est dévouée, c'est qu'elle aime Jésus-Christ, et croit à l'Evangile. Si elle est résignée, si, pour vous consoler elle trouve dans son cœur des paroles qui coulent sur les blessures de votre propre cœur comme un baume bienfaisant, c'est qu'elle a médité le livre de la croix. Ne souriez donc plus lorsqu'elle trace sur elle le signe de la croix; lorsqu'elle invoque Jésus-Christ, courbez donc votre front; et lorsqu'elle prend l'Evangile, lisez-le donc avec elle!

O hommes de ce temps, comprenez votre devoir. Vous avez sous votre toit l'ange visible chargé de vous aider à obtenir le ciel. Prenez garde: si

vous n'usez pas de son aide, si vous dédaignez son secours, Dieu vous en demandera un compte bien rigoureux. Mais non, il n'en sera pas ainsi pour ceux qui sont ici présents. Et tous, quand viendra l'heure dernière, quand toutes les ombres seront dissipées, diront devant leur juge, avec un cœur transporté de reconnaissance : Il m'a été bon de n'avoir pas été seul. Je vous remercie, mon Dieu, de m'avoir donné un aide semblable à moi pour me conduire à vous ! Ainsi soit-il.

11^e Instruction

LE PÉCHÉ ORIGINEL

Mes frères,

Destinée par Dieu à être l'aide de l'homme, la femme, par une coupable faiblesse, trahit à l'origine des temps sa sublime mission, et ne sut que précipiter l'homme à sa ruine. Dieu leur avait commandé de manger du fruit de tous les arbres du paradis, en faisant exception pour le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal : « Si vous mangez de celui-là, vous mourrez ! »

Or le serpent était le plus rusé de tous les animaux. Un jour il dit à la femme : Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé de ne manger du fruit d'aucun des arbres du paradis ? Elle répondit : Nous mangeons du fruit des arbres du paradis. Mais quant au fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu nous a commandé de n'en point manger, de peur que nous ne mourions. Le serpent dit : Vous ne mourrez pas du tout. Mais Dieu sait que, si vous en mangez, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. La femme considéra ce fruit si beau à la vue et agréable au coup d'œil ; elle en cueillit ; elle en mangea et en donna à son mari qui en mangea aussi. (Gen., III.)

Voilà donc consommée la fatale révolte par laquelle notre premier père a fait prévariquer dans sa personne toute la race humaine ! Que d'erreurs, mes frères, n'ont-elles pas été débitées sur cette chute originelle, et sur le récit qui en est fait dans la Bible ! Montrons d'abord que ce récit de la Genèse n'est pas, comme on l'a prétendu, un mensonge historique ou un mythe symbolique, mais une réalité trop certaine. — Nous dirons ensuite comment le péché originel se transmet de notre premier père à chacun de nous.

I

Réalité du péché originel en Adam

On vient nous dire avec un dédain non dissimulé : « Il est prouvé que l'homme a commencé par l'état sauvage et par la barbarie. C'est donc à tort et menteusement que la Bible dépeint le premier homme comme un être parfait, en possession d'une civilisation complète, mais déchu ensuite de cet état par l'effet de je ne sais quelle faute

mystérieuse. Tout cela contredit les assertions de l'histoire. »

Voilà ce que répètent sur tous les tons, ce qu'enseignent par la parole et par la plume des gens qui se donnent pour savants. Et sur quelle preuve irréfutable ces docteurs de la science incrédule appuient-ils leurs dires ? Mes frères, écoutez.

À côté de squelettes humains paraissant remonter aux époques les plus reculées, on a trouvé des armes et des instruments imparfaits et grossiers. Donc, concluent nos prétendus savants, donc l'humanité a commencé par la barbarie ; donc le premier homme fut un sauvage ; donc il ne fut pas ce que la Bible prétend ; donc la Bible a menti.

Voilà comment raisonnent ces doctes du jour.

Eh bien ! nous aussi catholiques, nous interrogeons à notre tour ces fossiles des premiers âges, et nous en concluons : au sortir du jardin de délices, l'homme ignorait l'usage et des armes et des instruments de travail. Car au jardin de délices point ne lui était besoin d'instruments de travail, la terre produisant d'elle-même des fruits de toute sorte ; point ne lui était besoin non plus d'armes d'aucune espèce, parmi les animaux n'ayant que des amis. Donc au sortir de là, il était dépourvu d'armes et d'instruments. Condamné à cultiver la terre et à se défendre, il dut en fabriquer. Les premiers qu'il façonna furent nécessairement des plus grossiers. Mais qu'est-ce que cela prouve contre le récit de la Bible et l'histoire du péché originel ?

Vous voyez, mes frères, combien sont peu sérieux ces professeurs d'impiété qui s'insurgent contre les saintes Ecritures au nom d'une fausse science. Ils n'ont aucun document à opposer au récit de nos Livres saints. Qu'ils rentrent donc dans le silence, et nous laissent croire en toute liberté ce qui est raconté dans la Bible, puisqu'ils sont impuissants à démontrer qu'elle se trompe !

Mais si les impies sont incapables de produire aucune preuve contraire à la véracité de nos saints Livres, nous, mes frères, nous possédons de cette véracité une preuve certaine et irréfragable. Nous pouvons invoquer en faveur du récit de la chute originelle en particulier telle qu'elle est racontée dans la Genèse un argument sans réplique : le témoignage du genre humain. Je veux dire que les traditions et les livres religieux de tous les peuples viennent confirmer ce qui est raconté dans le troisième chapitre de la Genèse. Les volumes sacrés des Persans parlent du paradis d'Ormûz, où le Génie du Mal aborde le premier homme et la première femme sous la forme d'une couleuvre, et leur présente un fruit trompeur ; les Védas des Hindous décrivent la même scène en termes presque identiques ; le serpent Typhon des Egyptiens ne diffère pas sensiblement du serpent de la Bible ; les Chinois ont des rites spéciaux pour se préserver des ruses du Dragon ténébreux, premier auteur de la révolte de la terre contre le ciel. Les Grecs et les Romains, dans

leur mythologie, parlent de l'âge d'or et de la chute originelle comme les Scandinaves et les Japonais ; et les Mexicains gardaient, comme les Mongols, le souvenir effrayant du grand Serpent qui causa la ruine du père des hommes. En un mot, mes frères, tous les peuples de la terre, si distants fussent-ils les uns des autres, avaient à la base de leurs croyances religieuses celle en une déchéance originelle succédant à un âge d'or, à une vie de délices au sein d'une nature enchantée.

Qu'est-ce que cela prouve, me direz-vous ? Cela prouve qu'il y eut bien vraiment à l'origine du monde un paradis terrestre et une chute fatale, que l'homme encourut bien vraiment la colère de son Dieu par sa funeste désobéissance. Car une tradition qui se retrouve aussi constante, aussi universelle chez tous les peuples ne peut reposer que sur une réalité indiscutable : il n'est pas admissible en effet que le genre humain tout entier se trompe à la fois sur un point. Donc il n'est point erroné le récit de la Bible, confirmé par les récits semblables des livres religieux les plus anciens chez tous les peuples. Donc la faute originelle, telle que la raconte la Genèse, est malheureusement trop réelle et trop certaine ; et au lieu de la nier, il faut en déplorer en nous les suites, et chercher à les guérir par les moyens mis en notre pouvoir par la grâce du Rédempteur.

— Nous admettons le récit de la Bible, déclarent quelques-uns qui ne sont déjà plus des incrédules, mais des chrétiens peu éclairés ; nous croyons au péché originel. Mais nous pensons cependant qu'on ne doit point prendre à la lettre ces détails du serpent, de la pomme, et de l'arbre de la science du bien et du mal. Tout cela, ce sont des figures et des symboles. Car, si l'on prend les choses à la lettre, on reconnaîtra que manger une pomme n'était pas une affaire d'une telle importance qu'il fallût pour cela bouleverser le monde, et condamner à la mort l'humanité.

Ceux qui parlent ainsi savent-ils bien ce qu'ils disent ? Je ne le crois pas. Mais une simple comparaison prise à la vie ordinaire, vous fera comprendre en tout cas combien ils sont étourdis et peu raisonnables. Vous plantez une borne entre votre champ et le champ du voisin. Une borne, mes frères, c'est bien peu de chose ; ce peut n'être qu'un vulgaire petit morceau de bois, ou qu'une pierre grossière, sans grâce ni forme. Mais, quelque vile qu'en soit la matière, une borne est sacrée, et il en coûte parfois bien cher de ne la point respecter. Que votre voisin arrache cette borne, et que, sur votre requête, il soit condamné à une forte amende ou même à la prison, personne ne trouvera cela étrange ; mais bien au contraire l'on trouverait étrange celui des assistants qui s'écrierait en entendant cette sentence : « Quoi, tant d'argent ! quoi, la prison pour une mauvaise pierre déplacée ! » Ah ! mes frères, c'est que cette pierre brute et informe est revêtue de la sainte et redoutable autorité de la loi. Il en est de même de

la pomme du paradis. En elle-même elle n'avait pas plus de valeur que n'importe quel fruit du jardin de délices. Mais la défense d'y toucher portée par le Seigneur la rendait respectable et sainte, et d'y toucher cela devenait un sacrilège attentat. Qu'y a-t-il donc d'étonnant alors à ce que Dieu ait puni si sévèrement la manducation coupable de ce fruit ? Et pourquoi veut-on que ce soit là un mythe ?

Tenons-nous en, mes frères, à la lettre du Livre divin, puisqu'il est par lui-même en cet endroit des plus clairs et des plus formels. Et puisqu'il n'est que trop certain que la colère du Seigneur s'est enflammée contre la race humaine en cette circonstance, au lieu de discuter, crions vers Lui dans la douleur de nos âmes et disons-Lui : *Parce, Domine, Epargnez, Seigneur, épargnez votre peuple, et ne soyez pas éternellement irrité contre nous.*

II

Réalité du péché originel en nous

Que notre premier père à l'aurore des temps ait péché contre Dieu, beaucoup l'admettent sans trop de difficulté. Mais que nous, ses descendants, après tant de siècles écoulés, nous soyons frappés encore par la vengeance de Dieu à cause de cette faute originelle de l'auteur du genre humain : voilà ce qui répugne, voilà ce qui ne peut se comprendre. Car enfin nous n'étions pas là, lorsqu'Adam prévariqua. Nous n'avons donc pu être ses complices. Pourquoi alors Dieu nous enveloppe-t-il tous dans le châtiment de notre premier père, comme on enveloppe les complices dans la punition du principal coupable ? En vérité cela ne peut pas être. Et la doctrine de l'Eglise sur le péché originel transmis à tous les hommes est de nature à scandaliser.

Voilà, mes frères, les oppositions que l'on fait au dogme de la transmission du péché originel. Elles prouvent de la part de ceux qui les soulèvent une profonde ignorance de ce qu'est en nous le péché originel. Or, mes frères, sachez-le, le péché originel n'est pas autre chose qu'une privation, un dépouillement des dons gratuits faits par Dieu au premier homme, et retirés ensuite par lui à ce dernier à cause de sa désobéissance dans le jardin de délices.

Un exemple, et vous comprendrez parfaitement. Un roi prend, parmi les serviteurs de son trône, l'un d'eux qu'il comble de ses faveurs ; il l'enrichit de grands biens, il l'honore des plus hautes dignités, il l'admet à son intimité, il le couvre sa poitrine de rubans et de décorations. Mais un jour ce dignitaire du roi offense gravement son maître et se montre indigne de sa confiance, il pactise avec ses ennemis et se révolte. Le roi alors dépouille ce serviteur infidèle de toutes les marques d'honneur dont il l'avait revêtu, et des richesses qu'il lui avait gracieusement octroyées. Il le chasse de sa cour, et cet infortuné, réduit à traîner une exis-

tence misérable, laisse à ses enfants en mourant, au lieu de toutes ses splendeurs premières, un héritage de pauvreté et de déshonneur. A qui ses enfants s'en prendront-ils de cet état humilié où ils sont condamnés à vivre ? Est-ce à ce roi juste dans sa colère autant que libéral dans sa bonté ? Il leur faudrait être bien mauvais et bien sots pour le faire. Ils ne peuvent accuser que l'imprudence coupable de leur père, qui n'a pas su conserver et transmettre à sa postérité les biens précieux dont on l'avait favorisé.

Il en est de même de nous à l'égard de notre premier père et des dons inestimables dont Dieu l'avait enrichi. Après avoir doué le corps et l'âme du premier homme des facultés et des organes nécessaires, Dieu avait surajouté à ces dons naturels des privilèges surnaturels : l'innocence, la sainteté, le droit au ciel. A l'intelligence de l'homme il avait accordé, par grâce gratuite, d'avoir une pleine et entière connaissance des choses, sans fatigue pour en faire l'étude, sans danger d'erreur ; à sa volonté, d'être au-dessus des révoltes de la concupiscence ; à ses sens, d'ignorer toute passion, toute souffrance ; à son corps, de ne jamais se dissoudre dans la mort. Pour le punir de sa désobéissance, Dieu l'a dépouillé de tout ce qu'il lui avait accordé par pure bonté, par faveur : science imperturbable, empire de la raison sur les passions, impassibilité, immortalité. Dieu lui a enlevé tout cela dans sa justice vengeresse, pour ne lui laisser que les principes essentiels à sa nature. Et nous, héritiers du premier père, nous avons recueilli ce qu'il nous a transmis. Or, il n'a pu nous transmettre que ce qu'il avait gardé lui-même après sa faute, c'est-à-dire qu'il nous a transmis sa nature déchue de tous ses privilèges d'origine. A qui nous prendre de cette déchéance, de cet héritage tronqué, mutilé ? Est-ce à Dieu qui avait octroyé ces biens à Adam ? Non sans doute, mais à Adam qui les ayant perdus par sa faute pour lui-même, les a aussi perdus pour tous et pour chacun de ses descendants.

Et telle est, mes frères, la vraie notion du péché originel : c'est une privation. Nous en souffrons, c'est vrai ; mais à qui la faute, encore une fois ? Qu'on cesse donc d'accuser Dieu d'injustice et de cruauté. Vous voyez bien qu'il ne s'agit ni de cruauté, ni d'injustice, mais du fait d'un homme qui a d'abord reçu de Dieu sans les mériter toutes sortes d'avantages ; qui ensuite en a été dépouillé, pour les avoir démerités ; et qui en cet état passe à ses enfants ce qui lui reste à lui-même, la nature humaine pure et simple, sans plus aucun de ces dons surnaturels. J'espère, mes frères, que vous m'avez compris.

— Oui, me direz-vous peut-être, mais nous avons lu quelque part que les enfants morts sans baptême et par conséquent avec le péché originel sont condamnés à souffrir, dans cette partie de l'enfer appelée les Limbes, des tourments analogues à ceux des damnés. Comment la colère de Dieu peut-elle s'appesantir sur ces pauvres petits

qui n'ont commis d'autre faute que de sortir des flancs d'un pécheur, et de manquer d'une goutte d'eau pour laver leur front ? Frapper des innocents, n'est-ce pas injuste ?

A cela, mes frères, je dois répondre qu'il s'est trouvé à la vérité certains théologiens, en petit nombre, pour imaginer Dieu condamnant ces âmes d'enfants aux flammes éternelles. Mais, je m'empresse de vous le déclarer, telle n'est point l'enseignement de la tradition catholique, et ce n'est là tout simplement que l'opinion de quelques esprits isolés. Les grands docteurs de l'Eglise sont unanimes à professer avec saint Thomas d'Aquin que « ces pauvres petits sans doute sont séparés de Dieu, mais qu'ils n'éprouvent aucune douleur de cette séparation. Point de peine pour leurs sens, mais seulement la privation, sans souffrance, de la vision divine : voilà en quoi consiste leur damnation. » (*De Malo*, quæst. 5, art. 2.) Quoique privés du bonheur du ciel, ils goûtent un certain bonheur qui fait qu'ils bénissent l'aimable créateur qui leur a donné la vie, et se complaisent aux perfections et aux biens naturels qu'ils tiennent de sa bonté.

« Alors, m'objecterez-vous, ce n'est pas un si grand mal de laisser les petits enfants mourir sans baptême, puisqu'après tout, ils sont heureux quand même ! » Ah ! mes frères, entre les torrents de délices dont Dieu enivre au ciel ses élus, et ce bonheur quelconque des pauvres petits morts avec le péché originel, si vous saviez la différence ! Mais qui la pourra jamais sentir et comprendre qu'au ciel, cette différence d'un bonheur infini à un plaisir borné et fini ? L'œil de l'homme ne saurait mesurer, ni sa raison deviner, ni son cœur pressentir ici-bas cet infini de délices que Dieu réserve aux convives de son festin éternel. Et priver par sa faute un enfant du baptême, et par là des voluptés ineffables du ciel, c'est une cruauté, c'est un crime dont nous ne pouvons concevoir l'énormité qu'en comparaisant nous-mêmes devant Dieu. Parents chrétiens, je vous en conjure, — et ce sera là ma conclusion à ce discours, — procurez à vos enfants la grâce du baptême le plus tôt possible après leur naissance. N'attendez pas. Ne chargez pas votre conscience de ce remords et de ce crime d'être cause par votre négligence qu'ils soient à jamais privés du bonheur d'être avec Dieu. Ce serait vous exposer vous-mêmes à être privés de ce bonheur. Rachetez sans délai vos enfants du péché et de l'esclavage du démon. N'oubliez pas que c'est pour vous une obligation grave, et que vous pourriez facilement vous rendre coupables de péché mortel en tardant à la remplir. Faites-en de petits anges de Dieu. Et, s'ils viennent à mourir après leur baptême, vous vous consolerez de leur perte en pensant qu'ils sont au ciel et qu'ils prient pour vous. Ainsi soit-il.

12^e Instruction

LA FUITE DES OCCASIONS

Mes frères,

« Le serpent était le plus rusé de tous les animaux. Et il dit à la femme : Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé, etc.? » (Lire Gen. III, 1-6). Eve est à peine sortie des mains du Créateur et instruite par Adam de ses devoirs, que nous la voyons converser avec l'ange des ténèbres et détacher le fruit fatal. Hélas ! qu'allait-elle faire seule, sans son protecteur naturel, Adam, parmi les allées du Jardin ? Du moins si elle ne pouvait soupçonner le danger de cette promenade solitaire, pourquoi ne point se hâter de retourner vers Adam, aussitôt qu'elle entend le Tentateur la provoquer au mal ? Que ne fuyait-elle avec un effroi salutaire l'occasion où son innocence allait sombrer ?

La fuite des occasions, parlons-en aujourd'hui. La chute lamentable de la première femme nous en donne le sujet. Nous rappellerons d'abord *la nécessité pour tous* d'éviter les occasions du péché ; — nous nommerons ensuite *certaines occasions de fautes* qui sont *particulièrement à craindre pour les personnes du sexe*.

I

Qu'il faut éviter les occasions du péché

L'arbre de la science du bien et du mal était pour Adam et Eve le grand danger au paradis. Il leur était défendu d'y toucher. Pourquoi t'en approcher, ô Eve notre mère ? Prends garde ! Si tu en approches, tu cours grand risque de le regarder : c'est déjà y toucher des yeux ; puis de lever ton bras vers ses fruits et d'y toucher de la main. N'y toucheras-tu pas alors des lèvres ? Prends garde ! Eh bien, non ! Eve s'approche de cet arbre qui est pour elle une occasion de désobéir à Dieu. Elle cherche le péril, elle y succombera, selon cette parole de nos saints Livres : *Qui amat periculum, in illo peribit*.

Quelle leçon pour nous, mes frères ! Si la première femme, bien que confirmée en grâce, succombe à la tentation à laquelle elle s'est d'elle-même exposée, que sera-ce de nous, misérables pécheurs si infirmes malgré le concours de la grâce divine, que sera-ce de nous si nous courons de nous-mêmes au devant du danger ?

Sans doute l'apôtre saint Paul s'écrie et il est permis à chacun de nous de s'écrier avec lui : « Je puis tout en Dieu qui me prête force, *Omnia possum in eo qui me confortat*. » (Philipp., IV). Sans doute « Dieu est fidèle à ses promesses, et il a promis de ne pas nous laisser tenter au-dessus de nos forces : *Fidelis Deus, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis*. » (I Cor., X). Mais si nous violentons les desseins de Dieu sur nous, mais si nous allons chercher la tentation, alors qu'il n'était point dans l'intention de Dieu que nous y

fussions exposés, dans ce cas-là, mes frères, croyez-le bien, Dieu ne s'engage nullement à nous prêter le secours de sa grâce ; dans ce cas-là, Dieu nous laisse à nos propres forces ; et comme notre force n'est que faiblesse, nous sommes toujours vaincus par l'ennemi, nous faisons des chutes lamentables : celui qui cherche le péril y succombera.

Dieu, résolu de détruire Sodome par le feu, voulait du moins préserver Lot et toute sa famille de l'embrasement de la ville. Pour cela il lui commanda de sortir de cette cité infâme. Il lui faisait cette grâce de l'avertir, grâce miséricordieuse de préservation. Or si Lot, infidèle à la voix de Dieu, eût voulu demeurer dans la ville réprouvée, avec cette sottise pensée que Dieu le préserverait tout aussi bien des flammes en restant dans la ville incendiée, croyez-vous que Dieu eût fait ce miracle pour le garantir ? Croyez-vous que la colère du Seigneur ne se serait pas allumée contre cet insensé qui persistait à rester au milieu de l'incendie, bien qu'averti d'en sortir ? Or voilà ce que nous faisons tous les jours : nous voulons par exemple que, dans des lieux où le feu de l'impureté est allumé de toutes parts, Dieu, par une grâce spéciale, nous préserve de ses atteintes. Nous voulons aller partout, entendre tout, voir tout, être de tout, et obliger Dieu en quelque sorte à nous couvrir de son bouclier, et à garantir notre innocence et notre vertu contre tous les traits. Nous tentons Dieu, et nous trouverions étrange que Dieu nous livre à notre tour à ces tentations auxquelles nous expose notre criminelle légèreté ? — Ah ! Dieu ne cesse de nous avertir. Celui qui aime le danger y périra, nous dit-il. Veillez et priez ! nous conseille-t-il encore. Et ailleurs encore, comme à Lot il nous crie : *Nec stes in omni circa regione*. Eloignez-vous du lieu d'iniquité et de tous ses environs ; renoncez à ces fréquentations qui vous corrompent, *nec stes* : fuyez cette société qui vous perd, *nec stes* ; quittez ce jeu qui vous ruine et de biens et de conscience, *nec stes* ; rompez ce pacte qui vous lie à l'injustice, à l'impureté, à l'adultère, *nec stes*. Fuyez les occasions, fuyez bien loin ; sortez-en résolument et tout entier : *nec stes in omni circa regione*.

Et Dieu fait mieux, mes frères, que de nous avertir : il se donne lui-même à nous en exemple. Le Fils de Dieu, qui avait plus de titre que qui que soit au secours tout spécial de son Père, refuse pourtant de mettre à l'essai, de tenter la toute-puissance de ce Père très aimant, en lui demandant un miracle pour confondre le Tentateur. Celui-ci provoque Jésus à se jeter en bas du temple, à affronter le péril, sous prétexte que Dieu prendra soin de ne pas l'y laisser succomber. Jésus eût pu le faire sans doute. Il pouvait, sans se risquer, se précipiter du haut du temple dans le vide, et relever ainsi victorieusement le défi de son ennemi. Mais il ne l'a pas voulu. Il sentait derrière lui tous les chrétiens appelés à marcher

sur ses traces, et il leur devait cet exemple de ne point s'exposer au péril, et de ne point tenter Dieu. *Non tentabis Dominum Deum tuum.*

Hélas ! que cet exemple du divin Maître trouve parmi ses disciples un bien petit nombre d'imitateurs ! L'Esprit de mensonge à chaque instant vient nous redire la parole tentatrice : Jetez-vous en bas, *Mitte te deorsum.* « Ne craignez point, insinue-t-il ; jetez-vous hardiment dans telle occasion, voyez telle personne ; entretenez telle liaison ; continuez comme vous avez commencé. Dieu n'est-il pas là pour vous garder de tout mal ? » Et nous, mes frères, nous nous laissons prendre à ce langage ; nous fermons les yeux et les oreilles à tout, pour marcher avec une fausse sécurité dans les voies les plus dangereuses. Comment nos iniquités ne s'élèveraient-elles pas au-dessus de nos têtes ? Comment le courroux du ciel ne s'armerait-il point de foudres vengeresses contre nous ?

Fuyons l'occasion, mes frères, fuyons-la. N'imitons pas l'imprudence funeste de la première femme. Elle s'est approchée de l'arbre défendu : c'était une première faute. Elle y a rencontré le serpent séducteur : c'était déjà tant pis pour elle. Mais elle pouvait fuir encore et ne pas demeurer près de l'objet tentateur. Eh bien, nous aussi, nous avons quelque part un objet dangereux, funeste à notre innocence et à la paix de notre conscience. Il existe ; nous l'avons rencontré, et nous le rencontrerons encore si nous n'y prenons garde ; nous le connaissons bien. Evitons-le. S'il est à droite, allons à gauche ; s'il vient à nous, reculons ou tournons les talons ; s'il se tient devant nous, fermons les yeux ; s'il parle, bouchons nos oreilles ; s'il est dans le monde, cherchons la solitude ; s'il est dans la solitude, ne demeurons point seuls. Fuyons la tentation ; et nous aurons alors le droit d'adresser à Dieu avec une confiance légitime et sûre d'elle-même cette prière : Notre Père qui êtes aux cieux, ne nous laissez point succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal.

II

*Que les jeunes filles et les femmes chrétiennes
doivent en particulier éviter certaines
occasions, comme les danses
et les romans*

Jusqu'ici, mes frères, j'ai parlé pour tous sans distinction d'âge ni de sexe. Car tous les âges et tous les sexes ont leurs dangers, et c'est une loi générale que le plus sûr moyen de ne pas succomber au danger, c'est de ne pas s'y exposer.

L'histoire de la tentation de la mère du genre humain me conduit à parler maintenant de certaines tentations auxquelles les femmes et jeunes filles chrétiennes en particulier doivent éviter de s'exposer.

Et d'abord laissez-moi vous faire remarquer, mes frères, combien il importe au démon d'entraî-

ner la femme dans ses pièges. Faible par certains côtés de sa nature, celle-ci est forte par d'autres côtés. Inférieure à l'homme par l'ensemble de son être, elle exerce pourtant sur lui un pouvoir parfois souverain et irrésistible, dont elle peut se servir en mal comme en bien. Aussi le démon n'a-t-il pas de plus puissant auxiliaire sur la terre qu'une femme dont la raison pervertie et le cœur gâté sont obstinément fixés dans le mal. Voilà pourquoi il déploie une ruse particulière pour attirer la femme hors des sentiers de la foi et du devoir. Voilà pourquoi il a inspiré à ceux qui font sur la terre son œuvre ténébreuse, l'horrible dessein de conquérir la femme à leurs doctrines subversives et à l'oubli de Dieu. Ils voudraient s'emparer d'elle, pour achever la destruction de ce qui reste à notre société de mœurs chrétiennes et de croyances religieuses. C'est le secret de cet acharnement qu'ils mettent à laïciser l'éducation de nos jeunes filles. Malheur à nous s'ils venaient à y réussir ! Ce serait le signal de la plus abominable corruption et des plus épouvantables désordres.

Quoiqu'il en soit, il est de la plus souveraine importance que les jeunes filles et les femmes chrétiennes évitent avec soin tout ce qui pourrait favoriser de leur part l'action du démon. Il est surtout deux grandes occasions de péché auxquelles il leur faut renoncer avec une énergique bonne volonté : ce sont les danses d'une part, et les romans légers et passionnels d'autre part.

On a tout dit sur les *danses*. On a prouvé que ces assemblées étaient comme autant de fournaises de volupté. On a dressé la liste des dangers tellement inséparables de la danse qu'il faudrait être de glace pour n'en ressentir aucune atteinte. On en a appelé au témoignage des païens les plus éclairés, des philosophes, des théologiens, des plus saints Docteurs de l'Eglise, des hommes du monde les plus compétents en la matière ; on a conclu par ce mot du romancier Dumas disant à une jeune femme : « Tu ne viens pas au théâtre, tu fais bien. Tu ne vas pas au bal, tu fais mieux encore ; et n'y conduis jamais ta fille. » On a montré que la danse tue la pudeur, cette fleur de la chasteté ; compromet la pureté et l'honneur ; provoque à la vanité, occasionne des jalousies et des manquements à la charité ; engendre le dégoût des choses saintes ; dissipe l'esprit de dévotion, énerve la volonté ; développe dans l'âme mille mauvais instincts ; et par dessus le marché, cause la perte d'un temps précieux, d'une somme d'argent parfois considérable dépensée en toilettes et frivolités, et d'une santé trop souvent compromise par ces mouvements violents et fiévreux, par ces agitations convulsives de toute une nuit de sauterie. On a rappelé, redit, prêché et de nouveau prêché tout cela. Et malgré tout, des jeunes filles et des femmes prétendument chrétiennes continuent de courir les bals et de fréquenter les danses. Malheureuses, malheureuses ! jusques à quand voudrez-vous avoir raison seules contre toutes les voix de l'expérience, de la raison, de la sagesse des

siècles ? Ah ! filles d'Eve, prenez garde au serpent ! C'est là surtout, c'est dans ces lieux funestes que le Malin Esprit guette votre innocence, et tend des pièges à votre vertu. Fuyez, fuyez, je vous en conjure, vierges et femmes chrétiennes, ne mettez jamais les pieds dans une salle de bal !

C'est, ne l'oubliez pas, pour s'être laissé tromper par la fascination du grand Serpent, que la femme a entendu prononcer contre elle-même cet arrêt divin : « Je multiplierai tes maux et tes douleurs ; tu seras sous la puissance de ton mari, et il te dominera ». Jeunes filles légères et étourdies qui allez à la danse pour trouver, dites-vous, l'occasion de vous établir, craignez un sort pareil au sort de la première femme ; craignez que, pour vous punir d'avoir obéi à la séduction du démon de la danse, Dieu ne vous fasse rencontrer en effet un mari, mais un mari qui vous tiendra sous un joug pesant et cruel, et qui exercera sur vous une domination armée. Dieu a parfois de ces vengeance !

2. Saint François de Sales exhorte les chrétiens à chercher dans la lecture des bons livres un divertissement à la fois agréable et utile, pour combattre le désir des divertissements périlleux de la danse. Mais il est des femmes qui, se trouvant empêchées de fréquenter les bals, s'en consolent par la lecture de romans d'une moralité douteuse, à supposer qu'ils ne soient pas absolument immoraux et obscènes. Insensées ! quelle folie vous possède, quelle aveugle fureur vous arme contre votre propre repos ? Ces lectures qui empoisonnent votre âme, donnent-elles du moins la paix à votre cœur ? Vous allumez en vous, songez-y bien, une flamme impure qui dévorera votre bonheur. Vous commencerez par verser sur les héros imaginaires de ces récits trompeurs les larmes d'une ridicule et vaine compassion. Mais bientôt vous verserez sur les tortures de votre propre cœur des larmes trop véritables. Votre sein déchiré par une passion trop réelle que vous aurez excitée en vous se gonflera de soupirs et de sanglots. Vous irez de chute en chute, de dégradation en dégradation. Vous deviendrez l'objet du dégoût de tous, à moins peut-être que vous ne trachiez d'une main criminelle vos jours désespérés. Ah ! vous ne savez pas où peut vous mener une mauvaise lecture, vous qui pour la première fois ouvrez d'une main avide un de ces romans infâmes qui pullulent partout aujourd'hui. Arrière ce livre meurtrier de votre âme et de votre bonheur ! Fuyez la tentation. Rejetez-la loin de vous. Ne le gardez même pas sous votre toit, ce roman homicide ; au feu ces pages contagieuses où le Serpent antique a distillé son plus subtil venin !

Ne l'oublions jamais : il y a là pour nous une question de vie ou de mort. *Morte morieris*, Vous mourrez, vous mourrez ! a dit le Seigneur. Ne trempions donc jamais nos lèvres aux sources de mort, mais allons à ce livre de vie qui renferme toute vérité, allons à l'Evangile, allons à ces bons livres d'où jailliront dans nos âmes ces eaux vives

qui désaltéreront en cette vie leur soif de bonheur, et auront, selon la parole du Christ, leur rejaillissement jusqu'à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

UNE LECTURE PAR SEMAINE POUR LE MOIS DE SAINT JOSEPH

II

SAINT JOSEPH LE JUSTE PERSÉCUTÉ QUI DEMEURE
« DANS LA MAIN DE DIEU »

Surge... et vade in terram Israël.
Lève-toi et retourne dans la terre
d'Israël. (Math. II, 20).

La vie des justes est « dans la main de Dieu, » nous dit l'Ecriture. Aussi la mort n'y touchera pas. Joseph, le juste persécuté, se retire en Egypte sans se plaindre, sans rien regretter, heureux même de subir cette « discipline de la persécution, » parce que c'est Dieu qui la lui inflige. Nous allons aujourd'hui le suivre dans *son exil* où il attend que Dieu lui parle de nouveau, car l'Ange lui a dit : « Demeure dans ce pays jusqu'à ce que je t'avertisse de revenir, *usque dum dicam tibi*. » Nous assisterons ensuite à la *scène du retour*, scène d'obéissance, de joie et de perplexités. Mais partout nous le verrons restant amoureuxment dans la main de Dieu, *in manu Dei*, partout nous rencontrerons des leçons et des enseignements pratiques pour notre vie d'exilé, où nous attendons aussi que nous parlent les anges de Dieu, où nous n'avons d'autre jouissance vraie que celle de revenir perpétuellement à Dieu en nous dirigeant vers le ciel par le chemin de la vertu.

I

Nous avons laissé Joseph en Egypte, sur une terre étrangère, en proie à toutes les épreuves, à toutes les misères, à toutes les angoisses. Peut-être pensait-il que Dieu se montrerait davantage, viendrait plus ouvertement à son aide ; mais telle n'est point la ligne de conduite de la Providence à notre endroit. Elle nous regarde, nous laisse agir, nous soutient de sa grâce sans doute, mais veut que notre liberté ait une très grande part dans notre action. C'est ce qui fait notre honneur, car Dieu nous témoigne ainsi le respect avec lequel il nous conduit, *cum magna reverentia* ; mais c'est aussi notre tourment. Dieu n'apparaissant point, Joseph sent plus durement le poids de sa responsabilité : il n'ignore pas en effet que le ciel lui a confié l'avenir, le salut du monde, et qu'il répond, parmi les infidèles, les adversités et les périls, de la vie du Sauveur.

Aussi n'épargne-t-il aucun travail, aucune peine, pour écarter des pas de Jésus enfant tout danger, toute maladie, toute fatigue excessive.

Oh ! quel exemple pour les parents qui s'endorment si volontiers sur la conduite, sur les écarts de leurs enfants, et à qui Dieu reprochera un jour d'avoir manqué de vigilance !

Et puis il demeure « dans la main de Dieu, » il jouit de se sentir sous son aimable et souveraine dépendance. Toutes ses actions alors deviennent méritoires au plus haut point, et il monte à pas de géant dans la voie de la sainteté. Dieu considère Joseph son serviteur, il appelle les anges pour leur montrer leur roi, et ils ne trouvent parmi eux aucun esprit céleste qui l'égale en mérites et en honneur. Et cependant, il ne fait en apparence que de petites choses, il prend sa hache, vaque à son labeur qui procure le pain à la Sainte Famille, il fait ce que fait tout père de famille chrétien, ce que vous faites tous les jours en maniant votre outil de travail ou en poussant votre charrue ; mais chez lui quelle pureté d'intention, quelle résignation à son sort, quelle obéissance joyeuse à des décrets qui l'exilent et qu'il ne comprend pas ! Ne voyez-vous pas cependant comme il vous serait facile à vous aussi qui travaillez, de vous sanctifier comme lui, en priant comme lui, en peinant, en vous soumettant comme lui, sans murmure, à la volonté de Dieu ?

Nous connaissons tous aussi ce que l'*Imitation* appelle l'exil du cœur. « C'est une grande, une très grande vertu de pouvoir se passer de toute consolation, tant humaine que divine, et de vouloir accepter volontiers, pour l'honneur de Dieu, l'exil du cœur, et *pro honore Dei libenter exilium cordis velle suscipere.* » (Lib. II, cap. ix). Il est des heures où tout paraît nous abandonner. En nous-mêmes nous n'entendons que des « réponses de mort, » de découragement et de dégoût. Dieu se cache, les hommes s'éloignent et veulent nous ignorer, nous restons seuls, comme l'exilé, dans la tristesse de notre âme. Sachons alors rester « sous la main de Dieu, » et nous sanctifier comme Joseph par notre attente solitaire. Ah ! quelle science chrétienne que celle de savoir attendre !

Combien de fois Marie et Joseph s'entretenaient ensemble de leur épreuve, des amertumes de leur exil, de la patrie surtout ! Chaque soir ils se disaient : « Est-ce demain que l'ange nous parlera, qu'il nous rappellera dans notre pays, dans la terre natale ? Combien de temps durera donc la puissance homicide d'Hérode ? Mon Dieu, tout cela ne finira donc jamais ? *Sed tu, Domine, usquequo ?* » Car Dieu qui permet l'épreuve permet aussi la plainte, pourvu qu'elle ne soit ni amère ni révoltée. Et quand ils avaient ainsi exhalé leur douleur dans une prière ardente, leur regard soudain s'abaissait sur le petit enfant qui leur souriait, qui balbutiait les premiers mots d'amour de Dieu, d'amour de ses parents, et ils se trouvaient amplement récompensés de tout ce qu'ils avaient enduré de privations, d'ennuis et de transes.

La plus cuisante peine de leur exil d'Égypte fut d'attendre, c'est aussi celle qui nous tourmente le plus durant le cours de notre existence.

« Oh ! si je pouvais connaître l'avenir ! nous écririons-nous souvent. Si je savais ce qui m'est réservé demain, s'ils disparaîtraient bientôt mes ennemis qui me persécutent injustement, si après cette tempête reviendront des jours sereins, si le malheur se lassera de m'écraser ! » Et nous oublions que l'une des grâces les plus miséricordieuses de Dieu, c'est de nous avoir fermé l'avenir, afin de nous tenir sans cesse « dans sa main. »

Chères âmes qui sentez la douleur et la rigueur de l'exil, imitez Joseph et Marie ! Comme eux regardez le ciel, car Dieu vous y apparaîtra un jour ; il vous révélera sa puissance et sa bonté ; ensemble, parlez de la patrie, Dieu ne vous oublie point, mais il vous trouve impatientes, et cela diminue singulièrement vos mérites, car au fond vous manquez de foi. Les jours d'Hérode sont comptés ; pendant que vous vous lamentez et que vous trouvez peut-être injustes les lenteurs divines, le tyran se sent atteint d'une maladie honteuse, terrible, inexorable, et Dieu ne prolonge sa vie que pour prolonger son supplice afin que tous voient la main vengeresse qui juge les justices d'ici-bas. Il punit surtout d'une manière éclatante ceux qui se sont servis pour le mal, pour la violence, de l'autorité qu'ils tenaient de lui ; mais il ne se hâte point, il ne précipite rien, afin que ses coups soient plus effrayants de calme et plus sûrs.

II

Joseph attendit ainsi des années qu'il plût à Dieu d'agir. Les cris des Innocents étaient parvenus jusqu'à lui et il éprouvait des sentiments d'infinie gratitude pour l'ange qui l'avait arraché au danger en lui disant : « Lève-toi, fuis en Égypte. » Et chaque jour il attendait que le même ange lui annonçât le terme de l'exil. Cet heureux moment vint enfin. L'ange lui parla de nouveau : « Lève-toi, prends l'enfant et sa mère et va dans la terre d'Israël, car ils sont morts ceux qui en voulaient à la vie de l'enfant. »

Vous devinez avec quelle joie Joseph accueillit cette nouvelle. Ce fut l'ange Gabriel sans doute, l'ange de l'Incarnation, qui fut député par Dieu pour ce message de bonheur. Joseph obéit avec le même empressement pour le retour que pour le départ. *Qui consurgens.* Il se lève aussitôt et se dirige sans doute par la voie la plus courte vers Israël. Mais la conduite de Dieu ne se modifie point à son endroit ; il lui indique le but : « Va dans la terre d'Israël » sans lui assigner les moyens à prendre.

Le but c'est de rentrer dans la patrie, mais c'est aussi de mettre en abri sûr la mère et l'enfant. A lui, chef de la Sainte Famille, de se consulter, d'user de toutes les ressources de la prudence humaine afin de garder le précieux dépôt que le ciel lui a confié. Dieu ne gâte point ses saints, il les tient « dans sa main, » mais il ne les conduit point par le bras, dans les cas ordinaires, car ils

ne sont pas des enfants mais des âmes capables de penser, d'agir, de décider par elles-mêmes, après avoir prié et réfléchi. « Va dans la terre d'Israël ! » Mais quel chemin suivra-t-il ? dans quelle contrée d'Israël ira-t-il se fixer ? C'est à lui de prendre conseil de lui-même, des circonstances, des événements et de se déterminer. Quel mérite aurait-il si Dieu lui aplanissait toutes les difficultés, et agissait par la vertu de sa toute-puissance ? Les voies ordinaires sont celles qu'il nous prescrit, celles où Joseph entre le premier, malgré les énormes responsabilités qu'il a assumées.

Mais dans cet homme admirable que rien ne déconcerte, quelle prudence, quelle énergie de caractère et quelle foi ! Il se dirige vers la terre d'Israël, puisque Dieu le lui ordonne. Où irait-il ensuite, sinon dans le pays des aïeux, à Bethléem, la ville où il est né, la cité prédestinée qui n'est pas la plus petite des principautés de Juda, puisque le Sauveur du monde y a reçu aussi le jour ? Est-ce que le Fils de David ne doit pas demeurer, grandir dans la cité de David ?

Nul doute que Joseph n'ait conçu alors d'aimables et doux projets sur leur séjour à Bethléem. Pour lui c'était la vraie « terre d'Israël, » il y reviendrait avec bonheur, il y retrouverait les traces et les souvenirs ineffacés des rois de Juda, de David surtout, le grand ancêtre, et quelles années de félicité sans mélange ils passeraient dans cette calme petite ville où chacun les accueillerait comme des enfants du pays ! Certainement c'est la cité que Dieu lui-même paraissait lui assigner en lui disant : « Va dans la terre d'Israël ! »

Cependant à mesure qu'il approche, les incertitudes, puis les anxiétés se lèvent dans son esprit. Lui, il préfère Bethléem, mais doit-il écouter ses secrets désirs ? N'y a-t-il pas dans sa détermination quelque égoïsme, quelque arrière-pensée personnelle ? Il descend au fond de sa conscience, il ne veut à coup sûr que ce que Dieu voudra ; ses préférences, il les sacrifiera, s'il le faut. Mais comment s'éclairer ? Qui consulter ?

Alors il s'informe, *audienti*, il demande quel est le prince qui a succédé à Hérode. On lui dit que c'est son fils, Archélaüs. Le fils, pense-t-il, a dans les veines le sang cruel du père ; s'établir à Bethléem c'est réveiller dans ce prince le persécuteur qui dort, c'est lui rappeler les souvenirs du voyage des Mages, du massacre des Innocents, c'est exposer de nouveau « la mère et l'enfant. »

L'Evangile nous révèle d'un mot ses perplexités succédant aux premières joies, *timuit illo ire*. Elles furent si grandes que Dieu dut encore intervenir durant un songe, *admonitus in somnis*, afin de calmer les anxiétés de ce juste, de ce serviteur fidèle qui redoutait tout, s'effrayait toujours de la responsabilité et finissait par ployer sous l'épreuve. Alors sur l'avis céleste Joseph se retira en Galilée.

Les vues de l'homme, même le plus habile, le plus pénétrant, sont toujours courtes par quelque endroit. Si Joseph se fût établi à Bethléem, Jésus

n'eût pu y rester ignoré ; les Juifs, la prophétie de Michée à la main, n'eussent pas manqué de l'y chercher et de l'y découvrir, les persécutions qui avaient ensanglanté sa patrie à sa naissance n'auraient pu que gagner en recrudescence. Dieu pour sauver son Fils eût dû recourir à ces voies extraordinaires qui ne sont point coutumières à son admirable Providence. D'ailleurs en se retirant au fond de la Galilée, le Sauveur ne faisait mentir ni les prophéties, ni même les traditions juives. La prophétie de Michée ainsi était accomplie puisqu'il était né à Bethléem ; et la tradition se vérifiait aussi qui disait : « Quand le Christ viendra, personne ne saura d'où il est. » (Jean, VII, 27).

« Et Joseph vint habiter dans la cité qu'on appelle Nazareth, afin que fût accompli ce qui a été dit par les Prophètes : il s'appellera Nazaréen. »

Que de chemin parcouru depuis le jour où il quittait, la nuit, à la hâte, Bethléem, pour s'enfuir en Egypte ! La persécution ne le déconcertait point, car il avait lu dans les Ecritures : « Elles sont nombreuses les tribulations des justes, et le Seigneur les a délivrés de tous les périls. » *Multae tribulationes iustorum*. L'angoisse chez lui n'excluait point la confiance, cependant combien la responsabilité l'écrasait ! Chargé de protéger une jeune femme, Marie, la plus accomplie des créatures, mais qui gardait la faiblesse de son sexe ; un enfant, Jésus, le fils de Dieu, mais qui restait avec toutes les fragilités de l'enfance, obligé de veiller sur eux, de leur gagner le pain quotidien, de leur assurer un abri, ce qui l'avait constamment soutenu, c'est qu'il se sentait « dans la main de Dieu. » Douce dépendance, qui pourtant n'empêchait point son âme d'être souvent bouleversée. Ah ! il n'avait pas dormi toutes ses nuits, et que de fois il avait jeûné pour procurer un peu de nourriture à la mère et à l'enfant ! Quelles transes perpétuelles, et si elle est vraie la légende du bon larron, combien Joseph dut souffrir durant ces heures affreuses où ils se trouvèrent à la merci de quelques bandits sans âme et sans pitié !

Mais maintenant, qu'il se sentait heureux à Nazareth où l'avait finalement conduit la Providence si souvent invoquée ! Il bénissait Dieu comme le voyageur qui a échappé à un grand danger, comme le matelot qui après avoir vu l'abîme s'entr'ouvrir pour l'engloutir dans ses profondeurs, se retrouve enfin, sain et sauf, sur le rivage.

Pour lui la tourmente est passée, voici que vont commencer les délices de la vie cachée avec Jésus et Marie, avec celui que les prophètes ont appelé *Nazaréen*.

C'est saint Mathieu qui nous révèle ce trait distinctif du Messie, et nulle part cependant nous n'en voyons trace apparente dans les Prophéties. Mais Jésus est vraiment Nazaréen, c'est la pensée des Prophètes, et dans leurs livres inspirés nous trouverons même ce mot de « Nazer, » qui signifie fleur.

Leur pensée, dis-je, car on sait ce que signifiait Nazaréen dans l'idée populaire. Quand Philippe dit au bon Nathanaël : « Celui dont Moïse a écrit, celui que les Prophètes ont annoncé, nous l'avons trouvé, c'est Jésus fils de Joseph de Nazareth, » Nathanaël ne peut se défendre d'une réflexion malveillante : « Est-ce qu'il peut sortir quelque chose de bon de Nazareth ? » (Jean, I, 46).

Oui Jésus est vraiment Nazaréen, c'est-à-dire l'homme méprisé, l'opprobre du monde, la dérision de ses ennemis, l'être de douleur, qui n'a même plus une face humaine, car son visage est souillé de boue, de crachats, d'insultes et de sang. Ce Nazaréen, cet humble et cet humilié, est-ce qu'Israël ne l'a pas vu distinctement, salué, annoncé, chanté avec des sanglots dans ses chants, durant ses prophéties frappantes qui semblent être le récit même de la Passion ? (Is., LIII).

Mais il a chanté aussi « la fleur » qui s'épanouit pendant vingt-cinq années en Galilée : « Une tige sortira de la racine de Jessé, et une fleur montera de la tige. » (Is., XI). Elle est bien fragile cette tige, elle est bien tendre cette fleur, et c'est Joseph qui a mission de veiller sur elles. La tige, c'est Marie, il jouit de la voir ; la fleur, c'est Jésus, elle se développe, grandit, s'épanouit sous ses yeux, il en aspire le parfum divin, et chaque jour il y découvre une beauté nouvelle qu'il ne soupçonnait pas.

Surtout il recueille les enseignements de la vie obscure, ignorée, de Jésus et de Marie, ces deux Nazaréens dédaignés du monde et qui sont cependant l'un le maître, l'autre le plus bel ornement du monde. Quand il les contemple ainsi volontairement abaissés, eux plus grands que lui et lui obéissant, s'inclinant devant son autorité, vénérant en lui le chef de famille qui est l'image de Dieu ici-bas, son âme se fond en remerciement, en reconnaissance, en humilité surtout. Et cette humilité le fait grandir devant Dieu à un tel degré que, sauf Jésus et Marie, nulle créature ne saurait lui être comparable.

Comme il se rappelle maintenant avec délices les épreuves d'autrefois ! Le temps n'est plus où il était dans la main de Dieu comme une barque ballotée sur les flots ; il est toujours dans la main de Dieu, mais le calme s'est fait dans sa vie, calme miséricordieux qui est sa douce et juste récompense.

Qu'elles sont pratiques, les leçons de la vie de saint Joseph ! La nôtre lui ressemble en quelque chose, mais combien moins troublée, moins agitée ! Même dans nos tribulations, Dieu nous épargne encore, car il connaît notre grande faiblesse. Demeurons comme le saint patriarche « dans la main de Dieu », sanctifions-nous parmi chaque détail de la vie ordinaire, sachons soutenir l'épreuve, obéir à la voix de Dieu qui parle par les événements, et toujours gardons une confiance inébranlable dans la Providence, afin qu'un jour les tempêtes calmées, nous puissions chanter

comme saint Joseph avec le Prophète : « Seigneur, j'ai espéré en vous, mon espoir n'a pas été et ne sera jamais trompé. *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* »

INSTRUCTIONS DE CARÊME SUR LA GRÂCE

2^e Instruction : Nécessité de la grâce

*De plenitudine ejus nos accepimus ;
gratia et veritas per Jesum Christum
facta est.*

Nous avons tous reçu de sa plénitude ; la grâce et la vérité sont l'œuvre de Jésus-Christ. (Joan., I, 16).

Mes frères,

La grâce est la nourriture de l'âme, comme le pain matériel est la nourriture du corps ; et s'il est vrai qu'un homme s'expose à une mort inévitable quand il s'obstine à refuser tout aliment, de même, le chrétien court à sa perte s'il néglige ou rejette la grâce. Non, mes frères, si la lumière céleste ne vient éclairer notre intelligence, si les impulsions de l'Esprit-Saint ne viennent déterminer notre volonté, nous sommes impuissants en face de nos destinées surnaturelles. En d'autres termes, la grâce est absolument nécessaire à l'homme, et tout proclame cette implacable nécessité ; mais pour mieux vous la faire comprendre, nous établirons d'abord que, sans la grâce, nous ne pouvons rien faire dans l'ordre du salut, et ensuite que, spécialement, il nous est impossible de vaincre les tentations dont le démon ne fait grâce à personne ici-bas ; et de là, pour finir, nous tirerons quelques conséquences pratiques.

I

Sans la grâce, nous ne pouvons rien dans l'ordre du salut. Le salut étant, en effet, une œuvre surnaturelle, toutes nos puissances naturelles sont insuffisantes à nous le procurer. Voyez un enfant qui vient de naître : il se trouve, à son entrée dans le monde, frappé d'une complète incapacité ; il ne peut de lui-même, ni se nourrir, ni se vêtir, ni se gouverner, ni se défendre, et le secours de sa mère lui est indispensable en tous ses besoins. Voilà ce que nous sommes tous dans l'ordre de la grâce.

Écoutez du reste Jésus-Christ, l'éternelle vérité : Personne ne peut venir à moi, dit-il, si mon Père qui m'a envoyé ne l'entraîne lui-même. Plus loin, il est encore plus clair, sinon plus affirmatif : Sans moi, vous ne pouvez rien faire, *Sine me nihil potestis facere*. Prenez garde, remarque ici saint Augustin ; que vous entrepreniez peu ou beaucoup, vous n'arriverez pas au

but, à moins que vous n'ayez l'aide de Celui sans lequel on ne peut rien faire. — L'apôtre des nations, le prédicateur de la grâce, comme l'appellent les saints Pères, écrivant aux habitants de Philippe, leur transmet la doctrine de son Maître. « C'est Dieu, dit-il, qui opère en nous le vouloir et le faire. » *Deus est qui operatur in nobis velle et perficere.* « Nous ne sommes pas capables, dit-il aux Corinthiens, de former de nous-mêmes une bonne pensée comme venant de nous-mêmes, mais c'est Dieu seul qui nous en donne le pouvoir. » *Non sumus sufficientes aliquid cogitare ex nobis quasi ex nobis, sed sufficientia nostra ex Deo est.* « C'est par là grâce que vous avez été sauvés au moyen de la foi, écrit-il ailleurs, et cet avantage ne vous est pas venu de vous-mêmes. » Ainsi donc, dit saint Augustin, dans toute bonne œuvre, qu'il s'agisse de la commencer ou de la mener à l'accomplissement, nous ne pouvons rien que par Dieu : *In omni opere bono et incipiendo et perficiendo, sufficientia nostra ex Deo est.*

II

Nécessaire à l'homme pour qu'il puisse accomplir des œuvres de salut, la grâce l'est tout particulièrement dans une de ces mille détresses qui se partagent notre vie, je veux dire quand il s'agit de vaincre les tentations et d'y résister d'une manière utile à notre salut.

Et en effet si nous trouvions en nous des ressources d'énergie assez grandes pour n'avoir pas à craindre de succomber, pourquoi donc toutes ces recommandations des livres saints qui nous invitent à recourir à Dieu quand nous sommes tentés ? Dans quel but tous ces conseils : « Veillez et priez pour que vous n'entriez pas en tentation, » — « Revêtez l'armure de la foi, afin que vous puissiez tenir contre les embûches du démon, » *Induite armaturam fidei ?* Pourquoi donc enfin Jésus-Christ lui-même, dans la sublime prière qu'il nous a léguée, nous fait-il adresser à Dieu cette demande : « Ne nous laissez point succomber à la tentation ? » Il n'y a point de crime, si énorme qu'il soit, que je ne puisse commettre, disait saint Augustin, si la grâce de Dieu ne me soutient. Et voilà pourquoi quand Joseph triomphe si glorieusement des attaques de la volupté, le récit sacré nous fait remarquer qu'il le doit non pas à lui-même, mais à la présence de Dieu en lui : *Deus erat cum illo.*

Telle est donc, mes frères, la nécessité de la grâce ; sans elle nous ne pouvons rien dans l'ordre surnaturel, c'est-à-dire, rien qui nous soit un mérite pour le ciel.

Remarquez que je dis : dans l'ordre surnaturel. Sans le secours de la grâce, en effet, l'homme aidé des lumières de sa raison peut faire quelques bonnes actions dans l'ordre naturel, comme, par exemple, obéir à son père, parce que la loi naturelle l'ordonne, donner l'aumône par un motif d'humanité et de compas-

sion, même aimer Dieu comme auteur de la nature, d'un amour imparfait. Il peut même, par ces œuvres moralement bonnes, faites en dehors de la grâce, mériter quelque récompense temporelle, comme la réussite d'une affaire, la prospérité dans son commerce, dans sa fortune, dans sa famille ; mais la grâce seule lui permet de faire des œuvres utiles au salut, et de mériter les récompenses éternelles. La raison en est claire : c'est que les moyens doivent toujours être proportionnés à la fin. Or le ciel étant une fin surnaturelle, les moyens qui y conduisent doivent être aussi surnaturels. Nos seules forces ne suffisent donc pas pour nous conduire à la vie éternelle. Il nous faut des secours surnaturels ; autrement dit, il nous faut la grâce.

III

De ces principes, incontestables parce qu'ils sont appuyés sur la parole de Dieu et l'enseignement de l'Eglise, découlent plusieurs conséquences pratiques que vous me permettrez de vous exposer brièvement.

1^o Obligation pour nous de reconnaître notre extrême dépendance à l'égard de la grâce de Dieu et vis à vis de son infinie miséricorde. Quand nous serons bien pénétrés de cette vérité, nous aurons fait un grand pas sur le chemin de l'humilité ; nous désapprendrons à nous enorgueillir des qualités que nous avons reçues, et s'il nous arrive de nous glorifier, ce sera en Dieu qui fait vouloir et exécuter le bien suivant sa volonté sainte, et qui, suivant l'expression de saint Augustin, « en couronnant nos vertus, couronne ses dons beaucoup plus que nos mérites. »

2^o Une seconde conséquence, c'est la nécessité qui nous presse d'avoir sans cesse les yeux levés au ciel, pour attirer sur nous l'abondance des grâces divines. Car si Dieu ne nous refuse pas la grâce, s'il nous l'a promise de sa parole qui ne trompe jamais, il veut aussi que nous la demandions. Il exige que, sentant notre indigence, nous ayons recours à lui, et que nous l'implorions comme le pauvre en détresse. C'est pourquoi saint Augustin nous dit quelque part que nous sommes les mendiants de Dieu, *mendici Dei*. On peut donc dire que c'est sur la nécessité de la grâce qu'est basée la nécessité de la prière. Dans l'impuissance où nous réduit notre faiblesse, que nous reste-t-il, en effet, sinon à nous écrier à chaque instant, comme saint Pierre : « Seigneur, sauvez-nous, autrement nous périssons ! » *Domine salva nos, perimus.*

3^o Enfin, l'extrême nécessité de la grâce en fait un trésor si précieux que nous devons nous efforcer de ne pas la recevoir en vain, quand il plaît à Dieu de nous l'accorder. Evitons de nous exposer, par nos hésitations, nos retardements ou nos résistances, à perdre un talent qui doit nous être plus tard réclamé, au jour des derniers comptes. S'il nous échappe, le retrouverons-nous, et si

nous le pardons, en recevrons-nous un autre ? Ah ! mes frères, quand il s'agit de la fortune matérielle et des dons de la vie présente, nous n'épargnons ni soins ni peines pour nous les assurer. Levons donc les yeux et les cœurs en haut, que nos pensées s'envolent au-delà de cette vie, vers les régions sereines de la vie éternelle, et nous apprendrons à apprécier les trésors dont s'achète le ciel, à les rechercher, et surtout nous apprendrons à en user. Ainsi soit-il.

DEUX PLANS DE SERMONS POUR LA FÊTE DE SAINT JOSEPH

I

SAINT JOSEPH ET LE PÈRE DE FAMILLE

Depositum custodi.

Léon XIII, dans ses encycliques, nous offre saint Joseph comme le modèle des pères de famille. Or le père a trois obligations principales dans sa maison : *garder, administrer, défendre.*

I

Saint Joseph gardien

A l'exemple de saint Joseph, le père doit garder : 1^o le passé de la famille, ses traditions, son PATRIMOINE, sinon de richesses, du moins d'honneur, de probité et de religion ; 2^o la FEMME dont il doit protéger la faiblesse et qu'il lui faut affermir dans la voie du devoir et du bien ; 3^o surtout l'ENFANT, et par conséquent veiller sur son âme et sur son corps : il en est le gardien, et Dieu peut lui dire : « *Sanguinem ejus de manu tua requiram.* » Tout cela demande une grande surveillance et de grands sacrifices.

II

Saint Joseph administrateur

Pour bien administrer, il faut entrer dans la pensée et dans les vues de celui dont on gère les biens ; or le père gère les biens de Dieu. Il doit donc gouverner selon la volonté de Dieu et les vues soit générales, soit particulières (par exemple la vocation, le mariage) de la Providence. — Ainsi, à Nazareth, comme Jésus doit travailler et être caché dans la pauvreté, saint Joseph dirige sa famille et son fils adoptif selon ces desseins de Dieu.

III

Saint Joseph défenseur

Le père doit défendre l'honneur de Dieu, et les âmes qui le touchent de plus près, et la religion ; défendre ses enfants contre les séductions et les violences, contre les journaux mauvais ou frivoles,

contre les scandales et les mauvaises compagnies, contre l'école sans Dieu... ; défendre aussi ses serviteurs. (*Si quis suorum, maxime domesticorum, curam non habet, fidem negavit et est infideli deterior*).

II

VIE CACHÉE DE SAINT JOSEPH

Ama nesciri et pro nihilo reputari.

(*Imitat. Christi*).

Ces mots résument la vie du juste saint Joseph, dont ils sont comme la devise.

I

Amour de saint Joseph pour la vie d'effacement

Non seulement l'Evangile ou la tradition nous donnent peu de détails sur saint Joseph ; mais, lui aussi, aime à voiler aux regards humains les gloires qui l'entourent. Qu'on prenne toutes les circonstances de sa vie : sa généalogie qui compte tant de grands noms, son mariage avec Marie, la naissance de Jésus à Bethléem, la présentation de l'Enfant au temple, sa vie de travail et de prière à Nazareth, rien « n'est capable d'ouvrir sa bouche pour dévoiler le secret de Dieu qui lui a été confié : il paraissait étonné, il semblait qu'il ne savait rien, si bien qu'au bout de trente ans, on dira encore : N'est-ce pas le fils de Joseph le charpentier ? » (Bossuet). — Même dans le ciel, il semble vouloir rester ignoré : ce n'est qu'après une obscurité de seize siècles qu'il commence à recevoir les hommages dus à ses grandeurs et à ses mérites.

II

Raisons de cet amour

O beata solitudo ! o sola beatitudo ! dit saint Bernard. — Pour la plupart des hommes, le bonheur, c'est le bruit du monde, ce sont les monceaux d'or et d'argent, c'est surtout l'orgueil d'être connu, d'avoir une réputation, de survivre par sa renommée dans la mémoire des autres. — Pour saint Joseph, c'est dans la vie cachée qu'il trouve la paix et le bonheur. Pourquoi ? a) parce que le vrai bonheur ne va pas sans l'union du cœur avec Dieu, et que Dieu n'habite que dans le calme et l'effacement (*Non in commotione Dominus*) ; — b) parce que le vrai bonheur ne va pas sans la justice, l'innocence et la pureté du cœur : or « la justice chrétienne est une affaire particulière de Dieu avec l'homme, et de l'homme avec Dieu. » (Bossuet).

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imp. MAITRIER et COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETIT CARÈME SUR LES TROIS PREMIERS CHAPITRES DE LA GENÈSE

13^e Instruction

LA FAUSSE COMPLAISANCE

« Eve considéra ce fruit qui était beau et délectable à la vue ; elle en cueillit, en mangea, et en présenta à son mari qui en mangea pareillement. »

La femme avait succombé à la tentation ; elle avait mangé du fruit défendu ; elle était condamnée à mourir. Mais la victoire du rusé serpent n'est qu'un accident sans importance pour la race d'Adam tant que lui, le chef du genre humain, n'a pas succombé. Hélas ! par vaine complaisance pour son épouse, Adam prévarique à son tour. Désormais c'est fini ; la catastrophe est consommée ; l'humanité est déchue. Ah ! la fausse complaisance, mes frères, qu'elle est coupable, à combien de fautes n'entraîne-t-elle pas ! Nous le montrerons rapidement. — Nous traiterons ensuite d'une espèce particulière de fausse complaisance : *le respect humain*.

I

Funestes effets de la fausse complaisance

Lorsque la première femme, coupable de désobéissance, se présenta devant Adam, il dut se livrer un rude combat dans le cœur de celui-ci, entre son amour pour la compagne de sa vie et son attachement aux ordres de son Dieu. Dieu attendait là notre premier père, pour reconnaître s'il saurait préférer le Créateur à la créature, et faire le sacrifice du plus puissant des amours d'ici-bas à l'éternel amour d'en haut. Mais Adam se laissa vaincre par sa fausse tendresse pour la « chair de sa chair. » Il eut compassion de son sort. Qu'allait-elle devenir, elle coupable, si lui ne partageait pas sa faute ? Les larmes, les caresses, les douces paroles de son épouse triomphèrent en lui de la voix de la grâce et du devoir : il céda non sans regret, mais enfin il céda. Il désobéit à Dieu, pour ne point contrister celle qu'il aimait.

Funeste faute ! funeste exemple ! Combien de fois depuis Adam une fausse et lâche complaisance n'a-t-elle point fait ainsi préférer la créature au Créateur ? Examinons quelques cas particuliers.

C'est un mari chrétien persuadé que son devoir l'appelle à user du mariage pour les fins voulues de Dieu, et qui pourtant trahit le devoir conjugal et mesure la vie à son foyer, par une coupable compassion pour les alarmes d'une épouse trop

écoutée. Il vient chaque dimanche se prosterner devant son Dieu, et entendre proclamer les préceptes de la loi divine. Il sent le remords s'agiter dans son cœur ; il demande pardon au Seigneur de ses trahisons du devoir ; il promet de vivre désormais comme doivent vivre les vrais enfants de Dieu, et il sort du saint lieu avec la résolution de remplir jusqu'au bout les obligations sacrées de son état. Mais en rentrant chez lui, il trouve sa femme en pleurs, qui le supplie d'avoir pitié d'elle, de lui épargner les douleurs, les fatigues et les dangers d'une maternité nouvelle. Il cède, il continue à faire du mariage un monstrueux concubinage, où l'on ruse pour tromper et frauder la nature. Ah ! criminelle et cruelle complaisance ! Que de larmes de feu vous verserez un jour, aveugle, pour avoir voulu épargner ici quelques larmes timides ! Sachez donc voir, derrière cette créature heureuse de vos concessions, le Créateur irrité de vos lâchetés, et allumant la fournaise vengeresse qui vous dévorera, vous et cet objet de votre coupable tendresse !

C'est un père, c'est une mère, convaincus de la nécessité de corriger leurs enfants et de les reprendre quand ils font mal. Mais, dans un sentiment de tendresse exagérée, ils accordent trop à la nature, et n'osent pas punir, de crainte de faire pleurer. On permettra tout à son enfant, pour ne pas l'affliger. Ridicule faiblesse ! Qu'advient-il de là ? L'amour-propre, l'envie, la cupidité, l'égoïsme, la colère, la mollesse, dont il aurait fallu réprimer les premières saillies par de mâles corrections, finiront par étouffer tous les germes bons et honnêtes dans le cœur de cet enfant. Parents trop faciles, par votre fausse complaisance vous aurez perdu votre enfant, dont une juste sévérité aurait fait un bon citoyen et un bon chrétien.

C'est toute une famille en pleurs entourant un moribond sur sa couche dernière. Le malheureux vit loin de Dieu depuis de longues années peut-être. La onzième heure de la vie est maintenant passée pour lui, et il n'a rien fait encore pour le service du maître de la vigne. Oh ! qu'il serait grandement temps pour lui de se retourner enfin vers Dieu, de réparer toute une existence d'innéité et de révolte par un bon acte de soumission suprême, de demander pardon à Celui qu'il a tant offensé, afin d'expirer, comme le bon larron, réconcilié avec son Sauveur et son Juge ! Mais, par une barbare tendresse, ceux qui l'assistent et le pleurent déjà comme un mort, se refusent à l'avertir. Il ne sait point que sa vie touche à son terme. Nul n'aura le courage de le tirer de sa dangereuse illusion ; on lui cachera même la tristesse et les larmes que cause déjà sa fin prochaine. On veut lui laisser couler en paix les derniers instants qui lui restent à vivre. Et si le prêtre se présente, averti par des amis ou des voisins, on va jusqu'à lui défendre de parler au malade de confession. « Ne le tourmentez pas, lui dit-on. Il ne se voit pas. Laissez-le. Dites-lui seulement que vous venez

lui faire une visite d'ami. » C'est tout simplement atroce et révoltant, mes frères. Quoi donc ! pour épargner à cet homme le tourment d'un instant, la surprise d'une seconde, vous vous résignez froidement à le voir condamner aux tourments de l'enfer pour toute une éternité ? Ce n'est plus de la tendresse, de la complaisance, cela, c'est de la sauvagerie, c'est de la férocité. Et lorsque la fin sera venue, que le dernier soupir aura marqué le passage de l'âme s'exhalant du cadavre, il se trouvera des parents assez odieusement stupides pour s'écrier d'un air soulagé : « Quelle belle mort ! il a passé si doucement ! il ne s'est pas vu partir ! » Bourreaux que vous êtes, vous comptez donc pour rien les horribles tortures de cette âme que vous avez tenue dans son erreur jusqu'au dernier moment, et qui est sortie de ce monde sans un élan sauveur vers Dieu ! Vous n'entendez donc pas le Tout-Puissant qui la cite auprès de vous à son tribunal, et qui lui dit : « Tu ne me cherchais pas, et tu me trouves. Tu ne m'attendais pas, et me voilà ! Honte et malheur à ceux qui, près de ton lit de souffrance, ont, par une lâche complaisance pour toi, empêché ma miséricorde d'arriver jusqu'à ton cœur. Malheur à eux ! malheur à toi ! » Encore une fois, mes frères, cette fausse complaisance en un pareil moment est inhumaine et barbare : demandez au Seigneur de vous en préserver !

II

Le respect humain

Mes frères, la peur de contrister la femme ne fut pas, au sentiment de saint Augustin, le seul mobile qui détermina Adam à désobéir à Dieu à son tour. Il s'y mêla aussi beaucoup de respect humain. Eve dut se moquer de son mari, en lui répétant ces paroles entendues par elle-même de la bouche du serpent : « Vous avez peur de mourir. Allons donc ! Vous serez au contraire comme des dieux. Que vous êtes simple, en vérité ! » Et Adam ébranlé baissa la tête, prit le fruit défendu, et en mangea.

Le respect humain, mes frères, — ce sentiment auquel obéit notre premier père, — n'est qu'une forme nouvelle de la fausse *complaisance*. C'est par peur de *déplaire* au monde et d'encourir ses railleries, que l'on se détermine à déplaire à Dieu et à encourir sa colère ; c'est pour s'attirer les bonnes grâces des hommes, que l'on n'hésite point à s'attirer la disgrâce du Seigneur. Le respect humain n'est donc, en dernière analyse, qu'une complaisance exagérée pour les créatures au détriment des droits du Créateur. C'est dire déjà que c'est une chose détestable devant Dieu, et une espèce d'idolâtrie, puisqu'on fait passer la créature avant le Créateur, l'esclave avant le maître. C'est une véritable *apostasie*, et une apostasie bien plus condamnable que celle de ces malheureux chrétiens qui, en face des tourments, reniaient le Christ et sacrifiaient aux faux dieux. On les amenait au pied du bûcher, devant l'arène

où rugissaient les lions dévorants, dans la salle où s'alignaient, par centaines d'espèces différentes, les instruments de supplice, et on leur disait : « Abjure ou meurs ! Choisis entre Jupiter et le Christ, entre la vie ou les supplices. » Hélas ! plusieurs se sentaient défaillir à la pensée des cruelles tortures qui leur étaient préparées. Ils se laissaient conduire à l'autel des idoles ; ils offraient aux divinités de l'empire un sacrilège encens. Ils devenaient apostats ; l'Eglise les excommuniait de son sein, et ce nom d'apostats qu'on leur jetait à la face éloignait de leur personne et les chrétiens et les païens eux-mêmes. Ah ! sans doute, ils méritaient ce mépris dont on les accablait. Mais pourtant leur apostasie méritait bien aussi quelque compassion : car les tourments dont on les menaçait pour les rendre renégats, étaient bien les plus cruels que la férocité la plus raffinée pouvait inventer. Mais nous, quand nous renions notre Dieu, notre foi, et les promesses de notre baptême, par crainte du sourire ironique de je ne sais quel libertin, quand nous foulons aux pieds la loi de l'Evangile de peur d'une raillerie imbécile, qu'avons-nous à dire pour notre défense ? Qu'avons-nous à redouter dans nos vies ou dans nos biens ? Quel danger nous menace ? Quelles souffrances nous attendent ? Si nous nous exposons à des désagréments graves, nous aurions de ce chef un certain semblant d'excuse. Mais il ne nous reste pas même ce prétexte. Le respect humain est une apostasie sans raison et sans excuse.

De plus, c'est la chose la plus *sotte* qui se puisse imaginer. Je comprends que l'on tienne à l'estime des gens vertueux, et que l'on professe un certain respect pour l'opinion des sages et des personnes considérables. Mais lorsque nous cédon au respect humain, devant qui tremblons-nous ? Est-ce devant des hommes sages et vertueux ? Non ; car les sages et les gens de bien n'ont point coutume de se moquer de ceux qui font leur devoir. Devant qui donc alors rougissons-nous de nous montrer chrétiens ? Devant des hommes dont souvent nous ne faisons nulle estime, devant des hommes dont nous ne voudrions pour rien au monde suivre les conseils, devant des hommes pour qui nous ne nous dérangerions pas d'une semelle, lorsque nous sommes à nos divertissements ou à nos affaires. Et ce sont ces gens-là dont une parole, un ricanement nous émeut plus que la parole et les menaces du Dieu qui nous a créés et qui nous jugera ? En vérité, c'est le comble de l'absurdité.

Mais le respect humain n'est pas seulement une chose souverainement déraisonnable ; c'est encore une chose extrêmement *dangereuse*. Vous allez me comprendre, mes frères. Lorsqu'une âme est possédée de ce sentiment servile, qu'arrive-t-il ? Eh bien, il arrive qu'on forme des désirs et des projets de conversion, mais que ces désirs avortent parce qu'on a peur du qu'en dira-t-on ! On sort d'une prédication bien convaincu et bien déterminé à commencer une vie nouvelle ; mais un chuchotement a retenti derrière nous ; nous avons

rougi, et adieu les belles résolutions ! On reçoit de Dieu grâces sur grâces ; on en est pressé, sollicité ; la conscience nous poursuit de ses reproches et de ses remords. Mais le respect humain parle plus haut que la conscience et que la grâce ; et il arrive un temps où la conscience étouffée se tait, où la grâce repoussée se retire, où Dieu nous laisse. Jusqu'à la mort même, ne voyons-nous pas des hommes combattus de cette tentation du respect humain y succomber, et, dans leur frayeur d'encourir la réprobation du monde, s'obstiner à demeurer sous le coup de la réprobation de Dieu ? N'en a-t-on pas vu, et n'en voit-on pas de temps à autre qui, après avoir vécu sans foi ni loi, veulent mourir encore dans l'impénitence, résistent aux dernières grâces de l'Esprit-Saint, repoussent le prêtre et refusent les sacrements de l'Eglise, pour ne point paraître faibles et de peur qu'on ne dise d'eux : « Il a tremblé au dernier moment ! » Quelle épouvantable obstination dans le mal ! Quelle fin affreuse ! Les exemples, à la vérité, en sont rares ; mais ils n'en sont que plus frappants, ils n'en montrent que mieux à quelles extrémités peut conduire le respect humain.

Guerre donc au respect humain ! Chrétiens asservis sous son joug, brisez ce joug cruel, rompez ces liens dangereux. Faisons, mes frères, dit saint Augustin, comme les Hébreux disant aux Egyptiens : « Nous voulons bien vous obéir, et travailler sous vos ordres, et observer toutes les autres lois du royaume. Mais laissez-nous libres de sacrifier à notre Dieu dans le désert. Car il faut que nous soyons libres dans le culte que nous lui rendons. » Ne tenons pas, chrétiens, vis à vis du monde un autre langage : « Sur toute autre chose, devons-nous dire, je me conformerai aux lois du monde, j'observerai les coutumes du monde, je garderai les bienséances du monde, je me contraindrai même, s'il le faut, pour ne rien faire qui choque le monde : mais quand il s'agira de ce que je dois à mon Dieu, derrière le monde et ses maximes et ses entraves ! Je veux servir mon Dieu en toute liberté. » Ainsi soit-il !

14^e Instruction

PROMESSE DE LA RÉDEMPTION

Mes frères,

Dans l'ordre de l'éternelle justice, le crime appelle le châtiment. Coupables de révolte contre le Seigneur, Adam et Eve devaient donc être punis.

Pour les anges rebelles, la peine avait été soudaine après la faute. Pourquoi n'en fut-il pas de même pour l'homme ? Il y a là un grand mystère qu'il nous faut méditer aujourd'hui. Nous y reconnaitrions d'abord la miséricordieuse *bonté* de Dieu qui relève l'homme de sa chute, et ne veut pas que cette chute demeure sans remède. Nous y

admirerons ensuite la *sagesse* du Tout-Puissant, qui nous sauve par les mêmes moyens qui ont causé notre perte.

I

Bonté de Dieu dans la Rédemption

« Tu mourras ! tu mourras ! *Morte morieris !* » telle était la peine décernée par Dieu contre l'humanité, si cette humanité, infidèle aux ordres de son Créateur, portait une main téméraire sur le fruit de l'arbre défendu. « Tu mourras ! tu mourras ! *Morte morieris !* » Remarquez-vous, mes frères, cette répétition sur les lèvres de Dieu de la même parole ? Tu mourras ! tu mourras. C'était donc une double mort qui devait châtier l'homme transgresseur de la défense divine, la mort du corps d'abord par la séparation violente d'avec l'âme ; la mort de l'âme ensuite par la séparation éternelle d'avec Dieu, la mort de l'âme, c'est-à-dire la damnation, c'est-à-dire l'enfer.

Et cette double mort devait frapper l'homme à l'instant même où il aurait l'audace d'enfreindre le commandement de l'Eternel. « Au même temps que tu en mangeras, avait dit le Seigneur, tu mourras, tu mourras ! *In quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris.* » (Gen. II, 17). Le châtiment devait donc suivre immédiatement la désobéissance, et la pomme fatale ne devait pas être plus tôt sur les lèvres pécheresses de l'homme, que la mort devait entrer en lui pour éteindre les battements de son cœur, jeter son cadavre inerte et glacé sur le sable du jardin, et son âme gémissante dans l'enfer avec les démons. Et pourtant il n'en est rien. Adam et Eve ont goûté au fruit défendu, et ils ne meurent pas, et ils continuent de se promener dans les allées du paradis, en quête d'un vêtement de feuillages pour cacher leur nudité. Dieu a-t-il donc oublié sa menace ? Ou bien sa justice est-elle devenue impuissante à tirer des coupables une prompte vengeance ?

Rien de tout cela, mes frères. La justice divine irritée réclame les coupables pour les livrer au supplice mérité par leur criminelle audace. Mais de son côté la miséricorde divine intervient en leur faveur. Il faut lire dans saint Bernard le récit de ce duel sans nom entre la miséricorde et la justice dans le sein de la divinité. Comme quand il s'est agi de créer l'homme et de lui donner une compagne, Dieu tient conseil avec lui-même pour sauver sa malheureuse créature plutôt tombée que coupable. L'ange rebelle s'est déterminé de lui-même à jeter vers le trône de l'Eternel ce cri séditieux : *Non serviam*, je ne t'obéirai point. C'est à sa propre perversité, c'est à sa seule malice qu'il faut imputer son orgueilleuse révolte. Mais il en est autrement de l'homme. Il a été trompé par le perfide serpent. Il s'est laissé entraîner malgré lui à cueillir le fruit fatal. Satan, jaloux des destinées glorieuses de la race humaine, s'est pris pour celle-ci d'une haine implacable et a juré sa perte. Il a tendu un piège à l'innocente simplicité du premier homme, et l'homme sans défiance n'a pas su

éviter cette embûche. Il est coupable, c'est vrai, mais sa faute mérite bien quelque compassion. Donnons-lui donc le temps de se repentir. Ne le faisons pas mourir de suite ; qu'il vive pour réparer son péché !

Ainsi parle la divine miséricorde. Mais la justice proteste. Comment l'homme pourra-t-il jamais offrir une réparation égale à l'offense ? Car l'offense se mesure à la dignité de la personne offensée, et la réparation n'a de valeur que par le mérite de la personne qui répare. Or, la dignité de la personne outragée par le péché est infinie, puisque c'est Dieu ; l'offense est donc elle-même infinie. La réparation au contraire, offerte par l'homme, ce ver de terre, cet atome devant Dieu, ne saurait avoir qu'une valeur limitée et finie ; donc l'homme ne peut vivre assez pour réparer dignement sa faute. Qu'il meure donc, et que sa mort venge du moins les droits du Créateur méconnus par cette débile et trop orgueilleuse créature !

Non, répond à cela la miséricorde personnifiée dans le Fils ; non, il ne mourra pas. Car s'il ne peut réparer, je réparerai pour lui. Justice de mon Père, ni les sacrifices, ni les offrandes, ni les holocaustes pour le péché offerts par l'homme pour vous fléchir, ne sauraient vous apaiser. Le sang des agneaux et des génisses n'est pas suffisant à vos yeux pour laver l'offense faite à la Majesté Infinie de mon Père. Eh bien ! moi qui suis Dieu comme mon Père, je prendrai un corps passible comme le corps des autres hommes ; Homme-Dieu, j'offrirai à Dieu mon Père, pour les hommes mes frères, les mérites infinis de mon sang versé en sacrifice jusqu'à la dernière goutte. La réparation alors sera égale à l'offense, car elle sera infinie comme elle. Justice de mon Père, êtes-vous satisfaite ?

La miséricorde et la justice sont maintenant d'accord en Dieu pour laisser à l'homme un délai, afin qu'il obtienne son pardon. Sans doute Dieu, pour faire sentir à l'homme sa faute, le frappera de peines temporelles : il souffrira dans son corps, dans son âme, dans son intelligence, dans ses affections, dans ses biens ; et, après qu'il aura souffert plus ou moins longtemps, il retournera en poussière. Mais Dieu ne le frappera pas soudain de mort après sa chute, sans lui laisser le temps de se reconnaître ; et surtout Dieu lui épargnera les tourments de l'enfer, s'il pleure sa faute et évite de commettre de nouvelles iniquités. Il a été vaincu par la ruse du démon, mais à son tour il le vaincra, s'il le veut, et prendra sa revanche : « Je mettrai, dit l'Eternel au serpent infernal, une inimitié entre toi et la femme, entre sa race et la tienne ; elle t'écrasera la tête, et toi tu chercheras à lui mordre le talon. »

Reconnaissons et bénissons, mes frères, l'admirable bonté de Dieu pour notre pauvre humanité. Le Seigneur aurait pu nous perdre, nous frapper sans merci, nous précipiter après la faute dans les abîmes éternels. Par une tendre compassion pour

nous, il ne l'a point fait. C'est à sa miséricorde que nos premiers parents doivent d'avoir pu se racheter ou plutôt être rachetés de la double mort qui devait les dévorer sitôt après leur péché, et de n'avoir pas été consumés par les flammes allumées pour les anges rebelles ; c'est à elle que nous devons nous-mêmes de n'avoir point été surpris par la mort aussitôt que nous avons péché, et précipités aux brasiers éternels : *misericordias Domini, quia non sumus consumpti*. C'est à elle que nous devons ces longs délais que l'Eternel nous accorde pour faire pénitence de nos fautes et les racheter par le repentir et par une bonne confession. Ah ! du moins sachons mettre à profit ces délais miséricordieux. Usons de la bonté divine, en employant bien l'intervalle qu'elle nous laisse entre la mort et le péché ; mais n'en abusons pas en prolongeant la série de nos iniquités et de nos impénitences. Imitons la conduite de notre premier père après sa chute, nous qui trop de fois l'avons imité dans sa coupable désobéissance : il pleura son péché tous les jours de sa vie, faisons de même. Et n'oublions pas d'invoquer à notre aide chaque jour la seconde Eve, ce refuge des pécheurs, celle qui répara les ruines causées par la première Eve. Car, comme nous allons le voir, Dieu a voulu réparer par la femme ce qui avait péri par la femme.

II

Sagesse de Dieu dans la Rédemption

Le Fils de Dieu ayant résolu de se faire homme pour sauver les hommes, aurait pu, mes frères, remarquez-le bien, s'incarner tout autrement qu'il ne l'a fait. Il aurait pu se passer de mère selon la chair, comme il s'est passé de père ici-bas. Il eût été loisible au Tout-Puissant de créer de Dieu le corps et l'âme humaine de son Fils, comme il créa le corps et l'âme du premier homme, sans le faire naître d'une femme. Il ne l'a pas voulu. Pourquoi ?

1. Parce que, disent les saints Pères de l'Eglise, il convenait à la sagesse de Dieu de prendre le perfide serpent dans ses propres ruses. C'est à la femme que le malin esprit s'était adressé dans le jardin de délices, c'est d'elle qu'il s'était servi pour perdre l'homme. Eh bien ! c'est à la femme aussi que Dieu s'adressera, c'est d'elle qu'il se servira pour sauver l'homme. Il dépendait de la femme à l'origine des temps de résister aux suggestions de l'ange du mal, et de préserver ainsi l'humanité de sa ruine ; il dépendra de la femme, lorsque sera venue la plénitude des temps, de résister aux désirs du ciel transmis par l'ange du Seigneur, et par là d'empêcher la réhabilitation et le relèvement de la race humaine. Eh bien, soit ! je mange de ce fruit ! avait dit la première Eve, cédant à la voix de la tentation. Il convenait que, cédant à la voix de l'Inspiration d'en haut, la seconde Eve prononçât le *Fiat* rédempteur, destiné à couvrir le démon de plus de honte que le

Fiat coupable de la mère des hommes ne lui avait causé d'orgueilleuse joie.

Car il importe, mes frères, de prêter à cette vérité une très grande attention. Marie était libre de refuser de croire aux paroles de l'Ange, libre de refuser d'acquiescer aux volontés du Très-Haut, libre de refuser d'être la Mère de Dieu. Dieu avait décrété sans doute que son Verbe prendrait chair dans le sein très pur de la Vierge. Mais celle-ci demeurait en possession de se soumettre à ce décret ou de s'y soustraire. Il y en a tant d'autres qui se refusent aux desseins de la Providence sur eux ! Elle était libre, et notre liberté peut tout contre Dieu. Mais Marie n'a su qu'obéir aux volontés de Dieu, comme Eve n'avait su que trop facilement désobéir : « Je suis, dira-t-elle, la servante du Seigneur, toute à ses ordres ; qu'il fasse de moi selon qu'il lui semblera bon. »

Voilà donc le démon confondu, le voilà pris dans ses propres filets. Et nous, mes frères, nous voilà rachetés grâce à Marie, nous voilà rendus par elle enfants de Dieu, comme nous étions devenus par la faute d'Eve enfants de perdition et de colère. O mes frères ! sachons nous montrer reconnaissants envers la divine Mère du bienfait de la Rédemption qu'elle nous a procuré. Elle est vraiment la Porte du ciel. C'est par elle qu'il nous est donné d'avoir pu rentrer en possession de l'héritage céleste. Bénissons-la ; remercions-la ; aimons-la ; invoquons-la. Et, puisque le moyen de lui plaire, c'est de servir fidèlement son divin Fils, appliquons-nous à vivre selon l'Evangile de Jésus-Christ.

2. Réparer par la femme ce qui avait péri par la femme, telle est donc, au dire des saints Pères, l'une des raisons pour lesquelles le Rédempteur a voulu naître de la femme. Les mêmes saints Pères en indiquent une seconde : guérir l'humanité du sentiment de terreur que lui inspirait la Divinité depuis le péché du premier homme.

A voir la facilité avec laquelle le couple humain de l'Eden viola le commandement de son Créateur, on dirait qu'Adam et Eve n'avaient aucune idée de la toute-puissance du Maître, et qu'ils n'avaient de celui-ci nulle crainte. Mais à peine la faute est-elle consommée, cette orgueilleuse confiance fait place au désespoir. Les coupables, qui ne croyaient pas d'abord à la justice, ne croient plus maintenant à la miséricorde. La voix de Dieu les épouvante : ils ont peur, ils se cachent de la face de Dieu. Cette peur, Adam l'a transmise à sa race. Toute l'antiquité s'est cachée de la face de Dieu. Un sentiment d'effroi de la Divinité l'a toujours poursuivie. Toujours ses héros mythologiques, personnification de l'humanité, ont été en but à la colère de quelque Dieu. C'est la peur et non l'amour qui préside aux sacrifices anciens, et qui va jusqu'à multiplier sur les autels des idoles les hécatombes de victimes humaines. Les Juifs eux-mêmes n'abordaient qu'en tremblant le seuil du temple où Jéhovah trônait dans sa redoutable majesté.

Or ce que Dieu veut de l'homme, c'est l'amour avant tout, c'est un abandon plein de tendresse et de filiale confiance. Il fallait donc faire revenir l'humanité de cette terreur servile, jusqu'à la confiance du disciple bien-aimé reposant sa tête sur la poitrine du Fils de Dieu, des petits enfants se jouant sur ses genoux, de la pécheresse baisant ses pieds, des plus pauvres et des plus délaissés relevés par sa mansuétude, et des plus égarés rapportés dans les bras de sa miséricorde.

Pour cela, il ne suffisait point que le Fils de Dieu se fit homme, qu'il apparût un jour homme fait sur la terre, comme Adam au sixième jour de la Création ; ce personnage mystérieux dont nul n'aurait connu ni l'origine, ni la patrie, ni la nature, aurait excité la crainte et glacé la confiance, presque à l'égal de Dieu même apparaissant sur la terre dans tout l'éclat de sa majesté. Mais il était nécessaire que l'Homme-Dieu prît naissance d'une femme, d'une fille d'Eve, d'une mortelle comme nous ; qu'il commençât par où nous commençons tous, la naissance ; qu'il continuât par où nous continuons, la souffrance ; et qu'il finît par où nous finissons, la mort. Il convenait surtout qu'il se montrât à nos yeux dans l'état d'un petit enfant qui vient de naître, état le plus désarmé, le plus attrayant, le plus propre à faire cette impression de confiance et de douceur qui devait rapprocher l'homme de Dieu par l'adoration de l'amour et du cœur ; état charmant, qui ne s'appartient pas, et qui, par sa faiblesse, par sa grâce naïve, par sa familière innocence, donne à tout le monde un droit de protection, de tendresse, de caressante affection. Il nous fallait en un mot un Homme-Dieu souriant entre les bras d'une mortelle, à la fois sœur des hommes et mère de Dieu. Voilà pourquoi le Verbe de Dieu s'est fait chair dans le sein de la femme. Il donne à Marie le doux nom de mère. Et maintenant la mère du bel amour joint son sourire à celui de son Fils, et invite les hommes à venir sans trembler au pied de l'autel de la nouvelle alliance s'enrichir de grâces et mériter le pardon.

Allons donc à Marie, mes frères ; approchons-nous avec une amoureuse confiance du trône où elle invite les pécheurs à se jeter à ses genoux. Nous cherchons quelqu'un pour plaider notre cause auprès de la justice du père ; Marie sera cette avocate qui s'intéressera à notre misère et y intéressera son divin Fils. Le Fils exaucera la Mère, et le Père exaucera le Fils. O Marie, parlez à Dieu pour nous tous ; parlez-lui pour les justes de cette paroisse, afin qu'ils persévèrent ; parlez-lui pour les pécheurs, afin qu'ils se convertissent ; parlez pour tous, afin que tous, réconciliés avec votre Fils, lui ouvrent leurs cœurs purifiés au jour de sa Pâque, et participent pleinement à sa Rédemption. Ainsi soit-il.

UNE LECTURE PAR SEMAINE POUR LE MOIS DE SAINT JOSEPH

III

SAINT JOSEPH A NAZARETH

*Et veniens habitavit in civitate
quæ vocatur Nazareth.*

Et il vint habiter dans une cité
qui s'appelle Nazareth.

(Matth., II, 25).

Jusqu'ici nous avons admiré dans saint Joseph surtout le juste persécuté et l'homme obéissant qui se remet de toutes choses entre les mains de la Providence. Un jour l'Ange du Seigneur lui dit : « Va en Egypte, fuis la persécution d'Hérode. » Il gagne aussitôt la terre d'exil qui devient pour lui la terre du salut. Une autre fois le même Ange lui apparaît de nouveau : « Lève-toi, dit-il, retourne dans ton pays, ils sont morts ceux qui en voulaient à la vie de l'enfant. » Et, docile, Joseph prend l'enfant et sa mère, revient au pays d'Israël et se fixe « dans la cité qui s'appelle Nazareth, » *in civitate quæ vocatur Nazareth.*

Nous savons qu'il y demeura de longues années, dans un repos bien conquis, une paix bien méritée par tant de persécutions et de traverses. Mais que fait-il durant ce temps précieux ? Se borne-t-il à manier la hache du charpentier, à se courber sur son travail qu'inonde la sueur de son front, à gagner honnêtement et péniblement son honnête et pénible vie, ou même à jouir de la charmante compagnie de Jésus et de Marie ? Non, c'est un idéal aimable sans doute que ce labeur partagé avec Jésus, que la vue constante et virginale de Marie, mais il poursuit et il atteint un autre idéal plus élevé encore : celui du chef de famille à l'école de Jésus.

Le Sauveur a voulu prier trente années : n'allez pas croire que ce furent des années perdues ; il les a jugées nécessaires pour remplir parfaitement sa mission de Rédempteur. Ainsi pour Joseph ces années de solitude sont les plus fécondes : elles achèvent sa *formation* morale ; son *foyer* devient le modèle sacré des foyers chrétiens ; son *travail* relève et honore le travail. Il apprend sans cesse cette grande science, la seule nécessaire, « des choses du Père, » de l'infiniment admirable et douce *volonté de Dieu.*

I

La formation d'une âme n'est jamais complète. Mûri par l'épreuve, Joseph devait achever sa maturité d'esprit, de cœur et de volonté dans la solitude. Dieu voulait que son âme fût, après celle de Marie, la plus élevée, la plus parfaite, la plus céleste de toutes. Or, les mystères du royaume de Dieu sont infinis, nulle créature n'en possédera jamais tous les secrets, c'est une science inépuisable

que la science de Dieu, de la prière, et par là-même du détachement de toutes choses.

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. » Chaque jour le cœur de Joseph, la pureté même, se rapprochait de Dieu de plus en plus, découvrait en Dieu des beautés nouvelles, l'aimait davantage. On peut dire qu'il *voyait Dieu* autant qu'on peut le voir ici-bas à travers ce voile de chair ; et il s'unissait à lui par la prière, comme la paille de fer s'unit à l'aimant qui l'attire.

Au milieu de son travail journalier, il ne perdait point la pensée divine, puisque ce travail lui-même n'était destiné qu'à accomplir la volonté de Dieu. Chacun de ses coups de hache, comme chacun des élans de son cœur, était ainsi un acte d'amour.

Il me semble que c'est pour nous le grand enseignement pratique de la vie de saint Joseph, et celui qui pratiquement est le plus oublié. Vous travaillez beaucoup, vous peinez à la besogne quotidienne, mais n'est-ce pas un peu malgré vous ? Combien souvent l'on vous entend dire : « Ah ! si j'étais assez riche pour ne plus travailler ! » Ce qui prouve à l'évidence que vous ne comprenez pas la grande loi du travail qui nous oblige tous, et qui est la volonté de Dieu. Ensuite, comment sanctifiez-vous votre labeur journalier ? L'offrez-vous à Dieu avant de le commencer, pensez-vous à Lui pendant, le remerciez-vous après ? Autrement, votre travail demeure purement matériel, sans nul mérite, et il ressort de là que vous manquez avant tout de formation chrétienne. Vous n'êtes pas des chrétiens, puisque vous n'utilisez point les enseignements que vous avez puisés à l'école du Christ !

L'*esprit de prière*, c'était l'atmosphère que respirait toujours l'âme de saint Joseph, qui s'élevait, grandissait, se dilatait dans la grâce de la formation divine. Aussi qui s'étonnerait que parvenue à cette hauteur, elle ait vu le ciel de si près que la terre disparaissait à ses regards ? Des liens puissants l'attachaient ici-bas pourtant, car nulle âme ne fut aimante comme la sienne : il aimait la Judée le pays de ses pères, Jérusalem la cité du Temple, Bethléem la ville des aïeux, ses proches, ses amis, ses voisins, il aimait incomparablement Marie si pure et si bonne, Jésus surtout le divin Enfant ; mais tous ces liens si chers, il était prêt à les briser sur un signe de la volonté de Dieu. Car pour lui Dieu était son tout, *Deus meus et omnia.*

Ces merveilles des grandeurs de l'âme de saint Joseph durant son séjour à Nazareth, l'Évangéliste nous les a voilées, ou parce que Marie lui a imposé silence, ou parce que la langue humaine même inspirée n'eût pas su les raconter, mais plus sûrement encore pour qu'elles soient l'objet de nos délicieuses contemplations au Paradis. Nous en avons toutefois une intelligence suffisante pour que nous considérions comme un devoir, si nous voulons imiter saint Joseph, de sanctifier notre travail et de vivre plus chrétiennement de

la pensée de Dieu, cette grande formatrice de l'âme. Rien non plus ne saurait alors ni nous émouvoir, ni nous déconcerter, car dans tous les événements nous apercevrons la main de la Providence qui dirige toutes choses pour le plus grand bien de ceux qui aiment Dieu. *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.*

II

C'est grâce à cette formation de l'âme de saint Joseph, le chef de famille qui conduit sa maison selon les désirs de Dieu, que le foyer de Nazareth est devenu pour jamais le modèle que regardent sans pouvoir jamais le reproduire parfaitement tous les foyers chrétiens.

A l'origine Dieu avait créé l'idéal du foyer humain dans la pureté et l'honneur. Quel splendide récit que celui de la Genèse ! Quel chant s'échappe des lèvres d'Adam quand Dieu lui présente Eve : « Ah ! c'est l'os de mes os et la chair de ma chair ! C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son épouse. » Mais bientôt les passions séparent ce que Dieu a uni, et comme la famille ainsi constituée est la plus sainte chose du monde, elles s'acharnent sur elle pour la profaner, la souiller, la dissoudre et la détruire. On connaît la triste et lamentable histoire à travers les siècles païens de la femme, qui est cependant le centre du foyer et de la famille. Celle-ci n'existait plus quand Jésus-Christ apparut, si bien que pour la relever, la refaire, il fallut comme une autre création. Mais combien cette création de la famille nouvelle à Nazareth est plus touchante et plus admirable encore que la première ! Qui décria jamais cette union intime, cette grâce, cette sainteté, cet amour céleste qui y régnait ? Oh ! cette famille, contemplez-la, appliquez-vous à rendre la vôtre semblable à elle, gardez chez vous la même pureté, la même piété, le même amour profond ; vous serez alors aussi pleinement heureux qu'on peut l'être ici-bas, vos maisons deviendront comme des vestibules du paradis.

Vous savez que le démon, jaloux du bonheur de nos premiers parents, leur tendit le piège de séduction où ils furent pris. Il est toujours jaloux du bonheur de l'homme, et comme ce bonheur réside surtout dans la famille chrétienne, vous vous expliquez maintenant qu'il ait tout fait pour la discréditer, la déshonorer et la perdre. De là ses attaques incessantes contre elle, à notre époque surtout. Elle est forte parce qu'elle est unie : divisons-la par le divorce. Elle est forte parce qu'elle est pure : faisons prévaloir la liberté des passions, et l'unique doctrine de la jouissance égoïste. Elle est forte par l'amour : poussons à l'inconduite qui tue l'amour. Voilà bien leur plan, leurs doctrines, leurs projets façonnés de longue main et sanctionnés soit par les lois d'hier, soit par une littérature dont chaque page est un attentat à la morale publique.

Vos familles heureusement n'ont pas été atteintes à fond par ces divers fléaux ; conservez-les dans la paix, l'honneur et la religion ; maintenez-y l'autorité comme à Nazareth où saint Joseph occupe, comme il convient, le sommet de la hiérarchie, où Marie agit sous ses ordres, toute supérieure qu'elle est, où l'enfant obéit quoiqu'il soit le Fils de Dieu. Oh ! l'Enfant divin qui a inondé le foyer de Nazareth de bénédictions infinies qui ont rejailli sur tous vos foyers ! C'est l'enfant qui est la bénédiction de la maison, lui qui vous donne vos meilleures années, les années passées dans l'amour, le dévouement, le travail joyeux pour lui, pour qu'il ait un avenir plus doux et plus assuré, pour que l'existence lui soit plus clémente et qu'il ne soit pas jeté dans la vie comme un orphelin.

III

Mais non seulement par saint Joseph Dieu a consacré le foyer, créé la maison modèle, purifié des profanations païennes la famille rétablie en une splendeur nouvelle plus belle encore que la beauté originelle, mais il a consacré, relevé, honoré le travail, jusque-là méprisé, et qui est le grand facteur de la famille.

On méprisait le travail parce qu'il coûte ; les esclaves seuls le pratiquaient, pour nourrir leurs maîtres opulents. Mais le Sauveur a émancipé tous les hommes, « il n'y a plus ni Juif, ni Gentil, ni maître, ni esclave » ; et ce travail manuel tant dédaigné était appelé à nourrir l'humanité libre. C'était un bouleversement des idées tel que, pour l'accomplir, il fallait l'exemple et l'autorité de Dieu lui-même. Le Sauveur a travaillé comme le dernier des artisans, et il a voulu avoir un maître comme eux. C'est saint Joseph qui lui a enseigné les durs éléments de son métier manuel.

Arrêtons-nous un instant à considérer ce spectacle de l'enfant Jésus apprenant à se servir des outils de charpentier, dans l'atelier de saint Joseph. Après avoir essayé son premier apprentissage, s'être blessé peut-être à ses doigts inexpérimentés, il s'assied, fatigué, et dans sa pensée infinie il regarde l'avenir du monde. Il voit des millions et des millions de familles libres, heureuses, vivant du travail de leurs mains, goûtant la joie du labeur sanctifié, qui leur procure l'indépendance, l'aisance, la joie intime du chez soi, du foyer peuplé de vertus. L'homme gagne son pain sous l'œil de Dieu qui fait fructifier ses sueurs et féconde ses sillons ; la femme a cessé d'être l'esclave pour redevenir la compagne aimée de son mari, elle élève ses enfants dans la crainte de Dieu, elle fait aimer son autorité tempérée par l'affection maternelle, elle est reine dans son intérieur où fleurissent l'amour, l'abondance, les saintes allégresses, où les enfants l'entourent comme les rejetons de l'olivier entourent la souche forte et honorée.

Ce n'est point l'éclat fastueux de la richesse, ce n'est pas non plus la pauvreté, ce fruit tout moderne importé par les vices personnels ou les vices des aïeux. Point de vices, dans ce foyer qu'il vient fonder sur la personne de saint Joseph ; par conséquent pas de besoins factices, d'ambition, de caprices coûteux, pas d'éléments de ruine. La terre se couvre de moissons, l'activité anime tous les ateliers ; dans cette société renouvelée circule un air sain, parfumé de grâces, de bénédictions, de bonheur.

Oh ! le travail, quel bienfait ! Imaginez-vous ce que deviendrait une société où règnerait la paresse, l'oisiveté. L'ennui bientôt la rongerait, et comme l'homme est essentiellement actif, son action se porterait sur le crime, la débauche, les discordes et les haines, il s'engourdirait en de dangereuses délices où toute âme incapable de résister au mal trouverait fatalement la mort.

Mais non, la société de l'avenir qui réjouit la pensée de l'enfant divin est fondée sur l'amour de Dieu, qui est le principe de l'ordre, sur le saint travail. Aussi nulle haine, nulle jalousie, nulle convoitise, nulle révolution. L'homme ennemi sans doute jettera à la dérobée ces mauvaises semences sociales, mais l'ivraie n'étouffera pas le bon grain. Et ce qui lui donne le plus de joie, c'est de voir la quantité de bonheur qu'il a apportée dans le monde.

Alors il jette les yeux sur Joseph, l'homme modeste qui travaille dans l'atelier. C'est lui qui est la forme de l'ouvrier chrétien ; c'est lui que contempleront, qu'invoqueront à jamais tous ceux qui travaillent ; lui qui est placé là pour montrer à toutes les âmes que le bonheur consiste non pas dans l'or, mais dans la paix de la conscience, l'union à Dieu, dans ce labeur intelligent et obscur qui suffit à nourrir son homme et qui, par surcroît, lui apporte toutes les grâces de Dieu. Là, dans cette humble vie, dans cette échoppe d'artisan, se trouve la solution de toute question sociale, parce que sur le seuil expirent les causes qui bouleversent les sociétés.

IV

Est-elle achevée maintenant la formation morale de saint Joseph ? Sans doute que non, puisque Dieu lui ménage encore une dure leçon.

Vous savez comment Jésus, à l'âge de douze ans, se rendit au temple de Jérusalem pour la fête de Pâques. Quand ses parents s'en revinrent, il resta à leur insu dans la cité sainte, et après avoir marché toute une journée ils s'aperçurent seulement de sa disparition, car Marie le croyait avec Joseph, et celui-ci pensait qu'il était resté avec sa très douce mère. Ils retournèrent aussitôt à Jérusalem et le cherchèrent pendant trois jours, parmi leurs parents et leurs connaissances ; ils le trouvèrent enfin au temple, au milieu des docteurs. Marie ne put se défendre d'exhaler une plainte douloureuse : « Mon fils, *pourquoi* avez-

vous agi ainsi avec nous ? Voici que votre père et moi nous vous cherchions, pleins de tristesse. »

« Et il leur répondit : « Ne saviez-vous pas qu'il faut que je me consacre aux choses de mon Père ? » Et ils ne comprirent point cette parole. » (Luc, II, 50).

Comment auraient-ils compris des mystères qui leur étaient cachés et dont les événements seuls nous ont révélé quelques faces longtemps ignorées ? Nous savons, nous, pourquoi Jésus enfant s'est attardé dans l'enceinte où enseignaient les docteurs de la loi : il a tenu à sanctifier l'école, à nous montrer que sa place y demeure marquée, la première, la place d'honneur. Nulle science n'est bénie si elle n'a été donnée et reçue aux pieds de Jésus. C'est le nom de Jésus qui doit resplendir au-dessus de toute instruction comme le soleil au-dessus de la terre où s'émeuvent les germes de vie. La nuit est froide, elle ne fait pousser ni le blé ni le raisin, elle en empêche plutôt la croissance. Ainsi de tout esprit qui n'est pas illuminé d'abord des clartés divines de Jésus-Christ, le soleil des esprits.

Mais quel était le *pourquoi* de la conduite de l'Enfant-Dieu et quelle leçon donnait-il à saint Joseph ?

Le pourquoi ? C'était pour les éprouver l'un et l'autre. Sans doute il savait combien ces deux âmes étaient pures, dévouées, sacrifiées, eh bien ! il lui plaisait de voir les fruits de cet arbre du sacrifice planté dans leurs cœurs, comme nous jouissons de cueillir les fruits d'un arbre que nous avons planté de nos mains. Oui, il goûtait je ne sais quel charme ineffable à considérer leurs angoisses, parce qu'elles étaient une preuve de l'immensité de leur amour. Ce n'est pas dans leurs souffrances qu'il se complaisait, mais dans leur admirable charité.

Maintenant n'y avait-il pas dans les anxiétés de saint Joseph qui paraissent avoir été plus vives que celles de sa sainte épouse, *ecce pater tuus et ego*, quelque chose de trop humain encore ? n'avait-il pas apporté à la recherche de l'enfant un empressement exagéré ? Jésus semble le lui dire : « Je m'occupe des choses de mon Père, mon Père veille. Il n'abandonne jamais ses serviteurs. Pourquoi une si grande sollicitude, alors que la Providence prend soin même des passe-reaux ? Remplissons notre devoir, le mien c'est de faire connaître mon Père, de commencer mon apostolat de Rédempteur. C'est cela qui est la seule chose nécessaire. Pour le reste, ce que Dieu garde est bien gardé. »

Il voulait aussi affirmer le droit supérieur de Dieu sur toute âme créée. Les parents ont des droits sur leurs enfants, qui leur appartiennent, et à eux seuls ici-bas. Ils peuvent et ils doivent les céder à la patrie quand elle a besoin de défenseurs, ils lui en font alors le sacrifice, ils les lui offrent, mais ce sacrifice, cette offrande est une affirmation nouvelle de leur droit sur eux. Cependant il est quelqu'un qui a sur ces enfants des

droits qui priment les droits paternels, il est une autorité supérieure à celle des parents, c'est celle de Dieu.

L'enfant Jésus avait été confié à Joseph, mais Dieu pouvait le retirer à son gré, quand « les choses du Père » l'exigeaient. C'est ce qu'il avait fait cette fois. Ainsi il peut vous retirer vos fils ou vos filles, et les prendre pour Lui, leur Créateur et leur Rédempteur, quand sa gloire et le salut de leur âme le demandent. Ne versez donc pas des larmes de désespoir sur la tombe de vos enfants, moissonnés dans la fleur de la jeunesse, s'ils se sont endormis dans la grâce de Dieu. Ne vous opposez pas non plus à leur vocation religieuse quand elle s'est clairement manifestée; vous n'en avez pas le droit. Laissez Dieu choisir les siens, il ne prend que ce qui est à Lui.

Cette dernière leçon donnée à saint Joseph est donc encore une leçon de détachement pour lui apprendre, à lui, mais mieux encore à nous, que la perfection de la loi c'est le sacrifice et la charité.

LA MESSE EXPLIQUÉE AUX FIDÈLES

XXXV

LE PATER

Mes frères,

Nous savons, par le témoignage de saint Grégoire le Grand, que les apôtres se contentaient de réciter l'Oraison dominicale avant d'offrir les saints mystères, et que pour eux la messe ne consistait que dans cette prière et la consécration. Ils agissaient ainsi pressés par le temps et sous la menace continuelle des persécuteurs : *Mos apostolorum fuit ut ad ipsam solummodo orationem, oblationis hostiam, consecrarent*. C'est pourquoi le *Pater* a été placé de tout temps au saint sacrifice, comme le remarque saint Augustin, et nous le trouvons dans toutes les liturgies et dans les canons de toutes les églises de l'Orient ou de l'Occident, qui le récitent dans toutes les occasions solennelles du culte public.

Les deux parties les plus importantes de la messe sont la consécration et la communion, c'est-à-dire l'oblation de la victime immolée et la participation à la victime. Vous avez présenté humblement votre offrande au Seigneur, qui a bien voulu la recevoir, la bénir, la sanctifier et la changer au corps et au sang de son Fils. La victime vous apparaît sur l'autel, mais elle doit être consommée pour rendre le sacrifice complet. La communion du prêtre à la messe est absolument nécessaire, à tel point que si le célébrant tombe malade ou est frappé de mort subite à l'autel, après la consécration, tout autre prêtre devra con-

tinuer le sacrifice et consommer les saintes espèces, alors même qu'il ne serait plus à jeun et aurait déjà célébré la messe. Toutefois, la sainteté ou une grande pureté de cœur est requise pour approcher du Saint des saints; aussi bien, l'Eglise exige que le prêtre se prépare à la manducation de la victime par les oraisons les plus ferventes, en premier lieu, par la récitation à haute voix du *Pater*.

I. Il nous sera doux et utile de nous rendre compte des nombreux motifs qui montrent cette prière supérieure à toutes les autres. Tertullien l'appelle un abrégé de l'Evangile : *Breviarium totius Evangelii*, et saint Cyprien la regarde comme le sommaire de toute la doctrine céleste : *Cœlestis doctrinæ compendium*. Les saints Pères l'ont tour à tour commentée dans le sens humain et spirituel; les poètes l'ont chantée comme le cri ardent de l'âme; les prêtres et les religieux la répètent sans cesse dans l'office quotidien; matin et soir, elle se trouve sur les lèvres des fidèles du monde entier, dans les palais comme dans la demeure de l'artisan. D'où lui vient donc ce charme qui lui gagne tous les esprits et tous les cœurs? De son origine qui est véritablement divine, puisqu'elle est sortie de la bouche du Verbe incarné.

Lorsque les apôtres supplièrent leur divin Maître de leur enseigner l'incomparable science de la prière : *Domine, doce nos orare*, Notre-Seigneur Jésus-Christ daigna leur donner lui-même la formule suivante. Quand vous prierez, leur dit-il, vous prierez ainsi : « Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié; que votre règne arrive; que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel; donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour; pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il ! » Il appartenait à Dieu seul de nous apprendre de quelle manière et dans quels termes il veut qu'on le prie. Sa céleste leçon est aussi un ordre formel : « C'est ainsi que vous prierez désormais, *Sic ergo vos orabitis*, » parce qu'elle renferme à la fois tout ce qui est nécessaire à notre salut, à nos besoins spirituels et corporels, pour le temps et pour l'éternité. Les oraisons des patriarches et des prophètes, de Moïse, d'Elie, de David et de Jean-Baptiste cèdent la place, malgré leur perfection humaine, au *Pater*, à la prière du Seigneur, qui est courte, complète, simple, puissante et efficace.

1. Par sa brièveté, l'Oraison dominicale s'accommodait admirablement à notre faiblesse, d'après la remarque de Ludolphe le Chartreux : *Verbum abbreviatum fecit Dominus super terram*; elle peut être apprise très vite et facilement retenue par la mémoire la plus ingrate, de telle sorte que les ignorants eux-mêmes seraient inexcusables de ne pas la savoir. Récitée en une minute, elle ne donne pas lieu à l'ennui ou à la fatigue; les travailleurs les plus occupés trouvent toujours le

temps de la redire plusieurs fois par jour. Elle nous persuade que le mérite d'une prière consiste dans la ferveur de l'âme et l'attention de l'esprit, plutôt que dans la multiplicité des paroles. Elle nous fait accomplir cette recommandation du Sauveur : « Lorsque vous priez, ne vous répandez pas en longs discours, comme font les païens. » Un élan sincère du cœur vers le ciel suffit pour que Dieu nous exauce sans retard.

N'allez pas croire, à la suite des hérétiques ou des mondains indifférents, que la fréquente répétition de la même formule de prière soit une futilité et une superstition. Le saint roi David ne se lassait pas de dire, jusqu'à vingt-sept fois dans un même psaume, que la miséricorde divine est éternelle : *quoniam in æternum misericordia ejus*, et d'inviter toutes les créatures à louer le Seigneur : *Laudate Dominum*. Saint Augustin redisait sans cesse : Seigneur, faites que je me connaisse et que je vous connaisse : *Noverim me, noverim te!* Saint François d'Assise s'écriait mille fois le jour : *Mon Dieu et mon tout!* Nos mères ne sont-elles pas heureuses d'entendre l'assurance monotone pourtant de notre tendresse filiale ? Dieu ne prend-il pas plaisir au chant perpétuel des esprits célestes : *Saint, saint, saint est le Dieu des armées, le ciel et la terre sont pleins de sa gloire?*

2. Malgré sa brièveté, l'Oraison dominicale est complète et résume toutes les demandes qu'une créature humaine peut adresser à Dieu, et même l'ordre dans lequel il convient de les formuler. Elle est, d'après le grand évêque d'Hippone, la forme et le modèle des saints désirs : *forma desideriorum*. On pourrait se servir d'autres expressions pour converser avec notre Créateur, mais il serait absolument impossible de lui présenter d'autres requêtes plus justes que celles qui sont renfermées dans le *Pater*, résumé divin de nos supplications : *Non licet tibi aliud petere, quam quod ibi scriptum est*. En le récitant avec lenteur et attention, vous sentirez que tout s'y enchaîne harmonieusement et que les expressions conviennent aussi bien aux justes qu'aux pécheurs.

3. Remarquez la parfaite simplicité de cette prière, simplicité dans les mots, dans leur sens naturel et dans leur succession logique. Les esprits les moins cultivés sont susceptibles de la comprendre, de la goûter et d'en faire une méditation fructueuse. Dieu semble l'avoir dictée spécialement pour eux, attendu que la majorité des humains ne se compose pas de philosophes et de savants. Aussi ne faut-il point douter, remarque un pieux écrivain, que si chacune des demandes de cette prière divine était prononcée avec le recueillement, l'affection et les sentiments de piété qu'elle mérite, elle seule n'égalerait tout ce grand appareil de prières que le Saint-Esprit, dans les siècles suivants, a inspirées à l'Eglise pour l'honneur de cet adorable mystère. Depuis dix-neuf siècles, les prédicateurs la commentent dans toutes les chaires sacrées et y rencontrent des leçons appropriées

aux misères et aux besoins de chaque époque; c'est une mine d'or inépuisable où chacun peut faire sa fortune pour l'éternité.

4. La puissance du *Pater* paraît évidente, si on se souvient que Jésus-Christ nous a indiqué lui-même les accents et les paroles capables de toucher son Père et le nôtre; en nous recommandant de prier ainsi, il savait que c'est ainsi que nous serons toujours exaucés. Ecoutez saint Cyprien : « Si vous avez la promesse que tout ce que nous demanderons à Dieu au nom de son divin Fils vous sera accordé, à combien plus forte raison ne l'obtiendrez-vous pas, si non seulement vous le demandez au nom de Jésus-Christ, mais encore en empruntant la prière qu'il a composée lui-même? » Saint Pierre Chrysologue vous dit à son tour : « Celui que vous devez prier vous dresse lui-même votre requête et les demandes auxquelles il a l'intention de répondre; le roi, pour vous inspirer plus de confiance et vous témoigner son amour, a bien voulu faire l'office d'avocat et vous dicter en personne la demande qu'il doit exaucer : *Ipsum se legit in precibus, qui rogatur*. » Lorsque vous récitez l'Oraison dominicale, dites au Père céleste que vous vous présentez devant lui de la part de son propre Fils, qui nous a fixé les paroles capables d'obtenir miséricorde, en ne sachant pas employer d'autres termes que ceux dont il est le divin auteur.

5. L'efficacité de cette prière naît de son propre mérite, du mérite surhumain de celui qui nous l'a enseignée. Elle a la valeur d'un acte de foi, puisque nous reconnaissons Dieu comme l'unique auteur de tous les biens; d'un acte d'espérance, puisque nous avons la certitude absolue d'obtenir ce qui nous est nécessaire; d'un acte de charité, attendu que nous désirons d'abord l'avènement de son règne et l'accomplissement de ses volontés éternelles, préférant ses intérêts aux nôtres. Elle est directement efficace, de l'aveu de tous les docteurs de l'Eglise, par la vertu qu'elle possède, pour effacer les fautes vénielles que nous commettons si souvent et auxquelles les plus justes n'échappent pas absolument; elle touche le cœur du coupable et le dispose à la conversion, tandis qu'elle apporte au juste une augmentation de grâce. Remède de nos incessantes faiblesses, elle devient un baptême nouveau qui nous purifie chaque jour, pour emprunter les expressions mêmes de saint Augustin : *Delet omnino hæc oratio minima et quotidiana peccata. In illa invenietis quasi quotidianum baptismum vestrum*.

Voulez-vous un témoignage profane au sujet de l'excellence du *Pater*? Je l'emprunte au philosophe Montaigne, qu'on a tort de représenter comme un sceptique. Voici son aveu : « Je ne sais si je me trompe; mais puisque, par une faveur particulière de la bonté divine, certaine façon de prière nous a été prescrite et dictée mot à mot par la bouche de Dieu, il m'a toujours semblé que nous devions en avoir l'usage plus ordinaire que

nous n'avons. Et si j'en étais cru, à l'entrée et à l'issue de nos tables, à notre lever et coucher, et à toutes actions particulières auxquelles on a coutume de mêler des prières, je voudrais que ce fût le *Pater noster* que les chrétiens y employassent, sinon seulement, au moins toujours. L'Eglise peut étendre et diversifier les prières, selon le besoin de notre instruction, car je sais bien que c'est toujours même substance et même chose; mais on devrait donner à celle-là ce privilège, que le peuple l'eût continuellement à la bouche, car il est certain qu'elle dit tout ce qu'il faut, et qu'elle est très propre à toutes occasions. C'est l'unique prière de quoi je me sers partout, et la répète au lieu d'en changer, d'où il vient que je n'en ai aucune aussi bien en mémoire que celle-là. »

II. La sainte Eglise veut que le prêtre, avant de commencer la récitation du *Pater* à haute voix, invite tous les fidèles à s'unir à lui : Prions, *Oremus*, et qu'il emploie un préambule, une sorte de précaution oratoire consacrée par la tradition : « Instruits par les préceptes du Sauveur, et conformément à sa divine institution, nous osons dire : *Notre Père, qui êtes aux cieux*. — *Præceptis salutaribus moniti et divina institutione formati, audemus dicere : Pater noster, qui es in cælis*. » Oui, si nous osons prendre la parole, si nous formulons les demandes qui vont suivre, c'est que nous sommes autorisés à agir ainsi par l'ordre divin, par le précepte de la prière que notre Maître nous a donné pour notre salut. Pendant la récitation du préambule, le prêtre tient les mains jointes en signe d'humilité, mais il les étend pendant l'oraison dominicale pour indiquer la confiance dont est remplie son âme en considérant Dieu comme son Père.

Vous savez, mes frères, que ces paroles que nous allons étudier : *Notre Père, qui êtes aux cieux*, sont considérées comme la préface du *Pater* ou des sept demandes qui le composent. C'est une préparation à la prière plutôt qu'une oraison proprement dite. Quand vous allez chez un puissant du jour, vous ne manquez pas de le saluer respectueusement, avant de lui soumettre votre requête. Ici, vous agissez de même avec le Roi des rois et vous le disposez en votre faveur en lui exposant tout d'abord votre qualité d'enfants et par suite de frères cohéritiers de Jésus-Christ. Voyez, vous dit saint Jean, quel amour le Père céleste a eu pour vous, en voulant que vous fussiez tous appelés et que vous soyez en effet ses enfants. *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater ut filii Dei nominemur et simus*. (I Joan., III, 1).

Dans quel sens et de quelle manière Dieu est-il réellement *notre Père* ? Il nous a donné la vie du corps et la vie de l'âme; il nous conserve l'une et l'autre par les soins attentifs et constants de sa Providence; il nous adopte pour ses enfants par Jésus et nous traite avec une tendresse infinie. Comprendons, autant que le pourra notre faible

intelligence, ces vérités essentielles. Quand il s'est agi de la création de l'homme, destiné à devenir le maître des êtres inintelligents, Dieu semble se recueillir et prendre conseil des personnes adorables de la sainte Trinité; il parle au pluriel : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*. Il lui façonne un corps qui ressuscitera un jour et il anime ce corps d'une âme spirituelle, libre, capable de discernement, vivante et immortelle. La création d'Adam s'est renouvelée pour chacun de nous, car nos parents ne sont que des instruments dont Dieu se sert : *Pater usque modo operatur*; en lui seul se trouve la véritable paternité, et Tertullien a raison d'affirmer, à tous les points de vue, que personne n'est aussi père que lui : *Nemo tam pater quam Deus*. La mère des Machabées exprimait la même idée, quand elle disait à ses enfants, prêts à subir le martyre : « Je ne sais comment vous avez été formés dans mon sein, car ce n'est point moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit et la vie, ni qui ai joint tous vos membres pour en faire un corps, mais c'est le Créateur du monde. »

Le maintien de notre existence par la puissante main de Dieu et par le concours de mille autres créatures à qui il a confié ce ministère, n'est pas moins admirable que la création : Il soutient tout par la puissance de sa parole, nous dit saint Paul. *Portans omnia verbo virtutis suæ*. Saint Grégoire, dans son livre *Des Morales*, démontre cette vérité par une comparaison : « De même que si le soleil retirait un seul instant sa lumière, toute clarté disparaîtrait subitement; ou de même que si un poids suspendu dans l'espace cessait un seul instant d'être retenu, il ferait une chute immédiate; de même, si Dieu retirait sa main un seul instant, tout rentrerait dans le néant. » Celui qui n'a jamais laissé les petits oiseaux sans pâture et les lis des champs sans floraison, celui qui fit pleuvoir la manne dans le désert, celui qui nourrit les multitudes avec quelques pains et quelques poissons, notre Père céleste ne nous laisse pas manquer du nécessaire et pourvoit aux besoins de notre corps et de notre âme. Pour maintenir ou rétablir notre ressemblance avec lui, il opère des merveilles dans l'ordre de la grâce, en notre faveur, gardant les justes dans le devoir et poursuivant le pécheur pour le ramener, pénitent et purifié, à la demeure paternelle.

L'adoption divine dont les chrétiens sont favorisés ne ressemble aucunement aux adoptions qui ont lieu parmi les hommes. Elle s'accomplit par notre naissance surnaturelle dans le sein de l'Eglise, par notre régénération dans l'onde sainte du baptême, véritable bain de renaissance : *lavacrum regenerationis*. Ce n'est pas en naissant, mais en renaissant que nous devenons chrétiens : *Non facit generatio, sed regeneratio christianos*, dit saint Augustin. Saint Léon le Grand ajoute : « Chacun reçoit une naissance spirituelle en sa régénération. L'eau du baptême est au nouveau

chrétien ce qu'est à Jésus-Christ le sein de la Vierge ; et le même Esprit qui l'a remplie, remplit parfaitement cette sainte fontaine. » Les Israélites, peuple choisi et favorisé entre toutes les nations, ne reçurent jamais l'ordre d'appeler Dieu leur Père ; ils ne le nommaient que le Seigneur, le Maître, Jéhovah, car ils vivaient en servitude et selon la chair. C'est à Jésus-Christ venu en ce monde que nous sommes redevables de pouvoir être faits enfants de Dieu, parce que nous croyons en son nom et parce qu'il nous a délivrés de l'esclavage du péché : *Dedit potestatem filios Dei fieri... Accepistis spiritum adoptionis filiorum in quo clamamus : Abba, Pater.*

Si nous avons le droit de nommer Dieu notre Père, n'oublions pas que notre cœur est tenu, sous peine d'entrer dans une monstrueuse voie d'ingratitude, de lui vouer un amour filial, une confiance absolue, une obéissance entière, un respect profond et une soumission complète à sa volonté. Il nous promet un héritage éternel, tâchons de nous en rendre dignes : *Si filii et hæredes* ; il nous indique lui-même qu'il nous veut parfaits en toutes nos actions : *Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait.*

Vous vous demandez peut-être, mes frères, pourquoi il exige que nous lui disions : *Notre Père* et non pas : *mon Père*. Les théologiens découvrent trois motifs de cet ordre. D'abord, Jésus-Christ est le Fils unique de Dieu par nature, et non pas comme nous par adoption ; il lui appartient donc exclusivement de dire : *Mon Père* ; ne trouvons-nous pas cette distinction dans les paroles adressées à Madeleine, le jour de Pâques : *Allez trouver mes frères et dites-leur : Je retourne vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu ?...* Il veut nous rappeler, en second lieu, que nous sommes tous frères par nature et par la grâce, comme issus d'Adam et comme rachetés par le même Rédempteur : *Omnes vos fratres estis.* Enfin, il nous fait une loi stricte de nous aider les uns les autres, de nous aimer tous en véritables frères et de prier les uns pour les autres. Un Père des temps apostoliques s'écrit à ce sujet : « De deux choses l'une : ou nous regardons le prochain comme notre frère, et alors comment pouvons-nous l'abandonner et l'outrager ? Ou nous ne le regardons que comme un étranger, et comment osons-nous dire à Dieu : *Notre Père* ? Car ce mot *notre* suppose que nous ne sommes pas seuls. »

La fraternité chrétienne n'est pas celle que les ennemis de la religion inscrivent sur les monuments publics et dans leurs constitutions politiques. La leur, c'est souvent celle de Caïn pour Abel. Mgr Pichenot les démasque dans la page que voici : « Voyez-les ! ils viennent à vous couverts de peaux de brebis, mais ils ne sont au fond que des loups ravisseurs ; leurs discours sont plus doux que le miel, et dans leur main ils cachent un poignard ; ils ont dit : La paix ! la paix ! et ils ne rêvent que de noirs complots ; non, ils ne sont

pas, ils ne peuvent pas être véritablement frères. En dehors de la religion et de l'Evangile, la nature abandonnée à elle-même depuis la chute est toujours froide, égoïste, sans entrailles ; elle n'a rien surtout de généreux, d'universel, et il faut tous les motifs et tous les encouragements de la foi, toutes les ardeurs de ce feu que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, toutes les ressources de la grâce, pour nous réunir dans tous les liens de la paix. Il y a tant de misère dans l'homme, les caractères sont quelquefois si difficiles, la corruption si odieuse, l'ingratitude si noire, que pour pardonner, pour supporter, pour aimer, on a besoin de Dieu, de son précepte et de ses secours. »

Qui êtes aux cieux. Sans doute, Dieu est partout et remplit le ciel et la terre, tout entier dans chaque point de l'espace, comme les païens eux-mêmes le proclamaient : *Omnia jove plena sunt.* C'est cependant au ciel qu'il se plaît à manifester particulièrement sa gloire au milieu de sa cour d'élus et d'anges qui célèbrent ses louanges : *Dominus in cælo paravit sedem suam* ; le ciel est surtout notre patrie, notre demeure paternelle vers laquelle nous soupirons sans cesse ; le ciel, c'est Dieu lui-même. Laissez-moi vous redire le raisonnement d'un modeste auteur contemporain : « Le ciel c'est Dieu, qui n'a d'autre demeure que lui-même. L'infini ne peut habiter que l'infini. Il est partout parce qu'il ne se localise nulle part ; il est un tout parce qu'il embrasse tout ce qui est ; il est toujours parce que l'immuable éternité est lui-même. Il est lui-même le paradis et la demeure des saints. Voilà le ciel. Pour s'élever à lui, l'homme doit donc passer du fini à l'infini, du créé à l'incrédé, de lui-même à Dieu. Mais Dieu n'est l'infini que parce qu'il est l'infini de tout bien, de toute vérité, de toute beauté, de toute perfection et de toute vertu. Vous ne vous élevez donc vers le ciel ou vers Dieu qu'autant que vous vous élevez réellement vers le bien suprême, la vérité absolue, l'amour infini, la beauté souveraine et que vous y aspirez de toutes les puissances de votre cœur, de votre âme et de votre esprit. C'est alors seulement que vous exprimez en vous-même la pensée renfermée dans ces mots : *qui êtes aux cieux.* Mais alors aussi vous ne devez plus appartenir en réalité à la terre, mais au ciel ; vous êtes passé par toute la vie de votre âme, du temps dans l'éternité, de la création en Dieu, car l'effet de cette divine prière, quand elle est faite comme elle doit l'être, c'est de porter en elle son accomplissement, et d'être exaucée en même temps qu'elle est dite. »

Saint François d'Assise, devenu l'amant de la pauvreté dans cette ville qui l'avait connu riche et partisan des fêtes mondaines, ne trouva pas même grâce devant son père. Pour le calmer, il renonça juridiquement à l'héritage qui devait lui revenir un jour, en présence de l'évêque d'Assise ; il se dépouilla des habits, la seule chose qui lui restait de la maison paternelle, en s'écriant :

« Désormais, je pourrai dire en toute vérité : *Notre Père, qui êtes aux cieux!* » Comme cet héroïque jeune homme, regardons le ciel, et nous ne tiendrons plus à la terre et notre conversation sera déjà toute céleste : *Nostra conversatio in cælis est.*

INSTRUCTIONS DE DIX MINUTES SUR LES ÉVANGILES DU CARÈME

Dimanche de la Passion

LA PASSION

Aujourd'hui, mes frères, nous entrons dans le temps que l'Eglise consacre spécialement à la mémoire de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Hier elle a voilé les images saintes ; elle a couvert en particulier la croix de voiles de couleur violette, couleur de pénitence. Ses prières, ses enseignements se rapportent tous à ce drame de la passion, préparé de longue main par la jalousie des chefs du peuple juif, et dans lequel ils ont donné un libre cours à leur rage, croyant simplement assouvir leur haine et concourant en réalité, quoique d'une manière inconsciente, à l'apaisement de la justice de Dieu, au salut et à la rédemption du monde. — La passion du divin Sauveur n'a commencé que le soir du jeudi pour se terminer le vendredi sur les trois heures ; elle a donc duré un peu moins d'un jour : mais depuis longtemps elle était méditée, préparée, décidée en principe. Les ennemis de Jésus souhaitaient sa mort ; et à mesure que son prestige grandissait, ils la voulaient davantage : ils épiaient le moment favorable. Jésus aussi la voulait cette mort et cette passion ; il la désirait, il la préparait, il allait au-devant : tout ce qui pour lui la retardait, c'est que son heure n'était pas venue, l'heure annoncée par les prophètes, l'heure fixée par Dieu son Père, *nondum venerat hora ejus*. — Voilà pourquoi nous consacrons deux semaines, au lieu d'un jour, au culte de ce mystère : nous adorons le divin Sauveur marchant de loin et sans hésitation vers la montagne du sacrifice, pendant que la jalousie de ses ennemis s'envenime, que leur malice s'accroît, que leurs projets contre lui se mûrissent.

L'évangile d'aujourd'hui nous montre cet antagonisme dans un de ses épisodes le plus remarquable : d'un côté, Jésus qui affirme sa sainteté divine, son origine divine, son autorité divine ; de l'autre, les Juifs le traitant de samaritain, de démoniaque, et finalement voulant le lapider.

Voyons d'abord comme Jésus se pose, s'affirme en Dieu : « Qui de vous me convaincra de

péché? » dit-il. Quel homme a jamais osé et pu parler ainsi ? Il appartenait au Dieu de toute sainteté, et à lui seul, de lancer un pareil défi à la face du monde. — Il poursuit : « Pourquoi ne m'écoutez-vous pas ? Celui qui est de Dieu écoute la parole de Dieu. Vous ne l'écoutez point, parce que vous n'êtes pas de Dieu. » C'était leur dire : Vous n'écoutez pas Dieu, puisque vous ne m'écoutez pas. — Et encore : « Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort. » — Plus loin : « C'est mon Père qui me glorifie, celui que vous appelez votre Dieu et que vous ne connaissez pas ; mais moi je le connais. » — Enfin : « Abraham votre père a désiré ardemment voir mon jour : il l'a vu et en a été comblé de joie... En vérité, en vérité, je vous le dis : Je suis avant qu'Abraham fût au monde. » — C'est ainsi que Jésus-Christ affirme la vérité, sans se préoccuper des conséquences, sachant bien que ses ennemis vont s'en faire une arme contre lui. Au contraire, il ne craint pas de les flageller de la manière la plus dure et de les stigmatiser : « Si je disais que je ne reconnais pas mon Père comme Dieu, leur dit-il, je serais comme vous, menteur. »

De leur côté, les Juifs de plus en plus endurcis dans leur incrédulité par leur orgueil et leur jalousie, se révoltent sous le fouet de cette parole toute d'autorité et de vérité. Ils se servent d'abord de l'injure : « Vous êtes un samaritain et un possédé du démon. » Puis ils essaient du raisonnement conjointement avec l'injure : « Maintenant nous voyons bien que le démon est en vous... Etes-vous donc plus grand qu'Abraham ? Vous n'avez pas encore cinquante ans et vous avez vu Abraham ? » — Et comme leurs objections, pas plus que leurs injures, ne réduisent Jésus au silence, ils en arrivent aux derniers moyens : ils prennent des pierres pour le lapider.

Cette lutte sera une lutte à mort contre lui de la part des chefs du peuple ; mais rien n'arrêtera Jésus dans l'affirmation de sa divinité. Il sait qu'ils le traiteront de blasphémateur, que comme tel ils demanderont sa mort : peu lui importe, et jusqu'au dernier moment, fût-ce au tribunal de Caïphe, à quiconque lui fera cette demande : « Dites-nous si vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, » il répondra sans hésiter : « Vous l'avez dit : Je le suis, » assuré d'entendre aussitôt sa condamnation : « Il mérite la mort, *reus est mortis.* »

Aujourd'hui les Juifs veulent le faire mourir sans jugement et sans condamnation d'apparence légale ; ils prennent des pierres pour le lapider : Jésus sort du temple et se cache. Ce n'est pas qu'il fuie la mort ; mais pour nous mériter un jugement de miséricorde, il veut être jugé lui-même, et pour expier les péchés publics, il veut pour lui une condamnation publique. L'heure n'est pas encore venue, mais elle approche, et quand elle sera venue il dira résolument : « Marchons ; celui qui doit me trahir est près d'ici. » Il ira de lui-même au-devant du baiser du traître, et se laissera conduire au tribunal de Pilate et de là au Calvaire.

Vous comprenez, mes frères, les sentiments qui doivent nous animer pendant le temps de la Passion. Tenons-nous pendant ces jours en esprit au pied de la croix, dans l'adoration et l'amour de Jésus crucifié pour nous.

INSTRUCTIONS DE CARÊME SUR LA GRÂCE

3^e Instruction : Excellence de la grâce

De plenitudine ejus nos accepimus, gratia et veritas per Jesum Christum facta est.

Nous avons reçu de sa plénitude ; la grâce et la vérité nous sont venues par Jésus-Christ.

(Jean, I, 16).

Mes frères,

Sans la grâce, avons-nous dit, nous ne sommes capables d'aucune bonne action qui nous soit méritoire devant Dieu, d'aucun désir que le Seigneur puisse agréer en vue du ciel, d'aucune parole qui lui soit agréable dans l'ordre du salut. « Personne, dit saint Paul, ne peut dire « Jésus ! » d'une façon méritoire, sans l'aide du St-Esprit. » *Nemo potest dicere Jesu nisi in Spiritu Sancto.* Voilà, mes frères, la nécessité de la grâce. Aujourd'hui, nous venons vous parler de son excellence. C'est que rien n'égale, en effet, la dignité et le prix de la grâce. C'est un bien préférable à tous les trésors du monde ; un don qui, après le bonheur de voir Dieu, l'emporte sur tout ce qui n'est pas Dieu, car

1^o Elle est le prix des travaux, des souffrances et de la mort de Jésus-Christ ;

2^o Elle commence et perfectionne notre sanctification, en déposant dans nos âmes le germe et le gage d'une éternelle et incommensurable félicité.

I

Le principe et la cause méritoire de la grâce, c'est Jésus-Christ crucifié. Remarquez bien, mes frères, ces mots : *Jésus-Christ crucifié*. Ce n'est pas Jésus-Christ considéré comme Dieu seulement, ce n'est pas Jésus-Christ plein de gloire, revêtu d'un pouvoir souverain, assis à la droite de son Père ; mais Jésus-Christ Homme-Dieu, Jésus-Christ souffrant et priant avec larmes et gémissements, voilà le prix de la grâce qui nous est offerte. Pour nous l'acquérir, il a fallu que le Verbe éternel descendit du ciel sur la terre, qu'il se revêtit de notre humanité mortelle et passible, qu'il se soumit au travail dès son enfance, qu'il embrassât la pauvreté durant une existence de trente-trois années, qu'il souffrit la contradiction des hommes et les ignominies de la croix. Ce Dieu

dont les appréciations sont justes et les jugements sans erreur, a cru devoir verser son sang pour nous mériter la grâce que son Père avait mise à ce prix. Apprenez-en donc la valeur. Ah ! mes frères, je vous le demande, si vous aviez eu le bonheur de vous trouver sur le Calvaire, témoins des souffrances du Sauveur, n'auriez-vous pas recueilli avec une profonde vénération chacune des gouttes précieuses de son sang ? Et quelle attention religieuse n'eussiez-vous pas apportée afin qu'il ne s'en perdît aucune ? Quel soin n'eussiez-vous pas eu de les conserver et d'en faire un saint usage ? Eh bien, mes frères, ce n'est plus la montagne du Calvaire que ce sang arrose ; il tombe sur vos âmes en rosée abondante, par toutes les grâces qui en sont comme une divine émanation. J'oserais dire même que ces grâces que nous recevons sont, dans un sens, quelque chose de plus que le sang du Sauveur, puisque l'Homme-Dieu a mieux aimé nous les acquérir que de conserver ce dernier.

Le principe de la grâce, ce sont donc les souffrances de l'Homme-Dieu qui pouvait seul nous la mériter, et nous l'a méritée, en effet, par l'effusion de son sang. Elle vaut donc le sang et les mérites d'un Dieu, et en nous la donnant, Dieu nous donne un bien dont la valeur est en un sens égale à lui-même : *Factus est sapientia a Deo et justitia et sanctificatio.*

II

Une autre raison qui proclame l'excellence et le prix de la grâce, c'est qu'elle commence et perfectionne notre sanctification, en déposant dans nos âmes le germe et le gage d'une éternelle félicité. Ecoutez ce que nous dit l'apôtre saint Paul : « La grâce est la vie éternelle, » *Gratia Dei vita aeterna.* Il nous enseigne par là que sans doute la grâce est une condition nécessaire de salut, mais aussi qu'elle est le chemin direct par lequel on entre, sans s'égarer, dans la vie éternelle. « La grâce, dit à son tour saint Thomas, est le commencement de la gloire éternelle dans nos âmes, » *Gratia nihil aliud est quam quædam inchoatio gloriæ in nobis.* « C'est une participation à la nature divine, » dit-il encore, *Participatio naturæ divinæ.* Comment donc, mes frères ? Ecoutez, et tachez de comprendre ce sublime enseignement.

La grâce est l'action de Dieu même éclairant l'esprit de l'homme et imprimant à sa volonté un mouvement surnaturel qui l'incline vers le bien. De sorte que, si l'homme se laisse guider par cette lumière et suit cette inspiration salutaire, l'acte vertueux qu'il produit est tout ensemble l'acte de Dieu et l'acte de l'homme. Ainsi, lorsque j'agis sous l'impression de la grâce, c'est la grâce de Dieu qui agit avec moi ; quand je prie, c'est Dieu qui prie en moi et avec moi, c'est Dieu qui excite en moi ces gémissements ineffables dont mon cœur n'est que l'écho fidèle. Quand je veux le bien et quand je l'exécute fidèlement, c'est Dieu qui

opère en moi la volonté, l'œuvre et la perfection de l'œuvre. C'est donc une œuvre en quelque sorte divine qui émane de ce concours simultané, et ce que je puis dire de toutes les œuvres de Dieu, je puis le dire de celle que je fais : à la considérer du côté de Dieu qui en est l'agent principal, cette bonne œuvre que je fais possède une dignité infinie et par suite mérite une récompense infinie. La grâce est cette eau jaillissante qui sort du sein de Dieu, et doit remonter à sa source ; et Dieu, *par justice*, comme le dit l'Apôtre, ne peut offrir moins que lui-même aux vertus et aux bonnes œuvres dont il est l'auteur par sa grâce. Sans celle-ci, les actions, les souffrances de toutes les créatures ne sont rien. Avec elle, le moindre bien, un verre d'eau donné au pauvre acquiert une valeur inestimable, un prix dont l'homme peut acheter la béatitude éternelle et la payer ce qu'elle vaut : *gratia Dei vita aeterna*. Le moindre degré de grâce, dit Massillon, nous élève plus haut que ne le ferait le premier trône de l'univers.

Telle est, mes frères, l'excellence, tel est le prix de la grâce. C'est un secours qui perfectionne l'homme, qui l'élève au-dessus de lui-même, qui répare ses pertes spirituelles, et ferme toutes les blessures que le péché lui a faites. Elle est une application des mérites de notre divin Rédempteur ; elle nous assure un bien qui est la possession de Dieu, et la jouissance éternelle de son bonheur, car la fin que se propose Dieu, en nous la donnant, c'est de nous justifier, de nous sanctifier, de nous racheter, de nous béatifier. *Factus est Christus nobis justitia et sanctificatio et redemptio*.

Ah ! mes frères, si nous connaissions parfaitement ce don de Dieu, si nous pouvions concevoir quelle joie il répand sur les devoirs les plus rigoureux de la vie chrétienne, et de quelles consolations secrètes il accompagne les sacrifices les plus pénibles, nous n'aurions pas assez de tout notre cœur pour solliciter ce secours céleste, pas assez de larmes pour pleurer les jours et les années pendant lesquels nous en avons abusé.

O divin Jésus ! vous qui êtes la vraie lumière, éclairez mes yeux, afin que désormais je voie, je connaisse et j'apprécie l'excellence de votre grâce. Ainsi soit-il.

4^e Instruction : Les caractères de la grâce,
ou son mode d'action sur les âmes

1^o DOUCEUR DE LA GRACE

Sapientia attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter.

La sagesse atteint et pénètre tout depuis une extrémité du monde jusqu'à l'autre, avec une force infinie, et elle dispose tout avec une égale douceur.
(Sap., VIII, 1.)

Mes frères,

La grâce est l'expression la plus pure et la plus excellente de la bonté de Dieu. Elle renferme en

elle-même ce qu'il y a de plus aimable dans la douceur, de plus indulgent dans la miséricorde, de plus tendre dans la charité, de plus fort dans la puissance ; pour tout dire en un mot, elle est la bonté et la force de Dieu même. C'est donc de cette bonté et de cette force infinie que je vous tracerai le portrait en vous parlant de la douceur et de la force de la grâce. La douceur de la grâce se révèle dans la manière engageante dont elle dispose le pécheur à la conversion, et sa force dans les étonnantes victoires qu'elle remporte sur le pécheur, au moment de sa conversion.

Nous ne parlerons aujourd'hui que du premier caractère de la grâce, qui est la *douceur*. Il n'est pas étonnant que la grâce, principe de notre conversion, ait pour premier caractère la douceur. Elle procède immédiatement du cœur de Dieu ; elle est le terme et l'expression de son amour pour nous. Mais il nous importe de bien définir en quoi consiste cette douceur de la grâce. Je vous le dirai en trois mots : elle est *prévenante* ; elle est *patiente* ; elle est *condescendante*. Expliquons chacun de ces mots.

I

La grâce est *prévenante*. Par un seul péché mortel, nous perdons l'amitié de Dieu et nous méritons sa haine ; c'est là un article de foi. Dès que nous nous sommes rendus gravement coupables devant le Seigneur, que nous sommes tombés, vis-à-vis de lui, dans un état de réprobation, il n'est pas en notre pouvoir, ni en celui des anges et des saints de nous en faire sortir. C'est là encore un article de foi. Il faut que Dieu, dont nous nous sommes faits les ennemis, nous *prévienne* et nous tende la main. Et voilà le miracle de la bonté de Dieu que je vous prie de bien remarquer ; dans l'impossibilité où nous sommes de former un désir de conversion, de faire un pas vers lui, c'est Dieu lui-même qui nous prévient par sa grâce, qui vient au-devant de nous après notre révolte. C'est là, comme on dit quelquefois, une vérité vécue. N'est-il pas vrai qu'après notre premier péché mortel, la voix de la bonté divine s'est fait entendre à nous ? Oui, après que nous nous fûmes laissé entraîner à fréquenter telle société dangereuse, à faire telle lecture perverse, à désertier la maison de Dieu, à négliger les sacrements, nous avons entendu cette voix qui nous a dit, comme autrefois à saint Paul : « Pourquoi me persécutez-vous ? » Pourquoi m'abandonnez-vous, pourquoi me faites-vous cet outrage, à moi qui suis votre Sauveur ? *Ego sum Jesus quem tu persequeris*. C'est moi, Jésus, qui vous recherche, malgré votre ingratitude. O mon Dieu, à voir les prévenances de votre miséricorde à mon égard, je serais vraiment tenté de croire que je suis nécessaire à votre bonheur, et que vous ne sauriez vous passer de moi !

II

La grâce est *patiente*. Gardons-nous de croire que la grâce en demeure là. Elle n'est pas seulement prévenante; elle a, comme dit l'Écriture, des trésors de patience et de longanimité. Prévenir, c'est beaucoup déjà; mais, après avoir prévenu, attendre combien de temps, et quels hommes, et avec une patience qui ne saurait être ni rebutée par nos froideurs, ni épuisée par nos délais, ni lassée par nos résistances; qui, après mille refus, se tient encore à la porte de nos cœurs, qui ne cesse de frapper et de supplier qu'on lui ouvre, n'est-ce pas le comble de la miséricorde? Et chacun de nous, ici encore, n'est-il pas une preuve vivante de cette vérité? Dans notre vie, combien d'années d'inconstance et de rechutes? Combien de résolutions prises et oubliées, de promesses et d'engagements jurés et violés? Si enfin nous nous sommes rendus à la voix du Seigneur, à qui en sommes-nous redevables sinon à cette adorable patience de Dieu dont l'opiniâtreté a vaincu la nôtre?

Mais de ce principe que la grâce est patiente, que Dieu attend le pécheur, qu'il tolère ses péchés, s'ensuit-il que celui-ci ait le droit de différer sa conversion, et de faire attendre Dieu parce que Dieu veut bien l'attendre? C'est ainsi qu'ont toujours raisonné et que raisonnent encore les hommes du monde; mais c'est là aussi la tentation la plus délicate, l'erreur la plus dangereuse à laquelle nous puissions succomber. Pourquoi donc? Parce que rien n'est plus insensé, rien n'est plus impie que de compter sur cette miséricorde jusqu'à s'en servir contre Dieu. Parce qu'il y a beaucoup d'hommes que Dieu n'attend pas et qu'il laisse mourir dans leur péché; et rien ne nous assure que nous ne serons pas de ce nombre. Parce que, même quand il lui plaît d'attendre, il y a un terme au-delà duquel le Seigneur n'attend plus. Parce que nous ne pouvons savoir jusqu'à quelle époque Dieu patientera, ni même s'il attendra, et que ses voies à notre égard sont dissimulées dans le secret le plus impénétrable et le plus jalousement caché. Parce qu'enfin notre présomption, en nous persuadant que Dieu nous attendra, suffit à l'engager à ne pas user envers nous de cette indulgence. Ce sont là autant de vérités incontestables qui doivent nous renfermer continuellement dans les limites de la crainte et de la confiance; car s'il n'est rien de plus rassurant que la bonté et la patience de Dieu, il n'est rien non plus de si terrible qu'un Dieu dont la patience outrée se lasse enfin d'attendre le pécheur.

III

La grâce est *condescendante*. Bien que Dieu, par l'efficacité de sa grâce, soit le maître de notre volonté, et qu'il puisse la gouverner comme il lui plaît, il n'en dispose toutefois qu'avec réserve.

Et quand il s'y décide, que de moyens différents n'emploie-t-il pas! Que de saintes adresses, quelle douceur insinuante pour gagner nos cœurs et les captiver sous son aimable empire! D'abord, pour ne pas nous effrayer, il demande peu, presque rien; un peu moins de légèreté, un peu plus de vigilance sur nous-mêmes, un peu plus de discrétion dans nos paroles, un peu plus d'assujettissement à nos devoirs; et c'est souvent par ce peu, je veux dire par cette petite victoire remportée sur nous-mêmes, par cette petite violence faite à l'humeur, par ce petit effort de charité, par cette petite privation d'une vanité mondaine, qu'il commence l'œuvre de notre salut et de notre perfection. *Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis.*

Ce n'est pas tout. Pour agir avec plus de douceur et d'efficacité, la grâce épie nos moments, étudie nos inclinations, s'accommode à nos tempéraments, quelquefois même à nos faiblesses, à nos imperfections, à nos défauts. Sommes-nous ardents et actifs, elle cherche à nous animer d'un saint zèle et à nous porter à la pratique des bonnes œuvres, comme elle fit de saint Paul. Sommes-nous tendres et affectueux, elle nous inspire pour Dieu une tendresse d'amour, comme elle fit pour Madeleine. Sommes-nous d'un caractère rigide et sévère, elle tourne cette sévérité en ferveur pour la pénitence. Elle prend, dit l'apôtre saint Pierre, par rapport à nous, autant de différentes formes qu'elle trouve en nous de dispositions variées, *multiformis gratiæ Dei*. Et afin, dit saint Jean Chrysostome, qu'il ne nous reste aucun prétexte, aucune excuse qui nous dispense d'écouter sa voix, elle veut bien se servir de notre propre fonds pour l'accomplissement de ses desseins, et mettre en ligne, pour l'œuvre de notre salut, et nos talents, et nos habitudes, et notre caractère, en un mot tout nous-mêmes.

Tels sont, mes frères, les attraites de la grâce et les charmes de sa douceur. Voilà ce qu'elle fait, ce qu'elle donne pour nous sauver. Soyez-en donc bénis à jamais, ô Dieu des miséricordes, et que toutes les bouches célèbrent à l'envi les louanges de votre grâce, c'est-à-dire de votre bonté qui est la source de la grâce, et dont la grâce est l'expression la plus tendre, la plus authentique, et la plus magnifique! Ainsi soit-il!

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imp. MAITRIER et COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETIT CARÈME SUR LES TROIS PREMIERS CHAPITRES DE LA GENÈSE

15^e Instruction

LA LOI DE LA DOULEUR ET LA LOI DU TRAVAIL

Mes frères,

Dieu a promis un Rédempteur à l'humanité déchue. Le Fils de la femme rachètera du péché et de la mort éternelle la race coupable d'Adam. Les cieux nous seront rendus. Mais c'est à une condition : c'est que l'homme coopérera lui-même à sa propre rédemption, et qu'il paiera son pardon de son repentir et de ses larmes.

« La terre sera maudite pour vous, prononça Dieu après avoir promis à nos premiers parents un Sauveur ; c'est à force de travail que vous en tirerez de quoi vous nourrir pendant toute votre vie. Elle produira pour vous des épines et des ronces ; et vous vous nourrirez de l'herbe de la terre. Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front, jusqu'à ce que vous retourniez en la terre d'où vous avez été tirés ; car vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière. »

Voilà, mes frères, édictée la grande *loi de la douleur* ici-bas. Dieu y ajoutait une autre loi non moins importante : celle du *travail*. C'est en se soumettant avec une généreuse résignation à cette double loi, que l'homme peut espérer profiter de la Rédemption préparée par Dieu à l'humanité.

Examinons successivement l'une et l'autre.

I

La loi de la douleur

On a comparé la vie à un jour d'hiver, court et brumeux, où perce de temps à autre, à travers les nuages chargés de neige, un furtif rayon de gai soleil. Ainsi en est-il de l'humaine existence. De combien de tristesses et de deuils n'est-elle pas voilée ! Et que les instants de bonheur y sont courts, les heures de joie clairsemées ! — « Ah ! le vilain monde ! s'écriait Joseph de Maistre, souffrance si l'on aime, souffrance si l'on n'aime pas ! » Vous l'avez déjà remarqué sans doute, mes frères, les plus longues joies de cette terre ne sont jamais que passagères, tandis que les deuils durent des mois et des années. La joie ne fait qu'effleurer notre âme ; la douleur au contraire s'attache à nous, s'enfonce en notre cœur comme une flèche qui se rompt dans la plaie et qui demeure. On ne porte guère deux jours de suite, a dit je ne sais plus quel profond penseur, ses vêtements de fête ; mais on garde des années durant, l'habit de deuil. Hélas ! et que de fois,

sans que le corps revête les sombres couleurs, l'âme se couvre de voiles funèbres ! Les yeux ne versent pas toujours des larmes, dont la source a besoin de se renouveler, mais le front reste couvert de lourds nuages, et il souffle au-dedans de nous je ne sais quel vent de malheur qui pleure et gémit au plus intime de notre être.

« La terre produira pour vous des épines. » Mes frères, les épines les plus aiguës et les plus douloureuses ne sont pas celles qui déchirent dans les terres incultes le pied ou la main du défricheur. Les plus cruelles épines d'ici-bas, celles dont la blessure perce jusqu'à la moelle, ce sont celles qui déchirent nos cœurs. Ce sont ces déchirements causés par la mort des êtres bien-aimés auxquels nos âmes s'étaient pour ainsi dire collées. Avant le deuil d'Abel, Adam et Eve n'avaient pas encore senti tout le poids de la malédiction de Dieu. Le paradis à la vérité leur était fermé, les animaux leur étaient devenus ennemis, et la terre pour eux se montrait dure et avare. Mais enfin ils trouvaient dans le travail de quoi subvenir à tous leurs besoins, et leur industrie les rendait redoutables aux plus terribles mêmes des bêtes féroces. Les épines arrachées et vaincues faisaient place aux moissons, et quelques fleurs venaient sourire là où les ronces avaient été tranchées d'une main vigilante. Vraiment ils ne se trouvaient point trop malheureux encore. Mais vint le jour où, ne voyant rentrer à l'heure ordinaire du soir ni Caïn, ni Abel, Adam et Eve se mirent, pleins d'angoisse, à la recherche de leurs fils, et trouvèrent, sur la terre sanglante, le corps inanimé du doux Abel assassiné par le farouche Caïn. Combien de temps fallut-il à ce pauvre père, à cette tendre mère, pour comprendre cet affreux mystère de la mort, dont le spectacle s'offrait à leur regard pour la première fois ? Que se passa-t-il dans leur esprit épouvanté, en face de ce jeune adolescent sans vie et sans mouvement devant eux, de cette bouche obstinément ouverte sans parole, de ces yeux éteints dont le regard était en dedans, de ces bras qui retombaient inertes, de ce front qui se glaçait ? Ah ! qui le dira jamais ? A cet instant-là seulement, ils connurent toute l'étendue de leur malheur, et la sauvage nature dut tressaillir des cris étrangement déchirants de leur douleur.

Et depuis, que de fois cette scène lamentable s'est reproduite au cours des âges ! Que de cercueils se sont refermés au bruit lugubre des sanglots des vivants ! Que de tombes se sont arrosées de larmes inconsolables ! La mort est la reine de ce monde, et avec elle, elle fait régner la douleur !

Qui donc, mes frères, accuserons-nous de ce sort étrange qui nous est fait ? En accuserons-nous Dieu, comme en usent certains chrétiens aveugles et injustes ? De quel droit rendrions-nous notre Dieu responsable des maux qui nous arrivent ? Il n'a créé, — Lui-même nous en avertit dans les saintes Ecritures, — ni la mort, ni la

souffrance, pas plus qu'il n'a créé le péché. La souffrance et la mort ne sont ici-bas que le salaire du péché. Tant pis pour celui qui a introduit le péché dans le monde ! Mais n'imputons pas à Dieu ce qui n'est point son œuvre. Il a créé l'homme pour la félicité. Le péché est venu qui a dérangé le plan divin : détestons le péché qui seul cause notre infortune, et ne blasphémons point la bonté de notre Dieu, qui nous voulait heureux et innocents.

Du reste, au lieu de maudire la douleur et de regimber inutilement contre son aiguillon, il est de notre intérêt de l'accepter avec résignation. Car toute souffrance chrétiennement et patiemment supportée est rédemptrice, et nous donne des droits à la miséricorde du Seigneur.

Et d'abord la souffrance chrétienne est rédemptrice : elle mérite à l'homme le salut de son âme. *Beati qui lugent*, a dit le Christ ; bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés pour l'éternité. C'est que, mes frères, la douleur d'une âme résignée au coup qui la frappe a pour effet naturel et nécessaire de détacher cette âme des choses du monde ; or tout ce qui sépare du monde rapproche de Dieu. Et de vrai, qu'est-ce qui nous éloigne de Dieu, sinon les charmes trompeurs de la terre ? Si de toute part la créature insinuante et perfide ne communiquait l'ivresse maudite à nos sens, ne serions-nous pas totalement à Dieu ? Mais voilà que, pour nous unir à Dieu, il faut d'abord nous dégager de l'argile terrestre qui captive nos sens et, par les sens, notre cœur. Or de nous-mêmes pourrions-nous nous arracher à ces liens si forts et si doux ? Quelques-uns ont ce courage ; ils arrachent leur chair aux délices des sens ; ils arrachent leur cœur aux étreintes de la chair. Ils s'en vont, eux dont le monde n'est pas digne, errer dans les solitudes, ils isolent leur vie au sommet des montagnes, ils s'enfoncent dans les cavernes, ils s'ensevelissent vivants dans le silence des cloîtres, pour fuir les fascinations d'en bas. Mais il en est d'autres qui n'ont point la force de se livrer à ces immolations volontaires, qui seraient tentés de chercher leur paradis sur la terre, qui oublieraient pour les biens périssables de cette vie les biens éternels. A ceux-là le malheur arrache ces biens fatals d'un jour dont l'amour aggravait leur cœur ; à ceux-là le malheur inspire de relever vers le ciel leurs yeux déshabitués de regarder en haut ; à ceux-là la douleur fait dire du fond du cœur cette ardente prière en deux paroles : « Mon Dieu ! » alors que depuis longtemps ils ne pensaient plus à Dieu. « Que de fois la première prière a jailli de la première douleur ! » disait Mme Swetchine. Oui, la douleur est vraiment rédemptrice !

Elle est de plus, je l'ai dit, un titre à la miséricorde de Dieu. Non seulement en effet elle rapproche l'homme de Dieu, mais encore elle rapproche Dieu de l'homme. Il semble que les blessures et les larmes de son enfant perdu attendrissent là-haut le cœur du Père céleste : « Le

Seigneur se rapproche de ceux dont le cœur est broyé, » s'écrie David (Ps. xxxiii, 19).

Les malheureux sont ses enfants !

chante notre poète. Pour eux, son amour devient tendresse. Il leur communique de plus abondantes lumières. Nul ne sait et ne voit mieux que les résignés ; nul n'est plus instruit des choses éternelles.

O mes frères ! la douleur chrétiennement supportée est le plus précieux trésor de l'homme ici-bas. Pourquoi gaspillons-nous à plaisir ce trésor, par nos murmures, par nos révoltes, par nos blasphèmes contre la souffrance ? Demandons à Notre-Seigneur en croix la résignation dans les afflictions et les adversités de la vie.

II

La loi du travail

En même temps qu'à la douleur, l'homme pécheur a été condamné au travail. Le travail du reste est une souffrance, c'est une peine ; et à ce point de vue, la loi du travail est une loi d'expiation, comme la loi de la douleur elle-même. On peut expier ses péchés en travaillant, comme on les expie en souffrant ; à la condition, dans l'un et l'autre cas, de se résigner et d'offrir à Dieu ses sueurs et ses peines. Si l'ouvrier s'étend courageusement sur la croix de son travail, s'il y cloue sans murmurer ses mains, ses pieds, son front, on pourra dire de lui en toute vérité : Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'il a beaucoup souffert.

Mais précisément parce qu'il est une lourde et pesante croix, le travail de chaque jour est rejeté par un grand nombre d'hommes comme un joug qui n'est pas fait pour eux. Il s'agit donc de savoir, mes frères, si, lorsque Dieu prononce cette sentence de condamnation contre l'homme expulsé du paradis terrestre : « *In sudore vultus tui vesceris pane*, tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, » si ce Dieu justement irrité entendit faire une loi générale pour toute la postérité d'Adam, ou s'il en excepta certains privilégiés ; s'il destina les riches à la douceur du repos, et les pauvres au dur labeur ; s'il dit à ceux-ci : « Vous arroserez la terre de vos sueurs, » et à ceux-là : « Vous n'en goûterez que les délices. »

Non, mes frères, et que ces riches inutiles dont l'oisiveté fait le scandale et la colère des pauvres, se désabusent d'une dangereuse illusion que peut-être ils caressent en leur cœur ; non, Dieu n'a exempté personne de la loi du travail. Il n'y a pas condamné seulement ceux pour qui le travail est une nécessité et un moyen d'existence. Tous y sont soumis. Et pourquoi ? Parce que le travail, comme la douleur, est une peine décernée contre l'homme à cause du péché. Comme le péché est commun à tous les hommes, la malédiction aussi est commune. Et c'est se révolter contre Dieu, dit saint Ambroise, que de fuir obstinément tout tra-

vail; c'est mépriser la sentence du juste Juge, et dire : Non, je ne subirai pas la peine de ma désobéissance. (Eloge funèbre de Valentinien le Jeune).

Du reste Dieu lui-même a daigné nous faire savoir qu'il entendait comprendre l'universalité des hommes dans cette condamnation portée contre le père de la race humaine : *In sudore vultus tui vesceris pane*. Nous lisons dans le livre de ses oracles les paroles suivantes : *Occupatio magna creata est omnibus hominibus* (Eccli. XL, 1, etc.), la grande loi du travail a été faite pour tous les hommes, joug pesant et humiliant pour les fils d'Adam. Depuis celui qui est assis sur le trône jusqu'à celui qui rampe dans la poussière, depuis ceux qui portent la couronne et la pourpre jusqu'à ceux qui se couvrent d'une étoffe rude et grossière, toute chair est soumise à ce fardeau de malédiction.

« Mais je suis riche, me direz-vous; pourquoi m'obliger au travail, lorsque j'ai du bien plus que suffisamment pour vivre ? » Pourquoi ? Mais tout simplement, mes frères, parce que tous les biens du monde ne peuvent vous soustraire à la malédiction du péché. C'est comme si vous disiez : Je suis riche; donc je ne dois pas mourir. Le travail est une punition du péché, tout aussi bien que la mort. Et la loi du travail est aussi universelle et aussi rigoureuse que la loi de la mort. Si vous êtes riche, travaillez pour secourir les pauvres, pour nourrir les indigents, pour vêtir ceux qui sont nus, pour soulager vos frères. Travaillez, Dieu le veut, Dieu l'exige; Dieu condamne l'oisiveté. Ce n'est pas en punition de quelque crime, mais c'est pour n'avoir pas travaillé, que le serviteur paresseux de l'Evangile est jeté pieds et poings liés dans les cachots obscurs par ordre de son maître. Songeons-y : ce Maître de l'Evangile c'est Dieu, et ce serviteur paresseux ce sont tous les oisifs, tous les inutiles qui passent leur vie à ne rien faire ou à faire des riens; ce sont ces mondains qui dépensent leurs jours dans d'éternelles parties de jeu ou de plaisir; ce sont ces femmes inoccupées, dont tout le travail consiste à parer leur corps selon les modes nouvelles, à faire des visites d'agrément ou à en recevoir, à écrire des lettres frivoles et légères le plus souvent, et qui, dans cette foule de soins sans utilité, ne trouvent pas le temps de consacrer, pendant toute une année, quelques heures à une occupation sérieuse et profitable. Quelle rançon auront ces faux chrétiens à offrir pour leur rachat? Qui expiera leurs fautes trop nombreuses? Car, on l'a dit, et ce n'est point à tort : pour un démon qui tente l'ouvrier adonné à son travail, il en est des milliers près du désœuvré pour l'entraîner à toutes sortes de fautes. Le travail préserve de la tentation, en même temps qu'il expie les iniquités commises.

Travaillons donc, mes frères; mais travaillons selon Dieu, en évitant dans le travail les excès qu'il défend, en respectant le jour qu'il a con-

cré à un saint repos; travaillons pour Dieu, en lui offrant chaque matin toutes les occupations qui rempliront notre journée. De cette façon nous mériterons la récompense promise par le Seigneur aux ouvriers persévérants et fidèles. Ainsi soit-il.

16^e Instruction

COOPÉRATION DE L'HOMME A SA RÉDEMPTION
PAR LE REPENTIR

Mes frères,

La douleur acceptée avec résignation, et le poids du labeur quotidien supporté courageusement peuvent beaucoup déjà pour racheter l'homme de ses iniquités et incliner vers lui le cœur de la divine miséricorde. Mais ils supposent quelque chose de plus : ils supposent le repentir. Car on ne se courbe sans murmurer sous la main de la douleur, sous le fardeau du travail, sous la malédiction de Dieu, qu'autant que l'on a le sentiment de ses fautes et que l'on s'en repent. On ne trouve point mauvais que le Seigneur nous punisse en nous soumettant à la loi de la souffrance, lorsqu'on est disposé déjà à se punir soi-même des péchés dont on se reconnaît coupable. Or le repentir c'est cela : c'est l'homme détestant sa faute et prêt à s'en punir lui-même. Le vrai repentir ou la véritable pénitence, — ce qui est une seule et même chose, — obtient sûrement le pardon de Dieu.

Mais la vraie pénitence est plus rare qu'on ne pense. Beaucoup s'y trompent et se mettent en grand danger pour leur salut. Je voudrais aujourd'hui leur ouvrir les yeux. Je dirai donc d'abord en quoi consiste *cette véritable pénitence*, qui efface les péchés. Je parlerai ensuite du malheur de l'*impénitence finale*.

I

De la véritable pénitence

La véritable pénitence, mes frères, se reconnaît à trois caractères : elle supprime la cause et l'occasion du péché; elle répare les effets du péché; elle prend les moyens efficaces pour éviter désormais le péché. Toute pénitence qui ne va pas jusqu'à ces trois effets, est une pénitence fausse, insuffisante, imparfaite, inutile; elle ne justifie pas le pécheur, et, s'il fait fond sur elle, il est en péril de damnation et le plus infortuné des hommes.

1. Supprimer *la cause* et retrancher l'occasion du péché, telle est donc la première condition essentielle de toute vraie pénitence. Celui qui déclare se repentir de ses fautes, et qui en laisse subsister la cause, et qui n'en évite pas les occasions avec grand soin, celui-là est un menteur. Et c'est à lui que s'adressent ces paroles du Seigneur disant aux prévaricateurs de sa loi par la

bouche du prophète Osée : *Tollite verba, convertimini*. (Osée, xiv). Pas tant de belles protestations : mais des fruits solides et sincères de conversion. Ce qu'il faut, mes frères, c'est détruire en nous le corps du péché, selon ce précepte de l'Apôtre : *Ut destruiatur in vobis corpus peccati*. (Rom. vi). Le corps du péché, c'est cet objet que nous aimons plus que de raison, et qui nous entraîne à tout instant à violer la loi de Dieu. Ce sont ces mille choses agréables qui font, dans l'idée de l'homme charnel, la douceur de la vie, mais qui sont en même temps le poison mortel de nos âmes, l'aiguillon du péché, et qui excitent en nos cœurs ces pernicieux désirs, ces concupiscences déréglées, qui engendrent toute sorte de péchés : *Concupiscentia cum conceperit parit peccatum*. (Jac. i). Le corps du péché ce sont ces danses, ces fréquentations, ces entretiens, ces amitiés, ces parures, que nous savons être pour nous l'occasion de beaucoup de chutes, de pensées impures, d'actions coupables. Mettons-nous courageusement à l'œuvre : détruisons en nous le corps, la matière du péché. Sinon, nous nous targuons en vain de repentir et de pénitence : nous n'avons qu'une pénitence hypocrite. Aussi qu'arrive-t-il ? Nous retombons sans cesse dans les mêmes fautes, et nous vivons dans une déplorable habitude du péché.

Cela ne veut point dire pourtant qu'un pécheur, converti de bonne foi, ne puisse succomber de temps en temps aux mêmes faiblesses qu'avant sa conversion. Et l'on n'a pas le droit pour cela d'accuser sa pénitence d'être fausse et hypocrite. Si, après avoir pris soin de couper le mal par la racine, de retrancher l'occasion du péché, il pèche malgré tout, il faut imputer cette nouvelle chute à la fragilité de la nature déchue, plus qu'au défaut de vraie pénitence.

2. Retrancher la matière et la cause du péché pour se préserver des rechutes, ce n'est là que la première condition d'une pénitence véritable : la seconde, c'est de réparer *les effets* du péché, et de rendre à chacun ce qui lui est dû et ce qui lui avait été ravi par le péché.

Or notre péché a d'abord ravi à Dieu l'honneur qui lui est dû. Pécher c'est préférer la créature au Créateur ; c'est insulter Dieu sur son trône, et lui dire : « Vous ne méritez pas qu'on vous obéisse. Vous commandez, mais ma passion commande en même temps que vous. Eh bien ! ce n'est pas vous que j'écouterai, mais ma passion, mais moi-même. » Voilà, mes frères, comment le péché ravit à Dieu la gloire due à sa souveraine majesté, le pécheur mettant son caprice au-dessus de la volonté suprême de Dieu. Or la vraie pénitence rend à Dieu l'honneur dont l'a frustré le péché. Elle jette l'homme aux pieds de son Dieu, à l'état de victime. « Tu t'es préféré à Dieu, il faut que tu t'immoles à Dieu ; que tu lui immoles ton corps en le châtiant, en le réduisant en servitude, en l'affligeant par les austérités, les veilles et les jeûnes ; que tu lui immoles ton âme brisée par le

regret. Tu as voulu t'élever contre Dieu, abaisse-toi maintenant. Répare l'injure que tu lui as faite ; rends-lui l'honneur que tu lui a criminellement ravi. »

Notre péché ensuite bien souvent viole les droits du prochain. Eh bien ! ici encore la pénitence montre qu'elle est sincère en s'appliquant à réparer les droits lésés. Réparer les effets de l'usurpation ou d'une possession injuste, par la restitution ; réparer les effets de la médisance ou de la calomnie, par le rétablissement de l'honneur et de la réputation ; réparer les effets de l'emportement et de la colère, par l'empressement à demander pardon de l'outrage ; réparer les effets de l'inimitié et de la haine, par la sincérité de la réconciliation : voilà les dignes fruits d'une véritable pénitence. Et il faut croire, mes frères, que cette véritable pénitence est bien rare, puisqu'on en voit si rarement les fruits parmi nous. Combien en voit-on restituer le bien d'autrui ? Combien s'efforcent de réparer la réputation du prochain compromise par leurs langues chargées de fiel ? Ah ! prenons-y garde : ce que nous ne paierons pas en ce monde, nous le paierons au centuple dans l'autre vie. Pourquoi attendre que notre dette se soit tellement accrue que nous ne puissions plus nous en acquitter ? Faisons pénitence en cette vie, pendant qu'elle est méritoire encore, de peur d'être condamnés à une pénitence inutile et éternelle dans les cachots brûlants de la justice de Dieu.

3. Enfin si notre pénitence est profonde et sincère, si elle n'est pas seulement sur nos lèvres, mais si elle a pénétré jusqu'à la moelle de notre cœur, elle nous fera employer *les remèdes* nécessaires pour guérir en nous les habitudes du péché. Sans revenir ici sur ce que nous avons dit de l'occasion du péché qu'il faut absolument retrancher et détruire, ce qui est un remède purement négatif, il est des remèdes souverainement efficaces pour guérir cette maladie de l'âme, le péché. Le travail par exemple que nous avons donné comme un moyen d'expier le péché, est aussi très souvent un moyen de nous en guérir. Pour combattre le vice impur, il n'est rien de tel que l'application à un travail régulier et suivi. Une vie occupée préserve de tant de chutes honteuses !

Mais un remède qui a une vertu particulière pour guérir l'âme de l'habitude du péché, et que je veux, mes frères, vous proposer tout spécialement, c'est la fréquentation des sacrements. Vous ferez vos pâques à la fin de ce carême, et en cela vous remplirez votre devoir ; et plaise à Dieu qu'il devienne chaque année de plus en plus grand le nombre des chrétiens fidèles à cette obligation sacrée ! Mais enfin, mes frères, une confession, une communion par an, c'est bien peu pour détruire en soi le germe du péché. Vous ne pouvez ignorer à combien de chutes et de rechutes votre fragilité vous expose tous les jours. Or sachez-le : contre les plus violentes attaques, vous trouveriez dans la fréquente confession un secours toujours prêt, et presque toujours sûr ; vous trouveriez dans

des communions plus nombreuses et moins espacées un antidote infailible et souverain contre la contagion du péché, et de nouvelles forces pour résister aux atteintes du mal. Le remède est connu; il est facile : pourquoi n'en pas user?

Mes frères, l'Eglise en ces jours saints et bénis nous invite à la pénitence; écoutons sa voix : faisons pénitence; mais ne nous contentons pas d'une pénitence telle quelle; et que la nôtre aille jusqu'à supprimer la cause du péché, jusqu'à en réparer les effets, jusqu'à prendre tous les remèdes qui guériront notre âme de l'habitude du péché.

II

De l'impénitence finale

Adam, mes frères, vécut en tout neuf cent trente ans, et il en passa au moins huit cents hors du paradis terrestre. Il aurait donc eu le temps de remettre sa pénitence; et pourtant, nous disent les saints Pères, Adam ne passa pas un seul jour de sa longue vie sans demander pardon au Seigneur de son péché, et sans lui en offrir, selon son pouvoir, des actes convenables de réparation. Il n'attendit pas que la mort vint l'avertir de sa prochaine comparution devant son juge, pour expier par ses austérités et ses larmes sa trop coupable révolte.

Combien il serait désirable que nous imitions en cela notre premier père! Mais non : beaucoup renvoient leur pénitence au dernier instant de leur vie. On fera volontiers pénitence, on ne s'y refuse pas le moins du monde; on ne voudrait pas sortir de cette vie sans cela, mais après tout, on a encore bien le temps d'y penser. La mort n'est pas à la porte. Commençons d'abord par nous en donner des plaisirs et des biens de cette terre à bouche que veux-tu. On verra après à expier tout cela, quand on sera vieux et que l'on ne pourra plus rien faire.

S'il en est parmi vous, mes frères, qui sont dans ces sentiments et qui tiennent ce langage, je les supplie de méditer cette grande menace du Christ dans l'Evangile aux pécheurs obstinés : Vous mourrez dans votre péché, *In peccato vestro moriemini* (Joan. VIII). Vous voulez vous nourrir d'un pain d'iniquité : eh bien ! vos iniquités vous dévoreront à votre tour. Comment cela, me direz-vous ? Vous allez vous en convaincre facilement. En vous livrant sans retenue au péché, vous en contractez l'habitude. Et une habitude de vingt, trente, quarante années, est bientôt devenue une seconde nature. Ou, pour me servir d'une autre comparaison, l'habitude c'est comme une chaîne qui se forme autour de notre âme. Chaque iniquité nouvelle en resserre davantage les mailles; et à la mort cette chaîne est devenue tellement résistante que, pour la rompre en ce moment, il faudrait un miracle de la grâce de Dieu. Or, mes frères, Dieu ne fait point communément de tels miracles. Il ne s'y est nullement engagé. Il nous assure même du contraire, lorsqu'il nous dit que le pécheur opi-

niâtre et incorrigible pendant la vie mourra dans son péché : *in peccato vestro moriemini*.

Faire pénitence à la mort, alors que pendant toute la durée de son existence on est demeuré impénitent, volontairement impénitent, délibérément impénitent, c'est, mes frères, on peut l'affirmer sans crainte, une chose impossible. Ah ! si touché du sentiment de sa misère, ce pécheur s'était de temps en temps tourné vers Dieu, et que par de généreux efforts il se fût relevé de ses chutes autant de fois qu'il succombait, quitte à retomber encore, Dieu à la mort aurait — on pourrait l'espérer du moins — pitié de lui; il prendrait en considération sa bonne volonté et ses efforts; il viendrait à lui dans sa miséricorde et le tirerait de l'état du péché. Mais cet homme qui, sans souci de s'amender et de changer de conduite, entasse les iniquités les unes sur les autres, offense Dieu sans retenue et sans mesure, sous prétexte qu'au dernier instant il sera temps de faire pénitence et de demander pardon, cet homme se joue odieusement de Dieu, et Dieu se doit à lui-même de le laisser mourir enfin dans son péché. Autrement ce serait autoriser les hommes à se livrer à toutes sortes d'infamies et de crimes. Dieu ne peut souffrir qu'on fasse servir sa bonté à outrager à plaisir sa justice et sa sainteté.

On vous l'a répété cent fois, mes frères, et vous n'avez pas besoin qu'on vous le redise de nouveau : nous ne savons ni quand ni comment nous mourrons. Nous attendons l'extrême vieillesse pour nous convertir. Qui nous répond qu'il y aura pour nous une vieillesse ? Qui peut se promettre le lendemain ? Qui peut même se promettre une heure de plus ? Les morts subites ne sont-elles pas de tous les jours, de tous les instants ? Si encore Dieu ne nous avertissait point de ne pas compter sur la dernière heure ! S'il ne nous avait point déclaré que la mort viendra comme un voleur, à l'heure où on l'attend le moins ! Mais le Maître de la vie et de la mort nous redit et nous répète sous vingt formes diverses dans l'Evangile, de nous tenir toujours prêts. Insensés, trois fois insensés, ceux qui se croient là-dessus plus savants que Dieu même, ceux qui ne veulent s'en rapporter qu'à leur propre sentiment !

Disons-le nous donc bien une fois pour toutes, mes frères : si Dieu nous donne cinquante, soixante, quatre-vingts ans à passer sur la terre, c'est pour que nous le servions cinquante, soixante, quatre-vingts ans, c'est pour que nous fassions pénitence de nos fautes cinquante, soixante, quatre-vingts ans. Dieu ne s'est pas réservé seulement le dernier jour de notre vie, pour que nous donnions tous les autres au démon, au plaisir, au péché ; tous les jours de notre existence sont à lui : rendons-lui donc ce qui lui appartient ; donnons-nous à lui par la pratique généreuse du devoir, en regrettant de nous être si longtemps peut-être et si souvent soustraits à son service. Le ciel est à ce prix. Ainsi soit-il.

17. Instruction

LE REMORDS

Mes frères,

« Et, ayant entendu la voix du Seigneur Dieu qui se promenait dans le paradis à la brise du soir, ils se retirèrent au milieu des arbres du paradis, pour se cacher de devant sa face. Alors le Seigneur Dieu appela Adam, et lui dit : Où êtes-vous ? Adam lui répondit : J'ai entendu votre voix dans le paradis, et j'ai eu peur, parce que j'étais nu ; et je me suis caché. » (Gen. III, 8-10).

Qui de nous, après quelque faute plus particulièrement grave, n'a entendu, comme Adam, la voix de Dieu nous parler au cœur par le moyen du remords ? C'est surtout le soir, lorsque l'apaisement des fièvres de la journée s'est fait en nous, oui, c'est à ce moment-là surtout que le remords se fait sentir à la conscience inquiète et troublée. On voudrait, comme nos premiers parents, se dérober à ce colloque redoutable et importun. Mais non, la conscience crie plus fort que jamais. « Où en es-tu, dit-elle, misérable pécheur ? En quel état te voilà réduit ! »

Bénissons Dieu, mes frères, qui, par un effet de sa grâce miséricordieuse, ne laisse pas au coupable le calme affreux du crime. Le remords est sans doute un *châtiment du péché* ; mais aussi, c'est un *châtiment salutaire* : deux vérités que nous allons méditer aujourd'hui.

I

Le remords châtime le péché

Le pécheur, près de se livrer au crime, sent qu'il se livre en son âme un grand combat : d'un côté la conscience qui réproche le mal et multiplie le cri de son éternelle protestation : « *Non licet*, il n'est pas permis d'agir ainsi ; » de l'autre la passion, cette sirène à la voix séductrice, qui promet le bonheur dans la satisfaction des appétits inférieurs et sensuels. L'infortuné pécheur, debout au bord de l'abîme, recule, avance, recule encore pour avancer de nouveau, et enfin se jette tête baissée dans le gouffre de l'iniquité. Jusqu'au dernier moment, la conscience a retenu le malheureux sur la pente fatale. Maintenant que, dans ce cœur vaincu, la passion triomphe, la conscience va-t-elle cesser d'offrir au pauvre égaré le secours de ses avertissements salutaires ? Non, mes frères, seulement sa voix se fera menaçante. Sans cesse elle évoquera à l'esprit du pécheur des images effrayantes. L'avenir apparaîtra plein de sombres visions. « Si je venais à mourir ! » se dit à chaque instant cet enfant prodigue. « Un accident est si vite arrivé ! En quel état paraîtrais-je devant mon juge ? » C'est une terreur qui ne le quitte ni le jour ni la nuit ; il se réveille épouvanté par ce rêve effroyable d'un Dieu s'armant contre lui de foudres vengeresses. Le matin il se demande s'il arrivera au soir, et le soir, s'il reverra l'aurore.

L'éternité se montre à ses regards sous un jour lugubre. Alors sa physionomie devient triste et inquiète, son regard dur, sa parole sèche ; le sourire se glace sur ses lèvres ; son front se ride ; son cœur s'opprime. Pareil à Adam, cherchant la solitude parmi les arbres du paradis, il aime à demeurer seul, à se promener mélancolique et tourmenté dans les campagnes désertes. Ou bien, s'il cherche un instant de distraction dans les sociétés bruyantes et joyeuses, c'est en vain. Il soupire, alors que tous rient autour de lui. Il a sur la conscience un poids invincible de fatigue, d'ennui, de dégoût, de tristesse. Il se prend alors à regretter les douces joies d'une conscience en paix et d'un passé d'innocence et de bonheur. Oh ! c'est un dur bourreau, que le remords !

Les exemples ne sont pas rares dans l'histoire, de criminels qui, ne pouvant soutenir les reproches de leur conscience irritée, se sont donné la mort pour échapper du moins à cette voix accusatrice. Et combien n'en a-t-on point vu qui, après un an, deux ans, dix et même vingt années, sont venus se dénoncer eux-mêmes à la justice humaine et s'offrir au couperet de la guillotine, pour des attentats demeurés jusque-là anonymes et impunis ! Cette voix qui crie vengeance en nous, le remords, les poursuivait partout et sans cesse. Et cette persécution obstinée de leur propre conscience était pour eux un tourment si cruel qu'ils préféreraient aller se présenter d'eux-mêmes au châtiment des tribunaux humains, plutôt que de subir un plus long temps cet inexorable châtiment du remords.

Néron, assassin de Britannicus, croyait le voir à tout instant surgir à ses côtés et lui tendre une coupe de sang en lui criant : *Bibe fratrem*, bois le sang de ton frère. Le remords de ce premier crime le rendit fou furieux.

Le remords, à la vérité, ne tourmente pas tous les pécheurs avec cette même intensité. Il peut même arriver que certains ouvriers d'iniquité, à force de multiplier le nombre de leurs fautes, n'éprouvent plus aucun remords de leur vie de désordres. Eh bien ! mes frères, si le remords est un premier châtiment du péché en cette vie, l'absence de remords est un châtiment infiniment plus redoutable encore. Qu'ils sont à plaindre ceux qui en sont venus à ce profond degré de corruption et d'aveuglement ! Ils ont étouffé en eux la conscience. Tout ce qui pourrait la réveiller chez eux, cette pauvre conscience, ils l'évitent avec grand soin. Ils affectent de se tenir éloignés de l'église où la voix du prêtre pourrait ressusciter en eux un écho des vérités salutaires. La mort, ils en écartent la pensée et le souvenir, de leur esprit absorbé par le souci de cette vie d'affaires et de plaisirs. Le jugement ! non, qu'on ne leur parle point de cela ! Les fins dernières ! qu'on se taise là-dessus devant eux : ils ricaneraient ou se fâcheraient. Ils sont de cette race d'hommes dont l'Esprit-Saint a dit : *Noluit intelligere, ut bene ageret*, ils restent dans l'ignorance volontaire et

affectée du devoir, afin de n'avoir pas à l'accomplir. Je vous le dis, mes frères, l'état de ces hommes est plus que lamentable, il est épouvantable, il est désespéré. Le démon les tient déjà en son pouvoir, ces insensés qui ne veulent point ouvrir les yeux sur l'indignité et le danger de leur conduite coupable ! Il fait à leur égard ce que faisaient ces cruels empereurs de Constantinople, dont le premier soin était de crever les yeux à leur rival, pour le mettre dans l'impossibilité de remonter sur le trône. Le démon aveugle ces pécheurs ; il ne fait pas que les aveugler, il leur bouche les oreilles en même temps que les yeux, pour les mettre dans la funeste impossibilité d'obéir aux reproches de leur conscience, de se relever comme l'enfant prodigue repentant, et de remonter sur le trône de la grâce et de la prédestination, et sur le trône de gloire auquel Dieu les destinait.

Ah ! mes frères, en présence de cet état désespéré, de cette damnation anticipée qui pèse sur le pécheur resté sans remords après sa faute, comprenons que le remords est une grâce de Dieu. Quand tous les trésors de sa miséricorde sont épuisés, il lui en reste encore un, c'est celui-là : le remords. Car

II

Le remords est un châtement salutaire

Adam prévaricateur n'aurait point, dit quelque part saint Augustin, trouvé miséricorde auprès de Dieu, s'il n'avait point trouvé en lui-même son propre juge et son propre bourreau. Si Adam, troublé par la voix de sa conscience, ne s'était point caché plein de confusion, il n'aurait point mérité d'entendre la voix de Dieu qui l'appelait et lui adressait ces paroles paternelles dans leur sévérité, douces et compatissantes encore dans leur éclat menaçant : « Adam, où êtes-vous ? » Le remords de son propre cœur a donc incliné vers lui le cœur de son Seigneur tout prêt à pardonner. Si Dieu avait voulu perdre le premier homme sans rémission, il ne lui aurait pas envoyé le remords.

Voilà ce que pense sur ce sujet le saint évêque d'Hippone. Ils sont donc bien aveugles sur leurs propres intérêts et bien ennemis d'eux-mêmes, ces pécheurs qui, ayant perdu la paix du cœur et en proie aux remords, osent dire : « Quand donc cesseront ces terreurs puériles qui tourmentent mon âme, et pourrai-je jouir en paix des honneurs, des voluptés, des biens que promet le monde à ceux qui suivent ses maximes et ses leçons ? Quand donc se taira cette voix importune qui trouble la douceur de mes jours et jusqu'au calme de mes nuits ? Tant d'autres boivent l'iniquité comme l'eau, et il ne leur arrive rien de fâcheux. Quand donc viendra le temps où je pourrai comme eux satisfaire mes convoitises et gagner beaucoup d'argent par tous moyens, sans avoir à subir aucun reproche de moi-même ? »

Langage insensé, je le répète ; car, mes frères, le remords est non seulement une grâce de Dieu,

mais une *grâce de choix*, une de ces grâces que Dieu n'accorde plus au pécheur obstiné.

Nous recevons de Dieu, vous le savez, deux sortes de grâces : les grâces strictement indispensables, sans lesquelles nous ne pourrions absolument pas résister aux tentations et espérer le triomphe sur les ennemis de notre salut ; et les grâces de choix, qui nous sollicitent avec une telle force et efficacité au bien, qu'il faut à l'âme pécheresse, pour résister à ces grâces, tous ses efforts contraires, toute son énergie criminelle.

Or, lorsque Dieu voit un pécheur opiniâtrement attaché au mal, il lui refuse les grâces de choix et ne lui accorde plus que les grâces strictement nécessaires. Il lui envoie, comme auparavant, soit de bonnes pensées, soit de bons mouvements, soit de bons conseils d'une bouche amie ; il lui procure l'occasion d'entrer de temps en temps encore à l'église et d'y entendre la parole de Dieu.

C'est exactement la même conduite que Notre-Seigneur Jésus-Christ tenait à l'égard des Juifs de son temps, infidèles et endurcis. Il ne leur refusait pas la grâce d'entendre sa divine parole ; il prêchait et faisait des miracles devant eux, depuis le premier jour de sa vie publique jusqu'au dernier. Tout cela, autant de grâces. Mais ce que Notre-Seigneur refusait à ces Juifs obstinés, c'étaient ces grâces de choix qu'il accordait aux apôtres fidèles : la connaissance entière et complète des mystères du royaume des cieux, la grâce de pénétrer plus avant dans l'intelligence de ce qui leur était annoncé, la grâce de profiter des leçons, des miracles et des exemples du Maître, tandis que les Juifs, privés de ces grâces de choix, entendaient sans comprendre, voyaient des yeux du corps sans que s'ouvrirent les yeux de leur âme : *ut videntes non videant, et audientes non intelligent*. (Luc, VIII, 10).

Eh bien ! parmi ces grâces de choix dont il vient d'être question, le remords est l'une des plus importantes et des plus précieuses. Souvent Dieu a échoué près du pécheur. Il a frappé tant de fois à la porte de ce cœur, et celui-ci est demeuré fermé. La parole sainte est tombée sur cette âme scellée, sans y pouvoir pénétrer. Les sacrements, sources de la grâce, ont été reçus sans goût et sans profit. Le souvenir de la première communion n'a pas ému cet esprit rebelle, et pas inspiré une seule bonne résolution à ce pécheur invétéré. N'importe ! S'il lui reste le remords, rien n'est perdu encore. Dieu excitera, par la vertu de ce remords, un trouble salutaire dans le cœur de ce prodigue qui a dissipé tous les biens de son âme ; il lui fera sentir l'horreur de sa conduite, le danger de son état et ses suites funestes. Il renouvellera pour lui ce qu'il a fait pour saint Augustin : « Plus je m'éloignais de vous, dit cet illustre converti, plus vous vous approchiez de moi ; votre grâce importune me suivait partout ; tous les efforts que je tentais pour échapper à sa poursuite et à ses reproches étaient inutiles, et je me lassais de ne pouvoir vous lasser. »

Souvent la toute dernière grâce que Dieu fait aux réprouvés, c'est un remords qu'il leur envoie soudain. C'est ainsi que le fameux Luther, cet hérétique célèbre par son orgueil et sa corruption, sur le point de consommer définitivement son apostasie, reçut une dernière fois dans un remords la visite du Père des lumières et des grâces. Il errait une nuit dans la campagne avec une religieuse défroquée comme lui; ils marchaient sans un mot et la tête baissée. Sur leur tête cependant le ciel bien pur scintillait de mille feux avec un frétillement d'étoiles. Catherine leva les yeux : « Regarde donc, ami, comme le ciel est beau ! » dit-elle. Luther ne répondit pas. « Dis-moi, reprit-elle tremblante, es-tu bien sûr qu'il soit pour nous, ce beau ciel ? » Luther à cette question tressaillit. Brusquement le remords s'éveillait dans son âme. « Je n'en sais rien ! » répondit-il avec une tristesse profonde. Mais le remords dura peu. Le moine apostat secoua la tête, et s'écria comme se parlant à lui-même : « Après tout, il n'est plus temps. » C'était fini ; la dernière grâce, celle du remords, était étouffée, et l'hérésiarque se précipitait tête baissée dans l'abîme où le poussait son orgueil.

Malheur à nous, pécheurs, si Dieu permettait que nous fussions sans remords après le péché ! Ce serait de sa part la plus grande marque de colère : « Le pécheur, dit l'Écriture, a irrité le Seigneur, et sa colère est si grande qu'il l'épargnera en cette vie. » Oui, il lui épargnera en cette vie les tribulations salutaires qui préservent de l'éternité de tortures ; il lui épargnera surtout les remords de la conscience ; et son cœur s'endurcira.

O Dieu qui ne voulez la perte d'aucune âme créée par vous, envoyez aux âmes pécheresses ces troubles, ces agitations ces craintes, ces alarmes qui y entretiennent le remords ! Par la crainte des châtiements dont vous punissez les iniquités des hommes dans la vie qui ne finit point, conduisez tous ceux ici présents à un repentir sincère, à une véritable pénitence, à l'aveu contrit et loyal de leurs fautes, afin que, revêtus de la robe nuptiale, ils puissent s'asseoir à la table du banquet eucharistique, puis au festin des noces éternelles. Ainsi soit-il.

18^e Instruction

LA CONFESSION

« Alors le Seigneur Dieu appela Adam, et lui dit : Où êtes-vous ? Vous avez donc mangé du fruit défendu ? Adam lui répondit : La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a présenté du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé. Le Seigneur dit à la femme : Pourquoi avez-vous fait cela ? Elle répondit : Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé du fruit coupable. Alors le Seigneur Dieu dit au serpent : Parce que tu as fait cela, tu seras maudit, etc... » (Gen. III, 11-14).

Remarquez-vous, mes frères, dans ce récit une chose admirable ? Après la confession que viennent de faire successivement de leur faute Adam et Eve, Dieu semble ne s'en prendre qu'au serpent de ce qui est arrivé : détail plein de charme et d'enseignement, qui nous montre de quel prix est aux yeux de Dieu la confession sincère de nos fautes. La confession, mes frères, rappelons-en le *précepte* d'abord, et ensuite les *avantages* ; et pour finir, nous réfuterons le *vain prétexte* que mettent ordinairement en avant les mauvais chrétiens pour se dispenser du grand et important devoir de la confession annuelle.

I

Précepte de la confession

Toujours, depuis l'origine du monde, Dieu a exigé des hommes, comme condition de son pardon, l'humble aveu de leurs iniquités. Nous venons de le voir pour nos premiers parents. Dieu avait-il besoin, pour savoir qu'ils avaient prévariqué, qu'ils confessassent leur désobéissance ? Evidemment non. Et pourtant Dieu exige cette confession ; il la provoque ; il y attache le pardon qu'il est prêt à leur accorder du moins en partie ; et si Adam s'était obstiné à cacher son péché ou à le nier, c'en était fait de lui. Dieu, selon la menace à lui précédemment faite, le précipitait sans remission dans les gouffres brûlants de l'enfer. La miséricorde, pour intervenir, attendait la confession du coupable.

Le Seigneur provoque pareillement à l'aveu repentant de son fratricide, Caïn meurtrier d'Abel. Il n'est pas douteux que l'assassin eût trouvé grâce aux yeux de son juge, s'il eût répondu comme Adam son père par le *peccavi* d'un cœur contrit et pénitent. Mais non, il se refuse à avouer. Dieu l'interroge : Où est Abel ton frère ? lui dit-il. C'était lui fournir l'occasion de confesser son crime. Mais Caïn : Je ne sais pas, réplique-t-il avec une insupportable effronterie. Est-ce que je suis le gardien de mon frère, par hasard ? Et Dieu alors le maudit : *Maledictus eris*, parce qu'il s'est entêté à nier son péché, sans vouloir s'en accuser, s'en reconnaître humblement coupable.

David, dans un moment de passion brûlante, a désiré la femme de l'un de ses généraux. Pour avoir cette femme en sa possession, il fait tuer son époux, en l'exposant aux coups des soldats ennemis. C'est là une lourde faute, dont Dieu se montre grandement irrité. Aussi le Seigneur envoie-t-il le prophète Nathan porter de sa part au roi d'effrayantes menaces : « Comme tu as versé un sang innocent, lui dit le prophète, ton sang sera versé. Tu périras par l'épée, et le glaive ne sortira plus de dessus les tiens dans ta famille. » Et David de se frapper la poitrine et de répondre : « C'est vrai, j'ai péché ! » Alors Nathan saisi de l'Esprit de Dieu, de s'écrier : « Parce que vous avez dit : *j'ai péché*, à cause de cela le Seigneur aussi a ôté votre péché de devant sa

face, et l'a oublié ; vous ne périrez point comme vous en aviez été menacé. » — Par ces quelques exemples, mes frères, comprenez combien Dieu tient à ce que les coupables fassent eux-mêmes l'aveu de leurs iniquités et confessent leur malice. Il exige cette confession du crime pour pardonner au criminel. Il agit en cela comme un bon père, comme une bonne mère, qui, sachant l'un de leurs enfants coupable de quelque faute, cherchent à l'amener à confesser lui-même son méfait, et le lui pardonnent, lorsque ce pauvre enfant a la franchise et le courage de faire cet aveu que l'on attend de lui.

Si maintenant nous ouvrons l'Évangile, nous y trouvons exprimé non plus seulement par des exemples et des figures, mais en termes formels, le précepte divin de la confession. Dans l'Ancien Testament, Dieu, en raison de la dureté de leur cœur, demandait des hommes seulement qu'ils se reconnussent coupables devant Lui, sans les obliger à se présenter devant un prêtre. Mais sous la loi évangélique, le Christ, qui s'est humilié jusqu'à la mort pour les pécheurs, exige de ceux-ci que du moins ils s'humilient jusqu'à la confession de leurs faiblesses et hontes cachées faite à un homme revêtu des pouvoirs divins. « Les péchés, dit-il aux apôtres, seront remis à ceux à qui vous les remettrez ; ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » Partout donc où se trouve un prêtre catholique muni des pleins pouvoirs du sacerdoce, c'est à lui d'accorder au nom de Jésus-Christ la rémission des péchés. Dieu se décharge sur lui, pour ainsi dire, du soin de verser le pardon sur les âmes repentantes. Ne nous parlez donc point, mes frères, de vous confesser à Dieu et à Dieu seul. Dieu se refuse à vous recevoir, là où se trouve le prêtre, son lieutenant et son ministre, qu'il a délégué à la charge de vous entendre pour Lui-même : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez ; ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » Ces paroles ont été dites aux apôtres, et, en leur personne, à tous leurs successeurs et mandataires, les évêques et les prêtres. Et Jésus-Christ ordonne à tous les chrétiens non pas simplement de se confesser à Dieu, mais d'aller se montrer au prêtre : *Vade, ostende te sacerdoti.*

Quelques soi-disant chrétiens viennent raconter sans rire que la confession n'est pas du tout une institution divine, mais une invention des prêtres. On pourrait leur répondre que pourtant l'Évangile est formel sur la question ; on pourrait leur demander à quelle époque alors remonte selon eux l'institution humaine de la confession, et les défier de trouver, depuis l'an 1 jusqu'à l'an 1898, une seule année, un seul jour, à la date duquel ils puissent rattacher cette institution. Mais je me contenterai de dire à ceux de vous qui croiraient à l'invention de la confession par les prêtres, qu'ils ne savent guère de quoi ils parlent. Quel motif aurait donc poussé les prêtres à cette innovation sacrilège ? Le plaisir de con-

naître les secrets des consciences et de pénétrer dans le mystère des cœurs ? Ah ! mes frères, le prêtre souvent vous connaît mieux que vous-mêmes, et il n'a nul besoin de votre confession pour savoir quel homme vous êtes des pieds à la tête. Ou si vous êtes des inconnus, des étrangers pour le prêtre, quel intérêt a-t-il d'entendre l'aveu de vos misères cachées ? Et d'ailleurs, les prêtres le savent bien : ceux qui ont des secrets par trop honteux, ne viennent guère les révéler au ministre de Dieu au saint tribunal. Ce ne peut donc être le désir de surprendre les secrets des consciences qui aurait déterminé les prêtres à inventer, comme vous le prétendez, la confession. Est-ce alors un avantage temporel quelconque ? Cherchez bien, mes frères, et dites-moi : où sont-ils, ces avantages temporels que le prêtre retire de son pénible ministère ? Enumérez-les, pesez-les : vous ne trouverez le plus souvent que de longues et fastidieuses séances dans un confessionnal mal commode, au fond d'une église humide et glaciale. Taisez-vous donc avec votre bourde de la confession inventée par les prêtres, et confessez-vous à eux, cela sera bien préférable : *Vade, ostende te sacerdoti.* Vous en retirerez plus d'un profit, ainsi que vous allez le voir.

II

Avantages de la confession

« Si la confession n'existait pas, il faudrait l'inventer, » a dit quelqu'un. Elle est en effet tellement en harmonie avec la nature de l'homme, ses besoins, son tempérament moral, qu'elle lui est comme nécessaire. Elle est dans ce sens aussi humaine que divine. Et bien des protestants, consternés du vide que sa suppression avait causé, la réclament et y reviennent.

1. Essaierai-je de vous montrer ce côté consolant, attrayant de la confession, et qui en fait comme une obligation naturelle à l'homme ? Vous connaissez peut-être cette anecdote. Une dame protestante qui avait déjà eu bien des fois l'occasion de se rencontrer avec M. de Cheverus et de lui parler, dit un jour à cet illustre cardinal que ce qui l'empêchait de se faire catholique, c'était le précepte de la confession. « Madame, répondit le prélat, vous n'avez pas pour la confession autant de répugnance que vous le dites ; vous en sentez le besoin au contraire, car voilà longtemps que vous vous confessez à moi sans le savoir. Depuis plusieurs années vous voulez bien me faire connaître vos peines, vos angoisses, vos misères, pour recevoir mes avis et mes consolations. Eh bien ! la confession n'est pas autre chose : c'est la confidence des peines de conscience que l'on fait à un prêtre de Jésus-Christ pour recevoir ses encouragements et ses conseils. — C'est vrai ! » répartit la protestante, qui ne tarda plus à se faire catholique. C'est bien là notre histoire à tous, mes frères. Nous nous confessons à tout instant un peu grave de notre vie, sans le savoir, sans le vou-

loir. Nous cherchons des confidents, des amis, dans le cœur desquels nous puissions déverser les secrets du nôtre. Et cela nous soulage, cela nous console. Ce ne sont pas seulement nos peines et nos ennuis que nous confions ainsi ; mais ce sont aussi nos crimes, nos remords. L'homme qui s'est rendu coupable de quelque attentat, poursuivi qu'il est par les reproches de sa conscience, n'a pas de cesse ni de repos qu'il n'ait accusé à un ami d'enfance, ou un à homme grave et respectable qui l'accueillera avec commisération et gardera son secret, cette lourde faute qui angoisse son âme. Et après cet aveu il se sent plus tranquille, il est moins à charge à lui-même. La paix se fait dans l'intime de son être.

Or, mes frères, je vous le demande, quel meilleur ami pouvez-vous avoir que le prêtre, surtout à cet instant où, dispensateur des sacrements, il revêt pour ainsi dire la charité de Jésus-Christ dont il tient la place ? Quel homme est plus digne de votre confiance et de votre respect que le représentant de l'Homme-Dieu ? Non, ce n'est pas à des confidents trop souvent indifférents et égoïstes qu'il faut ouvrir vos cœurs ; c'est au prêtre, votre meilleur ami, votre père en Jésus-Christ, le confident aux lèvres scellées par un serment redoutable, muet comme la tombe sur les secrets que vous pouvez lui confier. C'est à lui qu'il faut vous adresser au saint tribunal pour retrouver la paix de vos âmes.

La paix de la conscience, la satisfaction de ce besoin irrésistible qu'éprouve l'homme de faire connaître à son semblable ses peines et ses remords, voilà donc un premier avantage de la confession. Que de fois une confession a remis le calme dans une âme bouleversée ! Que de funestes résolutions seraient évitées par une bonne confession ! Dites tout ce que vous voudrez ! Mais c'est le désespoir qui pousse de malheureux égarés à mettre fin à leur vie, à se noyer, à s'asphyxier ou à se pendre, tandis que, s'ils s'étaient confessés, ils n'en seraient pas venus là. Ah ! Judas ! si tu avais ouvert ton cœur et confessé ton crime aux pieds de ton Maître, tu ne serais pas allé te pendre à l'arbre de la damnation !

2. Un second avantage de la confession, c'est d'être le remède par excellence pour la guérison de nos vices et de nos maladies morales. D'où viennent nos fautes, nos chutes, nos désordres ? De certains penchants mauvais. Or la confession premièrement nous oblige à jeter sur nous-mêmes et sur les bas-fonds de notre nature un regard interrogateur, à reconnaître nos penchants et nos vices, à rougir de nous, et à prendre des moyens sérieux pour nous corriger ; en second lieu, la confession nous vaut de la part de Dieu des grâces puissantes qui nous aident à nous réformer, à vaincre nos défauts, à devenir meilleurs et plus vertueux. Cette influence salutaire de la confession frappe jusqu'à ses ennemis eux-mêmes. « Il n'y a peut-être pas, dit Voltaire dans son *Catéchisme philosophique*, d'établissement plus sage que la confes-

sion. On peut la regarder comme le plus grand frein des crimes secrets. Elle est très bonne pour engager les cœurs ulcérés à pardonner, et pour faire rendre par les petits voleurs (les grands voleurs ne se confessent pas) ce qu'ils peuvent avoir dérobé à leur prochain. » Et un protestant, le célèbre Leibnitz, dit à son tour : « On ne peut nier que cette institution ne soit digne de la sagesse divine, et il n'est assurément rien de plus beau et de plus digne d'éloges dans la religion chrétienne ; les Chinois eux-mêmes et les Japonais en ont été saisis d'admiration. » Aussi, je vous l'ai dit, les protestants, qui avaient d'abord proscrit la confession de leur culte mutilé, songent à relever — et quelques-uns l'ont déjà fait — le tribunal de la Pénitence, et à rendre chez eux la confession obligatoire.

III

Objection : « Me confesser à un homme ? jamais ! »

Mais, tandis que les protestants reviennent à la pratique de la confession, beaucoup de nos catholiques s'en éloignent sous ce prétexte qu'ils ne sauraient se résigner à se confesser à un homme comme eux. « Je ne me confesse qu'à Dieu ! disent-ils ; les prêtres sont de chair et d'os comme moi ; ils n'ont droit ni besoin d'entrer dans mes secrets. »

Se confesser à Dieu, mes frères, à un Dieu invisible, à un Dieu qui connaît infiniment mieux que nous-mêmes le fond de nos consciences, quel mérite y a-t-il à cela ? Ah ! mes frères, si l'aveu de nos fautes est une chose agréable à Dieu, c'est uniquement parce que cet aveu coûte à faire, parce qu'il est un acte de courage, un sujet de confusion, une cause d'humiliation. Je vous l'ai dit : le Christ s'est humilié pour nous racheter, il s'est immensément, infiniment humilié, et il exige que de notre côté nous consentions à nous humilier quelque peu. C'est bien le moins que nous puissions faire pour obtenir la rédemption. Or quelle humiliation peut-il y avoir à cet aveu que nous faisons de nos fautes au Dieu invisible ? On fait cela sans qu'il en coûte rien à l'orgueil ; on fait cela comme on boit un verre d'eau. En vérité, c'est bien trop facile de se confesser à Dieu, et Dieu n'entend pas se contenter de si peu. Non, non ; c'est à un homme présent devant nous, qui nous entend, qui nous voit, dont nous sentons sur nous le regard, à un homme d'os et de chair comme nous, que nous devons porter l'aveu de nos révoltes, de nos hontes, de nos corruptions, de nos faiblesses. C'est au prêtre que nous devons aller nous montrer : *Vade, ostende te sacerdoti.*

Du reste, rassurez-vous, mes frères : quoique de chair et d'os comme vous, le prêtre au saint tribunal cesse d'être un homme comme les autres.

Dites-moi en effet : le médecin qui vous visite sur votre lit de souffrances vous semble-t-il en ce moment un homme comme les autres ? Non ; car aux autres vous refuseriez le droit de visiter certaines parties de votre corps. Mais à lui vous ne rougisseriez pas de découvrir les parties les plus

secrètes de ce pauvre corps infirme. S'il vous interroge, vous ne craignez pas de lui donner les détails les plus humiliants, les plus répugnants parfois sur certaines maladies cachées dont vous pouvez être affligés. Ce que l'on tient caché à tout le monde, ce qu'on ne voudrait ni dire, ni montrer à personne, on ne fait nulle difficulté de le dire et de le montrer au médecin, parce qu'il n'est plus un homme comme les autres, parce qu'il devient comme un homme à part, parce qu'il se transfigure aux yeux du malade. Eh bien ! sachez-le. Au confessionnal le prêtre lui aussi est médecin. Sa mission, en ce lieu sacré, c'est de guérir les plaies de vos âmes. Dieu l'a chargé d'appliquer le remède à vos maladies spirituelles, comme le médecin a charge de soigner vos infirmités corporelles. Ouvrez-vous donc à lui de l'état de vos âmes, de la même manière que vous vous ouvrez au médecin de l'état de votre corps. Le prêtre, dans le cours ordinaire de la vie, peut être pour vous un homme comme les autres, mais au confessionnal il n'en doit plus être ainsi.

De même, mes frères, lorsque le magistrat siège en cour de justice à son tribunal, n'a-t-il pas en lui alors quelque chose de majestueux et de sacré, qui fait qu'il cesse de vous paraître un homme comme un autre ? Or sachez-le : le prêtre siégeant au tribunal de la Pénitence, est un juge qui prononce sur vous la sentence d'absolution ou d'indignité ; ce n'est donc plus un homme semblable à vous : il est revêtu de la sainte majesté de la loi et de la puissance d'en haut.

Lorsque le prêtre en habits sacerdotaux célèbre les saints mystères et consacre le pain et le vin, vous paraît-il encore un homme comme un autre ? Non ; ministre du grand et ineffable sacrement de l'Eucharistie, il semble à cet instant solennel plus qu'un homme. Pourquoi donc, administrant au nom et par l'autorité de Jésus-Christ le sacrement de Pénitence, vous paraîtrait-il un homme ordinaire ? A l'autel comme au confessionnal, il n'y a plus l'homme, il y a le prêtre ; à l'autel comme au confessionnal, il n'y a plus que Jésus-Christ sous la figure du prêtre, Jésus-Christ parlant par la bouche du prêtre, entendant par l'oreille du prêtre, et prononçant par la voix du prêtre des paroles de réconfort et de pardon.

Mes frères, allez à ce prêtre sans rien craindre de lui. Si la charité du prêtre sommeille quelquefois dans le cours ordinaire de la vie, elle se réveille à ce moment-là, elle se fait sentir à lui avec une énergie toute mystérieuse, toute divine. C'est alors surtout, devant ce pécheur qui s'humilie à ses pieds et qui lui dit : *mon père*, c'est alors surtout qu'il sent s'émouvoir en lui les entrailles de la charité compatissante de Jésus-Christ pour les pauvres pécheurs. Allez donc au prêtre ; venez-y tous ; ne tardez plus ; le saint temps du Carême s'achève ; accourez près du confident bienveillant et discret, du juge miséricordieux qui, en retour de votre confiance et de vos aveux, versera en vos cœurs de pleins trésors de joie, de pardon et de paix. Ainsi soit-il.

PRONES CATÉCHÉTIQUES

Quatrième dimanche de Carême

LES FRUITS DE LA PASSION

Acceptit Jesus panes, et distribuit discumbentibus.

Jésus prit les pains et les distribua à la foule.

(Joan., VI, 11).

Mes frères,

L'Evangile nous montre aujourd'hui le Sauveur multipliant miraculeusement cinq pains d'orge et deux poissons, pour nourrir cinq mille personnes qui le suivaient depuis plusieurs jours et qui manquaient de vivres. Combien est touchante cette bonté avec laquelle le Fils de Dieu vient au secours de ceux qui ont confiance en lui ! Il n'attend pas qu'on fasse appel à sa toute-puissance, il prévient les besoins de ses serviteurs, et il leur donne avec tant d'abondance ce qui est nécessaire à la nourriture de leur corps, qu'après qu'ils sont rassasiés, on recueille douze corbeilles des restes de leur repas.

Combien est plus admirable encore la bonté avec laquelle Jésus-Christ prévient les besoins de nos âmes, en nous offrant toutes les grâces nécessaires à notre salut ! S'il est venu sur la terre, s'il a souffert toutes les douleurs de sa passion, s'il est mort sur la croix, c'est pour offrir à tous les pécheurs le pardon, et ouvrir le ciel à toutes les âmes de bonne volonté. Nous ne pourrions jamais assez le remercier de tout ce qu'il a fait pour nous racheter, et si les Juifs qu'il avait nourris dans le désert ont voulu le faire roi, nous devons à bien plus juste titre nous soumettre à son empire et le servir avec fidélité. Nous prendrons aujourd'hui cette résolution, en considérant :

1^o Pourquoi Jésus-Christ a souffert ;

2^o Pourquoi il a voulu nous racheter par sa passion et sa mort, et enfin

3^o Quels sont les biens qu'il nous a mérités par ses souffrances.

I

Jésus-Christ a voulu souffrir et mourir pour nous, afin de satisfaire à la justice divine pour nos péchés.

1. La satisfaction offerte par notre Sauveur consiste en ce qu'il s'est mis à notre place pour recevoir le châtimement du péché, afin de nous en obtenir le pardon. Dieu est notre Créateur et souverain Seigneur, notre bienfaiteur et notre Père ; tout ce que nous avons est un don de son infinie bonté ; nous sommes obligés envers lui à l'obéissance, aussi bien qu'à la reconnaissance et à l'amour. Si, au lieu de l'honorer comme il le mérite, de le servir et de l'aimer, nous nous révoltons contre lui, si nous lui faisons l'injure de lui préférer le service et l'amour d'une misérable créature, la satisfaction d'une passion, nous

manquons à un devoir strict, nous contractons une dette, nous commettons un péché. De même que celui qui a volé le bien d'autrui est obligé de le rendre, et que le calomniateur est obligé de réparer le tort fait à l'honneur du prochain ; ainsi le pécheur est obligé d'offrir à Dieu une compensation légitime pour l'injure qu'il lui a faite en refusant de le servir, il doit réparer la gloire qu'il lui a enlevée en se révoltant contre lui. Pour que la justice soit satisfaite, il faut que le péché soit puni, il faut que le mal qu'il a causé soit réparé : ce sont deux conséquences auxquelles le pécheur ne saurait échapper.

C'est pour payer cette dette du péché, et subir le châtimement qui lui était dû, que Notre-Seigneur s'est offert à notre place. L'Écriture nous dit qu'il a payé notre *rançon* : « Vous n'avez pas été rachetés avec de l'or et de l'argent, dit saint Pierre, mais avec le précieux sang du Christ, victime sans tache. » (I Petr., I, 18). « Vous avez été rachetés à un grand prix, » dit saint Paul (I Cor., VI, 20), car « c'est Jésus-Christ, médiateur entre Dieu et les hommes, qui s'est donné lui-même en rançon pour tous les hommes » (I Tim., II, 6), et « qui nous a rachetés de la malédiction de la loi. » (Gal., III, 13). Le sang de cette divine victime est donc bien le prix qui a été payé pour nous racheter de l'esclavage du démon, Jésus-Christ a donc réellement satisfait pour nous par les mérites de son sang.

Cette satisfaction s'étend à tous les péchés des hommes sans exception, car tout péché est une injure faite à Dieu et exige une réparation, et Jésus-Christ s'est fait le rédempteur de tous les hommes ; il a voulu les arracher tous à la domination du démon et leur ouvrir à tous le ciel : « c'est lui qui est la victime de propitiation pour nos péchés, et non seulement pour les nôtres, mais pour ceux de l'univers entier. » (I Joan., II, 2).

Notre divin Sauveur a également satisfait pour toutes les peines, temporelles et éternelles, dues à nos péchés. Par le fait même qu'il a expié nos péchés, il nous a obtenu la rémission des peines éternelles de l'enfer. Vous savez que le péché mortel détourne complètement l'homme de sa fin dernière qui est Dieu, et le prive à jamais de ses droits au ciel ; la peine essentielle de l'enfer, c'est cette éternelle privation de la vue et de l'amour de Dieu. Mais dès lors que Jésus-Christ a rétabli l'ordre que le péché avait bouleversé, et donné à la justice divine la satisfaction qu'elle exigeait, l'homme que le péché avait séparé de Dieu lui est uni de nouveau par les liens de la charité. Quant aux peines temporelles qu'aurait à subir en ce monde ou en l'autre les âmes même réconciliées avec Dieu, le Sauveur nous a fourni le moyen de les expier par la pénitence et les bonnes œuvres.

2. Si nous examinons attentivement la nature du péché mortel, nous comprendrons qu'une *personne divine* pouvait seule offrir à Dieu pour l'expiation une satisfaction parfaite, en prenant

notre nature et souffrant pour nous. Comment aurions-nous jamais pu réparer l'injure faite à Dieu par le péché, lui rendre cette gloire à laquelle notre révolte avait porté atteinte, lui payer la dette contractée envers lui ? Le péché de l'homme n'est pas en lui-même infini ; mais considéré par rapport à Dieu, il renferme une malice en quelque sorte infinie, car la gravité d'une offense se mesure sur la majesté de celui qui est offensé. L'insulte adressée à la dignité paternelle, à la majesté d'un souverain est bien plus coupable que celle qui s'adresse à un égal ou à un inférieur ; ainsi la révolte contre Dieu est infiniment au-dessus de toute autre, la dette contractée envers sa justice surpasse infiniment toutes les ressources de l'homme. La gloire de Dieu est un bien infini : quand nous y avons porté atteinte par le péché, il nous est impossible de réparer parfaitement notre faute. Que pourrions-nous lui donner, qui déjà ne lui appartienne ? Et ce que nous ne pouvons faire, aucune créature, quelque parfaite qu'on la suppose, ne peut le faire pour nous. « Un homme, un de nos frères pourrait-il nous racheter ? dit David. Non, personne ne pourra racheter son âme, quand même il vivrait jusqu'à la fin des temps. » (Ps. XLVIII, 9). Seul Jésus-Christ pouvait nous racheter, parce que comme Dieu il avait une dignité infinie et qu'il communiquait cette dignité aux actes mêmes de son humanité, puisque c'étaient réellement les actes d'un Dieu ; ses prières, ses jeûnes, ses souffrances avaient une valeur infinie, il était donc à même de payer à son Père la dette contractée par les hommes pécheurs. C'était l'homme qui avait péché ; il fallait que l'homme souffrit pour expier le péché. En revêtant notre nature, le Fils de Dieu a pris la place d'Adam, et de même que tout le genre humain avait été perdu par la faute du premier homme, le nouvel Adam a été pour tous les hommes l'auteur du salut et le principe d'une vie nouvelle. (Rom., V, 19). Le péché d'Adam était devenu par un funeste héritage le péché de tous ses descendants ; la sainteté du Christ deviendra la nôtre, ses mérites seront notre propriété, son sacrifice notre rançon, la justice divine irritée contre les hommes sera apaisée, et la réconciliation opérée entre le ciel et la terre.

3. Mais nous serions dans la plus grande erreur si nous pensions que Jésus-Christ, pour opérer notre salut, a dû nécessairement naître dans une étable, vivre dans la pauvreté, souffrir tous les tourments de sa passion, donner tout son sang, et mourir sur une croix. Comme chacune de ses actions, même la moindre de toutes, avait une valeur infinie, il suffisait pour nous sauver que Jésus offrit à son Père un acte de vertu, d'humilité, d'obéissance, une larme, une prière ; il suffisait que constitué notre représentant et notre médiateur, il demandât pardon pour nous. S'il a voulu *tant souffrir*, s'il a voulu mourir d'une mort si cruelle, c'est afin de nous montrer la grandeur de son amour ; ce qui suffisait à notre

salut ne pouvait suffire à l'ardent amour de son divin cœur. Si un roi quittait son trône pour venir soigner un pauvre mendiant tout couvert d'ulcères, s'il s'exposait à la mort pour lui sauver la vie, ce malheureux pourrait-il douter de l'amour de son souverain, et pourrait-il jamais lui payer toute la dette de sa reconnaissance ? Or Jésus-Christ a fait cent fois plus pour nous, puisqu'il nous a donné tous les instants de sa vie, tous les battements de son cœur, toutes les gouttes de son sang. Son amour pouvait-il aller plus loin ? Dès lors, pourrions-nous jamais nous croire quittes envers lui ? pourrions-nous jamais lui témoigner assez notre reconnaissance ? pourrions-nous trouver trop dur d'aimer un Dieu qui est mort pour nous ?

Jésus-Christ a encore accepté toutes ces souffrances pour nous faire comprendre la malice du péché. En face de la croix du Sauveur, qui pourrait s'imaginer qu'un péché mortel soit peu de chose ? Sans doute la pensée des tourments de l'enfer doit nous convaincre de l'horrible malice du péché, mais la passion de Jésus est encore plus éloquente. Qu'est-ce qui a cloué Jésus à la croix, sinon le péché ? Comment aurions-nous donc été traités par la justice divine, nous misérables pécheurs, si le Fils de Dieu, qui était l'innocence même, a subi un châtiment si terrible, pour s'être chargé d'expier nos crimes ? Que cette réflexion nous remplisse d'une crainte salutaire, et nous fasse éviter à l'avenir le péché comme le plus grand de tous les maux.

Enfin Jésus-Christ a voulu souffrir toutes ces douleurs pour nous apprendre à porter notre croix, c'est-à-dire à supporter avec patience les maux de cette vie. Rien n'est plus propre à nous donner du courage et de la résignation, au milieu des épreuves et des souffrances dont la vie est remplie, que la méditation de la passion et de la mort du Sauveur. Si le Maître a dû marcher le premier dans la voie douloureuse du Calvaire, est-ce que ses disciples hésiteront à le suivre ? S'il a dû passer par toutes ces souffrances pour entrer dans sa gloire, est-ce que nous nous plaindrons d'avoir des tribulations à supporter, des mortifications à faire, des injures à pardonner, pour arriver au ciel ? Levons donc les yeux vers la croix, contempons l'auteur et le consommateur de notre rédemption, le Fils de Dieu expirant pour nos péchés, et prenons un nouveau courage pour supporter toutes les épreuves de notre courte existence ici-bas, et lutter jusqu'au bout contre les ennemis de notre salut.

II

Nous savons pourquoi Jésus-Christ a souffert, apprenons maintenant de quels maux il nous a délivrés par ses souffrances et sa mort.

1. Jésus-Christ nous a délivrés *du péché* : saint Jean appelle le Sauveur « l'Agneau de Dieu, qui efface le péché du monde » (Joan., I, 29) ; saint Paul nous dit « qu'il s'est livré pour nous afin de

nous délivrer de toutes nos iniquités, et de se préparer un peuple sans souillure » (Tit., II, 16) ; et saint Jean affirme encore que « c'est le sang de Jésus-Christ qui nous purifie de tout péché » (I Joan., I, 7), ainsi que l'avait prédit à Joseph l'ange du Seigneur : « Vous l'appellerez du nom de Jésus, parce qu'il délivrera son peuple du péché. » (Matth., I, 21). Mais il faut bien comprendre le sens de ces paroles : nous sommes délivrés du péché. Est-ce à dire que nous n'avons plus à craindre de contracter la souillure du péché ? Non, assurément : car toutes les fois qu'après le baptême nous transgressons volontairement en matière grave un commandement de Dieu ou de l'Eglise, nous retombons dans l'inimitié de Dieu. La mort de Jésus a délivré les hommes du péché, en ce sens qu'elle leur a fourni le moyen de se purifier du péché originel et d'obtenir le pardon de tous leurs péchés actuels. C'est en vue des mérites de son Fils que Dieu le Père consent à pardonner tous les péchés à ceux qui remplissent les conditions que le Sauveur a droit d'exiger. Sans lui, il nous serait impossible de payer notre dette à la justice divine, il a mis en nos mains la rançon qui peut servir à nous racheter, mais il faut que nous offrions nous-mêmes à son Père cette rançon pour rentrer en grâce avec lui.

2. Jésus-Christ nous a délivrés *de la servitude du démon*. Les hommes s'étaient laissé séduire et entraîner au péché par Satan ; ils étaient devenus ses esclaves ; ce tyran infernal les avait précipités dans un abîme de crimes et de misères, pour retenir à jamais leurs âmes en enfer. C'est de ce triste état de servitude que Notre-Seigneur nous a délivrés, comme il le témoigne lui-même en disant, la veille de sa passion : « C'est maintenant que le monde sera jugé, et que le prince de ce monde sera mis dehors. » (Joan., XI, 31). S'il a pris notre nature, dit saint Paul, « c'est afin de détruire par sa mort celui-là même qui avait l'empire de la mort, c'est-à-dire le démon, et de délivrer ceux qui, par crainte de la mort, étaient pour toute la vie réduits en servitude. » (Hebr., II, 15). Il est vrai que Satan conserve toujours un certain empire sur les enfants d'Adam, puisqu'il peut les tenter et les faire tomber dans ses pièges ; aussi saint Pierre nous recommande d'être toujours sur nos gardes « parce que le démon, notre ennemi, rôde autour de nous comme un lion rugissant, pour chercher à nous dévorer. » (I Petr., V, 8). Mais avec le secours de la grâce, nous pouvons déjouer ses ruses, résister à ses attaques, et acquérir de grands mérites en triomphant des tentations. Attachons-nous donc à Jésus-Christ de toutes nos forces, ayons recours à lui par la prière quand nous sommes tentés, faisons le signe de la croix, et luttons courageusement ; le démon ne pourra rien contre nous.

3. Enfin Jésus-Christ nous a rachetés *de l'enfer*. « Il n'y a plus de damnation, dit l'apôtre, pour ceux qui sont à Jésus-Christ, et qui n'obéissent

pas à la loi de la chair » (Rom., VIII, 1) ; c'est-à-dire que ceux qui, après le baptême, mènent une vie conforme aux préceptes de Jésus-Christ et restent attachés à lui par la foi et la charité, n'auront point à craindre la damnation éternelle qu'ils avaient pu mériter par leurs fautes, parce que Jésus-Christ a offert son sacrifice pour les délivrer du péché et des châtements du péché. Sans doute, les flammes de l'enfer ne sont pas éteintes, et d'innombrables victimes y tombent chaque jour ; mais ce sont les âmes qui ne veulent pas appartenir à Jésus-Christ, qui repoussent sa grâce et méprisent ses sacrements, et que la mort surprend dans ce triste état. Fuyons donc le péché, mes frères, puisqu'il nous fait les esclaves de Satan, et rend inutiles pour nous les souffrances du Sauveur. Veillons et prions, afin de résister aux tentations, et de conserver jusqu'à la mort la grâce sanctifiante. Descendons maintenant en enfer par la méditation des terribles conséquences du péché, afin de faire de dignes fruits de pénitence et d'éviter la damnation éternelle.

III

En nous rachetant du péché et de l'enfer, Jésus-Christ nous a réconciliés avec Dieu, nous a ouvert le ciel et mérité les grâces nécessaires pour y arriver.

1. Il nous a *réconciliés avec Dieu*. Le péché est l'offense de Dieu, le pécheur est l'ennemi de Dieu, l'objet de sa colère, le ciel lui est à jamais fermé s'il n'obtient pas son pardon. Par le péché d'Adam, tous les hommes ont encouru la disgrâce divine et perdu leurs droits à l'héritage céleste. Ils naissent « enfants de colère, » sujets à toutes les passions, et le plus souvent souillent leur âme de toute espèce de crimes. Toutes les victimes du monde seraient impuissantes à les racheter, mais voici que le Fils de Dieu se fait homme et meurt sur la croix ; dès lors tout change, le Père céleste est satisfait, il rend à l'homme son amour, il se réconcilie avec lui et il le reconnaît pour son enfant. « Quand nous étions encore les ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son Fils. » (Rom., v, 10). Reconnaissons du moins ce bienfait, et remercions Celui qui nous l'a procuré au prix de son sang ; évitons le péché qui nous en ferait perdre les heureux fruits, et conduisons-nous toujours de manière à ce que Dieu nous reconnaisse pour ses enfants.

2. Jésus-Christ nous a *ouvert le ciel*, que le péché d'Adam nous avait fermé, et dont nous serions restés à jamais exclus si ce péché n'avait été expié. Il y a eu des saints dans l'Ancien Testament, ils ne sont pas allés en enfer, mais ils n'ont pu entrer dans le ciel avant que Jésus-Christ eût accompli l'œuvre de la Rédemption, ils ont attendu de longs siècles dans les Limbes. Maintenant, au contraire, comme le dit saint Paul, « nous avons l'assurance d'entrer dans le

sanctuaire (du ciel), par la vertu du sang du Christ, en suivant la voie nouvelle, vivante, qu'il nous a ouverte en déchirant le voile (qui la fermait), c'est-à-dire en s'immolant pour nous. » (Hebr., x, 20). De même que le grand-prêtre de l'ancienne loi pénétrait dans le saint des saints avec le sang des victimes, en écartant le voile qui en cachait l'entrée, ainsi Jésus-Christ en offrant en sacrifice sur la croix son corps qui était comme le voile de sa divinité, a pu nous ouvrir l'entrée du ciel. Quelle consolation pour nous, au milieu de toutes les afflictions de la vie, de songer que, si nous vivons saintement, nous entrerons après notre mort dans le royaume de Dieu pour y jouir de son bonheur !

3. Enfin Jésus-Christ nous a *mérité toutes les grâces* qui nous sont nécessaires pour faire notre salut. A quoi nous servirait-il que le ciel ait été ouvert, si nous n'avions pas les moyens d'y arriver ? C'est pour nous fournir ces moyens de salut que Notre-Seigneur a institué les sacrements, où nous sommes sûrs de trouver avec le pardon de nos fautes toutes les grâces à l'aide desquelles il nous sera facile de pratiquer la vertu. « Auprès du Seigneur, dit le Psalmiste, on trouve la miséricorde et une rédemption abondante, » c'est-à-dire une abondance de grâces à l'efficacité desquelles est attaché le salut. (Ps. cxxix, 7). Et cette source abondante est ouverte à tous les pécheurs, car Jésus est mort pour tous les hommes, « il a payé pour nos péchés, dit saint Jean, et non seulement pour les nôtres, mais pour ceux de tout l'univers. » (I Joan., II, 2). Si tous les hommes ne sont pas sauvés, c'est leur faute, c'est parce qu'ils ne veulent pas faire ce que Dieu leur demande : ils ne veulent pas croire à sa parole, or « celui qui ne croira pas, sera damné » (Matth., xvi, 16) ; ils ne veulent pas observer les commandements, or « si l'on veut entrer dans le ciel, il faut observer les commandements » (Id., xix, 17) ; ils ne veulent pas se nourrir de la chair sacrée du Sauveur au banquet eucharistique, or Jésus-Christ a dit : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas en vous la vie. » (Joan., vi, 54).

Vous voyez, mes frères, combien il vous serait facile, si vous le vouliez, de participer tous aux fruits abondants de la rédemption. Vous pouvez puiser à pleines mains dans ce trésor, il est à votre portée : croire aux vérités de la foi, observer les commandements, surtout celui de la prière, recevoir les sacrements, tout cela n'est-il pas facile avec l'aide de la grâce, que Dieu ne refuse à personne ? Voyez combien sont heureux ceux qui suivent le chemin que nous ont tracé les leçons et les exemples du Sauveur. Comme saint Paul, ils surabondent de joie, même au milieu des tribulations ; les maux de ce monde, la mort même, ne peuvent les effrayer, parce qu'ils sont sûrs de recevoir au ciel la récompense que Notre-Seigneur leur a promise. Suivez leur exemple, vivez en bons chrétiens afin de mourir sainte-

ment, et vous partagerez avec les élus le royaume que Dieu leur a préparé depuis le commencement du monde. Ainsi soit-il.

Dimanche de la Passion

JÉSUS DANS LES LIMBES

Si quis sermonem meum servaverit, mortem non videbit in æternum.

Si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais.

(Joan., VIII, 51).

Mes frères,

Jésus-Christ après avoir prouvé sa divinité aux Juifs par une foule de miracles, leur disait pour les attirer à lui : « Si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra pas. — Eh quoi ? s'écrièrent les pharisiens : Abraham et les prophètes sont morts, et cependant ils ont cru au Messie, fils de Dieu. — Abraham votre père, reprit le Sauveur, a tressailli en espérant de voir le jour de ma venue, il l'a vu et s'est réjoui. »

C'était leur dire d'une manière assez claire que la foi d'Abraham avait été récompensée dans les Limbes par la révélation qui lui fut faite de la venue du Messie sur la terre, et que tous ceux qui croient en Jésus-Christ et qui observent sa loi ne mourront pas de la mort éternelle. Mais les pharisiens, qui avaient juré de se défaire du Sauveur, et qui ne voulaient point ajouter foi à ses paroles, prirent des pierres pour le lapider.

Ces passages de l'Evangile nous rappellent que les âmes des justes de l'Ancien Testament attendaient dans les Limbes le jour où le Messie viendrait les délivrer pour les conduire au ciel. Aussitôt après la mort de Jésus-Christ, sa sainte âme descendit dans ce lieu, ainsi que l'indique le Symbole, où nous disons d'une part que Jésus-Christ « a été enseveli, » d'autre part qu'« il est descendu aux enfers. » Réservant pour dimanche prochain l'explication de la sépulture du Sauveur, nous parlerons aujourd'hui de sa *descente aux enfers*, et nous verrons

1^o Ce qu'il faut entendre par les enfers où Jésus-Christ est descendu, et

2^o Pourquoi son âme est allée dans ce lieu.

I

Ces paroles du Symbole : *est descendu aux enfers*, signifient que l'âme de Notre-Seigneur Jésus-Christ est allée, aussitôt après sa mort, dans les Limbes, c'est-à-dire dans le lieu où étaient détenues les âmes des justes qui étaient morts avant lui.

1. Jésus-Christ est, comme vous le savez, tout à la fois Dieu et homme, la divinité et l'humanité ne forment en lui qu'une personne. Il a comme tous les hommes un corps et une âme ; son âme se sépara de son corps lorsqu'il mourut sur la croix, mais la divinité resta unie aussi bien au corps

qu'à l'âme du Sauveur. Son très saint corps, ainsi que nous l'avons vu, fut mis au tombeau par Joseph d'Arimathie, et y resta depuis le vendredi soir jusqu'au matin du dimanche de Pâques. Que devint son âme pendant ces trois jours ? Elle ne monta pas encore au ciel, elle ne resta pas sur la terre, elle descendit aux enfers. C'est là ce que signifient les premières paroles du cinquième article du symbole, c'est ce que le troisième concile de Latran a décidé comme un dogme de foi, en disant que « l'âme de Jésus-Christ est descendue aux enfers. »

2. Nous pouvons nous demander maintenant ce qu'il faut entendre par ces *enfers* où l'âme de Jésus-Christ est descendue.

Le mot « enfer » (en latin *inferi* ou *infernus*), désigne en général un endroit placé au-dessous du sol terrestre. Souvent aussi on le prend comme synonyme de *tombeau*. Ainsi lorsque David dit : « Vous ne laisserez pas mon âme en enfer et vous ne permettrez pas que votre saint voie la corruption » (Ps. xv, 10), le mot « enfer » désigne « le tombeau. » Ce n'est pas ainsi qu'il faut comprendre ce terme dans le symbole, puisque c'est le corps de Jésus-Christ, et non son âme qui est resté trois jours dans le tombeau. Lorsqu'après avoir dit que le Sauveur a été enseveli, on ajoute qu'il est descendu aux enfers, il est clair qu'il ne s'agit plus du tombeau, car il serait inutile de répéter deux fois la même chose.

Le plus souvent, le mot « enfer » désigne ce lieu de supplices où sont tourmentés à cause de leurs crimes les démons et les âmes des damnés. Ce n'est pas non plus dans cet enfer qu'est descendue l'âme du Christ, car, comme le remarque saint Augustin, « s'il est dit du bon larron que son âme devait aller au paradis (c'est-à-dire aux Limbes) le jour même de sa mort, comment pourrions-nous supposer que l'âme du Fils de Dieu n'y soit pas allée aussi ? » Il est du reste impossible que le Sauveur qui était venu pour nous racheter de l'enfer, ait souffert un seul instant le châtiment des damnés qui consiste essentiellement dans la haine de Dieu et le désespoir éternel.

Enfin on se sert encore du mot « enfer » pour désigner le lieu qui est appelé par la sainte Ecriture *le sein d'Abraham*, et par les théologiens *les Limbes*. Les âmes des saints de l'Ancien Testament y étaient détenues, parce que depuis le péché d'Adam le ciel était fermé à ses descendants ; ces âmes devaient attendre là que Jésus-Christ eût accompli l'œuvre de la Rédemption. Elles n'avaient aucune souffrance à endurer, à la différence des âmes du purgatoire, parce qu'elles n'étaient pas là pour expier leurs fautes, mais seulement pour attendre leur délivrance ; « soutenues par l'espoir de la rédemption, elles étaient là dans une demeure paisible, à l'abri de toute douleur. » (Catech. Rom., p. 1, a. 5). Toutefois elles ne goûtaient pas, comme les heureux habitants du ciel, un bonheur parfait, parce qu'elles étaient privées de la vue de Dieu ; mais la certitude de le voir un

jour face à face suffisait pour adoucir leur exil et les consoler dans leur attente.

C'est dans ces enfers que l'âme de Jésus est descendue, ainsi que l'atteste saint Pierre. « Le Christ, nous dit-il, vint prêcher (annoncer le salut) aux esprits retenus en prison, qui avaient été incrédules autrefois, lorsqu'aux jours de Noé ils comptaient sur la patience de Dieu pendant qu'on bâtissait l'arche où huit personnes seulement furent sauvées. » (1 Petr., III, 19-21). Ces paroles signifient qu'il y eut, à l'époque du déluge, des hommes qui d'abord incrédules et rebelles à la grâce de Dieu pendant que Noé construisait son arche, se repentirent ensuite lorsqu'ils virent les eaux couvrir la terre, firent une bonne mort et échappèrent à la perte éternelle. Ils étaient dans les Limbes ; le Sauveur leur apporta, ainsi qu'aux autres justes, la bonne nouvelle de leur rédemption, et leur annonça leur prochaine entrée dans le ciel. Saint Paul, citant le passage où le psalmiste dit au Messie : « Vous êtes monté dans les régions célestes, vous avez emmené ceux qui étaient captifs » (Ps. LXXVII, 19), dit : « Qu'est-ce à dire, qu'il est monté, si ce n'est qu'il était auparavant descendu dans les parties inférieures de la terre ? Celui qui est descendu est le même que celui qui est monté au-dessus de tous les cieux pour tout remplir » (de sa gloire). (Ephes., IV, 8-10). Quelles sont ces parties inférieures de la terre, sinon les Limbes ? Quels sont ces captifs que le Sauveur a délivrés pour les emmener au ciel, sinon les âmes des justes ? Car dans l'enfer des damnés, il n'y a plus d'espoir de rédemption.

Telle est donc, mes frères, la foi de l'Eglise : après la mort du Christ, son âme unie à la divinité est descendue dans les Limbes, et elle y est demeurée au milieu des justes de l'Ancien Testament jusqu'au troisième jour, où elle devait se réunir à son corps par une glorieuse résurrection.

II

Jésus-Christ est descendu aux Limbes *pour consoler et délivrer les âmes des justes*, et faire reconnaître jusque dans les enfers *sa puissance divine*.

1. Quoiqu'il n'y eût pas dans les Limbes de peines afflictives, comme dans l'enfer et le purgatoire, les âmes n'y goûtaient pas une joie parfaite, un bonheur sans mélange, puisqu'elles étaient privées de ce qui constitue essentiellement la récompense des élus, c'est-à-dire de la vue de Dieu. Nous lisons dans la vie de plusieurs saints qu'ils désiraient avec la plus vive ardeur quitter cette terre et s'affranchir des liens du corps, pour être réunis à leur Dieu. Avec quel transport saint Paul s'écriait : « Ma vie c'est le Christ, et mourir est un gain pour moi », et ailleurs : « Je désire mourir, pour être avec Jésus-Christ. » (Philip., I, 24, 23). Saint Macaire adressait à Dieu cette prière sur son lit de mort : « Quand vous

contemplerai-je, ô mon aimable Sauveur, quand verrai-je l'accomplissement de vos promesses ? Quand serai-je revêtu de la robe nuptiale, tissée des rayons de lumière qui partent de votre trône ? Quand pourrai-je chanter dans le ciel avec tous les bienheureux le cantique de l'amour en l'honneur du Dieu trois fois saint ? O combien il me tarde que ce jour arrive ! » Si le désir de voir la gloire divine était si grand chez des créatures terrestres, pendant leur vie en ce monde, combien ne devait-il pas être plus ardent chez les justes dans les Limbes, puisque libres de toutes les entraves des sens et de toutes les distractions du monde, ils pouvaient tenir leur esprit et leur cœur sans cesse fixés sur Dieu, fin nécessaire de leur existence ! L'oiseau captif passe toutes ses journées à faire d'inutiles efforts pour s'envoler au grand air de la liberté. Ainsi, mes frères, quand même vous posséderiez tout ce qui peut vous rendre ici-bas la vie agréable, vous ne seriez jamais complètement heureux tant que vous soupirez après la liberté des enfants de Dieu, et vous feriez des efforts constants pour vous unir à ce Dieu, source de tout vrai bonheur.

Vous pouvez donc facilement concevoir quels furent les transports de joie de ces saintes âmes, qui soupiraient depuis des siècles après leur délivrance, lorsqu'apparut au milieu d'elles, dans tout l'éclat de la divinité qui lui était intimement unie, l'âme de leur Rédempteur. Lorsque le roi des Perses, Cyrus, fit savoir aux Juifs, captifs à Babylone depuis 70 ans, qu'ils pouvaient retourner en toute liberté dans leur patrie, relever Jérusalem de ses ruines et rebâtir le temple, leur joie éclata dans les plus vifs transports : « Lorsque Dieu fit cesser la captivité de Sion, dit le psalmiste, nous avons été consolés, notre bouche a poussé des cris de joie et notre langue a exprimé toute notre allégresse. Les païens eux-mêmes se sont écriés : Que de grandes choses Dieu a faites pour eux ! » (Ps. CXXV, 1-2). Bien plus grande dut être la joie des justes de l'Ancien Testament, lorsque le Christ vint en personne leur dire : « Me voici, moi, votre Sauveur, votre Libérateur ; le temps de votre exil est fini, la patrie du ciel vous est ouverte, vous allez entrer dans la joie éternelle pour voir et louer Dieu à jamais ! » Ne vous semble-t-il pas les entendre se féliciter les uns les autres de leur bonheur, exprimer au Sauveur leur reconnaissance et chanter le cantique sacré : « C'est maintenant le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous donc et tressaillons d'allégresse ! » (Ps. CXVII, 24).

Telle dut être la joie des justes dans les Limbes ; cependant le Sauveur ne devait pas les introduire immédiatement dans le séjour de la gloire. Comme il ne devait lui-même monter au ciel que quarante jours après sa résurrection, il était juste que les âmes dont il s'était fait le Libérateur attendissent ce moment, pour y entrer avec lui et former son glorieux cortège ; mais dès lors la tristesse de l'attente avait cessé pour faire

place à la joie, et la présence du triomphateur de la mort suffisait pour changer le séjour de l'exil en un lieu de délices.

2. Notre-Seigneur est encore descendu aux enfers dans le but *d'y faire reconnaître son autorité et sa toute-puissance*. Jusqu'alors la terre seule avait été le théâtre des miracles du Christ ; il s'était fait reconnaître des hommes comme leur souverain Maître en les obligeant, même malgré eux, à reconnaître sa puissance ; il avait commandé à la nature en guérissant les maladies, en arrachant à la mort sa proie, en multipliant les pains, en apaisant les tempêtes ; il avait montré son pouvoir sur les esprits infernaux en chassant les démons des corps des possédés, et les anges du ciel étaient venus le servir dans le désert. Sa mort avait été accompagnée de si grands prodiges que le centurion païen, et tous ceux qui étaient restés avec lui sur le Calvaire, avaient dû confesser qu'il était vraiment le Fils de Dieu. Mais les âmes des justes qui étaient détenues dans les Limbes n'avaient point vu ces merveilles, elles ne savaient peut-être rien encore de la mission du Fils de Dieu sur la terre. En venant au milieu d'elles, le Sauveur leur fit connaître tout ce qu'il avait fait pour le salut des hommes, comment il avait accompli par sa naissance, sa vie, sa passion et sa mort les prophéties qui annonçaient le Messie, et comment il avait offert son sang à son Père pour effacer la tache du péché.

Quel étonnement dut saisir ces saintes âmes lorsqu'elles comprirent qu'elles voyaient devant elles le Fils unique de Dieu, le Messie leur Rédempteur, qui venait de donner son sang pour elles !

Lorsque l'archange Raphaël se fit connaître au jeune Tobie et à ses parents, en leur disant : « Je suis l'ange Raphaël, un des sept qui se tiennent en la présence de Dieu, » ils furent stupéfaits et se prosternèrent la face contre terre, et ne se relevèrent qu'après avoir chanté pendant trois heures les louanges de Dieu. (Tob., xi). Ainsi les justes, en apprenant de la bouche même du Christ de quelle manière leur salut avait été opéré, durent se répandre en témoignages de reconnaissance et d'admiration et répéter à l'envi : « L'agneau qui a été immolé est bien digne de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction... dans les siècles des siècles. » (Apoc., v, 12-13). Ainsi fut proclamée dans les enfers la royauté du Christ.

Nous pouvons maintenant tirer de là deux précieux enseignements. Jésus en allant consoler les âmes dans les Limbes nous apprend avec quelle charité nous devons *consoler* les affligés. Il y a dans cette vallée de larmes tant de malheureux qui ont besoin de consolation ! Les uns sont pauvres et sont obligés d'aller chaque jour mendier ce qui leur est nécessaire pour vivre, les autres gémissent sur un lit de douleurs et n'ont plus d'autre perspective ici-bas que la tombe, d'autres ont éprouvé des revers inattendus qui

ont renversé toutes leurs espérances. Ces pauvres âmes n'ont plus le courage de porter leur croix ; si personne ne vient à leur aide, elles vont se laisser aller au désespoir. Une parole de consolation, un témoignage d'intérêt suffit souvent pour les relever et leur rendre la confiance en celui qui frappe mais qui guérit, qui mène à la porte du tombeau mais qui peut rendre la vie, et qui veut que tout concoure au plus grand bien de ses élus.

Nous apprendrons encore dans les Limbes quelle *confiance* inébranlable nous devons avoir dans la divine Providence. Les justes ont dû attendre pendant des centaines, des milliers d'années, l'accomplissement des promesses de Dieu, mais ils ont toujours conservé l'espérance, assurés que sa parole ne pouvait les tromper. La Providence se conduit quelquefois à notre égard comme avec ces saintes âmes, en nous faisant attendre bien longtemps ce que nous lui demandons. Elle semble rester sourde à nos prières et nous sommes tentés de croire qu'elle nous oublie. Soyons persuadés que si Dieu nous fait attendre et désirer longtemps son secours, c'est afin d'éprouver notre confiance, d'augmenter nos mérites et de nous détacher des créatures en nous faisant voir que l'espoir que nous mettons peut-être uniquement en elles, a été cent fois déçu. Courage donc, frères bien-aimés, regardez toujours vers le ciel, car c'est de là que doit nous venir le secours ; si ce n'est pas aujourd'hui ce sera demain, ce sera au moment fixé par la Providence, car Dieu n'abandonne jamais ceux qui ont confiance en lui. Que si votre épreuve devait durer aussi longtemps que votre vie terrestre, rappelez-vous que « le temps si court et si rapide de nos tribulations ici-bas nous prépare dans le ciel un trésor éternel de gloire. » (II Cor., iv, 17).

Acceptez donc avec patience les croix, les épreuves de cette vie, en attendant avec confiance le jour de la récompense et du triomphe. Servez Dieu dans les jours de l'affliction avec autant de fidélité que dans le temps de la prospérité ; souvenez-vous que quand votre âme aura quitté sa demeure terrestre, elle en trouvera une bien plus belle, préparée de la main de Dieu dans le ciel ; mais à condition de s'y présenter purifiée par la pénitence et revêtue des mérites de ses bonnes œuvres. (II Cor., v, 1-3). Si vous portez courageusement votre croix jusqu'au dernier jour, votre Sauveur viendra chercher votre âme pour la conduire au ciel et la récompenser éternellement. Ainsi soit-il.

UNE LECTURE PAR SEMAINE POUR LE MOIS DE SAINT JOSEPH

IV

SAINT JOSEPH NOTRE MODÈLE DANS SON
ADMIRABLE MORT

*Timenti Dominum bene erit in
extremis, et in die defunctionis
sue benedicetur.*

L'homme qui craint Dieu verra
avec joie sa dernière heure, et il
sera béni le jour de sa mort.

(Eccli. I, 13.)

Saint Vincent de Paul appelé au chevet de Louis XIII mourant, lui adressa ces paroles : « L'homme qui craint Dieu verra avec joie venir sa dernière heure. » Le pieux roi, qui avait une grande science des saintes Lettres, acheva le verset : « Et il sera béni le jour de sa mort. » Ce texte s'applique surtout à saint Joseph, qui est plus qu'un roi, plus qu'un saint, plus que « l'homme craignant Dieu » : le serviteur qui aime son maître de toute son affection et ne vit que pour lui, le père vigilant et dévoué, le gardien de Jésus-Christ.

Sa vie, toute obscure qu'elle est, nous a paru cependant pleine d'enseignements. Partout il est notre modèle : il est patient dans l'épreuve, il demeure constamment « dans la main de Dieu, » et par son courage, sa confiance, son esprit de prière, s'opère en lui la formation morale qui l'élève jusqu'aux sommets de la perfection. Il a sanctifié le foyer, la famille, le travail ; il est le guide des âmes dans les voies spirituelles ; il est l'homme intérieur dont la vie, morte au monde, est cachée en Dieu. Jésus enfant contemple en lui le chef-d'œuvre de sa grâce, et pour lui donner une dernière leçon nécessaire, qui est comme le dernier coup de pinceau de l'artiste à son tableau, il le laisse trois jours durant avec Marie angoissé et consterné, *dolentes*. Pendant ce temps il bénit et sanctifie l'école et apprend aux docteurs juifs que la seule vraie science est la science de Dieu et de son Messie.

Notre modèle dans sa vie, saint Joseph veut maintenant être aussi notre exemple dans sa mort. Oui, il mourra pour nous servir d'exemple, pour nous apprendre à mourir ; et sa mort sera *douloureuse*, encore qu'adoucie par la joie de la présence du Sauveur. Ces deux idées vont faire aujourd'hui l'objet de nos pieuses réflexions. Quelle science que celle de mourir ! science décisive que nous allons acquérir auprès du lit de mort du bienheureux patriarche.

I

Jésus-Christ est mort, mais d'une mort violente, qui généralement ne nous est point réservée. Marie est morte, mais d'une mort glorieuse, extraordinaire, qui n'est pas non plus le lot com-

mun des chrétiens. Préservée du péché originel qui seul a fait entrer la mort dans le monde, elle ne devait même pas mourir, la mort n'avait aucun droit sur elle. Aussi bien n'a-t-elle point connu la douleur de l'agonie, les affres de l'heure suprême, elle a remis doucement son âme à Jésus son bien-aimé fils à qui elle a voulu ressembler, en mourant aussi, parce qu'il était mort. Les leçons de Nazareth n'eussent donc pas été complètes si nous n'avions rencontré dans l'intérieur de la sainte famille ce que nous rencontrons dans nos foyers et qui les plonge dans la désolation, je veux dire le deuil, les larmes amères qu'apporte avec elle celle que le poète appelle la funèbre visiteuse.

Qui de nous n'a passé par cette période de douleur ! Nous vivions en paix dans la joie de notre famille, nos enfants s'élevaient doucement à notre foyer, grandissant dans la crainte de Dieu, croissant en sagesse, ayant les charmes de leur âge, l'âme tout épanouie par la grâce de Dieu, et nous croyions que cette félicité serait durable, au moins nous ne regardions pas le lendemain. Tout à coup la mort frappe à notre porte et l'ouvre violemment. C'est une mère, un frère, un enfant, un père qui tombe sous ses coups, qu'elle arrache de nos bras qui voudraient les retenir. Ah ! combien nous en avons vu de ces scènes déchirantes où l'enfant inconscient, ne comprenant rien à ce qui se passait, saisissait éperdu la main mourante de sa mère en s'écriant avec des sanglots : « Je ne veux pas que vous vous en alliez ! Vous resterez avec moi ! » Mais en vain, l'âme s'échappait des liens du corps désormais brisés, et nous demeurions là, autour de la couche désolée, laissant tomber de désespoir nos bras inertes, pleurant et nous écriant, les yeux fixés sur le crucifix : « Mon Dieu ! comment pouvez-vous permettre que les familles souffrent ainsi, et que la mère s'en aille, laissant les orphelins ? »

Eh bien ! cette poignante tristesse, la sainte famille l'a connue le jour de la mort de saint Joseph, dont je décrirai bientôt les circonstances douloureuses. Dieu n'a pas voulu que son serviteur jouît de privilèges particuliers, ni que sa sainteté suréminente lui valût autre chose que de subir une plus grande intensité de peines.

Avez-vous songé parfois à comparer votre vie à celle de saint Joseph ? Il vous est arrivé, à vous, dans le cours de votre existence, de connaître des journées, des années, des époques heureuses. C'était au lendemain du mariage, au temps de votre première communion ou de celle de vos enfants ; votre bonheur était modeste, mais profond, et vous considériez l'avenir en souriant. Ah ! si vous étiez vraiment chrétiens, aimant et remplissant tous vos devoirs, comme Dieu le verserait à flots sur votre vie ce bonheur né de sa grâce, de votre volonté joyeuse, de votre conscience en paix et dont vous ne voulez pas, parce qu'il s'achète avec le sacrifice ! Comme si, quoi que vous fassiez, les sacrifices vous manquaient !

Seulement, vous pratiquez l'abnégation malgré vous, elle demeure entourée d'épines et ne vous est point méritoire, tandis que les sacrifices que Dieu vous demande, il les couronne de lumière, les parfume d'allégresse et vous aide à les porter.

Mais si vous n'avez pas goûté, parce que la générosité vous a fait défaut, tout le bonheur qui vous était réservé, vous avez connu cependant des heures de félicité sans mélange, exemptes d'inquiétude et de souci, où vous vous laissiez aller au charme de vivre. Saint Joseph, lui, ne s'est jamais abandonné à cette jouissance. Quand il caressait l'enfant Jésus, même dans la sécurité de Nazareth, quand il savourait les entretiens, la présence et la parole de la sainte Vierge, la pensée de la mort du Sauveur prédite par Siméon, racontée par les saints Livres, se dressait soudain dans sa pensée et dans son cœur, le ramenant à la terrible réalité. Les soixante années qu'il vécut, d'après Marie d'Agreda, furent donc durement traversées non seulement par les persécutions, mais par les tortures intérieures. Un jour Jésus apparaîtrait dans la Judée « comme un signal de contradiction, et l'âme de Marie en serait transpercée de douleur. » Au lieu d'être aimé, l'enfant si aimable, le jeune homme si bon, si attirant que les âmes pures et droites voleraient à lui, deviendrait au contraire la cible de toutes les insultes et de tous les outrages, et lui, Joseph, ne sera sans doute plus là pour le défendre, l'aimer, l'adorer pour ceux qui le repousseraient, car le vieillard Siméon n'a point parlé de son glaive de douleur à lui. Marie restera donc seule pour soutenir, pour consoler son Fils, elle, une faible femme ! Comme cette pensée lui était insupportable, et comme les lignes prophétiques lui semblaient alors écrites en quelque sorte en caractères de feu et de sang !

Si l'on en croit encore les mystiques, Marie d'Agreda, entre autres, les infirmités de la vieillesse ne lui auraient pas été épargnées non plus. Elles ne pouvaient atteindre Jésus et Marie, mais elles s'acharnèrent sur lui et il resta longtemps ainsi usé par les fatigues, vieilli avant le temps et cloué sur son lit. Jésus travaillait pour le nourrir, apprenant aux enfants avec quelle tendresse ils doivent prendre soin de leurs vieux parents, et Marie se faisait sa douce infirmière. L'Evangile ne nous a point transmis ces détails, mais ils sont tellement vraisemblables qu'on se sent porté à croire à leur véracité. Ne faut-il pas en effet que la maison de Nazareth soit pour nous tous comme notre maison de famille où nous retrouvions nos joies, mais surtout nos deuils, nos maladies physiques même comme nos angoisses morales, afin que dans nos moments les plus désespérés nous regardions là en nous disant : « Ils ont pleuré, gémé, souffert comme nous. Joseph s'est retourné lui aussi sur sa couche de douleurs, et il était l'homme juste. Sachons souffrir comme lui, nous qui cependant n'avons point pratiqué les mêmes vertus que lui. »

Dieu pouvait l'exempter et des souffrances et de la mort ; il ne le voulut point, afin que saint Joseph nous donnât l'exemple en tout, jusqu'à la fin, et qu'il nous apprit encore la science de bien mourir.

II

Or la mort de saint Joseph fut douloureuse, il l'accepta cependant avec soumission, avec joie même, parce que Dieu la jugeait nécessaire.

Quand mourut-il ? C'est lorsqu'il fut plein de mérites et qu'il eut atteint toute la perfection que comportait sa nature si richement douée, son âme si grande, si généreuse. Nous savons comment les paroles, les leçons de Jésus fructifièrent en lui ; nul enseignement qui ne fût compris et appliqué, nulle semence stérile, nulle parcelle de vérité qui ne germât splendide dans son cœur. Et pour achever sa magnifique œuvre, Dieu lui envoya la souffrance physique qui acheva de le ciseler en quelque sorte, de le façonner pour la gloire. Ces infirmités, toutefois, ne furent pas pour lui le plus cruel élément de douleur. La *séparation*, voilà ce qui fut la grande torture de ses derniers jours. Et puis *il n'allait pas au ciel*.

1. Plus on s'aime, plus la séparation est cruelle. Or quel amour fut jamais comparable à celui de Joseph et de Marie ? Ce qui apporte des ombres à notre affection, ce qui remplit de nuages notre vie, ce sont nos défauts. Ils nous rendent à charge l'un à l'autre, excitent notre défiance réciproque, nous divisent et, finalement, ils empoisonnent notre existence. C'est pourquoi Jésus-Christ, parce qu'« il savait ce qu'il y a dans l'homme, » a institué le sacrement de mariage, auquel il a adjoint la grâce particulière de support mutuel.

Mais dans les deux époux de Nazareth, nous ne trouvons aucun vice, aucun manquement, pas même une imperfection. Chacun désire ce que l'autre demande, parce que l'un et l'autre veulent non seulement le bien, mais le mieux. Aucune divergence donc de pensée ni de vues. Ils ont vécu ainsi presque trente années, et chaque jour ils se découvraient des qualités nouvelles, ils s'estimaient davantage, ils s'aimaient mieux, et des liens nouveaux se formaient qui fortifiaient leur commune affection. Leurs âmes étaient comme collées ensemble, ils ne pouvaient se passer l'un de l'autre. C'est qu'ils avaient souffert ensemble, ils s'étaient vus à l'épreuve, et c'est leur amour qui les avait fait triompher de la persécution, de l'exil, du découragement. Qu'aurait fait Marie sans Joseph ? Il eût fallu que le ciel envoyât son ange pour la protéger et la conduire. Lui, il avait été cet ange. Avec quel bonheur ils priaient ensemble, se communiquaient dans une expansion céleste leurs pensées, bénissaient Dieu de ses grâces ! Une seule fois une ombre avait passé sur leur vie, une seule fois Marie avait gardé le silence sur une faveur divine, celle de l'Incarnation, la grâce des grâces, se taisant parce qu'elle était assurée que le ciel parlerait ; et Joseph avait failli

en mourir de chagrin. Et voilà qu'elle allait se rompre à jamais sur terre, cette douce intimité ! Marie serait privée de l'appui de Joseph ; elle resterait seule au monde, seule pour supporter le spectacle des peines, des durs travaux, de la passion de son Fils ; seule pour l'aider, le consoler, l'encourager, elle qui aurait tant besoin de soutien et de consolateur.

Cette pensée était déchirante pour le cœur de Joseph : il lui semblait qu'il laissait deux orphelins. Jésus était le Fils de Dieu sans doute ; mais, en butte à toutes les attaques et à toutes les trahisons, ne serait-il pas comme un orphelin sur la terre, n'ayant pas un bras d'homme sur lequel il puisse se reposer ? Marie surtout redeviendrait orpheline, et quoiqu'elle fût la femme forte, elle demeurerait femme !

Il lui faudrait aussi quitter Jésus. C'est l'enfant qui fait le charme et l'union des familles. Outre que Marie et Joseph s'aimaient d'un amour fort comme la mort, Jésus était là, lui la fournaise d'amour divin qui épurait, transformait, attisait sans cesse leur amour. Lorsque des querelles éclatent entre époux, l'enfant intervient pour les éteindre, l'enfant gage et foyer de leur union, l'être chéri sur qui se reporte toute l'affection des parents, qui s'augmente ainsi de jour en jour et croît en proportion de la décroissance de l'amour conjugal. Mais cet enfant n'est pas Jésus. Oh ! quelle intensité de tendresse dans la sainte famille, tendresse multipliée encore à l'infini par l'amour de l'enfant divin !

Joseph l'avait élevé, cet enfant, porté sur ses bras, caressé sur ses genoux, il l'avait vu grandir jusqu'à ce jour où celui-ci devenu un homme se préparait à sa mission prochaine, il avait joui de ses entretiens, reçu ses confidences, parlé cœur à cœur avec lui, puisé à la source de sa bonté infiniment douce ; et la mort venait, qui détruisait tous ces chers liens, qui tranchait sa vie par la plus amère des séparations. Comprenez-vous les angoisses de Joseph, et n'est-il pas vrai de dire que sa mort a été la plus douloureuse qu'on puisse imaginer, un véritable martyre !

2. Encore s'il allait au ciel, pour y jouir de la vision de Dieu, là il retrouverait, mais dans une gloire infiniment heureuse, le Fils de Dieu qu'il a ici-bas aimé uniquement. Mais le ciel demeure fermé encore, et il devra descendre aux Limbes parmi la multitude anxieuse des patriarches qui attendent la venue du Messie. Là il retrouvera les pieux ancêtres qui salueront avec transport son arrivée, ils l'entoureront et se réjouiront de la nouvelle qu'il leur apporte : « Le Sauveur est né, il va se manifester au monde. Encore quelques années et il viendra lui-même nous remplir d'allégresse par la vue de sa face adorable, enfin glorifiée ! » Quelle joie pour tous ceux qui attendent depuis quarante siècles et plus ! Mais quelle tristesse pour lui ! Car ils n'ont pas vu Jésus, eux, tandis qu'il a vécu avec Marie, la plus accomplie des créatures, il a conversé avec le Fils de Dieu,

le souverain bien, et il échange ce bonheur ineffable contre le séjour désolé des froids et tristes Limbes illuminés seulement par l'étoile de l'espérance.

Ah ! qu'elles sont amères les douleurs du départ ! Je ne doute point que sans les paroles consolatrices de Jésus, elles ne se fussent traînées par une sorte de désespoir.

Mais Jésus est là. Que nous voudrions entendre ce qu'il lui dit, ses divines exhortations, ses adieux fortifiants ! Il lui montre la volonté de Dieu, et cela suffit pour que le pieux patriarche se résigne. Un jour le Sauveur tiendra ce langage à ses Apôtres : « Il vous est utile que je m'en aille. » De même il dit à saint Joseph : « Votre mission est terminée. Vous avez toujours été le bon serviteur, prêt à toute heure pour l'obéissance. Jusqu'ici l'obéissance vous prescrivait l'action, elle vous prescrit maintenant le repos. » C'est la volonté de Dieu, Joseph le comprend ; il mettra de l'abnégation jusque dans sa mort. Il comprend que son rôle est achevé et qu'il devient inutile. Sa présence même serait gênante pendant la vie publique du Sauveur ; elle éveillerait la pensée qu'il est le vrai père de Jésus-Christ et que celui-ci par conséquent n'est pas le Fils de Dieu. Jean-Baptiste désignant le Christ à ses disciples leur dira, non sans tristesse peut-être, mais avec une conviction parfaite : « Il faut que celui-ci grandisse et que moi je décroisse. » Joseph pense de même : « Il faut que je disparaisse pour que les desseins de Dieu s'accomplissent mieux ; en restant je serais un obstacle. »

Oh ! quelle grande âme que celle qui raisonne ainsi, qui se nourrit de tels sentiments, qui est capable de telles résolutions ! Quelles leçons aussi pour nous qui demeurons si attachés à notre propre sens et qui nous croyons toujours nécessaires ! Chacun de nous a sa mission à remplir. Travaillons ferme, prions, agissons, au temps de la jeunesse ou de la maturité, créons une œuvre, faisons quelque chose, ayons la passion de quelque bien. C'est pour cela que Dieu nous a donné des forces, de l'activité, des années. Mais le temps marche et nous ne nous apercevons pas que notre vigueur diminue, que nos enfants grandissent, que les idées changent, et que nous restons stationnaires, ancrés dans les souvenirs chagrins du passé. Sachons alors le comprendre et passer à d'autres le flambeau que nos mains affaiblies laisseraient choir, la direction des œuvres que nous avons établies et qui nous sont aussi chères que nous-mêmes. Autrement nous arrêterions la marche en avant nécessaire. Car le monde marche, il faut au moins le suivre sous peine de ne pas compter dans la vie. Heureux ceux qui savent le précéder et le conduire ! Telle était la pensée d'un homme sur qui la France catholique avait les yeux et que Dieu vient d'enlever prématurément à nos espérances, M. Ollé-Laprune : « Dieu n'a besoin de personne, dit-il en mourant, mais il demande des sacrifices. »

A quelque heure donc que nous apparaisse la mort, même quand nous croyions pouvoir nous promettre encore de belles années et un long labeur, accueillons-la comme fit saint Joseph, elle est toujours la messagère de Dieu, et si nous regrettons de n'avoir pas fait davantage pour nos frères, de voir notre vie tranchée trop tôt pour les projets que nous espérions réaliser, rappelons-nous que Dieu fera bien son œuvre tout seul : il n'a besoin de personne, il ne demande que nos bonnes volontés et nos sacrifices.

C'est ainsi que mourut saint Joseph, avec la douleur de quitter Jésus et Marie, de descendre dans un séjour de ténèbres après avoir joui de la radieuse clarté du jour, mais résigné, content même, puisque Dieu le voulait. Après avoir sanctifié le foyer, la famille, le travail, l'épreuve, il achevait sa carrière en sanctifiant le lit de mort.

Marie aussi était là, que nous avons presque oubliée, notre pensée et notre cœur demeurant concentrés sur le douloureux et doux visage du saint patriarche à qui Jésus parlait, du doigt lui indiquant le ciel, et ajoutant : « C'est la volonté de Dieu ! » Elle avait été son aide, sa consolatrice, sa tendre épouse, et son cœur à elle aussi saignait de la dure séparation. Cependant elle trouvait encore la force de lui sourire, et le regard de Joseph s'éteignit sur cette chère vision de Marie, la douceur, la bonté, l'espérance, l'amour, lui donnant rendez-vous auprès de Dieu, en paradis.

Ah ! demandons chaque jour à saint Joseph, qui vient de nous apprendre à mourir, la grâce d'expirer comme lui entre les bras de Jésus et de Marie, et d'être un jour présenté à Dieu sous son puissant et victorieux patronage !

FIN

INSTRUCTIONS DE CARÈME SUR LA GRACE

5^e Instruction : Les caractères de la grâce, ou son mode d'action sur les âmes (*suite*)

2^o SA FORCE

Sapientia attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter.

La sagesse atteint et pénètre tout depuis une extrémité du monde jusqu'à l'autre avec une force infinie, et elle dispose tout avec une égale douceur.

Mes frères,

Dans notre dernier entretien, nous avons exposé que la grâce renferme en soi ce qu'il y a de plus aimable dans la douceur et de plus indulgent dans la miséricorde. Nous vous avons décrit les

prévenances, la patience et la condescendance de cet agent surnaturel aussi varié dans son action que multiple dans ses formes : *Disponit omnia suaviter*. Il nous reste à vous montrer que la grâce est ce qu'il y a de plus fort dans la puissance divine, et qu'avec elle tout est possible : *Attingit a fine usque ad finem fortiter*.

Saint Paul proclame qu'avec la grâce de Dieu tout est en son pouvoir : *Omnia possum in eo qui me confortat*. Tout chrétien peut se rendre le même témoignage. Qu'est-ce, en effet, que la grâce ? C'est un secours de Dieu qui agit dans l'homme et avec l'homme. Or, tout est possible à Dieu. Il s'ensuit donc qu'avec le secours de Dieu tout doit nous être possible à nous-mêmes. Mais dans quelles limites ? Allons successivement et par degrés. 1^o Possible, quelques difficultés que nous ayons à vaincre. — 2^o Possible jusqu'à devenir aisé et facile, jusqu'à nous paraître doux et agréable.

I

Avec la grâce de Dieu, tout nous est possible, quelles que soient les difficultés que nous ayons à surmonter. Saint Paul en est un exemple frappant. Quelle vertu fut plus péniblement exercée que la sienne, quelle vie plus agitée, quelle carrière plus laborieuse ? Assailli continuellement par une terrible tentation, il prie Dieu de l'en délivrer, et Dieu se contente de lui répondre : Ma grâce te suffit, *Sufficit tibi gratia mea*. — Mais, Seigneur, l'attaque est violente ; c'est l'ange de Satan qui me poursuit sans répit. — Peu importe ; quand tout l'enfer serait déchainé contre toi, ma grâce te suffit. — Mais que suis-je, Seigneur, et que n'ai-je point à craindre de ma fragilité. — Ne crains pas, malgré tout ; ma grâce est assez abondante pour te faire triompher, et c'est au milieu de la faiblesse même qu'elle éclate davantage et qu'elle montre sa puissance : *Virtus in infirmitate perficitur*.

Qui donc pourrait énumérer les miracles de conversion et de sanctification opérés par la grâce dans tous les temps ? On ne dira jamais combien d'endurcis elle a attendris et touchés, combien d'aveugles elle a éclairés, combien de lâches et de paresseux elle a portés à la pratique des vertus, et quelquefois même des dévouements les plus héroïques. Demandez-le à Madeleine ; à cette pécheresse que tant de liens attachaient si fortement au monde et à ses joies criminelles. Un jour la grâce parle à son cœur, et au premier appel Madeleine brise toutes ses entraves ; elle renonce à tous ses plaisirs ; elle devient sourde aux voix des créatures, et se dévoue à Jésus-Christ de toutes les ardeurs de son cœur purifié. Demandez-le encore à la Samaritaine, à cette femme qui s'était composé un front pour le crime, et qui servait de démon aux âmes pour les perdre. A peine la grâce a-t-elle frappé son âme que la voici transformée, ne respirant plus que l'amour de son Dieu, devenant désormais par sa conduite

un modèle de vertu, et répandant partout, comme une fleur divine, le parfum de sa sainteté. *Nova in Christo creatura; quæ advenerat peccatrix, revertitur prædicatrix.* Demandez-le à saint Augustin, en qui la grâce triomphe si heureusement de l'obstination de l'hérésie et des corruptions du vice, et que cette force divine conduit et élève des souillures de la vie à l'honneur de l'apostolat et du sacerdoce. Demandez-le enfin à tant de pécheurs convertis, et qui sont devenus aussi fameux par l'éclat de leur pénitence qu'ils l'avaient été auparavant par l'étendue et par l'excès de leurs désordres.

II

Avec la grâce, tout nous est possible jusqu'à devenir facile et aimable.

Nous savons de quelles austérités certaines solitudes ont été les heureux témoins; nous n'ignorons pas quelles macérations ont pratiquées tant de pénitents sous les arceaux des cloîtres: De quoi se composait leur vie? De pauvreté, de jeûnes, de prières, de veilles, de flagellations, de travaux de toute sorte. Tout cela semblait-il difficile à ces héros de l'austérité chrétienne? Se plaignaient-ils que Jésus-Christ les eût trompés, en les assurant que son joug est doux et son fardeau léger? Loin de là, mes frères; non seulement ils marchaient, mais ils couraient dans les sentiers de leur vie crucifiée, et dans les voies du Seigneur. Quel était donc le secret de cette ardeur, de ce contentement qui étonne notre mollesse? Ah! c'est que la grâce de Dieu leur dilatait le cœur; c'est qu'elle parsemait de fleurs les sentiers les plus épineux; c'est qu'elle emportait sur ses ailes ses correspondants scrupuleux; et voilà pourquoi, même quand ils semblaient tristes, la joie surabondait dans leur âme: *Quasi tristes, semper autem gaudentes.* Entendez-les s'écrier: « Qu'il est doux de souffrir pour vous, ô Jésus, qui nous avez tant aimés! Qu'il est glorieux pour nous d'être humiliés, pour devenir ainsi conformes à notre divin Modèle! » Cela est si vrai, mes frères, que la grâce, quand elle s'est complètement rendue maîtresse d'une âme, lui arrache des cris d'amour pour la souffrance. « Ou souffrir ou mourir! » disait une sainte. Et une autre, complétant encore ce mot de la charité parfaite, laissait échapper de ses lèvres ce vœu qui semblerait d'une extravagance inouïe aux délicats de notre siècle: « Toujours souffrir, et ne jamais mourir! »

Eh bien, mes frères, la vertu de la grâce ne s'est point affaiblie. Bien que la foi et la charité aient perdu aujourd'hui de leur ferveur, on compte encore parmi nous des âmes généreuses à qui la grâce fait accomplir leurs devoirs avec une ardeur que rien n'arrête et une joie que rien ne trouble. *Viam mandatorum cucurri, cum dilatasti cor meum.*

III

Après tout ce qui précède, mes frères, il y a sans doute pour nous une conclusion à tirer, des résolutions à prendre et quelques erreurs à répudier.

S'il est vrai qu'armés de la grâce de Dieu nous pouvons de grandes choses, pourquoi donc tant de défiance, de crainte et d'hésitation quand il s'agit pour nous d'obéir à Dieu et de travailler à notre salut? Nous savons, par exemple, que pour être maîtres de nos passions et corriger notre nature pervertie, il nous faut faire la guerre à notre corps; mais dans la crainte de nous gêner et de nous contraindre, nous regardons comme impossible la mortification. La grâce serait-elle donc inefficace pour nous quand elle a été si puissante pour les autres? Nous entretenons des habitudes de mondanité, de frivolité; nous couvons dans notre esprit des pensées mnuvaises; nous nous permettons des conversations, des lectures dangereuses, et lorsqu'on veut nous les interdire, au lieu de nous soumettre avec docilité, nous protestons de notre impuissance à nous corriger, comme si nous avions jamais essayé de nous amender, et comme si notre concours n'avait jamais fait défaut à la grâce. Combien d'impossibilités semblables ne prétexte-t-on pas pour se justifier, sinon devant Dieu, au moins devant les hommes! Foule-t-on aux pieds le devoir absolument rigoureux de l'assistance à la sainte messe le dimanche? C'est sur des occupations supposées qu'on en rejette la responsabilité. A-t-on blessé les droits de la vérité? C'est que le mensonge était nécessaire pour sauver un honneur ou éviter une rancune. A-t-on entendu, sans protestation, attaquer la religion et les dogmes de l'Eglise? C'est qu'on ne pouvait efficacement intervenir dans la discussion. A-t-on transgressé la loi de l'Eglise qui défend l'usage de la viande le vendredi? C'est parce qu'on se trouvait en société et qu'on a cru impossible d'agir autrement que les autres. Ce sont là autant de fausses impossibilités qu'on imagine et qui sont en désaccord complet avec la doctrine que nous avons exposée plus haut.

A l'exemple de l'Apôtre, encourageons-nous donc, contre les faiblesses et les répugnances de la nature, par cette généreuse pensée: « Je puis tout en Celui qui me fortifie, *Omnia possum in eo qui me confortat.* » Oui, je puis tout, non point en moi-même ni par moi-même, puisque de moi-même je ne suis rien, et que n'étant rien je ne puis rien; mais je puis tout dans la bonté et par la grâce toute-puissante de Dieu.

« O divin Sauveur, s'écrie saint Bernard, qu'est-ce que mon cœur? Un roseau fragile, un roseau flexible que son extrême légèreté fait se courber à tout vent; un roseau qui se brise et perce la main de celui qui veut y trouver un appui. Mais quand vous l'aurez rempli de votre grâce, lorsqu'il sera entre vos mains, vous en ferez un cœur généreux,

un cœur plein de mérites, un cœur ferme et invincible devant tous les obstacles. » Que tel soit le nôtre, mes frères ! et la grâce, agissant de cette sorte en nous et avec nous, sera pour tous le prélude de la gloire dans l'éternité. Ainsi soit-il !

6^e Instruction : L'abus de la grâce

Exhortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.

Nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu.

(II Cor. vi, 1).

Mes frères,

Nous l'avons vu : Dieu prévient le pécheur par sa grâce ; il l'attend avec une patience infinie ; il presse l'enfant prodigue de revenir à son père et de se jeter dans ses bras ouverts ; voilà son amour. Mais l'homme peut rester sourd à cet appel divin, il peut résister à la grâce ; voilà son malheur. Il y résiste en effet quelquefois ; voilà son crime. Pour en mesurer la grandeur, il est nécessaire de rappeler ici les caractères de cette grâce à laquelle l'homme se soustrait. La grâce est prévenante, patiente, condescendante. Or, que fait l'homme qui lui est infidèle et qui en abuse ? La grâce le recherche amoureusement, et il la fuit ; la grâce l'attend, quelquefois très longtemps, et il s'endurcit, il s'efforce de ne venir ; la grâce emploie différents moyens et mille industries pour le gagner, il cherche et il trouve mille artifices impies pour déconcerter ses manœuvres et rendre ses efforts inutiles. C'est cette monstruosité morale qui s'appelle l'abus de la grâce, sorte d'hydre à trois têtes, qu'il nous faut maintenant examiner dans le détail.

I

La grâce nous recherche, et nous la fuyons.

Jonas, pour se soustraire à la vue du Seigneur, part dans une terre étrangère ; pour échapper à une mission qui épouvante sa faiblesse, il s'enfuit bien loin. Ainsi, mes frères, la crainte ou la certitude d'apercevoir la lumière de la grâce, d'entendre sa voix dans certains lieux ou dans certains objets, fait qu'on les évite avec un soin excessif. « Dieu est là, semble-t-on se dire à soi-même ; il m'y attend ; je sens qu'il veut m'y parler, mais je veux éviter le rendez-vous ; je ne veux pas entendre cette voix qui me reprocherait mes infidélités. Eloignons-nous au plus tôt. Cet ami vertueux pourrait, par ses exemples et ses avis, troubler ma conscience et essayer de m'arracher au désordre dans lequel je passe ma vie, pour me rendre au devoir et à la vertu ; rompons avec lui. Lorsque je me trouvais seul, livré à moi-même et à mes pensées, il m'a semblé que la grâce travaillait au fond de mon cœur et cherchait à y réveiller certaines pensées de mort, de jugement, d'enfer, d'éternité. Pour que sa voix ne vienne plus m'importuner, livrons-nous à la dis-

sipation, aux joies bruyantes, au tumulte et à l'agitation du monde. Quand une bonne inspiration me fait franchir le seuil du temple saint, je n'y entend que des voix accusatrices qui me reprochent mon indifférence et éveillent les remords de ma conscience. Faisons divorce avec le temple. » Que ne fait-on pas, mes frères, pour échapper aux divines industries de la grâce ? Les bons livres, les bons exemples, les bons discours, les meilleurs souvenirs, jusqu'à celui d'une mère vertueuse, la fréquentation des personnes dont la conduite édifiante est une condamnation de la nôtre, en un mot tout ce qui peut nous rappeler qu'il y a un Dieu au ciel, et sur la terre une religion à pratiquer, est évité avec une sorte de frayeur superstitieuse. Voilà un premier crime dans l'abus de la grâce. Mais il s'en trouve encore un second.

II

La grâce nous attend, et nous nous endurcissons. Si elle n'attendait pas, on se hâterait peut-être d'en profiter. Si le jour où la grâce se manifeste devait être son dernier jour, si cette lumière divine, sans laquelle l'homme ne saurait faire un pas dans la voie du salut, devait s'éteindre avec les rayons qui éclairent nos campagnes, si nous en étions assurés, ne nous hâterions-nous pas d'en profiter ? Ne nous convertirions-nous pas aujourd'hui ? Laisserions-nous échapper cette occasion précieuse dont la perte serait irréparable ? Consentirions-nous à être perdus, réprouvés, damnés sans retour ? Assurément non. Il n'est pas un seul homme, dans l'hypothèse présente, à moins qu'il n'ait perdu la raison ou la foi, qui ne s'emparât à l'instant de ce secours venu d'en haut pour entreprendre l'œuvre de sa conversion.

Pourquoi donc remet-on ce travail à un autre jour, à une autre année ? Parce qu'on se dit que Dieu patientera jusqu'à ce qu'il nous plaise de revenir à lui. Parce qu'on espère le trouver toujours prêt à nous recevoir. Parce que, dit-on, Dieu est plein de miséricorde et ne nous a pas créés pour nous damner. Or, mes frères, former ainsi le projet d'outrager Dieu aussi longtemps qu'il voudra bien nous attendre, se disposer à être méchant parce qu'il est bon, à être longtemps méchant parce qu'il ne se lassera pas si tôt d'être bon, profiter de sa longanimité pour l'outrager plus tranquillement, de quel nom flétririons-nous une pareille conduite ? Serait-il possible de concevoir jamais un plus sanglant outrage et une plus horrible malice ?

Ce n'est cependant pas, mes frères, la dernière que nous ayons à signaler dans l'abus de la grâce. L'homme peut aller plus loin encore dans l'ingratitude et dans le mépris.

III

La grâce emploie mille industries pour nous toucher : nous cherchons et nous trouvons mille artifices pour déconcerter ses manœuvres et

rendre ses efforts inutiles. Veut-elle nous ramener parla crainte des jugements de Dieu ? Notre esprit ou plutôt nos passions lui opposent la crainte du jugement des hommes. Nous fait-elle entrevoir la mort comme suspendue sur nos têtes et toujours prête à nous frapper ? Nous lui opposons notre jeunesse florissante et notre santé sans déclin. Nous fait-elle sentir la nécessité de travailler sérieusement à assurer notre salut ? Nous cherchons à nous excuser en alléguant l'impossibilité prétendue de persévérer. Dans l'état de santé parfaite, nous n'avons pas le temps de l'écouter ; dans la maladie, nous n'avons pas la force de suivre ses impulsions. Nous offre-t-elle de magnifiques exemples de vertu et de piété ? Nous les trouvons plus admirables qu'imitables. En un mot, nous avons des raisons toujours prêtes pour répondre à ses raisons les plus solides et les plus pressantes.

Or, je vous le demande, mes frères, résister ainsi à la voix de Dieu qui nous parle par la grâce ; lutter si habilement mais si malheureusement contre son bienfaiteur et son Sauveur ; se défendre, avec une obstination forcenée, contre l'aimable violence qu'il ne nous fait que pour nous sauver malgré nous ; être insensible à ses bienfaits ; résister à ses sollicitations et à ses promesses, et s'endurcir devant ses prières et ses larmes, n'est-ce pas ajouter à l'indifférence et au mépris la malice la plus criminelle et la plus digne de toutes les vengeances célestes ? Voilà pourtant ce que font beaucoup de chrétiens et ce que nous avons fait sans doute maintes fois nous-mêmes.

Infidèles et ingrats, après avoir ainsi mépris les grâces de Dieu, qu'aurons-nous donc à répondre au Souverain Juge, quand, à la face de l'univers, il nous adressera cette foudroyante interpellation : « Habitants de la cité céleste, soyez juges entre moi et cette âme. Qu'ai-je dû faire pour elle que je n'aie pas fait ? Après tant de grâces dont je l'avais comblée, n'avais-je pas droit d'en attendre des fruits excellents ? Et cependant elle n'en a produit que de mauvais. Elle ne m'a donné que des ronces et des épines en échange de tant de travaux et de souffrances que j'ai endurés pour elle. » Encore une fois, qu'aurons-nous à répondre à ces sanglants reproches ?

Seigneur, je le confesse, mon âme est une terre aride, couverte de pierres ; vous y avez répandu la divine semence de la grâce, mais une partie a été foulée aux pieds et s'est perdue ; une autre partie, qui a levé, s'est desséchée, ou bien elle a été étouffée par les épines qui ont poussé avec elle. Je suis le figuier stérile de l'Evangile, cultivé avec une si constante sollicitude, abreuvé de la rosée céleste, toujours exposé aux rayons du soleil de justice, et qui, néanmoins, s'est trouvé sans fruit. Seigneur, ne me punissez pas, mais donnez à votre serviteur un cœur docile, afin qu'il ne reçoive plus en vain votre grâce. Disposez si bien mon âme que la divine semence tombe

dans une bonne terre, qu'elle y lève et fructifie jusqu'à rendre cent pour un. Dissipez comme la poussière les vains obstacles que j'oppose à votre grâce. Soutenez mes forces chancelantes et mes résolutions tant de fois oubliées. Rendez-vous maître de mon cœur, que j'ai bien pu vous ravir sans vous, mais que je ne saurais vous rendre sans vous, afin que, redevenu la conquête de votre grâce, je puisse vous bénir dans l'éternité. Ainsi soit-il.

PLAN DE SERMON POUR LE JOUR DE PAQUES

JOIE DE L'ÉGLISE

Hæc dies quam fecit Dominus,
exultemus et lætemur in ea.

Trois motifs de la joie de l'Eglise en ce beau jour.
C'est parce qu'elle voit :

I. Jésus-Christ glorifié

Elle a pleuré son Epoux rassasié d'opprobres, expirant sur une croix, et aujourd'hui elle le voit sortant du tombeau où il ensevelit toutes les humiliations passées, *resurgentis gloria sepelivit mortis infamiam* (Pet. Chrysolog.). Il se lève et il triomphe de tous ses ennemis (Ps. LXVII, 2) : de la mort dont il rompt les liens pour toujours, de l'impiété des païens dont les idoles ne peuvent se relever d'elles-mêmes quand elles sont renversées, de la malice des Juifs dont les artifices et les précautions sont déjoués, de l'obstination des hérétiques en manifestant à la fois son humanité et sa divinité... Qu'il triomphe aussi de notre cœur...

II. La religion affermie

Pendant la vie mortelle de Jésus, ses miracles sans nombre ne lui ont amené que peu de disciples ; mais il semble que la religion sorte du tombeau avec lui, et elle ne fera plus que grandir jusqu'aux extrémités de la terre malgré tous les obstacles. Pourquoi ? Parce que *Si Christus non resurrexit, inanis est prædicatio nostra, inanis est fides vestra* (I Cor., xv, 14).

III. Les fidèles sanctifiés

Jésus-Christ a commencé notre réconciliation sur la croix, il la consomme en détruisant l'empire de la mort. Aussi, dès ce jour même, il nous procure les secours les plus efficaces pour la sanctification de nos âmes, par l'institution du sacrement de pénitence, *Quorum remisieritis...*, par le don de son Esprit sanctificateur et ensuite la promesse d'une effusion plus abondante, *Accipite Spiritum Sanctum*.

Que ce jour soit réellement pour nous un progrès dans notre sanctification : *In fide resurrectionis fundatur propositum faciendæ virtutis* (S. Jean Chrysostome).

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imp. MAITRIER et COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETIT CARÈME SUR LES TROIS PREMIERS CHAPITRES DE LA GENÈSE

19^e Instruction

L'EUCCHARISTIE

« Et le Seigneur Dieu dit encore : « Voici Adam devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal. Empêchons donc maintenant qu'il ne porte sa main à l'arbre de vie, qu'il ne prenne aussi de son fruit, et qu'en mangeant il ne vive éternellement comme nous. » Et Dieu chassa Adam et sa compagne du paradis de délices. Et il mit un chérubin armé d'une épée flamboyante pour garder le chemin qui menait à l'arbre de vie. »

Quel était, mes frères, au jardin de délices, cet arbre de vie qui pouvait donner l'immortalité, nous ne le savons pas exactement. Mais le fruit de cet arbre n'était que la figure du véritable fruit de vie, de l'Eucharistie dont le Christ a dit : « Ceux qui mangeront ma chair auront la vie à jamais, *Non gustabunt mortem in æternum.* »

L'Eucharistie ! Mes frères, le jour est venu de parler de cette grande merveille. Nous sommes au même soir où l'Homme-Dieu laissa à la terre ce chef-d'œuvre de son amour. L'Eucharistie, c'est tout à la fois un Dieu habitant à jamais parmi les hommes *au tabernacle* ; un Dieu s'immolant à jamais pour les hommes *à l'autel* ; un Dieu se donnant à jamais en nourriture aux hommes *à la sainte table*. Méditons quelques instants sur ce triple mystère d'un même et unique amour, l'amour dont Jésus a aimé les siens jusqu'à la fin : *Usque in finem dilexit eos.*

I

L'Eucharistie au tabernacle

Dieu est amour, mes frères. Et s'il est vrai, comme Il le proclame Lui-même à la face de la terre et des cieux, qu'il n'y a nulle de ses créatures qui ne lui soit intimement chère, que dire de sa tendresse pour l'homme, celle de toutes ses créatures la plus parfaite et la plus belle après les anges ? Ah ! Dieu aime l'homme d'un amour que celui-ci ne comprendra jamais assez !

Mais un cœur aimant veut converser avec celui qu'il aime : c'est son tourment d'être séparé de lui, c'est son bonheur de lui être réuni. Aussi avons-nous vu dans la Genèse, aux jours de l'innocence, l'Eternel descendre en ami dans le jardin de délices, et converser familièrement avec Adam, en se promenant à ses côtés.

Adam pèche : le lien de mutuelle concorde est rompu. Pensez-vous que Dieu va cesser désormais tout rapport avec l'homme coupable ? qu'il ne descendra plus vers lui de temps à autre ? qu'il

ne reprendra pas avec lui ces entretiens à cœur ouvert, ces tête-à-tête affectueux et intimes qu'avaient avec Adam innocent les trois personnes de l'adorable Trinité ? — Non, Dieu ne rompra pas tout rapport avec l'homme. Non, Dieu ne se retirera point dans les hauteurs fermées de son ciel, oublieux de l'homme, ou ne pensant à lui quelquefois que pour se ressouvenir de l'offense reçue et s'exciter à la vengeance. Non, il n'en sera pas ainsi. Sans doute la Justice de Dieu, blessée par le péché, criera vengeance contre l'homme, et ne désarmera point que satisfaction ne lui ait été donnée. Mais, nous l'avons vu, mes frères, la Miséricorde divine se lèvera à son tour, pour intervenir en faveur du coupable. Elle se personnifiera dans le Fils. Et tandis que le Père, au nom de la Justice irritée, semble détourner de l'homme son visage, le Verbe divin, au contraire, représentant la Miséricorde, renouera avec les hommes les relations d'autrefois. Longtemps avant de venir Lui-même sur la terre, il inclinera les cieux, il se penchera avec bienveillance et sollicitude vers l'humanité, pour la consoler, l'instruire, l'éclairer, la relever de ses chutes, la reprendre de ses fautes, et lui parler des destinées meilleures qui l'attendent. Les patriarches, Noé, Abraham, Jacob, Moïse, recevront sa visite ; il s'entretiendra avec les chefs de son peuple ; il se manifestera aux prophètes. — Enfin il viendra Lui-même ; il se fera petit enfant parmi les enfants des hommes.

Trente-trois ans il habite avec eux sur la terre. Il est heureux d'aller, de courir aux infirmes, aux malades, aux pauvres pécheurs, aux brebis qui ont péri du bercail d'Israël ; il est heureux de s'entourer de ces foules humaines qui se pressent sur ses pas, de les attirer à lui, de les retenir près de lui le plus qu'il peut, dût-il pour cela changer les lois de la nature et multiplier les pains et les prodiges. Il est heureux de s'enfermer de longs instants dans un joyeux cercle d'enfants, qu'il bénit et qu'il baise avec effusion. Il n'a pas besoin de nous dire qu'il fait ses délices d'être avec les enfants des hommes : sa conduite le proclame assez haut, ses actions nous en sont la meilleure preuve.

Vint un jour cependant où le Christ dut quitter cette terre. Les Pharisiens avaient tant fait par leurs intrigues, que le Sauveur allait enfin leur être livré par l'un des siens. Le Christ devait mourir. Ainsi le portaient les décrets éternels. Et après sa mort il devait sans doute ressusciter, mais pour s'en retourner presque aussitôt vers son Père céleste.

Quoi donc ! Allait-il cesser d'habiter parmi les hommes ? Les contradictions qu'il avait eu à essuyer de la part de ses envieux et de ses ennemis ; les pièges tendus sous chacun de ses pas par la haine implacable des Scribes et des Pharisiens ; le refus obstiné que les Juifs avaient fait de ses offres de pardon et de salut ; les larmes qu'il avait dû verser sur l'indifférence et l'ingratitude du

peuple; le peu d'amour qu'il avait rencontré chez ceux-là mêmes qui s'étaient attachés à lui et s'étaient faits ses disciples, — tant de causes réunies avaient sans doute changé les sentiments de son cœur à notre égard; elles l'avaient à jamais dégoûté de la société et du commerce des hommes; nos froideurs et nos iniquités avaient refroidi sa charité pour nous : le Christ ne nous aimait plus, peut-être ?

Ah ! mes frères, si le Christ ne nous aime plus, pourquoi alors fait-il déclarer, à ce moment-là même, par son Apôtre, que « Lui qui avait aimé les hommes, il les a aimés jusqu'à la fin » ? Pourquoi, sous la plume de cet Apôtre, trouve-t-on une phrase comme celle-ci : « Jésus, sentant qu'il touchait à son heure dernière, après avoir aimé les siens qui demeuraient en ce monde, voulut leur donner, avant de mourir, une suprême marque de son amour sans fin : *in finem dilexit eos* » ? — « Non ! non ! dit le Christ, ma charité pour vous ne s'est point refroidie. Plus mon amour a rencontré de contradictions parmi vous, plus il a été éprouvé, plus il a souffert, plus il a été mis sous le pressoir, — plus aussi il a grandi, plus il s'exalte, plus il est fort. *Aquæ multe non potuerunt extinguere caritatem*. Trempé dans ses propres larmes, mon amour pour vous a pris une vigueur nouvelle, qui le rend plus fort que la mort. Plus j'ai souffert à cause de vous, plus je vous aime. Et déjà mon amour a trouvé le secret de me faire habiter à la fois avec mon Père dans le ciel et avec vous sur la terre à jamais : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi*. »

Oui, mon Dieu, oui, nous le savons : depuis le jour où, salué par les anges, vous êtes venu petit enfant vers nous, depuis ce jour vous n'avez point cessé d'habiter parmi nous. Vous avez au milieu de nous votre demeure permanente. Les hommes passent, les générations disparaissent l'une après l'autre dans un perpétuel flux et reflux de vie et de mort, et elles se succèdent à vos pieds. Vous, Seigneur, vous demeurez ! Et l'heure où, selon l'expression du prophète, vous replierez votre tente et déserterez votre habitation terrestre, le jour où tous les tabernacles de la terre seront vides de vous, ce jour sera le dernier jour, et cette heure la dernière heure de la terre et de l'humanité. Car c'est bien vous qui nous l'avez dit, ô bon Maître, et qui le redites sans cesse à chacun de vos fidèles du fond de votre tabernacle : « Je suis ici avec vous, jusqu'à la fin des siècles. J'y suis pour y recevoir l'hommage de votre foi et de votre cœur. J'y suis par dévouement et par un tendre amour. Ah ! si seulement vous répondiez toujours à mon amour par l'amour ! »

II

L'Eucharistie à l'autel ou le sacrifice eucharistique

Bienfait inénarrable, mes frères, que cette présence de Jésus au milieu de nous dans la prison

du tabernacle. Et cependant le Dieu de l'Eucharistie nous réserve un bienfait plus grand encore. Oui, je le dis : s'il est permis de distinguer des degrés dans un amour sans degrés comme sans limites, l'autel est, plus encore que le tabernacle, la marque de la charité sans fin du Christ pour nous. Demeurer avec celui que l'on aime, quoi de plus naturel ? Mais faire à celui-ci le sacrifice journalier de sa propre vie, on ne peut, au témoignage même du Christ, offrir de sa tendresse un gage plus parfait : *Majorem caritatem nemo habet, quam ut animam suam ponat quis pro amicis suis*. C'est ce gage d'amour parfait que le Dieu de l'Eucharistie nous prodigue à tous les instants, en s'immolant sur nos autels.

Coupable du péché, l'homme devait mourir, vous le savez. *Morte morieris*. Telle était la sentence portée contre lui par la Justice divine. « Il ne mourra point », dit au contraire la Miséricorde, c'est-à-dire le Verbe divin personnifiant cette divine Miséricorde. « Il ne mourra point. Car pour lui sera offerte une réparation égale à l'offense. Satisfaction sera donnée totale et complète à la Justice, sans que pour cela l'homme meure. Moi, qui suis Dieu, je mourrai pour lui, et il vivra. » Le Fils, on le sait, a tenu parole à la justice de son Père ; il s'est offert en sacrifice ; il est mort au Calvaire pour les hommes. Par l'oblation de ce sacrifice d'une valeur infinie, Dieu fut satisfait ; l'arrêt de notre condamnation fut déchiré avec les clous de la croix ; des trésors furent amoncelés, d'un prix sans fin, où l'homme peut puiser à jamais pour expier ses crimes et ses offenses, payer et obtenir les bienfaits célestes.

Mais le Calvaire, mes frères, ne se dresse qu'à Jérusalem. Et déjà il est bien loin de nous dans le temps, comme il l'est dans l'espace. Il pourrait bien ne plus offrir aujourd'hui que des souvenirs impuissants et éteints. Eh bien ! mes frères, regardez cet autre Calvaire qui s'élève en tous temps et en tous lieux, regardez l'autel. Voilà le nouveau Calvaire où tous les jours Jésus offre la prière de son sang pour les pécheurs ses bourreaux. Voilà le nouveau Calvaire où il s'immole chaque jour et à chaque heure, parce que chaque jour et à chaque heure le péché continue à demander sa mort ; parce qu'il faut bien que l'auguste victime soit toujours en état de mort, puisque le crime ne veut pas mourir. Non ! non ! le Calvaire n'est plus seulement à Jérusalem ; il est ici, il est partout : c'est l'autel. A tout instant du jour, de l'Orient à l'Occident, une victime pure est immolée au Seigneur. Le ciel en tressaille de joie, le purgatoire d'espérance, et la terre entière, arrosée par les flots du sang divin qui coule de l'autel, se couvre d'une immense floraison de vertus.

O nos autels, nos autels ! Quelle langue racontera dignement cette merveille ? Viens donc, chrétien, aux autels de ton Dieu ! Viens donc t'unir, au moins chaque dimanche, à l'immolation de la Victime sainte qui demande, pour tes crimes et tes péchés sans nombre, indulgence et pardon à

son Père. Fais fumer autour de l'autel, par les mains du prêtre, l'encens le plus précieux. Donne sans murmurer ton or ou ton obole, pour aider à la parure de l'autel rédempteur. Vous, les justes et les amis de Dieu, approchez-vous de nos autels, pour obtenir du Christ immolé la persévérance, et un accroissement de sainteté et de vertu. Et vous surtout, pauvres pécheurs, venez. Si le sacrifice de l'autel n'a pas la vertu qui remet immédiatement le péché, il s'en échappe du moins des grâces si puissantes qu'elles peuvent briser un cœur coupable, et y mettre le repentir, principe du pardon. Ah ! nous ignorons le nombre des conversions dues à l'influence propice du sacrifice offert sur nos autels. Mais il est une chose que nous voyons de nos yeux : c'est la conduite miséricordieuse de la Providence à l'égard des peuples, depuis que le Christ s'immole tous les jours¹. Le bras de la Justice divine prête à nous frapper, s'arrête devant la supplication qui s'élève de l'autel où un Dieu prie et expie pour les péchés des hommes. « Je suis convaincu, disait un saint versé dans la connaissance des secrets divins, le Bienheureux Léonard de Port-Maurice, je suis convaincu que sans la sainte messe, le monde, à l'heure qu'il est, serait déjà abîmé sous le poids de ses iniquités². » Mais, non, mes frères, l'autel de Jésus est là : il se dresse comme un divin paratonnerre ; les foudres vengeresses du Père y viennent expirer. O chrétiens, comment ne pas aimer, ne pas bénir, ne pas défendre nos autels, d'où nous viennent tant de biens à la fois ?

III

L'Eucharistie à la sainte table

L'amour d'un Dieu pour nous a rêvé cette adorable merveille : le saint Tabernacle. Il a imaginé cette autre merveille plus étonnante : l'autel et le sacrifice de la messe. Mais une merveille plus grande encore, mes frères, va s'offrir à notre foi et à nos adorations : cette merveille, c'est un Dieu nous donnant sa chair en nourriture et son sang en breuvage ; cette merveille, c'est la sainte communion ; cette merveille, c'est la sainte table.

« Prenez et mangez », dit le Christ, « ceci est mon corps ». — « Prenez et buvez : voici mon sang ». Mais qui donc, parmi les mortels, osera s'approcher pour manger la chair du Christ et pour boire son sang ? Qui donc se trouvera assez osé pour porter à sa bouche cette chair sacrée, pour élever jusqu'à ses lèvres cette coupe trois fois sainte ?

Le Christ a prévu cette frayeur de l'homme, cette respectueuse terreur de la créature conviée à une table céleste, et tremblant de s'y asseoir. Il a vu cet étonnement de l'humanité n'osant répondre à cet appel de son Seigneur. Et alors, tendant les bras à l'humanité tout entière : « Mais venez donc,

s'est-il écrié ; venez donc tous ; *venite ad me, omnes*. Venez tous manger le pain, boire le vin que j'ai préparés pour tous. Venez, enfants et vieillards, vierges et épouses, prêtres et fidèles, riches et pauvres, sages et ignorants ; venez, justes ; venez, pécheurs ; tous, *omnes* ! » — « Ministres de ma gloire et de mon amour, allez, parcourez les sentiers et les grands chemins, et amenez-moi tous ceux que vous rencontrerez. Car je suis le pain céleste qui donne la vie à tous. Je suis le pain du prêtre, son pain de chaque jour, qui fait de toute sa vie une fête perpétuelle. — Je suis le pain des pauvres, le seul qu'ils ne demandent pas en vain, le seul qu'ils mangent sans amertume. — Je suis le pain des vierges, le froment qui fait fleurir l'innocence et la pureté. — Je suis le pain des adolescents, le pain qui réjouit leur jeunesse. — Je suis le pain du vieillard, et je mets en ses membres le germe d'une vie nouvelle, d'une vie éternelle. — Je suis le pain des forts : j'envoie les martyrs à la mort le sourire aux lèvres. — Je suis le pain des faibles : j'en fais des héros. — Je suis le pain des voyageurs : qu'ils se lèvent, qu'ils mangent, et qu'ils marchent. — Encore une fois, venez tous, et remplissez la salle de mon festin. Venez ; car malheur à vous si vous ne mangez ma chair, si vous ne buvez mon sang ! »

A ce pressant appel, les âmes de bonne volonté se sont toujours empressées de répondre ; elles sont allées au Dieu de l'Eucharistie ; elles ont pris place à son banquet ; elles ont goûté combien le Seigneur est doux. Mais il en est d'autres qui restent sourdes à l'invitation de l'Amour divin. Ames infortunées ! Pauvres chrétiens !

Il en est parmi vous, mes frères, de ces chrétiens qui résistent à l'appel du bon Sauveur. Ils sont venus ce soir, par un reste de vieille foi, à la prière du jeudi saint, et je les en félicite. Demain, en souvenir de la Passion et de la Mort de Jésus-Christ, ils voudront jeûner et faire pénitence, et c'est là un sentiment de piété qui les honore ; ils montrent par là que, tout au fond d'eux-mêmes, ils aiment encore le doux Jésus de leurs jeunes ans et de leur première communion. Mais, hélas ! ce Dieu qu'ils n'ont point cessé entièrement d'aimer, ils lui ferment obstinément l'entrée de leur âme : ils ne viennent plus, et voilà longtemps, bien longtemps déjà, s'asseoir à la table sainte. Ah ! pauvres âmes qui me sont chères, je vous en supplie, ouvrez-vous aujourd'hui à la voix de votre Dieu ! Il vous appelle, vous, pécheurs, autant et plus que les autres. « *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis* : Venez à moi vous tous qui êtes chargés du poids de vos iniquités. » Purifiez d'abord vos âmes dans les eaux de la pénitence, puis vous viendrez à la sainte table. Vous serez si heureux ce jour-là ! si heureux de vous réunir à votre meilleur ami, si heureux de retrouver quelque chose des joies suaves de votre première communion ! Venez donc, venez ! je vous en conjure par vos plus chers intérêts, par le sang de

¹ Monsabré. Carême de 1884. Le sacrifice.

² *Trésor caché*.

Jésus mort pour vous sur la croix ! Et si ce n'est point assez de vous supplier, je vous ordonne, entendez-vous, pécheurs, je vous ordonne de vous approcher avec un cœur pur de la communion du corps et du sang de Jésus-Christ. Car, si vous vous y refusez, malheur à vous ! « Celui, dit le Christ, qui ne mange pas ma chair et ne boit pas mon sang, celui-là n'aura pas de part avec moi dans la vie éternelle. »

Et vous, âmes fidèles, qui aimez à vous nourrir souvent du corps adorable de Notre-Seigneur, comment pourriez-vous oublier que ce soir est un soir d'incomparable anniversaire ? Déjà vous avez passé les plus belles heures de ce jour au pied du reposoir du Dieu de l'Eucharistie. Vous avez demandé grâce et pardon pour les profanations et les sacrilèges. Eh bien ! je vous demande en ce moment d'adresser encore à Jésus une ardente prière en faveur de ces pauvres pécheurs, de ces fils ingrats du meilleur des Pères, pour obtenir du Dieu-Hostie leur conversion. N'y en aurait-il qu'un seul à qui votre prière ferait retrouver le chemin de la sainte table, quelle consolation, quel bonheur pour vous, pour l'Eglise, pour le ciel tout entier !

Dieu de l'Eucharistie, pardonnez à ceux qui vous oublient et vous délaissent ! Pardonnez à tant d'hommes qui ne savent pas ce qu'ils font en restant éloignés de vous ! Ils ne savent pas qu'ils amassent sur leurs têtes les foudres brûlantes de la justice de votre Père ; ils ne savent pas qu'ils s'associent à vos ennemis et à vos bourreaux, et qu'ils abreuvent votre cœur d'amertume et de fiel. Ils ne savent pas, Seigneur ! Mais vous, vous savez ! Vous savez combien de sang et de larmes vous avez répandu pour eux ! O Jésus, ne permettez pas que ces larmes, que ce sang rédempteur aient coulé en vain ! Et tous ceux ici présents à vos pieds, réunissez-les en cette vie, ô mon Dieu, dans la participation au même banquet eucharistique ; réunissez-les un jour dans votre paradis, au même festin de la Pâque éternelle. Ainsi soit-il.

20^e Instruction

LA PASSION DE L'HOMME-DIEU

Mes frères,

« Le Seigneur dit au serpent : J'établirai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta race et la sienne. Elle t'écrasera la tête, et toi tu lui mordras le talon. »

En promettant aux hommes un rédempteur qui écraserait la tête du serpent, Dieu avait annoncé que de son dard le dragon infernal percerait le pied de son vainqueur. C'étaient les souffrances de l'Homme-Dieu en même temps que ses victoires, qui se trouvaient prophétisées par là. Le Christ né de la femme, de la seconde Eve, devait

triompher, par sa vertu divine, des portes de l'enfer ; mais aussi l'enfer et ses suppôts devaient épuiser sur l'humanité sainte de Jésus les cruautés et les tortures. Pour racheter l'homme de la souffrance et de la mort éternelles, le Christ devait souffrir, il devait mourir. O prodige d'anéantissement et d'amour ! Un Dieu devait se faire victime pour nous : *fit Deus hostia*.

« Un Dieu ! ricanent les impies. A qui fera-t-on croire qu'un Dieu se fût laissé torturer et crucifier par une poignée de Juifs ? Non, ce n'est pas un Dieu, ce corps sanglant étendu sur une croix. Otez-nous donc ces croix menteuses ! Otez-les du chemin où elles sont pour le passant, de sinistre augure ! Otez-les des écoles ! Otez-les des hôpitaux ! Otez-les des salles de justice ! A bas les croix ! Au ruisseau vos crucifix ! » Ainsi blasphémement les impies.

Nous, mes frères, nous allons suivre Jésus sur les divers théâtres de sa Passion, et nous reconnaitrons avec une évidence nouvelle un Dieu dans l'Homme de douleurs. A *Gethsémani*, comme à *Jérusalem*, comme au *Calvaire*, nous retrouverons dans la personne du Sauveur, à côté de l'homme, esclave impuissant de la rage de ses bourreaux, le Dieu fort à qui rien ne résiste. Et nous saluerons la croix de l'Adorable victime, seul espoir de notre salut, de ce cri de foi et d'amour : *O crux, ave !*

I

A Gethsémani

1. Il est nuit, tout fait silence. Les apôtres dorment à l'entrée du jardin de Gethsémani, Jésus s'est avancé seul jusqu'au fond de l'allée d'oliviers. Là il se représente toutes les tortures qui l'attendent au cours de sa Passion. Il compte les calices d'amertume et d'angoisse qu'il lui faudra boire jusqu'à la lie. Il voit, avec une indicible tristesse et un découragement sans nom, l'inutilité de ses souffrances et de sa mort pour des millions et des millions d'hommes, qui ne voudront point de la rédemption qu'il leur apporte. Son âme est livrée à une agonie si douloureuse que son corps même en est rendu tout défaillant. Jésus tombe sans forces la face contre terre, il pousse des sanglots déchirants, il se plaint en pleurant à son Père, et il lui dit : « Mon Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! » Il étreint de ses mains convulsives la terre où il gît renversé ; la sueur, mais une sueur de sang, coule de tous ses membres, et, à travers les vêtements, baigne le sol tout autour de lui. Il faut qu'un ange vienne du ciel le consoler, et lui rendre la force et le courage.

Cette faiblesse, cette agonie, cette tristesse sombre, ces défaillances de Jésus à Gethsémani sont-elles, mes frères, de nature à ébranler notre foi et à nous faire douter de la divinité du Christ ? Ah ! bien plutôt doivent-elles servir à fortifier notre foi ! Plus la défaillance de la nature

est profonde, plus il se montre Dieu à nos yeux. Car, s'il n'était pas Dieu, verrait-il par avance ce calice de douleurs d'effroyable mesure qu'il va lui falloir vider jusqu'à la lie ? C'est parce que vous êtes Dieu, ô Jésus, que la vision de nos iniquités jusqu'à la fin des siècles a causé à votre âme humaine une inexprimable angoisse. C'est parce que vous êtes Dieu, et qu'il était donné à vos yeux de lire, dans les secrets de l'avenir, les noms de tous ces maudits qui auront insulté à vos immolations, et rendu pour eux inutiles les mérites infinis de votre Rédemption, que ces yeux ont répandu à Gethsémani des torrents de larmes. O mon Jésus, plus vous vous abaissez, plus je reconnais en vous le Dieu seul digne de l'adoration et de l'amour de mon cœur !

L'agonie de Gethsémani nous révèle ainsi dans Jésus le *Dieu fait homme*. Sa divinité va nous apparaître plus manifeste encore dans la scène de son arrestation par les ministres du Prince des Prêtres.

2. Consolé par l'ange, Jésus s'était levé et avait rejoint ses apôtres : « L'heure a sonné, s'écrie-t-il ; voici que le Fils de l'homme est livré aux mains des fils d'iniquité. » Judas arrivait en effet avec sa troupe. La clarté sinistre des flambeaux en marche se détachait sur l'ombre des grands rochers. Le traître avait dit à ses sicaires : « C'est celui que j'embrasserai ! Accourez, et saisissez-le. » Il aborde Jésus, cet infâme Judas ! Il le salue, il le baise d'une bouche homicide. Il donne ainsi le signal. Mais quoi ! malgré le signal donné, la troupe scélérate n'accourt point pour saisir le Sauveur. Une force invincible retient leurs pas comme cloués au sol. Jésus alors s'avance vers eux, et leur crie : « Qui cherchez-vous ? — Nous cherchons Jésus de Nazareth. — C'est moi ! » reprend Jésus. Et, à cette seule parole, les voilà tous renversés.

Reconnaissez-vous ici, mes frères, le Dieu qui commande en maître à la nature, et devant qui les hommes ne sont que cendre et poussière ? C'est pour montrer à ses ennemis et à ses apôtres qu'il est Dieu en effet, que Jésus accomplit ce prodige. Il voulait donner surtout à ses chers disciples une nouvelle preuve de cette parole qu'il leur avait dite un jour : « Personne ne peut m'enlever la vie ; mais c'est de moi-même que je la dépose et la quitte : *Nemo tollit animam meam a me, sed ego pono eam a meipso*. » (Joan. x, 18). Ses apôtres n'oublieront plus désormais « qu'il s'est livré, parce qu'il l'a bien voulu, *oblatus est quia ipse voluit*. » Aussi maintenant, après avoir fait sentir une dernière fois aux Juifs le pouvoir divin qui réside en lui, leur permet-il de se relever et de s'emparer de lui : « Si c'est moi que vous cherchez, leur dit-il, laissez ceux-ci mes apôtres s'en aller en liberté. » Et il se remet aux mains de la soldatesque.

Pierre cependant, toujours dévoué à son Maître, veut le défendre. Mais Jésus lui ordonne de replacer l'épée au fourreau : « Penses-tu, lui dit-il, que je ne puisse pas prier mon Père qui m'enverrait à

l'instant plus de douze légions de ses anges ? Mais comment donc s'accompliraient les Ecritures ? » Puis il s'adresse, dans le même sens, aux chefs des prêtres, dont il aperçoit quelques-uns mêlés à la foule des soldats : « Vous êtes venus à moi, leur dit-il, armés d'épées et de bâtons. Cependant tous les jours j'étais assis parmi vous, enseignant dans le Temple. Et alors vous n'avez pas levé la main contre moi. Mais c'est qu'alors mon heure n'était pas encore venue. Elle est arrivée maintenant, cette heure marquée par les décrets éternels. Et je me livre à vous. Et vous n'aurez ma vie que parce que je veux bien vous l'abandonner : *Nemo tollit animam meam a me, sed ego pono eam a meipso*. »

O Jésus, la foi de vos apôtres avait besoin de voir et d'entendre toutes ces choses, pour ne point sombrer dans la tourmente furieuse où succomba votre humanité ! Mais notre foi, plus encore que celle de vos apôtres, est trop souvent hésitante et incertaine ; elle s'étonne de tout ; elle se laisse abattre pour le moindre sujet. A voir surtout votre humanité sainte outragée, profanée, torturée même parfois dans le sacrement de votre amour ; à voir les violateurs de vos tabernacles, les contempteurs de votre adorable eucharistie, consommer, au grand jour ou dans l'ombre, mais toujours impunément, leurs sacrilèges attentats, notre misérable foi se laisse induire en tentation, et va parfois jusqu'à se poser, à votre sujet, cette question : « Quoi ! il est Dieu, et il se laisse traiter ainsi ? Il se livre sans défense à des mains, à des lèvres, à des cœurs criminels ? » Ah ! Seigneur, c'est à notre foi si infirme que vous parlez, lorsque vous dites à l'apôtre de Gethsémani : « Crois-tu que, si je priais mon Père, il ne m'enverrait pas douze légions d'anges ? Douze légions d'anges pour se tenir à la porte de mon tabernacle, et en défendre l'accès aux mains criminelles ! Mais mon heure n'est pas encore venue. »

O Jésus, mon Sauveur, elle viendra enfin cette heure où de nouveau votre divinité éclatera aux yeux des hommes, dans la manifestation du dernier jour du monde. Heureux alors qui aura cru en vous ! Heureux qui ne se sera pas scandalisé à votre sujet, qui n'aura pas rougi de vous et de vos miséricordieux abaissements ! Heureux qui aura confessé librement et sans crainte que votre croix est la croix d'un Dieu, et se sera plu à répéter avec l'Eglise qu'elle est l'unique espérance du monde : *O crux, ave, spes unica !*

II

A Jérusalem

Jésus est maintenant en la puissance de ses ennemis. Il est conduit, étroitement garrotté, devant le grand-prêtre Caïphe qui s'écrie : « Au nom du Dieu vivant, je t'adjure de nous déclarer si tu es le Christ, le Fils du Dieu éternellement béni ! » A cette adjuration solennelle, le Christ répond par une affirmation non moins solennelle :

« Vous l'avez dit, je le suis. Et je vous déclare que vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite du Dieu tout-puissant venir sur les nuées du ciel! » Et transporté de rage à cette réponse, Caïphe déchire ses vêtements : « Il a blasphémé ! dit-il. Qu'avons-nous encore besoin de témoins ? »

Ah ! Caïphe, tu t'indignes de voir ce prisonnier aux mains garrottées prétendre au titre de Fils de Dieu ; tu proclames qu'il a blasphémé ; et des témoins, tu n'en veux plus ! Car quels témoins pourrais-tu bien invoquer pour prouver qu'il blasphème, mon Jésus, en se nommant le Fils de Dieu ? Appelleras-tu ces malades qu'il a guéris par milliers d'une parole de ses lèvres, d'un geste de sa main ? Interrogeras-tu ces morts qu'il a ressuscités ? Feras-tu comparaître devant ton tribunal ces foules qu'il a nourries d'un pain miraculeux, et du miel tout céleste de ses incomparables paraboles ? Ah ! je comprends ton embarras, et que de ces témoins tu ne veuilles pas. Feras-tu du moins venir ces possédés que l'esprit malin tourmente ? Ceux-là sans doute rendront témoignage selon tes désirs, ils déposeront contre Jésus. Pourquoi ne les réclames-tu pas à ton tribunal ? Tu le sais bien, Caïphe : les démons eux-mêmes pousseraient des clameurs, et diraient : « *Quid nobis et tibi, Jesu, Fili Dei?* Qu'y a-t-il de commun entre nous et toi, ô Jésus, fils de Dieu ? » (Matth., VIII, 29). Non, des témoins capables de convaincre le Christ de mensonge et de blasphème, tu n'en trouveras pas ! Mais des témoins attestant la divine puissance de Jésus sur la vie et sur la mort, il en est partout ; il en est à Jérusalem en particulier par centaines ; seulement ces témoins, tu ne les veux pas entendre ! Qu'avons-nous encore besoin de témoins ? *Quid adhuc egemus testibus?*

O Jésus, pour vous proclamer avec amour notre Dieu, c'est nous qui n'avons plus besoin de témoins. « Si vous ne croyez pas à ma parole, disiez-vous aux Juifs obstinés, croyez-en du moins mes œuvres. » Oui, Seigneur, vos œuvres témoignent pour vous. Les œuvres de votre toute-puissance miséricordieuse ont rempli l'ingrate Judée tout entière pendant trois années. Ne parlons point cependant de ces prodiges sans nombre dont la terre de Palestine a été le théâtre ; mais votre Eglise, ô Jésus, cette œuvre de vos œuvres, fondée par votre sang et appuyée sur votre croix, votre Eglise n'atteste-t-elle point qu'elle a un Dieu pour auteur ? Car serait-elle encore debout aujourd'hui, après tant d'orages et de tempêtes, si votre croix qui la soutient n'était pas divine, si votre bras qui la défend n'était pas le bras étendu du Fils même de Dieu ? Et votre Eucharistie, ce prodige entre vos prodiges, n'est-elle pas aussi l'œuvre du Tout-Puissant ? N'aurait-elle pas en effet été emportée depuis longtemps par la tourmente des siècles et par le souffle des révolutions, cette humble petite hostie du tabernacle, légère à peine comme un flocon de neige, si elle ne renfermait point, sous ses frêles apparences, la plénitude de

la divinité unie à votre humanité sacramentelle ? Ah ! ce sont vos œuvres, Seigneur ; ce sont là les témoins immortels qui déposent pour vous. D'autres témoins, il n'en faut plus. Et reprenant pour nous la parole blasphématrice de Caïphe afin d'en faire un cri de foi, nous nous écrions à notre tour : Qu'avons-nous encore besoin de témoins ? *Quid adhuc egemus testibus?*

Des témoins cependant, en voici deux encore, pour n'en pas citer d'autres : Pierre, l'apôtre renégat, et Judas, l'apôtre déicide.

Pierre qui, seul de tous les apôtres, a tenté de défendre son Maître à Gethsémani, a le courage de le suivre encore, de loin à la vérité, jusque chez le grand-prêtre. Il n'entre point dans la salle où se décide, en assemblée secrète, le sort de Jésus ; mais il demeure dans la cour au milieu des serviteurs rangés autour du feu. Que fais-tu là, malheureux apôtre, avec les ennemis de ton bon Maître, qui ricanent et blasphèment ? Sors de ces lieux, éloigne-toi de la société des méchants ! Il n'est pas bon pour toi d'habiter avec les fils de perdition ! Fatale imprudence que tu vas payer bien cher ! — Une servante s'approche en effet, et le dénonce comme un disciple du Christ. Pierre n'a pas tremblé devant les épées au jardin des oliviers : il tremble à présent devant cette servante qui l'accuse, et devant ces regards railleurs et hostiles qui se tendent vers lui. Infortuné ! Il renie son maître jusqu'à trois fois. Il achevait à peine, et voilà que retentit le chant du coq. Dans le même instant, conduit d'un tribunal à l'autre, Jésus passe dans la cour où se tient son apôtre infidèle. Il se tourne vers Pierre ; et, sans un reproche, sans une parole, il ne fait que le regarder.

Oh ! ce muet regard jeté par le Christ au pauvre renégat, qui nous dira ce qu'il fut ? Si c'eût été un regard de colère, l'apôtre eût pu le soutenir encore. Mais c'était un regard d'infinie mansuétude, de tendre compassion, d'ineffable amour ; et le cœur de Pierre en fut brisé de douleur à jamais. Il pleura amèrement, et ces larmes d'un brûlant repentir ne furent pas d'un jour ; elles coulèrent jusqu'à la fin de sa vie, et creusèrent, nous dit la tradition, un sillon profond sur ses joues amaigries. Ah ! que maintenant l'on interroge Pierre, et qu'on lui demande comme au jour de Césarée-de-Philippe : « Que dites-vous du Christ ? » écoutez ce qu'il répondra : « Il est le Christ, fils du Dieu vivant. Car je l'ai renié lâchement, mais lui-même me l'avait prédit. Car je l'ai renié indignement, mais un regard de lui a suffi pour embraser mon cœur de repentir et d'amour ; oui, je l'ai bien senti à ce regard, il est Dieu. Le regard d'un Dieu seul pouvait remuer mon âme à de telles profondeurs ! »

O mon Sauveur, nous en croyons le repentir de votre apôtre : oui, vous êtes Dieu ! Faites donc sentir à nos cœurs le merveilleux pouvoir de ce regard divin, qui perça le cœur de Pierre d'une blessure si salutaire ! Jetez à nos âmes trop infi-

dèles un de ces regards qui les pénètrent de repentir et d'amour ; qu'elles en soient blessées d'une plaie vive et profonde, et qu'elles répandent sans cesse à vos pieds bénis des larmes qui devraient être amères comme celles de saint Pierre, mais que votre grâce sait rendre douces et délicieuses. Car vous êtes le Dieu tout aimable, car vous changez notre affliction en joie, car vous nous faites de nos larmes mêmes une source de plaisir. A tant de bonté, je reconnais mon Dieu, je le confesse, et je l'adore : *Tu es Christus, Filius Dei vivi.*

Faut-il vous parler maintenant de ce sombre témoin qu'il nous reste à entendre, du traître Judas ? Il a bien tenu sa promesse aux princes des prêtres ; il leur a livré le Christ ; et pour salaire de son crime il a reçu d'eux les trente deniers dont on était convenu. Le voilà heureux et satisfait sans doute, le cupide Judas ; il a fait un bon marché ; son avarice peut se délecter à présent dans la possession de cet argent tant convoité. Il doit jouir, être au comble de ses vœux les plus chers. Mais quel est ce mystère terrible ? Le traître n'a pas plus tôt ces pièces d'argent entre les mains que, loin de se réjouir, le voilà de se troubler, de se désespérer, de jeter avec horreur cet argent fatal dans l'enceinte du Temple ; il semble que ces pièces de monnaie brûlent sa main d'un feu de malédiction. Oui, il est maudit, ton trésor, ô Judas ! Car il est le prix dont on a payé la personne de ton Dieu. O mes frères, nous parlions de prodiges : mais quel prodige plus étrange que cet avare qui jette son trésor, et qui le jette dans le temple, au pied de l'autel ? N'est-ce point là un mystère contre nature ? N'est-ce point là le doigt de Dieu ? Ah ! Judas qui te balances, suicidé et maudit, à la branche des désespérés, quel témoignage affreusement éloquent tu rends de la divinité de Celui que tu viens de trahir !

Et vous parjures, chrétiens comme Judas traîtres à Jésus-Christ, vous qui vendez votre Maître pour un vil intérêt, entendez aujourd'hui Judas vous rappeler qu'il est Dieu, celui que vous livrez en sacrifice à vos convoitises coupables ; et que le châtiment que Dieu tirera de vous un jour, en punition de votre félonie, ce sera de vous livrer à un désespoir éternel. Ah ! songez-y bien ! Ne faites pas jusqu'à la fin comme Judas ; mais retournez au plus vite à Jésus, jetez-vous à ses pieds, aux pieds du prêtre son ministre, et demandez pardon de vos crimes. Ce n'est pas à l'arbre fatal du désespoir qu'il faut aller vous attacher ; c'est à l'arbre de vie et de salut, c'est à la croix du Sauveur qu'il faut venir vous suspendre ; c'est elle qu'il faut embrasser avec componction ; c'est elle qu'il faut saluer avec confiance ; car elle est votre unique espérance : *O crux, ave, spes unica !*

III

Au Calvaire

Pilate, vaincu par les instances des princes des prêtres et les menaces de la foule, s'est laissé

arracher contre Jésus une sentence de condamnation. Jésus sera crucifié sur le calvaire ; et il s'avance sur le chemin de la funèbre colline en portant lui-même la croix. Mais il a perdu des flots de sang sous les fouets de la flagellation ; ses forces s'épuisent ; il tombe à tout instant, et ses bourreaux l'obligent à se relever, en redoublant les coups de leur fureur. Des femmes de Jérusalem, témoins de ses souffrances, se lamentent sur son sort, versent des larmes, et poussent des sanglots. « Filles de Jérusalem, leur dit Jésus reconnaissant, ne pleurez pas sur moi, mais plutôt sur vous et sur vos enfants. Car voici venir les jours où l'on dira : Heureuses les femmes stériles ! On criera alors aux montagnes : Tombez sur nous ! et aux collines : Ecrasez-nous ! Car si l'on traite ainsi l'arbre vert, c'est-à-dire l'innocent et le juste, que fera-t-on de l'arbre sec, c'est-à-dire de la race exaspérante des pécheurs ? » Terrible prophétie qui devait avoir son accomplissement moins de quarante ans après, alors que les mères dans Jérusalem assiégée maudissaient leurs enfants et allaient même jusqu'à les dévorer ! Frappante prédiction qui attestait le savoir divin du Christ, qui avait dit déjà des mêmes calamités à venir : « Cette génération ne passera pas que tout cela ne s'accomplisse ! » Combien, parmi les témoins de la Passion de Jésus, furent témoins aussi de la destruction de Jérusalem, et des horreurs commises pendant le siège, au sein de la cité déicide ! Ah ! ils durent se rappeler alors la prédiction de Jésus aux femmes de Jérusalem, et confesser, s'ils ne l'avaient fait déjà, sa divinité.

Nous aussi, mes frères, nous assistons par la pensée à cette scène à jamais touchante de la Passion du Sauveur. Témoins des souffrances de Jésus, heureux si, comme les femmes de Sion, nous trouvons dans nos cœurs une source de larmes pour pleurer sur notre bon Maître ! Mais surtout n'oublions pas qu'il viendra pour nous, comme pour les enfants de la cité déicide, ce jour de colère et de vengeance où la justice du Tout-Puissant nous demandera compte des abus que nous aurons faits de sa bonté. Combien terrible sera le sort des pécheurs, ces arbres inféconds et stériles, auxquels Dieu demandera des fruits et qui n'auront poussé que des épines d'iniquité ! Eux aussi, comme les infortunés habitants de Jérusalem, demanderont aux montagnes de tomber sur eux, aux collines de se renverser sur eux pour les anéantir. Hélas, hélas ! il sera trop tard de lever des regards suppliants vers la croix du Fils de l'homme. Il n'en sortira plus alors que des foudres et des éclairs. Aujourd'hui du moins il s'en échappe encore de doux rayons de salut et de paix. C'est aujourd'hui, pécheurs, qu'il vous faut recourir à la croix de Jésus ! Ne tardez donc pas davantage !

Qu'attendez-vous en effet pour accourir à la croix rédemptrice ? N'auriez-vous pas encore la foi, et n'auriez-vous pas encore reconnu votre Dieu dans Jésus ? Eh bien ! alors, venez le voir

mourir, et osez soutenir après cela qu'il n'est pas Dieu, celui qui meurt comme Jésus est mort !

Il est enfin parvenu au sommet du calvaire. On lui a arraché ses vêtements, et, avec eux, une partie de sa chair collée à la robe par le sang répandu. On l'a couché sur l'arbre de la croix ; on a tiré, jusqu'à les disloquer, ses bras pour les ajuster à la mesure des bras de la croix ; on a enfoncé lentement, à coups de marteau, d'énormes clous dans les muscles et les os des pieds et des mains ; on l'a élevé, ainsi cloué au gibet, au-dessus du trou creusé dans le rocher, et on l'y a laissé retomber violemment ; et durant toute cette succession de tortures, les plus affreuses qu'on puisse imaginer, voyez donc : pas une plainte n'est sortie de ses lèvres. Est-ce de l'humain ceci, ou du divin ? Un homme était-il capable en vérité de cette patience surhumaine ? Non, un homme en pareille circonstance eût poussé des gémissements, des cris de douleur, des supplications, des hurlements d'agonie et d'épouvante. Et si c'eût été un de ces hommes au cœur indomptable, comme il s'en rencontre quelquefois, il eût du moins cherché à soulager ses tortures, en se répandant contre ses bourreaux en invectives sanglantes, en horribles ironies. Mais l'Homme-Dieu seul était capable de cette ineffable résignation qui souffre sans murmure comme sans colère ce qu'il y a de plus atroce en fait de supplices ici-bas.

Et, lorsque suspendu à la croix, Jésus entend monter vers lui le concert de malédictions par lesquelles ses bourreaux insultent encore à son agonie, quelle est cette parole qui tombe de ses lèvres sur eux ? La voici, cette adorable parole, et beaucoup ne la relisent point dans l'évangile sans s'émouvoir et sans pleurer : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Trêve ici de raisonnements, mes frères, et laissons parler nos cœurs. A l'infinie miséricorde de cette suprême parole, notre cœur ne sent-il pas que c'est un Dieu qui a parlé ? O Jésus, après une telle parole, qu'avons-nous encore besoin de miracles ? Non, non ; laissez reposer votre puissance ; car la prière tombée de vos lèvres mourantes surpasse tous les prodiges ! « Bénir ceux qui vous tuent, dit un illustre orateur, c'est l'effet d'un amour sans rivages, qu'un cœur d'homme ne pourra jamais contenir. »

Des prodiges, des miracles, les pharisiens cependant en réclament du Sauveur en croix, avec un amer accent de défi. « Eh bien ! disent-ils, toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâtis en trois jours, sauve-toi donc ! Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix, et nous croyons en toi ! » Vous demandez des miracles, ô pharisiens ! Eh bien, vous en aurez ! Seulement, pour vous prouver que Dieu est le maître de ses prodiges, il sera fait non ceux que vous réclamez avec tant d'inso-

lence, mais ceux qu'a résolus la divine Sagesse pour achever de toucher le cœur des pécheurs.

Ce sont d'abord d'épaisses ténèbres qui couvrent le Calvaire, la ville et toute la terre comme d'un linceul funèbre en pleine heure de midi. — Puis Jésus qui sent venir la mort, pousse un grand cri, incline la tête, et expire. Et alors, voilà la terre qui s'émeut et qui tremble ; voilà les rochers qui se fendent ; voilà les tombeaux qui s'entr'ouvrent, et les ombres des morts qui se promènent dans Jérusalem épouvantée. Prodige non moins effrayant : le grand voile du temple, très élevé et d'étoffe très résistante, le voilà qui se sépare en deux depuis le haut jusqu'en bas, sans nulle main qui le déchire. Mes frères, en présence de ces étranges phénomènes constatés non pas seulement par l'Evangile, mais par les livres des païens, que nous reste-t-il qu'à frapper notre poitrine comme le centurion du Calvaire, et à répéter avec lui : « *Vere Filius Dei erat iste*, C'était vraiment le Fils de Dieu ! »

Mais un dernier prodige nous est réservé, prodige toujours vivant, permanent, indestructible, qui n'a point cessé depuis le premier vendredi saint jusqu'à nos jours, et qui ne cessera point jusqu'à ce qu'arrive la consommation des siècles. Le Christ avait dit durant sa vie : « Lorsque j'aurai été élevé en croix, j'attirerai tout à moi, *Cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum*. » O Jésus, c'est fait : vous voilà élevé de terre sur l'arbre du supplice. Est-il vrai que vous ayez attiré aux pieds de votre gibet sanglant les générations et les cœurs ?

Oui, mes frères. Et voulons-nous nous en convaincre ? Prêtons l'oreille à la voix des siècles chrétiens ; écoutons cette acclamation triomphale à la croix qui sort de millions et de millions de poitrines, en chacun de ces siècles l'un après l'autre : *O crux, ave, spes unica* ! Ce sont des foules et des foules qui répètent avec amour ce salut glorieux à l'instrument de notre salut. Et notre siècle n'est pas plus avare que d'autres de ses acclamations à la croix de Jésus. Dans le cloître, dans le sacerdoce, dans le monde, que d'âmes éprises de la divine beauté du royal Crucifié, saintes amantes de la croix ! — Oui, Seigneur, tout ce qu'il y a de bon, de noble, de pur parmi les hommes se laisse prendre au céleste attrait de votre croix ; tout ce qu'il y a de cœurs larges et grands, généreux et dévoués, subit cette attirance mystérieuse. Rien qu'à cette preuve, je reconnais une fois de plus que la croix où pend votre corps défiguré par les supplices, c'est la croix de mon Dieu. Je l'adore donc, cette croix bénie, je jure de lui être fidèle jusqu'à mon dernier jour !

O Jésus, mort en croix pour nous pauvres pécheurs, faites-nous cette grâce si précieuse de mourir unis à votre croix ; et, ne faisant ainsi plus qu'un avec vous, de pouvoir redire avec vous, en expirant, à votre Père qui est le nôtre : « Père, je remets mon âme entre vos mains ! » Ainsi soit-il !

21^e et dernière Instruction

L'HOMME-DIEU VAINQUEUR DE LA MORT

C'est une double sentence de mort, de mort spirituelle et de mort corporelle, que l'Eternel avait prononcée contre l'homme coupable, quand il lui avait dit : *Morte morieris!* tu mourras! tu mourras! Telle était l'œuvre du péché. Venu du ciel en terre pour réparer les ruines causées par le péché, le Christ devait donc racheter l'homme de l'une et l'autre mort. Déjà, en versant pour nous son sang sur la croix, il avait procuré la Rédemption de nos âmes et leur triomphe sur la mort éternelle. Mais notre chair, va-t-il aussi la racheter de la mort? Oui, mes frères. Et comment cela? C'est *en ressuscitant du tombeau sa propre chair; car la résurrection du Christ est le gage assuré de notre propre résurrection.*

I

Le Christ est ressuscité

« Le Christ est ressuscité, alleluia! » chante l'Eglise, tout à la joie du triomphe de son divin Epoux sur la mort. — « Alleluia! Alleluia! » répondent tous les pieux échos de nos temples.

Mais est-il bien vrai, mes frères, que le Christ soit ressuscité? Quels témoins avons-nous de sa résurrection?

Nous en avons des multitudes. Mais, puisqu'il ne nous est pas possible de les entendre tous, du moins trois sortes de témoins vont déposer aujourd'hui devant nous de la résurrection du Christ : *le Christ lui-même; ses ennemis les Juifs; ses amis les apôtres.*

1. Le Christ lui-même, mes frères, et comment donc? Ecoutez. Jésus pendant sa vie avait prédit ses souffrances et sa mort, mais il avait prédit en même temps sa résurrection. « Ils livreront, disait-il, le Fils de l'homme aux gentils qui se moqueront de lui, le flagelleront et le crucifieront; mais il ressuscitera le troisième jour. » Or le Christ a prophétisé vrai touchant les diverses circonstances de sa Passion et de sa mort : il a été livré aux mains des soldats païens, du gouverneur des gentils, Ponce-Pilate; il a été moqué, conspué, flagellé, crucifié. Donc la prophétie qu'il faisait de sa résurrection en même temps que de sa mort, ne saurait manquer d'être elle aussi pleinement vraie et exactement réalisée. La mort du Christ, arrivée comme il l'a annoncée, nous répond de sa résurrection pareillement prédite par lui. Le Christ est ressuscité! Alleluia!

Et ce n'est pas une fois seulement, c'est en vingt circonstances diverses, ce n'est pas à ses apôtres exclusivement, c'est aux Juifs eux-mêmes que Jésus a prophétisé le triomphe de sa résurrection après les ignominies douloureuses de sa Passion.

2. Aussi les Juifs, le soir du vendredi saint, se rappellent cet oracle, et prennent leurs mesures

pour essayer d'en entraver l'accomplissement : « Seigneur, disent-ils à Pilate, ce séducteur a dit, pendant qu'il vivait : Je ressusciterai le troisième jour. Faites donc garder son sépulcre, de peur que ses disciples ne viennent l'enlever et ne disent au peuple : Il est ressuscité d'entre les morts. — Prenez des gardes, leur dit Pilate, et faites cerner le tombeau. » Vaines mesures de la prudence humaine osant entrer en lutte avec la toute-puissance divine! Au matin du troisième jour, le Christ sort du tombeau, et voilà qu'il se produit un grand tremblement de terre. L'ange du Seigneur s'approche, renverse la pierre du sépulcre, et s'assied dessus. A son aspect éblouissant, les gardes frappés d'épouvante deviennent comme morts, et ont à peine la force de s'enfuir vers les princes des prêtres, pour leur dire : « Jésus de Nazareth est ressuscité. — Ne dites point cela, s'écrient les Pharisiens; nous vous donnerons de l'argent, et vous irez répétant près de tous que vous dormiez, et que, pendant votre sommeil, ses apôtres sont venus et ont enlevé son corps. »

« Vous dormiez, et pendant votre sommeil ses apôtres sont venus et ont enlevé son corps! » Qu'ils le veuillent ou non, mais cette misérable explication inventée par les Pharisiens, est à sa manière un témoignage éloquent en faveur de la résurrection du Christ. Car c'est prouver la justice de la cause adverse que de l'attaquer par le mensonge. Or les Pharisiens sont pris ici en flagrant délit de mensonge. Si en effet les gardes dormaient, comment ont-ils pu voir les apôtres venir au sépulcre et enlever avec effraction le corps du crucifié? Imposture et mensonge que tout cela! Mais d'ailleurs il est bien prouvé que les gardes ne dormaient pas. Car pour qui connaît les rigueurs de la discipline romaine, et l'inexorable cruauté — le mot n'est pas trop fort — avec laquelle elle sévissait contre la sentinelle coupable de négligence ou de sommeil pendant la garde, il est bien évident que les soldats romains préposés à la surveillance du sépulcre ne dormaient nullement. Ah! les pharisiens n'avaient pas manqué de leur recommander la plus grande vigilance. Ils avaient si grand peur que « ce séducteur, » comme ils disaient, ne disparût du tombeau, qu'ils avaient dû ne rien omettre pour forcer les sentinelles à faire bonne garde. Aux menaces de la loi romaine, ils avaient ajouté, on peut en être sûr, leurs menaces, et sans doute aussi leurs promesses. Encore une fois, les gardiens du sépulcre avaient de trop bonnes raisons pour ne pas s'endormir, et ils ne dormaient point. Et, supposé même que quelques-uns dans le nombre malgré tout se soient endormis, tous certainement n'avaient point succombé à ce trop périlleux sommeil. Car, mes frères, croyez-le bien, ils étaient là plusieurs dizaines. La frayeur que les princes des prêtres avaient de voir le cadavre enlevé par les apôtres et les disciples, leur avait fait multiplier le nombre de ses gardes. Ils avaient assez

d'argent pour soudoyer toute une cohorte, et ils n'avaient ménagé ni l'argent ni les hommes. Tous ces soldats devaient avoir à cœur de se tenir éveillés l'un l'autre; et il est inouï que cinquante sentinelles s'endorment dans le même instant. Non, les soldats ne dormaient pas. Et par leur ridicule mensonge, les pharisiens ne font que rendre témoignage à la vérité de la résurrection du Christ. Le Christ est donc ressuscité ! Alleluia !

3. Mais laissons-là ces vils témoins qui confessent malgré eux le triomphe du Christ sur la mort; et venons-en à ces grands et magnanimes témoins qui proclament à haute voix d'une extrémité de la terre à l'autre que le Christ est ressuscité d'entre les morts. Avant le jour de Pâques, les apôtres étaient des hommes à l'âme vulgaire, au cœur timide. Mais voici que tout à coup ils se transforment. Ils s'en vont à travers les nations prêcher le Christ crucifié puis ressuscité. Qu'ont-ils à attendre de cette prédication qui provoque la colère à la fois des Juifs et des Gentils? Des moqueries, des outrages, des persécutions, des coups, des supplices, la mort. Et vous croyez, mes frères, que si les apôtres n'avaient pas vu en effet le Christ ressuscité, ils s'en iraient d'un bout du monde à l'autre, pour le plaisir de publier un mensonge, s'exposer à toutes les avanies et à toutes les tortures? On ne meurt guère pour soutenir un mensonge. Et s'il s'est jamais rencontré un homme s'obstinant à soutenir une imposture jusqu'au péril de sa vie, c'est que cette imposture lui rapportait quelque profit considérable. Autrement, non! On ne se résigne point à se condamner pour toute la vie à la faim, à la soif, à la pauvreté, aux mauvais traitements, au mépris et à la haine de tous, et à des périls de mort sans cesse renaissants, pour la vaine et inepte satisfaction de prêcher un mensonge qui ne rapporte rien, et dont on ne peut rien espérer.

Non, ce n'est pas une fable qu'annonce ce Pierre qui demande à être crucifié comme son Maître, et qui donne sa vie comme suprême témoignage qu'il a vu le Christ ressuscité. Ce n'est pas une fable que proclame ce Paul qui, battu dans une ville et laissé pour mort parce qu'il a attesté la résurrection de Jésus, se relève tout couvert de blessures et se traîne péniblement à la ville voisine, pour y publier encore la nouvelle du Christ vainqueur du tombeau et de la mort. Croyons-en, mes frères, des témoins qui se font égorger, et répétons avec les apôtres : Le Christ est ressuscité ! Alleluia ! Alleluia !

II

La résurrection du Christ est le gage de notre résurrection

Le Christ, mes frères, est ressuscité comme il l'a dit : *Resurrexit sicut dixit : alleluia!* Mais le Christ n'a pas prédit seulement sa propre résurrection; il a en même temps annoncé pour

la fin des temps la résurrection de toute chair. Et, comme il s'est ressuscité Lui-même, pareillement il nous ressuscitera. La prophétie de notre résurrection est liée à celle de la sienne; et sa résurrection est le gage de la nôtre.

1. Ouvrons en effet l'Evangile : qu'y lisons-nous? Le Christ qui vient de dire aux Juifs, en se désignant à eux : « Détruisez ce temple de mon corps, et je le rebâtirai en trois jours, » s'écrie quelques moments après : « Il vient une heure où tous ceux qui sont au tombeau entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui ont fait le bien ressusciteront pour la vie éternelle; mais ceux qui auront fait le mal ressusciteront pour la damnation. » (Joan., VI, 28-29). Et un peu plus loin Jésus dit encore : « Quiconque croit en moi aura la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. » (Joan., VI, 38-39).

Puis donc, mes frères, que le Christ, selon sa prédiction, est sorti du tombeau le troisième jour, de même aussi, selon sa prédiction, il nous ressuscitera au dernier jour. Et nous n'avons plus aujourd'hui qu'à nous écrier joyeusement avec le saint homme Job : « Je sais que mon Rédempteur est vivant et que je ressusciterai au dernier jour du monde; alors, je serai de nouveau revêtu de ma peau, et je verrai mon Dieu Sauveur dans ma propre chair. C'est moi qui le verrai, moi-même ! Ce ferme espoir est fixé dans mon cœur. »

2. Et pourquoi donc, mes frères, veut-on que nous ne ressuscitions pas? Moi je vous dis : Si notre âme est immortelle, notre corps doit ressusciter. Pourquoi cela? Parce que Dieu a fait l'un pour l'autre l'âme et le corps, et que ces deux parties de nous-mêmes demandent à être réunies. Dieu a fait l'homme d'un corps et d'une âme; il ne l'a pas créé pur esprit comme l'ange. Et si, dans le ciel, il ne devait y avoir à jamais que notre âme, ce ne serait plus nous-mêmes qui serions au ciel dans la gloire, ce serait un pur esprit à notre place. Nous sommes essentiellement un composé d'âme et de corps; nous ne sommes ni un corps seulement, ni une âme seulement. Dans cette vie le corps et l'âme ont été unis, ils n'ont fait qu'un pour le mérite ou le démerite; lorsque le siècle présent sera détruit et qu'il n'y aura plus que l'éternité, il est de toute convenance qu'ils se retrouvent unis pour la récompense ou le châtimement. C'est le corps qui a entraîné l'âme au péché, c'est la chair qui a énérvé les énergies de l'âme : il est juste que le corps soit châtié conjointement avec l'âme dans l'enfer ouvert par le péché. Mais aussi c'est le corps qui sert d'instrument à l'âme pour les œuvres qui opèrent la vie éternelle : ce sont ses genoux qui se prosternent devant la Majesté de Dieu; ce sont ses oreilles qui envoient jusqu'à l'âme la parole d'en haut, divine semence; ce sont ses yeux qui lavent les fautes passées dans les larmes de la pénitence; c'est sa bouche qui prie, qui loue, qui bénit Dieu; c'est sa main qui verse dans le sein des pauvres de précieuses

aumônes ; c'est lui, c'est le corps qui saigne sous le fouet des disciplines, qui s'alanguit par les jeûnes, les privations et les veilles ; il a été à la peine ici-bas, il convient, il importe qu'il soit à l'honneur un jour, qu'il soit, au sein de l'éternelle félicité, réuni à l'âme dont il aura été le fidèle compagnon et coopérateur aux jours de l'exil et de l'épreuve. Il convient, je dirai même il faut que notre corps revive, que toute chair reflorisce. Lors même que le Christ n'aurait pas fait de sa résurrection le gage de la nôtre, la voix de la nature serait là pour protester contre le rire de l'impie qui se moque de la résurrection des corps.

Donc, mes frères, nous ressusciterons. Tout ce que la terre aura porté de représentants de notre race depuis le premier jour se lèvera du tombeau à la fin des temps. Les uns ressusciteront pour la gloire, les autres pour le désespoir éternel. Mais tous, les élus à droite du Christ, les damnés à sa gauche, tous pousseront le même cri : « O mort, où donc est ta victoire ? *Ubi est mors, victoria tua ?* » L'humanité arrachée au trépas comprendra que le Christ en mourant a détruit la mort, et qu'il a reconquis à tous les hommes le droit perdu à l'immortalité. Hélas ! les damnés maudiront cette immortalité qui sera leur châtement, et qui éternisera leurs peines. Ils maudiront cette victoire du Christ sur la mort : « O mort, où donc est ta victoire ? Nous croyions qu'en mourant tout était fini pour nous, que le tombeau consommerait à jamais le souvenir de nos crimes en absorbant notre chair : ce n'était donc point vrai ? Le Christ t'avait donc vaincue, tu devais lâcher ta proie, et nous vomir, hélas ! aux pieds du Dieu vengeur. » — Et les élus de leur côté chanteront : « Le péché a été vaincu : *Alleluia !* La vie a triomphé de la mort : *Alleluia !* Ressuscités nous ne mourrons plus : *Alleluia !* C'est la vie sans fin, c'est la vie éternelle avec notre Dieu à jamais béni dans les siècles des siècles : *Alleluia ! Alleluia !* »

FIN

CHEMIN DE CROIX POUR LE VENDREDI SAINT

OFFRANDE DU CHEMIN DE LA CROIX

O Jésus ! à l'heure où, sur le Calvaire, vous consommez votre sanglant sacrifice, nous voici aux pieds de votre croix. Nous venons compatir à vos délaissements et à vos douleurs. C'est pour les péchés du monde, c'est pour les nôtres en particulier, que vous avez enduré de si cruels tourments. Brisez nos cœurs de repentir, pendant que nous vous accompagnerons par le souvenir sur le chemin du Calvaire. — Et vous, ô tendre Marie, dont sept glaives de douleur ont percé

l'âme en ce jour, faites sentir à nos âmes ces déchirements salutaires qui nous feront verser sur nos fautes les larmes d'une contrition sincère, et fuir avec horreur le péché et les occasions qui pourraient nous y porter !

I^{re} STATION

JÉSUS EST CONDAMNÉ À MORT

Pilate est convaincu de l'innocence de Jésus. Mais, craignant de perdre sa place de gouverneur, il condamne le Juste. Il ne la conserva point d'ailleurs pour cela. Dégradé peu après, il périt misérablement en exil.

Combien d'hommes, à son exemple, livrent leur Dieu, leur âme, leur conscience, par peur de perdre quelques avantages terrestres ! Hélas ! ces avantages même leur seront-ils conservés ? Bien souvent non. En tout cas ils les perdront à la mort. Et, pour comble de malheur, ils auront perdu aussi leur âme et leur éternité. Qu'il faut être aveugle pour jouer ainsi, contre des biens périssables et trop incertains, ses destinées éternelles !

O Jésus, par votre sainte Passion, nous vous en supplions, préservez-nous de cet aveuglement !

II^e STATION

JÉSUS EST CHARGÉ DE SA CROIX

Jésus voit venir la croix qu'on lui apporte ; il lui ouvre ses bras, il la baise amoureusement, il la reçoit avec empressement, comme le guerrier saisis avec transport l'épée qui va le rendre victorieux. Car par la croix Jésus vaincra les puissances de l'enfer, et rouvrira à l'humanité reconquise sur le démon les portes du ciel jusqu'ici fermées.

O croix de Jésus, nous vous bénissons, vous qui avez brisé nos fers ! O sainte croix, ô cher Crucifix, nous voulons avec bonheur nous aussi vous recevoir dans nos mains, vous baiser amoureusement, vous presser sur nos lèvres et sur notre cœur, vous donner une place d'honneur dans nos maisons ! O divin crucifix, soyez l'objet de notre vénération reconnaissante pendant la vie ; et soyez encore à la mort la consolation de nos derniers instants !

III^e STATION

JÉSUS TOMBE POUR LA PREMIÈRE FOIS

Jésus a reçu avec empressement la croix sur ses épaules. Cependant il en sent bientôt peser sur lui l'accablante charge ; il y succombe une première fois, et tombe sur les genoux. Mais sa chute n'est pas profonde encore, et il se relève aussitôt pour reprendre sa marche.

Jésus, par cette chute, expie nos chutes. Il expie en particulier par cette première chute, les péchés de la première enfance. Ah ! bienheureux ceux qui, tombés au début de leur vie dans le péché, en sortent vite, et de bonne heure re-

prennent le droit chemin ! Heureux, dit l'Esprit-Saint, celui qui dès l'enfance a quitté les voies du vice, pour suivre les voies de Dieu !

IV^e STATION

JÉSUS RENCONTRE SA TRÈS SAINTE MÈRE

Marie a appris des apôtres l'arrestation de Jésus. Elle accourt. Elle se trouve face à face devant Jésus sur le chemin du Calvaire. Quel spectacle pour elle ! Son Fils est là sous ses yeux, défiguré par le sang, la boue, les crachats ; couronné d'un diadème d'épines aux longs dards ; se soutenant à peine ; jetant sur elle des regards douloureux ; versant des larmes, et muet comme un agneau qu'on mène au sacrifice. De vils bourreaux ne cessent de le frapper, de l'outrager, de lui prodiguer les ricanements et les moqueries. L'âme de Marie a beau être forte : elle ne supporte point de voir son bien-aimé réduit à cet état de chose honnie, souillée et sanglante. Elle tombe anéantie, en tendant en vain ses bras vers son Jésus.

O Marie, c'est nous qui nous jetons dans vos bras tendus vers Jésus ! Nous nous réfugions sur votre cœur maternel ; et comme nous le sentons meurtri par nos péchés, seule cause des tourments de Jésus, nous jurons à jamais haine au péché.

V^e STATION

SIMON LE CYRÉNÉEN AIDE JÉSUS A PORTER
SA CROIX

La vue de sa mère défaillante a jeté Jésus lui-même dans une défaillance extrême. Les Juifs s'en aperçoivent. Ils trouvent en chemin un étranger, nommé Simon, et l'obligent à porter la croix avec Jésus. Simon résiste d'abord, puis il accepte ; et Jésus l'en récompense en faisant de lui un chrétien, un prédestiné, un élu, et le père de deux saints évêques que l'Eglise a placés sur ses autels.

A l'exemple du Cyrénéen, aidons Jésus à porter sa croix, en diminuant le nombre de nos propres fautes, et en nous efforçant de diminuer aussi autour de nous le nombre des profanations du saint jour, des sacrilèges et des blasphèmes : c'est tout cela qui rend la croix de Jésus si pesante. Le poids dont nous aurons ainsi soulagé les épaules de Jésus se changera pour nous en un poids éternel de gloire et de félicité.

VI^e STATION

SAINTÉ VÉRONIQUE ESSUIE LA FACE DE JÉSUS

Les apôtres ne sont point là ; les amis de Jésus se cachent ; il n'y a autour de lui que des insulteurs et des bourreaux. Mais voici qu'une femme intrépide s'avance vers le Sauveur, sans souci des

railleries dont elle est l'objet. Elle arrive près de Jésus, écarte ceux qui l'entourent, et essuie de son voile la face souillée du divin Maître.

Aujourd'hui encore trop souvent les amis de Jésus n'osent se montrer. Les ennemis de Dieu et de son Christ marchent le front haut et l'insultent à la bouche ; et les chrétiens fidèles au contraire tremblent de remplir leur devoir et se laissent arrêter par le respect humain. Nous du moins n'imitons point ce lâche exemple ; suivons plutôt sainte Véronique, et foulons aux pieds le respect humain.

VII^e STATION

JÉSUS TOMBE POUR LA SECONDE FOIS

Les bourreaux se vengent sur Jésus par un redoublement de colère de la sainte hardiesse de Véronique. Le sang de l'auguste Victime coule avec une nouvelle abondance ; ses forces s'épuisent ; il tombe une seconde fois. Il faut que les soldats sans pitié le piquent de leurs glaives et multiplient les coups, pour que, la douleur lui rendant quelque vigueur, il puisse se relever et continuer sa marche.

Jésus, par cette nouvelle chute, expie les chutes de l'âge mûr. Ah ! il devient déjà bien difficile à l'homme parvenu à cet âge de se délier du péché, s'il n'a point eu soin dans sa jeunesse d'en sortir et de n'y plus rentrer. Il faut parfois alors de grands coups de la justice d'en haut, de grands malheurs ménagés par la Providence, pour forcer le pécheur à se relever et à se convertir. Sachons alors reconnaître la main de Dieu qui nous frappe, et ne nous révoltons pas. Ne soyons pas, selon le mot du Roi Prophète, comme le mulet sans intelligence que son maître flagelle pour le ramener au droit sentier, et qui se cabre et s'obstine à n'y vouloir rentrer !

VIII^e STATION

JÉSUS CONSOLE LES FEMMES D'ISRAËL
QUI LE SUIVENT

A la vue de Jésus succombant de nouveau, les femmes de Jérusalem mêlées au cortège s'émurent de pitié, et poussèrent des lamentations. « Femmes d'Israël, leur dit Jésus, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos enfants. »

Le divin Maître avait commencé sa vie publique en disant aux hommes : « Faites pénitence ; si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. » En la terminant, il prêche encore cette même vertu : « Pleurez sur vous, » c'est-à-dire faites pénitence pour vous, pour vos enfants, pour vos familles.

Ce n'est pas seulement aux femmes de Jérusalem, c'est à nous tous que Jésus adresse ce grave avertissement. Accueillons avec docilité la recommandation du divin Maître. Faisons pénitence, et demandons pardon pour nous, pour nos familles, pour notre patrie.

IX^e STATION

JÉSUS TOMBE POUR LA TROISIÈME FOIS

Jésus touche au lieu de son supplice. Encore un pas, et ce sera le terme de la voie douloureuse. Mais il n'en a point la force. Complètement épuisé, il tombe pour la troisième fois; et sa chute est si effrayante que les pharisiens craignent un instant que ce ne soit fini de lui. On le décharge de sa croix, mais il ne peut encore se relever, il faut que les soldats le traînent jusqu'à l'endroit où il sera crucifié.

Par cette troisième chute, Jésus expie les péchés de la vieillesse. Oh ! qu'il est effrayant l'abîme où sont tombés ceux qui ont laissé leurs iniquités s'entasser, s'amonceler sans cesse d'année en année, depuis leur jeunesse jusqu'à l'âge des cheveux blancs et de la décrépitude ! Non ! celui qui a suivi des voies tortueuses durant toute une longue vie, et qui est descendu chaque jour plus avant dans les profondeurs de l'abîme, celui-là ne se relèvera pas ainsi, il fera de vains efforts. Il faudra que la grâce de Dieu, s'emparant de lui avec une force irrésistible, le porte et l'enlève de ce gouffre jusqu'aux régions supérieures où règnent la lumière, la paix, l'innocence. Mais la grâce de Dieu ne viendra pas, à la mort, à qui l'aura repoussée toute la vie; à moins donc que la prière du juste ne s'élève ardente et persévérante vers le trône de Dieu, en faveur du pécheur vieillissant dans le crime.

O pécheurs, relevez-vous avant qu'il soit trop tard ! Et vous, âmes justes et chéries de Dieu, priez, priez beaucoup, longtemps et chaque jour, pour les malheureux pécheurs !

X^e STATION

JÉSUS EST DÉPOUILLÉ DE SES VÊTEMENTS

Jésus est né dans la pauvreté et le dénuement. Il a voulu mourir de même. Son dénuement est complet. Il meurt dépouillé de tout. Il n'aura pas même en mourant un suaire pour couvrir son corps.

O indigents de ce monde, ne maudissez plus votre pauvreté, car elle vous rapproche de Jésus ! Aimez-la, bénissez-la, à cause de votre Sauveur expirant entre les bras de la très sainte pauvreté. Et vous, riches d'ici-bas, aimez et estimez les pauvres, à cause de votre Rédempteur né pauvre, et mourant pauvre, nu et dépouillé.

XI^e STATION

JÉSUS EST ATTACHÉ A LA CROIX

Jésus s'étend lui-même sur l'arbre de la croix. Mais les bourreaux, pressés d'en finir, tirent à force de cordes les membres du Christ jusqu'à les disloquer, afin d'ajuster le corps de leur victime à la mesure de la croix. Jésus ne se plaint pas de ce

raffinement de cruauté ! Il veut nous donner ici une grande et nécessaire leçon.

Car il sait que beaucoup de chrétiens consentiraient encore à prendre leur croix et à s'y attacher, mais voudraient la choisir eux-mêmes; ils ne veulent pas de celles que Dieu a choisies pour eux et leur envoi; ils murmurent; ils ne savent point, comme Jésus, consentir à s'ajuster à la mesure de la croix, mais ils ajustent leur petite croix à leur petite mesure. Oh, les pauvres chrétiens ! Qu'ils sont peu dignes de ce beau nom de chrétien, qui veut dire un autre Jésus-Christ ! Nous du moins sachons nous résigner, et, sans vouloir choisir nos croix, acceptons de bon cœur toutes celles qu'il plaira à Dieu de nous envoyer.

XII^e STATION

JÉSUS MEURT SUR LA CROIX

Jésus en croix sent que la fin s'approche. Il incline la tête, et il expire. — Venons, chrétiens, à la croix où Jésus meurt pour nous. Contemplons avec amour son front si doux sous la couronne d'épines; sa tête qui se penche vers nous avec une si divine expression de mansuétude et de tendresse; ses bras grands ouverts, comme pour nous recevoir tous sur son cœur. Malheur à nous, si ce spectacle ne touche point nos cœurs, si la vue de notre Sauveur expirant sur la croix nous laisse froids et insensibles ! Car sur cette même croix où l'amour aujourd'hui le retient suspendu, nous le reverrons un jour, assis sur elle comme sur un lit de justice. Ah ! quand apparaîtra dans les cieux, à la fin des temps, le signe du Fils de l'Homme, quelle ne sera pas notre épouvante et notre angoisse, si la croix du Sauveur ici-bas ne nous a point touchés de compassion et de repentir !

O Jésus, brisez nos cœurs en ce jour, du salutaire regret de nos fautes, afin que nous n'ayons pas à gémir et à trembler devant votre croix au dernier jour !

XIII^e STATIONJÉSUS EST DESCENDU DE LA CROIX
ET REMIS A SA MÈRE

Détaché de l'arbre de la croix, Jésus est déposé entre les bras de sa mère. Elle arrose de ses larmes le front sanglant de son Fils bien-aimé. Il est froid, elle le presse convulsivement entre ses bras comme pour le réchauffer. Elle serre son Jésus sur son cœur, comme si de ce cœur qui donna la vie à Jésus-Enfant, pouvait jaillir encore dans celui de son Fils un flot de sang nouveau, de résurrection et de vie.

Mais la divine Mère se console dans sa douleur par la pensée que, dans trois jours, ainsi qu'il l'a prédit, son Fils ressuscitera d'entre les morts. Et déjà elle semble sourire sous ses larmes, transfigurée par la foi et l'espérance.

O Marie, apprenez-nous à souffrir chrétienne-ment ! Dans les deuils cruels qui parfois brisent nos cœurs, apprenez-nous, à votre exemple, à puiser dans les consolations de la foi la force de ne nous laisser point abattre par la douleur. Ne permettez pas que nous soyons de ceux qui pleurent sans espérance.

O Marie, consolez ceux qui souffrent ! O Marie, consolez ceux qui pleurent ! O Marie, consolez, dans le lieu de leur épreuve, les pauvres âmes du purgatoire !

XIV^e STATION

JÉSUS EST MIS AU TOMBEAU

Deux disciples de Jésus, Joseph d'Arimathie et Nicodème, après avoir embaumé le corps de leur Maître, l'enveloppent dans un linceul et le déposent dans un sépulcre neuf, sur un lit de parfums.

Ce sépulcre neuf où fut déposé le corps de Jésus, chrétiens, c'est l'image du cœur entièrement renouvelé avec lequel vous devez recevoir en vous le corps adorable du Jésus de l'Eucharistie. Nul encore, avant Jésus, n'avait pris possession du sépulcre du Calvaire. De même nul autre que Jésus ne doit posséder et occuper votre cœur, quand Jésus y descend par la sainte communion. De plus, comme les disciples Joseph et Nicodème, vous devez embaumer du parfum de toutes les vertus ce cœur où Jésus va être déposé. Jésus demande à reposer dans vos âmes sur un lit d'aromates et de fleurs. Préparez donc vos âmes à la Pâque du Seigneur, et faites-en au Dieu-Hostie un séjour agréable, où il aimera à descendre souvent.

PRONES CATÉCHÉTIQUES

Dimanche des Rameaux

JÉSUS AU TOMBEAU

Hosanna Filio David; benedictus qui venit in nomine Domini.

Hosanna au Fils de David; béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur.
(Matth., xxi, 9).

Mes frères,

Le Sauveur fait en ce jour son entrée triomphale à Jérusalem, la foule se précipite à sa rencontre en poussant des cris de joie, on couvre de branches de palmiers et de riches tentures le chemin par lequel il doit passer. Et cependant, ce même peuple criera bientôt : « Crucifiez-le, crucifiez-le, nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ! » Triste exemple de l'inconstance du cœur humain ! terrible leçon que nous devons méditer souvent, pour

rester fidèles à Jésus-Christ ! Plus d'une fois peut-être nous lui avons promis, en le recevant dans notre cœur, de nous soumettre entièrement à son empire, et peu de temps après nous l'avons lâchement trahi en retombant dans le péché. L'accomplissement du devoir pascal nous ramène à cette époque de l'année aux pieds de notre divin Sauveur pour nous réconcilier avec lui. Que notre conversion soit sincère ! Mourons véritablement au péché pour ressusciter à la vie de la grâce !

Pour nous aider à entrer dans ces bonnes dispositions, nous méditerons aujourd'hui sur *la sépulture du Sauveur*. Nous parcourrons d'abord les principales circonstances de ce mystère, et nous verrons ensuite comment nous pouvons l'honorer dignement.

I

1. La vie de l'homme sur terre est un voyage d'une demeure à une autre. La première de ces demeures est le berceau : à peine l'enfant est-il né qu'il est enveloppé de langes et couché dans un berceau, c'est là qu'il fait l'apprentissage de la souffrance et verse ses premières larmes. Lorsqu'il a quitté le berceau, il prend place au foyer domestique, c'est sa seconde demeure. Que ce soit un palais ou une chaumière, il l'habite plus ou moins longtemps, jusqu'à ce qu'il atteigne la troisième étape, où il rencontre le tombeau : c'est sa dernière demeure. Le tombeau est le terme où aboutissent grands et petits, où riches et pauvres, rois et sujets deviennent égaux, où finissent à jamais toutes les joies et les grandeurs de ce monde. Qui pourrait compter les millions de tombes qui se sont ouvertes sous les pas des enfants d'Adam, et les larmes qui y ont été versées !

Le Fils de Dieu qui s'est fait semblable à nous a accepté la mort, et a voulu être mis au tombeau pour le sanctifier et lui enlever ce qu'il avait d'affreux pour les hommes. Voici ce que les évangélistes racontent de sa sépulture. Joseph d'Arimathie et Nicodème, qui avaient descendu de la croix le corps du Sauveur, se chargèrent de l'envelopper ; saint Jean dit que Nicodème avait apporté dans ce but cent livres d'un mélange de myrrhe et d'aloès. Ces deux fidèles serviteurs étendirent le corps du Sauveur sur une pierre que l'on voit encore, l'embaumèrent avec les aromates les plus précieux, et l'enveloppèrent d'un linceul du lin le plus fin, selon l'usage des Juifs ; puis soulevant ce précieux fardeau, ils l'emportèrent dans le jardin voisin, qui était la propriété de Joseph.

Représentez-vous, mes frères, ce triste cortège : les deux membres du sanhédrin portent le corps, la vierge Marie les suit, avec le disciple bien-aimé, Marie-Madeleine et Salomé. Accompagnons nous-mêmes en esprit ce funèbre convoi, et nous y puiserons la force dont nous aurons besoin un jour, quand il nous faudra conduire à la tombe les restes d'un père, d'une mère, d'un frère ou d'un ami.

Il y avait dans le jardin de Joseph d'Arimathie un sépulcre neuf, creusé dans le roc : c'est là qu'on déposa le corps de Jésus, parce que le soir approchait et que le lendemain était un jour de sabbat ; on roula à l'entrée une énorme pierre, puis les amis dévoués du Sauveur se séparèrent, en proie à la plus pénible émotion. Ils venaient de mettre au tombeau Celui qui avait ressuscité le fils de la veuve de Naïm, la fille de Jaire et Lazare, Celui de qui Israël attendait sa délivrance ; ils n'avaient plus d'espoir de le revoir ici-bas. A peine étaient-ils partis que les ennemis du Sauveur venaient mettre sur la pierre du sépulcre le sceau de la synagogue, et poster des soldats pour garder le tombeau.

2. Ce n'est pas sans de profondes raisons que l'Ecriture décrit si minutieusement le sépulcre. Saint Jean nous apprend « qu'il était tout neuf et que personne n'y avait encore été enseveli. » (Jean, xix, 41). Il fallait un sépulcre neuf pour le nouvel Adam, sa naissance avait été l'effet d'un miracle tout nouveau, il avait prêché au monde une doctrine nouvelle, il était venu pour tout renouveler sur la terre. — Ce sépulcre était « taillé dans le roc, » dit saint Mathieu, ce n'était pas une fosse creusée dans la terre. Il devait en être ainsi par honneur pour le corps d'un Dieu, qui ne devait pas tomber en corruption, mais ressusciter incorruptible. Jésus-Christ lui-même est le roc inébranlable, la pierre angulaire sur laquelle est édifiée l'Eglise. — Mais pourquoi son tombeau appartient-il à un étranger ? Parce que le Christ est venu sur terre pour n'y rien posséder, il a emprunté aux animaux leur crèche pour en faire son berceau, il a dit de lui-même : « Les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête » (Matth., viii, 20) ; il devait encore emprunter à un autre son tombeau. « Il a voulu avoir le tombeau d'un étranger, dit saint Augustin, parce qu'il était venu pour le salut des autres ; lui qui possédait un trône dans le ciel n'avait pas besoin de posséder une tombe ici-bas. » — Enfin le sépulcre était dans un jardin. Ceci ne manque pas de signification. C'est dans le jardin de l'Eden que le premier homme avait mérité la mort par son péché, c'est un jardin que choisit pour dernière demeure Celui qui est venu réparer la faute d'Adam. Et quoi de plus propre qu'un jardin pour nous rappeler la résurrection ? C'est là que les semences sont jetées dans la terre, pour germer, croître et produire des fruits. Jésus, après sa résurrection, sera le céleste jardinier qui sèmera les vertus dans les âmes, et en les arrosant de sa grâce, les préparera à porter des fruits pour le ciel. C'est sans doute ce qu'il a voulu indiquer en se montrant à Madeleine sous les traits d'un jardinier.

3. « Le sépulcre du Sauveur sera glorieux », avait dit le prophète Isaïe (xl, 10). Cette parole s'est magnifiquement réalisée. Les splendeurs de l'antique Jérusalem ont depuis longtemps disparu, ses palais sont tombés en ruines, de son temple il

n'est pas resté pierre sur pierre ; mais sur la hauteur du Golgotha s'élève étincelante la coupole du Saint-Sépulcre, pour montrer au peuple chrétien le lieu de la sépulture du *Roi des Juifs*, dont le sceptre commande à tous les peuples de la terre. Toutes les nations tournent les yeux vers ce tombeau, rois et mendiants vont se prosterner pour en baiser la poussière, et des milliers de héros ont versé leur sang pour l'arracher aux mains des infidèles. Tant que l'Eglise du Christ vivra, la terre où a reposé le corps du Fils de Dieu sera un sol sacré où iront se retremper dans la foi les courages chrétiens. Autour du sépulcre du crucifié, pour remplacer les sentinelles de Pilate et des Juifs, veillera sans cesse une garde d'honneur, jour et nuit des fidèles y seront agenouillés, au nom de toute la chrétienté, une phalange d'enfants de saint François y offre jour et nuit le sacrifice de l'adoration et de la prière, tous les jours la sainte messe y est célébrée pour continuer à côté du Calvaire l'immolation du Fils de Dieu, et chaque soir une procession triomphante parcourt pieusement les stations de la voie douloureuse.

Oui, ce sépulcre est glorieux, il est impossible d'en approcher sans être ému, et après l'avoir arrosé de pieuses larmes, on ne le quitte qu'avec l'espérance de le revoir encore.

II

Voyons maintenant comment nous devons honorer la sépulture de Jésus-Christ. Nous pouvons le faire de plusieurs manières, soit en procurant à nos frères défunts les honneurs d'une sépulture chrétienne et en priant pour le repos de leur âme, soit en mourant nous-mêmes au péché par la pénitence, soit enfin en recevant dans notre cœur, comme dans un tombeau bien préparé, le corps adorable de Jésus-Christ.

1. Chacun de nous, mes frères, se serait estimé bien heureux et grandement honoré de rendre au cadavre du Sauveur les derniers devoirs, de le porter au tombeau, ou du moins de l'y accompagner. Or, que dit Jésus-Christ ? « Ce que vous faites au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous le faites. » (Matth., xxv, 30). Par conséquent lorsque vous accompagnez un chrétien à sa dernière demeure, lorsque vous vous employez à faire rendre à sa dépouille mortelle les honneurs religieux, lorsque vous consolez ceux qui le pleurent, c'est à Jésus-Christ même que s'adressent vos services, c'est lui que vous honorez. L'histoire de Tobie vous fait bien voir combien ces services sont agréables à Dieu. « Quand vous quittez votre repas pour ensevelir les morts, j'offrais vos prières à Dieu, » lui dit l'ange Raphaël. Prier pour les défunts est le meilleur moyen de leur témoigner notre charité. Quand vous entendez sonner le glas d'un mort, adressez à Dieu une prière pour cette âme qui vient de paraître devant lui ; quand vous passez devant un cimetière, allez vous agenouiller

sur la tombe d'un parent, d'un ami, et priez pour lui, en pensant que bientôt on priera pour vous.

2. Dans un autre sens, nous honorons la sépulture du Christ lorsque nous faisons mourir dans nos cœurs l'affection au péché, afin de nous unir étroitement à Jésus-Christ mourant pour notre salut. Saint Paul parle de cette sépulture spirituelle, lorsqu'il dit dans son épître aux Romains : « Nous avons été ensevelis avec le Christ au baptême, pour mourir au péché, afin que, comme le Christ est ressuscité par la gloire de son Père, nous marchions aussi dans la voie d'une vie nouvelle. » (Rom., VI, 4). Il faut que la mort du Sauveur se continue en nous, que le vieil homme périsse, que les passions soient mortifiées, afin que l'homme nouveau vive de la vie de la grâce.

Qu'est-ce à dire, mes frères ? Vous savez qu'il y a en nous deux lois, deux principes contraires : la chair et l'esprit ; il y a en nous un instinct pervers, une loi de la chair, qui nous incline vers tout ce qui flatte les passions sensuelles, et puis une tendance supérieure, une loi de l'esprit vivifié par la grâce, qui nous élève au contraire vers tout ce qui est grand, noble, céleste, agréable à Dieu. Pour que cette tendance l'emporte, il faut que les instincts de la nature corrompue soient vaincus ; pour que l'homme céleste vive, il faut que l'homme charnel soit enseveli. Notre existence doit donc être une lutte continuelle pour mortifier nos passions et les réduire à l'impuissance ; il faut ensevelir l'orgueil, l'amour-propre, la colère, la volupté, il faut faire mourir en nous l'esprit du monde et l'amour de ses vanités, afin de faire naître un homme nouveau, vivant de la vie de Jésus-Christ, dans la pratique de l'humilité, de la douceur, de la chasteté, de l'obéissance. Sans cela, il nous sera à jamais impossible de ressusciter avec Jésus-Christ, c'est-à-dire de mériter la vie éternelle.

Mais comment donc est-il possible d'y arriver ? Par une bonne confession, et surtout, au temps des Pâques, par une confession générale, puis, par de bonnes résolutions, par la pratique habituelle de la prière et des devoirs chrétiens, enfin par une grande vigilance sur nous-mêmes pour défendre à l'ennemi l'entrée de notre cœur. C'est par les sens que le démon entre dans l'âme ; si les yeux ne s'attachaient pas trop à la contemplation de la beauté des créatures, si les oreilles ne s'ouvraient pas aux discours scandaleux, la tentation ne pénétrerait pas dans l'âme. Luttons donc, mes frères, mortifiez vos sens, ensevelissez vos convoitises, car il n'est pas permis de s'appeler chrétiens et d'aspirer au ciel, si on ne vit que pour le plaisir : « Le royaume des cieux souffre violence et ce sont les violents qui l'emportent. » (Matth., XI, 12).

3. Une dernière manière d'honorer la sépulture de Jésus-Christ, c'est de le recevoir dans notre cœur par une bonne communion. Le Seigneur a voulu faire de nos âmes le lieu de son repos, son

palais, son tabernacle ; aussi faut-il qu'elles ressemblent à ce sépulcre que Joseph et Nicodème lui ont offert.

L'âme qui va recevoir le corps de Jésus-Christ doit être toute renouvelée par la grâce sanctifiante ; il faut qu'elle ne donne place à aucune affection contraire à la loi de Dieu, et que tous les péchés graves qui avaient pu la souiller aient été effacés par la pénitence. Alors elle rappellera au Seigneur le sépulcre *neuf* où il a été enseveli. Il faut encore que ce cœur soit ferme dans le bien, pour ressembler au roc du sépulcre, il faut qu'il sache résister comme un rocher aux tempêtes des passions, qu'il soit inébranlable dans la foi, persévérant dans la charité et la patience, invariable dans son attachement à la saine doctrine, incapable de rien sacrifier à la crainte des hommes et au respect humain. Si vous recevez la sainte communion dans un cœur préparé de la sorte, vous aurez offert au Sauveur une demeure digne de lui. Faites encore de ce cœur un *jardin*, en l'ornant des fleurs de bonnes pensées et de pieuses affections ; faites en sorte que Notre-Seigneur y trouve les fruits des vertus de votre vocation : l'humilité, la douceur, la pureté, la mortification, l'obéissance ; alors il sera heureux d'y faire un long séjour, et il vous comblera de ses bénédictions. Enfin le cœur qui a reçu le corps du Sauveur doit être comme le sépulcre *fermé et scellé*, de sorte qu'il ne soit point troublé par les bruits du monde et les préoccupations terrestres. Rien de profane ne doit y pénétrer, c'est un sanctuaire où Dieu est entré ; il n'y fera sentir les heureux effets de sa présence qu'autant qu'on en défendra l'abord à ses ennemis. Il faut donc rouler à l'entrée de ce cœur la pierre des bonnes résolutions, et établir une garde tout autour, c'est-à-dire redoubler de vigilance sur tous les sens, pour que le tentateur ne puisse s'introduire par aucune brèche dans cette place forte qu'occupe le Roi des rois. Répétons après la sainte communion les paroles de l'Épouse des Cantiques : « J'ai trouvé Celui qu'aime mon âme, je le possède, je ne le quitterai pas » (Cant., III, 4) ; « Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui. » (Id., II, 16). Alors « son sépulcre sera *glorieux*. » Quelle gloire Jésus ne prépare-t-il pas à l'âme pure qui lui offre souvent un asile ! Avec quelle joie ne la recevra-t-il pas un jour dans sa propre demeure, comme il l'a solennellement promis : « Celui qui mange ce pain vivra éternellement. » (Jean, VI, 59).

Jetons en finissant un dernier regard sur le sépulcre et sur le jardin de Joseph. C'est là qu'a reposé le corps du Fils de Dieu, du vainqueur de la mort, de ce conquérant qui, plus heureux qu'Alexandre et César, a soumis l'univers entier à son sceptre et réduit les puissances de l'enfer à lui obéir. C'est sur ce tombeau que repose l'espoir de notre future résurrection, car « ce qui est semé dans l'abjection ressuscitera dans la gloire (I Cor., XV, 43) ; » et « si nous participons à la mort du Christ, nous prendrons part aussi à sa glorieuse

résurrection ». (Rom. vi, 5). Que s'il ne nous est pas donné d'aller arroser de nos larmes, à Jérusalem, ce tombeau précieux, tous les jours nous pouvons aller nous prosterner devant le tabernacle où repose non plus un cadavre, mais le corps de Jésus uni à son âme et à sa divinité. Allons souvent monter la garde à la porte de cet autre sépulcre, offrons chaque jour au Sauveur nos cœurs pour l'aimer, nos bras pour le servir, et demandons-lui par les mérites de sa passion et de sa mort de nous associer un jour à la gloire de sa résurrection. Ainsi soit-il.

Dimanche de Pâques

LA RÉSURRECTION DU SAUVEUR

Jesum quaeritis Nazarenum crucifixum, surrexit.

Vous cherchez Jésus de Nazareth crucifié, il est ressuscité.

(Marc, xvi, 6).

Mes frères,

Ce n'est pas un homme, c'est un ange du ciel qui annonce en ces termes la résurrection du Sauveur aux saintes femmes. « Jésus de Nazareth est ressuscité, » par conséquent il est bien le Fils de Dieu, comme il l'a proclamé, par conséquent sa doctrine est divine, par conséquent nous sommes rachetés par les mérites de son sang, et nous avons la douce espérance de ressusciter un jour et de partager sa gloire dans le ciel. Réjouissons-nous donc aujourd'hui avec toute l'Eglise qui fête la résurrection du Christ, et chantons de tout cœur : « C'est bien le jour que le Seigneur a fait, tressaillons de joie et d'allégresse. »

Ce mystère est le fondement solide de notre foi, parce qu'il met le sceau aux divines promesses du Sauveur. Si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, la prédication de l'Evangile ne serait qu'un mensonge. Si nous n'espérions pas ressusciter avec lui dans la gloire, nous serions les plus malheureux des hommes.

Aussi Dieu a voulu que nous trouvions dans les saintes Ecritures les preuves les plus évidentes de la résurrection de son Fils. Ce sont ces *preuves* que nous allons résumer rapidement, puis nous verrons de quelle *manière* Jésus-Christ est ressuscité, et quels *sentiments* doit produire en nous cette glorieuse résurrection.

I

La résurrection de Jésus-Christ est prouvée par le témoignage des apôtres, par celui de ses ennemis eux-mêmes, et par le témoignage de tout le monde chrétien.

1. Les apôtres ont attesté la résurrection de leur divin Maître devant les Juifs et les païens, devant les grands et le peuple, devant les savants et les

ignorants, devant les amis et les ennemis, et cela non pas une ou deux fois par hasard, mais dans presque tous leurs discours, parce qu'ils voyaient là la preuve la plus convaincante de la divinité de Jésus-Christ et de la vérité de sa doctrine. (I Cor., xv, 17-18).

Or, ce témoignage mérite-t-il toute notre confiance? Ne pourrait-on pas soutenir que les apôtres ont cru de bonne foi que le Sauveur était ressuscité, mais qu'ils ont été victimes d'une illusion? Cela est impossible, car les preuves que Jésus leur a données lui-même de sa résurrection sont telles qu'on ne peut admettre ni supercherie ni illusion. Il s'est montré à eux maintes fois pendant les quarante jours qui se sont écoulés entre la résurrection et l'ascension, parlant, mangeant avec eux, leur faisant voir et toucher les plaies de ses pieds et de ses mains. (Luc, xxiv, 36-43). Après s'être montré à Pierre et aux onze, il apparut à plus de cinq cents disciples, dont plusieurs vivaient encore lorsque saint Paul attestait ce fait. (I Cor., xv, 5-6). Et une erreur aurait été possible? Tous ces témoins se seraient trompés, ou se seraient entendus pour inventer un mensonge? Se rejetera-t-on sur la simplicité et la crédulité des apôtres? Ce serait difficile, car les apôtres se sont montrés au contraire très défiants : ils ont été les premiers à traiter de rêveries les rapports des saintes femmes et ont voulu s'assurer par eux-mêmes de la vérité; Thomas, qui était absent quand le Sauveur vint au Cénacle, ne voulut croire qu'après avoir mis ses mains dans les plaies du Sauveur. Les apôtres n'ont donc pas été victimes d'une illusion. Ils n'ont pas pu davantage inventer un mensonge; tout dans leur caractère s'y oppose, c'étaient des gens simples, francs et timides, agissant toujours avec droiture. Quel intérêt auraient-ils pu avoir à tromper leurs concitoyens et toutes les générations suivantes? En prêchant aux Juifs la résurrection du Christ, ils allaient au contraire s'attirer une haine mortelle, et s'exposer au martyre. Qu'aurait été de leur part une folie d'imaginer un pareil mensonge, et de le propager sans preuves évidentes au milieu de leurs ennemis acharnés.

En effet, quand même ils auraient voulu tromper leurs auditeurs, ils ne l'auraient pas pu. A qui s'adressaient-ils? Aux scribes et aux pharisiens, aux habitants de Jérusalem, qui connaissaient parfaitement Jésus, qui avaient assisté au drame du Calvaire, qui avaient mis des gardes autour de son tombeau pour empêcher qu'on n'enlevât son corps. A quel moment prêchaient-ils la résurrection? Sept semaines après qu'elle avait eu lieu, au jour de la Pentecôte, au milieu d'une affluence de Juifs venus de toutes les parties du monde. Et tous ces gens-là, à qui il était si facile de contrôler le témoignage des apôtres, se seraient laissés tromper, sans faire aucune protestation! Les scribes et les prêtres juifs ont essayé de fermer la bouche aux apôtres, de les mettre en prison; per-

sonne ne leur a dit qu'ils mentaient. Leur témoignage, dans de pareilles circonstances, est donc au-dessus de toute suspicion; pour le rejeter il faut vouloir de parti pris fermer les yeux à l'évidence.

2. La résurrection du Sauveur est attestée non seulement par ses disciples, mais encore par ses ennemis. Ce sont d'abord les gardes placés auprès du sépulcre, qui sont allés chez les princes des prêtres pour leur annoncer que Jésus était ressuscité. Ce sont ces prêtres eux-mêmes, qui au lieu de récuser le témoignage des soldats, leur ont donné de l'argent pour leur faire soutenir que les disciples étaient venus enlever le corps. Auraient-ils eu recours à un tel expédient s'ils n'avaient pas cru à la résurrection? N'auraient-ils pas dénoncé au gouverneur la négligence des gardes, et réclamé contre eux une sévère punition? Le mensonge qu'ils essayèrent d'accréditer pour donner le change, prouve encore la résurrection; car comment les gardes, s'ils dormaient, pouvaient-ils savoir que les disciples avaient volé le corps de leur Maître? et s'ils dormaient à l'entrée du sépulcre, comment avait-on pu enlever la pierre qui le fermait, et y pénétrer sans les réveiller? A qui fera-t-on croire que les disciples, qui se tenaient cachés dans le Cénacle par crainte des Juifs, aient eu l'audace de forcer l'entrée d'un tombeau gardé par des soldats armés? Ces ridicules inventions ne servent qu'à mettre dans un plus grand jour le fait irrécusable de la résurrection.

3. Enfin tout l'univers atteste que Jésus-Christ est vraiment ressuscité. Les apôtres n'ont pas seulement prêché à Jérusalem et dans la Judée, mais ils se sont dispersés dans tout l'univers, et partout ils ont publié le miracle de la résurrection. Juifs et païens ont accepté leur témoignage, et la foi à Jésus ressuscité s'est propagée dans toutes les parties du monde, et elle est arrivée jusqu'à nous à travers les siècles. Est-il possible qu'un impudent mensonge ait produit une conviction si universelle? Peut-on supposer que des milliers de nouveaux chrétiens aient accepté sans preuves les affirmations des apôtres, embrassé en aveugles une doctrine nouvelle, et soutenu jusqu'au martyre une conviction sans fondement? Non, s'ils n'avaient été parfaitement assurés de la vérité du fait de la résurrection, donnée par les apôtres comme preuve de la divinité de Jésus-Christ, ni les Juifs, ni les païens n'auraient renoncé à leurs croyances pour adopter une religion qui les obligeait à combattre leurs passions, à renoncer aux plaisirs des sens, qui les exposait à toute sorte de persécutions, et même à la mort.

N'oublions pas que, depuis les apôtres, des miracles sans nombre sont venus confirmer leur prédication; or si les apôtres étaient des imposteurs, c'est Dieu lui-même qui aurait appuyé leur imposture et propagé le mensonge au milieu de l'humanité pendant dix-huit siècles. Si cela est impossible, le témoignage des générations chré-

tiennes en faveur de la résurrection du Sauveur aura pour tous les esprits non prévenus une force invincible. Remercions donc aujourd'hui la Providence de nous avoir fourni des preuves irrécusables de la résurrection, et ne laissons pas ébranler notre foi par les attaques des incrédules et des libres-penseurs. Jetons-nous avec Madeleine aux pieds de notre divin Maître ressuscité, et disons-lui : « Oui, Seigneur, je crois fermement que vous êtes sorti victorieux du tombeau le troisième jour, c'est dans cette foi que je veux vivre et mourir! »

II

Comment Jésus-Christ est-il ressuscité d'entre les morts? Il y a trois choses importantes à observer à ce sujet : Notre-Seigneur est sorti du tombeau *par l'effet de sa toute-puissance divine, — avec un corps glorieux, — où sont restées imprimées les traces de ses plaies.*

1. Il y a une très grande différence entre la résurrection du Christ et celle de tous les hommes au dernier jour. Nous ressusciterons tous à la fin du monde, pour nous présenter devant le tribunal du souverain Juge, mais ce sera un effet de la puissance de Dieu. Il en est tout autrement de la résurrection du Sauveur : de même qu'il a rappelé à la vie le fils de la veuve de Naïm, la fille de Jaire, et Lazare, par un acte de sa volonté, c'est aussi par sa seule vertu qu'il a réuni son âme à son corps, après avoir passé trois jours dans le tombeau, pour recommencer une vie nouvelle. Ce fut là une opération de sa puissance divine, et non l'effet d'une force étrangère, ainsi qu'il l'atteste par ces paroles : « Personne ne m'ôte la vie, mais je la donne de moi-même, j'ai le pouvoir de la donner et de la reprendre. » (Jean, x, 18). Ses ennemis avaient fait tous leurs efforts pour l'empêcher de sortir du tombeau, il a déjoué tous leurs plans, et leur a prouvé en triomphant de la mort qu'il était le Fils du Dieu vivant.

2. Jésus-Christ est ressuscité avec un corps glorieux, selon cette parole de l'Apôtre : « Il transformera notre misérable corps pour le rendre semblable à son corps glorieux. » (Philip., iii, 21). C'était toujours le même corps que son âme avait animé pendant trente-trois ans, mais dans un nouvel état, et avec des qualités glorieuses qu'il n'avait pas avant sa mort.

Le corps de Jésus ressuscité était *impassible*, c'est-à-dire inaccessible à la douleur et à la mort. En venant sur la terre pour opérer notre salut, Jésus-Christ avait pris un corps comme le nôtre, sujet à la souffrance et à la mort, mais une fois ressuscité il ne doit plus mourir, la mort qu'il a vaincue n'a plus d'empire sur lui. (Rom., vi, 9). Son corps était doué d'une *agilité* merveilleuse, et pouvait à la manière des esprits se transporter en un instant d'un bout du monde à l'autre; il était d'une telle *subtilité* qu'il pouvait traverser les autres corps, ainsi qu'il l'a fait en sortant du tombeau sans briser le sceau qui le fermait, et en

entrant dans le Cénacle dont toutes les portes étaient fermées. Lorsque le Sauveur s'était transfiguré sur le Thabor, son corps était devenu aussi *brillant* que le soleil : après la résurrection il ne voulut pas lui donner cet éclat que les yeux des hommes n'auraient pu soutenir, mais ce rayonnement eût été l'ornement naturel et comme le vêtement de son humanité glorifiée. — Telles seront aussi les qualités de nos corps, si nous avons le bonheur de ressusciter dans la gloire, puisque l'Apôtre assure que nous serons semblables à Jésus ressuscité. Réalisons déjà cette ressemblance dans nos âmes par la pratique des vertus, et conservons avec soin la pureté du cœur, la grâce sanctifiante, qui nous donnera droit à partager la gloire du Sauveur ressuscité.

3. Quoique Jésus fût ressuscité avec toutes les qualités des corps glorieux, il voulut conserver les traces des cinq plaies de ses pieds, de ses mains et de son côté, afin de donner à ses disciples une preuve sensible de l'identité de son corps et de la vérité de sa résurrection. Vous savez que saint Thomas se montra incrédule jusqu'à ce qu'il eût mis ses doigts dans les plaies sacrées du Sauveur, or cette incrédulité a précisément servi à fortifier notre foi.

Ces traces glorieuses étaient aussi une preuve du triomphe de Jésus-Christ sur la mort et les puissances de l'enfer. Celui que la haine du démon avait cru terrasser en le clouant à la croix, Celui dont on avait versé tout le sang en lui ouvrant le cœur d'un coup de lance, se relève plein de vie du fond de son tombeau, comme un homme endormi, et il peut s'écrier en montrant ses plaies maintenant rayonnantes de gloire : « Où est donc ta victoire, ô mort, où sont tes armes ? » (I Cor., xv, 55). Quel sujet de confiance pour nous ! Comment ne serions-nous pas assurés de triompher de tous les ennemis de notre âme, avec l'aide de Celui qui les a ainsi vaincus ? Au jour du dernier jugement, le Fils de Dieu pourra montrer aux justes et aux réprouvés ces glorieux trophées de son triomphe. Pour les justes, ce sera un spectacle bien consolant de considérer ces marques éclatantes de l'amour de leur Sauveur, ces plaies d'où a coulé le sang qui les a rachetés et leur a ouvert le ciel. Mais quelle confusion pour les damnés, à la vue des blessures qui leur rappelleront leurs crimes et l'abus qu'ils auront fait du sang de Jésus-Christ !

O mes frères, allons donc nous réfugier, pendant qu'il en est temps, dans ces plaies adorables ! Demandons à Jésus ressuscité de laisser couler de son cœur entr'ouvert des grâces de salut, et promettons-lui de ne plus l'offenser !

III

La méditation du mystère de la résurrection doit avoir pour effet de fortifier notre foi, de raviver notre espérance, et de nous faire mener une vie nouvelle dans la pratique de la vertu.

1. La résurrection du Sauveur doit être *le plus solide fondement de notre foi*, car elle prouve victorieusement la divinité de Jésus-Christ et la vérité de sa doctrine. Depuis que le monde existe, on n'a jamais vu un imposteur ressusciter d'entre les morts. Souvent des hommes se sont donnés comme envoyés de Dieu, ils ont séduit leurs semblables par la puissance de leurs paroles ou par des entreprises extraordinaires, ils se sont fait de nombreux disciples, mais leur rôle a fini avec leur vie, aucun n'est revenu du royaume de la mort pour confirmer ce qu'il avait dit pendant sa vie. Jésus-Christ a annoncé aux hommes qu'il était le Fils de Dieu, on lui a demandé des preuves de sa divine origine, il a répondu en promettant de rester trois jours dans le tombeau et de ressusciter ensuite. Il a tenu parole, par conséquent nous devons croire qu'il est Dieu et que sa doctrine est divine. Et si sa doctrine est divine, notre devoir est de l'accepter humblement, de la croire fermement, quand même elle renferme des dogmes qui sont au-dessus de la portée de notre raison. Il vous arrive quelquefois, mes frères, d'entendre attaquer la religion par des objections auxquelles vous ne pouvez pas répondre ; contentez-vous de vous dire à vous-mêmes : « Ce qu'on attaque, c'est l'enseignement de Jésus-Christ, Jésus-Christ est Dieu, il ne peut me tromper, je dois croire à sa parole. » Et si vous entendez nier la divinité de Jésus-Christ, rappelez-vous le miracle de la résurrection, et dites : « Je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, parce qu'il est ressuscité le troisième jour comme il l'avait prédit. »

2. Ce mystère servira encore à *raviver notre espérance*. Puisque le Sauveur est ressuscité, nous ressusciterons aussi ; « si les morts ne ressuscitaient pas, le Christ ne serait pas ressuscité. » (I Cor., xv, 16). Ne nous a-t-il pas promis que nous serions un jour avec lui, qu'il allait nous préparer une demeure, que si nous mangions sa chair et buvions son sang dans la sainte communion, il nous ressusciterait au dernier jour ? Et puisque nous sommes certains qu'il ne peut pas nous tromper, qu'est-ce qui pourrait ébranler notre espérance ? C'est cette espérance de la résurrection qui soutenait Job au milieu de ses épreuves : « Je sais, disait-il, que mon Rédempteur vit, qu'au dernier jour je me relèverai de la tombe, et que je verrai en personne mon Dieu. » (Job., xix, 26). C'est elle qui soutenait les martyrs dans leurs tourments, et donnait même aux femmes et aux enfants la force de braver la mort. Elle nous soutiendra aussi dans nos combats, et nous répéterons avec saint Paul : « Si cette maison de terre que nous habitons maintenant vient à nous manquer, nous en avons une autre préparée par Dieu dans le ciel. » (II Cor., v, 1).

3. Pour arriver dans cette céleste demeure, il faut *ressusciter dès à présent à une vie nouvelle*, c'est-à-dire à cette vie sainte dont parle l'Apôtre lorsqu'il dit : « Nous avons été ensevelis

par le baptême avec Jésus-Christ pour mourir (au péché), afin que comme Jésus est ressuscité d'entre les morts par la gloire de son Père, nous marchions dans une vie toute nouvelle. » (Rom., vi, 4). Mourir au péché, c'est renoncer au mal, en fuir les occasions, expier ses fautes par la pénitence; il faut passer au plus tôt par cet état de mort, car on si veut différer de faire pénitence, on court le plus grand risque d'être surpris par la mort. Il faut ensuite ressusciter à une vie nouvelle par une conversion sincère. Un vrai chrétien ne se contente pas d'éviter le mal, il pratique les vertus de son état et en remplit exactement tous les devoirs. Examinez bien, mes frères, où vous en êtes sous ce rapport. Avez-vous fait une bonne communion pascale? Détestez-vous le péché de tout votre cœur, seriez-vous prêts à mourir plutôt que de commettre un péché mortel? Etes-vous bien décidés à expier vos fautes par les œuvres de la pénitence, et à mener une vie vertueuse? Avez-vous renoncé aux vanités du monde et à toutes les occasions du péché? S'il en est ainsi, vous êtes vraiment ressuscités.

Mais il faut persévérer dans cette nouvelle vie et ne plus retomber dans le péché. « Nous savons, dit saint Paul, que le Christ une fois ressuscité ne meurt plus; la mort n'aura plus d'empire sur lui. » (Rom., vi, 9). C'est cette qualité de la résurrection qui manque chez la plupart des chrétiens. Ils vont à confesse, font leurs pâques, et promettent de renoncer aux occasions du péché; mais leurs bonnes résolutions s'évanouissent à la première difficulté, ils retombent bien vite dans les pièges du démon, et l'état de leur âme est pire qu'avant leur conversion. Ce sont ces tristes rechutes qui nous inspirent les plus grandes craintes pour leur salut, car « il n'y aura de couronnés au ciel que ceux qui auront courageusement combattu jusqu'au bout » contre le monde, le démon et les passions. (II Tim., ii, 5). « Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière, n'est pas fait pour le royaume de Dieu. » (Luc., ix, 62). Ecoutez la parole de l'Apôtre : « Ne laissez pas le péché régner dans votre corps mortel en obéissant à toutes vos passions, ne faites pas de vos membres les instruments de l'iniquité; mais offrez-vous à Dieu comme vraiment ressuscités d'entre les morts, et faites servir vos membres d'instruments à la justice. » (Rom., vi, 12-13). Sanctifiez-vous tous les jours de plus en plus par la pénitence et les bonnes œuvres, et réparez votre vie passée en donnant désormais l'exemple de la pratique de tous les devoirs chrétiens. Si vous rencontrez des obstacles, ne vous découragez pas : « Dieu est fidèle, il ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces, et vous donnera sa grâce pour que vous puissiez persévérer » (I Cor., x, 13); et après les combats et les victoires de cette vie terrestre, il vous donnera dans le ciel la couronne éternelle. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DE DIX MINUTES SUR LES ÉVANGILES DU CARÈME

Dimanche des Rameaux

LA PASSION ET LA PÉNITENCE

Passus est relinquens exemplum.

La passion du Christ est pour nous un modèle. (I Pet., ii, 21.)

Mes frères,

La passion du Sauveur dont l'Eglise nous fait lire aujourd'hui le récit, nous rappelle à quel prix nous avons été rachetés. Jésus pouvait certes nous mériter le pardon de nos péchés à de plus douces conditions. Car la valeur d'une réparation se tirant de la dignité du réparateur, la moindre des satisfactions de l'Homme-Dieu était infinie. N'eût-il fait que s'incarner et verser une larme sur notre infortune, il aurait déjà payé plus que notre rançon. Mais ce qui suffisait à notre rachat n'a point suffi à son amour. Non content de prendre notre nature, il a pris toutes nos misères; il a souffert, il est mort dans le plus douloureux et le plus ignominieux des supplices.

Par là sans doute il voulait nous faire comprendre et la grandeur de son amour, et le prix de notre âme, et l'énormité du péché. Mais il voulait aussi être pour nous *un modèle de pénitence*. Bien qu'il ait en effet expié nos péchés, il l'exige, avant de nous les pardonner, que nous unissions notre pénitence à la sienne, que nous mêlions nos larmes à son sang. Cette pénitence qu'il attend de nous consiste en trois choses : regret sincère, humble aveu, expiation volontaire. A ces conditions seulement, tous ceux qui ont péché après le baptême peuvent rentrer en grâce avec lui. Or nous sommes en des jours où il convient à tous les chrétiens de s'approcher du sacrement de Pénitence, où même la plupart sont obligés de le faire pour remplir le devoir de la communion pascale. Il nous sera donc très utile de contempler aujourd'hui le modèle des pénitents, de considérer sa *contrition*, sa *confession*, sa *satisfaction*, afin d'apprendre de lui à pleurer, à avouer, à expier nos péchés.

I

C'est au jardin des Oliviers surtout que nous voyons la *contrition* du Sauveur. L'ennui, la crainte et une mortelle tristesse ont envahi son âme; une sueur de sang couvre son corps; la honte lui a fait chercher la solitude et les ténèbres. Il n'ose plus parler avec assurance à son Père, mais il lui adresse des prières prolongées : « Mon Père, dit-il, si ce calice pouvait s'éloigner de moi ! »

Quelle est la cause de cet abattement du Sauveur? Ce n'est point seulement la vue des tour-

ments qui l'attendent. Car toute sa vie il a appelé de ses vœux l'heure où il pourrait expier par sa mort les péchés des hommes. « J'ai à être baptisé, disait-il, d'un baptême nouveau, et comme je suis impatient d'en voir arriver le moment ! » David avait prédit la vraie cause de son trouble et de sa douleur. « *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me*, Ce sont les torrents d'iniquités qui m'ont troublé. » (Ps. xvii). « Dieu, avait dit à son tour Isaïe, mettra sur lui toutes nos iniquités. » (Is. liii). Ainsi ce n'est pas douteux : l'agonie de Jésus au jardin des Oliviers est un acte de contrition.

Eh bien ! mes frères, ce qu'a été notre Sauveur sous les oliviers de Gethsémani, il faudrait que nous le soyons tous au tribunal de la pénitence. Sa contrition doit être le modèle de la nôtre.

En est-il ainsi ? Quand notre bouche formule un acte de repentir, notre cœur est-il en même temps broyé de douleur ? Nos rechutes si nombreuses peuvent nous inspirer des craintes sérieuses sur ce point. Pour que notre contrition soit *efficace*, il faut qu'elle ressemble à celle de Jésus, qu'elle soit intérieure, et que nous puissions dire comme lui : *Tristis est anima mea*.

Comme la sienne aussi, elle doit être *souveraine*. La douleur que nous ressentons de nos fautes doit être plus profonde que celles qui nous viennent des maux d'ici-bas. Une seule fois dans sa vie Jésus a été triste jusqu'à en mourir : c'est quand il a pleuré nos péchés. Sachons-le donc bien : si nous regrettons une seule chose plus que le péché, nous n'avons pas la contrition.

Notre repentir doit aussi être *universel*. Jésus, s'étant chargé de tous les péchés du monde, les a pleurés tous.

Enfin, mes frères, comme lui nous devons les pleurer *parce qu'ils ont outragé Dieu*. Il est trop facile et trop commun de regretter ses fautes à cause de leurs suites fâcheuses. Le Sauveur, prosterné contre terre et n'osant lever les yeux vers le ciel, nous dit assez quel motif doit inspirer notre contrition.

II

Mais le regret d'avoir offensé Dieu n'est pas toute la pénitence. Il faut en second lieu avouer ses péchés, aller trouver le prêtre et lui ouvrir son âme comme un livre.

Il y en a beaucoup qui trouvent trop amère la *confession* et qui n'en veulent pas. D'autres, par orgueil, ne se font connaître qu'à demi ; saint Grégoire les compare à des hérissons qui, à la vue d'un homme, se mettent en boule et se cachent sous leurs épines. Que les uns et les autres contemplent Jésus dans sa passion : il leur apprendra à confesser leurs fautes avec courage.

Il était, lui, l'innocence même. Quelques jours avant de souffrir il osait dire fièrement aux Juifs : « Qui de vous me convaincra de péché ? » Mais quand l'heure de sa passion est venue, il consent

à passer pour un criminel : il a en effet pris sur lui tous les péchés du monde. Accusé devant trois tribunaux, il garde le silence, seule manière possible pour lui de faire sa confession. Devant Caïphe il est accusé de blasphème : il se tait. Hérode le traite d'insensé : il se tait. Devant Pilate on l'accuse de prêcher la révolte contre les Romains : il se tait toujours.

Il en coûte, mes frères, de s'entendre accuser, quand on n'est pas coupable ; on ne saurait exiger d'un homme qu'il reste maître de lui en pareille circonstance. Et cependant nous avons tous quelque chose à nous reprocher, et les hommes sont nos égaux ! Mais un Dieu qui est la sainteté même, se laisser accuser par ses créatures, et ne se pas défendre : n'est-ce point là le comble de l'humiliation ?

Ah ! il savait bien, notre Sauveur, la peine que nous aurions à accuser nos fautes. Voilà pourquoi il a voulu nous y aider par son exemple. Il lui en aurait peu coûté pour se justifier d'une manière éclatante. Mais la plupart des pécheurs, après avoir offensé Dieu, n'éprouvent aucune confusion, et continuent de marcher la tête haute. Pour les instruire, Jésus se tait quand on le couvre de honte, quand on le met au rang des scélérats, et qu'on lui préfère Barabbas. Profitons, mes frères, d'un si bel exemple. Si le devoir de la confession nous paraît pénible, songeons à celle de Notre-Seigneur. Celle que Dieu nous demande est infiniment moins pénible que celle qu'il a exigée de son Fils. La confession de Jésus fut publique ; la nôtre doit être secrète. Celle de Jésus était la confession d'un innocent ; la nôtre, celle d'hommes coupables. Enfin Jésus passa pour pécheur afin d'être condamné ; c'est pour être absous que nous confessons nos péchés.

III

Dans sa passion, Jésus-Christ nous offre en troisième lieu un modèle de *satisfaction*. Nous avons vu sa contrition au jardin des Oliviers, sa confession devant les tribunaux de Caïphe, d'Hérode et de Pilate, allons maintenant au Calvaire assister à sa satisfaction.

Arrivé au sommet de la montagne, il est tombé la face contre terre, avec sa croix. Voilà les bourreaux qui le saisissent. O Dieu ! qu'est-ce qu'ils vont faire ? Jusqu'à présent ils se sont joués de lui. Mais ce n'est plus un jeu maintenant. Quand ils lui ont arraché ses vêtements, qu'ils l'ont renversé sur le gibet : « Donne tes mains, » lui crient-ils. Il les présente et on les cloue sur le bois. « Donne tes pieds ; » il les offre, et on les lui attache à la croix. Or sur cette croix où il souffre durant trois heures avant d'expirer, quelle douceur et quelle résignation ne fait-il point paraître ! Il s'oublie lui-même pour ne songer qu'aux hommes dont il expie les offenses, et à son Père à qui il offre une réparation digne de lui. Il prie pour ses bourreaux ; il ouvre le ciel à un de ses

compagnons de supplice ; il donne Marie pour mère à Jean et à tous les hommes. Puis, quand il a accompli entièrement la satisfaction exigée de lui, il remet son âme aux mains de son Père.

Que dirons-nous, mes frères, en présence de la croix, nous qui songeons si peu à expier nos péchés ? Un Dieu innocent meurt pour nous, déchiré, meurtri, sanglant, couronné d'épines, attaché à une croix. Et nous refusons de nous associer à sa pénitence ! Cependant nous l'avons entendu nous dire : « Si l'on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on du bois sec ?... Portez votre croix à ma suite. Le disciple n'est pas au-dessus du maître. »

Mais nous faisons la sourde oreille à ces avertissements. Quand nous nous sommes repentis et confessés, que nous avons fait la pénitence, généralement insuffisante, imposée par notre confesseur, nous nous croyons trop facilement quittes envers Dieu. Nous oublions que, dans le sacrement de Pénitence, Dieu ne remet généralement pas d'une manière absolue la peine éternelle due au péché, mais qu'il la commue. Nous trouvons tout naturel que la société civile, quand elle fait grâce à un condamné à mort, l'envoie au bagne pour le reste de ses jours ; et nous nous insurgons contre l'Eglise, quand elle nous rappelle que la vie du chrétien doit être une pénitence continue.

Mes frères, regardons la croix où Jésus est attaché, et nous comprendrons la nécessité d'unir nos satisfactions à la sienne ; et nous ne nous exposerons pas à l'affreux danger d'expier nos péchés en l'autre vie où la miséricorde ne s'exerce plus. Au pied de notre crucifix, nous nous souviendrons aussi de la contrition et de la confession de Jésus. C'est dans ce souvenir surtout que nous puiserons le courage nécessaire pour nous bien préparer au sacrement de Pénitence. Puissiez-vous tous, mes frères, le bien recevoir en ce temps de Pâques, et par là procurer au ciel et à vous-mêmes et à votre pasteur une grande joie.

SERMONS OU L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

XLV

LA MORT, CHÂTIMENT DU PÉCHÉ

Statutum est hominibus semel mori.
C'est une loi que les hommes doivent mourir. (Heb. ix, 27).

Que tout homme doive mourir, c'est une vérité de foi qu'il serait oiseux de s'arrêter à démontrer : personne ne la nie, car si, comme dit Salomon au livre de l'Ecclésiastique : « La mort est la loi de ce monde » (xiv, 18), elle est aussi un fait univer-

sel et patent. Mais si le mauvais chrétien, pécheur ou impie, ne nie pas la mort, il s'efforce d'en éloigner la pensée, parce qu'il ne veut ni écouter les leçons qu'elle donne, ni pratiquer les devoirs qu'elle rappelle. Plus avisés, nous qui avons la prudence des enfants de Dieu, nous ne craignons pas d'envisager la mort sous ses différents aspects. Il me semble, mes enfants, qu'on peut résumer tout ce qu'il y a à dire sur ce sujet, dans ces deux mots : la mort est un châtement, la mort est une espérance.

Arrêtons-nous aujourd'hui à cette considération : la mort est un châtement.

« Dieu n'a pas fait la mort, dit encore Salomon, et il ne se réjouit pas dans la perte des vivants. » (Sap. i, 13). Il avait fait l'homme immortel, mais en même temps il l'avait créé libre, lui donnant le droit de vivre et la liberté de mourir. « Il plaça devant lui la vie et la mort, le bien et le mal, résolu à lui donner ce qu'il aurait choisi. » (Eccli. xv, 18). Or la foi nous apprend que l'homme en choisissant le mal, c'est-à-dire le péché, a voulu la mort, et la mort lui a été donnée. « Le péché, dit saint Paul, est entré dans le monde par un homme ; et par le péché, la mort ; et c'est ainsi que la mort a passé dans tous les hommes. » (Rom. v, 12). Mais si la mort est la suite du péché, la mort n'est pas le fait de Dieu ; l'homme ne peut imputer son mal qu'à sa propre malice, et comme l'humanité se résumait tout entière dans Adam, la nature humaine infectée par le péché s'est trouvée tout entière sujette à la corruption et à la mort. Donc la mort est un châtement, et un châtement universel ; si bien que tout ce qui revêt la nature humaine y est sujet. C'est comme une seconde nature mortelle voulue par l'homme, qui est venue se substituer à la nature première immortelle créée par Dieu.

C'est, mes enfants, ce qui explique les frayeurs qui devancent la mort, les horreurs et les souffrances qui l'accompagnent. Sans doute, les péchés particuliers de chaque homme apportent leur part d'augmentation dans ces souffrances du corps, dans ces terreurs et ces effrois de l'âme : mais il n'est pas moins vrai que tout cela nous est naturel, et qu'il n'y a sur la terre aucun homme, juste ou pécheur, qui ne les éprouve à quelque moment, surtout quand la mort s'annonce prochaine par l'âge, ou menaçante par les douleurs de la maladie. Il n'est personne qui, devant les séparations, les déchirements, les inconnus de la mort ne sente son âme défaillir, et ne dise avec le Psalmiste : « Mon cœur s'est troublé au-dedans de moi, et la crainte de la mort est venue fondre sur moi. J'ai été saisi de frayeur et de tremblement, et j'ai été enveloppé de ténèbres. » (Ps. liv, 5, 6). Il n'y a rien là qui puisse étonner, dès lors que la mort est un châtement.

C'est ce qui explique également comment Jésus-Christ, le Fils de Dieu, la sainteté même, a pu lui aussi éprouver les épouvanteurs de la mort.

Ayant revêtu la nature humaine, sans doute il n'avait pu en prendre le péché; mais en prenant la forme, l'apparence du pécheur, il avait accepté de voir tomber sur lui-même le châtement du péché, c'est-à-dire la mort. Et cette mort qu'il veut de toute éternité, au-devant de laquelle il va depuis trente-trois ans, cette mort qu'il a si ardemment désirée pour la plus grande gloire de Dieu son Père et pour le salut des hommes, lorsqu'elle est proche, il éprouve l'ennui, l'angoisse, l'épouvante; son âme est triste jusqu'à la mort; une sueur de sang coule de tout son corps; il faut qu'un ange du ciel vienne le reconforter; et pour que sa volonté humaine ne recule pas devant le sacrifice, il ne faut rien moins que la pression de sa volonté divine: « Mon Père, que votre volonté soit faite et non la mienne. » Encore une fois il n'y a rien là qui puisse étonner, dès lors que la mort est un châtement.

Terminons, mes enfants, par une réflexion pratique. Dans la pensée de Dieu, les châtements temporels sont autant l'œuvre de sa miséricorde que celui de sa justice. La mort elle-même peut et doit nous être un moyen de sanctification. Comment cela? En acceptant la mort, avec son cortège de souffrances et d'angoisses, comme un juste châtement du péché, en se soumettant à l'adorable volonté de Dieu dans la mort comme dans la vie, en baisant la main de Dieu, quand elle nous frappe, avec autant d'amour que quand elle nous caresse et nous soutient. On ne saurait trop provoquer chez les mourants cet acte d'acceptation de la mort en conformité avec la volonté de Dieu pour l'expiation des péchés. On ne saurait trop le pratiquer soi-même fréquemment pendant la vie. C'est un grand secret pour bien vivre, et pour bien mourir.

INSTRUCTIONS DE CARÈME SUR LA GRÂCE

7^e Instruction : Châtiments de l'abus de la grâce

Curavimus Babylonem et non est sanata; derelinquamus eam.

Nous avons donné nos soins à Babylone, et elle n'a pas été guérie; abandonnons-la!

(Jér., LI, 9.)

Mes frères,

Résister à la voix de Dieu qui nous parle par sa grâce; lutter contre son bienfaiteur et son Sauveur; se défendre, avec une obstination sans exemple, de l'aimable violence qu'il veut nous faire pour nous sauver; rester insensible à ses avances, mépriser ses sollicitations et ses promesses, s'endurcir devant ses prières et ses larmes,

n'est-ce point là, de la part d'une chétive créature, une conduite digne de toutes les vengeances célestes? C'est cette vérité que nous avons développée dans notre dernier entretien. Il nous reste aujourd'hui à vous dire quelles seront ces vengeances, et quel châtement tirera du pécheur obstiné la justice irritée d'un Dieu plein de miséricorde.

Or que fait Dieu, pour venger ses bienfaits méconnus? Va-t-il armer son bras de ses foudres les plus retentissantes? Va-t-il faire pleuvoir sur les contempteurs de ses bontés, le soufre et le feu, comme autrefois sur les villes criminelles? Non, mes frères, mais avec moins d'appareil et moins de bruit, il frappe plus durement encore. Vous ne l'avez pas écouté, il se taira. Vous l'avez fui, il vous laissera à votre endurcissement. Vous l'avez méprisé, il vous méprisera. Châtiment juste et bien mérité, mais aussi châtement plus terrible que tous les fléaux réunis!

I

Je dis d'abord que l'abandon où Dieu nous laisse, que le silence où il se confîne, pour punir l'abus de ses grâces, est un *châtiment juste et mérité*.

La grâce, en effet, c'est l'amour divin, c'est l'Epoux céleste qui se tient à la porte de notre âme. Il frappe : *Sto ad ostium et pulso*. Ne recevant pas de réponse, il insiste, il presse avec tendresse pour que nous l'invitions à entrer. Et nous, loin d'ouvrir, nous fermons l'oreille à sa voix, nous nous importunons de ses supplications, quelquefois même nous allons jusqu'à lui donner congé. Las de frapper, le Seigneur fait taire ses instances; se voyant rebuté, méprisé, il se retire. Qu'y a-t-il de plus naturel et de plus juste? Ah! quand nous allons visiter nos amis, si l'accueil, loin d'être dur, est simplement froid ou réservé, comme nous nous hâtons de secouer la poussière de nos pieds, pour chercher ailleurs une réception plus aimable et plus cordiale!

La grâce est une lumière ardente en même temps que resplendissante. Dieu désire éclairer notre esprit des rayons de ce divin flambeau, et embraser notre cœur des saintes ardeurs de cette flamme. Mais nous, de notre côté, nous fermons les yeux de notre âme pour ne point voir, nous cherchons les ténèbres, comme le hibou qui se cache dans son repaire, nous fuyons la lumière et la chaleur. Alors Dieu retire à la fois et le foyer et le flambeau, et il les porte à d'autres qui en jouiront avec bonheur et sauront en apprécier les bienfaits. Qu'y a-t-il encore de plus juste qu'un semblable châtement?

La grâce, nous l'avons vu, est un don inestimable; c'est une perle tombée de la couronne d'épines de Jésus-Christ; elle est notre force ici-bas, et le gage de la vie éternelle pour le chrétien. Dieu nous l'offre avec amour, parce qu'il sait notre fragilité; il nous sollicite, il nous presse de l'ac-

cepter ; il nous la présente encore après des refus réitérés. Ah ! s'il s'agissait d'un de ces trésors terrestres que nous poursuivons avec tant de convoitise, et pour lesquels nous donnons si gaiement notre temps, nos travaux, notre santé et notre vie, nous nous empresserions d'accepter. Mais s'il s'agit de la grâce, nous méprisons ce don, nous refusons cette perle sans prix, nous mettons au-dessous d'un flocon de neige ce gage précieux d'immortalité. Qu'arrive-t-il ? C'est que Dieu si souvent rebuté se lasse de nous l'offrir et met un terme à ses divines générosités. Qui donc oserait l'accuser d'injustice ? La privation de la grâce, en punition de l'abus qu'en a fait le pécheur, est donc une punition rigoureusement juste.

II

C'est aussi, mes frères, la *punition la plus terrible*, l'effet le plus redoutable de la justice de Dieu, le châtement le plus épouvantable que le Seigneur puisse nous réserver ici-bas.

Saint Jean Chrysostome à ce sujet fait une remarque digne du plus grand intérêt. Quand Isaïe, dit-il, animé d'un zèle ardent pour les intérêts de son Dieu, semblait vouloir engager le Seigneur à punir les impiétés de son peuple, il se contentait de lui dire : « *Exceca cor populi hujus*. Seigneur, aveuglez le cœur de ce peuple ! » Pourquoi le prophète ne demandait-il pas, contre ce peuple infidèle, ou la guerre, ou la famine, ou la mort ? C'est qu'il n'ignorait pas que Dieu, dans les ressources de sa justice, n'a pas de vengeance plus terrible que la privation de la grâce, c'est-à-dire, sous une autre forme, l'aveuglement du cœur. En voici la raison, dont je vous prie de bien peser l'importance. C'est que l'aveuglement dans lequel Dieu permet que nous tombions, en punition de nos infidélités et de nos résistances, est, comme le dit un auteur, un mal stérile dont il nous est impossible de tirer aucun bien. Tous les autres maux de la vie sont, à la vérité, un châtement du péché ; mais si nous voulons en profiter, ils peuvent devenir des moyens de salut. Ainsi les maladies, les humiliations, les pertes matérielles, les deuils sont autant de maux qui, tout en nous punissant et nous affligeant, possèdent la vertu de nous corriger et de nous purifier. Ils peuvent nous détacher des créatures et nous ramener à Dieu. Mais quand Dieu s'est retiré de nous, quand il nous a aveuglés, il cesse d'être le Dieu de nos actions, dont le plus grand mérite devient alors l'indifférence ; il n'est plus le Dieu de notre mémoire, qui a perdu le souvenir de son Créateur ; il n'est plus le Dieu de notre esprit, qui ne le connaît plus ou s'efforce de le combattre ; il n'est plus le Dieu de notre cœur, qui ne l'aime pas et penche plutôt vers les créatures ; il n'est plus le Dieu de notre conscience, dont la voix s'est tue ou ne nous parle plus de Lui. Où donc est notre Dieu ? *Ubi est Deus tuus* ? Que chacun de nous fasse la réponse !

Pour apprécier justement le sort de celui qui a

abusé de la grâce, écoutons ce que Dieu lui-même nous dit dans les saintes Ecritures :

« J'avais planté une vigne dans un terrain excellent. J'avais débarrassé ce terrain des ronces et des épines qui l'encombraient. J'avais élevé une tour au milieu, pour défendre ma plantation contre les ennemis qui la menaçaient ; je l'avais entourée d'une haie touffue pour la rendre inaccessible aux voleurs. Après avoir pris toutes ces précautions, j'ai cru qu'elle porterait des fruits. J'ai attendu un an, deux ans, trois ans, et après tous ces délais elle n'a donné que de mauvais fruits. *Expectavi ut faceret uvas, et fecit labruscas*. Mais puisque cette vigne rebelle n'a pas répondu à mon attente, je l'abandonnerai ; je ferai couper la haie qui la protégeait ; elle sera ravagée et hors d'état de produire de bons fruits. Elle ne donnera que des ronces et des épines. »

Ce châtement, mes frères, ne l'avons-nous pas déjà éprouvé, et ne l'éprouvons-nous pas ? N'est-ce pas de ce que Dieu s'est retiré de nous, que nous n'éprouvons plus ces sentiments de foi que nous avions autrefois, et que notre conscience ne nous fait plus certains reproches qu'elle nous faisait jadis ? Hélas ! beaucoup de chrétiens baptisés, malgré le relâchement où ils vivent, sont tranquilles et en paix. Mais cette paix, qu'ils le sachent bien, est plus troublante que le calme, elle est plus déchirante que la guerre. C'est le sommeil de la mort, suivi d'un réveil épouvantable. C'est l'état d'un malade qui ne sent plus rien parce qu'il va expirer, mais dont la situation se dessinera bientôt, lugubre et tragique, dans les affres de l'agonie.

Telle est la triste conséquence et le terrible châtement de l'abus des grâces. On a des yeux et on ne voit plus, des oreilles et on n'entend plus. On n'est touché par aucune solennité, par aucune prière ; on n'est effrayé par aucune menace. On n'a ni crainte de Dieu, ni charité pour le prochain. En un mot, le chrétien qui a eu le malheur d'abuser de la grâce, s'est fait, dit saint Bernard, un front qui ne rougit plus.

O mon Dieu, épuisez sur moi, j'y consens, toutes les rigueurs de votre justice, mais ne me privez pas de la lumière de votre grâce ! Qu'elle continue à briller aux regards de mon âme, cette céleste lumière à laquelle j'ai fermé si souvent, et peut-être si longtemps les yeux ! Je suis indigne, il est vrai, que vous m'accordiez le moindre secours ; mais puisque vous vous souvenez de votre clémence, même quand vous êtes irrité, j'espère de votre bonté infinie une grâce victorieuse qui mettra fin aux ingratitude de ma première vie, et me fera inaugurer une vie plus sainte et plus conforme à vos préceptes. Ainsi soit-il.

FIN

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imp. MAITRIER et COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

X

DU PAIN SPIRITUEL QUE DOIT DISTRIBUER LA FEMME CHRÉTIENNE

L'Écriture compare la femme forte au vaisseau de l'armateur qui apporte des pays lointains le pain nécessaire à la famille, *navis de longe portans panem suum*. C'est vous en effet qui êtes la pourvoyeuse de vos maisons, rien n'y entre et n'y demeure que par vos soins et par votre grâce. C'est en vain que le mari travaille, amasse, économise ; si l'épouse est dissipatrice, rien ne reste au foyer que le malaise, le vice et la misère. Chrétiennes, honorées des plus douces faveurs divines, baptisées, instruites, ayant le bonheur de puiser la vie divine à sa source même, la sainte Eucharistie, vous avez enfin reçu « ce grand sacrement » qui est le mariage, votre union a été bénie, sanctifiée, rendue indissoluble afin que votre amour soit l'image aussi parfaite que possible de l'amour tendre et éternel de l'Eglise pour Jésus-Christ, afin qu'il survive aux années périssables de la terre et se prolonge durant les années sans fin du ciel. « Dieu a daigné ensuite, ajoute Mgr Gay, vous faire participer à l'un de ses plus beaux attributs, je veux dire la fécondité. Il vous a donné cette puissance et cette gloire et cette joie de « mettre, » comme dit Jésus, « un homme au monde. » Jusque-là vous n'étiez que des barques fragiles, exposées, ayant besoin d'un pilote habile, d'une boussole fidèle ; désormais vous êtes bien de vrais navires, des vaisseaux grands et forts, portant des passagers pour les conduire à ces rivages bénis où notre bon Père céleste attend tous ses enfants. Vous avez charge d'âmes ; et Dieu, qui vous regardait déjà avec un respectueux amour quand vous n'étiez qu'un frêle esquif, vous contemple à présent avec des surcroits infinis de révérence et de dilection ; il répand sur votre vie des grâces plus abondantes, il vous suit dans le chemin avec plus de sollicitude, car lui étant personnellement si chères, vous avez maintenant en dépôt des êtres pour lesquels il a donné son sang, et le sort de ces êtres dépend en grande partie de vous, de vos errements et de vos œuvres. »

Quelles sont donc les provisions que vous distribuerez autour de vous dans votre famille, à vos petits matelots ? Je ne veux point pour aujourd'hui vous entretenir du pain matériel : généralement vous le donnez en abondance, et même avec des gâteries où je trouverais sans doute matière à critique. Le pain précieux que je vous demande de leur distribuer, le pain qui vient « de loin, » que

vous avez trouvé dans les traditions des ancêtres, mais altéré par vous peut-être, c'est le pain spirituel du respect, de la doctrine et de l'amour.

I

Ah ! le respect, c'est bien le pain spirituel dont notre siècle manque le plus, et c'est vous surtout qui êtes victimes de l'irrespect filial.

1. Les causes de ce mal sont multiples. Le siècle dernier en proclamant l'égalité universelle a détruit toute hiérarchie. L'ancienne société était fondée sur le respect, le pauvre respectait le riche, le jeune homme s'inclinait devant le vieillard, le peuple saluait bien bas la noblesse, l'enfant disparaissait dans la famille, son existence même demeurait comme ignorée, et l'autorité paternelle régnait, s'imposait incontestée, absorbait toute la vie familiale. L'honneur du nom, la gloire de la maison primait tout, l'individu ne vivait que pour lui donner un éclat nouveau, plus vif encore, et il trouvait tout naturel d'être sacrifié à la famille.

Les philosophes du dix-huitième siècle ont renversé totalement cet antique ordre de choses, qui d'ailleurs n'allait pas sans quelque exagération, et proclamé ce principe que la famille doit être sacrifiée à l'individu. Le pauvre est devenu l'égal du riche, l'ignorant l'égal du savant, le civil l'égal du militaire, toute hiérarchie a été brisée, et par une conséquence déplorable, mais qu'on pouvait prévoir, le jeune homme s'est déclaré l'égal du vieillard, l'enfant l'égal du père, jusqu'au jour où, la faiblesse maternelle aidant, le jeune homme et l'enfant se sont constitués supérieurs au vieillard et au chef de famille.

Car l'enfant est envahissant, et il sait profiter des avantages qu'on lui concède : il est comme les gens mal élevés qui croient se relever en parlant familièrement à un homme revêtu d'une haute dignité. Il ne respecte d'ailleurs que ce qui lui apparaît grand ; or le père se met à ses pieds, lui permet de le tutoyer. L'enfant le voit donc petit, son égal d'abord, puis son subordonné, plus petit que lui. Il grandit avec cette idée, qu'il étend, qu'il généralise, qu'il applique à tout ce qui l'entoure, à ses égaux, à ses supérieurs, à tous ceux qui sont constitués en autorité, maîtres, savants, magistrats, élus du peuple ; il les juge, les apprécie, les dénigre et leur inflige à tous son misérable dédain.

2. Dirai-je aussi une chose bien délicate à exprimer, mais si vraie ! La Révolution a été le triomphe de l'irrespect, mais il semble que cet irrespect à notre époque atteigne surtout les mères. Et savez-vous pourquoi ? C'est que la littérature contemporaine n'a pas respecté la mère. Oh ! la mère, cette chose si bonne, si exquise, cet être de dévouement qui ne vit que pour ses enfants, qui n'a d'autre pensée jour et nuit que leur pensée, qui les aime comme sa propre chair, comme ses entrailles, comme ses yeux, car elle n'est heureuse, elle ne sent, elle ne voit que par eux, eh bien ! les livres plus ou moins immondes

que lisent vos fils font d'elle un être de jouissance qui dans le mariage ne recherche que le plaisir et en voudrait exclure les charges. Ainsi ravalée dans leur pensée et comme entourée de déshonneur, alors que l'Eglise par son éducation lui avait mis au front une auréole auguste, comment auraient-ils du respect pour elle ? Ah ! si j'insiste pour que vous éloigniez d'eux les mauvaises lectures, c'est pour le salut de leur âme sans doute, qui ressemble alors à une barque désemparée sans pilote ni gouvernail, mais c'est aussi pour qu'ils gardent le respect de leur mère, pour que votre personne leur demeure sacrée, comme un sanctuaire où l'on ne pénètre qu'en se découvrant.

Hélas ! que dirai-je encore ? N'est-ce pas vous-mêmes qui déchirez tous les voiles du respect, à la longue ? Vos familles se dépeuplent, vos maisons se font désertes par un calcul que Dieu réproouve et sur lequel l'Eglise gémit. L'enfant grandit solitaire, entouré de soins exagérés ; sur lui se porte tout votre amour qui aurait pu, tant il est grand, se déverser également sur d'autres sans s'épuiser jamais ; pour lui toute votre sollicitude et vos projets d'avenir. Un jour il s'aperçoit que vous l'aimez non pas pour lui, mais pour vous ; dans votre affection même qui fait de lui votre idole, il devine l'égoïsme, et son cœur commence à se refroidir. Mais à mesure qu'il avance dans la vie, qu'il regarde autour de lui, qu'il réfléchit, qu'il fait des comparaisons avec d'autres familles plus nombreuses et plus chrétiennes, savez-vous ce qu'il conclut, après une heure d'angoisses où ses yeux se sont ouverts sur la marche des choses et la fausse direction des familles ? Il conclut qu'aujourd'hui l'enfant n'est plus désiré dans la maison, que quand il arrive il y est accueilli comme un hôte importun qui s'impose, qu'on n'attendait pas et dont on se serait fort bien passé. Avant de naître il n'a pas été aimé, l'amour n'est venu qu'avec le temps, amour de résignation qui a pour principe la raison plutôt que le cœur. Et vous vous demandez pourquoi vos enfants parvenus à un certain âge ne vous aiment pas, ne vous respectent pas ? Vous leur avez donné la vie, c'est vrai, mais ils savent qu'ils n'étaient pas désirés. Nous sommes loin des familles chrétiennes où tous les enfants sont également bien venus, parce qu'on souhaite d'en voir la maison pleine, afin qu'il y ait ici-bas plus de lèvres qui s'ouvrent pour bénir Dieu, et au ciel plus d'élus pour bénir les parents qui leur ont mérité la béatitude infinie ! Dans ces familles, on s'aime sans mauvaise arrière-pensée, « les fils se lèvent » avec respect « pour proclamer leur mère bienheureuse. » *Surrexerunt filii ejus et beatam prædicaverunt.*

Ainsi les doctrines modernes, la littérature actuelle et les mœurs ont détruit chez nos enfants tout respect pour les vieillards, l'autorité, les maîtres, le mérite, les parents, si bien qu'on a pu dire avec raison que la hiérarchie des respects a été remplacée par la hiérarchie du mépris.

3. Qui a causé surtout ce déplorable changement ?

L'irréligion, le manque de foi. Vos enfants ne voient plus en vous l'image de Dieu que vous représentez dans votre maison, ils ne savent pas qu'en vous refusant la révérence qu'ils vous doivent, ils outragent Dieu plus directement, parce que personne ne reproduit ici-bas comme vous sa grandeur adorable et sa bonté ; ils ont oublié les malédictions terribles dont Dieu menace le fils qui « méprise son père et qui oublie les douleurs de sa mère. » Nous avons trouvé un beau mot chrétien pour exprimer le tendre respect que les enfants doivent porter à leur père, à leur mère, nous leur disions : « Ayez pour eux de la *piété filiale* ». Mais comment auraient-ils de la piété envers vous, s'ils cessent de montrer de la piété envers Dieu ? Car la piété est essentiellement religieuse.

Et si vous ne leur avez pas distribué dès leurs jeunes années, *à long*, le pain de la *foi* qui entre comme partie essentielle dans le pain du respect, vous n'élèverez que des ingrats. Ingrats ils seront, car n'aimant plus Dieu ils n'aimeront plus qu'eux-mêmes ; ingrats encore, suivant la mesure de vos caresses qui vous discréditent à leurs yeux, et leur indiquent le moyen de tout obtenir de vous. « N'embrassez vos enfants que quand ils dorment, » dit un proverbe italien qui de prime abord paraît étrange, mais combien profond et vrai !

Ensuite donnez-leur l'*exemple*. Vous avez dans vos maisons vos parents à vous qui vieillissent ou qui sont vieux, peut-être des personnes de votre belle-famille qui sont âgées et qui ont les exigences, les curiosités, les persistance, en un mot les défauts de leur âge. A leur endroit soyez prévenantes, respectueuses, bonnes : vos enfants vous regardent. Quoi qu'on dise, vous épousez toujours beaucoup la famille de votre mari. Vous êtes devenue la chair de sa chair, vous appartenez donc un peu aux siens et les siens vous appartiennent. Leur sang coule dans les veines de vos enfants qui aimeront également pour eux la famille paternelle et la famille maternelle. La moindre impatience, la moindre parole vive, ils la retiendront et c'est avec cela qu'ils vous jugeront, mais pour vous condamner. Leur respect pour vous diminué par chaque éclat, finira par s'évanouir. Comment en effet respecter ceux qui ne se respectent pas et paraissent s'appliquer à se déconsidérer ? Une mère, c'est le miroir de son enfant, il ne voit rien de bon, rien de beau comme elle ; il la regarde et ne la compare même pas aux autres femmes, il la place dans une région si élevée, si glorieuse que nulle autre créature ne saurait y atteindre. Elle est pour lui l'idéal, la perfection, la volonté et même la puissance du bien, car il dit à tout propos s'il a besoin de quelque chose : « Je le demanderai à maman ! » La pensée ne lui vient pas qu'elle puisse lui rien refuser. Elle est encore le livre ouvert où il lit ce qu'il doit faire, son « livre de raison », son livre de conduite en quelque sorte. Oh ! n'y tracez jamais un mot léger, un récit déplacé, une ligne d'inconduite, c'est ce qui le frapperait le plus, et s'il ne comprenait pas

alors le sens de ce geste, de cette conversation, de cet acte, il finirait par le découvrir, et le jour où il le saisirait vous seriez déshonorée à ses yeux.

Sainte Thérèse avait une mère très pieuse, et qui comptait dans ses aïeux de vaillants chevaliers, dona Béatrix de Ahumada. Celle-ci apprit à ses neuf enfants à s'instruire dans la Vie des saints ; mais pour elle-même, vivant volontiers dans le passé héroïque de ses pères, elle lisait des romans de chevalerie. Ces lectures n'étaient pas aussi dangereuses que le plus innocent de nos romans mondains, ils étaient remplis d'aventures merveilleuses, de combats, d'amours, d'enchantements, de grands coups d'épée et de grands dévouements, mais l'idée de la chevalerie était la protection du faible et surtout de la femme, si bien que la trame générale et le dénouement étaient toujours conformes aux lois de la saine morale.

L'enfant abandonna bientôt la Vie des saints pour ces récits plus attrayants, plus charmeurs. Elle les lisait avec son frère Rodrigue, et leur jeune imagination en fut tellement éprise qu'à peine âgée de onze ou douze ans elle se met aussi à en écrire. Elle n'y voyait aucun mal : est-ce qu'elle ne lisait pas les romans de sa mère ? Est-ce que sa mère pouvait faillir ? Est-ce qu'il n'est pas naturel à une jeune fille d'imiter sa mère ?

Sans doute, dona Béatrix en se plongeant pour se délasser dans ces lectures qui la récréaient ne commettait point de faute dans son cœur, et cependant peu s'en fallut qu'elles ne perdissent l'âme de sa fille. Celle-ci devenait mondaine, frivole, occupée de ses ajustements, et sa pensée s'égarait dans les contrées dangereuses où vagabonde l'imagination. Heureusement que dès ses plus jeunes années, *a longé*, elle avait reçu de dona Béatrix les germes féconds d'une très vive piété et « dévotion envers Notre-Dame ». C'est ce qui la préserva à l'heure où les passions l'eussent pu entraîner au large, comme un navire sans lest qui va à la dérive.

Voilà le pain que vous prendrez dans votre vaisseau pour le distribuer à vos enfants, le pain du respect auquel la conduite, l'exemple donnera de la saveur et du corps. Vous élèverez alors des générations de choix, de belles âmes, honnêtes et aimantes, humbles et pieuses, laborieuses et reconnaissantes, des fils dont vous serez justement fiers, dont la vie chrétienne sera votre plus bel éloge et votre magnifique couronne. Sinon vous auriez la douleur de voir dans vos maisons un enfant gâté et effronté, hardi et méprisant, blasé dès l'adolescence, et duquel on dirait plus tard, avec une ironie dédaigneuse et une mésestime raisonnée, ce mot qui est le plus sanglant des blâmes : « C'est un homme qui ne respecte rien ! »

II

Le respect, je l'ai insinué, repose avant tout sur la foi, sur l'enseignement chrétien. De là pour vous la nécessité de distribuer en second lieu à vos enfants le pain de la *doctrine*.

La doctrine, c'est le catéchisme.

Ailleurs j'ai insisté déjà sur la nécessité qui vous incombe aujourd'hui plus que jamais, de donner à vos enfants l'instruction religieuse. Par ce temps de neutralité, — ce qui est la forme la plus haineuse et la plus perfide de l'hostilité, — il faut que quelqu'un se lève pour dire à Dieu : « Je ne suis pas neutre à l'endroit de mon Créateur et Père. Ce serait une monstruosité que ma fille soit neutre à l'égard de moi, sa mère : combien plus s'il s'agit de vous, ô Seigneur Jésus ? C'est pourquoi, moi je vous aime, et je veux vous faire connaître, aimer et servir ! »

C'est vous, n'est-ce pas ? qui aurez ce courage, cette probité d'âme chrétienne. Vous ferez donc aimer Jésus-Christ à vos enfants, et pour cela vous leur enseignerez le catéchisme qui parle de Lui.

Oh ! le catéchisme vous l'avez appris autrefois et vous l'aimiez, vous goûtiez la suavité de la parole sainte, le charme de l'Évangile, mais vous l'avez appris comme des enfants que vous étiez. Relisez-le, vous y trouverez des choses que vous n'y avez jamais vues, des sens nouveaux surgiront des mots, des expressions que vous ne saisissiez pas vous apparaîtront fécondes en enseignements universels, et vous admirerez comme la doctrine chrétienne est faite pour tous les âges, toutes les situations, comme tous vos devoirs y sont renfermés. Peut-être parfois serez-vous arrêtées par telle demande ou telle réponse que vous ne comprendrez pas ; peut-être aussi vos enfants vous adresseront des questions embarrassantes que vous ne pourrez guère résoudre au moins d'une manière exacte. Eh bien ! vous prendrez des livres où la doctrine est exposée avec plus de détails, plus complètement expliquée, et puis vous viendrez assister au catéchisme le dimanche. Vous entendrez vos enfants réciter, vous écouteront les commentaires du pasteur. Vous les graveront dans votre mémoire, dans votre cœur surtout, et rentrées dans vos maisons, vous vous ferez « maîtresses répétitrices. »

Avant tout, faites comprendre à vos enfants que l'enseignement de l'Eglise n'est aucunement opposé, comme le prétendent certains petits docteurs du jour, au bon sens, à la raison, à la science, mais seulement au mal et aux passions mauvaises. L'Eglise n'est pas l'ennemie de la société, mais seulement des abus et des crimes qui désolent la société ; elle est au contraire la seule amie des peuples comme des âmes, la seule puissance qui puisse consoler celles-ci et conduire ceux-là. Si ces petits docteurs insistent, demandez-leur de vous citer une seule conclusion de la science qui soit contraire à un article du symbole, une seule vérité naturelle qui soit contraire à une vérité de la foi. Ils ne sauront jamais vous répondre.

La grande ennemie, c'est l'ignorance religieuse. De là de perpétuels malentendus. Ils ne savent rien en matière de religion et ils veulent discuter. Alors, ainsi que tous les ignorants, ils s'échauffent, s'emportent, s'entêtent, et parfois, comme les Juifs

qui ne pouvaient répondre à Jésus-Christ, ils prennent des pierres.

A mesure que vous avancerez dans le catéchisme, expliquez chaque mot, revenez sur les chapitres déjà vus, faites-les entrer dans la mémoire de vos enfants, rappelez-leur dans leur conduite pratique leurs devoirs, ce que Dieu défend, ce qu'il exige, en vous appuyant sur la doctrine que vous leur enseignez; vous aurez bientôt la joie de voir leurs progrès dans la vertu en même temps que se fortifiera votre science chrétienne.

Ah ! puissiez-vous ressembler à Blanche de Castille, de qui saint Louis son fils aimait à répéter : « Madame disait de moi, qu'elle aimait par dessus toute créature, que si j'étais malade à la mort et ne puisse être guéri qu'en faisant telle chose qui fût un péché mortel, elle me laisserait plutôt mourir que de consentir à courroucer mon Créateur d'une façon damnable. » C'est par de tels enseignements qu'on élevait des princes, et qu'on élèvera aujourd'hui des hommes, si les mères veulent donner à leurs enfants le pain de la doctrine chrétienne.

III

Quand vos enfants connaîtront Dieu, ils l'aimeront, et ils aimeront aussi les hommes, parce que Dieu les aime : c'est ainsi que la doctrine conduit à l'amour. Est-il donc nécessaire de recommander à une mère de donner à son enfant le pain de l'amour ? Oui, parce que l'amour que vous lui portez doit être éclairé, appuyé sur la raison et sur la foi. Autrement, vous les aimez pour vous ou pour eux, deux amours égoïstes qui ne sauraient produire que l'égoïsme.

Votre amour pour eux doit s'affirmer chrétien dès les plus tendres années, *de longe*. La mère de saint François de Sales, Françoise de Sionnaz, avait inculqué ces sentiments de pure et profonde affection dans le cœur de son petit enfant alors qu'il ne parlait pas encore. Elle fut toute surprise — et toute heureuse — d'entendre un jour sortir de ses lèvres ces premières paroles dites d'une voix claire et douce : « Mon Dieu et ma mère m'aiment bien ! » Mais remarquez bien quel ordre elle avait mis dans cet amour : l'enfant l'aimait parce qu'il aimait Dieu. Cet ordre, n'espérez pas l'intervertir, je vous plaindrais, pour plus tard, pauvres victimes d'une affection aveugle sans base et sans lendemain !

Ouvrez leur cœur afin qu'ils n'aient rien de caché pour vous. Hélas ! il est tant de mères qui ignorent toujours ce qui se passe dans le cœur surtout de leurs jeunes filles, peut-être parce qu'elles sont trop grondeuses, également faibles et sévères à l'excès, oublieuses de leur propre jeunesse. Quand votre fille se confie à vous, prenez garde de lui faire des reproches ou de lui montrer un visage mécontent, il se fermerait, ce cœur à qui il a tant coûté de se révéler. Accueillez-les avec bonté, mettez un tact infini à toucher ces plaies intimes qui, pour guérir, n'ont besoin que d'un peu de lumière et de tendresse. Une chose que j'ai

remarquée souvent, c'est que la mère est la dernière personne à qui une jeune fille osera s'ouvrir. Est-ce que ce simple fait n'accuse pas de part et d'autre une absence d'amour vrai ? Car la défiance exclut l'amour, et cette défiance a une cause. Autant vous devez être fermes, austères même pour les maintenir dans une conduite irréprochable, autant à certaines heures de défaillances qu'elles vous avouent, votre devoir est d'être indulgentes.

Lorsque vous possédez leur cœur, sachez y déposer l'amour, la compassion pour tous ceux qui souffrent, pour le pauvre sans abri et sans pain, pour toute infortune humaine. Là encore commencez de bonne heure, *de longe*. Quand dans les soirs d'hiver vous les faites chauffer auprès d'un bon feu, vous les couchez dans un bon lit, rappelez-leur qu'il est des enfants comme eux qui ont froid et faim, qui ne jouissent pas des caresses de leur mère; amenez ainsi sur leurs lèvres une prière de reconnaissance, et dans leurs cœurs des sentiments de pitié chrétienne pour les malheureux. Que d'ouvriers transis et sans travail, que de pauvres sans feu ! Leur nombre augmente sans cesse, nos routes en sont sillonnées, nos campagnes en regorgent. L'inconduite sûrement explique souvent leur dénuement, mais pas toujours. Il y a des plaies sociales très vives, qui ne seront pensées que par la bonté.

Une femme de cœur, c'est ce qu'il y a de meilleur au monde, mais c'est la piété qui multiplie la puissance du cœur. En élevant ainsi vos enfants, en les fortifiant par le pain de l'amour de Dieu, de l'amour des pauvres, vous préparerez d'honnêtes et saintes générations qui feront l'orgueil de leur pays et le bonheur de l'Eglise. Votre rôle à vous, le rôle de toute mère chrétienne, le voilà. « C'est Sylvie, ma sainte mère, disait saint Grégoire le Grand, qui m'a donné à l'Eglise. » Donnez-nous de même vos enfants. L'Eglise vous les demande, non pas pour vous les reprendre, mais pour vous les conserver.

PRONES CATÉCHÉTIQUES

Dimanche de Quasimodo

L'ASCENSION

Pax vobis !

La paix soit avec vous !
(Joan., xx, 21).

Mes frères,

Le Sauveur ressuscité daigna se montrer à ses apôtres et les saluer de ces paroles consolantes : « La paix soit avec vous ! » Tant que les hommes gémissaient dans l'esclavage du démon, ils ne pouvaient goûter les douceurs d'une paix véritable. Ils n'avaient pas la paix avec Dieu dont ils étaient les ennemis, ni la paix avec eux-mêmes à

cause de leurs péchés, ni la paix avec le prochain parce qu'ils ne pouvaient dompter leurs mauvaises passions. Mais lorsque Jésus eut accompli l'œuvre de notre salut, la paix revint sur la terre; le péché était effacé, et par conséquent la cause de toutes nos misères avait disparu. Puissions-nous estimer à sa juste valeur ce trésor que nous a apporté le Sauveur ! C'est à nous, chrétiens, réconciliés avec le ciel par la communion pascalle, que s'adressent ces paroles du Sauveur : « La paix soit avec vous ! » Conservons précieusement cette paix en vivant dans la plus parfaite soumission à la loi de Dieu, et en pensant souvent au ciel où le Sauveur ressuscité est allé régner dans la gloire de son Père.

C'est ce mystère de l'Ascension que nous avons à méditer aujourd'hui. Le Symbole le formule en disant que « Jésus-Christ est monté au ciel et qu'il est assis à la droite de son Père. »

Nous *expliquerons* ces mots, et nous en tirerons quelques *enseignements* pour notre conduite.

I

Où, — comment, — et pourquoi Jésus-Christ est-il monté au ciel ?

1. Quarante jours s'étaient écoulés depuis la résurrection du Sauveur; les apôtres étaient réunis à Jérusalem dans le cénacle; Jésus parut au milieu d'eux, leur fit différentes recommandations, puis les emmena du côté de Béthanie, et gravit avec eux la montagne des Oliviers. C'était là qu'avait commencé l'agonie de sa passion, et que Judas l'avait trahi par un baiser. C'était de là qu'il voulait monter au ciel, pour nous rappeler l'union étroite qu'il y a entre la souffrance et la joie; entre la lutte et le triomphe, et pour nous apprendre que nous ne pouvons arriver au ciel que par le chemin de la mortification. L'Evangile ne nous dit pas en quels termes il prit congé de ceux qui avaient été pendant trois ans les compagnons de ses travaux, et qui devaient continuer son œuvre; nous savons seulement qu'il éleva les mains pour les bénir, et que soulevé de terre il monta peu à peu vers les régions célestes. Les apôtres profondément émus le suivirent longtemps des yeux, jusqu'à ce qu'un nuage le déroba complètement à leur vue. Ils restaient encore immobiles, comme s'ils avaient espéré revoir encore une fois leur Maître, lorsque deux anges vêtus de blanc leur apparurent et leur dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous là, les yeux fixés au ciel ? Ce Jésus qui vient de vous quitter pour monter dans les cieux, en redescendra un jour de la même manière. » (Act., I, 10-11). A ces mots, les disciples se prosternèrent pour adorer Dieu; puis consolés à la pensée du glorieux triomphe de leur Maître, ils rentrèrent pleins de joie à Jérusalem. (Luc, xxiv, 52). On montre encore aujourd'hui, sur la montagne des Oliviers, l'endroit d'où Notre-Seigneur a pris son essor vers le ciel, car la trace de ses pieds est restée gravée sur la pierre, ainsi que le constatent les pèlerins.

D'après la direction de ces empreintes des pieds du Sauveur, on voit qu'en montant au ciel, comme en mourant sur la croix, il avait le visage tourné du côté de l'Europe, où son Eglise devait prendre un jour une si glorieuse extension. Réjouissons-nous, mes frères, de ce témoignage donné par Notre-Seigneur au pays que nous habitons, et tâchons de mériter, par notre soumission à sa loi, qu'il ne cesse de répandre ses bénédictions sur nous.

2. Jésus-Christ est monté au ciel en corps et en âme, accompagné des justes de l'Ancien Testament.

Il est monté au ciel avec sa nature humaine. Comme Dieu il n'avait jamais cessé d'y habiter, puisque la divinité est toujours partout; toutefois Celui qui est monté au ciel n'était pas seulement homme, mais Dieu et homme, par conséquent, de même qu'on dit qu'un Dieu est né, est mort pour nous, on doit dire aussi qu'un Dieu est monté au ciel, puisqu'en Jésus-Christ les deux natures divine et humaine sont inséparables. C'était un Dieu qui s'élevait de la terre jusqu'au ciel, aussi n'avait-il pas besoin d'un secours étranger pour faire cette ascension; Jésus est donc monté au ciel en vertu de sa puissance de Fils de Dieu.

David, dont l'esprit prophétique a découvert le triomphe du Christ, nous apprend qu'il a vu pour son cortège les âmes des justes de l'ancienne loi : « Vous êtes monté dans les hauteurs des cieux, vous avez emmené les captifs. » (Ps. lxxvii, 19). Ces captifs, comme l'explique saint Jérôme, c'étaient les âmes des justes qui attendaient dans les limbes la venue de leur libérateur. Adam, Abel, Noé, Abraham et tous les saints patriarches de l'Ancien Testament, étaient captifs depuis des siècles, le ciel leur était fermé; le glorieux vainqueur de la mort et des puissances infernales pouvait seul le leur ouvrir. Dans un autre endroit des psaumes, David décrit l'entrée de ce cortège triomphal dans les célestes demeures; les justes chantent les louanges de leur libérateur, et s'adressant aux esprits angéliques qui attendent l'arrivée de leur Roi, ils s'écrient : « Ouvrez vos portes, princes du ciel; ouvrez-vous, portes éternelles, afin de laisser entrer le Roi de gloire. » Les anges demandent avec allégresse : « Quel est-il, ce Roi de gloire ? » Et leurs frères de la terre répondent : « C'est le Seigneur fort et puissant, vainqueur dans les combats. » (Ps. xxiii, 7). Aussitôt les portes s'ouvrent, ce vainqueur entre dans le séjour de la gloire, il monte sur son trône, et autour de lui se rangent tous les saints, et les chœurs célestes entonnent ce cantique de joie, qui retentira sans fin : « L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur et la louange. » (Apoc., v, 12).

Unissons-nous, mes frères, à ces saints transports et répétons avec les anges : « A Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles ! » (Id. 13).

3. Enfin, pourquoi Jésus-Christ est-il monté au ciel ?

Avant tout, c'est pour prendre possession de la gloire à laquelle avait droit son humanité. Comme Dieu, Jésus-Christ n'avait jamais quitté le ciel, il n'avait rien perdu de sa gloire infinie en venant sur la terre ; c'est comme homme qu'il devait recevoir la glorieuse récompense des humiliations et des souffrances qu'il avait endurées pour notre salut. « Il s'est humilié, dit l'apôtre, s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix : c'est pourquoi Dieu l'a glorifié et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout autre. » (Philip., II, 8). Heureux le chrétien qui marche sur les traces du Sauveur, et se sanctifie ici-bas par les humiliations et les souffrances ! Après les jours d'épreuve, il entrera lui aussi dans la gloire qui lui a été promise comme récompense.

Jésus-Christ est encore monté au ciel pour y remplir en notre faveur le rôle d'avocat et d'intercesseur. C'est toujours comme homme qu'il s'acquitte de cette fonction, car comme Dieu il ne peut pas s'abaisser à intercéder pour une créature. « Il n'y a qu'un Dieu, dit l'Apôtre, et il n'y a qu'un médiateur entre Dieu et les hommes : c'est un homme, c'est Jésus-Christ. » (I Tim., II, 5). Il continue au ciel ce qu'il a fait pendant trente-trois ans sur la terre, il ne cesse d'offrir à Dieu son Père pour notre salut les mérites qu'il a acquis dans sa vie mortelle, il s'offre lui-même comme un holocauste, éternellement consumé par les flammes de la plus ardente charité. « Si quelqu'un de vous a péché, dit encore saint Paul, nous avons pour avocat auprès du Père Jésus-Christ, le Juste par excellence, c'est Lui qui est victime de propitiation pour nos péchés. » (I Joan., II, 1-2). Avec quelle confiance ne devons-nous donc pas lever les yeux au ciel pour demander notre pardon ! Nous y avons pour intercesseurs non seulement la très sainte Vierge avec les anges et les saints, mais Jésus-Christ lui-même. Dieu le Père peut-il refuser quelque chose à ce Fils en qui il a mis toutes ses complaisances ?

Enfin Notre-Seigneur est monté au ciel pour nous y préparer une place. C'est lui qui nous en a donné l'assurance : « Je m'en vais, pour vous préparer une demeure ; et quand je l'aurai préparée, je reviendrai et je vous prendrai avec moi, pour que vous soyez là où je suis. » (Joan., XIV, 2-3). C'est donc aussi bien pour nous que pour lui qu'il a voulu retourner au ciel, et son ascension est, autant que sa passion et sa mort, une preuve de son amour pour nous. Il est mort pour expier nos péchés, il est monté au ciel pour nous en ouvrir les portes et nous y préparer une demeure. Quelle perspective consolante pour nous ! Quel charme répand sur notre triste existence la pensée de ce trône resplendissant que le Sauveur nous prépare à côté de lui dans le ciel ! Ah ! je ne m'étonne pas que les saints aient désiré la mort, qu'ils l'aient vue approcher avec le sourire sur les lèvres ; cette mort brisait les liens qui les empêchaient de s'envoler au ciel ! Vivez saintement,

mes frères, et vous ne craignez pas la mort, vous l'attendrez avec confiance, comptant sur la parole du divin Sauveur qui vous a promis de vous préparer une place au ciel, si vous le servez fidèlement jusqu'à la mort.

II

Que signifient et que nous enseignent ces paroles : *Est assis à la droite de Dieu*, que l'Eglise a ajoutées au sixième article du Symbole ?

1. Ces paroles se retrouvent plusieurs fois dans la sainte Ecriture ; ainsi, nous lisons dans saint Marc : « Le Seigneur Jésus s'éleva au ciel, où il est assis à la droite de Dieu » (Marc., XVI, 19) ; et Jésus-Christ a déclaré solennellement devant le tribunal de Caïphe que les hommes le verront un jour « assis à la droite de la majesté de Dieu, et descendant sur les nuées du ciel » pour juger le monde. (Matth., XXVI, 64). Il ne faut pas prendre ces mots « assis à la droite » dans leur sens propre, comme si Dieu était placé sur un trône semblable à ceux des rois de la terre : Dieu est un pur esprit, invisible, immuable, immense. Les expressions du Symbole signifient, dans un sens figuré, que Jésus-Christ, même en tant qu'homme, prend part dans le ciel à la puissance divine, comme les ministres, placés à côté du trône, prennent part à l'autorité de leur souverain. La droite est la place d'honneur, et comme la main ou le bras de Dieu signifie sa puissance, dire que Jésus-Christ est à la droite de son Père, c'est affirmer qu'il est élevé dans le ciel au plus haut degré de puissance et de gloire. Comme Dieu, il est en tout l'égal de son Père, il a par conséquent la même puissance infinie ; comme homme, il reçoit de son Père communication de sa suprême autorité, de sa gloire et de ses perfections infinies, à un degré bien supérieur à tout ce qui a jamais été communiqué aux créatures ; son humanité possède plus de puissance, de gloire, de sainteté que tous les anges et tous les saints ensemble, et à droit, à cause de son union personnelle avec la divinité, au suprême hommage de l'adoration ; aussi « au nom de Jésus, toute créature doit fléchir le genou, au ciel, sur la terre et dans les enfers, et toute langue doit confesser que Notre-Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père. » (Philip., II, 9-11).

Le terme *est assis* est pris également dans un sens figuré pour exprimer le repos éternel, la possession inamissible de la gloire céleste, où Jésus-Christ est parvenu. Sur la terre, il était, comme les autres hommes, sujet aux vicissitudes de l'existence, aux alternatives de la joie et de la tristesse, de la fatigue et du repos ; mais depuis qu'il est entré dans la gloire du ciel, qu'il s'est assis sur le trône de la majesté divine, il possède, pour ne plus la perdre jamais, une gloire qui ne subira aucun changement. — On dit encore qu'il *est assis* pour exprimer son autorité de *Juge* des vivants et des morts et sa dignité de *Roi* de tout l'univers. Les juges de la terre sont assis pour rendre la justice, ainsi l'Evangile rapporte que

Pilate s'assit à son tribunal pour condamner le Sauveur. Or, « Dieu le Père a donné à son Fils tout pouvoir de juger » (Joan., v, 22), par conséquent Jésus-Christ a aussi un tribunal où il siège dans l'appareil de la justice pour juger les hommes ; et saint Paul assure que « nous devons tous paraître un jour devant ce tribunal du Christ. » (II Cor., v, 10).

Le Sauveur a déclaré qu'il était Roi, saint Paul l'appelle le Roi immortel des siècles, le Roi des rois, le Souverain des souverains ; comme tel il a un trône élevé au-dessus de ceux de tous les rois de la terre à qui il fait la loi, « son règne doit durer jusqu'à la fin des siècles, et son sceptre sera toujours celui de l'équité. » (Ps. XLIV, 7). « Son Père l'a ressuscité d'entre les morts et l'a établi dans le ciel à sa droite au-dessus de toutes les principautés, vertus, puissances, dominations, de tout ce qui a un nom (c'est-à-dire une autorité) non seulement dans le siècle présent, mais dans l'éternité. » (Ephés., I, 22).

Tel est le sens profond de cet article du Symbole : Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu, pour partager, même en tant qu'homme, la gloire et l'autorité de son Père, pour juger tous les hommes, et rester à jamais le Roi de toute créature.

2. Essayons maintenant de comprendre les grands enseignements que ces paroles renferment.

Nos cœurs doivent suivre Jésus, notre chef, dans son ascension, et désirer ardemment les biens éternels dans la possession desquels il est entré. Un gentilhomme, qui visitait les lieux saints, arriva sur la montagne des Oliviers, à l'endroit d'où Jésus était monté au ciel. Après avoir contemplé cette pierre où sont restés marqués les pas du Sauveur, il se jeta à genoux, baisa avec effusion ces précieuses empreintes, puis levant les yeux et les mains au ciel, il s'écria : « O Jésus, mon amour, où voulez-vous que j'aille à présent ? J'ai parcouru tous les lieux par où vous avez passé, j'ai vu Bethléem, Nazareth, le Jourdain, le Calvaire ; maintenant que j'ai vénéré le lieu d'où vous êtes monté au ciel, que me reste-t-il à faire, sinon d'aller me joindre à vous ? Accordez-moi la grâce de vous suivre au ciel, je n'ai plus rien à faire sur la terre ! » Et son âme, détachée de son corps par la véhémence de ses pieux désirs, s'élança à la suite du Sauveur vers les demeures célestes. Hélas ! pourquoi désirons-nous avec tant d'ardeur les biens de la terre, qui ne peuvent pas nous procurer le bonheur véritable, et que nous serons bientôt obligés d'abandonner ? Pourquoi notre unique préoccupation n'est-elle pas de conquérir au ciel cette place que le Sauveur nous y a préparée ? Écoutez l'apôtre qui nous dit : « Cherchez ce qui est au-dessus de vous, où Jésus est assis à la droite de son Père, goûtez les choses d'en haut, et non les choses de la terre. » (Coloss., III, 1-2). Travaillez activement, mes frères, à gagner le ciel. Il ne vous est pas défendu de jouir des biens de la terre et du fruit de vos peines, mais ne laissez pas votre cœur s'enfoncer dans la boue des

jouissances terrestres, levez les yeux vers les biens célestes et priez sans cesse pour obtenir la grâce de les posséder un jour.

Pour que cette noble espérance se réalise, *il faut que vous suiviez le chemin par lequel notre Sauveur a dû passer*, le chemin de la croix. Si vous cherchez uniquement à vous ménager ici une vie commode et agréable, si vous fuyez tout ce qui contrarie la nature, si vous ne pouvez supporter aucune adversité, faire aucune mortification, vous vous exposez à partager en enfer le sort du mauvais riche. Qu'est-ce que Jésus-Christ a dit à ses disciples ? « Que celui qui veut venir après moi renonce à lui-même, qu'il porte sa croix chaque jour et me suive. » (Luc., IX, 23). A cette pratique habituelle de la mortification, joignez l'accomplissement de tous les devoirs de votre vocation ; « assurez votre salut par vos bonnes œuvres, » selon la parole de saint Pierre. (II Petr., I, 10). Jésus-Christ vous a donné l'exemple d'une vie consacrée tout entière à la pratique du bien, à l'exercice de toutes les vertus. Voyez comme l'humilité, la patience, la charité, l'obéissance ont marqué tous les instants de son existence : il a instruit les ignorants, consolé les affligés, rassasié les affamés, guéri les malades, ressuscité les morts, converti les pécheurs. Il a bien mérité par là de régner maintenant au ciel comme Seigneur des seigneurs et Juge des vivants et des morts. A son exemple, employez tous les moments de vos journées à faire le bien, et ne laissez passer aucun jour sans amasser des trésors pour le ciel. Certes, les occasions ne vous manquent pas. Tous les jours, vous avez à accomplir matin et soir le grand devoir de la prière, vous pouvez rendre à votre prochain toute sorte de bons services, et l'édifier par vos bons exemples. Vous avez des passions à réprimer, des tentations à combattre, des vertus à acquérir : ce doit être là votre occupation de chaque jour. Les dimanches et jours de fêtes, vous devez vous sanctifier par l'assistance aux offices et la réception des sacrements. Il faut que votre vie soit remplie de toutes ces bonnes œuvres, si vous voulez recueillir les fruits du mystère de l'Ascension que nous venons de méditer.

Je termine par ces paroles de saint Bernard : « Mes frères, imitons en tout les exemples de Jésus-Christ, suivons-le dans sa passion, dans sa résurrection, dans son ascension, car s'il est allé au ciel, c'est pour nous l'ouvrir ; il dépend de nous de partager sa gloire, il est à la droite de son Père pour plaider notre cause et nous servir d'intercesseur. Ne perdons jamais de vue ce trône qu'il nous réserve ! Les Juifs captifs à Babylone ne pouvaient ouvrir leur cœur à la joie, ils pensaient sans cesse à leur patrie et soupiraient après la fin de leur exil. Comme eux nous sommes des exilés, et demain peut-être nous verrons finir notre triste captivité. A quoi devons-nous penser, si ce n'est aux splendeurs de la patrie céleste ? Disons comme les enfants d'Israël : « Que ma langue s'attache à mon palais, ô mon Dieu, si

jamais j'oublie votre beau ciel, ma noble patrie ! »

Oui, mes frères, pensez toujours au ciel, désirez le ciel, travaillez pour le ciel. C'est le moyen de supporter facilement toutes les peines de la vie, d'oublier les fatigues de l'exil, de marcher courageusement dans le chemin de la croix à la suite de Jésus-Christ, de manière à arriver sûrement un jour auprès de lui dans la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION DE DIX MINUTES POUR LE JOUR DE PAQUES

Surrexit, non est hic.
Jésus-Christ est ressuscité.
(Marc, xvi).

Un jour que les foules acclamaient Jésus à cause de ses sublimes enseignements et de ses étonnants miracles, les pharisiens jaloux s'approchèrent et lui dirent : « Vous vous dites le Fils de Dieu ; donnez-nous donc un signe pour nous prouver que vous l'êtes réellement. — Race infidèle, répondit Jésus, vous n'aurez pas d'autre signe que celui dont l'aventure de Jonas a été la figure. De même que ce prophète est sorti après trois jours du ventre d'un monstre, de même le Fils de l'homme sortira après trois jours du sein de la terre. » Par ces paroles, Jésus nous avertit que le miracle de sa résurrection doit être le fondement principal de notre foi. Cela se comprend : entre tous les miracles de Jésus-Christ, celui-là est le plus grand et le plus facile à constater. Qu'il soit le plus grand, on n'a pas besoin de le prouver. Qu'il soit facile à constater, c'est ce que je veux vous montrer en repassant avec vous les preuves de ce grand événement.

La résurrection est un fait. Un fait se prouve par des témoins. Mais dans presque toute cause humaine, il y a des témoins *pour*, et des témoins *contre*. Ces deux espèces de témoins existent pour déposer sur la résurrection du Sauveur. Écoutons la déposition des uns et des autres, celle des apôtres et celle des Juifs.

I

D'abord, que nous disent les témoins *pour*, les apôtres ? Leur témoignage a été écrit dès le premier siècle dans l'Évangile ; et l'Église qu'ils ont fondée a pour mission principale de nous en rappeler la teneur. Voici ce témoignage. Leur maître, disent-ils, fut attaché à un gibet sur lequel il expira. Après sa mort, on lui perça le côté. Puis on détacha son corps de la croix, on l'embauma avec de la myrrhe et de l'aloès, et on le déposa dans un tombeau à l'entrée duquel on roula une grosse pierre. Le surlendemain, en dépit de toutes

les précautions prises par les Juifs, le tombeau se trouva vide. Jésus apparut en plusieurs circonstances à ses disciples, leur montrant dans ses pieds et ses mains l'empreinte des clous, et celle de la lance dans son côté. Finalement il conduisit ses apôtres sur une colline voisine de Jérusalem. De là il s'éleva au ciel, après avoir dit aux siens : « Allez me rendre témoignage à Jérusalem, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. »

Fidèles aux ordres de leur Maître, les apôtres s'en sont allés à travers le monde, annonçant Jésus crucifié et ressuscité. Et le monde les a crus. Il y a là, dit saint Augustin, trois choses également incroyables : la première, c'est qu'un mort soit ressuscité ; la seconde, c'est que quelques pêcheurs soient allés annoncer à l'univers une chose aussi étrange ; la troisième, c'est que le monde les ait crus. Les incrédules ne veulent pas admettre avec nous la première de ces choses incroyables. Bon gré mal gré ils voient de leurs yeux la troisième. Et ils ne peuvent l'expliquer qu'en admettant la deuxième, à savoir, que les apôtres ont prêché au monde la résurrection. Le monde a-t-il bien fait de les croire ?

La première condition d'un bon témoin, c'est qu'il ne se soit pas trompé sur le fait qu'il rapporte, c'est qu'il soit exempt d'erreur. Eh bien ! quand il s'agit de la résurrection de Jésus-Christ, la nature du fait, le nombre et la condition des témoins ne nous permettent pas de supposer que les apôtres se soient trompés. Le fait, il est public, éclatant : rien de plus facile à constater qu'un homme, après être mort, s'est ensuite montré vivant, surtout quand il multiplie ses apparitions. Quant aux témoins, ils sont fort nombreux. La loi civile ne demande généralement que deux témoins pour asseoir un jugement. Or, pour la résurrection du Sauveur, nous entendons onze apôtres, soixante-douze disciples et plus de cinq cents frères s'écrier tout d'une voix que ce qu'ils attestent, ils l'ont vu. Enfin, à considérer les qualités de ces témoins, on ne peut pas les soupçonner d'erreur : ce n'étaient certes pas des hommes prévenus et crédules. Jésus avait maintes fois prédit pendant sa vie qu'il ressusciterait. Malgré cela, vous voyez Joseph d'Arimathie envelopper son corps de bandelettes et le renfermer dans un tombeau. Vous entendez dire aux deux disciples d'Emmaüs : « Nous avions fondé des espérances sur Jésus de Nazareth ; mais voilà trois jours qu'il est mort : nous n'espérons plus rien. » Vous entendez saint Thomas s'écrier : « Si je ne vois pas dans ses mains l'empreinte des clous, si je ne mets pas ma main dans son côté, je ne croirai pas. » Il est impossible que de pareils témoins se laissent tromper.

Mais pour qu'un témoin soit digne de foi, il ne suffit pas qu'il soit exempt d'erreur ; il faut encore qu'il soit sincère, qu'il n'ait pas voulu tromper. Les apôtres ont-ils menti au monde ? Pour faire un faux témoignage, il faut y avoir quelque intérêt : on n'est pas méchant gratuitement. Or quel intérêt pouvaient donc avoir les apôtres à dire que

Jésus était ressuscité, s'il ne l'était pas ? Est-ce le crédit, la richesse, les honneurs, le plaisir ? Passez en revue tous les motifs humains. Je vous défie de trouver quel avantage les apôtres pouvaient retirer d'un pareil mensonge. Je me trompe : ils avaient à attendre la persécution, la prison et la mort. Tous sont morts en effet pour attester la résurrection du Sauveur. Il leur aurait été facile de sauver leur tête, ils n'avaient qu'à se taire. « Nous ne pouvons pas, disaient-ils, ne pas parler. » On a beau subtiliser, dit Pascal ; il faut croire aux témoins d'un fait, quand ils se laissent égarer pour l'attester.

II

Écoutez maintenant la déposition des témoins qui sont *contre* la résurrection. Ces témoins existent encore : ce sont les Juifs. Vous êtes-vous jamais demandé, mes frères, pourquoi ce petit peuple, qui compte à peine dix millions d'habitants, et qui, depuis deux mille ans, est dispersé sur toute la surface de la terre, ne saurait disparaître et se mêler aux autres races ? Les peuples comme les individus finissent par mourir, et ne laissent qu'un nom dans l'histoire. Les Gaulois, les Romains, les Francs qui ont successivement occupé notre pays de France, se sont si bien mêlés qu'on ne peut plus distinguer en nous leurs diverses races. Seuls, les Juifs, bien que dispersés dans l'univers, ne peuvent disparaître : Dieu les garde pour rendre témoignage à la résurrection de Celui qu'ils ont crucifié.

Or, voici ce qu'ont dit les Juifs devant le tombeau vide de Jésus-Christ, et ce que disent encore aujourd'hui leurs enfants : « Les apôtres ont enlevé son corps pendant la nuit, en profitant du sommeil des gardes. » Examinons bien cette déposition, elle en vaut la peine.

Les apôtres, disent les Juifs, ont enlevé le corps de Jésus. — S'ils ont voulu le faire, leur répondrons-nous, c'est donc qu'ils ne croyaient pas à sa résurrection. S'ils ne croyaient pas à sa résurrection, ils le regardaient donc comme un imposteur, puisqu'il avait prédit qu'il ressusciterait. Dès lors, qu'on veuille bien nous dire quel motif avait les apôtres de sacrifier leur repos et leur vie pour réhabiliter la mémoire d'un menteur.

Supposons par impossible qu'ils aient eu un motif. — Le projet d'enlever le corps du Christ suppose un complot. Un complot ne se forme pas, ne s'exécute pas en un jour. Or, c'est le vendredi soir que le corps de Jésus est mis au tombeau ; c'est le dimanche matin que ce tombeau est vide.

Passons sur toutes ces invraisemblances. Le complot est donc tramé. Les disciples qui ont pris la fuite lors de l'arrestation de leur Maître, sont soudain transformés en conspirateurs intrépides. Pierre, leur chef, qui tremblait la veille à la voix d'une servante, marche à leur tête. — Mais, arrêtez-là, ô Juifs ! Est-ce que vous n'avez pas scellé le sépulcre ? Est-ce que vous ne l'avez

pas entouré d'un haie de soldats, précisément pour que les disciples de Jésus ne l'enlèvent point ? Et vous osez parler d'un enlèvement, quand vous avez tout fait pour le prévenir !

Mais les gardes dormaient. — Ah ! je voudrais bien qu'ils soient ici, ces gardes. Je leur demanderais pourquoi ils se sont endormis, quand ils avaient ordre de veiller ; comment il se fait qu'ils se soient tous endormis à la fois ; comment leur sommeil a été si profond que les mouvements des apôtres ne les ont point éveillés ; comment enfin ils peuvent accuser ceux-ci d'avoir ravi le corps de Jésus, puisque de leur propre aveu, témoins endormis, ils n'ont rien vu, rien entendu.

D'ailleurs, si les Juifs avaient cru eux-mêmes à cette fable qu'ils ont inventée, est-ce qu'ils n'auraient pas dû punir les apôtres et les soldats, les premiers pour bris de scellés, les seconds pour infraction à la discipline ? Or jamais ils n'inquiétèrent les apôtres pour cela. Quant aux soldats, ils leur donnèrent de l'argent.

Maintenant, les témoins sont entendus, la cause est jugée : de tous les faits de l'histoire humaine, il n'y en a pas un qui soit mieux prouvé que celui de la résurrection de Jésus-Christ. Quelles conclusions devons-nous tirer de là ? J'ai à peine besoin de vous les indiquer. Jésus-Christ s'est dit le Fils de Dieu, et il a fondé sur terre une religion à laquelle il veut qu'on obéisse comme à lui-même. Puisqu'il est ressuscité, il est donc Dieu et sa religion est divine. Jésus-Christ a promis de nous ressusciter, comme il avait promis de se ressusciter lui-même. Il a tenu sa promesse pour lui, il la tiendra donc pour nous. Devant le tombeau vide du Sauveur, renouvelons aujourd'hui notre foi. Et que notre foi entraîne le renouvellement de notre conduite. Ressuscitons aujourd'hui à la vie chrétienne, afin de ressusciter un jour avec Jésus à la vie glorieuse. Ainsi soit-il !

SERMONS OU L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

XLVI

LA MORT, ESPÉRANCE

Visi sunt... mori ; illi autem sunt in pace.

En apparence ils sont morts ; en réalité ils sont dans la paix.
(Sap. III, 2, 3).

La mort, mes enfants, a différents aspects selon le point de vue auquel on se place. Dans un entretien précédent, nous avons vu que la mort est un châtement ; aujourd'hui considérons-la comme une espérance.

« L'homme vit peu de temps, dit Job, et sa vie est remplie de misères nombreuses. »

(xiv, 1). La mort seule peut l'en délivrer. L'effroi qui la précède, les souffrances qui l'accompagnent, l'inconnu qui la suit, n'empêchent pas de voir en elle la cessation des maux de cette vie, un sommeil pour le corps, un repos pour l'âme. Cette croyance est un fait général. Un poète païen, Sophocle, l'exprime en deux mots : « La mort est le dernier remède à nos maux. » Il n'est pas sur la terre de malheureux si malheureux, de malade si souffrant, de pauvre si dénué, de travailleur si fatigué, de créature humaine si écrasée par les douleurs du corps et de l'âme qui ne se dise : « Tout cela finira, au moins à la mort ; » et cette pensée qui empoisonne les joies du monde, en adoucissant les tristesses, au point que la mort parfois est désirée, appelée, provoquée, et même coupablement avancée.

Est-elle vraie, mes frères, cette croyance que la mort est la fin de nos maux ? Comme toute croyance universellement admise, elle repose sur un fond de vérité ; comme dans toute croyance universellement admise, il s'est mêlé au fond de vérité des erreurs qui conduisent à de dangereuses conséquences. Sans doute, en fait, pour tous la mort est la fin des maux de cette vie ; mais est-elle par suite pour tous la fin de tous les maux, et dans quel sens ? L'homme qui meurt cesse-t-il de souffrir parce que, comme l'animal sans raison, il cesse d'être ? Ils voudraient le croire, ceux qui arrivent au jour de la mort sans s'être préoccupés du lendemain de l'éternité. Ils paraissent surtout le croire, ceux qui n'ayant pas le courage de supporter les soucis de la vie sont assez lâches pour attenter à leurs jours, et se jettent tête baissée dans les ténèbres de la mort qu'ils voudraient être le néant.

Mais, non ! Si en apparence ils sont morts, c'est pour vivre d'une autre vie que Job appelle une renaissance, un changement, *immutatio* (xiv, 14). Ce changement, il aura fallu le préparer ; cette renaissance sera celle qu'on aura méritée. — De tous on pourra dire : « En apparence ils sont morts ; » des justes seuls on dira : « En réalité ils sont dans la paix. » Des justes seuls on dira que « leur mort est précieuse devant Dieu » ; car, dit Salomon : « Leurs peines auront été relativement légères, et leur récompense sera grande... parce que Dieu les a trouvés dignes de lui. » (Sap., iii, 5). Voilà ceux pour qui la mort est remplie de douces promesses et de délicieuses espérances qu'il serait mieux d'appeler des assurances, des certitudes.

Enumérons-les en deux mots, ces espérances divines : éloignement de tous les maux, possession de tout bien. — Et d'abord, éloignement de tous les maux. « Dieu, dit saint Jean, essuiera toute larme de leurs yeux : il n'y aura plus ni mort, ni pleurs, ni cris, ni affliction. » (Apoc. xxi, 4). Pourquoi cela ? C'est qu'il n'y aura plus de péché. La mort aura saisi et immobilisé le juste dans l'état de justice. L'état d'épreuve, de lutte, de tentation, sera passé : plus de péché, par suite plus de souffrance, de tristesse et de mort ; la source en est tarie. C'est la paix, et une paix qui ne sera plus troublée. —

Ajoutons à cela, possession de tout bien. « Nous savons, dit saint Paul, que si notre maison de terre vient à se dissoudre, Dieu nous donnera dans le ciel une demeure qui ne sera point faite de la main des hommes, mais qui durera éternellement. » (II Cor., v, 1). L'âme juste a combattu le bon combat, elle a complété sa course et gardé la foi ; comme conclusion, Dieu la couronne de la couronne de justice : c'est la récompense de ses efforts. C'est aussi le repos et la paix : la mort pour elle est un sommeil, la sainte Ecriture n'appelle guère d'un autre nom la mort des justes. C'est encore la vie puisée à sa source, c'est-à-dire en Dieu. « Tout est accompli, dit le Seigneur ; celui qui a soif, je l'abreuverai gratuitement à la source de vie. » (Apoc. xxi, 6). Enfin c'est Dieu qui se dit son père et qui l'appelle son enfant : « *Ero illi Deus, ille erit mihi filius.* » (Ibid. 6). Ce n'est pas la mort, c'est la paix, la paix en Dieu, la paix de Dieu, éternelle comme Dieu.

Quoi de plus ? « Oui, dit saint Bernard, bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur, ceux que l'Esprit de Dieu invite à se reposer de leurs labeurs, et non seulement, mais qu'il rassasie d'un bonheur tout nouveau, assuré pour l'éternité. Oui, la mort du juste est douce, car elle est le repos ; elle est précieuse, car elle est le bonheur et un bonheur nouveau ; elle est excellente par dessus tout, car c'est le bonheur assuré pour l'éternité. » Nous ne pouvons donc, mes frères, former un vœu meilleur que celui-ci : « Puissé-je mourir de la mort des justes, puisse ma fin ressembler à la leur ! » (Nombres, xxiii, 10). Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

II

LA PRIÈRE

c

Ses conditions

— Vous rappelez-vous, Joseph, ce que nous avons dit dans la leçon précédente ?

— Nous avons dit la nature et la nécessité de la prière.

— Qu'est-ce que la prière ?

— La prière est un entretien de l'homme avec Dieu, entretien dans lequel l'homme adore le Seigneur, le remercie et lui demande le pardon et toutes les grâces dont il a besoin.

— Comment avons-nous prouvé que la prière est nécessaire ?

— Nous l'avons prouvé

Par la voix de Dieu,

Par la voix de Notre-Seigneur Jésus-Christ,

Par la voix des apôtres,

Par la voix de l'Eglise,

Par la voix des saints,
Par la voix du bon sens,
Par la voix de l'univers.

— Maintenant je désire savoir si la prière ne requiert pas certaines conditions ou qualités sans lesquelles elle ne serait ni agréable à Dieu ni utile à l'homme ?

— Oui, la prière requiert certaines qualités ou conditions vraiment indispensables pour qu'elle soit agréable à Dieu et utile à l'homme.

— Si ces qualités manquaient à nos prières, qu'arriverait-il ?

— Nos prières, au lieu de plaire à Dieu, Lui déplairaient plutôt, et nous deviendraient nuisibles au lieu de nous être utiles.

1

L'attention

— Jean prie, mais c'est seulement du bout des lèvres ; son esprit ne pense ni aux paroles qui sortent de sa bouche, ni à celui à qui il parle :

Pourriez-vous, Henri, nous dire ce qui manque à la prière de Jean ?

— Il lui manque l'attention.

— Qu'est-ce que prier avec attention ?

— C'est prier en pensant à Dieu et à ce qu'on lui dit dans sa prière.

— Jean dit son Notre Père, et en le disant il pense à son Père céleste infiniment bon, ainsi qu'aux souhaits et aux demandes qu'il lui adresse :

Comment prie-t-il ?

— Jean prie avec attention.

— Est-ce que Dieu réclame dans nos prières l'attention de l'esprit ?

— Sans aucun doute.

— Pourquoi reprochait-il aux Juifs de ne l'honorer que du bout des lèvres ?

— Précisément parce qu'Il veut que notre esprit prenne part à la prière.

— Notre-Seigneur dit que Dieu veut des adorateurs en esprit et en vérité :

Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve justement que Dieu exige l'attention de l'esprit dans la prière.

— Un pauvre qui est dans la misère, fait-il bien attention à ce qu'il dit en demandant l'aumône ?

— Oui, et il parle de son mieux afin de toucher le cœur du riche dont il implore la charité.

— Un malade qui désire sa guérison, pense-t-il à ses paroles quand il expose sa maladie au médecin et lui en demande le remède ?

— Evidemment.

— Un criminel qui veut obtenir le pardon de son juge, a-t-il besoin qu'on l'exhorte à penser à sa supplique ?

— Pas le moins du monde.

— Que sommes-nous devant Dieu ?

— Nous sommes des pauvres, des malades, des criminels.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que notre situation de pauvres, de malades, de criminels, exige de notre part la plus grande attention dans les différentes suppliques que nous présentons au Roi des rois.

— Jean a une grande faveur à solliciter du chef de l'Etat.

Il demande alors à parler au Prince ; ce qui lui est gracieusement accordé ; et voilà Jean en présence du Souverain.

Or, que se passe-t-il ?

Jean se conduit comme un véritable étourdi.

Oubliant qu'il est devant son chef suprême, il tourne la tête à droite et à gauche ; il regarde de tous côtés, et n'a point du tout l'air de s'occuper ni de son Prince, ni de ce qu'il lui dit :

Qu'en pensez-vous, Alphonse ?

— Jean a grand tort d'être ainsi étourdi, de manquer ainsi d'attention.

— Pourquoi ?

— Parce que cette étourderie est une offense pour son Prince.

— A quoi s'expose-t-il ?

— Il s'expose à ne rien obtenir, et même à être réprimandé et puni.

— Si nous parlions au Roi des rois avec étourderie et sans attention ?

— Nous offenserions sa Majesté infinie.

— Nous écouterait-Il ?

— Comment nous écouterait-Il, alors que nous ne nous écouterions pas nous-mêmes !

— Serions-nous exaucés ?

— Nous serions bien plutôt réprimandés et punis.

— Pourriez-vous, Emile, nous dire le nom de ces pensées étrangères qui viennent distraire notre esprit, et nous faire perdre l'attention dans nos prières ?

— On les appelle des distractions.

— Paul, en priant Dieu, pense à ses champs ou à ses prés :

Qu'est-ce que cette pensée étrangère à la prière ?

— Une distraction.

— Si Paul pensait à un voyage ou à une partie de jeu ?

— Ce serait encore une distraction.

— Ces distractions de Paul sont-elles des péchés ?

— Oui, si elles sont volontaires.

— Quand la distraction est-elle volontaire ?

— La distraction est volontaire,

1^o Quand on s'y arrête avec réflexion, s'apercevant bien de cette pensée étrangère qu'on devrait écarter et qu'on n'écarter point ;

2^o Quand on y a donné occasion, et qu'elle nous est ainsi venue par notre faute.

— Si Paul avait une longue distraction volontaire à la sainte messe ?

— Cette longue distraction volontaire finirait par devenir une faute grave, un péché mortel.

— Que doit-on dire des distractions volontaires qui ne sont ni longues ni importantes ?

— Ces distractions ne sont que des péchés véniels.

— La distraction de Paul est involontaire ; il ne la remarque point du tout et n'y a nullement donné occasion :

Qu'en dites-vous, Victor ?

— Cette distraction n'est pas un péché.

— Que devra faire Paul aussitôt qu'il la remarquera ?

— Il devra l'éloigner et renouveler son attention.

— S'il le fait ?

— S'il le fait, il sera agréable à Dieu, et ne manquera point d'acquiescer des mérites.

+

— Les distractions dans la prière sont-elles fréquentes ?

— Elles le sont trop.

— D'où viennent-elles ?

— Elles viennent

Tantôt de la faiblesse de notre esprit,
Tantôt de la légèreté de notre imagination,
Tantôt du démon.

— Y a-t-il des précautions à prendre pour les tenir à l'écart de nos prières ?

— Oui.

— Lesquelles ?

— Tout d'abord, il faut se retirer dans la solitude pour faire la prière.

— Ensuite ?

— Ensuite, il faut bien se mettre en la présence de Dieu, et le voir avec les yeux de notre âme.

— De plus ?

— De plus, il faut se rappeler qu'Il nous voit Lui-même et nous regarde pendant notre prière.

— Enfin ?

— Enfin, il faut demander très humblement au Seigneur la grâce d'être préservé des distractions ou de les repousser, et désavouer d'avance celles qui pourraient nous survenir.

— L'Esprit-Saint nous dit dans les divines Ecritures (Eccli., XVIII, 23) :

« Préparez votre âme avant de prier, et ne soyez pas comme un homme qui tente Dieu » ;

Que signifie ce langage ?

— Il signifie que nous devons prendre beaucoup de précautions avant nos prières, afin de les rendre bonnes et agréables à Dieu.

+

— On demandait un jour à saint Louis de Gonzague s'il était souvent distrait dans ses prières ; et notre jeune saint répondit :

« Si je réunissais toutes les distractions que j'ai eues depuis six mois, j'en aurais bien pour la durée d'un Ave Maria » :

Nous diriez-vous bien, Jules, pourquoi saint Louis de Gonzague avait si peu de distractions ?

— C'est qu'il prenait toutes les précautions requises pour bien prier.

+

— Quelle est votre résolution ?

— Je préparerai toujours mon âme avant de prier.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire,

1^o Je me retirerai dans la solitude,

2^o Je verrai avec les yeux de mon âme la majesté infinie du Roi des rois ;

3^o Je me rappellerai que Dieu me voit Lui-même et me regarde pendant ma prière ;

4^o Je le prierai de me préserver des distractions et de m'aider à les éloigner ;

5^o Je désavouerai d'avance toutes celles qui pourraient me survenir.

2

La ferveur

— Paul, en sollicitant une grande faveur de son Prince, fait bien attention à ce qu'il dit ;

mais il parle froidement, sans émotion ; à l'entendre, c'est seulement la bouche qui prie, le cœur n'est pour rien dans cette prière, et Paul ne semble pas avoir un véritable désir d'obtenir ce qu'il demande :

Qu'en pensez-vous, Eugène ?

— Il manque quelque chose à la requête de Paul.

— Et que lui manque-t-il ?

— Il lui manque le désir du cœur, la ferveur de la volonté, ce qui fait la véritable prière.

— A quoi Paul s'expose-t-il ?

— Il s'expose à être congédié sans avoir rien obtenu.

— Pourquoi ?

— Parce que, dans la réalité, il a tout l'air de ne rien demander, en ne demandant pas avec le désir du cœur et la ferveur de la volonté.

+

— Quand nous prions Dieu, Ernest, faut-il nous contenter d'apporter dans notre prière l'attention de l'esprit ?

— Non.

— Que faut-il donc de plus ?

— Il faut y ajouter le désir ardent du cœur, la ferveur de la volonté qui brûle d'obtenir ce qui est demandé.

— Si le désir du cœur et la ferveur de la volonté faisaient défaut à nos prières ?

— Nous ne mériterions pas d'être exaucés.

— Pourquoi ?

— Parce que ce ne serait vraiment pas notre âme qui prierait, si le cœur et la volonté n'étaient pour rien dans nos prières.

+

— Dans la prière du pauvre qui a faim, trouve-t-on seulement l'attention de l'esprit ?

— On y trouve surtout le désir du cœur, la ferveur de la volonté.

—

— Et dans la prière du malade qui demande la guérison au médecin, et du criminel qui demande pardon à son juge, n'y a-t-il que l'attention de l'esprit ?

— Il y a avant tout le désir ardent du cœur et la ferveur brûlante de la volonté.

— Ne sommes-nous pas des pauvres, des malades et des criminels ?

— Nous l'avons déjà dit.

— Comment donc devons-nous prier ?

— Nous devons prier tout d'abord avec l'attention de l'esprit, mais aussi et surtout avec le désir ardent du cœur et la ferveur brûlante de la volonté.

+

— Citez-nous, Aline, quelques exemples de prière fervente.

— La prière de la Chananéenne, qui demandait avec tant d'instance la guérison de sa fille, tourmentée par le démon ;

La prière du centenaire, qui tenait tant à la guérison de son serviteur ;

La prière de Jaïre, suppliant Jésus de venir dans sa maison pour sauver sa fille unique de douze ans qui se mourait ;

La prière des aveugles et des lépreux criant de toutes leurs forces et de tout leur cœur : « Jésus, fils de David, ayez pitié de nous. »

— Comment prierez-vous désormais ?

— Je prierai comme la Chananéenne, comme le centenier, comme Jaïre, comme les aveugles et les lépreux.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire, je prierai de tout mon cœur, avec un désir ardent d'obtenir l'objet de mes demandes.

3

L'humilité

— Dites-nous, Julie, le pauvre qui a faim est-il arrogant dans sa prière ?

— Loin de là, il est très obséquieux.

— Demande-t-il avec hauteur, avec orgueil ?

— Il demande au contraire avec beaucoup d'humilité.

— Se présente-t-il au riche avec l'appareil du faste et de la puissance ?

— Il se présente bien plutôt avec toutes les livrées de la pauvreté, de la misère, de la faiblesse et de l'impuissance. Au besoin il se jette aux pieds du riche, le supplie, le conjure, le presse d'avoir pitié de lui et de venir en aide à sa faiblesse et à son indigence.

— Que sommes-nous devant Dieu ?

— Nous sommes la pauvreté même, la misère, la petitesse, la bassesse, le néant.

— Nous sommes moins que tout cela ; nous sommes moins que cendre et poussière, moins que néant, attendu que nous avons eu le malheur de commettre le péché, de devenir coupables et criminels.

— Dès lors, comment devons-nous prier la Majesté infinie du Souverain Seigneur et Maître de toutes choses ?

— Avec l'humilité la plus profonde.

— Pourquoi ?

— Parce que nous sommes moins que rien en sa présence.

— Trouve-t-on des exemples de prières faites avec humilité ?

— On en trouve beaucoup, tout particulièrement dans les livres saints.

+

— Abraham disait à Dieu :

« Je parlerai à mon Seigneur, quoique je ne sois que cendre et poussière. » (Gen. XVIII, 27).

Qu'en pensez-vous, Emile ?

— Abraham priait avec humilité.

+

— David disait à son tour :

« Seigneur, ayez pitié de moi, parce que je suis pauvre et infirme ; parce que je suis un ver de terre et non pas un homme ; parce que je suis un pécheur et que j'ai été conçu dans l'iniquité. »

Qu'est-ce que cette prière de David ?

— Une prière très humble.

+

— Quand saint Pierre disait à Notre-Seigneur :

« Éloignez-vous de moi, parce que je suis un pécheur, » (Luc, v, 8).

Que faisait-il ?

— Il priait avec humilité.

+

— Lorsque le publicain se frappant la poitrine à l'entrée du temple s'écriait :

« O Dieu, soyez propice à un indigne pécheur ! »

Que faisait-il à son tour ?

— Il faisait une prière très humble.

+

— Un jour la pécheresse Marie-Madeleine vint se jeter aux pieds du Sauveur et les arrosa de ses larmes, sans oser proférer une seule parole, se contentant de laisser parler la douleur qu'elle ressentait de ses péchés :

Que faut-il penser, Justin, de cette attitude de Marie-Madeleine ?

— C'était encore une prière très humble.

+

— « Seigneur, disait le centenier, je ne suis pas digne que vous veniez dans ma maison ; mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. »

Qu'est-ce que ce langage ?

— Une prière faite avec beaucoup d'humilité.

— Maintenant, Célestin, dites-nous comment vous prierez désormais ?

— Je prierai avec l'humilité la plus profonde.

+

— Votre humilité sera-t-elle intérieure ?

— Evidemment.

— Sans quoi ?

— Sans quoi, elle ne serait ni vraie ni sincère.

— Comment vous regarderez-vous ?

— Je me regarderai comme la pauvreté même, la misère, la bassesse, le néant.

— Que direz-vous à Dieu ?

— Je lui dirai :

« Seigneur, je ne suis devant vous que cendre et poussière, ver de terre, néant ;

« Je suis même moins que tout cela ;

« Je ne suis qu'un pauvre pécheur conçu dans l'iniquité, un misérable criminel indigne de paraître devant Votre Majesté trois fois sainte, indigne d'être exaucé. »

+

— Votre humilité dans la prière sera-t-elle seulement intérieure ?

— Elle sera aussi extérieure.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire qu'elle se manifestera au dehors par des signes sensibles.

— Expliquez-vous.

— Tout d'abord je me mettrai à genoux, je me prosternerai devant Dieu la face contre terre.

— Ensuite ?

— Ensuite, j'aurai les mains jointes, dans l'attitude d'un criminel qui paraît devant son juge les mains enchaînées.

— Enfin ?

— Enfin, je tiendrai mes yeux baissés en signe de confusion au souvenir de ma misère.

— De qui imiterez-vous l'exemple par cette humilité extérieure dans la prière ?

— J'imiterai l'exemple

1^o Du publicain qui priait à genoux, les yeux baissés et se frappant la poitrine ;

2^o De saint Pierre qui se mit à genoux pour demander à Dieu la résurrection de la veuve Thabite ;

3^o De saint Paul qui fléchissait les genoux pour prier ;

4^o De saint Jacques qui avait les genoux endurcis à cause de ses prosternements continuels ;

5^o De Marie-Madeleine qui pria prosternée aux pieds de Jésus ;

6^o De tous les saints, de tous les fidèles, qui

toujours ont eu à cœur de prier à genoux, les mains jointes, les yeux modestement baissés ;

7^e Enfin j'imiterai l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ Lui-même, priant à genoux, la face prosternée contre la terre.

— *Ce n'est donc pas assis tranquillement sur votre chaise, Alfred, que vous ferez votre prière du matin et du soir ?*

— Non.

— *La ferez-vous mollement couché dans votre lit ?*

— Nullement.

— *Priez-vous nonchalamment appuyé sur un coussin quelconque ; ou bien en allant, en venant, en vous habillant, etc., etc. ?*

— Point du tout.

— *Pourquoi ne priez-vous pas avec ce sans-gêne malheureusement trop commun ?*

— Parce que ce serait manquer de respect au Roi des rois.

— *Comment donc ferez-vous votre prière du matin et du soir ?*

— Encore une fois, je la ferai

A genoux,

Les mains jointes,

Et les yeux modestement baissés.

— *Si on était malade ou très âgé, ou infirme, et par conséquent incapable de se mettre à genoux pour prier ?*

— Alors, on prierait comme on pourrait, debout, ou assis, ou couché, comme le faisaient les boiteux, les hydropiques, les paralytiques étendus sur le passage du Sauveur.

— *Quand on a fait respectueusement la prière du matin et du soir, ne peut-on pas réciter d'autres prières en allant, en venant, debout, assis, en travaillant et même dans son lit ?*

— C'est même là une très bonne coutume, recommandée et pratiquée par le Roi prophète qui arrosait sa couche de ses larmes, et qui nous engage à faire dans notre lit des prières de compunction.

— *Si votre prière est vraiment humble, Julie, sera-t-elle agréable à Dieu ?*

— Elle lui sera très agréable.

— *Le Seigneur nous dit, dans les livres saints, « Qu'il donnera sa grâce aux humbles et que la prière de celui qui s'humilie percera les nues pour s'élever jusqu'au trône de l'Eternel, et ne s'en retournera point que le Très-Haut ne l'ait honorée d'un regard favorable. »*

Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve justement que la prière vraiment humble est très agréable à Dieu.

— *Rappelez-nous des exemples qui montrent bien que la prière vraiment humble ne manquera pas d'être exaucée.*

— On peut citer parmi beaucoup d'autres,

1^o L'exemple du publicain qui s'en est retourné avec la grâce de la justification ;

2^o L'exemple de Marie-Madeleine à qui il a été beaucoup pardonné ;

3^o L'exemple du centenier qui a obtenu la guérison de son serviteur ;

4^o L'exemple de David à qui Dieu a fait miséricorde.

— *Si malheureusement la prière n'était pas faite avec humilité ?*

— Elle ne serait pas exaucée.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'elle ne serait pas agréable à Dieu.

+

— *L'Evangile nous apprend que Dieu résiste aux superbes :*

Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve qu'il leur refuse ce qu'ils demandent et par conséquent n'exauce point leurs prières.

+

— *Le Seigneur nous dit dans l'Ecclésiastique (xxv, 4) :*

« Qu'il a en aversion un pauvre fier et superbe » :

Que faut-il en conclure ?

— C'est qu'il n'exaucera point la prière de l'orgueilleux.

+

— *Pourquoi la prière du pharisien n'a-t-elle pas été exaucée ?*

— Parce qu'elle manquait d'humilité.

+

— *Est-ce qu'on donne volontiers à celui qui prétend n'être pas dans la misère et veut se faire passer pour riche ?*

— On a au contraire l'habitude de ne rien lui donner du tout.

— *Le Seigneur accordera-t-il ses dons à l'orgueilleux qui croit posséder la richesse spirituelle ?*

— C'est le contraire qui arrivera, vu que, selon le langage des Saintes Ecritures, Dieu résiste aux superbes et a de l'aversion pour le pauvre fier et orgueilleux.

— *Quelle est, Arsène, votre résolution ?*

— Dieu aidant, je ferai toujours mes prières avec la plus profonde humilité, la plus grande ferveur et la plus sérieuse attention.

RÉCIT POUR PAQUES

LE PÈRE JACQUES

Pourquoi donc, à onze heures du soir, le père Jacques n'était-il pas encore couché, la veille de Pâques 1892 ? Pourtant toutes les lumières étaient éteintes depuis longtemps, au village. Seule, la petite lampe du vieux Jacques jetait dans la nuit noire sa clarté vacillante.

Était-il allé se confesser et avait-il dû attendre ? Ah bien, oui, se confesser ! Le père Jacques depuis de longues années n'en usait plus.

N'allez pas croire que c'était un mauvais homme, ou bien un de ces impies, sectaires, imbéciles et méchants, comme on n'en rencontre que trop. Oh ! non, il n'aurait pas fait de mal à une mouche, ni voulu causer de tort pour un centime.

Pas riche, mais franc comme l'or, le vieux Jacques avait le cœur sur la main. Du reste, il sortait d'une excellente famille : son père, un bon et honnête chrétien ; sa mère, oh ! la brave femme ! une de ces chrétiennes de vieille roche comme on n'en retrouve plus.

Seulement, à vingt ans, Jacques avait quitté son village pour la capitale, et là dam ! les mauvais exemples, les pernicieuses compagnies avaient produit leur triste effet sur le jeune homme. Ajoutez-y un long congé de sept ans sous les drapeaux, et vous comprendrez que Jacques soit revenu au pays sans plus de religion que de monnaie.

Pour comble de malechance, il avait épousé une femme, chrétienne à la douzaine, qui faisait ses Pâques tous les vingt ans ! C'est vous dire comme elle avait dû travailler à le convertir. On ne s'accordait pourtant pas mal, à preuve que le père Jacques avait pleuré quand *la particulière* était morte, quinze ans auparavant.

Bref, c'est suffisant pour vous faire comprendre que le vieux Jacques allait à l'église lorsqu'il ne pouvait s'en dispenser : pour un enterrement ou un mariage. Ce jour-là, par exemple, il sortait de l'armoire son vieil habit à *queue de morue*, — celui de ses noces, s'il vous plaît ! — Vous devinez qu'il n'était plus de la première fraîcheur. L'antique et monumental *gibus* aux larges bords démodés, encore très propre quoique râpé, cadrait avec l'habit.

En voilà assez pour vous expliquer comme quoi, si le père Jacques n'avait point encore éteint sa lampe malgré qu'il fut si tard, ce n'était pas pour avoir été à confesse.

Qu'avait-il donc ce soir-là ? Était-il malade ? Non. Voici ce qui lui était arrivé.

À la tombée de la nuit, il se trouvait dans son jardin lorsque les cloches s'étaient mises à chanter le joyeux *Angelus* du lendemain. Il faut vous dire que le sonneur du village n'avait pas son pareil, à dix lieues à la ronde, pour carillonner sur ses trois cloches tous les airs connus. Vous pensez si, pour annoncer Pâques, il avait déployé tout son art.

Le vieillard s'était senti je ne sais quoi dans le cœur en entendant ces gais carillons. Jamais le son des cloches ne lui avait fait plaisir comme ce soir-là, et pourtant c'était le même qui retentissait à ses oreilles depuis soixante-dix ans. Il se sentait ému, remué, rêveur.

La joyeuse sonnerie l'avait tout d'un coup reporté à soixante ans en arrière. Il avait revu ses deux aïeux chargés d'années, son père, sa mère, ses frères et sœurs, tous ces chers êtres partis avant lui. Tous ses souvenirs d'enfance lui étaient apparus comme en un délicieux rêve.

Qu'on était heureux, le jour de Pâques, dans ce temps-là ! Tout le monde, en habits de fête, se rendait à l'église pour entendre la messe et communier. Oh ! ce grand-père à cheveux blancs, il le revoyait courbé, ému, tremblant, à la table sainte ! L'image de son père agenouillé, prenant entre ses mains durcies par le travail le voile fin des communiantes et recevant l'hostie blanche, elle se présentait à son esprit comme à son cœur, et semblait lui adresser un doux reproche.

Pâques ! Les fleurs sur l'autel, les grands cierges allumés autour du Christ rayonnant, l'église remplie par une foule recueillie et chantante, le bon curé avec sa chasuble d'or, la bénédiction des petits enfants, le chant de l'*Alleluia* ; puis le retour au foyer, les jeux avec les œufs teints, tout cela s'était dressé devant lui, tout cela lui souriait comme autrefois, tout cela lui parlait.

Pourquoi avait-il délaissé la religion qui l'avait rendu si heureux dans sa jeunesse ?... Il repassait sa vie. Que de déboires et de déceptions ! Maintenant il était vieux, seul au monde. Quand il mourrait, aurait-il du moins l'espérance de revoir ses chers disparus, lui qui avait trahi leur foi ?

Malgré lui, son cœur se serrait, sa poitrine se gonflait et de grosses larmes roulaient de ses yeux. Mille réflexions agitaient son âme... Doucement Dieu lui tendait la main.

Vous comprenez maintenant pourquoi la lampe avait veillé si tard.

Le jour de Pâques, le père Jacques assistait à la messe, qu'il suivit dans un vieux, oh ! très vieux livre. Il alla encore aux vêpres : on en parla dans le pays !... Il y avait quelque chose, évidemment !

Après l'office, on le vit prendre le chemin du presbytère. Quand il en sortit, il était rayonnant, plus heureux qu'un roi. « Songez donc, disait-il, un paquet de cinquante ans ! Quel poids de moins ! Ce n'est, ma foi, pas difficile de se confesser, ajoutait-il naïvement, M. le curé a tout fait ! »

Le lundi de Pâques, sans respect humain, le père Jacques communiait à la messe. Il pensa mourir de joie, tant il était content, le pauvre vieux.

Pendant les quatre années qu'il vécut encore, il ne laissa plus chômer ni l'habit, ni le chapeau, ah ! mais non ! Chaque office le voyait arriver des premiers, son gros livre sous le bras. A l'église, il priait comme un enfant.

Apercevait-il, dans la rue, quelque sourire railleur, le bon vieillard se contentait de répondre : « Si jeunesse savait, et si vieillesse pouvait ! »

Il mourut un samedi saint, et en bon chrétien. Dans son agonie on l'entendit répéter : « Les cloches ! L'*Angelus* ! *Alleluia* ! »

PLANS DE SERMONS

I

Pour le Jeudi Saint

L'EUCCHARISTIE, SOURCE D'AMOUR

Ignem veni mittere in terram.
(Luc, XII, 49).

La sainteté et la perfection, l'accomplissement de toute la loi réside dans la charité (*plenitudo legis dilectio*) : d'où les deux commandements, le premier, amour de Dieu ; le second, amour du prochain. Jésus-Christ est venu pour nous enseigner à pratiquer cette loi et par conséquent à aimer : il le fait surtout dans l'Eucharistie, source de ce double amour.

I

L'Eucharistie, source d'amour de Dieu

1^o La vertu est pénible, et pourtant Jésus dit que son joug est doux et son fardeau léger. C'est l'Eucharistie, dit saint Thomas d'Aquin, qui échauffe l'âme par une chaleur divine, lui communique l'amour qui veut courir dans la voie des commandements et lui donne des ailes pour voler de vertus en vertus par dessus toutes les difficultés et toutes les passions. — 2^o En particulier, l'obéissance et la soumission sincère deviennent un besoin à la vue de l'obéissance passive de Jésus-Christ; — le détachement est plus facile quand Jésus rappelle à l'âme que toutes les choses de la terre fondent et disparaissent comme la manne des Juifs, tandis qu'il est, lui, le pain vivant descendu de la patrie des vrais biens; — la pureté et l'innocence se fortifient au contact de la chair virginale du Christ; — l'humilité et la douceur (*Discite a me quia mitis...*), etc. — 3^o Aussi les Saints y puisent une charité ardente : « Comment ne serais-je pas fidèle à Jésus, disait sainte Agnès, quand il m'a enrichie de son amour et que son sang a rougi mes lèvres? » — saint Ignace d'Antioche désirait être broyé pour le Christ dont il broyait lui-même chaque jour à l'autel la chair immolée; — sainte Catherine de Sienne : « Par la vertu de ce sacrement, mon cœur est tellement enflammé que je m'étonne de ne pas voir tout mon être se dissoudre. » — 4^o Notre expérience personnelle ne nous apprend-elle pas qu'après une bonne communion nous sommes plus légers dans la voie du bien et nous sentons moins notre fardeau? — Alimentons souvent à la source eucharistique notre amour et notre force : il nous reste, comme à Elie, une grande route à parcourir jusqu'au ciel (III Reg. xix, 7).

II

L'Eucharistie source d'amour du prochain

a) Par l'Eucharistie, Jésus vit en nous et nous en lui : nous entrons dans l'amour même du Christ pour aimer tout ce qu'il aime et comme il aime, c'est-à-dire tout son corps mystique et tous les hommes. — Bien plus, tous les chrétiens qui communient ne forment qu'un seul pain, un seul corps (I Cor. x, 17) : or qui jamais a eu de la haine pour sa propre chair? (Eph. v, 29). — b) Près de l'Eucharistie, on apprend la charité du pardon (*Vade reconciliari*, Matth., v, 24), — la charité de l'égalité : « Là, disait Turenne à un de ses serviteurs, pas de maître ni de monseigneur, il n'y a qu'un seul seigneur, celui que nous allons recevoir, » — la charité de la bienveillance et de la sympathie : on a nommé Jésus-Eucharistie l'entremetteur des cœurs, — la charité de la prière unie à celle de Jésus priant au fond du cœur qui l'a reçu, — la charité surtout de la fraternité et du dévouement : Je me donne à toi, dit Jésus à l'âme, donne-toi aussi; en se donnant aux autres, c'est à moi qu'on se donne. — c) Exemples : Pourquoi les premiers chrétiens n'avaient-ils qu'un cœur et qu'une âme? Parce qu'ils persévéraient dans la fraction du pain eucharistique. (Act. ii, 47). Pourquoi les missionnaires et les sœurs de charité se dévouent-ils au bien de païens cruels ou de pauvres inconnus? C'est que, selon la parole de saint Vincent de Paul à ses filles, « pour être charitable, il faut manger la charité. »

Conclusion : Donnons souvent à Notre-Seigneur l'occasion de jeter en notre âme ce feu sacré qu'il a caché dans l'Eucharistie.

II

Pour le Vendredi Saint**LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST RENOUVELÉE PAR LE PÉCHEUR**

Rursum crucifigentes sibi metipsos Filium Dei.
(Heb. vi, 6).

Le déicide des Juifs est un crime énorme qui soulève l'indignation : de ce crime, nous nous rendons cou-

pables, autant qu'il est en nous, chaque fois que nous commettons un péché mortel, car le péché reproduit les quatre principales phases de la Passion dans ce qu'elle a de plus humiliant et de plus cruel.

I

Abandon, reniement et trahison

Jésus est : a) *Abandonné* : par la vertu, on quitte Satan pour Dieu; par le péché, on laisse Dieu pour le démon, malgré les promesses du baptême et de la première communion. — b) *Renié* : on tremble à l'aspect de la tentation, du monde, des passions, des combats, des moqueries, comme saint Pierre sous le regard d'une servante : *Nescio hominem istum*. — c) *Trahi* : on livre Jésus à Satan qu'on introduit dans son cœur pour qu'il l'en chasse; on lui vend son âme, qui vaut le sang du Christ : on ne la vend pas même pour trente deniers, mais pour une gloire futile, pour un plaisir honteux. — Disons, dans un autre esprit que Judas : *Peccavi, tradens sanguinem justum*, et imitons saint Pierre : *Egressus foras flevit amare*.

II

Jésus est mis au dessous d'un voleur

Jésus est mis en parallèle avec Barabbas et Barabbas lui est préféré : image naturelle du péché, qui réside dans la préférence accordée à la créature sur le Créateur. Quand l'occasion du péché se présente, il y a un jugement et une décision; la conscience, comme Pilate, cherche à ramener la volonté à Dieu, à la détourner de la passion : la volonté refuse (*non hunc, sed Barabam*); elle veut qu'on lui donne le plaisir, la créature; quant à Dieu, *tolle, crucifigatur*!

III

Insultes, flagellation, couronnement d'épines

Jésus est exposé aux moqueries, bafoué, couronné d'épines : nos péchés sont comme un manteau de pourpre jeté par ironie sur les épaules de Jésus (*peccata vestra ut coccinum*, Isaïe, i, 18); nos inconsistances et nos légèretés perpétuelles prouvent que nous ne lui mettons entre les mains qu'un roseau fragile, symbole d'une autorité sans consistance, qu'on donne ou retire au gré des passions; les rois se font des couronnes du tribut d'or qui leur est offert par leurs peuples, et nous, nous n'offrons à Jésus que le tribut de nos péchés, les épines-acérées de nos ingratitude et de nos infidélités! — Donnons-lui au contraire l'or du repentir, un sceptre solide, un empire réel et stable sur notre cœur.

IV

Crucifiement et mort

Chez les Juifs, quand on trouvait dans la campagne un cadavre abandonné par des meurtriers inconnus, chacun devait jurer qu'il était innocent de ce crime (*Manus nostrae non effuderunt sanguinem*, Deut. xxi). — Qui de nous oserait jurer qu'il n'est pour rien dans la mort du Christ sur la croix, et se laver les mains comme Pilate? La bouche de Jésus n'est muette, ses yeux ne sont éteints, ses pieds et ses mains ne sont cloués, que parce que les nôtres ont servi à la médian-
sance, à l'injustice, au péché...

Que votre sang, ô Jésus, retombe sur nous pour notre pardon (Matth. xxvii, 25), afin que nous méritions de recueillir sur vos lèvres cette parole consolante pour de grands coupables : *Hodie mecum eris in paradiso*.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

II

LES LITANIES DE LORETTE

Plus d'une fois sans doute vous vous êtes demandé pourquoi les litanies de la sainte Vierge sont appelées dans la langue de l'Eglise « Litanies de Lorette, » *Litanie Lauretanae*, et votre foi a tout de suite répondu. Il n'y a pas au monde de sanctuaire plus célèbre que celui de Lorette, et vous avez pensé que c'est là, autour de la « Sainte Maison, » que la piété des fidèles a composé ces belles invocations, sorties de leur cœur, exhalées par leur amour expansif pour la divine Mère, et lancées vers le ciel, vers le cœur de Marie, comme des flèches de feu, des cris de tendresse, des protestations d'inviolable attachement.

Telle est en effet l'origine des litanies de la sainte Vierge, et pour les mieux goûter, les mieux savourer, ne pensez-vous pas qu'il est utile de vous rappeler l'histoire de cette céleste demeure où vécut le Fils de Dieu avec sa très sainte Mère et avec saint Joseph pendant plus de vingt-cinq ans ? Lorsque vous chanterez les litanies de Lorette, vous vous représenterez la maison précieuse où les anges qui l'habitaient comme leur ciel en compagnie de Jésus, durent les chanter aussi parmi leurs merveilleuses harmonies, où les siècles chrétiens les ont redites dans une allégresse sans égale ; et vous vous sentirez pressées de rivaliser de ferveur avec les esprits célestes, avec les âmes chrétiennes de tous les temps, avec les pieux pèlerins qui se dirigeaient vers Lorette par troupes innombrables et qui charmaient leur route en faisant retentir, comme les motifs d'une marche triomphale, les invocations ardentes des litanies. Nous essaierons ensuite d'en indiquer l'ordre, les idées générales, la suite et la texture liturgique.

I

Voulez-vous que nous fassions d'abord ensemble un petit pèlerinage à Nazareth, la ville des fleurs, comme l'indique son nom, la fleur de la Galilée où s'épanouit, pure comme le lis virginal, la plus belle fleur de l'univers, Marie ?

Une église s'élève sur l'emplacement de la maison qui reçut, au jour de l'Annonciation, la visite de l'ange Gabriel. Entrons-y ensemble. Elle n'a rien de remarquable au point de vue de l'art. Gagnons le chœur qui est beaucoup plus élevé que la nef, puis descendons un large escalier

de marbre qui a dix-sept marches. Nous voici dans une grotte souterraine transformée en chapelle. Au milieu, un autel sous lequel on lit cette inscription gravée sur le marbre du pavé : *Verbum caro hic factum est*, Ici le Verbe s'est fait chair. Une colonne brisée au milieu, — si bien que la partie supérieure qui tient à la voûte est séparée de la partie inférieure qui tient au sol par un espace vide d'environ un mètre, — marque l'endroit où se trouvait la sainte Vierge. Tout près, une autre colonne pleine désigne la place de l'archange. La première a été brisée en 1630 par des brigands qui croyaient qu'elle recelait un trésor. Ils furent déçus, mais la trace de leur crime est restée, et dans cet espace vide, on croit voir Marie en son attitude modeste, angoissée d'abord, puis confiante, converser avec l'ange et prononcer les paroles ineffables qui firent ressaillir de joie le ciel et la terre.

Comment peut-il se faire, me direz-vous, que l'on descende dix-sept marches pour parvenir à la maison de la sainte Vierge ? Elle demeurerait donc dans une cave ? Non, l'on entrerait chez elle de plain pied. Son habitation se composait de deux pièces bâties, et d'une autre — cette chapelle — creusée dans la montagne, suivant les habitudes de l'Orient, afin d'avoir un appartement plus frais durant les ardeurs de l'été. Cette pauvre maison fut transformée en sanctuaire par les apôtres, et plus tard sainte Hélène lui donna pour abri un temple magnifique, qui, avec les siècles et les invasions musulmanes, tomba en ruines. A la suite de la pieuse impératrice, des pèlerins avaient afflué à Nazareth de tous les points de l'univers chrétien. Sainte Paule y vint, cette noble matrone romaine dont saint Jérôme composa l'admirable épitaphe, et pendant trois cents ans la sainte demeure fut le centre le plus aimé de la dévotion catholique.

Les Croisés s'en souvinrent, ils enlevèrent les décombres et rebâtirent l'église de sainte Hélène. La Providence, pour prévenir les profanations des hommes, transporta en pays chrétien les murailles sanctifiées par la présence et les prières de la Sainte Famille, puis les guerres, les dévastations continuèrent leur œuvre de ruines. C'est en 1730 seulement que les Franciscains, gardiens des Saints Lieux, obtinrent la permission de reconstruire l'église ; encore devaient-ils le faire durant le court pèlerinage des musulmans à la Mecque, en six semaines seulement. Ils se mirent à l'œuvre et élevèrent à la hâte cette modeste église sans avoir pu déblayer le terrain, sauf dans l'espace qui mène à la grotte. Voilà pourquoi pour y parvenir il faut descendre dix-sept marches, alors qu'au temps de Marie et de Joseph on y arrivait tout droit sans franchir d'escalier.

La grotte est restée à Nazareth ; c'était, d'après le prêtre Phocas, la chambre de Notre-Seigneur ; mais la maison qui était construite de main humaine n'y est plus, elle est à Lorette.

On raconte qu'au mois de mai 1291, un homme

très influent de Nazareth ayant renié sa foi voulut entraîner avec lui ses compatriotes dans l'apostasie. Il se mit à prêcher la doctrine de Mahomet qu'il avait embrassée, et comme l'humble maison demeurerait là, témoin irrécusable de Jésus-Christ et de l'Evangile, gênante pour lui comme un remords, il décida de l'envahir, de la profaner et de la détruire. Le jour est pris, mais quand il arrive avec ses fanatiques compagnons, elle a disparu, il n'en reste que la trace des fondations.

Qu'était-il donc arrivé ?

Le 10 mai de cette même année les habitants de Tersate, près de Fiume en Dalmatie, trouvèrent sur une colline au bord de la mer une petite construction en pierres rouges d'une forme inconnue dans le pays et qu'ils n'avaient jamais vue en cet endroit, placée sans fondement sur le sol. Elle n'était pourvue que d'une porte et d'une fenêtre. A l'intérieur, sur les murs, des peintures représentant les scènes de Nazareth, sur le plafond bleu des étoiles d'or, et à l'une des extrémités un autel en pierre surmonté d'un crucifix peint. A droite de l'autel, dans une niche, une statue en bois de cèdre de la sainte Vierge portant l'enfant Jésus dans ses bras.

Les habitants se demandaient d'où venait cette maison, quelle puissance supérieure l'avait déposée là, sur la terre, sans qu'elle y adhérât, comme si elle n'était là qu'en passant, pour s'y reposer un instant, quand le curé de Tersate, Alexandre de Giorgio, qui était atteint depuis trois ans d'une hydropisie incurable et ne pouvait sortir du lit, apparut au milieu d'eux et leur dit : « Dieu m'a favorisé d'une révélation. Cette demeure est celle où le Verbe s'est fait chair ; cet autel a été érigé par saint Pierre, ce crucifix et cette statue sont l'œuvre de saint Luc. En preuve de la vérité de ces faits, la sainte Vierge m'a guéri. »

Le gouverneur du pays, le comte Nicolas Frangipane, ému de ce prodige, envoie quatre personnes sûres à Nazareth, parmi lesquelles Alexandre de Giorgio. Elles constatent que la maison de la sainte Vierge a disparu ; les bases en sont encore visibles et révèlent les mêmes dimensions que l'édifice de Tersate. Il n'y a plus de doute : la sainte demeure a été transportée par les anges, miraculeusement, en pays chrétien, afin qu'elle échappe aux profanations humaines qui ne reculent devant aucun excès, aucune horreur.

Trois ans et sept mois plus tard, le 10 décembre 1294, la maison disparaît de nouveau, elle franchit la mer Adriatique et s'arrête en un bois de lauriers près de Recanati, dans le Picenum. Les pèlerins affluent aussitôt, mais avec eux des brigands qui souillent la forêt par leurs violences et leurs rapines. Ce n'est pas seulement au pays de l'Islam que se commettent les crimes, il est aussi des chrétiens pour qui rien n'est sacré. La sainte maison fuit cet endroit où elle n'a séjourné que huit mois, et se place sur une colline, toujours en face de la mer. Mais là elle rencontre la

haine, qui est un autre brigandage ; la colline appartient à deux frères avarés et ennemis ; ce n'est point le séjour que Marie adoptera définitivement, elle qui est la reine de la paix ; les anges portent enfin ces pierres saintes, précieuses à l'envi de celles de la céleste Jérusalem, sur une côte toute voisine qu'elle ne désertera plus. Elle regarde la mer, pour indiquer que Marie qui l'a habitée et qui la protège toujours, l'a choisie ici-bas pour sa demeure de prédilection, d'où elle veillera sur les flots, pour sauver les naufragés de l'Océan ou de la vie qui l'implorent, elle, l'étoile secourable, *maris stella*.

Vous pensez que les pieux habitants de la Dalmatie durent éprouver un vif chagrin de sa disparition de leur territoire. Pour les consoler Nicolas Frangipane construisit une chapelle commémorative à l'endroit précis où elle s'était arrêtée, arche bénie remportée soudain par d'autres flots. Son héritier, Martin Frangipane, remplaça la chapelle par une belle église à laquelle le pape Urbain V fit présent d'une image peinte par saint Luc.

Par contre les gens de Lorette étaient remplis d'une joie sans rivale. Ils envoient aussitôt seize hommes des plus recommandables, en Dalmatie d'abord, puis en Galilée, afin que l'authenticité de la sainte maison demeure irréfragablement établie. Les dimensions concordent, c'est le même genre de construction, les mêmes matériaux employés. Les Souverains Pontifes ordonnent les enquêtes les plus sérieuses, les plus minutieuses, et ils concluent que c'est bien la maison où « le Verbe s'est fait chair et où il a habité parmi nous. » L'un d'eux, Innocent XIII, approuve un office en souvenir de la translation de la pieuse maison de Lorette, et Benoît XIV après avoir rappelé toutes les bulles des Papes à ce sujet termine par ces mots : « Quant à la vénération solennelle de l'univers, et à la puissance continue des miracles, la chose est tellement connue qu'elle n'a besoin d'aucune preuve. »

Les miracles en effet abondent, et le plus grand de tous c'est la présence de cette maison à Lorette, sur un sol qui n'est pas le sien, sans fondations, soutenue par de faibles murs qui résistent cependant à l'action des siècles, comme si la main de Dieu les empêchait de s'écrouler, et tenait à leur servir seule d'étai et d'appui.

Quand l'authenticité en fut bien reconnue, confirmée par des enquêtes juridiques, justifiée par des miracles, proclamée par l'autorité de l'Eglise, on y accourut de tous les points de l'univers catholique, comme aux beaux temps de sainte Hélène. Que d'événements en effet se sont passés dans cette humble demeure ! L'ange Gabriel y est entré, ses pauvres murailles retentissent encore du son tout céleste de ses paroles : « Je vous salue, pleine de grâce ! » Marie y a vécu, elle, plus belle et plus pure encore que l'archange, elle y a prié à genoux, méditant les prophètes. On croit y voir passer l'ombre de saint

Joseph, apparaissant sur le seuil et contemplant sa chère épouse en extase. Ses chastes mains ont touché ces pierres qu'ont baisées depuis avec vénération des millions de pèlerins. Tout est rempli d'elle, tout nous y parle d'elle, tout nous la fait admirer et aimer. On n'y pénètre qu'avec une pieuse crainte noyée dans un immense amour, comme dans un lieu consacré, dans une terre sainte. C'est en effet le lieu le plus saint de l'univers, et l'on croit entendre quand on en franchit le seuil les sévères paroles de Dieu à Moïse sur l'Horeb : « N'approche pas, ôte tes souliers de tes pieds ! »

On approche cependant, parce que c'est Marie qui nous attire, qui nous appelle et qu'en elle rien n'est austère ; tout est doux, tendre, maternel, et nous lui apportons les dispositions les plus suaves, les plus filiales de nos cœurs.

O porte bénie qui nous introduit dans cette chambre qui fit autrefois partie du ciel, où se réunissait toute la cour céleste autour de sa reine ! O maison bénie, plus précieuse que le Sinaï où Dieu donna sa loi, que le temple où résidait sa majesté terrible, que le Thabor où il se montra glorieux à trois de ses disciples, que le Cénacle même où Jésus se donna à ses apôtres, corps, âme et divinité sous les espèces sacramentelles ! Dans ces lieux augustes en effet la présence divine ne se manifesta qu'un instant, ici elle fut habituelle pendant plus de vingt-cinq ans, et nous y voyons avec Jésus, le fils de Dieu, plus que Pierre ou Jean, plus que Moïse et Elie : nous y vénérons Joseph, le roi des patriarches, Marie, la reine des anges.

Elle connut pourtant l'angoisse, cette douce maison. Joseph y souffrit d'une manière si cruelle qu'un ange dut lui apparaître pour le reconforter : « Joseph, fils de David, ne crains pas de garder Marie pour épouse, car le fruit de son sein est du Saint-Esprit. » Puis ce fut le départ pour l'Egypte où l'ange apparaît de nouveau, lui ordonnant de la quitter, cette demeure où il avait été si heureux malgré sa tristesse passagère, où il était par conséquent si attaché.

Mais ce qui nous ravit plus encore que Joseph, que Marie, c'est l'aimable enfant qu'abritent ces parois et dont l'univers ne peut contenir la majesté. Nous l'y voyons tout petit, souriant à sa mère, bercé sur ses genoux, puis grandissant, remplissant Marie et Joseph d'amour, de paix, de joie par sa présence, ses jeux mêmes, ses paroles aimantes, ses enseignements qui les jetaient dans de perpétuelles surprises, les élevaient sur les sommets divins de la contemplation. Puis le voilà jeune homme, fermant les yeux à saint Joseph, et prenant à son tour, seul maintenant, les rudes instruments de travail qui gagneront le pain de la maison. Je comprends que les pèlerins de toute condition accourent ici, prêtres, âmes pieuses, ouvriers dont la vie est à la merci du labeur quotidien, tous y reçoivent des leçons fécondes de résignation, de prière unitive, de confiance en Dieu.

Ne me demandez pas comment cette maison a pu être transportée de Palestine en Italie, comme si rien était impossible à Dieu ! Est-ce que Jésus-Christ n'a pas dit : « Si vous aviez de la foi comme un grain de senevé, vous diriez à cette montagne : « Déplace-toi, et elle se déplacerait ? » Remercions plutôt le Sauveur qui a réservé ce bienfait immense à notre Europe, et particulièrement à l'Italie, en rapprochant la maison où il se nourrit du pain de saint Joseph, de Rome où il a placé la maison de Pierre qui nourrit l'univers du pain de la doctrine céleste.

II

Cette joie, cet enthousiasme que nous éprouvons, ils l'éprouvaient plus vivement encore ces groupes nombreux de pèlerins qui se dirigeaient vers Lorette durant les siècles de foi. Regardez se dérouler ces magnifiques processions au son des fifres, des tambours, des instruments de musique qui scandent et allègent la marche. Ecoutez : les instruments se taisent, et j'entends retentir des voix plus graves d'hommes et de femmes, des voix fraîches de jeunes filles et d'enfants. Ces chants remplissent le ciel, se répandent sur les flots, émeuvent les âmes, les cités de la terre et la cité du ciel : *Sancta Maria*, sainte Marie, sainte Mère de Dieu, sainte Vierge des vierges, priez pour nous, *ora pro nobis*. Ce sont nos litanies. Les chœurs se rapprochent, plus éloquents, plus victorieux, animés d'une fois plus triomphale, c'est qu'ils sont tout près de Lorette, ils découvrent le sanctuaire splendide qui abrite l'humble et céleste maison, la belle église sur la façade de laquelle Sixte-Quint fit graver cette inscription : « Maison de la Mère de Dieu, où le Verbe s'est fait chair, » et rien ne saurait comprimer leur allégresse, leur émotion croissante, car dans leurs chants on croit maintenant sentir des larmes comme il convient à « des exilés fils d'Eve. »

Mais durant toute la route leur âme n'a pas jeûné, elle s'est nourrie de la prière sublime, de la riche doctrine des litanies.

D'abord un cri de pitié, *Kyrie eleison*, poussé trois fois dans les deux langues de l'Eglise : « Père qui êtes Dieu, du haut des cieux miséricorde ! O Christ Dieu, Fils Rédempteur du monde, miséricorde ! O Dieu Esprit-Saint, miséricorde sur nous ! » C'est le trisagion qu'a entendu Isaïe, que redisent les anges au pied du trône de Dieu, mais pour eux c'est un chant de triomphe, pour nous un chant de suppliants, une prière plaintive et confiante qui sera exaucée, car elle fait appel à la bonté, à la compassion divine pour toute âme qui souffre sur la terre.

Ensuite l'invocation générale à la sainte Vierge : « *Sancta Maria*, sainte Marie, priez pour nous. » Ce n'est plus la pitié que nous implorons, et cependant qui nous défend de lui demander à elle, la plus secourable des femmes, d'avoir pitié de nous ; à elle, la plus tendre et la plus puissante des mères, de nous montrer sa miséricorde ? Cependant

l'Eglise a tenu à distinguer la puissance de Dieu de la puissance de Marie. A Dieu seul la compassion, la pitié pour toute créature parce qu'elle est l'œuvre de ses mains, *Misereris omnium Deus* ; à lui seul l'empire, la toute-puissance, le trône. Marie n'est que sur les marches du trône, sur la plus élevée, dans l'attitude de la prière, mais de cette prière toujours exaucée que saint Bernard a caractérisée de ce mot sublime : *Omnipotentia supplex*.

Quels sont maintenant les titres de Marie à notre culte ? Ils sont innombrables, mais ils se résument en deux principaux que nous proclamons tout d'abord. Elle est « la sainte Mère de Dieu, » *Sancta Dei genitrix*, et « la Vierge pure entre toutes les vierges, » *Sancta Virgo virginum*, deux titres souverainement beaux, deux privilèges uniques, deux propositions en quelque sorte que vont prouver les invocations nombreuses à la Mère et à la Vierge : *Mater* et *Virgo*.

« L'excellence de cette Vierge est si grande, dit saint Ambroise, que pour la raconter toutes les langues balbutient, toutes les intelligences sont aveuglées, toutes les comparaisons et les paraboles font défaut. » (*Liber de Virginibus*). Cependant admirez les emblèmes éloquents, qui exaltent ses privilèges et ses vertus *virginales* : elle est « le miroir de justice, la cause de notre joie, la maison d'or, la porte du ciel, l'Etoile du matin. » Puis les qualificatifs qui célèbrent ses bienfaits de *Médiatrice* maternelle : elle est « le salut des infirmes, le refuge des pécheurs, la consolatrice des affligés, le secours des chrétiens. »

Ces louanges tout admirables qu'elles sont ne suffisent pas encore cependant à exprimer les sentiments de l'âme éprise de Marie. Elle est Mère, elle est Vierge, elle est notre unique espérance, mais de plus elle est reine, *Regina*, Reine des anges, Reine des hommes, des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des vierges, de tous les saints. Elle règne même sur le démon puisqu'elle lui a brisé la tête et qu'il n'a eu aucune prise sur elle, car elle est aussi Reine conçue sans péché, immaculée.

Mais la science de Marie ne peut se concevoir sans la science de Jésus, ces deux sciences sont entrelacées en quelque sorte comme deux branches de roses. Comment séparer la Mère du Fils, et de la mère admirable le Fils à qui elle doit toutes ses grandeurs ? C'est pourquoi les litanies se terminent par une triple invocation à « l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, » ainsi que l'a désigné Jean-Baptiste, et expirent dans cette douce prière : « Jésus-Christ écoutez-nous, Jésus-Christ exaucez-nous, *Christe exaudi nos*. » C'est par Marie que nous allons à Jésus, mais c'est de Jésus que Marie nous obtient tout.

Ne nous étonnons pas que l'Eglise n'ait admis dans sa liturgie, avec les litanies des saints, que ces seules litanies. Elles surpassent autant les autres en beauté, en doctrine, en suavité, que la

basilique de Lorette surpasse les autres sanctuaires élevés en l'honneur de la sainte Vierge. Elles sont un résumé théologique complet des privilèges, de la bonté, de la pureté, de la puissance, de toutes les vertus de Marie. Quand nous les récitons, chaque invocation éveille dans notre cœur tout un monde de pensées pieuses qui nous réchauffent l'âme, nous élèvent l'esprit, nous charment l'imagination. Elles renferment tout, elles sont comme le bréviaire des louanges de la sainte Vierge.

« Que dirai-je de vous, pauvre esprit que je suis, s'écriait saint Augustin, puisque tout ce que je dirai de vous, ô Marie, est une louange inférieure à celle que mérite votre grandeur ? Si je vous appelle Ciel, vous êtes plus élevée que le ciel ; si je vous nomme Mère des nations, vous les dépassez ; si je vous proclame la Forme de Dieu, vous êtes digne de recevoir cette louange ; si je vous déclare Souveraine des anges, tout me prouve que vous êtes cela et plus encore. »

Il ne connaissait point nos litanies de Lorette. Quel admirable commentaire il en eût composé s'il eût joui de cette faveur, et avec quelle dévotion il les eût récitées !

Chantons-les donc avec amour, avec ferveur, en nous appliquant à les comprendre, à les méditer, à nous en assimiler toute la pieuse doctrine. Chantons-les comme les pèlerins en route pour Lorette, la maison de l'Incarnation, nous, pauvres pèlerins en route pour le ciel qui est la maison de Dieu.

PRONES CATÉCHÉTIQUES

Deuxième dimanche après Pâques

LE JUGEMENT GÉNÉRAL

Ego sum Pastor bonus.

Je suis le bon Pasteur.

(Joan., x, 11).

Mes frères,

Jésus pouvait s'appeler à juste titre le bon Pasteur, parce qu'il a fait pour les hommes tout ce que fait pour ses brebis le meilleur des pasteurs, et beaucoup plus encore. Quel est le pasteur qui ait donné sa vie pour ses brebis, sinon le Fils de Dieu fait homme ? Comment pourrions-nous ne pas l'aimer de tout notre cœur, ne pas lui obéir fidèlement ? Le jour viendra où il ouvrira à ses brebis chéries la porte du bercail céleste ; mais en même temps il repoussera loin de lui les ingrats qui n'auront point voulu écouter sa voix. Jésus, notre bon Pasteur, est monté au ciel, où il est assis à la droite de Dieu, mais « il viendra un jour juger les vivants et les morts, » c'est-à-dire tous les hommes, les justes et les pécheurs.

Nous expliquerons aujourd'hui cette importante vérité. Pour éclairer et affermir notre foi,

nous répondrons à ces trois questions : *Quand, comment et pourquoi* aura lieu le jugement dernier ?

I

Quand aura lieu le jugement dernier ?

Que Jésus-Christ doive venir du ciel au dernier jour pour juger tous les hommes, c'est un dogme de foi qui est exprimé de la manière la plus formelle dans la sainte Ecriture. Le Sauveur nous a dit lui-même : « Le Fils de l'homme viendra dans la majesté de son Père avec ses anges, et rendra à chacun selon ses œuvres » (Matth., xvi, 27) ; et saint Paul : « Le Seigneur nous a ordonné de prêcher au peuple et d'attester que c'est lui qui a été établi Juge des vivants et des morts. » (Act., x, 42). Mais autant nous sommes sûrs qu'il y aura un jugement dernier, autant il nous est impossible de savoir quand il arrivera ; Dieu n'a pas voulu que cette époque nous fût connue.

1. Bien des gens, depuis les premiers siècles de l'Eglise, ont annoncé l'époque du dernier jugement, mais ce n'étaient que de faux prophètes. Vers la fin du dixième siècle, l'opinion se répandit généralement dans toute l'Europe que le monde finirait en l'an mil, des savants même embrasèrent ce sentiment ; mais le monde existe encore. — Des auteurs se sont imaginé que le monde doit durer six mille ans, parce que Dieu a mis six jours à le créer, et que chacun de ces jours lui annonce mille ans d'existence. Nous serions donc bien près de la date fatale, si toutefois elle n'était déjà pas dépassée. — Enfin on a pu croire que, de même qu'il s'est écoulé quatre à cinq mille ans avant Jésus-Christ, il y aura également quarante ou cinquante siècles après lui. Ce qu'il y a de plus clair, c'est que nous manquons absolument de données sûres pour fixer la date de la fin du monde ; aussi le pape Léon X a défendu de colporter les prophéties de ce genre. Vous voyez par là ce qu'il faut penser de toutes celles qui ont été inventées à des époques bien plus récentes. Ne cherchons pas à connaître, par une téméraire curiosité, ce qu'il a plu à la sagesse de Dieu de nous cacher : « Personne, pas même les anges du ciel, ne connaît le jour et l'heure du jugement, si ce n'est le Père céleste. » (Matth., xxiv, 36).

2. Toutefois il y aura des signes précurseurs, des événements extraordinaires qui annonceront l'approche du dernier jour.

« L'Evangile du royaume du Christ sera prêché dans tout l'univers, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra le terme. » (Matth., xxiv, 14). Par conséquent tant qu'il y aura sur le globe des nations chez lesquelles n'aura pas pénétré la lumière de la foi, le monde ne finira pas. De nos jours, sans doute, la religion catholique est répandue sur toute la surface de la terre, mais il y a encore beaucoup de peuples qui ne la connaissent pas, et nous ne pouvons prévoir quand et comment se fera cette diffusion universelle de l'Evangile. Nous pouvons dire seulement que plus la religion se répand

dans le monde, plus nous approchons de l'heure du jugement.

Un autre signe qui précédera la fin du monde, c'est la venue de l'Antechrist, et un grand dépérissement de la foi. L'Ecriture mentionne souvent l'Antechrist, le contradicteur du Christ, et en parle comme d'un personnage réel, qui paraîtra avant la fin du monde. Saint Paul l'appelle « l'homme de péché, le fils de perdition, l'adversaire qui s'élève au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu. » (II Thess., ii, 3). Saint Jean dit : « Vous savez que l'Antechrist doit venir, et il y a déjà beaucoup d'antechrists, » c'est-à-dire de faux prophètes qui préparent l'œuvre de l'Antechrist en détruisant la foi dans les cœurs par leurs mensonges. (I Joan., ii, 18). A l'époque de l'Antechrist se produira cette grande défection dont parle l'apôtre, lorsqu'il dit aux Thessaloniens : « Que personne ne vous séduise (en vous faisant croire que le jour du Seigneur approche), car il faut que l'apostasie vienne d'abord. » (II Thess., ii, 3). Il y a eu déjà dans l'Eglise beaucoup de défections depuis dix-huit siècles qu'elle existe ; mais ces schismes, ces hérésies qui la déchirent ne sont que des avant-coureurs de la grande apostasie qui se produira à la fin des temps. L'Eglise ne sera pas anéantie, puisque son divin fondateur lui a promis le triomphe, mais la plupart de ses enfants l'abandonneront, et la corruption sera si générale que, selon la parole du Sauveur, ce sera à peine si l'on pourra encore retrouver la foi sur la terre. (Luc, xviii, 8). Les signes de cette triste décadence religieuse et morale ont paru depuis longtemps : tous les jours la foi diminue, le respect du saint nom de Dieu et la crainte de sa justice tendent à disparaître. Les hommes ne pensent qu'à leurs intérêts matériels et aux jouissances de la vie sensuelle, tous les moyens leur sont bons pour s'enrichir, les consciences se vendent tous les jours pour un peu d'or. On n'entend parler que de scandales, de fortunes ruinées par le jeu ou la débauche ; le vol, le meurtre, le suicide sont à l'ordre du jour. Pour peu que la société progresse encore dans cette voie, on serait bien tenté de croire que le règne de l'Antechrist est arrivé.

Un autre événement qui annoncera la fin du monde, c'est la conversion des Juifs, que le prophète Osée a annoncée en ces termes : « Pendant longtemps les enfants d'Israël resteront sans roi, sans chef, sans sacrifice, sans autel ; et ensuite ils se convertiront, ils chercheront le Seigneur leur Dieu et David leur roi, ils craindront le Seigneur et ils invoqueront sa bonté au dernier jour. » (Osée, iii, 4-5).

Notre-Seigneur a prédit aussi qu'il y aurait alors des guerres, des bouleversements, des cataclysmes de toute sorte : « Les peuples se lèveront les uns contre les autres, il y aura des pestes, des famines, des tremblements de terre... ; le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel, et les puissances

célestes (les lois du monde) seront bouleversées » (Matth., xxiv, 7 et 29); ce sera une désolation universelle qui annoncera la catastrophe finale.

Rentrons en nous-mêmes, mes frères, à la pensée de ces terribles événements que Notre-Seigneur a voulu nous annoncer lui-même; purifions nos cœurs par la pénitence, afin de pouvoir attendre avec confiance le grand jour de la justice de Dieu.

II

Les circonstances qui accompagneront le jugement dernier sont rapportées dans l'Evangile en ces termes : « Alors paraîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme, toutes les nations de la terre pleureront, et elles verront le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté... Et toutes les nations seront rassemblées devant lui, et il séparera les uns des autres comme le pasteur sépare les brebis des boucs; il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Alors il dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous est préparé dès l'origine du monde... Puis il dira à ceux qui seront à gauche : Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel préparé pour le démon et ses anges. » (Matth., xxiv et xxv). Ce sont les propres paroles du Sauveur.

1. *Le signe du Fils de l'homme*, la croix par laquelle il nous a rachetés, paraîtra dans les airs. A cette vue, les tribus de la terre, c'est-à-dire les pécheurs qui n'ont vécu que pour la terre, pousseront de longs gémissements, parce qu'ils comprendront leur malheur. Mais les justes, qui ont tout sacrifié au salut de leur âme, tressailleront de joie et s'écrieront : « Salut, ô croix, notre unique espérance, nous vous avons suivie pendant notre vie mortelle, vous nous ouvrirez la porte des cieux ! » Tenons-nous fermement attachés à la croix de Jésus-Christ, mes frères, par la mortification de nos passions et la fidélité à remplir tous nos devoirs de chrétiens, et nous serons heureux de la voir briller au ciel au jour du jugement. Le Seigneur Jésus descendra avec sa croix sur les nuées du ciel. Quelle différence entre son second avènement et le premier ! La première fois il s'était montré aux hommes dans la pauvreté et l'humilité, la seconde fois il viendra dans la gloire et la majesté; la première fois c'était un Sauveur plein de douceur et de miséricorde, alors ce sera un Juge sévère qui rendra à chacun selon ses œuvres et devant lequel tous ses ennemis seront couverts de confusion.

2. Toutes les nations de la terre seront rassemblées devant lui. Tous les hommes, depuis Adam jusqu'au dernier de ses descendants, riches et pauvres, rois et sujets, païens et chrétiens, justes et pécheurs, seront amenés devant leur souverain Juge. Nous tous, qui sommes maintenant dans cette église, nous comparaitrons alors devant le tribunal de Dieu. Sera-ce avec des sen-

timents de confiance ou de crainte ? Ah ! mes frères ! c'est maintenant qu'il faut nous préparer à ce moment terrible, c'est maintenant qu'il faut éviter ce qui nous attirerait la colère de notre Juge. Les bons seront séparés des méchants comme les brebis des boucs, les brebis seront placées à droite et les boucs à gauche. On ne tiendra aucun compte de ces vaines distinctions auxquelles on attache ici-bas tant d'importance; la richesse, la science, le crédit, la gloire ne serviront plus de rien. Le père sera séparé des enfants, le frère de la sœur, l'époux de l'épouse; et cette séparation sera éternelle. « Si l'arbre est tombé au nord ou au midi, de quelque côté qu'il soit tombé, il y restera. » (Ecclé., xi, 3).

3. C'est alors que *les secrets des consciences seront dévoilés*, et toutes les actions des hommes étalées au grand jour. Vous croyez n'avoir rien à craindre parce que personne ne vous a vu commettre le péché : que vous serez étonné au dernier jour lorsque vous verrez vos mauvaises pensées, vos mauvais désirs, vos actions coupables; manifestés à la face de tout le genre humain !

Voulez-vous savoir jusqu'où ira la sévérité de ce jugement ? « Je vous le dis, — c'est Jésus-Christ qui parle, — il faudra rendre compte de toute parole inutile qu'on aura prononcée. » (Mat., xii, 36). Que sera-ce donc des paroles mauvaises ? Combien de malheureux seront condamnés pour une conversation licencieuse, pour une médisance, un blasphème ! Chaque vocation a ses obligations spéciales, nous serons jugés sur chacune d'elles, sur la manière dont nous les aurons remplies, sur les intentions avec lesquelles nous nous en serons acquittés. Nos bonnes œuvres elles-mêmes seront soumises à cet examen, car souvent elles sont corrompues par l'intention qui les dicte ou les circonstances qui les accompagnent. Nous aurons aussi à rendre compte de toutes les grâces que Dieu nous aura faites, de tous les sacrements, de tous les bons exemples que nous aurons reçus, des sermons que nous aurons entendus, des offices auxquels nous aurons assisté, de toutes les prières que nous aurons faites. Oh, mes frères, si nous pensions souvent à cela, ne serions-nous pas effrayés de la multitude de nos négligences, et ne devrions-nous pas répéter avec le Psalmiste : « N'entrez pas en jugement avec votre serviteur, ô mon Dieu, car aucun être vivant ne peut paraître juste devant votre face ! » (Ps. cxlii, 2). Nous tremblerions bien plus encore en pensant à cette parole du Sauveur : « Il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, rien de secret qui ne doive être révélé. » (Marc., iv, 22). Quelle honte pour les pécheurs dont toutes les turpitudes seront dévoilées; mais quelle joie, quelle consolation pour les justes dont les vertus, cachées jusque-là par l'humilité, brilleront de tout leur éclat ! Les péchés dont ils auront fait pénitence tourneront même à leur gloire, et serviront à augmenter leurs mérites.

4. Lorsque toutes les actions des hommes auront passé au grand jugement, le souverain Juge *prononcera la sentence solennelle*. Il se tournera d'abord vers les justes pour leur dire : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous est préparé dès l'origine du monde. » Quelle sera la joie des élus lorsqu'ils entendront ces douces paroles ! Semblables à des exilés à qui on rend leur patrie, à des enfants qui retrouvent leur mère, ils pourront bien s'écrier : « Heureux, Seigneur, sont ceux qui habitent dans votre maison, ils vous loueront dans les siècles des siècles ! » (Ps. LXXXIII, 5). Puis le Seigneur se tournera vers les damnés, lancera sur eux un regard qui suffirait pour les anéantir, et leur dira : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel préparé pour le démon et ses anges. » Quelle sentence effroyable ! « Retirez-vous de moi ! » Vous n'avez point voulu de ma loi, de ma grâce, de mes sacrements, vous m'avez renié devant les hommes ; je ne vous connais pas, vous n'aurez aucune part aux biens éternels que je vous destinais si vous m'aviez été fidèles, éternellement vous serez séparés de moi. « Maudits ! » Je vous ai offert mes bénédictions, vous les avez refusées ; j'ai versé mon sang pour vous sauver, vous l'avez foulé aux pieds ; vous avez attiré sur vous la malédiction, elle s'appesantira éternellement sur vous. « Allez au feu éternel ! » Il était préparé pour Satan et ses anges, mais vous vous êtes faits les disciples de Satan, vous avez préféré son service au mien, vous partagerez son sort, vous brûlerez avec lui dans le feu éternel.

5. La sentence sera aussitôt *exécutée*, elle est sans appel ! « Ils iront au supplice éternel, et les justes à la vie éternelle. » (Matth., xxv, 46). L'enfer s'ouvrira, et avec la rapidité de la foudre les damnés seront précipités dans les flammes avec les mauvais anges, pour y souffrir sans fin, sans soulagement, sans espérance ; tandis que les élus, rayonnants de gloire, accompagnés des bons anges, entreranno en triomphe à la suite du Christ dans la céleste Jérusalem pour y goûter les délices éternelles.

L'un de ces deux sorts nous attend, mes frères. Songeons-y, et travaillons courageusement, avec l'aide de la grâce de Dieu, à mériter de partager dans le ciel le bonheur des élus.

III

Pourquoi y aura-t-il un jugement général ?

1. Premièrement, *afin de manifester la sagesse et la justice de Dieu* aux yeux de tous les hommes. Il arrive beaucoup de choses en ce monde que nous ne savons comment concilier avec la bonté et la justice de Dieu : les justes sont malheureux, les innocents sont opprimés, tandis que les impies prospèrent, que les fourbes sont honorés, et que le vice lève fièrement la tête. Ne semble-t-il pas que ce soit là le triomphe de l'injustice et du mensonge, et un scandale pour

les honnêtes gens ? Les incrédules n'ont-ils pas raison de dire : il n'y a pas de Dieu qui s'occupe des affaires des hommes, la vertu est une chimère ; il n'y a point de distinction entre le bien et le mal ? Oui, ils auraient raison, s'il ne devait pas arriver un jour où le jugement de Dieu redressera les jugements des hommes, où chacun trouvera la récompense ou la punition de ses actes. Nous verrons alors que la Providence de Dieu a tout disposé en ce monde avec la plus grande sagesse et que rien ne peut échapper à sa justice, et nous répéterons avec le pieux Tobie : « Vous êtes juste, Seigneur, tous vos jugements sont équitables, toutes vos voies sont miséricorde, vérité et justice. » (Tob., III, 2). Adorez, mes frères, cette Providence si admirable dans tous ses conseils, et soumettez-vous humblement à ses ordres, quoique vous ne compreniez pas le secret de ses desseins sur vous.

2. Le jugement général servira aussi à manifester à tout l'univers *la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Les Juifs ont attendu pendant quatre mille ans un Rédempteur, et lorsqu'il est venu, ils n'ont point voulu le reconnaître, ils l'ont persécuté et mis en croix. Aujourd'hui encore ce peuple ingrat refuse de croire au Fils de Dieu et de lui rendre l'honneur qui lui est dû. Des régions immenses sont encore couvertes des ténèbres de l'idolâtrie, des peuples innombrables ignorent encore le nom de Jésus-Christ. Même dans les pays chrétiens, des milliers d'hommes vivent et meurent comme s'il n'y avait ni Dieu, ni Eglise, ni sacrements. Chaque siècle voit de nouvelles hérésies désoler le royaume du Christ. En sera-t-il toujours ainsi ? La loi du Seigneur Jésus sera-t-elle toujours méconnue et foulée aux pieds ? L'honneur de Dieu n'exige-t-il pas que tout genou fléchisse un jour devant lui ? Oui, mes frères, n'en doutez pas, un jour viendra où le Sauveur paraîtra aux yeux de tous les hommes comme le Dieu de toute majesté, le Fils unique du Père, le Juge des vivants et des morts, et où toute langue devra confesser que le Seigneur Jésus est dans la gloire de son Père. (Philip., II, 10). Ce jour de gloire, prédit par les prophètes, sera le jour du dernier jugement. Appliquons-nous, mes frères, tous les jours de notre vie à rendre à notre divin Sauveur l'honneur et les hommages qui lui sont dus, afin d'attendre avec confiance son dernier avènement.

3. Enfin, il faut qu'il y ait un jugement général *pour la gloire des bons et la confusion des méchants*. Les serviteurs de Dieu passent la plupart toute leur vie dans une condition obscure, ignorés ou méprisés des hommes, condamnés souvent à toute sorte de souffrances et de misères, selon la parole de l'Apôtre : « Tous ceux qui veulent vivre pieusement au service de Jésus-Christ souffriront persécution. » (II Tim., III, 12). Le monde les hait, parce qu'ils condamnent ses scandales ; il les persécute, comme il a persécuté leur maître. (Joan., xv, 20). Ce n'est qu'au jour

du dernier jugement que chacun recevra suivant ses œuvres ; les justes apparaîtront dans tout l'éclat de la gloire céleste, et les impies dépouillés de tous les vains honneurs de la terre seront couverts d'une éternelle confusion. Le Sage nous les représente écrasés de honte à la vue du triomphe des justes, et s'écriant dans leur désespoir : « Ce sont donc là ceux qui ont été l'objet de nos mépris et de nos sarcasmes ! Insensés que nous avons été ! Nous regardions leur genre de vie comme une folie et leur destinée comme une honte ; et voilà qu'ils sont mis au rang des enfants de Dieu, et qu'ils partagent le sort des saints ! » (Sap., v, 3-5).

Si vous ne voulez pas tenir un jour ce langage, mes frères, fuyez la société des méchants et la corruption du monde ; craignez Dieu, comme de fidèles disciples du Christ, et faites des maximes de son Evangile la règle de votre vie. Pensez souvent au jugement dernier ; croyez fermement que vous aurez à rendre un compte sévère de toutes vos pensées, paroles et actions, devant un Juge qu'aucune excuse ne pourra tromper, qu'aucune prière ne pourra plus fléchir. Priez et pleurez maintenant vos péchés, puisque c'est le temps de la miséricorde ; vivez saintement, afin de faire une bonne mort, et votre sort sera celui des élus. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS SUR LES MYSTÈRES DU ROSAIRE

XII

PREMIER MYSTÈRE GLORIEUX : LA RÉSURRECTION
DE NOTRE-SEIGNEUR ¹. — FRUIT DE CE
MYSTÈRE : LA CONVERSION

Les mystères glorieux invitent notre âme à s'élever au-dessus des misères et des souffrances de cette vie pour les juger à la clarté de l'espérance chrétienne. Après l'épreuve et la lutte, le repos et la récompense ; après les calomnies, les persécutions et le martyre, la justice, les palmes glorieuses. Avec Jésus et Marie ressuscitant pour être couronnés dans les cieux, les horizons les plus enchanteurs s'ouvrent devant nos âmes ; les pensées les plus consolantes, les plus réconfortantes prennent possession de nos cœurs.

Le premier mystère glorieux a pour théâtre encore le Calvaire. Mais ce n'est plus le Calvaire sanglant avec ses bourreaux, son gibet, ses prêtres insulteurs. La foi triomphe, les anges, les saintes femmes et les apôtres joyeux remplacent la tourbe blasphématrice. Le Christ, sommé de

descendre de sa croix, prouve à ses ennemis qu'il est le maître de l'heure de sa revanche. Il n'est pas descendu de sa croix, mais il sort de sa tombe.

Approchons-nous de ce tombeau béni, avec l'amour de Madeleine, l'empressement et la foi des apôtres. Apprenons à renverser nous aussi, la dalle épaisse et lourde du péché, qui peut-être scelle notre âme dans le tombeau de la mort spirituelle.

Ce n'avait point été assez pour les pharisiens et les princes des prêtres de voir Jésus expirer sur sa croix, d'apprendre qu'il était bien mort et que son cadavre inerte avait été déposé dans un tombeau. Leur défiance ne tomba, leur crainte ne fut dissipée qu'après qu'ils eurent pris les mesures les plus minutieuses afin d'empêcher toute fraude. Ils avaient donc scellé les jointures de la porte avec le cachet officiel, et des sentinelles, établies là, avaient mission d'éloigner quiconque tenterait d'approcher.

Pendant la journée du sabbat, les saintes femmes durent rester dans leurs maisons ¹. Avec quelle impatience leur amour et leur zèle en attendaient la fin ! Aussi, de grand matin, chargées des parfums achetés à cette intention, elles prirent le chemin du Calvaire. A leur tête marchait Madeleine, toujours la première et la plus ardente au service du divin Ami.

Elles avançaient non sans inquiétude, et le cœur devait leur battre bien fort. Evidemment elles ignoraient la présence des gardes, quand elles se demandaient qui leur ôterait l'énorme pierre roulée devant la porte du sépulcre ².

Déjà elles approchaient du jardin de Joseph d'Arimathie lorsqu'un violent tremblement de terre se fit sentir ³. Bientôt elles rencontrèrent des soldats, pâles d'effroi, qui reprenaient le chemin de Jérusalem : c'étaient les gardes du grand conseil qui s'enfuyaient du poste où on les avait placés.

Que s'était-il donc passé ? Au moment de la commotion terrestre, le Sauveur avait brisé les liens de la mort, il était sorti glorieux du tombeau. Un ange descendu des cieux s'était approché, il avait renversé la pierre et s'y tenait assis. Son visage avait l'éclat de la foudre, et ses vêtements la blancheur de la neige. A sa vue, les gardes, frappés d'épouvante, étaient devenus pâles comme des morts ⁴. Revenus à eux, ils avaient pris la fuite pour aller raconter l'étrange mystère.

Troublées, les pieuses femmes pénètrent dans le jardin de Joseph ; leurs regards anxieux cherchent le tombeau, elles aperçoivent la pierre détournée de l'ouverture ; le sépulcre était vide. Ma-

¹ Pour l'ordre des faits concernant la résurrection, nous nous sommes inspiré du P. Ollivier ; de même nous lui avons emprunté quelques considérations.

² Luc, xxiii, 56.

³ Marc, xvi.

⁴ Math. xxviii, 2.

⁵ Math., xxviii, 24.

deleine, affolée à cette vue, part en courant à la maison de Jean où se trouvait Pierre. La distance était de cinq cents mètres environ. Quand elle arriva auprès des deux apôtres, elle ne put que leur jeter ce cri de douleur :

« Ils ont enlevé le Seigneur du sépulcre, et nous ne savons pas où ils l'ont mis. »

Pierre et Jean se dirigèrent aussitôt vers le Calvaire, courant, eux aussi, suivis de Madeleine en proie à la plus vive agitation. Jean, qui était le plus jeune, devança Pierre et arriva le premier au tombeau.

Pendant ce temps, Marie Salomé et Marie Jacobé restées dans l'enclos s'étaient avancées dans le vestibule du sépulcre. Elles furent éblouies par une vive clarté ; deux anges étaient là resplendissants : « Ne craignez point, leur dit l'un d'eux en voyant leur frayeur, je sais que vous cherchez Jésus de Nazareth, le crucifié. Il n'est plus ici, il est ressuscité ainsi qu'il l'a annoncé. Entrez et voyez le lieu où le Seigneur avait été placé. Allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il vous précède en Galilée ; vous l'y verrez comme il vous l'a prédit ¹. »

Les deux femmes s'étaient éloignées lorsque survinrent les deux apôtres. Jean pénétra dans le vestibule le premier, mais, par égard pour le chef des apôtres, il n'entra point dans le tombeau. Il se pencha curieusement et vit les linges posés à terre : les anges avaient disparu. Pierre entra avec Jean, et ils constatèrent que les linceuls avaient été pliés ensemble, à l'exception du suaire qui avait recouvert la tête, qui se trouvait enroulé à part ².

Les deux apôtres s'en retournèrent, ignorant encore que, d'après l'Ecriture, Jésus devait ressusciter d'entre les morts ³.

Eux partis, Madeleine resta. Appuyée aux montants de la porte, elle pleurait. Tout en pleurant, elle se pencha et regarda dans le sépulcre. Et voilà qu'elle aperçut deux anges, vêtus de blanc, assis sur le banc funéraire, l'un à l'endroit où avait été placée la tête, l'autre à la place des pieds :

« Femme, pourquoi pleures-tu ? lui dirent-ils. — Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur et je ne sais où ils l'ont mis. » Après ces paroles, elle se retourne, peut-être au bruit de pas qui s'approchaient, et elle vit Jésus debout à quelque distance, mais sans le reconnaître : « Femme, lui dit-il, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? » Madeleine dont les yeux étaient troublés par les larmes, pensa que c'était le jardinier et répondit : « Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez placé, et je l'emporterai. » Touchante illusion de l'amour qui ne doute de rien ! Madeleine avait déjà reporté ses regards vers le sépulcre lorsque Jésus l'appela par son nom :

« Marie ! » — « Maître ! » s'écrie-t-elle, le regard étincelant de bonheur, le visage illuminé, les bras tendus, et elle se précipite à ses genoux. Mais Jésus la repousse d'un geste plein de douceur : « Ne me touche pas, lui dit-il, car je ne suis point encore remonté vers mon Père. Va dire à mes frères : Je monte vers mon Père qui est votre Père, et vers mon Dieu qui est votre Dieu. » Et Madeleine obéit ¹.

« Ainsi, écrit le Père Lacordaire, dans ce moment solennel de la résurrection du Sauveur, ce n'est pas à sa mère que Jésus apparaît d'abord ; ce n'est pas à saint Pierre, le fondement de l'Eglise et le sommet de la théologie ; ce n'est pas à saint Jean, le disciple bien-aimé : c'est à Marie-Madeleine, c'est-à-dire à la pécheresse convertie, au péché devenu l'amour par la pénitence. Le Sauveur l'avait dit auparavant : Il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de conversion. Mais c'était une bien sublime traduction de cette parole que le privilège accordé à Marie-Madeleine de voir la première le Fils de Dieu ressuscité du tombeau, vainqueur du démon, du péché, du monde, de la mort, et d'acquiescer la première, dans cette vue, la certitude et la consolation du salut éternel des hommes.

« Quel amour avait dû mériter la gloire de cette apparition, et quel sentiment dut accueillir cette récompense de l'amour ! Il y a là un abîme où le style de l'homme ne peut pas plus pénétrer que son cœur ! Je le comprends à demi, je l'entrevois, je l'adore, et si je ne puis davantage, du moins je m'arrête toujours avec une réflexion qui m'attendrit, sur cette parole de l'Evangile : « Il apparut d'abord à Marie-Madeleine ². »

Jésus-Christ est ressuscité ! Il est sorti glorieux du tombeau ! L'apôtre saint Paul auquel il était apparu après sa résurrection écrivait aux chrétiens de Corinthe : « Si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine, et vaine aussi est votre foi. Et nous sommes de faux témoins de Dieu, puisque nous avons rendu témoignage contre Dieu qu'il a ressuscité le Christ... Que si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine, vous êtes encore dans vos péchés. Et ceux qui se sont endormis dans le Christ ont aussi péri... Mais le Christ assurément est ressuscité d'entre les morts, il est les prémices de ceux qui dorment ³. »

Jésus-Christ est les prémices de ceux qui se sont endormis du sommeil de la mort, c'est-à-dire qu'il est ressuscité le premier et que nous ressusciterons aussi un jour. Quelle pensée, quelle espérance encourageante ! Ainsi donc, la mort n'a rien d'effrayant, elle a perdu ce qui la rendait affreuse ; elle n'est point un éternel adieu à ceux

¹ Math., xxviii, 5-7 ; Marc., xvi, 5-7.

² Jean, xx, 4-8.

³ Jean, xx, 9-10.

¹ Jean, xx, 11-18.

² Lacordaire : *Sainte Marie-Madeleine*, ch. v.

³ I Corinth, xvi, 14-20.

que nous aimons, mais un sommeil plus ou moins long : nos morts dorment. Au temps marqué par Dieu, l'ange du Seigneur descendra du ciel et soulèvera les pierres des tombeaux. Nos cendres se ranimeront, nos corps retrouveront la vie et la lumière. Heureux ceux qui auront vécu chrétiennement, saintement. Ils brilleront comme les astres ! dit la sainte Ecriture. Préparons-nous donc dès maintenant, par notre conduite, une glorieuse résurrection.

En même temps qu'il réjouit notre foi et réveille nos espérances, le mystère de la Résurrection de notre Sauveur nous offre encore une triste image de la mort spirituelle et un joyeux modèle de la conversion du cœur.

L'âme qui a perdu la vie de la grâce, par le péché mortel, est enfermée elle aussi dans un tombeau. Tombeau sombre et glacé d'où elle ne voit plus les choses du ciel, d'où elle n'entend plus les appels divins. Inerte comme les cadavres, ses mains ne peuvent plus rien pour l'éternité ; indulgences, mérites sont entre ses doigts comme une monnaie qui n'a plus cours.

De ce tombeau où elle est descendue volontairement, comment sortir ? Comme pour le sépulcre du Sauveur, une énorme dalle en ferme l'entrée et des gardes veillent à ce que personne ne puisse tenter de l'ouvrir. Cette pierre qui retient l'âme prisonnière, c'est la confusion, la honte de l'humiliation, c'est encore une réparation d'honneur difficile, une restitution d'argent ou de biens que l'on ne saurait faire sans déchoir. Les gardes qui veillent sont l'orgueil, la volupté, le respect humain, la haine, l'égoïsme, de honteuses habitudes, toutes les passions humaines en un mot.

Pourtant quelques cœurs amis, dévoués, pleurent sur ce tombeau. Une mère, une fille, une épouse, une sœur, prient pour cette âme morte. Elles aussi, avec l'anxiété qui étreignait le cœur des femmes de l'Evangile, se demandent qui écartera la pierre fatale, trop lourde pour leurs forces.

Elles ne se découragent point, et Dieu vaincu par leurs prières opère un miracle pour elles. Un jour, une violente commotion vient ébranler ce tombeau : un malheur imprévu, un revers de fortune, une cruelle déception, un deuil déchirant, sont l'ange envoyé du ciel pour détourner la pierre et mettre en fuite les sinistres gardiens dont nous avons parlé.

Cette âme ressuscite à la vie glorieuse de la grâce. Rien ne l'arrête plus, rien ne lui coûte. Une existence nouvelle commence pour elle ; elle est transfigurée ; ses proches, ses amis, les yeux encore pleins des larmes qu'elle leur faisait répandre, ne la reconnaissent plus. Elle ne priait plus, elle reprend la prière ; elle n'allait plus à l'église, elle s'y rend avec bonheur ; elle ne respectait plus le dimanche, il redevient le jour sacré pour elle ; la charité a remplacé la haine dans son cœur. Puis lorsqu'elle retourne à la table sainte si longtemps abandonnée, elle frissonne à la parole de Jésus, au contact de sa chair et de son sang, ses yeux s'ouvrent et, suffoquée de bonheur,

elle ne sait que redire le cri de Madeleine : « Mon bon Maître ! »

Si quelque ami mondain considère avec étonnement ce changement, j'allais dire le sépulcre vide, l'ange de la religion lui répète la parole entendue par les deux Marie : « Il n'est plus ici, il est ressuscité. Allez annoncer à ses faux amis qu'il est redevenu bon chrétien. » Et ce chrétien tout fier, tout heureux, s'écrie : « Créatures, passions, ne me touchez plus ! Allez publier parmi tous ceux que j'ai scandalisés, que je suis retourné à mon Père, à mon Dieu, qui est votre Père et votre Dieu ! »

O Christ ressuscité ! ô notre Dieu bien-aimé ! Si quelqu'un d'entre nous avait le malheur d'être couché dans la tombe du péché, envoyez un de vos anges pour en détourner la pierre et le rappeler à la vie. Au nom de ceux qui pleurent sur les âmes mortes, au nom de leurs prières et de leurs larmes, brisez les liens qui enchaînent ces infortunés. Parlez-leur avec le même accent de tendresse qu'en vous adressant à Madeleine, afin qu'eux aussi, tombant à vos genoux, ou plutôt, se jetant sur votre cœur, dans vos bras, ils vous disent avec le même amour que la pécheresse convertie : « Mon bon Maître ! »

O Marie, mère de miséricorde, vous qui aimez tant les pauvres pécheurs, joignez vos prières et vos larmes aux nôtres pour obtenir la résurrection de ceux que vous pleurez avec nous ! Vous dont le cœur a éprouvé un si grand bonheur en voyant revivre votre cher Jésus, ne refusez pas à ces mères, à ces pères, à ces épouses, à ces sœurs, à ces enfants qui vous aiment, le bonheur de voir ressuscitées à votre Fils les chères âmes pour lesquelles ils vous invoquent.

SERMONS OU L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

XLVII

LE JUGEMENT PARTICULIER

*Mori, post hoc autem
iudicium.*

Mourir, puis être jugé.
(Heb., ix, 27).

La mort et le jugement de Dieu, mes enfants, c'est tout un, dans ce sens que l'un ne va pas sans l'autre et n'est pas séparé de l'autre par le plus petit intervalle de temps. C'est un dogme de notre foi, non seulement que Jésus-Christ viendra à la fin du monde juger tous les hommes dans un jugement général, mais encore que chaque homme aussitôt après la mort subit un jugement particulier.

I

Lorsque la justice de Dieu saisit un homme, elle n'a pas les lenteurs, les hésitations, les discussions de la justice humaine, parce qu'elle n'en a

pas l'ignorance et la faiblesse, parce qu'elle ne peut faillir et se tromper. « Il est facile au Seigneur, dit Salomon, de rendre à chacun selon ses œuvres au jour de la mort. » (Eccli., xi, 28). Avec Dieu, point n'est besoin de ce temps si pénible de l'instruction du jugement, pendant lequel l'innocent accusé tremble de se voir injustement condamner, pendant lequel le coupable prévenu d'un crime espère encore tromper ses juges; point n'est besoin de prison préventive où quelquefois pendant de longs mois l'innocent est confondu avec les malfaiteurs, et d'où il ne sort jamais acquitté sans avoir perdu quelque chose de l'estime publique. Avec Dieu aussi, point n'est besoin de témoins, d'accusateur, d'avocat, de toute cette procédure de la justice humaine faite pour éclairer, et qui n'empêche pas toujours de tromper les juges. Avec Dieu donc, après la mort, point d'attente. L'âme juste qui a droit au bonheur éternel, en a aussitôt la jouissance ou au moins l'assurance. Le pécheur qui par une volonté dernière a choisi l'enfer voit son choix confirmé sans retour par la sentence divine.

Nous trouvons, mes enfants, dans de nombreux passages des livres saints la preuve de ce jugement particulier dont au dernier jour le jugement général ne sera que la proclamation solennelle, publique, universelle. L'apôtre S. Jude nous dit que les habitants de Sodome, de Gomorrhe et des autres villes coupables souffrent la peine du feu éternel. Il est dit au livre des Nombres que Corée, Dathan et Abiron descendirent vivants dans les enfers (xvi, 33). Jésus-Christ dit du mauvais riche qu'il mourut et fut enseveli dans les flammes. (Luc, xvi, 22). D'autre part, Jésus-Christ sur la croix dit au bon larron : « Aujourd'hui même tu seras avec moi en Paradis. » Puis quelques heures plus tard son âme divine va visiter les âmes justes retenues loin du ciel dans les limbes, non pour les juger, car depuis l'heure de leur mort elles sont assurées de leur salut, mais pour leur annoncer sa glorieuse ascension et leur prochaine délivrance. Tous ces faits nous montrent les âmes depuis longtemps glorifiées ou condamnées, depuis longtemps jugées dans le jugement particulier. — Cette croyance, l'Eglise l'affirme et s'en autorise dans la béatification et la canonisation des saints. Elle ne juge pas les âmes saintes; mais assistée par l'Esprit-Saint, sachant de science certaine et infaillible que ces âmes sont dans la gloire, elle assure qu'elles ont été jugées et trouvées dignes du Paradis.

II

Inutile, mes enfants, d'insister. Mais si nous avons la certitude du jugement particulier, nous n'en connaissons pas la forme; et Jésus-Christ qui nous a fait connaître dans un si grand détail comment se fera le jugement général, ne nous a pas découvert comment se fera celui-ci. Ce qui paraît le plus certain, c'est qu'il sera fait par le Fils de Dieu lui-même, à qui Dieu « le Père a donné tout pouvoir de juger » (Jean, v, 22); c'est qu'il se

fera comme la résurrection des morts dans un moment, dans un clin d'œil, *in momento, in ictu oculi*, par une simple vue, par une sorte d'illumination de l'esprit. L'âme se verra dans la lumière de Dieu telle que Dieu la voit, c'est-à-dire telle qu'elle est. « Ce jugement, dit saint Augustin, sera une vertu divine qui rappellera à la mémoire et découvrira à l'esprit avec une étonnante rapidité toutes les œuvres bonnes ou mauvaises, sur lesquelles aussitôt la conscience accusera ou acquittera ou plutôt jugera elle-même. » Et cela sans appel : car pour l'âme se rappeler son passé, voir son état présent, savoir l'avenir et s'y précipiter irrésistiblement, c'est encore tout un.

Le jugement particulier, mes enfants, c'est avec la mort cet instant rapide comme la pensée où la balance de la divine justice s'inclinera définitivement et sans retour possible, sous le poids de nos mérites pour nous déposer dans l'éternelle béatitude, Dieu nous en fasse la grâce! ou sous le poids de nos démérites pour nous jeter dans la malédiction et le désespoir éternel, Dieu nous en préserve! — A nous, mes enfants, d'y songer, d'y aviser, de nous tenir prêts, parce que, comme lui-même l'a dit, le Fils de l'homme, c'est-à-dire Jésus-Christ notre Juge, viendra au moment où nous y penserons le moins, *qua nescitis hora Filius hominis veniet*.

DEUX INSTRUCTIONS POUR UNE RETRAITE DE PREMIÈRE COMMUNION

I

LA PREMIÈRE COMMUNION SACRILÈGE

*Qui manducat et bibit indigne,
judicium sibi manducat et bibit.*

Celui qui communie sans en être digne, mange et boit sa propre condamnation. (I Cor. xi, 29).

Mes chers enfants, si l'on venait vous dire en ce moment qu'un riche seigneur, un prince de la terre, se propose de se rendre tel jour, à telle heure, chez vos parents, pour vous voir, vous apporter de riches cadeaux, vous faire part de ses honneurs et de sa fortune, quelle ne serait pas votre joie! Comme vos cœurs seraient doucement émus dans l'attente d'un si grand bonheur! Avec quel soin, quel empressement vous vous prépareriez à cette visite! Rien ne serait omis pour vous rendre agréables à cet illustre personnage. Toilette minutieuse, propreté irréprochable, vêtements de fête, compliments flatteurs, on veillerait à ce que tout de votre part fût digne de la faveur que l'on vous a fait espérer.

Et, en effet, que diriez-vous d'un enfant qui devant une si brillante perspective demeurerait froid et insensible, ne prendrait aucune précaution, se présenterait avec des habits déchirés, la figure souillée de boue, des paroles grossières à la bouche,

et pousserait le mépris jusqu'à cracher à la face de son bienfaiteur ? Assurément vous diriez que c'est un monstre, et vous ne trouveriez pas d'expression assez forte pour flétrir un pareil manque de tact, un mépris si formel des plus vulgaires convenances, un oubli aussi coupable de ses propres intérêts.

Mes chers enfants, cette faveur, quelque enviable et séduisante qu'elle vous paraisse, n'est rien en comparaison de celle dont l'annonce vous a été faite de la part de Dieu et de Notre-Seigneur, elle n'est rien auprès de cette grâce des grâces qui s'appelle la Première Communion. Votre cœur si impressionnable l'a senti, et vos dispositions, je n'en doute pas, répondent aux sentiments ardents qui vous animent à l'approche du plus beau jour de votre vie.

Cependant, mes enfants, permettez-moi, permettez à votre pasteur qui vous aime tendrement, de vous ouvrir en ce moment toute son âme, et de vous communiquer la crainte terrible, l'angoisse extrême qu'il ressent. Faut-il vous le dire ? Cette crainte, c'est que, si Notre-Seigneur venait en ce moment parmi vous et illuminait d'un clair rayon de lumière céleste l'intérieur de vos cœurs, il n'en découvrirait plusieurs résolus à le traiter comme ce petit monstre dont je vous parlais tout à l'heure son bienfaiteur. Il y a eu dans la suite des siècles, il y a encore de nos jours, il y aura à l'avenir des premières communions mauvaises, des premières communions sacrilèges. Ces premières communions forment à travers les âges comme une chaîne ininterrompue, chaîne toute de flamme comme le fer rougi dans un brasier ardent, qui enlace ses malheureuses victimes et les rive aux enfers. Oh ! que je serais heureux si j'avais l'assurance que pas un d'entre vous ne voudra ajouter un nouvel anneau à cette chaîne infernale ! Du moins, nous prierons Dieu avec plus de ferveur encore d'écarter de nous cette honte ; nous le conjurerons de toucher les cœurs rebelles jusqu'ici à sa grâce, de les terrasser comme autrefois saint Paul sur le chemin de Damas, et d'en faire comme de cet apôtre des vases d'élection capables de recevoir Jésus dignement.

Ecoutez, mes chers enfants, écoutez avec plus d'attention si possible, cette instruction, où je veux vous indiquer quelles sont les *causes* d'une première communion sacrilège, et quelles en sont les tristes, très tristes *conséquences*.

I

« Sans la foi, nous dit l'Esprit-Saint, il est impossible de plaire à Dieu. » (Héb. ix, 6). *Le manque de foi*, voilà tout d'abord ce qui distingue le premier communiant sacrilège. Comment Dieu pourrait-il l'avoir pour agréable ? Celui qui est intimement convaincu que Dieu est réellement présent dans la sainte Hostie, et qu'il est le Dieu infiniment grand, infiniment puissant, infiniment saint, celui-là sera nécessairement pénétré d'un profond respect pour la majesté divine. Ce respect lui inspirera une crainte salutaire qui ne lui per-

mettra pas d'offenser de propos délibéré le Maître souverain, le Maître adorable de toutes choses. Jamais il ne consentira à faire sciemment une communion sacrilège.

Mais est-il parmi vous un enfant qui a toujours apporté une négligence coupable à apprendre la lettre du catéchisme, qui n'a eu que du dégoût, une invincible répugnance pour cette étude, qui n'a jamais prêté qu'une oreille distraite aux explications, aux avis, aux instructions de chaque jour ? Ah ! je tremble pour lui, car il paraît trop clairement qu'il n'a pas la foi, qu'il n'a qu'une foi morte, ou du moins une foi si faible que le moindre souffle mauvais peut l'éteindre. Connait-il Dieu, ce malheureux enfant ? En a-t-il cette haute idée que seule peut nous donner la foi ? Non, non, il ignore Dieu, il n'a nulle idée de ses incompréhensibles perfections, il ne saurait avoir non plus pour lui ce sentiment réel et instinctif de respect, ce culte, cette piété sincère que Jésus veut trouver dans l'âme du premier communiant.

Le manque de foi, une foi insuffisante, voilà le premier écueil, voilà la première cause de toute première communion sacrilège !

Il est encore une chose qui déplaît souverainement à Dieu, qu'il ne saurait supporter : c'est *l'orgueil*, ce sont les orgueilleux. L'orgueilleux a une confiance illimitée en lui-même, il s'élève, s'élève toujours plus dans sa propre estime, et ne consent à s'abaisser devant personne, pas même devant Dieu. Aussi ne lui demandez pas de reconnaître son néant, son ignorance, sa faiblesse ; ne croyez pas davantage qu'il consente à s'avouer pécheur, ou s'il le fait, ce ne sera que du bout des lèvres. L'Écriture sainte est pleine d'anathèmes pour ce vice odieux, elle nous révèle toute l'horreur que Dieu éprouve pour les âmes superbes, et aussi sa tendre prédilection pour les humbles.

L'orgueil habituel, l'orgueil obstiné, voilà la deuxième cause de la première communion sacrilège.

Une troisième chose que Dieu déteste à l'égal de l'orgueil, c'est *l'hypocrisie*. L'hypocrite n'est-il pas odieux aux hommes eux-mêmes ? Or, considérez celui qui fait une première communion sacrilège. Il vaudrait mieux mille fois pour lui qu'il ne se présentât point à la table sainte. S'il était franc et sincère, c'est ainsi qu'il agirait. Il avouerait qu'il a conscience de son indignité, et que n'ayant pas, d'autre part, la volonté ou le courage d'en sortir, il est décidé à s'abstenir. Au contraire, il affecte une fausse sécurité, il affiche une piété menteuse, et simulant même la dévotion et la ferveur, il croit parvenir à tromper tout le monde. Mais il ne saurait parvenir à tromper Dieu, qui à cet instant décisif de la vie humaine a déjà jugé ce malheureux hypocrite et inscrit dans son cœur dépravé, en traits indélébiles, la plus terrible des condamnations. Et ici encore se vérifie la parole de l'apôtre : « Celui qui communie sans en être digne, mange et boit sa propre condamnation. »

Enfin, et c'est à cette cause qu'aboutissent toutes les autres, la première communion sacrilège

résulte de la présence du *péché mortel* dans une âme. Or, le péché mortel, quelqu'il soit du reste, voilà le grand, le seul ennemi de Dieu. Dieu aime la pauvreté, il caresse les petits, il est plein d'indulgence pour toutes nos misères. A la table sainte, Jésus ne fait point de distinction, il se donne avec la même joie et le même bonheur aux riches et aux pauvres, aux infirmes et à ceux qui ont une santé brillante, aux savants comme à ceux qui n'ont qu'une instruction bornée. Oh ! qu'il est bon, qu'il est miséricordieux notre divin Sauveur ! qu'il est admirable dans sa condescendance envers nous ! Tous peuvent l'approcher, s'unir à lui de la manière la plus intime, le posséder dans leur cœur.

Tous, mais non !... il en est qu'il repousse, qu'il fuit, auxquels il refuse les embrassements divins de son amour. Il a horreur des âmes souillées par le péché mortel ; et par la voix de ses apôtres, par les avertissements solennels de son Eglise, il proteste que la communion, cette invention sublime de sa charité, n'est point pour ces âmes, qu'au lieu de leur apporter la vie elle ne peut que les confirmer dans leur état de mort. O péché, maudit péché, qui dira sa laideur, sa honte et sa malice ? Et qui parmi vous, mes enfants, sera assez insensé, assez ennemi de lui-même pour vouloir encore le garder dans son cœur et s'exposer à ce malheur quasi irréparable d'une première communion sacrilège ?

II

J'ai dit malheur, et j'ai ajouté malheur quasi irréparable. C'est qu'il est temps d'arriver à ces terribles suites d'une communion indigne et sacrilège.

Le sacrilège est la profanation d'une chose sainte. Ici, c'est la profanation du corps sacré et du sang précieux de Jésus-Christ. Voulez-vous connaître toute l'horreur de cette profanation ?

Il est raconté dans l'Ecriture sainte que David fit un jour transporter l'Arche d'alliance de la maison d'Abinadab à Jérusalem, avec une pompe extraordinaire. Le roi lui-même et trente mille hommes l'escortaient, au chant des cantiques et au son des instruments. Or, les bœufs qui traînaient l'Arche étant venus à regimber, celle-ci pencha et Oza étendit la main pour la soutenir. Mais aussitôt, pour sa témérité sacrilège, il fut frappé de mort, et David épouvanté craignit d'introduire chez lui l'Arche d'alliance. Qu'était l'Arche d'alliance ? Une simple figure du sacrement eucharistique. Si donc ce fut un si grand crime, cruellement châtié par Dieu lui-même, de porter sur elle une main profane, que sera-ce de celui qui ose profaner le Saint des saints, le corps adorable du Sauveur Jésus ?

L'impie Balthazar, roi de Babylone, avait donné un grand festin aux princes de son royaume. Chacun buvait jusqu'à l'ivresse. Pris de vin, il commanda d'apporter les vases d'or et d'argent que son aïeul Nabuchodonosor avait pillés au temple de Jérusalem. Par une indigne profanation, il y voulait boire, lui et ses courtisans. On les apporta et ils y burent tous ; et en buvant, ils célébraient leurs dieux d'or et d'argent, d'airain et de fer, de bois

et de pierre, insultant au vrai Dieu. Alors, tout-à-coup une main traça sur la muraille des mots illisibles, effrayants. Le roi pâlit, ses pensées se troublèrent et ses genoux tremblants s'entrechoquèrent. Il fallut que Daniel vint lui traduire cette écriture mystérieuse. C'était la condamnation et l'annonce du châtiment du malheureux prince. Son sacrilège ne demeura pas longtemps impuni. Cette nuit-là même Babylone était prise et Balthazar massacré. Le malheureux avait attiré sur sa tête les foudres vengeresses de la colère divine, en faisant servir à un usage coupable les vases sacrés du Temple. Mais qu'est le sacrilège de Balthazar comparé à celui de l'indigne communiant ?

Plus tard Héliodore, envoyé par un prince païen, et païen lui-même, ose entrer dans le Temple pour en piller les trésors. Il n'eut pas même le temps d'accomplir son forfait. Un cavalier magnifiquement vêtu, avec des armes d'or étincelantes, parut tout-à-coup, et son cheval se mit à froisser l'impie sous ses pieds, pendant que deux jeunes gens resplendissants le frappaient de verges. Jeté hors du Temple, Héliodore allait succomber, lorsque le grand-prêtre Onias pria Dieu pour lui et obtint sa guérison.

Voilà, entre beaucoup d'autres, quelques-unes des punitions infligées sur-le-champ par Dieu lui-même aux profanateurs de son Temple ou des objets consacrés au culte. Mais l'histoire ecclésiastique ne nous en rapporte pas de moins effrayantes à l'égard des indignes communiant et des profanateurs de la sainte Eucharistie.

Saint Cyprien raconte qu'une femme chrétienne qui avait eu la faiblesse, pour échapper à la mort, de manger des viandes consacrées aux idoles, osa néanmoins communier. Aussitôt après, elle se sentit comme étouffée, et mourut à la table sainte, dans des convulsions horribles, en présence de tous les assistants.

Le baron de Géramb cite l'exemple d'un riche seigneur qui avait passé sa vie dans l'oubli de Dieu et qui avait eu le malheur, pour tromper son entourage, de faire plusieurs communions sacrilèges. Il tomba dangereusement malade et comprit alors toute l'horreur que devait lui inspirer son affreux état. Mais il était bien tard. Le souvenir de ses profanations le tourmentait jour et nuit ; sa conscience était un aspic qui lui rongait le cœur ; il ne pouvait plus trouver un instant de repos. Au lieu de chercher le soulagement et le pardon à leur vraie source, il repoussait avec fureur les secours de la religion ; ses amis, ses parents mêmes n'osaient plus l'approcher. « La vengeance de Dieu est sur moi ! » s'écriait-il, et dans les transports de sa rage et de son désespoir, il grinçait des dents, se tordait comme un frénétique, s'agitait et se soulevait sur sa couche, semblant vouloir attaquer le ciel. Le malheureux ne pouvait éloigner de ses yeux le spectacle de l'enfer, qu'il voyait déjà entr'ouvert pour le recevoir ; plusieurs fois il se plaignit d'être sous les étreintes de l'esprit des ténèbres. Sa mort fut celle d'un réprouvé ; tous ceux qui en furent témoins se retirèrent saisis d'horreur.

Mais pourquoi rechercher à travers l'histoire ces exemples terribles dont le récit seul suffit à nous détourner à jamais d'une si funeste profanation ? Il est un nom qui en dit plus que tous les traits historiques déjà si terrifiants par eux-mêmes, un nom, opprobre et exécution de tous les siècles, un nom qui s'attache à tous les traîtres, à tous les sacrilèges et les marque d'un stigmate indélébile : Judas !

Judas ! Est-ce que ce nom ne résonne pas douloureusement à vos oreilles ? Judas ! Qui donc consentira à renouveler sa criminelle conduite, et à vouer son nom à un éternel déshonneur ? Ah ! quand même les hommes ignoreraient la honte du premier communiant sacrilège, est-ce que sa conscience ne serait pas là pour lui jeter à la face, et le jour et la nuit, cette flétrissure odieuse : « Tu es un Judas ! » Et c'est pendant toute une vie qu'il faudrait entendre ce reproche ignominieux ?

O mes chers et bien-aimés enfants, vous n'aurez pas, aucun de vous, n'est-ce pas, n'aura ce triste courage ! Vous êtes tous décidés à éviter, coûte que coûte, ce crime abominable. Fallût-il passer par le feu, fallût-il endurer les tourments des martyrs, vous n'hésiteriez pas. Mais ce qui est demandé de vous est bien moindre. Un regret sincère, une accusation franche et précise de vos fautes, une grande bonne volonté pour profiter des grâces abondantes que Dieu vous offre en ce moment, voilà le moyen, moyen facile, de vous soustraire à ce malheur à jamais regrettable d'une première communion indigne.

Ah ! si votre faiblesse, si votre peu de foi vous fait trembler, si vos négligences entretenues peut-être jusqu'à cette heure vous épouvantent, sachez-le bien, il est temps encore de tout réparer. Et puis Jésus et sa bonne Mère, la très sainte Vierge Marie, viendront à votre aide. Dites-leur seulement, mais que cette prière soit un cri brûlant qui jaillisse du plus intime de votre cœur : « Je ne puis rien par moi-même, mais vous, vous pouvez tout : faites donc, de grâce, que mon âme soit prête, faites que ma première communion soit pieuse, sainte et fervente. » Ainsi soit-il. '

II

LA PREMIÈRE COMMUNION FERVENTE

Sic nos amantem quis non redamaret ?

Qui n'aimerait un Dieu qui nous a tant aimés ?

Comme les apôtres au jour où Jésus leur annonça la trahison de l'un d'entre eux, votre âme, mes chers enfants, a été remplie d'une inexprimable tristesse à la pensée que l'on pouvait faire une première communion sacrilège.

' Remarque nécessaire : il serait dangereux de laisser croire aux enfants que la communion sacrilège est le plus grand des péchés, outre que, théologiquement, c'est faux. — Nous laissons à chacun le soin d'ajouter à notre instruction, sur ce point, ce qu'il jugera opportun, selon les milieux.

Cette tristesse est bonne, et plus elle est profonde, plus elle doit vous rassurer, car elle indique mieux votre grande horreur pour un tel crime. Cette crainte, cette vive horreur vous en préserveront ; gardez-les, entretenez-les dans vos âmes.

Non seulement votre première communion ne doit pas être sacrilège, mais elle ne doit pas être tiède, c'est-à-dire faite sans foi suffisante, sans piété sincère, sans amour, dans l'indifférence, l'insensibilité, la froideur. Une telle communion n'est point de celles qui font dire à Notre-Seigneur qu'il trouve ses délices à être parmi les enfants des hommes. Elle ne satisfait point le cœur, elle ne le dilate point dans la joie et le contentement parfait, elle ne marque pas sa ferme empreinte sur toute notre vie.

Vous pouvez et vous devez avoir une plus noble ambition : il faut que toutes les aspirations de votre âme tendent à faire une première communion fervente. C'est aussi le vœu ardent de votre pasteur ; et sa consolation, celle qui suffira à le dédommager de ses travaux et de ses peines, sera de constater que vous êtes réellement dans cette disposition.

Maintenant vous me demanderez, mes enfants, *ce que c'est que la communion fervente, et ce que vous pouvez faire pour rendre la vôtre telle.* Il me sera doux de répondre à ces deux questions. Sans doute il faudrait avoir, pour s'en acquitter dignement, le zèle brûlant, l'amour enflammé, l'éloquence des saints. Car à eux seuls et à ceux qui leur ressemblent il a été donné de pénétrer le profond mystère de la communion, d'en ressentir pleinement les effets, d'en goûter les charmes ineffables. C'est dans les ravissements de l'extase que souvent Jésus est descendu dans leur cœur. Il s'est manifesté à eux d'une manière éminente que dépasse seule, on peut le dire, la claire vision du ciel.

Aussi, ce sont leurs paroles, ce sont surtout leurs exemples qui nous instruiront ; et quoique l'histoire ne nous ait transmis ces exemples que bien décolorés et refroidis, ils suffiront néanmoins, avec la grâce de Dieu, à vous faire comprendre quelque chose des merveilles de la fervente communion. A leur lumière, vous en saisirez davantage l'intime beauté, vous en distinguerez mieux les caractères particuliers ; en un mot vous en aurez une intelligence et plus facile et plus exacte. L'impression que vous remporterez y gagnera également en énergie et en profondeur. Rien n'émeut l'âme, rien ne la stimule comme les beaux exemples, les actes de vertus accomplis par les héros chrétiens.

A tous ces titres, cette conférence se recommande à votre plus religieuse attention.

I

Il nous faudrait un long temps, si remontant le cours des siècles nous voulions citer depuis l'origine de l'Eglise jusqu'à nos jours les modèles de la communion fervente, que les annales de la sainteté nous rapportent en si grand nombre.

C'est au Cénacle d'abord qu'il nous faudrait

aller pour assister à la première communion de l'apôtre bien-aimé, de saint Jean. A la Cène, il reposait sur la poitrine du divin Maître, et là, tout près de son cœur, il avait puisé à sa source même le sentiment de la plus ardente charité qui accrut si sensiblement pour lui la grâce du sacrement.

Il nous faudrait pénétrer ensuite dans les sombres cachots où les martyrs enchaînés pour la foi attendaient courageusement la mort. Qui dira la dévotion de ces pieux confesseurs pour la sainte Eucharistie, les soupirs ardents par lesquels ils appelaient le prêtre ou son envoyé qui leur apporterait la communion, leurs larmes de joie, leurs saints transports à la vue de l'Hostie adorable, du pain qui fait les forts et qui allait les remplir de vaillance pour affronter d'horribles supplices ?

Il nous faudrait parcourir les déserts de la Thébaïde, alors qu'ils étaient peuplés d'une multitude innombrable de solitaires, ressemblant plus à des anges qu'à des hommes. Morts au monde, ces solitaires ne vivaient que pour Dieu. Ils expiaient par des austérités effrayantes leurs propres péchés et les péchés du monde. Leur prière était continue. Toute leur vie était ainsi une admirable préparation à la réception de la divine Eucharistie, et le seul récit de la dernière communion de saint Jérôme suffit à nous révéler l'ardeur des sentiments excités par la présence du Sauveur dans ces âmes si éprises de l'amour divin.

Il nous faudrait évoquer successivement le souvenir de milliers de saints et de saintes, de ceux dont l'Eglise célèbre chaque jour la mémoire, et de tant d'autres dont les noms se lisent à toutes les pages de l'histoire. Parmi eux que de douces et pures figures, des enfants, des vierges dont les jeunes années sont embaumées par un parfum de vertu toute céleste, sainte Catherine de Sienne, sainte Rose de Lima, sainte Thérèse, puis saint Stanislas Kostka, saint Louis de Gonzague ! N'est-ce pas la grâce eucharistique qui a élevé ces âmes aux sommets d'une perfection consommée ? N'est-ce point elle qui illumina leur aurore de ces splendides reflets du ciel ?

Arrivant à ces derniers temps, je me bornerai à remettre sous vos regards le tableau qui nous a été laissé d'une communion de saint Benoît-Joseph Labre. Les réflexions que nous ferons à la suite suffiront à vous donner une idée de ce qu'est la communion fervente. Lorsque le bienheureux Benoît-Joseph devait communier, il apportait, raconte son historien, des desirs si passionnés à la Table du Seigneur, qu'on eût dit qu'il allait s'élancer pour recevoir l'Hostie sainte. Son visage ordinairement décoloré s'enflammait au feu de son âme. Sa physionomie semblait transfigurée, et dans toute sa personne il y avait un je ne sais quoi qui ravissait et consolait. On ne pensait plus aux tristes haillons dont le saint mendiant était couvert ; on ne voyait que son maintien, les miracles qui s'opéraient en lui ; on se sentait ému, touché, porté à la dévotion, et on se surprenait à demander à Dieu quelque peu de cette ferveur.

Quand le mystère était accompli, quand l'Hostie sainte, après s'être arrêtée un instant sur ses lèvres avides, était descendue dans son cœur aussi pur que l'or des tabernacles, de nouvelles ardeurs, des sentiments qui n'ont rien de comparable sur la terre éclataient et bouillonnaient en notre cher mendiant. Sa physionomie ordinairement grave et sérieuse s'illuminait d'un sourire angélique, et de ses lèvres entr'ouvertes s'échappaient des sons inarticulés, échos des cantiques sublimes qui se chantaient au fond de son âme.

Ce qui nous frappe dans ce récit, mes enfants, c'est de voir le bienheureux Benoît-Joseph si complètement absorbé par la pensée de l'acte qu'il accomplit, qu'il oublie tout le reste et s'oublie lui-même. Quel recueillement profond, quelle application parfaite des facultés de l'âme à l'unique objet vers lequel il tend avec une extraordinaire intensité d'esprit et de volonté ! La vie matérielle, extérieure, la vie des sens paraît l'avoir abandonné, seule la vie spirituelle reste, concentrant en elle une énergie décuplée encore par la flamme d'une charité sans égale. Oui, c'est la charité qui donne à notre saint, qui donne à toutes les âmes ferventes ces élans sublimes, ce zèle dévorant qui consume toutes les imperfections de notre nature infirme et blessée, c'est la charité qui l'élève au dessus de ce monde périssable, l'arrache aux préoccupations troublantes de la vie, pour le transporter tout en Dieu. Ah ! c'est bien à Benoît-Joseph, à ceux qui lui ressemblent, que s'applique la parole de l'apôtre : « Je ne vis plus, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

Vous avez vu aussi quelle transfiguration étonnante opère dans une âme la communion fervente. Comme elle ennoblit tout, et quelle beauté surhumaine elle imprime à notre corps lui-même ! Grâce à cette transformation merveilleuse on distinguerait entre dix mille les personnes pieuses qui se font un devoir de communier fréquemment et qui apportent à cet acte une préparation et des dispositions toujours plus parfaites.

Mais, me direz-vous, comment nous, pauvres enfants, sachant à peine quelques mots de cette science des saints, pourrions-nous aspirer à de telles faveurs ? Ne serait-ce pas du reste une prétention bien déplacée de notre part ?

Et cependant, mes enfants, laissez-moi vous en donner l'assurance : cela vous est possible, cela vous est facile même. Notre-Seigneur vous y invite, vous-mêmes le souhaitez ardemment. Qui donc pourrait y mettre obstacle ? Voulez-vous savoir maintenant ce que vous devez faire dans ce but, quelles conditions il importe de réaliser, quels moyens il est nécessaire d'employer ? Prêtez-moi encore quelques instants de bienveillante attention, afin que j'achève de vous en instruire.

II

Pour que votre première communion soit fervente, il faut que vous y apportiez non seulement une conscience bien purifiée de tout péché, ce qui

est la condition essentielle de toute bonne communion, mais encore une foi vive, une grande confiance, un ardent amour de Notre-Seigneur, et un désir sincère de le recevoir.

Ces sentiments doivent être habituels en votre âme, avant ce beau jour qui doit en voir la récompense. Ce n'est donc pas au moment de la messe solennelle, ce n'est donc pas même au matin ni à la veille de votre première communion, que vous devez attendre pour les former.

Sans doute les derniers moments de la préparation, les cérémonies qui précèdent immédiatement la communion, ont une puissance et une vertu extraordinaires pour parfaire ces sentiments, les porter à un degré qui semble ne plus pouvoir être dépassé. Tel qui malgré tous ses efforts n'avait rien ressenti jusque-là, n'avait pu être recueilli, était resté plutôt froid et indifférent, éprouve tout-à-coup une commotion qui brise la glace de son cœur; son âme se laisse attendrir, il trouve des prières et des accents embrasés pour exprimer son amour à son doux Sauveur.

Mais cette grâce de la dernière heure est encore la récompense des dispositions qui ont précédé, et ordinairement elle est proportionnée à ces dispositions. Oh! comme il importe de donner tous ses soins à cette préparation éloignée! Heureux les enfants qui n'ont rien à se reprocher sous ce rapport! Heureux ceux qui longtemps à l'avance se sont appliqués à comprendre l'importance d'une bonne première communion, profitant avec un zèle persévérant des divers moyens mis entre leurs mains pour faire de nouveaux progrès dans toutes les vertus!

Que ceux néanmoins qui par leur faute, par suite d'une négligence plus ou moins coupable, n'ont pas apporté à cette préparation l'ardeur désirable, se gardent du découragement. Leur bonne volonté aidée de la grâce de Dieu peut beaucoup encore. Qu'ils se hâtent, qu'ils s'empressent par la ferveur de leur recueillement de réparer le temps perdu. La sincérité de leurs regrets, la spontanéité de leur dévouement, l'acuité de leurs désirs toucheront le cœur de Jésus, et ce bon Sauveur qui les aime tant, secondera leurs efforts.

J'ai prononcé le mot recueillement, mes enfants; le recueillement en effet, c'est-à-dire l'absence de toute préoccupation étrangère, l'indifférence pour tout ce qui vous entoure, l'attention entièrement portée sur un seul et unique objet, la communion que vous allez faire, voilà l'excellent moyen de conserver vos bons sentiments, voilà la condition dernière d'une première communion fervente.

C'est par là surtout que ceux qui seront témoins de ce grand acte, jugeront de vos dispositions. Voit-on un enfant plus appliqué à considérer ses vêtements que son livre de prières, portant sans cesse les mains sur les objets même pieux dont il est paré, regardant avec curiosité de côté et d'autre, tournant la tête, ne gardant aucune fixité dans son maintien, aussitôt l'on se dit: Voilà un enfant médiocrement sinon mal disposé, sa première communion ne sera point bonne.

Celui-ci au contraire, immobile, les yeux baissés, attentif aux seules cérémonies, ravit tout le monde par son angélique piété; sur son visage plutôt grave se reflète une joie suave et douce, et parfois, au moment solennel de la communion, des larmes, larmes d'un bonheur qui éclate, perlent à ses paupières. Oh! l'heureux enfant, se dit-on tout bas, à coup sûr il a fait une excellente première communion.

Vous voudrez tous, mes chers enfants, mériter cet éloge. Pour cela abandonnez dès ce moment ce qu'il pourrait encore y avoir de légèreté dans votre tenue, dans vos démarches, dans toute votre conduite. Désormais donc plus de dissipation, plus de paroles inutiles surtout à l'église, mais le silence, une sage réserve, une grande modestie, une gravité soutenue. Quittez aussi les préoccupations excessives touchant les préparatifs qui vous concernent ou se rapportent aux apprêts matériels de la solennité. Laissez ce souci à vos parents, à vos maîtres et maîtresses. Pour vous, ne songez qu'à parfaire la préparation de votre âme, à orner de foi, d'humilité, de confiance, d'amour, ce sanctuaire intime qui va servir de demeure au Fils de Dieu. Oh! la noble occupation, et comme elle suffira bien à remplir les courts instants qui vous séparent de la visite de Jésus!

Ai-je besoin d'ajouter que la prière vous aidera puissamment à obtenir ce résultat? C'est à elle qu'il faut revenir toujours et sans cesse; c'est elle qui dira le mieux à Notre-Seigneur la sincérité et l'ardeur de vos désirs; c'est elle qui fera violence à son divin Cœur et qui obtiendra qu'il achève en vous cette préparation fervente, gage de votre amour et condition des faveurs divines.

Un enfant qui venait de recevoir Notre-Seigneur disait dans son langage plein de simplicité et de naïveté: « Le ciel, ce doit être une première communion qui n'a pas de fin, » exprimant ainsi l'ineffable bonheur qui remplissait son âme.

Ce bonheur sera le vôtre, mes chers enfants, si vous faites une bonne première communion. Et il en sera ainsi, nul n'en peut douter, si vous le voulez sincèrement. C'est là l'unique condition exigée de vous, car cette volonté parfaite fera que votre préparation elle-même ne laissera, moyennant l'aide de Dieu, rien à désirer. Avec des dispositions toutes ferventes, votre première communion ne peut manquer d'être fervente, et comme telle, agréable à Dieu, et féconde pour vous en inestimables bénédictions dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

Erratum. — Page 145, 4^e alinéa, lire ainsi: « Si la première femme, bien qu'exempte de la faute originelle et du désordre de la concupiscence, succombe à la tentation... »

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imp. MAITRIER et COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

III

KYRIE ELEISON

I

Quand l'homme, si petit, se met en la présence de Dieu, si grand, l'atome devant l'immensité, la faiblesse devant la toute-puissance, le cri de son âme pleine d'admiration est celui-ci : « Seigneur ! *Kyrie!* » c'est-à-dire : Vous êtes le Roi éternel des siècles et du temps, vous tenez en vos mains le présent, les clefs de l'avenir, les événements ; rien ne vous échappe dans cet immense univers, vous percevez la plainte de l'humble qu'on écrase, la clameur d'angoisse de la plus infime de vos créatures, comme le chant d'action de grâces du victorieux et du triomphateur ; tout remonte à vous, tout vous célèbre soit dans votre miséricorde soit dans votre justice, vous êtes le Créateur, vous êtes le Maître, *Kyrie!*

C'est pourquoi nous commençons nos Litanies par ce mot d'adoration, qui est aussi le mot de la foi et de l'humilité.

Oui, nous croyons que vous êtes notre Maître souverain, que vous planez au-dessus des mondes, que vous vous plaisez à entendre les symphonies et les chants glorieux des anges, et que pourtant vous ne nous dédaignez pas, nous qui ne méritons point de paraître devant vous, ni de penser à vous. Vous n'avez pas besoin de nous ; lorsque nous n'existons pas, rien ne manquait ni à votre félicité ni à votre gloire, et cependant vous vous penchez vers nous, vous nous permettez de vous prier, vous nous demandez même de vous redire : Seigneur ! Maître ! Créateur ! *Kyrie!*

Cette parole vous réjouit même, parce qu'elle est vraie, qu'elle nous met à notre vraie place, la plus humble, la dernière, et que dans l'humilité de l'âme vous considérez la vérité, l'ordre des choses tel que vous l'avez établi. Les orgueilleux sortent de leur rang, ils usurpent, ils veulent devenir et se croient maîtres. Mais nous savons, nous, que notre rôle n'est que d'aspirer au titre de serviteurs, heureux si nous gardons le sentiment convaincu que nous sommes « des serviteurs inutiles, ne faisant que notre devoir, » même lorsque nous restons courbés sur notre tâche et sous notre fardeau !

Aussi, parce que nous croyons, parce que nous nous efforçons d'être humbles, nous prions sans hésitation, *nihil hæsitan* (Jac. I, 6), et nous vous

crions du fond de notre cœur qui vous aime, qui vous adore : Seigneur ! *Kyrie!*

C'est le cri de tous les siècles, mais surtout des siècles chrétiens, qui en ont précisé le sens en ajoutant : *Eleison*, ayez pitié de nous ! Le mot *Kyrie* nous rappelle plutôt la grandeur de Dieu vers qui nous ne levons que des regards tremblants ; *Eleison* nous fait comprendre surtout la profondeur de notre bassesse, de notre misère. L'aveugle de Jéricho le jetait sans s'inquiéter s'il soulevait des murmures par son importunité, sur le passage de Jésus : « Fils de David ayez pitié de moi ! » Et le cœur du Sauveur fut ému de cette plainte déchirante et il le guérit aussitôt. Comme nous comprenons bien cette compassion, nous qui ne portons en nous pourtant qu'un cœur d'homme, un cœur de femme, où Dieu sans doute a versé la bonté, mais qui n'est ni parfait, ni infini ! L'émotion nous gagne aussi quand une vraie misère nous crie « Pitié ! » Nous la soulageons alors dans la mesure de nos ressources et nous sentons notre cœur se dilater, se gonfler, éclater en larmes. Et nous voudrions que le cœur de notre Dieu demeurât insensible quand nous lui redisons : « Seigneur, pitié ! *Kyrie eleison!* »

¶ Ce cri « Pitié ! » nous le poussons trois fois, car nous nous adressons à chacune des personnes de la sainte Trinité. Avant d'invoquer Marie, notre mère et notre sœur, qui nous attire à elle avec une tendre confiance parce qu'elle est l'une de nous, qu'elle a porté le faix de l'humanité et de la douleur comme nous, d'abord nous affirmions notre foi et notre confiance en Dieu le Créateur et le Maître. Marie est la créature incomparable, mais elle demeure créature. Ses dons merveilleux de bonté et de puissance, elle les a reçus de Dieu ; sa tendresse maternelle, si douce, si aimable, c'est la Trinité tout entière qui s'est réunie en quelque sorte pour l'en combler. Car si Tertullien a dit : Personne n'est père comme Dieu, *tam pater nemo*, on doit ajouter que personne non plus n'est mère comme lui. C'est lui qui a répandu dans le cœur de nos mères la bonté, et leur tendresse elle-même, toute pénétrante et ardente qu'elle est, cependant n'est qu'un reflet lointain du soleil miséricordieux de sa bonté.

Nous crions pitié vers Dieu le Père qui nous a créés et qui gouverne notre vie par sa maternelle providence ; pitié vers Dieu le Fils qui nous a aimés jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'à l'extrémité, jusqu'aux humiliations de la crèche, jusqu'à la recherche de la brebis égarée, jusqu'au jugement inique de Pilate, jusqu'aux outrages de la croix ; pitié vers Dieu le Saint-Esprit qui vivifie et console nos âmes, qui gouverne l'Eglise avec autorité et amour, car il est l'amour substantiel du Père et du Fils.

Trois fois nous répétons : *Eleison*, parce que nous sommes affligés d'une triple misère, l'ignorance de l'esprit, la culpabilité par laquelle notre conscience se sent coupable, et la peine qui nous est réservée pour nos péchés. Oui nos péchés, de

pensées, de paroles et d'actions, ce triple poids que nous traînons, cette triple espèce de fautes qui nous maintiennent sous le coup de la justice de Dieu. Aussi bien nous les commettons de trois manières, par fragilité, par ignorance et par malice.

Ne sommes-nous pas enfin menacés de trois sortes de maux, ceux du passé qui pèsent toujours sur notre âme, ceux du présent qui la torturent, ceux de l'avenir qui l'épouvantent ? C'est pour cela encore, dit saint Bonaventure, que nous criions trois fois pitié.

Vous vous demandez peut-être pourquoi nous avons gardé pour cette prière l'usage de la langue grecque. C'est d'abord parce qu'elle est d'origine grecque. Aucune Eglise ne fut florissante au début comme celle qui nous a donné Origène, saint Basile et saint Jean Chrysostome, ces génies prodigieusement élevés, saints et éloquents. Les apôtres Pierre et Paul d'ailleurs l'avaient évangélisée avant de venir planter leur tente et fixer le siège de leur prédication à Rome. La langue grecque était alors parlée ou comprise dans tout l'univers soumis aux armes romaines. L'Eglise latine a donc emprunté à l'Eglise grecque cette prière expressive, cette exclamation suppliante et l'a conservée, regardant aussi comme sien le patrimoine céleste de cette Eglise sœur qui fut si longtemps sa joie et sa gloire, et qui sans doute ne s'est pas séparée pour jamais. Quand on parle la même langue, c'est qu'on demeure aussi rapproché par le cœur. La foi, les affections, les souvenirs, la prière, tout nous rappelle à l'union. Nul doute que si nous le demandons instamment à Dieu, l'heure désirée du retour ne sonne bientôt.

II

Après ce cri de pitié vers Dieu, le Maître et le Seigneur de toutes choses, les litanies changent soudain de ton et se font plus confidemment suppliantes.

1. Quel est le but des litanies ? Qu'est-ce que cette suite de prières toutes pressantes, pénétrantes, attendrissantes ? Ne sont-elles pas le plus éloquent des plaidoyers en notre faveur ? Oui, nous nous adressons à Dieu, nous lui faisons un discours, non pas avec de belles phrases artistiquement arrangées, mais avec les cris de notre âme qui montent vers lui comme des flèches de feu. Or quand on veut convaincre quelqu'un, l'apitoyer, le cœur a des habitudes à lui, et sans entreprendre sur les préceptes de l'art, il n'en utilise pas moins les principes, il se fait humble, insinuant, il remue les fibres sensibles, il fait appel à de chères mémoires. C'est ainsi que nous en usons avec Dieu dans les litanies. Après avoir invoqué Dieu le Père, nous invoquons son Fils, persuadés que nous sommes que la miséricorde du Seigneur, « *Kyrie*, » se laissera fléchir par le souvenir de son Fils Jésus-Christ : « *Christe*. »

Il nous semble en effet que Jésus-Christ est plus

accessible que le Père, parce qu'Il s'est fait homme, qu'Il a revêtu notre nature, nos infirmités. Il les connaît par l'expérience de sa propre chair, il sait combien nous sommes fragiles, inconscients, entraînés, faciles à séduire et à tromper, combien notre chair est faible. Il est bien le Maître aussi, « *Kyrie* » ; lui-même l'a déclaré : « Vous m'appellez Maître et Seigneur, et vous dites bien. » Mais c'est un Maître qui a commencé par se faire serviteur, afin de nous donner l'exemple, de nous apprendre à servir. De là notre confiance plus tendre en lui, de là notre prière plus douce, plus affectueuse : « O Christ ayez pitié de nous ! »

2. Le Sauveur s'est appelé Christ, c'est-à-dire l'oint du Seigneur, parce qu'il a reçu d'abord dans son humanité l'onction de la divinité. Comme une huile abondante et douce, la divinité a compénétré le corps et l'âme de Jésus, de telle sorte que désormais ils ne font avec la nature divine qu'un seul tout indivisible, indissoluble, un tout harmonieux et glorifié dont la beauté nous enivra pendant l'éternité d'une vision céleste d'ineffables délices.

Dieu l'a sacré roi « sur la montagne de Sion » ; la divinité lui a communiqué l'onction de la royauté universelle ; l'onction du prophète, car il était le prophète attendu et rien ne lui est caché des secrets de l'avenir ; enfin l'onction du prêtre, car il est le grand-prêtre de la loi nouvelle, qui s'offre lui-même sans cesse pour nous à Dieu son Père. Prêtre divin, victime sans tache, ointe aussi de son sang sur la croix.

3. L'onction de l'incarnation a été faite par le Saint-Esprit, car c'est la grande œuvre de l'amour de Dieu pour nous. Aussi quels doux effets de cette onction ! Le prophète nous les énumère : L'Esprit du Seigneur est sur moi, dit Isaïe, parce qu'il m'a oint. *Spiritus Domini super me, eo quod unxerit me.* (Is. LXI, 1). Mais voyez aussitôt les résultats produits, et admirablement dépeints par cet admirable mot : onction. Les âmes qui ont reçu la douceur en partage goûtent l'onction de sa parole, le charme de ses enseignements qui les ravissent, de sa voix qui les remplit de tendresse et de reconnaissance. Quand Jésus parle, tout en nous tressaille, se réjouit, espère, attend avec confiance l'annonce divine de la paix, prélude de la félicité éternelle. *Ad annuntiandum mansuetis misit me.* Les cœurs brisés, les âmes malades sont guéries par l'onction de ses remèdes consolateurs et efficaces, elles se relèvent alors comme la plante brûlée par le soleil, desséchée sur sa tige et qu'arrose soudain une abondante ondée. Les passions se taisent, les péchés sont pardonnés en faveur du repentir, la misère se calme ou devient moins aiguë. *Ut mederer contritos corde.* Les pécheurs étaient retenus captifs de leur dépravation, prisonniers malheureux qui attendaient la mort, le salaire obligé du péché ; tout à coup un mot retentit, impérieux et suave : c'est la nouvelle de la délivrance, de la liberté. Qu'ils lui trouvent d'onction à ce mot de miséricorde qui leur ouvre la porte de leur geôle et les met en face de la porte

du ciel ! « Au lieu des larmes, ce sont des transports d'allégresse, au lieu d'une couronne de cendre une couronne de gloire, au lieu du deuil l'huile de la joie. » (Is., *ibid.*). Ces sentiments de l'âme reconnaissante et ravie, cette lumière qui a surgi tout à coup dans vos ténèbres, ces heureuses résolutions qui vous ont changées, transformées, converties, en ramenant dans vos cœurs tourmentés, indécis, prêts à sombrer, « l'onction de la joie, » la suavité, le bonheur, l'innocence, l'espoir, la pureté, toutes ces grâces clémentes comme une aurore souriante illuminant un horizon troublé, vous les avez reçues, goûtées ici-même, au pied de l'autel de Marie, parce que vous avez chanté de tout votre cœur cette prière, cette invocation : « O Christ, l'oint de Dieu, ayez pitié de nous ! » *Christe eleison !*

Aussi bien, sentez-vous le besoin de cette onction, vous qui entrez dans l'arène de la vie où comme les athlètes de l'antiquité vous aurez des luttes terribles à soutenir : luttes contre le démon qui vous guette au sortir de cette église, jusque dans vos familles ; luttes contre le monde si séduisant pour vous, si dangereux par « l'ensorcellement de ses bagatelles », si captivant pour les âmes inexpérimentées et qui croient naïvement à ses paroles, à sa sincérité ; luttes intimes et les plus effrayantes de toutes, contre votre propre cœur. Pour vous préserver, vous affermir, donnez à vos âmes l'onction divine de Jésus-Christ, communiquée par la sainte communion, par cette fréquente prière à Celui qui distribue l'onction des grâces victorieuses, l'onction du relèvement et du pardon : *Christe eleison !*

4. Que de fois ces prières, ces chants ont délivré des âmes qui se débattaient dans l'angoisse, comme des passereaux sous la serre de l'aigle ; ou même des villes menacées par des conquérants qui n'épargnaient ni les murailles, ni les maisons, ni les personnes ! Attila assiège la ville de Modène ; l'évêque saint Géminien organise la résistance, les habitants tout d'une voix chantent sur les remparts : *Kyrie eleison !* Attila s'enfuit, chassé par le glaive de la prière. La ville d'Antioche, au temps de Justinien, est ravagée par un tremblement de terre, et les citoyens qui restent, redisent tristement, errant parmi les ruines, ce chant de la pitié ; une voix les avertit alors de graver sur le seuil de leurs maisons ces mots sauveurs : « Christ, restez avec nous ! » Ils obéissent, la désolation cesse, Dieu leur a pardonné.

« O Christ, restez avec nous ! *Mane nobiscum,* » non seulement sur le seuil de nos maisons et de nos cœurs, mais dans nos demeures, dans nos âmes, pénétrez-les de l'onction suave de votre présence, de votre grâce, de votre parole, et nous serons sauvés. Notre vie est si fragile, notre jeunesse si chancelante ! Elle n'a que trop souvent éprouvé ces secousses, effroyables comme des tremblements de terre, qui l'ont un instant déconcertée, surprise, renversée. Nous savons, maintenant comment nous en garan-

tir, en prévenir le retour ; nous crierons sans cesse vers vous : « O Christ, restez avec nous ! Ayez pitié de nous ! *Christe eleison !* »

III

Nous continuons notre plaidoyer. La sainte Trinité aura pitié de nous, le Christ invoqué attendrit le cœur du Père, le Christ, notre souveraine espérance, notre frère par sa chair, et qui a compassion de ses frères. Notre pensée se concentre tout entière sur lui, et nous adressant maintenant à lui seul, nous lui disons : « O Christ, écoutez-nous ! *Christe audi nos !* »

1. Pourquoi ne nous écouterait-il pas ? C'est que nous l'avons offensé, que nous n'avons pas répondu à son immense amour, et que nous avons commis surtout de ces fautes particulièrement criantes dont le poète a dit : Alors

La face du Seigneur se détourne de vous.

En premier lieu les fautes contre la charité. Il nous aime tous, il nous enferme tous dans son divin cœur afin de nous réunir dans une sainte fraternité, et nous ne l'aimons pas, et nous ne nous aimons pas ! Nous lui refusons, à lui, la goutte d'amour qu'il nous réclame comme la fleur languissante implore sa goutte de rosée ; et entre nous ce ne sont que des divisions mesquines, des querelles méchantes, des aversions, des ruptures, des haines. La face de l'amour se détourne de la haine. Si nous voulons que Jésus nous écoute, aimons-le, aimons-nous.

Puis les fautes qui souillent l'innocence de l'âme et la pureté du corps. Jésus se plaît au milieu des âmes vierges, qui sont les lis de son parterre céleste. Vous êtes à l'âge des lis qui fleurissent ; épanouis dans leur éclatante blancheur : prenez garde que la poussière du monde ou les orages des passions violentes ne les ternissent ou ne les brisent. Combien nous en avons vu de ces fleurs charmantes la veille, en qui se reflétait l'azur du ciel, en qui se reconnaissaient les anges, et qui soudain se sont flétries, couvertes de boue, froissées et rompues par le tourbillon où elles se sont imprudemment laissées prendre !

Ecartons donc tout ce qui peut empêcher Jésus de nous regarder d'un œil clément et favorable et disons-lui : Voyez, nous sommes semblables à des malades qui n'ont point la force de se relever. « Penchez votre oreille vers nous », pour entendre nos gémissements, pour sonder nos plaies intérieures, *inclina aurem tuam mihi*. Ce que nous vous demandons, ce n'est ni de l'or, ni de l'argent, ni des honneurs, ni les vanités du monde, mais seulement votre grâce, votre miséricorde, le salut de notre âme. Médecin, auscultez-nous ; Sauveur, mettez-nous sur le chemin du ciel ; Christ, écoutez-nous. » *Christe audi nos*.

2. Mais il ne nous suffit pas que vous nous écoutiez, que vous entendiez nos cris ; il faut que votre cœur s'émeuve, que vous accomplissiez nos

vœux, que vous nous exauciez. *Christe exaudi nos.*

Nos péchés détournent de nous « votre face, » nous les regrettons, nous en ferons pénitence. Qu'est-ce qui empêche maintenant que vous nous exauciez ? Dites-le nous, et nous éloignerons l'obstacle.

Ah ! bien des choses sont là qui empêchent. Pour que Jésus nous exauce, il faut d'abord que nous sollicitons des choses qui soient conformes à sa volonté et non à la nôtre. Avant tout, répétons sa prière du Jardin des Oliviers : « S'il est possible, mon Père, que ce calice s'éloigne de moi ! Mais que votre volonté soit faite et non la mienne ! » Car sa volonté est souverainement juste, aimable, adorable, et seule doit s'accomplir. A nous de lui sacrifier nos idées, nos désirs, nos projets les plus chers, s'il ne les agrée pas, s'il ne les veut pas. Comme aux fils de Zébédée il peut souvent nous dire d'autre part : « Vous ne savez pas ce que vous demandez. » Nous demandons ce qui est imprudent, périlleux, impossible, nous demandons le mal, est-ce qu'il peut nous exaucer ?

Souvent aussi nous sommes indignes de prier, parce que la grâce de Dieu n'est pas en nous, indignes donc aussi d'être exaucés. Mettons-nous d'abord en état de grâce, afin que notre prière soit plus agréable, mieux accueillie.

Enfin n'arrive-t-il pas que nous demandions, et qu'il nous soit plus utile de n'être pas exaucés ? Trois fois saint Paul supplia le Seigneur pour que fût éloigné l'Ange de Satan qui lui infligeait le soufflet de la chair. Mais Dieu lui répondit : « Ma grâce te suffit : la vertu se perfectionne dans l'infirmité, » par le labeur et la lutte. Ainsi Jésus souvent peut-être a refusé de nous exaucer parce que c'étaient des prières lâches, fuyant devant le combat et le travail.

Mais ces choses mises à part qui empêchent le Sauveur d'accomplir nos désirs pressants, nous sommes assurés qu'il nous exaucera toujours quand nous lui demanderons ce qui est juste, honnête, salutaire, en lui répétant souvent : « O Christ, exaucez-nous ! » *Christe exaudi nos.*

Tel est le début, l'exorde des litanies, exorde majestueux et insinuant, où nous faisons appel à la grandeur de Dieu, à la pitié des trois personnes divines pour cette humanité créée à leur image et à leur ressemblance, surtout à l'amour de Jésus-Christ pour nous.

Bien que nous puissions à la rigueur dire au Sauveur : « Priez pour nous, » car il est notre médiateur, il est « toujours vivant afin d'intercéder pour nous, » il montre au Père les blessures de son humanité, il lui présente au ciel les plaies de ses mains, de ses pieds, de son cœur, afin qu'il considère non point notre indignité et nos crimes, mais les souffrances et l'amour de son fils pour nous ; cependant nous lui adressons comme au Père et au Saint-Esprit la prière de la pitié : *Eleison*, Ayez compassion de nous. Saint Thomas nous en donne la raison : « La prière est un acte, dit-il,

or tout acte appartient à la personne. Si donc nous disons : « Jésus-Christ, priez pour nous, » sans rien ajouter d'autre, ces paroles paraîtraient s'appliquer à la personne du Christ, et par conséquent seraient conformes à l'erreur de Nestorius qui distingue dans le Christ deux personnes, la personne humaine et celle du Fils de Dieu, ou à l'erreur d'Arius qui supposait la personne du Fils inférieure au Père. » C'est pour éviter ces erreurs que l'Eglise a déterminé ce texte de la prière au Fils de Dieu : « O Christ ayez pitié ! *Christe eleison !* »

Maintenant que nous avons adoré et imploré la Sainte Trinité, lui rendant les hommages de latrie qui ne sont dus qu'à elle seule, que nous avons achevé l'exorde de ce long plaidoyer en notre faveur, pour en assurer le succès, nous allons en toute confiance prier Marie, notre Mère très aimée et douce médiatrice en lui disant : *Sancta Maria, ora pro nobis !*

PRONES CATÉCHÉTIQUES

Troisième dimanche après Pâques

LE JUGEMENT PARTICULIER

Modicum, et non videbitis me.
Encore un peu de temps, et
vous ne me verrez plus.
(Joan., xvi, 16).

Mes frères,

L'Evangile que vous venez d'entendre est tiré du discours d'adieux que Notre-Seigneur adressa à ses apôtres la veille de sa passion, dans le dernier repas qu'il prit avec eux. « Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, » leur dit-il. Et il ajouta : « Un peu de temps encore et vous me reverrez, car je m'en vais vers mon Père. » En effet, les apôtres allaient bientôt être privés de la présence de leur divin Maître, puisqu'il devait mourir le lendemain, mais ils le reverraient bientôt après, puisqu'il devait ressusciter le troisième jour. Il allait retourner vers son Père, ouvrir le ciel aux hommes et y préparer une place à ses fidèles serviteurs. Depuis le jour de notre baptême, le Sauveur nous a comblés de ses grâces pour nous attacher à lui, et à mesure que nous avançons vers le terme de notre vie, il nous répète aussi : « Encore quelques années, quelques jours, quelques heures, et le temps de la miséricorde sera fini pour vous ; si vous avez abusé de mes grâces, vous ne me verrez plus, vous serez perdus à jamais ; mais si vous profitez de mes bienfaits, vous me reverrez bientôt dans le ciel. »

Afin de nous disposer à bien employer le reste de notre vie pour mériter la gloire éternelle, nous méditerons aujourd'hui sur le *jugement particulier*, qui aura lieu immédiatement après notre

mort, et dont le jugement dernier ne sera que la solennelle confirmation.

1^o *Quand, où, et comment* se fera ce jugement ?
2^o *De quelle manière* devons-nous nous y préparer ? Telles sont les questions auxquelles nous allons répondre brièvement.

I

Le jugement particulier se fera au moment même de la mort de chacun de nous ; et selon toute probabilité à l'endroit même où nous mourons ; l'âme alors sera seule en face de son juge, elle rendra compte de toute sa vie et recevra sa sentence.

1. C'est une vérité de foi, enseignée en plusieurs endroits de la sainte Ecriture, que les hommes seront jugés aussitôt après leur mort. « Il est facile à Dieu, dit l'auteur du livre de l'Ecclesiastique, de rendre à chacun selon ses œuvres au jour de sa mort. » (Eccli., xi, 28). Sans doute, rien n'est plus facile à Dieu, devant qui rien n'est caché, mais pour que chacun reçoive ainsi la récompense ou le châtement de ce qu'il a fait pendant toute sa vie, il faut que Dieu prononce un jugement, il faut que tous les détails de la vie de l'homme soient soumis à un examen sévère. C'est pourquoi saint Paul dit : « Il est réglé que tous les hommes mourront une fois, et qu'ensuite ils seront jugés » (Hebr., ix, 27) ; aussi « nous devons tous comparaître au tribunal du Christ, afin de recevoir chacun ce qui nous est dû, en bien ou en mal. » (II Cor., v, 10). Telle a été de tout temps la foi de l'Eglise, confirmée par beaucoup de passages des Pères ; ainsi saint Grégoire le Grand dit : « Après la mort, le jugement ; c'est là que devront s'humilier, devant la sentence du souverain Juge, ceux qui auront refusé de se soumettre à lui dans la simplicité de leur cœur, » et saint Augustin : « C'est une chose juste et salutaire, de croire que les âmes seront jugées après la mort, avant de comparaître au dernier jugement qui n'aura lieu qu'après la résurrection. » Aussitôt que vous aurez rendu le dernier soupir et que votre cœur aura cessé de battre, vous serez jugé ; on entourera encore votre cadavre pour s'assurer si vous ne respirez plus, on n'aura pas encore achevé de réciter les prières de la recommandation de l'âme, que déjà cette âme sera jugée, et votre sort éternel fixé à jamais. Quelle terrible vérité !

2. Quant au lieu de ce jugement, c'est l'opinion de la plupart des théologiens que chacun sera jugé là même où la mort l'aura atteint, car le Juge suprême étant présent partout, il peut rendre partout les arrêts de sa justice. Vous n'aurez donc pas un long chemin à faire pour aller comparaître au tribunal de Dieu : que vous mouriez dans votre lit ou dans la rue, à la ville ou à la campagne, dans un naufrage ou dans un incendie, là où vous aurez cessé de vivre vous serez jugé. Ceux que la mort surprendra dans le flagrant délit du péché mortel, seront jugés sur le

théâtre même de leur crime ; ainsi les malheureux qui sont tués en duel reçoivent leur sentence à l'endroit même où ils l'ont méritée. Pour la plupart des hommes, c'est le lit où ils passeront les derniers moments de leur vie, qui sera le lieu de leur jugement ; aussi les bons chrétiens ne se mettent au lit pour dormir qu'avec une religieuse frayeur, se disant intérieurement : « Cette nuit peut-être, pendant qu'on croira que je repose, Dieu me jugera ; de ce lit j'irai dans mon éternité. »

Occupez-vous de ces salutaires réflexions, mes frères, lorsque vous allez prendre votre repos, et la nuit quand vous vous réveillez. Chassez les tentations qui peuvent vous assaillir dès votre réveil, secouez la paresse par laquelle le démon enchaîne tant de pécheurs pour les asservir à la volupté et les entraîner en enfer. N'oubliez pas que chaque nuit la mort peut vous surprendre, et si vous aviez commis un péché mortel dans la journée, n'allez pas vous coucher avant de vous être réconcilié avec votre divin Sauveur ; alors vous ne craindrez point les rigueurs du jugement.

3. *Comment* se passera-t-il, ce jugement particulier ? L'âme sera seule en face de son Juge, elle rendra compte de toute sa vie, et recevra sa sentence.

a) Votre âme sera seule à seul avec Dieu ; séparée de son corps, de tout ce qui lui a appartenu ou dont elle a joui sur la terre, de ses parents, de ses amis, elle comparaitra toute seule en face d'un Dieu dont elle a peut-être épuisé la miséricorde, fatigué la patience, allumé la colère. Quelle surprise ! quelle épouvante ! quel supplice ! Son corps dont elle avait pris tant de soin, qu'elle adorait comme une idole, va pourrir dans la terre ; ses biens, ses richesses, ses vêtements précieux, sont déjà partagés entre une foule d'héritiers avides ; ceux qu'elle croyait ses amis l'ont oubliée pour retourner à leurs affaires ou à leurs plaisirs, et quand même ils voudraient lui être utiles, ils ne peuvent en ce moment rien pour elle. Père et mère, époux, enfants, serviteurs, personne ne peut désormais lui être utile, elle est seule pour affronter les rigueurs du jugement de Dieu ; la mort lui a tout enlevé, elle ne lui a rien laissé, rien que les mérites de ses vertus et la honte de de ses fautes. Nous croirez-vous, maintenant, mes frères, quand nous vous dirons que les honneurs, les richesses, la gloire du monde sont de faux biens, que c'est une folie de passer toute sa vie à les poursuivre, puisqu'il n'en reste rien à l'heure de la mort ? Nous écouteriez-vous, quand nous vous engagerons à fuir le tumulte des assemblées mondaines, à vous retirer de temps en temps dans la solitude, en présence de Dieu, pour y mettre ordre aux affaires de votre conscience ? De pieux solitaires, qui avaient passé soixante ans dans le désert, dans les rudes exercices de la pénitence, s'effrayaient à la pensée du jugement ; quelle ne devrait pas être la crainte des pécheurs qui ont passé toute leur vie dans la plus folle dissipation ?

b) L'âme a paru devant son Juge... Ce Juge,

c'est Jésus-Christ, fils unique de Dieu, son Père lui a donné tout pouvoir de juger les hommes dont il s'est fait le Rédempteur. C'est pour le salut des hommes qu'il est descendu du ciel, c'est pour les amener à la pénitence qu'il les a comblés de ses grâces pendant tout le cours de leur vie; non seulement il leur a offert le salut, mais il les a poursuivis de ses miséricordes pour les ramener de leurs égarements, comme le bon pasteur court après la brebis perdue pour la faire rentrer au bercail. Mais maintenant le temps de la miséricorde et du pardon est passé, ce n'est plus un Sauveur prêt à pardonner, c'est un Juge, qui ne connaît que les rigueurs de la justice. Lorsque Joseph se fit reconnaître de ses frères en Egypte et leur dit : « Je suis votre frère Joseph, » ils furent saisis d'une telle frayeur qu'ils ne purent prononcer une parole. (Gen., xlv, 3). Que cela vous donne une idée de ce que sera l'effroi des malheureux pécheurs à qui le Seigneur Jésus dira : « Je suis votre Sauveur et votre frère, je suis Celui que vous avez méprisé, haï, insulté, crucifié. » En vain les coupables chercheront-ils à fuir la présence de leur Juge et demanderont-ils aux montagnes de les écraser, aux abîmes de les engloutir ! Il faut qu'ils soient jugés.

c) Alors commencera l'examen, l'instruction de la cause. Toutes les pensées, paroles, actions, omissions de toute la vie seront étalées au grand jour, et l'accusé devra rendre compte de l'usage qu'il aura fait des biens de la nature et de la grâce, des sacrements, et de tous les moyens de salut qu'il aura eus à sa disposition ; on lira dans les plus secrets replis de son cœur les intentions bonnes ou mauvaises qui l'auront fait agir, et aucune excuse ne pourra plus altérer la vérité. « En ce jour, dit le prophète, je pénétrerai avec ma lumière jusqu'au fond de Jérusalem, » c'est-à-dire, je mettrai au grand jour ce qui était caché au fond des consciences ou enseveli dans l'oubli. (Sophon., i, 12). Quelle honte accablera alors l'âme coupable qui avait cherché les ténèbres de la nuit pour couvrir ses crimes, et qui avait réussi à les dérober à la connaissance des hommes ! Quelle confusion, en face de cette éclatante lumière qui ne laissera place à aucun subterfuge, puisque « toute iniquité sera condamnée à ne pas ouvrir la bouche ! » (Ps. cvi, 42). Mais quelle joie et quel triomphe pour l'âme juste, qui aura suivi fidèlement les exemples du Sauveur et obéi à sa loi ! Ses vertus, ses actes d'humilité, de mortification, de charité, d'obéissance, ses jeûnes, ses aumônes, ses prières fréquentes, ses confessions, ses communions, tout cela paraîtra à ses yeux avec tous les mérites qu'elle aura acquis pour le ciel. Étonnée et ravie à la vue de ces immenses trésors, elle se confondra en actions de grâces envers la bonté de son Dieu, et répétera les paroles du Psalmiste : « Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, mais à votre nom qu'en revient toute la gloire. » (Ps. cxiii, 9).

d) Enfin le Juge prononcera la sentence. Si

l'âme est en état de grâce et ne doit plus rien à la justice de Dieu pour ses fautes passées, elle sera appelée immédiatement au bonheur du ciel. « Ame bénie de mon Père, lui dira le Sauveur, viens posséder le royaume que je t'ai préparé dès l'origine du monde. » (Matth., xxv, 34). Avec quelle émotion le juste entendra-t-il cette douce parole ! Pour lui désormais le temps du combat et des dangers est passé, ses souffrances sont finies, ses espérances sont comblées, sa foi est récompensée ; son éternelle destinée, c'est de voir et d'aimer son Dieu dans les joies sans fin du ciel, dans la société des anges et des saints pendant l'éternité ! Aussitôt l'âme s'élancera à la suite de son Sauveur vers les célestes demeures et y occupera le trône qui l'attendait ; les anges l'accueilleront en chantant : « Venez des montagnes du Liban, venez, épouse du Christ, recevoir votre couronne » (Cant., iv, 8) ; et le ciel comptera un habitant de plus. Qui de vous, mes frères, ne désirerait un pareil sort, et ne voudrait l'acheter au prix des plus grands sacrifices ?

Beaucoup d'âmes, quoiqu'en état de grâce, auront encore à expier des fautes vénielles, ou à subir des peines temporaires pour des péchés mortels dont elles n'auront pas fait une entière pénitence. Elles iront dans les flammes du purgatoire, d'où « elles ne sortiront pas avant d'avoir payé jusqu'au dernier denier de leur dette. » (Matth., v, 26). Etre si près du ciel et n'y pouvoir pénétrer, quel châtement ! Et c'est pour expier de légères fautes, une sotte vanité, une vilaine paresse, des mensonges, des coups de langue, des prières faites sans attention, des confessions trop rapides, et une foule d'autres négligences, qu'il faudra subir, bien longtemps peut-être, des souffrances dont celles de ce monde ne peuvent pas nous donner une idée ! Ah ! sans doute, la pensée de sortir un jour de la prison expiatoire pour entrer au ciel, jettera une consolation sur les douleurs du purgatoire ; mais quels amers reproches ne se feront pas ces pauvres âmes, quels remords n'éprouveront-elles pas d'avoir négligé le temps si précieux qui leur était donné sur la terre pour faire pénitence ?

Quant aux âmes que la mort aura surprises dans l'état du péché mortel, n'en eussent-elles qu'un seul à déplorer, elles entendront la terrible condamnation, que rien désormais ne peut arrêter : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel. » (Matth., xxv, 41). Qui nous dira l'effroi, la confusion, le désespoir de ces malheureux damnés ? Ils ne pourront s'en prendre qu'à eux-mêmes de leur malheur. Il leur était si facile de faire pénitence sur la terre, d'obtenir leur pardon et de mériter le ciel ! Mais le respect humain les a retenus, les habitudes mauvaises les ont entraînés ; ils avaient peut-être bien l'intention de se convertir plus tard, mais ils voulaient auparavant se rassasier de plaisirs, ils comptaient sans la mort, et la mort est venue au moment où ils ne l'attendaient pas, ils sont perdus pour toujours !

II

Ce doit être la constante occupation d'un bon chrétien, de se préparer au jugement de Dieu. Pour cela, il faut nous juger nous-mêmes, c'est-à-dire examiner soigneusement notre *vie passée* et notre conduite *actuelle*, expier nos fautes et travailler à nous corriger.

1. Si nous jetons un regard sur notre vie passée, nous y trouverons sans doute beaucoup de choses dont le souvenir nous fera craindre la sévérité du jugement de Dieu. Que de péchés commis par pensées, par paroles, par actions, ou omissions ! Nous n'avons peut-être pas passé une seule journée sans offenser Dieu. Avons-nous fait pénitence de toutes ces fautes, les avons-nous confessées avec un sincère repentir, et avons-nous travaillé à nous corriger ? N'avons-nous jamais caché ou déguisé dans nos confessions ce qui pesait le plus sur notre conscience ? Avons-nous réparé le tort que nous avons pu faire aux biens ou à la réputation du prochain ? Ah ! mes frères, si vous ne pouvez pas répondre à ces questions d'une manière satisfaisante, s'il vous reste la moindre inquiétude, hâtez-vous d'y porter remède par une bonne confession générale. Nous trouvons chaque année, au temps des Pâques, des pénitents qui ont besoin de réparer les confessions de presque toute leur vie, parce qu'ils les ont faites trop superficiellement, sans contrition, ou avec trop peu de sincérité. Ils n'ont pas renoncé aux occasions dangereuses, ils sont allés de chute en chute jusqu'au fond de l'abîme ; mais la grâce les a touchés, et ils ont compris qu'on ne peut avoir la paix avec soi-même que par un aveu complet et sincère. Faites comme eux, mes frères, si vous êtes inquiets sur le passé ; vous avez à choisir entre ces deux partis : ou vous faire justice à vous-mêmes par une bonne confession, ou vous exposer à tomber à l'improviste dans les bras de la justice de Dieu.

2. Mais il faut que votre examen s'applique aussi à votre genre de vie actuel, car vous aurez aussi à en rendre compte. Menez-vous une vie chrétienne ? Aimez-vous Dieu par dessus toutes choses ? Détestez-vous le péché, et seriez-vous prêts à mourir plutôt que d'offenser Dieu ? N'avez-vous aucune attache déréglée aux biens de la terre, aux plaisirs du monde ? Sanctifiez-vous vos journées par la prière, le dimanche par l'assistance aux offices, les fêtes par la réception des sacrements ? Ne lisez-vous point de mauvais livres, de mauvais journaux ? Fuyez-vous la société des impies, des libertins, des hérétiques ? Faites-vous respecter la loi de Dieu dans vos familles, donnez-vous à vos enfants une éducation solidement chrétienne et de bons exemples ? Si vous êtes riches, faites-vous un bon usage de vos richesses ? Si vous êtes pauvres, ne portez-vous pas envie aux riches et ne cherchez-vous pas à vous enrichir en faisant tort aux autres ? Voilà une foule de questions que vous avez à vous poser. Répondez-y franchement,

et prenez la résolution de mettre votre vie en harmonie parfaite avec vos devoirs.

On raconte qu'un solitaire, qui avait longtemps négligé son salut, tomba malade, et eut un songe dans lequel il se vit cité au tribunal de Dieu, accusé et condamné. Il fut si épouvanté qu'à son réveil il tremblait encore ; et comme on lui demanda ce qu'il avait, il exigea qu'on le laissât seul, il fit murer sa cellule, et voulut y vivre sans aucune communication avec le monde. Il ne fit que pleurer ses péchés, prier et jeûner pendant douze ans, et fit enfin une sainte mort. C'est alors seulement qu'il dit à ceux qui étaient venus l'assister : « Ah ! si les hommes savaient combien les jugements de Dieu sont terribles, ils se garderaient bien de l'offenser ! »

Retenez cette parole, mes frères, elle reproduit celle de saint Paul : « C'est une chose terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant ! » (Hebr., x, 31). Non, nous ne saurions rien faire de plus profitable que de nous préparer à la mort et au jugement par une vie bien chrétienne, par la pratique de la mortification et la réception des sacrements. Faisons tous les soirs notre examen de conscience, et prenons chaque jour la résolution de corriger nos défauts, de réprimer nos passions, d'éviter les occasions du péché ; remplissons fidèlement tous nos devoirs, et faisons chacune de nos actions aussi parfaitement que si notre salut en dépendait uniquement. Alors nous pourrons espérer de faire une fin heureuse ; le Seigneur nous reconnaîtra, au jour du jugement, pour ses disciples et nous dira : « Courage, bons et fidèles serviteurs ! Parce que vous avez été fidèles dans les petites choses, je vous établirai sur de plus grandes ; entrez dans la joie de votre Seigneur. » (Matth., xxv, 21). Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS SUR LES MYSTÈRES DU ROSAIRE

XIII

DEUXIÈME MYSTÈRE GLORIEUX : L'ASCENSION DE
NOTRE-SEIGNEUR. — FRUIT DE CE MYSTÈRE :

LE DÉSIR DU CIEL

L'Évangile nous a conservé le souvenir de dix apparitions du Sauveur entre la Résurrection et l'Ascension ; mais il y en eut beaucoup d'autres assurément. Jésus, durant ces quarante jours, se montrait souvent à ses disciples ; il s'asseyait à table avec eux, les entretenait familièrement, parfois leur reprochait leur incrédulité et leurs rêves de grandeur humaine. Il leur parlait du royaume de Dieu et du saint Esprit qu'il leur enverrait. Les jours s'écoulaient ainsi délicieux, et peut-être les apôtres se faisaient-ils l'illusion de croire qu'ils garderaient longtemps leur bon Maître.

La Pentecôte approchant, Jésus ramena ses disciples de Galilée à Jérusalem. C'est là qu'ils devaient le voir pour la dernière fois. Un jour, il les conduisit hors de la ville, sur la montagne des Oliviers, dans la direction de Béthanie. Suivons le cortège par la pensée, il nous sera facile de nous représenter ce que virent et entendirent les heureux témoins de ce grand fait. Comme ceux-ci notre âme recueillera de ce souvenir une joie consolante qui la fera louer et bénir le Seigneur, et un vif désir de suivre Jésus au ciel.

Les évangélistes, en écrivant la vie de Notre-Seigneur, n'ont pas eu pour but de nous offrir le récit complet de tous les détails ni de tous les faits de cette existence divine. Malgré leur silence en ce qui concerne les personnes présentes à l'Ascension, il n'est pas douteux que Marie et les saintes femmes n'aient été là, ainsi que tous ceux qui se trouvaient dans le Cénacle au jour de la Pentecôte¹.

Comme au soir du jeudi de la Cène, Jésus quitta Jérusalem par la voie qui mène à la montagne des Oliviers; seulement, cette fois, c'était le matin, un soleil brillant éclairait la campagne. La vallée de Géhon traversée et le torrent de Cédron franchi, on se trouva au pied de la montagne. Quelles pensées, quels sentiments agitèrent alors le cœur de Jésus, de Marie et des apôtres, nous ne le savons pas, mais est-il téméraire de croire que ces pensées et ces sentiments furent remplis de tristesse? En apercevant la grotte où Jésus avait enduré une si douloureuse agonie — peut-être même passèrent-ils tout près du jardin où s'étaient déroulées de si lamentables scènes, — en revécurent-ils pas, un instant, les heures lugubres de l'inoubliable nuit? Le Sauveur ne revit-il point ces rochers arrosés de ses larmes, de sa sueur et de son sang? Là s'étaient endormis ses apôtres; près de cette porte, la bande conduite par Judas l'avait entouré; là, il avait reçu le baiser dont sa joue croyait sentir encore la brûlure; là, on l'avait enchaîné et entraîné comme un scélérat! Encore, si du moins des larmes si amères, des affronts si humiliants, un sang si généreusement répandu avaient dû sauver tous les hommes! Mais songer que tant d'amour et de si atroces souffrances resteraient inutiles pour un grand nombre, quelle pensée, quelle angoisse déchirantes pour son cœur!

Et pour les apôtres, quel souvenir pénible, cruel, évoquait le voisinage de Gethsémani! Ne leur semblait-il pas que ces oliviers, témoins de leur défaillance, allaient prendre la parole pour leur reprocher leur pusillanimité? Quoi! alors qu'ils venaient de faire leur première communion, d'être ordonnés prêtres quelques heures auparavant, ils n'avaient pu veiller aux côtés de leur bon Maître accablé de tristesse!

Et quand ils l'avaient vu partir, entraîné, les mains liées, par la bande maudite, ils n'avaient eu ni le courage de le défendre ni du moins celui de le suivre! Comme, à cette heure, tous ces souvenirs devaient peser sur leur cœur et le serrer!

Cependant, on avait gravi lentement le versant occidental de la colline, et l'on était parvenu sur le plateau qui la domine. De ce sommet, la vue s'étendait au loin: en face, Jérusalem, la ville déicide et désormais maudite; au pied du versant oriental, Béthanie, le séjour des amis de Jésus, Lazare et ses sœurs. Et toujours là aussi, en bas, le jardin de Gethsémani, la vallée de Josaphat avec le torrent de Cédron.

Le Sauveur parlait; il y avait quelque chose de grave et de triste dans l'accent de sa voix, ainsi qu'il arrive à l'heure des adieux. Ils étaient là environ cent vingt personnes qui l'entouraient, avides de l'entendre, ne pouvant se rassasier de contempler ce visage, rayonnant de vie, qu'ils avaient vu blême et défiguré, là-bas, de l'autre côté de Jérusalem, sur le gibet du Golgotha.

Il venait de dire aux onze apôtres placés au premier rang, à ses côtés: « Vous recevrez la vertu de l'Esprit-Saint survenant en vous, et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre², » quand ils le virent élever les mains sur les assistants et probablement les croiser sur eux pour les bénir à la façon des anciens patriarches. Et voici que, pendant qu'il les bénissait, il s'éleva peu à peu dans les airs, montant vers le ciel avec une majestueuse lenteur.

Tombant à genoux, tous l'adoraient sans cesser de le suivre du regard. Un nuage l'avait déjà dérobé à leurs yeux et ils ne pouvaient détacher leurs regards de l'endroit où Jésus avait disparu, quand ils entendirent une voix. Deux hommes, vêtus de blanc, se tenaient près du groupe agenouillé: « Hommes de Galilée, dirent-ils, pourquoi restez-vous là à regarder vers le ciel? Ce Jésus qui vous a quittés pour monter au ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu aller dans le ciel³. »

Apôtres, disciples, pieuses femmes, redescendirent la montagne, le cœur débordant de joie⁴. Tout à ce qu'ils venaient de voir, eux pourtant habitués à tant de merveilles, ils ne s'entretenaient que des adieux et des promesses du divin disparu. Entre tous, un groupe de femmes se distinguait par le rayonnement de sa joie. Il me semble voir Marie, appuyée sur le bras de Madeleine, redescendant la montagne, les regards perdus dans le ciel bleu, tout à la fois dans une sorte d'extase de joie et de bonheur, et aussi le cœur serré d'une douloureuse angoisse: joie du triomphe glorieux de son Jésus, angoisse de la séparation dont elle ignorait la durée. Madeleine

¹ Actes, I, 8.

² Actes, I, 8-11; Luc, xxiv, 50-52.

³ Luc, *ibid.* 52.

⁴ Actes, I, 12-14

qui venait de perdre ce qu'elle aimait le plus au monde, jurait dans le secret de son âme, à son divin ami, cette fidélité et cet amour dont les rochers de la Provence devaient être les immortels témoins.

Rentrés à Jérusalem, les onze, avec Marie, les saintes femmes et les cousins de Jésus, se retirèrent dans le cénacle, qu'ils ne quittaient que pour aller au temple louer et bénir le Seigneur, en attendant la venue de l'Esprit-Saint¹.

La méditation du mystère de l'Ascension de notre Sauveur doit laisser dans nos âmes le même sentiment de joie confiante qui anima les apôtres quand ils quittèrent la montagne bénie. Leurs espérances ne sont-elles pas devenues les nôtres ? les promesses de Jésus ne s'adressent-elles point à nous comme à eux ?

Pourquoi en effet notre divin Sauveur voulut-il monter solennellement dans les cieux ? Pourquoi cette publicité donnée à son Ascension, quand sa Résurrection avait été mystérieuse et sans témoins ? Sans doute, il convenait que Jésus partît triomphalement prendre possession de la gloire qu'il avait méritée, sur la montagne même où il avait semblé vaincu par la douleur et par ses ennemis, où il avait bu le plus amer de son calice. Mais n'était-ce pas aussi pour nous apprendre que, s'il remontait au ciel préparer une place aux âmes de bonne volonté, celles-ci doivent, pour y arriver, suivre la voie parcourue par le Maître ? C'est en passant par la souffrance et les larmes, c'est en les acceptant avec résignation qu'on gagne le ciel. Le royaume des cieux souffre violence, ceux-là seuls qui se font violence l'obtiennent.

Parfois, il est vrai, l'épreuve est douloureuse et longue, la route est pénible, mais courage ! Là-haut, au sommet de la montagne qu'on appelle la vie, l'âme éprouvée aura son ascension. De là aussi, entourée de ses parents, de ses amis, elle prendra son vol vers les cieux.

Quelle pensée consolante pour ceux qui souffrent ! Quelle espérance encourageante pour les cœurs fatigués par les orages et les persécutions ! N'est-ce pas cette pensée du ciel qui donnait aux martyrs, à de pauvres femmes sans défense, à des vieillards infirmes, à des enfants débiles, la force de braver les proconsuls et les césars cruels, le courage de monter sur les bûchers, de descendre dans les arènes des amphithéâtres ? N'est-ce pas ce souvenir du ciel qui les armait de constance sur les chevalets, en face de la dent des bêtes fauves et au milieu des plus atroces supplices ?

C'est le désir de gagner le ciel qui a inspiré et inspire encore chaque jour à ces millions de vierges, jeunes filles et jeunes gens, le dessein de quitter le monde avec ses plaisirs et ses biens

pour se consacrer au Seigneur. C'est ce désir qui a peuplé les déserts et les cloîtres.

Interrogez ces anachorètes, ces religieux, ces religieuses, demandez-leur pourquoi ils se soumettent héroïquement à toutes les austérités et les privations d'une règle dure et sévère, ils vous répondront : « Parce que nous voulons gagner le ciel ! »

Gagner le ciel ! c'est-à-dire, voir son Dieu, ce Jésus de la première communion, face à face, et vivre avec lui en compagnie de la Vierge si souvent invoquée, tant aimée, avec les phalanges des saints, des martyrs, des âmes pures ! Vivre d'une vie d'où sont éternellement bannis les pleurs, les séparations, les haines, les jalousies, les trahisons, les maladies, les deuils, sans avoir jamais à redouter que le ciel bleu se couvre d'orages ! Oh, et puis revoir tous ceux qu'on a aimés et qui sont partis, emportant pièce à pièce, avec eux, notre cœur dans la tombe ! Oh ! revoir ce père qu'on aimait tant, cette mère dont la mort a creusé dans notre vie un vide que rien n'a pu combler, cette aïeule qui a bercé notre enfance sur ses genoux et dans ses bras ; revoir cet époux, cette épouse adorée, ce frère, cette sœur, cet enfant que les appels, les plus déchirants n'avaient pu empêcher de partir, et les revoir pour toujours sans jamais plus craindre de les perdre ! Voilà ce qu'est le ciel, voilà ce que veut dire : gagner le ciel !

Mais ce n'est point assez de penser au ciel, de tourner nos regards vers ses horizons, de le désirer. La religion, ange du Seigneur, nous crie comme les messagers divins aux apôtres : « Ne restez pas là oisifs à regarder en haut ; retournez à Jérusalem, c'est-à-dire à vos occupations, aux devoirs de votre état, à vos épreuves ; supportez, travaillez chrétiennement et ainsi vous gagnerez le ciel. »

O Marie, vous qui avez tant soupiré après le jour où vous iriez revoir votre cher Fils, inspirez à nos cœurs non seulement un ardent désir pour le ciel, mais aussi une volonté énergique d'accomplir le nécessaire pour le gagner !

INSTRUCTION POUR LE PATRONAGE DE SAINT JOSEPH

Ite ad Joseph.

Allez à Joseph.

(Gen. xli, 55).

Mes frères,

La Providence a confié à nos saints des missions admirablement variées. Celle de saint Jean-Baptiste fut d'annoncer le Messie, de montrer sa prochaine venue et de lui préparer les voies. Saint Pierre et les apôtres, les pontifes et les docteurs furent chargés de faire connaître Jésus-Christ au monde, et de reculer les limites de son empire. Les martyrs lui ont rendu le témoignage

¹ Actes, I, 12-13 ; Luc, xxiv, 53.

du sang ; les confesseurs et les vierges celui de leurs admirables vertus. La mission de saint Joseph fut privilégiée parmi toutes les autres ; Dieu lui a transmis tous ses droits, l'a établi maître de sa maison, *dominum domus suæ* ; il lui a délégué une paternité adoptive sur son divin fils ; il l'a honoré comme jamais mortel, comme jamais aucun ange ne le fut ; il l'a placé à une telle hauteur qu'après la dignité de l'auguste Marie il n'y a pas de grandeur comparable à la sienne. Il nous sera facile de nous en convaincre si nous voulons étudier ses deux principaux titres à notre pieuse admiration : je veux parler de sa qualité d'*époux de Marie* et de *père adoptif de Jésus*. C'est en effet sous ce double aspect que l'Eglise se plaît à nous le montrer : *Joseph virum Mariæ, de qua natus est Jesus*.

I

Saint Joseph fut d'abord *l'époux de Marie*.

Ici, mes frères, que nos pensées s'élèvent bien haut, et que notre imagination repousse toute image terrestre et grossière. Il ne s'agit, entre Joseph et Marie, que d'une alliance incomparablement sainte. Ce sont deux aimables fleurs qui confondent leurs parfums, deux astres étincelants qui mêlent ensemble leurs rayons, ce sont deux virginités qui s'unissent pour se protéger mutuellement.

L'arche d'alliance avait été confiée jadis au fidèle Obédédon ; l'arche de l'alliance nouvelle, l'auguste vierge Marie, est donnée en garde à saint Joseph. Ce seul choix l'élève à une dignité presque aussi incompréhensible pour lui que l'était pour Marie sa dignité de mère de Dieu. Qui donc en effet comprendra jamais ce qu'il y a d'honneur et de céleste félicité dans ces deux mots : époux de Marie, *virum Mariæ* ? Marie, cette créature sur laquelle s'était ineffablement reposé le regard de Dieu, et qui avait été distinguée de toutes les autres par tant de privilèges ; Marie, cet assemblage de toutes les vertus, de tous les dons de la nature et de la grâce, que toutes les générations ont exaltée et proclameront à jamais bienheureuse, Marie reçoit de la main de Dieu un époux digne d'elle, et cet époux c'est saint Joseph. N'est-ce point assez pour que nous puissions dire qu'aucun homme ne l'a jamais égalé en gloire et en honneur ? *Non est inventus similis illi in gloria sanctorum*.

II

Et cependant ce n'est pas là le plus éminent privilège de saint Joseph, car le Seigneur l'a établi le maître de sa maison et le prince de tout ce qu'il possède : *Constituit eum dominum domus suæ et principem omnis possessionis suæ*. Dieu a un Fils en qui il a mis toutes ses complaisances, qui est la splendeur de sa gloire et l'image de sa substance. Ce Fils a pour mère la vierge Marie, mais c'est Joseph qui devra lui tenir lieu de père. Il en a le nom et l'autorité ; il commande au Verbe

incarné, et le divin Sauveur, modèle adorable d'obéissance, accomplit les volontés de son père adoptif : *Erat subditus illis*. Partout, dans l'Evangile, saint Joseph se présente et agit en père : il l'est réellement, et par délégation divine, et par le cœur. A la sueur de son front, il nourrit celui dont il a été dit :

Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend à toute la nature.

Il dirige extérieurement celui qui régit tout l'univers ; il commande au Dieu tout-puissant revêtu des infirmités de l'homme ; il protège sa faiblesse volontaire, et en l'arrachant à la fureur d'Hérode il devient, suivant le langage des docteurs, comme le Sauveur du Sauveur des hommes.

Et le cœur filial de Jésus-Christ ne se contente pas de payer à saint Joseph le tribut d'une humble déférence ; il lui rend par sa tendresse ce qu'il reçoit tous les jours de son dévouement ; le Christ appelle Joseph du doux nom de Père ; et en lui donnant ce titre, il remplit son âme d'une indicible joie, dit saint Bernardin de Sienne : *O quanta dulcedine audiebat balbutientem Jesum se patrem vocare !* Jésus l'aime comme son ange visible, comme son tuteur et son défenseur. Bien plus, il l'aime comme son Père. Après la dignité de Marie, est-il, je vous le demande, une élévation plus glorieuse ?

III

D'après ce que vous venez d'entendre, comprenez, mes frères, le crédit dont jouit auprès de Dieu le chaste époux de Marie, le père adoptif du Sauveur, le chef de la sainte famille, aujourd'hui que Dieu l'a récompensé, dans la gloire, de ses vertus et des services rendus. Les martyrs prient par leurs plaies ; les élus de tout genre par les sacrifices et les vertus de leur vie mortelle ; Marie, suivant le témoignage de saint Bernard, par le sein qui a nourri le Sauveur. Saint Joseph, indépendamment des mérites acquis durant une vie consacrée au Fils de Dieu, ne peut-il élever vers lui ses mains qui ont travaillé à sa subsistance, ne peut-il montrer sa poitrine sur laquelle le divin enfant goûta si souvent les douceurs du repos ?

Son intercession est tellement efficace que le pieux Gerson y voit plutôt un ordre qu'une supplication : *Dum orat pater natum velut imperium reputatur*.

Qui douterait, en effet, que Jésus, habitué durant sa vie mortelle à obéir à saint Joseph, ne voulût encore exaucer les demandes qu'il lui adresse dans la gloire ? Saint Thomas enseigne que, s'il a été donné à certains bienheureux de venir en aide aux hommes en présence de plusieurs nécessités, saint Joseph a reçu le pouvoir de nous assister dans tous les besoins de l'âme et du corps : *Quibusdam sanctis, in aliquibus casibus, datum est patrocinari ; at sanctissimo Joseph in omni necessitate concessum est tutari,*

et omnes ad se confugientes defendere, favere et affectu paterno prosequi.

La bonté de Joseph pour les hommes égale sa puissance. Pour avoir reposé quelques instants sa tête sur la poitrine de Jésus, saint Jean, vous le savez, est devenu l'apôtre de l'amour et de la charité. S'il en est ainsi, quels trésors d'amour pour les hommes saint Joseph n'a-t-il pas puisés dans ses rapports intimes avec le divin Maître, lui qui si souvent le porta dans ses bras, le serra sur son cœur, lui qui reçut ses caresses filiales ? A n'en pas douter, le cœur si aimant de Jésus-Christ s'épancha dans celui de Joseph, et lui communiqua pour les hommes cette indulgence, cette miséricorde dont il était rempli lui-même.

IV

Allez donc à Joseph ! C'est à lui que Dieu accorda le privilège de jouir habituellement, sur la terre, de la présence de Jésus. Allez à lui, âmes pieuses, c'est par son intercession qu'il vous sera donné de jouir, vous aussi, de cette même présence, et de vous entretenir familièrement avec Jésus dans vos prières, *Ite ad Joseph !*

Et vous, pauvres pécheurs dont la foi a fait naufrage, dont les passions furieuses ont ravagé le cœur, et qui avez eu le malheur de perdre Jésus-Christ en perdant sa grâce, allez à Joseph ! Du fond de vos misères, faites appel à son cœur compatissant. Comptez sur son entremise, et suppliez-le de vous ramener à Dieu, *Ite ad Joseph !*

Qui que vous soyez, mes frères, allez tous à Joseph ! *Ite ad Joseph !* Etes-vous dans les sentiers fleuris du premier âge ? Le guide et le tuteur de l'enfant Jésus est le protecteur né de l'enfance. Suivez-vous les routes semées d'écueils et peu frayées du célibat ? Saint Joseph se présente à vous, tenant à la main le lis d'une pureté virginale. Etes-vous engagés dans l'état du mariage ? Modèle des époux et des pères, saint Joseph bénit et protège les foyers chrétiens. Oh ! mes frères, après les noms de Jésus et de Marie, puisse le nom de saint Joseph être dans tous les cœurs et sur toutes les lèvres ! Puissent ses vertus modestes être imitées et reproduites dans tous les foyers chrétiens !

O grand saint, digne entre tous les saints d'être aimé, invoqué, et imité, en présence de Jésus qui vous a choisi pour son Père adoptif, en présence de Marie qui vous a élu pour époux, je vous prends aujourd'hui pour mon avocat auprès de l'un et de l'autre, je vous choisis pour mon protecteur et mon père ! Je me propose de ne vous oublier jamais et de vous honorer tous les jours de ma vie. Daignez, je vous en conjure, m'accorder une protection spéciale et m'admettre au nombre de vos dévoués serviteurs. Assistez-moi dans toutes mes démarches ; soyez-moi favorable auprès de Jésus et de Marie, et ne m'oubliez pas à l'heure de la mort. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MARCULFE OU MARCOU

Abbé de Nanteuil en Normandie

(1^{er} MAI)

*Si quis vult post me venire,
abneget semetipsum et tollat
crucem suam.*

Que celui qui veut venir après moi renonce à soi-même et qu'il porte sa croix. (Matth., xvi, 24).

Mes frères,

Par ces paroles, Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu exprimer à ses disciples une des maximes fondamentales de la vie chrétienne. Le vrai christianisme, et par conséquent le salut, consiste en effet dans la pratique de l'abnégation et de la mortification. Notre divin Sauveur a bien souvent insisté sur ce point ; et, de toutes les vérités évangéliques, on dirait que ce soit là celle dont il a eu le plus à cœur que nous soyons instruits, tant il l'a répétée sous les formes les plus variées. S'il nous parle de la voie du salut, il nous rappelle que cette voie est étroite, et que peu nombreux sont ceux qui s'y engagent. S'il parle du royaume que son Père nous a préparé, il nous avertit qu'il se prend par force et qu'on ne l'emporte que par la violence. C'est ce qu'avait bien compris saint Marcou dont nous honorons aujourd'hui la mémoire. Il avait compris que pour suivre Notre-Seigneur, c'est-à-dire pour être vraiment chrétien et digne du ciel, il fallait se renoncer soi-même et porter sa croix : *se renoncer soi-même*, c'est-à-dire renoncer aux richesses, renoncer au monde, renoncer même à sa propre volonté ; *porter sa croix*, c'est-à-dire mortifier ses sens et ses passions. Jusqu'à quelles limites notre saint a-t-il poussé cette abnégation et ce crucifiement de la chair, c'est ce que je me propose de vous montrer dans ce panégyrique.

I

Saint Marculte ou saint Marcou, originaire de Bayeux, était issu d'une famille aussi illustre par sa noblesse que par ses vertus chrétiennes. Son enfance fut partagée entre l'étude des lettres et les pratiques de la piété. Dès son bas âge il se faisait déjà remarquer par son amour de la prière, par sa recherche des mortifications, par sa générosité envers les malheureux. Jeune homme, il perdit son père et sa mère. Se trouvant alors à la tête d'une grande fortune, il pouvait se promettre une vie heureuse selon le monde ; mais il se laissa toucher par la grâce de Dieu, et prenant à la lettre cette parole de Notre-Seigneur, qu'il serait plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, il abandonna tout son patrimoine aux pauvres, et se fit pauvre lui-même pour suivre plus parfaitement Celui qui s'est fait pauvre pour nous.

Voilà, mes frères, ce premier degré du renoncement si bien pratiqué par notre saint. Ce renoncement est la base de la perfection évangélique : « Si vous voulez être parfait, dit Notre-Seigneur, allez, vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres. » Et pour nous guérir de toute affection aux biens de la terre, Notre-Seigneur a voulu nous donner le plus parfait exemple de ce renoncement. Bien qu'il fût roi du ciel et maître de la terre, dans sa vie mortelle il n'avait pas même une demeure à lui. « Les renards ont leurs tanières, disait-il, et les oiseaux du ciel ont leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » A sa naissance, il n'eut pour demeure qu'une étable d'emprunt ; sur la croix, ce fut le dépouillement complet.

Oh ! qu'ils sont donc insensés ceux qui, au lieu d'accumuler pour le ciel des trésors incorruptibles et éternels (Luc, XII, 33), ne cherchent qu'à amasser ces richesses terrestres dont l'acquisition donne tant de peines et d'inquiétudes, dont la conservation inspire tant de craintes, et dont la privation cause tant d'amertumes ! C'est par les richesses que le démon cherche d'abord à nous tenter, afin de nous précipiter comme Judas dans l'abîme éternel, et, s'il ne peut y parvenir, afin de nous empêcher du moins d'atteindre la perfection chrétienne.

De peur donc de tomber dans ses pièges, nous devons éviter toute affection désordonnée pour les biens de la terre, soit que nous les possédions ou que nous en soyons privés, soit que nous les conservions et que nous en fassions à Dieu et aux pauvres un généreux sacrifice. C'est en effet dans cette abnégation, et non pas dans la privation des richesses, que consiste cette pauvreté d'esprit à laquelle Notre-Seigneur a promis de si hautes récompenses. Si vous jouissez des avantages de la fortune, conservez donc votre âme dans une parfaite indifférence vis-à-vis de ces biens terrestres, et mettez votre cœur dans la disposition de vous en servir ou de vous en priver suivant le bon vouloir de Dieu. Le faisant, vous serez pauvres d'esprit aux yeux de Dieu, et vos richesses ne vous empêcheront pas de parvenir à un degré très élevé de la perfection chrétienne.

Pour notre saint, le sacrifice de ses richesses n'était que l'entrée dans la voie de la perfection. Pour y marcher plus rapidement, il résolut de se consacrer à Dieu et de ne plus travailler qu'à procurer sa gloire et à lui gagner des âmes. Connaissant la sainteté du bienheureux Possesseur, évêque de Coutances, il lui demanda de s'instruire à son école. Frappé de l'austère vertu du jeune homme, de la profondeur de son intelligence, de la maturité de son jugement, le saint évêque l'ordonna prêtre et l'envoya prêcher des missions dans son diocèse. Dans ses courses évangéliques, le saint homme de Dieu ne cessait de recommander la fidélité aux promesses du baptême, le mépris de la vaine gloire du monde et la recherche de la vraie gloire du ciel. Comme

au temps des apôtres, Dieu confirmait sa doctrine et sa sainteté par un tel don des miracles que la renommée s'en répandait dans tout l'Occident.

Ce n'est pas cette gloire pourtant que cherchait saint Marcou ; il devait en souffrir dans son humilité. Aussi pensait-il déjà à se soustraire par la retraite aux applaudissements des hommes, quand un ange du Seigneur lui apparut dans son sommeil et lui enjoignit d'aller trouver le roi Childebart pour lui demander d'élever un monastère dans la terre de Nanteuil. Notre saint comprit quelles étaient les voies et les volontés de Dieu à son égard, il n'hésita pas. Il avait déjà renoncé à ses biens et à de riches prétentions ; il allait maintenant renoncer complètement au monde et s'ensevelir dans la solitude du cloître ; là, dégagé de toutes les vues humaines et de tous les objets capables de le distraire, il serait plus attentif à la voix de Dieu et pourrait mieux l'entendre.

Il se rendit donc auprès du pieux roi, et celui-ci, témoin des nombreux prodiges opérés par le saint, lui accorda bien volontiers la charte de donation du pays de Nanteuil. De nombreux compagnons se joignirent à lui pour mener sous sa direction la vie monastique. Notre nouveau patriarche les exhortait sans cesse à rechercher toujours les actions les plus saintes, à poursuivre les vertus les plus héroïques, à monter sans s'arrêter jamais l'échelle de la perfection évangélique, afin de mériter un jour de contempler le Roi des rois dans la céleste Jérusalem. Il les avertissait de rester toujours bien unis, de n'avoir à l'exemple des premiers chrétiens qu'un cœur et qu'une âme, de mettre en commun le peu qu'ils avaient pour ne posséder rien en propre, enfin de vivre dans une obéissance parfaite vis-à-vis de celui qui représentait près d'eux l'autorité divine. C'est ainsi que notre héros, après avoir renoncé aux richesses, renoncé au monde, renonçait à la seule chose qui lui restât en propre, à sa volonté, pour la courber sous le joug de l'obéissance.

Ah ! mes frères, si les saints ont cru devoir pousser jusqu'à ce degré l'abnégation d'eux-mêmes pour être dignes du ciel, quelle crainte ne devons-nous pas concevoir pour notre salut ! Mais est-ce à dire d'autre part que nous devons en désespérer ? Non, mes frères. Il n'est point question pour nous sauver de changer d'état. Saint Paul disait aux Corinthiens : « Demeurez dans les mêmes conditions où vous étiez quand il a plu à Dieu de vous appeler » (I Cor., VII) ; c'est-à-dire que dans l'état où vous êtes, vous pouvez être chrétiens et vivre en chrétiens, rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. Il n'est donc pas question pour vous de renoncer absolument au monde et de vous ensevelir tout vivants dans des solitudes pour n'être occupés que des choses éternelles et ne vaquer qu'aux exercices intérieurs de l'âme. Cette grâce n'est accordée qu'à un petit nombre de fidèles à qui Dieu donne la force d'exécuter de pareilles résolutions. Conservez donc vos richesses, mais sachez

n'en faire qu'un bon usage. Restez dans le monde, mais au milieu même du monde soyez continuellement en guerre avec lui, pour vous défendre de ses attrait, pour réagir contre ses maximes, pour vous soutenir contre ses exemples et ne pas vous laisser surprendre à ses illusions. En un mot, restez dans le monde, mais détachez-en votre cœur et vos affections, et vous pratiquerez ainsi le premier degré de la perfection chrétienne.

II

Le second degré de la perfection pour le chrétien est, avons-nous dit, de porter sa croix à la suite de Jésus-Christ, c'est-à-dire, suivant l'expression de saint Paul, de crucifier sa chair avec ses convoitises, de châtier son corps et de le réduire en servitude. Saint Marcou, déjà crucifié au monde et à qui le monde était crucifié, se chargea donc joyeusement de la croix de Jésus-Christ, et Dieu le récompensa en faisant de lui une vivante image du divin Maître. Il resta, pour la conduite de sa vie, fidèle aux deux maximes qu'il s'était proposées : l'une, de se considérer comme son plus grand ennemi et de se faire à lui-même la guerre la plus sainte et la plus cruelle ; l'autre, de traiter sa chair comme une victime de pénitence et de l'immoler à Jésus-Christ. Une année, à l'approche du saint temps du carême, il résolut de se retirer dans une île abandonnée ; et là, loin du commerce des hommes, seul avec son Seigneur, il se proposa d'imiter notre divin Sauveur dans son jeûne du désert.

Dieu permit qu'il l'imitât aussi dans sa tentation. Trop heureux s'il pouvait ébranler une pareille colonne de la sainte Eglise, Satan résolut d'attenter à la vertu de notre héros. Il se présenta à lui sous la forme d'une créature impudique, qui, simulant un naufrage, venait lui demander un abri et un morceau de pain. Mais le saint, en homme de Dieu prudent et circonspect, découvrit aussitôt le piège, et d'un signe de croix il mit l'ennemi en fuite. C'est ainsi que le démon, déjà vaincu par Notre-Seigneur au désert, ne put trouver prise sur la vertu du Bienheureux.

N'en soyons pas étonnés, mes frères, car notre héros depuis longtemps s'était, avec la grâce de Dieu, exercé à la lutte contre ses passions. N'oublions pas non plus, nous, qu'il n'est pas possible de conserver l'innocence dans notre cœur tant que les passions y règnent. Filles de cette malheureuse concupiscence qu'a laissée dans nos âmes la tache originelle, elles nous portent vers les objets sensibles, nous enchanteront par l'amour du plaisir, et nous inclinent sans cesse vers le péché. Prenons donc garde à nos passions. Elles ne nous attaquent pas toujours de front ; mais elles savent s'insinuer jusque dans nos actes de vertu, et, semblables à un ennemi caché, elles sont d'autant plus à craindre qu'elles portent plus secrètement leurs coups et que nous sommes moins en garde contre elles.

Pour mettre à couvert l'innocence de notre

cœur, il est donc nécessaire d'observer nos mauvais penchants, et de nous appliquer sans relâche à les mortifier et à les détruire. Notre-Seigneur a déclaré qu'il n'était pas venu sur la terre pour apporter la paix, mais le glaive. Prenons donc ce glaive ; attaquons des passions si vives et si artificieuses qui nous entraînent et nous séduisent ; pénétrons dans les replis les plus secrets où elles se cachent, et sans leur accorder aucune trêve donnons-leur le coup de la mort. Et pour être plus sûrs de vaincre dans cette guerre sainte, demandons à Dieu l'appui de sa grâce et de sa divine assistance. Revêtus de cette force céleste qui ne nous manquera pas, nous deviendrons insensibles aux cris de la nature, et plus ses attaques seront violentes, plus, en y résistant, nous nous enrichirons de mérites ; car le mérite devant Dieu dépend surtout de la mortification de nos mauvais penchants.

Mais ce n'était pas assez pour saint Marcou de déclarer la guerre à ses passions ; plein d'une sainte haine de lui-même, il la déclare à tous ses sens. Il jeûne, et ce jeûne s'étend à toutes les œuvres de la plus sévère pénitence. Il se porte à des excès de mortifications qui semblent surpasser toutes les forces de la nature et où il a besoin de toutes celles de la grâce pour la soutenir. C'est un autre Elie ; malgré la délicatesse de son corps il se couvre du vêtement le plus grossier, sa tunique n'est qu'un cilice. Comme un autre Jean-Baptiste on pourrait presque dire qu'il ne mange ni ne boit. Il ne prend de nourriture que trois fois la semaine, un peu de pain d'orge et d'herbes crues pour empêcher son corps de tomber en défaillance. La grotte où il s'abrite est plutôt un sépulchre que la demeure d'un vivant. Le lit où il repose, c'est la pierre dure ; et encore le repos qu'il s'accorde n'est que le repos auquel les exigences de la nature l'assujettissent malgré lui.

Quelle vie, mes frères, quel crucifiement de la chair, quelle abnégation de soi-même ! Et pourquoi ? Afin que tous ses appétits sensuels étant réprimés, nulle passion ne puisse venir troubler les opérations de l'âme ni l'empêcher d'entrevoir ce soleil de justice qui devait l'illuminer et l'enrichir des plus sublimes connaissances. Il prie, et l'on peut dire qu'il n'y a point d'arrêt dans ses tendres colloques avec la divinité. Prostré au pied d'un crucifix, à la vue du ciel où il tend les bras, il s'abîme dans une union étroite avec le Dieu qu'il adore et à qui il ouvre son cœur. Voilà comment notre saint, mort au monde, ne vivait plus que pour Dieu.

Tant d'austérités nous étonnent, n'est-il pas vrai ? et dans notre admiration, nous ne réfléchissons pas que nous aussi, nous sommes tenus de faire pénitence à l'exemple des saints. Nous sommes même tenus à une plus grande pénitence, puisque nous avons davantage offensé Dieu. Le précepte de Notre-Seigneur est formel : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous, » et ce précepte est fait pour les gens du monde aussi bien que pour

les religieux. Chose étrange ! Nous admirons dans les saints les sévérités de leurs pénitences, mais il n'est guère dans notre goût de les aimer dans la pratique. Et pourtant il n'y a pas deux évangiles, l'un pour les saints, l'autre pour nous.

Vous pourriez m'objecter que la mortification chrétienne consiste particulièrement dans l'esprit, c'est-à-dire qu'elle consiste à rompre sa volonté, à réprimer ses passions, à se rendre maître de son cœur et de tous ses mouvements. J'en conviens avec vous. Je sais même que les occasions de pratiquer cette pénitence ne vous manqueront pas. Je sais que l'accomplissement de nos devoirs religieux et surtout du devoir sacré de la prière entraîne avec lui parfois bien des dégoûts, des ennuis et des répugnances ; je sais qu'il y a certains moments de trouble où la tentation est forté, où le souvenir des plaisirs passés fait sur l'âme de vives impressions, et qu'on ne peut prendre qu'avec beaucoup de violence l'empire sur son cœur et sur tout soi-même. Mais il n'en est pas moins vrai que le précepte de Notre-Seigneur est formel, et que sans la pénitence extérieure des sens, il n'y a point de salut.

Peut-être me répondrez-vous qu'on a dans le monde assez de mortifications et de chagrins, qu'il n'est pas besoin d'en chercher d'autres, que celles qui se présentent chaque jour peuvent suffire. C'est vrai ; dans toutes les positions sociales, chacun a ses chagrins, et c'est peut-être aux grands du monde que sont réservées les plus grandes peines. Alors faisons-nous donc des peines de notre état une vertu, faisons-nous en une pénitence, regardons-les comme un châtimement dû à nos péchés et comme un moyen de les expier. Mais n'oublions pas qu'en nous « la chair convoite contre l'esprit et l'esprit convoite contre la chair, car ces deux forces sont opposées l'une à l'autre. » (Gal. v, 17). Il est donc nécessaire de réprimer cette chair par des mortifications extérieures, et d'émousser l'aiguillon de la volupté par des abstinences et des austérités. Toutefois la pénitence extérieure, elle aussi, est soumise aux lois de la prudence et de la modération ; elle doit être modérée de telle sorte qu'elle ne nuise point à la santé du corps, et elle doit être tempérée assez pour n'opposer aucun obstacle à l'accomplissement de nos devoirs. En un mot, nous devons en user de manière à détruire les vices de la chair, mais non pas la chair elle-même.

Revenons à notre héros. Aux fêtes de Pâques, il quitta son désert pour rejoindre ses frères et les édifier le reste de sa vie par son assiduité à la prière et sa fidélité à ses jeûnes et à ses austérités ; du fond de son monastère, il remplissait tout l'Occident de l'éclat de ses vertus. La grâce suprême qu'il demandait à Dieu, c'était de donner sa vie pour lui, mais alors le temps des persécutions était passé. Cependant, s'il ne fut pas martyr de la foi, il fut martyr de la pénitence, et de la pénitence la plus méritoire devant Dieu, puisqu'elle était jointe à une parfaite innocence.

Sentant sa mort approcher, le Bienheureux serviteur de Dieu exhorta ses frères à lutter contre les embûches du démon, cet adversaire toujours vigilant et toujours acharné à la perte des hommes ; puis, élevant les yeux et les mains vers le ciel, il rendit sa sainte âme à Dieu.

Si Notre-Seigneur avait dit de lui-même qu'il lui avait fallu souffrir pour mériter sa gloire, nous pouvons bien dire de notre saint que son long martyre sur la terre lui valut une immense gloire dans le ciel. Cette gloire se manifesta à son tombeau ; les aveugles y recouvraient la vue, les paralytiques l'usage de leurs membres, les malades la guérison de leurs maux ; c'est la puissante intercession de notre saint qui obtint à nos rois très chrétiens le privilège de guérir les écrouelles le jour de leur sacre. C'est ainsi que Dieu l'a couronné de gloire et d'honneur et lui a donné autorité sur tous les ouvrages de ses mains.

Soyons donc fiers d'avoir là-haut un si puissant protecteur ; mais n'espérons pas nous réjouir au ciel avec lui si nous ne voulons pas soutenir avec lui les tribulations d'ici-bas. Le serviteur n'est pas au-dessus du maître. Si Notre-Seigneur, si les saints à son exemple ont dû souffrir pour mériter leur gloire, nous aussi nous n'opérerons notre salut que par les œuvres de pénitence et la mortification de nos sens et de nos passions. Associons-nous donc ici-bas aux souffrances de Notre-Seigneur et des saints, saint Paul nous assure qu'alors nous aurons part à leurs consolations. Ainsi soit-il.

DIALOGUE POUR UNE CONSÉCRATION A SAINT JOSEPH LE SOIR DE LA PREMIÈRE COMMUNION

Marie. — J'ai une singulière idée ! Il me semble qu'après notre consécration à saint Joseph, ce bon saint nous protégera, nous jeunes filles, avec plus de sollicitude que vous autres garçons.

Louis et Henri. — Ah ! et pourquoi donc, s'il te plaît ?

Marie. — Parce que d'abord nous sommes plus faibles que vous, et ensuite parce que saint Joseph ayant été choisi par le bon Dieu pour être le gardien de la sainte Vierge, son rôle de protéger les jeunes filles doit continuer dans le ciel.

Louis. — Alors tu t'imagines que saint Joseph vous aime mieux que nous ?

Henri. — Je pourrais aussi bien te répondre, Marie, que saint Joseph qui a été préposé à la garde du petit Jésus, sait mieux protéger les jeunes garçons, car il a reçu le petit Jésus dès sa naissance ; tandis que la sainte Vierge était déjà une grande demoiselle quand elle lui a été confiée.

Madeleine. — Tout cela ne peut prouver qu'une chose : c'est que saint Joseph saura aussi bien protéger et défendre les unes que les autres.

Ernest. — Madeleine a raison. Ne prêtons pas aux saints du bon Dieu nos jalousies, nos préférences déraisonnables. Saint Joseph qui a été protecteur et gardien de la sainte Vierge et de l'Enfant Jésus sur la terre, nous aime, dans le ciel, certainement tous autant l'un que l'autre.

Jeanne. — Comment! Il aimerait autant que moi une vilaine petite fille, hargneuse, boudeuse, méchante, menteuse?

Louis. — Il aurait pour un méchant garçon, paresseux, menteur, gourmand, désobéissant, autant d'affection que pour nous?

Ernest. — Oui, sans aucun doute. Mais il faut s'entendre.

Marie. — Pourtant les saints ne doivent pas aimer les méchants? Moi, je ne les aime pas.

Tous (en souriant). — Tu es donc une sainte, toi?

Ernest. — De ce que tu n'aimes pas les méchants, cela ne prouve pas que les saints te ressemblent et que tu sois une sainte.

Madeleine. — Explique-nous donc, jeune théologien, comment saint Joseph peut aimer les méchants et les prendre eux aussi sous sa garde.

Ernest. — C'est très simple. Comme le bon Dieu, saint Joseph et les saints n'aiment pas les défauts, les péchés des méchants, mais ils aiment leur âme, leur cœur, qu'ils voudraient sauver. Tenez, c'est comme une maman qui déteste les défauts de ses enfants, elle les reprend, les corrige, les fait pleurer au besoin; direz-vous qu'elle n'aime pas ses enfants?

Jeanne. — Non, assurément!

Ernest. — Il y a plus: je crois même que les saints agissent comme nos mamans, qui ont plus de soucis, plus d'attentions pour leurs enfants malades que pour les autres. Et saint Joseph doit, — ainsi que Jésus-Christ l'a fait, du reste, — avoir des attentions spéciales pour les pécheurs égarés, méchants.

Henri. — Alors, sages ou non, si nous nous mettons sous la protection de saint Joseph, il ne nous abandonnera pas.

Louis. — Mais la sainte Vierge n'est-elle donc pas assez puissante pour nous protéger, que nous ayons encore besoin d'autres protecteurs?

Marie. — Plus on a, auprès du bon Dieu, de protecteurs puissants et dévoués, plus on a de chances d'être exaucé et sauvé.

Jeanne. — Et comme c'est une grave affaire que de sauver son âme pour l'éternité, on ne saurait avoir trop de cordes à son arc.

Madeleine. — C'est facile à comprendre. Aussi je suis heureuse de me consacrer à saint Joseph, au soir d'une si belle, si délicieuse journée!

Ernest. — Puisqu'on nous a confié, à nous aussi, la garde de l'Enfant Jésus dans notre cœur, ce ne sera pas trop de la sainte Vierge et de saint Joseph pour l'y garder comme ils faisaient à Nazareth.

Marie. — Elle est touchante, cette pensée de considérer nos cœurs comme autant de maisons de Nazareth, où nous devons nourrir et garder l'Enfant-Jésus qui y est venu ce matin!

Henri. — Elle est plus touchante encore en songeant que, par notre consécration à la sainte Vierge et à saint Joseph, ils seront tous deux avec nous pour nous aider et nous empêcher de perdre ce trésor.

Louis. — Je sais qu'en nous consacrant à saint Joseph, nous allons le choisir pour patron spécial, mais je ne comprends pas bien ce qu'on appelle un patron.

Jeanne. — Un patron? C'est un modèle sur lequel on découpe un vêtement, une robe...

Louis (riant). — Elle est jolie, ta comparaison de saint Joseph avec un modèle à découper une robe ou un gilet!

Ernest. — Il y a pourtant déjà du vrai dans la pensée de Jeanne, car on peut dire aussi que les saints, nos patrons, sont des modèles sur lesquels nous devons calquer notre vie, notre conduite.

Madeleine. — Un patron? C'est le chef d'un atelier, d'une usine. Puisque saint Joseph était le chef de la Sainte Famille, c'est un patron.

Tous (en riant). — Elle est réussie, ton explication!

Henri. — De quel atelier faisons-nous partie, pour que saint Joseph soit notre patron? Nous ne sommes pourtant pas des charpentiers!

Marie. — Je me rappelle qu'on nous a expliqué autrefois qu'un patron était, dans l'antiquité, un homme riche et puissant, sous la protection duquel se plaçaient d'autres hommes avec tout ce qui leur appartenait. Moyennant certains hommages que leur devaient les protégés, désignés sous le nom de clients, les patrons étaient tenus à prendre leur défense.

Jeanne. — Alors, par notre consécration à saint Joseph, nous allons devenir ses clients, comme nous sommes déjà ceux de la sainte Vierge?

Marie. — Parfaitement!

Henri. — Quels hommages lui devons-nous, à saint Joseph?

Ernest. — Naturellement, à peu près ceux des clients de Rome à leurs patrons: le saluer chaque jour, l'honorer aux jours de ses fêtes, lui confier nos embarras et l'invoquer dans nos difficultés ou périls.

Louis. — Pour le saluer, je ne sais que la petite invocation: « Saint Joseph, protégez-moi! » Ce n'est point compliqué.

Madeleine. — Ce n'est pas beaucoup en effet. Je n'en sais guère plus, moi; je dis encore pourtant: « Bon saint Joseph qui avez si bien gardé la sainte Vierge et l'Enfant Jésus, gardez-moi, protégez-moi. »

Henri. — Quand on prie de bon cœur et avec foi, on n'a pas besoin d'en dire si long.

Marie. — Puisque nous savons le *Souvenez-vous*, il nous est facile d'apprendre le *Souvenez-vous* de saint Joseph, il lui ressemble.

Tous. — Dis-le nous et nous l'apprendrons.

Marie. — « Souvenez-vous, ô très chaste époux de la vierge Marie, saint Joseph, mon aimable protecteur, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont invoqué votre protection et

imploré votre secours soit resté sans consolation. Plein de confiance en votre pouvoir, je viens en votre présence et me recommande à vous avec ferveur. Ne dédaignez pas mes prières, ô vous qui êtes appelé Père du Rédempteur, mais écoutez-les favorablement et daignez les exaucer. Ainsi soit-il. » Il y a même 300 jours d'indulgences qu'on peut gagner, une fois par jour, en récitant cette prière.

Jeanne. — J'en sais une bien belle aussi, que ma grand'mère m'a apprise. On l'appelle *Prière efficace*, parce qu'elle a obtenu beaucoup de grâces. Voulez-vous que je la récite ?

Tous. — Mais oui, très volontiers.

Jeanne. — « O saint Joseph, père et protecteur des vierges, gardien fidèle à qui Dieu confia Jésus, l'innocence même, et Marie, la Vierge des vierges ; je vous en supplie et vous en conjure par Jésus et Marie, par ce double dépôt qui vous fut si cher, faites que, préservé de toute souillure, innocent dans mes pensées, pur de cœur et chaste de corps, je serve constamment Jésus et Marie avec une chasteté parfaite. Ainsi soit-il. » On gagne 100 jours d'indulgences chaque fois qu'on la récite.

Louis. — Je veux copier ces prières, je les placerai dans mon livre de messe, et quand je les saurai je les réciterai souvent.

Les autres. — Nous ferons comme toi, Louis.

Ernest. — N'est-ce pas que nous aimerons beaucoup saint Joseph et que nous l'invoquerons souvent ? Après la sainte Vierge, ce sera mon saint préféré.

Henri. — Le mercredi est le jour qui lui est consacré, je m'en souviendrai, et ce jour-là au moins, je lui réciterai les deux prières qu'on vient de nous dire.

Madeleine. — J'aimais déjà le mois de mars ; maman m'a donné une petite statue de saint Joseph, je la placerai sur un petit autel et j'y mettrai des fleurs : en la voyant je penserai à invoquer ce bon saint.

Jeanne. — Moi je communierai le 19 mars, jour de sa fête, et aussi le jour du Patronage, qui se célèbre, si je ne me trompe, le troisième dimanche après Pâques.

Marie. — Puisque notre saint Père le Pape a établi saint Joseph protecteur des familles chrétiennes, je le prierai souvent de protéger notre famille, mes parents, mes frères et sœurs.

Ernest. — Il ne nous faudra pas oublier non plus qu'on invoque surtout saint Joseph comme patron de la bonne mort. Bien mourir, c'est tout ! Aussi je lui demanderai, chaque jour, d'accorder à papa, à maman, à tous ceux que j'aime, la grâce de mourir comme lui dans les bras de Jésus et de Marie.

Tous. — Oh ! nous aussi ! Nous aimons tant nos chers parents !

Henri. — Personne n'a donc une histoire à nous raconter sur saint Joseph ?

Louis. — J'en ai lu une, la voici :

« Une pauvre famille, composée de cinq petits

garçons, était dans la misère. Le père, malade, avait été envoyé à l'hospice et allait mourir ; le plus jeune des enfants tomba malade à son tour.

« Le médecin vint, l'examina et ne dit que ces mots à la mère : « Cet enfant est perdu ; il est « inutile de lui prescrire des remèdes, il n'y a pas « de guérison possible. »

« En entendant cette sentence du médecin, la pauvre femme se mit à sangloter. Mais tout à coup elle se rappela avoir lu un petit livre qui racontait plusieurs traits de la protection de saint Joseph.

« Aussitôt elle commença, avec ses enfants, une neuvaine à saint Joseph, afin d'obtenir la guérison du petit Paul, — c'était le nom du malade.

« Ils firent tous cette neuvaine avec foi et constance. Saint Joseph les exauça, car à la fin de la neuvaine, le petit malade reprit des forces et retrouva l'appétit. Au bout de quinze jours il était guéri. »

Madeleine. — A l'occasion, j'aurai recours à ce moyen-là ; il n'est pas difficile.

Jeanne. — C'est assez parlé sur saint Joseph, maintenant il faut accomplir notre consécration. Allons nous agenouiller aux pieds de ce bon saint et lui dire que nous venons nous remettre entre ses mains pendant notre vie et à l'heure de notre mort.

Tous. — Oui, nous voulons le lui dire de tout cœur.

ACTE DE CONSÉCRATION A SAINT JOSEPH

Glorieux saint Joseph, qui avez été choisi par Dieu pour être le gardien et le protecteur de Jésus et de Marie, puisque, aujourd'hui, ce même Jésus est descendu dans nos cœurs et veut y rester, nous venons vous demander de nous prendre sous votre protection et de garder Jésus dans notre âme. Aidez-nous à le sauver lorsque les méchants voudront le faire mourir, comme Hérode autrefois. Obtenez-nous la grâce de le faire grandir en nous avec le même soin que vous mettiez à le nourrir à Nazareth.

Nous vous choisissons aujourd'hui pour protecteur spécial de notre vie ; nous vous la confions en vous conjurant de faire qu'elle se passe, ainsi que la vôtre, dans la société de Jésus et de Marie, en les servant et en les aimant.

Nous vous conjurons aussi de prendre sous votre sauvegarde nos familles, nos bons parents, tous ceux qui nous sont chers et ont contribué au bonheur de ce jour. A tous gardez la foi et l'amour de notre sainte religion. Plaidez si bien notre cause auprès de Dieu, protégez-nous si assidûment contre les ennemis de notre âme que, ayant vécu comme vous, fidèles à Jésus et à Marie, nous ayons ainsi que vous le bonheur de mourir entre leurs bras, et que nous puissions aller vous voir au ciel et vous remercier toute l'éternité. Ainsi soit-il.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imp. MAITRIER et COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

IV

SANCTA MARIA (*Sainteté de Marie*)

Un nouveau mois de Marie nous apporte toujours des joies nouvelles. Le printemps est revenu dans la nature comme dans nos esprits ; Pâques a passé sur la terre rajeunie, sur la vallée reverdie, sur les arbres qui fleurissent, et sur les âmes ressuscitées, baignées d'une vie surnaturelle plus intense, d'une sève montante et puissante de foi et de charité. Les oiseaux chantent dans les branches, et la grâce dans nos cœurs, dont les rameaux épanouis sont les vertus, fruit des joies pascales. Le temps de pénitence était un prélude, une épreuve nécessaire pour que nous jouissions plus heureusement des douceurs de ce mois béni, consacré à la sainte Vierge. On achète les fleurs de la terre au prix de l'hiver, on achète aussi les fleurs surnaturelles au prix de la mortification.

C'est donc avec un bonheur sans égal, une félicité intime, pleine de suavité, que nous venons aujourd'hui saluer Marie dans son sanctuaire, lui offrir nos vœux, nos prières, nos cantiques, lui consacrer notre vie entière. Vous lui apportez, mes chères enfants, les prémices de la vôtre ; mais je sais que vous ne réservez rien pour vous-mêmes de votre avenir, quel qu'il soit. Votre devise c'est : « Tout à Marie, tout pour Marie, et tout par Marie ! » Devise charmante qui vous attirera les regards aimables et les faveurs de notre Mère.

Si je vous demandais : « Que voulez-vous faire durant ce mois pour lui être agréables ? » Vous me répondriez : « Nous voulons lui ressembler. » Or Marie est invoquée par l'Eglise comme *sainte*, c'est la première supplication de ses litanies : *Sancta Maria*. Nous commencerons donc par méditer sur la sainteté de la sainte Vierge. Elle est sainte parce qu'elle est comme le *miroir de la sainte Trinité* d'abord ; ensuite parce qu'elle est parfaitement *pure et agréable à Dieu*.

I

Dieu est appelé le Saint des saints : Marie, parce qu'elle reflète son image aussi complètement qu'il est possible à une créature, soit terrestre, soit angélique, est aussi la Sainte des saintes.

Quand vous commencez la récitation de votre chapelet, vous dites trois *Ave Maria* parce qu'elle est, comme Fille du Père, Mère du Fils et Epouse du Saint-Esprit, un miroir de sainteté.

C'est en effet cette triple intimité avec Dieu qui

l'a rendue si éminemment sainte, et je ne sais si vous y réfléchissez bien, si vous essayez de pénétrer ces doux mystères lorsque vos lèvres les énoncent.

1. Elle est la Fille du Père, *Filia Patris*. Dieu lui a dit un jour : « Ecoute, ma fille, réfléchis, prête attention, oublie ton peuple et la maison de ton père, car le Roi désire ton cœur. » *Audi filia* (Ps. 44). Quand une âme appartient à Dieu, qu'elle a reçu le privilège de devenir « fille de Dieu », elle oublie le reste du monde ; les créatures ne lui sont plus rien, non pas qu'elle les méprise, loin de là, elle les aime incomparablement, mais en Dieu, afin qu'elles soient sauvées ; afin que la grâce coule en elles comme ces ruisseaux abondants qui irriguent nos prairies ; afin que, participant ainsi à la vie divine, elles deviennent aussi « filles de Dieu. »

Marie cependant fut à un autre titre encore « fille du Père. » D'abord par choix : il l'a appelée spécialement sa fille, *audi filia* ; et puis parce que, mère du Fils qui est consubstantiel au Père, elle-même fut aussi consubstantielle au Fils de Dieu par l'humanité qu'elle lui communiqua. Ainsi elle est devenue en quelque chose fille du Père par nature.

C'est pourquoi Dieu lui réserve cette tendresse spéciale qu'un père a pour sa fille, tendresse faite de bonté profonde, de confiance, de condescendance et de fierté. Avez-vous remarqué avec quel bonheur discret, quel éclair de joie dans les yeux, quelle bienveillance protectrice votre père, en parlant de vous, dit : « Ma fille ? » Cela signifie : « Elle est mienne, c'est ce que j'ai de plus cher au monde, c'est la lumière de ma vie, l'espoir de ma vieillesse, la félicité de mes jours, la pensée qui me soutient dans mon travail et dans mes luttes. Je suis là pour l'aimer, et s'il le fallait pour la défendre ! » Il a confiance en vous, une confiance absolue, excessive même, car vous n'êtes point confirmée en vertu ; ce qu'on peut lui reprocher c'est trop d'indulgence pour vous, c'est l'oubli de votre fragilité ; mais cela même est une preuve plus éclatante encore de sa tendresse, de son indéfectible affection pour vous.

Si votre père parle ainsi de vous, s'il vous considère avec cette bienveillance, ce légitime orgueil qui ne doute pas, qui est sûr de vous, comprenez-vous l'infini et divin amour de Dieu le Père pour Marie ? Quand il lui redit ce mot indiciblement doux, parmi les anges attentifs, les élus qui adorent, les séraphins prosternés : « Ma fille ! » les cieux s'émeuvent, et retentissent d'acclamations, de cantiques, de cris d'admiration, d'hosannahs en l'honneur de Celle qui a mérité d'être appelée la fille du Père, *Filia Patris*.

2. Cependant nous comprenons mieux encore la sainteté qui résulte en Marie de sa maternité divine, *Mater Filii*. Il nous semble en effet que les relations sont plus étroites entre la mère et son Fils.

La chair de Jésus, dit saint Augustin, est la

chair de Marie. Aussi quelle union parfaite entre eux depuis le jour de l'Annonciation jusqu'à l'heure terrible où la mort opéra la séparation terrestre sur le Calvaire ! Pendant trente-trois ans, Marie ne le quitte pas un instant, sauf durant le jeûne du désert et les trois jours du temple. Aussi quels entretiens célestes, même lorsque l'enfant est muet encore dans son sein ! Leurs âmes en effet se comprennent, lisent l'une dans l'autre comme à livre ouvert : Marie contemple les perfections et les immensités de tendresse de Jésus, et Jésus voit l'amour, le dévouement, les générosités, les héroïsmes de Marie, il les excite, les enflamme, les provoque, les augmente encore en ajoutant des flots de grâce. Tel un jardinier arrose avec complaisance une plante de choix qui ne demande qu'à produire des fleurs et des fruits.

Après l'intimité physique demeure l'intimité morale, qui ne cesse point. Marie prie avec son Fils, jouit de ses entretiens constants ; il est le soleil qui luit sur son âme et l'échauffe de ses rayons. La lumière et le sourire de son Fils sont tellement nécessaires à la Mère que le jour où la lumière aura disparu, où le sourire fera place à l'angoisse, il faudra un miracle de Dieu pour empêcher Marie de mourir. Jésus de même ne peut se passer d'elle ; son jeûne lui fut surtout pénible parce qu'elle lui manquait, son absence produisait aussi le jeûne du cœur, et quand les tentations sont victorieusement terminées, c'est à elle, nous disent les mystiques, qu'il fait demander par les anges une nourriture réconfortante. Qui décrira les joies de leur séjour, sous le même toit, à Nazareth, la sainteté chaque jour acquise par Marie, au contact de Jésus ? Qui décrira surtout leur compassion mutuelle au Calvaire, où Marie achève la mesure comble des mérites et des douleurs ? Là, dit saint Jean Chrysostome, il y avait deux autels pour le sanglant sacrifice : la croix et l'âme de Marie.

3. Enfin Marie est sainte parce qu'elle est l'Epouse du Saint-Esprit, *Sponsa Spiritus Sancti*. Toute âme est l'épouse du Saint-Esprit par la grâce. Qu'est-ce en effet que la grâce en nous, sinon l'union de notre âme et par là même ses noces célestes avec Dieu ? Mais l'union de Marie avec l'Esprit-Saint fut plus étroite qu'on ne saurait l'exprimer, et d'une tout autre nature. Dieu lui avait dit : « Vous êtes ma fille, » mais il la destinait au rang d'épouse et d'épouse unique. C'est pourquoi il la préparait à cette dignité par une sainteté suréminente. En elle, « ni tache, ni ride, » ni imperfection. Il lui fait accomplir son noviciat par une longue et constante action sur son âme, des épreuves de silence et d'obscurité, des broiements dans son cœur d'orpheline délaissée, et quand le jour est fixé pour cette union divine qu'attendent les cieux, qui font tressaillir la terre et les limbes, il lui envoie Gabriel, l'angélique paranymphe, pour solliciter le « oui » du mariage de la divinité avec l'humanité. Vous connaissez tous les détails de cet admirable colloque, et comment Marie ne se rendit qu'à ce mot qui

sauvegardait sa virginité : « L'Esprit-Saint descendra sur vous. » *Spiritus sanctus superveniet in te*. En entendant le nom de son Epoux Souverain, elle fut inondée de joie ; elle comprit qu'elle serait aussitôt l'objet d'un accroissement incomparable de sainteté, et elle laissa tomber de ses lèvres ces paroles qui nous ont sauvés : « Voici la servante du Seigneur ! Qu'il me soit fait selon votre parole ! »

Les trois personnes divines toutefois ont coopéré à l'œuvre de l'Incarnation. Saint Bonaventure se sert d'une comparaison charmante pour nous expliquer leur action réciproque. Je suppose, dit-il, une maison où vivent trois sœurs ; l'une d'elles doit bientôt célébrer ses noces et toutes trois travaillent ensemble à lui préparer ses vêtements. Une seule cependant les revêtira. C'est ainsi que les trois personnes divines ont ensemble préparé l'Incarnation, mais le Fils seul a revêtu notre robe humaine.

La Trinité vierge devait faire choix d'une vierge. Dans sa corbeille de noces elle a déposé, dit un pieux auteur, les trois dons les plus distingués qui sont l'honneur de la femme : l'humilité, la chasteté et la maternité. Elle y a épuisé en quelque sorte sa puissance. En consacrant la vierge Marie, ajoute saint Bernardin de Sienne, le Père a montré sa splendeur, le Fils sa sagesse, le Saint-Esprit sa charité ; le Père lui a donné la contemplation des choses célestes, le Fils la mortification de la chair, le Saint-Esprit la douleur vaillamment portée. Aussi la Sainte Trinité se plaît-elle à se contempler en Marie comme dans un miroir où elle voit le reflet parfait de sa bonté, de sa grandeur et de sa beauté ; elle l'admire comme sa plus belle œuvre, comme la plus radieuse des créatures, et quand les anges ont chanté le Trisagion ils aiment encore à redire : « Marie aussi est trois fois sainte, un triple rayon de sainteté brille à son front, comme Fille du Père, Mère du Fils et Epouse du Saint-Esprit. »

II

Marie est sainte, en second lieu, parce que nous trouvons en elle toutes les perfections qui constituent la sainteté, et particulièrement une pureté sans tache.

Qu'est-ce que la sainteté ? « C'est, nous dit saint Denis l'Aréopagite, une pureté parfaite, qu'aucune faute ne ternit et qui échappe à toute souillure. »

Cette âme est pleinement sainte, qui est en tout point agréable à Dieu parce qu'elle n'a pas de souillure, qu'elle n'en peut admettre et qu'elle réunit toutes les vertus.

Ne trouvons-nous pas toutes ces conditions réunies en Marie ?

1. Nous avons vu par ses rapports avec la Sainte Trinité à qui elle a apporté par son concours comme un complément de gloire, combien Dieu se plaît à la regarder, la contemplant comme

son œuvre la plus intelligente, la plus aimable et la plus aimée. Quelle est en effet la créature la plus aimée de Dieu ? Celle à qui il a voulu le plus de bien. Or, Dieu a voulu que Marie devint la mère de son Fils, il lui a demandé son aveu pour l'accomplissement du grand mystère d'amour de l'Incarnation, comme si, à certain point de vue, elle devenait son égale parce qu'il l'élevait jusqu'à lui pour accomplir avec son aide une œuvre commune, la grande œuvre des siècles et de l'éternité. Nulle créature n'a reçu de plus grands privilèges, concouru à des grâces plus signalées, donc n'a été plus aimée, plus agréable à Dieu et plus sainte. Aussi les théologiens considérant le poids immense de ses mérites, ont-ils conclu que les mérites réunis de tous les anges et de tous les saints n'arriveraient point à lui faire équilibre. C'est d'ailleurs la pensée de saint Pierre Damien : « Rien ne saurait égaler en grandeur la vierge Marie, qui a tenu renfermée dans son sein la grandeur même de la divinité. Regardez un séraphin par exemple et comparez : tout ce qu'il y a en lui de plus grand est inférieur à Marie. Seul l'Ouvrier peut être supérieur à un tel ouvrage. » — « Seule, ajoute saint Jean Chrysostome, elle surpasse en grandeur le ciel et la terre. Rien n'est plus saint qu'elle. Prophètes, apôtres, martyrs, patriarches, séraphins, chérubins, rien parmi les créatures visibles ou invisibles ne saurait être plus grand, plus excellent que Marie. »

2. La sainteté n'admet pas de souillure. Elle est blanche, pure comme un beau lis immaculé qui s'élève au milieu d'un parterre, et qui demeurerait immuablement beau dans sa candeur immarcescible. Vous vous arrêtez volontiers à contempler les fleurs que Dieu a répandues si libéralement sur la terre pour la réjouir, comme s'il y répandait des bénédictions, des sourires, des témoins innombrables de sa beauté. Mais penchées sur ce lis dont vous aspirez le délicieux parfum, une arrière-pensée de tristesse vous vient aussitôt : demain cette belle fleur ne sera plus qu'une poussière rejetée et vile. Car ici-bas nulle beauté ne survit à l'épreuve du temps, beauté liliale ou beauté humaine.

Mais Marie est sainte, elle est le lis éternel. Jamais elle n'a admis de tache, même vénielle, elle n'a rien connu de notre fragilité ni de notre fange terrestre. Quel est l'homme, quelle est la jeune fille qui pourrait dire : « Je suis sans péché, je n'ai jamais fait de faux pas, je puis marcher le front haut devant Dieu et devant les hommes dans mon vêtement d'honnêteté parfaite et de pure intégrité » ? Celui qui tiendrait ce langage, d'après saint Jean se séduirait lui-même, se tromperait sciemment, mentirait devant Dieu et devant sa conscience.

Marie non plus ne l'eût pas dit, elle était trop humble pour se permettre cette témérité. Dieu sans doute l'avait confirmée en grâce, et cependant elle gardait toujours la crainte de ne point répondre à ses desseins, de rester indigne de l'élec-

tion divine. Elle n'en était que plus sainte, restant pénétrée d'une incroyable défiance d'elle-même.

Si elle n'avait pas été parfaitement sainte, parfaitement pure, comment le Dieu trois fois saint l'eût-il choisie pour sa mère ? Un seul péché, dit saint Thomas, même le moindre, l'eût déchu de ce sublime privilège. Elle était la terre vierge qui devait produire le divin Rejeton, l'arbre saint et vigoureux qui donnerait au monde le fruit de la promesse. Ce rejeton, ce fruit de vie doux et pur pouvait-il naître d'une terre souillée, empoisonnée, d'un arbre de mort flétri et chancreux ?

Vous me répondez tout à l'heure que votre grand désir, surtout durant ce beau mois, c'était de lui ressembler à elle si pure et si sainte. C'est dans ce but du reste que vous vous pressez au pied de son autel, que vous la priez si bien et que vous vous montrez si attentives. Eh bien, lui ressemblez-vous ? « Bienheureux les cœurs purs, dit le Sauveur, ils verront Dieu. » Marie voyait Dieu sans cesse, elle lui parlait, le consultait, l'adorait. Nul nuage ne venait s'interposer entre elle et la Sainte Trinité, nulle tache obscurcir le cristal à travers lequel chaque jour elle regardait l'image divine ; son âme s'appliquait en tout point sur l'objet divin que rien ne lui voilait. Dites-moi si vous pouvez vous rendre ce témoignage, que vous aussi vous voyez Dieu ?

Entre lui et vous, que de créatures, que d'affections plus ou moins légitimes qui vous masquent sa vue, comme une forêt qui arrête vos yeux et vous barre l'horizon ! Ou bien ce sont des nuages épais qui ne gardent que des transparences relatives et intermittentes, des fumées qui s'élèvent de la terre, qui montent de vos cœurs comme les exhalaisons et la fumée d'un volcan ; — ou bien c'est la nuit, la nuit complète.

Vous n'avez pas le cœur pur.

Dissipez donc ces nuages, éteignez les volcans, supprimez les causes, faites reluire l'innocence dans la nuit de votre cœur, cherchez sincèrement à voir Dieu, et il apparaîtra à votre âme relevée, ravie, heureusement éblouie ; vous goûterez quel charme il y a dans sa claire vue, dans les rayons cléments de son soleil de bonté sur vous. Et comme récompense de vos efforts, de votre droiture, de votre piété, vous verrez encore au fond de vous-mêmes Marie qui vous aime, qui vous encourage et vous soutient. Quand vous viendrez ici le soir prier confidemment auprès d'elle, vous la regarderez avec plus d'amour, plus d'assurance, et peut-être quelquefois vous semblera-t-il qu'elle vous sourit. Ah ! voir Marie, s'enivrer de son sourire, entendre tomber de ses lèvres ces paroles intimes : « Ma fille, je suis contente de toi ! » n'est-ce pas votre rêve, votre vif désir, la plus aimable joie de votre jeunesse ?

Eh bien ! elle sourit toujours aux cœurs purs, ceux-ci jouissent toujours de cette ineffable félicité de la voir, *Beati mundo corde*.

Mais il faut prendre les moyens de sainteté, comme elle.

Marie vivait isolée du monde pour rester isolée du péché ; isolée des affections terrestres pour être toute aux affections célestes.

Est-ce à dire que vous devez être cloîtrées ? Marie ne l'était pas. Elle vivait au milieu du monde, mais le monde ne lui avait pas pris son cœur. Elle jugeait qu'il n'eût pas été en lieu sûr. Car s'il vous prend votre cœur ce n'est pas pour le purifier, l'ennoblir, le gonfler de sentiments élevés, généreux, dévoués, ce n'est pas pour le donner à Dieu ! Non, mais pour l'avilir, le souiller, le pervertir, lui infuser le poison de la légèreté, le virus de la jouissance et de l'inconduite et finalement le pervertir, le corrompre et le livrer au démon. Vous devez vivre dans le monde puisque vous y êtes, mais comme un exilé vit en terre étrangère, comme un homme vit en pays contaminé où il doit se défendre de la contagion.

Est-ce à dire encore que votre cœur doit être sevré d'affection ? Pas davantage. Mais vous devez garder l'ordre dans vos affections, et c'est le désordre qui y règne. Votre cœur est limité, Dieu ne vous a départi qu'une certaine somme d'amour à dépenser. Prenez garde de la gaspiller. Cette somme toutefois peut s'augmenter presque à l'infini, mais lui seul peut procurer ce doux accroissement. Approchez votre cœur du sien, du cœur de Marie, le modèle du vôtre, et vous le sentirez se dilater, grandir au point d'embrasser et d'embraser tout l'univers ; mais si vous l'approchez d'autres foyers, il se diminue, se rapetisse, se dessèche et finit dans les cruautés ou le néant de l'égoïsme.

Plus votre cœur ressemblera à celui de Marie, aimera comme le sien, plus il sera pur, grand, dévoué, heureux dans la tranquillité de l'ordre, dans la paix des passions canalisées ou asservies.

3. La sainteté exige enfin la présence, la réunion et la perfection de toutes les vertus. L'âme de Marie les possède toutes, elle est semblable à l'immense saphir du ciel, à sa coupole d'azur éclairée le soir par toutes ses étoiles, parée de tous ses diamants. Pas un astre qui ne vienne répondre avec allégresse à l'appel de Dieu : « Me voici ! » et qui ne luise joyeusement en l'honneur de Celui qui les a créés. Pas une vertu non plus qui n'accoure déposer en faveur de Marie et lui rende ce témoignage : « Elle m'a constamment aimée et honorée. » Ses actes de prudence ou de force, de douceur ou de charité brillent au firmament de son âme avec un éclat céleste qui fait pâlir les étoiles les plus radieuses.

Oh ! comme maintenant nous chanterons avec plus de bonheur encore, plus d'enthousiasme et de foi : *Sancta Maria*. Elle est sainte, Marie, notre Mère, sainte dès sa conception, sainte pendant toute sa vie, sainte d'une sainteté durable, qui en elle fut toujours persévérante et inaliénable, d'une stabilité divine, car elle était confirmée en grâce, sainte et ornée de toutes les vertus comme l'arbre au printemps est orné de toutes ses fleurs ; elle est sainte, parfaite, immaculée.

Que concluons-nous, sinon qu'il nous faut travailler à nous rapprocher d'elle afin que nous trouvions plus semblables à elle, Marie nous aime davantage ; qu'elle jouisse de nous voir franchir à sa suite, par bonds vaillants et méritoires, les degrés de la vertu ; qu'elle soit fière de nous et réunisse parfois le ciel, les anges, les élus pour leur dire en nous montrant persévérants au labeur et au renoncement : « Voilà des enfants qui m'aiment bien ; pour eux j'ai aussi centuplé mon amour. Oh ! comme ils jouissent mon cœur ! »

N'oublions pas toutefois une chose essentielle. Marie s'appliquait avec des efforts admirables à se maintenir dans l'amitié de Dieu, à grandir en vertu, et cependant, — j'ai répété le mot à dessein, — elle était confirmée en grâce, tandis que nous sommes faibles, chancelants : nos chutes nous le disent assez haut. Défions-nous donc des occasions périlleuses où sombrerait notre innocence, et peut-être notre vie, notre avenir éternel. Veillons sur nous, pour rester dignes d'elle et pour nous sauver.

PRONES CATÉCHÉTIQUES

Quatrième dimanche après Pâques

LE PURGATOIRE

Expediit vobis ut ego vadam.
Il est utile pour vous, que
je m'en aille (Joan., xvi, 7).

Mes frères,

Le Sauveur, parlant à ses apôtres de l'époque prochaine de sa mort et de son retour vers son Père céleste, leur dit : « Il est utile pour vous que je m'en aille, car si je ne m'en allais pas, le Consolateur ne viendrait pas au milieu de vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. » Ce Consolateur, c'est le Saint-Esprit ; il ne pouvait venir dans l'Eglise avant que l'œuvre de la rédemption fût accomplie par le Christ. Mais aussitôt après l'Ascension, il devait répandre ses grâces dans les cœurs fidèles et y opérer les plus surprenantes merveilles. La terre est un exil, une vallée de larmes, depuis que le péché y a fait son apparition ; l'Esprit-Saint est le Consolateur par excellence, parce qu'il apporte aux pécheurs la grâce du pardon, aux justes le don de la persévérance. Tant que nous sommes sur la terre, nous devons craindre les surprises de la mort et le terrible jugement de Dieu, en mettant notre confiance dans le secours de la grâce pour nous préparer par une vie vertueuse à faire une sainte mort.

Nous avons vu dans les dernières instructions combien les jugements de Dieu sont redoutables ; nous aurons à nous occuper du ciel et de l'enfer en expliquant le dernier article du symbole ; aujourd'hui nous parlerons du *purgatoire*, où iront,

après le jugement particulier, les âmes qui n'auront pas entièrement satisfait à la justice divine.

Nous prouverons d'abord l'existence du purgatoire; puis nous dirons ce que l'Eglise nous enseigne sur les peines qu'on y endure.

I

Le purgatoire est ce lieu de souffrances où les âmes qui sont sorties de cette vie en état de grâce, mais sans avoir payé toutes leurs dettes à la justice divine, achèvent d'expier leurs péchés. On peut être condamné au purgatoire pour deux raisons : à cause des péchés véniels dont on n'a pas obtenu le pardon, ou à cause des péchés mortels dont on n'a pas fait complètement pénitence. Après avoir pardonné le péché, la justice divine exige du pécheur une peine temporelle, qu'il lui faut subir, ou volontairement dans le cours de sa vie, ou nécessairement après sa mort; c'est cette peine temporelle que devront achever de subir en purgatoire ceux qui n'auront pas fait suffisamment pénitence ici-bas.

L'existence du purgatoire est prouvée par l'Ecriture et la tradition, et même par la raison.

1. Nous lisons au second livre des Machabées, livre inspiré par le Saint-Esprit, que le pieux Judas Machabée, général juif, envoya au temple de Jérusalem, après une sanglante bataille où il avait été vainqueur, douze mille drachmes d'argent afin de faire offrir un sacrifice pour les péchés des soldats morts dans le combat. La sainte Ecriture loue sa conduite, en disant que « c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. » (II Mach., xii, 46). Il faut bien conclure de là que déjà les Juifs étaient persuadés qu'il y a dans l'autre monde un lieu où les âmes des morts peuvent être soulagées par les prières des vivants. Ce lieu n'est ni le ciel, ni l'enfer; car dans le ciel les saints n'ont pas besoin de soulagement, puisqu'ils sont dans le plus grand bonheur, et en enfer les damnés n'ont plus rien à espérer. Il y a donc une autre demeure, où les âmes passent un certain temps dans la souffrance, avec l'espoir d'en sortir pour aller au ciel : c'est le purgatoire. Si cette croyance avait été une erreur, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est venu enseigner aux hommes toute vérité, n'aurait pas manqué de nous en prévenir. L'a-t-il fait? Tout au contraire, il nous a donné à entendre, dans deux passages de l'Evangile, que cette croyance est parfaitement vraie.

Dans un premier endroit, il dit : « Le péché de celui qui parle contre le Saint-Esprit ne sera remis ni dans ce monde ni dans l'autre. » (Math., xii, 32). Ce péché contre le Saint-Esprit, c'est sans doute l'obstination du pécheur qui ferme son cœur à la grâce et meurt le blasphème à la bouche; mais quel qu'il soit, la parole du Sauveur prouve qu'il y a des péchés qui seront remis dans l'autre vie, comme il y en a qui sont remis dans celle-ci.

Où se fera cette expiation? Ce ne peut être ni au ciel, ni en enfer, mais par conséquent dans un séjour distinct de l'un et de l'autre, dans le lieu que nous appelons *purgatoire*.

Ailleurs, le Sauveur dit encore : « Accordez-vous avec votre adversaire au plus tôt, pendant que vous êtes en route avec lui, de peur qu'il ne vous livre au juge... et que vous n'alliez en prison. En vérité, je vous le dis, vous n'en sortirez pas que vous n'ayez payé jusqu'au dernier centime. » (Math., v, 25). Il est évident que le Sauveur veut parler d'une prison située au-delà du tombeau, et où l'on demeure jusqu'à ce qu'on ait payé à la justice divine toutes ses dettes. Ce n'est pas la prison de l'enfer, puisqu'on n'en sort jamais; c'est donc ce lieu d'expiation qu'on appelle *purgatoire*. Origène, saint Jérôme, saint Ambroise et beaucoup d'autres auteurs expliquent ce texte de la sorte.

On peut encore appliquer au purgatoire ce que saint Paul dit dans sa 1^{re} épître aux Corinthiens. « On ne peut poser d'autre fondement (de notre foi et de nos mérites) que celui qui a été posé (par Dieu même), c'est-à-dire Jésus-Christ; si on élève sur ce fondement des assises d'or, d'argent, de pierres précieuses, de bois, de foin, de paille, l'ouvrage de chacun paraîtra, car le jour du Seigneur le fera voir, et le feu éprouvera le travail de chaque ouvrier.... Si l'œuvre de l'un d'eux brûle il en pâtira, mais il sera sauvé comme à travers le feu. » (I Cor., iii, 11-15). Le fondement dont parle l'apôtre, c'est la doctrine du Christ, la foi à l'Evangile jointe à la pratique des commandements; l'or, l'argent, les pierres précieuses, ce sont les enseignements conformes à l'Evangile, les bonnes œuvres, tandis que le foin et la paille représentent les enseignements moins parfaits, les œuvres moins bonnes, les péchés véniels. Le jour du Seigneur, c'est le jugement, qui mettra à nu les mérites de chacun. Ceux qui seront trouvés parfaitement purs seront aussitôt récompensés, mais ceux qui paraîtront devant leur juge avec des imperfections devront être purifiés, comme les métaux sont purifiés par le feu. Saint Paul pouvait-il parler plus nettement de la nécessité d'expier les fautes vénielles dans les flammes du *purgatoire*? « Purifiez-moi dans cette vie, disait à son tour saint Augustin, afin que je n'aie pas besoin de passer par ces flammes où seront purifiés ceux qui doivent être sauvés par le feu. »

2. La foi de l'Eglise à l'existence du purgatoire est clairement exprimée dans toute la tradition, dans les écrits des Pères et les décrets des conciles. « Nous vous disons, écrit Clément d'Alexandrie, que (dans l'autre vie) le feu purifie non les corps, mais les âmes des pécheurs. Nous ne parlons pas des flammes dévorantes et impures (de l'enfer), mais d'un feu intelligent qui pénètre (pour la purifier) l'âme qui y est plongée. » Saint Grégoire de Nysse dit : « Lorsqu'une âme a quitté son corps, et que le discernement entre le bien et le mal est fait, elle ne peut approcher de Dieu avant que le feu ait purifié les taches qui lui res-

tent. » Tertullien, qui a vécu aussitôt après l'époque des apôtres, affirme que de son temps déjà on célébrait à certains jours le saint sacrifice pour les défunts. Les passages dans lesquels saint Basile, saint Jean Chrysostome, saint Jérôme recommandent de prier pour le soulagement des trépassés, sont innombrables. Sainte Monique, la veille de sa mort, disait à son fils Augustin : « Ensevelissez ce corps où vous voudrez, ne vous inquiétez pas de son tombeau, mais je vous en conjure, ne m'oubliez pas à l'autel du Seigneur. » Toutes les liturgies renferment des prières solennelles pour les défunts ; à toutes les messes qui se célèbrent, on demande pour eux un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix, ce qui n'aurait point de sens si l'on ne croyait pas qu'ils souffrent en purgatoire.

La même doctrine se retrouve dans les conciles. Celui de Carthage recommande déjà les prières pour les morts. « La sainte Eglise romaine, dit le second concile de Lyon, croit et enseigne que si de vrais pénitents meurent dans la charité de Dieu avant d'avoir satisfait pour leurs péchés par de dignes fruits de pénitence, leurs âmes sont purifiées après la mort par les peines du *purgatoire*, et qu'elles peuvent être délivrées de ces peines par les suffrages des vivants, par le sacrifice de la messe, la prière, l'aumône et les autres œuvres de piété. » Le concile de Florence répète la même chose, et celui de Trente prononce l'anathème contre ceux qui soutiennent « que les fautes sont remises à tous les pécheurs repentants, de telle sorte qu'il ne leur reste aucune peine temporelle à subir en ce monde ou en l'autre, » et il déclare que « l'Eglise a toujours enseigné, suivant les saintes Ecritures et la tradition des Pères, qu'il y a un purgatoire, et que les âmes qui y sont détenues reçoivent du soulagement par les suffrages des fidèles. » (Conc. Trid. sess. xxv). Les Arméniens, les Nestoriens, les Coptes, qui se sont séparés de l'Eglise romaine dès les premiers siècles, croient au purgatoire et prient pour les morts : ce qui prouve que cette doctrine était universellement reçue dans toute l'Eglise dès les premiers temps de son existence.

3. La raison elle-même nous dit qu'il y a un purgatoire. Supposez que deux hommes meurent en même temps : l'un a passé toute sa vie dans l'oubli de ses devoirs et a commis toute sorte de péchés dont il n'a jamais songé à faire pénitence ; l'autre au contraire a servi Dieu fidèlement et n'a que de légères négligences à se reprocher. Que va-t-il arriver pour eux ? Leur sort éternel sera-t-il le même ? Iront-ils tous deux au ciel ? Cela est impossible, car rien de souillé n'est admis en présence de Dieu. Seront-ils précipités tous deux en enfer ? Ce serait une injustice révoltante de condamner aux mêmes supplices un scélérat et un bon chrétien, coupable seulement de fautes bien légères. Or cette injustice serait inévitable, s'il n'y avait pas entre le ciel et l'enfer un lieu d'expiation comme le purgatoire. La seule raison

nous mène à cette conclusion ; aussi les païens, sans être éclairés par la révélation, croyaient à une purification des âmes dans l'autre vie, ils se représentaient les âmes comme condamnées à errer dans le royaume des ombres, à passer d'une existence à une autre, jusqu'à ce qu'elles soient assez pures pour être reçues dans la société de Dieu. Les Grecs et les Romains offraient des sacrifices sur les tombeaux, dans la pensée qu'ils pourraient par là se rendre utiles aux mânes des défunts.

Nous ne pouvons donc refuser de croire qu'il y a un purgatoire, puisque la raison aussi bien que la tradition et l'Ecriture nous le prouvent. Voyons maintenant quelles sont les peines du purgatoire.

II.

Relativement à ces peines, nous avons à parler de leur *nature*, de leur *intensité*, de leur *durée*.

1. Nous ne pourrions connaître exactement la nature des peines du purgatoire que par la révélation ; mais Dieu n'a pas voulu nous la révéler. L'Eglise ne s'est jamais prononcée sur ce point, les conciles se contentent d'affirmer qu'il y a un purgatoire et que nous pouvons secourir par nos prières, nos bonnes œuvres, et surtout par le saint sacrifice de la messe, les âmes qui y sont détenues. Toutefois il est certain qu'il y a pour les âmes du purgatoire deux sortes de peines, que les théologiens appellent la peine du *dam* et la peine du *sens*.

La peine du *dam* consiste dans la privation de la vue de Dieu et des joies du ciel. Cette privation est un châtiment très grave pour les âmes du purgatoire, car elle savent que Dieu est leur souverain bien, qu'elles ne peuvent être parfaitement heureuses qu'au ciel ; elles désirent donc de toutes les forces de leur être s'élancer vers le ciel pour jouir de la vue de Dieu, mais une force insurmontable les retient. L'ardeur de leur désir et l'impossibilité de le satisfaire constituent pour elles un tourment dont nous ne pouvons pas nous faire une juste idée. Supposez qu'un homme qui meurt de soif est sur le bord d'un ruisseau, mais son corps est paralysé et il ne peut faire un mouvement pour étancher sa soif ; quel supplice ! Telle est la souffrance des âmes dans le purgatoire : séparées de tout ce qui les a occupées sur la terre, de tous les faux plaisirs et de toutes les vaines espérances du monde, elles ne pensent qu'à Dieu et ne désirent que le ciel, mais hélas ! il leur est impossible de contenter ce désir ; le ciel pour lequel elle se sentent faites, est encore fermé pour elles, et tous les efforts qu'elles font pour s'y élaner sont inutiles. Ne vous semble-t-il pas les entendre répéter avec le psalmiste : « Mon âme vous désire, Seigneur, comme le cerf altéré désire une source d'eau vive. Mon âme a soif du Dieu fort, du Dieu vivant ; quand pourrai-je, ô mon Dieu, paraître devant vous ? » (Ps. xli, 2-3).

Outre cette peine du *dam*, les âmes du purga-

toire souffrent encore la peine *du sens*, c'est-à-dire des souffrances analogues à celles qu'éprouve une âme unie au corps. Il est difficile d'imaginer ce que peuvent être ces souffrances, puisqu'en réalité les âmes du purgatoire sont séparées de leurs corps et des organes des sens, mais comme la douleur est réellement dans l'âme qui sent, et non dans les organes qui reçoivent les sensations extérieures, rien ne s'oppose à ce que Dieu produise immédiatement cette douleur sans l'intermédiaire des organes. La plupart des Pères et des Docteurs croient que la peine du purgatoire est, comme en enfer, *la peine du feu*, c'est pourquoi on a pris l'habitude de parler du feu et des flammes du purgatoire pour exprimer le châtiment qu'y endurent les pauvres âmes. Cette opinion repose sur le texte de saint Paul que nous avons cité tout à l'heure : « Il sera sauvé, mais comme à travers le feu. » Est-ce seulement une comparaison destinée à nous faire comprendre la pensée de l'apôtre, ou bien est-ce la description de l'état des âmes dans le purgatoire ? Nous ne le savons pas. Mais peu importe que la peine du purgatoire soit produite par un feu corporel comme celui que nous voyons ici-bas, ou qu'elle soit l'effet d'une autre cause : nous devons toujours conclure des paroles de saint Paul qu'il est impossible de passer par le purgatoire sans souffrir, comme il est impossible de passer par le feu sans se brûler.

2. Quant à l'intensité des peines du purgatoire, les théologiens enseignent généralement qu'elles sont incomparablement plus grandes que toutes les souffrances d'ici-bas. C'est le sentiment de saint Augustin, de saint Grégoire le Grand et de saint Thomas. Certes, les martyrs ont eu des tourments effroyables à endurer, nous frissonnons en lisant la description des supplices que leur ont infligés leurs persécuteurs. Que devons-nous donc penser des peines que souffrent les âmes du purgatoire ? Combien ne devons-nous pas prendre pitié de leur sort ! Elles ont sans doute au milieu de leurs épreuves une grande consolation dans la pensée qu'elles entreront un jour au ciel, et cette consolation est plus sensible à mesure que la fin de leur exil approche ; mais il n'en est pas moins vrai qu'elles souffrent, et qu'elles ne peuvent recevoir un allègement à leurs maux que de nos prières. Apportons-leur donc avec empressement ce secours qu'elles attendent, ne négligeons rien pour abrégier leurs tourments.

Toutes les âmes n'ont pas les mêmes souffrances à endurer, parce que toutes n'ont pas les mêmes péchés à expier ; les châtiments sont proportionnés aux fautes, et il est permis de croire que leur intensité diminue à mesure que le temps de la liberté approche. Saint Bernard raconte que tandis que l'évêque Malachie priait pour sa sœur défunte, elle lui apparut successivement trois fois, d'abord avec des vêtements noirs et hors de l'église, puis avec un manteau brun sur le seuil

de l'église, enfin avec une robe blanche tout près de l'autel. Il comprit par là que l'âme de sa sœur avait passé par différents états de souffrance à mesure qu'elle approchait du terme de sa peine, et il nous est permis de penser qu'il en est ainsi pour toutes les âmes qui souffrent dans le purgatoire.

3. Par rapport à la durée des peines du purgatoire, la foi nous enseigne qu'elles ne dureront pas au-delà du jugement dernier, puisqu'alors il n'y aura plus que les damnés et les élus, qui iront les uns en enfer, les autres au ciel. Nous savons aussi que les âmes ne sortiront du purgatoire qu'après avoir entièrement payé leurs dettes à la justice divine. Il suit de là que les pécheurs qui auront un grand nombre de péchés à expier resteront bien plus longtemps en purgatoire que ceux à qui il ne restera qu'une légère pénitence à achever après leur mort. Nous pouvons craindre que certaines âmes n'aient de longues années, des siècles entiers à passer dans le lieu de l'expiation, puisque l'Eglise nous engage à prier pour des personnes mortes depuis longtemps. Du reste, le degré de gloire dans le ciel n'est pas diminué par un long séjour dans le purgatoire ; on peut avoir acquis beaucoup de mérites et cependant avoir beaucoup de péchés à expier, tout comme on peut avoir mené une vie assez régulière, mais sans avoir acquis de grands mérites. Que d'âmes mènent une vie tiède et nonchalante ! Sans doute elles sont bien heureuses d'éviter le péché mortel, mais que leur gloire sera modeste dans le ciel !

Travaillez donc, mes frères, à éviter les peines du purgatoire, en faisant ici-bas pénitence de vos péchés. Ne vous contentez pas d'aller vous confesser et communier à Pâques. Menez une vie bien chrétienne, mortifiez vos passions, pratiquez les œuvres de zèle et de charité, portez votre croix en supportant courageusement les épreuves que vous envoie la divine Providence. Profitez aussi des nombreuses indulgences que l'Eglise vous invite à gagner tous les jours. Si le travail de la pénitence vous paraît difficile, rappelez-vous que les souffrances du purgatoire seront bien plus longues et plus terribles. Prenez garde aux plus petites fautes, évitez les péchés véniels, car il n'y en a pas un seul qu'il ne faille expier en ce monde ou en l'autre une fois qu'on l'a commis. Et comme il vous est impossible de pratiquer parfaitement tous vos devoirs sans la grâce de Dieu, priez, priez sans cesse, pour obtenir les secours dont vous avez besoin. Priez beaucoup aussi pour les âmes du purgatoire : outre que vous allégerez par là leurs souffrances, vous acquerez des mérites pour vous-mêmes, et vous aurez droit d'espérer, si vous êtes un jour en purgatoire, que les prières de vos frères vous aideront à entrer plus vite au ciel. Ainsi soit-il.

SERMONS OU L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

XLVIII

LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR

Omnes quidem resurgemus.
Tous nous ressusciterons.
(I Cor., xv, 51).

Le grand fait du jugement général que l'Eglise a soin de nous rappeler à la fin et au commencement de l'année ecclésiastique, suppose un autre fait non moins important qui le précédera : celui de la résurrection des corps. Car au dernier jugement ce n'est plus seulement l'âme, c'est l'homme tout entier qui sera jugé.

Comme le dit l'Apôtre, que nous devons ressusciter c'est un mystère : *Ecce mysterium vobis dico* ; mais c'est aussi un article de notre foi, un dogme révélé de Dieu, que nous énonçons dans le Symbole par ces mots : « Je crois la résurrection de la chair. »

Vérité certaine. Les patriarches et les prophètes de l'ancienne loi l'affirmaient avec assurance. — « Je sais, disait le saint homme Job, qu'au dernier jour je me relèverai de la poussière et que dans ma chair je verrai mon Dieu. » — Le Seigneur, dans une vision, montre à Ezéchiel une plaine couverte d'ossements qui reviennent à la vie sur l'ordre de Dieu, à la parole du prophète. — Ecoutez Daniel : « Ceux qui dorment dans la poussière de la terre, se réveilleront, les uns pour la vie, les autres pour l'opprobre éternel. » — Quoi d'étonnant ? Notre-Seigneur nous le dit : « Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, c'est-à-dire de tous les hommes, n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. » Aussi l'apôtre saint Paul ne craint pas d'affirmer que notre résurrection à venir est aussi certaine que celle de Jésus-Christ.

Oui, vérité certaine, mais aussi *vérité consolante* ; car, comme dit le même saint Paul : « Si nous n'espérons en Jésus-Christ qu'en cette vie, nous serions les plus misérables des hommes. » Ecrivant aux fidèles de Thessalonique : « Mes frères, leur dit-il, nous ne voulons pas que vous soyez dans l'ignorance touchant les morts. Ils dorment ; ne soyez donc pas abattus de tristesse comme ceux qui n'ont pas d'espérance... Les morts qui sont dans le Christ ressusciteront... et nous serons ensemble avec le Seigneur éternellement. Il en sera ainsi : consolez-vous donc en cela les uns les autres. »

Ce dogme de la résurrection est encore plus peut-être une source de courage, d'énergie, de générosité, une *vérité fortifiante* pour quiconque est placé en face de l'épreuve et du sacrifice, de la persécution et de la mort ; et comme l'un des frères Machabées, le chrétien convaincu de cette

vérité dira : « Il est avantageux de mourir de la main des hommes quand on a l'espérance certaine de recevoir de Dieu une vie nouvelle dans la résurrection. »

Enfin, j'ose le dire, cette vérité est *nécessaire* et essentielle, en face de la puissance de Dieu qui a créé l'homme et de sa justice qui doit le conduire à sa fin. — « Ce serait hérétique, dit saint Thomas, de dire que l'homme mort ne ressuscitera pas, parce que, dans ce cas, l'homme n'atteindrait pas sa fin. » L'œuvre de Dieu serait détruite en lui ; car c'est Dieu qui a créé la nature humaine. Cette nature consiste dans l'union de l'âme et du corps, union qui, dans le dessein de Dieu, ne doit pas finir ; et si le péché a pu y jeter le désordre en séparant le corps de l'âme, il ne peut détruire cette nature en faisant que la séparation soit éternelle : autrement il faudrait reconnaître que le démon serait puissant contre Dieu, en mettant à néant par le péché de l'homme ce que la souveraine puissance de Dieu a créé.

Cette résurrection de la chair que la puissance de Dieu réclame, sa justice l'exige également. — Au grand jour du jugement, nos âmes devront se présenter devant le Souverain Juge avec le corps qui aura été le compagnon et souvent l'instrument de leurs actes vertueux ; et comme dans les triomphes de la terre on voit, à côté du triomphateur, les fidèles compagnons et les instruments de sa victoire, ainsi dans les triomphes du ciel les âmes glorifiées pour avoir aimé Dieu jusqu'aux sacrifices les plus pénibles, ne seront pas séparées de leur corps qui a été ou la victime ou l'instrument de ces sacrifices. Avec l'âme le corps a été à la peine, avec l'âme le corps sera à l'honneur.

Vous ne trouverez, mes enfants, pour hésiter devant une doctrine si vraie et si consolante, que des âmes qui croiraient avoir intérêt à la nier ; des âmes dont les corps, au jour du jugement, seront aux yeux de Dieu les complices de leurs péchés, et aux yeux de l'univers assemblé les pièces à conviction de leurs désordres. Oh, que le pécheur est inconséquent ! Vivant, il ne voudrait pas mourir ; mort, il ne voudrait pas revivre. Nouveau mystère, mais mystère d'iniquité ! — Celui, au contraire, qui par une vie chrétienne se prépare saintement à une mort qu'il sait inévitable, n'hésite pas à croire que Dieu peut rendre à nos corps une vie qu'il leur a donnée une première fois. C'est sa foi, son espérance, l'aliment de sa charité.

Nous, mes enfants, vivons de cette foi, de cette espérance qui ont été la foi et l'espérance des saints. Apprenons d'eux à respecter notre corps comme un instrument à l'usage de notre âme pour le service de Dieu sur la terre, comme le compagnon de son bonheur futur auprès de Dieu dans la gloire du Paradis.

POUR L'OUVERTURE DU MOIS DE MARIE

LES CHARMES DE LA DÉVOTION A LA TRÈS
SAINTE VIERGE

Beatus homo qui audit me et qui vigilat
ad fores meas quotidie et observat ad
postes ostii mei. (Prov., viii).

Que les voies de la Providence sont pleines de douceur et de suavité ! Dieu n'est pas pour nous un Maître dur qui, nous accordant parcimonieusement le nécessaire, exigerait de nous un service exact et rigoureux. C'est au contraire un bon père qui nous comble de ses bienfaits, nous environne de ses miséricordes et nous encourage par des attentions d'une exquise tendresse. Toujours il joint au nécessaire l'utile et même l'agréable. Ce n'est pas assez pour lui, par exemple, de nous donner ce qu'il nous faut strictement pour la nourriture, le vêtement, et ce qui est absolument indispensable pour notre subsistance ; il y ajoute les agréments les plus délicieux. Par son ordre, la terre nous fournit ses diverses productions, mais en même temps elle s'émaille des fleurs les plus variées et les plus admirables ; la verdure la plus douce et la plus tendre s'épanouit sur les arbres et dans les campagnes ; les parfums les plus suaves embaument l'atmosphère ; le murmure des ruisseaux s'unit au chant des oiseaux pour nous récréer ; le sein de la terre s'entr'ouvre pour répandre avec prodigalité ses richesses, son or, son argent, ses métaux, ses pierres précieuses.

Dans le monde surnaturel, Dieu n'est pas différent de lui-même. Là encore il va à ses fins par des moyens tout ornés de douceur, de bonté et d'amabilité. Lui qui nous a créés, sait que nous ne sommes pas de purs esprits. Pour nous toucher, il s'adresse non seulement à notre esprit, mais encore à notre sensibilité ; il veut que son joug soit pour nous suave et son fardeau léger, et il revêt la vérité et la vertu des plus touchants attraits.

Or, on peut l'affirmer sans crainte de se tromper, l'un des plus grands attraits de la religion est certainement la très sainte Vierge. Dieu nous l'a donnée pour être en cette vallée de larmes qui s'appelle la vie présente, notre joie et notre consolation. A son service, il n'y a ni ennui ni amertume, mais au contraire paix et suavité. La connaître, l'aimer, l'honorer est comme une sorte de paradis de délices. En elle tout est beau, aimable, gracieux. La dévotion à Marie est une dévotion pleine de charmes. Etudions ces charmes ineffables, afin de devenir des serviteurs de plus en plus fervents de la très sainte Vierge et d'avoir part à la béatitude qu'elle proclame elle-même en disant : « Bienheureux celui qui m'écoute et qui vient assidûment, tous les jours, à la porte de mon palais, m'offrir ses hommages et recevoir mes faveurs. »

I

Un des attraits les plus puissants de la création est sans contredit celui de *la beauté*. Il nous est impossible d'être insensibles à cette splendeur du vrai et du bien qui rayonne à nos regards. Cette unité dans la variété, cette proportion admirable des parties entre elles pour former un tout harmonieux, cet éclat tantôt plus brillant, tantôt plus doux et plus gracieux, nous saisissent et nous captivent. Qui n'a par exemple ressenti une vive impression devant les mouvements magnifiques de la mer, devant la splendeur du soleil de printemps qui dans l'azur du firmament brille et répand sa chaleur bienfaisante et vivifiante sur tout l'univers ? Qui n'a éprouvé un délicieux sentiment devant l'onde pure d'une source qui frissonne sous sa fourrure de mousse, devant les étoiles qui dans une nuit paisible scintillent au firmament pendant que la lune verse sur la terre sa lumière tranquille et mystérieuse, devant ces buissons fleuris où les oiseaux gazouillent joyeusement ? Qui n'a été ému d'admiration devant ces nobles visages, sur lesquels se reflètent les pensées et les sentiments de l'âme ? Qui surtout n'a été profondément remué en présence des beautés supérieures de la vertu ?

Or la dévotion à Marie nous fait sentir, et plus délicieusement qu'on ne saurait l'exprimer, les charmes vainqueurs de la beauté.

Une sainte jeune fille, nommée Marie Lataste, qui est morte il n'y a pas bien longtemps en odeur de sainteté, religieuse du Sacré-Cœur de Rennes, eut le bonheur de contempler plusieurs fois la très sainte Vierge. Dès son enfance elle avait été favorisée par Dieu de grâces extraordinaires. Un jour Jésus lui fit voir son auguste Mère au milieu d'une lumière éclatante. C'était dans la modeste église de son village. La sainte Vierge lui apparut devant l'autel. « Je la considérai attentivement, dit Marie Lataste. Son visage était resplendissant comme le soleil. Ses mains brillaient comme les rayons du soleil. Sa robe était blanche et comme parsemée d'étoiles. Sa chevelure retombait en arrière, recouverte d'un voile admirable, tout transparent de lumière. Enfin elle portait sur la tête une couronne de diamants plus brillants que tous les astres des cieux. Cette lumière que je voyais en Marie n'était comparable à aucune autre lumière, excepté à celle dont j'ai vu briller le Sauveur. La lumière du soleil aurait pâli devant celle qui sortait de Marie. Mes yeux ne pouvaient regarder le soleil en face, et cependant je regardais, je fixais Marie, dont l'éclat ne m'éblouissait pas. Je la regardais, et je ne pouvais pas ne pas la regarder. Sa vue donnait à mon âme la félicité. »

Oui, Marie est une merveille de beauté en son corps. « Certes, dit Bossuet, s'il convenait que l'humanité de Jésus-Christ, à cause de son union personnelle à la divinité, resplendit de toutes les perfections de la nature aussi bien que de la grâce, il

n'était pas d'une moins haute convenance que celle qui devait fournir de sa propre substance cette sainte humanité, fût aussi privilégiée d'une beauté en quelque sorte divine. »

Mais ce n'était là que le vestibule du temple. Incomparablement plus beau est le sanctuaire. Cette beauté extérieure n'est qu'une faible image de la beauté intérieure. Ah ! si le moindre rayon de la grâce sanctifiante est infiniment plus admirable que toutes les splendeurs de la nature, qui dira la beauté de l'âme de Marie, qui expliquera les ineffables splendeurs de la sainteté de celle qui est le miracle de la grâce ?

Marie est si belle que les anges sont en extase devant elle ! Que dis-je ? Dieu lui-même en est ravi, et, pour exprimer ses beautés, il multiplie les expressions, il la compare à ce qu'il y a de plus gracieux, et met en elle, comme en son divin Fils, dont elle est la parfaite image, toutes ses complaisances.

Marie est si belle qu'elle est la gloire de la création et donne de l'attrait à la vertu, car la vertu contemplée dans l'âme de l'auguste vierge a plus de grâce et plus d'amabilité.

Marie est si belle qu'elle fait l'ornement de la religion.

Elle embellit le dogme catholique, dit le pieux et docte cardinal Pie¹. Elle est dans l'Eglise ce qu'est le printemps dans la nature, la mère dans la famille. De cette fleur gracieuse s'échappe un divin parfum qui embaume tout. De sa main à la fois virginale et maternelle, touchant tous les dogmes elle les embellit tous et leur donne une couleur riante. Nos dogmes sont sévères en eux-mêmes. Hélas ! il faut bien le dire, ils sont durs à porter. Ils pourraient souvent déconcerter l'intelligence et peser lourdement sur le cœur. Oui, je le dis hardiment, retranchez Marie, et la religion prendra une teinte sombre et triste, ce sera comme une année sans mois de mai, une famille sans mère. Mais avec Marie tout reprend la beauté, la grâce, la douceur. Il n'est pas un aspect du christianisme, si austère qu'il paraisse, qu'on ne puisse orner, adoucir, en montrant Marie dans un coin du tableau. Il y a trois grandes choses dans le Symbole, trois grandes choses qui font toute la religion : c'est Dieu, Jésus-Christ et l'Eglise. Or Marie y apparaît embellissant Dieu : elle est associée à la Trinité ; embellissant Jésus-Christ : elle est le complément de l'Incarnation ; embellissant l'Eglise : elle est l'esprit du sacerdoce. O Dieu ! dans le ciel que votre main a étendu comme un pavillon au dessus de nos têtes, vous avez mis deux grands astres, le soleil astre des jours, et la lune qui préside aux nuits, astre plus doux et dont la lumière se laisse fixer de nos yeux. Or, ô mon Dieu, ce que vous avez mis dans ce firmament visible, je le cherche dans le ciel des cieux. Vous y êtes le soleil rayonnant de gloire dont l'éclat m'éblouit ; j'y veux un astre

plus doux, que ma faible paupière me laisse contempler. Et voilà que le Symbole nous montre dans le firmament du dogme catholique deux astres dont l'un semble tempérer les feux brûlants de l'autre.

Ce n'est pas tout. Marie est si radieuse et si belle qu'elle orne la liturgie, le culte chrétien d'une délicieuse splendeur. Quoi de plus attrayant que ces nombreuses statues de Marie qui nous représentent une jeune femme, parée des grâces de la virginité et de la maternité, portant dans ses bras le Sauveur, nous le présentant avec un doux sourire, et nous excitant à implorer avec confiance les faveurs dont nous avons besoin ? Quoi de plus consolant que ces sanctuaires de la Mère de Dieu, dans les centres populeux, dans les humbles villages, au sommet des montagnes, au fond des vallées, sur le bord de la mer, ces sanctuaires sources de grâces, asiles de recueillement, de prières et de paix ? Quoi de plus splendide que cette série de fêtes instituées en l'honneur de la sainte Vierge, dans lesquelles, en même temps que nous adorons le Créateur, nous célébrons la plus parfaite des créatures, l'honneur de notre race, en rappelant les principaux faits de sa vie, ses grandeurs et ses bontés ? Quoi de plus poétique que ces processions organisées à la gloire de la Reine du ciel, où son image est portée par des jeunes filles vêtues de blanc, où les chants les plus gracieux retentissent, où le peuple chrétien se donne rendez-vous pour bénir son nom et implorer sa protection ? Quoi de plus charmant que ces réunions au pied de ses autels, tout étincelants de lumières, tout embaumés de fleurs symboliques, la musique, la poésie, l'éloquence célébrant son nom de concert, et répandant dans les cœurs la paix et le bonheur ? Quoi de plus exquis que cette fête de trente jours, que ce mois des fleurs, consacré à la fleur incomparable de la nature humaine, le mois de Marie, pendant lequel les âmes goûtent de si suaves délices et reçoivent des grâces si précieuses ? Quoi de plus enthousiasmant que ces pèlerinages en l'honneur de l'auguste Vierge ; ces foules réunies devant ses images miraculeuses, chantant et priant d'un seul cœur et d'une seule âme, implorant avec une touchante confiance les grâces du corps et de l'âme, faisant écho aux acclamations des anges, et oubliant pendant quelques heures les tristesses de la terre pour vivre de la vie des élus ? Quoi de plus délicieusement touchant que l'*Angelus* au moyen duquel, trois fois le jour, se mettant sous l'aimable égide de Marie, le peuple chrétien, au son de l'airain sacré, redit la louange de l'archange Gabriel, remercie Dieu pour l'ineffable mystère de l'Incarnation, principe de toutes les miséricordes de Dieu envers le genre humain, et implore la très douce et très miséricordieuse assistance de la sainte Vierge pour toutes ses nécessités de l'âme et du corps, du temps et de l'éternité ?

O Marie, j'aime à le dire avec l'Eglise et à le répéter, vous êtes incomparablement belle,

¹ *Œuvres sacerdotales*, t. I,

super omnes speciosa ! O Marie, je mets en vous, comme Dieu lui-même, les complaisances de mon cœur, *in te complacui mihi !* O Marie, je vous salue avec amour et respect, en union avec les anges et les saints, *vale o valde decora !* Vous êtes toute belle, mais aussi vous êtes toute bonne, et c'est là un nouveau charme de la dévotion dont vous êtes l'objet béni, et que je veux pratiquer avec toute la ferveur de mon âme !

II

Je sais un attrait supérieur à la beauté ; je sais un aimant irrésistible qui attire tout ; je sais un baume céleste qui adoucit tout ; je sais un charme divin qui béatifie tout : et cet attrait, et cet aimant, et ce baume, et ce charme, c'est la *bonté*.

La bonté, c'est-à-dire ce quelque chose qui nous fait le plus ressembler à Dieu, au bon Dieu !

La bonté, c'est-à-dire ce pouvoir merveilleux qui rend heureux celui qui le possède, qui fait triompher de toutes les difficultés et foule aux pieds tous les obstacles, qui encourage, qui convertit, qui sanctifie, qui fait éclore les bons sentiments cachés au fond du cœur humain, qui soutient les efforts les plus généreux, qui provoque les dévouements les plus héroïques, et qui inspire la plus entière confiance !

La bonté, c'est-à-dire le cœur qui s'émeut, qui s'attendrit, qui s'incline avec affection vers autrui, surtout vers le pauvre, le misérable, l'affligé, pour les secourir !

La bonté, c'est-à-dire un cœur qui se donne !

La très sainte Vierge est l'expression la plus sublime de la bonté dans une pure créature. Plus que toutes les créatures ensemble elle nous aime, elle se donne à nous, elle attire nos cœurs et excite notre confiance. Et c'est là un des charmes les plus suaves et les plus puissants qui caractérise le culte que nous lui rendons.

On l'a remarqué avec justesse : les cœurs purs sont les plus tendres, les plus compatissants et les plus généreux. Tandis que le vice impur étouffe les saintes affections, conduit à l'insensibilité, et engendre le froid égoïsme, la pureté ouvre bien profondes dans les âmes les sources de la tendresse et du dévouement. Or Marie est la pureté exquise et idéale ; elle est vierge ; elle est la Vierge des vierges, *Virgo virginum præclara*.

Au dessus de la vierge, il y a un type plus accompli de la bonté : c'est la mère. La mère, oh ! quelle création admirable du cœur du Tout-Puissant ! Quel prodige de sublime et d'infatigable affection ! La mère s'oublie totalement pour se donner sans réserve à ses enfants. Elle est tout cœur pour eux. Elle ne vit que pour eux. A eux les pensées de son esprit, à eux les sentiments de son âme, à eux ses forces et toutes ses préoccupations. Leurs joies sont ses joies, leurs peines sont ses peines ; elle vit plus en eux qu'en sa propre personne. S'ils sont malades, quels soucis, quels

soins, quelle assiduité, quel empressement, quelles industries délicates pour les consoler, les soulager, les guérir ! S'ils s'égarent, s'ils l'offensent même, oh ! elle ne peut les répudier, ni les maudire. Elle les aime toujours. A peine si elle remarque leurs torts ; et quand il faut les avouer, elle trouve moyen de les atténuer ; elle les excuse autant qu'elle peut, et elle ne souhaite rien tant que de pouvoir au plus tôt faire entendre la parole du pardon et donner le baiser de la réconciliation.

Eh bien ! la foi nous le dit, Marie a un cœur de mère. Elle est mère, et quelle mère ! Elle est mère de Dieu et mère de tous les humains. Elle nous aime tous et chacun de nous avec une tendresse dont nous ne pouvons nous faire une idée. Elle aime les justes, vivantes images de son cher Jésus ; elle aime les pécheurs, dont elle comprend le misérable état, et pour lesquels elle s'alarme si vivement, à la vue des dangers qu'ils courent. Elle nous aime immensément plus que la plus aimante des mères ne chérit son fils unique. Et elle pense sans cesse à nous, elle s'intéresse à nous plus que nous-mêmes, elle prie pour nous, elle intercède en notre faveur.

Ah ! sans doute Dieu nous aime, et d'un amour excessif. Pour nous, quand nous étions ses ennemis, dit saint Paul, il a livré à la mort son divin Fils. Il est la miséricorde infinie, cela est vrai, et nous ne saurions trop l'en remercier ; mais il est aussi la justice. Marie est l'image de la bonté de Dieu, mais elle n'est que bonté et miséricorde. Vous craignez, s'écrie saint Bernard, vous craignez de vous adresser à Dieu, parce que vous êtes pécheurs. Vous savez qu'il est le juge exact qui rendra à chacun selon ses œuvres. Vous tremblez devant les châtements que vous méritez. Eh bien ! recourez à notre charitable médiateur, à notre Frère, à Jésus. Il est venu appeler, non les justes, mais les pécheurs ; il préfère la miséricorde au sacrifice. Mais peut-être songez-vous encore qu'il est Dieu et homme tout ensemble, et cette pensée jette comme une ombre de crainte sur votre confiance. Alors venez avec moi auprès de Marie. Elle est une pure créature ; pure, oui, parce qu'elle est sans péché, mais pure aussi parce qu'elle n'a que notre nature humaine. Elle est miséricorde, et uniquement miséricorde, et toujours miséricorde. Examinez son rôle dans l'Evangile, repassez ses paroles, considérez ses actes et ses démarches, n'est-elle pas toujours bonne, aimable et miséricordieuse ? A-t-elle eu jamais une attitude sévère, a-t-elle jamais prononcé une parole menaçante ? Non, non, jamais ! Venez donc à Marie la mère des miséricordes. *Mater divinæ gratiæ !*

O ciel, la belle et consolante doctrine ! Qu'il nous est délicieux de penser qu'il y a un cœur qui nous aime ardemment et constamment, qui nous aime tous qui que nous soyons, justes ou pécheurs ; qui nous est tout dévoué et nous comble de faveurs : le cœur de la très bonne et très puissante Marie ! Et combien elle doit nous être chère la dévotion de la très sainte Vierge, la dévotion

qui nous révèle ces douces et suaves vérités, et nous en fait recueillir les immenses et nombreux avantages !

III

On lit dans la vie de saint Bernard, ce grand serviteur de l'auguste Reine du ciel, un trait véritablement bien touchant, qui nous fait sentir combien Marie est pour nous une mère tout aimable. On voyait au milieu du ^{xii}e siècle, dans les forêts qui séparaient la Flandre du Brabant, une abbaye de religieux Bénédictins, devenue célèbre sous le nom d'abbaye d'Aflighem. Bernard, qui parcourait la France et l'Allemagne pour prêcher la seconde croisade, était revenu se reposer quelques jours dans la pieuse abbaye. Au fond du cloître se trouvait une statue en bois de la Mère de Dieu, placée sur sa base. Marie, tenant son divin Enfant dans ses bras, semblait regarder avec amour et bénir sans se lasser ceux qui allaient et venaient. Bernard ne passait jamais sans lui adresser la salutation angélique : *Ave Maria*, disait-il en jetant sur elle un regard de tendresse. Une fois s'étant agenouillé aux pieds de la sainte image, il répétait avec effusion la sainte salutation ; et au moment où il achevait de dire : *Ave Maria*, il entendit l'image, devenue comme vivante, lui répondre : « *Ave Bernarde ! Je te salue, Bernard.* » Qu'on juge l'impression produite sur saint Bernard par cette ineffable parole ! Son âme dut tressaillir comme celle d'Elisabeth au jour de la Visitation, lorsque Marie la salua et que la voix de la mère de Dieu frappa son oreille. Elle dut se fondre d'amour comme celle de l'Épouse des Cantiques ¹.

Touchante histoire, symbole admirable ! La très sainte Vierge ne se contente pas de nous aimer, elle nous prouve son affection par les œuvres ; et comme elle est aussi puissante que miséricordieuse, elle ne se lasse pas de nous enrichir de toute sorte de biens. Toujours gracieuse elle répond par les plus grands bienfaits à la bonne volonté que l'on témoigne pour l'honorer. En sorte que la dévotion qu'on a pour elle se recommande non seulement par les charmes de la beauté et de la bonté, mais par l'attrait de *notre intérêt* bien entendu.

Aussi bien, je ne m'étonne pas que Marie inspire une confiance universelle et qu'elle soit, selon la parole expressive d'un docteur, *la ravisseuse de tous les cœurs* !

Quel spectacle admirable ! L'enfant aime à redire son doux nom : il se sent d'instinct attiré vers la mère de l'Enfant Jésus. Au seuil de l'adolescence, les premiers communians viennent placer leur innocence et leurs résolutions sous sa protection : ils ont confiance qu'elle les protégera avec ce dévouement et cet amour que le Sauveur témoignait à la jeunesse. Les époux mettent leurs serments et leur avenir sous son égide puissante :

ils sont persuadés que la gracieuse épouse du bon saint Joseph bénira leur union. Les doctes l'invoquent avec dévotion parce qu'ils savent qu'elle est le « trône de la sagesse, » et la céleste Aurore qui a précédé, annoncé, engendré le Soleil de justice. Les matelots dans leur vie périlleuse, au milieu des tempêtes qui menacent leurs jours, se tournent vers elle avec assurance, parce qu'elle est « l'étoile de la mer ». Les guerriers lui consacrent leurs armes, parce qu'elle est la grande ennemie des légions infernales, et qu'elle est « terrible comme une armée rangée en bataille. » Les rois la saluent et la vénèrent comme la souveraine de l'univers et la protectrice de leurs Etats. Les justes recourent à elle pour assurer leur persévérance. Les pécheurs, dans leurs alarmes, se réfugient sous son aile, certains de trouver toujours en elle compassion et miséricorde. Les moribonds mettent en elle toute leur espérance ; ils redisent de leurs lèvres mourantes son nom béni ; au milieu de leurs souffrances et de leurs angoisses ils n'ont point de ressource plus efficace que sa maternelle assistance ; et ils l'invoquent avec amour comme le « salut des infirmes » et la « porte du ciel. »

Et moi aussi, ô Marie, je veux vous aimer et vous servir toujours. Je vous dédie mon culte. Je vous consacre mon esprit, mon cœur, mon âme, mon être tout entier. A vous mon admiration et ma confiance ! Je vous salue, ô vous plus splendide que toutes les splendeurs, ô vous plus aimable que toutes les amabilités, ô vous plus généreuse que toutes les générosités ! Soyez l'allégresse, le bonheur, l'espérance, le charme de ma vie ! Protégez-moi, priez pour moi ! Priez pour moi dans mes succès et dans mes épreuves ; priez pour moi pendant ma vie et à l'heure de ma mort. Faites qu'après vous avoir aimée sur la terre, j'aie le bonheur de vous aimer à jamais dans l'éternité !

UNE INSTRUCTION PAR MOIS SUR LE SACRÉ CŒUR

V

LE CŒUR DE JÉSUS MODÈLE DE MISÉRICORDE
DANS SES PAROLES

Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequuntur.

Bienheureux les miséricordieux, parce qu'eux-mêmes ils obtiendront miséricorde. (Math., v, 7).

« La bouche parle de l'abondance du cœur, » a dit Notre-Seigneur ¹, et rien de plus vrai. Ecoutez les conversations habituelles d'une personne, ses entretiens avec ses amis ou ses subordonnés : vous

¹ *Revue Cath.*, t. vi.

¹ Luc, vi, 45.

ne tarderez guère à découvrir les sentiments intimes de son cœur, les qualités ou les défauts de son caractère. Promptement les lèvres trahissent les pensées les plus secrètes, les inclinations les plus voilées. Il suffit de vivre quelque temps avec quelqu'un pour être à même de le juger; malgré une réserve voulue, ses paroles décèleront l'orgueil ou l'humilité, la douceur ou l'emportement, la bonté ou la dureté, la générosité ou l'égoïsme.

Si donc nous voulons pénétrer les sentiments dont était animé le Cœur de notre bon Maître, étudions ses paroles et ses discours. Et comme mon dessein aujourd'hui est de dévoiler à votre foi et à votre reconnaissance les trésors de miséricorde contenus dans ce Cœur divin, glissons-nous discrètement parmi ses apôtres et ses disciples, dans les rangs des foules qu'il évangélisait, et recueillons avec amour et respect les paroles de miséricorde qu'il a fait entendre. Puissent-elles inspirer à nos lèvres la résolution de ne se départir jamais de la miséricorde qui doit les animer et de ne trahir jamais le modèle qu'elles doivent imiter.

Dès le début de sa mission, alors que Jésus a gagné les sympathies de la foule par ses miracles, il proclame la miséricorde au nombre des vertus qu'il vient prêcher : « Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde ¹. »

Pour bien comprendre le sens et toute la portée de cette parole divine, il faut se rappeler quel était alors l'état du monde entier. On ne connaissait que la loi du plus fort; malheur au faible et au vaincu! il devenait esclave. Le pauvre, le malheureux ne comptait pas, c'était une marchandise à exploiter. Leur misère, leurs larmes ne savaient point exciter la pitié. Le peuple de Dieu lui-même ignorait la grandeur et la pratique du pardon. *Ceil pour ceil, dent pour dent!* telle était sa maxime.

Et c'est à ces générations sans entrailles pour l'infortune que Jésus venait crier : « Soyez miséricordieux, » c'est-à-dire, selon l'étymologie du mot d'après saint Augustin : « Donnez votre cœur aux malheureux! » ou d'après Bossuet : « Soyez tendres à la misère d'autrui! »

Quelle parole étrange pour les riches et les puissants, et plus étrange encore pour les pauvres et les faibles, si peu habitués à entendre une bouche défendre ainsi leur cause!

Cette miséricorde que Jésus proclame « bienheureuse, » il ne cessera de la prêcher durant toute sa vie, il ne manquera aucune occasion de la pratiquer dans ses actes comme dans ses paroles. Elle déborde de son cœur, elle coule de ses lèvres comme l'eau d'une source abondante se déverse d'une fontaine trop pleine.

Ecoutez-le lorsqu'il vient de choisir ses douze disciples. Après avoir prié pour eux toute une nuit

sur une montagne élevée, il les ramène vers la multitude assemblée, et, les yeux levés vers le ciel, il proclame solennellement la charte du christianisme. On eût dit qu'il lisait dans les cieux le nouvel évangile quand il s'écriait : « Bienheureux les pauvres! bienheureux les doux! bienheureux ceux qui pleurent! bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice! bienheureux les miséricordieux! bienheureux les cœurs purs! bienheureux les pacifiques! bienheureux ceux que le monde persécute et maudit! ⁴ »

Ces paroles n'étaient-elles point déjà empreintes d'un profond sentiment de pitié pour les faibles? De tels accents ne manifestaient-ils pas toutes ses préférences pour les malheureux quels qu'ils fussent? Mais comme s'il eût craint de ne s'être point assez clairement exprimé ou de n'être pas suffisamment compris, il ajoute aussitôt :

« Je vous dis à vous qui m'écoutez : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent. Bénissez ceux qui vous maudissent, et priez pour ceux qui vous calomnient.

« A celui qui vous frappe sur une joue, présentez l'autre. Et à celui qui vous prend votre manteau, laissez prendre encore votre tunique. Donnez à celui qui vous demande, et ne réclamez pas votre bien à celui qui vous le ravit. Comme vous voulez qu'on vous fasse, faites-le aux autres.

« Soyez donc miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux. Ne jugez pas et vous ne serez point jugés; ne condamnez pas et vous ne serez pas condamnés; pardonnez et vous serez pardonnés. Donnez et l'on vous donnera; on versera dans votre sein une bonne mesure pressée, entassée, débordante; car on vous mesurera d'après la mesure même avec laquelle vous aurez mesuré ². »

Est-il besoin de longues explications pour comprendre que ce dernier discours se résume en ces seuls mots : « Soyez miséricordieux envers tous »? Oh! comme on sent l'infinie miséricorde du cœur qui a prononcé de si sublimes sentences!

Jamais ce sentiment ne s'est démenti dans le cœur de Jésus; au contraire, il l'exprime sans cesse. Un jour les pharisiens reprochent à ses disciples que leur Maître mange avec les publicains et les pécheurs. Le Sauveur les entend et dit : « Ce ne sont pas ceux qui vont bien qui ont besoin du médecin, mais ceux qui vont mal. Allez donc et apprenez ce que veut dire : Je veux la miséricorde et non le sacrifice; car je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs ³. »

Une autre fois, les pharisiens se scandalisent de ce que les disciples qui avaient faim ont cueilli et mangé des épis de blé, un jour de sabbat : « Si vous saviez, leur réplique Jésus, ce que signifie : Je veux la miséricorde et non le sacrifice, vous n'auriez jamais condamné des innocents. » Et afin

¹ Math., v, 3-11.

² Luc, vi, 27-38.

³ Math., ix, 11-13.

⁴ Math., v, 7.

de leur prouver que la charité miséricordieuse doit passer même avant le sabbat, le Sauveur entre dans la synagogue et guérit, sous leurs yeux, un homme qui avait la main desséchée ¹.

Vous souvenez-vous de l'histoire touchante de la Chananéenne ? Elle suivait le cortège apostolique en criant : « Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David ! ma fille est cruellement tourmentée par le démon. » Pour éprouver sa foi, Jésus tout d'abord parut ne pas l'entendre, et comme les disciples le pressaient de renvoyer cette femme parce que ses cris les importunaient, il leur répondit : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues d'Israël. » Et il la laisse approcher, et il guérit sa fille ².

« Le Fils de l'Homme est venu sauver ce qui avait péri, » disait-il un jour à ses disciples. Et afin de leur faire mieux comprendre que c'était la miséricorde qui l'avait attiré sur la terre, dans une parabole que tout le monde sait, il se compare au berger qui a perdu une brebis. Ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf sur les montagnes, pour chercher celle qui s'est égarée ? Il la poursuit jusqu'à ce qu'il la trouve. Et lorsqu'il l'a retrouvée il la prend avec joie sur ses épaules. Revenu chez lui, il convie ses amis et ses voisins à se réjouir avec lui.

Non, cette parabole n'a pas de sens, ces paroles ne signifient rien si elles ne crient pas au monde l'infinie et tendre miséricorde du cœur de Jésus pour les âmes égarées. Et un Dieu seul avait le droit d'ajouter ce qui, dans toute autre bouche, n'eût pas été cru : « Je vous déclare qu'il y aura même plus de joie dans le ciel pour un pécheur faisant pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence ³. »

Pour achever de convaincre ses auditeurs, ravis sans doute, mais qui peut-être se demandaient si une telle miséricorde était possible, Jésus ajoute à cette parabole l'histoire de l'enfant prodigue. Vous la connaissez tous. Dites-moi, jamais le cœur du bon Maître dévoila-t-il sous des traits plus touchants, sous une image plus rassurante, les trésors d'infinie miséricorde qu'il recèle ? Que de cœurs flétris cette histoire a réhabilités ! Que d'âmes tombées dans les derniers abîmes elle a relevées ! Que de larmes de repentir elle a fait couler ! Que de pardons elle a provoqués !

Il fallait le cœur d'un Dieu pour inventer une pareille histoire et pour imaginer une miséricorde si entière et si consolante, en face d'un crime si odieux et si plein d'ingratitude. Qui donc oserait encore douter de la possibilité de son pardon après avoir entendu parler ainsi son Dieu ? Quel pécheur pourrait hésiter à jeter dans ce cœur ses misères, ses fautes, quelque énormes qu'elles soient ?

Ces citations suffiraient amplement, n'est-ce pas, à faire éclater, brillante comme le soleil, la tendresse compatissante du cœur de Jésus. Mais

comment ne pas rappeler encore cette entrevue de Madeleine avec le Sauveur, dans la maison du pharisien Simon ? Jésus l'a permise, il l'a voulue afin qu'il fût bien prouvé que pas une chute, pas une honte, pas une vie, quelque souillée qu'elle pût être, ne lasseraient jamais la miséricorde divine et ne dépasseraient par leur infamie la générosité infinie du pardon, pourvu qu'il fût sollicité.

Oh ! A genoux, pécheurs que nous sommes, à genoux aux côtés de Madeleine, pour entendre tomber des lèvres de Jésus la miséricordieuse et adorable absolution qui devait, à travers les siècles, continuer à descendre sur le front des pécheurs : « Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé. » N'a-t-elle jamais été prononcée sur nous cette absolution, et n'en aurons-nous jamais besoin ? Fragiles et inconstants comme nous sommes, qui l'oserait assurer ?

Que cette sentence de pardon absolue était digne du cœur de la divine Victime dont les premières paroles sur la croix, au lieu d'être un cri d'angoisse et de douleur, furent un cri de miséricorde pour les bourreaux et pour le larron repentant !

« Ainsi donc, ô mon Sauveur, s'écrit un pieux écrivain, dans cette horrible souffrance vous vous oubliez vous-même pour ne penser qu'à nous protéger et à nous défendre ! Sous l'atroce morsure des clous qu'on enfonce à coups de marteau et qui broient vos pieds et vos mains, pas un gémissment ne s'échappe de vos lèvres tremblantes ; mais de votre cœur déchiré monte vers votre Père la plus tendre, la plus pressante supplication ¹. »

A peine sur la croix, suspendu entre le ciel et la terre, Jésus oublie tout, l'injustice et le suprême outrage qui lui sont faits, pour ne se souvenir que d'une chose, la miséricorde : « Mon père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font ². »

Jésus a imploré le pardon de ses bourreaux : ce n'est point encore assez. Afin de nous prouver que jamais le repentir le plus tardif n'est éconduit par la miséricorde, et que celle-ci ne saurait être vaincue, au larron mourant qui s'est tourné vers lui avec confiance, il répond : « Je te le dis en vérité, aujourd'hui même tu seras avec moi dans le Paradis ³. »

De toutes les paroles miséricordieuses prononcées par Jésus, celle-ci était la plus surprenante, le pardon même accordé à Madeleine était dépassé. La miséricorde avait dit son dernier mot, elle ne pouvait aller plus loin. Le divin Crucifié avait le droit de s'écrier : « Tout est consommé ! » et de mourir.

Ne nous attardons point à de vaines considérations. Le cœur de Jésus déborde de miséricorde, à

¹ Math., xii, 1-13.

² Math., xv, 22-21.

³ Luc xv, 4-7 ; Math., xviii, 11-13.

¹ Abbé Charles Perraud : *Méditations sur les sept paroles de Jésus-Christ en croix.*

² Luc, xxiii, 34.

³ Luc, xxiv, 43.

en juger par ses paroles et ses discours. Le nôtre, de quoi est-il rempli ? Est-ce la miséricorde qui l'anime, est-ce la charité ?

Nos lèvres ne s'ouvrent-elles que pour prononcer des paroles miséricordieuses envers nos frères ? Ces paroles témoignent-elles de la pitié pour ceux qui souffrent et qui pleurent, de la compassion pour ceux qui pèchent, qui tombent, qui oublient leurs devoirs ? Nos discours sur nos ennemis, sur ceux qui nous ont fait du mal, ou qui ne nous reviennent pas, sont-ils empreints d'indulgence, de pardon, de bienveillance ? Nous les disciples d'un Dieu qui nous a tant recommandé la miséricorde, l'exerçons-nous dans nos jugements, dans nos appréciations, dans nos remontrances ou réprimandes ? Hélas ! pratiquons-nous cette miséricorde, même dans nos entretiens sur nos proches et nos amis ?

Au contraire, ne dirait-on pas que notre cœur est tout de fiel, tant les paroles que notre bouche prononce sont souvent imprégnées d'amertume, de dureté, de sévérité, d'envie, de haine ? Un de nos frères commet-il une faute, nous nous montrons sans entrailles pour lui ; nos paroles le condamnent, le flétrissent, au lieu de l'excuser et de le plaindre. Quelqu'un se rend-il coupable envers nous d'un manque d'égard ou d'une injustice, nos lèvres deviennent comme saturées de vinaigre, à son égard, tant nos paroles sortent acerbées, haineuses et mordantes. Elles ne savent ou ne veulent point prononcer la sentence du pardon et de l'oubli. Jusque dans les conversations ordinaires, nous relevons sans pitié les défauts les plus insignifiants de notre prochain ; ses moindres travers sont grossis et ne trouvent pas grâce devant nos sourires, nos médisances et nos critiques malicieuses.

Que chacun de nous fasse, avec franchise et bonne volonté, l'examen peut-être humiliant mais nécessaire, de la façon dont ses lèvres et son cœur pratiquent la miséricorde chrétienne. Ayons le courage de reconnaître que nous avons beaucoup à réformer dans nos conversations, sous ce rapport.

Lorsque le Rhône, après un assez long parcours à travers les montagnes, vient se jeter dans le lac Léman, ses eaux sont troubles, toutes souillées des boues qu'il a rencontrées sur sa route. Mais quand ce fleuve sort du lac, après l'avoir traversé, il roule des ondes d'une pureté, d'une limpidité remarquable. Il a déposé au fond de l'énorme réservoir où il séjourne quelques heures, toutes les scories qui déshonoraient ses flots, et il s'en échappe bleu et clair comme les eaux du lac lui-même.

Ainsi doit-il en être de nos pensées, de nos paroles, de nos sentiments. Les passions humaines, l'exemple du monde déversent sur eux de nombreuses scories — passez-moi ce mot, — ils en troublent le cours, la limpidité évangélique. Pour les clarifier, les dépouiller de ce qui les ternit, faisons-les passer à travers le cœur de notre divin

Sauveur. Dans cet océan mystérieux de charité et de miséricorde, nos pensées et nos sentiments déposeront tout ce qui les souillait : égoïsme, envie, jalousie, dureté, méchanceté, rancune, que sais-je ? tous ces débris faits de passion et de haine. Ils se manifesteront, à leur sortie de ce bain divin, par des paroles, par des discours imprégnés d'une charité, d'une miséricorde fille de celle dont Notre-Seigneur nous a donné l'exemple. Nous accomplirons ainsi sa recommandation d'être miséricordieux comme notre Père céleste l'est lui-même.

Heureux qui, sur la fin de sa vie, pourra se rendre le témoignage que jamais ses lèvres n'ont prononcé que des paroles de miséricorde ! Au tribunal de Jésus on portera sur lui une sentence de miséricorde. Quand il sentira ses paupières se fermer pour toujours, qu'il crie avec le bon larron au Dieu crucifié : « Souvenez-vous de moi ! » Et sur le seuil de l'éternité il entendra ce Dieu lui redire la même parole bénie : « Je te le dis en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi en paradis. »

MONOLOGUE POUR UNE FÊTE DE CATÉCHISME

LES LEÇONS D'UNE MÉSANGE BLEUE

L'autre jour il m'est arrivé une aventure... C'est toute une histoire, je veux vous la raconter.

Je me rendais, avec une de mes amies, à la fête d'un village voisin. C'était un dimanche après-midi ; il fallait voir si nous étions joyeuses... Comme nous allions nous amuser ! Tous nos plans étaient dressés. Ma foi, tant pis ! nous devions aller au bal, et je ne vous dis que cela !... nous voulions nous en donner pour la peine ! A cette seule pensée, nous marchions si vite que nos pieds ne touchaient plus terre.

Pendant que nous allions, heureuses et chantant, la cloche qui annonçait le chapelet se fit entendre. Alors je me rappelai que ma mère m'avait bien recommandé d'assister au chapelet et aux vêpres avant de partir : je lui avais donc désobéi. Tout ce que M. le curé nous avait dit sur les bals me revenait à l'esprit : j'allais lui désobéir aussi.

Comme je gardais le silence, mon amie me dit : « Voilà le chapelet qui sonne !... » Elle éprouvait un remords, elle aussi, je le voyais bien. J'eus, un instant, la pensée de lui proposer de réciter ensemble une ou deux dizaines, mais une fausse honte me retint ; et puis, voyez-vous, quand on s'est engagé dans une mauvaise voie, il est malaisé d'en sortir et l'on continue à s'embourber.

Je fis la brave : « Oh ! vois-tu, lui dis-je, pour une fois que nous manquerons le chapelet, ce

n'est pas un crime. Après tout, si à notre âge on ne peut s'amuser un peu!... Avec des chapelets, des catéchismes, des vêpres à perpétuité!... Autant nous enterrer vivantes, alors!... »

Malgré tout, nous étions moins gaies. La cloche s'était tue, et nous venions de prendre, à travers bois, un sentier le long duquel on avait disposé une tendue de raquettes. Nous avions à peine fait quelques pas lorsque nous aperçûmes une jolie petite mésange bleue prise dans une raquette. La pauvre mignonne avait les pattes cruellement serrées dans l'impitoyable piège, elle criait et se débattait, mais bien en vain.

En nous voyant approcher, elle fut encore plus effrayée. Cher petit bijou bleu, aux couleurs si fraîches et si délicates! Je vois encore ses petits yeux noirs et suppliants, ils semblaient demander grâce.

Quel mal cette innocente créature du bon Dieu avait-elle donc fait pour être ainsi traitée?... Quel mal?... Une imprudence, une simple imprudence, et adieu la liberté, adieu les ritournelles, adieu le petit nid de mousse et les ébats dans les feuilles! Peut-être aussi avait-elle oublié de dire au bon Dieu sa chansonnette du matin!

Bien délicatement, nous dégageâmes les pattes tout endolories de la pauvrette, et nous lui rendîmes la liberté.

Elle s'envola, joyeuse, sur la branche d'un vieux hêtre voisin et se mit à chanter. Pauvre petite! Que chanta-t-elle? Sans doute elle nous disait merci. Qui sait? Je crois même qu'elle récita pour nous une prière au bon Dieu, lui demandant que nos cœurs ne se laissent jamais prendre aux raquettes tendues le long de notre route.

Pourquoi le Seigneur ne nous tiendrait-il pas compte de cette prière et ne l'exaucerait-il point? Sa prière devait être si sincère et si pure!

Mon amie et moi, heureuses de sa joie, nous restions là à l'écouter. Il nous sembla qu'elle nous parlait. Voulez-vous savoir ce que nous crûmes entendre?

« Votre vie ressemble à ce sentier, elle est bordée de pièges. A gauche, à droite, il y en a partout, visibles ou cachés. Ces pièges s'appellent : légèreté, curiosité, affections dangereuses, lectures que la conscience reproche, bals ou mauvaises compagnies, toutes les passions et tout ce qui les favorisent. Que de victimes déjà ont faites une seule imprudence, une simple curiosité, une légèreté, un mauvais livre! Voilà les raquettes tendues sur votre route, défiez-vous. Il a failli me coûter cher d'avoir été imprudente et curieuse, et de ne pas m'être contentée des branches de nos buissons. Si j'étais restée là-bas, dans la feuillée, avec les autres mésanges mes amies, je n'aurais point couru pareil danger. Adieu, je vais les avertir, soyez-le vous-mêmes, c'est mon seul merci pour votre compassion. J'y ajoute un souhait : si vous aviez le malheur de vous laisser prendre à quelque piège, puissiez-vous rencontrer

un cœur charitable qui vous vienne en aide et vous délivre! »

La petite mésange bleue s'était tue. Elle disparut dans le feuillage.

Chose étrange, mon amie avait éprouvé le même sentiment que moi. « Veux-tu me croire? fit-elle tout à coup. Retournons. — Non, lui dis-je, allons jusqu'au village; en revenant sur nos pas nous serions en retard pour les vêpres, là-bas nous arriverons à temps. »

Nous nous étions comprises, je lui tendis la main : « Récitons notre chapelet, n'est-ce pas? Tu vois bien que c'est la sainte Vierge qui a mis cette mésange sur notre chemin. Sans elle, qu'allions-nous faire?... »

Oh, que nous l'avons dit de bon cœur ce chapelet! Arrivées au village, nous allâmes droit à l'église. On commençait les vêpres, il y avait peu de monde, mais qu'il faisait bon sous ces voûtes parfumées d'encens! Placées devant l'autel de Marie, nous regardions souvent l'image de cette bonne Mère; elle semblait nous sourire et nous dire tout bas : « C'est bien, mes enfants, je suis contente de vous! »

Pendant l'office nous entendions le bruit des divertissements et la musique du bal. Et nous, tout à l'heure si folles de tout cela, nous levions les yeux sur la sainte Vierge comme pour lui dire : « Combien l'on est mieux dans ta chapelle, à te prier, à te bénir! Envoie donc, ô Mère, à ces pauvres jeunes filles qui t'oublient, quelque petite mésange bleue, comme tu as fait pour nous. »

L'office terminé, nous reprîmes le chemin de notre village. Que nous étions joyeuses! Comme nous avions le cœur content! Il nous fallut traverser la fête, mais nous ne détournions pas même la tête pour voir tous ces tristes divertissements où tant de jeunes filles ont peut-être trouvé de cruelles raquettes. Nous revenions la conscience en paix, et quelque chose battait là qui disait : « C'est bien, enfants! »

Jamais, depuis, je n'ai oublié les leçons de ma mésange bleue!

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

ENTRETIENS SUR LES PARABOLES ÉVANGÉLIQUES

XXVII

L'ÉCONOME HABILE

Facite vobis amicos de mammona
iniquitatis. (Luc, xvi, 9.)

Il s'agit dans cette parabole d'une question d'argent, de son placement le plus avantageux : question très intéressante pour l'auditoire immédiat du Sauveur, et dans la suite des temps pour tous ceux qui sont juifs par le sentiment et les procédés. Il y aura toujours parmi nous des amis de la finance.

La scène est la même que pour les trois paraboles dites « de la miséricorde » que nous venons d'expliquer. Le cadre historique et logique du récit n'a point changé. Notre-Seigneur est toujours entouré, d'une part, des pharisiens et des scribes, de l'autre, des publicains et des pécheurs ; plus près de lui, le cercle intime de ses disciples familiers. C'est l'auditoire qui vient d'entendre la *Drachme*, la *Brebis perdue* et l'*Enfant prodigue*, où Jésus a plaidé la cause de sa bonté envers les pécheurs. S'adressant à des esprits prévenus, il a bien voulu leur en donner la raison sous cette forme et avec cette touche de délicatesse ineffable. Après une courte pause, et aussi bien peut-être le lendemain ou le surlendemain, il reprend son enseignement devant les mêmes auditeurs : l'aspect des foules qui se pressaient autour du divin Maître éprouvant alors — nous le savons — peu de variations.

Comme les pharisiens orgueilleux et avarés, *pharisæi qui erant avari* (Luc, xvi, 14), refusent aux pécheurs leur pardon, ainsi ils refusent aux indigents l'aumône. Toutefois ce n'est qu'indirectement, — et sans doute encore pour ne pas les blesser, — que Jésus va leur faire la leçon. Il s'adresse maintenant à ses disciples, *dicebat autem et ad discipulos suos*, au-delà du cercle des intimes qui ont tout quitté pour le suivre, à tous ceux qui croient en lui, aux disciples en particulier plus favorisés des biens de la terre.

Et ad discipulos... Mais j'y pense, mes frères, et pensez-y avec moi : les disciples, les amis de Jésus, nos fidèles, nos pratiquants, — les dévots, comme on dirait dans le monde, — ont donc aussi besoin de la leçon, d'une leçon de désintéressement, de générosité, de charité sociale, paroissiale, fraternelle, vraiment chrétienne ? Mais oui, mes frères. Certains dévots qui sont notre joie, notre consolation par leur piété, leur régularité, leur assiduité, ne passent pas toujours pour être des généreux, des bienfaisants, des larges de cœur.

Ils se donnent, au contraire, une réputation justement critiquée de mesquinerie, de laderie, d'avarice même ; paralysant par là leurs bons exemples d'autre part, déconsidérant même la piété, quand on les compare à d'autres personnes qui n'ont pas leurs pratiques, leurs prières vocales, leurs observances, mais sont plus généreuses envers les pauvres, envers le prêtre, envers l'Eglise. Comme on disait de certaines jansénistes célèbres : « Chastes comme des anges, mais orgueilleuses comme des démons, » on pourrait dire d'eux : « Sobres, pieux, chastes comme des anges, mais avarés comme des juifs. »

Dicebat autem et ad discipulos. Qu'ils écoutent donc d'abord la parabole et en fassent leur profit, puisque c'est à ses disciples que Jésus s'adresse d'abord, et que les disciples d'abord peuvent en avoir besoin.

I. « Un homme riche avait un régisseur... » Les maisons des riches, chez les anciens, des grands seigneurs au moyen âge, plus encore qu'aujourd'hui, avaient un nombreux domestique classé, échelonné, hiérarchisé. L'intendant y occupe la première place. Il n'est pas un serviteur ordinaire, une de ces variétés de valets ou de figurants, portelivrées, automates à besogne fixe. Dans toute l'étendue des domaines du maître, ses bois, ses métairies, ses fermes, parmi ses débiteurs, chez son banquier, au village et à la ville, c'est un vrai personnage, une puissance qui a ses courtisans, ses flatteurs ; — les habiles le savent bien : par lui on monte l'échelle. Au manoir, il mange à une table à part et quelquefois porte l'épée. Aussi bien, mes frères, la fonction que remplit cet homme chargé de se faire sa part et la part d'autrui dans les biens du maître, — de quelque nom qu'on l'appelle : intendant, fournisseur, fermier-général, caissier, tabellion, premier-commis, gouverneur, trésorier-comptable, homme d'affaires, — est-elle une fonction délicate, tentante, troublante, qui, à côté de très honorables individualités, s'est fait dans la tradition et l'histoire une réputation détestable. Un de ces fonctionnaires, homme d'honneur irréprochable, nous disait : « Aucun état, plus que le mien, n'exerce la conscience, » et il nous citait quelle somme il aurait pu s'adjuger frauduleusement, le jour même, dans une affaire, sans avoir rien à craindre de la justice humaine. Combien d'autres Fouquet au petit pied, même honorés des suffrages d'un peuple crédule, n'ont pas, — à ce qu'il paraît, — cette probité ! Les prévarications deviennent plus fréquentes, à mesure que la religion, seule base solide de la conscience, fait défaut. *Hic jam quaeritur inter dispensatores fidelis quis inveniatur.*

Tel était le régisseur de notre parabole. Habile à composer la symphonie de ses mandats et quitances, le mariage de ses comptes et budgets, profits et pertes, il avait longtemps trompé son maître, lequel en demeurait enchanté : *Ite ad Joseph*, aurait-il dit volontiers comme le Pharaon de l'Écriture, c'est mon homme de confiance. Mais, *nihil est apertum quod non revelabitur...* Déjà

connu publiquement il continuait néanmoins ses détournements de plus en plus multipliés, rassuré, encouragé qu'il était par ses longs succès et la timidité ou le servilisme des subalternes, qui lui continuaient aussi, de leur côté, leurs déférences, leurs politesses hypocrites. C'est l'erreur et le châtement de ces petits maîtres, de se croire seuls habiles, de trop compter sur la bonhomie et la bêtise humaine qui, si grande qu'elle soit, n'est pourtant pas si complète en bas que souvent on se l'imagine en haut. Maintenant c'est le trompeur qui est trompé ; c'est la galerie qui joue son joueur officiel qui, lui, est dupe de la galerie. *Mentita est iniquitas sibi.*

Enfin les critiques, les plaintes, les clameurs, faisant faisceaux, étaient parvenues, après toutes les autres, aux oreilles du maître. L'intendant avait été accusé devant lui d'avoir dissipé ses biens. De quelle façon ? Par le jeu, la débauche, la bonne chère, pour doter ses filles ? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que l'accusation était appuyée de bonnes preuves. Le maître le fait venir : « Qu'est-ce que j'entends dire de vous ? Rendez compte de votre gestion ; car c'est chose réglée : vous ne pouvez plus garder l'intendance. *Redde rationem villicationis tuæ.* »

Redde rationem... Les interprètes, aussi bien que les orateurs sacrés, ne manquent pas de s'arrêter dès ici à ce mot terrible de la parabole, pour nous montrer dans la posture du coupable devant son maître l'image trop exacte du jugement de Dieu : la posture de l'âme appelée, au sortir de ce monde, à rendre compte, elle aussi, de ses devoirs d'état, des grâces multiples, des biens d'ordre naturel et surnaturel qui lui ont été confiés, remis à bail, de sa vie enfin. Car c'est fini et bien fini : *tempus non erit amplius ; jam non poteris villicare.* Oui, terrible et inévitable moment, mes frères ! A l'heure qu'il est, les hommes qui nous connaissent mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes, ont sur chacun d'entre nous leur jugement, leurs appréciations, leurs critiques, un dossier arrêté. Il peut se faire que vous ne vous en inquiétiez pas, ou que vous soyez parvenus à les tromper. Mais comment éviterez-vous le jugement de Dieu qui sait tout, qui a tout vu, vos duplicités, vos fourberies, vos trahisons, vos hypocrisies, vos infamies secrètes, les vols, les larcins faits à son service, aux obligations d'état les plus sacrées ? Au moment où je parle, ô mon Dieu, peut-être que mon procès s'instruit ; la mesure est comble, et le mandat de comparution va être lancé !...

Mais, mes frères, le *redde rationem*, le compte à rendre de l'intendant infidèle demanderait, à lui seul, un entretien, mille entretiens ; car il doit être notre point de mire et faire l'objet de nos continuelles pensées. Pour économiser votre attention et ne pas la rendre moins fructueuse en la partageant sur deux sujets, je me hâte de revenir à la lettre de la parabole. Aussi bien la leçon particulière que le Maître a ici en vue, est de nous montrer non le compte, mais l'habileté du

régisseur, l'usage que nous devons faire de nos richesses.

Quid hoc audio de te ? L'intendant interpellé ne répond rien. Cela m'étonne. Ces hommes d'affaires, vu la connaissance intime qu'ils ont du caractère du maître, une longue pratique de diplomatie ou de filouterie, ne sont jamais à court ; même en pareil cas, ils ne perdent pas contenance. Ils ont des audaces de mensonges étonnantes ; ils syllogisent, ils évoluent, ils jonglent avec les mots et les chiffres d'une façon prestigieuse. Si celui-ci n'a rien à répliquer, c'est donc en effet que l'accusation est accablante.

Mais il se dit en lui-même : Que ferai-je puisque mon maître m'ôte ma charge, m'enlève l'administration ? Travailler à la terre ? J'en suis incapable. Mendier ? Ce m'est une honte. Que faire ?... Je le sais ; oui je sais ce que je vais faire, afin que quand j'aurai été éloigné de l'intendance, les gens me reçoivent chez eux.

Vite, — car le temps presse, pendant qu'il a encore la signature, — il convoque chacun des débiteurs de son maître, et se prend à leur dire, au premier : Combien devez-vous à mon maître ? Celui-ci de répondre : Cent barils d'huile (cent *bath*, dirait-on en hébreu), près de quarante hectolitres¹. Et l'intendant qui, certes, ne l'ignorait pas, de reprendre, en faisant ressortir sa générosité : Eh bien ! prenez votre obligation, asseyez-vous vite, et modifiant le chiffre, écrivez cinquante. Puis, s'adressant à un second : Et vous, combien devez-vous ? Cent mesures de froment, répond le débiteur : *centum coros tritici*. Et l'intendant : Prenez votre billet et écrivez quatre-vingts. Le *cor* ou *ephah*, mesure sèche des Hébreux, valant dix fois plus que le *bath* mesure liquide (Moissonnier), la remise, moindre que la première relativement à l'importance de la dette, était en soi plus considérable : pas loin de quatre-vingts hectolitres ; fort joli cadeau ! Si ce régisseur évincé et devenu politicien se présente aux suffrages de ses concitoyens, aux prochaines élections, comment ne pas donner sa voix à un candidat si dévoué à l'agriculture ?... Chacun des débiteurs eut ainsi son tour, et dut sortir enchanté des procédés de l'intendant, accompagnés sans doute des plus aimables paroles.

La manière d'opérer du comptable frauduleux, — vous le voyez, mes frères, — bien qu'habile, est supposée assez simple, primitive même ; sans doute pour que la parabole soit à la portée de toutes les intelligences. Nous aurions aujourd'hui parmi la gent juive et ses émules, des procédés plus savants, plus compliqués ; depuis le mirage aux couleurs si variées des prospectus chefs-d'œuvre d'esprit, d'éloquence et de mensonge, jusqu'aux vols à l'américaine, véritables traits de génie ; sans parler des mille trébuchets financiers, séduisants d'appâts, qui montrent un art de plus en plus consommé. Religion, morale et liturgie du

¹ En chiffres exacts, d'après MM. Vigouroux et Moissonnier : 3.888 litres.

jour ! Sociétés de sycophantes qui surgissent partout et ont remplacé les corporations chrétiennes, les monastères, les confréries d'autrefois !

Cependant le maître émerveillé de l'habileté de son intendant, ne put s'empêcher de donner des éloges à cet ouvrier d'iniquité : *et laudavit dominus villicum iniquitatis*. Il le loue, — est-il besoin d'en faire la remarque ? — non pour l'acte en lui-même, la nouvelle faute commise envers le maître, mais pour sa sagacité, son savoir-faire, l'esprit de prévoyance et de calcul dont il a fait preuve à son avantage. *Laudavit non quod adversus dominum fraudulenter egerit, sed quod prudenter fecerit* (Bède). — C'est, dit Jésus, que dans leurs rapports avec leurs congénères, *in generatione sua*, dans leur sphère respective, les enfants du siècle, les mondains sont plus prudents que les justes fils de lumière. La lumière représente ici comme en maint endroit de l'Écriture, le bien moral et surtout celui qui en est la source et la règle, Dieu, le bien par essence. Un sage a dit : *In rebus temporalibus sumus salones, in spiritualibus moriones ; in terrenis lynces, in cœlestibus talpæ*.

Et de suite, le Sauveur — élevant, il me semble, la voix pour être mieux entendu des foules — de leur donner sous forme d'épître parabolique cette leçon sur laquelle, mes frères, j'appelle maintenant toute votre attention, car elle est l'explication, la morale, l'enseignement pratique du récit : « Et moi je vous le dis, *et Ego dico vobis*, faites-vous des amis avec l'argent, avec la richesse d'iniquité, *cum mammona iniquitatis* ; afin que le jour où la jouissance des biens d'ici-bas vous sera enlevée, ces amis vous reçoivent dans les tabernacles éternels. »

Mammona iniquitatis : iniques, en effet, les richesses, soit dans leur origine, suivant le proverbe cité par saint Jérôme : *omnis dives, aut iniquus, aut iniqui hæres*, — comment les avez-vous acquises ? de qui les avez-vous reçues ? savez-vous ce que l'on raconte de votre propre frère ? — ou dans leurs dangers, les tentations qu'elles donnent, l'orgueil qu'elles suggèrent, les plaisirs illicites qu'elles procurent ; iniques par l'usage qu'on en fait ; iniques, car elles sont menteuses et trompeuses.

Le Sauveur ajoute ces sentences ou déductions concises dont nous ne pouvons guère que citer la lettre : « Qui est fidèle dans une petite chose l'est dans une plus grande. » Ainsi du moins a-t-on coutume de le conjecturer prudemment. « Et qui est injuste dans les riens, l'est aussi dans les choses d'importance (v. 11). Si donc vous n'êtes point fidèles dans l'usage des fausses richesses, des biens de ce monde, *si ergo in iniquo mammona fideles non fuistis*, qui vous confiera les véritables, *quod verum est quis credit vobis ?* N'attendez pas du ciel le trésor de la grâce (v. 12). *Et si in alieno fideles non fuistis, quod vestrum est quis dabit vobis ?* » Et si vous manquez de fidélité dans l'administration de ce qui, entre vos mains, n'est qu'un dépôt de la Providence, dépôt passa-

ger, que la mort en son nom va vous redemander, qui vous donnera votre bien à vous, ces dons célestes, vraie fortune de l'âme régénérée et la seule en soi inamissible ? *Quis dabit ?* Dieu, direz-vous ? Non, ne vous flattez pas de cet espoir. Avant tout, n'oubliez pas, chers disciples, ce que je vous ai déjà dit dans une autre occasion (Matth., vi, 24) : le grand obstacle à cette fidélité que je réclame, c'est l'attachement passionné du cœur aux richesses qui passent, mais qui en passant faussent trop souvent et dépravent la conscience. Le détachement effectif, *pauperes spiritu*, est donc à l'égard des biens terrestres votre premier et essentiel devoir.

Et Jésus termine son explication par le célèbre aphorisme (vers. 13) qui, s'il ne fait pas partie essentielle de la parabole, la confirme du moins et la complète : « *Nemo potest duobus dominis servire* : nul domestique ne peut servir deux maîtres, être dévoué, de corps et d'âme, à deux maîtres ; vous ne pouvez donc servir Dieu et l'argent, être fidèles à Dieu et à l'argent. »

II. D'ores et déjà, mes frères, vous avez le sens ou la clef de la parabole. Je pourrais vous la laisser pour en faire à loisir votre profit. Et même la porte est ouverte ; puisque dans son épître parabolique, — nous n'avons pas toujours la bonne fortune d'avoir ainsi de sa bouche une épître parabolique et une explication authentique, — le Maître lui-même vient de nous exprimer en termes précis, formels, avec commentaires, la leçon qu'il a en vue : à savoir, l'usage qu'on doit faire, pour le salut, des richesses, pour un si grand nombre un instrument d'iniquité. Aussi bien, je vous étonnerais, sans doute, si je vous disais que le récit de l'économe habile a fort exercé la sagacité des interprètes. Mais nous ne sommes pas ici à une exégèse d'érudits, ni à une discussion savante et pointilleuse de toutes les explications qui ont été données. A la suite de saint Augustin qui, certes, n'est pas un guide à dédaigner et de bien d'autres, nous devons voir ici le précepte de l'aumône, et en particulier les avantages de l'aumône qui nous sont présentés sous une forme si attrayante.

1. Vous remarquerez, mes frères, avec quel art le Sauveur s'adressant spécialement à des riches, à des esprits positifs, spéculateurs, soucieux de l'avenir, met en jeu la corde de l'intérêt et des placements avantageux, sans négliger toutefois, *more evangelico*, la corde du sentiment et de l'amour : *Facite vobis amicos*, dit-il, *cum mammona iniquitatis ut recipiant vos...* Leur cœur, même avare, pourra-t-il y rester insensible ?

« Faites-vous des amis avec votre argent. » La réflexion vous plaît, n'est-ce pas, mes frères ? Vous la faites souvent vous-mêmes ; à tout propos je la surprends sur vos lèvres, parfum de votre bon cœur : « Si j'étais riche, dites-vous, je me ferais des amis ; quel bonheur pour moi de faire des heureux ! Si j'étais riche... » Permettez-moi de vous dire humblement, puisque l'occasion s'en présente sur notre chemin, que vous parlez de ce que vous ne connaissez pas, et que je ne vous crois que sous

bénéfice d'expérience. L'argent, l'or, puisque vous n'en avez pas, le mammon d'iniquité, savez-vous, puisque vous ne le possédez pas, pouvez-vous savoir sa malice, l'effet que produit sur l'âme, sur le cœur, sur les yeux, sur les mains sa possession, sa communion, son contact intime ? Vous parlez bien à votre aise de la coupe qui n'a pas effleuré vos lèvres, du poison dont vous ne vous êtes pas nourri, que vous ne voyez que de loin dans le bocal d'autrui ! Vous critiquez ceux qui la tiennent en main ; mais vous, simple spectateur, vous ignorez quel ingrédient astringent, coercitif, centripète, égoïste elle renferme, comment elle irrite la soif à mesure qu'on croit s'y désaltérer : *auri sacra famēs*. Si vous aviez seulement neuf cents francs de rentes, peut-être deviendriez-vous parcimonieux et fermeur de portes à l'excès pour en atteindre mille ; et si vous étiez parvenu aux frontières du million, peut-être pour les franchir pratiqueriez-vous, à mon détriment, de sévères abstinences ! Condamnez donc le riche, il doit trop souvent être condamné ; mais en même temps tenez compte et défiez-vous de l'ivresse et des servitudes de l'or, des menottes qu'il met au cœur et aux mains, et remerciez la maternelle Providence de ne vous avoir pas exposé à sa fascination. « Qui n'a pas subi l'épreuve, que sait-il ? »

« Mais alors, me direz-vous, — et vont me dire parmi vous un grand nombre, — si la parabole s'adresse aux riches, elle n'est pas faite pour moi ; je n'ai rien à y prendre ; je n'ai qu'à lui souhaiter bon succès, pour qu'elle me soit fructueuse par son action réflexe, car moi je suis pauvre. Qu'ils en profitent les riches, les rentiers, les disciples de Mammon, les heureux du siècle, ceux qui ont du superflu ! »

Mes frères, la richesse et même le superflu sont choses très relatives. Les millionnaires sont rares en France, très rares parmi nous ; et il faut aller en Amérique pour voir des milliardaires, ces fleuves d'or vivants, qu'on a surnommés les « rois du sucre », les « rois du pétrole », les « rois des chemins de fer », possesseurs de villes entières : les Gould, les Astor, les Vanderbilt, les Valdorf, les Rockefeller... Mais grand est le nombre des individus qui sont riches d'une fortune relative, d'un avoir dont ils sont régisseurs responsables, dont ils auront, si minime qu'il soit, à rendre compte à Dieu ; obligés par conséquent à l'aumône comme précaution d'avenir éternel. La preuve que l'aumône est possible presque à tous, et qu'ils peuvent s'en procurer les avantages, c'est que souvent, nous le savons, nous pasteurs, — et bien des fois j'en ai été parmi vous le témoin, le confident ému, — souvent ce sont les moins haut classés dans l'échelle censitaire qui sont les plus généreux pour nos quêtes et nos bonnes œuvres : *pauperes censu, sed divites sensu* ; à côté, sous les yeux et à la honte du rentier, de l'entasseur à bourse pleine, à greniers et à celliers bondés qui coupe en deux l'obole de la veuve. Je me demande donc plutôt, mes frères, combien il y en a, et s'il y en a parmi nous, qui dans une sphère plus ou moins

large ne doivent pas s'appliquer la leçon de la parabole, *facite vobis amicos de mammona*, avec cet argent libre, cet argent de poche, destiné à la coquetterie, à la gourmandise, à des dépenses inutiles et quelquefois scandaleuses pour la position ; avec cet argent de petite ou grande iniquité, *mammona iniquitatis*.

Vous avez remarqué, mes frères, que le même Maître qui a dit : *Thesaurizate vobis thesauros in cælo*, nous recommande aujourd'hui de nous faire des amis, non pas en ce monde où trop souvent les bienfaits reçus se transforment en ingratitude décourageantes, mais dans la patrie future. Ménagez-vous y, dit-il, des intelligences, afin que venant à manquer ils vous y reçoivent, *ut cum defeceritis recipiant vos in æterna tabernacula*. C'est là que sûrement s'épanouiront pour vous en fleurs et en fruits de salut les aumônes et les sympathies que vous aurez semées sur vos pas pendant la vie. Les pauvres seront vos introducteurs dans le ciel, *ut cum defeceritis recipiant vos*.

Mais vous allez me dire encore, m. f. : « Comment ces pauvres, ces mendiants d'aujourd'hui qui, pour la plupart, sont des êtres vicieux, pervers, très peu intéressants, en dehors eux-mêmes du chemin de la morale et du ciel, pourraient-ils m'y attendre et m'y introduire ? Les pauvres, c'est beau en poésie ; ceux que je vois, ceux que je rencontre, ceux qui frappent à ma porte, quelle canaille, lie de l'humanité, exploiters d'une misère voulue, affectée, insolente ! Et voilà mes otages et mes introducteurs au ciel ? »

A cette objection, mes frères, que j'attendais, j'ai deux réponses à faire :

La première, c'est que l'aumône prend sa valeur non de son objectif, du mérite de celui qui la reçoit, mais de l'intention de celui qui la donne. Dans ce chemineau paresseux, malfaisant, gourmand, et même assassin, c'est Jésus-Christ lui-même que vous pouvez avoir secouru, si votre œil a été bon, si votre intention a été chrétienne, surnaturelle. Non, l'instrument lui-même, l'indigne image ne vous recevra pas au ciel ; mais d'autres vous y recevront : *si pauperes sunt impij, recipiant non ipsi, sed ii quorum est recipere Christus, Beata Virgo, angeli...* (Cornel.), d'autres dont la fonction est d'y recevoir les âmes charitables, et avec d'autant plus d'assurance et de mérite qu'une bienfaisance purement charnelle ou humanitaire aura moins inspiré leur bonne œuvre.

Et puis, l'aumône a une histoire. Restant la même dans sa nature et son précepte, elle doit, suivant les temps et les besoins plus pressants, changer sa clientèle. Or, à l'heure qu'il est, il y a, mes frères, près de vous d'autres pauvres que les mendiants professionnels ; d'autres pauvres très nécessaires, très intéressants, très méritants, bien capables ceux-là de vous introduire au ciel, et qui sont vraiment les pauvres de Dieu, selon l'expression de l'Écriture : *pauperes tuos* (Ps. LXXIV, 12), ses amis qui deviendront vos amis, et dans la personne desquels c'est Jésus-Christ lui-même mendiant, dépouillé, persécuté,

sa cause divine, que vous secourerez, nourrirez, défendrez. Ces pauvres, ce sont vos religieux et vos religieuses si secourables à toutes les misères humaines, expulsés aujourd'hui de leurs cloîtres, et s'ils y rentrent, ruinés par les triples et quadruples exactions de la franc-maçonnerie. Ces pauvres, ce sont les missionnaires qui s'en vont faire à Jésus-Christ le sacrifice de leur vie : est-ce trop exiger qu'à leur sang et à leurs larmes vous ajoutiez l'obole de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance ? Ces pauvres, ce sont vos prêtres en détresse pour un si grand nombre, et qui souffrent moins pour eux-mêmes que pour le bien qu'ils ne peuvent pas faire ; ces pauvres, c'est le travailleur chargé de famille, le fonctionnaire disgracié pour avoir retiré son enfant d'une école athée ; ces pauvres, ce sont les écoles libres, les écoles chrétiennes, arches essentielles dans le déluge actuel d'impiété ; ces pauvres, ce sont tant d'âmes empoisonnées par l'erreur, le mensonge sectaire, le préjugé, et auxquelles il faut procurer le contre-poison d'un bon journal...

On demande à qui faire du bien, comment embarquer sûrement son argent ? Voilà, certes, des aumônes intelligentes et fécondes, des aumônes chrétiennes méritoires devant Dieu, et auxquelles sont assurées les promesses de la parabole : *amicos ut recipiant in æterna tabernacula* ; l'aumône qui, d'après saint Chrysostome, est de tous les arts le plus habile, par lequel on se bâtit non des maisons de boue fragile mais une demeure éternelle : *ars artium peritissima est eleemosyna ; non enim domos fabricat tuteas, sed vitam æternam impendit*. Ah ! si les riches savaient, ou plutôt s'ils voulaient ! Jusqu'à quand les apôtres du mal seront-ils plus zélés, plus sagaces, plus clairvoyants *in generatione sua*, dans leur propagande, que les apôtres du bien et les enfants de lumière !

2. C'est dans ces conditions, mes frères, et faite avec les intentions que nous venons d'indiquer, que notre aumône sera, suivant le texte formel de notre épiparabole, et suivant tant d'autres textes du même Esprit-Saint qui en sont le commentaire, que notre aumône sera une source de bénédictions spirituelles et même matérielles : à la fois une prière, une protection, un rachat du péché, une sorte de billet à ordre sur le ciel, une lettre de change tirée sur nos destinées futures, sur notre avenir éternel, *ut recipiant vos in æterna tabernacula*.

L'aumône, dis-je, est une protection et, si j'ose me servir de ce mot païen, une sorte de palladium sacré. Avez-vous à cœur la stabilité de votre fortune, l'accroissement même de vos revenus, — je parle un langage humain, *humanum dico*, — eh bien ! faites-vous amis des pauvres en faisant passer quelques parties de vos revenus dans leurs mains, et pendant que s'écrouleront en un instant les fortunes et les familles vers lesquelles s'élèvent en vain les cris de l'indigence abandonnée, vous verrez les vôtres prospérer. *Qui dat pau-*

peribus, non indigebit ; in die mala liberabit eum Dominus. (Prov., xxviii.)

L'aumône est une prière en action que Dieu a promis d'exaucer. La fortune ne suffit pas à tout. Vous avez quelquefois des grâces à demander à Dieu, dans des situations délicates, pénibles, dans des causes désespérées du côté des hommes : faites l'aumône, et votre aumône, grande dame suppliante, *persona* toujours *grata*, vous obtiendra le secours imploré. *Conclude eleemosynam in sinu pauperis ; et hæc pro te orabit*. (Eccli., xxix).

L'aumône en particulier obtient des grâces de conversion, pour celui qui la fait, ou en faveur duquel elle est faite. Ne désespérez jamais du salut d'une âme généreuse, charitable, de son retour à Dieu, dont elle paraît éloignée par l'indifférence, l'erreur ou même l'incrédulité. Que d'exemples on pourrait en citer ! J'ai toujours pensé que si, depuis un siècle, les protestants anglais reviennent en si grand nombre à la vraie foi, — jusqu'à six cents conversions par mois dans ces deux dernières années, d'après le cardinal Vaughan ¹, — ces conversions sont dues à la générosité de ce peuple, aux quêtes faites dans les temples protestants même, pour nourrir les prêtres catholiques exilés et victimes de l'impiété révolutionnaire. Ils se sont fait de ces confesseurs de la foi, de ces pauvres de Jésus-Christ, des amis qui les introduisent dans l'unique bercail du temps et de l'éternité.

L'aumône, — je continue à citer la parole de Dieu, — est une espèce de rachat et de rédemption. Jésus-Christ secouru dans la personne du pauvre, sera pour vous, en quelque manière, ce qu'il a été pour le genre humain tout entier : *peccata tua eleemosynis redime*. Vous payez vos propres dettes envers la justice divine, en payant les dettes du pauvre ici-bas ; — en payant, si vous le voulez bien encore, car tout est possible à la charité, à l'aumône et à ses intentions surnaturelles, en payant les dettes des pauvres âmes du purgatoire, la rançon de ces saintes captives, mendiantes, incapables de travailler pour elles-mêmes, et qui servira à votre propre rançon. *Peccata tua eleemosynis redime*. (Daniel, xiv.)

L'aumône enfin, — et c'est plus spécialement encore, et à la lettre, la leçon du Maître que nous écoutons en ce moment, — l'aumône est une intercession ménagée pour le jour où nous aurons à rendre compte de notre propre gestion : *redde rationem villicationis tuæ* ; jour terrible qui ne laisse pas le juste lui-même sans effroi, *cum vix justus sit securus*. A certaines heures, si grande et si commune que soit la fascination, la sottise humaine, le voile se lève. Vous êtes là gisant, vous tremblez sous le poids de la colère divine et des châtiments futurs. Quel usage ai-je fait de ma vie inutile, stérile, peut-être criminelle, hypocrite ? *Quid sum miser tunc dicturus, quem patronum rogaturus ?* Encore une fois, faites-vous donc un ami du pauvre en recouvrant sa nudité ; et la

¹ En octobre 1897, pour ces deux dernières années.

charité sera pour vous une mère affectueuse qui cachera vos fautes, vos nombreuses laideurs sous le voile de vos bienfaits. *Caritas operit multitudinem peccatorum; ut ipsi recipiant vos in æterna tabernacula.*

Quelle admirable leçon, mes frères, quelle consolante doctrine ! Quel plus heureux échange, quel plus heureux trafic pouvons-nous faire que celui auquel nous exhorte Notre-Seigneur aujourd'hui et qui consiste à sacrifier les biens du temps pour obtenir ceux de l'éternité ! *O felix permutatio, cum temporalia permutantur æternis !* (Theophyl.).

Aussi bien, dans le contrat *do ut des*, dans cette réciprocité d'amitié et de bienfait, qui vous semble apporter la meilleure et la plus honorable part ? Auquel doit-on plus de reconnaissance ? Est-ce au pauvre ou au riche ? C'est, nous dit saint Grégoire, au pauvre, qui remplit ici le rôle de patron et de protecteur : *patronis potius in æterna tabernacula nos recepturis munera offerimus, quam egenis dona largimur.* Les riches croient qu'ils donnent et ils reçoivent. Tel est bien l'idée et le sentiment qui inspirait le langage de saint Paul lui-même, lorsque chargé de distribuer des aumônes aux pauvres, il semble leur faire secours comme à des protecteurs ; il les prie de vouloir bien accepter son hommage, de consentir à l'échange qu'il sollicite : *ut obsequii mei oblatio accepta fiat in Jerusalem, in sanctis* (Rom. xv, 31).

Après cela, mes frères, parlant à la clarté de cette parabole du Maître qui met la question de la richesse et de la pauvreté à son vrai point de vue, et élève si haut le pauvre, disciples de cette admirable doctrine, je ne rougis pas, je ne crains pas, nous ne rougissons pas, nous chrétiens, de nous servir du mot d'aumône, de charité, comme d'un mot humiliant pour le pauvre. Nous ne nous excusons pas, comme tel moraliste libre-penseur en vogue ¹, de prendre ce vieux mot clérical à défaut d'autre. — Et leur trouvaille du mot « solidarité » par lequel ils veulent le remplacer, savent-ils qu'il est, lui aussi, d'origine chrétienne, rien moins que le dogme de la communion des saints, *sanctorum communionem* ; et qu'elle n'est viable et capable de triompher de l'égoïsme humain, leur solidarité, qu'autant qu'elle s'inspire de la foi et des sentiments exprimés dans la parabole ?

Facite vobis amicos : faites-vous donc des amis, que ce soit par l'aumône ou par la solidarité chrétienne. Mais remarquez la manière de parler du Sauveur, impérative et au présent : *facite; date et dabitur.* Arrière la générosité en avenir, en promesses ; générosité peu sincère, qui s'aveugle et s'abuse elle-même ! Penser à des legs pieux, à des aumônes posthumes, c'est bien ; mais trop souvent aussi caduque et vain projet que trompent la mort ou des héritiers avides ! « Ne sachant ni le jour, ni l'heure », c'est maintenant, c'est aujourd'hui, c'est sans remise, sans délai, « pen-

dant que nous avons le temps, » qu'il faut faire tout le bien possible, les placements viagers que nous recommande le Sauveur ; et avec la clef d'or de l'aumône, clef souveraine qui ouvre dès ici-bas les cœurs et chasse les haines et le péché, nous ouvrir la porte du ciel.

LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

V

SANCTA MARIA (*Le nom de Marie*)

« Votre nom, ô Marie ! est doux comme une huile répandue, » chante l'Eglise, *Oleum effusum nomen tuum* ; il pénètre dans l'âme comme une grâce suave et subtile, les lèvres en le prononçant s'épanouissent et le cœur en est tout embaumé. Vertu admirable *des noms* : ils nous désignent, expriment notre personnalité, la font surgir, et à l'aide de deux ou trois syllabes qui frappent l'air, l'évoquent dans l'esprit, dans la mémoire de ceux qui entendent. Mais combien plus admirable la vertu du *nom de Marie*, choisi par Dieu même, syllabes divines qui reproduisent la pensée divine, syllabes créatrices en quelque sorte qui ont donné à Marie d'accomplir en tout point les significations merveilleuses de son beau nom !

I

Un nom pour être vrai, doit exprimer, par une appellation brève, l'essence de la chose. Quand vous dites le nom d'une personne, aussitôt vous la voyez avec ses qualités et ses défauts, son caractère et son originalité. Toute sa vie, son état, sa manière d'être, en un clin d'œil passent devant vos yeux. Si c'est une personne amie, au fond de vous-même vous la saluez, vous lui souriez, vous lui témoignez votre estime et votre respect ; vous éprouvez de la joie de penser à elle, vous vous rappelez les heures charmantes passées auprès d'elle, en sa compagnie, vous les revivez ; et si elle n'est plus, son nom prononcé la ressuscite, vous la montre telle qu'elle était, telle que vous croyez encore la voir.

Si au contraire on jette dans la conversation le nom d'une personne que vous n'aimez pas, ce sont d'autres souvenirs qui vous reviennent, d'autres impressions que vous éprouvez, souvenirs désagréables, impressions de mépris.

Heureux encore ceux dont le nom n'est pas entièrement voué à l'oubli, car ils avaient du moins quelques qualités : ces qualités redites et répétées qui ont fait leur *renom*. Tous nous aimons à nous faire un nom, dans notre rayon, si modeste soit-il, où nous soyons connus, appréciés, *renommés*, c'est là ce qui fait le but de notre vie et qui souvent nous excite puissamment

¹ M. Fr. Sarcey.

au travail, à la vertu, à l'effort, afin d'acquérir ou de maintenir un bon renom, afin que notre mémoire soit bénie, honorée et qu'on dise quelque jour : « C'était une personne de réputation et de mérite. »

Votre nom, c'est vous. Chaque jour le public le redit des centaines de fois, et il lui donne ainsi à la longue sa juste signification. A vous donc de le bien porter, afin que les qualités qu'il désigne ne jurent pas avec votre personnalité.

Il est remarquable du reste que les noms en général ont une influence réelle sur la vie. *D'abord* parce qu'ils nous assignent au ciel des patrons qui sont tenus de nous protéger. Nous avons leur nom, nous sommes donc de leur famille particulière. Comment s'appeler Lucie ou Augustin sans que ces deux saints s'occupent de leurs pupilles, jettent de temps à autre les yeux sur eux, s'intéressent à leurs combats, à leurs progrès, à leurs dangers, interviennent pour les défendre puisqu'ils se sont constitués sous leur garde ? Autrement les saints du ciel ou ne songeraient pas à nous, ou bien seraient des égoïstes, ce qui n'est aucunement admissible. Mais *d'autre part*, nous vivons nous-mêmes constamment avec la pensée du saint dont le nom nous couvre comme un drapeau, comme un pavillon. Nous nous appliquons alors à lui ressembler, à retracer en nous les principaux traits de sa physionomie morale. Car nous sommes fiers de notre saint, fiers de notre nom, et il ne peut se faire qu'une Lucie par exemple ne soit pas une enfant de lumière, pure et fervente comme sa patronne, ou qu'un Augustin persévère jusqu'à la fin dans ses fautes. Comment avoir tous les jours devant les yeux un modèle admirable sans le regarder quelquefois, sans se compénétrer de ses mérites, de sa splendide beauté ? Or chaque fois qu'on nous appelle par notre nom, l'on nous remémore le modèle que nous devons étudier et copier.

C'est pourquoi il faut donner de beaux noms aux enfants, j'entends des noms de grands saints, et qui renferment un sens noble et élevé. Le nom alors, c'est comme l'astre qui rayonne sur la vie, c'est comme l'étoile qui l'illumine et la protège, c'est un secours, une grâce, parfois un reproche salutaire. Il faut avouer cependant où que les hommes ne choisissent pas toujours bien, ou que nous ne réalisons guère la signification des noms que nous avons reçus. La marraine qui impose un nom à sa filleule, sait-elle ce que deviendra cette enfant ? connaît-elle l'avenir ? est-elle maîtresse de la vie ? Au fond elle n'exprime qu'une prière, elle ne formule que son intime désir. Aussi les événements font-ils mentir souvent les noms de baptême. Ainsi une Pauline, — un mot charmant qui signifie « petite, humble, » — sera une orgueilleuse ; et une Angèle — ou petit ange — deviendra un démon.

Les noms qui sont conférés par les hommes se font donc parfois, à la longue, des contre-vérités ou des contre-sens, mais non pas ceux qui sont donnés par Dieu. Aussi arrive-t-il que Dieu

change les noms d'origine humaine parce qu'ils ne lui conviennent pas, ils ne rendent pas sa pensée, ils n'expriment pas la physionomie du personnage qui le porte. D'Abram il fit Abraham, c'est-à-dire « père d'un grand nombre de nations ; » Pierre s'appelait Simon, le Sauveur lui dit : « Tu t'appelleras Pierre, » parce qu'il voulait faire de lui la pierre, fondement de l'Eglise, le roc sur lequel se viendraient briser toutes les hérésies et toutes les violences. Les noms qu'il impose sont les vrais, ceux qui réalisent l'idéal de sa volonté divine, qui indiquent la destinée, la valeur, la mission de la créature qu'il a élue.

Chacun de ses anges a reçu de lui un beau nom qui le distingue et le désigne parfaitement ; mais à son Fils qui est infiniment au-dessus d'eux, il a donné un nom infiniment supérieur, *quanto differentius præ illis nomen hereditavit* (Hebr., I, 4), un nom parfait qui décrit sa perfection essentielle et maîtresse, le nom de Jésus, « devant qui tout genou fléchit. »

Après le nom de Jésus, le plus beau est sûrement celui de sa Mère. La Trinité s'est réunie pour le choisir et l'en revêtir comme d'un vêtement d'honneur. Marie a révélé à sainte Brigitte combien ce nom a été acclamé aux cieux : « Mon Fils l'a honoré grandement, lui dit-elle. Lorsque les anges l'entendent, ils sont dans la joie et rendent grâces à Dieu de ce que par moi et avec moi il a fait de si glorieuses choses, et de ce qu'ils contemplent l'humanité de mon Fils glorifiée dans sa divinité. Ceux qui sont en purgatoire se réjouissent quand résonne mon nom, comme un malade étendu sur son lit d'angoisses, lorsqu'il entend des paroles consolatrices. Les bons anges eux-mêmes, lorsqu'ils l'entendent invoquer, s'avancent plus près des justes sur qui ils ont mission de veiller, et s'applaudissent du progrès de leurs âmes. » (Denys le Chartreux, *Louanges de la Vierge*).

Que signifie donc cet admirable nom, pour qu'il fasse ainsi tressaillir de joie les anges et les cieux ?

II

1. « La Grâce, c'est le sens du mot Anne, a enfanté la Souveraine, » écrit saint Jean Damascène. Saint Pierre Chrysologue et d'autres Pères pensent que telle est la signification du nom de Marie, et dans les diverses liturgies l'Eglise se plaît à l'invoquer sous ce titre : *O gloriosa Domina !* ô glorieuse Souveraine !

Souveraine parce qu'elle est fille de rois. Dans ses aïeux elle compte ce qu'il y eut de plus noble, de plus saint, de plus grand dans l'univers. Bossuet ne pouvait entendre sans éprouver une vive émotion l'énumération des ancêtres de Jésus et de Marie, depuis Abraham le père des croyants, jusqu'à David le doux guerrier, et à Zorobabel le restaurateur du temple, en passant par Ruth, la femme de cœur et la femme de foi. Ils ont réuni en eux toutes les vertus et toutes les vaillances, patrimoine sacré qu'ils ont transmis à

leur fille et que celle-ci a augmenté dans une incalculable mesure. C'est pourquoi l'Eglise salue avec tant de solennité et d'enthousiasme la naissance de Marie, « de la tribu de Juda, » la première de toutes, « de la race d'Abraham et de la famille de David, » nous la montre brillante par son extraction royale : *Regali ex progenie Maria exorta refulget.*

Souveraine parce qu'elle est la mère du roi Jésus qui a partagé avec elle son royaume universel. On connaît la parole de Gerson, une des âmes qui l'ont le plus aimée : « Il y a, dit-il, deux parties dans le royaume de Dieu, le royaume de la miséricorde et celui de la justice, il s'est réservé celui-ci et a remis à sa mère celui-là. » C'est pourquoi nous l'appelons avec une pieuse confiance « Mère de miséricorde, » *Mater misericordiae*. Nous la savons maîtresse dans son empire, pleine de compassion pour les pécheurs qui ont besoin de pitié, et nous frappons sans cesse à la porte de son cœur secourable et bien-aimé. Jésus d'ailleurs devait bien à Marie cette royale prérogative. Car s'il est devenu notre Sauveur, s'il nous a rachetés par le sacrifice de sa chair, c'est à sa Mère qu'il doit cette gloire, c'est elle qui en lui donnant les éléments de son corps lui a fourni la monnaie du rachat, le prix de notre rédemption.

Souveraine parce qu'elle a su se commander à elle-même, ce qui est l'art le plus difficile et la gloire la plus rare. Pendant que chez nous les passions grondent toujours, que notre âme est un peuple de désirs, de volontés, de sujets constamment rebelles, mécontents, insurgés contre le bien, Marie régnait en paix sur toutes ses facultés soumises, dirigées suivant les inspirations divines.

Singulière machine que l'âme humaine ! Elle ressemble encore à un vaisseau qui transporte des passagers vers une contrée lointaine. En chemin des divisions éclatent au sein de l'équipage. L'un dit : « Il faut aller au nord ! » Un autre répond : « Non, la route est au sud ! » Chacun propose son avis, préconise une direction, tandis que, parmi les clameurs générales, d'autres s'écrient : « Nous sommes perdus ! Jamais nous n'aborderons au rivage qui semble fuir devant nous. Oublions dans les jouissances de quelques jours la fin lamentable qui nous attend ! Il n'y a point de patrie qui nous désire, il n'y a point de ciel, il n'y a point de Dieu, il n'y a que le moment présent, la volupté de l'instant qui passe, qu'il faut cueillir, comme on cueille un fruit à son heure. »

Cet équipage, vous le connaissez : c'est votre volonté portée d'abord aux meilleures résolutions et qui change soudain, mettant le cap au point opposé ; c'est votre esprit dont les convictions s'affaiblissent et varient, tout pour Dieu et pour le ciel hier, tout pour le monde et pour votre intérêt terrestre aujourd'hui. Et parmi ceux qui vous entourent, vous entendez les voix discordantes et impies ; qui vous raillent quand vous êtes pieuses,

qui insultent à votre foi, puis prêchent la jouissance effrénée et païenne à vos âmes chrétiennes, que nous avons élevées dans le culte du sacrifice et l'amour de la croix. De là vient qu'en vous-mêmes vous n'êtes jamais d'accord. A l'Eglise, vous convoitez les joies mondaines et coupables ; quand vous les avez goûtées dans le monde, vous êtes mécontentes de vous, votre conscience gronde, vous souffrez horriblement. Qui de vous n'a pas senti mille fois la vérité de cette plainte arrachée à saint Paul lui-même par les luttes intérieures où il se meurtrissait le cœur : « Je ne fais pas le bien que j'aime, et je fais le mal que je hais. Malheureux que je suis ! *Infelix ego homo !* »

Marie ne connut jamais ces combats, jamais elle ne permit que dans l'esquif de son âme une autre volonté que la volonté divine tint le gouvernail ; qu'une autre intelligence y présidât que sa conscience droite, éclairée par les lumières infaillibles de la foi. Aussi nulle discorde parmi les passagers ; toutes ses passions lui obéissaient, et sous sa direction souveraine, toujours suivie et écoutée, le navire voguait majestueux et sans heurt, dans la profondeur des eaux divines, sans que les angoisses de la tribulation la fissent dévier durant sa marche parfois effroyablement pénible, mais toujours assurée parmi le devoir, la douleur, les renoncements, les broiements du cœur et les larmes.

Elle était souveraine, maîtresse d'elle-même.

Ah ! c'est une grâce qu'il faut surtout lui demander, en cette époque agitée où vit votre jeunesse ardente et désorientée, celle d'être aussi maîtresses de vous-mêmes, car ce sont les autres qui sont maîtres de vous. Les événements, les soucis, les imaginations folles, les personnes à qui vous vous attachez, vous vous engliez, tout vous pousse, vous entraîne, vous absorbe, vous attire ; votre esquif est aussi le jouet des flots les plus contraires sur une mer démontée, vous ne vous appartenez plus. Et l'on frémit à la pensée des périls que vous courez, des gouffres où déjà vous seriez englouties si la grâce de Dieu, si votre ange gardien, si Marie surtout, votre bonne mère, ne surveillait vos écarts, ne jetait, malgré vous, en travers de vos aveugles désirs, des obstacles providentiels qui arrêtaient votre course vers la mort et vous forcent à réfléchir. Plus tard, quand vous vous rappelez ces dangers, vous vous dites : « A quoi pensais-je alors ? Je ne voyais pas, je ne savais pas où l'on voulait m'entraîner, comment ai-je pu échapper au danger ? »

Pour rester maîtresses de vous-mêmes, remettez votre volonté, vos désirs, vos projets entre les mains souveraines de Marie. Priez-la de conduire votre barque, attendu que vos vœux sont courtes, votre énergie douteuse, vos mains défaillantes. Elle est la force, la prévoyance, l'amour. Consultez-la ; n'agissez point sans son aveu, ni surtout contre sa volonté et ses intentions. Soyez heureuses de la regarder comme votre reine, de vous mettre et de rester à ses pieds, de répéter souvent son nom protecteur qui commande aux passions,

qui les calme et les fait taire, de lui crier dans toutes vos intimes détresses : « Marie ! » c'est-à-dire : « O ma souveraine, n'oubliez pas que je suis vôtre ! »

2. Saint Bonaventure attribue encore un autre sens au nom de Marie. Ce nom, à son gré, signifierait *mer d'amertume*. « Marie est une mer, dit-il, car elle est remplie des eaux de la grâce ; elle est amère parce qu'elle a souffert dans son Fils. Elle est enfin une mer bien amère, car elle a englouti Satan. » (*Miroir de la B. V. M.*). Beaucoup de docteurs ont accepté cette pensée qui, d'ailleurs, convient merveilleusement à notre Mère.

Elle pouvait bien dire, en effet, après la Passion du Sauveur, comme Noémi rentrant à Bethléhem : « Ne m'appellez plus Noémi, c'est-à-dire belle, mais *Mara*, c'est-à-dire amère, car le Seigneur m'a remplie d'amertume. »

Pourquoi développer cette idée, qui nous saisit aussitôt, des amertumes auxquelles Marie paraît vouée depuis la visite de l'ange jusqu'à sa sortie de ce monde ? Sa vie n'est qu'une continuelle anxiété. Anxiété quand elle interroge l'ange Gabriel, anxiété à Bethléhem, anxiété poignante surtout lorsque le vieillard Siméon lui annonce qu'un glaive de douleur lui transpercera l'âme.

Quand Jésus est tout enfant et qu'au retour de l'Egypte elle croit enfin pouvoir goûter la paix, chaque fois qu'elle le regarde, qu'elle contemple ses pieds, ses mains, son visage, elle ne peut se défendre de la vision cruelle des clous et des épines qui les déchireront. C'est elle encore qui le révèle à sa fidèle servante sainte Brigitte. Elle aime son Fils d'une tendresse exquise autant que profonde, aussi la moindre crainte l'assombrit, la séparation de trois jours faillit la faire mourir de douleur. Saint Bonaventure lui met à la bouche alors cette plainte pénétrante au Père céleste : « O Père ! vous m'aviez donné votre Fils dans votre grande miséricorde. J'étais indigne de le posséder et je sens maintenant encore toute mon indignité. Or je l'ai perdu. Rendez-moi la joie de votre grâce. Sans lui je ne saurais vivre. Je ne suis pas digne de le servir, mais je ne l'étais pas de le recevoir. C'est votre bonté qui me l'a donné, que votre bonté me le fasse recouvrer. » Puis s'adressant à l'enfant : « O mon fils Jésus, s'écriait-elle, Jésus mon fils, où êtes-vous ? Montrez-moi votre visage et je serai sauvée. Que votre voix résonne à mes oreilles. Dites-moi l'endroit où vous vivez, où vous êtes, car ma vie est attachée à la vôtre. Vous savez où je suis, venez donc vers moi ou conduisez-moi vers vous ! » (Sur saint Luc, ch. II.)

Ainsi sa vie était pleine d'amertume. Et que dire de ses douleurs sur le Calvaire ? « Son affliction était vraiment grande comme la mer », et nul ne la pouvait consoler, pas même Jean qui, par un échange si avantageux pour nous, ne faisait que lui rappeler combien elle avait perdu. Aussi saint Jérôme déclare-t-il qu'elle fut plus que martyre, *plus quam martyrem*.

Mais cet océan d'amertume était une source

d'amour, *fons amoris*. Je ne redirai pas non plus combien elle aimait son Dieu. Il possédait toute sa pensée, tout son cœur, tout son être. Elle l'aimait non seulement de ses paroles, de ses moindres actes, mais jamais un instant son esprit ne vivait séparé de lui, pas même durant son sommeil. « Pour elle, dit saint Ambroise, dormir était une nécessité plutôt qu'un désir. Son corps reposait, mais son âme demeurait vigilante. L'âme, dans les songes, répète ce qu'elle a fait en état de veille, et continue parfois les opérations commencées. » (*De Virginibus*, lib. II). Son cœur ne dormait jamais, il continuait à aimer Dieu, et son sommeil était fécond, actif, pieux. Tel était sans doute le sommeil d'Adam alors qu'il n'avait pas encore péché. Ne dit-on pas, lorsqu'on voit dormir un enfant, tranquille, souriant aux anges, comme s'il habitait quelque région céleste où il contemple des spectacles ravissants : « Il dort du sommeil de l'innocence. Il semble qu'il ne soit plus sur la terre ! » Rien en effet ne paraît le troubler, pas une inquiétude, pas une ride sur son visage, son âme active poursuit peut-être une conversation engagée avec un des anges, ses frères de là-haut, voilà pourquoi son front épanoui respire le bonheur. Marie, mieux que le plus pur des enfants, conversait ainsi durant son sommeil avec Dieu, avec les habitants de la cour céleste ; comme l'Epouse des Cantiques elle pouvait dire en toute vérité : « Je dors, mais mon cœur veille. » Il veillait pour aimer toujours, de peur de laisser perdre une parcelle de ces moments précieux que Dieu lui avait accordés pour l'aimer et pour le lui dire. *Ego dormio, cor meum vigilat*. Et savez-vous dans quelle mesure elle parvint ainsi, par ses économies surnaturelles, à aimer Dieu ? C'est encore saint Bonaventure qui nous le dira : « Elle a aimé Dieu plus que tous les saints réunis. » Son cœur océan d'affliction était vraiment aussi une source inépuisable d'amour, *fons amoris*.

Laissez-moi maintenant tirer les conclusions de cet entretien.

Aimez votre nom chrétien, et si vous avez reçu un de ces noms privilégiés qui ont été portés par de grands saints, du pures vierges, d'héroïques martyres et surtout par Marie, soyez-en pieusement fières, travaillez à ne point déchoir, à ne pas vous en rendre trop indignes, et rappelez-vous que cette noblesse chrétienne, virginale, céleste, oblige plus que toute noblesse terrestre.

Ensuite, pour mériter la protection de Marie, appliquez-vous à régner sur vous-mêmes, à commander en souveraines à vos pensées, à vos désirs. Jugez cette vie au regard du ciel, pesez-la au poids de l'éternité, ne recherchez point les choses qui passent, mais attachez-vous à celles qui demeurent, « aux choses du Père » où vous devez être tout entières, à votre âme, au salut de ceux qui vous sont chers, à la prière habituelle, intime et fervente. Souvent on représente Marie la tête nimbée d'étoiles et les pieds foulant avec dédain la lune. C'est un sym-

bole à retenir et à comprendre. Les étoiles sont les diamants indéfectibles du trône de Dieu, brillant toujours du même éclat calme et triomphant. La lune, c'est l'astre changeant, mobile, jamais semblable à lui-même, hier éblouissante de clarté, et après quelques soirs entièrement voilée; ce sont les fausses joies du monde, froides même quand elles étincellent, fugitives et se dérobant lorsque vous croyez les saisir; ce sont les affections trompeuses, nos espoirs frivoles, les bijoux, les visages qui souriaient le matin et qui le soir pleurent, ridés et flétris. Foulez aux pieds tous ces faux brillants et remplissez vos âmes de ces vertus éclatantes qui sont, dans votre ciel, les étoiles de Dieu.

Enfin les afflictions sans doute ne vous épargneront pas, vous aurez vos heures de découragement, de lassitude, d'amertume. Oh! ne vous laissez point aller à haïr! On a remarqué avec à propos que les lettres transposées du mot de *Marie* forment notre verbe *aimer*. Marie même dans la plus affreuse douleur garda constamment l'amour le plus intense et le plus sincère. Voulez-vous lui plaire? Aimez ceux qui vous tourmentent, sachez souffrir toutes les petites persécutions de la vie, parce que Dieu les a voulues. Vous prouverez ainsi que vous aimez Marie, si vous faites ces sacrifices — qui souvent sont pénibles — pour elle. N'oubliez pas qu'elle a dit : « J'aime ceux qui m'aiment. » *Ego diligentes me diligo*. Aimez-la ainsi, par des actes, et allez votre chemin, vous y serez heureuses.

PRONES CATÉCHÉTIQUES

Cinquième dimanche après Pâques

LA DESCENTE DU SAINT-ESPRIT

Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.

Si vous demandez à mon Père quelque chose en mon nom, il vous l'accordera. (Joan., xvi, 23).

Mes frères,

Le divin Sauveur, à la veille de se séparer de ses disciples, leur disait pour les consoler de son départ : « Demandez, et vous recevrez; tout ce que vous demanderez en mon nom à mon Père, il vous le donnera. » Ainsi quoique absent, Notre-Seigneur s'occupera toujours de son cher petit troupeau, il continuera auprès de son Père sa fonction de médiateur en lui offrant les prières de ses fidèles, et tout ce qu'ils demanderont au Père céleste au nom de Jésus-Christ, pour faire leur salut, leur sera accordé. Mais pour prier au nom de Jésus-Christ, il faut prier avec l'esprit de Jésus-Christ; c'est pourquoi le Sauveur avait promis à ses apôtres de leur envoyer son Esprit, qui est aussi l'Esprit du Père, l'Esprit-Saint, la

troisième personne de la sainte Trinité. C'est lui qui met dans nos cœurs ces sentiments d'amour, d'humilité et de confiance filiale qui communiquent à nos prières une force irrésistible pour obtenir de Dieu ce que nous lui demandons. Vous voyez donc combien il est important pour nous d'apprendre à bien connaître le Saint-Esprit et à estimer ses dons précieux.

Ce sera l'objet de deux instructions. Dans celle-ci nous répondrons à ces deux questions : 1^o *Qu'est-ce que le Saint-Esprit?* 2^o *Quand et comment a-t-il été envoyé par Jésus-Christ à son Eglise?*

I

Avant de répondre à la première question : « Qu'est-ce que le Saint-Esprit ? » il faut donner une courte explication de ces deux mots qui servent à désigner la troisième personne de la sainte Trinité.

Le Père et le Fils ne sont-ils pas saints et d'une nature spirituelle? Oui assurément, par conséquent la dénomination d'*Esprit-Saint* pourrait convenir à chacune des personnes divines. Nous appelons la première personne Père et la seconde Fils, parce que nous savons que la seconde est engendrée par la première; mais n'ayant aucun terme pour exprimer la relation mystérieuse qui unit la troisième personne aux deux autres, nous l'appelons le *Saint-Esprit*, parce que c'est surtout par elle que Dieu manifeste sa sainteté infinie et la communique aux créatures. Ceci posé, disons avec le catéchisme que *le Saint-Esprit est la troisième personne de la sainte Trinité, égale aux deux autres, et procédant à la fois du Père et du Fils*.

1. Le Saint-Esprit est vraiment Dieu, comme le Père et le Fils : c'est ce que nous enseignent formellement les saintes Ecritures. Lorsqu'Ananie essaie de tromper le prince des apôtres, saint Pierre lui dit : « Comment Satan a-t-il séduit votre cœur, pour vous faire mentir au Saint-Esprit?... Vous n'avez pas menti aux hommes, mais à Dieu. » (Act., v, 3-4). Saint Grégoire se servait déjà de ce texte pour prouver au roi arien d'Espagne, Léovigild, la divinité du Saint-Esprit : « Si le Saint-Esprit n'est pas vraiment Dieu, lui écrivait-il, expliquez-moi comment saint Pierre a pu dire à Ananie qu'en mentant au Saint-Esprit il mentait à Dieu. »

Nous trouvons attribuées au Saint-Esprit dans l'Ecriture les perfections infinies de la nature divine, par conséquent nous ne pouvons douter de sa divinité. Ainsi on lui attribue *l'immensité* : « L'Esprit du Seigneur remplit l'univers » (Sap., i, 7); de qui peut-on dire cela, si ce n'est de Dieu? On lui attribue *l'omniscience* : « L'Esprit de Dieu pénètre tout, même les profondeurs de Dieu;... personne ne connaît ce qui est en Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu. » (I Cor., ii, 10-11). On lui attribue *la toute-puissance* : l'Apôtre, après avoir énuméré les merveilleux effets opérés dans

les âmes par les dons de l'Esprit-Saint, termine en disant : « Tout cela est l'œuvre d'un seul et même Esprit, qui distribue à chacun comme il veut. » (I Cor., VIII, 14). On lui attribue l'*infaillibilité*, en disant de lui qu'il est « l'Esprit de vérité et qu'il enseignera aux apôtres toute vérité. » (Joan., XVI, 13).

On lui attribue également les *opérations divines*, comme la création du monde : « Les cieux ont été créés par le Verbe du Seigneur, et toute leur beauté a été produite par l'Esprit (le souffle) de sa bouche » (Ps. XXXII, 6) ; — les révélations faites aux prophètes, par conséquent la connaissance de l'avenir : « Je répandrai mon Esprit sur toute chair, et vos fils et vos filles prophétiseront » (Joël, II, 28) ; — l'incarnation du Verbe : « L'Esprit-Saint descendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous s'appellera le Fils de Dieu » (Luc., I, 35) ; — la régénération et la sanctification des hommes : « Si quelqu'un ne naît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu » (Joan., III, 5) ; — enfin la direction des apôtres et de toute l'Eglise : « Veillez sur vous-mêmes et sur tout le troupeau auquel le Saint-Esprit vous a préposés pour gouverner l'Eglise de Dieu. » (Act., XX, 18). Il est impossible à une créature d'accomplir toutes ces œuvres, le Saint-Esprit est donc vraiment Dieu.

C'est une personne distincte des deux autres, car on l'oppose au Père et au Fils, comme recevant d'eux ce qu'il donne, comme envoyé par eux ; il descend du ciel au jour du baptême du Sauveur et au jour de la Pentecôte, il rend témoignage au Fils de Dieu et enseigne sa doctrine, enfin le baptême est donné en son nom aussi bien qu'au nom des deux autres personnes. Aussi l'Eglise a-t-elle toujours cru à la divinité du Saint-Esprit, et lorsque Macédonius, patriarche de Constantinople, attaqua ce dogme, il fut condamné comme hérétique dans plusieurs conciles, surtout au concile général de Constantinople, en 381.

2. Vrai Dieu, comme le Père et le Fils, le Saint-Esprit procède des deux premières personnes comme d'un seul et même principe. Ce point de doctrine a été contesté par les Grecs au neuvième siècle, et a servi de prétexte à leur séparation de l'Eglise romaine. Aujourd'hui encore, malgré les projets d'union signés dans plusieurs conciles, et notamment à Florence en 1439, l'Eglise d'Occident refuse de croire, comme Rome et tous les catholiques, que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils.

Mais les preuves du dogme catholique sont dans l'Ecriture même : « Quand l'Esprit de vérité sera venu, dit Notre-Seigneur à ses apôtres, il vous enseignera toute vérité ; car il ne parlera point de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu et vous annoncera ce qui doit arriver. Il me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à

moi, et vous en fera part. Tout ce qui est à mon Père est à moi, c'est pourquoi j'ai dit qu'il recevra de ce qui est à moi et vous en fera part. » (Joan., XVI, 13-15). Le Sauveur exprime clairement ici cette vérité, que le Saint-Esprit procède de lui, puisqu'il reçoit de lui son être. Ailleurs il dit qu'il enverra le Saint-Esprit à ses apôtres : « Quand sera venu le Consolateur que je vous enverrai de la part du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra témoignage de moi. » (Joan., XV, 26). Les trois personnes divines étant parfaitement égales en toutes choses, la mission de l'une par les autres ne peut résulter d'un ordre ou d'un conseil ; on ne peut dire qu'une personne divine est envoyée par une autre pour exercer son action sur les créatures, qu'autant que celle qui est envoyée procède de celle qui l'envoie. Ainsi le Père envoie le Fils, parce que le Fils procède du Père ; le Père et le Fils envoient le Saint-Esprit, parce qu'il procède de l'un et de l'autre.

Enfin le Saint-Esprit est souvent appelé dans l'Ecriture l'Esprit du Fils : « Si quelqu'un, écrit saint Paul, n'a pas l'esprit du Christ, il ne lui appartient pas » (Rom., VIII, 9) ; et ailleurs : « Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils qui y pousse ce cri : Père, Père ! » (Gal., IV, 6). Comment refuserions-nous de croire que le Saint-Esprit procède du Fils aussi bien que du Père, puisqu'on l'appelle l'Esprit du Fils de Dieu ? Tous les Pères de l'Eglise sont unanimes à enseigner cette doctrine, qui a été solennellement confirmée par les conciles, surtout à Lyon et à Florence. « L'Esprit-Saint n'a point été fait, créé, ni engendré, lisons-nous aussi dans le Symbole de saint Athanase, mais il procède du Père et du Fils. »

Il est important d'observer que le Saint-Esprit procède des deux autres personnes comme d'un seul principe. Il ne faut pas croire qu'il ait une double origine, se rattachant d'une part au Père et de l'autre au Fils ; il en a une seule, parce que le Père et le Fils lui ont communiqué, de toute éternité, toute la nature divine par un seul et même acte de leur infinie puissance. Pour rendre cette vérité plus sensible, saint Augustin se sert d'une comparaison empruntée à la création du monde. « De même, dit-il, que le Père et le Fils ne sont qu'un même principe créateur par rapport au monde, ainsi ils ne sont qu'un même principe d'être pour le Saint-Esprit. De même qu'il n'y a qu'un Dieu créateur et seigneur de toutes choses, quoique la faculté de créer appartienne à trois personnes, ainsi il n'y a qu'un principe qui communique l'être divin au Saint-Esprit, quoique deux personnes prennent part à l'acte éternel d'où procède la troisième. » C'est encore ce qu'ont enseigné les conciles de Lyon et de Florence ; c'est donc ce que nous devons croire avec toute l'Eglise. Oui, le Saint-Esprit, vrai Dieu comme le Père et le Fils, procède de l'un et de l'autre comme d'un seul et même principe, sans leur être inférieur en rien, parce que c'est la loi constitutive de la nature divine d'exister de la sorte.

II

Quand et comment le Saint-Esprit a-t-il été envoyé à l'Eglise ? Vous le savez, c'est au jour de la Pentecôte qu'il est descendu d'une manière visible sur les apôtres réunis au Cénacle. Mais ce n'est pas seulement depuis cette époque qu'il a exercé sa divine influence sur les âmes pour les sanctifier. Dès l'origine du monde, c'est lui qui a communiqué, d'abord à nos premiers parents, puis à tous les justes de l'Ancien Testament, les grâces de justification qui devaient les rendre agréables à Dieu, et les lumières qui devaient les guider vers le ciel. C'est lui qui a éclairé les prophètes, dirigé la main des écrivains sacrés, conservé dans les cœurs purs, avec l'amour de Dieu, la foi au rédempteur futur, et inspiré aux pécheurs le repentir de leurs fautes.

Au jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit est descendu d'une manière visible sur les premiers disciples du Sauveur, pour prendre possession de l'Eglise chrétienne par une abondante effusion de ses dons divins et réaliser la promesse faite par Jésus-Christ. Voici comment saint Luc raconte dans les Actes des apôtres ce grand événement.

« Lorsque le jour de la Pentecôte fut arrivé, tous les disciples étaient réunis dans le même lieu. » La Pentecôte était déjà une grande fête chez les Juifs ; ils la célébraient, comme nous, cinquante jours après Pâques, et fêtaient dans cette solennité l'anniversaire de la promulgation de la loi de Dieu sur le Sinaï. C'était aussi à ce moment qu'ils offraient à Dieu les prémices de la moisson nouvelle. La Pentecôte juive était ainsi une double figure de celle des chrétiens ; car la Pentecôte devait être le commencement de la moisson spirituelle, c'est-à-dire de la conversion du monde, et c'est en ce jour que fut promulguée la loi nouvelle par la première prédication des apôtres. Le lieu où se tenaient réunis les disciples était, d'après une ancienne tradition, la maison où Notre-Seigneur avait célébré la Pâque et institué le sacrement de l'Eucharistie. Les apôtres étaient là avec Marie, mère de Jésus, et un bon nombre de fidèles, parce que le Sauveur leur avait ordonné d'y rester jusqu'à ce qu'il leur envoyât le Saint-Esprit, et ils s'y préparaient dans le recueillement et la prière à recevoir le divin Consolateur.

Dix jours s'étaient écoulés depuis l'ascension du Seigneur ; il était neuf heures du matin. « Alors un grand bruit, comme celui d'un vent violent se fit entendre du ciel et remplit toute la maison où ils étaient. » Ce bruit extraordinaire qu'aucune cause naturelle n'avait pu produire, cette tempête violente signifie la puissance irrésistible de l'action du Saint-Esprit sur les âmes. La bonne nouvelle de l'Evangile devait se répandre sur toute la surface de la terre avec la rapidité d'un vent impétueux, qui renverse tout sur son passage. En vain les puissants rois de la terre, les savants orgueilleux, les tyrans cruels

voudront arrêter l'expansion de la doctrine du Christ ; les temples des faux dieux et leurs idoles tomberont, les ténèbres de l'idolâtrie seront dissipées, et après trois siècles de combats la croix victorieuse régnera sur le monde ; l'Esprit de Dieu renouvellera la face de la terre.

« Des langues de feu apparurent, continue le texte sacré, et allèrent se reposer sur la tête de chacun des assistants. » Ces langues de feu étaient le symbole de l'Esprit-Saint, parce que les flammes représentent l'ardeur de la charité dont il venait remplir tous les cœurs, la lumière de la foi dont il allait éclairer toutes les intelligences. Ces flammes avaient la forme de langues, parce que les apôtres, remplis des dons du Saint-Esprit, allaient bientôt prêcher dans toutes les langues la doctrine de leur Maître et convertir le monde par leurs prédications. Les flammes descendues du ciel se divisèrent, pour indiquer la multitude des dons variés du Saint-Esprit ; et elles se reposèrent sur chacun des disciples, pour montrer que l'Esprit divin prenait désormais possession du gouvernement de l'Eglise, où il devait demeurer, selon la promesse du Sauveur, jusqu'à la fin des siècles. Aussi « ils furent tous remplis du Saint-Esprit, » c'est-à-dire qu'ils ne reçurent pas seulement quelques grâces particulières, comme on les reçoit au baptême ou à la confirmation, mais qu'ils reçurent avec la plus grande abondance tous les dons surnaturels qui leur étaient nécessaires pour remplir leur mission. Ce n'était pas seulement, dit saint Augustin, la grâce d'une visite passagère, ou d'une influence de courte durée, c'était le séjour de la majesté divine dans les âmes qui la recevaient ; ce n'était pas seulement l'odeur d'un parfum céleste, mais la substance même du Saint-Esprit qui remplissait les cœurs.

« Ils se mirent à parler diverses langues, selon que le Saint-Esprit leur en donnait le pouvoir. » Le Saint-Esprit donna en effet, en ce moment, aux apôtres la faculté de parler des langues qu'ils ne connaissaient pas, de manière à se faire comprendre de tous les étrangers réunis alors à Jérusalem. Tant que les hommes étaient restés fidèles à Dieu, ils n'avaient parlé qu'une même langue, mais en punition de leur orgueil et de leur rébellion, Dieu confondit leur langage au pied de la tour de Babel, et comme ils ne pouvaient plus s'entendre les uns les autres, ils se séparèrent. La dispersion des peuples et la confusion des langues fut un des châtiments mérités par les péchés des hommes. Jésus-Christ était venu sur la terre pour expier le péché, et appeler tous les hommes à ne plus former sous sa conduite qu'un seul troupeau. Lorsque le Saint-Esprit descendit sur la terre pour enseigner la vérité aux hommes par la bouche des apôtres, il leur donna la faculté de parler toutes les langues, pour amener plus vite les différents peuples à la confession d'une même foi et les réunir en une même famille par les liens de la charité. Le don des langues a été communiqué souvent plus tard par le Saint-Esprit aux

missionnaires qui portent la foi dans les pays barbares. Nous lisons dans la vie de saint Dominique, dans celle de saint François-Xavier et de beaucoup d'autres saints, qu'il leur a été donné de parler les langues des peuples qu'ils évangélisaient, avec la même facilité que leur langue maternelle, quoiqu'ils ne les eussent jamais étudiées. Quand nous n'aurions d'autre preuve de la divinité de notre religion que ce don des langues accordé à différentes époques aux prédicateurs de l'Evangile, cela devrait suffire pour nous convaincre que le Saint-Esprit est toujours avec l'Eglise catholique, et par conséquent qu'elle est bien la véritable Eglise de Jésus-Christ.

« Quand le bruit de cet événement extraordinaire se fut répandu, » et quand la voix des apôtres eut retenti dans les rues de Jérusalem, la foule se pressa pour les entendre, chacun étant tout surpris de les comprendre dans sa propre langue. « Tous ces gens-là, disait-on, ne sont-ils pas des Galiléens ? Et comment se fait-il que nous les entendions chacun dans la langue de notre pays ? » Il y avait certes bien de quoi surprendre, et les auditeurs de bonne foi ne devaient pas hésiter à voir là-dedans une intervention miraculeuse de la toute-puissance divine. Saint Pierre saisit cette occasion pour expliquer aux Juifs qu'ils voyaient s'accomplir sous leurs yeux ce qu'avait prédit le prophète Joël, que ce miracle était bien l'œuvre du Saint-Esprit, et aussitôt il se mit à leur prêcher Jésus crucifié. Ses paroles firent une telle impression sur la multitude qui se pressait pour l'écouter, que ce jour-là même trois mille personnes se convertirent et reçurent le baptême. (Act., II, 1-41).

Telles sont, mes frères, les circonstances merveilleuses dans lesquelles s'est opérée la descente du Saint-Esprit sur les apôtres. Nous en célébrons chaque année le souvenir d'une manière très solennelle à la fête de la Pentecôte, et en même temps nous remercions le Seigneur de la grâce qu'il nous a faite de devenir les membres de cette Eglise catholique, apostolique et romaine, dans laquelle le Saint-Esprit a établi sa demeure pour l'instruire et la diriger jusqu'à la fin des siècles, et pour remplir de ses dons les cœurs des fidèles. Adressons-nous en terminant à ce divin Esprit, et demandons-lui avec toute l'Eglise de venir en nous pour nous éclairer de sa divine lumière et remplir nos cœurs des flammes de son amour, pour purifier nos âmes de toutes les souillures du péché et les arroser de ses grâces, pour les rendre dociles à sa conduite, les fortifier contre toutes les attaques du démon, et nous faire tous arriver heureusement au port du salut. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE SOLANGE PATRONNE DU BERRY

(10 MAI)

Quod stultum est Dei sapientius est hominibus, et quod infirmum est Dei fortius est hominibus.

De Dieu ce qui est insensé est plus sage que les hommes, et de Dieu ce qui est faible est plus fort que les hommes. (I Cor., I, 25).

Plus on considère l'économie de la Providence dans l'établissement de l'Eglise, plus on voit briller ces caractères surnaturels qui ôtent à cette œuvre divine toute apparence d'une entreprise humaine. Rechercher en effet des moyens conformes à la fin qu'on se propose, mettre en œuvre la force pour triompher, l'éloquence pour persuader, la noblesse pour éblouir, les passions pour séduire, voilà bien la sagesse du monde. La sagesse de Dieu au contraire choisit, dit saint Paul, « ce qu'il y a de plus ignorant pour confondre les sçavants, ce qu'il y a de plus faible pour confondre les forts, et ce qu'il y a de moins noble et de plus méprisable, même les choses qui ne sont point, pour détruire celles qui sont » (I Cor., I, 27-28), et ces contradictions entre la prudence de Dieu et la prudence des hommes ne sont pas le moindre argument en faveur de la divinité de l'Eglise.

Cette merveilleuse économie de la Providence, nous pouvons l'observer aussi dans la suite des siècles. Parcourons en particulier la vie de cette admirable sainte dont nous voulons aujourd'hui célébrer la gloire ; nous pourrions y contempler la science et la sagesse humaine confondues par la simplicité de sainte Solange, — la force du siècle renversée par sa faiblesse, — et les grandeurs du monde dépassées par son obscurité. Nous pourrions de ces considérations tirer d'utiles et salutaires leçons, et apprendre en quoi consistent la vraie prudence, la vraie force et la vraie noblesse pour le véritable disciple de Jésus-Christ.

I

Sainte Solange ne naquit pas au sein de la gloire ; ses parents étaient d'honnêtes laboureurs qui n'avaient d'autres richesses à lui transmettre que celles de leur piété et de leur innocence. Pour toute instruction, ils lui apprirent à concevoir une haine profonde du péché mortel et de tout ce qui peut offenser les regards de la divine Majesté. Une si sainte éducation devait bien disposer son cœur à s'ouvrir tout entier aux effluves de la grâce, et son âme à recevoir les semences de cette vie surnaturelle que Dieu devait y répandre avec tant de munificence. Son intelligence s'ouvrit de bonne heure aux choses de la religion, et Dieu se plut à verser en elle l'abondance de son esprit et de ses lumières.

Il fallut en effet que son âme fût singulièrement éclairée d'en haut, pour que, dès l'âge de sept ans, elle prit la résolution de se consacrer à Dieu de la manière la plus parfaite. Considérant combien noble est la vertu de chasteté qui rend les âmes blanches comme le lis, pures comme le soleil ; sachant que par amour spécial pour cette vertu, notre divin Sauveur avait voulu naître d'une vierge, elle conçut le projet de vouer à Dieu sa virginité, de lui faire tout à la fois le sacrifice de son corps et de son âme, de renoncer à sa liberté pour n'avoir jamais d'autre Epoux que Jésus-Christ. « J'aime Jésus-Christ, disait-elle comme sainte Agnès, et en l'aimant je deviens plus chaste ; en m'unissant à lui, je me trouve plus pure ; en le recevant au dedans de moi, je me sens plus vierge ; c'est faire outrage à cet Epoux céleste de croire que je puisse être touchée de quelque autre que de lui. Périssent mon corps, s'il pouvait plaire à d'autres yeux qu'aux siens ! » Ecoutez donc, ô sainte enfant, et rendez-vous attentive ; oubliez la maison de votre père, et le Roi sera charmé de vos attraites. (Ps. XLIV, 11). Approchez sans crainte de l'autel de votre immolation ; dans l'assemblée des élus, vous serez choisie pour composer le cortège de l'Agneau, parce que votre front brillera de l'auréole des vierges. Vous le suivrez partout où il ira, et vous chanterez le cantique qu'il n'est donné qu'aux vierges de chanter.

Une si généreuse et si étrange détermination de la part d'une enfant est bien faite pour étonner le monde ; elle est en contradiction manifeste avec toutes ses maximes. Il veut bien admirer cette belle vertu qui fait des vierges des anges sur la terre ; il veut bien admirer le dévouement de ces saintes filles qui renoncent à tous les plaisirs d'ici-bas pour servir Jésus-Christ dans la personne des pauvres et des malades ; il surveille même attentivement la vertu des prêtres et des religieux ; mais pour lui et pour ceux qui sont pleins de son esprit, il n'est pas si exigeant. Bien des fautes contre la chair, bien des désordres même ne sont à ses yeux que des bagatelles dont on rit. Ne l'avons-nous pas entendu parfois proférer de ces maximes issues en droite ligne de Satan, qu'il faut que jeunesse se passe, que la chasteté est une vertu au-dessus des forces humaines ? Oh ! combien différent l'esprit des vrais chrétiens, l'esprit des saints ! Pour eux la virginité est l'école de toutes les vertus, l'honneur de la nature humaine, la richesse de l'Eglise, la possession de tous les biens. Avec elle la conscience est en paix, l'esprit est éclairé, la joie est dans l'âme, et surtout, l'éternité bienheureuse est assurée, car Jésus-Christ a dit : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. »

Le monde prétend qu'on peut prendre part à ses divertissements et conserver une pureté sans tache ; mais la simplicité de Solange, plus pénétrante et plus clairvoyante que la prudence du siècle, sait bien que l'homme déchu porte cette vertu dans un vase fragile, et que pour l'assurer

il ne suffit pas de s'engager par un vœu. Elle sait que pour la conserver, il faut la mettre à l'abri du monde par la retraite, la pénitence et la prière. Aussi notre jeune sainte se fait la plus humble servante de ses parents ; elle demande la grâce de remplir près d'eux les fonctions les plus modestes et les plus humiliantes, elle demande à garder les troupeaux de la maison. Elle restera sans instruction humaine et sans lettres ; mais elle se disposera mieux à ces communications célestes que le Créateur devait avoir avec sa créature. Par une merveille de la grâce, notre humble bergère parle de Dieu comme un ange du ciel. Elle demeure sur la terre, mais dans ce lieu d'exil toute sa conversation est parmi les bienheureux et dans le séjour de la gloire. La vue de son troupeau, la vue des campagnes, tout ce qui s'offre à elle lui fait connaître Dieu et l'élève vers lui. C'est la clarté des astres, c'est l'immensité du ciel qui lui découvrent la splendeur et l'infinie puissance de la majesté créatrice. C'est une fleur champêtre, que la main des hommes n'a pas cultivée, mais qui, exposée au soleil de justice, en tire tout cet éclat dont brillent les justes et cette odeur de Jésus-Christ dont parle saint Paul.

O savants du siècle, ô vous qui êtes passés maîtres dans les sciences humaines, comprenez donc la vanité de tout votre savoir, si vous ne savez pas le rapporter à Dieu comme à l'auteur de tout don ! Sachez que la science de Dieu doit passer avant toute autre, et que l'humble enfant du peuple avec son catéchisme répondra avec plus d'assurance que vous aux questions les plus importantes, celles qui concernent Dieu et nos destinées. Tant de livres, tant de travaux ne doivent servir qu'à nous confondre, quand nous voyons que sainte Solange, privée de tous ces secours, découvre ce qu'il y a en Dieu de plus profond et de plus caché. Et ne nous en étonnons pas, parce que Dieu, dit Salomon, se plaît à converser avec les simples. De là ces extases qui la ravissaient hors d'elle-même et ces visions célestes dont elle était éclairée ; grâces singulières et faveurs divines d'autant moins suspectes que jamais elles ne produisirent dans son âme si solidement humble quelque tentation d'orgueil ou de distinction, mais la réserve et la modestie, la prudence et l'obéissance. Cette prédilection de Dieu pour les âmes simples s'était déjà manifestée dans la vie mortelle de Notre-Seigneur. Ce n'est pas en effet avec les superbes qu'il conversait, mais avec les esprits humbles et droits, car il était venu spécialement pour évangéliser les pauvres et prenait un singulier plaisir à vivre au milieu d'eux. C'est ainsi que Dieu fuit les cœurs hautains et orgueilleux et ne se communique qu'aux simples, et c'est par la simplicité qu'il a voulu confondre la sagesse et la prudence du monde.

II

Mais si la simplicité de sainte Solange a été plus éclairée que toute la sagesse du siècle, nous

pouvons dire encore que sa faiblesse a été plus forte que les puissances du monde, car c'est par sa faiblesse même que notre héroïne a triomphé de ses persécuteurs.

La grâce et la nature avaient pris plaisir à répandre à l'envi sur elle tous leurs charmes ; une jeunesse tendre et florissante, une beauté dont Dieu semblait relever l'éclat devaient attirer sur elle les regards des hommes. Aussi Dynaste, le fils du gouverneur de la région, prince de la patrie, ayant entendu parler de la beauté et de la sagesse de notre sainte, chercha, sous prétexte de chasse, à la visiter dans sa retraite. A la vue de sa merveilleuse beauté, il s'éprit pour elle d'une violente passion. Mais comme les lois punissaient sévèrement ceux qui tentaient de ravir aux vierges leur honneur, il lui vanta sa noblesse, ses immenses richesses, et lui promit de la rendre maîtresse de tous ses biens si elle consentait à l'épouser.

Mais notre sainte, confirmée dans la grâce du Saint-Esprit et fortifiée par la sagesse divine, repousse avec horreur de pareilles propositions. « Dès mon enfance, s'écrie-t-elle, je me suis vouée pour toute l'éternité à Jésus-Christ, mon Dieu et mon unique Epoux, qui surpasse tous les hommes par sa beauté, sa puissance et ses richesses ; je veux lui garder ma foi jurée, parce qu'il m'a rachetée par son sang. » A ces mots, le suppôt de Satan comprend que Solange est profondément enracinée dans l'amour du Christ, et, furieux de voir ses avances méprisées, il se décide à l'enlever de force. La jeune héroïne, voulant mettre en sûreté le précieux trésor de sa virginité, ne trouve de salut que dans la fuite. L'infâme jeune homme la rejoint, l'assied sur son cheval, et emporte sa capture à toute vitesse.

La force va-t-elle triompher de la faiblesse ? La vertu de notre sainte va-t-elle devenir la proie de ce loup ravisseur ? Oh non ! mes frères, car Dieu est avec sa servante. Courage donc, noble vierge ! Ceignez-vous les reins, et revêtez-vous de la force du Très-Haut. Non, vous ne serez pas infidèle à votre céleste Epoux, mais vous allez par le martyre lui remettre intact le lis de votre virginité.

S'échappant donc des mains de son ravisseur, au passage d'un ruisseau elle se laisse glisser de cheval. Alors l'ignoble corrupteur, furieux d'être ainsi joué par une faible enfant, tire son épée et lui tranche la tête. Mais, ô prodige ! voilà que les lèvres de la sainte redisent par trois fois ce doux nom de Jésus que tant de fois elles avaient invoqué ; et l'historien de sa vie raconte qu'elle prit sa tête dans ses mains et la porta jusqu'au lieu où fut plus tard élevé un temple en son honneur. Quant à son âme toute resplendissante de pureté, les anges du Seigneur la recueillirent et la transportèrent au pied du trône de l'Agneau pour y être couronnée de la double auréole des vierges et des martyrs.

Voilà, mes frères, comment la faiblesse d'une

humble fille des champs triomphe de la férocité de son bourreau. On peut dire même que c'est alors qu'elle est le plus faible et le plus désarmée qu'elle devient le plus forte, car c'est alors que Dieu l'assiste et qu'elle peut tout en Celui qui la fortifie. Que de fois n'a-t-on pas vu le Seigneur prendre plaisir à déjouer les projets de ses ennemis en leur opposant ce qu'il y a de plus faible au monde ! Le même Dieu qui autrefois avait armé le bras de Judith pour sauver son peuple choisi de la tyrannie des Assyriens ; le même Dieu qui avait arrêté les hordes du farouche Attila par les prières et les larmes de l'humble bergère de Nanterre ; le même Dieu qui plus tard devait par la vierge de Domremy délivrer son royaume très chrétien du joug des étrangers, ce même Dieu suscitait dans les premiers siècles de l'Eglise les Agnès, les Cécile, les Catherine, les Solange pour vaincre par leur faiblesse même la férocité des tyrans et la puissance du démon.

Si nous considérons ce glorieux trépas de notre sainte, nous nous étonnerons à bon droit de voir tant de force dans un si faible corps, surtout si nous avons égard à notre mollesse et à notre lâcheté. On ne sait plus de nos jours ce que c'est que la force chrétienne ; on ne sait plus se mettre en défense contre l'iniquité du siècle, on ne pense même plus parfois à résister à la tentation et au péché. Notre-Seigneur a dit pourtant que celui qui aime sa vie la perdra ; qu'il n'y a qu'un moyen de la garder, c'est de la haïr en ce monde, de crucifier la chair avec ses convoitises, en un mot de vivre dans l'esprit du martyre.

Si le temps des persécutions est passé, si nous ne sommes pas appelés à verser notre sang pour la foi, nous pouvons cependant conquérir en quelque sorte la gloire du martyre. C'est être martyr en effet que d'endurer dans son corps, dans ses biens, dans sa réputation tous les malheurs qu'il plaît à Dieu d'envoyer. C'est être martyr que de mortifier son corps et ses passions, de résister à ses appétits déréglés, de souffrir patiemment les misères de cette vie, d'endurer les injures et les calomnies, de rendre le bien pour le mal et de persévérer ainsi jusqu'à la fin par amour pour Notre-Seigneur. Si Jésus-Christ est mort pour nous, nous devons être prêts à mourir pour lui, et sachons bien que nous ne pourrons nous réjouir au ciel avec les saints, si nous ne voulons pas soutenir avec eux les tribulations d'ici-bas.

III

Il nous reste à voir, mes frères, comment l'humilité de sainte Solange a été plus honorée que toutes les grandeurs du monde. Dieu, suivant le prophète David, se plaît à couvrir de gloire et d'honneur les saints qui sont ses amis. (Ps. cxxxviii). Mais, entre les saints, il n'en est point que Dieu prenne plus soin de faire connaître que ceux qui ont été plus parfaits dans l'humilité. On dirait que jusque dans l'ordre de la sainteté, Dieu se

plaise à humilier la grandeur du siècle et à faire voir sa prédilection pour les saints d'origine obscure. C'est ainsi que la plus humble des femmes, la sainte vierge Marie, fut élevée au-dessus de toutes les créatures. C'est ainsi que notre sainte Solange qui plus que toute autre rechercha l'obscurité, fut glorifiée dès ici-bas par le don des miracles, qu'elle posséda à un haut degré, et par le culte solennel que les peuples lui rendirent après sa mort.

Avant sa chute, notre premier père au paradis terrestre avait été établi roi de la création : les animaux et les éléments lui obéissaient. Ne nous étonnons donc pas si des saints qui ont conservé intacte leur innocence et étaient parvenus à un haut degré de perfection comme notre sainte, ont pu recouvrer cet empire d'Adam perdu par le péché. Dieu les a, dit le Roi-Propète, couverts de gloire et d'honneur et les a établis sur tous les ouvrages de ses mains. (Ps. viii). C'est ainsi que de son vivant sainte Solange savait commander aux tempêtes, écartait d'un signe de sa volonté les animaux malfaisants qui voulaient nuire à son troupeau ; sa vue seule guérissait les malades et mettait les démons en fuite.

Par un privilège peut-être unique dans les annales des saints, Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour montrer combien il se complaisait dans la sérénité et la clarté de l'âme de son Epouse, voulut qu'une étoile brillante la précédât nuit et jour, afin de lui indiquer les heures de la psalmodie et les heures des divines communications, et de lui rappeler, comme l'étoile des mages, qu'elle ne devait jamais cesser la recherche de son Dieu.

Mais du jour où le ciel l'enleva à la terre, notre bienheureuse devint pour ainsi dire encore plus puissante par sa protection continuelle et par les saintes richesses qu'elle communiqua si abondamment à ceux qui l'ont honorée. Que de fois ne vit-on pas toutes les sociétés de l'Eglise se réunir, tout le peuple, grands et petits, s'assembler dans ces supplications solennelles, où, comme l'arche du Seigneur, étaient portées ces précieuses reliques dont notre région a mille fois éprouvé la vertu d'obtenir en temps de sécheresse la rosée fécondante du ciel ! Ah ! mes frères, demandons par son intercession que Dieu mette le calme dans notre cœur si souvent secoué par les tempêtes des passions et les attaques du démon ; demandons-lui, outre la pluie nécessaire à nos moissons, le don des larmes pour pleurer nos péchés et soupirer après notre réunion avec Dieu.

Après tant de miracles, faut-il s'étonner que toutes les puissances de la terre aient honoré notre sainte, que des rois l'aient invoquée, que toute une province l'ait choisie pour patronne ? Non, mes frères. Si Notre-Seigneur a dit que quiconque s'abaisse sera élevé, l'humilité de sainte Solange lui méritait toute cette gloire, et nous voyons en elle l'accomplissement de cette parole du Saint-Esprit, que la mémoire des justes sera éternelle (Ps. cxi), tandis que la mémoire des

pécheurs périra et périt en effet tous les jours. (Ps. ix). Tant de personnages, idolâtres de leurs grandeurs, enflés de leur fortune, étaient recherchés et redoutés sur la terre, tandis que l'humble Solange ne pensait qu'à y servir Dieu ! Ils n'étaient attentifs qu'à leur propre gloire, elle n'était attentive qu'à la gloire de Dieu. Ils ne travaillaient qu'à éterniser leur nom dans le monde, elle ne cherchait qu'à bénir le nom de Dieu et à le rendre plus célèbre. Qu'est-il arrivé ? Toute la grandeur des uns s'est évanouie, et la mort en les faisant disparaître aux yeux des hommes les a effacés de leur souvenir. Ah ! ils pourront bien dire avec le sage, ces grands du monde, à la vue de la gloire des saints : « Voilà ceux dont nous avons fait autrefois un sujet de risée et un thème d'outrages. Insensés que nous étions ! nous regardions leur vie comme une folie et leur mort comme une honte ; et voilà qu'ils sont comptés parmi les fils de Dieu. Nous nous sommes donc trompés ! » (Sag. v, 3, 5).

Si nous faisons un retour sur nous-mêmes, de quelle grandeur sommes-nous jaloux ? N'est-ce pas d'une grandeur toute mondaine ? Briller dans le monde, rechercher l'amitié des grands, voilà quels semblent être souvent tous nos désirs. Le moindre avantage que nous croyons avoir, le moindre degré d'élévation auquel nous parvenons nous font perdre la tête ; croyant avoir sur les autres quelque ascendant, nous les regardons avec dédain ; en un mot, uniquement occupés d'une gloire mortelle, nous perdons le souvenir de cette glorieuse immortalité qui seule devrait être l'objet de toutes nos réflexions.

Ce n'est pas ainsi que les saints jugeaient de la vraie gloire, car ils savaient que ce qu'il y a de plus grand dans la vie n'est rien, et que s'y attacher est une des marques les plus évidentes de notre faiblesse. Ils savaient que Dieu s'est toujours plu à déposer les puissants de leurs trônes et à exalter les humbles. Que doit nous importer que nos noms soient connus des hommes, pourvu qu'ils soient marqués sur le livre de vie avec les caractères les plus glorieux ? Notre humilité ne sera-t-elle pas abondamment récompensée au ciel par un poids immense d'une gloire immortelle ? C'est à cette gloire que nous devons aspirer. Travaillons-y selon les exemples et sous les auspices de l'illustre Solange : selon ses exemples, puisque Dieu nous la propose aujourd'hui comme modèle ; sous ses auspices, puisque Dieu nous l'a donnée pour patronne et pour avocate. Imitons ses vertus, et par là nous aurons part à ses faveurs dans cette vie et à son bonheur dans l'autre.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

LA MESSE EXPLIQUÉE AUX FIDÈLES

XXXVI

MÉDITATION DU « PATER »

Mes frères,

Saint Ambroise nous assure que l'Oraison dominicale renferme autant de mystères que de paroles : *Quot voces, tot sacramenta* ; et saint Hilaire la compare à un miroir qui, sous la transparence d'expressions simples et ordinaires, nous montre la splendeur des vérités les plus mystérieusement cachées. Il nous importe donc d'essayer, avec le secours de la grâce, de comprendre le sens de cette prière, qu'on a appelée *l'itinéraire de la sainteté* à laquelle nous devons tendre.

Vous savez qu'elle se compose de sept demandes distinctes, dont les trois premières ont rapport à la gloire de Dieu et les quatre dernières à nos nécessités temporelles et spirituelles. On peut dire avec les conciles, que les quatre premières ont pour objet les biens que nous demandons à notre Père céleste, et les trois autres les maux dont nous voulons être délivrés. Le nombre sept correspond ici aux sept dons de l'Esprit-Saint, aux sept béatitudes évangéliques et aux sept paroles du Sauveur sur la croix ; il nous indique la lutte que nous avons à soutenir contre les sept péchés capitaux et dans laquelle nous serons vainqueurs par la prière.

1^o *Que votre nom soit sanctifié* ! Nous avons appelé Dieu du doux titre de Père ; il prête l'oreille à nos supplications, nous voilà en sa présence, quel sera le premier sujet de notre entretien avec lui ? Son nom est saint et terrible ; il est admirable par toute la terre, et les créatures doivent chanter ses louanges depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Loin de nous la pensée qu'il serait susceptible de recevoir un accroissement quelconque de sainteté, lui qui est la sainteté même, et que nos souhaits respectueux s'adresseraient à sa gloire *intérieure* et essentielle. En demandant que son nom soit sanctifié, c'est-à-dire *glorifié*, connu et adoré, nous entendons nécessairement sa gloire *extérieure* et accidentelle. La nature divine, avec toutes ses perfections infinies et sa propre félicité, ne saurait être augmentée ni diminuée ; par l'amour de complaisance, nous nous réjouissons de savoir toutes les perfections possibles réunies en Dieu, et nous adorons humblement sa gloire intérieure. Là se borne notre rôle filial.

Il n'en va pas de même de sa gloire extérieure ou accidentelle ; nous avons le droit et aussi le devoir de souhaiter qu'elle soit connue et appréciée par toutes les créatures intelligentes, par les anges et par les hommes. Bien plus, le pouvoir

nous est donné de prendre une certaine part à l'extension de cette gloire accidentelle, en nous sanctifiant nous-mêmes de plus en plus et en contribuant à la sanctification de notre prochain. Voici comment. Je désire que tous les êtres de la création matérielle, les étoiles du ciel, la lumière et les ténèbres, les oiseaux et les fleurs, le corps humain et l'océan, tous les animaux depuis l'insecte jusqu'au lion racontent, à leur manière, l'honneur et la gloire du nom de Dieu ; en même temps, je souhaite que les créatures ne soient jamais détournées de leur fin par la malice humaine, qu'elles ne servent pas à des usages pervers et qu'elles n'interrompent pas le concert d'hommages dus à leur Créateur.

Sans doute, Dieu n'éprouve aucun besoin de la gloire qui lui vient des créatures ; pourtant elle lui est agréable, dès lors qu'il nous enseigne à la demander et à la lui rendre. Laissons à saint Augustin la mission de nous instruire à cet égard : « Quand vous demandez à Dieu que son saint nom soit sanctifié, il semble que c'est plutôt pour lui que vous priez que pour vous-même. Car c'est sa gloire que vous souhaitez et non pas la vôtre. Mais à dire vrai, c'est pour vous-même que vous priez et non pour Dieu. Ce que vous demandez en disant : *Que votre nom soit sanctifié*, c'est votre propre bien et votre propre avantage, et non celui de Dieu. Car vous demandez que le nom de Dieu, qui est toujours saint en lui-même, soit sanctifié en vous. Qu'est-ce à dire, soit sanctifié ? Qu'il soit réputé saint dans vous, qu'il ne soit pas méprisé, mais honoré dans votre personne. Vous voyez donc que ce que vous désirez est votre propre bien ; car si vous méprisez le nom de Dieu, vous faites un grand mal qui tombe sur vous-même et non pas sur Dieu. »

Il ne suffit pas de former des vœux dans notre cœur pour la glorification de notre Père céleste, il faut que sa sainteté brille dans toute notre conduite, dans nos pensées, dans nos paroles et dans nos actions, et que nous retracions en nous son image et sa ressemblance selon la mesure de notre fragilité. Le respect de notre corps et de notre âme, temples du Saint-Esprit, la réparation des blasphèmes vomis par les impies, l'union à Dieu par la prière et les sacrements, le témoignage public de notre foi, l'accomplissement scrupuleux de nos devoirs d'état, la lutte constante contre nos défauts, la fuite du péché, le pardon des injures et l'envie de parvenir à la sainteté, voilà le moyen sûr de procurer la gloire de Dieu et de tout faire pour lui : *Ad majorem Dei gloriam*.

L'amour filial nous oblige à travailler à la glorification du nom de Dieu par tous ceux qui nous entourent, parents, amis et subordonnés. Les bons exemples, les sages conseils et la prière nous donnent une salutaire influence sur nos frères. En ce temps d'écoles neutres, sinon irréligieuses, devenons des catéchistes volontaires pour les pauvres enfants, et favorisons de tout notre pouvoir la création d'écoles libres. Le chancelier Jean Gerson ne dédaignait pas, à la fin de sa vie,

d'enseigner le catéchisme aux enfants de la paroisse de Saint-Paul à Lyon, et il leur demandait pour toute récompense de prier plus tard pour le repos de son âme. Souvenons-nous de la parole du roi Henri IV aux seigneurs de la cour : « Soyez tant bons compagnons que vous voudrez ; mais il faut que l'honneur de Dieu marche devant partout ! »

2^o *Que votre règne arrive !* Ma faible raison se demande comment il me sera possible de contribuer à l'extension du règne de Celui qui s'intitule lui-même le Roi des rois, le Maître des souverains, le Roi de gloire, le Roi éternel des nations, le Roi des armées, le Créateur du ciel et de la terre, le Roi absolu qui possède un droit immuable à toute l'obéissance des anges et des hommes, le Seigneur des seigneurs, et le Très-Haut qui domine sur tous les empires dont il dispose à son gré. Elle sait que le but unique de l'Evangile est d'amener le règne de Dieu, que nous devons chercher avant toutes choses : « *Quærite primum regnum Dei,* » ce royaume des cieux qui approche et que les pauvres d'esprit posséderont un jour. Ce n'est point le règne naturel de Dieu sur toute la création que je souhaite ici, attendu qu'il est établi dès le commencement du monde, ni l'action de cette providence spéciale qu'il étend sur les justes pour pourvoir à tous leurs besoins. L'ordre des saisons et le cours des astres suivent invariablement les lois que Dieu leur a tracées, et les événements politiques ou religieux n'arrivent qu'en vertu de ses décrets éternels : *l'homme s'agite et Dieu le mène !*

Je demande le règne temporel de Dieu par le triomphe de son Eglise, tel que David l'a prédit : *Il régnera d'une mer à l'autre et du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre* ; tel que l'a vu Isaïe : *Les rois marcheront à la lumière et les nations à la splendeur de ton aurore ; tous s'assemblent et viennent à toi ; il te viendra des fils des contrées lointaines et tes filles se lèveront à tes côtés, car tu pénétreras à droite et à gauche* ; dans le sens indiqué par saint Paul : *Il faut que le Christ règne sur toutes les nations, Oportet illum regnare*. Pour toutes les âmes qui gémissent dans les ténèbres de l'idolâtrie, dans les égarements de l'hérésie et dans l'indifférence de l'incrédulité, j'offrirai mes prières de chaque jour, mon obole pécuniaire pour les œuvres admirables de la Propagation de la foi et de la Sainte-Enfance, et j'exercerai moi-même un apostolat continu, dans mon entourage, par mes bons conseils et surtout par l'exemple d'une vie absolument pieuse.

Il faut encore demander le règne spirituel de Dieu dans nos âmes par sa grâce. « L'âme très pure, dit Cassien, témoigne par cette seconde demande combien vivement elle désire que le règne de Dieu son Père arrive, je veux dire celui par lequel Jésus-Christ règne tous les jours dans les saints. Ce qui se fait lorsqu'après avoir chassé le démon de nos cœurs par l'extinction et la ruine des vices qui font horreur, Dieu commence à

régner souverainement en nous par la bonne odeur des vertus ; lorsqu'après avoir surmonté l'impureté, la chasteté reprend la place ; lorsque la douceur succède à la colère et à l'esprit de vengeance ; enfin lorsque l'orgueil étant exterminé, l'humilité commence à établir son trône dans notre âme. » Par la soumission de notre esprit à toutes les vérités de la foi, par la charité de notre cœur envers nos semblables, par la mortification de nos penchants pervers, par la pénitence qui tient le corps en servitude et lui fait prendre une part réelle à la passion du Sauveur, nous établirons le règne de Dieu au dedans de nous, nous règnerons même avec lui : *cui servire regnare est* ; alors, nous nous écrierons avec saint Bernard : « Venez, seigneur Jésus, ôtez les scandales de votre royaume qui est mon âme, afin que vous régniez en elle, vous qui y avez droit. L'avarice, en effet, est venue et elle revendique une place pour elle ; la jactance veut y dominer ; l'orgueil veut y être le roi ; la luxure dit : je régnerai ; l'ambition, la colère, l'envie combattent en moi pour me posséder et pour savoir à qui j'appartiendrai de préférence. Pour moi, je résiste tant que je puis et je réclame mon seigneur Jésus ; je le veux pour mon Dieu, je le choisis pour mon maître. Venez donc, Seigneur, et dispersez par votre vertu vos ennemis, et vous régnerez en moi, parce que c'est vous seul qui êtes mon Roi et mon Dieu. »

Nous souhaitons enfin le règne éternel de Dieu dans la gloire sur ses élus, c'est-à-dire pour nous la réalisation de la promesse du Sauveur : *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde*. Tous les saints de l'ancien et du nouveau testament ont soupiré avec ardeur après la venue de ce règne, désirant être délivrés de leurs corps de mort et attendant l'effet de l'adoption divine. La vie que Dieu prépare à ses amis, vie sans tristesse et sans fin, est la vue face à face du Père céleste, la possession du bonheur, l'amour éternel : *Placebo Domino in regione vivorum*. Sainte Maure, en mourant, prononça ces paroles : *Que votre règne arrive !*

3^o *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel !* Je sais que la volonté de Dieu est cette loi éternelle qui commande de conserver l'ordre naturel et légitime, et qui défend de le troubler. Elle s'accomplit malgré tous les efforts des méchants et rien ne saurait lui résister. Impossible d'aller au ciel sans la soumission complète à la loi du Maître qui a dit formellement : « Ce ne sont pas ceux qui crient : Seigneur ! Seigneur ! qui entreront dans le royaume céleste, mais ceux qui font la volonté de mon Père qui est dans le ciel. » Cette loi m'ordonne d'adorer Dieu, d'honorer mes parents et de chérir même mes ennemis ; elle me défend le mensonge, la calomnie, l'injustice et la pensée volontaire du mal ; elle me conseille d'aller au-delà des préceptes, qui sont pour les serviteurs ordinaires, et de tendre à la vie parfaite par le renoncement aux plaisirs, aux richesses et aux honneurs, ce qui est la part résér-

vée aux amis ; elle m'apprend à me soumettre sans murmure et de bon cœur aux épreuves de cette vie, aux maladies, aux revers et à tous les événements qui rentrent dans le plan providentiel ; et elle me prévient que Dieu permet parfois le triomphe passager du mal, dont il n'est pas l'auteur, pour en tirer sa gloire ou notre avantage, car les humiliations et les injustices humaines nous forcent à mettre en Dieu notre confiance : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.*

Il ne doit pas nous être pénible de subir la volonté divine lorsque nous contemplons notre modèle, Jésus-Christ, se soumettant à toutes les exigences de son Père. Au jardin des Oliviers, quand son humanité frémit à la vue des douleurs qui l'attendent, il s'écrie : *S'il se peut, que ce calice s'éloigne de moi !* mais il ajoute avec résignation : *Que ce ne soit pas pour tant ma volonté qui soit faite, mais la vôtre, ô mon Père !* Tous les saints ont tenu le même langage et cherché la volonté de Dieu en tout et partout. Saint Vincent de Paul nous enseigne qu'un beau diamant vaut plus qu'une montagne de pierres, et qu'un seul acte d'acquiescement et de soumission à la volonté divine vaut mieux qu'un grand nombre d'œuvres de charité. Saint Antonin répétait fréquemment cette simple oraison : *Seigneur, apprenez-moi à faire votre volonté.* La sœur de Louis XVI, Elisabeth de France, qui mourut sur l'échafaud, faisait tous les matins cette admirable prière que les familles chrétiennes redisent encore : « Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, ô mon Dieu ? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'arrivera rien que vous n'ayez prévu, réglé, voulu et ordonné de toute éternité : cela me suffit. J'adore vos desseins éternels et impénétrables. Je m'y soumetts de tout mon cœur pour l'amour de vous. Je veux tout ; j'accepte tout ; je vous fais un sacrifice de tout, et j'unis ce sacrifice à celui de mon divin Sauveur. Je vous demande, ô mon Dieu, la patience dans mes peines, et la parfaite soumission qui vous est due pour tout ce que vous voulez ou permettez. » L'empereur Ferdinand II ne passait pas un seul jour sans réciter la prière suivante : « Seigneur, si c'est votre volonté que je devienne plus grand et plus puissant que je ne suis, élevez-moi, et je vous glorifierai. S'il importe à votre gloire et à mon salut que je reste dans l'état où je me trouve, je vous prie de m'y maintenir et je vous glorifierai encore. Mais si mon abaissement doit contribuer à votre honneur et à mon salut, je m'humilierai et m'anéantirai selon votre bon plaisir, et je vous glorifierai toujours. »

Comment devons-nous, mes frères, accomplir la volonté divine sur la terre *comme au ciel* ? L'unique occupation des anges, après l'adoration, est d'accomplir les ordres du Tout-Puissant, sans les discuter, sans remarque aucune, avec joie et promptitude, sans rencontrer d'obstacles, avec la perfection inhérente à ces êtres confirmés en grâce. Pour imiter leur soumission et pour obéir *comme au ciel*, il nous faut accepter la volonté divine

tout entière, sur tous les points, dans toutes les circonstances, sans renvoyer notre conversion à notre lit de mort, avec persévérance, et en baisant la croix à travers nos larmes dire : *Fiat ! Fiat !*

4^e *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.* Nous demandons à la fois le pain du corps et le pain de l'âme, ou plutôt tout ce qui est nécessaire à notre existence matérielle et à notre vie spirituelle : *Primum quod animale, deinde quod spirituale*, dit saint Paul. Dans les saintes Ecritures, le mot *pain* désigne les aliments pris en nourriture, la viande, les fruits, la boisson, et encore le vêtement, la demeure, les meubles et l'air indispensable à la respiration, en un mot, selon saint Augustin, tout ce que notre misérable corps réclame pour son entretien : *Quando rogamus panem quotidianum, quidquid nobis propter carnem nostram necessarium est rogamus.* Dieu a promis à toutes ses créatures le nécessaire, mais non pas le superflu, qui peut devenir nuisible à notre salut éternel. Pourvu que nous ayons des habits pour couvrir notre nudité et des aliments pour notre estomac, nous devons être contents comme saint Paul, puisque saint Jérôme assure que le vivre et les vêtements sont la richesse des chrétiens. *Notre pain*, et non pas *mon pain*, signifie celui que nous avons justement acquis par notre travail et non point celui qui proviendrait de la fraude ou du vol, celui que les riches doivent offrir aux pauvres par l'aumône, celui qui nous convient à nous, enfants de Dieu, et que nous attendons de la générosité de notre Père. *Chaque jour* : la fragilité de notre vie nous est attestée par le besoin humiliant que nous éprouvons de réparer nos forces, et notre misère nous enseigne la reconnaissance envers la providence céleste. *Donnez-nous* : ce n'est pas une dette, un salaire que nous réclamons, mais une faveur, une largesse, un don gratuit que nous demandons pour nous et pour tous nos frères.

Puisque l'homme ne vit pas seulement de pain, il faut à notre intelligence la parole divine qui éclaire et soutient, et à notre âme Dieu lui-même caché sous le pain eucharistique et se faisant sa nourriture : *Deus ipse cibus noster.* Nous vivons de Jésus-Christ par la foi, par le désir et l'amour de la justice, par l'enseignement évangélique et par la sainte communion. Quiconque va à lui n'aura plus faim ; nos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts, mais en mangeant le pain des anges nous vivrons éternellement. Suivons le conseil de saint François de Sales : « Deux sortes de personnes ont besoin de communier souvent : les parfaits, pour s'unir plus intimement à la source de toute perfection, et les imparfaits, pour travailler à y atteindre ; les forts, pour ne pas devenir faibles, les faibles, pour devenir forts ; les malades, pour être guéris, ceux qui ont la santé, pour ne pas tomber malades. »

5^e *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Ayez grand soin, mes frères, de ne pas prononcer vous-

mêmes votre propre condamnation en récitant cette demande ; le pardon que vous implorez de Dieu ne vous sera accordé que sous la condition expresse que vous pardonnerez toutes les offenses dont le prochain s'est rendu coupable envers vous. Il y a là une sorte de contrat qui deviendra nul si vous en violez la clause essentielle. Vous n'avez pas de peine à comprendre combien vous avez besoin de la miséricorde divine, et quelle dette énorme vous avez contractée par vos péchés envers la justice éternelle. La raison et la foi vous démontrent que Dieu, malgré sa puissance infinie, ne peut pas ne pas venger le péché et ne pas infliger aux pécheurs le châtement qu'ils méritent. Avec quelle humilité et quel profond repentir ne devez-vous pas reconnaître vos fautes innombrables, fautes de malice ou de faiblesse, pour en obtenir la rémission par le sacrement de pénitence, ce second baptême qui vous fera rentrer en grâce avec le Dieu des miséricordes !

L'immense besoin que nous avons du pardon de Dieu nous rend facile le pardon des injures, le pardon chrétien, la bienveillance cordiale et la réconciliation sincère avec nos ennemis. Regardons le Christ sur la croix priant pour ses bourreaux et excusant même leur scélératesse : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font !* Il ne faut pas laisser le soleil se coucher sur notre colère et nous présenter à l'autel avant d'avoir reconquis l'amitié de nos frères ; nous devons pardonner de suite, sans arrière-pensée, et toujours. Il y va pour nous de nos intérêts éternels, car ces paroles de Notre-Seigneur auront leur plein accomplissement : *Si vous pardonnez aux hommes leurs torts envers vous, votre Père céleste vous pardonnera aussi les vôtres envers lui ; mais si vous ne pardonnez pas aux autres, votre Père ne vous pardonnera pas non plus vos péchés.* (Math., vi, 14 et 15).

6° *Ne nous laissez pas succomber à la tentation.* La tentation est la proposition du péché et l'incitation à le commettre, par les conseils perfides du démon, ce lion rugissant qui rôde sans cesse autour de nous et cherche une proie à dévorer. Sa marche graduelle consiste dans la pensée du mal, dans la complaisance et dans le consentement. Tant que je n'adhère pas, en pleine liberté, à la proposition du mal, je n'offense pas Dieu ; je subis une épreuve et je cours un danger qui me fournissent l'occasion de lutter contre l'enfer et contre le monde et de remporter la victoire avec le secours de la grâce. Par elle-même la tentation n'est pas une faute ; elle n'est pas ordonnée mais simplement permise par Dieu, afin d'éprouver notre vertu et de nous faire acquérir des mérites. Elle est, hélas ! le fond de la vie humaine et elle me force à lutter tous les jours, à m'humilier dans la crainte d'une chute possible, à prévenir toutes les occasions périlleuses même légères en apparence, à me défier de mes propres forces, à activer le travail de la vertu, à expier mes fautes passées, à me réhabiliter à mes propres yeux, à faire la preuve de ma fidélité au de-

voir, et surtout à recourir fréquemment aux armes par excellence du lutteur chrétien : la prière et les sacrements.

Il m'est permis de demander à Dieu de me préserver des tentations par sa grâce, tant je sens ma faiblesse, ou de me donner la force d'y résister. Suarez veut que je demande la préservation des tentations auxquelles je succomberais. Si je désire, à l'exemple de saint Paul, les voir cesser, Dieu me répondra peut-être que sa grâce me suffit : *Sufficit tibi gratia mea*, et je subirai silencieusement toutes les épreuves avec patience et courage : *Labora sicut bonus miles Christi Jesu*. Je veillerai et je prierai, me souvenant qu'il est plus glorieux pour moi d'obtenir le ciel comme une récompense que comme une faveur absolument gratuite. Si je méprise les petites tentations comme des mouches qui voltigent autour de moi, je résisterai promptement aux tentations graves par le désaveu et par l'énergie de ma volonté, sans discuter avec le tentateur et en appliquant mon esprit à des occupations propres à dissiper le trouble et le péril. Mon cœur fera une sortie vigoureuse en conjurant la sainte Vierge, ma mère, de me défendre et de combattre avec moi : *Monstra te esse matrem, Vitam præsta puram*.

7° *Délivrez-nous du mal.* En saine théologie, mes frères, on enseigne qu'il n'existe qu'un seul mal en ce monde : c'est le péché, qui jette le désordre dans le plan divin, nous sépare de Dieu, dépouille notre âme de tous les mérites qu'elle avait si lentement amassés, nous enlève la paix et le bonheur, cause notre ignorance, l'affaiblissement de notre volonté, tous les maux de cette vie et les souffrances du purgatoire après notre mort ; bien plus, il nous mène tout droit à l'enfer éternel, si nous n'avons pas le temps de nous repentir. Nous avons donc raison de demander à Dieu de nous délivrer du péché et de nous arracher à ses liens ; livrés à nos seules ressources, nous péririons certainement : *Salva nos, Domine, perimus*.

La bonté divine nous laisse encore la consolation de demander la délivrance du mal temporel et physique, des maladies, des revers, des tribulations de toutes sortes, de la famine, de la peste, de la guerre, de tout ce qui est nuisible à notre corps et à notre âme. Dieu nous exauce en proportionnant à notre infirmité les maux qu'il nous fait subir, en nous consolant dans nos souffrances, en les rendant utiles à notre salut et en les abrégeant par la mort.

Récitons donc, mes frères, avec ferveur et amour l'Oraison dominicale, puisqu'elle renferme tout ce qui nous convient, tout ce que nous pouvons désirer, tout ce qui nous mettra sur la voie du ciel. Oui, nous dirons « Amen, qu'il en soit ainsi, » à chacune des sept demandes, en attendant l'heure bénie où nous paraîtrons devant notre Père et où nous chanterons avec les élus l'Amen sans fin de l'éternité bienheureuse.

LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

VI

SANCTA MARIA (*Le nom de Marie, suite :*
illuminata et illuminatrix)

Il n'est pas de noms qui aient exercé l'esprit des étymologistes et des savants, sollicité la foi et la plume pieuse des Pères, excité des élans de dévotion et d'amour comme le nom de Marie. Son nom est une musique qui enchante les oreilles et réjouit l'âme, une mélodie qu'on ne se lasse de redire, un parfum qui embaume et fortifie le cœur, un livre qui résume en deux syllabes les plus suaves et riches enseignements. Les Pères y ont vu non seulement l'affirmation de la puissance souveraine de la miséricorde, ou l'immensité de la douleur comparée à un océan d'amertume, *mare amarum*. Saint Isidore, saint Bernard, saint Bonaventure, ont prétendu que Marie signifie encore « lumière ; » et l'Eglise paraît tenir à ce sens, elle qui se plaît à invoquer la divine Mère du Christ sous le nom d'étoile de la mer, *Ave, maris stella*.

Marie fut en effet éclairée, *illuminée* de toutes les lumières de la foi et de la science, par Dieu lui-même, le Maître de toute vérité ; et depuis elle fut toujours la céleste *illuminatrice* de l'Eglise et des âmes, elle qui a produit « la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, » *illuminata et illuminatrix*. Puissent ses rayons de lumière et d'amour pénétrer dans nos cœurs, durant nos pieuses réunions du mois de Marie, et nous montrer à la fois et la vanité des frivolités mondaines et l'unique beauté du ciel où elle réside !

I

Vous souvenez-vous de ce cri de l'âme de sainte Elisabeth, lorsque Marie vint la visiter : « Ah ! vous êtes bienheureuse, vous avez eu la foi ! Aussi tout ce que le Seigneur vous a annoncé s'accomplira. » (Luc, I, 45). Dès son berceau, Dieu l'a « prévenue de bénédictions de douceur » et inondée de toutes les lumières de la foi. Elle n'a pas eu de maîtres terrestres, ou ses maîtres du temple ne lui ont rien pu apprendre qu'elle n'ait su mieux que le plus savant d'entre eux. Sa science ne paraissait point, pas plus que celle de l'enfant Jésus à l'école de Nazareth, parce que Dieu la voulait humble, modeste, comme la fleur cachée sous les feuilles et qui ne se trahit que malgré elle, à son parfum. Le vrai mérite est toujours humble, parce qu'il sait surtout ce qui lui manque. Son maître c'était Dieu qui lui parlait sans cesse, qui versait dans son âme la resplendissante lumière de la vérité, qui se plaisait à la voir s'épanouir au soleil céleste, comme une plante privilégiée, bien arrosée et cultivée,

brille au milieu du parterre dont elle fait l'orgueil.

1. Lui seul pouvait l'élever, ou quelque esprit céleste député par lui pour l'instruire. Tous les jours, affirment saint Grégoire de Nysse et saint Damascène, un ange venait, lorsqu'elle demeurait aux alentours du temple, lui révéler, lui expliquer les mystères divins ; et nul doute qu'il ne lui ait été donné de contempler Dieu face à face. C'est un principe en effet que Marie a joui de tous les privilèges qui ont consolé tous les autres saints, et rien n'est plus convenable tant à cause de sa haute dignité que de ses immenses et inconsolables douleurs. Or Moïse s'est entretenu avec Dieu sur le Sinaï, d'où il est descendu le front rayonnant de lumière, comme un astre ; saint Paul a été ravi jusqu'au troisième ciel, et Marie aurait été privée de ces faveurs !

Non, la lumière de sa foi, elle l'a puisée au foyer divin lui-même, elle a vu Dieu, autant qu'il peut être donné à une créature ici-bas de le contempler, elle a été élevée ainsi en quelque sorte sur les marches du ciel, et c'est cette éducation incomparable qui lui a donné sa clairvoyance surnaturelle et son courage surhumain.

Sa foi, elle en eut besoin pour se soutenir durant toute la carrière mortelle de son Fils, surtout durant sa vie publique. Ce qui nous étonne le plus, quand nous lisons l'Evangile, c'est l'incrédulité persistante des apôtres et des disciples. Le Sauveur fait miracles sur miracles, entasse bienfaits sur bienfaits, on acclame, on applaudit bruyamment « le grand prophète, » on se demande : « Qui est-il donc pour que les vents et la mer lui obéissent ? » mais on ne croit pas. Le moment d'enthousiasme passé, on oublie ; la haine vigilante réveille les soupçons, et les défiances les plus injustifiées reprennent. Jésus « sait ce qu'il y a dans l'homme » (Jean, II, 25) et qu'il ne peut compter sur personne, pas même sur Pierre ; et l'évangéliste saint Jean, après avoir rapporté un conseil perfide des disciples, laisse tomber cette parole explicative découragée : « C'est que ses frères mêmes ne croyaient pas en lui. » (Jean, VII, 5).

Il était donc seul au monde, suspect à tous, méprisé des uns, détesté des autres, étudié comme un problème par les meilleurs comme Nicodème, et d'avance condamné par l'opinion. Marie seule lui restait, Marie qui croyait en lui et dont la foi ne subit jamais d'éclipse, pas même lorsqu'elle le rencontra sur la montée du Calvaire, méconnaissable à tout autre œil qu'à l'œil maternel ; pas même lorsqu'elle le prit dans ses bras inerte, sanglant, criblé de plaies et qu'elle le déposa dans son tombeau. Sa foi ne fléchit point. Cet homme hué, insulté, outragé, torturé comme ne le fut jamais un condamné à mort, avili et méprisé comme ne le fut jamais un malfaiteur, plus conspué que les deux assassins qui l'accompagnent et que la tourbe épargne, mis en parallèle avec Barabbas et déclaré plus coupable qu'un meurtrier, plus scélérat que cet homme de

la dernière lie du peuple, eh bien ! c'est le Fils de Dieu ! Elle l'adore dans son cœur, elle l'aime d'autant plus qu'il est plus honni ; derrière le sang et les crachats qui déshonorent son aimable visage où les coups n'ont pas laissé une place nette, sa foi lui montre distinctement, clairement, la divinité, le Sauveur du monde. Elle ne rougit point de lui, elle ne doute pas de lui, comme fait une mère de son fils criminel, car elle sait, elle croit que Jésus est l'Innocent, le Juste, le Sauveur divin, et dans ce cadavre qu'elle confie au sépulcre elle voit déjà la gloire du corps ressuscité, le triomphe du troisième jour. Dieu le lui a dit : il faut que tout cela s'accomplisse. Elle croit, et même parmi ses angoisses affreuses elle éprouve une joie profonde, elle entend l'ange qui lui redit les paroles de sainte Elisabeth : « Vous êtes bienheureuse d'avoir eu la foi... »

Seule dans ces terribles conjonctures elle a cru ; la lumière de la foi lui apparaissait sanglante, mais c'était toujours la claire lumière.

2. Avec les lumières de la foi Dieu lui avait aussi versé les lumières de la science. Si je prononce ce mot si beau et si profané de science, ce n'est pas pour le prendre dans le sens moderne. Même au point de vue humain, Marie était plus savante que tous ses contemporains, elle avait vu et compris les secrets de l'univers à la clarté divine qui les lui avait révélés. Mais pour elle la science ne se séparait point de la foi, et sa science suréminente était précisément la science de la foi qui est aussi la science de la vie et du salut, la seule nécessaire, et aujourd'hui peut-être la seule oubliée.

Je vous prie de ne pas conclure de mes paroles que je réproûve toute science humaine, toute culture intellectuelle. J'aime et j'approuve toutes les cultures, celle de l'esprit, celle du cœur, celle de la volonté, celle du sol même : Dieu a ordonné à l'homme de cultiver la terre, et il bénit, il arrose, il fait fructifier les belles moissons. Mais vous n'allez pas semer de l'ivraie ou des mauvaises herbes dans vos champs, vous avez soin au contraire de purifier votre terre et de ne lui confier que des semences choisies. Agissez de même pour votre esprit, mettez-y de bonnes pensées, une science qui l'élève vers Dieu et vous soit utile ; pour votre cœur, déposez-y de bonnes et fermes résolutions, des germes féconds d'actions honnêtes et chrétiennes. Mais je ne puis accepter qu'on donne ce grand nom de science à un enseignement qui affirme qu'il n'y a pas de Dieu, que nous vivons parmi de magnifiques effets qui n'ont pas de cause, et qui met à un ordre du jour d'honneur l'impiété, l'inconduite, les compagnies perverses et les livres légers qui satisfont uniquement la curiosité du mal.

Dites-moi si cet enseignement, ces pratiques vous grandissent, vous fortifient, vous améliorent, vous préparent pour la lutte ; dites-moi si cela trempe les caractères, satisfait la conscience, vous rend plus honorables à vos propres yeux, vous fait monter dans l'estime des hommes mêmes,

tout partiaux qu'ils sont ; dites-moi si c'est bien, dites-moi si c'est de la science !

Cette science du mal, Marie ne la connut point et ne la voulut point acquérir ; mais la vie considérée au regard de Dieu, avec sa floraison d'actions saintes, de prières du cœur, de services rendus, comme elle la comprenait, comme elle la désirait chaque jour plus féconde, tissée en quelque sorte d'une trame plus solide de piété, de bonté aimable et d'universelle charité !

Où se trouve-t-elle cette science précieuse sinon dans la conversation avec Dieu et dans les divines Ecritures ? Marie lisait la parole sainte, s'y appliquait, la goûtait et en meublait sa mémoire. Elle la savait par cœur et la repassait dans son âme. Sans doute les lumières célestes lui en donnaient l'intelligence, mais elle y aidait par son travail assidu à pénétrer le sens caché de cette doctrine immense et profonde comme l'océan. « Les saintes lettres, nous dit saint Ambroise, Marie les avait toujours avec elle, elles étaient ses douces compagnes, elle les aimait, elle les goûtait, elle ne cessait d'en feuilleter les pages. » (Lib. II *De Virginibus*). Aussi saint Augustin s'adressant à elle s'écrie dans l'ardeur de son admiration : « Profitez de cette lecture, ô Marie, comme d'une prophétie, car nulle vérité des Saints Livres n'a pu vous échapper à vous qui deviez mettre au monde la plénitude de la vérité. » (*Serm. ix, de tempore*).

A la lumière de cette science incomparable qui lui vient de Dieu, mais aussi de ses réflexions, de son étude, « de ses intuitions personnelles, » au dire de saint Anselme, elle aperçoit non seulement le présent, mais l'avenir, mais les conséquences de sa vie humble, droite, spectacle que Dieu se plaît à contempler, *respexit* ; et son œil plongeant sur les siècles qui s'ouvrent devant son esprit, elle salue avec des accents prophétiques, pénétrés de reconnaissance pour la miséricorde divine, toutes les générations qui désormais la proclameront bienheureuse : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes*.

A son exemple, mes enfants, méditez les livres saints, l'Evangile, faites de pieuses lectures, apprenez-y la science de la vie, la science du bien et non celle du mal. Venez surtout à l'école de Marie, car tout illuminée de vérité elle est aussi illuminatrice, et la lumière que symbolise son nom, elle ne demande qu'à la répandre dans vos âmes.

II

Car elle n'est point égoïste, elle n'a reçu que pour donner, elle n'a « conservé dans son cœur » d'immenses trésors que pour les distribuer.

1. Elle les a distribués d'abord aux apôtres. Après le départ du Sauveur, elle demeure le chef incontesté, mais qui ne paraît point, de toute l'Eglise, l'inspiratrice de la prédication apostolique, de toutes les mesures de charité qui vont aider à la fondation de la société nouvelle. « Les apôtres sans doute ont été instruits, dit saint

Anselme, par la révélation du Saint-Esprit, mais Marie comprenait d'une manière supérieurement éminente et claire, à l'aide de l'Esprit de vérité, toutes les profondeurs de la vérité. Bien des choses furent ainsi révélées aux apôtres par elle, choses qu'elle avait apprises non pas seulement par les moyens ordinaires, mais par les intuitions divines. » (*De Excellentia Virginis*). Femme de prière elle parut alors au plus haut degré femme d'action. Elle portait un rayonnement dans sa personne qui éclairait toutes les âmes, montrait la nécessité des œuvres sociales qui firent le succès et produisirent le brillant épanouissement de la primitive Eglise.

Aussi bien suis-je convaincu que si la Sainte Vierge vivait au milieu de nous, dans notre société qui souffre de toutes les misères, de la faim du corps et de la soif de vérité des âmes, elle serait partout l'apôtre discret qui console, instruit, fait prendre patience à la terre en regardant le ciel, la dame de charité qui visiterait les malades, panserait les plaies, et par sa douceur, par sa compassion réelle ouvrirait aux âmes désespérées des horizons de foi et d'espérance qui leur feraient comprendre la vie aux clartés de la croix. Il me semble la voir à Jérusalem, dans les assemblées particulières, dans les familles fidèles, mais dans les familles hostiles aussi, parmi les aveugles d'esprit et de cœur, toujours bonne, secourable, inaltérablement dévouée à tous, surtout aux plus misérables, aux plus affligés, ayant la force de sourire aux ennemis les plus implacables de son Fils et le courage de répondre à ceux qui poussaient des cris de haine contre Dieu : « Moi je vous aime et je veux sauver votre âme ! » Ah ! c'est là le cachet du vrai dévouement : garder une affection profonde à ceux qui vous haïssent, ne point les abandonner, leur souhaiter du bonheur et leur faire du bien, avec une inlassable constance, pour leur âme, pour Dieu !

N'a-t-elle pas été aussi l'illuminatrice des Evangélistes ? N'est-ce pas sa main qui a guidé leur main et qui parfois leur a fermé la bouche ? Mais ce qu'elle leur a appris est si beau ! Sans elle nous ne connaîtrions pas les détails divins de la visite de l'Ange, le « Comment cela se fera-t-il ? » et l'*Ecce ancilla Domini* qui a fait tressaillir le cœur de Dieu. Nous ne chanterions pas le délicieux cantique du *Magnificat*, nous ignorerions les anxiétés de Joseph qui nous consolent si puissamment dans les nôtres, et la visite des Mages et celle des bergers, et les sentiments intimes d'adoration et de reconnaissance qu'elle « conservait » au plus profond de son cœur. Pour elle c'était alors le temps de se taire, *tempus tacendi*, mais l'heure vint où elle jugea qu'il fallait parler, raconter ce qu'elle avait vu, ce qu'elle seule savait, et elle parla. C'est bien à elle que nous devons les pages les plus touchantes de l'Evangile, et notamment ces phrases sobres, intimes qui sont comme des échappées de lumière sur les mystères d'amour qui ravissaient son âme en face des merveilleuses miséricordes de Dieu.

2. Mais de quelle grande âme n'a-t-elle pas été l'illuminatrice ? Basile, Chrysostome, Ambroise, Augustin, ne tarissent point en louanges quand ils parlent d'elle, tous les Pères la proclament la lumière de leurs yeux, l'astre consolateur qui brille au firmament de leur pensée. Albert le Grand n'était qu'un pauvre ignorant, il l'invoque et elle le rend la gloire de son siècle. Hermann, qu'une infirmité avait fait surnommer *Contractus*, la supplie de le guérir : elle lui donne le choix ou de rester malade mais savant dans toutes les sciences divines et humaines, ou de guérir mais de demeurer ignorant ; il choisit d'être infirme toute sa vie, et il fait l'étonnement de son époque par sa connaissance des langues, par ses études solides de l'Ecriture. Aussi pour remercier la sainte Vierge compose-t-il ce cantique émouvant qui semble un écho des cantiques du ciel : « Salut, ô Reine, mère de miséricorde, notre vie, notre douceur, notre espérance. Salut ! *Salve Regina*. »

Tous les grands serviteurs de Dieu se réclament d'elle. Saint Bernard n'eut d'autre maître, dit-il, que les chênes et les hêtres parmi lesquels il passe son temps heureux de noviciat, mais nous savons quelle fut sa constante illuminatrice : celle dont il se plaît à redire le nom, à célébrer les faveurs et la puissance, et dont il a chanté la bonté dans cette prière si pénétrante du « Souvenez-vous, » *Memorare*. Saint Thomas n'était qu'un petit enfant quand il aperçut à ses pieds une feuille sur laquelle étaient tracés des caractères latins. Il se baisse, c'était l'*Ave Maria* que Marie peut-être avait écrit de sa main, Marie jalouse de mettre sur la voie du salut cette âme si bien douée, Marie illuminatrice.

3. Enfin ses exemples eux-mêmes sont une lumière qui éclaire notre vie ; ils sont le flambeau de tous les âges, de toutes les situations. Elle est le modèle des mères, de tous ceux qui sont persécutés et qui souffrent, elle est particulièrement le modèle de la jeune fille. Considérez-la, soit au temple, alors qu'elle s'instruisait à la voix de ses maîtres, soit à Nazareth dans la pieuse solitude où seule les anges la visitent, quelle modestie, quelles habitudes de travail, quelle humilité, quelle retraite recueillie ! Je ne me la figure point cependant fuyant ses compagnes et les écartant, sa charité le lui défendait. Elle se regardait comme l'une d'elles, et la dernière, avec la mission de les édifier, de les conseiller, de leur faire aimer Dieu et éviter les dangers du monde. Quoique la tradition ne nous ait transmis aucun de ces détails, que nous serions si heureux de connaître, comment se refuser à croire que Marie fut avant tout pour ses compagnes un élément d'union, qu'elle les rassemblait autour d'elle, leur parlait avec enjouement ou avec élévation, suivant l'à propos des circonstances, et formait à Nazareth un bataillon de jeunes filles également distinguées par leur amabilité et leur vertu ? Ainsi que chacune de vous se dise qu'elle a charge d'âmes, qu'elle doit veiller sur une voisine, une amie, une sœur, pour les amener ici au pied de l'autel de Marie, au

devoir mieux pratiqué et plus parfait, à l'esprit de sacrifice et d'oubli de soi-même, le seul contre-poids à l'égoïsme contemporain ! Comment pourriez-vous laisser une âme s'enliser dans les tentations, les vanités, les séductions ensorcelantes et mortelles, et vous croire en sûreté de conscience ? Oseriez-vous donc répondre aux reproches de Dieu la parole homicide de Cain : « Est-ce que je suis la gardienne de ma sœur ? » Ah ! voilà l'égoïsme qui fait pleurer notre Mère, quand nous n'aurions qu'à dire une parole peut-être, qu'à tendre la main et que nous restons muets, méprisants, enveloppés dans notre fausse et immobile vertu !

Oh ! retenez bien ces enseignements de Marie illuminatrice, afin qu'elle vous aime mieux, qu'elle vous réserve une bénédiction plus maternelle, afin que vous prononciez avec plus de suavité son nom de lumière ardente et d'amour. Elle brille au ciel comme notre étoile, l'étoile de l'espérance qui nous montre notre chemin et sème la joie dans les espaces de notre firmament. « Elle est, disait sainte Brigitte d'une manière délicieuse, elle est le très doux appât de Jésus-Christ pour s'attirer les hommes. » Laissons-nous prendre par cet appât tout céleste qui nous introduit dans les filets des pêcheurs d'hommes qui ont reçu de Jésus-Christ la mission de remplir la barque de l'Eglise. Ainsi nous voyagerons, plus nombreux et plus joyeux passagers, vers les rivages éternels.

Telle est d'ailleurs l'intention de Dieu en nous donnant Marie pour mère ; il veut que par elle nous allions à lui, qu'elle soit l'échelle sainte par laquelle nous montions au ciel. Car il connaît notre fragilité et nos terreurs. Depuis Moïse nous avons peur de lui. Nous trouver seuls en face de lui qui gronde dans notre conscience comme autrefois parmi les arbres de l'Eden après la faute d'Adam, quelle chose pénible, mortifiante ! Nous reculons alors jusqu'au centre de notre néant, et c'est à peine si nous gardons la force de nous écrier : « Seigneur, si vous comptez nos iniquités, qui donc subsistera devant votre courroux ? »

Il nous découvre alors le visage si doux de Marie qui nous appelle, qui nous sourit, et de nous-mêmes nous allons à elle. Car elle nous paraît tout proche de nous, revêtue aussi de notre loque humaine, mais chez elle si resplendissante ! avec des traits de sœur, des lèvres qui ne s'enferment que pour des paroles de clémence. Nous nous agenouillons devant elle, puis nous nous prenons à la regarder, à la saluer, à lui parler, à l'invoquer en l'appelant par son nom : O Marie !

O reine, ô mère de miséricorde, vie, douceur, espérance, ô notre sœur, ô notre avocate ! jetez donc les yeux sur nous et conduisez-nous à votre béni fils Jésus. *Eia ergo, advocata nostra !*

Mais si vous voulez qu'elle vous écoute, imitez-la, soyez pieuses, travailleuses, pures, zélées comme elle, afin qu'elle vous reconnaisse pour siennes. Contemplez sans cesse sa face rayonnante de bonté et d'énergie, demandez-vous ce qu'elle

exige pour que vous lui soyez plus agréables, consultez-la, marchez à ses clartés illuminatrices en prononçant avec amour son nom aimable, doux et puissant, qui vous fera surmonter tous les obstacles, et vous mettra une joie délicieuse au cœur, *dedisti lætitiā in corde meo*.

PRONES CATÉCHÉTIQUES

Dimanche dans l'octave de l'Ascension

LES OPÉRATIONS DU SAINT-ESPRIT DANS L'ÉGLISE
ET DANS LES AMES

Cum venerit Paraclitus quem ego mittam vobis a Patre, ille testimonium perhibebit de me.

Quand sera venu l'Esprit Consolateur que je vous enverrai de la part de mon Père, il rendra témoignage de moi.

(Joan., xv, 26).

Mes frères,

Notre-Seigneur appelle l'Esprit-Saint le divin Consolateur, parce qu'il devait consoler ses apôtres de son absence, et leur fournir avec abondance les grâces de lumière et de force qui les soutiendraient au milieu des épreuves de la vie. Il devait aussi leur donner le courage d'être jusqu'à la fin les témoins du Christ et de sceller ce témoignage par le martyre. Enfin, il devait rester avec leurs successeurs jusqu'à la fin des siècles pour gouverner par eux l'Eglise catholique.

Le Saint-Esprit exerce ainsi une double action sur le corps mystique de Jésus-Christ : d'une part il instruit, il sanctifie, il gouverne l'Eglise ; d'autre part il fournit à chaque fidèle les grâces nécessaires au salut. D'une part il conserve dans l'Eglise le dépôt sacré de la vérité, la préserve de toute erreur, lui communique par les sacrements la grâce sanctifiante, et la défend contre ses ennemis ; d'autre part il ne cesse de répandre sur les âmes les dons célestes promis par le Sauveur. C'est cette double opération du Saint-Esprit, *dans l'Eglise et dans chacun de ses membres*, que nous expliquerons aujourd'hui ; vous y verrez le solennel témoignage rendu par l'Esprit de vérité à Celui qui l'a envoyé pour achever son œuvre sur la terre.

I

Le Saint-Esprit a pour mission *d'instruire*, de *sanctifier* et de *gouverner* jusqu'à la fin du monde l'Eglise de Jésus-Christ.

1. Pour que l'Eglise conserve intact le dépôt des vérités révélées qu'elle a reçu de Jésus-Christ, et pour qu'elle communique aux hommes sa doctrine, il lui faut un Maître infailible. Notre-Seigneur a promis de lui envoyer ce Maître lorsqu'il a dit en parlant du Saint-Esprit : « Ce Consolateur que le Père vous enverra en mon nom vous instruira et vous remettra en mémoire tout ce que je vous ai enseigné. » (Joan., xiv, 26). Il tiendra donc la place de Jésus-

Christ, il instruira l'Eglise en lui communiquant la vérité et en lui donnant la parfaite intelligence de la doctrine révélée, il l'éclairera pour lui faire distinguer sûrement la vérité de l'erreur et la mettre à même d'instruire toutes les générations humaines, puisqu'elle doit durer jusqu'à la fin du monde. « Je prierai mon Père, a dit le Sauveur, et il vous enverra un autre Consolateur, l'Esprit de vérité, pour qu'il reste avec vous jusqu'à la fin des siècles. » (Joan., xiv, 16). N'est-ce pas, en effet, une grande consolation pour nous, mes frères, de penser que nous possédons la pure doctrine de Jésus-Christ, puisque l'Eglise assistée par le Saint-Esprit ne peut nous enseigner que la vérité ? Laissez les savants ennemis de l'Eglise se glorifier de la prétendue supériorité de leur science et se moquer de la simplicité de votre foi ; croyez fermement tout ce que l'Eglise vous enseigne par la bouche de ses ministres, parce que vous êtes sûrs que c'est l'Esprit de vérité qui instruit l'Eglise, tandis que c'est l'esprit d'erreur qui suggère à ses ennemis les mensonges par lesquels ils attaquent sa doctrine.

2. Ce qui doit vous inspirer encore un plus grand attachement à l'Eglise, c'est que le Saint-Esprit la sanctifie. Ce qu'est l'âme pour le corps de l'homme, dit saint Augustin, le Saint-Esprit l'est pour le corps du Christ, qui est l'Eglise. L'âme donne la vie à tout le corps, ainsi le Saint-Esprit communique à tous les membres de l'Eglise la vie surnaturelle qui leur vient de Jésus-Christ. Par les sacrements en effet, le Saint-Esprit purifie, vivifie les âmes, il en fait les membres vivants du Christ, il les prépare à la gloire céleste. C'est lui qui, au baptême, efface la tache du péché originel dans l'âme de l'enfant d'Adam et le régénère pour la transformer en enfant de Dieu. C'est lui qui, dans la confirmation, fortifie le chrétien pour lui donner le courage de lutter victorieusement contre tous les ennemis de son salut, contre le démon qui ne cesse de lui tendre des pièges, contre le monde qui le fascine et les passions qui lui livrent de continus assauts. Si nous avons eu le malheur de souiller par le péché mortel la robe d'innocence reçue au baptême, c'est le Saint-Esprit qui, dans le sacrement de pénitence, nous ressuscite de la mort du péché, pour nous faire naître à la grâce, car vous savez que Jésus-Christ, en donnant à ses apôtres le pouvoir de remettre les péchés, leur a dit : « Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » (Joan., xx, 23). De même, dans les autres sacrements, c'est lui qui nous applique les mérites de la passion et de la mort du Sauveur, pour nous purifier de nos péchés et nous sanctifier.

C'est parce que le Saint-Esprit remplit continuellement dans l'Eglise cet office de sanctificateur qu'il y a eu à tous les siècles et qu'il y aura toujours tant d'âmes qui pratiquent avec héroïsme les plus grandes vertus, qui sacrifient toute leur existence au service de Dieu et du prochain, qui

renoncent à tous les plaisirs et à tous les honneurs de ce monde pour observer plus parfaitement dans la solitude les conseils évangéliques ; c'est parce que le Saint-Esprit entretient sans cesse dans les cœurs le feu de la charité qu'il y a dans l'Eglise tant de martyrs, d'apôtres, de vierges, de saints et de saintes de toute condition.

Quelle reconnaissance ne devez-vous donc pas avoir envers Dieu qui vous a fait la grâce d'appartenir à cette Eglise catholique romaine où le Saint-Esprit vous éclaire, vous guide dans le bon chemin, vous procure tous les moyens de vous sanctifier ! Comprenez bien l'obligation où vous êtes de mettre à profit toutes ces grâces, et tenez-vous en garde contre les dangers auxquels votre foi est exposée dans les relations inévitables que vous avez souvent avec des incrédules, des hérétiques ou des impies.

3. Enfin c'est le Saint-Esprit qui gouvernera l'Eglise jusqu'à la fin du monde. Les pasteurs de l'Eglise catholique, le pape, les évêques et les prêtres ministres de Jésus-Christ ne se sont pas donné eux-mêmes leur mission, et n'ont pas reçu leurs pouvoirs des hommes, mais de Dieu même. C'est par la grâce du Saint-Esprit qu'ils ont été consacrés pour exercer le sacerdoce de la loi nouvelle, et c'est de lui qu'ils reçoivent tous les secours nécessaires pour s'acquitter saintement de leur ministère. Saint Paul leur dit : « Veillez sur vous-mêmes et sur tout le troupeau auquel le Saint-Esprit vous a préposés pour gouverner l'Eglise de Dieu. » (Act., xx, 28). Non seulement le Saint-Esprit éclaire et dirige les pasteurs de l'Eglise, mais il veille sur elle pour la défendre contre tous ses ennemis, afin que les puissances de l'enfer ne puissent lui nuire. Il y a dix-huit siècles que l'Eglise catholique existe ; pendant ce laps de temps, que d'empires ont croulé, que d'Etats ont disparu, que de villes ont été détruites ! Tout a changé sur la surface de la terre, seule l'Eglise du Christ est restée ce qu'elle était. Sans autres armes que celles de la prière, de la patience et des larmes, elle a résisté aux plus terribles persécutions et triomphé, au dedans comme au dehors, des plus puissants ennemis. Les empereurs romains ont voulu la noyer dans le sang de ses enfants, les hérétiques ont essayé de détruire un à un tous ses dogmes, les incrédules l'ont accablée de leurs sarcasmes et de leurs dédains, de grands politiques ont voulu en faire une esclave de leur despotisme ; elle a résisté, elle a lutté, elle a triomphé, elle a vu ses adversaires descendre dans la tombe, et elle continue à s'imposer à l'univers entier comme la plus grande puissance morale qui ait jamais existé. Les révolutions religieuses lui ont enlevé malheureusement un grand nombre de sujets ; mais semblable à un arbre vigoureux qui pousse chaque année de nouveaux rejetons, elle a reçu dans son sein des générations nouvelles, elle a étendu son empire sur de nouveaux continents, et elle voit s'accomplir la promesse de son divin Fondateur, car l'Evangile du Christ est prêché dans le monde

entier. Il y a donc une force surhumaine qui la soutient, la défend et la gouverne, car si elle était réduite à compter sur le secours des hommes, elle aurait depuis longtemps subi le sort de toutes les choses de ce monde. Mais le Saint-Esprit que le Sauveur lui a envoyé du haut du ciel veille sur elle, il la gouverne d'une main sage et puissante, il lui fait éviter les écueils, il apaise les tempêtes qui la menacent, et il la mènera sûrement au port.

Admirez, mes frères, la tendre bonté de Jésus pour son Eglise. Après l'avoir quittée pour retourner vers son Père, il lui a envoyé son Saint-Esprit pour l'éclairer, la sanctifier et la gouverner. L'Esprit de Dieu éclaire l'Eglise pour qu'elle n'enseigne que la vérité, il préserve sa foi de toute erreur; il la sanctifie par tous les moyens de salut dont il confie la dispensation aux ministres du sacerdoce, il verse sur les pécheurs les grâces de pardon et sur les justes le don de persévérance; enfin il la gouverne, il la dirige, il la soutient dans ses luttes journalières jusqu'à ce que luise pour elle le grand jour du triomphe. Remerciez la divine Providence qui a fait tout cela pour votre salut, et soyez toujours les enfants dociles et dévoués de cette Eglise qui a seule les promesses de l'éternité.

II

Les opérations de la grâce du Saint-Esprit dans les âmes ne sont pas moins admirables. Il est pour chacun de nous un Maître qui nous éclaire et nous rend dociles à la vérité, une Force qui nous rend victorieux du monde et des passions, un Consolateur qui nous aide à supporter les rudes épreuves de la vie, un Sanctificateur qui après nous avoir régénérés, nous tient unis au Christ par le lien de la charité et nous dispose à la pratique de toutes les vertus.

Il opère ces merveilleux effets par toutes les grâces qu'il répand sur nous, et spécialement par les *sept dons* qu'il nous communique en même temps que la grâce sanctifiante. Le prophète Isaïe les avait déjà énumérés, en disant que le Christ posséderait « l'Esprit de sagesse, d'intelligence, de conseil, de force, de science, de piété et de crainte de Dieu; » et comme l'Esprit du Christ est aussi l'Esprit de tous ceux qui lui appartiennent, l'Eglise nous enseigne que ces sept dons sont communiqués aux justes par l'Esprit-Saint. Nous allons les expliquer brièvement.

1. Le premier et le plus important des dons du Saint-Esprit est le don de *sagesse*. Il ne consiste pas dans le développement des facultés intellectuelles, ni dans de grandes connaissances scientifiques, car tout cela est purement naturel et n'est pas toujours utile au salut, mais il consiste dans une lumière surnaturelle qui nous fait discerner clairement notre fin dernière et les moyens d'y arriver. Savoir que Dieu est le bien suprême, que le péché est le plus grand de tous les maux, que tous les biens de la terre ne sont que de la boue, que la vie passe comme un songe, que notre sort

éternel dépend de l'état où la mort nous trouvera, c'est posséder la véritable sagesse. Préférer le service de Dieu à toutes les vanités du monde, sacrifier au salut de son âme richesses, honneurs, plaisirs, ne se servir des créatures que pour arriver jusqu'à Dieu, c'est être vraiment sage.

La sagesse du monde est tout l'opposé de la sagesse chrétienne. Le monde ne recherche que ce qui flatte les sens, il n'estime que ce qui lui procure du plaisir ou de l'honneur, il se moque de ceux qui préfèrent les biens du ciel à ceux de la terre, il regarde comme insensés ceux qui mortifient leur corps et portent leur croix à la suite de Jésus-Christ. N'écoutez jamais, mes frères, ceux qui prêchent cette fausse sagesse, prenez garde que les principes du monde ne dirigent vos jugements et votre conduite. Priez instamment le Saint-Esprit de vous éclairer de sa divine lumière et de vous diriger dans le chemin du salut. Allez souvent vous instruire à son école, soit en écoutant la parole de Dieu, soit en lisant de bons livres, car « si quelqu'un a besoin de la sagesse, il faut qu'il la demande à Dieu, qui donne avec libéralité à tous ceux qui le prient. » (Jac., I, 5).

2. Le don d'*intelligence* consiste dans une lumière surnaturelle que le Saint-Esprit nous donne pour pénétrer plus avant dans les mystères de notre sainte foi, en mieux saisir le sens, et nous élever à une plus profonde connaissance de la révélation divine. Vous lisez l'Evangile ou vous entendez une instruction, mais la vérité ne vous touche pas, parce que vous ne comprenez pas le sens caché de nos mystères. En attendant que vous les voyiez à découvert dans la lumière de la gloire, le Saint-Esprit peut vous en donner déjà ici-bas une intelligence proportionnée aux besoins de votre âme. Le mondain, ou comme le dit saint Paul, « l'homme animal ne comprend pas ce qui vient de l'Esprit de Dieu » (I Cor., II, 14), mais nous « nous avons reçu l'Esprit qui vient de Dieu, afin de connaître les dons qu'il nous a faits; » car « personne ne connaît ce qui a rapport à Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu. » (Id., 11-13). S'il y a des âmes qui comprennent si bien les devoirs que leur impose leur vocation de chrétiens et l'amour infini de Dieu pour elles, ce n'est pas qu'elles aient plus de talents naturels que d'autres, mais c'est que l'Esprit-Saint leur a donné une plus parfaite intelligence des vérités de la foi.

3. Le troisième don du Saint-Esprit est celui de *conseil*, il consiste en ce que les lumières fournies par la grâce nous aident dans les circonstances difficiles à reconnaître ce qui est le meilleur pour notre salut, et le plus agréable à Dieu. De temps à autre nous sommes assaillis de craintes, de doutes, de scrupules, nous ne savons que faire pour éviter de déplaire à Dieu, nous sommes tentés de nous désespérer : c'est alors qu'il faut demander, non aux hommes qui peuvent se tromper et nous tromper, mais à Dieu lui-même le conseil de sa sagesse infaillible, pour fixer notre incertitude. Ou bien il éclairera directement notre

intelligence, ou bien il nous suggérera de consulter un homme animé de son Esprit, un sage et pieux directeur dont les avis calmeront nos anxiétés et nous mettront dans la bonne voie.

4. Le don de *force*, qui vient en quatrième lieu, donne à notre volonté l'énergie et la persévérance nécessaires pour faire face à toutes nos obligations, et rester fidèles en toute occurrence à la loi de Dieu. Nous en avons besoin surtout dans les tentations, dans les maladies et dans les difficultés de toute sorte dont la vie est remplie. Nous ne pouvons résister à aucune tentation, quelque légère qu'elle soit, sans le secours du ciel, mais c'est surtout dans le moment des grandes tentations que nous avons besoin d'une assistance toute spéciale de la grâce, d'une force extraordinaire pour vaincre le démon et tous les ennemis de notre salut. Si nous avons confiance en Dieu, comme Joseph, Suzanne, Tobie, Job, et tant d'autres saints, il nous donnera cette grâce pour nous fortifier, il sera « notre refuge et notre force, notre aide dans toutes les tribulations. » (Ps. xlv, 2). Quelle force admirable les martyrs n'ont-ils pas montrée en face des tourments ! Avec quelle intrépidité n'ont-ils pas affronté la mort, pour rester fidèles à Dieu ! Il nous faudra peut-être un jour une énergie semblable, pour faire quelque grand sacrifice que Dieu demandera de nous ; préparons-nous par la prière à recevoir du ciel ce don précieux que le Saint-Esprit nous accordera si nous le lui demandons avec confiance.

5. Le don de *science* est celui par lequel le Saint-Esprit apprend aux hommes l'usage qu'ils doivent faire de leurs facultés et de toutes les choses de la terre, soit pour leur salut, soit pour celui des autres.

Ce n'est pas cette science mondaine qui enfle d'orgueil, mais une science qui rend plus humbles et plus zélés ceux qui la possèdent ; elle apprend au pécheur à connaître l'état de son âme, à détester ses péchés, à se disposer à en obtenir le pardon, au juste à user des moyens de persévérance, à éviter les pièges du démon, à fuir les assemblées des impies, à ne pas s'égarer dans les voies de l'iniquité, à méditer nuit et jour la loi du Seigneur. (Ps. i, 1-2). Elle apprend aux apôtres les moyens de toucher les cœurs et d'amener les pécheurs à la pénitence. Elle brille surtout dans les écrits des Docteurs et des Pères de l'Eglise, que Dieu a suscités à chaque siècle pour expliquer aux fidèles la parole de Dieu, et conserver dans l'Eglise catholique le dépôt des vérités révélées. C'est à leur école que nous devons nous former à la connaissance de la religion, mais c'est surtout par la prière que nous obtiendrons le don précieux de la science du salut.

6. Le sixième don du Saint-Esprit est celui de *piété*. Par ce don précieux, l'âme est disposée à s'adonner avec ferveur au service de Dieu, à s'acquitter avec joie de tous ses devoirs envers lui. Se proposer en tout de procurer la plus grande gloire de Dieu, devient la seule ambition de l'âme pieuse ; la pensée de Dieu qui la voit et

qui l'aime l'accompagne partout et lui fait sanctifier toutes ses actions ; aussi sa dévotion n'a rien de triste ni de chagrin, elle sert Dieu avec allégresse (Ps. xlv, 16), elle accomplit avec bonheur les devoirs même les plus pénibles (Ps. xciv, 1), et plus elle s'exerce à la piété, plus elle éprouve la vérité de cette parole de l'apôtre, que « la piété est utile à tout, parce qu'elle a les promesses de cette vie et de l'autre. » (I Tim., iv, 7-8).

7. Enfin le Saint-Esprit met dans l'âme juste, pour achever de la disposer à suivre ses inspirations, le don de *crainte de Dieu*. C'est une crainte toute filiale d'offenser Dieu qui est un père si plein de bonté pour nous, c'est la crainte de perdre sa grâce qui est le plus grand de tous les biens. Cette crainte nous porte à veiller constamment sur nos pensées, nos paroles et nos actions, pour éviter avec soin tout ce qui offense Dieu, elle nous dispose à concevoir une sincère contrition de nos fautes avant d'aller en demander le pardon, elle nous inspire une religieuse frayeur quand nous devons nous approcher de la sainte table, elle nous préserve de cette folle présomption qui éloigne des pratiques religieuses, elle nous maintient dans une profonde humilité qui attire sans cesse sur nous de nouvelles grâces, elle est « le commencement de la sagesse » (Eccli., i, 16) et le fondement le plus solide du salut.

Vous allez vous préparer bientôt à recevoir, au jour de la Pentecôte, une effusion abondante des grâces du Saint-Esprit. Vous avez besoin de tous ses dons, mais voyez en particulier ceux qui vous sont le plus nécessaires, pour les lui demander avec plus d'instance. Si vous avez, comme tant de chrétiens indifférents, négligé votre instruction religieuse, demandez la sagesse et l'intelligence ; si le respect humain ou de mauvaises habitudes vous tiennent éloignés des sacrements, demandez le conseil et la force ; mais demandez surtout le don précieux de la dévotion, de la piété, qui vous permettra de sanctifier par la prière et les bonnes œuvres tous les instants de votre vie et d'amasser un trésor de mérites pour le ciel. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE Moyens de salut

II

LA PRIÈRE

c

Ses conditions (suite)

— Vous rappelez-vous, Paul, de quoi nous avons parlé dans la leçon précédente ?

— Nous avons parlé de trois conditions ou qualités de la prière.

— Qui sont ?

— Qui sont

L'attention,

La ferveur,
L'humilité.

— Aujourd'hui, mes enfants, nous allons chercher à connaître les trois autres qualités ou conditions d'une bonne prière, savoir :

La confiance,
La persévérance,
L'union avec Notre-Seigneur.

4

La confiance

=

Sa nature

— En faisant ses prières, notre ami Jean se dit à lui-même :

« Je perds sans doute mon temps ;

« Je n'obtiendrai probablement rien ;

« Il n'est point du tout certain que Dieu m'exaucera. »

Pourriez-vous, Joseph, nous apprendre ce qui manque à la prière de Jean ?

— Il lui manque la confiance.

— Qu'est-ce que la confiance dans la prière ?

— C'est la ferme conviction, la certitude qu'on obtiendra si on demande avec les conditions requises pour la bonne prière.

— Jean a-t-il cette ferme conviction ou certitude ?

— Au contraire, son langage trahit le doute, l'hésitation, l'incertitude.

— Dites-moi, Jules, quand vous demandez un morceau de pain à vos parents, croyez-vous qu'on vous le donnera ?

— Oui.

— En êtes-vous sûr et certain ?

— Oui.

— Avez-vous là-dessus le moindre doute, la moindre hésitation, la moindre incertitude ?

— Non.

— Votre prière est donc pleine de confiance ?

— Oui.

— Si Jean croyait que Dieu l'exaucera ;

S'il en était sûr et certain ;

S'il n'avait pas là-dessus le moindre doute, la moindre hésitation, la moindre incertitude ;

De quelle qualité serait revêtue sa prière ?

— Elle serait revêtue d'une confiance pleine et entière.

=

Ses motifs

+

Les avances divines

— Si un roi disait à ses sujets :

« Je désire vous faire tout le bien possible ;

« Venez à moi en toute confiance ;

« Ne craignez pas ;

« Demandez tout ce qui vous est nécessaire et utile, je suis prêt à vous le donner ;

« Ne me regardez plus comme votre roi, mais comme votre père, et donnez-moi ce doux nom toutes les fois que vous aurez quelque faveur à me demander. »

Si, dis-je, un roi parlait ainsi à ses sujets, quelle devrait être, George, la conduite de ceux-ci ?

— Ils devraient recourir à ce bon roi avec la plus entière confiance.

— Ne connaissez-vous pas un roi qui tient ce langage à tous ses sujets ?

— C'est le roi du ciel et de la terre.

— Quelle est son attitude envers nous ?

— Il dépose tout l'appareil de la terreur et de la majesté pour ne pas nous effrayer.

Il vient à nous comme un Roi plein de douceur et de mansuétude.

Il veut que nous lui donnions le doux nom de Père.

Il nous engage à le prier sans cesse.

Il n'a qu'un désir : répandre ses libéralités, ses faveurs, ses bienfaits sur des enfants tendrement chéris.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que tous les hommes doivent recourir à ce Roi si bon avec la plus parfaite et entière confiance.

+

Les promesses divines

— Pourriez-vous, Emile, nous indiquer un autre motif de confiance ?

— C'est la promesse même de Jésus-Christ.

— Jésus-Christ a donc promis que nos prières seraient exaucées ?

— Il l'a promis.

— Vous rappelez-vous les paroles de la promesse divine ?

— Oui.

— Citez-les.

— Jésus-Christ a dit tout d'abord :

« En vérité, en vérité je vous le dis : Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. » (Joan. xvi, 23).

— Ensuite ?

— Ensuite, après avoir doucement reproché aux apôtres de n'avoir encore rien demandé en son nom, le Sauveur a ajouté :

« Demandez et vous recevrez. »

— Jésus-Christ est-il fidèle à ses promesses ?

— Très certainement.

— Puisque ce bon Sauveur a promis que vos prières seraient exaucées, vous devez donc croire qu'elles le seront ?

— Evidemment.

— Si vous en doutiez, si vous gardiez là-dessus de l'hésitation et de l'incertitude ?

— J'offenserais Notre-Seigneur en ayant l'air de lui dire qu'il est capable de manquer de fidélité à ses promesses.

— Que ferez-vous pour ne pas l'offenser de la sorte ?

— J'aurai soin de prier toujours avec une parfaite et entière confiance dans les promesses divines.

+

La bonté divine

— Quand vous demandez du pain à votre père, Victor, avez-vous peur qu'il ne vous donne une pierre ?

— Nullement.

— Quand vous lui demandez du poisson, craignez-vous qu'il ne vous donne un serpent ?

— Point du tout.

— Vous priez donc vos parents avec confiance ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils sont bons pour moi.

— Quel est le meilleur de tous les Pères ?

— C'est notre Père céleste.

— Sa bonté pour nous est-elle bien grande ?

— Elle est infiniment grande.

— La preuve ?

— La preuve, c'est qu'Il a fait des sacrifices infiniment grands pour notre salut, pour notre bonheur éternel.

— Que faut-il en conclure ?

— C'est que nous devons prier notre Père céleste avec la plus grande, la plus entière confiance.

— Est-ce que Dieu oublie une seule de ses innombrables créatures ?

— Loin de là, il veille sur elles toutes, et pourvoit à tous leurs besoins.

— Les petits oiseaux du ciel travaillent-ils, amassent-ils dans des greniers ?

— Point du tout.

— Qui donc les nourrit ?

— Notre Père céleste.

— La fleur de lis file-t-elle ?

— Nullement.

— D'où lui vient donc sa magnifique parure ?

— De notre Père céleste.

— Qui donne la nourriture à tous les êtres vivants, depuis l'insecte invisible à l'œil jusqu'au lion, roi des animaux ?

— La providence divine.

— Qui s'occupe de toutes les créatures inanimées, depuis l'humble grain de poussière jusqu'au brillant soleil ?

— La bonté divine.

— N'y a-t-il pas une créature dont Dieu prend un soin tout particulier ?

— Oui.

— Laquelle ?

— L'homme.

— Que nous dit là-dessus Notre-Seigneur ?

— Il nous dit :

« Ne vous tourmentez pas sur votre nourriture et votre vêtement.

« Votre Père céleste nourrit les petits oiseaux du ciel et Il habille la fleur des champs ; n'êtes-vous pas d'un plus grand prix qu'eux ?

« Cessez donc de vous inquiéter... »

— Que signifient ces paroles du Sauveur ?

— Elles signifient que Dieu s'occupe de moi avec la plus tendre sollicitude.

— Que devez-vous en conclure ?

— C'est qu'il faut recourir à Lui en toute confiance.

+

Les mérites de Jésus-Christ

— Dieu nous fait beaucoup d'avances et de belles promesses.

Dieu est pour nous la bonté même, la providence pleine de la plus tendre sollicitude.

Mais ne sommes-nous pas, Ernest, la misère même, l'indignité, le néant, en présence de la majesté infinie du Roi des rois ?

— Très certainement.

— La pensée de notre néant n'est-elle pas de nature à nous décourager et à jeter la défiance et la crainte dans nos prières ?

— Sans aucun doute.

— Quel sera le remède à ce découragement causé par le souvenir de notre indignité ?

— La pensée des mérites infinis de Notre-Seigneur.

— Les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ sont donc pour nous ?

— Oui.

— La raison ?

— La raison, c'est que Jésus-Christ est venu pour nous, a vécu pour nous, a souffert pour nous, est mort pour nous sur la croix.

— Les mérites de Jésus-Christ sont donc à notre disposition ?

— Oui.

— Ils parlent donc pour nous, ils plaident donc notre cause auprès de Dieu ?

— Oui encore.

— Nous pouvons donc les présenter à Dieu dans nos prières ?

— Oui toujours.

— Dès lors ?

— Dès lors nous devons prier en toute confiance.

— Pourquoi ?

— Parce que Dieu ne saurait rien refuser aux mérites infinis de son Fils unique et bien-aimé.

— Notre-Seigneur nous dit dans l'Evangile : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous sera accordé. »

Que signifie ce langage ?

— Il signifie précisément que Dieu nous accordera tout ce que nous lui demanderons par les mérites de Jésus-Christ.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que les mérites du Sauveur sont un puissant motif de confiance dans la prière.

+

La protection des saints

— Oseriez-vous, Angèle, aller demander quelque faveur à un grand roi ?

— Je ne serais pas assez hardie.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis trop petite pour me présenter devant un grand roi.

— Mais si un ami du roi, un prince de sa cour consentait à demander pour vous ?

— Alors je serais plus hardie et la confiance me viendrait.

— N'avez-vous pas des amis du Roi des rois, des princes de sa cour qui s'offrent à présenter vos requêtes à sa Majesté infinie ?

— Oui.

— Lesquels ?

— Tout d'abord, mon ange gardien et ma sainte patronne.

— Ensuite ?

— Ensuite, saint Joseph, le favori du roi et son intendant fidèle qui possède toute sa confiance.

— Enfin ?

— Enfin, la fille chérie, l'épouse bien-aimée, la

mère vénérée du Roi, la très sainte Vierge qui a tout crédit auprès du Souverain Seigneur et Maître de toutes choses.

— *Dès lors ?*

— Dès lors, mes prières doivent être faites avec confiance.

— *Pourquoi ?*

— Parce que, présentées par ces puissants protecteurs, elles ont toutes chances d'être exaucées.

— *La raison ?*

— La raison, c'est que Dieu ne refuse rien à ses amis, à ses favoris, et surtout à saint Joseph et à la très sainte Vierge.

— *Quels sont donc, Alfred, les différents motifs pour lesquels nous devons prier avec confiance ?*

— Les avances divines,
Les promesses divines,
La bonté divine,
Les mérites de Jésus-Christ,
La protection des saints,

Voilà les motifs pour lesquels nous devons prier avec la plus grande et la plus entière confiance.

— *Comment prierez-vous désormais ?*

— Je prierai avec la confiance la plus parfaite.

— *Si cependant votre misère était très grande ?*

— Je me rappellerai que Dieu peut toujours et veut y subvenir.

— *Si vos maux étaient vraiment extraordinaires ?*

— Je me souviendrai que le Seigneur peut toujours et veut les guérir.

— *Si vos ennemis étaient par trop nombreux ?*

— Je n'oublierai pas que le Tout-Puissant peut et veut les terrasser pour me donner la victoire.

— *En conséquence ?*

— En conséquence, mes prières seront toujours faites avec la plus parfaite et la plus entière confiance.

Sa nécessité

— *L'Esprit-Saint nous fait dire par la bouche de l'apôtre saint Jacques :*

« Il faut prier avec confiance, sans la moindre hésitation... Que l'homme hésitant ne s'imagine pas qu'il recevra quelque chose du Seigneur ! » (Jac., 6-7).

Que prouve ce langage, Ernestine ?

— Il prouve que la confiance est nécessaire pour obtenir ce que l'on demande.

— *Quand Dieu, pour punir Moïse d'une légère défiance, l'a privé du bonheur d'introduire son peuple dans la Terre promise, que voulait-il nous apprendre ?*

— Il voulait nous apprendre que la défiance lui déplait beaucoup.

— *Pourquoi le Sauveur laisse-t-il enfoncer dans l'eau saint Pierre qui ne marche sur les flots qu'avec défiance ?*

— Pour lui montrer que sa défiance lui a singulièrement déplu.

— *Quand Notre-Seigneur était prié d'accorder quelque faveur, Il demandait ordinairement si on croyait ou si on avait confiance en lui.*

Savez-vous pourquoi, Henriette ?

— C'était pour montrer qu'il exige la confiance dans la prière.

+

— *La confiance est donc agréable à Dieu ?*

— Très agréable.

— *La raison ?*

— La raison, c'est qu'elle proclame bien haut sa bonté et sa miséricorde, ainsi que sa fidélité à ses promesses.

— *En est-il de même de la défiance ?*

— La défiance fait la plus grande injure à Dieu et lui déplaît souverainement.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'elle met en doute ces mêmes perfectionnements infinies.

— *Si vous aviez l'air de vous défier de vos bons parents, Eugène, qu'en résulterait-il ?*

— Ma défiance ferait injure à mes parents et les contristerait beaucoup.

— *Si l'enfant de Dieu se défait de son Père céleste ?*

— Cette défiance serait une offense d'autant plus grave que notre Père céleste est plus miséricordieux, plus généreux et plus fidèle à ses promesses que nos parents de ce monde.

— *Celui qui irait à la fontaine avec un vase étroit remporterait-il beaucoup d'eau ?*

— Non.

— *Serait-ce la faute à la fontaine ?*

— Point du tout, mais bien au vase qui se trouve trop étroit.

— *Si on va puiser à la source des grâces avec un cœur rétréci par la défiance, qu'arrivera-t-il ?*

— On s'en retournera avec rien, ou à peu près rien.

— *Est-ce que ce sera la faute à Dieu ?*

— Nullement, car le Seigneur ne demande qu'à nous combler de ses dons.

— *A qui sera la faute ?*

— A la défiance qui aura rétréci ce pauvre cœur au point de l'empêcher de recevoir les eaux de la grâce divine.

==

Modèles de confiance

— *Racontez-nous, Julie, l'histoire de la guérison du serviteur d'un centenier.*

— Un centenier avait son serviteur très malade. Comme il aimait beaucoup ce serviteur, le centenier va trouver le Sauveur Jésus, et lui dit :

« Seigneur, j'ai un serviteur malade. »

Le Sauveur lui répond :

« J'irai et je le guérirai. »

« Ah ! Seigneur, reprend le centenier, ne vous donnez pas tant de peine, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. »

Et le Sauveur ayant dit cette parole, le serviteur fut guéri.

— *Que remarquez-vous dans cette prière du centenier ?*

— Une très grande confiance en la bonté et la puissance de Dieu.

+

— *Une pauvre femme malade depuis longtemps se disait à elle-même en parlant de Jésus ;*

« Il n'a pas besoin de me voir pour me guérir- »

pourvu que je puisse toucher le bord de sa robe, cela me suffit. »

Que pensez-vous de ce langage ?

— Il est l'expression de la confiance la plus parfaite, la plus admirable.

— Cette confiance a-t-elle été exaucée ?

— Oui, car cette pauvre femme étant parvenue à toucher le bord de la robe de Notre-Seigneur, elle fut guérie à l'instant et le Sauveur lui fit remarquer que c'était sa confiance qui l'avait sauvée.

— Comment prierez-vous désormais ?

— Je prierai avec la confiance de cette pauvre femme et du centenier.

5

La persévérance

=

Sa nature

— Quand Jésus-Christ a dit :

« Demandez et vous recevrez ; »

Ce bon Sauveur a-t-il promis d'exaucer notre demande tout aussitôt qu'elle lui sera adressée, la première fois qu'on la fera ?

Qu'en pensez-vous, Lucien ?

— Non, le Sauveur ne s'est pas engagé à exaucer nos demandes tout aussitôt qu'il nous plaira de les faire.

— Il ne faut donc pas nous contenter de demander une seule fois ce que nous désirons obtenir ?

— Nullement.

— Combien de fois faut-il donc demander ?

— Autant de fois que c'est nécessaire.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire tant qu'on n'a pas obtenu.

— En d'autres termes ?

— En d'autres termes, il faut persévérer dans la prière jusqu'à ce que nous soyons exaucés.

— Qu'est-ce que persévérer dans la prière ?

— C'est ne pas se lasser de prier, ne pas cesser de prier tant qu'on n'a pas obtenu l'objet de sa demande.

=

Sa nécessité

— Notre-Seigneur nous dit de prier toujours et de ne pas cesser de prier :

Que prouve ce langage ?

— Il prouve qu'il faut apporter la persévérance dans nos prières.

— Il est dit des apôtres qu'ils étaient persévérants dans la prière :

Que faut-il en conclure ?

— C'est que les apôtres croyaient à la nécessité de la persévérance dans la prière.

— Le pauvre vraiment nécessaire se décourage-t-il si on ne lui donne pas sur-le-champ ?

— Non.

— Que fait-il ?

— Il presse plus vivement.

— Et si on lui refuse ?

— Il pleure.

— Et si on le rebute ?

— Il tient bon.

— Et si on le chasse ?

— Il revient.

— Et à la fin ?

— Et à la fin, il obtient ce qu'il demande.

— Devant Dieu, ne sommes-nous pas les plus nécessiteux de tous les pauvres ?

— Sans aucun doute.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est qu'il faut persévérer dans nos prières jusqu'à ce que celles-ci soient exaucées.

=

Ses avantages

— Dieu a-t-Il de bonnes raisons de ne pas nous exaucer de suite et d'exiger la persévérance dans nos prières ?

— Oui.

— Lesquelles ?

— Tout d'abord Il veut nous maintenir dans l'humilité, en nous faisant voir qu'Il est le maître et que, s'Il veut bien nous donner quelque chose, c'est par un pur effet de sa bonté divine.

=

— Ensuite ?

— Ensuite, le Seigneur a pour but de nous faire estimer ses dons.

— Est-ce que nous les estimerions à leur juste valeur, s'Il nous les accordait de suite ?

— Point du tout, car habituellement on n'a pas beaucoup d'estime pour ce qu'on obtient trop facilement.

— Que fait alors le Seigneur pour nous faire apprécier l'excellence de ses dons ?

— Il attend plus ou moins longtemps avant de nous exaucer.

=

— Pourquoi encore le Tout-Puissant diffère-t-Il de nous accorder ce que nous lui demandons ?

— C'est afin d'exciter l'ardeur de nos desirs, de rendre nos prières plus ferventes et par conséquent plus méritoires et plus fructueuses pour nous.

=

— Sainte Gertrude disait :

« C'est tout profit pour nous que Dieu ne se rende pas à notre première requête et nous oblige à la réitérer souvent. »

Qu'en pensez-vous, Aline ?

— Sainte Gertrude comprenait très bien tout l'avantage de la persévérance dans la prière.

— La persévérance dans la prière est donc avantageuse ?

— Elle est très avantageuse, puisqu'elle nous fait obtenir beaucoup plus que nous ne demandons.

=

Modèles de persévérance

— Racontez-nous, Henri, la parabole de l'homme qui vient frapper la nuit à la porte de son ami, et ne s'en retourne qu'après avoir obtenu ce qu'il demande.

— Cet homme reçoit la visite d'un ami qui lui arrive le soir, pendant la nuit.

N'ayant pas de pain à donner au voyageur, il va frapper à la porte de son voisin et ami, le priant de lui prêter trois pains.

Le voisin répond de l'intérieur :

« Ne nous ennuyez pas ; notre porte est déjà fermée ; nous sommes tous couchés, et je ne puis pas me lever pour vous donner ces trois pains. »

Le premier insiste et continue de frapper à la porte en demandant les trois pains.

Le maître de la maison n'est guère content ; toutefois, il finit par se lever et par donner les trois pains, sinon pour plaire à son ami, du moins pour se délivrer de son importunité.

— Pourquoi Notre-Seigneur s'est-Il servi de cette parabole ?

— Pour nous apprendre à ne pas cesser de prier tant que nous n'avons pas obtenu.

+

— Maintenant, Justin, lisez-nous cette histoire de la Chananéenne.

— Jésus ayant quitté la Galilée s'était retiré avec ses disciples sur la frontière de Tyr et de Sidon.

Une femme Chananéenne vint à Lui en criant : « Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi ; ma fille est tourmentée lamentablement par le démon. »

Jésus ne lui répond pas un mot.

Loin de se rebuter, la Chananéenne continue ses cris suppliants.

Alors les disciples prient le divin Maître de la congédier en lui accordant ce qu'elle sollicite.

Jésus leur répond qu'Il n'est envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël, et il continue sa route.

La Chananéenne, au lieu de se décourager, montre autant de foi que d'amour maternel ; elle suit Jésus dans la maison où Il entre, et se jette à ses pieds, criant toujours :

« Seigneur, Fils de David, secourez-moi, guérissez ma fille. »

Alors le Seigneur lui répond avec une sévérité qui ne lui était pas ordinaire :

« Laissez premièrement les enfants se rassasier ; car il ne convient pas de prendre le pain des enfants pour le donner aux chiens. »

Cette réponse ne peut rebuter la suppliante, qui réplique très humblement :

« Il est vrai, Seigneur ; mais encore les petits chiens peuvent-ils manger sous la table les miettes du pain des enfants. »

Alors Jésus dit à la Chananéenne :

« O femme, ta foi est grande, et, pour cette parole, qu'il te soit fait selon ton désir. Va, ta fille est guérie. »

— Qu'est-ce que cette prière de la Chananéenne ?

— Un modèle de foi, d'humilité, de ferveur et surtout de persévérance.

+

— Ne connaissez-vous point, Marie, une bonne mère de famille qui a prié, elle aussi, avec beaucoup de persévérance ?

— C'est la mère de saint Augustin, sainte Monique.

— Sainte Monique s'est-elle contentée de prier une semaine, un mois, une année ?

— Elle a prié des années, demandant avec larmes la conversion de son cher Augustin.

— Sa persévérance a-t-elle été couronnée de succès ?

— Oui, car elle a obtenu beaucoup plus qu'elle ne demandait.

—

Résolutions

— Maintenant, Joseph, dites-moi comment vous allez prier ?

— Je prierai avec persévérance.

— Si le Seigneur ne se pressait point de vous exaucer ?

— Je ne me lasserai point de le prier.

— S'Il semblait faire la sourde oreille ?

— Je ne cesserai point de l'importuner par mes supplications.

— Si vous vous lassiez de prier Dieu ?

— Je m'exposerais à perdre tout le mérite de mes prières.

— Quelle est donc votre résolution ?

— C'est de prier avec autant de persévérance que de ferveur et d'humilité.

6

L'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ

— Un jour, Notre-Seigneur dit à ses apôtres : « En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, Il vous le donnera. » (Joan. xvi, 23).

Et tout après Il ajouta :

« Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. »

Pourriez-vous, Angèle, nous dire ce que le divin Maître voulait nous apprendre par ce langage ?

— Il voulait nous apprendre à prier en son nom.

— Qu'est-ce que prier au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ ?

— C'est se servir de Jésus-Christ comme médiateur entre Dieu et nous.

C'est demander à Dieu par les mérites du Sauveur.

C'est prier Dieu en union avec Jésus-Christ.

C'est faire des prières de Notre-Seigneur nos propres prières.

C'est présenter à Dieu, comme étant nôtres, les adorations, les actions de grâces, les satisfactions, les supplications du divin Rédempteur.

+

— Si nos prières n'étaient pas faites au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ ?

— Elles seraient bien pauvres, bien vides de mérites, bien indignes d'être exaucées.

— Elles ne pourraient donc pas nous mériter les grâces nécessaires au salut ?

— Non, attendu que le juste lui-même est incapable de mériter les grâces actuelles.

—

— A toutes ses prières l'Eglise ajoute ces mots :

« Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Savez-vous pourquoi, Henriette ?

— C'est parce que l'Eglise comprend la nécessité de prier au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par son intercession et ses mérites.

—

— Dans les paroles citées plus haut, le Sauveur promet aux apôtres que, s'ils prient en son nom, Dieu les exaucera, et Il leur reproche de ne l'avoir pas fait jusque-là,

Savez-vous, Victor, ce que signifie ce langage ?

— Il signifie que la prière faite au nom de Notre-Seigneur est toute-puissante sur le cœur de Dieu, et qu'il faut avoir bien soin de prier ainsi.

—

— Est-il étonnant que la prière faite au nom de Notre-Seigneur soit toujours exaucée ?

— Nullement.

— Pourquoi ?

— Parce que Dieu ne peut rien refuser aux mérites infinis et à la prière infiniment agréable de son divin Fils.

—

— Comment prierez-vous désormais ?

— J'aurai grand soin de prier toujours en union avec Notre-Seigneur, en son nom et par ses mérites.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

INSTRUCTIONS SUR LES MYSTÈRES DU ROSAIRE

XIV

TROISIÈME MYSTÈRE GLORIEUX : LA DESCENTE
DU SAINT-ESPRIT SUR LES APOÎTRES. — FRUITS DE
CE MYSTÈRE : LE RECUEILLEMENT ET LE ZÈLE

Les témoins de l'Ascension du Sauveur, une fois rentrés à Jérusalem, ne se séparèrent point. Ils étaient bien trop heureux, et l'événement auquel ils venaient d'assister constituait un lien puissant entre eux. Ne devaient-ils pas, du reste, attendre ensemble l'Esprit-Saint promis par Jésus ? Le Cénacle, le même probablement que celui où le Sauveur avait célébré la dernière Pâque avec ses disciples, fut choisi pour lieu de réunion pendant le jour. Ils ne le quittaient que pour se rendre dans les parvis du temple, où ils louaient et bénissaient Dieu aussi longtemps que ces parvis restaient ouverts aux fidèles¹. Rentrés au Cénacle, ils continuaient à prier, unis dans la même foi et dans la même attente².

Entrons discrètement dans ce bienheureux Cénacle, tenons-nous-y avec l'esprit de recueillement et de prière qui animait tous les assistants, et tâchons d'en sortir comme eux, transformés et remplis de zèle pour la sainte cause de Dieu et des âmes.

Le Cénacle était une vaste pièce construite à l'étage supérieur ou peut-être même sur le toit de la maison. Tel qu'on le visite aujourd'hui à Jérusalem, il consiste en une grande salle dont deux colonnes soutiennent la voûte. Il fallait bien qu'il fût spacieux, puisque les disciples avec les saintes femmes qui s'y réunissaient étaient au nombre d'environ cent-vingt.

Qu'elles devaient être touchantes ces réunions où les cœurs comme les âmes ne formaient qu'un ! Qu'elles devaient être ardentes les prières qui montaient vers le ciel de toutes ces lèvres associées pour le même but, l'appel de l'Esprit divin !

Mais hélas ! il restait une place vide dans ces rangs, un apôtre manquait. De même qu'Israël comptait douze tribus quand il fit la conquête de la Terre promise, de même les apôtres devaient être douze pour aller évangéliser le monde. C'était au chef du collège apostolique à songer au remplacement du traître Judas.

Un jour que tous étaient réunis, Pierre se lève : « Frères, dit-il, il faut que s'accomplisse ce que le Saint-Esprit a prédit dans l'Écriture par la bouche de David, touchant Judas qui a été le guide de ceux qui ont pris Jésus. Il avait été choisi comme

nous et avait reçu en partage le même ministère. Or, il a possédé un champ avec le salaire de l'iniquité, et s'étant pendu, il s'est ouvert par le milieu et toutes ses entrailles se sont répandues. Ce fait a été connu de tous les habitants de Jérusalem, de sorte que ce champ a été appelé en leur langue Haceldama, c'est-à-dire le champ du sang. Eh bien, il est écrit au Livre des Psaumes : Que sa demeure devienne déserte et que plus personne ne l'habite, qu'un autre reçoive son épiscopat¹ ! Il faut donc que, parmi les hommes qui ont été de notre société tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu parmi nous, depuis le baptême de Jean jusqu'au jour où il a été enlevé du milieu de nous, un d'entre eux devienne avec nous témoin de sa résurrection. »

On présenta deux candidats : Barsabas, surnommé le Juste, et Mathias. Alors l'assemblée fit cette prière : « Seigneur, vous qui connaissez les cœurs de tous, montrez lequel de ces deux vous avez choisi pour prendre place dans ce ministère et dans cet apostolat duquel Judas a prévariqué. » On tira donc au sort, et Mathias fut désigné pour être associé aux onze apôtres².

Cependant le dixième jour depuis l'Ascension s'était levé, les Juifs célébraient solennellement le souvenir de la promulgation de la Loi donnée sur le Sinaï. C'était une des trois grandes fêtes juives, elle avait lieu cinquante jours après la Pâque.

Les disciples se trouvaient réunis au Cénacle, quand tout à coup, « à la troisième heure, » — c'est-à-dire à neuf heures du matin, selon notre manière de compter, — il se fit, venant du ciel, un bruit pareil à celui d'un vent qui arrive avec violence, et il remplit la maison. Puis apparurent des langues qui semblaient de feu, elles se partagèrent et se posèrent sur chacun des assistants. Ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint, et commencèrent à parler diverses langues, selon que le Saint-Esprit leur donnait de parler.

Ce bruit de vent violent sur le Cénacle, au milieu d'un ciel calme, attira la multitude, qui en cherchait la cause. Elle demeura confondue parce que chacun entendait les disciples de Jésus parler en sa langue. Et tous étaient stupéfaits, dans l'étonnement : Est-ce que, disaient-ils, ces hommes qui parlent ne sont pas tous Galiléens ? Comment donc entendons-nous chacun la langue dans laquelle nous sommes nés ? Et ils se demandaient l'un à l'autre ce que signifiait ceci.

Alors, Pierre prit la parole et déclara que Jésus qu'ils avaient mis à mort était ressuscité et monté dans les cieux, qu'il était le Christ. A la suite du discours du chef des apôtres, trois mille personnes se convertirent et furent baptisées.

Nous envions le sort des apôtres parce qu'ils ont été l'objet d'un prodige si surprenant. N'avons-nous pas eu le même bonheur, à plusieurs reprises, au jour de notre baptême et en celui de notre con-

¹ Luc, xxiv, 53.

² Actes, I, 14.

¹ Ps. lxxviii, 26 ; Ps. cviii, 8.

² Actes, II, 15-26.

firmation ? Si le Saint-Esprit ne s'est point alors manifesté sous une forme sensible, pourtant c'est la même troisième personne de la Sainte-Trinité qui est descendue en notre âme pour la transformer en temple de la divinité et l'orner, l'enrichir des mêmes dons que ceux qui transformèrent les apôtres.

Si les mêmes effets de transformation ne se reproduisirent pas dans notre vie, la faute n'en est pas à l'Esprit-Saint, mais bien à notre volonté inconsistante. Hélas ! nous ne sommes pas devenus des hommes nouveaux parce que, plus ou moins consciemment, nous avons chassé l'Esprit divin, ou nous l'avons laissé partir.

Les premiers chrétiens ne virent pas longtemps l'Esprit-Saint descendre sur eux d'une manière visible, et pourtant leur foi n'en resta pas moins vive. Qui ne se rappelle l'histoire touchante de Léonide, père d'Origène ? Il lui arrivait souvent, pendant le sommeil du jeune enfant, de s'approcher de son berceau, et, lui découvrant doucement la poitrine, de la baiser avec un pieux respect comme étant le temple du Saint-Esprit. Que n'avons-nous la même foi pour nous rappeler la même vérité : quand nous sommes en état de grâce, nos corps sont les temples du Saint-Esprit ! Quelle pudique réserve, quel chaste respect cette pensée de foi ne nous imposerait-elle point à l'égard de notre corps !

Après la Pentecôte, les apôtres ne sont plus les mêmes hommes. Naguère, et malgré trois années passées en compagnie du Sauveur, à son école, malgré qu'ils aient entendu ses prédications, qu'ils aient été témoins de ses prodigieux miracles, leur foi était restée chancelante, avec des pensées terre à terre ; ils tremblaient au moindre danger. Maintenant et désormais leur intelligence comprend les Ecritures, leurs yeux se sont ouverts, leur cœur s'est échauffé, il brûle de zèle ; ils quitteront tout, femmes, enfants, patrie, pour s'en aller à travers le monde prêcher Jésus crucifié et ressuscité. Ils le prêcheront à la face des proconsuls, des rois et des Césars ; ils le prêcheront jusque dans les plus atroces supplices.

Avant la descente du Saint-Esprit en eux, ils ne savaient parler qu'un langage, celui de la terre, des ambitions terrestres, des petites rivalités mesquines ; désormais leurs lèvres parleront toutes les langues, mais un seul langage, celui de l'Evangile, celui du ciel, c'est-à-dire le langage du renoncement, du sacrifice, de la foi, de la vertu, de l'éternité.

Le monde en sera surpris, les docteurs étonnés. Sans doute plus d'une fois on dut répéter à leur égard la parole des Juifs concernant leur divin Maître : Ces hommes ne sont-ils point ces grossiers pêcheurs qu'on voyait jeter les filets, tirer péniblement leurs barques sur les rives du lac de Tibériade ? D'où leur viennent donc ce langage étrange, cette science extraordinaire et si supérieure ?

Hâtons-nous de remarquer que si l'Esprit de Dieu opéra un tel changement dans les apôtres, et

par eux dans le monde entier, c'est grâce à leur fidélité, à leur docilité à se laisser conduire par le souffle de cet Esprit. Forts de l'Esprit divin, ils ne se laissèrent déconcerter ni par les calculs de la sagesse humaine, ni par la crainte des ennemis de leur Maître.

Voulons-nous que l'Esprit de Dieu revienne habiter notre âme et nous transformer ? Chassons-en le péché. Ensuite, comme les apôtres, retirons-nous dans le silence et la prière en compagnie de Marie. C'est-à-dire faisons taire la voix des intérêts terrestres, celle des passions et des préoccupations, recueillons-nous en union avec la mère du Sauveur, et supplions le ciel, par son intercession, de nous envoyer l'Esprit qui change les cœurs et les âmes.

Si notre retraite est sincère, notre prière persévérante, nous aurons, nous aussi, notre Pentecôte. Il descendra du ciel comme un vent violent qui balayera dans notre âme la paille des affections terrestres, brisera les chaînes de notre cœur. Un feu, une ardeur mystérieuse enflammeront tout notre être ; nous nous sentirons des lumières, des espérances, une charité, un courage que nous ne soupçonnions pas. Nous qu'un sourire, une critique, faisaient trembler, nous lèverons fièrement la tête pour défendre nos convictions chrétiennes. Nous serons capables d'affronter les tracasseries, les persécutions elles-mêmes, afin de rester fidèles à Jésus-Christ et à sa religion. Notre cœur brûlera d'un zèle secret de communiquer sa foi et de faire partager ses pratiques religieuses aux autres. Nous nous ingénierons à répandre l'amour de Jésus-Christ autour de nous, à l'allumer dans les cœurs qui nous entourent.

Nos lèvres qui ne savaient traiter que questions frivoles, d'argent, de plaisir, d'intérêt, hélas ! peut-être de passion sensuelle, parleront le langage de la vertu, de la piété, du sacrifice, de la prière, de l'édification.

Les graves intérêts de notre âme, du salut, de l'éternité nous apparaîtront lumineux, éblouissants ; ils éclipsent en quelque sorte les autres.

Notre conduite étonnera le monde par sa régularité, sa piété, sa charité, sa soumission à la volonté divine, par l'observation stricte des saintes lois de l'Evangile et de l'Eglise. Pareils à ce chrétien converti à qui un de ses anciens compagnons de plaisir demandait : « Tu ne me reconnais donc pas ? je suis un tel, » nous répondrons : « Oui, mais moi je ne suis plus un tel ! »

O Marie, vous qui avez présidé à l'assemblée des apôtres dans le Cénacle, joignez vos prières toutes-puissantes aux nôtres, afin de nous obtenir cet esprit de recueillement et de prière qui régnait parmi les disciples de Jésus, et que nous ayons comme eux l'insigne faveur de recevoir l'Esprit-Saint ! Oh ! qu'il descende en nos âmes, qu'il les éclaire et qu'il y demeure, qu'il les transforme et leur inspire un zèle ardent pour la gloire de votre divin Fils et pour le salut de nos frères !

L'ADORATION PERPÉTUELLE ET L'ASCENSION ¹

*Cantemus Domino, gloriose
enim magnificatus est.*

Célébrons le Seigneur, car il
a été magnifiquement glorifié.

Mes chers enfants,

Vous le savez, c'était autrefois à Rome un spectacle magnifique, lorsque les empereurs et les consuls revenaient dans la cité après avoir vaincu les ennemis de la patrie. Une multitude immense se pressait sur leur passage pour les acclamer, les rois détrônés étaient enchaînés à leur char, les armées faisaient retentir les airs de leurs hymnes joyeux. Le vainqueur montait au Capitole dans l'ivresse de son triomphe, et il remerciait les dieux de la protection qu'ils avaient accordée à l'empire romain.

Oui, les triomphes de la grande Rome étaient bien beaux, et un philosophe qui venait de les contempler écrivait en rentrant dans sa solitude qu'il « avait compris ce jour-là ce que c'est que la gloire. »

Aujourd'hui dans notre chapelle c'est aussi jour de triomphe, car nous célébrons :

1^o Dans la fête de l'Ascension la glorification du Christ Rédempteur, et

2^o Dans la fête de l'Adoration perpétuelle la glorification du Christ Eucharistie.

Suivez avec attention le développement de ces deux pensées.

I

1. Par la fête de l'Ascension s'achèvent et se consomment tous les autres mystères de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et avec elle se termine heureusement tout le voyage du Fils de Dieu. Quel voyage ! De la droite de son père à la crèche de Bethléem ; de la crèche de Bethléem à Nazareth ; de Nazareth au Calvaire ; du Calvaire au sépulcre, et du sépulcre à la droite de son Père !

Quarante jours se sont écoulés depuis que terrassant la mort Jésus-Christ a soulevé la pierre de son sépulcre. Pendant ce temps, multipliant ses apparitions et conversant parmi ses disciples avec une grande familiarité, il n'a cessé de les convaincre de plus en plus de l'identité de sa personne et de la réalité du fait de sa résurrection. Il a confirmé leur foi encore chancelante, et il leur a inculqué de nouveaux enseignements que depuis trois ans il n'avait cessé de leur donner. Enfin, après avoir pris avec eux un dernier repas, il gravit accompagné de ses apôtres et de plus de cinq cents disciples la montagne des Oliviers.

Il est là semblable au vainqueur à l'heure de

son triomphe ; sa tête déchirée autrefois par les épines est couronnée de gloire ; son visage resplendit comme sur la cime du Thabor ; les plaies de ses mains et de ses pieds sont environnées d'une brillante auréole ; son corps est revêtu d'un vêtement de lumière.

Il fait alors à ses apôtres ses dernières recommandations. Tout à coup, les heureux témoins de cette incomparable scène le voient s'élever de la terre et s'avancer rapide comme l'aigle dans les régions de l'air. En même temps, étendant les mains et tournant vers eux un regard plein de douceur et de tendresse, il leur donne sa dernière bénédiction et disparaît bientôt à leurs yeux dans un nuage.

Saisis d'admiration à ce spectacle, les disciples tiennent leurs regards fixés sur Jésus montant au ciel ; quand il a disparu ils le cherchent encore, et il faut qu'un ange vienne les tirer de leur extase et leur expliquer le mystère dont ils viennent d'être témoins.

Pendant que les apôtres descendent de la sainte colline, pénétrés de joie pour avoir vu la glorification de leur maître adoré, et de profonde tristesse en songeant au départ de celui dont la présence les rendait si heureux, suivons du regard de notre âme la marche triomphale de Jésus. Il franchit les espaces, escorté par les anges qui font entendre de ravissantes harmonies, par les âmes qu'il a tirées de la captivité et qui entonnent le cantique de la délivrance. Ce sont tous les saints de l'ancienne loi qui entrent enfin en possession du royaume dont le divin Rédempteur pouvait seul leur permettre l'accès. Quel nombreux cortège !

Ecoutez maintenant le sublime dialogue qui s'échange à la porte du paradis : « Ouvrez-vous, portes éternelles ! *Elevamini, portæ æternales.* — Qui êtes-vous ? » ont répondu les anges, qui jusqu'à ce jour ont été les seuls habitants de la demeure bienheureuse. « Je suis le Roi de gloire, » *Dominus virtutum ipse est Rex gloriæ.* Et la porte s'ouvre, et Jésus entre dans le séjour de la gloire, et notre nature en sa personne est élevée sur le trône royal des cieux ! ¹ Et commence alors une fête qui ne doit pas finir.

2. Cette fête, nous sommes conviés à y prendre part un jour ; cette gloire de Jésus triomphateur nous attend si nous sommes fidèles.

Ah ! sans doute, il est dur de se dire : « Un jour mon cœur cessera de battre, aujourd'hui je le sens là sous ma main, je ne le sentirai plus, mon souffle, ce bon air qui m'apporte la vie, il s'exhalera pour toujours, mes lèvres seront à tout jamais silencieuses, mon regard fixe, morne, stupide, mes mains seront glacées, mes pieds immobiles, mon visage pâle et décoloré ; on m'enfermera dans un cercueil, on m'y clouera, il se passera là-dedans, loin du soleil et des fleurs, de ceux que j'aime et qui m'aiment, des choses terribles,

¹ Sermon prêché dans un collège où chaque année l'Adoration perpétuelle a lieu le jour de l'Ascension.

¹ *Spectaculum novum et peregrinum, caro nostra supra regium solium erecta.* (S. Gyprien).

bientôt je ne serai même plus un cadavre... » Il est dur de se dire ces choses, mais aussi, quand on a la foi à ses immortelles destinées, n'est-il pas doux de penser que nous emportons dans la tombe une semence de gloire ?

Frères de Jésus-Christ, nous ressusciterons comme lui ; la poussière du tombeau redeviendra féconde. Notre chair semée dans la faiblesse se relèvera dans la force ; semée dans l'ignominie, elle germera incorruptible pour la gloire.

Séchons donc nos larmes, nous qui pleurons la perte de nos parents et de nos amis : ils ne sont point morts, ils dorment leur sommeil en attendant la résurrection. Un jour viendra, nous en avons la ferme espérance, où nous nous lèverons avec eux de la tombe en jetant à la mort ce défi du triomphe : « O mort, où est ta victoire ? où est ton aiguillon ? Toute ta puissance s'est évanouie. Elle a été absorbée dans la victoire. » — « Maintenant, disait saint Paul aux fidèles de son temps, votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ ; mais lorsque le Christ qui est votre vie apparaîtra, vous apparaîtrez avec lui dans la gloire. »

Marchons donc dans la vie humble, chaste, mortifiée, dédaigneuse de tout ce qui passe, sûrs que par ce chemin de la vertu chrétienne nous allons à l'honneur, à la joie et à la gloire !

II

S'il est doux de voir glorifier celui qui avait été abaissé, aller à l'honneur celui qui avait été à la peine, jouir d'un triomphe éternel celui dont longtemps avant nos impies modernes les juifs avaient dit : « Ecrasons l'infâme ! » il est dur de le voir s'éloigner de cette terre dont il avait fait comme la rivale et l'émule du ciel. C'est la réflexion de saint Bernard compatissant à la douleur des apôtres ¹.

Mais cette tristesse elle-même se change en joie quand on pense au mystère de l'Eucharistie, qui nous rend ce que l'Ascension semble nous enlever. Le Maître a tenu sa parole et ne nous a point laissés orphelins. Dans son amour il a trouvé le moyen de demeurer au milieu de nous, tout en siégeant à la droite de son Père. Il ne nous quitte pas : caché sous les voiles eucharistiques il restera avec nous jusqu'à la fin du monde.

C'est pourquoi il nous est doux en ce jour de l'Ascension de glorifier en même temps que le Christ Rédempteur montant au ciel, le sacrement adorable qui nous le garde tout entier sous l'hostie consacrée.

Il est donc bien vrai, mes chers enfants, qu'après avoir revêtu notre nature mortelle, qu'après avoir vécu pendant trente années comme l'un d'entre nous, Jésus-Christ a voulu prolonger à travers les siècles cette merveille des merveilles qui s'appelle l'Incarnation. Il a caché sous les apparences d'un peu de pain toutes les splendeurs et toutes les gloires de son humanité sainte unie à la divinité.

Il est là avec son corps qui a été brisé, meurtri pour expier nos péchés ; avec son sang répandu jusqu'à la dernière goutte sur le Calvaire ; avec son âme, la plus belle qui soit jamais sortie des mains créatrices de Dieu ; avec sa divinité et ses perfections ; avec son cœur, si bon, si tendre, si compatissant pour toutes nos misères. Il nous voit, il nous entend, comme il voyait, comme il entendait ses apôtres et les foules qui se pressaient autrefois sur son passage ; en un mot, il nous est tout aussi présent que nous sommes présents les uns aux autres. C'est le petit enfant Jésus de la crèche, c'est le pauvre ouvrier de Nazareth, c'est le Jésus de l'Evangile, de la Passion, du Calvaire, mais c'est Jésus ressuscité et glorieux !

Cette vérité de la foi, nous la croyons, nous chrétiens ! Nous sommes de ceux qui au moment où le prêtre prononce sur le pain et sur le vin les paroles mystérieuses de la consécration, ploient le genou et courbent le front, adorant sous les fragiles apparences d'un pain qui n'est plus, la chair et le sang d'un Dieu.

Eh bien ! je ne saurais dire assez de quel étonnement et de quelle tristesse je me sens pénétré quand je vois combien peu nous mettons notre conduite d'accord avec nos croyances. Quoi ! Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Verbe incarné, le Dieu éternel et tout-puissant est présent dans la sainte Eucharistie ; il réside dans nos tabernacles sous les voiles du sacrement pour y recevoir le tribut de nos hommages et de notre amour ; et à quoi se réduit, je vous le demande, pour la plupart des chrétiens ce tribut que nous lui devons en toute justice ? A quelques apparitions aussi courtes que rares, à des visites qui se succèdent, je ne dis pas même de jour en jour, mais de semaine en semaine. Est-ce bien là s'acquitter suffisamment du devoir que nous impose la présence de l'Homme-Dieu au milieu de nous ? Y a-t-il quelque proportion entre le bienfait et la reconnaissance ? Ne devrions-nous pas rester là des heures et des journées entières, agenouillés devant la majesté divine ? S'il a plu au Fils de Dieu d'ériger son trône au milieu de nos temples, avons-nous le droit de faire le vide autour de l'immortel Roi des siècles ? Suffit-il pour l'honorer dignement de le saluer de loin en loin et comme à la dérobée ? Et si nous réfléchissons à tout le temps que nous consomons ailleurs en frivolités, en vains amusements, en dissipations de toute sorte, pouvons-nous nous flatter de remplir dans toute son étendue le devoir suprême et essentiel de l'adoration et de la glorification de l'Eucharistie ? ¹

Entrez, mes chers enfants, dans la plupart des églises de village : c'est la solitude et l'abandon, c'est l'humilité et la pauvreté ! Pourquoi Jésus-Christ reste-t-il au milieu de nous quand nous faisons autour de lui la solitude plus longue, plus lugubre, plus désolée qu'à Gethsémani ? N'aurait-il

¹ S. Bernard, *Serm. 2 in Asc. Dom.*, n° 3.

¹ Cf. Mgr Freppel, *Œuvres*, t. VI, p. 208-209.

pas le droit de nous quitter puisque nous l'abandonnons ?

Pour remédier autant qu'il est en elle à ces oublis des hommes ingrats, l'Eglise à certains jours veut que l'adoration de son divin époux soit très solennelle.

Ce sont d'abord les processions triomphales de la Fête-Dieu. Heureuses les villes auxquelles il est donné encore de contempler le magnifique triomphe que les âmes chrétiennes font à la sainte Eucharistie ! Jésus-Christ sort de son temple, il parcourt les rues jonchées de fleurs, il traverse les places publiques qui retentissent des chants de l'allégresse et il bénit son peuple. Quel spectacle, ces guirlandes courant d'une maison à l'autre, ces oriflammes flottant au vent, ces fronts qui se découvrent, et dominant la foule, la blanche hostie qui cache le Dieu du ciel !

Ce sont aussi les solennités de l'Adoration perpétuelle. Vous connaissez la touchante coutume qui existe dans ce diocèse. Chaque jour de l'année, dans une ou plusieurs paroisses ou communautés religieuses, l'hostie sainte sort de l'obscurité du tabernacle et apparaît radieuse et triomphante. Autour d'elle les flambeaux s'allument nombreux, les fleurs déploient leurs plus riches couleurs. Rien ne manque à cette fête, ni les pompes du culte, ni les ornements du sanctuaire, ni les chants de la liturgie, ni même la prédication de la parole sainte. C'est bien la glorification solennelle de Jésus dans l'Eucharistie. A cette heure on dirait que le mystère va soulever ses voiles, et ses fidèles adorateurs s'écieraient volontiers : « Jésus, je vous vois ! Vous êtes encore derrière la muraille, mais vous avez déjà entr'ouvert la fenêtre, et je vous aperçois derrière les barreaux¹. »

Le jour de l'Adoration perpétuelle, c'est le jour de la royauté de Jésus-Christ. Le voyez-vous, le Roi immortel des siècles ? Il s'élève sur un nuage d'encens qui rappelle la nuée lumineuse de son Ascension ; il monte sur son trône de gloire ; un diadème couronne l'ostensoir où il repose ; ses fidèles lui forment une cour aussi empressée que dévouée ; les peuples viennent se prosterner à ses pieds, et ils lui redisent à leur manière le cantique de la céleste Jérusalem : Il est digne, l'agneau qui a été immolé, de recevoir la puissance et la divinité, la sagesse et la force, l'honneur et la gloire et la bénédiction !... Qu'ils rougissent donc de honte, ces impies qui s'en vont répétant que le règne du Christ est fini ! Qu'ils entrent dans une église où se célèbre l'Adoration ; et à la vue d'un peuple à genoux devant la sainte Eucharistie, ils verront que malgré leurs efforts le Christ triomphe, le Christ règne, le Christ commande ! *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*².

Nous sommes en 1848. La révolution est dans

Paris et le canon gronde au faubourg Saint-Antoine. Une des plus grandes gloires littéraires de ce siècle va s'éteindre, Chateaubriand est à l'agonie. Tout à coup, il se soulève sur sa couche et regardant le crucifié dont l'image est sous ses yeux, il prononce cette parole : « Jésus-Christ seul sauvera la société moderne ! » Parole de foi et de raison, qui n'était que l'écho de celle de saint Pierre : « Il n'y a de salut qu'en Jésus-Christ ! » *Non est in alio aliquo salus*.

Allons donc à Jésus-Christ Sauveur des âmes et des sociétés ! Sacrons-le Roi de nos cœurs, et demandons-lui de les garder dans un ardent amour et dans une inviolable fidélité. Ainsi soit-il.

LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

VII

SANCTA DEI GENITRIX

Nous avons dit que les Litanies sont un splendide plaidoyer en notre faveur devant Dieu. Dans ce plaidoyer nous faisons valoir surtout les titres de la sainte Vierge, notre douce avocate, et comme un orateur au commencement de son discours énonce d'abord les points qu'il veut traiter, l'Eglise de même invoque les deux motifs qu'elle développera ensuite.

Pourquoi supplie-t-elle Marie d'intercéder pour nous auprès de Dieu ? C'est parce que Marie est la plus excellente des créatures. Mais qu'est-ce qui fait son excellence ? C'est qu'elle est la sainte Mère de Dieu, *Sancta Dei genitrix*, et la sainte Vierge des vierges, *Sancta Virgo virginum*.

Arrêtons-nous aujourd'hui à étudier la maternité divine ; et pour mieux comprendre ce dogme nous le considérerons si vous le voulez à la lumière de l'histoire, lumière plus vivante dans laquelle nous voyons mieux les personnages se mouvoir, les uns pour obscurcir, les autres pour préciser et faire éclater la vérité, qui nous apparaît enfin dans toute son adorable splendeur.

I

Le Concile de Nicée avait condamné Arius qui disait : le Christ n'est pas le Fils de Dieu, il n'est qu'un homme, une créature admirable sans doute, mais une créature qui n'est revêtue que de la seule nature humaine. Les Pères du Concile composèrent alors ce magnifique Symbole que nous chantons tous les dimanches à la messe et qui proclame que Jésus-Christ est le Fils unique de Dieu. Lisez-le, étudiez-le, appliquez-vous à le comprendre, ce Symbole où la doctrine est exposée avec autant de netteté que de grandeur. Rappelez-vous alors l'erreur d'Arius qui est celle de tous les

¹ Cant. xi, 9.

² Cf. Rolland, *Le Paradis sur terre*.

esprits qui n'adorent pas Jésus-Christ, et chantez dans tout l'enthousiasme de votre foi : « Oui, il est né du Père avant tous les siècles, Dieu de Dieu, lumière de la lumière, vrai Dieu du vrai Dieu. Engendré, non créé, consubstantiel au Père ; par lui tout a été fait. C'est pour nous, hommes, et pour notre salut qu'il est descendu des cieux. Et il s'est incarné par le Saint-Esprit dans la Vierge Marie, et il s'est fait homme. »

Battue ainsi magistralement sur un point, l'erreur se reforma sur un autre. Un homme artificieux et éloquent, mais d'une doctrine peu solide parce qu'il lui manquait l'étude, la science et surtout la prière, Nestorius, un moine, qui d'ailleurs passait pour vertueux, fut élevé sur le siège de Constantinople illustré peu d'années auparavant par saint Jean Chrysostome.

Puisqu'il y avait deux natures en Jésus-Christ, pensait-il, nécessairement aussi l'on devait trouver en lui deux personnes : l'une le Verbe éternel, l'autre l'homme parfait qu'était le Christ, et qui par sa perfection même, ses admirables vertus, avait mérité que le Verbe s'unit plus tard à lui. C'était donc, concluait-il, une erreur de dire que la sainte Vierge était la Mère de Dieu. Mère du Christ (*Χριστοτόκος*), soit ; Mère de Dieu (*Θεοτόκος*), jamais.

N'osant lui-même exposer en chaire cette monstrueuse doctrine qui anéantissait le privilège consolant de la Rédemption, il confia cette charge à son secrétaire Anastase. Celui-ci un jour de fête prononça devant les fidèles une homélie où il disait sans ambages : « Que personne n'appelle désormais Marie Mère de Dieu. Marie n'était qu'une femme, et une femme ne saurait avoir Dieu pour fils ! » Un chrétien nommé Eusèbe, qui devint plus tard évêque de Dorylée, se leva et protesta publiquement contre ce blasphème : « Le Christ est Dieu, s'écria-t-il. On ne peut le séparer en deux personnes, l'une divine, l'autre humaine, qui auraient ensemble coopéré à l'œuvre de la Rédemption. Car si l'homme seul a souffert, il n'a pu acquérir que des mérites finis. Nous ne serions donc pas rachetés. Or nous sommes rachetés parce que Dieu a souffert pour nous, parce que Marie est mère de Dieu. »

Quelque temps après, le jour même de Noël (428), Nestorius reprit la doctrine impie de son secrétaire : « Est-ce que Dieu a une mère ? dit-il. Dans ce cas les païens auraient donc eu raison d'adorer Cybèle, la mère des dieux ! Cependant j'adore le Christ, mais comme le vêtement de Dieu. J'adore en lui le Verbe qui y est caché. » Eusèbe ne put se défendre de protester de nouveau : « Vous renouvez, dit-il, l'erreur de Paul de Samosate. Il distinguait comme vous la personne du Verbe de la personne du Christ, il disait : Marie n'est pas la mère de Dieu ! »

Et le soir même le courageux apôtre de la maternité de Marie affichait sa protestation à la porte de la basilique.

Nestorius était un pauvre théologien. Il n'avait point lu, rapporte l'historien Socrate, les Pères qui

ont traité de l'Incarnation, et se confiait dans sa façon naturelle, manteau brillant qu'il jetait sur son ignorance. C'était de plus un orgueilleux, un homme violent. Il frappa d'interdit les prêtres de l'église Irène, qui appuyaient Eusèbe, fit jeter en prison des religieux coupables de croire que Marie est mère de Dieu, et ordonna qu'on les battit de verges comme des scélérats. Le peuple indigné criait : « Ce n'est pas un évêque, mais un tyran ! »

Un docteur parut qui vengea avec une éloquence hardie autant que victorieuse les privilèges divins de la sainte Vierge : saint Proclus, évêque nommé de Cysique. En la fête de l'Annonciation (429) il prononça un discours non moins poétique que solide dans la basilique de Sainte-Sophie pour établir la maternité divine de Marie :

« Tout est fête pour nous, dit-il, en ce jour de fête virginale. La terre, la mer et les cieux semblent d'accord pour célébrer la gloire de leur Souveraine. La mer calme ses flots en cette saison printanière et se fait douce aux passagers ; la nature s'éveille et se pare de sa première verdure, l'allégresse est partout ; réunissons donc nos cœurs et nos voix pour saluer la vierge Marie, *Mère de Dieu*. »

Le peuple écoutait avec ravissement ces mélodieux accents, ce chant de louanges en l'honneur de celle que toute la chrétienté vénérât. Proclus poursuivit :

« Une vierge a porté Celui que l'immensité des cieux ne suffit pas à contenir. Il est né d'une femme ; il est né non pas Dieu seulement, ni seulement homme, mais Homme-Dieu. Il ne rougit pas, ce grand Dieu, de naître d'une femme, parce que c'était la vie qu'il apportait au monde ; il ne contracta aucune souillure d'un sein qui resta vierge, après comme avant l'enfantement ; et c'est là qu'il se révèle Dieu, par la virginité de sa mère... O homme, ne te scandalise pas d'une telle naissance, car si tu es sauvé ce sera par elle ! Si Dieu n'était pas né d'une femme il n'aurait pas subi la mort ; et s'il n'avait pas subi la mort, il n'aurait pas détruit l'empire de la mort ! »

Voilà bien la vraie doctrine catholique dans toute sa pureté. Aussi les fidèles la goûtaient et l'applaudissaient. C'était une réfutation en règle des théories sacrilèges de Nestorius et de ses blasphèmes contre Marie et Jésus-Christ :

« Le Christ, ajouta-t-il, n'a point eu de progrès à faire pour s'élever par degrés à la divinité. Loin de nous cette erreur ! Il était Dieu, la foi nous l'enseigne. Plein de compassion pour nous il s'est fait homme. Ce n'est pas un homme déifié que nous prêchons, mais un Dieu incarné. Comme Dieu, le Christ n'a point de mère ; comme homme, il n'a point de père terrestre. Ne dis donc plus, ô hérétique : autre est le Christ, autre est le Verbe. Ne déchire pas la tunique indivisible de l'Incarnation. Cesse de marcher sur les traces impies d'Arius. Que toutes les contestations s'évanouissent maintenant devant la lumière de la divine parole qui ouvre les cieux ! »

Des acclamations unanimes accueillirent ce discours qui exprimait avec autant de précision que de piété la doctrine catholique. Mais Nestorius ne se rendit pas, il continua d'enseigner son hérésie, et l'un de ses partisans, Dorothee, évêque de Marcanopolis, poussa l'audace jusqu'à s'écrier quelque temps après dans la même chaire de Sainte-Sophie : « Si quelqu'un appelle Marie mère de Dieu, qu'il soit anathème ! » L'indignation des fidèles était au comble ; l'erreur pouvait gagner, avec l'appui ou le silence de l'empereur Théodose le Jeune, dont la bonne foi n'était pas éclairée. Il fallait agir.

Un homme veillait : c'était saint Cyrille d'Alexandrie.

II

Il adressa à tous les monastères d'Orient une lettre dont un exemplaire fut remis à l'empereur. Il y témoignait son vif étonnement de voir que des chrétiens pouvaient hésiter à donner à Marie le titre de Mère de Dieu. « Puisque Jésus-Christ est Dieu, comment la Vierge qui le mit au monde ne serait-elle pas mère de Dieu ? Saint Athanase lui donne expressément ce titre, et si le Concile de Nicée n'emploie pas le mot de « mère de Dieu, » l'idée y est : « Il s'est incarné par l'opération du Saint-Esprit dans le sein de la vierge Marie et il s'est fait homme ! » Vous l'entendez, il n'y a pas en la personne unique de Notre-Seigneur Jésus-Christ un Fils de Dieu de création récente, adjoint au Fils éternel du Père. »

Puis il poursuivait par cet argument saisissant :

« Tous les hommes qui naissent sont composés d'un corps et d'une âme. Nos mères selon la nature ne nous ont fourni que la substance corporelle, à laquelle Dieu a attaché une âme. » Dira-t-on cependant qu'elles sont seulement les mères de notre corps, mais qu'elles ne sont pas nos véritables mères ? Nous les appelons nos mères, comme Jésus-Christ Fils de Dieu appelait aussi Marie sa mère. « Ce n'est pas un homme qu'elle a mis au monde, mais le Verbe incarné, le Fils de Dieu fait homme. »

Cette lettre eut un immense retentissement et provoqua de nombreuses conversions. Cyrille écrivit ensuite à Nestorius. Il se refusait à croire que le patriarche de Constantinople embrassât cette doctrine hérétique : « Je vous en conjure, disait-il, éclairez ma religion sur ce point. Le très pieux évêque de Rome, Célestin, vient de me demander si les homélies qui circulent sous votre nom sont effectivement votre œuvre. Ses lettres respirent la plus légitime indignation contre l'erreur nouvelle. Je vous en prie, ne persistez pas à scandaliser les fidèles en déniaut à la vierge Marie le titre de Mère de Dieu ! »

La réponse de Nestorius, enveloppée et hypocrite, révèle un homme dont l'esprit dédaigneux s'affermait dans l'erreur. Alors Cyrille le menace de la colère de Jésus-Christ, « du Dieu qui a voulu naître, souffrir et mourir pour nous, du Dieu qui est assis à la droite du Père » : « Il est

votre Créateur, s'écrie-t-il, le Créateur de l'univers. Vous ne pouvez ni le combattre ni le vaincre. A un homme tel que vous je n'ai pas besoin de rappeler les souvenirs de l'histoire ; vous savez ce qui advint aux hérétiques depuis Simon le Mage jusqu'à Julien l'Apostat et Arius... Mon frère, je vous déclare que l'Eglise ne supportera pas vos outrages à la divinité de Jésus-Christ. Les portes de l'enfer ne peuvent prévaloir contre l'Eglise. »

Nestorius alors s'appliqua à circonvenir saint Célestin, à qui il fit remettre ses discours, en lui dénonçant la « doctrine impie de Cyrille. » A cette nouvelle, celui-ci en référé à son tour au Pape, « suivant la tradition immémoriale des églises ; » il lui exposa les progrès de l'erreur et l'unanimité des évêques à la réprouver. « L'hérésiarque ne l'ignore pas, dit-il, mais il se croit seul plus savant que tous ; il prétend avoir seul pénétré le sens des Ecritures divinement inspirées, et seul compris le mystère de l'Incarnation. » Et il demande la ligne de conduite à tenir. Doit-il patienter encore ou lancer l'anathème ? (Avril 430).

Au mois d'août suivant, saint Célestin convoqua un synode à Rome. La doctrine nestorienne y fut exposée et examinée, puis le Souverain Pontife, gardien suprême de la foi, prit la parole. Il cita une strophe de l'hymne de saint Ambroise : « Venez, Rédempteur des nations, montrez-nous cette merveille d'un enfantement virginal ; que tout l'univers demeure dans l'admiration ! c'est ainsi qu'un Dieu doit naître, *Talis partus decet Deum.* »

« L'enseignement d'Ambroise, comme celui d'Hilaire, conclut-il, est donc le même que celui de notre frère Cyrille. La Vierge met au monde le Dieu dont la toute-puissance est infinie, la Vierge est donc réellement la Mère de Dieu ! »

Et sans perdre un instant il fait connaître à Cyrille la sentence rendue et le charge de la proclamer : « Il s'agit de la gloire du Verbe incarné. » Si c'était simplement une brebis errante, il irait à sa recherche et la rapporterait sur ses épaules, à l'exemple du Maître. Mais c'est un loup dévorant qui sévit sur le troupeau. « Il faut prévenir la contagion, et employer les derniers remèdes pour guérir notre frère, s'il reste quelque espoir. C'est pourquoi usant de l'autorité de notre siège, nous vous déléguons comme notre représentant pour faire exécuter dans sa teneur stricte et rigoureuse la sentence suivante. Si dans les dix jours qui suivront la notification de notre décision apostolique, le coupable ne consent point à abjurer ses erreurs et à souscrire une profession de foi conforme à la doctrine de l'Eglise romaine et de la catholicité tout entière, il sera frappé d'excommunication, déchu de son siège, et Votre Sainteté devra pourvoir à lui faire donner un successeur. » (11 août 430).

Cyrille se hâte d'accomplir sa mission. Dès le commencement de novembre il réunit un concile à Alexandrie et rédige douze propositions qui

contredisent les erreurs de Nestorius. Le Concile les approuve, les acclame et députe quatre évêques à l'hérésiarque pour le contraindre à se rétracter dans les dix jours, sous peine de déposition. Ils lui remettent publiquement, à Sainte-Sophie même, les propositions et les ordres du Concile, le dimanche 7 décembre, et lui signifient que le lendemain ils se présenteront à son palais pour recevoir la réponse. Mais ils trouvent les portes fermées. Nestorius se sentant perdu et voulant sans doute gagner du temps, court chez l'empereur et lui dit : « Seul un concile œcuménique me pourra faire rendre justice et triompher de mes ennemis. » C'est ainsi que fut décidée la convocation du concile d'Ephèse.

III

Le pape et l'empereur se concertèrent pour réunir ces solennelles assises. Les lettres de Théodose le Jeune nous montrent un monarque soucieux des intérêts de l'Eglise et de sa dignité auguste : « Entre la religion chrétienne et l'empire romain, écrit-il aux évêques, il y a une relation étroite. Les progrès de la première assurent la prospérité du second... Nous sommes les ministres de la Providence, pour la sécurité de l'Etat. » Ce prince, tout faible qu'il était, ne manquait point, on le voit, d'idées élevées et profondes.

Saint Célestin le félicita de son zèle ainsi que de sa foi, et députa au Concile qui devait s'ouvrir le 7 juin 431, jour de la Pentecôte, trois légats spéciaux, Arcadius, Projectus et Philippe, avec ordre de prendre conseil en toutes choses de saint Cyrille. Surtout il leur recommandait de ne point oublier leur rôle souverain de légats du Saint-Siège : « Dans les discussions auxquelles vous assisterez au sein de l'assemblée, n'oubliez pas que vous êtes juges des sentiments qui vous sont exposés et que nul n'est juge des vôtres. » Car ils représentaient le Pape, juge suprême, qui n'est jugé par personne.

Suivant la méthode familière aux hérétiques, Nestorius tourna en ridicule le Souverain Pontife, un vieillard incapable, disait-il, et qui n'entendait rien aux discussions théologiques ; surtout il se fit appuyer par le pouvoir civil. Quand il arriva à Ephèse, il se montra entouré de laïques, et non d'évêques. Candidien, chargé de représenter l'empereur, était un de ses amis intimes ; il avait donc pour lui la faveur, la force, sinon le droit. Ses partisans s'ingénierent à traîner en longueur les événements. Jean, patriarche d'Antioche, annonçait chaque jour qu'il arrivait, et s'arrêtait à plaisir pour retarder l'ouverture du Concile. On l'attendit jusqu'au 22 juin, jour où l'on se décida enfin à commencer sans lui.

Les Pères se réunirent dans la Basilique de Sainte-Marie. Nestorius ne se présenta point. L'un d'eux, Théodose d'Ancyre, son ami, se leva et dit : « Il conviendrait avant tout de mander le révérendissime Nestorius, afin qu'il assiste aux

actes synodaux et que la décision soit prise en présence de tous et d'un consentement unanime. » On répondit que la veille il avait été invité à se rendre au Concile et qu'il avait dit : « Je réfléchirai et j'irai si je le juge bon. » Cependant plusieurs évêques furent délégués auprès de lui avec une lettre de la vénérable assemblée, mais sa maison était entourée de soldats qui leur en refusèrent brutalement l'accès. Quatre fois cité à comparaître, quatre fois il se déroba.

Alors on procéda à l'examen de ses doctrines. Saint Augustin avait été convoqué à Ephèse, et l'on comptait sur ses admirables lumières pour réfuter et écraser l'erreur. La lettre de Théodose ne parvint à Hippone qu'après sa mort. Capreolus, évêque de Carthage, la déposa sur son tombeau, et comme l'Afrique était dévastée par les Vandales il envoya un de ses diacres, Bessula, pour porter à l'assemblée la nouvelle de la mort d'Augustin, le récit de leurs malheurs, et le témoignage de la foi de l'Eglise d'Afrique : « Agissez courageusement, écrivait-il, sous l'inspiration du Saint-Esprit pour le maintien de la foi catholique et la répression des audacieux sectaires que l'autorité du siège apostolique et la sentence de deux conciles — de Rome et d'Alexandrie — ont déjà frappés. Quand il s'agit des dogmes de notre religion sainte, c'est dans la tradition antique de nos Pères qu'il faut les chercher et non dans les rêveries d'un novateur. »

On lut donc d'une part les écrits des Pères, de l'autre les propositions de Nestorius ; la foi traditionnelle fut acclamée et l'hérésiarque flétri, condamné, puis déposé : « Contraints par les canons, prononcèrent les Pères du Concile, et par l'autorité des lettres de notre très saint père Célestin, évêque de l'Eglise romaine, il nous faut, les yeux baignés de larmes, fulminer contre lui définitivement une lugubre sentence. Donc, Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il a outragé par ses blasphèmes, déclare par l'organe de ce très saint Concile, Nestorius déposé de la dignité épiscopale, de l'honneur du sacerdoce et de la communion catholique. »

Le Concile avait siégé toute la journée ; le peuple d'Ephèse n'avait cessé d'entourer, d'assiéger le temple où les Pères tenaient leurs assises. La cité chère à Marie, sanctifiée par sa présence, peut-être par son tombeau, demandait la proclamation solennelle de la gloire de sa maternité divine et redoutait les influences, les violences laïques. Les Ephésiens étaient inquiets. Le soir, quand ils apprirent la condamnation de Nestorius, on n'entendit retentir que ces mots : « Gloire à Dieu ! Honneur au saint Concile ! L'ennemi du Christ est écrasé ! » et ils reconduisirent les évêques avec des torches triomphales, en poussant des cris de joie ; les rues s'illuminèrent, les femmes brûlaient des parfums, doux symbole de l'allégresse de tous, de la vérité lumineuse qui éclatait, des vertus de Marie qui embaument l'Eglise et parfument les âmes. Les voix ne cessaient de redire : « Marie est mère de Dieu ! »

Quelques jours après, pour résumer la foi et les

pieux sentiments de tous, saint Cyrille s'écriait en accueillant sept évêques qui venaient de se détacher de l'hérésiarque : « La joie déborde au sein de cette assemblée, dans l'âme des fidèles serviteurs de la Mère de Dieu. Salut donc, auguste et sainte Trinité, au nom de laquelle nous sommes réunis dans ce temple de Marie ! Salut, Vierge, mère de Dieu, trésor de l'univers, lampe inextinguible, couronne de virginité, sceptre d'orthodoxie, temple indissoluble, tabernacle de Celui que le monde est impuissant à contenir, Mère et Vierge par qui nous fut donné le « Béni qui vient au nom du Seigneur ! »

« Quelle voix humaine pourrait jamais célébrer dignement les grandeurs de Marie, sa virginité jointe à la maternité ? O merveille ! Mais qui donc aussi pourrait empêcher l'architecte d'habiter le temple qu'il s'est construit ? Qui donc pourrait s'opposer à ce qu'il prenne s'il lui plaît pour mère son humble servante ? Voilà le chef-d'œuvre de la miséricorde divine ! »

De son côté, saint Célestin composait cette prière qui depuis a volé sur toutes les lèvres des fidèles, avec le salut de l'Ange : « Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. »

Quelques années après, Nestorius impénitent était exilé parmi les tribus de l'Arabie Pétrée, à qui il persista à enseigner ses blasphèmes. Chassé de là par une invasion de barbares, il se réfugia dans une ville de la Thébaïde, à Pana. Dans la précipitation de la fuite, il tomba et se blessa au côté droit. Le gouverneur, inquiet pour lui-même de cette rupture de ban, ordonna qu'on le conduisit jusqu'à Eléphantine. On était à mi-chemin quand l'ordre arriva de rétrograder à Pana. Le malheureux hérésiarque, brûlé par le soleil, dévoré par la fièvre, vit bientôt ses plaies s'enflammer, puis noircir. La gangrène envahit tout le corps, qui tomba en lambeaux en exhaltant une odeur horrible. La langue fut rongée la première par un mal hideux et l'on en vit sortir des légions de vers. Dieu châtiât même ici-bas le misérable qui avait eu l'audace d'outrager Marie sa mère, et l'obstination plus criminelle encore de ne pas s'en repentir. (Darras, t. XIII, *Histoire de l'Eglise*).

Telle est d'ailleurs la fin de tous les hérétiques. Mais la vérité continue de luire dans le monde, le soleil d'éclairer les tombeaux des ennemis de la lumière plongés dans la corruption et les ténèbres, et les siècles chrétiens chantent avec une foi plus vive, plus convaincue, les gloires et les bienfaits de la lumière.

C'est ainsi que dans nos litanies, au souvenir des blasphèmes de l'impie, nous redirons avec plus d'amour encore à Marie : *Sancta Dei genitrix, ora pro nobis*.

PRONES CATÉCHÉTIQUES

Dimanche de la Pentecôte

L'ÉGLISE ET LA TRIPLE AUTORITÉ DE SES PASTEURS

Paracletus Spiritus Sanctus, quem mittet Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia, et suggeret vobis omnia quaecumque dixerit vobis.

L'Esprit-Saint que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que je vous ai dit.

(Joan., xiv, 26).

Mes frères,

La promesse que le Sauveur avait faite plusieurs fois à ses apôtres de leur envoyer le Saint-Esprit, s'est accomplie aujourd'hui. C'est en ce jour de la Pentecôte que l'Esprit-Saint est descendu sur les apôtres sous la forme de langues de feu, et les a remplis de tous ses dons. Brûlants d'une sainte ardeur, ils ont entrepris aussitôt de renverser le règne de l'erreur et du péché et d'établir sur la terre le royaume de Dieu, l'Eglise du Christ. C'est à cette Eglise, dépositaire de la vérité et de la grâce, que nous avons le bonheur d'appartenir, c'est elle qui peut seule nous conduire au salut. Remercions la divine Providence qui nous a appelés dans son sein, et observons fidèlement tous ses préceptes. La suite de nos instructions nous amène précisément aujourd'hui à vous parler de l'Eglise en vous expliquant le neuvième article du Symbole. Nous aurons à répondre à ces deux questions : 1^o *Qu'est-ce que l'Eglise ?* 2^o *Quelle autorité le Christ a-t-il communiquée aux apôtres dans son Eglise ?*

I

1. L'Eglise dont il est question dans le Symbole des apôtres, est « la société de tous les chrétiens qui, sur la terre, professent la même foi, participent aux mêmes sacrements, et sont soumis à l'autorité du pape et des évêques légitimes. »

On l'appelle quelquefois *église militante*, pour la distinguer de l'*église triomphante*, composée des saints du ciel, et de l'*église souffrante*, formée des âmes du purgatoire. Le mot *Eglise* ne signifie donc pas ici l'édifice matériel où l'on s'assemble pour prier, mais la société des fidèles qui, dispersés sur toute la terre, ne forment pourtant qu'un seul corps dont Jésus-Christ est le chef invisible, et notre Saint-Père le Pape le chef visible. C'est ce sens de société visible établie entre les hommes, que Notre-Seigneur avait en vue lorsqu'il disait à saint Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » (Matth., xvi, 18). De même que l'apôtre sur lequel Jésus-Christ bâtissait son Eglise n'était pas une pierre mais un homme, de même l'Eglise de Jésus-Christ devait se composer non de pierres, mais d'hommes. Donc ces mots « l'Eglise du Christ » signifient la réunion, la société des chrétiens.

2. Pourquoi l'Eglise est-elle appelée *la société de tous les chrétiens* ? Pour répondre à cette question d'une façon satisfaisante, rappelons-nous d'abord brièvement comment s'est formée l'Eglise.

Pendant les trois années de sa vie publique, notre divin Sauveur avait groupé autour de lui ses fidèles adhérents. A ce nombre appartenaient les douze apôtres, les soixante-douze disciples, et d'autres personnes, hommes ou femmes, qui avaient cru à sa parole et s'étaient attachés à lui. Tous les membres de cette assemblée étaient unis entre eux de la manière la plus étroite. Ils avaient la même foi, la même loi, les mêmes espérances, le même Chef, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Bien que séparés de temps en temps les uns des autres, ils n'en formaient pas moins une seule assemblée, la même société. Selon le plan du divin Maître, cette société humble dans ses commencements, ce « petit troupeau » devait s'accroître et conquérir des adeptes par toute la terre. Voilà pourquoi le Christ donne l'ordre aux apôtres d'aller dans le monde entier et de prêcher l'Evangile à toute créature. (Matth., xxviii, 19). Et, dociles, les apôtres obéissent. Au matin même de la Pentecôte, aussitôt qu'ils ont reçu l'Esprit-Saint, Pierre se lève, prêche aux juifs de Jérusalem, et trois mille personnes embrassent la foi chrétienne. Contraints par la persécution, les apôtres vont dans la Samarie; leur parole n'est pas stérile, et ils gagnent de nouveaux adeptes à Jésus-Christ. Après quoi ils commencent d'annoncer l'Evangile aux Gentils; nombre d'entre eux ouvrent les yeux à la vérité et demandent le baptême.

Comment les apôtres se comportaient-ils avec ces nouveaux chrétiens ? Pensez-vous qu'après les avoir instruits, qu'après les avoir baptisés, ils les abandonnaient à eux-mêmes ? Bien au contraire. Continuant de s'intéresser à eux, les apôtres réunissaient dans une même société, dans les lieux mêmes qu'ils habitaient, les néophytes et en formaient des *églises*. La première église de ce genre fut établie à Jérusalem, et elle avait à sa tête saint Jacques le Mineur, parent de Notre-Seigneur. Une autre chrétienté ou église florissante fut fondée à Antioche, saint Pierre lui-même en fut pendant quelque temps l'évêque. Plus tard, le Chef des apôtres se rendit à Rome, et à Rome, comme il avait fait à Antioche, il établit une importante église. Et ainsi, dans tous les lieux où pénétrait l'Evangile, les apôtres avaient soin de fonder des églises ou communautés de chrétiens et pourvoyaient à tous leurs besoins, spirituels et temporels.

Sur ces entrefaites, le christianisme se propageait rapidement; et, au bout de peu d'années, il y eut bientôt un si grand nombre d'églises que les apôtres n'étaient plus en mesure de les administrer par eux-mêmes. Au reste, de par leur apostolat, ils étaient envoyés à l'univers entier : ils ne pouvaient donc ni séjourner longtemps dans un même pays, ni s'attacher à telle ou telle église. Que firent-ils alors ? Ils ordonnèrent des anciens

comme évêques, pour les mettre à la tête des églises, en même temps qu'ils leur enjoignaient d'en ordonner d'autres après eux. Ainsi, l'apôtre saint Paul conféra l'épiscopat à Timothée et à Tite, préposant celui-ci à l'église de Crète, et le premier à plusieurs églises. De même, Tite fut chargé par saint Paul de fonder plusieurs nouvelles églises dans les villes de la Crète et de leur donner des évêques. (Tite, 1,5). Paul et Barnabé firent de même dans les villes de l'Asie Mineure et de la Syrie, où ils avaient annoncé avec beaucoup de fruits la parole de Dieu : « Ils ordonnèrent dans chaque église des évêques et des prêtres, avec des prières et des jeûnes, puis les recommandèrent au Seigneur auquel ils avaient cru. » (Act., xiv, 22). Nous voyons donc se former, dès les temps apostoliques, de nombreuses églises ayant à leur tête des évêques et des prêtres chargés de la conduite des fidèles.

3. Comment tous les chrétiens de la terre ne formaient-ils qu'une seule et même Eglise ? C'était par la profession d'une seule et même foi, par la participation aux mêmes sacrements, par la soumission et l'obéissance au même Chef suprême.

De tout temps, dès l'origine du christianisme, les fidèles appartenant à l'Eglise du Christ ont professé la même foi. Jamais il n'y eut entre eux la moindre divergence en ce qui concerne les vérités qu'il faut croire; la foi particulière de l'un était la foi commune de tous, parce que tous croyaient ce que Jésus-Christ et les apôtres avaient enseigné, et pas autre chose. Les diverses églises étaient, il est vrai, dispersées dans toutes les parties du monde, séparées les unes des autres par la terre et les mers; mais il y avait une chose qui les rapprochait et les maintenait dans l'unité : la profession de la même foi. Il en faut dire autant des sacrements. Tous les fidèles admettaient que les sacrements sont au nombre de sept; et nul d'entre eux jamais ne prétendit que le Christ en eût institué seulement trois ou deux. Enfin, tous reconnaissaient saint Pierre ou son successeur comme le pape légitime, établi par Jésus-Christ, chef suprême de l'Eglise. Tous s'accordaient à voir dans le pape le vicaire de Jésus-Christ sur la terre, et se soumettaient à lui, de cœur aussi bien que de bouche, en tout ce qui regarde les choses de la religion.

Ces triples liens par lesquels tous les chrétiens restaient unis entre eux de la façon la plus étroite, nous les retrouvons et les retrouverons toujours dans l'Eglise, à quelque époque de son histoire que nous la considérons. Toujours nous voyons en elle, à travers les âges, la profession de la même foi, la participation aux mêmes sacrements, et l'obéissance au même chef suprême, le pape, et aux évêques établis par l'autorité du pape. L'Eglise a toujours exigé cette profession rigoureuse de la même foi; s'il s'est rencontré des hommes téméraires qui aient nié quelqu'un de ses dogmes, elle leur a intimé de se rétracter, et s'ils ont refusé d'obéir, aussitôt elle les a retranchés de son sein. Ceux qui n'ont pas accepté les sept

sacrements ont éprouvé le même sort; comme hérétiques, l'Eglise les a rejetés. De même tous ceux qui ont tenté de se soustraire à l'autorité légitime du pape, séparés de la communion de l'Eglise, ont porté la peine de leur révolte.

L'Eglise est donc cette grande société de tous les chrétiens qui professent sur la terre la religion de Jésus-Christ, qui croient ce que le Christ et les apôtres ont enseigné, qui participent aux sacrements que le Christ a institués, qui reconnaissent le pape comme leur chef suprême, les évêques comme les successeurs légitimes des apôtres, et leur sont soumis. D'après cela, vous devez comprendre comment on se rend indigne d'appartenir à l'Eglise, comment on cesse d'être membre de l'Eglise. Quiconque refuse de croire ce que l'Eglise croit et enseigne et s'attache opiniâtrément à une doctrine contraire, cesse d'être membre de l'Eglise. Quiconque rejette un ou plusieurs des sept sacrements, cesse d'être membre de l'Eglise. Quiconque enfin ne reconnaît pas le pape comme le chef suprême de l'Eglise, et s'obstine à ne pas obéir à son évêque, cesse d'être membre de l'Eglise.

Combien est effrayant le sort de celui qui est obligé de se dire : Je ne suis plus membre de l'Eglise ! Il est privé de toutes les grâces qui par l'Eglise nous arrivent si abondamment. Il n'a plus aucune part aux fruits de la rédemption ; il est absolument hors de la voie du salut. Pesez bien, mes frères, ces redoutables conséquences, et prenez l'énergique résolution d'éviter avec soin tout ce qui pourrait vous exposer au grand malheur d'être rejetés hors de l'Eglise. Soyez donc des membres pieux et fervents de l'Eglise. Croyez ce qu'elle enseigne ; recevez avec empressement les sacrements, sources des grâces, qu'elle tient à votre portée ; soumettez-vous à toutes ses décisions, observez tous ses préceptes, afin d'avoir droit aux récompenses qui lui sont promises.

II

Il nous reste à répondre à la seconde question que nous nous sommes posée en commençant : *Quelle autorité le Christ a-t-il communiquée aux apôtres dans son Eglise ?*

Le Christ a légué aux apôtres *sa propre autorité* ; car ils devaient être ses représentants et communiquer aux hommes les fruits de la rédemption. Or, Jésus-Christ, pour opérer la rédemption du monde, avait rempli un triple ministère : celui de *docteur*, en enseignant aux hommes ce qu'ils doivent croire et faire pour être sauvés ; celui de *prêtre*, en s'offrant lui-même sur la croix comme victime pour les péchés du monde ; celui de *pasteur*, en dirigeant à leur éternelle destinée ceux qui croyaient en lui. Puisque Jésus envoyait ses apôtres dans le monde de la même manière que son Père l'avait envoyé, et qu'ainsi il leur communiquait sa propre autorité, il les a institués *docteurs, prêtres et pasteurs*. Nous allons parler successivement de ce triple ministère des apôtres.

1. Le Christ a été le docteur des hommes pen-

dant sa vie mortelle. Retourné auprès de son Père, a-t-il laissé les hommes sans maître et sans enseignement ? Assurément non. Car l'enseignement du Christ devait durer jusqu'à la fin du monde, afin que tous les hommes de bonne volonté puissent arriver à connaître tout ce qu'il faut croire et faire pour être sauvé. Donc, dans les desseins de sa sagesse, le Christ devait transmettre son autorité doctrinale à des hommes qui, après lui, continueraient d'enseigner en son nom les vérités du salut. Et qui sont-ils ceux à qui ce divin ministère a été confié ? Ce sont les apôtres, ainsi qu'en témoigne expressément l'Evangile. Lorsque Jésus était sur le point de quitter la terre, il dit à ses apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations... et apprenez-leur à garder tout ce que je vous ai commandé. » (Matth., xxviii, 19-20). Et encore : « Allez dans le monde entier, et annoncez l'évangile à toute créature. » (Marc, xvi, 16). Les apôtres sont donc, de par le Christ, institués les docteurs du monde et les prédicateurs de l'évangile ; ils ont mission d'annoncer les vérités du salut à tout l'univers pour que, par eux, tous les hommes puissent arriver à la vraie connaissance de Dieu et au salut. Et pour rendre les apôtres capables de ce grand œuvre, Jésus-Christ a bien soin de les assurer qu'il sera avec eux tous les jours jusqu'à la fin, que l'Esprit-Saint leur sera donné, et que par cet Esprit ils connaîtront toute vérité et seront préservés de toute erreur. Les apôtres ont donc reçu du Christ le pouvoir d'enseigner, et ils ont le droit et le devoir de prêcher en tous lieux la divine doctrine, de condamner les erreurs opposées, et si, dans les choses qui regardent la foi, il s'élève des dissensions, c'est à eux qu'il appartient de prononcer en dernier ressort et de rendre les chrétiens fermes dans leur croyance.

C'est bien en ce sens que les apôtres ont compris leur mission. Ils ont prêché l'évangile d'abord dans la Judée, ensuite dans la Samarie, puis dans le monde entier. Le sanhédrin, à Jérusalem, les fait arrêter et leur défend, sous les peines les plus sévères, de prêcher Jésus-Christ. Ils font cette fière réponse : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (Act., v, 29), et ils n'hésitent pas à s'exposer à toutes les fatigues, aux tourments et à la mort, pour obéir à leur divin Maître. Conscients de l'assistance que Dieu leur prête, ils se considèrent, à juste titre, comme les prédicateurs infailibles de la vérité. Voilà pourquoi ils condamnent toute doctrine qui s'oppose à la leur, ils corrigent les interprétations fausses, ils terminent les dissensions, ils exigent absolument que les fidèles croient ce qu'ils enseignent, tout ce qu'ils enseignent, et rien d'autre. D'innombrables preuves de cette manière d'agir nous sont fournies soit dans les Actes des Apôtres, soit dans leurs Lettres. Saint Paul écrit aux Galates : « Je m'étonne que vous ayez passé si vite de celui qui vous a appelé à la grâce du Christ, à un autre évangile. Et pourtant il n'y a pas d'autre évangile ; seulement, vous avez parmi vous des gens qui vous troublent le sens et qui cherchent à renverser l'évangile du

Christ. Que si un ange du ciel vous annonçait un évangile autre que celui que je vous ai annoncé, qu'il soit anathème ! » (Gal., I, 6-8). L'apôtre saint Pierre dit que les apôtres « annoncent l'évangile par l'Esprit-Saint qu'ils ont reçu du ciel ; » il entend dire par là que chacun doit les accueillir comme ministres infaillibles de la vérité. (I Petr., I, 12). Saint Jean lui-même, le disciple de la charité, écrit ceci : « Si quelqu'un vient à vous et ne vous apporte pas la doctrine que je vous ai apportée, ne le recevez pas dans vos maisons, ne le saluez même pas ; car celui qui le salue participe à ses œuvres mauvaises. » (II Joan., 10-11). Voilà, mes frères, avec quelle fermeté les apôtres s'acquittaient de la mission de docteurs dont le Christ les avait chargés, et comment ils prenaient soin de ne rien céder des droits et devoirs inhérents à leur ministère divin.

2. Avec l'autorité doctrinale, le Christ a aussi donné à ses apôtres la puissance sacerdotale. Les apôtres devaient être ses économes ici-bas, et comme tels, chargés de distribuer les trésors des grâces, de réconcilier les hommes avec Dieu, de purifier les consciences. Aussi, il leur a donné le pouvoir de célébrer le sacrifice non sanglant de la Nouvelle Alliance, lorsqu'il leur a dit : « Faites ceci en mémoire de moi. » De même, ils ont reçu le plein pouvoir d'administrer les sacrements, et en particulier de remettre les péchés, par ces paroles : « Allez, enseignez toutes les nations ; et baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit » (Matth., xxviii, 19), et par celles-ci : « Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » (Joan., xx, 22-23).

Selon l'ordre du divin Maître, les apôtres ont exercé ce pouvoir sacerdotal. Ils ont offert le saint sacrifice de la messe. C'est aux apôtres et aux premiers chrétiens que se rapportent ces paroles : « Ils allaient chaque jour au temple dans l'union d'un même esprit, persévérant dans la prière, et, *rompant le pain* de maison en maison, ils prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur. » (Act., II, 46). Or, voici l'explication que les Pères de l'Eglise donnent de ce passage. Les apôtres et les premiers chrétiens continuèrent, pendant quelque temps, de se rendre au temple de Jérusalem pour y prier. Ensuite, n'ayant pas encore d'églises, ils s'assemblèrent dans les maisons privées ; c'est là qu'étaient célébrés les saints mystères ; les apôtres offraient le saint sacrifice de la messe, et distribuaient la communion aux assistants ; après quoi tous prenaient part, avec joie et simplicité de cœur, à un repas ou banquet fraternel. Voici un autre texte qui s'applique pareillement aux premiers chrétiens : « Ils persévéraient tous dans la doctrine des apôtres, dans la communion de la fraction du pain, et dans les prières. » (Ibid., II, 42). Ici, nous avons une sorte de description du service divin, de la messe, qui, dès le temps des apôtres, était célébrée, au moins quant à la substance, comme elle est aujourd'hui.

Les fidèles persévéraient *dans la doctrine des apôtres* ; c'est-à-dire, les fidèles écoutaient l'instruction, la prédication qui leur était donnée par les apôtres pendant l'office divin. Ils persévéraient *dans la communion de la fraction du pain* ; cela veut dire, ils assistaient au saint sacrifice de la messe et y communiaient. Enfin, ils persévéraient *dans les prières* ; c'est-à-dire, ils remplissaient ensemble le devoir de la prière.

Outre l'Eucharistie, les apôtres administrèrent les autres sacrements. Ils baptisaient ; ils imposaient les mains dans la confirmation (Act., VIII, 14-17) ; ils choisissaient des sujets dignes pour les ordonner diacres, prêtres, évêques. (Act., VI, 1-6. I Tim., IV, 14). Il est donc vrai de dire que les apôtres ont exercé dans toute son étendue le pouvoir sacerdotal qu'ils avaient reçu de Jésus-Christ.

3. Enfin le Christ a donné à ses apôtres l'autorité pastorale, c'est-à-dire le pouvoir de gouverner l'Eglise, de porter des lois, d'édicter des peines.

Il leur a donné, comme à ses représentants, le pouvoir de conduire et de gouverner les fidèles, par ces paroles : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » (Joan., XX, 21). C'est-à-dire, cette puissance, cette plénitude d'autorité que mon Père m'a donnée pour sanctifier les hommes, pour effacer les péchés, pour instituer et diriger l'Eglise, cette même puissance, je vous la transmets, pour qu'à votre tour vous puissiez diriger l'Eglise après moi ; pour que vous en soyez les chefs, comme j'en ai été moi-même le chef. Ailleurs, en termes encore plus explicites, il dit : « Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise, et celui qui me méprise, méprise Celui qui m'a envoyé. » (Luc, X, 16). Ces paroles nous rappellent que chaque fidèle dans l'Eglise a le devoir d'obéir aux apôtres comme à Jésus-Christ lui-même, que le mépris témoigné aux apôtres retombe sur la personne de Dieu même.

Pareillement, il leur a donné le pouvoir de faire des lois, lorsqu'il dit : « Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans les cieux ; et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans les cieux. » (Matth., XVIII, 18). Ces mots « lier » et « délier » sont une allusion évidente à la puissance spirituelle, et désignent spécialement le pouvoir de porter des lois et de les abroger.

Enfin, il leur a accordé le pouvoir de corriger et de punir, par ces paroles : « Si votre frère a péché contre vous, allez lui représenter sa faute en particulier entre vous et lui ; s'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère. Mais s'il ne vous écoute pas, prenez avec vous une ou deux personnes, pour que tout ce que vous avez à dire soit confirmé par l'autorité de deux ou trois témoins. S'il ne les écoute pas non plus, dites-le à l'Eglise ; et s'il n'écoute pas l'Eglise même, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain. » (Matth., XVIII, 15-17). Il est question, dans cet endroit, de la correction fraternelle, et Notre-Seigneur en détermine lui-même la méthode. Il faudra donc que le coupable soit averti, d'abord en particulier,

ensuite en présence d'un ou de deux témoins ; si la réprimande n'atteint pas son but, le coupable sera dénoncé à l'Eglise, c'est-à-dire aux légitimes supérieurs dans l'Eglise, qui sont les apôtres et leurs successeurs ; si même ce dernier procédé n'aboutit pas, le délinquant sera retranché de la communion de l'Eglise, et regardé comme un païen et un publicain.

Donc, il est hors de doute que le Christ a donné à ses apôtres l'autorité pastorale. Il n'est pas moins certain que les apôtres en ont fait usage. Toujours on les voit se comporter comme les chefs légitimes des diverses églises. Non seulement ils instruisent les fidèles, mais de plus ils gouvernent ; ils prescrivent, ils imposent aux chrétiens tout ce qui leur paraît nécessaire ou utile dans l'ordre du salut. Ils édictent des lois. Ils s'assemblent en concile à Jérusalem, et décident l'abrogation des lois cérémonielles judaïques. C'est bien là une loi qu'ils promulguent : ils déclarent, en conséquence, qu'elle sera obligatoire pour toute l'Eglise. (Act., xv). De même, ils usent de la puissance coercitive qui leur a été dévolue par Jésus-Christ. Ainsi l'apôtre saint Paul frappe d'une peine terrible l'incestueux de Corinthe : il le retranche du sein de l'Eglise, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, et le maintient sous cette peine jusqu'à résipiscence. (I Cor., v, 3-5).

Vous le voyez, mes frères, le Christ a confié aux apôtres dans son Eglise la triple mission d'instruire, de sanctifier et de gouverner les fidèles ; en d'autres termes, Jésus-Christ a établi les apôtres *docteurs, prêtres et pasteurs* dans son Eglise. Le même rôle que le Christ avait rempli pendant sa vie mortelle, les apôtres doivent le remplir après lui sur la terre. Comme lui, ils prêchent aux hommes les vérités saintes, et leur montrent le chemin qu'ils doivent suivre pour arriver au ciel. Comme Jésus-Christ, ils réconcilient les hommes avec Dieu, et ils renouvellent chaque jour, d'une façon non sanglante, le sacrifice que le Fils de Dieu a offert une fois, d'une façon sanglante, sur le Calvaire. De même, ils administrent les sacrements aux hommes pour leur communiquer la grâce sanctifiante. Comme Jésus-Christ, enfin, les apôtres dirigent et gouvernent les fidèles ; ils ont charge de les reprendre, de les punir, de ne rien négliger de ce qui peut les conduire à leur fin dernière.

Ainsi les apôtres apparaissent bien comme les représentants et les continuateurs du Christ. Ce qu'ils font, ce n'est pas en leur nom propre qu'ils le font, mais au nom de Jésus-Christ ; ils ne sont que les exécuteurs de la volonté divine. Le Christ agit en leur personne, il se sert d'eux comme d'instruments, et, par eux, ne cesse d'éclairer, de sanctifier et de diriger les hommes, pour sauver ainsi tous ceux qui veulent être sauvés. Sachons mettre à profit tant de précieuses faveurs. Ainsi soit-il !

DIALOGUE POUR JEUNES FILLES DE CATÉCHISME

LES PETITES VIPÈRES

Scène première : ALEXINE, BATHILDE, CHARLOTTE.
(*Alexine et Charlotte bras dessus, bras dessous, rencontrent Bathilde auprès d'un mur entourant un jardin. Un banc est là.*)

Alexine. — Tiens ! te voilà, Bathilde, il y a longtemps qu'on ne t'a vue. Allons ! assieds-toi un instant, on fera un brin de causerie.

Bathilde. — C'est que je suis très pressée, et maman m'a bien recommandé de ne pas m'amuser.

Charlotte. — Un moment ! pardi, ce n'est pas si souvent que nous nous rencontrons... Tu trouveras bien quelque excuse à conter à ta mère.

Alexine. — Dites donc ! si je vous confie un petit secret, vous n'en parlerez pas ?... Figurez-vous que, hier soir, il y a eu chez les Landru une scène à tout casser.

Bathilde et Charlotte. — Vraiment ? Pourquoi donc ?

Alexine (se frottant les mains de joie). — C'est un chien de ma chienne que j'ai fait envoyer à la femme Landru. N'avait-elle pas été raconter à notre voisine que j'étais une menteuse, une bavarde capable de faire battre des maisons, une langue de vipère dont il fallait se défier ? Je me suis dit : Tu me paieras celle-là, toi.

Charlotte. — Et alors comment t'y es-tu prise ?

Alexine. — C'est bien simple. Je me trouvais à la fontaine avec la fille Maurice et la femme Lépèque. — Vous savez si elles ont bonne langue, celles-là. — Je leur ai fait entendre que la femme Landru s'en allait colporter toutes sortes de racontages sur leur compte et aussi sur celui de la femme de l'adjoint, avec laquelle je la savais brouillée. J'ai inventé une histoire de mariage manqué pour la fille Maurice, et d'ivrognerie pour la femme Lépèque...

Vous voyez ça d'ici ; - je savais bien, en leur recommandant la discrétion, que cela ferait le tour du village. Et quand Landru a vu venir l'adjoint tout en colère lui adresser des reproches au sujet de sa femme, ah ! ma foi, il y a eu de la musique, et la ménagère a reçu une danse numéro un... C'est moi qui riais en entendant la comédie.

Bathilde. — Le tour a été bien joué ! Mais si on venait à découvrir que c'est toi qui as lancé ces faux bruits ?

Alexine. — Que tu es simple ! Je nierais, je soutiendrais que j'ai seulement répété ce que j'avais entendu dire au lavoir. Comment veux-tu qu'on démêle quelque chose dans des bavardages qui ont fait le tour du village ?

Bathilde à Charlotte. — On m'a dit que vous étiez brouillées avec les Mathurin ?

Charlotte. — C'est la vérité. Est-ce qu'on peut s'accorder avec de pareils voisins ? Ce sont des gens faux auxquels il ne faudrait pas se fier, et défilants !... L'homme et la femme sont aussi fai-

néants l'un que l'autre ; ils doivent à Dieu et à diable. Avec cela, pas sûrs du tout. On nous a volé deux lapins, une de nos poules a disparu ; comme dit maman, il n'est pas nécessaire de chercher les voleurs bien loin... Sans compter que la mère Mathurin lève le coude, je ne vous dis que ça !

Bathilde. — Alors vos Mathurin ressemblent joliment aux Nicole qui demeurent en face de chez nous. De vrais ours ! Des gens qui ne frayent avec personne ! On ne peut rien savoir de la Nicolette, elle n'a jamais le temps de causer un peu.

Alexine. — Elle a pourtant bien le temps d'aller flâner à l'église. Le dimanche, elle n'en sort pas, et pendant la semaine elle va à la messe tous les jours. Ça fait la dévote, ça communie, ça veut passer pour meilleure que les autres, quoi !

Charlotte. — D'abord, tous ces gens d'église, moi, je ne les aime pas. Comme dit maman, c'est tous des fainéants qui feraient mieux de s'occuper de leur travail ou de leur ménage, que de perdre leur temps à dire des patenôtres.

Bathilde. — Oh ! et puis, on ne connaît pas le dessous des cartes. La Nicolette a l'air de faire sa Sainte-Nitouche, c'est bon ! c'est bon ! Si nous disions tout ce que nous savons, tout ce que nous voyons !... Mais on n'est pas de ces gens qui cherchent à nuire aux autres, on garde cela pour soi.

Alexine. — Vous avez raison, moi aussi je déteste les cancaniers et les cancanières.

Charlotte. — Et moi, j'exècre les mauvaises langues !

Bathilde. — Il faut pourtant que j'aille faire ma commission.

Charlotte. — Où vas-tu donc que c'est si pressé ?

Bathilde. — Demander à la femme Morin, la couturière, si elle ne pourrait pas venir après-demain en journée chez nous.

Charlotte. — Comment ta mère occupe-t-elle si constamment cette femme-là ? Elle ne la connaît donc pas ?

Alexine. — Pour sûr que si elle la connaissait elle ne la prendrait pas chez vous. C'est maman qui n'en voudrait point !

Bathilde. — Pourquoi donc ?

Charlotte. — Parce qu'elle déchire tout le monde et raconte tout ce qu'elle a vu chez ceux qui l'emploient. Elle ne se gêne pas pour dire qu'on est mal nourri chez vous, et que ta mère et toi vous n'avez pas d'ordre, que votre ménage est mal tenu, malpropre, etc., etc. !

Alexine. — Et puis avec cela, pas honnête. Aiguilles, fil, laine, pièces d'étoffe, tout lui est bon. Maman s'en est aperçue, et depuis lors *n-ni*, finie la Morin !

Bathilde (s'en retournant). — Ah ! c'est comme cela ? Eh bien ! je cours le dire à maman. Nous occuperons une autre ouvrière.

Charlotte. — Voilà un bon tour encore de joué à cette femme-là. Je ne puis plus la sentir depuis qu'elle a dit à sa sœur de défendre à ses filles de nous fréquenter.

Alexine. — Oui, je sais. Il paraît que nous sommes de mauvaises compagnies, des filles capa-

bles de tout. En attendant, qu'elle attrape ce coup-là... faute de mieux.

Charlotte. — Comment trouves-tu cette pauvre Bathilde ?

Alexine. — Oh ! ce qu'elle est poseuse, cette péronnelle-là !

Charlotte. — Elle veut faire son *quant-à-moi*. Et avec cela elle est bécasse, bécasse ! ô mon Dieu !

Alexine. — Sûrement qu'elle n'a pas inventé les boutons à quatre trous, ni le fil à couper le beurre... A propos, j'attendais qu'elle fût partie pour t'apprendre une nouvelle.

Charlotte. — Une nouvelle ?

Alexine. — Madeleine Leroux va se marier.

Charlotte. — Allons donc ! contre qui ?

Alexine (riant et appuyant sur le mot *contre*). — Contre un jeune homme de Villiers. Il s'appelle Louis Pelletier. Nous l'avons vu le jour de la fête.

Charlotte. — Ce grand brun dont nous avons tant ri ?

Alexine. — Justement. Dimanche soir on doit faire les gaufres chez les Leroux pour la première entrevue.

Charlotte. — Si on pouvait leur saler un peu ces gaufres-là !... Mais comment faire ?

Alexine. — J'y ai déjà songé. C'est aujourd'hui jeudi : écris demain une lettre anonyme aux parents du jeune homme, en disant que tu es une personne amie qui veut les avertir charitablement que la famille où va entrer leur fils est une famille de rien, criblée de dettes ; que la jeune fille a beaucoup fait parler d'elle, et qu'ils prennent des informations sûres. Tu ajouteras que c'est la conscience qui te fait agir, etc. Bien entendu tu ne signeras pas et tu contreferas ton écriture. Tu mettras ta lettre à la boîte en allant au marché samedi, de façon à ce qu'elle arrive dimanche matin...

Charlotte. — C'est ça ! c'est ça ! Ceux de Villiers n'auront plus le temps d'écrire !... Et, le soir, M^{lle} Madeleine attendra son futur, on préparera le dîner, les gaufres, et personne !... Quel nez alors, quel nez ! (Elles se quittent en riant).

Scène deuxième : LOUISE, MARIE, NOËMI. (Cachées derrière le mur, elles ont entendu toute la conversation des précédentes).

Louise. — Eh bien ! mes amies, qu'en dites-vous ?

Marie. — Je dis que c'est abominable ! Je ne sais ce qui m'a retenu de me montrer et de leur sauter à la gorge. Quelles harpies !

Noëmi. — Pourquoi, Louise, nous as-tu fait cacher derrière ce mur, quand tu les as aperçues de loin ? Nous aurions dû interrompre cette série de monstruosité.

Louise. — J'ai agi ainsi afin que nous ne fussions pas obligées de lier conversation avec elles. Quant à les interrompre !... Si par malheur elles se doutaient que nous étions ici, à les écouter,

nous serions perdues ! Vous jugez de quoi sont capables de pareilles langues.

Marie. — Quelles affreuses vipères ! On devrait les pendre par les cheveux et leur mettre du feu sous les pieds ; j'y porterais volontiers la première brassée de bois.

Louise. — Allons, allons ! Louise, tu t'oublies. Ce ne sont pas là des paroles et des sentiments sages ni chrétiens. Sans doute, ces malheureuses sont bien coupables, mais elles sont encore plus à plaindre d'être si méchantes et de ne pas comprendre le mal qu'elles font.

Noémi. — Plains-les maintenant ! Moi je ne plains pas une vipère qui essaie de mordre et d'empoisonner. Je voudrais pouvoir lui broyer la tête. Comment ! voilà le ménage des braves Landru troublé, les voilà brouillés avec l'adjoint et avec plusieurs familles, par les calomnies d'une abominable *poison*, et tu veux que je ne l'appelle pas une vipère ? Oh ! si par exemple !

Marie. — Ont-elles assez piétiné les Mathurin et la Nicolette ? Avec des sous-entendus contre cette femme, la plus brave et la plus honnête des femmes !

Noémi (avec ironie). — J'aime beaucoup cette Charlotte qui appelle fainéants ceux qui vont à l'église, qui perdent leur temps à dire des paternôtres !... C'est du temps au moins aussi bien employé qu'à faire la belle besogne que nous venons de voir. Voilà une manière d'occuper son temps qui n'est pas de la fainéantise !

Marie. — Et empêcher les pauvres gens de gagner leur vie, c'est du temps proprement employé ! Comment la veuve Morin fera-t-elle pour vivre et élever ses enfants si on lui enlève son travail et sa réputation ?

Noémi. — Et vouloir faire échouer le mariage de cette bonne Madeleine ! N'est-ce pas à arracher la langue et les yeux à ces triples vipères-là ?

Louise. — Vous auriez pu ajouter encore les disputes, les haines, les vengeances que tout cela peut causer. Mais ce n'est pas une raison pour souhaiter du mal à ces malheureuses, ce serait vous montrer méchantes comme elles. Il y a mieux à faire.

Noémi et Marie. — Quoi donc ?

Louise. — Tâchons de réparer le mal déjà commis, et essayons d'empêcher celui qu'elles préparent.

Noémi et Marie. — Oui, mais comment ?

Louise. — Le plus difficile, c'est d'aller chez les Landru et chez les autres personnes qui se sont plaintes. Je me charge de prouver l'innocence de la femme Landru, sans nommer qui que ce soit, Landru sera heureux d'apprendre que sa femme est innocente, et les autres lui feront des excuses quand ils sauront qu'ils ont été trompés.

Marie. — Et si l'on ne te croit pas ?

Louise. — On me connaît et l'on me croira. Le bon Dieu et mon ange m'aideront... Toi, Marie, tu iras trouver la mère de Charlotte et tu justifieras la veuve Morin. Tu lui expliqueras que cette femme est victime d'une affreuse cabale.

Marie. — Moi, aller dans cette maison !... Mais si je rencontrais Charlotte je serais dans le cas de lui sauter aux yeux.

Louise. — Voyons, veux-tu donc être aussi méchante qu'elle ?

Noémi. — J'irai volontiers, moi, et je saurai innocenter la pauvre veuve Morin... Quand je devrais tout raconter !

Louise. — Il faut bien nous garder de nommer les coupables ; nous gênerions tout, nous n'aboutirions qu'à envenimer les affaires et à créer de nouvelles haines.

Marie. — Je vais courir chez Madeleine l'avertir de ce qui se trame contre elle. Ses parents prendront leurs précautions.

Louise. — Remercions Dieu, mes amies, de pouvoir empêcher le mal que des méchantes voulaient faire. Nous voyons par ceci les conséquences d'un coup de langue, d'une calomnie.

Noémi. — On a bien raison de dire qu'un calomniateur est pire qu'un voleur : celui-ci ne vole que de l'argent, l'autre vole l'honneur et la réputation.

Marie. — Médisants et calomniateurs ressemblent au serpent qui empoisonne tout ce qu'il touche. Et vous voyez bien qu'on a le droit d'appeler ces filles-là des vipères !

Louise. — Allons ! par-dessus tout, gardons la charité même envers les méchants.

Noémi. — J'ai lu une curieuse histoire à propos de médisance et de coups de langue.

Marie. — Conte-la nous encore avant que nous courions remplir notre mission.

Noémi. — Il y avait une brave femme, bonne au fond, mais bavarde comme deux pies et qui ne pouvait tenir sa langue. Un jour, M. le curé l'avait grondée fort, à cause des commérages dont elle ne voulait pas se corriger ; confuse, elle promit de faire tout ce qu'il lui imposerait. « Vous allez d'abord prendre une poule que vous tuerez, lui dit gravement le bon curé, et puis vous ferez le tour du village, passant dans toutes les rues, ruelles et sentiers — sans en manquer un, — en plumant votre poule et en semant les plumes, grandes et petites, sur votre passage. Ceci fait vous reviendrez me trouver. »

Notre bavarde s'en fut chez elle, stupéfaite, mais enfin elle s'exécuta. Dans le village tout le monde riait, en la voyant plumer sa poule, on la crut folle.

Sa corvée finie, elle se présente à M. le curé : « Maintenant, fit celui-ci, reprenez le même chemin et ramassez toutes les plumes que vous avez répandues. — C'est impossible, M. le curé, s'écria la malheureuse, toute déconcertée. — Vrai ? impossible ? répliqua le prêtre. Et comment ferez-vous donc pour réparer et ramasser la réputation de votre prochain que vous déchirez et semez partout ?... Pourtant, pas de réparation, pas de pardon devant Dieu ! »

La bonne femme comprit la leçon, elle baissa la tête en remerciant son pasteur, et elle se corrigea.

Marie. — Elle est très sensée, ton histoire.

Louise. — Si encore on n'arrachait que de petites plumes ! Mais que de fois un coup de langue, une calomnie font plus de mal qu'un coup de canif au cœur ! Que de ménages troublés, de voisins brouillés, de familles divisées ! Que de vies brisées, de cœurs à jamais blessés, de réputations irréparablement perdues par un coup de langue ou une calomnie ! Que de rancunes, de haines, de vengeances suscitées par une seule parole méchante ou étourdie !

Marie. — Oui, véritablement c'est affreux. Cette triste rencontre me servira de leçon pour surveiller davantage encore mes paroles. Et, de plus, je n'ajouterai jamais foi aux *on-dit*, aux cancans insinueux et perfides qui circulent si souvent.

Louise. — Il est entendu que nous gardons la discrétion la plus absolue sur tout ceci. Et, si vous le voulez, nous prierons la sainte Vierge de faire comprendre à ces pauvres filles quelle triste besogne opère leur langue.

Noémi. — Sans compter le fardeau dont elles chargent leur conscience. Sûrement elles ont besoin qu'on prie pour elles.

Marie. — Allons ! courons vite, chacune de notre côté, porter le contrepoison à leurs morsures. Oui, nous prierons pour elles.... Mais, c'est égal, quelles horribles vipères !

PLANS DE SERMONS POUR L'ASCENSION

I

Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum,
Deum meum et Deum vestrum. (Luc, xx, 17).

Comme les apôtres, tenons aujourd'hui nos yeux fixés vers le ciel et tâchons de percer la nuée épaisse qui le cache à nos regards. Nous en apprendrons que l'Ascension est un mystère de gloire et d'honneur pour Jésus-Christ, un mystère de joie et d'espérance pour nous.

I. Mystère de gloire et d'honneur pour Jésus-Christ.

Car c'est pour lui le moment :

1° De compléter sa victoire sur ses ennemis. Depuis son Incarnation jusqu'à sa Résurrection, dans toutes les circonstances de sa vie, Jésus-Christ vainc les puissances de ce monde, mais la victoire est imparfaite : les âmes arrachées à *Satan* ne sont pas encore au ciel, le monde le retient encore sur la terre, la mort cherche peut-être à ressaisir son corps... Puisque Jésus-Christ est venu du ciel, il faut, pour que sa victoire soit complète, qu'il retourne au ciel.

2° D'être couronné dans un triomphe incomparable. La vie mortelle du Christ est une suite d'humiliations, sa Résurrection le glorifie déjà, mais son Ascension nous montre sa gloire dans tout son éclat. Son triomphe est infiniment au-dessus des triomphes si majestueux des anciens vainqueurs ; le cortège n'est pas composé de vaincus esclaves, mais de la multitude des saints de l'Ancien Testament, libres de tout lien ; il monte au temple céleste, *non manufactum*, dont les portes éternelles s'ouvrent et s'élargissent (Ps. xlii, 7-10), et Jésus monte toujours jusqu'au sanctuaire divin, pour recevoir les acclamations de toute la création (Apoc., v, 11-13).

II. Mystère de joie et d'espérance pour nous.

Parce que :

1° Jésus-Christ nous ouvre le ciel, fermé par le péché d'Adam. Lui seul, le Libérateur promis, pouvait l'ou-

vrir en sa qualité de Fils de Dieu, de chef du peuple de Dieu, d'agneau sans tache (Apoc.), d'homme céleste. Avant lui, les justes attendaient dans le sein d'Abraham ; les saints chrétiens ont le bonheur d'entrer de suite dans le sein de Dieu.

2° Il va nous préparer une place au ciel. *Vado parare vobis locum*, dit-il à ses apôtres ; il nous y appelle, il nous presse d'y venir, et, bien plus que sur la croix, il attire tout à lui. (Joan., xii, 32). Ne restons donc pas immobiles à regarder le ciel (*statis aspicientes in cælum*), mais suivons l'appel de Jésus-Christ.

3° Il va au ciel pour nous aider à y parvenir, en nous donnant la grâce (sa divinité), — et en l'obtenant du Père éternel (son humanité) : dans le ciel, il est en effet notre avocat près de Dieu (I Joan., ii, 1), et il parle éloquemment en notre faveur par ses plaies sacrées qui sont comme autant de bouches plaidant notre cause.

N'oublions pas que *regnum cælorum vim patitur*. Jésus-Christ a été violent (*violenti rapiunt illud*) ; suivons-le : travail, prière, souffrance.

II

ESPRIT DE CETTE FÊTE

Dominus Jesus assumptus est in
cælum et sedet a dextris Dei.
(Marc, xvi, 19).

I. Espérance (Assumptus est).

Jésus-Christ ouvre le sanctuaire céleste, non pour y entrer tout seul, mais pour nous y faire entrer avec lui, puisqu'il est notre *précurseur* (*ubi præcursor pro nobis intravit*, Coloss., vi, 20), — notre tête, notre chef (*caput Christus*, Eph., iv, 15), — notre *cohéritier* (*coheredes Christi*, Rom., viii, 17). — Nous sommes donc faits pour le ciel : espérons-le, non pas d'une confiance présomptueuse, mais en désirant, en aimant, en recherchant les biens éternels, en nous détachant des biens terrestres. (*Sursum corda*, cf. Coloss., iii, 1, 2).

II. Soumission à la puissance divine (Sedet a dextris Dei).

Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu avec une puissance identique et l'autorité suprême : il est roi souverain (*rex gloriæ*, Ps. xliii, 10 ; cf. Apocal. v, 12). Cette élévation et cette autorité, il les a méritées par son obéissance ; il s'est humilié, et il a été élevé, et à son nom tout genou fléchit. (Luc, xiv, 11 ; Philip., ii, 10). Donc obéissons-lui volontairement et de bon cœur, accomplissant tous ses préceptes, acceptant tout ce qu'il nous envoie ; sinon, il faudra lui obéir par force plus tard quand viendra le moment où ses ennemis seront anéantis. (Ps. ii, 4, 9 ; Ps. cix, 1, 2).

III. Prière (Coloss., ix, 24).

Jésus-Christ est notre avocat au ciel (I Joan., ii, 1), où il est *entré* pour intercéder en notre faveur (Col. ix, 24), où il vit éternellement pour plaider notre cause. (*semper vivens ad interpellandum pro nobis*, Heb., vii, 25). Et il la plaide en représentant devant son Père le sacrifice de la croix et en lui offrant ses plaies sacrées. (*Vulnera suscepta pro nobis cælo inferre maluit, abolere noluit, ut Deo Patri nostræ pretia libertatis ostenderet*, saint Ambroise). C'est pourquoi : 1° unissons nos faibles prières aux siennes : c'est là vraiment prier en son nom (cf. Joan., xiv, 13) ; 2° demandons-lui beaucoup, ayons recours à lui avec une foi pleine et une âme purifiée. (Heb., x, 22).

En résumé : l'esprit de la fête de l'Ascension est une confiance humble, mais inébranlable.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

XI

LE CULTE DE LA PROVIDENCE

Le monde est plein de mécontents et de gens soucieux du lendemain. Les mêmes questions qui se posaient parmi les Juifs au temps du Sauveur demeurent toujours actuelles : « Que mangerons-nous ? Que boirons-nous ? De quoi nous vêtirons-nous ? » Cette sollicitude exagérée, — qu'il ne faut pas confondre avec la juste et légitime prévoyance, — Jésus-Christ la qualifie de païenne : « Voilà, dit-il, ce que se demandent les païens, » c'est-à-dire, ceux qui ne croient pas en Dieu, qui se défient de sa Providence. Vous pouvez inférer de là qu'il y a parmi nous beaucoup de païens, et dans l'auditoire qui m'écoute, sans doute plusieurs païennes.

Rien n'est plus déraisonnable que ces craintes constantes, ces terreurs de l'avenir, cette disposition d'esprit qui nous fait redouter la foudre même quand le soleil règne tranquille au milieu d'un ciel bleu. Car nous nous tourmentons vainement : nous n'empêcherons point les nuages de demain, et nous ne sommes en rien les maîtres de l'avenir. Dieu a voulu nous tenir toujours dans une complète dépendance, il garde pour lui les redoutables secrets de ce qui nous est réservé plus tard, afin que nous nous sentions mieux sous sa main. Mais cette main est aimable, paternelle, providente, elle nous conduit malgré nous souvent au bonheur, au port tranquille, alors que nos vues aveugles nous jetteraient en pleines difficultés, en pleine mer.

Voulez-vous être heureuses ? Ayez le culte de la Providence. Il consiste à *se plaire dans son sort* parce que c'est là que Dieu nous a voulus, et à la *remercier de tout* sincèrement, du bien comme du mal, à l'exemple de Jésus-Christ qui disait : *Ita Pater*, Oui, mon Père.

I

« Dieu n'est pas loin de chacun de nous, s'écriait saint Paul devant l'Aréopage d'Athènes ; en lui nous avons la vie, le mouvement et l'être, et comme l'ont dit quelques-uns de vos poètes, nous sommes de sa race, *ipsius enim et genus sumus*. » (Act. xvii, 28). Nous avons beau nous mouvoir, nous ne pouvons faire un pas hors de lui, nous demeurons dans l'immensité de son cœur, et toujours nous appartenons « à sa famille ». Oh ! la belle et bonne parole, si consolante pour toute âme chrétienne ! Un jour la petite princesse Louise de France, qui d'ailleurs est deve-

nue une sainte, disait dans son orgueil d'enfant royale à une de ses suivantes qui la reprenait : « Est-ce que je ne suis pas la fille de votre roi ? » La suivante répliqua avec vivacité : « Est-ce que je ne suis pas la fille de votre Dieu ? » Vous êtes aussi les filles de Dieu. Et vous vous défieriez de votre Père ?

Une reine, une princesse, une grande dame n'est pas plus que vous à ses yeux. Si cette reine ou cette grande dame remplit bien ses devoirs d'état, si elle est humble et secourable, si elle se distingue par sa pureté de vie et sa charité pour la misère, elle est juste l'égale d'une femme du peuple qui est pieuse et travailleuse, fidèle à son mari et bonne mère pour ses enfants, chrétienne en un mot. L'une et l'autre sont des filles de Dieu, des sœurs, et quelle est la première devant Dieu ? C'est celle qui, dans sa sphère d'action, accomplit le mieux l'œuvre de Dieu.

Pourquoi la Providence n'a-t-elle pas fait de vous des reines ou des grandes dames ? C'est parce que dans cette situation plus élevée, plus périlleuse aussi, le salut vous eût été plus difficile, peut-être même vous y seriez-vous damnées. Vous qui jetez souvent un regard d'envie sur plus riche que vous, je suis assuré que vous passerez votre éternité à remercier Dieu de ne pas vous avoir fait naître dans une opulence capiteuse qui vous eût rétréci le cœur et égaré le cerveau.

Dieu s'est dit : « Pour qu'elles aillent plus doucement au ciel, il faut que je les place là ! » Vous ne le comprenez pas peut-être : qu'est-ce que cela prouve, sinon que vos vues sont courtes et votre jugement infirme ? Aimez votre sort, soyez contentes de votre situation au soleil de Dieu, ne portez envie à personne de ceux qui occupent une position à votre gré supérieure. Est-ce que la pâle planète jalouse la scintillante étoile ? Est-ce que la rose dit au Créateur : « Pourquoi ne m'avez-vous pas fait lis ou marguerite ? » Est-ce que la perle en veut au diamant, le rubis à l'émeraude ? Etoiles, fleurs et pierres précieuses se contentent de briller joyeusement chacune à sa place en l'honneur de Celui qui les a revêtues d'éclat. Brillez de même, chacune dans votre foyer, de toutes les vertus chrétiennes que réclament vos situations diverses. Car votre âme est plus belle, plus précieuse que le diamant ou que les astres radieux qui illuminent la nuit.

Aimez votre maison, votre mari, vos enfants, votre train de vie, vos champs, votre jardin, votre pays. Ne vivez pas dans les nuages, vivez où vous êtes et songez que c'est la Providence de Dieu qui vous y a mises dans sa bonté pour vous et dans son infinie sagesse ; ailleurs, c'eût été votre perdition. Aimez vos enfants jusque dans leurs disgrâces naturelles.

Le duc d'Alsace Adelphe eut une fille qui vint au monde aveugle, il refusa de la voir et ordonna qu'on la fit disparaître. La mère de l'enfant, Berswinde, la confia à une servante fidèle qui l'emmena dans un pays éloigné. En se séparant

d'elle, la pauvre mère la couvrait de baisers et disait à la servante : « Je vous la confie et la recommande au Sauveur Jésus. »

Cette enfant devint sainte Odile, l'eau du baptême lui ouvrit à la fois les yeux de l'âme et ceux du corps, elle fut une bénédiction pour son père qu'elle ramena à Dieu, la joie de sa mère, et l'Alsace l'honore comme sa patronne. Aussi bien Berswinde l'avait-elle « recommandée au Sauveur Jésus » ; elle avait une foi inébranlable dans la Providence. Quelle épreuve plus grande que celle-là cependant pour une mère, avoir une fille aveugle de naissance !

L'on ne jouit, l'on n'est heureux que si l'on aime son travail. Le vigneron cultive sa vigne avec amour parce qu'il compte sur la Providence qui en préservera les fruits, le laboureur sème avec allégresse parce qu'il songe aux moissons futures. Auraient-ils cœur à leur dur labeur, s'ils se disaient constamment : « Je bêche ma vigne, mais la gelée me perdra tous mes ceps. Je sème, mais la grêle dévastera mes épis, je ne récolterai rien ! » Sans doute les fléaux éclatent, détruisent, ravagent ; cependant en fin de compte nos champs nous donnent du pain et nos vignes des raisins. La Providence conduit les saisons ; si elle nous frappe c'est pour nous avertir, mais si elle nous voit à terre, elle s'empresse de nous relever.

Elevez vos enfants dans ces pensées qui sont à la fois chrétiennes et patriotiques, dans l'amour du pays, dans l'amour du sol. Le sol, c'est nous, ce sont les aïeux, les traditions séculaires, les sueurs qui l'ont fécondé, les tombeaux de nos pères, leurs exemples de valeur, de ténacité et de religion ; le sol, c'est le bien-être, quoi qu'on en dise. Quand nos enfants le quittent, c'est qu'ils se délient de la Providence, aussi la Providence ne les bénit pas. Ailleurs, à moins qu'ils ne soient mus par des idées supérieures, ils retrouveront un autre sol tout aussi ingrat, que n'ont point amolli les sueurs, que n'ont pas sanctifié les pas des ancêtres ; ils y traîneront une vie triste, mécontente, instable, de déracinés ; ils n'y feront point souche, car les vieux arbres transplantés ne repoussent pas et la faune du nord s'étiole sous le climat du midi.

II

Non seulement vous serez contentes du sort que Dieu vous a fait, non seulement vous aurez le culte de la Providence, du Père céleste qui connaît vos besoins mieux que vous, mais vous remercierez Dieu de tout ce qu'il vous envoie, félicités, afflictions ou revers.

1. Oui, d'abord de vos félicités. Si vous faites quelques fois malheureuses par comparaison, par envie, par la convoitise du bonheur supposé de personnes plus riches que vous, ne trouvez-vous pas qu'il est injuste de ne point regarder aussi au-dessous de vous ?

A la plupart de celles qui me font l'honneur de m'écouter je trouve au contraire quantité de bon-

heurs et de privilèges. Vous avez une maison plutôt aisée, l'abondance y règne par le travail, la conduite, la direction ; vous avez de beaux enfants sains de corps, bien doués au point de vue de l'esprit, ils sont intelligents, ils vous aiment, et quand le soir vous les voyez réunis autour de la table, vous êtes heureuses de les contempler, de les regarder grandir, avec leurs figures franches, leurs membres solides et leur bon cœur.

Avez-vous jamais pensé à remercier Dieu dans votre prière du soir de vous les avoir préservés pendant la journée de tout accident, et de permettre que vous jouissiez de leur présence aimable qui anime et embellit votre foyer ? Mais par eux, vous voyez l'avenir qui vous sourit, ils vous donnent des bras, de l'espoir, de la joie, et vous n'en rendez point grâce à Dieu !

Vous êtes tellement habituées au bonheur constant, qu'un malheur vous étonne toujours, l'épreuve vous surprend douloureusement et vous arrache aussitôt des plaintes. Pendant des années vous n'avez eu que des sujets de bénir Dieu et vous ne l'avez pas fait ; tout à coup survient une maladie, une perte, et vous voilà toute démontée, vous fatiguez le ciel et vos voisins de vos récriminations, du récit aggravé de vos peines, et vous vous trouvez aussitôt la plus malheureuse des femmes.

Les faveurs que vous avez reçues, vos enfants, vos bonnes récoltes, votre excellente santé, tout cela ne compte pas, il semble que tout bien vous soit dû. Mais le mal, vous ne pouvez l'accepter sans crier.

Il est des serviteurs qui vivent grassement à la table de leurs maîtres, comme s'ils étaient de la famille ; mais ils ne savent point gré des prévenances dont ils sont l'objet. L'accueil, la bienveillance, les vêtements qu'on leur distribue, la considération dont ils jouissent en une demeure étrangère qui pour eux s'est faite familiale, ce sont choses non avenues. Le jour où l'on cesserait ces faveurs ils seraient mécontents, comme ils font aigrement sentir qu'à certains jours de moisson ils ont peiné outre mesure. Ces serviteurs, ce sont peut-être les vôtres et vous ne manquez pas de dire : « Plus on se montre bon pour eux, moins ils sont reconnaissants. Ils s'accoutument au bien et n'en sont pas plus dévoués. » Peut-être y a-t-il du vrai dans vos paroles, et c'est ainsi que vous arrivez naturellement à vous endurcir à leur endroit, et à vous lasser de leur témoigner de bons procédés. Parfois même à vos moments d'humeur vous ajoutez : « Désormais je leur donnerai ce que je leur dois, rien de plus ; la justice stricte, ce sera maintenant ma seule ligne de conduite : on se fatigue de faire des ingrats. »

Croyez-moi, continuez toujours à envelopper votre justice, qui serait un peu rigide, du velours de la charité, d'abord parce que votre cœur vous ferait des reproches quelque jour : vous avez beau vous raidir, au fond de votre tendre cœur de femme Dieu a déposé une bonté inépuisable, et

vous ne parviendrez point à forcer votre nature ; — et puis, parce que ce mauvais serviteur, mais c'est votre image, c'est vous !

A l'égard de Dieu vous agissez comme il agit envers vous, avec oubli du bienfait, méconnaissance des faveurs familiales, et plainte criante à la première surcharge. « Filles de votre Dieu » vous oubliez habituellement de remercier votre Père. Qu'on a eu raison, hélas ! de dire que le bonheur rend égoïste !

2. J'irai plus loin, je dirai que vous devez remercier Dieu des afflictions qu'il vous envoie. Car vous êtes des chrétiennes, après tout, et même des chrétiennes pratiquantes. Or une chrétienne c'est la fille de Dieu qui par la pensée, par le cœur, par les désirs et les aspirations ne fait qu'un avec Dieu. Quand le père commande, la fille ne se contente pas de se soumettre comme l'esclave qui courbe le dos sous le fouet du maître en protestant intérieurement ; elle accepte l'ordre avec amour, elle dit : « C'est bien ! Oui, mon père. » *Ita, Pater.*

Surtout si vous êtes pratiquantes. Pratiquer, ce n'est pas seulement se confesser régulièrement et communier à Pâques ou plusieurs fois dans l'année. Ceci n'est qu'une partie de la loi ; c'est l'un des principaux actes de la vie chrétienne, je le veux, mais un seul acte, en somme, dans une vie qui en renferme tant d'autres. Pratiquer, c'est réduire l'Evangile en pratique. Vous avez lu dans l'Evangile que celui qui met la main à la charrue et regarde ensuite en arrière n'est pas digne de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; que « celui qui veut venir après lui doit se renoncer soi-même, porter sa croix tous les jours, *quotidie*, et le suivre. » Le Sauveur vous promet donc surtout des croix, aussi vous suppose-t-il vaillantes et vous élève-t-il pour que vous le deveniez.

Il en est qui croient que par là même qu'elles vont à la messe tous les dimanches, font leurs prières tous les jours et remplissent leur devoir pascal, elles doivent être l'objet de toutes les attentions divines, qu'il ne doit leur arriver ni perte, ni fléau, ni maladie. Autrement à quoi leur servirait-il de prier Dieu ? En les pressant un peu on les amènerait à déclarer que le bon Dieu leur en redoit, et qu'en le servant elles lui font une grâce. En vérité, comprennent-elles l'Evangile ? Ont-elles lu et médité cette belle parole de Notre-Seigneur : « Quand vous aurez fait tout ce qui vous a été commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles, nous n'avons fait que notre devoir » ? Leur piété est-elle désintéressée, est-elle chrétienne ? Elles demandent uniquement les biens de ce monde, et ne voient pas au delà, elles demeurent confinées dans le terre-à-terre du besoin matériel, dans l'horizon étroit de leur ménage et du pot-au-feu quotidien, et quand l'épreuve éclate elles gémissent, elles geignent, elles ne comprennent pas, Dieu n'est pas juste de les affliger ainsi !

Alors pourquoi sont-elles chrétiennes ? Car elles scandalisent plutôt par leurs plaintes ceux qui n'ont pas le bonheur d'avoir la foi.

Heureuses êtes-vous au contraire que Dieu vous éprouve, car il pense à vous, il vous aime, il veut vous réveiller de votre torpeur et vous ramener à lui, à la réalité chrétienne des choses. Vous étiez endormies sur le bord d'un précipice, un mouvement suffisait pour vous y faire tomber ; alors passe une personne aimée qui vous saisit brusquement par le bras tout en laissant un peu la place des doigts marquée, et vous ne la remerciez pas ! Vous vous plaignez au contraire qu'elle vous a fait mal ! Douleur salutaire qui vous a sauvé la vie cependant.

Combien mieux inspirée que vous était cette âme d'élite, jeune, pleine d'avenir, cruellement frappée dans son mari atteint aux sources mêmes de la vie, et qui se jetait à genoux en s'écriant : « Mon Dieu, rendez-le moi ! Faites un miracle pour qu'il vive ! » Elle priait aussi la sainte Vierge avec une ferveur touchante, une confiance d'enfant : « Vous ne pouvez pas, disait-elle, vous ne devez pas le laisser mourir ! » Cependant elle ne fut pas exaucée. Alors après avoir pleuré sur le cher tombeau elle fit graver sur une bague ces deux mots : *Amen ! Alleluia !* C'est-à-dire : « Vous l'avez voulu, mon Dieu, moi aussi je le veux et je vous en bénis dans la douleur de mon âme où je sens pourtant poindre une joie intime, la joie de sacrifier ma volonté à la vôtre. *Alleluia !* »

3. Car les revers sont nécessaires dans toute vie humaine, ils nous façonnent, ils nous élèvent, ils nous obligent à nous retourner vers Dieu, à implorer la Providence et à compter sur elle. Quelle âme élue a été épargnée même par de vraies catastrophes ? « Ce fut, dit Mgr Gay, le sort de sainte Françoise Romaine, qui par l'exil de son mari et la confiscation de ses biens passa subitement de l'opulence à la pauvreté. Ce fut aussi le sort de cette grande et admirable femme, qu'on appelait dans le siècle madame Acarie, et qui depuis fut si célèbre dans l'ordre du Carmel et dans l'Eglise entière sous le nom de la Bienheureuse Marie de l'Incarnation. Elle avait un époux honoré et six enfants dont l'aîné était encore fort jeune. Sans être absolument brillante, la position donnait l'aisance et rendait la vie douce. Arriva la disgrâce et avec elle la ruine, mais une ruine telle qu'un jour où la famille était à table les huissiers vinrent saisir les plats qui servaient au repas et jusqu'aux sièges où l'on était assis pour le prendre.

« A ceux qui s'apitoyaient sur son infortune, M^{me} Acarie répondait : « Quand on croit à la Providence, on n'est étonné d'aucun événement. J'ai de grandes grâces à rendre à Dieu de m'avoir détachée des biens temporels avant qu'on me les enlevât réellement. »

« Dès longtemps en effet elle s'était affranchie des choses qui passent, la rupture lui fut donc moins sensible ; et quand plus tard elle rappelait cette époque poignante de sa vie : « Oh ! quels temps, s'écriait-elle, quels jours heureux ! Qu'il faisait bon alors et qu'on trouve Dieu aisément en pareille

circonstance ! Ce temps a été le plus heureux de ma vie ! » (Mgr Gay, 17^e conférence).

C'est là sans doute une perfection qui n'est point commune, ces revers non plus. Je n'en veux retenir que deux choses qui vous intéressent surtout.

La première, c'est qu'il faut « croire à la Providence. » Si elle vous plonge jusqu'au fond du gouffre, elle sait aussi vous en retirer, *Qui deducit ad inferos et reducit*. Je fais appel pour le moment à vos souvenirs personnels. Toutes vous avez connu des extrémités diverses, des dangers pour vous et pour les vôtres. Souvent même vous les côtoyiez sans vous en douter. Situations morales pénibles, pertes de biens, maladies des enfants ou de vos maris, angoisses du lendemain, tout cela est le lot habituel de la femme chrétienne. Souvent vous avez été inquiètes, vous sentant pressées de difficultés inextricables, et vous avez pleuré. Puis, comme, après tout, vous êtes courageuses, vous ne vous êtes point abandonnées, vous vous êtes remises au travail, à la peine, vous avez même trouvé dans votre cœur, alors que vous étiez désarmées vous-mêmes, des paroles consolatrices qui relevaient les autres, leur mettaient aux mains de nouvelles armes. Et puis le temps a marché emportant dans les plis de son vaste manteau vos chagrins maintenant oubliés, dont seul le souvenir vous reste, adouci et comme à demi voilé par la brume des années.

Quand vous êtes seules, ou que vous priez ici à l'église, dans le sanctuaire de votre âme, impénétrable à tous, sauf à Dieu, vous repassez parfois en votre esprit ces souvenirs qui de plus en plus perdent leur amertume. Souvent même lorsque vous avez triomphé du malheur et que des temps plus heureux vous ont souri, ils deviennent infiniment doux, parce qu'ils prennent je ne sais quelle teinte de fierté victorieuse. Alors vous ne vous défendez plus de remercier Dieu et vous vous dites : « J'ai eu bien du tourment, mais alors seulement j'ai su ce que je valais et ce que valaient les miens. Et puis la Providence a toujours été bien bonne pour moi ! »

Toute vie chrétienne se termine ainsi par un acte de foi, un chant en l'honneur de la Providence.

La seconde, c'est qu'il vous faut inculquer aussi à vos enfants le culte de la Providence. Pour eux non plus l'existence ne sera pas toujours clémente. Nous vivons à une époque où rien n'est solide, où les patrimoines les plus stables tremblent sur leur base, où les fils, moins avantagés que leurs pères, parce qu'ils sont nés au sein d'une société bouleversée, n'auront pour se défendre dans la lutte pour la vie que leur foi, leur énergie, leur initiative personnelle ; nourrissez-les donc de ces pensées, habituez-les à considérer l'avenir sous cet aspect, afin qu'ils ne soient pas surpris, découragés, impuissants. Faites d'eux *des hommes*, des hommes qui aiment Dieu, le travail, le devoir, la patrie, car ils auront tout cela à défendre.

Vos familles ne sont plus comme autrefois un séjour de calme où l'on se plaît à vivre, assuré

qu'on n'en sortira pas. Non, chacun de vos foyers ressemble à un camp où s'exercent sous l'œil de Dieu les soldats qui se battront demain sur le champ de bataille des idées sociales, peut-être sur d'autres champs de bataille où coulera leur sang. Comme le Sauveur, leurs multiples labeurs auront commencé dès leur jeunesse. Mais ils seront forts s'ils sont chrétiens et s'ils ont confiance en Dieu.

Malgré les périls et les tristesses du présent, aimez donc votre situation : c'est Dieu, le maître des événements, qui l'a créée ; remerciez-le même de vos afflictions ; travaillez à nous préparer des générations nouvelles, des filles qui seront franchement chrétiennes et laborieuses, des fils dont vous serez justement fières, car ils seront forts et croyants. Vous êtes les ouvrières de cette œuvre ; en vérité Dieu vous a grandement estimées et aimées.

POUR LA FÊTE DE NOTRE-DAME AUXILIATRICE

LA LIBÉRATRICE INCOMPARABLE

A periculis cunctis libera nos
semper.

(Ex orat. *Sub tuum*).

En réalité notre existence sur la terre est bien misérable. Nous sommes exposés à une foule de dangers du corps et de l'âme, privés et publics ; une multitude de périls nous environnent. Heureusement que notre bon Maître nous a donné dans la très sainte Vierge un secours de tous les instants ; il l'a chargée de nous venir en aide efficacement dans toutes nos nécessités, il a voulu qu'elle fût Notre-Dame de perpétuel secours, Notre-Dame de délivrance universelle. Ce rôle de Libératrice est si beau, si important, dans l'économie de la vie de l'auguste Marie, que Dieu l'a représenté longtemps à l'avance ; il l'a figuré par des femmes célèbres de l'ancienne loi, telles que Marie sœur de Moïse, Débora, mais surtout Judith de Béthulie. Considérons la très sainte Vierge sous cet aspect si théologique et si consolant ; étudions-la dans la figure qui la représentait et dans la réalité par laquelle elle ne cesse, au cours des âges, de manifester la puissance de son bras ; et nous irons à elle avec plus d'empressement, et nous lui dirons avec plus de confiance : « O mère de Dieu toujours vierge, nous recourons à votre protection, délivrez-nous de tout danger et toujours. »

I

Le roi des Assyriens, nous dit la sainte Ecriture, fier de ses victoires sur les Mèdes, voulut soumettre à son empire toutes les nations de l'Occident. Il rassembla les chefs de son armée, et plaçant à leur tête le plus vaillant, Holopherne, il lui ordonna de faire la conquête de tous les peuples

qui n'avaient pas voulu reconnaître sa suprématie. Holopherne se met en marche avec une armée qui comptait plus de cent trente mille guerriers admirablement disciplinés et pourvus de munitions de toute sorte. La terreur le précédait; les villes se rendaient à discrétion; les rois et les princes venaient en s'humiliant faire leur soumission. Mais l'orgueilleux Holopherne, insensible au malheur des vaincus, brûlait tout sur son passage, emmenait captifs les hommes et les femmes, détruisait les temples, car il ne voulait pas qu'on reconnût d'autre Dieu que le roi des Assyriens.

L'armée envahissante s'avancait toujours comme un torrent devastateur. Déjà elle touchait à la Palestine. Holopherne menaçait de faire subir à Jérusalem et à son temple le sort de tant de malheureuses cités. Le prêtre Eliachim organisa rapidement et énergiquement la défense; il appela aux armes tous les hommes valides; il fit fortifier les remparts des villes qui pouvaient se défendre; il ordonna de garder les défilés; et, plus confiant dans le secours de Dieu que dans la vaillance des guerriers, il recommanda avec instance la prière et la pénitence.

Profondément irrité de cette résistance inopinée, Holopherne résolut de frapper un grand coup. Il réunit son armée, grossie des contingents étrangers, sous les murs de Béthulie qui était le boulevard de la nationalité juive, et le cœur de la défense. Il organisa un siège rigoureux; il coupa l'aqueduc qui amenait l'eau dans la ville, et fit garder les sources qui étaient autour des remparts. L'effet ne se fit pas attendre. Les habitants de Béthulie eurent bientôt épuisé les réserves d'eau qui étaient dans les citernes. Les affres d'une soif dévorante abattirent les courages; les morts se multipliaient; les murmures éclatèrent violents et passionnés; le peuple demandait à se rendre. Ozias, chef de la ville, obtint, à force d'éloquence et d'habileté, un délai de cinq jours, promettant que si on ne recevait point de secours du ciel on accepterait la loi du vainqueur. Hélas! la reddition de la ville, c'était la mort et la mort la plus ignominieuse et la plus cruelle.

Or il y avait dans Béthulie une femme qui jouissait d'une grande richesse et de la considération universelle. Elle s'appelait Judith, elle était fille de Mérari, et elle avait épousé Manassé, qui était mort depuis deux ans. Elle était restée veuve; elle était d'une beauté parfaite, et sa vertu était si grande qu'il n'y avait personne pour parler mal d'elle. Elle passait ses jours dans la prière et la pénitence. Apprenant la détermination des chefs de la cité, elle les fait venir, et, toute enflammée d'un ardent patriotisme, elle leur reproche leur découragement, elle les excite à la confiance, elle les exhorte à la prière, et leur annonce le dessein qu'elle a formé de tenter quelque chose de décisif pour le salut de la nation. En attendant, elle leur demande d'implorer en sa faveur l'assistance de Celui qui n'éprouve que pour sauver.

Elle-même se prosterner devant Dieu dans la plus fervente prière, elle se revêt d'un cilice, elle se couvre de cendres, faisant violence au ciel par sa pénitence et ses supplications. Après quoi, pleine de force et de confiance, elle prend ses vêtements de fête, elle se revêt de ses plus riches ornements, et Dieu ajoute encore à sa beauté. Elle sort de Béthulie suivie de sa servante, elle se dirige vers le camp des Assyriens. Les sentinelles l'arrêtent et la conduisent à leur chef, au terrible Holopherne. Celui-ci est fasciné par ses charmes. Il l'accueille avec bonté, il l'interroge avec affabilité, et, trompé par ses paroles, séduit par sa beauté, il lui donne asile dans son camp, il lui laisse toute liberté d'aller et de venir. Trois jours après il donne à son occasion une fête splendide à ses principaux officiers. Après le repas, Judith est introduite dans la tente d'Holopherne. Celui-ci, qui avait bu avec excès, s'endort bientôt d'un sommeil de plomb. Judith, elle, veillait, et après s'être recommandée une dernière fois à Dieu, elle saisit le glaive du tyran et lui tranche la tête. Elle l'enveloppe dans les rideaux du lit, la remet à sa servante qui se tenait à la porte de la tente, et, à la faveur des ténèbres, elle retourne à Béthulie.

Bientôt la ville est informée de l'événement. On s'assemble, et Ozias, le chef du peuple, lui dit au nom de tous: « Vous êtes bénie du Seigneur le Dieu très haut, plus que toutes les femmes de la terre. Béni soit le Seigneur qui a dirigé votre main pour frapper le chef de nos ennemis. Il a rendu aujourd'hui votre nom si célèbre que vos louanges ne cesseront jamais sur les lèvres des hommes qui se souviendront de la puissance du Seigneur. Ils vous glorifieront éternellement parce que vous n'avez pas craint d'exposer votre vie, en voyant l'extrême détresse de votre peuple, et parce qu'avec l'aide de Dieu vous l'avez sauvé de la ruine. » Tout le peuple ivre de joie répondit: « Amen! Amen! »

Judith ordonne qu'on suspende sans tarder aux remparts la tête d'Holopherne et qu'on prenne les armes au point du jour pour faire une manifestation guerrière. Les sentinelles assyriennes, en l'apercevant, courent immédiatement avertir les officiers généraux. Ceux-ci, après bien des hésitations, déterminent les chambellans à pénétrer dans la tente d'Holopherne. On trouve gisant à terre son cadavre décapité; un cri d'effroi retentit dans le camp; les troupes éperdues s'enfuient pêle-mêle; les habitants de Béthulie sortant en ordre de bataille en font un grand carnage; les Israélites des autres villes, avertis, achèvent la déroute. On fit un grand butin dans le camp ennemi, et tout ce qui avait appartenu à Holopherne, en or et en argent et en bijoux, fut donné à Judith.

La délivrance était complète, la reconnaissance fut splendide. Joacim, le grand-prêtre, vint de Jérusalem à Béthulie avec tous les anciens pour voir l'héroïne. Et elle alla au-devant de lui. Et ils

la bénirent tous d'une seule voix en disant : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de votre peuple. Car vous avez agi avec un mâle courage. Et votre cœur s'est affermi parce que vous avez aimé la chasteté. C'est pour cela que la main du Seigneur vous a fortifiée et que vous serez bénie éternellement. » Et tout le peuple dit : « Qu'il en soit ainsi ! Qu'il en soit ainsi ! » Et tous, les hommes et les femmes, les jeunes filles et les jeunes gens se réjouirent au son des instruments de musique. Et Judith chanta au Seigneur un cantique d'action de grâce, et, toujours noble et grande, elle donna au Seigneur les dépouilles de l'ennemi, elle affranchit l'esclave, elle convertit l'étranger, elle vécut honorée et bienfaisante ; son crédit auprès de Dieu préserva, pendant son existence et longtemps après sa mort, le peuple de toute calamité ; et une fête fut instituée en mémoire de cette miraculeuse délivrance.

II

Judith est la figure de la très sainte Vierge Marie : les saints Docteurs aiment à le redire et la sainte Eglise le proclame d'une manière non équivoque dans sa liturgie. Admirable, nous l'avons vu, est la libératrice d'Israël, mais plus admirable est la libératrice du peuple chrétien. Il y a autant de différence entre l'une et l'autre qu'il y en a entre l'aurore et la vive lumière du jour, entre les étoiles et le soleil, entre la figure et la réalité.

Marie a des excellences toutes particulières qui la mettent dans un rang absolument à part. Soit que l'on considère l'ennemi qu'elle combat, les ressources dont elle dispose pour vaincre, les triomphes nombreux et incessants qu'elle remporte, la reconnaissance qu'elle provoque, il faut avouer qu'elle est la Libératrice incomparable.

I. Nous avons un ennemi terrible, immensément puissant, animé contre nous d'une haine féroce et acharné à notre perte. Ce n'est pas seulement un homme, chef d'empire, disposant de nombreux bataillons. L'Holopherne qui veut nous anéantir c'est Satan. Chassé du ciel, furieux contre Dieu, impuissant à se venger sur son intangible majesté, il veut apaiser sa haine sur son image, sur l'homme. Il cherche à paralyser tous ses desseins de bonté et de salut vis-à-vis de l'humanité. Il veut des compagnons d'infortune et d'éternel malheur. Semblable à un lion rugissant, il rôde sans cesse cherchant une proie à dévorer. Il a sous ses ordres d'autres démons, chefs subalternes des cohortes infernales. Les esprits méchants qu'il commande en maître sont des millions de millions. Ils sont répandus dans l'air ; ils envahissent tout : le foyer domestique, les ateliers, les écoles, les campagnes, les villes, jusqu'au saint temple lui-même. Ils s'attaquent à

tout. Chaque homme est obsédé par une troupe d'anges rebelles qui le tentent, l'excitent au mal, lui suggèrent des pensées perverses, enflamment ses passions, le trompent, le découragent, l'exaltent dans une vaine présomption pour lui arracher à force de ruse la vie de la grâce. Ils s'attaquent aux nations, surtout aux nations chrétiennes, pour y semer la division, l'impiété, l'immoralité, l'oubli des devoirs envers Dieu. Ils en veulent surtout à l'œuvre par excellence du Sauveur, à la Béthulie spirituelle, au boulevard des chrétiens, à l'Eglise, Appuyé sur ses supports : les orgueilleux, les impies et les matérialistes ; employant tous les moyens : la fausse science, la calomnie, l'appât du plaisir mauvais, Satan suscite sans relâche contre l'Eglise les défiances, les mépris, les haines, les hérésies et même dans l'occasion favorable les persécutions violentes. Ne pouvant l'anéantir complètement, il vise du moins à paralyser son œuvre sanctificatrice, à entraver l'exercice de son culte, le recrutement de ses ministres, la prédication de l'Evangile, l'éducation chrétienne de la jeunesse. Il travaille à dessécher le plus possible les sources du salut, en éloignant de la prière, de la pénitence, de la sanctification du dimanche, de l'assistance au saint sacrifice, de l'usage des sacrements. Et il pousse ses succès si loin, surtout à certaines époques, qu'à regarder les choses purement au point de vue humain, on serait tenté de se décourager et de redire la parole du prophète : « C'est la fin ! » Mais au point de vue de la foi, il ne faut pas perdre confiance. Plus grand est le danger, plus précieuse sera la délivrance. Si le démon est terriblement redoutable, Marie, notre protectrice, est extraordinairement puissante pour le terrasser.

II. Qu'elle est puissante en effet, notre divine libératrice ! A elle seule, elle est terrible comme une armée rangée en bataille, Satan la redoute comme sa plus mortelle ennemie. Il n'ignore pas que c'est elle qui doit lui écraser la tête, et que c'est elle qui doit ruiner son empire. Il sait que ce qu'elle garde est bien gardé, que ce qu'elle protège est bien protégé et que ce qu'elle défend est victorieusement défendu. Il sait cela et il la hait d'une haine implacable. Et l'une de ses ruses les plus chères est de la discréditer, ou du moins de diminuer la dévotion à son égard, car supprimer le culte de Marie c'est rompre l'aqueduc qui amène les eaux dans Béthulie.

Pour nous rassurer repassons les éléments du crédit si irrésistible de la très sainte Vierge en la comparant à la fille de Mérari, à l'épouse de Manassé.

Judith était recommandable par ses richesses : par son opulence, elle avait parmi ses concitoyens une grande considération. Dans l'ordre spirituel, qui est infiniment supérieur à l'ordre matériel, qui dira les richesses de Marie ? La grâce dont elle est avantagée est bien supérieure à celle de tous les saints et de tous les anges réunis ; elle a

¹ Cooperuerunt faciem terræ sicut locustæ (Judith, II, 11).

la plénitude de la grâce. *Multæ filiae congregaverunt divitias, tu supergressa es universas.*

Judith triomphe par les attraits de sa beauté : plus belle était la très sainte Vierge. Je ne parle pas de sa beauté physique, pourtant si splendide : c'est la moindre de ses gloires. Mais sa beauté surnaturelle, ah ! elle jette dans l'extase les esprits célestes, elle ravit le cœur de Dieu qui lui dit : « Vous êtes toute belle ! » *Tota pulchra es !*

Judith avait auprès de Dieu un immense crédit par sa chasteté : plus pure est l'auguste Marie. Elle est non seulement chaste, mais elle est vierge ; elle est non seulement vierge, mais la vierge des vierges. Elle est plus pure que la lumière, que les rayons du soleil, que la neige la plus immaculée, que l'onde la plus cristalline ; elle est plus pure que les anges ; elle est l'image la plus accomplie de la sainte Trinité. *Sancta virgo virginum !*

Judith se conciliait la faveur du Tout-Puissant par sa pénitence et ses ferventes prières : plus mortifiée et plus fervente est la très sainte Vierge. Elle est après Jésus l'Hostie du genre humain. Sa vie a été un martyre continu. Ses prières sont irrésistibles auprès du Seigneur. Elle est une toute-puissance suppliante. Plus réellement que Salomon à Bethsabée, Jésus lui dit : « Parlez, ma mère, vous ne souffrirez point de refus. » *Omnipotentia supplicis !*

Judith arrive admirablement à ses fins par sa persuasive éloquence : plus éloquente est la voix de Marie. C'est un baume, c'est un parfum, c'est une mélodie enchanteresse qui captive l'oreille du Maître de l'univers. *Vox tua dulcis !*

Judith était puissante par son amour pour son peuple, par son dévouement pour ses frères qui lui fit affronter courageusement, vaillamment, heureusement, les plus grands dangers pour leur délivrance : ineffablement plus dévouée est notre mère du ciel. Pour nous elle a été jusqu'à sacrifier Jésus, le fils de Dieu et son fils. Elle nous aime d'un amour indicible. Et son plus grand désir, sa passion, si j'ose dire, c'est notre salut. *Sic dilexit mundum... ut filium suum unigenitum daret !*

Et ce dévouement sans bornes, et cette éloquence merveilleuse, et ces prières ineffables, et cette mortification sans exemple, et cette pureté plus qu'angélique, et cette beauté idéale, et cette sainteté sublime, et bien d'autres raisons, entre autres sa dignité incomparable de mère de Dieu, investissent l'auguste Marie d'une puissance qui renverse devant elle tous les obstacles et lui fait opérer des prodiges sans nombre.

III. Aussi bien, qui dira les merveilleux triomphes sur l'inferral Holopherne, sur Satan, l'irréconciliable ennemi de notre salut ? L'héroïne de Béthulie n'a délivré son peuple que d'un péril : Marie nous délivre de tous les maux de l'âme et du corps. Judith n'a chanté qu'une seule victoire : sans cesse Marie chante la défaite des orgueilleux,

et redit les strophes enflammées de son immortel *Magnificat* : « Le Seigneur a fait en moi de grandes choses !... Voilà que toutes les nations me proclameront bienheureuse !... Il a renversé les puissants de leur trône et il a glorifié les humbles !... Il s'est ressouvenu de sa miséricorde ! »

A chaque instant, sur toute la surface du globe, que de malades elle guérit, que de pécheurs elle convertit et affermit dans la vertu, que d'affligés elle console, que de moribonds elle assiste dans le suprême combat et à qui elle obtient le bienfait de la bonne mort, la palme de l'éternelle victoire !

Avec quelle maternelle vigilance elle veille sur les nations chrétiennes qui lui sont dévouées, particulièrement sur la France qui est son royaume de prédilection ! N'est-ce pas elle qui a protégé, assisté, défendu et délivré notre chère patrie aux heures critiques de son histoire ? N'est-ce pas elle, par exemple, qui l'a sauvée d'une ruine imminente, par l'intermédiaire de Jeanne d'Arc, alors que l'Anglais était maître de presque toutes nos provinces ? N'est-ce pas elle qui l'a arrachée aux fureurs des huguenots, aux horreurs de la Révolution ? N'est-ce pas elle qui, par ses apparitions réitérées en ce siècle, à Notre-Dame des Victoires, à la Salette, à Lourdes, la retient sur la pente des abîmes où la précipitent le rationalisme le plus impie et le sensualisme le plus éhonté ?

Mais Béthulie c'est surtout l'Eglise. C'est surtout en faveur de l'Eglise que la très sainte Vierge exerce son office de Libératrice et fait éclater la puissance de son bras. Le démon poursuit surtout la ruine de l'Eglise ; à chaque siècle sans se lasser il varie ses ruses, il invente de nouveaux stratagèmes, il tente de nouveaux efforts pour l'anéantir. Mais Marie, la gardienne vigilante, est là ; elle écrase la tête du serpent qui renaît sans cesse, c'est-à-dire qu'elle paralyse ses efforts, renverse ses entreprises, et donne la victoire à la société fondée par son divin Fils.

C'est Marie qui mina les fondements mêmes de l'empire de Satan quand elle a consenti au jour de l'Annonciation à devenir la mère du Sauveur du genre humain, de Jésus le vainqueur du prince de ce monde.

C'est Marie qui a triomphé des hérétiques, des Arius, des Nestorius, des Eutychès, des Luther et des Calvin, et a repoussé leurs pernicieuses doctrines.

C'est Marie qui a frappé d'une irrémédiable défaite les mécréants qui voulaient anéantir par les armes la civilisation chrétienne, notamment à Lépante et à Vienne.

C'est Marie qui a vaincu la Révolution, en faisant rouvrir, après de trop longues années d'impiété, les temples sacrés, et en ramenant à Rome le Souverain Pontife violemment arraché à la Ville éternelle, et séquestré pour ainsi dire loin du reste du monde chrétien.

C'est Marie qui au dernier jour, dans la lutte suprême contre l'enfer, personnifié par l'Antechrist,

alors que tout paraîtra perdu, donnera le succès final aux enfants du Christ, et, sur le seuil de l'éternité, terrassera Satan pour jamais, et écrasera définitivement la tête du serpent infernal.

IV. Aussi pour tant de bienfaits, quels accents de reconnaissance en l'honneur de la Vierge libératrice ! Ce ne sont pas seulement les remerciements d'un petit peuple, ou d'une époque privilégiée, ce sont les louanges de toutes les nations, de tous les âges, de tous les siècles. L'action de grâce est universelle et incessante, de même que les secours de l'auguste Marie sont incessants et universels. Des sanctuaires sont érigés, des pèlerinages sont fondés, des fêtes sont instituées, pour durer à jamais, en mémoire des solennelles délivrances opérées par la mère de Dieu en faveur des hommes. Son nom est acclamé par les enfants et les vieillards, par les pauvres et les riches, par les faibles et les puissants, par les individus et les peuples, dans des hommages privés ou publics. Chaque année, chaque semaine, chaque jour, à chaque instant, sous une forme ou sous une autre, elle entend monter vers son trône de gloire comme une harmonie immense, grandiose et infatigable, les félicitations enthousiastes que les anciens et les prêtres d'Israël adressaient à Judith, et qui n'ont leur sens complet que dans la très sainte Vierge : « O Fille chérie de l'Eternel, vous êtes bénie plus que toutes les femmes de la terre par le Dieu Très-Haut ! Votre nom est si grand que les hommes ne cesseront pas de l'exalter ! Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de votre peuple ! Vous avez agi avec un courage étonnant ! Vous serez bénie à jamais ! »

Que conclure de ces belles considérations, de ces touchantes vérités ? Il faut conclure qu'en tout et partout et toujours nous devons avoir une confiance inébranlable en Marie. Autrefois les chefs de la cité de Béthulie disaient à Judith dans leurs angoisses extrêmes : « Priez pour nous parce que vous êtes une sainte femme. » O Vierge immaculée, ô divine Libératrice, nous vous adressons la même supplication, et nous vous la redisons tous les jours sans nous lasser : « Priez pour nous ! » C'est avec une pleine sécurité que nous nous réfugions sous votre protection, *sub tuum præsidium confugimus*. Ne dédaignez pas nos prières, votre bonté ne connaît pas plus de limites que votre puissance. On n'a jamais entendu dire que vous ayez délaissé ceux qui recourent à vous. Exaucez-nous. *Nostras deprecationes ne despicias*. Considérez nos misères, voyez nos périls spirituels et temporels. Nous sommes faibles, et nos ennemis sont nombreux et acharnés. Venez à notre aide, délivrez-nous de tout danger, *sed a periculis cunctis libera nos semper*. Priez, priez pour nous et nous serons sauvés !

PRONES CATÉCHÉTIQUES

Dimanche de la Trinité

PRIMAUTE DE SAINT PIERRE ET DE
SES SUCCESEURS

Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.

Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. (Matth., xxviii, 20).

Mes frères,

Nous avons vu dimanche dernier que les apôtres sont les représentants de Jésus-Christ, les dépositaires de son autorité, chargés d'exercer le triple rôle de docteurs, prêtres et pasteurs du peuple chrétien. Pour les rendre capables de remplir un pareil ministère, il leur envoya le Saint-Esprit, et à son Eglise ainsi assistée de l'Esprit-Saint il a promis le triomphe sur toutes les puissances de l'enfer et la durée jusqu'à la fin du monde. Mais comment se réaliserait cette promesse, si la véritable Eglise ne formait pas une seule société obéissant à un chef visible, légitime successeur de l'apôtre auquel le Sauveur a confié les clefs du royaume des cieux ? Pour assurer la durée de son Eglise, Notre-Seigneur a voulu qu'elle eût un chef visible dans la personne de saint Pierre, et que l'évêque de Rome (notre saint Père le Pape), successeur de saint Pierre, exerçât comme lui la souveraine autorité sur l'Eglise universelle. Ces deux importantes vérités vont faire l'objet de cette instruction.

I

1. Jésus-Christ est le chef invisible de l'Eglise. Mais il faut encore à l'Eglise un chef visible, parce qu'elle-même est une société visible : l'Eglise, en effet, n'est pas une société d'âmes, mais d'hommes, composés d'un corps et d'une âme. Puisque l'Eglise est une société visible, puisqu'elle a un culte extérieur visible, et des sacrements, et des lois, toutes choses qui tombent sous les sens, il est naturel qu'elle ait pareillement un chef visible, le chef d'une société ne pouvant pas être d'une nature autre que les membres. De plus, si l'Eglise était privée d'un chef visible, comment formerait-elle un tout ? Elle serait divisée en des milliers de sociétés particulières qui subsisteraient l'une à côté de l'autre sans lien d'union. Or, ceci répugne à l'idée que nous devons avoir de l'Eglise telle que l'a voulue le Christ, car le Christ a voulu une Eglise qui réunit tous les chrétiens en un tout bien ordonné. Enfin, sans chef visible, comment l'Eglise conserverait-elle l'unité dans la foi ? Il ne se trouverait personne, dans le cas où des dissensions viendraient à s'élever, qui aurait autorité pour les terminer. Ainsi, sans chef visible, ni l'unité de doctrine, ni l'unité de corps ne seraient possibles.

La raison toute seule nous laisse donc entrevoir qu'un chef visible est nécessaire à l'Eglise.

Mais surtout, la sainte Ecriture et la tradition nous enseignent très clairement que Jésus-Christ a établi saint Pierre chef visible de son Eglise.

2. Ouvrons d'abord l'Ecriture.

a) Nous lisons dans l'Evangile que le Sauveur avait d'abord promis à Pierre de l'établir chef de son Eglise; ensuite, qu'il réalisa cette promesse après son Ascension. Se trouvant un jour près de Césarée de Philippe, il demande aux apôtres ce que les hommes pensent de lui. Ils répondent : « Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste; d'autres, Elie, etc... » Jésus reprend : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » Saint Pierre répond : « Vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant. » Aussitôt le Sauveur loue Pierre de cette confession, et pour le récompenser de sa foi : « A mon tour, » ajoute-t-il, « je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux : tout ce que tu lieras sur la terre, sera lié dans les cieux ; et tout ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans les cieux. » (Matth., xvi, 16-19). Par ces remarquables paroles Jésus-Christ nous montre Pierre comme le fondement sur lequel il bâtira son Eglise. C'est comme s'il lui disait : « Tu es vraiment ce que signifie le nom que je viens de te donner, c'est-à-dire, un roc, une base, une pierre angulaire ; et c'est sur toi comme fondement, sur cette pierre angulaire que j'ai choisie, que je bâtirai mon Eglise, pour que, soutenue par toi, rendue par toi ferme et inébranlable, elle n'ait rien à craindre des puissances infernales. » Mais si Pierre est le fondement de l'Eglise, il est du même coup le chef, le pasteur suprême à qui il appartient de conduire tous les fidèles. Car le rôle que remplit le fondement dans un édifice, le chef suprême doit le remplir vis-à-vis tous les membres d'une société. De même que toutes les parties d'un édifice reposent sur le fondement, et par le fondement même sont maintenues unies les unes aux autres, ainsi tous les membres d'une société trouvent dans leur chef le fondement sur lequel ils reposent et qui les tient unis. Et comme le Christ devait être à jamais le chef invisible de son Eglise, de même Pierre en sera le chef visible ; jusqu'à la fin des temps, c'est à lui qu'il appartient de gouverner l'Eglise, de la conduire au combat et à la victoire.

Ces autres paroles : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux, etc... », témoignent, de la façon la plus précise, en faveur de la primauté de saint Pierre. Dès l'antiquité, la tradition ou remise des clefs a été le signe du pouvoir souverain que l'on accorde à quelqu'un sur une ville ou sur un royaume. Quand le Christ dit à Pierre : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux, » il montre par là qu'il lui confère la suprême puissance dans son Eglise. Le mots « lier » et « délier »

ont le même sens que « recevoir dans l'Eglise » ou en « retrancher, » permettre ou défendre quelque chose, imposer une obligation ou en dispenser. Ces expressions s'appliquent donc au pouvoir illimité de Pierre, de commander, de se faire obéir, d'agir comme chef suprême de l'Eglise. Le Christ pareillement accorda aux apôtres le pouvoir de lier et de délier ; mais ce n'est qu'après l'avoir accordé premièrement à Pierre, après avoir choisi et désigné Pierre comme fondement de l'Eglise, comme chef suprême. Et par là les apôtres étaient avertis qu'ils ne pourraient user de leur puissance qu'en restant subordonnés à Pierre, et unis avec lui.

b) Ce fut après sa Résurrection que Jésus-Christ exécuta la promesse qu'il avait faite à Pierre de l'établir chef de son Eglise. Il lui dit : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » (Joan. xxi, 15-17). Par ces paroles Jésus-Christ instituait saint Pierre chef suprême de l'Eglise. Car le mot *paître*, ici, ne signifie pas autre chose que conduire, gouverner. Par *agneaux* et *brebis*, il faut entendre tous les fidèles membres de l'Eglise : les *agneaux*, selon l'interprétation donnée par plusieurs Pères, signifient les membres les plus faibles, c'est-à-dire, les simples fidèles, et les *brebis* sont les membres les plus forts, les pasteurs. Le Christ appelle ici *agneaux* et *brebis* les membres de l'Eglise, de même qu'ailleurs il appelle toute l'Eglise un berceau ; Pierre est le pasteur de tous les chrétiens, le chef suprême de l'Eglise ; tous les membres de cette Eglise, pasteurs ou simples fidèles, prêtres ou laïques, lui sont soumis, il a le droit et le devoir de donner des lois à l'Eglise entière, de veiller à leur exécution, de punir les récalcitrants, en un mot, de régler tout ce qui peut contribuer au bien de l'Eglise et de ses membres.

c) L'Ecriture nous apprend enfin que saint Pierre a exercé cette puissance reçue du Christ ; et qu'il a toujours été reconnu par les apôtres comme chef suprême de l'Eglise.

Même avant la Pentecôte, saint Pierre apparaît comme le premier des apôtres et le chef de l'Eglise. C'est lui qui se lève au milieu de l'assemblée de tous les disciples, et ordonne l'élection d'un nouvel apôtre pour remplacer le traître Judas. (Act. i, 15-26). Voici la remarque de saint Jean Chrysostome sur ce passage : « Pierre sait bien que Jésus-Christ lui a confié tout le troupeau ; et comme le premier de l'assemblée, il prend le premier la parole. » Au matin de la Pentecôte, Pierre prêche l'Evangile avant les autres apôtres et convertit trois mille Juifs. De même, il nous est montré comme chef de l'Eglise, lors de la vocation des Gentils. C'est à lui seul que Dieu fait connaître, par une miraculeuse vision, que non seulement les Juifs, mais aussi les Gentils sont appelés à entrer dans l'Eglise. C'est lui qui instruit et baptise le premier d'entre eux, le centurion Corneille ; c'est lui enfin qui déclare solennellement que Juifs et Gentils sont appelés à la

foi, pour que tous puissent arriver au salut. (Actes, x et xi). Au concile de Jérusalem, c'est encore Pierre qui prend le premier la parole, et déclare que les nouveaux chrétiens ne doivent pas être astreints aux pratiques cérémonielles de la loi juive, et toute l'assemblée se range à son avis. (Act. xv). Saint Paul, qui a un si grand nom parmi les apôtres, a bien soin de rendre visite à Pierre, et demeure quinze jours avec lui, pour lui témoigner sa vénération et s'inspirer de ses conseils. « Son désir de voir Pierre, » dit à ce propos saint Ambroise, « était légitime, parce que Pierre tenait le premier rang parmi les apôtres, et avait reçu du Seigneur le pouvoir de gouverner l'Eglise. »

Ainsi, la sainte Ecriture nous fournit les preuves les plus convaincantes de la primauté de Pierre. Le Christ d'abord promet à Pierre de l'établir fondement de son Eglise; ensuite il réalise sa promesse; et conséquemment à la puissance reçue, nous voyons saint Pierre agir en toute occasion comme chef suprême de l'Eglise.

3. Cette même vérité de foi nous est certifiée par toute la tradition chrétienne. Pour abrégér, nous ne citerons que quelques témoignages. Origène dit, au second siècle : « C'est à Pierre que la souveraine puissance de paître le troupeau a été donnée, et c'est sur lui comme fondement que l'Eglise repose. » Eusèbe, évêque de Césarée en l'année 313, appelle Pierre « le premier pontife des chrétiens, le plus grand des apôtres, le chef éminent, le guide de toute l'armée chrétienne, » autant d'expressions qui assignent à Pierre le premier rang dans l'Eglise. Saint Jean Chrysostome, au quatrième siècle : « Le Fils de Dieu a fait d'un pêcheur (de Pierre) le pasteur suprême et le chef de son Eglise, pour qu'elle demeurât inébranlable, malgré les tempêtes. » Ecoutez encore saint Cyprien, au troisième siècle, qui écrit ceci : « C'est sur *un seul* (sur Pierre) que Jésus-Christ bâtit son Eglise, c'est à lui qu'il ordonne de paître ses brebis. La primauté a été donnée à Pierre pour montrer qu'il n'y a qu'une seule Eglise et une seule chaire. » Saint Grégoire le Grand : « Il n'est personne, pour peu que l'Evangile lui soit familier, qui ne sache que Pierre, prince des apôtres, a reçu du divin Maître le pouvoir de conduire et de gouverner l'Eglise. » Ces témoignages unanimes des Pères de l'Eglise grecque et latine (et nous pourrions en citer nombre d'autres encore) suffisent amplement à montrer que de tout temps saint Pierre a été regardé comme le vicaire du Christ, comme le chef suprême et visible de l'Eglise. Une deuxième vérité découle de la précédente, à savoir : saint Pierre est toujours vivant dans ses successeurs; c'est donc *le pape, en tant qu'évêque de Rome*, et successeur légitime de saint Pierre, qui est le chef visible de l'Eglise.

II

1. Saint Pierre, au commencement de son apostolat, n'eut d'abord pas de siège déterminé. Comme

les autres apôtres, il allait ici et là, selon le besoin des circonstances, prêchant l'Evangile, et prenant soin des églises naissantes. Dans la suite, il fixa son siège à Antioche. Mais il n'y demeura pas définitivement. Il se rendit à Rome, capitale de l'empire et du monde entier. A Rome, il fonda une église dont il prit la conduite. Nous n'avons pas besoin de remarquer que Pierre, aussi bien avant d'être l'évêque de telle église en particulier qu'après l'être devenu d'Antioche et ensuite de Rome, avait et conservait la souveraine puissance comme chef de toute l'Eglise. Car cette puissance ou primauté était attachée non à tel lieu déterminé, mais exclusivement à sa personne; en quelque lieu qu'il se trouvât, il était et demeurait le chef suprême de l'Eglise universelle, établi comme tel par Jésus-Christ. Nous dirons, en passant, qu'il en serait de même si le Pape actuellement régnant, Léon XIII, venait à être exilé de Rome. Du moment que Léon XIII est le chef légitime de l'Eglise, il l'est et le resterait en quelque lieu qu'il habitât. Supposons qu'après sa mort les cardinaux réunis, non à Rome mais dans un autre lieu, procédassent à l'élection d'un pape, celui-ci serait le pape légitime, du moment qu'il serait légitimement élu; et il devrait être reconnu par tous comme chef suprême de l'Eglise. Mais comme saint Pierre, dans la seconde moitié de sa vie, avait établi son siège à Rome, il était à la fois évêque de Rome et chef de l'Eglise, et c'est pour cela que Rome a été appelée la capitale du monde chrétien, la mère et la maîtresse de toutes les autres églises.

C'est un fait certain que *Pierre a été à Rome et qu'il y est mort*. Les Pères de l'histoire ecclésiastique, Hégésippe et Eusèbe, nous l'attestent. Voici ce que dit Eusèbe : « Pierre demeura à Rome jusqu'à sa mort, et il y fut crucifié, la tête en bas. Il avait demandé d'être crucifié de la sorte par humilité, ne voulant pas l'être de la même manière que son divin Maître. » Saint Jérôme écrit : « Simon Pierre alla s'établir à Rome et y séjourna vingt-cinq ans, jusqu'à sa mort qui arriva la quatorzième année de Néron. Ce prince le fit mettre en croix, et c'est ainsi qu'attaché sur l'instrument de son supplice la tête en bas, il couronna sa carrière par le martyre. » La présence des tombeaux de saint Pierre et de saint Paul à Rome, tombeaux vénérés et visités dès la plus haute antiquité, est aussi un témoignage évident que saint Pierre mourut à Rome.

Il est tout aussi certain que saint Pierre vécut et mourut à Rome, non pas seulement comme évêque de cette ville, mais aussi comme pape, comme chef suprême de l'Eglise. Comme nous le faisons remarquer tout à l'heure, il avait reçu de Jésus-Christ le souverain pontificat; donc, c'était pour le conserver et l'exercer jusqu'à sa mort, en quelque lieu d'ailleurs qu'il habitât. Tous les anciens Pères de l'Eglise sont d'accord sur ce point. Saint Cyprien nomme très souvent le siège de Rome « le siège de Pierre ». Cette

expression serait impropre s'il n'était pas vrai que saint Pierre était à la fois évêque de Rome et chef de l'Eglise universelle. Voici les propres termes dont se sert saint Augustin dans une lettre à Pétilien : « Qu'avez-vous contre cette chaire de l'Eglise de Rome, où fut assis saint Pierre, où siège maintenant Anastase ? » Beaucoup d'autres Pères tiennent le même langage. Il est donc hors de doute que saint Pierre résida à Rome, et y exerça jusqu'à sa mort le souverain pontificat, en d'autres termes, qu'il vécut et mourut à Rome comme chef suprême de l'Eglise.

Que faut-il conclure de ce que nous venons d'exposer ? *Que le pape de Rome, le Saint-Père, en tant que successeur légitime de saint Pierre, est le chef suprême de l'Eglise.* Car la loi de succession réclame qu'un successeur hérite de tous les droits et devoirs de son prédécesseur si des clauses particulières ne font pas dérogation à cette loi. Ces principes s'appliquent aussi bien dans l'ordre spirituel que dans l'ordre temporel. Dans l'ordre temporel, un roi meurt ; son successeur après lui obtient les mêmes droits et la même puissance. Le siège d'un évêque vient à être vacant par la mort de celui qui l'occupe ; le successeur hérite de tous les droits du défunt ; il est évêque au même titre que son prédécesseur. Puisque saint Pierre vécut et mourut à Rome avec la double qualité d'évêque de cette ville et de chef suprême de l'Eglise, il s'ensuit que le successeur légitime de saint Pierre est à la fois évêque de Rome et chef visible de toute l'Eglise. « Qu'on ne pense point, dit Bossuet, que le ministère de saint Pierre finisse avec lui ; ce qui doit servir de soutien à une Eglise éternelle ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs, Pierre parlera toujours dans sa chaire ; c'est ce que disent les Pères, c'est ce que confirment six cent trente évêques au concile de Chalcédoine. » (Sermon sur l'unité de l'Eglise).

Après ces preuves nous ne serons pas surpris de constater que le pontife romain a toujours été regardé comme le chef de l'Eglise. Déjà saint Ignace, qui fut disciple des apôtres, félicite l'Eglise de Rome d'occuper la première place dans la société de la charité, c'est-à-dire de tous les disciples du Christ, et Tertullien reconnaît que les décrets du pontife de Rome ont force de loi dans toutes les Eglises.

Au second siècle, saint Irénée proclame la suprématie de l'Eglise romaine, en la donnant comme le centre de l'unité catholique. « Nous confondons, dit-il, tous ceux qui nous attaquent, en leur montrant la très grande et très ancienne Eglise, connue de tous, fondée à Rome, qui conserve la tradition qu'elle a reçue des apôtres et la foi qu'elle annonce partout. C'est à cette Eglise, à cause de sa principauté suréminente, que doit se réunir toute l'Eglise, c'est-à-dire les fidèles de tous les pays, parce que c'est dans cette Eglise que s'est conservée la tradition des apôtres. » (*Adv. hær.*, I, 3, ch. 3).

Au troisième siècle, saint Cyprien écrit : « L'E-

glise entière est fondée sur Pierre ; c'est lui qui en est le point d'origine et le centre ; *il a attaché sa primauté à l'Eglise de Rome* : voilà pourquoi la chaire de Rome est la chaire de Pierre, l'Eglise de Rome est la première et la maîtresse de toutes les autres, tous les évêques doivent être en communion avec celui de Rome. » Tous les Pères tiennent un langage semblable lorsqu'ils parlent de la constitution de l'Eglise ; tous reconnaissent unanimement que le pape de Rome est le vicaire du Christ et le chef suprême de l'Eglise.

Non seulement les saints Pères, mais aussi les Conciles enseignent que le pontife romain a toujours été regardé comme le chef visible de l'Eglise. Le premier concile général de Nicée (325) rend ce témoignage : « L'Eglise romaine a toujours eu la primauté ». Pareilles déclarations sont formulées au concile de Constantinople (381) et en celui d'Ephèse (431). Le concile de Chalcédoine (451), par les termes les plus explicites, attribue au pape la primauté de Pierre et la souveraine puissance sur toute l'Eglise. Les Pères de ce concile nomment le pape « le grand-prêtre de l'Eglise universelle, » et dans une lettre qu'ils adressent au pape Léon, ils disent : « Dioscore n'a pas craint de s'attaquer à vous que Jésus-Christ a établi l'agriculteur de sa vigne, et a qui il a confié tous les fidèles de la terre. » Dans cette même lettre ils prennent le nom de *fiils*, et donnent au Pape celui de *chef*. Au concile de Florence, les évêques de l'Orient et de l'Occident expriment en ces termes la croyance de l'Eglise universelle touchant la primauté du Pape : « Nous définissons que le Saint-Siège apostolique, que le pape romain possède la primauté sur tout l'univers, que le pape est le successeur de saint Pierre, prince des apôtres, le vicaire du Christ et le chef de toute l'Eglise, le père et le docteur de tous les chrétiens, et qu'il a reçu de Notre-Seigneur en la personne de saint Pierre le plein pouvoir de paître, conduire et gouverner l'Eglise universelle, ainsi qu'il est exprimé dans les actes des conciles œcuméniques. » Le concile de Trente appelle l'Eglise de Rome la mère et la maîtresse de toutes les Eglises, et le concile du Vatican déclare hérétiques ceux qui soutiennent que l'évêque de Rome ne possède pas de droit divin, comme successeur de saint Pierre, le droit de primauté sur l'Eglise universelle.

Enfin, comme témoignage évident en faveur de la primauté du pape, milite ce fait que, dès le commencement, toutes les décisions et prescriptions concernant l'Eglise entière ont émané de son autorité, et que quiconque a refusé de le reconnaître pour le chef suprême de l'Eglise a toujours été considéré comme hérétique. Lorsque, du vivant même de saint Jean, des difficultés s'élevèrent parmi les fidèles de Corinthe, ceux-ci ne s'adressèrent pas à l'Eglise apostolique d'Ephèse très proche de la leur, qui avait à sa tête saint Jean, mais à l'Eglise lointaine de Rome, gouvernée par saint Clément, troisième successeur de saint Pierre.

Au second siècle, saint Polycarpe, évêque de

Smyrne, se rendit à Rome auprès du pape Anicet pour lui soumettre certains différends concernant la célébration de la Pâque. Et comme les évêques d'Asie prétendaient s'en tenir à l'ancien usage de célébrer la Pâque le même jour que les Juifs, le pape Victor crut devoir les menacer de l'excommunication. L'histoire ecclésiastique mentionne nombre de faits analogues dans tous les siècles. Par ailleurs, on reconnaissait au pape le droit de présider les conciles généraux, et les décisions de ces conciles ne faisaient loi qu'après la confirmation donnée par le Souverain Pontife.

Ainsi, mes frères, nous l'avons suffisamment prouvé : il y a dans l'Eglise un chef visible, successeur légitime de saint Pierre, et ce chef visible de l'Eglise, c'est notre saint Père le Pape. Pierre est le roc inébranlable sur lequel notre Eglise est fondée : nulle puissance ne prévaudra jamais contre elle. Enfants d'une même famille, nous avons un père tendrement aimé qui pourvoit à tous nos besoins. Car notre chef, notre saint Père le Pape, pourvoit à tous nos besoins spirituels, et comme vicaire du Christ, il nous communique abondamment les trésors de la grâce. Le vicaire de Jésus-Christ est notre suprême pasteur qui nous mène par les voies de la vérité et de la justice, et nous conduira jusqu'à notre invisible Pasteur. Ah ! prions avec ferveur pour notre saint Père le Pape Léon XIII, lui qui comprend si bien les besoins de l'époque tourmentée que nous traversons ! Que Dieu protège son heureuse vieillesse, et nous le garde longtemps encore ! Puisse-t-il voir, avec le siècle qui va commencer, des jours meilleurs pour l'Eglise, pour les âmes, pour les peuples ! Prions aussi pour ceux qui, séparés du pape, errent loin des pâturages de la vérité, comme des brebis sans pasteur. Demandons à Dieu chaque jour instamment qu'il daigne bientôt faire luire ces jours heureux où l'impiété, l'erreur, la discorde ayant disparu, il n'y aura plus qu'un seul troupeau et qu'un seul Pasteur ! Ainsi soit-il.

LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

VIII

SANCTA VIRGO VIRGINUM

Pour caractériser la souveraineté de Dieu, nous l'appelons le Roi des rois ; le ciel où résident les bienheureux, c'est pour nous le Ciel des cieux, comme la partie la plus sacrée du Temple était désignée sous le nom de Saint des saints. Ainsi pour définir l'excellence de la virginité de Marie nous l'invoquons sous le titre de Vierge des vierges.

Cette invocation nous fait voir en Marie d'abord la Vierge pure entre toutes ; puis, la Vierge mai-

tresse et conductrice de cette troupe fleurdelisée des vierges qui sont la joie du ciel ainsi que l'honneur de l'Eglise. Deux sens admirables dont nous voudrions pouvoir vous faire goûter la délicieuse saveur.

I

Elle est la Vierge des vierges, comme la rose est la fleur des fleurs ; elle brille au firmament des séraphins comme un astre sans tache, d'une clarté limpide et radieuse, objet du ravissement des anges.

1. Les anges sont vierges, mais par nature ; ils ont eu à lutter contre les tentations de l'orgueil, mais ils ignorent les capiteuses et parfois — quand nous avons manqué à la grâce — irrésistibles séductions des sens. Rien n'a pu altérer leur virginité native, semblable à un beau lac clair où ne coulent que des eaux de source, où le ciel réfléchit toute la magnificence limpide de son azur. Or Marie est vierge comme eux, mais par grâce et par volonté ; son âme immaculée était belle comme eux, mais elle l'a rendue plus belle par ses efforts, ses élans constants vers les sommets radieux de la pureté. Sa résolution fut pleine, fixée, irrévocable, sans aucune de ces fluctuations et de ces indécisions momentanées qu'ont éprouvées même les saints les plus agréables à Dieu, mais qui, n'étant point confirmés en grâce, avaient conscience de leur lamentable fragilité. Toujours ils se demandaient : « Que deviendrais-je si la grâce de Dieu ne me soutenait ? Dans quels abîmes impurs irais-je me perdre, à quelle extrémité du mal me porterais-je peut-être, si je ne sentais une main protectrice qui me préserve et me conduise ? » Car ils n'entendaient au dedans d'eux-mêmes, comme saint Paul, que de sourdes révoltes et des réponses de mort.

2. Plus pure que les séraphins elle est aussi Vierge entre toutes les vierges, d'une virginité unique dans son genre, puisque sans la perdre elle est devenue la mère de Dieu. Comme ici il n'y a rien d'humain, sa virginité ne s'en est qu'épurée, fortifiée, élevée à une perfection incomparable, elle en a pris une splendeur nouvelle ; et rien de plus facile à comprendre. Ce que Dieu touche peut-il être souillé ? Est-ce que le contact divin peut amener une létrissure ? Lorsque le Sauveur arrêta du doigt Madeleine qui voulait lui baiser les pieds, l'endroit marqué au front de la sainte demeura incorruptible même après sa mort. Ainsi Marie qui fut le tabernacle vivant de Dieu, qui porta le Fils de Dieu dans ses chastes entrailles, demeura-t-elle pure et vierge, et plus pure, plus vierge, plus sainte, plus glorieuse qu'auparavant.

Nulle autre n'a joui d'un tel privilège, elle est la seule et restera la seule qui ait mérité de devenir la Mère de Dieu, par son entière et inviolable virginité.

Car elle fut vierge non seulement de corps, mais d'âme, de pensée, d'affection. Qui donc oserait dire qu'il a gardé cette virginité complète et idéale

à laquelle tendent les âmes privilégiées que Marie appelle pour former pendant l'éternité son aimable escorte et sa gracieuse couronne? Je veux que nos sens conservent leur irréprochable intégrité, mais sur quels objets malsains laissons-nous traîner notre imagination! La folle du logis vagabonde, alléguerez-vous; ne pourriez-vous ou lui défendre de sortir ou l'obliger à rentrer? N'est-ce pas avec votre approbation consentie qu'elle se répand au dehors, et se complait en des tableaux qui doivent répugner à toute vierge chrétienne? Ah! si vous tenez à ressembler à Marie, fuyez tout ce qu'elle réprouve, éloignez-vous des compagnies qui déflorant votre pensée, qui enlèvent à votre cœur sa virginité.

Qu'est-ce qu'un cœur vierge, sinon celui que nulle affection profane et défendue n'a souillé? C'est là l'écueil de votre âge. Vous êtes sans nulle expérience, et vous vous jetez avec passion, à l'aventure, parmi le monde où tout est nouveau pour vous. Votre famille, vos amis, votre mère même parfois, aussi aveugle que vous, ou bien n'ose vous retenir, ou bien, comme si elle ne se souvenait pas de sa propre jeunesse, vous pousse dans le tourbillon des affections frivoles. Et votre pauvre cœur ne demande qu'à se prendre et à s'éprendre, il croit tout, il a confiance en une telle parole, il accueille un fade compliment, il ne distingue point le convenu du sincère. Il veut être aimé, il cherche à qui s'attacher, et il se donne au premier venu qui daignera le ramasser. Et quand il s'est meurtri aux railleries, aux déceptions, aux illusions qui l'ont empoisonné, aux désirs coupables et enfin à l'abandon, heureux s'il revient à sa foi première, à ses convictions, à la prière, à la réflexion, à l'Eglise qui le reçoit toujours et qui panse avec tendresse ses plaies! Mais il ne lui revient pas vierge, il porte, hélas! l'empreinte plus ou moins profonde du vice, des stigmates honteux, les ravages d'une passion, d'ailleurs ridicule ou sans espoir, qui l'a bouleversé.

Est-ce là votre cœur de première communiant, si honnête et si calme, candide et pur comme un beau ciel, vierge de nuages?

3. Ai-je besoin de dire que Marie ne connut jamais ces troubles du cœur ou de l'esprit? Sa pensée ni son affection ne se détournèrent point de Dieu. Regardez-la, tout enfant — elle n'a pas trois ans — se diriger pleine d'une sainte allégresse vers le temple de Jérusalem. Quelle grâce sur son front, quel céleste enthousiasme dans son âme! Quelle claire vue des choses humaines, quelle intelligence des choses divines! Mais, me direz-vous, que peut-on savoir et décider à cet âge? Aussi bien, malgré ses merveilleux dons, n'aurait-elle pas su peut-être agir seule, mais c'est l'Esprit-Saint qui la conseille et la conduit. Déjà elle comprend ce qu'est aux yeux de Dieu la virginité, le bonheur de se donner à lui tout entière, de n'appartenir qu'à lui, de vivre dans le seul rayon de sa présence, bercée par son unique tendresse, sans qu'un regard profane cherche à rien connaître de son

humaine beauté. « Tout la gloire de la fille du roi est à l'intérieur », dans son âme parfaitement pure que Dieu contemple comme sa plus belle œuvre, une œuvre intelligente et aimante qui lui répond et lui dit : « Vous êtes seul la grandeur et la beauté, je n'aime que vous! »

Oui, dès cet âge si tendre, où l'enfant n'a encore que des sens, ne vit que d'instincts à peine éclairés par des lueurs de raison, elle monte les degrés du Temple pour consacrer à Dieu sa virginité, et saint Thomas nous montre à l'évidence les motifs et les convenances de cette sainte démarche. « Le vœu de virginité, dit-il, appartient à l'état de perfection, il convenait donc que sous la loi de grâce il prit son origine en Jésus-Christ et en sa Mère, car ils sont le modèle et le principe de toute perfection. » (3^a Pars, q. 28, art. 4.) Elle pratiquait non seulement les préceptes, mais les conseils, elle cherchait non seulement le bien, mais le mieux, mais le parfait. Ceci était le parfait, elle l'accomplit. Delà cette admirable réserve dans son attitude, dans ses paroles, delà cette pureté et cette élévation de pensée qui ne s'arrêtait à rien de terrestre et ne voyait les souillures du siècle qu'avec dégoût et sans se sentir attirée, comme un voyageur parvenu au sommet d'une montagne neigeuse, parmi les éblouissements de la lumière, des pics roses et des hauteurs immaculées, ne s'arrête point à considérer dans le lointain des vallées ou au fond des gouffres, des lacs putrides et des fondrières.

Elle a fait vœu de virginité absolue, perpétuelle, des sens et du cœur, par l'inspiration de Dieu, par amour pour lui, parce qu'elle n'a vu qu'en lui la beauté parfaite, adorable, qui ne change pas, et elle vit heureuse de cet amour, heureuse de s'offrir à lui comme une victime pour tant d'autres qui ne sont que les victimes de leurs passions. Nulle arrière-pensée ne vient troubler sa fixe et irrévocable résolution. C'est pourquoi lorsque l'ange se présente à elle, pour lui annoncer qu'elle sera la mère de Dieu, elle ne comprend pas, et pose cette question où se révèle son angoisse : « Comment cela se fera-t-il? *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* » Ce qui signifie, d'après saint Bernard, « Dieu sait bien ce que je lui ai promis, et que la chose que vous m'annoncez est impossible, puisque je me suis pour jamais consacrée à lui corps et âme. »

4. Tous les Pères d'ailleurs sont d'accord pour affirmer que Marie fit dès ses plus jeunes années le vœu de virginité. Ils ajoutent même qu'elle fut la première à émettre ce vœu. Avant elle il y eut des vierges, même chez les Juifs, comme la fille de Jephté, même chez les païens, comme les vestales. Ceux-ci qui étaient effroyablement corrompus comprenaient d'instinct cependant, que pour entretenir le feu sacré il fallait des mains pures et virginales : ils rendaient ainsi un hommage officiel à l'innocence qu'ils se faisaient ailleurs un jeu de pervertir. Mais ces diverses virginités n'étant point volontaires demeuraient de nul mérite. La

filles de Jephté pleura son vœu forcé qui l'obligeait à renoncer à l'honneur envié d'être l'une des aïeules du Messie. Quant aux vestales, condamnées à porter un poids trop lourd pour elles, si elles en prenaient leur parti, c'était dans l'espoir de s'en débarrasser quelque jour, leur temps d'épreuve achevé. Rien donc qui rappelle même de loin les élans de sainteté, l'amour, la passion de la virginité de Marie. Aussi saint Antonin a-t-il pu dire : « Elle est la mère de toutes les vierges dans la virginité, car *la première*, sans qu'on le lui ordonne ou qu'on le lui conseille, sans exemple précédent, elle a fait don à Dieu de sa virginité et engendré ainsi toutes les vierges qui l'ont imitée dans la suite des âges. »

Aussi n'est-elle rassurée, après son trouble profond, que par l'affirmation solennelle de l'ange que ce mystère ne comportera aucune intervention humaine. Dieu seul montrera sa puissance et sa présence, l'Esprit-Saint descendra en elle, pour sceller de nouveau sa virginité inaltérée : elle peut dire et elle dit avec bonheur son *Fiat*. D'ailleurs lorsqu'elle avait épousé saint Joseph, n'était-ce point déjà parce que lui aussi avait pris devant Dieu les mêmes engagements sacrés, qu'elle choisissait en lui un protecteur fidèle et qu'ils devaient unir pour les fortifier leurs deux virginités ?

II

Elle est la Vierge des vierges, c'est-à-dire leur guide, leur *conductrice*, leur reine et leur *mère*. Conductrice et mère vigilante, aimable, attirante et pleine de sollicitude pour les *arracher au monde* dépravé qui les voudrait retenir.

1. « J'ai entendu une voix du ciel, dit saint Jean, puis un chœur qui chantait un cantique nouveau, et ce cantique personne ne pouvait le redire, sinon les cent quarante-quatre mille qui ont été choisis sur la terre, comme les prémices de Dieu et de l'Agneau, car ils sont vierges, *virgines enim sunt*. » (Apoc., xiv, 4).

Cette voix qui chante, n'est-ce point celle de Marie ? C'est la pensée de saint Bernard. Elle chante le cantique de la virginité, à la tête de cet innombrable chœur des vierges qui l'ont suivie et qui forment au ciel sa cour immaculée, *sine macula enim sunt ante thronum Dei*. Ce qu'elles chantent toutes ensemble, c'est la joie du détachement, le bonheur d'appartenir à Dieu seul, et leur reconnaissance pour avoir traversé sans souillures la Mer Rouge de la vie.

« Seigneur, disent-elles, combien le monde est méprisable quand on regarde le ciel ! Vous seul êtes bon, vous seul êtes beau, infiniment aimable, infiniment magnifique. Un jour vous nous avez apparu avec une splendeur de séduction et de grâce qui nous est restée dans la mémoire comme le premier beau jour du printemps de notre âme. C'était le jour de notre première communion. Depuis cette heure bénie où nous vous avons vu, où vous nous avez parlé de votre voix délicieuse

et divine, les choses de la terre ne nous ont plus rien dit. Nous sommes allées à vous et nous ne nous sommes plu désormais que dans votre sanctuaire, auprès de vous, assises à vos pieds et écoutant votre parole, comme Madeleine.

« Puis nous avons goûté la joie, non seulement d'être détachées de tout ce qui n'était pas vous, mais de vous appartenir et de vous dire dans une allégresse inexprimable : « Mon Dieu ! je suis à vous ! » Et vous avez répondu à chacune de nous : « Et moi aussi, je suis à toi ! » Être à Dieu, être acceptée par Dieu, être comptée parmi ses servantes de choix, parmi ses épouses, alors qu'on se sent une vile et pauvre et méprisable créature, quel honneur, quelle jouissance et quelle sécurité !

« Alors nous avons regardé autour de nous. Le monde nous semblait une mer en furie, couverte d'épaves d'âmes mortes et flétries ; un océan dont les vagues menaçantes s'avançaient vers nous, comme si elles étaient douées d'intelligence et poussées par quelque puissance supérieure, douée de ressources infernales. Elles nous cherchaient, nous poursuivaient, nous assiégeaient sur le rocher où nous étions réfugiées. Mais c'est vous qui nous aviez placées là, nous y restions sous votre sainte garde, appuyées sur notre foi, notre honneur virginal, notre amour du ciel. Ces entreprises mondaines, basses et perfides, n'ont soulevé dans nos cœurs qu'un dégoût nouveau, profond et sans retour. Pendant ce temps votre main paternelle nous conduisait doucement à travers les flots sans même permettre qu'ils éclaboussent notre robe ; et nous marchions avec confiance les yeux fixés sur Marie, notre céleste conductrice. *Alleluia !* »

Ce cantique, le monde même l'a entendu, et il n'en a pas démenti une seule parole. Quelles sont celles d'entre vous qu'il estime le plus ? Les plus pieuses, les plus attachées à leurs devoirs, les plus assidues à prier à l'autel de Marie. Même à ses yeux c'est une gloire de marcher derrière l'étendard immaculé de la sainte Vierge, et surtout de se montrer digne de le suivre. Il ne vous aime pas, mais malgré lui il vous respecte ; il fait ainsi, malgré lui, de vous l'éloge le plus signalé.

2. Vous avez remarqué tout à l'heure la parole de saint Antonin : « Marie est la mère de toutes les vierges. » Non, la virginité n'est point stérile, Marie a mis au monde non seulement Jésus-Christ, le Fils de Dieu, mais des milliers de fils et de filles qui ne cessent de lui dire avec reconnaissance, avec tendresse : « Vous êtes ma bonne mère ! » Regardez cette légion immense de prêtres et de religieuses ; pourquoi se sont-ils consacrés à Dieu ? Pour mieux ressembler à la sainte Vierge, pour être plus dignes d'elle, et créer à leur tour de nouvelles familles d'âmes nombreuses, pour former des caravanes pour le ciel. Il en est tant qui travaillent pour peupler l'enfer !

Et savez-vous à quelle époque de votre vie vous serez le plus agréables à Dieu, vos prières seront

e mieux exaucées ? C'est maintenant, durant votre pure jeunesse, alors que vous priez avec autant de ferveur que de sincérité la « sainte Vierge des vierges ». Vous amassez des provisions de foi et de mérites sur lesquelles vous vivrez plus tard, quand, avec les années et les soucis, viendra pour vous la disette de l'âme. Marie se souviendra combien vous l'aimiez autrefois, avec quelle heureuse assiduité vous vous plaisiez à chanter ses louanges devant son image nimbée d'étoiles et de fleurs, elle se dira : « Elles m'aiment toujours, elles sont toujours mes enfants, bien que les sollicitudes de la vie aient étouffé en elles un peu de leur foi et beaucoup de leurs bonnes résolutions. Je ne les abandonnerai pas ! »

Redoublez donc de ferveur, soyez de vraies enfants de Marie pendant ces précieuses années qui sont pour vous des années d'abondance et de bonheur. Vous les regretterez plus tard, surtout si vous ne les avez pas appréciées et goûtées, car jamais vous ne retrouverez cette fraîcheur de foi et d'impressions, ce temps de grâce et d'innocence, ces joies virginales qui ne reviennent pas.

Allez, prenez votre place derrière Celle que saint Epiphane appelle la « Princesse de la virginité », et saint Ambroise « le Porte-drapeau et la Maîtresse des vierges. » Vous entrerez dans une société merveilleusement choisie de religieuses qui ont voué à Dieu leur jeunesse, leurs forces, leur vie pour Lui consacrer à Lui seul leur labeur, leurs efforts, tous les élans de leur âme. Le monde non plus ne les aime pas, — je dirai tout à l'heure pourquoi, — et cependant il les salue, il les admire. Il parle contre l'Eglise, il blasphème Jésus-Christ, et il s'incline devant la religieuse, la sœur de charité, le chef-d'œuvre de l'Eglise et la fiancée de Jésus-Christ. Mieux que cela, il vénère sa personne, il la considère comme supérieure à toutes les faiblesses humaines, comme un être privilégié fait pour se dévouer et à qui le dévouement est naturel, comme une nature d'élite dont la distinction, les mérites et les vertus rayonnent jusque sur les siens. Il dira par exemple : « Cette famille compte un prêtre, une religieuse, c'est une excellente famille. » Sans doute il n'est pas logique, mais Dieu permet, et c'est une de ses vengeances, que même ici-bas souvent le vice rende hommage à la vertu.

3. Le monde n'aime pas la virginité, parce que, perdu dans le mal, ne voyant et ne cherchant que le mal, *totus in maligno positus*, il ne saurait comprendre le bien. L'honnêteté, la pureté renfermant de muets reproches à son adresse, leur seule vue constitue pour lui un remords, c'est pourquoi il s'en déclare nettement l'ennemi. Comme la virginité est le bien dans sa perfection la plus élevée, la plus idéale, il professe une haine d'une nature spéciale à son endroit. Cela serait inexplicable si l'on ne sentait dans ses paroles et ses agissements une influence, une inspiration diaboliques.

Il est un mot qu'il a sans cesse à la bouche, le

mot de « liberté. » Il veut être libre dans ses amusements, ses fêtes, ses lectures, ses orgies, libre de son corps et de son âme. Sur ce sujet il se montre d'une jalousie hautaine et intransigeante, mais cette liberté qu'il s'arroge et qu'il revendique, il la refuse à tous ceux qui ne pensent pas et ne croient pas comme lui.

Voici une jeune fille sérieuse, recommandable à tous égards ; il la circonvient, s'empare d'elle, lui impose ses propres jugements, lui dicte la voie qu'elle doit suivre sous peine de tomber sous ses malignités et ses persiflages. Il veut qu'elle se marie et ne comprend point qu'elle ne lui obéisse pas. Qu'elle épouse, même un homme que personne n'estime, qu'elle fasse un établissement misérable, qu'elle devienne une femme malheureuse et traîne dans une irrémédiable affliction une vie sans horizon et sans issue, c'est bien, il est content, il semble qu'il se réjouisse surtout de ces sortes d'infortunes. Alors à cette jeune fille qui l'a écouté et qu'il a perdue, il témoignera parfois quelque stérile compassion.

Mais qu'elle choisisse le cloître, qu'elle consacre son existence aux œuvres de charité, qu'elle donne son âme à Dieu, son cœur à Jésus-Christ, qu'elle marche sur les traces pures de Marie la Vierge des vierges, c'est une liberté qu'il ne lui laisse pas. Il lui permet de descendre les derniers échelons de l'inconduite, d'être la fable méprisée du pays, mais non de graver les degrés qui mènent à la vie religieuse. Dites-moi si j'ai exagéré lorsque j'ai dit qu'il y a dans cette habitude, cette ligne de conduite constante, quelque chose de diabolique !

Et non seulement le monde a ces idées-là, mais des parents, des mères, que l'on croyait plus éclairées, les professent, poussent leurs filles dans le monde, dans le vice même, de peur qu'elles n'embrassent la vie religieuse ! Il semble qu'elles préfèrent les voir se perdre que revêtir les symboliques livrées des épouses de Jésus-Christ.

Quelle différence pourtant, même au point de vue de la félicité humaine, entre ces deux destinées ! Les unes oublient bien vite la prière, l'Eglise, le devoir, elles se sentent mal à l'aise dans leur conscience, et quand elles se rappellent leur pieuse jeunesse c'est toujours avec un soupir qui signifie : « Ah ! j'étais heureuse alors ! » Les autres ont pris des engagements qui paraissent terribles, mais qui leur maintiennent au cœur la paix, dans leur conscience une clarté sereine, dans leur âme un bonheur qui parfois revêt des apparences et leur apporte un avant-goût du ciel. Celles-là disent : « Que je voudrais être comme elles ! » Celles-ci pensent : « J'ai choisi vraiment la meilleure part ! »

Bienheureuses celles que Marie appelle auprès d'elle ! Oh ! si vous entendez sa voix ne négligez point d'accourir ! Elles gardent dans toute leur vie un nuage, une tristesse, une inquiétude, celles qui n'ont pas obéi, l'angoisse de celui qui s'est égaré

et qui ne retrouve pas son chemin. Le salut leur est plus difficile parce qu'elles ont manqué à une grâce de choix. Et comme vous ignorez l'avenir, priez toutes Marie la Vierge des vierges de vous éclairer; appliquez-vous surtout à lui ressembler par vos pensées, votre ferveur, votre conduite vraiment virginales.

PLAN DE SERMON POUR LA PENTECOTE

FORCE DES APOTRES

Non possumus.

La vie chrétienne est un combat continu, et l'esprit du christianisme est un esprit de force et de vigueur qui ne sait pas transiger. Cet esprit apparaît avec éclat dès le commencement de l'Eglise dans la personne des apôtres, chefs de l'armée du Christ, après la descente en eux de l'Esprit divin. Il se traduit par le courage dans les *paroles*, l'audace dans l'*action*, la fermeté dans les *persécutions*.

I. Courage dans les paroles

Effet immédiat de l'infusion de l'Esprit-Saint (*Repleti sunt Spiritu Sancto et coeperunt loqui*). Jusqu'ici les apôtres ont hésité; ils ont renié leur chef; ils ont eu peur, même après la résurrection. Maintenant, tout au sortir du Cénacle, ils parlent (discours de saint Pierre, Act. II, 14-36), malgré la fureur des Juifs, et prêchent ce Jésus, leur Messie, qu'ils ont crucifié. On les insulte, on les amène devant le conseil pour les empêcher de parler : *Non possumus*. Telle a été la réponse des martyrs, des docteurs, dont la vie ou les paroles ont été un enseignement de l'Evangile; qu'elle soit notre réponse quand on voudra, au nom de je ne sais quelle liberté de conscience, nous empêcher de redire publiquement notre foi. (Symbole des langues).

II. Audace dans l'action

Sans talent, sans crédit, sans nom, sans argent, *tantumquam purgamenta hujus mundi*, les apôtres n'hésitent pas à se partager l'univers, et marchent à sa conquête un crucifix à la main. Ils ont toutes les audaces, et nous serions presque tentés de les trouver présomptueux. En réalité, il y a en eux la force d'en-haut et l'action de l'Esprit, et toutes ces audaces sont couronnées de succès. — Faisons, nous aussi, avec audace, la conquête de ce petit univers qui est notre âme; il faut la conquérir, avec la force de l'Esprit, sur l'ignorance, sur l'erreur, sur les passions, sur le monde... (Symbole du feu).

III. Fermeté dans les persécutions

Le monde attaque rudement ceux qui le dédaignent (persécutions, railleries, ironie doucereuse, sarcasmes, outrages, etc...). — Ainsi persécutés, les apôtres ne craignent rien : verges, prison, privations, tortures, mort, rien ne peut les séparer de la charité du Christ et de la mission qu'ils ont à remplir (Rom. VIII, 35); — c'est même avec joie (*ibant gaudentes*) qu'ils souffrent tout pour Jésus-Christ (*digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati*. Act. V, 41), si bien que les princes des prêtres, les scribes et les pharisiens ne savent comment les arrêter. (*Quid faciemus hominibus istis?* Act. IV, 16). — Et plus tard, tous voleront au martyre, avec l'ardeur de saint André : *O bona crux, diu desiderata, sollicita amata...* (Lect. VI^e in festo sancti Andræ, 30 nov.).

Conclusion

1) « O Eglise de Jésus-Christ, je n'ai pas de peine à comprendre qu'en prêchant, en souffrant, en mourant, tes fidèles couvriront un jour leurs tyrans de honte, puisque je vois que dès ta naissance tu confonds tous les magistrats et toutes les puissances de Jérusalem, par la seule fermeté de cette parole : *Non possumus*. » (Bossuet : 3^e sermon pour le jour de la Pentecôte. 1^{re} partie). — *Digitus Dei est hic*.

2) Le même Esprit qui animait les apôtres est en nous par le baptême et la confirmation, il doit produire les mêmes effets; la foi ne connaît pas de nécessités et de contraintes, sinon celle de servir Dieu : là doit s'appliquer le *non possumus*.

PLAN DE SERMON POUR UNE FÊTE DE LA SAINTE VIERGE

Signum magnum apparuit in cælo. (Apoc., XII, 1.)

Pour sauver l'homme, il fallait d'abord écarter les obstacles à son salut, puis l'opérer en réalité. L'éloignement des obstacles demandait une grande puissance; pour opérer le salut, il fallait donner la lumière à l'intelligence et la force (grâce) à la volonté. — Marie est le signe du salut : elle sera donc un signe de puissance, de vérité et de grâce; en elle apparaîtront ces trois choses.

I. Marie signe de puissance

(*Fecit mihi magna qui potens est*). La puissance de Dieu se manifeste en elle : 1^o en écartant tous ses ennemis, par exemple : le démon et le péché (exemption du péché originel, du péché actuel même véniel), — les suites du péché (concupiscence, douleurs de l'enfantement, corruption du tombeau...); — 2^o en opérant en elle des merveilles, principalement sa *maternité divine* qui comprend deux grands miracles : Marie restée *vierge* malgré sa maternité..., et Marie mère d'un *Dieu*.

II. Marie signe de vérité

Elle est le *signe* de la vérité que le Fils de Dieu apportait au monde : a) par l'accomplissement en elle des prophéties divines, en particulier la défaite du serpent infernal (Gen., III, 15), la virginité de l'enfantement divin (Isaïe, VII, 14); — b) par les prophéties qu'elle fait elle-même, et leur réalisation parfaite. (*Beatam me dicent omnes generationes* : continuité et éclat de son culte à travers les âges et chez tous les peuples catholiques).

III. Marie signe de grâce

Qui me invenerit, inveniet vitam (Prov. VIII, 35). — 1^o Marie a la grâce par elle-même (*gratia plena*; — In Mariam totius gratiæ quæ in Christo est, plenitudo venit. Saint Jérôme), — avec tout son cortège de vertus : foi, espérance, charité, humilité, pureté, etc... — 2^o Marie nous procure la grâce à nous aussi, en nous donnant l'auteur de la grâce, Jésus-Christ, et en coopérant avec lui à l'œuvre de notre salut par ses mérites et son sacrifice.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

IX

MATER CHRISTI

Marie est mère, Marie est vierge, ce sont là ses incomparables prérogatives. L'Eglise a commencé par les énoncer rapidement dans ses litanies : *Sancta Dei Genitrix, Sancta Virgo virginum* ; elle va maintenant les expliquer dans une suite d'invocations qui montrent chacune, tour à tour, une des faces lumineuses de ce double mystère, un des ornements, une des franges de son vêtement d'or.

Et d'abord la maternité divine.

Nous appelons Marie la « Mère du Christ, » *Mater Christi*. C'est plus tard seulement que nous la prions comme la mère de Jésus, « la mère du Sauveur », pour garder l'ordre des temps : Jésus en effet appartient à l'Evangile, tandis que le Christ promis et attendu pendant quatre mille ans appartient à l'Ancienne Loi.

Mère du Christ-Dieu, elle a reçu la *suprême dignité*, en même temps que Dieu lui conférait la *suprême honneur*.

I

Elle est si grande, cette dignité, que Marie même, au dire de plusieurs Pères, n'a pu la comprendre, et si elle l'a comprise, saint Augustin affirme « hardiment qu'elle ne saurait l'expliquer entièrement. »

1. Ce qui constitue la dignité de la sainte Vierge, c'est qu'elle « a donné le jour à Jésus qui est appelé le Christ, » *de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus*. Le Christ est en effet élevé au-dessus de toute créature humaine ou angélique, et nous pouvons lui dire comme à Dieu : « Oui, vous êtes mon Dieu, car vous n'avez en rien besoin de nos biens ni de nos services, » *bonorum meorum non eges*. Qu'importe à sa gloire notre petite existence ? Créatures d'un jour, nous apparaissions à la lumière, puis nous disparaissions sans laisser même de souvenir. Après avoir vogué quelque temps sur l'océan de la vie, à une heure que Dieu a déterminée et que nous ignorons, notre frêle nacelle coule à fond, nous sommes engloutis avec elle, le flot un instant agité se referme et c'est pour jamais ! Cherchez la trace du naufrage, vous ne la trouverez point. Ah ! que nous sommes peu de chose dans l'univers, et comment Dieu pourrait-il avoir besoin de nous !

Cependant Marie peut lui dire : « Vous avez eu besoin de moi, car vous êtes mon fils, je vous ai

donné ma chair et mon sang ! » C'est pourquoi l'Eglise pleine d'admiration devant ce mystère chante : « Il s'est nourri d'un peu de lait celui par qui nul oiseau ne souffre de la faim, » *per quem nec ales esurit* ; comme le dernier de nos petits enfants il lui a fallu le lait de sa mère. Marie a été en quelque chose la cause de Dieu qui est la cause de tout.

Ainsi Marie s'est élevée jusqu'à l'ordre de l'union hypostatique, sa chair s'est unie personnellement à la divinité ; Dieu lui doit une quatrième manière d'être, puisque nous adorons Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit et le Christ fils de Dieu, vrai Dieu et vrai homme. C'est la pensée de saint Jean Damascène, qui après l'avoir émise, tout bouleversé par cet aspect nouveau de la divinité, s'écrie : « Que toute créature se taise et tremble ! Comment oser contempler l'immensité de cette dignité merveilleuse ! » Car Marie se déclare bien « la servante de Dieu, » mais Dieu l'a élevée à une maîtrise divine, à une royauté suprême que nul ne saurait ni contester, ni diminuer.

En effet à l'égard de Jésus-Christ, son Fils, elle exerce une autorité qu'il reconnaît lui-même ; or qui dit autorité, dit supériorité. Sans doute Jésus demeure infiniment au-dessus d'elle comme Dieu, mais elle est au-dessus de lui comme mère. Aussi ne fait-il point difficulté de se soumettre à elle, il veut même que de son enfance nous ne sachions que cela, comme de son âge mûr nous apprenions de lui qu'il est doux et humble de cœur. Aimables vertus sœurs qui établissent dans sa vie une gracieuse et parfaite unité !

Et ses prérogatives de supériorité maternelle, Marie sait à l'occasion s'en prévaloir. N'aura-t-elle pas la hardiesse de dire à Jésus quand elle le retrouvera dans le temple : « Mon fils, pourquoi nous avez-vous fait cela ? » Le Sauveur lui répond alors par une haute raison, mais non par un reproche, car il reconnaît que sa mère n'a fait qu'user de son droit supérieur.

2. Marie, mère du Christ, est ainsi le chef-d'œuvre de la sagesse et de la puissance de Dieu : de sa *sagesse*, car il a su unir en elle deux termes qui paraissaient inconciliables : la virginité et la maternité ; de sa *puissance*, car d'une créature il a fait la mère du Créateur.

Vous connaissez la grande parole de saint Bonaventure : « Dieu pouvait créer un monde plus grand, il ne pouvait faire une mère plus grande que la sainte Vierge. » Un pieux auteur commentant ce mot ajoute : « Il pouvait faire une vierge plus sublimement douée, à ne considérer que les dons de la nature et de la grâce, car la puissance infinie ne s'épuise jamais. Ce que la toute-puissance infinie ne peut réaliser, c'est une mère plus grande que Marie ; car à cette mère il faudrait, pour lui donner une excellence supérieure, un fils plus grand que Jésus. Or rien n'est plus grand que Dieu. Marie est donc la plus élevée des créatures, l'œuvre souveraine de Dieu. » (J. Miechow).

Inclinons-nous devant elle, et à la pensée que la Mère du Christ est aussi notre mère, comment notre cœur ne se remplirait-il pas de confiance et d'amour, n'exhalerait-il pas les actions de grâces les plus sincères ? Dites-vous, mes enfants : « Elle est tout agréable à Dieu et elle est ma mère ! Elle est la puissance et elle est ma mère ! Comment ne m'appliquerais-je point à plaire à Dieu par ma piété, mon dévouement, ma vaillance dans le labeur et le sacrifice, ma vie irréprochable et édifiante ? Et puisque je me sens faible comme le roseau, fragile comme une fleur, je veux demeurer à l'ombre chaste et protectrice de ses robustes rameaux. »

Elle est enfin toute *bonne*. « Comme Mère de Dieu en effet, dit saint Thomas, elle a reçu du bien infini qui est Dieu, une dignité en quelque sorte infinie. » On ne saurait donc rien concevoir de meilleur qu'elle, car rien ne l'emporte en bonté sur Dieu. (1^{re} Pars, q. 25, art. 6).

3. La dignité de Marie a rejailli sur toute l'humanité, qui peut à bon droit se glorifier d'avoir pour fille Celle qui a mérité d'être la Mère de Dieu. Nous avons beau posséder une nature déchue, elle n'est point tant méprisable, puisque Jésus-Christ n'a pas dédaigné de la revêtir, de lui demander une mère, et le Saint-Esprit une épouse. Quand un prince vient frapper à la porte d'une famille pauvre pour solliciter une alliance, pour la prier de lui donner une compagne de ses jours, qui partage ses biens, la jouissance de ses palais avec les risques divers de la vie, direz-vous que cette maison, parce qu'elle garde son humble extraction, demeure frappée d'opprobre ? Le prince au contraire l'a relevée, il l'a jugée digne de lui et par là même lui a conféré une incontestable dignité. Le Christ est ce prince et nous sommes cette famille, nous restons fiers de lui, fiers de notre sœur Marie.

Mais vous surtout, mes enfants, vous avez sujet d'être fiers d'elle, car elle vous a comblées de privilèges. Eve, notre première mère, vous avait avilies. Ah ! la femme a durement expié le péché par lequel sa faiblesse nous a perdus ! Instrument de plaisir, jouet de l'homme, objet de mépris, elle restait méprisée, et c'est à peine si on lui reconnaissait la nature humaine. Sûrement elle ne comptait pas. Quelle navrante histoire que celle de la femme dégradée et annihilée avant Jésus-Christ, avant Marie ! Et comme avec le christianisme tout a changé pour elle, comme elle est remise en honneur, réhabilitée !

C'est à peine si elle jouait, chez les peuples conquérants de Perse ou d'Assyrie, le rôle de la femme turque ou arabe qui aujourd'hui encore privée de toute liberté, gémit sous le joug hautain de son maître et despote ; tandis que, parmi les chrétiens, elle est honorée, elle jouit de ses droits, elle dirige sa maison, elle se met à la tête des œuvres de charité, devant elle on salue, on s'incline, elle est la première, elle est reine. Elle marche, son diadème de dignité chrétienne au

front, dans la gloire et le rayonnement de sa vertu, dans son innocence admirée, et elle trouve sa sauvegarde dans sa faiblesse respectée. Les langues modernes, renouvelées par l'Evangile, n'ont pas de mot assez méprisant pour stigmatiser celui qui insulterait une femme, et les beaux siècles chrétiens ont institué la chevalerie pour la défendre, pour mettre la force au service de la veuve, de l'orpheline, de la « dame » opprimée.

Sans doute la femme chrétienne a travaillé elle-même à sa réhabilitation. Nous la trouvons à l'origine de tous les peuples nouveaux, inclinant vers la vérité évangélique le cœur des rois, comme Clotilde en France et Bertha en Angleterre, leur donnant des leçons de clémence et de pardon, leçons appuyées par une sainte vie, par d'héroïques exemples. Sans elle le règne de la charité ne se serait pas répandu avec une aussi victorieuse autorité, les malades ne seraient point soulagés, les âmes pansées, les cœurs apaisés ; il ferait froid dans le monde comme en un jour d'hiver, il y manquerait l'astre qui l'éclaire et le réchauffe, l'astre de l'amour, du dévouement. Vous êtes cet astre bienfaisant qui réjouit et fait sourire les âmes, qui y répand des flots de grâce et de douce lumière. Mais à qui devez-vous ces aimables privilèges, cette bonté qui ouvre les forteresses les plus imprenables, je veux dire les esprits aigris, incroyants, qui se meurtrissent aux duretés de la vie et blasphèment Dieu parce qu'ils ne la comprennent pas ? A qui, sinon à Marie qui vous a relevées au pied de la croix et qui, comme Mère de Dieu, vous a agrandi le cœur, donné, avec une patience inlassable, la puissance de souffrir et la puissance d'aimer ?

Vous avez hérité de grâces spéciales, parce que vous êtes femmes ; et cela était juste : vous aviez subi de si humiliantes épreuves, comme filles d'Eve ! il fallait bien que vous fussiez à l'honneur, comme filles de Marie.

L'Eglise l'a bien compris. Aussi, après Marie, c'est à elle que vous devez votre relèvement. Elle pense même qu'il n'est point suffisamment complet, elle désire pour vous certains droits nouveaux qui ne seraient que des actes de justice et des moyens heureux pour étendre l'action de la vérité et pour faire aimer Jésus-Christ. C'est pourquoi elle prie pour vous avec une insistance qui vous honore tout en vous laissant le sentiment de votre fragilité. Dans sa belle prière où elle demande à Marie de secourir toutes les misères du corps et de l'âme, *Sancta Maria succurre miseris*, après l'avoir implorée pour le clergé, elle ajoute : « Intercédez pour le sexe pieux » qui a reçu en partage le religieux dévouement, *intercede pro devoto femineo sexu*, tant il est vrai que votre grande gloire, votre vraie dignité c'est d'être chrétiennes ferventes, dévouées à la religion, pieuses comme Marie.

II

Marie est mère du Christ-Dieu, suprême et

incomparable dignité qui lui confère aussi un suprême et incomparable honneur.

1. Vous savez si une mère est fière de son fils, si elle jouit de sa bonne renommée, des applaudissements qui éclatent sur son passage, de ses succès et de ses triomphes. Voyez un orateur qui soulève les masses et qui n'a qu'à paraître, qu'à parler pour être acclamé, ou un jeune vainqueur qui s'est couvert de gloire dans une campagne où il a cent fois risqué sa vie : quand ils traversent la foule au milieu d'une approbation flatteuse vous entendez aussitôt des voix de femmes qui murmurent : « Heureuse sa mère ! »

N'est-ce point ce qui arriva à Jésus-Christ quand il réfuta si énergiquement les méchants qui disaient : « C'est au nom de Bêelzébuth, prince des démons, qu'il chasse les démons » ? Sa parole se fit si claire, si victorieuse, surtout quand il montra le ravage des sept esprits immondes dans une âme, que sainte Marcelle ne put se tenir de s'écrier : « Heureuses les entrailles qui vous ont porté ! »

Oui, heureuses et honorées les entrailles de Marie, car elles ont porté celui dont les hommes « ont vu la gloire de Fils unique de Père, » celui que « le Père engendre de toute éternité, » qu'il a « constitué l'héritier de toutes choses, » le Maître Souverain des nations, « par qui il a fait tous les siècles. » Le Christ est « la splendeur de la gloire de Dieu et la forme de sa substance » (Hebr. 1), et Marie est sa mère. Quelle créature humaine ou angélique pourrait revendiquer un pareil honneur ?

A l'exclamation de sainte Marcelle le Sauveur a répondu aussitôt : « Oui, elle est bien heureuse, ma mère, mais bien plus heureux encore sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent. » (Luc, XI, 28). N'allez pas croire cependant qu'il entende rien enlever à l'honneur et à la félicité de Marie. Loin de là. Il s'associe avec joie à cet éloge éclatant de celle qu'il aime le mieux au monde, sa mère si humble et si bonne, il le confirme et le sens de sa réponse est évident : « Oui, elle est bien heureuse ! Je ne sais rien de beau, de grand et de bon comme elle. Ce bonheur toutefois, l'âme attentive à suivre mes inspirations peut le partager ; car ma mère est plus heureuse encore de goûter mes paroles et ma doctrine que de m'avoir mis au monde. » De là ce mot de saint Augustin : « Marie a porté plus heureusement encore le Sauveur dans son cœur que dans son sein. » Car elle n'a pas été seulement sa mère suivant la chair, mais suivant l'esprit.

2. Toutes nos mères le sont suivant la chair, et c'est pour cela que nous les aimons tant. Elles nous ont élevés, nourris, réchauffés, soignés pendant des années avec un dévouement sans égal, jamais lassées, jamais rebutées ; leur amour pour nous entretenait la flamme vivace de leur indomptable courage. Pour elles, comme pour Marie, c'a été les moments les plus doux de leur existence.

Nos yeux ne se détachaient point de leurs yeux, notre âme de leur âme. Nous n'avions de pensées que celles qu'elles nous inspiraient ; pour croire, pour juger, pour agir, nous consultations d'abord leur visage, et sur un signe d'elles, notre foi était fixée, notre action déterminée. L'intimité physique primitive persistait en intimité morale, elles demeuraient les mères non seulement de notre corps, mais de notre esprit qu'elles achevaient d'enfanter. Oh ! les heureuses années pour elles et pour nous, où régnait entre elles et nous l'union parfaite des convictions et des cœurs !

Et puis, un jour le fils s'est séparé de la mère, il a cessé de penser et de croire comme elle, de venir à l'église, de faire ses prières quotidiennes, d'aimer Dieu. Alors il lui a semblé, à la pauvre femme, qu'elle cessait aussi d'être mère. Et c'était vrai : son fils avait pris, écoutait d'autres mères qui lui déformaient l'intelligence, enfantaient son âme à d'autres doctrines réprouvées. Elle restait bien la mère de son corps, elle ne l'était plus de son esprit. Comprenez-vous cette douleur nouvelle, plus cruelle que celle de l'enfantement, car elle souffrait alors pour mettre un homme au monde, tandis qu'elle souffre maintenant parce qu'on le rend aux ténèbres, au mal, à la perdition ! Horrible enfantement à rebours !

Ah ! combien de mères aujourd'hui connaissent ces douleurs-là et en sont effroyablement malheureuses ! Nous ne le crions pas trop haut, la constatation en serait trop criante, mais elles le savent et se le crient tout bas. Et j'entends toujours le cri de cette infortunée qui me disait un jour : « Le monde m'a pris mon enfant ! Je n'en ai plus ! » Ce qui signifiait bien : « Je ne suis plus mère ! » Reste-t-on mère en effet, quand la meilleure partie de votre enfant, son âme, vous échappe pour jamais !

Il est, par contre, des mères qui ne cessent point de rester en intime communication avec leurs fils ou leurs filles. Elles gardent les mêmes chères croyances, les traditions chrétiennes, les mêmes vues religieuses sur le présent et sur l'avenir. Jusque-là elles étaient heureuses, elles le sont davantage encore ; chaque jour leur maternité grandit, se développe, se complète ; avec l'âge qui affermit les convictions catholiques de leur enfant, elles se sentent de plus en plus mères, car de plus en plus elles prennent possession de cette âme qui est toujours à elles, de plus en plus elles la gouvernent, l'accomplissent, l'enfantent à la lumière et à la foi. *Filioli quos iterum parturio*. Les esprits se superposent en quelque sorte, les âmes, les cœurs se compénètrent.

Ai-je besoin d'ajouter que ce portrait que je viens de tracer, c'est surtout celui de Marie, et que tel était le sens exact de l'exclamation de sainte Marcelle : « Vous avez le double honneur de la maternité de la chair et de la maternité de l'esprit » ? Seulement ici nous signalons une différence essentielle : c'était Jésus qui, en nourris-

sant de sa parole Marie, si fidèle, si attentive, si bien observatrice de tous ses conseils, devenait sa mère, et l'enfantait de plus en plus à la charité, à la lumière, en une splendeur d'amour qui réjouissait la Sainte Trinité. Mais entre eux quelle tendre et intime union ! C'est l'évangéliste saint Luc lui-même qui nous le révèle : « Marie conservait tout ce qu'elle entendait, tout ce qu'elle voyait et le repassait dans son cœur. » (Luc, II, 19).

3. Malgré sa sobriété voulue, l'Evangile en effet, à plusieurs reprises, dans les circonstances les plus solennelles affirme en Marie l'honneur de la maternité du Christ. Sainte Elisabeth la première l'en félicite et s'écrie toute confuse : « D'où me vient cette faveur que la « mère de mon Seigneur » vienne à moi ? » Une intuition supérieure lui montre cette sublime prérogative de sa douce parente, et aussitôt elle s'incline devant elle avec un indicible respect. (Luc, I, 43). Quand Hérode veut faire mourir Jésus après le départ des Mages, l'Ange apparaît à Joseph, et témoigne que son principal souci est pour elle : « Prends, lui dit-il, l'enfant et sa mère, et fuis en Egypte ! » (Matth. II, 13).

Au début de la vie publique du Sauveur, au miracle de Cana, saint Jean a soin de signaler la présence de Marie et sa qualité de mère : « La mère de Jésus était là. » (Jean, II). Il est vrai que Jésus-Christ ne l'appelle point sa mère pas plus là que sur le Calvaire : il l'appelle « femme, » pour marquer qu'elle est la femme par excellence, la femme idéale, digne de toute vénération. Les Pères nous en fournissent encore d'autres raisons. A Cana, disent-ils, Jésus parlait comme Dieu et non comme fils ; sur la croix, il ne voulut point lui donner le doux nom de mère de peur de lui causer une émotion trop douloureuse, de provoquer chez elle des élans d'amour qui l'eussent brisée. Saint Epiphane ajoute cet autre motif : S'il lui eût dit « Ma mère ! » le peuple païen qui se convertissait eût pu, emporté par ses penchants idolâtriques, adorer la mère de Dieu comme une déesse, et retomber dans les pires erreurs.

Hélas ! si Marie a reçu le suprême honneur de la maternité divine elle en a aussi porté les charges, goûté les amertumes. L'Evangile et la tradition nous la peignent en effet debout, comme une statue de marbre, au pied de la croix, muette, immobile, sans pleurs ni cris, parce qu'elle a épuisé les larmes et la douleur : c'est bien elle, la mère de Jésus, *mater ejus*. (Jean, XIX, 25). La place d'honneur est aussi la place du dévouement. Ainsi rien ne manque à sa gloire. Elle est celle « de qui est né Jésus qu'on appelle le Christ, » par conséquent elle surpasse les anges et les hommes, Dieu excepté ; elle est supérieure à tout et de plus, mieux que toute autre créature, elle porte l'auréole de la souffrance ; elle a « ce je ne sais quoi d'achevé » que donne l'épreuve, la plus terrible et la plus constante qu'on ait jamais vue.

Et maintenant qu'il se termine, ce mois de Marie que nous avons salué avec tant de joie, où nous

avons médité avec ferveur sur les gloires de notre Mère, que pouvons-nous faire, sinon la remercier des faveurs qu'elles nous a accordées ici dans son bien-aimé sanctuaire, et prendre de nouveau la résolution de lui ressembler ?

Elle est sainte : vous serez saintes à son exemple ; vous vous distinguerez par une sincère piété intérieure, par une pureté de vie parfaite.

Elle est la Vierge des vierges : vous lui confierez vos désirs, vos faiblesses, vos aspirations virginales ; vous lui demanderez de prendre votre cœur, de vous le garder intact, innocent, afin qu'il soit digne d'elle toujours, et que le remords n'y pénètre point avec la souillure qui déshonore.

Elle est la Mère de Jésus, mère toute-puissante sur son Fils. Jésus peut-il rien refuser à sa mère ? Lui qui nous ordonne d'aimer notre mère, ne doit-il pas le premier, puisqu'il est aussi Fils de l'homme et que sa mère c'est Marie, observer cette loi filiale ? Et serait-ce l'aimer que de lui refuser ce qu'elle demande ?

Non, quand Elle se présentera devant lui, le Sauveur lui dira comme Salomon à Bethsabée : « Dites-moi ce que vous voulez, ô ma mère ! Il ne convient point que je vous renvoie mécontente. » Alors si nous l'avons bien priée elle dira à Jésus : « Ce que je veux, c'est que vous donniez à mes enfants, avec la résolution de rester bonnes, la grâce du courage dans les luttes de la vie, de la vaillance dans le devoir, de la charité dans le sacrifice, de la pureté et de la persévérance. »

L'ADORATION PERPÉTUELLE EN UNION AVEC MONTMARTRE

Mes frères,

J'ai à vous parler de l'Adoration perpétuelle et universelle en union avec celle du Sacré-Cœur à Montmartre, dont nous célébrons aujourd'hui l'érection dans notre église.

Montmartre ! Que de souvenirs ce nom ne rappelle-t-il pas ! C'est là que le premier apôtre de Lutèce renversa les idoles qui recevaient sur cette colline un encens et des hommages sacrilèges, là qu'il répandit son sang pour attester la vérité des croyances qu'il venait annoncer, et féconder la terre qu'il venait évangéliser ! Montmartre ! c'est là que naquit la célèbre Société de Jésus ; c'est dans son église bâtie à l'endroit où saint Denys souffrit le martyre que vinrent prier dans tous les siècles ce que Paris comptait de plus éminent par la piété et la vertu !

C'est sur la colline qui rappelle tous ces souvenirs que s'élève l'église qui est le centre de notre œuvre, dont je vais vous dire dans un simple entretien l'organisation et l'un des buts principaux.

I

Le sentiment qu'on éprouve lorsqu'on est en présence de l'église du Sacré-Cœur à Montmartre est celui de la majesté souveraine de Dieu et de la terreur de ses jugements. Ce temple aux lignes sévères, à la lourde architecture, écrase en quelque sorte l'âme chrétienne sous une impression de crainte salutaire. Mais cependant lorsqu'on est entré dans l'église et que le regard s'est porté au fond du sanctuaire, la confiance succède bientôt à la crainte, car sur l'autel rayonne au milieu des lumières et des fleurs l'hostie sainte qui renferme le doux médiateur, le Christ Jésus !

C'est là que depuis quelques années l'Adoration perpétuelle est établie par le zèle des chapelains de la Basilique et avec la haute approbation du cardinal archevêque de Paris.

Le Saint-Sacrement est exposé d'une façon permanente toute l'année durant le jour et la nuit. Le soir, on le transporte à l'autel de la sainte Vierge où a lieu l'adoration nocturne. Pour soutenir la ferveur des groupes de fidèles qui viennent rendre leurs hommages à Notre-Seigneur Jésus-Christ, on a institué différentes pratiques qui dirigent leur intention ou alimentent leur piété.

C'est, le matin, à l'heure où commence l'adoration du jour, la récitation de la belle formule d'amende honorable sortie du cœur de l'évêque de Marseille au moment où la peste désolait et décimait son troupeau. C'est à la fin de chaque heure un acte d'adoration, et au commencement de l'heure nouvelle un acte d'offrande, qui tous deux débutent et se terminent par une triple invocation au Sacré Cœur de Jésus et au Cœur immaculé de Marie. C'est au milieu de chaque heure la récitation de la suave prière de Notre-Seigneur après la Cène ; puis à d'autres moments la récitation solennelle des litanies du Sacré Cœur, pour les fins générales de l'association et pour toutes les églises affiliées. Enfin c'est deux fois par jour la bénédiction du Saint-Sacrement.

Ainsi donc à chaque heure du jour, on pourrait dire presque à chaque instant, la prière publique monte de lèvres pures vers le trône où Jésus est exposé à l'adoration des fidèles pour attirer sur le peuple chrétien la clémence, la miséricorde et le salut ; et les visiteurs de la basilique sont comme forcés, tout en admirant la merveille d'architecture qu'ils ont sous les yeux, de songer à cette autre merveille de l'ordre surnaturel qui est la présence permanente de Jésus dans le sacrement de son amour.

Mais cette adoration n'est pas restreinte au seul sanctuaire du Sacré-Cœur, car elle enrôle dans le monde entier des paroisses, des diocèses et des communautés qui s'unissent aux adorateurs de Montmartre afin de demander l'extension du règne de Jésus-Christ ici-bas et de faire descendre la grâce divine sur la terre entière et particulièrement sur la France. On choisit un jour pour l'exposition du Saint-Sacrement ; dans les paroisses où l'adora-

tion nocturne est impossible, on se contente des douze heures de la journée.

En résumé, voici le but de l'œuvre de l'adoration perpétuelle : rendre de continuels hommages à Notre-Seigneur dans le sanctuaire que la France pénitente a élevé au Sacré Cœur en témoignage de son repentir et de son amour ; obtenir de toutes les paroisses de France et du monde une adoration qui se propose les mêmes fins que l'œuvre de l'Adoration perpétuelle à Montmartre, en sorte que l'hostie sainte incessamment élevée sur tous les points du monde entre le ciel et la terre serve de paratonnerre contre les foudres de la justice divine.

II

Tel est en effet l'un des principaux buts de l'œuvre de l'Adoration perpétuelle : l'expiation !

L'expiation est le salut du monde. Au lendemain de la chute du premier homme, le monde serait rentré dans le néant si le Verbe éternel entraîné par l'amour n'avait point consenti à se charger des crimes de tous les siècles et à les laver dans son sang. Il vint donc revêtir notre chair, et offrir à Dieu cette expiation-solennelle qui seule pouvait réconcilier le ciel avec la terre et relever l'homme de sa chute. Mais tout en se dévouant pour nous, Jésus-Christ a voulu associer l'humanité coupable à son œuvre réparatrice, et il a fondé dans l'Eglise un ministère d'expiation, et lorsque ce ministère est interrompu la colère de Dieu se déchaîne sur nous. C'est un fléau mystérieux qui précipite par milliers des victimes dans la tombe ; c'est une crise sociale qui ébranle les empires jusque dans leurs fondements ; c'est une guerre qui fait couler le sang des braves et les larmes des mères.

Il y a, en effet, — comprenez bien cette doctrine, âmes chrétiennes qui m'écoutez, — il y a deux voix qui, à chaque heure du jour, montent de la terre vers le ciel : l'une qui provoque la justice, l'autre qui appelle la clémence ; l'une qui outrage Dieu, l'autre qui le bénit. Soit en bien, soit en mal, l'homme ne peut tirer de sa poitrine que ces deux sons : le blasphème, la louange ; le crime, l'expiation.

Le crime, ce sont ces outrages qui retentissent journellement contre Dieu, Jésus-Christ, l'auguste sacrement de nos autels, la très sainte Vierge Marie ; ce sont ces erreurs qu'une presse impie et mensongère colporte partout, même dans le plus humble de nos villages, pour déraciner des âmes les convictions de la foi et corrompre les cœurs. Le crime, c'est la profanation du dimanche, l'oubli des devoirs essentiels du chrétien, ce sont nos fautes à nous, petites ou grandes, fautes publiques qui scandalisent, qui font tomber les âmes, fautes secrètes dont Dieu seul et ses anges sont les témoins attristés.

L'expiation, ce sont les prières de tant de saintes âmes qui du fond de leurs cloîtres lèvent leurs bras vers le ciel pour conjurer la vengeance divine. Ne dites donc pas comme nous l'entendons

si souvent répéter : « A quoi bon les ordres voués à l'adoration et à la contemplation ? » Sachez-le bien, mes frères, ces pieuses associations n'auraient-elles d'autre résultat que d'étouffer le cri du blasphème dans la voix de la louange et de l'adoration, la raison et la foi nous feraient un devoir de les considérer comme d'utilité, de nécessité publique.

L'expiation, ce sont les supplications qui montent de tous les cœurs purs vers le ciel, ce sont les travaux des apôtres, les immolations des vierges, le sang des martyrs, les austérités des confesseurs.

Et lorsque cette voix de l'expiation n'est pas assez puissante pour couvrir la voix du crime, Dieu laisse un libre cours à sa justice, et alors on voit se réaliser d'une façon terrible la parole de la sainte Ecriture : « Parce qu'ils ont blasphémé, vous les avez livrés aux mains de leurs ennemis qui les ont opprimés. »

Or l'expiation a pris différentes formes suivant les temps et les lieux.

Dans les premiers siècles du christianisme, c'est le besoin de l'expiation qui poussait au désert des multitudes de cénobites. Au moyen âge, ce fut l'expiation qui donna naissance à ces ordres religieux qui par leurs travaux, leurs prières, leurs mortifications sanglantes demandaient grâce et miséricorde pour les nations coupables. Aujourd'hui, il me semble que les préférences de l'Eglise se portent du côté de l'Eucharistie.

Elle ouvre le tabernacle, et offrant Jésus à son Père irrité par les crimes de l'humanité, elle le supplie de nous épargner en considération de sa toute-puissante intercession.

L'histoire nous dit que le grand Albuquerque, conquérant des Indes Orientales, étant surpris en pleine mer par un terrible ouragan et ne sachant comment échapper au naufrage, prit dans ses bras un petit enfant et le présentant au ciel : « Seigneur, s'écria-t-il, si vous êtes irrité contre nous, pécheurs, ayez pitié du moins de cet enfant, et que son innocence nous obtienne miséricorde ! » Aussitôt les vents s'apaisèrent et le vaisseau continua tranquillement sa marche.

L'Eglise pendant ces jours d'adoration prend entre ses mains son divin époux Jésus, et tandis que l'orage gronde et que les flots bondissent : « Seigneur, dit-elle, si nos péchés appellent sur nous le châtiment, regardez votre Fils, notre victime, acceptez cette offrande et faites miséricorde. »

Tels seront vos sentiments, mes frères, pendant les heures d'adoration que vous passerez auprès de Notre-Seigneur.

Vous demanderez pardon pour ceux qui ignorent Jésus-Christ, qui n'ont sur lui, sur la vie future, sur leurs devoirs en ce monde, que des notions incomplètes, derniers vestiges des leçons de l'enfance, mais que le temps, les passions, les attaques d'une presse irréligieuse ont presque effacés.

Vous demanderez pardon pour ceux qui outragent

Jésus-Christ, qui le blasphèment, que la vue seule de son image importune, dont son nom semble blesser l'oreille, qui voudraient ne plus l'entendre sortir des lèvres à peine ouvertes de l'enfant ni des lèvres expirantes du vieillard et qui, après s'être fatigués toute une vie à combattre son influence, le repoussent à leur dernière heure et refusent de dormir à l'ombre de la croix leur dernier sommeil.

Vous demanderez pardon pour ceux qui sans le hair, le dédaignent, qui n'ont jamais ni sur leurs lèvres une prière, ni dans leur esprit une pensée, ni dans leur cœur un sentiment d'amour pour lui ; qui emportés par le mouvement de la vie ne s'arrêtent jamais pour aller s'agenouiller sur les dalles de l'église devant le Dieu qui est là retenu captif par l'amour ; qui le dimanche, sourds à la voix de la cloche qui les appelle, courent à leurs affaires et à leurs plaisirs.

Vous demanderez pardon pour la France, en demandant à Notre-Seigneur de se souvenir d'elle, de lui rendre son antique foi qui a fait sa gloire et de lui faire oublier bientôt dans les joies d'un prochain triomphe ses tristesses passées.

C'était en 1556. Le grand empereur Charles-Quint avait entrepris une expédition contre les corsaires qui des côtes d'Afrique s'élançaient sur les navires chrétiens. Sa flotte nombreuse et bien équipée voguait animée par l'espérance du succès vers les Etats barbaresques, lorsque tout à coup une tempête violente s'élève ; les matelots sont saisis de stupeur en entendant la mer rugir avec fracas et en voyant les flots bondir. L'empereur lui-même est inquiet sur le sort de son armée, lorsque subitement le calme succède à l'orage, les vents se taisent, les flots s'apaisent et le débarquement peut se faire sans difficulté à la lueur de la lune. « Quelle heure est-il ? demande Charles-Quint. — Minuit. — Hé bien, repartit alors l'empereur, je ne m'étonne plus, c'est l'heure où tous les religieux et les religieuses de l'empire quittent le lit de leur repos et tombent à genoux pour adorer et prier au nom et pour le salut de l'empereur. » Mes frères, quand on n'a pas la foi et qu'on traverse des crises semblables à celles que nous traversons, on s'émeut et on tremble ; mais quand on connaît la puissance de la prière humble, pure, persévérante, on se rassure même en entendant gronder l'orage et on se dit : « En ce moment il y a des religieux et des religieuses, des hommes, des femmes et des enfants qui sont prosternés devant l'hostie sainte et qui offrent leurs supplications ardentes pour obtenir le pardon de la France coupable. Ce sera notre relèvement et notre salut. » Ainsi soit-il.

PRONES CATÉCHÉTIQUES

Deuxième dimanche après la Pentecôte

LES ÉVÊQUES, SUCCESSIONS DES APÔTRES

Homo quidam fecit coenam magnam et vocavit multos.

Un homme fit un grand festin, et y invita beaucoup de monde.

(Luc, xiv, 16).

Mes frères,

Cet homme dont parle l'Évangile, c'est Jésus-Christ; ce festin, c'est la vie éternelle à laquelle il invite tous ceux qui écoutent sa voix; c'est aussi l'Eglise dans laquelle il offre à tous ceux qui veulent y entrer, le festin de sa céleste doctrine et des sacrements. Tous les hommes, sans exception, sont invités à ce grand festin, tous sont appelés à faire partie de l'Eglise du Christ. Le Sauveur a dit à ses apôtres: « Allez, instruisez toutes les nations, et baptisez-les, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » (Matth., xxviii, 20). Pour que l'Eglise résiste jusqu'à la fin aux attaques de ses ennemis, Notre-Seigneur l'a établie solidement sur le roc de la papauté, il a voulu que saint Pierre et ses successeurs fussent le fondement inébranlable de ce majestueux édifice. Mais de même qu'il a associé les apôtres à saint Pierre dans le gouvernement de l'Eglise, il a voulu associer au pape les évêques comme autant de successeurs des apôtres, et transmettre à tout l'épiscopat uni au pontife de Rome tous les pouvoirs du collège apostolique.

C'est ce que nous avons à expliquer aujourd'hui en considérant :

1^o Que le triple pouvoir accordé aux apôtres doit toujours subsister dans l'Eglise;

2^o Que les évêques de l'Eglise catholique en tant que successeurs des apôtres possèdent et exercent ce pouvoir;

3^o Que les simples prêtres sont les auxiliaires des évêques dans l'exercice de ce pouvoir.

I

Le triple pouvoir qu'avaient reçu les apôtres ne devait pas cesser à leur mort, mais au contraire se perpétuer après eux, tant à cause de la durée même de l'Eglise qu'en vertu des promesses de Jésus-Christ.

1. Jésus-Christ n'avait pas institué son Eglise pour quelques années ou quelques siècles seulement, mais pour qu'elle subsistât à jamais, selon ces paroles: « Sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » Ainsi, Satan a beau déchaîner ses fureurs contre l'Eglise, elle reste inébranlable, elle durera jusqu'à la fin des siècles. Puisque l'Eglise doit subsister jusqu'à la fin du monde, il en sera de même du pouvoir accordé aux apôtres.

Il y aura toujours des ministres chargés de prêcher les vérités du salut, d'administrer les sacrements et de gouverner les fidèles.

Pas plus qu'un royaume sans monarque, ou un peuple sans magistrats, ou une armée sans chef, l'Eglise ne pourrait subsister sans un pouvoir bien organisé. La foi se perdrait, du moment qu'il n'y aurait plus personne pour annoncer la vérité révélée ou veiller à sa conservation; les hommes ne pourraient être ni réconciliés avec Dieu, ni sanctifiés, du moment qu'il n'y aurait plus personne qui leur ouvrirait, par les sacrements, les sources des grâces; la piété, la vertu disparaîtraient de partout et céderaient la place à tous les vices, du moment qu'il n'y aurait plus personne pour s'opposer à l'envahissement du mal. La conséquence d'un pareil état de choses serait l'extinction de la religion du Christ dans le monde entier et le triomphe du démon. L'histoire ecclésiastique nous fournit sur ce point des preuves malheureusement trop convaincantes. Jadis, en certaines contrées de l'Asie et de l'Afrique, florissaient des chrétientés prospères. Elles avaient à leur tête de doctes et saints évêques, elles comptaient dans leur sein d'innombrables fidèles dont une multitude cueillirent la palme du martyre. Et maintenant, c'est à peine si l'on y trouve quelques vestiges du christianisme. Qu'est-il donc arrivé? Quelle est la cause d'une semblable catastrophe? Des barbares, ennemis implacables du nom chrétien, ont envahi ces régions et les ont couvertes de ruines; les prêtres et les évêques ont été chassés, emprisonnés ou mis à mort; dès lors la religion du Christ devait forcément disparaître. Ce qui s'est passé dans les pays dont nous parlons, se reproduirait dans tous les lieux de la terre, si la triple fonction d'instruire, sanctifier et gouverner les fidèles, venait à cesser dans l'Eglise. Or, comme la foi chrétienne peut bien disparaître de telle ou telle région, mais jamais de tous les lieux de l'univers à la fois, il faut admettre que le triple pouvoir doctrinal, sacerdotal et pastoral durera autant que l'Eglise.

2. Les paroles de Jésus-Christ nous donnent aussi l'assurance que ce pouvoir ne cessera pas d'être exercé dans l'Eglise. Le Sauveur a dit à ses apôtres: « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai prescrit; voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. » (Matth., xxviii, 19, 20). Par ces paroles, Jésus-Christ donnait à ses apôtres le pouvoir et la charge d'instruire les hommes, de les baptiser, de les porter à l'accomplissement de ses préceptes; mais nous devons remarquer surtout ses dernières paroles: « Voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. »

Jésus-Christ promet de ne pas abandonner les siens, de les assister dans l'exercice du pouvoir qu'il leur confère, et d'être avec eux tant que du-

rera l'Eglise. Une semblable promesse ne pouvait se réaliser que de deux façons : ou bien les apôtres resteraient personnellement à la tête des fidèles jusqu'à la fin des temps ; ou bien, après leur mort, d'autres hommes hériteraient de leur charge et de leurs pouvoirs. Les apôtres, nous le savons, sont morts depuis longtemps ; c'est donc de la seconde manière que la promesse du Christ s'est accomplie. Les apôtres ont des successeurs qui exercent après eux le triple pouvoir doctrinal, sacerdotal et pastoral dont ils étaient les dépositaires.

Dans l'entretien qui suivit la Cène, Jésus-Christ fait à ses apôtres une déclaration non moins formelle : « Je prierai moi-même mon Père pour vous, » leur dit-il, « et il vous donnera un autre Consolateur, l'Esprit de vérité, afin qu'il demeure éternellement avec vous. » (Joan., xiv, 16-17). Jésus-Christ a donc promis à ses apôtres de leur envoyer l'Esprit-Saint, le Consolateur, qui les assistera dans l'accomplissement de leur mission, leur donnera courage et force au milieu des épreuves, et leur enseignera toute vérité ; et il l'enverra pour qu'il demeure éternellement avec eux. L'Esprit-Saint, en tant que consolant et instruisant les apôtres, ne pouvait demeurer avec eux éternellement, puisqu'ils sont morts ; la promesse du Christ se rapporte donc à ceux qui viendront après eux, c'est-à-dire à leurs successeurs, qu'il assistera jusqu'à la fin des siècles.

Quels sont-ils ces hommes à qui a été dévolu le rôle que remplissaient les apôtres ? Ce sont les évêques de l'Eglise catholique.

II

Les évêques de l'Eglise catholique sont les successeurs légitimes des apôtres, pourvu qu'ils aient été ordonnés valablement et qu'ils soient en communion avec le Souverain Pontife.

1. Que les évêques de l'Eglise catholique soient les successeurs légitimes des apôtres et possèdent la même puissance qu'eux, c'est ce que nous enseignent clairement la sainte Ecriture et la Tradition. Nous lisons dans le Nouveau Testament, que les apôtres eurent soin d'instituer partout des évêques pour les remplacer à la tête des Eglises. C'est ainsi que saint Paul établit Tite évêque de l'île de Crète, et Timothée évêque d'Ephèse, et fit à tous deux des recommandations sur la manière d'exercer leur charge. Il adjure Timothée « de prêcher avec hardiesse la parole de Dieu, sans se lasser, à temps et à contre-temps. » (II Tim., iv, 2, 5). Il donne les mêmes conseils aux *anciens* d'Ephèse et des pays limitrophes, c'est-à-dire aux évêques ; il leur dit : « Veillez sur vous-mêmes et sur tout le troupeau à la tête duquel le Saint-Esprit vous a établis évêques pour gouverner l'Eglise de Dieu. » (Actes, xx, 28). Saint Pierre exhorte pareillement les évêques et les prêtres « à paître le troupeau qui leur est confié, à en prendre soin, non par une nécessité forcée, mais par une

affection toute volontaire qui soit selon Dieu. » (I Petr., v, 2). Ces passages et beaucoup d'autres que nous pourrions citer, prouvent que les évêques ont succédé aux apôtres, qu'ils ont été ordonnés et établis par eux pour continuer leur œuvre, et possèdent les mêmes pouvoirs. Comme les apôtres, ils doivent prêcher les vérités de la foi, paître le troupeau des fidèles, c'est-à-dire les diriger dans la voie du salut, enfin ordonner à leur tour d'autres ministres, chargés de gouverner l'Eglise après eux.

La Tradition nous fournit le même témoignage sur l'origine de l'épiscopat. Saint Clément, qui fut disciple des apôtres, dit en propres termes : « Les apôtres instituèrent des évêques pour leur succéder, et déterminèrent en outre, pour l'avenir, une règle invariable de succession d'après laquelle des sujets dignes devaient être choisis et succéder aux évêques. » Saint Ignace, disciple de saint Jean, dans des lettres encycliques, au nombre de sept, qu'il adresse à différentes églises d'Asie, parle souvent de la dignité et du pouvoir des évêques ; il les nomme les vicaires de Jésus-Christ, les successeurs des apôtres, et engage les fidèles à voir en eux la personne du Sauveur lui-même. Saint Irénée affirme de même que les évêques tiennent leur dignité des apôtres, et en sont les continuateurs. « C'est par les apôtres, » dit-il, « que les évêques ont été institués, et ils en sont les successeurs jusqu'à ce jour. » Les autres Pères de l'Eglise s'expriment de même. Tous enseignent que les évêques sont les successeurs des apôtres, et qu'ils ont été établis par Jésus-Christ pour gouverner son Eglise.

2. Mais les évêques ne sont les successeurs des apôtres qu'autant qu'ils ont été ordonnés valablement, et qu'ils sont en communion avec le Souverain Pontife.

Car les évêques ne reçoivent pas leur caractère sacré et leur dignité par l'acte d'une puissance civile quelconque, mais uniquement par l'ordination sacramentelle. Les apôtres imposèrent les mains à ceux qu'ils choisirent comme évêques pour leur succéder. C'est ce que fit saint Paul pour Timothée et Tite, dont nous parlions tout à l'heure, et il exhorte le premier à réveiller la grâce qui est en lui et qu'il a reçue par l'imposition des mains de l'apôtre, c'est-à-dire par le sacrement de l'ordre. (II Tim., i, 6). Il lui recommande aussi de n'imposer à personne les mains inconsidérément, c'est-à-dire sans s'être assuré auparavant de ses dispositions. (I Tim., v, 22). Et comme les premiers évêques avaient été ordonnés par les apôtres, de même ils ordonnèrent à leur tour d'autres évêques, conformément à la tradition apostolique. Toute l'histoire ecclésiastique témoigne qu'il en fut toujours ainsi dans l'Eglise. Si donc quelqu'un se dit évêque, mais n'a pas été ordonné valablement, il ne jouit en réalité d'aucune puissance spirituelle, il ne peut exercer les fonctions épiscopales ni licitement, ni valablement.

De ce nombre sont les ministres luthériens et

calvinistes, qui n'ont point été ordonnés par des évêques légitimes, mais établis par l'autorité civile; ils ne sont à aucun titre les successeurs des apôtres, et ne possèdent aucun pouvoir ecclésiastique.

Il ne suffit pas que les évêques aient été ordonnés valablement, il faut de plus qu'ils soient en communion avec le pape. Car Jésus-Christ a donné à son Eglise un chef suprême; et bien qu'il ait placé d'autres pasteurs à côté de saint Pierre pour gouverner l'Eglise, sa volonté cependant est que ceux-ci soient et restent soumis au premier, le plus grand de tous. Il ne leur appartient pas d'agir comme maîtres et seigneurs indépendants, mais sous la direction de Pierre. Et ce qui est vrai des apôtres l'est pareillement des évêques, puisque les évêques ont succédé aux apôtres. Comme les apôtres unis à Pierre, les évêques doivent reconnaître Pierre ou le pape, et lui rester unis. Quand un évêque se sépare du pape, il prend dans l'Eglise une place autre que celle qu'avaient les apôtres: il prétend ne dépendre en rien du chef suprême, tandis que les apôtres en dépendaient, donc il n'est pas leur successeur, mais un chef de secte, un révolté.

Pour ce motif, les évêques de l'Eglise schismatique grecque, bien qu'ils aient reçu valablement l'ordination, ne sont pas les successeurs des apôtres. Disons la même chose des évêques anglicans; supposé que leur ordination eût été valide, ils ne pouvaient licitement exercer des pouvoirs qui ne leur ont pas été conférés au nom du pape. L'union des évêques avec le pape est si nécessaire que du moment où ils s'en séparent et refusent de lui obéir, ils perdent tout droit de paître le troupeau qui leur a été confié. Un évêque qui ne reconnaît pas le pape comme chef suprême de l'Eglise, et prétend gouverner son diocèse indépendamment du pape, cesse par le fait même d'être évêque légitime, et ses diocésains ne lui doivent plus l'obéissance, puisque lui-même n'obéit plus au premier pasteur de l'Eglise.

De même il n'est pas permis non plus à un évêque, même valablement consacré, de prendre possession de son siège et d'exercer les fonctions épiscopales tant qu'il n'a pas été reconnu et institué par le pape.

Ainsi les seuls évêques catholiques sont les successeurs légitimes des apôtres parce que ceux-là seulement, après avoir été valablement ordonnés, sont restés en communion avec le Souverain Pontife. Eux seuls, dans leurs diocèses respectifs, remplissent licitement et valablement le même rôle que les apôtres, comme docteurs, comme prêtres et comme pasteurs. Mais comme, la plupart du temps, ils ne sauraient suffire à l'accomplissement de leur tâche, à cause de l'étendue de leurs diocèses, ils se sont adjoint des auxiliaires, qui sont les simples prêtres, et spécialement les curés, chargés de l'administration des paroisses.

III

Quel pouvoir possèdent les prêtres? De qui le tiennent-ils et comment peuvent-ils l'exercer? Telles sont les deux questions auxquelles nous allons répondre.

1. En général, les simples prêtres participent, dans des limites restreintes, au triple pouvoir doctrinal, sacerdotal et pastoral que possèdent les évêques. Sous la direction et le contrôle de l'autorité épiscopale, ils enseignent au peuple les vérités de la religion, ils disent la messe, baptisent, remettent les péchés au tribunal de la pénitence, administrent la sainte Eucharistie, bénissent les mariages, donnent l'extrême-onction aux malades, et dirigent les consciences des fidèles. Les curés ont des pouvoirs plus étendus sur les membres de leurs paroisses, pour faire observer les lois de l'Eglise ou en dispenser dans certains cas; c'est au curé de la paroisse qu'il faut s'adresser pour faire baptiser les enfants, pour recevoir la bénédiction nuptiale; c'est à l'Eglise paroissiale qu'il faut faire la communion pascalle. Mais, dans l'administration de leurs paroisses, les curés doivent se conformer aux lois de l'Eglise et à celles de leur diocèse; ils ne peuvent pas en faire de nouvelles, ils ne sont ni législateurs, ni juges de la foi, comme les évêques, ils ne jugent que les consciences dans le secret du tribunal de la pénitence, ils n'ont pas voix délibérative dans les conciles, en un mot, comme le disait déjà au premier siècle saint Ignace, « ils ne doivent rien entreprendre en dehors de la direction de l'évêque. »

2. Quelle est l'origine du pouvoir que possèdent les prêtres? Assurément elle est divine, puisque ce pouvoir n'est qu'une participation à celui que Jésus-Christ a conféré à ses apôtres et à leurs successeurs. Quelle autorité civile, quelque élevée qu'elle soit, pourrait donner à des hommes le pouvoir de dire la messe ou de remettre les péchés? Par le sacrement de l'ordre, les prêtres ont reçu de Jésus-Christ lui-même cette mystérieuse puissance de sanctifier les âmes et de les guider vers la céleste patrie; mais comme c'est la volonté du Christ que le pape et les évêques, successeurs de saint Pierre et des apôtres, gouvernent l'Eglise jusqu'à la fin des temps, comme c'est à eux, et non aux simples prêtres, qu'il a promis sa divine assistance pour les préserver de l'erreur, les prêtres ne peuvent faire usage de leurs pouvoirs que sous la direction des évêques, et ils doivent rester dans les limites qui leur sont fixées. Le caractère sacerdotal est indélébile, et un évêque ne peut pas empêcher qu'un prêtre ne consacre valablement, mais à côté de ce caractère il y a la juridiction conférée par le supérieur à son inférieur, et cette juridiction peut être plus étendue ou plus restreinte, suivant que l'exige le bien des fidèles. Cette subordination des simples prêtres aux évêques a existé dès les premiers siècles; saint Ignace fait l'éloge des prêtres de Magnésie

qui étaient pleins de respect pour leur pasteur, quoi qu'il fût très jeune; saint Cyprien dit qu'un prêtre qui n'est pas avec son évêque n'est pas avec l'Eglise. L'évêque a toujours occupé la première place dans les cérémonies religieuses, donné des lois à son Eglise, jugé et condamné les coupables, anathématisé les hérétiques, et conféré les ordres aux prêtres et aux ministres inférieurs. Mais quoique subordonnés aux évêques, les prêtres n'en sont pas moins les ministres de Jésus-Christ et les dépositaires de ses pouvoirs de médiateur et de sanctificateur des âmes : ils ont droit par conséquent à votre respect; celui qui les méprise, méprise Jésus-Christ.

C'est un devoir pour nous, mes frères, de vous exhorter à vous montrer toujours respectueux et soumis vis-à-vis tous vos supérieurs spirituels.

Vous devez les honorer; ils sont les représentants de Dieu sur la terre, et, comme le dit l'apôtre, « ils sont les mandataires du Christ auprès de vous, et Dieu exhorte par leur bouche. » (II Cor., v, 20). Vous ne devez pas seulement honorer notre Saint Père le Pape comme le chef suprême de l'Eglise, et les évêques comme les successeurs des apôtres, mais encore vos prêtres; car, ainsi que s'exprime saint Paul, « on doit doublement honorer les prêtres qui gouvernent bien, principalement ceux qui travaillent à la prédication de la parole, et à l'instruction des fidèles. » (I Tim., v, 17). N'imitiez pas ceux qui sont toujours prêts à dire du mal des prêtres, les calomnient, les persécutent et dénaturent jusqu'à leurs intentions; souvenez-vous bien que toute injure adressée au prêtre retombe sur Jésus-Christ lui-même, puisqu'il a dit : « Celui qui vous méprise, me méprise. » (Luc, x, 16). Vous devez aimer vos prêtres parce qu'ils sont vos plus grands bienfaiteurs. Sans cesse, ils se dévouent pour vos intérêts. Ils vous prêchent les vérités du salut, ils vous administrent les sacrements, ils célèbrent pour vous le saint sacrifice de la messe, ils ne négligent rien pour vous conduire au ciel. Vraiment, celui qui n'a pour répondre à de tels bienfaits que l'indifférence, le mépris ou les hostilités ouvertes, ne mérite-t-il pas de se trouver un jour abandonné de tous, sans prêtre sur son lit de mort et privé des secours de la religion ?

Vous devez aussi, mes frères, obéir à vos prêtres : ils sont vos supérieurs, ils ont droit d'exiger de vous l'obéissance à tout ce qu'ils vous prescrivent dans l'ordre spirituel. Il est bien certain qu'à votre dernier moment, lorsque vous serez sur le point de paraître devant Dieu, vous n'aurez pas à vous repentir d'avoir suivi leurs conseils; si, au contraire, vous les avez toujours méprisés et rejetés, comment serez-vous en sécurité ? Vous voyez bien que c'est dans votre intérêt, et non dans le leur, qu'ils exercent vis-à-vis de vous l'autorité spirituelle; un jour, ils devront en rendre un compte sévère. Ah ! montrez-vous dociles, efforcez-vous par votre respect, par votre obéissance, par votre amour, d'alléger leur lourde

tâche. Qu'il leur soit donné de vous conduire comme des brebis fidèles, jusqu'à Jésus-Christ, jusqu'au bon Pasteur, et d'obtenir avec vous la récompense éternelle ! Ainsi soit-il.

UNE INSTRUCTION PAR MOIS SUR LE SACRÉ CŒUR

VI

LE CŒUR DE JÉSUS MODÈLE DE MISÉRICORDE DANS SES ACTIONS

Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.

Venez à moi, vous tous qui souffrez et portez un fardeau, et je vous soulagerai. (Matth. xi, 28).

Plus encore que ses paroles, les actes du Cœur de Jésus nous permettent de sonder les profondeurs infinies de sa miséricorde. Et plus aussi que ses paroles, ses actes ont ramené et continuent à ramener à ses pieds des âmes fatiguées par les passions et lasses de lutter contre le doute. Oh ! mille fois heureux êtes vous, vous qui ne connaissez point tout ce que ces fatigues et ces luttes ont de décourageant !

Un de nos plus brillants poètes contemporains ¹, revenu depuis quelques mois seulement au Dieu de sa jeunesse, à la suite d'une douloureuse maladie que lui-même appelle une grâce du ciel, laisse percer dans d'admirables lignes l'impression qu'il ressent à la pensée de la miséricorde divine, et les encouragements qu'il y trouve pour son retour tardif au devoir chrétien. Vous me pardonnerez d'invoquer le témoignage d'un poète longtemps mondain sur un sujet pareil, et avant de vous citer celui de l'Evangile. Il ne pourra que vous disposer à prêter une oreille plus attentive aux leçons de ce saint livre. Et il n'est pas mauvais pour notre confiance en la miséricorde du Cœur de Jésus, d'entendre avec quel bonheur s'y rattachent ceux qui l'avaient oubliée ou qui n'y croyaient plus.

Jésus a prêché la miséricorde de son Cœur par les actes principaux de sa vie publique. Les brebis égarées qui reviennent au bercail, ramenées par la pensée de cette miséricorde, ne la prêchent-elles pas aussi à leur manière ?

« Un de mes amis, écrit l'académicien en question, charmant poète au cerveau plein de rêves métaphysiques, m'avouait tout récemment sa déroute philosophique. Oui, disait-il, j'ai passé dix ans de ma vie à me persuader que tout n'était qu'illusion et néant, et mon système marchait à merveille... Mais, l'autre jour, quand ma petite

¹ François Coppée, de l'Académie française.

fillette était si malade, je me suis mis tout simplement à implorer un Dieu bon, un Père céleste, qui pouvait me la conserver en ce monde, ou tout au moins me la rendre dans l'autre. »

S'adressant ensuite à l'un de ses amis, comme lui en voie de retour à Dieu, il s'efforce de l'encourager à continuer. « Courage ! lui crie-t-il, vous avez dit quelque part : « Il faut que Dieu ne soit pas difficile pour se contenter de gens comme moi ! » Et comme moi donc ! ajouterai-je. J'ai entendu railler cette parole, que je trouve touchante, au contraire. Pourtant, elle est trop découragée, et il ne faut pas parler ainsi. C'est manquer de confiance et tout l'Evangile proteste. Rappelez-vous la femme de Samarie, Marie-Madeleine, les ouvriers tardifs, l'enfant prodigue, la brebis égarée, la préférence accordée au repentant sur le persévérant. Prions donc, sans jamais douter de l'inépuisable miséricorde ¹. »

Ainsi donc, ce qui encourage ces pauvres prodiges, c'est la pensée de la miséricorde divine. Que serait-ce s'ils la connaissaient mieux encore ? Nous avons tous besoin de miséricorde, sinon pour revenir à Dieu, du moins pour ne pas douter du passé et ne point nous décourager. Etudions, quelques instants, les manifestations de cette miséricorde du Cœur de Jésus. Plus nous l'approfondirons, plus nous voudrions devenir miséricordieux à notre tour, et plus nous serons attirés vers ce Cœur pour l'aimer davantage.

Encore que notre bon Sauveur ait proclamé que son royaume n'est pas de ce monde, les misères matérielles n'attendent pas moins son Cœur et leur spectacle lui arrache des miracles quotidiens. Pareil à ces astres lumineux qui laissent à travers les cieux comme une poussière d'étoiles étincelantes, durant les trois années de sa vie publique Jésus sème sur ses pas, permettez-moi cette comparaison, comme une poussière éclatante de miséricorde. D'où qu'elles viennent, toutes les misères l'émeuvent ; quels que soient les yeux qui les répandent, nulles larmes ne le laissent insensible. Toutes les douleurs, toutes les souffrances, toutes les maladies le trouvent compatissant : il les guérit sans discernement comme sans mesure. De son humanité, de sa personne se dégage comme un parfum de bonté, disons le mot, de miséricorde qui attire les foules et les séduit.

Le premier miracle accompli par le Sauveur, à Cana, avant l'heure qu'il avait fixée, est occasionné par l'embarras où se trouvent deux jeunes mariés. Jésus a pitié d'eux, il leur évite un affront toujours pénible quand il est public.

Au bourg de Cana encore, peu après, il rend la santé au fils mourant d'un officier ; pouvait-il résister à la prière d'un père désolé ?

Paralytiques, démoniaques, lépreux, aveugles, sourds, muets, tous se présentent à Jésus et tous sont guéris. Nous ne pouvons rappeler tous ses

miracles ; mais comment ne pas citer ceux où la compassion de son cœur se manifeste plus frappante ? Un malheureux, infirme depuis trente-huit ans, se tenait sans se lasser près de la piscine miraculeuse de Bethesda. N'ayant personne pour le plonger dans l'eau salutaire au moment où un ange mystérieux l'agitait, il restait là sans guérison. Jésus est ému de pitié en le voyant, et il le guérit ¹.

N'est-ce point sa bonté de cœur qui l'apitoie sur la foule nombreuse attardée à sa suite et mourant de faim dans le désert ? Cette multitude est l'objet d'un éclatant miracle, la multiplication des pains.

Il rencontre un jour, sur sa route, un convoi funèbre : c'est le fils unique d'une veuve qu'on porte en terre. Cette femme suit en sanglotant ; Jésus a le cœur brisé par de telles larmes, il arrête les porteurs et ressuscite le jeune homme. La veuve de Naïm a forcé la toute-puissance par ses pleurs, la miséricorde vient d'accomplir un des plus touchants prodiges que l'histoire ait enregistrés ².

Pensez-vous que la tendresse du Cœur de Jésus n'ait eu aucune part dans la résurrection du frère de Marthe et de Madeleine ? A la vue des larmes des sœurs de Lazare et en entendant l'amical reproche qu'elles lui adressent : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort ! » Jésus frémit en son esprit et se trouble, puis il se met à pleurer lui aussi. Enfin il commande à Lazare de sortir du tombeau, et le mort se lève, vivant ³.

Qui oserait prétendre après ces faits que le Cœur de Jésus, parce qu'il était tout pur, tout divin, ait été insensible aux misères physiques, corporelles, et inaccessible à la pitié ? Les miracles du Fils de l'Homme se dresseraient pour protester.

O vous donc qui souffrez, vous que les infirmités ou la maladie torturent, vous que la faim tourmente ou que la pauvreté accable, ne craignez pas de vous adresser au Cœur de Jésus, il vous soulagera à sa manière ! Gardez-vous de lui faire jamais l'outrage de penser que vos douleurs, vos privations, vos larmes lui sont indifférentes ! N'a-t-il pas promis de regarder comme faits à lui-même la moindre attention, le plus léger secours que la charité inspirerait à l'égard du dernier des mortels ? Ne s'est-il pas engagé solennellement à ne point laisser sans récompense la plus infime des œuvres de miséricorde, un simple verre d'eau donné à la soif du passant ? Tant il aime les pauvres, tant leurs privations le touchent, tant il a voulu leur indiquer la place qu'ils occupent dans son Cœur jusqu'à la fin des siècles !

Sur un Cœur si compatissant, si miséricordieux, ajoutons si divin, quelle impression ne devait

¹ Jean, v, 1-9.

² Luc, vii, 11-15.

³ Jean, xi, 1-44.

point produire la vue des misères morales, des infirmités, des souffrances de l'âme humaine ? Nul n'a compris comme lui l'étendue et la profondeur de ces misères, mais aussi nul n'en a eu pitié comme lui, nul n'a su se montrer miséricordieux envers elles comme lui. C'est là que ce divin Cœur s'est dévoilé tout entier, qu'il a paru se déchirer pour laisser couler d'interminables flots de miséricorde, au point d'étonner l'homme pécheur lui-même. Il semble s'être déclaré un duel entre la miséricorde divine et la scélératesse humaine, et la miséricorde a toujours vaincu.

Il est superflu d'insister sur certaines paraboles ou traits connus de tous, et que nous rappelions récemment, tels que l'histoire de la Samaritaine conversant avec Jésus auprès du puits de Jacob, la comparaison du berger qui court après sa brebis perdue et n'a de repos qu'après l'avoir retrouvée, le serviteur accablé de dettes à qui son maître a fait remise complète et qui se montre impitoyable envers son compagnon.

Le cœur s'émeut plus encore, les yeux se mouillent de larmes, en parcourant les pages où l'Evangile raconte le pardon accordé aux désordres de Madeleine, l'histoire si touchante du prodigue, le rendez-vous en paradis donné au bon larron, enfin la prière de Jésus mourant pour appeler la miséricorde sur ses bourreaux.

En vérité, ne dirait-on pas que le Sauveur s'est ingénié à nous convaincre de ce que son Cœur renferme d'amour et de miséricorde ? Et si tous ces faits ne proclament pas de la manière la plus éclatante les sentiments de la plus généreuse et de la plus absolue miséricorde, il ne nous reste qu'à déchirer l'Evangile et à détacher l'image bénie du Christ de toutes les croix du haut desquelles il nous tend les bras et nous prêche cette miséricorde.

Deux traits achèveront de nous peindre cette miséricorde sous le jour le plus encourageant : le pardon accordé à la femme adultère et à l'apôtre Pierre.

Jésus venait de pénétrer dans le temple ; déjà on avait fait cercle autour de lui pour l'entendre, quand les scribes et les pharisiens poussent brusquement devant lui une malheureuse femme, surprise en un crime que la loi de Moïse punissait de mort. Ah ! on verra si ce prophète dont tout le monde vante la bonté osera justifier ou pardonner une faute que la loi condamne ! « Moïse nous a ordonné de lapider de tels coupables. Vous, qu'en dites-vous ? » lui demandent-ils perfidement.

Cette fois il faudra bien qu'il se prononce contre la malheureuse, qui tremble et attend que son sort se décide. Jésus s'est baissé, et avec son doigt s'est mis à écrire sur la poussière du sol, sans répondre. Comme ces hommes persistent à lui demander son avis, il se redresse et se contente de dire : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre ! » Et de nouveau il se baisse pour écrire.

Alors on les vit se retirer l'un après l'autre. Et Jésus demeura seul avec la femme debout. « Ils restaient deux, écrit admirablement saint Augustin, la misère et la miséricorde. » La miséricorde sera victorieuse de la loi elle-même : « Femme, où sont ceux qui vous accusaient ? Personne ne vous a-t-il condamnée ? — Personne, Seigneur, répond-elle humblement. — Moi non plus je ne vous condamnerai pas, réplique le bon Sauveur, allez et ne péchez plus ¹. »

O vous, pauvres tombés, à qui le monde jette la pierre sans pitié, vous qu'il flétrit avec haine et qu'il poursuit hypocritement de ses condamnations indignées, allons ! relevez-vous, il y a un cœur qui ne vous condamnera pas, si vous implorez de lui miséricorde et pardon !

Ce qui m'a toujours le plus frappé dans la conduite de Jésus à l'égard de Pierre, c'est moins le pardon qu'il accorde aux larmes de son apôtre, que la délicatesse et la générosité de ce pardon. Car nulle part nous ne voyons qu'il lui ait adressé le plus léger reproche à ce sujet, ou qu'il ait fait la moindre allusion à sa chute. Et quelques jours après sa résurrection, Jésus le confirme dans sa dignité de chef de l'Eglise.

N'est-ce point encore un effet de votre miséricorde, ô mon Dieu, d'avoir choisi pour pilote de votre Eglise l'apôtre qui vous avait renié mais qui s'était repenti ? N'avez-vous point voulu nous prouver, une fois de plus, que ceux qui font appel à votre Cœur ne sont jamais repoussés et que, pour ce Cœur, le passé pardonné n'existe plus, ou que s'il s'en souvient ce n'est que pour combler de prévenances le prodigue repentant ?

O mes bien chers frères, ce n'est point vous, n'est-ce pas, qui douterez jamais de la miséricorde du Cœur de votre Dieu ! Vous n'oublierez point que douter de cette miséricorde, c'est pécher contre le Saint-Esprit, péché le plus grave, le plus injurieux qu'un chrétien puisse commettre contre le Seigneur.

Mais en vous rappelant, à grands traits, de quelle miséricorde est pétri le Cœur de notre bon Maître, mon but n'était point seulement de vous prémunir contre le désespoir ou contre le doute de votre pardon pour le passé ; mon intention était surtout de vous engager à vous inspirer des sentiments du Cœur de Jésus pour pratiquer, vous aussi, la miséricorde envers vos frères.

Et comment exercerez-vous cette miséricorde du cœur ? En vous souvenant de la parabole du serviteur à qui son maître a remis sa dette. C'est notre histoire : nous devons être miséricordieux envers nos frères, comme nous désirons que le ciel se montre miséricordieux envers nous. Ne répétons-nous pas plusieurs fois chaque jour : Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ? Nous

¹ Jean, VIII, 2-11.

serons donc miséricordieux en pardonnant sincèrement, sans arrière-pensée et du fond du cœur, les torts que nos frères peuvent avoir envers nous.

Nous serons miséricordieux dans nos paroles, dans nos sentiments, en ne jugeant personne, en ne condamnant personne. L'image de Jésus absolvant la femme adultère se dressera devant nous lorsque nous inclinons vers une sévérité sans pitié.

Nous serons miséricordieux, en interprétant toujours favorablement les dires, les faits, les démarches de notre prochain, en l'excusant, en le plaignant, en le conseillant, en priant pour lui. Une visite, un conseil affectueux, une marque d'intérêt suffiraient parfois à retenir sur le penchant de l'abîme un pauvre cœur, plus faible tout d'abord et plus imprudent que coupable. Oh ! ne lui refusons pas cette démarche, ce conseil ! Jésus avait pitié des pécheurs, il se montrait bon envers eux.

Soyons miséricordieux pour toutes les misères de l'âme et du cœur. Dieu sait si, autour de nous, nous trouverons de quoi exercer notre miséricorde !

Soyons miséricordieux pour les misères matérielles, physiques. Que de pauvres sans pain ou dont les privations forment l'existence quotidienne ! Que de malades manquent des soins les plus essentiels ou des remèdes les plus urgents ! Que de vieillards grelottant de froid et souffrant de la faim ! Que d'enfants presque abandonnés, mal vêtus, mal nourris ! Selon nos moyens et nos ressources, portons un peu de pain à ceux qui en manquent ; jetons quelques vêtements sur les membres transis de ceux qui ont froid. Visitions les malades, prélevons sur notre superflu quelques douceurs pour les soulager.

A ceux que le malheur, l'infortune ou le deuil ont frappés, ne refusons pas notre appui, nos consolations, notre aide. Oui, soyons miséricordieux envers ceux qui souffrent et qui pleurent !

Soyons miséricordieux comme notre Père céleste est miséricordieux, envers tous ! C'est le désir du Cœur de notre bon Sauveur. Nous ne dépasserons jamais la mesure. Saint François de Sales a dit sur ce sujet un mot profond : « Oh ! que ce sera bon d'être damné pour avoir été trop miséricordieux ! » Il voulait donner à entendre, lui l'homme miséricordieux par excellence, que nous ne saurions pécher sous ce rapport, et que Dieu ne pourrait nous condamner sur ce point sans se condamner lui-même.

O mon Dieu, Dieu de miséricorde ! prenez nos cœurs qui ont tant besoin de la vôtre, arrachez-en toutes les fibres qui ne vibreraient point pour cette vertu, afin qu'ils deviennent miséricordieux comme votre Cœur, et méritent ainsi dans le ciel la miséricorde que vous avez promise à ceux qui l'auront pratiquée ici-bas.

INSTRUCTIONS SUR LES MYSTÈRES DU ROSAIRE

XV

QUATRIÈME MYSTÈRE GLORIEUX : L'ASSOMPTION DE
LA SAINTE-VIERGE. — FRUIT DE CE MYSTÈRE :
LA GRACE D'UNE BONNE MORT

Pendant les longues années qui s'écoulèrent entre l'Ascension de Jésus et la mort de Marie, celle-ci mena une vie toute de prière, de patience, de résignation, de désir du ciel. Grand et bel exemple pour nous qui nous étonnons des séparations pénibles que la Providence impose à notre cœur, et qui pleurons nos morts comme ceux qui n'ont pas d'espérance ! Mais ce n'est point sur la vie de la sainte Vierge que nous devons méditer aujourd'hui, sa mort appelle nos réflexions. Unissons-nous par la pensée et surtout par le cœur aux apôtres témoins de cette mort bienheureuse, et supplions l'humble Vierge remontant dans les cieux, de nous obtenir par-dessus tout la grâce d'une bonne et sainte mort.

La séparation de Marie avec Jésus durait depuis plus de vingt ans. Oh ! qu'elle semblait longue au cœur de la Mère ! Que de fois Marie avait levé les yeux vers le ciel en appelant son Jésus, comme pour lui dire : Mon exil durera-t-il longtemps encore ? Ne m'appellerez-vous pas bientôt avec vous ?

Très probablement, Marie fut avertie d'avance du jour et de l'heure de sa mort, et son cœur dut tressaillir de bonheur à cette nouvelle si attendue. Une tradition rapporte que tous les apôtres survivants se trouvaient alors à Jérusalem, sauf saint Thomas, et qu'ils assistèrent au trépas de la mère de leur Dieu. Sans doute Marie communia une dernière fois ce jour-là, soit de la main de Pierre, soit de celle de saint Jean.

Qui pourra nous redire ce qui dut se passer pendant cette dernière entrevue, l'émotion, les larmes des apôtres agenouillés, entourant l'humble grabat ; l'expression transfigurée, radieuse du visage de Marie, ses recommandations et sa dernière bénédiction pour ceux qu'avait tant aimés son Jésus ! Que ne nous a-t-on laissés tous les détails de cette scène incomparable, raconté ce dont les apôtres chargèrent la divine mourante pour son Fils, et ce qu'elle promit de lui dire pour chacun d'eux !

Quoi qu'il en soit, il est sûr que la Vierge Immaculée mourut sans douleur, sans agonie, sans secousse. La mort ne pouvait être un châtiment, une souffrance, pour celle qui n'avait jamais péché. Ses adieux terminés, ses dernières bénédictions répandues, elle entra en extase et son âme quitta son corps en chantant comme

l'oiseau qui s'envole de son nid et monte vers les cieux.

Les mains consacrées pour prendre et porter l'hostie à l'autel étaient les seules qui ne fussent pas indignes de toucher cette dépouille sacrée. Du reste, les apôtres n'eussent pas voulu laisser à d'autres le soin de rendre les derniers devoirs à la mère de leur bon Maître. Avec eux, de nombreux disciples se réunirent sur le mont Sion où se trouvait la demeure de Marie. Agenouillés autour de la couche où ils avaient disposé le saint corps, tous fondaient en larmes, et en même temps, remplis d'une joie céleste, ils traduisaient par la prière, par des psaumes, des hymnes et des cantiques, les sentiments qui oppressaient leur cœur. C'était le premier office récité par l'Eglise en l'honneur de Marie¹.

Pendant ce temps, ainsi qu'il est souvent arrivé depuis à plusieurs saints après leur mort, le corps de la Vierge rayonnait d'une beauté et d'une splendeur surnaturelles; il s'en exhalait un parfum comme la terre n'en sait pas produire. On raconte que les anges chantèrent au-dessus de la céleste dépouille, comme ils avaient chanté durant la nuit où Marie enfantait le Sauveur.

Un tombeau de pierre avait été préparé dans la vallée de Josaphat, au pied de la colline du jardin des Oliviers. C'est là que les apôtres portèrent le corps virginal, enveloppé dans un long manteau, et probablement recouvert de linceuls, selon la coutume juive.

Pendant trois jours, les apôtres revinrent prier auprès du tombeau béni. Lorsque saint Thomas arriva à Jérusalem, il était trop tard, tout était fini. Mais l'apôtre ne se contenta point de prier sur la pierre fermée, il exprima le vœu de revoir les traits de celle qui était la mère du Seigneur. Les apôtres accédèrent à son désir et la pierre fut soulevée. Les vêtements que portait la Vierge et le linceul qui l'avait enveloppée se trouvaient bien dans le sépulcre, mais le corps n'y était plus. Les apôtres comprirent que Jésus avait ressuscité sa mère et l'avait emmenée avec lui dans le ciel.

La raison aussi bien que le cœur suffisent à nous découvrir les motifs qui durent déterminer Notre-Seigneur à ressusciter sa Mère.

Marie n'avait jamais péché durant sa vie, et jamais non plus, même avant sa naissance, elle n'avait subi la loi commune du péché originel. Comment croire que Dieu ait voulu abandonner complètement à la mort, à la corruption du tombeau, ce corps qui avait toujours obéi à la plus sainte des âmes et qui avait si généreusement fourni la substance de sa chair pour former celle de son Fils?

Que Marie fût prêtée quelques jours à la mort, cela se comprend puisque Jésus lui-même avait

voulu se soumettre à cette loi. Mais conceit-on que Jésus-Christ ait attendu le jour de la grande résurrection pour arracher sa Mère à l'étreinte de la mort; qu'il ne l'ait ressuscitée qu'avec la foule humaine, alors que les réprouvés eux-mêmes sortiront du tombeau? Conceit-on qu'il ait fait moins pour sa mère que pour son ami Lazare et pour tant d'autres?

Je veux bien qu'il eût préservé de la corruption le corps immaculé de la Vierge; mais qu'eût fait là ce corps immobile et caché dans un sépulcre? Même connues, eût-il été bienséant que de si augustes reliques pussent être profanées par des mains humaines?

De plus, lorsque Jésus ouvrit la porte des cieux aux prisonniers des limbes, la nouvelle Jérusalem eut son roi; pouvait-on lui faire attendre indéfiniment sa reine? Enfin, Jésus ne devait-il pas bien cela à sa Mère? Ce qui étonne, ce n'est pas qu'il ait voulu faire partager si promptement la gloire du ciel à sa Mère, mais bien, qu'avant de l'y appeler il ait pu la laisser si longtemps sur la terre. Une fois morte, qui le retenait? Qu'il attende, des siècles, cette autre moisson que nous sommes, à la bonne heure; mais qu'il ait regardé d'un œil calme ou indifférent ce sanctuaire mille fois saint et béni qui était le corps de sa Mère, et qu'il ait laissé, même les fidèles, se le partager parcelle par parcelle, non ce n'était pas possible.

Une dernière raison qui n'est point sans valeur. Quel est celui d'entre nous qui, parvenu à la fortune, aux honneurs, ne serait heureux d'appeler auprès de lui sa mère? Quel médecin ne voudrait employer tous les secrets de son art pour la guérir et l'empêcher de mourir? Qui de nous enfin, s'il en avait le pouvoir, ne s'empresserait de briser les dalles du tombeau qui recouvre les restes de sa mère, afin de lui rendre la vie? Et ce que notre cœur si défectueux pourtant, voudrait faire et accomplirait s'il le pouvait, le Cœur de Jésus qui avait la toute-puissance à sa disposition ne l'aurait pas accompli, il eût été moins généreux que le nôtre? Non, non, le soutenir serait un blasphème.

Encore que ce mystère de l'Assomption ne soit pas un article de foi défini, la piété chrétienne l'a toujours cru et vénéré avec amour. Chaque année, le quinze août, elle célèbre avec une solennité particulière ce grand événement. Elle se plaît à se représenter, ainsi que l'ont peint les plus illustres artistes, Marie emportée au ciel sur les bras des anges, escortée de toutes les légions des cieux, accourues sur notre terre.

Quelle marche triomphale! Quel cortège! Quels chants! Ceux qui ont été témoins de l'entrée des souverains russes dans la capitale de la France n'oublieront jamais la pompe inouïe déployée alors en l'honneur des illustres hôtes de notre pays. Mais que sont ces escortes de troupes, ces trophées, ces guirlandes, ces illuminations, ces arcs-de-triomphe en comparaison des phalanges de chérubins, de séraphins et de toutes les légions

¹ Mgr Gay.

d'anges, déployées au milieu des espaces infinis, avec la voûte azurée pour coupole et les étoiles pour lumières !

N'essayons pas de découvrir des secrets qu'il n'a pas plu à Dieu de nous révéler, et souvenons-nous, sur ce sujet, de la parole de saint Paul : « L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur n'a jamais goûté ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment ¹. »

La leçon que nous devons tirer de cette méditation sur l'Assomption de la sainte Vierge, c'est que si nous voulons avoir, nous aussi, notre assomption glorieuse, il nous faut vivre comme Marie a vécu. Telle vie, telle mort : c'est l'enseignement de l'expérience et de nos saints Livres. Sans doute, pécheurs souillés que nous sommes, nous ne pouvons prétendre à une assomption corporelle après notre trépas. Notre corps pétri de fange doit redevenir poussière. Mais notre âme, si nous vivons saintement, aura un jour son assomption. Les anges, appelés par la sainte Eglise autour de notre couche funèbre dans les admirables prières des agonisants, s'empresseront autour de nous et nous prêteront le secours de leurs ailes pour nous porter aux pieds de Jésus-Christ. Quelle allégresse pour cette âme qui se sera privée, sur terre, des jouissances mondaines, détournée de la coupe des voluptés coupables, livrée aux austères pratiques de la pénitence ! Quelle récompense, quelle fête !

Plus notre vie sera humble, obscure, mortifiée, pure, remplie de charité, plus notre assomption sera pompeuse, brillante. A l'œuvre donc, encouragés par cette pensée ! Toutefois, n'oublions pas notre fragilité. Puisque nous sommes les enfants d'une Mère honorée d'une mort si sainte et d'une assomption si incomparable, invoquons-la souvent en lui demandant, pour nous et pour ceux qui nous sont chers, la plus grande de toutes les grâces, celle d'une bonne et sainte mort.

Je ne résiste pas au désir de vous citer un trait raconté par un grand évêque², trait qui s'applique bien à notre sujet et qui prouve l'efficacité de l'*Ave Maria*, récité pendant la vie, pour assurer une bonne mort.

« C'était, dit-il, auprès d'un lit de mort, et en recueillant, en bénissant le dernier soupir d'une enfant qui m'était bien chère : une toute jeune femme à qui naguère j'avais fait faire sa première communion. J'avais la coutume de ne jamais faire faire la première communion sans recommander à mes enfants au moins la fidélité à cette simple et puissante prière, l'*Ave Maria*, et cette jeune femme — elle avait vingt ans et il y avait à peine un an que j'avais béni son mariage, — cette jeune femme, depuis sa première communion, avait été très fidèle à mes conseils. Et

même, c'était encore une autre de mes recommandations, elle récitait tous les jours quelques dizaines de chapelet, et depuis quatre ans elle le récitait tout entier. Fille d'un des vieux maréchaux de l'Empire, et des plus justement célèbres, adorée de son père, de sa mère et de son mari, riche, jeune, brillante, heureuse enfin d'avoir donné le jour à un fils, eh bien ! au milieu de tout ce bonheur présent et de ces rêves d'avenir, tout à coup, à vingt ans, il fallait mourir ! A peine mère, frappée d'une de ces maladies inexorables auxquelles on n'échappe pas... il fallait mourir !

« Et c'est moi qu'on chargeait de lui porter cette terrible nouvelle. J'entrai ; sa mère était dans la désolation, son mari désespéré, son vieux père anéanti. J'entrai à travers toutes ces douleurs et ne savais comment aborder la malade. Je fus stupéfait quand, arrivé près d'elle, je lui trouvai le sourire sur les lèvres. Oui, cette jeune femme qui allait être enlevée par un coup si soudain à toutes les espérances les plus brillantes, à tous les plus légitimes bonheurs, à toutes les affections les plus tendres, les plus vives, les plus pures, elle me sourit ! Et la mort s'avavançait à pas pressés ; elle le savait, elle le sentait ; elle avait même un éclat de visage qui en révélait les approches, et elle souriait avec une certaine tristesse douce où la joie surnageait.

« Je ne pus m'empêcher de lui dire : « O mon enfant, quel coup ! » Et elle, avec un inexprimable accent : « Est-ce que vous ne croyez pas, me dit-elle, que j'irai au ciel ? — Mon enfant, répondis-je, j'en ai une grande espérance. — Et moi, reprit-elle, j'en suis sûre. » Je lui dis : « Qu'est-ce qui vous donne cette certitude ? — C'est, me dit-elle, un conseil que vous m'avez donné autrefois. — Et quel est ce conseil ? — Quand j'ai fait ma première communion, vous nous avez recommandé de dire, tous les jours, l'*Ave Maria* et de le bien dire. Je l'ai dit tous les jours, et même, depuis quatre ans, je n'ai pas manqué un seul jour de réciter mon chapelet tout entier. Et c'est là ce qui fait que je suis sûre d'aller au ciel. — Et comment ? lui dis-je. — Je ne puis pas croire, ajouta-t-elle avec gravité, c'est une pensée qui ne me quitte pas depuis que j'ai été frappée, je ne puis pas croire que j'aie dit, depuis quatre ans, cinquante fois par jour à la sainte Vierge : *Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour moi, pauvre pécheresse, maintenant et à l'heure de ma mort*, et qu'en ce moment où je vais mourir elle ne soit pas près de moi. Elle y est, j'en suis sûre ; elle prie pour moi, et c'est elle qui va m'introduire au ciel. »

« Voilà ce que me dit cette jeune femme ; et je vis alors un spectacle que rien ne pourrait retracer, une mort vraiment céleste. Je vis une frêle et tendre créature enlevée, à la fleur de son âge, à tout ce qui fait aimer la vie ; quittant là, sur la terre, un père, un mari dont elle était adorée et qu'elle adorait, un pauvre petit enfant, gage si

¹ Cor., II, 9.

² Mgr Dupanloup.

désiré et si cher; quittant tout cela, non sans larmes, mais avec une sérénité radieuse, consolant ses vieux parents, bénissant son petit enfant, encourageant son mari; et, au milieu de ces liens qui se brisaient, de tous ces embrassements qui essayaient vainement de la retenir, ne voyant que le ciel, ne parlant que du ciel, et son dernier soupir a été un sourire à la gloire éternelle. »

Puisse cette pratique de l'*Ave Maria* et du chapelet nous devenir familière ! O Marie, aidez-nous à y être fidèles, afin que notre cœur éprouve la même confiance et le même calme à l'heure de notre mort, et que notre âme rassurée par votre présence et par la pensée de votre protection, s'envole confiante, au sein de Dieu, goûter le bonheur éternel !

PLAN DE SERMON POUR LA FÊTE DE LA SAINTE-TRINITÉ

LES ENSEIGNEMENTS DU SIGNE DE LA CROIX

In nomine Patris, et Filii,
et Spiritus Sancti.

Rien de plus naturel que de parler en ce jour du signe qui glorifie si bien la Trinité tout entière. — Le signe de la croix est le résumé de notre foi et le résumé de nos devoirs.

I. Le signe de la croix est l'abrégé de notre foi

Dans ce signe on retrouve clairement les trois grands mystères de notre foi, ceux qui contiennent ou supposent tous les autres :

1° *Trinité* : Un seul Dieu en trois personnes, un seul nom (*nomine*) pour tous ; — la deuxième personne procède de la première ; et la troisième procède des deux premières.

2° *Incarnation* : Un Dieu fait homme : le salut par la croix, par la mort et les souffrances ne pouvait avoir lieu qu'après l'union du Fils de Dieu avec la nature humaine.

3° *Rédemption* : Un Dieu mort attaché à cette croix que nous traçons sur nous.

II. Le signe de la croix est l'abrégé de nos devoirs

Nos devoirs se résument dans les trois vertus de foi, d'espérance et de charité (envers Dieu et envers le prochain). Or :

a) Le signe de la croix nous RAPPELLE LA FOI AUX MYSTÈRES incompréhensibles pour nous et la soumission que nous devons faire à Dieu de la plus noble partie de nous-même : notre raison (foi ferme, aveugle).

b) ESPÉRANCE : C'est par le signe de la croix, au nom de l'adorable Trinité, que nous sommes baptisés, confirmés, rétablis dans la grâce ; que l'Eglise donne ses bénédictions ; que les grâces abondent sur nous ; que l'onction des infirmes adoucit les luttes dernières ; que notre âme est recommandée à son Juge au moment du départ. — C'est pour cela que nous le mettons au commencement de toutes nos actions.

c) CHARITÉ : 1° *Charité envers Dieu*, dont il nous rappelle le motif. On doit rendre amour pour amour : or le signe de la croix nous redit l'amour du Père qui nous a créés, nous a donné son Fils unique (Joan., III, 16) et avec lui tout le reste (Rom., VIII, 32) ; — du Fils qui s'est donné tout entier à nous (*Se nascens dedit socium, convalescens in edulium, se moriens in pretium, se*

regnans dat in præmium) ; — du Saint-Esprit qui nous sanctifie (baptême, confirmation, filiation divine, dons du Saint-Esprit...)

2° *Charité envers le prochain*, dont le signe de la croix nous offre le modèle : soyons unis par la charité, comme les trois personnes le sont par nature (*ut sint unum sicut et nos*, Joan., XVII, 11).

PLAN DE SERMON POUR LA FÊTE-DIEU

PROCESSION DU SAINT-SACREMENT

Trois motifs ont inspiré l'Eglise dans l'institution et l'approbation de cette cérémonie solennelle : elle a voulu marquer la victoire que Jésus-Christ remporte sur les ennemis de son Sacrement, sanctifier les lieux où passe la Sainte Eucharistie, exciter la ferveur des fidèles.

I. Triomphe de Jésus-Christ sur les ennemis de l'Eucharistie

Tous les dogmes catholiques ont été attaqués l'un après l'autre, et Jésus-Christ a triomphé de tout. — Ici, celui qui, le premier, attaqua directement le dogme de la présence réelle est Béranger de Tours au onzième siècle ; au XVI^e siècle, Calvin et quelques autres renouvellent cette hérésie ; — de nos jours, les incrédules, les impies blasphèment, profanent, persécutent le Saint-Sacrement (francs-maçons, voleurs d'hosties consacrées, etc...) ; — Or « *opportuit victtricem veritatem de mendacio et hæresi triumphum agere, ut ejus adversarii in conspectu tanti splendoris et in tanta universæ Ecclesiæ lætitia positi, vel debilitati vel fracti tabescant, vel pudore affecti et confusi aliquando resipiscant.* » (Conc. Trid. Sess., XIII, cap. 5).

II. Sanctification des lieux où passe le Saint-Sacrement

La présence adorable de Jésus-Christ, Homme-Dieu, sanctifie nos places publiques, nos rues, nos maisons... — a) *Les anciens patriarches* regardaient comme sacrés les lieux où les anges leur étaient apparus ; y dressant des autels, y offrant des victimes (Abraham, Jacob) ; Moïse devait enlever ses chaussures pour approcher du buisson ardent... Combien plus les chrétiens doivent-ils regarder comme saints ces endroits où ils ont vu passer Dieu lui-même ! — b) *Partout où Jésus passait* autrefois, il répandait ses bénédictions et ses faveurs, guérissant les malades, envoyant des grâces de conversion et de foi ; aujourd'hui, il fait de même dans les processions du Saint-Sacrement à Lourdes (beaucoup de malades se trouvent guéris au passage de la Sainte Eucharistie). — De même, dans chaque village, il bénira tout, en passant au milieu de ses enfants.

III. Ferveur des fidèles

Cette procession si émouvante excite la foi et la piété des chrétiens : a) Le cortège que l'on fait à Jésus-Eucharistie est la figure et le présage de celui que nous devons faire un jour dans le ciel à l'Agneau divin ; — il est une figure aussi de notre pèlerinage vers le ciel. — b) La solennité, la beauté des cérémonies, l'exemple des autres fidèles... sont un puissant stimulant à la ferveur, et font dans toute âme une impression profonde.

Conclusion : assister à la procession avec un grand recueillement extérieur et intérieur, une foi vive, une adoration humble, une prière instante.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

ENTRETIENS SUR LES PARABOLES ÉVANGÉLIQUES

XXVIII

LE MAUVAIS RICHE

Mortuus est autem et dives.
(Luc, xvi, 19-31).

Comme dans la parabole précédente, — l'économe habile, — c'est encore de l'argent qu'il s'agit et des devoirs de la richesse. Ah ! mes frères, c'est que l'argent joue et n'a cessé de jouer un grand rôle parmi les hommes, et par conséquent dans l'affaire du salut. On peut appliquer à l'argent, suivant l'usage qu'on en fait, le texte de l'Écriture et affirmer de lui « qu'il a les promesses de la vie présente et de la vie future. » Il est si puissant, le Mammon d'iniquité, qu'il met en échec et frappe d'une sorte d'interdit l'empire de Dieu lui-même. Comme le démon rebelle, il s'élève à la hauteur d'un maître rival. Il faut donc opter pour l'un ou pour l'autre ; car il ne tarde pas à prendre exclusivement à son service le cœur, l'âme, la conscience.

Rien n'est changé dans la scène. La parabole du mauvais riche continue le même enseignement et devant les mêmes auditeurs. Elle allait suivre immédiatement, lorsqu'un incident, une interruption vint provoquer de la part du Sauveur une réplique directe, face à face, d'une terrible éloquence.

Il nous arrive quelquefois, mes frères, à nous ministres et porte-voix de la parole évangélique, que tel individu, le plus souvent auditeur d'aventure, se blesse, sans que nous nous en doutions, s'irrite de nos discours : « M. le curé, dit-il, a prêché contre moi. »

Tels étaient, ce jour-là, les pharisiens présents au sermon de Jésus. Parce qu'ils étaient avares, ils s'étaient sentis touchés et faisaient entendre des murmures où la colère se mêlait à des plaisanteries sacrilèges. *Audiebant autem omnia hæc pharisæi qui erant avari, et deridebant eum.* (Verset 14). Et pourtant la première leçon venait d'être donnée sous une forme bien discrète, gracieuse même, avec d'innombrables précautions : « *Facite vobis amicos de mammona iniquitatis.* Vous êtes banquiers, eh bien, faites du moins des placements sûrs et les plus avantageux ; faites vous, avec cet argent qu'il faudra quitter, des amis, des hôtes futurs pour le moment inévitable du départ et de la déchéance finale. » Mais que dire à des esprits prévenus ? Rien ne pouvait dompter la résistance de ces rengorgés d'orgueil, de ces libres-penseurs fanatiques ; ils donnent la mesure

de l'opiniâtreté humaine. Docteurs prétentieux, ils ne sont ni les premiers ni les derniers à se moquer ; le monde verra bien d'autres aveugles qui nieront le soleil, qui nieront la sagesse éternelle. *Et deridebant eum.* C'est alors que le divin Maître, laissant un moment le ton paisible de l'allégorie, avec la majesté du regard, du geste, de la voix que nous pouvons nous représenter, prend à partie ces hypocrites insolents dans une sortie véhémence dont saint Luc n'a rapporté que le sommaire : — « Eh bien, dit-il, oui à vous ! vous avez beau chercher à vous justifier devant les hommes, Dieu voit le fond de vos cœurs. Ce qui devant les hommes est faste et hauteur, est en abomination devant Dieu. Ne m'accusez pas, devant le peuple, de détruire la Loi et les prophètes. Ce n'est pas la Loi et les prophètes, c'est vous seuls que j'attaque. Mais votre règne est fini : depuis Jean le règne de Dieu commence, il est ouvert à tous, chacun fait effort pour y entrer, *violenti rapiunt illud...* »

Puis Jésus reprend sous sa manière habituelle et populaire de la parabole, l'enseignement qu'il avait commencé. L'impudence de ces hommes d'argent ne le rendait que plus nécessaire. Mais après cette vive apostrophe qui en devient comme le prélude et l'exorde, le ton de la nouvelle parabole, tout en faisant suite à la précédente, en sera différent. Elle sera transparente, menaçante, lugubre. Les coupables ne pourront pas ne pas s'y reconnaître. Ils n'ont pas voulu entendre le bon emploi des biens de ce monde, l'heureuse transformation, par l'aumône, du Mammon dange-reux, — ce qu'ils savaient déjà par l'Écriture et qu'on vient de leur rappeler ; — ils vont voir dans une prophétique menace le sort qui les attend, et comment la divine justice doit rétablir, dans l'éternelle harmonie, l'ordre bouleversé ici-bas par les vices et les violences de l'homme, le châtimement qui leur est réservé.

Mais, mes frères, cette parabole du mauvais riche, l'une des plus importantes et des plus connues de l'Évangile, est-elle une histoire ou simplement un symbole ? Lazare et le mauvais riche ont-ils existé dans tous les détails du drame qui nous est ici raconté ? Faut-il le prendre rigoureusement à la lettre ; ou bien le récit n'est-il qu'une figure inventée de toutes pièces pour revêtir, imager, colorer, mettre en relief la doctrine du Maître ? Est-ce une histoire enfin, ou une pure allégorie ?

Parmi les interprètes du texte sacré, les avis dès l'antiquité ont été fort partagés, les discussions savantes, documentées, et même un peu chaudes, comme il arrive, même entre savants, dans toute discussion prolongée. Un commentateur va jusqu'à qualifier d'insensé celui qui soutient le caractère historique de la narration ; et il a dans son parti des tenants de haute valeur intellectuelle, comme Clément et saint Cyrille d'Alexandrie, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostomé parmi les anciens, sans parler

de frères d'armes encore plus nombreux parmi les modernes. A les entendre, peut-on accepter comme réelle, historique, la dernière partie du récit, en particulier, qui prise à la lettre serait fausse, erronée et même puérile, si on la pressait dans tous ses détails ?

Les tenants de l'opinion adverse ne manquent pas non plus d'autorité personnelle et de raisons pour soutenir leur sentiment. L'Evangile ne dit nulle part ici qu'il va rapporter une simple parabole, comme il le fait ordinairement en pareil cas. Et puis, la mention du nom propre « Lazare » connu sans doute des contemporains, le culte rendu par l'Eglise à ce pauvre Lazare et pour cause, ne faut-il pas en tenir compte ? Une simple parabole cite-t-elle des noms propres ?

Comme la vertu est *in medio*, la vérité, bien qu'exclusive et intransigeante de sa nature, est elle aussi souvent entre les deux opinions extrêmes. Il nous paraît donc plus vraisemblable de voir dans le fameux récit un mélange de réel et de fictif, et de nous ranger du parti des exégètes qui le soutiennent, pensant ainsi satisfaire aux arguments sérieux présentés par les partisans comme par les adversaires du caractère historique de la narration¹. La parabole du mauvais riche serait donc une sorte de drame historique. Elle a pour base un événement réel, fait allusion à un ou plusieurs personnages connus ; mais dans les détails du récit comme dans son ordonnance, le divin poète a gardé toute sa liberté. Avant tout il a voulu faire de son œuvre l'expression saisissante d'un haut enseignement moral. Les données historiques ne sont là que pour piquer l'intérêt par leur actualité. Jamais elles ne seront faussées, mais en dehors d'elles les héros du drame parleront et agiront fort librement, en vue de rendre sensible, pressante, populaire, l'idée visée par Jésus, et le Paraboliste n'aura d'autre souci que d'observer les lois de la simple vraisemblance.

Mais hâtons-nous, mes frères, de sortir de l'école des hommes, de franchir ce vestibule, pour entrer pleinement dans l'école du Maître. Aussi bien, je ne regrette pas de vous y avoir un moment retenus : tous les jours on discute, on épilogue, nous épluchons des textes de loi, de testaments, de lettres d'amis, de simples questions de graphologie ou de curiosité archéologique qui sont loin, certes, de nous toucher d'aussi près, d'avoir pour nous l'importance, l'intérêt personnel de ce document capital.

I. — Si vous le voulez bien, nous allons d'abord relire ensemble, pas à pas, le récit pour en avoir le sens littéral, pour mettre en leur vrai jour les lignes du tableau ; nous arrêtant, quand il faudra, aux nerveuses et saintes paroles, pour en faire le tour, pour en demander le sens à la tradition, à la science des langues, aux interprètes les plus autorisés. Ces simples paraphrases ou enlu-

minures du texte sacré sont déjà une fête à la fois pour l'esprit et pour le cœur ; par l'aliment concentré qu'elles renferment, elles valent souvent une abondante homélie ; c'est l'eau de la fontaine du Sauveur puisée à sa source sans alliage humain.

Deux tableaux tout à fait distincts et successifs : le *crime* et le *châtiment*. Dans le premier la scène se passe ici-bas ; dans le second, par delà le tombeau.

1. Il était un riche. Son nom, pour l'honneur des siens, il vaut mieux le taire. Et du reste, qu'importe ? C'est un de ceux dont Dieu ne garde point le souvenir, un de ceux qui ne se lisent point au livre de vie. Il était donc un riche. Il n'avait point opprimé le faible ni ravi le bien d'autrui ; on n'accuse point sa fortune d'origine frauduleuse, criminelle. Mais il aimait à se produire, en habits somptueux. A l'extérieur la pourpre éclatante de Tyr, au-dessous le fin lin d'Egypte. Tous les jours dans sa demeure c'étaient des fêtes splendides ; il oubliait, l'insensé, que si le boire et le manger sont choses indifférentes, il est des règles et une mesure à garder : *esca ventri et venter escis* ; que si certaines fêtes, même pour la table, sont permises, elles ne doivent pas être quotidiennes. Le royaume de Dieu, ou la vie de l'homme qui a une âme raisonnable consiste-t-il donc *in esca et potu* ? Et ce faste néanmoins et ce luxe coupable il les étalait, chaque jour, consciemment, en face des haillons, de la misère et des angoisses de la faim.

A sa porte, en effet, se trouvait un mendiant. Son nom celui-ci, le paraboliste ne le taira pas : — son nom que le monde ignorait, son nom bien connu de Dieu, était Lazare, *Dei auxilium*. On l'avait, suivant l'expression grecque, jeté à l'entrée de l'atrium ou du vestibule. Il gisait là, n'ayant pas même la santé, ce patrimoine des pauvres, le corps couvert d'ulcères ; sa misère était extrême, son état on ne peut plus lamentable. Il souhaitait, mais en vain, se rassasier des débris et des miettes qui tombaient de la table du riche ; et nul ne lui en donnait. Cadavre vivant, il se voyait *cane miserior* entouré de la meute hideuse des chiens, toujours nombreux dans la maison des riches, errant aux alentours. Ces chiens venaient lécher à leur aise le sang purulent qui dé coulait de ses ulcères. Si c'était un soulagement d'abord, c'était bientôt un accroissement de souffrances, car leurs dents mises en goût ne s'arrêtaient pas à la chair morte.

¹ Cependant, chaque jour, il entendait l'écho des fêtes, les chants applaudis, les exclamations de joie bruyante qui de l'intérieur répondaient à ses gémissements. Il voyait passer et repasser devant lui l'heureux de ce monde entouré d'un brillant cortège de serviteurs et de parasites, riant, dédaigneux, ne prêtant pas même attention à la muette supplication de cette effrayante misère. Quels coups de poignard pour le cœur du malheureux ! Quels orages pareil spectacle n'était-

¹ Docteur Moissonnier.

il pas capable de soulever dans son âme ? Comme celle du prophète, sa foi ne devait-elle pas être mise à une rude épreuve, quand il comparait sa vie pourtant innocente à la vie heureuse et honorée de l'homme pécheur ? *Pene moti sunt pedes mei pacem peccatorum videns. — Ergo sine causa justificavi cor meum ?* Qui sait ? Pour toute réponse, plus d'une fois, ne dut-il pas entendre cette exclamation sanglante : Il est donc bien criminel cet homme, pour que Dieu l'ait réduit à cet état lamentable ! Indignation, colère, haine, doutes contre la Providence ou négation impie, toute une tempête de sentiments coupables se déchaînent alors sur l'âme de Lazare. C'est déjà assez de malheur d'être indigent et de manquer de tout, en bonne santé, et assez de malheur d'être malade, quand on est secouru ; mais être à la fois pauvre, torturé par la souffrance, et délaissé, méprisé ! Cependant sa volonté ne faisait pas naufrage. Le pauvre dédaigné restait ferme dans la patience et la confiance en Dieu. Les imperfections de sa résistance, les légères taches de son passé, il s'en purifiait au feu de l'épreuve, au creuset de la pauvreté.

Or il advint, sans doute par suite du défaut de secours, que le mendiant mourut. Il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham, en ce séjour de paix où le juste repose comme l'enfant sur le sein de sa mère ; il fut admis au banquet de l'éternité, et y reçut proche du père de la famille juive, proche du père des croyants, une place de choix : *et portaretur ab angelis in sinum Abrahamæ*, dans les limbes des Pères avant Jésus-Christ, au ciel depuis son Ascension.

Même dans l'abondance, mes frères, la vie d'un homme ne tient pas aux biens qu'il possède ; ils ne rendent que plus nombreuses et plus déchirantes les séparations de la mort. *Mortuus est autem et dives* : le riche lui aussi mourut ; peu après, à ce qu'il semble. On lui fit de magnifiques funérailles. Mais en même temps son âme était ensevelie dans la Gehenne, au fond des enfers : honoré où il n'était plus, torturé où il était pour toujours.

2. Ici s'ouvre le deuxième tableau. — Aussi bien, mes frères, tout l'ordre de la Providence et de la divine justice, toute l'histoire, — il faut dire le mot honteusement vrai pour un trop grand nombre, — toute la comédie humaine ne se compose-t-elle pas, n'est-elle pas faite de ces deux tableaux successifs souvent si violents de contraste ? Une théorie à deux jeux, un visage à double face : l'un, — celui de la comédie humaine, — qui parade du côté et dans le monde des vivants, visible, tangible, fascinateur, trop souvent scandaleusement heureux ; l'autre qui ne se révèle que dans l'au-delà, inconnu mystérieux et redoutable ; l'un qui est le problème, l'autre la solution ; l'un temporel et mouvant, l'autre fixe et éternel. Médaille que la vie de l'homme, si j'ose m'exprimer ainsi, qui présente d'abord un côté miroitant, évoluant, trompe-l'œil, fait de cire molle ou plu-

tôt de bulles de savon, et ensuite le revers, le terrible revers immuable, définitif, fait d'airain.

Dans ce deuxième tableau, le tableau de la justice et des châtements, plus d'une expression semble offrir des difficultés, auxquelles les exégètes répondent diversement. Toutes, ce semble, disparaissent si on se rappelle, selon l'observation que déjà nous avons faite dans le cours de ces entretiens sur les paraboles évangéliques, les libertés de langage que permet ce genre imagé d'enseignement. Nous sommes ici avant tout en présence d'un tableau symbolique destiné à rendre sensible une leçon de morale. Pour donner plus de vie à la scène, la rendre plus pressante, plus populaire, le peintre divin emprunte ses couleurs à l'époque qui doit suivre le jugement général. Les conceptions des spectateurs et la vraisemblance guident son pinceau ; il ne recule pas devant des traits sans fondement aucun dans la réalité ni présente ni future, mais d'un symbolisme harmonieusement adapté à l'une des idées que sa toile est destinée à traduire. Dès lors nul lieu d'être surpris, en voyant le riche lever les yeux, pousser de grands cris, demander une goutte d'eau pour sa langue, accentuer enfin par des traits de détail le contraste de ses tortures actuelles, de son humiliation présente avec sa morgue hautaine pendant la vie et ses plaisirs raffinés. Nulle matière à l'étonnement, en face d'un damné qui recourant à l'intervention des saints, s'efforce par une charité tardive de prévenir le malheur de ses frères. Tous ces détails doivent être envisagés comme autant d'éléments du symbole, éléments significatifs ou de simple ornementation, parements et soutaches du vêtement essentiel, artifices de l'orateur, du précepteur, plus laborieux, mes frères, que vous ne pensez, pour retenir les attentions volages sur un sujet qui n'a rien d'attrayant pour les appétits naturels. Ce qu'il faut chercher en eux, c'est leur rôle dans l'économie de la parabole, et l'aspect particulier de l'idée fondamentale, le point de vue spécial qu'ils ont pour but de mettre en lumière. S'attacher séparément, isolément, à la lettre de chacun d'eux pour y découvrir un trait historique, le fondement, la preuve d'une vérité dogmatique, ce serait donc se méprendre complètement sur leur caractère et sur les intentions de Jésus.

Sous le bénéfice de ces observations que mérite certes au moins autant qu'un article du code, ou les surcharges d'un papier de famille, cet immortel monument, nous reprenons le cours de la narration, la vie posthume du principal héros de notre drame.

Le riche levant les yeux, du milieu des tourments, voit de loin Abraham et Lazare dans son sein. L'enfer peut-il être, en quelque façon, témoin de la félicité du ciel ? On ne saurait le conclure de ce détail de la parabole. Les rabbins l'enseignaient, et l'on conçoit facilement ce trait d'ailleurs fictif rapporté à des auditeurs qui fréquentaient leur école.

Mais que les rôles sont changés, mes frères, ainsi que la posture des personnages dans la région des moissons futures et de la divine justice ! C'est l'heureux du siècle, le jouisseur qui maintenant souffre ; le rassasié, le saturé, qui manque de tout, le superbe qui se fait suppliant, et combien sa prière est vive, pressante autant que modeste ! Elle n'a que deux cris, et pour demander bien peu. *Et ipse clamans dixit* : « Abraham, père d'Israël, mon père, vous le patriarche de cette demeure heureuse, ayez pitié de moi ! Envoyez, je vous prie, Lazare ; qu'il trempe dans l'eau l'extrémité de son doigt, et en rafraîchisse ma langue ; car je suis torturé dans cette flamme. » Vous l'entendez, mes frères, — nous y reviendrons : — il demande une goutte d'eau, celui qui a refusé une miette de pain, *guttam aquæ petivit qui micas panis negavit*. (Saint Grégoire).

Abraham fait au suppliant cette réponse bien digne d'être méditée dans la frayeur et le tremblement : « Mon enfant, rejeton de ma race, toi qui invoque mon nom de père, souviens-t'en : tu as reçu pleinement, au cours de ton existence mortelle, la quote-part de bonheur qui peut te sembler due à tout homme, la récompense, si tu en as eus, de tes qualités, de tes mérites naturels. La félicité, à tes yeux, consistait dans la possession des biens de la vie terrestre ; cette félicité t'a été donnée. Lazare a eu pareillement en partage, lui, les maux, apanage inséparable de l'humanité déchue, salutaire expiation des manquements échappés à sa vertu. Maintenant il goûte ici les consolations, toi les tourments ; les rôles sont intervertis et c'est justice. Au surplus, entre nous et vous, la main de Dieu a affermi pour toujours un abîme sans fond, un gouffre immense, infranchissable, *chaos magnum firmatum est* ; ceux qui voudraient passer d'ici à vous ne le peuvent, et les hôtes de votre séjour ne peuvent traverser jusqu'à nous. »

Les damnés, comme les démons, délivrés maintenant du miroitement des passions terrestres, sont de bons logiciens, prompts à saisir un raisonnement. C'est en enfer qu'il faudrait faire un cours de religion à nos libres-penseurs. Le riche a compris l'inutilité de sa prière pour lui-même, et n'osant insister pour obtenir un allègement direct à ses propres souffrances, du moins veut-il qu'elles ne soient pas augmentées encore par le spectacle du malheur des siens ou par leurs reproches.

Dans l'infortune, la miséricorde naturelle reprend ses droits sur son cœur d'où la bannissait jadis un impitoyable égoïsme. Il a donc recours à une seconde demande, celle-ci pour autrui et pour la terre du changement et des conversions. « Puisque Lazare ne peut plus rien pour adoucir mon sort, donc, *ergo*, je vous en prie, Père, envoyez-le dans la maison qui m'a vu naître. J'ai là cinq frères vivants comme je l'ai fait moi-même, dans la jouissance égoïste du présent, dans l'incrédule insouciance de l'avenir : qu'il leur soit un irrécusable témoin des réalités d'outre-tombe, afin qu'ils

ne viennent pas, eux aussi, dans ce lieu de tourments. » — Auditeurs de Jésus, commensaux peut-être du riche damné, entendez sous cette forme admirablement ingénieuse la voix qui vous vient des enfers, la leçon qu'il vous fait. Vous pouvez encore, vous, en profiter.

Et Abraham de lui dire : « Ils ont Moïse et les prophètes, — l'Ecriture entière indiquée dans ses deux parties principales ; — qu'ils écoutent ses enseignements. — Non, Père Abraham, reprend le suppliant, cela ne suffit pas ; ils ne les écouteront pas. Hélas ! je ne m'en souviens que trop ; ensemble nous avons ri des prophéties, de leurs avertissements et de leurs défenses, de leurs menaces et de leurs promesses d'avenir ; ensemble nous avons dit : Quelle vie peut-il y avoir après le trépas ? quel souvenir du passé dans une chair en pourriture ? Tous vont se coucher dans le silence du sépulcre ; qui jamais a ouï de ses oreilles un revenant d'outre-tombe ?... Mais que confondant ainsi nos railleries insensées, l'un des trépassés aille jusqu'à eux ; à coup sûr, ils feront pénitence et les sentiments de leur âme seront entièrement transformés. »

Abraham de répliquer : « Ils n'écoutent point, dis-tu, Moïse et les prophètes ; l'autorité divine de l'Ecriture ne suffit pas à les toucher. Eh bien, quand même l'un des morts ressusciterait, reprendrait auprès d'eux le cours ordinaire de la vie, sa parole ne réussirait point à les convaincre pratiquement, bien loin de les amener à un complet changement de vie. » — L'événement devait montrer clairement la vérité de cette parole, bien peu de temps après, dans la personne d'un autre Lazare et des princes du peuple juif.

II. — Telle est, mes frères, la fameuse parabole. Il a suffi, je pense, de vous la raconter pour que vous en ayez déjà compris la portée et le sens moral, tant il est transparent. Evidemment le riche anonyme représente — type qui n'est pas rare de notre temps — le jouisseur égoïste et incrédule, le bourgeois voltairien, si démodé que soit à l'heure qu'il est un voltairien, le franc-maçon enrichi, le parvenu railleur et fat juché sur le piédestal de ses écus. Lazare indigent figure le pauvre humble et résigné, l'ouvrier chrétien, les déshérités de la fortune mais non de la vertu et du patrimoine de la foi : types heureusement aussi conservés parmi nous, mes frères, malgré les efforts de l'école athée et l'impiété régnante. Le premier met son paradis sur la terre ; il obtient souvent, en partie au moins, l'objet de ses rêves insensés ; la félicité matérielle lui est donnée. C'est une récompense de ses mérites naturels, c'est parfois un châtimement de son abus des grâces, châtimement d'autant plus redoutable que cette prospérité est moins traversée d'épreuves. Le deuxième passe sa vie à battre monnaie pour le ciel ; chaque jour de son existence ici-bas est purifié, au creuset de l'indigence, des scories inhérentes à la faiblesse humaine ; il est marqué au coin de l'épreuve, de la souffrance, et reçoit de cette providentielle empreinte une inestimable valeur.

Cependant riche mondain et pauvre chrétien entrent l'un et l'autre dans leur éternité... Quel changement dans les rôles ! D'un côté la douce paix et les délices sans fin en la présence de Dieu et dans la société des anges. De l'autre, des tortures atroces et continues loin du Seigneur, centre naturel de toute âme. Nulle fin à cet éternel supplice ; nul allègement possible à ces tourments affreux. L'intercession des saints est impuissante à en adoucir l'intensité comme à en obtenir le terme ; unis du reste à leur Dieu par une étroite conformité de sentiments et de volonté, les saints ne tentent même pas d'interposer à cette fin leur médiation. Le châtimement est donc terrible ; mais grand aussi a été le crime. Outre l'égoïsme sans entrailles, que d'autres péchés dont cet égoïsme jouisseur est la source et l'enseigne ! Négation implicite de la vie future, du jugement de Dieu, de la Providence, de Dieu lui-même, athéisme pratique en un mot, impiété scandaleusement affichée par le dédain et les œuvres de toute la vie. Crime surtout absolument irréparable : la voix impérieuse de la nature criait au jouisseur incrédule : « Fais le bien, traite autrui comme ton frère ; car il est un Dieu juge et vengeur. Le servir, observer ses préceptes est le but de la création, la fin dernière de toute âme raisonnable ; » l'Écriture inspirée répétait, développait, précisait ces enseignements avec toute l'autorité qui convient à la parole expresse et manifeste de Dieu : le riche est resté sourd. Eût-il été plus sensible à quelque intervention extraordinaire et directe de la Toute-Puissance dans le cours de la nature ? Non, mes frères, l'âme qui ne veut pas bien agir fermera ses yeux aux rayons passagers d'un miracle, comme elle ferme ses oreilles aux lumières permanentes de la Révélation.

En vérité, le Maître ne pouvait, dans un plus petit espace, renfermer plus d'enseignements, ni leur donner en même temps un relief plus saisissant, plus foudroyant. La volonté peut y rester rebelle ; mais nous avons beau faire, la vérité sous cette forme a pris possession de notre esprit, s'y est ancrée, fixée ; désormais elle n'en sortira plus, nous ne parviendrons pas à l'en effacer. Le récit en quelques traits concis, mais d'une vigueur et d'une fécondité merveilleuses, nous a mis sous les yeux toute la théologie du *dogme de l'enfer*, tout un traité à la fois précis et imagé, populaire et dogmatique, qui par autant de coups d'éclairs successifs jetés sur les sombres abîmes nous rappelle tout ce qu'il importe d'en savoir : la peine du dam, la peine du sens, la proportion, l'équation des châtiments à la nature spéciale du péché, les vaines prières des damnés, leurs souvenirs déchirants, leurs remords, leur désespoir. Tel est bien le chef-d'œuvre des divines paraboles, de celle-ci en particulier : nous fournir, sur telle vérité capitale dont la pensée doit nous être toujours présente, un mémorial de haut et intelligible relief, fortement et brièvement accentué, sorte de viatique portatif pour nos méditations quotidiennes.

Revoyez plutôt vous-mêmes, mes frères, car il faut au moins, — le sujet, certes, en vaut la peine, — pour que vous puissiez avec plus de loisir en faire votre profit, il faut souligner en les répétant, en les récapitulant, chacun des coups de pinceaux, des éclairs que la paraphrase vient de faire passer sous nos yeux.

La peine du dam. — Vous avez remarqué, mes frères, que le Sauveur parlant de ce qui advint au riche après la mort, ne dit pas qu'il tomba ou qu'il fut traîné en enfer, mais bien qu'il fut enseveli en enfer, *sepultus est in inferno* (verset 22), nous enseignant par cette métaphore prise de la sépulture des corps, la profondeur de sa peine et à quelle séparation absolue, irrémédiable il est condamné. Comme un corps enseveli dans la tombe est pour toujours dérobé aux regards, étranger aux conversations, à la société des hommes, privé de la lumière du soleil, ainsi l'âme est privée de la vision béatifique ou de la vue de Dieu, et par là même des biens, de tout bien absolument, dont Dieu est l'unique source.

L'enfant sent vivement la mort de sa mère, les trésors de tendresse, vie de son cœur, dont elle le comblait, maintenant qu'il ne l'a plus. Cependant, terrestres que nous sommes, — le matérialiste, le jouisseur, l'heureux du siècle, moins que tout autre, — nous ne comprenons pas de prime abord, sans une réflexion attentive, toute l'étendue de la peine du dam, l'horreur, l'immensité pour le damné de cette sépulture infernale, de ce complet naufrage.

Ici-bas, tant qu'il y demeure, l'homme même le plus criminel, le plus impie, le plus sans-Dieu, n'est jamais cependant séparé complètement de Dieu et du rayonnement de sa face. Il jouit de lui, de sa présence, dans les biens de l'ordre naturel : la santé, la fortune, les plaisirs de la table, les honneurs, le bien-être, les satisfactions de la vie, dons de sa patience, de sa providence paternelle. Il n'en faut qu'un quelquefois, de ces biens temporels, pour que le cœur humain s'y attache, s'y parque, s'y délecte comme la chenille sur sa feuille fragile. En cela il jouit encore de Dieu, de la présence de Dieu, dans lequel il a le mouvement et la vie ; il trouve une sorte de paradis conforme à ses goûts, à sa mesure. C'est pour cela que pendant cette vie qui lui plaît, le mot terrible de peine du dam, ou séparation de Dieu, est peu compris du pécheur, échappe aux concepts grossiers de son esprit, et par là même à la sensibilité de son cœur. Mais après le naufrage final, *sepultus est*, le damné à la pleine intelligence de son état ; il voit qu'avec Dieu il a perdu tout bien, qu'il ne lui en reste plus un seul si petit qu'il soit. C'est en vain en effet qu'il implore une goutte d'eau, non pas un verre d'eau mais une goutte pour sa langue brûlante, il ne peut l'obtenir, parce que cette goutte vient de Dieu et que Dieu est à jamais perdu pour lui : *Væ cum recessero ab eis*. Il n'a pas voulu vivre avec Dieu durant la vie, il lui a obstinément tourné le dos, n'est-il pas juste que l'é-

ternité qui l'a surpris dans cette apostasie, cette posture, l'y laisse ? Cette horrible peine du dam, dit saint Irénée, n'est point tant une peine que Dieu lui inflige dans sa colère qu'une peine que lui-même s'est fabriquée, qu'il s'est choisie dans sa malice : *Deus non a semetipso eos principaliter, sed persequitur eos pœna*.

Il y a une autre parole, et cette parole est une image encore plus expressive de la même vérité : *inter vos et nos chaos magnum firmatum est*. Chaos, suivant les interprètes, signifie tourbillon, gouffre immense, ténébreux, obscur, sans limite dans son étendue, sans terme dans sa profondeur. Pendant la vie le pécheur creuse chaque jour le fossé de cette séparation. Si grand toutefois et si profond qu'il soit, il peut toujours être comblé, le trait d'union peut être rétabli, le pont de la rédemption se refaire, grâce aux mérites de Jésus-Christ. La vie est mouvement, destruction et réédification. Mais à la mort, au terme, le chaos, comme toutes choses, prend un caractère de stabilité définitive que rien ne peut combler et que personne ne peut franchir. La séparation demeure éternelle, *chaos firmatum est*. Ah ! mes frères bien-aimés, vous qui vivez sans foi pratiquée, le lien, le fil ténu qui vous rattache à Dieu n'est pourtant jamais ici-bas irrévocablement brisé, ni sans fonds et infranchissable l'abîme qui vous sépare de lui ; mais, — pouvez-vous bien y penser sans frémir, de gaieté de cœur ? — la mort, à tout moment, peut trancher le lien et affermir l'abîme pour jamais !

La peine du sens. — D'après la parabole, cette peine — non toutefois exclusivement — est la peine du feu. « Je souffre, dit le mauvais riche, d'horribles tourments au milieu de cette flamme, *in hac flamma*. » Faites attention, mes frères, que le réprouvé ne dit pas : Je suis tourmenté dans les flammes ; mais dans cette flamme, *in hac flamma*, dans ce feu, le feu de l'enfer. Expression remarquable nous donnant clairement à entendre qu'il n'est pas seulement plongé dans un feu semblable à celui que nous connaissons, mais dans un feu d'une nature toute nouvelle, créé pour la région et l'œuvre des justices divines ; feu aussi différent de notre feu, dit saint Bernard, que le feu en peinture diffère parmi nous du feu réel ; feu qui torture et conserve sa victime : ils seront tous salés par le feu comme la victime par le sel, *omnis enim igne salietur et omnis victima sale salietur*. (Marc, ix, 48). Mais voici une autre révélation. La peine du dam est la même, tandis que la peine du sens se proportionne, se particularise, s'adapte aux péchés des damnés. Nulle part plus qu'en enfer ne s'applique la maxime : *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur*. La parabole nous en donne la preuve dans un trait saisissant. C'est par la langue que le mauvais riche avait péché dans ses banquets quotidiens, par des propos inutiles ou coupables, trop fréquents pour quiconque passe sa vie dans les festins, par la recherche gourmande des mets exquis, des fines liqueurs. Son âme, dit un inter-

prête, avait été comme toute concentrée dans l'abdomen : *anima illius in abdomine, quasi quodam monumento obruta et sepulta jacebat*. Aussi bien c'est le sens du goût, c'est la langue qui est punie, et avec quelle rigueur ! Parce qu'il a refusé à Lazare les miettes, les restes infimes qui tombaient de sa table, il en est réduit maintenant à implorer un soulagement dérisoire, une goutte d'eau pour sa langue, *guttam aquæ petit qui micæ panis negavit* ; et cette goutte distillée de l'océan des joies célestes, cette miette de l'immense festin lui est impitoyablement refusée. Le feu continue son œuvre industrielle : feu donc de raison, dit Tertullien, feu inquisiteur des mérites, selon Cassien, feu intelligent, suivant saint Augustin, qui tourmentant le damné dans toute sa personne, sait diriger les ardeurs de sa flamme de manière à lui créer un supplice spécial dans l'organe par où il a particulièrement péché. O justice de Dieu, s'écrie saint Grégoire, que vous êtes savante, minutieuse, redoutable ! *Ô quam districte agitur bonorum actuum malorumque distributio ; hinc ergo, fratres, colligite quanta sit districtio severitatis Dei !* C'est donc justement que dans son *Enfer* le poète incomparable a été surnommé le poète théologien : quand dans la peinture des châtiments des damnés, — sermon éloquent à sa manière, — il nous les montre tourmentés dans le sens, l'appétit, la passion, le vice par lequel ils ont été rebelles à Dieu, il ne fait que projeter sur les cercles ou les gouffres de l'abîme les éclairs que son génie emprunte à la terrible parabole.

Cependant, si grands que soient les tourments que souffrent les réprouvés comme êtres sensibles, plus grands sont encore ceux qu'ils souffrent comme êtres intelligents. Sous les flammes qui l'enveloppent, le supplice intime du mauvais riche est de voir et de se souvenir : *Vidit Abraham a longe et Lazarum ; — Recordare quia recepisti bona in vita tua*. — Si le bonheur comme le malheur est surtout un effet du souvenir et du contraste des situations, que dire, mes frères, de la comparaison qu'il fait de son passé avec son présent, des joies éternelles de Lazare avec ses éternels tourments ? Cette vue qui n'est déjà que trop cruelle, on la lui remet sous les yeux, on lui en démontre la raison ; ce souvenir, s'il pouvait s'obscurcir, s'atténuer, on le lui rappelle, on le ravive : *Recordare quia recipisti bona in vitâ tuâ, Lazarus similiter mala ; nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris*. Souviens-toi de tes plaisirs égoïstes, de ta vie voluptueuse et coupable, de l'emploi que tu as fait de ton temps, de ton abus des grâces, de la sagesse de Lazare et de ta folie. Ton malheur, étant bien averti, tu l'as voulu, et mérité. » *O recordare* monotone, qui revient tenace, inévitable, obsédant, perforant, accusateur, torturant ! O vue fixe, concentrée, qui creuse son objet et qui en reconnaît de plus en plus la réalité et la justice ! Voilà bien, mes frères, — ce *recordare*, — voilà bien le remords des

damnés, le *vermis qui non moritur* ; cette vue, *vidit*, voilà bien la conscience de leur état qui les fait grincer des dents et les jette dans la rage du désespoir : *Peccator videbit et irascetur, dentibus fremet et tabescet*. En vérité, que de leçons et de révélations dans un cadre si restreint !

Si abondantes qu'il nous les ait fournies déjà, ce serait pourtant une regrettable omission de ne pas noter encore le dernier coup de pinceau du Maître, ce trait d'une psychologie si vraie, si profonde : la réponse faite à la seconde prière du damné. Pour moi, mes frères, avec l'expérience de médecin des âmes et des mobiles secrets qui les fait agir, que m'ont apportée les années et un long ministère, je vous avoue que dans tout le récit rien ne m'a plus frappé que la réponse, vraiment bien à méditer : « Ils ont Moïse et les prophètes ; s'ils ne les écoutent pas, ils n'écouteront pas davantage un homme ressuscité d'entre les morts. » C'est donc parole d'Évangile, mes frères, de Jésus-Christ lui-même, et parole du reste confirmée par les faits, que ce jugement porté sur le cœur humain, ses dessous, ses ressorts cachés, son appel hypocrite aux miracles. Les docteurs juifs, — entendez cela, d'abord vous auditeurs actuels et immédiats auxquels s'adresse d'abord la parabole et la repartie, — n'ont pas écouté, n'écoutent pas Jésus-Christ en personne ; nos indifférents, nos libres-penseurs, nos soi-disant intellectuels, nos animaux d'orgueil, — pour parler comme l'apôtre qui les connaissait bien, — n'écouteront pas mieux, à l'heure qu'il est, un ressuscité d'entre les morts. L'âme qui ferme volontairement les yeux aux claires lumières de la Révélation ne les ouvrira pas davantage aux rayons passagers de la logique d'un fait si palpable qu'il soit, à un miracle accompli dans les laboratoires du Muséum ou sous la coupole de l'Institut. Elle ne manquera pas de fin de non recevoir pour éluder la conclusion pratique de l'événement prodigieux dont la réalité s'imposerait. L'histoire est là, à défaut de la psychologie, pour le prouver surabondamment. — Sans aller chercher si loin, souvenez-vous de ce jeune homme de votre connaissance, porté à Lourdes presque agonisant, condamné par tous les médecins, ne pouvant plus depuis huit mois supporter aucune nourriture, respirant à peine. Chacun disait : « S'il en revient, celui-là, nous croirons ! » Il en est revenu, rendu subitement à la santé, plein de vigueur, d'appétit, courant par monts et par vaux raconter son bonheur, son miracle, sa reconnaissance qui en a fait, à l'heure qu'il est, un missionnaire de Jésus-Christ en pays infidèles. Personne n'a nié le miracle. C'était parmi ses concitoyens stupeur d'admiration, larmes d'émotion, ravissement universel. Conclusion pratique : pas un seul habituel n'a repris le chemin de la messe paroissiale, ni ne s'est acquitté aux Pâques suivantes du devoir depuis longtemps transgressé. La conduite est restée pratiquement tout aussi impie et tout aussi absurde. Combien j'ai pensé, alors, au

témoignage du divin paraboliste ! Un miracle, ils demandent un miracle ! mais le plus grand miracle n'aurait pas seulement autant d'efficacité, pour soulever certaines âmes, mettre en branle telles volontés vicieuses, qu'une bluette d'amour-propre, que quelques écus sonnants à gagner, ou même, — si j'ose le dire, — que le simple appât d'un bon dîner. Il n'y a pas de pires aveugles que les aveugles volontaires. On ne veut pas voir ni comprendre, de peur d'être obligé de bien faire : *neque si quis ex mortuis resurrexerit credent*.

Dans nos funérailles chrétiennes, si belles, mes frères, si éloquentes, il y a une cérémonie particulièrement émouvante, la plus émouvante peut-être de tout l'office sacré. Malgré, je vous avoue, sa douloureuse répétition et l'habitude que j'en ai, j'en suis toujours vivement remué moi-même. Que je voudrais bien souvent n'avoir pas à la présider ! C'est au moment du suprême départ, le départ et la séparation du cercueil lui-même, quand l'Eglise s'écrie : *In paradisum deducant te angeli, et cum Lazaro quondam paupere æternam habes requiem !* Le chant, à son début, a un accent d'allégresse et de triomphe, élevé, retentissant, comme un appel joyeux de trompette, pour tomber brusquement et lourdement à sa finale. On croirait qu'il vient de s'engouffrer, de s'éteindre tout-à-coup dans la fosse pour aller se continuer dans la région de l'au delà.

C'est en effet, pour le juste qui a combattu les bons combats et rempli le but de la vie, un appel triomphal, plein de consolation et d'espérance. Mais, mes frères, je vous le demande, et je me le dis souvent à moi-même avec terreur, en face de certains cercueils, — malgré les fleurs dont on les couvre et les honneurs dont on les entoure, — au lever, au départ de certains cercueils, quelle allusion accusatrice que ces paroles, quelle lugubre ironie !

Chaque fois que vous les entendrez, qu'elles soient pour vous, — pendant qu'il en est temps encore, — le memento de la parabole que nous venons d'expliquer et des redoutables vérités qu'elle enseigne.

DISCOURS POUR UNE PREMIÈRE MESSE

LE PRÊTRE ET SA MISSION

Tu es sacerdos in æternum.
(Ps. cix, 5).

Mes frères,

Il est dans la vie des paroisses, des familles et des individus, des événements qui remuent profondément les cœurs : celui-ci est de ce nombre. Qu'elle est belle, qu'elle est touchante, mes frères, la cérémonie qui nous réunit en ce moment aux pieds des autels !

C'est un jeune prêtre, les mains encore impré-

gnées de l'onction sacerdotale reçue hier, qui s'avance aujourd'hui dans le sanctuaire entouré de ses proches, de ses concitoyens, de ses amis et qui est tout prêt à gravir les degrés de l'autel pour y accomplir pour la première fois les plus sublimes fonctions de son ministère. C'est une famille chrétienne qui tressaille de joie et d'allégresse parce que dans l'enthousiasme de sa foi et la générosité de son cœur elle a donné à l'Eglise de Dieu son unique enfant. C'est toute une paroisse heureuse et fière de compter parmi ses membres un nouvel élu du Seigneur et d'être témoin de la première messe d'un jeune prêtre, spectable qu'elle n'a pas revu quasi depuis un siècle. C'est enfin toute une couronne de prêtres vénérables, compatriotes et amis, qui ont trouvé dans leur cœur un motif puissant de venir prendre part à cette fête de famille, pour donner à leur nouveau confrère une marque d'estime et de fraternelle affection. Aussi, pour cette belle cérémonie l'église a-t-elle revêtu ses plus riches habits de fête. Ouvrez les yeux et voyez : partout des lumières qui éclairent le jour, des guirlandes, des couronnes et des fleurs, et parmi ces fleurs je salue ces fleurs vivantes, le plus bel ornement de notre Eglise, épanouies ici à l'envi pour faire monter vers le ciel l'encens de leur prière, pour offrir au nouveau prêtre de Jésus-Christ leurs sympathies et leurs félicitations.

Aussi, mes frères, je veux profiter de cette circonstance solennelle pour vous rappeler les gloires du sacerdoce. Je vous dirai ce qu'est le prêtre catholique et ce qu'il fait.

Ce qu'il est ? Homme de Dieu par son caractère et ses pouvoirs divins.

Ce qu'il fait ? Homme des peuples, il se consacre au salut de ses frères, car sa mission est d'éclairer, de sanctifier et de sauver les âmes.

I

Qu'est-ce que le prêtre ? Le prêtre est d'abord l'homme de Dieu, *homo Dei*, et pour tout dire en trois mots avec saint Augustin, le prêtre est un autre Jésus-Christ : *Sacerdos alter Christus*.

1. *Il est homme*, il n'est pas un ange descendu du ciel ; Dieu l'a pris, l'a tiré d'entre les hommes : *assumptus ex hominibus*. (Heb., v, 4). Il n'est pas pour vous un étranger, mais votre frère par la naissance. Comme vous le plus souvent il est l'enfant du peuple. C'est dans la classe des pauvres et des travailleurs que Dieu se plaît aujourd'hui de préférence à choisir ses ministres. Dans vos rangs se trouvent son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, et il peut répéter la déclaration de David aux enfants de Juda : « Vous êtes mes os et ma chair ; » ou mieux encore, il peut dire à tous comme Joseph : « *Ego sum frater vester*, je suis votre frère. » En effet, tout jeune enfant dans son village, servant la messe, agitant la clochette de l'autel, offrant le vin du sacrifice et accompagnant le prêtre auprès des mori-

bonds, il s'est dit en lui-même : « Moi aussi, je veux être prêtre. » Cette parole, le petit enfant l'a répétée doucement à l'oreille de sa mère : « Je veux être prêtre, » et celle-ci l'a béni et embrassé en pleurant. Puis il est allé s'agenouiller au confessionnal, et au père de son âme il a révélé de nouveau son secret : « Je veux être prêtre. — Mais, mon enfant, lui répond l'homme de Dieu, réfléchis bien : la vie du prêtre est une vie de sacrifice et d'immolation, les hommes d'aujourd'hui n'aiment plus le prêtre, ils n'ont pour lui que du dédain et du mépris. — Qu'importe ! je veux être prêtre. — Eh bien, je te bénis, petit enfant, crois et grandis. » Dieu parle à cet enfant comme à Samuel. L'enfant écoute cette voix intime : il sent qu'il est appelé de Dieu.

A l'appel de Dieu, qui a mis dans le cœur de cet enfant les germes d'une vocation ecclésiastique, voici venir la sainte Eglise catholique qui va développer ces germes naissants. Elle prend ce futur lévite, pour pétrir et façonner son âme sous la discipline de la prière, de la méditation et du travail, dans l'exercice de l'obéissance et du renoncement, dans la pratique du sacrifice et de la lutte contre les mauvais penchants. Après cette longue et austère formation dans les Petits et les Grands Séminaires, quand elle le trouve suffisamment mûri par la science et la vertu, elle le conduit au pied de l'autel. Là, elle le prend tout vivant dans les ardeurs de la jeunesse et le couche sur les dalles du sanctuaire, conjurant l'évêque de donner l'onction sacerdotale à l'enfant de sa tendresse. En voyant cette victime ravissante de jeunesse et de beauté, parée pour le sacrifice, l'évêque s'inquiète, et tout ému il interroge les vétérans du sanctuaire : « *Scis illos dignos esse ?* Savez-vous s'il est digne ? » et l'archidiacre au nom de tous de répondre : « Autant qu'il est permis à la fragilité humaine de le savoir, je sais et je certifie qu'il est digne. — *Deo gratias !* Dieu soit loué ! » dit le prélat, alors rassuré. Il se lève, il impose les mains au nouvel ordinand, il lui consacre les doigts avec le saint chrême, et lui confère l'onction sacerdotale. C'en est fait, le prêtre est créé, la couronne sacerdotale est placée sur son front et imprimée dans son âme, le ciel s'incline et les anges chantent : *Tu es sacerdos in æternum*. Rien ne pourra plus désormais lui enlever le caractère du sacerdoce, qui lui demeurera à jamais pour la gloire ou l'opprobre. *Tu es sacerdos in æternum !* Il est prêtre pour l'éternité.

Cette parole, mon cher ami, vous l'avez entendue hier dans la cérémonie si touchante de votre ordination, et pour vous elle a reçu son accomplissement : sous l'onction du Pontife votre âme subitement transfigurée s'est trouvée marquée du caractère indélébile de ministre de Jésus-Christ, vous vous êtes relevé prêtre pour l'éternité.

2. Le prêtre est donc un homme ? *Il est Dieu*. En effet, que marque le caractère dans le prêtre ? Mes frères, il marque l'homme de Dieu, *homo Dei*,

non à titre de propriété, mais de représentant et de chargé de pouvoir, *pro Christo legatione fungimur*, nous sommes les légats du Christ, de telle sorte que tout ce que l'on fait au prêtre, s'adresse à Dieu lui-même : « Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise. » Aussi, je ne demande pas vos respects pour l'homme : sa naissance, sa fortune, ses talents, ses vertus même, tout s'efface devant son caractère sacerdotal. Que m'importe l'homme dans le prêtre ! Ma foi ne découvre en lui que le Dieu qui y est caché pour moi ! *Sacerdos alter Christus*.

« Mais, dit l'impie, le prêtre c'est un homme comme moi. » Non, mon frère, si c'était un homme comme vous, vous le haïriez moins, vous l'aimeriez moins. Sans doute, devant sa conscience, le prêtre est un homme comme vous, puisqu'il peut pécher et se damner comme vous. Mais pour vous, le prêtre est un homme comme Dieu, dont il tient la place en tout. Si vous l'aimez vous l'aimerez comme Dieu, et si vous le haïssez vous le haïssez comme Dieu. Voilà pourquoi les sectaires font la guerre aux prêtres, les traitent en parias, en attendant qu'ils les envoient à l'échafaud. Mais qu'importe au prêtre ! Il le sait bien et son Maître l'a prévenu ; le disciple n'est pas au-dessus du maître !

Au caractère divin du prêtre, correspondent des pouvoirs également divins. En effet le prêtre est établi par Jésus-Christ juge de ses frères, il exerce à leur égard le ministère de la réconciliation et du pardon, d'un mot il ouvre le ciel et ferme l'enfer. « Toute puissance, a dit Jésus-Christ, m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc et faites de même. Les péchés seront remis à qui vous les remettrez et retenus à qui vous les retiendrez. » Hier, mon cher ami, l'évêque qui vous a ordonné, successeur et héritier des apôtres, a murmuré à vos oreilles attendries ces mêmes paroles : « Les péchés seront remis... » Ah ! la première fois qu'elles furent prononcées, ces paroles divines, il y eut un *tolle* général. Quoi ! un homme s'arroger le pouvoir de pardonner les crimes que Dieu seul a le pouvoir de pardonner ! Telle est pourtant la puissance que Dieu a donnée à ses prêtres. Voyez-vous, dans chaque Eglise, ce « trône de planches » qu'on appelle le confessionnal ? C'est là que des flots de mal viennent se perdre dans un abîme sans fond. C'est là, mon jeune confrère, que vous viendrez siéger à votre tour, sans assesseur, sans témoin, sans appareil ! C'est là que vous entendrez des aveux, des secrets que l'ami ne dit jamais à son ami, ni l'époux à son épouse, ni la fille à sa mère. Mais aussi, au nom de Dieu dont vous êtes le représentant, vous donnerez une paix que jamais l'ami ne saurait donner à son ami, ni l'époux à son épouse, ni la mère à sa fille !

« Moi, dit le pécheur, je me confesse à Dieu dans le secret de mon âme. Entre Dieu et moi, je ne veux point d'intermédiaire. » Prenez garde, mon cher frère, vous vous abusez étrangement.

Dieu l'exige ; il faut recourir au prêtre, autrement pas de pardon. Car voyez-vous, Dieu a remis son pouvoir au prêtre et il s'est engagé à ne pas en user lui-même tant qu'il y aurait un prêtre présent. Voilà, par exemple, un pécheur qui a blasphémé le nom de Dieu, qui peut-être s'est attaqué à la personne de Dieu lui-même en profanant la sainte Hostie. Pour obtenir son pardon, que doit faire ce pécheur ? S'adresser à Dieu, directement ? Non, Dieu ne pardonne que les fautes vénielles. Pour les fautes mortelles, il faut s'adresser au prêtre : *Vade et ostende te sacerdoti*.

Le pouvoir du prêtre va plus loin : il s'étend sur la propre personne de Dieu.

Dans quelques instants, mon cher confrère, vous allez monter à l'autel et pour la première fois vous aurez l'insigne honneur d'être le créateur de votre Dieu dans le sacrement de son amour. Autrefois, par cinq paroles d'humilité : *Fiat mihi secundum verbum tuum*, la sainte Vierge Marie fit descendre Jésus-Christ dans ses chastes entrailles ; et vous, plus puissant que la Vierge Marie, par cinq paroles d'autorité : *Hoc est enim corpus meum*, vous ferez descendre Jésus-Christ sur la pierre du sacrifice. A votre appel, à votre sommation, Dieu descendra sur l'autel, il s'incarnera entre vos mains, et sous les voiles de l'hostie il cachera sa divinité et son humanité, et les anges étonnés et les hommes ravis verront avec stupeur Dieu obéir à l'homme sa créature : *obediens Domino voci hominis*.

II

Le prêtre, avons-nous dit, est l'homme de Dieu par son caractère et ses pouvoirs divins. Disons maintenant comment il est l'homme des peuples, l'homme de ses frères, pour les sanctifier et les sauver. « *Quæro fratres*, je cherche mes frères, » peut-il dire en toute vérité, comme Joseph autrefois lui aussi à la recherche de ses frères égarés à Dothaïm, c'est-à-dire la vallée de la perdition. Sauver l'âme de ses frères, voilà bien la mission du prêtre sur la terre. Pris parmi les hommes, il est constitué pour le culte de Dieu afin d'offrir des dons et des sacrifices pour les péchés des hommes. (Heb. v, 1). Et cette mission il la remplit avec cette triple auréole de *docteur*, de *médiateur* et de *père* que nous voyons resplendir sur son front.

1. Le prêtre est docteur. « *Vos estis lux mundi*, vous êtes la lumière du monde. »

Au jour de son ordination, le jeune prêtre entend le Pontife lui adresser ces paroles : « *Ite, docete omnes gentes*. Allez, enseignez toutes les créatures. Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise. » Il y a dix-neuf siècles que cet ordre fut donné pour la première fois aux apôtres et aux prêtres leurs successeurs. Et depuis dix-neuf siècles le même prêtre monte dans la même chaire : c'est la chaire de la vérité ; il y prêche la même parole : c'est la parole de

Dieu. En effet, le prêtre parle en chaire, non comme un professeur, un conférencier qui émet ses idées, expose ses opinions, il parle *tanquam potestatem habens*, ayant sur tous l'autorité que son divin Maître lui a donnée. « Quand j'entends parler le prêtre en chaire, disait Donoso Cortès, je vois Dieu derrière lui. »

Vous serez donc dans le monde, mon jeune confrère, l'apôtre de la vérité. Gardez-vous bien d'en être le geôlier et de la retenir captive sur vos lèvres. La parole de Dieu dont vous êtes l'organe, n'opérera ses effets de sanctification dans les âmes qu'autant qu'elle sera libre et éternelle.

Libre ! Pour la défendre et assurer son indépendance, l'Eglise y mettrait son sang. Elle ne saurait se taire quand il faut parler en dépit de toutes les menaces. Ah ! il y a longtemps que l'on dit aux prêtres de Jésus-Christ : « Prêchez-nous des choses qui nous plaisent, *dic nobis placentia*. Bercez nos oreilles par la cadence de vos périodes, accommodez-vous aux exigences du siècle et des coutumes, laissez là les vieilleseries du temps passé, et avec nous fils de l'avenir marchez dans des voies nouvelles, et surtout cessez de nous reprocher nos vices et nos faiblesses. » Vous n'écoutez point ces propos séducteurs, vous vous souviendrez que la parole de Dieu ne connaît point ces délicatesses malsaines, cette fausse prudence, ces silences calculés. La parole de Dieu ne craint rien, elle va hautement sans avoir besoin de passe-port. Elle plaide devant les rois comme devant les peuples la vérité du symbole, l'intégrité du décalogue, la cause de Jésus-Christ et de l'Eglise. Elle dit à tous : « La propriété est sacrée, n'y touchez pas. La débauche est funeste, fuyez-en la contagion. C'est le travail seul qui peut faire la prospérité du pays, anathème à ceux qui le paralysent ! C'est la vertu seule qui peut faire le bonheur des familles, anathème au vice et à l'impunité ! »

Eternelle ! Ces vérités, la parole de Dieu les a toujours proclamées et elle les proclamera toujours, parce qu'elle n'est pas du temps mais de l'éternité. Hommes du jour, nos maîtres, changez vos constitutions et vos chartes, proclamez vrai ce qui est faux et faux ce qui est vrai, désespérez le monde à force de vicissitudes et de changements : pour nous, prêtres de Jésus-Christ, debout dans la chaire de vérité, nous répéterons le même symbole, le même décalogue, les mêmes sacrements ; nous ne changerons ni d'Evangile, ni d'Eglise, ni de Dieu, car nous enseignons sous le souffle de l'Esprit-Saint la vérité qui demeure éternellement. *Veritas Domini manet in æternum*.

2. Le prêtre est docteur, l'homme de la lumière ; il est de plus médiateur, il intercède pour ses frères et les réconcilie avec le ciel. Le prêtre, dit saint Paul, est établi pour offrir des dons et des sacrifices, *ut offerat dona et sacrificia*. Sans doute il n'y a qu'un médiateur véritable entre Dieu et les hommes et c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, *unus mediator Dei et nostri, Christus Jesus*. Mais de

même qu'il a associé le prêtre à sa divinisation, il l'a aussi associé à sa divine médiation. Voilà pourquoi quand le prêtre est arrivé au sommet de la hiérarchie sacrée, on lui donne le nom de Pontife, *pontum faciens* : il est comme un pont mystérieux, un viaduc sacré entre le ciel et la terre pour les mettre en communication.

Et le prêtre vraiment unit les hommes à Dieu, car il est la voie par laquelle on va de la terre au ciel. C'est par lui que la grâce des sacrements afflue vivifiante et abondante ; c'est lui surtout qui par la prière et le sacrifice fait descendre sur la terre les grâces et les bénédictions d'en haut.

Le prêtre est médiateur par la prière. Au jour où il s'engage irrévocablement au service de l'Eglise, elle lui remet un livre dont il devra faire son *vade mecum* et où tous les jours et sept fois par jour il devra trouver des accents de supplication pour ses frères ; il devra être la voix de tous pour adorer, louer, apaiser et implorer le Seigneur : c'est à cela que sert le bréviaire, mes frères, et quand des esprits frivoles ou hostiles renvoient le prêtre à son bréviaire, ils oublient que c'est là l'encensoir d'or qui fait monter vers le ciel le plus pur encens, celui qui en fait descendre les plus riches bénédictions. Mais c'est surtout par le sacrifice que le prêtre est médiateur : tour à tour sacrificateur et victime, il immole la victime sainte et il s'immole lui-même pour le salut de ses frères.

A l'autel il offre à Dieu le Médiateur tout-puissant, infini, éternel, Jésus-Christ qui ne se place entre ses mains qu'afin d'intercéder pour nous. Ah ! c'est bien là la grande et efficace médiation qui sauve le monde. On se demande parfois pourquoi le ciel, si souvent et si outrageusement provoqué par les crimes de la terre, n'y répond point par les plus terribles châtiments. Pourquoi, et comment cela se fait-il ? mes frères. C'est parce que le prêtre tous les jours monte à l'autel, et qu'il élève entre le ciel et la terre l'adorable victime qui s'est immolée et qui s'immole encore tous les jours pour nous, et à cette vue Dieu retient ses foudres vengeresses pour qu'elles n'aient pas à traverser le cœur de son fils. Il y a longtemps que le monde ne serait plus et que Dieu dans sa justice l'aurait brisé comme un verre, si le sang de son fils Jésus répandu sur l'autel ne criait tous les jours grâce, miséricorde et pardon.

Sacrificateur à l'autel, le prêtre est de plus hostie et victime. Après avoir immolé son Dieu, il s'immole lui-même pour ses frères par son dévouement poussé jusqu'à l'héroïsme.

Car le dévouement du prêtre, vous le savez, mes frères, il est de tous les jours, de tous les instants. De tous les hommes de la société, le prêtre est celui qui s'appartient le moins. Il accourt à chacun de vos cris pendant le jour, à votre premier appel pendant la nuit. Esclave de vos besoins, il perd, en temps ordinaire, son droit à l'étude, au repos, à la prière même quand

les pécheurs l'attendent; en temps de peste et de calamité, il perd son droit à la vie, quand il s'agit de porter des consolations suprêmes à votre mort. Ah! quand vous serez abandonnés par tous, par vos proches et vos amis, à cette heure dernière, rassurez-vous, vous aurez autour de votre grabat pour vous consoler et vous bénir, ces deux anges de l'agonie : la sœur de charité qui vous rappellera votre village, votre foyer, votre mère, et le prêtre qui vous bénira et vous ouvrira le ciel.

Mais c'est surtout en face du martyr que le prêtre doit être hostie et victime. Que de fois depuis l'ère chrétienne le prêtre n'a-t-il pas lavé sa blanche tunique dans le sang de l'agneau! Tous les siècles ont enfanté des persécuteurs du sacerdoce. Toutes les nations depuis les plus barbares jusqu'aux plus civilisées ont dressé contre lui, à certains jours, le bûcher et l'échafaud. Toutes les dynasties, tous les gouvernements ont lancé contre lui des décrets d'injustice et de proscription. Mais le prêtre des premiers siècles comme celui des temps modernes, le prêtre d'hier comme celui d'aujourd'hui a toujours été ferme et inébranlable dans sa foi. Il a supporté toutes les persécutions, subi toutes les injustices, accepté toutes les ignominies. Il est allé même, toutes les fois qu'on l'a voulu, jusqu'au sommet du Calvaire pour y mourir attaché sur une croix, parce qu'il est vraiment un autre Jésus-Christ : *Sacerdos alter Christus*.

3. Pour se dévouer ainsi et aimer jusqu'à la mort, il faut être père. Oui, le prêtre est père, et c'est le troisième rayon de sa gloire. Il est le père des âmes. Dieu lui a enlevé la couronne de la paternité corporelle, et pas un être vivant n'a le droit de lui dire, au nom de la chair et du sang : « Vous êtes mon père. » Mais Dieu lui a donné une couronne autrement belle et glorieuse : celle de la paternité spirituelle. Tous les chrétiens, fils de son sacerdoce, enfants et vieillards, peuvent tomber aux genoux du prêtre et lui dire en toute vérité : « Mon père, » et lui peut leur répondre : « Mes enfants. » Ses enfants, ils le sont véritablement, car c'est lui qui les a engendrés à la vie surnaturelle et divine dans le saint baptême, c'est lui qui les a nourris à la table sainte, qui les a instruits et fait leur éducation en haut de la chaire, c'est lui qui les a soignés et a guéri leurs plaies au confessionnal. C'est lui encore qui a affirmé leur vocation dans le sacrement qui fonde les familles, c'est lui enfin qui les bénira tous, enfants et vieillards, et les préparera à la mort qui doit leur ouvrir le ciel. Qu'elle est belle et glorieuse cette paternité du prêtre! Et pour qu'il puisse s'y consacrer entièrement, Dieu a voulu qu'il renoncât à son père, à sa mère, à ses frères, à ses sœurs, à tout espoir de famille. Au cœur du prêtre de Jésus-Christ, voyez-vous, il n'y a plus qu'une affection : celle de sauver ses frères, comme aussi sa plus grande désolation c'est de voir les pécheurs refuser les avances de son zèle et mépriser les

tendresses de son amour. « O mon Dieu, donnez-moi des âmes à sauver, *da mihi animas*, et pour les sauver je ne reculerais devant rien, je sacrifierai tout, je me sacrifierai moi-même, et avec saint Paul je consens à être anathème pour mes frères! » Toujours et partout, tel sera le cri de son cœur.

J'ai fini, mes frères, heureux si j'ai pu vous donner une idée du prêtre et de sa mission divine! En retour de tant d'abnégation et de dévouement de la part des prêtres pour le salut de vos âmes, laissez-moi, avant de descendre de cette chaire, vous dire en deux mots le double devoir que vous avez à remplir à leur égard. Vous devez les *respecter* et les *aimer*. Qui donc mérite mieux vos respects que le prêtre? Il est l'ambassadeur de Dieu, il est Dieu lui-même par son caractère et ses pouvoirs. Il ouvre et ferme les portes du ciel. Homme des peuples il donne à tous son temps, sa sueur, ses peines, sa vie même. « Le prêtre catholique, s'écriait Michelet avec l'accent de l'admiration, mon Dieu, quelle grande chose! Quand je vois sur sa couche solitaire l'homme de Dieu qui va se lever dès l'aube, sous l'aiguillon de la foi et de la charité, je ne suis pas seulement ému, je tombe à genoux. »

Aimez aussi vos prêtres : c'est pour vous un devoir de reconnaissance. Ils se donnent à vous, ils se dévouent pour vous, ils ne travaillent que pour vos âmes, ils ont tout quitté pour procurer votre salut. Aimez-les donc : votre affection leur fera du bien et les dédommagera. A l'heure présente, ils ont souvent des peines bien vives, dans le silence de la retraite ils versent parfois des larmes bien amères; consolez leur douleur, et votre bienveillance retrempera leurs forces. Ils sont les pères de vos âmes. L'enfant qui n'aime pas son père et qui le hait est un ingrat et un révolté, le chrétien qui n'aime pas le prêtre le père de son âme est aussi un ingrat et un démon.

Et vous, mon cher ami, conservez toujours le souvenir de cette belle fête. Tout à l'heure, quand vous tiendrez entre vos mains l'hostie sainte, priez pour vos parents, vos bienfaiteurs, vos amis, priez pour la paroisse qui s'est levée avec enthousiasme pour vous faire honneur. Souvenez-vous tous les jours de votre vie que la vie du prêtre est une vie de sacrifice. Le matin, il commence à l'autel le sacrifice de la victime trois fois sainte, dans la journée il continue son sacrifice à lui en priant et en souffrant, et au soir de la vie l'ange de son sacerdoce chantera comme tout à l'heure le diacre à l'autel : « *Ite missa est*, le sacrifice est terminé! Bon serviteur, *intra in gaudium Domini tui*, entre dans la joie de ton Maître; » et les anges répondront : *Amen, Alleluia!* En attendant, nous vos frères et vos amis de la terre, nous vous crions : Courage! En avant à la conquête des âmes et *ad multos annos!* Ainsi soit-il.

SERMONS OU L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

XLIX

LA RÉSURRECTION DES JUSTES

*Quomodo resurgunt mortui?
qualive corpore venient?*

Comment et dans quel corps
les morts ressusciteront-ils?

(I Cor. xv, 35).

La foi seule nous donne la réponse à cette question. « Tous nous ressusciterons, mais nous ne serons pas tous transfigurés. » La résurrection sera pour les justes et pour les pécheurs. Laissons ceux-ci, et disons comment et dans quel corps ressusciteront ceux qui se réveilleront pour la vie éternelle. — Ce sera dans leur propre corps. « C'est ce corps corruptible qui revêtira l'incorruptibilité ; ce corps mortel qui revêtira l'immortalité, » dit saint Paul. Déjà dans l'Ancien Testament Job avait proclamé cette vérité : « C'est dans ma propre chair que je verrai mon Dieu. » — Mais ce corps qui sera le même, différera dans sa manière d'être. « Nous serons transfigurés, » nous dit le même saint Paul, *immutabimur*. — « Notre Seigneur, dit-il encore, fera notre corps de boue à la ressemblance de son corps de gloire. » En effet la résurrection de Jésus-Christ est en même temps le principe et le modèle de notre résurrection glorieuse.

L'état particulier aux corps glorieux se manifestera par quatre dons ou privilèges spéciaux dont sont privés nos corps mortels.

I

« Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus ; la mort n'aura plus d'empire sur lui. » Il en sera ainsi de nous ; car Notre-Seigneur l'a dit : « Les justes, après le jugement, iront à la vie éternelle. » Le péché, principe de mort, sera impossible à tout jamais dans les âmes qui, ayant quitté ce monde avec le parfait amour de Dieu, ont été confirmées et immobilisées dans cet amour. Par suite, les corps auxquels elles seront de nouveau unies, ne pouvant plus éprouver les atteintes du péché, n'éprouveront pas davantage les atteintes de la mort : ils entreront en communication avec les âmes du privilège de l'immortalité et de l'incorruptibilité. Et non seulement ils seront exempts de la corruption du tombeau, ils le seront aussi de tous les avant-coureurs de la mort, de toute souffrance, de toute fatigue, de tout besoin, de toute privation, de tout châtement du péché. En un mot, ils seront impassibles tout également, dans ce sens qu'aucune sensation pénible ne pourra les atteindre. Cette *impassibilité* cependant ne sera pas de l'insensibilité ; elle n'émoussera aucunement les sens,

dont l'action au contraire sera développée d'autant pour les jouissances célestes, dans la proportion des mérites de chacun : en sorte que celui qui par une vertu plus grande aura plus mérité de ne pas souffrir, aura droit à jouir plus parfaitement de la vue et de la possession de Dieu. — Et voilà comment le corps semé dans la corruption lèvera dans l'incorruptible beauté : *Seminatur in corruptione, surget in incorruptione*. (I Cor. xv, 42).

II

En second lieu, « les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père. » L'âme communiquera au corps, avec son immortalité, sa gloire et son éclat. La clarté toute spirituelle de l'âme aura son rayonnement sensible dans le corps, dans la mesure et la proportion du rayonnement de la vertu pendant sa vie mortelle, de même qu'un corps lumineux brille, au dehors du globe de cristal qui le renferme, dans la mesure de sa couleur et de son éclat. — Cette *clarté* des corps glorieux ne sera pas un simple rayonnement extérieur : la lumière de gloire pénétrera la substance même du corps, en fera éclater les perfections naturelles et surnaturelles, comme un hymne de louange à Dieu qui l'a créé, racheté, sanctifié. La mort avait, pour un temps, fait de ce corps un objet d'horreur et une poignée de cendres ; la résurrection révélera en lui les merveilleuses harmonies de l'action créatrice de Dieu, de la grâce de Jésus-Christ et des vertus chrétiennes. — Et ainsi se réalisera le mot de saint Paul : « Semé dans l'ignominie, le corps lèvera dans la gloire : *Seminatur in ignobilitate, surget in gloria*. » (43).

III

« Ceux qui espèrent dans le Seigneur, dit Isaïe, voleront comme l'aigle : ils courront sans fatigue, ils marcheront sans se lasser. » Salomon, au livre de la Sagesse, compare les justes à l'étincelle qui court rapide comme l'éclair. Ces passages de nos saints Livres ne conviennent aux justes qu'après la résurrection : alors seulement les corps seront délivrés de la pesanteur qui les entraînait vers la terre. Autrefois tout était pour eux poids, obstacle, résistance ; maintenant que l'âme règne en maîtresse incontestée après avoir dominé la chair, elle communique à celle-ci, non pas sa nature immatérielle, mais quelque chose de ses facultés spirituelles ; en particulier, *l'agilité*, qui permettra aux corps glorieux de s'élever au ciel à la suite du divin Sauveur Jésus, dans son Ascension, et aussi de se transporter avec la rapidité de la pensée là où il plaira à l'âme, pour se délecter par la vue des œuvres admirables dans lesquelles reluit la sagesse du Créateur, sans perdre pour cela la vision béatifique, comme il est dit des Anges qui sans quitter Dieu volent là où Dieu les envoie. — C'est ainsi que se comprend la parole de saint Paul : « Le corps semé dans la faiblesse,

lèvera dans la force : *Seminatur in infirmitate, surget in virtute.* » (43).

IV

L'agilité des corps glorieux supprime pour eux la loi de la pesanteur ; la *subtilité*, qui est leur quatrième privilège, supprime la loi de la résistance. Vous le savez, mes enfants, Jésus-Christ est sorti du tombeau avant que l'ange eût renversé la pierre qui en fermait l'entrée ; quelques jours plus tard, il se présentait aux apôtres étonnés dans un appartement dont les portes étaient closes. — Il n'y aura pas plus d'obstacles pour les corps glorieux : d'abord, parce que la résurrection de Jésus-Christ est le type de notre propre résurrection ; ensuite, parce que le corps étant, pour son bonheur, sous la complète domination de l'âme, ce qui ne sera pas un obstacle pour celle-ci ne pourra être un obstacle pour celui-là. — Cependant le corps, en jouissant de certains privilèges des esprits, ne perdra ni la nature ni les qualités essentielles des corps ; en particulier, il sera palpable à l'instar du corps ressuscité de Jésus-Christ, qui fut offert à l'attouchement des disciples hésitants pour leur montrer, dit saint Grégoire, qu'il avait gardé sa nature en revêtant une gloire nouvelle. — Ainsi, pour nous, le corps semé animal lèvera corps spirituel : *Seminatur corpus animale, surget corpus spiritale.* (44)

Il dépend de nous, mes enfants, de préparer la glorification de notre corps : c'est d'en faire un instrument soumis en tout à notre âme pour la gloire et le service de Dieu, qui au ciel glorifiera et notre âme et notre corps.

POUR LA FÊTE DU TRÈS SAINT-SACREMENT

LE PAIN DU CIEL

*Laudis thema specialis, panis
vivus et vitalis, hodie proponitur.*
(Ex prosa *Lauda Sion.*)

Tout est lumineux, saisissant, majestueux, dans l'office du Très Saint-Sacrement, composé par saint Thomas d'Aquin en l'honneur de la sainte Eucharistie. Mais la perle la plus riche de ce trésor de science et d'édification, c'est certainement l'incomparable *Lauda Sion*. On ne peut l'entendre sans être vivement touché ; la splendeur de la mélodie le dispute à l'élévation des pensées et à la noblesse des sentiments ; chaque strophe est comme un écho des mélodies du ciel, chaque parole est un abîme de doctrine qui éclaire, étonne et ravit. Quel exposé fidèle d'un dogme aussi abstrait pour le théologien que doux et ravissant au cœur du fidèle ! Quelle majesté, dirons-nous avec le premier

des liturgistes modernes¹, dans l'ouverture de ce poème sublime ! Quelle précision délicate dans l'exposé de la foi de l'Eglise ! Et avec quelle grâce, quel naturel sont rappelées dans la conclusion les figures de l'Ancienne Loi qui annonçaient le pain des anges : l'agneau pascal et la manne ! Enfin quelle ineffable conclusion dans cette prière majestueuse et tendre au divin Pasteur qui nourrit ses brebis de sa propre chair, et dont nous sommes ici-bas les commensaux, en attendant le jour éternel où nous deviendrons ses cohéritiers !

Vouloir expliquer par le détail ce poème merveilleux serait impossible pour un seul discours. Il faudrait des jours et des jours, car la théologie eucharistique y est condensée tout entière avec une netteté d'expression qui n'a d'égale que la profondeur des pensées.

Aussi bien, mes très chers frères, me contenterai-je d'en méditer avec vous seulement deux mots, à savoir que l'Eucharistie est pour nous le pain du ciel, le pain VIVANT et VIVIFIANT. Ce sera plus que suffisant pour exciter dans vos âmes les sentiments de la plus tendre piété et de la plus ardente reconnaissance. *Laudis thema specialis, panis vivus et vitalis, hodie proponitur.*

I

Un fervent zéléteur du culte de l'Eucharistie², rendant compte de ses religieuses émotions après une méditation pleine de recueillement au pied du tabernacle, s'exprimait ainsi : Aux siècles écoulés, j'ai demandé pourquoi ces cathédrales, ces basiliques, ces innombrables et merveilleuses églises qui font dire aux hommes d'aujourd'hui : Nous en sommes incapables ; pourquoi ces voûtes aériennes, ces aiguilles de pierres ajourées perçant les nues, ces vêtements de marbre et d'or, ces autels éblouissants, ces peintures inimitables, ces délicates sculptures ? Aux hameaux silencieux j'ai demandé pourquoi ces églises virginales et rêveuses, éparses dans les champs, bâties par les pères, amoureuxment rameunies par les fils ?... Aux théologiens, aux poètes, aux artistes, j'ai demandé pourquoi tant de livres profonds et lumineux, tant d'éloquence et de lyrisme, tant d'inspiration et de richesse, tant de magnificence de la palette ou du ciseau ? Aux orateurs j'ai demandé pourquoi tant de feu et de tendresse ? Aux prêtres j'ai demandé pourquoi ces longues heures de méditations et de veille à côté d'une mystique étincelle qui vacille sur l'huile embaumée ? Aux vierges du Christ j'ai demandé pourquoi toute une vie d'adoration et de silence à l'entour d'un autel qui s'enflamme de clartés sans nombre ? Aux petits enfants j'ai demandé pourquoi ces longues courses dans des sentiers escarpés, empressés chaque jour auprès du pasteur qui leur parle un attendrissant et suave langage ? A ces pieuses et resplendis-

¹ Dom Guéranger.

² *Annales de saint François de Sales*, février 1898.

santes processions qui se déroulent dans des rues privilégiées, j'ai demandé pourquoi tant de pompe solennelle, tant d'harmonie, tant de fleurs, tant d'encens ? A ce jeune soldat de la France, agonisant sur un lointain rivage ou sur la nef qui devait le rendre à sa mère, j'ai demandé pourquoi cet ardent désir, pourquoi cet amour appelant ce dont ses yeux et son cœur pleurent l'absence au suprême instant ?

Et le soldat expirant, et les processions majestueuses, et les enfants, et les vierges de l'adoration, et les prêtres agenouillés, et les orateurs à la voix infatigable, et les artistes rêveurs, les poètes délicats, les théologiens profonds et les humbles catholiques de la campagne, et les siècles lointains par la pierre inspirée de leurs constructions glorieuses m'ont répondu : « Pourquoi ? pourquoi ? Pour une petite hostie !... Pourquoi ? pourquoi ? Pour le pain vivant descendu du ciel, pour le pain eucharistique, » *Panus vivus hodie proponitur !*

Que la parole de Dieu est vive et efficace ! Avant la consécration, il n'y avait sur l'autel, pendant les saints mystères, qu'un pain mort et inerte. Mais le prêtre, au nom de Jésus-Christ, dit sur ce pain ces quatre mots : « Ceci est mon corps », et aussitôt le miracle des miracles est opéré, le prodige des prodiges est accompli. C'est plus que le changement de l'eau en vin à Cana en Galilée, c'est plus que la résurrection d'un mort, c'est plus que la création du monde avec ses splendeurs. Le pain matériel est anéanti, il n'en reste plus que les apparences, c'est le ciel avec sa magnificence, avec le Maître souverain de l'univers, avec ses milliers d'anges adorateurs, c'est le pain vivant, *Panus vivus !*

C'est le pain vivant, parce que, après la consécration, sous les espèces eucharistiques il y a un homme vivant et immortel, il y a Jésus-Christ véritablement homme ! Il y a le corps de Jésus-Christ que les anges adorent avec tant de respect, à qui l'Eglise prodigue les hommages les plus magnifiques, le corps de Jésus-Christ, avec ce front si majestueux, ces yeux si doux et si miséricordieux, ces lèvres si éloquentes et si persuasives, ces mains si charitables qui répandaient tant de bienfaits, ce corps ressuscité plus brillant que le soleil, gardant par amour les plaies sacrées qu'il a reçues par amour pour nous, plus agile que la foudre, plus subtil que la lumière, inaccessible à la souffrance et à la mort, ce corps qui s'immole pour nous et se donne à nous ! — Il y a le sang de Jésus-Christ, dont une seule goutte est plus que capable de sanctifier l'univers et qui a été répandu pour nous purifier du péché, nous vivifier, et nous ouvrir les portes du ciel. — Il y a l'âme de Jésus-Christ, la perfection de la nature et de la grâce, en qui sont entassés tous les trésors de la science et de la sagesse, l'âme du plus aimant de tous les amis, du plus éclairé de tous les docteurs, du plus merveilleux de tous les thaumaturges, du plus illustre de tous les conquérants, du plus bienfaisant de tous les rois, l'âme la plus sublime en gloire dans le

paradis, la plus incomparable à cause des splendeurs de l'union hypostatique ! — Il y a le cœur ineffable de Jésus-Christ ; ce cœur formé du sang le plus pur de la vierge Marie ; ce cœur qui a été la source du sang rédempteur répandu à la circoncision, à Gethsémani, sous les fouets de la flagellation, sous les pointes de la couronne d'épines, par les clous du crucifiement, et par la lance du soldat ; ce cœur qui s'est attristé pour nous, qui s'est dilaté d'amour pour nous, qui s'est ému de compassion pour nous ; ce cœur où se sont formés les plus admirables desseins de charité pour nous, qui nous a donné l'Eglise, le sacerdoce, les sacrements, la messe, l'Eucharistie ! *Panus vivus !*

Après la consécration, sous les espèces eucharistiques, nous possédons non seulement l'homme par excellence, mais le Dieu vivant, Jésus-Christ aussi véritablement Dieu qu'il est véritablement homme ! Le Verbe de Dieu, Celui par qui tout a été fait, est là ! Le Verbe de Dieu, Celui en qui est la vie, Celui qui est la vie, Celui qui donne la vie au monde est là ! Le Verbe Dieu, l'Eternel, l'Infiniment puissant, l'Infiniment sage, l'Infiniment bon, l'Infiniment miséricordieux est là ! O vérité délicieuse, vérité sublime ! O vérité écrasante pour notre petitesse et notre indignité, précisément à cause de l'excès de sa douceur et de sa sublimité ! Et cependant nous la croyons et nous la confessons de toute l'énergie de notre âme, avec une certitude inébranlable ! Nous la croyons avec tout ce que l'humanité a de plus noble, de plus savant, et de plus saint, avec une tradition ininterrompue de dix-neuf siècles, proclamée par les écrits des apôtres et des saints docteurs, les affirmations des conciles, la pratique du peuple chrétien et les saintes cérémonies de la liturgie. Nous la croyons parce que l'Eglise, « la colonne et le soutien de la vérité, » l'Eglise divinement assistée par le Saint-Esprit pour nous instruire, nous l'enseigne, parce que Jésus-Christ de temps en temps soulève les voiles sacramentels et fait rayonner sa vie divine par les miracles les plus éclatants. Nous la croyons enfin parce que Notre-Seigneur nous en a donné le témoignage le plus irréfragable quand, le Jeudi Saint, ayant pris du pain entre ses mains saintes et vénérables, après avoir levé les yeux au ciel et avoir rendu grâces, il bénit ce pain et le donna à ses apôtres en disant : PRENEZ ET MANGEZ, CECI EST MON CORPS, QUI SERA LIVRÉ POUR VOUS. FAITES CECI EN MÉMOIRE DE MOI. Oui, sous les espèces sacramentelles, qui paraissent aux sens si froides et si fragiles, nous possédons notre divin Sauveur, avec son corps, son sang, son âme, son humanité sainte ineffablement unie à sa divinité par les liens les plus étroits et subsistant dans la personne du Fils de Dieu fait homme. Sous les espèces sacramentelles nous possédons l'Emmanuel, le Dieu avec nous, la Vie infinie, *Panus vivus !* Le Psalmiste a raison de s'écrier et nous joignons notre voix à la sienne : « Chantez au Seigneur un cantique nouveau, chantez, toutes les nations de la terre, bénissez son

saint nom, exaltez sans cesse le salut qu'il nous destine, publiez ses merveilles. Que toute la terre tressaille d'allégresse ! O mortels, servez le Seigneur dans la joie, entrez dans son sanctuaire, le cœur plein de jubilation ; sachez que là réside le Seigneur Dieu, celui qui a créé l'univers ; louez-le car il est plein de suavité, sa miséricorde unie à sa vérité règneront à jamais ! Oui, ô mon Dieu, je vous louerai dans l'assemblée des justes. Car vos œuvres sont grandes, exquises de bonté, merveilleuses de sagesse ! Elles sont grandes et magnifiques et saintes ! Vous avez fait dans l'Eucharistie un abrégé sublime de vos merveilles de puissance, de sagesse et de bonté, en nous la donnant pour nourriture de nos âmes, *Escam dedit timentibus se !* »

II

En effet l'adorable sacrement n'est pas seulement le pain vivant proposé à notre adoration, à nos louanges et à notre amour, c'est aussi le pain vivifiant qui doit alimenter nos âmes. *Laudis thema specialis, panis vivus et vitalis, hodie proponitur !*

Tout être créé a besoin de se nourrir. Le prophète-roi a tracé un admirable tableau de cette loi universelle, au sommet duquel il montre le Créateur distribuant à tous les êtres de la création l'aliment nécessaire à leur subsistance. C'est la terre d'abord s'ouvrant brûlante de soif, désolée et stérile, aux ondées fécondantes des pluies que verse en son sein la main compatissante de son Créateur : *Rigans montes de superioribus suis ; de fructu operum tuorum satiabitur terra ;* et renouvelée alors, fécondée par cet aliment opportun, produisant les abondantes moissons des foins gras et odorants pour les animaux, du froment et de la vigne pour l'homme : *Producens fenum jumentis... ut educas panem de terra, et vinum lætificet cor hominis.* Et tous les arbres des vergers et des forêts, depuis l'arbuste rampant jusqu'au cèdre majestueux du Liban, trouvent dans la terre renouvelée par les pluies du ciel, l'aliment qui les fait vivre, épanouit leurs fleurs et mûrit leurs fruits : *Saturabuntur ligna campi et cedri Libani quas plantavit.* Comme l'animal domestique trouvera dans la prairie l'aliment de sa vie, la bête féroce saisira sa proie endormie, sous le voile des ténèbres de la nuit ; et ce voile, c'est le Seigneur qui l'aura étendu pour que lui aussi, le fauve sanguinaire, reçoive de sa bonté l'aliment dont il a besoin : *Catuli leonum rugientes ut rapiant et querant a Deo escam sibi.* Dans la vaste plaine des airs les petits des oiseaux feront entendre le cri de leurs besoins, et vous accueillerez ce cri comme une prière, ô Seigneur, qui donnez leur nourriture aux petits des corbeaux qui vous invoquent : *Qui dat escam pullis corvorum invocantibus eum.* Et dans les immenses abîmes de l'océan, des multitudes d'êtres vivants attendront eux aussi que vous leur donniez leur subsistance au temps opportun : *Illic reptilia*

quorum non est numerus, omnia a te expectant ut des illis escam in tempore opportuno. Et si le Seigneur leur est propice et leur ouvre la main, ils vivront ; mais s'il se détournait d'eux et leur refusait leur aliment, ils périeraient, *avertente autem te faciem deficient !*

L'homme donc est soumis à cette loi universelle de l'alimentation. Et comme il a trois vies il lui faut une triple nourriture. Aussi bien la Providence a pourvu sous ce rapport à ses nécessités avec une incroyable générosité. Pour entretenir sa vie *corporelle*, elle lui prépare dans la création matérielle les mets les plus variés et les plus exquis ; pour soutenir sa vie *raisonnable*, elle lui offre le noble aliment du vrai, du beau, du bien ; pour conserver et développer sa vie *supernaturelle*, qui est une participation de la nature de Dieu, à la vie de Dieu, elle lui donne une nourriture divine, elle dresse la table eucharistique. O prodige ineffable ! Dieu veut, au Saint-Sacrement, nous nourrir de lui-même ! *Panis vivus et vitalis !*

Est-ce possible ? Mais comment pourrions-nous en douter puisque Jésus-Christ lui-même nous a donné avec serment et avec insistance l'assurance la plus formelle ? « En vérité, en vérité, je vous le dis, déclarait-il solennellement, dans le discours de la promesse eucharistique, un an avant l'institution du grand sacrement, en vérité, en vérité, je vous le dis : Celui qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts. Voici le pain descendu du ciel afin que, si quelqu'un en mange, il ne meure pas. Je suis le pain descendu du ciel ; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement et le pain que je donnerai est ma chair pour la vie du monde. » Les Juifs s'étonnant et se scandalisant de ces affirmations, Jésus devient encore plus formel : « En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et je demeure en lui. Comme mon Père qui est vivant m'a envoyé, et comme je vis par mon Père, ainsi celui qui me mangé vivra par moi. Celui qui mange ce pain vivra éternellement. » *Panis vivus et vitalis !*

Jésus-Christ, notre Dieu, la nourriture de nos âmes : quelle pensée consolante et glorieuse ! *O res mirabilis, manducat Dominum pauper, servus et humilis !* Ah ! nous avons mieux que l'arbre de vie planté au milieu du paradis pour entretenir la vie de nos premiers parents ; nous avons infiniment mieux que la manne pourtant si délicieuse ! Quelle nourriture succulente et délicieuse que le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre-

⁴ Ps. CIII, commentaire du P. Tesnière, *Le Très Saint-Sacrement*, 7^e année.

Seigneur Jésus-Christ ! Quelle nourriture vivifiante que le pain eucharistique !

C'est un pain qui rend la vie à ceux qui sont dans la mort du péché, particulièrement par le sacrifice de la messe. A l'autel Jésus immolé sous les espèces sacramentelles obtient de puissantes grâces de conversion, et Dieu, dit le concile de Trente, touché par l'oblation sainte, remet les péchés même les plus considérables.

C'est un pain qui conserve la vie surnaturelle, en nous fortifiant contre les trois ennemis qui voudraient nous la ravir ; contre le monde dont il nous fait sentir le danger, dédaigner les appâts trompeurs et mépriser les fallacieuses promesses ; — contre le démon qu'il met en fuite : si l'ange exterminateur s'éloignait autrefois des maisons dont les portes étaient teintes du sang de l'agneau pascal, à plus forte raison Satan s'éloigne-t-il des cœurs qu'il trouve tout parfumés de la divinité ; — contre nos passions enfin, contre notre faiblesse, notre lâcheté, notre lassitude, notre découragement, en effaçant en nous les fautes vénielles, en détruisant les restes du péché, en nous remplissant de consolation et de force, comme autrefois le pain apporté par l'ange soutint Elie sur la route qui le conduisait à la montagne de Dieu.

C'est un pain qui développe en nous la vie divine. Ah ! dans la sainte communion, la grâce ne nous est pas seulement communiquée par de faibles éléments, comme l'eau, l'huile, le saint chrême, mais par Jésus-Christ lui-même qui vient en nous, par Dieu qui s'insinue dans les puissances de notre âme pour leur communiquer ses énergies. Quand dans les jours d'été le soleil brille dans le ciel, il répand avec sa lumière une active chaleur, qui vivifie la nature, développe toutes les activités, fait éclore les fleurs, grandir et mûrir les moissons. Le soleil est la vie de la nature, l'Eucharistie est la vie des âmes. Sous son action, la grâce sanctifiante et toutes les vertus chrétiennes prennent un merveilleux accroissement ; c'est elle qui provoque à la sainteté, qui suscite tous les dévouements et tous les héroïsmes ; c'est grâce à elle que nous pouvons nous écrier avec saint Paul : « Je vis, non, ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi ! »

C'est un pain qui nous prépare et nous dispose à la vie éternelle, d'abord en déposant dans nos corps des germes d'immortalité, mais surtout en devenant le viatique de nos âmes pour le passage de cette vie à l'éternité. Quel moment que celui de l'article de la mort ! C'est, dit avec raison un pieux auteur ¹, c'est le moment le plus terrible et le plus périlleux de notre existence. C'est le moment qui doit décider de notre sort éternel ; c'est le moment où l'âme affaiblie par le corps, absorbée par le sentiment de la douleur, peut le moins prier et le moins résister aux tentations. C'est

cependant le moment où elle éprouve ordinairement les plus violentes tentations d'impatience, de murmure, de blasphème, de découragement, de haine, de présomption. C'est le moment où les démons lui livrent les plus rudes assauts, parce qu'il s'agit pour eux de la perdre ou de la gagner pour toujours. Ah ! qu'elles ont besoin, les âmes des pauvres mourants, d'être consolées, encouragées, fortifiées ! Mais rassurons-nous, le pain vivant et vivifiant nous est préparé comme suprême ressource. Jésus vient s'unir à nous pour nous défendre dans le combat décisif. Dans la dernière communion, en nous donnant la plus grande marque de dilection, il nous dit qu'il nous pardonne le passé, il nous soutient dans l'angoisse présente, et il nous rassure sur l'avenir. Il veut se faire le gage de notre bonheur éternel ; en descendant dans notre cœur sous les voiles eucharistique, il commence pour nous le ciel, où il se donnera à nous à découvert dans les délices innarrables de l'éternité. *Panis vivus et vitalis hodie proponitur !*

En terminant, redisons, mes frères, la brûlante aspiration de saint Augustin au pain eucharistique, qui résume tout ce discours : « Vous êtes Dieu, et vous êtes à moi, *Deus es et meus es !* »

Je vous salue, je vous adore, je vous loue avec tous les élus du ciel, avec tous les saints de la terre, ô pain suave et délicieux, ô pain supersubstantiel, ô Vie immense, éternelle, immuable, « ô Vie plus resplendissante que les soleils, plus solide que les colonnes du monde, plus sonore que le tonnerre et l'océan, plus immuable que les montagnes, plus active que le bouillonnement des torrents, plus féconde que le sein des mers, plus vaste que l'air dont vit tout ce qui respire, vie totale, vie unique ! ¹ » Je vous salue, je vous adore, je vous loue, ô Eucharistie, VOUS ÊTES MON DIEU !

O Jésus, mon Sauveur, non seulement je me prosterne devant vous dans l'humilité la plus profonde de mon esprit et de mon cœur, mais je vous prie d'agréer l'hommage de ma confiance et de mon amour sans bornes ! Vous si grand, vous vous faites si petit, ah ! c'est par amour pour moi, c'est pour me nourrir de votre substance, c'est pour me consoler, me protéger, me sauver ; VOUS ÊTES A MOI !

Ah ! faites-moi comprendre vos ineffables bontés ! Faites que je vous aime de plus en plus ! Que votre corps adorable, que la divine Eucharistie, garde mon âme pour la vie éternelle !

¹ Bolo, *Contemplation eucharistique*.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

LA MESSE EXPLIQUÉE AUX FIDÈLES

XXXVII

« LIBERA NOS » ET « AGNUS DEI »

Mes frères,

Pendant la récitation du *Pater*, à la messe, le célébrant parle d'abord tout seul, tandis que le clergé et le peuple l'écoutent en silence; quand il a prononcé la sixième demande, les assistants semblent l'interrompre pour prendre publiquement part à sa prière et dire à haute voix : *Délivrez-nous du mal*. Contre l'usage ordinaire, le prêtre répond à voix basse : *Ainsi soit-il*.

Pourquoi l'Eglise permet-elle aux fidèles de formuler eux-mêmes la dernière demande de l'oraison dominicale et réserve-t-elle pour le prêtre le simple mot *Amen*? C'est que le prêtre est le ministre de Jésus-Christ, et par là même médiateur entre Dieu et les hommes; or, en disant *Amen*, il appuie les supplications des fidèles et leur donne l'assurance que leur demande est agréée et qu'ils obtiendront sûrement ce qu'ils désirent. Sa réponse signifie : Oui, Seigneur, nous sentons le nombre et l'étendue des maux qui nous séparent du vrai bien; délivrez-nous de cette honteuse servitude du péché, je le demande en mon nom et de la part de tous les assistants.

Il développe ensuite la dernière demande du *Pater* et en fait un admirable commentaire, au nom de l'Eglise, dans le *Libera nos, quæsumus*. Retirant la patène de dessous le corporal, il l'essuie avec le purificateur pour enlever la poussière ou l'humidité et y placer plus convenablement la sainte hostie. Il la prend entre ses doigts, sans disjoindre l'index et le pouce, qui sont unis depuis la consécration, de peur de laisser échapper quelques parcelles; il la maintient droite et appuyée sur l'autel et dit avec confiance : « Délivrez-nous, nous vous en supplions, Seigneur, de tous les maux passés, présents et à venir; et par l'intercession de la bienheureuse et glorieuse Marie, Mère de Dieu, toujours Vierge, et de vos bienheureux apôtres Pierre, Paul, André, et de tous les saints, daignez nous faire jouir de la paix pendant le cours de notre vie mortelle, afin qu'étant assistés du secours de votre miséricorde, nous soyons toujours libres de tout péché et exempts de toutes sortes de troubles. Par le même Jésus-Christ, Notre-Seigneur, votre Fils, qui étant Dieu, vit et règne avec vous dans l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

Cette prière, que les anciens auteurs liturgistes appellent *embolisme* ou répétition, n'est point une superfluité mystique; pour s'en convaincre, il

suffit de méditer ses termes. Les maux *passés*, dont nous désirons la délivrance, ce sont nos fautes anciennes et les ravages qu'elles ont produits dans notre âme; les souvenirs coupables qui, par une étincelle, peuvent encore rallumer l'incendie et produire une occasion de péril; la faiblesse spirituelle que nous avons contractée sous l'influence des passions et qui nous rend toujours convalescents; les châtements encourus par nos prévarications et qu'il faut subir en ce monde ou en l'autre. L'Esprit-Saint nous avertit que nos péchés pardonnés doivent nous causer une crainte salutaire : *De propitiato peccato noti esse sine metu*, et le Sage ajoute : Mon fils, avez-vous commis quelque péché? N'y retombez plus; mais priez pour vos fautes passées afin d'en obtenir la rémission. *Fili, peccasti? Non adjicias iterum; sed et de pristinis deprecare ut tibi dimittantur*. (Eccl., xxi, 1).

Les maux *présents* sont toutes les tortures de l'exil dans cette vallée de larmes, les épreuves de l'esprit et du corps, les angoisses qui nous étreignent présentement le cœur, les maladies, les revers de fortune, les trahisons de nos proches, les tentations auxquelles nous restons en butte, les disgrâces, les infidélités au devoir qui nous arrivent au moins sept fois par jour, l'appréhension constante de retourner à nos égarements de jeunesse, la tiédeur et la léthargie dans nos exercices spirituels, enfin les obstacles que la fortune, les honneurs et notre état dans le monde apportent à notre salut éternel. O mon Dieu, ayez pitié de cette mère qui a perdu son fils unique, de ce vieillard qui pleure dans son isolement, des orphelins inconsolables, des malades dévorés par la fièvre et des agonisants prêts à paraître devant le tribunal redoutable de votre justice!

Les maux *à venir* comprennent toutes les peines qui peuvent nous affliger au delà de nos forces et nous séparer de Dieu, les douleurs qui sont la suite naturelle de nos péchés et leur punition temporelle, les calamités extraordinaires où notre faible foi peut faire naufrage, les maladies incurables qui nous rendent à charge même à notre famille, l'aveuglement de l'esprit et l'endurcissement du cœur qui repoussent les avances de la grâce, la mort subite qui nous surprendrait en état de péché mortel, l'impénitence finale et la damnation éternelle, malheurs irréparables. O Seigneur Jésus, mort pour ma rédemption, accablez-moi de vos rigueurs sur la terre, châtiez-moi selon l'étendue de mes infidélités, broyez ma chair, désolerez mon âme, brisez mon pauvre cœur; mais, au nom de votre miséricorde sans mesure, ne me séparez pas de vous pour l'éternité; j'accepte tout, je me résigne à tout, je porterai la croix jusqu'à mon dernier soupir, pourvu que vous me pardonniez et que vous m'admettiez parmi les élus! *Ure, seca, sed salva!*

Le prêtre, sentant le besoin d'intercesseurs puissants, ne manque pas de recourir à notre ressource ordinaire, la sainte Vierge, aux apôtres

Pierre et Paul qui ont versé leur sang pour la foi, et à saint André, à qui Rome a toujours voué une dévotion particulière comme frère de saint Pierre et à qui les évangélistes donnent le second rang dans l'énumération des apôtres. Le souvenir de ce vaillant martyr est bien propre à ranimer notre courage ; à la vue de l'instrument de son supplice il s'écria : « O bonne croix, ô croix si longtemps désirée, toi que j'ai recherchée sans cesse, ô croix que les membres du Sauveur ont revêtue de tant de beauté et d'éclat, je viens à toi plein de sécurité et de joie ! Reçois-moi enfin dans tes bras, et rends-moi à mon divin Maître, afin que celui qui m'a racheté par toi me voie arriver à lui par toi. » C'est ici que, pour la quatrième fois, nous invoquons la protection des saints pendant le cours de la messe.

Remarquons aussi que nous avons demandé, à trois reprises différentes, la paix, qui est l'abrégé de tous les biens : *Pacificare digneris... Dies in tua pace disponas... Locum pacis indulgeas*. Le célébrant va adresser à Dieu la même supplication : *Da propitius pacem*, supplication qui sera réitérée avant la communion. Il y a deux sortes de paix : extérieure et intérieure. La première consiste dans la cessation des persécutions, des guerres, des troubles dans l'Etat, des divisions dans l'Eglise et des querelles intestines, qui sont toujours la cause d'une infinité de crimes. C'est cette paix extérieure que le roi Ezéchias souhaitait : *Fiat tantum pax et veritas in diebus meis*, et que saint Paul déclarait à Timothée nécessaire pour le maintien de la vie paisible et tranquille : *Ut quietam et tranquillam vitam agamus in omni pietate et castitate*. La paix intérieure consiste dans l'union des cœurs avec Dieu et avec le prochain par la charité, dans notre réconciliation parfaite avec le Père céleste que nous avons tant offensé, dans le témoignage d'une bonne conscience et dans le frein continuellement imposé à nos passions.

En demandant cette double paix, le prêtre fait sur lui-même le signe de la croix avec la patène qu'il baise respectueusement, afin de donner une marque d'honneur à ce vase sacré sur lequel va reposer le corps du Seigneur, car on ne se permet jamais de baiser l'hostie elle-même. Ce baiser est encore un symbole de paix entre le ciel et la terre, un symbole de notre union avec Jésus-Christ qui, auteur de la véritable paix, nous l'a procurée par l'immolation de sa chair : *Ipse enim est pax nostra, solvens inimicitias in carne sua*. (Eph., II, 14).

L'oraison *Libera nos* achevée, le célébrant place la patène sous l'hostie ; puis, il découvre le calice et fait une génuflexion pour adorer le précieux sang ; il se relève aussitôt et prend le pain sacré qu'il rompt en trois parties sur le calice, en disant cette conclusion : « Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur, votre Fils, qui étant Dieu, vit et règne avec vous en l'unité du Saint-Esprit. » La *fraction de l'hostie* est d'institution divine, aussi se retrouve-t-elle dans toutes les

liturgies ; jadis, elle avait même donné son nom à la sainte Eucharistie. Elle se fait sur le calice, afin que le précieux sang reçoive les parcelles qui pourraient se détacher : *ad cautelam*, dit Hugues de Saint-Victor. Son origine remonte aux temps apostoliques où le pain consacré était divisé de telle sorte qu'un fragment fût donné à chaque communiant.

La *fraction* de l'hostie nous rappelle la fraction que Notre-Seigneur fit à la cène du pain consacré et son immolation ou la séparation violente qui eut lieu, sur la croix, de son corps et de son âme. Le pape Innocent III nous explique la division de la sainte hostie *en trois parties* : « Le corps mystique du Sauveur c'est l'Eglise universelle, formée de la tête qui est le Christ, et des membres qui sont les fidèles, selon ces paroles de l'apôtre : « Nous sommes tous un seul pain et un seul corps. » (I Cor., x, 17). Et dans ce corps il y a comme trois parties, dont se compose le corps tout entier. La première partie, c'est la tête, c'est-à-dire le Christ qui est tout à la fois et la tête et une partie du corps. La seconde partie comprend ceux dont les corps reposent dans le tombeau, et dont les âmes règnent au ciel avec le Christ. Mais ces deux parties, savoir, la tête qui est le Christ, et les fidèles morts dans la paix du Seigneur, ne sont point, à proprement parler, séparées, selon ce qui est écrit : « Là où le corps sera, là les aigles seront rassemblées. » (Matth., xxiv, 28). Et c'est pourquoi les deux moitiés de l'hostie sont placées en dehors du calice, sur la patène, pour représenter les fidèles qui, avec le Christ, sont maintenant hors de toute souffrance, laquelle est toujours figurée par le calice : « Car le Christ ressuscité des morts ne meurt plus, la mort n'aura plus d'empire sur lui. » (Rom., vi, 9). « Et les saints qui sont avec lui ne connaîtront plus les tourments de la faim et de la soif ; les ardeurs du soleil ni aucune autre chaleur ne les affligeront plus, parce que les choses anciennes ont passé. » (Apoc., vii, 16). Enfin, la troisième partie comprend les fidèles qui sont encore au milieu des souffrances de cette vie, et elle est représentée par cette parcelle que le prêtre laisse tomber dans le calice. C'est dans le calice des souffrances que les membres du corps mystique qui sont encore sur la terre se purifient jusqu'à ce que, sortant de cette vie, ils aillent se réunir à leur chef, avec lequel il n'y aura plus pour eux ni mort, ni souffrance. »

Le célébrant tient une parcelle de la sainte hostie sur le calice et fait trois signes de croix sur le calice, d'un bord à l'autre, en disant : « Que la paix du Seigneur soit avec vous, » tandis que les fidèles répondent : « Et avec votre esprit. » Il fait ce souhait en tenant à la main le corps de Jésus-Christ, qui est notre paix et l'auteur de la paix qu'il a apportée en venant en ce monde ; il le fait en traçant le signe de la croix sur le sang de Jésus-Christ par lequel toutes choses ont été pacifiées ; il fait trois signes de

croix consécutifs pour honorer les trois personnes divines, qui concourent toutes à nous procurer la paix, et exprimer l'ardent désir d'obtenir cette paix inappréciable. — Le signe de la croix est tracé trois fois d'un bord de la coupe à l'autre, afin d'indiquer l'intention de l'Eglise de porter la paix divine aux quatre coins du monde et d'unir tous les peuples par les liens d'une même foi, d'une même espérance et d'une même charité. — Le prêtre laisse tomber dans le calice la parcelle de l'hostie qu'il tenait à la main, en disant : « Que ce mélange et cette consécration du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ deviennent pour nous qui les recevons la source de la vie éternelle. Ainsi soit-il. » Il faut évidemment entendre ici le mélange des espèces du pain et du vin, et non pas du corps et du sang qui demeurent toujours unis sous chacune des deux espèces.

Que signifie ce rite du mélange de la parcelle avec le sang qui est dans le calice ? Il remonte à une haute origine et s'est pratiqué de tout temps et dans toutes les églises, comme on le voit par les liturgies anciennes et les ordonnances des conciles. Sa raison mystérieuse est qu'après avoir représenté la mort de Jésus-Christ par la séparation mystique de son corps et de son sang, l'Eglise veut, par leur réunion, exprimer sa résurrection glorieuse. L'espèce du pain représente spécialement la chair, et l'espèce du vin spécialement l'âme. C'est pourquoi on fait trois fois le signe de la croix sur le calice, parce que c'est la vertu toute-puissante de la Trinité qui réunit l'âme du Sauveur crucifié à son corps. Ce n'était pas assez que son âme fût réunie à son corps ; il fallait que son sang le fût aussi, afin que le Seigneur pût être complet. En ressuscitant, il reprit donc le sang qui se trouvait épanché au Calvaire, au prétoire et au jardin des Oliviers. Une raison naturelle de ce mélange se trouve dans l'usage qu'avaient les différentes églises de s'envoyer, en signe d'union, le pain et le vin consacrés, comme l'affirme saint Irénée dans sa lettre au pape Victor. Les particules s'appelaient *fermentum*, levain de charité qui indiquait que le pape, les évêques et les prêtres offraient un même sacrifice, et qu'eux tous, avec les fidèles qui y prenaient part, devaient dire comme saint Paul : « Nous ne sommes tous qu'un seul pain et un seul corps, nous qui participons à un même pain. *Unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus.* » Quand on disait la messe sans faire la consécration, on se servait d'une hostie consacrée depuis plusieurs jours, ainsi que cela se pratique chez les Grecs et même parmi nous à la messe des *présanctifiés*, le vendredi saint.

Après le mélange de la parcelle consacrée avec le précieux sang, le prêtre couvre le calice de la pale, fait la genuflexion, se relève, s'incline devant le Saint-Sacrement, joint les mains, et dit d'une voix intelligible : « *Agnus Dei...* Agneau de Dieu

qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous. — Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous. — Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, donnez-nous la paix. » Le pape Sergius, au septième siècle, introduisit dans la liturgie romaine l'*Agnus Dei*, avec les paroles empruntées au précurseur saint Jean-Baptiste, que le clergé et le peuple chantaient pendant la fraction du pain. A la troisième invocation, la finale *Ayez pitié de nous* fut modifiée de cette façon, au onzième siècle : Donnez-nous la paix, *Dona nobis pacem*, à l'occasion des troubles qui agiterent l'Eglise. Le pape Jean XXII, désolé des guerres sanglantes et des fléaux subis par l'Europe au quatorzième siècle, ordonna à tous les prêtres d'observer formellement cette demande de la paix à la fin de la prière *Agnus Dei*. La triple invocation correspond aux trois sortes de péchés que le prêtre et les fidèles ont commis : péchés de pensées, péchés de paroles et péchés d'actions. Le célébrant se frappe la poitrine à chaque invocation pour exprimer publiquement le repentir et la componction de son cœur. — Aux messes des morts, au lieu de *miserere nobis*, on dit : Donnez-leur le repos, *Dona eis requiem*, et à la fin on ajoute : le repos éternel, *sempiternam*, ce qui exprime clairement le caractère de la demande que nous faisons pour les fidèles trépassés, non plus l'union dans la paix, mais le repos dans la paix éternelle. Le prêtre ne se frappe pas la poitrine, parce qu'il prie, non pour lui et pour les assistants, mais pour les âmes du purgatoire ; il semble déposer un instant le fardeau de ses fautes pour soulever celui qui accable les justes dans le lieu de l'expiation.

Méditons, mes frères, la douce et touchante appellation d'*Agneau de Dieu* donnée à Jésus-Christ, qui a lavé nos péchés dans son sang ; agneau qui ne meurt pas, même lorsqu'il est immolé ; agneau qui est partagé sans diminution de lui-même, et mangé sans destruction de son être. De toutes les victimes anciennes, aucune ne figurait mieux que l'agneau la douceur et l'innocence de l'hostie de la nouvelle loi, aucune ne représentait mieux toute l'étendue et l'efficacité de son sacrifice. Les saintes Ecritures annoncent le Sauveur sous l'emblème d'un agneau chargé de nos iniquités, silencieux quand sa toison lui est enlevée : *Posuit Dominus in eo iniquitatem nostram*, immolé dès le commencement du monde : *Agnus occisus a constitutione mundi...* *Agnus coram tondeute se obmutescet*. Les Israélites avaient reçu de Dieu l'ordre de placer le sang d'un agneau sur leurs portes, pour être le signe de leur délivrance. Saint Jean-Baptiste, voyant Jésus venir à lui, le désigna aux Juifs en disant : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde. » Ce n'est plus l'agneau d'Abel, d'Abraham, de Moïse, l'agneau des hommes, c'est l'Agneau de Dieu, seul digne de lui plaire et de l'apaiser ; l'Agneau dont le sang

coule dans nos veines et nos cœurs pour nous rendre purs et courageux. Plongeons-nous dans ce sang adorable, portons les plaies et la mortification de l'Agneau dans nos corps : *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes.*

PRONES CATÉCHÉTIQUES

Troisième dimanche après la Pentecôte

LES MARQUES DE LA VÉRITABLE ÉGLISE :
UNITÉ ET SAINTETÉ

Inveni ovem meam quæ perierat.

J'ai retrouvé ma brebis qui était perdue. (Luc, xv, 6).

Mes frères,

Dans la parabole de notre évangile, Notre-Seigneur nous donne à entendre qu'il a fait pour nous ce que fait un berger qui, ayant perdu une brebis, laisse les autres pour se mettre à sa recherche, et ne s'arrête point avant de l'avoir retrouvée. L'humanité perdue par le péché d'Adam est cette brebis égarée, objet de la sollicitude du Fils de Dieu : il a quitté le ciel pour venir la sauver, il a donné sa vie pour lui ouvrir le ciel ; et afin que les hommes de tous les pays et de tous les siècles puissent profiter de la rédemption, il a institué au milieu d'eux son Eglise, et il lui a donné des marques auxquelles il sera toujours facile de la reconnaître. Nous chantons tous les dimanches à la messe, dans le symbole de Nicée : Je crois à l'Eglise *une, sainte, catholique et apostolique*. Ce sont là les quatre caractères extérieurs qui distinguent la véritable Eglise de toutes les autres. L'Eglise romaine, gouvernée par notre saint Père le Pape et les évêques, étant la seule qui possède ces marques divines, a seule le droit de s'appeler l'Eglise du Christ, a seule par conséquent droit à notre obéissance et à notre amour. Pour développer cet amour dans nos âmes, nous étudierons les quatre marques de l'Eglise, en nous bornant aujourd'hui aux deux premières : l'unité et la sainteté.

I

1. La première marque à laquelle on reconnaît l'Eglise du Christ est l'unité. L'Eglise est une, parce que tous les fidèles qui la composent ont la même foi, les mêmes sacrements, le même chef.

L'intention de Notre-Seigneur a été de fonder une seule Eglise. Vous vous souvenez des paroles qu'il a adressées à saint Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » (Matth., xvi, 18). Il n'est question ici que d'un seul fondement, par conséquent d'un seul édifice, d'une seule Eglise. Ailleurs le Sauveur la compare à un troupeau, à un royaume, à un filet plein de poissons, etc. ; toutes ces figures donnent à entendre qu'il n'y aura qu'une véritable Eglise,

que tous les fidèles formeront un seul et même corps social, qui sera le corps mystique du Christ. Pour qu'il n'y ait jamais qu'une Eglise, il est nécessaire que tous ses membres soient fortement unis entre eux ; or, le Sauveur a lui-même établi cette union en prescrivant à tous les hommes la même foi, en offrant à tous les mêmes moyens de salut, en établissant un seul pouvoir pour les diriger. Il nous montre combien il avait à cœur cette union des fidèles, lorsque s'adressant à son Père, après la dernière cène, il lui dit en parlant de tous ceux qui croiraient en lui : « Père saint, conservez-les en votre nom afin qu'ils ne fassent qu'un, comme nous. » (Joan., xvii, 11). Les apôtres ont mis tous leurs soins à maintenir cette unité et à prévenir les fidèles contre toute cause de division. « Appliquez-vous, dit saint Paul aux Ephésiens, à conserver l'unité de la foi par les liens de la paix ; soyez un seul corps, un même esprit, comme vous êtes appelés à une même espérance. » (Ephes., iv, 3-4). C'est aussi le langage des Pères. Saint Athanase, par exemple, écrit : « L'unité est une marque de la vérité, là où elle manque, il est inutile de chercher l'enseignement de la vraie foi ; » et saint Jérôme : « Celui qui mange l'agneau pascal hors de cette maison est un profane ; celui qui ne se trouvera pas dans cette arche, périra dans les eaux du déluge. » Nous ne saurions donc douter qu'il n'y ait qu'une Eglise du Christ, et que là où il y a division, il n'y ait qu'erreur et mensonge.

2. L'Eglise catholique romaine possède les trois caractères de l'unité. D'abord elle est parfaitement *une dans sa foi*. Parcourons tous les siècles de son histoire, nous retrouverons partout et toujours le même symbole, les mêmes croyances ; jamais elle n'a changé un seul de ses dogmes. Nous vous enseignons aujourd'hui les mêmes mystères qu'ont prêchés à vos ancêtres ceux qui les ont convertis au christianisme ; vous croyez les mêmes dogmes que croient les catholiques d'Asie, d'Afrique et d'Amérique, vous chantez le même *Credo* ; quiconque refuse d'admettre une seule des vérités que l'Eglise enseigne, est impitoyablement retranché de son sein.

La même unité règne dans toute l'Eglise *par rapport aux sacrements et au saint sacrifice*. Partout où il y a des catholiques, on leur enseigne qu'il y a sept sacrements, on baptise les enfants, on remet les péchés par l'absolution, on offre le sacrifice de la messe pour les vivants et pour les morts, on donne la sainte communion, on bénit les mariages. Les cérémonies accessoires qui accompagnent ces fonctions sacrées ont pu varier dans la suite des temps, mais la matière et la forme des sacrements n'ont jamais changé, non plus que la foi à leurs merveilleux effets pour le salut des âmes.

Enfin l'unité de l'Eglise se manifeste surtout par la soumission de tous les fidèles, non seulement à un même chef invisible qui est le Christ, mais à *un même chef visible* qui est le pape.

Dans tous les diocèses du monde, évêques, prêtres et simples fidèles reconnaissent le pontife de Rome pour le légitime successeur de saint Pierre et le vicaire de Jésus-Christ sur la terre, ils révérent son autorité et se soumettent avec docilité à sa voix infaillible. Cette foi de dix-huit siècles à la primauté du pape est certainement la preuve la plus éclatante de l'unité de l'Eglise.

3. Peut-on dire que ces caractères de l'unité religieuse se retrouvent dans les autres églises, et spécialement dans les sectes protestantes? Peut-on parler d'unité de foi chez les protestants? Les premiers auteurs de la Réforme n'étaient pas plus d'accord entre eux qu'avec les catholiques, ils n'ont pas pu s'entendre sur le nombre des sacrements, sur les articles essentiels de la foi; le principe même du protestantisme exclut toute possibilité d'unité, puisque c'est la liberté donnée à chacun d'admettre ce qu'il lui semble avoir découvert dans la Bible. Les uns voient dans la Bible que le corps et le sang de Jésus-Christ sont dans l'Eucharistie, les autres, que l'Eucharistie n'est qu'une figure du corps et du sang du Christ; les uns y trouvent la divinité de Jésus-Christ, les autres ne l'y trouvent pas. De là vient cette division des protestants en une multitude de sectes dissidentes qui ont chacune leur symbole, leur foi, leurs sacrements, et qui ne sont d'accord que pour attaquer la doctrine de l'Eglise catholique. Ce qui rend toute union impossible entre ces innombrables sectes, c'est qu'elles ne reconnaissent aucune autorité religieuse au-dessus d'elles. C'est aux pouvoirs civils qu'elles sont obligées souvent de demander aide et protection pour les sauver d'une ruine complète. Il leur manque donc l'unité de gouvernement, aussi bien que celle de foi et de sacrements, et il leur est impossible de se donner pour la véritable Eglise du Christ.

II

1. La véritable Eglise de Jésus-Christ doit être *sainte*, c'est-à-dire, avoir pour auteur un personnage d'une sainteté reconnue, enseigner une doctrine sainte, offrir à ses membres tous les moyens de se sanctifier, et compter parmi eux de véritables saints.

Le fondateur de l'Eglise doit être un saint, un personnage d'une vie irréprochable, qui ait prouvé par des miracles qu'il était bien l'envoyé de Dieu; s'il en était autrement, comment pourrait-il obliger les hommes à le croire dans tout ce qui a rapport au salut? Toutes les sociétés religieuses qui ont pour auteurs de soi-disants réformateurs dont la vie n'est rien moins qu'édifiante, ne sont certainement pas l'Eglise véritable. Mais comme les apparences peuvent tromper, il ne suffit pas que le fondateur de l'Eglise ait les dehors de la sainteté, il faut en outre qu'il prouve par des signes indubitables, surtout par des miracles, qu'il est vraiment agréable à Dieu, et que son œuvre est bien l'œuvre de Dieu. Si le miracle arrive à l'appui de sa doctrine, il est impossible

qu'il nous trompe, car Dieu, qui seul peut faire des miracles, ne les fait point pour accréditer le mensonge. Moïse et les prophètes, aussi bien que Jésus-Christ et les apôtres, ont prouvé leur mission divine par des miracles. Sans le cachet du miracle, il nous serait impossible de reconnaître l'origine divine d'une religion.

La véritable Eglise doit être sainte dans sa *doctrine*, c'est-à-dire que tout ce qu'elle enseigne doit être de nature à sanctifier les hommes, en leur apprenant tout ce qu'ils doivent faire pour plaire à Dieu, expier leurs péchés et éviter le mal. La raison en est palpable : dès lors qu'une doctrine vient de Dieu, elle doit être parfaite, elle doit rendre bons ceux qui la mettent en pratique. Si une société religieuse a dans son enseignement quelque chose de contraire à la vérité ou à la morale, c'est assez pour qu'elle ne soit point la véritable Eglise.

Nous avons ajouté qu'elle doit offrir aux hommes *les moyens* nécessaires pour arriver à la sainteté, c'est-à-dire à leur fin dernière, au salut. Si Jésus-Christ a fondé une Eglise, c'est précisément pour que ceux qui y entrent puissent par là arriver au ciel; or, on n'arrive au ciel qu'en évitant le mal et en pratiquant le bien, par conséquent si une Eglise ne nous offrait pas tous les moyens de nous sanctifier, ce ne serait point celle de Jésus-Christ.

Enfin elle doit compter des saints parmi ses *membres*. De même qu'un arbre sain et vigoureux produit de bons et beaux fruits, ainsi l'Eglise doit produire des âmes vertueuses et saintes. En particulier, il doit y avoir à tous les siècles dans la véritable Eglise de Jésus-Christ de saints personnages qui prouvent leur sainteté par des miracles, car Notre-Seigneur a promis que ceux qui croiraient en lui pourraient, en son nom, chasser les démons, guérir les malades, parler des langues inconnues, etc. (Marc, xvi, 17). Une société ne saurait donc se faire passer pour l'Eglise du Christ, s'il n'y a personne, parmi ses membres, qui ait prouvé sa sainteté par des vertus héroïques et par le don des miracles.

2. Mais l'Eglise catholique possède-t-elle ce caractère de la sainteté? — Oui, mes frères, car d'abord elle a pour fondateur un grand saint, le Fils de Dieu qui est la sainteté même. Si elle avait eu un autre fondateur, l'histoire en aurait conservé le nom; mais on a beau chercher en remontant dans le passé, on ne peut rattacher l'origine de l'Eglise catholique qu'à Jésus-Christ. — Elle est sainte dans sa doctrine. C'est elle qui enseigne aux hommes à aimer Dieu leur créateur et leur père par-dessus toutes choses, à aimer leur prochain comme eux-mêmes, à pardonner à leurs ennemis, et à rendre le bien pour le mal; elle leur montre, pour les porter à la vertu, les exemples du Fils de Dieu, et leur propose le ciel comme le but suprême de leurs efforts. Elle ne se contente pas d'une sainteté extérieure, elle veut que l'âme soit aussi pure que le corps, et elle

condamne les mauvaises pensées et les mauvais désirs aussi bien que les mauvaises actions. — Elle possède tous les moyens de sanctification nécessaires pour le salut des hommes : les sacrements qui purifient de tous les péchés et fortifient l'âme dans la pratique du bien, le saint sacrifice de la messe par lequel elle nous applique les mérites de la passion et de la mort du Sauveur, une quantité innombrable d'associations pieuses, de confréries où les fidèles de tout âge et de toute condition trouvent toutes les ressources nécessaires à leur perfection, des ordres religieux d'hommes et de femmes où des âmes d'élite s'exercent à la pratique des plus difficiles vertus. — Enfin l'Eglise catholique renferme un grand nombre de saints. On n'y voit pas seulement des âmes pieuses qui évitent le péché et résistent aux séductions des passions, mais des personnages dont la sainteté éminente s'affirme par le don des miracles. A toutes les époques de son histoire, l'Eglise de Jésus-Christ a rendu les honneurs d'un culte public à ces héros de la vertu, après avoir constaté de la manière la plus irrécusable les miracles opérés par eux ou obtenus par leur intercession. Chaque diocèse, chaque paroisse honore un saint patron dont le pouvoir surnaturel a été attesté par des miracles. Nous sommes donc bien sûrs que l'Eglise catholique notre mère porte au front la glorieuse auréole de la sainteté.

3. Peut-on en dire autant des églises dissidentes, et spécialement des sociétés protestantes qui se vantent d'avoir réformé les abus de l'Eglise catholique. — Quels sont les auteurs de la Réforme protestante ? Luther, Calvin, Zwingle, Henri VIII, Elisabeth d'Angleterre, que le besoin de satisfaire leurs passions, l'orgueil, et la haine contre l'Eglise de Jésus-Christ ont poussés à se séparer d'elle. Les scandaleux excès de la vie de la plupart de ces chefs de la Réforme sont assez connus pour que leurs disciples mêmes n'aient jamais songé à en faire des saints. A-t-on jamais entendu dire qu'ils aient fait des miracles pour prouver leur mission ? — Leur doctrine est-elle sainte et de nature à sanctifier les âmes ? « Les dix commandements étaient bons pour les Juifs, dit Luther, les chrétiens n'ont pas à s'en occuper. » D'après lui, les bonnes œuvres sont inutiles, on ne peut perdre la grâce sanctifiante une fois qu'on l'a reçue. Le seul péché qui puisse nuire à l'âme, c'est l'infidélité ; on peut commettre sans crainte tous les crimes, pourvu qu'on croie fermement qu'on sera sauvé par les mérites du Christ. Vous comprenez facilement quels effets doit produire sur les âmes une pareille doctrine ! — Enfin, quels moyens de sanctification les protestants possèdent-ils ? Ils n'ont point de sacrifice, puisqu'ils ont rejeté la messe comme une invention des papistes. Quant aux sacrements, les uns en ont conservé deux ou trois, d'autres un seul, le baptême ; quelques-uns en sont venus à ce point d'indifférence qu'ils ont rejeté même le baptême ou qu'ils négligent de l'administrer. Leur grand moyen de sanctifica-

tion, leur seule et unique ressource, c'est la lecture de la Bible. Faut-il être surpris que sans sacrifice, sans sacrements, sans bonnes œuvres, ils n'aient point produit de fruits de sainteté ? — Les apôtres ont converti le monde et fait régner la vertu sur la terre en prêchant la guerre aux passions, la mortification de la chair, l'imitation des vertus du Christ, la rémission des péchés par la pénitence. Les protestants ont voulu réformer la religion en persuadant à leurs adeptes que la foi à la parole de Dieu contenue dans la Bible suffit au salut. Si le protestantisme s'est répandu si rapidement, c'est précisément parce que sa doctrine favorisait les mauvais instincts de la nature et permettait de satisfaire toutes les passions. On ne peut donc pas, en principe, parler de saints dans le protestantisme. S'il y a parmi les protestants, comme parmi les païens, des gens qui vivent honnêtement et pratiquent des vertus naturelles, c'est qu'ils ne vivent pas selon les principes de leur religion, mais sous l'influence de la bonne éducation qu'ils ont reçue. C'est là ce qui distingue un bon catholique d'un bon protestant : le premier est vertueux parce qu'il vit conformément à sa croyance, le second ne peut être vertueux qu'en contredisant les principes de sa foi. Depuis trois cents ans, les protestants n'ont pas encore eu un saint qui se soit distingué par des vertus héroïques et qui ait fait des miracles ; tous les saints qu'ils admettent dans leur calendrier sont les saints de l'Eglise Romaine qu'ils honoraient avant leur séparation.

Vous le voyez, mes frères, les sociétés religieuses séparées de nous n'ont pas les marques essentielles de la sainteté, puisqu'elles n'ont ni un saint fondateur, ni les moyens de sanctification, ni de véritables saints parmi leurs membres ; il en résulte comme conséquence qu'elles n'ont pas le droit de s'appeler l'Eglise de Jésus-Christ ; seule l'Eglise catholique peut porter ce beau nom, seule elle peut se glorifier d'avoir pour fondateur le Fils de Dieu, le saint des saints, de nous offrir tous les moyens de sanctification nécessaires au salut, et seule elle a enfanté à tous les âges et dans toutes les conditions de la société des saints dignes de nos hommages, seule elle peut montrer au monde les miracles innombrables par lesquels Dieu a confirmé cette sainteté.

Remerciez Dieu, mes frères, de la grâce qu'il vous a faite d'appartenir à cette Eglise catholique qui porte des marques si évidentes de sa divinité, et montrez-vous dignes de votre vocation en restant attachés étroitement à la foi de vos pères, et en profitant de tous les moyens qui vous sont offerts pour arriver au salut. L'Eglise catholique est votre mère, soyez des enfants soumis et reconnaissants, écoutez la voix de vos pasteurs comme celle de Dieu même, aimez l'Eglise, défendez-la contre ceux qui l'attaquent ou la méprisent, fuyez la compagnie des hérétiques et des mauvais chrétiens, et évitez avec soin tout ce qui peut porter atteinte à l'intégrité de la foi et à la pureté des mœurs.

Prenez pour modèles ces âmes ferventes qui pratiquent si courageusement les préceptes de l'Eglise et les conseils de la perfection évangélique. Vous devez être des saints, puisque Dieu vous a appelés dans son Eglise pour vous faire arriver au ciel. Ne perdez jamais de vue ce but de votre vie, soyez de bons chrétiens, vivez saintement, afin de faire une bonne mort, et vous jouirez éternellement de la récompense des saints. Ainsi soit-il.

Quatrième dimanche après la Pentecôte

LES MARQUES DE LA VÉRITABLE ÉGLISE : CATHOLICITÉ ET APOSTOLICITÉ

Duc in altum, et lavate retia vestra in capturam.

Avance en pleine mer, et jetez vos filets pour pêcher. (Luc., v, 4).

Mes frères,

Ces paroles adressées par le Sauveur à Simon Pierre longtemps avant qu'il fût établi chef du collège apostolique, trahissent déjà l'intention qu'avait le Sauveur de faire de cet apôtre la pierre fondamentale de son Eglise. Elles renferment aussi une allusion assez transparente à la mission de cette Eglise au milieu des peuples de la terre. Les hommes apostoliques devront sans cesse lancer du haut de la barque de Pierre leurs filets dans les eaux de la mer, c'est-à-dire prêcher à tous les hommes, sous la direction de Pierre, la foi à la parole du Christ, pour les faire entrer dans l'Eglise et de là dans le royaume du ciel. En d'autres termes, l'Eglise fondée sur Pierre, l'Eglise romaine, foyer unique de lumière et de vie surnaturelle pour les hommes rachetés par le Christ, devra s'étendre sur toute la terre pour offrir à tous les hommes les moyens de salut ; et ceux-là seulement seront légitimes ministres du Christ qui jetteront le filet avec Pierre et sous sa direction, c'est-à-dire qui auront reçu de Pierre ou de ses successeurs le pouvoir d'instruire, sanctifier et gouverner les fidèles.

La véritable Eglise de Jésus-Christ sera donc non seulement *une* et *sainte*, mais elle sera encore *catholique* ou *universelle* par son étendue dans le temps et l'espace ; elle sera *apostolique* par la légitime succession de ses pasteurs qui remonteront jusqu'aux apôtres et conserveront fidèlement leurs doctrines, et ces deux marques divines, de catholicité et d'apostolicité, serviront aussi bien que les premières à reconnaître la véritable Eglise.

Nous expliquerons aujourd'hui comment ces deux caractères conviennent à l'Eglise romaine, à l'exclusion de toute autre.

I

La véritable Eglise doit être catholique, c'est-à-dire universelle ; l'Eglise romaine a seule cette marque essentielle ; par conséquent c'est elle

seule qui a le droit de s'appeler l'Eglise du Christ.

1. Nous disons que la véritable Eglise doit être *catholique* ou universelle, quant aux *lieux* et quant au *temps*, en d'autres termes, qu'à partir de l'époque de sa fondation elle a dû se développer sans cesse pour s'étendre dans tout l'univers.

Qu'elle doive s'étendre à tous les temps, cela résulte de la fin pour laquelle elle a été instituée : Jésus-Christ a voulu qu'elle fournisse aux hommes tous les moyens de salut, que personne ne puisse être sauvé sans lui appartenir, au moins de cœur. Or, c'est la volonté de Dieu que tous les hommes puissent se sauver ; il faut donc que l'Eglise se perpétue jusqu'à la fin du monde. Si elle venait à disparaître, le salut deviendrait impossible, et les hommes pourraient accuser Dieu de ne pas leur fournir le moyen d'arriver au bonheur. On peut encore conclure de là qu'une société religieuse qui n'a pas existé depuis l'époque de Jésus-Christ ne saurait être son Eglise.

On comprend qu'une société religieuse comme l'Eglise, ne puisse pas tout d'un coup exister sur tous les points du monde, car la prédication de l'Evangile ne peut se répandre chez tous les peuples que peu à peu ; mais par le fait même que l'Eglise du Christ est appelée à recevoir dans son sein tous ceux qui veulent se sauver, il faut qu'elle soit organisée de manière à pouvoir se propager sans cesse et pénétrer jusqu'aux extrémités de la terre. Jésus-Christ a indiqué lui-même que son Eglise serait universelle, lorsqu'il a ordonné à ses apôtres de prêcher l'Evangile à tous les peuples, et qu'il leur a prédit qu'ils seraient ses témoins non seulement dans la Judée et la Samarie, mais jusqu'au bout du monde. (Marc., xvi, 15 ; Act., i, 8). Il faut donc admettre qu'une société religieuse qui n'a qu'une expansion restreinte, ou qui est fermée à certaines catégories d'hommes, qu'une Eglise purement nationale, ne saurait être l'Eglise du Christ.

2. Recherchons maintenant si l'Eglise de Rome a ce caractère d'universalité ou de catholicité dans le temps et dans l'espace.

Quant au *temps*, son nom seul indique qu'elle a toujours existé depuis Jésus-Christ. Toutes les autres églises, plus récentes qu'elle, portent un nom qui indique leur fondateur ; seule l'Eglise romaine s'est toujours appelée simplement l'Eglise catholique, elle était déjà connue sous ce nom aux premiers siècles, et elle n'en a jamais changé. Saint Augustin l'a depuis longtemps proclamé : « Nous devons rester fidèlement attachés à la religion du Christ, et à la communion de cette Eglise qui est appelée catholique non seulement par ses enfants, mais même par ses ennemis ; car, bon gré mal gré, les fauteurs de schismes et d'hérésies ne désignent l'Eglise romaine que sous le nom d'Eglise catholique ; ils ne se feraient pas comprendre s'ils ne lui donnaient pas le nom qu'elle porte dans tout l'univers. »

On a souvent demandé aux adversaires de notre Eglise de dire à quelle époque après le Christ elle a apparue, mais ils n'ont pu jusqu'à présent répondre à cette question, et ils n'y répondront jamais, car on a beau remonter le cours des siècles jusqu'à Jésus-Christ, on trouve toujours l'Eglise catholique en possession du droit d'évangéliser le monde, et on ne peut nier qu'elle ait fait sa glorieuse apparition au milieu des hommes le jour de la Pentecôte, l'an xxxiii de notre ère, c'est-à-dire l'année même de la mort du Sauveur. L'Eglise romaine est donc catholique dans le temps, puisqu'elle a duré sans interruption depuis le Christ jusqu'à nos jours.

Elle est également catholique dans l'espace. Il n'y a pas une seule des autres sociétés chrétiennes qui ait la même expansion, qui ait fait autant de conquêtes dans les deux mondes. En Europe seulement, il y a plus de cent vingt millions de catholiques, tandis que les protestants de toutes les sectes et de toutes les croyances ne font pas un total de cinquante-cinq millions¹; dans tout l'univers on compte plus de deux cents millions de catholiques et moins de cent millions de protestants. L'Eglise catholique s'étend sur toute la surface du globe, et il n'y a point de pays où elle ne compte des adhérents; elle se répand tous les jours et fait avancer avec elle la civilisation en même temps que le culte du vrai Dieu; ses missionnaires nous annoncent tous les jours de nouvelles conquêtes, et donnent chaque année le baptême à des millions de sauvages convertis. C'est bien là le petit grain de senevé qui, semé par la main de Dieu, est devenu peu à peu un grand arbre sur les branches duquel tous les oiseaux de l'univers viennent se reposer. Oui, l'Eglise romaine est bien catholique, puisqu'elle s'étend à tous les lieux et à tous les temps.

3. Les sociétés chrétiennes séparées de l'Eglise romaine peuvent-elles prétendre au caractère de la catholicité? Non, mes frères; et il est facile de le prouver.

Elles ne remontent pas jusqu'à l'époque du Christ, par conséquent elles ne sont pas catholiques dans le temps. Il y a bien eu dans les premiers siècles des sectes hérétiques qui enseignaient déjà quelques-unes des doctrines qu'ont prêchées les chefs de la réforme protestante, mais c'étaient déjà des rameaux détachés d'une souche plus ancienne; du reste, quand même il y a quelque ressemblance entre les idées de certains protestants d'aujourd'hui et celles d'hérétiques du second siècle, cela ne suffit pas pour que les uns soient les légitimes successeurs des autres, car il y a entre eux bien plus de différence que de ressemblance. Le protestantisme tel que nous le connaissons aujourd'hui, n'a existé nulle part avant le xvi^e siècle. Luther, Calvin, Zwingli et autres, furent les premiers à donner les conceptions de

leur imagination pour le vrai christianisme, et c'est à eux que le protestantisme doit son origine. Toutes les églises réformées n'ont donc vu le jour que quand l'Eglise romaine avait déjà plus de quinze cents ans d'existence; elles n'ont par conséquent aucun droit de se dire l'Eglise du Christ, car il est impossible que celle-ci soit restée invisible et inconnue au monde pendant quinze siècles.

Les protestants n'ont pas plus la marque de catholicité dans l'espace. Nous avons déjà dit que, comme nombre, ils sont bien inférieurs aux catholiques; ils sont bien moins répandus que nous, non seulement en Europe, mais dans toutes les autres parties du monde, et il y a des pays où l'on ne voit pas un seul protestant. Il est vrai que la Réforme a pris, dès son origine, une très grande extension et qu'elle a fait en Europe de rapides progrès; mais si on en recherche les causes, on voit qu'il n'y a en cela rien de surprenant. L'histoire nous apprend que le protestantisme fut imposé par la force des armes à des pays entiers; les guerres de religion ont mis toute l'Allemagne à feu et à sang pour y détruire le « papisme; » en Angleterre les catholiques étaient forcés d'abjurer ou de monter à l'échafaud. La doctrine de Luther était du reste très séduisante pour les hommes corrompus, auxquels elle permettait de satisfaire toutes leurs passions, et pour les princes auxquels elle fournissait l'occasion de s'enrichir des dépouilles des couvents. Il s'est trouvé aussi des ecclésiastiques qui ont été heureux d'embrasser la Réforme pour secouer le joug du célibat et rompre leurs engagements les plus sacrés. Une religion qui permet à tout le monde de vivre commodément, qui supprime les jeûnes et les abstinences, qui enseigne que les bonnes œuvres sont inutiles, ne peut manquer de faire beaucoup de prosélytes. La diffusion rapide de pareilles doctrines peut se faire sans aucun miracle, et nos adversaires sont assez mal inspirés lorsqu'ils comparent les progrès du protestantisme dans de pareilles conditions à ceux de la religion catholique en butte pendant trois siècles aux plus terribles persécutions. L'histoire des guerres de religion du seizième siècle prouve au contraire que si l'Eglise catholique n'était pas divine, elle aurait disparu dans le sang. Si le protestantisme n'a pu arrêter ses progrès, qu'il n'espère pas devenir jamais universel! Comment d'ailleurs pourrait-il prétendre à cette universalité, en partant de ce principe, que la Bible est pour tous les fidèles la seule source de la foi? S'il en est ainsi, l'étude du texte de la sainte Ecriture sera la condition nécessaire des progrès de la foi. Comment dès lors cette foi pourra-t-elle se répandre chez les sauvages qui ne savent pas lire, chez les peuples qui ne possèdent point de traduction de la Bible dans leur langue? Ils devront croire sur parole ceux qui leur liront la Bible et leur en donneront l'explication. Mais qui peut se vanter, même

¹ On compte dans tout l'univers environ 208 millions de catholiques, 75 millions de schismatiques grecs, et 80 millions de protestants de toutes nuances.

parmi les plus savants interprètes, d'avoir trouvé sûrement le sens de tous les passages de l'Écriture ? Par le fait même du principe qui lui sert de base, le protestantisme doit renoncer à devenir jamais la religion universelle. Aussi bien, n'a-t-il encore fait aucune conquête importante chez les peuples païens. Un seul missionnaire catholique enflammé de l'amour des âmes convertit plus d'infidèles que cent ministres protestants avec leurs cargaisons de bibles. Ils reconnaissent eux-mêmes leur impuissance dans ce genre de ministère ; ils se contentent généralement de s'établir chez les peuples qui pratiquent déjà la religion catholique, pour les attirer à la Réforme ; et malgré les millions que dépensent pour les soutenir les Sociétés bibliques, il se fait chaque année plus de conversions du protestantisme au catholicisme que du catholicisme au protestantisme.

Mais remarquez, mes frères, que quand même il y aurait sur la terre plus de protestants que de catholiques, cela ne prouverait pas l'universalité du protestantisme, parce qu'il lui manquerait toujours l'unité. Les milliers de sectes protestantes ne formeront jamais une seule église, puisqu'elles n'ont ni les mêmes dogmes, ni le même gouvernement : ce sont des sociétés indépendantes les unes des autres, qui n'ont de lien commun que la haine de l'Eglise catholique ¹.

Il est donc bien évident que la religion protestante ne peut revendiquer le caractère de l'universalité ni dans le temps, ni dans l'espace, et que ce caractère n'appartient qu'à l'Eglise catholique romaine, fondée par Jésus-Christ, et gouvernée par le successeur de saint Pierre. La dernière marque qui nous servira encore à la distinguer des fausses églises, est l'*apostolicité*.

II

La véritable Eglise de Jésus-Christ doit être *apostolique*, c'est-à-dire remonter par son origine jusqu'aux apôtres, enseigner la doctrine qu'ils ont prêchée et obéir à leurs successeurs.

1. En premier lieu, la véritable Eglise doit être la continuation de celle des apôtres, et voici pourquoi. Le Sauveur a choisi ses apôtres pour continuer son œuvre sur la terre, il leur a transmis tous ses pouvoirs, il les a chargés de gouverner son Eglise, de prêcher sa doctrine, de communiquer la grâce par les sacrements, et il leur a promis d'être avec eux jusqu'à la fin des siècles. Si l'on prouve que telle société religieuse ne remonte pas aux apôtres, mais qu'elle a été fondée longtemps après eux par un homme qui n'avait reçu d'eux aucun pouvoir, il est évident que cette société n'est point la véritable Eglise du Christ. Car la véritable Eglise doit être gouvernée par des pasteurs qui se rattachent aux apôtres

par une succession constante, et qui aient reçu d'eux leurs pouvoirs. C'est aux apôtres que Jésus-Christ a confié la mission de gouverner son Eglise, et comme cette Eglise doit durer jusqu'à la fin du monde, tandis que les apôtres sont morts depuis longtemps, c'est en transmettant à leurs successeurs les pouvoirs reçus du Fils de Dieu qu'ils ont assuré la durée de l'Eglise. Les seuls légitimes pasteurs sont donc ceux qui ont reçu des apôtres la charge de gouverner les fidèles. Les apôtres ont eu soin de choisir eux-mêmes ceux qui devaient être mis à la tête des communautés chrétiennes, et de leur imposer les mains, c'est-à-dire de leur conférer par le sacrement de l'ordre le caractère de ministres du Christ, ils leur ont recommandé d'ordonner à leur tour leurs successeurs, et les chrétiens ne reconnaissaient pour pasteurs légitimes que ceux qui avaient reçu ce caractère sacré. Paul et Barnabé, quoique choisis par le Saint-Esprit lui-même pour annoncer l'Evangile aux Gentils, durent recevoir des apôtres par l'imposition des mains la mission pastorale.

Il faut donc conclure encore que les sociétés religieuses dont les pasteurs n'ont reçu des apôtres ou de leurs successeurs aucune mission, ne peuvent être la véritable Eglise.

2. Demandons maintenant à l'Eglise romaine si elle est bien l'Eglise *apostolique*. A qui doit-elle son *origine*, sinon aux apôtres ? Nous savons les noms des fondateurs des différentes églises qui ont paru successivement depuis dix-huit siècles ; à l'origine de l'Eglise catholique nous ne trouvons que les apôtres. Ce sont eux qui prêchent, qui baptisent, aussitôt après la Pentecôte ; ce sont eux qui se réunissent en concile à Jérusalem pour dicter des lois à tous les chrétiens. Aussi la doctrine de l'Eglise catholique n'est autre que la pure doctrine des apôtres, le symbole qu'elle enseigne encore aujourd'hui est le symbole des apôtres. Si une altération de la doctrine des apôtres s'était jamais produite dans l'Eglise, on saurait à quelle date, par qui et comment cette innovation aurait été introduite ; si des dogmes nouveaux avaient été ajoutés, on en connaîtrait les auteurs, et des réclamations se seraient produites de toutes parts. Or, les ennemis de l'Eglise ne peuvent trouver rien de semblable dans son histoire. Les siècles ont amené peu à peu un splendide développement dans l'enseignement de la vérité révélée, les dogmes renfermés dans l'Écriture et dans les précieux monuments de la tradition, ont été proposés à la croyance des fidèles, mais jamais rien d'opposé à l'enseignement apostolique ne leur a été enseigné. Notre doctrine est celle des apôtres.

Enfin l'Eglise est *apostolique dans son gouvernement* : le pape et les évêques qui la dirigent sont les légitimes successeurs des apôtres. Nous avons déjà dit comment s'est faite sur le siège de Rome la transmission des droits et des prérogatives de saint Pierre. Quant aux sièges occupés aujourd'hui par nos évêques, il n'est pas néces-

¹ Il n'existe pas plus d'unité chez les schismatiques grecs, qui forment une foule d'églises nationales indépendantes les unes des autres, où pullulent les *raskolniki* ou dissidents.

saire qu'ils aient été tous fondés par les apôtres, car cela est impossible ; il suffit que nous soyons sûrs qu'ils n'ont été érigés qu'avec l'agrément du successeur de saint Pierre. Le mode d'élection ou de désignation des évêques a varié à différentes époques, mais partout et toujours on a reconnu au pape le droit de confirmer par son autorité apostolique ceux que le clergé, le peuple, ou un chef d'Etat désignent pour gouverner une église. Il n'y a d'évêque légitime que celui qui est en communion avec le pape, qu'on appelle encore aujourd'hui dans le style ecclésiastique « le Seigneur apostolique. »

3. Les églises protestantes ont-elles le caractère de l'apostolicité ? Ne parlons pas de leur *origine* (car nous savons à quoi nous en tenir), ni de leur *doctrine*, puisqu'elles n'ont plus de symbole commun obligatoire ; ont-elles du moins des pasteurs qui soient les *successeurs des apôtres* ? Ils n'ont point de pape, leur chef religieux est souvent un roi ou une reine, qui n'ont certainement pas la prétention de tenir la place de saint Pierre. Leurs évêques ou pasteurs de quelque nom qu'ils s'appellent, ne sont pas plus les successeurs des apôtres ; ils se rattachent par un nombre plus ou moins grand d'intermédiaires, à ceux qui ont fondé leur secte, mais entre ces fondateurs et les apôtres la chaîne de succession est brisée ; ce n'est ni un pape, ni un évêque légitime qui leur a donné la mission de fonder une nouvelle Eglise.

Ce que nous disons des protestants s'applique avec quelques restrictions aux églises schismatiques de l'Orient. Sans doute ces églises ont conservé des évêques, qui en ont remplacé d'autres établis jadis par les apôtres ou les papes. Mais du jour où ces évêques ont refusé d'obéir au vicaire de Jésus-Christ et ont consenti à former une église nationale sous le gouvernement d'un chef sans mission légitime, ils ont perdu tout droit à la succession des apôtres. Leur symbole est à peu de chose près celui de l'Eglise romaine, ils se flattent même de l'avoir conservé plus scrupuleusement qu'elle en refusant d'admettre une explication relative à la procession du Saint-Esprit ; mais puisqu'ils refusent de croire à la primauté du pape, ils ne peuvent pas dire qu'ils croient tout ce que l'Eglise croit et enseigne. Ils n'ont donc *ni la succession apostolique, ni toute la doctrine des apôtres*.

Vous comprenez bien maintenant, mes frères, le sens de ces quatre mots du symbole : Je crois *une Eglise, sainte, catholique, apostolique*. Vous voyez que ces quatre caractères ne conviennent parfaitement à aucune autre société religieuse qu'à l'Eglise romaine gouvernée par notre Saint Père le Pape ; vous êtes donc bien convaincus qu'elle seule est la véritable Eglise. Estimez-vous heureux de lui appartenir et soyez pleins de respect et d'amour pour elle, comme il convient à des enfants dévoués. Prenez part à tout ce qui l'intéresse, à ses joies et à ses souffrances. Dieu

permet qu'elle soit persécutée, mais il lui a promis le triomphe. Réjouissez-vous des conquêtes qu'elle fait chaque jour chez les infidèles, et tâchez de concourir par vos aumônes à soutenir nos vaillants missionnaires. Si le Sauveur a promis de ne pas laisser sans récompense un verre d'eau donné à un pauvre en son nom, que ne fera-t-il pas pour ceux qui travailleront par leurs prières et leurs aumônes à étendre son royaume sur la terre ? Vous dites tous les jours à Dieu : « Que votre règne arrive ! » priez souvent pour la conversion des infidèles et des hérétiques, pour la propagation et la conservation de la foi, et vous obtiendrez assurément la grâce de persévérer jusqu'à la mort dans l'amour de Dieu pour gagner le ciel. Ainsi soit-il.

POUR UNE FÊTE PATRONALE

LE PATRON : SES TITRES, NOS DEVOIRS

Hic est fratrum amator, et populi Israel; hic est, qui multum orat pro populo, et universa sancta civitate.

Celui-ci est l'ami de ses frères, l'ami du peuple de Dieu : c'est lui qui prie sans cesse pour le peuple et pour la sainte cité tout entière.

(II Mach., xv, 14).

Dans une circonstance mémorable et parmi les plus pressants dangers, il fut donné à Judas Machabée, le vaillant libérateur du peuple de Dieu, de voir en songe un des saints protecteurs d'Israël. Le vénérable Onias le lui présenta dans les termes que je viens de citer. Et en même temps, le prophète Jérémie, c'était lui, étendant la main remettait à Judas une épée d'or, comme un signe de protection et un gage de victoire. Le héros fit part à ses soldats de cette vision merveilleuse, et tous enflammés de courage ils fondirent sur l'armée ennemie qu'ils taillèrent en pièces, sauvant encore une fois leur patrie du plus grand des fléaux.

Dans ce fait, l'Esprit-Saint a voulu nous représenter par avance le rôle attribué aux Bienheureux sous le patronage desquels se sont constitués les états, les provinces, les villes et jusqu'aux plus humbles villages catholiques. C'est un dévouement tendre et compatissant qui sans cesse s'entremet pour le salut des âmes ; c'est une amitié honorable et précieuse ; c'est une protection puissante mise au service de tous pour écarter les périls et assurer les biens désirables de la nature et de la grâce. Telle est l'idée que nous devons nous faire du patronage des saints. Tels sont en particulier les *titres* dont se réclame votre glorieux patron, et par lesquels il veut obtenir votre confiance. Souffrez que je vous les rappelle en cette solennité, et que je vous redise en même temps les *devoirs* que par un juste retour nous devons rendre à celui qui est notre protecteur dans le ciel.

Nous vous saluons aujourd'hui, ô Patron vénéré de cette église, notre père et notre ami, avec les sentiments d'une vénération plus tendre et plus émue ! Tandis que je parlerai, manifestez-vous vous-même à ce peuple qui vous est dévoué, et réveillez dans les cœurs la piété filiale dont toutes les générations vous ont à l'envi payé le généreux tribut.

I

1. Ici-bas, mes frères, de nos jours surtout, on attache une particulière importance à trouver des protecteurs au crédit et à l'influence desquels on puisse faire appel. Il y a là pour les humbles, les pauvres, les méconnus une ressource providentielle, légitime et féconde, pourvu que les droits de la justice et de l'équité soient religieusement sauvegardés, et que le vrai mérite ait seul à en bénéficier. Car trop souvent, hélas ! par un triste abus, on voit des hommes dépourvus de titres suffisants se prévaloir de cet unique secours pour se pousser et parvenir aux emplois, aux honneurs. On ne peut que déplorer ces criminelles tentatives. Mais parce que les indignes en bénéficient parfois, ce n'est pas une raison sûre pour condamner une institution avantageuse d'ailleurs et fondée sur la nature des relations sociales, comme aussi sur la belle vertu chrétienne de charité.

S'il nous est permis, dans les affaires purement humaines, de nous entourer de la recommandation et de l'appui des autres, malgré le profit qu'en peuvent retirer l'ambition et l'intrigue, et malgré les insuccès auxquels plus d'une fois nous nous exposons, à meilleur titre pourrions-nous rechercher et solliciter les suffrages autrement efficaces et impartiaux de ceux qui jouissent auprès de Dieu dans le ciel d'un crédit on peut dire illimité. Ici point de déceptions, ici point de passe-droits, nulles préférences, sinon en faveur des plus pauvres, des plus miséreux. Dans cette société parfaite, dont Dieu est le centre et la vie, les passions humaines, les erreurs, les préjugés n'ont point prise. La justice y règne souveraine et entière, la charité la plus pure anime tous les cœurs et les enflamme de ses vives ardeurs.

Faut-il s'étonner, mes frères, que la piété chrétienne, guidée par un instinct supérieur et soucieuse des vrais intérêts des âmes, ait tout de suite songé à se ménager un concours si précieux, et, en invoquant les saints, à s'assurer leur aide et leur appui parmi les difficultés et les épreuves incessantes de cette vie ? Nous avons trop conscience de notre faiblesse et, avouons-le, de notre misère pour ne pas rechercher de nous-mêmes une protection que Dieu, dans sa bonté, a pris soin d'entourer de réelles et solides garanties.

Car, mes frères, c'est l'enseignement de la foi : non seulement Dieu n'est point offensé que nous choisissons les saints comme des intercesseurs auprès de lui, pas plus qu'il n'est jaloux des hommages rendus à ceux qu'il distingue lui-même et, selon l'expression du psalmiste, qu'il honore à l'excès ; mais il a toujours favorisé de grâces plus

abondantes ceux qui pour faire appel à sa miséricorde avaient recours aux bienheureux, comme à des intermédiaires autorisés dont les requêtes plus sûrement agréées ne peuvent éprouver de refus. Que de miracles, que de faveurs exceptionnelles même sont venus encourager et tout à la fois récompenser cette confiance du peuple chrétien dans l'intercession des saints ! C'est le sceau divin qui marque d'une manière authentique et décisive les institutions et les pratiques vraiment utiles ou indispensables au bien des âmes. Sachons le reconnaître, et si notre foi avait besoin d'être fortifiée et affermie sous ce rapport, nulle considération n'est plus capable de dissiper nos incertitudes et de lever tous nos doutes.

Oui, mes frères, il est bien vrai que nos pères en mettant leurs biens, leurs intérêts, comme leurs personnes, sous le patronage des saints n'ont point été mus par une vaine et téméraire espérance. Avec le ferme esprit chrétien qui les distinguait, ils croyaient assurément avec certitude au grand crédit dont jouissent les bienheureux auprès de Dieu, ils demeuraient convaincus du pouvoir d'intervention des saints dans les choses humaines ; il y a plus, ils savaient à travers les événements multiples de l'histoire voir et confesser les effets merveilleux de cette intervention : leur reconnaissance attestée maintes fois par des monuments durables, en est une preuve manifeste, bien propre à confondre les prétentions de l'hérésie et de l'incrédulité.

Les décrets divins n'ont pas changé. Aujourd'hui comme aux siècles passés, nous n'avons pas de plus sûr moyen pour toucher le cœur de Dieu et le prévenir en notre faveur que de recourir aux suffrages des saints. Notre indifférence a pu, en diminuant la ferveur de notre culte, paralyser cette douce et bienfaisante influence qui a besoin de notre concours pour s'exercer librement et produire tous ses fruits ; ne doutons pas toutefois que nos saints patrons restent jamais étrangers à aucun de nos intérêts, sourds à aucun de nos appels. Leur sollicitude s'étend sur nous, alors même que nous négligeons de les prier ; mais combien plus empressés se montreront-ils à nous venir en aide, si nos vœux sincères les y invitent, si par là en quelque sorte nous assurons l'efficacité de leur persévérante intercession pour nous auprès de Dieu.

2. Un autre motif, non moins puissant peut-être, a poussé autrefois les peuples chrétiens à s'abriter sous le patronage des saints : la nécessité de se proposer dans la lutte contre le mal, dans la pratique du devoir et de la vertu, des maîtres et des modèles dont les leçons comme les exemples soient une lumière, un encouragement pour marcher sûrement et fidèlement dans la voie ardue qui mène au ciel. Un saint patron, c'est un guide, c'est un chef auquel on s'attache de préférence, que l'on est plus disposé à suivre, quelque sacrifice qu'il demande, quelques efforts qu'il impose, quelque héroïsme même qu'il prescrive. C'est un frère,

un ami dont la voix éveille toujours un sympathique écho au fond de l'âme. Ce qui nous est ordonné à nous-même, nous savons qu'il l'a accompli avant nous, à l'encontre de difficultés et d'obstacles plus grands que ceux que nous pourrions jamais avoir à surmonter, et avec une perfection, une continuité, une persévérance admirables. Trouverons-nous notre tâche excessive, le devoir particulier qui nous est imposé impossible, quand nous voyons les travaux des saints si supérieurs aux nôtres, et la pratique des plus sublimes, des plus difficiles vertus poussée par de jeunes vierges, par des enfants même jusqu'à l'héroïsme, jusqu'au martyre ?

Oh ! qu'il fait bon vivre avec les saints ! Quelle âme serait assez insensible pour n'être pas touchée par le souvenir et la méditation de tout ce qu'ils ont accompli de beau, de noble, de généreux pour la gloire de Dieu, le salut de leurs frères et leur propre sanctification ?

Mais, entre tous, les exemples de nos saints Patrons ont une efficacité puissante pour nous porter à leur imitation. Connaissant mieux les traits édifiants qui forment la trame de leur vie, ayant davantage présents à l'esprit leurs combats, l'élan de leur zèle, les prodiges de leur dévouement, leurs éclatants triomphes, l'impression que nous en retirons est plus forte, plus profonde et plus durable.

O vous à qui la volonté du ciel et le choix de nos ancêtres ont confié le patronage de cette paroisse, exercez toujours sur nos âmes cet ascendant irrésistible qui nous pousse à marcher courageusement sur vos traces, imprimez dans nos cœurs la vive image de vos vertus, enflammez notre volonté des brûlantes ardeurs de votre charité, afin que, bannissant toute hésitation, et avançant de progrès en progrès, nous reproduisions en notre vie, par une copie ressemblante, les qualités qui vous ont fait si grand devant Dieu !

II

Et maintenant, comment saurons-nous reconnaître de tels bienfaits, et de quel culte honorerons-nous notre saint patron ?

1. Disons tout d'abord que ce doit être d'un culte de préférence. N'est-il pas vrai de penser que le Seigneur qui se plaît à honorer ses saints et à leur départir quelques rayons de sa gloire et de son immortalité, a voulu précisément que chaque église, chaque cité ait parmi les élus ses protecteurs particuliers auxquels elle s'attachât d'une manière plus excellente et dont elle eût en quelque sorte mission de conserver et de promouvoir le culte ? Admirable conduite de la Providence : cet humble concours n'est proposé à notre piété que pour nous assurer les plus précieux avantages, et mettre pleinement à notre portée les riches trésors d'une miséricorde toujours prête à pardonner, à consoler et à bénir.

Ainsi, notre devoir nous est-il clairement tracé. Sans doute la dévotion individuelle demeure libre,

elle n'est nullement limitée. Elle peut en certaines circonstances et même d'une manière habituelle se porter là où l'appellent un attrait fondé, des voix autorisées, ou quelque intérêt particulier. Mais elle ne saurait oublier ceux qui par privilège sont nos pères et nos maîtres. Dans ses supplications comme dans ses hommages elle leur doit réserver sinon une place exclusive, du moins une place à part et non commune. Et si cette obligation s'impose à chaque fidèle, elle regarde plus encore la communauté elle-même. Aussi, l'histoire nous apprend-elle que si nos pères en plusieurs extrémités pressantes recoururent avec succès à d'autres protecteurs, d'ordinaire du moins c'est à leur saint patron qu'ils se recommandent, ce sont ses reliques qu'ils exposent, c'est par son entremise qu'ils sollicitent et obtiennent les faveurs les plus précieuses, la cessation de fléaux terribles, des victoires signalées, une sauvegarde et une protection parmi de redoutables épreuves.

De là cette vénération pour l'image du saint patron, que l'on tient à honneur de posséder et de porter solennellement dans les processions. De là ces suffrages si fréquemment exprimés dans l'office divin. De là ces solennités entourées d'un éclat exceptionnel, auxquelles les étrangers eux-mêmes, parents et amis, sont conviés à prendre part. De là encore ces sources, ces fontaines placées sous la protection du saint, ornées de sa statue, et jouissant ainsi d'une sorte d'immunité contre les maladies ou même quelquefois, par un effet de cette universelle assistance, rendant la santé aux infirmes. De là enfin cet usage si louable et si fréquent aux siècles passés de donner dans chaque famille à l'un des enfants le nom du patron de la paroisse. Oh ! combien la piété de nos pères était ingénieuse à multiplier ces marques d'un culte incessant ! ils avaient vraiment à cœur de ne rien négliger de ce qui pouvait rehausser la gloire de leur saint patron.

Qu'est devenu, hélas ! ce zèle, qu'est devenu cet empressement, cet enthousiasme des anciens jours ? Les foules accourent encore à nos solennités, mais à quel mobile obéissent-elles ? Où est cette foi naïve, cette confiance filiale, cette pieuse avidité pour voir, pour vénérer les reliques sacrées de nos saints patrons, cet empressement à assister aux différents offices de leurs fêtes qui rendait trop étroite l'enceinte de nos églises ? N'est-il pas vrai qu'en même temps que la foi et les habitudes chrétiennes, le culte des saints a diminué sensiblement, qu'il s'est presque éteint dans beaucoup d'âmes ? Et triste signe de la légèreté de notre siècle, s'arrêtant aux réjouissances extérieures, aux amusements profanes, on en est venu à oublier celui qui est l'objet principal, unique de ces fêtes, et à qui devraient, dans un solennel hommage, se rapporter toutes les pensées, toutes les démonstrations de la joie et de l'enthousiasme populaire.

Et pourtant le culte des saints patrons, il faut le redire et le proclamer bien haut, importe grande-

ment à l'honneur comme aux intérêts sacrés des populations chrétiennes. C'est pour elles le principe et la garantie des bénédictions et des faveurs célestes. Lui porter atteinte, le tenir en oubli ou en mépris, c'est s'exposer aux coups de la vengeance divine, se vouer aux pires calamités, à toutes les défaites et à toutes les ruines.

Puisse ce saint zèle refl fleurir parmi nous ! Puisse le culte fervent qu'à l'exemple des générations passées vous n'avez cessé de rendre à votre illustre patron, prendre de nouveaux accroissements en proportion des périls et des besoins de l'heure présente ! Ainsi se perpétueront les plus nobles, les plus précieuses traditions, gage d'une assistance qui s'affirmera chaque jour davantage, multipliant en notre faveur les effets d'un amour sincère et d'un indéfectible dévouement.

2. Mais il est, dit un grand docteur, quelque chose de plus glorieux pour les saints que les louanges et les supplications des hommes : c'est l'imitation de leurs vertus. Ni les éloges, ni les temples magnifiques, ni l'éclat des solennités n'approchent de ce témoignage qui surpasse tout et qui consiste à suivre les généreux exemples des saints, à conformer sa conduite à celle de ces incomparables serviteurs de Dieu, heureux si l'on parvient à reproduire moins imparfaitement en sa personne quelques traits de leurs perfections et de leurs vertus : *Summa religionis est imitari quod colimus*.

Ici encore, mes frères, rendons hommage à la piété de nos pères. La vie religieuse de cette paroisse, telle que nous la montre l'histoire, offre sous bien des rapports le reflet frappant des qualités de votre saint patron. N'est-ce pas l'esprit même de cet intrépide confesseur de la foi, le sens éminemment chrétien que nous voyons pénétrer les familles, présider à la formation de la jeunesse, animer les magistrats et inspirer leur conduite, envelopper en un mot toute la cité d'une atmosphère profondément religieuse et lui imprimer ce cachet de sainteté qui si longtemps l'a distinguée et dont elle peut être justement fière ?

Si les temps sont devenus plus mauvais, si nous avons plus de peine à conserver intact ce riche héritage de foi et de fidélité catholique, loin de nous cependant le découragement et les funestes défaillances ! Les hommes étaient-ils donc meilleurs, les difficultés de l'apostolat étaient-elles moindres à l'époque où vivait notre saint patron, fallait-il moins de courage alors pour confesser sa foi et oser la pratiquer au grand jour ? Non assurément. Malgré les séductions et les scandales d'un siècle impie, notre saint a mené une vie immaculée. Au milieu des ténèbres épaisses du paganisme, il a par ses discours, par ses exemples, par une action incessante et avec un zèle infatigable fait briller le flambeau de la vérité et converti des multitudes d'infidèles. Les disgrâces, les calomnies, les persécutions ne l'ont pas déconcerté ; fort de sa foi et de sa confiance en Dieu, il n'a pas hésité à tout sacrifier et à tout subir pour jusqu'à la

fin rendre témoignage à Jésus-Christ et lui donner les preuves d'une admirable fidélité.

Ayant les mêmes devoirs et les mêmes vertus à pratiquer, animons et soutenons notre zèle par le souvenir des combats qu'a soutenus notre héros et des victoires que son courage a constamment remportées. Au milieu d'une société corrompue, demeurons purs comme lui, et comme lui restons fermes dans l'affirmation de notre foi, revendiquons hautement nos droits de chrétiens et sachons user de ces droits à l'encontre des contradictions, des menaces, des traitements injustes et des persécutions. Telle a été la conduite des saints, et telle a été la cause de leur triomphe. Il nous appartient, mes frères, d'arriver par les mêmes moyens au même désirable succès, à la même gloire, à la même récompense.

O saint et bien-aimé patron de cette église, ressuscitez vous-même en nous ce vaillant esprit chrétien qui fut le vôtre ! Que par les mérites de votre puissante intercession la foi se maintienne dans cette paroisse, que la douce influence de la religion s'y exerce librement pour sanctifier les familles, présider à l'éducation de l'enfance, contribuer au bonheur de tous. Continuez-nous toujours cette assistance tutélaire que vous nous avez jusqu'ici accordée, afin que guidés par vos enseignements, soutenus par vos exemples, fortifiés par votre secours, nous menions une vie sainte ici-bas et nous méritions de partager votre couronne dans le ciel. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

II

LA PRIÈRE

a

Son objet

— Pourriez-vous, *Emile*, nous rappeler ce que nous avons déjà dit de la prière ?

— Nous avons déjà dit

Sa nature,
Sa nécessité,
Ses conditions.

— Aujourd'hui, mes enfants, nous allons chercher à connaître son objet, c'est-à-dire à savoir
1^o Ce que nous devons dire et souhaiter à Dieu ;
2^o Ce que nous devons et pouvons demander pour nous-mêmes.

1

Ce que nous devons dire et souhaiter à Dieu

+

Ce que nous devons dire

— Quelle est, *Justin*, la nature de la prière ?

— La prière est un entretien de l'homme avec Dieu.

— Dieu exige-t-il que l'homme s'entretienne avec Lui ?

— Oui, c'est sa volonté formelle.

— L'homme est donc obligé de dire quelque chose à Dieu ?

— Oui.

— Voyons, Henri, rappelez-nous ce que vous devez dire à Dieu.

— Je dois déjà lui dire :

« Seigneur, vous êtes la vérité même ; je crois en vous.

« Vous êtes souverainement fidèle à vos promesses ; je mets ma confiance en vous.

« Vous êtes infiniment bon et infiniment aimable ; je vous aime de tout mon cœur. »

— Ensuite ?

— Ensuite, mon devoir est de dire encore à Dieu :

« Seigneur, vous êtes le Créateur et le Souverain Maître de toutes choses ; je vous loue, je vous glorifie, je vous adore. »

— De plus ?

— De plus, je suis obligé d'ajouter :

« Seigneur, vous êtes pour moi un bienfaiteur infiniment généreux ; je vous prie d'agréer l'expression de ma reconnaissance la plus vive. »

— En outre ?

— En outre, c'est une obligation pour moi de réparer mes fautes en offrant à la divine Majesté mes satisfactions et mes pénitences les plus humbles.

— Enfin ?

— Enfin, je dois reconnaître le Seigneur comme l'auteur de tout don, et par conséquent lui adresser toutes mes supplications.

— En d'autres termes, Jules, quels sont les principaux actes que Dieu réclame de nous ?

— Dieu réclame de nous

L'acte de foi,

L'acte d'espérance,

L'acte de charité,

L'acte d'adoration,

L'acte de louange,

L'acte de reconnaissance,

L'acte de contrition,

L'acte de demande.

— Si vous voulez que tous ces actes soient très agréables à Dieu, comment les accomplirez-vous ?

— Je les accomplirai en union avec Notre-Seigneur, tout particulièrement au saint sacrifice de la messe.

+

Ce que nous devons souhaiter

— En accomplissant ces différents actes, on donne sans doute à Dieu tout ce que nous impose le devoir de la prière ?

Qu'en pensez-vous, Eugène ?

— On serait dans l'erreur, si on le croyait.

— Que nous reste-t-il donc à faire pour donner au Seigneur tout ce qu'Il attend de nous comme objet de la prière ?

— Il nous reste à Lui exprimer des souhaits très agréables à l'adorable Trinité.

— Quels sont ces souhaits ?

— Ceux que Notre-Seigneur lui-même nous a mis sur les lèvres quand il a enseigné le Pater aux apôtres.

— Connaissez-vous le nombre de ces souhaits ?

— Il y en a trois.

— Récitez-les.

— « Que votre nom soit sanctifié !

« Que votre règne arrive !

« Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel ! »

—

— Plus tard, mes enfants, nous expliquerons les demandes du Pater ; mais, en attendant, dites-nous, Pierre, ce que vous souhaitez à Dieu par ces paroles : « Que votre nom soit sanctifié ! »

— Je souhaite que le saint nom de Dieu soit connu, aimé, béni, loué et glorifié autant qu'Il le mérite, au ciel et sur la terre.

— Et par ces paroles : « Que votre règne arrive ! » que souhaitez-vous au Seigneur ?

— Je souhaite que tous les hommes le reconnaissent librement et volontairement pour leur Roi ;

Que tous lui offrent l'hommage de leur foi, de leur confiance, de leur amour, de leurs adorations ;

Que tous soient pour Lui des sujets fidèles et dévoués.

— Et quand vous dites : « Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel ! » quel souhait exprimez-vous ?

— J'exprime le souhait que tous les hommes obéissent à Dieu sur la terre aussi bien que les anges et les saints lui obéissent dans le ciel.

—

— Que faut-il penser de ces trois souhaits ?

— Ils ne peuvent pas manquer d'être très agréables à Dieu.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils répondent parfaitement à ses désirs et à ses intentions, et qu'ils lui sont très glorieux.

— Si vous avez le bonheur de les exprimer de tout votre cœur quand vous direz le Notre Père ?

— Dieu m'aimera et me bénira.

— Et si vous avez le bonheur encore plus grand de les réaliser dans la pratique de votre vie ?

— Dieu me glorifiera un jour, et m'établira sur un trône magnifique dans le beau royaume des cieux.

—

— Quelle est votre résolution ?

— Je ferai souvent les actes que Dieu réclame de moi, et je dirai de tout mon cœur les trois premières demandes du Notre Père.

2

Ce que nous devons et pouvons demander pour nous

+

Ce que nous devons demander

— Nous venons de voir que Dieu nous ordonne de Lui adresser nos humbles supplications ; maintenant nous allons chercher à savoir ce que nous devons demander à sa Bonté infinie.

Voyons, Louis, dites-nous ce qu'il faut demander tout d'abord à l'Auteur de tout don ?

— Il faut lui demander tout d'abord

La richesse éternelle et infinie,

La gloire éternelle et infinie,

Le bonheur éternel et infini.

— En d'autres termes ?

— En d'autres termes, il faut lui demander le paradis.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est le premier de tous les biens, le plus important de tous, le seul vraiment nécessaire.

— Quand faut-il demander ce bien par excellence ?

— Il faut le demander tous les jours.

— *Comment faut-il le demander ?*
 — Il faut le demander avec beaucoup d'humilité, de ferveur et de persévérance.
 — *Si nous avons soin de le demander ainsi ?*
 — Nous l'obtiendrons infailliblement.

— *Après le Paradis, quel doit être, Henri, l'objet de nos prières ?*

— C'est la grâce divine, moyen nécessaire pour arriver au ciel.

— *Que ferez-vous donc tous les jours ?*

— Je prierai Dieu très humblement de me conserver le précieux trésor de la grâce sanctifiante.

— *Si vous avez le bonheur de bien pratiquer toutes les vertus, qu'arrivera-t-il ?*

— Je gagnerai de nombreux mérites qui me vaudront une magnifique récompense.

— *Que devez-vous donc demander à Dieu chaque jour de votre vie ?*

— La grâce de pratiquer toutes les vertus chrétiennes.

— *Dites-nous, Ernest, ce que deviendrait votre âme si elle avait le malheur de manquer de la nourriture spirituelle nécessaire ?*

— Elle perdrait la vie de la grâce et de la gloire.

— *Que faudra-t-il donc encore solliciter pour elle ?*

— Le pain spirituel de chaque jour.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire

La parole de Dieu,
 Les grâces actuelles,
 La sainte Eucharistie.

— *S'il vous arrivait de tomber dans le péché mortel, quel serait votre devoir ?*

— Je devrais implorer mon pardon et le chercher dans le sacrement de Pénitence.

— *Dites-nous, Alfred, où mène le vice ?*

— Le vice mène en enfer.

— *Si on remarquait en soi-même un vice quelconque, que faudrait-il faire ?*

— Il faudrait demander à Dieu la grâce de l'extirper jusqu'à la racine.

— *Il y a quantité d'obstacles qui se dressent devant nous pour nous barrer le chemin du paradis ;*

Quelle doit être à cet égard notre ligne de conduite ?

— Il faut prier Dieu d'écarter de nous tous ces obstacles, ou de nous aider à les surmonter.

— *Si on ne savait pas résister à la tentation, serait-on sauvé ?*

— Nullement.

— *Quelle est donc la grâce qu'il faut encore demander à Dieu ?*

— La grâce d'être préservé des tentations ou de les vaincre.

— *Le fidèle serviteur de Dieu ira-t-il au ciel ?*

— Très certainement.

— *Qu'allez-vous faire ?*

— Je prierai Dieu tous les jours de m'aider à le servir très fidèlement jusqu'à mon dernier soupir.

— *En résumé, Joseph, que devons-nous demander à Dieu ?*

— Le ciel et tous les moyens nécessaires pour y arriver.

— *Notre-Seigneur nous dit dans l'Evangile : « Cherchez tout d'abord le royaume des cieux ; »*

Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie précisément qu'il faut avant tout désirer et demander le bonheur éternel et tous les moyens qui peuvent nous le procurer.

— *Pourquoi devons-nous désirer et demander avant tout le ciel et tout ce qui peut nous y conduire ?*

— Parce que le ciel et les moyens d'y arriver surpassent incomparablement tous les biens de ce monde.

— *Dites-nous, Aline, ce que vous allez demander à Dieu tous les jours de votre vie ?*

— Je demanderai :

1^o Le bonheur éternel du paradis ;

2^o Tous les moyens d'y arriver.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire

La grâce sanctifiante,

La pratique des vertus chrétiennes,

Le pain de l'âme,

Le pardon des péchés,

La victoire sur tous les ennemis du salut,

En un mot, la fidélité à l'accomplissement de tous mes devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers moi-même.

+

Ce que nous pouvons demander

— *Dites-nous, Julie, y a-t-il d'autres biens que les biens éternels et spirituels ?*

— Oui, il y a les biens temporels.

— *Quels sont les principaux d'entre ces biens ?*

— Ces biens sont :

La santé,

La réputation,

La fortune.

+

— *Est-il permis de demander à Dieu ces biens temporels ?*

— Oui.

— *Pourquoi ?*

— Parce que ces biens ayant Dieu pour auteur sont bons en eux-mêmes et peuvent être désirés.

— *Un jour, le Seigneur dit à Salomon :*

« Demande-moi ce qui plaît à ton cœur, et je te l'accorderai ; »

Que pouvons-nous conclure de ces paroles ?

— C'est que Dieu autorise et même engage à demander les biens temporels.

— *Vous pouvez donc, Victor, demander à Dieu la santé ?*

— Très certainement.

— *Ne connaissez-vous pas une belle prière où vous sollicitez ce bien précieux ?*

— C'est le Notre Père.

— *Expliquez-vous.*

— Quand je dis :

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, » je demande tout ce qui est nécessaire à la vie du corps, et par conséquent la santé.

Lorsque j'ajoute :

« Délivrez-nous du mal, » je prie Dieu de me préserver de la maladie et de me garder la santé.

— *Pouvez-vous aussi demander à Dieu la bonne renommée, l'estime de vos semblables ?*

— Sans aucun doute.

— *Le Seigneur ne vous recommande-t-Il pas d'avoir soin de votre réputation ?*

— Il me le recommande.

— *Que pouvez-vous en conclure ?*

— C'est qu'Il m'autorise et m'engage même à le prier de me conserver ma bonne renommée.

— *Vous est-il également permis de demander les biens de la fortune, la réussite dans vos affaires, le succès dans vos entreprises ?*

— Oui, car saint Augustin dit qu'il est permis de demander ce qu'il est permis de désirer.

— *Ne demandez-vous pas ces biens en récitant le Notre Père ?*

— Oui.

— *Comment cela ?*

— En disant :

« Donnez-nous notre pain de chaque jour, » je prie Dieu de m'accorder les biens temporels nécessaires à la vie.

En disant :

« Délivrez-nous du mal, » je conjure le Seigneur de me préserver de la misère et de la faim en m'envoyant tout ce qui est nécessaire à ma subsistance.

+

— *Maintenant, Justine, la demande des biens temporels ne doit-elle pas être accompagnée de certaines conditions ?*

— Elle doit être accompagnée de deux conditions principales.

— *Lesquelles ?*

— La bonne fin, et la soumission à la volonté divine.

—

— *Qu'est-ce à dire qu'il faut demander les biens temporels pour une bonne fin ?*

— C'est-à-dire qu'il faut les demander avec l'intention d'en faire un bon usage, avec le désir d'être délivré des soucis et des tourments qui nous empêchent de travailler en paix à notre salut.

— *Si on demandait les biens temporels pour satisfaire son orgueil et son ambition, pour fournir un aliment à ses passions ou à ses inclinations mauvaises, pour se livrer au plaisir ou à la débauche ?*

— Ces fins-là seraient mauvaises, et il n'est pas permis d'avoir de telles intentions dans nos prières.

— *Si, au contraire, on demandait les biens de la terre pour l'entretien de la famille, pour faire des bonnes œuvres, pour avoir toute facilité de travailler à son salut ?*

— Ces fins-là seraient bonnes, et avec de telles intentions il est permis de demander les biens temporels.

—

— *Qu'entendez-vous, Prosper, en disant qu'il faut demander les biens temporels avec soumission à la volonté de Dieu ?*

— J'entends que, tout en demandant les biens temporels, il faut être disposé à conformer sa volonté propre à la volonté divine, s'il plaît à celle-ci de nous les refuser.

— *Si on se plaignait, si on murmurait quand Dieu nous les refuse ?*

— Ce serait là une disposition mauvaise et coupable.

— *Il ne faut donc pas se plaindre ni murmurer quand le Seigneur ne nous accorde pas les biens de ce monde ?*

— Nullement.

— *Que faut-il donc faire ?*

— Il faut savoir nous résigner à l'accomplisse-

ment des volontés divines dans la distribution de ces biens.

Il faut souhaiter que la volonté de Dieu s'accomplisse de préférence à la nôtre.

Il faut même conjurer le Seigneur de ne pas nous exaucer, s'Il prévoit que nous abuserons de ces biens passagers que nous croyons pouvoir solliciter de sa bonté infinie.

+

Résolutions pratiques

— *Jean oublie le ciel pour ne songer qu'à la terre.*

Il demande les biens qui passent et non ceux qui durent toujours ; les biens finis, et point du tout les biens infinis ;

Il sollicite la guérison du corps, et non celle de l'âme ;

Il réclame la graine de la terre et pas le moins du monde la rosée du ciel ;

En un mot, Jean ne voit, ne cherche et ne demande que les biens passagers et périssables de ce monde, sans aucun souci des biens de l'éternité.

Dites-moi, Lucien, ferez-vous comme lui ?

— Je m'en garderai bien.

— *Que ferez-vous donc ?*

— Je verrai, je chercherai et je demanderai toujours et avant tout les trésors de l'éternité bienheureuse, ainsi que les moyens de les obtenir.

+

— *Jean réclame la fortune afin de pouvoir satisfaire son ambition, son amour du luxe et du plaisir. Est-ce que vous l'imiterez, Julien ?*

— Point du tout.

— *Que ferez-vous donc ?*

— D'abord je ne demanderai à Dieu que les choses nécessaires à la vie, afin de n'être pas exposé aux dangers et à la responsabilité de la fortune.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, si je prie Dieu de m'accorder les biens de la terre, ce sera avec l'intention de les employer à mon entretien et de les faire servir à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

+

— *Jean murmure, s'irrite et s'emporte parce qu'il n'obtient pas tout ce qu'il désire, et se croit moins favorisé que d'autres.*

Dites-nous, Céline, agirez-vous de même ?

— Nullement.

— *Quelle sera votre conduite ?*

— Si Dieu exauce mes demandes, je le remercierai de tout mon cœur.

S'Il ne juge pas à propos de les exaucer, loin de me plaindre et de murmurer, je dirai en tout abandon :

O Père céleste, vous savez mieux que moi ce que peut m'être utile ou nuisible ; vous me refusez les biens de ce monde, c'est sans doute dans mon intérêt.

Que votre sainte volonté soit faite !

Que votre saint nom soit béni !

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

POUR LA FÊTE DE LA VISITATION

ÉLOGE DE LA FOI DE MARIE

Beata es quæ credidisti.
(Luc, I, 45.)

Qu'il est admirable le mystère de la Visitation ! Comme Marie y apparaît humble et majestueuse, simple et grandiose, douce et aimable ! Chaque circonstance de cette belle scène excite dans l'âme une pieuse émotion ; chaque parole qu'on y entend illumine l'esprit des plus radieuses clartés et remplit le cœur des plus délicieux sentiments ; chaque mot est un trésor d'édification.

Le mot que nous méditerons en cet entretien est le cri d'admiration qui s'échappait de l'âme ravie de sainte Elisabeth : « Vous êtes bienheureuse, ô Marie, d'avoir eu la foi ! » *Beata es quæ credidisti !*

La foi ! la foi ! Qui dira l'excellence de cette vertu ? Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu. Elle est le principe, le fondement, la racine de la justification. Elle est un « don de choix de la munificence divine. » Elle est pour nous « un bouclier », une « cuirasse », un « glaive », pour lutter contre le démon et le monde. Elle convertit, elle console, elle ennoblit, elle fortifie, elle est la joie et le bonheur de ceux qui la possèdent. Au jugement de saint Paul, elle est l'honneur des personnages qui se sont le plus distingués dans l'ancienne Loi. La sainteté est en proportion de sa vigueur et de son intensité. Notre-Seigneur l'avait en telle estime, aux jours de sa vie mortelle, qu'il semblait lui réserver exclusivement ses faveurs : « Croyez-vous ?... Tout est possible à celui qui croit... Allez, votre foi vous a sauvé !... O femme, votre foi est grande ; qu'il vous soit fait selon vos désirs ! » Et même il semblait la mettre au-dessus de la gloire de la maternité divine. « Bienheureuse celle qui vous a enfanté, bienheureux le sein qui vous a nourri », lui criait-on du milieu de la foule : « Bien plutôt heureux ceux qui reçoivent la parole de Dieu et qui l'observent », répondait-il.

Or Marie est un miracle de foi ; elle est tout ensemble le *modèle* parfait et la *zélatrice* infatigable de cette vertu. *Beata es quæ credidisti !*

I

Dieu a départi à la très sainte Vierge le trésor de la foi avec une libéralité exceptionnelle. Comment en aurait-il été autrement ? N'est-elle pas la mère « de l'auteur et du consommateur de notre foi ? » N'est-elle pas la mère des croyants ? Si celui qui s'approche de Dieu doit avoir la foi, que penser de Celle de qui Dieu s'est approché au point de devenir son Fils ? Si la foi nous rend

agréables à Dieu, quelle idée nous ferons-nous de la foi de Celle qui a plus charmé le Créateur qu'aucune créature ? Si la foi est en proportion de l'humilité et de la pureté, comment apprécier celle de la très sainte Vierge, qui, par son humilité, a fait descendre le Très-Haut des hauteurs du ciel sur notre pauvre terre ?

En réalité, la foi de Marie a été incomparable tant par son étendue que par sa fermeté, sa constance et son efficacité.

I. En effet, dès l'Immaculée Conception, l'âme de la très sainte Vierge fut inondée avec une incroyable profusion des lumières de la foi. A ce moment, Dieu s'était révélé à elle plus pleinement qu'au plus sublime des anges et au plus parfait des saints alors qu'il était à l'apogée de sa sainteté sur la terre. Ce n'étaient point les hommes qui l'instruisaient : elle en savait plus que les plus éminents des docteurs ; c'étaient les anges dans la familiarité desquels elle vivait ; c'était Dieu lui-même qui lui parlait à l'esprit et au cœur par sa grâce. Que dis-je ? Sans contredit, même en sa vie mortelle, elle eut le bonheur de contempler l'essence divine. C'est un principe, en effet, qu'aucun des privilèges accordés aux humains ne peut être refusé à Marie. Or Moïse vit Dieu face à face au Sinaï, saint Paul fut ravi au troisième ciel et contempla les merveilles de l'éternité. Qui, après cela, oserait refuser cet avantage à la très sainte Vierge ? Et puis, aux illuminations célestes, aux leçons des anges, Marie joignait les efforts de sa coopération. Quelle science sublime elle acquerrait dans la méditation des livres saints qu'elle lisait tous les jours, dans ses réflexions profondes, dans « ses intuitions personnelles », comme s'exprime saint Anselme ! En conséquence, comme sa foi était éclairée, vaste et étendue ! Quelles connaissances magnifiques elle avait de Dieu, de ses perfections, de la Providence, du Messie, des créatures, des fins dernières, du salut et des moyens de l'acquérir, de l'économie de la religion, des prophéties, de l'Eglise, des sacrements, de l'adorable sacrifice, de la valeur des âmes, du néant du temps, du prix de l'éternité ! Et à toutes ces révélations de Dieu, générales et particulières, elle donnait, dans l'humilité la plus profonde et la plus admirable simplicité, l'adhésion la plus entière et la plus ferme.

II. Et cependant, à quelles épreuves ne fut pas soumise la foi de notre auguste mère ! Mais elle en a triomphé avec une facilité aussi tranquille qu'elle était héroïque. C'était assez pour elle que Dieu ait parlé pour qu'elle acceptât sa parole. La voyez-vous au jour de l'Annonciation ? L'ange lui révèle le plus sublime mystère, celui de la sainte Trinité, si peu connu sous l'ancienne Loi, jusque là à peine déclaré sous des symboles et à mots couverts, et elle n'a pas la moindre hésitation : elle croit ! Il lui

¹ Sola sine exemplo placuisti Domino Jesu Christo.
(Ex sacra Lit.).

propose le mystère de l'Incarnation : Dieu se faire homme, le Fils de Dieu prendre la nature humaine, le Verbe éternel s'incarner dans son sein, elle-même devenir la mère du Messie sans cesser d'être vierge : elle s'incline devant ces impossibilités apparentes. Dieu a parlé par son messenger, cela lui suffit : sans demander de signes comme Moïse, Gédéon, Zacharie, elle croit ! Et à Bethléem, au jour de la Nativité, elle n'est pas moins admirable. Elle voit son Fils, l'aimable et doux Jésus, couché dans la pauvre étable, et elle le croit le Fils de Dieu, le maître de l'univers. Elle l'a vu naître, et elle le croit l'Eternel. Elle le voit enveloppé de langes, immobile, pleurant, ayant besoin de nourriture, et elle le croit le gouverneur du monde, la joie des élus au paradis, le nourricier de tous les êtres, aussi bien des anges qui sont au ciel que du misérable ver qui rampe sur la terre. A la Circoncision, elle le voit prenant l'apparence du pécheur, et elle le croit le Sauveur des hommes. Elle est obligée de fuir en Egypte pour le soustraire à la fureur d'Hérode, et elle le croit le juge souverain des sujets et des rois. Elle le voit gagner péniblement sa vie à Nazareth, et elle le croit le Seigneur très riche et très miséricordieux, qui récompensera avec une libéralité excessive les moindres œuvres des élus. Pendant sa vie apostolique elle le voit contredit, persécuté, calomnié par les Princes des prêtres, les Anciens du peuple et les Scribes, et elle le croit la sainteté infinie, la sagesse éternelle ! Sa foi a résisté à tous les obstacles, et elle a été aussi constante dans sa durée qu'elle était ferme et solide dans son adhésion.

III. Non ! la foi de Marie n'a jamais subi aucune éclipse, et c'est là une de ses gloires et de ses excellences. Pendant la Passion, sur le Calvaire, au tombeau, les disciples et les apôtres abandonnent successivement Notre-Seigneur, Marie lui reste attachée dans l'intégrité de sa foi et de son amour. C'est d'elle qu'il est écrit que « sa lampe ne s'éteindra point pendant la nuit. » (Prov., xxi, 28). C'est à juste titre que le prophète Isaïe fait dire au Sauveur : « J'ai foulé le pressoir, et avec moi il n'y avait aucun homme. » (Is., lxxiii, 3.) Il n'y avait aucun homme, mais il y avait *une femme*, la femme par excellence, la très sainte Vierge Marie ! En elle seule demeure la foi, surtout le samedi saint ; en elle seule ce jour-là se personnifie l'Eglise fidèle. Dans cet homme hué et honni plus qu'aucun malfaiteur, dans cet homme mis au-dessous du voleur et de l'assassin, dans cet homme défiguré, couvert de plaies, elle reconnaît Jésus, le Fils de Dieu et son Fils. Dans ce cadavre inerte qu'elle confie au sépulcre, elle adore le corps divin de l'Homme-Dieu ; et, tandis que tous, joyeux de haine ou abattus de tristesse, voient une existence fatalement terminée, elle médite avec paix la parole du Prophète : « Son sépulcre sera glorieux ! » Sa foi résiste à ce violent orage. Elle croit sans défaillance. Tout le monde hésitait, dit saint Bernard ; mais celle qui avait conçu par la foi demeurerait constante dans la foi. C'est ce que

rappellent les cierges des ténèbres pendant la semaine sainte. On les éteint successivement : ce sont les disciples chez qui successivement s'éteint le flambeau de la foi. Un seul cierge, celui qui est sur le plus haut chandelier, reste allumé : c'est le symbole de la très sainte Vierge. C'est aussi pour ce sujet, au jugement de quelques-uns, que le samedi est consacré à Marie, parce que seule, le samedi saint, elle a continué à croire. De là aussi est venue cette pieuse légende populaire « qu'il n'est point de samedi où le soleil ne luit. »

IV. Comment une foi si lumineuse, si solide, si inébranlable, serait-elle restée oisive ? Cela était impossible. Aussi bien la foi de notre divine Mère était essentiellement active, elle se manifestait merveilleusement au dehors. C'était un fondement solide qui portait le bel édifice de la sainteté ; c'était une racine bénie et féconde qui donnait naissance aux fleurs les plus parfumées, aux fruits les plus exquis des plus excellentes vertus. Elle pensait, elle agissait, elle souffrait, elle vivait d'après les principes de la foi. Rien dans l'économie de son existence n'était réglé par le caprice, ou les seules lumières de la raison ; elle jugeait de tout, elle appréciait tout, elle se conduisait en tout d'après les sublimes directions de la révélation divine. Pour elle la vie était vraiment la préparation à l'éternité ; la mort, la porte du ciel ; les épreuves, les éléments des plus belles vertus ; les devoirs d'état, la source des mérites ; les événements du monde, les dispositions adorables de la Providence très sage et très bonne ; les créatures, le miroir des perfections de Dieu. Elle était simplement, parfaitement et constamment tout à Dieu, tout en Dieu, par son union avec lui, par sa vie de prière, par la direction surnaturelle de ses intentions toutes à l'honneur de la Trinité, au salut des âmes, à l'établissement de l'Eglise et à la diffusion de l'Evangile. Nul mieux qu'elle n'a réalisé le programme de la vie de foi tracé par saint Paul, lorsqu'il disait : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez toute autre chose, faites-le pour la gloire de Dieu. »

Où, Marie est le modèle achevé de la vraie foi. Elle mérite, incomparablement plus que la Chananéenne, l'éloge ému de Notre-Seigneur : « O femme, votre foi est grande ! » Sainte Elisabeth avait raison de la déclarer « bienheureuse à cause de sa foi », car cette vertu lui mérite les louanges de toutes les générations. Marie par sa foi, dit saint Alphonse de Liguori, est au-dessus de tous les élus ; c'est elle qui tient entre ses mains le sceptre de la foi orthodoxe, comme s'exprime saint Cyrille d'Alexandrie ; c'est elle qui est la femme fidèle par excellence, comme parle Richard de saint Laurent ; c'est elle qui est la lumière de nos esprits et de nos cœurs, comme le déclare saint Methodius ; c'est elle, ainsi qu'il est écrit dans les saints Livres, qui est la propagatrice, la protectrice, la gardienne de la foi. Non seulement elle est le modèle, mais de plus, ce qui est plus glorieux pour elle et plus avantageux pour nous, elle

est la MÈRE DE LA FOI, *mater agnitionis*. Méditons ce second caractère de la foi de la divine Marie.

II

« Le mystère de la très grande charité du Christ envers nous, dit le pape Léon XIII¹, — on est heureux de reproduire une parole si autorisée dans un sujet aussi fondamental que celui que nous traitons, — le mystère de la très grande charité du Christ envers nous est clairement mis en lumière par ce fait qu'il a voulu, à sa mort, laisser sa mère à son disciple Jean, par ce testament mémorable : « Voici votre Fils. » Or en la personne de Jean, selon le sentiment constant de l'Eglise, le Christ a désigné le genre humain, et plus spécialement ceux qui s'attacheraient à lui par la foi. C'est dans ce sens que saint Anselme de Cantorbéry a dit : « O Vierge, quel privilège peut être plus estimé que celui par lequel vous êtes la mère de ceux dont le Christ daigne être le père et le frère ? »²

« Marie a assumé et rempli généreusement cette grande fonction et cette mission laborieuse dont les débuts furent consacrés au cénacle. Elle a admirablement soutenu les commencements du peuple chrétien par la sainteté de son exemple, l'autorité de ses conseils, la douceur de ses encouragements, l'efficacité de ses saintes prières ; vraiment mère de l'Eglise, docteur et reine des apôtres, à qui elle communiqua également une part des divins oracles qu'elle conservait dans son cœur.

« Il serait impossible de dire tout ce qu'elle a ajouté d'étendue et d'efficacité à ces secours, lorsqu'elle a été élevée auprès de son Fils, à ce faite de la dignité qui convenait à sa dignité et à l'éclat de ses mérites. Car de là, selon les desseins de Dieu, elle a commencé à veiller sur l'Eglise, à nous assister et à nous protéger comme une mère, de sorte qu'après avoir été coopératrice de la rédemption humaine, elle est devenue aussi, par le pouvoir presque immense qui lui a été accordé, la dispensatrice de la grâce qui découle de cette rédemption pour tous les temps. Aussi est-ce avec raison que les âmes chrétiennes se portent vers Marie, obéissant à une impulsion naturelle ; c'est pour cela qu'elles lui communiquent avec confiance leurs pensées et leurs œuvres, leurs angoisses et leurs joies, et qu'elles se recommandent elles-mêmes, avec tout ce qui est à elles, à sa sollicitude, à sa bonté, avec un abandon tout filial...

« Et puisque le fondement et le principe des dons divins, par lesquels l'homme est élevé au-dessus de l'ordre de la nature vers les biens éternels, est la foi, pour acquérir cette foi et pour la faire fructifier c'est à bon droit qu'on proclame l'excellence de l'action secrète de celle qui a engendré « l'Auteur de la foi », et qui, en raison de sa foi, a été saluée *Bienheureuse* : « Personne, ô

Vierge très sainte, n'est rempli de la connaissance de Dieu que par vous ; personne n'est sauvé que par vous, ô Mère de Dieu ; personne n'obtient un don de la miséricorde que par vous »³.

« Et certes, il ne paraîtra pas exagéré d'affirmer que c'est surtout sous sa conduite et avec son aide, que la sagesse et la doctrine évangélique se sont répandues si rapidement à travers des obstacles et des difficultés immenses, dans l'universalité des nations, fondant partout un nouvel ordre de justice et de paix. C'est ce qui a inspiré l'âme et la prière de saint Cyrille d'Alexandrie, lorsqu'il s'adresse en ces termes à la Vierge : « Par vous les apôtres ont prêché aux nations la doctrine du salut ; par vous la Croix bénie est célébrée et adorée dans le monde entier ; par vous les démons sont mis en fuite et l'homme lui-même est rappelé au ciel ; par vous toute créature retenue dans les ténèbres de l'idolâtrie est ramenée à la connaissance de la vérité ; par vous les fidèles sont parvenus au saint baptême, et dans toute nation les Eglises ont été fondées »⁴.

« Bien plus, comme l'a proclamé le même docteur, c'est elle qui a donné et consolidé le « sceptre de la foi »⁵ ; et elle n'a cessé de s'employer à maintenir parmi les peuples, ferme, intacte et féconde, la foi catholique. Il existe sur ce point des preuves nombreuses et assez connues, et qui ont éclaté partout d'une manière admirable.

« Ce fut surtout aux époques et dans les pays où il y avait à déplorer l'alanguissement de la foi par suite de l'indifférence, ou son ébranlement par le fléau pernicieux des erreurs, que le secours miséricordieux de l'auguste Vierge se fit sentir. Alors, grâce à son impulsion et à son appui, des hommes éminents en sainteté et en zèle apostolique se sont levés pour repousser les efforts des méchants, pour ramener et exciter les esprits à la piété de la vie chrétienne.

« Et personne ne peut mettre en doute quelle grande part a la mère de Dieu dans les services rendus par les vénérables Pères et Docteurs de l'Eglise qui ont travaillé avec un zèle si remarquable à la défense et à la manifestation de la vérité catholique.

« C'est à celle, en effet, qui est le « siège de la divine sagesse, » qu'ils rapportent avec reconnaissance la féconde inspiration de leurs écrits, et c'est par elle, par conséquent, et non par eux-mêmes, que la malice des erreurs, comme ils le proclament, a été confondue. Enfin les Princes et les Pontifes romains, gardiens et défenseurs de la foi, les uns dans la direction de leurs guerres saintes, les autres dans la promulgation de leurs décrets solennels, ont toujours imploré le nom de la divine Mère et n'ont jamais manqué d'en éprouver la puissance et la faveur.

¹ Saint Germain de Constantinople. (Orat. II in Dormit. B. M. V.)

² S. Cyr. Alex., *Hom. contra Nestorium*.

³ Ibidem.

⁴ Encyclique *Adjutricem* de 1895.

⁵ Orat. XLVII.

« C'est pourquoi, avec autant de vérité que de magnificence, l'Eglise et les Pères rendent gloire à Marie : « Salut, ô bouche toujours éloquente des apôtres, ô solide fondement de la foi, rempart inébranlable de l'Eglise¹ ; salut, ô vous par qui nous avons été inscrits au nombre des citoyens de l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique² ; salut, source divine, grâce à laquelle les fleuves de la sagesse divine, roulant les eaux très pures et très limpides de l'orthodoxie, refoulent le flot de l'erreur³ ! Réjouissez-vous, parce que, seule, vous avez détruit toutes les hérésies dans le monde entier⁴. »

Quelle lumineuse théologie dans cette page doctrinale du Souverain Pontife ! Comme Léon XIII nous y marque bien le rôle de Marie par rapport à la foi !

Oui, Marie est la zélatrice de la foi parce qu'elle a été établie la médiatrice du salut, la distributrice des grâces ; car la première grâce, le bienfait fondamental, le moyen indispensable du salut, c'est la foi.

Oui, Marie est la zélatrice de la foi parce qu'elle est la « vie de nos âmes », notre mère selon l'esprit ; car le principe de la vie chrétienne c'est la foi.

Oui, Marie est la zélatrice de la foi parce qu'elle est la mère de Jésus et que son désir le plus ardent est de faire connaître Jésus son fils. Comme l'a dit si délicatement un illustre serviteur de la très sainte Vierge⁵, nul ici-bas ne nous connaît mieux que notre mère. Quand nous sommes devenus des étrangers pour tous les autres, quand l'éloignement, le temps, la souffrance nous ont rendus méconnaissables pour tous les yeux, il est toujours un œil qui ne se trompe pas : c'est l'œil de notre mère. Et une mère ne connaît pas seulement les traits extérieurs, le visage, la démarche de son fils ; elle le connaît à fond, elle pénètre les replis de son cœur, elle devine ses peines les plus intimes, ses désirs même les plus secrets. Et c'est le privilège et le bonheur des mères de montrer leurs enfants. Marie, elle aussi, a connu son Jésus ! Elle l'étudiait à la fois par sentiment de tendresse maternelle et de respectueuse admiration, comme son Fils et comme son Dieu ! Elle conservait dans son cœur toutes ses paroles, elle s'inspirait de l'esprit de toutes ses œuvres. Nul n'a connu, comme elle, l'intérieur de Jésus, ce que l'Ecriture appelle la vie du cœur. Et elle n'a rien tant à cœur que de nous montrer Jésus, de nous faire connaître Jésus avec tous ses charmes, tous ses mystères, toutes ses promesses et tous ses bienfaits !

Oui, Marie est la zélatrice, la reine, la mère de la foi. Après avoir été inondée des splendeurs de la révélation, elle éclaire tout homme venant en

ce monde. Elle est l'*illuminatrice* universelle. C'est elle qui a complété, de concert avec le Saint-Esprit, l'éducation des apôtres ; c'est elle qui a inspiré les conciles, qui aide puissamment les Pontifes dans le grand œuvre de l'enseignement de la vérité ; c'est elle qui a suscité les docteurs ; c'est elle qui accompagne les missionnaires dans leurs pérégrinations évangéliques et rend efficaces leurs travaux ; c'est elle qui donne le rayonnement et la chaleur à la parole des prédicateurs ; c'est elle qui écrase sans relâche la tête de l'erreur et réprime le démon des hérésies ; c'est elle qui communique aux fidèles le dépôt sacré des vérités saintes, c'est elle qui protège et défend chez les chrétiens le trésor de la foi ; c'est elle qui, par la lumière de l'Evangile et les fortifiantes affirmations de nos saintes espérances, guide nos pas dans la vie, nous soutient dans l'épreuve, nous console jusqu'au bras de la mort, en sorte que, comme elle et par elle, nous sommes bienheureux de croire, *beata quæ credidisti* !

Hélas ! hélas ! la foi aujourd'hui subit dans le monde une crise aiguë. Les vérités sont amoindries parmi les hommes (Ps. xl, 2) ; les ombres du doute, les ténèbres de l'erreur vont se répandant et obscurcissent progressivement la divine lumière dans les âmes. Une presse impie, un débordement inouï d'immoralité, un affaiblissement sans exemple du sens chrétien concourent à l'anéantissement de cette vertu, base du christianisme, soutien des familles et des états, rempart de la civilisation. Oh ! gardons notre foi avec un zèle d'autant plus ardent ! Recourons à Marie pour étudier et admirer dans son cœur le vivant exemplaire de cette vertu. Recourons à Marie pour qu'elle nous obtienne de Dieu une foi ferme et solide qui ne se laisse ébranler par aucune tentation de l'ennemi ; pour qu'elle mette en nos cœurs les deux gardiennes indispensables de la saine croyance, l'humilité et la pureté, *miles fac et castos*, pour qu'elle nous donne l'énergie de ne jamais pactiser avec l'erreur et de fuir avec horreur les lectures impies et les mauvaises compagnies, car on devient semblable à ceux qu'on fréquente ; pour qu'elle nous aide efficacement à pratiquer courageusement, intégralement et constamment ce que nous croyons. Recourons à Marie afin qu'après avoir, par son secours, connu Jésus sur la terre, nous le voyions et le possédions à découvert dans les cieux. *Et Jesum benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende.*

¹ Ex hymno Græcor. *Akatistos*.

² S. Jean Damasc. *Or. in Annuntiatione Dei Genit.*

³ S. Germ. Const. *Or. in Deipa. Presentatione.*

⁴ In off. B. M. V.

⁵ Le cardinal Pie, *Œuvres*, tom. vi, p. 447.

PRONES CATÉCHÉTIQUES

Cinquième dimanche après la Pentecôte

HORS DE L'ÉGLISE POINT DE SALUT

Nisi abundaverit justitia vestra plus quam scribarum et pharisæorum, non intrabitis in regnum cælorum.

Si votre justice ne surpasse celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. (Matth., v, 20).

Mes frères,

Notre-Seigneur est venu sur la terre, non pour abroger la loi donnée aux Juifs, mais pour nous apprendre à l'observer d'une manière plus parfaite. Les scribes et les pharisiens avaient une grande réputation de sainteté, parce qu'ils étaient très scrupuleux dans l'observation matérielle des préceptes de Moïse, mais la plupart d'entre eux n'étaient que des orgueilleux et des hypocrites. Le Sauveur a voulu nous apprendre que pour lui plaire il faut avant tout une grande humilité et une grande pureté de cœur. Il ne suffit pas de ne pas tuer, il faut même ne pas se mettre en colère ; il ne suffit pas d'aimer ses amis, il faut aimer ses ennemis. Pour faire pratiquer à tous les hommes cette loi si parfaite, Jésus-Christ les a appelés tous à entrer dans son Eglise ; il a ordonné à ses apôtres de prêcher l'Evangile à tous les peuples, et il a proclamé lui-même que ceux qui ne croiraient pas ne seraient pas sauvés. Il n'y a donc de salut que pour ceux qui appartiennent à l'Eglise de Jésus-Christ, qui croient ce qu'elle enseigne et observent ce qu'elle commande.

Hors de l'Eglise catholique point de salut, et cela pour deux raisons : 1^o parce qu'elle seule enseigne avec une autorité infaillible la doctrine de Jésus-Christ ; et 2^o parce qu'elle est la seule dispensatrice des grâces de Dieu. Après avoir développé ces deux considérations, nous dirons ce qu'il faut penser de la *destinée éternelle* de ceux qui ne sont pas membres de l'Eglise.

I

On ne peut faire son salut que dans l'Eglise catholique, parce qu'elle seule enseigne avec une autorité infaillible la doctrine de Jésus-Christ.

Quand nous disons que l'Eglise est infaillible, nous parlons de l'Eglise enseignante, ou des pasteurs à qui le Sauveur a donné la mission d'instruire et de gouverner les fidèles. Vous vous rappelez qu'il a dit à ses apôtres avant de les quitter : « Allez, enseignez toutes les nations, je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles. » Ces paroles renferment la promesse solennelle d'une assistance divine qui empêchera les pasteurs de l'Eglise de se tromper dans l'enseignement de la doctrine de Jésus-Christ. Le glorieux privilège de l'infaillibilité doctrinale était nécessaire à l'Eglise pour atteindre le but de sa fondation. Ceux-là seuls seront sauvés

qui croiront à la parole du Christ et obéiront à sa loi : si les pasteurs qui sont chargés de transmettre aux hommes cette parole divine pouvaient en altérer le sens, ou se tromper en l'expliquant, comment pourrions-nous jamais être sûrs d'arriver au salut, comment serait-il vrai de dire que celui qui écoute les pasteurs de l'Eglise écoute Jésus-Christ lui-même ?

On se fait souvent une idée fausse de l'infaillibilité de l'Eglise : on croit que le pape peut décider tout ce qui lui plaît, et nous l'imposer. Il n'en est rien ; l'Eglise est la dépositaire des vérités révélées, elle est assistée par le Saint-Esprit pour veiller à la garde de ce dépôt et n'en rien laisser perdre, c'est un témoin incorruptible qui déposera toujours en faveur de la vérité contre l'erreur. Lorsqu'au quatrième siècle Arius soutint que le Fils de Dieu n'était pas de la même nature que le Père, les évêques d'Orient protestèrent, et bientôt le concile de Nicée présidé par les légats du pape proclama que c'était la croyance universelle de l'Eglise que le Verbe est consubstantiel au Père ; trois cent dix-huit évêques attestèrent que ce dogme fait partie du dépôt des vérités révélées ; et condamnèrent Arius comme hérétique. L'Eglise en a agi de même avec tous les novateurs, elle leur a opposé non pas les raisonnements de la science humaine, mais la parole de Dieu dont elle est dépositaire.

Jésus-Christ a promis à son Eglise que les portes, c'est-à-dire les puissances de l'enfer ne prévaudraient jamais contre elle. Si l'esprit de mensonge et d'erreur, qui soulève à chaque instant contre la religion du Christ de terribles tempêtes, pouvait infecter la doctrine confiée à la garde de l'Eglise, que deviendrait cette promesse du Sauveur ? Non, mes frères, il n'est pas possible que l'Eglise enseigne le mensonge lorsqu'elle propose à la foi des fidèles les vérités nécessaires ou utiles au salut, lorsqu'elle leur explique le sens des divines écritures ou des traditions apostoliques, lorsqu'elle trace les lois qui doivent régler nos mœurs, nous faire pratiquer le bien et éviter le mal. Elle ne peut pas errer, puisque Jésus-Christ a promis d'être avec elle jusqu'à la fin des siècles.

Les pasteurs de l'Eglise, héritiers des promesses faites aux apôtres, exercent leur autorité infaillible de deux manières : soit dans les conciles où ils se rassemblent, soit en proclamant d'une voix unanime la même doctrine, quoique dispersés chacun dans leur diocèse. Chaque évêque, par exemple, publie un catéchisme où sont résumées les principales vérités de la foi, tous ces catéchismes enseignent les mêmes dogmes, les mêmes sacrements, il est impossible que cet enseignement unanime de tout l'épiscopat soit entaché d'erreur. Remarquez bien, mes frères, que toutes les fois que nous parlons du corps des pasteurs, nous les supposons unis à leur chef, l'évêque de Rome, le Souverain Pontife. Les évêques séparés du pape sont un corps sans tête, sans vie, sans aucune autorité.

Mais ce n'était pas assez pour le bien de l'Eglise de cette infaillibilité accordée à tout le corps des pasteurs. Jésus-Christ a fait à saint Pierre une promesse spéciale : « J'ai prié pour toi, lui a-t-il dit, afin que ta foi ne défaille pas... Sois le soutien de tes frères. » (Luc., xxii, 32). La foi de Pierre et de ses successeurs sera toujours la foi véritable, et sa parole adressée à l'Eglise pour lui montrer le chemin du salut sera toujours infaillible. Ne doit-il pas être le roc inébranlable sur lequel s'appuient et les évêques et les fidèles ? Ne doit-il pas gouverner et les brebis et les agneaux ? Aussi, de tout temps, les controverses religieuses qui ont agité l'Eglise ont été soumises à la décision du pape, et cette décision a été acceptée comme règle de foi. Le concile du Vatican, réuni à Rome sous le règne de Pie IX, a déclaré solennellement que le Souverain Pontife est infaillible et que ses jugements sont sans appel, toutes les fois que, faisant usage de son autorité de Pasteur suprême, il se prononce sur une vérité concernant la foi ou les mœurs. Ne peut-il pas arriver, dans des temps de révolution, que le pape soit dans l'impossibilité de convoquer un concile, ou de faire entendre sa voix de Pasteur aux évêques dispersés ? S'il ne pouvait alors exercer personnellement le pouvoir de l'infaillibilité, l'Eglise serait privée du secours que lui a promis son divin Fondateur. Ecoutez avec le plus grand respect, mes frères, cette voix infaillible du vicaire de Jésus-Christ, et dites avec les Pères du Concile de Constantinople : « C'est Pierre qui a parlé par la bouche de Léon. »

II

On ne peut faire son salut hors de l'Eglise, parce qu'elle est la seule dispensatrice des grâces de Dieu.

Il ne suffit pas de croire pour être sauvé ; il faut être baptisé, il faut vivre de la vie de Jésus-Christ par la grâce et les sacrements, il faut recevoir le pardon des péchés que nous fait commettre la fragilité humaine, il faut persévérer jusqu'à la fin de la vie dans l'observation des commandements, il faut participer aux fruits de la rédemption qui sont appliqués tous les jours aux fidèles par le saint sacrifice de la messe. Le Sauveur nous a dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie, personne ne va à mon Père que par moi ; » et ailleurs : « Je suis la vigne et vous les branches, comme la branche ne peut point porter de fruits si elle n'est unie à la vigne, vous ne pouvez rien sans moi. » (Joan. xiv, 6 ; et xv, 5). Pour communiquer aux hommes les dons de la grâce et les faire arriver au salut, Jésus-Christ a institué son Eglise et a donné à ses apôtres le pouvoir de baptiser, de remettre les péchés, d'offrir le saint sacrifice de la messe. C'est donc une obligation essentielle pour tous les hommes de devenir membres de l'Eglise catholique pour être sauvés.

Lorsque nous disons dans le Symbole : « Je crois la sainte Eglise catholique, » c'est comme si nous disions : Je crois que Jésus-Christ a établi sur la

terre une société religieuse à laquelle il a confié le dépôt de la vérité révélée et le trésor de la grâce ; je crois qu'il a donné aux pasteurs de cette Eglise le droit de prêcher l'évangile, de sanctifier les âmes et de diriger les fidèles dans le chemin du salut en faisant observer ses commandements ; je crois que l'Eglise est le corps mystique de Jésus-Christ, qu'il faut être membre de l'Eglise pour recevoir communication de la vie de Jésus-Christ ; je crois que quiconque n'écoute pas l'Eglise n'a pas plus de droit au ciel qu'un infidèle ou un pécheur public.

En un mot, mes frères, Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son propre Fils, afin que tous ceux qui croiront en lui arrivent à la vie éternelle ; Jésus-Christ a donné sa vie pour le salut des hommes et les a tous appelés à profiter des fruits de la rédemption, c'est pourquoi il a donné à son Eglise le pouvoir de baptiser, de remettre les péchés, d'offrir le saint sacrifice de la messe. Il est impossible de plaire à Dieu et d'être sauvé, si on ne croit à sa parole et si on n'observe ses commandements ; ce n'est que dans l'Eglise catholique qu'on est sûr de trouver la parole de Dieu et la grâce des sacrements ; par conséquent ce n'est que par elle qu'on peut arriver au salut.

Vous entendez dire souvent que toutes les religions sont bonnes, qu'il suffit d'être honnête homme pour faire son salut et qu'il y a des honnêtes gens dans toutes les religions, qu'il faut rester dans la religion où l'on est né, etc. Il suffit d'un instant de réflexion pour répondre à ces insanités. Comment se ferait-il que toutes les religions soient bonnes, lorsque l'une défend ce que l'autre permet, l'une nie ce que l'autre affirme ? Autant vaudrait dire que le blanc et le noir sont la même couleur. Sans doute il faut être honnête homme, mais un honnête homme est avant tout celui qui croit en Dieu et cherche à lui plaire, et puisqu'on ne peut plaire à Dieu qu'en croyant ce qu'il dit, et que l'on n'est sûr de croire ce qu'il dit que dans l'Eglise catholique, vous voyez qu'on ne peut être véritablement honnête homme qu'en étant bon catholique. Nous ne jugeons personne, nous savons bien qu'il y a dans toutes les religions des gens que leur bonne foi pourra excuser au jugement de Dieu, mais nous disons que quiconque craint d'être dans l'erreur doit s'instruire, et que quiconque, après s'être instruit, est arrivé à se convaincre qu'il est dans une mauvaise voie doit changer de croyance, puisqu'il n'y a qu'un Dieu et qu'une religion véritable où l'on puisse faire son salut.

III

Que faut-il penser de la *destinée éternelle de ceux qui ne sont pas membres de l'Eglise ?*

Avant de répondre à cette question, il faut distinguer entre *le corps et l'âme de l'Eglise*. L'Eglise étant une société visible, il faut qu'on puisse reconnaître à un signe extérieur ceux qui en sont membres ; ce signe est le baptême : tous

ceux qui ont été baptisés sont incorporés à l'Eglise et lui appartiennent, à moins qu'ils ne renoncent à cet honneur, ou ne soient excommuniés. Mais l'Eglise est aussi une société des âmes de bonne volonté, auxquelles les anges ont annoncé la paix le jour de Noël. Toutes les âmes qui ont le désir de plaire à Dieu, de faire ce qu'il demande d'elles, et d'éviter le mal, appartiennent déjà par le cœur à la véritable Eglise avant même de la connaître, elles sont en communication avec le Saint-Esprit qui est l'âme de l'Eglise, elles peuvent être sauvées. Vous comprenez, mes frères, qu'il peut y avoir des personnes qui, élevées dans le schisme ou l'hérésie, connaissent les dogmes essentiels de la religion, craignent d'offenser Dieu, pratiquent la vertu, et passent toute leur vie sans savoir qu'elles sont dans l'erreur. Il peut même y avoir des païens qui à l'aide des lumières de la raison arrivent à connaître suffisamment le vrai Dieu pour faire leur salut en faisant le bien que leur conscience leur suggère. Le centurion païen Corneille, dont parlent les Actes des apôtres, était un homme juste et craignant Dieu : un ange fut envoyé du ciel pour lui montrer le chemin du salut. (Act., x). Ainsi la Providence éclaire d'une lumière particulière les âmes de bonne volonté pour leur faire produire les actes nécessaires au salut, ou ménage des circonstances favorables pour opérer leur conversion. Mais tous ceux qui, par leur faute, c'est-à-dire par leur endurcissement dans le péché ou leur négligence à s'instruire, restent volontairement en dehors du corps de l'Eglise, ne peuvent arriver au salut.

Il nous reste à dire quelles sont les personnes qui se trouvent en dehors du corps de l'Eglise. Ce sont les infidèles, les hérétiques, les schismatiques, les excommuniés et les apostats. Les *infidèles* sont ceux qui n'ont pas reçu le baptême ; les *hérétiques*, ceux qui refusent sciemment de croire une vérité révélée enseignée par l'Eglise ; les *schismatiques*, ceux qui refusent d'obéir aux pasteurs légitimes ; les *excommuniés*, ceux qui sont retranchés de la société des fidèles par l'autorité ecclésiastique ; les *apostats*, ceux qui, après avoir pratiqué la religion catholique, y ont renoncé publiquement.

Tant que les hérétiques et les schismatiques n'ont pas exprimé par un acte extérieur les sentiments de leur âme, ils appartiennent encore extérieurement à l'Eglise catholique, mais ils ne participent déjà plus à la vie de la grâce et ne peuvent être sauvés, s'ils meurent dans cet état. Les hérétiques et schismatiques de bonne foi, c'est-à-dire ceux qui ne savent pas qu'ils sont dans l'erreur et n'ont aucune occasion de s'éclairer, appartiennent, comme nous l'avons dit, à l'âme de l'Eglise, et peuvent être sauvés par le baptême qu'ils ont reçu, et par la contrition parfaite, s'ils ont commis des péchés mortels. Les infidèles, qui n'ont ni la foi, ni le baptême, peuvent néanmoins être sauvés par le désir de plaire à Dieu, et l'observation de la loi naturelle.

Quant aux excommuniés et aux apostats, il faut qu'ils reçoivent de l'Eglise le pardon de leurs fautes ; s'ils sont en danger de mort, tout prêtre peut les réconcilier avec Dieu, et s'il leur était impossible d'appeler un prêtre ils auraient encore la ressource d'un acte de contrition.

La miséricorde de Dieu, mes frères, est infinie ; il ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et son salut ; Jésus-Christ a versé son sang pour tous les péchés des hommes, et il n'y aura de damnés que ceux qui refuseront de recueillir les fruits de la rédemption. L'Eglise a été établie pour offrir aux hommes les moyens de salut, ceux qui s'en éloignent, ceux qui la méprisent, courent volontairement à leur perte. Dieu aura pitié sans doute des hérétiques de bonne foi, et de tous ceux qui vivent dans l'erreur sans le savoir, mais combien le salut leur sera-t-il plus difficile qu'à nous, puisqu'ils n'ont ni la pure doctrine du Christ pour les éclairer parfaitement, ni tous les sacrements pour leur communiquer la grâce ! Si tant de catholiques se perdent malgré les puissants secours qui sont à leur disposition dans l'Eglise, si tant de pécheurs retombent toujours dans le péché malgré de fréquentes confessions, malgré la réception de la sainte communion, pensez-vous qu'il soit bien facile à ceux qui vivent au milieu de l'hérésie de conserver un cœur pur, et d'obéir toujours à la voix de leur conscience ?

Pour nous, mes frères, félicitons-nous d'appartenir à la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine à laquelle seule ont été faites les promesses de la vie éternelle. Croyons fermement tout ce qu'elle enseigne, soyons fidèles à observer toutes ses lois, et surtout ne négligeons pas de recevoir fréquemment les sacrements qui entretiendront en nous la vie de la grâce. Prions avec ferveur et confiance, car nous sommes faibles, et les ennemis de notre âme sont puissants. Prions sans cesse, car la prière seule peut nous obtenir le don de la persévérance, et celui-là seul sera sauvé qui aura persévéré jusqu'à la fin avec l'aide de la grâce de Dieu. Ainsi soit-il.

SERMON POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE¹

Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum.

Placez-moi comme un sceau sur votre cœur, comme un sceau sur votre bras.
(Cant. viii, 6).

Voici venu le jour, mes chères Sœurs, où vous pouvez enfin répondre à l'appel du Seigneur Jésus vous disant : *Pone me ut signaculum super cor tuum*, placez-moi comme un sceau

¹ Ce sermon a été prêché dans un monastère d'Annonciades Célestes, pour la réception de trois novices

inviolable, comme un cachet que rien ne brisera, sur votre cœur, afin que désormais il n'y entre aucun autre amour que le mien ; *super brachium tuum*, placez-moi comme un sceau inviolable sur votre bras, c'est-à-dire sur les œuvres de votre vie, afin que désormais il n'y en ait aucune qui ne soit tout entière à moi, faite pour moi et sous mon inspiration.

Voici venu le jour qui vous sépare de vos amis, de vos parents, de votre famille et qui vous introduit dans une famille nouvelle que le Seigneur vous a choisie lui-même : jour de séparation et d'union, de tristesse et de bonheur, comme sont tous les jours importants de la vie présente.

La démarche que vous faites en ce jour, mes chères Sœurs, est grave et solennelle ; elle attire à la fois l'attention du ciel et de la terre. Du haut du séjour de la gloire, la Trinité sainte qui vous a appelées, Marie que vous prenez pour reine et pour modèle, les anges et les saints dont vous aspirez à partager la félicité après avoir imité leurs vertus, abaissent avec amour leurs regards vers vous, et attendent, pour les inscrire sur le livre de vie, les engagements sacrés que vous allez contracter. Et toute cette religieuse assistance qui vous enveloppe de ses regards, de ses affections et de ses prières ; ce Pontife vénéré et bien-aimé qui tout à l'heure recevra vos vœux ; ce digne supérieur et ces bonnes Mères qui vous ont préparées à ce beau jour ; ces compagnes qui vont devenir vos sœurs ; ces parents dont le cœur est partagé entre la joie et la tristesse ; tous ces pieux ecclésiastiques, pourquoi sont-ils ici, sinon parce qu'ils comprennent la gravité de la démarche que vous allez faire et qu'ils s'y intéressent ?

Qu'est-ce donc que vous allez faire ? Quels changements, quels effets produira en vous la profession religieuse dans ce monastère de l'Annonciade céleste ? En d'autres termes : Qu'est-ce qu'une religieuse ? Qu'est-ce qu'une religieuse *annonciade* ? La réponse à cette double question fera le sujet et le partage de ce discours.

Puissiez-vous, mes chères Sœurs, mieux comprendre la sublimité de votre vocation et la sainteté qu'elle demande ; et nous, mes frères, puissions-nous croître en estime, en reconnaissance et en attachement pour tous ceux et toutes celles que le Seigneur appelle à l'état religieux ! C'est ce que j'espère, si Notre-Dame de l'Annonciation veut bien bénir mes faibles paroles.

et de deux professes. L'ordre des *Annonciades Célestes* a été fondé à Gênes, en 1604, par la Bienheureuse Marie-Victoire Fornari. C'est un ordre contemplatif. Aux trois vœux ordinaires de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, les *Annonciades Célestes* ajoutent celui de ne recevoir leurs parents au premier degré, les grilles ouvertes, que trois fois l'an. L'esprit des *Annonciades Célestes* est un esprit d'humilité, de retraite et de prière. La règle ne prescrit qu'un petit nombre de pratiques austères : ce qui la met à la portée des santés même délicates. — Deux monastères seulement d'*Annonciades Célestes*, croyons-nous, existent en France : à Joinville et à Langres (Haute-Marne).

I

Et d'abord, qu'est-ce qu'un religieux, une religieuse ?

Qu'est-ce que l'état religieux ?

C'est un état dans lequel la religieuse séparée du monde, et consacrée tout entière, corps et âme, au culte et au service de Dieu, travaille à se sanctifier par la pratique des trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, selon des règles et des constitutions approuvées par l'Eglise. Ainsi, mes chères Sœurs, trois traits principaux distinguent votre vie : c'est une séparation et une mort ; c'est une consécration et un holocauste ; c'est une marche et une ascension continuelles vers Dieu.

La vie religieuse est une *séparation et une mort* ; la religieuse est séparée du monde, elle est morte au monde. Séparation matérielle, extérieure : elle ne fréquente plus les assemblées du monde, elle ne partage plus ses amusements, ses fêtes, ses vanités ; elle a dit adieu à son père, à sa mère ; sa place est vide désormais au foyer paternel au milieu de ses frères et de ses sœurs, elle n'y paraîtra plus. Séparation morale, spirituelle, intérieure : corporellement sortie du monde, la religieuse en sort plus encore par l'esprit et par le cœur. Elle vit désormais étrangère à ses idées et à ses maximes comme à ses soucis et à ses joies. Elle ne pense plus comme le monde, elle ne juge plus comme le monde. Son esprit est affranchi des erreurs et des préjugés dont le commerce du monde empoisonne plus ou moins les âmes même les meilleures. Prenant l'Evangile au sérieux et au pied de la lettre, elle dit avec lui : « Bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui souffrent pour la justice ; une seule chose est nécessaire, c'est de sauver mon âme ; le premier, le plus noble emploi de ma vie ici-bas est d'aimer Dieu de toute mon âme et de toutes mes forces. » En un mot, la religieuse marche dans le plein jour de la foi, dont les divines clartés illuminent son intelligence.

Que vous dirai-je, mes frères, du cœur de la religieuse ? Rempli de Dieu et de son amour, il est fermé à toute affection vaine ou frivole. Vous n'y trouverez aucune attache, aucun désir, aucune espérance qui ne se rapporte à l'amour et à la gloire de Dieu. Assurément, la religieuse aime ses parents, elle aime sa famille religieuse, elle aime l'Eglise et la patrie, elle aime tous ceux qui lui sont attachés par les liens de l'amitié, elle aime tout ce qu'il est bon d'aimer, et elle aime toutes ces choses avec une puissance et un dévouement rares dans le monde. Mais chez elle, toutes ces affections ont leur racine dans l'amour de Dieu : c'est Dieu qu'elle aime dans ses parents, dans ses sœurs et dans toutes les créatures. Toutes ses joies lui viennent de Dieu et toutes ses tristesses ont leur source dans l'offense de la divine Majesté. Et comment pourrait-il en être autrement ? La religieuse n'appartient-elle pas tout entière à Dieu ? Les saints vœux qu'elle a faits la con-

sacrent corps et âme au culte du Seigneur ; et c'est le second caractère de la vie religieuse : elle est *une consécration et un holocauste*.

Ne l'oubliez pas, mes chères Sœurs : tirées et séparées du monde profane, vous ne devez plus servir qu'à Dieu. Tel l'édifice que les onctions saintes du pontife ont dédié au culte divin pour être la maison de la prière et du sacrifice, tel le calice d'or dont les rites liturgiques ont fait le vase sacré destiné à recevoir le sang du Seigneur : ils ne doivent plus servir à aucun usage profane. Par l'effet même de la profession religieuse, vous êtes, mes chères Sœurs, ce cierge qui brûle devant l'autel, cet encens qui se consume devant le tabernacle et dont le parfum embaume la maison du Seigneur. Qu'importe la nature des occupations qui rempliront vos journées ! que votre vie soit celle de Marthe ou de Marie, toutes vos actions ont désormais un caractère religieux et sacré, elles sont un acte du culte de Dieu. Avant tout, essentiellement vous êtes religieuses, c'est-à-dire consacrées au culte de la divine Majesté. Souvenez-vous en afin de faire parfaitement toutes choses. La vie de la religieuse est donc un hymne perpétuel à la gloire de Dieu. « Pensées, paroles, actions, aspirations, prières, souffrances, dit un Père, il faut que tout, dans la vie religieuse, résonne à la gloire du Très-Haut. » Et c'est afin de pouvoir chanter plus sûrement et plus parfaitement cet hymne d'une vie toute à Dieu, que Jésus vous appelle dans la demeure de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance, dans le silence du monastère. Le monde avec ses agitations, ses vanités, sa dissipation ne vous laisserait pas assez de recueillement : c'est pour cela que vous vous retirez dans la solitude. Les biens de la terre qui préoccupent l'esprit et attachent le cœur, quand ils ne le souillent pas, ne vous laisseraient pas assez de liberté : c'est pour cela que vous y renoncez par le vœu de pauvreté. Les joies et les satisfactions, d'ailleurs légitimes, d'un foyer chrétien, diviseraient votre cœur qui veut être tout à Dieu : c'est pour cela que vous y renoncez par le vœu de chasteté. L'indépendance même dont on jouit dans le monde, vous exposerait à bien des écarts ; vous voulez vous enlever à vous-mêmes la liberté et comme la possibilité d'être infidèles au Seigneur : et c'est pour cela que par le plus noble et le plus complet usage de votre liberté, vous faites vœu d'obéissance.

Ainsi, mes frères, la religieuse, grâce à ses vœux, pourra facilement s'offrir en holocauste au Seigneur ; sa vie sera une louange perpétuelle de Dieu et fera écho au *Sanctus* ininterrompu des anges du ciel. Il y a plus : affranchie des servitudes du monde et des entraves de sa volonté propre, elle courra dans les sentiers de la vertu et s'avancera par degrés jusqu'au sommet de la perfection. Et tel est précisément le troisième caractère de la vie religieuse : c'est une marche incessante, une *ascension continue vers Dieu*.

La sainteté, c'est-à-dire l'union intime avec

Dieu par la pratique de la foi, de l'espérance et surtout de la charité, est le but spécial de la vie religieuse. Elle est une école de sainteté ; et c'est pour travailler à l'acquiescer que l'on entre dans cette école, qu'on embrasse la vie religieuse.

Assurément, c'est à tous les hommes que Notre-Seigneur a dit : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* ; et c'est de tous les chrétiens que saint Paul a écrit que *Dieu les a choisis pour qu'ils fussent saints et sans tache en sa présence*. Pour le chrétien ordinaire, la sainteté consiste à observer les préceptes de Dieu et de l'Eglise. Mais cette sainteté déjà très haute, ne suffit pas à l'âme religieuse ; elle veut, elle doit s'élever plus haut. Elle a entendu au fond de son cœur une voix qui lui a dit : « Oublie ton peuple et la maison de ton père, abandonne tout et suis moi. Je t'ai aimée dès l'éternité d'un amour de prédilection ; je t'ai choisie entre mille et dix mille ; je veux que tu sois un vase d'honneur et d'élection dans lequel je puisse répandre les flots de ma grâce et de mon amour. » Et pour répondre à cet appel, la religieuse fait profession de tendre chaque jour à la sainteté. Elle ne se contente pas d'aimer et de servir Dieu, elle s'attache à Lui de la manière la plus intime, et parce que Notre-Seigneur est l'unique voie qui conduit à Dieu, elle travaille de toutes ses forces à connaître, à aimer, à imiter Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Jésus-Christ est le tout de l'âme religieuse ; il est sa voie, sa lumière, sa vie. Jésus-Christ, c'est le Maître divin, unique, dont elle écoute les leçons avec autant d'avidité que de docilité. C'est l'époux bien-aimé qui possède seul les affections de son cœur. C'est le fort, le tout-puissant sur lequel elle s'appuie. C'est le modèle parfait qu'elle a sans cesse devant les yeux, qu'elle étudie sous toutes ses faces, et dont elle s'efforce de reproduire en elle les traits divins. Imiter Jésus-Christ, le copier, le revêtir, c'est-à-dire s'ajuster spirituellement à Lui comme à un moule, vivre de sa vie à l'intérieur comme à l'extérieur, voilà ce qui est l'objet des pensées, des désirs et des prières de l'âme religieuse ; voilà ce qu'elle prétend par ses oraisons multipliées, ses longues veilles, son silence, son obéissance, ses mortifications de toutes sortes. Conquérir Jésus-Christ, ne faire plus qu'un avec Jésus-Christ, et par Jésus-Christ et avec Jésus-Christ arriver au Père, arriver à la possession de Dieu, telle est l'unique ambition de la religieuse, c'est là le grand travail auquel elle s'acharne tous les jours jusqu'à ce que parvenue au terme de sa vie mortelle, elle s'écrie avec l'épouse des Cantiques : *J'ai trouvé, j'ai saisi, je tiens Celui qu'aime mon âme*.

Voilà, mes frères, ce qu'est la religieuse par rapport à Dieu ; voilà ce que la fait son état : il la sépare de la vie du monde, il la consacre au culte divin, il l'enrôle sous l'étendard du Christ pour marcher à la conquête de la vraie sagesse et du solide bonheur, à la conquête de Dieu !

II

Pour répondre à vos légitimes désirs et vous donner une intelligence plus complète de la pieuse cérémonie à laquelle vous êtes venus prendre part, il me reste maintenant, mes frères, à vous rappeler brièvement le caractère particulier des Annonciades Célestes et à vous dire ce que c'est qu'une religieuse annonciade.

Nombreuses sont les variétés que le bon Dieu répand dans le monde de la nature : voyez ces milliers de fleurs aux formes et aux couleurs diverses qui émaillent nos prairies au printemps ; voyez ces mille variétés d'arbres qui peuplent nos forêts. Plus nombreuses encore sont les variétés que sa bonté répand dans le monde surnaturel. C'est le propre de la grâce de revêtir avec une égale facilité mille formes différentes. Ses rayons en se reflétant dans les âmes y produisent des effets si diversifiés, que dans le ciel de l'Eglise il n'est pas une seule étoile qui ne diffère d'une autre étoile en clarté. Et si chacun des saints reçoit un don propre et spécial, chacun d'eux a son emploi et son ministère et imprime à son œuvre un cachet particulier. Autre est la sainteté des enfants de saint Benoît, autre la sainteté des disciples de saint Ignace ; autre le parfum de vertu que répand dans l'Eglise la vie austère des vierges du Carmel, autre celui qui s'exhale des monastères de la Visitation qu'habitent les douces et humbles filles de saint François de Sales. De là ce riche vêtement de l'Eglise que décrit David, vêtement dont l'or de la charité fait tout le fond, mais dont la broderie est variée à l'infini : *In vestitu deaurato circumdata varietate*. Or, mes chères Sœurs, sur cette robe de l'épouse du Christ, quelle couleur, quelle nuance affecte l'ornement que votre pieux Institut est venu lui apporter ? C'est ce que nous apprennent les paroles de Notre-Seigneur à la bienheureuse Marie-Victoire, votre glorieuse fondatrice. Un jour qu'elle était en oraison, Notre-Seigneur lui apparut et l'appela plusieurs fois par son nom, comme pour lui confier un secret. « Que voulez-vous de moi, Seigneur ? » lui dit la Bienheureuse. Le Sauveur lui répondit : « J'ai des séraphins au ciel, je voudrais en avoir sur la terre. » Mener sur la terre la vie des anges, voilà, mes Sœurs, votre glorieux privilège, votre grâce. Les saints anges voient tous Dieu face à face, tous le louent et le bénissent, tous jouissent d'un bonheur parfait. Parmi eux, plusieurs sont chargés de missions spéciales à l'égard des hommes : tels nos anges gardiens qui nous dirigent dans notre voyage de la terre au ciel ; tels ceux auxquels le Seigneur confie l'exécution des ordres de la Providence, comme l'ange Gabriel, l'archange saint Michel. Mais il en est une multitude innombrable d'autres qui ne quittent jamais le séjour où Dieu déploie sa gloire ; ils forment en quelque sorte sa cour, ils sont comme ses familiers, sans cesse ils chantent ses louanges et rien n'interrompt leur perpétuel Hosanna.

Ce qui se passe parmi les anges du ciel, se reproduit chez les anges de la terre. Tous les religieux servent le Seigneur, tous le louent, tous le glorifient. Pour la plupart, le service de Dieu c'est la vie de Marthe, l'éducation de l'enfance et de la jeunesse, le soin des pauvres, des vieillards et des malades, l'assistance des moribonds, l'instruction des ignorants et l'apostolat sous toutes ses formes et sur toutes les plages, jusque dans les déserts brûlants de l'Afrique et dans les îles inhospitalières de l'Océanie. Pour vous, mes chères Sœurs, votre service, c'est la vie de Marie ; vous êtes les familières du bon Dieu ; le lieu de votre service n'est ni l'école, ni l'hôpital, ni la chaumière du pauvre ou la cabane du sauvage ; c'est le monastère, c'est le voisinage du trône de la divine Majesté.

Votre part à vous, c'est à l'exemple de Marie, d'être les humbles servantes du Seigneur, vivant comme Elle inconnues aux hommes et entièrement séparées du monde. Votre part à vous, c'est la louange de Dieu dans le silence de la vie cachée : *Silentium tibi laus*. Votre part à vous, c'est, par une mortification continuelle et universelle, d'acquiescer et de conserver l'éminente pureté de cœur et le parfait détachement de toute créature que demande votre genre de vie céleste, puisque selon la volonté du Sauveur et de votre bienheureuse Mère, vous devez être les séraphins de la terre. Votre part à vous enfin, c'est à l'exemple de Moïse, de lever vers le ciel vos mains suppliantes afin de désarmer la juste colère de Dieu et d'attirer sur nous ses miséricordes. Oui, pendant que les hommes courant après leurs idoles délaisseront le Dieu de nos tabernacles, vous vous prosternerez devant le saint autel, répandant sur les pieds du Maître aimé et adoré les parfums de votre foi, de votre amour, de vos hommages et de vos réparations. Au milieu du bruit confus de gémissements, de cris de joie insensés, de blasphèmes impies, de frivoles discours qui s'élèvent de la terre, votre voix pure ne se lassera pas de répéter que notre Dieu est saint, infiniment bon, miséricordieux, digne de toute gloire et de tout amour.

Voilà, mes révérendes Mères et mes chères Sœurs, la place que Jésus vous a choisie dans l'innombrable armée des âmes d'élite qui lui sont consacrées par les vœux de religion ; voilà votre rôle, votre part dans cet immense concert de louanges. Certes, cette part est belle et excellente ; chacune d'entre vous doit s'écrier avec le psalmiste : *L'héritage qui m'est échu est magnifique ; oui, ma part est riche et abondante*.

Vous le voyez, mes chères Sœurs, c'est dans un état très noble que vous entrez aujourd'hui ; c'est dans un chemin très élevé que le Seigneur vous appelle, pour vous conduire à ce royaume du ciel où il vous réserve une place privilégiée.

Dans cet état, vous serez presque sûrement exemptes des grandes épreuves, des grandes tempêtes qui tourmentent tant d'existences dans la

vie séculière; dans ce chemin les précipices sont rares, et en le suivant vous aboutirez infailliblement au paradis. Mais les sacrifices y sont nombreux, et les efforts doivent être continuels; c'est la voie étroite, c'est la voie douloureuse du Calvaire; aussi avez-vous besoin du secours tout puissant de la grâce et sans cesse il vous faudra répéter : *Deus in adiutorium meum intende*; sans cesse il vous faudra redire : *Confirma hoc Deus quod operatus es in nobis*, Seigneur, venez à notre secours; affermissez ce que vous avez fait en moi.

C'est un heureux présage de l'abondance de ce secours que les fêtes de la Pentecôte que nous célébrons en ces jours. L'Esprit-Saint, source inépuisable de toute grâce, vous enrichira de ses dons et embrasera vos cœurs des flammes de la divine charité. Demandez-lui qu'il vous conserve au cœur la vaillance et l'ardeur qui vous animent en ce moment; demandez-lui qu'il vous conserve surtout la paix de l'âme, cette paix céleste si nécessaire au succès de la grande œuvre que vous entreprenez; gardez-la précieusement durant toute votre vie religieuse, jusqu'à l'heure bénie où à la paix imparfaite de la terre succédera la paix sans mélange du ciel, cette paix que je vous souhaite à vous particulièrement, à vos familles, et à toute cette pieuse assistance, avec la bénédiction de Monseigneur. Ainsi soit-il.

UNE INSTRUCTION PAR MOIS SUR LE SACRÉ CŒUR

VII

*Cor Jesu suave et mite universis,
miserere nobis.*

Cœur de Jésus suave et doux à tous, ayez pitié de nous.

(Litanies du Sacré Cœur.)

La piété chrétienne a réuni dans une série d'invocations qu'on appelle Litanies du Sacré Cœur de Jésus, les titres principaux que le divin Cœur de Notre-Seigneur possède à notre amour, à notre confiance et à notre reconnaissance. Encore que ces Litanies ne soient pas approuvées officiellement par l'Eglise, comme la plupart des invocations qui les composent sont tirées de la sainte Ecriture ou des Pères, elles ne laissent pas de jouir d'une grande autorité. En les récitant et en les méditant chacun en notre particulier, notre foi ne pourra qu'en retirer un grand fruit et un aliment abondant pour notre piété.

La méditation de ces invocations nous offre un précieux avantage : celui de nous faire mieux connaître les trésors et les secrets du Cœur de Jésus, et par conséquent de développer dans nos âmes cette dévotion en nous la rendant plus familière et plus chère.

Oh ! puissent les pensées que je soumettrai à vos réflexions, tomber dans vos âmes comme une étincelle sacrée, détachée du foyer ardent qu'est le cœur de notre Dieu, et puissent-elles y allumer le feu divin de la charité !

Cor Jesu suave! Le premier aspect sous lequel nous est présenté le cœur de Jésus, la première qualité qui le recommande à notre dévotion, c'est la suavité. N'est-ce point aussi ce qui nous attire à lui ?

On nomme suavité, en général, ce je ne sais quoi qui émane de certains êtres, de certains objets et qui produit sur nos sens ou sur notre âme une impression agréable. Par suite de cette impression, nous sommes comme saisis, attirés invinciblement presque, vers ces êtres ou ces objets, nous sommes portés à les aimer et à les rechercher. C'est ainsi que l'on dit : la suavité du regard, la suavité des traits, la suavité d'un parfum, de certaine musique. N'est-il pas vrai que l'expression douce de certains regards, de certains traits séduisent, attirent ? Qui oserait nier l'influence d'une musique agréable, pleine de suavité, et aussi celle d'un parfum délicat comme celui de la violette ou de la rose ? Instinctivement le voyageur attardé, par une belle soirée de printemps, s'arrête pour écouter les accents du rossignol, il reste là longtemps, longtemps, craignant que le bruit de ses pas n'interrompe la suave mélodie du musicien des nuits. Une rose parfumée, encore humide de la rosée du matin, nous invite à la cueillir et à respirer le parfum dont elle embaume.

Mais que sont pour un cœur chrétien les charmes de la musique la plus harmonieuse, des accents et des parfums les plus suaves, auprès de cette suavité qui se dégage, mystérieuse et attrayante, du cœur de notre bon Maître ? Quelle musique pourrait égaler le charme de sa voix quand elle parle à un cœur ? Quel baume saurait parfumer les airs comme sa divine présence parfume une âme quand il vient la visiter ? Quel cœur humain pourra jamais laisser tomber sur une créature un regard, lui montrer une expression de visage comme celle que Jésus offre aux âmes qui le cherchent avec bonne volonté ?

Quelle secrète influence, dites-moi, attire vers le cœur de Jésus, depuis bientôt dix-neuf siècles, tant de cœurs aux sentiments si divers, nés sous des climats si différents, avec des aspirations si multiples ? Quel charme divin, quel parfum mystérieux a enchaîné et enchaîne encore ces millions de vierges, de confesseurs, de saintes femmes, de jeunes enfants, de vieillards, riches ou pauvres ?

N'est-ce pas précisément cette suavité qui s'exhale de Jésus, de son cœur ? N'est-ce pas ce charme divin qui arrache au monde, au plaisir, aux passions, à la volupté, tout ce que la terre compte de cœurs de bonne volonté, d'âmes endo-

lories, meurtries, broyées, et les lui conquiert chaque jour ?

Et nous-mêmes, lorsque nous ne goûtons plus cette suavité qui nous a ravis tant de fois, surtout aux jours où notre cœur était le plus pur, la faute n'en est-elle pas à notre inconstance qui nous a rejetés vers les créatures ? Pareils à celui qui gâte un précieux parfum en le mélangeant à des odeurs fétides, nous avons voulu unir l'amour de la créature à l'amour de Jésus, et nous nous étonnons que le cœur du Sauveur ne répande plus sur notre âme son virginal embaumement !

Cor Jesu suave et mite ! Le cœur de Jésus est suave, d'une suavité dont rien n'approche et que seuls peuvent comprendre ceux qui l'ont goûtée. Cette suavité tire sa source principalement de la douceur infinie dont il est rempli, en sorte que suavité et douceur en lui ne forment pas deux qualités, la seconde n'étant qu'une des causes principales de la première. Le cœur de Notre-Seigneur ne serait pas suave si la douceur n'était point sa vertu en quelque sorte dominante, celle qui se manifeste le plus.

La douceur rayonnait en Jésus, elle montait de son cœur dans ses regards, sur ses lèvres. Rappelez-vous comment il attirait à lui les pauvres, les malades, les petits enfants. Feuillitez l'Evangile, relisez toutes les paroles, les discours, les actes du Sauveur : parmi de nombreuses conversations, d'instructions pleines de douceur et de mansuétude, vous trouverez seulement quelques malédictions contre les mauvais riches, les pharisiens hypocrites et contre les villes qui repoussaient son ministère ; et ces malédictions, portées en pleurant contre de grands coupables, étaient encore une preuve de miséricorde et de bonté. Une seule fois la douceur de Jésus semble mise en défaut, lorsqu'il chassa les vendeurs du temple ; mais en le voyant épargner les pauvres, ceux qui vendaient des colombes, nous comprenons vite que cette colère apparente n'était qu'une sainte indignation, vengeresse de l'honneur outragé de son Père céleste.

N'allez pas croire que cette douceur du cœur de Jésus fût rarement soumise à l'épreuve : ce serait mal connaître le milieu dans lequel s'exerça le divin ministère de sa vie publique. Tantôt ce sont des soupçons, des attaques, des calomnies insidieuses de la part de ses ennemis ; tantôt des pièges qu'ils essaient de tendre à sa doctrine en se couvrant du masque de la candeur et de la naïveté. Parfois ce sont des outrages et des interprétations odieuses, comme lorsqu'on lui reproche d'être possédé du démon et de n'opérer ses miracles que par la puissance de Satan. Et du côté des foules, que de demandes, d'exigences, hélas ! et d'ingratitude ! Il n'est pas jusqu'à ses apôtres qui, après de longs mois passés à son école, ne l'obligent à redresser leurs idées terre à terre, à relever leurs pensées charnelles et pure-

ment matérielles. N'entend-il pas un jour Jean et son frère solliciter la première place à ses côtés dans le royaume des cieux ?

Eh bien, au milieu de tous ces cœurs importuns, fatigants, jamais sa douceur ne se lasse, ni dans ses réponses, ni dans ses procédés. Il se contente de reprendre, d'instruire, de rectifier les faux jugements, en répétant sous toutes les formes ses enseignements. Pas une parole qui sente l'irritation ou l'aigreur.

Cette douceur éclate plus encore dans les scènes douloureuses de la Passion. On le frappe, on le brutalise, on l'insulte, on le calomnie, on l'abreuve d'affronts et il se tait. Oh ! que le prophète avait eu raison de le comparer à l'agneau qui se laisse conduire à la mort sans se plaindre ! Il en a eu la douceur à l'égard de ses bourreaux, quand d'un mot il pouvait les anéantir.

Cor Jesu mite universis ! Il faut bien que ce cœur soit pétri de douceur pour avoir agi ainsi envers tous, amis et ennemis. Avec infiniment de raison nous ajoutons à cette invocation que cette douceur s'exerce « envers tous. » Car elle continue ses bienfaits depuis dix-huit siècles envers tous ceux qui font appel à ce cœur, qui se réfugient près de lui, qui invoquent sa miséricorde.

Mite universis : il a été doux pour les martyrs qu'il a inondés des plus suaves délices, au sein même des plus atroces tortures, au point de leur rendre celles-ci douces et agréables. Et il est encore doux pour ceux qui souffrent à cause de lui ; vous savez, ô vous qui passez par cette épreuve, de quelles délicieuses caresses il comble l'âme persécutée pour sa fidélité à son Dieu.

Mite universis : il a été doux, et cette douceur s'exerce toujours aussi incomparable envers les cœurs justes qui l'aiment, qui se consacrent à lui, qui vivent pour lui. Oh ! quel doux ami, quel cœur pour ses amis ! Le commerce avec les amis les plus dévoués et les plus tendres n'a rien qui approche de la douceur des rapports de l'âme fidèle avec Jésus.

Mite universis : il a été doux pour les pécheurs repentants de tous les siècles, et cette douceur qu'il nous avait dépeinte dans l'histoire de la brebis perdue et dans celle de l'enfant prodigue, tous les cœurs égarés qui l'ont voulu, l'ont savourée avec des larmes de joie. C'est toute l'histoire du repentir, depuis les douces larmes de Madeleine jusqu'à celles des pardonnés d'aujourd'hui, qu'il faudrait écrire si l'on voulait célébrer les ineffables douceurs du cœur de Jésus pour les âmes contrites et repentantes.

Mite universis : il a été doux et il l'est pour tous les mortels qui veulent goûter à cette douceur, mais il l'est peut-être plus encore pour ceux qui meurent. Oh ! qu'il doit être consolant, lorsque déjà le voile de la mort commence à tomber sur les yeux, que notre âme tremble sur l'inconnu qui va se dévoiler, qu'il doit faire bon se réfugier sur le cœur de Jésus, s'y précipiter avec la confiance filiale de l'enfant qui se jette dans les bras de son

père, et s'y endormir du grand sommeil de la mort !

Mite universis : le cœur de Jésus est plein de douceur pour tous. Ainsi donc, je puis être pauvre, sans amis : il y aura toujours un cœur qui me sera ouvert et disposé à me faire l'accueil le plus cordial. Je puis être calomnié, méprisé par les hommes, rejeté par tous : il y aura toujours un cœur qui me sera doux et ami. Je puis souffrir, être éprouvé, verser des larmes brûlantes : je trouverai toujours un cœur pour me consoler et verser le baume sur mes douleurs et mes tristesses. Je puis mourir tranquille : il y a un cœur qui m'accueillera à l'entrée de l'éternité. Ce cœur c'est le cœur de mon Dieu, c'est le cœur de Jésus.

Cœur de Jésus, suave et doux pour tous, ayez pitié de nous ! Que nous en avons besoin de cette pitié, non seulement pour nous obtenir un accueil favorable et le pardon de nos misères, mais encore pour rendre nos cœurs un peu semblables au cœur de notre Dieu ! Un pieux auteur a dit avec raison qu'un chrétien devrait être un autre Christ sur la terre ; par conséquent nos cœurs devraient être ici-bas — passez-moi l'expression — comme des succursales du cœur de Jésus. Je veux dire que nos frères devraient trouver en nous, du moins à quelque degré, toutes les vertus, toutes les qualités qui ornent le cœur de notre bon Sauveur.

Hélas ! qu'il s'en faut que nos cœurs soient suaves et doux pour tous ceux qui nous entourent ! Suaves et doux peut-être envers les personnes qui nous plaisent, qui nous flattent et nous font du bien ; mais à l'égard de nos inférieurs, de nos égaux, de ceux qui nous ont nui où tentent de nous nuire encore, quels sont les sentiments de notre cœur ? Et le moyen que nous attirions les cœurs à nous, ainsi que disait l'apôtre, pour les gagner tous à Jésus-Christ, quand nos procédés, nos paroles, nos rapports avec le prochain, nos sentiments semblent pétris non pas de douceur, mais de fiel, de dureté, de brusquerie, d'amertume, en un mot !

Que notre cœur est loin, sous ce rapport, du cœur de notre divin Maître ! Qu'il nous reste à acquérir pour posséder cette suavité, cette douceur envers tous qui gagne et attire ! Nous faisons profession de piété, de vouloir suivre de près Notre-Seigneur : que nous avons encore à apprendre et à modifier ! Commençons par la réforme de notre cœur, puisqu'il est le grand ressort, le principal mobile de notre vie. Prenons-le, approchons-le du cœur de Jésus, comparons-les afin de mieux voir ce qui nous manque. Plongeons-le, s'il est permis de parler ainsi, dans le cœur du Sauveur par la méditation, par la communion, jusqu'à ce qu'il s'imprègne des mêmes sentiments.

Fasse le ciel que l'heure sonne, un jour, pour

nous, où après de longs et persévérants efforts on pourra dire que notre cœur, à l'image du cœur de Jésus, est doux pour tous. Afin d'obtenir cette grâce, répétons souvent l'invocation : Cœur de Jésus, suave et doux pour tous, ayez pitié de nous, rendez nos cœurs semblables au vôtre !

INSTRUCTIONS SUR LES MYSTÈRES DU ROSAIRE

XVI

CINQUIÈME MYSTÈRE GLORIEUX : LE COURONNEMENT DE LA TRÈS SAINTE VIERGE. — FRUIT DE CE MYSTÈRE : LA CONFIANCE EN LA SAINTE VIERGE.

C'est à notre cœur et à notre amour filial qu'il faut faire appel dans la méditation du dernier des mystères du saint Rosaire. Oublions pour un instant la terre, élevons-nous sur les ailes de la foi jusque par-delà tous les mondes, dans le séjour des bienheureux. Contemplons Marie, couronnée reine des cieux, assise sur un trône, aux côtés de son divin Fils, au-dessus des vierges, des martyrs, plus haut que les prophètes et les apôtres, dominant les anges, les chérubins et les séraphins eux-mêmes. Admirons la puissance dont Dieu l'a investie dans le ciel et la terre ; songeons que la mère de notre bon Sauveur est aussi la nôtre, et plaçons en elle une confiance inébranlable durant toute notre vie et plus encore à l'heure de notre mort.

« Un grand signe, dit saint Jean dans son Apocalypse, me fut montré dans le ciel : c'était une femme, revêtue du soleil, qui avait la lune sous ses pieds et portait sur sa tête une couronne de douze étoiles. » Cette femme, expliquent saint Bernard et plusieurs autres Pères de l'Eglise, c'est Marie couronnée dans les cieux. « Elle est revêtue du soleil, » signifie que Jésus, le vrai soleil de justice, ayant été formé dans son sein, lui a donné un éclat semblable au soleil. « La lune est à ses pieds, » c'est-à-dire que Marie domine sur tout ce qui passé, tout ce qui varie ; son éclat, sa gloire demeurent immuables.

Tout ce que nous essaierions d'esquisser, de raconter sur le couronnement glorieux de la sainte Vierge ne serait qu'imagination humaine, conception terrestre. Au ciel, sans doute, nous pourrions en connaître le récit enregistré dans les annales du Paradis. Contentons-nous de savoir que ce couronnement fut digne des vertus et de la dignité de la Mère, digne aussi de la générosité et de l'amour du Fils.

Lorsque Marie eut franchi le seuil des cieux, portée sur les ailes des anges, le cri prophétique de l'auteur inspiré retentit : « Venez du Liban, venez, vous serez couronnée. » Jésus son fils béni, l'enfant de Bethléem, le Dieu du Calvaire, s'avança

vers elle, la prit par la main et la conduisit au trône qu'il lui avait préparé, Dieu le Père la salua comme sa fille et l'Esprit-Saint comme son Epouse bien-aimée. Puis, en présence de toute la cour céleste, Jésus-Christ couronna sa mère d'une couronne de reine qui réunissait en elle la triple couronne de vierge, de mère et de martyr. Jamais front plus pur ne porta la couronne de la virginité; jamais mère plus sainte celle de la maternité; jamais martyr plus constant ne mérita mieux celle qui est la récompense du déchirement et de la douleur.

Dans les enfers, des clameurs de haine et de colère retentirent contre Celle qui avait écrasé la tête de l'inférieur serpent. Mais aussi, dans les cieux, d'immenses acclamations saluèrent la nouvelle reine. Depuis ce jour aussi, les vierges et les cœurs purs possédèrent une protectrice puissante et fidèle qui sourit à leurs luttes et leur offre l'appui de son bras. Les hommes retrouvèrent une Mère dont le cœur se dilata encore pour les aimer d'une tendresse incommensurable et qui ne se lasse jamais. Ceux qui souffrent et qui pleurent, tous les martyrs du corps ou du cœur purent désormais compter sur une consolatrice et sur un refuge dont le secours leur est toujours assuré.

Depuis le jour mémorable du couronnement de Marie, cette triple couronne rayonne autour de son front plus éblouissante que le soleil, elle éclaire le monde et toutes les générations qui passent. Ceux qui sont restés purs ou veulent le redevenir, attirés par cette lumière mystérieuse, se tournent vers elle et crient : « Reine des Vierges, priez pour nous ! » Tous ceux qui ont péché et tous ceux qui ont besoin d'aide et de secours s'adressent à la Reine, « Mère de la miséricorde, » et lui demandent tout ce qu'on peut demander au cœur d'une mère. Ceux que l'infortune accable ou que le malheur broie dans sa main de bronze, tournent vers Marie leurs yeux pleins de larmes et invoquent la Reine, « Consolatrice des affligés. » Et pour tous, pour ceux qui vivent comme pour ceux qui meurent, Marie, sans se laisser éblouir par ses honneurs, trouve des ressources, infinies comme l'amour de son Fils pour elle, de forces, de grâces, de consolations, de miséricorde et de pardon.

Comment n'aurions-nous pas la plus entière confiance en son cœur ? C'est une mère et une mère puissante que Marie, une mère pleine de tendresse et de compassion.

Du jour où Marie a été constituée mère de tous les humains par son divin Fils mourant, elle s'est senti le cœur envahi d'un immense amour pour nous tous. Mais, à l'heure de son couronnement solennel, quand elle eut reçu la couronne de Reine du ciel et de la terre, que Dieu l'eut constituée intermédiaire entre lui et l'humanité, qu'il eut décrété que toutes ses faveurs passeraient désormais par le cœur et par les mains de sa Mère, quand elle se vit investie d'une véritable toute-puissance par l'entremise de ses prières, alors son

amour et son désir de nous sauver redoublèrent encore s'il est possible.

Quelle femme, mère de nombreux enfants, retirée de son pauvre foyer par un prince puissant pour l'asseoir à côté de lui sur un trône dans son palais, quelle femme pourrait oublier ses enfants pauvres, malheureux, surtout si elle entendait leurs plaintes et leurs gémissements sortir de son ancienne chaumière, si elle les voyait tendre vers elle des mains éplorées, et la regarder avec des yeux pleins de larmes ? Son cœur pourrait-il goûter le calme, la joie s'il lui était impossible de secourir ses chers enfants ? Ah ! plutôt, avec quelle tendresse elle accourrait à son ancienne demeure et presserait les pauvres orphelins contre son cœur ! Avec quelle joie et quelle effusion elle les conduirait avec elle pour leur faire partager sa fortune et son bonheur !

Une mère ? Qui nous dira tout ce que Dieu a mis au cœur des mères ? Un auteur a écrit, avec raison, que le cœur d'une mère était le chef-d'œuvre du Créateur. Une mère, c'est la tendresse, c'est la bonté, c'est le dévouement, c'est la compassion, c'est la miséricorde, c'est le pardon ! Une mère peut tout oublier, excepté qu'elle est mère.

Eh bien ! Marie est une mère pour nous, elle en a le cœur avec toutes les tendresses. Bien plus, — on peut le dire sans vous faire injure, ô mères qui m'entendez, — Marie a un cœur plus compatissant, plus dévoué, plus tendre encore que celui des mères les plus dévouées et les plus tendres. Comment alors n'avoir pas en elle la confiance la plus entière, la plus filiale ?

Car enfin, si j'avais encore la mère que vous m'aviez donnée et que vous m'avez reprise, ô mon Dieu, oh ! non elle ne serait jamais restée insensible à mes larmes ou à mes souffrances. Quelles n'eussent pas été sa détresse et son angoisse si elle eût vu en danger un de ses enfants ? Non, quand même je l'eusse fait pleurer pendant longtemps, quand même je fusse devenu le dernier misérable du monde, si je lui avais tendu les bras, si je l'avais appelée, elle serait accourue, elle m'aurait pardonné ; oui, elle aurait tout pardonné, ma mère, elle était si bonne !

Ah ! je ne demande même pas si ma mère des cieux possède un cœur plus grand. Il me suffit de savoir qu'elle m'aime autant que m'aimait celle de la terre. Eh quoi ! Pauvres mortels que nous sommes ! parce qu'un orage nous aurait renversés et brisés, que la foudre du péché nous aurait couchés dans la boue, parce que nous serions souillés, déchirés, ensanglantés, à demi-morts, notre mère du ciel détournerait de nous ses regards ? Nos mains défaillantes se joindraient suppliantes, nos regards pleins de regrets et de larmes se tourneraient vers elle, des sanglots et des appels à sa pitié monteraient de nos cœurs à nos lèvres, et elle resterait insensible alors qu'elle pourrait étendre la main et nous sauver ? Non, non, cela n'est pas possible ; non, non, le penser serait un

blasphème contre sa bonté. Toute l'histoire des siècles chrétiens protesterait; les pierres des autels et des murailles de ses sanctuaires éclateraient pour crier et attester que jamais une larme ne fut versée sur le cœur de Marie sans être consolée, une prière ou un appel ne lui furent jamais adressés du sein d'une détresse ou d'un désespoir sans être entendus et exaucés.

Tous ces riches sanctuaires dont le monde chrétien est peuplé, toutes ces humbles chapelles où l'on va prier Marie, jusqu'à l'humble image, à la rustique statuette devant lesquelles la piété s'agenouille pour l'invoquer, tout cela n'a qu'une voix pour crier aux générations qui passent : Ayez confiance, une confiance entière, absolue, en votre Mère des cieux !

Il y a quelque vingt ans, une barque de pêcheur quittait le port de Marseille pour gagner la pleine mer. Elle était montée par un pêcheur robuste, accompagné de son fils âgé de treize à quatorze ans. La mer était belle, le ciel était pur, le soleil radieux, tout présageait une heureuse journée pour les deux pêcheurs. Et en effet dans l'après-midi la pêche avait été fructueuse; ils étaient contents, la recette serait grosse et apporterait pour quelques jours l'aisance au pauvre foyer.

Ils allaient bientôt songer au retour, quand le père interrogeant l'horizon devint soucieux. Un point noir apparaissait, la brise commençait à fraîchir. Quoi donc ? Avait-il peur, lui qui tant de fois avait bravé les orages ? Non, s'il craignait, c'était pour son fils, car, à ne pas s'y méprendre, une tempête se préparait.

La barque reprit le chemin du rivage; malheureusement il était loin, bien loin encore. Le pêcheur ramait avec courage, et l'esquif n'avancait pas assez vite à son gré. Bientôt de gros nuages s'amoncélèrent, le tonnerre se mit à gronder, les vagues à s'agiter. Puis l'orage éclata, et au milieu des hurlements des flots et du vent, la barque était affreusement ballottée. L'enfant tremblait, une sueur froide coulait sur le front du père.

Mais voici qu'une lame plus furieuse que les autres vint se jeter sur la frêle embarcation et précipita l'enfant à la mer. Le pêcheur poussa un cri de douleur qui domina le bruit de la tempête, et quand il aperçut son fils au sommet d'une vague, nageant avec effort, d'une voix qui domina celle des flots il lui jeta ce cri : « Courage, enfant ! nage ! » Et ses bras se raidirent sur les rames avec toute l'énergie que donne la présence du danger, pour diriger la barque du côté de l'enfant.

Cependant celui-ci paraissait, puis disparaissait, pour remonter encore. Ses forces commençaient à faiblir. Une dernière fois, il apparut porté sur une vague; à la lueur d'un éclair, apercevant au loin la statue de la « bonne Mère » au sommet du coteau de Notre-Dame de la Garde, il jeta ce cri désespéré : « Ma bonne Mère, sauvez-moi ! » Et il s'enfonça dans les flots. Au même moment, fou de douleur, son père saisissant une corde enroulée

au fond de la barque, se dresse et la jette à l'endroit où l'enfant venait de disparaître. Il ne rame plus, il ne songe qu'à son enfant. Au bout de quelques instants, il ramène la corde... O bonheur, elle résiste; il la tire, l'enfant y était cramponné. Il le dépose à ses pieds. La tempête n'eut plus la cruauté de le lui reprendre; elle diminua d'intensité et la barque put rentrer au port.

Le lendemain, une famille composée d'un homme, d'une femme, d'un enfant, montait, pieds nus, à Notre-Dame de la Garde. Ils allèrent s'agenouiller aux pieds de la statue miraculeuse. Là, prosternés tous les trois et pleurant de bonheur, on les entendait prier à haute voix : « Merci, disait la mère, vous m'avez rendu mon mari et mon enfant — Merci, disait le père, vous m'avez gardé mon enfant — Merci, disait l'enfant, merci, ma bonne Mère, vous m'avez sauvé ! »

Qui que nous soyons, si jamais l'orage vient à gronder sur notre tête, si une tempête s'élève sur notre cœur, tournons nos regards vers Marie, plaçons en elle notre confiance, invoquons-la et elle nous entendra, elle nous sauvera.

POUR LA CLOTURE D'UNE MISSION

REMERCIEMENTS DU CURÉ AUX MISSIONNAIRES

Mes Révérends Pères,

A la clôture de cette inoubliable mission, bien des sentiments se pressent dans mon âme profondément émue. Vous en exprimer quelques-uns est pour moi un devoir sacré, et je n'ai pas besoin de vous dire qu'en les exprimant, le pasteur est certain d'être l'interprète de la paroisse tout entière. Cette paroisse en effet, en reconnaissance de tout le bien que vous lui avez procuré, de toutes les saintes joies que vous lui avez fait goûter pendant la période trop courte, hélas ! de la mission, cette paroisse vous est désormais respectueusement dévouée et inaltérablement attachée, autant que son pasteur lui-même.

Le sentiment qui domine tous les autres dans nos cœurs de chrétiens, mes Révérends Pères, c'est celui de la plus sainte joie. « Ces jours seront pour vous tous le paradis sur terre, » nous disiez-vous à l'ouverture de la mission. Oh ! combien chaque jour nous avons reconnu la vérité de ces paroles ! Cette joie, cette allégresse de l'âme chrétienne, avant-goût de celle qui fait le bonheur des anges et des saints du ciel, nous l'avons éprouvée au fond de nos âmes, pure, sans mélange, nous l'avons savourée avec délices. Elle débordait de notre cœur, elle brillait sur nos visages, elle éclatait dans nos paroles, nos lèvres la redisaient à qui voulait l'entendre. Comme nous avons compris, senti pendant ces jours bénis que la religion seule donne le vrai bonheur même

ici-bas ! Et c'est à vous, mes Révérends Pères, après Dieu, que nous devons cette joie. Soyez-en mille fois bénis !

Croyez aussi, mes Révérends Pères, à notre profonde reconnaissance. Un seul désir vous attirait parmi nous : faire du bien à nos âmes, y raviver la foi, les attacher à Dieu et les sauver. Notre véritable bonheur en cette vie et en l'autre, telle était votre seule ambition en venant ici. Nous le savions déjà. Mais quand nous vous avons vus à l'œuvre, quand nous avons été les témoins étonnés d'abord, bientôt profondément édifiés de votre zèle ardent, de votre inépuisable dévouement, nous avons tous compris que seule la vraie religion, la religion fondée par Jésus-Christ, soutenue à travers les âges par la main de Dieu, peut susciter de tels dévouements. On ne se donne pas tant de peine pour soutenir l'erreur ; la conviction seule peut inspirer de tels accents !

Nous saurons désormais ce que c'est qu'un religieux qui prie : nous avons été les témoins édifiés de votre profonde et ardente piété. Nous saurons désormais ce que c'est qu'un religieux qui prêche : nous avons entendu dans d'inoubliables sermons ce que peut l'éloquence d'un cœur d'apôtre mis au service d'une grande cause, la cause de Dieu et des âmes. Vous avez exposé d'une manière magistrale à nos esprits avides de lumière, les sublimes et redoutables vérités de notre sainte religion. Vous y mettiez tout votre talent, toute votre conviction, toute votre âme, toutes vos forces, plus que vos forces, nous semblait-il souvent. Vos auditeurs souffraient pour vous et disaient tous : « Les Pères s'épuisent pour nous, qu'ils se modèrent, qu'ils conservent leurs forces, pour continuer longtemps encore l'œuvre de Dieu en faveur d'autres paroisses. » Mais vous, mes Révérends Pères, quand me faisant l'écho de mes chers paroissiens je vous présentais leurs respectueuses et charitables réclamations, de vous écrier étonnés : « Mais nous sommes religieux et missionnaires, c'est notre bonheur en même temps que notre devoir de nous consacrer et de nous sacrifier au salut des âmes ! »

Ce dévouement, ce désintéressement vous eut bientôt conquis le cœur de mes paroissiens. Votre bel auditoire, qui vous a été fidèle jusqu'à la fin, vous a prouvé par son attitude sympathique, irréprochable et recueillie, qu'il était profondément touché et convaincu. La vieille foi fortement enracinée dans toutes les âmes s'est rajeunie, épanouie sous l'heureuse influence du soleil de justice. Non seulement la lumière a éclairé les intelligences, mais la grâce a changé les cœurs, fortifié les volontés, et amené le grand nombre à la table sainte, à la réconciliation complète. Soyez à jamais bénis, chers Pères, de tout le bien que vous nous avez fait, de toutes les saintes joies que vous nous avez procurées. Nous n'oublierons jamais en particulier cette admirable amende honorable au très Saint-Sacrement, cette touchante consécration à la sainte Vierge et à saint

Joseph où vous avez fait passer, avec toute l'ardeur de votre âme, les accents les plus sublimes auxquels peut s'élever l'éloquence sacrée. Nous vous en témoignons ici publiquement notre profonde gratitude.

Mais pourquoi faut-il qu'une pensée de tristesse vienne troubler ce beau jour de fête ? Inconnus il y a quinze jours les uns pour les autres, pendant la mission des liens sacrés s'étaient formés entre nous, et chaque jour ils devenaient plus étroits. Et maintenant, l'heure cruelle de la séparation a sonné, demain nous serons séparés pour ne plus peut-être nous revoir en cette vie. A cette pensée pénible, nous sentons en nous une émotion de malaise indéfinissable, nous sentons une profonde tristesse envahir nos âmes, nous sentons je ne sais quel froid glacer notre cœur. Il est donc vrai que nos réunions si belles, si touchantes de l'Eglise ont pris fin ! Il est donc vrai que nous n'entendrons plus la voix si éloquente, si apostolique des bons Pères ! Hélas ! demain nous serons en face de la triste et poignante réalité.

Mais ni l'espace, ni le temps ne pourront briser les liens qui nous unissent : désormais, fidèles et pasteur, nous ne vous oublierons plus ! Nous aimerons à vous suivre par la pensée dans vos courses apostoliques à travers notre chère France, à vous accompagner partout de nos plus ferventes prières. Souvent, aux pieds de Notre-Dame du Perpétuel Secours, que vous nous avez appris à connaître et à aimer, nous viendrons prier, méditer sur les vérités que vous nous avez si éloquemment prêchées, et resserrer ainsi les liens qui nous unissent.

La prière pour vous et pour toutes les missions que vous donnez, voilà l'unique récompense que vous ambitionnez ici-bas en retour de tout le bien que vous faites. Eh bien ! chers Pères, en présence des saints autels, en présence de la vierge Marie, en présence des anges et des hommes, nous vous promettons solennellement de vous aider du secours de nos prières dans votre belle œuvre des missions. A ce moment, comme témoignage de notre profonde reconnaissance, de notre respectueuse et inaltérable attachement, nous vous offrons la plus large part possible de toutes les bonnes œuvres, de tous les sacrifices, de toutes les souffrances, de toutes les prières de notre vie entière.

Et vous, chers Pères, nous n'en doutons pas, vous n'oublierez jamais cette chère paroisse ; vous vous souviendrez d'elle devant Dieu, vous demanderez instamment qu'elle demeure fidèle à la religion, qu'elle conserve les fruits précieux de la mission afin qu'un jour nous nous retrouvions tous au ciel. Adieu, chers Pères, adieu ! ou plutôt, s'il plaît au Seigneur, au revoir !

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

LA MESSE EXPLIQUÉE AUX FIDÈLES

XXXVIII LA COMMUNION

Mes frères,

Nous avons constaté l'insistance avec laquelle le célébrant demande la paix pour lui et pour tous les fidèles. Il a terminé le troisième *Agnus Dei* en disant : *Donnez-nous la paix*; il reprend cette parole, et les mains jointes et appuyées sur l'autel, il récite l'oraison de la paix : « *Domine Jesu Christe...* Seigneur Jésus-Christ, qui avez dit à vos apôtres : Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, n'ayez pas égard à mes péchés, mais à la foi de votre Eglise, et daignez la pacifier et la réunir selon votre volonté, vous qui, étant Dieu, vivez et réglez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. » Telle est la formule par laquelle il implore la paix de l'âme, c'est-à-dire l'union des cœurs avec Dieu et avec le prochain par la charité, au moment où les fidèles vont participer aux saints mystères.

D'après saint Augustin, il existe une grande différence entre la paix que Jésus-Christ laisse et celle qu'il donne. La première est celle que nous pouvons avoir par la grâce dans le cours de cette vie, celle qu'avaient les apôtres la veille de sa mort, lorsqu'il leur dit : Vous êtes purs, *Vos estis mundi, pacem relinquo vobis*, je vous laisse la paix. C'est un commencement de la paix qui vient de la réconciliation avec Dieu, de la bonne conscience et de la joie que l'homme intérieur trouve dans la pratique des bonnes œuvres, dans l'accomplissement de la loi de Dieu : *Pax multa diligentibus legem tuam*; mais elle n'est pas exempte de troubles et d'inquiétudes, car nous sommes exposés à la perdre dans le tourbillon de la vie mondaine, et il nous faut combattre sans cesse pour la conserver. — Quant à la paix que Jésus-Christ donne et assure pour l'éternité : *Pacem meam do vobis*, c'est sa propre paix, celle dont il jouit et qu'il destine à ses élus dans le ciel, paix stable et parfaite, exempte de trouble et pleine de joie, et que nous devons demander instamment. Le Sauveur nous recommande de prier pour obtenir une joie entière et absolue : *Petite et accipietis, ut gaudium vestrum sit plenum*.

La prière *Domine Jesu Christe* ne se récite pas aux messes des morts, parce que les défunts délivrés des vicissitudes de cette vie n'ont plus besoin de cette paix que nous sollicitons pour l'Eglise militante.

Elle est suivie de la cérémonie touchante du baiser de paix, aux messes solennelles. Le célébrant baise l'autel auprès de la sainte hostie, pour recevoir la paix de Jésus-Christ lui-même avant de la transmettre à ses frères; se

tournant vers le diacre, il l'embrasse, en lui présentant la joue gauche et en mettant les mains sur ses épaules, et il lui dit : « *Pax tecum*, que la paix soit avec vous. » Le diacre répond : « *Et cum spiritu tuo*, et avec votre esprit; » puis il donne la paix, de la même manière, au sous-diacre qui la porte aux prêtres réunis au chœur, en commençant par les plus dignes. En France, on a généralement substitué à cette accolade l'emploi de l'*osculatorium* ou de l'*instrumentum pacis*, osculatoire, instrument de paix; c'est une plaque de métal précieux, ou un petit tableau, avec une croix ou une image du Christ. Le prêtre qui célèbre la messe baise le premier ce symbole de la paix, qui est ensuite présenté au clergé et aux laïques notables de la paroisse, comme aux princes et aux grands personnages qui se trouvent dans l'assistance et qu'on veut honorer; tous baissent avec respect la sainte image et attestent ainsi qu'ils professent la même foi et une charité mutuelle.

Remarquez, mes frères, que cette cérémonie n'est qu'un souvenir de la coutume qu'avaient les premiers chrétiens de se donner le baiser de paix dans leurs réunions. Par le texte des plus anciennes liturgies et par les œuvres de Tertullien, de saint Optat de Milève, de saint Justin, de saint Cyrille de Jérusalem, de saint Jérôme et de saint Augustin, nous constatons l'antiquité de l'usage du baiser de paix. Les épîtres de saint Pierre et de saint Paul contiennent cette recommandation finale : Saluez-vous mutuellement par un saint baiser, *Salutate invicem in osculo sancto*. La place des hommes était absolument séparée de celle des femmes dans toutes les assemblées des fidèles; les personnes de chaque sexe se donnaient le baiser fraternel comme gage d'une charité sincère et pure. Cette coutume resta en vigueur jusqu'au commencement du treizième siècle. Le pape Innocent I^{er} dit que « ce baiser est un signe de l'accord unanime avec lequel les fidèles approuvent et ratifient, en quelque sorte, tout ce que le prêtre fait au nom de l'Eglise dans la célébration des mystères, et que c'est un baiser d'adieu qui conclut et termine tout. » Innocent III ajoute : « C'est avec une grande sagesse que l'Eglise a voulu que le baiser de paix fit partie de la sainte liturgie pendant que l'hostie salutaire est immolée pour les péchés, puisque c'est par cette immolation que nos péchés sont remis et que nous sommes réconciliés avec le Très-Haut. »

Lorsque l'antique simplicité de nos pères dégénéra chez leurs enfants, le baiser de paix cessa de se pratiquer entre les laïques et ne subsista plus que dans le clergé et parmi les religieux. Il rappelle que la communion est le grand mystère de l'union de Jésus-Christ avec les fidèles, comme des fidèles entre eux, et que la plus nécessaire des dispositions à la communion c'est d'être en paix et en parfaite réconciliation avec ses frères. C'est la mise en pratique du conseil du Sauveur : « Si, faisant votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a

quelque chose contre vous, laissez là votre offrande devant l'autel, allez vous réconcilier auparavant avec votre frère, ensuite vous viendrez faire votre offrande. » (Matth., v, 23). Pour qu'il ne soit pas un rite stérile, saint Augustin veut que l'union des cœurs réponde à l'accolade : *Sicut ostendunt labia, fiat in conscientia*. Dans les vieux missels de France, nous lisons ces remarques : Que la paix donnée par la bouche ne soit pas déniée par le cœur ; que ceux qui vont se lier par le baiser des lèvres demeurent en paix sous la garde de Dieu ; que leurs œuvres montrent la paix que la bouche annonce, et que, chassant toute haine de leur cœur, ils méritent d'arriver là où est saint Pierre, gardien des portes du ciel. *Quod in labiis datur in cordibus non negetur. Pacem quam in labiis proferimus, in intimis teneamus visceribus*.

Tandis qu'on donne la paix au clergé, le célébrant récite à voix basse deux prières préparatoires à la communion, que l'Eglise romaine a choisies et conservées parmi celles que la piété avait introduites chez nos ancêtres dans la foi.

La première est un véritable acte de contrition et de ferme propos : « Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui, par la volonté du Père et la coopération du Saint-Esprit, avez donné par votre mort la vie au monde, délivrez-moi, par ce saint et sacré corps et par votre sang, de tous mes péchés et de toutes sortes de maux ; et faites que je m'attache toujours inviolablement à votre loi ; et ne permettez pas que je me sépare jamais de vous, qui, étant Dieu, vivez et régniez avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. » Dans cette oraison *Domine Jesu Christe*, nous voyons la sainte Trinité tout entière agir dans la mort du Sauveur : le Père y met sa volonté, le Saint-Esprit y coopère et assiste l'humanité de Notre-Seigneur dans l'offrande qu'elle fait d'elle-même. Nous demandons à Dieu trois choses avant de communier : la délivrance de nos péchés, l'attachement inébranlable à ses préceptes et la grâce de lui être unis pendant l'éternité. L'œuvre de notre salut se consomme dans l'Eucharistie, en mangeant la chair sacrée : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. » (Joann., vi, 55). Imaginons-nous en ce moment que Jésus, avant de venir dans notre âme, nous demande si nous l'aimons, et disons-lui cordialement avec saint Pierre : *Oui, Seigneur, vous savez bien que je vous aime !*

La seconde oraison *Perceptio corporis tui* est toute spéciale aux communicants, dont elle ranime l'humilité et la componction : « Seigneur Jésus-Christ, que la réception de votre corps que je me propose de prendre, malgré mon indignité, ne tourne point à mon jugement et à ma condamnation ; mais que, par votre miséricorde, il me serve de défense pour mon âme et pour mon corps et de remède salutaire, vous qui, étant Dieu, vivez et régniez avec Dieu le Père, en l'unité

du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. » Il y a ici une allusion au crime infâme de Judas et à ceux qui l'imitent en mangeant et en buvant leur propre condamnation, selon le langage de saint Paul : *Qui enim manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit, non dijudicans corpus Domini*. (I Cor., xi, 29). — Nous y trouvons nettement indiqués les trois principaux effets de la communion : 1^o le courage et la force que cette divine nourriture nous donne : *Ad tutamentum mentis*. Les martyrs recevaient la sainte eucharistie avant de marcher au supplice : *De qua martyrium sumpsit omne principium*, dit la liturgie ; alors, selon le mot de saint Chrysostome, ils devenaient des lions terribles au démon : *Tanquam leones diabolo terribiles*. 2^o La sanctification de notre corps : *Ad tutamentum corporis*, par le refroidissement des ardeurs de la concupiscence et par l'assurance de l'immortalité de la gloire pour notre chair purifiée et ressuscitée. 3^o Un remède salutaire pour nos infirmités spirituelles : *Ad medelam percipiendam*, un préservatif efficace contre les rechutes dans le mal, un baume pour nos blessures et un principe de vie pour l'éternité bienheureuse... Seigneur, nous sommes malades, mais vous êtes le médecin suprême ; nous sommes couverts de crimes, mais vous êtes la miséricorde incarnée : *Medicus es, æger sum ; misericors es, miser sum !*

Le pieux cardinal de Bérulle nous adresse l'exhortation suivante à nous préparer à la communion, avec le prêtre : « O homme, si tu connaissais le don que Dieu te fait de Dieu même, que ne quitterais-tu point, que ne voudrais-tu point supporter pour te disposer à le recevoir dans la plénitude avec laquelle il t'est présenté ici ? Car il faut penser que Dieu donnant son Fils à l'homme, par divers mystères, le donne par le mystère de l'Eucharistie dans la plénitude des autres mystères réunis et consommés en celui-ci. Dans l'incarnation, la vie et les mérites de Jésus-Christ ne sont pas encore ; dans son enfance, le mérite de sa vie n'existe pas encore ; dans sa vie, le mérite de sa mort n'est pas accompli ; dans sa mort, il n'a pas la dignité, la puissance et les trésors de sa nouvelle vie ; dans sa résurrection et son ascension, il semble être retiré à Dieu et ôté aux hommes ; il l'est, en effet. Mais, dans l'Eucharistie, sans rien perdre, ni de sa retraite à Dieu, ni de sa séparation de la vie présente, ni de l'abondance de sa nouvelle vie, ni de sa majesté, il est donné aux hommes dans la plénitude de tous ses états et de tous ses mystères. »

Pendant la récitation des prières avant la communion, le prêtre s'est tenu incliné, les mains jointes sur l'autel et les yeux modestement fixés sur la sainte hostie. A la fin, il sort de son immobilité et tombe à genoux devant cette chair du Sauveur, que personne ne saurait manger avant de l'avoir adorée. Puis se relevant, il s'encourage à la confiance et à l'amour par ces paroles du roi-prophète : « Je recevrai le pain céleste et j'invoque-

rai le nom du Seigneur. *Panem cœlestem accipiam et nomen Domini invocabo.* » Il lui semble entendre l'invitation de l'adorable Sauveur à ses apôtres : « J'ai désiré du plus vif désir de manger cette Pâque avec vous. » Alors, il prend les deux parties de la sainte hostie et les réunit, comme si elle n'avait pas été rompue, entre les doigts de la main gauche et au-dessus de la patène. Le souvenir de son indignité lui revient encore, il se frappe trois fois la poitrine avec la main droite, en répétant ce triple aveu de sa misère : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans mon âme ; mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie : *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo et sanabitur anima mea.* » Ces paroles, empruntées au centenaire dont le serviteur était malade, sont si belles que l'Eglise n'a rien trouvé de mieux à mettre sur les lèvres de ses ministres et de ses fidèles au moment de la communion. Un Dieu lui-même les a trouvées admirables, comme expression de la foi la plus vive en Israël : *Audiens autem Jesus miratus est. Amen dico vobis : non inveni tantam fidem in Israel.* (Matth., VIII, 10).

S'abandonnant à la confiance en la miséricorde divine qui accorda le pardon aux larmes de saint Pierre, à l'humilité du publicain et au repentir du bon larron, le prêtre fait le signe de la croix sur lui-même avec l'hostie qu'il tient de la main droite, en disant : « Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde mon âme pour la vie éternelle. » Aussitôt, il reçoit le corps sacré et adore, dans un profond anéantissement, le Dieu qui daigne se donner à lui. Il parle comme s'il ne devait communier qu'une seule fois dans sa vie, ce qui arriva à sainte Marie l'Egyptienne, car une seule communion peut garder notre âme pour l'éternité bienheureuse. Il se tient debout en communiant sous l'espèce du pain, en sa qualité de sacrificeur ; mais il incline la tête et baisse les yeux dans l'attitude de la contemplation, semblable au disciple bien-aimé qui reposa sa tête sur la poitrine du divin Maître. Dans un transport d'amour et de reconnaissance, il rompt le silence et s'écrie avec le saint roi David : « Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits ? Je prendrai le calice du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur ; j'invoquerai le Seigneur en chantant ses louanges et je serai délivré de mes ennemis. » En prononçant ces paroles, il recueille avec la patène les fragments ou parcelles de la sainte hostie qui pourraient se trouver sur le corporal et dont chacune renferme Jésus-Christ tout entier. Saint Cyrille de Jérusalem prévenait les nouveaux baptisés qu'ils devaient plus craindre la perte de quelque-une de ces parcelles divines que la perte de l'or, des diamants et de quelque-uns de leurs membres. Ce sont en effet les perles les plus précieuses qui se puissent imaginer !

Lorsque les parcelles sont tombées dans la coupe du calice, le prêtre prend ce calice avec lequel il forme une croix, comme il a fait précédemment avec l'hostie, pour indiquer que ce sang dont il va

s'abreuver est réellement le même que celui qui a été répandu sur le Calvaire. Il dit, en même temps : « Que le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde mon âme pour la vie éternelle. » Et il prend le précieux sang, ainsi que la particule qu'il y avait mêlée au moment où il avait adressé au peuple son souhait de paix.

Alors le sacrifice de la messe est consommé, puisque la victime offerte, consacrée, immolée, est devenue la nourriture du sacrificeur. Mais n'oublions pas que la messe n'est pas le sacrifice du prêtre tout seul, et qu'il est encore celui du peuple qui y assiste et à qui le Sauveur crie du fond de ses tabernacles : Approchez, mangez mon pain, et buvez le vin que je vous ai préparé. *Venite, comedite panem meum, et bibite vinum quod miscui vobis.* (Prov., IX, 5).

La communion des fidèles doit avoir lieu autant que possible après celle du prêtre. Dès lors que la messe est le sacrifice de toute l'Eglise, il paraît convenable que les fidèles communient à la suite du prêtre et participent à la manducation de la victime qu'ils ont offerte par lui et avec lui. Heureux le temps où personne n'assistait aux saints mystères sans y faire l'offrande et la communion ! Saint Cyprien nous raconte ce qui se passait de son temps : « Nous demandons à être nourris tous les jours de ce pain salutaire, de peur que si, pour quelque faute grave, nous venons à en être privés, nous ne soyons également séparés du corps de Jésus-Christ. »

La communion quotidienne n'était pas tombée en désuétude au commencement du cinquième siècle, puisque nous voyons saint Ambroise la recommander à ses diocésains de Milan, et les supplier de vivre assez saintement pour mériter de recevoir tous les matins l'aliment du salut. Saint Chrysostome disait que la plus grande douleur, ou plutôt l'unique douleur des véritables chrétiens est d'être privés de cette nourriture céleste : *Unus sit vobis dolor hac esca privari.* L'Eglise désire toujours, en nos temps malheureux, que l'on communie souvent et que les âmes ferventes s'approchent de la sainte Table toutes les fois qu'elles entendent la messe, comme aux premiers siècles apostoliques. (*Conc. Trid.*, sess. XXII, c. VI.) Elle a été réduite à faire un précepte rigoureux de la communion au moins annuelle, au temps pascal, en face du refroidissement de la charité.

Vous objectez, mes frères, que vous n'êtes pas assez parfaits pour recevoir fréquemment la sainte Eucharistie... En attendant que vous vous rendiez dignes de ce bonheur incomparable, rien ne vous empêche de communier *spirituellement* à chaque messe que vous entendez, c'est-à-dire de vous souvenir de la mort de Notre-Seigneur et d'exciter en vous un ardent désir de la communion sacramentelle. Dites simplement et avec une humilité profonde : « Aimable Rédempteur, je voudrais être du nombre de ces heureux fidèles à qui la pureté de la conscience et une tendre dévotion permettent de vous recevoir presque chaque jour ! Quel avantage pour moi si je pouvais en ce moment vous posséder

der dans mon cœur, vous y rendre mes hommages, vous y exposer mes besoins et participer aux grâces dont vous comblez ceux qui vous reçoivent réellement. Puisque je ne mérite pas cette faveur, suppléez à l'indisposition de mon âme : pardonnez mes fautes, que je déteste de tout mon cœur parce qu'elles vous déplaisent. Agréez le désir sincère que j'éprouve de m'unir à vous ; purifiez-moi d'un seul de vos regards et mettez-moi en état de vous bien recevoir au plus tôt. Faites-moi, cependant, participer aux fruits que la communion du prêtre doit produire chez tous ceux qui sont présents à ce sacrifice. Augmentez ma foi, fortifiez mon espérance, animez ma charité et remplissez mon pauvre cœur de votre amour, afin qu'il ne respire et ne vive plus que pour vous... » Les saints nous assurent que Dieu conserve nos communions sacramentelles dans un ciboire d'or, et les spirituelles dans un ciboire d'argent !

**PANÉGYRIQUE DE SAINTE BERTHE
DE BLANGY**
(8 JUILLET)

Mulierem fortem quis inveniet ?
Où trouver la femme forte ?

Cette interrogation que faisait le Sage, avec la pensée qu'on ne lui indiquerait que bien difficilement le lieu où se rencontre cette merveille qu'il décrit si complaisamment, ne nous embarrasse guère dans nos siècles chrétiens. La femme forte, les Juifs ne la connaissaient que par de rares exemples : Débora, Judith, Esther. Encore n'étaient-elles connues que par l'influence qu'elles avaient exercée sur les destinées d'Israël, comme Jeanne d'Arc sur les destinées de la France. Mais la femme d'intérieur, qui conduit sa maison, veille sur ses domestiques, sur ses enfants, règne dans son ménage comme dans un petit royaume, ramène tout à son mari qui finit par l'exalter, et ne s'applique qu'à faire l'œuvre de Dieu, ils l'avaient à peine entrevue dans les douces, mais incomplètes figures de Ruth ou de Rebecca. Cela tient aussi à la situation inférieure de la femme qui jusqu'à Jésus-Christ, jusqu'à Marie, porta sur son front le sceau de la malédiction primitive.

Grâce à Dieu, si l'on nous demande à nous, fils de l'Eglise et des siècles chrétiens : « Où est la femme forte ? » nous ne sommes pas longs à répondre. La femme forte : c'est Clotilde, Bathilde, Radegonde, Blanche de Castille, Marguerite de Provence, Berthe fille de notre roi Caribert, la Clotilde d'Angleterre, toutes ces saintes ou héroïques femmes qui, avec les évêques, ont fait la France et toutes les nations chrétiennes ; c'est ensuite toutes nos fondatrices d'ordres, Scolastique, Claire, Colette, Thérèse, Jeanne de Chantal, pour ne citer que les plus éminentes. La femme forte, nous la voyons dans toutes nos

maisons vraiment chrétiennes : ce sont nos mères, nos filles ou nos sœurs, et quand nous relisons le portrait inspiré que tracent d'elle les livres saints, nous disons, en faisant aussitôt des applications particulières : « La femme forte, la voilà ! »

Assurément l'un des plus beaux modèles a été cette chère sainte Berthe de Blangy, qui a embaumé de ses vertus l'Artois et la Picardie et qui après douze siècles est encore invoquée avec une ferveur, une confiance, une vénération qui ne faiblit pas. On peut dire d'elle qu'elle est une sainte complète, car dans sa vie nous trouvons des enseignements pour tous les âges et toutes les conditions. Elle fut en effet une *jeune fille accomplie*, une *épouse irréprochable*, une *religieuse parfaite*. Dans ces divers états les épreuves ne lui manquèrent point, mais la grâce de Dieu et son caractère de femme forte, de grande chrétienne l'aidèrent à les dominer jusqu'au jour où le ciel, touché de tant de vertu et de constance, lui envoya un ange, tenant à la main une croix lumineuse, symbole de ses luttes glorieuses sous l'étendard et à la clarté de la foi, pour lui dire, parmi les mélodies infiniment douces des chœurs célestes : « Venez, ma bien-aimée, venez ! » *Veni, dilecta mea, veni.*

I

Elle eut le bonheur d'avoir une sainte mère, Ursanne, fille du roi de Kent, qui se chargea elle-même de la nourrir, de l'instruire et de l'élever dans les principes de l'Evangile. L'amour d'une mère, c'est le rayon de soleil sur l'enfance. Quand ce rayon brille, tiède et joyeux, l'âme de l'enfant s'épanouit comme une plante au soleil du printemps ; mais s'il fait défaut, elle végète et s'étiole. Encore cet amour ne suffit-il pas ; toutes les mères, à moins qu'elles ne soient de ces monstres qui de temps à autres se produisent pour soulever la répulsion publique, aiment leurs enfants, les entourent de soins et d'attentions. Mais combien souvent leur sollicitude est homicide, c'est-à-dire qu'elle tue la jeune âme qui leur a été confiée, et par leur aveuglement, leur tendresse exagérée, leur idolâtrie, n'aboutit qu'à faire des égoïstes ou des incapables ! Il leur a manqué le condiment nécessaire de la foi ; elles n'ont pas voulu comprendre que Dieu leur donne des enfants pour lui et non pour elles, qu'elles ont charge de les élever dans l'amour du sacrifice afin qu'ils deviennent des caractères, et non dans la passion des jouissances qui les amollira, les réduira à l'état d'être impuissants voués au mépris ici-bas et à la perte finale.

Ursanne ne laissait à aucune main étrangère le soin de façonner sa fille aux doctrines et aux pratiques chrétiennes. L'œil de la mère est seul vigilant, car le cœur maternel ne dort jamais. Elle voit les défauts naissants, elle suit les progrès de sa fille dans le bien, elle sarcle en quelque sorte le champ de son âme, sans cesse, pour en ôter les mauvaises herbes, les habitudes

funestes, qui, semblables à certaines fleurs empoisonnées, croissent en une seule journée. Allait-elle visiter les pauvres, elle emmenait Berthe avec elle; entraînait-elle dans une église, elle la faisait prier à ses côtés, joignant partout l'exemple aux paroles.

Combien marque sur un enfant une démarche de ses parents, combien est décisif un mot tombé de leur bouche à propos! Il ne connaît pas encore les pièges ni les trahisons de la vie, il croit au bien, il est porté à le faire, il ne comprend rien — car il est meilleur que nous — aux haines qui nous dévorent, aux querelles qui nous désolent. Souvent, dans son esprit qui s'ouvre à la raison, dans son cœur qui s'ouvre à la tendresse, il se demande pourquoi les hommes sont ainsi démunis, pourquoi tout le monde ne croit pas en Dieu, ne s'accorde pas, ne s'aime pas. C'est pour lui le premier douloureux mystère qui le préoccupe et le contriste. Aussi quand il a une mère chrétienne, chez lui la puissance du bien est décuplée, les horizons heureux se découvrent devant lui dans la lumière et la joie. Vous ne savez pas quelle quantité de bonheur vous pouvez accumuler dans son âme faite pour posséder la vérité et pour aimer. Oh! ne lui refusez pas cette félicité intime et profonde de connaître Jésus-Christ et de s'attacher à lui, de vivre dans une atmosphère chrétienne de paix et d'union. Tenez-le en dehors de toutes vos divisions, afin qu'il ne garde que des impressions saines de concorde et d'amour! La haine tue les jeunes cœurs comme l'âpre brise fait périr les fleurs des arbres et les stérilise.

Berthe, élevée par sa pieuse mère, faisait l'admiration de tous par son esprit élevé, son innocence et sa beauté. Surtout elle était bonne, compatissante à toute misère, secourable pour les pauvres. La maison où elle grandissait était d'ailleurs le séjour de la religion et de la joie la plus douce de toutes, la joie en famille. Aussi ne désirait-elle point la quitter. Elle ne voyait que deux attraites au monde: Dieu qu'elle aimait par-dessus tout, Jésus-Christ, avec qui elle se plaisait à s'entretenir dans les ravissements de la prière; et sa famille, son père Rigobert, qui subissait le charme de sa vertu virgine, et surtout sa mère, son ange gardien visible sur la terre. Aussi ne caressait-elle qu'un projet, celui de se consacrer uniquement à Jésus-Christ, tout en demeurant sous le toit paternel, dans la pieuse obscurité qu'elle chérissait.

Une des erreurs du monde, c'est de prétendre qu'une jeune fille doit se produire parmi des fêtes tapageuses ou des réunions mêlées, si elle veut se préparer un établissement. A l'en croire, elle doit fréquenter ces assemblées bruyantes où la décence n'est généralement pas respectée, sous peine de rester dans le délaissement, l'isolement et l'oubli. Outre que ce préjugé est outrageant, puisque les fêtes mondaines seraient ainsi converties en une sorte de marché public, il manque toujours son but. Toujours, car les unions dont elles sont l'occasion ne sont pas bénies de Dieu,

partant pas heureuses. L'on se voit de trop près, dans un milieu d'où la dignité est exclue; l'on se juge, et alors commence, pour les malheureuses qui se sont laissées engluier, la série des abandons qui se terminent par le déshonneur. Les honnêtes familles cherchent au contraire le trésor caché, la jeune fille qui s'enveloppe dans sa modestie et demeure tranquille dans son foyer laborieux, à côté de sa mère qui l'élève aux soucis pratiques du ménage, au travail, à la vertu.

Un jeune homme de noble race, Sigefroy, brigua la main de Berthe, attiré surtout par sa réputation d'honneur virginal et de bonté. Elle consulta Dieu dans la prière, demanda l'avis de la pieuse Ursanne, et assurée que telle était la volonté du ciel, malgré ses attraites pour la vie religieuse, elle se prépara au plus chrétien des mariages. Ce qui la charmait, c'était non point les avantages extérieurs, les richesses, la vaillance, le brillant avenir que lui promettait son fiancé, mais le seul désir de correspondre à sa vocation, de faire son salut et de procurer celui de Sigefroy, avec l'espoir et le désir de créer une famille nouvelle où Dieu serait glorifié, où Jésus-Christ serait aimé par de jeunes âmes baptisées, appelées à la vie.

II

Quel grave engagement que celui qui lie deux existences pour le temps et pour l'éternité, et combien le contractent à la légère! De là tant de ménages infortunés, image réelle de l'enfer, puisqu'on ne s'y aime plus.

Deux choses sont nécessaires pour qu'un mariage soit béni du ciel: une certaine égalité de situation, et la conformité des sentiments.

Quand il existe une trop grande différence d'âge ou de fortune, il y a péril pour l'avenir. Et cependant le monde appelle cela de « beaux mariages. » Une jeune fille sans dot épouse un homme qui a le double d'âge et qui lui apporte l'opulence: c'est un beau mariage. Elle se marie avec un jeune homme dénué d'intelligence, mais riche: c'est un beau mariage. Un homme d'âge mûr déjà, qui a gaspillé sa fortune et sa jeunesse, mais demeure propriétaire d'un beau nom, trouve une héritière millionnaire pour redorer son blason: c'est encore un beau mariage. Peu importent les goûts opposés, et l'expérience qui condamne ces unions, en faisant éclater ici les plaintes de la femme esclave, là les regrets de l'époux trahi, ailleurs les cris d'angoisse intimes, les malheurs privés, poignants, les scènes publiques qui se déroulent jusque devant les tribunaux: le monde persiste dans son idée que le bonheur consiste en la seule richesse. Dans un mariage il ne considère point le caractère, l'harmonie des familles et des milieux, surtout il ne regarde point le côté religieux; pourvu qu'on entre riche en ménage, l'avenir est assuré. Et cependant combien nous en avons vu de grandes dames qui enviaient le toit des ouvrières qui lavent le linge, combien de gens fortunés qui trouvaient heureux, au prix de leur triste état, ceux qui cassent des pierres sur la route!

Mais quel supplice surtout quand deux époux ne pensent pas, ne croient pas de même, ne s'agenouillent pas ensemble, le soir, devant Dieu, devant le crucifix ! Entre eux rien n'est commun, ni l'esprit, puisque l'un blasphème ce que l'autre adore, ni le cœur, puisqu'il n'est pas d'amour supérieur où ils puissent se rencontrer et se ressaisir le jour où s'est brisé l'amour fragile et passager des premières années. S'ils s'ouvrent mutuellement leurs âmes, il les trouvent étrangères et non plus sœurs. Rien qui les rattache l'une à l'autre, rien qui les réunisse, alors que tout les éloigne, les divise, les fait se haïr. Et cependant ils ont juré de s'appartenir toujours ! Quelle existence atroce et quel remords pour un père, pour une mère de se dire : « C'est nous qui l'avons préparée. Nous croyions faire un beau mariage ! »

Que faire alors ? Car le lien est indissoluble, l'engagement irrévocable ; ce que Dieu a uni, l'homme ne le saurait séparer. Ah ! il faut redoubler de prières, de bonnes œuvres, de supplications et de foi. Ne perdez jamais confiance en Dieu. Ce qui nous est impossible, non seulement lui est facile, mais il ne demande qu'à le réaliser, si nous l'en prions dans toute la sincérité et la ferveur de notre âme.

Sigefroy n'était pas un grand chrétien ni un caractère très ferme, il était plutôt tiède, indécis, indifférent, mais Berthe possédait les qualités qui comblent ces lacunes. Elle était pieuse, et s'ingéniait à plaire à son mari. Elle y réussit et peu à peu l'amena à une conversion complète, à une vie toute chrétienne. Au prix de quels sacrifices, on le devine : le sacrifice de sa volonté d'abord, puis de ses goûts, de ses aises, car une épouse ne s'appartient plus, elle n'a plus le droit de songer à ses satisfactions personnelles, quand la paix du ménage, l'exemple à donner aux enfants exigent qu'elle s'immole quotidiennement.

Dieu leur accorda cinq filles qui firent la jouissance et l'ornement de leur vie. Les nombreuses familles sont aussi celles que Dieu enrichit des bénédictions les plus aimables, les plus abondantes, quand elles grandissent dans la piété, la vertu, l'amour de la religion. Telle fut celle de sainte Berthe. Deux de ses enfants émigrèrent au ciel d'où ils se firent les protecteurs de leurs parents ; les autres, Gertrude, Déotile et Emma, devinrent des jeunes filles parfaites, douces et bonnes comme leur mère. Vingt années durant, le château de Blangy abrita le bonheur le plus pur qu'on puisse rêver sur terre ; les deux époux partageant enfin la même foi n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, et les enfants croissaient en sagesse, en âge et en grâce comme l'enfant Jésus, dont la pieuse Berthe leur remettait sans cesse l'image devant les yeux. Cette félicité se termina soudain par la mort de Sigefroy, prématurément enlevé aux siens. Il mourut résigné, sachant que la séparation n'est pas éternelle, et disant un tendre au revoir à sa femme, à ses enfants qui pleuraient à son chevet. Berthe prit le vêtement sombre des veuves, remerciant Dieu à travers ses larmes de

lui avoir accordé le salut de l'âme de son époux. Sa vie n'avait pas été inutile, puisqu'elle avait obtenu une si grande grâce. Elle résolut maintenant de remplir les années qui lui restaient de ces « jours pleins » que Dieu trouve dans ses élus.

III

L'épouse, dit saint Paul, « se préoccupe de plaire à son mari », et il le faut pour la paix de sa vie. Mais son cœur est partagé, entre l'époux qui le sollicite et Dieu qui en reste le maître. La mort de Sigefroy avait rendu la liberté au cœur de Berthe, elle résolut de le donner uniquement à Dieu pour réaliser les rêves de sa première jeunesse. Elle bâtit un monastère dans sa terre de Blangy et s'y retirera avec ses filles, afin de parfaire leur éducation et de les tenir à l'abri des dangers du monde.

Elle sera ainsi désormais toute à Dieu, religieuse d'une dévotion admirable, mais elle ne cessera point d'être mère. Bien loin d'éteindre les sentiments maternels, la piété véritable ne fait qu'en attiser la flamme, car elle apprend le haut prix des âmes que Jésus-Christ a aimées, et quand ce sont les âmes de ses propres enfants, l'amour s'accroît de toute la foi, se transfigure par une charité surnaturelle et céleste. Comment, en effet, une mère pourrait-elle se faire à cette pensée qu'elle serait, par sa faute, pour jamais séparée des enfants de ses entrailles ? C'est pour peupler le ciel, pour aimer Dieu et pour s'aimer en Dieu, pour chanter ensemble et sans fin ses louanges qu'elle les a mis au monde, aussi les resserre-t-elle à ses côtés, comme la poule rassemble ses poussins, et les rapproche-t-elle de son cœur, de la religion, de l'autel de Dieu.

Dans sa solitude de Blangy elle achève de les élever, mais elle étudie avec soin leur vocation. Gertrude et Déotile consacreront à Jésus-Christ leur virginité, c'est leur voie, leur attrait, leur ferme dessein : elle les introduit alors plus avant dans la vie religieuse. Emma est faite pour le monde, aussi se garde-t-elle de la soumettre à la règle rigide du cloître : elle l'initie à la connaissance pratique de la vie extérieure, afin qu'elle devienne aussi la femme forte qui saura gouverner sa maison et résister aux épreuves terribles qui l'attendent.

Elle était heureuse dans son monastère dont l'évêque de Thérouanne, Ravenger, l'avait constituée abbesse, dans l'église magnifique qu'elle venait de bâtir en l'honneur de la Mère de Dieu (682), avec ses deux filles aînées qui avaient pris le chaste voile des épouses de Jésus-Christ, avec la foule des pieuses vierges qui étaient accourues pour se placer sous sa ferme et douce direction. Sainte demeure où des anges de la terre semblaient par leur ferveur des anges du ciel, où régnaient la pureté, l'innocence, les transports du sacrifice et de la charité. Je ne dirai point comment Ruodgaire, un jeune seigneur de la cour de Thierry II, vint troubler cette religieuse solitude, pour enlever Gertrude, qui embrassait l'autel. Alors en Berthe la

mère réparait, avec toute son énergie accrue encore par l'indignation, par le sentiment de l'outrage. Ruodgaire s'éloigne, frémissant de rage, comme un lion à qui l'on a arraché sa proie ; il court la dénoncer au roi comme conspiratrice, traîtresse à son pays. Elle entretient, disait-il, des relations avec des princes de la Grande-Bretagne, et c'est chez elle, dans son monastère et son château, qu'ils doivent descendre pour de là faire irruption dans les Etats du roi. Thierry la fait comparaître aussitôt. Elle se présente, non comme une accusée, comme une coupable, mais comme une femme blessée dans son honneur et son patriotisme et qui entend confondre la calomnie. Elle regarde en face Ruodgaire qui essaie de l'intimider et tient contre elle des propos méprisants : le malheureux est sur-le-champ frappé de cécité, et ses yeux, sortis de leur orbite, révèlent l'horreur de son âme. Le roi se jette à ses genoux, elle lui pardonne ; le calomniateur se repent publiquement, elle lui rend la vue ; et quand elle quitte la cour, comblée d'honneurs et de présents, tous la regardent avec une admiration respectueuse et implorent le secours de ses prières.

Elle croyait enfin mourir en paix, réjouie par la pitié, les chants religieux, les vertus de ses filles spirituelles. Elle remet le gouvernement de son monastère entre les mains non pas de Gertrude, l'aînée, mais de Déotile, qu'elle considère comme plus capable, et cette décision est acceptée avec joie par les deux sœurs. Puis, heureuse de voir ainsi régner entre elles la pleine charité, elle se confine dans une étroite cellule, pour ne vivre qu'avec Dieu seul. Son âme s'épure et grandit au contact divin, rien ne saurait plus ni l'émouvoir, ni la séparer de l'Époux bien-aimé, ni l'attacher encore à la terre. Elle le croyait du moins, ... mais une mère est toujours mère.

Emma, sa fille, avait épousé Sward, un prince anglo-saxon, et elle ne recevait point de ses nouvelles. Son cœur s'inquiète et pressent des malheurs. Elle envoie un ami au palais de Sward, sous un déguisement, et cet homme trouve la princesse couverte de haillons, occupée à de vils emplois : « Allez dire à ma mère, lui glisse-t-elle à l'oreille, car elle se sentait observée, que vous avez vu Emma répudiée, traitée en esclave, trahie par une femme dépravée qui a pris sa place. Je suis résignée à la volonté de Dieu, mais combien je désire revoir Blangy ! »

Vous savez comment, par l'entremise du roi Thierry, l'infortunée princesse obtint la faculté de rentrer auprès de sa mère. Elle se hâte de traverser les flots sur une pauvre barque, mais une fièvre mortelle achève l'œuvre des tourments et du chagrin. On ne présente à Berthe que le cadavre de sa fille : « O mon enfant, s'écrie-t-elle dans une indicible douleur, tu voulais me revoir ! Mes yeux te voient, mais les tiens ne me voient pas ! » Dieu qui se plaît à consoler ceux qui l'aiment, fit un miracle. Les yeux d'Emma se rouvrirent, regardèrent tendrement sa mère, puis se refermèrent pour jamais.

Qu'elles sont adorables les attentions divines pour les âmes ainsi éprouvées et sacrifiées ! Dieu n'est jamais en reste avec nous. Donnons-lui et il nous donnera « une mesure pleine et comble qu'il répandra dans notre sein. » Lui seul peut consoler les douleurs inconsolables comme celle de sainte Berthe, et il le fait avec une généreuse et infinie bonté. Gardienne de deux chers tombeaux, il n'y avait plus pour elle de joie en cette vie ; aussi ne cessait-elle de répéter : « Je ne désire plus que vous, ô mon Dieu ! Mon cœur vous parle, mes yeux vous cherchent. Hélas ! que mon exil est long ! »

Je n'ai pu qu'esquisser à grands traits cette belle vie, où tous les enseignements paraissent réunis, pour les jeunes filles, pour les épouses, pour les mères, pour les âmes qui sont appelées à la vie contemplative. Sainte Berthe a connu toutes les extrémités des choses humaines, le bonheur envii et les calamités les plus poignantes : enfin, elle se sentit vraiment exilée. Mais Dieu qui la bénissait dès son enfance voulut que ses infortunes fussent tempérées par des grâces exceptionnelles, et que son exil ne fût pas exempt de douceurs, car elle y goûta des joies spirituelles où son âme se fondait d'amour, où sa volonté jouissait de se modeler sur la volonté divine, de s'y coucher en quelque sorte comme sur une croix douloureuse. L'ange de l'agonie alors la reconfortait doucement, et lui apportait la grâce de prier, de souffrir, d'agir et de lutter.

Ainsi elle se montra vraiment dans toutes les situations de sa vie la femme forte, et maintenant elle prie pour nous, afin qu'ayant médité ses exemples, nous ayons assez de courage et de foi pour l'imiter.

PRONES CATÉCHÉTIQUES

Sixième dimanche après la Pentecôte

LA COMMUNION DES SAINTS

Misereor super turbam quia ecce jam triduo sustinent me, nec habent quod manducent.

J'ai pitié de la foule ; voilà trois jours qu'ils sont avec moi, et ils n'ont rien à manger.

(Marc, VIII, 2.)

Mes frères,

La scène à laquelle l'évangile de ce jour fait allusion, se passait près du lac de Tibériade, sur le penchant d'une colline où le Sauveur, venant de Sidon, s'était arrêté. Une grande multitude le suivait, tellement que les hommes seuls, sans compter les enfants et les femmes, étaient au nombre d'environ trois mille. Jésus, selon sa coutume, guérissait les malades qui lui étaient présentés, et, en même temps, il instruisait les foules. Depuis trois jours, le peuple fidèle l'écoutait sans se lasser ; les provisions qu'ils avaient apportées étaient épuisées ; plusieurs commençaient à souffrir de la faim ; et pourtant, personne

ne songe à se retirer, tous veulent rester avec le divin Maître. Grande leçon, mes frères, pour les chrétiens de nos jours ! Eux sont si impatients, si vite lassés. Combien n'en voit-on pas que les cérémonies de l'Eglise, la prière publique, l'audition de la parole sainte, la durée d'ailleurs tout ordinaire d'un office, ennui et dégoûtent ! Mais aussi ces chrétiens tièdes et paresseux négligent souvent même le strict nécessaire ; comment pourront-ils être sauvés ?

Ne soyons pas de ce nombre. Travaillons, au contraire, avec zèle à l'œuvre de notre sanctification. Ne pensons pas en avoir fait trop ; croyons plutôt humblement que nous n'en ferons jamais assez. Les vérités consolantes qui vont vous être rappelées aujourd'hui contribueront pour beaucoup à ranimer votre ardeur. Car nous allons expliquer la deuxième partie du neuvième article du symbole : *Je crois la communion des saints* ; et nous dirons :

1^o En quoi consiste la communion des saints, et

2^o Quels avantages elle procure à ceux qui en font partie.

I

La communion des saints consiste en ce que tous les fidèles, membres de l'Eglise, ne font qu'un même corps, dont Jésus-Christ est le chef, et que, dès lors, tous les membres qui la composent ont part aux biens spirituels du corps tout entier et de chacun de ses membres. La vérité de cette affirmation apparaîtra mieux à mesure que nous en viendrons aux explications de détail.

1. Il y a dans le corps humain un certain nombre de membres distincts les uns des autres ; chacun de ces membres n'existe pas pour lui seul, séparément, mais il est uni aux autres membres, et tous ensemble forment un seul corps. Les différents membres n'ont pas une seule et même fonction ; au contraire, chaque membre a sa fonction propre ; ainsi, les pieds marchent, les mains travaillent, les oreilles entendent, les yeux voient. L'action d'un membre n'est pas seulement pour ce membre ; elle profite en même temps aux autres membres et au corps entier. Bien plus, les membres sont si étroitement unis entre eux, qu'à l'instant même où l'un d'eux éprouve du bien-être ou de la douleur, ce bien-être et cette douleur sont partagés dans une certaine mesure par tous les autres. C'est en vertu de cette dépendance mutuelle que les différents membres se soutiennent et s'aident entre eux. Enfin, dans un corps, la tête est la partie essentielle ; c'est d'elle comme d'un centre que la vie rayonne ; si la vie cesse dans la tête, elle finit aussitôt dans les membres.

Eh bien ! mes frères, cette solidarité, ces rapports de dépendance que nous observons dans un corps comme le nôtre, nous les retrouvons pareillement dans l'Eglise catholique qui est le corps du Christ. L'Eglise comprend des millions et des millions de membres. Or, ces membres ne sont pas isolés les uns des autres, ils sont unis, au contraire, d'une manière intime et forment un tout bien ordonné, un seul corps. Et de même

que les membres dans le corps humain ont des fonctions différentes, de même aussi les membres de l'Eglise ont des fonctions distinctes : les religieux sont chargés plus spécialement de la prière, les prêtres de la prédication et de l'administration des sacrements, les laïques des affaires temporelles, etc. Et l'office spécial de tel membre ne profite pas seulement à ce membre, mais aux autres, et au corps entier. Les prières des religieux, le zèle des prêtres, le travail des laïques, les vertus des pieux fidèles, composent le trésor de l'Eglise, et ce trésor est le bien commun de tous.

Unis entre eux de la façon la plus étroite, les membres de l'Eglise partagent les mêmes joies et les mêmes douleurs, parce que ce sont celles du corps auquel ils appartiennent. Ainsi, nous nous réjouissons du bonheur de nos parents et amis qui sont maintenant dans le ciel ; nous compatissons aux souffrances des pauvres âmes du purgatoire ; nous éprouvons tour à tour des sentiments de plaisir ou de peine touchant le sort de nos frères, les chrétiens de tel ou tel lieu que nous savons être dans la prospérité ou la tribulation. Cette part que nous prenons les uns et les autres aux mêmes joies et aux mêmes douleurs, et notre commun intérêt, nous portent à nous venir mutuellement en aide. Tous les biens que possède l'Eglise sont, en réalité, la propriété particulière de chacun de ses membres ; nous pouvons librement en user selon nos besoins. Et le chef de ce corps unique, c'est Jésus-Christ, selon ces paroles de l'apôtre : « Jésus-Christ est le chef de l'Eglise qui est son corps. » (Coloss., I, 18). C'est lui, en effet, qui unit entre eux tous les fidèles, qui leur infuse la grâce et les conduit sur le chemin du ciel. Ces paroles *la communion des saints* signifient donc bien que tous les fidèles de l'Eglise ne font qu'un même corps dont Jésus-Christ est le chef, et participent aux mêmes biens spirituels qui sont à la fois la propriété du corps tout entier et de chacun de ses membres.

2. Quels sont ceux qui appartiennent à la communion des saints ? Nous répondons : *les saints du ciel, les âmes du purgatoire, et les fidèles qui vivent sur la terre*. Les saints du ciel composent l'Eglise triomphante ; les âmes du purgatoire, l'Eglise souffrante ; et les fidèles qui vivent sur la terre, l'Eglise militante. Ces trois appellations « Eglise triomphante, souffrante et militante » sont appliquées à l'Eglise en raison des différents états par lesquels passent ses membres. Ceux d'entre eux qui sont arrivés au bonheur du ciel, forment l'Eglise triomphante, parce qu'ayant remporté la victoire sur le monde, sur le démon et sur tous les ennemis de leur salut, ils triomphent et règnent maintenant dans la gloire. La réunion des âmes qui dans le purgatoire achèvent d'expier leurs péchés s'appelle Eglise souffrante, parce que dans ce lieu les âmes des justes souffrent et gémissent, et n'en sortiront pas avant d'avoir satisfait pleinement à la justice de Dieu. Enfin la société des fidèles qui vivent sur la terre porte le

nom d'Eglise militante, parce que tant qu'ils n'auront pas quitté ce monde, ils doivent combattre sans cesse contre de nombreux ennemis, visibles et invisibles.

L'Eglise triomphante, l'Eglise souffrante et l'Eglise militante ne sont pas toutefois trois Eglises différentes, mais les trois parties d'une seule et même Eglise. Quand le peuple hébreu traversait la mer Rouge il était partagé en trois groupes. Les uns, serrés de près par les Egyptiens lancés à leur poursuite, arrivaient sur les bords de la mer. Les autres hâtaient leur marche dans le chemin ouvert à travers les flots, pour atteindre la rive opposée. Le reste enfin, sur l'autre rive, désormais à l'abri de tout danger, se réjouissaient de leur délivrance. Nous avons ici une image fidèle de ce qu'est l'Eglise triomphante, souffrante et militante. Ceux des Hébreux qui sont harcelés par l'ennemi, sur les bords de la mer, représentent l'Eglise militante, laquelle a de rudes combats à soutenir ici-bas. Ceux qui traversent la mer et se hâtent d'atteindre la rive opposée, représentent les âmes du purgatoire, qui ne souhaitent rien plus ardemment que de pouvoir entrer dans le ciel. Ceux enfin qui, après avoir passé les flots, se trouvent en sécurité, représentent les saints du ciel, lesquels, après avoir surmonté tous les obstacles, jouissent de l'éternel repos.

Bien que ces trois portions du peuple israélite fussent distinctes, elles n'en formaient pas moins un seul peuple, parce qu'elles obéissaient à un même chef et poursuivaient un même but. Ainsi les saints du ciel, ceux du purgatoire et les fidèles de la terre ne forment qu'une seule Eglise, parce qu'ils ont tous la même origine, comme enfants de Dieu; un même chef, Notre-Seigneur Jésus-Christ; une même loi, l'évangile; un même but, le salut éternel.

3. Pourquoi la société des fidèles est-elle appelée *communio des saints*, bien qu'elle renferme des membres qui ne possèdent pas la sainteté? C'est parce que tous sont appelés à la sainteté, tous ont été sanctifiés par le baptême, et un grand nombre sont réellement parvenus à la sainteté. Dieu veut, par le moyen de l'Eglise, la sanctification et le salut de tous les hommes. Voilà pourquoi l'apôtre saint Pierre, dans sa première épître, dit aux fidèles : « Soyez saints dans toute la conduite de votre vie, comme Celui qui vous a appelés est saint; car il est écrit : Soyez saints parce que je suis saint. » (I Petr., I, 45-46). De même que, ordinairement, les différentes sociétés tirent leur nom du but qu'elles poursuivent, de même la société des fidèles est convenablement appelée *communio des saints*, puisque tous ses membres poursuivent un même but, la sainteté. — Pour un autre motif, les chrétiens sont aussi appelés saints : parce que, sanctifiés d'abord par le baptême, ils ont les autres sacrements pour accroître en eux la sainteté. Saint Paul écrivant aux Corinthiens leur rappelle qu'avant leur conversion ils étaient souillés de toutes sortes de crimes, mais que depuis, régénérés par le baptême, ils ont été lavés,

sanctifiés et justifiés. (I Corinth., VI, 11). Au moins à un moment donné de sa vie, par exemple après son baptême, tout chrétien a possédé la grâce sanctifiante. S'il vient à la perdre ensuite, il peut la recouvrer par le sacrement de pénitence. Les autres sacrements lui fourniront, selon ses besoins, des moyens commodes de se sanctifier de plus en plus. — Enfin la réunion de tous les fidèles est appelée *communio des saints* parce que Jésus-Christ, son Chef, est la sainteté même, parce qu'un grand nombre de ses membres, sur terre, se distinguent par leurs vertus et leur sainteté, parce qu'une multitude d'élus, c'est-à-dire de saints, triomphent et règnent dans le ciel.

Vous savez maintenant, mes frères, ce qu'il faut entendre par la communion des saints. C'est la réunion de tous les fidèles, membres de l'Eglise, en un seul corps dont Jésus-Christ est le Chef; c'est la commune participation, pour tous les membres de ce corps, aux mêmes biens spirituels. Ainsi, nous ne formons qu'une même famille, et nous sommes tous frères en Jésus-Christ. Les satisfactions et les mérites de Jésus-Christ, les mérites des saints, et les mérites des fidèles composent un trésor commun où nous avons chacun notre part, où nous pouvons puiser selon nos besoins. En nous se vérifient ces paroles de l'Apôtre : « Vous n'êtes plus des voyageurs et des étrangers, mais vous êtes les concitoyens des saints et les enfants de la maison de Dieu; vous êtes édifiés (par la foi) sur le fondement des apôtres et des prophètes, et unis en Jésus-Christ qui est la pierre angulaire, sur qui tout l'édifice étant posé, s'élève et s'accroît pour devenir un temple saint dans le Seigneur. » (Ephes., II, 19-21). Quels avantages pour nous, mes frères, et quel honneur d'être membres de la communion des saints! Le dernier d'entre nous, pauvre, oublié, méprisé peut-être, a pourtant le droit de dire : J'appartiens à la famille la plus glorieuse qui fut jamais, je suis le citoyen d'un royaume que ne limitent ni le temps, ni l'espace, je suis le frère des anges et des élus, j'ai ma part aux mérites infinis du Christ, aux mérites surabondants de la sainte Vierge et des saints, et un jour j'entrerai dans le ciel pour régner avec Jésus-Christ!

II

Quels avantages résultent de la communion des saints pour ceux qui en font partie?

1. En vertu de la communion qui existe entre nous et les saints du ciel, nous bénéficions *des mérites des saints* et de leur *intercession*.

Les saints se sont distingués par la pratique des plus belles vertus : la piété, la mortification, l'amour du prochain, un grand zèle pour la gloire de Dieu; ils ont possédé à un degré éminent l'humilité, la douceur, l'angélique pureté; le monde lui-même ne pouvait s'empêcher de leur rendre hommage. Par amour de la justice, ils ont enduré des tribulations de toute sorte, et n'ont pas craint de sacrifier même leur vie plutôt que de trahir leur foi. Eh bien! mes frères, ces mérites éclat-

tants acquis par d'aussi nobles actions n'ont pas profité seulement aux saints, mais aussi à nous ; ils composent le trésor de l'Eglise auquel nous pouvons puiser ; il nous est permis de dire avec le prophète David : « J'ai ma portion avec tous ceux qui vous craignent, Seigneur, et qui observent vos commandements. » (Ps. cxviii, 63). Il est très certain que les mérites des saints nous sont appliqués, et que Dieu nous exauce en considération de ses fidèles serviteurs. L'Ecriture sainte est formelle sur ce point. Le livre de la Genèse nous apprend que Dieu, à la prière d'Abraham, aurait épargné les villes coupables si seulement elles eussent renfermé dix justes. Pareillement quand Salomon, sur la fin de ses jours, tomba dans l'idolâtrie, Dieu le reprit aussitôt avec sévérité, mais différa son châtement, à cause de la piété de David son père. Et même il n'exécuta pas ses menaces dans toute leur rigueur, puisqu'il laissa deux tribus à son fils Roboam. (III Rois, xi, 14-13). Nous lisons ailleurs que Dieu bénit Laban à cause de Jacob, et la maison de Putiphar à cause de l'innocence de Joseph. Plus encore à cause des saints du ciel, Dieu regarde d'un œil favorable les fidèles qui vivent sur la terre, et nous sommes assurés d'obtenir de sa bonté mille avantages temporels et spirituels.

Ce ne sont pas seulement les mérites des saints qui nous sont utiles ; nous avons de plus un puissant secours dans leur *intercession*. Cette croyance de l'Eglise à l'intervention des saints pour nous auprès de Dieu a son fondement dans l'Ecriture. Nous ne citerons qu'un témoignage. C'est celui où l'auteur de l'Apocalypse nous représente les saints martyrs suppliant Dieu de mettre un terme aux tribulations de leurs frères, et demandant vengeance pour leur propre sang injustement répandu : « Jusques à quand, Seigneur, » disent-ils, « différerez-vous de nous faire justice, et de venger notre sang ? » (Apocal., vi, 9-10). Voici ce que dit Origène : « Puisque les saints personnages qui ont quitté ce monde restent unis par les liens de la charité aux fidèles de la terre, il nous est bien permis d'affirmer qu'ils s'intéressent vivement à leur salut, et les assistent auprès de Dieu par leurs prières et leur intercession ; car il est écrit au livre des Machabées : C'est le prophète de Dieu, c'est Jérémie qui ne cesse de prier pour le peuple de Dieu. » Les saints, nous n'en pouvons douter, prient pour nous : nous sommes dès lors assurés que Dieu exauce leurs supplications. Comment pourrait-il en être autrement ? Les saints sont les amis de Dieu, ils ont été trouvés justes et purs, ils ne demandent rien pour nous qui ne soit conforme à la sainte volonté de leur Maître : autant de raisons qui nous expliquent le grand crédit dont ils jouissent auprès de lui. La charité qu'ils nous témoignent, l'intérêt qu'ils nous portent ne peuvent être qu'agréables à Dieu et l'incliner à exaucer toutes les demandes qu'ils présentent pour nous.

2. Si la communion qui existe entre nous et les

saints nous est si avantageuse, de même la communion qui existe entre nous et les *âmes du purgatoire* ne profite pas moins à ces pauvres âmes. Car nous pouvons les soulager par nos prières, par nos aumônes, par nos bonnes œuvres et, principalement, par le saint sacrifice de la messe.

La simple pitié naturelle nous porte à prier pour les morts, particulièrement pour nos proches. C'est en vertu de ce sentiment que les protestants et les païens même prient ou font prier pour leurs parents et amis défunts. Cet instinct mis par Dieu dans notre cœur ne peut pas nous tromper. Les prières que nous faisons pour les morts sont donc utiles à ceux-ci, et agréables à Dieu. La parole infaillible de Dieu confirme cette vérité. L'auteur du livre des Machabées dit expressément : « C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. » (II Machab., xii, 46). Au temps de Notre-Seigneur, c'était un usage constant chez les Juifs (et encore en vigueur aujourd'hui) de prier pour les défunts. Si en cela les Juifs s'étaient trompés, le Sauveur n'aurait pas manqué de les reprendre, comme il l'a fait pour leurs autres erreurs. Mais il n'y a pas un seul passage dans tout l'Evangile qui blâme cette coutume : signe certain que Jésus, loin de la désavouer, la reconnaît comme bonne et salutaire. Aussi la prière pour les morts a été universellement en usage chez les premiers fidèles, et saint Jean Chrysostome déclare formellement que les apôtres eux-mêmes avaient enjoint de faire mémoire des âmes des défunts au saint sacrifice de la messe.

De même nos aumônes, et généralement toutes nos bonnes œuvres, sont un moyen puissant de soulager les âmes du purgatoire. « Il est hors de doute, » dit saint Augustin, « que les œuvres de miséricorde que nous offrons à Dieu à l'intention des âmes des morts, profitent grandement à ces âmes ; je parle, bien entendu, des âmes de ceux qui ont passé leur vie de façon à ne pas se rendre indignes de tels suffrages. »

Le saint sacrifice de la messe est un moyen plus efficace encore. Nous voyons dans l'Ecriture Sainte que Judas Machabée fit offrir dans le temple de Jérusalem un sacrifice pour les péchés de ceux qui étaient tombés sur le champ de bataille. (II Machab., xii). Et l'auteur du livre inspiré a bien soin de remarquer que ce sacrifice devait leur être profitable. (Ibid.) Si les sacrifices de l'Ancienne Loi, qui n'étaient que des figures, pouvaient cependant profiter aux âmes des morts, de quel avantage ne sera pas pour elles le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ ? L'usage de célébrer la sainte messe pour les défunts remonte aux premiers temps de l'Eglise. Tertullien, au deuxième siècle, compte parmi les devoirs d'une veuve, de prier pour son mari défunt, et de faire célébrer le saint sacrifice au jour anniversaire de sa mort. Et saint Augustin regarde positivement les suffrages pour les morts comme d'institution apostolique. Voici ses paroles : « Puisque la cou-

tume de prier et d'offrir des sacrifices pour les morts, s'est établie dans le monde entier, nous la regardons comme de tradition apostolique; de fait, c'est la pratique universelle de l'Eglise. » — La communion qui existe entre nous et les âmes du purgatoire est donc à la fois consolante pour nous et salutaire pour elles. Nous avons un moyen efficace et sûr d'acquitter envers elles la dette de notre charité et de notre reconnaissance, et d'alléger les tourments qu'elles endurent. Les prières, les bonnes œuvres faites à leur intention, les messes célébrées pour elles leur sont appliquées, adoucissent leurs peines et hâtent le moment de leur délivrance. Qui de nous serait assez insensible pour priver les pauvres âmes du purgatoire des secours qu'il est si facile de leur procurer ?

3. Enfin, nous sommes en communion avec *tous les fidèles* qui vivent sur la terre. En vertu de cette communion, surtout si nous sommes en état de grâce, nous avons part aux biens spirituels de toute l'Eglise et de chacun de ses membres. L'Eglise, notre mère, nous distribue avec abondance les trésors de grâces dont l'a enrichie son divin Fondateur. Elle est la maîtresse infaillible de la vérité : c'est d'elle que nous recevons la vraie foi, et tant que nous écouterons avec docilité ses enseignements, nous serons toujours préservés de l'erreur. Chaque jour, au saint sacrifice de la messe, elle nous applique les mérites infinis du Rédempteur. Elle nous offre les sacrements, moyens souverains d'effacer nos souillures et de sanctifier nos âmes, et dans les indulgences la remise des peines temporelles dues à nos fautes. Sans cesse elle prie pour nous. Elle le fait par ses religieux à qui incombe d'une manière spéciale le devoir de la prière ; elle le fait par ses prêtres qui, tant au saint autel que dans la récitation du bréviaire, prient chaque jour aux intentions de tous les fidèles ; enfin elle le fait dans ses offices variés qui ne sont jamais sans des prières spéciales pour tous ses membres. Et ce ne sont pas seulement les biens spirituels de toute l'Eglise qui deviennent notre propriété, mais même *les biens particuliers de chaque fidèle*. Du moment que nous ne formons tous qu'une même société, qu'un même corps, le bien de tel membre en particulier profite à tous les autres. Nous avons part à chaque bonne œuvre des fidèles, à chacune de leurs vertus, à chacune de leurs prières.

Touchant ce dernier point, pour être bien compris, nous devons ajouter quelques explications. Nous ne voulons pas dire que toute bonne action, en tout ce qui la constitue, devienne le bien particulier de chacun des fidèles. Tout acte surnaturel bon produit trois effets : il augmente la grâce sanctifiante, il remet la peine temporelle due au péché, il obtient ou peut obtenir tel bien temporel ou spirituel ; en d'autres termes, une bonne œuvre est méritoire de la vie éternelle, satisfactoire et impétratoire. Pour ce qui est du premier effet, il appartient exclusivement à la personne qui opère l'acte bon, car nul ne peut mériter pour autrui la grâce sanctifiante et la vie éternelle. Il n'en est

pas de même des deux autres effets. En vertu de la communion des saints, ils sont applicables aux différents membres de l'Eglise. Ainsi les prières et les bonnes œuvres des pieux fidèles nous servent au double point de vue de l'expiation de nos fautes et de l'obtention des grâces dont nous avons besoin. Il faut aussi remarquer que tous les membres de l'Eglise n'ont pas une part égale aux biens spirituels du corps entier, mais que les uns reçoivent plus, les autres moins, à proportion de leurs dispositions respectives, par exemple, de leur empressement et de leur ferveur dans le service de Dieu. Ce serait donc, de notre côté, une erreur funeste de penser que nous n'avons qu'à nous croiser les bras, et que le zèle des autres compensera notre indolence et notre paresse. Tout au contraire, rappelons-nous que si nous voulons avoir une large part aux prières, aux bonnes œuvres et aux biens spirituels de l'Eglise, il est indispensable que nous soyons nous-mêmes des chrétiens généreux et fervents.

Vous aimeriez savoir, mes frères, si *les pécheurs* font partie de la communion des saints, et quels avantages ils en retirent. Nous répondons qu'ils n'en sont pas exclus, et qu'ils participent, eux aussi, aux biens spirituels de l'Eglise. Ils sont, dans le corps de l'Eglise, des membres morts et corrompus ; mais tout morts et corrompus qu'ils sont, ils restent attachés à ce corps. Ils conservent, au moins ordinairement, la foi et l'espérance, et peuvent recouvrer la charité, la vie surnaturelle de leurs âmes. Toutefois, les avantages qu'ils retirent de la communion des saints sont limités. Ils consistent en ce que les grâces de conversion et les moyens de faire pénitence leur sont offerts. L'Eglise ne cesse de les exhorter à changer de vie et à se réconcilier avec Dieu ; elle prie aussi pour eux et offre pour eux, dans cette intention, le saint sacrifice de la messe. De même, les fidèles qui ont le bonheur d'être en état de grâce, s'intéressent vivement au salut des pauvres pécheurs et présentent à Dieu, pour obtenir leur conversion, leurs bonnes œuvres, leurs satisfactions et leurs prières.

Sont exclus seulement de la communion des saints ceux qui n'appartiennent pas à l'Eglise catholique : c'est-à-dire, les infidèles, les hérétiques, les schismatiques et les excommuniés. L'Eglise ne leur refuse pas l'enseignement de la vérité, elle prie pour eux ; mais s'ils persistent dans leur égarement et refusent de rentrer dans son sein, elle les abandonne à leur malheureux sort.

Réjouissez-vous, mes frères, d'appartenir à la communion des saints, à cause des grands avantages qui vous en reviennent. Efforcez-vous de vous montrer toujours de dignes membres de l'Eglise. Vénérez les saints du ciel, au nombre desquels vous comptez sûrement des parents et des amis, invoquez-les souvent, et sachez reproduire les vertus dont ils vous ont donné l'exemple, lorsqu'ils étaient sur la terre. Soyez compatissants envers les pauvres âmes du purgatoire ; vous

pouvez faire beaucoup pour elles ; vos prières, vos bonnes œuvres, vos pénitences, offertes pour elles à la justice de Dieu, hâteront le moment heureux de leur délivrance. Une fois dans le paradis, elles acquitteront au centuple envers vous la dette de leur reconnaissance. Et maintenant déjà, du sein de leurs tourments, parce que vous ne les oubliez pas, elles supplient avec ardeur Dieu pour vous. Soyez charitables et bons envers vos frères, priez pour eux, donnez le bon exemple à ceux qui vous entourent, aidez-les de vos bons conseils ; par là, vous augmenterez le trésor de vos mérites et vous assurerez votre salut. Et quand vous quitterez la terre, ce sera avec la ferme confiance d'être reçus dans une patrie meilleure, dans l'Eglise triomphante où vous règnerez à jamais avec Jésus-Christ et ses élus. Ainsi soit-il !

SERMONS OU L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

L

LA RÉSURRECTION DES RÉPROUVÉS

Omnes resurgemus, sed non omnes immutabimur.

Tous nous ressusciterons, mais nous ne serons pas tous transfigurés. (I Cor., xv, 51).

Quels sont ceux, mes enfants, qui participant à la résurrection de Jésus-Christ ne seront pas transfigurés, c'est-à-dire, ne participeront pas à la gloire de sa résurrection et de son ascension ? — La réponse est facile : ce sont ceux qui auront refusé de participer aux mérites de sa vie, de sa passion et de sa mort. Ils ont voulu vivre et mourir privés de sa grâce : quoi d'étonnant qu'ils soient privés de sa gloire, puisque la vie de la gloire dans l'éternité n'est que l'épanouissement naturel de la vie de la grâce dans le temps ? Ils ne seront donc pas glorifiés, transfigurés, et cependant ils ressusciteront. A propos de ces réprouvés nous pouvons nous poser la même question que pour les justes : Comment et dans quel corps ressusciteront-ils ?

Nous aurons la réponse à cette question en considérant : 1^o en quoi la résurrection des réprouvés ressemble à celle des justes ; 2^o comment elle en diffère.

I

Pour les réprouvés comme pour les justes la résurrection est certaine : « Ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront les uns pour la vie, les autres pour l'opprobre éternel. » (Dan., xii, 2). — Cette résurrection est nécessaire. Dieu qui a créé la nature humaine, ne peut souffrir qu'elle soit détruite, dans quelques-uns de ses membres, par la malice du démon qui aura bien pu précipiter les réprouvés dans la mort, mais qui n'aura pas le pouvoir de les y retenir. Du reste, Jésus-Christ ayant été constitué juge des justes et des pécheurs, ceux-ci devront se présenter devant

lui dans l'intégrité de leur forme de pécheurs, avec cette âme qui a voulu le péché, avec ce corps qui trop souvent en a été l'instrument. Donc comme les justes, les réprouvés ressusciteront nécessairement ; comme les justes ils peuvent dire avec Job : « Au dernier jour je me relèverai de la poussière de la tombe, et dans ma chair je verrai mon Dieu », ce Dieu qui sera leur juge. — La résurrection des damnés étant, comme celle des élus, uniquement l'œuvre de Dieu, sera complète, le corps de chacun se relèvera dans sa perfection de corps humain. D'autre part, il faut que ce corps dont tous les membres et tous les sens avaient été si admirablement disposés pour servir aux desseins de la miséricorde de Dieu, soit reconstitué dans sa perfection pour l'accomplissement des décrets de la divine justice. Pas un membre ne manquera à l'appel du Souverain Juge ; pas un sens ne sera émoussé par une infirmité quelconque. Mais, disons-le dès à présent, cette perfection de l'organisme qui disposera le corps des saints à une sensation plus complète de toutes les jouissances célestes, sera pour les damnés une préparation, une disposition à ressentir avec une intensité plus grande la souffrance et les tourments dans leur chair de péché. — Enfin, la résurrection des réprouvés, comme celle des justes, sera définitive ; pour ceux-ci, la résurrection sera la vie éternelle dans la gloire éternelle, pour ceux-là ce sera la vie éternelle dans le feu éternel.

Certaine, nécessaire, complète, définitive, voilà en quoi la résurrection est semblable pour les uns et pour les autres.

II

En quoi diffère-t-elle, cette résurrection ? Oh ! de tout ce qui différencie le ciel de l'enfer. — Ne parlons pas des propriétés des corps glorieux. Les faiblesses et les imperfections naturelles au corps humain demeureront aux corps des réprouvés, aggravées par les suites du péché. Ces corps de chair obscurs, assombris par le péché, seront réfractaires à toute clarté : les ténèbres de l'enfer seront leur vêtement d'ignominie. — Les lois de la pesanteur leur seront aggravées par le poids des chaînes qui tomberont sur eux et les captiveront, selon le mot de David : *Pluet super peccatores laqueos*. — Ces corps qui seront restés terrestres et charnels jusqu'à la corruption, loin de participer comme ceux des saints à la subtilité du corps de Jésus-Christ ressuscité, auront pour tombeau ou plutôt pour prison un enfer infranchissable. — Pendant que les justes préservés désormais de toute souffrance iront au bonheur éternel, les réprouvés iront eux au supplice éternel. Ils reprendront leurs corps pour souffrir dans leurs corps ; ils reprendront ce corps dans la perfection de ses membres et la plénitude de ses facultés pour souffrir davantage ; ils le reprendront pour ne plus le quitter afin de souffrir en lui éternellement.

L'immortalité qu'ils trouveront dans la résurrection est, pour les réprouvés, pire que la mort. Au grand jour, à la lumière de l'éternité ils préfère-

ront les ténèbres de la tombe. Ils diront aux montagnes : Tombez sur nous, et aux collines : Couvrez-nous. Ils sont de la race de celui dont Jésus-Christ a dit : « Mieux eût valu pour lui de n'être jamais né. » — « Ils désireront mourir, et la mort s'éloignera d'eux. » (Apoc. ix, 6). Ici s'applique la remarque de saint Thomas : « Il est bon de vivre, mais à condition que la vie soit sans mal, sans corruption et sans tristesses, car l'impossibilité de mourir ne ferait qu'accroître les peines en les rendant éternelles. »

Répondons à une question : Comment concilier l'intensité des peines des réprouvés avec leur éternité ? Comment associer selon la parole d'Isaïe un feu dévorant et des ardeurs sempiternelles ? Car enfin, il est de la nature du feu de consumer, de détruire, de dévorer, et si le feu dévore, détruit et consume ce qui l'alimente, il cessera bientôt faute d'aliment. Dans cette question nous nous heurtons à un mystère que le savant Suarez expose en disant que ce feu agit non par une action purement naturelle, mais comme un instrument de Dieu. Si le feu de l'enfer est un instrument de Dieu, un feu intelligent qui agit sur les corps selon les mérites de chacun, comme dit le même auteur, il n'est pas difficile d'admettre que Dieu qui, d'après les exigences de sa justice, développe l'action de ce feu pour torturer les coupables, ne permette pas à son ardeur dévorante de les consumer.

Méditons ces vérités, mes enfants. Elles nous inspireront une crainte salutaire du péché, qui seul peut mettre obstacle à la glorification, à la transfiguration de notre corps, parce qu'il empêche la sanctification de notre âme.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE Moyens de salut

II

LA PRIÈRE

e

Son efficacité

— *Rappelez-nous, Henri, ce que nous avons déjà dit de la prière.*

— Nous avons dit :

1^o Sa nature,

2^o Sa nécessité,

3^o Ses conditions,

4^o Son objet.

— *Aujourd'hui, mes enfants, afin de nous encourager à recourir souvent à la prière, nous allons parler de son efficacité.*

Hier, Jean, tout découragé, s'écriait :

« Je prie depuis si longtemps sans rien obtenir ! »

« Ce n'est vraiment plus la peine de prier ! »

Jean avait-il raison de tenir ce langage ?

— Nullement.

— *Pourquoi ?*

— Parce que la prière est toujours exaucée quand elle est faite dans les conditions voulues.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire,

Premièrement, qu'on prie avec attention, dévotion, humilité, confiance, persévérance, en union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Deuxièmement, qu'on prie selon l'ordre établi de Dieu.

— *Quel est l'ordre établi de Dieu ?*

— C'est qu'on demande tout d'abord les biens les plus précieux et les plus nécessaires, comme le paradis et les grâces divines, pour demander ensuite les biens moins importants, dans l'intention d'en faire un bon usage, et avec soumission à la volonté du Souverain Maître de toutes choses.

— *Si Jean avait prié de la sorte ?*

— Dieu aurait exaucé sa prière.

— *Vous dites donc que la prière faite dans les conditions voulues est toujours exaucée ?*

— Oui.

— *Comment le savez-vous ?*

— Je le sais

Par la voix de Dieu,

Par la voix de Jésus-Christ,

Par la voix des saints,

Par la voix de l'histoire ou de l'expérience.

1

Voix de Dieu

— *Voici ce que nous lisons dans les livres saints :*

« La prière humble percera les nues. » (Eccli. xxxv, 21).

« Le Seigneur a-t-il jamais dédaigné celui qui l'invoquait ? » (Eccli. ii, 12).

« Dieu fera la volonté de ceux qui le craignent, et Il exaucera leur prière. » (Ps. cxliv, 19).

« La prière persévérante du juste a beaucoup de puissance auprès de Dieu. » (Jac. v, 16).

Dites-nous, Ernest, ce qu'il faut conclure de ces paroles et de beaucoup d'autres semblables ?

— C'est que le Seigneur lui-même nous apprend que la prière faite dans les conditions voulues ne manque pas d'être exaucée.

2

Voix de Jésus-Christ

— *Est-ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous enseigne, lui aussi, l'efficacité de la prière ?*

— Oui.

— *La preuve ?*

— La preuve, c'est qu'Il nous dit :

« Demandez et vous recevrez ; »

« Cherchez et vous trouverez ; »

« Frappez et l'on vous ouvrira. » (Math. vii, 7).

— *Mais peut-être n'a-t-il fait cette promesse que pour quelques demandes particulières ?*

— Il a promis de nous donner tout ce que nous demanderions.

— *Dans quelle circonstance ?*

— Quand Il a dit :

« Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, Il vous le donnera. » (Jean, xiv, 13 ; xvi, 23).

— *Une telle promesse n'a sans doute été faite que pour quelques hommes privilégiés ?*

— Cette promesse a été faite pour tous les hommes sans exception.

— *La preuve ?*

— La preuve, c'est que le Sauveur a dit :

« Quiconque demande obtient. » (Math. vii, 8).

— *Le pauvre obtiendra donc aussi bien que le riche ?*

— Oui.

— *L'ignorant aussi bien que le savant ?*

— Oui encore.

— *Le faible aussi bien que le fort ?*

— Oui toujours.

— *Notre-Seigneur ne fait donc pas d'exception dans la promesse d'exaucer nos prières ?*

— Non, Il n'excepte rien, ni personne. Tous pourront obtenir tout ce qu'ils demandent dans les conditions voulues.

3

Voix des saints

— *Lisez-nous, Paul, ces quelques textes empruntés aux saints.*

— « La prière est toute-puissante. » (Saint Jérôme).

« Il n'y a rien de plus puissant que l'homme qui prie. » (Saint Bernard).

« La prière est la mère et la source de tous les biens. » (Saint Grégoire de Nysse).

« La prière du juste est la clef du ciel ; elle monte, et, soudain, la bonté divine se fait sentir. » (Saint Augustin).

— *Que faut-il conclure de ce langage ?*

— C'est que les saints s'accordent à nous enseigner l'efficacité de la prière.

4

Voix de l'histoire ou de l'expérience

— *Qu'est-ce que nous apprend, sur l'efficacité de la prière, la voix de l'histoire ou de l'expérience ?*

— Elle nous apprend que la prière

Délivre des maux les plus grands,

Procure les biens les plus précieux,

Accomplit des prodiges,

Triomphe des démons,

Commande à Dieu lui-même.

=

La prière préserve ou délivre des maux les plus grands

+

Maux du corps

— *Dites-nous, Georges, comment le prophète Daniel put échapper à la dent des lions affamés auxquels on l'avait jeté en pâture ?*

— Par la puissance de la prière.

— *Comment la vertueuse Suzanne parvint-elle à triompher de la calomnie de deux infâmes vieillards qui voulaient la faire mourir ?*

— Par la ferveur de sa prière.

— *Le prophète Jonas avait dit de la part de Dieu aux Ninivites :*

« Encore quarante jours et Ninive sera détruite. »

Est-ce que cette menace s'est réalisée ?

— Non.

— *Pourquoi ?*

— Parce que la prière pénitente des Ninivites sauva leur ville coupable.

— *Esther et Mardochée eurent le bonheur de préserver les Juifs des fureurs d'Aman qui avait juré de les faire périr.*

Savez-vous, Ernestine, comment ils réussirent à conjurer ce terrible malheur ?

— Par la prière humble et persévérante.

— *Pourquoi les trois jeunes Hébreux échappèrent-ils aux atteintes des flammes de la fournaise ardente ?*

— A cause de la ferveur de leur prière.

—

— *Si les hommes du temps de Noé avaient consenti à prier Dieu au lieu de se moquer des avertissements de ce vénérable patriarche ?*

— Dieu n'aurait pas envoyé le terrible déluge.

—

— *S'il y avait eu seulement dix justes priant Dieu dans les villes de Sodome, Gomorrhe et autres ?*

— Le feu du ciel n'aurait pas dévoré ces villes coupables.

—

— *En 680, une peste effroyable dévasta la ville de Rome, faisant des milliers de victimes.*

Savez-vous, Henriette, ce qui mit fin au redoutable fléau ?

— Une procession en l'honneur des reliques de saint Sébastien.

—

— *Sous le règne d'Ezéchias, Sennachérib, roi d'Assyrie, vint assiéger Jérusalem et se permit d'envoyer à Ezéchias des lettres remplies de blasphèmes où il menaçait d'une ruine complète la capitale du royaume de Juda.*

Vous rappelez-vous comment la ville de Jérusalem fut préservée de cette effroyable catastrophe ?

— Par la prière.

— *Comment cela ?*

— Le roi Ezéchias alla se prosterner dans le temple du Seigneur et pria Dieu de sauver la ville et son temple des mains du blasphémateur Sennachérib.

— *Et alors ?*

— Et alors, le Seigneur envoya son ange qui, en une nuit, extermina 185.000 soldats de l'armée ennemie et délivra ainsi la ville assiégée.

—

— *Si l'on voulait raconter tous les fléaux dont la prière a délivré ou préservé les hommes ?*

— Il faudrait des volumes, et on n'en finirait pas.

+

Maux de l'âme

— *Maintenant, Emile, dites-nous quel est le moyen de nous délivrer de la lèpre de l'âme, qui est le péché ?*

— C'est la prière.

— *Comment David et Manassès parvinrent-ils à obtenir la rémission de leurs péchés ?*

— Par la prière.

—

— *Comment sainte Monique a-t-elle réussi à retirer son fils Augustin de l'abîme du péché ?*

— Par sa prière humble, fervente et persévérante.

—

— *Le démon est le maître de l'âme de Jean ; il la tyrannise ici-bas en attendant qu'il la fasse souffrir dans l'autre monde.*

Est-ce que ce malheureux Jean a un moyen de se soustraire à cette tyrannie ?

— Oui.

— *Lequel ?*

— La prière, qui, selon la parole de Notre-Seigneur, a le pouvoir de chasser les démons.

—

— *L'âme de Jean est morte à la vie de la grâce et condamnée à la mort éternelle.*

Cette pauvre âme pourra-t-elle s'arracher à cette double mort ?

— Oui.

— *Comment cela ?*

— Par la prière, qui, au témoignage des saints, est toute-puissante et, par conséquent, capable de délivrer de tous les maux.

— *Si votre âme était dans les ténèbres ou dans la désolation, Angéline, que feriez-vous ?*

— J'aurais soin de faire une humble et fervente prière.

— *Et qu'arriverait-il ?*

— Les ténèbres et la désolation disparaîtraient pour faire place à la lumière et à la joie.

— *Si le sombre désespoir menaçait de vous envahir, où trouveriez-vous le remède à ce redoutable fléau ?*

— Dans une prière très humble et très confiante adressée au bon Jésus et à sa tendre mère.

==

La prière procure les biens les plus précieux

+

Biens du corps

— *Racontez-nous, Pierre, comment la prière rendit la santé au roi Ezéchias.*

— Le roi Ezéchias allait mourir.

Désolé, il pria Dieu avec larmes de vouloir bien le guérir, et le Seigneur lui rendit la santé et prolongea sa vie de 15 années.

— *Pendant que l'apôtre saint Pierre était en prison, attendant la mort, que faisaient les fidèles de l'Eglise naissante ?*

— Ils priaient avec ferveur et confiance.

— *Qu'arriva-t-il ?*

— Leur prière fut exaucée, et l'ange du Seigneur vint délivrer miraculeusement le premier chef de toute l'Eglise.

—

— *Vous rappelez-vous, Georges, comment les Hébreux vainquirent les Amalécites dans le désert ?*

— C'est grâce à la prière de Moïse.

— *La preuve ?*

— La preuve, c'est que les Amalécites reprenaient le dessus quand Moïse n'avait plus la force de tenir ses bras levés vers le ciel.

— *Racontez-nous, Victor, l'histoire de la légion fulminante.*

— L'année 174, l'empereur Marc-Aurèle qui faisait la guerre aux Quades, barbares de la Germanie, s'était laissé enfermer par eux dans un défilé très étroit.

La chaleur étant accablante, l'armée romaine devait périr de soif ou se rendre à l'ennemi.

Heureusement que dans cette armée se trouvait une légion composée en grande partie de soldats chrétiens.

Ces soldats, voyant le péril, se mettent à genoux et prient de tout leur cœur.

Les barbares se moquaient d'eux, quand tout à coup le ciel se couvre de nuages, et pendant qu'une pluie bienfaisante inonde le camp des Romains, une grêle épouvantable tombe sur les bataillons ennemis, les écrase et les disperse.

— *Qu'est-ce que ce miracle ?*

— Une nouvelle preuve de l'efficacité de la prière.

— *Quand vous lisez l'Evangile, Alfred, que remarquez-vous touchant la question qui nous occupe ?*

— C'est que l'Evangile nous montre une foule de bienfaits obtenus par la prière.

— *Par exemple ?*

— Par exemple,

La vue rendue aux aveugles,

L'ouïe aux sourds,

La parole aux muets,

Le mouvement aux paralytiques,

La beauté aux lépreux, etc., etc.

— *Si on voulait raconter tous les bienfaits corporels procurés par la prière ?*

— On n'en finirait pas.

+

Biens de l'âme

— *Est-ce seulement au corps que la prière fait du bien ?*

— C'est surtout à l'âme.

— *Montrez-le, Joséphine.*

— La prière a procuré la grâce sanctifiante à Marie-Madeleine ;

La prière a ouvert le ciel au bon larron ;

La prière a gardé l'innocence aux vierges martyres exposées à d'indignes outrages ;

La prière, dit saint Grégoire de Nysse, est

« Le rempart de la pudeur,

« Le sceau de la virginité,

« Le frein de la colère,

« La répression de l'orgueil,

« L'oubli des injures reçues,

« La réconciliation des ennemis,

« La consolation des affligés,

« Le soulagement de ceux qui pleurent.

« Sa force et son efficacité sont si grandes que, lorsqu'elle entre une fois dans une âme, toutes les vertus y entrent avec elle. »

— *Quel est le bien de l'âme que nous devons désirer et demander avant tout ?*

— C'est la persévérance finale, ou la grâce d'une bonne mort.

— *Pouvons-nous mériter ce bien le plus précieux de tous ?*

— Non, nous ne pouvons que l'obtenir.

— *Comment l'obtiendrons-nous ?*

— Par la prière humble, fervente et persévérante.

—

— *Quels sont, Eugène, les principaux biens spirituels que nous procure la prière ?*

— Ces biens sont

Le pardon des péchés,

La grâce sanctifiante,

Les vertus chrétiennes,

La bonne mort,

Le paradis.

==

La prière accomplit des prodiges

— *Vous avez dit que l'expérience et l'histoire nous apprennent que la prière accomplit des prodiges.*

Citez-nous, Julie, des exemples qui le prouvent.

— En voici quelques-uns.

Les martyrs prient, et les bêtes de l'amphithéâtre les caressent au lieu de les dévorer.

Moïse prie, et la mer Rouge s'entr'ouvrant laisse un libre passage au peuple de Dieu poursuivi par Pharaon.

Josué prie, et le lit desséché du Jourdain ouvre l'entrée de la Terre promise.

Le peuple hébreu prie, et les murailles de Jéricho sont renversées par la présence de l'arche et le son des trompettes.

Josué prie de nouveau, et le soleil s'arrête afin de lui donner le temps d'achever la déroute des ennemis.

Saint Martin prie, et l'arbre coupé tombe du côté où il ne penchait point; et les malades sont guéris; et les morts ressuscitent.

Saint Benoît prie, et le verre qui renfermait un breuvage empoisonné se brise, au grand étonnement de ceux qui voulaient faire mourir ce fidèle serviteur de Dieu.

— Saint François-Xavier prie, et les miracles se multiplient sur son passage.

— *Ceci se passait autrefois; sans doute qu'il n'en est pas de même aujourd'hui?*

— Aujourd'hui encore, la prière accomplit les prodiges les plus merveilleux.

— *Pourriez-vous dire en quel endroit?*

— A Lourdes et dans beaucoup d'autres sanctuaires.

— *Que se passe-t-il donc?*

— A la prière des pèlerins

Les aveugles voient,

Les muets parlent,

Les sourds entendent,

Les paralytiques marchent,

Les malades abandonnés par les médecins retrouvent la santé, la force et le bonheur :

Si bien que les incrédules sont ébranlés et se voient obligés de reconnaître l'intervention de la puissance divine dans les choses de ce monde.

La prière chasse les démons

— *Sainte Thérèse nous raconte que le démon lui étant apparu sous une forme affreuse, elle le mit en fuite avec le signe de la croix et l'eau bénite.*

Qu'est-ce que cela prouve, Lucie?

— Cela prouve que la prière a le pouvoir de chasser les démons.

— *Un père de famille avait son jeune enfant possédé du démon.*

Il l'apporte à saint Bernard, le suppliant de le délivrer de son cruel bourreau.

Saint Bernard ordonne aux personnes présentes de se mettre en prières; puis il fait avaler à ce pauvre enfant quelques gouttes d'eau bénite, et le démon s'enfuit honteusement, laissant libre sa victime qui sourit doucement à son père en remerciant Dieu de sa guérison.

Dites-nous, Céline, ce qu'il faut conclure de ce fait merveilleux?

— Il faut en conclure que la prière est plus forte que le démon.

— *Du temps des Goths, le démon s'était emparé d'un écuyer de Totila qui avait ri de saint Cassius, évêque de Narni.*

En présence du roi, on amène le possédé au vénérable évêque.

Saint Cassius se met en prières, fait le signe de la croix, et le démon est chassé.

Qu'en pensez-vous, Justin?

— C'est une nouvelle preuve que la prière a la puissance de chasser les démons.

— *Très souvent, dans le cours des âges, les possédés du démon ont été délivrés par les exorcismes, c'est-à-dire par les prières que l'Eglise a établies tout exprès pour chasser l'esprit malin.*

Quelle conclusion tirer de ces nombreuses délivrances?

— C'est que la prière a le privilège d'expulser les démons du corps de leurs victimes.

La prière commande à Dieu lui-même

— *Nous délivrer des plus grands maux;*

Nous procurer les plus grands biens;

Accomplir des prodiges;

Chasser les démons;

Voilà déjà une puissance merveilleuse de la prière.

Dites-nous, Joseph, si c'est là tout son pouvoir?

— La prière a encore un pouvoir plus merveilleux que tous ceux qui précèdent.

— *Lequel?*

— Celui de commander à Dieu.

— *Racontez-nous une histoire qui nous montre bien cette puissance extraordinaire de la prière.*

— Au pied du Sinaï, le peuple hébreu trouvant que Moïse restait trop longtemps sur la montagne, se prosterne devant un veau d'or et lui offre des sacrifices.

Le Seigneur irrité veut détruire Israël idolâtre. « Laisse-moi, dit-il à Moïse, afin que ma colère s'enflamme contre eux et que je les extermine. »

Mais Moïse se met à prier.

Il supplie le Seigneur de se souvenir d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, à qui Il a promis une nombreuse postérité.

Il le conjure de ne pas faire dire aux Egyptiens qu'Il a tiré d'Egypte, par ruse, les Israélites pour les tuer sur la montagne.

Il lui demande avec larmes d'apaiser sa colère et de détourner le mal qu'il prépare à son peuple.

Et le Seigneur est désarmé et vaincu par la prière de Moïse; sa colère s'apaise et il ne fait pas le mal qu'il avait médité contre son peuple.

— *A qui Dieu commande-t-il?*

— Aux créatures.

— *A qui les créatures obéissent-elles?*

— A Dieu.

— *Maintenant, à qui la prière commande-t-elle?*

— La prière commande à Dieu.

— *A qui Dieu obéit-il?*

— A la prière.

— *Qu'est-ce que cela prouve?*

— Cela prouve bien la toute-puissance et l'efficacité de la prière.

Conclusions pratiques

— *Si vos prières n'étaient pas exaucées, Aline, que diriez-vous?*

— Je dirais que mes prières n'ont pas été faites dans les conditions voulues.

— *Quelle est votre résolution?*

— Je ferai toujours ma prière dans les conditions voulues.

— *C'est-à-dire?*

— C'est-à-dire avec attention, ferveur, confiance, humilité, persévérance, en union avec Notre-Seigneur et selon l'ordre établi de Dieu.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

XII

LA PRÉVOYANCE

C'est Dieu qui vous a placées où vous êtes, et qui vous y veut. Il ne vous y a point mises pour votre jouissance et votre satisfaction personnelle, mais pour que vous accomplissiez son œuvre, dans votre âme, dans votre famille, que vous soyez en un mot partout ses coopératrices. Quelle dignité que celle-là ! Travailler avec Dieu, avoir l'honneur d'être ses instruments, ses servantes qu'il juge nécessaires à l'accomplissement de sa volonté, puisqu'il vous a choisies ! Oh ! remerciez-le de cette distinction insigne qui vous élève si haut dans son estime et dans son amour ! Ensuite, marchez avec confiance, même parmi les revers ; Dieu est avec vous, semblable au père de famille qui de loin regarde ses enfants qui travaillent à sa moisson, fauchent et dressent leurs gerbes, et ne permettrait pas que le labeur vint excéder leurs forces. Remerciez-le même des afflictions qu'il vous envoie pour de secrètes et adorables raisons. Continuez à faire son œuvre, la joie dans l'âme. Ayez le culte de la Providence.

Dieu cependant laisse libre carrière à votre activité. Vous êtes, — pour reprendre ma comparaison, — ses moissonneuses dans son vaste champ, et il considère votre ardeur ou vos défaillances. Une chose absolument sûre, c'est que le champ ne se moissonnera pas tout seul. Combien il faut de poignées d'épis, même pour une seule gerbe ! A vous donc d'agir, de disposer votre travail, de conduire votre maison et surtout de la gouverner.

Un homme d'Etat disait : « Gouverner, c'est prévoir. » C'est pourquoi après vous avoir recommandé le culte de la Providence, je me sens pressé de vous rappeler que vous devez professer aussi en quelque sorte « le culte de la prévoyance. » Le Sage dit en parlant de la femme forte : « Elle a considéré les sentiers de sa maison. » *Consideravit semitas domus suæ.* (Prov. xxxi, 27). Elle en connaît tous les détours, tous les détails, elle s'applique à la rendre prospère, à y faire régner l'aisance. Il entre dans les desseins de Dieu qu'il y ait autant que possible de l'aisance dans vos familles, et la source de l'aisance c'est l'économie. Deux points pratiques que nous allons étudier ensemble et sur lesquels j'appelle toute votre attention.

I

1. L'aisance, la prospérité n'est aucunement opposée aux desseins de Dieu. Quand Isaac bénit

son fils Jacob il lui souhaite tous les biens de la terre : « Que Dieu te donne, par la rosée du ciel et la fertilité du sol, abondance de froment et de vin ! » (Gen. xxvii, 28). Et Salomon précisant, avec le sens profond de la sagesse qui le caractérise, ce qui nous convient le mieux pour le gouvernement de notre vie, fait à Dieu cette belle prière :

« Seigneur, je vous ai demandé deux choses, ne me les refusez point avant que je meure :

« Eloignez de moi la vanité et les paroles de mensonge.

« Ensuite, ne m'affligez pas de la pauvreté réduite à mendier, ni des grandes richesses, mais accordez-moi seulement ce qui m'est nécessaire pour vivre.

« Trop riche, dans la satiété de mes désirs, je pourrais être tenté de nier la Providence et de dire : Qui donc est le Seigneur ?

« Poussé par le besoin, j'en viendrais peut-être à voler, et je blasphémerais le nom de mon Dieu ! » (Prov. xxx, 8).

Les deux extrêmes poussent aux mêmes conséquences. L'homme enflé de ses richesses s'écrie : « Dieu, c'est moi ! » et le malheureux accablé par l'indigence dit : « S'il y avait un Dieu, il ne me réduirait pas à une telle misère ! »

Ce qu'il y a donc de plus enviable pour vous et de plus conforme aux desseins de Dieu, c'est l'aisance qui tient le milieu entre l'insolence de l'abondance et les tortures de la disette. Les richesses sont chose séduisante, mais comment ne pas se rappeler les anathèmes dont le Sauveur les a frappées, l'histoire du mauvais riche et celle de ce jeune homme irréprochable, vertueux, que Jésus aime rien qu'à le voir, mais qui ne se décida point à le suivre et s'en alla tout triste, parce qu'il était grand propriétaire : *Abiit mœrens, erat enim habens multas possessiones.* (Marc, x, 17). Et Jésus se tournant vers ses disciples leur dit en soupirant : « Qu'il est difficile à ceux qui ont de l'argent, d'entrer dans le royaume de Dieu ! » Et comme ses disciples demeurent stupéfaits de cette grave parole, il l'explique et la confirme : « Mes petits enfants, oui, il est bien difficile à un riche, qui se confie dans ses richesses, d'entrer dans le royaume de Dieu ! » Or, où est-il le riche qui ne met pas sa confiance dans son argent, *confidentes in pecuniis* ?

2. J'ai le bonheur de m'adresser à un auditoire qui ne connaît ni l'extrême opulence, ni l'extrême pauvreté. Je l'exhorterai donc ou à conquérir ou à garder l'aisance que le Sage proclame désirable.

L'aisance acquise est chose sacrée, — je la suppose acquise par des moyens légitimes. — Ce sont en général vos parents qui vous l'ont transmise. Elle est le produit de leurs sueurs, de leur travail persévérant pendant de longues années, c'est le résultat d'honneur du labeur tenace et chrétien de plusieurs générations. Ce morceau de pain dont vous jouissez, vos aïeux qui vous l'ont

assuré pensaient à vous quand ils semaient le grain de blé qui l'a produit. Fortunes modestes et vraiment vénérables, car elles représentent une somme de vertus que vous ne soupçonnez pas. Votre père, votre mère, vos aïeux auraient pu dépenser leur patrimoine pour en jouir, s'accorder un repos bien mérité peut-être, cueillir, suivant l'invitation du poète païen, le jour qui s'offrait à eux beau et savoureux comme un bon fruit mûr, *carpe diem*, et dissiper gaïement ce qu'ils possédaient. Ils ne l'ont pas fait. Pourquoi? C'est qu'ils songeaient, ils voyaient plus loin; ils ne vous connaissaient point, vos excellents aïeux, mais ils vous aimaient comme Dieu aime ses enfants à venir; en vous ils voyaient leur chair et leur sang, la bien-aimée descendance qui habiterait la maison bâtie de leurs mains, cultiverait leur champ et leur vigne, y retrouverait la trace féconde de leurs sueurs et de leurs efforts. Leur raison et leur cœur leur donnaient le culte de la prévoyance!

Ce qu'ils vous ont laissé est fait de leurs privations, de leur sobriété, de leurs vertus, de leurs sacrifices. Oh! la vaillante race qui a couvert notre sol d'actes religieux et méritoires, d'actes d'amour pour vous! Vous ne pouvez faire un pas sans vous souvenir, — parce que les témoignages en demeurent vivants, — de leurs pensées généreuses, de leurs entreprises hardies, de leur vigueur à conquérir pour vous de nouvelles parcelles du sol, de leur endurance au travail, de leurs exemples superbes d'abnégation, de renoncement à leurs plaisirs, et pourquoi? parce qu'ils voulaient que votre berceau fût plus moelleux que le leur, que vous n'eussiez qu'à entrer de plain pied dans la carrière déblayée par eux, et parce qu'ils portaient au cœur la flamme de l'amour de Dieu, où s'allume le sacrifice. Oh! la sainte chose que la propriété qui est la vie, le sang même de nos aïeux ayant pris une forme immortelle, monument durable du travail, de l'intelligence et du cœur qui se survivent! Comprenez-vous maintenant comment ceux qui voudraient porter atteinte à la propriété conspirent surtout contre la famille et prépareraient à nos enfants la ruine et la pauvreté stérile, écœurante, contre nature?

Conservez donc avec soin le patrimoine de vos pères, l'aisance qu'ils vous ont procurée vous savez à quel prix, aisance chrétienne puisqu'elle est le fruit de leurs vertus chrétiennes. Héritières de leurs biens, soyez aussi héritières de leurs qualités, — de leurs convictions et de leur foi. Ce sont ces qualités qui sont devenues le fondement de leur fortune; si le fondement disparaissait l'édifice s'écroulerait. Le jour où vous cesseriez de leur ressembler, marquerait le commencement de l'appauvrissement de votre maison. Ne vous étonnez pas si l'on dit que la richesse publique et particulière diminue en France: c'est parce que la vertu diminue qui assure la prospérité, et que le pays devient jouisseur, partant moins austère,

moins vaillant et moins économe que ne l'étaient nos ancêtres chrétiens. Ce que le sacrifice a mis un siècle à amasser, la passion du bien-être égoïste met une année à le dissiper.

3. Et il ne vous suffit même pas de le *conserver*, ce patrimoine sacré, vous devez l'*accroître* pour vos enfants. Vous avez le droit d'en user, vous en êtes propriétaires, mais jamais d'en abuser, de le perdre et de le gaspiller. Et c'est à l'augmenter que vous servira « le culte de la prévoyance. » Vos enfants grandissent, viendra le jour de leur première communion, plus tard de leur établissement: préparez longtemps à l'avance une petite épargne pour que la joie complète règne chez vous le plus beau jour de leur vie, et une grande, pour qu'ils entrent dans la vie, qu'ils entament la lutte avec de bonnes armes dans les mains. Prévoyez l'avenir dès l'année qui précède, prévoyez une mauvaise récolte, une maladie, un accident, et tenez prête la réserve nécessaire afin de parer le coup, de peur qu'il ne devienne mortel pour la maison.

Considérez encore une chose, — ce sont les sentiers et détours de la maison que doit connaître la femme forte: — c'est que, si votre aisance ne s'accroît point, forcément elle s'amointrit, par la marche intraitable des événements. Les objets de nécessité usuelle augmentent de valeur, et le sol diminue: la vie est plus chère et le travail n'est pas plus rémunérateur. Ici donc, ne pas avancer c'est reculer. Le progrès nous emporte dans son mouvement violent; si nous ne le suivons pas dans les méthodes nouvelles qu'il impose pour l'agriculture, l'industrie, le commerce, nous nous ruinons doucement, sans même nous en apercevoir. La vie matérielle, autrefois si calme, est une bataille terrible, qu'il faut accepter. Combattez pour vos foyers!

Cette bataille où vous triompherez si vous y apportez toute votre énergie, vous assurera d'abord la liberté précieuse de celui qui ne doit rien à personne, vous donnera une juste influence, fortifiera votre crédit et votre honorabilité, — choses inappréciables, — et vous fournira même un moyen puissant de sanctification pour vous et pour les vôtres; car il vous sera plus facile d'élever vos enfants ou de les faire élever en des maisons où leurs mœurs, leur foi, leurs convictions seront préservées, et plus loisible de faire du bien, de secourir les déshérités de la fortune ou du bonheur.

II

La grande source de l'aisance c'est l'*économie*. Mais combien l'économie suppose d'énergie! Qu'il faut d'abnégation, de générosité, de courage pour se priver du superflu! A part certaines catastrophes qui tombent sur une maison et l'écrasent soudain, mais qui demeurent l'exception, ce qui ruine nos familles ce sont nos vices, nos vices qui sont effroyablement coûteux.

1. C'est le mari qui dépense le plus clair de son gain au cabaret, seul ou en des compagnies qui le

dépravent et l'abrutissent ; c'est la femme qui, par dépit souvent, suit une voie analogue, se livre à de petites débauches avec les voisines, débauches de temps perdu, de langue, parfois de café ou de liqueurs fortes. Cela n'est pas inouï du tout dans notre peuple chrétien, révolutionné par le culte de la jouissance et la passion du bien-être.

Et puis c'est encore le luxe pour vos enfants, pour vos filles surtout, luxe qui est au-dessus de votre condition et excède vos moyens. J'y trouve des inconvénients énormes, car vous leur donnez des goûts de dépense et de frivolités, vous les détournez des idées et de l'amour du travail, et quand ils seront aux prises avec les exigences de la vie et les duretés de l'existence, ils n'auront ni la force, ni l'endurance nécessaires pour lutter contre la misère montante, et leurs convictions ne les y aideront pas. Elevés dans l'habitude de ne se passer de rien, dans l'amour de la jouissance, que deviendront-ils, que des jouisseurs, des envieux, des mécontents, des révoltés contre une société dont ils signaleront amèrement les inégalités ?

D'un seul coup vous commettez deux crimes : celui de ruiner votre maison, et cet autre plus grave de les réduire à l'impuissance de la relever.

Donc chez vous pas de dépenses inutiles de toilettes qui feraient oublier à vos filles le rang modeste où la Providence les a placées, les détacheraient de leur humble mais honnête origine, et les amèneraient à rougir de vous ! Qu'elles gardent leur vigueur vaillante et leur fière vertu de filles du peuple, afin qu'elles grandissent dans le culte du devoir comme la sainte Vierge leur patronne, et dans l'amour de la patrie française comme Jeanne d'Arc, leur sœur !

Quant à vos fils, conservez assez d'autorité sur eux pour leur interdire ces habitudes précoces qui minent leur santé et vident leur bourse. Et ici je n'entends pas seulement parler des fréquentations défendues qui les perdent corps et âme, mais de certaines pratiques qui ne sont point en soi indécentes et qui tendent à entrer dans nos mœurs, tout en restant fortement ridicules et non moins ruineuses.

Voyez-vous en effet ces enfants de douze ans qui deviennent les hôtes assidus des cabarets, se font une gloire de boire et de fumer comme des hommes, et parcourent les rues d'un pas chancelant, les yeux provocateurs, un cigare et des blasphèmes à la bouche ? On se demande alors si ces malheureux ont vraiment des mères qui se soucient d'eux, ou bien si ce sont des enfants abandonnés sur le pavé qui les a vus naître. Et s'ils vous appartiennent, quels reproches ne mériteriez-vous pas ? Quels spectacles voient-ils, qu'entendent-ils dans ces lieux où toute licence prend cours ? Quelles impressions de scandale déflorent leurs âmes qui, jusque-là restées vierges, ne vivaient que des grâces précieuses de l'innocence, et du souvenir immaculé de leur première communion !

Ajouterai-je que ces vices coûtent, à acquérir et à nourrir, plus cher qu'un beau champ de culture, que ce jardin que vous avez si souvent désiré pour sa proximité et sa convenance, que cette habitation attenante qui compléterait si bien la vôtre, et que cette économie d'un peu de fumée vous constituerait après quelques années une magnifique épargne ?

2. Je n'entends pas dire qu'il faut priver vos enfants de toutes les douceurs, non, l'économie doit se renfermer dans les bornes de la sagesse. Il convient même de dépenser, et c'est une grande science que celle de savoir le faire à propos. Il est des dépenses nécessaires, pour eux, pour le ménage, pour les pauvres.

Dans une société bien conçue chacun doit dépenser suivant sa condition et suivant ses moyens. C'est ainsi que les pauvres vivent du luxe des riches, et que ceux-ci donnent un peu d'aisance au monde du travail. La même règle doit être observée dans la famille. Ce serait folie d'excéder ses ressources et de compromettre l'avenir des siens en dissipant le patrimoine, mais il y a un abîme entre la prodigalité insensée et l'avarice sordide. Avant tout il faut que *vos enfants* se plaisent chez vous, dans leur foyer, comme dans le nid aimable où leur enfance a été abritée et bercée par vous, leurs excellentes mères, qui trembliez sur leur sort, avec plus de sollicitude que l'oiseau sur sa couvée. Il faut que partout où ils vont ils puissent se dire : « Cela ne vaut pas notre maison ! Qu'il fait bon chez nous ! » et qu'ils soient heureux d'y revenir. Mais pour cela il est nécessaire de faire quelques frais, de mettre un peu de mousse dans ce cher nid, et quelques fleurs, quelques fruits, quelques réjouissances autour ! Cela coûte un peu ; beaucoup moins que s'ils allaient ailleurs, que s'ils fréquentaient d'autres foyers où ils s'habitueraient à se passer de vous, où ils goûteraient des plaisirs dépravés qui les éloigneraient de vous, où ils finiraient par se plaire mieux que chez vous !

Quand ils vous amènent des amis, faites-leur bon visage à tous, afin qu'ils reviennent. Car ils sont auprès de vous, sous vos yeux, et votre influence maternelle purifie tout, les conversations, la conduite, les pensées.

J'ai parlé aussi de certaines dépenses nécessaires dans le *ménage*, et peut-être trouverez-vous que ce sujet sort de ma compétence. N'ayez peur toutefois : je ne veux point m'occuper des questions de vêtement, ou de linge, persuadé que vous les traitez avec la clairvoyance de la femme forte qui songe, l'été, aux froides journées d'hiver, et, dans la santé, aux maladies qui peuvent atteindre la famille. C'est alors, dans ces extrémités, que la maîtresse de maison s'applaudit d'avoir fait d'amples provisions pour les temps d'épreuve où le mal vous cloue, vous ou les vôtres, sur un lit douloureux. Heureux alors si, mères prévoyantes, vous l'avez rendu plus doux et plus chaud afin que la souffrance soit moins aiguë !

Mais il est des meubles qui doivent faire l'ornement principal de toute maison chrétienne, et en premier lieu le crucifix.

Quoi ! vous êtes les filles du Christ, vous élevez vos enfants dans l'amour de Jésus enfant, et vous n'auriez pas son image que vous salueriez chaque jour, que vous leur monteriez matin et soir pour leur dire : « Regardez-le, adorez-le et aimez-le ! » Et quand le prêtre viendra vous visiter sur votre couche d'agonisante, il ne trouverait pas chez vous l'image du Sauveur pour vous la faire baiser ! Ayez un crucifix sur votre cheminée, à la place d'honneur, et qu'il passe, comme le plus précieux des héritages, de vos lèvres mourantes aux lèvres de vos enfants, qui y rechercheront un jour la trace pieuse de votre dernier souffle !

A côté du crucifix, sur les murailles plus ou moins décorées, nues parfois, placez les images de la sainte Vierge, de saint Joseph, de vos patrons et de ceux de vos enfants. Pas de ces gravures vulgaires ou immondes qui peignent le crime du jour ou décrivent des scènes empruntées au dernier roman, à la pièce de théâtre en vogue. Je vous le demande, quelles idées saines peuvent-elles éveiller dans l'esprit de vos enfants ? Ils les ont continuellement sous les yeux, sans cesse elles leur parlent, les transportent dans un monde de volupté ou d'orgie où vous ne les voudriez pas voir fréquenter, et, mères insensées, vous faites que ces idées, ces imaginations les obsèdent, que leur pensée habite ces lieux !

Est-ce que la famille n'est pas un sanctuaire où ne doivent s'étaler que de saintes figures qui prient, que des scènes religieuses qui rappellent comment l'Eglise avec ses grands évêques et ses vaillants guerriers a établi, fondé ou relevé la patrie, un sanctuaire de piété et de patriotisme ? Hors de là, tout est déplacé, inutile, ou criminel. L'éducation de votre fils, de votre fille, se fait par les yeux, chez vous, en considérant ces gravures, ces images, avec leurs légendes, ces visages qui respirent la sainteté ou la passion, et qui toute leur vie se dresseront vivants dans leur souvenir. Au surplus, la vue d'un tableau représentant la sainte Vierge ne vous aide-t-elle pas à élever vos enfants mieux que toutes les paroles ? Vous leur dites : « Voyez comme elle est belle, pure, aimable et bonne, comme elle était obéissante à sa mère et comme elle aime les petits enfants obéissants ! » Vous partez de là pour leur raconter sa vie, ses épreuves, son amour pour Jésus-Christ, et l'enseignement divin, grâce à cette image parlante, descend doucement dans leur jeune âme, y tombe goutte à goutte, s'y infiltre, les imprègne : les voilà chrétiens pour jamais ! O puissance de l'image !

Mettez un bénitier auprès de leur lit avec de l'eau bénite, un Christ sous leurs yeux, leur patron à leur chevet ; c'est ainsi que se fera lentement et profondément leur muette et féconde éducation morale. Ajoutez-y quelques bons livres choisis, l'Evangile, la Vie des Saints qui est

l'Evangile en action, et je réponds que vos enfants seront honnêtes, bons, chrétiens.

Un mot seulement pour les pauvres. Vous n'êtes pas dans l'opulence peut-être, mais il y a encore plus pauvre que vous. Dieu nous a confiés les uns aux autres et il veut que ceux qui ont donnent à ceux qui n'ont pas. Calculez ce que vous pouvez donner, ne fût-ce qu'un morceau de pain, et distribuez-le d'un cœur joyeux, sans récrimination ni arrière-pensée, un rayon de bonté et de compassion sur le front. Ah ! ce sont là des économies qui élargissent le cœur et que Dieu bénit. C'est à lui que nous donnons alors, c'est dans sa main que nous déposons nos aumônes et il les fait fructifier au centuple. Loin de nous appauvrir elles apportent l'aisance dans la maison, avec une joie céleste au cœur, car « il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir, » suivant la parole du Maître, *Beatius est magis dare quam accipere*.

PRONES CATÉCHÉTIQUES

Septième dimanche après la Pentecôte

LA RÉMISSION DES PÉCHÉS

Omnis arbor bona fructus bonos facit.

Un bon arbre produit de bons fruits. (Matth., VII, 17.)

Mes frères,

L'Evangile de ce jour renferme une exhortation pressante à la pratique des bonnes œuvres. Il ne suffit pas d'avoir la foi, il ne suffit pas de prier, pour faire son salut : « Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur ! n'entreront pas dans le royaume des cieux ; mais celui qui fera la volonté de mon Père qui est au ciel, celui-là entrera dans le royaume des cieux. » Notre-Seigneur ne pouvait nous enseigner d'une manière plus formelle la nécessité des bonnes œuvres pour le salut.

Il compare les justes à des arbres de bonne nature, plantés dans un bon terrain, cultivés avec soin, et couverts de bons fruits, — et les méchants à des arbres stériles qui ne produisent rien, ou à des sauvageons dont les fruits ne valent rien ; et il nous avertit qu'on peut distinguer les bons chrétiens des mauvais par les fruits qu'ils produisent, c'est-à-dire par leurs œuvres. Les premiers fruits d'une vie vraiment chrétienne sont ceux de la pénitence : « Faites pénitence, convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés, » disait saint Pierre aux Juifs. (Act., III, 19). Que devons-nous faire pour obtenir ici-bas le pardon de nos péchés ? C'est ce que je vais vous rappeler en vous expliquant le dixième article du Symbole, où est formulée la foi de l'Eglise à la rémission des péchés. Nous verrons 1^o que l'Eglise a reçu de son divin fondateur le pouvoir de remettre les péchés ; — et

2^o que pour obtenir le pardon du péché, il faut *faire pénitence et recevoir les sacrements.*

I

L'Eglise catholique a reçu le pouvoir de remettre, par les mérites de Jésus-Christ, tous les péchés, et les peines qui leur sont dues.

1. Dieu seul, mes frères, peut remettre, c'est-à-dire pardonner aux hommes leurs péchés. C'est ce que disaient les ennemis mêmes du Sauveur, lorsque le voyant exercer ce pouvoir ils murmuraient : « Qui peut remettre les péchés, sinon Dieu seul ? » (Marc, II, 7) et Jésus leur répondit en faisant un miracle qui prouvait sa divinité : il guérit d'une parole le paralytique auquel il venait de dire : « Tes péchés te sont remis. » Après avoir ainsi affirmé que « le Fils de l'homme a sur terre le pouvoir de remettre les péchés, » il l'exerça maintes fois en faveur des pauvres pécheurs. Lorsque Marie-Madeleine vient se jeter à ses pieds et les arroser de ses larmes, il lui déclare : « Tes péchés te sont remis » (Luc, VII, 48) ; et lorsque le bon larron lui dit avec l'accent de la plus sincère douleur : « Souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume », il lui pardonne aussitôt tous ses crimes en lui disant : « Tu seras aujourd'hui avec moi au paradis. » (Luc, XXIII, 43).

Après sa résurrection, le Sauveur donna à ses apôtres le pouvoir de remettre les péchés lorsqu'il leur dit : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » (Jean, XX, 23). Ce pouvoir donné aux apôtres devait, comme leur mission évangélique, se transmettre à leurs successeurs, car il y aura toujours sur la terre des pécheurs et le Fils de Dieu est venu sur la terre pour sauver tous les pécheurs. L'Eglise catholique, qui est gouvernée par les successeurs des apôtres, possède donc, et possède seule, le pouvoir de remettre les péchés ; c'est aux ministres de l'Eglise catholique, aux évêques et aux prêtres qu'il faut s'adresser pour recevoir le pardon des péchés.

Reconnaissez ici, mes frères, la grande grâce que vous a faite la divine Providence en vous appelant dans l'Eglise de Jésus-Christ. Combien de malheureux qui, vivant en dehors de son sein, n'entendront jamais parler de la *rémission des péchés*, et ne penseront jamais à se réconcilier avec Dieu ! Combien d'hérétiques, pervertis par ces faux prophètes dont parle l'évangile d'aujourd'hui, refusent d'accepter la grâce du pardon, qui leur est offerte avec tant de libéralité, et courent à la mort éternelle ! Priez pour eux, et toutes les fois que vous récitez le Symbole des apôtres, demandez pour vous et pour vos frères la grâce de la pénitence.

2. Dieu n'était pas obligé de pardonner aux hommes leurs péchés ; s'il le fait, c'est *en vue des mérites de Jésus-Christ* mort sur la croix pour nous obtenir notre pardon. « Il nous a arrachés à la puissance des ténèbres, dit saint Paul, et nous

a transférés dans le royaume de son Fils bien-aimé, dans le sang duquel nous trouvons la rédemption et la rémission des péchés. » (Coloss., I, 14). « Ce n'est pas avec de l'or ou de l'argent que vous avez été rachetés, dit saint Pierre, mais avec le sang précieux du Christ, victime sans tache. » (I Petr., I, 18). La cause méritoire de notre justification, ainsi que l'explique le concile de Trente, c'est le Fils unique de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont nous étions les ennemis (par le péché d'Adam) et qui, dans l'excès de sa charité, nous a mérité la justification, par sa très sainte passion sur la croix, et a satisfait pour nous à la justice de son Père. (Sess. VI, chap. 7). Aussi nous devrions toujours avoir présent à la mémoire le sacrifice du Sauveur et sa mort sur la croix. Aïmons du moins à jeter souvent les yeux sur le crucifix, à le baiser avec respect pour fortifier dans notre cœur la haine du péché, et mettons toute notre espérance dans les mérites infinis du Christ.

3. Jusqu'où s'étend le pouvoir donné à l'Eglise de remettre les péchés ? Il s'étend à *tous les péchés*, quelque énormes qu'ils soient. Notre-Seigneur n'a-t-il pas pardonné à Marie-Madeleine tous les égarements de sa vie mondaine, à saint Pierre son reniement et son parjure, à la femme adultère sa faute, au bon larron tous ses crimes ? En disant à ses apôtres : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, » il n'a excepté aucun genre de crimes, aucune catégorie de pécheurs ; il a donné aux ministres de sa miséricorde tout le pouvoir qu'il avait reçu de son Père. Il veut que tous les pécheurs puissent se sauver, puisqu'il leur ordonne à tous de prier pour être délivrés du mal qui est le péché ; il a donné son sang pour racheter tous les hommes ; il n'y a donc pas un seul pécheur qui ne puisse obtenir son pardon, et l'Eglise a condamné tous les hérétiques qui, depuis les Novatiens jusqu'aux Jansénistes, ont voulu mettre des bornes à la miséricorde divine. — Lorsque l'Evangile parle de péchés qui ne seront remis ni dans ce monde ni dans l'autre, il nous donne à entendre que seuls les pécheurs obstinés dans la haine de Dieu, qui refuseront jusqu'au dernier soupir les avances de la grâce, et mourront dans l'endurcissement, seront à jamais damnés par leur faute.

Ne désespérons jamais de la bonté de Dieu, mes frères, quelles que soient nos fautes ; quand nous aurions la conscience chargée de tous les crimes commis depuis le commencement du monde, il suffirait d'un acte de véritable contrition fait avec le secours de la grâce de Dieu, pour en mériter le pardon.

4. Avec la rémission de nos péchés, recevons-nous aussi la rémission des *peines* qui leur sont dues ? L'offense de Dieu et la peine qui en est le châtimement sont deux choses distinctes : Dieu en nous pardonnant oublie l'offense qu'il a reçue, mais remet-il complètement le châtimement qu'il avait le droit d'infliger ? Dispense-t-il le coupable de toute expiation ? — Il y a deux sortes de peines

encourues par le pécheur : la peine éternelle de l'enfer, qui est le châtement du péché mortel ; et les peines temporelles du purgatoire, qui sont la punition des péchés véniels. Toutes les fois que le péché mortel est pardonné, la grâce et l'amitié de Dieu sont rendues au pécheur repentant, le Saint-Esprit vient habiter dans son cœur, par conséquent il n'y a plus d'inimitié entre Dieu et l'homme, la peine éternelle est complètement remise en vue des mérites de Jésus-Christ. — Mais ne reste-t-il aucune peine temporelle à subir ? Sans doute la miséricorde de Dieu est assez grande pour tout pardonner, et les dispositions du pécheur peuvent être assez parfaites pour qu'il obtienne ce pardon complet. Si au contraire ses dispositions sont imparfaites, il est juste que Dieu exige de lui, pendant sa vie ou après sa mort, une expiation proportionnée à ses fautes. L'Eglise, qui nous engage à prier pour les défunts, lors même qu'ils ont fait une mort chrétienne, nous montre par là qu'elle croit à la nécessité d'une expiation plus ou moins longue, même pour les péchés pardonnés. Dans le baptême, il est vrai, le pécheur reçoit le pardon de toutes les peines dues à ses péchés, parce que c'est une régénération parfaite, après laquelle il ne reste rien du vieil homme ; mais le sacrement de pénitence est administré sous forme d'un jugement dans lequel le prêtre, tout en remettant les péchés, condamne le coupable à une satisfaction proportionnée à sa dette. Voilà pourquoi on pourrait dire que l'absolution a pour effet de changer la peine éternelle de l'enfer en une peine temporelle à subir en ce monde ou en l'autre. — Les bonnes œuvres, la prière, le jeûne, l'aumône ont pour effet d'expier nos péchés et de nous faire trouver grâce devant Dieu. (Tob., iv, 11 ; xii, 9). De plus, l'Eglise nous offre dans les indulgences un puissant moyen de nous acquitter de nos dettes envers la justice divine. Usant du pouvoir sans limites qu'elle a reçu de nous appliquer les mérites de Jésus-Christ, et par conséquent de remettre les péchés et les peines qu'ils méritent, elle a attaché à certaines bonnes œuvres, à certaines prières une valeur toute spéciale pour payer les dettes contractées envers Dieu. C'est comme un trésor infini où nous pouvons puiser tous les jours sans l'épuiser jamais.

Comment pourrions-nous témoigner à Notre-Seigneur Jésus-Christ assez de reconnaissance pour tant de bonté et de miséricorde ? Tous les jours de notre vie nous l'offensons, et tous les jours il nous pardonne ; nous avons mérité la mort éternelle, et il nous donne la vie. Non content de nous avoir régénérés par le baptême, il nous a préparé dans le sacrement de pénitence un remède efficace pour effacer tous nos péchés et guérir toutes les maladies de notre âme. Il a voulu que dans chaque paroisse il y ait des prêtres, ministres de sa justice, toujours prêts à accueillir les pauvres pécheurs, pour les consoler, les encourager et leur rendre la paix de la cons-

cience en leur pardonnant leurs fautes. Mettez tous vos soins, mes frères, à profiter de cette bonté de votre Sauveur, et ne négligez rien pour obtenir par ses mérites la rémission de vos péchés.

II

Deux conditions sont imposées au pécheur qui demande à Dieu son pardon : *il doit faire pénitence et recevoir les sacrements.*

1. La *pénitence* est l'unique moyen de salut pour les pauvres pécheurs ; ceux qui ne veulent pas s'y soumettre seront perdus à jamais. « Si vous ne faites pénitence, a dit le Sauveur lui-même, vous périrez tous. » (Luc, xiii, 3). Le concile de Trente, s'appuyant sur cet oracle divin, nous enseigne que « de tout temps la pénitence a été nécessaire pour obtenir la grâce de la justification à tous ceux qui ont eu le malheur de commettre un péché mortel ; ceux même qui désirent être régénérés par le baptême doivent (s'ils sont adultes) se convertir en détestant avec une profonde douleur l'offense qu'ils ont commise envers Dieu. » (Sess. xiv, chap. 1). Mais que faut-il entendre par pénitence ? Cette question est très importante, puisque ce n'est que par une vraie et sincère pénitence qu'on peut obtenir le pardon de ses péchés. D'après le Catéchisme romain, la pénitence consiste à se convertir du fond du cœur, en haïssant et détestant le péché, avec le ferme propos de se corriger et l'espoir d'obtenir de la miséricorde de Dieu la grâce du pardon. Le pécheur doit se convertir, c'est-à-dire revenir à Dieu dont il s'était éloigné en l'offensant ; il doit changer complètement de dispositions : il aimait le mal, il doit le détester ; il fuyait le bien, il doit le rechercher ; il cherchait son bonheur dans les biens de la terre et dans les joies du monde, il doit les mépriser, les fuir, pour s'attacher à la loi de Dieu et rechercher les biens célestes. Enfin il doit être fermement résolu à quitter le chemin du vice, à déraciner ses mauvaises habitudes, à éviter les occasions du mal et à mener une vie chrétienne. Fort du secours de la grâce il doit répéter avec confiance les paroles de saint Paul : « Je suis assuré que ni la vie, ni la mort, ni aucune créature, ne pourra me séparer de l'amour de Dieu. » (Rom., viii, 39).

Voilà, mes frères, la vraie pénitence ; c'est celle que le Seigneur exigeait des Juifs lorsqu'il leur disait par ses prophètes : « Convertissez-vous à moi de tout votre cœur par la prière, le jeûne et les larmes ; déchirez vos cœurs et non vos vêtements. » (Joël, xii, 12). C'était l'habitude des Juifs de déchirer leurs habits pour marquer l'excès de leur douleur, et de se couvrir la tête de cendre. Ils s'imaginaient que ces démonstrations extérieures pouvaient suffire à la pénitence ; mais Dieu leur dit : C'est votre cœur qu'il faut déchirer par le repentir, ce sont vos mauvaises inclinations qu'il faut déraciner ; « il faut vous faire un nouveau cœur et un nouvel esprit. » (Ezech., xviii, 31).

Voyez maintenant, mes frères, si votre pénitence réunit ces conditions. Vous allez vous confesser à l'approche d'une fête ; n'est-ce pas seulement par habitude, pour faire comme tout le monde ? Détestez-vous sincèrement le péché ? Etes-vous décidé à changer de vie, à ne plus offenser Dieu ? Votre cœur est toujours attaché aux créatures, vous ne songez pas à fuir les occasions dangereuses, vous n'avez la contrition que sur les lèvres : prenez garde, ce n'est qu'un semblant de pénitence, votre cœur n'est pas changé, vous n'êtes pas converti, vous ne pouvez pas recevoir le pardon de vos péchés dans de telles dispositions. Demandez au Seigneur les sentiments de contrition avec lesquels l'enfant prodigue s'est jeté aux pieds de son père, les larmes avec lesquelles Marie-Madeleine a pleuré ses fautes ; dites avec le prophète Jérémie : « Convertissez-vous à vous, ô mon Dieu, et nous serons convertis » (Thren., v, 21), ou avec David : « Créez en moi un cœur pur et renouvelez dans mon intérieur l'esprit de droiture » (Ps. l, 12), et quand vous sentirez votre âme brisée par la douleur et accablée par la honte, allez offrir à Dieu l'humble sacrifice de votre repentir et de vos bonnes résolutions, et il vous rendra son amitié.

2. La pénitence intérieure, la contrition du cœur, est la condition indispensable de la rémission des péchés, mais il faut y joindre la réception des *sacrements*. Il y a deux sacrements institués par Jésus-Christ pour remettre les péchés, le baptême et la pénitence. Le *baptême* efface non seulement le péché originel, mais tous les péchés actuels dont on serait coupable, pourvu qu'on en ait la contrition, et il remet toutes les peines dues à la justice divine, de telle sorte que ceux qui meurent sans avoir rien perdu de l'innocence baptismale vont directement au ciel, sans passer par les flammes du purgatoire. Mais il est bien difficile de persévérer toute la vie dans l'innocence ; aussi Notre-Seigneur a institué le sacrement de *pénitence*, afin que tous ceux qui tombent dans le péché après le baptême puissent encore recouvrer la grâce. C'est surtout à la réception fréquente de ce sacrement qu'est attaché notre salut. Vous savez ce qui est requis pour une bonne confession : un examen de conscience sérieux, précédé d'une fervente prière, — une accusation exacte des péchés au moins mortels, faite avec sincérité et prudence, en indiquant bien l'espèce et le nombre des fautes commises, — une contrition intérieure, surnaturelle, souveraine et universelle, accompagnée du ferme propos de changer de vie. Quant aux péchés véniels, si vous avez le désir sincère de les expier et de vous en corriger, vous les accuserez aussi bien que les mortels, mais l'omission ou la négligence sur ce point ne rendrait pas votre confession sacrilège, pourvu toutefois que vous ayez bien la contrition des péchés accusés. C'est le manque de contrition qui produit le plus de mauvaises confessions.

Il y avait à Jérusalem une piscine dont l'eau était agitée de temps en temps par un ange, et le premier malade qui y descendait alors était guéri de toutes ses infirmités. Si Jésus-Christ avait promis de pardonner seulement au premier pénitent qui se présenterait chaque jour au confessionnal, avec quel empressement n'accourrait-on pas pour profiter de cette faveur ! Mais le pardon est promis à tous ceux qui le demandent avec de bonnes dispositions. Est-ce que cette facilité de l'expiation nous rendra plus négligents à nous y préparer, ou moins reconnaissants envers Celui qui pardonne ? Mettez tous vos soins, mes frères, à profiter des moyens que Notre-Seigneur a institués pour la rémission des péchés, et comme la contrition parfaite, en cas de nécessité, peut suppléer le sacrement, excitez tous les jours dans vos cœurs de profonds sentiments de repentir, de haine du péché, d'amour de Dieu, avec le ferme propos de vous corriger, de mener une vie chrétienne et de vous approcher souvent des sacrements. Alors vous pourrez dire avec assurance : « Je crois la rémission des péchés, » et vous mériterez d'entendre, de la bouche du Sauveur, ces paroles qu'il adressait au paralytique : « Aie confiance, mon enfant, tes péchés te sont remis. » Ainsi soit-il.

DEUX INSTRUCTIONS POUR ADORATION PERPÉTUELLE

I

LES MOTIFS DE LA SANCTIFICATION DU DIMANCHE

Memento ut diem sabbati sanctifices. (Exod., xx, 8).

Mes frères,

Nous avons aujourd'hui dans cette paroisse, à notre tour, l'adoration perpétuelle du Très Saint-Sacrement. Hier, une autre paroisse rendait les mêmes hommages à Jésus-Hostie ; demain, ce sera dans une autre, et ainsi de suite à tour de rôle dans toutes les églises du diocèse. Pour bien célébrer cette fête, au nom du diocèse que vous représentez officiellement, vous devez *adorer* Notre-Seigneur dans son sacrement et lui offrir vos hommages, et c'est aussi pour les recevoir que le Dieu de l'Eucharistie, en ce jour d'audience générale, est monté sur son trône. Prenez garde de tromper son attente ! Vous devez de plus lui *demandeur pardon* pour le délaissement, l'oubli, l'outrage, le mépris peut-être dont se rendent coupables, hélas ! plusieurs de ses enfants. Qu'en ce jour donc le cri de la supplication et du pardon sorte du cœur de tous : *Parce Domine, parce populo tuo* ! Vous devez enfin lui offrir une compensation pour *réparer* les outrages de toute sorte dont Notre-Seigneur est la victime impassible mais non insensible dans le sacrement de son amour. Pour cela ayons soin d'exercer à son

égard le rôle du Cyrénéen et de Véronique, et de lui adresser des protestations d'amour et de fidélité, nous écriant avec saint Pierre : « *Etiam si omnes ego non*, Quand même tous vous abandonneraient, moi jamais ! »

Il me semble, mes frères, que vous accomplirez bien toutes ces obligations et que vous célébrerez dignement cette fête en prenant l'engagement de respecter et de faire respecter le dimanche, car la sanctification du dimanche c'est toute la religion. Je crois donc entrer dans l'esprit de l'Eglise en venant vous rappeler les motifs de sanctifier le dimanche. Ces motifs, je les tire du côté de Dieu, de l'homme et de la famille.

Puisse Notre-Seigneur Jésus bénir mes paroles et leur donner cette force de persuasion capable de vous déterminer et de vous convaincre !

I

Le dimanche est le jour de Dieu

Tous les jours de la semaine sont à Dieu, parce qu'il les a tous faits, mais il en est un qu'il s'est spécialement consacré dès le commencement du monde : ce jour, c'est le septième. Ce jour-là, Dieu l'a béni, Dieu l'a sanctifié : *Benedixit diei septimo et sanctificavit illum*. (Gen., II, 42). Cette loi primordiale fut gravée dans le cœur de tous les hommes, et au bout de deux mille ans, sur les ruines fumantes du Sinaï, pour l'empêcher de s'altérer Dieu prit soin de la rappeler à son peuple : *Memento ut diem sabbati sanctifices*. Et comment sanctifier le jour du Seigneur, qui fut primitivement le sabbat pour les Juifs enfants de la loi ancienne et qui devint dans la suite le dimanche pour les chrétiens enfants de la loi nouvelle ? Ecoutez : « Vous travaillerez pendant six jours, nous dit le Seigneur lui-même au livre de l'Exode ; mais le septième vous cesserez de vous occuper de la culture de vos champs et de ce qui concerne vos intérêts matériels ; vous ne ferez aucun travail, ni vous, ni vos enfants, ni vos serviteurs, pas même l'animal qui allège vos fatigues en les partageant. » (Exod., xx, 10). Et pourquoi ? Parce que c'est le jour du repos ; parce que c'est particulièrement le jour de Dieu.

C'est comme si le souverain Maître nous avait dit : O homme, je te donne six jours, mais je me réserve le septième. Ce jour-là, je veux entrer avec toi dans des relations plus intimes. Laisse-là ta charrue, ton atelier, tes outils ; repose-toi comme je me suis reposé moi-même après les six jours consacrés à la création de ce monde qui doit passer comme toi (Heb., IV, 4) ; revêts tes habits de fête, viens dans mon temple, abaisse ton cœur sous mon regard, songe à tes éternelles destinées, prie, aime, célèbre ton bonheur et ma puissance, et en retour, moi je te bénirai.

Vous avez entendu l'ordre de Dieu, mes frères, il est clair, précis, formel ; il est grave puisque son infraction devait être punie par les plus sévères châtiments : *Qui polluerit illud, morte morietur*.

(Exod., xxi, 14). Ah ! prenons garde de méconnaître l'autorité de Dieu sur ce point. Le dimanche est un jour de repos : n'en faisons pas un jour de travail. C'est un jour de prière : venons à l'église, pour nous associer au sacrifice de l'adorable victime et pour accomplir à l'égard de Dieu le devoir de l'adoration et de la prière. Le dimanche est le *jour de Dieu* : n'en faisons pas le jour de Satan. Ce jour-là fréquentons l'église et non le cabaret. Celui qui s'abstient des assemblées saintes, qui ne fréquente pas l'église, celui-là n'est pas chrétien. En voulez-vous un exemple ? Laissez-moi vous citer celui rapporté par saint Augustin au livre de ses *Confessions*.

Victorin professait la rhétorique à Rome. Profondément versé dans les sciences, familier avec toutes les richesses de la littérature, il avait interprété les ouvrages des philosophes, formé par ses leçons une foule d'illustres sénateurs ; bref, il avait mérité ce que les enfants du siècle regardent comme le comble de la gloire, une statue sur la place publique. Cependant Victorin n'était pas chrétien, il prostituait aux idoles l'encens de ses adorations et de son éloquence. Mais l'illustre orateur ayant lu les divines Ecritures et les livres des chrétiens, la lumière commença à se faire jour dans son esprit. Il vint trouver le vénérable Simplicien, père spirituel de saint Ambroise, et lui dit : « Je suis chrétien. » Que lui répond Simplicien ? A quel signe croit-il pouvoir reconnaître si Victorin est réellement devenu chrétien ? Ecoutez sa réponse : « Je ne le croirai point et jamais je ne vous compterai parmi les chrétiens tant que je ne vous verrai pas à l'église, dans l'assemblée des fidèles. — Eh quoi ! répond Victorin d'un air sceptique, est-ce donc une enceinte de pierres qui fait le chrétien ? » Et Simplicien de lui faire la même réponse et Victorin de répéter la même moquerie. Enfin, un jour, Victorin faisant sur lui-même un suprême effort, dit à Simplicien : « Allons à l'église, je suis résolu de me faire chrétien. » Simplicien ravi de joie l'y conduisit sur-le-champ et le fait inscrire au nombre des catéchumènes. Bientôt il l'admet à faire sa profession de foi devant l'assemblée des saints, et tous les fidèles de s'écrier : « Victorin ! Victorin ! » Victorin était venu au temple, Victorin appartenait à l'Eglise, Victorin était chrétien. (Conf. VIII, II).

Oui, mes frères, le christianisme est encore aujourd'hui ce qu'il était du temps de Victorin. Les devoirs du chrétien n'ont point changé. Pour être chrétien, souvenez-vous en, il faut sanctifier le dimanche et fréquenter l'église. Autrement on n'est plus qu'un infidèle ou un apostat de la foi, car la sanctification du dimanche c'est le signe de la foi, et le chemin de l'église c'est la voie qui conduit au ciel.

II

Le dimanche est le jour de l'homme

1. C'est le jour de l'âme d'abord, jour de salut et de sanctification. — Sans doute, le salut et la

sanctification de l'âme étant pour nous la grande affaire, la seule importante, la seule nécessaire puisque notre bonheur éternel en dépend, il n'est point de jour où nous soyons dispensés d'y songer et de nous en occuper. Mais en fait, n'est-il pas vrai que nos travaux, nos soucis et nos affaires nous en distraient à tout instant durant la semaine ? Il faut gagner son pain, assurer le succès de son industrie et de son négoce, tourmenter le sol, l'arroser de nos sueurs, lui arracher ses produits. Au milieu de tout cela, vous en conviendrez avec moi, il n'y a guère de place ou point de place pour les intérêts suprêmes. Tout ce que nous faisons, tout ce qui nous entoure nous incline vers la terre. Si donc le dimanche n'est pas respecté, s'il n'est que la continuation des jours besogneux et absorbants de la semaine, que deviendra notre âme, je vous le demande, entraînée par ce poids de convoitises et de passions qui est le lot de l'humanité déchue, privée de tout ce qui relève, éloignée de tout ce qui éclaire, de toute qui ranime et de toute ce qui sauve ? Ah ! vous verrez bientôt s'engloutir dans le gouffre des cupidités et des passions, vos croyances, vos vertus, la notion du devoir même et jusqu'à la pensée de Dieu.

Au contraire, le dimanche respecté, c'est la santé, la parure de l'âme. Ce jour-là, cette fille du ciel, cette sœur des anges secoue la poussière qui pendant six jours a voilé son image et terni sa beauté, elle se réveille naturellement chrétienne, et prenant son essor, comme l'oiseau dégagé de toute entrave, elle monte vers Dieu, converse avec lui, et dans ses communications avec la divinité et dans l'accomplissement de ses devoirs religieux elle retrouve la pensée du ciel et le moyen d'y arriver un jour. Car ne l'oublions pas, mes frères, le dimanche *n'est pas seulement le repos* : c'est le temple fréquenté, c'est la messe entendue, ce sont les offices divins, c'est le tabernacle, c'est la table sainte où ont été goûtées les joies de la première communion, ce sont les fonts sacrés où le baptême nous a été donné, c'est le tribunal qui nous remet debout après nos chutes, c'est la chaire, c'est la cloche, voix salutaires qui en réveillant nos meilleurs souvenirs nous redisent que nous ne sommes ici qu'en passant, que l'or, que la gloire, que les honneurs, que les jouissances d'ici-bas ne sont rien, que bientôt nous irons à Dieu, qu'il faut nous rendre dignes de lui et de la couronne qui nous attend. Oh ! béni soit donc le dimanche qui rend l'homme à lui-même et qui empêche son âme de s'avilir, de s'abrutir dans l'oubli de sa dignité, de ses obligations, de ses destinées immortelles !

2. Le dimanche est un *jour de repos pour le corps*. L'un des plus grands biens de l'ouvrier est sans contredit la santé. Voilà son capital, son unique mobilier. Otez-lui ce bien précieux, il est incapable de pourvoir aux premiers besoins de la vie, il est dévoré par la faim, il est chassé de la maison qu'il habite, il vagabonde, il végète, il

meurt dans la misère. Or, dites-moi, mes frères, quel est un des grands écueils contre lesquels la santé de l'ouvrier vient se briser ? Quelle est pour lui une des principales causes de maladies ? C'est une occupation excessive, c'est un travail sans relâche. En effet, à force de servir tout s'use ici-bas ; la pierre s'use, le fer s'use, le bronze s'use, et le corps de l'homme n'est point de fer et de bronze, mais d'argile. La force de l'homme, dit Job (vi, 12), n'est pas celle des pierres et sa chair n'est pas de bronze, *nec fortitudo lapidum fortitudo mea, nec caro mea ænea est*.

Voilà pourquoi il lui faut de toute nécessité un jour de repos pour renouveler ses forces, retremper sa vigueur et lui permettre de continuer sa tâche journalière. Se reposer le dimanche c'est donc une loi fondée sur la nature, c'est le besoin de l'humanité, c'est l'ordre de Dieu, et cette loi, sachez-le bien, on ne la viole pas impunément, j'en appelle à votre expérience. Regardez autour de vous : quels sont les plus heureux, de ceux qui respectent ou violent la sanctification du dimanche ? Portez plus loin vos regards : regardez dans les pays d'usine et de fabrique, ces victimes de la profanation du dimanche, ces enfants sans vigueur, rachitiques, ces parents à la figure pâle et livide, ces vieillards de trente à quarante ans au plus ; les infirmités précoces les acheminent vers le tombeau, ou bien une de ces maladies aiguës et soudaines, hélas ! trop communes aujourd'hui, les frappe comme un coup de foudre et révèle aux moins clairvoyants qu'il y a des ressorts qui ne peuvent toujours être tendus, et que c'est en vain, ô mon Dieu, que l'homme se prétend plus sage que vous ! Si par hasard vous récusiez l'expérience des hommes, je vous dirais : Ajoutez foi, au moins, à l'expérience des bêtes ; sous la Terreur, quand l'ignoble décade avait remplacé l'antique semaine, vos grands-pères disaient : « Nos bœufs connaissent le dimanche, ils ne veulent pas travailler ce jour-là. »

III

Le dimanche, jour de famille, jour de joie au foyer domestique

Pendant la semaine, l'ouvrier est privé du bonheur de voir sa famille, car dès le matin, à la pointe du jour, il se rend à son atelier, à son travail, avant le réveil tardif de ses enfants qui dorment encore du sommeil des anges. Le soir, il rentre tard, appelant de tous ses vœux le sommeil réparateur de ses forces, et souvent avant son repas il trouve une épouse désolée, ses enfants lui demandant du pain, et lui, pauvre père, ne peut toujours malgré son travail suffire à leur besoin. Mais voici venir le dimanche, l'homme se lève plus tard, revêt ses habits de fête et s'apprête à goûter les joies de la famille. Ce jour-là il est tout à son épouse, à son père, à sa mère, à ses frères, à ses sœurs, à ses enfants, surtout à ses enfants. Il sent mieux ce jour-là le bonheur qu'il

a d'être père. Il prend ses enfants sur ses genoux, les embrasse, les caresse. Avec eux, il se rend à l'église. Là on assiste au saint sacrifice de la messe, là on entend la parole du pasteur, là on adresse à Dieu la même prière : Notre Père qui êtes aux cieux... Là le riche, le pauvre, le savant, l'ignorant, tous se coudoient, personne ne se trouve déclassé, chacun peut se dire : Je suis chez moi, dans la maison de mon Père, car l'église c'est la maison de tous, et tous peuvent s'écrier avec le Roi-Propète : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

Aux joies de la famille viennent s'ajouter les joies de l'amitié, qui n'est que le prolongement de la famille. Ce jour-là, les amis libres du travail et du négoce se voient avec plaisir, s'entretiennent avec bonheur, s'encouragent, se consolent mutuellement.

Au contraire, retranchez la sanctification du dimanche : plus de joies religieuses, plus de joies de famille. Et savez-vous quelles joies recherche alors l'homme de peine et de labeur ? Les joies de l'ivresse et de la débauche. Le cabaret prend la place de l'église, et les joies de l'orgie remplacent celles du foyer domestique.

Assez ! Je ne veux point prolonger cet entretien. Vous le voyez, le jour du dimanche c'est le jour de Dieu, le jour de sa gloire, de son culte. C'est le jour de l'homme, jour de salut et de sanctification pour son âme, jour de repos et de bonheur pour son corps. Le dimanche enfin c'est un jour de famille, jour de distraction et de joie pour les parents, enfants et vieux amis.

Je n'ai pas le temps de vous montrer comment le dimanche est le jour de la patrie, son rempart, son palladium, je me contenterai de vous crier : Point de dimanche, point de religion ! et un peuple sans religion est un peuple abruti, crétin ou sauvage. C'est l'enseignement de l'histoire. « Ah ! s'écriait naguère un de nos plus éloquents prélats (Mgr Besson à Troyes), l'ennemi qui nous guette au-delà des frontières du Rhin peut dormir en paix. Tant que chez nous les foyers seront déserts et les temples vides, il n'a rien à craindre ! Dieu ne favorisera jamais un peuple prévaricateur qui foule aux pieds publiquement les lois les plus sacrées de la nature et de la religion. » Oui, mes frères, reconnaissons-le à notre honte, la profanation du dimanche voilà notre péché national, prenons-y garde, autrement la France périra ! « *Nolite errare, Deus non irridetur* (Gal., vi, 5), Ne vous faites pas illusion, dit saint Paul, on ne se moque pas de Dieu impunément. »

Avant de terminer, un mot encore que j'emprunte à l'histoire ancienne. Un jour, un ambassadeur du peuple romain avait été envoyé au Sénat de Carthage. Arrivé au milieu du peuple ennemi, il releva fièrement les plis de sa toge et dit : « Je porte ici la paix ou la guerre, choisissez. » Eh bien, permettez-moi de vous tenir ce même langage et de vous crier : O frères, catholiques et français, voulez-vous vous épargner des châti-

ments à votre patrie et travailler à son relèvement ? *Memento ut diem sabbati sanctifices.*

II

L'ESPRIT DE CETTE FÊTE

Et omnis turba quærebat eum tangere, quia virtus de illo exibat et sanabat omnes.

Et toute la foule cherchait à le toucher, parce qu'une vertu sortait de lui et les guérissait tous. (Luc, vi, 19).

Mes bien chers frères,

Lorsque le bruit se répandait dans la Palestine que Jésus de Nazareth, le grand prophète, devait passer dans quelque bourgade ou s'arrêter en quelque ville, aussitôt on voyait les foules accourir de toutes parts. De nombreux groupes, empressés, descendaient des montagnes ou partaient du fond des vallées. On laissait là toute occupation, les chaumières se fermaient. Ce devait être un touchant spectacle de voir les jeunes mères portant sur leur dos ou dans leurs bras les enfants incapables de marcher, tenant par la main ceux dont les pas avaient encore besoin d'appui ; les vieillards s'aidant d'un bâton pour affermir une démarche trop lente à leur gré ; les malades transportés sur des brancards improvisés par des parents, des amis ou des voisins complaisants. Tous se hâtaient, car tous espéraient une faveur de celui qu'on disait si bon : les mères, une caresse et une bénédiction qui porteraient bonheur à leurs enfants ; les vieillards attendaient une parole, un regard, un sourire qui fussent un encouragement et comme un rayon de soleil pour leurs vieux jours ; les malades, les infirmes désiraient leur guérison ou du moins un soulagement.

Et comme tous s'estimaient heureux, oubliant leurs fatigues, quand, le soir venu, ils regagnaient leur demeure ! Quelle joie pour les mères lorsque les doigts de Jésus avaient caressé la chevelure ou que ses lèvres s'étaient posées sur le front ou sur les joues de leurs enfants ! Quelle consolation pour les vieillards quand ses mains avaient pressé les leurs ! Quel bonheur sans nom pour les infirmes et les malades lorsqu'ils s'en revenaient guéris ! Quelle paix, quelle allégresse laissaient dans tous les cœurs le passage, la vue, la réception de Jésus !

Eh bien, cette solennité de l'Adoration perpétuelle est comme une répétition de ce qui se passait en Judée aux jours de la vie mortelle du Sauveur. Jésus-Christ vient au milieu de nous d'une façon tout à fait spéciale, il s'y arrête quelques heures, une journée entière. C'est le même que celui qui était acclamé par les populations de la Palestine. La seule différence, c'est qu'il nous voile son humanité et non pas seulement sa divinité, tandis qu'aux Juifs il ne cachait que celle-ci. Mais si nous avons une foi vive, nous le comprendrions : les mains qui bénissaient sont là, derrière

la blanche hostie de l'ostensoir, pleines des mêmes bénédictions ; les yeux qui regardaient avec tant de douceur et de compassion, les oreilles qui écoutaient si patiemment toutes les plaintes et toutes les demandes, la bouche qui parlait un langage si divin et si consolant, les lèvres qui laissaient tomber de si touchants pardons et de si réconfortantes consolations, le cœur qui battait sous la poitrine du Sauveur, débordant d'une tendresse et d'une miséricorde infinies, sont là, ouverts comme autrefois au milieu des foules, remplis des mêmes sentiments et désireux d'accorder les mêmes faveurs.

Hélas ! pourquoi faut-il que ce soit notre empressement, notre foi, notre confiance qui diffèrent ? En vain nos prêtres nous annoncent la venue du Sauveur et son séjour parmi nous, en vain les cloches jettent à tous les échos leurs plus joyeux appels, nos populations ne savent pas trouver dans leur âme assez de foi ni d'espérance pour accourir ; elles ne semblent plus comprendre quel est celui qui vient, ce qu'il leur apporte, ce qu'il leur offre.

Pour voir Jésus, l'entendre, le toucher, recevoir ses faveurs, des multitudes encombraient en Palestine les routes qui conduisaient aux villes et aux villages où il arrivait, et ces gens-là étaient des Juifs qui n'avaient pas été baptisés et qui ne connaissaient point les joies d'une première communion. Et nos populations chrétiennes, c'est-à-dire baptisées, nourries de la chair et du sang du Fils de Dieu, marquées au front de ce sang et du signe rédempteur, nos populations chrétiennes restent indifférentes ; à peine quelques cœurs fidèles reviennent tenir compagnie à Jésus, lui former une escorte, une garde d'honneur, le bénir, le prier, l'adorer. Les autres n'ont pas le temps ! Ou plutôt ils n'ont pas la foi et surtout l'amour qu'il faudrait ! On dirait que les mères chrétiennes n'ont pas d'enfants à faire bénir, les vieillards pas de cheveux blancs à consoler, les cœurs pas de larmes à sécher ni d'infirmités à guérir !

...

Vous du moins, mes bien-chers frères, vous avez la foi, et le reproche ci-dessus ne saurait s'adresser à vous qui êtes venus former cortège au Dieu de l'Eucharistie. Mais comment devez-vous employer cette journée pour qu'elle produise les heureux résultats laissés autrefois par le passage de notre bon Sauveur ?

Imitez la conduite des habitants de la Judée. Ils priaient avec foi et confiance. A une semblable prière ajoutez la réparation, et cette journée sera véritablement une journée bénie, une journée de grâces, de paix et de consolations.

Vous viendrez donc visiter Notre-Seigneur, vous saurez faire le sacrifice de quelques occupations même pressantes pour vous approcher de lui. N'allez pas lui marchander quelques minutes, quelques quarts d'heure et lui rendre une de ces visites de cérémonie comme on en fait dans le monde, pendant lesquelles on ne sait que dire, on

s'ennuie, qu'on est heureux de voir finir et dont la dernière minute est la plus agréable parce qu'elle donne le signal du départ.

Approchez-vous de Jésus-Christ, non comme d'un Dieu austère et toujours menaçant, mais comme d'un ami, le meilleur, le plus intime des amis ; comme d'un père, le plus tendre, le plus compatissant, le plus aimant des pères. Et alors vous vous garderez bien de lui parler en tremblant, avec la frayeur d'un esclave aux pieds de son maître.

Ah ! donnez-lui généreusement votre temps, restez de longs instants auprès de lui ; peut-être sera-t-il seul ou presque seul, alors il semblera mieux vous écouter. Pour lui parler, ne cherchez point de formules, laissez dire à votre cœur tout ce dont il est plein, dont il a besoin de se soulager. Est-ce qu'un enfant qui s'adresse à son père ou à sa mère essaie de composer de belles phrases ? A-t-il quelque gros chagrin à leur confier, il enlace leur cou, pleure sur leur poitrine, leur exprime sa peine en toute sincérité. S'il veut obtenir quelque chose, il expose l'objet de sa demande au milieu des témoignages répétés de son affection.

Ainsi devons-nous agir à l'égard de Notre-Seigneur avec le laisser-aller d'un enfant, avec sa *confiance* ; j'ajouterai que nos prières doivent avoir la *persévérance* des populations de la Judée. Il nous faut imiter la constance de l'aveugle de Jéricho qui ne cesse de crier jusqu'à ce que Jésus l'ait guéri. Ayons la foi de l'officier de Capharnaüm.

Que de choses nous avons à demander pour nous et pour ceux qui nous sont chers, que de grâces nous avons à cœur d'obtenir, que de peines, de chagrins aussi gonflent notre poitrine ! C'est la guérison d'une infirmité, d'un caractère qui fait la torture de notre existence, la réussite d'un projet d'où dépendent notre avenir et celui des nôtres, le gain d'un procès qui menace notre honneur ou notre fortune. C'est encore l'avenir d'être qui nous touchent de près, c'est un jeune homme sous les drapeaux ou employé dans une grande ville et exposé aux funestes compagnies ; c'est une jeune fille séparée de sa famille et condamnée à vivre dans un milieu où sa vertu court plus d'un danger. C'est peut-être la conversion à Dieu, le retour dans le droit chemin d'un père, d'une mère, d'un vieillard, d'un frère, d'un époux, que sais-je ? depuis longtemps éloignés du devoir ou entraînés dans une mauvaise voie. Mon Dieu, que de choses un père, une mère de famille ont à dire et à demander ! Et comme je comprends cette parole d'un bon chrétien qui avait l'habitude de passer de longs instants en présence du Saint-Sacrement ! A ceux qui s'en montraient étonnés, il fit cette réponse : « Quand on a une nombreuse famille, avant qu'on ait dit au bon Dieu un mot pour tous, le temps passe vite. » Eh bien, c'est ce mot pour tous et pour vous-mêmes que vous viendrez dire, ici, tout près de Notre-Seigneur.

Vous imitez ainsi la conduite des habitants de la Judée. Ils apportaient à Jésus leurs infirmes,

leurs malades ; les mères amenaient leurs enfants. N'avez-vous pas autour de vous de nombreux malades, malades de cœur et de l'âme surtout à apporter à Jésus ? Peut-être, comme la veuve de Naïm, devez-vous suivre en pleurant la destinée d'un mort, de plusieurs morts. Dites, oh ! dites avec la foi du centurion : « Seigneur, venez vite avant que mon fils meure. » Pleurez avec la sincérité de la veuve sur la mort spirituelle des vôtres. Eh quoi ! le cœur du Dieu de l'Eucharistie serait-il moins sensible à vos prières, à vos larmes, à vos peines que celui qui battait sous la poitrine de chair de Jésus ? Non, puisqu'il est le même ; c'est donc que notre prière n'est pas assez ardente, assez inspirée par la foi, qu'elle n'est pas exaucée ; c'est donc que nos larmes ne sont pas assez confiantes, qu'elles ne sont pas séchées ; c'est donc enfin que nos peines ne sont pas exposées avec assez de tendresse et d'abandon, qu'elles ne sont pas adoucies et consolées.

Verser sa peine dans le cœur d'un père, lui exposer ses requêtes avec confiance, c'est bien, mais ce n'est point assez pour un fils qui aime sincèrement. Lorsque ce père, à son tour, est dans la tristesse, quand la douleur vient lui broyer l'âme, surtout si cette tristesse ou cette douleur proviennent de l'ingratitude de quelque membre de la famille, il reste à un enfant qui a du cœur un devoir à remplir. Il s'ingénie par ses prévenances affectueuses, par ses démonstrations de tendresse, à dédommager son père, à lui faire oublier en quelque sorte son chagrin. Il redouble ses caresses et les marques du plus filial attachement. En un mot, il *répare*, autant qu'il lui est permis, la peine causée à son père.

Voilà le rôle des vrais fidèles, en un jour d'adoration ; car ce jour est un jour de réparation par excellence. Si Jésus-Christ, à travers les siècles, ne recevait que des acclamations, s'il n'était entouré que de vénération et d'amour, les Véroniques avec leur voile réparateur sur son passage seraient inutiles. Mais, hélas ! il s'en faut que seuls les *hosanna* retentissent. De la foule montent nombreux les *tolle*, les *crucifige*, accompagnés de mille blasphèmes. La boue sanglante et les crachats insultants continuent à souiller la face auguste de Notre-Seigneur. Et l'outrage est d'autant plus sensible à son cœur qu'il part de chrétiens qui sont ses frères, ses enfants.

A ces blasphèmes, à ces insultes, à ces *tolle* doivent répondre nos acclamations, nos cris d'adoration et d'amour. Il nous faut, comme Véronique, fendre la foule des méchants et hardiment essuyer la face de notre Dieu, consoler son cœur.

Oui, consoler son cœur, le dédommager, réparer la peine que nos misères, nos oublis, notre ingratitude lui ont causée depuis son dernier passage ! Car, qui donc oserait dire que, pendant une année, il n'a rien à se reprocher sous ce rapport,

ni froideur, ni défaillance, ni oubli ? Qui n'a dans le livre dont nos jours sont les feuillets, quelques pages qu'il voudrait pouvoir déchirer ou du moins effacer avec ses larmes ?

Nous réparerons donc pour nous, en redoublant de foi, de reconnaissance et d'amour envers le Dieu de l'Eucharistie. Nous réparerons aussi pour ceux qui vivent avec nous et autour de nous, qui blasphèment peut-être à nos côtés, sous notre toit, qui attristent par leur conduite peu chrétienne le cœur du bon Maître. Demandons pardon et pitié pour eux en employant la parole même de Jésus implorant miséricorde pour ses bourreaux : « Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

Appliquons à cette réparation tout notre cœur, toute notre foi, toute notre âme, et que Notre-Seigneur en partant, ce soir, puisse dire : « Ici, dans cette paroisse, j'ai été bien reçu ; il y a donc encore des cœurs qui me sont dévoués et fidèles, des cœurs qui m'aiment ! » Oh ! alors combien sa dernière bénédiction sera pleine de grâces, féconde en consolations et en fruits de salut !

Si nous passons cette journée d'adoration dans les sentiments que nous venons de dire, elle sera pour nous, non moins que pour les habitants de la Judée autrefois, une journée de joie, de bonheur, de repos, de consolations, de paix. Mères chrétiennes, elle sera pour vos enfants et vos époux une semence de bénédictions, et pour vous une source de lumière, de force et de persévérance dans votre difficile mission. Aux vieillards elle apportera l'espérance, et ils chemineront moins tristes vers la tombe. Aux jeunes gens elle inspirera l'énergie et la vaillance nécessaires pour les rudes combats de la vertu. Tous, nous reprendrons plus courageux le chemin parfois pénible du devoir. Les cœurs infirmes seront guéris, les âmes défaillantes seront raffermies, ceux qui sont tristes se sentiront rassérénés. Ce passage de Jésus sera ainsi véritablement une journée de grâces et de bénédictions.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

DEUXIÈME PARTIE

JÉSUS-CHRIST

III

LA VISITATION

I. « Marie se leva et gagna en toute hâte à travers les montagnes la cité de Juda » où demeuraient Zacharie et Elisabeth.

Pourquoi « cette hâte, » cette ardeur en Marie dont tous les mouvements, tous les actes étaient réglés par la calme et souveraine raison ? Elle ne

doute point de la parole de l'ange, dit saint Ambroise, elle ne garde aucune incertitude sur la vérité de l'Incarnation, elle ne veut point vérifier par elle-même ce qui lui a été dit de sa parente, mais ce qui la presse c'est la joie de ses désirs accomplis, c'est la religion du devoir, *laeta pro voto, religiosa pro officio*.

Il lui tarde de féliciter Elisabeth et de témoigner ainsi sa gratitude à une famille où elle a retrouvé sa famille absente. Il lui tarde aussi de raconter « les grandes choses qu'a faites en elle le Tout-Puissant », de répandre dans une âme élevée et aimante toute l'allégresse qui déborde de la sienne, de remercier Dieu dans ces doux entretiens où elles ne parleront que de son adorable bonté, et de faire respirer dans une maison digne de la goûter, la bonne odeur de la grâce divine, le parfum céleste du Fils de Dieu qu'elle porte avec elle.

Le voyage est pénible à travers les massifs montagneux, sillonnés par des sentiers rocailleux, mais elle n'est pas seule. Joseph l'accompagne sans doute, au moins elle est avec des personnes amies ; peut-être s'est-elle jointe à une caravane en partance pour Jérusalem. En tout cas elle demeure sous fidèle et sûre garde. Surtout elle est avec son Fils dont la pensée ne la quitte jamais, et les journées passent ainsi rapides, comme pour les Anges en adoration devant le Sauveur, des journées du ciel.

En elle aussi Jésus se hâte : « Il devait être précédé par Jean au dehors ; mais au dedans, c'est Jésus qui le devait prévenir, qui le devait sanctifier. » (Bossuet, *Elévations*). Et rien n'est touchant comme de voir la Vierge « pleine de grâce » conduire le Sauveur à celui dont le nom signifie « grâce. »

Elle passe à Jérusalem suivant toute vraisemblance et se dirige vers Aïn-Kârim, à deux heures de là, une ville sacerdotale où est la maison de Zacharie. Mais Elisabeth n'habite point la demeure de son époux dans la cité, elle s'est retirée dans une maison de campagne, en dehors d'Aïn, pour y cacher son bonheur ainsi que le grand événement qui mettait en émoi tout le pays. Marie porte ses pas seule vers cette retraite de la prière et de la joie, « elle entre et salue Elisabeth. »

C'est Jésus qui parle par sa bouche, disent les Pères. Elisabeth reçoit Marie, mais Jean perçoit la présence du Seigneur, et à peine l'heureuse mère « eut-elle entendu la salutation de la douce Vierge que son enfant tressaillit de bonheur dans son sein, et qu'elle fut remplie du Saint-Esprit. » (Luc, I, 41).

Que signifie ce tressaillement qui inonde aussi de joie Elisabeth ? Jean a vu Jésus, il a senti son Maître qui l'a sanctifié dans le sein de sa mère comme Jérémie, et il est devenu saint avant de naître, *nondum natus est renatus*, il est ainsi « le premier-né du Christ ». — « Dans les entrailles maternelles, dit saint Augustin, il connaît, il croit, il aime ; il

ne saurait parler, mais il salue à sa manière, *quem non poterat vocibus salutat motibus*. C'est lui, l'enfant béni, qui sanctifie sa mère, qui la remplit des dons du Saint-Esprit, et qui va lui mettre dans la bouche des accents de prophète.

Toute confuse d'avoir été prévenue par Marie, Elisabeth ne peut retenir un cri d'admiration, suivi d'une éclatante manifestation d'humilité.

Elle s'écrie d'une voix forte : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes et béni est le fruit de vos entrailles ! Et d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Dieu s'abaisse jusqu'à moi ? » Oui, vous êtes bien sa mère, « car aussitôt que les paroles de votre salut ont frappé mes oreilles, mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Ah ! bienheureuse êtes-vous d'avoir cru, parce qu'elles s'accompliront en vous, les merveilles qui vous ont été annoncées de la part de Dieu ! »

Dans ces paroles, « les plus admirables qui aient été dites par une bouche humaine », dignes d'une bouche angélique, — puisque saint Grégoire le Grand les a enchâssées avec celles de l'archange Gabriel dans une même prière, — éclatent tous les sentiments, mais surtout le sentiment de son infériorité qu'Elisabeth se complait à faire ressortir : « D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Dieu s'abaisse jusqu'à moi ? » Jean-Baptiste un jour s'écriera de même, — et l'on ne saurait méconnaître ici un trait de famille — : « C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi ! *Et tu venis ad me !* » (Math., III, 14). C'est parce que les âmes sont si humbles qu'elles nous apparaissent et qu'elles sont si grandes. L'Eglise en parlant d'Elisabeth chante ces paroles dans une magnifique antienne : « Elle a mis au monde un grand homme, *magnum virum genuit*. » Il faut déclarer aussi que c'est une « grande femme, » une des plus saintes à coup sûr de celles qui illustrent les pages de l'histoire sacrée. Ne fallait-il pas en effet qu'elles fussent bien pures, ses lèvres, qu'il fût animé de la plus ardente charité, son cœur, pour que celui-ci ait mérité de sentir, celles-là de saluer la « Mère de Dieu ? » La première, elle donne à Marie, par une inspiration qui lui vient du ciel, de son âme voyante, de l'enfant qui s'agite dans son sein, ce nom incommunicable, elle prononce ces paroles qui ont été ensuite répétées par toutes les bouches chrétiennes avec le désespoir de ne pouvoir atteindre jamais la piété, l'amour, la foi d'Elisabeth. Car elle fut aussi une âme d'une foi sublime, celle qui osa juger la foi de Marie et lui en faire un mérite : « Que vous êtes heureuse d'avoir eu la foi ! » Exclamation que Bossuet commente ainsi : « Vous avez cru, vous verrez ; vous vous êtes fiée aux promesses, vous recevrez des récompenses ; vous avez cherché Dieu par la foi, vous le trouverez par la jouissance ! » (*Elévations*).

Femme de foi, elle aussi a cru, elle a vu à la manière des prophètes, elle s'est humiliée de cette faveur qu'elle a méritée cependant autant qu'au-

cune créature. Femme excellemment bonne, elle ne sait que bénir, elle a aimé la Mère de Dieu, et elle a composé la première strophe du plus beau des cantiques en l'honneur de Marie.

II. Et Marie résume tous les sentiments qui débordent de son âme pleine de reconnaissance, pleine de Dieu, dans ces paroles qui sont à la fois une réponse à Elisabeth et un chant d'action de grâces pour toutes les faveurs qu'elles a reçues jusqu'à ce jour, mais surtout pour la grâce infiniment douce de l'Incarnation. Dès longtemps ces pensées, ces réflexions, ces prières se pressaient dans son esprit et dans son cœur; elles trouvent enfin aujourd'hui, sous le coup de ces vives et pures émotions, leur juste et éclatante expression.

1. « Et Marie dit :

« Il est *grand* le Seigneur, mon âme le proclame! (46).

« Et mon esprit a tressailli de joie en Dieu mon Sauveur. (47).

« Parce qu'il a abaissé son regard sur la petitesse de sa servante; aussi voilà que de ce jour, toutes les générations me diront bienheureuse. (48).

« Parce qu'il a fait en moi de grandes choses, celui qui est le Tout-Puissant et le Saint (49),

« Celui dont la miséricorde s'étend d'âge en âge sur tous ceux qui vivent dans sa crainte et son amour. » (50).

Cette première partie ou première strophe du *Magnificat* répond d'abord aux paroles d'Elisabeth qui l'avaient louée et exaltée. Celle-ci avait dit en effet : Vous êtes bienheureuse. Les merveilles que Dieu opérera en vous sont ineffablement grandes, car vous êtes la Mère de Dieu, mais votre foi a été bien grande aussi. — Dieu seul est grand, dit Marie. Mon âme le glorifie lui seul, et mon esprit est plein de joie à la pensée que mon Sauveur est en moi.

Elle vient, ma joie, de ce que Dieu m'a distinguée, moi, sa petite servante. Vous m'avez appelée bienheureuse, et c'est vrai; parce que Dieu m'a regardée, toutes les générations de la terre me proclameront bienheureuse.

Elle vient de qu'il a fait en moi de grandes choses : je suis sa mère et je garde ma virginité. Il a fait éclater dans ce mystère les deux magnifiques attributs qui caractérisent surtout cette œuvre incomparable, sa puissance et sa sainteté. Non seulement « son nom est saint, » mais il est le Saint. Voilà pourquoi il a mis dans mon âme une pureté, une sainteté qui sont comme le reflet de la sienne.

Qu'il lui a fallu de bonté pour me prendre ainsi dans ma petitesse et m'élever jusqu'à lui! Mais sa miséricorde s'est signalée toujours de cette manière adorable à travers les siècles. C'est ainsi qu'il agit « avec ceux qui le craignent » d'une crainte aimante et filiale.

Cette idée sert de transition pour passer à la deuxième strophe.

2. Il est *grand* : telle est la loi qui domine l'histoire d'Israël, comme celle de tous les peuples et celle des âmes dans le règne à venir du Messie.

« Il a déployé la force de son bras et dispersé les superbes qui s'enorgueillissent dans les pensées de leurs cœurs. (51).

« Il a fait descendre les puissants de leur trône et exalté les humbles. (52).

« Il a comblé de biens ceux qui avaient faim et renvoyé les riches les mains vides. » (53).

L'esprit de Marie monte à des hauteurs divines, car c'est en Dieu qu'elle voit, qu'elle juge toutes choses. Aussi nous est-il interdit de la suivre. Tout ce que nous pouvons comprendre, c'est que l'humanité s'est toujours partagée en deux classes d'hommes, les puissants et les faibles, les riches et les pauvres.

Les puissants, ce sont les monarques violents ou des forts sans pitié qui oppriment les humbles. Ce sont les Pharaons, les Sennacherib ou les Nabuchodonosor; ce sont les opulents sans cœur qui dédaignent même de regarder les misères de l'infortuné qui souffre de la faim. Ce sont enfin les philosophes superbes qui construisent des systèmes brillants dont ils sont fiers et qui demeurent vains. Ils s'adorent eux-mêmes dans leurs propres idées : « Les insensés disent dans leur cœur : Il n'y a point de Dieu! »

Ces princes injustes et cruels, Dieu les jette à bas de leur trône; ces philosophes impies, il les disperse, si bien qu'ils ne peuvent se réunir pour arrêter un corps de doctrines, leurs chaires s'appellent Babel, et il les laisse méprisés, dans le néant solitaire de leurs chimères inutiles et de leurs rêveries sans consistance.

Mais il a dressé les tables du banquet de la vérité pour les pauvres, les humbles, les âmes simples et droites. Qu'ils accourent ceux qui ont faim et soif de la justice, ils seront rassasiés; qu'ils se hâtent, les humbles, ils seront élevés. Ils jouiront de toutes les faveurs surnaturelles, ils seront grands, ils seront heureux, ils seront sauvés. Les riches attachés à leur or demeurent sans vertus, c'est pourquoi ils ont l'âme vide et sont rejetés. Mais les pauvres sont accueillis comme les héritiers de la promesse, et s'ils ont vraiment l'esprit de leur état, s'ils ne portent pas envie à ceux qui détiennent les trésors de la terre, ils seront comblés de richesses surnaturelles, de grâces, de félicité. L'ère qui s'ouvre c'est celle des pauvres : *Beati pauperes.*

3. Comme Marie plane dans ces régions célestes d'où elle contemple l'action de la Providence dans le monde, les effets de la rédemption dans les âmes, la pensée la saisit qui lui tient au cœur : celle de son peuple, de ses frères, des enfants d'Israël. Quelle place leur est assignée dans ce ban-

quet divin ? N'est-ce pas la place d'honneur ? Car ils sont les fils de la promesse et, malgré leurs errements, leurs infidélités et leurs malheurs, la nation prédestinée. Oui, Dieu s'est souvenu d'eux : — c'est la troisième strophe du cantique.

« Il a tendu la main à Israël son serviteur, car il s'est rappelé sa promesse de miséricorde à Abraham et à sa race jusqu'à la fin des siècles, ainsi qu'il l'a dit à nos pères. » (54-55).

Cette promesse de miséricorde, c'est celle qu'il a faite maintes fois à Abraham : « Les nations seront bénies en toi et en celui qui sortira de toi » (Gen. xii, 3 ; xviii, 18 ; xxii, 18), c'est-à-dire dans le Messie. Aussi Israël se réjouit, car Dieu lui « tend la main, » accomplit ses vœux, lui envoie le Désiré des nations. Cette main, la prendra-t-il ? Marie l'ignore sans doute, et si elle connaissait l'avenir de trahison que lui réservent ses frères, sa joie en serait troublée. Mais si les Juifs repoussent le Christ, Dieu qui peut des pierres faire surgir des enfants d'Abraham, appellera un autre peuple, un autre Israël qui sera son vrai serviteur, celui-là, le peuple chrétien, le vrai fils de la promesse, le corps mystique du Christ dont les membres innombrables envahiront toute la terre et la peupleront pour Jésus-Christ jusqu'à la fin des siècles, afin de peupler aussi le ciel.

III. Ce cantique sublime, aimons à le redire dans l'esprit qui l'a inspiré, ou à l'écouter avec la même pieuse jouissance qu'Elisabeth. A l'entendre celle-ci comprenait mieux encore combien Marie était vraiment bénie entre toutes les femmes, et elle unissait ses actions de grâces aux siennes. Elle aussi proclamait que Dieu est grand et qu'il avait fait en elle de grandes choses.

Les rationalistes ne l'ont pas lu avec le même respect que nous ; loin de là : ils n'y ont vu, ou bien qu'une poésie quelconque écrite après coup, ou bien qu'une sorte de pastiche du cantique d'Anne, la mère de Samuel. Dans les deux cas, de propos délibéré ils méconnaissent la vérité.

Marie, on le sait, outre qu'elle était éminemment douée, avait reçu au temple, de maîtres distingués, une culture intellectuelle supérieure. Nourrie des saintes Ecritures, pénétrée de la poésie et du mode poétique des prophètes qui étaient l'objet constant de ses lectures, de ses méditations, rien n'est plus naturel que de conclure qu'elle parlait aussi volontiers leur langue. Dans le *Magnificat* d'ailleurs les règles poétiques ne sont point strictement observées. On n'y trouve guère qu'une prose rythmée par le parallélisme qui est familier aux Orientaux comme les assonances au peuple de nos campagnes. « Aujourd'hui encore, écrit le P. Lagrange, il est d'usage en Orient d'improviser des cantiques lorsque l'âme est fortement secouée par la joie ou la douleur, et quelquefois on les recueille sur-le-champ par l'écriture. J'ai vu à Madaba, ajoute-t-il, des chants poétiques composés lors de l'attaque du village par les Beni-Saker. Ils ont été écrits par les soins du missionnaire

dom Zéphyrin Bevier. » (*Revue Biblique*, avril 1895). Ce que font de simples pasteurs sans culture ni instruction, sous le coup d'une forte émotion, pour s'exciter à l'assaut, pourquoi la sainte Vierge ne l'aurait-elle pas fait ? La poésie c'est le langage naturel dans les grandes situations : l'âme élevée au-dessus d'elle-même cherche alors les expressions qui rendent la splendeur de sa pensée, elle ne trouve que la poésie qui lui donne la forme en la jetant dans son moule exact et brillant.

Pour ce qui regarde le cantique d'Anne, il y a sûrement des ressemblances, ne fût-ce que dans le début : *Exultavit cor meum in Domino* ; mais comme le ton, l'idée, l'esprit en diffèrent ! Marie se réjouit en Jésus son Sauveur, elle s'humilie, avec une délicatesse qu'on ne saurait surpasser, d'être l'objet de si grandes faveurs divines, elle s'élève ensuite jusqu'à la contemplation de la sainteté et de la puissance de Dieu, des lois admirablement miséricordieuses de la Providence, qui exalte les humbles parce qu'ils sont les seuls grands à ses yeux, enfin elle se repose dans la certitude que Dieu a secouru Israël son serviteur. Dans son cantique elle n'oublie qu'elle-même, ou si elle parle d'elle, c'est avec une confusion touchante.

Tandis qu'Anne exulte parce que Dieu l'a fait triompher de Phénennasa rivale ; la note personnelle résonne dans ses transports d'action de grâces : « La stérile a enfanté et celle qui avait de nombreux enfants a été à son tour humiliée. C'est Dieu qui sème la mort comme il sème la vie. » Sans doute elle trouve de beaux accents, elle ne demeure point dans les souvenirs blessés de son opprobre passé : saisie de l'esprit prophétique, elle voit l'action de Dieu sur les peuples, les ennemis d'Israël terrifiés, les saints protégés et heureux. « Le Seigneur jugera les confins de la terre, s'écrie-t-elle en terminant, il donnera l'empire à son roi, il exaltera son Christ, » *sublimabit cornu Christi sui*. (I Reg., ii, 10).

Cette espérance la ravit et enflamme ses paroles, mais c'est l'espérance, l'avenir, tandis que Marie chante la réalité, l'heure présente où l'événement prédit depuis des siècles s'est accompli, où elle se repose joyeuse dans ses entretiens avec Dieu son Sauveur.

On allègue encore que le *Magnificat* ne se compose guère que de versets bibliques pris cà et là dans les livres saints, de réminiscences à peine coordonnées. Pour nous, qui en suivons sans effort la trame fidèle, l'ordre logique, il nous paraît au contraire que Marie a choisi pour les servir comme des diamants, les plus belles sentences de l'Ecriture dont sa mémoire et son cœur étaient pleins, et que le *Magnificat* est comme un abrégé admirable des paroles révélées.

IV. « Marie demeura environ trois mois avec sa cousine, puis elle retourna dans sa maison. » (Luc, i, 56).

Qui redira la sublimité de leurs entretiens ? Il faudrait pour cela posséder la foi d'Elisabeth, l'éloquence de Jean-Baptiste, comprendre l'âme très élevée de Marie et l'âme plus élevée encore de Jésus. Car Marie et Elisabeth ne parlent pas seules, dans l'intimité de leur retraite à peine troublée par l'apparition de Zacharie humilié et repentant que l'Ange a rendu sourd-muet. Jean-Baptiste commence son apostolat ; témoin de la lumière, déjà par ses tressaillements il rend témoignage à la lumière. « La lumière était là, la vraie lumière, » qui illuminait surtout les deux saintes femmes. Elles se redisaient les miséricordes de Dieu, sa fidélité à ses promesses, les espérances de la terre, la douceur, la beauté et la grandeur de Jésus. Pendant ces trois mois leurs entretiens ne furent qu'une pieuse extase, une longue action de grâces, un commentaire céleste du *Magnificat*.

Mais par leur bouche c'est Jésus qui parle, Jésus qui ne paraît pas et qui est en effet « le moteur de tout, » dit Bossuet, Jésus dont leur cœur est plein, qui sanctifie Jean-Baptiste, qui inspire toutes leurs pensées, tous leurs mouvements, qui leur montre tant de grandes choses qui nous demeurent cachées, et les réjouit d'une joie intense et sans éclipse.

Et pour nous que de pieux enseignements dans ce mystère !

La Visitation de Marie, c'est avant tout un mystère de charité.

La charité ne saurait demeurer oisive, inactive ou comprimée. Elle est comme le soleil qui inonde le ciel et la terre de sa chaleur et de sa clarté ; il faut qu'il luise, qu'il chauffe, qu'il rayonne. Nous qui possédons la vérité catholique, qui possédons Jésus-Christ, source de toute lumière et de tout amour, répandons la lumière de la foi, faisons connaître la beauté et la bonté de Jésus-Christ.

La charité est prompte : Marie se lève et se rend en toute hâte, *cum festinatione*, chez sa cousine. Chaque minute de retard lui paraît dérobée à la gloire de Dieu et à la joie d'Elisabeth. Ainsi dès que nous apprenons une infortune, un malheur, une maladie, une tristesse intime, « levons-nous » et allons « en toute hâte » frapper à la porte de la maison où l'on souffre, de l'âme que l'angoisse aigrirait peut-être si nous attendions. L'heure de la grâce sonnera quand nous entrerons, mais elle attend que nous soyons là, et la lumière divine ne pénétrera qu'avec nous. Allons, âmes de lumière, levez-vous, portez au pauvre qui a faim, au mourant en proie aux affres suprêmes, à l'âme qui agonise loin de Dieu, le pain, la consolation, la vérité, la prière !

Ne craignez pas les obstacles, le mauvais accueil, la vue de la misère, l'irritabilité des cœurs endurcis ; marchez à travers « ces montagnes » que Dieu saura abaisser, excusez des paroles chagrines qui ne sont que sur les lèvres, bercez doucement la douleur, la grâce de Dieu vous aidera à l'endormir.

Peut-être direz-vous : « Je n'ose pas ! C'est une tâche trop lourde pour moi, je n'ai ni la force ni le courage de l'accomplir. » Voyez donc Marie entreprenant son voyage pénible pour Aïn-Kârim. Elle n'est qu'une faible femme, et qui sent toute sa faiblesse, mais ce sentiment ne la rend point pusillanime, parce qu'elle a confiance en Dieu qui peut tout : *nec humilitas facit pusillanimum*. (Saint Bernard).

Enfin la charité demeure, elle n'abandonne pas son œuvre, elle ne laisse pas les âmes qu'elle a soulagées, les pauvres qu'elle a secourus. Marie demeura trois mois auprès d'Elisabeth. Elle se retire seulement quand d'autres devoirs de convenance s'imposent, et qu'elle a conscience de ne plus être utile. C'est la grande marque de la charité tant au ciel que sur la terre : *nunquam exiit*, elle ne tombe jamais, n'abandonne personne, ne laisse pas éteindre son ardeur. Loin que son élan diminue d'intensité, il acquiert des forces nouvelles avec le temps, la lutte, la marche en avant.

Mais elle doit s'exercer surtout parmi ceux qui sont notre prochain le plus proche, nos parents, nos amis ; ils y ont droit plus que les autres. Les uns sont du même sang, ont avec nous la parenté de la chair ; les autres, la parenté de l'âme et du cœur. Ils peuvent s'éloigner, restons le plus près possible, afin de leur tendre plus facilement la main : autrement il serait évident que nous ne les aurions jamais sincèrement aimés. S'ils nous retirent leur affection, si même ils s'ingénient à nous blesser, gardons-leur toute notre compassion au nom de la Visitation de Notre-Dame, le mystère aimable qui consacre l'amitié et resserre doucement les liens de la famille !

Nous tenons à la disposition de nos abonnés nouveaux la collection de l'*Ami du Clergé paroissial*. Elle comprend neuf volumes jusqu'au 1^{er} janvier 1898. Les *Tomes I et II* (années 1889 et 1890) sont épuisés. Chacun des autres vol. pris seul, sans l'*Ami du Clergé*, coûte 8 fr. Pris ensemble et pour une même année, l'*Ami du Clergé paroissial* et l'*Ami du Clergé* coûtent 13 fr. pour les années 1891, 92 et 93 ; avec la *Jurisprudence civile-ecclésiastique* (commencée le 1^{er} juillet 1894), 14 fr. pour l'année 1894, et 15 fr. pour les trois années suivantes. — Les frais de port sont à la charge du destinataire.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

LA MESSE EXPLIQUÉE AUX FIDÈLES

XXXIX

L'ACTION DE GRÂCES

Mes frères,

Saint Augustin nous apprend que lorsque vous avez participé à l'auguste sacrifice eucharistique, l'action de grâces termine toute la série des prières : *Participato tanto sacramento, gratiarum actio cuncta concludit*. Et sainte Thérèse ajoute que « le moment qui suit la communion est le temps le plus précieux de la vie. » Bossuet met la prière suivante sur les lèvres des fidèles comme moyen d'en profiter : « O Seigneur, donnez-moi part au fruit de votre mort, dont on a célébré la mémoire dans ce sacrifice et dans cette communion. Heureux ceux qui sont assis à votre table pour y manger le pain de vie ! O Jésus, mon âme a soif de vous, ma chair vous désire ; mon cœur et ma chair se réjouissent en vous, ô Dieu vivant ! Je vous aime, ô mon Dieu, de tout mon cœur ; que je puisse tous les jours jouir de votre saint Corps, qui est le gage de notre éternelle félicité et de l'éternelle jouissance où nous vous posséderons avec votre Père et avec votre Saint-Esprit, dans la vision bienheureuse ! Je vous rends grâce, ô Seigneur, de tant de bienfaits, et de la miséricorde que vous m'avez faite, de me recevoir aujourd'hui à ce désirable sacrifice où vous êtes vous-même le prêtre et la victime. »

Dès que la communion des fidèles est terminée, le célébrant procède à la cérémonie des deux dernières ablutions. Il présente le calice au servent, qui y verse un peu de vin, et il promène soigneusement la liqueur autour des parois du calice afin de prendre toutes les gouttes du Précieux Sang qui pourraient y adhérer encore ; en même temps il récite cette prière : « Faites, Seigneur, que nous conservions dans un cœur pur le sacrement que notre bouche a reçu, et que le don qui nous est fait dans le temps nous soit un remède pour l'éternité. *Quod ore sumpsimus...* » La communion est appelée ici un *don temporel*, parce qu'elle est du temps ; Dieu qui se donne dans la communion est assurément éternel, mais cette communion a lieu en un jour et à un moment déterminés ; en ce sens, elle est un présent temporel, par lequel le Seigneur opère l'union de l'âme avec lui et la guérit pour l'éternité. Cette oraison est au pluriel, parce qu'autrefois les fidèles communiaient toutes les fois qu'ils assistaient au saint sacrifice, et le diacre leur présentait du vin non consacré dans une coupe qui servait à cet usage, pour se purifier

la bouche. Tous récitaient l'oraison *Quod ore sumpsimus* avec le prêtre, soit à haute voix, soit secrètement.

Une seconde fois le prêtre fait verser du vin dans le calice et en y ajoutant de l'eau sur ses doigts qui seront purifiés et qu'il pourra désormais disjoindre, il dit : « O Seigneur, que votre corps que j'ai reçu et que votre sang que j'ai bu s'attachent à mes entrailles ; faites qu'après avoir été nourri par vos sacrements si purs et si saints, il ne demeure en moi aucune souillure du péché, ô vous qui vivez et réglez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. » Cette prière comme la précédente est d'origine très ancienne, fort belle, et le texte latin vraiment classique. Le prêtre se lave les doigts pour en enlever toute parcelle qui aurait pu rester du contact du très saint sacrement ; il témoigne ainsi de sa profonde indignité et se juge trop honoré d'avoir célébré de si grands mystères. A la première ablution le prêtre n'a mis que du vin dans le calice par respect pour le Précieux Sang dont le calice est encore humide ; à la seconde il mêle l'eau au vin, parce qu'alors le sang de Notre-Seigneur ne s'y trouve plus. Il boit toujours du même côté, et c'est pour cela qu'une petite croix a été gravée sur le pied du calice, afin que le purificateur ne touche aucune parcelle des saintes espèces. Les ablutions terminées, il essuie ses lèvres, la patène et le calice, remettant tout en ordre comme au commencement de la messe. Pendant que le calice est recouvert de son voile, les fidèles doivent se représenter le Christ renfermé au tombeau ou la sainte hostie cachée dans leur cœur, s'ils ont eu le bonheur de communier. Le missel est reporté au côté de l'épître, et ce déplacement du livre n'a pas lieu sans raison mystique. La gauche de l'autel, considérée par rapport au crucifix, représente les Juifs, tandis que la droite figure les gentils. Nous avons vu le missel transporté de gauche à droite, au moment de la lecture de l'Evangile, pour indiquer que l'Evangile rejeté par les Juifs a été annoncé aux gentils ; à la fin de la messe, il est reporté de droite à gauche, afin de signifier que le peuple décide se convertira et embrassera la foi chrétienne à la fin des temps.

Le prêtre va lire dans le missel l'antienne appelée *Communio*, parce qu'on la chantait autrefois en l'alternant avec les versets d'un psaume, comme cela se pratique encore pour le *Venite exultemus* au commencement de l'office de Matines, tant que la communion des fidèles n'était pas finie. Puis il se rend au milieu de l'autel, le baise avec respect et adresse aux fidèles le salut fraternel : « Que le Seigneur soit avec vous, *Domine vobiscum*, » auquel il est répondu : « Et avec votre esprit, *Et cum spiritu tuo*. » Revenu au côté de l'épître, il récite la prière appelée *Postcommunio*, que saint Grégoire avait désignée sous le nom d'« oraison pour terminer, d'oraison finale, *Oratio ad complendum*. » La teneur de ces prières faites pour le temps où tous les assistants commu-

niaient à la messe a été maintenue et conservée dans sa forme antique. Elles sont d'une grande importance et on y parle presque toujours de la communion qu'on vient de faire. Nous y voyons ce qui s'observait chez nos ancêtres dans la foi et nous éprouvons la sainte envie d'imiter leur ferveur. Voici, pris au hasard, quelques passages des postcommunions, qui sont en nombre fixé par les rubriques et se récitent avec les mêmes cérémonies que la collecte : « Faites, Seigneur, que, par les dons que nous avons reçus et par la fréquentation de votre mystère, l'œuvre de notre salut prenne un nouvel accroissement... Que votre sacrifice, comme un remède salutaire, nous délivre miséricordieusement de nos péchés et nous fasse goûter tout ce qui est bien.. Que vos sacrements opèrent en nous ce qu'ils contiennent, afin que ce que nous célébrons sous des apparences, nous le recevions dans la vérité même... Donnez-nous le zèle et la ferveur nécessaires dans tous les devoirs que nous avons à remplir... Réparez par votre sacrifice tout céleste les forces de l'âme et du corps que nous perdons sans cesse. »

Le sacrifice et l'action de grâces touchent à leur fin ; il ne reste plus au sacrificateur qu'à congédier l'assistance. Au milieu de l'autel, il la salue et ajoute : « *Ite, missa est*, Allez, il vous est permis de partir, la messe est dite. » Ce renvoi paraît une imitation des usages anciens ; à Rome, un héraut criait au milieu de l'assemblée : *Ite, concio missa est*, allez, la réunion est dissoute ; ou plus simplement : *Ire licet*, il est permis de sortir. Saint Jean Chrysostome nous déclare que les chrétiens ne quittaient pas l'église avant d'en avoir reçu l'ordre : *Ingressus es in ecclesiam ; ne eas, nisi dimittaris*. Saint Avit, archevêque de Vienne, dit que la fin des réunions était annoncée dans les mêmes termes à l'église et au prétoire : *In ecclesiis palatiisque missa fieri pronuntiatur cum populus ab observatione dimittitur*. Le peuple répond à l'invitation du célébrant par ce cri de joie : *Deo gratias*, rendons grâces à Dieu ! Il représente les apôtres qui, après l'ascension glorieuse de Jésus-Christ, descendirent de la montagne remplis d'allégresse, louant et bénissant Dieu de tout leur cœur. Saint Augustin admire cette parole mystérieuse et divine qui termine le plus auguste de nos mystères ; il lui semble impossible de penser, d'écrire ou de dire rien de meilleur, de plus court, de plus agréable, de plus utile et de plus salutaire que *Deo gratias*. C'est reconnaître et confesser que tout ce qui est bon vient de Dieu, qu'il est la source et la plénitude de tous les biens, et que la reconnaissance nous oblige à le louer, à croire en lui, et à le célébrer aussi bien par nos œuvres que par notre bouche : *Deo gratias agere est sentire omnia bona a Deo data esse, et pro ipsis Deum laudare, in ipsum credere ore et opere*.

Aux messes de pénitence, pendant le Carême, aux vigiles des fêtes et aux simples fêtes, l'*Ite missa est* est remplacé par ces mots : *Benedicamus Domino*, Bénissons le Seigneur. On ne con-

gédie pas les fidèles, on les invite à rester encore pour prier et vaquer à de pieux exercices pendant ces jours d'expiation. Comme chant joyeux l'*Ite missa est* est banni des messes de *Requiem* pour les morts, car il n'aurait pas de raison d'être dans une messe où tout respire la tristesse et la supplication ; il est remplacé par ces paroles : *Requiescant in pace*, Qu'ils reposent en paix. En outre, les messes solennelles pour les défunts sont suivies d'autres prières avant l'absoute ou l'inhumation, telles que le *Libera nos* et le *De profundis* ; par conséquent, il ne faut pas renvoyer les assistants, qui prieront le Seigneur d'appliquer aux âmes du Purgatoire les fruits du sacrifice.

Jusqu'au dixième siècle, mes frères, la messe se terminait absolument à l'*Ite, missa est*, sans autre formule et sans autres cérémonies. Depuis cette époque plusieurs additions y ont été faites avec la tolérance et enfin l'approbation expresse de l'Eglise ; ce sont la prière *Placeat tibi*, la bénédiction du prêtre au peuple, et la récitation des premiers versets de l'Evangile selon saint Jean.

Le prêtre, les mains jointes et la tête inclinée vers l'autel, fait une sorte de récapitulation ou de résumé de toutes les prières de la messe et dit à voix basse : « Recevez favorablement, ô Trinité sainte, l'hommage de ma servitude ; et daignez agréer le sacrifice que j'ai offert aux yeux de votre divine majesté, tout indigne que j'en suis. Faites, par votre miséricorde, qu'il soit pour moi et pour tous ceux pour qui je l'ai offert un sacrifice de propitiation. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il. *Placeat tibi...* » Remarquez que le célébrant s'adresse à la sainte Trinité, qu'il avait déjà invoquée au commencement de la messe en faisant le signe de la croix, pour nous mettre sous les yeux le dogme fondamental de notre religion, la foi à Dieu unique en son essence et aux trois personnes divines.

A la fin de cette oraison, le prêtre baise l'autel qui représente Jésus-Christ, élève les yeux vers le ciel, s'incline vers la croix et se tourne vers le peuple fidèle, en le bénissant : « Que le Dieu tout-puissant, Père et Fils et Saint-Esprit, vous bénisse, *Benedicat vos omnipotens Deus, Pater et Filius et Spiritus Sanctus*. » Cette bénédiction fut d'abord réservée aux évêques, qui la donnaient avant ou après la communion et ensuite à la fin de la messe. Les simples prêtres commencèrent à bénir les fidèles vers le onzième siècle, avec le consentement au moins tacite des évêques, et cet usage devint si général qu'on n'aurait pas pu le supprimer sans scandale ; la coutume se transforma en loi devenue actuellement obligatoire. Les fidèles demandèrent eux-mêmes et avec instance cette bénédiction, ne voulant pas laisser le prêtre quitter l'autel avant d'avoir obtenu cette faveur ; ils se souvinrent probablement de cette parole de Jacob à l'ange du Seigneur : « Je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez béni, *Non dimittam te, nisi benedixeris mihi*. » Saint Pie V

décida que les prêtres béniraient le peuple en faisant le signe de la croix et en prononçant les paroles que nous venons de citer ; il mit fin aux diverses variations qui s'étaient établies dans la manière de bénir. Saint Césaire d'Arles nous enseigne que « c'est avec reconnaissance et piété, dans une posture humble et avec un cœur contrit, que nous devons recevoir la rosée de cette bénédiction, afin qu'elle devienne pour nous comme une source d'eau vive, qui jaillisse jusqu'à la vie éternelle. »

Le rite actuel de la bénédiction est tout empreint d'une beauté religieuse. Avant de la donner, le prêtre la reçoit lui-même de Jésus-Christ dont il embrasse l'autel, car c'est à ce trône de la miséricorde qu'il va toujours chercher des grâces nouvelles, comme à une source intarissable, pour les répandre sur les fidèles dont il se séparera bientôt. Quittant l'attitude inclinée et silencieuse qu'il a tenue pendant la prière *Placeat*, il élève avec confiance les mains et les yeux au ciel, parce qu'il n'appartient qu'au Roi des cieux de bénir et qu'il veut lui demander ses dons paternels pour les assistants. Il ramène ensuite ses mains sur sa poitrine, comme possesseur des trésors divins qu'il désire répandre, et se tourne vers le peuple, sur lequel il fait le signe de la croix afin de lui rappeler que la croix sera toujours le principe de toutes les grâces et de toutes les bénédictions. Il faut voir dans la dernière bénédiction du prêtre à la messe le souvenir de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, le jour de la Pentecôte, et la recevoir comme ils reçurent les langues de feu sur leur tête, ou comme le prélude de la suprême bénédiction du Christ lorsqu'il dira à ses élus : « Venez, les bien-aimés de mon Père ; venez posséder le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. » Les conciles avaient donc raison d'ordonner au peuple chrétien d'assister à la messe tout entière et de ne pas sortir de l'église avant la bénédiction du prêtre. Aux messes des morts, on omet cette bénédiction ; elle est un signe de joie et de paix qui contrasterait avec le deuil des offices destinés au soulagement des trépassés. Ceux-ci ne peuvent plus être bénis et n'appartiennent plus à la juridiction de l'Eglise militante. Les missels anciens contiennent cependant une bénédiction conçue en ces termes : « *Deus vita vivorum et resurrectio mortuorum benedicat vos in sæcula sæculorum.* Que le Dieu, qui donne la vie aux vivants et qui ressuscite les morts, vous bénisse dans les siècles des siècles ! »

Une dernière addition, due à la piété réunie des prêtres et des fidèles, comprend la récitation des premiers versets de l'Evangile selon saint Jean. Après avoir salué le peuple, le prêtre va au côté droit de l'autel, sur lequel il trace un signe de croix avec le pouce ; puis, il se signe lui-même sur le front, la bouche et la poitrine, en prononçant ces mots : « *Initium sancti Evangelii secundum Joannem.* Commencement de l'Evangile selon saint Jean, » protestant ainsi de son amour

pour la parole évangélique dont il est le propagateur infatigable. Vient alors la lecture du texte : « *In principio erat Verbum... etc...* Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était en Dieu au commencement. Tout a été fait par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes, et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean. Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous y crussent par son ministère. Il n'était pas la lumière, mais il était venu pour rendre témoignage à celui qui était la lumière. Le Verbe était la vraie lumière, qui éclaire tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde ; et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. Il est venu dans son propre héritage, et les siens ne l'ont pas reçu. Mais il a donné la faculté de devenir enfants de Dieu à tous ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom ; à ceux qui sont nés, non du sang, non des désirs de la chair ; non de la volonté de l'homme, mais de Dieu même. *Et le Verbe s'est fait chair*, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, sa gloire comme du Fils unique du Père, étant plein de grâce et de vérité. »

Aux premiers siècles, les fidèles avaient une vénération toute particulière pour cet évangile ; ils le portaient suspendu à leur cou ou bien écrit et placé sur leur cœur, comme symbole de la vivacité de leur foi et comme préservatif contre les assauts du démon. Ils le faisaient réciter sur les malades, sur les enfants, sur les nouveaux baptisés, sur les agonisants et désiraient qu'on le déposât avec leur corps dans le tombeau. Les demandes de récitation de l'Evangile, l'étole du prêtre placée sur leur tête, devinrent si nombreuses que les prêtres ne pouvant plus y suffire trouvèrent plus simple de le dire sur tous les fidèles à la fin de la messe. La dévotion du peuple a donc été la cause de cet usage, rendu obligatoire par le pape saint Pie V qui réforma le missel au seizième siècle. Cette vénération pour ces paroles sacrées était partagée par les païens eux-mêmes ; au rapport de l'évêque Simplicien, successeur de saint Ambroise, un philosophe platonicien déclarait que le commencement de l'Evangile selon saint Jean devrait être écrit en lettres d'or dans tous les lieux d'assemblées profanes et religieuses, pour être lu de tout le monde. Les empereurs et les princes catholiques garantissaient la sincérité de leurs promesses en posant la main sur cet évangile, tandis que les bienfaiteurs des monastères exigeaient dans les chartes de fondation qu'il fût récité sur leurs dépouilles mortelles.

Saint Jean a raconté en quelques lignes sublimes toute l'économie du mystère de l'Incarnation et de notre réconciliation avec Dieu. Il nous montre : 1° d'où le Fils de l'Eternel descend pour nous, c'est-à-dire du sein de son Père ; 2° jusqu'où

il descend et s'abaisse pour notre salut, c'est-à-dire jusqu'à l'infirmité de notre chair; 3^e combien il a été mal reçu des siens qu'il a daigné visiter, quelque soin qu'il eût pris de les préparer à son avènement par le précurseur saint Jean-Baptiste; et 4^e quelle grâce il a apportée à ceux qui l'ont bien accueilli, la grâce de devenir les vrais enfants de Dieu. L'évangéliste a pris son vol comme l'aigle vers les hauteurs divines pour y découvrir les secrets de la génération du Verbe; son éloquence est telle que le grand Origène s'écrie : « Si l'apôtre eût entonné plus haut, le monde n'aurait pas été capable de le comprendre! »

Bossuet a essayé de nous faire comprendre la théologie de saint Jean l'Évangéliste dans cette page magistrale de ses *Elévations sur les mystères*. Essayons de le suivre :

Où vais-je me perdre ? dans quelle profondeur, dans quel abîme ? Jésus-Christ avant tous les temps peut-il être l'objet de nos connaissances ? Sans doute, puisque c'est à nous qu'est adressé l'Évangile. Allons, marchons sous la conduite de l'aigle des évangélistes, du bien-aimé parmi les disciples, d'un autre Jean que Jean-Baptiste, de Jean, enfant du tonnerre, qui ne parle point un langage humain, qui éclaire, qui tonne, qui étourdit, qui abat tout esprit créé sous l'obéissance de la foi, lorsque par un rapide vol fendait les airs, perçant les nues, s'élevant au-dessus des Anges, des Vertus, des Chérubins et des Séraphins, il entonne son Évangile par ces mots : *Au commencement était le Verbe*. C'est par où il commence à faire connaître Jésus-Christ. Hommes, ne vous arrêtez pas à ce que vous voyez commencer dans l'Annonciation de Marie. Dites avec moi : *Au commencement était le Verbe*. Pourquoi parler du commencement, puisqu'il s'agit de celui qui n'a pas de commencement ? C'est pour dire qu'au commencement de l'origine des choses, *il était*; il ne commençait pas : *il était*; on ne le créait pas, on ne le faisait pas : *il était*. Et qu'était-il ? qu'était celui qui sans être fait et sans avoir de commencement, quand Dieu commença tout, était déjà ? Était-ce une matière confuse, que Dieu commençait à travailler, à mouvoir, à former ? Non, ce qui était au commencement *était le Verbe*, la parole intérieure, la pensée, la raison, l'intelligence, la sagesse, le discours intérieur : *sermo*, discours sans discourir, où l'on ne tire pas une chose de l'autre par le raisonnement ; mais discours où est substantiellement toute vérité, et qui est la vérité même. Où suis-je ? Que vois-je ? Qu'entends-je ? Tais-toi, ma raison ; et, sans raison, sans discours, sans images tirées des sens, sans paroles formées par la langue, sans le secours d'un air battu, ou d'une imagination agitée, sans trouble, sans effort humain, disons au-dedans, disons par la foi avec un entendement, mais captivé et assujéti : *Au commencement*, sans commencement, avant tout commencement, au-dessus de tout commencement, *était* celui qui est et qui subsiste toujours, *le Verbe*, la parole, la pensée éternelle et substantielle de Dieu.

Il était, il subsistait, mais non comme quelque chose détachée de Dieu ; *car il était en Dieu*. Et comment expliquerons-nous : *être en Dieu* ? Est-ce y être d'une manière accidentelle, comme notre pensée est en nous ? Non : le Verbe n'était pas en Dieu de cette sorte. Comment donc ? Comment expliquerons-nous ce que dit notre aigle, notre évangéliste ? *Le Verbe était chez Dieu* : pour dire qu'il n'était pas quelque chose d'inhérent à Dieu, quelque chose qui affecte Dieu, mais quelque chose qui demeure en lui comme y subsistant, comme étant en Dieu une personne, et une autre personne que ce Dieu en qui elle est. Et cette personne était une personne divine : elle était Dieu. Comment Dieu ? Était-ce Dieu dans son origine ? Non, car ce Dieu est le Fils de

Dieu, est Fils unique, comme saint Jean l'appellera bientôt. *Nous avons*, dit-il, *vu sa gloire comme la gloire du Fils unique de Dieu*. Ce Verbe donc qui est en Dieu, qui demeure en Dieu, qui subsiste en Dieu, qui en Dieu est une personne sortie de Dieu même et y demeurant, est toujours produit et toujours dans son sein, comme il est dit dans ces paroles : *Le Fils unique est dans le sein du Père*. Il en est produit, puisqu'il est fils ; il y demeure, parce qu'il est sa pensée éternellement subsistante, Dieu comme lui, car le Verbe était Dieu : Dieu en Dieu, Dieu de Dieu, engendré de Dieu, subsistant en Dieu ; *Dieu*, comme lui, *au-dessus de tout, béni aux siècles des siècles. Amen*. Il est ainsi, dit saint Paul. Ah ! je me perds, je n'en puis plus ; je ne puis plus que dire : *Amen, il est ainsi* ; mon cœur dit : *Il est ainsi, Amen*. Quel silence ! quelle admiration ! quel étonnement ! quelle nouvelle lumière ! Mais quelle ignorance ! Je ne vois rien, et je vois tout !...

Lorsque le prêtre quitte l'autel, il récite le Cantique des trois enfants dans la fournaise, le psaume *Laudate Dominum in sanctis ejus* ou le *Te Deum*. Avec lui, invitons toutes les créatures, les anges et les saints à nous aider à payer à Dieu la dette de la reconnaissance pour tous les biens dont il nous gratifie par le sacrifice de la messe. Adorons dans la foi et l'amour : *Credo et Confiteor* !

FIN

PANÉGYRIQUE DE SAINT VINCENT DE PAUL

(19 JUILLET)

Laudent eum opera ejus.

Sa louange sera dans ses œuvres.

Mes frères,

Lorsqu'un homme a traversé l'histoire en laissant derrière lui un nom qui a survécu à l'oubli et qui a conquis auprès de toutes les générations l'immortalité du souvenir, on se demande naturellement ce qu'a été cet homme et ce qu'il a fait, quelles ont été ses œuvres. Car les œuvres, vous le savez, sont la consécration de la vie, le cachet de la personnalité. A la mort, nos œuvres seules nous accompagneront par delà la tombe ; bonnes ou mauvaises, elles seules plaideront pour ou contre nous. Devant Dieu et devant les hommes nous ne serons que ce qu'auront été nos œuvres. De là cette parole du prophète Salomon : *Laudent eum opera ejus*, la louange de l'homme sera dans ses œuvres.

Puis donc qu'il en est ainsi, mes frères, la voie que doit suivre aujourd'hui ma parole est toute tracée. Ayant à vous entretenir d'un homme dont le nom s'échappe de toutes les lèvres et vit dans tous les cœurs, d'un homme qui désespère la louange

¹ Bossuet, *Elévations sur les mystères*, XII^e semaine, VII^e-XIV^e Elév.

par la difficulté qu'il y a d'en parler dignement, ayant à vous entretenir de cet homme, je dois me demander à son sujet : Qu'est-ce qu'il a été ? Qu'est-ce qu'il a fait ?

Qu'a donc été le glorieux saint Vincent de Paul ? Comment parti de si bas est-il monté si haut ? Comment est-il parvenu à une gloire devant laquelle pâlisent ou s'effacent toutes les autres ? Comment moi-même ne puis-je prononcer son nom sans me sentir ému jusqu'à l'âme et sans faire tressaillir les vôtres ?

Qu'est-ce qu'a été saint Vincent de Paul ? Il a été un français, un pauvre, un prêtre, un saint.

Qu'est-ce qu'il a fait ? Il a secouru toutes les infortunes, celles du corps et celles de l'âme ; sa vie a été un prodige de charité : *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes oppressos* (Act., x, 18).

I

Ce qu'a été saint Vincent de Paul

1. Saint Vincent de Paul est français d'origine. C'est la gloire de notre pays d'avoir donné naissance à cet enfant de prédilection qui devait résumer en lui toutes les qualités de notre race. Pouy, près de Dax, au pays des Landes, fut son berceau sur la fin du xvi^e siècle, le 24 avril 1576.

La Providence a choisi à dessein pour l'« Apôtre de la charité » un français. Pourquoi ? Parce que cette nation vaine et légère devait un jour la première oublier les bienfaits du christianisme, s'armer contre l'Evangile et s'insurger contre l'empire de la charité au nom des idées humanitaires connues dans l'histoire sous le nom de bienfaisance et de philanthropie.

Elle a choisi un français encore, parce que cette nation qui a les défauts d'une éternelle jeunesse en a aussi les nobles qualités ; en fait de grandeur d'âme, de patriotisme, de générosité et de cœur, elle marche au premier rang, à tous elle donne des leçons et n'en reçoit de personne. Pour réparer les défaillances passagères et les ingratitude d'un moment de la France, fille aînée de son Eglise, Dieu a choisi dans son sein un de ses fils, Vincent de Paul, pour rendre justice à la Reine des vertus, un instant méconnue, et pour être dans le monde l'apôtre, la personnification de la Charité chrétienne.

Pour cela, il lui donna un cœur grand, noble, généreux par excellence. Quand Dieu, dit Bossuet, fit le cœur de l'homme, il y mit premièrement la bonté. Quand il fit celui de Vincent il y ajouta l'héroïsme qui ne recule devant rien et qui sait s'immoler, se sacrifier au profit des plus pauvres, des plus misérables, des plus abandonnés, des plus dignes de mépris.

2. Saint Vincent de Paul fut un pauvre. Il appartenait à une famille patriarcale de laboureur, et de bonne heure il connut les épreuves de la pauvreté, le dénûment de la misère, et son cœur apprit à compatir. Pendant son enfance, jusqu'à

l'âge de 15 ans, il conduisit les troupeaux de son père, et dans sa pauvreté il trouva le secret de donner à de plus pauvres que lui. On raconte qu'il donna un jour à un pauvre couvert de haillons son modeste trésor, qui serait encore toute une fortune pour un jeune berger des Pyrénées, la somme énorme de trente sous. Une autre fois, revenant du moulin chercher la provision de farine destinée à l'entretien de la famille, il rencontra de pauvres mendiants qui lui demandèrent la charité au nom de Dieu. Alors que fait-il ? Il arrête l'humble monture, il ouvre le sac, y puise abondamment, et cette main qui donnera plus tard des aumônes princières à des contrées entières, fait déjà son apprentissage de la bonté et de la miséricorde en donnant quelques poignées de la farine paternelle. A son retour à la maison, le père apprenant la noble et chrétienne conduite de son fils s'écrie en l'embrassant : « Comme mon fils aime Dieu, puisqu'il aime les pauvres ! »

Cet acte de charité sera pour l'heureux père de Vincent un signe révélateur de la vocation de son fils. « Je le vois bien, se dit-il à lui-même, il faut que je fasse le sacrifice de ce sixième enfant, il faut qu'il y ait un prêtre dans la famille ; je vais m'imposer de dures privations, j'enverrai Vincent à Toulouse, dans la capitale du Languedoc. » Et il prend des informations, en homme pratique. Combien cela coûtera-t-il ? Combien ? Ah ! il faudra par an soixante livres. Eh bien ! il ne balance pas à faire ce sacrifice. Il vendra une paire de bœufs pour réaliser cette somme. C'est une fortune considérable pour un pauvre laboureur que ces soixantes livres, mes frères ; mais que cet argent sera bien employé !

3. Vincent sera prêtre ! Pourquoi prêtre ? Mes frères, admirez les desseins de la divine Providence. Avouons-le à notre honte et à notre confusion de Français : le sacerdoce de Jésus-Christ après s'être dévoué pendant quatorze siècles au service et à la gloire de la Patrie, devait en retour devenir un moment la risée de cette nation légère parfois jusqu'à l'ingratitude, et c'est pourquoi Dieu voulut que le plus sublime héros de charité fût précisément un de ces prêtres proclamés inutiles, dont on croit avoir toujours assez, et qui furent du moins un jour bons à quelque chose.

Vincent sera donc prêtre. Après de brillants succès à l'université de Toulouse, à l'âge de 24 ans il montera à l'autel pour la première fois, l'an 1600. Sa première messe sera celle d'un saint, et en immolant la sainte Victime entre ses mains encore humides de l'onction sacerdotale, il prendra l'engagement irrévocable de se consacrer, de s'immoler lui-même pour ses frères. Contrairement à l'usage et par esprit d'humilité, il renoncera à cette grande joie de la famille chrétienne, à la première messe célébrée au milieu du concours empressé des parents et des amis.

Il connaît au pays natal, au fond des forêts, une humble chapelle. C'est là que Vincent de Paul se retire avec le prêtre qui doit l'assister et le petit

servant qui doit répondre aux paroles du sacrifice. De la première communion de l'enfant dépend souvent sa vie tout entière, et, je ne me lasserai pas de le dire, c'est un moment décisif pour l'éternité. Saint Augustin le proclama à l'heure solennelle et suprême de la mort. Ainsi en est-il de la première messe. Oh ! quand elle a été dite avec cette sainteté qui est la première récompense et la première auréole de la grâce d'une vocation fidèlement accomplie, l'Eglise, mes frères, peut se réjouir, elle aura un saint prêtre, Dieu aura un bon ministre, les âmes auront un fidèle et dévoué serviteur.

4. J'ajoute : Vincent fut un *saint*. Qu'est-ce qu'un saint ? C'est un homme qui aime Dieu jusqu'à la passion, jusqu'à l'enthousiasme, jusqu'à la folie. Les saints ne sont pas d'une autre nature que nous. Nous sommes, nous, des chrétiens vulgaires et eux sont des chrétiens d'élite. Vincent fut de ceux-là. La pierre de touche de la sainteté c'est la soumission entière à Dieu dans l'adversité et le malheur ; son épanouissement, sa consécration c'est l'immolation complète jusqu'à la mort. Vincent nous donnera ces deux preuves non équivoques de la sainteté.

Première preuve : soumission dans l'adversité. Tout jeune prêtre, au retour d'un voyage de Narbonne à Marseille, Vincent est surpris par les pirates africains qui infestaient la Méditerranée. Je le vois chargé de fers, emmené en captivité à Tunis, exposé sur un marché comme un vil bétail, vendu à l'encan, esclave en dernier lieu d'un renégat savoyard qui a trahi sa religion et son Dieu pour une femme musulmane dont la beauté l'a séduit.

Quelle épine cruelle pour le cœur de ce jeune prêtre d'avenir selon les idées du monde ! Quels sujets de plaintes autorisées ! Adieu, ciel de la patrie ! Adieu, France bien-aimée ! Adieu, famille chérie ! Adieu, saint autel qui as fait la joie de ma jeunesse et la gloire de mon sacerdoce ! Non, non, mes frères, autres sont les pensées de Vincent, il ne se plaindra pas. « Mon Dieu, dit-il, vous l'avez voulu, que votre volonté soit faite. » Il sait que Dieu aura pitié de lui, cela lui suffit. Il chante dans sa captivité comme les Israélites assis sur les bords du fleuve de Babylone, il chante pour se consoler les cantiques de Sion, il célèbre les grandeurs et les miséricordes de Marie en faisant monter vers le ciel ce cri d'amour : *Salve Regina, mater misericordiæ* ! La femme du renégat a entendu ces chants de l'Eglise de Dieu, son âme a été captivée, et elle a fait de douces et touchantes remontrances à son époux. « Ah ! dit-elle, pourquoi avoir abandonné la religion où l'on parle un si doux langage ? Pourquoi avoir abandonné la croyance qui inspire de tels sentiments au cœur et donne tant de consolation au malheur ? »

La grâce de Dieu et les vertus de Vincent font le reste. Le renégat et sa femme se convertissent et abandonnant leurs possessions ils se confient

à un frère esquif accompagnés de Vincent et voguent vers la patrie. Ils abordent heureusement à Marseille. Là, ils remercient la sainte Vierge, et le maître revenu à Dieu embrasse les plus austères pratiques de la pénitence et mourra dans toute la ferveur du christianisme. Telle est la première démonstration de la sainteté de Vincent.

Voici la *seconde* plus éclatante et plus extraordinaire encore. Dans le cours de sa vie publique, Vincent méprisant les honneurs de l'épiscopat, les bénéfices d'une riche abbaye, accepte le poste ingrat d'abord de curé de Clichy, puis d'aumônier général des galères de France. Qui dira l'héroïsme de Vincent dans cette nouvelle fonction ? Comme l'apôtre saint Paul, il se fera tout à tous, ne reculant devant aucun sacrifice pour gagner ces forçats au cœur de bronze, au Cœur si aimant, à Jésus-Christ. Pour arriver à ces hommes qu'il reconnaît et traite comme des frères, Vincent écoute leurs plaintes, partage leurs douleurs, et ces confidences intimes que l'amitié la plus dévouée n'obtient pas toujours, Vincent, lui, les obtient par ces effusions du cœur, ces trésors de charité que les saints seuls ont le secret de puiser dans Celui qui est la bonté et la miséricorde même : *Deus caritas est*. Et ce dévouement il le poussera jusqu'à l'héroïsme. Ecoutez ce trait. Un jour qu'on amenait au bain un père de famille que la justice avait condamné par erreur et qui se tordait dans les accès d'un indescritible désespoir, il vint à Vincent la pensée plus qu'héroïque de prendre sa place, et il s'offrit de porter ses fers, et il les porta. Ainsi l'attestent des témoignages authentiques vainement contestés ; ainsi l'atteste le silence de Vincent lui-même qui se taisait et baissait les yeux en souriant quand on l'interrogeait sur ce fait aussi vrai qu'incroyable ; ainsi l'attestent ses jambes tuméfiées qui ont porté jusqu'à la fin les traces des meurtrissures des chaînes ; ainsi l'attestent surtout les pièces produites au procès de la canonisation, pièces dont la lecture arracha au savant consulteur qui s'appellera plus tard Benoît XIV ce cri d'enthousiasme : « C'est un saint ! qu'on lui érige des autels ! » Et ces autels ont été érigés à la gloire de Vincent en 1737.

En présence de ces deux faits, mes frères, concluons hautement à la sainteté de celui qui en a été la généreuse victime.

Voilà ce qu'a été saint Vincent de Paul, un français, un pauvre, un prêtre et un saint. Voyons maintenant ce qu'il a fait, quelles ont été ses œuvres.

II

Ce qu'il a fait

Ici mon embarras est grand. Comptez si vous le pouvez les étoiles qui brillent au firmament, les grains de sable qui sont entassés sur les rivages de la mer. Aussi nombreuses sont les œuvres de saint Vincent de Paul. Dans mon embarras, per-

mettez-moi d'en choisir quelques-unes, de préférence celles qui ont pour objet l'humanité souffrante.

1. Voyez-vous, mes frères, ces petits êtres abandonnés, tristes fruits de l'amour libre et du plaisir criminel ? Dieu ! qu'ils sont nombreux ces malheureux jetés dans les rues, exposés sur les portes des églises ou délaissés dans les carrefours de la capitale ! Leurs mères au désespoir, à l'exemple d'Agar, les ont laissés là dans le désert de la vie, s'éloignant en pleurant pour ne pas les voir mourir. Ne pleurez plus, pauvres orphelins ; et vous malheureuses mères, séchez vos larmes ! Voici l'homme de Dieu, voici Vincent : dans les plis de son manteau sacerdotal il enveloppera ces infortunés, il leur donnera des mères selon la grâce, des vierges chrétiennes, des anges terrestres qui les recueilleront comme des perles précieuses, qui les prendront dans leurs bras, les berceront sur leurs genoux et les presseront sur leur cœur avec autant d'amour que la Vierge Marie pressait le divin enfant Jésus. Pour cette œuvre des orphelins, il faudra des millions pour ériger les Hôtels-Dieu qui les abriteront et pour payer les frais de nourriture et d'entretien qui assureront leur existence. Un jour, l'argent fait défaut. Vous connaissez ce trait éloquent, ce trait sublime du Démophile chrétien qui réunissant les grandes dames de Paris leur tient ce langage : « Or sus, mesdames ! la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants ; vous avez été leurs mères selon la grâce depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnés. Voyez si vous voulez les abandonner aussi. Cessez d'être leurs mères pour devenir leurs juges ; leur vie, leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages ; il est temps de prononcer leur arrêt de mort et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. »

Toute l'assemblée fondit en larmes, l'argent fut trouvé, et l'œuvre des hospices pour les orphelins et les enfants trouvés fut assurée.

2. A côté des enfants trouvés, voici une autre classe d'infortunés non moins dignes d'intérêt. Voyez-vous, mes frères, ces adolescentes, ces jeunes filles qui n'ont plus de père, plus de mère, plus rien sur terre que leur cœur pour aimer ?

Qui les protégera, qui les défendra contre les séductions du monde et les entraînements du plaisir ? Voici encore l'homme de Dieu, voici Vincent. Pour elles, il établira la communauté de la Providence et là elles trouveront un abri pour leur honneur et des moyens honorables pour l'existence.

A côté de ces jeunes filles préservées, voyez-vous ces malheureuses créatures perdues, ces filles-mères que la misère a conduites au crime et qu'elle a jetées dans le déshonneur ? Le monde naguère n'avait pour elles que des fleurs, des sourires et des fêtes. C'était la saison du printemps, l'hiver est vite venu ; imprudentes, elles n'ont point su fermer les oreilles aux propos volages et séducteurs, et elles

sont tombées, et une fois tombées le monde les repousse, les dédaigne et les méprise. Ah ! qui donc tirera de la fange et de la boue du péché ces fleurs flétries, ces créatures tombées ? Qui donc sera assez pur et assez saint pour effacer les souillures de leur âme et les relever de leur dégradation ? Levez-vous, homme de Dieu ! accourez, charitable Vincent ! Et voici l'ange de Dieu qui vient, il regarde ces pauvres créatures tremblantes et honteuses comme autrefois Jésus regarda Madeleine la pécheresse de la cité, et quand il a vu couler les larmes de leur repentir il les environne d'honneur, et pour protéger leur innocence retrouvée il leur offre un refuge à la Madeleine du Temple.

3. Continuons encore, si vous le voulez bien, la nomenclature des œuvres de charité de notre saint.

Voyez-vous passer cette veuve éplorée en habits de deuil, errante, exilée dans les villes et dans les campagnes ? Saluez avec moi la *pauvreté*, l'épouse bien-aimée de Jésus, descendue du ciel et épousée par lui sur la paille de la crèche. A ces traits, Vincent a reconnu cette femme de haut parage, cette fille du ciel, il la prend pour sa fiancée et pour elle il aura toutes les délicatesses du cœur. Ouvriers sans travail, pères de famille malades, sans pain pour votre femme et vos enfants, et vous tous, pauvres honteux dans la mansarde ou sur le grabat, ne désespérez pas et ayez confiance, l'homme de Dieu a connu votre misère et il saura y compatir. Il lui faudra des millions, mais ces millions il les trouvera dans le cœur de nobles dames qu'il enrôlera sous la bannière de la charité et qui, anges de la terre, pénétreront dans le réduit des malheureux pour leur apporter avec l'aumône matérielle une parole du cœur au nom de Jésus. Dames de charité ici présentes, dignes filles de saint Vincent de Paul qui portez si vaillamment dans cette ville le drapeau de votre patron, permettez-moi de vous adresser en ce jour mes plus sincères félicitations et de vous crier « merci, » au nom des pauvres et de la religion. *Caritas non excidit* : la charité ne connaît pas de défaillance. Si des besoins extraordinaires se faisaient sentir, j'en suis certain, vous sauriez imiter l'exemple de la reine Anne d'Autriche. A bout de ressources, Vincent va trouver la reine : « Madame, mes pauvres ont faim. — Hélas ! répond la princesse, je n'ai plus de ressources. — Eh ! Madame, à quoi servent ces bijoux et ces diamants ? » Et la reine de s'en dépouiller, ne demandant à Vincent que le secret. En France, Mesdames, la parole du cœur trouve toujours de l'écho. Il y a un quart de siècle, un de nos célèbres orateurs prêchait à Sainte-Clotilde en faveur d'une noble infortune, celle de la catholique Irlande désolée par la famine. Un ouvrier sans argent, ému jusqu'aux larmes au récit des misères de ce peuple ami, prend sa montre et la jetant dans la bourse de la quêteuse s'écrie : « Eh ! qu'ai-je besoin de savoir l'heure quand un peuple meurt de faim ? »

J'en ai la confiance, la réponse de la reine, celle de l'ouvrier français serait aussi votre réponse, Mesdames, elle serait la réponse de tous vos cœurs.

4. Ai-je fini ? Pas encore. Regardez la *souffrance*, cette compagne assidue de l'homme, qui pleure et se lamente sur tous les chemins de la vie, dans les palais comme dans les chaumières. Ici ce sont des riches qui pleurent sur leur lit de douleur, demandant en vain du soulagement, ou bien encore ce sont des malades sans asile et sans ressource. Là, ce sont des vieillards abandonnés dont les forces sont épuisées et qui au soir d'une vie honnête et laborieuse sont réduits à solliciter l'aumône dans les rues de nos cités ou sur les grands chemins des passants. Qui donc consolera, qui recueillera les uns et les autres ? Qui les soignera, qui les aidera à se préparer au grand voyage du temps à l'éternité ? Vincent est toujours là, homme de Dieu, ouvrier infatigable, il fondera des Hôtels-Dieu pour les malades et des hospices pour les vieillards incurables.

5. Le temps me presse, et je ne puis que rappeler en passant les fléaux publics, la guerre, la famine, les épidémies conjurés ou soulagés par les soins de Vincent de Paul non seulement en France, à Paris, mais dans l'Europe, mais dans le monde entier.

Le patriotisme chrétien ne reste pas confiné dans les limites de la patrie, aussi voyons-nous Vincent de Paul, après s'être prodigué à Paris, porter son zèle à des contrées et des provinces entières : la Champagne, la Picardie, la Lorraine. Des villes considérables, Metz, Nancy, Pont-à-Mousson lui doivent leur salut. Leurs échevins écrivent dans les actes publics : « Sans les secours envoyés par M. Vincent nous serions morts de faim. Honneur et gloire au père du peuple, au sauveur de la cité ! »

Les royaumes voisins de la France, l'Irlande, la Pologne, l'Italie sentirent aussi ses bienfaits, et ces nations reconnaissantes recevront avec étonnement de ce pauvre prêtre étranger des soins, des secours qu'elles auraient vainement demandés à leurs amis, à leurs frères.

Enfin, le monde entier connaîtra le grand cœur de saint Vincent. L'Afrique et les rives de Tunis et d'Alger, et les pauvres insulaires de Madagascar, et l'Asie, et les bagnes de Constantinople verront arriver jusqu'à eux, à travers les mers, malgré les tempêtes, le nom, les aumônes et la charité de Vincent de Paul. On a calculé que les secours ainsi distribués par ses mains en France et dans le monde entier, montaient au chiffre effrayant d'au moins 40 millions. Et ce qui met le comble à notre admiration, c'est qu'au milieu des prodiges qu'opérait sa charité, Vincent fut pauvre, humble, détaché de tout, et mourut en se croyant le dernier et le plus inutile des hommes.

Mais *defunctus adhuc loquitur* ! Saint Vincent est mort, mais il parle encore, son nom et ses œuvres lui survivent.

Son nom ! Tant que nous serons français, tant que nous serons chrétiens, tant qu'il y aura un

cœur intelligent et généreux sur cette terre de France, le nom de Vincent de Paul sera sacré ; c'est une prédication éloquente, le symbole de la charité, une de nos plus pures gloires nationales, le patrimoine de la sainte Eglise. Un jour, notre saint tombe entre les mains de brigands qui ne le connaissant pas s'apprentent à le dépouiller et à le mettre à mort. Il dit son nom. Les voleurs interdits tombent à genoux, demandent pardon et implorent sa bénédiction.

Ses œuvres ! Elles sont immortelles comme son nom et elles demeureront comme un des plus nobles trophées de la religion. Pour les conserver dans le monde et leur donner le double cachet de la fécondité et de la perpétuité, saint Vincent leur a laissé deux appuis vivants, immortels : j'ai nommé les missionnaires de la foi et les missionnaires du dévouement, les Lazaristes ou prêtres des Missions et les Sœurs de la Charité.

Les prêtres des Missions ! C'est d'abord sur le sacerdoce que ses œuvres s'appuient, car il savait bien que sans le prêtre on ne peut rien faire qui puisse défier les siècles. Les institutions changent, les gouvernements tombent, les trônes s'écroulent, mais le prêtre reste avec l'Evangile et l'Eucharistie pour éclairer le monde et empêcher le feu de la charité de s'éteindre, et c'est assez pour que la charité et le dévouement continuent de réchauffer le monde.

Les Sœurs de la Charité ! A côté du prêtre qui assure aux œuvres la perpétuité, je vois la Sœur de la Charité qui leur donne la fécondité. Création admirable et d'une audace sans égale. Jusqu'alors, en effet, les personnes consacrées à Dieu vivaient protégeant leur vertu dans les cloîtres. Vincent de Paul osa jeter ses filles au milieu du monde, comptant sur leur dévouement pour être la sauvegarde de leur angélique chasteté. Il écrivit dans leurs règles ces admirables paroles : « Elles n'auront point d'autres monastères que les maisons des pauvres, point d'autres cloîtres que les rues des villes et les salles des hôpitaux, point d'autre clôture que l'obéissance, et point d'autre voile que la modestie. » O mes Sœurs, que vous êtes admirables ! L'incrédulité se tait devant vous et vous admire. L'hérésie vous regarde d'un œil d'envie. L'islamisme et tous les peuples de l'Orient vous appellent « les Anges, » et nous prêtre de Jésus-Christ, en face du saint autel et devant les reliques de votre Père, nous vous proclamons la joie et l'honneur de l'Eglise, et la couronne terrestre de votre saint fondateur !

Et vous, Mesdames, femmes chrétiennes qui portez dans le monde le nom mérité de « Dames de la charité, » permettez-moi de vous associer aux louanges que j'adresse en ce jour à vos auxiliaires nos bonnes Sœurs de la Charité. Vous aussi vous avez le culte des pauvres ; vous les visitez à domicile, vous élevez et habillez leurs enfants, vous patronnez les orphelins et vous consolez les veuves. Vous aussi, soyez bénies et remerciées !

O Vincent de Paul, grand homme et grand saint ! Nous voici en ce jour autour de vos reliques, nous tous qui vous vénérons comme notre modèle et que nous chérissons comme un Père. J'ai dit ou plutôt mon cœur a essayé de dire ce que vous avez été et ce que vous avez fait. Continuez par vos prières la grande œuvre que vous avez commencée sur la terre. Bénissez du haut du ciel ces prêtres accourus pour vénérer vos reliques et rendre hommage à vos vertus. Bénissez avec leur digne aumônier, ces saintes religieuses vos filles, si généreuses et si dévouées. Bénissez, surtout les pauvres, les infirmes, les malheureux, les orphelins, tous ceux qui souffrent, qui gémissent dans la douleur. Vous avez été leur Père ici-bas, soyez-le dans le ciel, soyez notre Père à tous. Ainsi soit-il.

PRONES CATÉCHÉTIQUES

Huitième dimanche après la Pentecôte

LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR

Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione sua sunt.

Les enfants du siècle sont plus prudents dans leurs affaires que les enfants de la lumière. (Luc., xvi, 8).

Mes frères,

Un économe infidèle, convaincu d'avoir dilapidé les biens dont il avait l'administration, fut assez habile pour se faire des amis de tous les créanciers de son maître, et échapper ainsi à la misère après qu'on lui eut retiré son emploi.

Notre-Seigneur nous donne cet exemple pour nous faire comprendre que quand même nous aurions à nous reprocher de graves infidélités à son égard, le temps de la vie nous est donné pour que nous nous ménagions, par nos bonnes œuvres, des titres à la récompense éternelle. La mort approche tous les jours, nous ne pouvons l'éviter, demain peut-être elle nous surprendra ; nous mourrons, et ce corps dont nous avons pris tant de soin sera mis en terre où il pourrira. Mais au jour du jugement, ce même corps ressuscitera pour recevoir avec son âme une récompense ou un châtiment sans fin. Écoutons le reproche que nous adresse aujourd'hui le Sauveur, et soyons assez prudents pour nous faire par nos bonnes œuvres des amis qui nous reçoivent un jour dans les tabernacles éternels.

Nous prendrons cette résolution en méditant sur les vérités que nous enseigne le onzième article du Symbole. Nous verrons 1^o *ce que signifient* ces paroles « la résurrection de la chair, » — 2^o *pourquoi* les corps ressusciteront, — et 3^o *comment* ils ressusciteront.

I

Le onzième article du Symbole : « La résurrection de la chair, » nous enseigne que *les corps de tous les hommes ressusciteront au dernier jour.*

1. La vérité de la résurrection de la chair nous est attestée par l'Ancien et le Nouveau Testament. Nous savons, par le témoignage de Dieu, que nos corps ne seront pas abandonnés à la corruption des tombeaux, mais reprendront la vie. « Je sais, » dit le saint homme Job, « que mon Rédempteur est vivant, qu'au dernier jour je me relèverai de la terre, que je serai de nouveau revêtu de ma dépouille mortelle, que je verrai mon Dieu dans ma chair. » (Job, xix, 25-26). Daniel dit de même que ceux qui dorment dans la poussière se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour un opprobre éternel (xii, 2). Les sept frères Machabées qui, avec leur magnanime mère, souffrirent le martyre sous le tyran Antiochus, font profession d'espérer une résurrection glorieuse et une vie éternelle. « O le plus méchant prince, » dit le second d'entre eux au roi, « tu nous arraches, il est vrai, la vie présente, mais le Roi du monde nous ressuscitera un jour pour la vie éternelle, après que nous serons morts pour la défense de ses lois. » (II Machab., vii, 9).

L'Evangile parle si souvent, et d'une façon si précise, de la résurrection des corps qu'aucun doute n'est possible touchant cette vérité. « C'est la volonté de mon Père qui m'a envoyé, » dit Jésus-Christ, « que quiconque voit le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle ; et je le ressusciterai au dernier jour. » (Jean, vi, 40). Les apôtres mettent souvent en parallèle, d'une part la résurrection des morts, d'autre part l'ensemble des vérités évangéliques, et montrent que si on rejette la première il faut rejeter toutes les autres. « S'il n'y a pas de résurrection des morts, » écrit saint Paul, « le Christ n'est donc pas ressuscité, et si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine, notre foi est vaine aussi, et nous nous trouvons être de faux témoins à l'égard de Dieu. » (I Cor., xv, 13-15).

De leur côté, les Pères de l'Eglise affirment partout, dans leurs ouvrages, leur croyance à la résurrection ; et plusieurs d'entre eux ont composé de longs traités sur ce sujet. C'est en raison de sa foi à la résurrection que l'Eglise a toujours témoigné une si grande vénération aux corps des saints martyrs. Dans leurs restes précieux, elle voyait les membres mêmes que Jésus-Christ devait ressusciter un jour et rendre semblables à son corps glorieux. C'est pour la même raison que les corps des chrétiens décédés dans la paix du Seigneur furent toujours mis en terre avec des cérémonies solennelles ; selon la foi de l'Eglise, ces corps sont, en effet, les temples de Dieu : s'il les détruit pour un temps, c'est qu'un jour il veut les rebâtir plus magnifiques.

2. La résurrection des morts sera *générale* : les corps de tous les hommes, des bons comme

des méchants, ressusciteront. « L'heure viendra, » nous dit Jésus-Christ, « où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront la voix du Fils de Dieu; et ceux qui auront fait le bien sortiront de là pour la résurrection de la vie éternelle; et ceux qui auront fait le mal, pour la résurrection du jugement. » (Jean, v, 28-29). Ici, le Sauveur déclare expressément que tous les hommes, les bons comme les mauvais, ressusciteront, les uns pour recevoir leur récompense, les autres pour entendre leur juste condamnation.

Quel sera le sort des hommes qui vivront à la fin des temps ? Faudra-t-il qu'eux aussi paient leur tribut à la mort, pour ressusciter ensuite ? Assurément, mes frères. Tous les hommes doivent mourir, parce que tous sont les descendants d'Adam prévaricateur, et comme tels, soumis à la mort. Ceux donc qui vivront aux derniers jours mourront pour ressusciter aussitôt. Saint Paul, partant de l'hypothèse que la fin du monde arrive au moment où il parle, dit : « Nous qui vivons et qui sommes réservés pour l'avènement du Seigneur, nous ne préviendrons pas ceux qui sont déjà dans le sommeil de la mort » (I Thess., iv, 14) ; c'est-à-dire : nous mourrons aussi bien qu'eux, pour ressusciter avec eux.

3. Cette résurrection sera opérée *par la toute-puissance de Dieu*. Quand l'homme meurt, son corps retourne en poussière, mais son âme entre dans l'éternité. D'elle-même, la poussière qui est inerte, ne pourrait jamais ni reformer un corps, ni se ranimer. L'âme non plus, par ses seules forces, ne pourrait pas de nouveau s'unir au corps. Mais ce qui est impossible à l'homme ne l'est pas à Dieu, car Dieu peut faire tout ce qu'il veut.

Sur ce point, les impies ont fait mille objections. Est-il croyable, disent-ils, que des corps tout corrompus et dissous, dont on retrouve à peine quelques parcelles, puissent s'organiser de nouveau et reprendre la vie ? Tertullien leur a répondu depuis longtemps. « Le monde qui existe, » dit-il, « qui l'a tiré du néant ? Comment a-t-il été produit ? Et vous, ô hommes, qu'étiez-vous avant de devenir ce que vous êtes ? Un pur néant. Sera-t-il plus difficile à Dieu de vous refaire un jour ce que vous êtes maintenant, que de créer ce qui n'était rien ? Sans nul doute, c'est une œuvre beaucoup plus considérable de faire quelque chose de rien, que de donner telle ou telle forme à ce qui existe déjà, de bâtir, par exemple, une maison de toutes pièces, que d'en relever une autre de ses ruines... Dieu a commencé par le plus difficile, afin qu'il vous fût aisé d'admettre ce qui est plus facile. »

La résurrection de la chair sera principalement l'œuvre de Jésus-Christ Fils de Dieu, comme l'atteste l'Écriture en de nombreux passages. Saint Thomas dit ceci : « Quand la fin des temps sera venue, Jésus-Christ, dont la résurrection est la cause exemplaire et la cause efficiente de notre résurrection, ordonnera aux morts de ressusciter,

et, par ses anges, rassemblera la poussière de leurs corps. » (Suppl. q. LXXVI, art. 1).

4. La résurrection des morts aura lieu *à la fin du monde, immédiatement avant le jugement général*. Au témoignage de l'Évangile, des signes effrayants précéderont et annonceront la résurrection générale. Le soleil sera obscurci, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel, et l'univers entier sera sur le point de s'abîmer dans le chaos. Les hommes qui vivront à la fin des temps mourront en même temps que se produiront ces événements redoutables. Et aussitôt les morts ressusciteront. Par l'ordre de Dieu, une multitude d'anges descendront du ciel pour recueillir la poussière des corps mortels ; et Dieu les ranimera ; et les âmes viendront se réunir à ces corps ; et tous les hommes vivants comparaitront devant le tribunal de Jésus-Christ, pour recevoir, en corps et en âme, la récompense ou le châtiment de leurs œuvres.

II

Pourquoi les corps de tous les hommes ressusciteront-ils ? C'est 1^o parce qu'il est juste que le corps, instrument de l'âme, soit aussi récompensé selon ses œuvres ; et 2^o pour que la victoire remportée par Jésus-Christ sur la mort soit complète.

1. Notre corps est uni à notre âme de la façon la plus étroite ; il est l'instrument docile de notre âme dans toutes ses actions, bonnes ou mauvaises. Quand nous voulons, par exemple, nous instruire des vérités religieuses, nous avons besoin de nos yeux pour lire de bons livres, et de nos oreilles pour entendre l'enseignement du prêtre. Si nous portons notre prochain à la piété, à la pratique de la vertu, nous ne le faisons qu'avec le secours de notre langue, organe de la parole. S'agit-il de faire l'aumône, de soigner les malades, de remplir nos devoirs d'état, de travailler au bien de nos semblables : dans ces différentes actions, nos mains et nos pieds nous rendent sans cesse d'indispensables services. Jusque dans la réception des sacrements, par lesquels notre âme est sanctifiée, le corps nous est nécessaire. Et même, nombre d'excellentes actions de l'ordre surnaturel ont pour objet principal notre corps, comme le jeûne, la mortification, la chasteté, le martyre, par lequel nous faisons à Dieu le sacrifice total de notre corps et de ses membres. De même, le corps est pour le mal l'instrument docile de l'âme ; de plus, il l'y excite et entraîne souvent : les yeux se complaisent à regarder des objets dangereux, lisent des livres immoraux ou impies, réveillent dans l'esprit de mauvaises pensées et de mauvais desirs ; les oreilles écoutent des paroles inconvenantes ou contraires à la charité ; le sens du goût s'adonne à la gourmandise et à l'ivrognerie ; la langue blasphème Dieu et invective le prochain ; les mains s'emparent du bien d'autrui, les pieds conduisent dans les occasions périlleuses ; bref, on

doit dire qu'il est peu d'actes dépravés de l'âme dont le corps ne soit l'instrument et le complice.

Puisque le corps sert d'instrument à l'âme dans presque toutes ses actions, bonnes ou mauvaises, la justice exige qu'il soit puni ou récompensé aussi bien que l'âme. Or, le corps n'a aucunement sa récompense en ce monde. L'expérience nous apprend que les hommes les plus vertueux, précisément parce qu'ils veulent accomplir tout leur devoir, ont en ce monde des épreuves bien dures à supporter. Privés quelquefois même du nécessaire, ou cloués par la maladie sur un lit de douleur, persécutés par leurs ennemis, que de maux ils ont à souffrir ! Eh bien, mes frères, ne faudrait-il pas beaucoup les plaindre, s'ils n'avaient à espérer ni récompense ni dédommagement, s'il en devait être de leurs corps comme de l'instrument qu'on jette après s'en être servi ? L'âme, au milieu même des célestes voluptés, ne serait-elle pas tentée de se dire : Pourquoi mon pauvre corps est-il abandonné ? Pourtant, il a toujours été mon compagnon fidèle et dévoué dans tout le bien que j'ai fait. Et maintenant, devenu cendre et poussière, il gît oublié. A-t-il mérité un sort si dur ? Pourquoi n'a-t-il point part lui-même à ma félicité ? — De même, les méchants ne reçoivent pas en ce monde tout le châtement qu'ils méritent. Souvent les impies, comme le mauvais riche dont parle l'Evangile, passent leur vie au sein de l'abondance et des plaisirs appliqués à satisfaire toutes leurs passions ; et bien qu'ils aient à souffrir de leurs excès mêmes, bien qu'à la fin leur corps soit frappé par la mort, ce corps toutefois ne reçoit pas un châtement proportionné aux crimes dont il s'est fait le complice. Par le péché auquel le corps a participé, la majesté infinie de Dieu a été outragée, et l'âme s'est vu précipiter dans les abîmes de l'enfer. Pourquoi le corps n'aurait-il pas un semblable châtement ? Dans les prisons éternelles où elle souffre au-delà de toute mesure, l'âme ne devrait-elle pas se plaindre de l'impunité dont jouirait son corps et dire : Pourquoi porté-je seule le poids d'une condamnation si effroyable, tandis que mon corps, qui pourtant m'a servi d'instrument dans tout le mal que j'ai fait, n'a rien à souffrir et dort dans la poussière des sépulcres ? Pourquoi, seule, suis-je accablée sous les coups de l'implacable justice de Dieu ?

2. La résurrection est aussi nécessaire pour que la victoire remportée par Jésus-Christ sur la mort soit complète. C'est par le péché que la mort est entrée dans le monde, la mort de l'âme aussi bien que celle du corps. La mort de l'âme consiste dans la privation de la grâce sanctifiante, avec les conséquences qui en résultent, à savoir, la perte de l'amitié de Dieu, l'esclavage du démon, la peine éternelle. La mort du corps consiste en ce que, séparé de l'âme, il n'a plus ni mouvement, ni sentiment, se dissout et tombe en poussière. Jésus-Christ, le nouvel Adam, est venu dans le monde pour réparer les ruines causées par le péché du premier Adam et remettre les hommes dans le

même état où ils se trouvaient avant leur chute. « En lui, » dit saint Paul, « nous trouvons la rédemption par son sang, et la rémission de nos péchés, selon les richesses de la grâce. » (Ephes., I, 7). Puisque le Christ nous a procuré une réparation non seulement complète, mais surabondante, il a dû remporter sur la mort un double triomphe : le premier, en rendant à notre âme sa vie spirituelle, en la délivrant du péché et de l'enfer ; le second, en ressuscitant nos corps, en les arrachant par sa puissance à la corruption du tombeau. Que le Christ nous ait délivrés de la mort corporelle, dans le sens que nous venons de dire, c'est ce que témoigne l'Apôtre par ces paroles : « Par un homme (Adam) est venue la mort, et par un homme (Jésus-Christ) la résurrection des morts. » (I Corinth., xv, 21). Si la résurrection des corps ne devait pas avoir lieu, la victoire du Christ serait incomplète. Il aurait, il est vrai, triomphé de la mort spirituelle, mais non de celle du corps. La réparation complète qu'il a opérée doit nous affranchir de tout tribut envers la mort, tant pour notre corps que pour notre âme ; la mort doit abandonner totalement sa proie à Jésus-Christ. C'est à cette victoire définitive que l'Apôtre fait allusion lorsqu'il dit : « Quand ce corps mortel aura revêtu l'immortalité, alors sera accomplie cette parole de l'Ecriture : La mort a été absorbée et détruite par une entière victoire. » (I Cor., xv, 54-55).

III

Comment les hommes ressusciteront-ils ?

Les hommes reprennent à la résurrection générale *les mêmes corps* qu'ils auront eu pendant cette vie ; ces corps seront *immortels* ; et ceux des élus revêtus de qualités *glorieuses*.

1. Il est certain que nous ressusciterons avec nos propres corps, ceux que nous avons pendant cette vie ; s'il en était autrement, ce ne serait plus une résurrection, mais une création nouvelle.

La réalité de cette résurrection nous est certifiée par la sainte Ecriture. « Je sais, dit Job, que je verrai mon Dieu dans ma propre chair ; je le verrai moi-même de mes yeux, et non pas un autre : cette espérance repose dans mon cœur. » (Job, xix, 26-27).

On ne saurait exprimer en termes plus énergiques l'identité du corps ressuscité avec celui qui a vécu et qui a passé par la mort. De même les frères Machabées trouvèrent dans leur ferme espérance de recouvrer le corps et les membres qu'ils sacrifiaient, plutôt que d'enfreindre la loi de Dieu, la force de subir les plus horribles tourments. Le bourreau s'apprête à couper la langue au troisième d'entre eux. Il la présente aussitôt, étend les mains avec courage et dit : « J'ai reçu ces membres du ciel ; mais je les méprise maintenant, pour obéir aux lois de Dieu, parce que j'espère qu'il me les rendra un jour. » (II Machab., vii, 40-41). Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même est ressuscité avec le même corps qu'il avait sur la

terre, et avec ce même corps il est entré dans le ciel ; et, parce qu'il est notre modèle, *primitiae dormientium* (I Corinth., xv, 20), le principe et le gage de notre résurrection, nous devons pour ressembler à ce divin exemplaire ressusciter avec notre propre corps. Rien n'est plus légitime d'ailleurs, puisque le corps, aussi bien que l'âme, doit être récompensé ou puni : ce qui serait absolument impossible, si ce n'était pas notre propre corps qui ressuscite. La foi de l'Eglise sur ce point n'a jamais varié. « A l'avènement du Christ, » dit le symbole de saint Athanase, « tous les hommes ressusciteront avec leurs propres corps. »

2. Nos corps, quand nous ressusciterons, seront ceux que nous avons maintenant, mais avec des qualités bien différentes. La qualité principale que posséderont tous les corps ressuscités, ceux des bons comme ceux des méchants, sera l'immortalité. Après la résurrection, le corps de l'homme, pas plus que son âme, ne pourra mourir. « Le corps est maintenant mis en terre dans la corruption : il ressuscitera incorruptible, » nous dit l'apôtre saint Paul. (I Corinth., xv, 42). Cette immortalité sera pour les justes une récompense, de même qu'elle sera pour les méchants un terrible châtement ; car, pendant que les premiers goûteront dans leur âme et leur corps des joies sans fin, les autres souffriront pareillement dans leur corps et leur âme des supplices éternels ; ils appelleront en vain la mort, elle sera sourde à leur voix.

3. En particulier les corps des élus seront revêtus de qualités éclatantes et glorieuses. Elle sont au nombre de quatre ; ce sont l'impassibilité, l'agilité, la subtilité et la clarté.

La première est l'impassibilité. Elle consiste en ce que les corps des élus, après la résurrection, seront incapables de souffrir, n'éprouveront plus rien de désagréable ou de pénible. Les justes seront inaccessibles à la douleur, ils ne connaîtront ni la faim, ni la soif, ni le chaud, ni le froid, ni la fatigue, ni la maladie, ni rien qui leur rappelle, de près ou de loin, la souffrance qu'ici-bas nous ne pouvons éviter. « Dieu essuiera toute larme de leurs yeux, » dit saint Jean ; « et la mort ne sera plus : il n'y aura plus aussi là ni pleurs, ni cris, ni afflictions, parce que le premier état sera passé. » (Apocal., xxi, 4).

La deuxième qualité des corps glorieux est l'agilité. Saint Paul en parle quand il dit : « Le corps est mis en terre privé de mouvement, il ressuscitera plein de vigueur. » (I Corinth., xv, 43). Notre corps porte actuellement la peine du péché, il ne se meut qu'avec difficulté, et appesantit l'âme comme un fardeau. Mais, quand l'état parfait sera venu, après la résurrection, le corps débarrassé du poids de la matière sera le docile instrument de l'âme, et pourra, comme elle, se transporter instantanément d'un bout du monde à l'autre.

La troisième est la subtilité, selon ces paroles

de l'Apôtre : « Le corps est déposé en terre grossier et animal, il ressuscitera tout spirituel. » (I Corinth., xv, 44). Notre corps est dit animal, parce qu'il est soumis aux nécessités du boire et du manger, du sommeil, comme les animaux ; après la résurrection, il en sera tout autrement : le corps, il est vrai, ne cessera pas d'être matière, il ne deviendra pas esprit comme l'âme, mais, affranchi des lois de la matière, il sera ennobli et transfiguré. Il pourra pénétrer tous les corps et passer à travers sans les endommager, sans en être endommagé ; il ne sera arrêté par aucun obstacle matériel. C'est ainsi que le Sauveur sortit du tombeau sans avoir besoin d'écarter l'énorme pierre qui en fermait l'entrée, et qu'il entra dans le lieu où les disciples étaient réunis, bien que les portes fussent closes.

La quatrième enfin est la clarté. « Le corps est déposé en terre tout difforme, » nous dit l'apôtre, « il ressuscitera glorieux. » (I Corinth., xv, 43). Et Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Alors les justes brilleront comme le soleil dans la maison de leur Père céleste. » (Matth., xiii, 43). Cette clarté, toutefois, ne sera pas la même dans tous les saints. Elle répondra au degré plus ou moins grand des vertus qu'ils auront pratiquées sur la terre. Saint Paul dit encore : « Autre est la clarté du soleil, autre est celle de la lune, autre est celle des étoiles ; et même, entre les étoiles, l'une est plus radieuse que l'autre ; il en arrivera de même dans la résurrection des morts. » (I Corinth., xv, 41). C'est comme s'il disait : de même que le soleil, la lune et les étoiles se distinguent par les différents degrés de leur lumière, de même les saints resplendiront à des degrés divers.

Ces quatre qualités, l'impassibilité, l'agilité, la subtilité et la clarté n'appartiendront qu'aux élus. Parce que les réprouvés auront abusé de leurs corps et de leurs membres pour le péché, ils seront hideux et horribles à voir ; c'est pour cela que l'Evangile les désigne sous le nom de boucs. (Matth., xxv, 33). Les pieds et les mains liés, ils seront jetés dans les ténèbres extérieures où il y aura un pleur éternel et des grincements de dents.

Combien Dieu est terrible dans ses vengeances ! Combien aussi il est admirable lorsqu'il récompense les saints ! Efforçons-nous, mes frères, de nous rendre dignes de partager un jour le sort glorieux des élus. Dès maintenant, ressuscitons spirituellement, c'est-à-dire, sortons du tombeau de nos péchés, afin de vivre désormais d'une vie nouvelle en accomplissant généreusement toutes les prescriptions de notre foi. « Si nous ressuscitons d'entre les morts en ce monde, » dit saint Ambroise, « nous ressusciterons également dans l'autre. Si, ici-bas, nous ne sommes pas seulement des os desséchés, mais que nous recevons, au contraire, la rosée de la parole sainte pour produire des fruits selon l'Esprit, nous aurons aussi, dans l'autre monde, une résurrection glorieuse pour récompense. » Faites donc en sorte, mes

frères, que votre conduite et vos œuvres vous rendent bon témoignage. Ne vous servez pas de votre corps et de vos membres pour le péché ; et gardez-vous surtout du vice impur. Vivez en toute chasteté et honneur, comme il convient à des chrétiens dont les corps sont les temples du Saint-Esprit. Souffrez en patience les peines et les épreuves de la vie ; lutez contre vos mauvais penchants et ne craignez pas de soumettre vos corps aux salutaires rigueurs de la pénitence. Vous moissonnerez bientôt dans la joie ce que maintenant vous semez dans les larmes. Après une vie sainte et une pieuse mort, vous serez reçus dans le ciel et vous aurez au dernier jour l'honneur et le triomphe d'une résurrection glorieuse. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINT CHRISTOPHE

(23 JUILLET)

*Tollite jugum meum super vos,
jugum enim meum suave est et
onus meum leve.*

Portez mon joug sur vos épaules,
car mon joug est doux, et mon far-
deau léger. (Matth., XI, 29).

Ces paroles s'appliquent bien au grand saint dont nous célébrons la fête, et il les avait admirablement comprises, saint Christophe ou « porte-Christ, » lui qui, dans sa vie si mouvementée, si apostolique, n'a cessé de porter le joug du Sauveur, ni de le trouver infiniment doux. Deux illustres Pères de l'Eglise, saint Isidore et saint Ambroise, nous ont conservé les traits principaux de son attachante physionomie qui respire surtout la *force* et la *charité*. Les peuples chrétiens les ont retenus, contemplés, puis ils ont invoqué sa puissance qui s'est signalée par d'éclatants bienfaits. C'est pourquoi nul saint peut-être n'est demeuré plus populaire que lui. Et ne croyez pas que la popularité s'acquière, ni surtout qu'elle soit durable, sans que ses heureux bénéficiaires l'aient méritée par leurs hautes vertus, par des secours puissants et constants : « Le peuple, a dit un écrivain distingué par sa justesse d'observation historique, le peuple ne donne qu'à bon escient. » A saint Christophe il a tout donné : des temples, son estime, sa vénération, ses hommages, sa confiance séculaire, et il les lui continue. C'est que les âmes, les malades, les souffrants, les malheureux de toutes les classes ont reçu et reçoivent toujours beaucoup de lui.

L'histoire de notre saint nous raconte avec certitude ses exploits, ses vertus, sa foi, son ardeur d'apostolat, enfin sa mort héroïque. En lui-même le portrait est déjà merveilleusement beau ; mais l'histoire ne recueille pas tous les détails d'une vie, même quand cette vie intéresse toute l'humanité. Que de sentences célestes, que

de traits divins elle a laissé tomber dans l'oubli même touchant la vie adorable du Sauveur Jésus ! Ne nous étonnons pas qu'elle se soit aussi montrée ingrate à l'endroit des plus grands serviteurs du Christ. Le peuple moins oublieux a suppléé à ce silence qui parfois nous pèse ; il a recueilli d'eux mille souvenirs attachants, il les a sans doute entourés d'un merveilleux qui les dénature légèrement, mais le fond demeure exact, et les figures ressortent avec une splendeur qui les idéalise sans leur faire perdre toute leur réalité primitive. Ils nous apparaissent alors semblables à ces villes, à ces campagnes, à ces paysages embrasés par les feux du soleil couchant : les objets sont transfigurés dans une gloire radieuse qui les met en lumière violente, mais ne les altère cependant pas.

Ainsi la physionomie de saint Christophes ne se montrerait point à nous dans sa juste et parfaite beauté si nous ne la considérions aux rayons de l'histoire et aux clartés plus vives de la légende.

I

Païen d'abord, « réprouvé », comme il le déclarait, *reprobus*, il devint ensuite « Christophe, » ou porte-Christ, *Christophorus*. « Avant mon baptême j'étais Chananéen, mais maintenant je suis chrétien ! » Il était donc de race chananéenne. Tout jeune il embrassa la carrière des armes et combattit contre les Perses pour le jeune Gordien. Sous l'empereur Philippe, la religion chrétienne un instant fut en faveur, c'est alors sans doute qu'il la connut et qu'il se convertit.

1. C'était une âme droite, simple et sincère, comme Nathanaël, une de ces âmes sans détour et pleines de dévouement que le Seigneur Jésus aime et choisit. A ces qualités qui préviennent, ajoutez leur reflet extérieur, qui attire. Car il était de haute taille, d'une vigueur sans rivale, et son visage majestueux et doux exprimait la bonté indulgente des forces sûres d'elle-mêmes et qui, comme les Gaulois, nous aïeux, ne redoutent rien, sinon que le ciel leur tombe sur la tête. « Encore, ajoutaient-ils, nous le soutiendrions du fer de nos lances. » Christophe était donc le bon géant, chrétien sans peur et sans reproche, ne craignant rien des hommes et prêt à tout pour servir Dieu. Du jour où il connut la vérité, il ne se crut point le droit de la retenir injustement captive et il partit en Lycie pour l'annoncer, la prêcher, la crier sur les toits.

Dieu qui prodigue les moyens surnaturels ne néglige cependant point les moyens humains dans l'œuvre de la conversion des âmes. Les apôtres étaient sans doute des pêcheurs ignorants, grossiers, ramassés par Jésus-Christ sur les bords du lac de Galilée, mais du jour où ils prêchent l'Evangile, le Sauveur fait éclater en eux les vertus, les miracles et l'éloquence qui va droit aux cœurs. Ils sont tous jeunes, pleins d'ardeur et d'entrain, convaincus, et marqués d'une séduction

que les hommes n'avaient jamais subie à un pareil degré. Ne pensez-vous pas que saint Paul dut être, même humainement parlant, supérieurement doué, pour garder sous le charme de sa parole les docteurs affinés et sceptiques de l'Aréopage? Quand S. Etienne parlait aux juifs, ceux-ci ne furent-ils pas saisis à la vue « de son visage d'ange? » Et lorsque saint Pierre arrêta les foules, croyez bien qu'elles étaient aussi fascinées par l'autorité auguste de son front et de ses discours. Les grâces extérieures furent toujours un puissant moyen pour prendre les peuples. L'erreur s'en sert chaque jour; elle déploie l'éloquence, l'amabilité, les promesses menteuses, elle prodigue les sourires, elle arrive devant les auditeurs les lèvres fleuries et les mains tendues. Le monde des âmes appartient à qui le prendra, mais pour s'en emparer il est un procédé infailible : c'est celui de la bienveillance, de l'extérieur agréable, de la bonté et du bienfait.

Ces qualités, nous les trouvons réunies dans notre saint, fortifiées encore par son abord imposant, la suavité de ses paroles et son ardeur entraînante à faire connaître la vérité. Les Lyciens se pressent autour de lui, admirant cet homme si bon, d'un maintien si noble, de manières prévenantes, qui expose avec tant de persuasion, de doctrine et d'enthousiasme l'Evangile du Christ; et ils se convertissent en masse, c'est par milliers qu'ils acclament le Dieu de Christophe.

2. Les miracles appuient son enseignement. On raconte qu'il marchait toujours appuyé sur un bâton énorme. Un jour il le plante en terre, et, quand il a parlé à la foule, tout à coup le bâton desséché reverdit, se couvre de feuilles et de fleurs, les témoins sont émerveillés et se font aussitôt baptiser.

Laissez-moi vous faire remarquer à ce propos que ce miracle est un fait historique consigné par les plus graves auteurs, et nullement emprunté à la légende dont nous parlerons tout à l'heure, et n'alléguez pas, pour le nier, qu'on n'en voit point de semblables en notre siècle.

Je vous répondrai tout d'abord que les miracles de la vie des saints ne sont pas de foi, comme ceux de l'Evangile, mais qu'il est cependant téméraire de les nier. Est-ce que Dieu ne peut pas ce qu'il veut? Est-ce que vous prétendriez limiter sa puissance? Est-ce qu'en notre temps même il ne s'opère pas des miracles publics, écrasants, que nul ne saurait mettre en doute sans récuser en même temps tout témoignage humain? Mais les siècles ne se ressemblent pas, les miracles non plus. Depuis le commencement du monde, Dieu fait l'éducation de l'humanité, œuvre ardue et qui a demandé et des rigueurs et des prévenances infinies. C'est pourquoi il a réservé à chaque période les remèdes qu'elle pouvait porter, les merveilles capables de l'impressionner. Nous avons l'infirmité, quand nous discutons des miracles, de les juger à notre point de vue spécial et étroit d'hommes du dix-neuvième siècle, comme si les époques précédentes, les

caractères et les mœurs d'autrefois rappelaient en rien notre époque, nos caractères et nos mœurs, comme si l'on parlait à des peuples jeunes, naïfs, enfants, le langage qu'on tient à des peuples vieillissés, incrédules et usés! Dieu ne commet point de ces anachronismes, il guérit aujourd'hui des tuberculoses, pour jeter un défi à la science impie qui a entrepris aussi de les guérir et qui a jusqu'ici échoué. Il veut lui dire : « C'est moi seul qui suis le maître de la vie et de la mort! Tes efforts demeurent impuissants parce qu'ils sont dirigés contre moi, et tes connaissances profondes demeurent infiniment bornées. » Les miracles, dans chaque siècle, revêtent donc un caractère d'actualité, apportent à chaque génération d'hommes une leçon. Le bâton fleuri de saint Christophe produisait sur les infidèles les mêmes effets que produisent sur les païens de nos jours les miracles de Lourdes ou de Pontmain.

3. A quoi bon vous redire maintenant comment notre saint fut toujours désormais un modèle de force et de charité? Votre mémoire, vos cœurs surtout sont remplis du noble récit de ses combats et de ses victoires.

L'empereur Dèce, au bruit de ses miracles et de ses prédications, envoie des soldats pour l'arrêter. Il ne résistera point aux autorités constituées, quelque iniques et barbares qu'elles s'affichent. Il ne se défend pas cependant d'affirmer que s'il les suit, c'est de son plein gré. Il a conscience de sa force, mais aussi de son devoir : « Si je ne le voulais point, leur dit-il, vous ne pourriez m'emmener ni libre ni garrotté. » Puis il les accompagne, et comme les vivres leur manquent et qu'ils subissent les tortures de la faim, il les nourrit par une multiplication merveilleuse des pains. Ce qu'il tenait à nourrir surtout, c'était « leur âme naturellement chrétienne, » mais qui jusque-là n'avait vécu que des aliments de l'erreur, de l'idolâtrie, de la superstition. Ah! le meilleur moyen de pénétrer dans l'âme, c'est toujours de secourir le corps. A peine ces hommes ont-ils goûté cette nourriture miraculeuse que leur cœur s'ouvre à la grâce, leurs yeux à la vérité, et qu'ils proclament que le Dieu de Christophe est le seul vrai Dieu!

Il est ensuite jeté en prison où le tyran espère le corrompre par les artifices de deux femmes perverses, Nicette et Aquiline, qui livrent assaut à sa vertu. Mais en lui brûle l'unique flamme de la charité, il a pitié de ces malheureuses créatures, instruments du démon pour perdre les faibles. Fort contre les autres, il triomphe maintenant de lui-même, ce qui est la plus difficile des victoires; puis il parle avec tant de force de la beauté morale, de la pureté, de la suavité du joug de Jésus-Christ, du renoncement à soi-même pour suivre le Sauveur, et des récompenses célestes réservées aux chastes, qu'elles rompent avec leur vie infâme et leur passé de vice pour se déclarer hardiment chrétiennes, décidées à suivre la voie

royale et sanglante sur laquelle le Sauveur a semé les lis immaculés de la virginité. Bientôt elles cueilleront avec les soldats devenus disciples du Christ la palme héroïque de la chasteté et du martyre.

On l'expose bientôt aux flèches des bourreaux, il regarde ceux-ci sans haine, sans irritation, parce qu'il aime leurs âmes ignorantes qui ne voient pas, qui ne comprennent pas. L'un d'eux, le plus acharné, est blessé à l'œil par une flèche qui s'est retournée contre lui : Christophe le guérit d'une goutte de son sang ; et lorsqu'on lui tranche la tête il prie non seulement pour ses exécuteurs, mais son âme agrandie par les visions éternelles, pense à tous ceux qui souffriront ici-bas, qui seront victimes des fléaux de la grêle, de la peste ou de la famine, et il dit à Jésus-Christ : « Seigneur, faites que tous les pécheurs, tous les malades, tous les malheureux qui m'invoqueront soient exaucés ! »

C'est ainsi qu'il mourut dans la prière, dans un acte d'universelle charité, après avoir toute sa vie gardé le Christ dans son cœur, porté avec courage le joug du Sauveur, qui lui demeura infiniment doux jusque dans les plus horribles supplices.

II

Autour de son nom il s'est aussi créé une légende qui explique son admirable histoire. Car ici la légende n'est pas une pure invention ; mais un récit qui fixe la pensée et le jugement populaires, en nous montrant ce que le peuple croyait de lui, comment il le comprenait, quelle idée il se faisait de sa puissance, de sa force, de son caractère, quelle confiance il avait en lui. Confiance d'ailleurs justifiée par des bienfaits, autrement dès longtemps sa mémoire serait tombée dans l'oubli ou bien n'aurait provoqué d'autre sentiment que l'indifférence. Est-ce que le peuple aime César, Alexandre ou Nabuchodonosor, ces potentats qui ont rempli le monde du bruit de leur renommée ? Il connaît vaguement leur histoire, mais leur souvenir ne réveille en lui aucune sympathie. C'est qu'ils ne l'ont pas aimé, consolé, soulagé ; ils n'ont fait que lui prendre son sang et ses biens, ils ne se sont signalés que par des conquêtes qui n'allaient point sans dépredations ni carnages. Un instant ils l'ont fasciné par le regard éblouissant de leur génie, et les nations se sont mises à marcher dans le rayon de leur gloire, mais, eux disparus, l'attraction a cessé et l'on ne s'est plus rappelé que la dureté de leur domination. Tandis que nos saints ont aimé le peuple, même morts ils ont continué à l'aider par une suite ininterrompue de bienfaits et de miracles. Quoi d'étonnant si les âmes fidèles continuent aussi à les invoquer, si elles se montrent reconnaissantes, et si elles ont entouré leur mémoire de cette auréole qu'on appelle la légende ?

Qu'elle est poétique, chrétienne, instructive la légende du bon saint Christophe ! Elle nous

apprend surtout deux choses : d'abord qu'il n'y a pas de gloire comparable à celle de servir Dieu ; ensuite qu'il faut porter le fardeau du devoir, le joug du Sauveur, toujours, même parmi les plus grands périls, parmi les difficultés et les persécutions que soulèvent contre nous, comme des flots irrités, les démons et le monde coalisés.

1. Nous voyons d'abord saint Christophe au service d'un roi puissant. Il était ardent, simple de cœur comme Job, et généreux ; son dessein bien arrêté c'était de chercher le plus grand prince qui fût au monde et de demeurer auprès de lui. Ce prince était chrétien. Un jour que l'on chantait devant lui une chanson où le nom du démon intervenait fréquemment, à chaque fois le monarque faisait le signe de la croix. Christophe, qui était encore païen, trouva étrange ce signe imprimé sur le front royal et il en demanda la raison. « Je me munis de ce signe, répondit enfin le roi, parce que je crains que le démon ne prenne autorité sur moi et ne me nuise. — Alors, s'écria Christophe, il est donc plus puissant que vous, puisque vous le redoutez. C'est lui que je vais chercher et prendre pour mon maître, car je veux servir le plus grand monarque de la terre ! »

Il ne lui fut point difficile de le rencontrer, et bientôt les voilà marchant de compagnie, lui tout heureux d'être le second de cet être surnaturellement fort qui lui apparaissait comme un capitaine farouche et invincible. Comme ils cheminent ensemble, tout à coup ils aperçoivent une croix plantée sur la route. Le démon quitte le chemin et s'en va par un long détour, à travers une solitude sauvage, pour reprendre plus loin la route abandonnée. Christophe a remarqué son attitude angoissée, le tremblement de ses membres à l'aspect de la croix ; il s'enquiert avec insistance de la raison qui l'a porté à s'aventurer à travers des précipices plutôt que de passer devant la croix. Satan refuse de parler. — « Eh bien ! s'écrie le jeune homme, dans sa droiture, si vous ne me la donnez pas, cette raison, je vous quitterai à l'instant. » — A la fin le démon répond en balbutiant : « C'est que Jésus-Christ a été attaché à une croix, et quand je vois ce signe, je ne puis me défendre de trembler et de m'enfuir. — Ce Christ est donc plus grand que toi, lui dit Christophe, puisque tu as peur de sa croix. C'est lui alors que je vais chercher pour m'attacher à lui, car il est sûrement le plus grand prince du monde ! »

Ne comprenez-vous pas le symbolisme de ce beau récit ? Nous sommes tous par le baptême engagés au service d'un grand roi qui est Dieu ; mais avec le temps nos jeunes passions nous faussent l'esprit et nous font croire que seul ce service est doux qui consiste à les suivre, à les cultiver, à prendre pour maître le démon. Longtemps peut-être nous avons voyagé de compagnie, et il nous a égarés en des régions, des assemblées perverses, où nous nous sommes sentis mal à l'aise. Ou bien c'étaient de faux amis qui nous entraînaient ; des lectures qui éveillaient en nous

des doutes ou des pensées que réprouvait notre conscience. Vous avez connu ces peines intimes, ces tristesses profondes, ces remords, cette inquiétude mortelle de vous sentir loin de votre voie.

Avez-vous eu alors la générosité de saint Christophe? Vous êtes-vous souvenus que votre devoir d'honneur et de religion c'est de vous attacher au plus grand roi de l'univers, au maître de celui que l'Évangile appelle le prince de ce monde, au maître des monarques les plus puissants, à Jésus-Christ? Car vous le savez bien, « le Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera dans les siècles de l'éternité, » tandis que « le prince de ce monde est déjà jugé » et condamné. Oh! ne restez pas dans la mauvaise voie où vous côtoyez des précipices sans fond! trêve à votre indifférence, à votre lâcheté! ralliez-vous autour du signe sauveur de la Croix, et désormais devenez les serviteurs du plus grand roi de l'univers, le seul qui soit digne de vous et qui vous aime.

2. Christophe se fait donc instruire dans la foi, mais quand on lui apprend qu'il lui faudra beaucoup jeûner, beaucoup faire d'oraisons, il se sent impuissant à suivre « le roi Christ. » Alors l'ermite qui lui enseigne les vérités du christianisme, comprend qu'il ne faut exiger de lui que des services proportionnés à ses moyens: « Regarde ce fleuve où la plupart des passagers, dit-il, courent de grands dangers et périssent. Comme tu es robuste, très grand et très fort, si tu te fixais auprès de ses rives pour passer tout le monde, cela serait fort agréable au roi Christ que tu désires servir, et alors il se manifesterait lui-même à toi. » Il y consent volontiers, et chaque jour, appuyé sur son bâton — un arbre arraché à la forêt voisine, — il aide les passagers à traverser le fleuve.

Durant une nuit très noire, comme il reposait dans sa pauvre cabane, il entendit une voix d'enfant: « Christophe, lève-toi et passe-moi! » Il sort et ne voit personne. Trois fois il entend la même voix, pénétrante, désolée, pressante. Il trouve enfin un enfant sur les bords du fleuve, le prend sur ses robustes épaules et entre dans les flots, muni de son bâton. Soudain la tempête s'élève, les eaux s'enflent et montent, l'enfant se fait si lourd que le géant chancelle, et ce n'est qu'à grand'peine, après avoir résisté de toutes ses forces au courant, qu'il dépose l'enfant sur l'autre bord. « Tu m'as mis en grand danger, mon enfant, lui dit-il avec douceur, car tu es si lourd que si j'eusse porté le monde entier sur mes épaules, je ne l'eusse pas trouvé plus pesant. — Ne t'en étonne pas, lui répond l'enfant, car tu as porté non seulement le monde, mais Celui qui a créé le monde. Je suis le Christ, ton roi, et c'est moi que tu sers dans ton rude office. »

Quelle admirable image de la vraie vie chrétienne!

Tous ne sont point appelés aux sublinités de l'oraison, aux extases d'une sainte Thérèse, ni aux macérations d'un saint Charles Borromée.

Mais suivant la remarque de saint Augustin, si plusieurs disent en toute vérité: « Je ne puis jeûner, » personne ne peut dire: « Je ne puis aimer! » Tous nous devons donc aimer Dieu et nous aimer les uns les autres.

L'aide mutuelle est la grande preuve de l'amour. Ce fleuve qu'il faut passer, c'est la vie. Aidons-nous ensemble à en traverser les flots sans péril. Appuyons-nous sur le bâton de la foi et marchons confidemment à travers les eaux. Les orages éclateront, le lit du fleuve se gonflera, vous serez pris de frayeur et vous croirez que le torrent va vous entraîner. Avancez toujours, plongez plus profond le bâton fidèle qui vous soutient. Est-ce que vous n'avez pas aussi dans votre cœur, pour vous consoler, pour vous fortifier, l'Enfant qui a créé le monde, le maître des vents et des tempêtes, le Sauveur, l'Eucharistie? Avec la foi pour guide, avec la présence de Jésus en vous-mêmes, vous avancez timidement, vous craignez d'enfoncer, d'être emportés? *Quid timidi estis, modicæ fidei?*

Ah! je sais que la nuit est bien sombre, que les flots sont en courroux! Et pendant que vous reposez dans vos maisons, vous entendez parfois des cris qui appellent au secours. Ce sont des cris d'enfants. Ils implorent votre aide, ces infortunés, car ils doivent passer le fleuve, et ils n'ont plus le bâton sauveur de la foi. Ils doivent vivre et ils ne savent point la science de la vie, ils ne connaissent pas les dangers qui les menacent, les gouffres où ils s'engloutiront, et ils marchent tout de même, inexpérimentés, sans appui, sans guide.

Hâtez-vous d'accourir, prenez-les sur vos épaules, instruisez-les des abîmes qu'il leur faut éviter, du chemin sûr qu'ils doivent prendre. Faites cela pour être « agréables au roi Christ » qui aime ces petits enfants, car ils sont ici-bas sa plus parfaite image et le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent. Ils sont l'avenir, l'espérance, la moisson verdoyante qui promet de jaunir; empêchez les fléaux de la ravager.

Tous enfin vouons-nous au service du plus grand roi du monde, Jésus-Christ, qui nous a aimés jusqu'à la fin, jusqu'aux extrémités de la tendresse, qui s'est donné à nous dans les ineffables délices de la première communion. Puis avançons généreusement à travers les flots comme saint Christophe. Parfois peut-être nous sentirons que l'épreuve pèse durement sur nous, mais sachons la porter avec foi, avec courage. Cette épreuve, c'est le joug du Christ, qui est suave, c'est son fardeau, qu'il rend léger!

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PANÉGYRIQUE DE SAINT JACQUES

LE MAJEUR

(28 JUILLET)

Ibunt de virtute in virtutem.

Les saints ne font que croître en vertu.

Mes frères,

L'apôtre saint Paul nous dit, dans une de ses épîtres, que Dieu a daigné le choisir pour donner en sa personne un exemple de son infinie miséricorde, pour rendre évidente cette vérité qu'il ne faut désespérer du salut d'aucun pécheur. Si pervertis, si ennemis de Dieu que nous soyons, nous pouvons être terrassés par un coup de la grâce, comme le fut celui qui, de persécuteur acharné de Jésus et de ses fidèles, devint le prédicateur le plus ardent, l'apôtre le plus zélé de la foi chrétienne. — De la vie de saint Jacques le Majeur se dégage pour nous une leçon aussi consolante : c'est que les saints ne sont pas arrivés du premier coup à la perfection ; que même après avoir entendu l'appel de Dieu et y avoir généreusement correspondu, ils ont encore payé leur tribut à la faiblesse humaine ; qu'ils sont saints, non point parce que Dieu, par une intervention surnaturelle, les a élevés au-dessus des misères de l'humanité, mais parce que, grâce à des efforts courageux et ininterrompus, ils ont dompté leur nature et réparé leurs défaillances, et que, par degrés, selon l'expression du Psalmiste, ils se sont haussés jusqu'à Dieu. C'est ce qu'a fait l'apôtre dont nous célébrons aujourd'hui la fête.

I

Dès le commencement, les Evangiles nous le représentent comme un juste. Il était en effet de cette forte race de pêcheurs galiléens, à la vie rude, aux mœurs patriarcales, où Jésus choisit avec raison ses premiers disciples, car, obligés de peiner pour vivre et d'exposer leurs jours aux fureurs de la tempête, ils étaient plus détachés des biens de la terre et avaient une foi plus profonde en la divine Providence. Dans sa famille, il ne trouva que des exemples de vertu. Son père Zébédée devint plus tard un apôtre, et son zèle fut si éclatant qu'une pieuse légende en fait le premier évêque de la Grande-Bretagne. Salomé, épouse de Zébédée, était une des saintes femmes qui suivaient le Messie dans ses courses pour subvenir à ses besoins et tenaient à honneur d'être les humbles servantes du Dieu fait homme. On sait de quelle préférence le frère de Jacques fut l'objet de la part du Sauveur, et il est connu universellement sous le nom du *disciple bien-aimé*. Jacques

lui aussi fut un préféré. Saint Matthieu nous le donne comme un des premiers disciples que s'attacha Jésus au début de sa prédication en Galilée. « Jésus marchait le long du lac, quand il vit des pêcheurs occupés à jeter leurs filets autour de leur barque. C'étaient deux frères, Simon et André. Il leur dit : « Venez avec moi et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes. » Aussitôt, quittant tout, ils le suivirent. De là s'étant avancé, il vit deux autres frères, Jacques et Jean, qui eux aussi étaient dans une barque avec Zébédée leur père et qui raccommodaient leurs filets. Il les appela et sur-le-champ ils le suivirent, quittant leurs filets et laissant Zébédée avec les mercenaires. »

En appelant Jacques à le suivre, Jésus récompensait ses vertus et lui accordait un honneur signalé. Mais en même temps il lui imposait un sacrifice pénible. Il était pénible d'abandonner un père déjà vieux sans doute, de l'obliger à demander à des mercenaires l'aide qu'il trouvait jusque-là dans ses fils. Pénible aussi d'abandonner cette modeste aisance ; car si peu de chose que fussent une barque et des filets, ce peu était tout pour les fils de Zébédée. Jacques ne recula pas devant le sacrifice. Le sien fut prompt et généreux, il suivit aussitôt le Maître. Il fut sans arrière-pensée, jamais plus il ne regarda en arrière après avoir mis la main à la charrue, mais, durant les trois ans de la vie publique de Jésus, il lui demeura fidèle. Il se montra peut-être plus complètement dévoué, puisque Jésus pour mieux marquer l'ardeur de leur cœur, donna à lui et à son frère le beau nom de *Boanergès*, fils du Tonnerre.

La meilleure preuve qu'il aimait son Maître plus que les autres, c'est qu'en toute circonstance il fut traité par lui en privilégié. Faut-il choisir les douze disciples qui devront aider Jésus dans son apostolat et le continuer après lui, Jacques, fils de Zébédée, est un des heureux élus. Il y a plus : en donnant la liste des douze apôtres, les Evangélistes assignent à notre saint un rang d'honneur, l'un d'eux le nomme immédiatement après Simon-Pierre, les autres le mettent au troisième rang. Du reste, quand Notre-Seigneur fait un choix entre les apôtres eux-mêmes, quand à quelques amis de prédilection il accorde l'honneur d'être les confidents de ses secrets, c'est toujours Pierre, Jacques et Jean qu'il choisit. Seuls ils assistent à la résurrection de la fille de Jaire, seuls ils gravissent le Thabor à la suite de Jésus et, plongés dans un ravissement ineffable, contemplant leur Maître transfiguré et adoré par le législateur et le grand prophète de l'ancienne loi. Seuls ils sont invités par lui à veiller et à prier avec lui dans la nuit de sa douloureuse agonie. Tous ces faits nous permettent bien d'affirmer que Jacques, fils de Zébédée, fut, comme son frère, un disciple *bien-aimé* et par conséquent un *grand saint*.

II

Et pourtant, dans cette belle âme, nous trouvons encore quelques traces des misères de l'hu-

manité. A certains moments il est, comme nous, emporté par la colère, séduit par la vaine gloire, effrayé par les dangers et les souffrances.

Une des vertus qui manque parfois aux âmes pieuses, c'est la douceur envers le prochain, surtout envers les pécheurs. Aimant passionnément leur Dieu, souhaitant avant tout sa gloire, elles souffrent de le voir contristé et insulté par tant de ses créatures. Ayant en horreur le péché en elles-mêmes, elles le poursuivent de la même haine chez les autres. De là à concevoir de l'aversion pour le coupable, à souhaiter un châtiment qui rétablisse les droits lésés du Créateur, il n'y a qu'un pas, et souvent elles le franchissent et donnent ainsi lieu d'accuser les croyants de dureté, d'inhumanité. Le fils du Tonnerre était tenté de se montrer ainsi impitoyable. « Un jour Jésus, se rendant de la Galilée en Judée, traversait la Samarie. Approchant d'un village, il envoya en avant deux de ses disciples pour lui préparer un logement. » Jacques et Jean, chargés de ce soin, partirent pleins d'assurance, car le souvenir de la foule qui était venue trouver Jésus au puits de Jacob leur promettait un bon accueil. Mais, durant les fêtes d'Israël, l'animosité des Samaritains ne connaissait plus de mesure; comme la face des voyageurs était tournée vers Jérusalem, toutes les portes se fermèrent devant eux et ils revinrent sans avoir trouvé ni abri ni nourriture. Leur indignation était vive et tout de suite ils parlaient d'appeler les vengeances célestes : « Seigneur, » disaient-ils, voulez-vous que nous disions au feu « du ciel de descendre et de les consumer, comme « Elie a fait ? » Ils oubliaient que le ciel n'a pas seulement son tonnerre et qu'il éclaire plus souvent qu'il ne foudroie, ainsi en était-il du règne nouveau de Jésus où le zèle de la charité devait seul enflammer les cœurs. Aussi, se tournant vers ses disciples le Maître les reprit : « Vous ne savez, » leur dit-il, de quel esprit vous êtes ; le Fils de « l'homme n'est pas venu perdre les âmes, mais « les sauver ¹. » C'était dire à Jacques et à Jean que leur zèle n'était pas assez éclairé.

Une autre circonstance montra qu'il n'était pas assez désintéressé. C'était lors du dernier voyage de Jésus à Jérusalem, voyage qui devait se terminer par sa passion et par sa mort. La femme de Zébédée, Salomé, s'approcha de lui, accompagnée de ses deux fils, l'adora et annonça qu'elle avait une demande à lui adresser. « Que voulez-vous ? » dit le Maître. — Et elle de répondre : « Commandez que dans votre royaume mes deux fils soient assis l'un à votre droite, l'autre à votre gauche. » — Les fils confirmèrent sa demande : « Donnez-nous les deux premières places dans votre gloire. » — « Vous ne savez pas ce que vous demandez » ; telle fut la réponse de Notre-Seigneur. « Vous sentez-vous de force, continua-t-il, à boire le calice que je dois boire, à recevoir le baptême dont je dois être baptisé ? » — Ils lui dirent :

« Nous le pouvons. » — « Eh bien ! vous boirez à la vérité ce calice ; mais, quant à siéger à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi à vous le donner, c'est réservé à ceux à qui mon Père l'a préparé. » — En entendant cela, les dix autres s'indignèrent contre les deux frères, mais Jésus les appela à lui et leur dit : « Vous savez que dans les nations les princes sont les maîtres et imposent leurs volontés aux autres. Il n'en sera pas ainsi parmi vous, mais qui voudra être le premier et le plus grand devra se faire le serviteur des autres, imitant en cela le Fils de l'homme, qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir. » La leçon était méritée. C'était de la part de Jacques et de Jean une aberration de solliciter des honneurs au moment même où Jésus venait de leur annoncer ses humiliations prochaines, ses souffrances et sa mort. Mais cette aberration n'est-elle pas naturelle ? Ne sommes-nous pas portés à rechercher en tout la supériorité sur ceux qui nous entourent ? Et, quand il s'agit de la supériorité de la vertu, quand il s'agit pour nous d'être placés au-dessus des autres par le souverain Juge, une pareille ambition ne nous semble-t-elle pas très légitime ? Il y a pourtant là un levain d'orgueil, et c'est ce que Notre-Seigneur insinue à ses apôtres.

Si l'homme se laisse inconsciemment gonfler par l'orgueil, sans bien s'en rendre compte également il a horreur de la fatigue et de la souffrance. Saint Jacques en fit, au jour de la Passion, la douloureuse expérience. Jésus lui avait fait l'honneur de le conserver auprès de lui pour le soutenir dans son agonie, et Jacques, ainsi que ses deux compagnons, se laissa gagner par le sommeil. La chair avait triomphé de l'esprit. Il aurait pu ensuite réparer cette défaillance en se dévouant pour sauver son Maître, tout au moins en l'accompagnant pour souffrir avec lui. Il n'en fit rien. L'instinct de la conservation l'emporta. Rester là ou suivre Jésus, c'était s'exposer aux insultes, aux supplices, à la mort ; saint Jacques se sauva.

III

Ce grand saint connut donc les défaillances humaines. Se découragea-t-il à la vue de ses faiblesses ? Renonça-t-il à poursuivre une perfection si difficile à atteindre ? Non. La descente du Saint-Esprit lui communiqua une énergie nouvelle, et, grâce à ce secours divin, il put dompter complètement sa pauvre nature. Voyez plutôt.

Il avait eu peur de se déclarer en face des Juifs disciple de Jésus. Au lendemain de la Pentecôte, cette peur a disparu. Avec les autres membres du collège apostolique, il prêche au peuple Jésus crucifié : ni l'emprisonnement, ni les verges, ni des menaces plus terribles ne l'effraient, et il obéit à Dieu plutôt qu'aux hommes. Non content de s'exposer à la colère des Juifs, il se rappelle que, d'après la parole de Jésus, les disciples doivent affronter les persécutions et porter le nom du Maître même chez les nations païennes. Et,

¹ Fouard.

partant pour les régions les plus éloignées de l'Occident, il évangélise la Sardaigne et l'Espagne.

Il avait un moment prétendu aux honneurs et avait rêvé de siéger à la première place après le Maître du monde. Maintenant plus d'ambition, mais le désir d'être compté pour rien : il s'attache à se ravalier, par ses vêtements et tout son extérieur, au niveau des plus humbles parmi les hommes. De lui, en effet, comme de son frère et de l'autre apôtre saint Jacques, saint Epiphane nous apprend « que jamais le fer n'abattit sa chevelure, jamais il n'entra dans un bain, jamais il ne changea de tunique, mais ne porta jamais qu'un petit vêtement de lin. »

Enfin, lui qui jadis était si prompt à s'irriter contre les Sichémistes peu accueillants, il devint un modèle de douceur : témoin le fait que nous rapporte saint Clément. Vers l'an 42, il était revenu d'Espagne à Jérusalem, au moment où Hérode Agrippa venait de se décider à supprimer les chefs de l'Eglise chrétienne. Un ennemi de la foi dénonça saint Jacques comme étant un des apôtres, le fit arrêter, et se porta son accusateur devant le tribunal. Mais, quand ce malheureux entendit notre saint professer fièrement ses croyances, il fut saisi d'admiration pour un pareil courage, et déclara qu'il partageait la foi de l'accusé. Aussitôt on l'arrêta et on le conduisit au supplice en compagnie de saint Jacques. « Me pardonnez-vous, lui demanda-t-il alors, le mal que je vous ai fait ? » — « De tout mon cœur », répondit l'apôtre, et il l'embrassa tendrement. Puis il tendit la tête au glaive du bourreau.

Que conclure de tout ce que nous venons de dire ? C'est que nous ne devons jamais nous décourager à la vue de nos tentations, de nos faiblesses, même de nos misères et de nos chutes.

A tous les chrétiens Dieu a donné une grande vocation. Quelques-uns sont privilégiés : un décret divin les a détachés des occupations et des jouissances de la terre et les a rattachés exclusivement au service du Maître ; ceux-là doivent vivre au milieu du monde comme s'ils n'étaient pas du monde et, avec un corps mortel, mener la vie des anges. Tous sont appelés à mener une vie pure et sans tache ; pour cela, étant donnée la corruption de la nature, ils doivent, s'ils veulent être chrétiens, crucifier leur chair avec ses vices et ses convoitises. De là des combats, des efforts toujours pénibles, et pour tous se réalise la parole de saint Paul : Tous ceux qui veulent vivre pieusement souffriront la tribulation.

Or ces luttes, ces efforts finissent par nous lasser. Au commencement nous nous armons de courage, nous résistons à toutes les suggestions de la passion, nous méprisons les plaisirs trompeurs dont notre imagination fait miroiter les attraits à nos yeux. Mais notre mauvaise nature n'est pas morte. Le feu couve toujours sous la cendre et le moindre souffle peut susciter un incendie terrible. Après des mois, des années de combats, nous constatons que nos instincts sont toujours

aussi dépravés, qu'un seul moment de négligence et de faiblesse nous ferait tomber dans les fautes les plus humiliantes, et peut-être même une triste expérience nous a-t-elle convaincu de cette vérité. Alors nous nous attristons, nous gémissons, nous disons avec l'apôtre : « Qui me délivrera de ce corps de mort ? » Parfois même la plus affreuse des pensées nous vient à l'esprit : A quoi bon nous acharner contre un ennemi qui renaît toujours et qui reprend des forces même par ses défaites ? A quoi bon dépenser tant d'efforts pour rester debout, puisqu'un moment viendra où forcément nous tomberons ? Ne nous obstinons pas dans une entreprise vaine ; renonçons à gagner le ciel, car il est réellement trop haut, et le chemin pour y arriver trop ardu :

Hélas ! ce beau pays dont parlaient les prophètes,
S'il existe là-haut, ce doit être un désert. [faites !
Vous les voulez trop purs, les heureux que vous

Ces vers désespérants du poète, le démon nous les suggère souvent. Ne l'écoutons pas. Soyons confus de notre faiblesse, mais ajoutons tout de suite avec le Psalmiste : « C'est pour mon bien que vous m'humiliez ainsi. » Ou encore redisons avec le bon saint François de Sales : « Il faut souffrir d'être de la nature humaine et par conséquent ne pas s'étonner si on est fragile ; on ne peut marcher sans toucher terre ; nous ne sommes pas encore des anges, nos ailes sont trop petites, elles ne nous ont pas encore assez poussé ; il faut attendre que Dieu les ait fait grandir pour qu'elles nous portent au ciel. » Et Dieu, si nous l'en prions, ne manquera pas de les faire grandir, c'est-à-dire, de descendre en nous par sa grâce, de donner à notre âme la lumière et la force. Avec la bonne volonté de notre part, cette grâce nous permettra, sinon d'escalader d'un bond les sommets de la perfection, au moins de les gravir pas à pas. Nous irons lentement peut-être, mais jamais nous ne nous arrêterons ; peut-être tomberons-nous, mais nous nous relèverons ; et ainsi, marchant patiemment de vertu en vertu, nous arriverons à la céleste Jérusalem où nous contemplerons à jamais le Dieu qui fait la joie de ses élus. Ainsi soit-il.

PRONES CATÉCHÉTIQUES

Neuvième dimanche après la Pentecôte

L'ENFER

Cum appropinquaret Jesus Jerusalem, videns civitatem, flevit super illam.

En approchant de Jérusalem, Jésus pleura à la vue de cette ville.

(Luc, XIX, 41).

Mes frères,

Notre-Seigneur Jésus-Christ, venant pour la dernière fois à Jérusalem où il allait être crucifié, contemplait du haut du mont des Oliviers cette

superbe ville ; soudain, il se prit à pleurer en disant : « Des jours viendront où tes ennemis t'environneront de toutes parts, te renverseront à terre, toi et tes enfants, et ne laisseront pas chez toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas profité du temps où je t'ai visitée. »

Le Sauveur visite aussi nos âmes par sa grâce, il visite surtout les pécheurs pour les amener à se convertir, il les accable de ses bienfaits, il leur donne toute sorte de marques de bonté ; et cependant beaucoup lui résistent avec opiniâtreté, en refusant, même à l'article de la mort, de lui demander pardon de leurs crimes. Ces malheureux ne songent pas aux châtiments terribles qui leur sont réservés dans l'autre vie. Les horreurs du siège de Jérusalem et la destruction de cette cité coupable ne sont que de bien faibles images des maux qui attendent les pécheurs impénitents.

S'il y en avait parmi vous, mes frères, je les conjure, au nom de la miséricorde du Seigneur Jésus, d'écouter aujourd'hui la voix de sa grâce, et je veux les y aider en vous rappelant brièvement ce que nous devons croire des *tourments de l'enfer*, et de *l'éternité de l'enfer*.

I

Les peines que les réprouvés souffrent dans l'enfer peuvent se ramener à deux principales : celle du *dam*, et celle du *sens* ; l'une et l'autre sont si extrêmes que nul langage humain ne peut les exprimer.

1. Quiconque descend en enfer a perdu le ciel, et l'a perdu pour toujours. Pour essayer de vous représenter la grandeur de cette perte, rappelez-vous brièvement, mes frères, ce que vous avez appris au catéchisme du bonheur du ciel. Le ciel est un séjour enchanteur qui renferme tous les biens, et d'où sont bannis tous les maux. Tout ce qu'il y a de bon, d'excellent, de beau, de désirable, de délicieux, se retrouve dans le ciel. Les joies du ciel sont immenses et incompréhensibles. Si donc la perte des biens matériels et grossiers cause déjà tant de peine, quelle ne doit pas être la douleur d'une âme obligée de se dire : « Par ma faute, j'ai perdu le ciel ! »

Mais la peine la plus cruelle de l'enfer, c'est la peine du *dam*, ou privation de la vue de Dieu. L'âme de l'homme ne peut être satisfaite que par la possession de Dieu ; il y a en elle un penchant violent et irrésistible qui la porte vers Lui comme vers son bien suprême. Ce penchant est contrarié et suspendu, pendant cette vie, par les créatures qui nous attirent à elles, nous éblouissent et nous trompent sans pouvoir nous satisfaire ; c'est à la mort seulement que toute illusion disparaît. Comme une pierre qui tombe dans l'espace est entraînée vers la terre par son propre poids, ainsi l'âme, séparée de son corps, est emportée par l'impétuosité de ses désirs et s'élance vers Dieu comme vers le centre unique de son repos ; mais Dieu la repousse avec indignation, et la bannit à jamais de sa présence : « Retire-toi, maudite, lui

dit-il, retire-toi ! » Quelle douleur pour l'âme quand elle entend ces terribles paroles !

« Dans cette sentence, dit saint Alphonse, tout l'enfer est renfermé. » Et ce saint docteur essaye de nous faire comprendre, par un exemple familier, ce qu'est cette peine du *dam*, ou privation de la vue de Dieu. « Représentons-nous, dit-il, une personne qui vient de perdre une pierre précieuse d'une valeur de cent écus ; assurément, elle a un grand chagrin. Si le diamant vaut deux cents écus, son chagrin s'accroît du double ; s'il en vaut quatre cents, ses regrets augmentent à proportion. Bref, plus est considérable la valeur de l'objet perdu, plus aussi est grande la peine qu'on ressent de sa perte. Or, quel bien le damné a-t-il perdu ? Un bien infini qui est Dieu. C'est pourquoi il ressent, en quelque sorte, une peine infinie, ainsi que s'exprime saint Thomas d'Aquin : « La peine du damné est infinie, parce que c'est la perte d'un bien infini. » (1^a 2^{ae}, q. 87, art. 4). Ah ! si nous pouvions demander aux damnés, qui maintenant se désolent dans l'enfer, quelle est la cause de leur amer chagrin, ils nous répondraient : « Nous avons perdu Dieu, ce Dieu qu'il nous fallait pour être heureux ; par notre faute, nous nous sommes rendus indignes de le posséder ; aussi notre douleur est sans bornes. »

Pécheurs, tel est le sort qui vous attend. De gaité de cœur, vous courez à votre perte. Vous ne vous inquiétez pas de Dieu, vous ne voulez pas lui obéir, vous ne faites rien pour sauver votre âme. Un jour, pour votre consternation, vous entendrez le juste Juge vous dire : « Je ne vous connais pas ! Retirez-vous de moi ! » Et pour toujours, vous serez bannis de sa présence, vous ne le verrez pas dans la splendeur de son ciel ; et pour toujours, vous serez ensevelis dans les abîmes de l'enfer.

2. La seconde peine de l'enfer est celle du *sens*, qui consiste surtout en *un feu dévorant* d'une violence qui dépasse tout ce que nous pouvons imaginer.

Qu'il y ait en enfer un feu réel, quoique bien différent du nôtre, c'est une vérité incontestable et qui se trouve exprimée à chaque instant dans l'Écriture. Nous ne citerons que quelques témoignages : « La chair de l'impie, dit l'Écclésiastique, sera la pâture du feu et des vers. » (Eccl., vii, 19). « Si votre œil vous scandalise, dit Jésus-Christ, arrachez-le et jetez-le loin de vous ; il vaut mieux pour vous entrer dans la vie privé d'un œil, que d'être jeté avec vos deux yeux dans le feu de l'enfer. » (Matth., xviii, 9). Au jour du jugement général, Jésus-Christ dira aux méchants : « Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel. » (Matth., xxv, 41). Les Pères de l'Eglise enseignent pareillement qu'il y a dans l'enfer un feu véritable. Saint Justin dit qu'un feu éternel est réservé au pécheur ; saint Augustin parle d'un feu réel qui brûle dans l'enfer ; et saint Grégoire le Grand s'exprime ainsi : « Je sais, à n'en pouvoir douter, qu'il y a dans l'enfer un feu véritable. » A côté du feu de l'enfer, notre feu terrestre n'est pour ainsi

dire rien. « Comparé au feu de l'enfer, dit saint Augustin, le nôtre est un feu en peinture. » Et saint Vincent Ferrier : « Le feu d'ici-bas n'est que glace, à côté du feu de l'enfer. » La raison de cette différence est bien simple : Dieu a créé le feu de la terre pour notre utilité, tandis qu'il a allumé, dans sa colère, le feu de l'enfer pour la punition des impies.

Représentez-vous, mes frères, quels tourments les damnés doivent endurer dans le feu de l'enfer. Il n'est rien, en ce monde, qui nous cause des douleurs plus cuisantes que le feu. Un charbon enflammé vient-il à tomber sur notre main, comme nous nous empressons de le secouer, tant la douleur nous paraît intolérable ! Qu'est-ce que cela à côté des horribles tortures des réprouvés qui, tout couverts de feu, plongés dans le feu, nageant dans le feu de l'enfer, ressentent dans tout leur être les ardeurs dévorantes d'un feu vengeur, auprès duquel le nôtre n'est qu'un feu en peinture ! Ne vous étonnez pas que le prophète Isaïe, faisant allusion à ces effrayants brasiers, se soit écrié : « Qui de vous pourra habiter avec le feu dévorant, et subsister dans la flamme qui ne s'éteint point ? » (Is., xxxiii, 14).

3. Ce ne sont pas là toutes les peines de l'enfer. Les damnés ont aussi à souffrir spécialement de *l'abominable compagnie* dans laquelle ils se trouvent. N'est-il pas vrai que, déjà sur la terre, c'est un supplice cruel que de vivre dans la société d'hommes pervers et impies ? On dit parfois : Ce serait un enfer de vivre avec telle personne. Or, dans l'enfer se rencontre la plus triste et la plus odieuse compagnie qui fut jamais.

Des impies, des voleurs, des adultères, des assassins, des parricides, c'est-à-dire tout ce que la terre a jamais vu d'hommes vicieux, révoltés contre Dieu et obstinés dans le mal. Et la tourbe hideuse et cruelle des démons qui, sans relâche et sans pitié, s'acharnent à tourmenter les victimes livrées à leur fureur ! Quelle horrible compagnie pour le réprouvé ! Quelles doivent être ses angoisses, ses terreurs, son désespoir quand les démons qui le torturent insultent à ses souffrances mêmes ; quand, autour de lui, dans son obscure prison, tout retentit de cris de rage, de malédictions et de blasphèmes ; quand, à côté de lui, ceux qui furent les complices de ses crimes, applaudissent à ses peines, lui en souhaitent de plus cruelles et le maudissent comme l'auteur de leur ruine ! Si l'enfer n'était pas autre chose que le lieu où sont renfermés les démons et tant d'hommes scélérats, cela suffirait déjà pour en faire un affreux cachot, un séjour d'épouvante et d'horreur.

Il faut aussi compter, parmi les peines de l'enfer, *les remords de la conscience*. C'est le ver rongeur dont Jésus-Christ a dit qu'« il ne meurt point. » (Marc., ix, 27). Nous en parlerons brièvement. Les damnés éprouvent trois espèces de remords. — Premièrement, ils sont tourmentés par la pensée que c'est pour une bagatelle, pour une chose de nulle valeur, qu'ils se sont damnés.

Quelle n'est point leur douleur quand ils se rappellent que c'est pour un plaisir d'un instant, pour quelques pièces de monnaie, pour une satisfaction d'orgueil qu'ils se sont eux-mêmes condamnés à des tourments éternels ! Comme ils doivent maudire ces compagnies qu'ils n'ont pas voulu fuir, cette amitié qui a causé leur perte ! Ils s'écrient maintenant, dans leur confusion et leurs inutiles regrets : « Quelle folie de nous être à jamais perdus pour si peu de chose ! » — Le second remords des damnés sera de penser qu'il leur en aurait si peu coûté pour se sauver, s'ils l'avaient voulu. « Ah ! diront-ils, si nous avions fait pour le ciel et pour Dieu la moitié de ce que nous avons fait pour le monde, de ce que nous avons fait pour nous damner, nous serions maintenant des élus, nous habiterions avec Dieu dans le paradis, et nous jouirions d'un bonheur sans fin, au lieu d'être tourmentés par ces horribles flammes ! » — Le troisième, et, sans contredit, le plus cuisant remords des damnés sera la conviction irrésistible qu'ils sont damnés par leur propre faute. Ah ! si la grâce leur avait manqué, si leur perte ne fût pas venue d'eux-mêmes, ils pourraient, jusqu'à un certain point, se résigner à leur sort. Mais comme ils reconnaissent, dans l'invincible lumière de leur conscience, que c'est par leur faute seule qu'ils se sont damnés, et qu'ils le sont justement, ils entrent en fureur contre eux-mêmes, ils grincent des dents, comme dit l'Evangile, et s'abandonnent au plus affreux désespoir.

Ne pourrait-on pas appliquer aux peines de l'enfer ce que dit saint Paul du bonheur du ciel : « L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a pas entendu, et son cœur n'a jamais compris les tourments préparés par la justice de Dieu à ceux qui ne cessent de l'outrager et ne veulent pas se convertir ! » Si Dieu permettait qu'un homme pût voir, par miracle, les peines de l'enfer telles qu'elles sont en réalité, fût-il le plus endurci des criminels cet homme se convertirait à l'instant, et saisi de terreurs salutaires, ferait pénitence jusqu'à la mort. Il faut en convenir, les peines de l'enfer sont, de tous points, effroyables ; et ces peines sont éternelles !

II

Oui, les peines de l'enfer sont éternelles. Cette vérité nous est certifiée par l'Ecriture, et même par la seule raison.

1. La sainte Ecriture contient une foule de témoignages touchant l'éternité des peines de l'enfer. Au jugement général, d'après l'Evangile, Jésus-Christ dira aux méchants : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel. » (Matth., xxv, 41). Conformément à cette sentence, « les méchants iront au supplice éternel. » (Matth., xxv, 46). Jésus-Christ dit encore : « Il vaut mieux pour vous que vous entriez dans la vie n'ayant qu'un seul pied, que d'avoir vos deux pieds et d'être précipité dans le feu éternel (Matth., xviii, 8), dans un feu inextinguible, où le ver qui les ronge

ne meurt pas, et le feu qui les brûle ne s'éteint pas. » (Marc, ix, 44-45). Ces expressions « feu éternel, feu inextinguible, ver qui ne meurt pas, » indiquent assez que les supplices de l'enfer n'auront pas de fin.

Les Pères de l'Eglise enseignent la même doctrine. Nous ne citerons que l'un d'entre eux, saint Cyrille de Jérusalem, dont voici la parole : « Le pécheur recevra, pour son châtement, un corps immortel, capable de supporter des peines proportionnées à ses crimes, un corps qui brûlera toujours, sans se consumer jamais. » Ainsi, nier l'éternité des peines de l'enfer, c'est aller contre l'enseignement formel de nos saints Livres et l'assentiment unanime des Pères de l'Eglise.

2. Au reste, la raison même exige que les peines de l'enfer soient éternelles, vu la nature même du péché. Qu'est-ce donc que le péché mortel ? Le péché mortel est une désobéissance grave à la loi de Dieu, un outrage fait à Dieu dont la majesté, la sainteté et toutes les perfections sont infinies. Or, il doit y avoir proportion entre le châtement et la gravité de l'offense. Donc le péché, par sa nature même, réclame une punition infinie. Mais parce que l'homme, créature bornée, n'est point capable de supporter une peine infinie en intensité, la justice exige qu'il ait à subir une peine infinie en durée, c'est-à-dire éternelle.

En outre, l'éternité des peines est en rapport avec l'état du pécheur dans l'autre vie. En cette vie présente, la semence est jetée en terre ; la moisson se fait dans l'autre vie. « L'homme recueillera ce qu'il aura semé, » dit l'apôtre saint Paul. « Celui qui sème dans la corruption de la chair, recueillera pareillement la corruption et la mort. » (Gal., vi, 8). Tant que le pécheur est sur la terre, il peut opérer son salut ; car Dieu ne lui refuse pas les grâces nécessaires. Mais vient-il à mourir en état de péché, il ne peut plus rien faire, car le temps de l'épreuve, le temps de la miséricorde est passé. Comme il n'y a donc rien qui le puisse changer, éternellement il restera ce qu'il est, à savoir, digne du châtement et sujet au châtement. Bien plus, il faut affirmer que, même si les damnés avaient à leur disposition dans l'autre vie les secours de la grâce, ils n'en profiteraient point, parce qu'ils sont obstinés dans le mal, ils sont et restent dans le mal. S'ils ont le regret de leurs crimes, ce n'est pas à cause de Dieu qu'ils ont offensé, c'est à cause du châtement qu'ils endurent. Leur volonté est confirmée dans l'amour du mal et dans la haine du bien. « Ils sont en proie au plus insatiable désir de pécher, » dit saint Jérôme. Ils sont donc bien loin du repentir. C'est pourquoi toujours le châtement pèse sur eux.

Enfin, l'éternité des peines de l'enfer s'impose aussi pour cette raison qu'elle est la sanction seule suffisante des lois divines, et le moyen seul capable de détourner l'homme du mal. Si même avec cette terrible sanction des peines éternelles, l'homme évite si difficilement le mal, que

serait-ce, si la punition ne durait qu'un temps, si l'enfer ne devait pas être éternel ? Supposons qu'un ange du ciel vienne faire à tout l'univers cette annonce de la part de Dieu : « Par pitié pour les coupables, Dieu consent à relâcher quelque chose des rigueurs de sa justice ; désormais l'enfer ne sera plus éternel ; ceux qui y seront condamnés en sortiront au bout de quelques années pour être reçus dans le ciel. » Quel serait, pensez-vous, l'effet d'un pareil message ? Les hommes se riraient de peines purement temporaires ; ils s'abandonneraient à toutes leurs passions ; ils voudraient pécher, et pécher toujours, et mouraient dans l'impénitence. Les commandements de Dieu, universellement méprisés et transgressés, n'auraient plus de raison d'être ; la terre serait remplie d'abominations ; en un mot, il n'y aurait plus de différence entre le bien et le mal. Dieu peut-il vouloir un pareil état de choses ? Assurément non, parce qu'il est un sage législateur ; sa justice exige donc qu'il punisse les contempteurs de ses lois par des supplices éternels.

Les païens même avaient bien compris cette vérité, ils croyaient à des supplices sans fin pour les plus grands crimes, et Celse dit en propres termes : « Les chrétiens ont raison de penser que ceux qui vivent saintement seront récompensés après la mort, et que les méchants subiront des peines éternelles. »

Si l'enfer n'était pas éternel, ce ne serait pas l'enfer. C'est par l'éternité des peines que l'enfer est constitué l'horrible lieu où sont réunis tous les maux, et d'où sont bannis tous les biens. Si les réprouvés pouvaient avoir l'espérance, à plus forte raison la certitude de quitter un jour, ne fût-ce qu'après des milliers et des milliers de siècles, les prisons brûlantes où ils sont renfermés, aussitôt la joie remplirait leurs cœurs, et leurs souffrances leur paraîtraient douces. Mais non : jamais ils n'auront ni cette espérance, ni ce soulagement, ni cette joie. Sur les portes de l'enfer sont inscrits deux mots effrayants : « Toujours ! Jamais ! » Et les damnés, malgré eux, lisent et relisent ces deux mots : « Toujours ! Jamais ! » Et ces deux mots : « Toujours ! Jamais ! » sans cesse retentissent à leurs oreilles. Et quand, au milieu des flammes dévorantes, ils poussent des hurlements de douleur et s'écrient : « Combien de temps dureront ces horribles tortures ? » une voix répond : « Toujours ! » Et quand, dans le lointain immense qui les sépare de Dieu, ils disent en gémissant : « Quand donc irons-nous dans vos tabernacles, Seigneur, pour voir votre face ? » (Ps. xli, 3), une voix répond : « Jamais ! »

Et ce « Toujours ! » et ce « Jamais ! » leur causent un indicible désespoir. Et ils blasphèment le ciel ; et ils maudissent la terre ; et ils maudissent le jour qui les a vus naître ; et ils souhaitent d'être anéantis ; et ils appellent à grands cris la mort ; mais la mort ne vient pas ; et leur ver vit toujours ; et le feu qui les brûle ne s'éteint pas ! Oui, mes frères, ils sont vraiment

épouvantables au-delà de toute expression les supplices éternels de l'enfer !

Pour les éviter, sachons faire notre profit de ces paroles de l'Esprit-Saint : « En toutes vos œuvres, souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne pécherez jamais. » (Eccli., VII, 40). Pensons souvent à la mort, au jugement, au paradis et à l'enfer. Pensons-y, le matin à notre réveil, dans la journée pendant notre travail, et le soir avant de prendre notre repos. Pensons-y surtout au moment des tentations et disons-nous à nous-mêmes : « Quelle ne serait pas mon imprudence si je commettais ce péché : je m'expose à être précipité dans l'enfer ! » ou encore : « Je sais bien que je dois mourir : mais quand ? dans quel état ? en quel lieu ? Je l'ignore. Il faut donc que je sois toujours prêt, de peur d'être surpris. » Ne croyez pas, mes frères, que de semblables pensées vous rendront tristes et malheureux. Au contraire, ces salutaires réflexions vous procureront de douces joies : elles vous vaudront la paix de la conscience qui surpasse tout sentiment ; elles vous préserveront du péché qui est le plus grand de tous les maux. De cette sorte, vous assurerez votre salut. Après une vie sainte, riche de bonnes œuvres, vous ferez une pieuse mort, et vous obtiendrez la récompense éternelle. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE ANNE

(26 JUILLET)

Omniū oculis gratiosa et amabilis videbatur.

Aux yeux de tous, elle paraissait aimable et gracieuse. (Esth., II, 15).

Mes frères,

Voilà ce que nos saintes Ecritures disent de la reine Esther dont Dieu se servit pour délivrer son peuple et l'arracher aux effroyables dangers qui le menaçaient, et voilà mieux encore ce que nous pouvons dire de la grande sainte, de la femme illustre dont nous célébrons aujourd'hui, avec tant de joie, la fête mémorable.

Ce n'est point un discours que j'entends vous adresser, mais seulement quelques paroles qui vous exciteront à avoir pour sainte Anne un culte de plus en plus grand de vénération, de louange et d'invocation.

Que veut dire le nom qu'elle porte, et que la langue humaine n'a jamais prononcé, depuis dix-huit siècles, sans que tout aussitôt s'éveillent au fond du cœur des sentiments d'une douceur infinie ? Anne, dans la langue hébraïque, signifie *gracieuse*. Eh bien, je voudrais simplement, en m'en tenant à cette signification, vous montrer que sainte Anne a été *gracieuse* à un double point de vue, et aux yeux de Dieu et par rapport à nous.

I

Sainte Anne a été *gracieuse* aux yeux de Dieu. Et en effet, est-ce que Dieu ne l'a pas comblée de grâces insignes ? Et parmi tant de grâces qu'il serait trop long d'énumérer, est-ce qu'il ne lui en a pas accordé une tout à fait éminente et presque unique ?

Quand approchent les jours de l'Incarnation du Verbe et que le moment est venu d'accomplir les miséricordieux desseins que Dieu a sur le monde, qui donc va-t-il choisir pour être la mère de la Vierge toute pure de qui naîtra le Messie ? Vous le savez bien : c'est l'épouse de l'humble et vertueux Joachim, c'est sainte Anne dont il exauce enfin les vœux ardents, les supplications pressantes, les longues et persévérantes prières.

Dès lors, quelle dignité, quel honneur pour elle ! Sans doute, il y a, il y aura toujours un abîme entre la sainte Vierge et sainte Anne, mais malgré la distance que la foi nous montre entre elles, il y a un point par où elles se rapprochent. Car si Marie est la mère de Jésus, sainte Anne en est l'aïeule ; si Marie a donné Celui qui est le salut du genre humain, sainte Anne a donné celle qui est la mère du Sauveur de l'humanité ; si Marie a donné l'auteur de la grâce, sainte Anne a donné au monde celle que l'Eglise appelle la *mère de grâce* ; en un mot, si Marie est sur l'extrémité de la tige la fleur qui a donné ce fruit béni, Dieu fait homme, Jésus-Christ, sainte Anne est le dernier rameau de la tige couronnée par la fleur d'où est sorti le fruit.

Sainte Anne a donc eu un rôle considérable, un rang distingué dans la Sainte Famille ; et on pense, on admet communément qu'après avoir goûté l'ineffable joie de serrer sur son cœur et dans ses bras caressants la vierge Marie, elle eut encore le bonheur de contempler l'Enfant-Dieu, et elle ne s'en alla pas de ce monde sans avoir été bénie, à son lit de mort, sur sa couche funèbre par le Rédempteur de l'humanité, le Roi du ciel et de la terre.

Et non seulement, mes frères, Dieu a comblé sainte Anne de grâces, pendant sa vie, mais des révélations particulières et dignes de foi nous apprennent qu'il lui a donné une place très élevée dans le royaume de sa gloire, avec le pouvoir de protéger et de garder tous ceux qui recourent à sa protection et qui implorent son assistance.

Ainsi il est raconté dans la vie des saints qu'un jour Jésus-Christ apparut à un jeune homme qui avait une grande dévotion pour sainte Anne. « Je suis Jésus, lui dit-il, le Fils de la Vierge Marie, et parce qu'en mémoire de ma sainte mère tu as coutume de vénérer Anne, mon aïeule, parce que tu l'honores, moi aussi je t'honorerai à jamais sur la terre et dans les cieux. »

Il est raconté encore que la sainte Vierge elle-même excita grandement un pieux solitaire à invoquer sainte Anne. « Je te comblerai, lui dit-elle,

des plus grandes faveurs, car je suis très sensible au culte que l'on rend à mes glorieux parents. Tu sauras que Jésus-Christ, mon Fils, a promis de délivrer de leurs peines tous ceux qui honorent ma mère, et de les conduire au bonheur éternel. »

Ce doit donc être pour nous, mes frères, une douce et pieuse croyance que sainte Anne a dans le ciel sur le cœur de Dieu un grand crédit, non pas, comme chez les autres saints, le crédit qui vient de la vertu, ou bien des grâces reçues, mais le crédit que donnent la nature et les liens du sang; et dans nos tourments, nos angoisses, nos détresses, tout nous autorise à penser qu'en nous adressant à elle, en lui confiant nos intérêts, elle obtiendra pour nous les grâces et les faveurs les plus précieuses.

II

Aussi bien, mes frères, sainte Anne est non seulement *gracieuse* aux yeux de Dieu, *gracieuse* en ce sens qu'elle lui apparaît avec ce charme pénétrant qui est le privilège réservé des membres de la Sainte Famille, mais elle est encore *gracieuse*, à nos propres yeux, en ce sens qu'elle est pour nous pleine de bienveillance et d'une amabilité exquise.

Nous lisons dans la vie de sainte Brigitte qu'un jour, lui étant apparue, elle lui dit : « Regarde-moi, ô ma fille bien-aimée, regarde-moi. Je suis pleine de grâce et de miséricorde pour tous ceux qui m'aiment. »

Et de fait, l'histoire renferme un grand nombre de prodiges, de miracles obtenus par son intercession.

Faut-il vous rappeler cette peste affreuse qui au siècle dernier ravagea le Midi de la France et qui, partie de Marseille, gagna de proche en proche, pour y semer le deuil et y multiplier les victimes, toutes les bourgades et les villes voisines ? Une ville surtout était plus éprouvée que les autres ; c'était la ville d'Apt. Or ses habitants se souvinrent qu'en de pareils dangers, leurs pères avaient trouvé le salut dans la protection du ciel et l'intercession de sainte Anne. Leur évêque d'alors, le vénérable Monseigneur de Foresta, mit à profit leurs pieuses dispositions. Les pieds nus et la corde au cou, ainsi que l'avait déjà fait le saint évêque de Marseille, Monseigneur de Belzunce, il gravit avec un peuple immense le sommet d'une colline voisine, et là il voua la cité et ses habitants à la mère de la Vierge immaculée. Sainte Anne exauça le vœu du pieux et confiant pontife, elle toucha, par ses prières, le cœur de Dieu, elle désarma sa colère, si bien que l'horrible fléau diminua rapidement pour disparaître bientôt tout à fait.

Dijon fut délivrée de la même façon, de la peste, et alors que le fléau déjouait toutes les ressources de la science, qu'il rendait inutiles les soins de la charité la plus dévouée, il suffit de s'adresser à sainte Anne pour que le mal, jusque-là impitoyable dans ses coups, cessât ses ravages.

Il y a une ville, ou plutôt il y a toute une province qui a pour sainte Anne une vénération pro-

fonde, un culte fait de confiance et d'amour : c'est la catholique Bretagne.

Eh bien ! sainte Anne d'Auray s'est montrée toujours bienveillante à ceux qui ont eu recours à elle dans leurs maux, leurs épreuves, leurs souffrances et leur détresse. Et en particulier, que de tempêtes n'a-t-elle pas apaisées ! Que de pauvres mères, que d'épouses alarmées n'a-t-elle pas consolées et réjouies en leur rendant, après bien des angoisses, ceux qu'elles croyaient perdus ! Que de malheureux matelots n'a-t-elle pas arrachés à une mort certaine !

Un homme fut assailli, un jour, en pleine mer, par une violente tempête. Le ciel était sillonné d'éclairs, le tonnerre grondait, et sous le souffle des vents déchainés les flots se soulevaient menaçants ou bien se creusaient en abîmes. Son vaisseau, devenu le jouet des vagues furieuses, était à chaque instant sur le point de sombrer. Tout semblait bien fini. Plein d'épouvante et se voyant désormais incapable de diriger son navire, il se souvint tout à coup de sainte Anne, et le voilà qui s'écrie avec un accent de foi inexprimable : « Anne, très douce mère, avec votre fille Marie et son fils Jésus, venez promptement à notre secours dans le danger où nous sommes. » *Anna, mitissima mater, cum filia tua et sancto nato Jesu Christo, his nostris citius occurre periculis.*

Tous ses compagnons imitent son exemple, ils tombent à genoux, ils répètent la même prière, et tout aussitôt la tempête s'apaise, les flots se calment et le vaisseau rentre au port désiré.

Si je vous cite cet exemple, c'est, mes frères, pour vous apprendre à lui adresser la même prière, et à recourir à elle avec la même confiance.

Car elle est bonne pour tous, et il n'y a pas de misère, il n'y a pas d'infortune qui n'ait le don de la toucher.

Elle est bonne et *gracieuse* aux âmes qui sont violemment entraînées au péché, et en danger de se perdre à jamais. Est-ce qu'elle n'est pas la mère de la Mère des pécheurs, l'aïeule de Celui qui a dit : « Je ne suis pas venu pour appeler les justes, mais les pécheurs » ?

Elle est bonne et *gracieuse* aux âmes qui ont des peines intérieures, qui portent le poids de je ne sais quelles souffrances cachées que le monde ne saurait comprendre et qui sont parfois un insupportable tourment. Est-ce qu'elle n'a pas connu ces peines, elle qui se crut si longtemps délaissée de Dieu, puisqu'elle attendit vingt ans qu'il voulût bien bénir son union et la délivrer de l'opprobre qui, aux yeux du peuple juif, pesait sur elle ? Est-ce qu'après avoir reçu de Dieu le plus précieux trésor qui puisse réjouir le cœur d'une mère, dans une enfant divinement belle et pure, est-ce qu'elle ne la sacrifia pas en quelque sorte à sa gloire, en la vouant de bonne heure à son service dans le temple ?

Elle est bonne et *gracieuse* aux âmes qui sont en proie au découragement et que les flots du désespoir, plus terribles que ceux de la mer, me-

nacent d'engloutir. Je vous l'ai laissé entendre tout à l'heure : elle est l'aïeule de Jésus-Christ qui a dit, dans son Evangile, avec tant de cœur : « Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai », et à ce titre, il est impossible qu'elle n'ait pas, au fond de l'âme, des tendresses infinies pour tous les affligés, pour tous les désespérés qui l'invoquent.

Elle est bonne et *gracieuse* surtout aux mères de famille. Elle est leur patronne, leur protectrice. Elle qui a élevé la très sainte Vierge, qui a veillé sur son enfance avec tant de sollicitude et de dévouement, il n'y a rien qui l'attendrisse comme les prières et les larmes des pauvres mères qui l'implorent pour le salut de leurs enfants.

Voyez donc, mes frères, ce qui vous manque, ce dont vous avez besoin pour le repos de votre vie, et la paix de votre âme. Cherchez bien s'il n'y a point quelque grâce que vous deviez solliciter pour vous ou bien pour quelqu'un de ceux qui vous sont chers. Et puis, cette grâce, cette faveur si grande qu'elle soit, allez la demander aujourd'hui même, par l'intercession de sainte Anne, en vous agenouillant au pied de son autel, devant son image vénérée. Dites-lui la prière que je vous ai rappelée et qui est, certes, la plus belle, la plus touchante, la plus efficace que vous puissiez lui adresser : « O Anne, notre mère très douce, avec votre fille Marie et son fils Jésus, secourez-nous. »

Je ne saurais lire en vos âmes et y découvrir les vœux que vous formez. Mais encore une fois, ne craignez pas de les exprimer à sainte Anne ; quoi que vous lui demandiez, si votre foi est assez vive et votre prière assez ardente, il me semble que vous l'obtiendrez.

Pour ma part, c'est d'un cœur profondément ému que je l'invoque, en cette solennité, pour vous, pour vos familles, pour toute cette paroisse, et c'est de toute mon âme que je lui dis : « O sainte Anne, si je ne suis pas trop indigne de vous parler au nom de tout ce peuple qui célèbre votre fête, bénissez toutes les âmes qui me sont confiées, rendez-les heureuses autant qu'on peut l'être ici-bas, gardez-les contre les pièges du démon, et puisque ce monde est comme une mer orageuse, pleine, hélas ! de tempêtes et de naufrages, veillez sur elles, et conduisez-les à travers les écueils de cette vie, jusqu'au port du salut éternel. » *Anna mater, una cum filia tua et nato ejus, succurre.* Ainsi soit-il.

POUR LA BÉNÉDICTION D'UN CALVAIRE

LES LEÇONS DE LA CROIX

Mes frères,

Dans toutes nos paroisses de France, nous voyons encore debout, aux carrefours des chemins, dans les champs, à l'entrée des villages, la croix que nos aïeux ont élevée à la gloire du divin

Rédempteur. C'est là que nos pères se sont prosternés pour prier, là qu'ils ont senti leurs cœurs tressaillir des plus pures émotions, leurs yeux se mouiller de douces larmes, parce que là s'offrait à leur sens chrétien la pensée de Celui qu'ils aimaient par-dessus tout.

Héritiers de cette dévotion de vos ancêtres, vous gémissiez depuis longtemps en considérant l'état lamentable de la croix de pierre qui à l'entrée de notre bourg étend ses bras pour nous protéger et nous bénir, et moi-même je demandais à Dieu de susciter quelque personne généreuse qui rendrait à notre calvaire sa splendeur première.

Mes vœux sont exaucés. Il se dresse maintenant superbe, cet arbre de la croix portant à ses branches le fruit de vie, notre doux sauveur et maître le Christ Jésus. Saluons-le, mes frères, avant de commencer ce discours qui va rappeler à nos âmes les leçons de la *foi*, de l'*espérance* et de l'*amour*. « *Tolle et lege !* Prenez et lisez ! » Ce mot de la grâce, qui décida de la conversion de saint Augustin, s'applique particulièrement au livre de la croix, où se trouvent résumés avec les obligations de la vie chrétienne tous les motifs que nous avons de croire, d'espérer et d'aimer.

O croix sainte ! livre à la fois sublime et populaire, livre écrit dans une langue que tout le monde comprend, qui est celle du cœur, ouvrez-vous devant nos âmes pour les rendre meilleures, plus croyantes, plus confiantes, plus aimantes ! *O Crux ave !*

I

La croix nous donne d'abord une leçon de *foi*. Elle est la chaire où le Docteur des nations nous enseigne la vraie science : *Lectus Dei morientis est cathedra nos docentis.*

Connaître Dieu, esprit infiniment parfait, éternel, créateur et maître souverain du ciel et de la terre, rémunérateur de la vertu et vengeur du crime ;

Connaître Notre-Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu et rédempteur des hommes ;

Connaître l'homme, son origine et ses destinées, sa misère et sa grandeur, sa chute et sa restauration par la grâce ; se connaître soi-même, ses droits et ses devoirs par rapport à Dieu, par rapport à ses frères, à son éternité ;

Voilà la plus essentielle et la plus haute de toutes les sciences, c'est la science de la foi.

Or cette science supérieure, la croix nous la donne, nous la résume d'une manière admirable.

Quand nous faisons le signe de la croix, nous évoquons les principaux dogmes de notre sainte religion, celui de la Trinité, c'est-à-dire le mystère d'un seul Dieu en trois personnes réellement distinctes, celui de la Rédemption qui suppose celui de l'Incarnation, c'est-à-dire le mystère du Fils de Dieu qui a pris la nature humaine dans le sein très pur de la vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit et qui a été crucifié pour le salut des hommes à l'heure marquée par son Père.

La chute de l'homme, la croix ne nous la prêche-t-elle pas d'une façon saisissante? Ne nous montre-t-elle pas quelle atteinte profonde la révolte et l'ingratitude de nos premiers parents ont portée à la justice et à la sainteté de Dieu? Et puisque Jésus-Christ n'est pas mort seulement pour effacer le crime d'Adam, mais pour expier les iniquités de tous les hommes, rien n'est plus propre, il me semble, que le mystère de la croix sérieusement médité, à nous donner la notion exacte de la malice du péché et à nous faire voir comment il est tout à la fois le plus grand mal de Dieu et le plus grand mal de l'homme.

Qu'est-ce que le péché, dit le chrétien dominé par ses passions et cherchant une excuse à sa faiblesse, le péché ce plaisir d'un instant, cet entraînement qu'a subi le cœur, cette satisfaction de la chair en révolte? — Le péché! c'est la rébellion contre Dieu, contre sa loi, c'est le mépris de son amour, de sa sagesse. Le péché! pour comprendre ce qu'il est, regardez la croix : voyez Jésus-Christ abreuvé d'outrages, couvert de plaies, défiguré, couronné d'épines, cloué à ce gibet infâme, et vous vous direz que le péché a quelque chose de l'infini qu'il outrage, votre âme s'attendrira et vous vous sentirez pris de tristesse et de repentir en pensant que « celui qui commet le péché foule aux pieds le fils de Dieu et profane le sang du Nouveau Testament par lequel il a été sanctifié. »

Enfin la croix nous rappelle les vertus que nous devons pratiquer pour mériter le ciel. Du haut de sa chaire sanglante voyant les hommes s'égarer et se perdre parce qu'ils se laissent entraîner par l'orgueil, par l'amour excessif des richesses et des plaisirs, le docteur infaillible leur crie : Le bonheur n'est pas là où vous le cherchez ! non, vous ne le trouverez pas en suivant cette voie large dans laquelle vous marchez. Regardez-moi sur une croix, mes humiliations condamnent votre orgueil, mes souffrances inénarrables votre amour des voluptés sensuelles. Apprenez que le devoir du chrétien véritable est de crucifier le vieil homme avec ses convoitises.

Oui, la croix renferme l'abrégé de notre foi, et cela est si vrai que lorsque les ennemis du christianisme veulent forcer les fidèles à abjurer leurs croyances, c'est la croix qu'ils leur demandent de fouler aux pieds.

II

La seconde leçon que nous donne la croix est une leçon d'espérance.

La croix vous parle d'espérance, ô âmes qui lutez contre les tendances mauvaises qui conspirent au dedans de vous avec l'enfer et le monde vos ennemis du dehors, pour vous éloigner du service de Dieu et pour vous perdre. D'un côté c'est le devoir qui se présente à vous avec ses charmes austères, de l'autre c'est la passion qui s'avance à votre rencontre sous ses attraits les plus séduisants. Tout ce qu'il y a en vous de bon, de noble, de grand, d'élevé vous attire vers le

devoir ; tout ce qu'il y a en vous d'inclinations déréglées vous attire vers le plaisir défendu ; la volonté veut le bien, la nature voudrait le mal... Oh alors ! dans ces moments où votre âme découragée serait tentée de se laisser entraîner, regardez la croix ! C'est d'elle que découle la grâce, votre force. Le sang qui a coulé du corps de notre divin Sauveur sur ce bois sacré a communiqué à la croix sa vertu toute-puissante et a formé à ses pieds comme un immense réservoir de mérites et de grâces dans lequel nous pouvons tous puiser sans crainte de le tarir jamais. C'est là qu'est votre salut et votre vie. Faites jaillir de votre cœur une prière ardente et confiante, et la force de Dieu méritée par Jésus-Christ pour vous sur la croix vous donnera de triompher des ennemis de votre âme ! *In cruce salus... in cruce protectio ab hostibus.*

La croix vous parle d'espérance, ô âmes souffrantes ! Il y a dans les profondeurs de la nature humaine une source mystérieuse qui sous l'étreinte de la souffrance s'épanche en flots amers. Sous le coup d'une émotion vive, d'une douleur poignante, le cœur de l'homme se serre, sa poitrine se gonfle de sanglots et les larmes coulent de ses yeux. Oh ! qui donc n'a pas versé de temps en temps quelques gouttes du sang de l'âme ! Les souffrances physiques, les peines morales, les déceptions de la vie qui emportent les plus beaux rêves n'ont-elles pas fait de cette terre en toute vérité une vallée de larmes ? Ah ! frères affligés, vous tous qui souffrez, regardez la croix. Celui qui est là étendu a souffert lui aussi, et il n'a pas trouvé de consolateur. Il sait ce que c'est que de porter seul le fardeau de la souffrance, et comme il vous aime et qu'il est tout-puissant, il saura l'alléger. A son école vous apprendrez à endurer la douleur. Sa vue vous fermera la bouche dans vos plaintes, elle vous apprendra à supporter l'injustice, elle vous dira que même au plus fort de l'abandon, quand tout est perdu sur la terre, vous devez compter pour une autre vie sur la justice de Dieu.

« Ah ! je vous en supplie, dirai-je avec un éloquent évêque aux sectaires qui ont rêvé de bannir la croix de partout, ne touchez pas à ce trésor du pauvre, à cette consolation des cœurs brisés ; ne touchez pas à ce livre du peuple ! Laissez la croix étendre ses bras au foyer attristé, dans la mansarde nue et froide ! Laissez la croix dans la demeure de l'ouvrier qui gagne à la sueur de son front le pain de ses enfants ; elle lui parle de résignation, de mérites divins et de joies éternelles ! Laissez la croix à l'épouse désolée qui ne peut dire qu'à Dieu seul et les tortures secrètes de son cœur et les désenchantements de la vie ! Laissez la croix à cette mère qui pleure sur un cercueil ! Laissez-la à tous les abandonnés, à tous les trahis, la croix du Dieu qui a voulu connaître l'ingratitude, l'outrage, l'abandon ! Laissez la croix à l'indigent qui se dit : Dieu a eu soif et on lui a donné du fiel et du vinaigre ! Laissez la

croix au mourant qui baise le corps meurtri, la tête couronnée d'épines, les pieds sanglants de son Dieu, et qui dit : Dieu a souffert, il est mort, et il est mort pour moi !⁴ »

La croix vous parle d'espérance, ô âmes chrétiennes qui gémissiez à la vue des maux de l'Eglise et des combats gigantesques que le monde et l'enfer livrent à leur éternel vainqueur. Nous assistons à l'heure actuelle à l'une de ces grandes batailles, à la plus grande de toutes peut-être. Tous les ennemis de Jésus-Christ, ses ennemis de toute race, de tout genre, se sont ligüés pour un suprême effort. Cette fois, se sont-ils dit, ce sera la fin. Ce que n'ont pu faire les dix-huit siècles qui nous ont précédés, nous allons le faire. Nous allons exterminer le triomphateur.

Ils se bercent de cet espoir. Ils ont creusé une fosse immense ; ils l'y jetteront, et son Eglise et sa croix et ses prêtres et ses religieux et ses temples ! Ce sera la plus colossale tombe qu'ait vu le monde !

O hommes impies ! Vous ne pourrez rien contre le Christ, contre celui qui a porté l'espérance sur la croix, et pour qui l'instrument du supplice est devenu l'arme et le signe de la victoire. Et vous, âmes chrétiennes, n'ayez pas peur, affermissez vos courages ; au milieu des ténèbres de la Passion, attendez avec une invincible espérance le triomphe et les joies de la résurrection.

III

La troisième leçon que nous donne la croix, c'est une leçon de *charité*. Elle nous aide puissamment à aimer Dieu et le prochain.

On raconte que dans un vaisseau surpris par une affreuse tempête se trouvait une mère avec son jeune enfant. Un coup de vent plus furieux poussa le vaisseau contre un écueil et le brisa. La plupart des passagers furent engloutis ; la mère avec son enfant fut jetée sur un rocher battu par les flots. Elle était sauvée ; mais au malheur du naufrage se joignit le malheur de la misère et de l'abandon. Le petit enfant vécut d'abord du peu de lait que sa mère put lui donner. Hélas ! la douleur et la faim eurent bientôt épuisé la pauvre mère. Elle frémit à chaque cri de son enfant. Elle le prend dans ses bras ; elle regarde au loin avec une indicible angoisse ; ses yeux cherchent à découvrir un peu d'espoir. C'est en vain, rien ne paraît à l'horizon, il faudra mourir. Cependant l'enfant pleure toujours ; il a faim, il demande du lait, la mère n'en a plus. Elle consent à mourir, mais elle voudrait sauver celui qu'elle aime plus que la vie. Que fera-t-elle ? Dans son amour et son désespoir, elle a recours à un dévouement qui fait frémir. Elle s'ouvre une veine, elle en approche les lèvres de son fils, qui se nourrit avec une partie du sang qui l'avait formé. On dit que la mère mourut et que l'enfant fut sauvé. Et à mesure qu'il grandis-

sait, on lui montrait l'image de sa mère qui avait sacrifié sa vie pour le nourrir et on lui demandait : « Aimes-tu ta mère ? » et l'enfant baisant cette image vénérée répondait, les yeux pleins de larmes : « Ma mère, qui m'a donné son sang pour me conserver la vie, ah ! si je l'aime ! »

Mes frères, regardez la croix : elle vous rappelle celui qui a donné pour vous jusqu'à la dernière goutte de son sang. S'il est vrai que la plus grande marque d'amour qu'un ami puisse donner à son ami, c'est de mourir pour lui, quel amour nous rappelle la croix ? Rien à cet égard ne saurait être plus expressif que les paroles solennellement chantées le samedi saint par l'Eglise : « O merveilleuse condescendance de votre bonté à notre égard ! O inestimable affection de votre amour ! Pour racheter un esclave vous avez livré votre fils ! » Devant tant de marques de bonté, comment ne pas nous écrier comme l'enfant échappé du naufrage : Mon Sauveur Jésus, ah ! si je l'aime ! Qui pourrait dire combien la vue de cette image divine a fait pousser de pieux soupirs ! Combien de lèvres ont baisé ces pieds sacrés, combien de larmes les ont arrosés ! Combien de poignantes émotions ont été ressenties à l'aspect de cette figure souillée de sueur et de sang, de ces yeux à demi éteints, de cette bouche entr'ouverte par les soubresauts de la douleur et les convulsions de l'agonie, de ces bras étendus, de ces pieds et de ces mains percés ! Qui donc à certains moments n'a pas senti son cœur se fondre d'amour devant un crucifix, en même temps que les lèvres murmuraient dans une prière ardente : Mon Dieu, je vous aime !

La croix nous inspire aussi l'amour du prochain. Jésus-Christ a aimé les hommes d'un amour gratuit, généreux et universel, sans excepter ceux qui voulaient sa mort, et c'est ainsi que nous devons aimer. Voyez le Sauveur au Calvaire, il offre pour tous son sang et sa vie. Il entend les blasphèmes de ceux qui l'entourent ; il voit dans l'avenir ceux qui ne répondront à sa tendresse que par l'indifférence, par l'ingratitude et par la haine. Cette vue ajoute à ses douleurs, mais ne l'arrête point, il s'immole pour tous, il pardonne à tous, il prie pour tous, même pour ses bourreaux. Aussi quel exemple, quelle grâce, et quel courage ne nous offre pas la croix de Jésus-Christ ? C'est là que les apôtres et les vrais chrétiens ont puisé le pardon des injures, l'amour du prochain et surtout l'amour des âmes.

Croyez-vous, mes frères, que sans la croix de Jésus-Christ le missionnaire aurait le courage de s'arracher aux embrassements d'un père bien-aimé, de résister aux larmes d'une mère, de renoncer à toutes les espérances humaines et d'aller exposer sa vie au milieu des peuples barbares pour les sauver ?

Croyez-vous que, sans la croix de Jésus-Christ, nos sœurs de charité, à quelque famille religieuse qu'elles appartiennent, montreraient cette abnégation et ce dévouement qui les enchaîne dans les

⁴ Mgr Turinaz, Mandement sur la Croix.

hôpitaux, qui les conduira même sur un champ de bataille pour prodiguer les soins les plus maternels à tous ceux qui souffrent ?

Si vous voulez avoir l'explication du dévouement du missionnaire et de la sœur de charité, regardez : ils portent sur leur poitrine la croix de Jésus-Christ.

Sur la cime d'un glacier des Alpes, dominant une immense étendue de montagnes couvertes d'une neige éblouissante, on voit une grande croix, qu'on a revêtué à dessein d'une cuirasse de cristal. Les rayons de soleil qui viennent la frapper sont aussitôt réfléchis par elle. Après avoir reçu la lumière d'en haut, cette croix la renvoie dans toutes les directions. Eclairée par le ciel elle éclaire la terre, et des points les plus éloignés de cet immense panorama, elle concentre sur elle tous les regards. N'est-ce pas la traduction saisissante de cette parole de l'Eglise : *Fulget crucis mysterium!* Le mystère de la croix resplendit de célestes clartés !

O croix sainte, continuez à répandre au milieu de nous votre divine lumière pour conserver notre foi, soutenir notre espérance, réchauffer nos âmes du feu de la charité !

Restez toujours debout au milieu de nous, pour garder sous votre douce influence et votre toute-puissante protection le peuple qui vous fait aujourd'hui un si beau triomphe ; et quand passant près de vous nous vous paierons le tribut de notre adoration et de notre amour, bénissez-nous et accordez-nous lumière contre les erreurs de l'esprit, force contre les défaillances du cœur, consolation dans les souffrances de la vie, fidélité dans la pratique des difficiles devoirs et des austères vertus. Ainsi soit-il ¹.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

II

LA PRIÈRE

f

Temps de la prière

— Pourriez-vous, Angèle, nous rappeler ce que nous avons déjà dit de la prière ?

— Nous avons déjà dit

Sa nature,
Sa nécessité,
Ses conditions,
Son objet,
Son efficacité.

— Aujourd'hui, mes enfants, nous allons nous demander en quel temps il faut prier ; et, pour y mettre de l'ordre, nous dirons

1^o Quel est en général le temps de la prière ;

¹ Voir une lettre pastorale de Mgr Balain pour le carême de 1884, sur la Croix.

2^o Quels sont les jours et les moments où il faut particulièrement prier.

1

Temps général de la prière

— Lisez-nous, Marie, ces paroles de la sainte Ecriture, tirées du Nouveau Testament.

— « Il faut prier toujours, et ne jamais se lasser de le faire. » (Luc, xviii, 1).

« Veillez en priant toujours. » (Luc, xxi, 36).

« Persévérez dans la prière. » (Col., ix, 2).

« Priez sans cesse. » (1 Thess., v, 17).

— Que faut-il conclure de ce langage des livres saints ?

— C'est que nous devons prier toujours, continuellement, sans cesse.

— En quel temps avons-nous besoin du secours de Dieu, tant pour le corps que pour l'âme ?

— Toujours, continuellement, sans cesse.

— En quel temps le Seigneur a-t-Il droit à nos adorations ?

— Toujours.

— Et à nos remerciements ?

— Sans cesse.

— Et à notre amour ?

— Continuellement.

— La sainte Ecriture n'a donc pas tort de nous dire de prier toujours ?

— Nullement, vu que, d'une part, le secours de Dieu nous est toujours nécessaire, et que, d'autre part, le Seigneur a sans cesse droit à nos adorations, à nos remerciements, à notre amour et à tous nos autres hommages.

— Mais la sainte Ecriture ne nous demande-t-elle pas une chose impossible en nous disant de prier toujours ?

— Point du tout.

— Alors, Julie, vous vous sentez capable de rester à genoux du matin au soir et d'avoir sans cesse à la bouche quelque formule de prière ?

— S'il fallait rester à genoux du matin au soir et réciter continuellement des prières, ce serait au-dessus de mes forces ; mais ce n'est pas là ce que nous demande la sainte Ecriture en nous disant de prier toujours.

— Que nous demande-t-elle donc ?

— Elle nous demande de faire en sorte que notre vie soit une prière continuelle.

— Et connaissez-vous un moyen de faire de votre vie une prière continuelle ?

— Oui.

— Quel est ce moyen ?

— C'est d'offrir à Dieu le travail de la journée et le repos de la nuit.

— Et comment vous y prendrez-vous pour faire cette offrande ?

— Le matin, à mon réveil, je dirai :

« Adorable Trinité, en union avec Notre-Seigneur, je vous offre ma journée comme un acte continu d'adoration, de reconnaissance, de satisfaction, de foi, d'espérance et d'amour pour vous, et comme une pénitence et une prière pour les âmes du purgatoire et pour tous les vivants. »

— Et le soir ?

— Le soir, je renouvellerai la même offrande pour le repos de la nuit.

— Et ainsi ?

— Et ainsi, ma vie entière, y compris le repos de la nuit, sera une prière continuelle.

— Quelle est donc votre résolution ?

— Avec la grâce de Dieu, je n'oublierai jamais d'offrir à l'adorable Trinité le travail de la journée ainsi que le repos de la nuit.

2

Jours et moments où il faut particulièrement prier

— Vous contenteriez-vous, Joseph, de cette offrande générale du matin et du soir, pour l'accomplissement du devoir de la prière ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a des jours et des moments où il faut particulièrement prier.

==

Les jours où il faut particulièrement prier

— Quels sont les jours où il faut particulièrement prier ?

— Ces jours sont tout d'abord les dimanches et les fêtes d'obligation.

— Quelle est la prière qu'on ne peut pas omettre par sa faute ces jours-là, sans pécher mortellement ?

— C'est la sainte messe, qu'il faut entendre le mieux possible, comme nous l'avons expliqué en parlant du troisième commandement de Dieu.

— Vous contenteriez-vous d'assister à la sainte messe les dimanches et fêtes d'obligation ?

— J'assisterai également

Aux vêpres,

A la prière du soir,

Et à tous les exercices religieux.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est juste et convenable de prier beaucoup les jours de dimanches et de fêtes d'obligation.

— Et quelle est la raison de cette convenance ?

— C'est que ces jours sont établis tout spécialement pour la gloire de Dieu et notre salut.

+

— Outre les dimanches et fêtes d'obligation, ne connaissez-vous pas, Henri, des jours et des temps de l'année où il convient de prier tout particulièrement ?

— Oui.

— Par exemple ?

— Par exemple :

Le jour de l'Adoration perpétuelle,

Le jour des Quarante-Heures,

La semaine de la Fête-Dieu,

Le temps de l'Avent,

Le temps du Carême,

Les jours des Rogations,

Les jours de fêtes à dévotion,

Les jours et mois où les fidèles sont invités à réciter le chapelet en commun, etc., etc.

— Qu'arrivera-t-il si on a soin de bien prier les jours et temps susdits ?

— Si on prie bien le jour de l'Adoration, aux Quarante-Heures et pendant la semaine de la Fête-Dieu, Notre-Seigneur sera très content et ne manquera pas de nous accorder les plus grandes bénédictions.

La prière du temps de l'Avent, du Carême et des Rogations, apaisera la justice divine et nous procurera des grâces de pardon.

Avec la récitation du chapelet en commun et les hommages rendus aux saints les jours de fêtes à dévotion, nous aurons la protection et les faveurs de la sainte Vierge et des saints.

— Quelle est donc votre résolution ?

— Je m'efforcerai, en priant les jours susdits, de plaire à l'adorable Trinité, à Notre-Seigneur, à la sainte Vierge et aux saints, afin d'en obtenir les grâces et les bénédictions les plus abondantes.

==

Les moments où il faut particulièrement prier

— Maintenant, Justin, n'y a-t-il pas dans chacune de nos journées des moments où il faut recourir à la prière ?

— Oui.

+

Le matin

— Pourriez-vous nous indiquer ces moments ?

— Il y a déjà le matin de chaque jour.

— Avons-nous de bonnes raisons de prier Dieu chaque matin ?

— Oui.

— Est-ce que tous les matins vous ne saluez pas votre bon père et votre tendre mère ?

— Je les salue avec empressement et bonheur.

— Ferez-vous moins pour Dieu, votre Père céleste infiniment bon ?

— J'aurai à cœur, chaque matin, de le saluer très fidèlement en lui offrant mes adorations les plus humbles.

—

— Oubliez-vous de remercier vos parents quand ils vous font quelque cadeau ?

— Je n'oublie jamais.

— Est-ce que le Seigneur ne vous a pas gardé la nuit ?

— Rien de plus certain.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que, dès le matin, je dois lui témoigner une vive reconnaissance pour ce bienfait de la conservation.

—

— Dans tout le cours de la journée, n'aurez-vous pas besoin du secours de Dieu tant pour le corps que pour l'âme ?

— Ce secours me sera absolument nécessaire.

— Que devez-vous donc faire dès le matin ?

— Je dois prier très humblement l'Auteur de tout don de m'aider à bien passer la journée.

—

— De qui tenons-nous chacune de nos journées ?

— De Celui qui est le Souverain Maître du temps comme de tout le reste.

— Dès lors, n'est-il pas convenable d'offrir à Dieu le commencement ou les prémices de la journée que nous devons à sa bonté divine ?

— Rien de plus convenable et de plus juste.

—

— Dites-nous, Ernest, ce que vous allez faire tous les matins ?

— Tous les matins, je m'empresserai

De saluer le Seigneur,

De le remercier,

D'implorer son secours,

Et de lui consacrer les prémices de la journée.

— Vous ne manquerez donc pas à votre prière du matin ?

— Avec la grâce de Dieu, je n'y manquerai jamais par ma faute.

+

Le soir

— Est-ce seulement le matin qu'il faut prier Dieu ?

— C'est aussi le soir.

— Que fait l'enfant bien élevé avant de gagner son lit ?

— Il embrasse ses parents et leur souhaite le bonsoir.

— Que ferez-vous pour votre Père céleste avant d'aller vous mettre au lit ?

— Je le saluerai avec le plus grand respect et je lui dirai mon amour.

— Et pour toutes les faveurs reçues dans la journée, que direz-vous à l'Auteur de tout don ?

— Je remercierai le mieux possible ce Bienfaiteur infiniment généreux.

— Et les fautes commises, ne songerez-vous point à les réparer ?

— Pour les fautes commises, j'aurai soin, tous les soirs, de demander très humblement pardon à la Majesté infinie.

— Est-ce tout ?

— Non.

— Que ferez-vous de plus ?

— Après avoir souhaité à Dieu qu'Il soit glorifié nuit et jour, je le prierai de me bénir, de veiller sur moi et de me garder, pendant la nuit, contre l'ennemi qui cherche à me dévorer.

— Vous ne manquerez donc pas à votre prière du soir ?

— Dieu aidant, je n'y manquerai jamais, pas plus qu'à celle du matin.

==

— Que faut-il penser, Henri, des hommes qui se lèvent et se couchent sans daigner seulement se souvenir de Celui qui leur accorde et le jour et la nuit, et qui veille continuellement sur eux par sa Providence ?

— Ces pauvres gens sans foi, sans loi, sans amour, sans cœur, ressemblent aux animaux, puisqu'ils se lèvent et se couchent comme eux.

— Ne sont-ils pas même au-dessous de l'animal ?

— Oui.

— Comment cela ?

— C'est que celui-ci a du cœur et de la reconnaissance pour le maître qui lui donne la nourriture de chaque jour, tandis que ces infortunés n'ont plus ni cœur ni reconnaissance pour leur Bienfaiteur infiniment généreux.

— Imiterez-vous ces ingrats ?

— Je m'en garderai bien.

— Que ferez-vous donc ?

— Tous les matins et tous les soirs, je m'empresserai de bénir, de louer, de glorifier et d'adorer le Seigneur.

Tous les matins et tous les soirs, je lui témoignerai ma foi, ma confiance, mon amour.

Tous les matins et tous les soirs, je lui exprimerai ma vive reconnaissance.

Tous les matins et tous les soirs, je lui demanderai humblement pardon de tous mes péchés.

Tous les matins et tous les soirs, je le supplierai de venir à mon aide et de m'accorder tous les secours nécessaires.

+

Avant et après le repas

— L'apôtre saint Paul nous dit :

« Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu » (1 Cor., x, 31).

Dites-nous, Léon, ce que l'on peut conclure de ces paroles ?

— C'est qu'il est très convenable de prier avant et après le repas.

— Que direz-vous au Seigneur avant le repas ?

— Je lui dirai de me bénir ainsi que la nourriture que je vais prendre.

— Que demanderez-vous par cette prière ?

— Je demanderai deux choses.

— Lesquelles ?

— Je demanderai

1^o La grâce de ne pas abuser de la nourriture, de ne pas offenser Dieu en la prenant ;

2^o La grâce de ne pas avoir à souffrir de cette nourriture.

— Maintenant que direz-vous à Dieu après le repas ?

— Je le remercierai de la nourriture qu'Il m'a envoyée pour entretenir ma santé, pour soutenir et réparer mes forces.

— Rougirez-vous jamais de dire le *Benedicite* et les *Grâces* ?

— Non.

— Si vous rougissiez de dire les prières avant et après le repas ?

— Ce serait, de ma part, une lâcheté et une ingratitude.

— Il existe sur terre un animal immonde qui mange le gland sans jamais lever les yeux vers la main bienfaisante qui le fait tomber ;

De qui cet animal est-il le portrait ?

— De l'homme ingrat qui ne sait plus dire le *Benedicite* et les *Grâces*.

— Quelle est donc votre résolution ?

— Je dirai toujours le *Benedicite* et les *Grâces*.

+

Dans les tentations

— Dites-nous, Félix, ce que fit le jeune Tobie quand le poisson monstrueux se jeta sur lui pour le dévorer ?

— Il appela l'ange à son secours.

— N'y a-t-il pas une bête monstrueuse qui cherche à dévorer nos âmes ?

— Oui.

— Laquelle ?

— Le démon.

— Quand est-ce que le dragon infernal se jette sur notre âme pour la dévorer ?

— Quand il nous tente.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire quand il nous porte au péché par des pensées mauvaises, des suggestions dangereuses.

— *Que faut-il faire alors ?*

— Il faut crier vers Dieu et l'appeler à notre secours.

— *Pourquoi ?*

— Parce que, le démon étant très rusé et très fort, nous avons un besoin absolu du secours de Dieu.

— *Le Sauveur Lui-même ne nous apprend-Il pas à prier dans les tentations ?*

— Oui.

— *Où cela ?*

— Dans le Notre Père où il nous fait dire :

« Et ne nous laissez pas succomber à la tentation. »

— *Dans quel moment surtout devons-nous adresser à Dieu cette demande du Notre Père ?*

— Au moment même de la tentation.

— *Que feriez-vous, Victor, si une bête dangereuse s'élançait sur vous en présence de votre père ?*

— Je me réfugierai près de mon père en lui criant de venir à mon aide.

— *Dieu n'est-il pas toujours auprès de nous ?*

— Il y est toujours.

— *Que ferez-vous donc quand le démon s'élançera sur votre âme ?*

— Je me réfugierai près de mon Père céleste en lui criant de venir à mon secours.

— *Quel sera le sort de ceux qui ne prieront pas dans la tentation ?*

— Vaincus par le démon, ils seront ses tristes esclaves sur la terre et ses malheureuses victimes en enfer.

— *Est-ce seulement Dieu que vous prierez dans la tentation ?*

— C'est aussi l'ange gardien, mon fidèle compagnon.

C'est encore la vierge Marie, ma tendre Mère.

C'est enfin le bon Jésus, mon dévoué Sauveur.

— *Vous contenterez-vous de recourir à la prière dans vos luttes contre le démon ?*

— J'emploierai également tous les autres moyens de vaincre cet ennemi redoutable.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire :

1^o Je veillerai pour ne pas tomber dans les pièges du démon, et j'aurai soin d'éviter les amusements défendus, les lectures et compagnies dangereuses, en un mot, toutes les occasions de péché.

2^o Je me défendrai vigoureusement à l'instant de la lutte.

3^o Je combattrai et réprimerai avec énergie mes mauvais penchants, qui sont les alliés perfides du démon.

4^o J'irai chercher dans les sacrements la force nécessaire pour triompher dans cette lutte de tous les jours, de tous les instants.

— *Si vous employez fidèlement tous ces moyens ?*

— J'aurai la victoire, et, un jour, la couronne impérissable du paradis.

+

Dans la maladie

— *Quand les médecins ordinaires abandonnent un malade parce qu'ils sont impuissants à le*

guérir, n'y a-t-il pas, George, un médecin extraordinaire qui peut guérir ce malade abandonné ?

— Oui.

— *Quel est-il ?*

— C'est Dieu.

— *Que ferez-vous donc dans vos maladies ?*

— Je ne manquerai pas de recourir au meilleur des médecins, je prierai Dieu de me guérir.

— *Vous rappelez-vous un roi qui s'est très bien trouvé de l'avoir fait ?*

— C'est le roi Ezéchias, qui, sur le point de mourir, a prié Dieu de tout son cœur, et a obtenu sa guérison et quinze années de vie.

— *Vous imitez donc ce pieux roi dans vos maladies ?*

— Je l'imiterai aussi bien que possible, et c'est du Souverain Seigneur et Maître que j'attendrai toujours et avant tout ma guérison.

+

Dans l'affliction

— *Quand le roi David était dans l'affliction, il priait Dieu, il criait vers Lui, et le Seigneur l'exauçait, le consolait, et dilatait son cœur par la patience, la sécurité et la joie qu'Il y répandait.*

C'est le roi David lui-même qui nous apprend dans ses psaumes que les choses se passaient ainsi.

Pourriez-vous, Angéline, nous dire ce qu'il faut en conclure ?

— Il faut en conclure que le bon moyen de se consoler dans les afflictions, c'est la prière.

— *Que direz-vous donc quand l'affliction viendra vous visiter ?*

— Je dirai comme le roi David :

« Seigneur, voyez mon affliction.

« Ayez pitié de moi, parce que je suis dans la tribulation. »

— *Et pour rendre vos peines très agréables à Dieu et très méritoires, que ferez-vous ?*

— Je les unirai à celles de Notre-Seigneur.

Je les offrirai à Dieu comme de faibles satisfactions pour le péché.

Et je tâcherai de les endurer patiemment et même joyeusement par amour pour Lui.

+

Dans les dangers

— *Connaissez-vous, Henriette, celui qui est le Maître de la vie et de la mort ?*

— C'est Dieu.

— *Le Maître de la vie et de la mort peut-Il nous garantir des dangers qui menacent notre vie ?*

— Evidemment : sans quoi Il ne serait pas réellement le Maître de la vie.

— *A qui donc vous adresserez-vous lorsque tel ou tel danger menacera votre vie ?*

— A Dieu.

— *A qui se sont adressés les apôtres sur le point de périr dans la tempête ?*

— Au Sauveur, qu'ils ont invoqué en disant :

« Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. »

— *A qui ont eu recours*

Et Daniel dans la fosse aux lions,

Et les enfants dans la fournaise,

Et Suzanne dans la détresse ?

— Au Seigneur.

— *Les a-t-il exaucés ?*
— Oui, car Il les a tirés des dangers terribles qui les menaçaient.

— *Est-ce que notre vie est souvent exposée à quelque danger ?*

— Très souvent.

— *D'où viennent ces dangers ?*

— Ils viennent

Soit des éléments, comme

La tempête,

L'eau,

Le feu,

La foudre, etc.,

Soit des animaux, comme

La morsure de la vipère,

Un coup de pied de cheval,

La dent du loup,

La griffe du lion, etc.,

Soit des accidents qui se produisent si divers et si nombreux,

Soit de l'homme lui-même, qui est trop souvent son plus grand ennemi.

— *Quelle est la demande du Notre Père dans laquelle vous priez Dieu de vous préserver de tout danger ?*

— C'est la dernière où il est dit :

« Délivrez-nous du mal. »

— *Est-ce souvent que vous récitez cette prière ?*

— C'est tous les jours, puisque notre vie est presque toujours exposée à quelque danger.

+

Dans nos entreprises

— *Au témoignage des Livres saints,*

Le travail de ceux qui bâtissent une maison est inutile si le Seigneur Lui-même n'édifie pas la maison ;

Et la vigilance de la sentinelle qui garde la cité est vaine si le Seigneur Lui-même ne garde pas cette cité ;

Pourriez-vous, Célestin, nous dire ce que prouve ce langage ?

— Il prouve que nous avons besoin du secours de Dieu dans nos entreprises.

— *Nous lisons dans l'Evangile que les apôtres avaient travaillé toute une nuit à pêcher sans prendre aucun poisson, tandis que peu de temps après, ayant pêché sur l'ordre de Jésus qui était venu près d'eux, ils prirent une telle quantité de poissons que le filet se rompait.*

Que nous apprend ce récit de l'Evangile ?

— Il nous apprend que l'homme seul et abandonné à lui-même ne pourrait guère mener à bonne fin ses entreprises, tandis que si Dieu est avec lui pour l'aider, il réussira merveilleusement.

— *Quelle est votre résolution ?*

— Je recommanderai à Dieu mes intérêts temporels, je le prierai de bénir toutes mes entreprises et de m'aider à les conduire à bonne fin.

+

Dans le choix d'un état de vie

— *Si on choisissait un état pour lequel Dieu ne nous a pas créés, qu'arriverait-il, Prosper ?*

— D'une part, on n'aurait ni autant de goût pour cet état, ni autant d'aptitude pour en remplir les obligations.

D'autre part, on ne recevrait pas aussi abondamment les secours que Dieu accorde pour l'accom-

plissement des devoirs d'état, à ceux qui répondent à son appel.

— *Il est donc important pour notre bonheur en ce monde et dans l'autre, d'entrer dans l'état auquel Dieu nous appelle ?*

— C'est même très important.

— *La conclusion ?*

— La conclusion, c'est qu'il faut bien prier Dieu de nous faire connaître ses intentions sur nous.

— *Que lui direz-vous pour obtenir cette grande grâce ?*

— Je lui dirai : Seigneur,

Eclairez-moi,

Parlez-moi,

Faites-moi connaître votre volonté,

Montrez-moi le chemin dans lequel je dois marcher.

— *Si vous faites cette prière de tout votre cœur ?*

— Je serai dans la condition voulue de Dieu ; J'aurai le goût, l'aptitude et surtout les secours nécessaires à l'accomplissement de mes devoirs.

— *Et ainsi ?*

— Et ainsi mon salut éternel sera bien plus sûr et bien plus facile.

+

A l'instant de la mort

— *Quel est, Lucien, le moment le plus solennel et le plus important de toute votre vie ?*

— C'est le moment de la mort.

— *Pourquoi ?*

— Parce que du moment de la mort dépend toute une éternité :

Une éternité de gloire ou de honte ;

Une éternité de richesse ou de pauvreté ;

Une éternité de bonheur ou de malheur.

— *Il est donc nécessaire que cet instant-là soit bien employé ?*

— C'est même la seule chose nécessaire.

— *Quelle est la meilleure manière de le bien employer ?*

— C'est de prier beaucoup.

— *Que ferez-vous donc à vos derniers moments ?*

— Je dirai à Dieu :

Mon Père, que votre volonté soit faite ;

Mon Père, pardonnez-moi ;

Mon Père, ne me laissez pas vaincre par le démon ;

Mon Père, délivrez-moi du mal ;

Mon Père, je remets mon âme entre vos mains.

3

Résolutions pratiques

— *Dites-nous, Paul, quelles sont vos résolutions pratiques ?*

— Afin de prier toujours, j'aurai soin, chaque matin, d'offrir ma journée à Dieu comme une prière continuelle.

Puis, je me rappellerai les jours et les moments où il faut particulièrement prier, et je ne manquerai pas dans le temps voulu de prier de tout mon cœur.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PANÉGYRIQUE DE SAINT PIERRE-AUX-LIENS

(1^{re} AOUT)

*Petrus servabatur in carcere.
Oratio autem fiebat sine intermissione ab Ecclesia ad Deum pro eo.*

Pierre était gardé en prison, et l'Eglise ne cessait d'implorer Dieu pour sa délivrance. (Act. xii, 5).

Mes frères,

La fête que nous célébrons aujourd'hui nous rappelle une des circonstances les plus remarquables de la vie de saint Pierre ; elle nous apprend quelle était la ferveur de la primitive Eglise, au milieu des persécutions sanglantes qui l'assaillirent, dès sa naissance, de toutes parts, et à cause de cela, si je ne me trompe, elle nous offre dans les temps troublés et incertains où nous sommes, un enseignement très précieux.

Aussi, mes frères, après vous avoir raconté l'emprisonnement et la délivrance de Pierre, ainsi que nous en lisons le récit détaillé dans le livre des Actes des apôtres, j'essaierai de vous dire, en quelques mots, les deux leçons que nous devons emporter de cette solennité.

I

Après l'Ascension de Jésus-Christ, et sur l'ordre qu'il en avait reçu, Pierre s'était mis à prêcher dans Jérusalem, et il avait déjà converti beaucoup de Juifs. Menacé par les princes des prêtres, il avait répondu hardiment : Nous ne pouvons pas nous taire, *Non possumus non loqui* (Act. iv, 20), et il avait continué la prédication de l'Evangile.

Or, en ce temps-là, Hérode employa sa puissance à persécuter les membres les plus actifs et les plus éminents de l'Eglise. Cet Hérode n'était pas le cruel Hérode qui avait massacré les Innocents. Ce n'était pas non plus Hérode Antipas qui avait fait trancher la tête à saint Jean-Baptiste, et qui avait insulté Jésus-Christ en le traitant comme un roi de théâtre et en l'affublant d'une robe blanche. C'était un troisième Hérode, qui avait déjà fait périr par le glaive l'apôtre Jacques, frère de saint Jean.

Les Juifs l'avaient beaucoup loué de son zèle, et voyant qu'il avait, de cette façon, gagné leur faveur, il résolut de s'emparer aussi de Pierre : *Videns quia placeret Judæis, apposuit ut apprehenderet et Petrum.* (Act. xii, 3). Pierre, en effet, était la tête de l'Eglise, et en le frappant, il pensait bien, du même coup, ruiner le christianisme naissant.

Je n'ai pas besoin, mes frères, de vous faire remarquer la cruauté d'Hérode et la cruauté des Juifs, c'est-à-dire des scribes, des pharisiens, des

docteurs de la loi, des princes du peuple, de tous ceux qui naguère avaient réclamé la mort de Jésus-Christ et l'avaient blasphémé jusque sur la croix où il expirait. Comme tous ces gens-là avaient entre eux de secrètes intelligences pour le mal ! Comme leur orgueil, leur égoïsme, leur cupidité, leur sensualisme s'alliaient bien en vue de commettre des crimes qui profitaient à tous ! Peu à peu le sens moral, et jusqu'au dernier sentiment je ne dis pas de justice, mais d'humanité, s'était éteint en eux. Hérode avait déjà les mains teintes de sang, du sang d'un apôtre, et les Juifs ne se sentaient pas d'aise, ils le couvraient de louanges ; et Hérode, pour leur plaire davantage, cherchait à frapper contre l'Eglise un autre coup dont le retentissement fût pour sa vanité l'occasion et le sujet de nouveaux et plus bruyants applaudissements.

Or, il arriva qu'il put s'emparer de Pierre ; il le fit charger de chaînes et jeter dans une prison bien gardée.

A cette nouvelle, les chrétiens sont plongés dans la consternation. Est-ce qu'Hérode va faire subir à leur chef, à celui qui a hérité, sur la terre, de l'autorité et de la puissance de Jésus-Christ, et qui est le pasteur suprême, le gardien de tout le troupeau, le sort de saint Jacques ?

Attendez, mes frères ! Si telle est sans doute la pensée d'Hérode, si c'est son dessein, il y a quelque chose qui prévaut contre les rois de la terre, contre leur force et leur volonté si entreprenante et si bien arrêtée qu'elle soit.

Prêtez, en effet, l'oreille, écoutez... Est-ce que vous n'entendez pas comme une supplication qui s'échappe de lèvres plaintives et gémissantes ? Ah ! c'est la voix de l'Eglise qui s'élève et qui monte vers le ciel. Et qu'est-ce que dit cette voix qui est faite de toutes les angoisses et de tous les desirs des chrétiens ? Mais elle s'adresse à Dieu, au maître tout-puissant qui tient entre ses mains les destinées des hommes et qui en dispose à son gré, et elle demande, elle réclame sans se lasser, avec une admirable confiance, la délivrance de Pierre : *Oratio autem fiebat sine intermissione ab Ecclesia ad Deum pro eo.*

L'Eglise en prière, c'est la faiblesse suppliante qui est aux prises avec la force armée. Que va-t-il en advenir ? Dieu va-t-il se pencher vers les siens pour les secourir dans l'épreuve et montrer qu'il est avec eux, ou bien va-t-il laisser verser le sang du chef des apôtres ? Eh bien ! mes frères, c'est la prière faite nuit et jour, sans interruption ni repos, qui aura le dernier mot et qui commencera le châtiment d'Hérode.

Dieu exauce en effet cette prière ; il entend les supplications ardentes de tout un peuple prosterné, et il multiplie les prodiges pour confondre et ruiner les projets des méchants.

Pierre, c'est vrai, est dans les chaînes. Approchons-nous de l'apôtre et regardons-le dans sa prison. Les chaînes ont été, dans tous les temps et chez tous les peuples, considérées comme infâmes et déshonorantes. L'histoire raconte

qu'Alexandre ayant été blessé d'une flèche, on voulait le lier pour la retirer plus sûrement et avec moins de douleur de la plaie où elle s'était enfoncée. Mais il s'y opposa, en déclarant qu'il serait honteux que celui qui commandait à tout l'univers fût lié comme un esclave : « Il ne convient pas, s'écria-t-il, qu'un roi soit attaché. » *Non decet vinciri regem.* Quand Louis XVI, cette illustre victime des passions politiques, sortit de sa prison pour être conduit à l'échafaud, il eut la même pensée et le même mouvement de noble et fière révolte. Rien ne lui coûta comme de sentir ses mains chargées de liens, tant cela lui paraissait indigne de la majesté royale, et il fallut, pour qu'il acceptât cet affront, toute sa foi et le souvenir ému du Christ son Dieu, lié comme un malfaiteur et traîné ainsi dans les rues de Jérusalem.

Mais les chaînes de Pierre, ah ! qu'elles sont belles et glorieuses ! Saint Jean Chrysostome brûlait du désir de les voir. « Je serais heureux, s'écriait-il, d'aller à Rome, si j'en avais le temps, si ma charge qui est si grande, si ma santé qui est si faible me le permettaient, et je consentirais volontiers à ne rien voir des monuments les plus célèbres de l'antique cité, pourvu qu'il me fût donné de baiser les chaînes de l'apôtre, *catenas duntaxat illas vidissem...* »

Et ne savez-vous pas, mes frères, que ces chaînes, après lesquelles soupirait le grand évêque, sont aujourd'hui encore un des attraites de Rome ? et il n'y a pas de pèlerin qui n'aille les saluer, les vénérer dans l'église bâtie tout exprès pour les recevoir et les garder.

Pierre était donc dans les chaînes, et il dormait. Mais Dieu veillait, et l'heure était venue de manifester sa puissance. Il envoie un ange qui s'approche de l'apôtre en illuminant sa prison des plus radieuses clartés. Pierre s'éveille ; ses chaînes tombent d'elles-mêmes. En un instant il est debout et prêt à partir. « Suivez-moi, lui dit l'ange. » Les portes s'ouvrent devant eux. Pierre est hors de sa prison, il est sauvé et il pousse ce cri de joie qui est devenu, sur les lèvres de l'Eglise, un chant de triomphe et de victoire : « *Nunc scio vere*, c'est bien à cette heure que je reconnais que Dieu m'a envoyé son ange, et qu'il m'a délivré de la main d'Hérode et de toutes les machinations et les espérances coupables du peuple juif. »

Et Pierre, rendu à la liberté, va rejoindre les chrétiens qui priaient pour lui, il leur raconte la miséricorde de Dieu, et tous ensemble bénissent le Seigneur.

Voilà, mes frères, comment le chef des apôtres fut tiré miraculeusement de sa prison. Le bruit s'en répandit bien vite ; ce fut une grande joie pour l'Eglise, et pour les ouvriers de l'Evangile un puissant encouragement à travailler, au milieu même des persécutions, à l'établissement et à l'extension du règne de Jésus-Christ dans le monde entier, si bien qu'au témoignage de l'Esprit-Saint, la parole du Seigneur croissait d'une façon merveilleuse et le Verbe divin se répandait et se multipliait dans les âmes : *Ver-*

bum autem Domini crescebat et multiplicabatur. (Act. xii, 24).

D'ailleurs, mes frères, il n'est pas inutile d'ajouter qu'Hérode, irrité d'avoir vu lui échapper la proie qu'il avait convoitée et dont il pensait se faire gloire vis-à-vis des Juifs, accusa ses soldats d'avoir été négligents, et les punit cruellement d'une faute qu'ils n'avaient point commise. C'était fermer les yeux à la vérité et braver la justice divine. Or, ce n'est pas impunément qu'un homme, si puissant soit-il, agit de la sorte. Etant allé à Césarée, et ayant revêtu son plus beau costume royal, il se mit à haranguer le peuple, et comme il ne manquait pas d'une certaine éloquence, la multitude, sous le charme de sa parole, s'écria : « Vous parlez comme un Dieu et non pas comme un homme. » *Dei voces et non hominis* : (Act. xii, 22). La louange dépassait les bornes de l'adulation ; et Hérode aveuglé par l'orgueil et plein de vanité, ne sut pas en apercevoir le péril. L'heure des vengeances divines était venue, en effet, et Dieu qui avait châtié Nabuchodonosor et Antiochus Epiphane, le désigna aux coups d'un des anges de sa colère. Il fut frappé subitement, dans l'enivrement du triomphe ; des vers le dévorèrent tout vivant et firent de son cadavre un objet d'horreur et d'effroi.

Il n'est pas inutile non plus, mes frères, d'ajouter que si Dieu humilia ainsi le persécuteur de Pierre, il voulut rendre à jamais glorieuses les chaînes de l'illustre captif. Je ne parle pas des miracles qu'elles opérèrent dans le cours des siècles et dont bénéficièrent surtout les malades et les infirmes, mais je veux parler d'un autre prodige qui dure encore. Les chaînes de Pierre ayant été apportées de Jérusalem, et présentées par l'impératrice Eudoxie au pape Maxime, celui-ci les approcha de celles que le prince des apôtres portait dans la prison Mamertine, et aussitôt, ô merveille ! elles s'attachèrent si bien l'une à l'autre qu'il fut impossible de les séparer et que depuis lors elles n'en font plus qu'une seule.

II

Je vous ai raconté l'emprisonnement et la délivrance de saint Pierre, il me reste à vous indiquer les deux leçons que nous pouvons recueillir de la fête qui en perpétue le souvenir à travers les âges.

1. La première leçon, c'est qu'il faut, à l'exemple des premiers chrétiens, prier beaucoup pour le Souverain Pontife et pour l'Eglise.

Est-ce qu'il n'y a pas, à l'heure actuelle, comme un vaste complot ourdi, dans le monde entier, contre la liberté et l'indépendance de l'Eglise ? Est-ce que le pape n'est pas tenu, depuis de longues années déjà, dans une sorte de captivité qui le grandit, certes, aux yeux des peuples, mais qui n'en est pas moins une atteinte portée à l'honneur et à la majesté du suprême pontificat ? Est-ce que les catholiques, uniquement parce qu'ils sont catholiques et qu'ils pratiquent leur foi, ne sont

pas, en bien des pays, dénoncés comme des indignes qu'il faut exclure des fonctions publiques ? Il n'est sorte d'imputations odieuses et de basses calomnies dont on ne les charge pour les perdre dans l'opinion du peuple. Et pour tout résumer en un mot, et faire ressortir assez l'analogie qu'il y a entre la persécution présente et celle des premiers temps, est-ce que pour plaire aux Juifs, c'est-à-dire à toute une race d'hommes hypocrites, orgueilleux, qui ont la prétention de garder pour eux seuls le pouvoir et tous les avantages qu'il confère, est-ce qu'il n'y a pas bien des Hérode qui mettent la main sur les chefs de l'Eglise pour les réduire au silence et fermer leurs lèvres à toutes les saintes vérités qui proclament la souveraineté de Dieu et le néant de l'homme ?

Aussi, mes frères, votre devoir est-il de prier. Quand il n'y a pas de recours ici-bas contre la force brutale, contre les passions déchaînées, contre l'orgueil triomphant, eh bien, c'est le moment de s'adresser à Celui qui est tout à la fois la miséricorde et la justice infinies ; c'est le moment de crier vers le ciel, dans une supplication qui ne se lasse pas et qui continue jusqu'à ce qu'elle soit exaucée. Priez donc, et Dieu qui permet l'épreuve, qui laisse gronder la tempête, Dieu se lèvera et à la face du monde, prenant en mains la cause sacrée de son Eglise, il fera voir, pour répéter les beaux vers de notre grand Racine, que

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.

2. Une autre leçon non moins précieuse et qui est de nature à nous aider grandement dans l'œuvre de notre sanctification, c'est qu'il faut nous servir de la souffrance, de toutes les peines et de toutes les contradictions auxquelles nous sommes exposés, pour nous attacher à Dieu et l'aimer chaque jour davantage.

Saint Augustin qui estimait d'un prix infini les chaînes des apôtres Pierre et Paul s'est écrié, avec un accent de foi admirable : « Si j'avais à choisir entre une place parmi les anges et une place en prison, avec les chaînes de saint Paul, je préférerais les chaînes. *Si quis me cum angelis statuerit aut cum Paulo victo, vincula eligerem.* » Et il ajoutait pour donner la raison de ses préférences : « C'est qu'il n'y a rien de meilleur que de souffrir pour Jésus-Christ, *nil melius quam mala pro Christo pati.* »

Il eût pu dire aussi qu'il n'y a rien de plus doux. Car, au point de vue auquel je me place maintenant, les chaînes noblement portées sont un symbole, plus que cela, l'image expressive de l'amour qui unit à Dieu les cœurs chrétiens. Saint Paul, bien des fois dans ses lettres aux fidèles, s'est appelé avec joie « le captif de Jésus-Christ, » *Vinctus Domini Jesu.* (Eph., III, 1).

Eh bien, mes frères, nous aussi soyons non pas les prisonniers des hommes, du monde ou de nos passions, mais les prisonniers de Jésus-Christ.

Aimons-le assez pour nous attacher à lui avec une force invincible. Plus nous souffrirons avec patience les maux de cette vie, plus nous serons résignés dans l'épreuve et la persécution, plus aussi les liens sacrés de l'amour uniront notre cœur au sien.

Vous vous rappelez le beau cri de foi et d'amour qui a éclaté sur les lèvres des apôtres et de tous les martyrs : Qu'est-ce donc qui pourrait jamais nous séparer de la charité de Jésus-Christ ? Puissons-nous redire, avec autant de vérité, la même parole !

Qu'est-ce qu'un moment de tribulation sur cette terre ? Qu'est-ce qu'une humiliation d'un jour ? Qu'est-ce que la prison, les chaînes, la mort elle-même ?

Unis à Jésus-Christ pendant notre vie, enchaînés à sa loi, à sa croix, nous pourrons, un jour, lever hardiment les yeux vers le ciel. C'est là qu'il nous attend ; c'est là qu'un ange nous conduira de sa part, après avoir ouvert devant nous les portes de l'éternité. C'est là enfin que comme saint Pierre rendu à la liberté, nous nous écrierons en mêlant notre voix à celle des élus : C'est maintenant que je reconnais que Dieu m'a envoyé un ange et qu'il m'a délivré de la main de mes ennemis, *Nunc scio vere quia misit Dominus angelum suum, et eripuit me de manu Herodis.* Ainsi soit-il.

PRONES CATÉCHÉTIQUES

Dixième dimanche après la Pentecôte

LE CIEL

Qui se humiliat exaltabitur.

Celui qui s'humilie sera exalté.
(Luc., XVIII, 14).

Mes frères,

Dans la parabole que nous rappelle l'évangile de ce jour, Notre-Seigneur flétrit l'hypocrisie et l'orgueil de ces pharisiens qui cachaient sous des apparences de mortification et de zèle les plus grands vices. Ils se vantaient de faire beaucoup de jeûnes et de prières, de payer exactement la dime de tout ce qu'ils avaient, mais ils ne songeaient pas à réprimer leurs passions, à pratiquer la charité envers le prochain. Quiconque imitera leur orgueil sera humilié, mais quiconque s'humiliera ici-bas sera glorifié dans le ciel. La pensée du ciel, voilà, mes frères, ce qui doit remplir nos cœurs d'un invincible courage pour vaincre les tentations du démon et résister aux séductions du monde. Au milieu de leurs supplices, les martyrs regardaient le ciel, et ils acceptaient la mort avec joie. Le ciel, c'est la patrie pour laquelle nous sommes créés ; le ciel, c'est la liberté, la joie, le bonheur sans fin dans le sein de Dieu. Nous essaierons de ranimer aujourd'hui votre ardeur au service de Dieu en vous rappelant ce qu'est le ciel, et ce qu'il faut faire pour y arriver.

Nous terminerons par là cette série d'instructions sur le Symbole des apôtres, que nous avons commencée le premier dimanche de l'Avent.

I

Qu'est-ce que le ciel? Le ciel est le lieu où les justes, délivrés de tous les maux, jouissent d'un bonheur ineffable et éternel.

1. Le ciel est d'abord un lieu où les justes sont *délivrés de tous les maux et à l'abri de toute souffrance*. La vie présente est pleine de misères. Non seulement nous avons à souffrir ici-bas du chaud, du froid, de la faim, de la soif et d'autres incommodités, mais nos semblables s'attachent trop souvent à nous faire souffrir, par les persécutions, les injures, les outrages dont ils nous accablent. Il n'est pas rare que des accidents viennent subitement nous enlever ce que nous avons acquis péniblement par de longues années de travail. De plus, notre âme a ses peines intérieures beaucoup plus cruelles à supporter que les maux qui nous arrivent du dehors. En un mot, cette terre où nous habitons est une vallée de larmes; et l'auteur de la Sagesse a bien raison de dire « qu'un joug pesant charge les fils d'Adam, depuis le jour où ils sortent du sein de leur mère, jusqu'au jour de leur sépulture où ils rentrent dans la terre, qui est la mère commune de tous. » (Eccl., XL, 4). Eh bien! mes frères, rien de tout cela ne se trouve dans le ciel. Dans le ciel, nous n'aurons à endurer ni la faim, ni la soif, ni l'ardeur du soleil; Dieu essuiera toutes nos larmes, nous ne connaîtrons plus ni la mort, ni le deuil, ni les larmes, ni la douleur: car le premier état sera passé. (Apoc., VII, 16-17; XXI, 4). Que le ciel doit donc être un séjour enchanteur, ne fût-ce que pour cette seule raison que tous les maux en sont bannis! Quelle allégresse pour nos cœurs, quand nous nous sentirons délivrés de toute peine, de toute souffrance, et que nous pourrions nous écrier avec le prophète David: « Notre âme s'est dégagée, comme un passereau du filet des chasseurs; enfin le lacet est rompu, et nous sommes délivrés! » (Ps. CXXIII, 7).

2. Mais le ciel n'est pas seulement un lieu d'où sont bannies toutes les souffrances; c'est, de plus, un lieu d'*ineffables joies*. Nous disons à dessein « ineffables », parce que les joies du ciel dépassent toute pensée; il ne nous est pas possible de les comprendre, encore moins de les exprimer, parce qu'il n'existe aucune proportion entre les joies de la terre et la félicité du ciel. Imaginons, si vous voulez, le bonheur le plus parfait qui puisse se rencontrer ici-bas: tout ce qu'il y a de bon, de beau, d'excellent, de désirable, de délicieux, possédé par un seul homme..., tout cela n'est pas plus qu'un peu de paille ou de boue, ou plutôt tout cela n'est rien, en comparaison du bonheur céleste. L'apôtre saint Paul, revenu du troisième ciel où il avait été ravi en extase, n'essaya pas d'exprimer ce bonheur; il se contenta de dire: « L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, et son cœur n'a jamais compris ce

que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment: » (I Cor., II, 9). Et saint Augustin: « La félicité du ciel est si grande que si, par impossible, une goutte de cet océan des voluptés tombait dans l'enfer, aussitôt l'enfer n'aurait plus de tourments et se changerait en paradis. »

La béatitude céleste consiste essentiellement dans la vision de Dieu; c'est pourquoi elle dépasse toutes nos pensées, car nous ne pouvons comprendre ce que c'est que Dieu dans le rayonnement de sa lumière, dans l'éclat de sa gloire, dans l'excellence de ses perfections infinies. Les bienheureux voient Dieu face à face, ils lui sont unis d'une manière intime, ils l'aiment par-dessus toute chose, ils le possèdent et en jouissent, selon ces paroles de Dieu lui-même à Abraham: « Je serai ta récompense infiniment grande. » (Gen., XV, 1). Fortifiés par la lumière de gloire, les justes du ciel voient Dieu tel qu'il est en lui-même, ses perfections sans bornes, sa toute-puissance, sa sagesse, sa bonté, sa justice, sa sainteté; ils contemplent l'adorable Trinité; il n'y a plus pour eux de mystères; ils connaissent Dieu, comme ils en sont eux-mêmes connus. (I Cor., III, 12).

La joie, le ravissement que procure à l'âme la vision de Dieu font qu'elle est elle-même attirée, avec une force irrésistible, vers cet objet si charmant, qu'elle s'unit à lui de la façon la plus intime, qu'elle l'aime de l'amour le plus vif, le plus tendre, le plus ardent, et qu'elle se perd, pour ainsi dire, dans l'abîme de ses perfections infinies. « De même, » dit saint Bernard, « qu'une goutte d'eau, si on la mélange à une grande quantité de vin, prend aussitôt le goût et la couleur du vin; comme l'atmosphère, quand le soleil l'embrase, devient toute brillante et radieuse: de même, dans la vision de gloire, nous perdrons tout ce qu'il y a en nous de grossier et de mortel pour nous transformer en Dieu; nous serons absorbés et transfigurés dans sa lumière; c'est Dieu que nous aimerons pour lui-même, et tout le reste à cause de Dieu. » Et c'est précisément dans cette union de l'âme à son Dieu que consiste pour elle la suprême félicité. Abîmée en Dieu qu'elle contemple, possédant Celui qui est toute joie, toute douceur, tout amour, l'âme n'a plus rien à désirer; rassasiée, enivrée, elle ne peut que dire, dans l'immensité de son bonheur: « Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui. »

3. A côté de la vision intuitive qui forme la félicité essentielle des élus, il y a pour eux encore d'autres sources de joies et de contentements.

Quelle ne sera pas notre allégresse, mes frères, quand il nous sera donné, dans le ciel, de voir la Vierge Marie, assise à côté de son Fils, sur un trône de gloire; quand nous serons reçus nous-mêmes au milieu des anges qui nous salueront du nom de frères; quand nous mêlerons nos voix aux chants de triomphe des anges et des saints, pour célébrer avec eux la miséricorde, la bonté et la magnificence de notre Dieu! Comme nous serons saisis d'attendrissement, quand nous retrouverons au sein de Dieu nos parents, nos amis,

nos frères, que nous pourrions aimer toujours, dont jamais plus nous ne serons séparés! Déjà, sur la terre, rien n'est plus beau, rien n'est plus doux qu'une société de fidèles amis. Dans le paradis, nous aurons des amis fidèles : notre Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, la très sainte Vierge, les anges et les saints ; unis dans la charité, dans la joie, dans la paix, nous composerons la plus heureuse et la plus excellente société qui fut jamais. — Et notre corps lui-même, après la résurrection, aura sa part dans la récompense : glorieux, spirituel, libre, doué d'une éternelle jeunesse, mis en possession de toutes les joies, il sera immortel comme l'âme, et participera à son éternelle félicité.

4. La condition même et la garantie du bonheur du ciel, c'est sa durée, *c'est son éternité*. Car, si le bonheur du ciel ne devait pas durer toujours, ce ne serait pas le bonheur parfait. Si les élus étaient obligés de se dire : « Nous n'aurons pas toujours ces joies qui maintenant sont notre partage, un jour elles nous seront enlevées, » un nuage de tristesse viendrait aussitôt obscurcir leur front. Mais c'est précisément parce qu'ils savent qu'ils seront heureux éternellement, que jamais rien n'altérera leur bonheur, qu'ils sont ineffablement heureux et contents. La sainte Ecriture, d'ailleurs, nous assure en termes formels que les joies du paradis seront éternelles : « Les justes, » nous dit Jésus-Christ, « iront dans la vie éternelle. » (Matth., xxv, 46). Et l'apôtre saint Paul : « Nous savons que si cette maison de terre où nous habitons vient à se dissoudre, Dieu nous donnera dans le ciel une autre maison, qui n'est pas faite de la main de l'homme, et qui durera éternellement. » (II Cor., v, 1).

5. Quoique le bonheur de tous les élus soit éternel, il n'est pourtant pas le même pour tous, mais il est *proportionné aux mérites* de chacun. La justice distributive réclame qu'il en soit ainsi. Il est hors de doute que des chrétiens qui ont passé toute leur vie dans la pratique de la vertu ont droit à une récompense plus grande que des enfants morts aussitôt après leur baptême, ou bien encore des pécheurs convertis seulement au lit de la mort. Voilà pourquoi l'apôtre saint Paul dit que « celui qui sème peu, moissonnera peu ; et celui qui sème avec abondance, moissonnera aussi avec abondance. » (II Cor., ix, 6). Il dit, dans un autre endroit : « Chacun recevra sa récompense particulière, selon son travail. » (I Cor., iii, 8). — De là, il ne faudrait pas conclure qu'il manquera quelque chose à la félicité de ceux des élus qui occuperont dans le ciel une place moins brillante et moins belle. Au contraire, ceux-là même se trouveront pleinement heureux, pour la raison justement qu'ils auront le degré de gloire répondant à leurs mérites. De même que dans le corps humain les pieds ne demandent pas à remplir les fonctions de la tête, ni les mains celles des yeux, mais que chaque membre est à sa place dans le corps pour la fonction qui lui est assignée ; pareillement, dans le paradis, les saints qui auront moins reçu

ne seront pas jaloux de ceux qui auront reçu davantage ; mais tous seront satisfaits, et chacun possèdera largement tout ce qui lui suffit pour être heureux. Au reste, le bonheur du ciel est si grand que même les moindres parmi les élus, par exemple les petits enfants morts immédiatement après leur baptême, goûtent des joies, un contentement, un ravissement tels que toutes les voluptés de la terre n'ont rien qui en approche.

Nous avons dit peu de chose, mes frères, du bonheur du ciel. Oh ! qu'il nous soit donné un jour d'y parvenir, et nous posséderons tous les biens, et nous serons délivrés de tous les maux ! Il n'y aura plus pour nous ni douleurs, ni gémissements, ni sollicitudes, ni angoisses, ni tentations ! Nous verrons Dieu face à face, nous le posséderons, nous l'aimerons par-dessus toute chose ; et dans cette possession, dans cet amour, nous serons infiniment heureux. Nous serons réunis aux anges et aux saints, nous formerons une même famille, et tous nous nous réjouirons éternellement dans la maison de notre Père céleste. Notre corps lui-même, après la résurrection, recevra sa récompense : glorieux, transfiguré, ennobli, il sera immortel comme l'âme. Et ce bonheur sera sans bornes, il durera toujours, il ne pourra jamais nous être ravi. Comme à la seule pensée d'un bonheur aussi excellent, nous devons sentir s'accroître notre espérance et se ranimer notre zèle ! Qui de nous ne voudrait arriver au ciel ? Qui serait assez insensé pour refuser de prendre les moyens d'y arriver sûrement ?

Quels sont ces moyens ? Les voici en quelques mots.

II

Quels sont ceux qui vont au ciel ? Ceux qui le veulent. Cette réponse n'est pas de nous, mais de saint Thomas d'Aquin. Quelqu'un lui demandait un jour ce qu'il fallait faire pour aller au ciel : « Une seule chose, répondit-il, le vouloir. » Oui, mes frères, notre salut dépend de notre propre volonté ; nous irons au ciel, si nous le voulons. Mais s'il en est ainsi, direz-vous, tout le monde doit aller au ciel, puisqu'il n'est personne qui ne le désire. — Ce n'est pas la même chose. Une volonté quelconque ne suffit pas ; il faut une volonté revêtue des qualités requises. En d'autres termes, pour aller au ciel, il faut le vouloir *sérieusement*, le vouloir *quand il en est temps*, le vouloir *avec persévérance*.

1. Celui qui veut aller au ciel doit le vouloir *sérieusement*. « Le royaume des cieux, » dit Jésus-Christ, « souffre violence, et il n'y a que ceux qui se font violence qui l'emportent d'assaut. » (Matth., xi, 12). D'après ces paroles, il est impossible d'arriver au ciel si l'on ne sait se donner de la peine, s'imposer des sacrifices, en un mot, se faire violence. Beaucoup de chrétiens voudraient être sauvés, mais sans qu'il leur en coûtât rien. Qu'ils se détrompent ! Le Maître a dit : « Le royaume des cieux souffre violence. » Dieu veut sincèrement le salut de chacun de

nous, il a préparé le bonheur du ciel pour chacun de nous; mais il entend que nous le méritions par nos œuvres, et il exige que nous remplissions, pour l'obtenir, les conditions qu'il a fixées. Or, il n'y a que deux voies qui conduisent au ciel : celle de l'innocence et celle du repentir. Nous devons donc, pour arriver au ciel, conserver l'innocence de notre baptême jusqu'au moment de notre mort; ou si nous avons eu le malheur de la perdre, il faut la recouvrer par une pénitence sincère. Un chrétien qui veut assurer son salut, sait tout cela, et vit en conséquence. Il a horreur du péché, il résiste courageusement aux tentations, il demande chaque jour à Dieu avec instance d'être préservé du mal. Que s'il lui arrive, plutôt par le fait de la fragilité humaine que par une dépravation calculée, de tomber dans quelque faute grave, il s'en relève aussitôt, et s'efforce, en redoublant de zèle, de réparer le passé.

Est-ce là ce que vous faites, mes frères? Voulez-vous sérieusement votre salut? Y travaillez-vous sans relâche? Faites-vous des efforts pour vous vaincre, pour déraciner vos mauvaises habitudes? Etes-vous bien persuadés que pour arriver au ciel il faut suivre la voie étroite, et non pas la voie large et commode qui mène à l'enfer?

2. Il ne suffit pas de vouloir sérieusement aller au ciel, il faut de plus le vouloir *quand il en est temps*. Vous connaissez, d'après l'évangile, la conduite des cinq vierges folles, qui n'avaient pas pris soin de garnir leurs lampes d'huile pour le moment où l'époux devait arriver; pendant qu'elles allèrent en acheter, l'époux vint avec le cortège nuptial; il prit avec lui les cinq vierges sages qui avaient de l'huile dans leurs lampes, les fit entrer dans la salle du festin, et la porte fut fermée. A leur retour, les vierges folles essayèrent en vain de frapper à la porte, disant : « Seigneur, ouvrez-nous ! » l'époux leur répondit : « Je ne vous connais pas ! » (Matth., xxv, 1-12). Quelle leçon devons-nous tirer de cette parabole? Celle-ci, mes frères : qu'il faut, pour aller au ciel, le vouloir quand il en est temps, et non quand il sera trop tard. Que de chrétiens se bercent d'illusions sur ce point, et se préparent une déception cruelle ! Ils disent : J'ai trop d'affaires maintenant, je m'occuperai de mon salut plus tard. Ou bien : Je changerai de vie dans ma vieillesse. Ou encore : Je compte bien me convertir au moment de la mort. O vous qui raisonnez de la sorte et qui vous proposez de vous convertir plus tard, quand vous aurez moins d'affaires, aux jours de votre vieillesse, au lit de la mort, c'est-à-dire, quand il vous plaira, avouez donc que vous fondez votre salut sur une probabilité bien incertaine, sur un simple « peut-être » ! Car, peut-être vous vous repentirez sincèrement, et peut-être aussi vous ne le ferez pas. D'abord, qui vous assure que vous vivrez jusqu'à demain, jusqu'à ce « plus tard » que vous attendez, que vous arriverez à la vieillesse, ou que vous pourrez vous confesser avant de mourir? Que d'autres avant vous ont été enlevés subitement par la mort sans avoir fait pénitence ! Le

même sort ne peut-il pas vous atteindre vous-mêmes? A supposer que vous ayez ce « plus tard » sur lequel vous comptez, est-il sûr, est-il même probable que vous saurez le mettre à profit? Pensez-vous que la lourde charge des péchés qui vous accable maintenant deviendra plus légère avec les années; ou que les liens innombrables qui vous serrent, seront plus faciles à rompre plus tard? Non, mes frères; ne plaisantez pas avec Dieu, vous n'êtes pas libres de vous convertir quand il vous plaira, et si vous êtes décidés sérieusement à changer de vie, c'est aujourd'hui même qu'il faut le faire, parce que le jour de demain n'est pas à vous, parce que c'est aujourd'hui que Dieu vous fait les avances de sa miséricorde, et que demain peut-être il sera trop tard.

3. Et enfin, il faut vouloir *avec persévérance*. Le ciel n'est assuré qu'à ceux qui servent Dieu non pas quelques jours, non pas quelques années, mais jusqu'au bout. « Celui-là seul sera sauvé, » nous dit Jésus-Christ, « qui persévéra jusqu'à la fin. » (Matth., x, 22). Bien commencer est quelque chose, mais bien finir est l'essentiel. Le roi Saül, l'apôtre Judas, et tant d'autres, après avoir bien commencé, ne se sont perdus que parce qu'ils n'ont pas persévéré. C'est pourquoi le Sauveur dit : « Celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière, est impropre au royaume de Dieu. » (Luc, ix, 62). Tel est le sort que doivent attendre ces chrétiens inconstants qui, aujourd'hui, font toutes sortes de promesses à Dieu de le servir fidèlement, et demain déjà, l'abandonnent et retournent à leur vie dissipée : ceux-là ne sont point propres au royaume de Dieu. Qu'ils feraient donc bien de prendre en considération ce terrible avertissement du prophète : « Si le juste abandonne sa justice et commet l'iniquité... il mourra dans son péché, et il ne sera tenu aucun compte de toutes les actions de justice qu'il aura faites ! » (Ezech., iii, 20).

Vous connaissez, mes frères, les conditions que vous avez à remplir pour arriver au ciel : il faut le vouloir sérieusement, quand il en est temps, et avec persévérance. A ce prix, vous obtiendrez ce bonheur immense qu'il faut à vos cœurs, et qui vous a été préparé de toute éternité. Dieu qui nous a créés sans nous, dit saint Augustin, ne nous sauvera pas sans nous ; il exige notre coopération, il réclame que nous travaillions nous-même à notre salut, que nous fassions fructifier les grâces qu'il nous donne, et que nous employions pour nous sauver les moyens qu'il nous offre. Le bonheur du ciel est bien digne de tous nos efforts. Que de peines nous nous donnons pour arriver à un bonheur imaginaire, pour accroître notre bien-être, pour amasser une fortune incertaine; et nous craindrions de nous imposer des sacrifices quand il s'agit pour nous d'acquiescer les biens éternels ! Le royaume des cieux souffre violence, nous le savons; mais ne nous laissons pas abattre. Dieu est avec nous, et la vertu toute-puissante de sa grâce nous fera

triompher de tous les obstacles. De plus, mes frères, ce qu'il faut souffrir ne dure qu'un temps : l'épreuve et la tribulation vont cesser, la récompense et la joie demeureront à jamais. Ah ! vivons pour le ciel, travaillons pour l'éternité, amassons des trésors de mérites ; et bientôt, quand il plaira à Dieu de nous appeler à lui, nous l'entendrons nous dire ces consolantes paroles : « Serviteurs bons et fidèles, entrez dans la joie de votre Seigneur. » Ainsi soit-il.

FIN DES PRÔNES CATÉCHÉTIQUES SUR
LE SYMBOLE DES APÔTRES

SERMONS OU L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

LI

DIEU CONNU AU JUGEMENT DERNIER

*Videbunt Filium hominis venientem
in nubibus cœli cum virtute magna et
majestate.*

Ils verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel avec une grande puissance et majesté. (Matt., xxiv, 30).

Qu'il doive y avoir un jugement général et dernier, c'est, mes enfants, une vérité de foi que l'Eglise nous rappelle dans l'Evangile du dernier dimanche après la Pentecôte. Aujourd'hui je veux vous dire une des *causes* de ce jugement.

Le monde dans lequel nous vivons, l'ordre de choses qui y est établi, ayant pris fin ; la terre ayant été purifiée par le feu ; toutes les âmes qui ont vécu sur cette terre ayant, dans le jugement particulier, rendu compte à Dieu de leur vie ; chacune de ces âmes ayant rejoint son corps ressuscité pour lui faire partager la récompense ou le châtiment dû aux œuvres dont il a été l'instrument, toute justice n'est-elle pas remplie ? N'est-on pas tenté de croire que l'ange de l'Apocalypse qui a la clef de l'abîme va de nouveau descendre du ciel pour enchaîner définitivement Satan dans les enfers, en fermer l'entrée et la sceller du sceau qui cette fois du moins ne sera plus brisé ? Pourquoi ce nouveau jugement, public et général ? Pourquoi cet appareil saisissant, en même temps ravissant et redoutable ? Car, dit l'Evangile, on verra le Fils de l'homme, Jésus-Christ, venant sur les nuées du ciel avec une grande puissance et majesté. Pourquoi ? Pour manifester au monde entier, à la lumière de Jésus-Christ, le divin soleil de justice, la vérité sur Dieu, sur Dieu inconnu ou méconnu, plus encore méconnu qu'inconnu ici-bas.

« *Cognoscetur Dominus judicia faciens* (Ps. ix, 17), Le Seigneur sera connu quand il jugera, » dit le prophète David ; tandis qu'au contraire quand il ne cherchait qu'à faire miséricorde, il était méconnu, ignoré, dit saint Bernard. « Qui est

comme Dieu ? » pouvons-nous dire avec l'archange saint Michel ; mais nous pouvons ajouter : Qui est plus oublié que Dieu ? Qui est moins recherché ? A qui moins qu'à Dieu a-t-on recours ? Qui a plus l'air d'un délaissé, d'un exilé sur cette terre ? Qui recueille, de la part des hommes, plus d'indifférence que ce Dieu Créateur, Rédempteur, Sanctificateur des hommes ? Lui qui est tout, est traité par le plus grand nombre comme s'il n'était rien ; il est traité, passez-moi l'expression, comme une quantité négligeable. En un mot, qui, dans ce monde, est plus offensé que lui ? Depuis l'homme dépourvu de sens, *insipiens*, qui dit dans son cœur : « Il n'y a pas de Dieu, » depuis l'homme corrompu qui, pour pécher à l'aise, voudrait que ce Dieu qu'il connaît ne fût qu'un nom, jusqu'à ceux qui, professant la foi en Dieu, le comptent néanmoins tellement pour rien qu'ils pensent n'avoir rien à craindre quand ils n'ont que lui pour témoin de leurs désordres, tous en fait le méconnaissent.

Mais écoutez, mes enfants, ce que dit le prophète Sophonie : « En ce temps-là... je visiterai les hommes qui croupissent dans leur corruption, qui disent dans leur cœur : Dieu ne nous fera ni bien ni mal... Le grand jour du Seigneur est proche... jour de colère que ce jour-là... Je jetterai les hommes dans le trouble ; ils marcheront à tâtons comme des aveugles parce qu'ils ont péché... Quant à leur or et leur argent, il sera sans valeur pour les délivrer au jour de la colère du Seigneur. » (i, 12-18). En ce jour de colère que saint Paul appelle la *révélation de Jésus-Christ*, « on ne peut, dit saint Bernard, s'imaginer quelle sera la justice de la sentence, la fermeté implacable du Juge, l'éclat de sa majesté, comme aussi l'aspect nouveau sous lequel toute chose sera perçue, *novitas in facie ipsa rerum*. » Impossible de nier Dieu, de le méconnaître, de l'oublier : il est là fascinant de son regard tous les regards par une attraction irrésistible. Le juste voit Dieu dans la lumière de Dieu qui l'enveloppe, qui le pénètre, qui l'illumine lui-même. Le pécheur voit Dieu à la lumière de Dieu qui le frappe d'une manière d'autant plus sensible qu'elle écarte autour de lui pour un moment des ténèbres plus épaisses, qu'elle révèle en lui plus de noirceurs, qu'elle rend manifeste une plus grande corruption, qu'elle sonde de plus grands abaissements, une plus grande dégradation, en un mot, qu'elle fait apparaître davantage la distance qui le sépare et qui l'éloigne de Dieu.

Oh ! si alors c'était encore le temps de la foi, de l'espérance et de la charité, le temps des ardents desirs, le temps des œuvres méritoires ! Mais non : ceux qui ont cru, espéré, aimé, désiré, mérité, ils voient, ils possèdent, ils aiment, ils sont rassasiés, ils sont récompensés ; ils goûtent le bien que Dieu sait faire et qu'il leur fait. — Ceux au contraire qui ont vécu sans foi, sans espérance, sans charité, sans desirs et sans œuvres surnaturelles, ceux-là éprouvent dans un châtiment mérité le mal que Dieu peut faire. —

Nul ne dit plus : Dieu ne fera ni bien ni mal. Tous au contraire s'écrient, les uns dans des transports de joie, les autres dans des transports de rage : « *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum*, Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est équitable. » (Ps. cxviii, 137).

Et voilà, mes enfants, comment Dieu sera connu et reconnu dans sa majesté de Juge et dans la justice de son jugement par ceux-là mêmes qui auront voulu l'oublier et le méconnaître dans les manifestations de sa miséricorde.

CONFÉRENCES A DES RELIGIEUSES INSTITUTRICES

sur la manière d'instruire et d'élever les enfants

Première Conférence

LA CLASSE AU POINT DE VUE CHRÉTIEN

Après la méditation du matin, après la sainte messe, la sainte communion peut-être, vous êtes comme Moïse descendant de la montagne et portant sur son front le reflet de la lumière divine. Partout où vous irez, on devra remarquer en vous ce cachet surnaturel qu'a imprimé sur vos traits le tête-à-tête auguste que vous venez d'avoir avec le Très-Haut ; on devra voir que vous n'êtes pas des femmes ordinaires, mais des religieuses, c'est-à-dire des âmes consacrées à Dieu, des épouses de Jésus-Christ, à qui rien par conséquent ne peut être plus à cœur que les intérêts de la gloire de Dieu et le bien des âmes qu'il a rachetées de son sang.

Où et comment manifesterez-vous ces sentiments qui vous seront habituels ? Partout où vous aurez affaire, mais surtout dans ce qui doit être votre occupation principale, dans l'enseignement et l'éducation des enfants.

L'éducation se fait un peu partout, en classe, en récréation, en promenade, à l'étude, au réfectoire, au dortoir ; l'enseignement se donne surtout en classe. Et c'est aussi la classe qui suit presque immédiatement les exercices de piété du matin. Parlons donc d'abord de *la classe*.

Vous allez en classe comme maîtresses chargées d'instruire les enfants qui vous sont confiées ; mais vous y allez surtout comme *sœurs* ou *religieuses* enseignantes, c'est-à-dire comme représentant le Dieu des sciences qui vous délègue pour enseigner à sa place : *Deus scientiarum Dominus est*, et qui vous investit du soin de le faire connaître et de le faire aimer avant tout, parce que c'est là le premier besoin et le premier devoir de l'homme. Comme maîtresses ordinaires, vous devez faire la classe consciencieusement, de manière que vos élèves profitent bien de tout ce que vous avez à leur enseigner. Comme maîtresses chrétiennes ou religieuses, vous devez surtout imprimer un cachet chrétien ou religieux à tout ce que vous leur

dites et à tout ce que vous faites chaque jour devant elles, car c'est là ce qui distingue l'enseignement religieux de l'enseignement laïque ; c'est pour cela qu'on construit des écoles libres, souvent à si grands frais, pour que les enfants soient élevés non seulement dans la connaissance des sciences humaines, utiles à cette vie qui passe, mais surtout dans la connaissance des sciences divines, nécessaires à l'obtention de la vie éternelle. Si votre enseignement n'était pas tout imprégné de l'esprit religieux, il ne servirait de rien de vous faire venir de préférence à des maîtres ou à des maîtresses laïques qui peuvent, aussi bien que vous, donner l'enseignement élémentaire, secondaire et même supérieur.

C'est donc surtout comme maîtresses chrétiennes ou religieuses, que vous devez vous envisager vous-mêmes en classe, car c'est ainsi que tout le monde vous envisage, et dès lors c'est de vos devoirs en cette qualité qu'il faut avant tout vous entretenir.

La classe, telle surtout que la font les règlements modernes, n'est pas un cours exclusif de religion ; au contraire, il y a relativement peu de temps réservé à la religion, dans les pays mêmes où cet enseignement est obligatoire, comme en Allemagne et en Autriche, et en d'autres où cet enseignement est proscrit pendant le temps des classes, comme chez nous en France, il n'y en a pas du tout. Néanmoins, dans les uns comme dans les autres, il faut que la religion soit la base de votre enseignement, par cela même que vous êtes religieuses, et que cette religion soit l'âme de tout ce que vous faites et de tout ce que vous dites en classe, comme partout où vous êtes avec vos élèves. Sans doute, il n'est pas toujours facile de faire intervenir la religion dans l'enseignement de l'abc, ou dans les règles de la grammaire, ou dans les opérations de l'arithmétique ; mais néanmoins il faut qu'elle y soit, sinon visible, au moins présente, quoique discrètement retirée à l'écart. Si elle n'y était plus, votre enseignement perdrait son mérite principal, et vous-mêmes vous perdriez votre caractère sacré, ou du moins vous le laisseriez éclipser au grand détriment de vos élèves et de la gloire de Dieu.

Mais comment la religion peut-elle intervenir dans vos classes, au point de former la base de votre enseignement, et d'être l'âme de tout ce que vous faites et de tout ce que vous dites ?

Je vois surtout pour cela trois moyens : 1^o la *prière*, que vous faites avec vos élèves, avant, pendant et après vos classes, et que vous faites encore plus en particulier, lorsque vous avez besoin d'un secours particulier de Dieu ; 2^o la *parole*, par laquelle ou bien vous enseignez directement les vérités de la foi, ou bien vous profitez de toutes les circonstances pour rappeler ce qui peut porter les âmes vers Dieu et les animer à la pratique de la vertu et à la fuite et à la détestation du mal ; 3^o enfin l'*exemple*, par lequel vous faites voir en vous-mêmes les vertus que les enfants doivent pratiquer et la manière dont elles doivent

servir le Dieu que vous leur prêchez, et qui vous a installées auprès d'elles comme ses représentantes.

Avec ces trois moyens, votre enseignement, même quand il ne roulerait que sur les choses les plus arides ou les plus élémentaires, sera toujours religieux, et il fera toujours une impression salutaire sur les âmes. En sortant de classe, il faut toujours que vos élèves soient meilleures qu'en entrant, plus portées au bien, plus éloignées du mal, plus remplies de la pensée de Dieu, de son amour et du désir de lui plaire.

I. — La Prière

I. AVANT LA CLASSE. — 1^o *Nécessité* a) pour vous, et b) pour vos enfants.

a) *Pour vous*, afin d'avoir en enseignant les dispositions convenables : esprit de foi qui voit en vos enfants les enfants de Dieu, les frères et sœurs de Jésus-Christ, les héritiers du ciel, dévouement, patience, douceur, prudence, fermeté ; afin aussi de recevoir au moment opportun les lumières, pensées, sentiments, paroles dont vous avez besoin pour leur faire du bien.

b) *Pour vos enfants*, afin qu'elles soient plus recueillies, plus attentives, plus portées à la docilité et au respect, plus remplies de bonne volonté, et aussi afin que leurs occupations, étant offertes à Dieu, soient méritoires pour le ciel, et qu'ainsi elles amassent des trésors pour l'autre vie, rien que par l'attention avec laquelle elles vous écoutent.

Si nous devons prier au commencement de chacune de nos principales actions, comme le dit le catéchisme, il va sans dire que ce sera surtout au commencement des classes, puisque 1^o ces classes occupent une grande partie de la journée des maîtresses et des enfants ; 2^o puisqu'elles peuvent être la cause, ou au moins l'occasion de beaucoup de bien ou de beaucoup de mal selon la manière dont elles seront faites par les maîtresses et suivies par les élèves.

2^o *Manière* de faire ces prières :

a) A genoux, posture respectueuse, mains jointes ;

b) Signe de croix bien fait (en donner l'exemple et veiller sur la manière dont les enfants le font) ;

c) Participation de tous les enfants à la prière, au moins dans la partie où tous doivent répondre ; que personne ne reste à l'écart, la bouche muette et l'esprit occupé d'autres choses : pour cela, les regarder de temps en temps ; le reste du temps avoir soi-même les yeux baissés, l'air recueilli, pour donner l'exemple.

II. PENDANT LA CLASSE. — 1^o *Prières des heures* ; usage louable qui existe dans beaucoup d'endroits. A chaque heure qui sonne, prière ou oraison jaculatoire spéciale. Cela interrompt heureusement la monotonie ou l'aridité de la classe, et cela reporte l'esprit des maîtresses et des élèves en même temps vers Dieu, chose utile également aux unes et aux autres. Ne pas manquer de faire

ces prières, là où cela est possible, surtout ne pas craindre de le faire, car il y en a qui y éprouvent une certaine gêne, par suite de respect humain, c'est-à-dire d'une sottise vanité qu'elles ne s'avouent pas et qui leur fait craindre de passer pour trop dévotes aux yeux de leurs élèves. Y habituer si bien les enfants que, si l'on oubliait de faire ces prières au moment voulu, les enfants elles-mêmes le rappellent à leurs maîtresses, comme souvent, dans les familles, les petits enfants qu'on veut mettre au lit avant qu'ils n'aient fait leurs prières, réclament auprès de leur mère ou de leur bonne pour qu'on les leur fasse faire auparavant. Ainsi les enfants qu'on a dressés dans leur jeune âge à la prière, n'oublient plus jamais de la faire, tant ils en ont contracté l'habitude.

2^o *Autres prières* ou oraisons jaculatoires en dehors des heures. Souvent cela est possible, surtout pendant le travail manuel ; on peut réciter une dizaine de chapelet, ou même le chapelet tout entier, en énonçant les différents mystères à méditer, pendant que les doigts manient l'aiguille ou le crochet. Il n'est pas nécessaire pour gagner les indulgences que chacune tienne son chapelet à la main, il suffit qu'une seule maîtresse ou élève le tienne et qu'il soit dit en commun.

3^o *Prières particulières de la maîtresse*, lorsqu'elle a besoin d'un secours particulier, d'une grâce de lumière ou de force pour faire ou pour dire quelque chose qui lui coûte, ou qu'elle ne sait comment dire ou comment faire. C'est surtout lorsqu'elle a affaire à quelques enfants difficiles, ou bien qu'elle doit gronder, avertir ou punir soit une, soit plusieurs de ses élèves, soit même la généralité. Il faut alors qu'elle soit bien maîtresse d'elle-même, qu'elle ne parle pas trop, ni trop vite, qu'elle réfléchisse plutôt deux fois qu'une à ce qu'elle doit faire ou à ce qu'elle doit dire ; et pour cela, il faut aussi qu'elle demande à Dieu sa lumière par une prière intérieure, rapide, mais fervente et pleine de foi. Dieu lui donnera toujours les grâces dont elle a besoin, si elle les demande comme il faut, avec humilité, confiance et persévérance. Si au contraire elle se fait trop à elle-même, ou si elle suivait uniquement l'impulsion de la nature, elle ferait souvent beaucoup plus de mal que de bien ; il suffit d'un mot imprudent ou irréfléchi, pour éloigner à jamais une âme de sa maîtresse et peut-être même de Dieu. Et alors rien ne peut plus réparer ce mal, qu'une courte prière aurait prévenu.

III. APRÈS LA CLASSE. — 1^o *Prière pour rendre grâces* à Dieu de ce que l'on a fait ou appris pendant ce temps, et pour demander la grâce non seulement de ne pas l'oublier, mais d'en profiter.

2^o *Courte parole d'exhortation* ou avis, s'il y a lieu ; sur ce que les enfants doivent faire, soit à la maison, soit en classe le lendemain, soit, en général, sur la manière de se conduire ; récapituler, ou au moins toucher quelque chose de ce qui leur a été dit et qui mérite le plus leur attention. Faire, comme à la fin de la méditation,

un bouquet spirituel de quelque pensée ou de quelque parole saillante, empruntée à la sainte Ecriture ou aux saints, qui puisse occuper utilement leur esprit et leur cœur, et qu'elles puissent redire à leurs parents, à qui cela ne sera pas moins utile qu'à elles-mêmes. — Voilà pour la prière.

II. — La parole

I. ENSEIGNEMENT DIRECT DES VÉRITÉS DE LA FOI. — L'enseignement religieux étant le premier en importance et en dignité, les supérieures feront en sorte qu'il soit toujours donné avec tous les soins qui peuvent en assurer pour les élèves l'intérêt et le bon résultat. Les maîtresses s'attacheront à bien faire connaître les principes et les preuves de la religion à leurs élèves, surtout à leur en faire bien goûter et pratiquer les maximes. Dans cette vue les principaux devoirs seront toujours présentés comme doux, raisonnables, justes et pleins de consolation.

1^o *L'enseignement religieux est régulièrement donné par les prêtres, curés, vicaires, catéchistes. Il faut*

a) *Y préparer les enfants* en leur faisant bien apprendre par cœur la lettre du catéchisme, et en leur expliquant pour cela les mots qu'elles ne comprendraient pas, afin qu'elles ne récitent pas comme des automates, sans comprendre;

b) *Y bien écouter les explications du catéchiste*, afin de pouvoir les reproduire et les faire répéter exactement par les enfants;

c) *S'il y a quelque difficulté* par laquelle on soit arrêté soi-même, et pour laquelle on craigne de ne pouvoir pas répondre aux interrogations que pourraient faire les élèves, la soumettre au catéchiste, soit pendant l'heure d'instruction religieuse, soit en particulier, avant ou après, et s'assurer que l'on a une idée juste et une connaissance exacte de ce que l'Eglise enseigne sur chaque sujet, car on ne doit pas se hasarder à donner aux enfants des explications qui pourraient être erronées : en matière de foi, la moindre erreur, même involontaire, est toujours pleine de dangers.

d) *Après l'explication*, quand on fait la répétition de ce qu'a dit le catéchiste, s'attacher à faire bien pénétrer dans les esprits les vérités religieuses expliquées; et pour cela, tenir compte, non seulement des enfants qui ont l'intelligence ouverte et prompte, et qui saisissent du premier coup tout ce qu'on leur dit, mais encore et surtout des intelligences plus lentes et moins heureuses, auxquelles il faut souvent répéter la même vérité, sous bien des formes différentes, avant qu'elles ne la comprennent. On peut pour cela faire expliquer d'abord par les plus intelligentes, non pas seulement par une, mais par plusieurs, et même, si on le peut, par les plus stupides : si celles-là comprennent, tout le monde comprendra; et il est juste aussi que même ces pauvres natures arriérées ne soient pas privées de la connaissance des choses divines, qui est indispensable pour bien vivre et pour aller au ciel.

2^o *Lorsqu'il n'y a pas de prêtre pour donner l'enseignement religieux*, ou bien qu'il ne le fait que rarement, ou seulement à l'église et non en classe, les maîtresses doivent y suppléer, en expliquant le catéchisme de leur mieux. Comme elles n'ont pas fait de théologie, elles ne doivent pas se lancer dans des questions trop relevées ou trop difficiles, où elles courraient risque de faire plus d'un faux pas, ou bien de ne pas savoir se faire comprendre; elles doivent se borner à l'explication des vérités nécessaires, et, en général, seulement de tout ce qu'elles savent, pertinemment, suivant pour l'ordinaire le texte même du catéchisme qu'elles font apprendre à leurs élèves.

Mais c'est aussi un devoir pour elles de s'instruire à fond, autant que possible, de tout ce qui touche à la religion, et de tout ce qu'elles peuvent avoir à expliquer à leurs enfants, si celles-ci les interrogent; car il est remarquable que même des enfants très jeunes, quand elles réfléchissent un peu sur ce qu'on leur a enseigné dans la religion, ne veulent pas s'arrêter sans avoir été jusqu'au bout de ce que l'on peut savoir. Elles font toujours de nouvelles questions, elles voient surgir de nouvelles difficultés, et si l'on n'est pas très ferré sur la matière, on sera souvent obligé d'avouer son ignorance. Il est donc bon de s'instruire à fond, en lisant attentivement des livres qui mettent les vérités religieuses à la portée des gens du monde, et en s'en pénétrant assez pour pouvoir en donner la substance à ses élèves, toutes les fois qu'elles font une question sur la religion ¹.

Mais quand même on aurait lu et étudié beaucoup, si réellement on ne sait pas résoudre les difficultés proposées par les élèves, il vaut mieux avouer son ignorance et les renvoyer au prêtre qui doit en savoir davantage, que de se lancer dans des explications hasardées ou confuses qui pourraient ou altérer la pureté de la foi, ou troubler les idées des enfants. Dans ce cas-là, un acte d'humilité ne fait jamais de mal, ni à la maîtresse ni aux enfants.

II. ENSEIGNEMENT INDIRECT de la religion par les réflexions que l'on a lieu de faire en toutes sortes de circonstances.

1^o Quand on est bien pénétré de cette vérité, que la maîtresse chrétienne, et surtout religieuse, doit profiter de toutes les circonstances pour faire du bien à ses enfants, pour les porter à Dieu, leur faire aimer le bien et détester le mal, il est certain qu'on rencontrera, même en faisant la classe, une foule d'occasions où on pourra leur dire un mot utile à leur âme.

Représentez-vous seulement un saint ou une sainte à votre place. Ne pensez-vous pas qu'il lui serait difficile, pour ne pas dire impossible, de laisser passer deux ou trois heures de suite, sans avoir su trouver l'occasion de dire un mot de

¹ Consulter CAPECEIATRO, *Exposition de la doctrine catholique*, 2 vol. in-8, 8 fr., Lethielloux, Paris; — GROSSE, *Cours de religion*, 7 vol. in-8, 34 fr., Vivès, Paris; — P. WILMERS, *Principes de la doctrine catholique*, un vol. in-8, 7 fr. 50, Mame, Tours.

Dieu? Rappelez-vous saint Ignace, lorsqu'il étudiait la grammaire latine, après sa conversion. En conjuguant le verbe « aimer, » il faisait l'application de ce mot à lui-même et à Dieu, et cela lui causait de tels transports d'amour qu'il en était presque ravi en extase. « J'aime Dieu. Tu m'aimes, ô mon Dieu. Il m'aime. Nous l'aimons; non, nous ne l'aimons pas assez. Vous l'aimez; non, pauvres pécheurs vous ne l'aimez pas. Ils l'aiment : les anges et les saints l'aiment infiniment et éternellement. Oh! quand est-ce que je pourrai leur ressembler! » En conjuguant ainsi le verbe d'un bout à l'autre, il est sûr qu'il faudra beaucoup plus de temps, mais qu'est-ce qui empêche de s'y arrêter, non pas à chaque personne, ni à chaque temps, ni à chaque mode, mais assez pour qu'à l'idée purement matérielle du mot on joigne l'idée spirituelle de la chose et qu'en même temps on la rapporte à Dieu? — Rappelez-vous saint Stanislas de Kostka à qui l'on demandait s'il aimait beaucoup la sainte Vierge : « Si je l'aime! Mais elle est ma mère! » Pensez-vous qu'il aurait pu passer tout un jour à faire la classe, sans dire un mot de sa céleste Mère? C'est du reste une tradition chez les PP. Jésuites de saisir toutes les occasions possibles pour faire aimer Marie, et pour cela, d'en parler non seulement en chaire, à la chapelle, au confessionnal, dans les entretiens privés, mais même en classe, dans cette classe où ils expliquent Virgile, Homère et Horace, où ils font des mathématiques, de la grammaire, de l'histoire, de la littérature ou de la philosophie. « Que vous ont donc appris les Jésuites? » demandait un mauvais plaisant à un de leurs anciens élèves, qui paraissait avoir tiré un mince profit de leurs leçons. « Les Jésuites, répondit-il d'un ton pénétré, ils m'ont appris à aimer la sainte Vierge ¹. »

Un autre apôtre des enfants du peuple, saint Joseph Calasanz, fondateur des Ecoles pies de la Mère de Dieu, commençait toujours par faire réciter à ses élèves une partie du petit office de la sainte Vierge, et ne les renvoyait le soir qu'après leur avoir fait réciter encore ses litanies, afin d'envelopper, en quelque sorte, son enseignement de chaque jour dans la prière à Marie et de l'embaumer de son amour. Le fondateur des Petits Frères de Marie recommandait à ses disciples d'inspirer à leurs élèves son ardent amour pour Marie. « Faites-la leur aimer partout, » disait-il dans son testament. « Si vous avez le bonheur de faire pénétrer la dévotion à Marie dans l'âme de vos enfants, vous les avez sauvés ². »

Comment nous, mes chères Sœurs, qui ne sommes pas moins dévoués à Marie, n'essayerions-nous pas d'en faire autant?

Et ce que nous disons de l'amour de Dieu, de l'amour de Marie, n'est-il pas vrai aussi de tout ce qui se rapporte au monde surnaturel, à notre âme, au ciel, au purgatoire et à l'enfer, à saint

Joseph, aux saints anges, aux bienheureux du ciel et encore aux moyens qui y conduisent? Qui sait ce que produira dans l'âme d'un enfant un simple mot, une réflexion sur le ciel, qui dure toujours, ou sur l'enfer, dont le feu ne s'éteint jamais?

Une parole que vous pouvez dire à vos enfants pendant la classe, presque sans y penser, laissera peut-être dans leur esprit des traces qui ne s'effaceront jamais ¹. Cela ne vaut-il pas la peine de tenter l'épreuve?

^{2o} Notez que vous pouvez dire de ces paroles à propos de tout, de grammaire, d'arithmétique, de lecture, d'écriture, mais surtout de littérature ou d'histoire. Cela vous viendra juste au moment où il le faudra, si ^{1o} vous êtes pleines de la pensée de Dieu, si ^{2o} vous avez demandé à Dieu de vous inspirer ce qu'il faut dire d'utile à vos enfants. Vous pouvez sans doute préméditer d'avance les réflexions que vous voulez faire sur votre leçon du jour, mais elles auront plus de saveur et elles feront plus d'effet, si elles vous sont données juste au moment de les dire. Vous en serez quelquefois surprises vous-mêmes; vous n'y auriez pas songé en toute autre circonstance. Tout à coup la pensée vous en est venue, sans que vous sachiez comment. C'est Dieu qui vous l'inspirait; si vous êtes fidèles, il vous inspirera encore d'autres fois, toutes les fois que vous en aurez besoin.

^{3o} Dans ces réflexions, il faut seulement prendre garde à deux écueils opposés : l'écueil du respect humain et celui de l'indiscrétion.

a) Le respect humain vous empêchera de parler, lors même que vous verriez qu'une réflexion qui vous vient à point, ferait beaucoup de bien. Vous aurez peur que vos élèves ne trouvent que vous parlez trop de Dieu, que c'est ennuyeux, que c'est fade. Le fait est que si vous tenez plus à la bonne opinion de vos élèves qu'au bon plaisir de Dieu, vous n'oserez pas leur dire ce qui vous ferait baisser dans leur estime ou dans leur affection. Mais si vous tenez plus à Dieu qu'à elles, vous ne vous laisserez pas arrêter par cette considération. Songez donc que vous êtes leurs maîtresses et que vous leur parlez au nom de Dieu, par conséquent ne craignez pas ce qu'elles pourront dire ou penser de vous, ne vous faites pas leurs esclaves, acquittez-vous de votre devoir tel que Dieu vous le montre, sans songer à autre chose qu'à Le contenter.

¹ Je me rappelle un jour où notre professeur de rhétorique nous parlait, je ne sais plus à quel propos, de la prédestination et de la damnation. Son explication donnée, il s'arrêta pour dire : « Qui sait s'il n'y en aura pas de damnés parmi nous? Y en aura-t-il? Qui sera-ce? » Puis, comme j'étais le plus près de la chaire et le plus jeune de la classe, il s'adressa à moi : « Sera-ce vous? » me demanda-t-il. Cette question me fit froid dans tous les membres, et comme je n'osais pas répondre, un de mes amis répondit pour moi à mon grand soulagement : « Oh! non, ce ne sera pas lui, j'en réponds! » Et il me semblait, en entendant cette parole, que c'était Dieu lui-même qui l'inspirait ou qui la ratifiait. J'étais consolé et un peu rassuré! Mais quelle émotion, et comme elle dura longtemps encore après la classe!

¹ Gautier de Coinsy, cité par le R. P. Ragey, mariste, *Bulletin Salésien*, nov. 1889, p. 162.

² *Ibid.*, p. 163.

b) L'autre écueil serait celui de l'indiscrétion, si vous alliez toujours, à propos de tout et à propos de rien, parler de Dieu ou des choses saintes et faire de longs sermons que personne n'écouterait qu'en baillant. Evidemment cela serait non seulement du temps perdu, mais encore un danger, parce que vous feriez prendre en aversion la piété et la religion. Il faut donc savoir choisir le moment de parler et savoir vous arrêter à temps : rien de trop et rien hors de propos. Pour cela il faut que vous soyez toujours fidèles à l'action de la grâce, que vous ne parliez et que vous n'agissiez que sous l'influence divine. Quand c'est Dieu qui vous inspire, parlez, cela fera du bien ; quand c'est votre propre esprit, prenez garde, vous pourriez faire plus de mal que de bien. — Je ne parle pas des explications que vous avez à donner pour vous acquitter de votre charge : pour cela vous avez grâce d'état, et puis c'est le devoir du moment, on s'y attend, on n'en sera pas surpris. Je parle des réflexions qui ne se rattachent pas nécessairement au sujet que vous traitez. Si vous les avez préparées d'avance en vous réjouissant de l'effet qu'elles pourront produire, votre vanité sera peut-être cruellement déçue ; si, au contraire, vous ne les faites que parce que vous croyez que Dieu le veut, sans prétendre à aucun succès personnel et même avec la pensée que cela peut vous rendre désagréables à plusieurs, il y a tout lieu d'espérer que cela fera du bien, même à celles à qui vous craignez d'être désagréables.

Oubliez-vous, ne pensez qu'à Dieu, c'est le moyen de naviguer entre ces deux écueils qui vous menacent, le respect humain qui vous ferait taire de peur de vous compromettre, et l'indiscrétion qui vous ferait parler au risque de compromettre les intérêts de Dieu et des âmes.

III. — L'exemple

« *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est.* Regardez et faites selon le modèle qui vous a été montré sur la montagne. » Ce que Notre-Seigneur est en grand pour nous tous, le modèle parfait sur lequel il faut se former, la maîtresse religieuse l'est en petit pour ses élèves ; c'est sur elle qu'elles se régleront, elles ne croiront pas devoir chercher un autre modèle : d'abord, parce qu'elles la croient parfaite, en vertu même de sa vocation et de ses fonctions ; ensuite, parce qu'elles l'ont plus souvent sous les yeux que toute autre, et qu'ainsi, même à leur insu, elles s'habituent à l'imiter. Ce que les païens disaient d'un souverain :

Regis ad exemplar totus componitur orbis,
Sur l'exemple du roi tout le monde se règle,

est vrai en grande partie de la maîtresse dans sa classe, car elle aussi est une souveraine : elle règne parce qu'elle a le droit et l'habitude de commander et parce que ses élèves sont habituées à la respecter et à lui obéir. Donc c'est sur son exemple que se formera tout le petit peuple qu'elle

a à conduire. Sa parole peut beaucoup, mais son exemple peut bien davantage encore.

S'il y avait opposition entre l'enseignement et la conduite de la maîtresse, ce ne serait pas l'enseignement qui l'emporterait mais bien la conduite. Elle aurait beau dire : Faites ce que je dis et non pas ce que je fais, on s'obstinerait à faire ce qu'elle fait plutôt que ce qu'elle dit.

Il est donc souverainement important pour une maîtresse de NE PAS DONNER DE MAUVAIS EXEMPLES EN CLASSE A SES ÉLÈVES, et c'est un devoir pour elle d'EN DONNER DE BONS pour leur montrer ce qu'elles doivent faire et ce qu'elles doivent éviter.

I. — Il est très important qu'une maîtresse ne donne que de bons exemples, car si elle en donnait de mauvais, il est sûr que ses élèves l'imiteraient. Ainsi une maîtresse ne doit pas donner l'exemple

1^o De la colère, même quand il faut gronder ou punir ; elle ne doit pas frapper du pied, jeter des livres ou des cahiers avec violence, élever la voix jusqu'à crier contre ses élèves, les frapper surtout ;

2^o De la mauvaise humeur, trouvant à redire à tout, grondant, punissant, tempêtant à propos de rien, ne pouvant pas supporter la moindre observation, la moindre question, ni la moindre objection, s'attachant à faire sentir à tout le monde qu'on est mécontent, soit parce qu'on a été blessé, soit parce qu'on a d'autres sujets d'ennuis : ce ne sont pas vos élèves qui doivent supporter le poids de votre mécontentement. Soyez d'humeur toujours égale et toujours bienveillante ;

3^o De la susceptibilité, de la jalousie, de la vanité, cela fait très mauvaise impression sur les enfants ;

4^o De la fausseté, de la dissimulation, du mensonge surtout ; une maîtresse que ses élèves auraient surprise en flagrant délit de mensonge, serait perdue de réputation à leurs yeux ; si elle en est seulement soupçonnée avec quelque raison, c'est assez pour lui enlever toute son autorité ; le respect ne peut pas subsister avec ce vice ;

5^o De la curiosité qui s'informe de tout et qui veut tout savoir, soit en interrogeant, en pressant de questions, même pour des choses qu'on n'a pas de raison de vouloir connaître, soit en espionnant, en exerçant une surveillance qui saute aux yeux et qui blesse la dignité des enfants, soit en se faisant rapporter par d'autres ce que telle ou telle a fait ou dit, et en basant sur ces rapports, souvent faux ou exagérés, ses jugements et sa conduite, tandis que d'après le proverbe « Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son, » et cet autre « On ne condamne pas un accusé sans l'entendre, » on devrait au moins suspendre son jugement jusqu'à ce qu'on ait recueilli de différents côtés assez de témoignages certains pour savoir la vérité, et que d'autre part on doit bien se garder d'encourager la délation, à laquelle les enfants ne sont déjà que trop portés par nature, et on ne doit accepter les accusations et les rapports que lorsqu'il s'agit d'une chose grave, qui importe au bien des âmes

ou à l'honneur de Dieu, et pour laquelle la conscience fait un devoir de ne pas garder le silence. *Si les maîtresses détournent leurs élèves de s'accuser les unes les autres*, excepté quand il y a obligation de conscience de le faire, elles préviendraient bien des inconvénients et bien des péchés, péchés contre la vérité, péchés contre la charité et contre la justice, avec toutes les haines et les ressentiments qui en sont la suite.

Mais pour cela, il faut qu'elles répriment leur désir de tout savoir, et qu'elles ne cherchent à savoir le mal que dans l'intention d'y remédier, et non pas dans l'intention de satisfaire leur curiosité.

6^o Naturellement je ne parle pas d'autres mauvais exemples que je ne suppose pas possibles parmi vous; par exemple, des paroles un peu libres, des récits dangereux propres à enflammer l'imagination ou à troubler les sens, des paroles d'imprécations, des serments inutiles et vains. Je ne parle pas non plus des détractations, médisances ou calomnies sur le compte des unes et des autres, soit de vos élèves, soit des personnes du monde, soit des parents de vos élèves, soit même de vos sœurs que vous n'aimez pas, ou de votre supérieure, ou des ecclésiastiques qui sont connus des enfants: toutes les fois que vous donneriez un de ces exemples, vous feriez un mal incalculable et probablement irréparable.

II. — Mais ce n'est pas assez de ne pas donner de mauvais exemples, il faut aussi en donner de bons, sur lesquels vos élèves puissent se régler.

1^o *Dans vos rapports avec Dieu*: profond respect dans la prière, recueillement et humilité extérieure, ne prononcer jamais le nom de Dieu en vain ni dans l'impatience, mais toujours comme une prière et avec des sentiments de vénération et d'adoration; de même les saints noms de Jésus et de Marie. Crainte et amour de Dieu visibles en tout.

2^o *Dans vos rapports avec le prochain*, avec vos élèves surtout: charité, bienveillance inaltérable et constante égalité d'humeur. Il n'y a rien qui fasse une si bonne impression que de voir quelqu'un qui est toujours maître de soi, toujours le même, toujours bon, toujours prêt à oblige, toujours bienveillant et affectueux.

3^o *Dans vos rapports avec vous-mêmes*. a) Beaucoup de dignité, de réserve et de modestie, observation des règles de la civilité, bonnes manières. b) Beaucoup de franchise, de confiance et d'abandon; amour suprême de la vérité en vous et dans les autres, avoir toujours l'air de croire à la sincérité des autres, et y croire en effet tant qu'on n'a pas eu la preuve du contraire. Cette confiance que l'on témoigne aux enfants, les flatte et les porte à vouloir toujours la mériter; de plus, elle est commandée par la charité. La défiance, au contraire, surtout quand elle est par trop visible, les indispose et les irrite. c) *Grande délicatesse de conscience pour tout ce qui touche à la belle vertu*; jamais un mot hasardé, ni un regard libre, ni une manière peu convenable; cela fait com-

prendre aux enfants le prix de cette vertu céleste, et si elles l'avaient déjà perdue, leur inspire le regret de ne plus l'avoir et le désir de la recouvrer. En un mot, comme dit le Pontifical romain, en parlant des jeunes clercs — cela peut s'appliquer aussi bien aux religieuses — : *Nihil nisi grave, moderatum ac religione plenum*, Qu'il n'y ait rien en vous que de grave, de modéré, de plein de religion. Qu'on voie en vous une image de Dieu vivante et parlante: et même lorsque vous ne parlerez que de choses étrangères, vous porterez néanmoins à aimer Dieu; et même lorsque vous ne direz rien du tout, votre extérieur seul parlera; ce sera alors la prédication muette de saint François d'Assise et de son compagnon dans les rues de la ville. Vous ne pourrez pas faire un pas, ni ouvrir la bouche, ni même regarder une enfant, sans que cette enfant, et les autres par concomitance, ne se sentent appelées au souvenir de Dieu, de l'âme et du ciel.

Quelle belle mission de « prêcher » ainsi dans tout ce que vous ferez et dans tout ce que vous direz aux enfants, mes chères Sœurs! Ce sera la vôtre, si vous le voulez.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

II

LA PRIÈRE

g

Lieu de la prière

— *Rappelez-vous, Henri, ce que nous avons déjà dit de la prière.*

— Nous avons déjà dit
La nature de la prière,
Sa nécessité,
Ses conditions,
Son objet,
Son efficacité,
Et le temps où il faut prier.

— *Aujourd'hui, mes enfants, nous allons chercher à savoir quels sont les endroits où l'on peut prier, ou quel est le lieu de la prière.*

1

On peut prier partout

— *Pourriez-vous, Paul, nous dire en quel endroit on peut prier?*

— On peut prier partout.

— *Est-ce bien difficile à comprendre?*

— Non.

— *Expliquez-nous cela.*

— Prier, c'est s'entretenir avec Dieu, c'est parler à Dieu;

Or Dieu est partout, et en tous lieux;

Donc on peut s'entretenir avec Lui partout, le prier en tous lieux.

— *On peut donc prier dans les champs?*

— Oui.

— *Dans les bois?*

— Oui.

— A l'atelier ?
 — Oui.
 — En voyage ?
 — Oui.
 — A table ?
 — Oui.
 — Dans son lit de repos ?
 — Oui.

—

— Le lieu n'empêche donc pas la prière d'arriver à Dieu, de lui être agréable ?
 — Nullement.

—

— Où Daniel a-t-il prié ?
 — Dans la fosse aux lions.
 — Et Manassés ?
 — Dans la prison où il était chargé de chaînes pesantes.

— Et Ezéchias ?
 — Sur son lit de douleur.
 — Et Jonas ?
 — Dans le ventre de la baleine.
 — Et Job ?
 — Sur son fumier.
 — Et les martyrs ?
 — Les martyrs ont prié
 Dans les amphithéâtres,
 Parmi les bêtes,
 Sur les bûchers,
 Au milieu des flammes,
 Et même dans les lieux d'infamie destinés à leur ravir l'innocence.

— Et vous dites que la prière faite dans tous ces endroits arrivait à Dieu et lui était agréable ?
 — Oui.

— La preuve ?
 — La preuve, c'est que ces prières dont nous venons de parler ont été exaucées, quoique faites dans des endroits tout différents les uns des autres.

—

— Les saints se rappelaient-ils que Dieu est partout ?

— Ils se le rappelaient souvent.
 — Les saints pensaient donc souvent à Dieu ?
 — Oui, et même très souvent.

— Comment faisaient-ils pour penser à Dieu très souvent ?

— Ils s'habituèrent à le voir dans ses différents ouvrages et dans les événements voulus ou permis par la divine Providence.

— Par exemple ?
 — Par exemple,
 Le beau soleil levant,
 La lune avec sa douce clarté,
 Les brillantes étoiles,
 La terre avec toutes ses richesses,
 Un oiseau,
 Une fleur,
 Un fruit, etc., etc.,
 Toutes ces œuvres du Créateur rappelaient aux saints la pensée du Souverain Maître.

— Par exemple encore ?

— Par exemple encore,

Un accident,
 Une épreuve,
 Une perte,
 Une maladie,
 La peste,
 La guerre,
 La famine etc., etc.,

Tous ces événements remettaient sous les yeux des saints le souvenir de la divine Providence qui les permettait ou les ordonnait.

— Les saints se contentaient-ils de penser très souvent à Dieu ?

— Point du tout.
 — Que faisaient-ils donc de plus ?
 — Chaque fois qu'ils pensaient à Dieu, les saints étaient heureux de s'entretenir avec Lui, de Lui parler, de Le prier.
 — S'occupaient-ils de l'endroit où ils se trouvaient ?
 — Nullement.
 — Les saints priaient donc Dieu partout ?
 — Oui.
 — Pouvez-vous en faire autant ?
 — Je le puis avec la grâce de Dieu.
 — Quelle est votre résolution ?
 — Je tâcherai de me rappeler très souvent le souvenir de la présence de Dieu, afin de le prier en tous lieux et partout.

2

Un lieu solitaire est favorable à la prière

— On peut prier partout, nous venons de le dire. Maintenant, Jules, je vous demande si la prière sera bien facile là où il y aura tumulte bruyant, ou foule nombreuse ?

— Elle sera plutôt bien difficile.

— Parlant de l'âme fidèle, Dieu dit, dans les livres saints, qu'Il la conduira dans la solitude, pour parler à son cœur.

Que pouvons-nous conclure de ces paroles ?

— Nous pouvons en conclure que la solitude est favorable à la prière.

—

— L'Evangile nous apprend que Notre-Seigneur se retirait loin des foules quand il voulait prier. Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve que le Sauveur pensait que la prière est plus facile dans un lieu solitaire qu'au milieu des foules.

—

— Pourquoi dès l'origine de l'Eglise, tant de pieux solitaires dans les déserts de la Thébaïde ? Pourquoi, aujourd'hui encore, tant d'âmes ferventes enfermées dans le cloître ?

— Parce que la solitude est très agréable aux âmes qui aiment la prière.

—

— Saint Jérôme, parlant de la solitude, disait : « O solitude, printemps chargé des fleurs de Jésus-Christ ! »

« O solitude dans laquelle naissent les pierres précieuses dont la cité du Grand Roi est construite ! »

« O solitude, qui parles familièrement à Dieu dans la joie ! »

D'où vient, Emile, ce langage du grand solitaire Jérôme ?

— De ce que saint Jérôme comprenait bien que la solitude est très favorable à la prière.

— Et pourquoi la solitude est-elle si favorable à la prière ?

— Parce que, dans la solitude, l'homme n'est plus distrait ni par le bruit de la foule, ni par le souci des choses de ce monde.

+

— Est-ce qu'il est donné à tous de pouvoir se retirer dans le désert ou le cloître pour y prier ?

— Nullement.

— Alors, tous ceux qui ne peuvent se rendre ni au désert ni au cloître, seront privés des avantages que la solitude apporte à la prière ?

— Point du tout.

— Comment cela ?

— Ils pourront faire comme la sainte veuve Judith.

— *Que faisait Judith ?*

— Afin de mieux prier, Judith se retirait dans un appartement secret qu'elle avait construit à l'étage supérieur de sa maison.

— *Mais ils sont assez rares ceux qui peuvent se ménager ainsi un appartement secret dans leur maison. Comment donc feront tous les autres pour jouir des avantages de la solitude dans la prière ?*

— Ils imiteront sainte Catherine de Sienne.

— *Et que fit sainte Catherine de Sienne ?*

— Comme ses parents l'empêchaient d'avoir dans leur maison un endroit spécialement affecté à la prière, elle se bâtit un oratoire secret dans l'intérieur de son âme.

— *On peut donc se faire comme un appartement solitaire dans son âme ?*

— Oui.

— *De quelle façon ?*

— En se mettant si bien en la présence de Dieu qu'on se trouve pour ainsi dire seul avec Lui.

— *Il existe des âmes ferventes qui se font comme une cellule, une demeure secrète dans les plaies de Notre-Seigneur.*

— *Qu'en dites-vous, Angèle ?*

— C'est là une excellente coutume, très agréable au divin Sauveur et très utile aux âmes.

— *La Bienheureuse Marguerite-Marie, si dévouée au Cœur adorable de Jésus, nous apprend que ce Cœur divin est pour l'âme une délicieuse retraite ; ne pourrait-on pas s'y réfugier aussi comme dans une solitude très favorable à la prière ?*

— Rien de plus avantageux, ainsi que Pont expérimenté toutes les âmes qui ont la pieuse habitude de chercher un abri dans le Cœur si aimant du divin Maître.

— *Vous rappelez-vous ce que firent les abeilles de la Palestine dans la gueule du lionceau tué par Samson ?*

— Elles y firent un miel délicieux.

— *Que font les abeilles spirituelles réfugiées dans le cœur ou dans les plaies du lion de Juda, Notre-Seigneur Jésus-Christ ?*

— Elles y confectionnent un miel spirituel d'une suavité merveilleuse et toute divine.

— *Quelle est votre résolution ?*

— Avant de commencer ma prière, j'aurai toujours soin de me retirer dans un endroit solitaire.

— *Et si vous n'en avez point à votre disposition ?*

— Alors je me ferai une solitude spirituelle dans mon âme, ou plutôt dans le cœur et les plaies du divin Sauveur.

3

L'église est le lieu le plus favorable à la prière

— *On peut prier partout ;*

Il est très bon de se retirer dans la solitude quand on veut prier ;

Voilà ce que nous venons de reconnaître.

Maintenant, Julie, avez-vous encore quelque chose à ajouter au sujet du lieu de la prière ?

— On doit ajouter que le lieu le plus favorable à la prière est l'église, ou la maison de Dieu.

— *« Je les amènerai sur ma montagne sainte et je les réjouirai dans la maison de ma prière. Leurs holocaustes et leurs victimes me plairont sur mon autel ».*

Voilà ce que le Seigneur disait des Gentils par la bouche du prophète Isaïe.

Que faut-il en conclure ?

— C'est que Dieu tient beaucoup à ce qu'on vienne à l'église, maison de prière ;

C'est que la prière faite à l'église lui est très agréable et doit nous être très avantageuse.

— *Chez les Juifs, avant Salomon, le Seigneur avait élu l'Arche d'alliance et le Propitiatoire pour y habiter spécialement et y entendre et exaucer les prières de son peuple ;*

Pourquoi, George, cette manière d'agir du Souverain Maître ?

— Pour montrer qu'Il veut avoir une demeure terrestre où Il tient à être honoré et prié tout particulièrement, et où Il se réserve de nous combler de ses bénédictions.

— *Pourquoi Dieu commande-t-Il à Salomon de bâtir le temple de Jérusalem, et pourquoi le jour de la dédicace de ce temple fait-Il tomber le feu du ciel sur les nombreuses victimes immolées en son honneur ?*

— Pour nous apprendre une fois de plus qu'Il tient à avoir une maison de prière, et que la prière dans cette maison Lui est très agréable, et par conséquent doit nous être très avantageuse.

+

— *Les anciens savaient-ils que le Seigneur aime à être prié tout particulièrement dans la maison qu'il s'est choisie ?*

— Oui.

— *Pourquoi David ayant vu l'ange du Seigneur frapper le peuple du fléau de la peste, eut-il l'intention d'aller près du tabernacle pour y prier contre ce fléau ?*

— Parce qu'il savait que la prière est plus agréable à Dieu quand elle lui est adressée dans sa maison.

— *Daniel, pendant la captivité de Babylone, ouvrait sa fenêtre et priait tourné dans la direction du temple de Jérusalem.*

Pourriez-vous, Victor, nous dire la raison de cette attitude ?

— Daniel savait que Dieu aime à être prié autant que possible dans sa maison, et il voulait lui plaire en se tournant ainsi du côté du temple.

— *Le roi Ezéchias, dans sa maladie, se tourna vers la muraille pour prier, parce que le temple était situé dans cette direction.*

Quel était le but de ce prince vertueux ?

— Sachant que Dieu désire être prié dans sa maison, Ezéchias voulait le contenter en priant le regard tourné vers la maison de prière, où ses pieds ne pouvaient plus le conduire.

+

— *Est-ce en tous lieux que Jacob vit l'échelle céleste, symbole de la prière ?*

— Non, c'est dans un endroit particulier qu'il appela Béthel, ou maison de Dieu.

— *Est-ce sur toutes les montagnes qu'Abraham pouvait exécuter l'ordre d'immoler son fils au Seigneur ?*

— Non, mais seulement sur la montagne choisie de Dieu, et appelée la Montagne de la vision.

— *Est-ce en tous lieux que Moïse vit le buisson ardent qui brûlait sans se consumer ?*

— Point du tout, mais uniquement dans l'endroit choisi par le Seigneur et qualifié par Lui de terre sainte.

— *Chez les Juifs, pendant l'existence de la nation, est-ce sur toute l'étendue du territoire que le Seigneur habitait spécialement pour entendre et exaucer les prières de son peuple ?*

— Non point, mais exclusivement dans le tabernacle, et plus tard dans le temple.

+

— *Ces différents endroits, habités et sanctifiés par le Seigneur, n'étaient-ils pas le symbole de nos églises actuelles ?*

— Oui.

— *Montrez-le pour l'endroit de la vision de Jacob.*

— Ce lieu s'est appelé Béthel, ou maison de Dieu, nom donné à nos églises.

Dans ce lieu, les anges montaient et descendaient l'échelle, comme dans nos églises ils montent pour présenter nos vœux au Seigneur, et descendent pour nous apporter ses bénédictions.

Jacob répandit l'huile sur le monument qu'il éleva en ce lieu, comme aujourd'hui l'évêque consacre par l'huile sainte les temples qui sont appelés à devenir la maison de Dieu.

— *Maintenant, Lucien, faites-nous voir comment la Montagne de la vision était la figure de nos églises.*

— Sur cette montagne, Dieu regardait favorablement son serviteur Abraham ; dans nos églises Il nous regarde de même très favorablement.

Cette montagne avait été choisie pour l'offrande d'un sacrifice ; nos églises également sont choisies pour l'offrande du sacrifice par excellence, dont celui d'Abraham n'était qu'une pâle figure.

— *A présent, Joseph, dites-nous comment le lieu du buisson ardent est un symbole de nos églises.*

— Dans ce lieu, il y avait un buisson qui brûlait sans se consumer ;

Dans nos églises, il y a un cœur qui brûle nuit et jour sans se consumer, pour éclairer et embraser nos âmes : le Cœur si aimant de Jésus, qui est venu sur la terre apporter le feu de la charité divine.

— *Comment chez les Juifs le tabernacle et le temple étaient-ils des symboles de nos églises ?*

— Dans le tabernacle et le temple, Dieu habitait d'une manière spéciale, comme il habite dans nos églises.

Dans le tabernacle et le temple se trouvait la verge qui fit opérer tant de miracles en Egypte, comme dans nos églises se trouve la véritable verge des miracles, la croix de Jésus-Christ.

Le tabernacle et le temple conservaient les tables de la loi qui est enseignée, et, par conséquent, conservée dans nos églises.

Enfin, on gardait dans le tabernacle et le temple la manne du désert, qui n'était qu'une figure très imparfaite de la manne céleste, la sainte Eucharistie, qui est continuellement gardée dans nos églises.

+

— *Pourquoi, Julien, le Seigneur a-t-Il établi longtemps d'avance tous ces symboles de nos églises actuelles ?*

— C'est d'abord pour nous montrer qu'Il voulait avoir sur la terre une demeure à Lui, destinée à être une maison de prière.

— *Ensuite ?*

— C'est ensuite pour nous apprendre que, dans cette maison de prière, Il attend de nous nos hommages publics, nos adorations, nos remerciements, nos satisfactions, nos supplications.

— *Enfin ?*

— C'est enfin pour nous faire savoir que nous trouverons dans la maison de prière toutes les bénédictions les plus abondantes :

Et la lumière de la foi,
Et la flamme de la charité,
Et la règle des bonnes mœurs,
Et le pain vivant descendu du ciel,
Et les miracles de la grâce,
En un mot, tout ce qui peut nous être nécessaire ou utile au salut.

=

— *Dites-nous, Angéline, les différentes raisons pour lesquelles vous trouverez à l'église les bénédictions les plus abondantes ?*

— D'abord, Jésus-Christ est à l'église, qui m'appelle et m'attend.

Si j'y vais, je lui ferai grand plaisir, et Il ne manquera pas de me combler de ses meilleures bénédictions.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, ce bon Sauveur est là sur son trône de grâce, comme un Roi plein de mansuétude, tenant dans ses mains les plus riches trésors.

Si je m'approche de lui avec humilité, respect, confiance et amour, je suis sûr qu'Il me donnera une large part à ces trésors divins.

— *De plus ?*

— De plus, à l'église, je prierai en union avec les fidèles et les prêtres, et la prière faite ainsi en union a beaucoup plus de puissance auprès de Dieu.

— *En outre ?*

— En outre, les saints dont les images et les reliques sont à l'église, les anges qui entourent l'autel prieront avec moi et rendront ma prière bien plus efficace.

— *Enfin ?*

— Enfin, à l'église je prierai en union avec Notre-Seigneur Lui-même ; car Il est là se sacrifiant, s'immolant et priant sans cesse pour nous. La prière de ce bon Sauveur deviendra donc la mienne, et comme cette prière est infiniment agréable à Dieu, j'obtiendrai sûrement l'objet de ma demande, je serai infailliblement exaucée.

=

— *Maintenant, Alfred, vous allez nous dire quelles sont vos résolutions ?*

— Je me rappellerai déjà que l'église est une maison de prière, selon la parole de Notre-Seigneur, et j'aurai soin de ne pas en faire une maison de dissipation, de distractions, ou d'affaires mondaines.

Je me ferai ensuite un bonheur d'aller à l'église, non seulement tous les dimanches, mais encore tous les jours de la semaine, autant que possible.

— *Et si cela vous est impossible ?*

— Alors j'imiterai le prophète Daniel et le roi Ezéchias.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire, j'irai à l'église par la pensée, et je me tournerai du côté de la maison de Dieu pour adresser au Seigneur mes hommages les plus humbles et mes supplications les plus ferventes.

— *Si vous avez le bonheur d'aimer ainsi la maison de Dieu sur la terre ?*

— Elle deviendra pour moi la porte du paradis.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGE PAROISSIAL

ENTRETIEN FAMILIER POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION

LES GLOIRES DE MARIE

Astitit regina a dextris tuis.
(Ps. XLIV, 10.)

Un grand saint de l'ancienne Loi, le vénérable Mardochée, avait eu, sur la terre d'exil à Babylone, un songe mystérieux. Il lui avait semblé voir des ténèbres affreuses, des troubles effroyables, deux dragons aux prises, les nations idolâtres s'acharnant à la destruction de la nation sainte. Alors s'offrit à ses regards étonnés une petite source, humble et silencieuse, qui devint un fleuve immense, lequel arrosait et fécondait de ses flots abondants de vastes contrées ; puis, sous une autre image, il avait contemplé dans le ciel un foyer de lumière éblouissante qui répandait sur la terre ses joyeuses clartés. Vivement impressionné de cette vision, il ne pouvait alors en deviner le sens ; il ne le comprit qu'après l'élévation de sa nièce sur le trône d'Assuérus, après la ruine du cruel et perfide Aman, quand le peuple d'Israël fut sauvé de l'extermination, et que lui-même fut comblé d'honneurs, grâce à la puissante intervention de la reine Esther.

Esther était la figure de la très sainte Vierge ; l'histoire Esther est l'histoire anticipée de l'auguste Marie ; la glorieuse royauté de la première est un symbole de la royauté plus magnifique de la seconde. Qu'il est doux et consolant, en ce grand jour consacré à l'honneur de l'aimable reine du paradis, de méditer l'histoire de la reine terrestre par le moyen de laquelle le Saint-Esprit a voulu prophétiser longtemps à l'avance la royauté de Marie, dans sa *réalité*, sa *préparation* et son *exercice bienfaisant et tout de miséricorde*.

I

C'est vraiment une touchante et merveilleuse histoire que celle de l'élévation d'Esther, la captive, à la dignité de reine d'un vaste empire. Assuérus, qui régnait sur cent vingt-sept provinces depuis l'Inde jusqu'à l'Ethiopie, avait voulu offrir à Suse aux grands de son empire, puis à son peuple, un festin magnifique, pour donner une idée de ses richesses et de sa puissance. Au dernier jour de cette somptueuse réjouissance, il avait enjoint à la reine Vasthi de se présenter devant lui. Mais celle-ci refusa de venir. Outré de dépit, Assuérus la répudia et résolut de prendre une autre compagne de sa vie et de sa gloire. On rassembla donc les jeunes filles les plus distinguées du royaume pour qu'il pût choisir celle qu'il agréerait. Parmi celles-ci se trouvait Edissa ou Esther, appartenant à la nation juive, captive sur la terre

étrangère, élevée avec le plus grand soin par son oncle Mardochée. Présentée au roi, elle fut préférée à toutes les autres vierges ; elle était, en effet, avantagée au plus haut point des charmes de la beauté. Assuérus plaça la couronne royale sur sa tête et la fit reine en place de Vasthi. Et, à l'occasion de son nouveau mariage, il donna un festin splendide à tous les princes et à tous ses serviteurs. Et il accorda du repos à toutes ses provinces, distribuant des présents d'une magnificence vraiment princière. Et Esther, dont on ignorait la nationalité, jouissait de toute la confiance du monarque, elle recevait des hommages incomparables des peuples sur lesquels s'étendait le sceptre de son autorité.

Vasthi est l'image d'Eve désobéissante et prévaricatrice, dépouillée de sa dignité de reine du genre humain, chassée du paradis, tombée dans la disgrâce de Dieu. Esther, juive et captive, mais admirablement glorifiée, est la figure de Marie, fille d'Abraham, élevée par Dieu à la dignité sublime de Reine de l'Univers.

Oui, Marie est reine ; c'est elle que David chantait en disant : « A votre droite, ô Dieu, je vois une Reine assise, vêtue d'un manteau tout resplendissant d'or et de pierreries ; » c'est elle que l'Eglise aime à saluer de ce titre glorieux, en s'écriant : « Salut, ô reine, mère de miséricorde... Salut, ô reine des cieux, souveraine des anges. O reine du ciel, réjouissez-vous ! »

Marie est reine, car l'épouse du roi est reine, la mère du roi est reine, et elle est la véritable épouse du Saint-Esprit, elle est la vraie mère du roi Jésus.

Marie est reine depuis le jour de l'Annonciation, dès l'instant où elle donna son adhésion à l'archange Gabriel lui disant : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes femmes... Ne craignez pas, ô Marie, vous avez trouvé grâce devant Dieu, voilà que vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un Fils et vous l'appellerez Jésus ; il sera grand et il sera appelé le Fils de Dieu, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il régnera dans la maison de Jacob et son règne n'aura point de fin ; le Saint-Esprit surviendra en vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, voilà pourquoi le saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. »

Mais la proclamation officielle de sa dignité, son intronisation, son couronnement n'eurent lieu que le jour de l'Assomption, quand elle monta au ciel en corps et en âme. C'est en ce jour qu'au milieu des acclamations enthousiastes des élus, Dieu la fit asseoir sur le trône le plus élevé et le plus magnifique après celui de son Fils. C'est en ce jour que Notre-Seigneur Jésus-Christ déposa sur son front, avec un amour incroyable, la couronne de gloire,

¹ Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate. (Ps. XLIV).

² Salve Regina, mater misericordiae... Ave Regina cœlorum... Regina cœli, lætare. (Ex lit. cath.)

la couronne des docteurs, des vierges et des martyrs, la couronne plus riche que l'or, plus précieuse que les diamants, plus lumineuse que les astres qui brillent au firmament. C'est en ce jour qu'il lui remit entre les mains le sceptre du commandement.

Mais qu'il est immense l'empire de Marie ! Esther régnait sur cent vingt-sept provinces : bien plus nombreux sont les sujets de la très sainte Vierge, bien plus vastes ses possessions !

Elle est la reine des anges, non par droit de nature, mais par droit de grâce. Elle a eu le privilège insigne de posséder la plus grande pureté créée dans une chair empruntée au sang des pécheurs, et de donner le jour au roi des saintes hiérarchies, *Regina angelorum*.

Elle est la reine des patriarches. C'est par elle qu'ils ont obtenu l'objet de leurs désirs. C'est le fruit de son chaste sein qui les a guéris de leurs pieuses langueurs et délivrés des lieux sombres où ils attendaient la gloire et la félicité, *Regina patriarcharum*.

Elle est la reine des prophètes. Prophétesse elle-même, elle a donné au monde la réalité promise, formé de sa chair et de son sang le Messie, dont les inspirés de Dieu avaient ébauché, dans leurs oracles, le portrait anticipé, *Regina prophetarum*.

Elle est la reine des apôtres. C'est par ses prières qu'ils ont obtenu, avec l'Esprit-Saint, le don de la parole. Sa douce et mystérieuse influence les a précédés dans les âmes qu'ils ont converties à Dieu, *Regina apostolorum*.

Elle est la reine des martyrs. N'a-t-elle pas été associée aux souffrances de son Fils ? N'a-t-elle pas plus souffert dans son cœur de mère que tous les héros de la foi dans leurs corps ? *Regina martyrum*.

Elle est la reine des confesseurs. Sa vie parfaite est le parfait exemplaire des vertus sublimes qu'ils ont pratiquées et par lesquelles ils ont mérité la gloire éternelle, *Regina confessorum*.

Elle est la reine des vierges. Elle l'emporte sur toutes par sa pureté. Elle possède avec l'honneur de la virginité les joies de la maternité, *Regina Virginum*.

Elle est la reine de tous les saints. Ils doivent à sa très haute intercession la grâce de la persévérance qui leur a ouvert la porte du ciel, *Regina sanctorum omnium* ¹.

Elle est la reine du ciel et de la terre ; sa domination n'a point de bornes ², elle n'a point de terme ³, *Astitit Regina a dextris tuis* !

II

Mais pourquoi Dieu a-t-il fait choix d'Esther pour l'élever au rang si envié de souveraine de l'empire des Perses et des Mèdes, et en faire l'in-

trument de ses miséricordes à l'égard de son peuple de prédilection ? Il n'en faut pas douter : c'est à cause de ses éminentes qualités. Entre toutes les vierges, Esther, cela est vrai, se distinguait par sa grâce et sa beauté, mais ces charmes extérieurs n'étaient qu'un reflet de la beauté de son âme. L'Écriture, en effet, nous fait le plus bel éloge de ses vertus. Jusque sur le trône, malgré les séductions de la richesse et du pouvoir, elle gardait un cœur pur et fidèle.

Quelle obéissance ! Elle exécutait ponctuellement les ordres et même les désirs de Mardochée son guide et son protecteur. Reine d'un vaste empire, tout environnée de gloire qu'elle était, elle était docile à ses recommandations, aussi simplement et aussi exactement qu'aux jours où elle était petite enfant et qu'il veillait sur elle et la formait au bien.

Quelle humilité ! Au lieu d'imiter ses compagnes qui briguaient l'honneur du diadème et qui, pour y réussir, recouraient avidement à tous les moyens, et épuisaient toutes les ressources du luxe et de la parure pour faire ressortir leurs attraits, elle, simple et modeste, reçoit ce qu'on lui offre, sans rien demander. Assise sur le trône, elle ne prend des splendeurs, dans lesquelles elle est obligée de paraître, que le nécessaire, et encore à regret ; elle hait le faste et l'orgueil. Elevée au sommet des honneurs, elle n'aspire qu'à descendre et à s'humilier !

Quelle mortification ! Son cœur n'est point dans les réjouissances et les festins, et quand l'heure critique a sonné, quand l'orgueilleux Aman, irrité de ce que Mardochée ne veut point l'adorer, a obtenu par ruse et perfidie le décret d'extermination de toute la nation juive, elle pleure, elle se lamente, elle prend des vêtements de deuil, elle se couvre la tête de cendres, elle fait ordonner, par son oncle, à tous les habitants de Suse un jeûne rigoureux, et elle-même, pendant trois jours, ne veut prendre aucune nourriture, afin de fléchir le courroux du ciel.

Quelle piété, quel esprit de prière ! Dans sa suprême détresse, son cœur, suivant son habitude, se tourne vers Dieu. Elle l'implore avec des accents d'une dévotion incomparable qui lui concilie la faveur du Très-Haut : « Mon Seigneur, s'écrie-t-elle, ô vous qui êtes notre roi, assistez-moi dans l'abandon où je suis, puisque vous êtes le seul qui puissiez me venir en aide. Nous avons péché en votre présence, et c'est pour cela que vous nous avez livrés à nos ennemis. Et maintenant ils veulent rendre vaines vos promesses. Souvenez-vous, Seigneur, et montrez-vous à nous en notre affliction. Mettez sur mes lèvres des paroles prudentes en présence du lion, et portez son cœur à haïr notre ennemi, afin qu'il disparaisse ainsi que ceux qui conspirent avec lui. Aidez-moi, Seigneur, ô vous mon unique secours ; vous savez que je déteste la gloire des impies, que je n'ai pas mis mon cœur dans les insignes de ma dignité, ni pris plaisir au festin du roi, ni participé au vin

¹ Monsabrè, *Petites Méditations sur le Rosaire*.

² Dominabitur a mari usque ad mare. (Ps. LXXI, 8).

³ Regni ejus non erit finis. (Luc, I, 33).

des libations. Vous savez que, depuis que j'ai été introduite dans ce palais, je ne me suis réjouie qu'en vous seul, Seigneur Dieu d'Abraham. O Dieu, plus fort que les plus puissants, exaucez la voix de ceux qui n'ont d'espérance qu'en vous, sauvez-nous de la main des méchants et délivrez-moi de toute crainte ! »

Quelle charité surtout et quel dévouement pour son peuple ! Elle sait que, d'après la loi formelle et immuable des Perses, quiconque paraît devant le roi sans être appelé par lui encourt la peine de mort, et que nul, en cas d'infraction à cette loi, ne peut échapper au glaive, à moins que le roi n'étende son sceptre vers le coupable en signe de clémence et de pardon. Elle le rappelle à Mardochée qui lui avait commandé de se présenter devant Assuérus, afin de déjouer les projets homicides d'Aman et d'obtenir la grâce des Juifs qui tous devaient être massacrés le même jour dans tout l'empire. Mais Mardochée insistant, elle n'hésite plus, et pour sauver son peuple elle s'expose résolument à la mort, elle affronte les regards du terrible monarque !

Et c'est à cause de sa vertu, de sa sainteté, de ses éminentes qualités que la nièce de Mardochée a été choisie par Dieu, entre toutes les filles de l'empire des Perses, pour être élevée à la dignité de reine. Dieu a voulu qu'elle fût honorée, consolée, glorifiée, récompensée en proportion de sa pureté, de son détachement, de son humilité et de son dévouement.

Ici encore Esther est la figure de Marie. Comment dirai-je l'humilité très profonde de l'épouse de Joseph, son obéissance très exacte, sa prière irrésistible, sa mortification continuelle, sa charité héroïque qui lui fit consentir à avoir le cœur percé d'un glaive acéré tous les jours de son existence, mais surtout au Calvaire au pied de la croix, pour procurer le salut du monde ? Aussi bien est-ce à cause de sa sainteté sans exemple, de la beauté inexprimable de son âme qu'elle plut à Dieu, qu'elle ravit son cœur et fut choisie pour être la Reine de l'univers, reine incomparable par sa sublime grandeur, mais surtout par son ineffable bonté et son inépuisable miséricorde.

III

Esther fut une reine glorieuse, elle fut surtout une reine bienfaisante. Elle réalisa dans la perfection le sens de son nom. Il signifie beauté, humilité, asile, protection, lumière, bonheur ¹. Par sa beauté elle captiva les regards d'Assuérus ; par ses vertus, et particulièrement son humilité, elle mérita le suprême honneur de la royauté ; par son crédit et sa bienveillance, elle fut un principe de bénédictions très précieuses pour son peuple.

¹ Edessa, hebraice idem est quod *myrtus*, ita ergo fuit appellata ob eximiam pulchritudinem. Esther hebraice idem est quod *abscondam*, vel *pulchra ut luna*; Arabice et Persice idem est quod *receptatrix et protectrix*; Chaldaice idem ac *hilaritas*. (Cornelius a Lapide, Com. in Esther, c. ii).

Elle sauva tous ses compatriotes de la mort terrible que les menaçait.

Elle déjoua les projets de l'orgueilleux Aman, et par une juste punition, débarrassa les Juifs de leur ennemi irréconciliable, en le faisant attacher à la potence qu'il avait dressée pour Mardochée, et celui-ci fut élevé au faite des honneurs.

Elle obtint pour les Israélites toute faveur et toute considération.

Elle fit régner dans tout l'empire la paix, la joie et la prospérité ².

Encore ici un expressif symbole, une saisissante prophétie des grâces sans nombre que la très sainte Vierge, notre auguste souveraine, répand sur le monde. Mais de même que sa royauté l'emporte sur celle d'Esther par son étendue et son éclat, de même elle l'emporte par les bienfaits dont elle est la source féconde.

Marie a un crédit illimité sur le cœur de Dieu. Dieu l'aime plus ³ que toutes les créatures ensemble ⁴. Seule elle a trouvé grâce devant lui ⁵. Non seulement Dieu lui dit : « Demandez-moi tout ce que vous voudrez, fut-ce la moitié de mon royaume, vous l'obtiendrez ; » mais il lui remet entre les mains toutes ses faveurs ⁶. Ce n'est pas en tremblant qu'elle paraît devant le Roi des rois, mais avec une humble et pleine assurance. Elle demande moins qu'elle ne commande, dit un Père. Elle obtient tout ce qu'elle veut. Elle est toute-puissante par ses prières. Par elle toutes les grâces débordent sur les nations, sur les familles, sur tous les individus, même les plus humbles et les plus inconnus.

Elle triomphe d'Aman, elle l'annihile, elle l'extermine. Aman c'est Satan. Aman se sont tous les suppôts du démon. Aman « ce sont tous ces petits Antechrists qui de siècle en siècle décrètent l'extermination de l'Eglise, l'anéantissement de la foi, la destruction des ordres religieux ; ce sont par-dessus tout ces rebelles qui par la puissance du glaive, ou par la séduction de la ruse, ou par l'altération de la doctrine, ou par la corruption des mœurs, veulent tuer Jésus dans les âmes. Aman est par-dessus tout la figure de cet impie que le Seigneur Jésus détruira d'un souffle de sa bouche et par l'éclat foudroyant de son second avènement, comme dit saint Paul ⁷. Au moment où l'Antechrist se croira sûr de la victoire, l'intercession de la Vierge immaculée, de la sainte Reine du monde, aura tout préparé pour sa ruine ; le Roi Jésus apparaîtra à la prière de sa mère, il glorifiera pour toujours son peuple fidèle, jusque-là captif et humilié ⁸. »

¹ Judæis nova lux oriri visa est... apud omnes populos mira exultatio. (Esth., viii, 16, 17).

² Adamavit eam rex plus quam omnes mulieres. (Esth., ii, 17).

³ Non enim pro te sed pro omnibus hæc lex constituta est. (Esth., xv, 13).

⁴ Ascendens in altum Virgo beata dabit ipsa quoque dona bona hominibus, siquidem nec facultas ei deesse poterit aut voluntas (Sanctus Bernardus).

⁵ II Thess. ii, 8.

⁶ Mgr de Ségur, la Sainte Vierge.

Notre douce souveraine délivre son peuple de la sentence de mort. Nous le savons : par suite du péché originel commis à l'instigation de l'ennemi de tout bien, de l'adversaire irréconciliable, de Satan, le genre humain tout entier était condamné à la mort, le ciel fermé, les biens surnaturels perdus, l'enfer ouvert ! Grâce à Marie la sentence de condamnation est levée ; en acceptant de devenir la mère du Sauveur elle sauva le monde ; en sa considération le pardon est promis dès l'Eden, et quiconque le voudra sera racheté par la foi au Messie à venir ; et quand le Verbe se sera fait chair, quand Jésus aura été attaché à la croix, le décret de notre réprobation sera déchiré et aboli. Par le Fils de Marie, dès ce moment, la mort est irrémédiablement vaincue, les droits à la vie sont acquis ; par la médiation de Marie, tous les élus se voient ouvrir la porte du ciel.

Ce n'est pas tout : l'aimable Reine du paradis s'emploie avec un incroyable empressement à nous obtenir toutes les grâces dont nous avons besoin. Est-ce la santé de l'âme ou du corps ? Est-ce la conversion ? Est-ce la consolation ? Est-ce la lumière, la force, le courage ? Est-ce la victoire contre le démon ? Est-ce la persévérance finale ? Elle demande, et rien ne lui est refusé. Et les grâces tombent de ses mains, toujours miséricordieusement ouvertes. Voilà pourquoi saint Anselme s'écrie dans l'élan de sa reconnaissance : « Que rendrai-je donc à la mère de mon Seigneur et de mon Dieu ? Captif, j'ai été racheté par le fruit béni de ses entrailles ; voué à la mort, j'ai été délivré par son Fils ; j'étais perdu, et son Jésus m'a retrouvé ; j'étais dans l'exil, et il m'a ramené à la patrie du bonheur sans fin ¹. »

Mieux qu'Esther, Marie convertit ceux qui sont égarés dans les sentiers de l'infidélité. Elle favorise efficacement la diffusion de l'Evangile. Elle précède, pour ainsi dire, les prédicateurs, et donne à leur parole une force irrésistible de persuasion. Elle fait aimer la vérité, la vertu, la religion, et surtout son divin Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Sans elle, peu ou point de succès dans l'œuvre de la propagation de la foi ; avec elle, le succès comme par enchantement. Saint François-Xavier le constatait avec un filial bonheur, et il déclarait hautement que prêcher Jésus seul était un travail aride et infructueux, mais prêcher Jésus avec et par Marie était une occupation aussi féconde que délicieuse.

La reine Esther obtint pour son vigilant et sage gardien, son père adoptif, une admirable récompense. Mardochée occupa la première place après Assuérus ; il jouit d'un crédit merveilleux auprès du prince et toutes les faveurs étaient entre ses mains. Marie, la céleste reine, a obtenu du Roi des cieux pour le fidèle compagnon de sa vie et son dévoué protecteur, la première place après elle dans le paradis. Saint Joseph, lui aussi, jouit au plus haut point de la faveur du Roi, et

il récompense avec une indicible munificence la confiance qu'on met en lui. Il est le défenseur, le protecteur et le patron de l'Eglise universelle. Heureux ceux qui implorent son assistance : ils ne seront jamais déçus, ni pour les biens du corps, ni pour les biens de l'âme, ni pendant leur vie, ni surtout à l'heure de la mort.

Enfin par la très sainte, par notre auguste Reine, la lumière s'est levée sur le monde, la lumière symbolique qui signifie la joie, la paix, le bonheur. Ah ! qu'elles le disent les nations, les paroisses, les âmes qui ont son culte en honneur !

Avec elle on est fort dans l'adversité, on est protégé dans la lutte, on est consolé dans le malheur, on triomphe dans les tentations, on trouve le repos du cœur ! « Elle est comme une source immense de grâces et de bénédictions. Elle est le paradis d'où sortent quatre fleuves qui vont arroser toute la terre. C'est un réservoir où se rassemblent les eaux de la grâce qui se répandent en ruisseaux sans nombre. C'est un trésor qui contient toutes les richesses de Jésus-Christ ². » Il n'est pas un endroit de l'univers où elle ne fasse sentir sa libéralité. « C'est moi, disait-elle à l'une de ses plus fidèles servantes, c'est moi qui suis la reine du ciel ; c'est moi qui suis la mère de miséricorde ; c'est moi qui suis la joie des saints, et la voie qui ramène à Dieu les pécheurs. Même dans le feu du purgatoire, il n'y aura pas de peine qui, à cause de moi, ne soit plus facile à supporter. Il n'est point de pécheur qui, tant qu'il est en vie, soit exclu de ma miséricorde, car, à cause de moi, il est moins fortement tenté par les démons. Il n'est point de créature tellement éloignée de Dieu, à moins qu'elle ne soit tout à fait réprouvée, qui ne puisse revenir au Seigneur et obtenir grâce, si elle consent à m'invoquer ³. »

O Reine du ciel et de la terre, nous nous réjouissons de votre gloire et nous nous félicitons de vos bontés pour nous ! O notre miséricordieuse Souveraine, nous vous en supplions, daignez nous permettre de vous adresser la demande que Mardochée faisait à Esther : « Invoquez le Seigneur, parlez au Roi pour nous, délivrez-nous de la mort. » Oui, priez Dieu pour nous, et vous serez exaucée. Parlez à Dieu pour nous, parlez-lui pour nos âmes, pour nos familles, pour notre chère patrie, pour la sainte Eglise. Délivrez-nous de la mort, de la mort subite et imprévue, de la mort du péché, de la mort éternelle surtout, *Et tu invoca Dominum et loquere regi pro nobis et libera nos de morte* ³. Faites qu'un jour, nous vos sujets et vos enfants, nous allions nous réjouir avec vous dans le paradis !

¹ M. Olier, *Vie intérieure de la très sainte Vierge*, ch. xviii.

² Livre sixième des *Révélationes de sainte Brigitte*.

³ Esther, v, 3.

¹ Specul. v.

INSTRUCTIONS SUR L'ANNÉE LITURGIQUE

I

L'ANNÉE LITURGIQUE ET SES GRANDES DIVISIONS

Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.

Ayez en vous les sentiments de Jésus-Christ. (Philip. II, 5).

Mes frères,

Notre-Seigneur Jésus-Christ, en se faisant homme pour nous racheter, nous a élevés à la dignité d'enfants de Dieu. Il faut que nos pensées, nos sentiments, notre conduite, répondent à cette dignité, si nous voulons recueillir un jour l'héritage du ciel. Saint Paul nous indique le moyen que nous devons prendre pour sanctifier ainsi toute notre vie : c'est de faire naître dans nos cœurs et d'y développer chaque jour les sentiments du cœur de Jésus. Mettez donc tous vos soins, mes frères, à connaître Jésus-Christ, à l'aimer davantage, et travaillez de toutes vos forces à lui ressembler parfaitement. Pour vous aider à réussir dans cette entreprise si importante, je vous expliquerai dans quelques instructions, courtes et familières, le sens et les beautés des fêtes de l'*année liturgique*, dans lesquelles l'Eglise fait revivre sous nos yeux le divin Sauveur. Vous mettrez, je l'espère, bien plus d'empressement à assister aux saints offices, quand vous en comprendrez mieux la signification, et plus vous entrerez dans l'esprit de ces belles cérémonies, plus aussi vous pénétrerez dans les sentiments mêmes du cœur de Jésus, et plus il vous sera facile de les développer dans vos âmes. Je vous dirai aujourd'hui ce qu'est l'*année liturgique* et quelles sont ses *principales divisions*.

I

On entend par *année liturgique* une succession de cinquante-deux semaines, pendant lesquelles l'Eglise nous remet sous les yeux, dans ses offices et ses fêtes, les mystères de notre sainte religion, afin de nous les mieux faire connaître et de nous en appliquer les fruits.

1. L'année ordinaire, réglée sur le mouvement de la terre autour du soleil, a trois cent soixante-cinq jours, divisés en quatre saisons de trois mois chacune. L'Eglise catholique est aussi animée d'un mouvement incessant qui l'attire à son centre Jésus-Christ, le soleil de justice, la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde ; et bien que des forces contraires tendent à l'en éloigner, elle a reçu de son divin fondateur la promesse que le cycle de ses immortelles destinées s'accomplira un jour au ciel. Afin de rappeler chaque jour aux hommes le but vers lequel ils tendent, et de leur fournir les moyens d'y arriver, l'Eglise a voulu nous faire célébrer chaque année le souvenir des grands mystères par lesquels s'est

accomplie l'œuvre de notre rédemption. Jésus-Christ annoncé par les prophètes pendant quatre mille ans, Jésus-Christ naissant à Bethléem, vivant trente-trois ans sur la terre et mourant pour nous sur le Calvaire, Jésus-Christ triomphant de la mort, montant au ciel et envoyant le Saint-Esprit à ses apôtres pour continuer par eux son œuvre au milieu des hommes : voilà les tableaux que la sainte Eglise fait passer successivement sous nos yeux pendant le cours de l'*année liturgique*. On retrouve chez tous les peuples des fêtes religieuses instituées pour conserver le souvenir des grands faits de leur histoire et des citoyens les plus célèbres. Il est donc bien naturel que le peuple chrétien ait ses solennités annuelles en l'honneur de Jésus-Christ son chef, et des divins mystères de sa religion. Mais les fêtes nationales ont encore un autre but : c'est d'exciter dans les générations nouvelles le désir d'imiter la gloire et les vertus des ancêtres. C'est aussi le but de l'Eglise dans l'institution des solennités liturgiques, de nous rappeler sans cesse la gloire que le Sauveur des hommes a conquise pour lui et pour nous par son incarnation, sa passion et sa mort sur la croix, et d'exciter en nous le désir de la partager, à l'exemple des saints qui ont marché avant nous sur les traces de Jésus-Christ.

2. Toutefois ce serait se faire une idée inexacte de l'année liturgique, de croire qu'elle doit seulement nous rappeler les grandeurs et les beautés de la religion pour nous encourager à la pratiquer fidèlement ; elle a un but bien plus élevé et plus important : c'est de nous appliquer les fruits du mystère de la rédemption, de nous faire marcher nous-mêmes dans la voie du salut, de nous communiquer tous les jours davantage la vie du Christ.

N'oublions pas que Jésus a fait l'Eglise dépositaire des trésors de vérité et de grâce qu'il avait apportés au monde. L'Eglise est chargée de les communiquer aux fidèles par l'instruction religieuse, la prière publique, le saint sacrifice de la messe et les sacrements. Or, que fait l'Eglise dans chacune de ces fêtes qui constituent le cycle liturgique ? Elle réunit les fidèles pour prier, pour entendre la parole divine, pour assister au sacrifice de la messe, pour recevoir les sacrements ; et pour les disposer à bien profiter de toutes ces grâces, elle représente sous leurs yeux d'une manière sensible ce qui s'est passé dans la vie du Sauveur. Ce n'est pas un tableau inanimé, c'est plutôt le renouvellement des scènes de l'histoire de notre rédemption. En effet, les cérémonies religieuses de chaque fête sont groupées autour du sacrifice de l'autel où se retrouve, en corps et en âme, Jésus-Christ, Dieu et homme, sous les espèces sacramentelles ; les paroles que nous entendons sont la voix même de Dieu parvenant jusqu'à nous par les canaux divins de l'Ecriture inspirée et de la tradition ecclésiastique. Tout, par conséquent, dans ces saints offices nous dispose à exciter dans nos cœurs les sentiments qui sont dans celui de

Jésus-Christ : amour de Dieu et du prochain, haine du péché, mépris du monde, obéissance jusqu'à la mort. Les grâces les plus abondantes accompagnent chacune des cérémonies de l'Eglise, chacune des syllabes des prières publiques, et ces grâces, en pénétrant dans nos âmes, y opèrent ce que signifie le sens des paroles et des mystères sacrés. De même que les justes de l'Ancien Testament qui écoutaient avec foi les promesses des prophètes, se rendaient agréables à Dieu, de même que les bergers de Bethléem qui sont venus voir et adorer le Sauveur dans sa crèche, que les disciples qui se pressaient à sa suite et les malades qui s'approchaient de lui pour le toucher, recueillaient de ce commerce avec l'Homme-Dieu d'abondantes faveurs, ainsi les fidèles qui prennent part aux fêtes et aux cérémonies de l'Eglise, reçoivent toutes les grâces dont ils ont besoin pour leur salut, se sanctifient par l'usage qu'ils en font et vivent eux-mêmes de la vie de Jésus-Christ.

3. La perfection du chrétien consiste, ainsi que nous l'a enseigné saint Paul, à mourir au péché, à être enseveli avec Jésus-Christ, à se dépouiller du vieil homme pour revêtir l'homme nouveau, à ressusciter par la grâce à une vie nouvelle, pleine de vertus et de bonnes œuvres, afin d'arriver à la gloire éternelle. Nous sommes les membres du corps mystique de Jésus-Christ, il est notre chef, il a envoyé le Saint-Esprit pour nous faire vivre de sa vie et mettre en nous les sentiments qui conviennent à des enfants adoptifs du Père céleste. Par conséquent, la pratique la plus essentielle de la vraie dévotion doit être de nous unir le plus étroitement possible à Jésus-Christ par la foi, la charité, l'obéissance, la mortification.

Rien n'est plus propre à produire, à maintenir et augmenter cette union que l'habitude de méditer la vie et les mystères du Christ, en participant aux solennités religieuses. Tous ces mystères se tiennent, s'expliquent, se complètent l'un par l'autre ; aussi, pour en pénétrer le sens et en recevoir les effets, il faut les étudier dans l'ordre où ils se sont produits : c'est précisément ce que l'Eglise nous propose dans l'*année liturgique*. Il semble donc que tous les chrétiens devraient tenir à connaître parfaitement la signification de nos fêtes et de tout ce qui s'y rapporte, et mettre leur plus grand soin à suivre attentivement les offices de l'Eglise. Un grand nombre pourtant y semblent étrangers ; je ne parle pas de ceux qui ne viennent jamais à l'église, mais de ceux qui y viennent sans s'intéresser à ce qui s'y passe, sans articuler une prière, sans ouvrir leur paroissien ; ils peuvent s'acquitter à la rigueur du devoir dominical, mais quels fruits peuvent-ils retirer de cette dévotion inconsciente ? quels progrès peuvent-ils faire dans la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur ? Il y en a d'autres qui se préoccupent uniquement d'une dévotion particulière, qui récitent tous les jours le chapelet, portent un scapulaire, communient exactement le premier vendredi du mois, ou recommandent tous leurs

intérêts à saint Antoine de Padoue. Cela est très bien, mais il ne faut pas que ces pratiques de dévotion fassent oublier au chrétien que son premier devoir est de vivre de la vie du Christ, et que c'est la méditation pratique des mystères dont nos fêtes rappellent le souvenir, qui le préparera le mieux à vivre de cette vie divine.

Représentez-vous donc, mes frères, dans nos saintes solennités, que ce même Jésus qui est né, qui a souffert, qui est mort pour vous, est toujours personnellement présent dans son église, pour répandre encore sur tous ceux qui l'honorent les mêmes grâces qu'il a jadis apportées au monde aux jours de sa naissance, de sa mort, et de sa résurrection ; et venez avec autant d'empressement recevoir ses faveurs, que si vous aviez été à Bethléem le jour où les anges ont annoncé sa venue, ou à Jérusalem quand on l'a crucifié. Vous vous plaignez quelquefois d'avoir à répéter toujours les mêmes prières, de venir tous les dimanches aux mêmes offices ; vous voulez de la variété dans la dévotion, comme dans votre vie ordinaire ; eh bien, étudiez le sens des fêtes et des cérémonies, et vous y trouverez cette variété qui délasse l'esprit et réjouit le cœur. Tout parlera à vos yeux et à votre âme dans l'appareil si varié de la liturgie, et de même que chaque saison a ses attrait particuliers, chacune des parties de l'année liturgique aura des charmes pour vous, et chaque année le retour de ces solennités sera un nouveau stimulant pour votre piété.

II

L'*année liturgique* se divise en trois parties principales : le *temps de Noël*, celui de *Pâques* et celui de la *Pentecôte*, qui se subdivisent en un certain nombre de semaines caractérisées surtout par l'office du dimanche.

1. Pendant le *temps de Noël* l'Eglise nous rappelle l'histoire de la chute du premier homme et ses conséquences, puis elle nous montre le rédempteur, Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, promis dès l'origine, prédit par les prophètes, attendu pendant quatre mille ans, salué d'avance par les vœux des justes de l'Ancien Testament, et revêtant notre nature dans le sein de la vierge Marie.

La fête principale de ce premier cycle est la naissance même du Sauveur, ou Noël, à laquelle se rattache l'Epiphanie, ou manifestation du Sauveur aux Gentils nos ancêtres, car ce n'était pas seulement pour les Juifs, mais pour tous les peuples, que le Fils de Dieu venait sur la terre.

La préparation à la fête de Noël comprend les quatre semaines de l'Avent, destinées à préparer nos cœurs à bien recevoir le Sauveur au jour anniversaire de sa naissance ; et il y a après l'Epiphanie quelques semaines qui forment comme la conclusion de ces grandes fêtes. Le *temps de Noël* s'étend donc depuis le premier dimanche de l'Avent, vers la fin de novembre, jusqu'au dimanche de la Septuagésime, dont la date peut

varier de quatre semaines, parce que la fête de Pâques se célèbre toujours le dimanche qui suit la première pleine lune du printemps.

2. Pendant le *temps de Pâques*, l'Eglise met sous nos yeux les souffrances du Sauveur, sa mort, sa résurrection et son ascension au ciel. La fête de Pâques ou de la Résurrection, forme avec la semaine sainte le point culminant de ce second cycle et de toute l'année liturgique. Puisque c'est par sa mort et sa résurrection que Jésus-Christ a consommé l'œuvre de notre rédemption, il est naturel que ce mystère occupe le point central de l'année liturgique; le temps de Noël n'est que le prélude de celui-ci, et le temps de la Pentecôte n'en est que la conséquence. « La Pâque, dit saint Grégoire de Nazianze, est la fête des fêtes, la solennité des solennités, elle surpasse toutes les fêtes de la terre et toutes les solennités de la religion, autant et plus que le soleil surpasse en éclat les autres astres du firmament. »

La fête de Pâques, vu son importance, est précédée d'une longue préparation. A partir de la Septuagésime (c'est-à-dire environ soixante-dix jours avant Pâques), l'Eglise nous invite à nous préparer par la pénitence à célébrer la mémoire de la passion et de la mort du Sauveur; pendant les quarante jours du carême, elle nous prescrit le jeûne et l'abstinence pour nous faire prendre une part plus effective aux souffrances et aux mérites du Christ, et elle exige que nous allions chercher dans le sacrement de Pénitence le pardon de nos péchés, afin de nous approcher dignement de la sainte table, et de ressusciter à une vie nouvelle. Pendant les semaines qui suivent Pâques, l'Eglise nous maintient sous l'impression des grandes choses qui se sont accomplies depuis la Résurrection jusqu'à l'Ascension, et à partir de l'Ascension elle nous invite à nous préparer, à l'exemple des apôtres, à recevoir le Saint-Esprit.

3. La dernière partie de l'année liturgique est le *temps de la Pentecôte*. Au jour de cette fête, l'Eglise nous rappelle les merveilles opérées par le Saint-Esprit dans les apôtres, la promulgation de la loi nouvelle, la première prédication de l'Evangile et les commencements de l'Eglise catholique. Le cycle des mystères du Christ est terminé, le Fils de Dieu est remonté vers son Père et le Saint-Esprit est descendu sur les enfants d'adoption; l'Eglise nous invite alors à célébrer la mémoire du mystère de la sainte Trinité, au nom de laquelle le baptême et les grâces de la rédemption doivent être communiquées aux hommes jusqu'à la fin du monde; puis dans une longue série de semaines (qui peut varier de vingt-trois à vingt-huit), elle retrace dans les leçons du bréviaire l'histoire des luttes du peuple de Dieu contre ses ennemis, figure des combats et des victoires de l'Eglise, tandis que dans les épîtres des dimanches elle nous donne, d'après saint Paul, les préceptes les plus importants de la vie chré-

tienne, et nous fait lire dans les évangiles les paraboles et les discours dans lesquels le Sauveur nous a lui-même expliqué sa loi. Ainsi, après avoir considéré les mystères de la vie du Sauveur jusqu'à la Pentecôte, nous étudions ensuite la continuation de cette vie dans celle de l'Eglise catholique.

Pour que cette étude soit plus complète et plus fructueuse, l'Eglise a distribué tout le long de l'année liturgique, de nombreuses fêtes de la sainte Vierge et des saints : elle veut que nous les honorions comme nos modèles, et que nous les invoquions comme nos intercesseurs, pour arriver à mieux reproduire en nous la vie de Jésus-Christ.

Voyez, mes frères, avec quelle sollicitude l'Eglise s'occupe de votre sanctification, et remerciez Dieu de vous avoir ménagé de si puissants moyens de salut. Profitez de ces grâces, entrez de plus en plus dans l'esprit de nos fêtes, pénétrez le sens des prières et des cérémonies auxquelles vous assistez, tenez toujours les yeux fixés sur Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi, avec le secours de sa grâce évitez le péché, mortifiez vos passions, pratiquez les vertus de votre condition, renouvelez d'une fête à l'autre vos bonnes résolutions : alors chacune de vos journées sera marquée par un pas en avant vers le ciel, et vous pourrez dire avec l'apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. » (Gal. II, 20). Ainsi soit-il.

LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

X

MATER DIVINÆ GRATIÆ

Commençons maintenant à chanter les gloires de la *maternité* de Marie, la mère « très pure » et « très aimable, » dont nous énumérerons avec toute notre filiale et pieuse tendresse les douces prérogatives. Elle est d'abord « la mère de la divine grâce, » puisqu'elle a mis au monde Jésus-Christ l'auteur même de la grâce, ce qui est, ainsi que nous l'avons exposé, son titre de suprême dignité et de suprême honneur. Mais cette invocation signifie encore deux choses que nous allons méditer à ses pieds, en regardant son image qui nous sourit et qui semble nous dire : « Oui, je suis vraiment votre mère, et vous êtes mes enfants. »

1^o Marie est notre mère selon la grâce, selon l'esprit.

2^o Elle est la mère, c'est-à-dire la plénitude de la grâce, rosée divine qu'elle se plaît à répandre sur nous.

I

Elle est mère ! Ai-je besoin de vous faire goûter la suavité de cette appellation, à vous qui chaque jour appelez avec amour de ce nom, qui résume toute la bonté humaine, celles qui vous ont donné la vie, vous ont bercées enfants et engagées sur le chemin de l'existence en ayant bien soin d'écarter les épines et les cailloux ? Vous savez ce que c'est qu'une mère dans la maison. C'est un être fait de douceur, de générosité et de dévouement. Elle est forte comme le père, puisqu'elle est revêtue de l'autorité et qu'elle doit commander ; elle est faible comme l'enfant, puisqu'elle est d'une constitution délicate ainsi que lui et qu'elle doit aussi obéir. Trait d'union mystérieux entre ces deux termes extrêmes, elle jouit de les aimer, elle souffre de les voir se désunir ; et quand l'orage menace, c'est elle qui le conjure ; s'il éclate, c'est elle encore qui le reçoit et en atténue les ravages, toujours plaidant la miséricorde, se portant partout où le danger apparaît, où l'équilibre se rompt, médiatrice admirable qui assume les colères, reçoit les coups, prend sur elle-même les plus lourds fardeaux, contente pourvu qu'elle rétablisse l'harmonie et fasse régner la paix. On l'a appelée « la grande martyre de la maison, » elle en est aussi la force, la joie, la charité, l'amour, le bonheur chantant qui y attire et y retient. Qu'elle disparaisse, elle emporte avec elle toute l'allégresse, et le foyer désolé ressemble à une cage dont les oiseaux ont perdu la voix. Quand le père s'en va, il ne laisse pas un aussi grand vide.

1. Il arrive parfois qu'un chef de famille meurt jeune encore, laissant des enfants qu'il ne pourra élever, et c'est là sa poignante angoisse. D'un signe, il appelle auprès de lui sa femme, ses filles, ses fils, et à ceux-ci il dit : « Ce que je vous recommande, c'est de bien écouter votre mère. » Ce spectacle les touche profondément : ils recueillent ces précieuses paroles, son suprême et grave testament, et quand il a rendu son âme à Dieu, ils se jettent en pleurant dans les bras de leur mère, leur dernier amour et leur dernier soutien.

N'est-ce point ce qui s'est passé sur le Calvaire, quand Marie et Jean considéraient, dans une désolation indicible, le Sauveur agonisant sur la croix ? Jésus n'a pas voulu laisser ses chers disciples sans mère, il a jugé que c'était en quelque sorte contre nature et qu'ils seraient alors doublement orphelins, il préféra mourir lui-même. Pourquoi vous décrire cette scène qui est dans toutes vos mémoires, surtout dans tous vos cœurs ? Jésus penche la tête vers Marie et lui dit en regardant saint Jean : « Femme, voilà votre fils ! » — Nous voilà donc les enfants de Marie ! Et pour qu'il ne reste aucun doute, aucun voile sur les intentions divines, il ajoute, parlant à saint Jean : « Fils, voilà votre mère ! » En ce moment elle sentit s'émouvoir de tendresse et de douleur ses entrailles maternelles : de tendresse, car elle

retrouvait une immense famille ; de douleur, car il lui fallait adopter tant de fils indignes, ennemis, méchants, cruels au point d'avoir frappé Jésus !

Mais ce qui caractérise la mère, c'est qu'elle ne désespère jamais du retour de son enfant. Celui-ci peut s'éloigner, devenir prodigue, l'oublier même ; elle ne l'oublie point, elle prie pour lui, elle lui suppose des qualités qui le ramèneront un jour, pense-t-elle, car dans cette âme qui s'en va elle a versé tant d'amour, tant de conseils honnêtes, tant de bons sentiments qu'il est impossible que cette semence de vie demeure inféconde, que tout se dessèche et meure.

Marie accepta aussitôt cette nouvelle charge, d'abord parce que son Fils l'ordonnait : « Femme, voilà votre fils ! » sans la consulter, comme toujours, la sachant prête à tout pour lui plaire ; ensuite parce que devenue notre mère dans une inexprimable douleur, elle se prit à nous aimer d'un amour si grand qu'elle ne désespéra d'aucun de ses enfants, même des plus indignes.

Avez-vous réfléchi à cet acte d'autorité et de tendresse du Sauveur ? En avez-vous compris toute l'admirable portée, et comme il est honorable pour nous, comme il nous relève et nous grandit ? Sa mère est aussi notre mère, et ainsi nous sommes ses frères, les frères de Dieu !

Mais si elle est notre mère, elle veut en remplir toutes les obligations, nous nourrir des saintes inspirations et des grâces divines, nous élever dans la pratique du devoir qui mène à Dieu, nous vêtir d'innocence et de splendeur céleste. Elle est notre mère à tous sans distinction aucune, comme une mère ne distingue point entre les enfants qui se pressent dans son foyer. Toutefois elle est notre mère, non selon la nature, mais *selon la grâce* ; non selon la chair, mais *selon l'esprit*.

2. Dieu n'a qu'un Fils par nature, mais des milliers par adoption. Marie la plus parfaite image de Dieu, n'a eu qu'un « premier-né » de son sein, mais nous tous comme ses fils adoptifs. Jésus-Christ nous a accordé le privilège d'être les fils de Dieu, et afin de mettre le comble à toutes ses grâces, le sceau à son œuvre parfaite, il y a ensuite ajouté celui d'être les fils de Marie.

La loi humaine reconnaît l'adoption. Il n'est point rare qu'une dame riche et privée d'enfants choisisse un étranger qu'elle introduit chez elle, qu'elle fait asseoir à sa table, à qui elle fait donner une éducation supérieure dans le but de lui léguer ensuite sa fortune. Cet enfant n'est ni de son sang, ni de sa race, cependant elle l'appelle « Mon fils » et il jouira de tous ses biens. La loi consacre cette adoption et mettra plus tard le jeune homme en possession de la maison et des propriétés de sa mère adoptive.

Quelle différence toutefois entre cette adoption légale et notre adoption divine par la grâce ! Les hommes n'adoptent qu'une personne aimée, une élue entre toutes et dont les qualités d'esprit, de cœur, de caractère ont été soigneusement étudiées.

Marie nous a tous adoptés pour enfants, et comme les mères, elle réserve une tendresse spéciale et plus attentive aux faibles, aux déshérités, aux prodigues. Ce qu'elle nous communique en héritage, ce ne sont pas des biens périssables, mais la vie divine dont elle est l'inépuisable réservoir, mais les faveurs saintes qui nous font participer à la nature même de Dieu, et qui un jour nous rendront semblables à lui, éternellement heureux auprès de lui, auprès d'elle.

C'est ainsi qu'elle est notre Mère selon la grâce divine, *Mater divinæ gratiæ*. Assurance qui nous encourage et nous réjouit, car elle est aussi de notre sang. Elle sait ce qu'est notre nature humaine, elle a vécu de notre pain amer, souffert de nos souffrances; elle sait qui nous sommes, combien fragiles, chancelantes à toute pierre où nous nous buttons, et elle est notre mère toute compatissante, toute bonne.

II

1. La grâce de la Mère de Dieu, l'ange Gabriel a tenu à l'exalter en des termes qui ne pouvaient venir que d'une bouche angélique : « Je vous salue, ô pleine de grâce ! » Les Pères ont consacré de longs et magnifiques discours à expliquer ces paroles. Eve, disent-ils, fut maudite de Dieu qui lui dit : « Tu enfanteras dans la douleur et tu seras sous la puissance de ton mari, » anathème effrayant qui la frappait de trois maux : la douleur, la tristesse et l'esclavage. Je n'ai pas à dire comment s'accomplit la malédiction divine, ailleurs j'ai rappelé que l'histoire de l'humanité est surtout le martyrologe de la femme. Mais par le salut de l'Ange Dieu voulait relever les malheureuses filles d'Eve : il leur rendait le bonheur, puisque le ciel daignait les saluer; la joie, puisque Marie leur nouvelle mère était pleine de grâce, brillante de cette beauté qui réjouissait les anges et les hommes, exempte désormais de la colère de Dieu et l'objet de ses chères complaisances; enfin la liberté, l'autorité même, puisqu'elle devait commander comme mère au Fils de Dieu, au Maître du ciel et de la terre. Seule Marie est la vraie mère des vivants, la mère de la vie et de la grâce. Eve n'était, malgré son nom, que la mère des morts, le principe de toutes nos calamités.

Cette grâce, cette beauté de Marie, Dieu l'a vue, désirée, voulue et préparée de toute éternité, elle était le charme et le ravissement de la sainte Trinité qui la considérait et l'aimait comme son chef-d'œuvre, *gratia plena*, car elle devait être la mère du Fils. Aussi saint Bernardin de Sienne s'écrie-t-il : « Vous avez été prédestinée dans la pensée de Dieu avant toute créature, pour mettre au monde Dieu lui-même devenu homme. » (11^e Discours sur la sainte Vierge). Ayant à choisir sa mère, il la voulait pure, parfaite, splendide de dignité et de bonté, de majesté et de grâce, et le moment venu, après la longue préparation et le désir des siècles, il fit cette créature si

élevée et si attirante, si éminemment bonne, à qui l'Eglise adresse cette prière où éclate son admiration : « Reine du ciel, réjouissez-vous, car vous avez mérité de porter le Fils de Dieu, » *meruisti portare*.

Comment expliquer cette louange, unique dans la sainte liturgie ? Dieu seul mérite les hommages, les prières, les sacrifices des hommes, il mérite tout, et nous ne méritons en réalité rien de lui, car le mérite réel supposerait l'égalité, et voilà que Marie a *mérité* non seulement de recevoir nos vœux et nos félicitations, mais d'être la mère de Dieu.

Non, il ne serait pas vrai de dire qu'elle a mérité que Dieu s'incarnât et la choisît nécessairement pour sa mère, car l'égalité ne saurait exister entre le créateur et la créature. « Nous disons, explique saint Thomas avec sa profonde et lumineuse raison, que la sainte Vierge a mérité de porter le Maître du monde parce que, en vertu de la grâce qui lui a été donnée, elle a mérité le degré de pureté et de sainteté requis pour devenir la digne Mère de Dieu. » (3^e Part., q. xi, art. 11).

Marie ne pouvait rien mériter avant d'être, mais du jour où Dieu lui conféra la vie et les lumières de l'âme, elle reçut la grâce d'en haut comme une terre bien préparée reçoit la rosée du ciel, elle répondit à toutes ses inspirations et ne laissa pas échapper « une seule parcelle du don divin. » Aussi voyons-nous luire en elle toutes les vertus : la foi, *Beata es quæ credidisti*, l'humilité, *Turbata est*, la prudence, la virginité, *Quomodo fiet istud*, enfin l'obéissance qui les couronne toutes, *Ecce ancilla Domini*. En elle l'œuvre de Dieu trouve une correspondance parfaite, et il l'enrichit de toutes les grâces naturelles et surnaturelles, suivant la constatation de l'Ange, *gratia plena*.

2. Les grâces naturelles. Elle avait la noblesse, la race, était sortie de la première et la plus honorée des familles humaines, la beauté du corps, la perfection de l'âme, car Dieu voulait une mère digne de lui.

Quand le Sauveur parut, le nouvel Adam, ce fut pour réparer notre nature en sa splendeur primitive. Adam avait été créé admirablement beau, les mains divines l'avaient façonné; le souffle divin l'avait animé, pénétré d'un esprit d'intelligence, de lumière et d'amour tel que notre imagination, notre esprit n'en peut concevoir la riche intensité. Notre nature déchue ne saurait comprendre les doux et radieux mystères de la justice originelle. Même au point de vue humain, le Sauveur devait donc reproduire les prérogatives intellectuelles, les qualités aimantes et les privilèges de beauté du premier homme. Adam était sorti des mains de Dieu, Jésus prit la vie dans le sein de Marie. En celle-ci nous devons donc retrouver quelque chose de la pureté et de la puissance de celles-là. Car les fils tiennent de leur mère, suivant le vieil adage, *fili matrisant*, mais surtout le Sauveur qui ne reçut que de

Marie. Elle était donc pleine de grâce naturelle, Marie qui communiqua la vie et tout ce qu'une mère transmet à son fils, à Jésus-Christ le fils de Dieu et son fils à elle.

Ah! la beauté, la perfection la plus enviée et la plus séduisante, la vraie beauté, la grâce extérieure, reflet de la grâce intérieure, elle en fut douée plus que jamais femme au monde. Mais ne nous y méprenons pas, la beauté parfaite résulte de l'harmonie complète qui règne entre le corps et l'âme, entre les traits du visage et les vertus du cœur, de la proportion exacte des membres, mais de la dignité et du charme pur, rayonnant d'un front qui porte le reflet du regard de Dieu.

Le monde appelle beauté ce qui n'est que vanité dangereuse, élégance affectée qui déguise la nullité, coquetterie frivole qui pousse à la mollesse ou à la perversité. Les beautés qu'il célèbre sont des beautés de perdition, des appâts du vice couverts de fleurs, des pièges charmants qui cachent des abîmes de boue. Marie n'avait rien de ces menteuses séductions et les écrivains sacrés, les Pères, ne nous la représentent point telle. Le cachet de la beauté c'est la pureté, le charme de la pudeur, la gravité douce et souriante, la modestie, l'attrait qui pousse à la vertu. Rappelez-vous le beau portrait qu'ils nous font d'elle. « En toutes choses, dit Nicéphore-Calliste, d'après saint Epiphane de Jérusalem, elle était honnête et grave; elle parlait peu et seulement de choses nécessaires; elle écoutait volontiers et avec une douceur très affable, elle rendait à chacun l'honneur et le respect qui étaient dus à chacun. Elle usait à l'égard de tous d'une décente liberté de parole, sans moquerie, sans trouble, sans colère surtout. En un mot elle était exempte de tout faste, simple, sans fard. Sa vue n'inspirait aucune pensée coupable et tout en elle respirait une admirable humilité. Ses lèvres épanouies étaient tout imprégnées de la douceur de ses paroles. Pour ses vêtements, elle se contentait de leur couleur naturelle, ainsi que le prouve le saint voile de sa tête. Pour tout résumer, en toutes choses elle avait une grâce divine. » (*Hist. ecclés.* liv. II, chap. 23).

Voilà la vraie beauté, celle qui charme les yeux, mais qui attire les âmes, les élève vers Dieu, leur inspire des pensées nobles, les anime vers tout ce qui est saint, noble, vénérable, céleste. Rien de triste en elle, puisque ses lèvres sont épanouies par les douces paroles, comme une rose qui s'ouvre à la brise de l'aurore. Rien de tapageur non plus. C'est la joie, l'aménité, l'affabilité, la paix, le bonheur. Le monde qui s'étourdit pour ne point entendre les cris de sa conscience aux abois, ne connaît ni ne comprend cette félicité, il appelle bien ce qui est mal et beauté ce qui est laid. Mais vous, mes enfants, vous n'êtes pas de ce monde-là, aussi vous souhaitez-vous cette beauté de Marie qui la faisait aimer et respecter, et qui lui venait de sa ressemblance parfaite avec son Fils.

Au lieu que les fils ressemblent à leur mère, ici c'était la mère qui s'était faite ensuite l'image vivante de son Fils. Elle nous apprend ainsi que si vous voulez posséder cette beauté qui ravit Dieu et les anges, vous devez copier les traits aimables et augustes de Jésus-Christ, la douceur et l'humilité de son cœur et les graver dans votre âme, les reproduire dans votre conduite. Bientôt les hommes eux-mêmes les admireront sur votre visage; vous serez belles, non d'une beauté de perdition, mais d'une beauté de salut.

3. « Je vous salue, pleine de grâce », c'est-à-dire : Non seulement vous êtes belle, gracieuse, mais vous êtes la beauté, la grâce même. Gédéon et Booz avaient entendu une salutation qui ressemblait à celle-ci, quelle différence cependant ! L'ange leur disait : « Que le Seigneur soit avec vous ! » Ici Gabriel affirme nettement : « Le Seigneur est avec vous, ô Vierge comblée de la plénitude de la grâce ! » Et quand il prononce cette parole qui n'a jamais été adressée à aucune créature, il l'entend non seulement des grâces naturelles, mais surtout des grâces surnaturelles qui éclataient en Marie.

Ces grâces sont aussi infinies que le peut comporter un être fini, car c'est un principe que Dieu confère à chacun de nous des grâces proportionnées à notre mission; ainsi il en donne de plus nombreuses aux prêtres qu'aux simples fidèles, aux âmes qui ont embrassé l'état le plus parfait qu'à celles qui demeurent dans la vie chrétienne ordinaire. C'est pourquoi saint Joseph est plus élevé en dignité et a été gratifié de faveurs plus éminentes que les patriarches mêmes et les martyrs, il appartient à l'ordre de l'union hypostatique. Or Marie appartient au même ordre, et les grâces dont Dieu l'a comblée sont autant supérieures à celles dont saint Joseph a été honoré que son titre de Mère de Dieu surpasse celui de Père nourricier du Sauveur. En elle existe ce que les théologiens appellent la plénitude de *surabondance*, alors que les saints les plus agréables à Dieu n'ont obtenu qu'une plénitude de *suffisance*. Et sans cesse dans son âme les vertus infuses, les dons surnaturels s'accroissaient, par la correspondance parfaite à la grâce, la soumission entière à la volonté de Dieu, la mise en action à l'aide de prodigieux élans vers le ciel de toutes ses facultés, et, après la mort du Sauveur, par sa ferveur à recevoir la sainte Eucharistie. Sanctifiée par Dieu tout d'abord, exempte du péché originel, « quand elle devint mère de Jésus, dit saint Thomas, sa grâce fut consommée et la confirma dans le bien, et quand elle mourut, sa grâce fut consommée et la perfectionna dans la jouissance de tout bien. » (3^e Part., q. 27). A mesure donc elle grandissait en mérites et en grâces, semblable au soleil qui depuis son aurore jusqu'à son midi croît en lumière et en splendeur.

En elle, nulle imperfection qui obligeât le Seigneur à détourner sa face, car Dieu ne hait que le

péché et en Marie il ne voyait que vertu, pureté, charité et grâces sans cesse accrues.

Vous me direz qu'une telle perfection est désespérante. Non, elle est encourageante. D'abord il nous plaît vraiment d'avoir au ciel une Mère si remplie de la grâce divine et nous nous efforcerons de lui ressembler. Sans doute jamais il ne nous sera donné d'atteindre cet idéal, mais du moins nous le regardons, et parce que nous sommes des enfants de Marie, nous tenons à honneur de reproduire en nous quelques linéaments de ses traits. En elle pas une pensée légère, pas une parole oiseuse. Alors nous veillons sur notre imagination, sur notre esprit, sur notre langue. A chaque fois nous nous disons : « C'est pour elle ! Marie me voit et elle est contente de moi ! » Et puis si Dieu lui a conféré tant de grâces, est-ce qu'il ne vous en a pas distribué aussi avec une excessive libéralité ? Est-ce qu'elles ne vous sollicitent pas toujours, à chaque moment, surtout à l'heure du danger, quand vous vous y êtes exposées et que votre conscience réclame ? Ces reproches intérieurs sont encore des grâces qui tombent sur votre cœur comme la pluie d'été sur les campagnes désolées par la sécheresse ; recueillez-les avidement afin qu'il reverdisse en bonnes œuvres, en saines pensées, en résolutions généreuses.

Oh ! qu'elle est douce aux lèvres, douce à l'âme, cette invocation : « Mère de la divine grâce ! » Quand nous la redisons avec une confiance toute filiale, nous nous rappelons que Marie est notre mère, qu'elle a reçu toutes les grâces divines, non seulement pour elle, mais pour nous. Elle possède la source, elle en a la libre dispensation et elle en dispense comme ferait une mère qui, en temps de disette, distribuerait à ses enfants le pain qu'elle posséderait en abondance. Allez ! elle ne négligera personne, tant elle nous aime ! Il entre d'ailleurs dans le plan de Dieu que toute grâce passe par ses mains et que nul ne soit sauvé que par elle. C'est la doctrine de saint Bernard : « Nous avons tout reçu de la plénitude de Jésus-Christ, » mais c'est Marie qui est la dispensatrice de cette plénitude de grâces. Son immense héritage de mérites, en bonne mère elle l'a recueilli pour nous, combien nous sommes riches !

Usons largement de ces trésors de la divine grâce, nous ne les épuiserons jamais. Un jour au ciel nous remercierons Marie de nous avoir soutenus et sauvés malgré notre faiblesse, et avec quelle allégresse reconnaissante nous chanterons la « Mère de la divine grâce ! »

SERMONS OU L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

LII

LES HOMMES CONNUS AU JUGEMENT DERNIER

Videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et maiestate.

Ils verront le Fils de l'homme venant sur un nuage avec une grande puissance et majesté. (Luc, xxi, 27).

Dimanche dernier, ces paroles ont servi de texte pour vous rappeler comment Dieu se fera reconnaître de tous dans la majesté du jugement général ; aujourd'hui elles nous serviront de point de départ pour constater, parallèlement à cette première vérité, une seconde vérité, à savoir, que le jugement dernier fera connaître l'homme, qui en ce monde est souvent un mystère pour les autres hommes.

« C'est à ce moment, dit saint Jean Damascène, que les livres des consciences seront ouverts. » Ce qu'il y a de plus secret, de plus caché, de plus inconnu ou de plus méconnu dans l'homme juste ou pécheur sera mis publiquement en complète évidence. Depuis longtemps et toujours Dieu nous aura connus. Déjà le jugement particulier nous aura fait connaître à nous-mêmes. Le jugement général sera la notification au monde entier de nos mérites ou de nos démérites. — Ecoutez, mes enfants, ce que l'apôtre saint Paul dit de lui-même : « Que les hommes, dit-il, nous considèrent comme les ministres de Jésus-Christ. Ce qui importe, c'est que nous soyons trouvés fidèles. Pour moi, je me mets fort peu en peine d'être jugé par quelque homme que ce soit. Je n'ose pas me juger moi-même : car encore que ma conscience ne me reproche rien, je ne suis pas justifié pour cela. Celui qui me juge, c'est Dieu. C'est pourquoi ne jugez pas avant le temps, jusqu'à ce que vienne le Seigneur qui exposera à la lumière ce qui est caché dans les ténèbres, et qui produira au grand jour les plus secrètes pensées de nos cœurs ; et alors chacun recevra de Dieu une juste sentence. » (I Cor., iv, 1-6). Si le grand Apôtre qui avait tant travaillé et souffert pour le nom de Jésus-Christ, craint de ne pas se connaître lui-même, et s'en réfère au jugement de Dieu pour les louanges qu'on voudrait lui adresser, il n'est pas surprenant que nous soyons exposés à nous tromper sur le compte des autres, à louer ce que Dieu blâme, à blâmer ce que Dieu loue.

Mais au jour du jugement, tout sera vu à la lumière de Dieu. Ces justes qui, dans le cours des siècles, comme du temps de saint Paul, étaient traités de fous à cause de Jésus-Christ, qui étaient parfois maudits, exérés, persécutés, regardés comme la balayure du monde, « ces justes, dit Salomon, se tiendront avec assurance devant leurs détracteurs et leurs persécuteurs. Les mé-

chants à leur vue seront saisis de frayeur et d'étonnement : Les voilà, diront-ils pleins d'amertume, ceux que nous avons raillés et méprisés. Leur vie nous paraissait une folie, et leur mort une honte. C'est nous qui étions les insensés : car les voilà élevés au rang des enfants de Dieu, et ils partagent le sort des saints. » (Sap., v, 1 sq.).

Si encore les malheureux pécheurs forcés de glorifier les saints pouvaient au moins cacher leur propre honte ! Mais pour eux, comme le dit saint Bonaventure, « au jugement dernier se cacher sera impossible ; être vu, intolérable. » Fils de la nuit et des ténèbres, comme les nomme saint Paul (I Thes., v, 5), la lumière sera leur châtiment et leur supplice. C'est en vain « qu'ils crieront aux montagnes : Tombez sur nous ; et aux collines : Couvrez-nous. » (Luc, xxiii, 30). Ils boiront jusqu'à la lie le calice de l'humiliation. — C'est alors que se réalisera en eux la menace d'Isaïe : « Malheur à toi qui méprises ; ne seras-tu pas méprisé ? Oui, quand tu seras las de mépriser les autres, tu tomberas toi-même dans le mépris. » (Is. xxxiii, 1). Bien plus, ils se jugeront, ils se condamneront eux-mêmes : « Nous avons donc erré loin de la vérité, diront-ils. *Ergo erravimus a via veritatis...* Nous nous sommes lassés dans la voie de l'iniquité et de la perdition... De quoi nous a servi notre orgueil ? qu'avons-nous tiré de nos richesses ? » (Sap., v, 6-8).

Et c'est là, mes enfants, le côté du jugement dernier qui nous touche de plus près, savoir, la manifestation publique de nos mérites ou de nos démérites. La vertu n'aura rien perdu à se cacher par modestie ; le vice n'aura rien gagné à se masquer par hypocrisie. — C'est ce que l'Eglise exprime si bien dans la belle prose de l'office des morts : « Quand le Juge siègera, tout secret sera dévoilé, et rien ne restera sans récompense, *Quidquid latet apparebit, nil inultum remanebit.* »

Nous, mes enfants, qui aimons Dieu, laissant la crainte à ceux qui ne veulent pas l'aimer, vivons dans la douce espérance d'un jugement de miséricorde. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologetique

DEUXIÈME PARTIE

JÉSUS-CHRIST

IV

NAISSANCE DE SAINT JEAN-BAPTISTE

I. Quand le temps fut venu, Elisabeth quitta avec Marie la maison de campagne où pendant de longs mois elle avait caché tant de mystères d'anxiété et de bonheur, de pudeur naturelle et de joie. Elle dit adieu à ces lieux bénis où s'élève aujourd'hui le « Sanctuaire de la Visitation, » des-

cent par une pente douce vers la « Fontaine de Marie » où la pieuse vierge allait chaque jour puiser de l'eau, et se rend à Aïn-Karim dans la demeure de Zacharie.

« Son heure d'enfanter arrivée, elle mit au monde un fils. » (Luc, i, 57).

La sainte Vierge reste auprès d'elle, si l'on en croit saint Ambroise, car la charité ne fait rien à demi. C'est pour l'assister, partager sa joie qu'elle est venue, comment l'aurait-elle quittée alors que toute la famille se réunissait pour la féliciter ? Ne se sentait-elle point pressée d'autre part de voir cet enfant miraculeux qui serait « le témoin de la lumière » ?

Les auteurs mystiques nous disent que le fils d'Elisabeth en venant au monde se mit à sourire gracieusement, loin de pleurer comme les autres enfants. (S. Pierre Damien). Marie le prit dans ses bras et le caressa avec beaucoup de tendresse en le pressant sur son sein, de là ce titre de « marraine de saint Jean-Baptiste » qui lui est attribué par quelques écrivains pieux. Et l'enfant fixait sur elle ses regards, comme s'il eût compris qui elle était, et il ne pouvait détacher ses yeux de ses yeux, même pour contempler sa mère. (Saint Bonaventure). Mais Elisabeth n'en prenait point ombrage, ayant toujours l'âme pénétrée de cette pensée d'humilité : « D'où me vient que la mère de mon Dieu daigne s'abaisser jusqu'à moi ? »

Les voisins et toute la parenté apprenant que le Seigneur avait signalé en elle d'une manière éclatante sa grande miséricorde, accoururent de toutes parts lui témoignant leur joie sincère, et le huitième jour ils se réunirent pour circoncire l'enfant. Cette cérémonie était toujours solennelle. On se réjouissait de la venue au monde d'un nouveau fils d'Abraham, et c'était l'usage de lui imposer un nom. Dans les familles juives, très attachées à leurs traditions, l'on donnait ordinairement au fils aîné le nom du père ou celui d'un proche et illustre parent. Ainsi les hommes disparaissaient, mais le nom restait, la chaîne n'était pas rompue, un anneau semblable remplaçant aussitôt l'anneau brisé, les aïeux revivaient dans leurs petits enfants.

« Et ils lui donnaient le nom de Zacharie, son père. Mais sa mère intervint et dit : « Non, il s'appellera Jean. »

« Et ils lui répondirent : « Il n'y a personne dans votre parenté qu'on appelle de ce nom. »

« Alors ils demandèrent par signe à Zacharie comment il voulait le nommer. Et ayant réclamé des tablettes il écrivit ces mots : « Jean sera son nom. » Et tous étaient dans l'étonnement. »

A l'instant Zacharie recouvra la parole, la foi délia sa langue que son incrédulité avait liée, « il ouvrit la bouche, » non pas pour se plaindre de la longue punition qu'il avait subie, ni des angoisses qui l'avaient accablé durant sa retraite forcée où, séparé des humains, il versait des larmes de repentir et s'humiliait de sa faute, mais pour bénir Dieu : *Et loquebatur benedicens Deum.*

Mille sentiments divers se pressent dans son âme, mais surtout la joie, la reconnaissance. L'esprit prophétique s'empare de lui, le présent lui apparaît comme dans une lumière de grâce, l'avenir dans une aurore d'espérance, les mystères de l'Écriture se découvrent à ses yeux, les promesses il les voit dans leur saisissante et splendide réalité ; son cœur, sa foi, son enthousiasme, sa parole éclatent dans ce beau chant du *Benedictus* qui s'échappe de ses lèvres.

II. Nous y trouvons quatre idées, quatre strophes.

Le Sauveur est arrivé. Vive Dieu qui nous a visités ! (68-71).

Vive le Sauveur qui nous délivrera de nos ennemis et nous accordera de servir Dieu dans la sainteté et la justice ! (71-76).

Béni ce petit enfant qui sera son héraut ! (76-77).

Bénie cette œuvre de pardon et de lumière ! (78-79).

1. « Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, il a visité son peuple et l'a racheté.

« Il a fait surgir pour nous un Sauveur puissant, dans la maison de David, son serviteur.

« C'est ainsi d'ailleurs qu'il l'avait annoncé par la bouche de ses saints prophètes, dans la suite des siècles. »

Dieu nous « a visités », mais cette fois c'est pour nous relever, pour nous bénir, puisqu'il nous envoie le « Rédempteur » attendu par son peuple, le roi fils de David que porte dans son sein Marie, fille de David. Oh ! comme Zacharie comprend maintenant les oracles des prophètes, jusqu'à la mystérieuse parole d'Isaïe touchant la Vierge qui donnera au monde l'Emmanuel ! Sans doute il ne développe point sa pensée, mais sa pensée est présente, voyante, *in domo David pueri sui*.

2. Oui, il nous envoie « le Sauveur, salutem, qui nous délivrera de nos ennemis, et de la main de tous ceux qui nous haïssent.

« Ainsi il exercera la miséricorde envers nos pères ; ainsi, il montrera qu'il se souvient de son alliance sainte avec eux, de la promesse faite avec serment à Abraham notre père.

« Ainsi il nous accordera que, arrachés aux mains de nos ennemis, nous l'adorions sans crainte, en marchant devant lui, dans la sainteté et la justice, tous les jours de notre vie. »

Qui sont ces ennemis dont la pensée préoccupe visiblement Zacharie ? Hérode et les Romains ? Non, il s'élève plus haut. Pour lui la patrie juive semble disparaître, et son esprit envisage plutôt le royaume de Dieu où veulent parvenir les âmes, qui sont arrêtées dans leur marche par le monde et les partisans du monde. Ceux-ci exercent une pression sur elles pour les empêcher de jouir des fruits de la promesse. Mais voici le Sauveur qui les affranchit, qui leur donne la précieuse liberté de marcher dans la droiture « sous le regard de Dieu, » de le « servir » avec zèle et « sainteté »

en lui rendant le culte de leurs libres adorations, de le servir avec fidélité en observant les « justes » préceptes de sa loi. Et cette heureuse liberté dans le service de Dieu leur est acquise pour jamais.

3. Alors dans son ravissement, il salue l'enfant qui sera le héraut du Sauveur, la voix qui annoncera les miséricordes divines :

« Et toi, petit enfant, tu seras appelé le prophète du Très-Haut, car tu marcheras devant la face du Seigneur pour lui préparer le chemin, pour donner à son peuple la science du salut, et lui annoncer le pardon de ses fautes. »

Prophète il le sera puisque lui seul connaîtra le Messie et dira : « Voici l'Agneau de Dieu » ; puis il ajoutera : « C'est lui qui efface le péché du monde, » justifiant ainsi la parole de Zacharie : « Il annoncera au peuple fidèle le pardon de ses fautes. » Telle est la vraie science du salut : elle consiste à connaître le Sauveur qui, parce qu'il est le Fils de Dieu, peut seul remettre les péchés. Dans ce beau cantique, nulle trace de l'espoir d'une royauté temporelle et conquérante ; cette royauté du Messie sera toute spirituelle, s'imposant aux âmes pardonnées et élues.

4. « Ce pardon nous vient des entrailles de la miséricorde de notre Dieu. Elle nous a visités, radieuse, comme une aurore qui nous éclaire du haut du ciel.

« Illuminant de ses rayons ceux qui sont assis dans les ténèbres, et dans l'ombre de la mort, afin de diriger nos pas dans la voie de la paix. »

Cette « visite » de Dieu par l'incarnation, puis par la grâce qui purifie l'âme, c'est le chef-d'œuvre de la miséricorde divine. C'est en la célébrant que Zacharie inspiré a commencé son cantique, c'est en la rappelant qu'il le termine, parce que c'est la pensée maîtresse de son âme, le mot qui résume tous ses sentiments. Le Sauveur vient, il monte dans le ciel comme le soleil et il éclaire non seulement les Juifs, le peuple fidèle, mais tous les peuples qui vivent dans la nuit de l'erreur, de l'ignorance et de l'idolâtrie. Tous désormais marcheront d'un pas assuré dans le chemin de la vérité où les consciences trouveront la paix.

Ce cantique est digne du *Magnificat*. L'Eglise les a pieusement recueillis tous deux et par la place qu'elle leur assigne, indique leur vraie signification. Elle chante le *Benedictus* dans ses Laudes, durant l'attente de la lumière qui va poindre, *Oriens*. Elle le chante sur la tombe des défunts, de nos frères et de nos sœurs que Dieu a visités par la mort, ses grâces et ses clartés : c'est le chant de l'espérance. Le *Magnificat* se redit le soir lorsque la lumière tombe, au déclin du jour, après le labeur accompli et les faveurs reçues : c'est le chant de la reconnaissance.

Quand les martyrs du Japon furent condamnés au nombre de vingt-six à être crucifiés sur une des collines qui dominent Nangasaki et que les bourreaux les eurent attachés à leurs croix, prêts à recevoir le coup mortel, le P. Baptiste, commis-

saire des franciscains, placé au milieu de cette vaillante troupe, rangée sur une seule ligne, entonna le *Benedictus* que tous reprirent avec lui. Ce fut pour eux le chant du martyre, et du triomphe.

III. Mais revenons au texte de l'Evangile.

« La crainte saisit tous les voisins, et le bruit de tous ces événements se répandit parmi toutes les montagnes de la Judée.

« Tous ceux qui en entendirent parler gardèrent ces paroles dans leur cœur, et ils se disaient entre eux : « Que pensez-vous que sera cet enfant ? » Car la main du Seigneur était avec lui. (65-66).

« Cependant l'enfant croissait et son esprit se fortifiait ; et il demeurait dans les déserts jusqu'au jour où il se montrerait à Israël. » (Luc, I, 80).

Voilà, les seuls détails pleinement authentiques que nous ayons sur l'enfance et sur la première jeunesse de saint Jean.

Des traditions diverses qui parfois confinent à des légendes, ont amplement suppléé à cette auguste discrétion. Le lendemain même de la circoncision, Marie fait ses adieux à la maison de Zacharie (2 juillet), et se retire à Nazareth pour méditer dans sa pieuse solitude sur le mystère plus merveilleux encore de sa virginale maternité, qu'elle n'a point révélée même à saint Joseph. Quarante jours après sa naissance, suivant la loi, Jean est conduit au temple, et consacré à Dieu, comme Nazaréen. Il convenait en effet que celui qui devait revêtir « l'esprit d'Elie » en eût aussi les vertus mortifiées. Ses parents le conduisirent-ils à Bethléem au berceau de l'Enfant Jésus, c'est une question à laquelle seuls ont répondu les peintres en quête de sujets touchants de tableaux. Encore ne se la sont-ils posée qu'à la Renaissance, qui fut toujours plus soucieuse de fictions poétiques que de vérité historique. Les « Saintes Familles » datent de cette époque. Le grave moyen âge s'en tenait à l'Evangile, mais le seizième siècle trouvait, parce qu'il s'était abreuvé presque uniquement aux sources mythologiques, la légende infiniment plus belle que l'Evangile. De là ces œuvres magistrales, — encore qu'un peu mièvres, en attendant la *mignardise*, — où l'on voit saint Jean accompagné de son agneau et présentant à l'Enfant Jésus assis sur les genoux de sa mère une fleur, un oiseau ou une petite croix.

Plusieurs Pères dont l'autorité est respectable, nous racontent des traits qu'on ne saurait réputer authentiques, mais qu'il convient de mentionner.

Quand Hérode eut ordonné de massacrer tous les enfants de deux ans et au-dessous dans les environs de Bethléem, ses sicaires se rendirent chez Zacharie. Car l'on n'avait pas oublié les événements éclatants de la naissance de son fils.

— Où l'avez-vous caché ? lui dirent les soldats.

— Par le Dieu dont je suis prêtre et que je sers dans le temple, répondit le vieillard, je ne sais pas où est mon fils.

Les sicaires rapportèrent ces paroles à Hérode :

« Eh quoi ! s'écria-t-il, est-ce que cet enfant doit régner en Israël ? Zacharie ne sait-il pas que tout son sang peut en répondre ? » C'était son arrêt de mort. Les soldats revinrent au temple où il exerçait ses fonctions saintes de sacrificateur : « Dieu m'est témoin, leur répéta Zacharie, que je ne sais où est mon fils. Versez mon sang, vous le pouvez. Dieu recevra mon âme, car vous répandez le sang innocent. »

Et il aurait été égorgé par Barabbas, l'insigne voleur, contre l'autel. Le pavé du temple, dit Tertullien, garda longtemps les marques de son sang. (Protévangile de saint Jacques, saint Pierre d'Alexandrie, Nicéphore, saint Basile, Cedréne).

Les émissaires du tyran courent alors à Aïn-Kârim. Elisabeth fuit devant eux, mais son doux fardeau, qui se fait lourd, ralentit sa marche : elle entend déjà les cris vainqueurs des satellites ; elle s'écrie : « O montagne, reçois la mère et l'enfant ! » Sa prière est exaucée, un rocher s'ouvre, puis se referme sur elle et la dérobera à la fureur des soldats. Alors seulement elle respire, remercie Dieu et dépose son enfant sur une pierre qui s'amollit comme une cire, sous l'empreinte de ses petits membres.

Elle reste quarante jours cachée ainsi dans cet abri de roches. Epuisée d'angoisse et de fatigue, elle embrasse son fils une dernière fois et rend son âme à Dieu, martyr de son amour maternel. Son corps est enseveli par les anges, parce qu'il a été la demeure de l'Ange du Seigneur, annoncé par Malachie. L'enfant se retire au désert dès l'âge de deux ans, il y converse avec les anges, dit saint Jérôme, et il se prépare à sa mission dans cette solitude « où l'air est plus pur, le ciel plus ouvert, Dieu plus familier avec l'esprit. » Une fois il revoit l'Enfant Jésus qui à son retour d'Egypte, suivant saint Bonaventure, se détourne de son chemin pour converser avec lui. Ils mangent ensemble, et le fils de Marie laisse ravi et comblé des plus précieuses bénédictions le fils d'Elisabeth. (Voir Pardiac, *Histoire de saint Jean-Baptiste*).

Le récit évangélique toutefois nous paraît plus beau, plus riche de doctrine et de pieuse suavité que tous ces détails plus ou moins suspects. Nous y voyons l'enfant grandir et « son esprit se fortifier. » De bonne heure il se retire au désert, afin qu'étant loin des hommes il soit plus près de Dieu, afin que rien ne le distraie de la pensée de sa mission et des grandes vérités qu'il doit prêcher un jour. La solitude n'est pas la perfection, dit saint Thomas, mais c'est le grand instrument de la perfection (2^a 2^{ae}, q. 188, art. 8). Aussi tous les saints ont-ils recherché sinon le désert, au moins la solitude parmi le monde. Mais lui, qui est le saint parfait, le plus grand des enfants des hommes, gardera le culte absolu du désert, où il ne converse qu'avec Dieu et les anges de Dieu des choses admirables qui intéressent le salut du monde. Il y restera, cet homme extraordinaire,

priant, se mortifiant d'une manière inouïe, portant sur sa chair un cilice de poils de chameau, serré par une ceinture de cuir qui lui meurtrit les reins, se nourrissant de sauterelles, de racines, de miel sauvage, n'ayant pour abri que des cavernes, pour compagnons que les rochers et les bêtes fauves. Tout cela, pour se rendre plus digne d'être « le témoin de la lumière, » le serviteur du bon Maître. Aussi gardera-t-il sa virginité, peut-être par vœu, sûrement avec allégresse. « Je le trouve même plus que vierge, dit saint François de Sales, parce qu'il est vierge même des yeux par lesquels il n'a vu que les objets insensibles du désert. »

Sa mortification d'esprit et de cœur est plus effrayante encore. Il annonce le Sauveur, l'Agneau de Dieu, le Fils du Père, et il se privera de le voir, de jouir de sa face adorable, de ses paroles, du charme de ses yeux, de la douceur de s'entendre dire : « Va, tu es mon bon et fidèle serviteur. » Un jour, il sera tout près de lui, il le montrera à ses disciples André et Jean : « Le voilà ! » Ceux-ci iront aussitôt s'attacher aux pas de Jésus, lui il fera violence à son cœur, il ne les suivra pas et rentrera dans sa retraite ! « Pousser la retraite jusqu'à se priver de la vue et de la conversation de Jésus-Christ, dit Bossuet, c'est une sorte d'abstinence plus divine et plus admirable que toutes celles que nous avons vues déjà dans saint Jean-Baptiste. » (*Elévations*, 15^e semaine).

IV. Essayons de reconstituer d'après des récits fidèles les lieux qui furent témoins de la Visitation, de la naissance de saint Jean-Baptiste et de son austère jeunesse.

Quel « charmant coup d'œil que la vue de Saint-Jean de la Montagne — Ain-Kârim, — un des plus ravissants du monde à coup sûr ; rose au milieu des épines, perle au fond de l'Océan !... » La descente est pénible, mais quand on se porte à l'extrémité du promontoire sur lequel est bâti le village, « l'œil suit avec délices la vallée qui se jette dans celle du Térébinthe, se perd ensuite dans le désert de saint Jean, puis s'arrête sur sa grotte et son caroubier pour revenir contempler les lieux où naquit le Précurseur, et les *montana Judææ* parcourus par l'humble Vierge de Nazareth. C'est dans cet admirable paysage que M. de Ratisbonne bâtit une demeure à ses filles et à ses chères orphelines. »

Sur l'emplacement de la maison de Zacharie où naquit saint Jean-Baptiste, à Ain-Kârim, s'élève l'église d'un monastère franciscain. Elle mesure trente-sept pas de long, vingt de large, est pourvue de trois nefs et d'une coupole. Au fond de la nef latérale gauche se trouve un escalier de sept marches par où l'on descend dans une grotte qui était jadis une chambre de la maison de Zacharie. C'est là qu'Elisabeth donna le jour au plus grand des enfants des hommes, ainsi que le rappelle cette inscription gravée sur un marbre circulaire, sous l'autel : *Hic Præcursor Domini natus est*. Six lampes de prix y brûlent continuellement. La

voûte de la grotte est telle qu'elle était au temps de Zacharie. Elle est creusée dans un sable un peu noir, assez dur, comme la pouzzolane des catacombes de Rome.

« Pourquoi une grotte?... Voici une explication qu'on m'a donnée. Les villages, comme les villes, sont généralement adossés aux montagnes, et les maisons sont appuyées d'un côté contre le rocher. Comme celui-ci est ordinairement friable ou formé de couches minces, on continue la maison en creusant une grotte, qui est la pièce la plus fraîche et la meilleure de la maison. Il en est ainsi à Bethléem et à Nazareth, où j'ai examiné ces sortes d'appartements. La maison de saint Joseph ressemblait exactement à celle de Zacharie son parent. »

D'Ain-Kârim dirigeons-nous vers la maison de campagne de Zacharie, où se passa la délicieuse scène de la Visitation. A l'est, après cinq minutes de marche, voici la *Fontaine de la Vierge* où Marie est allée souvent puiser de l'eau durant ses trois mois de séjour. A cent pas de là, à gauche, un sentier qui conduit à la chapelle de la Visitation, pendant que le chemin rocailleux mène tout droit au désert, à *El Habiz*, où nous reviendrons tout à l'heure.

Un quart d'heure de marche et l'on arrive par une montée douce à la sainte maison. Au-dessus de l'entrée modeste, la croix de Jérusalem, puis à l'intérieur un puits, tout près, d'où jaillit la *source de sainte Elisabeth*. Puis la chapelle, qui fut longtemps ensevelie sous les ruines. En 1861, les Pères Franciscains voulurent la rebâtir, mais auparavant ils procédèrent à des fouilles intelligentes qui découvrirent les traces d'une ancienne chapelle bâtie en 1621. C'est cette chapelle primitive qui fut restaurée. En entrant, à droite, un quartier du rocher miraculeux qui a gardé l'empreinte du petit saint Jean-Baptiste sauvé par sa mère.

A quelques pas de là, un vieil olivier qui a peut-être abrité les deux saintes femmes. Ces lieux bénis entre tous ont entendu les paroles d'Elisabeth : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, » furent témoins de leur pieuse joie, de l'effusion de leurs embrassements, et il semble qu'ils en aient gardé je ne sais quel souvenir céleste, quel recueillement ravi. N'ont-ils pas entendu Marie chanter le *Magnificat* ?

A côté du sanctuaire, sur la maison d'un drogman du consulat français, flotte notre drapeau dans cet air embaumé par la présence de Marie.

Poussons maintenant jusqu'au désert qui est tout proche, en revenant près de la *Fontaine de la Vierge*, où des femmes moulent, deux par deux, dans leurs moulins à bras, formés de deux meules noires de pierre très dure, placées l'une sur l'autre, la quantité de farine nécessaire à la galette du lendemain. Nous voici bientôt en plein désert. Un monceau de pierres nous arrête d'où émerge un rocher isolé d'un mètre de circonférence et d'un demi-mètre de haut, semblable à une moitié d'orange. C'est la *Chaire* d'où saint Jean prêchait à la multitude.

Encore une demi-heure de marche et nous atteignons, parmi les bruyères et les pierres, le sommet escarpé d'une colline qui domine la vallée du Térébinthe. C'est la *grotte de saint Jean*, « une cellule naturelle, longue de sept mètres, large de trois, avec autant de hauteur. Elle a deux ouvertures, l'une servant de porte, l'autre de fenêtre. Celle-ci donne sur la vallée et a une très belle vue. Au fond il y a un rocher qui semble tout exprès taillé pour servir de siège et de couche ; on l'appelle le *lit de saint Jean*. Une source d'eau limpide et fraîche sort d'une fente de rocher et forme au pied de la grotte un petit bassin qui s'épanche dans la vallée, en traçant un étroit ruban de verdure. — C'est le cellier et la cave de saint Jean-Baptiste, dit un religieux, le P. Nau. — Au dessus de la grotte il y avait une église et un couvent dont les ruines sont très reconnaissables... Un énorme caroubier étale tout auprès sa luxuriante verdure. ¹ »

Il nous semble que ces détails pris sur le vif rendent plus saisissant le récit évangélique. On croit voir Marie parcourant ces montagnes, Jean-Baptiste se livrant à ses effrayantes pénitences, ou parlant debout sur ces rochers qui n'ont pas changé...

PLANS DE SERMONS POUR L'ASSOMPTION

I

TRIPLE ASSOMPTION DE MARIE

María assumpta est.

Toute la vie de la sainte Vierge fut une assomption continue et progressive. Dieu ne cesse de l'élever, jusqu'en ce jour de son couronnement qui met le comble à sa gloire.

I. Assomption du néant à la vie (Vie naturelle)

1. De toute éternité, Dieu prédestine Marie à être la mère du Sauveur du monde (Ps. cxxxii, 13), et cette prédestination est étroitement liée à celle de son fils Jésus-Christ.

2. Après la chute d'Adam et d'Eve, Dieu la promet positivement comme la femme bénie qui doit écraser la tête du serpent. (Gen., iii, 15).

3. Dans tout l'Ancien Testament, Marie est jointe au Messie : c'est pourquoi elle y est *figurée* très souvent : (arche de Noé, arc-en-ciel, échelle de Jacob, tour de David...; Rachel, Débora, Judith, Esther, etc... Cf. lect., 3^e Nocturne, die 5^e inf. Oct. Immaculatae Conceptionis B. M. V.); et *prédite* (Isaïe vii, 14).

4. Sa naissance et le complet usage de sa raison.

II. Assomption de la vie à la grâce (Vie surnaturelle)

1. Dès le premier instant, Marie est conçue *exempte* du péché..., des suites du péché...; — et *ornée* de tous les dons du Saint-Esprit et de toutes les vertus infuses...

2. Pendant toute sa vie de sainteté et de perfection, ses vertus n'ont fait que grandir à chaque moment, jusqu'à l'heure de sa mort, où un dernier acte d'amour la place au suprême degré de la perfection possible aux créatures...

III. Assomption de la grâce à la gloire (Vie bienheureuse)

L'amour de Marie pour son Dieu ayant tranché les liens qui unissaient son âme à son corps, l'amour de Dieu pour Marie ayant renoué ces mêmes liens pour l'éternité, Marie est emportée (*assumpta*) au ciel en corps et en âme. — Elle traverse successivement toutes les hiérarchies célestes, appelée par Dieu le Père qui attend sa fille. *Excelsior* : plus haut ! toujours plus haut ! jusqu'au trône de Dieu (*adstitit regina a dextris tuis*). Là elle reçoit toute la gloire qu'un être fini peut recevoir..., et toutes les gloires, c'est-à-dire toutes les couronnes et toutes les auréoles puisqu'elle a eu *toutes* les vertus (apostolat, martyre, virginité, prophétie...)

Cette triple assomption incomparable de Marie est due à la volonté de Dieu..., mais aussi à l'*humilité* de la Vierge (*Qui se humiliat, exaltabitur*) : à mesure qu'elle s'abaisse, Dieu l'élève. — Dieu nous a aussi élevés du néant à la vie, de la vie à la grâce ; si nous voulons l'être de la grâce à la gloire, soyons humbles.

II

MARIE A CHOISI LA MEILLEURE PART

María optimam partem elegit.

Après Jésus-Christ, Marie tient le premier rang. Trois avantages lui ont donné la meilleure part : la vie la plus sainte, la mort la plus précieuse, la gloire la plus grande dans le ciel.

I. La vie la plus sainte

Quel que soit le moment de son existence que l'on considère, elle surpasse en justice tous les saints les plus parfaits.

a) *Sa conception* : Nous, nous ne sommes sanctifiés que par le baptême ; quelques-uns (Jérémie, Jean-Baptiste...) le furent avant leur naissance. Marie l'est dès sa conception.

b) Parmi les saints, il y a des degrés d'*innocence* : les uns sont tombés gravement, par exemple David ; les autres ne pèchent que vénielement ; d'autres n'ont eu que des imperfections. Marie n'aura rien qui ne soit purité parfaite (*Tota pulchra es*).

c) Parmi les saints, il y en a qui s'adonnent à la vie active..., d'autres à la vie contemplative (Luc, x, 42). Marie unit dans la perfection ces deux vies dont les vertus se concentrent en elle.

II. La mort la plus précieuse

Ce qui rend la mort des saints précieuse devant Dieu, c'est la grâce sanctifiante, la charité qui est en leur âme. Ici également, il y a des degrés : les uns meurent avec la charité habituelle ; les autres ont en outre la charité actuelle et remettent leur âme au Créateur dans un acte d'amour. Marie meurt *par amour* : c'est la force de son amour pour son Fils et son Dieu (amour naturel et surnaturel) qui détache son âme, comme la flamme dégage de l'encens une fumée odorante qui monte vers le ciel.

III. La gloire la plus élevée dans le ciel

Car, à cause de la grâce sanctifiante, à cause de tous ses mérites acquis, à cause de sa dignité, elle est placée au-dessus de tous les bienheureux, tout près de Dieu : reine des anges, des apôtres, des martyrs, reine de tous les saints. La droite de Jésus, c'est sa place. (*Adstitit regina a dextris tuis*).

C'est l'amour incomparable de Marie pour Dieu qui lui a donné la meilleure part : c'est la charité (*plenitudo legis est dilectio*) qui nous donnera, à nous aussi, une bonne part sur la terre et dans le ciel.

¹ *Mon Pèlerinage aux Lieux saints*, par M. Garnier, prof. au Petit Séminaire de Langres, t. I ; Pardiac, *Histoire de saint Jean-Baptiste* ; etc..

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PANÉGYRIQUE DE S^{te} JEANNE DE CHANTAL

(21 AOUT)

Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis.

Dieu est fidèle, il ne souffrira pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces. (I Cor., x, 13).

Quand on étudie la vie des saints, l'on a besoin de se rappeler cette parole consolante de saint Paul, car il semble vraiment parfois que Dieu les écrase, que leurs épaules au moins ploient sous le faix de l'épreuve. Dieu le permet ainsi pour notre instruction et pour notre honte. Qui de nous, en effet, ne s'est plaint mille fois que l'affliction était trop dure, la tentation trop forte, et même que dans l'action de la Providence il y avait quelque injustice dont nous étions les déplorables victimes ? Cela vient de ce que nous avons une conception fautive de la vie chrétienne, et qu'à notre insu peut-être, nous cherchons le paradis en ce monde. Même les meilleurs d'entre nous ont été plus ou moins envahis par les idées de jouissance du siècle, et nous nous figurons volontiers que si nous remplissons nos devoirs de chrétiens, en revanche Dieu nous doit une vie heureuse ici-bas, à l'abri des coups de l'adverse fortune ; et quand il frappe des âmes qui l'aiment, qui travaillent pour lui, qui l'adorent, qui vivent irréprochables, nous en sommes scandalisés.

Considérée à ce point de vue, la vie de Jeanne Frémyot de Chantal serait un scandale éclatant. Dieu éprouve tous ses saints, mais pas à ce degré. Elle a connu toutes les angoisses et toutes les douleurs, et elle pouvait à bon droit redire les paroles de l'Écriture : « Les pécheurs m'ont attendue pour me perdre, mais j'ai compris votre loi. J'ai vu aussi toutes les extrémités des choses : *Omnis consummationis vidi finem.* »

Cependant nulle plainte de désespoir ne s'échappa de son cœur broyé. Elle demeura *fidèle à Dieu*, et de son côté *Dieu lui demeura fidèle*, afin d'amortir les coups trop douloureux. Ces deux pensées vont nous apparaître comme deux étoiles brillantes qui illumineront le ciel de sa noble existence. Puisse cette lumière nous éclairer aussi et nous montrer que nous devons rester fidèles à Dieu dans toutes nos actions, afin que dans les tentations nécessaires de la vie il mette sa main sous le poids qui nous charge, et nous allège ainsi le fardeau !

I

Pour Jeanne l'épreuve commença presque au berceau. Elle ne connut pas sa mère ; elle fut privée de sa tendresse, de cette douceur, des

chauds rayons de son amour, comme ces fruits qui mûrissent à l'ombre et gardent toujours un peu d'âpreté. Mais Marguerite de Berbisey lui avait transmis avec son sang généreux une foi ardente et un grand amour pour les pauvres. Aussi bien entravait-il dans les plans de Dieu qu'étant destinée à beaucoup souffrir et à gouverner un grand nombre de maisons religieuses, elle reçut une éducation forte et virile, une éducation de gouvernement.

Dans l'honorée famille des Frémyot, portée par leur vertu au sommet des honneurs, suivant leur devise satisfaite, *Sic virtus super astra vehit*, l'esprit de gouvernement était de tradition. Son grand-père Jean Frémyot était le modèle du chef de famille qui garde la sollicitude de toute la maison, la sollicitude des âmes surtout. Les temps alors étaient plus troublés encore qu'aujourd'hui, l'hérésie protestante s'affichait avec une hauteur impudente, pénétrait dans le corps social comme la peste qui se gagne par le contact et peu à peu atteint les sources mêmes de la vie. Aussi deux fois par jour ce grand chrétien réunissait ses enfants et ses domestiques pour les prémunir contre les erreurs de Luther et de Calvin, « et non content de cela il allait par les compagnies et faisait des assemblées de ses amis, où il parlait avec un zèle et une ferveur admirables de la vérité que l'Eglise romaine enseigne. » (*Mémoires de la Mère de Chaugy*).

Son père, Bénigne Frémyot, président au parlement de Bourgogne et maire de Dijon, resté veuf avec ses trois enfants, leur inspira des sentiments d'une foi tendre et vivante, se sentant obligé à donner à ces jeunes âmes qui lui demeuraient confiées des soins qui leur rendissent moins pénible l'absence de leur mère. Ce qu'il leur transmettait surtout, avec sa piété voyante, c'est son caractère élevé que nulle puissance ne savait courber, si elle n'était légitime. Seul à Dijon il résiste à la Ligue et garde sa fidélité au roi Henri III, et quand le Parlement s'est soumis à peu près tout entier, il convoque à Flavigny les magistrats qui n'ont pas forfait à leur conscience, et maintient le droit. On lui confisque ses biens, mais de pareilles mesures ne l'ébranlent point ; on le menace de faire mourir son jeune fils André et de lui envoyer sa tête dans un sac, il se contente de répondre : « Mieux vaut que l'enfant meure innocent et que le père ne vive pas coupable ! »

Vous comprenez alors, après de tels actes, la hardiesse de la petite Jeanne, âgée de cinq ans à peine et disant à un seigneur protestant qui niait la présence réelle : « Il faut croire que Jésus-Christ est au Saint-Sacrement parce qu'il l'a dit : quand vous ne le croyez pas, vous le faites menteur ! » Et comme cet homme lui offre des dragées pour l'apaiser et terminer ainsi la discussion en douceur, elle les reçoit dans son tablier et les jette au feu : « Voilà, s'écrie-t-elle, comme brûleront dans le feu de l'enfer tous les hérétiques, parce qu'ils ne croient pas ce que Notre-Seigneur a dit ! »

Mais voici l'âge dangereux de l'adolescence. Un père peut être vigilant, jamais il n'aura la clairvoyance d'une mère. Une femme légère s'est introduite dans le pieux foyer, qui essaie de pervertir Jeanne, de la prendre aux charmes dangereux des fêtes, aux attraites des vanités, des bals et des toilettes, « ne négligeant rien pour flétrir par ses artifices cette belle fleur croissante. » (Mère de Chaugy). Perverse elle lui parle de choses perverses, elle ouvre à la science du mal son âme pure et ignorante, lui promettant de lui faire épouser un brillant gentilhomme du Poitou.

L'enfant écoutait sans comprendre. Quand elle devina, à la répulsion que cette femme lui inspirait, aux alarmes de sa conscience, ce qu'il y avait de pernicieux dans ses paroles, elle s'éloigna d'elle avec mépris et se réfugia dans sa foi, dans la prière, dans sa dévotion à Marie. Tout enfant, voyant que ses compagnes avaient des mères et qu'elle n'en avait point, elle s'était jetée à genoux devant son image en lui disant : « C'est vous qui serez ma mère ! Oh ! acceptez-moi pour votre fille ! » Elle revint avec angoisse aux pieds de ses autels, renouvelant ses engagements, implorant sa maternelle protection, protestant qu'elle lui resterait fidèle jusqu'à son dernier soupir.

Et cependant il régnait alors un luxe effréné qui perdait et séduisait surtout la jeunesse, toujours fascinée par la brillante bagatelle. Le roi dut même, pour enrayer ce fléau, porter un édit, où il déclarait que « Dieu est grandement offensé et que la modestie s'en va presque du tout éteinte. » Mais l'esprit de la jeune fille reste dans les régions supérieures où ces vanités lui apparaissent ce qu'elles sont en réalité, infiniment petites et misérables ; elle se sent trop grande et d'un trop haut prix pour se donner à si peu. Avant tout, elle veut être fidèle à Dieu, et sur le point de prendre une décision qui engagera irrévocablement son avenir, elle ne consulte que Lui, elle ne met en balance que le seul salut de son âme.

Ah ! que de pères et de mères sont aveugles alors, et ne considérant que les avantages matériels, compromettent pour jamais l'avenir éternel de leurs enfants et même leur bonheur ici-bas ! Prenez garde pour eux à ces unions où Dieu n'entre que pour une part minime ou nulle. Ils ne sont pas plus forts que Jeanne de Chantal, et cependant elle craignit d'épouser un jeune homme qu'elle savait impie. En vain sa sœur Marguerite lui disait qu'elle convertirait son mari : « Il n'a pas fléchi le genou devant le saint viatique, répond-elle, il ne s'est pas même découvert sur le passage du Saint-Sacrement. J'élirais plutôt une perpétuelle prison que le logis d'un huguenot pour mon séjour, et plutôt mille morts l'une après l'autre que de me voir liée par le mariage à un ennemi de l'Eglise ! »

C'est qu'elle ne redoutait rien au monde autant que de voir sa foi exposée, et savait que dans une compagnie perverse et impie une femme, toujours faible, ne peut que faiblir. Elle a résisté aux perfi-

dies d'une femme perdue, elle résistera aux séductions d'un riche mariage où les jouissances du luxe ne compenseraient point les tristesses de sa conscience profanée. Plus que jamais elle prie, elle s'adonne aux œuvres de charité, elle s'attache à ses pauvres. « Si je ne les aimais point, disait-elle, il me semble que je n'aimerais plus le bon Dieu ! » Ainsi elle demeure en toutes choses fidèle à Dieu qui nous fait une loi d'aimer notre prochain, surtout le prochain malheureux, fidèle à Jésus-Christ qui a dit : « Ce que vous faites à l'un de ces infortunés, c'est à moi que vous le faites ! » Toute sa vie elle garde une faible dont elle ne se défend pas pour les déshérités, qu'elle considère comme les meilleurs amis de Dieu, et même s'ils abusent de sa bonté elle ne les rebute point, se disant en elle-même : « Mon Dieu ! je mendie continuellement aux portes de votre miséricorde. Voudrais-je être refusée à la première ou à la deuxième fois ? Vous avez mille fois enduré mon importunité, pourquoi ne voudrais-je pas souffrir celle de votre créature ? »

Cette bonté de cœur, cette piété, cette habitude de voir Dieu partout, de le consulter en toutes choses avait fait d'elle une femme accomplie qui était admirée du monde, pour ses attraites naturels sans doute, mais mieux encore pour « son humeur vive et gaie, son esprit clair, prompt et net, son jugement solide. Il n'y avait rien en elle de changeant ni de léger. Bref, elle était telle qu'on la surnomma « la dame parfaite. » (Mère de Chaugy.) Qui lui avait conféré ces qualités enviées ? Qui lui avait mis au front ce reflet qui imposait le respect et cependant attirait ? Qui l'enveloppait ainsi de charme, de modestie et de joie, si bien que tous les yeux étaient délicieusement ravis de la regarder, de s'édifier, d'étudier la perfection de ses moindres actes ? Qui l'avait placée ainsi sur le seuil de l'avenir en lui permettant de prétendre aux positions les plus élevées ? Qui ? Sa franche vertu, sa fidélité à correspondre aux grâces, aux inspirations divines. Il apparaît donc à la clarté de cette admirable vie que la meilleure et plus sûre manière de faire son chemin dans le monde, c'est encore de mépriser le monde et ses futilités pour ne s'attacher qu'à Dieu seul. Chose étrange ! quand vous le fréquentez, il vous méprise, preuve qu'il se connaît bien ; quand vous le dédaignez et que vous vous retirez de ses assemblées souvent coupables, presque toujours frivoles, il vous recherche et vous prodigue ses témoignages d'estime. Il aime en vous ce qu'il ne possède point et qui vous honore, il vous envie cette gloire, cette fidélité au devoir, mais il ne se sent point le courage de vous imiter, parce qu'il lui faudrait renoncer à de chères habitudes, à des jouissances capitales qui l'étourdissent et l'enivrent. Combien je sais d'âmes qui gémissent dans l'« inexorable ennui » dont parle Bossuet et qui n'osent se regarder, descendre en elles-mêmes, parce qu'elles ne peuvent se supporter ! Les seules heureuses sont les fidèles, d'abord parce qu'elles sont en paix avec elles-

mêmes, ensuite parce que Dieu qui les éprouve et les admire se montre aussi fidèle aux jours d'affliction.

II

Ils vinrent pour Jeanne plus fréquents et plus durs qu'elle ne croyait. De ce côté d'ailleurs nous sommes toujours surpris. Comme elle était pleinement heureuse en son château de Bourbilly, avec les six enfants que Dieu lui avait envoyés, auprès de son mari, le baron de Chantal, type accompli de la loyauté, de la bravoure chevaleresque et de la piété familiale, « une nuit, dans un songe, elle se vit affublée d'un grand crêpe noir, comme une veuve. » Il est des songes prophétiques qui sont ainsi des grâces signalées, puisqu'ils nous mettent en garde et nous préparent aux revers. Un jour le baron est tué à la chasse par un de ses meilleurs amis et rapporté à sa femme, baigné dans son sang. Ces circonstances terribles vont nous montrer combien ces âmes étaient grandes. A son ami qui fou de désespoir voulait se tuer, il dit : « Cousin, je te pardonne de tout mon cœur. Le coup m'est lâché du ciel devant qu'il partit de ta main. Je te prie, ne pêche point. Souviens-toi que tu es chrétien. » Et à Jeanne qui éclatait en sanglots : « Ma mie, l'arrêt du ciel est juste : il le faut aimer et mourir ! »

C'était, je l'ai dit, l'honneur en personne et une âme profondément religieuse. Nul forfait dans sa vie, nul remords dans son cœur, nulle tache sur sa mémoire, et cependant il déclare que « l'arrêt du ciel est juste ! » Tandis que nous dont la vie est si peu chrétienne, nous qui accueillons tous les plaisirs, ceux de l'esprit comme la vengeance froide, aussi bien que ceux des sens, nous qui ne savons pas résister à nos passions et qui dans notre passé gardons de nombreuses souillures, si quelque malheur nous survient, nous accusons le ciel, nous blasphémons la Providence, nous déclarons ses arrêts injustes. Le baron de Chantal pousse la générosité jusqu'à l'héroïsme : « Il faut aimer Dieu », dit-il, même quand il nous accable à ce point. « Il le faut aimer et mourir ! » Et si l'on maudit autour de lui son involontaire assassin : « Il a fait ce coup par imprudence, répond-il, et moi, par malice, j'ai frappé Jésus-Christ à mort ! » Et il meurt ainsi les yeux fixés sur le crucifix.

Telle est la vraie intelligence de la vie chrétienne. Dieu qui nous a créés par bonté nous frappe encore par bonté, comme un père qui punit ses enfants et les réprimande afin qu'ils soient mieux élevés et deviennent des hommes. Aussi bien ne nous a-t-il pas donné la vie pour que nous soyons des lâches, mais pour que nous en usions avec générosité, en braves qui sont prêts à la perdre pour lui. Au moment du malheur, il nous arrive bien comme à sainte Chantal de tomber dans un désespoir profond, mais bientôt si nos âmes sont vraiment chrétiennes et bien trempées dans le sang du Sauveur, nous comprenons que « le coup nous vient de plus haut » et nous finis-

sons par dire avec notre sainte, dans un élan de reconnaissance : « Dieu fait tout par miséricorde ! »

L'affreuse catastrophe qui lui brisa le cœur lui dessilla les yeux et lui releva l'âme. Elle vit alors sa vraie voie, — comme en une nuit d'orage, alors qu'on allait se perdre dans quelque précipice, un éclair furieux vous montre le chemin. Dieu lui apparut fidèle et bon, il lui fit voir dans une consolante vision celui qui devait la guider, saint François de Sales. Privée de son appui naturel, tout à coup, lorsqu'elle sentit sa solitude et qu'elle effrayée en face de la vie mondaine qui la sollicitait encore elle ne savait où se prendre, Dieu lui envoya un sage directeur, « formé exprès pour les desseins qu'il avait sur elle », un de ces hommes d'une expérience consommée qui dirigent non seulement une âme, mais toute une époque chrétienne : « O mon Dieu ! disait Fénelon, si j'osais me plaindre de vous, l'unique chose que je vous reprocherais serait que vous n'en donniez point assez à votre Eglise ! » Combien de fois Jeanne, devenue fondatrice de la Visitation, remercia Dieu de lui avoir réservé un tel directeur également ferme et doux, qui lui ouvrait une carrière, lui découvrait une vocation qu'elle ne se connaissait pas ! Et, le dirai-je ? Elle dut aussi remercier le ciel de lui avoir ravi son époux. Son âme et son cœur se dilateront désormais, ses entraînements se feront maternelles pour une innombrable quantité d'enfants nouveaux, de filles très chères qu'elle amènera à Jésus-Christ, à la pratique de la charité, à la passion de tous les dévouements. Sa douleur deviendra ainsi incroyablement féconde, comme l'eau et le sang que la lance du soldat fit violemment jaillir du côté percé de Jésus-Christ.

N'allez pas croire cependant qu'au sein de sa nouvelle famille religieuse elle ait oublié sa famille naturelle. Dieu n'a pas fait infini le cœur de l'homme, pas même le cœur d'une mère, mais lui seul sait combien l'amour égoïste et mondain rétrécit même le cœur le mieux doué, et combien l'amour céleste le développe, l'agrandit, le transforme. Elle était toute à ses chères fondations, mais elle demeurait toute aux trois enfants qui lui restaient. Leur avenir, même matériel, la préoccupait, mais combien plus leur âme, leur éternité ! Tel est le véritable amour, il ne supporte pas la pensée d'être séparé pour jamais de ceux qu'il aime.

Or ses enfants étaient doués des plus ravissantes qualités, par conséquent en grand danger de se perdre. A coup sûr notre sainte supplia Dieu de les préserver par tous les moyens possibles, même les plus rigoureux, pourvu que le salut de leurs âmes s'ensuivit. Ah ! qu'elle fut durement exaucée, et comme à son endroit Dieu va se montrer inexorablement fidèle !

Marie-Aimée, une de ses filles, avait épousé le baron de Thoréns, frère de saint François de Sales. A peine sont-ils mariés que le jeune cheva-

lier doit quitter son épouse pour prendre les armes, car la guerre vient d'éclater entre la France et l'Espagne. Il arrive à Turin après des adieux déchirants, et meurt quelques semaines après, loin de sa jeune femme, loin de tous les siens. « Seigneur, s'écrie saint François de Sales à cette nouvelle, je me tais; je n'ouvre pas la bouche, parce que c'est vous qui l'avez fait! » Et il se demande avec effroi comment il annoncera cette nouvelle à Marie-Aimée. C'est le lendemain, après l'avoir confessée, qu'il lui dit : « Ne sommes-nous pas prêts à recevoir de la sainte main de Dieu tout ce qu'il lui plaira d'envoyer? — Vous voulez me dire, s'écrie-t-elle, que mon cher mari est mort! » Sa mère était à la porte. A ce cri elle accourt, voit sa fille défaillante et tombe elle-même évanouie. Mais Marie-Aimée est digne de sa race, la foi et le caractère semblent se réunir pour faire d'elle une véritable femme forte. Peu après, elle perd son premier enfant, et résignée, priant la main qui l'avait blessée de la guérir, elle dit à Jésus-Christ : « Mon Dieu! je suis vôtre, je veux l'être tous les jours davantage! » Et comme si le Sauveur eut prévenu ses vœux, bientôt mortellement atteinte elle demande le saint habit de la Visitation. Quand elle a rendu le dernier soupir, l'évêque de Genève lui ferme un de ses yeux, tandis que « sa bonne mère eut bien le courage de lui fermer l'autre! »

Est-ce là du moins la fin des deuils de sainte Jeanne de Chantal? Ce n'est que le commencement. Son autre fille, Françoise, l'attriste d'abord par son amour du monde, puis elle épouse un homme de la première noblesse et d'un haut esprit chrétien, M. de Toulangeon. Celui-ci est rapidement enlevé laissant deux enfants en bas âge. Elle avait enfin un fils, Celse-Bénigne, son espoir, l'objet de son culte maternel, car il était brillant cavalier, homme d'esprit, causeur charmant, partout bien venu, partout admiré. Mais en même temps cédant à un faux point d'honneur il était passionné pour les duels, au risque de se compromettre aux yeux du cardinal de Richelieu qui avait proscrit les duels, sous peine de mort. « Je suis en la saison des bonnes mortifications pour mes enfants, » écrit-elle, non sans tristesse, à la mère de Bréhard. Comment guider cet enfant très bon, vraiment pieux, mais d'un sang vif et d'un caractère indomptable? Elle lui trouve une de ces femmes dont l'Esprit-Saint a dit : « Une bonne épouse c'est le meilleur des héritages, » Marie de Coulanges. Alors la guerre est déclarée aux protestants, Celse-Bénigne se transporte près des côtes de Rhé où apparaissent bientôt les Anglais. Il se confesse et communie avec une admirable dévotion, puis se précipite au combat. Six heures durant il tient tête à l'ennemi avec ses grands coups d'épée, sa bravoure chrétienne, sa fougue légendaire, jusqu'à ce qu'il tombe « pour la défense de l'Eglise et du roi, » frappé de vingt-sept coups de pique.

Pauvre mère! C'est encore saint François de Sales qui lui annoncera avec sa délicatesse ordi-

naire la terrible nouvelle : « Eh bien! nous avons des nouvelles de guerre. Il s'est donné un rude choc dans l'île de Rhé. Le baron de Chantal, avant d'y aller, a entendu la sainte messe, s'est confessé et a communie! — Et enfin, monseigneur, poursuivit-elle tremblante, il est mort! » Et l'évêque de fondre en larmes pendant qu'elle demeure dans un mutisme effrayant, le regard fixe, les yeux secs. Enfin, s'armant d'un crucifix pour soutenir son cœur défaillant : « Mon Rédempteur, dit-elle, recevez ce cher enfant dans les bras de votre miséricorde! Mon cher enfant! que vous êtes heureux d'avoir scellé par votre sang la fidélité que vos aïeux ont toujours eue pour l'Eglise romaine! En cela je m'estime bien heureuse d'avoir été votre mère! »

Puis c'est la douce Marie de Coulanges qui s'en va rejoindre son époux, laissant à l'aïeule cette charmante et douloureuse orpheline qui fut M^{me} de Sévigné : « Il me semble, dit-elle, que la mort de mon fils ne me saisit pas tout. Pauvre petite enfant, la Sainte Vierge sera sa mère!... Voilà comme mon bon Dieu nous tire pièce à pièce tout ce qui nous est plus cher ici-bas! »

Ne trouvez-vous pas que Dieu accable vraiment ses saints, et serez-vous tentés maintenant de vous plaindre des duretés de la vie? Ne les bénirez-vous pas plutôt, puisque c'est un signe d'élection? Car sainte Chantal souffre, elle « tombe dans un accablement qui fait peur pour sa vie, » tant elle aime ses enfants, mais elle ne proteste pas, elle ne récrimine point. Aussi bien Dieu la soutient, lui donne le courage, l'intelligence des événements. Plus elle est brisée de chagrin, mieux elle comprend, dans le ravissement de son âme, combien Dieu l'aime et lui est fidèle : *Fidelis Deus*.

INSTRUCTIONS SUR L'ANNÉE LITURGIQUE

II

LE TEMPS DE L'AVENT

Hora est jam nos de somno surgere.
Il est temps de nous réveiller de notre sommeil.
(Rom. XIII, 11).

Mes frères,

Il a plu à la miséricorde divine d'envoyer aux hommes un Sauveur, en la personne de son Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le Fils de Dieu a pris, pour nous sauver, un corps et une âme semblables aux nôtres dans le sein de la glorieuse vierge Marie, il est né à Bethléem, il a vécu trente-trois ans sur la terre, il a souffert et il est mort pour nous racheter. Nous célébrons au jour de Noël l'anniversaire de la naissance de notre divin Sauveur; mais il est bien naturel de nous préparer à cette fête par la prière et les bonnes

œuvres, afin de nous disposer à recevoir saintement Jésus dans nos cœurs.

Le temps consacré par l'Eglise à cette préparation s'appelle l'*Avent*. Ce mot signifie « avènement. » On peut distinguer trois avènements du Sauveur : le premier est sa naissance à Bethléhem, il y a dix-neuf cents ans ; — le second, sa venue dans nos âmes par la grâce sanctifiante ; — le troisième, son dernier avènement au jour du dernier jugement. L'Eglise fait allusion à ces trois mystères dans les prières des offices de l'Avent : tantôt elle nous inspire une crainte salutaire de la justice divine en nous dévoilant la grande scène du jugement dernier ; tantôt elle nous rappelle les vœux ardents des justes de l'ancienne loi attendant le Messie ; tantôt elle nous invite à préparer nos cœurs par la pénitence à la venue du Seigneur, et c'est là le but principal qu'elle se propose pendant l'Avent : d'amener les pécheurs à se purifier de toutes leurs fautes, pour profiter de la grâce de la Rédemption. L'Avent est donc le temps consacré par l'Eglise à préparer les fidèles à la fête de Noël. Nous allons voir *comment doit se faire cette préparation*, après avoir rappelé *comment le monde a été préparé par la divine Providence au premier avènement du Sauveur*.

I

La préparation de l'humanité à la venue de Jésus-Christ a duré au moins quatre mille ans. Dieu avait décrété de toute éternité la réparation de l'humanité déchue et l'Incarnation du Verbe, mais en même temps il avait fixé l'époque où devait s'accomplir cette grande manifestation de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté. D'une part, il fallait que l'homme comprit par l'excès de ses maux la gravité de l'injure faite à Dieu par le péché, et que son orgueil, cause de sa chute, fût châtié par une longue et sévère punition. D'autre part, il convenait à la dignité infinie du Fils de Dieu, qui voulait paraître au monde en revêtant notre chair, que sa venue fût annoncée longtemps d'avance, et précédée d'événements importants qui attireraient l'attention de tous les siècles. La naissance de Jésus-Christ devait être le point culminant de l'histoire de l'humanité, le foyer d'où partiraient les rayons d'une lumière éclatante pour éclairer tout homme venant en ce monde ; il fallait donc préparer l'univers tout entier à la constater de la manière la plus indubitable, le disposer à croire en Jésus-Christ et à recueillir les fruits de sa venue.

Aussitôt après la chute, Dieu avait annoncé à Adam qu'une femme, en donnant naissance au Sauveur, écraserait la tête du serpent infernal. Cette promesse, transmise par Adam à ses enfants, fut comme le premier rayon d'espérance qui consola les hommes de leur triste sort. Elle devait suffire pour les sauver par la foi au Rédempteur futur. Mais la lutte entre le bien et le mal ne devait pas cesser : les hommes se livrèrent

bientôt à l'idolâtrie et à tous les vices, Dieu résolut d'anéantir par le déluge cette race coupable, à l'exception du juste Noé, à qui il renouvela la promesse de salut, et ensuite il annonça à Abraham que de sa postérité sortirait Celui en qui toutes les nations de la terre devaient être régénérées. Parmi les enfants d'Abraham, le Seigneur choisit Isaac pour continuer la chaîne des ancêtres du Messie, puis Jacob, en répétant à chacun d'eux, dans les mêmes termes, la promesse faite à Abraham. Jacob avait douze enfants, il les rassemble auprès de lui, à la veille de sa mort, et éclairé par l'esprit de Dieu, il leur annonce, dans un transport prophétique, les destinées de leurs descendants. Arrivé à Juda, il s'écrie : « Tes frères te loueront, ta main sera sur la tête de tes ennemis, les enfants de ton père se prosterneront devant toi. Le sceptre ne sortira point de Juda jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé et qui sera l'attente des nations. » Plus tard, lorsque David est monté sur le trône de Juda, Dieu jure de donner à son royaume une durée éternelle ; et de mettre tous ses ennemis sous ses pieds, ce qui ne peut s'appliquer qu'au règne spirituel du Messie, fils de David. Aussi lorsque Notre-Seigneur demande aux Juifs de qui le Christ doit descendre, ils répondent sans hésiter : « De David. » (Matth. xxii, 42).

Ce n'était pas assez d'annoncer au monde que le Messie descendrait des rois de Juda ; la divine Providence voulut faire connaître d'avance le temps et le lieu de sa naissance, et les principales circonstances de sa vie et de sa mort. Isaïe est chargé d'annoncer qu'une Vierge sans tache lui donnera le jour, — que les rois viendront l'adorer dans son berceau, — qu'à sa voix les aveugles verront, les sourds entendront, les boiteux bondiront comme des cerfs, — qu'il sera traîné devant les tribunaux comme un scélérat, qu'il portera sur lui toutes nos iniquités, qu'il sera conduit à la mort comme un agneau, et immolé parce qu'il l'a voulu. Daniel fixe la date de la venue du Sauveur ; après avoir annoncé que les murs de Jérusalem détruits par Nabuchodonosor seraient relevés, il continue en disant que « depuis cette époque jusqu'au Christ, il s'écoulera soixante-dix semaines, et qu'au milieu de la dernière le Christ sera mis à mort et son peuple réprouvé. » (Dan. ix, 28). Comme il ne peut s'agir que de semaines d'années, c'est un intervalle de 490 ans qui doit s'écouler entre l'édit d'Artaxerxès et la mort du Sauveur, comme le prouve l'histoire. Michée prédit que c'est de Bethléem, la plus petite des villes de Juda, que sortira Celui qui doit gouverner le peuple de Dieu, Celui qui a été engendré avant tous les siècles ; et Aggée, pour consoler les Juifs qui ne pouvaient rendre au temple sa magnificence d'autrefois, leur affirme que le Désiré de toutes les nations y viendra en personne. Y a-t-il un personnage en qui toutes ces prophéties se soient réalisées ? Ouvrez l'Evangile, et à chaque ligne vous constaterez avec émotion que les pro-

phètes ont écrit cinq, dix, quinze et vingt siècles d'avance l'histoire de Jésus-Christ.

Bien plus, mes frères, cette histoire a été reproduite dès l'origine dans une série de figures ou de tableaux empruntés à la vie des plus célèbres personnages du peuple d'Israël. Le Messie, c'est Isaac offert en sacrifice par son père, c'est Joseph vendu par ses frères et devenu leur sauveur, c'est le serpent d'airain dont la seule vue guérit toutes les blessures. L'Eglise du Christ, c'est l'arche de Noé dans laquelle seule peuvent être sauvés ceux qui doivent échapper au déluge, c'est-à-dire à la mort éternelle. Le sacrifice du Christ, c'est l'agneau pascal dont le sang fait fuir l'ange exterminateur et dont les os ne doivent point être brisés. Le sacrement de l'amour du Christ, c'est la manne qui tombe tous les matins, qui satisfait tous les goûts, qui ne cessera que quand nous aurons traversé le désert de cette vie. Le baptême du Christ, c'est la mer Rouge que traversent les enfants de Dieu et dans laquelle tous ses ennemis restent ensevelis.

Tout ce qui arrivait aux Juifs, remarque saint Paul, était une figure de ce qui arrive aux chrétiens. Dieu l'a voulu ainsi, mes frères, pour que nous soyons bien convaincus qu'il avait les yeux fixés sur nous de toute éternité, et que, pleins de reconnaissance pour tous ses bienfaits, nous nous attachions tous les jours plus fermement à sa loi. En repassant dans notre esprit toutes ces prophéties, toutes ces figures qui ont annoncé Jésus-Christ pendant quatre mille ans et préparé sa venue, nous comprendrons que nous devons mettre maintenant tous nos soins à préparer nos âmes à recevoir le Sauveur, et travailler tous les jours de notre vie à faire notre salut en correspondant à sa grâce.

II

Dans quels sentiments devons-nous passer le saint temps de l'Avent pour nous bien préparer à la fête de Noël ?

1. L'Eglise nous invite d'abord à la *pénitence* : c'est temps de nous réveiller du sommeil de l'indifférence, de secouer le joug des passions, de ressusciter de la mort du péché. Rejetons loin de nous toutes les œuvres de ténèbres, et revêtons-nous de la brillante armure de la charité. Écoutez la voix de saint Jean qui crie dans le désert : « Préparez le chemin du Seigneur ! Que les montagnes s'abaissent, que les vallées se comblient, que les sentiers tortueux et raboteux s'aplanissent, » c'est-à-dire : que les consciences se purifient de tout ce qui les souille et les rend désagréables à Dieu ! Entrons dans ces sentiments de pénitence en considérant le triste état auquel nous a réduits le péché, et les dangers auxquels nous exposent tous les jours nos passions. « Faites pénitence, crie le Précurseur, parce que le royaume de Dieu est proche, la hache est déjà à la racine de l'arbre, » la sentence du jugement va être prononcée. Oui, mes frères, la mort peut vous surprendre d'un moment à l'autre : en quel état se trouve votre conscience ? Oseriez-vous affronter le

jugement de Dieu avant de vous y être préparés par une bonne confession ? Et quand même vous seriez en état de grâce, pensez-vous qu'il ne vous reste plus rien à faire pour expier tous vos péchés passés ? Ignorez-vous qu'on ne peut entrer au ciel qu'en portant la croix avec Jésus-Christ, et qu'il faut faire violence à la nature pour correspondre aux grâces de Dieu ? Faites donc pénitence, humiliez l'orgueil de vos cœurs, comblez le vide d'une vie mondaine par les œuvres de la charité chrétienne, mortifiez vos passions, et par là vous préparerez la voie droite qui mène au Seigneur.

2. Après vous être ainsi humiliés à la vue de votre misère, dans les sentiments d'une sincère pénitence, vous lèverez les yeux vers le ciel, d'où vous attendez le secours, et vous éveillerez dans vos cœurs une entière *confiance* dans la miséricorde du Seigneur. Espoir et confiance en Dieu, c'est ce que nous suggère l'Eglise dans les offices de l'Avent. Écoutez les promesses faites aux hommes de bonne volonté de la part du Tout-Puissant par le prophète Isaïe : « Il sortira un rejeton de la tige de Jessé (père de David), une fleur sortira de sa racine. Sur lui se reposera l'Esprit du Seigneur... Il jugera les pauvres selon la justice et prendra la défense des humbles. Il sera exposé comme un étendard aux yeux de tous les peuples, et les Gentils viendront à ses pieds. Alors le Seigneur étendra la main pour reprendre possession des restes de son peuple, et il rassemblera des quatre coins de la terre les enfants de Juda dispersés. » (Isaïe, ch. xi). « Lève-toi donc, Jérusalem, la lumière du Seigneur va t'inonder, et sa gloire brillera sur toi. Les ténèbres couvriront le reste de la terre, mais sur toi se lèvera le Seigneur et sa gloire se manifestera en toi ; toutes les nations marcheront à ta lumière et les rois à la splendeur des rayons de ta gloire. Tu n'auras plus besoin du soleil pour t'éclairer pendant le jour et de la lune pendant la nuit, le Seigneur sera à jamais ta lumière et ta gloire, ton soleil ne se couchera pas, ta lune ne décroîtra pas, car le Seigneur t'éclairera de ses rayons, et les jours de ton deuil sont passés. » (Isaïe, ch. lx). C'est à toute l'Eglise, c'est à toutes les âmes chrétiennes que sont adressées ces magnifiques promesses. Ne craignez donc point, mes frères, de lever les yeux vers ce Dieu que vous avez offensé, il vous offre le pardon de vos fautes, il veut vous éclairer de sa lumière, vous enrichir des trésors de sa gloire. Répétez avec le roi David : « C'est vers vous, ô mon Dieu, que j'ai élevé mon âme. J'ai confiance en vous, Seigneur, je n'aurai pas à m'en repentir, car tous ceux qui mettent leur espoir en vous ne seront pas confondus. » De même que le Seigneur a délivré son peuple de la servitude d'Egypte et de la captivité de Babylone, ainsi il brisera le joug du démon qui vous tient captifs dans le péché, et il vous ouvrira les bras de sa miséricorde pour vous presser sur son cœur, après vous avoir pardonné vos égarements.

3. Quels sentiments de *joie* et de *reconnaissance* ces considérations ne doivent-elles pas faire naître dans vos cœurs ! Les saints de l'Ancien Testament ont dû attendre pendant de longs siècles la venue de ce Sauveur qui leur était promis ; mais nous, nous avons le bonheur d'être les témoins de l'accomplissement des prophéties. Dieu, après avoir parlé tant de fois aux hommes par ses prophètes, nous a parlé enfin par son propre Fils ; le Messie annoncé par Isaïe, montré par Jean-Baptiste, a vécu et conversé au milieu des hommes. Ses disciples l'ont vu de leurs yeux, touché de leurs mains, et ils nous ont laissé, pour enflammer notre foi, le témoignage de leurs œuvres et de leur sang. Oui, nous croyons que Jésus-Christ est vraiment le Messie, le Sauveur de tous les hommes ; nous croyons qu'il est venu sur la terre pour effacer nos péchés, pour déchirer l'acte de notre condamnation en l'attachant à la croix, pour éclairer tous les peuples des rayons de sa lumière, les instruire de sa doctrine et les nourrir de sa chair et de son sang. Réjouissons-nous donc à la pensée que ce même Jésus-Christ, Fils de Dieu et de la Vierge Marie, va venir dans nos cœurs au jour de Noël pour les sanctifier par sa présence, les faire vivre de sa vie, et les préparer aux joies du ciel. « Réjouissez-vous dans le Seigneur sans cesse, encore une fois réjouissez-vous, mes frères, car le Seigneur est proche, » nous dit saint Paul (Philip., iv, 4), et l'Eglise nous fait chanter ces belles paroles pendant l'Avent pour ranimer notre amour envers Jésus-Christ. Que nous serions ingrats si nous n'aimions pas un Dieu qui nous a tant aimés ! Témoignons-lui notre reconnaissance en préparant avec empressement nos cœurs à le recevoir ; fuyons, pendant ce saint temps, les réunions mondaines et la dissipation du siècle, appliquons-nous à la prière, à la pratique des bonnes œuvres, surtout à la mortification, et efforçons-nous d'exciter dans nos cœurs le plus vif désir d'y recevoir saintement le Sauveur.

4. Car le *désir* de nous unir étroitement à Jésus-Christ par la sainte communion et de ne plus nous en séparer par le péché, tel doit être le sentiment qui résumera tous les autres. C'était celui des justes de l'ancienne loi qui s'écriaient : « Cieux, envoyez votre rosée, et que la terre enfante son Sauveur ! *Rorate cœli desuper, et nubes pluant justum.* » L'Eglise ne cesse de répéter ces paroles, pour nous faire concevoir une ardente envie de nous unir à Jésus-Christ. Elle exprime la même pensée dans les oraisons des messes du dimanche : « Prêtez l'oreille à nos prières, dit-elle au Seigneur, et chassez par la grâce de votre visite les ténèbres de notre esprit » ; et encore : « Montrez-nous votre puissance, et venez à notre secours par votre infinie miséricorde, afin que nous obtenions sans retard de votre bonté ce dont nos péchés nous rendent indignes. » Elle s'adresse à chaque instant à Marie, mère du Sauveur, afin d'obtenir plus sûrement les

grâces qu'elle demande. Enfin pendant les huit derniers jours qui précèdent Noël, elle redouble d'ardeur pour appeler Celui qui fait son espérance : « Venez, Sagesse qui êtes sortie de la bouche du Très-Haut ; — venez, Chef de la maison d'Israël qui avez donné votre loi à Moïse sur le Sinaï, venez nous racheter par la puissance de votre bras ; — venez, vous qui délivrez le captif de sa prison ; — venez, Soleil de justice, splendeur de la lumière éternelle, venez éclairer ceux qui sont assis à l'ombre de la mort ; — venez, Emmanuel, notre roi et notre législateur, l'attente des nations, le Sauveur des peuples, venez nous sauver, Seigneur notre Dieu ! » et elle joint à ces désirs enflammés l'*Alleluia* de la joie et de l'espérance.

Faites maintenant, mes frères, un retour sur vous-mêmes, et voyez si vous avez au fond de vos cœurs des sentiments d'une piété sincère et d'une ardente dévotion. Examinez surtout s'il ne reste pas dans vos âmes quelque secrète attache au péché, quelque mauvaise inclination qui vous empêche de correspondre à la grâce. C'est maintenant le moment de secouer votre sommeil ; votre salut est proche, mais il faut aller au devant de Celui qui doit vous sauver, il faut préparer le chemin par lequel il viendra jusqu'à vous. Ne négligez rien pour mener à bonne fin cette préparation, et alors la justice et la paix se donneront le baiser de la charité dans votre cœur réconcilié à son Dieu par la grâce ; l'Enfant Jésus naîtra dans vos âmes, et il les conduira au plein développement qui fait les parfaits chrétiens et les élus. Ainsi soit-il.

UNE INSTRUCTION PAR MOIS SUR LE SACRÉ CŒUR

VIII

Cor Jesu, misericors et miserator.

Cœur de Jésus, miséricordieux et clément, ayez pitié de nous.

(Litanies du Sacré Cœur).

La suavité et la douceur nous attirent vers le Cœur de Jésus ; la miséricorde et la clémence dont il est rempli gagnent nos cœurs et les attachent à celui du bon Maître. Essayons d'entr'ouvrir ce Cœur afin de contempler les trésors de miséricorde et de clémence qu'il renferme. Cette vue fera notre consolation et notre espérance, à nous, pauvres pécheurs, qui avons si grand besoin de miséricorde et de clémence ; elle nous conviera à pratiquer ces deux vertus envers nos frères pour lesquels, trop souvent, nous nous montrons durs et sans pitié.

La miséricorde et la clémence ne sont point des sentiments identiques, une seule et même vertu.

La première, en effet, nous porte à prendre pitié de nos frères qui souffrent ou sont dans la peine ; elle émeut en quelque sorte notre cœur à la vue de la misère, des larmes, ou même des fautes des autres, et lui inspire de la compassion pour eux. La seconde s'exerce envers nos inférieurs, elle nous incline à pardonner leurs manquements alors que nous pourrions punir, ou du moins, si nous usons de châtiment lorsque de graves raisons l'exigent, à tempérer la peine, à l'adoucir autant que possible.

Que le Cœur de notre bon Sauveur ait pratiqué, en toute circonstance, ces deux vertus, nous ne saurions en douter quand nous étudions l'Evangile. Ce sont sa clémence et sa miséricorde si merveilleusement alliées à sa douceur, qui séduisaient les foules, attiraient à lui surtout les pauvres, les malheureux, les déshérités de ce monde et les attachaient à ses pas. C'est parce qu'ils connaissaient sa miséricorde, que tous ceux qui souffraient dans leur cœur ou dans leur corps, accouraient vers lui et faisaient appel à sa pitié. La clémence éclatait dans les actes de Jésus comme dans ses paroles, et elle s'étendait si loin qu'elle scandalisait les pharisiens de ce temps-là.

1. *Cor Jesu misericors!* Jésus a prouvé la *misericorde* de son cœur depuis le début de sa mission publique jusqu'à son retour dans les cieux. A Cana, il opère son premier miracle parce qu'il a pitié de l'embarras des nouveaux époux. A cette noce, il ne dut pas manquer d'invités qui souriaient déjà de l'anxiété, de la honte des deux jeunes gens, qui peut-être, au fond du cœur, s'en réjouissaient. Jésus le voit, il sait tout, il a compassion de leur situation humiliante, il les sauve par un prodige.

Cor Jesu misericors! Une foule nombreuse a suivi le Sauveur dans une contrée déserte ; curieuse de le voir, avide de l'entendre, avec une imprévoyance singulière, elle s'est mise en route sans provisions. Elle ne saurait regagner ses foyers sans semer sa route de malheureux exténués. A cette pensée, le cœur du bon Maître s'émeut : « J'ai pitié de cette foule », dit-il, et il multiplie les pains et les poissons afin de rassasier la multitude avant de la renvoyer.

Cor Jesu misericors! Les larmes d'une mère le remuent : celles de la Chananéenne obtiennent à cette femme la guérison subite de sa fille possédée du démon. Qui pourrait lire sans attendrissement ce passage de l'Evangile où le Sauveur rencontre, près de Naïm, une pauvre veuve éplorée, suivant son fils unique qu'on portait en terre ? A cette vue, raconte l'auteur sacré, Jésus, touché de compassion, dit à cette femme : « Ne pleure plus ! » et il lui rend son fils plein de vie ¹.

Cor Jesu misericors! Le jour même où Notre-Seigneur venait d'être acclamé par la multitude, il arrive sur une colline voisine de Jérusalem d'où la vue s'étendait sur la ville. Il s'arrête et promène

un long regard sur le temple, sur les murailles, sur les palais et les monuments qui se dressent fièrement au-dessus des autres maisons de la cité. L'avenir se dévoile subitement à ses yeux, de grosses larmes roulent sur son visage adoré, et, à travers les sanglots qu'il ne peut contenir, Jésus adresse à la ville ingrate et aveuglée le plus touchant appel au repentir.

2. *Cor Jesu misericors et miserator!* Plein de compassion pour les souffrances et les misères humaines, le cœur de notre bon Sauveur déborde également de *clémence*. Quoi d'étonnant à cela ? Le péché, les chutes ne sont-elles pas la plus grande misère morale et, par conséquent, la plus digne de pitié ? N'avez-vous jamais remarqué comment Jésus, avant de guérir certains malades, commençait par leur dire : « Vos péchés vous sont remis ! » Sa clémence prenait le pas sur sa compassion, parce que son regard divin, pénétrant les secrets de l'âme, y découvrait des misères plus attendrissantes encore que les souffrances physiques.

L'histoire cite avec éloge l'exemple de certains princes dont la clémence s'est exercée envers de grands coupables, et parce qu'ils pardonnèrent de graves injures ou des forfaits à des hommes criminels, on vante leur générosité, on loue leur clémence, on la propose comme modèle. On a raison ; mais qu'est-ce que cette clémence, passagère parfois, particulière presque toujours, en comparaison de celle que Jésus le Fils éternel du Très-Haut a exercée et continue d'exercer encore à travers les siècles ? Un empereur, un roi, quelque grande que soit leur puissance, sur quelque trône élevé qu'ils siègent, n'en restent pas moins des hommes mortels, et leur clémence, pour magnanime qu'elle paraisse, ne va toujours que d'un homme à un autre homme, d'un frère à son frère. Le pardon, tout généreux qu'il soit, tombe néanmoins du cœur d'un homme sur un autre homme.

Mais ici, quand il s'agit de la clémence de Jésus, du pardon qu'il accorde, elle descend d'une hauteur infinie de Dieu sur l'homme. Aussi haut était monté l'outrage, aussi bas doit s'incliner la clémence. Voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vue pour apprécier justement les bienfaits de la clémence du cœur de notre bon Maître.

Cor Jesu misericors et miserator! Si notre misère a besoin d'une garantie touchant cette clémence, c'est encore l'Evangile qui nous la propose. Ce ne sont plus, comme dans l'histoire des grands, des traits épars : Jésus a semé sous ses pas les actes de clémence avec la même profusion que ses miracles. Du reste, ces actes ne furent pas le moindre prodige de sa vie.

Comme il m'est impossible de vous raconter ici tous les traits de clémence de Jésus, laissez-moi du moins en rappeler quelques-uns à votre reconnaissance et à votre foi.

Une femme est surprise dans le crime, et d'après la Loi de Moïse, elle doit être mise à mort ; Jésus lui pardonne malgré cette Loi. La Samaritaine et

¹ Luc, vii, 12-15.

Marie-Madeleine ont passé leur vie dans le désordre, Jésus leur pardonne tout et les convertit. Les fautes les plus honteuses n'ont pas rebuté sa clémence, tant il voulait nous prouver sa pitié infinie pour les insondables abîmes ouverts sous les pas de la pauvre humanité.

Jésus pardonne avec la même clémence au crime toujours si douloureux quand il est commis contre l'amitié. Pierre l'a renié publiquement, et, quelques jours plus tard, Notre-Seigneur le constitue solennellement chef de son Eglise. Judas le trahit, le vend, et Jésus, au lieu de le briser avec mépris, lui lave les pieds, les baise en pleurant, et, jusqu'au dernier moment de la consommation du crime, l'invite au repentir. Le voleur mourant qui, tout à l'heure, insultait le divin crucifié, n'a qu'un mot à dire pour obtenir le pardon et le paradis.

Cor Jesu miserator! Ah! oui, il fallait que le cœur de Jésus fût doué d'une clémence infinie pour ne se point démentir, surtout en certaines circonstances. Un jour ses compatriotes de Nazareth le chassent de leur synagogue et le conduisent au sommet d'un rocher pour l'en précipiter, il se contente de les rendre impuissants. Au jardin des Oliviers, il renverse à terre la troupe envoyée pour l'arrêter. C'était une leçon, une preuve de sa puissance pour Judas et pour tous, ce fut sa seule vengeance. Sur le Calvaire, au milieu de son agonie, il entend les défis que lui jettent les scribes, les pharisiens, les prêtres juifs, il voit leurs gestes dédaigneux, il ne répond qu'en adressant à son Père une demande de pardon pour tous.

A toutes les pages de l'Evangile nous retrouvons le même cœur, la même clémence. Oh! que c'est bien toujours le cœur du bon pasteur qui court après la brebis perdue, du père qui ouvre tout grands les bras au prodigue repentant! *Cor Jesu, misericors et miserator!*

Combien nous avons tous besoin que le cœur de notre bon Sauveur laisse couler sur nous les écluses de sa miséricorde et de sa clémence! Il ne manque pas d'époux qui, pareils à ceux de Cana, voient la tranquillité de leur foyer assombrie par des préoccupations matérielles graves, par des embarras humiliants. Pourquoi ne s'adresseraient-ils pas au cœur compatissant de Jésus? Nous-mêmes inspirons-nous de ces sentiments de compassion lorsque nous rencontrons de nos frères dans l'embarras, et si nous le pouvons, tendons-leur une main amie, du moins ouvrons-leur toujours notre cœur.

L'histoire de la foule qui avait faim et fut nourrie par Jésus, se continue à travers les siècles. Ces vieillards, ces hommes de l'âge mûr, ces jeunes gens, dans leur enfance, ont suivi Jésus, puis ils ont défailli dans le désert de l'indifférence, des passions, peut-être de l'impiété. Le cœur du bon Maître relict sur eux la parole prononcée sur la

multitude juive : « J'ai pitié de cette foule. » Conjurons ce cœur de les nourrir, de leur rendre l'aliment réconfortant de la foi, de l'espérance et de la charité chrétienne.

Que de mères, de nos jours, suivent en pleurant leur fils, leur fille, leur époux morts à la religion; à la vertu! Qu'elles aillent donc souvent pleurer auprès du cœur de Jésus; leurs larmes ne le trouveront pas insensible. Elles éprouveront la vérité de ce que dit un jour saint Ambroise à la mère de saint Augustin : « Il est impossible que le fils de tant de larmes périsse. » Oui, pleurez sur vos pauvres morts, je veux dire sur ces âmes que le péché a mises en son tombeau, et forcément l'heure sonnera où Jésus vous dira comme à la veuve de Naïm : « Ne pleurez plus! » et il vous rendra vivantes, converties, ces âmes qui vous sont si chères.

Le cœur de notre Dieu, ne l'oublions jamais, reste toujours le même, rempli des mêmes dispositions pour nous. Eh quoi! serait-ce donc depuis que Jésus est remonté dans les cieux qu'il nous aimerait moins, qu'il aurait une pitié moindre de nos misères, que nos larmes ne l'attendriraient plus?

Sa compassion pour l'humaine misère n'a pas changé. Son cœur est resté la source d'où découlent toutes ces œuvres, ces institutions admirables qui s'en vont porter aide et soulagement à toutes les souffrances, à toutes les douleurs. Qui donc a inspiré ces ordres religieux fondés autrefois pour le rachat des malheureux esclaves? Qui donne aux filles de saint Vincent de Paul et à tant d'autres saintes religieuses le courage et le dévouement nécessaires pour passer leur vie au chevet des malades? D'où est née l'admirable institution des Petites Sœurs des Pauvres? Et combien d'autres!

Et la clémence du cœur de Jésus ne s'exerce-t-elle pas, chaque jour encore, depuis dix-huit siècles, sur tous les enfants prodiges, à l'égard de toutes les brebis perdues, de tous les Judas même, qui viennent pleurer à ses pieds et lui demander pardon? Quand un pécheur a passé toute une vie dans l'abandon de Dieu et dans l'oubli de ses devoirs, quand, souillé de toutes les infamies, il va rendre le dernier soupir, qu'il tourne ses regards suppliants vers le crucifix que des mains pieuses présentent à ses lèvres, qu'il redise la prière du larron repentant, et il recevra le même accueil et le même pardon!

Cor Jesu misericors et miserator! Se peut-il une invocation plus douce et plus agréable à répéter pour des cœurs qui ont besoin de miséricorde et de clémence ou qui sont exposés à en avoir besoin? Qu'elle monte donc sans cesse de notre cœur à nos lèvres, afin d'intercéder pour nous et pour nos frères. Y a-t-il une heure où nous puissions nous passer de la miséricorde et de la clémence de notre Dieu?

Cor Jesu misericors et miserator! Cœur de Jésus, miséricordieux et clément, qu'il ne vous

suffise pas d'user envers nous de compassion et de clémence, apprenez-nous encore à pratiquer ces deux vertus. Enseignez-nous à ne jamais condamner nos frères, à ne pas nous montrer plus sévères que vous-même. Arrachez de nos poitrines ces cœurs trop souvent durs, insensibles aux misères des autres, inaccessibles au pardon, et remplacez-les par des cœurs compatissants et cléments comme le vôtre. Ainsi soit-il !

SERMONS OU L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

LIII

LE PURGATOIRE

Non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem.

Vous ne sortirez point sans avoir payé jusqu'à la dernière obole.

(Matth., v, 26).

Cette prison à laquelle Notre-Seigneur fait ici allusion et dont on ne sortira qu'après avoir en entier payé sa dette, n'est pas autre que le purgatoire. C'est du moins l'explication de saint Cyprien, de saint Ambroise, d'Origène.

I

Qu'il y ait un purgatoire, c'est-à-dire un lieu où les âmes incomplètement saintes achèvent de payer leur dette à la justice de Dieu, c'est une vérité de foi toujours acceptée dans l'Eglise.

Notre-Seigneur parlant du péché contre le Saint-Esprit consommé dans l'impénitence finale, dit qu'il ne sera remis ni dans ce monde ni dans l'autre. Il y a donc des péchés remis dans l'autre monde, et comme ils ne peuvent être remis, ni dans le ciel où rien de souillé n'entrera, ni dans l'enfer où il n'y a pas de pardon, ils seront donc remis dans un autre lieu que saint Grégoire de Nazianze indique en ces termes : « L'âme séparée du corps, dit-il, ne peut avoir part avec Dieu, si elle n'est purifiée de ses souillures par le feu du purgatoire. »

Ce dogme n'est point propre au Nouveau Testament, il était connu avant Jésus-Christ, et nous lisons que Judas Machabée envoya à Jérusalem douze mille drachmes d'argent pour faire offrir des sacrifices à l'intention de ceux qui étaient morts en combattant, « car, ajoute l'auteur sacré, c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. » — Les païens eux-mêmes avaient cette croyance. Platon, dont la philosophie est l'écho des traditions primitives du genre humain, expose cette doctrine dans le passage suivant qu'on dirait emprunté à un Père de l'Eglise : « Ceux qui ne sont ni tout à fait criminels, ni absolument

innocents, endurent des peines proportionnées à leurs fautes, jusqu'à ce que, purifiés de leurs péchés, ils soient jugés dignes de recevoir la récompense des bonnes actions qu'ils ont faites. » Cet énoncé si précis fait par un païen du dogme chrétien du purgatoire nous donne la raison théologique de son existence. En effet, au moment de la mort, un grand nombre d'âmes qui ne méritent pas l'enfer parce qu'elles sont exemptes de péché mortel, n'ont pas encore immédiatement droit au ciel, soit à cause de péchés véniels non pardonnés, soit à cause de l'insuffisance de satisfaction, c'est-à-dire de pénitence, pour les péchés pardonnés. Pour ces âmes, un lieu de réparation, de satisfaction, d'expiation, un lieu intermédiaire entre la terre qui leur manque et le ciel qui leur est encore fermé quoique assuré, le purgatoire en un mot, s'impose.

II

Qu'est-il donc, ce purgatoire ? C'est un lieu où les âmes justes, soumises à des châtiments temporels, complètent l'expiation des péchés de leur vie. Elle ne peuvent plus, comme sur la terre, éteindre ou diminuer leur dette par leurs mérites, ou plutôt par l'application des mérites de Jésus-Christ ; elles ne peuvent plus elles-mêmes s'acquitter vis-à-vis de la justice de Dieu que par leurs pénitences et souffrances personnelles. — Saint Thomas pense que, pour le plus grand nombre d'âmes, ce lieu se trouve au centre de la terre, dans le voisinage de l'enfer : cela pourtant n'est pas de foi. — Les peines du purgatoire sont de deux sortes. La première est dite peine du dam : c'est le retard de la vision béatifique. Sur la terre ces âmes ont connu Dieu par la foi ; elles ont vécu et elles sont mortes dans l'espérance de le voir. En purgatoire, après l'avoir entrevu au jugement particulier, elles ont l'assurance de le voir un jour dans cette béatitude que maintenant elles connaissent ; mais cette vue de Dieu se fait attendre, et elles ressentent avec une violence pour nous impossible à comprendre ce tourment dont parle Salomon quand il dit : « L'espérance que l'on fait languir est un supplice pour l'âme. » — La seconde peine du purgatoire est dite peine du sens : c'est, d'après l'opinion la plus commune, la peine du feu, opinion que l'Eglise paraît adopter puisqu'elle veut que le prêtre à la messe demande pour ces âmes un lieu non seulement de lumière et de paix, mais encore de rafraîchissement.

Nous ne pouvons nous faire une idée de la grandeur de ces châtiments, de l'intensité de ces peines. Nous savons cependant qu'elles sont moindres que celles de l'enfer, à cause de l'amitié de Dieu dont jouissent ces âmes, de l'assurance qu'elles verront Dieu, et de la conformité de leur volonté à la très sainte et adorable volonté de Dieu. — La durée de ces châtiments n'est pas moins incertaine ; mais quand on sait que trente ans après la mort de sainte Monique, son fils saint Augustin continue à prier pour elle, et

qu'il supplie ceux qui liront le livre de ses *Confessions* de joindre leurs prières aux siennes, on ne peut s'empêcher d'être effrayé des horizons lointains qui s'ouvrent sur le purgatoire.

De tout cet enseignement nous tirerons, mes enfants, deux conclusions pratiques : d'abord, nous vivrons de manière à éviter le purgatoire, et ce sera prudence ; puis, nous nous efforcerons de soulager les âmes qui y sont malheureusement tombées, et ce sera charité. Par là nous assurerons notre salut, et nous nous rapprocherons d'autant du paradis. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

DEUXIÈME PARTIE

JÉSUS-CHRIST

V

NAISSANCE DU SAUVEUR

I. Marie revint à Nazareth. Elle n'avait, par une pudeur bien naturelle, rien révélé à son époux des adorables secrets du Roi. Bientôt apparaissent les signes évidents de sa grossesse, et alors commencent pour eux les dures angoisses. Joseph ne soupçonne point la vertu de son épouse : il connaît toute l'innocence et la pureté de son âme, elle n'est certainement pas coupable à ses yeux. D'ailleurs elle se tait, elle ne lui fait aucune confidence, et il s'abstient de juger.

Comment porterait-il un jugement ? Il ne sait qu'une chose, c'est qu'il ne comprend pas, il se perd dans l'obscurité qui enveloppe ce mystère.

Puisque Marie est la sainteté, l'irréprochabilité même, puisqu'elle est la créature parfaite qui vit au ciel plutôt qu'en terre et converse visiblement avec Dieu dans l'union constante de la prière, il y a donc là un secret qu'il ne devine pas, qu'il ne doit pas connaître puisqu'on ne le lui révèle point. C'est donc qu'il est un obstacle aux desseins de Dieu sur elle, ou bien qu'il serait un témoin gênant, indigne des miséricordes divines qui éclateront sur elle quelque jour. Alors que doit-il faire ?

Le silence de Dieu paraît lui dicter sa conduite. Il ne voudrait point la diffamer par un procès public, ce serait un acte réprouvé également par la justice et par la vérité. Non, le monde ne connaîtra pas les raisons intimes de leur séparation, il ne les saisirait point d'ailleurs. La loi autorise des séparations secrètes, il suffit de rédiger une pièce officielle où les causes mêmes n'en seraient pas révélées. Joseph usera de ce procédé légal, les juges humains ne sauront rien de ses poignantes anxiétés, et il s'en ira gagner son pain dans un pays

étranger, où toute sa vie il gardera le remords de n'avoir pas su remplir, par sa faute, par son infidélité à la grâce de Dieu, la mission qu'il avait reçue et qu'il n'a point mérité de connaître. *Voluit occulte dimittere eam.*

Mais cette pensée de Dieu qui se détourne de lui, de Marie qu'il lui faudra quitter, lui cause une peine, un regret inexprimable ; il n'arrive à en distraire ni son esprit ni son cœur. *Hæc autem eo cogitante.*

Marie le voit souffrir et elle ne peut lui enlever ses terribles inquiétudes : elle consulte le ciel qui ne lui répond point. Et elle-même souffre d'une manière indicible. Qu'elles sont mêlées d'amertume, ses douces joies maternelles ! Peut-être envisage-t-elle aussi son propre avenir, et devine-t-elle dans les traits bouleversés de son époux la résolution qu'il a prise. Etre privée de Joseph qui est « la lumière de ses yeux », son guide et son appui, son amour profond comme la pureté de leur cœur ! Que deviendra-t-elle sans lui, comment porter et conduire sa vie sans lui, sans sa puissante affection, sans le soutien de son intelligence et de son bras ?

Elle s'en remet à Dieu qui dirige les événements. Plus elle souffre, plus elle se jette aussi aveuglément, avec une foi qui ne veut point peser sur les décrets divins, entre les mains de la Providence.

Mais Joseph succombe sous l'épreuve, Dieu alors a pitié de son serviteur accablé, il lui envoie un ange qui lui apparaît en songe et lui dit :

« Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre avec toi Marie ton épouse. Ce qui est né dans son sein est du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils à qui tu donneras le nom de Jésus. C'est lui qui délivrera son peuple de leurs péchés. »

« Or tout cela est arrivé, ajoute saint Mathieu, afin que fût accomplie cette parole du prophète : Voici qu'une vierge concevra dans son sein et enfantera un fils. Et son nom sera Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. » (Matth., I, 23).

Déjà les anges avaient apparu à Jacob en songe ; il avait vu le Seigneur appuyé sur l'échelle symbolique et lui disant : « Cette terre où tu dors, je te la donnerai à toi et à ta race. » (Gen. XVIII, 13). Dieu en effet aime à se manifester aux hommes pendant leur sommeil. (Num. XII, 6). Peut-être parce qu'alors l'âme, plus affranchie des liens du corps, perçoit mieux ses paroles, ses enseignements, est plus près de lui. A peine Joseph a-t-il entendu ces mots qui lui expliquent le mystère divin de l'Incarnation, que sa tristesse s'évanouit, ses inquiétudes cessent et font place à une joie délicate. Il se lève et suivant l'ordre de l'ange, il « garde Marie son épouse. » Dieu n'a point détourné sa face de lui, il reste un fidèle serviteur qui n'a pas démérité, il demeurera auprès d'elle. Tous ses vœux sont accomplis. Mais son épouse virginale, il la considère comme un sanctuaire consacré à Dieu, comme le temple même de la divinité, il l'entoure d'un délicat et profond respect.

Ensemble ils vivent comme frère et sœur « jusqu'au jour où elle mit au monde son fils premier-né » et unique. Mais toujours Marie conserva intacte son inviolable virginité de Mère de Dieu et d'Épouse du Saint-Esprit ¹.

II. Pendant l'été de 746, Auguste avait fermé le temple de Janus, la paix régnait parmi les nations et l'univers paraissait se recueillir comme dans l'attente d'un grand événement. Le puissant empereur se prit à considérer son immense empire; il désira en connaître les ressources en hommes et en argent pour les guerres à venir. En attendant, il jouirait de ses richesses et de sa gloire. Déjà sous le consulat de César et de Marc-Antoine le Sénat avait ordonné qu'on procédât au cadastre de l'Empire romain (an 44 avant Jésus-Christ), et ce travail énorme avait duré vingt-cinq ans. Auguste voulut évaluer non seulement l'étendue des terres romaines, mais le nombre de ses sujets.

Par un édit il ordonna le recensement de tout l'univers.

Lorsqu'il mourut, il laissa écrit de sa main un livre intitulé *La statistique de l'empire, Breviarium imperii*. « C'était, dit Tacite, le tableau de la puissance publique. On y voyait combien de citoyens et d'alliés étaient en armes, le nombre des flottes, des royaumes, des provinces, l'état des tributs et des péages, l'aperçu des dépenses nécessaires et des gratifications. » (Annales, I, 14). Il semble donc qu'il ait eu en main les résultats du dénombrement fait sur son ordre.

Quand fut opéré ce dénombrement, c'est un point que l'histoire n'a pas encore élucidé. Il y en eut deux sans doute en Palestine, le premier commencé par Quirinus, gouverneur de la Syrie, et repris par le même personnage dix ans plus tard. La Judée n'échappa nullement aux rigueurs romaines. Depuis qu'elle avait été soumise par Pompée, elle ne s'appartenait plus. Hérodote, ce prince fastueux et magnifique, n'avait obtenu qu'à prix d'or et de bassesses, de garder le titre et l'appareil de roi, et nous savons avec quelle habileté il sut se mainte-

nir tour à tour dans les bonnes grâces d'Antoine, de Cassius et d'Octave, devenant sans transition le chaud partisan de celui qu'il avait combattu la veille et que la fortune avait proclamé vainqueur.

Ses perfidies toutefois avaient lassé Auguste. Après que le roi de Judée eut de son chef déclaré la guerre aux Arabes, il lui dit sévèrement : « Jusqu'ici je vous ai traité en ami, désormais je vous traiterai en sujet. »

La Judée fut donc comprise parmi les provinces romaines comme nation vassale, mais pour ménager son ombrageuse fierté, le recensement y fut pratiqué dans les formes juives. De temps immémorial, chez les Juifs, il se faisait par familles et par tribus : on ajoutait simplement une branche à l'arbre généalogique, système qui permettait de connaître à la fois toute la lignée des aïeux et le nombre des membres de chaque tribu. C'est pourquoi chacun s'inscrivait dans son lieu d'origine.

Pour obéir à la loi, Joseph monte de Nazareth à Bethléem son pays natal, car il est de la maison et de la famille de David, il emmène avec lui Marie son épouse qui est sur le point de devenir mère. Peut-être va-t-elle aussi se faire inscrire à titre d'unique héritière, mais ce qu'elle sait avec certitude, c'est qu'elle accomplit la volonté de Dieu et que le monarque ne fait qu'exécuter des desseins trop sublimes pour qu'il les puisse comprendre.

Ce voyage, elle l'a pressenti en lisant les Ecritures qui sont sa méditation constante; aussi est-ce remplie d'un bonheur indicible qu'elle salue en passant le temple de Jérusalem, elle qui est aussi le temple de Dieu, mais un temple vivant où réside la divinité faite homme, et qu'elle se dirige ensuite vers Bethléem. Comme son cœur tressaille quand elle aperçoit cette cité assise sur un sommet verdoyant, qui « n'est pas la plus petite d'entre les villes de Juda, puisque c'est d'elle que sortira celui qui gouvernera le peuple d'Israël ! » Ces lieux bénis ont été sanctifiés par les aïeux, Booz, Jessé, David; sur ces collines enchevêtrées et dans ces vallées profondes elle retrouve leurs traces, elle revoit leurs visages, ils viennent, invisibles, la saluer à l'entrée de la cité, avec les anges de Dieu.

Elle arrive, montée sur un âne, suivant la coutume juive. Bientôt elle sent que son heure approche. Joseph s'est empressé de remplir les formalités exigées par la loi, et il cherche un abri pour elle. Ils n'en trouvent pas, car la ville regorge d'étrangers, et se réfugient dans le khan ou caravansérail placé à l'entrée de Bethléem. C'est ce que saint Luc appelle l'hôtellerie, *diversorium*.

On voit un khan à l'entrée de tous les villages d'Orient. C'est un carré semblable à un cloître. Une seule porte, soigneusement close la nuit, flanquée à droite et à gauche de constructions régulières; sur les trois autres faces, des portiques, élevés au-dessus du sol, dans lesquels sont construits des logements sommaires. Dans la cour intérieure, au

¹ Les auteurs ont longuement discuté sur la cause des angoisses de saint Joseph.

Les uns prétendent qu'il soupçonna vraiment son épouse et songea à la renvoyer, étant *juste*, c'est-à-dire observateur de la loi mosaïque. (Saint Chrysostome, saint Ambroise, saint Augustin).

D'autres, qu'il voulut se séparer d'elle par humilité, — c'est le sentiment qui nous paraît préférable. (Origène, saint Basile, saint Thomas).

D'autres, qu'il ne la crut point coupable, mais victime peut-être d'un outrage, d'une violence. Alors d'après la loi elle devait devenir l'épouse du coupable. (Albert le Grand, saint Bonaventure, Suarez, Cornelius a Lapide).

On a remarqué aussi que nous supposons — contre la plupart des commentateurs — que la sainte Vierge était *mariée* et non seulement *fiancée* à saint Joseph. Les simples fiançailles acculent en effet à une difficulté insurmontable, à notre gré. Personne ne l'a mieux comprise que M. Le Camus, qui pour soutenir que Marie était simplement fiancée est amené à écrire : « Il y avait pour Marie une humiliation profonde à devenir mère avant neuf mois de mariage et dans un milieu où chacun l'observait... Dieu provoqua donc une mesure politique qui éloigna de Nazareth Marie et Joseph », pour le moment de la naissance de l'enfant...

milieu, une citerne. Les voyageurs s'abritent sous les portiques couverts tandis que les animaux se parquent dans la cour. Parfois cour et logements sont de plain-pied, alors hommes et bétail sont couchés pêle-mêle dans un désordre répugnant. Tel était peut-être le khan de Bethléem. Mais tous les cloîtres, tous les portiques sont envahis, il ne reste plus de place pour les deux époux attardés. Aussi bien, était-ce un lieu convenable pour la naissance du Fils de Dieu ?

Les montagnes calcaires de Judée abondent en grottes naturelles. Tout près du khan, il en est une que Joseph connaît sans doute, il s'y rend, elle est heureusement inoccupée : deux animaux toutefois, un bœuf et un âne, si l'on en croit une ancienne tradition, sont là qui, eux du moins, reconnaîtront leur Maître, alors que les hommes le repoussent, et qui seront ici-bas les uniques témoins du mystère adorable qu'attendent les cieux pleins de cantiques.

Marie et Joseph sont seuls. Heureuse solitude qu'ils ont désirée afin de ne penser qu'à Dieu, — qu'à ce petit enfant qui traverse le sein virginal de sa mère sans le blesser, comme le rayon de lumière traverse le pur cristal en ajoutant à son éclat une chaleur bienfaisante, comme la clarté des étoiles traverse l'azur profond du ciel !

L'enfant est là qui pleure comme les enfants, Marie s'arrache à son extase, son cœur maternel s'éveille à de nouvelles sollicitudes qu'elle ne connaissait pas, elle le prend dans ses bras, l'enveloppe des langes dont elle s'est munie, et le dépose sur un peu de paille dans une crèche de bois qui sert à donner aux animaux leur grossière nourriture.

Il est minuit, tout repose dans le silence, les voyageurs du khan ne se doutent point que, tout près d'eux, un événement vient de se produire qui bouleversera le monde ; Bethléem demeure enveloppée dans les ténèbres, nulle voix ne s'élève pour saluer, adorer, aimer l'Enfant-Dieu qui vient de naître dans cette humiliation et ce dédain de toute gloire humaine. Une voix parle cependant, celle de Marie qui chante dans son cœur son *Magnificat*, cantique muet cette fois, car la terre n'a pas d'expressions pour célébrer cette merveille du ciel devant laquelle balbutient même les anges. Joseph unit ses actions de grâces et sa stupeur aux sentiments d'adoration de Marie. Pendant une heure divine ils sont uniquement à lui, et lui est uniquement à eux. Il sourit, parce qu'ils l'aiment d'un amour sans rival ; il pleure, parce qu'il a faim, et la Vierge allaite tendrement Celui qui ne veut pas que le plus humble des oiseaux manque de nourriture.

A quelques lieues de là, à Hérodiade, le roi de Judée repose dans son luxueux palais, enfermé dans son inexpugnable forteresse, il se croit le roi, le maître. Mais voici l'enfant qui le détrônera, lui et toute puissance infidèle. L'univers toutefois ne le connaît point, parce qu'il ne vient pas en roi, entouré d'une cour brillante et précédé d'une vaillante armée. Il fait mieux, il vient en Dieu.

« Il eût été inutile à Archimède, dit Pascal, de faire le prince dans les livres de géométrie, quoi qu'il le fût. Il eût été inutile à Notre-Seigneur Jésus-Christ pour éclater dans son règne de sainteté, de venir en roi ; mais qu'il est bien venu avec l'éclat de son ordre ! Oh ! qu'il est venu en grande pompe, et en une prodigieuse magnificence aux yeux du cœur et qui voient la sagesse ! » (*Pensées*, art. x, 1).

III. A cette époque de l'année, en Judée, la saison est assez clémente, parfois presque printanière. Les nuits sont fraîches sans être froides, et les troupeaux les passent en plein air sous la garde des bergers et des chiens, autour d'un grand feu qui éloigne les bêtes sauvages. Dieu permit sans doute que la nuit de Noël fût pleinement belle, et que la nature se mit en fête afin de saluer le Maître et Roi du monde, le Fils de Dieu qui se faisait petit enfant pour mieux attendre et attirer les cœurs des hommes.

Des bergers de Beit-Sahour veillaient sur le plateau verdoyant de Deir er Rawat, supputant les heures de la nuit d'après la position des étoiles.

« Tout à coup l'Ange du Seigneur se tint debout auprès d'eux, et une clarté céleste les environna, et ils furent saisis d'une grande crainte. »

Cette « gloire de Dieu » qui leur apparaissait leur rappelait les souvenirs terribles du Sinaï, et ils tremblaient, dans la peur de mourir, comme leurs pères au pied de la montagne fumante. (Exod. xx, 18).

« Mais l'Ange leur dit : Ne craignez pas, je vous annonce une grande joie pour vous et pour tout le peuple. C'est qu'il vous est né aujourd'hui un Sauveur dans la cité de David. C'est le Christ Dieu, *Christus Dominus*. Et voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un petit enfant enveloppé de langes et posé dans une crèche.

« Et soudain toute la multitude de l'armée céleste se joignit à l'Ange, et ils louaient Dieu et ils chantaient : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté. » (Luc, ii, 14).

Qu'elles sont belles les âmes simples et droites, qui marchent devant Dieu dans l'innocence, ignorant le mal, les yeux fixés sur le ciel, et n'estimant la terre qu'à son vil et juste prix ! Ce sont celles que Dieu chérit, et sur lesquelles se manifeste sa volonté, s'exerce son infinie clémence. Aussi répand-il en elles ce bonheur suprême, merveilleusement suave, qu'il refuse au monde : la paix. Ainsi, dit Bossuet, « la paix se publie par toute la terre : la paix de l'homme avec Dieu par la rémission des péchés ; la paix des hommes entre eux ; la paix de l'homme avec lui-même par le concours de tous ses desirs à vouloir ce que Dieu veut. » (*Élévations*, xvi, 9).

Le texte original porte : « Paix sur la terre ! bonne volonté de Dieu sur les hommes ! » Ce qui est au fond la même chose, au moins pour les

effets, car « le premier effet de la bonne volonté que Dieu a pour nous, ajoute Bossuet, c'est de nous inspirer une bonne volonté envers lui. » Elle était éclatante, dans cette nuit de Noël, la bonne volonté de Dieu sur nous, puisqu'il portait la bonté à ce degré infini d'amour de nous donner son propre Fils, de permettre qu'il fût comme l'un de nos petits enfants.

Quand les anges sont remontés au ciel, un instant les bergers demeurent muets d'étonnement et de bonheur. Comment ! c'est à eux, les inconnus, les derniers du peuple, que Dieu a délégué les esprits célestes pour leur apprendre la grande joie « qui se répandra dans toute la nation ! » Ils sont aujourd'hui les privilégiés, les plus aimés, eux qui ne comptent pas dans leur pays, qu'on a constamment dédaignés parce qu'ils ne sont rien et ne possèdent rien ! Cette « grande joie » qui leur est annoncée, ils la devinent, ils la comprennent : c'est le relèvement des faibles, l'exaltation des humbles, le règne des petits qui va poindre et dont la lumière angélique est comme l'aube blanchissante. Aussi restent-ils sous le charme de cette vision, de cette nouvelle, de ces paroles qui retentissent toujours dans leur âme ravie. Puis ils s'entredisent :

« Passons jusqu'à Bethléem et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur nous a fait connaître. — Et ils vinrent en toute hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph et l'enfant déposé dans une crèche.

« Ils virent et ils connurent que tout était vrai de ce qui leur avait été dit de cet enfant. »

Ils adorent l'enfant Jésus dans toute la ferveur et la naïveté de leurs âmes candides et croyantes. Ils se trouvent plus heureux que les sages de Jérusalem et que les riches courtisans du palais d'Hérode : ils savent la bonne nouvelle, ils jouissent de « la grande joie, » ils voient de leurs yeux des merveilles que Dieu n'a pas daigné révéler aux puissants du siècle. *Videntes.*

Alors leurs voix ne se taisent plus, ils remercient, ils prient, ils s'humilient, ils pleurent de bonheur, ils s'extasient devant cet incompréhensible et doux mystère, puis ils parlent, ils racontent ce qu'ils ont vu, ils le disent avec des paroles sans artifice, comme ils sentent ; ils disent comme la troupe angélique leur est apparue, comme ils sont venus à Bethléem et ce qui a frappé tout d'abord leurs regards : « Marie, Joseph et l'enfant dans sa crèche. » — « Et tous étaient dans l'admiration de ce qu'ils racontaient. »

S'ils eussent été des hommes éloquents, des savants, des scribes, des docteurs de la loi, l'on eût pu penser qu'ils avaient arrangé leur récit, mais comment refuser de croire ces petits bergers incapables ou de rien inventer ou de rien feindre ? Un jour le Sauveur choisira des pêcheurs, aujourd'hui ce sont des pasteurs de troupeaux : toujours des gens du peuple, afin qu'ils trouvent mieux créance parmi le peuple.

« Et ils s'en revinrent glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient entendu et vu, suivant la parole de l'Ange. » (Luc, II, 20).

Bientôt l'heureuse nouvelle se répandit dans tout Bethléem, car les bergers la publiaient hautement, et il y eut partout joie et action de grâces. Quelqu'un cependant se réjouissait mieux encore, calme et oubliée parmi ces bruyants transports : c'était Marie. Elle contemplait son enfant, et se rappelant les merveilleux événements qui s'étaient passés depuis neuf mois, bénissait Dieu de toutes les forces de son cœur maternel et virginal, adorait le Verbe éternel qui, maintenant, lui souriait sur sa pauvre paille, enveloppé de pauvres langes, et impuissante à sortir de son extase, à exprimer les sentiments qui la bouleversaient doucement, se taisait.

« Marie conservait toutes ces choses et les repassait dans son cœur » (19), dit l'évangéliste saint Luc avec une adorable sobriété. Parole lumineuse qui éclaire d'un jour pur et discret la pieuse figure de la Mère du Sauveur, qui nous la montre au naturel, enveloppée d'humilité et de modestie, absorbée par la méditation des choses divines, qui nous fait mettre à genoux devant elle et répandre à ses pieds, avec indignes hommages, notre indigne amour.

Aussi bien ces mots profonds et révélateurs qui nous découvrent quelque chose de l'intérieur de son âme qui adore et prie, ce n'est pas saint Luc qui les a trouvés, c'est elle. Seule, Marie pouvait nous redire ainsi ses sentiments intimes, comme seule elle pouvait chanter le *Magnificat*.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

II

LA PRIÈRE

— *Rappelez-vous, Joseph, ce que nous avons déjà dit de la prière ?*

— Nous avons déjà dit

Sa nature,
Sa nécessité,
Ses conditions,
Son objet,
Son efficacité,

Le temps et le lieu où il convient de prier.

— *Aujourd'hui, mes enfants, nous allons nous demander quels sont ceux qu'il faut prier.*

h

Ceux qu'il faut prier

— *Pourriez-vous, Ernest, nous redire ce que c'est que la prière ?*

— La prière, c'est un entretien de l'homme avec Dieu.

— *Et qu'y a-t-il dans cet entretien de l'homme avec Dieu ?*

— Il y a déjà la louange, la glorification et l'adoration, ou la reconnaissance des perfections infinies.

— *Ensuite ?*

— *Ensuite, il y a l'action de grâces.*

— *De plus ?*

— De plus, il y a la pénitence réparatrice du péché.

— *Enfin ?*

— Enfin, il y a la supplication, l'invocation, la demande.

— *Cherchons maintenant quels sont ceux que nous devons prier.*

1

Nous devons prier Dieu

— *Voyons, Victor, à qui devez-vous, en premier lieu, la louange, la glorification et l'adoration ?*

— A Dieu.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'Il est le Roi des rois, le Souverain Seigneur et Maître, la Majesté infinie.

— *A qui maintenant devez-vous des actions de grâces ?*

— A Dieu encore.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'Il est mon Bienfaiteur infiniment généreux.

— *Et la pénitence réparatrice du péché, et la supplication, l'invocation, la demande, à qui les devez-vous ?*

— A Dieu toujours.

— *La raison ?*

— La raison, c'est qu'Il est pour moi le Juge suprême et l'Auteur de tout don.

— *Qui donc devez-vous prier tout d'abord ?*

— C'est Dieu, c'est la très Sainte et Adorable Trinité.

2

Nous devons prier Notre-Seigneur Jésus-Christ

— *Maintenant, Emile, connaissez-vous encore quelqu'un qui a droit*

Et à vos louanges,

Et à vos adorations,

Et à vos remerciements,

Et à votre pénitence réparatrice,

Et à vos supplications ?

— C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— *Pourquoi devez-vous tout cela à Notre-Seigneur Jésus-Christ ?*

— Parce qu'Il est Dieu.

— *Qui donc encore devons-nous prier ?*

— Notre-Seigneur Jésus-Christ.

3

Nous devons prier l'humanité sainte de Notre-Seigneur

— *Jésus-Christ est-il seulement Dieu ?*

— Il est Homme en même temps ; il est l'Homme-Dieu.

— *En Jésus-Christ, l'humanité est-elle séparée de la personne divine ?*

— Au contraire, elle lui est très intimement unie.

— *Savez-vous ce que demande la personne du Fils de Dieu ?*

— Elle demande à être glorifiée en elle-même et dans tout ce qui lui est propre.

— *La conclusion ?*

— La conclusion, c'est que nous devons prier l'Humanité sainte de notre divin Sauveur.

— *Où la prions-nous tout particulièrement sur cette terre ?*

— Au très Saint Sacrement de l'autel.

— *Où devons-nous la prier un jour ?*

— Dans le paradis.

4

Nous devons prier le Cœur adorable de Jésus

— *A présent, Julie, je voudrais savoir s'il n'y a pas une dévotion très agréable à Notre-Seigneur ?*

— Il y en a une.

— *Laquelle ?*

— La dévotion envers son divin Cœur.

— *Et que demande Jésus-Christ pour son Cœur adorable, victime de charité, et percé par la lance du soldat ?*

— Il demande

Nos louanges,

Nos adorations,

Nos remerciements,

Nos réparations,

Nos supplications,

Et, tout particulièrement, notre confiance et notre amour.

— *A qui Notre-Seigneur a-t-il fait connaître son désir ardent de nous voir pratiquer la dévotion envers son divin Cœur ?*

— Il l'a fait connaître à sa Bienheureuse servante Marguerite-Marie.

— *Que faut-il conclure de cette demande de Notre-Seigneur ?*

— C'est que nous devons prier le Cœur adorable comme l'humanité sainte du Fils de Dieu.

— *Résumez-nous maintenant ce qui vient d'être dit.*

— Nous devons déjà prier

Dieu lui-même,

Notre-Seigneur Jésus-Christ,

L'Humanité sainte du Sauveur,

Le Cœur adorable de Jésus.

5

Nous devons prier la très sainte Vierge Marie

— *Dites-nous, Angèle, ce que vous faites pour la très sainte Vierge ?*

— Tous les jours, je lui offre les hommages les plus profonds, à cause de sa sainteté et de sa dignité incomparables.

Tous les jours, je lui exprime la plus vive reconnaissance pour ses nombreux bienfaits.

Tous les jours, je lui adresse ma prière la plus confiante en sa protection toute-puissante et toute dévouée.

Tous les jours, je lui dis mon amour le plus tendre.

Tous les jours, je m'applique à lui ressembler de plus en plus.

— Vous rendez donc un culte à la très sainte Vierge ?

— Oui.

— Est-ce le culte de latrie ?

— Non, attendu que le culte de latrie n'est rendu qu'à Dieu seul.

— Quel est donc le culte que vous rendez à la sainte Vierge ?

— C'est le culte d'hyperdulie, ou de vénération plus profonde et d'honneurs plus grands.

— Devez-vous ce culte à la très sainte Vierge ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— A cause de sa sainteté suréminente, de ses glorieux privilèges, de sa dignité incomparable d'épouse et de mère du Roi des rois, de son titre de reine du ciel et de la terre, de sa toute-puissance auprès de son Fils et de sa tendre charité pour nous.

— Que faut-il conclure de cette obligation qui nous est imposée de parler ainsi à la très sainte Vierge pour lui rendre nos différents devoirs ?

— C'est que nous devons prier cette bonne et tendre mère.

6

Nous devons prier les saints anges du paradis

— Est-ce seulement avec Dieu, Notre-Seigneur et la très sainte Vierge que nous avons à nous entretenir ?

— Nous avons aussi à nous entretenir avec les anges du paradis.

— Que leur dites-vous, Célestin ?

— Je leur dis :

Je vous honore à cause de votre excellence,

Je vous remercie à cause de vos bienfaits,

Je vous aime parce que vous êtes très aimables et très beaux,

Je vous invoque avec confiance à cause de votre bonté pour nous et de votre crédit auprès de Dieu.

— Comment s'appelle le culte que vous rendez ainsi aux anges ?

— C'est le culte de *dulie*, ou d'honneur.

— Pourquoi ce culte ?

— Précisément à cause de l'excellence des anges, à cause de leur dignité, de leur bonté pour nous et de leur crédit auprès de Dieu.

— Quel est, parmi tous les anges, celui à qui vous devez tout particulièrement tenir le langage ci-dessus ?

— C'est mon ange gardien.

— Qu'est-ce que parler ainsi aux anges ?

— C'est les prier.

7

Nous devons prier les saints

— Parlez-vous de même aux saints, Victor ?

— Oui.

— Que leur dites-vous ?

— Proportion gardée, je leur dis comme aux anges :

Je vous honore,

Je vous remercie,

Je vous aime,

Je vous invoque avec confiance.

— La raison de ce langage et de ce culte ?

— C'est à peu près la même que pour le culte rendu aux anges.

— Qu'est-ce que parler ainsi aux saints ?

— Encore une fois, c'est les prier.

+

— Y a-t-il, Henriette, une différence entre la prière que vous adressez à Dieu et celle que vous adressez à la sainte Vierge, aux anges et aux saints ?

— Il y en a une très grande.

— Comment dites-vous à Dieu ?

— Je lui dis : « Seigneur,

« Je vous adore,

« Ayez pitié de moi,

« Pardonnez-moi,

« Accordez-moi toutes les grâces dont j'ai besoin. »

— Comment dites-vous à la sainte Vierge, aux anges et aux saints ?

— Je leur dis :

« Je vous honore,

« Priez pour moi,

« Obtenez-moi le pardon de mes péchés ainsi que toutes les grâces qui me sont nécessaires. »

— D'où vient cette différence ?

— Dieu seul est le Souverain Seigneur et Maître.

La sainte Vierge, les anges et les saints ne sont que des créatures élevées à une sainteté et à une dignité plus ou moins grandes.

+

— Dieu ne sera-t-Il pas mécontent que vous invoquiez et honoriez la sainte Vierge, les anges et les saints ?

— Au contraire, Il en sera très content.

— Pourquoi ?

— D'abord, parce que la sainte Vierge, les anges et les saints le prieront bien mieux que nous.

— Ensuite ?

— Ensuite, parce que nous faisons un bel acte d'humilité en recourant à l'intercession des saints, vu que par là nous proclamons notre indignité et notre impuissance.

— Enfin ?

— Enfin, parce que nos hommages envers la sainte Vierge, les anges et les saints remontent jusqu'à Dieu, qui est la source de la sainteté et de l'excellence de tous les bienheureux habitants du ciel.

+

— Quelle est votre résolution ?

— Chaque jour je parlerai à tous ceux avec lesquels je dois m'entretenir.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire, chaque jour je prierai

Dieu lui-même,

Notre-Seigneur Jésus-Christ,

Son divin Cœur,

La très sainte Vierge,

Les anges et les saints.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

CONFÉRENCES A DES RELIGIEUSES INSTITUTRICES

sur la manière d'instruire et d'élever les enfants

Deuxième Conférence

LA CLASSE AU POINT DE VUE NATUREL OU HUMAIN

Votre premier devoir comme maîtresses religieuses, vous le savez, c'est de porter l'esprit et le cœur de vos élèves vers Dieu. C'est ce qui donne à vos écoles le caractère et même le nom d'écoles chrétiennes par excellence. Mais, indépendamment de ce premier devoir, vous devez aussi, comme religieuses, vous appliquer à accomplir aussi parfaitement que possible tous les autres devoirs de l'éducation, de telle sorte que, par le seul fait que vous êtes religieuses, vous soyez les meilleures maîtresses de toutes. Vous devez cela à l'honneur de la religion que vous représentez, à l'honneur de votre congrégation qui doit se distinguer entre toutes par les soins donnés à l'éducation des enfants. Quels sont donc vos autres devoirs pour être des maîtresses modèles et pour faire la classe d'une manière parfaite ?

Afin de les apprendre, remarquez sur quoi porte l'attention des inspecteurs quand ils viennent visiter vos classes, et celle des gens du monde quand ils veulent juger à leur point de vue purement naturel de la valeur des différentes écoles où ils peuvent placer leurs enfants.

Les écoles qui passent pour les meilleures au point de vue naturel ou humain, sont celles où l'on fait le mieux apparaître d'un côté la *bienveillance*, l'autorité incontestée et la *compétence* des maîtresses, de l'autre l'*esprit de discipline*, l'*application* et les *fortes connaissances* des élèves. Ces deux caractères réunis font monter les écoles au plus haut degré dans l'estime et dans la considération publiques et souvent sont cause que même des parents incroyants et indifférents, pour ne pas dire hostiles à la religion, préfèrent des écoles religieuses ou chrétiennes aux écoles laïques qui sont cependant plus dans leurs idées. Raison de plus qui vous oblige à faire tous vos efforts pour placer vos écoles au premier rang, afin d'y attirer même des enfants qui sans cela seraient perdues.

I. — La classe du côté des maîtresses

Que faut-il donc du côté des maîtresses pour placer leurs écoles au premier rang, simplement au point de vue purement naturel ?

I. Il faut d'abord que les maîtresses témoignent à leurs élèves une *affection réelle* et une *bienveillance constante* qui contraste heureusement avec l'indifférence dont les maîtresses séculières donnent souvent l'exemple vis-à-vis de celles de leurs élèves qui ne brillent point par l'intelligence ou par

des qualités physiques ou morales exceptionnelles. Les gens du monde sont portés à aimer ce qui est naturellement aimable : un maître, une maîtresse séculière aimeront parmi leurs élèves ceux ou celles qui leur feront honneur par leur naissance, par leur position, par leur fortune, ou bien qui les charmeront par leurs qualités personnelles, les grâces d'un beau visage, la vivacité de l'intelligence, la noblesse et la générosité du cœur, ou des avantages physiques ou de la position sociale. D'autres seront négligés et peut-être pris en aversion à cause de leurs défauts, dont on ne verra que le côté choquant, sans songer au bonheur qu'il y aurait à les corriger pour les rendre dignes de leur titre et de leur haute destinée d'enfants de Dieu et d'héritiers du ciel.

La maîtresse religieuse, aimant *toutes* ses élèves par un principe surnaturel qui est le même pour toutes, saura se défendre de cette partialité funeste, aussi nuisible aux enfants préférés qui en deviennent orgueilleux, qu'aux enfants délaissés qui en deviennent jaloux, irrités, et mécontents. Non seulement elle ne retire pas son affection et sa bienveillance aux enfants laids, inintelligents, difficiles, mais elle leur donne une attention et des soins particuliers, parce qu'ils en ont plus besoin, semblable à Notre-Seigneur qui disait qu'il n'était pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs, parce que ce ne sont pas les bien portants, mais les malades qui ont besoin de médecin. Les enfants riches, intelligents, beaux, trouveront toujours assez de gens pour les aimer et pour les flatter ; mais ces pauvres déshérités de la nature et rejetés de la société, où trouveront-ils de l'affection, sinon dans le cœur d'une maîtresse religieuse qui voit en eux l'image de Notre-Seigneur et qui les aime à cause de Lui ?

Rien que cela fait déjà sentir la supériorité immense des maîtresses religieuses sur les maîtresses mondaines. Les premières peuvent aimer et aiment réellement tous leurs enfants ; les secondes n'aiment que ceux qui leur plaisent ou dont elles ont quelque chose à attendre. Par conséquent, si les parents veulent que leurs enfants, surtout moins bien doués, ne soient pas négligés, ils les confieront de préférence à des maîtresses religieuses. Ce n'est pas que celles-ci veuillent exclure de leur affection les enfants qui seraient plus choyés ailleurs ; non, elles les aiment aussi, elles leur veulent le même bien qu'aux enfants pauvres et délaissés ; mais elles prennent soin que leur amour ne soit pas un amour purement naturel, qui n'aurait plus de mérite aux yeux de Dieu, ni un amour partial et excessif qui les rendrait injustes à l'égard des enfants moins aimées, et qui nuirait même aux enfants trop aimées, parce qu'il leur enlèverait à leur égard la fermeté et la clairvoyance nécessaires pour corriger leurs défauts.

Affection véritable et bienveillance constante pour toutes leurs élèves sans exception, voilà ce qui distingue les maîtresses religieuses des maîtresses mondaines, et ce qui leur donne une pre-

mière supériorité sur elles. Rétrécissez leur cœur : elles ne seront plus religieuses que de nom ; élargissez-le : elles seront vraiment les représentantes de la charité universelle et infinie du Sauveur, et elles le feront bénir par tous ceux qui profiteront de ce qu'il y a de tendresse et de générosité naturelle et surnaturelle dans leur cœur de religieuses.

II. Une seconde qualité qui doit distinguer les maîtresses religieuses et les placer au-dessus des maîtresses séculières, c'est l'*autorité incontestée* dont elles jouissent sur leurs élèves. Là, il ne faut pas songer à des révoltes ou à des cabales, comme on en trouve souvent dans les écoles laïques ; les maîtresses religieuses ne permettraient pas qu'on leur manquât de respect, ni qu'on leur désobéît impunément, parce qu'elles savent qu'elles ont reçu en dépôt l'autorité de Dieu même et qu'elles sont obligées de la faire respecter en elles, quels que soient leurs propres défauts et leurs misères.

Ce respect de l'autorité, qu'elles exigent de la part de leurs élèves, elles sont les premières à en donner l'exemple. Non seulement elles respectent l'autorité dans leurs supérieures, à qui elles obéissent aveuglément, dans tout ce que celles-ci leur commandent, et cela au vu et au su de leurs élèves qui en sont édifiées, comme elles seraient scandalisées du contraire ; non seulement elles respectent l'autorité dans leurs sœurs, qu'elles ne contredisent ni ne blâment ni n'accusent jamais en présence de leurs élèves, afin de ne pas diminuer le respect de celles-ci pour leurs maîtresses ; mais elles respectent cette autorité jusque dans elles-mêmes, en ce sens qu'elles s'étudient à agir et à parler toujours comme il convient à des dépositaires de l'autorité divine, et qu'elles ne se permettent jamais rien qui pourrait rendre en elles cette autorité moins respectable aux yeux de leurs élèves. Pour cela il faut qu'elles sachent se faire respecter et se faire obéir : il faut qu'elles sachent *a) se posséder, b) commander, c) gronder, et d) punir.*

a) Une maîtresse religieuse doit savoir *se posséder*, c'est-à-dire rester toujours maîtresse de soi. Nous l'avons déjà dit : si elle se laisse emporter par la vivacité, par l'impatience, par la colère surtout, elle se déconsidère aux yeux de ses élèves, qui pourront la craindre encore et même l'aimer, mais qui l'estimeront moins et par suite la respecteront moins.

Si, au contraire, elle est toujours d'humeur égale, calme, digne, agissant toujours avec raison, sagesse et fermeté, elle prendra sur ses élèves un ascendant qui lui permettra d'en obtenir tout ce qu'elle voudra. De même qu'il faut éviter d'un côté les bizarreries, les vivacités et les inégalités d'humeur, qui déconsidéreraient une maîtresse à leurs yeux, de même il importe d'éviter d'un autre côté toute familiarité et toute liberté déplacées qui la feraient descendre à leur niveau et qui peu à peu l'asserviraient à leurs caprices. Qu'elle n'oublie pas qu'elle est obligée d'imposer le respect, par conséquent qu'elle ne doit rien faire ni rien dire qui ne soit respectable.

b) Une maîtresse chrétienne doit, en second

lieu, savoir *commander*. Cet art de commander s'apprend par l'obéissance. Quand on s'est habitué à obéir à ses supérieurs comme à Dieu lui-même, et qu'au lieu de voir en eux la personne humaine plus ou moins defectueuse, on n'y voit que l'autorité divine toujours adorable, on a la disposition essentielle pour bien commander. En effet, ce qui donne à notre commandement de la force, c'est la persuasion où nous sommes que nous avons le droit et même le devoir de commander, et qu'on est obligé de nous obéir parce que Dieu lui-même en fait un devoir. Avec cette persuasion, nous commandons sans crainte et sans hésitation lorsque nous sommes sûrs que ce que nous demandons est bien. Nous n'avons pas peur qu'on nous demande de quel droit nous commandons. On le sait et nous le savons aussi. Il ne viendra pas à l'esprit de nos élèves de prétendre qu'elles ne sont pas obligées de nous obéir ; elles savent le contraire ; par conséquent, si elles le font, elles se savent elles-mêmes coupables, et elles reconnaissent qu'elles doivent être punies, si on leur fait justice. Cette persuasion où nous sommes et où elles sont, nous donne une grande force sur elles ; elles ne peuvent pas lutter contre nous, parce qu'elles lutteraient contre Dieu. S'il leur arrive de vouloir faire la mauvaise tête, nous n'avons qu'à faire intervenir une autorité supérieure, où simplement attendre qu'elles rentrent en elles-mêmes, elles sentiront alors d'elles-mêmes qu'elles doivent réparer leur faute et se soumettre. Nous n'aurons pas besoin, comme ces parents qui ne croient qu'à la force brutale, de crier, de tempêter, de frapper, de punir ; non, la force morale du commandement dépasse de beaucoup la force physique et la violence. Nous savons qu'on doit nous obéir, non pas à nous personnellement, mais à Dieu en notre personne, et nous commandons avec calme, sans brusquerie, sans dureté, sans violence, mais avec une constance qui ne se dément pas et une énergie que la résistance possible augmente encore au lieu de l'affaiblir. Dans ces conditions, neuf fois sur dix, le commandement emportera l'obéissance, et nous aurons habitué l'enfant à soumettre sa volonté à une volonté supérieure, ce qui est pour lui un résultat inappréciable pour toute la conduite de sa vie.

c) Savoir commander ne suffit pas pour maintenir son autorité sur les enfants. Très souvent elles font des choses répréhensibles, il faut savoir alors les *gronder*. Il faut d'abord mesurer ses reproches à la grandeur de la faute, ne pas gronder fortement pour un enfantillage ou une légèreté, mais bien pour un acte d'insubordination réfléchi ou de malice, ou pour une faute qui a scandalisé les compagnes de la coupable.

Il faut aussi éviter deux choses. D'abord, de se montrer trop exigeante ou trop difficile à satisfaire, soit pour le travail de classe, soit pour la conduite. Si l'on n'est jamais content, si l'on trouve toujours à gronder et à se plaindre, cela décourage les enfants ou cela les dépite : au lieu

de faire plus d'efforts pour contenter leurs maîtresses, elles feront exprès de les contrarier et de se faire punir. Alors on aura créé dans la classe un courant de mauvais esprit, qu'il sera très difficile de faire disparaître. Tandis que si l'on s'était montrée bonne, indulgente pour les petites fautes, sachant tenir compte des plus légers efforts et de toute marque de bonne volonté, ne se croyant pas, comme certaines maîtresses, obligée d'être toujours mécontente, et toujours menaçante, on aurait dilaté le cœur des enfants, on leur aurait fait prendre goût à l'étude et à la classe, et on en aurait obtenu des résultats bien plus satisfaisants.

Il faut éviter, en second lieu, quand on doit gronder, d'employer des paroles dures, méprisantes ou blessantes, qui montreraient qu'on n'a pas d'affection pour l'élève coupable, mais qu'on est satisfait, en la grondant, quelque passion de colère, de vengeance ou d'antipathie. Voici là-dessus quelques réflexions très sensées et très utiles, que j'ai lues jadis dans les statuts d'une congrégation enseignante :

On doit éviter avec soin de froisser et d'irriter l'amour propre d'un enfant, et d'humilier sa dignité, par exemple en la plaisantant sur quelque difformité naturelle, ou, s'il y a quelque tache dans la famille, en affectant de le faire sentir. De même, il ne convient pas de pousser à bout une enfant quand elle est en colère ; elle est capable, en cet état, de toutes les extravagances possibles. Qu'on la laisse se calmer, avant de lui faire des remontrances qui, sans cela, seraient inutiles. Jamais on ne doit se permettre de mots injurieux et grossiers. Que le langage de la maîtresse soit toujours poli et de bon ton.

Qu'elle ne soit jamais dure ; qu'elle ne laisse pas longtemps une enfant, punie ou grondée, sous l'impression pénible produite par une juste sévérité ; mais qu'elle relève son cœur par quelque bonne parole, et lui fasse comprendre qu'on ne cesse pas de l'aimer. Qu'elle ne se montre pas implacable, et qu'une faute réparée soit oubliée.

a) La répression par des reproches ne suffit pas toujours pour tenir les enfants en bon ordre, il y a aussi à punir de temps en temps. Manier convenablement les punitions, n'est pas chose facile, comme disent encore les statuts que je viens de citer :

En principe, punir le moins possible est le mieux. Rien ne rend une classe triste et maussade, comme d'y voir un trop grand nombre de pénitentes.

On doit graduer les punitions, et n'employer pas tout de suite les plus fortes.

Avertir d'abord, blâmer, adresser des reproches, selon le caractère de l'enfant et le degré de gravité de la faute ; enfin punir d'un air calme, froid et attristé. En général, avec les enfants, les punitions valent ce qu'on les fait valoir, et l'impression qu'elles produisent répond à l'idée que la maîtresse a su y attacher.

Ne pas vouloir punir tout ce qui est à punir ; il est impossible de réformer simultanément tout ce qui a besoin de l'être. Voir attentivement quel est le point principal qu'il convient de poursuivre, et n'attaquer que celui-là. En punissant, il importe de faire attention au caractère de la faute : est-ce étourderie, simple espièglerie, ou mauvais esprit et obstination ? La conduite de la maîtresse doit différer évidemment selon le cas qui se présente. Il faut bien se garder de briser, par la violence, un caractère qui résiste.

Il faut apprendre à le diriger, au lieu de le détruire, et savoir y mettre le temps nécessaire ; c'est probablement celui qui, plus tard, donnera le plus de consolation.

On doit être habituellement sévère, si l'on veut avoir peu à punir. La sévérité, c'est la raison ferme, juste et calme, exigeant le devoir, tout en s'alliant, dans une juste mesure, avec la bonté et les autres vertus.

Il importe extrêmement de bien connaître la complexion des enfants. Le physique et le moral ont entre eux une telle connexion, qu'il faut souvent chercher dans le premier l'explication de l'état du second. Il y a des tempéraments qui sont incapables d'un travail sérieux ; lymphatiques, énervés, faibles, ils peuvent à peine suivre le train général de la classe. Il serait déplacé de malmenier de telles enfants qui, habituellement, n'ont pas conscience de leur état. Il est plus à propos de les encourager, de louer le peu qu'elles font. C'est le meilleur moyen d'en obtenir quelque chose ; et surtout, on ne risque pas d'altérer profondément leur caractère et de compromettre leur santé.

En employant ainsi l'art de commander, de gronder et de punir, et en se possédant toujours parfaitement, une maîtresse exerce sur les enfants qu'elle a à diriger une autorité bienfaisante, qui non seulement ne s'affaiblit pas par le temps, mais qui au contraire va toujours en croissant et devient à la longue tellement puissante et tellement respectée qu'il est presque inouï qu'elle rencontre encore des résistances. Alors le bon ordre de la classe est parfait. Cette classe peut servir de modèle et attirer même ceux qui n'auraient que de l'éloignement pour les écoles religieuses, mais qui tiennent cependant à ce que leurs enfants soient bien élevées.

III. Une troisième qualité qui donne du relief à vos classes, et qui peut les placer hors de pair, c'est la *compétence des maîtresses*. Si l'on peut dire avec vérité que vous êtes très instruites et que vous savez très bien instruire vos enfants, cela vous donnera immédiatement la première place dans l'estime du public. Car enfin les parents veulent que leurs enfants apprennent quelque chose, et pour cela ils cherchent partout les maîtres et les maîtresses les plus renommés et les plus capables.

Soyez donc instruites, et qu'on le sache, c'est le moyen d'attirer à vous l'estime et la sympathie du public.

a) *Soyez instruites*. Il ne suffit pas comme autrefois pour les bonnes sœurs de village, de savoir lire, écrire et un peu compter. On exige beaucoup plus de vous à présent. D'abord vous êtes obligées de subir un examen qu'il faut préparer. C'est une garantie première que vous ne serez pas tout à fait ignorantes en entrant dans votre charge. Mais cela ne suffit pas. Si vous vous contentiez du petit bagage scientifique que comporte l'examen de capacité, vous seriez bientôt au-dessous de votre tâche. Si vous ne continuiez pas à étudier tout en donnant vos leçons, ce petit bagage s'en irait bientôt par pièces et par morceaux, car il est dans la nature de l'homme d'oublier peu à peu ce dont il ne s'occupe pas habituellement. Et puis vous ne seriez pas en état de donner à vos élèves les leçons et les explica-

tions dont elles ont besoin pour faire les progrès qu'on attend d'elles. Pour être utiles à vos élèves, il faut que vous soyez parfaitement maîtresses des matières que vous leur enseignez, que vous puissiez répondre à toutes les questions que vous feraient vos élèves. Au début de votre carrière, vous ne pouvez pas encore tout savoir parfaitement, vous vous perfectionnerez avec le temps et vous complèterez vos connaissances par une étude assidue des auteurs ; mais, dès le début, il faut que vous ayez si bien préparé vos matières, soit en étudiant, soit en consultant au besoin vos sœurs plus anciennes, que vous soyez en mesure de faire droit à tout ce l'on pourra vous demander sur chaque sujet que vous avez à traiter. Donc étude, étude assidue de ce que vous savez, pour le mieux comprendre et pour vous l'assimiler plus parfaitement, et de ce que vous ne savez pas encore, pour être à même d'en donner quelques échantillons à goûter à vos élèves, dont le désir d'apprendre et la passion de savoir se développeront par là. Et ces études vous procureront à vous-mêmes des jouissances encore supérieures aux fatigues qu'elles vous auront occasionnées.

Donc en premier lieu, soyez instruites et instruisez-vous toujours davantage.

b) De plus, en second lieu, *qu'on sache que vous êtes instruites*. Non pas que vous ayez à aller crier sur les toits : « Nous savons tout ce que des maîtresses peuvent savoir, et beaucoup mieux que les autres ne le savent. » Non, cela ne conviendrait ni à la modestie, ni à la vérité peut-être. Mais il faut que, sans que vous en parliez jamais, on sache que vous êtes instruites.

On le saura par vos diplômes d'abord, diplômes de premier et deuxième degré que vous devrez toujours vous procurer, autant que possible, et par la manière avantageuse, sinon brillante, dont vous passerez vos examens. — On le saura ensuite par la manière dont vous enseignerez, et là-dessus vous aurez le témoignage de vos élèves d'abord, qui ne vous ayant jamais surprises en défaut, vous ayant toujours trouvées prêtes à répondre à tout, et de la manière la plus satisfaisante, seront persuadées que vous savez tout et qu'on ne peut rien vous apprendre ; pleines de cette pensée, elles iront partout, vantant vos connaissances à leurs parents et à quiconque voudra les entendre. Vous aurez aussi le témoignage des parents, qui constateront les progrès que vous avez fait faire à leurs enfants et qui ne pourront pas s'empêcher de rendre hommage à votre compétence et à votre talent pour instruire. Vous aurez enfin le témoignage des inspecteurs qui, bien que n'étant pas toujours très bienveillants, sont cependant généralement justes et impartiaux et qui, s'ils sont très contents de la manière dont vos élèves leur répondent, ne pourront pas s'empêcher de rendre justice à la compétence et à l'excellente méthode des maîtresses ¹.

Ainsi, si vos élèves montrent par leurs connaissances que leurs maîtresses sont instruites et qu'elles savent instruire, la réputation de vos classes sera faite pour longtemps, peut-être pour toujours.

Et vous jouirez de ce succès, non pas pour vous-mêmes, mais parce qu'il contribuera à la gloire de Dieu, à l'honneur de la religion et au bien des enfants, qu'on vous confiera toujours plus nombreuses, et entre lesquelles vous pourrez choisir.

II. — La classe du côté des élèves

Nous avons dit que du côté des élèves il y a aussi certaines conditions qui contribuent à classer une maison à un rang élevé dans l'opinion. Ces conditions sont en quelque sorte le pendant des qualités que nous avons demandées dans les maîtresses, et elles en sont aussi presque nécessairement la conséquence. Ce sont surtout *l'esprit de discipline, l'application et les fortes connaissances* des élèves. Nous n'avons guère qu'à les nommer, pour que vous voyiez immédiatement la corrélation qu'elles ont avec les qualités qui doivent se trouver dans les maîtresses.

I. *L'esprit de discipline* sera le résultat, d'une part, de la bienveillance des maîtresses qui les fera aimer de leurs élèves, et d'autre part, de l'autorité qu'elles auront sur prendre sur elles, en s'attachant à se faire respecter et à se faire obéir, et même au besoin à se faire craindre. De plus, il y a un troisième élément qui contribue à l'esprit de discipline : c'est l'habitude à laquelle on plie les élèves de faire tout dans l'ordre prescrit, au temps prescrit, et dans les circonstances prescrites.

Cette habitude se transmet alors, comme un héritage, des anciennes aux nouvelles et de celles-ci aux élèves encore à venir, elle s'implante si fortement dans une maison que, même quand il n'y aurait pas de surveillance, tout se ferait encore de la même manière par la force de l'impulsion primitive.

On raconte que les élèves du collège de Fribourg (Suisse), tenu par les PP. Jésuites de 1828 à 1847, étaient tellement dressés à observer la règle et à obéir au premier signe, que quand la cloche sonnait la fin de la récréation, on n'entendait plus un seul mot dans toute l'étendue des rangs ; les phrases même étaient interrompues au beau milieu, et plusieurs fois des étrangers, observant ce brusque passage d'une récréation bruyante et animée au plus complet silence, ne purent s'empêcher d'exprimer tout haut leur admiration. La

gymnastique des élèves. Il était entré, il l'avoua lui-même, avec de grandes préventions contre la manière dont ces jeunes gens avaient été élevés. Mais le bon accueil qu'on lui fit, la bonne tenue des élèves et la façon remarquable dont ils manœuvrèrent sous ses yeux, changèrent tellement ses dispositions qu'il fit au directeur l'éloge le plus enthousiaste de ses élèves et proclama tout haut que pour les exercices militaires, le collège Stanislas était au premier rang. (*Vie de l'abbé de Lagarde*, par le R. P. Simler, t. II, p. 348).

¹ On cite dans la vie de l'abbé de Lagarde, directeur du collège Stanislas à Paris, le trait d'un colonel qui était venu inspecter les manœuvres militaires et la

discipline était maintenue surtout par la lecture des notes à la fin de chaque semaine. Quand le P. Barrelle, préfet des études, faisait cette lecture, on aurait cru assister à une répétition en petit du jugement dernier, tant tout le monde était pénétré de crainte et d'angoisse, non pas tant pour les punitions qu'on pourrait avoir méritées, que pour s'être entendu nommer et signaler du haut de la chaire avec les qualifications quelquefois humiliantes qui convenaient à la conduite ou au travail.

Pour maintenir la discipline chez vous comme chez les Pères Jésuites, il est bon d'employer ce moyen, et d'entourer la lecture des notes de beaucoup de solennité, comme aussi il convient de donner toujours une sanction proportionnée aux fautes commises : avertissements, blâmes et reproches publics, et enfin s'il le fallait, le dernier et suprême moyen, l'expulsion. Un tel exemple, quand on a dû l'employer, peut faire remonter la discipline à l'état le plus prospère, si l'on sait bien en tirer parti pour inspirer une salutaire frayeur aux élèves.

II. Avec l'esprit de discipline, il faut dans une maison bien réglée, *l'esprit d'application*. Il faut que les enfants aiment à travailler, à faire leurs devoirs, à étudier leurs leçons, à s'acquitter de toutes leurs obligations de classe.

Un moyen de les y exciter, c'est d'abord le goût qu'on sait leur inspirer pour ce qu'elles apprennent : on leur en fait voir l'utilité, la nécessité même pour le reste de leur vie, et par là on les amène à surmonter leurs premières répugnances et à triompher de la paresse naturelle aux enfants.

Ensuite il faut proportionner à leurs forces la tâche qu'on leur donne. Il ne faut jamais les écraser de travail, pour ne pas les décourager, autrement, elles se persuaderont qu'il leur est impossible de satisfaire leurs maîtresses et elles ne se mettront plus en peine de faire bien leurs devoirs, ni même de les faire. Au contraire, si on leur a montré qu'elles peuvent facilement s'acquitter de leurs devoirs, qu'il n'y faut qu'un peu d'application et de bonne volonté, elles voudront faire voir à leur tour qu'elles n'en manquent pas, et elles apporteront leurs devoirs faits, non pas parfaitement peut-être, mais du mieux qu'elles auront pu. Il faut donc qu'elles aient cette persuasion qu'on ne leur demande pas trop, qu'on ne leur demande même pas tout ce qu'elles pourraient faire, mais qu'on aime mieux leur en donner moins à faire pour être sûr qu'elles s'y appliqueront de tout leur cœur et qu'elles le feront aussi parfaitement que possible.

Un autre moyen à employer, c'est de récompenser tous leurs efforts, encore plus fidèlement qu'on ne punit leurs fautes. Punir les enfants paresseux ou indociles, c'est très facile, mais il vaudrait beaucoup mieux les amener à ce qu'on n'ait ni à les gronder ni à les punir. Pour cela, il faut développer l'émulation. Et dans ce but, il est très important de louer devant les autres ce qu'elles ont fait de bien, et quand on doit blâmer

des fautes ou signaler des parties défectueuses, de reconnaître cependant la part de bien qui peut s'y trouver ; de plus, quand le devoir est vraiment bien fait, bien au-dessus de la moyenne des devoirs analogues, il importe de ménager quelques récompenses, des bons points, une inscription sur un livre d'honneur, une mention honorable publique, ou bien quelque récompense immédiate, une image, une brochure, un objet pieux, une friandise même, en un mot, tout ce qui peut faire plaisir aux enfants.

On peut encore proposer à celles qui ont plus d'intelligence et de bonne volonté, des devoirs facultatifs en dehors des devoirs obligatoires, et si elles s'en acquittent bien, leur accorder une récompense proportionnée à leur travail. On voit quelquefois dans les collèges des élèves apprendre par cœur tout un chant de l'*Enéide* ou de l'*Illiade*, toute une tragédie de Racine ou de Corneille, toute une oraison funèbre de Bossuet, en dehors de leurs leçons ordinaires, pour avoir droit à un livre, à une gravure promis par leur professeur comme récompense, ou même simplement pour être inscrits sur le registre d'honneur de la classe, ou pour être mentionnés publiquement devant leurs maîtres et leurs condisciples. Ces différents moyens développent beaucoup l'émulation dans une classe, et quand les meilleures des élèves sont ainsi lancées en avant, elles entraînent avec elles toutes les autres dans l'amour du travail et du devoir, et il devient très facile de supprimer les punitions ; on a même plutôt à retenir ses élèves qu'à les pousser en avant. Avec cela la classe marche bien, c'est une vraie jouissance pour les maîtresses et c'en est une aussi pour les enfants.

III. Enfin un troisième caractère qui peut donner à vos classes un grand avantage, ce sont les *connaissances solides* que vous inculquez à vos élèves. Vous ne leur apprendrez pas seulement à tapoter plus ou moins agréablement du piano, à faire du dessin d'agrément ou du crochet ou de la tapisserie, à réciter quelque fable ou quelque morceau choisi, mais vous vous attacherez à les instruire à fond de tout ce qu'elles doivent savoir : d'abord les choses élémentaires, lire, écrire, compter, puis les travaux manuels dont elles auront besoin toute leur vie, enfin la connaissance au moins sommaire des choses qu'une femme ne peut pas ignorer sans passer pour sotte ou arriérée. Tout cela doit être enseigné, non pas superficiellement, mais à fond ; il ne faut pas se contenter de l'« à peu près, » il faut aller jusqu'à la perfection, autant que possible, et pour cela, il ne faut pas se lasser de revenir sur les mêmes choses, non seulement jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement sues, mais encore jusqu'à ce que les élèves soient en état d'en rendre parfaitement compte. Car si elles ne savent que pour elles, et qu'elles ne soient pas capables de transmettre à d'autres ce qu'elles savent, elles n'ont pas encore été assez bien formées. Par conséquent il faut insister pour que non seulement elles sachent, mais encore qu'elles sachent communiquer ou au moins

manifestar au dehors ce qu'elles savent. C'est seulement par là qu'elles peuvent vous faire honneur aux yeux du monde, et en particulier vous relever aux yeux des inspecteurs qui viennent les examiner. Donc, encore une fois, ne vous contentez pas d'à peu près, exigez la connaissance parfaite et l'expression aussi exacte que possible de tout ce qu'elles ont à dire.

Par exemple, pour la lecture, exigez que non seulement elles n'estropient pas un seul mot, qu'elles prononcent très distinctement toutes les syllabes, mais encore qu'elles observent et le sens de la phrase et la ponctuation, pour les pauses à faire et pour l'intonation à donner. Qu'elles lisent non pas en récitant, mais d'une manière naturelle, comme elles parleraient. Il y en a très peu qui sachent faire cela, et c'est ce que les maîtresses doivent leur apprendre et par leurs leçons et par leur exemple.

Ce que nous venons de dire de cet objet de l'enseignement, appliquez-le à tout, et vous aurez des classes florissantes et qui feront honneur non seulement à vous, mais à votre congrégation et à la religion en général. Car, encore une fois, si nous voulons que vous primiez en tout, ce n'est pas pour vous, mais pour l'honneur de Dieu et pour le bien des âmes. Ne l'oubliez jamais !

INSTRUCTIONS SUR L'ANNÉE LITURGIQUE

III

NOËL

Verbum caro factum est.
Le Verbe s'est fait chair.
(Joan., I, 14).

Mes frères,

La fête de Noël est le point central de la première étape de l'année liturgique. En ce jour béni la terre a vu naître son Sauveur, en ce jour a brillé l'aurore de notre rédemption, et le gage de notre bonheur éternel a été remis entre nos mains. Aussi, d'une extrémité du monde à l'autre, l'humanité tressaille d'allégresse, les moins croyants secouent leur indifférence pour se mêler à la foule des adorateurs du Dieu nouveau-né, partout les chants de joie retentissent comme un écho du cantique des anges : « Gloire à Dieu dans les cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » « Gloire à Dieu, » car personne ne pouvait réparer dignement l'injure faite à Dieu par le péché, si ce n'est une personne divine, en offrant une satisfaction d'une valeur infinie. « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté » : la guerre déclarée au ciel par le péché d'Adam a cessé le jour où Dieu a consenti à donner au monde son Fils unique en gage de son amour. Noël, c'est Dieu avec les hommes, c'est la joie du ciel communiquée à la terre, c'est l'espérance du bonheur éternel allumée dans toutes les âmes de bonne volonté. Le Verbe s'est fait chair, le Fils de

Dieu s'est fait homme, le Christ est né de la Vierge Marie, l'humanité pourra payer sa rançon, les chaînes de notre captivité seront brisées, l'empire du démon renversé, les enfants d'Adam sont redevenus les enfants de Dieu et les héritiers du ciel.

Voilà, mes frères, les motifs de cette allégresse qui éclate de toute part au jour de Noël, voilà le mystère que l'Eglise offre à nos pieuses méditations : un Dieu s'est fait homme pour nous racheter, *Verbum caro factum est*. Deux choses surtout ressortent des offices liturgiques de la fête de Noël : la grandeur du mystère de la naissance du Fils de Dieu fait homme, et les leçons que ce mystère renferme pour nous.

I

Saint Jean, au commencement de son Evangile, dont la lecture a lieu à la troisième messe de Noël et se répète tous les jours à la fin de la messe, a proclamé les ineffables grandeurs du Verbe de Dieu.

Ce mot *Verbe* signifie *parole*. Les Latins s'en sont servis pour désigner la personne du Fils de Dieu engendré de toute éternité par son Père comme le souffle de sa vie, comme la parole de sa bouche. Les Grecs l'appellent *Logos*, c'est-à-dire la raison, la pensée de Dieu, qui est comme la parole, le verbe intérieur, par lequel il se dit à lui-même ce qu'il est et ce qu'il fait, par lequel il s'exprime à lui-même dans son éternité ses infinies perfections.

Or, nous dit saint Jean, ce Verbe « était au commencement. » Il existait déjà lorsque les créatures sortirent du néant ; les abîmes des mers n'étaient point encore creusés, et déjà Il était conçu dans le sein de son Père, « Il existait en Dieu, » auprès de Dieu, *apud Deum*, par conséquent comme une personne distincte du Père, quoique participant en lui et avec lui à une même nature divine ; enfin « Il était Dieu, » *Deus erat Verbum*, consubstantiel et égal en tout à son Père, éternel, infini, tout-puissant comme lui. « Tout a été fait par lui, et rien n'a été fait sans lui, » au ciel et sur la terre, toutes les créatures visibles et invisibles ont reçu de lui l'existence. « En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes ; » Jésus, comme il l'a dit formellement lui-même, est « la voie, la vérité et la vie, » de même que le Père a en lui la vie, il a donné au Fils d'avoir aussi la vie en lui. « Je suis la lumière du monde, dit-il encore, et celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres. » En quoi consiste pour l'homme la vie véritable ? A connaître Dieu ici-bas dans l'ombre de la foi, à l'aimer et à le servir, pour mériter de le voir face à face dans le ciel au grand jour de l'éternité et de s'abîmer dans son amour. Or, cette vie qui consiste à connaître Dieu a été de toute éternité dans le Verbe, engendré à l'image de son Père, et c'est par lui que cette vie a été communiquée aux créatures raisonnables. Cette vie est lumière, ce n'est pas seulement le mouvement, l'instinct aveugle, c'est la vie de l'intelligence

et de la volonté, guidée par la lumière de la raison et soutenue par la grâce.

Le Christ est donc « la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, » et tous ceux qui recevront cette divine lumière et coopéreront à l'action de cette grâce, deviendront « les enfants de Dieu » par une génération nouvelle. C'est pour régénérer ainsi les hommes pécheurs et en faire les enfants de Dieu que « le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous. » Sans cesser d'être ce qu'il était de toute éternité, sans changer sa nature divine, le Fils de Dieu a pris notre nature humaine et a pu s'appeler vraiment Fils de l'homme, Fils de David ; il est devenu notre frère pour que nous soyons tous les enfants de Dieu, *Verbum caro factum est*.

David et Isaïe ont annoncé dans leurs chants prophétiques les gloires de ce Fils de Dieu uni à la nature humaine. « Vous n'avez qu'à me faire une demande, lui dit le Père céleste, et je vous donnerai pour héritage les nations de la terre, pour royaume le monde entier. » (Ps. II). Le roi prophète dépeint ensuite le Messie comme le plus beau des enfants des hommes, orné de grâce et de beauté, comme un puissant guerrier, armé du glaive pour combattre et terrasser ses ennemis, comme un roi dont le trône restera debout jusqu'à la fin des siècles et qui jugera tous les peuples selon les règles de la justice éternelle. (Ps. XLIV). Isaïe raconte d'avance cette naissance, cause de la joie de l'univers, et s'écrie : « Un petit enfant nous est né, un fils nous a été donné, il porte sur son épaule l'insigne de sa royauté, son nom est l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix. » (Is., IX, 6).

Voilà, mes frères, ce qu'est l'enfant dont nous fêtons la naissance au jour de Noël : c'est le Fils de Dieu, né de la Vierge Marie pour racheter le monde ; jamais sous le ciel il ne s'est passé un pareil événement, et jamais les hommes ne verront rien de semblable. Il était bien naturel que les anges prennent part à la joie de cette fête. Aussi l'Evangile nous raconte qu'aussitôt que Marie eut mis au monde le Sauveur dans la grotte de Bethléem, une multitude d'esprits célestes se répandit dans les campagnes environnantes pour inviter les bergers à venir l'adorer : « Il vous est né un Sauveur, le Christ fils de David ; » et les bergers de se dire les uns aux autres : « Allons à Bethléem voir ce qui est arrivé. » C'est ce cri que nous avons répété à matines en chantant : « Le Christ nous est né, venez, adorons-le, *Christus natus est, venite adoremus*. » Il est bien juste aussi que l'Eglise célèbre avec une solennité particulière cette fête à laquelle ont pris part le ciel et la terre.

La tradition chrétienne nous apprend que c'est à minuit que le Sauveur est né. Voilà pourquoi on chante le jour de Noël, à minuit précis, une messe solennelle précédée des matines. C'est surtout la naissance temporelle du Verbe fait chair qui est l'objet de cet office de la nuit ; mais comme le Verbe, en tant que Dieu, a été engendré de toute

éternité dans les splendeurs de la gloire, et qu'il doit naître aussi par la grâce dans nos cœurs, les prêtres célèbrent encore chacun deux autres messes, l'une au point du jour et l'autre dans la matinée. Les fidèles ne sont pas obligés d'entendre ces trois messes, mais ils peuvent le faire avec beaucoup de fruit. Les prêtres seuls peuvent communier trois fois, en ayant soin, pour rester à jeun, de ne prendre qu'à la fin de la troisième messe les ablutions qui servent à purifier leurs doigts et le calice ; mais les fidèles peuvent communier spirituellement à chaque messe et souvent dans la journée, en s'unissant au Christ nouveau-né par des actes de foi, d'amour et de contrition. Quelle dévotion, quelle reconnaissance pourrait jamais égaler notre dette envers Dieu pour un pareil bienfait ? Evitons en ce jour la dissipation des joies mondaines, réjouissons-nous dans le Seigneur à la pensée de l'immense amour de Dieu pour nous, et gardons fidèlement au fond de nos cœurs la grâce de la réconciliation et de la paix que le Sauveur nous a apportée.

Un symbole de cette paix qui doit régner dans l'héritage du Christ, se retrouve au temps de Noël dans toutes les familles chrétiennes. C'est l'arbre de Noël : il nous rappelle l'arbre de vie que Dieu avait planté dans le paradis terrestre, et dont les fruits devaient servir à donner aux enfants d'Adam une éternelle jeunesse. Le véritable arbre de vie, c'est Jésus-Christ ; le fruit qui nous assure l'immortalité, c'est la chair et le sang du Christ dans le sacrement de l'Eucharistie. Allons souvent y chercher la vie de nos âmes, et vivons de manière à pouvoir manger tous les jours ce fruit délicieux du véritable arbre de Noël.

II

Nous venons d'exposer en résumé les grandeurs et les beautés du mystère de Noël, il nous reste à étudier les leçons qu'il renferme pour nous.

Ne vous semble-t-il pas, mes frères, qu'un Dieu venant en ce monde ne devait y faire son entrée qu'avec un glorieux cortège, comme le font les princes qui arrivent dans leurs Etats ? S'il voulait apparaître avec la faiblesse de l'enfance, du moins devait-il naître dans un palais magnifique, au milieu de serviteurs empressés à prévenir tous ses besoins. Ou plutôt ne devait-il pas être exempt de toutes les misères de notre nature ? Non, mes frères, il n'en devait pas être ainsi, car le Fils de Dieu venait sur la terre pour expier nos péchés, et il devait porter sur sa chair innocente le fardeau de tous nos maux. Le péché nous avait dépouillés de tous les biens de l'état d'innocence, condamnés à la souffrance et à la mort ; le Christ devait naître dans la pauvreté, dans la douleur et l'indigence. Le péché était une révolte insensée de l'orgueil de l'homme contre la toute-puissance de Dieu ; le Christ devait naître dans la condition la plus humiliante et la plus misérable. Dans les plus pauvres familles, il y a un berceau pour recevoir le nouveau-né, on se procure tout ce qui est nécessaire aux premiers soins qu'il réclamera, on

se réunit pour fêter sa naissance ; le Fils de Dieu, le Roi du ciel et de la terre, le Juge des vivants et des morts naît dans une pauvre étable, son palais est une masure abandonnée.

Vous connaissez le récit de l'Evangile. Marie et Joseph, arrivés à Bethléem, pour obéir à l'ordre de l'empereur Auguste et se faire inscrire sur les registres de recensement comme descendant de la maison royale de David, n'avaient pu trouver un gîte convenable, ils étaient pauvres, et toutes les maisons de la ville étaient occupées par des hôtes plus fortunés. Que faire alors ? La nuit approchait et Marie attendait la venue de son divin enfant. Il y avait dans les environs de Bethléem des cavernes transformées en étables pour abriter les troupeaux dans la mauvaise saison ; Marie et Joseph durent s'y réfugier, la tradition nous apprend qu'un bœuf et un âne partagèrent avec eux cet abri, et c'est là, sur un peu de paille, dans une crèche misérable, que le Verbe divin parut soudain, revêtu de notre nature de pécheurs. Sa mère lui fit de ses propres vêtements quelques langes pour l'envelopper, et elle se prosterna avec saint Joseph pour adorer le Fils unique de Dieu, dont les membres tremblants étaient réchauffés par le souffle de deux animaux.

Considérez bien votre Sauveur dans cet état, chrétiens, et comprenez les leçons qu'il vous donne : cette crèche est une chaire de laquelle il vous instruit par son silence et ses larmes avec plus d'éloquence qu'aucun discours ne le pourrait faire. Dès aujourd'hui il commence efficacement la prédication de son Evangile, et il prépare les hommes à comprendre les grands mystères du royaume de Dieu. L'humilité, le détachement des biens de la terre, la résignation dans la souffrance, voilà les grandes vérités que prêcheront un jour le Sauveur et ses apôtres ; dès aujourd'hui nous les comprenons en adorant l'Enfant Jésus dans sa crèche.

Jésus naissant nous prêche l'*humilité*. Qu'il est difficile, mes frères, d'arracher du cœur de l'homme cet orgueil insensé qui le porte à s'élever non seulement au-dessus de ses semblables, mais au-dessus de Dieu même en refusant d'obéir à sa loi !

Le principe de tout péché, c'est l'orgueil, il a perdu les anges, il a chassé Adam du paradis terrestre, il produit chaque jour dans le monde ces révoltes des inférieurs contre leurs maîtres, des sujets contre leurs souverains, qui ébranlent les fondements de toutes les sociétés, il a fait naître les hérésies et les schismes, et il inspire les plus grands crimes. Pour guérir l'homme de la maladie de l'orgueil, le Fils de Dieu lui a donné l'exemple de la plus parfaite humilité : il s'est abaissé, il s'est anéanti, nous dit saint Paul. Lui qui est par sa nature l'égal de Dieu, et qui peut d'un mot commander à tout l'univers, il a accepté de prendre la nature de pécheur et d'esclave, de se soumettre à ses propres créatures et d'obéir aux puissances de la terre ; Lui qui est la toute-puissance infinie, il a voulu avoir besoin pour vivre du

lait et des soins de sa mère, et passer pour le fils du charpentier de Nazareth. Dès sa naissance il a voulu être traité comme le dernier des hommes, l'opprobre du genre humain. Adorons-le dans cet état et demandons-lui de détruire en nous l'orgueil et tous les vices qu'il engendre.

Jésus, dans sa crèche, nous apprend-encore à *nous détacher des richesses, des biens et des plaisirs du monde*. Qu'ils sont nombreux, ceux à qui la passion des richesses, l'attrait des voluptés, l'éclat trompeur de la gloire humaine, font oublier leurs devoirs envers Dieu, et leur salut ! Le Sauveur leur dira un jour : « Heureux les pauvres ! Heureux ceux qui souffrent ! Ne cherchez pas à amasser des trésors sur la terre, car les voleurs vous les enlèveront, mais thésaurisez pour le ciel ! Si vous voulez venir après moi, il vous faut renoncer à vous-mêmes, porter votre croix et me suivre. » Ces enseignements divins sont déjà renfermés dans le mystère de Noël, vous pouvez les méditer en silence auprès de la crèche de l'Enfant-Dieu. Puisque le Fils de Dieu a méprisé à tel point les richesses et la gloire, qu'il a voulu naître dans l'indigence, de parents pauvres, manquant de tout ce qui est nécessaire à la vie, comment pourrions-nous estimer les biens et les honneurs de la terre ? Puisqu'il a tant voulu souffrir dans cette extrême indigence, comment pourrions-nous refuser les épreuves que la Providence nous envoie ?

Ces pensées feront l'objet de nos pieuses méditations pendant les fêtes de Noël, mes bien chers frères, elles rempliront nos âmes d'un grand amour pour Dieu, et nous disposeront à vivre en véritables disciples de Jésus-Christ. Oui, le Verbe s'est fait chair, Dieu s'est fait homme pour que l'homme méritât de devenir enfant de Dieu ; voilà la cause de notre joie au jour de Noël, voilà la raison de notre grandeur, et le secret de nos immortelles destinées. Nous ne sommes plus des exilés, le ciel sera notre patrie. Mais pour arriver à ce royaume de Dieu, pour y régner avec le Christ, nous devons vivre ici-bas de la vie du Christ, vie d'humiliations, de détachement et de souffrances, nous devons préférer la pauvreté aux richesses, l'humilité et l'obéissance à l'orgueil et aux honneurs, la souffrance aux joies coupables du péché. C'est ce que l'Eglise nous fait demander à Dieu dans l'oraison de la troisième messe de Noël. Répétons avec elle en terminant : « Accordez-nous, Dieu tout-puissant, que la nouvelle naissance de votre Fils dans la chair nous délivre du joug de la captivité où nous avait réduits le péché. Nous vous en prions par les mérites de ce même Jésus-Christ, qui vit et règne avec vous dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

SERMONS OU L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

LIV

L'ENFER

Paleas comburet igne inextinguibili.

Il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra pas. (Matt. III, 12).

Saint Jean-Baptiste prêchant la pénitence représentait le juge futur des vivants et des morts sous la forme du moissonneur qui recueille le bon grain dans son grenier et jette au feu les mauvaises herbes et la paille inutile. Ce dernier mot seul fera aujourd'hui le sujet de notre entretien.

I

Ce feu qui ne s'éteindra pas est celui dont le Souverain Juge dira : « Allez, maudits, au feu éternel. » Disons le mot : c'est l'enfer. — Je ne m'attarderai pas, mes frères, à vous rappeler ce que la foi enseigne sur les châtements que le pécheur impénitent éprouvera dans son corps qui a été un instrument de péché, dans son âme qui en voulant le péché en a été la source ; ce que la foi enseigne sur ce feu qui ne s'éteint pas, sur ce ver rongeur qui ne meurt pas, sur ces horreurs sempiternelles. Si saint Paul, qui avait entrevu les splendeurs du paradis, a pu dire que le cœur de l'homme n'a point compris ce que Dieu réserve à ses élus, il eût pu en toute vérité renverser la proposition et dire la même chose de ce que Dieu réserve aux réprouvés. Cela est vrai si l'on considère l'intensité et la diversité des peines qui, en enfer, sont en rapport avec la violence et l'emportement des passions, avec le nombre, la gravité et la variété des péchés consentis ; car ces peines auront des degrés divers dans leur intensité, parce que même dans le péché mortel et l'impénitence finale il y a des différences de nombre et de malice. Quoiqu'il en soit, malgré cette diversité des peines, malgré ces degrés différents qui distingueront les réprouvés les uns des autres, ces peines sont incompréhensibles pour nous ici-bas.

II

Mais ce qui dépasse surtout notre intelligence, c'est leur éternité. Les souffrances du corps, les tourments de l'âme, même appliqués par la main de Dieu, en enfer, ont des limites dans leur intensité ; il n'en est aucune dans leur durée. Par leur intensité elles gardent un côté humain ; par leur éternité elles ont un caractère divin. La souffrance répare la souillure faite à l'homme par le péché ; la durée répare l'offense faite à Dieu. — Pour une âme attentive qui a la foi, c'est le côté saisissant et glacial de l'enfer. Car enfin, augmentez par la pensée le nombre, la puissance, la gravité, en un mot l'intensité de ces tourments, attisez ce feu et centuplez son ardeur ; épaississez ces ténèbres ; multipliez ces horreurs ; prolongez-les pendant des centaines de millions d'années après le jugement

général, pour les voir cesser enfin : ce ne sera plus alors qu'un purgatoire aggravé et prolongé ; ce ne sera plus l'enfer, parce qu'il leur manquera l'éternité.

Cette éternité des peines de l'enfer, quand on la juge sans égoïsme, avec un cœur droit et désintéressé, avec la foi aux infinies perfections de Dieu, il n'est pas trop difficile d'en comprendre la raison. D'une part, le réprouvé l'a voulue ; d'autre part, au regard de Dieu elle s'impose.

En effet, l'homme mort dans le péché mortel a voulu, a aimé ce péché tant qu'il a été maître de sa volonté, tant qu'il a été libre d'aimer ou de haïr : il s'est immobilisé dans son péché, et la disposition dernière de sa volonté, c'est de s'y éterniser. « Il est juste, dit saint Bonaventure, que celui qui a voulu savourer éternellement les attrait du péché tombe dans un châtement éternel, et qu'il n'y ait pas de fin au tourment pour celui qui n'a pas voulu de fin au péché. » Et qu'on n'objecte pas que le pécheur peut bien sortir du péché tant qu'il a un souffle de vie. Oui, mais pour cela il lui faut deux choses que Dieu ne doit à personne : le temps et la grâce. Le réprouvé n'a plus et ne peut avoir ni l'un ni l'autre. Tombé par sa faute dans la mort éternelle de l'enfer, il n'a pas plus de droit à la vie de la grâce et à la vie de la gloire que l'homme qui s'est brisé le crâne sur le pavé en se précipitant volontairement du haut d'une tour n'a droit à ressusciter et à vivre.

Cette éternité des peines s'impose aussi au regard de Dieu. Le péché mortel mettant le pécheur en révolte ouverte contre les infinies perfections de Dieu, mérite un châtement infini ; et comme la créature est incapable de souffrir infiniment, comme l'intensité du châtement a toujours des limites, la justice de Dieu retrouve son compte dans la durée qui sera éternelle. Voilà pourquoi j'ai dit que la souffrance répare la souillure faite à l'homme, et que l'éternité répare l'offense faite à Dieu. C'est ainsi que la puissance, la bonté, la sainteté et toutes les perfections divines outragées sont dignement vengées. — L'amour de Dieu pour le pécheur (n'en soyez pas surpris) ne saurait plus lui-même s'opposer à l'action de sa justice : au contraire. Dieu a aimé le pécheur de toute éternité ; il l'a prévenu de ses grâces ; il les a pour lui multipliées jusqu'à la mort ; il lui a donné mille preuves de son désir de l'aimer et d'être aimé de lui éternellement : et le dernier acte de la volonté de cette homme est de mépriser cet amour, il meurt dans ce mépris. Et Dieu devrait encore aimer ce pécheur malgré le pécheur lui-même ? Non, non : le pécheur a semé la haine, il récoltera la vengeance ; il a méprisé l'amour, il trouvera la justice ; car on peut bien mépriser Dieu, mais on ne saurait l'éviter. Un dernier mot, d'une effrayante vérité, c'est le P. Monsabré qui parle : « Vous dites : Dieu aime trop le pécheur pour le damner éternellement ; et moi je dis : Dieu a trop aimé le pécheur pour ne pas le damner éternellement. »

Ne perdez pas de vue ces vérités, mes frères, et

vous ne pécherez pas, ou du moins vous ne pécherez pas de manière à compromettre votre éternité. *Memorare novissima tua et in aeternum non peccabis.*

VARIÉTÉ

LA STATUE MIRACULEUSE DE NOTRE-DAME AU MONT-CARMEL

Les pèlerins de Terre Sainte aiment à visiter la montagne du Carmel, où dès longtemps la très sainte Vierge Marie a été honorée d'un culte particulier. Ils dirigent ordinairement leur pèlerinage vers le couvent des Pères Carmes, bâti sur le sommet du promontoire qui ferme au sud la baie de Saint-Jean-d'Acre. Et leur premier soin dès l'arrivée est d'aller s'agenouiller aux pieds d'une statue miraculeuse de la Vierge, placée dans l'église du couvent. C'est l'histoire de cette statue que je voudrais vous faire connaître, afin de rendre plus vive encore et plus confiante votre dévotion à N.-D. du Mont-Carmel.

Disons d'abord que le monastère des Pères Carmes sur le Mont-Carmel, plusieurs fois dévasté par les musulmans, a été enfin reconstruit sous sa forme actuelle, au commencement de ce siècle, par un religieux intrépide, le Frère Jean-Baptiste du Saint-Sacrement.

Or, un des premiers soins du Frère Jean-Baptiste, lorsqu'il voulut réédifier le sanctuaire du Carmel, fut de se procurer une statue de Notre-Dame du Mont-Carmel. Après s'être recommandé à Dieu et à sa sainte Mère, il confia l'œuvre à un célèbre sculpteur de l'époque, Jean-Baptiste Caraventa, qui habitait Gênes. L'artiste et le religieux unirent leurs prières afin que la statue fût digne du sanctuaire. L'œuvre terminée, la Madone fut revêtue de ses plus belles draperies et exposée dans l'église de Sainte-Anne, desservie par les Carmes déchaussés de Gênes.

Le 14 décembre 1820, elle était transportée à Malte, où elle arrivait le 4 janvier 1821 ; elle y fut aussitôt exposée dans l'église des Carmes. Le peuple s'émut, la foule accourut nombreuse, et il n'y eut pas de chrétien qui ne voulût vénérer l'image de l'auguste reine du Carmel.

Le 18 mars de la même année, Frère Jean-Baptiste transportait la Madone à Constantinople. Elle y fut exposée dans l'église *des Francs*. Les Grecs avaient juré d'exterminer les catholiques. Leur plan était de mettre le feu aux divers quartiers de la ville et de faire périr ainsi tous leurs ennemis dans un incendie général. Les catholiques effrayés implorèrent aussitôt l'assistance de Notre-Dame du Mont-Carmel, et le complot avorta.

Un autre fait merveilleux contribua puissamment à la dévotion dont la vierge du Carmel devint l'objet à Constantinople.

Un riche banquier de cette ville, Arménien catholique, n'avait qu'un fils. L'occasion d'un très riche mariage s'étant présentée pour ce jeune

homme, il le fiança aussitôt ; mais quelques heures après, le jeune homme fut pris subitement d'un accès de folie et disparut. Pendant plus d'un an, toutes les recherches pour le retrouver furent inutiles. Dès l'arrivée du Frère Jean-Baptiste, le père et la mère du malheureux jeune homme eurent l'inspiration de s'adresser à Notre-Dame du Mont-Carmel, exposée depuis peu dans l'église *des Francs*, alors desservie par les Pères Capucins. Ils promirent l'un et l'autre une précieuse offrande et la dotation de sept orphelins, si elle leur obtenait la grâce de retrouver leur enfant. Deux jours après, le jeune homme que l'on pleurait depuis plus d'un an, rentra à l'improviste dans sa famille et se jetait dans les bras de sa mère, lui demandant si réellement il n'avait pas été fiancé. Le mariage fut célébré au milieu de l'enthousiasme général, et la jeune épouse, pour témoigner sa reconnaissance à Notre-Dame du Mont-Carmel, lui fit don d'une étoile d'or ornée de diamants.

Le 5 juin, Frère Jean-Baptiste partait pour le Carmel. Mais Abdallah-Pacha ayant fait sauter les ruines du sanctuaire, il fut forcé de reprendre le chemin de l'Europe, emportant avec lui la précieuse statue.

Débarquée à Toulon au commencement de 1822, elle fut reçue à l'hôpital militaire par les religieuses de la Sagesse et exposée dans leur chapelle. L'affluence y devint considérable, et la Madone y opéra de nombreux miracles. Des pécheurs endurcis se convertirent, un aveugle recouvra la vue, des malades furent guéris.

Parmi les malades que l'on soignait en ce moment à l'hôpital militaire, se trouvait un artilleur, Théodore Fers. Animé d'une haine farouche qui l'avait porté à faire briser publiquement plusieurs statues de saints et à découronner une Madone qu'il déclarait indigne de la couronne dont la piété avait orné son front, il demeurerait insensible à tous les efforts tentés pour le ramener à de meilleurs sentiments. Malgré le danger de mort où il se trouvait, Fers ne répondait à toutes les exhortations que par des blasphèmes. Cependant le récit des miracles opérés par Notre-Dame du Mont-Carmel, exposée dans l'église de la paroisse et qu'on ne cessait d'implorer pour lui, retentissait sans cesse à ses oreilles.

Un jour, touché sans doute par la grâce, il demanda en pleurant que l'on fit brûler un cierge devant cette sainte image. Toutefois, c'était l'exaspérer que de lui parler de confession. La statue miraculeuse ayant été rapportée à la chapelle de l'hôpital, les sœurs, réunies pour la prière du soir, recommencèrent à l'invoquer, lui demandant avec instance la conversion du moribond. Au même moment la sœur infirmière venait en toute hâte annoncer à l'aumônier que l'état du malade empirait. Le prêtre accourt, malgré le peu d'espoir qu'il avait de voir son ministère accepté. Arrivé près du malade, il lui demande s'il ne se repent pas d'avoir offensé Dieu. Le mourant, déjà privé de l'usage de la parole, fait un signe de

tête affirmatif. L'aumônier exhorte alors le malade à faire un acte de contrition et lui demande s'il ne désirerait pas recevoir les sacrements de l'Eglise : seconde réponse affirmative. Le prêtre lui demande alors s'il ne regrettait pas l'impossibilité où il se trouvait de se confesser, et si retrouvant la parole il ne se confesserait pas volontiers. Le malade fait de nouveau un signe affirmatif, et on lui donne aussitôt l'Extrême-Onction. A peine l'a-t-il reçue, qu'il recouvre soudain l'usage de la parole. Il se confesse avec larmes, et comme on veut différer de lui administrer le saint Viatique à cause des fréquents vomissements auxquels il était sujet : « Non, non, dit-il, pas demain, mais aujourd'hui, car demain je ne serai plus de ce monde. » Il reçut la sainte communion avec la plus grande ferveur, et après avoir remercié avec effusion Notre-Dame du Mont-Carmel de la grâce qu'elle venait de lui obtenir, il rendit doucement son âme à Dieu.

Témoin de ces merveilles, M. Michel, archiprêtre de Toulon, devenu plus tard évêque de Fréjus, voulut honorer la Madone d'une procession solennelle. Le 16 juillet, la statue sortait triomphalement de la chapelle de l'hôpital, parcourait les rues de Toulon, dont le pavé avait disparu sous les fleurs, et accompagnée de tout le clergé de la ville, des diverses corporations et confréries religieuses, ainsi que d'une foule immense, elle était déposée dans l'église principale, où elle resta un mois entier exposée à la vénération des fidèles. Jamais, au dire des habitants de Toulon, on n'avait vu aussi belle ni aussi dévote procession.

Le 20 août, Frère Jean-Baptiste transportait la statue à Marseille. Madame la marquise de Ville-neuve, femme du préfet de la ville, voulut la posséder dans sa chapelle particulière et lui fit don d'un magnifique vêtement. Exposée ensuite dans l'église des Augustins, elle y fut visitée par les autorités civiles et militaires, par toute la noblesse et par la foule du peuple. Puis, lorsque le moment de l'embarquer pour Naples fut venu, elle fut l'objet d'une ovation magnifique, une foule nombreuse l'accompagna jusqu'au navire.

L'intention du Frère Jean-Baptiste était de transporter directement la statue à Rome ; mais, sur la demande des Carmes déchaussés de Naples, elle fut exposée dans leur église sur l'autel principal. La foule accourut lui offrir ses hommages, le concours fut immense. On y remarquait le cardinal-archevêque de Naples et le nonce apostolique. Jamais il ne s'était produit à Naples une pareille manifestation de foi vive et d'ardent enthousiasme. Aussi la vierge du Carmel se plut-elle à répandre ses bienfaits sur ce peuple qui l'accueillait par les témoignages d'une si fervente piété. Des aveugles recouvrèrent la vue, des boiteux marchèrent et des infirmes furent guéris.

Nous ne citerons qu'un seul des nombreux miracles qui furent juridiquement constatés par ordre de l'archevêque. « Lorsque Caraventa eut terminé la statue de la Madone dont j'avais confié

l'exécution à son incontestable talent, dit le Frère Jean-Baptiste, il s'agissait de pourvoir à son ornementation. Je lui fis donc confectionner un riche vêtement blanc et je commandai deux couronnes : l'une en argent pour la Madone, et l'autre en cuivre doré pour l'Enfant-Jésus, mes ressources ne me permettant pas encore de la fabriquer en or. Mais en la lui posant sur la tête, je dis au divin Enfant : Vous saurez bien vous procurer une plus riche couronne. — Ce fut à Naples qu'elle lui fut donnée, voici dans quelles circonstances. La statue s'y trouvait exposée dans l'église de notre Ordre, lorsque, un dimanche matin, un Monsieur se présente et me prie de prendre la mesure des couronnes de la Vierge et de l'Enfant-Jésus. Quelques jours après, il venait les essayer avant que l'artiste y mit la dernière main ; elles étaient en argent fin et d'un très beau travail. Le dimanche suivant, on les apporta terminées et enrichies de pierres fines. Comme je demandais le nom du bienfaiteur, on me répondit qu'il désirait demeurer inconnu. Mais comme j'insistais afin que son nom fût inscrit avec celui des bienfaiteurs pour lesquels on prie sur le Carmel, il me fut répondu que j'aurais l'occasion de l'entretenir incessamment.

« Le lendemain matin, un superbe équipage vint me chercher au couvent. Quelques instants après, je fus introduit dans le salon d'un Monsieur qui s'y promenait en attendant mon arrivée. Je commençai par lui exprimer ma reconnaissance. — « Père, me dit-il, sans me laisser poursuivre, « j'étais consumé par la phtisie, réduit à la dernière extrémité. Or, il y a quelques semaines, « j'eus un songe. Il me semblait voir une dame « qui me disait : *Il est arrivé avec une Madone « étrangère, elle a besoin d'une couronne ; faites- « la lui faire et vous serez guéri.* — Je fis « chercher par toute la ville de Naples, et personne « ne put me renseigner. J'appris enfin que la « Madone était exposée à la vénération des fidèles « dans l'église de Sainte-Thérèse, desservie par « les Carmes déchaussés. Je fis aussitôt fabriquer « les deux couronnes et, ce même jour, je reçus la « grâce que j'avais si ardemment sollicitée. « Lorsque le médecin vint me voir et qu'il me « trouva guéri : — *Levez-vous, me dit-il, car le « ciel vient d'opérer un grand miracle en votre « faveur.* — Comme vous le voyez, depuis ce jour « je jouis d'une parfaite santé. »

« Le démon, continue le Frère Jean-Baptiste, ne tarda pas à manifester son dépit et sa rage. Il n'épargna aucun effort pour dérober la sainte Image à la vénération du peuple, qui accourait de tous les pays voisins et dont la foi était récompensée par des grâces sans nombre.

« Comme j'avais fait une collecte à Constantinople en 1821, on voyait figurer sur ma liste les noms de tous les ambassadeurs des puissances européennes, celui de l'évêque, alors vicaire apostolique, et ceux aussi d'un grand nombre de négociants, sans distinction de religion et de nationalité. Il s'en rencontra, paraît-il, apparte-

nant à la secte des *Carbonari*, qui, à côté de leur signature, avaient apposé certains signes maçonniques que je ne connaissais nullement.

« Le préfet de police, — qui se donnait comme un de mes meilleurs amis, mais qui ne cherchait en réalité qu'un prétexte pour m'exiler, — ayant remarqué ce détail de mon livre de souscription, en prit motif de m'accuser d'être *carbonaro* moi-même, et, sous ce prétexte, il fit retirer la Madone, et en même temps me faisait remettre mes passeports avec ordre de quitter Naples sans retard.

« Son Excellence le Nonce Apostolique voulut tout d'abord résister; mais ayant constaté que cette tempête était soulevée par l'intrigue et par la jalousie, il me conseilla de partir. Je laissai donc la statue de la Madone aux soins du Frère Juste, qui devait la transporter par mer, et je m'acheminai vers Rome.

« Le Frère Juste ne tarda pas à s'embarquer avec la statue miraculeuse. Mais à peine eut-on gagné la pleine mer, qu'une horrible tempête se déclencha, arrachant au navire sa mâture et ses agrès. Telle était la fureur de l'ouragan, que les matelots, soulevés et renversés par les vagues qui déferlaient sur le pont, durent s'amarrer, comme ils purent, à des cordages pour ne pas être emportés. Nul ne pouvait rester au gouvernail, et cependant le navire poursuivait sa marche comme guidé par une main invisible, et sans avoir dévié un instant, il arrivait dans le port de Gaète avec son équipage tout entier : personne n'avait péri dans la terrible tourmente. En voyant entrer dans le port par cet horrible temps, sans difficulté, et comme si le plus expérimenté des pilotes le conduisait, un navire dématé par l'orage, toute la population de Gaète s'était portée, curieuse, vers la jetée. La surprise fit place à l'enthousiasme, quand on apprit du capitaine et des matelots que l'équipage tout entier reconnaissait avoir dû son salut à un miracle opéré en leur faveur par Notre-Dame du Mont-Carmel, dont le navire avait à bord la statue. Aussitôt on demanda à voir cette statue miraculeuse. Il fallut l'exposer sur le pont, et à sa vue, l'émotion, la piété, l'enthousiasme éclatèrent. Les dames, se dépouillant de leurs bijoux, anneaux d'or et pendants d'oreille, en firent hommage à Notre-Dame du Mont-Carmel.

« La foule se succédait sans interruption sur le navire, chacun voulant voir et vénérer l'image miraculeuse. Le chapitre de la cathédrale voulut même aller en corps lui rendre hommage et l'invoquer.

« Après quelques jours employés à réparer les avaries, le navire reprit la mer et arriva heureusement à Civita-Vecchia, où la statue fut exposée à la vénération des fidèles, dans l'église des Chevaliers de Malte.

Lorsque la Madone arriva à Rome, en 1823, le bruit des prodiges qu'on lui attribuait l'y avait devancée. Le pape Pie VII se la fit apporter et la garda plusieurs jours dans son oratoire privé. Il la bénit lui-même et, le 4 mars 1823, il la fit couronner en sa présence par Mgr Menochio,

évêque de Porphyre. Puis on la transporta dans l'église des Carmes déchaussés de Sainte-Marie de la Scala, au Transtévère. Elle y resta exposée pendant quelques jours à la dévotion des fidèles; puis on la rapporta à la résidence du R. P. Général des Carmes, où elle demeura douze ans dans la chapelle, visitée par les cardinaux, les prélats et un nombre considérable de personnes de tout rang et de toute condition.

En 1835, elle reprit la route du Carmel. L'archevêque de Pise voulut l'honorer d'une procession solennelle dans sa ville archiépiscopale, et elle y marqua son passage par la guérison miraculeuse d'un enfant.

Les religieux chargés de la transporter au Mont-Carmel allèrent s'embarquer à Livourne. Arrivés à Saïda, l'ancienne Sidon, sur la demande du consul d'Autriche, la statue fut exposée dans l'église des RR. PP. de Terre-Sainte. On vit alors une femme turque, accompagnée de son fils aveugle, venir s'agenouiller devant la Vierge et prier Marie de rendre la vue à son enfant; et, au même instant, sa prière se trouva exaucée.

Le 12 juin 1836, la statue miraculeuse prenait possession de son trône. Les grâces et les faveurs qu'elle prodiguait en Europe, elle a continué à les répandre sur la sainte montagne. Les *ex-voto* qui y arrivent journellement témoignent que la sainte Vierge se plaît encore à combler de bénédictions ceux qui l'invoquent sous le titre de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Au mois d'août 1874, la famille Laurella, de Jaffa, venait se prosterner aux pieds de la Madone et lui offrait une lampe d'argent avec des cierges et de l'encens : c'était un hommage de reconnaissance pour une grâce obtenue. En voici les détails écrits par la mère elle-même et signés d'elle et de son fils :

« Nous sommes revenus au Carmel, dit-elle, pour accomplir un vœu que j'avais fait dans le courant de l'année 1870, à l'occasion d'une grave maladie de mon fils, alors âgé de neuf ans et quatre mois.

« L'enfant était atteint d'une fièvre typhoïde des plus graves et les médecins avaient perdu tout espoir de le sauver. Il y avait dans la chambre occupée par lui deux images : l'une de la Vierge d'Ancône, et l'autre de Notre-Dame du Mont-Carmel, que mon fils avait emportée du Carmel, deux mois avant sa maladie, lors de notre premier pèlerinage en ce saint lieu. Un jour, comme j'étais seule avec l'enfant, il se tourna vers moi et me dit : — « Mère, as-tu des fleurs pour en mettre » sur les images et en offrir à cette dame qui est là « près de moi ? »

« Je crus que mon pauvre enfant était dans le délire et je me mis à pleurer. Je conjurai Notre-Dame du Mont-Carmel de me garder mon fils, lui promettant de le lui amener ici, dans son sanctuaire, si elle me le conservait.

« Mon enfant reprit :

« — Quelle est donc cette dame tout habillée de blanc qui reste là assise ?

« — Mon fils, nous sommes seuls : il n'y a personne ici.

« — Comment, mère, tu ne vois pas cette dame vêtue de blanc et qui porte un grand voile ?

« L'endroit que mon fils indiquait était tout à côté de l'image de Notre-Dame du Mont-Carmel. Je compris alors que l'enfant était favorisé d'une vision et que Notre-Dame du Mont-Carmel opérait un miracle en sa faveur. En effet, dès cet instant, la maladie cessa, et grâce à la bonne Madone, l'enfant s'est remis et jouit maintenant d'une bonne santé. »

Tel est le récit de la mère. Ajoutons un petit détail.

La famille Laurella habitait Beyrouth à l'époque où l'on travaillait à la réédification du sanctuaire du Mont-Carmel. Le Frère Mathieu, directeur des travaux, y était souvent très charitablement accueilli lorsque ses affaires le conduisaient dans cette ville. Notre-Dame du Mont-Carmel semble donc avoir voulu récompenser les soins obligeants dont on entourait son serviteur, en rendant la santé à un jeune membre de la famille ¹.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

II

LA PRIÈRE

i

Ceux pour lesquels nous devons prier

— Nous avons dit dans la dernière leçon quels sont ceux que nous devons prier.

Cherchons maintenant à connaître ceux pour lesquels nous devons prier.

1

Nous devons prier pour nous-mêmes

— Voyons, Henri, réfléchissez un peu et dites-moi pour qui vous devez prier tout d'abord ?

— Je dois prier tout d'abord pour moi-même.

— Pourriez-vous nous en donner les raisons ?

— Une première raison, c'est que, « charité bien ordonnée commençant par soi-même, » je dois m'aimer moi-même le tout premier, et, par conséquent, me faire à moi-même tout d'abord l'aumône de la prière.

— Une autre raison ?

— Une autre raison, c'est que mon intérêt le plus cher, mon intérêt suprême étant d'assurer avant tout mon propre salut, je dois avant tout prier à cette intention et demander pour moi la grâce de la persévérance finale.

— Au surplus, quel est votre plus près prochain ?

— Mon plus près prochain, c'est moi-même.

¹ Nous avons emprunté tous ces détails, presque mot pour mot, au livre si intéressant du P. Albert du Saint-Sauveur, *Le sanctuaire du Mont-Carmel* depuis son origine jusqu'à nos jours.

— En conséquence ?

— En conséquence, d'après l'ordre des personnes établi par la charité, je dois déjà penser à moi-même, et tout d'abord prier pour moi-même.

— Quand on se compare à ses semblables, à quel rang faut-il se placer ?

— Au dernier rang.

— Qu'arrive-t-il quand on se met ainsi au dernier rang ?

— Il arrive qu'on se regarde comme le plus pauvre des hommes, et que l'on comprend très bien la nécessité de prier tout d'abord pour soi-même.

— Est-il nécessaire que Dieu nous commande de prier avant tout pour nous-mêmes ?

— Non, le simple bon sens nous dit qu'il doit en être ainsi, pour tous les motifs ci-dessus.

— Pour qui donc allez-vous prier tout d'abord ?

— Pour moi-même.

— Quelle grâce demanderez-vous de préférence ?

— La grâce de vivre et de mourir dans l'amitié de Dieu, ou la grâce de la persévérance finale.

2

Nous devons prier pour tous les hommes

— C'est peut-être seulement pour vous que vous devez prier : qu'en dites-vous, Lucien ?

— Je dois prier aussi pour tous les hommes en général.

— L'Esprit-Saint nous dit par la bouche de l'apôtre saint Paul (I Tim. XI, 1) :

« Je vous conjure, avant toutes choses, de faire des supplications, des prières, des demandes, des actions de grâces pour tous les hommes. »

Que prouve ce langage ?

— Il prouve clairement que nous devons prier pour tous les hommes.

— Pourquoi ces mots : « Avant toutes choses » ?

— Pour nous apprendre que c'est un devoir très important de prier pour tous les hommes.

— Dans le Pater, Notre-Seigneur nous fait prier au pluriel : en savez-vous la raison ?

— C'est pour nous rappeler que nous devons prier pour tous les hommes.

— Dites-nous, Prosper, combien d'hommes vous devez aimer ?

— Je dois aimer tous les hommes.

— Qu'est-ce que vous commande la vertu de charité envers tous les hommes ?

— Elle me commande de leur vouloir et de leur faire du bien.

— Par conséquent ?

— Par conséquent elle m'ordonne de leur faire à tous l'aumône si nécessaire de la prière.

— Les hommes sont-ils tous frères ?

— Oui, puisqu'ils sont tous enfants du même Père céleste et héritiers du même royaume.

— Des frères doivent-ils s'aimer et s'aider mutuellement ?

— Sans aucun doute.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que tous les hommes mes frères ayant besoin des grâces divines, je dois les aider du secours de mes prières.

+

— Mais voici que Jean a insulté et maltraité son voisin Pierre : celui-ci ne sera bien sûr pas obligé de prier pour son insulteur ?

— Pierre devra prier pour Jean.

— Comment cela ?

— C'est Jésus-Christ lui-même qui le commande.

— Que nous dit donc le divin Sauveur ?

— Il nous dit :

« Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. » (Math. v, 44).

— Ce bon Sauveur s'est-il contenté de nous dire qu'il faut prier pour nos ennemis ?

— Il nous l'a de plus appris par son exemple.

— De quelle façon ?

— En priant, sur la croix, pour les cruels bourreaux qui le faisaient souffrir et mourir.

— Si Pierre refusait de prier pour Jean ?

— Il désobéirait à Notre-Seigneur ;

Il cesserait de l'imiter, et, par conséquent, ne serait plus ni son disciple, ni l'enfant de Dieu, ni l'héritier du paradis.

— Quelle est votre résolution ?

— Chaque jour je me ferai un bonheur de prier pour tous les hommes mes frères.

— Vous ne refuserez donc pas de prier pour vos ennemis ?

— Au contraire, je tâcherai de prier pour eux de tout mon cœur.

— Pourquoi ?

— Pour imiter le plus possible l'exemple du divin Sauveur, et mériter que le Seigneur ait pitié de moi et me fasse miséricorde.

3

Nous devons prier en particulier

+

Pour nos parents

— Ainsi donc, Emile, vous devez prier pour tous les hommes sans exception ?

— Oui.

— Mais, parmi tous les hommes, n'y en a-t-il point qui ont un droit spécial à l'aumône de vos prières ?

— Il y en a.

— Pourriez-vous nous les indiquer ?

— Il y a d'abord mes parents.

=

— Rappelez-nous les raisons pour lesquelles vos parents ont un droit particulier à l'aumône de vos prières ?

— Après Dieu, je dois tout à mes parents.

Ils m'ont donné la vie ;

Ils m'ont soigné et me soignent toujours avec le plus grand amour ;

Ils me fournissent la nourriture, le vêtement et le logement ;

Ils veillent et se fatiguent pour moi ;

Ils s'imposent pour moi toutes sortes de privations et de sacrifices ;

Ils m'ont procuré la grâce du Baptême et s'efforcent de m'élever chrétiennement.

— Vous leur devez donc de la reconnaissance ?

— Je leur en dois beaucoup.

— Que ferez-vous pour la leur témoigner ?

— Je leur rendrai tous les petits services en mon pouvoir ; mais, surtout, je prierai bien pour eux.

=

— Est-ce seulement par reconnaissance que vous devez prier pour vos parents ?

— C'est aussi parce qu'ils en ont grand besoin.

— Pourquoi en ont-ils grand besoin ?

— A cause de leurs devoirs si nombreux, si importants et si difficiles à remplir.

=

— N'est-ce pas aussi votre intérêt qui vous fait un devoir de bien prier pour vos parents ?

— Oui.

— Comment cela ?

— Si je prie bien pour mes parents, Dieu leur fera la grâce de m'élever chrétiennement et d'assurer ainsi mon bonheur pour ce monde et pour l'autre.

=

— C'est peut-être une fois l'an que vous ferez une bonne prière pour vos parents ?

— C'est tous les jours.

— Pourquoi tous les jours ?

— Parce que, tous les jours, mes parents ont besoin du secours de Dieu pour l'accomplissement de leurs devoirs si importants et si difficiles.

=

— Est-ce seulement pendant leur vie que vous prierez pour vos parents ?

— C'est aussi après leur mort.

=

— Et que demanderez-vous pour vos parents ?

— Je demanderai

Une honnête aisance,

Une bonne santé,

La grâce d'une vie chrétienne et d'une bonne mort.

+

Pour nos supérieurs spirituels

— Est-ce seulement pour vos parents que vous devez particulièrement prier ?

— C'est aussi pour mes supérieurs spirituels.

=

— Vous allez, Justin, nous rappeler très brièvement les motifs pour lesquels vous devez prier ainsi pour vos supérieurs spirituels ?

— D'abord, nos supérieurs spirituels prient tous les jours pour nous, et nous donnent leur temps, leur travail et leur vie ; c'est donc pour nous un devoir de reconnaissance de prier pour eux.

=

— Ensuite ?

— Ensuite, nous devons particulièrement prier pour nos supérieurs spirituels, parce que, leurs devoirs étant très importants et très difficiles à remplir, ils ont grand besoin de nos prières.

=

— Enfin ?

— Enfin, c'est notre intérêt de prier ainsi pour eux.

— Comment cela ?

— C'est que, grâce à nos prières, Dieu les aidera à bien remplir leurs devoirs et à nous conduire plus sûrement en paradis.

=

— Quelle est votre résolution ?

— Je prierai tous les jours pour nos supérieurs spirituels, et, en particulier, Pour Notre Saint Père le Pape, Pour Monseigneur l'Evêque, Et pour le Pasteur de la paroisse.

=

— *A qui adresserez-vous vos prières pour les supérieurs spirituels ?*

— Au Cœur adorable de Jésus,
A Marie conçue sans péché,
A saint Joseph,
A l'archange saint Michel,
Aux apôtres saint Pierre et saint Paul.

+

Pour nos supérieurs temporels

— *Peut-être, Victor, que nous ne sommes pas obligés de prier tout particulièrement pour nos supérieurs temporels ?*

— C'est un devoir pour nous de prier tout particulièrement pour nos supérieurs temporels.

— *Est-ce que Dieu nous le commande ?*

— Oui.

— *L'Esprit Saint nous fait dire par la bouche de saint Paul (I Tim. II, 2, 3, 4) qu'il est bon et agréable à Dieu que l'on prie pour les rois... afin qu'ils nous fassent mener une vie tranquille et paisible en toute piété et chasteté.*

Que faut-il en conclure ?

— C'est que Dieu nous ordonne de prier particulièrement pour les supérieurs temporels.

— *Le bon gouvernement des peuples est-il une chose facile ?*

— C'est, au contraire, une chose très difficile.

— *Que faut-il donc aux princes temporels pour bien gouverner leurs peuples ?*

— Il leur faut le secours de Dieu, et un secours abondant et constant.

— *La conclusion ?*

— La conclusion, c'est qu'il faut prier beaucoup pour les supérieurs temporels.

— *Est-ce que votre intérêt vous commande aussi de prier de la sorte pour les supérieurs temporels ?*

— Très certainement.

— *Si Dieu n'aidait pas les souverains dans le gouvernement des peuples ?*

— Les souverains gouverneraient mal, pour leur propre malheur et pour le malheur des peuples.

— *Si, au contraire, Dieu aide les souverains à gouverner les peuples ?*

— Les souverains gouverneront bien, pour leur propre bonheur et pour le bonheur et le salut de leurs peuples.

— *L'Eglise a-t-elle bien compris le devoir de la prière pour les souverains temporels ?*

— Oui.

— *La preuve ?*

— La preuve, c'est qu'elle prie et fait prier pour eux au saint sacrifice de la messe.

+

— *Quelle est votre résolution ?*

— Tous les jours, je prierai Dieu d'éclairer ceux qui sont à la tête de la nation, et de les aider à bien gouverner la France pour le bonheur et le salut de tous les Français.

+

Pour nos bienfaiteurs

— *Jean est dans une misère noire ; Paul, touché de compassion, sacrifie une partie de sa fortune pour procurer à Jean une honnête aisance.*

Que pensez-vous, Lucien, de la conduite de Paul ?

— Paul est pour Jean un bienfaiteur généreux et dévoué.

— *Malheureusement, Paul est insouciant et même tout à fait négligent pour ses devoirs de religion, qu'il ne pratique presque plus ; de sorte que son salut est bien en danger.*

Quel est le devoir de Jean ?

— C'est de prier pour Paul tout particulièrement.

— *D'où lui vient ce devoir ?*

— De l'obligation de remercier pour les bienfaits reçus.

— *Si Jean négligeait de prier pour Paul ?*

— Il manquerait au devoir de la reconnaissance.

— *Que ferez-vous pour vos bienfaiteurs ?*

— J'aurai à cœur de prier pour eux tout particulièrement, afin de leur rendre ainsi le bien qu'ils m'ont fait.

+

Pour nos amis

— *Jean est votre ami ; il vous aime réellement et vous porte le plus grand intérêt ; il vous souhaite du bien et prie Dieu de vous combler de ses grâces et de ses bénédictions.*

Dites-moi, Georges, ce que vous devez à votre ami Jean ?

— Je dois m'intéresser à lui ; je dois lui souhaiter également du bien et prier le Bienfaiteur suprême et universel de lui accorder toutes les grâces dont il a besoin.

— *Si vous aviez du crédit auprès d'un prince puissant et généreux, que feriez-vous en faveur de vos amis pauvres et malheureux ?*

— Je demanderais à ce grand prince de leur accorder un poste honorable et lucratif.

— *Que ferez-vous pour votre ami Jean ?*

— Je demanderai à Dieu de le bénir en ce monde et de lui donner une belle place en paradis.

+

Pour les mourants

— *Savez-vous, Prosper, quels sont ceux d'entre les hommes qui ont un besoin tout particulier du secours de nos prières ?*

— Ce sont les mourants.

— *Dites-nous pourquoi les mourants ont un besoin tout particulier du secours de nos prières ?*

— D'abord, le démon redouble d'efforts contre les mourants et leur livre les assauts les plus terribles.

Ensuite, les pauvres mourants n'ont plus, pour se défendre, autant de force et d'énergie que quand ils étaient en bonne santé.

Enfin et surtout, le moment de la mort est pour l'homme l'instant le plus redoutable et le plus décisif.

— *Comment cela ?*

— C'est que de la mort dépend toute une éternité :

Une éternité de gloire ou d'ignominie ;

Une éternité de richesse infinie ou de misère sans pareille ;

Une éternité de bonheur indicible ou de malheur effroyable.

— *Que feriez-vous pour un petit enfant attaqué par un chien dangereux qui voudrait le mordre et le tuer ?*

— Je défendrais ce petit enfant.

— *Serait-ce un devoir pour vous ?*

— Oui, attendu que le Seigneur nous impose à tous l'obligation de venir en aide à nos frères qui se trouvent dans le besoin.

— *Quel est donc notre devoir envers le pauvre mourant attaqué par le lion redoutable qui cherche à en faire sa proie pour l'éternité ?*

— C'est d'aider par mes prières ce frère malheureux à échapper aux griffes du dragon infernal.

==

— *Vous contenterez-vous de prier pour les mourants une fois dans l'année ?*

— C'est tous les jours que j'e prie pour eux, puisque tous les jours il meurt près de quatre-vingt mille personnes.

==

— *A qui recommanderez-vous ces frères en danger ?*

— Surtout à l'adorable Jésus, à la très sainte Vierge et à saint Joseph.

— *Et que direz-vous à l'adorable Jésus, à la très sainte Vierge et à saint Joseph en faveur des pauvres mourants ?*

— Je leur dirai de les assister dans leur dernière agonie et de les aider à mourir dans leur sainte compagnie.

==

— *Qu'arrivera-t-il si vous avez soin de bien prier pour les mourants ?*

— Un jour aussi on priera pour moi, et j'aurai le bonheur d'être assisté dans ma dernière agonie et de mourir dans la compagnie de Jésus mon Sauveur tout dévoué et de Marie ma bonne et tendre mère.

+

Pour les âmes du Purgatoire

— *Les mourants ont bien besoin de nos prières ; n'y a-t-il pas des morts qui sont dans le même cas ? Qu'en pensez-vous, Joseph ?*

— Il y a ceux qui souffrent dans les flammes du purgatoire.

==

— *Dites-nous pourquoi les âmes du purgatoire ont un besoin tout particulier du secours de nos prières ?*

— Parce qu'elles sont très malheureuses.

— *D'où vient qu'elles sont si malheureuses ?*

— C'est qu'elles endurent trois tourments très douloureux.

—

— *Quel est le premier de ces tourments ?*

— C'est la peine du dam, ou la privation du bonheur de voir Dieu.

— *Ce supplice n'est peut-être pas bien grand ?*

— C'est le plus grand tourment des âmes du purgatoire.

— *La raison ?*

— C'est qu'elles sont retenues loin de Dieu, qui est l'objet de leurs plus ardents désirs, et vers lequel elles soupirent et sont attirées comme par une force irrésistible.

—

— *Quel est le second tourment des âmes du purgatoire ?*

— C'est la peine du sens.

— *Qu'entendez-vous par la peine du sens ?*

— C'est le supplice du feu.

— *Que pensez-vous de ce supplice ?*

— Il fait souffrir les âmes du purgatoire beaucoup plus que les martyrs n'ont souffert sur les bûchers, sur les grils, dans les chaudières d'huile bouillante ou de plomb fondu.

— *Ces pauvres âmes se plaignent-elles ?*

— Oui, et du milieu de ces flammes dévorantes elles nous crient :

« Ayez pitié de nous, ayez pitié de nous, vous du moins qui étiez nos amis, car la main du Seigneur nous a touchées. »

—

— *Quel est le troisième tourment des âmes du purgatoire ?*

— Le remords.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire, la voix de la conscience qui leur fait des reproches et leur dit continuellement :

« Si tu es en purgatoire, c'est ta faute. »

—

— *A présent, Gabriel, rappelez-nous les raisons qui nous font un devoir de prier tout particulièrement pour les âmes du purgatoire ?*

— D'abord, la charité nous ordonne de soulager la grande misère de toutes ces pauvres âmes.

Ensuite, la justice nous condamne à prier pour celles qui auraient ainsi à souffrir par notre faute.

De plus, la reconnaissance nous oblige à venir en aide aux âmes de tous nos bienfaiteurs.

Enfin, notre intérêt lui-même nous engage à bien prier pour ces pauvres âmes.

— *Comment cela ?*

— Si nous prions pour elles, un jour elles prient pour nous.

Si nous sommes miséricordieux et compatissants pour les âmes du purgatoire, nous ferons grand plaisir à Dieu, qui, en retour, se montrera très compatissant et miséricordieux envers nous.

==

— *Que peut-on offrir à Dieu pour soulager et délivrer les âmes du purgatoire ?*

— On peut lui offrir

Le saint sacrifice de la messe,

Les indulgences,

Les aumônes,

Les pénitences,

La sainte communion,

Les prières de toutes sortes,

Les croix,

Les afflictions,

Les épreuves,

En un mot, tout ce que l'on a à faire ou à souffrir.

==

— *Quelle est votre résolution ?*

— Tous les jours, j'aurai soin de travailler au soulagement et à la délivrance des âmes du purgatoire.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

POUR LA FÊTE DU SAINT CŒUR DE MARIE

LA SAINTETÉ INCOMPARABLE DE LA TRÈS SAINTE
VIERGE

Gloriosa dicta sunt de te, Maria, quia
fecit tibi magna qui potens est.

(Ex Lit. Cath.).

L'une des délices les plus exquis des habitants du paradis est la contemplation des grandeurs suréminentes de Marie. L'une des joies les plus suaves des habitants de la terre est la méditation des sublimes excellences de la mère de Dieu, qui est aussi notre mère et la reine du peuple chrétien, car ses gloires sont aussi nos gloires.

Or, parmi ses gloires et ses privilèges, il faut distinguer son incomparable sainteté. De tous temps, les enfants de l'Eglise en ont été saisis jusqu'au ravissement ; et le nom le plus ordinaire par lequel ils désignent l'auguste Marie est emprunté à sa sainteté : ils l'appellent la TRÈS SAINTE VIERGE, et chez les Orientaux, d'une manière plus expressive encore, LA TOUTE-SAINTE.

Oui, Marie est le chef-d'œuvre de la sainteté, non seulement parce que plus qu'aucune créature elle a été consacrée à Dieu par ses parents, par son libre choix, par la toute spéciale disposition de la Providence, mais surtout à cause de la surabondance des splendeurs de la grâce qui ont orné son âme, de l'exercice le plus parfait des vertus, et de la participation la plus complète à la nature même de Dieu.

Quelle beauté surnaturelle, quelle perfection achevée, quel modèle admirable pour toutes les conditions humaines !

Pour notre consolation et notre profit spirituel, étudions cette merveilleuse sainteté. Considérons-la successivement du côté de Dieu et du côté de Marie : du côté de Dieu qui comble la très sainte Vierge de ses dons, avec une incroyable prodigalité ; du côté de Marie qui correspond à la grâce avec une ineffable perfection. Dans cette sainteté inouïe, l'œuvre de Dieu et l'œuvre de la très sainte Vierge sont également incomparables. O Marie, permettez-nous d'admirer les beautés de votre âme, les richesses de votre cœur ! O Marie, image la plus expressive de perfection divine, miroir de justice, trône de sagesse, faites que, en contemplant votre sainteté, nous apprenions à être saints !
Sancta Maria, ora pro nobis !

I

« Tais-toi, tais-toi, ô raison humaine, et n'entreprends pas d'expliquer les prérogatives de la sainte Vierge. » Cette apostrophe de Bossuet s'adresse aux esprits orgueilleux qui prétendaient

expliquer complètement et parfaitement les privilèges de Marie ; mais non aux humbles chrétiens qui savent que, quelques efforts qu'ils fassent, quelques discours qu'ils prononcent, ils ne font que balbutier misérablement les inexprimables perfections de l'auguste mère de Dieu.

Qu'il soit donc bien entendu que tout ce que nous allons dire est à peine une ombre de la vérité, tant est grand le miracle de sainteté que Dieu a opéré en Marie !

C'est un principe que Dieu, dans la sanctification des âmes, proportionne ses dons à la vocation à laquelle il appelle ses créatures. Or Marie est destinée à remplir dans le monde le rôle le plus sublime après celui du Rédempteur ; elle doit être la mère du Verbe incarné, la médiatrice de la grâce, la reine du ciel et de la terre. Quels trésors de sainteté doivent lui être départis !

Il me semble entendre les personnes divines assemblées en leur admirable conseil et se disposant à créer l'âme de Marie. « Faisons une âme qui soit une expressive image de nous-mêmes et la plus parfaite qui soit sortie de nos mains. Le corps que nous lui avons préparé est déjà le plus beau de tous les corps, mais ce n'est là que la moindre partie de ce grand ouvrage. Faisons donc l'âme de l'incomparable Marie, de ce chef-d'œuvre unique, de cette fille qui doit être vierge et mère à la fois, le modèle des prédestinées, la corédemptrice du genre humain. Faisons un tabernacle en rapport avec les dons et les richesses surnaturelles que nous lui avons destinés, une âme capable de recevoir plus de grâces que tous les prédestinés ensemble ; en un mot, faisons une créature dont la perfection réponde à la dignité de mère de Dieu. » Et il en fut ainsi ; l'âme la plus accomplie fut créée ; et chaque divine personne s'ingénia, si j'ose dire, à l'enrichir de ses faveurs les plus exquis, le Père voulant en faire une fille digne de lui, le Fils la sanctifiant avec amour comme sa mère chérie, le Saint-Esprit l'ornant avec délices comme son épouse bien-aimée. Pour les autres créatures, Dieu est bon et miséricordieux ; pour Marie il est bon et miséricordieux à l'excès ! C'est une générosité extraordinaire, une prodigalité inouïe, un assemblage de privilèges singuliers, une plénitude incroyable de sainteté.
Gratia plena !

Sainteté de préservation d'abord. Par une faveur unique, Marie, dès le premier instant de sa conception, fut préservée du péché originel en vertu des mérites du Sauveur, et parce qu'elle devait être la mère de Dieu. Dès le premier instant de sa conception elle fut également affranchie de la possibilité de pécher, et reçut le don de l'impeccabilité ; non par l'excellence de sa nature, non par les forces de son libre arbitre, non par la fermeté de son esprit, mais par une riche effusion de l'Esprit de Jésus-Christ. Dès lors elle fut et demeura toute pure. Nulle tache dans sa vie, nul désordre de concupiscence, nul dérèglement dans ses passions. Jamais l'ombre du plus léger

péché n'effleura son âme. Jamais le serpent infernal n'osa s'approcher de ce beau lis. C'est un miroir fidèle de la divinité, un vif rayon de la clarté du Verbe, un éclat de la lumière éternelle, une fleur éclosée de la beauté par essence. C'est une plénitude de pureté ! *Gratia plena !*

Cette sainteté de préservation n'est que le moindre côté de la sanctification initiale de la très sainte Vierge. Cette plénitude d'innocence en appelle une autre, la plénitude de la participation à la nature divine par la grâce sanctifiante, qui nous rend les amis du grand Roi, les temples du Saint-Esprit, les enfants de Dieu. Oui, dès le premier instant de sa conception, Marie a reçu dans un degré inexprimable la grâce sanctifiante, les dons du Saint-Esprit, les vertus surnaturelles, l'abondance des grâces actuelles. Dès le premier instant de sa conception, sa sainteté dépasse celle du séraphin le plus sublime et du plus élevé de tous les saints. Que dis-je ! elle est supérieure à celle de tous les anges et de tous les saints réunis¹. Dès ce moment le fleuve des grâces se précipite avec impétuosité dans le cœur de la sainte Vierge, qui est la cité de Dieu, pour la réjouir, *fluminis impetus lætificat civitatem Dei* ; dès ce moment, Dieu sanctifie avec une richesse presque infinie celle qui doit être son tabernacle, *sanctificavit tabernaculum suum Altissimus !* Sainte Catherine disait qu'une âme revêtue de la grâce sanctifiante est une merveille si belle, si ravissante qu'elle surpasse toutes les splendeurs de la création. Si un seul degré de cette grâce peut produire une si excessive beauté, que peut-on imaginer de plus beau que l'âme de la très sainte Vierge qui était, selon le langage des Pères, la réunion de toutes les vertus, l'assemblage de toutes les grâces, le paradis des délices spirituelles ? Ah ! si Dieu, aux jours de la création, ne pouvait contenir son admiration à la vue des œuvres sorties de ses mains, *vidit Deus quod esset bonum*, quels ne durent pas être ses transports après avoir réalisé cette merveille de son amour qui s'appelle Marie ! Il la contemple avec une sorte de ravissement, et il s'écrie : « La privilégiée de mon cœur est blanche et immaculée comme la neige du Liban. Venez, ô mon épouse, venez pour être couronnée de la couronne des grâces. » *Ave, gratia plena !*

Ainsi donc, la sainteté de l'auguste Vierge, dès son entrée dans le monde, est immense, comme l'enseigne saint Epiphane, elle est en quelque sorte infinie, comme ose le dire Denys le Châtreux ; la grâce a été répandue dans son cœur non par parties, mais tout entière, comme l'affirme saint Jérôme ; en un mot Marie est pleine de grâce. Mais Dieu, dont le pouvoir et l'amour n'ont point de limites, aura-t-il épuisé à l'égard de cette créature privilégiée les ressources de sa libéralité ? Gardons-nous de le croire. A la plénitude, il ajoutera la plénitude. A la plénitude de sancti-

fication initiale il trouvera moyen de joindre une plénitude d'accroissement de sainteté. Il dilatera le cœur de Marie pour y verser, sans se lasser, les trésors de sa bonté. Il se plaira à lui donner et à lui donner sans cesse !

Il augmente en effet les richesses surnaturelles de la sainte Vierge, dans une mesure que nous ne saurions apprécier, aux grandes époques où il l'investit des fonctions de sa sublime vocation. Alors ce ne sont plus des grâces de *sanctification personnelle*, mais des grâces *d'état et de ministère*. Quel nouveau déluge d'ineffables bénédictions au jour de l'Incarnation, quand elle devient la MÈRE DE DIEU ; au jour du vendredi saint, quand elle devient la corédemptrice du monde, la médiatrice du salut, la MÈRE DU GENRE HUMAIN ; au jour de la Pentecôte, quand elle devient la protectrice, la reine, la MÈRE DE L'EGLISE !

Il donne de nouveaux degrés à la perfection de Marie quand elle lui adresse ses supplications, car il ne peut pas être insensible à ses demandes, et le cœur de Marie est un encensoir d'or où brûlent constamment les aromates les plus embaumés de la prière la plus exquise, *semper me audis*. Il embellit de nouvelles grâces et enrichit de nouvelles faveurs l'âme de Marie, car il n'est pas ingrat, toutes les fois qu'elle rend un service au Verbe incarné ou à son corps mystique ; et les pensées, et les sentiments, et les respirations, et la vie tout entière de Marie est pour son bien-aimé, *gratiam pro gratia !* Il ajoute un nouvel éclat à la sainteté de Marie, toutes les fois qu'elle produit un nouvel acte de vertu, et Marie, comme nous l'expliquerons tout à l'heure, s'applique à chaque instant à faire fructifier la grâce et à pratiquer toute vertu, s'efforçant, avec un zèle que rien ne fatigue ni ne ralentit, de faire en tout ce qui plaît davantage au Seigneur ! *Ave, gratia plena !*

O ciel ! à quoi comparerai-je, pour en avoir quelque idée, la sainteté que Dieu, dans son excessive miséricorde, a créée dans l'âme de Marie ? Elle est pure comme la neige des plus hauts sommets que jamais aucun pied humain n'a foulé, comme le lis de la vallée si éclatant de blancheur et si parfumé ; elle est sublime et inébranlable, cette sainteté, comme les montagnes les plus gigantesques ; elle est profonde comme les abîmes de l'Océan ; elle est radieuse et resplendissante comme les étoiles, comme la reine des nuits, comme le soleil. Rassemblons tout ce qu'il y a de grand, de beau, de gracieux, d'aimable dans les Ecritures, tout cela est un symbole et une image des merveilles que le Tout-Puissant a opérées dans la très sainte Vierge ; elle est le tabernacle, le temple, l'arche de salut du déluge, l'arche du Testament, la verge d'Aaron, la toison de Gédéon, le buisson ardent ; elle est le cèdre, le cyprès, le baume, la myrrhe, l'olivier, l'encens, la fontaine scellée ; elle est la terre promise, la cité sainte, le paradis². Pour tout dire

¹ Virgo fuit sanctificata in utero super omnes sanctos et omnes angelos.

² S. Bernardus, vel antiquus auctor, sermo 3 in *Salve Regina*.

avec l'Eglise ¹, elle est toute parfaite, le sanctuaire de toutes les grâces divines, le trésor presque infini, l'abîme insondable des dons du Saint-Esprit.

Marie est un prodige de sainteté par l'immensité des grâces qu'elle a reçues de Dieu, elle est aussi un prodige de sainteté par son incomparable fidélité à correspondre aux faveurs célestes.

II

Un des plus grands privilèges de Marie c'est d'avoir eu, dès le premier instant de sa conception, le plein usage de sa raison ². Dès ce moment elle est un abrégé admirable de l'intérieur de Jésus-Christ qui commence à opérer en elle, autant qu'il peut être communiqué ³. Parfaitement docile aux motions du Saint-Esprit elle pratique, aussitôt qu'elle commence à exister, toute justice et toute vertu. Sa coopération à la grâce est incessante. Elle ne connaît ni les retards de la lâcheté, ni les interruptions de l'infidélité, ni les obstacles de la dissipation, de la concupiscence et des tromperies du démon. Elle n'est pas même interrompue par le sommeil, car si les sens sont assoupis, le cœur veille. Et elle se continue jusqu'à la mort.

Aussi bien, Marie, qui possède toutes les vertus à un degré suréminent, les pratique avec la dernière perfection, de la manière la plus noble puisqu'elles étaient toutes héroïques, la plus complète puisqu'elles étaient sans obstacles, la plus extraordinaire puisqu'elles étaient toujours en action. Les vertus, dit saint Antonin, sont immuables dans les anges, mais elles ne sont pas méritoires; elles sont méritoires dans les hommes, mais elles ne sont pas immuables; la sainte Vierge seule possède ce double privilège. Son humilité était sans fond, sa patience sans borne, son obéissance sans réserve, sa sagesse sans mesure, sa force et son courage sans relâche. En effet quelle humilité que celle qui fit descendre le Dieu de gloire du plus haut point de sa grandeur jusqu'au néant de notre mortalité! Quelle chasteté que celle qui prépara au Verbe incarné un trône digne de son infinie pureté! Quelle patience que celle qui porta de concert avec le Rédempteur le poids de ses travaux, l'horreur de sa croix, l'ignominie de sa mort et les regrets de son absence! Quelle obéissance que celle qui déterminait une telle mère à vivre si longtemps séparée de son fils, à souffrir l'exil d'une vie mortelle, à se soumettre aux ordres de la Providence et à accomplir ses volontés sans exception et sans réserve! Quelle force, quel courage, quel zèle pour le salut des hommes, qui l'obligèrent à demeurer parmi eux pour instruire les apôtres, fortifier les martyrs, apprendre aux vierges à garder le lis de la virginité, coopérer à toutes les bonnes

œuvres, soutenir l'Eglise naissante; pour être enfin à tous les siècles, une règle vivante de l'Evangile, un idéal sublime de la sainteté chrétienne!

Que dirai-je de sa charité qui est l'âme des vertus? Le Saint-Esprit avait allumé dans le cœur de Marie un tel incendie d'amour que c'était un miracle continu qu'elle pût en supporter l'ardeur. Si saint François d'Assise croyait mourir de joie en entendant un ange qui le charmaient par les doux accords de son luth; si saint François-Xavier accablé par les délices célestes priait la divine bonté de modérer ses faveurs et de se souvenir que le cœur d'un homme mortel n'était pas capable de supporter une si grande abondance de lumière et de consolations, que ne devait pas éprouver la sainte Vierge qui en était plus comblée que tous les élus réunis! Comment surtout n'était-elle pas consumée par les ardeurs de la dilection, quand la charité par essence résidait en elle, quand son sein virginal servait de tabernacle au Fils de Dieu! Oh! comme elle aimait Dieu ardemment, incessamment! Le cœur des séraphins, ces flammes d'amour, n'était qu'une glace, comparé à son cœur! Quels délicieux entretiens avec son bien-aimé! Quelle pénétration intime, quel écoulement réciproque, si j'ose dire, de Dieu en son âme, de son âme en Dieu! Quels transports, quels ravissements, quelles extases quand elle contemplait presque à découvert les processions adorables des personnes divines, les secrets de la sagesse de Dieu, les mystères de son amour, l'abîme de ses miséricordes! Quelle adoration brûlante de cette divine essence! Comme elle se précipitait dans le centre de son néant, comme elle se noyait dans le torrent infini des insondables délices!

La fidélité de Marie à la grâce n'est pas seulement constante dans sa durée, universelle quant à l'exercice des vertus, elle est encore extrêmement féconde par ses fruits, c'est-à-dire par les mérites que l'auguste Vierge ne cesse d'accumuler. *Multae filiae congregaverunt divitias, tu supergressa es universas!* (Prov., xxxi, 29.) Quelle langue pourrait jamais célébrer les mérites de la sainteté de Marie? Qui pourrait en exprimer l'excellence et en supputer le nombre? S'il est vrai que la première grâce de la sainte Vierge au premier instant de sa conception fut supérieure à la dernière et à la plus sublime du plus parfait des élus; s'il est vrai qu'elle n'a cessé de mettre à profit les faveurs de Dieu toujours grandissantes; s'il est vrai qu'elle y a correspondu avec une perfection inouïe, agissant toujours de toute l'étendue de son pouvoir, dans les vues les plus relevées, avec un recueillement parfait, avec un amour indicible, sous le regard de Dieu, sous le regard et en compagnie du Sauveur, quels trésors spirituels n'a-t-elle pas entassés, quels mérites n'a-t-elle pas accumulés pour elle et pour le genre humain, pendant les soixante-dix ans de sa vie! Non, non, ce n'est pas exagérer que d'affirmer qu'ils sont plus nombreux que les étoiles du ciel, que les grains de sable qui

¹ *Omnium divinarum gratiarum sedem... Spiritus sancti charismatum infinitum prope thesaurum, abyssumque inexhaustam.* (Bulle *Ineffabilis*).

² Saint Bernardin de Sienne, S. Liguori, Albert le Grand, Gerson.

³ M. Olier, *Intérieur de la sainte Vierge*, chap. II.

sont au bord des mers, que les gouttes d'eau dont la réunion forment les océans! Non, non, ce n'est pas blesser la vérité que de dire qu'une seule action de Marie a plus de prix qu'un million d'actions d'autres créatures, comme un lingot d'or vaut mieux qu'un million de grains de sable! Non, non, ce n'est pas mentir que de déclarer que ce progrès de la très sainte Vierge jette les hiérarchies célestes dans la stupéfaction et est peut-être le plus grand miracle que la grâce de Dieu ait opéré dans une créature!

Cela est donc bien vrai : Marie par les grâces de Dieu et par sa fidélité qui est aussi une grâce, est la merveille de la sainteté. Sa sainteté dépasse celle de tous les anges, de tous les saints¹; en dehors de Jésus-Christ, personne n'a pu et ne pourra atteindre à cette sainteté, personne en dehors de Dieu ne peut s'en faire une idée! Les autres saints ont une vertu qui les caractérise, les patriarches, par exemple, la foi, les apôtres le zèle, les martyrs la force. Marie a toutes les vertus. Sa caractéristique est la sainteté parfaite. Elle est sainte, sainte, sainte! Et de même qu'à Lourdes elle disait en se nommant avec une sublime exactitude : « Je suis l'Immaculée-Conception, » on peut dire, dans un certain sens, qu'elle est la SAINTETÉ! Ave, gratia plena!

Comme conclusion de cette méditation, que trois sentiments remplissent nos cœurs!

Et d'abord un sentiment d'humilité. Nous sommes, hélas! si misérables et si pécheurs! Nous avons été conçus dans l'iniquité, et, trop de fois, par notre propre malice, nous avons cédé à la passion, aux suggestions du démon, à l'entraînement du monde, nous avons offensé Dieu! Nos fautes sont plus nombreuses que les cheveux de notre tête! Et puis nous sommes si lâches et si inconstants! Dans le bien que nous faisons nous apportons tant de négligence et de tiédeur; nous nous fatiguons si vite! Nous apprécions si peu les trésors de la grâce, nous nous mettons si peu en peine d'amasser des mérites qui doivent être le principe de notre récompense pendant l'éternité, pauvres victimes de la bagatelle! Ah! humilions-nous devant la Vierge très sainte, devant Marie immaculée, si fervente et si fidèle! Implorons notre pardon, convertissons-nous!

Après nous être abaissés dans l'humilité, relevons-nous pour admirer avec un amour tout filial et pour féliciter l'auguste Marie des merveilles de sainteté que le Tout-Puissant a opérées en elle. Oui, ô ma très sainte mère, je vous salue avec les saints docteurs comme la copie la plus ressemblante de la sainteté de Jésus-Christ², comme une

création magnifique³, comme le terme où aboutissent les autres merveilles de Dieu⁴, comme le théâtre sublime de la magnificence de Dieu⁵, comme l'océan des grâces⁶, comme le premier des chefs-d'œuvre du Tout-Puissant⁷, comme le miracle des miracles⁸, comme le mystère de la charité divine⁹, comme la grandeur qui n'est dépassée que par la grandeur de Dieu¹⁰. Je vous salue avec l'Eglise comme la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël et l'honneur de votre peuple! Je vous salue avec les anges et je m'écrie avec eux : « Quelle est celle-ci qui s'élève du désert, qui s'avance comme l'aurore empourprée, qui brille comme l'armée des astres du firmament, qui ressemble à une colonne d'aromates dont la fumée monte vers le ciel en nuages de suave odeur? » Je vous salue avec l'adorable Trinité, et dans l'humilité et l'amour de mon cœur, je joins ma voix à la voix des trois adorables personnes pour vous dire et vous redire : « Vous êtes toute belle et il n'y a pas de tache en vous! »

Nous lisons dans nos saintes Lettres que les armées de Nabuchodonosor conduites par Holoferne avaient envahi la Palestine. Les Israélites, cernés de toute part, s'étaient réfugiés dans la ville de Béthulie qui était devenue leur dernier boulevard et leur suprême asile. L'ennemi se montrait de plus en plus menaçant, il interceptait les communications, il avait rompu les aqueducs, la famine avec ses horreurs se faisait sentir, la résistance devenait de plus en plus impossible, et l'on parlait de la reddition de la ville comme imminente. Les prêtres du vrai Dieu, ayant à leur tête Ozias, viennent trouver une veuve illustre par ses vertus, et dans leur détresse, ils lui adressent ces paroles suppliantes : « Priez pour nous, car vous êtes une sainte femme, craignant Dieu. » *Ora pro nobis, quoniam mulier sancta es et timens Deum*. Ils avaient raison. C'est la sainteté qui est puissante sur le cœur de Dieu pour obtenir ce qu'elle demande. Judith pria, elle agit, elle délivra miraculeusement son peuple. O Marie, vous êtes sainte, vous êtes la Reine de tous les saints! Vous pouvez plus que tous les élus auprès du Seigneur, à cause de votre sainteté. Aussi nous avons une confiance sans borne en votre intercession, et nous vous redisons la prière des anciens d'Israël : « O vous qui êtes sainte, priez pour nous, *Sancta Maria, ora pro nobis!* » Priez pour nous, pauvres pécheurs, afin que Dieu nous accorde le pardon de nos iniquités, priez pour nous afin que nous imitions vos vertus, votre humilité,

¹ *Quam mundus iste magnificus, quam stupenda creatio* (S. Jean Damascène).

² Saint Jean Damascène.

³ Saint André de Crète. (*Orat. in Dormitione SS. Dei-paræ*).

⁴ *Maria mare spirituale gratiarum*. (S. Epiphane).

⁵ *Prodigiorum caput* (S. Jean Damascène, *Orat. 1^{re} de Nat. B. V.*)

⁶ Ibid.

⁷ S. Basile de Séleucie.

⁸ *Opus quod solus Opifex supergreditur*. (S. Pierre Damien).

⁹ *Quapropter illam longe ante omnes angelicos spiritus, cunctosque sanctos celestium omnium charismatum copia de thesauro divinitatis deprompta ita mirifice cumulavit, ut ipsa ab omni peccati labe semper libera, ac tota pulchra et perfecta, eam innocentiae et sanctitatis plenitudinem prae se ferret, quae major sub Deo nulloatenus intelligitur et quam praeter Deum nemo assequi cogitando potest.* (Bulle *Ineffabilis*).

¹⁰ Bossuet, 1^{er} Sermon sur la Nativité de la sainte Vierge.

votre douceur, votre patience et votre charité, *Sancta Maria, ora pro nobis!* Priez pour nos familles que l'esprit de division, d'insubordination et d'égoïsme, cherche à désunir, *Sancta Maria, ora pro nobis!* Priez pour la société que l'impiété, l'irréligion et la corruption menacent d'une ruine prochaine, *Sancta Maria, ora pro nobis!* Priez pour l'Eglise, l'œuvre chérie de votre divin Fils, afin que Satan et ses suppôts ne puissent réaliser leurs perfides projets contre elle, *Sancta Maria, ora pro nobis!* Priez pour nous afin que tous, fidèles à la grâce, après avoir imité vos vertus sur la terre, nous allions partager votre bonheur dans le ciel.

PANÉGYRIQUE DE SAINT RAYMOND NONNAT

(31 AOÛT)

In carcere eram et venistis ad me.
J'étais captif et vous êtes venus me
consoler. (Matth. xxv).

Notre-Seigneur, dans son Evangile, nous a fait connaître d'avance les paroles qu'au dernier jour il adressera à ses élus. « Venez, leur dira-t-il, les bénis de mon Père, venez posséder le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez donné l'hospitalité ; j'étais nu, et vous m'avez donné des vêtements ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais captif, et vous êtes venus me consoler. » — Les élus lui répondront alors : « Quand donc, Seigneur, avons-nous fait tout cela ? » — Et lui leur fera cette déclaration solennelle : « Tout ce que vous avez fait aux plus petits d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait. »

Nous n'avons pas assisté, mes bien chers frères, au jugement particulier de saint Raymond dont nous faisons la fête aujourd'hui. Mais après avoir lu l'Evangile, nous sommes bien certains des paroles que le souverain juge lui a adressées : « Viens au ciel, lui a-t-il dit, enfant béni de mon Père. Car j'étais captif et tu es venu me consoler. »

C'est en effet en se dévouant au rachat des chrétiens captifs des musulmans, que Raymond est parvenu à l'héroïsme de la vertu ; c'est par là qu'il a conquis au ciel une place éminente.

Aussi, ayant à prononcer aujourd'hui son éloge, je ne veux point lui en adresser un autre que celui qu'il a reçu du divin Maître. Je me contenterai de l'expliquer. Pour cela je vous rappellerai comment au XIII^e siècle, date de l'existence terrestre de saint Raymond, Jésus était captif en la personne de ses serviteurs ; je vous dirai ensuite ce que fit notre saint pour le visiter et le consoler.

I

Le but principal de la venue de Jésus-Christ en ce monde était d'y détruire l'esclavage du démon. Pour la faute de nos premiers parents et pour nos fautes personnelles, nous étions exilés loin de la patrie, loin du paradis terrestre, plus loin encore du paradis céleste. Pauvres captifs, nous étions impuissants à nous racheter. Du ciel Jésus descendit sur la terre et paya notre rançon, non pas de l'argent, non pas de l'or, mais son sang, tout le sang divin de l'agneau immaculé.

Il est donc le Rédempteur, parce qu'il nous a délivrés de cette affreuse captivité. Mais il l'est aussi à un autre titre : parce qu'il abolit un autre esclavage, celui qui asservissait l'homme à l'homme. Une des principales gloires de l'Eglise chrétienne, c'est d'avoir aboli l'esclavage, et fait régner sur terre la liberté et l'égalité telles que Jésus les avait proclamées.

Quand elle commença de s'établir sur la terre, il y avait des esclaves partout et le nombre en était effrayant. A Rome par exemple, ils formaient les trois quarts de la population. Quelques riches en possédaient des milliers. Ces malheureux n'étaient pas considérés comme des hommes. Les maîtres avaient sur eux un droit absolu. Le jour on les employait aux plus durs travaux. La nuit on les enfermait dans un cachot froid et humide. Pour la moindre faute on leur infligeait d'affreux châtiments. Pour un simple caprice on les mettait à mort.

Vous savez comment l'Eglise transforma la condition de ces malheureux. Elle les baptisa et dit à leurs maîtres : « Respectez en eux les membres du Christ. Ils sont vos frères ; ils ont au ciel le même Père que vous, et sur terre le même Rédempteur. »

Après avoir défendu la liberté de ses enfants contre l'ambition des riches, l'Eglise dut la défendre contre le fanatisme des musulmans. Vous connaissez cette monstrueuse religion que Mahomet, ou plutôt l'enfer, imposa aux Arabes, au VII^e siècle de notre ère. L'islamisme autorise la débauche et fait une vertu de la cruauté : il recommande d'exterminer les idolâtres, et permet de réduire les chrétiens en esclavage.

Maîtres du nord de l'Afrique dès la fin du VIII^e siècle, les musulmans n'oublièrent point cette permission. Pendant mille ans, c'est-à-dire jusqu'à notre siècle, ils furent pour l'Europe chrétienne le plus redoutable des fléaux. D'Alger, de Tunis et des autres villes du littoral partaient chaque jour des pirates pour capturer les vaisseaux européens qu'ils rencontraient dans la Méditerranée. De là une multitude de chrétiens réduits en servitude. A plusieurs reprises on en compta jusqu'à 25,000 à la fois dans la seule ville d'Alger.

Le sort de ces infortunés était affreux. Les enfants étaient conduits au palais du dey ou dans les plus riches familles. Les femmes devenaient les esclaves des dames riches. Les hommes étaient vendus aux enchères, et ceux qu'on ne pouvait

vendre étaient employés aux travaux publics. Pour toute nourriture ils avaient un pain grossier ; pour vêtement, une tunique de laine ; pour habitation, un bague ; pour lit, une simple natte ou la terre nue.

Et les douleurs physiques n'étaient rien auprès des tortures morales. Bien loin de leur patrie, privés de tout ce qu'ils avaient de plus cher au monde, les pauvres captifs n'avaient même plus les secours que donne la religion : il n'y avait en pays musulman ni prêtre ni église. Joignez à cela les railleries qu'ils entendaient faire sur leur foi, et le spectacle des renégats qui achetaient quelquefois un peu de bien-être au prix d'une apostasie.

L'Eglise ne pouvait rester indifférente au malheur de ces captifs. Pour les secourir elle avait d'abord fait appel à l'épée et au courage de ses enfants. Mais les croisades avaient mal réussi, et la marine des princes chrétiens était impuissante. N'ayant rien pu par la force, elle s'adressa à la charité et au dévouement.

A sa voix, deux ordres religieux se formèrent, au commencement du XIII^e siècle, pour la rédemption des captifs : celui des Trinitaires fondé par saint Jean de Matha et saint Félix de Valois, et celui de la Merci fondé par saint Pierre Nolasque. Ces deux ordres ont duré jusqu'à la fin du siècle dernier. Des calculs très précis établissent que, pendant six siècles, ils délivrèrent douze cent mille captifs, pour lesquels ils ont mendié et payé sept milliards deux cents millions de francs de notre monnaie.

C'est à l'ordre de la Merci qu'appartenait saint Raymond. Nous connaissons le théâtre où il doit faire preuve d'héroïsme ; considérons-le maintenant à l'œuvre. Nous avons vu comment Jésus-Christ était captif dans la personne de ses disciples ; voyons comment saint Raymond sut le visiter et le consoler.

II

Il était né en 1204 au diocèse d'Urgel. Sa famille était noble et riche. Mais son plus beau titre fut toujours à ses yeux celui qu'il avait reçu au baptême, celui d'enfant de Dieu ; toujours aussi il préféra à son héritage terrestre celui du ciel. Orphelin de mère dès sa naissance, il se plaça, quand il eut l'âge de raison, sous la protection de la sainte Vierge. Celle-ci répondit visiblement à la confiance de Raymond. Elle défendit son innocence contre les tentations, lui inspira une tendre piété, lui demanda enfin de s'enrôler dans l'ordre de la Merci qui venait de se fonder pour la rédemption des captifs.

Quand le père de Raymond connut le dessein de son fils, il lui défendit d'y songer et l'envoya gérer une de ses métairies. Il espérait par là lui faire oublier sa vocation. Le jeune saint obéit à son père ; mais il appelait de tous ses vœux le jour où il pourrait se donner à Dieu.

Quand ce jour fut venu, quand Raymond eut le

consentement de son père, sa joie fut inexplicable. Il allait donc enfin pouvoir honorer en l'imitant l'immense amour du Sauveur. « Le Fils de Dieu, se disait-il, s'est livré pour moi. Celui qui était infiniment riche s'est porté caution pour l'insolvable. Celui qui était infiniment juste a subi le châtimement du pécheur. Celui qui était libre a pris sur lui les chaînes du captif. Et cet insolvable, ce pécheur, ce captif, c'est moi. Or voici que je puis m'acquitter envers lui. Il a remis sa créance aux mains des malheureux, et il regarde comme fait à lui-même tout ce que je ferai pour eux. Pour reconnaître sa rédemption, je vais être moi-même un rédempteur. »

Ainsi raisonnait saint Raymond. Le monde ne comprend pas une telle conduite. Mais aux yeux de la foi, combien elle est grande et sublime !

C'est à Alger que Raymond fut envoyé par ses supérieurs pour y exercer son zèle. Les captifs y étaient si nombreux que la somme apportée par lui ne suffit point à les racheter tous. Il ne voulut pourtant pas en laisser dans les fers. N'ayant plus d'argent à donner, il se donna lui-même. Après être convenu avec les musulmans du prix de leur rançon, il fit mettre tous les chrétiens en liberté, et se livra comme otage, en attendant que le complément de la somme fut apporté.

Saint Paul a dit du Sauveur qu'il endura le supplice de la croix, s'étant proposé une grande joie. Cette joie, digne d'un Dieu Sauveur, était sans doute celle d'affranchir les âmes captives en se livrant pour elles. Saint Raymond, devenu esclave et prisonnier à la place de ses frères, ressentit une joie pareille à celle-là : jamais il ne goûta mieux le plaisir de la liberté qu'en la donnant ainsi aux autres.

Pendant son séjour en Afrique, il fut ému par une autre captivité, plus affreuse que celle des chrétiens qu'il venait de délivrer. Sa foi lui montrait dans les musulmans des hommes rachetés par le Christ et qui ignorant la rédemption, gémissaient sous le joug cruel du démon. Il songea à les affranchir. Spectacle merveilleux ! Les musulmans regardaient Raymond comme un captif et ils veillaient sur lui pour ne le point laisser échapper. Mais lui ne s'était jamais trouvé plus libre que dans les chaînes ; il n'aurait pas échangé son cachot contre un palais. Et il pleurait sur la servitude de ses maîtres, et il essayait de les en tirer. Il eut le bonheur d'en instruire et d'en convertir plusieurs.

Quand le dey d'Alger sut ce qui se passait, il le fit fouetter sur les places de la ville. Un bourreau lui perça ensuite les deux lèvres avec un fer rouge, et les ferma avec un cadenas d'acier pour l'empêcher de parler. Ne pouvant plus ouvrir la bouche pour publier les louanges de Dieu, notre saint ouvrit plus largement son cœur pour le remercier et le bénir.

Après huit mois de souffrance et de captivité, des religieux de son ordre vinrent apporter sa

rançon et le délivrer. S'il bénit la liberté qu'on lui rendait, c'est parce qu'il espérait la sacrifier en faveur de nouveaux esclaves. Mais Jésus-Christ, content de son serviteur, voulut le récompenser sans plus tarder. A l'âge de 36 ans, Raymond tomba dans une maladie mortelle. Il accueillit la mort comme une céleste libératrice. A ses yeux, comme aux yeux de tous les saints, la vie présente était une captivité et un exil ; la mort venait briser ses liens et l'envoyer dans la patrie.

Notre-Seigneur voulut, avant de le rappeler à lui, témoigner devant les hommes combien la charité de ce disciple lui avait été agréable. Raymond, sentant sa fin prochaine, demandait à recevoir le saint Viatique. Mais le prêtre qui devait le lui apporter était absent, et l'on attendait son retour. Le saint pria Dieu de ne pas le laisser mourir avant d'avoir communiqué. Alors la porte de la chambre où il était couché s'ouvrit, et les assistants virent entrer une belle procession d'hommes inconnus, vêtus de blanc comme les Pères de la Merci, et tenant chacun à la main un flambeau allumé. Notre-Seigneur les suivait, ayant un ciboire entre ses mains. Raymond obtint donc une faveur que personne n'avait eue peut-être depuis les apôtres : il reçut la sainte communion des mains du Sauveur. Il avait visité Jésus captif dans ses membres, Jésus venait lui rendre sa visite. C'était le prélude de la louange qu'il devait lui adresser le lendemain à son tribunal suprême : « Venez, enfant béni de mon Père ; j'étais captif et vous m'avez visité. »

ALLOCUTION POUR UNE RÉCEPTION D'ENFANTS DE MARIE

MARIE ET L'AUORE

*Quæ est ista quæ progreditur quasi
aurora consurgens ?*

Celle-ci qui s'avance comme l'aurore naissante, qui est-elle ? (Cant. vi, 9).

La piété et la poésie chrétienne, appuyées sur le plus pur enseignement théologique, se sont complu à donner à Marie, notre douce Mère et Reine, les noms les plus gracieux et à lui appliquer les comparaisons bibliques les plus charmantes. Quoi d'étonnant ? Le langage humain dans sa plus grande grâce pourra-t-il jamais rendre suffisamment les privilèges de celle dont les louanges des chœurs angéliques ne sauront égaler la gloire ? — Aujourd'hui, mes enfants, avec plusieurs des saints Pères, nous appuyant sur la tradition de l'Eglise et sur sa liturgie, nous appliquerons à Marie ce mot du Cantique que j'ai pris pour texte : « Quelle est celle qui s'avance comme l'aurore naissante ? »

L'aurore, qu'est-ce donc, mes enfants ? Un de nos poètes français la définit ingénieusement par

un mot : c'est le moment où « lorsque n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour. » L'aurore c'est la messagère du soleil, l'annonce de la lumière. N'est-ce pas là Marie ? Que vous en semble ? Appliquant donc cette comparaison à la mère du Sauveur, nous allons la considérer comme l'aurore du divin Soleil de justice, Jésus-Christ, et voir comment Marie est à Jésus-Christ ce que l'aurore est au soleil.

I

Un caractère de l'aurore, c'est que sa douce clarté lui vient du soleil même et n'est qu'une lueur, qu'un reflet de la splendeur de ce roi des astres. Bien différente de la lumière incertaine et vacillante des étoiles, cette lueur a quelque chose de plus ferme et de plus étendu : elle est produite par une lumière dont l'intensité ne s'affirme pas encore, mais dont le foyer n'est autre que le soleil lui-même. Par la pensée, supprimez le soleil, aussitôt vous supprimez l'aurore ; comme quand on supprime le flambeau, on supprime la lumière. — Telle est Marie. Si douce, si belle, si sainte, si privilégiée, si glorieuse au-dessus de toute créature qu'elle puisse être, elle ne serait rien par elle-même. Favorisée d'un privilège sans exemple dans sa conception immaculée, bénie entre toutes les femmes dans le mystère de sa divine maternité, glorifiée comme aucune mère dans le Fils adorable qu'elle donne au monde, elle s'applique à elle-même ce que l'Apôtre dira plus tard aux fidèles : « Qu'avez-vous que vous n'avez reçu ? » Et loin de se glorifier, elle exalte la grandeur de Celui qui a regardé la bassesse de sa servante, de Celui qui a fait en elle de grandes choses. — C'est aussi la foi de l'Eglise, et lorsque nous exaltons Marie nous admirons en elle, non pas l'œuvre de la nature, mais l'œuvre de la grâce. Elle est pour nous, non pas le Soleil de justice, source de toute sainteté et perfection, mais le Miroir de justice, *speculum justitiæ*, qui en reflète la lumière et l'éclat.

II

Un second caractère de l'aurore, c'est qu'elle annonce le jour. Fille du soleil de qui elle tient son éclat, elle en est la douce messagère, le fidèle précurseur. Lorsque la lumière du soleil émerge à peine à l'horizon, son rayonnement frappe d'abord le sommet des montagnes ; mais le blanc manteau de neige et le cristal des glaciers qui les couronnent, semblables à un miroir immense illuminé des premiers feux du jour, projettent cette lumière affaiblie sans doute mais bien distincte, jusqu'au fond des vallées plongées encore dans les ombres de la nuit. C'est l'aurore ; elle semble sourire au réveil de la nature et lui dire : Me voici ; le jour est proche. — Ici encore, mes enfants, vous avez reconnu Marie. Le Dieu de toute sainteté, Celui que l'Eglise, après le prophète Malachie, appelle le Soleil de justice, venait éclairer ce monde : mais avant que sa divine lumière ait pu visiter et sonder les profondeurs et

les bas-fonds de notre pauvre humanité, elle en éclaire les hauteurs ; et là, illuminant le manteau blanc comme neige de la très pure et immaculée conception de Marie, pénétrant le cristal sans tache de sa très parfaite virginité, le divin Sauveur s'annonce par elle à ce monde qui, depuis quatre mille ans, marche à tâtons dans les ténèbres du paganisme ou tremble sous la loi de crainte de l'Ancien Testament. Marie elle aussi semble sourire à la terre et lui dire : Me voici ; Jésus est proche. Les ténèbres ne paraissent plus insondables ; la crainte fait place à l'espérance ; ceux qui s'intéressent à l'humanité, soit pour l'égarer comme les démons, soit pour la guider comme les esprits célestes, sont frappés de crainte ou de joie et se disent : Voici une créature toute sainte ; Dieu, l'auteur de toute sainteté, n'est pas loin.

III

Un troisième caractère de l'aurore, c'est qu'elle amène le soleil : elle le précède, et il la suit nécessairement. Elle existe par lui et lui nous vient par elle. Les païens, qui personnifiaient et qui malheureusement divinisaient tout dans la nature, avaient fait de l'aurore une déesse conduisant le char du dieu Soleil : aveugles qui méconnaissaient Dieu dans ses œuvres ! — Pour nous, mes enfants, laissant à l'aurore et au soleil de la terre le rôle que le Créateur leur a donné, nous trouvons dans ce rôle providentiel (et cela nous est permis) ; nous y trouvons, dis-je, un nouveau point de comparaison non moins intéressant pour caractériser les rapports mutuels de Marie et de son divin Fils.

Elle existe par lui, nous l'avons vu ; elle tient de lui son éclat, il est pour elle la source de toute sainteté ; mais Jésus nous vient par elle. Il a voulu qu'il en fût ainsi : Marie n'a pas d'autre raison d'être. En la créant, le Verbe s'est donné sa mère ; en la sanctifiant, Dieu a sanctifié son temple ; en l'élevant sur la terre, le Fils de Dieu s'est dressé un trône. Et comme les dons de Dieu sont sans repentance, cette mère une fois choisie il ne la rejettera pas, ce tabernacle une fois consacré il fera ses délices de s'y reposer, ce siège royal une fois dressé il se fera un devoir d'y trôner. Voilà pourquoi dans le développement du mystère de l'Incarnation, comme le soleil perce les voiles de l'aurore, Jésus, la Sagesse incréée, pénètre les voiles de notre humanité, et il vient se reposer sur le cœur et sur les bras de Marie comme sur son premier trône ici-bas. Voilà pourquoi l'Eglise à juste titre appelle Marie Siège de la sagesse, *sedes sapientie*. N'avons-nous pas le droit d'ajouter qu'ainsi elle a été sur la terre le char royal du divin Soleil de justice ?

Poursuivant cette étude avec les saints Pères et les commentateurs de la sainte Ecriture, il serait facile, mes enfants, de trouver d'autres rapports entre Marie et l'aurore comme entre le soleil et Jésus-Christ. J'aime mieux dans un dernier

aperçu vous faire observer que les analogies signalées tout à l'heure dans Marie se continuent dans le monde des âmes. Ce monde des âmes, c'est l'Eglise ; et sur cette terre, ne peut-on pas dire que l'Eglise est à Jésus-Christ ce que l'aurore est au soleil ? — L'Eglise aussi ne tient-elle pas son éclat de Jésus-Christ ? Otez Jésus-Christ à l'Eglise, vous lui ôtez la lumière divine qui l'éclaire, la grâce divine qui la fait vivre, la gloire divine qui la couronne. Laissez-lui Jésus-Christ, elle est une société divine ; ôtez-lui Jésus-Christ, elle n'est plus qu'une société humaine, aucuns diraient, dans le jargon du jour, civile et laïque. — L'Eglise est la messagère de Jésus-Christ comme l'aurore l'est du soleil. Ses apôtres l'annoncent et portent aux derniers recoins du monde la nouvelle de sa venue. Partout où vous voyez ses prêtres, soyez sûrs que Jésus-Christ est proche. — En effet, non seulement l'Eglise annonce Jésus-Christ, mais elle le donne, elle le porte à travers le monde. Si elle prêche, c'est la parole de Jésus-Christ qu'elle fait entendre ; si elle administre les sacrements, c'est la vie de Jésus-Christ qu'elle infuse dans les âmes ; quand son prêtre monte à l'autel, c'est pour y attirer Jésus-Christ en personne réellement et substantiellement.

Serait-ce aller trop loin, mes enfants, que d'appliquer cette comparaison, non plus seulement au monde des âmes, à l'Eglise, mais à une âme en particulier, à une enfant chrétienne comme vous, ornée de la grâce sanctifiante comme vous, honorée de la visite de Jésus-Christ comme vous ce matin ? — Ne peut-on pas dire que ce qu'il y a de bon, de saint, de divin dans vos âmes, vous le tenez de Jésus-Christ ? — Ne devez-vous pas, dans cette maison, dans vos familles, dans le monde, être les précurseurs, les messagères, les apôtres de Jésus-Christ ? — Ne devez-vous pas, dans la mesure de vos moyens d'action, par vos exemples au moins et par vos prières, travailler à attirer Jésus-Christ dans le monde, dans vos familles, dans cette maison ?

Votre titre d'enfants de Marie vous rapproche davantage de cette vierge immaculée. Votre consécration vous oblige à de nouveaux efforts pour faire fructifier encore plus le germe de vie surnaturelle que Jésus-Christ a déposé en vous. Elle vous oblige plus que jamais à annoncer Jésus-Christ autour de vous par le reflet des vertus dont il est la source. Elle vous oblige enfin à faire naître Jésus-Christ dans les cœurs par les prières et les bonnes œuvres, surtout par une plus grande pureté de vie qui attirera les âmes vers Jésus, et Jésus vers les âmes. — Ce faisant, vous serez une image plus parfaite, une plus digne enfant d'une si sainte mère. Votre lumière, faible d'abord comme celle de l'aurore, progressera, comme celle des justes dont parle Salomon, et croîtra jusqu'au jour parfait ; et alors, de même qu'en dernier lieu la lueur de l'aurore finit par se confondre dans la lumière du soleil, de même ce rayonnement de vertu qui aura été toujours en croissant finira par se fondre,

ou plutôt par se compléter dans les splendeurs de la lumière éternelle de Dieu, au Paradis. Ainsi soit-il.

SERMONS OU L'ON N'A PAS LE TEMPS DE DORMIR

LV

LE CIEL

*Oculus non vidit, Deus, absque
te, quæ præparasti expectantibus te.*

En dehors de vous, ô mon Dieu,
nul œil n'a vu ce que vous réservez à
vos élus. (Isaïe, XLIV, 4).

Voilà tout ce que le prophète Isaïe, et après lui saint Paul, ont trouvé de plus exact et de plus précis pour nous parler du ciel, notre véritable fin dernière. Voulant ce matin vous dire un mot du ciel, je me contenterai de vous énoncer cette vérité de foi, à savoir, que le ciel est pour chacun de ceux qui l'habitent la plénitude du bonheur. Résumons sur ce point l'enseignement de l'Eglise.

« O vous, dit à Dieu saint Bernard, vous qui nous préparez le bonheur, dites, que nous réservez-vous ? Ce ne peut être les biens de ce monde, nous les connaissons, nous en sommes saturés. » — Mes frères, transporter dans le ciel les petits bonheurs de la vie, ce serait se tromper. « S'il y a du mieux, il n'y a rien de divin, » dit un de nos philosophes français. Oui, il nous faut le divin, et le dernier mot de nos désirs est ce mot de saint Augustin : « Vous nous avez faits pour vous, ô mon Dieu, et notre cœur n'a pas de paix jusqu'à ce qu'il se repose en vous. »

Se reposer en Dieu, serait-ce seulement connaître Dieu par ses œuvres, comme cela nous est donné en cette vie, mais d'une manière plus parfaite, non plus sur un seul point du monde, mais en parcourant les mondes inconnus, les infiniment grands et les infiniment petits de la création ; et cela avec une illumination particulière qui nous ferait reconnaître l'empreinte de Dieu partout, qui nous ferait saisir le divin-sur le vif, qui nous ferait comprendre que Dieu est là, qui, en un mot, nous ferait savoir son existence et sa présence aussi parfaitement que possible, sans le voir ? — Non, cela ne serait pas se reposer en Dieu. Ce serait le voir comme dans un miroir et à travers des voiles ; ce ne serait pas lui, mais son image.

Se reposer en Dieu, c'est le voir face à face comme il est. — Et nous le verrons ainsi. Transformée par la grâce, illuminée par la lumière de gloire, notre pauvre nature aura tout à coup une force de rayonnement qui lui permettra de saisir et de supporter, sans en être écrasée, la présence et la puissance de l'essence divine, comme le foyer de notre œil peut ici-bas embrasser des

espaces immenses malgré son étroitesse, et supporter l'éclat si vif de la lumière du soleil malgré son extrême sensibilité. — Nous serons de ceux que Jésus-Christ a dit « bienheureux parce qu'ils verront Dieu. » Jésus-Christ dit : Ils verront, et non pas : Ils comprendront Dieu ; car il n'y a que Dieu qui puisse comprendre Dieu, il n'y a que l'infini qui puisse pénétrer à fond l'infini. Du reste notre nature bornée, incapable de comprendre Dieu, n'en éprouvera pas le besoin : il lui suffira de voir pour être heureuse. L'aveugle qui ne connaît le monde que par oui-dire, du moment où il lui est donné de saisir ce monde du regard à la lumière du soleil, s'inquiète-t-il d'en pénétrer tous les mystères ? Non. Il voit, cela lui suffit pour être heureux.

Sereposer en Dieu, c'est le voir sans doute, mais le voir pour l'aimer et le posséder ; car dans ce ravissement, dans ce rassasiement que produit la gloire de Dieu, toutes nos facultés doivent avoir leur part. C'est la loi que la beauté soit aimée, quand elle nous a ravis. Si Dieu en se faisant voir arrêta l'élan du cœur pour l'empêcher d'aimer et de posséder ce qui ravit l'intelligence, ce serait un supplice comparable à celui de l'enfer. Mais Dieu ne se montre à l'âme prédestinée que pour l'attirer à lui, que pour se donner à elle. Cette âme peut s'appliquer le mot du Cantique des Cantiques : « J'ai trouvé celui que mon cœur aime ; je le possède et je ne le quitterai plus. » (III, 4). Dieu est à l'âme, l'âme est à Dieu, et l'enivrement de cette union la comble d'une éternelle joie.

Oui, mes enfants, d'une éternelle joie : car la plénitude du bonheur céleste dépend de sa durée. Quelle catastrophe, grand Dieu, si votre lumière de gloire devait s'éteindre, si l'amour ineffable qui nous unit à votre infinie beauté devait cesser un jour pour nous jeter dans la nuit d'une nouvelle épreuve ou dans l'abîme du néant ! L'éternité s'impose au ciel comme à l'enfer : celui-ci sans l'éternité ne serait qu'un purgatoire prolongé ; le ciel avec la crainte d'en sortir me semblerait plus triste que la terre avec l'espérance d'aller au ciel. — L'éternité s'impose au ciel, car Jésus-Christ dans l'Evangile ne l'appelle pas autrement que la vie éternelle. — L'éternité s'impose au ciel, car Jésus-Christ a mérité pour nous une gloire infinie ; et comme d'une part notre nature bornée ne peut jouir infiniment qu'en jouissant éternellement, comme d'autre part la gloire ne pourrait être infinie si elle ne l'était pas en durée comme en éclat, répétons-le : l'éternité s'impose au ciel.

Tout cela est vrai, mes enfants. Ce qui est vrai aussi, c'est qu'à ceux-là seuls qui auront mérité le ciel il sera donné de le connaître.

FIN DE L'EXPLICATION DU SYMBOLE
DES APÔTRES

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

DEUXIÈME PARTIE

JÉSUS-CHRIST

VI

LA CIRCONCISION ET LA PURIFICATION

I. Huit jours se sont écoulés depuis les douces splendeurs de Noël, révélées aux seuls bergers parce que seules leurs âmes simples et pures pouvaient refléter le ciel. Les habitants de Bethléem, instruits par eux, sont accourus, ils ont aussi été touchés de la beauté de l'enfant, de la chaste amabilité de la Vierge; puis ils ont oublié, le silence s'est fait autour du divin berceau et la Sainte Famille est rentrée dans sa chère obscurité.

Joseph a trouvé dans la petite cité une maison où il demeure avec la mère et l'enfant; mais les douceurs de la prière, les ravissements de l'adoration, la joie de contempler le Fils de Dieu ne lui font point perdre de vue les devoirs que lui impose la loi de Moïse. L'enfant devait être circoncis le huitième jour, et c'est à l'occasion de cette cérémonie qu'il recevrait un nom.

Lorsque s'opérait la circoncision, l'on faisait venir dix témoins qui attestaient officiellement que l'enfant était bien un fils d'Abraham, un membre du peuple choisi. Elie, croyait-on, était là, témoin invisible de ce rite solennel, et « on lui dressait un siège d'honneur sur lequel le jeune circoncis était déposé un instant pour recevoir la bénédiction du grand serviteur de Dieu. » (Le Camus, t. I).

Le père était ordinairement le ministre de la circoncision. Il prononçait alors ces paroles : « Béni soit Jéhovah, le Seigneur ! Il a sanctifié son bien-aimé dès le sein de sa mère et écrit sa loi dans notre chair. Il marque ses fils du signe de l'alliance pour leur communiquer les bénédictions d'Abraham notre père. » Et les assistants répondaient par le mot du Psalmiste : « Vive celui que vous avez choisi pour enfant ! » (*Ibid.*).

C'était pour la famille une grande fête, à laquelle on donnait beaucoup d'éclat. Les parents et les amis accouraient, — nous l'avons vu pour Jean-Baptiste, — afin de prendre part à l'allégresse commune et de donner leur avis autorisé sur le nom. Joseph se borna à accomplir le rite légal, trop pauvre, ou trop humble, ou trop inconnu, pour attirer à son obscur foyer le concours des notables de Bethléem. Mais c'est lui qui choisira le nom de l'enfant, ou plutôt ce nom avait été désigné deux fois par l'ange : d'abord le jour de l'Annonciation, à Marie; puis à lui durant cette nuit d'angoisses où Dieu avait pris pitié de son serviteur : « Tu l'appelleras Jésus, car il sau-

vera son peuple du châtiment que lui méritent ses péchés. » (Matth., I, 21).

Qui, en effet, sans une intervention céleste, eût osé appeler de ce nom un petit enfant né en passant dans une grotte, fils, à ce qu'il paraissait, de pauvres artisans pleinement inconnus ? N'eut-ce pas été une dérision, une folie même, à cette époque surtout qui attachait aux noms une si grande importance ? Quand Zacharie dit : « Cet enfant s'appellera Jean, » il fallut l'autorité du miracle pour calmer les parents stupéfaits. Le nom d'un homme caractérisait sa personnalité; mais qui pouvait croire avec quelque vraisemblance que le pauvre petit être né à Bethléem, sans abri, dans le dénuement et le froid, eût mission et pouvoir de sauver son pays ?

Mais ici tout est divin, et par conséquent nul nom ne sera jamais plus vrai. Jésus est notre Sauveur. Non content de nous sauver lui-même, il donnera encore à ses apôtres et à ses prêtres la vertu de sauver les hommes et de continuer ainsi son œuvre de miséricorde jusqu'à la fin des siècles. Nom de salut, mais nom de douceur que prononceront avec amour toutes les lèvres chrétiennes, que savoureront les âmes, que rediront heureusement le cœur et la pensée en y trouvant des charmes, des joies, des délices de plus en plus ineffables. Nom de force qu'invoqueront les malheureux, aux prises avec les tentations, les adversités ou la maladie, et qui toujours se sentiront soulagés, car « il n'est pas de nom sous le ciel » qui jouisse d'une pareille puissance.

Aussi bien ce beau nom, l'enfant de Bethléem l'a-t-il acheté au prix de son sang, mais il n'hésite pas pour l'acquérir devant ce premier sacrifice, ni devant cette gratuite humiliation. Fils de Dieu, il veut aussi porter la marque des fils d'Abraham, être fils du sacrifice et de l'expiation dès l'aube de sa vie. Ce beau nom, il prouve aussitôt qu'il est digne de le porter. Lui-même y ajoutera celui de Christ ou Messie, que les peuples donnaient au Désiré des nations; il sera en effet l'Oint de Dieu, ayant reçu dans son humanité par l'union hypostatique l'onction de la divinité. D'autres avaient été aussi les oints de Dieu : c'étaient les rois, les prêtres et les prophètes; mais ils n'étaient que la pâle figure, l'ombre obscure de sa personnalité lumineuse et divine. Le nom de Jésus-Christ est le nom unique dans l'histoire du monde, le seul qui éclaire, instruit et sauve, le seul aussi qui soit invoqué. « La vie éternelle, la voici : c'est qu'ils vous connaissent, vous, le seul vrai Dieu, et Celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. » (Jean, XVII, 3).

II. L'accomplissement de la loi de Dieu, c'est aussi le grand souci de Marie, qui pourtant n'y était point tenue.

Depuis la chute une souillure pesait sur toute génération humaine. Une femme qui devenait mère était considérée comme impure pendant huit jours, et demeurait éloignée du sanctuaire pendant quarante jours, si elle avait un fils; impure pendant

quinze jours, et éloignée du sanctuaire pendant quatre-vingts jours, si c'était une fille. De plus, Dieu pour affirmer sa maîtrise suprême se réservait le premier-né des fils. Celui-là, le plus désiré, le fils voulu était son bien, sa propriété, *sanctum Domino vocabitur*. Puisqu'il lui appartenait en propre pour le service du temple, qui d'ailleurs était fait par les enfants de Lévi, force était de le racheter pour qu'il demeurât au service de la famille. Jéhovah qui exigeait les prémices des fruits, devait mieux encore exiger les prémices des âmes, des enfants. C'est pourquoi en souvenir aussi des premiers-nés qu'il avait sauvés en Egypte, il demandait les aînés de la maison.

La loi du reste qui réclamait l'holocauste d'un agneau d'un an pour les riches, se montrait bonne pour les pauvres, obligés seulement à offrir à la place de l'agneau deux tourterelles ou deux petites colombes. Dieu a toujours été doux pour les pauvres.

Marie passa dans une heureuse retraite à Bethléem les quarante jours légaux, puis accompagnée de saint Joseph elle se dirigea vers la cité sainte pour présenter son fils au Seigneur et offrir le sacrifice d'usage. Elle portait dans ses bras l'enfant, qui était réputé souillé comme elle, et parut à la porte du temple, au milieu du parvis, dans l'attitude humiliée d'une pécheresse. Sans doute la loi n'était pas faite pour elle, la Vierge toute pure, moins encore pour son fils, mais elle tient à demeurer dans son obscurité de femme du peuple, ignorée du monde qui ne doit point soupçonner même la dignité sublime où elle est élevée, et aux siècles chrétiens elle veut donner l'exemple de l'humilité, de l'abnégation. Qui oserait jamais refuser de se soumettre aux prescriptions d'une loi légitime, quand la Mère de Dieu, quand Jésus n'entendent point se soustraire à une loi qui ne les oblige pas cependant, et se rendent au temple comme s'ils étaient souillés de péché ?

Joseph verse les cinq sicles pour le sanctuaire, et comme ils sont loin de compter parmi les riches, il offre deux colombes ou deux tourterelles, et Marie se soumet, heureuse, à l'humiliation légale dont elle comprend tout le sens symbolique. Cette déchéance de la femme va prendre fin, et c'est elle qui sera la cause glorieuse de sa définitive réhabilitation. Mais nul ne le pressent parmi ces prêtres qui remplissent à la hâte leurs fonctions, et répandent sur elle quelques gouttes de sang avec quelques prières.

« Il y avait toutefois à Jérusalem un homme appelé Siméon, » qui savait les desseins de Dieu. « Cet homme était juste et craignant le Seigneur. Il attendait la consolation d'Israël et l'Esprit-Saint était en lui. »

Souvent il avait interrogé le ciel sur la venue du Messie promis. Aurait-il le bonheur de voir l'enfant dont les prophètes chantaient la puissance et la bonté ? « Consolez-vous, consolez-vous, mon peuple, dit le Seigneur votre Dieu. Parlez au

cœur de Jérusalem, rassemblez ses fils, car ses malheurs sont finis, son iniquité lui est remise. » (Is., XL, 1). « Voici mon serviteur que j'ai choisi, je l'ai rempli de mon esprit. Il viendra, on n'entendra pas sa voix, tant il parlera doucement, il n'achèvera pas le roseau rompu, il n'éteindra pas la mèche fumante. » (Is., XLII, 1). « Une tige montera de la racine de Jessé et de cette tige une fleur. Il ne jugera point suivant les jugements des hommes, mais les pauvres connaîtront sa justice, les doux de la terre son équité. » (Is., XI). Voilà ce que Siméon avait lu dans les Ecritures, et il se plaignait humblement à Dieu de ne point connaître encore « la consolation, » de ne pas voir « le règne de la justice. »

Et cependant c'était bien dans ce temple que devait entrer un jour le Dominateur attendu (Mal., III), celui pour qui Dieu « mettrait en mouvement tous les peuples. » (Aggée, II, 8). Alors « je remplirai de gloire cette maison, » ajoutait le Seigneur. Et il ne savait pas, le doux vieillard, que tout l'univers venait de se mettre en mouvement pour amener à Bethléem « le Désiré de toutes les nations, » et il interrogeait toujours.

L'Esprit-Saint lui « répondit » enfin « qu'il ne connaîtrait point la mort avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. »

Quelle joie il éprouva dans son âme à cette révélation ! Chaque jour il s'attendait à être le témoin heureux de « la gloire de Dieu qui remplirait le temple, » et il y priait sans cesse. Ce jour-là, un sentiment intime l'avertissait qu'il y verrait le Messie, car il y était venu « poussé par l'Esprit-Saint. » Une voix pleine de suavité résonne dans son âme : « Le Messie que tu attends, le voilà ! C'est ce petit enfant conduit par sa mère ! »

Peut-être Siméon connaissait-il Marie pour l'avoir vue au temple, ou même pour lui avoir enseigné les saintes lettres. Comme il achève d'accomplir les rites prescrits par la loi, il la rencontre, la regarde, la reconnaît, et s'étonne qu'il ait fallu la voix divine pour l'avertir. Plein de joie, d'action de grâces, de ravissement, il prend l'enfant dans ses bras et bénit Dieu en disant :

« Maintenant, Seigneur, laissez votre serviteur aller en paix suivant votre parole.

« Car mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez, le Sauveur que vous avez préparé pour le montrer aux regards de tous les peuples,

« Lui, la lumière qui éclairera les nations, et la gloire de votre peuple d'Israël. »

Il peut en effet mourir en paix, tous ses vœux sont accomplis sur terre. Et comme si déjà il entrevoyait l'avenir aux clartés de sa tombe illuminée d'espérance, son esprit prophétique retrace et son cœur inspiré chante les desseins de Dieu qui élève sans doute Israël, le berceau du Messie, mais qui éclairera de sa céleste lumière tous les peuples de l'univers qui croupissent encore dans les plus épaisses ténèbres.

La foule s'était rassemblée autour de ce vieillard

qui annonçait de si belles choses touchant cet enfant; l'attendrissement la gagnait, les louanges tombaient de toutes les bouches, l'espoir remplissait doucement les âmes :

« Et le père et la mère de Jésus étaient dans l'admiration sur tout ce qu'on disait de lui, et Siméon les bénit. »

Puis Dieu lui découvrant par une intuition prophétique quelque chose des gloires et des douleurs qui attendaient cette jeune mère inclinée sous sa bénédiction, et ce petit enfant qui lui souriait, l'inondant d'une intime et profonde félicité, il dit à Marie :

« Cet enfant est établi pour la ruine et pour la résurrection d'un grand nombre en Israël, et il sera placé comme un signal de contradiction. »

L'Esprit-Saint qui lui a révélé tant de mystères lui a sans doute appris que Marie seule a des liens intimes avec l'enfant, c'est pourquoi il s'adresse uniquement à elle. Mais que lui dit-il ? Que Jésus sera pour plusieurs une cause de perdition ! Que son fils, à elle, qu'elle aime tant, sera perpétuellement contredit, en butte à tous les affronts, comme une cible exposée à tous les coups et qui est placée là pour cela ! Comme elle réfléchit en silence à ces dures paroles qui d'ailleurs répondent à sa pensée, à ses craintes, aux impressions qu'elle a ressenties souvent lorsqu'elle lisait l'Écriture, il poursuit son idée, il enfonce une nouvelle épine dans la plaie du cœur maternel :

« Et vous, un glaive de douleur transpercera votre âme. »

Ces contradictions, ces coups, ces douleurs de son fils l'accableront aussi ! La lance qui ouvrira le côté du Sauveur ouvrira le cœur de Marie ! Et pourquoi dire « le glaive transpercera votre âme » quand déjà la mère infortunée se sent défaillir, brisée, anéantie, frappée à mort par ces paroles qui pénètrent comme des flèches aiguës jusqu'aux liens mystérieux qui unissent l'âme au corps ? Et sans doute qu'elle se demande, dans sa poignante anxiété, pourquoi tant de souffrances, d'imprécations contre son fils et de tourments, car le vieillard ajoute :

« Tout cela, c'est afin que soient révélées au grand jour les pensées secrètes de bien des cœurs. » (Luc, II, 22-26). Alors on verra quels sont les vrais amis de Dieu; l'épreuve montrera les fidèles et, comme au jugement dernier, dans la vie du Sauveur aussi bien que dans celle de l'Eglise, les uns iront se placer à droite, les autres à gauche, mais librement : les premiers consultant leur foi, les seconds leur intérêt. La pointe du glaive est entrée aussitôt dans l'âme de Marie, et chaque jour elle s'y enfoncera davantage. Rien qu'à voir son Fils elle songera sans cesse qu'il sera persécuté, méconnu, condamné à mort, et combien souvent ses larmes silencieuses arroseront ce gracieux front d'enfant qui un jour sera couronné d'épines !

Parmi les assistants, il y avait aussi une sainte femme, « Anne la prophétesse, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Elle était très avancée en âge

et avait vécu sept ans avec son mari qu'elle avait épousé jeune fille. Puis elle était restée veuve jusqu'à quatre-vingt-quatre ans, fidèle à la mémoire de son unique époux. Elle ne quittait pas le temple, et servait Dieu jour et nuit dans le jeûne et la prière.

« Elle survint à cette heure même, et elle redisait les louanges du Seigneur et parlait de l'enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. » (Luc, I, 36-38).

« La naissance du Sauveur, dit saint Ambroise, est ainsi saluée par les anges, les prophètes, les bergers, ses parents, mais encore par les vieillards et les justes. Tout âge, tout sexe viennent ainsi, avec les miracles des événements, pour affermir notre foi. La vierge conçoit, la stérile enfante, le muet parle, Elisabeth prophétise, le Mage adore, Jean tressaille dans le sein maternel, la veuve rend gloire à Dieu, le juste attend avec confiance. »

III. Qu'était ce grand vieillard tant célébré par saint Luc, comme « juste et profondément religieux » ? Peut-être l'un des fils d'Hillel, celui qu'on appelait Raban Siméon, ou Siméon le Maître, au sujet duquel se tait le Talmud, si empressé à l'éloge de tous les membres de la famille d'Hillel. Il aurait été ainsi le père de Gamaliel qui prendra un jour la défense des apôtres devant le sanhédrin et mourra chrétien. La seule objection, c'est que ce personnage aurait été trop jeune alors, attendu que l'an 13 après Jésus-Christ on le retrouve président du sanhédrin. Mais de ce qu'il ait demandé à Dieu de mourir, il n'est pas nécessaire que ses vœux, d'ailleurs si touchants, aient été exaucés. Quoi qu'il en soit, le vieillard Siméon était une personnalité considérable, car saint Luc qui indique si minutieusement les origines d'Anne la prophétesse, nous présente simplement Siméon sans l'appuyer de ses aïeux, comme un homme universellement connu et jouissant d'une grande réputation à Jérusalem.

Bossuet « en qui l'on entend tous les Pères » a résumé avec son élévation et sa netteté ordinaires tous les enseignements de l'Eglise au sujet de ce récit de la Purification de Marie.

« Pourquoi ce premier-né est-il racheté ? se demande-t-il. Fallait-il racheter le Rédempteur ? Le Rédempteur portait en lui-même la figure des esclaves et des pécheurs ; sa sainte Mère ne le pouvait conserver en sa puissance qu'en le rachetant : il lui fut soumis, il lui obéit, il la servit durant trente ans. Rachetez-le, pieuse Mère, mais vous ne le garderez pas longtemps ; vous le verrez revendu pour trente deniers et livré au supplice de la croix. »

Mais pour voir Jésus-Christ, pour le posséder, il faut d'abord, comme Siméon, savoir attendre. « Ne vous plaignez point, âmes saintes, âmes gémissantes, âmes qui vivez dans l'attente ; ne vous plaignez pas si vos consolations sont différées ; attendez, attendez, encore une fois : *Expecta, reexpecta*. » (Is., xxxviii, 10). Ne nous lassons

pas, Dieu est fidèle. Il nous fait attendre longtemps ses grâces « pour exercer la foi et en rendre l'épreuve plus vive. Dieu les donne quand il lui plaît d'une manière soudaine et rapide ; elles passent en un moment, mais il en demeure un tendre souvenir et comme un parfum. »

Il ne suffit pas d'attendre, il faut obéir à l'impulsion secrète qui nous presse d'aller au temple. « Allons-y aussi en esprit si nous voulons y trouver Jésus-Christ. N'y allons point par coutume, pas bienséance : « Les vrais adorateurs adorent « Dieu en esprit et en vérité. » C'est le Saint-Esprit qui les meut, et ils suivent cet invisible moteur. »

Quelle heureuse rencontre alors ! « Le même Esprit qui mena au temple Joseph, Marie et Jésus, y mena aussi Siméon. Il cherchait Jésus : mais plutôt et premièrement Jésus le cherchait, et voulait encore plus se donner à lui que Siméon ne voulait le recevoir. Mettons-nous donc en état d'être menés par le même Esprit qui mène Joseph, qui mène Marie, qui mène Jésus ; et pour cela dépouillons-nous de notre propre esprit, car ceux qui sont conduits par leur esprit propre ne peuvent pas être conduits par l'Esprit de Dieu et de Jésus-Christ. »

Le vieillard « prit l'enfant dans ses bras. » « Ce n'est pas assez de regarder Jésus-Christ ; il faut le prendre, le serrer entre ses bras avec Siméon, afin qu'il n'échappe point à notre foi. Jésus-Christ est la vérité : le tenir entre ses bras, c'est comprendre ses vérités, se les incorporer, se les unir, n'en laisser écouler aucune, les goûter, les repasser dans son cœur, s'y affectionner, en faire sa nourriture et sa force : ce qui en donne le goût et les fait mettre en pratique. » La pratique n'est féconde que si elle est « amoureuse et persévérante. » — « Une pratique sèche ne peut pas durer ; une affection vague se dissipe en l'air ; il faut, par une forte affection, en venir à une solide pratique. »

Puis il « bénit Dieu » et chante son beau cantique : « Laissez-moi maintenant aller en paix. » — « Le saint vieillard ne veut plus rien voir, après avoir vu Jésus-Christ. Il croyait profaner ses yeux sanctifiés par la vue de Jésus-Christ ; et il ne désire plus que d'aller au sein d'Abraham y attendre l'espérance du monde, et annoncer comme prochaine aux enfants de Dieu la consolation d'Israël. »

La grande joie c'est de connaître Jésus-Christ. Mais mourir sans l'avoir connu, quelle angoisse et quelle fin ! « Mourir sans l'avoir connu, c'est mourir dans son péché ; mais aussi quand on l'a connu et goûté par la rémission de ses péchés, qui pourrait aimer la vie et se repaître encore de ses illusions ? La vie de l'homme n'est que tentation et tromperie. » Pourquoi donc ne point s'en détacher, ne la point mépriser ? « Alors, quand Jésus-Christ devait paraître, on pouvait désirer la consolation de le voir et de lui rendre témoignage. Maintenant, où pour le voir il faut mourir, la mort n'est-elle pas douce ? »

« Le père et la mère de l'enfant étaient en admiration de ce qu'on disait de lui. » Admirons avec eux, nous qui cependant en savons beaucoup moins qu'eux. « Il y a dans l'admiration une ignorance soumise, qui, contente de ce qu'on lui montre des grandeurs de Dieu, ne demande pas à en savoir davantage ; et perdue dans l'incompréhensibilité des mystères, les regarde avec un saisissement intérieur, également disposée à voir ou à ne voir pas, à voir plus ou moins selon qu'il plaira à Dieu. Cette admiration est un amour... On se tait alors, parce qu'on ne sait comment exprimer sa tendresse, son respect, sa joie, ni enfin ce qu'on sent de Dieu : et c'est « dans le ciel le silence d'environ une demi-heure » (Apoc. viii, 1) : silence admirable, et qui ne peut durer longtemps dans cette vie turbulente et tumultueuse. »

Maintenant, qui pourrait s'étonner des contradictions prédites par Siméon ? Il faudrait pour cela ignorer combien la vérité est gênante, et n'avoir jamais lu l'Évangile. Il est surtout « trois paroles du Fils de Dieu qui contiennent trois raisons pour lesquelles les hommes n'ont pu le souffrir :

« Vous êtes d'en bas, et je suis d'en haut. (Jean, viii, 23).

« La lumière est venue au monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises.

« Celui qui fait mal hait la lumière ; et il ne vient point à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient manifestées. » (Jean, iii, 19).

Aveugles ou vicieux, les hommes « ne peuvent souffrir d'être repris par la vérité. »

Sachons sacrifier quelque chose pour Jésus-Christ. Marie « offre à Dieu le plus cher objet de son cœur ; » Siméon « immole l'amour de la vie ; » Anne, « l'amour des plaisirs et la mortification des sens. » Quels beaux exemples, quels grands caractères, quelles douces et sublimes leçons de générosité ! (Voir Bossuet, *Élévations*, xviii^e semaine).

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

II

LA PRIÈRE

j

Différentes espèces de prières

— Pourriez-vous, Eugène, nous rappeler ce que nous avons déjà dit de la prière ?

— Nous avons déjà dit

Sa nature,
Sa nécessité,
Ses conditions,

Son objet,
Son efficacité,
Le temps et le lieu où il convient de prier,
Quels sont ceux qu'il faut prier,
Quels sont ceux pour lesquels nous devons prier.

— *Maintenant, mes enfants, nous allons chercher à connaître les différentes espèces de prières.*

§ 1^{er}

La prière vocale

Sa nature

— *Dites-moi, Henri, avez-vous fait votre prière ce matin ?*

— Je la fais tous les jours.

— *En la faisant, vous êtes-vous servi de la voix ?*

— Oui.

— *Avez-vous prononcé des paroles ?*

— Certainement.

— *Savez-vous comment s'appelle la prière faite avec la voix et en prononçant des paroles ?*

— Elle s'appelle la prière vocale.

— *Que signifient ces mots, prière vocale ?*

— Ils signifient prière faite avec la voix, en prononçant des paroles.

— *Est-il convenable d'appeler ainsi votre prière du matin ?*

— Oui.

— *Pourquoi ?*

— Précisément parce que, pour la faire, on se sert de la voix et on prononce des paroles.

==

— *Que pensez-vous, Justin, de la prière que nous disons le soir à l'église tous les dimanches ?*

— C'est une prière vocale.

— *Et la récitation du bréviaire par les prêtres et les religieux, qu'en dites-vous ?*

— C'est aussi une prière vocale.

— *Et le chant des vêpres ?*

— C'est encore une prière vocale.

— *Et la récitation du chapelet ?*

— C'est toujours une prière vocale.

— *Et la prière que nous récitons avant et après le catéchisme ?*

— Elle est aussi une prière vocale.

— *En un mot, Lucien, dites-nous quand est-ce qu'une prière doit être appelée vocale ?*

— Toutes les fois qu'elle est faite avec la voix, ou en prononçant des paroles.

Ses conditions

L'attention de l'esprit et la dévotion du cœur

— *Jean a fait sa prière ce matin, mais sans penser à ce qu'il disait.*

Il s'est mis à genoux machinalement, et a prié machinalement, l'esprit et le cœur tout à fait étrangers à ce que disait la bouche.

Que faut-il penser de la prière de Jean ?

— Elle n'a rien valu.

— *Pourquoi ?*

— Parce que l'âme de Jean n'y était pour rien.

— *Il faut donc que notre âme prie avec notre bouche pour que la prière vocale soit bonne ?*

— Oui.

— *Qu'est-ce à dire ?*

— C'est-à-dire que, dans la prière vocale, on doit trouver l'attention de l'esprit et la dévotion du cœur.

==

— *Vous rappelez-vous, Ernest, les preuves de cette nécessité de l'attention de l'esprit et de la dévotion du cœur dans la prière vocale ?*

— D'abord, Dieu a reproché aux Juifs de ne l'honorer que du bout des lèvres, se plaignant que leur cœur était loin de Lui.

— *Qu'est-ce que cela montre ?*

— Cela montre que le Seigneur réclame, dans la prière vocale, l'attention de l'esprit et la dévotion du cœur.

—

— *Ensuite ?*

— Ensuite Notre-Seigneur a dit clairement à la Samaritaine que Dieu veut des adorateurs en esprit et en vérité.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire des hommes qui prient non seulement avec leur bouche, mais surtout avec leur esprit, leur cœur, ou leur âme.

—

— *Est-ce que, dans la prière, l'âme ne doit pas s'élever à Dieu ?*

— Sans aucun doute.

— *Comment l'âme s'élève-t-elle vers Dieu dans la prière ?*

— Par la pensée de l'esprit et les désirs du cœur.

— *Si, dans la prière, l'homme cessait de penser à Dieu et de faire monter vers lui les désirs de son cœur, qu'arriverait-il ?*

— Il n'y aurait plus de véritable prière.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'il n'y aurait plus d'élévation de l'âme vers Dieu.

—

— *Le babillage d'un perroquet est-il une prière ?*

— Nullement.

— *Pourquoi ?*

— Parce que dans ce babillage on ne trouve ni l'attention de l'esprit, ni la dévotion du cœur requises pour la prière.

— *A quoi ressemble la prière purement machinale de Jean ?*

— Au babillage du perroquet.

— *La conclusion ?*

— La conclusion, c'est que la prière de Jean n'est pas une véritable prière et ne mérite pas d'en porter le nom.

+

— *Maintenant, Joseph, savez-vous d'où vient le défaut d'attention et de dévotion dans la prière ?*

— Il vient surtout des distractions qui, en détournant l'attention de l'esprit, empêchent la dévotion du cœur.

— *Et les distractions elles-mêmes, d'où viennent-elles ?*

— Elles viennent particulièrement de l'infirmité de notre esprit, de la mobilité de notre imagination, du démon.

==

— Notre esprit est donc infirme ?

— Oui.

— Depuis quand ?

— Depuis la blessure du péché originel.

— Quel est l'effet de cette infirmité ?

— C'est que, notre âme n'étant plus assez la maîtresse de ses pensées et de ses désirs, elle n'a plus la force de garder son attention et sa ferveur dans la prière.

—

— Le Sauveur nous dit dans l'Évangile :

« Quand vous prierez, entrez dans votre appartement, et, fermant la porte, priez votre Père dans le secret » :

Que nous enseigne ce langage ?

— Il nous enseigne que, pour éviter les distractions dans la prière, il faut

Nous retirer dans la solitude,

Nous mettre en la présence de Dieu,

Et laisser dehors les pensées étrangères.

—

— Lorsque saint François d'Assise entra dans une église pour prier, il avait la coutume de dire avant d'entrer :

« Demeurez là, mes pensées, jusqu'à ce que je sorte » :

Que faut-il penser de cette coutume ?

— Elle était pour saint François d'Assise un excellent moyen d'écarter les distractions.

—

— Que ferez-vous avant votre prière ?

— Je me retirerai dans la solitude,

Je me mettrai en la présence de Dieu,

Je demanderai à Dieu de me préserver des distractions,

Je m'efforcerai de les tenir à l'écart, c'est-à-dire à la porte de mon âme.

==

— Vous dites donc, Céline, que notre imagination est très mobile ?

— Oui.

— Quelle est la conséquence de cette mobilité de l'imagination ?

— C'est que notre esprit, emporté par cette folle du logis, vole à toutes sortes de vaines pensées, au lieu de s'appliquer à l'œuvre sainte de la prière.

—

— Que faut-il faire pour remédier à cette mobilité de l'imagination ?

— Il faut mettre peu à peu un frein à ses écarts.

Il faut ramener doucement notre pensée des choses terrestres aux choses célestes, des choses extérieures aux choses intérieures.

Il faut établir ainsi le calme et le repos dans notre âme, pour qu'elle puisse parler à Dieu et entendre sa voix.

==

— Est-ce seulement de l'imagination et de l'infirmité de l'esprit que viennent les distractions dans la prière vocale ?

— Elles viennent surtout du démon.

— Pourquoi le démon cherche-t-il à nous distraire dans nos prières ?

— Parce qu'il sait très bien qu'une bonne prière est grandement utile au salut.

— Cet ennemi de l'homme ne trouble peut-être pas les saints dans leurs prières ?

— Il s'attaque aux saints comme aux autres fidèles.

— La preuve ?

— La preuve, c'est que saint Antoine, saint Hilarion, saint François, sainte Catherine de Sienne, le saint curé d'Ars et beaucoup d'autres saints et saintes ont eu à lutter contre le démon, qui s'efforçait très souvent de les troubler dans leurs ferventes prières.

—

— Faut-il s'attrister et se décourager de se voir assailli, dans sa prière, par toutes les suggestions du démon ?

— Au contraire, il faut garder tout son courage, et même se réjouir.

— Comment cela ?

— C'est que toutes ces tracasseries de l'esprit malin nous fournissent une belle occasion de faire preuve de bonne volonté et d'acquérir de nombreux mérites.

—

— Que ferez-vous pour chasser le démon quand il cherchera à vous troubler dans vos prières ?

— J'aurai recours au signe de la croix et à l'eau bénite.

...

Sa nécessité

— Puisque la prière vocale ne vaudrait rien sans l'attention de l'esprit et la dévotion du cœur, on peut sans doute se contenter de prier en esprit, c'est-à-dire avec son cœur et son âme, et il doit être parfaitement inutile de faire des prières vocales ?

Qu'en dites-vous, Julie ?

— Quoique la prière vocale ne soit bonne qu'à la condition d'être accompagnée de l'attention de l'esprit et de la dévotion du cœur, cependant il est utile et même nécessaire de prier vocalement.

— Pourriez-vous nous en donner des preuves ?

— Oui.

— Faites-le.

+

— On peut déjà dire que la prière vocale est nécessaire à toutes les personnes qui, sans elle, ne trouveraient rien à dire au Seigneur.

— Il y a donc des personnes qui ne sauraient rien dire à Dieu, si elles n'avaient pas des formules de prières à réciter avec la voix ?

— Il y en a.

— Par exemple ?

— Par exemple,

Les personnes sans instruction aucune,

Les personnes à l'esprit borné ou très paresseux, Les personnes tout à fait incapables de réfléchir et de méditer, etc., etc.

— Toutes ces personnes, incapables de parler à Dieu simplement avec leur esprit ou leur âme, sont-elles néanmoins obligées de prier ?

— Très certainement.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que la prière vocale leur est absolument nécessaire, puisque sans cela elles ne pourraient point prier.

— C'est peut-être là l'unique raison qui rend nécessaire la prière vocale ?

— Il y en a d'autres encore.

+

— Voyons, Angéline, apportez-nous une de ces autres raisons ?

— La prière vocale est nécessaire, parce que le corps est obligé de prier, aussi bien que l'âme.

— Le corps est-il la créature de Dieu ?

— Il l'est, comme l'âme elle-même.

— La conséquence ?

— C'est qu'à l'exemple de l'âme il doit adorer Dieu à sa manière, c'est-à-dire extérieurement, ou par la prière vocale.

— Maintenant, le corps n'est-il pas constamment l'objet des faveurs divines ?

— Rien de plus certain.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est qu'il est tenu de remercier son bienfaiteur comme il peut le faire, c'est-à-dire extérieurement ou par la prière vocale.

— En outre, est-ce que le corps n'excite pas et n'aide pas l'âme à faire le péché ?

— C'est malheureusement trop vrai.

— Dès lors, ne doit-il pas à Dieu des réparations, des satisfactions ?

— Il en doit.

— Que faut-il en conclure ?

— Il faut en conclure que la prière vocale est nécessaire, puisque c'est par des actes extérieurs seulement que le corps peut satisfaire à la justice divine.

— Le corps n'a-t-il pas besoin du secours de Dieu ?

— Il en a toujours besoin.

— Faut-il qu'il demande ce secours nécessaire ?

— Il y est tenu aussi bien que l'âme.

— Donc ?

— Donc, la prière vocale est nécessaire, puisque c'est la seule que le corps puisse adresser à Dieu.

+

— Vous savez, mes enfants, que l'homme est composé d'un corps et d'une âme ; cela étant, dites-nous, George, si c'est seulement votre âme qui doit aller en paradis ?

— C'est aussi mon corps, après la résurrection.

— Iriez-vous au ciel, si vous ne le méritiez pas ?

— Nullement.

— C'est peut-être l'âme seule qui est obligée de mériter le paradis ?

— C'est l'homme tout entier, par conséquent le corps avec l'âme.

— Qu'en résulte-t-il ?

— Il en résulte que le corps doit accomplir à sa manière les œuvres méritoires du paradis, et tout particulièrement celle de la prière vocale.

+

— Est-ce un devoir pour vous, Henri, d'édifier votre prochain ?

— C'est un devoir très important.

— Si vous vous contentiez de prier Dieu intérieurement, dans votre âme, pourriez-vous édifier le prochain ?

— Non, attendu que les hommes ne peuvent pas connaître ce qui se passe dans l'intérieur de mon âme.

— Que devez-vous en conclure ?

— C'est que j'ai besoin de la prière vocale pour remplir le devoir de l'édification envers le prochain.

+

— Quand vous ressentez une grande joie au service de Dieu ; lorsque votre âme est pénétrée d'un vif sentiment de reconnaissance et d'amour envers votre Père céleste infiniment bon, n'éprouvez-vous pas comme un besoin naturel et irrésistible d'exprimer à haute voix ce bonheur, cette reconnaissance et cet amour ?

— Il en est ainsi.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que la prière vocale nous est encore nécessaire, de temps en temps, pour exprimer les divers sentiments dont notre âme est animée envers Dieu.

+

— Que deviendrait le feu, Célestin, si on cessait d'y mettre du bois ?

— Il finirait par s'éteindre.

— Sans la prière vocale, que deviendrait le zèle des fidèles à rendre à Dieu le culte qui lui est dû ?

— Il languirait et finirait par s'éteindre.

— Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve, une fois de plus, la nécessité de la prière vocale.

+

— Dites-nous, Angèle, Dieu se contente-t-il des hommages particuliers ou secrets des individus ?

— Nullement.

— Que réclame-t-Il de plus ?

— Il réclame les hommages publics de la société dont Il est le Créateur, le Conservateur et le Maître souverain.

— Est-il possible de rendre à Dieu ces hommages publics sans la prière vocale ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que des hommages uniquement rendus par l'esprit et le cœur ne peuvent pas être publics.

— Que faut-il en conclure ?

— C'est que la prière vocale est absolument nécessaire pour le culte public que Dieu exige de la société.

Résolutions

— Dites-nous, Charles, quelles sont vos résolutions ?

— 1^o Je serai fidèle à dire toutes les prières vocales que récitent les chrétiens pieux et fervents.

2^o Je prendrai bien mes précautions pour les réciter avec toute l'attention de l'esprit et la dévotion du cœur.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

POUR LA FÊTE DE LA NATIVITÉ DE MARIE

NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE

In me omnis spes vitæ et virtutis. (Eccli., xxiv, 25).

Parmi les noms si variés dont se sert la piété chrétienne pour exprimer les bontés et les grandeurs de la très sainte Vierge, il en est un qui est particulièrement touchant : c'est celui de NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE. C'est la traduction de ce beau texte de l'Écriture que l'Eglise applique à l'auguste mère de Dieu : « En moi réside toute espérance de vie et de vertu, » *In me omnis spes vitæ et virtutis*.

L'espérance, quel mot magique, quelle invention du bon Dieu délicieuse pour le cœur ! L'espérance, secourable compagne de notre vie, céleste cordial qui nous soutient dans les difficultés de l'existence, aliment du bonheur, consolation dans l'infortune et le malheur ! L'espérance, tout le monde lui sourit, comme elle sourit à tout le monde, on aime ce qui la provoque et l'entretient ; avec elle on a le bonheur !

Et la très sainte Vierge est « Notre-Dame d'Espérance ! » Elle nous enseigne les charmes de cette vertu, elle nous la communique !

« Notre-Dame d'Espérance » : nous devons spécialement saluer Marie de ce titre au jour de sa Nativité. L'humanité était enveloppée dans les ténèbres épaisses de l'erreur, déshonorée par les hontes du péché, esclave du démon, le plus dur des tyrans, accablée de souffrances et de misères : Marie vint au monde et l'humanité eut conscience de la certitude et de la proximité de la délivrance et de la réhabilitation ; elle se réjouit, elle espéra : c'était la douce Aurore qui annonçait le Soleil de justice ! Et chaque année, à l'anniversaire de cet heureux événement, le même sentiment remplit les âmes. Les grâces de la rédemption nous sont rappelées d'une manière plus saisissante ; l'image de la Mère et du Fils, du Rédempteur et de la corédemptrice du genre humain, rayonne pour nous d'un plus doux éclat, nos esprits et nos cœurs s'ouvrent plus largement à l'espérance.

La fête de la Nativité, aussi bien, est-elle la fête de l'espérance.

Pour l'honneur de la très sainte Vierge et notre consolation personnelle, parlons donc de l'espérance et de ses *excellences*. Allons l'étudier à l'école de Celle qui en est le *modèle* et le *principe* ; allons apprendre à espérer aux pieds de « Notre-Dame d'Espérance, » *In me omnis spes vitæ et virtutis* !

I

Quelle qu'elle soit, l'espérance est un trésor bien précieux pour les pauvres mortels ; mais

c'est surtout l'espérance chrétienne qui mérite notre estime et notre amour, cette vertu qui est le divin trait d'union entre la foi qui en est le principe et la charité qui en est le couronnement. L'espérance chrétienne l'emporte autant sur l'espérance humaine que le ciel est au-dessus de la terre, le Créateur au-dessus de la créature. De quelque côté que je l'envisage, la vertu d'espérance m'apparaît splendide et magnifique.

I. Elle est magnifique quant aux biens qu'elle nous fait attendre. Ce ne sont pas les biens terrestres si difficiles à obtenir, si impuissants à procurer le bonheur, si vite ravés à ceux qui les possèdent ; ce n'est pas la gloire mondaine si vaine et si vide ; ce ne sont pas les plaisirs du siècle toujours mêlés à tant d'amertumes ; ce ne sont pas les palais, l'or, l'argent, les domaines, les possessions, boue plus ou moins décorée, plus ou moins précieuse, en tout cas incapable de donner le contentement. Elevez plus haut vos désirs et vos ambitions, nous dit l'espérance chrétienne. *Sursum corda* ! Ce qu'elle nous promet, ce qu'elle nous fait désirer, ce qu'elle nous fait attendre, c'est le bonheur infini, c'est la gloire infinie, c'est la richesse infinie, c'est le bonheur parfait, inamissible, c'est la possession de Dieu avec toutes ses bontés, toutes ses tendresses, toutes ses miséricordes, et pour toujours !

II. Elle est magnifique par les assurances qu'elle nous donne d'atteindre à une si belle destinée. Les espérances humaines, je le veux, nous donnent quelque espoir d'obtenir le bien que nous souhaitons ; elles s'appuient sur un fondement réel, sous peine de n'être que de misérables utopies ; mais, au demeurant, que ce fondement est fragile ! Elles s'appuient sur la créature, dont le pouvoir et le crédit sont bien limités, dont le cœur est bien inconstant, dont les promesses sont bientôt oubliées. D'autre part, que d'efforts, que de labeurs, que de démarches imposés à celui qui veut aboutir ! Et puis, que de fois les moyens sont en disproportion avec le but à atteindre ! Pour l'espérance chrétienne, elle repose sur un fondement solide et inébranlable. Elle s'appuie sur les promesses infaillibles d'un Dieu infiniment puissant et infiniment bon ; elle s'appuie sur les mérites infinis de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui nous a achetés, au prix de ses travaux, de ses souffrances et de sa mort, le droit à la possession du ciel. Il est vrai que le terme où nous devons arriver est difficile à atteindre, impossible même à notre faiblesse ; mais, en même temps qu'il nous a promis le paradis, Dieu nous a promis les moyens de réaliser une si sublime entreprise, il nous a promis sa grâce, son divin secours, sous toutes ses formes. Il n'a mis qu'une condition à l'effusion de ses largesses : c'est que nous ayons la bonne volonté, que nous voulions nous sauver, que nous correspondions à la grâce, que nous demandions les biens qu'il nous a promis.

III. Mais qu'ils sont magnifiques les effets de l'espérance chrétienne dans nos cœurs !

L'espérance nous fait admirablement rendre

gloire à Dieu. Quand nous disons du fond du cœur : « Mon Dieu, j'espère qu'en vue des mérites de Jésus-Christ mon Sauveur vous m'accorderez votre grâce en ce monde et votre gloire en l'autre, parce que vous l'avez promis et que vous êtes souverainement fidèle à vos promesses, » nous rendons un hommage expressif à ses infinies perfections. Nous louons sa bonté, sa puissance, sa fidélité; nous proclamons le mystère de la rédemption, la divinité du Sauveur, la valeur infinie de ses actions et surtout de son sacrifice sanglant sur le Calvaire.

L'espérance honore notre nature. Elle élève nos esprits et nos cœurs au-dessus des vulgarités de la terre. Elle dirige nos pensées, nos aspirations, nos efforts, toute l'économie de notre existence, vers les biens éternels. Elle nous fait estimer et rechercher ce qui ennoblit la nature humaine, la pureté, la sainteté, la justice, le dévouement, la vertu en un mot. Elle nous dira avec saint Paul : « Je n'arrête pas ma pensée sur les bagatelles d'ici-bas. Je les regarde comme de l'ordure. Au ciel nos aspirations ! » Elle nous fait nous écrier avec saint Stanislas Kostka, quand nous envisageons les richesses, les honneurs, les jouissances de ce monde : « Je suis plus grand que tout cela, ma destinée est plus sublime ! »

L'espérance est un puissant stimulant qui nous encourage au bien et nous excite à la pratique de toute vertu. Le laboureur travaille dans l'espoir de recueillir de bonnes récoltes, le savant étudie pour atteindre à la science, le soldat combat en vue de la victoire, le navigateur affronte les tempêtes et les dangers de l'océan pour réaliser les bénéfices d'un commerce rémunérateur. L'homme de bien, le chrétien s'applique au devoir, lutte contre le démon, le monde et ses passions pour obtenir la céleste récompense. *Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas propter retributionem.*

L'espérance console au milieu des souffrances et des épreuves. C'est la lumière dans les ténèbres de la nuit, c'est l'étoile protectrice sur la mer orageuse, c'est le phare au milieu des écueils. Quand on songe aux joies du ciel, les maladies perdent leurs tortures, les persécutions leurs amertumes, la mort elle-même ses horreurs. Comment les saints ont-ils supporté si vaillamment et si généreusement les plus atroces douleurs ? Par l'espoir du ciel. Qu'est-ce qui animait les martyrs et les soutenait dans l'obscurité et l'infection des prisons, sous le tranchant du glaive, sous la morsure des ongles de fer ou de la dent des animaux féroces, dans les tortures de la faim et de la soif, dans les rigueurs de l'exil ? Le ciel, toujours le ciel ! Il se disaient avec saint Etienne : « Je vois le ciel ouvert et le Fils de Dieu se tenant à la droite de son Père pour me récompenser » ; ou avec saint Paul : « Il n'y a point de proportion entre les souffrances du temps et la gloire de l'éternité ; un moment de tribulation, et, après, une glorification éternelle » ; ou avec saint Jacques : « L'épreuve est pour moi la source de toute joie,

car je sais que la tribulation produit la patience, la patience l'espérance, l'espérance qui ne trompe pas ! »

L'espérance c'est le calme, la paix, le bonheur, quoiqu'il nous arrive, surtout quand elle est portée à ce degré supérieur qui s'appelle *l'esprit d'espérance*, c'est-à-dire la confiance filiale en Dieu. Le chrétien qui jouit de cette espérance de choix, a une conviction profonde que Dieu nous aime plus que l'ami le plus généreux, plus que le père le plus dévoué, plus que la mère la plus tendre, d'un amour ineffable, d'un amour indicible. Il sait que Dieu, qui s'occupe de l'herbe des champs, veille avec tant de sollicitude sur chacun de nous que pas un des cheveux de notre tête ne tombe sans sa permission. Il sait pratiquement que la Providence est la sagesse et la puissance infinies au service de l'amour infini en faveur de ses créatures. Il sait que Dieu est bon pour tous, et même pour les pécheurs, qu'il appelle à la conversion de tant de manières, et à qui il est si heureux d'accorder la grâce du pardon. Il sait tout cela, et il recourt à Dieu avec une simplicité pleine de confiance. Et en toute circonstance il adore paisiblement les décrets de la Providence, persuadé que tout ce qui arrive, sans exception, revient au bien des enfants de Dieu, et il répète, même dans l'épreuve, avec une âme convaincue, le refrain sublime du Psalmiste : « Dieu soit béni, » *Benedictus Deus !* S'il est heureux, il remercie ; s'il est malheureux, il se dit et répète que la tribulation est l'aliment du mérite, la matière première des récompenses célestes, il ne se laisse abattre ni par la pauvreté, ni par le mépris, ni par la souffrance : il demeure en paix et en tranquillité. *In pace in idipsum dormiam et requiescam, quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me !* Telle est l'espérance des saints, telle était l'espérance de saint François de Sales, qu'on pourrait appeler le Docteur de cette belle vertu. « Notre-Seigneur, disait-il ¹, m'a appris cette leçon dès ma jeunesse, et si j'étais à renaître, je voudrais me laisser gouverner jusque dans les moindres choses par cette divine Providence, avec une simplicité d'enfant et un profond mépris de toute prudence humaine. Ce m'est une jouissance de marcher les yeux fermés sous la conduite de la Providence. Ses desseins sont impénétrables, mais toujours doux et suaves à ceux qui se confient en elle. Que le ciel s'arme contre moi, que la terre et les éléments se mutinent, que toutes les créatures me déclarent la guerre, je ne crains rien. Il me suffit de savoir que je suis avec Dieu et que Dieu est avec moi. Heureux ceux qui se confient en Celui qui peut comme Dieu et veut comme Père nous donner tout ce qui nous est bon ! »

Ah ! je ne m'étonne pas des beaux éloges que le Saint-Esprit donne à l'espérance : elle est « la perle très précieuse qui fait l'ornement de l'âme

¹ Hamon, *Vie de saint François de Sales*, t. II, p. 369.

chrétienne, » *gemma pretiosissima*, elle est la « sainte espérance, » *sanctæ spei*; et Dieu veut s'appeler « le Dieu de l'espérance, » *Deus spei*. Dans l'armure dont nous devons nous revêtir pour combattre l'ennemi, elle est le « casque » qui protège notre tête; elle est « l'arme de salut »; elle est « notre protection », « notre force », « notre lumière », « notre joie », « notre consolation », « le principe de notre bonheur éternel »; ceux qui la gardent dans leur cœur, quelles que soient leurs tribulations, « ne seront pas confondus »; elle a, comme la piété, les promesses de la vie présente et de la vie future. *Lætentur omnes qui sperant in te, in æternum exultabunt et habitabitis in eis.* (Ps. v, 12).

II

Mais voulons-nous avoir une idée plus saisissante des excellences de l'espérance? Puisque les exemples touchent plus que les préceptes, allons la considérer et l'admirer dans le cœur de celle qui est si justement appelée *Notre-Dame d'Espérance*!

Marie en effet est un exemple parfait de cette belle vertu.

Si l'espérance est en proportion de la foi et de l'humilité, quelle ne devait pas être l'espérance de la très sainte Vierge dont la foi était plus sublime que les cieux et l'humilité plus profonde que les abîmes! Oh! comme elle avait une haute idée des biens éternels, comme elle faisait peu de cas des faux biens dont les mondains sont si follement épris! Comme elle estimait souverainement le don céleste qui s'appelle la grâce! Comme elle avait à cœur de ne pas perdre le moindre atome de ce trésor que Dieu mettait si libéralement à sa disposition; comme elle y correspondait fidèlement! Ne se fiant ni aux créatures, ni à ses propres mérites, comme elle recourait à la prière avec empressement et ferveur pour obtenir en toutes circonstances les secours du Tout-Puissant! Qui dira les éblouissantes lumières de son esprit, les ineffables sentiments de son cœur sur Dieu, sur sa puissance, sa bonté, sa fidélité et les mérites infinis de son divin Fils? Quelle parole pourrait peindre les extases dans lesquelles la jetait la contemplation des œuvres de la Providence? Quel séraphin serait capable d'expliquer son entier et filial abandon entre les mains du bon Dieu, si miséricordieux, même lorsqu'il éprouve?

Aussi Marie était dans une paix inaltérable. De même que l'aiguille aimantée se tourne invariablement vers le nord et guidé sûrement le navire à travers les bouleversements d'une mer orageuse, ainsi le cœur de la sainte Vierge se tournait-il constamment vers le Dieu très bon et très aimant. Au milieu des plus affreuses tribulations elle se reposait avec une confiance sans bornes entre les bras de la Providence. Elle adorait, elle attendait, espérant comme Abraham contre toute espérance. Jamais la plainte la plus légère, tou-

jours la plus parfaite soumission, la plus aimante résignation, le plus sincère et le plus fervent *Deo gratias*!

La voyez-vous après le mystère de l'Incarnation? D'un mot elle aurait pu calmer les angoisses de saint Joseph; elle préfère s'en remettre aux dispositions de la Providence qui saura bien défendre son innocence et sa réputation, *Contra spem in spem*! — La voyez-vous rebutée à Bethléem, réduite à donner naissance au Fils de Dieu dans une pauvre étable; prévenue, à la Présentation, par le saint vieillard Siméon de l'effroyable martyre qui l'attend; obligée de fuir précipitamment en exil jusqu'en Egypte, pour échapper aux fureurs d'Hérode; vivant humblement et à force de labeurs à Nazareth? Dans ces conjonctures effrayantes pour la nature elle ne se trouble pas, elle espère en Dieu, elle se confie en lui, elle compte invinciblement sur son assistance, *Contra spem in spem*! — La voyez-vous surtout pendant la Passion et sur la montagne du Calvaire? Au milieu de cette tempête effroyable, elle demeure calme. Les disciples, eux, en voyant l'ignominie de la croix entrèrent dans le découragement. Mais cette mère de la sainte espérance, comme le remarque sainte Melchilde¹, pendant que toutes les créatures étaient dans une consternation générale, était seule immobile avec la divinité, étant très unie à celui qui s'appelle « le Dieu qui ne change pas. » De là vient, dit saint Ambroise, que lorsque l'Écriture nous déclare que le monde fut ébranlé, que le soleil refusa sa lumière, que la terre fut couverte de ténèbres, elle assure que Marie, la mère du Seigneur, était debout au pied de la croix de son Fils. En sorte qu'elle pouvait dire que, si elle était noire par la douleur extrême qu'elle ressentait au Calvaire, elle ne laissait pas d'être belle par la fermeté de son espérance, *Contra spem in spem*! — La voyez-vous enfin après l'ascension de son divin Fils? Séparée momentanément de Celui qu'elle aime mille fois plus qu'elle-même, elle désire avec véhémence le bienfait de sa présence, mais elle attend paisiblement l'heure de la Providence, et elle travaille avec une ineffable ardeur à l'établissement du royaume de Dieu. L'Eglise est persécutée, elle est menacée par les ennemis les plus acharnés qui veulent l'anéantir; Marie connaît les promesses du Sauveur, elle y a foi, elle a confiance malgré tout, et elle relève et anime le courage des apôtres. Tout est contre l'Eglise, mais l'Eglise subsistera, Dieu l'a dit, Marie le croit, elle en a la paisible et inébranlable certitude, *Contra spem in spem*!

Oui l'espérance de Marie est ferme, éclairée, prudente, discrète, constante, héroïque. Étudions ce beau modèle avec une attention pleine d'amour et travaillons à l'imiter dans la mesure de nos forces.

III

Mais la très sainte Vierge est *Notre-Dame d'Espérance* pour une raison qui doit nous être

¹ *Révélations*, liv. I, ch. 56.

plus chère encore. Non seulement elle est le modèle de notre espérance, mais en un sens vrai elle en est le principe, l'aide, l'appui. ELLE EST L'ESPÉRANCE DE NOTRE ESPÉRANCE !

Notre espérance, il est vrai, est certaine, inébranlable, si on la considère du côté de Dieu ; mais si nous l'envisageons par rapport à nous, elle ne laisse pas que d'être fragile. Dieu nous promet tout bien pour le temps et l'éternité, mais à condition que nous coopérons à la grâce, à condition que nous demandions au Souverain Maître ses bienfaits ; et nous sommes si faibles, et nos prières sont si imparfaites ! Mais Marie est notre ressource. Toute-puissante sur le cœur de Dieu, elle met à notre disposition, avec une charité dont nous ne pouvons nous faire une idée, sa très efficace médiation, son irrésistible intercession.

En traversant un humble village, j'ai vu au bas d'une statue de Marie une inscription tracée par une main inexpérimentée, qui m'a frappé. Cette inscription disait : *Notre-Dame d'Espérances*, non pas au singulier, mais au pluriel. Dans cette incorection apparente, je vis l'expression d'une magnifique vérité.

Notre-Dame d'Espérance de tout instant, de tout bien, pour tous les humains !

En Marie sont toutes nos espérances ! Elle est l'espérance universelle !

Elle est notre espérance pour obtenir le paradis. Les saints nous le disent : un serviteur de Marie ne peut périr ; sous l'égide de son nom on ne peut tomber dans le désespoir ; celui pour qui elle a prié ne sera pas condamné au jugement du Seigneur ; elle est la porte du ciel ; la servir est un signe de salut ; un gage de prédestination ; ceux qui l'auront trouvée, par une solide dévotion, trouveront la vie éternelle. *In me omnis spes vite !*

Elle est notre espérance pour obtenir toute grâce, tout secours, afin de vaincre nos passions, résister au démon, fuir le mal et pratiquer la vertu. Oh ! comme elle aime les chrétiens ! Elle n'a rien tant à cœur que les rendre, par la sainteté, conformes à son divin Fils, dont ils sont les membres mystiques, et qui sont ses enfants adoptifs. *In me omnis spes virtutis !*

Elle est l'espérance de tous ceux qui souffrent. Que de fois elle obtient de Dieu même des miracles pour leur délivrance ou leur guérison ! Et quand l'épreuve est dans les desseins de la Providence, pour des raisons très dignes de la sagesse de Dieu, elle procure aux affligés la force, le courage, la patience qui fait trouver les plus beaux mérites dans la tribulation. *Salus infirmorum, Consolatrix afflictorum, Auxilium christianorum !*

Elle est, et tout particulièrement, l'espérance des pécheurs. Quand ils n'osent plus lever les yeux vers leur Juge qu'ils ont offensé et dont ils redoutent les arrêts, ils ont recours d'instinct à la Mère des miséricordes, et la Mère des miséricordes leur vient en aide, les soutient, les réconcilie avec Dieu. Qu'il est pénible, dit très justement le cardinal Pie ¹, qu'il est pénible l'état d'une âme depuis

longtemps ensevelie dans le péché et qui commence à entrevoir la laideur de ses fautes ! ou bien encore longtemps fidèle, longtemps vertueuse, et qu'un instant de vertige a précipitée dans une faute grossière ! Quand, après l'instant de la passion qui étourdit, qui enivre, quand après l'heure de la démente et de la folie elle retombe sur elle-même, et aperçoit la profondeur de sa chute, le crime de son ingratitude et de son infidélité, où donc aller ? de quel côté se tourner ? Dieu ! C'est sa justice qui nous épouvante, c'est son regard scrutateur qui nous effraie. Mes frères, il est des plaies qu'on n'ose montrer qu'à sa mère. Voyez-vous cet homme désespéré qui vient de perdre sa fortune, sa réputation, son honneur ? il vous dira que s'il n'avait pas de mère, il en finirait avec la vie. Oh ! que de désespérés sans Marie ! Que de fois entre le désespoir et notre âme il n'y a eu que l'intervalle d'un « Souvenez-vous, ô très miséricordieuse Vierge Marie ! » *Refugium peccatorum !*

Espérons donc toujours et malgré tout, *Ego autem semper sperabo*. (Ps. 70).

Espérons comme Marie et par Marie !

Espérons : détachons-nous des faux biens de la terre et aspirons aux biens éternels !

Espérons : remplissons nos esprits et nos cœurs des enseignements de la foi sur Dieu, sur le ciel, sur les éternelles récompenses, sur l'efficacité de la prière. Arrière les doctrines du néant, arrière le matérialisme, il mène au désordre et finalement au découragement, au désespoir !

Espérons : que notre espérance ne soit pas lâche et oisive, prions, joignons les efforts de notre bonne volonté aux énergies de la grâce !

Espérons : traversons cette vie temporelle les regards habituellement fixés vers le séjour de l'éternel bonheur. « Nous devons, dit gracieusement saint François de Sales ¹, imiter les alcyons qui, au dire de quelques-uns, font leur nid au milieu des mers, en agencés si bien l'équilibre que le mouvement des vagues ne peut les submerger, en unissent si bien les parties inférieures que l'eau ne peut les pénétrer, et ne laissent qu'une ouverture vers le ciel pour aspirer et respirer. Oh ! quand notre Seigneur nous rendra-t-il tels que quoique environnés du monde et de la chair, nous ne vivions que pour l'esprit ; que, quoique entourés des vanités du monde, nous visions cependant toujours au ciel ; que, quoique vivant parmi les hommes, nous ne cessions de louer Dieu avec les anges. » Ce serait pour nous le prélude et le gage du paradis ! Dieu nous en fasse la grâce. *Ego autem semper sperabo...*

¹ T. VI, p. 451.

¹ Hamon, *Vie de saint François de Sales*, t. II.

CONFÉRENCES A DES RELIGIEUSES INSTITUTRICES

sur la manière d'instruire et d'élever les enfants

Troisième conférence

LA CLASSE AU POINT DE VUE PÉDAGOGIQUE

Nous allons voir dans le détail comment vous devez vous y prendre en classe pour porter vos enfants à ce haut degré de formation intellectuelle et morale que l'on attend de vos efforts; comment vous pourrez parvenir à leur donner les connaissances dont elles ont besoin pour l'esprit, et les qualités dont elles ont besoin pour le cœur, puisque vous devez travailler sur l'un et sur l'autre et qu'elles n'auraient qu'une éducation nécessairement imparfaite, si soit l'esprit, soit le cœur, n'étaient pas suffisamment formés. La plupart de ces enfants, je parle des enfants des écoles communales, ne sont sous votre autorité qu'en classe; les autres, les enfants du pensionnat, sont bien sous votre conduite dans les autres moments et les autres occupations de la journée, mais c'est cependant aussi en classe que vous pouvez le plus agir sur elles. Donc, comment vous y prendrez-vous en classe pour leur faire tout le bien que vous devez leur désirer?

I. — *Comment former l'esprit*

Et d'abord pour l'esprit, qu'il s'agit de former, devez-vous vous attacher seulement à leur faire apprendre un certain nombre de choses prescrites, à leur faire répéter ce que vous dites, ou ce qu'elles ont lu dans leurs livres, sans vous inquiéter si elles comprennent bien tout? Devez-vous vous borner à leur donner des idées sur ce qu'elles ne savent pas encore, sans chercher à les amener à penser elles-mêmes et à trouver par la réflexion des vérités qui leur resteront toute leur vie? Devez-vous cultiver surtout leur mémoire ou surtout leur jugement? Et qu'est-ce que vous devez principalement confier à leur mémoire, puisqu'il est impossible qu'elles retiennent tout?

Avec les petits enfants, ce qu'il faut cultiver c'est surtout la mémoire, sans cependant négliger le jugement. Avec les enfants plus grands, c'est surtout le jugement qu'il faut développer, sans cependant laisser non plus la mémoire inactive.

I. AUX PETITS ENFANTS, vous avez à apprendre les éléments de tout, puisqu'ils ne savent encore rien de rien.

Il faut leur apprendre, en fait de religion, à faire le signe de la croix, à joindre les mains, à se mettre à genoux, à faire la gémulation devant le Saint-Sacrement, une révérence convenable devant la croix, devant les images de la sainte Vierge et des saints. Vous devez aussi bien leur apprendre le texte même des prières qu'ils doivent réciter chaque jour : le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, le *Confiteor*, les actes de foi, d'espérance, de charité,

de contrition. Tout cela est l'affaire de la mémoire.

Il y faut un peu de temps et beaucoup de patience, surtout quand les premières notions n'ont pas été données à la maison même par les parents, mais enfin on en vient à bout, dût-on avoir recours à d'autres enfants plus avancées pour faire répéter aux commençantes et pour leur redire vingt fois, cent fois même, ce qu'elles ne savent pas encore. C'est un enseignement mutuel qui peut se faire avantageusement en dehors de la classe, lorsque les enfants retournent chez elles.

Pour les choses profanes, il faut également apprendre tout aux enfants : le nom des lettres, leur prononciation, leur jonction pour faire des syllabes et des mots et même des phrases. C'est encore l'affaire de la mémoire. De même pour écrire, il faut leur apprendre à tracer des caractères, des bâtons, des liaisons, des courbes, etc. Lire et écrire sont le commencement, et c'est surtout la mémoire qui y est intéressée. De même encore pour le travail manuel : tenir une aiguille, faire des points, tricoter, coudre, découper, tout cela s'apprend par les yeux et par l'usage, c'est-à-dire par la mémoire; il s'y joint sans doute une disposition naturelle d'adresse plus ou moins grande, mais encore faut-il qu'on montre aux enfants ce qu'elles ne savent pas, autrement elles perdraient bien du temps à chercher elles-mêmes.

Ainsi, pour tout ce que l'on enseigne aux petits enfants, c'est surtout la *mémoire* qui est en jeu. Mais l'intelligence n'en est pas absente non plus. Avec des enfants idiots, on ne fera jamais rien; avec des enfants qui ne savent rien encore, mais qui sont naturellement intelligentes, l'*intelligence se développe avec la mémoire*; et c'est un point auquel il faut faire attention, afin de ne pas faire travailler les enfants machinalement, ou comme des chiens savants, comme ces pauvres animaux qu'on dresse à articuler des mots, à sauter, à faire toute sorte de tours d'adresse pour l'amusement des spectateurs. Cette formation machinale ne suffirait pas pour développer l'intelligence des enfants, quelquefois même elle l'étoufferait, en les empêchant de réfléchir. Il faut donc y joindre des explications qui leur fassent comprendre ce qu'elles font et ce qui en résultera; leur faire deviner, leur faire chercher et leur faire trouver ce qu'elles sont déjà capables de comprendre par elles-mêmes : cet exercice qui pique leur curiosité, stimule leur émulation et développe rapidement leur intelligence. Mais il ne saurait cependant suppléer à l'enseignement des maîtresses : pour apprendre, les enfants ont nécessairement besoin de voir ou d'entendre.

Il y a donc à se défier également de deux défauts sous ce rapport. Le premier, c'est celui de certains parents qui exaltent l'intelligence de leurs enfants et qui disent par exemple : « Cet enfant comprend tout, il n'y a besoin de rien lui apprendre, » et qui par suite les dispensent de toutes leçons de mémoire, ou qui les excusent lorsqu'ils ne les ont pas apprises. Par là ils

rendent un très mauvais service à leurs enfants, d'abord parce qu'ils les entretiennent dans cette idée funeste qu'il n'est pas besoin de se donner beaucoup de peine pour étudier quand on a de l'intelligence, que l'on saura toujours ce qu'il y a à savoir, ce qui est radicalement faux, puisque l'intelligence ne saurait suppléer aux connaissances acquises. Ensuite ils les privent d'un moyen très efficace de perfectionner leur esprit, qui est la culture de la mémoire ; car la mémoire non exercée se rouille et s'affaiblit au point qu'on ne peut plus rien en obtenir, et il arrive ainsi que l'on n'est plus capable même de réciter une ou deux phrases apprises par cœur, par exemple quand on a le devoir de saluer un grand personnage (rappelez-vous les anecdotes comiques que l'on raconte de certains maires ignorants ou de certains orateurs inexpérimentés) ; ou bien quand on veut faire une citation qui donnerait du piquant à la conversation, mais que l'on n'est pas en état d'exprimer sans faire des quiproquos ou des changements ridicules ; ou bien quand on devrait porter un témoignage en rapportant exactement ce que l'on a entendu, tandis qu'on ne peut le rapporter que par à peu près, comme si le changement d'un seul mot ne pouvait pas donner un tout autre sens à ce que l'on a entendu. Donc, ne s'attacher qu'à l'intelligence des enfants et ne pas exercer la mémoire, serait une faute grave de la part des parents ou des maîtresses.

L'autre défaut, c'est de s'attacher trop à la mémoire et pas assez à l'intelligence. Pourvu que l'enfant soit en état de débiter sa leçon comme un perroquet, ou d'imiter exactement ce qu'il a vu ou entendu, on ne s'inquiète pas de savoir s'il a compris, et s'il serait capable d'appliquer ce qu'il sait à d'autres objets analogues, mais non tout à fait identiques. Par là on réduit l'enfant à l'état d'automate en quelque sorte, on lui enlève toute initiative ; au lieu d'élargir ses idées, on les lui rétrécit et on le rend incapable d'agir par lui-même quand il y sera appelé, ou de sortir du cercle étroit de ses connaissances élémentaires, comme ces ouvriers des fabriques à qui l'on a appris à faire certaines parties d'un objet, toujours les mêmes, afin d'aller plus vite, et qui sont incapables de faire autre chose. Agir ainsi, c'est atrophier l'intelligence au profit de la mémoire, c'est annihiler l'enfant, qui ne deviendra quelque chose dans sa vie que par l'intelligence, en qui par conséquent la mémoire ne doit être que l'auxiliaire de l'intelligence et non pas sa remplaçante.

Voilà donc pour les petits enfants encore tout jeunes, comment on doit les former : *cultiver surtout leur mémoire, mais sans négliger de développer en même temps l'intelligence*, qui est beaucoup plus importante encore que la mémoire.

Quand je dis *cultiver* la mémoire, je veux dire l'exercer, mais non la *surcharger*, encore moins l'étouffer. A voir en effet le grand nombre de matières, plus ou moins disparates, que l'on veut

accumuler maintenant dans l'esprit des enfants, on dirait qu'on se propose d'étouffer leurs facultés naissantes sous cette avalanche d'objets indigestes qu'on leur fait ingurgiter, sans s'inquiéter si elles peuvent se les assimiler ou non. Il y a des enfants, des petites filles surtout, à qui l'on fait apprendre une multitude de choses inutiles, que les grandes personnes mêmes ne connaissent pas, et de qui l'on exige qu'elles sachent tout sur le bout du doigt : histoire, géographie, cosmographie, histoire naturelle, littérature, grammaire, mathématiques, et avec cela plusieurs langues étrangères, sans compter leur propre langue. Comment peut-on espérer que des enfants de 7 ou 8 ans, 10 ans même se reconnaissent au milieu de tout cela ? Elles auront peut-être une idée superficielle de tout ce qu'on leur a appris, mais elles ne sauront rien à fond ; et si elles se croient savantes avec cela, elles feront de petites pédantes insupportables, et elles seront hors d'état d'acquiescer du bon sens. Ne donnez pas, vous du moins, dans ce travers ; ne multipliez pas outre mesure les objets d'instruction ; contentez-vous du nécessaire : le catéchisme, la lecture, l'écriture, le calcul, la grammaire, le travail manuel, l'histoire sainte, un peu d'histoire nationale, puis, seulement quand elles seront plus grandes, les autres matières qui complètent l'instruction, mais qui ne sont pas nécessaires à la vie : l'histoire ancienne et moderne, l'histoire de l'Eglise surtout, un peu de géographie, un peu d'histoire naturelle, un peu de littérature, et si les parents le demandent, quelques langues étrangères, la musique ou le dessin.

Mais la majeure partie de vos élèves n'en aura pas besoin, et pour elles il suffit que vous leur donniez les connaissances indispensables, mais que vous les leur donniez à fond. Plus tard, si elles veulent aller plus loin, ou bien elles se perfectionneront en étudiant elles-mêmes, ou bien elles trouveront des maîtres spéciaux.

II. AVEC LES ENFANTS DÉJÀ PLUS GRANDES, vous devez vous attacher *surtout à développer le jugement et les habituer à penser, à réfléchir, à trouver par elles-mêmes* et à ne pas réciter leurs leçons comme des perroquets, ni parler à tort et à travers comme des pies.

La mémoire ne doit pas être négligée, nous l'avons déjà dit ; ce serait impossible, du reste, avec les exigences des programmes : il faut que ces pauvres enfants apprennent tous les jours, soit textuellement, soit au moins substantiellement une quantité de choses qui requièrent absolument le travail de la mémoire. Si cette faculté s'est déjà affirmée et développée par l'exercice dans les classes inférieures, ce ne sera pas très difficile pour elles de s'en tirer. Mais si elles ne l'ont pas ou trop peu exercée jusque-là, comme cela arrive quand elles vous viennent à un âge déjà plus avancé, il serait impossible d'exiger d'elles tout ce que peuvent fournir leurs compagnes déjà habituées à étudier par cœur. Il faut donc avec ces enfants qui ont de la bonne volonté, mais peu de

facilité, se relâcher de la rigueur que l'on aurait avec d'autres, leur donner tous les jours quelque chose, mais peu de chose à apprendre, et quand elles le savent bien, quand même ce ne serait que quelques lignes, se montrer contentes, les encourager, puis leur donner progressivement un peu plus jusqu'à ce qu'elles soient en état de suivre les autres. La mémoire se développe par un exercice méthodique et continu, même chez les natures les plus rebelles ; c'est une affaire d'entraînement et de temps, mais il faut beaucoup de patience et de persévérance.

Quand une fois les enfants sont parvenues à acquérir une bonne mémoire, le travail intellectuel leur plaît, elles apprennent beaucoup en peu de temps, elles retiennent tout ce qu'on leur dit, c'est un plaisir de leur faire la classe. C'est donc un très grand service à leur rendre que de les forcer à cultiver leur mémoire, — naturellement avec la réserve que nous faisons tout à l'heure pour les enfants plus petites, c'est-à-dire que si on exerce en elles cette faculté, on ne la surcharge pas, et surtout on ne l'écrase pas ; car sa force de résistance est limitée, et il faut savoir tenir compte des limites des forces humaines, surtout des forces des enfants. Avec les programmes imposés par l'Etat, on n'est pas toujours libre de se contenir dans les bornes que l'on croirait raisonnables, mais si l'on est obligé de satisfaire à ces obligations des autorités supérieures, au moins il faut s'efforcer d'en rendre l'accomplissement plus facile par une méthode patiente et progressive, par des explications très claires et souvent répétées, par le sacrifice du mot à mot dans les leçons lorsque le sens suffit, par le retranchement même des choses moins importantes lorsqu'on ne pourrait pas sans cela voir à fond les choses essentielles. Il faut surtout ne pas ajouter pour sa part d'autres matières supplémentaires à celles que l'Etat impose déjà. Ici, grâce à Dieu, vous n'avez pas le travers que l'on trouve dans d'autres maisons, et si le programme des classes du pensionnat est un peu chargé, du moins il est encore accessible à peu près à toutes les élèves, et pour les classes communales vous vous contentez de ce qui est requis sans y ajouter des matières inutiles.

Mais comme nous le disions tout à l'heure, si on doit cultiver la mémoire dans les enfants déjà grandes, c'est surtout le *jugement* qu'il s'agit de développer, c'est la *réflexion* et la *pensée* qu'il s'agit de stimuler, car c'est par là seulement que les enfants agissent et qu'elles agiront toute leur vie. Ce qu'elles savent par mémoire leur servira de point de départ, mais ce qui les déterminera à agir, ce sera leurs propres pensées ; si elles n'en ont point, elles seront toujours comme des automates entre les mains de qui voudra les faire manœuvrer à sa guise.

Apprendre aux enfants à raisonner n'est pas très difficile, ils y ont une tendance naturelle, ils raisonnent déjà d'instinct sans le savoir. Ils se sont brûlés en mangeant de la soupe trop chaude : ils comprennent, malgré leur gourmandise, qu'il

faut attendre quand ils la voient bouillante ; cela est un acte de raisonnement tout à fait élémentaire, à la portée même des animaux, mais c'est déjà un raisonnement. Il n'est donc pas difficile de développer en eux cette tendance à raisonner. « Telle chose m'a fait mal, donc je ne dois plus en prendre comme je l'ai fait. Telle chose fait grand plaisir à Dieu, à mes parents, à mes maîtresses, donc je veux bien m'y appliquer pour leur faire plaisir. » Il n'y a qu'à attirer leur attention sur ce qu'on veut leur faire comprendre.

Il est plus difficile de les *faire réfléchir*, parce que la légèreté de leur âge et de leur nature s'y oppose, mais on peut cependant les y amener, en profitant de toutes les circonstances pour leur montrer l'avantage qu'il y aurait ou qu'il y aurait eu pour eux à réfléchir, et le grand tort qu'ils se sont fait ou qu'ils se font en ne réfléchissant pas. Après plusieurs expériences de ce genre ils sont plus portés à réfléchir et à mettre en pratique le précepte du Sage : *Respice finem*, traduit par le fabuliste : « En toute chose il faut considérer la fin. » « A quoi cela aboutira-t-il ? Aurai-je à m'en applaudir ou à le regretter ? Si je devais le regretter, pourquoi le faire maintenant ? » Cette considération a une très grande portée pour la conduite morale des enfants pendant toute leur vie. Il faut donc les y habituer de bonne heure.

Par eux-mêmes, les enfants ne pensent à rien, ils sont insouciantes et légers ; les choses auxquelles ils devraient faire le plus attention, ils n'en ont pas l'idée. C'est une croix pour ceux qui les élèvent, et on la rencontre à tous les degrés de l'échelle sociale. Bossuet s'en plaignait en rendant compte au Souverain Pontife de l'éducation de son royal élève, le Grand Dauphin : « Ne penser à rien, *incogitantia*, c'était son grand défaut ». Que d'autres sont dans le même cas, sans être cependant si haut placés ! Vous en savez quelque chose. Quand vous faites des reproches à une enfant : « Pourquoi n'avez-vous pas fait cela ? — Je n'y ai pas pensé », répond-elle. Et si au contraire vous lui reprochez d'avoir fait quelque chose qui devait amener des conséquences fâcheuses : « Je n'avais pas pensé que ce serait mal », vous dira-t-elle. Ainsi la raison pour laquelle elles font souvent du mal ou ne font pas du bien qu'elles auraient dû faire, c'est qu'elles n'y ont pas pensé, elles sont trop légères pour cela. Il faut donc encore une fois les habituer à penser. Autrement elles ne sauront jamais se conduire, elles feront toutes sortes de sottises qu'elles ne reconnaîtront que quand il ne sera plus temps de les réparer.

Si vous les formez à réfléchir avant de parler et surtout avant d'agir, elles éviteront la plupart des fautes que d'autres commettent et elles vous feront toujours honneur. Penser et réfléchir se rapporte encore plus à la formation morale qu'à la formation intellectuelle, mais c'est utile et nécessaire pour les deux.

Quelque chose qui contribue encore plus à former le jugement et à développer l'intelligence,

c'est la méthode d'enseignement qu'employait Socrate. Au lieu d'exposer soi-même à l'enfant les vérités qu'on veut lui faire comprendre, on tâche de l'amener par des questions à trouver peu à peu les vérités par lui-même, en lui faisant voir la fausseté des différentes solutions qu'il pourrait croire suffisantes, si on ne lui en montrait le défaut. Cette méthode qu'on appelle *socratique*, du nom de son auteur, est extrêmement avantageuse pour stimuler l'esprit et affermir le jugement. Elle peut s'employer dans les différentes sciences qui ne sont pas du domaine exclusif de la mémoire, mais surtout dans celles qui touchent plus ou moins à la philosophie et à la religion, parce que là la raison est intéressée, il y a plus besoin de réfléchir et de penser que d'apprendre par cœur. On cite un professeur de philosophie de Lyon, l'abbé Noirot, qui dans la première moitié de ce siècle formait avec cette méthode des élèves très distingués et de profonds penseurs. Même dans les classes populaires on peut l'employer avec avantage, surtout quand les enfants sont un peu plus grandes et qu'elles se piquent d'émulation pour découvrir elles-mêmes les réponses justes et complètement satisfaisantes à ce qu'on leur demande. Outre l'intérêt, quelquefois passionné, qu'elles trouvent alors dans les matières qu'on leur enseigne, leur esprit y acquiert une bien plus grande pénétration. Et puis elles en retirent une habitude de réfléchir, de considérer un objet sous toutes ses faces, de ne pas apprécier une chose sur les apparences, ni prononcer à première vue un jugement catégorique, mais de savoir examiner, de s'abstenir quand elles ne savent pas encore, et de n'affirmer ou nier que quand elles voient clairement qu'une chose est ou n'est pas. C'est encore là une habitude très importante pour toute la conduite de la vie, surtout pour des jeunes filles ou des femmes, qui sont beaucoup plus portées à juger d'après leurs impressions que par réflexion, et qui, par suite, sont exposées à toute sorte de préventions et de jugements faux dont on les fait ensuite difficilement revenir.

Vous voyez comment la formation de l'esprit influe prodigieusement sur le caractère et sur la volonté. Cependant ce n'est pas là son but direct, ce n'est qu'une conséquence naturelle et nécessaire de la réunion de ces deux facultés dans le même sujet. Il y a aussi des soins particuliers à donner à la formation du cœur ou de la volonté, et ces soins sont une des obligations principales des maîtres et des maîtresses en tant que suppléants des parents.

II. — Comment former le cœur

Le cœur est dans l'homme, et par conséquent dans l'enfant, une pièce beaucoup plus importante encore que l'esprit. Un homme qui n'aurait que de l'esprit et des connaissances et pas de cœur, serait un triste sujet. Il est donc bien plus important encore, dans l'éducation, de former le

cœur que de former l'esprit. Et c'est là aussi votre tâche comme maîtresses chrétiennes et religieuses.

Former le cœur, c'est d'un côté implanter dans le cœur et y développer tous les bons sentiments que la nature y a déjà placés en germe; et de l'autre côté en enlever, par une culture assidue, toutes les mauvaises herbes, c'est-à-dire *toutes les mauvaises inclinations* que le péché originel y a apportées et qui ne demandent qu'à grandir et à s'étendre, comme la zizanie semée au milieu du bon grain.

Pour cette double formation, il faut des soins très assidus et une vigilance de tous les jours et de tous les instants. Laisser subsister dans l'enfant un défaut qu'on pourrait corriger, c'est le laisser dans l'esclavage. Ce tyran qui le domine lui fera commettre bien des fautes et peut-être finira par le priver du salut éternel. Ne pas l'exciter et l'encourager au bien dont il est capable, c'est aussi le laisser dans un état de nullité, inutile aux autres et à lui-même, incapable de procurer la gloire de Dieu, pour laquelle seule il est créé cependant. Donc il faut dans l'enfant *développer tous les bons instincts* que Dieu lui a donnés et *lui faire combattre tous les mauvais instincts* qu'il a reçus du péché originel d'abord, puis peut-être des habitudes vicieuses de sa famille.

Pour cela il faut s'attacher à bien connaître les enfants, leurs dispositions, leur caractère, leurs habitudes. C'est d'après ce que l'on voit en eux qu'il faudra se régler. On ne traitera pas un enfant lymphatique et paresseux comme un enfant ardent et avide de louanges, ni un enfant doux et paisible comme un enfant violent et emporté. Il faut donc tout d'abord *étudier les caractères* et les dispositions des enfants, et quand on a reconnu qu'ils sont portés à tel ou tel défaut, le leur faire remarquer et ensuite saisir toutes les occasions de le combattre et de le leur faire combattre.

Je dis 1^o *le combattre*, parce qu'on ne doit pas laisser sans avertissements ou sans punition la manifestation de ces défauts qui compromettent la santé ou la vie morale des enfants et qui pourraient aussi agir sur d'autres par voie de contagion. Je dis aussi 2^o *le leur faire combattre*, car il faut les intéresser aussi à se débarrasser de ces défauts qui leur nuisent et qui les rendraient désagréables et à Dieu et aux hommes. S'ils prennent à cœur de se corriger, ils feront des efforts sur eux-mêmes, et quand même, par suite de leur faiblesse, ils retomberaient souvent, ils auraient cependant gagné beaucoup, rien que par ce commencement de lutte, à laquelle l'homme est si peu porté naturellement. Avec de la persévérance, et en les prémunissant contre le découragement, on peut parvenir à les corriger réellement et même entièrement de leurs défauts. Si au contraire ils n'y avaient pas prêté la main, s'ils s'étaient bornés à recevoir les observations et les reproches sans vouloir en profiter, on n'obtiendrait jamais rien d'eux que de les irriter et de les

rendre plus méchants encore, ou ce qui serait pire, hypocrites.

C'est donc de concert avec les enfants qu'il faut travailler à les corriger de leurs défauts ; on n'en viendrait pas à bout tout seul, mais on gagnera chaque jour du terrain, si on parvient à leur inspirer de la bonne volonté et à la maintenir en eux.

Pour cela il faut leur faire comprendre 1^o combien ces défauts leur nuisent ou leur nuiraient, et 2^o combien l'affection qu'on leur porte fait un devoir de travailler à les en délivrer. S'ils sont convaincus que c'est leur intérêt bien entendu de se corriger, même au prix de grands efforts, et que tout ce qu'on fait dans ce but, en les avertissant, en les reprenant, en les grondant, en les punissant même, on ne le fait que parce qu'on les aime, ils se laisseront eux aussi guider dans cette voie ; ils concevront le dessein de seconder les efforts de leurs maîtres dévoués, ils veilleront mieux sur eux, ils feront des efforts réels, et s'ils sont inconstants et faibles, ils recevront mieux les observations de leurs maîtres, ils se relèveront après chaque chute et ils recommenceront à travailler, sans jamais vouloir croire qu'ils n'en viendront pas à bout, mais avec la persuasion, au contraire, persuasion que leur suggéreront leurs maîtresses, qu'avec de la bonne volonté ils peuvent toujours parvenir à se corriger et à devenir très sages, mais qu'il faut seulement du temps et de la persévérance.

Lutter contre ses défauts c'est déjà travailler à acquérir les vertus opposées ; par conséquent c'est faire d'une pierre deux coups. On était méchant, on s'efforce de devenir bon ; on était taquin, tracassier, querelleur, on s'efforce de devenir doux, aimable, bienveillant ; on était porté à la dissimulation, au mensonge, on s'attache à ne dire plus jamais que la vérité et à être sincère en tout ce que l'on dit et en tout ce que l'on fait ; on était impoli, impertinent, grossier, on s'efforce de devenir poli, respectueux, délicat dans ses paroles et dans tous ses procédés ; on était entêté, désobéissant, murmurateur, on s'efforce de devenir docile, obéissant, charitable, reconnaissant ; on était porté à la coquetterie, à la vanité, au luxe, on s'efforce de devenir simple, modeste, sans affectation et sans prétention ; on était paresseux pour se lever, pour travailler, on se lève de bonne heure, on se met avec ardeur au travail ; on était moqueur, médisant, indiscret, curieux, on s'interdit les moqueries, les médisances, les indiscretions, les actes de curiosité ; on était avare, on devient généreux ; on était prodigue, on devient économe.

Ainsi, en corrigeant un défaut on acquiert une vertu : double bénéfice qu'il faut faire comprendre aux enfants. C'est comme si on enlevait une tache de leurs vêtements et qu'on y mette à la place une parure ou un bijou. Autant les défauts d'un enfant le rendent difforme et déplaisant aux yeux de Dieu et même des hommes, autant les vertus contraires le rendent agréable à Dieu et aux

hommes. Il est par conséquent encouragé tous les jours à lutter de nouveau contre lui-même et à acquérir les vertus qui lui manquent. S'il a fait un effort aujourd'hui, il en fera encore un plus facilement demain, et le troisième jour plus facilement que les deux premiers, par conséquent il ne doit jamais se décourager ni s'arrêter. En marchant toujours, il avancera à coup sûr, quand même il tomberait plusieurs fois sur la route : c'est ce qu'il faut dire aux enfants pour les tenir en haleine. C'est du reste le seul moyen que nous avons de nous préserver nous-mêmes du découragement à la vue de nos chutes nombreuses et de nos mauvaises inclinations, toujours persistantes ou toujours renaissantes. Il n'est pas plus difficile aux enfants qu'à nous de devenir vertueux et de se corriger de leurs défauts ; souvent même il l'est moins, parce que les habitudes sont moins invétérées chez eux que chez nous, mais *il faut les soutenir* dans leurs efforts : de même que nous avons besoin d'être soutenus nous-mêmes par la main amie d'une mère ou d'un père spirituel, ainsi les enfants se laisseraient bien vite, si vous, qui êtes leurs mères selon la grâce, vous ne les encouragez et ne les soutenez pas sans cesse.

Voilà donc qui est entendu : vous devez travailler avec vos enfants à les corriger de leurs défauts et à leur faire acquérir les vertus qu'elles n'ont pas, et vous devez les y faire travailler avec vous. — Entrer dans le détail des défauts à corriger et des vertus à acquérir pour que le cœur soit formé, exigerait tout un traité des vertus et des vices ; ce n'est pas maintenant le lieu de l'entamer.

Mais il y a pourtant *une vertu* particulière qu'il faut signaler, et *un vice* qu'il faut flétrir, parce que l'un et l'autre exercent une influence extraordinaire, dans un sens absolument opposé, sur l'éducation. La vertu qui agit d'une manière bienfaisante et dont la valeur ne saurait être assez appréciée, c'est la vertu des anges, la pureté, ou la vertu des enfants bien nés, l'innocence. Le vice qui exerce une influence désastreuse sur toute l'éducation, et qui rend un enfant incapable de profiter des soins qu'on lui donne, soit pour l'esprit, soit pour le cœur, c'est le vice impur. L'innocence, dans les enfants qui ne connaissent pas encore le mal, ou la pureté, dans ceux qui le connaissent déjà mais qui le détestent et qui le fuient, est ce qui rend les enfants non seulement aimables, mais encore susceptibles de toute bonne impression et capables de tout effort pour le bien. Leur cœur se porte naturellement vers ce qui est noble et beau, vers la vertu, la générosité, la reconnaissance, l'affection pour tous ceux qui leur veulent ou qui leur font du bien. On peut en obtenir beaucoup, quand on sait faire vibrer en eux la corde de l'honneur, de la sensibilité, de l'amour pour Dieu, pour leurs parents, pour leurs maîtres et maîtresses.

Avoir affaire à des enfants purs et innocents, c'est une véritable jouissance pour des maîtresses chrétiennes : malgré tous leurs défauts, ces

enfants ont toujours quelque chose d'aimable, et quand même on devrait les gronder et les punir on ne peut s'empêcher de les aimer. Au contraire, des enfants qui ont perdu l'innocence et qui se sont livrées au mal, sont un véritable supplice pour leurs maîtresses. Ou bien ces enfants savent dissimuler, et alors on lit dans leurs yeux l'hypocrisie, et on se trouve mal à l'aise, comme on l'est toujours en présence de la dissimulation et de la fourberie ; — ou bien elles laissent, malgré elles, paraître le poison qui les ronge ; leur visage devient sombre, leur caractère acariâtre, leur humeur taciturne ; pour donner le change, elles se livrent quelquefois à une légèreté, à une dissipation désespérante, ou d'autres fois, quand la conscience les tourmente davantage, elles sont farouches, grossières, impertinentes ; on soupçonne la cause du mal, mais comme on ne l'a pas constatée positivement, on en est réduit à des conjectures et à d'inutiles soupirs ; — ou bien ces enfants ne se cachent plus et se montrent ouvertement ce qu'elles sont, au moins avec leurs compagnes ; alors elles sont comme des pestiférées ou des lépreuses qui portent la contagion partout où elles passent ; naturellement, dans ces conditions, elles ne peuvent pas rester longtemps dans une école chrétienne, mais le temps qu'elles y passent est déjà de trop et suffit pour causer bien des angoisses et bien des insomnies peut-être à leurs maîtresses. Dans tous les cas, que le mal soit dissimulé ou qu'il soit apparent, c'est toujours comme le ver rongeur qui s'attaque à la racine de l'arbre ; il usera toute la sève vitale dans le sujet qui en est atteint, et si cet arbre peut encore présenter un feuillage d'assez bonne apparence, c'est-à-dire de belles qualités naturelles, il ne pourra cependant plus produire aucun fruit. Tout ce que l'on pourra dire à cet enfant, si on ne détruit pas le ver qui le ronge, sera tout à fait inutile : ou l'enfant sera paresseux ou incapable de quoi que ce soit de bien, ou il sera indiscipliné et se fera un plaisir de tourmenter ses maîtres, ou il sera méchant et trouvera sa joie à faire du mal aux autres. Une enfant impudique est une enfant dont on ne peut rien tirer. C'est la vraie croix des maîtresses religieuses.

Aussi tous leurs efforts doivent tendre 1^o à découvrir ce mal s'il existe dans leurs élèves, 2^o à le combattre et à le détruire, 3^o à en préserver celles qui en sont encore exemptes. Vous ne manquez pas, j'en suis sûr, à ce devoir. Mais il vous faut pour cela l'assistance de quelqu'un qui est plus puissant que vous et qui tient encore plus que vous à la pureté des enfants, je veux dire la très sainte Vierge, qui est leur mère et la vôtre. Vous vous adresserez donc à elle, surtout dans le mois du Rosaire que nous allons commencer, et vous lui demanderez de vous aider à rendre ou à maintenir vos enfants bien pures et à vous faire croître vous-mêmes tous les jours en pureté et en amour de Dieu.

INSTRUCTIONS SUR L'ANNÉE LITURGIQUE

IV.

LA CIRCONCISION ET L'ÉPIPHANIE

Lumen ad revelationem gentium et gloriam plebis tuæ Israël.

Jésus-Christ est la lumière qui doit éclairer les nations, et faire la gloire du peuple d'Israël. (Luc, II, 32).

Mes frères,

Le temps qui suit Noël est consacré à honorer les mystères de la sainte Enfance du Sauveur, sa circoncision, sa présentation au temple de Jérusalem, l'adoration des mages, la fuite en Egypte. Les deux principales fêtes sont la *Circoncision*, qui se célèbre huit jours après Noël, et l'*Épiphanie* ou « Manifestation » de Jésus aux Gentils, fixée au 6 janvier. A l'origine, les églises d'Orient réunissaient en une même solennité la *Naissance du Christ* et l'*Adoration des Mages*, sous le nom de *Théophanie* ; mais à Rome on en fit deux fêtes distinctes, et à partir du quatrième siècle l'Orient suivit cet exemple. La venue de Jésus-Christ sur la terre était le point de départ d'une nouvelle alliance, faite par Dieu non plus seulement avec le peuple juif, mais avec tous les peuples de la terre. C'était en même temps l'accomplissement des promesses de salut faites par le Seigneur à Abraham et à ses descendants, à la condition expresse que tous les enfants mâles du peuple élu recevraient sur leur chair la marque de la circoncision le huitième jour après leur naissance.

La fête de la *Circoncision* nous rappelle donc que Jésus apportait le salut aux Juifs, enfants d'Abraham selon la chair ; et la fête de l'*Épiphanie* nous rappelle la vocation des Gentils à la foi dans la personne des mages. Nous allons résumer les enseignements que nous devons tirer de ces deux solennités.

I

La circoncision des enfants mâles était une cérémonie qui devait conserver chez les Juifs la foi au rédempteur futur, et c'était par la manifestation de cette foi que les Juifs étaient justifiés. Lorsque Dieu eut amené Abraham dans la terre de Chanaan, il lui apparut et lui dit :

Je suis le Dieu tout-puissant, marche en ma présence, et tu seras parfait, je ferai alliance avec toi et je multiplierai tes descendants : tu seras père d'une multitude immense. Tu ne t'appelleras plus Abram, mais Abraham, parce que je ferai de toi le père d'un peuple nombreux. J'établirai mon alliance entre moi et toi et tous tes descendants, par un pacte éternel, afin d'être à jamais ton Dieu et celui de toute ta race. Je te donnerai, à toi et à tes descendants, en héritage éternel cette terre de Chanaan où tu es venu en étranger. Mais toi aussi, tu seras fidèle aux conditions de cette alliance, ainsi que toute ta postérité. Tous les enfants mâles de ta race seront circoncis, et ce sera le signe de l'alliance que je conclus avec vous. Celui qui n'aura pas été circoncis sera rejeté du milieu de mon peuple, parce qu'il aura violé le pacte de mon alliance. (Gen., XVII, 1-14).

En même temps Dieu promettait à Abraham que Sara, son épouse, jusque-là stérile, aurait un enfant en qui seraient bénies toutes les nations de la terre. Dès lors il y eut sur la terre un peuple choisi entre tous les autres pour rester le dépositaire des promesses divines, un peuple au milieu duquel vivrait pendant trente siècles la foi au Rédempteur futur, par les mérites duquel tous les péchés des hommes seraient effacés. La circoncision servait sans doute ainsi de remède au péché originel pour ceux qui la recevaient, mais elle n'agissait pas, comme le baptême, par une efficacité intrinsèque : la cause de la justification était la foi des parents qui présentaient leurs enfants à la circoncision pour les faire entrer dans l'alliance de Dieu, et c'était aussi cette foi aux promesses divines qui servait à justifier les filles, et les enfants mâles qui mouraient avant d'être circoncis.

Le Fils de Dieu était-il obligé, en venant sur la terre, de se soumettre à la loi de la circoncision ? Non, mes frères, car cette loi avait été portée par Dieu pour préparer le monde à recevoir les précieux effets de la rédemption. La circoncision était comme une marque infamante, infligée à la chair du pécheur, pour lui rappeler les conséquences de sa révolte et la nécessité d'une expiation, c'était la marque extérieure d'une alliance conclue entre Dieu et ses enfants rebelles. A quel titre le Fils bien-aimé du Père éternel aurait-il pu être soumis à cette loi, lui dont le sang innocent pouvait seul payer la dette des péchés des hommes, lui qui ne pouvait rien avoir de commun avec le péché ? Cependant Notre-Seigneur a voulu se soumettre à cette pénible obligation pour plusieurs raisons bien dignes de fixer notre attention. D'abord il voulait affirmer par là qu'il était de la race d'Abraham, qu'il avait pris véritablement, avec la nature humaine, une chair sensible à la douleur. Mais il voulait surtout nous donner une preuve de son amour en s'empressant de verser pour nous quelques gouttes de son sang, et nous donner l'exemple de la mortification que nous devons pratiquer tous les jours dans l'observation des commandements de Dieu et de l'Eglise.

Remerciez, mes frères, le divin Enfant de cet empressement qu'il met à travailler à l'œuvre de votre salut, et promettez-lui de vous soumettre avec joie à sa sainte loi, de mortifier votre chair par les rigueurs de la pénitence, afin de détruire en vous le péché et de participer aux fruits de la rédemption. Admirez en même temps l'humilité du Fils de Dieu qui consent à être confondu avec les pécheurs, et à porter sur son corps les stigmates du péché, et rougissez, vous qui êtes les vrais coupables, de ne vouloir point accepter les croix que la Providence vous envoie, et de rechercher toujours de préférence ce qui flatte votre orgueil et votre sensualité. La vraie circoncision, dit saint Paul, celle que doit pratiquer le chrétien, c'est celle qui retranche de notre vie tout ce qui est contraire à la loi de Dieu, de notre cœur tous les désirs sensuels, de notre esprit toutes les pensées mauvaises, celle dont parle Jésus-Christ

lorsqu'il dit : « Si votre œil est pour vous une cause de scandale, arrachez-le ; si votre main vous fait faire le mal, coupez-la : il vaut mieux entrer ainsi dans la vie éternelle, que d'être jeté en enfer avec ses deux mains et ses deux yeux. » (Marc, ix, 46).

C'est au jour de la circoncision qu'on donnait un nom aux enfants. Dans l'ancienne loi, Dieu imposait lui-même un nom aux personnes qu'il appelait à un ministère important ; aussi c'était un ange qui avait indiqué avant la naissance du Sauveur le nom qu'on devait lui donner. Marie et Joseph obéirent à la voix du ciel et donnèrent au nouveau-né le nom de Jésus, qui signifie Sauveur. C'était le même nom qu'avait porté autrefois Josué, qui fut appelé par le Seigneur à introduire son peuple dans la Terre promise, et cet autre Josué, fils de Josedec, qui, avec Zorobabel, rétablit les solennités religieuses après le retour de la captivité de Babylone, figurant ainsi l'un et l'autre l'œuvre de la rédemption et de la sanctification des hommes opérée par le Christ. C'est ce nom de Jésus qui est plus grand, plus puissant que tout autre, qui fait trembler les démons et tressaillir les élus, puisqu'il n'y a pas d'autre nom dont la vertu puisse nous sauver. L'Eglise l'honore par une fête spéciale le second dimanche après l'Épiphanie, mais déjà au jour de la Circoncision nous pouvons le chanter et le bénir, en nous rappelant que c'est au prix des premières gouttes de son sang que Jésus-Christ a mérité de le recevoir.

La loi de Moïse ordonnait aux jeunes mères de présenter leur premier-né au temple, quarante jours après sa naissance. C'était comme un don offert au Seigneur en souvenir du miracle qu'il avait opéré lorsqu'il frappa de mort les premiers-nés des Egyptiens pour délivrer son peuple de la servitude. Les parents cédaient leur enfant au Seigneur, puis le rachetaient pour une petite somme d'argent, et en même temps ils offraient un sacrifice plus ou moins important, selon leurs ressources. Les pauvres se contentaient d'offrir deux colombes ou deux tourterelles. Cette loi ne pouvait s'appliquer à l'Enfant Jésus, qui, bien loin d'avoir besoin d'être racheté, venait lui-même opérer la rédemption des hommes ; en s'y soumettant volontairement, le Sauveur nous apprend que la parfaite obéissance à la loi de Dieu était le plus méritoire des sacrifices, et il montra combien la pauvreté lui était chère, puisqu'il voulut à cette occasion être mis au rang des plus pauvres enfants d'Israël.

Obéissance, pauvreté, mortification, voilà ce que nous prêchent les premiers mystères de la vie de Jésus. Écoutons bien ces leçons, si nécessaires pour guérir notre sensualité et notre orgueil, et sachons y conformer notre conduite.

II

Lorsque Marie et Joseph vinrent présenter au temple l'Enfant Jésus, il y avait à Jérusalem un saint vieillard nommé Siméon qui attendait avec confiance la venue de Celui qui devait consoler

Israël : le Saint-Esprit lui avait révélé qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Au milieu de la foule qui se pressait dans le temple il discerna, par une inspiration d'en haut, le Sauveur et sa sainte Mère, et s'avançant il prit le divin Enfant dans ses bras, et proclama à haute voix, dans un transport d'enthousiasme, que cet Enfant était envoyé du ciel pour être la lumière des nations païennes et la gloire du peuple d'Israël. Tous les hommes ont péché, dit saint Paul, et tous ont besoin du secours de Dieu pour arriver au salut. Dieu serait-il seulement le Dieu des Juifs, et non des Gentils ? Non, il veut le salut des uns et des autres, par la foi aux mérites d'un seul et même Rédempteur, qui est Jésus-Christ. (Rom. III). Les Juifs occupaient la première place dans le plan de la miséricorde divine, ils devaient recevoir les premiers la visite du Sauveur et son Evangile. Mais tous les peuples de la terre devaient être appelés à participer au bienfait de la rédemption ; parmi les membres de l'Eglise du Christ, il ne devait plus y avoir de distinction entre Juif et Gentil, Romain et Barbare ; les peuples assis à l'ombre de la mort dans les ténèbres de la gentilité devaient voir se lever sur eux la lumière du salut.

C'est pour faire éclater cette vérité aux yeux de tout l'univers qu'il plut à Dieu d'appeler auprès du berceau de l'Enfant Jésus, du fond de l'Orient, des princes étrangers au peuple d'Israël, des hommes versés dans la connaissance des sciences de leur temps et riches des trésors de ce monde, mais plus riches sans doute par les bonnes dispositions de leurs cœurs, et préparés dès longtemps à recevoir les inspirations de la grâce divine. Les Mages (c'est ainsi que les appelle l'Evangile) arrivèrent à Jérusalem quelque temps après la naissance de Jésus-Christ, guidés par une étoile merveilleuse qui avait frappé leurs regards. « Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? » demandent-ils autour d'eux. Hérode rassemble aussitôt les prêtres et les docteurs juifs pour savoir ce que signifie cette question. Ils répondent sans hésiter : « C'est de Bethléem que doit sortir Celui qui gouvernera Israël. » (Matth. II, 6). Les Mages prennent donc le chemin de la petite ville de Juda ; l'étoile d'Orient brillait de nouveau au ciel, et devait les conduire jusqu'à l'étable où ils trouvèrent l'Enfant avec sa mère. Ils se prosternèrent pour l'adorer et lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Tandis qu'ils retournaient dans leur pays par un autre chemin, le cruel Hérode, voulant à tout prix assurer son trône contre les attaques d'un compétiteur, faisait mettre à mort à Bethléem et aux environs tous les enfants âgés de moins de deux ans, mais Joseph averti par un ange emmenait la Sainte Famille en Egypte pour sauver la vie du Fils de Dieu.

Tels sont, mes frères, les événements historiques dont nous célébrons le souvenir en la fête de l'Epiphanie. En les méditant nous y admirons la miséricorde infinie de Dieu dans la vocation des Gentils, et nous comprendrons ce que

nous devons faire pour répondre à la grâce de Dieu. C'est une des plus funestes erreurs de notre époque, de s'imaginer que l'homme peut se suffire à lui-même pour trouver la vérité religieuse et pour y conformer sa conduite. De là sont venues toutes ces hérésies anciennes et modernes qui prétendent placer l'homme en dehors de l'action surnaturelle de la grâce. Or, la vérité est que l'homme a besoin d'être éclairé par Dieu pour connaître le bien, et soutenu par la force d'en haut pour le faire. Cet astre que la Providence a fait luire aux yeux des Mages est la figure de toutes ces inspirations secrètes par lesquelles il nous attire à lui. Cette lumière qui brille à certains moments et s'éclipse à d'autres, représente toutes les grâces qui nous sont offertes suivant les besoins de nos âmes, mais qui s'évanouissent bien vite si nous manquons d'y correspondre. Dieu, mes frères, a fait éclater à l'égard des Gentils, dans la personne des Mages, les merveilles de sa miséricorde : il leur avait sans doute fait connaître la célèbre prophétie de Balaam, dans laquelle il était annoncé qu'une étoile se lèverait sur le pays de Jacob ; il leur avait inspiré le désir de voir cette étoile merveilleuse ; enfin il la fit luire à leurs yeux, tandis qu'ils observaient avec soin le firmament ; puis en même temps qu'il attirait leur attention sur cet astre, il éclairait leur cœur d'une lumière bien plus extraordinaire encore, pour les porter à chercher le Messie.

Autant est admirable la bonté de Dieu dans ce grand mystère, autant est touchante la docilité avec laquelle les Mages suivent la voix qui les appelle. Il leur faut quitter leur pays, leur famille, leurs états, pour entreprendre un voyage dont ils ignorent le but. Que répondront-ils à ceux qu'ils demanderont où ils vont ? Que deviendront leurs biens pendant cette longue absence ? Rien ne les arrête, ils mettent leur confiance dans la puissance de Celui qui les appelle, ils suivront leur guide mystérieux, sûrs de n'être point trompés dans leur attente. Quelle dut être leur crainte, lorsqu'ils virent disparaître l'étoile derrière les murs de Jérusalem ! Mais combien fut grande leur joie lorsqu'ils la virent briller de nouveau et éclairer de ses feux la grotte de Bethléem ! Dieu pouvait-il mieux nous faire comprendre que la vocation des Gentils à la foi était, non le résultat de leurs mérites, mais un effet de sa bonté, et pouvait-il mieux nous instruire de l'obligation où nous sommes de correspondre à ses grâces par la foi, l'obéissance et le sacrifice ?

L'étoile qui a brillé aux yeux des Mages au jour de l'Epiphanie s'est éteinte aussitôt qu'ils eurent adoré l'Enfant Jésus, mais la lumière de la foi qui a éclairé leurs cœurs pour les conquérir à l'Evangile n'a cessé d'inonder le monde, et tous les jours elle se répand jusque sur les plages les plus lointaines. Nous devons la suivre avec la même docilité que les Mages, nous devons imposer silence à l'orgueil de notre raison, faire taire nos sots préjugés, quand il s'agit de croire ce que l'Eglise nous enseigne de la part de Dieu. Nous

devons fermer l'oreille aux leçons de la fausse sagesse du monde et consentir à passer à ses yeux pour des insensés, afin de porter courageusement le joug de l'Evangile. Cette foi simple, docile, prête à tous les sacrifices, devient de plus en plus rare, soit parce qu'on ne cherche pas à s'instruire, soit parce qu'on rougit de l'Evangile. Suivez, mes frères, l'exemple des Mages, et quand même il y aurait sur votre chemin un Hérode pour vous effrayer, cherchez toujours l'étoile qui doit vous mener à Jésus-Christ.

L'Eglise fait encore mention dans l'office de l'Epiphanie de deux autres manifestations de la divinité de Jésus-Christ : l'une sur les bords du Jourdain où il reçut le baptême de saint Jean, l'autre aux noces de Cana où il changea l'eau en vin. Ne vous étonnez pas, mes frères, que l'on vous fasse passer si promptement des mystères de la sainte Enfance aux premiers miracles par lesquels le Sauveur prouva sa mission divine. Ce petit enfant que vous adorez dans sa crèche est le Verbe fait chair pour votre salut ; vous ne serez sauvés que par la foi à ses mérites et l'obéissance à sa parole : l'Eglise se hâte de vous le faire connaître pour que vous deveniez ses fidèles disciples. Dans les offices des dimanches qui suivent l'Epiphanie, elle va continuer à mettre sous vos yeux les faits les plus importants de sa vie. Méditez-les à loisir ; vous y trouverez le complément du mystère de l'Epiphanie, c'est-à-dire de la manifestation de la divinité du Christ, Fils de Dieu fait homme, descendu sur la terre pour y être jusqu'à la fin des siècles la lumière des nations et la gloire de son peuple. Considérez en même temps combien Dieu est sévère pour ceux qui rejettent sa grâce, et miséricordieux envers ceux qui correspondent à son amour ! Ne vous enorgueillissez pas d'être devenus, à la place des Juifs, le peuple élu de Dieu, car ce n'est pas à vos mérites que vous le devez, mais tremblez de peur qu'en manquant de docilité à la grâce, vous n'attiriez sur vous, à votre tour, les effets de sa colère. Prenez garde que l'étoile ne se cache à vos yeux ! Priez, priez sans cesse pour obtenir la persévérance dans l'amour de Dieu et le salut éternel.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

II

LA PRIÈRE

j

Différentes espèces de prières (suite)

§ 2

Prière mentale

— Voulez-vous, Emile, nous rappeler en deux mots ce que nous avons dit dans notre dernière leçon de catéchisme ?

— Nous avons parlé de la prière vocale, et nous

avons exposé sa nature, ses conditions et sa nécessité.

— Aujourd'hui, mes enfants, nous allons nous entretenir de la prière mentale, ou de la prière faite seulement par notre âme.

Sa nature

— Dites-moi, Joseph, les anges adorent-ils le Seigneur ?

— Oui.

— Le louent-ils, lui offrent-ils leurs remerciements ?

— Ils passent leur vie à le louer et à le bénir.

— Lui adressent-ils des demandes et des supplications, le prient-ils ?

— Très certainement, et nous avons vu en parlant des saints anges qu'ils prient souvent pour nous.

— Les anges parlent donc à Dieu et s'entre-tiennent avec Lui ?

— C'est leur occupation continuelle.

— Maintenant, la prière des anges est-elle une prière vocale ?

— Non.

— Comment cela ?

— C'est qu'elle n'est pas faite avec la voix.

— Et pourquoi n'est-elle pas faite avec la voix ?

— C'est parce que les anges, qui sont de purs esprits, n'ont ni corps, ni voix, et ne sauraient par conséquent prononcer des paroles comme nous.

— Si les anges ne prient pas avec la voix, en prononçant des paroles, comment peuvent-ils donc prier ?

— Ils prient avec leur esprit.

— Chez les anges, c'est donc l'esprit qui parle à Dieu, qui s'entretient avec Lui, qui Le prie ?

— C'est l'esprit, et non point la bouche ou la voix.

— Cette prière faite avec l'esprit s'appelle mentale, d'un mot latin mens, qui veut dire esprit, âme.

Qu'en pensez-vous, Henri ?

— On a raison de l'appeler ainsi, puisqu'elle est vraiment faite par l'âme, par l'esprit.

— Qu'est-ce donc que la prière mentale ?

— C'est la prière de l'esprit, la prière de l'âme.

+

— Jean est un petit garçon qui aime bien prier Dieu ;

Il Lui offre sa journée dès son réveil ;

Il Le prie fidèlement le matin et le soir ;

Il Le prie avant et après les repas ;

C'est son bonheur de s'entretenir avec Lui très souvent dans le cours de la journée.

Si cet enfant avait le malheur de perdre l'usage de la parole, de devenir muet,

Dites-moi, Angèle, pourrait-il encore prier ?

— Oui.

— Comment cela ?

— Il pourrait prier avec son esprit, son cœur, son âme.

— Sa prière serait-elle une prière vocale ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle ne serait pas faite avec la voix ou par des paroles.

- *Que serait-elle donc ?*
- Elle serait une prière mentale.
- *C'est-à-dire ?*
- C'est-à-dire une prière faite uniquement par l'esprit, le cœur, l'âme.
- *Qu'est-ce donc encore une fois que la prière mentale ?*
- C'est la prière de l'esprit, la prière de l'âme.

Ses différentes sortes

- *L'âme de Jean parle à Dieu, et dans cet entretien avec le Seigneur,*
Elle l'adore,
Le bénit,
Le loue,
Le remercie,
Lui demande pardon,
Lui exprime sa foi, sa confiance, sa charité,
Et lui adresse ses supplications les plus ferventes, sans se servir de la voix, sans prononcer une seule parole :
Qu'est-ce que cela, Lucien ?
- C'est la prière mentale ordinaire, dont nous venons de donner la définition.

+

- *Si l'âme de Jean se contentait d'adresser à Dieu de courtes prières lancées subitement vers le Seigneur :*

Que faudrait-il en penser ?

- Ce serait encore une prière mentale; mais d'une autre sorte.

— *A quoi ressemblent ces courtes prières ?*

- A des traits, à des javalots lancés par un archer.

— *On appelle ces courtes prières des oraisons jaculatoires, c'est-à-dire des prières lancées comme des flèches :*

Qu'en dites-vous ?

- On a bien raison de les appeler ainsi, puisqu'elles ressemblent à des flèches lancées subitement.

+

— *Voici que l'âme de Jean applique son esprit et son cœur à Dieu et aux choses de Dieu ;*

Elle se rappelle telle ou telle vérité ;

Elle réfléchit sur cette vérité ;

Elle la considère et la médite ;

Après quoi elle exprime à Dieu les sentiments de son cœur et lui renouvelle ses bonnes résolutions en lui demandant la grâce d'y être fidèle ;
Et tout cela, sans ouvrir la bouche, sans prononcer une parole :

Qu'en dites-vous, Ernestine ?

- C'est toujours la prière mentale, mais d'une autre espèce que les précédentes.

— *On donne à celle-ci le nom de méditation : Qu'en pensez-vous ?*

- Ce nom est bien choisi, puisque, dans cette troisième espèce de prière mentale, l'âme réfléchit et médite.

=

— *Nous devons, mes enfants, dire quelques mots de ces trois sortes de prières, appelées mentales, parce qu'elles sont faites par l'âme sans le concours de la voix ou de la parole.*

Pour aujourd'hui, nous nous en tiendrons à la première de ces trois prières mentales, c'est-à-dire à la prière mentale ordinaire.

1

Prière mentale ordinaire

+

Sa possibilité

— *En parlant de la prière vocale, nous avons vu que l'âme prie avec la voix ; maintenant, Eugène, je vous demande si l'âme peut prier toute seule ?*

— Evidemment.

— *Dieu a-t-Il besoin de nos paroles pour entendre notre prière ?*

- Non, attendu qu'Il sonde les cœurs et les reins.

— *Notre âme a-t-elle besoin de la voix pour parler à Dieu ?*

- Pas davantage, vu qu'elle est esprit, et que les esprits parlent à Dieu sans le concours de la voix.

— *En y réfléchissant, ne sentez-vous pas que, sans prononcer une parole, vous pouvez rendre à Dieu tous vos devoirs ?*

— Oui, je sens très bien que sans le secours de la voix, je puis

Adorer le Seigneur,

Le louer,

Le bénir,

Le remercier,

Lui demander pardon,

Lui exprimer mes sentiments de foi, de confiance et de charité,

Lui adresser mes plus humbles supplications, etc., etc.

— *La prière de l'âme n'est donc pas impossible ?*

— Nullement.

+

Sa facilité

— *Cette prière de l'âme est peut-être bien difficile :*

Qu'en pensez-vous, Victor ?

— Elle semblerait plutôt facile.

— *Comment cela ?*

— C'est qu'elle n'exige pas de trop grands efforts.

— *Que suffit-il pour la prière mentale ?*

— Une pensée, un regard de l'esprit vers Dieu ;

Un élan, un désir du cœur ;

Une plainte, un soupir, un gémissement de l'âme ;

Voilà ce qui suffit.

— *Doit-il en coûter beaucoup à notre esprit de penser à Dieu ?*

- Non, puisque tout nous rappelle son souvenir et sa divine présence.

— *Doit-il en coûter beaucoup à notre cœur d'exprimer à Dieu ses sentiments ?*

- Pas plus qu'il n'en coûte au cœur d'un fils aimant de s'ouvrir à un père bien-aimé.

— *Doit-il en coûter beaucoup à notre âme de pousser vers Dieu une plainte, un soupir, un gémissement ?*

— Pas plus qu'il n'en coûte

A un pauvre d'étaler sa misère,

A un malade de gémir sur son lit de douleur,

A un affligé de confier sa peine à l'ami fidèle qui le consolera.

— *La prière mentale n'est donc pas trop difficile ?*

— Non, et avec un peu d'intelligence et de bonne volonté, on peut se livrer à cet exercice très avantageux.

+

Sa valeur

— Nous avons vu précédemment que si la prière vocale n'était pas accompagnée de l'attention de l'esprit et de la dévotion du cœur, c'est-à-dire de la prière mentale, elle ne vaudrait pas mieux que le babillage d'un perroquet.

Peut-être qu'il en est de même de la prière mentale, et qu'elle ne vaut rien si elle n'est pas accompagnée de la prière vocale ?

Qu'en dites-vous, George ?

— La prière faite seulement par l'âme est très bonne et très agréable à Dieu.

— Qu'est-ce que Dieu considère surtout dans la prière ?

— C'est le cœur.

— N'est-ce point le cœur qui parle dans la prière en question ?

— C'est le cœur.

— Donc ?

— Donc cette prière doit contenter Dieu.

— Comment Dieu veut-il des adorateurs ?

— Il veut des adorateurs en esprit.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire des hommes qui prient avec leur esprit, leur cœur, leur âme.

— La prière mentale n'est-elle pas faite avec l'esprit, le cœur, l'âme ?

— Sans aucun doute.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est qu'elle ne saurait manquer de plaire singulièrement au Seigneur.

— Quelle est la vraie prière ?

— C'est la prière de l'âme.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle réunit les conditions requises pour la bonne prière.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire l'attention de l'esprit et la dévotion du cœur.

— Que faut-il donc penser de celui qui priera dans son esprit et dans son cœur sans prononcer aucune parole ?

— Celui-là priera en vérité.

Il fera la vraie prière, la prière qui est voulue de Dieu, et qui, par conséquent, lui sera très agréable.

==

— Quand une prière est très agréable à Dieu, a-t-elle du prix et de la valeur pour celui qui la fait ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que Dieu l'exauce.

— Que faut-il dire de la prière mentale ?

— C'est qu'elle a beaucoup de prix et de valeur pour nous.

— La raison ?

— La raison, c'est qu'elle est très agréable au Seigneur qui se plaît à l'exaucer.

==

— Quoique la prière mentale, à elle seule, soit bonne et agréable à Dieu, n'est-il pas nécessaire, Alphonse, de faire aussi des prières vocales ?

— Oui, et nous avons dit pourquoi dans la leçon précédente.

— Rappelez-vous en deux mots ces raisons qui rendent la prière vocale nécessaire.

— L'impuissance de plusieurs à faire la prière mentale ;

La nécessité pour le corps de servir Dieu et de gagner le paradis ;

L'obligation d'édifier le prochain ;

Le besoin d'exprimer les sentiments de notre âme envers Dieu et d'entretenir notre zèle pour sa gloire ;

L'impossibilité de rendre au Seigneur le culte public avec la seule prière mentale ;

Voilà les raisons qui rendent la prière vocale nécessaire.

+

Sa pratique

— En quel temps, Justin, votre âme peut-elle parler à Dieu et s'entretenir avec Lui ?

— En tout temps.

— Par exemple ?

— Par exemple,

Dès le réveil,

Dans la matinée,

Pendant les occupations domestiques,

Au moment des repas,

A l'heure des récréations,

Dans la soirée,

Pendant la nuit,

A chaque instant du jour et de la nuit, mon esprit, mon cœur et mon âme peuvent converser avec Dieu et avoir avec Lui les plus douces et les plus heureuses communications.

==

— Et dans quel endroit, Julie, votre âme peut-elle s'entretenir ainsi avec Dieu ?

— Partout.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire,

A la maison,

A l'église,

A table,

Dans les champs,

Au milieu des forêts,

Au fond du désert,

Sur les flots de la mer,

En voyage,

Au jeu,

A l'école,

En voiture,

En ballon,

En un mot, dans tous les lieux du monde, mon âme peut parler à Dieu, lui rendre ses devoirs et lui demander ses bénédictions.

==

— Est-il bien difficile de comprendre que nous pouvons parler à Dieu partout ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Pour la raison toute simple que Dieu est partout, au ciel, en la terre, en tous lieux.

==

— Pour que l'âme puisse parler à Dieu, il faut nécessairement qu'elle pense à Lui.

Je vous demande, Alphonse, comment vous ferez pour penser à Dieu ?

— Je m'habituerai à le voir et à le considérer dans tous ses ouvrages.

— Et que vous diront les ouvrages du Seigneur ?

— Ils me diront,

Et sa puissance infinie,

Et sa sagesse admirable,

Et sa providence paternelle,
Et sa charité miséricordieuse.

— Et alors ?

— Alors, mon âme s'anéantira devant le Seigneur tout-puissant, et lui offrira ses adorations les plus humbles.

— Puis ?

— Puis, elle admirera, louera et glorifiera le Dieu dont la science et la sagesse sont infinies.

— De plus ?

— De plus, elle bénira et remerciera le généreux Bienfaiteur qui pourvoit à tous ses besoins.

— Enfin ?

— Enfin, elle exprimera son amour le plus tendre et son attachement le plus dévoué à notre Père céleste si bon et si aimant.

— Votre âme s'unira donc au concert des créatures qui chantent continuellement la gloire de Dieu ?

— Oui, et avec toutes les créatures elle célébrera sans cesse

La puissance,

La sagesse,

La bonté,

Les bienfaits

Du Maître infiniment puissant,

Du Créateur infiniment sage,

Du Père infiniment bon,

Du Bienfaiteur infiniment généreux.

— Est-ce seulement dans ses ouvrages qu'il faut s'habituer à voir le Seigneur :

Qu'en dites-vous, Angéline ?

— C'est aussi dans tous les événements voulus ou permis par sa divine providence.

— Par exemple ?

— Par exemple,

Dans les afflictions,

Dans la maladie,

Dans les pertes temporelles,

Dans les épreuves,

Dans les fléaux de tout genre, comme la guerre, la peste, la famine, etc., etc.

— Alors votre âme verrait la main de la divine providence, même dans les châtements qui viendraient vous affliger ?

— Oui.

— Et votre âme ne murmurerait point ?

— Au contraire, elle baiserait avec amour cette main paternelle qui la châtierait pour son bien.

— Et que dirait-elle au Seigneur ?

— Elle lui dirait de tout son cœur :

« Que votre saint nom soit béni !

« Que votre volonté soit faite ! »

— Est-ce ainsi que les saints pratiquaient l'exercice de la prière mentale ?

— Oui.

— Si vous faites comme eux sur la terre ?

— Je me trouverai un jour avec eux dans le ciel, chantant l'hymne éternel de la reconnaissance et de l'amour.

— Quelle est votre résolution ?

— Je m'efforcerai d'imiter les saints sur la terre, afin de me trouver un jour avec eux dans le ciel.

PLAN DE SERMON POUR LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE

ESPRIT DE CETTE FÊTE

Cum jucunditate Nativitatem B. Mariæ celebremus. (Antip. Vesp.).

C'est aujourd'hui la naissance de notre Mère, et tout fils aimant ne manque pas de célébrer un tel anniversaire en offrant quelque chose à cette mère : offrons-lui une joie sainte, des prières ardentes, des résolutions généreuses et efficaces.

I. — Joie sainte

Le jour de la naissance de Marie est un jour de joie pour Dieu : il voit apparaître enfin celle dont la pensée et l'image l'ont ravi depuis toute éternité ; c'est la réalisation de tous ses desseins ; son œuvre la plus parfaite est pleinement créée. — Jour de joie pour les anges : ils savent que bientôt de nouveaux frères vont occuper les places laissées vides dans leurs rangs par la défection des mauvais. — Jour de joie pour la terre et le ciel, pour les justes et les pécheurs. — Pour Marie elle-même, heureuse de s'offrir au Seigneur en victime comme son Fils (*Ecce venio*) ; heureuse aussi de voir son oblation acceptée. — Jour de joie pour l'Eglise qui répète mille fois les louanges de cette enfant bénie et nous presse de le faire. — Qu'il soit aussi jour de joie pour nous ! Car : 1) nous sommes les enfants de Marie, et des enfants sont heureux de voir leur mère heureuse ; 2) Marie naît pour nous : gage d'espérance et de salut, aurore du grand jour de la grâce. *Gaudeamus* : mais cette joie sans mélange, pure et sainte, ne peut être goûtée parfaitement que par ceux qui ont le cœur pur : d'où 2^{me} devoir :

II. — Prière ardente

Dès le premier instant, Marie est pleine de grâce : plénitude de lumière et de sagesse dans son intelligence (*ego sapientia*), plénitude de vertus dans sa volonté (adoration, humilité, oblation, reconnaissance, soumission, amour...) : — qu'il y ait aussi dans notre intelligence la lumière et la sagesse (foi ferme et foi pratique) ; — dans notre volonté, la vertu et l'amour ; — dans notre âme, la justice et la sainteté. — Ouvrons nos cœurs et demandons par Marie qu'en versant ces torrents de grâces dans l'âme de la Mère, Dieu en laisse déborder quelques gouttes dans celles des enfants.

III. — Résolution généreuse

Et nomen Virginis MARIA. — A la naissance de cette enfant, comme pour saint Jean-Baptiste, on se demande : *Quis putas puer ista erit ?* — Et Dieu répond : *Maria*, c'est-à-dire reine et dominatrice : elle aura l'empire absolu sur le péché..., sur le démon ; — elle aura l'autorité sur le Fils de Dieu, non par elle-même, mais par grâce, et en s'incarnant le Fils se soumet à sa mère (*erat subditus illis*) ; — elle aura la souveraineté sur l'univers : il faut qu'elle soit *Marie* et reine en tout et éternellement ; — et elle a réalisé pleinement son nom.

A notre naissance on dit : Que sera cet enfant ? — Et Dieu, au baptême, répond : *Chrétien* ; et les martyrs disaient aussi : Je suis chrétien, c'est-à-dire disciple du Christ sur la terre pour rejoindre le Christ au ciel. Il faut réaliser notre destinée et vivre en chrétiens.

Nomen habes quod vivas : il faut que nous vivions et que nous soyons forts comme le Christ. Marie nous y aidera : et, si nous le voulons, la fête de sa Nativité sera le gage assuré de notre nativité dans le ciel.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

POUR LA FÊTE DES SEPT-DOULEURS

LA PATIENCE HÉROÏQUE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Si compatimur ut et conglorificemur.

(Rom. VIII, 17).

Il est une vertu très peu comprise : c'est la patience, qui consiste à supporter les afflictions sans se laisser abattre par une tristesse exagérée, sans murmurer, avec une âme soumise et résignée, pour un motif surnaturel, par exemple pour faire ici-bas son purgatoire, ou pour amasser des mérites pour le ciel.

Il est une vertu très rare : c'est la patience. Si, dans l'ensemble de l'humanité, on retranchait ceux qui se découragent ou se désespèrent dans leurs peines, ceux qui se plaignent avec excès, murmurent contre la Providence, se fâchent contre ceux qui les contrarient, maudissent leurs ennemis, il resterait une phalange bien modeste de vrais patients.

Il est une vertu très nécessaire : c'est la patience. Qui que nous soyons, quelques efforts que nous fassions, quelques précautions que nous prenions, tant que nous serons sur la terre il nous faut souffrir en notre corps et en notre âme, en nous-mêmes et en dehors de nous, de la part de nos amis et de la part de nos ennemis. Allez à droite, allez à gauche, allez en bas, allez en haut, dit l'*Imitation*, la croix se présentera toujours à vous. Vous ne pouvez l'éviter !

Il est une vertu très précieuse, très salutaire et très féconde : c'est la patience. Elle fait le charme de la vie chrétienne ; elle met le calme et la tranquillité dans le cœur ; elle répand autour d'elle une atmosphère de paix et de bonheur ; elle orne l'âme de mérites variés et excellents ; elle est le principe d'admirables récompenses pour l'éternité, *Si compatimur ut et conglorificemur !*

Tous les amis de Dieu qui sont au ciel se sont sanctifiés par la patience, et, pour arriver au bonheur, ils ont suivi la voie royale de la croix, chemin pénible à la vérité, mais chemin glorieux ! Ne pourrions-nous pas ce qu'ils ont pu ? Considérons donc, afin d'exciter notre bonne volonté, leur vaillante fermeté ; et, pour abrégé et nous encourager davantage, étudions spécialement l'exemple de la très sainte Vierge, dont la patience résume, en la dépassant, la patience de tous les élus. Cette méditation convient admirablement en cette solennité des Sept-Douleurs, qui est avant tout la fête de la patience de notre Mère du ciel.

Pourquoi Marie a-t-elle souffert ? Qu'a-t-elle souffert ? Comment a-t-elle souffert ? Nous allons

répondre à ces trois questions, et nous prendrons la généreuse résolution d'imiter de notre mieux l'exemple de la très sainte Vierge. O Mère de douleur, intercédez pour nous, bénissez nos esprits et nos cœurs, soutenez notre bonne volonté, afin que nous nous déterminions à marcher, à votre suite, dans la voie de la croix, pour arriver au céleste bonheur. *Virgo dolorosissima, ora pro nobis.*

I

I. Il n'est pas à propos que tout nous réussisse. Il est juste que la terre refuse ses fruits à qui a voulu goûter du fruit défendu. Après avoir été chassés du paradis, il faut que nous travaillions avec Adam et que ce soit par nos fatigues et par nos sueurs que nous achetions le pain qui nous fait vivre. Quand tout nous sourit dans le monde, nous nous y attachons trop facilement ; le charme est trop puissant et l'attachement est trop fort. Aussi Dieu ne permet pas que nous dormions à notre aise dans ce lieu d'exil. Il nous trouble dans nos divertissements, il interrompt le cours de nos félicités imaginaires, de peur que nous ne nous laissions entraîner au courant des fleuves de Babylone, c'est-à-dire au courant des plaisirs qui passent. Quand donc Dieu envoie des afflictions, c'est qu'il veut briser les liens qui nous attachent au monde. La douleur, dans les desseins de sa Providence, est la lumière qui met dans un jour éclatant le néant des choses de la terre, le fiel qui nous dégoûte de la coupe enchanteresse et trompeuse que nous présente le monde, une voix, retentissante comme une trompette, qui nous crie : « Ici-bas l'exil, là-haut la patrie ! La figure de ce monde passe comme une ombre vaine ! Levez vos yeux, vos esprits et vos cœurs vers le ciel ! Recherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice ! Travaillez à acquérir les gloires, les joies, les richesses éternelles, *Quæ sursum sunt querite !* » — Est-ce pour être détachée du monde et de ses biens caducs que Marie a dû souffrir ? Dieu me garde de le dire ! Non ! non ! la terre et les choses de la terre n'ont jamais occupé son cœur. Ses pensées et ses affections étaient dans le ciel et dans les choses du ciel !

Une autre explication du mystère de la douleur, c'est la nécessité de l'expiation pour nos péchés. Le châtiment suit la faute, comme l'ombre suit le corps. On pèche en se révoltant contre Dieu et en recherchant un plaisir défendu. La douleur vient qui humilie et qui afflige, et répare ainsi les droits lésés de la justice. Evidemment la très sainte Vierge n'a pu être soumise aux peines et aux tribulations pour ce motif. Jamais elle ne s'est rendu coupable de la faute la plus légère ; depuis le premier instant de sa conception jusqu'à son dernier soupir, son âme a été plus pure que les rayons du soleil, plus blanche que la neige la plus immaculée.

II. Un jour Notre-Seigneur traversant, avec ses disciples, les rues de Jérusalem vit un homme qui était aveugle de naissance, épreuve certainement

des plus pénibles qui puissent affliger notre nature. Ses disciples en furent émus de compassion, et, s'adressant au Sauveur, ils lui demandèrent l'explication de ce phénomène douloureux, en disant : « Quelle faute a donc commise cet homme, ou du moins ses parents, pour être ainsi aveugle de naissance ? » Et Jésus leur répondit : « Les péchés de cet homme ou de ses parents ne sont pour rien dans son affliction. Il a été soumis à l'épreuve POUR QUE LES ŒUVRES DE DIEU SOIENT MANIFESTÉES EN LUI. »

Ces dernières paroles sont une magnifique explication des souffrances de la très sainte Vierge. Elle a souffert, non à cause de ses péchés, mais pour la manifestation de la puissance, de la justice, de la bonté et de la miséricorde de Dieu. Elle a souffert à cause de la sublime vocation à laquelle la Providence l'appelait.

Elle devait souffrir d'abord parce que Dieu voulait en faire le chef-d'œuvre de la sainteté. L'élément indispensable de la sainteté sur la terre est la douleur. De même que le marbre doit être frappé à coups redoublés par le ciseau pour devenir la statue magnifique dont l'artiste porte le type idéal dans son âme ; de même que le diamant a besoin d'être travaillé, usé, poli pour prendre son éclat et jeter ses feux étincelants ; de même la douleur frappe l'âme, la travaille pour en faire jaillir les splendeurs de la sainteté. La douleur met en œuvre les plus vitales énergies qui sont au fond des cœurs ; la douleur élève, ennoblit, embellit ; elle provoque aux plus beaux dévouements ; elle alimente la charité, elle ajoute à la vertu une grâce, un charme, un éclat qu'elle n'aurait pas sans la tribulation. Tous les saints ont souffert ; plus ils se sont élevés dans les sphères de la sainteté, plus ils ont souffert : c'est la loi constante, il n'y a pas d'exception. Marie, dans les desseins de Dieu, devant être la reine de tous les saints, a donc dû être plus éprouvée qu'eux tous, *ut manifestentur opera Dei in illa*.

D'autre part la souffrance est la source des mérites. Elle permet de pratiquer toutes sortes de vertus : la pénitence, la patience, l'obéissance, la foi, la confiance et surtout la charité. C'est pour cela qu'il est écrit « que le royaume des cieux souffre violence et que les âmes généreuses seules s'en emparent ; que c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le paradis ; que nous devons nous regarder comme le sujet de toute joie quand nous sommes soumis à diverses afflictions, sachant que la souffrance engendre la patience, la patience l'espérance, l'espérance qui ne sera pas trompée dans son attente. » C'est pour cela que la souffrance est justement appelée la porte du ciel. Marie étant destinée à occuper la première place dans le ciel, après Jésus-Christ, en qualité de reine du paradis, devait donc, plus que personne, être dans la souffrance, *ut manifestentur opera Dei in illa*.

Et puis n'est-ce pas le privilège de la très sainte Vierge d'être l'image la plus ressemblante du Sau-

veur ? Or qu'a été la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? N'a-t-elle pas été une croix et un martyre continuel ? En conséquence Marie ne devait-elle pas elle-même être continuellement sur la croix pour être la copie vivante de son divin Fils, pour être glorifiée à l'égal de ses souffrances ? *Ut manifestentur opera Dei in illa*.

Enfin, je termine par là l'exposé des motifs des douleurs de la très sainte Vierge, elle a dû souffrir pour une raison qui lui est très personnelle et très glorieuse, pour une raison qui découle de sa sublime vocation : elle a dû souffrir et beaucoup souffrir parce qu'elle est la corédemptrice du genre humain. Il y a un principe qui domine toute l'histoire humaine, c'est celui de la réversibilité des mérites. Nous sommes responsables les uns pour les autres, dans le mal mais surtout dans le bien. Pensée consolante : le juste peut expier pour le coupable ! C'est l'économie et l'application du mystère de la rédemption : « O merveille, s'écrie saint Justin, ô échange incompréhensible, ô surprenant artifice de la sagesse de Dieu ! Un seul est frappé et tous sont délivrés ; le juste est humilié et les coupables sont réhabilités ; l'innocent paie ce qu'il ne doit pas et il acquitte les dettes des pécheurs ; l'impiété de beaucoup est effacée par un seul juste, la sainteté d'un seul fait que beaucoup sont justifiés. » Or Marie est associée au Rédempteur dans son œuvre de réparation et d'expiation. Elle doit être, dans le plan de Dieu, notre corédemptrice. En union avec le Sauveur, secondairement, je le veux, surabondamment, je l'avoue, par dépendance de Jésus et en vertu de ses mérites, je le proclame, mais très réellement cependant, elle doit expier pour les crimes de tous les pécheurs. Elle doit joindre son sacrifice au sacrifice du Fils de Dieu fait homme. En conséquence, puisque Dieu a placé sur sa tête tous les péchés du monde, quelle somme de souffrances doit être son lot ! *Ut manifestentur opera Dei in illa*.

II

La très sainte Vierge devait souffrir immensément ; en réalité elle a souffert à l'excès.

C'est la loi de la Providence : avant l'épreuve il y a la joie et l'allégresse. Marie durant la première partie de son existence a goûté une joie ineffable : dans la demeure de ses parents, au temple de Jérusalem, à Nazareth dans la compagnie de saint Joseph. Mais à partir du jour de l'Annonciation, la douleur ne l'a plus quittée, et elle a subi un martyre dont nous ne pouvons nous faire une idée. Nul répit ni le jour ni la nuit. Son cœur a été un autel où brûlait le feu perpétuel de la tribulation.

Elle a connu tous les genres d'épreuves. L'épreuve, c'est la pauvreté : Marie a été pauvre au point d'être obligée de donner le jour au Verbe incarné dans une étable, de le déposer dans une crèche et de l'envelopper de misérables langes.

¹ Epître à Diognète.

L'épreuve, c'est le travail : Marie a dû à Nazareth vivre du travail de ses mains. L'épreuve, c'est l'exil : Marie a été forcée de quitter précipitamment son pays et sa famille, pour aller en pays étranger, en Egypte, où elle passa de longues années, afin d'échapper à la colère du cruel Hérode. L'épreuve, ce sont les peines qui frappent ceux que nous aimons ; car si notre affection est vraie, nous ne faisons avec eux qu'un cœur et qu'une âme et nous ressentons les maux qui les affligent.

Ah ! c'est ici la grande, et on peut dire l'unique douleur de la très sainte Vierge. Elle a souffert, au-delà de toute expression, de tout ce qu'a souffert Jésus-Christ. Elle l'aimait d'un amour incomparable comme son vrai fils et comme son Dieu. Sa douleur prit la proportion de son amour. Ce qui faisait souffrir saint Laurent, c'était le grillard ardent sur lequel il était étendu ; saint Etienne, les pierres dont on le lapidait ; les confesseurs de la foi, les prisons, les chevalets, la dent des bêtes, les ongles de fer, la faim, la soif ; mais leur amour de Jésus adoucissait leurs peines. Pour Marie, son bourreau c'est l'amour même dont elle brûlait pour le Sauveur ; c'est le Sauveur lui-même qui est sa torture ! Selon la belle expression de saint Laurent Justinien, son cœur est comme un miroir animé où se reflètent et se ressentent toutes les souffrances de notre Sauveur. Les fatigues de Jésus, ses peines, ses tristesses, les persécutions, les calomnies dont il est l'objet, l'ingratitude qui s'acharne contre lui, elle les partageait dans une mesure indicible.

Mais ce qui la fit souffrir au plus haut point, ce fut l'immolation sanglante de son cher Fils. Ce fut pour elle le martyre des martyres. Et elle l'endura deux fois. D'abord d'une manière lente et progressive, dans sa pensée, pendant trente-trois ans, depuis la naissance de Jésus jusqu'au soir du Jeudi Saint. En effet, d'après les révélations de sainte Brigitte, elle connaissait longtemps à l'avance tous les détails, toutes les particularités du drame terrible de la Rédemption. Et chaque fois qu'elle voyait son Jésus, le plus beau des enfants des hommes, elle pensait qu'il était la Victime des iniquités du monde et qu'il devait laver dans son sang les péchés de tous les temps et de tous les peuples. Chaque fois qu'elle contemplait son visage si beau et si majestueux, son front si noble, ses yeux si aimables, ses lèvres si gracieuses, ses mains si bienfaisantes, ses pieds si charitables, sa chair si sainte et si pure ; chaque fois qu'elle entendait ses paroles si éloquentes et si miséricordieuses ; chaque fois qu'elle était témoin de l'enthousiasme des foules, elle songeait au baiser du traître Judas, aux larmes, aux gémissements, aux plaies, aux fouets, aux clous, aux épines, au fiel, aux cris de mort, au gibet d'infamie ! — Et quand le moment redouté est arrivé, quand au martyre de prévision succède le martyre présent et réel, quel déluge de peines, quel abîme de douleurs se précipite sur son âme !

Quand des parents se voient ravir par une mort impitoyable leur enfant bien-aimé, ils sont inconsolables : Marie perd son Fils unique ! Il lui est ravi non par l'effort de la maladie ou des années, mais dans la vigueur de la santé, par la méchanceté de ses créatures. Il lui est ravi dans un horrible supplice, et il faut qu'elle assiste à ce supplice ! Il faut qu'elle le voie déchiré par la flagellation, défiguré par les crachats et les soufflets, déshonoré par la couronne d'épines, chargé du bois de son sacrifice ! Il faut qu'elle entende les moqueries, les railleries, les insultes dont on l'abreuve, les coups de marteau enfonçant les clous dans ses mains et dans ses pieds sacrés, ses dernières paroles sur la croix, les derniers battements de son cœur ! Est-ce tout ? Non ! Il faut qu'elle consente au supplice de Jésus. Il faut qu'elle veuille sa mort ! On admire l'héroïsme de la mère des Machabées, de sainte Symphorose, de sainte Félicité ; combien l'héroïsme de Marie est supérieur à l'héroïsme de ces femmes illustres ! Celui qui est attaché à la croix, son Dieu, son Fils, elle sait qu'il doit mourir pour le salut du monde. Et comme elle a donné son consentement pour la naissance de la Victime du genre humain, il faut qu'elle donne son consentement pour son immolation ; il faut qu'elle accepte les dispositions de la Providence. Témoin et prêtre à la fois, sur la montagne du Calvaire, elle s'unit au Père éternel pour livrer leur commun fils au supplice pour la rédemption du monde, devenant, au milieu de tortures indicibles, la mère du genre humain ! Oh ! qui dira l'excès de sa douleur ! L'Eglise la compare à la mer : elle en a en effet l'immensité, la profondeur, l'amertume ! Saint Bernardin de Sienne résume bien tout ce que les plus pieux et les plus savants docteurs en ont dit en déclarant « qu'elle fut si intense que si elle était divisée entre tous les hommes, ils en mourraient immédiatement ! »

Marie a donc souffert à l'excès, mais comment a-t-elle souffert ? La réponse à cette question achèvera de nous faire comprendre la perfection de sa patience.

III

Plus que personne la très sainte Vierge devait souffrir ; plus que personne elle a souffert ; plus que personne elle a saintement souffert. Sa patience, comme toutes ses vertus du reste, a été héroïque. C'est un modèle achevé qui s'offre à notre imitation, sans toutefois que nous puissions espérer jamais l'égaliser.

Jamais au milieu de ses peines elle n'a laissé échapper le moindre murmure ; jamais elle ne s'est plaint avec amertume ; les paroles de récrimination, même les plus légères, n'ont jamais effleuré ses lèvres.

Et dans son âme jamais de défaillance. Dire qu'elle ne s'est point découragée est presque un blasphème, tant elle était ferme dans l'épreuve,

¹ Tom. III, serm. 2, *De Glorioso nomine Mariæ*.

semblable au rocher contre lequel les flots viennent se heurter en mugissant, sans l'ébranler. Chez les païens la douleur se roulait à terre éperdue, les cheveux et les vêtements en désordre, avec de grands cris et d'interminables lamentations; chez les Juifs elle s'asseyait, morne et solitaire, versant des larmes inconsolables; la très sainte Vierge, vrai type de la douleur patiente, se tient debout au milieu des plus effroyables affections, *Stabat mater dolorosa*!

Ah! elle ressentait très vivement l'amertume de la tribulation, la pesanteur et la dureté de la croix; mais elle était entièrement résignée aux dispositions de la Providence. Comme son divin Fils, au milieu des plus terribles angoisses, elle disait: « O Père, que votre volonté soit faite et non la mienne! » *Fiat*!

Que dis-je, elle était résignée? Sa patience ne se contentait pas de ce degré inférieur. Non seulement elle souffrait sans révolte, mais avec un acquiescement empressé. Il ne lui suffisait pas de ne point repousser la croix, elle l'accueillait généreusement. Comme Jésus elle allait au martyre avec vaillance, disant: « Levons-nous, marchons, » *Surcite, camus*!

Ce n'est pas encore assez dire. Elle connaissait à fond le mystère de la douleur et son rôle dans l'économie de la sanctification des âmes. Elle savait que la croix est le principe des mérites, la perfection de la vertu, la voie la plus sûre qui conduit au ciel, la condition de l'expiation des péchés, la rédemption du monde. Elle savait que Notre-Seigneur a béatifié la pauvreté, les larmes, la faim, la soif, les persécutions. Elle savait que la souffrance vaut mieux que la couronne des rois, et que sa gloire est supérieure à celle de l'apostolat, et même au don des miracles. Elle savait que c'est par beaucoup de tribulations que nous devons entrer dans le royaume des cieux, que Jésus a souffert pour nous, nous donnant l'exemple afin que nous marchions sur ses traces. Elle savait tout cela, et c'est pourquoi elle souffrait non seulement avec résignation, non seulement volontiers, mais avec une joie et un bonheur indicibles!

Ah! si saint François-Xavier, au milieu des délices spirituelles, disait à Dieu: « Assez, Seigneur, assez, faites-moi souffrir! » si sainte Thérèse pouvait dire, dans son amour pour la souffrance: « Ou souffrir, ou mourir! » et sainte Marie Madeleine de Pazzi: « Non pas mourir, mais souffrir! » quels ne devaient pas être les sentiments de Marie en face de la tribulation?

A l'imitation de Jésus, elle avait un désir insouvi de la croix! Comme lui, au milieu des peines les plus cuisantes, des angoisses les plus affreuses, des douleurs les plus inexprimables, elle surabondait de joie, *Proposito gaudio sustinuit crucem*! Comme ces montagnes dont les flancs sont obscurcis par les nuages amoncelés, inondés d'un déluge de pluies orageuses, sillonnés par d'horribles éclairs, tandis que leur cime baigne

dans la lumière et reçoit les clartés et les rayons du soleil, Marie dans la partie inférieure de son âme éprouvait un martyre atroce, tandis que la partie supérieure, par un prodige admirable de la grâce, demeurait dans la paix, la joie la plus intense, ineffablement heureuse de souffrir avec Jésus-Christ pour la gloire de Dieu et le salut des âmes!

O Marie, vous êtes la femme forte que l'Eprit-Saint déclare si difficile à trouver! O Marie, soyez à jamais bénie de ce que vous avez sans crainte et sans défaillance, mais avec une fermeté inébranlable et une héroïque charité, subi tant de tortures par amour pour nous!

Mais il ne suffit pas d'admirer la très sainte Vierge dans sa patience; avant tout, nous devons l'imiter selon notre pouvoir. On l'a dit en toute vérité: « Quand cette divine mère s'incline vers nos âmes, rien ne lui est si doux que d'y respirer l'encens du sacrifice, d'y entendre les mystérieuses harmonies de la pénitence et de la pureté, d'y cueillir enfin ces vertus austères qui fleurissent sur les hauteurs et sont filles du Calvaire. »

Oui, imitons la patience de Marie!

Comme elle, ne nous laissons ni abattre, ni décourager, ni désespérer par l'adversité; dans la douleur ne nous fâchons pas, ne nous irritons pas, ne nous mettons pas en colère; soyons résignés et même joyeux de souffrir.

Souvenons-nous que la souffrance expie nos péchés, affermit notre vertu, multiplie nos mérites et nous ouvre le ciel.

Je le sais, de nous-mêmes nous sommes faibles; aussi demandons à Dieu, par l'intercession de Marie, la vertu de patience. Allons puiser la force et le courage à la source divine des sacrements, surtout à la table eucharistique, *Fortitudo de caelo est*. (Macch., III. 12). Alors remplis des énergies divines, nous pourrions nous écrier avec l'apôtre: « Qui donc me séparera de l'amour de Jésus-Christ? » Et après avoir souffert avec le Sauveur nous serons glorifiés avec lui, *si compati-mur ut et glorificemur*.

INSTRUCTIONS SUR L'ANNÉE LITURGIQUE

V

LE CARÊME

Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.

Mon Dieu, vous ne dédaignerez pas la pénitence d'un cœur contrit et humilié. (Ps. L).

Mes frères,

L'Eglise a consacré le temps de Noël, depuis l'Avent à la Septuagésime, à honorer les mystères de la naissance et de l'enfance du Sauveur. Elle va employer tout le temps entre la Septuagésime

et la Pentecôte, ou *temps de Pâques*, à honorer sa Passion et sa Résurrection. C'est assurément la partie la plus importante de l'année liturgique, et nous ne saurions trop nous appliquer à pénétrer le sens des offices qui la remplissent et des cérémonies qui s'y observent.

On peut y distinguer trois subdivisions : le temps de la préparation, qui comprend les neuf semaines avant Pâques, — la fête de Pâques et son octave, — et les six semaines qui suivent, et terminent cette deuxième période liturgique.

1. La préparation prochaine aux fêtes de Pâques se fait pendant le *carême*. Ce mot signifie « quarantaine, » et désigne les quarante jours de jeûne prescrits par l'Eglise avant Pâques. Moïse avait jeûné quarante jours sur la montagne avant de recevoir des mains de Dieu les tables du Décalogue ; Elie avait observé aussi un jeûne de quarante jours sur le mont Horeb. Le nombre de quarante avait ainsi déjà une signification toute mystérieuse dans l'Ancien Testament. Mais dans le Nouveau, il a été consacré par le jeûne de Notre-Seigneur dans le désert. Après avoir reçu le baptême de saint Jean, « Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert pour y être tenté par le diable ; et après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim. » (Matth. iv, 1-2). Il voulait nous apprendre par son exemple que les exercices de la pénitence corporelle sont nécessaires pour nous préparer à lutter victorieusement contre l'ennemi de notre salut.

L'Eglise nous répète cette leçon en nous obligeant à pratiquer pendant le carême le jeûne et l'abstinence. Jésus-Christ a pris sur lui toutes nos iniquités afin de les expier par les souffrances de sa passion et par sa mort sur la croix, mais en même temps il nous a invités à faire pénitence, en nous menaçant de la damnation éternelle si nous refusions de nous y soumettre. Il a déclaré à ses disciples qu'il était venu leur apporter non la paix mais la guerre, qu'ils ne pourraient le suivre qu'à condition de renoncer aux plaisirs du monde et aux jouissances des passions, pour porter la croix avec lui. Il n'y a point de vrai christianisme, point de vraie dévotion, sans pénitence et sans mortification. Nous avons déjà médité cette vérité auprès de la crèche de l'enfant Jésus, nous allons nous en convaincre bien plus encore en suivant le Sauveur sur le chemin du Calvaire, et nous comprendrons que les saintes rigueurs de la pénitence imposées par l'Eglise ne sont que l'accomplissement de la loi de Jésus-Christ et la condition essentielle du salut. Lorsque les habitants de Ninive eurent irrité la colère du ciel par leurs crimes, Dieu leur envoya Jonas pour leur annoncer que dans quarante jours ils seraient châtiés, et leur ville anéantie. Aussitôt ils firent pénitence, ils se condamnèrent à un jeûne rigoureux, ils fléchirent la justice divine par leurs prières, et Dieu leur pardonna. Nos péchés nous ont attiré, comme à eux, la menace des plus sévères châtiments ; les ministres de l'Eglise nous

répètent les paroles de Jonas : « Encore quarante jours, avant que Dieu vous punisse ! » Imitons la conduite des Ninivites, et hâtons-nous de conjurer par la pénitence les maux suspendus sur nos têtes.

2. Le jeûne, mes frères, n'est pas seulement *utile au salut de l'âme*, il est encore *très profitable au corps*. L'usage modéré des aliments est une condition de la santé, et l'on dit communément que la table tue plus de monde que la guerre. En effet rien n'est plus nuisible au corps que les excès de nourriture et de boisson. Il y a cette différence, dit saint Grégoire, entre les plaisirs du corps et ceux de l'âme, que les premiers épuisent par leur continuité les organes des sens et engendrent bientôt la satiété et le dégoût, tandis que les pures jouissances de l'âme excitent toujours un désir plus ardent et un appétit plus vif, sans jamais nous rassasier. Ainsi, en nous obligeant à mortifier notre corps et à réprimer nos passions, l'Eglise nous dispose à goûter plus agréablement les délices des joies spirituelles. Les païens eux-mêmes avaient compris qu'il faut refuser au corps certaines jouissances si l'on veut laisser l'âme libre de s'élever jusqu'à Dieu. Les plaintes qu'on entend formuler tous les jours contre le jeûne et l'abstinence sont donc bien mal fondées ; on devrait au contraire remercier l'Eglise du soin qu'elle prend de nous tenir en garde contre les abus des jouissances sensuelles. Du reste, la sévérité des lois ecclésiastiques s'est bien adoucie de nos jours ; et ceux qui ne peuvent observer le jeûne du carême malgré tous ces adoucissements, peuvent facilement obtenir des dispenses.

Ce qui fait le mérite du jeûne et de la mortification, ce n'est pas la souffrance qui en résulte pour le corps, mais c'est surtout la soumission avec laquelle on accepte la loi de l'Eglise, c'est l'intention de supporter ces légères privations pour l'expiation de nos fautes, en union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. La mortification la plus méritoire est celle de notre propre volonté, ce sacrifice vaut mieux et il est plus agréable à Dieu que tous les autres. Si donc il nous était impossible de jeûner en nous privant de nourriture, faisons jeûner notre volonté en renonçant à tout ce qui déplaît à Dieu, notre orgueil en pratiquant l'humilité, notre amour-propre en vivant dans le plus complet renoncement à nous-même, et nous aurons bien fait notre carême.

3. L'*institution* du carême comme préparation à la fête de Pâques par la pénitence et la prière remonte aux premiers siècles de l'Eglise, et le nombre de quarante jours de jeûne a été fixé dès l'origine, en souvenir du jeûne de Notre-Seigneur dans le désert. Mais le point de départ de cette sainte quarantaine a varié suivant les temps et les lieux. En Occident, il était défendu de jeûner le dimanche, c'est pourquoi on a dû commencer le carême quarante-six jours avant Pâques, en ne tenant pas compte des six dimanches. En Orient,

on ne jeûnait pas le samedi, ni même le jeudi dans certaines églises, c'est pourquoi on a fixé le commencement du carême dans ces contrées à une date plus éloignée, et c'est sans doute à cause de ces différents usages qu'on a donné aux dimanches qui précèdent le carême les noms de Quinquagésime, Sexagésime, Septuagésime, suivant qu'on commençait le carême cinquante, soixante ou soixante-dix jours avant Pâques. Dans l'Eglise romaine on a conservé depuis le sixième siècle l'usage de faire précéder le carême de trois semaines préparatoires, mais le jeûne n'est obligatoire que depuis le mercredi des cendres.

A partir du dimanche de la Septuagésime l'Eglise, pour nous disposer aux sentiments de pénitence et aux saintes austérités du carême, revêt ses habits de deuil, supprime dans les offices tout ce qui indique la joie, comme le chant du *Gloria in excelsis*, du *Te Deum* et de l'*Alleluia*. Elle fait lire dans le Bréviaire l'histoire de la chute de nos premiers parents, et à la messe des passages du Nouveau Testament qui nous rappellent la nécessité du travail et de la souffrance, et dans les oraisons elle demande à Dieu d'apaiser sa colère et de nous pardonner nos péchés. Elle invite les bons chrétiens à des supplications solennelles, qui se font jour et nuit devant le Saint-Sacrement exposé pendant quarante heures consécutives. Enfin, après avoir préparé ainsi les fidèles aux saintes austérités du carême, elle en célèbre l'ouverture par l'imposition des cendres le mercredi qui suit la Quinquagésime, appelé pour cela le « mercredi des cendres. »

4. Pour bien comprendre l'esprit de la cérémonie des Cendres et de l'abstinence quadragésimale, il est utile de faire un retour sur le passé, et de rappeler ce qu'était dans les premiers siècles du christianisme la pénitence publique. Dans ces temps de ferveur, où les exemples des martyrs entretenaient chez tous les chrétiens un grand zèle pour le service de Dieu, les scandales étaient rares, et les fautes les plus graves étaient punies très sévèrement. Les coupables étaient séparés du reste des fidèles, exclus des églises, privés des sacrements jusqu'à ce qu'ils eussent expié leurs péchés par une pénitence publique. Souvent même, ceux qui n'avaient pas scandalisé leurs frères par leur mauvaise conduite, mais qui avaient des fautes secrètes à se reprocher, demandaient à être soumis aux épreuves de la pénitence publique avant de recevoir l'absolution de leurs fautes. La durée de cette pénitence variait suivant la gravité des péchés, et aussi suivant les usages des pays, mais la sévérité des lois de l'Eglise à cette époque est bien de nature à nous effrayer et à nous faire rougir de notre lâcheté : saint Basile exigeait deux ans de pénitence pour le larcin, onze pour le parjure, quinze pour l'adultère, vingt pour l'homicide.

Les pécheurs qui avaient été condamnés à la pénitence publique, ou qui voulaient s'y soumettre

d'eux-mêmes, venaient se présenter à la porte de l'église le premier jour du Carême. Ils étaient revêtus de haillons, de sacs ou de cilices, ils se prosternaient à terre et on jetait sur eux des cendres, puis on priait pour eux, et un prêtre leur annonçait qu'ils avaient mérité par leurs crimes d'être chassés de la compagnie des saints, comme Adam et Eve avaient mérité d'être chassés du paradis terrestre, il les exhortait à faire pénitence pour obtenir leur pardon de la miséricorde divine, leur enjoignait une punition proportionnée à leurs fautes, et les faisait sortir de l'église dont il fermait les portes.

Les pénitents publics étaient soumis aux exercices les plus pénibles. Non seulement ils devaient s'abstenir de toute nourriture délicate, jeûner souvent au pain et à l'eau, mais ils ne devaient pas communiquer avec les fidèles, hors le cas de nécessité. Ils se tenaient d'abord humblement à la porte des églises, comme des mendiants, et se recommandaient aux prières de leurs frères ; puis on leur permettait de se tenir sous le porche pour entendre les instructions ; ensuite ils étaient admis à assister à la messe jusqu'à l'évangile, prosternés sur le sol ; enfin ils étaient autorisés à rester jusqu'à la fin, mais sans participer aux offrandes ni à la communion. L'évêque se faisait rendre compte des dispositions de chacun d'eux, pour les admettre successivement aux différents degrés de l'épreuve, quelquefois il abrégait le temps de la pénitence, et le jeudi saint il recevait à la réconciliation tous ceux qui en étaient dignes. Il est resté des traces de cette discipline sévère dans beaucoup de diocèses de France jusque vers l'époque de la Révolution, et on peut voir encore aujourd'hui, dans certaines villes du Midi, des confréries de Pénitents dont le costume rappelle ces antiques usages. La discipline de l'Eglise a sans doute bien changé de nos jours ; mais l'esprit de la loi est toujours le même. Si les évêques dispensent de la plupart des pratiques observées autrefois par nos ancêtres, ils ne peuvent pas dispenser de faire pénitence ; et si le joug de l'abstinence est devenu bien plus léger, du moins devrions-nous le porter avec plus d'empressement.

5. A quoi se réduit aujourd'hui l'abstinence du carême ? A se priver d'aliments gras un jour ou deux par semaine de plus que pendant le reste de l'année, quelquefois d'œufs et de beurre, et à ne pas manger aux mêmes repas de la viande et du poisson. Or beaucoup de chrétiens voudraient voir tomber cette barrière opposée à l'envahissement de la vie sensuelle, ils cherchent toutes sortes de raisons pour se soustraire à la loi de l'abstinence : un voyage, une légère indisposition, une réunion de famille, la cherté des subsistances, leur semblent des prétextes suffisants pour transgresser le précepte de l'Eglise. Quant au jeûne, comme on ne l'impose pas à ceux qui gagnent leur vie par un travail pénible, ni même à ceux qui ne peuvent le concilier avec les fatigues intel-

l'actuelles de leurs emplois, peu de chrétiens s'y croient astreints. Du moins ceux qui jeûnent devraient-ils se conformer aux prescriptions ecclésiastiques relatives à la qualité et à la quantité des mets, surtout pour la collation, qu'on ne distingue plus d'un repas ordinaire. Enfin ceux qui profitent des dispenses accordées par les évêques ou les confesseurs ne devraient-ils pas se souvenir qu'une compensation doit être offerte à Dieu en échange ?

La prière et l'aumône remplacent le jeûne et l'abstinence, si le jeûne et l'abstinence sont au-dessus de nos forces, et la privation volontaire de quelques douceurs ou de certains plaisirs peut suppléer les mortifications plus pénibles. Mais hélas ! le temps du Carême est dans beaucoup d'endroits un temps de divertissements et même de dissipations scandaleuses, et la mode, ou plutôt le démon attire aux saturnales mondaines une foule de personnes qui devraient plutôt songer à donner le bon exemple et à expier leurs péchés par la pénitence. Serait-ce trop demander aux chrétiens pendant le Carême, que de se priver de plaisirs qui sont toujours dangereux, et qui sont un outrage public à l'esprit de l'Eglise ? Serait-ce trop faire pour Dieu que de venir à la messe pendant la semaine, de faire chaque jour une lecture pieuse ou une méditation sur la Passion du Sauveur, d'assister aux sermons, aux instructions, aux retraites qui se font dans presque toutes les paroisses pour préparer les fidèles à l'accomplissement du devoir pascal ? Assurément c'est bien peu en comparaison des sévérités de la pénitence publique du moyen âge, mais ce peu suffirait pour conserver dans les âmes l'esprit de la mortification chrétienne et la crainte des jugements de Dieu.

6. Le meilleur moyen de bien faire le Carême serait assurément de se bien pénétrer du sens des prières de l'Eglise, car elles ont été choisies à dessein pour développer dans les âmes des fidèles des sentiments de contrition, de confiance en Dieu et de pénitence. Chaque jour de Carême a son office spécial que l'on trouve expliqué dans beaucoup de livres de piété. C'est là qu'il faut aller puiser la vraie dévotion.

Voyez, par exemple, la messe du premier dimanche de Carême. L'introit, tiré du psaume xc (qui se chante tout entier après le Graduel), nous excite à la plus grande confiance en Dieu qui exauce ceux qui le prient et les délivre de tous dangers. Qu'aurions-nous à craindre sous sa protection ? N'est-il pas assez puissant pour terrasser tous nos ennemis ? — Ces ennemis ce sont nos passions, il faut les mater par la pénitence, il faut réparer par nos bonnes œuvres le tort qu'elles nous ont fait ; c'est ce que nous demandons à Dieu dans la première oraison : « Mon Dieu, qui purifiez votre Eglise par la pénitence annuelle du Carême, faites que votre famille obtienne de vous par des bonnes œuvres ce qu'elle s'efforce de mériter par la pratique de l'abstinence. » — Dans

l'épître, saint Paul nous engage à entreprendre courageusement la lutte contre les ennemis de notre salut, en nous servant des armes surnaturelles que la religion nous fournit, afin de ne pas abuser des grâces de Dieu. — L'évangile nous remet sous les yeux la lutte du Sauveur contre le démon et sa triple victoire, pour nous apprendre comment nous devons combattre les tentations, nous exciter à une perpétuelle vigilance, et nous assurer du triomphe si nous luttons avec persévérance. — La dernière oraison demande à Dieu pour les pécheurs la grâce du pardon, et une part abondante aux fruits du mystère de la Rédemption. — Ces sentiments sont exprimés sous une autre forme dans l'hymne de vêpres qu'on chante jusqu'au dimanche de la Passion : « Créateur plein de miséricorde, écoutez nos prières et les larmes que nous répandons pendant ces quarante jours de jeûne. Vous voyez le fond de nos cœurs, vous connaissez notre misère, accordez le pardon à des pécheurs qui reviennent à vous. Que notre corps soit brisé par les rigueurs de la pénitence, afin que nos cœurs s'abstiennent de tout péché, etc. »

7. Pour entretenir dans les âmes des chrétiens ces sentiments de pénitence si nécessaires au salut, l'Eglise a institué le jeûne des *Quatre-Temps*. Au commencement de chaque saison de l'année, elle nous oblige à trois jours de jeûne et d'abstinence, comme pendant le Carême. Cet usage remonte certainement au cinquième siècle, car saint Léon en parle comme d'une chose bien connue, au moins à Rome ; mais ce n'est guère qu'à l'époque de Charlemagne qu'il a été établi dans les Gaules. Les Orientaux ne connaissent pas les Quatre-Temps, mais ils ont plusieurs carêmes, par exemple avant les fêtes de Noël et de l'Assomption, et ils jeûnent tous les mercredis et vendredis en dehors du temps pascal. C'est aux samedis des Quatre-Temps que sont fixées les ordinations des ministres de l'Eglise, afin que le jeûne et la prière attirent sur eux les bénédictions du ciel.

Remercions tous la divine Providence de nous avoir rappelé si utilement par l'institution de ce temps de pénitence la nécessité où nous sommes de nous mortifier sans cesse pour dompter nos passions. Déplorons la lâcheté d'un si grand nombre de chrétiens, qui n'observent pas les lois du jeûne et de l'abstinence, et qui souvent se condamnent à des privations beaucoup plus pénibles pour plaire au monde. Soyons bien convaincus que la mortification est aussi utile à la santé du corps qu'au salut de l'âme. Ne faisons pas comme les pharisiens hypocrites, qui jeûnaient pour s'attirer l'estime des hommes ; offrons à Dieu nos œuvres de pénitence dans le secret de notre conscience, mais soyons fidèles à observer toutes les lois de l'Eglise dans la mesure de nos forces, afin d'assurer notre salut éternel.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MATTHIEU

(21 SEPTEMBRE)

*Sequere me. Et surgens secutus est eum.*Jésus dit à Matthieu : Suis-moi.
Et Matthieu, se levant, le suivit.
(Matth. ix, 9).

Mes frères,

Le fait le plus saillant de la vie de saint Matthieu est celui de sa vocation. Je n'entends point parler ici de sa vocation à l'apostolat, mais de celle qui la précéda, de sa vocation au christianisme. C'était un publicain : il appartenait à cette classe de commis des impôts que l'opinion publique traitait de voleurs et de scélérats. Sans doute il méritait, comme les autres, sa réputation. Or un jour, Jésus, passant à Capharnaüm, le rencontra assis à son comptoir. Il arrêta sur lui ses regards : « Suis-moi, » lui dit-il. Et aussitôt Matthieu se leva pour le suivre.

C'est uniquement sur cette docilité de saint Matthieu à répondre à l'appel de Jésus que je veux arrêter votre attention. Le faire, ce sera le louer. Mais ce sera en même temps vous édifier. Car Jésus continue de passer dans le monde avec sa grâce et sa parole. Il trouve la plupart des hommes assis, comme Matthieu, à leur comptoir, uniquement occupés de leurs intérêts matériels, oublieux de leur éternelle destinée. Mais aussi à tous il redit son invitation : « Suivez-moi. Citoyens du ciel, ne bornez pas vos désirs à cette terre de passage. »

À cet appel de Jésus un grand nombre, hélas ! ferment l'oreille. Quant à ceux qui y répondent, ils ne le font pas toujours avec les dispositions que Dieu demande. Que les uns et les autres considèrent la fidélité de saint Matthieu. Son exemple leur apprendra *premièrement* qu'il faut répondre à l'appel de Dieu ; *deuxièmement* comment il faut le faire.

I

On s'est étonné de l'obéissance de Matthieu. Il n'a pas eu en effet une seconde d'hésitation. Jésus parla, et le publicain obéit.

Que cet étonnement ne soit pas le vôtre, mes frères. Matthieu n'ignorait pas qui lui parlait. Le bruit des miracles de Jésus était parvenu à ses oreilles. Depuis plusieurs mois déjà, le Sauveur remuait la Galilée en commandant en maître aux éléments. Tais-toi, disait-il à la mer ; et les tempêtes s'apaisaient. Soyez vivants, disait-il aux morts ; et les morts revenaient à la vie. Soyez guéris, disait-il aux malades ; et les malades étaient guéris. Matthieu savait tout cela. En Jésus il pouvait reconnaître le Messie attendu, le Dieu fait homme. Voici, me semble-t-il, quelle impression dut produire sur lui la parole du Christ : « Tous les êtres de l'univers, se dit-il à

lui-même, obéissent à leur Créateur. Dieu aurait pu me contraindre comme le reste des créatures à exécuter ses volontés. Mais non ; il m'a fait libre, et veut que j'obéisse librement. Il m'a donné une intelligence pour connaître ses commandements, et une volonté pour les vouloir. Suis-moi, me dit-il, obéis-moi. Ces mains avec lesquelles tu agis, c'est moi qui les ai façonnées ; si ton cœur bat, c'est moi qui le fais battre ; si tu marches, c'est moi qui te soutiens. Je pourrais faire de toi tout ce qu'il me plairait. Eh bien ! non ; je te laisse libre. Mais de grâce, suis-moi, obéis-moi ; je suis ton Dieu. »

Ainsi pensait Matthieu en entendant la parole de Jésus. Son obéissance n'a donc pas de quoi nous surprendre. Ah ! mes frères, réservons notre étonnement pour un autre spectacle. Tous les jours, et sous nos yeux, une foule d'hommes osent résister à l'appel de Dieu : « Nous ne servirons pas, disent-ils ; nous ne reconnaissons ni Dieu ni maître. » Les malheureux ! Un jour ils le rencontreront comme juge, celui qu'ils n'ont pas voulu reconnaître comme Seigneur. En attendant, leur conduite, s'ils voulaient y réfléchir, leur paraîtrait inexplicable. Qu'est-ce que l'homme devant Dieu, pour oser lui résister ? Dieu, c'est l'être par excellence et la source de tous les êtres. L'homme, il est devant Dieu comme s'il n'était pas : c'est un abîme de misère et de corruption. Dieu, c'est l'auteur ; et l'homme est son œuvre. Nous sommes entre ses mains comme l'argile entre celles du potier. Ah ! mes frères, quand on pense un peu à notre dépendance absolue vis-à-vis de Dieu, on ne comprend pas comment nous pouvons lui désobéir.

Si dans la parole de Jésus : « Suis-moi, » Matthieu vit l'autorité suprême de Dieu, il y vit en même temps son immense bonté. Suis-moi, c'est-à-dire : Viens au ciel avec moi, c'est pour cela que je t'ai créé. Pussions-nous le comprendre aussi bien que notre saint ! Dieu qui aurait pu nous imposer sa loi sans aucun espoir de récompense, a voulu que cette même loi fût le principe de notre bonheur éternel si nous l'observons ; mais aussi le principe de notre malheur éternel, si nous la transgressons. Voilà notre destinée. Une seule chose nous est nécessaire : atteindre notre fin, et pour cela accomplir sur terre les commandements de Dieu.

Beaucoup d'hommes l'oublient. Mais c'est pour eux un affreux malheur. Ils croient bien employer leur vie si, comme Matthieu encore publicain, ils arrivent à une place, s'ils ont des richesses et des honneurs. Les malheureux ! Ils perdent leur temps, parce qu'ils n'ont pas compris qu'ils sont sur la terre, avant tout pour accomplir la volonté de Dieu. Il faudra bien qu'ils reconnaissent leur erreur, au moment de la mort, quand il ne sera plus temps ; au tribunal de Dieu, quand cette pensée sera leur tourment ; et peut-être en enfer, quand ils pousseront ce cri dont l'écho retentira pendant l'éternité : Nous nous sommes trompés !

Mes frères, n'attendons pas ce moment pour

reconnaître notre erreur. Imitons plutôt saint Matthieu. Lui aussi s'était trompé. Mais le jour où Jésus le rappela du péché à la vertu, de l'injustice au devoir, il entendit l'appel et il y répondit. Voyons maintenant avec quelles dispositions il le fit.

II

J'en trouve trois marquées dans l'Evangile : la joie, la promptitude et la persévérance.

1. La *joie* d'abord. Matthieu était si heureux qu'il célébra sa conversion par un banquet auquel il invita Jésus et ses anciens amis. Jésus s'y assit afin de montrer combien cette joie lui plaisait. Un enfant prodigue revenait à son père ; ne fallait-il pas se réjouir ? Quant aux publicains, si Matthieu les invita, c'est qu'il désirait leur faire partager son bonheur. Et sans doute ses vœux ne furent point stériles. Car à table la conversation roula sur la miséricorde de Dieu envers les pécheurs : « Le médecin, disait Jésus, n'est pas fait pour les gens en bonne santé, mais pour les malades. Ce ne sont pas les justes, mais les pécheurs, que je suis venu appeler à la pénitence. »

Avons-nous jamais goûté, mes frères, goûtons-nous au service de Dieu une joie pareille à celle de Matthieu converti ? S'il n'en est pas ainsi, laissez-moi vous dire pourquoi. C'est que nous ne nous donnons pas à Dieu entièrement, comme lui. Nous faisons des réserves, nous voulons servir deux maîtres. Nous ressemblons à ce jeune homme riche de l'Evangile qu'un jour Jésus se prit à aimer, et qu'il appela non seulement à la pratique des commandements, mais encore à celle des conseils. Ce jeune homme tenait à ses aises. La parole de Jésus le rendit tout triste : il se retira. Nous ne sommes pas tous appelés à la perfection des conseils, comme ce jeune homme. Mais n'est-il pas vrai que si la vocation commune aux pratiques chrétiennes nous rend tristes, c'est pour une raison semblable ? Avant de suivre Jésus, il faut renoncer à toutes les attaches dangereuses, il faut se renoncer soi-même. C'est ce à quoi nous ne pouvons nous résoudre. Nous cherchons sans cesse des combinaisons, des moyens termes pour ne pas nous donner sans réserve à Dieu. De là ce déchirement de la volonté, cette division de notre pauvre cœur tiraillé entre Dieu et le monde. Comment avec cela ressentirions-nous les joies ineffables dont Dieu comble dès ici-bas ses fidèles serviteurs ?

Chrétiens indécis dont le cœur est partagé, apprenez de saint Matthieu à tout quitter pour Dieu. Du même coup vous aurez appris à être contents. Comme le jeune homme dont je parlais tout à l'heure, il était à la fleur de l'âge, il était riche. Il avait de plus une profession très lucrative. Mais aussi cette profession était pour lui un danger. Au premier appel de Jésus, il la quitte et le fait avec joie.

2. En second lieu il le fait avec *promptitude*. Il aurait pu, ce semble, demander un délai. Les

prétextes ne lui auraient pas manqué. Il avait sans doute des parents à soigner, des affaires à régler. Mais rien ne peut le retenir. C'est sur-le-champ qu'il se lève pour suivre Jésus.

L'Evangile nous montre deux exemples opposés à celui de saint Matthieu. — Un jour, Jésus dit à quelqu'un : « Suis-moi. » Celui-ci répondit : « Permettez-moi d'abord d'ensevelir mon père. » Jésus ne le voulut pas : « Laisse les morts, dit-il, ensevelir les morts. » — Une autre fois, un homme répondit ainsi à l'appel du divin Maître : « Je vous suivrai, Seigneur, mais permettez-moi d'abord de disposer de ce qui est en ma maison. » Ce délai ne plut pas davantage à Jésus : « Celui, répondit-il, qui met la main à la charrue et qui regarde en arrière, n'est pas digne de moi. »

Combien ces deux hommes, mes frères, ont parmi nous d'imitateurs ! Quand il s'agit d'édifier sa fortune temporelle, on craint de ne pas commencer assez tôt. On se rappelle que la vie est courte, que le monde n'a qu'un petit nombre de places et de faveurs, et qu'elles appartiennent généralement au premier arrivé. S'agit-il d'édifier sa fortune éternelle, adieu prudence et sagesse ! On trouve toujours des raisons de différer ses projets de conversion ou de plus grande perfection : « Plus tard, disons-nous, plus tard je serai meilleur ; plus tard je travaillerai davantage ; plus tard j'aimerai mieux le bon Dieu ; plus tard je me rendrai utile au prochain. » Comme si nous avions le droit de nous promettre un seul jour de vie ! Comme si ce n'était pas faire à Dieu une souveraine injure, de lui promettre toujours un avenir que nous n'avons pas, et de réserver pour nous le présent qui est seul en notre pouvoir ! Comme si plus tard la grâce de Dieu devait avoir pour nous toucher une force qui lui manque aujourd'hui, et l'Evangile plus de lumière pour nous éclairer ! Ah ! mes frères, ne nous abusons pas plus longtemps. Imitons saint Matthieu. A nous comme à lui nos péchés passés font une obligation toute particulière de ne plus différer notre conversion.

3. Quand nous l'aurons accomplie, il ne nous restera plus qu'à imiter la *persévérance* de notre saint patron. Non seulement il ne retourna plus jamais à sa première profession ; mais il employa le reste de sa vie à écouter Jésus, pour le confesser ensuite par ses paroles, ses écrits et son martyre. Un jour, il fut témoin de la défection de plusieurs disciples. C'était à Capharnaüm, dans la synagogue, le lendemain de la multiplication des pains. Jésus faisait la promesse de donner sa chair à manger et son sang à boire. Un certain nombre des disciples se rebutèrent : « Cette parole est dure, dirent-ils, qui est-ce qui peut l'entendre ? » Dès lors ils se retirèrent et n'allèrent plus avec Jésus. Celui-ci les laissa partir. Puis s'adressant aux douze, parmi lesquels était Matthieu : « Est-ce que vous aussi, dit-il, vous voulez vous en aller ? » Et les douze répondirent par la bouche de Pierre leur chef : « Où irions-nous, Seigneur ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. »

Où sont-ils, hélas ! aujourd'hui, les chrétiens qui dans les occasions difficiles ont le courage de parler comme les apôtres ? Combien ils sont nombreux au contraire ceux qui bronchent devant le premier sacrifice et disent avec les disciples de Capharnaüm : « *Durus est hic sermo*, Ce commandement est bien dur ! » Combien de jeunes gens font avec foi et piété leur première communion, promettent à Dieu de tout leur cœur d'être toujours chrétiens, et qui ensuite abandonnent Jésus, trouvant son joug trop dur ! Combien de jeunes filles ne voyons-nous pas demeurer pieuses et régulières jusqu'à leur mariage, et qui ensuite laissent de côté toutes leurs pratiques religieuses !

Est-ce donc que tous ces déserteurs du devoir ont été des hypocrites ? Non. Mais c'étaient des âmes ennemies du sacrifice. Tant qu'il leur a été doux et facile de suivre Jésus, elles l'ont fait. Sitôt qu'il a fallu lui donner une marque réelle de dévouement, elles l'ont trahi. Et ceux qui agissent ainsi dans notre pays sont innombrables. Ils ont beau faire, allez ! ils ne transformeront pas en paradis terrestre cette terre qu'on a si bien nommée la vallée des larmes ; ils n'ajouteront ni un cheveu à leur tête, ni un centimètre à leur taille, ni un jour à leur existence. Surtout ils ne supprimeront pas le tribunal qui se dresse au-delà du tombeau, et où préside un juge inexorable qui leur criera un jour : « Etes inutiles, qu'avez-vous fait de la vie ? »

Pour que pareil malheur ne nous arrive pas, prions aujourd'hui saint Matthieu d'intercéder pour nous ; demandons-lui de nous faire répondre enfin à l'appel de Dieu, et comme lui, joyeusement, promptement, sans retour en arrière. Avec lui suivons Jésus sur la terre afin de le suivre un jour au ciel.

ALLOCUTION POUR UNE FÊTE DE SYNDICAT AGRICOLE

Pater meus agricola est.
Mon Père est laboureur.
(Jean, xv, 1).

Vous avez pensé, Messieurs, qu'une fête de syndicat agricole ne serait pas complète si Dieu n'en faisait partie. Vous l'y avez invité, afin de le remercier, de mettre vos intérêts sous sa sauvegarde et d'implorer ses indispensables bénédictions sur vos personnes et sur tous vos travaux. Vous avez eu raison, et je voudrais vous le faire mieux comprendre encore en vous montrant, *d'une part*, combien Dieu est près du laboureur et combien il l'aime ; *d'autre part*, combien en retour de ses bontés vous devez lui être reconnaissants.

I

« Mon Père est laboureur, » ou plus exactement *le laboureur* ou *le vigneron* (car il faut entendre par cette expression de « laboureur » tout homme qui cultive la terre, laboureur proprement dit, vigneron, jardinier, etc.) : telle est une des dernières paroles prononcées par le Sauveur en se rendant au jardin des Oliviers, après la Cène, quelques heures avant sa mort. Il employait ainsi jusqu'au dernier moment une de ses images familières, qu'il empruntait presque toutes à la vie des champs.

C'est, en effet, une remarque que tout lecteur attentif de l'Evangile ne saurait s'empêcher de faire : Jésus semble presque constamment s'adresser aux hommes de la campagne dans ses instructions ; il en prend le langage, et c'est dans la vie champêtre qu'il va chercher la plupart de ses comparaisons. C'est le semeur qui sème de bonne semence dans son champ, puis vient l'homme ennemi qui y répand l'ivraie ; c'est encore le semeur qui laisse tomber une partie de son grain sur le chemin, une autre sur la pierre, une autre encore dans les épines, et enfin le reste dans la bonne terre ; c'est le jardinier qui arrose, taille et cultive un arbre stérile ; c'est un figuier que Jésus maudit parce que cet arbre ne peut lui donner le fruit qu'il lui demande ; c'est le grain de froment qui doit mourir en terre pour se changer en épi ; c'est le grain de sénévé qui devient un grand arbre ; c'est le levain qu'une femme mélange à la farine pour en faire fermenter la masse ; c'est l'herbe de la campagne que Dieu revêt de beauté, le lis des champs mieux paré que Salomon dans toute sa gloire ; ce sont les oiseaux du ciel que Dieu nourrit gratuitement ; c'est l'âne, un animal domestique, que son maître sauve de la mort et retire d'un puits où il est tombé, le jour même du sabbat ; c'est le trésor caché dans un champ que se procure, au prix de toute sa fortune, celui qui a trouvé le trésor ; c'est le festin des noces du fils de famille où refusent de se rendre les invités parce que l'un a acheté une métairie qu'il veut visiter, l'autre s'est procuré une paire de bœufs qu'il veut essayer, etc. ; c'est le vigneron qui loue des ouvriers pour sa vigne à toute heure du jour et leur donne leur salaire ; c'est le propriétaire qui envoie, à plusieurs reprises, ses serviteurs d'abord, puis son propre fils, aux vignerons qui les mettent à mort pour s'emparer de la vigne ; c'est l'enfant prodigue, fils de laboureur, qui vend son bien, le dissipe et se trouve, en un temps de disette, obligé de garder de vils animaux jusqu'au jour où il se repent, et rentre à la maison paternelle où on tue le veau gras pour fêter son retour ; c'est le bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, ou bien laisse quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles pour courir après la brebis perdue et la rapporter sur ses épaules ; c'est l'Eglise comparée à un troupeau dont il confie la garde à saint Pierre en lui disant : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. »

Je n'en finirais pas, ou plutôt il me faudrait citer tout l'Evangile, si je voulais rapporter toutes les paroles du Sauveur qui semblent s'adresser spécialement aux hommes des champs.

Mais si, de plus, nous réfléchissons à maintes circonstances de la vie de Notre-Seigneur, comme à sa naissance en pleine campagne, dans une étable, à la crèche qui lui servit de berceau, à la paille qui fut son oreiller, aux animaux domestiques, auxiliaires des laboureurs, au bœuf et à l'âne qui furent ses compagnons, le réchauffèrent de leur tiède haleine et le reconnurent, dit le prophète, comme leur maître, au pain qu'il multiplia dans le désert, à l'eau qu'il changea en vin aux noces de Cana, avant que du pain et du vin ainsi que de l'huile de l'olivier il fit la matière des plus augustes sacrements, ne pourrions-nous pas conclure que l'homme des champs a la grande part dans les affections et les sollicitudes du Sauveur ?

« Mon Père est laboureur, » nous dit-il. Si laissant de côté l'allégorie qu'il emploie en ce moment, nous nous en tenons au sens purement grammatical des paroles; « Mon Père est un laboureur » de la terre, et même le laboureur de la terre, notre conclusion prendra une nouvelle raison d'être et s'imposera de force.

D'abord, Dieu créateur de toutes choses, est à ce titre le seul vrai propriétaire du sol, et nous ne sommes que ses fermiers avec concession d'usufruit. Cultiver cette terre qu'il nous a rendue chère puisqu'il en a formé notre corps, n'est-ce pas le premier métier que Dieu a donné à l'homme en le créant ? C'est à cette terre qu'il a voulu que nous dussions notre existence et la satisfaction de tous nos besoins corporels en la travaillant avec patience, avec amour, avec intelligence. Ce travail, qui vous fait murmurer parfois, trop souvent, sans doute dans les moments d'oubli ou de découragement, avait été dès le premier moment de la création, même avant la chute de nos premiers parents, imposé, je devrais dire accordé à l'homme, car il avait surtout alors ses douceurs et sa grandeur dans le paradis de volupté, comme l'appelle la Sainte Ecriture : *Posuit eum in paradiso voluptatis ut operaretur*. Sans doute, le péché originel, sans parler des autres qui l'ont suivi dans le cours des âges, a multiplié les ronces et les épines de la terre, et rendu plus difficile ce travail et les résultats plus aléatoires; mais pour l'homme ce travail de la terre a toujours fait, plus que tout autre, partie du plan divin de la création, et aujourd'hui encore, malgré les sueurs et les fatigues plus nombreuses qu'il vous coûte depuis le péché, c'est encore le travail le plus utile, le plus nécessaire à la société, le plus ancien dans l'histoire humaine, le plus sain pour le corps, le plus moral pour l'âme et le plus avantageux à la pratique de la vertu; et s'il n'est pas, hélas ! ce n'est que trop vrai, le plus rémunérateur, il est encore celui qui laisse le moins l'ouvrier mourir de faim.

Ensuite nous disons que non seulement c'est

l'état voulu le plus directement par Dieu, mais encore c'est l'état dans lequel sa Providence ou sa coopération se manifeste davantage, car Dieu est constamment à côté du laboureur. Sans doute, il est facile à l'impie, pour s'excuser du devoir de la prière et de la reconnaissance envers Dieu, de lui substituer les forces aveugles de la nature, c'est-à-dire une expression vague qui n'explique rien, ou plutôt ne fait que créer pour l'homme un impénétrable mystère; il n'en reste pas moins évident, pour tout homme sérieux, que Dieu, par sa Providence, règle et distribue la chaleur du soleil et la rosée du ciel et qu'il donne à chaque plante son germe reproducteur. Laissez-moi vous redire quelques lignes qu'un agriculteur distingué écrivait il y a peu de temps : « Je ne puis pas oublier, dit-il, que le cultivateur ne travaille jamais que de moitié avec Dieu. Il laboure son champ et le prépare à recevoir la semence; il y jette cette semence; mais qui la fait pousser ? C'est Dieu. Il soigne et fait paître son troupeau; mais qui donne à ce troupeau la fécondité pour qu'il puisse se multiplier à l'étable et s'y renouveler sans cesse ? C'est Dieu. Qui changera en viande et en graisse le fourrage que le cultivateur dispose avec soin dans le ratelier ? C'est Dieu, toujours Dieu ! » Dieu est donc plus que propriétaire de la terre, il en est le cultivateur avec nous, il est notre associé dans le travail. *Pater meus agricola est.*

Aujourd'hui que l'on parle tant de métayage, ne puis-je pas dire que c'est là le métayage par excellence, Dieu fournissant le sol et le matériel ainsi que la partie la plus difficile du travail, la partie impossible aux forces humaines, la fécondité de la terre, la germination de la graine, la lumière, la pluie, la chaleur et la protection contre les dangers innombrables qui menacent les produits agricoles ? Attachons-nous donc au sol sur lequel Dieu nous a fait naître, où nous sommes si près de Dieu, et ne le quittons pas pour émigrer vers les grandes villes ou les usines malsaines, qui tuent si vite le corps et l'âme de l'ouvrier.

II

Mais quelque intéressantes que puissent être ces considérations, hâtons-nous d'en tirer des conséquences pratiques.

1. D'abord, totalement impuissants par nos seules forces, dans ce travail si utile et si noble, il nous faut *ménager notre associé* et vivre en bonne harmonie avec lui.

Les difficultés si nombreuses que vous rencontrez dans l'exercice de votre profession, les inquiétudes sans cesse renaissantes que vous avez sur vos récoltes et sur vos animaux, la gêne extrême où vous vous trouvez parfois à la suite d'accidents ou de fléaux qui ont détruit vos moissons ou fait périr vos animaux, excitent souvent vos murmures. Le temps, selon notre manière d'apprécier, est trop sec ou trop humide, la

maladie s'abat sur nos animaux, sur nos vergers, sur nos vignes, et l'on n'en finirait pas d'énumérer les sujets de nos plaintes. Et cependant, c'est Dieu notre associé indispensable qui dispose de tout cela, souvent sans que nous le comprenions, pour notre plus grand bien ici-bas ou dans l'autre monde, toujours au moins pour satisfaire sa justice. C'est donc de lui que nous nous plaignons amèrement et sans cesse ! Dieu n'en fait jamais assez à notre gré ! On voit s'échapper de nos mains et projetés avec force sur le sillon déchiré, les grains de froment que nous confions à la terre, pour que Dieu nous les rende au centuple : sont-ils beaucoup moins nombreux et préférés moins vivement les blasphèmes que notre bouche lance contre Dieu, tout à la fois notre associé et notre propriétaire ? Nous donnons à la terre l'engrais qui l'aidera à nourrir notre moisson : nos blasphèmes sont-ils le salaire que nous donnons à Dieu ?

2. Mais serait-ce assez de ne pas blasphémer contre Dieu ? Autant vaudrait demander si ce serait assez de ne pas injurier son propriétaire ou son serviteur pour se libérer envers eux. Il faut le salaire à l'ouvrier et le rentaire au patron. Dieu a tous ces titres vis-à-vis de nous. Dans nos difficultés si sérieuses aujourd'hui, — car l'agriculture, on l'a tant répété, mais pas assez peut-être, l'agriculture est en souffrance, elle traverse une crise dangereuse en ce moment, — dans nos difficultés, nous ne nous en tenons pas aux murmures, nous arrivons forcément aux sollicitations. Nous demandons avec ardeur au gouvernement des mesures administratives dont nous espérons tirer quelque profit, de meilleures lois de douane, des modifications de tarifs ; nous demandons à l'Etat, toujours l'Etat ! de nous dégrever de nos impôts ; nous demandons à la science de nous révéler des secrets dont nous attendons merveille, de nous créer un outillage qui supplée à la pénurie de bras disponibles ; nous demandons à l'association sous les formes diverses de syndicat, caisse de secours, assurance mutuelle, caisse rurale ou secrétariat du peuple, une force plus grande, une voix plus puissante pour porter efficacement nos revendications devant les pouvoirs humains. A Dieu ne plaise que je nie la très utile action que le gouvernement pourrait et devrait toujours exercer en faveur des intérêts agricoles ! Soyons jaloux de la protection toute privilégiée que l'agriculture devrait toujours trouver dans l'Etat, puisqu'elle est la source des principales richesses d'une nation. Soyons convaincus de l'heureuse influence que doivent exercer les progrès de la science, pour l'amélioration de nos procédés de culture. Reprenant nos anciennes traditions nationales et chrétiennes et répondant par là-même à la tendre invitation du chef suprême des fidèles, du grand « pape des ouvriers, » formons avec confiance des associations, des syndicats, des corporations. Oui, nous avons beaucoup à attendre de tout cela... Mais l'essentiel est entre les mains de

Dieu. C'est lui qui est le grand gouvernement à qui tous les hommes et toutes choses obéissent. C'est lui qui dirige les saisons, les éléments, et tient en réserve pour les déchaîner contre nous les maladies, les fléaux et les tempêtes, et aucune puissance sur terre ne peut lui résister ni le suppléer. C'est lui encore qui est le Dieu des sciences et en a établi autrefois, comme il les maintient aujourd'hui, toutes les lois. C'est avec lui surtout que nous trouvons la force et la puissance. C'est avec lui et en lui qu'il faut constituer nos syndicats. C'est à lui qu'il faut adresser nos revendications par la prière.

Comment donc expliquer ce mystère : le laboureur se trouvant en coopération continuelle avec un auxiliaire aussi nécessaire, aussi puissant et en même temps aussi miséricordieux, ne songe pas à se tourner vers lui et à le prier ! « Quand l'ouvrier rabote sa planche, continue l'agriculteur que je vous citais tout à l'heure, quand il forge le fer ou tisse une étoffe, tout dépend de lui seul et de son habileté dans l'achèvement de son œuvre. Je comprendrais encore, quoiqu'il eût assurément grand tort de s'en abstenir, que la prière ne vint pas tout naturellement se placer sur ses lèvres pendant qu'il accomplit son travail ; mais pour le cultivateur, comment se l'expliquer, sinon par un *effort d'athéisme* qui doit singulièrement contrister le cœur de Dieu ? Et cela quand il lui serait si facile de prier ! Il n'a pas besoin de réciter pour le bien faire de longues formules : un simple acte de foi de sa part au moment où il jette sa semence en terre au milieu de cette riante nature que Dieu embellit tous les jours, n'est-il pas la plus belle prière qui se puisse adresser à Dieu et le plus solennel hommage qu'on puisse rendre à sa Providence et à sa gloire ?

« En un mot, je ne sais quel courant nous porte dans ce siècle à séparer de l'idée de Dieu le soin de tous nos intérêts et le règlement de toutes nos affaires. On appelle cela *laïciser*, et il faut que l'agriculture passe sous le couteau de la *laïcisation* comme tout le reste. »

Quelle que soit la parcelle que nous arrachions ainsi à Dieu dans le domaine de notre activité et de notre existence, c'est toujours une impardonnable insulte que nous faisons à sa Providence ; mais sur le terrain agricole, l'offense est, en vérité, plus monstrueusement coupable.

Votre démarche aujourd'hui montre clairement que vous n'en êtes pas là. Vous savez reconnaître les obligations que vous avez contractées envers le souverain propriétaire et votre compagnon de travail. Voulez-vous lui payer exactement les termes de votre fermage et le salaire de son travail ? Respectez le jour de congé qu'il vous accorde et vous impose ; Lui seul en ce jour, sans faire œuvre servile, travaillera pour vous en continuant de faire grandir et mûrir vos moissons. Reconnaissez franchement son souverain domaine sur vous et sur vos biens par des actes publics de votre foi ; reconnaissez sa puissance et ses bien-

faits par la prière et par le zèle que vous déploiez pour sa gloire et dans le monde et dans nos cérémonies publiques.

Permettez-moi de développer cette dernière pensée par un récit qui terminera cet entretien.

Vous le savez, les processions des Rogations à travers nos champs sont établies entre autres buts pour attirer sur nos récoltes et nos personnes les bénédictions de Dieu. Or donc, une année ou deux après la révolution de 1830, le sous-préfet d'une ville de Normandie voyait entrer dans son cabinet une députation des habitants d'une bourgade de l'arrondissement, maire en tête.

« M. le sous-préfet, nous venons vous prier dans l'intérêt de la commune de supprimer la procession des Rogations. A quoi sert la procession des Rogations? A rien, absolument rien, c'est clair, M. le sous-préfet. Mais notre curé s'entête à la faire, et nos femmes à la suivre, sans compter les hommes, car il y a encore bien des dévots dans notre commune. C'est pourquoi nous sommes venus vous prier d'abolir la procession des Rogations. »

Le sous-préfet était homme d'esprit et même il aimait un peu à rire. Prenant ses airs les plus gracieux, il répondit : « Messieurs, voulez-vous boire? voulez-vous manger? » Nos paysans se regardant les uns les autres. Etre invités à déjeuner par M. le sous-préfet, quel honneur! Sous le chaume on en parlera longtemps! Comme les épouses de MM. les notables seront fières! Comme le curé sera vexé! De droite, de gauche, on fait à M. le maire des signes encourageants. Il se décide, il parle enfin : « M. le sous-préfet, nous étions loin de nous attendre... mais enfin... puisque vous nous faites une offre si obligeante... si honorable... certainement nous voulons bien... — Vous voulez boire et manger, mes amis? Eh bien alors, faites la procession des Rogations pour demander à la Providence sa bénédiction pour vos champs et pour vos pommes. Car c'est Dieu qui fait la pluie et le beau temps, et quand on veut obtenir, il faut demander. Adieu, mes chers administrés. Portez-vous bien. »

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

II

LA PRIÈRE

j

Différentes espèces de prières (suite)

§ 2

Prière mentale

Ses différentes sortes (suite)

2

Oraison jaculatoire

— Dans la leçon précédente, nous avons fait connaître la nature de la prière mentale ; puis,

après avoir dit qu'il y a trois sortes de prière mentale, nous avons parlé de la première, dont nous avons exposé brièvement la possibilité, la facilité, la valeur et la pratique.

Aujourd'hui, mes enfants, nous allons parler des deux autres sortes de prière mentale, en commençant par l'oraison jaculatoire.

+

Sa nature

— Un pieux auteur nous raconte que les anciens solitaires de la Thébaïde avaient coutume d'adresser à Dieu très souvent de courtes et ferventes prières qu'ils lançaient vers le ciel comme un archer lance un javelot.

Que dites-vous, Angéline, de ces courtes prières de l'âme?

— Ces courtes prières de l'âme sont des oraisons jaculatrices.

— Que signifient ces mots, oraisons jaculatrices?

— Ils signifient justement prières lancées comme des flèches, subitement et rapidement.

— A la vue de l'immensité des cieux, du nombre et de la grandeur des étoiles, mon âme s'écrie : « Seigneur, que vous êtes grand ! Je vous adore. »

Qu'est-ce que cela ?

— Une oraison jaculatoire.

— Au souvenir d'un bienfait reçu, vous dites intérieurement : « Seigneur, que vous êtes bon ! Je vous remercie. »

Qu'est-ce encore que cela ?

— Une oraison jaculatoire.

— A la pensée de ses fautes, Paul jette vers Dieu ce cri de l'âme repentante :

« Seigneur, ayez pitié de moi et pardonnez-moi ! »

Qu'en dites-vous, Aline ?

— C'est une nouvelle oraison jaculatoire.

— Assailli par le démon, l'âme de Paul fait entendre cet appel suppliant :

« O mon Dieu, venez à mon aide, hâtez-vous de me secourir ! »

Que pensez-vous de cet appel ?

— C'est une oraison jaculatoire.

— Vous dites intérieurement :

« Mon Dieu,

« Je crois en vous,

« J'espère en vous,

« Je vous aime. »

Qu'est-ce que ces actes si courts de foi, d'espérance et de charité ?

— Des oraisons jaculatrices.

— Pourquoi appelez-vous oraisons jaculatrices ces courtes prières de l'âme ?

— Parce qu'elles sont lancées subitement vers le ciel comme des flèches rapides.

=

— C'est très souvent dans la journée que les pieux fidèles répètent dans leur cœur des prières comme celles-ci :

« Mon Dieu,

« Que votre saint nom soit béni !

« Que votre volonté soit faite !

« Adorable Trinité,

« Soyez connue, aimée, bénie, adorée, glorifiée,

remercée autant que vous méritez de l'être au ciel et sur la terre !

« Mon Jésus, miséricorde !

« Doux Cœur de Jésus, soyez mon amour !

« Miséricordieux Jésus, donnez-lui le repos éternel !

« Doux Cœur de Marie, soyez mon salut !

« O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous !

« Saint Joseph, patron de la bonne mort, priez pour nous ! »

Que pensez-vous, Lucie, de ces courtes prières de l'âme ?

— Ces courtes prières de l'âme sont autant d'oraisons jaculatoires.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elles sont lancées vers le ciel subitement et comme des flèches rapides.

+

Son excellence

— L'oraison jaculatoire est-elle agréable à Dieu ?

— Oui, très agréable.

— La raison ?

— La raison, c'est qu'elle est une prière mentale excellente.

=

— Pourquoi l'oraison jaculatoire est-elle une prière excellente ?

— D'abord, elle vient du cœur, de l'âme ; elle est, par conséquent, la vraie prière, la prière voulue de Dieu, la prière naturellement agréable à Dieu.

— Ensuite ?

— Ensuite, elle est pleine de ferveur.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle est comme

Un soupir brûlant d'un cœur qui aime Dieu ;

Un élan, une envolée de l'âme vers Dieu ;

Un mouvement tendre et affectueux qui la porte vers son Père bien-aimé.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que cette prière si fervente est naturellement très bonne et très agréable à Dieu, qui aime tant la ferveur et la dévotion du cœur.

—

— Le démon a-t-il le loisir de troubler cette prière ?

— Nullement.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle est trop courte pour cela.

— D'autre part, l'âme a-t-elle le temps de se fatiguer, de s'ennuyer en adressant à Dieu l'oraison jaculatoire ?

— Point du tout, et pour la même raison.

— Comment donc se fait la prière appelée oraison jaculatoire ?

— Elle se fait avec toute l'attention de l'esprit et toute la dévotion du cœur.

— Par conséquent ?

— Par conséquent, elle ne saurait manquer d'être excellente et très agréable à Dieu.

+

Sa pratique

— Je voudrais savoir, Justin, en quel temps nous pouvons pratiquer cet excellent exercice de l'oraison jaculatoire ?

— En tout temps, toujours, à tous les instants du jour et de la nuit.

— Que faut-il pour cela ?

— Il suffit, comme pour la prière mentale, de se rappeler le souvenir de la présence de Dieu, et alors l'oraison jaculatoire s'échappe d'elle-même du fond du cœur pour s'élancer comme une flèche vers le trône du Seigneur.

=

— Maintenant, Victor, où pouvons-nous pratiquer l'exercice de l'oraison jaculatoire ?

— Partout, en tous lieux, aussi bien que tous jours.

— Même à table ?

— Oui.

— Même en récréation, au jeu ?

— Oui.

— Même dans une compagnie nombreuse et bruyante ?

— Oui.

— Quelle est la condition requise pour que l'âme puisse faire partout des oraisons jaculatoires ?

— C'est que notre âme pense à Dieu et se rappelle son précieux souvenir.

=

— Dites-nous, François, d'où nous viennent nos oraisons jaculatoires ?

— Elles nous viennent du souvenir de la présence de Dieu.

— Si nous ne pensions jamais à Dieu ?

— Jamais notre âme ne songerait à lancer vers Lui la flèche de l'oraison jaculatoire.

=

— A quoi nos oraisons jaculatoires sont-elles conformes ?

— Elles sont précisément conformes aux pensées que nous inspire le souvenir de la présence de Dieu.

—

— Si je pense à la puissance et à la majesté du Souverain Seigneur et Maître de toutes choses ?

— Votre oraison jaculatoire sera un acte d'adoration très humble.

—

— Si je me rappelle les faveurs sans nombre reçues de ce Bienfaiteur infiniment généreux ?

— Votre oraison jaculatoire sera un acte de vive reconnaissance.

—

— Si je songe à la bonté de notre Père céleste ?

— Votre oraison jaculatoire deviendra un acte d'amour.

—

— Si je pense au tribunal si redoutable du Souverain Juge ?

— C'est un acte de contrition que vous ferez comme oraison jaculatoire.

—

— Si je contemple mes misères aussi grandes que nombreuses ?

— Une ardente prière sera votre oraison jaculatoire.

— Et si je me souviens que Dieu est la vérité même et qu'Il ne manque jamais à l'accomplissement de ses promesses ?

— Vous ferez pour oraison jaculatoire un acte très vif de foi et d'espérance.

— Les saints ont-ils pratiqué l'exercice de l'oraison jaculatoire ?

— Ils y ont tous été fidèles.

— Comment ont-ils réussi à pratiquer fidèlement cet exercice ?

— En s'habituant au souvenir fréquent de la présence de Dieu.

— Et comment se sont-ils habitués au souvenir fréquent de la présence de Dieu ?

— En s'efforçant, comme nous l'avons déjà dit, de voir le Seigneur dans tous ses ouvrages, grands et petits, ainsi que dans tous les événements heureux et malheureux voulus ou permis par la divine Providence.

— Si, comme les saints, vous avez le bonheur de pratiquer fidèlement l'exercice excellent de l'oraison jaculatoire, que vous arrivera-t-il ?

— La pratique fidèle de cet exercice me rendra très agréable à Dieu et me vaudra des trésors de grâces qui, un jour, me rapporteront les trésors de gloire du paradis.

3

Méditation

+

Sa nature

— « Seigneur, vous êtes ici présent.

« Je suis devant vous ; vous êtes devant moi.

« Je suis même en vous, et vous êtes en moi, me voyant, m'entendant et connaissant les plis et replis de mon âme.

« Ô mon Dieu, je ne suis pas digne de paraître devant votre Majesté sainte, à cause de ma bassesse, de mon néant et surtout de mes péchés.

« Je m'humilie devant vous, ô Roi des rois, je me prosterne et je vous adore.

« S'il vous plaît, éclairez-moi, aidez-moi, assistez-moi. »

Voyons, Paul, votre âme ne pourrait-elle pas tenir à Dieu ce langage, ou un langage à peu près semblable ?

En d'autres termes, votre âme ne pourrait-elle pas se rappeler la présence du Seigneur, s'humilier devant Lui, l'adorer et le prier ?

— Il me semble que ce ne serait pas trop difficile.

— Eh bien, voilà ce que l'on appelle la préparation à la méditation, troisième espèce de prière mentale.

— Ecoutez maintenant l'histoire d'un petit garçon qui est devenu un grand saint.

Cet enfant gardait les troupeaux sur les montagnes.

Or voici ce qu'il faisait souvent :

Avec sa mémoire, il se rappelait la Passion de

Notre-Seigneur et la rendait présente à son esprit.

Avec les yeux de son esprit, il examinait ce bon Sauveur souffrant et mourant pour nous. Il voyait son corps tout ensanglanté, il regardait son côté ouvert, ses mains et ses pieds percés ; il considérait sa tête couronnée d'épines, couverte de poussière, de sueur, de crachats et de sang...

Alors son cœur ému et touché s'écriait :

« O Jésus ! C'est cependant pour moi que vous avez tant souffert !

« Que vous êtes bon et que le péché est un grand mal !

« O Jésus,

« Je vous bénis,

« Je vous remercie,

« Je vous aime,

« Je compatis à vos grandes douleurs,

« Pardonnez-moi tous mes péchés qui ont été la cause de votre Passion si douloureuse. »

A ce moment la volonté de l'enfant intervenait à son tour et prenait les meilleures résolutions.

Elle disait :

« Divin Sauveur, vous avez vécu, vous avez souffert, vous êtes mort pour moi ; je vivrai, je souffrirai et je mourrai pour vous.

« Je manquais de générosité pour accomplir tel petit sacrifice ; désormais je l'accomplirai très généreusement. »

Voilà ce que faisait notre petit garçon.

Dites-moi, Jules, ne pourriez-vous pas en faire autant ?

— Il me semble qu'on le pourrait, avec de la bonne volonté.

— Eh bien, c'est là ce que l'on appelle le corps de la méditation.

— En terminant, notre petit garçon ajoutait : « Seigneur, pardonnez-moi les défauts de mon entretien avec votre Majesté infinie.

« Bénissez votre enfant qui désire vous aimer de plus en plus, et faites-lui la grâce d'être fidèle à ses bonnes résolutions.

« O Marie conçue sans péché, priez pour moi qui ai recours à vous. »

Est-ce que ceci, Henriette, serait au-dessus de vos forces ?

— Je crois que je pourrais en faire autant, avec la grâce de Dieu.

— En le faisant, vous auriez complété la méditation par sa troisième partie, qui s'appelle la conclusion.

+

Sa pratique

— Je suppose, Arsène, pour en venir à la pratique, qu'on vous ordonne de méditer sur le paradis. Qu'allez-vous faire ?

— Tout d'abord, je dirai à Dieu :

« Seigneur, vous êtes ici présent, vous êtes près de moi, en moi-même, me regardant, me voyant tel que je suis.

« Je ne mérite pas, ô mon Dieu, de paraître devant vous.

« Je me prosterne devant votre Majesté infinie, je vous adore.

« S'il vous plaît, aidez-moi. »

— Ensuite ?

— Ensuite, ma mémoire se rappelant la pensée du paradis, je regarderai le ciel avec les yeux de mon esprit.

Je verrai sa gloire infinie et éternelle.

Je contemplerai ses trésors incomparables et surtout ses joies, ses délices indicibles, sa félicité tellement grande qu'on ne peut pas s'en faire ici-bas la moindre idée.

Alors je m'écrierai :

« Seigneur, qu'il est beau votre saint paradis !

« Que vous êtes bon de m'avoir fait une pareille destinée !

« Que Jésus est bon d'avoir versé tout son sang pour m'ouvrir la porte de ce délicieux et infiniment agréable séjour de la richesse, de la gloire et du bonheur !

« Merci, ô mon Dieu !

« Merci, ô mon Jésus !

« A tout prix je veux aller au ciel, et je prends la résolution de me rappeler tous les matins la pensée du paradis. »

— N'ajouterez-vous pas quelque chose ?

— Je dirai en terminant :

« Seigneur, pardonnez-moi mes imperfections et mes défauts.

« Bénissez votre petit enfant qui désire vous connaître, vous aimer et vous servir de mieux en mieux.

« Et, s'il vous plaît, rappelez-moi mes bonnes résolutions et aidez-moi à les mettre en pratique.

« O Marie conçue sans péché, priez pour moi qui ai recours à vous. »

==

— Dites-moi, Ernest, vous est-il plus difficile de penser à votre Père du ciel qu'à votre père de la terre ?

— Non.

— Vous est-il moins facile de penser à votre Sauveur si dévoué qu'à un bienfaiteur quelconque ?

— Nullement.

—

— Faut-il plus d'efforts pour se rappeler la récompense du ciel que pour se rappeler une récompense de la terre ?

— Point du tout.

— Est-il plus pénible de méditer sur la prison de l'enfer que de songer aux prisons de la terre ?

— Pas davantage.

—

— On pourrait donc, si on voulait, pratiquer tous les jours l'exercice de la méditation ?

— Avec de la bonne volonté, on y réussirait sans trop de difficulté, et on en retirerait les avantages les plus précieux.

+

Son importance

— Mais peut-être que cet exercice de la méditation n'est pas très important ?

— Il est au contraire de la plus haute importance.

—

— Dieu nous fait dire dans les livres saints (Ps. 1, 2, 3) :

« Heureux l'homme qui médite, jour et nuit, sur la loi du Seigneur ! Il sera comme un arbre qui est planté sur le courant des eaux et qui rapportera son fruit dans la saison. »

Dites-nous, Pierre, ce qu'il nous faut penser de ce langage ?

— Ce langage nous montre les grands avantages et toute l'importance de la méditation.

— Comment cela ?

— C'est que la méditation ferait rapporter des fruits à l'homme, comme le courant des eaux en fait rapporter à l'arbre.

—

— Saint Augustin nous enseigne que la méditation est le principe de toutes sortes de biens : Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve qu'aux yeux de saint Augustin la méditation est très importante.

—

— Est-il bien difficile de comprendre toute l'importance de la méditation ?

— Nullement.

—

— Si on méditait souvent sur la bonté de Dieu et sur le dévouement de Notre-Seigneur, qu'arriverait-il ?

— On aimerait de plus en plus notre Père céleste et son divin Fils, et on finirait par brûler d'amour pour eux.

—

— Si on faisait fréquemment des réflexions sur le ciel ?

— On ne reculerait devant aucun sacrifice pour mériter cette belle récompense.

—

— Que pensez-vous, Valentine, de celui qui réfléchirait sérieusement sur l'enfer ?

— Celui-là n'oserait jamais se rendre coupable de péché mortel ; ou s'il y tombait, il se hâterait d'en sortir.

—

— Si l'on songeait bien à la durée infinie d'une éternité malheureuse, voudrait-on, pour un plaisir d'un moment, s'exposer à des tourments sans fin ?

— Jamais.

—

— Pourquoi donc la terre des âmes est-elle dans la désolation spirituelle ?

Pourquoi y a-t-il tant d'hommes qui vivent et s'exposent à mourir dans le péché ?

— La sainte Ecriture nous répond :

« C'est parce qu'il n'y a presque personne qui réfléchisse dans son cœur. »

+

— Quelle est votre résolution ?

— Avec la grâce de Dieu, je ferai, tous les matins, une petite méditation, que j'aurai soin de préparer dès la veille au soir.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGE PAROISSIAL

LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

XI

MATER PURISSIMA

« Qu'est-ce que l'homme pour qu'il soit sans tache, et comment le fils de la femme apparaîtra-t-il juste devant Dieu ? Voilà que parmi ses saints même, personne n'est confirmé en grâce, et les cieux ne sont pas purs devant lui. » (Job, xv, 15). Je regarde le ciel et son immense coupole sous laquelle respandit le soleil : je suis ravi de cette douce et pure lumière ; ce bleu limpide m'attire et me fait penser à l'azur éternel de l'amour infini. Mais je sais que ce radieux soleil subira bientôt le joug des ténèbres et qu'avant la nuit peut-être les nuages auront voilé son glorieux éclat, éteint ce beau saphir, souillé la pureté du firmament. Dieu regarde ainsi le ciel des âmes et dans les plus belles il voit des souillures, même « les anges n'ont pas été purs à ses yeux. » (Job, iv, 18).

Cependant il est une âme que Dieu a trouvée parfaite, une créature dont l'innocence et la beauté le ravissent : c'est Marie. « Il convenait, dit saint Anselme, que la bienheureuse Vierge brillât d'une pureté supérieure à toute pureté, celle de Dieu exceptée. »

Or en quoi consiste la pureté sinon en l'exemption de toute souillure, de tout péché ? Marie est mère, nous le savons ; et elle est parfaitement pure, parce qu'elle n'a point subi la flétrissure du *péché originel*, et n'a pas connu le *péché actuel*, même le moindre.

I

Le premier décret divin a été pour racheter Marie. Enveloppée dans la chute universelle par la faute d'Adam, elle fut sauvée la première par les mérites de son Fils, *intuitu meritorum Christi*. Elle n'est donc pas exclue de la rédemption commune, elle y a eu au contraire la part la plus grande et la plus miséricordieuse. Par elle-même elle n'est rien et ne peut rien, elle le sait et le confesse hautement, elle doit tout à son Fils. Et comme elle se confond en actions de grâces parce que le Seigneur « a regardé la bassesse de sa servante, » elle a plu infiniment à Dieu.

1. Aussi la première parole solennelle de Dieu après la chute affirme son privilège unique de pureté immaculée. Le démon est là qui revendique le prix de sa victoire, sa part de dépouilles ; son orgueil éclate et il se croit le maître de cet univers qu'il a détourné de sa fin, de la race

humaine qu'il a fait périr en un immense naufrage. Dans son attitude insolente il semble redire son mot de révolte : *Non serviam !* et il ajoute : « C'est moi désormais que les hommes adoreront. Je suis le maître et le triomphateur ! »

Alors Dieu lui dit pour lui rappeler qu'il est au contraire l'éternel vaincu : « Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et la sienne, elle t'écrasera la tête... » (Gen., iii, 14). Pesez bien chacun de ces mots : *Je mettrai*, non pas aujourd'hui, mais au temps que je choisirai, quand les hommes auront suffisamment expié leur faute et que leurs désirs, leurs prières ardentes feront pleuvoir le Juste des nuées du ciel, je mettrai *une inimitié* entre toi et la femme, inimitié implacable et radicale, inimitié mortelle qui ne supporte aucune alliance possible, n'admet aucune affection, aucune amitié ni avant ni après, jamais ! « Je ne me contenterai pas que tu rampes sur la terre, suivant l'explication de saint Jean Chrysostome, mais j'établirai une inimitié sans trêve entre la femme et toi ; et non seulement je la rendrai ton ennemie éternelle, mais je rendrai aussi sa postérité l'ennemie éternelle de ta postérité. » (Hom. xviii sur la Genèse).

On ne saurait s'exprimer avec plus d'énergie, en paroles plus vengeresses. Comment admettre après cela que Marie, « la femme ennemie » du démon, ait pu être un seul instant ou son amie ou son esclave soumise ?

Peu importe que ce soit elle ou sa postérité qui écrase la tête du serpent, — car il y a deux interprétations à ce texte, — que ce soit Marie ou Jésus, c'est toujours ou Marie par la puissance de Jésus, ou Jésus par l'humanité qu'il tient de Marie, qui frappe, qui écrase, qui anéantit le royaume de Satan, et celui-ci subit toujours la défaite humiliante, l'affront complet, la ruine absolue, de la main de la femme.

Puisqu'elle a été l'ennemie constante du démon, elle n'a donc jamais été sous son odieuse domination, elle n'a jamais eu le péché originel.

2. Aussi bien, si elle eût jamais porté le stigmate de la faute originelle, eût-elle mérité d'être saluée par l'ange comme pleine de grâce, *gratia plena* ? Vous êtes pleine de grâce, lui disent à l'envi tous les Pères, car « vous avez porté en vous toute la grâce par l'éclat de tous les dons divins. » (S. André de Crète). « Vous êtes justement appelée pleine de grâce, parce que vous seule avez obtenu une grâce que nulle autre ne mérita, celle d'avoir porté dans votre sein l'auteur de la grâce. » (S. Ambroise, sur S. Luc, lib. ii). « Je vous salue parce que vous êtes plus sainte que les anges, plus élevée que les archanges, plus belle que les chérubins, plus auguste que les séraphins, plus élevée que le ciel, plus pure que le soleil. » (S. André de Crète). Serait-elle pleine de grâce et parfaite si elle avait une tache à son origine, — semblable à une belle plante qui se glorifie de la luxuriance de son feuillage, du parfum et de l'éclat

de ses fleurs, mais qui est rongée à la racine par un ver affreux ?

D'ailleurs l'honneur de Dieu et la dignité de Marie exigeaient qu'elle fût exempte de toute souillure originelle.

3. La dignité de Marie. Il existe entre la mère et le fils une intime affinité qui fait que le fils ressemble à sa mère. C'est là une des plus douces prérogatives d'une mère, de pouvoir dire avec une légitime fierté : « Je me retrouve, je me contemple, je me *mire* dans mon fils. » En Jésus-Christ, il y eut non seulement ressemblance physique parfaite avec sa sainte mère, mais ressemblance morale, telle qu'entre l'âme de Marie et celle de Jésus régnait une harmonie semblable à celle de deux astres doués de la même splendeur et du même éclat. La beauté, la dignité de l'âme de Marie consistait surtout dans cette céleste ressemblance qui nous ravira pendant l'éternité.

Or qu'est-ce que le péché, sinon, comme l'a défini saint Denis, une habitude de dissemblance avec Dieu, *habitus dissimilitudinis Dei* ? Si donc Marie eût été souillée du péché originel, celle qui devait être la mère de Dieu aurait donc commencé par lui être tout à fait dissemblable, étrangère, ennemie ? Que serait devenue alors sa haute, son incomparable dignité ? Voulez-vous savoir quelle est la suréminente dignité de la sainte Vierge ? C'est saint Thomas qui va nous l'apprendre avec l'exactitude et la sublimité de sa langue théologique : « L'humanité de Jésus-Christ, dit-il, parce qu'elle est unie à Dieu, et la bienheureuse Vierge parce qu'elle est Mère de Dieu, ont une certaine dignité *infinie*, qui leur vient de Dieu, le bien infini. » C'est donc une dignité supérieure à tout ce que l'homme peut concevoir et imaginer dans son esprit et avec tous ses efforts, attendu que son intelligence demeure bornée et finie. « Aussi, continue le saint Docteur, ne peut-il y avoir meilleur qu'eux, car il ne peut y avoir meilleur que Dieu. »

Eh bien ! cette dignité souveraine, excellente, divine, cette union ineffable entre le Fils de Dieu et Marie, cette autre union hypostatique, en quelque sorte, ce rêve et ce désir des siècles, cette merveille du temps et de l'éternité, cette gloire unique de Dieu, cette joie des élus, ce bonheur des anges, Dieu aurait pu permettre que tout cela fût prosterné devant Satan ! Si bien que celui-ci eût pu dire : « Il n'y a rien de meilleur que Marie, mais il y a plus fort et plus puissant, c'est moi ! Sa chair comme celle de son Fils m'est tributaire, je l'ai marquée de mon stigmatisme de révolte et d'ignominie, j'y ai laissé mon empreinte. Elle a été ma fille avant d'être l'élue de Dieu. Avant d'être le Christ fils de Dieu, Jésus a été par

sa chair mon fils et mon esclave comme les autres hommes ! »

4. Si la dignité de Marie repousse cette conclusion, ce blasphème, l'honneur de Dieu le rejette plus énergiquement encore. Dieu, nous l'avons vu, l'avait solennellement promis : « J'établirai une inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne. Elle t'écrasera la tête ! » Si Marie a reçu comme nous la tache originelle, si elle a été pécheresse comme nous, je cherche en vain l'effet de la promesse de Dieu. Marie et le démon s'accordent en effet parfaitement ensemble, il est le père de la rébellion, elle est la fille du péché. C'est donc le démon qui est son vainqueur et qui lui écrase la tête, comme le maître domine et torture son esclave. Dieu n'a pas tenu parole, il a menti à la face du ciel et de la terre.

L'honneur des parents rejaillit sur les enfants, mais il est aussi dans l'ordre des choses qu'un fils se glorifie de son père, de sa mère. Qui de vous n'est fier de sa famille, ne garde avec une juste jalousie l'intégrité et l'honneur du nom ? Vous êtes riches ? vous parlez des vaillants aïeux qui vous ont conquis la fortune et laissé de nobles exemples. Vous êtes pauvres ? mais vous possédez une richesse que n'oseront jamais revendiquer certains puissants du jour, c'est l'honnêteté ; vous pouvez passer partout la tête haute en disant : « Mon père était un modeste travailleur, mais il n'a jamais forfait, et l'estime publique l'entourait d'une auréole d'honneur. Ma mère était une humble fille du peuple, mais sur son front chacun lisait : piété, travail, probité et bonté. Elle était secourable et douce, bonne au pauvre monde et d'une réputation sans tache. » Et c'est à bon droit que vous vous vantez de votre sainte, obscure et noble origine. Votre noblesse est plus pure et plus généreuse souvent, bien qu'elle ne s'appuie pas sur des écussons vaniteux, que telle noblesse blasonnée et frelatée. C'est la gloire inaliénable des honnêtes gens.

Or, cette fierté qui est la vôtre, Dieu seul ne pourrait s'en prévaloir pour sa mère ? Il aurait à rougir d'elle et Satan viendrait la traiter de pécheresse sans la calomnier ? Dieu lui permettrait de trainer ainsi dans la boue son honneur sans qu'il puisse protester ?

On se demande vraiment comment il s'est pu rencontrer des esprits assez peu judicieux pour contester la Conception immaculée de Marie, au risque de rouler en de telles absurdités.

Non, il n'y a aucune dissemblance entre le fils et la mère. Jésus n'est pas le fils d'une pécheresse. Il peut à bon droit se glorifier de Marie. Il eut à choisir une mère parmi ses créatures : il la choisit belle, parfaite, si pure et brillante que les anges pâlisent devant elle, comme pâlit la lune à la clarté du soleil. Le Sauveur a pu sans honte résider dans son sein. Dès longtemps l'âme de Marie le désirait, l'appelait, l'attendait ; « elle l'avait conçu dans son esprit bien avant que de le concevoir dans son sein, » dit saint Ambroise.

⁴ Dicendum quod humanitas Christi, ex hoc quod est unita Deo, et Beata Virgo ex hoc quod est Mater Dei, habent quandam dignitatem infinitam ex bono infinito quod est Deus ; et ex hac parte non potest aliquis fieri melius eis, sicut non potest aliquid melius esse Deo. (1^o P. q. 25, art. 6).

« O âme admirable, s'écrie saint Grégoire de Nicomédie, qui dans un corps parfait montra des qualités qui dépassent la nature ! O pureté suprême, ô ascension des années ! Que d'échelons saints elle a dressés vers les hauteurs célestes pour que le Verbe s'en servit afin de descendre vers nous par un abaissement nouveau ! » Mais que parlé-je d'abaissement alors que saint Augustin trouve en Marie des raisons de gloire pour son Fils ! « Son abaissement, dit-il, lui vient de ce qu'il est homme, né d'homme ; mais sa grandeur lui vient de ce qu'il est né d'une vierge. » Ainsi la pureté immaculée de Marie est le principe de la grandeur de Jésus. « Le sein virginal n'a pas abaissé, mais exalté le Christ ! »

Aussi combien nous devons remercier l'Eglise d'avoir fait un dogme de l'Immaculée Conception ! Ainsi elle a proclamé une vérité de bon sens, une doctrine que tous les siècles chrétiens ont acceptée et que notre époque a embrassée avec une dévotion sans égale, doctrine consolante, qui nous élève vers l'idéal de la pureté, nous fait mieux connaître les trésors de la miséricorde divine, et surtout mieux aimer Dieu dans la plus belle de ses œuvres.

II

« Par l'Immaculée Conception de Marie, chante l'Eglise, vous avez, ô Seigneur, préparé à votre Fils une demeure digne de lui. *Per immaculatam Conceptionem dignum Filio tuo habitaculum præparasti.* » Marie est en effet sainte, elle est pure, d'une sainteté et d'une pureté suréminente. Mais cette demeure il fallait l'entretenir belle et digne de Dieu. Prenez les plus grands saints, par exemple saint Paul ou saint François d'Assise : ils avaient malgré tout la tache originelle, ils gardaient toujours saignante la blessure primitive, si bien qu'ils ne se sentaient jamais confirmés en grâce et ils craignaient constamment de pécher, de se damner même. Est-ce que saint Paul ne nous apprend pas que Dieu lui envoya le soufflet de la chair, de peur qu'il ne vint à s'enorgueillir de ses révélations, et pour lui rappeler que des hauteurs du troisième ciel il pouvait encore retomber dans les abîmes de l'enfer ? Aussi bien retrouvons-nous dans ses épîtres plus d'un cri d'angoisse de sa conscience : « Je ne me sens pas coupable et pourtant je ne me sens pas justifié pour cela. » Travaillons, obéissons, mortifions-nous « de peur que nous ne soyons damnés avec ce monde, » *ut non cum hoc mundo damnemur.*

Ces angoisses, Marie ne les éprouva point, car elle n'avait pas en elle le foyer du péché, *fomes peccati*, le penchant vers le mal, la concupiscence qui nous fait rechercher avec délices le plaisir des yeux, les voluptés de la chair ou le charme des honneurs, cette « superbe de la vie. » Parfaitement pure, en paix avec sa conscience, commandant en reine aux puissances de son âme, elle était portée au bien, comme Eve au sortir des

maines du Créateur. Mieux que cela : elle était dans l'heureuse impuissance de pécher, parce que Dieu lui avait donné éminemment l'esprit de prière et la maîtrise de sa volonté.

1. *L'esprit de prière*, qu'Eve avait aussi reçu mais dont elle n'usa point, car ce qui la perdit ce fut l'indifférence, la curiosité du mal, l'oisiveté de l'esprit, le rêve.

Eve *la rêveuse*, rêva naturellement de l'inconnu, elle se demanda le pourquoi des commandements de Dieu qui la gênaient. Elle chercha le mal et le trouva, et ce mal, vaste océan de fange, jaillit sur ses enfants.

Mais Marie *la prieuse* n'a pensé qu'au bien, l'idée même du mal ne vint jamais effleurer son âme. Non pas qu'elle ne le connût point : comment vivre dans le monde sans le connaître ? Mais elle le voyait dans sa laideur, son horreur naturelle, sa misérable réalité, la haine de Dieu qu'il implique et qu'il professe. Alors elle se réfugiait dans la prière, comme l'oiseau qui voit le chasseur meurtrier s'élève vers le ciel.

Oh ! ne vous abandonnez jamais sur la pente des rêves malsains, comme fit Eve au pied de l'arbre de la science du bien et du mal ! Une seule complaisance suffit à vous perdre, et beaucoup plus facilement qu'elle, car elle était pure, exempte de tout péché, admirablement droite et belle, portant l'empreinte encore des mains très aimantes de Dieu, tandis que nous, nous portons le poids de nos vices et de nos fautes, de nos funestes habitudes, sans parler des autres vices originels que nous tenons de nos aïeux et qui pèsent aussi sur notre vie, sur notre conduite.

Eve *la rêveuse* nous a perdus. Elle a voulu voir, savoir, toucher la fange, elle a interrogé, les charmes du vice l'ont tentée ; son crime, c'est celui-là, de s'y être arrêtée, d'avoir cherché à connaître non seulement le bien, mais le mal, de s'être ravalée, elle créature céleste, faite pour converser avec Dieu, à converser avec le serpent.

Marie *la prieuse* au contraire nous a sauvés. Elle n'a rien voulu connaître du mal pour s'y complaire, elle n'a écouté que la voix de son ange, elle s'est élevée naturellement vers Dieu, et sa volonté l'a maintenue dans ces régions supérieures, et chaque pensée, chaque action transformée par la prière lui valait une immense accumulation de mérites nouveaux.

La prière fortifie et épure l'âme. Marie en eut besoin, car une chose essentielle est à remarquer dans sa ressemblance avec Eve avant son péché.

Eve ne devait éprouver ni la douleur, ni la maladie, ni la mort. Ces trois afflictions sont pour nous le résultat terrible de notre déchéance. Comme on le dit dans le langage chrétien aux chrétiennes assez vaillantes pour le comprendre et pour savoir souffrir, — car vous souffrez autrement et plus que l'homme, à tout point de vue : — c'est *la loi du péché* ! Eh bien ! Marie qui n'avait pas le principe du péché en subit cependant la loi, en accepta volontairement les consé-

quences. Elle ignore le mal, mais elle connaît toute douleur.

La souffrance, c'est la prière en acte, c'est l'exercice le plus élevé de la prière !

Ah ! c'est là que je la trouve admirable ! Et si vous me demandez comment Dieu s'est préparé en elle une demeure vraiment digne de lui, une créature parfaitement pure et digne de le nourrir de sa chair et de son sang, digne surtout de rester pendant sa longue carrière le tabernacle bien-aimé où le Saint-Esprit aimait à résider, je vous répondrai que ses souffrances, mieux encore que ses vertus, lui ont conquis ce privilège, ses souffrances qui ne devaient pas être son lot, qui étaient en quelque sorte contre sa nature immaculée, mais qu'elle endura avec bonheur, par amour de Dieu, par amour pour nous.

Ne nous étonnons pas d'ailleurs que Jésus et Marie aient voulu souffrir ainsi. Est-ce que la souffrance n'est pas en quelque sorte notre fonction nécessaire trop habituelle, hélas ! qui ne s'explique que par un désordre originel profond ? Il est nécessaire, pour qu'on ne se révolte pas, que nous nous disions que Marie, la mère très pure qui n'avait rien à expier, Marie, la perle de l'humanité, a voulu partager notre triste héritage, que Jésus-Christ le Fils de Dieu en a revendiqué pour lui la plus large part, et que le ciel est au bout, le ciel qui la couronne et où pendant l'éternité nous remercierons Dieu de nous avoir ainsi, durement parfois, épurés par l'épreuve.

Toute autre explication n'explique rien et ne saurait aboutir qu'au désespoir.

2. Mais pour rester pur il faut le *vouloir*. Marie fut toujours la reine et la maîtresse de sa volonté. Elle voulut garder sa pureté, son union parfaite avec Dieu, ne rien faire qui pût lui déplaire en rien. Elle le voulut, et c'est ce qui vous manque, à vous surtout, mes enfants, qui hésitez toujours entre le plaisir qui souille et le devoir qui grandit et purifie l'âme. Ah ! si vous saviez vouloir, être bonnes, rester pures et devenir meilleures, comme cela vous serait facile et comme Marie serait contente de vous !

Qui de vous ignore ce que Marie jeune fille demandait à Dieu au temple ? C'est saint Bonaventure qui nous l'apprend, sa prière renfermait sept demandes : « Faites, Seigneur, disait-elle, que je vous aime de tout mon cœur, de toutes mes forces ; que j'aime mon prochain comme moi-même ; que j'aime tout ce que vous aimez et comme vous l'aimez ; que je haisse tout ce que vous haissez ; que j'obtienne l'humilité, la pureté, la patience ; que je connaisse la Mère du Rédempteur afin de me vouer à son service ; enfin conservez sur la terre un temple où l'on vous adore, et un peuple qui vous soit fidèle ! » Oh ! cette belle prière, cet autre *Pater*, récitez-le souvent, faites-le vôtre. Mais vous l'avez remarqué, Marie demandait à Dieu la pureté, et pour la fortifier elle s'adonnait à un travail constant, aux bonnes

œuvres, et comme la femme forte elle ne reculait point devant les travaux pénibles.

Il y a cinquante ans à peine, dans la Franche-Comté, quand deux jeunes gens se mariaient, ils montaient sur un char orné en tête d'une quenouille assortie et enveloppée d'une bandelette de pourpre, et traversaient ainsi le village. C'était sans doute le symbole touchant de ce que serait l'épousée : laborieuse, habile à filer le chanvre et le lin, capable de fonder sur l'économie et le travail une solide maison d'où ne serait point banni l'éclat de l'aisance, représentée par la pourpre. Mais cet appareil de labeur intime rappelait aussi Marie, qui filait constamment au temple les plus beaux tissus pour les ornements sacerdotaux. Il signifiait enfin que la jeunesse doit mettre sa pureté sous la protection de la prière et du travail.

Soyez laborieuses et vigilantes comme la lampe qui luit toute la nuit, veillez sur votre cœur, ne le laissez pas se prendre aux affections dangereuses ou illégitimes, vous ne seriez plus les dignes enfants de Marie « la mère très pure. » Vous êtes environnées de pièges et de dangers ; mais ne vivait-elle pas comme vous au milieu d'un monde mauvais ? Plus sensible, plus clairvoyante et délicatement exquise que vous, combien plus que vous elle a dû souffrir, subir de dégoûts en face des laideurs ambiantes, des fautes, des désordres et des crimes ! Mais le mal ne l'attirait point, elle s'en éloignait avec mépris, parce qu'elle voulait demeurer pure, et aux yeux de Dieu elle était si belle que saint Jean nous la représente « vêtue du soleil, » *mulier amicta sole*, et foulant aux pieds la lune, c'est-à-dire toutes les fragilités changeantes. A son exemple, méprisez les frivolités mondaines qui vous confinent et vous retiennent en terre, et restez enveloppées de votre vertu, de votre modestie, comme d'un manteau virginal.

L'ŒUVRE DE SAINT-FRANÇOIS DE SALES

Mes frères,

Il est des hommes à qui Dieu a confié la glorieuse mais difficile mission d'aller à la conquête des âmes, de les transformer, de les régénérer, de les sauver. Ce sont les apôtres, ce sont les prêtres. Mais l'apostolat est-il l'apanage exclusif du sacerdoce ? Est-il interdit aux simples fidèles de coopérer à l'œuvre du salut des âmes et d'étendre autour d'eux le règne de la vérité ? Non, mes frères. Il nous faut, à l'heure actuelle surtout, des chrétiens militants qui ne se contentent pas de posséder la foi pour eux-mêmes, mais qui cherchent à la répandre autour d'eux en unissant leurs efforts à ceux du prêtre.

L'Association de Saint-François de Sales, dont

le but est de *donner*, de *conserver* et de *rendre* la foi aux âmes, vous aiderez excellemment et sans trop de peine à remplir ce devoir d'apostolat. Pour une modique somme qu'il ne vous sera certes pas impossible de prélever sur vos plaisirs, pour un sou par mois, elle vous permettra de prendre part à une œuvre de zèle en rapport avec les besoins des temps dans lesquels nous vivons.

I

L'Œuvre de Saint-François de Sales a d'abord pour but de donner à Dieu les âmes des enfants, par la fondation et l'entretien d'écoles libres.

Ces pauvres enfants que Notre-Seigneur a tant aimés, qu'il se plaisait à caresser, à bénir et dont il disait : « Laissez-les venir à moi ! » hélas ! ils sont de nos jours en grand danger de ne plus pouvoir aller à lui, parce qu'il n'y a plus personne pour leur faire connaître et aimer ce divin Maître-Seigneur Jésus-Christ.

Autrefois, la famille, l'Eglise et l'école ne faisaient qu'un pour cultiver dans ces jeunes âmes la semence de la foi que le baptême y avait déposée ; mais vous savez qu'un vent d'indifférence, pour ne pas dire d'impiété, a soufflé sur le monde.

La famille ne s'occupe plus de l'éducation chrétienne de ses jeunes membres ; la mère ne fait plus s'agenouiller matin et soir l'enfant que Dieu lui a donné, elle ne lui fait plus joindre ses petites mains pour adorer son Père qui est au ciel, ou bien si elle y songe quelquefois, les préoccupations de la vie, le travail qui l'appelle au dehors dès la première heure, et le soir les fatigues accablantes de la journée, l'empêchent de remplir ce devoir d'une manière exacte et régulière. On compterait facilement les mères qui parlent de Dieu à leurs enfants, qui élèvent souvent leurs pensées vers lui et disent : « Mon fils, Dieu te voit, prends garde de ne pas l'offenser. » L'enfant, en fait de connaissances religieuses, n'apprend rien ou presque rien à la maison ; sa formation chrétienne y est nulle ou presque nulle. Heureux encore quand il n'y entend pas des propos impies !

L'Eglise, trop limitée dans son action, lui ouvre son temple deux ou trois fois par semaine. Mais qu'est-ce qu'une centaine de leçons de trois quarts d'heure pour former une vie tout entière ? Et quand l'enfant, en dehors de l'Eglise, n'a pas appris par cœur les grandes vérités que nous sommes chargés de lui enseigner, que retiendra-t-il de nos paroles ? Et supposé qu'il puisse répondre suffisamment pour qu'avec beaucoup d'indulgence nous l'admettions à la première communion, qu'en gardera-t-il à quinze ans, à vingt ans, dans le cours de sa vie ?

Reste l'école. Or, vous savez que l'école officielle est neutre, c'est-à-dire qu'elle ne s'occupe ni d'instruction religieuse, ni de morale chrétienne. Je n'apprécie pas : je constate un fait.

Alors, des âmes généreuses se sont dit : « L'ins-

truction donnée à l'église ne suffit pas, les âmes des pauvres enfants sont négligées ; nous allons fonder, ouvrir et entretenir des écoles chrétiennes, où l'on apprendra à l'enfant à connaître Dieu et à l'aimer, où on lui enseignera le catéchisme. Cet enseignement répété tous les jours finira par former des âmes profondément religieuses, comme la goutte qui tombe toujours au même endroit finit par creuser la pierre. »

Quelle noble mission pour vous, âmes sérieusement chrétiennes qui m'écoutez, de contribuer par vos aumônes à élever ces asiles où Jésus ouvrant ses bras aux enfants de la France leur fait entendre cet appel plein de douceur et de tendresse qui ravissait autrefois les mères de la Judée : « Laissez venir à moi les petits enfants ! »

II

Lorsque cet enfant du peuple sort de l'école et se voit jeté à l'industrie, des lois protectrices de sa faiblesse empêchent que son corps, dont la formation n'est pas complète, ne soit écrasé par un travail exagéré. Ce sont de sages précautions, et il serait à désirer qu'elles fussent plus rigoureusement observées. Mais s'il faut défendre ce jeune corps contre les labeurs exténuants qui en compromettent la croissance normale, ne doit-on pas une vigilance plus grande, une protection plus étroite à l'âme de cet enfant ?

La foi et la vertu sont faibles encore en lui, sa famille rarement chrétienne est bien souvent un obstacle à sa persévérance, les passions vont s'éveiller, le monde avec ses appâts et ses dangereuses séductions est là autour de lui qui le guette comme une proie facile.

On frémit quand on pense combien d'âmes enfantines peut ravager un seul homme corrompu au milieu d'un atelier. Mais, hélas ! il faut le dire avec des larmes, l'immense majorité des enfants du peuple, au sortir de l'école primaire, entre à l'école du vice.

De ce fait évident, il faut conclure à l'absolue nécessité des *patronages*.

Maintenir l'âme de l'enfant dans son intégrité durant la période critique, entre la sortie de l'école et l'entrée au régiment, achever son éducation qui n'est que commencée, le garder à l'abri des influences mauvaises ou bien lutter contre celles dont on ne peut le préserver, lui faire un tempérament solide capable de résister à tous les dangers de la caserne, c'est, à l'heure actuelle, l'œuvre par excellence. « L'œuvre des patronages, disait Léon XIII au T. H. Frère Joseph, est capitale. En instruisant les enfants dans leurs écoles, les Frères n'ont fait que la première partie de leur besogne ; la seconde est aussi importante, plus importante encore s'il est possible. Car sans les œuvres de persévérance, le long et pénible travail de l'école serait presque toujours compromis, parfois anéanti. »

Il faut donc faire des patronages, parce que sans cela, ce serait imiter le jardinier qui, après avoir

III

confié à la terre une semence délicate, ne prendrait d'elle aucun des soins nécessaires pour la faire germer, s'épanouir, produire des fleurs et des fruits. Il faut faire des patronages aussi parce que les partisans de l'éducation sans religion, comprenant comme nous l'insuffisance de l'école pour faire triompher leurs idées, ont déjà créé tout un ensemble d'œuvres, destinées à leur assurer la mainmise sur la jeunesse et à soustraire les enfants à l'influence de l'Eglise. Dieu me garde de prétendre que telle est toujours l'intention des membres et même des promoteurs de ces œuvres ! mais il n'en est pas moins vrai qu'ils concourent à la réalisation d'un plan général de déchristianisation de la France.

C'est ce qu'a compris l'œuvre de Saint-François de Sales, et c'est pourquoi elle alloue des subsides importants pour multiplier partout les abris où la jeunesse trouve, avec les amusements honnêtes et les distractions légitimes nécessaires à son âge, les secours surnaturels qui la maintiennent dans le chemin du devoir, dans la pratique des vertus qui font les races vigoureuses et les âmes vaillantes. Soyez saintement fiers et joyeux, mes frères, de l'aider dans cette tâche. Oui, à côté des adolescents rongés par le vice, à côté de cette jeunesse énervée, voluptueuse, incroyante que façonnent d'un commun accord l'impiété et les passions, il s'en élève une autre qui croit, qui espère, qui aime. bercée dans les bras de l'Eglise, réchauffée dans son sein, fortifiée ou régénérée sans cesse par la pénitence, nourrie du corps du Christ, elle procurera, nous en avons l'espérance, la revanche des scandaleux triomphes de l'incrédulité. Si nous devons être sauvés, nous ne le serons que par cette nouvelle génération formée pour la lutte, baptisée, ointe et comme sacrée avec les larmes et le sang de l'Eglise sa mère.

Mais je sais bien ce qu'on nous objecte : « Votre action est très limitée. A quinze ans, malgré tous vos efforts, la plupart des jeunes gens vous échappent. » Oui, c'est vrai, plus d'une fois dans nos œuvres de jeunesse, les suivant du regard anxieux de notre sollicitude, nous voyons sombrer des barques qui nous semblaient prédestinées à faire une heureuse traversée ; mais notre tristesse n'est jamais sans espoir, nous comptons sur la puissance des souvenirs et surtout sur la miséricordieuse bonté de Dieu. Cent fois, nous avons constaté l'indéniable vertu de l'éducation chrétienne ; dans les plus intimes profondeurs de l'âme, là où le souffle dévorant des passions ne peut atteindre, elle dépose des germes indestructibles de résurrection et de vie qui se développent tôt ou tard sous l'action sacerdotale.

Il est impossible qu'un jeune homme reste en contact pendant quelques années avec un cœur de prêtre sans garder un souvenir attendri et reconnaissant de cette religion sainte qui lui est apparue au sortir de l'enfance et au seuil de l'adolescence sous les traits de l'affection, du dévouement et de la vertu.

Il serait extrêmement désirable que l'homme fût fidèle à son Dieu pendant tout le cours de son existence, mais par suite d'un penchant trop naturel à la faiblesse humaine, il se relâche de sa ferveur primitive, commet le péché, devient la proie de l'indifférence et par suite la proie de l'incrédulité elle-même.

Pour secouer sa torpeur, les moyens d'action ordinaires sont insuffisants, il faut une secousse profonde, une commotion vive ; ce sera le rôle du missionnaire, et c'est pourquoi notre Association ne se contente pas de donner la foi et la vertu par l'école chrétienne et de les conserver par les patronages, mais encore elle les réveille en favorisant les *missions paroissiales*.

Lorsque autrefois le peuple juif s'en allait loin de Dieu et de sa loi sur les chemins de l'erreur et du vice, Dieu lui envoyait des prophètes pour le tirer du sommeil de l'indifférence, et alors on voyait ces missionnaires de l'ancienne loi, portant dans les plis de leur manteau les promesses et les menaces de Dieu, on les voyait sortir de leur retraite et se diriger lentement vers le trône du roi et à travers le peuple pour leur dire : « Ecoutez, ô prince, écoutez, ô peuple ! Le Seigneur vous parle par notre bouche. Si vous endurez votre cœur, malheur à vous, malheur à Jérusalem ! Le vent de la justice divine vous balayera comme la paille légère que le souffle emporte, que le feu dévore en un clin d'œil. »

Ce langage inspiré des missionnaires de l'ancienne loi est aussi celui des missionnaires de la loi nouvelle. Aux hommes qui s'acharnent à la poursuite du plaisir, de la fortune et du bonheur, qui se laissent entraîner par le tourbillon des affaires, qui se passionnent pour les choses éphémères de ce monde, ils rappellent la grande maxime évangélique : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? » Aux incrédules qui se réfugient dans le néant pour y chercher le repos dans le vice, ils crient bien haut : « Vous avez beau vous cramponner au temps, c'est l'éternité qui s'avance ; vous avez beau appeler le néant, c'est Dieu seul qui répond. »

A côté de ces pauvres pécheurs, il est des chrétiens qui, tout en restant dans la voie, n'y marchent pas avec assez d'ardeur ; âmes tièdes, languissantes, endormies, ou partagées entre le désir d'aller au ciel et celui de jouir de la terre ; âmes insuffisantes qui ne donnent pas à Dieu ce qu'il leur demande et a droit de leur demander en retour de tout ce qu'il fait pour elles ; chrétiens qui boîtent, pour me servir d'une expression de nos livres saints, ayant un pied dans la religion, un autre dans le monde. Eux non plus n'ont pas la paix promise aux seules âmes de pleine et parfaite bonne volonté ; ils ne peuvent pas l'avoir. Et à ceux-là les missionnaires viennent dire : « Allons, courage ! Soyez donc plus énergiques,

plus vaillants ; marchez dans la voie chrétienne d'un pas plus ferme ; ne vous laissez pas attarder ; montrez-vous, affirmez-vous vraiment, franchement chrétiens ; soyez-le dans tous les détails de votre vie. »

Quant aux justes, les missionnaires ont à remplir vis-à-vis d'eux la consolante mission dont Dieu les charge par son prophète : « Dites au juste que tout va bien pour lui, et qu'il mangera le fruit de son travail. » Mais en même temps, ils leur rappelleront « que celui qui est juste doit se justifier encore, et celui qui est saint se sanctifier encore » et que le chrétien, à quelque point de la route qu'il soit parvenu, doit non se reposer, mais oubliant « ce qui est derrière lui, marcher en avant, progresser sans cesse dans la direction du ciel. »

Or, je vous le demande, à la pensée du bien qui s'opère ainsi avec le concours de votre zèle, quelle ne doit pas être votre joie ! C'est la joie des anges qui chantent au ciel la conversion d'une seule âme qui fait pénitence ; c'est la joie du bon Pasteur qui, après avoir gravi péniblement la montagne, finit par retrouver au milieu des broussailles la brebis égarée ; c'est la joie du père du prodigue lorsque, après les années si longues de l'absence, revient l'enfant de ses douleurs ; c'est la joie du prêtre qui prononce la sentence d'absolution sur le pécheur repentant. « Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, car votre récompense en sera grande au ciel. »

Le ciel, voilà la joie suprême et la récompense dernière du zèle. Il est raconté au livre des Rois que Jonathas ayant transgressé involontairement un ordre de Saül, son père, celui-ci ordonna qu'on le mit à mort. Alors le peuple entier qui chérissait Jonathas se leva et protesta avec un noble courage contre l'arrêt sévère du roi. « Eh quoi ! Jonathas mourra ! s'écria-t-il. Jonathas, le sauveur de ses frères ! A Dieu ne plaise ! Nous jurons qu'il ne tombera pas un cheveu de sa tête. » Et Jonathas fut sauvé. Ainsi, au dernier jour de votre vie terrestre, à ce moment terrible où les ombres de la mort vous environneront, si le démon voulait troubler votre agonie et vous faire tomber dans le désespoir, les âmes sauvées par votre zèle se lèveraient entre Satan et vous, repousseraient le maudit et vous ouvriraient la porte du ciel. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS SUR L'ANNÉE LITURGIQUE

VI

LA PASSION ET LA SEMAINE SAINTE

Factus obediens usque ad mortem.
Jésus-Christ s'est fait obéissant jusqu'à la mort. (Philip., II, 8).

Mes frères,

Vous avez vu dans l'instruction précédente comment l'Eglise nous dispose peu à peu pendant le Carême à nous pénétrer des sentiments de

Jésus-Christ souffrant et mourant pour nos péchés. Elle nous a rappelé d'abord pendant trois semaines préparatoires la nécessité de la pénitence ; puis elle nous a introduit solennellement le mercredi des cendres dans la sainte quarantaine que nous devons sanctifier par le jeûne, l'abstinence et la prière ; elle a donné à tous ses offices un air de lugubre tristesse, et elle nous a fait répéter tous les jours le cri de la pénitence : *Parce Domine, parce populo tuo*, Seigneur, pardonnez à votre peuple.

1. A partir du cinquième dimanche de Carême, elle redouble ses efforts pour faire entrer plus profondément encore dans les cœurs des fidèles les sentiments de pénitence. A l'approche du grand anniversaire de la mort du Fils de Dieu, elle se plonge de plus en plus dans la tristesse, elle voile les croix et les statues des saints, elle supprime à la messe le chant du *Gloria Patri*, et elle concentre toutes ses pensées sur la Passion du Sauveur ; aussi cette semaine s'appelle-t-elle la *semaine de la Passion*. L'hymne des vêpres résume tout ce qui fera pendant ces jours de deuil l'objet de nos méditations : « L'étendard du grand roi se déploie, le mystère de la Croix va briller à nos yeux ; l'auteur de la vie est mort, et sa mort nous a donné la vie. C'est pour effacer les taches honteuses de nos crimes qu'il a voulu que son cœur percé d'une lance décide laissât couler et du sang et de l'eau. La prophétie de David est accomplie : Dieu a régné par le bois de la Croix. Bois précieux, empourpré d'un sang divin, choisi entre tous pour porter un si glorieux fardeau ! C'est le salut du monde qui est suspendu à tes bras, tu portes la rançon par laquelle nous serons rachetés de l'enfer. Salut, ô Croix, notre unique espérance ! en ces jours de douleur, augmente la piété des justes, et donne le pardon aux pécheurs ! »

2. Le péché nous avait mérité la mort, la Croix nous donnera la vie, par la vertu infinie du sacrifice de la divine victime ; c'est ce que nous demandons dans l'oraison de la messe : « Regardez votre famille avec miséricorde, Seigneur, afin que votre grâce nous conserve la vie du corps et dirige notre âme vers le ciel. » La vie du corps réglée par la loi de la pénitence, les jouissances corporelles modérées par la mortification, ce sont des conditions essentielles du développement de la vie surnaturelle qui nous est communiquée par les sacrements ; mais notre pénitence serait vaine et impuissante à nous réconcilier avec Dieu si elle ne s'appuyait sur les mérites du sacrifice de Jésus-Christ. Aussi l'épître nous remet sous les yeux le dogme de la satisfaction offerte par le grand pontife de la nouvelle alliance, qui a pu pénétrer dans le ciel avec son humanité, en présentant à son Père son propre sang pour la rédemption des hommes. — L'évangile du dimanche de la Passion nous rappelle la haine des Juifs contre le Sauveur : il leur promet la vie éternelle s'ils écoutent sa voix, et ils lui répondent qu'il est possédé du démon. Ils se glorifient d'être les enfants d'Abraham,

cela leur suffit; Jésus leur dit qu'il est plus qu'Abraham, puisque tout l'Ancien Testament n'est que la figure du Nouveau, et il est prêt à leur montrer en sa personne la réalisation des prophéties anciennes, mais ses ennemis prennent des pierres pour le lapider. En nous faisant lire ce passage si émouvant de saint Jean, l'Eglise semble nous dire : Ferez-vous comme les Juifs, rejetterez-vous aussi la grâce du salut que je vous offre de la part de Jésus-Christ? Voulez-vous, par vos péchés, vous faire ses bourreaux? C'est pour vous qu'il est mort, ne profiterez-vous pas de son sacrifice?

Votre devoir, mes frères, pendant ces derniers jours du Carême, est de suivre fidèlement votre Sauveur sur le chemin du Calvaire, de compatir à ses souffrances, de faire un sérieux retour sur vous-mêmes pour détester vos péchés, qui ont été la cause de sa mort, et en obtenir le pardon, afin de vous préparer soigneusement à la communion de Pâques. L'assistance à tous les offices de la paroisse, aux instructions, à l'exercice du *Chemin de la croix*, sera le meilleur moyen d'entrer dans les vues de l'Eglise.

3. Après cette semaine entière consacrée à nous faire méditer le mystère de la Croix et à nous rappeler les principales circonstances dans lesquelles la haine des Juifs et leur obstination à rejeter le témoignage du Christ, les ont amenés peu à peu à comploter sa mort, la sainte Eglise nous invite à célébrer solennellement, le sixième dimanche de carême, appelé *dimanche des Rameaux*, l'entrée triomphale du Sauveur à Jérusalem. La joie et la tristesse alternent dans l'office de ce jour, qui nous rappelle en même temps le triomphe du Messie entrant à Jérusalem au milieu des acclamations de son peuple et les préparatifs de ses ennemis pour le perdre. Le prophète Zacharie avait annoncé que le Messie viendrait au milieu des enfants de Sion, monté sur une ânesse suivie de son ânon. Pour accomplir ce détail si caractéristique, le Sauveur étant arrivé à Bethphagé au pied du mont des Oliviers, dit à ses disciples : « Allez au village qui est devant vous et vous trouverez une ânesse attachée avec son ânon, déliez-la et amenez-la moi, et si quelqu'un vous dit quelque chose, dites que le Maître en a besoin. » Les disciples firent ce qui leur était prescrit; ils amenèrent l'ânesse et l'ânon, les couvrirent de leurs vêtements, et y firent monter le Sauveur. Une multitude de gens qui s'étaient portés à sa rencontre étendirent aussi leurs habits sur la route, coupèrent des branches d'arbres et des rameaux d'oliviers qu'ils jetaient sur le passage de Jésus, en criant : « Hosanna au Fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Les Juifs, venus à Jérusalem de tous les coins de la Palestine pour la fête de Pâque, avaient entendu parler des miracles innombrables qu'avait faits le Sauveur. Au bruit de son arrivée, ils s'étaient précipités pour le voir et l'entendre, et dans la vivacité de leur foi ils l'acclamaient comme le Messie, descendant de David, comme le

Sauveur d'Israël. Et bientôt, cette même foule, égarée par la rage haineuse et hypocrite des chefs de la synagogue, demandera à grands cris sa mort ! Ainsi parmi ceux qui s'approchent des sacrements à Pâques, en est-il un certain nombre qui trahissent bientôt Celui qu'ils sont venus recevoir.

4. C'est en souvenir de cette entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem que l'on fait la bénédiction et la procession des Rameaux. Les voix pures des enfants chantent la gloire du Christ rédempteur et renouvellent les promesses de fidélité de ses premiers disciples, et la foule des fidèles, des palmes à la main, accompagne le cortège triomphal. La procession revient à l'église dont la porte est fermée, le célébrant la frappe trois fois avec le bois de la croix pour nous rappeler que c'est par les mérites de la passion du Sauveur que nous entrerons un jour dans le ciel, la porte s'ouvre et la cérémonie se termine par un dernier chant de joie. Puis commence la messe, dont les tristes psalmodies nous ramènent à la pensée du grand mystère de la Passion. A la place de l'Evangile ordinaire, trois diacres chantent la Passion de Notre-Seigneur selon saint Matthieu, pendant que le prêtre la lit au coin de l'épître. L'un des ministres fait le rôle du Christ, le second celui de la foule, et le troisième celui de narrateur; on omet les solennités accoutumées : on ne porte pas de cierges, parce que la lumière du monde va s'éclipser, pas d'encens, parce que ceux qui devaient honorer le Sauveur l'ont abandonné; tous les assistants écoutent debout le récit douloureux, et se prosternent à terre au moment où le diacre raconte les derniers moments du Sauveur. Combien ces cérémonies sont touchantes et propres à réveiller dans les cœurs la foi endormie !

La grande semaine, la *semaine sainte*, la semaine des douleurs est commencée. Autrefois tous les jours de cette semaine étaient chômés, on passait les nuits en prières dans les églises, on observait les plus dures abstinences, on donnait la liberté aux prisonniers, et on s'occupait de préparer les catéchumènes à recevoir le sacrement de baptême. Il reste peu de chose de ces anciennes observances; cependant l'abstinence est prescrite au moins pendant les quatre derniers jours, et il est défendu de manger des œufs le mercredi et le vendredi saints. Les offices des premiers jours de la semaine n'offrent rien de particulier, si ce n'est qu'on lit à la messe, le mardi et le mercredi, la Passion de Notre-Seigneur selon saint Marc et saint Luc, avec le même cérémonial que le dimanche des Rameaux. Les rites particuliers aux grands deuils de l'Eglise commencent le mercredi soir, à Ténèbres.

5. La partie de l'office que les prêtres doivent réciter chaque jour avant la messe s'appelle *Matines*, c'est-à-dire prières du matin; on les chante pendant la nuit la veille des grandes fêtes, ou déjà le soir précédent. Les Matines des trois derniers jours de la semaine sainte s'appellent *Ténèbres*, parce qu'on les chante à la tombée

de la nuit dans une demi-obscurité, pour rappeler les complots que les Juifs ont tramés contre le Sauveur à la faveur des ténèbres de la nuit. On a retranché de cet office non seulement le *Gloria Patri*, mais le *Deus in adjutorium*, le *Dominus vobiscum*, le *Benedicamus Domino*, toute la solennité des prières ordinaires de l'Eglise. Les Ténèbres se composent de neuf psaumes, précédés et suivis d'antiennes et de neuf leçons accompagnées de répons, puis des Laudes ordinaires sans hymne. Quinze cierges de cire brute sont allumés à l'entrée du chœur, ils représentent Jésus-Christ et ses apôtres. A mesure que l'office se chante on éteint successivement ces cierges, sauf celui du milieu, pour signifier que Jésus est abandonné de ses disciples. Pendant le *Miserere* qui termine l'office, on cache derrière l'autel le cierge qui représente Notre-Seigneur, et à la fin on le rapporte sur le chandelier pour signifier sa résurrection.

Les psaumes des Ténèbres sont choisis parmi ceux qui prophétisent le mystère de la rédemption, les complots des Juifs, les souffrances et la mort du Sauveur, sa lutte contre la mort et son triomphe, les sentiments de son âme au milieu des ignominies de la Passion. Les leçons sont tirées des Lamentations de Jérémie sur la ruine de Jérusalem, figure de la ruine bien plus terrible du genre humain après le péché d'Adam, et de différents passages des Pères de l'Eglise, en particulier de saint Augustin, qui nous excitent à entrer dans les sentiments du Sauveur pour profiter des fruits de son sacrifice, et conjurer par la pénitence les terribles effets de la colère divine.

6. A partir du jeudi saint l'Eglise suit pas à pas le Sauveur et remet sous nos yeux dans les offices liturgiques tous les actes importants des derniers jours de sa vie. La veille de sa Passion, nous racontent les évangélistes, Jésus après avoir lavé les pieds de ses apôtres, célébra avec eux la Pâque juive, conformément à la loi de Moïse ; puis, sur la fin du repas, il leur annonça clairement qu'il allait être livré aux princes des prêtres, saisi, jugé et condamné à mort. Pendant qu'ils se laissaient aller à de tristes pressentiments, le divin Maître prit du pain, le bénit et dit : « Prenez et mangez, ceci est mon corps » ; il prit du vin, le bénit et dit : « Buvez-en tous, ceci est mon sang. » Par ces paroles, il changea le pain et le vin en son corps et en son sang, et institua pour la nourriture spirituelle des fidèles le sacrement de l'Eucharistie. En souvenir de cet acte mémorable, un seul prêtre célèbre le saint sacrifice dans chaque église, et les autres communient de sa main, comme les apôtres ont communie de celle du Sauveur ; on sonne les cloches à toute volée pendant le *Gloria*, mais aussitôt elles se taisent jusqu'au samedi saint, en signe de deuil. Comme le sacrifice de la messe ne doit pas être offert demain, le prêtre consacre aujourd'hui deux grandes hosties, dont l'une sera conservée au *Reposoir* jusqu'à l'office du vendredi matin ; les fidèles iront prier devant le tabernacle entouré

de fleurs et de lumières, et feront amende honorable au Sauveur pour tous les péchés des hommes. C'est à l'office du jeudi saint que l'évêque consacre solennellement les saintes huiles qui servent dans l'administration des sacrements : comme tous les sacrements se rapportent à l'Eucharistie, il convenait de bénir les saintes huiles le jour même de l'institution de l'Eucharistie. Dans les cathédrales, et dans beaucoup d'églises, on lave les pieds à douze pauvres, en souvenir de ce qu'a fait lui-même le Sauveur. C'était en ce jour que se faisait autrefois la réconciliation des pénitents publics ; et aujourd'hui encore bon nombre de pécheurs choisissent cette solennité pour accomplir le devoir pascal et rentrer en grâce avec Dieu.

7. Les cérémonies du vendredi saint se célèbrent dans le plus lugubre appareil, avec des ornements noirs et sans lumières ; il n'y a pas de messe, on lit quelques passages de l'Ancien Testament relatifs à la mission du Rédempteur et à la manducation de l'agneau pascal, et on chante la Passion de Notre-Seigneur selon saint Jean. Après quoi, le célébrant adresse à Dieu des supplications solennelles pour toutes les catégories de pécheurs, même pour les hérétiques, les apostats, les Juifs et les païens. C'est le seul jour où l'Eglise fait des prières publiques pour ceux qui n'appartiennent pas au corps de Jésus-Christ ; elle tient à nous marquer par là que le Sauveur est mort pour sauver tous les hommes. Les fidèles sont ensuite invités à adorer la croix (c'est-à-dire Jésus mort sur la croix), en venant baiser le crucifix que le prêtre a dépouillé du voile qui le cachait depuis dix jours. Pendant cette cérémonie les chantres répètent les reproches adressés par Dieu à son peuple infidèle : « Que t'ai-je fait, ô mon peuple ? n'est-ce pas moi qui t'ai délivré de la servitude d'Egypte ? et tu m'as préparé une croix ! » et pour rappeler encore que tous les peuples sont appelés au salut, on répète en deux langues différentes (grec et latin) des invocations à la miséricorde divine : « Dieu saint, Dieu fort, Dieu immortel, ayez pitié de nous. »

Le clergé se rend alors en procession au Reposoir, pour y prendre l'hostie consacrée la veille, en chantant le *Vexilla regis*, on l'apporte à l'autel, le prêtre la consomme après quelques courtes prières, et l'office se termine par la récitation des vêpres. Ces lugubres cérémonies, ces ornements noirs, ce silence, tout rappelle au cœur du chrétien le grand deuil dont la pensée doit l'occuper. Le Fils de Dieu a été immolé sur la croix pour nos péchés, son sang a coulé pour nous racheter : pourrions-nous encore commettre le péché qui a été cause de sa mort ? Prenons entre les mains cette croix sur laquelle a expiré le Sauveur, baisons-la, serrons-la sur notre cœur, et renonçons à jamais à Satan et au péché.

8. La grande semaine s'écoule lentement. Jésus est mort sur la croix le vendredi à trois heures, la terre a tremblé à ce moment solennel, le soleil s'est éclipsé, le voile du temple s'est déchiré en

deux, pour que nous sachions bien que le temps des figures symboliques de l'Ancien Testament est passé et qu'une nouvelle alliance cimentée par le sang du Christ a commencé entre le ciel et la terre. Nous continuerons à méditer ces grandes vérités pendant la journée du samedi, et nous honorerons la sépulture du Sauveur. L'Evangile nous apprend que le vendredi soir deux disciples de Jésus, Joseph d'Arimathie et Nicodème, obtinrent de Pilate l'autorisation de détacher de la croix le corps du Sauveur et de l'ensevelir; ils le firent en grande hâte parce que dès le coucher du soleil il fallait observer le repos du sabbat, ils placèrent le corps dans un sépulcre neuf, qu'ils fermèrent d'une grosse pierre. Les princes des prêtres demandèrent qu'on veillât avec soin à ce que personne ne pût approcher du sépulcre, Pilate les autorisa à le faire garder par des soldats et à le sceller. La Providence permettait qu'on prit ainsi toutes les précautions qui devaient rendre plus éclatant le miracle de la résurrection. En méditant ce mystère, efforçons-nous de mourir au monde et à nous-même, pour pouvoir commencer une vie nouvelle avec Jésus ressuscité.

Les cérémonies de l'office du samedi saint s'accomplissaient autrefois pendant la nuit qui précède Pâques, et en Orient la messe du samedi ne se célèbre qu'à minuit, de manière à coïncider avec le moment où Jésus-Christ est ressuscité. Dans le rit latin, on a avancé l'heure de la messe et des autres cérémonies, mais pour en comprendre le sens il faut les rapporter à la nuit de Pâques. Il y a d'abord la bénédiction du feu nouveau, tiré du silex (ou pierre à feu) parce que la pierre véritable est Jésus-Christ. Ce feu doit servir à allumer les lampes et les cierges qui brûlent à l'église. On bénit ensuite le cierge pascal qui doit brûler pendant toute la nuit, et qu'on allumera aux offices du temps pascal jusqu'à l'Ascension pour figurer la présence de Jésus-Christ au milieu de ses apôtres. Le chant magnifique qui accompagne cette bénédiction rappelle les grands bienfaits de la rédemption et de la résurrection du Sauveur, et se termine par une prière pour tous les membres de l'Eglise. Vient ensuite la bénédiction de l'eau qui doit servir à administrer le baptême, et la lecture de douze prophéties qui occupait autrefois le temps pendant lequel on baptisait les catéchumènes. Enfin on célèbre la messe solennelle, à laquelle on chante l'*Alleluia*, et on sonne toutes les cloches pour annoncer au peuple la joie de la Résurrection.

L'Eglise a voulu saluer d'avance cet heureux moment, mais elle nous invite à passer le reste de la journée dans le recueillement et la méditation des grandes pensées qui nous ont occupés pendant la semaine sainte.

Pendant que le corps de Jésus-Christ reposait dans le tombeau, son âme était allée dans les limbes annoncer aux saints de l'ancienne loi leur prochaine entrée dans le ciel. Les saints patriarches attendaient depuis des siècles cette

heureuse nouvelle. Quelle dut être leur joie, en voyant arriver au milieu d'eux Celui qui avait triomphé du démon et arraché à la mort sa proie! Plus heureux que les justes de l'Ancien Testament, nous pouvons nous assurer une prompte entrée dans le ciel, en vivant conformément à l'esprit de Jésus-Christ. Le Christ s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. Nous devons mourir avec lui, c'est-à-dire mortifier nos passions, renoncer à notre propre volonté pour obéir à la loi de Dieu, et alors notre vie sera cachée en Dieu avec Jésus-Christ, et nous pourrions dire avec l'Apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi. » Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

DEUXIÈME PARTIE

JÉSUS-CHRIST

VII

LES MAGES

« Quand ils eurent accompli toutes les prescriptions de la loi du Seigneur, ils revinrent en Galilée dans leur cité de Nazareth. » (Luc, II, 39).

Joseph n'avait pas quitté Nazareth sans espoir de retour; mais après la naissance de l'enfant il s'était décidé à se fixer à Bethléem, la ville de ses pères, où ils seraient d'ailleurs plus proches du temple, « des tabernacles du Dieu des vertus, » tant aimés de Marie. Afin donc de mettre ordre à leurs affaires, pour un départ qu'ils croient définitif, ils se rendent à Nazareth, où l'ange de l'Annonciation avait apparu à la sainte Vierge, puis ils retournent à Bethléem tout embaumé encore des parfums de Noël et tout retentissant des cantiques angéliques. Les deux séjours leur étaient bien doux, mais ce dernier leur rappelait des grâces inestimables, des journées d'une suavité céleste qu'ils voulaient revivre auprès de la grotte bénie.

Combien de temps après, l'évangéliste saint Matthieu ne le dit pas, mais sans doute l'année suivante, eut lieu un événement mémorable qu'il raconte avec sa fidélité ordinaire :

I. « Après la naissance de Jésus à Bethléem de Judée, voici que des mages vinrent d'Orient à Jérusalem, demandant : « Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? Car nous avons vu son étoile au levant, et nous sommes venus l'adorer. »

C'étaient non pas des rois, comme on l'a dit faussement, mais des prêtres de Chaldée ou plutôt de Perse, qui adoraient le vrai Dieu tel qu'ils le connaissaient dans leur âme droite, à la lumière de leur raison que n'obscurcissait aucune passion,

à la lumière surtout d'une grâce divine spéciale. Avaient-ils connaissance de la célèbre prophétie de Balaam : « Une étoile s'élèvera de Jacob. Je le verrai, mais pas maintenant ; je le contemplerai, mais ce n'est point proche ! » (Num. xxiv, 17), nous ne pouvons le savoir ; toutefois ils ne devaient point ignorer les prédictions de Daniel, qui avait marqué sa trace de prophétie et d'éminente sagesse à la cour de Cyrus et de ses successeurs.

« Hommes de foi, cherchant Dieu à qui ils rendaient un culte austère et pur, ils n'avaient ni autels ni statues dans leurs temples ; les chœurs ne s'y formaient que pour marcher gravement, en faisant monter vers Dieu des chants et des prières. » (M. Fouard, t. 1). Ils étudiaient les mystères de la nature et se plaisaient à contempler le Créateur dans ses œuvres, surtout dans la plus splendide de toutes, le ciel avec sa parure d'étoiles. Leurs ancêtres avaient envoyé à Aristote des observations sur les phénomènes célestes, consignées avec soin pendant près de deux mille ans. Aucune éclipse qu'ils n'aient remarquée ou prévue, aucun astre nouveau surtout, ni aucune conjonction d'astres qu'ils n'aient contemplés durant de longues nuits, croyant voir la main de Dieu même qui écrivait sa volonté sur le firmament avec ces lumineuses lettres d'or.

Or voilà qu'une étoile se lève qu'ils n'avaient jamais vue, resplendissante de clarté, vivante et qui semblait leur parler. Alors dans tout l'Orient une tradition constante, nous le savons, affirmait que de la Judée allaient sortir des conquérants de l'univers. Ce bruit parvenu jusqu'à eux, cette étoile nouvelle, le souvenir des prophéties de Daniel, et mieux encore des grâces révélatrices leur firent conclure que le roi attendu était né en Judée. Ils avaient vu son étoile ; ils voulaient le voir aussi. Le doux Sauveur, après avoir reçu les hommages des bergers humbles et ignorants, entendait appeler aussi auprès de son berceau ces savants du jour, demeurés simples et bons.

Aussitôt ils se mettent en marche, conduisant avec eux des chameaux chargés de vivres, de parfums, de riches tissus, des esclaves, une caravane imposante, un train princier. Leur entrée à Jérusalem fit sensation, mais surtout leur demande persistante : « Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? » qu'ils adressaient avec une visible inquiétude, car leur étoile directrice avait disparu soudain, leur confiante ardeur s'était refroidie, l'espérance s'éclipsait au ciel de leur âme.

Cette grave question mit en émoi toute la cité, elle ébranla jusqu'aux murailles du palais, pénétra jusqu'aux oreilles du monarque :

« A ces paroles Hérode fut troublé et tout Jérusalem avec lui. »

On comprend les angoisses de ce prince, quand on se rappelle les luttes violentes de sa vie pour conserver le trône. Afin de rester roi, il a successivement servi Antoine et Octave, sacrifié à son

ambition Antigone, Aristobule, le vieil Hyrcan, tout ce qui restait de la race asmonéenne, marché dans le sang de sa femme la plus chérie, la noble et fière Mariamne, de sa belle-mère Alexandra, de ses propres fils, Alexandre et Aristobule, les derniers des Machabées (an 6 avant Jésus-Christ) et, quand il se croit en tranquille possession du pouvoir, que le peuple même lui est devenu favorable parce qu'il a rebâti le temple (17-15), que le présent est sans nuages et l'avenir assuré, voilà que des étrangers arrivent qui lui demandent : « Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? » Il aurait donc un successeur qu'il ne connaît pas ? Il resterait donc un prétendant qu'il n'a pas égorgé ?

Cette pensée le jette dans des perplexités terribles, et toute la cité est révolutionnée : les uns tenant pour le prince qui les a constitués en dignité, les autres nourrissant l'espoir que la patrie serait bientôt rendue à ses anciens rois, après l'expulsion du tyran.

Aussitôt il rassemble les princes des prêtres, c'est-à-dire les chefs des vingt-quatre tribus sacerdotales, les scribes du peuple, les savants, les docteurs et leur pose cette question : « Où le Christ doit-il naître ? »

Ils lui répondent : « C'est à Bethléem de Judée, car le prophète a écrit : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la plus petite d'entre les cités de Juda, car c'est de toi que sortira le chef qui gouvernera mon peuple d'Israël. » (Michée, v, 2) ¹.

Les docteurs n'hésitent pas, ils disent cela comme une vérité que tout le monde connaît, leur assurance n'a d'égale que la conviction des mages. Hérode n'en est que plus déconcerté, mais il ne laissera point voir sa profonde anxiété. « Il prend les mages à part, s'informe minutieusement de l'époque où l'étoile leur est apparue, » tout en affectant une belle indifférence, puis il les envoie à Bethléem en leur disant avec une feinte sympathie : « Allez, recherchez avec soin l'enfant, et quand vous l'aurez trouvé dites-le moi, afin que j'aie aussi l'adorer. »

C'est bien là Hérode. Au fond, il tremble pour son trône et pour ses jours. Rien ne lui est plus facile que de s'enquérir par lui-même, que d'envoyer à Bethléem des affidés qui lui rapportent ce qu'on sait de l'événement du jour. Mais il paraîtrait attacher de l'importance à cette histoire qui fait travailler les esprits. Si le fait est faux, il convient de garder le silence et d'étouffer l'affaire. S'il est vrai, il faudra agir et il sait ce qu'il fera. Il compte sur l'honnête simplicité des mages pour l'avertir, ce sont eux qui, inconsciemment, signeront l'arrêt de mort de l'enfant. Dans les deux cas, il demeure le maître des événements ; il prend ses précautions à la sourdine, mais ne

¹ C'est bien, quant au fond, le texte de Michée, mais il y a quelques divergences de forme. Saint Matthieu a dû rapporter le texte tel qu'il était cité couramment par les Juifs de son temps.

laisse rien au hasard. Ainsi le prétendu roi des Juifs disparaîtra sans que l'on ait même soupçonné son existence.

Les mages s'éloignent de Jérusalem. Le soir est venu, car les débats de l'assemblée et les discrètes négociations qui ont suivi ont occupé toute la journée. Ils s'en vont, méditant les paroles du roi, prévenus même en sa faveur par ses manières insinuantes, son air confiant, l'intérêt qu'il porte à l'enfant. Il paraît si bon, lui-même tient à être des premiers à l'adorer et il désire connaître aussitôt la bonne nouvelle !

Cependant la nuit est tombée, ils marchent devant eux, suivant le chemin qui leur a été indiqué, et c'est en vain qu'ils cherchent au ciel la douce étoile qu'ils étaient habitués à voir « au levant. » Elle les a abandonnés, elle ne luit plus pour eux ; leur cœur se serre à cette pensée. En quoi ont-ils pu offenser Dieu pour que, après les fatigues et les incertitudes d'un si long voyage, il leur ait retiré cette joie, cette consolation, ce guide nécessaire ? Et comment se diriger à travers la nuit, dans un pays inconnu ?

Tout à coup ils regardent au ciel, « et voilà que l'étoile qu'ils avaient aperçue au levant brillait dans le firmament et paraissait marcher devant eux.

« A cette vue ils furent saisis d'une très grande joie. »

Ils poursuivent leur route, et à mesure qu'ils avancent, l'étoile de plus en plus visible les précède, puis semble s'abaisser vers la terre. Maintenant c'est comme un globe de feu qui s'arrête sur le toit d'une maison. C'est là qu'est l'enfant, *ubi erat puer*.

« Et ils entrent dans cette maison et trouvent l'enfant avec Marie sa mère, et se prosternant ils l'adorent. Puis ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrent pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe. » (Matth., II, 1-11).

Ils « l'adorent, » car c'est bien leur Dieu, Celui qu'ils voulaient voir, qu'ils ont cherché au prix de fatigues et d'angoisses inouïes durant ce voyage où leur caractère, leur foi, leur science ont subi tant d'épreuves. Ils ont souffert à Jérusalem, mais ils n'ont jamais désespéré, et même quand l'étoile cessait de briller ils se sentaient cependant attirés, encouragés et consolés par les joies du sacrifice. C'est bien leur Dieu, ils lui présentent de l'encens ; mais c'est aussi leur Roi, le roi des Juifs et de l'univers, aux genoux duquel ils déposent de l'or et des parfums précieux, se déclarant prêts à se dépouiller de tout pour lui, de leurs biens, de leurs riches vêtements, de leur vie qu'ils seraient heureux de lui offrir, de voir consumée en son honneur comme cet encens qui monte vers le ciel, répandue en quelque sorte pour lui comme cette myrrhe qui un jour sera versée sur ses pieds et préparée pour sa sépulture par Madeleine. En Lui ils saluent la divinité, la royauté souveraine et l'humanité qui doit souffrir. Et pourquoi n'auraient-ils pas compris la grandeur de leur

acte, toute la portée de leurs hommages ? Dieu qui leur a révélé tant de mystères, l'enfant qui leur a révélé toute sa beauté aurait-il mis une mesure à ses bienfaits ? Ils adorent, ils voient, ils savent. Dès longtemps ils croyaient fermement, ils espéraient d'une espérance invincible ; maintenant ils jouissent, ils contemplent, ils possèdent, ils comprennent, leur âme s'est remplie de clartés surnaturelles, leur cœur s'est dilaté d'un immense amour que les hommes jusqu'ici ne connaissaient pas.

II. 4. On s'est demandé quelle était la nature merveilleuse de l'étoile qui les a conduits jusqu'au berceau du Sauveur, et les savants ont fait à ce propos de doctes et utiles remarques. Képler observa en 1603 une conjonction curieuse de Jupiter et de Saturne. Ces deux planètes se rapprochèrent jusqu'à se confondre ; puis Mars au printemps suivant leur surajouta sa lumière ; enfin une étoile de première grandeur apparut dans leur voisinage avec une splendeur telle que le plein jour ne l'éclipsait point. L'illustre savant se demanda si une pareille conjonction n'aurait pas eu des précédents, et ses calculs l'amènèrent à conclure que Jupiter et Saturne s'étaient déjà rencontrés l'an 748 de Rome dans le signe des Poissons : « Supposé, disait-il, qu'une étoile brillante se soit alors jointe à eux, vous avez l'étoile des mages décrite par saint Matthieu. » Ces calculs vérifiés par la science moderne ont été trouvés exacts.

Est-ce à dire que l'étoile des Mages n'ait été qu'une vulgaire conjonction de Jupiter et de Saturne, illustrée par la clarté fortuite d'un astre d'une beauté supérieure ? Nous ne le croyons pas ; et nous n'éprouvons nul besoin de l'admettre. Ici tout est miraculeux dans l'ensemble et dans les détails. Cette étoile, c'est Dieu qui la fait paraître à son heure ; elle est indépendante des révolutions sidérales, puisqu'elle disparaît soudain pour reparaitre bientôt, puisqu'elle se meut, avance, marche, s'arrête et tout à coup s'abaisse, météore résolument indicatif, sur la maison « où était l'enfant. » Puis sa mission accomplie elle s'évanouit, comme la colonne de lumière qui précédait les Israélites dans le désert s'évanouissait au matin ; du moins l'Evangéliste n'en parle plus. Ainsi le croyait toute l'antiquité chrétienne, et il serait audacieux de la contredire.

2. Les premiers chrétiens se plaisaient à représenter dans les catacombes les Mages vêtus du costume des prêtres perses : « long bonnet, tunique ceinte aux reins, sur laquelle flotte le manteau rejeté en arrière, les jambes nues ou couvertes de chausses étroitement serrées, suivant l'usage de ce peuple. » (M. Fouard, t. I). Le nombre n'est pas toujours le même, ils sont indifféremment deux, trois ou quatre auprès du berceau de Jésus. Saint Augustin et saint Jean Chrysostome prétendent qu'ils étaient douze ; mais plus tard, avec Bède et saint Léon le Grand, c'est le nombre trois qui a prévalu.

« Le premier, dit Bède, se serait appelé Melchior, c'était un vieillard à longue barbe blanche et aux cheveux blancs, il offrit de l'or au Seigneur Roi; le second, Gaspard, un jeune homme au visage lisse et rose, présenta l'encens comme une offrande digne de Dieu; le troisième, Balthasar, de couleur noire et portant une barbe épaisse, déposa un vase de myrrhe, symbole du fils de l'homme qui était mortel. » (*de Collectaneis*). Dans leur personne c'était donc les trois âges de la vie qui offraient leurs adorations à l'enfant. D'autres y ont vu les trois races humaines, — c'est pourquoi l'un d'eux est représenté sous les traits d'un nègre, — afin de montrer que le Christ est venu pour sauver tous les hommes, même les plus déshérités, même les esclaves noirs, fils de Cham.

3. Ce récit a exercé l'érudition des Pères et fait exprimer par leur ardente piété des sentiments d'une admirable élévation.

La clarté de l'étoile attira les Mages vers la Judée, dit saint Léon, mais une clarté plus brillante et plus victorieuse encore attirait leurs cœurs et subjuguait leurs esprits. Et qu'on ne s'étonne pas si Dieu s'est servi d'une étoile, paraissant ainsi confirmer la doctrine fataliste des Orientaux qui croyaient à l'influence des astres sur nos destinées. Dieu n'approuve pas l'erreur, mais par un miséricordieux tempérament il se sert de l'erreur comme d'une cause occasionnelle pour nous faire parvenir et accepter plus sûrement la vérité. Aussi bien, dit saint Grégoire le Grand, « si nous pesons bien les paroles de l'Evangile, ce n'est pas l'enfant qui subit l'influence de l'étoile, c'est l'étoile qui court à l'enfant, et si j'ose le dire, l'étoile n'a pas fixé la destinée de l'enfant, mais c'est l'enfant, astre du ciel qui apparaît à la terre, qui a fixé la destinée de l'étoile¹. »

On montre encore à quelques minutes du point d'où se découvre la bourgade de Bethléem, à mi-chemin de Jérusalem, l'endroit précis où les Mages revirent l'étoile. Il y a là un puits, à gauche de la route, que l'on nomme le puits des Mages. Arrivés à Bethléem, ils entrent donc, non plus dans la grotte, que la Sainte Famille n'a dû habiter que bien peu de temps, mais dans la maison que saint Joseph lui a procurée, *intrans domum*. Ils y entrent et y sont accueillis, reçus comme les prémices de la gentilité. « Oui, ils étaient les prémices des Gentils, et nous, nous sommes les peuples des Gentils. La langue des apôtres nous a annoncé la vérité, pour eux cette étoile a été comme la langue des cieux, et nous ces mêmes apôtres, comme d'autres cieux, nous ont raconté la gloire de Dieu. »² Jésus enfant

attire à lui non seulement les Juifs, les fils de la promesse, mais tous les peuples, toutes les nations assises à l'ombre de la mort, tous les hommes. La fête de l'Epiphanie est donc surtout notre fête, la fête de notre vocation à la foi, le plus cher et personnel souvenir de notre vie sur-naturelle.

Comme les Mages, suivons l'étoile, c'est-à-dire, suivant Bossuet, « l'inspiration dans les cœurs. Je ne sais quoi vous luit au-dedans : vous êtes dans les ténèbres ou les amusements, ou peut-être dans la corruption du monde; tournez vers l'Orient où se lèvent les astres : tournez-vous à Jésus-Christ qui est l'Orient où se lève comme un bel astre l'amour de la vérité et de la vertu. » Et si la lumière disparaît, si l'étoile se cache, si l'âme privée de l'inspiration sensible « ne sait plus où elle en est, après avoir perdu son guide, » consultez et suivez « les guides spirituels, et les ministres ordinaires que Dieu a mis sur le chandelier de la cité sainte. »

Après que les Mages se furent soumis aux prêtres et aux docteurs ils s'en allèrent offrir leurs présents. « Faisons les nôtres à leur exemple et que ces présents soient magnifiques. » L'or que nous devons présenter à Jésus-Christ, c'est un amour pur, une ardente charité qui est cet or appelé dans l'Apocalypse « l'or purifié par le feu, » qu'il faut « acheter » de Jésus-Christ. « Comment est-ce qu'on achète l'amour? Par l'amour même. En aimant on apprend à mieux aimer¹. »

« Joignez-y l'encens. Qu'est-ce que l'encens du chrétien? L'encens est quelque chose qui s'exhale, qui n'a son effet qu'en se perdant : exhalons-nous devant Dieu en pure perte de nous-mêmes, puisque « celui qui perd son âme la gagne »... Disons avec David : « J'ai en moi mon oraison au Dieu de ma vie. » (Ps. 41, 9). J'ai en moi l'encens que je lui offrirai et l'agréable parfum qui pénétrera jusqu'à lui. Ce n'est rien, si nous n'y ajoutons la myrrhe, c'est-à-dire un doux souvenir de la passion et de la sépulture du Sauveur : « ensevelis avec lui, » dit saint Paul. Car sans sa mort il n'y a point d'oblation sainte ; il n'y a point de vertu ni de bon exemple. » (*Elévations*, XVII^e semaine).

Par leurs trois sortes de présents, disent les Pères, les Mages ont voulu reconnaître en Jésus le Roi, le Prêtre et le Prophète; symboliser la charité, la prière et la pénitence; adorer dans l'Enfant-Dieu le Maître de l'univers, la Victime qui s'immolera au Calvaire, et l'Eucharistie qui dépose en nos corps le gage de la résurrection glorieuse, en nos âmes le germe de la bienheureuse immortalité. (M. Lesêtre). Toutes ces interprétations respirent une piété suave et solide.

¹ Si Evangelii verba pensamus... dum non puer ad stellam, sed stella ad puerum cucurrit, si dici liceat, non stella fatum pueri, sed fatum stellæ is, qui apparuit, puer fuit. (S. Grégoire le Grand).

² Hi erant primitiæ gentium, nobis hoc lingua nuntiavit Apostolorum; stella istis tanquam lingua cœlorum,

et nobis iidem Apostoli tanquam alii cœli enarraverunt gloriam Dei. (S. Aug. Sermo 2 de Epiphania.)

³ Saint Grégoire le Grand donne l'interprétation suivante, qui est plus commune : « Aurum offerimus, si sapientiæ lumine splendemus; thus si orationis studio redolemus; myrrham si carnis vitia mortificamus. » (Homel. x).

4. Reste à examiner la grave question de l'époque de la venue des Mages à Bethléem. La Présentation a dû précéder leur arrivée en Judée, car ils ont vraisemblablement quitté leur pays après la naissance du Sauveur. D'autre part on ne s'expliquerait point qu'après avoir reçu de riches présents Marie et Joseph aient présenté au temple l'offrande des pauvres. On peut croire que les Mages ont fait leur apparition à Jérusalem longtemps après le premier Noël. La liturgie semble s'y opposer, puisqu'elle a fixé au 6 janvier la fête de l'Épiphanie; mais elle a fixé aussi au 28 décembre la fête des saints Innocents. Rien ne prouve donc qu'elle ait eu l'intention de déterminer une date, elle a uniquement voulu réunir les plus augustes souvenirs autour du berceau du Sauveur : ceux du premier martyr Etienne, des enfants victimes de la fureur d'Hérode, de Jean le disciple bien-aimé, et des vénérables voyageurs accourus du fond de l'Orient pour l'adorer, rapprochant ainsi sa naissance divine de son admirable manifestation aux Gentils. C'est d'ailleurs le sentiment de Benoît XIV qui ajoute la considération suivante : Le miracle de Cana n'a sûrement pas eu lieu le même jour que le baptême de Jésus-Christ. Cependant l'Eglise chante : « Aujourd'hui l'eau a été changée en vin aux noces de Cana; aujourd'hui le Christ a été baptisé par Jean dans le Jourdain. *Hodie.* » Ce qui indique bien qu'elle entend rappeler la mémoire de ces mystères, mais non en célébrer l'anniversaire.

La pensée de l'Eglise n'est-elle pas transparente dans la messe de Noël où elle fait réciter comme dernier Evangile l'histoire du voyage des Mages, unissant ainsi l'apparition du Sauveur aux bergers de Judée et celle aux Sages de l'Orient?

III. Le soir, ils s'endormirent pleins de reconnaissance pour les bienfaits de Dieu, après avoir goûté les suavités infinies de la présence de l'Enfant-Dieu qui parlait à leur âme, et des doux entretiens avec Marie. Peut-être aussi réfléchissant aux événements de la journée s'étaient-ils rappelé le trouble du roi, sa feinte affabilité, sa pressante recommandation qui contrastait avec son irritation première. Alors ils consultèrent Dieu dans la prière, et « ayant reçu en songe l'avis de ne pas retourner auprès d'Hérode, ils s'en revinrent dans leur pays par une autre voie. » Au lieu de repasser par Jérusalem ils gagnèrent directement le gué du Jourdain, au nord de la Mer Morte. Ainsi nous retrouvons en eux la même droiture, la même fidélité à suivre les inspirations divines. Dieu leur montre l'étoile, ils accourent : « Nous avons vu et nous sommes venus, » disent-ils avec une admirable simplicité. La même voix les avertit de prendre le plus court chemin, ils se hâtent de partir pour leur pays, *reversi sunt in regionem suam.*

Imitons-les, conclut saint Grégoire le Grand. « Notre pays c'est le paradis. Du jour où nous connaissons Jésus, il nous est défendu d'y aller

par le chemin que nous avons pris tout d'abord. Nous nous étions détournés de notre pays par l'orgueil, la désobéissance, l'attachement aux choses terrestres, le goût du fruit défendu. Il nous est nécessaire d'y revenir par la constance, l'obéissance, le mépris du monde, le frein imposé aux désirs de la chair. Retournons par une autre voie. Le plaisir nous a éloignés des joies du paradis, les pleurs et les regrets nous y ramèneront. » (Ibid).

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

II

LA PRIÈRE

j

Différentes espèces de prières (suite)

— Vous rappelez-vous, *Emile*, les deux espèces de prières dont nous avons déjà parlé?

— Nous avons déjà parlé de la prière vocale et de la prière mentale.

— Aujourd'hui, mes enfants, nous allons dire quelques mots d'une autre espèce de prière.

§ 3

La prière particulière

— Chaque matin Jean fait sa prière en particulier, en son nom personnel, sans être chargé par l'église de le représenter et de prier pour tout le public chrétien, pour la société des fidèles.

Cela étant, peut-on dire que la prière de Jean est une prière publique?

Qu'en pensez-vous, *Ernest*?

— Il me semble que non.

— La raison?

— La raison, c'est que Jean, dans sa prière, ne représente pas la société catholique ou universelle, et n'est pas chargé de prier pour tout le public chrétien.

— Comment appelleriez-vous donc cette prière de Jean?

— Je l'appellerais plutôt prière particulière.

— Pourquoi?

— Parce que Jean prie comme un simple particulier, en son nom personnel.

— Mais voilà que Jean reçoit un beau jour la visite d'un ami qui est un fervent chrétien.

Le soir, Jean et son ami se mettent à genoux et font ensemble leur prière. Cette prière sera sans doute la prière publique?

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que Jean et son ami ne prient pas comme représentants de l'Eglise catholique, comme étant chargés par elle de prier pour tous les fidèles.

— *Comment prient-ils donc ?*

— Ils prient comme simples particuliers, et en leur nom personnel ; et c'est pourquoi leur prière est une simple prière particulière, et non une prière publique.

— *Cependant, comme ils sont deux, ne peut-on pas dire que leur prière n'est plus une simple prière particulière ?*

— On peut dire que c'est une prière particulière faite en commun ; mais on ne peut pas dire que c'est une prière publique.

— *Voici que vingt, trente, cinquante, cent personnes se réunissent à l'église pour réciter le chapelet, comme cela se fait tous les dimanches ; cette fois, ce sera bien la prière publique.*

Qu'en pensez-vous, Angèle ?

— Non, ce ne sera pas encore la prière publique.

— *Mais cette prière n'est-elle pas faite en commun et en public ?*

— Oui, et c'est pourquoi on pourra l'appeler une prière faite en commun et en public, mais pas une prière publique.

— *Pourquoi cela ?*

— Parce que tous ces fidèles ne prient pas comme représentants de l'Eglise catholique, comme chargés par elle de prier en son nom pour tous les fidèles.

— *Et comment prient-ils donc ?*

— Ils prient comme simples particuliers, et en leur nom personnel.

— *Et c'est pourquoi ?*

— C'est pourquoi leur prière, bien que faite en commun et en public, n'est qu'une simple prière particulière.

— *Ce que nous avons dit de la prière en général peut-il s'appliquer à la prière particulière de Jean ?*

— Oui.

— *Puisque c'est ainsi, mes enfants, nous allons profiter de l'occasion pour constater si vous avez bien retenu ce qui a été dit de la prière en général.*

— *Voyons, George, qu'avons-nous dit de la nature de la prière en général ?*

— Nous avons dit que la prière est un entretien avec Dieu.

— *Cela étant, vous allez me gagner deux bons points si vous rappelez ce qu'il doit y avoir dans l'entretien particulier de Jean avec Dieu.*

— Il doit y avoir dans cet entretien

Tout d'abord, la louange, la glorification, l'adoration ou la reconnaissance des perfections infinies, Ensuite, l'action de grâces, De plus, la pénitence réparatrice, Enfin, la demande ou la supplication.

— *George a gagné ses deux bons points ; Henri en gagnera deux également s'il peut nous énumérer les différentes voix qui proclament l'obligation imposée à Jean de faire sa prière particulière.*

Allons, Henri, nous vous écoutons.

— Ces différentes voix sont

La voix de Dieu,
La voix de Notre-Seigneur,
La voix des apôtres,

La voix de l'Eglise,
La voix des saints,
La voix du bon sens,
La voix de l'univers.

+

— *Maintenant, je donnerai une belle image à Justin s'il peut nous dire quelles sont les qualités ou conditions que Dieu réclame de la prière particulière de Jean.*

— Ces qualités sont
L'attention de l'esprit,
La dévotion du cœur,
L'humilité,
La confiance,
La persévérance,
L'union avec Notre-Seigneur.

+

— *Une autre belle image à Joseph, s'il peut nous rappeler quels sont les principaux actes que Dieu réclame de Jean dans sa prière particulière ?*

— Dieu réclame de Jean
L'acte de foi,
L'acte d'espérance,
L'acte de charité,
L'acte d'adoration,
L'acte de louange,
L'acte de reconnaissance,
L'acte de contrition,
L'acte de demande.

— *Est-ce que Dieu n'attend pas aussi de Jean qu'il lui fasse trois souhaits très agréables à sa divine Majesté ?*

— Oui.

— *Où se trouvent renfermés ces trois souhaits ?*

— Dans les trois premières demandes du Notre Père.

+

— *Je vous promets, Céline, une très jolie médaille si vous répondez bien aux questions que je vais vous poser sur l'objet de la prière.*

Dites-moi déjà ce que Jean doit demander tout d'abord à Dieu dans sa prière particulière ?

— Jean doit demander tout d'abord le paradis.

— *Que doit-il demander ensuite ?*

— Ensuite, il doit demander les moyens d'aller en paradis.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire,
La grâce sanctifiante,
La grâce actuelle,
Le pain de l'âme,
La pratique des vertus chrétiennes,
Le pardon des péchés,
La victoire sur tous les ennemis de son âme.

— *Après cela, connaissez-vous d'autres biens que Jean peut demander à Dieu ?*

— Oui.

— *Quels sont ces biens ?*

— Ces biens sont
La santé,
La réputation,
La fortune.

— *Maintenant, quelles sont les deux conditions requises pour que la demande des biens temporels soit agréable à Dieu ?*

— La bonne fin, ou l'intention d'en faire un bon

usage, et la soumission à la volonté de Dieu, voilà ces deux conditions.

+

— *Eugène gagnera aussi une très jolie médaille s'il réussit à nous rappeler les principaux effets que peut produire la prière de Jean.*

— Si la prière de Jean était faite dans toutes les conditions voulues, avec toutes les qualités requises, elle aurait cinq grands pouvoirs.

— *Lesquels ?*

— Elle aurait

1^o Le pouvoir de préserver ou de délivrer des différents maux du corps et de l'âme ;

2^o Le pouvoir de procurer les biens les plus précieux pour le corps et pour l'âme ;

3^o Le pouvoir d'accomplir ou plutôt d'obtenir des prodiges ;

4^o Le pouvoir de chasser le démon ;

5^o Le pouvoir de commander à Dieu lui-même.

+

— *Vous aurez droit, Henriette, à une superbe boîte de plumes, si vous savez nous dire à quelle époque ou dans quel temps Jean doit faire sa prière.*

— D'abord Jean doit prier toujours, en tout temps ; ce qu'il fera en offrant sa journée à Dieu comme une prière continuelle.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, il y a des jours et des temps où Jean doit particulièrement prier.

— *Par exemple ?*

— Par exemple,

Les dimanches,

Les fêtes d'obligation,

Le jour de l'adoration perpétuelle,

Les jours des Quarante-Heures,

La semaine de la Fête-Dieu,

Pendant l'Avent et le Carême,

Les jours des Rogations, etc., etc.

— *Enfin ?*

— Enfin, dans chacun des jours de sa vie, il y a des moments qui exigent de Jean quelque prière particulière.

— *Ainsi ?*

— Ainsi, il faudra que Jean prie

Le matin,

Le soir,

Avant et après le repas,

Dans les tentations,

Au moment de l'Angelus,

Dans les maladies,

Dans les afflictions,

Dans les dangers,

Et surtout au moment de la mort.

+

— *A votre tour, Julie, vous gagnerez une belle boîte de plumes si vous réussissez à nous redire dans quel endroit Jean peut faire sa prière particulière.*

— Jean peut prier partout, vu que, Dieu étant partout, il est facile de s'entretenir partout avec sa Majesté infinie.

— *N'y a-t-il pas des endroits plus favorables que les autres à la prière de Jean ?*

— Oui.

— *Lesquels ?*

— Les lieux solitaires et surtout l'église.

— *Pourquoi surtout l'église ?*

— Parce que Notre-Seigneur nous attend à l'église ;

Parce qu'à l'église nous prions en union avec les fidèles, avec les anges et les saints, avec Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même.

+

— *Maintenant, Jules, si vous voulez gagner un splendide crayon, vous n'avez qu'à nous rappeler quels sont ceux que Jean doit prier.*

— Jean doit prier

Dieu lui-même,

Notre-Seigneur Jésus-Christ,

Son humanité sainte,

Son divin Cœur,

La très sainte Vierge,

Les anges,

Les saints.

+

— *A votre tour, Angéline, vous aurez droit à un riche crayon, si vous parvenez à nous redire quels sont ceux pour lesquels Jean doit prier.*

— Jean doit prier

D'abord pour lui-même.

— *Ensuite ?*

— Ensuite pour tous les hommes, y compris ses ennemis.

— *Enfin ?*

— Enfin, Jean doit prier particulièrement

Pour ses parents,

Pour ses supérieurs spirituels,

Pour ses supérieurs temporels,

Pour ses bienfaiteurs,

Pour ses amis,

Pour les mourants,

Pour les âmes du purgatoire.

+

— *Voilà, mes enfants, une leçon de catéchisme tout à la fois coûteuse et joyeuse pour moi.*

Elle est coûteuse, parce qu'il faudra délier les cordons de ma bourse pour vous payer les différents objets que vous venez de gagner.

Elle est joyeuse, parce que j'ai du plaisir à voir que vous avez bien écouté nos leçons sur la prière en général.

Je termine par une question qui vaudra un magnifique porte-plume à Lucien, si sa réponse est bonne.

Voici ma question :

Jean habite seul une maison isolée ; il lui est par conséquent impossible de prier en famille ou en commun. Or, je voudrais savoir s'il y a, pour Jean isolé, un moyen de n'être pas seul à faire sa prière particulière.

Qu'en dites-vous, Lucien ?

— Il y en a un.

— *Quel est ce moyen ?*

— C'est de prier toujours en union avec les saints, les anges, la très sainte Vierge et surtout Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— *Quelle est votre résolution ?*

— Avant de commencer chacune de mes prières, j'aurai toujours soin de m'unir aux saints, aux anges, à la très sainte Vierge, et tout particulièrement à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

XIII

COMMENT LA FEMME CHRÉTIENNE DOIT VEILLER SUR LES SIENS ET FAIRE PROSPÉRER SA MAISON

Dans notre dernière conférence nous nous entretenions de l'aisance que vous devez faire régner dans vos maisons, et de l'économie qui en est la principale source. Ah ! si tous les membres de nos familles étaient sagement économes, et si à cette économie ils ajoutaient la vertu, nous serions assez riches. Car ce qui nous coûte le plus cher, n'est-ce pas ? ce sont nos vices, le luxe, le cabaret, la table, sans parler des autres vices plus vils, ni même de ces autres petits défauts qui s'en vont en fumée et qui n'en deviennent pas moins onéreux, à la longue.

Ce sujet me paraît éminemment pratique, aujourd'hui surtout que le pays s'appauvrit et se démoralise, grâce aux lois, aux mœurs, à toutes les influences malsaines que vous connaissez. De tout temps du reste il a préoccupé les esprits, les législateurs, l'Eglise même. Ses religieux et ses religieuses font vœu de pauvreté, mais c'est un vœu individuel qui vise surtout le détachement des biens de ce monde. Il ne faut pas d'ailleurs confondre la pauvreté avec l'indigence. « Je suis vieux, disait David, et je n'ai jamais vu le juste mendier son pain. » Dieu veut que ses serviteurs vivent de privations, mais non qu'ils meurent de faim. Une maison prospère, c'est une juste récompense du travail, et une récompense enviable. La prospérité toutefois ne vient pas toute seule, et l'Ecriture qui ne feint pas de louer la femme forte parce qu'elle apporte l'abondance dans sa famille, ne néglige pas non plus de nous indiquer les moyens qu'elle emploie pour acquérir une aisance honorée.

« Elle se lève dès le point du jour, nous dit le Sage, et distribue à ses serviteurs le travail et la nourriture. »

« Elle a considéré un champ et l'a acquis ; de ses mains elle a planté une vigne. » (Prov. xxxi, 15-16).

Paroles lumineuses qui tracent deux grands devoirs aux femmes chrétiennes : l'un de la vigilance, et l'autre du souci d'augmenter le patrimoine de la famille, le patrimoine temporel comme le spirituel.

I

1. « Elle s'est levée la nuit, » *de nocte surrexit*. Ah ! combien souvent vous ne vous êtes même pas couchées ! Dieu qui vous a imposé des devoirs

multiples et douloureux, vous a sans doute aussi départi des forces mystérieuses, inépuisables, que l'on ne soupçonne pas. Où l'homme le plus robuste succombe, une faible femme résiste. Vos enfants sont malades : il ne vous coûte point de rester des nuits auprès d'eux, et quand le sommeil finit par engourdir vos membres, un appel, un cri, un soupir suffit pour vous arracher à ce repos où votre cœur ne dort jamais, vous êtes aussitôt debout, vous courez à leur chevet, vous leur préparez les remèdes, la nourriture, en un clin d'œil, le sourire aux lèvres, même quand vous avez la mort dans l'âme, et s'ils vous sourient à leur tour, vous voilà heureuses, toute fatigue est évanouie. Oh ! qu'elle est admirable la mère chrétienne ! Et quand elle s'oublie ainsi dans la plus complète abnégation d'elle-même, chrétienne, une mère l'est toujours !

Combien souvent aussi, à cause de votre nature fragile, le sommeil même vous est refusé ! C'est en vain que vous l'appellez, il fuit vos paupières et les nuits s'écoulent lentes comme des siècles. Le sommeil, ce grand bienfait de l'homme, la joie de l'enfant, la richesse du pauvre ; le sommeil qui fait oublier tous les soucis, qui vous transporte, parmi vos angoisses, dans un monde idéal et irréel où vous jouissez du moins d'un moment de bonheur, de l'illusion d'une félicité calme qu'ignorent les heureux du monde, vous ne le connaissez pas toujours, et vous restez seules avec votre peine, votre pensée, votre mal, vos anxiétés, alors que tout dort autour de vous. Oh ! à ces heures pénibles de veille douloureuse, rappelez-vous la recommandation du Sauveur à ses disciples au jardin des Olives : « Veillez et priez de peur que vous ne soyez tentés. » Combien, si vous le voulez, si vous êtes résignées et patientes, elles vous seront méritoires à vous et aux vôtres ces nuits de souffrances et d'inquiétude ! *Vigilate et orate*. Ce sont les meilleurs moments, car vous êtes seules avec votre peine, mais aussi seules avec Dieu qui est plus près de vous, avec Jésus-Christ à qui votre croix rappelle sa croix, et qui à chacune de vos prières laisse échapper de son cœur sur votre cœur des bénédictions choisies.

2. Cependant malgré tout, la maladie n'est point votre état ordinaire ni celui de vos enfants, vous jouissez habituellement de ce sommeil de santé, *somnus sanitatis* (Eccli. xxxi, 24), qui, au dire de l'Esprit-Saint, est le privilège du Sage. « Il dormira jusqu'au matin et son âme y trouvera une grande jouissance. » Mais prenez garde de vous y laisser engourdir et de vous y oublier. « La femme forte se lève de bon matin, » *de nocte surrexit*. Avant que personne ouvre les yeux, elle est debout, elle a fait le tour de sa maison, vu ce qui manque, pourvu aux besoins et préparé dans son esprit le plan de la journée.

Je sais que parmi vous il en est beaucoup qui ressemblent sur ce point à la femme forte. Votre sommeil n'est jamais sans une inquiétude secrète qui le trouble, sans un souci parfois exagéré qui

en empoisonne la jouissance. Car vous avez généralement les défauts de vos qualités : bonnes, vous devenez faibles ; généreuses, vous êtes prodigues ; surtout vous ne restez jamais dans le juste milieu de la sollicitude chrétienne, comme si vous entendiez assumer la tâche de vous substituer à la Providence. Mais où vous excédez particulièrement, c'est lorsqu'il s'agit de vos enfants, de vos jeunes filles. Que de fois je vous ai entendues dire : « Pauvres enfants ! Je veux bien prendre tous les maux sur moi, pourvu qu'ils n'aient pas à porter trop de peine, trop de labeur ! Quel malheur qu'ils soient obligés de travailler comme nous ! » — C'est là une parole bien dangereuse, car la vie est dure et vous ne les préparez pas à la soutenir, ils seront faibles, impuissants dans la lutte, par votre aveuglement et vos gâteries ! Et croyez bien qu'un jour, s'ils ne vont pas jusqu'à vous maudire, ils se diront : « Ma mère a été bien coupable. Elle m'a sans doute voulu beaucoup de bien, mais elle m'a fait beaucoup de mal. Elle ne m'a pas appris la vie ! »

Aussi je vous vois, chaque matin, au chevet de votre fille, la regardant dormir et n'osant l'éveiller : « Pauvre enfant ! Elle repose si bien. Elle fait sans doute de beaux rêves ; laissons-la à son bonheur ! » Et vous vous éloignez à petits pas, de peur de faire du bruit. Elle vous a bien entendue, allez, mais elle demeure volontairement dans cet assoupissement qui l'énerve ; au lieu de commencer sa journée par un acte de générosité, elle la commence par un acte de paresse et de lâcheté ; au lieu d'en offrir les prémices à Dieu, elle les offre au démon. Et par ces actes répétés, avec sa mère pour complice, lui naissent des habitudes aussi funestes au corps qu'à l'âme.

Rappelez-vous ces fortes paroles de Fénelon, dans son traité sur *l'Education des filles* : « La jeune fille s'accoutume à dormir d'un tiers plus qu'il ne faudrait pour conserver une santé parfaite ; ce long sommeil ne sert qu'à l'amollir, qu'à la rendre plus délicate, plus exposée aux révoltes du corps, au lieu qu'un sommeil médiocre, accompagné d'un exercice réglé, rend une personne gaie, vigoureuse et robuste ; ce qui fait sans doute la véritable perfection du corps, sans parler des avantages que l'esprit en tire. » (Chap. 2).

Mais pour se lever matin, il faut se coucher de bonne heure. Pas de veilles prolongées ; ne faites pas de la nuit le jour, ni du jour la nuit. C'est un désordre dans la vie et dans la maison, et un grand désordre. Le soir, sa prière, un coup d'œil jeté sur la journée qui finit, une minute d'examen de conscience, puis le repos. Le matin, quand l'heure sonne, pas d'hésitation, la paresse vous livre bataille toujours, que votre première action soit une victoire vaillante. Offrez votre cœur à Dieu, faites votre prière, et à l'œuvre. Ainsi vos jours seront pleins, saints, féconds, agréables à Dieu. *De nocte surrexit.*

3. Remarquez ensuite ce mot de l'Écriture : « La femme forte a donné le pain et la nourriture

à ses serviteurs et à ses servantes. » C'est elle qui a tout préparé de sa prévoyance ou de ses mains. Ses serviteurs sont ses domestiques, c'est-à-dire les hommes de la maison ; elle les traite comme s'ils étaient de sa famille, exigeant d'eux ce qu'ils peuvent et doivent donner, mais toujours bonne, patiente et juste pour tous. Est-ce qu'ils ne sont pas des hommes, est-ce qu'ils n'ont pas besoin aussi d'affection ? N'allez pas croire que vous vous êtes libérées envers eux en leur remettant seulement le salaire convenu. Dieu vous fait un devoir de les entourer de soins, de veiller sur la santé de leur corps, de leur donner une part dans votre cœur maternel, et de vous occuper aussi de leur âme.

Quoi ! votre conscience de chrétienne pourrait vivre sans remords après leur avoir distribué uniquement les aliments du corps ? Et leur âme, est-ce qu'il ne lui faut pas aussi sa nourriture ? Et cette nourriture, est-ce que ce n'est pas la grâce de Dieu, que leur prépare la prière, un avis utile, une bonne parole tombée de vos lèvres et qui les dirige vers l'église ? Mais ne fût-ce qu'au point de vue de votre intérêt, vous devez vous procurer des serviteurs consciencieux ; or, comment le seraient-ils si ce n'est pas la religion qui guide leur fidélité ? L'amour de Dieu, de la religion, voilà le pain qu'ils réclament et qu'ils attendent de la femme forte qui dirige la maison. *Dedit prœdam domesticis suis.*

Autrement la paix ne règnera ni dans vos consciences, ni dans vos familles ; vos domestiques devenus vicieux, parce qu'ils ne croiront pas en Dieu, ne prendront pas en main vos intérêts ; vous serez exigeantes, maussades, soupçonneuses, mécontentes de tout et peut-être vous attirerez-vous quelque jour cette réponse célèbre d'un serviteur aigri : « Aux vertus que vous exigez de vos domestiques, connaissez-vous beaucoup de maîtres qui soient dignes d'être valets ? »

Et si vous avez des servantes, vous contractez de nouvelles et plus délicates obligations. Elles, surtout, envoyez-les à l'église, faites-les prier, qu'elles soient pieuses, détournerez-les des assemblées, des livres, des compagnies de perdition, multipliez les conseils, ne leur laissez qu'une légitime liberté. Vous êtes leurs mères, vous avez la responsabilité de leur conduite présente et de l'avenir qu'elles ébauchent chez vous. Ne dites jamais cette parole impie : « Elles feront ce qu'elles voudront. Je m'en désintéresse ! » Ah ! leur âme est chère à Dieu autant que la vôtre, elle a coûté aussi son sang à Jésus-Christ, un jour il vous la redemandera ! Pauvres filles, il faut bien le constater, ordinairement elles n'ont personne et ne sont de chez personne ; elles sont abandonnées à elles-mêmes, à leur fragilité, à leurs instincts de plaisir, à leurs illusions de la vingtième année. Elles croient tout, elles se fient à une parole qui flatte leur désir, à une promesse artificieuse qui met pour condition première leur

déshonneur, et brise leur vie dans sa fleur. Elles ne savent pas. Mais vous savez, vous ! parlez ! Elles seraient perdues sans vous, que Dieu a placées sur leur chemin comme leur bon ange. Conduisez-les, guidez-les, éclairez-les comme si elles étaient vos filles. C'est la nourriture que vous leur devez : *cibaria ancillis suis*.

C'est là surtout qu'il vous faudra veiller, attirer leur confiance, les préserver du danger, faire respecter votre maison comme un sanctuaire inviolable, et de ces tendres brebis écarter les loups ravisseurs ! Oh ! que votre lampe, je veux dire votre sollicitude, ne s'éteigne point la nuit ! Dès le point du jour, regardez, surveillez, que votre prudence éclairée ne s'endorme pas ! *De nocte surrexit.*

II

L'Esprit-Saint, sachant combien le rôle de la femme est important à la maison, dans une famille, y revient sans cesse dans les livres inspirés. « La femme sage, dit-il, édifie une maison ; celle qui ne l'est pas détruira de ses propres mains la maison la plus solide. » (Prov. xiv, 1).

4. Vous êtes donc établies par Dieu pour faire prospérer votre famille, vous êtes faites pour bâtir une maison, car il est bien entendu que vous voulez être cette « femme sage » que Dieu même loue et exalte. Précédemment je posais en principe que l'aisance matérielle est dans le plan de la Providence et que votre devoir c'est non seulement de garder l'héritage qui vous a été laissé, mais de le transmettre accru à vos enfants ; sinon, par la fatalité des temps, vous vous appauvrissez et vous ne leur léguerez qu'une situation précaire et diminuée. Telle est la conduite pratique de la femme forte : « Elle a considéré un champ et l'a acheté. »

Ce champ lui convenait, il se trouvait à sa portée, dans le voisinage du sien ; elle en voyait l'agrément sans doute, mais surtout l'utilité et l'emploi. Il est dangereux toutefois de n'écouter que ses désirs et ses convoitises. La jouissance d'être propriétaire a de grands attrait : en possédant un domaine nouveau il semble que l'on occupe une plus grande place dans le monde et que l'on y gagne une autorité nouvelle. Vous parcourez la campagne, vous voyez une belle villa, un magnifique parc, une vaste forêt, vous demandez quel en est l'heureux propriétaire, et quand vous le connaissez, il vous semble que ces champs, ces pierres, ces arbres se renvoient son nom de l'un à l'autre et proclament son opulence. C'est ainsi que l'univers tout entier, depuis l'étoile jusqu'au brin d'herbe, chante la gloire de Dieu son Créateur et son souverain Propriétaire. En acquérant une parcelle de terrain, vous prenez une ressemblance plus frappante avec Dieu qui possède tout et qui vous cède quelque chose de son droit suréminent, qui consacre le vôtre et s'en constitue le gardien.

Mais prenez garde de céder trop vite à cet

attrait de la propriété. La femme forte achète le champ voisin, mais ce n'est pas sans l'avoir longuement considéré, sans y avoir mûrement réfléchi. Car il convient de savoir s'il est vraiment utile, si c'est une réelle augmentation d'aisance, et puis, il ne suffit pas d'acheter, il faut payer.

Elle a songé à tout cela : ce champ, cette acquisition n'est pas un caprice, une futilité, une frivolité qui passe, mais un élément solide de fortune durable, les enfants en profiteront ; surtout elle a mis en réserve l'argent nécessaire pour payer à bref délai, car elle a horreur des dettes. Qu'importe qu'elle possède de nouveaux et brillants sillons, si elle les doit ? Ils ne lui appartiennent pas, en réalité, et la pensée de ses créanciers troublera son sommeil, sera pour elle une source intarissable d'inquiétudes et de craintes. Mieux vaut n'avoir qu'un coin de terre, qu'un vêtement, qu'une robe, pourvu que ce soit bien à vous, et que ceux à qui vous les avez achetés ne vous jettent pas, en passant, un regard de mépris, en pensant que votre brillante toilette, que les atours de vos filles, vous les devez, et qu'ils pourraient à bon droit reprendre sur leurs têtes ces chapeaux tapageurs qui ne sont pas à elles, puisque vous n'en avez rien soldé. Ce luxe, cette mode toute récente vous a séduites et vous n'avez pas « considéré » qu'il faut avant d'acheter consulter sa bourse et ses moyens !

Une chose à laquelle vous n'avez pas réfléchi non plus, c'est l'injustice que vous commettez à l'endroit des pauvres ouvrières dont vous volez ainsi le travail et le pain. Pour vous fairé cette toilette à la dernière mode qui vous a charmées, elles ont passé leur temps, peut-être leurs nuits, déboursé les frais de soie, de dentelles, de rubans, que sais-je ? et tout cela gratuitement, en pure perte ; ou bien il leur faudra attendre des mois avant de toucher même une parcelle du fruit de leur travail. Or la faim n'attend pas. Voilà le salaire injustement retenu et qui crie vers Dieu.

Augmentez donc non pas les dettes, mais la valeur de votre patrimoine. Souvent, hélas ! c'est à vous surtout qu'incombe ce soin, car c'est la femme qui fait la maison, tandis que le mari la défait. Il va ailleurs, s'amuse, gaspille son temps, son argent, l'avenir et le présent de sa famille. La femme forte alors redouble de vigilance et de travail, pour empêcher la maison de crouler, pour sauver de la ruine les épaves nécessaires, pour que ses enfants disent un jour : « Jusqu'à la fin elle nous a donné l'exemple du travail, nous avions une bonne mère. »

Le champ acheté, elle le cultive, ou de ses mains ou « du fruit » de son labeur. A quoi servirait un champ en friche ? « Elle y plante une vigne. » La vigne est symbolique, c'est une culture qui rapporte beaucoup lorsque le terrain est bon et que la saison est favorable, elle donne un doux fruit, et une fois plantée elle dure longtemps. C'est une plantation d'avenir. Ainsi la mère de famille doit préparer des opérations qui serviront

à ses enfants plus tard. Elle est la providence de la maison, comme Dieu est la Providence de l'univers ; elle ne borne pas sa pensée au présent, à l'utilité immédiate ; dans les jours heureux elle songe aux jours mauvais. Les années viendront avec leurs revers, leurs incertitudes ou leurs bénédictions ; quoi qu'il arrive, la vigne restera, à chaque printemps elle produira ses bourgeons, à chaque automne elle fournira ses grappes précieuses, et les fils recueilleront cette richesse. Dès longtemps peut-être elle ne sera plus, celle qui l'a plantée, mais ils béniront sa mémoire douce et parfumée comme la vigne en fleur.

2. Je vous loue donc de « considérer » le champ à acquérir, de l'acheter, et de le payer aussitôt ; mais il est un autre champ que vous devez « considérer » avec plus de sollicitude encore, afin de le libérer de toute dette et de le cultiver avec autant de soin que d'amour, j'entends le champ de votre âme.

Les dettes qui l'obèrent ce sont vos péchés. Avant tout, affranchissez-le de ce créancier mal-faisant qui est le démon. Chassez-le, afin que vous soyez maîtresses chez vous, maîtresses de ce fonds admirable que Dieu vous a donné. Les défauts, les mauvaises herbes enlevées, gardez-vous de le laisser en friche, faites-le produire, qu'on y voie fleurir les bonnes œuvres, la charité, la piété, la foi qui les inspirent. Cultivez-le, retournez-le, « un trésor est caché dedans, » un trésor de saintes actions, de richesses surnaturelles et de bonté.

Vous vous êtes arrêtées parfois à regarder un beau champ de blé dont les épis courbés ondulent au souffle du vent. C'est vous peut-être qui l'aviez fait labourer et semer, et vous voyiez votre labeur dignement récompensé par cette superbe moisson qui vous rapporterait cent pour un. Votre âme cultivée par vos soins, arrosée par la grâce de Dieu, est infiniment plus belle aux yeux des anges. Ils y admirent vos pensées chrétiennes qui s'élèvent vers Dieu, vos désirs de bien, votre vigilance à élever pieusement vos enfants, les élans de votre cœur, les efforts de vos bras, tout cela forme comme une glorieuse nappe blanche de fleurs surnaturelles qu'ils voient s'épanouir au souffle divin, comme un vaste champ d'épis célestes que le Maître amassera dans son grenier. Car vous n'êtes pas les filles de la terre, mais les filles de Dieu, les filles du ciel, et vous travaillez dans ce monde qui passe, pour la cité qui demeure.

Et que signifie cette remarque de l'Esprit-Saint : « Elle a planté une vigne, » sinon que vous devez nourrir votre âme du fruit de la vigne divine, de la chair et du sang de Jésus-Christ, de la sainte Eucharistie ? N'est-ce pas de vous surtout, âmes chrétiennes et dévouées, que Jésus-Christ a dit : « Je suis la vigne et vous êtes les branches ! » Comment pourriez-vous vivre alors sans la sève de la vigne, sans la vie même de Jésus-Christ ? C'est pourquoi je ne saurais comprendre une

femme chrétienne non seulement qui reste éloignée des sacrements, mais qui n'y participe que rarement, aux époques strictement déterminées par l'Eglise. Elle ressemble à un cep qui n'emprunte à la souche que juste la sève nécessaire pour ne pas sécher. Tandis que l'essence de la vigne c'est d'être abondante, vigoureuse, afin de produire beaucoup de fruits, beaucoup de ce vin généreux qui réjouit le cœur de l'homme, et qui est le symbole de ce vin surnaturel qui fortifie l'âme, lui donne du ressort et de l'énergie, de la vigueur à se maintenir pure et invulnérable dans les combats, car « il fait germer les vierges. »

Oh ! que votre maison serait bien conduite, si vous y exerciez cette vigilance nécessaire, constamment, dès l'aube, *de nocte*, sur vous-mêmes, sur vos enfants qu'il faut habituer au devoir, au travail du matin, sur vos serviteurs et vos servantes qui donnent un meilleur labeur lorsqu'ils sont entourés de soins, que leur conscience est en paix avec Dieu et qu'ils se sentent aimés ! Qu'elle deviendrait heureuse et prospère, si, au temps voulu, elle s'augmentait « du champ » désiré qui agrandit le patrimoine de la famille et établit la sécurité de l'avenir ; si surtout chaque année le champ de votre âme, mieux cultivé, se débarrassait d'un défaut, et mieux arrosé par le sang du Sauveur, produisait une nouvelle moisson de vertus !

INSTRUCTIONS SUR L'ANNÉE LITURGIQUE

VII

PAQUES

Surrexit Dominus vere.

Le Seigneur est vraiment ressuscité. (Luc, xxiv, 34).

Mes frères,

Nous voici arrivés au point culminant de l'année liturgique, à cette fête de Pâques qui est comme le foyer d'où partent les rayons qui illuminent toutes les autres. C'est pour nous en faire comprendre l'importance que l'Eglise a voulu nous y préparer par le jeûne du Carême et les cérémonies de la Semaine Sainte, et qu'elle en prolonge la solennité pendant quarante jours, jusqu'à l'Ascension. Notre-Seigneur avait dit souvent à ses apôtres qu'il devait souffrir et mourir, pour ressusciter le troisième jour, et entrer ainsi dans sa gloire ; mais ceux-ci ne comprenaient point le sens de ses paroles. (Luc, xviii, 32-34). Plus tard, lorsque Marie-Madeleine leur affirma que son Maître était ressuscité, qu'elle l'avait vu, qu'elle lui avait parlé, ils ne voulurent point la croire.

Après trois ans passés dans la compagnie du Sauveur, ils ne s'étaient pas encore défaits de leurs illusions relativement au règne temporel du

Messie, ils s'attendaient toujours à voir renaître les splendeurs d'Israël ; et après avoir vu mourir Jésus sur la croix, ils craignaient que toutes leurs espérances ne fussent ensevelies avec lui dans le tombeau. Pour changer les dispositions de ces « gens de peu de foi, » pour en faire les hérauts de la bonne nouvelle, et plus encore pour faire accepter à tout l'univers « la folie de la croix, » il fallait un miracle incontestable, un miracle qui ne pût être attribué qu'à la puissance du Sauveur, un miracle porté rapidement par la renommée aux quatre coins du monde. La résurrection du Sauveur devait être ce miracle, et voilà pourquoi la fête de Pâques, qui en est l'anniversaire, a une si grande importance dans le culte catholique. Si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, notre foi serait vaine et sans fondement (I Cor., xv, 14) ; mais, nous en sommes sûrs, le Christ est vraiment ressuscité (Luc, xxiv, 34) ; par conséquent notre foi repose sur un fondement inébranlable, et notre espérance ne saurait être confondue.

Mais en même temps qu'elle établit notre foi et assure notre espérance, la résurrection du Sauveur est la figure et le modèle de la transformation qui doit s'opérer dans l'homme enfant d'Adam, esclave du démon, pour en faire un enfant de Dieu et un héritier du ciel. De même que Jésus-Christ s'est dépouillé complètement de la vie naturelle, qui consiste dans l'union du corps et de l'âme, et qu'il a pris une vie nouvelle qui n'est plus sujette à la corruption du tombeau, ainsi le chrétien doit renoncer complètement à cette vie terrestre et animale, à ces instincts passionnés qu'il a reçus d'Adam ; il doit se dépouiller complètement du vieil homme, pour recevoir, avec le pardon de ses péchés, la grâce de la filiation divine et revêtir les sublimes grandeurs de l'homme nouveau.

Ainsi nous envisagerons la fête de Pâques *par rapport à la foi, et par rapport à la vie chrétienne.*

I

1. Vous savez, mes frères, que la Pâque était déjà une fête chez les Juifs, et que ce nom a été conservé à la solennité de la Résurrection, parce que Notre-Seigneur est sorti du tombeau le dimanche qui suivait immédiatement la célébration de la Pâque juive. Or, qu'était-ce que la Pâque des Juifs ? C'était l'anniversaire de leur sortie d'Egypte, où ils gémissaient dans la plus dure servitude. Lorsque Dieu eut résolu de forcer le pharaon d'Egypte à les laisser partir, il ordonna qu'on immolât dans chaque famille un agneau, le quatorzième jour du premier mois de printemps, qu'on le mangeât debout, avec des laitues et des pains azymes, le bâton de voyage à la main, et qu'on marquât de son sang la porte de la maison. L'ange exterminateur allait passer et frapper de mort le premier-né de toutes les familles égyptiennes, mais il épargnerait les maisons où il verrait le sang de l'agneau. C'était la Pâque, c'est-à-dire le passage du Seigneur au milieu de son

peuple, pour le délivrer de la servitude. En souvenir de ce bienfait, et pour conserver dans sa vivacité la foi à un Dieu sauveur, les Juifs devaient célébrer chaque année la Pâque par les mêmes rites. — Est-il besoin, mes frères, de vous faire remarquer le rapport qui existe entre cette fête et la nôtre ? Nous gémissions tous dans le plus terrible esclavage, celui du péché, aucune force humaine ne pouvait nous en délivrer ; mais Dieu a envoyé son Fils, cet agneau innocent a versé son sang pour nous, et désormais l'ange exterminateur ne peut frapper de la mort éternelle ceux qu'il voit imprégnés du sang rédempteur. Le véritable agneau pascal est donc Jésus-Christ. La Pâque chrétienne l'emporte donc sur la Pâque juive d'autant que la réalité l'emporte sur la figure. Si les Juifs célébraient avec tant de joie le souvenir de leur délivrance de la servitude d'Egypte, quelle ne doit pas être l'allégresse des chrétiens au saint jour de Pâques ? « C'est notre agneau pascal qui a été immolé » sur le Calvaire, dit saint Paul, et c'est lui qui est ressuscité aujourd'hui : *Surrexit Dominus vere.*

2. Considérons un instant la Résurrection comme preuve indubitable de la divinité de Jésus-Christ, et par conséquent comme fondement de notre foi. N'est-il pas vrai que rien n'était plus important pour la conversion du monde, que de mettre entre les mains des premiers prédicateurs de l'Evangile une preuve évidente de la mission du Sauveur et de sa divinité ? Moïse, Elie, avaient fait des miracles, mais ils n'étaient que les envoyés de Dieu ; pour prouver que Jésus était vraiment, comme il l'avait dit, le Fils unique du Père céleste, il fallait le montrer agissant en Dieu, opérant par sa seule puissance un de ces actes que Dieu seul peut opérer. Pour que rien ne manque à la force de cette preuve, elle s'appuiera d'une part sur une prophétie qui l'a annoncée, et d'autre part sur le témoignage des apôtres eux-mêmes, qui donneront leur vie pour affirmer la réalité de ce qu'ils ont vu. Voici donc en deux mots la preuve irrésistible sur laquelle repose notre foi, et que l'Eglise nous remet sous les yeux au jour de Pâques : Jésus-Christ, pour montrer qu'il était réellement le Fils de Dieu, a annoncé qu'il ressusciterait trois jours après sa mort ; — il est bien certain que Jésus est mort sur la croix ; — il est également certain qu'il s'est montré vivant trois jours après : par conséquent Jésus-Christ est le Fils de Dieu, et sa religion est vraiment divine.

Jésus-Christ a annoncé sa résurrection comme preuve de sa divinité. Saint Jean nous fait voir le Sauveur animé d'un saintzèle, chassant du Temple les vendeurs et les acheteurs qui le profanaient ; « Ne faites pas de la maison de mon Père un lieu de trafic ; » on lui demande aussitôt quelle marque il peut donner de son autorité divine, puisqu'il appelle Dieu son Père, et il répond, en montrant son corps, ce vrai temple de la divinité : « Détruisez ce temple, et je le rebâ-

tirai en trois jours. » (Jean, II, 20). Saint Mathieu nous le montre discutant avec les Scribes et les Pharisiens qui veulent aussi des miracles et leur disant : « On ne vous donnera d'autre signe que celui du prophète Jonas ; car comme Jonas a été dans le ventre d'un poisson pendant trois jours et trois nuits, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. » (Matth., XII, 38). Les ennemis du Sauveur avaient bien compris la portée de ces paroles, puisqu'ils vinrent aussitôt après sa mort demander à Pilate de faire garder son tombeau, attendu qu'il avait dit : « Je ressusciterai au bout de trois jours. » (Matth., XVII, 63). Ils étaient convaincus que si Jésus-Christ ressuscitait comme il l'avait dit, ce serait une preuve de sa divinité.

Jésus-Christ, mes frères, est-il bien réellement mort ? Si nous ne connaissions ni le jour, ni l'heure, ni le lieu, ni les circonstances de la mort du Sauveur, et qu'on vienne nous dire : Voici qu'il est ressuscité, nous ferions bien d'hésiter à croire cette nouvelle ; mais rappelez-vous ce qui s'est passé. Jésus est trahi par Judas et livré aux Juifs ; il est accusé de blasphème devant le grand-prêtre parce qu'il se dit Fils de Dieu, et condamné à mort ; cette sentence est ratifiée par Pilate qui, après avoir reconnu que l'accusé n'a rien fait pour mériter la peine capitale, a pourtant la lâcheté d'autoriser les Juifs à le crucifier, afin de rester l'ami de César. Toute la populace de Jérusalem accompagne au Calvaire le Sauveur chargé de sa croix, et insulte à son agonie ; et quand après trois heures des plus terribles souffrances on l'a entendu pousser le cri suprême, quand on l'a vu laisser tomber sur sa poitrine ensanglantée sa tête livide, on a peur qu'il ne respire encore, et on lui perce le cœur pour en faire couler tout le sang jusqu'à la dernière goutte. On descend de la croix le cadavre inanimé, on l'enveloppe de linceuls, et on le met dans un tombeau scellé d'une pierre énorme. Tous ces faits sont du domaine de l'histoire, puisqu'ils sont consignés dans les quatre récits des évangélistes : nous possédons moins de détails des derniers moments d'Alexandre ou de Napoléon. Dieu a voulu qu'il en fût ainsi, pour qu'il nous fût impossible de douter de la mort de son Fils. Jésus est réellement mort.

La certitude du fait de la Résurrection est-elle moins bien établie ? Admirez encore ici, mes frères, la sagesse de la Providence. Qui prendra soin de constater que Jésus est bien resté dans le tombeau et que personne n'a pu enlever son corps ? Ce sont les Juifs eux-mêmes, ce sont ces indignes pontifes de la synagogue qui y amèneront des gardes et mettront leur sceau sur la pierre du sépulcre. Néanmoins ils diront ensuite : Ce sont les disciples qui ont enlevé le corps de leur Maître. Mais qu'auraient-ils gagné à enlever un cadavre ? Aussi personne ne croira ce nouveau mensonge des ennemis du Christ. Dès le matin du troisième jour, de saintes femmes vinrent dans

l'intention d'ensevelir plus convenablement le corps du Sauveur ; elles se demandaient avec anxiété qui leur ouvrirait le sépulcre, mais en arrivant elles virent que la pierre qui le fermait avait disparu, elles entrèrent dans l'intérieur et n'y trouvèrent plus le corps de leur divin Maître : elles s'en allaient en pleurant, lorsque Jésus se fit voir à Marie-Madeleine, qui ne le reconnut pas de prime abord, tant elle était éloignée de penser à la Résurrection. Le même jour le Sauveur se fit voir à deux disciples qui allaient à Emmaüs, à Pierre, aux apôtres réunis dans le Cénacle, et pendant quarante jours il multiplia ses apparitions, pour convaincre et ses disciples et ses ennemis qu'il était vraiment ressuscité. Il consentit même à ce que l'apôtre Thomas mit les mains dans les plaies de ses pieds et de ses mains, afin que son incrédulité fût encore plus utile à notre foi que le zèle empressé de Madeleine et des disciples. Prosternons-nous aux pieds de Jésus avec tous ces glorieux témoins de sa résurrection, et disons-lui avec saint Thomas : « Oui, vous êtes notre Seigneur et notre Dieu, » car vous êtes vraiment ressuscité comme vous l'aviez promis : *Surrexit Dominus vere.*

II

1. Considérée dans ses rapports avec la vie chrétienne, la résurrection du Sauveur est le *modèle de la résurrection spirituelle* par laquelle nous devons commencer une vie nouvelle après être morts au péché. Il suffit de parcourir les offices de la semaine de Pâques pour voir qu'ils ont pour objet de nous rappeler, avec le mystère de la Résurrection, celui de notre régénération par le baptême. La procession aux fonts baptismaux, qui se fait encore aujourd'hui dans beaucoup d'églises, tend au même but ; et l'obligation que nous fait l'Eglise de purifier notre conscience pour nous approcher de la sainte Table au temps de Pâques, nous montre qu'elle veut que nous imitions aussi parfaitement que possible la résurrection du Sauveur. Les Juifs mangeaient l'agneau pascal avec des laitues amères et du pain sans levain ; nous devons nous préparer à recevoir les grâces abondantes de la sainte communion par les amertumes de la pénitence, et nous en approcher avec un cœur aussi pur de tout mauvais levain que les azymes de l'ancienne loi. Alors nous aurons bien célébré la Pâque de la loi nouvelle, nous aurons traversé heureusement les flots dans lesquels nos ennemis sont restés ensevelis, et nous aurons réussi à *passer* de la mort à la vie, ou d'une vie tiède à une vie plus parfaite.

2. Voici comment saint Paul traçait aux premiers chrétiens les devoirs que leur impose leur sainte vocation. Nous avons été baptisés en Jésus-Christ, c'est-à-dire justifiés par les mérites de son sang, pour ne faire qu'un avec lui et participer de la sorte à sa mort et à sa résurrection. Nous avons vécu dans le péché, qui est la mort de

l'âme, mais maintenant nous sommes purifiés, sanctifiés, parce que le péché est mort en nous ; nous sommes morts au péché, et notre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ, notre âme vit de la vie divine et mystérieuse de la grâce, vie cachée aux yeux des hommes, mais précieuse devant Dieu. Si nous sommes réellement morts au péché, le laisserons-nous vivre de nouveau en nous ? Non, sans doute ; mais au contraire nous mortifierons nos passions, nous nous dépouillerons du vieil homme et nous revêtirons l'homme nouveau, c'est-à-dire toutes les vertus que le Christ a pratiquées. Ainsi après avoir porté la ressemblance de sa mort, nous porterons celle de sa résurrection. (Colos. III, 1-17, et Rom. VI, 1-11). Il n'est que trop vrai, mes frères, nous avons été les malheureux esclaves du démon, d'abord par le péché d'Adam, puis par les péchés que nous avons commis. Pour nous racheter de cette servitude où notre âme ne pouvait trouver que la mort, le Fils de Dieu a donné sa vie, et il a institué le baptême, qui a la vertu de nous purifier de tous nos péchés et de nous unir à lui comme membres de son corps, comme participant à la vie nouvelle qu'il a commencée au jour de sa résurrection. Ainsi le baptême est réellement pour nous le passage de la mort du péché à la vie de la grâce, et si nous avons le malheur de retomber après le baptême dans le péché mortel, le sacrement de pénitence peut nous rendre encore la robe d'innocence et la vie surnaturelle. « Par le baptême nous avons été ensevelis avec Jésus-Christ pour mourir avec lui, afin de marcher ensuite dans une vie nouvelle, comme Jésus-Christ est ressuscité à une vie glorieuse par la puissance de son Père » (Rom. VI, 4) : on peut en dire autant du sacrement de pénitence, et conclure de la doctrine de l'Apôtre qu'il n'y a de salut possible pour nous que si nous recevons dans ces deux sacrements l'application des mérites de Jésus-Christ, pour mener une vie toute nouvelle, semblable à celle du Sauveur ressuscité.

3. Or, quelle est cette vie nouvelle que le Sauveur a commencée le jour de Pâques en sortant du tombeau ? C'est la vie de Dieu même, une vie heureuse, une vie sans fin : une fois ressuscité il ne meurt plus ; il est mort une fois pour l'expiation du péché, maintenant il vit pour Dieu, pour jouir en Dieu de la victoire qu'il a remportée sur la mort et le péché, la mort n'a plus d'empire sur lui. La vie de la grâce que nous a donnée le baptême et que la pénitence nous fait recouvrer, n'est donc autre chose que le commencement, la racine, le prélude, le germe de la vie éternelle dont nous vivrons au ciel dans le sein de Dieu, avec le Christ notre chef et tous les élus ses membres vivants : *Gratia Dei, vita æterna in Christo Jesu Domino nostro*. (Rom. VI, 23). Pour vivre de cette vie sur terre, il faut conserver la grâce reçue dans les sacrements, et faire les actes auxquels elle nous dispose, il faut persévérer dans les sentiments de foi, de charité, de pénitence, il faut « chercher ce

qui est en haut et non ce qui est sur la terre, » c'est-à-dire faire toutes nos actions en vue du ciel, par les mérites de Jésus-Christ : *Quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram*. (Colos. III, 2).

Prenons donc désormais pour modèle Jésus-Christ ressuscité : nous sommes morts au péché, vivons pour Dieu ; délivrés par la mort du Sauveur de l'esclavage du démon, évitons avec soin les occasions qui pourraient nous y faire retomber. Les anges dirent aux saintes femmes qui se désolaient de n'avoir point trouvé dans le sépulcre le corps de leur Maître : « Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? » (Luc. XXIV, 5). Il faut qu'on puisse dire cela de nous ; qu'on ne nous trouve jamais dans les sociétés des mondains, dans la compagnie des pécheurs, notre conversation doit être avec les âmes vertueuses, nos pensées doivent être constamment fixées au ciel : *Nostra conversatio in cælis est*. (Philip. III, 20). Le monde nous croira déjà morts, parce que nous n'aurons plus de rapports avec lui, mais nous vivrons de la vie véritable, *quasi morientes, et ecce vivimus* (II Cor. VI, 9) ; nous vivrons de la vie de Jésus-Christ ressuscité, car « s'il est mort, c'est pour que ceux qui veulent avoir la vie ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort pour eux et qui est ressuscité. » (II Cor. V, 15). Alors nous pourrons prendre une large part à la joie pascalle et chanter avec allégresse l'*Alleluia* qui va retentir maintenant tous les jours dans nos temples, et que nous répéterons un jour avec les anges et les saints dans le ciel au pied du trône de l'Agneau. Ainsi soit-il.

UNE INSTRUCTION PAR MOIS SUR LE SACRÉ CŒUR

IX

Cor Jesu diligens nos in omni tempore.
Cœur de Jésus nous aimant en tout temps,
ayez pitié de nous.
(Litanies du Sacré Cœur).

Une reine d'Angleterre disait un jour que si après sa mort on lui ouvrait le cœur, on y trouverait inscrits deux mots : celui de Calais que les Français avaient reconquis sur les troupes anglaises, et celui de sa sœur Elisabeth dont la conduite et les principes causaient son tourment depuis de longues années et la faisaient descendre prématurément au tombeau.

Lorsque Notre-Seigneur était sur le point de mourir, quand sur sa croix, broyé par la souffrance, ruisselant de la sueur glaciale de la mort, il voyait ses ennemis ricaner et jouir de sa douloureuse agonie, il aurait bien pu, lui aussi, parler

de son cœur au groupe d'amis fidèles qui pleuraient à ses pieds. Et s'il leur eût demandé de lui ouvrir le cœur après sa mort, ce n'est pas deux mots qu'il eût annoncés comme y étant gravés, mais bien un seul, celui qui l'avait tourmenté toute sa vie et l'avait conduit de Bethléem au Golgotha : ce mot, c'est son *amour*.

Ouvrons aujourd'hui le cœur de notre bon Sauveur, lisons-y, avec une foi reconnaissante et attendrie, le mot divin qui explique toute la conduite de Jésus à notre égard. Nulle lecture ne saurait être plus salutaire à une âme chrétienne, car, à moins de porter sous sa poitrine un cœur de bronze, il est impossible que la pensée d'un pareil amour et de pareils bienfaits ne nous arrache ce cri de la sainte Eglise dans une de ses hymnes : « *Sic nos amantem quis non redamaret?* Qui donc pourrait ne point payer de retour un Dieu qui nous a tant aimés? »

Pour guider nos réflexions, il nous suffira de considérer comment le cœur de notre Dieu nous a témoigné son amour, jusqu'à quelles limites il a poussé et pousse encore cet amour, enfin comment cet amour ne se dément jamais.

La première preuve d'amour, Jésus nous l'a donnée lorsque son cœur, pris d'une immense pitié pour la condition de l'humanité, lui inspira de s'offrir en Victime pour nous et d'accomplir l'œuvre réparatrice de l'Incarnation et de la Rédemption. L'apôtre saint Paul nous raconte la scène qui se passa dans les cieux à cette occasion : « Mon Père, les hommes vous offrent des hosties, des oblations, des holocaustes pour expier leurs péchés. Vous n'en avez pas voulu, non plus que des offrandes prescrites par la Loi. Alors j'ai dit : Me voici ! »¹

Et en effet, que pouvaient, pour effacer leurs crimes, les sacrifices de victimes accomplis par des mains souillées ? La dette allait grossissant avec l'anathème. Le Fils de Dieu quittera son ciel, il descendra vers ces hommes qu'il aime d'un amour sans bornes, il se fera comme l'un d'eux. Et ce qu'il offrira à la Majesté divine offensée, pour la désarmer, ce ne seront plus des fruits ou des créatures sans raison, mais lui-même. Ses mains innocentes présenteront à son Père, comme rançon, son propre sang, le sang le plus pur, le plus saint qui ait jamais coulé dans les veines d'un corps mortel.

Une seule goutte de ce sang, tombée sur la terre, suffisait pour la purifier aussitôt qu'elle l'eût touchée ; mais il fallait encore faire comprendre aux hommes jusqu'à quel point ils étaient aimés. Sans doute, c'était déjà beaucoup que le Fils de Dieu eût daigné s'abaisser jusqu'à notre condition. Une goutte de sang arrachée à ses veines, une larme tombée de ses yeux, une prière, un soupir monté de sa poitrine, eussent mérité de notre part une

reconnaissance infinie, puisqu'elles nous auraient sauvés. Mais qui eût gardé cette reconnaissance vive et profonde, quand on songe à la mobilité, à l'inconstance du cœur humain ? Et Dieu la voulait, cette reconnaissance, il voulait l'attachement du cœur.

Aussi, afin que pour l'homme il fût manifeste comme le jour que son Dieu l'aimait, afin que le souvenir de cet amour demeurât ineffaçable pour sa mémoire et pesât sur son cœur comme un lourd remords s'il venait à l'oublier, Jésus poussa cet amour jusqu'aux dernières limites. Avec tous les trônes et tous les palais de la terre à sa disposition, il choisit une misérable étable pour lieu de sa naissance et l'atelier d'un charpentier pour demeure. Et afin que le dernier des indigents ne pût se croire exclus de la pensée et du cœur de son Dieu, celui-ci voulut naître sur la paille, et vivre sans posséder un abri, une pierre pour reposer sa tête.

Puis, durant trois ans, il se fatigue, se dévoue à soulager toutes les misères, à consoler toutes les tristesses, à guérir toutes les maladies. Les pauvres, les humbles sont ses préférés. Ah ! quand on aime, que peuvent bien faire la richesse et le luxe ? Au contraire, plus la personne aimée est pauvre et malheureuse, plus le cœur s'apitoie et s'ingénie à réparer les outrages de la fortune ou du malheur à son endroit. Comprenez-vous maintenant pourquoi il aimait tant les pauvres, pourquoi il a solennellement déclaré que tout le bien qu'on leur ferait, il le considérerait comme fait à lui-même ?

C'est surtout durant le drame douloureux de sa Passion qu'il a poussé son amour aux extrêmes limites qu'il soit possible d'atteindre. Il l'avait dit : « La plus grande preuve d'amour qu'on puisse donner à des amis, c'est de sacrifier sa vie pour eux¹. » Vous savez dans quelles conditions il a sacrifié la sienne, sans réserver la moindre goutte de son sang. Il nous a aimés jusqu'à la croix, jusqu'au Calvaire !

Enfin, comme il pouvait, par un miracle de sa toute-puissance, ne pas nous abandonner, rester avec nous afin de continuer de plus près, s'il est permis de parler ainsi, sa mission d'ami consolateur, son amour inventa le sacrement de nos autels. Ne me demandez pas l'explication du mystère de l'Eucharistie, ni pourquoi Jésus se condamne à rester prisonnier dans le plus pauvre des tabernacles, nuit et jour, seul et délaissé ! Le même mot vous le dira toujours : Parce qu'il nous aime. Il savait bien de quelle indifférence il serait l'objet, de quelle ingratitude il serait payé, de quels outrages même il serait abreuvé, n'importe ! il aime, il restera caché, prisonnier sous la blanche hostie, redisant éternellement la même parole : « Venez à moi, ô vous tous qui souffrez et portez le poids de la vie, et je vous soulagerai. »

N'est-ce pas que c'est bien là le cri de l'amour

¹ Hébreux, x, 5 et seq.

¹ Jean, xv, 13.

qui s'ingénie à trouver la manière dont il pourra s'exercer ? Quand je pénètre dans une église, tout prend une voix pour me crier : « Vois comme Jésus t'aime ! » De quelque côté que se tournent mes regards, pas un objet qui ne répète à sa manière ce cri. Les fonts baptismaux, le confessionnal, le grand crucifix aux bras étendus, aux pieds cloués, au côté sanglant, l'autel du sacrifice, le tabernacle à la porte dorée, la table de communion, tout cela n'a qu'une parole, j'allais dire un chant : « Voilà comme Jésus t'aime ! » En face de ces divines preuves de l'amour du cœur de mon Dieu, je me demande quelle autre invention il aurait bien pu trouver encore, et mon cœur confondu de sa sécheresse ne sait plus que répéter : *Cor Jesu diligens nos !* Cœur de mon Dieu, comme vous nous aimez ! Comme il est infini, votre amour !

Et en effet, il est infini en durée aussi bien qu'en profondeur : *diligens nos in omni tempore*, il a toujours existé et il durera toujours, aussi longtemps que Dieu sera Dieu.

Avant d'avoir son siège dans le cœur de chair pétri de la main divine elle-même, l'amour du cœur de Jésus, de toute éternité, s'exerçait envers nous. Oui, Jésus-Christ nous a aimés de tout temps et avant tous les temps. De toute éternité, cet amour nous a préférés à tant d'autres créatures qu'il pouvait, aussi bien que nous, tirer du néant. De toute éternité, il a décrété de nous faire naître en pays chrétien, de parents chrétiens, de nous donner une âme immortelle pour laquelle une place spéciale était préparée dans les cieux.

Diligens nos in omni tempore : C'est cet amour qui nous a valu le baptême sur le seuil de notre vie, c'est lui qui nous a préparé cette enfance chrétienne, ce bon exemple de nos parents, l'instruction que nous avons reçue, mille grâces qu'une foule d'autres n'ont pas eues et dont peut-être ils eussent mieux profité que nous.

Diligens nos in omni tempore : Cet amour, nous l'avons ressenti plus vif, plus tendre, à l'époque inoubliable de notre première communion, au jour de la confirmation. Il nous a émus jusqu'aux larmes, alors qu'après une faute nous sommes allés purifier notre âme et notre cœur au tribunal béni de la miséricorde. Redevenus innocents et amis de notre Dieu, nous avons deviné combien nous étions aimés, à je ne sais quelle incomparable satisfaction de cœur que rien ne saurait traduire. Et lorsque, de nouveau, notre faiblesse ou nos passions nous avaient jetés à terre, le trouble qui nous agitait, le remords incessant qui nous poursuivait, étaient une nouvelle preuve d'amour de Celui qui voulait, à tout prix, ramener dans ses bras le prodigue repentant.

Diligens nos in omni tempore : Jusqu'au sein des épreuves et au milieu de nos larmes, cet amour nous poursuit. Que dis-je ? Alors que parfois notre cœur se tord sous les coups de l'adversité, que notre âme saigne et pleure, quand nos forces

défaillent et que nos lèvres murmurent contre la main qui nous frappe, ces coups, cette main, sont encore dirigés par l'amour du cœur de notre Dieu. Dans l'éternité seulement nous comprendrons pourquoi, malgré nos supplications et nos larmes, le Seigneur a permis à la douleur de nous broyer le cœur, à la tentation de nous éprouver, au malheur de nous frapper durement. Ces coups, ces tentations que nous maudissons avec amertume, nous les verrons permis, voulus par un ineffable amour. Sans eux notre âme endormie dans le péché marchait sûrement vers l'abîme ; réveillée par eux, elle s'est retournée vers son Dieu, elle s'est repentie, elle s'est sauvée. La prospérité si souvent endort ; le malheur, la tentation, les chutes même réveillent et rejettent l'âme entre les bras du Seigneur.

Diligens nos in omni tempore : Dans le bonheur comme dans l'infortune, aux heures de détresse aussi bien qu'à celles de paix, il y a donc un cœur qui nous aime, qui est toujours rempli de tendresse pour nous, qui ne trahit, n'abandonne jamais, lui ! Quand tout nous délaisse, quand coupable tous nous jettent la pierre, il nous reste toujours un cœur fidèle, *diligens in omni tempore*.

L'amour de ce cœur devient surtout précieux lorsque les glaces de la vieillesse pèsent sur notre front, étreignent notre poitrine. Ceux que le monde adulte dans leur jeunesse ne comptent plus guère d'amis quand les cheveux blanchissent et que le front se ride. Jusqu'au sein du foyer où il avait été entouré, fêté, le vieillard sent l'indifférence, la glace des cœurs. Je me trompe : un cœur reste ami, affectueux, le cœur de Jésus-Christ. Ah ! comme il aime ces vieillards délaissés ! avec quel empressement il se donne à eux, leur apporte courage, force et résignation, avec les immortelles espérances de l'autre vie ! avec quelle joie il leur offre le pardon de toute une existence d'oubli ou d'ingratitude ! Délaissé, renié, jusqu'à la dernière heure il attend, provoque une pensée de repentir, une démarche de réconciliation. Avec quel amour il se penche sur la couche funèbre du mourant pour lui donner le baiser de paix avec le pardon !

Oh ! comme il faut qu'il nous aime ! En vérité, qu'il mérite bien, ce cœur adorable, que nous l'invoquions en lui rappelant son éternel amour ! *Cor Jesu diligens nos in omni tempore*.

Celui qui n'a jamais vu la mer et qui, après avoir gravi le sommet d'une haute falaise, découvre tout à coup devant lui l'immensité des flots, ne peut retenir une exclamation de surprise, d'admiration. Il ne se faisait point une idée exacte de ce que pouvait être l'Océan ; aussi reste-t-il saisi, contemplant avidement le merveilleux spectacle qu'il a sous les yeux ; il bénit Dieu qui a créé de si grandes et si magnifiques choses.

N'allons-nous pas imiter ce voyageur, après avoir essayé de nous élever un peu au-dessus des

pensées terrestres afin de mieux découvrir un coin de l'infini de l'amour du cœur de Jésus ? Toutefois, ce ne serait point assez de contempler, d'admirer, de bénir cet amour et le cœur qui en est le siège. *Cor Jesu diligens nos in omni tempore !* Nous en avons assez dit pour montrer combien, jusqu'à quel point ce cœur nous a aimés, et comment il nous aime encore.

Mais s'il nous a ainsi aimés, nous, comment l'aimons-nous ? Comment le payons-nous de retour ? L'aimons-nous en tout temps ? L'aimons-nous au temps de notre jeunesse, aux jours de l'âge mûr, et durant notre vieillesse ? L'aimons-nous durant notre travail, au sein de nos occupations, pendant nos voyages, aux heures du repos ? L'aimons-nous comme il nous a aimés ? Que faisons-nous pour lui témoigner notre amour ? Quels sacrifices savons-nous imposer à notre cœur et à nos sens ? Notre amour pour lui n'a-t-il pas pour bornes nos aises, notre intérêt, nos passions, nos plaisirs ?

Sic nos amantem quis non redamaret ? Et pourtant combien d'âmes, de chrétiens, ne le paient point de ce retour attendu de son cœur et recherché par son amour ! Triste condition du cœur humain, qui aurait honte de se montrer ingrat pour un bienfait reçu d'un mortel, et qui reste de glace en face des grâces et de l'amour infini du cœur de son Dieu !

Que nous avons besoin de redire souvent l'invocation : « Cœur de Jésus qui nous aimez en tout temps, ayez pitié de nous ! » Oh oui, ayez pitié de la froideur de notre cœur ! Mettez-y un peu du feu de la charité qui brûle le vôtre. Et si, ô mon Dieu, ce triste cœur, enchaîné aux créatures, ne sait plus vous payer de retour, arrachez-en toutes les fibres qui ne battent pas pour vous. Arrachez-le lui-même de nos poitrines pour nous en donner un autre, un cœur de feu vous aimant en tout temps, ainsi que vous nous aimez vous-même, pendant notre vie et à l'heure du départ pour le ciel, afin qu'après vous avoir aimé dans le temps nous vous aimions encore dans l'éternité.

avait détruit le reste, une tempête avait fait périr ses enfants, enfin Satan venait de frapper son corps et de le couvrir d'ulcères. Il se leva et dit : « Dieu m'avait tout donné, il m'a tout ôté ; que son saint nom soit béni ! Si nous recevons les biens de sa main, pourquoi n'en recevrons-nous pas aussi les maux ? »

Comme Job, Eustache ne semble avoir vécu que pour l'épreuve. Du jour où il se convertit de l'idolâtrie au christianisme et commença d'observer la loi de Dieu, il vit une longue suite de malheurs s'abattre sur lui. Ses biens, ses honneurs, sa femme et ses enfants lui furent successivement enlevés. Et si Dieu lui rendit tout cela avant sa mort, ce fut sans doute pour rendre son martyre plus douloureux et méritoire : car il en coûte de sacrifier la vie, quand on y possède la richesse et le bonheur. A chaque épreuve, Eustache remercia Dieu en répétant le mot de Job : « Que Dieu soit béni ! »

Il y a ici pour nous, mes frères, une leçon précieuse à recueillir. Tous les jours nous voyons des justes aux prises avec l'affliction, pendant que beaucoup de méchants vivent heureux. En présence de ce spectacle qui est aussi vieux que le monde, une question se pose : Pourquoi en est-il ainsi ? Bien des réponses y ont été faites. Les uns ont dit : Dieu ne s'occupe point de ce qui se passe sur la terre. D'autres ont prétendu qu'il ne pouvait pas empêcher cela. Des troisièmes ont blâmé en disant que Dieu n'est pas juste. Enfin, les saints que Dieu a le plus affligés, comme Job et saint Eustache, ont vu dans le malheur une grande grâce de Dieu, et ils l'ont reçu avec reconnaissance.

Chrétiens, le Dieu que nous adorons est attaché à la croix, il a mis la souffrance au rang des béatitudes. Et cependant, que de fois ne nous arrive-t-il pas de la regarder comme un mal, et de nous croire malheureux parce que Dieu nous éprouve ! Méditons donc, mes frères, la vie de saint Eustache. Elle nous apprendra les raisons puissantes que nous avons de bénir Dieu dans l'affliction.

I

PANÉGYRIQUE DE SAINT EUSTACHE

(20 SEPTEMBRE)

Surrexit Job et dixit : Sit nomen Domini benedictum.

Job se leva et dit : Que Dieu soit béni ! (Job, 1, 21)

L'histoire de saint Eustache, mes frères, ressemble à celle de Job.

Ce dernier, homme juste, simple et craignant Dieu, avait vu fondre sur lui, coup sur coup, les épreuves les plus pénibles. Les brigands lui avaient ravi une partie de ses biens, la foudre

La première, c'est que par l'affliction nous ressemblons à Jésus-Christ.

A sept lieues de Rome, dans le site désert et sauvage de la Mentorella, à la crête d'un rocher abrupt, se dresse aujourd'hui une chapelle dédiée à saint Eustache. C'est en ce lieu qu'au commencement du second siècle, sous le règne de Trajan, Jésus-Christ appela notre saint à porter la croix. Celui-ci n'était pas encore baptisé ; mais ses vertus naturelles et surtout sa charité pour les malheureux avaient attiré sur lui les regards de Dieu. C'était un brillant officier de l'armée romaine ; un avenir heureux s'ouvrait devant lui. Un jour qu'il était à la chasse avec quelques compagnons, il s'égarait à la poursuite d'un cerf jusqu'à la pointe de ce rocher. L'animal s'arrêta.

Et soudain Eustache eut cette vision : sur la tête du cerf et entre ses deux bois, il vit resplendir une croix sur laquelle était attaché Jésus-Christ. En même temps une voix inconnue lui disait que la proie à poursuivre pour lui devait être désormais la vie éternelle, mais qu'à cette poursuite il aurait beaucoup à souffrir pour la gloire de Dieu.

Déjà il connaissait un peu la religion chrétienne, et la grâce l'avait sollicité ; mais la peur des sacrifices que demande Jésus à ses disciples l'avait retenu. Cette fois il n'hésita plus. Quelques jours après sa vision, il recevait le baptême avec sa femme et ses deux enfants.

C'est la vue du Christ en croix qui avait changé ses sentiments par rapport à la souffrance. Tant qu'il vécut, il vit Jésus crucifié avec les yeux de son âme, non plus sur le rocher de la Mentorella entre deux bois de cerf, mais sur la colline du Golgotha entre les deux larrons. « Eh quoi ! se disait-il, le Christ a pleuré, a gémi, a été calomnié, conspué, flagellé, couronné d'épines, cloué au gibet. N'est-ce pas un grand honneur que Dieu me fait, de m'appeler à partager les souffrances de son Fils ? » Raisonnons ainsi, chrétiens, aux jours de l'affliction. Songeons à la croix de Jésus. Et au lieu de blasphémer, nous répéterons avec Job et avec saint Eustache : « Que le nom du Seigneur soit béni ! »

Plus que notre saint patron, nous avons des raisons de le faire. Lui n'avait rien ou peu de chose à expier. Car après son baptême il vécut saintement ; et vous savez, mes frères, que le baptême, plus efficace que la pénitence, remet toute la peine temporelle due aux péchés. Quel est au contraire celui d'entre nous qui n'a point péché après son baptême, et qui n'a point dû recourir à l'absolution du prêtre ? Or généralement le sacrement de pénitence ne remet point toute la peine ; Dieu y commue le châtiment éternel en une satisfaction temporelle, qu'il faut lui payer en ce monde ou en l'autre. Sommes-nous bien sûrs, mes frères, de ne rien devoir à Dieu ? Quand la justice humaine remet la peine de mort à un condamné, elle l'envoie aux travaux forcés pour le reste de sa vie, et nous trouvons cela tout naturel. Eh bien ! Dieu nous a remis plusieurs fois peut-être la peine de la mort éternelle. N'est-il pas juste que toute notre vie soit vouée à la pénitence ? Jésus-Christ, l'innocence même, a souffert plus que tous les hommes, pour expier nos péchés. Les justes se sont trouvés trop heureux d'unir leurs souffrances aux siennes. Et nous, pécheurs, nous ne nous imposons presque jamais de châtiments volontaires. Ah ! du moins, ne nous plaignons pas quand Dieu dans sa bonté daigne nous affliger. Par notre patience et notre soumission, sanctifions les peines dont notre vie est semée, et servons-nous en pour nous acquitter envers Dieu. Recevons toujours l'épreuve comme une grâce, et bénissons Dieu qui nous l'envoie.

II

Voici maintenant une *seconde* raison d'agir ainsi : c'est que dans les afflictions il nous est plus facile de pratiquer la vertu et d'arriver à la perfection.

Sans doute, les peines de ce monde ne sont pas un bien par elles-mêmes, pas plus que les joies ne sont un mal. Les uns et les autres sont ce que nous les faisons. Aussi Dieu semble-t-il les distribuer un peu indifféremment. Avez-vous jamais vu, après la cérémonie d'un baptême, un parrain et une marraine faire tomber une pluie de bonbons sur la troupe des enfants que le carillon vient de rassembler ? Parmi ceux-ci s'engage une véritable lutte : c'est à qui fera la meilleure récolte. Quand c'est fini, les uns montrent avec orgueil leurs poches remplies ; d'autres moins favorisés s'en vont tristement ; des troisièmes enfin, blessés dans la mêlée et n'ayant rien ramassé, pleurent et se désolent. Ce spectacle m'a plus d'une fois fait songer à la manière dont Dieu distribue généralement aux hommes les biens et les maux de ce monde. Il attache si peu d'importance aux uns et aux autres qu'il les jette pour ainsi dire au hasard, et les laisse tomber où ils peuvent. Il semble même assez souvent adresser de préférence les biens aux méchants, et faire tomber les maux sur les justes. Alors les hommes de récriminer : Ce n'est pas Dieu, disent-ils, qui fait cela. Pauvres insensés ! Ils oublient que les biens et les maux de ce monde ne deviennent tels que par l'usage qu'on en fait. Ils oublient surtout que Dieu montre sa prédilection à l'égard des justes, en les éprouvant davantage. Par là il donne à leur vertu plus d'occasions de s'exercer. C'est ce que nous montre l'histoire de saint Eustache.

Si Dieu l'eût laissé après son baptême vivre en paix au sein des richesses et des honneurs, que serait-il arrivé ? Peut-être aurait-il laissé amollir son âme et aurait-il oublié les saints engagements du christianisme. Il est si difficile de se refuser quelque chose, quand on peut se tout procurer ! Mais admettons qu'il eût vécu chrétiennement au milieu de l'opulence et du bonheur. On peut bien assurer qu'il ne se serait pas élevé si haut dans la sainteté, et que nous ne ferions sans doute pas sa fête aujourd'hui. C'est donc pour son intérêt que Dieu l'affligea. Voyez maintenant comment il profita du malheur.

Au lendemain de son baptême, un revers de fortune lui fit perdre ses biens. Cette première perte entraîna celle de sa place. Sans influence et sans richesses, il fut bientôt sans amis. Le séjour de Rome lui étant devenu impossible, il s'embarqua avec sa femme et ses enfants pour un pays étranger. Au cours du voyage, la piraterie et la cruauté lui ravirent les siens. Alors, privé de tout ce qu'il avait et de tout ce qu'il aimait, il adora en pleurant la volonté de Dieu.

L'ancien officier de l'armée romaine, l'ancien ami de l'empereur cacha son nom et sa dignité

pour travailler la terre, quinze années durant, au service d'un riche : peu soucieux d'être connu des hommes, pourvu qu'il eût pour lui les regards de Dieu. Tombé dans la pauvreté après avoir connu la richesse, il sut l'endurer mieux qu'un pauvre de naissance : il l'accueillit comme une amie du Christ. Enfin, lui que la nature avait fait généreux, il devint encore au contact de la souffrance plus compatissant : malgré sa pénurie, il était sans cesse préoccupé de soulager les plus malheureux que lui.

Dieu était content de son soldat. L'ayant trouvé fidèle dans les épreuves communes, il le jugea digne d'un plus grand combat et l'appela au martyre. Il lui rendit d'abord comme à Job ce qu'il avait perdu : sa famille, sa gloire et ses biens. Mais ce n'était que pour lui en demander à nouveau le sacrifice. N'ayant point voulu remercier les dieux d'une victoire des Romains, Eustache fut, par ordre de l'empereur Adrien, enfermé avec sa femme et ses deux enfants dans un taureau d'airain sous lequel on alluma un grand feu. C'est ainsi qu'il eut la gloire de mourir pour Jésus-Christ.

Ce n'est pas pour rien, mes frères, que Dieu a fait passer ses saints par la tribulation. Ce n'est pas pour rien non plus que le Sauveur, notre divin modèle, a voulu vivre dans la pauvreté, le travail et la souffrance. La douleur est la condition nécessaire des grandes vertus ; le royaume des cieux demande à être conquis. Dans une de ses visions, saint Jean aperçut autour du trône de Dieu une troupe d'élus vêtus de blanc et portant des palmes dans leurs mains. « Qui sont ceux-ci, demanda-t-il, et d'où viennent-ils ? » Une voix lui répondit : « Ils viennent du pays des grandes tribulations. » (Apoc., VII, 14).

Souvenons-nous bien, mes frères, de cette vérité. Les meilleurs d'entre nous sont ceux qui ont le plus et le mieux souffert. La vertu et le mérite sont placés dans les hauteurs : pour y arriver, le sentier est raide et difficile. Ceux qui se laissent descendre dans la voie large et facile ne font rien. N'ayons donc point peur du sacrifice : la vie est si courte, et nous avons tant à faire ! Si nous n'avons pas la force de nous l'imposer à nous-même, du moins ne le repoussons pas quand Dieu nous l'envoie ; mais en face de toutes les épreuves, redisons le mot de Job et de saint Eustache : « Que le nom du Seigneur soit béni ! »

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

II

LA PRIÈRE

j

Différentes espèces de prières (suite)

§ 4

La prière publique

1

Sa nature

— Quelles sont, Emile, les espèces de prières dont nous avons déjà parlé ?

— Nous avons déjà parlé

De la prière vocale,

De la prière mentale,

De la prière particulière.

+

— Jean prie comme un simple particulier et en son nom personnel ;

Qu'est-ce que la prière de Jean ?

— C'est une prière particulière.

— Ce sont deux amis qui prient ainsi, comme simples particuliers et en leur nom personnel ; Que faut-il penser de leur prière ?

— C'est encore une prière particulière, qui, cette fois, est faite en commun.

— C'est à l'église, en public, que cinquante ou cent personnes prient de même comme simples particuliers et en leur nom personnel ;

Que dites-vous de cette prière ?

— C'est toujours la prière particulière, qui, dans la circonstance, est faite en commun et en public.

+

— Paul est prêtre :

Au moment voulu, il prend son bréviaire et récite tout seul l'office divin que l'Eglise l'a chargé de dire en son nom pour tout le peuple fidèle ;

Dites-nous, Henri, ce qu'il faut penser de cette prière de Paul ?

— Ce n'est plus une simple prière particulière.

— Cependant Paul est seul quand il dit son bréviaire.

— C'est vrai, mais quand même sa prière n'est plus une prière particulière.

— Comment cela ?

— C'est que Paul ne prie plus comme simple particulier, en son nom personnel.

— Comment prie-t-il ?

— Il prie comme représentant de l'Eglise catholique et universelle, au nom de cette Eglise et pour tout le peuple chrétien.

— En d'autres termes ?

— En d'autres termes, c'est toute la société des fidèles qui récite par la bouche de Paul la prière imposée par l'Eglise pour tout le peuple chrétien.

— La prière de Paul est donc comme la prière de tout le public chrétien ?

— Oui, attendu que Paul prie au nom de tout le public chrétien et comme son représentant.

— Dès lors comment peut-on appeler cette prière ?

— On peut et on doit l'appeler la prière publique.

+

— Après avoir dit son office, Paul prend son chapelet qu'il récite très pieusement ; cette nouvelle prière est sans doute une autre prière publique ?

Qu'en dites-vous, Ernest ?

— Non, ce n'est pas une prière publique.

— Comment cela ?

— C'est que Jean n'est pas chargé par l'Eglise de dire son chapelet pour tout le peuple fidèle ; s'il le dit, ce n'est pas comme représentant de l'Eglise ni au nom de toute la société chrétienne, c'est comme simple particulier et en son nom personnel.

— Dans cette récitation du chapelet, ce n'est donc plus le public chrétien ou la société des fidèles qui prie par la bouche de Paul ?

— Non, c'est Paul qui prie comme simple particulier et en son nom personnel.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que cette dernière prière de Paul est une simple prière particulière, et non une prière publique.

+

— Voyons, Georges, si vous avez bien compris tout ceci.

Qu'est-ce que la prière particulière ?

— C'est celle que l'on fait comme simple particulier, en son nom personnel.

— Maintenant, qu'est-ce que la prière publique ?

— C'est celle que l'on fait comme représentant de l'Eglise, au nom de la société des fidèles et du public chrétien.

—

— Quels sont ceux qui prient dans la prière particulière ?

— Ceux-là seuls qui la font personnellement.

— Et dans la prière publique ?

— Dans la prière publique, même quand elle est faite par un seul, c'est tout le peuple chrétien qui prie par la bouche de celui qui récite les paroles de la prière commandée.

2

Sa raison d'être

— Je voudrais savoir, Victor, si chaque homme est obligé de faire des prières particulières ?

— Oui, chaque homme est obligé de faire des prières particulières.

— La raison ?

— La raison, c'est que chaque homme a de grands devoirs à remplir envers Dieu, et de grandes grâces à lui demander.

—

— Est-ce que l'Eglise, elle aussi, a des devoirs à remplir envers Dieu ?

— Evidemment, puisqu'elle est son œuvre et l'ouvrage de ses mains.

— Est-ce que l'Eglise, aussi bien que l'homme, a besoin du secours de Dieu ?

— Elle en a le plus pressant besoin.

— Sans ce secours ?

— Elle ne pourrait pas plus subsister qu'elle n'aurait pu s'établir.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que l'Eglise doit prier,

tant pour rendre ses devoirs à Dieu que pour lui demander les secours dont elle a un si grand besoin.

—

— Quel nom donnez-vous à la prière de l'homme qui prie pour son propre compte ?

— C'est la prière particulière.

— Comment appelez-vous la prière de l'Eglise ou de la société des fidèles ?

— C'est la prière publique, ou la prière de tout le public chrétien.

3

Ses principales sortes

—

La sainte messe

— Savez-vous, François, si l'Eglise a établi des prières publiques ?

— Elle en a établi.

— Connaissez-vous la meilleure, la plus parfaite des prières établies par l'Eglise ?

— C'est la sainte messe.

— Qu'est-ce que la messe ?

— C'est le sacrifice de Jésus-Christ s'offrant à Dieu sous les espèces du pain et du vin.

— Qui a établi ce divin sacrifice ?

— Notre-Seigneur lui-même.

— Quel jour l'a-t-Il établi ?

— Le Jeudi Saint, la veille de sa mort.

— Le Sauveur a-t-il commandé à son Eglise d'offrir le saint sacrifice de la messe ?

— Oui, car, après l'avoir offert Lui-même, Il a dit aux apôtres :

« Faites ceci en mémoire de moi. »

— L'Eglise a-t-elle compris et exécuté cet ordre du Sauveur ?

— Oui.

— La preuve ?

— La preuve, c'est qu'elle oblige les pasteurs à célébrer et les fidèles à entendre la sainte messe, au moins les dimanches et fêtes d'obligation.

+

— Maintenant, pourquoi dites-vous que la sainte messe est une prière publique ?

— Parce que c'est par ordre de l'Eglise, en son nom, comme ses représentants, que les prêtres la célèbrent et que les fidèles y assistent.

—

— A présent, pourquoi la sainte messe est-elle la meilleure et la plus parfaite des prières publiques ?

— Parce qu'elle offre à Dieu

Des adorations infinies,

Des remerciements infinis,

Des satisfactions infinies,

Des supplications infiniment agréables.

— D'où cela vient-il ?

— De ce que dans le sacrifice de la messe la victime et le ministre sont infiniment parfaits.

— Quelle est donc cette victime infiniment parfaite ?

— C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— Quel est ce ministre infiniment parfait ?

— C'est encore Notre-Seigneur Jésus-Christ.

+

— Dans cette prière publique par excellence, quelle est la fonction du prêtre ?

— C'est de changer le pain et le vin au corps et

au sang de Notre-Seigneur ; c'est de prier au nom de tout le peuple chrétien et de le bénir de la part de Jésus-Christ dont il est l'instrument.

— *Maintenant, quel est le rôle des différents ministres qui assistent le prêtre à la sainte messe ?*

— Le diacre lui présente le pain, verse le vin dans le calice, chante l'évangile et l'*Ite Missa est*.

Le sous-diacre porte le calice sur l'autel, y met l'eau, tient la patène et chante l'épître.

Les acolytes présentent l'eau et le vin au diacre et au sous-diacre, portent les flambeaux, l'encens et l'encensoir, sonnent aux moments voulus, et sont toujours prêts à apporter aux ministres supérieurs ce qui leur est nécessaire.

— *A présent, Lucien, quel est le rôle du peuple fidèle au saint sacrifice de la messe ?*

— C'est de s'unir au prêtre et aux autres ministres pour l'offrande de la sainte victime.

+

— *Que doit faire le prêtre pour bien célébrer la sainte messe ?*

— Il doit s'unir à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et, en union avec lui, rendre à Dieu tout honneur et toute gloire et lui demander toute grâce et toute bénédiction.

— *A leur tour, que doivent faire les différents ministres pour bien assister le prêtre dans la célébration du saint sacrifice de la messe ?*

— Ils doivent de même s'unir à Notre-Seigneur pour offrir à Dieu tout honneur et toute gloire, et lui demander toute grâce et toute bénédiction.

— *Maintenant, quel sera pour le peuple fidèle le moyen de bien entendre la sainte messe ?*

— Le peuple fidèle, comme le prêtre et les autres ministres, devra s'unir à Notre-Seigneur pour rendre à Dieu tout honneur et toute gloire, et lui demander toute grâce et toute bénédiction.

==

— *Si tous, prêtres, ministres et fidèles avaient soin de s'unir ainsi à Notre-Seigneur.*

Pour offrir à Dieu des adorations et des remerciements infinis,

Pour Lui présenter des satisfactions infinies,

Pour Lui adresser une prière infiniment agréable :

Qu'arriverait-il ?

— Ces hommages et ces remerciements disposeraient très bien le Seigneur en faveur de la société des fidèles ;

Ces satisfactions apaiseraient la justice divine et éloigneraient les fléaux ;

Cette prière infiniment agréable procurerait aux enfants de l'Eglise toute grâce et toute bénédiction.

— *Que faut-il conclure de tout ceci ?*

— C'est que dans le saint sacrifice de la messe, prêtres, ministres et fidèles ne doivent faire qu'un avec le véritable ministre, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— *Quelle est votre résolution ?*

— Je ne manquerai pas de m'unir à notre divin Sauveur, toutes les fois que j'aurai le bonheur d'entendre la sainte messe.

L'office divin

— *Indiquez-nous, Julie, une autre prière publique établie par l'Eglise.*

— C'est le bréviaire, ou l'office divin.

1°

Sa nature

— *Le mot office signifiant devoir, dites-nous pourquoi le bréviaire est appelé office divin ?*

— Parce qu'il renferme les principaux offices ou devoirs du chrétien envers Dieu.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire

L'adoration,

L'action de grâces.

La réparation,

La supplication.

—

— *A présent, expliquez-nous comment le bréviaire ou l'office divin est une prière publique.*

— L'office divin est une prière publique, parce qu'il est imposé par l'Eglise, et récité en son nom par ceux qui en ont la charge.

—

— *Quels sont ceux qui ont la charge de réciter le bréviaire au nom de l'Eglise et comme ses représentants ?*

— Ce sont

Les prêtres,

Les diacres,

Les sous-diacres,

Les religieux et religieuses qui ont fait profession.

2°

Ses principaux éléments

— *Vous avez déjà lu, Eugène, les offices de la fête de Noël ?*

— Oui.

— *Eh bien, rappelez vos souvenirs et essayez de nous dire, à peu près, de quoi se compose l'office divin en général.*

— Il se compose

D'antiennes,

De psaumes,

De leçons,

De répons,

D'hymnes,

Et d'autres prières faites par l'Eglise.

— *Qu'est-ce qu'une antienne ?*

— C'est une prière assez courte, le plus souvent tirée des psaumes.

— *Qu'est-ce qu'un psaume ?*

— C'est un cantique composé par le prophète-roi David.

— *Qu'est-ce qu'une leçon ?*

— C'est une lecture prise dans l'Ecriture sainte, ou dans les œuvres des saints docteurs.

— *Qu'est-ce qu'un répons ?*

— C'est une prière dans laquelle tout le peuple répète une partie de l'antienne en réponse à un verset chanté par quelques voix.

— *Qu'est-ce qu'une hymne ?*

— C'est un chant joyeux composé en l'honneur de Dieu, ou de la sainte Vierge, ou des saints.

3°

Ses divisions

+

Office de nuit

— *Rappelez-nous, Jules, quelle est la portion de l'office qui est chantée pendant la nuit de Noël.*

— Pendant la nuit de Noël, on chante les Matines et les Laudes.

— Dans les communautés religieuses on chante les Matines au milieu de la nuit et les Laudes au lever du soleil.

Dites-nous comment on peut appeler cette partie de l'office qui se chante pendant la nuit ?

— On peut l'appeler office nocturne, ou de la nuit.

— Vous qui êtes chantre, Georges, vous rappelez-vous ce qu'il y a dans les Matines de Noël ?

— Il y a d'abord une sorte de psaume appelé Invitatoire, sans doute parce qu'on nous y invite à louer le Seigneur ; puis une hymne en l'honneur de Notre-Seigneur.

— Ensuite ?

— Ensuite, il y a trois nocturnes ou prières de nuit.

— Et que trouvez-vous dans chacun de ces trois nocturnes ?

— On y trouve

Trois antiennes,

Trois psaumes,

Trois leçons,

Trois répons, excepté dans le dernier nocturne, où le troisième répons est remplacé par le *Te Deum* qui termine les Matines.

— Maintenant, qu'avez-vous vu dans les Laudes de Noël ?

— On voit dans les Laudes de Noël

Cinq antiennes,

Huit psaumes,

Un capitule,

Une hymne suivie d'un verset,

Une nouvelle antienne,

Un cantique,

Une prière ou oraison.

+

Office de jour

— N'avez-vous pas, Angèle, remarqué dans votre paroissien plusieurs autres prières appelées Prime, Tierce, Sexte, None, Vêpres et Complies ?

— Oui.

— Je voudrais savoir comment peuvent s'appeler ces différentes prières, qui sont les parties de l'office divin qu'on doit réciter de jour ?

— On doit sans doute les appeler l'office de jour, ou l'office diurne.

— Nous diriez-vous bien pourquoi les quatre premières prières de l'office du jour sont appelées Petites Heures ?

— C'est bien sûr parce qu'elles sont moins longues que les Matines.

— Pourquoi l'Eglise a-t-elle institué l'heure de Prime, appelée ainsi parce qu'on la récite à six heures du matin, heure que les anciens regardaient comme la première heure du jour ?

— C'est pour consacrer à Dieu la journée du chrétien, et lui en offrir toutes les actions.

— La petite heure de Tierce doit être récitée à neuf heures du matin, qu'on appelait autrefois la troisième heure du jour ;

Pourriez-vous, Félix, nous dire quel est le grand mystère que l'Eglise veut honorer à neuf heures ?

— C'est le mystère de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres.

— La petite heure de Sexte est ainsi nommée parce qu'on doit la réciter à midi, qui était la sixième heure des anciens ;

Trouvez-nous, Justin, le mystère que nous devons glorifier à midi ?

— C'est le crucifiement de Notre-Seigneur.

— La petite heure de None s'appelle ainsi parce qu'on la récite à la neuvième heure des anciens, c'est-à-dire à trois heures du soir ;

Dites-nous, Joseph, le mystère douloureux que nous devons méditer et vénérer à cette heure de la journée ?

— C'est la mort de Notre-Seigneur sur la croix.

— Les Vêpres ou Prières du soir, doivent se chanter dans la soirée ;

Pourriez-vous, Julien, nous dire leur raison d'être ?

— Les Vêpres sont établies pour donner à Dieu la soirée du jour, comme l'heure de Prime lui en a donné le commencement.

— Il y a une dernière partie de l'office diurne qui finit et complète la journée du chrétien, et que les religieux chantent à la fin du jour comme nous la chantons le soir à l'église aux grandes solennités ;

Connaissez-vous, Paul, cette dernière partie de l'office divin ?

— C'est l'office de Complies.

— Rappelez-vous un peu ce que vous avez lu dans votre Paroissien à ce sujet, et dites-nous ce que vous avez remarqué dans cet office de complies ?

— On commence par un petit répons, suivi du Notre Père.

On demande ensuite pardon à Dieu par la récitation du *Confiteor*.

Puis on chante quatre psaumes, l'antienne *Miserere* et l'hymne *Te lucis ante terminum*, où l'on demande la grâce d'une bonne nuit.

Après quoi l'on dit un capitule, un répons et le cantique du saint vieillard Siméon, suivi d'une prière ou oraison.

Enfin on chante une antienne à la sainte Vierge suivie d'un verset et d'une oraison, et l'on termine en disant à voix basse le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*.

— Cette dernière partie de l'office n'est-elle pas une véritable prière du soir ?

— Oui, et c'est la plus belle de toutes.

4°

Conclusions pratiques

— Puisque l'office divin n'est imposé qu'aux prêtres, aux diacres, aux sous-diacres et aux religieux et religieuses qui ont fait profession, le peuple chrétien n'a sans doute pas à s'en occuper ;

Qu'en pensez-vous, Prosper ?

— On aurait bien tort de ne pas s'en occuper.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est une prière très importante, qui peut procurer le plus grand bien à la société des fidèles.

— Mais comment le peuple fidèle fera-t-il pour prendre part à la récitation de l'office divin ?

— Si on pouvait le réciter tous les jours, ce serait la meilleure manière d'y prendre part.

— Mais vous ne pouvez pas réciter l'office divin tous les jours ; alors qu'allez-vous faire ?

— Je chanterai déjà fidèlement à l'église les parties de cet office qui y seront chantées.

— *Par exemple ?*

— Par exemple, je chanterai
Les Matines et les Laudes de Noël, de Pâques,
etc.,

Les Vêpres, tous les dimanches,
Les Complies, aux grandes solennités.

— *Et pour les autres parties de l'office divin, quel moyen aurez-vous d'y prendre part ?*

— Chaque matin, je m'unirai à ceux qui sont chargés de réciter l'office divin, et par eux j'offrirai au Seigneur l'adoration, la louange, l'action de grâces et la supplication si souvent et si bien exprimées dans cette excellente prière publique.

Autres prières publiques

+

Processions

— *Pourriez-vous, Céline, nous indiquer d'autres prières publiques, c'est-à-dire des prières établies par l'Eglise pour être faites en son nom ?*

— On peut indiquer les processions.

— *Par exemple ?*

— Par exemple,

La procession des Rameaux, qui rappelle l'entrée triomphale du Sauveur à Jérusalem, image de notre future entrée en paradis ;

Les processions de saint Marc et des Rogations, qui ont pour but d'éloigner les divers fléaux et d'attirer les bénédictions divines ;

La procession solennelle du Très Saint-Sacrement établie pour glorifier Notre-Seigneur présent dans l'Eucharistie, et réparer les offenses commises envers ce divin Sauveur.

— *Quelle doit être la conduite des fidèles à l'égard de cette nouvelle sorte de prière publique ?*

— Les fidèles doivent s'empressez d'assister à ces processions, pour y prier avec ferveur selon les intentions de l'Eglise.

+

Bénédictions

— *A votre tour, Angéline, de nous indiquer une autre sorte de prière publique ?*

— On la trouve dans certaines bénédictions établies et réglées par l'Eglise.

— *Ainsi ?*

— Ainsi la bénédiction de l'eau à la messe, qui a pour but de purifier les fidèles de leurs fautes légères, afin qu'ils soient plus dignes d'assister au saint sacrifice et plus capables de mieux remplir la plus importante des obligations du dimanche.

— *Ainsi encore ?*

— Ainsi encore, la bénédiction des cierges le jour de la Chandeleur, bénédiction établie pour nous rappeler que Notre-Seigneur est la lumière du monde.

— *De plus ?*

— De plus, la bénédiction des Cendres qui nous remet sous les yeux la pensée de la mort et la nécessité de faire pénitence.

— *En outre ?*

— En outre, la bénédiction des Rameaux en souvenir des palmes glorieuses du triomphe de notre divin Sauveur.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, la bénédiction de l'huile des catéchumènes, du saint chrême et de l'huile des infirmes qui se fait le Jeudi Saint ; puis celle des fonts baptismaux, qui a lieu la veille de Pâques et de la Pentecôte.

— *Citez-nous encore une autre bénédiction qui est une prière publique excellente.*

— La bénédiction du Très Saint-Sacrement, ou la bénédiction que nous donne le Sauveur lui-même entre les mains de son ministre.

— *Que ferez-vous pour prendre part à cette nouvelle sorte de prière publique ?*

— J'assisterai, autant que possible, à ces différentes bénédictions, demandant à Dieu d'en bien comprendre la signification et d'en recueillir les heureux effets.

+

Offices

— *N'y a-t-il pas, Henriette, des offices qui sont comme autant de prières publiques ?*

— Il y en a.

— *Par exemple ?*

— Par exemple, entre autres,
Les offices des morts,
Les offices des Quarante-Heures,
Les offices des Ténébres.

— *Prendrez-vous part à cette nouvelle sorte de prière publique ?*

— Oui.

— *Comment cela ?*

— A l'office des morts, je prierai de tout mon cœur pour les défunts, et je me rappellerai que je dois bientôt mourir moi-même.

A l'office des Quarante-Heures, je demanderai pardon à Dieu de tous les péchés commis pendant ces jours de joies mondaines.

A l'office des Ténébres, je penserai à la bonté et aux souffrances de Notre-Seigneur, et je lui dirai mes sentiments de reconnaissance, de compassion, de repentir et d'amour, en lui demandant la grâce de bien profiter de sa douloureuse passion.

+

Jours, temps

— *Indiquez-nous, Eugénie, des jours qu'on peut appeler aussi des jours de prière publique ?*

— Les jours d'abstinence,
Les jours de jeûne,
Les Quatre-Temps,
Les vigiles ou veilles de certaines fêtes.

— *Ne connaissez-vous pas un temps de prière publique qui dure quarante jours ?*

— C'est le temps du Carême.

— *Quel est le devoir des fidèles en ces jours et temps de prière publique ?*

— C'est de pratiquer, aussi fidèlement que possible, les pénitences établies par l'Eglise pour satisfaire à la justice divine.

— *Quelle est votre résolution ?*

— Je serai heureuse de faire en ce monde toutes les pénitences prescrites par la sainte Eglise, afin d'éviter ainsi la terrible pénitence de l'autre vie.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

POUR LA FÊTE DE LA MATERNITÉ DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

LA MÈRE ADMIRABLE

Mater cunctorum viventium.
(Gen., III, 20).

Sans contredit, l'une des joies les plus délicieuses du chrétien qui réfléchit est d'étudier le Nouveau Testament dans ses rapports avec l'Ancien. On comprend mieux celui-là en le comparant à celui-ci. Dans cette comparaison on admire davantage la Providence qui atteint avec force d'une extrémité à l'autre des temps, et dispose tout avec douceur. On adore plus respectueusement et plus humblement la science et la puissance de Dieu pour qui l'avenir n'a point de secret, et qui, sans violenter jamais la liberté, sait faire de l'histoire passée un tableau fidèle de l'histoire future.

L'Ancienne Loi en effet est la prophétie de la Loi Nouvelle ; la religion patriarcale et mosaïque est une vivante figure de la religion chrétienne ; et saint Augustin dit avec autant de vérité que de poésie que l'Ancien Testament est la rose en bouton et le Nouveau la rose épanouie.

Appliquons ces principes à la fête de la Maternité de la très sainte Vierge.

De qui est dite cette parole qui résume l'objet de cette solennité : « Elle est la mère de tous les vivants » ? De la très sainte Vierge, sans doute, qui est la mère de tous les chrétiens ; mais d'abord de la première de toutes les femmes, de la mère du genre humain, selon qu'il est écrit au livre de la Genèse : *Mater cunctorum viventium*.

Considérons donc la maternité de Marie dans ses rapports avec la maternité d'Eve, et nous comprendrons mieux comment l'auguste reine du paradis est très véritablement et très excellemment la MÈRE ADMIRABLE.

I

Dieu dans la distribution de ses grâces proportionne ses bienfaits à la vocation qu'il destine à ses créatures ; et quand il appelle quelqu'un à remplir un rôle considérable, il le prévient de bénédictions exceptionnelles.

Eve devait occuper, entre toutes les femmes, une grande place dans l'économie de l'histoire humaine : aussi l'avantagea-t-il d'insignes privilèges. En elle tout est miraculeux. Miraculeuse est sa création. Dieu dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons-lui un aide semblable à lui-même. » Et il envoya à Adam un sommeil mystérieux ; et, pendant qu'Adam dormait, il prit une de ses côtes, et, de ses mains divines, il en forma la première femme qu'il amena à Adam.

Miraculeux ses avantages corporels. Eve apparaissait sur la terre non dans la faiblesse, mais à l'âge adulte, dans la plénitude de la vigueur et de la force, et elle est ornée des charmes de la beauté la plus exquise. Miraculeuse surtout sa sanctification. Comme Adam son époux, elle est créée dans la perfection de la nature, mais surtout dans la perfection de la grâce. Dès le premier instant de son existence, elle est élevée aux splendeurs de l'ordre surnaturel ; son âme est enrichie, dans un degré sublime, de la grâce sanctifiante, des dons du Saint-Esprit et des vertus surnaturelles. Elle reçoit de plus quatre grands privilèges tout gratuits : une science très lumineuse et très complète, sans mélange d'erreur ; une rectitude absolue de ses puissances, sans la moindre révolte de la concupiscence ; l'exemption de toute souffrance et de toute maladie ; l'exemption de la mort. Et puis, une singulière surabondance de grâces actuelles auxquelles sa volonté correspondait avec ferveur, ce qui développait à chaque instant, dans des proportions étonnantes, son trésor de richesses surnaturelles. Quelle belle préparation à la fonction splendide que Dieu lui réservait !

Malheureusement le démon fut jaloux de son éminente sainteté.

Dieu avait dit à Adam et à Eve : « Vous pouvez manger de tous les fruits qui sont dans le paradis, mais je vous défends de toucher au fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, car si vous en mangez vous mourrez. » C'était l'épreuve à laquelle il les soumettait, afin qu'ils puissent recevoir le bonheur éternel comme une récompense, et non comme un pur don. Le démon ayant pris la forme du serpent, le plus rusé des animaux, dit à la femme : « Pourquoi ne vous est-il pas permis de manger du fruit de tous les arbres de ce jardin ? » La femme lui répondit : « Nous mangeons du fruit de tous les arbres qui sont ici ; mais pour le fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu nous a défendu d'en manger et d'y porter la main, de peur que peut-être nous ne mourions. » Le serpent lui répartit : « Point du tout, vous ne mourrez pas ; Dieu sait que du jour où vous aurez mangé de ce fruit merveilleux vos yeux s'ouvriront et que vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » La femme pensant donc que ce fruit, beau à la vue, devait être également délicieux au goût, en prit et en mangea ; puis elle en présenta à son mari, qui, par faiblesse et par une complaisance coupable, en prit et en mangea comme elle.

La désobéissance était complète, le châtimement était inévitable, et, bien que tempéré par une excessive miséricorde, il fut terrible. La vocation d'Eve ne lui fut pas enlevée, mais combien elle fut amoindrie ! elle devait toujours être la souche unique du genre humain, mais quel cortège de souffrances et de calamités s'abattit sur elle et sur sa postérité !

Marie fut destinée à une vocation analogue à celle d'Eve, mais bien plus noble et bien plus relevée. Comme Eve elle fut admirablement dis-

posée au rôle magnifique qui devait lui être confié. Dieu la prépara avec une incroyable perfection à sa sublime fonction. Il l'orna d'une sainteté si grande que dès le premier instant de sa conception, elle surpassait celle de tous les anges et de tous les saints. Et elle ne cessa jamais d'accroître ses richesses surnaturelles par une constante fidélité à la grâce, sans jamais subir la moindre défaillance, sans jamais commettre la faute la plus légère. Comme Eve elle reçut la visite d'un ange, mais c'était un ange de lumière, le saint archange Gabriel. Il venait, non par un mouvement d'envie, mais par obéissance à Dieu qui l'envoyait. Il venait proclamer, au nom de la sainte Trinité, la sainteté inouïe de la très sainte Vierge : « Je vous salue, ô pleine de grâce, dit-il, vous êtes bénie entre toutes les femmes ! »

II

Admirable dans sa sanctification, Marie est plus admirable encore dans son ministère.

Malgré sa faute, nous l'avons dit, Eve garde la dignité de sa vocation. Elle doit être la mère du genre humain, la mère des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des vierges, des rois, des savants, des conquérants. Tous les hommes qui ont été, sont, ou seront, doivent la saluer comme leur mère. Dignité au-dessus de toutes les dignités, bien au-dessus de la royauté elle-même ! Et cette vocation unique, Adam la lui déclare solennellement en lui donnant son nom, en l'appellant Eve, c'est-à-dire *VIE* parce qu'elle sera *LA MÈRE DE TOUS LES VIVANTS*.

Marie, elle aussi, est mère, mère universelle, mère incomparable.

Elle a reçu l'investiture de son ministère en deux grandes circonstances. A Nazareth d'abord l'ange du Seigneur, après l'avoir pompeusement saluée de la part de Dieu lui-même, ajoute toujours au nom de Dieu : « Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu ; vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un Fils, et vous l'appellerez Jésus. Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut ; et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père et il régnera éternellement dans la maison de Jacob. » Et Marie dit à l'ange : « Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme ? » Et l'ange lui répondit : « Le Saint-Esprit descendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, et le saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. » Et Marie dit : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Et immédiatement Marie devenait la mère du Sauveur, la mère du *Père de nos âmes*, et par conséquent notre mère à tous. — Au Calvaire elle recevait une nouvelle investiture de son ministère de mère de tous les hommes, et elle nous engendrait à la vie surnaturelle conjointement avec le Rédempteur. C'est alors en effet que le véritable Adam, s'adressant à la véritable Eve, la déclare « la mère des vrais vivants. » Lorsqu'il lui dit en lui désignant saint Jean : « Femme, voilà

votre fils », c'est comme s'il lui disait : « Femme, voyez-vous mon apôtre Jean, au pied de ma croix ? Il est pur, il est saint, il est fidèle, il est vivant de la vie de la grâce. Or voilà quels sont les enfants dont vous devez être la mère en ce moment, enfants purs, saints, fidèles, vivants. Soyez féconde avec moi. Les enfants qui reçoivent de moi la naissance, la reçoivent également de vous. Les voilà qui sont nés, ces enfants chéris ; voyez-en le modèle dans la personne de mon apôtre. J'en suis le rédempteur, vous en êtes la mère ! »

Oui, Marie est mère. Mère de Dieu d'abord : quelle gloire ! le Tout-Puissant ne pouvait créer une dignité plus grande pour l'une de ses créatures. Mère des hommes ensuite, comme Eve, mais d'une manière incomparablement supérieure ! Quelle différence en effet entre la maternité d'Eve et la maternité de Marie !

Eve n'est notre mère que très médiatement et par une influence lointaine. Marie est notre mère à tous d'une manière immédiate et très intime. Au Calvaire d'un seul coup elle devint mère de tout le genre humain, et elle nous a tous engendrés à la vie surnaturelle. Au Calvaire s'est accomplie la célèbre prophétie d'Isaïe : « Qui a jamais entendu rien de semblable ? Qui a jamais vu un événement si extraordinaire ? Se peut-il que la terre enfante en un seul jour et que toute une génération surgisse à la fois ? C'est cependant ainsi que Sion a conçu et mis au monde ses enfants ! » Cette Sion c'est Marie, ce peuple adulte qui surgit soudain, c'est le peuple chrétien, c'est l'Eglise, c'est nous-mêmes qui naissons de Jésus et de Marie sur le Calvaire !

Eve est notre mère selon le corps, selon la nature ; Marie est notre mère selon l'esprit, selon la grâce ; et autant la grâce l'emporte sur la nature, autant la très sainte Vierge l'emporte sur l'épouse d'Adam.

Encore une supériorité de Marie sur Eve : Eve est une mère qui nous engendre à la dégradation, à la douleur, à la mort ; Marie est une mère qui nous enfante à l'honneur, à la vie, au bonheur éternel. Chose étrange ! s'écrie saint Epiphane². Eve par son péché est morte tant dans l'ordre corporel que dans l'ordre spirituel ; et pourtant c'est alors qu'Adam lui donne son magnifique nom, qui signifie *vie* ou *vivante* ! Eve par son péché a causé une épouvantable révolution dans toute la nature ; elle a appelé la mort, non seulement sur elle-même, mais sur son époux et toute sa postérité, en sorte que dès ce moment elle n'enfante que des morts au point de vue de l'ordre surnaturel, et c'est alors qu'Adam l'appelle la *mère des vivants* ! N'est-il pas vraiment singulier qu'au moment où Dieu fait retentir la terrible parole de MORT, Adam l'honore d'un nom qui est un souhait de VIE ! Ah ! c'est qu'Adam avait en vue la seconde Eve qui est Marie ! C'est cette

¹ Isaïe, LXVI.

² Hæres. LXXXVIII.

nouvelle Eve qu'il salue d'une parole mystérieuse et prophétique en l'appelant *vie* et *Mère des vivants*. Ce nom n'est donné à la première qu'en énigme et en figure; c'est à Marie qu'il s'adresse et qu'il convient littéralement. Dans la personne d'Eve qui conçoit, mais dans le péché; qui enfante, mais pour le tombeau; qui multiplie ses enfants, mais hélas! trop souvent pour peupler l'enfer, et que l'on doit appeler en réalité « la mère des morts, » il bénit et glorifie de loin Marie qui conçoit les humains, mais pour la grâce; qui les enfante, mais pour l'immortalité; qui multiplie ses enfants, mais pour peupler le ciel, et qui mérite vraiment d'être appelée l'heureuse et fortunée mère de tous les vivants, *Mater cunctorum viventium!*

Avec quel accord et quel hymne les saints Docteurs font ressortir ce contraste entre les deux mères de l'humanité ¹!

La mort, nous disent-ils, est entrée dans le monde par la compagne d'Adam, et la vie nous est venue par Marie ². La vierge pure et sans tache qui se montre aux premiers jours de la Rédemption a expié et effacé le crime de la vierge qui foula les gazons fleuris du jardin de délices ³. Eve en prêtant l'oreille aux paroles perfides de Satan s'est perdue et perdit avec elle toute sa postérité, et Marie en ajoutant foi aux paroles de l'archange répara les effets funestes de la malédiction de la première femme ⁴. Eve nous avait jetés dans les fers du démon, Marie les a brisés ⁵. Eve avait ravi à Dieu sa gloire et au monde sa paix, Marie restituée à Dieu et aux hommes ces biens précieux ⁶. Eve avait introduit l'enfer sur notre terre, Marie y a en quelque sorte fait descendre le ciel ⁷; Marie est la paix, la joie, le salut du monde ⁸. Réjouissez-vous donc, ô Adam, s'écrie saint Bernard, mais vous surtout, Eve, mère des hommes! Tous deux vous avez donné la vie à tous, et tous deux vous nous l'avez ôtée à tous! Et ce qu'il y a de plus triste, vous nous l'avez ravie avant de nous la donner. Voici qu'une fille vous est accordée! O Eve, jetez-vous dans les bras de Marie, *Curre, Eva, ad Mariam!* Mère, précipitez-vous aux pieds de votre fille, *Curre, mater, ad filiam!* Car cette fille incomparable est devenue l'avocate et la protectrice de sa mère, elle va effacer la honte et l'opprobre de sa mère; elle va satisfaire pour sa mère à la justice de Dieu le Père, et si c'est par la femme que l'homme est tombé, c'est par la femme aussi qu'il se relèvera! ⁹

O ministère sublime, ineffable et tout de salut, de la vraie mère des vivants!

III

Que dirai-je maintenant du dévouement et de l'amour de la « Mère admirable? »

Certes, il faut bien l'avouer, Eve a beaucoup souffert, soit pour donner le jour à ses enfants, soit pendant les nombreuses années qu'elle passa sur la terre: elle expiait le crime de sa désobéissance et elle réparait pour ses descendants qu'elle avait, par sa faute, jetés dans le malheur. Cette effroyable pénitence, Dieu la lui avait annoncée quand, après sa chute, il lui avait dit: « Je multiplierai tes peines, et tu enfanteras dans la douleur, » *in dolore paries filios!*

Marie, elle aussi, a immensément souffert, mais c'était par amour. C'était pour notre rédemption, afin de nous communiquer la vie surnaturelle. Il faut le dire dans la reconnaissance de notre cœur: son dévouement pour nous a été plus qu'héroïque.

L'apôtre saint Jean parle, dans son Apocalypse, d'un prodige étonnant, d'une femme mystérieuse environnée de l'éclat et de la splendeur du soleil, dont la tête est ornée de douze étoiles, dont le pied repose sur le globe de la lune, qui jette des cris lamentables, et qui souffre d'horribles douleurs pour mettre au jour le fruit qu'elle porte dans son sein ¹.

Cette femme extraordinaire c'est Marie.

Son fils premier-né, Jésus-Christ, elle l'a enfanté dans l'extase du bonheur; mais ses autres enfants, tous les hommes, nous-mêmes, elle les a enfantés dans d'atroces souffrances, dans d'effroyables déchirements, auxquels du reste elle a consenti avec un incroyable empressement. *In dolore paries filios.*

Jésus-Christ a subi dans sa personne, et d'une manière d'autant plus douloureuse qu'elle affectait l'esprit, la peine portée contre l'homme de cultiver une terre ingrate et de ne manger son pain qu'à la sueur de son front. De même Marie a subi intérieurement, et d'une manière d'autant plus sensible qu'elle était plus spirituelle, la peine portée contre les femmes d'enfanter dans la douleur. La sentence divine prononcée contre Adam que la terre produirait ronces et épines n'a eu son accomplissement littéral qu'en Jésus-Christ, à qui l'ingrate synagogue, en récompense de ses miracles et de son zèle plein d'amour, n'a donné qu'un fiel amer et une couronne d'épines. De même la sentence prononcée contre Eve « qu'elle ne verrait se multiplier ses enfants que pour voir redoubler ses douleurs, » ne s'est vérifiée dans toute son étendue qu'en Marie, dont les douleurs ont été aussi grandes que la multitude des enfants engendrés par elle sur le Calvaire. Aussi bien saint Bernardin de Sienne, celui des auteurs sacrés qui a pénétré plus avant dans les amertumes et les douleurs de Marie au pied de la croix, affirme-t-il qu'elle s'est acquis le titre de mère des chrétiens au prix des peines les plus

¹ Sauceret, *Figures Bibliques de Marie mère de Jésus.*

² S. Jérôme.

³ S. Pierre Damien.

⁴ Tertullien.

⁵ S. Epiphane.

⁶ S. Jérôme.

⁷ S. André de Crète.

⁸ S. Ephrem.

⁹ S. Bernard, de *Laudibus B. M. V.*, serm. 2.

¹ Apoc., xii

incompréhensibles, et il ajoute que toutes les douleurs éprouvées par les mères en donnant la vie de la nature à leurs enfants, la sainte Vierge les a ressenties toutes à la fois en nous faisant naître à la grâce, et que ses souffrances ont été égales à celles de toutes les mères. La raison qu'il en donne est que Marie nous ayant tous enfantés a dû souffrir pour chacun de nous en particulier ¹.

Oui, au Calvaire elle a souffert dans sa chair et dans son sang, car la chair et le sang du Christ immolé étaient, selon la parole de saint Augustin, sa chair et son sang. Elle a compati aux tortures de son Fils et les a ressenties avec une intensité très aiguë. Le sacrifice de Jésus a été son sacrifice, elle y a consenti pleinement, elle y a adhéré entièrement, elle y a joint son propre sacrifice !

O souffrances ineffables ! O souffrances très aimantes et très aimées ! O souffrances salutaires ! O Eve bénie, fidèle, sainte, bienfaisante, généreuse, divinement dévouée ! O Eve douloureusement et merveilleusement féconde ! *In dolore paries filios !*

Et ce dévouement héroïque, cet amour excessif, dont Marie nous a donné la preuve touchante au pied de la croix, en devenant notre mère avec tant de larmes et d'angoisses, elle nous le continue dans le ciel, sans douleur désormais il est vrai, mais avec un zèle dont la grandeur dépasse les efforts de notre imagination pour nous le représenter. Dans les splendeurs des cieux, en sa qualité de distributrice de la grâce, qui est la vie des âmes, de la grâce qu'elle nous a acquise avec son Fils, en union et par dépendance avec lui, joignant ses propres mérites aux mérites infiniment surabondants du Sauveur, dans les cieux, dis-je, elle nous engendre, chacun de nous en particulier et individuellement, à la vie surnaturelle. Elle veille sur nous avec un soin jaloux ; elle accueille nos prières et elle prie pour nous ; elle nous protège, elle nous défend, elle nous délivre, elle nous guérit de nos infirmités ; et, si nous mourons devant Dieu par le péché, elle nous ressuscite. Elle nous continue ses soins maternels pendant toute la durée de notre pèlerinage sur la terre ; elle nous assiste surtout à notre dernière heure ; à ce moment décisif elle multiplie ses efforts, afin de nous introduire dans l'éternelle vie du paradis, *Mater cunctorum viventium !*

Dieu soit béni, ô Marie, d'avoir voulu me donner en vous une mère si admirable, si parfaite et si bonne ! O ma tendre mère, je veux toujours me souvenir que c'est par le sacrifice que vous m'avez fait naître à la vie de la grâce, et je veux par le sacrifice garder et faire fructifier cette vie divine ! Je vous en prie, obtenez-moi la grâce, à moi fils pécheur d'Adam pécheur, de défricher courageusement, quoiqu'il m'en coûte, les ronces et les épines de mon cœur, c'est-à-dire mes passions, et de cultiver avec un zèle toujours plus ardent le

champ de mon âme, afin que je puisse recueillir le pain supersubstantiel, la pain de la sainteté qui doit me nourrir pour la vie éternelle ! Je veux vous vénérer, vous aimer, comme ma mère bien-aimée ; protégez-moi, gardez-moi, assistez-moi comme votre enfant ! Mon vœu le plus cher est qu'après vous avoir honorée sur la terre, j'aie le bonheur de vous bénir dans le paradis et d'y chanter à jamais vos miséricordieuses bontés ! *Monstra te esse matrem !*

INSTRUCTION POUR LA RENTRÉE DES CATÉCHISMES

OBLIGATION POUR LES PARENTS DE DONNER ET
DE FAIRE DONNER A LEURS ENFANTS
L'INSTRUCTION RELIGIEUSE

Mes frères,

Il est raconté que Léonide, le père d'Origène, se levait pendant la nuit et que prosterné à deux genoux comme devant l'autel de Dieu, il baisait avec respect la poitrine de son petit enfant. Pourquoi ? Parce que la poitrine d'un enfant est un sanctuaire, et que dans ce sanctuaire réside, comme le Christ au tabernacle, une âme, une âme faite par Dieu à son image pour le connaître et pour l'aimer, et destinée à retourner à lui pour être heureuse pendant l'éternité !

Il m'a paru à propos de vous citer ce fait, mes frères, au moment où la période des vacances scolaires s'achève, j'ai le devoir de vous rappeler l'obligation où vous êtes de donner et de faire donner à vos enfants l'instruction religieuse.

I

La joie vient d'entrer dans votre famille avec l'enfant qui vous est né. Dieu vous a conféré le grand honneur de la paternité, de la maternité. Quelle dignité ! mais aussi quelle responsabilité ! Quels soucis cruels vont maintenant remplir votre vie et tourmenter votre cœur ! Car il n'en est pas de l'homme comme de l'animal. Chez les races inférieures, les soins de la maternité durent peu, et la famille voit de bonne heure se briser ses liens ; mais dans la race humaine, l'enfant demande pour se développer bien plus de temps, de patience et de zèle. Mais si Dieu vous oblige à ces longues sollicitudes, c'est pour vous attacher davantage à vos enfants et pour vous permettre de former leur âme.

Nourrissez de vos sueurs leur corps fragile et périssable, c'est bien. Mais ne l'oubliez pas : sous cette enveloppe qui mérite l'attention et le respect, il y a une substance infiniment plus précieuse, il y a une âme qui appelle les premières préoccupations de votre esprit et les meilleures tendresses de votre cœur. Or cette âme, il faut lui donner des pensées justes, un jugement droit, des

¹ P. Ventura, *La mère de Dieu mère des hommes*, trad. Rupert.

principes corrects. Quelle mission ! Vos larmes, vos veilles, vos sueurs n'y peuvent suffire. Alors que faites-vous ?

Vous regardez autour de vous, cherchant un auxiliaire pour cette grande œuvre, et vous apercevez un homme dont la raison d'être est de vous suppléer dans l'éducation de vos enfants : c'est l'instituteur. Tout joyeux, vous lui conduisez votre fils, vous l'investissez de votre autorité en lui disant : « Aidez-moi, je ne puis suffire à la tâche ; je n'ai pas le temps, je n'ai pas la patience, je n'ai pas le talent. Instruisez-le, élevez-le, formez-le. » Vous avez raison, parents chrétiens, la science est une excellente chose. Rien n'est plus conforme aux traditions de l'Eglise que de propager l'instruction, et nous, prêtres, nous applaudissons au mouvement qui tend à ouvrir le plus de bonnes écoles possible.

Vous vous retirez donc plein d'espérance, après avoir confié votre enfant à cet homme honorable entre tous qui est l'instituteur, et tout bas vous dites à vous-même : « Mon fils va devenir un savant ; » et en effet, voilà qu'on place sous ses yeux et entre ses mains des livres qui mettent la science, histoire, géographie, arithmétique, grammaire et le reste, à la portée de sa jeune intelligence, par des explications claires et précises, et par des illustrations intelligemment faites. Jamais les ouvrages classiques n'ont été mieux compris qu'à notre époque. On a tout mis en œuvre pour rendre leur lecture facile et attrayante. Jamais non plus on n'a exigé des maîtres qui doivent donner l'instruction à la jeunesse, plus de valeur pédagogique. Bientôt votre enfant sait lire, écrire, calculer, et vous êtes fier de ses succès.

C'est bien. Mais ce n'est pas suffisant. La science est bonne, mais ce n'est pas de ce pain tant désirable soit-il que l'intelligence doit se nourrir uniquement. S'il est bon de savoir lire, il est préférable de savoir se conduire. S'il est utile à l'homme d'acquérir certaines connaissances profitables aux intérêts de sa vie terrestre, il lui est absolument nécessaire de s'instruire de la science souveraine qui devra le préparer à ses éternelles destinées. En vain se flatterait-on de pouvoir se passer de cet enseignement et de rendre l'homme meilleur sans le secours de la religion, par cela seul qu'on lui aurait appris à lire, à écrire et à compter. Étrange aberration, contre laquelle protestent non seulement les hommes de foi, mais ceux-là mêmes qui sont le plus éloignés de nos croyances, pourvu toutefois que la passion irréligieuse n'ait pas troublé leur esprit. Ecoutez leurs déclarations : « La confiance dans les effets moralisateurs de la culture intellectuelle est absurde en elle-même. Comment la connaissance de la table de multiplication ou la pratique des divisions peuvent-elles développer les sentiments de sympathie au point de réprimer la tendance à nuire au prochain ? Comment les dictées d'orthographe et l'analyse grammaticale pourront-elles développer le sentiment de la

justice, ou des accumulations de renseignements géographiques accroître le respect de la vérité ? Il n'y a guère plus de relations entre ces causes et ces effets qu'avec la gymnastique qui exerce les mains et qui fortifie les jambes ¹. » « L'enfant aura beau apprendre la règle de trois, les caps de la Hollande et les lacs d'Amérique..., ses penchants n'en seront pas modifiés. Ce n'est ni la grammaire, ni l'orthographe, ni l'arithmétique, ni l'histoire, ni la fameuse géographie qui pourraient l'empêcher de mal faire. Si l'instruction ne donne pas un esprit juste et sain, elle ne fait que rendre les hommes plus mauvais en leur fournissant le moyen de faire le mal ². »

Il ne suffit donc pas, encore une fois, que votre enfant ait une connaissance suffisante de la science humaine ; il faut de plus, il faut surtout qu'il soit instruit de sa religion. Car ce qu'il importe à l'homme de savoir avant tout, c'est qu'il est placé sur cette terre pour connaître, aimer et servir Dieu ; que Jésus-Christ le Fils de Dieu fait homme est venu ici-bas pour racheter par le sacrifice de la croix l'humanité déchue ; que l'Eglise a été divinement établie pour continuer l'œuvre de la Rédemption à travers les siècles ; que les préceptes du Décalogue et ceux de l'Evangile sont la règle souveraine de nos mœurs ; et qu'enfin le chrétien trouvera dans des supplices ou dans des joies sans fin le châtement de ses vices ou la récompense de ses vertus.

II

Mais comment vos enfants pourront-ils acquérir la science religieuse ?

1. C'est à vous d'abord, parents chrétiens, qu'il appartient de déposer dans les cœurs de vos enfants les premiers éléments de la foi. Que la mère donc joigne de bonne heure dans ses mains les petites mains de ces chères créatures, qu'elle dirige leur regard vers le ciel, qu'elle leur apprenne à balbutier les doux noms de Jésus et de Marie ! Puis plus tard, lorsque la raison s'éveillera en eux, qu'elle leur parle du Bon Dieu, de la sainte Vierge, des anges, des saints, du paradis, qu'elle rende accessibles à leur jeune intelligence les vérités de notre foi !

Ah ! mes frères, avouez-le, cette suave apparition de la Religion au foyer de la famille, cette première manifestation de Dieu à votre âme reste pour toujours et l'un des plus attendrissants souvenirs et l'une des plus puissantes sauvegardes contre le mal. Que d'hommes ont été arrêtés sur la pente de l'incrédulité par la pensée des conseils et des leçons de leur mère, dont l'image s'est présentée à leur esprit et a ranimé en eux la foi prête à s'éteindre ! Oui, si la foi repose en nous calme et forte, c'est parce que nous avons trouvé auprès de notre berceau une sainte mère qui a mêlé le rayon de la vérité divine aux premières

¹ Herbert Spencer, *Préparation à la science sociale par la psychologie*.

² Alfred Fouillée, *Revue des Deux Mondes*.

lueurs de notre intelligence et dirigé vers Dieu les premiers élans de notre cœur.

2. Mais il arrive un moment où l'action des parents chrétiens ne suffit plus. Vos enfants ont grandi. Jusqu'ici, ô mères, ils vous ont écoutées docilement comme on écoute les anges. Ils vous ont crues d'instinct. Maintenant l'heure est arrivée de les rendre plus réfléchis, plus sérieux. Dans deux ou trois ans, ils accompliront l'acte de leur religion le plus grave et le plus solennel, il importe de les y préparer en éclairant leur esprit des lumières et des enseignements d'En-Haut. Prenez-les donc encore par la main et conduisez-les au prêtre, qui a reçu grâce et mission pour façonner leur âme à la ressemblance de Dieu. Il leur expliquera le catéchisme, ce modeste petit livre, imprimé sur du papier vulgaire, rédigé par demandes et réponses, et qui nous parle de notre céleste origine, de nos immortelles destinées, de nos devoirs envers Dieu et du secours que la bonté divine a mis à notre disposition pour nous aider à aller au Paradis. Le catéchisme ! les ignorants le dédaignent, les sots en rient, les sages l'admirent, les chrétiens l'aiment et le vénèrent.

Ecoutez la définition qu'en donnait à la Sorbonne, devant l'élite de la jeunesse française, un penseur illustre : « Il y a un petit livre qu'on fait apprendre aux enfants et sur lequel on les interroge à l'église. Lisez ce petit livre qui est le *catéchisme* ; vous y trouverez une solution de toutes les questions que j'ai posées, de toutes, sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait ; où elle va, il le sait ; comment elle y va, il le sait. Demandez à ce pauvre enfant pourquoi il est ici-bas, ce qu'il deviendra après sa mort : il vous fera une réponse sublime, qu'il ne comprendra pas, mais qui n'en est pas moins admirable. Demandez-lui comment le monde a été créé et à quelle fin ; pourquoi Dieu y a mis des animaux, des plantes ; comment la terre a été peuplée, si c'est par une seule famille ou par plusieurs ; pourquoi les hommes parlent plusieurs langues, pourquoi ils souffrent, pourquoi ils se battent et comment cela finira, il le sait. Origine du monde, origine de l'espèce, questions de races, destinées de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme envers ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore rien. Et quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens ; car tout cela sort, tout cela découle avec clarté et comme de soi-même, du christianisme ¹. »

Nous prêtres, nous considérons comme une de nos plus douces obligations celle qui nous astreint plusieurs fois par semaine à faire le catéchisme à vos enfants. Nous tâchons de réaliser cet idéal que nous tracent les historiens de saint François de Sales : « Cet aimable et vraiment bon père était assis sur un trône élevé de quelque cinq degrés ;

toute l'armée infantine l'environnait. C'était un contentement non pareil d'entendre combien familièrement il exposait les rudiments de notre foi. A chaque propos les riches comparaisons lui naissaient en la bouche ; il regardait son petit monde et son petit monde le regardait. » Ainsi faisait saint François, ainsi tâchons-nous de faire nous-mêmes. Nous aimons vos enfants, nous leur donnons des principes, et nous pouvons affirmer qu'ils ne trouveront jamais dans le cours de leur vie une lumière, je ne dis pas supérieure, mais égale à celle du modeste catéchisme que nous leur mettons dans les mains, dans la tête et dans le cœur !

3. Je manquerais à mon devoir si je ne vous indiquais pas un excellent moyen de rendre aussi complète que possible l'instruction religieuse de vos enfants. Ce moyen, mes frères, c'est l'école chrétienne. Comprenez-moi bien et ne cherchez point dans ma parole ce que je ne veux pas y mettre. Quelle que soit notre bonne volonté, nous ne pouvons pas seuls suffire à la tâche que Dieu nous a imposée d'instruire vos enfants. Le temps si court qui nous est laissé pour le catéchisme ne nous permet de donner que quelques explications rapides et de nous assurer que la leçon a été bien apprise. Laissés à eux-mêmes, vos enfants auront rarement assez d'énergie pour s'imposer l'étude quotidienne de la lettre du catéchisme. Pour obvier à cet inconvénient et pénétrer d'esprit chrétien l'éducation des enfants, l'école chrétienne est nécessaire. Et vous la reconnaîtrez à ces trois signes : le crucifix, la prière, le catéchisme.

Le crucifix d'abord. On vante beaucoup aujourd'hui les leçons de choses. Quelles leçons plus éloquentes et plus efficaces que les leçons tombées du crucifix ? L'enfant a besoin de discipliner sa volonté par l'obéissance : qu'il regarde sur le crucifix Celui qui fut obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix ! L'enfant a besoin de combattre l'égoïsme : qu'il regarde Celui qui aime tous les hommes et qui se livra pour eux ! L'enfant a besoin de réprimer l'impatience : qu'il regarde Celui qui fut doux et humble de cœur ! L'enfant a besoin de réfréner l'amour désordonné de la jouissance : qu'il regarde Celui qui a tant souffert ! L'enfant appelé à vivre dans la vallée des larmes, trouvera sur son chemin la tristesse et l'épreuve : qu'il regarde le crucifix, c'est de lui que descend la consolation !

Avec le crucifix, l'école chrétienne conserve à l'enfant la prière, cette chose divine dont un éminent académicien appréciait ainsi les bienfaits : « Pour moi, disait-il, je ne crains pas de l'avouer, si j'étais forcé de choisir pour un enfant entre savoir prier et savoir lire, je dirais : qu'il sache prier. Car prier, c'est lire dans le plus beau de tous les livres, au front de Celui d'où émanent toute lumière, toute justice et toute bonté ¹. »

Enfin dans l'école chrétienne on trouve le catéchisme. Sans doute l'instruction religieuse com-

¹ Jouffroy, *Mélanges philosophiques*.

¹ M. Legouvé.

plète ne sera pas donnée à l'école ; il lui faudra comme complément les leçons de celui à qui Jésus-Christ a dit : « Vous êtes la lumière du monde. » Mais elle sera ébauchée de telle sorte qu'il suffira au prêtre des quelques leçons du catéchisme pour la rendre aussi solide et aussi développée qu'il convient à un chrétien digne de ce nom.

Mais si vous êtes dans la nécessité d'envoyer vos enfants à une école d'où l'enseignement religieux est absent, vous devez, à bien plus forte raison, leur enseigner vous-mêmes le catéchisme et ne reculer devant aucun sacrifice pour leur en assurer le bienfait. Que si, par surcroît de malheur, votre travail des champs ou de l'atelier, vos obligations domestiques ou votre insuffisance en matière religieuse ne vous permettent pas de vous charger d'une pareille tâche, ayez recours à la bonne volonté de ceux qui sont plus que vous capables de la remplir. Je veux parler de ces personnes pieuses qui, dans cette paroisse, acceptent la noble mission de suppléer aux familles et de seconder le prêtre. Elles ne refuseront certainement pas de vous prêter leur concours, et bien volontiers elles donneront à vos chers petits, en dehors des heures de classe, l'enseignement qu'ils attendent en vain dans leurs écoles et qu'ils ne peuvent espérer sous votre toit.

Mes frères, il y a quelque temps un éminent philosophe, M. Fouillée, racontait qu'au moment où il prenait le train, il vit venir dans son compartiment une enfant de onze à douze ans qui, pour charmer les ennuis du voyage, s'était préalablement munie d'une publication illustrée à cinq centimes. M. Fouillée ne connaissait pas ce journal, il descendit tout exprès et alla l'acheter au kiosque de la gare. M. Fouillée avait depuis quinze ans préconisé l'enseignement sans Dieu et applaudi à l'élimination du catéchisme. Il s'agissait de savoir où nous en étions. Réinstallé dans son wagon à côté de la jeune fille absorbée par la lecture du journal, notre philosophe s'empresse de jeter un coup d'œil sur les huit pages de cette publication. O misère ! Les histoires que savourait avec tant de quiétude la jeune enfant, faisaient descendre M. Fouillée dans le plus fétide cloaque où un honnête homme puisse mettre le pied. Il recula d'horreur ! Cette lecture avait soudainement fait la lumière dans son esprit. Voilà donc, se dit-il en lançant par le vasistas les feuillets déchirés du journal, voilà donc le nouveau catéchisme que nous avons voulu substituer au catéchisme chrétien ! Et revenu chez lui, encore sous l'impression de ce qu'il venait de lire, il écrivit un article où il confessait loyalement son erreur et se prononçait en faveur de l'instruction religieuse.

Parents chrétiens, profitez de cette expérience, donnez et faites donner largement à vos enfants les leçons de la foi chrétienne, et vous les verrez probes, laborieux et honnêtes, ils seront votre consolation ici-bas et votre couronne dans l'éternité.

CONFÉRENCES A DES RELIGIEUSES INSTITUTRICES

sur la manière d'instruire et d'élever les enfants

Quatrième conférence

LA CLASSE AU POINT DE VUE DES MŒURS

Nous nous étions arrêtés un instant à la fin de notre dernière conférence sur un mal qui peut paralyser tous les efforts des meilleurs maîtres et rendre impossible une éducation chrétienne, s'il n'est pas attentivement surveillé, vigoureusement combattu et complètement étouffé dans la classe qui en est atteinte ou menacée : je veux dire le vice impur. Pendant le beau mois du Rosaire, vous recommanderez instamment à la protection de la Reine des vierges les âmes de vos enfants et les vôtres, pour pouvoir les préserver de la contagion de ce mal ou pour en guérir celles qui déjà en auraient été atteintes.

Aujourd'hui nous devons voir ensemble d'abord comment on découvre ce mal dans les enfants, ensuite comment on le combat en guérissant celles qui en sont atteintes et en préservant les âmes encore innocentes.

I. — *Comment découvrir le vice impur dans les enfants*

On le découvre par une surveillance attentive de tous leurs mouvements, de toutes leurs paroles, de leurs regards, de leurs gestes, de leur tenue, en un mot de tout leur extérieur.

Quand les enfants viennent pour la première fois dans vos classes, surtout à un âge encore tendre, vous ne pouvez pas savoir si elles ignorent encore le mal ou si elles en sont déjà infectées. Il faudra donc les considérer attentivement et les suivre de près dans tout ce qu'elles diront et tout ce qu'elles feront, soit lorsqu'elles sont seules, soit lorsqu'elles sont avec leurs compagnes, en classe, en récréation, à l'étude, lorsqu'elles vont à la maison, au réfectoire, à la chapelle, au dortoir, en un mot partout. Pour les enfants toutes jeunes, ne soupçonnez pas trop facilement le mal, mais même pour les plus jeunes ne les croyez pas non plus trop facilement exemptes de ses premières atteintes ; observez prudemment, sans défiance visible, mais avec la persuasion que si vous étiez trop confiantes vous pourriez bien avoir à vous en repentir. Le mal, s'il existe, se traduit bientôt, parce que les enfants, à cet âge-là, ne savent pas longtemps dissimuler. Quand elles sont plus âgées, c'est beaucoup plus difficile. Il y a des enfants qui cachent une corruption profonde sous des dehors tout à fait charmants. On les prendrait pour des anges de candeur et d'innocence, elles ont l'air si ingénu, les manières si caressantes, la figure si avenante ! et pourtant elles sont déjà rongées intérieurement par le mal, et peut-être elles en font la propagande hypocritement parmi leurs compagnes. On peut s'y tromper,

et quelquefois assez longtemps. Mais cependant, si on continue à les observer et si on ne se laisse pas aveugler par une prévention favorable, par ses sympathies naturelles, non plus que par ses antipathies, il est impossible qu'à la fin on ne remarque pas au moins quelques indices du mal caché, s'il existe. Quelquefois ce sera un livre introduit en fraude et soigneusement dissimulé qui mettra sur la voie ; d'autres fois ce sera un cahier, un portefeuille qu'on avait toujours soustrait aux regards des maîtresses et sur lequel on aura inscrit des poésies, des lettres, des anecdotes, des pensées qui montrent de quoi on aime à s'occuper en secret ; quelquefois ce sera une lettre interceptée, qu'on voulait faire passer ou qu'on espérait recevoir en cachette ; d'autres fois ce sera quelques phrases d'une conversation surprises au vol ; chez quelques enfants ce sera la recherche de la solitude et la fuite de leurs compagnes et de leurs maîtresses ; chez d'autres ce sera la recherche de certaines compagnes, déjà suspectes par leur légèreté ou par leur manque de piété ; ce sera quelquefois l'air de trouble qui se peint sur leur visage quand on fait allusion à certains sujets délicats, d'autres fois un certain sourire équivoque, ou une manière provoquante de regarder leurs compagnes. Chacun de ces indices ne pourrait pas suffire pour asseoir un jugement, ni même toujours pour motiver un soupçon, mais plusieurs réunis donnent à réfléchir, et quand on a pu en grouper un certain nombre qui se fortifient mutuellement, il est fort à craindre qu'on ne soit obligé de reconnaître la présence du mal et peut-être d'un mal déjà invétéré. — Je ne parle pas des enfants qu'on prendrait sur le fait ; là, le doute n'est plus possible. Il peut y avoir seulement quelque incertitude sur leur culpabilité, si l'on peut présumer, par exemple, que ces enfants, en se livrant au mal par suite d'une habitude d'enfance contre laquelle on ne les avait pas mises en garde, ne croyaient pas mal faire, quoiqu'elles n'eussent pas la conscience tout à fait rassurée.

De quelque manière qu'on soit arrivé à la connaissance du mal, on se trouve immédiatement en face d'un double devoir : 1^o empêcher ce mal de se propager chez d'autres, s'il y a danger que les enfants coupables ne le communiquent, et 2^o travailler à le guérir au plus tôt chez les enfants qui en sont atteintes.

II. — *Comment combattre le vice impur chez les enfants*

I. Il faut tout d'abord empêcher que le mal ne se communique à d'autres enfants.

A la première découverte que l'on fait d'un mal de ce genre, on doit rechercher si l'enfant coupable est seule coupable ou si elle a des complices ; si cette enfant a été entraînée, ou si elle en a entraîné d'autres. Il est bon de prendre cette enfant à part et de lui parler avec bonté pour lui faire comprendre sa faute, et quand elle la comprend, obtenir d'elle qu'elle fasse des aveux sur elle-même, et s'il y a lieu, sur ses compagnes. Il

ne faut pas, pour commencer, lui témoigner de l'indignation, mais plutôt de la compassion et un tendre intérêt. D'abord, parce que quelque coupable qu'elle puisse être, elle est encore plus à plaindre qu'à blâmer. Notre-Seigneur disait bien de ses bourreaux : « Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Ensuite, parce que par l'indignation on n'obtiendrait rien d'elle, tandis que par la charité et par la bienveillance on peut ouvrir le cœur au repentir et y faire pénétrer de nouveau l'amour du bien. Donc, après une première découverte de ce genre, pas de reproches violents, pas de paroles de mépris, pas de traitement brutal ; au contraire, une tendre compassion, un affectueux et un douloureux intérêt, auquel l'enfant ne pourra jamais se méprendre. Si son cœur est touché par la bonté de sa maîtresse, elle fera sans difficulté les aveux qu'on lui demande ; on verra alors jusqu'où s'étend le mal, et quel remède il faut y apporter. Si l'enfant peut croire à la discrétion et à la bienveillance de ses maîtresses, elle ne craindra pas de venir elle-même recourir à leurs conseils et leur demander leur appui pour lutter contre elle-même et pour dompter ses habitudes ou ses inclinations vicieuses. Elle n'hésitera pas non plus à leur signaler celles de ses compagnes qui lui auraient été funestes et qui seraient encore une tentation pour les autres. Reconnaissante de n'avoir pas été repoussée impitoyablement après une première faute, elle se croira obligée de s'acquitter envers ses maîtresses, en leur dévoilant ce qui peut leur être utile ou nécessaire pour la conduite des autres élèves. Dans ce cas, on voit qu'une bonté compatissante produira beaucoup plus de bien que l'indignation à laquelle on serait trop porté à se laisser aller naturellement.

Si une enfant s'est ouverte sur ce point avec une de ses maîtresses, et que la maîtresse ait au cœur le véritable amour des âmes que lui recommande Notre-Seigneur, elle ne se donnera pas de repos jusqu'à ce qu'elle ait amené cette pauvre enfant à détruire le mal en elle et à déraciner entièrement ses mauvaises habitudes. Pour cela, elle usera à la fois des moyens *naturels* et des moyens *surnaturels*.

1. Les moyens naturels sont ceux qui agissent sur l'*intelligence* et sur la *volonté* au point de vue naturel.

Sur l'*intelligence* : la maîtresse montrera à l'enfant le grand mal que produit ce péché : la dégradation, la honte, l'avilissement de l'homme à ses propres yeux, puis l'impuissance de faire quoi que ce soit de bien, parce que ce vice épuise toutes les forces physiques et morales, la perte de la réputation, le mépris public, l'indignation des gens de bien ; elle pourra lui citer tel ou tel exemple, s'il s'en trouve parmi les personnes que connaît l'enfant, qui lui feront comprendre les terribles conséquences de ce péché, et qui, par suite, le lui feront prendre en horreur.

En agissant ainsi sur l'*intelligence*, elle agira par contre-coup sur la *volonté*, qui commencera à

détester le mal qu'elle aimait auparavant ; elle entretiendra et activera ce mouvement de répulsion pour le mal, en lui faisant toucher du doigt, pour ainsi dire, que ce qu'elle perd par le péché n'est pas à comparer avec ce qu'elle gagne : une misérable satisfaction d'un moment dont elle rougit ensuite, voilà ce qu'elle gagne ; et ce qu'elle perd, même au point de vue naturel, c'est la paix de la conscience, l'estime de soi-même, l'estime des honnêtes gens et l'espoir d'arriver à quoi que ce soit de bien. En même temps, elle lui fera voir que quelque faible qu'elle soit, elle peut cependant résister à l'attrait du mal ; elle n'a pour cela qu'à le vouloir : qu'elle essaie seulement une fois, si elle réussit une seule fois à répudier le mal qui la tente, elle verra bien qu'elle est capable de le faire d'autres fois aussi, et alors elle aura plus de courage pour combattre et plus d'espérance de vaincre.

Ces considérations, au point de vue naturel, ont déjà de la puissance. On peut y ajouter celles qui viennent de l'affection des enfants pour leurs parents, pour leurs maîtresses, pour des compagnes plus pures qu'elles peut-être. « Que deviendraient vos parents s'ils savaient cela, quelle peine n'éprouveraient-ils pas ? Ne voulez-vous pas vous corriger par amour pour eux ? Voudriez-vous donc les déshonorer, peut-être les faire mourir de honte ? — Et pour nous, qui vous aimons tant, qui vous montrons notre dévouement tous les jours, ne voulez-vous rien faire ? N'avez-vous pas la force de vous vaincre pour nous éviter le chagrin que nous causent vos fautes, vous le savez bien ? — Et ces compagnes qui ne vous soupçonnent pas si mauvaise, qui auraient peut-être horreur de vous si elles vous connaissaient pour ce que vous êtes, ne voulez-vous pas vous rendre digne de leur amitié, ou iriez-vous jusqu'à vouloir aussi leur ravir l'innocence et les plonger dans le mal comme vous ? Ne rougiriez-vous pas de jouer ainsi le rôle de Caïn auprès de l'innocent Abel ? — Vous-même, comment pouvez-vous vivre toujours tourmentée par les remords de votre conscience ? Est-ce que la jouissance du péché peut contrebalancer pour vous ces remords et ces inquiétudes continuelles que vous éprouvez après l'avoir commis ? Et puis, ne sentez-vous pas que vous ruinez votre santé, que vous affaiblissez votre intelligence, que vous perdez votre mémoire, que vous vous abrutissez insensiblement, et que vous vous mettez hors d'état non seulement de lutter avantageusement avec vos compagnes, mais encore de faire quoi que ce soit d'utile plus tard ?

« Relevez-vous donc, mon enfant, et revenez au bien, à l'estime de vous-même, à Dieu. »

2. Dieu ! voilà le grand ressort avec lequel on peut tout obtenir des enfants, tant qu'elles n'ont pas perdu la foi. Ils sont à plaindre ceux qui ont à s'occuper d'éducation et qui n'ont pas Dieu avec eux pour les aider. Tout ce que nous venons de dire pour détourner les enfants du mal, au point de vue naturel, a bien une certaine valeur,

si l'habitude du mal ne leur a pas déjà enlevé leurs bonnes qualités naturelles. Mais si leur cœur est déjà malheureusement corrompu par le mal, comme cela arrive quelquefois de très bonne heure, tous ces motifs n'ont plus la force de les émouvoir ou du moins ne leur produisent plus aucune impression, quand elles se trouvent en face du mal qui les sollicite. Alors, pour agir sur elles, il faut des considérations beaucoup plus fortes qui pénètrent jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, comme dit saint Paul : *Pertingens usque ad divisionem animæ et spiritus !* c'est-à-dire qui sachent faire la différence entre les appétits de l'âme sensitive et les aspirations de l'esprit, créé pour la vérité et pour le bien ; il faut des considérations *supernaturelles*. « Ce que vous faites et ce que vous voulez faire est un péché grave, qui vous rend abominable aux yeux de Dieu, et qui attire sur vous sa colère et sa malédiction ; avec ce péché, vous ne pourriez jamais entrer au ciel et vous seriez irrémissiblement condamnée à l'enfer. Voulez-vous vous exposer à une éternité de tourments, pour une satisfaction criminelle aussi éphémère et aussi méprisable ? Si vous étiez frappée de mort après avoir commis le péché, sans avoir eu le temps de vous repentir, vous seriez infailliblement damnée. Voulez-vous affronter ce malheur ? Ne savez-vous pas que vous pouvez mourir subitement d'un instant à l'autre ? Et à quelque instant que vous commettiez le péché, vous pouvez être frappée par la justice de Dieu. Vous avez beau vous cacher aux regards des hommes, vous n'échappez pas aux regards de Dieu. Il voit tout, jusque dans les ténèbres. Il voit ce que vous faites et ce que vous dites et même ce que vous pensez. Il est tout-puissant, il déteste infiniment le mal, et il est toujours prêt à le punir. Vous ne commettriez qu'un seul péché, c'en serait assez pour vous perdre, si vous êtes surprise par la mort dans cet état. Encore une fois, voulez-vous donc exposer votre éternité, sacrifier le bonheur du ciel, vous condamner à l'enfer, uniquement pour une satisfaction aussi mesquine et aussi honteuse ? Non, non, soyez raisonnable, demandez pardon à Dieu et promettez-lui que vous ne l'offenserez plus jamais en commettant ce péché. »

Voilà le langage qu'un confesseur tiendrait à ces malheureuses victimes du péché impur ; voilà le langage que vous devez leur tenir vous-mêmes lorsqu'elles s'adressent à vous pour décharger leur cœur et qu'elles veulent trouver en vous une espèce de confesseur bienveillant et supplémentaire qui les effraie moins, et qui les aide à dire tout au véritable confesseur, institué de Dieu pour conduire et pour guérir les âmes.

Car quelque confiance que ces enfants aient pour vous, vous ne pouvez pas malheureusement les absoudre, ni leur rendre la paix ; il faut donc que vous les renvoyiez au confesseur, qui peut le faire et dont la mission est de le faire. Parler aux enfants de Dieu qui défend le péché, qui le voit et qui le punit par des supplices effroyables, d'autre

part leur parler du prêtre qui reçoit l'aveu des péchés, qui les pardonne et qui aide à s'en corriger, les lui envoyer par de douces et saintes instances, les forcer en quelque sorte à aller chercher là le remède, lors même qu'elles ne le voudraient pas, voilà le moyen le plus efficace que vous puissiez employer pour guérir vos enfants du vice impur ou de la tendance à ce vice. Tous les autres moyens sans celui-là sont impuissants ; les moyens naturels sont sans force lorsque le cœur est corrompu, et les autres moyens surnaturels tels que la prière, la dévotion à la sainte Vierge, la mortification, la fuite des occasions extérieures ne suffisent pas, si celui-là n'y est pas ajouté. Aussi, dans les établissements où fleurissent la piété et les bonnes mœurs, la confession et la communion des enfants sont non seulement fréquentes, mais très fréquentes. Au collège Stanislas qui compte 1200 élèves, l'abbé de Lagarde, directeur, et Mgr de Ségur, confesseur, avaient introduit la confession et la communion de tous les huit jours pour la plus grande partie des élèves, surtout dans la division des grands. Il y a des collèges tenus par les Jésuites, où l'on communie non seulement tous les dimanches, mais plusieurs fois dans la semaine. Un saint prêtre de Marseille, directeur d'une œuvre de jeunesse, l'abbé Allemand, disait que pour beaucoup de jeunes gens la confession devait revenir tous les deux ou trois jours, presque tous les jours, si on voulait les corriger de leurs mauvaises habitudes ; avec une confession de chaque semaine et surtout de chaque quinzaine, on n'en pourrait presque pas venir à bout, ou seulement après bien longtemps. Le célèbre Don Bosco n'avait pas d'autre levier pour agir sur ses enfants, en dehors de sa bonté et de son tendre dévouement, que la confession et la communion de tous les huit jours et quelquefois plus souvent. Il en a fait une règle absolue pour tous ses collaborateurs, et ses successeurs continuent sa méthode. On lisait dernièrement un compte rendu d'une chose encore plus merveilleuse. Au collège de Dôle, tenu par les PP. Jésuites, ce n'est pas seulement tous les huit jours, c'est plusieurs fois par semaine que les élèves communient, et dans la division des grands la plupart communient tous les jours. Oui, tous les jours, plus souvent que vous et que beaucoup d'autres religieuses ; mais ce n'est pas trop souvent pour eux, si cela les préserve du péché grave et les maintient en état de grâce.

Vous me direz : « Nous ne pourrions pas envoyer nos enfants se confesser ni communier si souvent : cela ne serait pas possible. » — C'est vrai. Dans la plupart de vos maisons, là où vous avez les écoles communales, vous ne pouvez envoyer vos enfants à confesse que quand *les prêtres*, curés ou catéchistes, veulent les confesser. Or, si les enfants sont nombreuses, ils trouvent que c'est déjà assez tous les mois, tous les deux mois, ou même tous les trois mois, quelquefois même une fois ou deux fois par an. A cela vous ne pouvez

pas remédier toutes seules, c'est un malheur. Cependant vous devez prier Dieu pour qu'il inspire des sentiments de zèle et de vraie charité aux prêtres qui sont les pères de ces enfants et qui ont, plus encore que vous, le devoir de les retirer du péché ou de les maintenir pures. Et quand vous avez bien prié Dieu, vous pouvez aussi prier les prêtres de faire plus que ce que les règlements leur commandent, afin de ressembler à Notre-Seigneur qui a fait pour nous racheter beaucoup plus que ce qu'il aurait été obligé de faire. — Et puis, si vous ne pouvez pas obtenir que les prêtres confessent toutes les enfants plus fréquemment qu'ils ne le font, vous pouvez au moins leur demander cela comme une grâce pour celles qui en ont le plus besoin : vous les préparerez alors et vous les envoyez recouvrer au saint tribunal la pureté de la conscience et la paix du cœur, et si le prêtre leur permet en outre la sainte communion, vous avez l'assurance qu'elles seront au moins pendant quelque temps plus en état de résister aux tentations et de se conserver pures. — Dans vos pensionnats, là surtout où vous avez des aumôniers zélés, la confession de chaque semaine ou de chaque quinzaine ne souffre aucune difficulté, bien qu'elle ne soit de règle que tous les mois. C'est alors l'affaire des maitresses de porter celles de leurs enfants qui en ont besoin à s'en approcher tous les huit jours, ou au moins tous les quinze jours. Croyez bien qu'il n'y a que ce moyen qui soit efficace pour corriger les enfants déjà atteintes par le vice. Aucun autre n'est suffisant par lui-même, et tous les autres ensemble ne valent pas celui-là.

Il est vrai qu'il y a encore des difficultés pour la confession et la communion fréquente, non seulement de la part des prêtres, quelquefois trop chargés de besogne, mais aussi de la part des maitresses, et surtout de la part des parents. De la part *des maitresses* : car il y en a quelquefois qui croient que la confession est une faveur et qu'elle doit être accordée aux enfants sages comme une récompense, et refusée aux autres comme punition. C'est justement le contraire de la réalité. De la communion cela se comprendrait encore jusqu'à un certain point, elle ne doit pas être accordée indistinctement aux enfants méchantes comme aux enfants bonnes. Mais cela, c'est l'affaire du confesseur et non pas la vôtre. Pour la confession, au contraire, ce sont les enfants méchantes qui en ont le plus besoin et qui doivent y être le plus engagées ; les enfants bonnes et pieuses y seront naturellement portées par elles-mêmes ; les autres ont besoin d'être, non pas forcées, mais stimulées par toute sorte d'exhortations douces et d'instances maternelles. Il ne faut pas dire : « Mais les enfants ne reviennent pas meilleures de la confession ni de la communion, elles sont toujours aussi légères, indisciplinées, paresseuses, il vaudrait mieux qu'elles n'y aillent pas si souvent et qu'elles y portent plus de dispositions. » On voit bien, mes chères sœurs, que vous ne voyez que l'extérieur. L'extérieur vous choque

à cause des défauts qui ne se corrigent pas (comme si vous vous corrigez vous-mêmes des vôtres après chaque confession et chaque communion!), et à cause de cela vous croyez que la confession et la communion n'ont rien fait. Ignorantes! Est-ce que ces défauts ne sont pas un accessoire dans l'âme d'un enfant? est-ce que le principal n'est pas l'état de grâce et l'amour de Dieu? La correction des défauts, c'est votre affaire, mettez-y toute la patience et le temps nécessaires; quant à la confession et à la communion, leur affaire c'est de produire ou d'augmenter la grâce sanctifiante, et par surcroît d'aider à corriger les défauts. Les défauts peuvent rester les mêmes, ou à peu près, après chaque confession et chaque communion: qu'est-ce que cela prouve, si l'enfant a tout de même recouvré la grâce sanctifiante qu'elle avait perdue, ou si elle a renouvelé et fortifié sa résolution de ne jamais pécher mortellement? Est-ce que cet effet n'est pas mille fois préférable à la correction d'un défaut qui laisserait subsister l'état de péché mortel? Jugez donc les choses d'après la foi et non d'après la nature. Sans doute, il vous serait bien plus agréable, naturellement, d'avoir des enfants douces, polies, respectueuses, appliquées, quand même elles seraient souillées intérieurement par le mal impur; mais est-ce là ce que Dieu attend d'elles et de vous? Est-ce là ce qui peut procurer sa gloire et le salut des enfants, et même votre propre salut? Et si, parce que les enfants ne se corrigent pas de leurs défauts, vous vouliez les empêcher de fréquenter les sacrements, pour les punir, ne seriez-vous pas cause qu'elles croupiraient peut-être de longues semaines dans l'état de péché mortel, et que par suite elles accumuleraient une multitude de péchés dont une bonne confession, faite à temps, les aurait préservées?

Ne croyez donc jamais que la confession et la communion n'ont rien fait, parce que les enfants ont toujours les mêmes défauts. Sans doute, vous devez vous servir de la confession et de la communion comme d'un motif très puissant pour les amener à se corriger de leurs défauts. Vous devez leur reprocher le peu d'amélioration qu'on voit en elles après la réception des sacrements, leur faire craindre qu'elles ne s'en approchent pas convenablement, si elles n'en retirent pas plus de fruits. Mais quand vous avez fait cela, tenez-vous en paix et ne croyez pas que les sacrements ont été pour cela sans efficacité. Si ce n'est pas à l'extérieur, c'est à l'intérieur qu'ils ont opéré, ils ont peut-être entièrement transformé les âmes de ces enfants; d'ennemies de Dieu, qu'elles étaient peut-être, ils en ont fait des amies et des enfants de Dieu; de repaires du démon, ils en ont fait des tabernacles du Dieu trois fois saint, des sanctuaires du Saint-Esprit; d'êtres avilis, tout noirs et tout souillés par le péché, ils en ont fait des âmes pures et éblouissantes de blancheur, sous l'action du sang divin qui les a purifiées. N'est-ce donc rien que cela? Et qu'est-ce que les défauts qui restent encore, après cela, sinon des ombres

que Dieu laisse à dessein pour faire mieux ressortir la lumière du tableau, c'est-à-dire la grâce sanctifiante, accordée gratuitement à ces enfants, malgré leurs imperfections? Faites tout votre possible pour que ces défauts eux-mêmes disparaissent et ne contrastent pas avec l'état de grâce recouvrée, faites tout votre possible pour que leurs dispositions à la confession et à la communion soient aussi parfaites que possible, mais ne croyez pas qu'elles le seraient davantage si vous les faisiez attendre pour se confesser et pour communier; et même si elles ne vous semblent pas très bien disposées, laissez-en le jugement au prêtre, et ne vous permettez jamais d'intervenir pour interdire par exemple à des enfants la sainte communion que leur confesseur leur a permise, à moins qu'elles n'aient réellement commis, depuis leur confession, une faute très grave et qui demande réparation publique à cause du scandale public; et encore, si la réparation pouvait se faire d'une autre manière, n'infligez pas la privation de la communion, si les enfants se soumettent à ce que vous leur direz. C'est, du reste, la même chose pour les sœurs: plutôt que de les priver d'une communion, il vaudrait mieux leur faire demander pardon publiquement, les faire manger à genoux au milieu du réfectoire ou même les priver entièrement de dîner, si elles y consentaient, que de les éloigner de la sainte Table, parce que la perte d'une communion est un mal incomparablement plus grand que la privation d'un repas ou l'humiliation d'une pénitence publique.

Telle est l'idée que vous devez vous faire de l'action des sacrements par rapport à vos enfants. Efforcez-vous d'en favoriser la fréquentation le plus possible, ne l'entravez jamais parce que vous n'êtes pas contentes d'elles, ne dites pas que le confesseur est trop indulgent, qu'il absout trop facilement, qu'il permet trop souvent la sainte communion. Tant qu'il n'aura pas dépassé par l'absolution les 70 fois 7 fois que Notre-Seigneur a fixées comme limite approximative à saint Pierre, et tant qu'il n'aura pas permis la communion plus d'une fois par jour, il n'a pas été au-delà de ce que Notre-Seigneur aurait fait lui-même; par conséquent, ce n'est pas à vous à le blâmer, c'est à vous, au contraire, à favoriser son action et à seconder ses efforts en vous efforçant de disposer vos enfants le mieux possible à la confession et à la communion, et en leur faisant tirer le plus de fruits possible de ces deux sources de grâce et de vie.

Outre les difficultés qui viennent des confesseurs, et quelquefois des maîtresses, relativement à la confession fréquente des enfants, il y en a aussi qui viennent des *parents*. Il y a des parents qui, tout en mettant leurs enfants en pension chez des religieuses, craignent qu'on ne leur donne une éducation trop religieuse, qui stipulent d'avance qu'elles ne doivent pas devenir trop pieuses et qui pour cela recommandent qu'on ne les fasse pas se confesser et communier trop souvent. Quand

des parents remplis de préjugés font de telles recommandations, vous n'avez qu'à leur répondre tout simplement que vous ne forcez jamais vos élèves à se confesser ni à communier, qu'il y a bien une règle générale que les enfants aillent se confesser tous les mois parce qu'il faut bien de l'uniformité dans une maison d'éducation, mais que pour la communion elle n'est pas obligatoire, et que, dans l'intervalle, vous laissez les enfants entièrement libres d'y aller plus souvent ou de n'y pas aller, selon qu'elles en sentent elles-mêmes le besoin ou le désir. Si les parents insistent, en disant que vous devriez leur défendre d'y aller plus souvent que tous les mois, répondez que vous ne vous reconnaissez pas le droit de vous ingérer dans les affaires de leur conscience; c'est un droit qui n'appartient à personne, pas plus à vous qu'aux parents eux-mêmes. Dieu, ayant créé ces enfants pour lui et les ayant créés libres, personne ne peut s'interposer entre lui et elles pour les empêcher de faire ce que Dieu veut. C'est la réponse que déjà donnait saint Pierre aux princes des prêtres : Jugez vous-mêmes s'il convient que nous vous obéissions plutôt qu'à Dieu. Si donc les enfants désirent elles-mêmes recevoir les sacrements plus souvent, et si leur confesseur le leur permet, vous ne pouvez pas les en empêcher, parce que ce serait un abus de pouvoir, un acte d'arbitraire et de tyrannie. — Par là les parents comprendront, sans que vous le leur disiez vous-mêmes, qu'ils n'ont pas ce droit non plus, et qu'ils abuseraient de leur autorité s'ils voulaient détourner leurs enfants de la fréquentation des sacrements. Ajoutez, du reste, si vous le voulez, que vous avez toujours remarqué que plus les enfants sont naturellement bonnes, plus elles aiment à s'approcher des sacrements, et que plus elles les fréquentent, plus elles deviennent bonnes et exemplaires, par conséquent que vous ne voudriez pas condamner celles des enfants qu'on vous recommande, à rester inférieures aux autres, en les privant du moyen le plus efficace de les rendre bonnes. Si les parents objectent que de retour à la maison les enfants ne pourront plus fréquenter les sacrements comme au pensionnat, répondez que vous n'êtes plus responsables de vos enfants une fois qu'elles vous ont quittées, la responsabilité pèse alors sur les parents qui doivent procurer à leurs enfants tous les moyens de se maintenir bonnes, ou de devenir meilleures, qui par conséquent doivent favoriser la fréquentation des sacrements, au lieu de l'entraver; mais que quelles que soient les intentions des parents à l'égard de leurs enfants une fois qu'ils les auront chez eux, vous, vous êtes bien résolues à les rendre aussi bonnes que possible, d'abord pour le bien des enfants elles-mêmes, puis pour la consolation des parents, enfin pour l'édification de leurs compagnes et la bonne renommée de votre maison, et que pour toutes ces raisons vous ne voulez pas et vous ne pouvez pas empêcher celles de vos enfants qui veulent être plus pieuses, de fré-

quenter les sacrements plus souvent que le règlement ne le prescrit. Devant ces arguments, il sera bien difficile que les parents fassent encore de l'opposition; vous aurez assuré à vos enfants et à vous-mêmes la liberté de servir le bon Dieu comme il veut, et ce sera un immense service rendu aux enfants qui s'enhardiront peut-être par là à revendiquer aussi plus tard la liberté de faire le bien.

Lorsque les parents sont dans l'endroit même où vous êtes, et qu'ils gardent leurs enfants chez eux, vous ne pouvez pas sans doute entrer en lutte avec eux pour les forcer à accorder à leurs enfants la liberté de fréquenter les sacrements, même quand cela serait très utile ou nécessaire à ces enfants. Vous ne pouvez que faire des représentations bienveillantes à ces parents, et leur montrer avec discrétion et prudence l'avantage qu'il y aurait pour leurs enfants à être traitées autrement. Si vous êtes bien pénétrées de votre sujet, le cœur vous rendra éloquentes et peut-être obtiendrez-vous que les parents se relâchent de leur rigueur inconsidérée. Mais si vous ne le pouvez pas, du moins vous ne serez pas responsables du tort fait aux enfants par leurs parents aveugles; vous gémirez, vous prierez, vous ferez prier vos enfants, et s'il plaît à Dieu, peut-être finirez-vous par obtenir une permission longtemps refusée. La correction et le salut de vos enfants sont à ce prix, quand elles ont à lutter contre le vice impur.

Faites donc tout votre possible pour leur procurer le grand secours des sacrements, et ne croyez pas que vous puissiez réussir à les corriger autrement : c'est impossible.

II. Voilà, mes chères sœurs, de bien longs développements sur un seul point de notre sujet, mais c'est que ce point est un point capital; si vous l'avez gagné vous avez tout gagné. Alors vous ne vous étonnerez pas que nous ne développions pas le reste de notre sujet. Nous avons dit tout à l'heure que dès lors que vous étiez parvenues à découvrir, peu importe comment, des signes du vice impur dans quelques-unes de vos enfants, un double devoir s'imposait à vous : d'abord empêcher ce mal de se communiquer à d'autres, ensuite travailler à en guérir les enfants qui en seraient atteintes. Or tout ce que nous avons dit a seulement trait à la manière de les en guérir, c'est pourquoi nous avons indiqué les moyens naturels d'abord et ensuite les moyens surnaturels par lesquels on peut agir sur les enfants pour les corriger de ce vice. Seulement, remarquez que si vous parvenez à guérir par ces moyens les enfants que le mal a atteintes, vous avez par là-même apporté un obstacle radical à la propagation de ce mal : si les enfants n'en sont plus infectées, elles n'en infecteront pas les autres; par conséquent vous aurez fait d'une pierre deux coups : vous aurez guéri les enfants dans lesquelles se trouvait le mal, et vous aurez empêché les autres de se laisser atteindre par la

contagion. Ceci suppose que vous traiterez chaque enfant malade à part; en effet, il faut prendre à part ces pauvres enfants et leur témoigner d'autant plus de bonté, d'intérêt, de compassion, qu'elles sont plus malheureuses, c'est le seul moyen de gagner leur cœur et d'y faire renaître l'amour du bien et l'horreur du mal.

Mais cela suppose aussi, en second lieu, que ces enfants, quoique déjà coupables, sont encore susceptibles de se convertir et qu'elles ne sont pas un danger permanent pour les autres. Si les enfants sont tellement gâtées que tout ce qu'on peut leur dire ou leur faire, reste sans effet, et si d'autre part elles sont une cause de perdition pour les autres, en ce qu'elles cherchent à leur communiquer, par leurs paroles ou par leurs exemples, la contagion du mal, il n'y a pas à hésiter alors : le salut de la communauté passe avant celui d'une seule âme, il faut sacrifier le membre pourri pour conserver les autres. Dans ces cas, l'expulsion s'impose, quels que soient du reste les égards que l'on doive à la famille de l'enfant, à ses protecteurs, et quelque soit aussi l'intérêt que l'on porte à l'âme de l'enfant. On peut conserver de l'affection et continuer à faire du bien après sa sortie à une enfant expulsée, car elle a toujours une âme à sauver, mais on ne peut pas la garder dans une maison quand sa présence est en danger pour les autres ; c'est une affaire de conscience. Si vous exposiez les autres enfants à être gâtées par elle, tous les parents pourraient vous demander compte des âmes de leurs enfants que vous auriez compromises par votre faiblesse et Dieu lui-même vous demanderait comme à Caïn ce que vous avez fait de ses enfants. Donc il n'y a pas à hésiter alors : s'il y a vraiment danger, il ne reste, pour préserver les autres enfants, que l'expulsion des coupables. S'il n'y a pas encore danger pour les autres, que le mal soit purement personnel, il faut le guérir.

Ces deux moyens, l'expulsion d'un côté, la guérison de l'autre, sont la seule alternative qui reste aux maîtresses à l'égard de leurs enfants coupables ; ils sont radicaux l'un et l'autre, mais il est de beaucoup préférable que l'on n'ait à recourir qu'au second, c'est-à-dire à la guérison. C'est à quoi vous vous employez déjà depuis longtemps avec zèle, patience, douceur et fermeté, et c'est à quoi vous devez travailler toute votre vie, sans jamais vous lasser ni vous décourager.

Quelle belle couronne sera la vôtre, si vous avez réussi à conserver à l'âme de vos enfants l'innocence de leur baptême, ou à leur rendre l'éclat de leur première pureté, par le soin que vous aurez mis à les relever de leurs chutes et à les purifier de leurs souillures par vos douces et maternelles exhortations, par vos prières, et par les sacrements dont vous leur aurez recommandé et facilité l'usage ! Dans l'éternité, ces âmes formeront votre couronne, et elles ne pourront jamais assez vous remercier des services que vous leur aurez rendus ; non seulement elles, mais leurs

anges gardiens, mais leurs saints patrons et patronnes, mais la très sainte Vierge Marie leur mère, mais Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, leur rédempteur et le vôtre, vous remercieront de leur avoir conservé ou de leur avoir rendu ces perles précieuses qui, sans vous, seraient restées ensevelies dans la fange, et qui, grâce à vous, brilleront comme autant d'étoiles dans les éternités sans fin, *in perpetuas æternitates*. Animez-vous par cette espérance, mes chères sœurs, et ne cessez jamais de travailler pour les âmes et pour Dieu.

DISCOURS POUR LA BÉNÉDICTION D'UN CLOCHER

Tabernaculum Dei cum hominibus.

L'Eglise est la maison de Dieu parmi les hommes.

Mes frères,

Dieu vous a donné trois magnifiques hospitalités, il vous a construit de ses mains trois tabernacles. D'abord il vous a placés dans le vaste palais de la création, sur cette terre enrichie de ses bienfaits et des plus belles productions de la nature, sous la voûte de ce ciel tout resplendissant de la clarté des astres radieux et de l'éclat des étoiles. Ensuite il vous a donné l'hospitalité de sa grâce, en vous faisant naître dans cet autre palais spirituel qu'on appelle l'Eglise catholique. Enfin il veut bien vous promettre une troisième hospitalité, celle du ciel, le tabernacle de sa gloire, où il vous comblera de splendeur et de félicité.

En échange de tous ces bienfaits, l'homme, pour payer à Dieu le tribut de sa reconnaissance, lui construit ici-bas ces temples, ces édifices matériels, qui sont les tabernacles de la Divinité parmi nous, et où se fait la rencontre de l'homme et de Dieu sur la terre dans la paix, le silence et la prière.

Nous allons donc d'abord vous dire quelques mots de cette *église* ; ensuite nous parlerons du *clocher* qui est venu la couronner et qui est l'objet de la solennité qui nous rassemble ; et en terminant je vous dirai quelques mots seulement au sujet de la *croix* qui le surmonte.

I. — L'église

Vous êtes arrivés, mes frères, à l'accomplissement de vos vœux les plus chers et les plus légitimes ; après une longue attente et d'impatients desirs, vous achevez dignement cette série de travaux qui vont faire de cette église l'admiration de tous ceux qui la visiteront. Déjà belle et imposante dans l'ensemble de sa construction, elle est surtout remarquable aujourd'hui par la riche et splendide ornementation dont l'a décorée

le pasteur de la paroisse. Sans doute Dieu est grand, partout et toujours ; il était grand dans l'étable de Bethléem comme dans le temple de Jérusalem, une des sept merveilles du monde ; il est grand dans la plus pauvre église comme dans la plus superbe basilique ; mais il n'en est pas moins vrai qu'on ne peut rien faire de trop relevé pour le visiteur auguste qui vient à nous de si loin et qui descend de si haut jusqu'à notre néant, pour ce divin prisonnier de nos tabernacles où l'amour le tient enchaîné depuis dix-huit siècles, pour ce Dieu anéanti, humilié, mais qui n'en est pas moins le Dieu de toute grandeur et de toute puissance.

D'ailleurs si Dieu pouvait se passer de ce magnifique appareil, votre foi, votre piété ne le pouvait pas. Vous l'avez fait pour votre consolation, pour votre édification, pour votre instruction ; vous l'avez fait pour la perfection de vos prières et de vos adorations, car dans une église ainsi ornée, on se sent plus rapproché de Dieu : la foi est plus ardente, le cœur plus ému, l'espérance plus fortifiée par cette image visible du ciel ; c'est une prédication qui remue l'âme, l'élève, la remplit du respect de la présence de Dieu, et du sentiment de sa crainte et de son amour.

Il y a plus : l'église n'est pas seulement la maison de Dieu, elle est votre propre maison. Comme on voit s'élever, au milieu de chaque village, une maison commune parce qu'elle est ouverte à tous les habitants qui viennent y traiter de leurs intérêts matériels, ainsi l'église est la maison de tous ceux qui prient le même Père dans la communion d'une même mère ; c'est ici en effet qu'ont été consacrés tous les actes importants, toutes les circonstances solennelles de votre vie. Et voilà pourquoi vous n'avez rien épargné pour rendre cette église digne de sa sublime destination.

Et pour donner à toute cette belle ornementation une voix qui chante et publie les grandeurs, les louanges, les bienfaits de la souveraine majesté qui en est l'objet, vous avez placé dans cette église un orgue qui a été admiré par les plus grands artistes, qui est l'expression de vos adorations et de vos prières, qui déroule avec une puissance incomparable ses flots d'harmonie dans les vastes nefs et sous les voûtes sonores de ce temple ; un orgue qui, comme la voix des anges, soupire à vos oreilles les joies et les récompenses éternelles.

II. — *Le clocher*

Mais l'église, si belle qu'elle soit, ne serait pas complète si elle n'était surmontée d'un clocher en rapport avec ses formes et la richesse de sa décoration. Autrement ce serait comme une reine sans couronne. En effet, qu'est-ce que le clocher ?

1. Le clocher, c'est d'abord la proclamation extérieure de la religion. Celle-ci, qui a son expression dans le culte rendu à Dieu dans nos temples, doit se révéler au dehors et proclamer extérieurement sa vérité, ses bienfaits, ses magnificences :

voilà pourquoi nos églises ont pris vers le ciel un essor si élevé pour parler de plus haut et de plus loin aux peuples émus ; voilà pourquoi ces voûtes hardies qui semblent comme suspendues dans les airs, ces flèches aériennes, ces gracieux campaniles, ces tours majestueuses et imposantes, où le ciseau de l'artiste s'est joué avec les prodiges et qui font le plus bel ornement de nos villages comme l'orgueil et la gloire de nos cités. Otez-leur ces monuments, et que leur restera-t-il ? Une morne uniformité d'édifices rangés sous un niveau monotone. Aussi rien n'est triste comme l'aspect de ces villes et de ces villages que ne domine pas le clocher ; assis dans l'humiliation, aucun emblème divin ne surmonte leurs toits découronnés ; là, point de ces dômes solennels dont le langage muet, mais éloquent, se fait entendre aux yeux ; là, point de ces harmonieuses et brillantes sonneries qui frappent l'oreille en excitant dans les âmes de si douces émotions : on n'entend que le cri de la scie et le bruit de l'enclume. On sent le vide dans ces cités pleines de peuple ; on éprouve comme une froide impression de Dieu absent, qu'on ne voit point régner par sa grandeur au-dessus des habitations de l'homme, ni veiller par sa bonté aux besoins de ses enfants.

2. Mais le clocher n'est pas seulement le signe du règne de Dieu parmi vous, la voix extérieure de l'église : il est encore la source des plus douces émotions, des plus pieux souvenirs, le symbole de l'amour du pays natal, des plus saintes affections de la famille. Demandez au jeune étudiant qui revient des écoles publiques, au soldat qui rentre dans ses foyers, à l'émigrant qui est allé bien loin chercher fortune, demandez-leur pourquoi leur cœur bat plus vite, leurs yeux se mouillent de larmes, quand ils commencent à entrevoir à travers le feuillage des vieux arbres le clocher de leur village !... Ah ! c'est que ce clocher a prêté son ombre aux jeux innocents de leur enfance, que la cloche qu'il abrite les a appelés aux leçons du pasteur, les a conviés au banquet divin, a pleuré peut-être avec eux aux funérailles d'un père, d'une mère, et toutes les sensibilités de leur cœur sont délicieusement affectées par le charme de ces souvenirs. De là cette chanson bretonne, si sentimentale, que vous avez tous entendu fredonner : « J'aime ma bruyère et mon clocher à jour... » De là cette pensée du maréchal Niel, qui ayant rapporté une énorme et superbe croix, de son expédition de Bommarund, en fit cadeau à son église et voulut qu'on la plaçât sur le clocher de sa ville natale. De là cet acte de dévouement d'un jeune soldat, qui après avoir vendu tout ce qu'il possédait, s'est vendu lui-même pour relever les ruines du clocher de son village !

3. Outre ces sentiments individuels qui s'attachent au clocher, il a encore pour ainsi dire un caractère social : il rapproche l'homme de l'homme, réunit tous les membres en un même corps, resserre les liens de la fraternité, et réalise ce bonheur qu'on éprouve de vivre de la vie d'une

société commune, dans une parfaite unanimité d'idées, de sentiments et d'affection. N'est-ce pas pour cela qu'on désigne par « intérêts de clocher, questions, divisions de clocher, » les intérêts, les questions et divisions de la société qui se groupe autour de lui ? Sans le clocher et sa cloche qui y retentit en sonores vibrations, les hommes vivraient étrangers les uns aux autres, la communauté n'existerait pas, ses membres pourraient naître, vivre, souffrir, mourir inconnus, disparaître sans qu'on s'aperçoive de leur absence au banquet de la vie. Avec le clocher, avec la cloche, cet oubli n'est plus possible, et le plus pauvre, le plus obscur des membres de la société peut toujours compter qu'une larme ne sera pas refusée à sa tombe ni une prière à son âme pour paraître devant le tribunal de Dieu.

4. Enfin le clocher est le symbole de la civilisation. Trois choses peuvent seules civiliser les hommes. D'abord la vérité : l'erreur ne peut pas civiliser, toutes les nations qui vivent dans l'erreur sont barbares et resteront telles tant qu'elles ne connaîtront pas la vérité chrétienne. Ensuite la charité : on peut être barbare avec des chemins de fer, la vapeur, la science des académies et des rhéteurs ; les peuples anciens, les Grecs, les Romains avaient la science, mais ils étaient barbares, parce qu'ils n'avaient pas la charité. Enfin la vertu, qui arrête les pensées, les désirs du crime, les mauvaises passions et les étouffe jusque dans le fond des cœurs. Point de civilisation sans ces trois éléments, et ces trois choses ne se trouvent que dans l'Eglise, ne sont enseignées que par l'Eglise, ne sont même pratiquées que par les fidèles appartenant à l'Eglise ; et si l'autel, si la chaire chrétienne en sont les symboles intérieurs, le clocher en est le symbole extérieur, la proclamation publique et solennelle, c'est-à-dire qu'il est le symbole de la civilisation.

III. — *La croix*

Je ne sais si j'abuse de votre attention ; cependant je ne peux pas parler du clocher sans dire un mot de la croix qui le domine et qui le couronne depuis des siècles.

D'un seul coup d'œil, vous avez pu voir là deux merveilles. D'abord des drapeaux de toutes formes et de toutes couleurs, qui sont venus tour à tour se percher sur votre clocher comme des oiseaux de passage, annonçant le perpétuel changement des gouvernements, des institutions qui devaient être éternelles et qui sont tombées comme des feuilles d'automne. Puis, un peu plus haut, la croix, immobile et triomphante, proclamant à la face du ciel qui la bénit, à la face de la terre qui l'adore, et sur les ruines des pouvoirs humains, que le Christ règne et que son règne n'aura jamais de fin. Et cependant depuis dix-huit siècles, que d'attaques n'a-t-elle pas eu à subir, que d'ennemis acharnés se sont rués contre elle ! Et, chose étonnante, ce long siège ne l'a pas

ébranlée et n'a pas arraché à l'église qui en est la base, ni une pierre à ses murailles, ni un clou à ses portes, ni une tuile à sa couverture. Et savez-vous pourquoi Dieu a voulu ce miracle, car c'en est un ? C'est afin que vous, hommes de labeur, qui avez besoin de la vérité et ne pouvez la chercher dans les livres, vous la trouviez chaque jour rien qu'en levant les yeux vers cette croix, et la reconnaissiez comme vous reconnaissez le chêne parmi les arbres de la forêt à son élévation, son étendue, sa force, son immensité.

La croix est le symbole du christianisme, la bannière royale de Jésus-Christ, le drapeau de tous les chrétiens. Elle est le signe pour Jésus-Christ d'un triple mystère. Mystère d'amour, puisqu'il l'a arrosée de son sang par amour pour nous. Mystère de puissance, puisqu'après avoir triomphé de toutes les forces de l'enfer et du monde, elle règne sur l'univers courbé à ses pieds. Mystère de gloire : les rois et les empereurs l'ont placée sur leur diadème, elle domine les cités et les villages, elle décore les places publiques, elle brille sur la poitrine des braves, et un jour elle apparaîtra dans sa gloire et sa puissance, et heureux ceux qui seront marqués de ce signe sacré de l'amour de Dieu pour les hommes ! Elle est le signe pour les hommes d'une triple conquête : la liberté, l'égalité, la fraternité ; trois mots sublimes, trois mots divins qui ne peuvent se prononcer qu'à l'ombre de la croix ; trois choses qui ne peuvent être pratiquées que par les disciples de la croix, parce qu'elles supposent des vertus qui ne se trouvent que dans les enseignements de la croix.

Donc, amour, honneur, reconnaissance à la croix à cause de ses bienfaits, de ses lumières, de ses consolations, des bénédictions dont elle est la source, de la protection dont elle vous couvre !

Mais avant de terminer, permettez-moi de dire aussi : Honneur et reconnaissance à la municipalité de cette commune qui, grâce à un heureux accident, a bien voulu réédifier le clocher de cette église dans des proportions plus vastes et plus en harmonie avec son style et son ornementation ! Honneur et reconnaissance à l'architecte qui en a conçu le plan et a su mériter par cette œuvre distinguée les éloges de tous les hommes compétents ! Honneur et reconnaissance à ses collaborateurs qui ont exécuté ce beau travail avec une intelligence à qui tout le monde rend justice ! Vous avez tous bien mérité de la paroisse, qui désormais sera fière de ce monument, la gloire du village et la merveille de la vallée. Souvenez-vous que ce clocher est un doigt sans cesse levé vers le ciel, pour vous indiquer le but de votre vie et la fin de vos destinées. Puissiez-vous tous vous y retrouver un jour pour recueillir le fruit de vos bonnes œuvres et recevoir la récompense de vos générosités !

PLAN DE SERMON POUR LA FÊTE DU ROSAIRE

SYMBOLISME ET ENSEIGNEMENT ¹

Quasi rosa plantata super rivos aquarum.
(Antip. in 1^{re} Vesp.)

Le mot *Rosaire* vient du mot *rose*. Parmi les rapports variés qui unissent la « couronne » de la sainte Vierge et cette fleur, il en est un plus spécial entre les mystères du Rosaire et la couleur des roses. On trouve des roses de trois couleurs différentes : blanches, rouges, jaunes, qui correspondent aux mystères joyeux, douloureux et glorieux.

I. — *Roses blanches : Mystères joyeux.*

Que nous apprennent les roses blanches ? Elles nous sont un symbole et un enseignement : symbole de la pureté et de l'innocence, de la blancheur d'une âme en état de grâce ; — enseignement pour nous persuader que c'est dans une conscience bien pure, et là seulement, que peuvent se rencontrer le calme, la paix et la joie sincères et intimes.

Les mystères joyeux nous montrent aussi cette pureté et cette joie : pureté de Marie dans la conception de son Fils, innocence de l'enfant Jésus naissant dans la crèche, s'offrant au temple en hostie sans tache ; purification de Marie au temple...

II. — *Roses rouges : Mystères douloureux.*

Mystères douloureux : mystères de sang et de souffrances (le sang de la douleur qui tourmente et crucifie, le sang du sacrifice accepté qui s'unit au sacrifice sanglant de Jésus).

Le rouge est la couleur la plus fréquente pour les roses. — Symbole : il y en a de toutes les nuances, depuis le rose pâle à peine sensible jusqu'au rouge vif et pourpré, en passant par toutes les variétés intermédiaires, de même qu'il y a des petites et des grandes douleurs, depuis les souffrances à peine sensibles jusqu'aux tortures les plus déchirantes en passant par tous les degrés. Les roses rouges sont plus nombreuses que les blanches, comme les douleurs sont, sur la terre, mille fois plus fréquentes que les joies... — Enseignement : s'il y a le sang de la douleur, il y a aussi le sang du sacrifice accepté avec patience et soumission. Se rappeler les plaies de Notre-Seigneur comparées à des roses de pourpre. (Lect. 2^e Nocturni in officio SS. *Quinque Vulnerum*, inter festa mobilia).

III. — *Roses jaunes : Mystères glorieux.*

Cette couleur est le symbole de la gloire et de la magnificence : l'or est le métal le plus précieux ; on en fait les couronnes des rois, les diadèmes des empereurs, les sceptres des souverains, tous les objets que l'on destine aux riches et aux puissants, aux grands de ce monde. Ces roses nous rappellent l'auréole (aurum) dorée de la gloire céleste, les grandeurs des élus, et l'élévation de nos âmes glorifiées, jusque dans le sein du Très-Haut. Elles nous enseignent à désirer cette gloire et ce ciel avec non moins d'ardeur que tant d'autres — peut-être nous aussi — désirent les richesses et tout ce qui a ce reflet éblouissant de l'or.

Mystères glorieux : gloire de Jésus-Christ ressuscitant, montant au ciel, nous y préparant une place ;

¹ Ce plan fait allusion à la coutume existant dans quelques églises, de distribuer, en ce jour, des roses bénites aux fidèles qui assistent aux offices paroissiaux. Il peut néanmoins servir de base à un sermon pour toute autre église.

gloire de Marie emportée et couronnée dans le séjour des élus, pour aider ses enfants de la terre à monter avec elle.

Regina sacratissimi Rosarii, ora pro nobis !

PLAN D'UNE INSTRUCTION AUX ENFANTS POUR LA RENTRÉE DES CLASSES

Sedentem in medio doctorum, audientem illos et interrogantem eos. (Luc, II, 46).

Notre-Seigneur est venu pour nous donner l'exemple (Joan., XIII, 15) dans toutes les circonstances de notre vie, même de notre enfance d'écolier. C'est pour cela qu'à l'âge de douze ans il s'écarte de ses parents, malgré la douleur qu'il va leur causer, pour... aller en classe, et vous apprendre ce qu'on y fait et comment on le fait. Deux devoirs principaux (sans parler de la prière, qui ne doit pas chômer ici plus qu'ailleurs) : bon emploi du temps, respect et amour de ses maîtres.

I. — *Bon emploi du temps*

Perdre son temps, c'est un vol, une injustice :

1^o Envers *Dieu* qui ne nous le donne que pour en faire un bon usage : celui qui le perd est comme le figuier de l'Evangile, sans fruit, il mérite d'être coupé et jeté au feu ; — d'autant plus que l'oisiveté conduit à tous les péchés.

2^o Envers *ses parents* qui s'imposent de grands sacrifices et de grandes privations pour leurs enfants (travail, fatigues, veilles des père et mère, des frères et sœurs)... ; un enfant paresseux les trompe, et rend inutiles toutes ces peines dont ses parents voudraient payer son avenir... Quelle joie au contraire pour eux quand leurs enfants font des efforts et travaillent !

3^o Envers *ses maîtres* : le meilleur dédommagement pour un maître, c'est l'application et le travail de ses élèves : perdre son temps, c'est laisser sans salaire convenable ses efforts, ses soins, ses privations, ses souffrances, quelquefois même ses maladies...

4^o Envers *soi-même* ; car le paresseux se déshonore devant le monde ; il passera pour un sot, un homme sans instruction ; il ne sera pas utile, comme il l'aurait pu, à ses concitoyens, et un homme inutile est toujours méprisé. — De plus, il perd son âme pour l'autre vie.

Comment bien employer son temps ? a) Faire ce qu'on doit faire, avec exactitude ; — b) faire bien ce qu'on fait (application et prière) ; — c) le faire en son temps. (Ecclé., II).

II. — *Respect et amour de ses maîtres*

Vos bons maîtres sont pour vous :

1^o Des *pères* : ils aident vos parents dans l'œuvre difficile de votre éducation ; ils en ont reçu autorité sur vous. D'eux respect, obéissance prompte, simple et soumise, affectueuse et sans amertume.

2^o Des *docteurs* qui enseignent la vérité, les vérités humaines et divines, qu'ils connaissent si bien et qui doivent guider vos pas dans le droit chemin. Comme l'enfant Jésus au milieu des docteurs, il faut écouter avec beaucoup d'attention et de docilité, vous efforçant de retenir dans votre mémoire, et de garder dans votre cœur tout ce qu'ils disent (*audientem...*), pour le mettre en pratique quand l'occasion s'en présente.

3^o Des *bienfaiteurs* : ils donnent le pain de l'intelligence, comme vos parents donnent le pain du corps ; ils préparent votre avenir, votre bonheur, et vous mettent à même d'occuper plus tard une belle position. — Donc reconnaissance pour leurs bienfaits.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

POUR LA FÊTE DE LA PURETÉ DE MARIE

LA CHARITÉ DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Ego mater pulchræ dilectionis.
(Eccli., xxiv, 24).

La dernière semaine de sa vie mortelle, alors qu'il donnait au temple de Jérusalem ses suprêmes instructions, notre divin Sauveur interpellé par un docteur de la loi qui lui demandait : « Quel est le premier commandement ? » lui répondit : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, et de toute votre âme, et de tout votre esprit, et de toutes vos forces. Tel est le premier commandement. Le second lui est semblable : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même. » En ces deux commandements sont renfermés toute la loi et les prophètes »¹.

La charité, c'est donc la vertu la plus noble. Elle occupe le premier rang parmi les vertus théologiques : la foi honore la véracité de Dieu, l'espérance sa fidélité, la charité sa bonté infinie, sa perfection infinie. C'est la vertu la plus nécessaire : « Quand je parlerais le langage des anges, dit saint Paul, quand j'aurais une foi à transporter les montagnes, quand je distribuerais tout mon bien aux pauvres par compassion purement humaine, quand j'exténuerais mon corps à force de mortification, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien, je suis comme un airain sonnante ou une cymbale retentissante » ; c'est elle qui rend nos actions méritoires, c'est elle qui nous ouvre les portes du ciel. C'est la vertu qui doit avoir le plus de durée : la foi et l'espérance cesseront dans le paradis, car il n'y a plus lieu de croire et d'espérer ce que l'on voit, ce que l'on possède, mais les élus aimeront Dieu sans relâche pendant la durée sans fin de l'éternité.

La très sainte Vierge, qui a pratiqué avec une éminente perfection toutes les vertus, a surtout excellé dans la charité envers Dieu et envers le prochain. Son cœur absolument pur est un miroir lumineux où nous pouvons admirer les charmes de cette vertu si belle, si salutaire et si délicieuse. Allons donc avec respect « à la mère de la sainte dilection » ; allons à l'école de la charité auprès de celle qui a été « la plus aimante et la plus aimée de toutes les créatures »².

I

Nous le savons : la charité est une vertu par laquelle nous aimons Dieu pour lui-même et par

dessus toute chose. *L'objet* de la charité, c'est Dieu considéré en lui-même ou dans ses œuvres. Le *motif* c'est encore Dieu, sa bonté infinie, ses souveraines perfections. Le *but* c'est encore Dieu : nous devons aimer Dieu à cause de lui-même ; l'aimer d'un amour intéressé, à cause des faveurs que nous attendons de lui, par un retour sur nous-mêmes, serait non un acte de charité, mais un acte d'espérance. La *mesure* de cette vertu est encore Dieu ; nous devrions, si possible, aimer Dieu d'un amour aussi grand que Dieu ; du moins devons-nous l'aimer d'un amour qui surpasse tout autre amour, parce que Dieu est meilleur que tout, *il est si bon*, comme disait le sire de Joinville, *que meilleur ne peut être*.

I. Or Marie a possédé cette vertu à son plus haut degré, elle l'a pratiquée avec une perfection qui n'a jamais été atteinte par une créature et qui ne le sera jamais.

La charité est inséparable de la grâce sanctifiante, avec laquelle elle habite dans l'âme et dont elle suit tous les progrès. Or Marie dès son entrée dans le monde a été un miracle de grâce. Sa sanctification, dès le premier moment de son existence, a été supérieure à la sainteté de tous les anges et de tous les saints réunis ensemble. La grâce dont elle fut avantagée a été d'un ordre à part. C'était une grâce qui la disposait à la maternité divine, qui renferme une dignité presque infinie, et qui appartient à l'ordre de l'union hypostatique.

D'autre part, l'amour de Dieu est en proportion de la connaissance qu'on a de ses amabilités et de ses bontés. Mais qui donc a mieux connu les divines perfections que la très sainte Vierge ? Qui donc a eu une foi plus lumineuse, plus éclairée, plus brillante que la sienne ? Qui donc a été illuminé plus pleinement de la splendeur des dons de science, de sagesse et d'intelligence ? Qui donc a mieux compris le sens des Ecritures nous décrivant Dieu dans ses attributs et dans les merveilles de sa Providence ? Qui donc a été plus magnifiquement honoré des révélations du Fils de Dieu sur son Père, que celle qui a porté en son sein le Verbe incarné, a vécu avec lui dans l'intimité la plus parfaite, a entendu les paroles de grâce qui sortaient de sa bouche, a contemplé sa bénignité et ses charmes infinis pendant tant d'années ?

D'un autre côté, rien en Marie ne mettait obstacle aux opérations de la sainte dilection, ni le péché, ni la concupiscence, ni les influences du monde pervers, ni les efforts de Satan, l'ennemi de tout bien ; aussi, comme un merveilleux soleil d'amour, elle ne cessait de croître en lumière et en ardeur. Elle a commencé d'aimer en commençant d'exister, et jusqu'à son dernier soupir elle n'a cessé d'aimer. L'amour l'a fait vivre, l'amour l'a fait mourir. Tous les jours de sa vie ont été des jours d'amour, et il ne s'est pas écoulé un seul instant qui n'en ait été rempli. Même pendant le peu de sommeil qu'elle accordait à son corps, son

¹ Math., xxii, 34-40 ; Marc., xii, 28-31.

² I Cor., xiii.

³ S. François de Sales.

cœur veillait sans relâche, en sorte que le jour et la nuit, pendant toute sa vie, elle a été dans un continuel exercice d'amour. Elle était figurée par l'autel de propitiation où le feu ne s'éteignait ni le jour ni la nuit, par le buisson ardent qui brûlait sans se consumer.

II. Le Seigneur, dit saint Alphonse de Liguori, a ordonné à l'homme de l'aimer de tout son esprit, de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces. Ce n'est point sur la terre, mais dans le ciel, observe saint Thomas, que l'homme accomplira complètement ce précepte. Cependant, ajoute Albert le Grand, il ne convenait pas que Dieu intimât un commandement qui ne fût ici-bas parfaitement rempli par personne. Aussi bien Marie a été choisie pour l'accomplir pleinement.

Oui, Marie a, sur la terre, comme les bienheureux dans le ciel, aimé Dieu de tout son esprit, de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces.

Aimer Dieu, c'est penser à lui, car l'esprit forcément se plaît à se représenter l'objet de l'affection de l'âme. Marie pensait continuellement à Dieu, elle était constamment en la présence de Dieu. Sans parler de la vision intuitive, dont elle jouit au moins quelquefois pendant son existence mortelle, elle méditait sans cesse ses perfections infinies. Elle le savait toujours à côté d'elle, toujours dans son cœur, et elle y pensait sans cesse. Tout lui rappelait le souvenir de Dieu : les impulsions de la grâce, les paroles de l'Écriture dont elle faisait ses délices, les élans de sa prière qui était ininterrompue, les objets extérieurs qui étaient comme un miroir reflétant les attraites de son bien-aimé. Dans les splendeurs des cieux elle lisait sa puissance et son immensité ; dans les fleurs, sa beauté ; dans les fruits, sa bonté ; dans les montagnes, sa grandeur ; dans les événements, l'action de sa Providence ; dans les hommes, ses enfants de prédilection. Mieux que David elle pouvait dire : « Je voyais Dieu constamment en ma présence. » ¹ *Diliges Dominum Deum tuum in tota mente tua.*

Aimer, c'est se complaire dans l'objet de sa dilection. Le souvenir de Dieu en Marie n'était pas un souvenir purement spéculatif ; il se traduisait par les sentiments les plus ardents et les plus expressifs. Tantôt elle s'abîmait de respect devant la majesté divine ; tantôt elle se fondait et se liquéfiait d'amour devant ses excessives amabilités. Tour à tour son cœur embrasé d'amour adorait, remerciait, priait, réparait. Elle désirait avec d'incroyables ardeurs que le saint nom de Dieu fût connu, aimé et béni ; elle soupirait douloureusement en voyant l'ingratitude des hommes et les offenses faites à la divine majesté ; elle louait avec une incroyable dévotion et d'ineffables accents les perfections de l'auguste Trinité. Mieux que saint Paul elle pouvait dire : « Qui donc me séparera de l'amour de mon Bien-Aimé ? La

tribulation ? l'angoisse ? la faim ? la nudité ? les périls ? la persécution ? le glaive ? Non ! j'en ai la certitude, ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni la force, ni la profondeur, ni la hauteur, aucune créature ne pourra m'arracher à la charité de Dieu ². » *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo.*

Aimer, c'est agir pour celui qu'on aime, car, dit saint Grégoire, la preuve authentique de la vraie dilection ce sont les œuvres. Par la plus admirable pureté d'intention Marie rapportait à Dieu tout ce qu'elle faisait, tout ce qu'elle disait, tout ce qu'elle souffrait. Elle observait à la lettre la recommandation de l'Apôtre : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez toute autre chose, faites-le pour la gloire de Dieu ³. » Chacune de ses pensées, chacune de ses paroles, chacune de ses actions, chacune de ses respirations, était ennoblie, divinisée par l'amour de Dieu. Si elle priait, c'était pour la gloire de Dieu ; si elle travaillait, c'était pour la gloire de Dieu ; si elle supportait les épreuves, c'était pour la gloire de Dieu ; si elle se reposait, c'était encore pour la gloire de Dieu. Comme son divin Fils elle pouvait dire : « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père qui est dans les cieux ; ce n'est pas ma gloire mais la sienne que je recherche en tout ⁴. » *Diliges Dominum Deum tuum ex tota virtute tua.*

Aimer, enfin et surtout, c'est ne faire qu'un avec l'objet de sa dilection ; c'est avoir les mêmes désirs, les mêmes sentiments, les mêmes aversions : *eadem velle, eadem nolle, ea demum perfecta amicitia est.* Au-dessus de l'amour de complaisance, de bienveillance, de bienfaisance, de condoléance, il y a l'amour de parfaite conformité de volonté. Oh ! qu'elle était parfaite cette conformité de la volonté de Marie avec la volonté de Dieu ! Jamais la moindre révolte, jamais le moindre murmure, même au milieu des plus douloureuses afflictions. Toujours le plus paisible, le plus doux et le plus parfait acquiescement aux dispositions de la Providence. Toujours et partout elle jugeait des choses au poids du sanctuaire, qui n'est autre que la volonté de Dieu. Son refrain d'amour en toute circonstance était : « O Père, que votre volonté soit faite ! Oui, ô Père, je veux ce qu'il vous plaît. » De tout elle jugeait comme Dieu et en Dieu ; la volonté de Dieu était l'âme de sa vie ; plus que tout autre elle pouvait dire : « Je vis, non pas moi, mais c'est mon Dieu qui vit en moi ⁵. » *Diliges Dominum Deum tuum in tota anima tua.*

III. Comment pourrai-je exprimer la perfection de la charité de Marie ? Non seulement elle a aimé Dieu en toutes choses et sur toutes choses, mais elle n'a aimé que Dieu en toutes choses, de

¹ Rom., VIII, 35.

² I Cor., x, 31.

³ Joan., IV, 34 ; VIII, 50.

⁴ Gal., II, 20.

¹ Ps. xv, 8.

sorte qu'elle n'a pas aimé plusieurs choses, mais une seule chose qui est Dieu. Elle a aimé Dieu plus que tous les élus ensemble, avant qu'ils ne fussent introduits dans la céleste patrie, dit saint Bernardin de Sienne. Elle a aimé Dieu d'un amour si exceptionnel, dit Bernardin de Buste, cité par saint Alphonse de Liguori, que son amour ne connaissait point d'interruption, mais était toujours actuel. Elle a aimé Dieu d'un amour si ardent, dit Richard de Saint-Victor, que les séraphins auraient pu recevoir d'elle des leçons de dilection. Non, s'écrie saint Bernard, quand toutes les créatures seraient douées de l'éloquence de saint Paul, et même du langage des esprits bienheureux, elles ne pourraient exprimer exactement les sublinités de la charité extatique de Marie !

En réalité, la très sainte Vierge est la reine du saint amour, la fournaise, l'océan, le trône, l'autel, le sanctuaire de la divine dilection !

Elle est le miracle le plus merveilleux de la charité envers Dieu et aussi de la charité envers le prochain.

II

I. Le même Dieu qui nous a prescrit de l'aimer lui-même nous a ordonné d'aimer nos frères, en disant : « Vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes, » et encore : « Je vous donne un précepte nouveau : c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. C'est en ceci qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. » (Joan., xiii, 34-35).

La charité envers le prochain est une conséquence nécessaire de la charité envers Dieu. Ce sont deux rayons émanés d'un même soleil, deux ruisseaux découlant d'une même source.

On ne peut aimer Dieu vraiment et sincèrement sans aimer le prochain qui est l'œuvre de Dieu, l'enfant de Dieu, le temple de Dieu, le prochain qui a été racheté par le sang d'un Dieu et qui est destiné à vivre avec Dieu dans le ciel, pour l'éternité, dans l'union la plus étroite.

Or Marie a excellé dans l'amour du prochain comme elle a excellé dans l'amour de Dieu.

Décrivant la charité que nous nous devons mutuellement, saint Paul a dit : « La charité est patiente et pleine de bénignité. Elle n'est point jalouse, dissimulée, orgueilleuse ; elle n'est point ambitieuse, ni égoïste ; elle ne se fâche point, elle ne pense pas le mal ; elle ne se réjouit pas de l'iniquité, elle applaudit à la vérité ; elle endure tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. » (I Cor., xiii).

Nul mieux que Marie n'a réalisé ce programme. Nul n'a aimé d'un amour plus désintéressé, plus généreux, plus universel, plus divin. C'est pour Dieu et en Dieu qu'elle a aimé tous ses frères en Adam.

II. Nous l'avons dit : ce sont les œuvres qui sont la preuve indiscutée de la dilection. Et l'œuvre la

plus significative, c'est le don, et surtout le don qui coûte, le *sacrifice*.

Mais quels incomparables sacrifices elle a faits en notre faveur !

Elle nous a donné non point les biens de la terre, c'était trop peu pour son cœur ; elle s'est donnée elle-même, elle a vécu pour nous, elle s'est sacrifiée tout entière pour nous. Oh ! comme elle a pensé à nous avec amour ! Quelles sollicitudes, plus que maternelles, elle a eues pour nous, dans l'intérêt du salut de notre âme, pour que nous devenions dignes de Dieu et que nous méritions de l'avoir pour récompense ! Quelles prières ferventes et incessantes elle a faites dans ce but ! Que de travaux, que de mortifications, que de pénitences elle s'est imposés dans cette intention ! Que de peines elle a endurées, que de périls elle a affrontés, que de douleurs elle a supportées pour nous ouvrir le ciel !

Elle a fait plus. Elle a su nous donner plus qu'elle-même. Elle nous a tant aimés qu'elle n'a pas hésité à sacrifier pour nous son divin Fils : *Sic dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret* ¹. En acceptant la proposition de l'ange Gabriel, en consentant au mystère de l'Incarnation, elle a consenti à l'immolation du Sauveur sur la croix, disant le *Fiat* initial qui a été le principe de notre rédemption. Et elle a consommé son oblation plus qu'héroïque en adhérant pleinement, quoiqu'avec une douleur inexprimable, au sacrifice de Jésus, son Dieu et son Fils ! O dilection ineffable ! ô amour excessif ! ô charité incompréhensible !

III. Du reste en entrant dans le ciel, Marie, comme le dit saint Bonaventure, n'a rien perdu de son dévouement pour nous. Elle continue de nous donner et de nous donner toujours ; elle nous applique avec une prodigalité inépuisable, avec une bonté qui ne se fatigue point, les fruits de ses sacrifices quand elle était sur la terre, et surtout les fruits du sacrifice sanglant de Jésus sur la croix. Elle verse à profusion les bienfaits sur le monde entier. Où est le misérable qui n'ait été assisté par elle en ses infortunes ? Où est le persécuté qui n'ait trouvé en son cœur un asile favorable ? Où est la personne affligée qui n'y ait trouvé de la consolation ? Où est la personne délaissée qui n'en ait reçu de charitables secours ? Qui a espéré en elle et a été confondu ? Qui l'a invoquée sans être écouté ? Qui l'a priée sans être exaucé ? Elle est la protectrice de l'Eglise, la gardienne des nations chrétiennes, le salut des peuples infidèles. Elle est l'espérance des malheureux, la liberté des esclaves, le refuge des pécheurs, la santé des malades, la force des faibles, la consolation des âmes affligées, la richesse des pauvres, l'honneur et le bonheur de ceux qui sont humiliés et persécutés, la défense de ceux qui sont sans secours, et enfin la gloire, l'ornement, le soutien de tout le christianisme.

¹ Joan, iii, 16.

Si nous voulons être de vrais serviteurs de Marie, imitons-la, surtout dans sa charité.

Comme elle, aimons Dieu sincèrement, souverainement, constamment. Pensons souvent à Dieu, à sa présence, à ses infinies perfections, surtout à sa sagesse. Rapportons-lui nos pensées, nos paroles et nos actes; appliquons-nous à une exacte conformité de notre volonté avec la sienne; confions-nous à sa bonté, à ses miséricordes. Entendons l'appel de Dieu qui nous dit : « Mon fils, donne-moi ton cœur! »

Comme Marie, aimons « le cher prochain. » Ne pensons pas mal de lui; n'en disons pas de mal; ne soyons pas égoïstes; soyons patients; supportons-nous les uns les autres; pardonnons généreusement les offenses; faisons, selon nos moyens, le plus de bien possible; ne faisons point à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit à nous-mêmes; faisons au contraire aux autres ce que nous serions bien aise qu'ils nous fissent à nous-mêmes; ne nuisons à personne, obligeons tout le monde. Et tout cela pour Dieu!

J'ai lu dans la chronique des hommes célèbres du dix-neuvième siècle un trait qui résume admirablement ce discours. M. de Talleyrand avait une nièce à laquelle il envoya, le jour où elle fit sa première communion, une broche en or sur laquelle était gravée la devise de sa famille : RIEN QUE DIEU! Quelques jours après, l'enfant vint le voir et le trouva étendu sur un lit de douleur qui devait être son lit de mort. Il lui demanda si elle était contente du cadeau qu'elle avait reçu. « Oh! oui, j'en suis contente, mais surtout pour la devise qu'on y a gravée : RIEN QUE DIEU! Combien ces paroles me conviennent bien à moi qui viens de faire ma première communion! Hélas! mon cher oncle, vous voilà bien malade, les hommes vont vous quitter : Dieu seul vous reste! Que cette devise vous convient bien aussi! » Ces paroles furent un trait de lumière pour M. de Talleyrand. Il fit venir un prêtre et eut le bonheur de mourir réconcilié avec le ciel.

RIEN QUE DIEU! que ce soit aussi notre devise! A l'imitation de la sainte Vierge, qui est pour nous un modèle si achevé, le plus que nous pourrions rien que Dieu dans nos pensées, rien que Dieu dans nos paroles, rien que Dieu dans nos actions, rien que Dieu dans nos relations avec le prochain! Ce sera pour nous la source des plus beaux mérites, une admirable préparation aux jugements du Seigneur, le gage de la persévérance finale, l'avant-goût des joies éternelles.

INSTRUCTIONS SUR L'ANNÉE LITURGIQUE

VIII

LE TEMPS PASCAL ET L'ASCENSION

Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in ea.

Réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse en ce jour qu'a fait le Seigneur. (Ps. cxvii, 23.)

Mes frères,

Pour compléter ce que nous avons déjà dit de la fête de Pâques, il nous reste à résumer aujourd'hui les enseignements que nous pouvons tirer des prières liturgiques du temps pascal. Nous considérerons successivement l'*Octave de Pâques*, — les *quatre dimanches* qui suivent, — et nous ajouterons quelques mots sur la fête de l'*Ascension*.

I

1. La fête de Pâques étant la plus solennelle de l'année, il était juste qu'elle fût suivie de la plus solennelle des octaves. Les deux premiers jours de la semaine sont des fêtes doubles de première classe, chômées avant le Concordat, et on ne célèbre aucune fête de saints jusqu'au lundi suivant; toutes les pensées des fidèles se reportent pendant cette semaine sur le glorieux mystère de la Résurrection et la joie déborde de tous les cœurs. Les offices sont abrégés, et on entend retentir à chaque instant le joyeux *Alleluia*, qui signifie : *Louez Dieu!*

C'est le chant du triomphe et l'expression de la reconnaissance. Louez Dieu qui a donné à son Christ la victoire sur tous ses ennemis; louez le Fils de Dieu qui est sorti glorieux du tombeau où ses bourreaux croyaient l'avoir à jamais renversé; louez le Rédempteur du monde qui a payé la dette de nos péchés et nous a délivrés de la servitude du démon! Louez le Dieu du ciel et de la terre qui veut bien nous recevoir au nombre de ses enfants et des héritiers de sa gloire; louez le Christ qui a confié sur la terre à son Eglise les trésors de sa grâce pour nous sanctifier et nous sauver! *Alleluia!* C'est aussi le chant de l'amour et de l'espérance. Louez Dieu parce qu'il nous a aimés jusqu'à livrer à la mort pour nous son Fils unique; louez Dieu sur terre parce qu'il nous promet, si nous lui sommes fidèles, que nous irons le louer à jamais dans le ciel! *Alleluia!* C'est le cantique que saint Jean a entendu chanter aux élus; leur voix aussi puissante que celle des vagues mugissantes, aussi retentissante que celle du tonnerre, répète sans cesse devant le trône de Dieu *Alleluia!* Chantez les louanges de Dieu, vous tous qui êtes ses serviteurs! Salut, gloire et puissance à notre Dieu! (Apoc., xix, 1-6). En chantant à notre tour l'*Alleluia*, nous semblons mêler nos voix à celles des heureux habitants du ciel, et prendre notre part de la joie qui les inonde; mais en empruntant un mot hébreu pour exprimer nos transports, nous recon-

¹ Prov., xxiii, 26.

naïssons que nous ne pouvons comprendre parfaitement ni goûter pleinement ici-bas la joie que nous cause le triomphe du Sauveur. Toutefois nous ne cessons de répéter l'*Alleluia*, parce que depuis que le Christ nous a rachetés nous ne sommes plus pour le ciel des inconnus et des étrangers, mais les concitoyens des saints et les membres de la famille de Dieu.

Les sentiments de joie et de reconnaissance exprimés dans l'*Alleluia* se retrouvent dans une antienne qu'on répète tous les jours de la semaine de Pâques, soit à la messe à la place du Graduel, soit à vêpres à la place du Capitule et de l'Hymne : *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in ea*. Réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse en ce jour qu'a fait le Seigneur. Tous les jours de notre existence sont bien l'œuvre de Dieu, mais ce jour de Pâques est celui que le Seigneur a fait spécialement pour y manifester la gloire de son Fils, pour détruire l'empire de la mort par le triomphe de la Résurrection et établir sur le plus éclatant des miracles le plus solide fondement de notre foi et de nos espérances.

2. En même temps qu'elle nous invite à faire éclater notre joie, l'Eglise nous en rappelle les motifs. Il est facile de reconnaître en parcourant les prières de la messe qu'elles avaient surtout pour but d'exciter les nouveaux chrétiens, baptisés le samedi saint, à remercier Dieu de la grâce reçue et à persévérer dans leurs saintes dispositions; mais ces pieuses exhortations conviennent également aux chrétiens qui se sont approchés du banquet de l'agneau pascal avec la robe d'innocence, et qui tiennent à la conserver. On faisait porter aux néophytes des vêtements blancs pendant huit jours, après leur baptême, pour leur faire comprendre qu'ils devaient conserver précieusement la grâce du baptême; nous devons aussi pendant ces huit jours renouveler les bonnes résolutions que nous avons prises, et nous affirmer dans la pratique de la vertu. « Le Seigneur vous a introduits dans une terre où coulent le lait et le miel; publiez les grandeurs de Dieu et invoquez son saint nom, faites connaître aux nations les œuvres de sa bonté. » (Introït du lundi). « Il vous a abreuvés de l'eau de la sagesse, sa grâce croîtra en vous et ne vous abandonnera pas, il vous glorifiera dans son éternité. » (Introït du mardi). « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. » (Introït du mercredi). « Toutes les voix chanteront les victoires de vos mains, Seigneur, parce que votre sagesse a ouvert les lèvres muettes et a rendu éloquentes les langues des enfants. » (Introït du jeudi). « Le Seigneur les a fait sortir de l'esclavage, il leur a ouvert le chemin de l'espérance, et leurs ennemis ont été ensevelis dans la mer. » (Introït du vendredi). « Il a délivré son peuple au milieu des chants de triomphe et sauvé ses élus dans l'allégresse. » (Introït du samedi). Aussi tous ces nouveaux convertis, après s'être dépouillés du vieil homme, doivent « comme des enfants nouveau-nés se nourrir avec

délices du lait de la doctrine et des grâces divines. » (Introït du dimanche de *Quasimodo*).

3. La condition nécessaire de la persévérance, c'est avant tout une foi sincère, persévérante et agissante. Pour la développer dans les cœurs, l'Eglise continue à nous faire lire, dans les évangiles de chaque jour de la semaine de Pâques, le récit des apparitions du Christ ressuscité. Nous le suivons sur le chemin d'Emmaüs, conversant avec deux disciples et se faisant reconnaître d'eux à la fraction du pain; — apparaissant au milieu des apôtres réunis, et mangeant avec eux du miel et des poissons, pour leur prouver qu'il avait un corps véritable; — se montrant à Pierre et à ses compagnons sur la rive du lac de Génésareth, et révélant sa puissance divine par la pêche miraculeuse; — entrant dans le Cénacle dont les portes étaient fermées, invitant Thomas à mettre la main dans ses blessures glorieuses, et conférant à ses apôtres la mission de prêcher l'Evangile à tous les peuples de la terre.

Mais sans la persévérance, ni la foi reçue au baptême, ni les bonnes œuvres ne serviraient de rien. Il faut que la grâce descende chaque jour du ciel, pour que l'âme convertie « acquière la liberté parfaite et parvienne heureusement à la vie éternelle, — pour qu'elle conserve les fruits du sacrement reçu avec foi, — pour que la piété de la conduite réponde à la croyance de l'esprit, — pour que la résurrection du Seigneur soit à jamais pour nous une cause de joie, — et que le banquet pascal soit le remède de la vie présente et le gage du bonheur futur. » (Oraisons des messes de la semaine de Pâques).

Après vous avoir entretenus huit jours entiers dans ces sentiments de pieuse allégresse, de reconnaissance pour le bienfait de la rédemption et de confiance dans le secours de Dieu pour obtenir la grâce de la persévérance, l'Eglise nous rappelle encore dans l'épître du dimanche de *Quasimodo* la nécessité de vivre de la vie de la foi pour triompher du monde, et à vêpres elle nous fait entonner cette hymne magnifique : *Ad regias Agni dapes*, dans laquelle elle nous montre Jésus immolé sur la croix comme le véritable agneau pascal, comme la victime qui a expié nos péchés, puis Jésus ressuscité comme le triomphateur qui nous ouvre le ciel, où nous entrerons un jour si, régénérés dans son sang, nous évitons le péché et vivons saintement. La foi en Jésus-Christ sera le fondement de notre salut, la grâce de Jésus-Christ obtenue par la prière sera la condition de notre persévérance, et l'imitation de Jésus-Christ par une vie exempte de péché sera la cause de notre récompense. Plus nous méditerons ces vérités aussi simples que profondes, plus nous profiterons du temps pascal pour avancer dans le chemin du ciel.

II

Entre Pâques et la Pentecôte, qui commence la troisième partie de l'année liturgique, il s'écoule sept semaines, pendant lesquelles on observe les

rites particuliers au temps pascal ; mais la fête de l'Ascension coupe cet intervalle en deux parties inégales. Nous allons parcourir rapidement les offices des quatre dimanches qui se trouvent entre Quasimodo et l'Ascension ; nous y verrons comment notre mère la sainte Eglise entend nous faire profiter des fruits de la fête de Pâques.

Dès le second dimanche après Pâques, l'Eglise nous rappelle que le triomphe de Jésus-Christ sur la mort a été la suite des humiliations et des souffrances de sa passion, et elle nous invite à les imiter : « Le Christ a souffert pour vous, dit saint Paul dans l'épître, en vous laissant l'exemple que vous devez suivre ; » c'est lui qui est le véritable pasteur qui indique aux brebis égarées le chemin du berail. Comme le bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, il s'est sacrifié pour nous, il nous a nourris de sa chair et de son sang, il est le vrai pasteur envoyé de Dieu pour enseigner à tous les hommes, aux païens aussi bien qu'aux Juifs, le chemin du ciel. Jésus-Christ ressuscité est donc notre modèle, parce qu'il a pratiqué les vertus qui nous sont nécessaires, surtout l'humilité, et en même temps le pasteur, le docteur dont la voix nous instruit et dont la main nous nourrit tous les jours. La première condition du service de Dieu sera donc d'écouter avec une humble docilité les enseignements du Sauveur et de recevoir de sa main la nourriture sacramentelle. Si nous le faisons, nous pourrons espérer « d'être arrachés aux dangers de la perte éternelle et d'arriver aux joies du ciel, » comme l'Eglise le demande dans l'oraison de la messe.

Les points les plus importants de la morale chrétienne sont rappelés par saint Pierre dans l'épître du troisième dimanche. Ces recommandations de l'apôtre n'ont pas moins d'à-propos aujourd'hui qu'aux premiers temps de l'Eglise. Un bon chrétien doit se considérer comme un étranger au milieu du monde et lutter contre les passions qui tyrannisent son cœur ; il doit donner à tous le bon exemple, obéir aux autorités légitimes qui représentent celle de Dieu, et n'user de sa liberté que pour mieux accomplir la loi que lui trace sa conscience. Pour soutenir les premiers disciples dans cette lutte constante contre le monde et les passions, la présence corporelle du Sauveur au milieu d'eux était bien précieuse, cependant elle ne devait pas durer longtemps. L'Eglise nous fait lire le passage de l'Evangile où le Sauveur console d'avance ses chers disciples qu'il va bientôt quitter : sans doute ils auront beaucoup à souffrir en face d'un monde qui les hait, mais leur tristesse se changera un jour en une joie sans fin. Que cette parole nous soutienne au milieu des plus rudes assauts que nous livrent nos ennemis ! il y a des moments d'angoisses, nous nous croyons abandonnés du ciel, mais Dieu est là, il veille sur nous et nous promet le triomphe : encore un peu de temps de lutte sur la terre, et nous le verrons au ciel.

Dans l'épître du quatrième dimanche, saint

Jacques nous rappelle la nécessité de la grâce. Comment pourrions-nous rester de fidèles brebis du bon pasteur ? Est-ce par nos propres forces ? Non, tout don parfait vient du Père des lumières. C'est Dieu qui nous a engendrés à une vie nouvelle par le baptême, et c'est sa main puissante qui nous soutient pour nous faire pratiquer la vertu. Dans l'évangile, le Sauveur lui-même nous apprend que le Saint-Esprit viendra répandre cette grâce dans les cœurs. Il répète encore qu'il s'en ira bientôt vers son Père, mais qu'il enverra son Saint-Esprit pour juger et condamner le monde, c'est-à-dire pour soutenir jusqu'à la fin les disciples du Christ dans leurs luttes contre le monde et les faire triompher de cet ennemi. Ainsi tout en nous rappelant les lois de la vie chrétienne, l'Eglise nous prépare aux fêtes de l'Ascension et de la Pentecôte qui approchent ; Jésus va remonter au ciel, mais le Saint-Esprit en descendra pour instruire et gouverner l'Eglise jusqu'à la fin du monde. Quelle joie doit nous causer cette pensée ! Avec quelle confiance ne devons-nous pas demander à Dieu la grâce « de toujours aimer ce qu'il commande et espérer ce qu'il promet, afin qu'au milieu des orages de cette vie nos cœurs soient toujours affermis par le désir du ciel ! » (Oraison de la messe).

Appuyés sur la foi, éclairés par la doctrine du Christ, nourris par son sacrement, confiants dans le secours de Dieu, nous accomplirons tous nos devoirs de chrétiens et nous mériterons d'être réunis à Jésus-Christ dans le ciel après le court pèlerinage de cette vie : *Modicum et videbitis me*. C'est ce que nous recommande saint Jacques dans l'épître du cinquième dimanche : il ne suffit pas d'écouter ceux qui nous enseignent la loi de Dieu, il faut la pratiquer, il faut réprimer les emportements des passions, veiller sur sa langue, faire l'aumône, en un mot prouver sa foi par de bonnes œuvres. Nous y arriverons si nous prions au nom de Jésus-Christ : c'est le précieux enseignement que renferme l'évangile. Notre-Seigneur promet à ses disciples que tout ce qu'ils demanderont à son Père en son nom leur sera accordé. Qu'est-ce donc que prier au nom de Jésus-Christ ? C'est prier avec foi et avec amour, c'est prier comme membre du corps de Jésus-Christ : le Père ne peut rien refuser à son Fils, aussi il ne refusera rien à ceux qui ne font qu'un avec lui, qui l'aiment et qui croient en lui : *Vos me amastis et credidistis*. (Joan., xvi, 27). Prions de la sorte, et nous obtiendrons ce que l'Eglise demande pour nous : « la pensée de faire le bien et le courage de l'accomplir. » (Oraison de la messe).

III

Après avoir retrempé notre foi, fortifié notre espérance et enflammé notre charité par la méditation du grand mystère de Pâques, nous allons assister au départ du Sauveur pour le ciel, à sa glorieuse Ascension.

Mais auparavant l'Eglise nous invite à passer

trois jours dans la prière : on ne jeûne pas pendant le temps pascal, mais on prie avec plus de ferveur, de confiance et d'amour. Pour prouver à notre divin Maître que nous avons bien compris ses enseignements sur la prière, que pouvons-nous faire de mieux que de prier ? Les prières solennelles des trois jours qui précèdent l'Ascension s'appellent les *Rogations*. Elles ont été instituées au cinquième siècle, par saint Mamert, évêque de Vienne en Dauphiné, et adoptées plus tard dans tout l'Occident. Elles avaient pour but d'obtenir la cessation de calamités publiques, telles que la peste, la guerre, la famine, et comme ces fléaux reviennent souvent frapper quelque contrée, il est bien naturel que tous les fidèles se réunissent pour les conjurer. Pendant trois jours consécutifs, le clergé et le peuple se rendent en procession, après la messe, à une station marquée par une croix ou un oratoire, en chantant les litanies des saints, et récitent des prières pour attirer les bénédictions du ciel sur les fruits de la terre. Ne devrions-nous pas redoubler de ferveur pour offrir à Dieu ces pieuses supplications à une époque où tant de fléaux inconnus autrefois ravagent nos campagnes ? L'invasion étrangère et la guerre civile n'auraient sans doute pas désolé notre patrie si tout le monde avait voulu prier !

Jadis l'abstinence était obligatoire pendant les trois jours des Rogations, mais on en dispense à présent dans la plupart des diocèses.

La fête de l'Ascension a été instituée dès les premiers siècles pour célébrer l'anniversaire du jour où Notre-Seigneur, après avoir conduit ses apôtres sur le mont des Oliviers, s'éleva dans les airs et disparut en les bénissant. C'était quarante jours après la Résurrection, dit saint Luc dans les Actes (I, 3), c'est pourquoi cette fête se célèbre quarante jours après Pâques. Le Sauveur avait annoncé à plusieurs reprises à ses disciples qu'il ne resterait pas toujours au milieu d'eux, qu'il remonterait au ciel pour leur envoyer le Saint-Esprit ; il accomplit cette prédiction sous leurs yeux, il les quitta après avoir conversé familièrement avec eux ; ils le contemplèrent montant vers le ciel et le suivirent du regard jusqu'à ce qu'un nuage l'eut enveloppé. Alors des anges vêtus de blanc leur dirent : « Pourquoi restez-vous là et regardez-vous au ciel ? Ce Jésus qui vous a quittés pour s'élever au ciel en reviendra de la même manière. » (Act., I, 11). Alors ils retournèrent à Jérusalem et s'enfermèrent dans le Cénacle en attendant la venue du Saint-Esprit que leur avait promis leur Maître. L'épître et l'évangile de la messe nous remettent en mémoire toutes les circonstances de ce grand événement, et après que le diacre a chanté ces paroles du texte sacré : « Jésus s'éleva au ciel, où il est assis à la droite de Dieu, » on éteint le cierge pascal qui, depuis le samedi saint, figurait le Sauveur ressuscité.

A l'exemple des apôtres, nous devons tenir nos yeux et nos cœurs tournés vers le ciel, pour rester unis à notre divin Sauveur par le désir ardent

de le revoir un jour, et nous devons vivre de manière à ce que ce désir se réalise. Qu'il dut être glorieux ce triomphe de Jésus-Christ entrant dans le royaume céleste entouré du cortège de tous les saints de l'Ancien Testament qu'il avait fait sortir des Limbes ! C'est alors que les anges chanteront ces paroles : « Ouvrez-vous, portes éternelles, c'est le Roi de gloire qui va entrer ! » (Ps. xxiii, 7). Mais n'oublions pas que ce Roi de gloire reviendra un jour avec le même appareil de majesté pour nous juger. Préparons-nous à cette dernière venue du Sauveur, et faisons en sorte de mériter d'être placés à sa droite et d'entrer avec lui dans le ciel. Écoutons les avis que nous donne saint Pierre dans l'épître du dimanche dans l'Octave de l'Ascension : « Soyez prudents, veillez et priez, et surtout pratiquez constamment la charité les uns à l'égard des autres. » (I Petr., iv, 7). Vivons dans le ciel par la pensée, comme le demande l'Eglise, préparons-nous dans le recueillement et la prière à recevoir avec abondance les grâces du Saint-Esprit au jour de la Pentecôte, et répétons souvent ces belles paroles de l'hymne des vêpres : « O Jésus, qui êtes notre guide vers le royaume céleste et la voie qui y conduit, soyez la seule occupation de nos cœurs, soyez la consolation de nos larmes, soyez dans la vie éternelle notre douce récompense ! » Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XV

LA CIRCONCISION, LA PRÉSENTATION DE JÉSUS
AU TEMPLE, LA PURIFICATION DE MARIE

Le huitième jour après la naissance de Jésus, on dut, selon la loi, circoncire l'enfant. Cette cérémonie sacrée, en gravant sur la chair du nouveau-né son titre de noblesse, le déclarait authentiquement fils d'Abraham. Ce jour-là, Jésus en versant les premières gouttes du sang qui devait régénérer le monde, vérifiait déjà le nom qu'on lui imposait et qui signifiait « Salut du Seigneur. »

Jésus ne fut circoncis ni dans le temple de Jérusalem, ni dans la synagogue de Bethléem, mais, selon la coutume, dans la maison même où se tenaient Marie et Joseph. Le père ou la mère se réservaient ordinairement de circoncire leur enfant, ainsi que nous le voyons pour Abraham, Isaac et Jacob. Ce fut donc à saint Joseph, comme chef de la Sainte-Famille, que revint l'honneur d'inciser sur le corps de Jésus le signe traditionnel qui distinguait le peuple de Dieu. En faisant l'incision, le père disait : « Béni soit Jéhovah, le Seigneur ! Il a sanctifié son bien-aimé dès le sein de sa mère, et écrit sa loi dans notre chair. Il marque ses fils du signe de l'alliance, pour leur

communiquer les bénédictions d'Abraham notre père. » Et les assistants répondaient : « Vive celui que vous avez choisi pour enfant ! »

Dix témoins devaient être présents pour attester l'enrôlement officiel de l'enfant dans les rangs du peuple choisi. La croyance populaire prétendait que le prophète Elie, tout en demeurant invisible, prenait place parmi ces témoins. Aussi lui préparait-on un siège d'honneur, sur lequel on déposait un instant le jeune circoncis, afin qu'il reçût la bénédiction du grand serviteur de Dieu.

Au père de l'enfant encore était réservé le droit de lui choisir un nom, et Dieu avait usé de sa prérogative paternelle en déclarant par la bouche de l'ange que son Fils, né de Marie, s'appellerait Jésus.

Porté pour la première fois par Josué, le successeur de Moïse, à cause de la mission providentielle qu'il avait reçue d'introduire le peuple hébreu dans la Terre promise, ce nom de Jésus était devenu commun en Israël. Mais quel autre que Dieu pouvait l'imposer à un enfant du peuple, né dans une étable ? Et quel nom fut jamais le présage plus exact d'une mission qu'il exprimait si bien ? Jésus ! C'était en effet le « Salut du Seigneur » qui venait de naître : quel nom lui eût mieux convenu ?

Ce nom que désormais les hommes n'oseront plus porter, sera pourtant le nom que les lèvres humaines rediront le plus souvent, le plus longtemps, et avec le plus d'amour. Selon l'expression si juste de saint Bernard, le nom de Jésus est doux aux lèvres comme le miel, il sonne à l'oreille comme une mélodie, au cœur comme un cri de joie. Et depuis, toutes les générations chrétiennes passent en le prononçant dans leurs joies comme au milieu de leurs souffrances, elles l'invoquent comme une force, une lumière et une espérance. L'enfant apprend à le balbutier dès son berceau, c'est le premier qu'il bégaye avec celui de sa mère et de son père ; et c'est aussi le dernier que murmure le vieillard chrétien sur son lit d'agonie. Jésus ! C'a été le cri de foi et d'amour des vierges et des martyrs devant les persécuteurs, dans les prétoires et au milieu des arènes. C'est le nom qui fait trembler les démons et donne force et courage aux faibles. Il est le cri d'espérance qui monte du sein des buchers, comme il monta des lèvres de Jeanne d'Arc, et qui s'échappe aussi de la poitrine blessée des soldats tombés sur le champ de bataille.

On peut dire que ce nom béni est comme le mot d'ordre, le cri de ralliement que se transmettent les générations voyageuses du temps vers l'éternité. Oh ! qu'il soit donc aussi le nôtre ! Qu'il monte de nos cœurs comme prière et comme mot d'ordre de notre charité ! Qu'il tombe de nos lèvres comme cri de ralliement de notre foi et de nos immortelles espérances ! Qu'il soit notre prière et notre mot préféré !

Moïse, ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, selon ce qui est écrit dans la loi : « Tout mâle naissant le premier sera consacré au Seigneur ¹, » et pour offrir l'hostie légale, une couple de tourterelles ou deux petites colombes ². »

La loi juive renfermait deux prescriptions distinctes au sujet de la naissance des enfants. La première concernait les mères et leur imposait, après chaque enfantement, une purification spéciale qui devait les délivrer de la souillure légale contractée. La seconde regardait l'enfant premier-né : si c'était un fils, les parents étaient tenus de le présenter au Seigneur dans le temple et de le racheter moyennant une somme déterminée, environ quinze francs.

Par ce point de la loi, Dieu affirmait ses droits sur son peuple, il réclamait les prémices de la famille, comme il exigeait celles des biens de la terre.

La mère qui avait donné le jour à un fils devait attendre quarante jours avant de se présenter au temple. Elle apportait un agneau d'un an pour l'holocauste et une jeune colombe ou une tourterelle pour le sacrifice expiatoire. Elle les remettait au prêtre, qui les offrait devant le Seigneur et qui priait pour elle ; et ainsi elle était purifiée. Celle qui ne pouvait faire la dépense d'un agneau devait prendre deux tourterelles ou deux petits de colombe, l'un pour l'holocauste et l'autre pour le sacrifice expiatoire. Telle était la loi ³.

Il n'est pas besoin d'insister pour comprendre que le double précepte de la loi n'atteignait ni Jésus ni sa Mère. Marie connaissait le secret divin de la puissance de son Fils, elle avait enfanté miraculeusement : d'après la loi de Moïse même, elle était exempte de la purification ordinaire. Quant au divin Enfant, puisqu'il était Fils de Dieu, Dieu lui-même, le propre législateur du peuple juif, il est clair qu'il n'était pas lié par ses propres décrets.

Marie savait tout cela et Joseph aussi, néanmoins ils n'hésitèrent pas à se soumettre à ces humiliantes prescriptions. « O profondeur de la science et de la sagesse divine ! s'écrie saint Cyrille. L'auteur de la loi comme Dieu, a voulu observer la loi comme homme ! » O humilité et obéissance extrêmes de Marie et de Joseph ! pouvons-nous nous écrier à notre tour. Exempts d'une loi faite pour les pécheurs, ils consentent à passer pour pécheurs plutôt que de profiter de leur précieux privilège ! Et puis, ils voulaient nous donner un exemple, une leçon d'humilité, ainsi que d'obéissance aux lois du Seigneur. Aussi leur offrande fut-elle celle des pauvres, celle que les rabbins nommaient le sacrifice de l'indigent.

Quelle leçon encore ici pour notre orgueil et quel exemple pour notre peu d'empressement à obéir aux préceptes de la loi de Dieu et aux commandements de son Eglise !

¹ Exode, 13, 2 ; Nomb. 8, 16.

² Luc, 2, 21-24.

³ Lévitique, 12, 6-8.

« Et après que furent accomplis les jours de la purification de Marie, conformément à la loi de

Notre orgueil se trahit parfois jusque dans l'accomplissement de nos devoirs de religion, jusque dans les choses de Dieu. Nous rougissons d'être moins bien vêtus que d'autres, nous souffrons de ne pouvoir étaler un luxe, une pompe, un éclat semblable à d'autres, soit pour le baptême d'un enfant, pour sa première communion ou pour son mariage. Ne rencontre-t-on pas des chrétiens qui aiment mieux manquer aux devoirs de l'assistance à la messe, de la communion pascale, que de remplir ces devoirs avec une mise trop modeste ? On diffère de faire baptiser un enfant parce que l'orgueil souffre de ne pouvoir donner un festin tel que d'autres ont coutume de faire. Et cet orgueil se manifeste jusque dans les funérailles des parents ou des enfants ; on ne peut se résigner à n'avoir que le convoi des pauvres, une cérémonie simple et sans éclat ; on veut du luxe, des fleurs, des couronnes coûteuses, que sais-je ? une tombe qui approche, du moins, de celle du riche, si elle ne l'égale pas.

Marie et Joseph ne rougissent point d'être comptés au nombre des indigents ; au lieu de s'élever, ils s'abaissent. Imitons-les, nous nous éviterons bien des déboires.

Quelle différence encore entre notre manière d'agir et celle de Marie et de Joseph, au point de vue de l'obéissance ! Ils ne sont pas astreints à une prescription humiliante et ils s'y soumettent de bon cœur. Nous, au contraire, nous n'obéissons, trop souvent, aux lois de la sainte Eglise ou aux ordres de nos supérieurs qu'en murmurant et, pour ainsi dire, malgré nous. Au lieu d'obéir généreusement, franchement, nous hésitons, nous cherchons des prétextes et des moyens d'éluder la loi ou de n'accomplir de ses prescriptions que le moins possible.

« L'homme obéissant racontera ses victoires, » dit la sainte Ecriture ; est-il surprenant que nous ayons tant de défaites à enregistrer et si peu de victoires à raconter, quand notre obéissance est si peu parfaite, pour ne pas dire si defectueuse ?

Enfin, c'est pour imiter la sainte Vierge allant se purifier au temple, que les femmes chrétiennes réservent leur première sortie, après qu'elles sont devenues mères, pour venir faire leurs relevailles à l'église. Touchante et pieuse coutume qu'il faut conserver. En quelle circonstance est-il jamais plus à propos, pour une chrétienne, d'aller remercier le Seigneur en son temple, qu'après une heureuse délivrance ? Epouses chrétiennes, soyez fidèles à cet usage auquel vos pieuses mères étaient si heureuses de se soumettre. A l'exemple de Marie, apportez à l'autel votre offrande, si modeste soit-elle, ne fût-ce qu'un peu de cire pour les cérémonies saintes, ou d'huile pour la lampe du sanctuaire. Et surtout offrez, consacrez au Seigneur et à sa Mère l'enfant que vous avez mis au monde. Cette démarche, cette offrande, cette consécration ne pourront que vous porter bonheur et attirer sur vous et sur votre enfant les bénédictions du ciel.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

DEUXIÈME PARTIE

JÉSUS-CHRIST

VIII

LA FUITE EN EGYPTÉ

I. Hérode attendit avec une anxiété mal contenue le retour des mages. Comme Bethléem n'est guère qu'à deux heures de Jérusalem, il dut précipiter sa décision. La nuit se passa pour lui dans une terrible angoisse. Quel pouvait bien être cet enfant mystérieux, ce roi des Juifs qui venait de naître ? Il n'osait plus interroger, de peur de révéler l'affreuse inquiétude qui le dévorait ; mais il se réservait d'agir promptement.

Le lendemain, malgré ses pressantes recommandations, les étrangers ne réviennent pas. C'est en vain qu'il les a accueillis, séduits par ses enveloppantes flatteries, ils ont deviné sans doute ses projets meurtriers et sont repartis. Evidemment « ils se sont moqués de lui. »

Il réfléchit. D'après leurs indications, l'enfant est encore à la mamelle, il ne peut donc être âgé de plus de deux ans. Ses calculs d'ailleurs ne font qu'exaspérer sa sourde colère, qui éclate enfin. Alors il ordonne à ses satellites de faire périr tous les enfants de Bethléem et des environs âgés de moins de deux ans.

« Ainsi s'accomplissait la prédiction du prophète Jérémie : « Une voix a été entendue à Rama : c'étaient des pleurs et des hurlements. Rachel pleurait ses enfants et ne voulait point se consoler, parce qu'ils ne sont plus. »

Rachel, c'était l'épouse bien-aimée de Jacob dont la sépulture est non loin de là, marquée aujourd'hui par un monument musulman qui du moins en assigne la place ; Rachel, c'étaient toutes les mères de Bethléem qui pleuraient autrefois leurs enfants rassemblés à Rama ¹, et emmenés en captivité par Nabuzardan. (Jér., xxxi, 15). Mais l'œil du prophète voyait plus loin. Ces exilés qui abandonnaient pour jamais la patrie changée en désert, Jérusalem la glorieuse et maintenant la réprouvée, pour lui c'était le symbole d'autres deuils, d'autres pleurs, d'autres hurlements de douleur. Il voyait les filles de Rachel qui pleuraient leurs enfants assassinés par un prince ennemi du Messie ; il voyait les filles de Jérusalem se lamentant sur le passage du Sauveur et recevant de lui ce sévère avertissement : « Pleurez plutôt sur vous et sur vos fils ! » il voyait les châtiments terribles qui frapperaient la ville déicide, égaleraient les malheurs au crime,

¹ Le texte de Jérémie porte : *Vox in excelso audita est*. Rama signifie « un lieu élevé. » Les géographes n'ont pu lui assigner sa place. C'était sûrement sur une des hauteurs qui environnent Bethléem.

couvriraient de sang, de larmes et de ruines la cité ingrate et maudite. Et plus loin encore il voyait naître de ces pleurs féconds une nation neuve, un peuple plus fidèle qui garderait la loi écrite dans son cœur, le pacte des temps nouveaux succédant à la vieille alliance.

II. A peine Hérode a-t-il donné son ordre sanguinaire que Dieu en détruit le principal effet. Le roi ne voulait atteindre qu'un seul enfant, cet enfant seul échappera.

« L'ange du Seigneur apparut en songe à Joseph et lui dit : Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, et fuis en Egypte. Tu y resteras jusqu'à ce que je t'avertisse de revenir. Car Hérode va chercher l'enfant pour le perdre.

« Joseph se leva, prit l'enfant et sa mère et se retira en Egypte. Et il y demeura jusqu'à la mort d'Hérode, afin que fût accomplie la parole dite par Dieu au prophète : J'ai rappelé mon Fils de l'Egypte. » (Matth., II, 13-15).

Depuis Abraham ou Moïse, l'Egypte avait été pour les enfants d'Israël la terre de refuge ou la terre de torture. Elle n'était d'ailleurs qu'à trente lieues de Bethléem. Avec leur ténacité de race, les Juifs l'avaient en quelque sorte conquise ; leurs colonies couvraient le sol de Mesraïm et se réunissaient à On ou Héliopolis, au temple bâti par Onias, fils du grand-prêtre Onias III, et dont la splendeur égalait presque celle du temple de Jérusalem.

Joseph part donc, la nuit même, et au petit jour, quand les satellites d'Hérode viennent prendre l'enfant, la Sainte Famille est déjà bien loin, hors de leurs atteintes. Quel chemin suivent-ils et dans quel région vont-ils s'exiler ? Si l'on en croit le P. Michel Jullien, de la Compagnie de Jésus, qui a minutieusement suivi leurs traces et recueilli les anciennes traditions d'Egypte, Joseph prit la route de Gaza où il s'embarqua pour Péluse. De là il remonta un bras du Nil jusqu'à Bubaste, et s'établit à Matarieh près d'Héliopolis. Il poussa même jusqu'à Babylone d'Egypte, à trois lieues de là, près du vieux Caire, puis s'avança dans cette région consacrée aux idoles, toujours en remontant le Nil, jusqu'à la grande Hermopolis, à soixante-quinze lieues plus loin, même jusqu'à Cusce ou Dossieh, sur une montagne où s'élève aujourd'hui un couvent copte⁴. Il serait resté environ deux ans sur la terre de l'étranger, gagnant son pain et celui de la Sainte Famille au prix du travail de ses bras, et serait revenu en Judée par le même chemin.

⁴ Ce voyage jusqu'à Hermopolis paraît peu vraisemblable à cause de la distance à parcourir avec une jeune femme et un enfant. Peut-être cette tradition a-t-elle pris naissance dans le verset d'Isaïe mal compris : « Le Seigneur entrera en Egypte et les idoles d'Egypte seront ébranlées devant sa face. » (Is., XIX, 1).

D'autres prétendent que Joseph se dirigea sur Gaza par Hébron, puis gagna Péluse par Rhinocolura. A peine la rivière d'Egypte traversée il était en sûreté. Les présents des mages l'aiderent à fournir plus facilement cette route pénible, et quand il arriva dans le Delta il trouva dans les colonies juives aide et ressources. Il y serait resté une année environ seulement.

Les légendes racontent que des dragons, des lions et des tigres venaient caresser l'enfant, que les arbres s'inclinaient sur le passage de Marie pour lui apporter au milieu d'une chaleur torride le doux bienfait de leur ombre, que les vallées se couvraient de fleurs pour réjouir ses yeux et que les palmiers se penchaient pour lui offrir leurs fruits. Ce sont des légendes gracieuses, mais des légendes. Il est toutefois des traditions dont il convient de ne point récuser tout à fait l'autorité. A l'est du Caire, on montre un sycomore qui aurait abrité l'enfant, et tout près une source dont les eaux amères, à sa parole devinrent douces. On voit à Matarieh, à deux heures du Caire, au milieu d'un jardin cultivé avec soin par les Coptes, un arbre magnifique dont la souche fut contemporaine de la fuite en Egypte et qu'on appelle « l'arbre de la Vierge. » Ces traditions ne sauraient être dénuées de tout fondement ; elles méritent du moins le respect et ce n'est pas sans émotion que les pèlerins boivent de l'eau de la Sakkieh, goûtent l'ombre du vieux sycomore, s'agenouillent dans la petite chapelle dédiée à Marie et construite sans doute dans l'ancien jardin planté de baumiers dont elle avait peut-être détaché quelques feuilles.

Malgré les miracles que Dieu se serait plu à accomplir en leur faveur, quand même les idoles d'Egypte se seraient brisées à leur passage, et que le térébinthe eût fait descendre sur leur tête la fraîcheur de son ombre hospitalière, l'exil est toujours l'exil, et la Sainte Famille en éprouva toutes les duretés. Dieu n'épargne point ses élus, il se plaît au contraire à les éprouver, afin de faire ressortir les mérites de ses « bons et fidèles serviteurs. » Ils arrivent dans un pays étranger, dont ils ignorent la langue, dont ils détestent les mœurs infâmes et la religion idolâtrique. Avant d'être recueillis par les colonies juives, ils connurent les angoisses, le mal du pays, les refus, peut-être la faim. Là ils retrouvèrent les mépris et le dénuement de Bethléem en la nuit de Noël, et en plus ils avaient à nourrir, à sauver ce petit enfant qui d'ailleurs les consolait par la grâce de son sourire, ce qui leur faisait regretter plus encore de ne pouvoir le soustraire à toute intempérie, à toute douleur.

Pendant ce temps, Hérode égorgeait sans pitié les enfants de Bethléem, espérant l'envelopper dans le massacre. Peut-être avait-il cherché les traces de l'enfant redouté (*quærat*) et, n'y parvenant point, il avait frappé un grand coup. Peu lui importait le sang de quarante ou cinquante petits Bethléémistes, à lui qui n'avait pas même hésité devant le meurtre de son épouse la plus aimée, Mariamne, et de ses deux fils, Alexandre et Aristobule ! Les enfants d'ailleurs ne comptaient point à cette époque païenne où la vie humaine était réputée pour rien, et peut-être que la mort des saints Innocents ne souleva pas d'autres protestations que les lamentations de leurs mères, autres Rachels inconsolables parce que leurs fils n'étaient plus.

Voilà les premières fleurs des martyrs, « les prémices de Dieu et de l'Agneau, » les enfants qui ont eu l'honneur d'être choisis pour être les premiers et innocents témoins de l'enfant Jésus. L'Eglise les exalte, ces heureux enfants, que, sur le seuil même de la vie, le persécuteur du Christ enleva, comme un tourbillon emporte des roses naissantes. Elle leur donne une place de choix dans sa liturgie, elle les range autour du berceau de Jésus tout après saint Etienne le grand martyr, et saint Jean l'apôtre bien-aimé : tout son office respire la joie, le sentiment de leur haute dignité au ciel où « ils chantent un cantique que personne ne peut chanter », car « ils sont sans tache devant le trône de Dieu. » (Apoc., xiv. Epître de leur fête). C'est qu'ils sont vraiment martyrs, car Hérode les a fait périr en haine du Christ, du « roi des Juifs qui venait de naître. » Ils sont grands au ciel.

III. Mais n'est-il pas invraisemblable que ce monarque ait ordonné d'égorger ces pauvres petits êtres qui, au fond, ne pouvaient lui porter ombrage, qu'il se soit baigné dans le sang de ces enfants au berceau ? La nature humaine peut-elle produire des monstres pareils ?

Oui, et pour quiconque connaît la vie et le caractère d'Hérode, sa fourberie furieuse, sa passion du pouvoir, ses décisions tranchantes, rien n'est plus naturel que de voir cet homme de sang marcher résolument dans le sang. Nous avons raconté longuement son histoire, d'après Josèphe son admirateur, jusqu'au meurtre d'Alexandre et d'Aristobule ses fils, les enfants de Mariamne, la dernière descendante des Machabées. Jetons un coup d'œil, pour terminer, sur le peu qui lui reste à vivre de son horrible vieillesse. Nous pourrions nous convaincre que des cadavres d'enfants ne pesaient guère à sa conscience scélérate.

Rappelons qu'Hérode avait au moins une dizaine de femmes, qui vivaient dans son palais à côté de Salomé, sa sœur et son mauvais génie, plus cruelle et plus perfide encore que lui. L'une d'elles, Doris, était la mère d'Antipater ; Malthacé, une Samaritain, avait mis au monde Archélaïs ; et Cléopâtre, de Jérusalem, avait pour fils Hérode-Antipas et Philippe.

Antipater trouvait que le vieux roi vivait bien longtemps, il résolut de le faire empoisonner. Il était alors à Rome, espérant bien ne plus retrouver son affreux père. Mais le complot fut découvert, Doris même avoua la haine que son fils professait pour Hérode, et fut chassée du palais. Le monarque envoya aussitôt à Antipater une lettre des plus caressantes, le suppliant de revenir bientôt. En même temps Doris mandait à son fils : « Ne reviens pas, ton père sait tout. Réfugie-toi auprès d'Auguste, sans quoi nous sommes perdus tous les deux. »

La dépêche fut interceptée, et Antipater rentra sans méfiance à Jérusalem, où son père avait mandé Quintilius Varus, préfet de Syrie. Il se rend au palais, vêtu de la robe de pourpre. Hérode

le repousse : « Arrière, parricide ! lui crie-t-il. Ne me touche pas ! Varus est là ; demain il te jugera. Va préparer ta défense ! »

Le lendemain, l'accusé comparait devant un tribunal où siègent, à côté de Varus, Hérode et la sanglante Salomé. Le porteur de la dépêche est là, comme un témoin irrécusable. Antipater se voyant perdu se jette aux pieds de son père et demande grâce. — « Non ! répond le roi, aujourd'hui tes frères assassinés par toi sont innocentés par toi, parricide ! » Et, dans un long réquisitoire, il rappelle toutes les charges qui pèsent sur son malheureux fils. D'abord Antipater se défend avec habileté, puis, écrasé sous les arguments irréfutables qu'on lui jette à la face, il se contente de prendre Dieu à témoin de son innocence : « La justice divine, dit-il, me conservera la vie pour montrer tout ce que je suis capable de faire afin d'assurer le salut de mon père ! »

Varus fait apporter le poison saisi, un condamné à mort le boit et tombe foudroyé. Antipater est jeté en prison. Hérode eut la pensée de l'envoyer à Auguste, mais craignant qu'il ne s'évade, il se contente de faire tenir à l'empereur les pièces du procès.

Alors commence sa longue et atroce agonie. Retiré dans son palais de Jéricho, il voit venir la mort qui l'épouvante, mais ce qui l'exaspère c'est la certitude que ses sujets vont pousser des cris de joie. Il veut que son trépas soit au contraire un deuil public, et il rêve d'invraisemblables férociétés.

Quand on apprit à Jérusalem la nouvelle de sa grave maladie, deux docteurs très aimés du peuple, Judas et Matthias, qui enseignaient la jeunesse, résolurent de réveiller les vieux sentiments d'indépendance endormis : ils poussèrent leurs élèves à arracher l'aigle d'or et les emblèmes païens qu'Hérode, au mépris de la loi sainte, avait placés sur les portes mêmes du temple. En plein jour, les jeunes étudiants brisent l'aigle à coups de hache, et s'attaquent à tous les symboles qui sont un outrage pour la liberté juive et pour la loi de Moïse. Les soldats romains arrêtent quarante d'entre eux et les conduisent devant le roi, à qui ils disent fièrement, loin de regretter leur acte : « Nous avons accompli une œuvre sainte : nous sommes prêts à mourir, et nous mourrons avec bonheur pour la loi de Jéhova ! »

Hérode se fait porter en litière au théâtre où il rassemble les principaux de la nation, et il s'emporte en invectives contre ce sacrilège et ses fauteurs. Ses flatteurs l'approuvent, applaudissent à ses paroles et requièrent même les plus sévères châtiments. Mais il veut se montrer magnanime, et se contente de faire brûler vifs Matthias avec les principaux coupables. Ce suprême effort toutefois l'a épuisé et ses médecins l'envoient au-delà du Jourdain, à Callirhoé, dont les bains chauds sont réputés. Bientôt il se sent perdu et se fait ramener à Jéricho au prix de douleurs intolérables. Le malheureux, rongé par les vers, exhalant une

odeur infecte, assistait vivant à sa propre décomposition, et souffrait d'avance comme un damné.

Ordre est donné alors, sous peine de mort, à tous les grands personnages de la nation de se réunir autour de lui. A mesure qu'ils arrivent il les fait enfermer dans l'hippodrome, et mande sa sœur Salomé, avec son mari Alexas :

— Lorsque je serai mort, leur dit-il, vous les ferez tous égorger. Quand tous auront péri je vous aurai une double satisfaction : celle de savoir ma dernière volonté exécutée, et celle d'être assuré d'un deuil public digne de moi.

Ils lui promirent. Bientôt les douleurs deviennent si atroces qu'il demande un couteau pour se tuer. On le lui arrache des mains, et des plaintes, des cris, des lamentations retentissent, comme s'il était mort. De son cachot Antipater entend ces clameurs et croit que son père a cessé de vivre, il supplie ses geôliers de lui rendre la liberté et leur fait des promesses magnifiques. Ceux-ci en informent Hérode qui entre en fureur, se frappe la tête et parvient à se dresser sur son coude pour ordonner qu'on égorge sur-le-champ son fils. Antipater est exécuté à l'instant, et son corps enterré sans honneur à Hyrcania. Alors le vieux monarque refait son testament, donne à Antipas la tétrarchie de la Pérée et de la Galilée ; à Philippe la Gaulanite, la Trachonite et la Batanée ; à Archélaüs le titre de roi de Judée. Il légua aussi à Salomé Jamnia, Azot, Phasaelis, avec cinq cent mille drachmes, et à l'empereur Auguste, la seule divinité qu'il ait jamais reconnue, dix millions de drachmes.

Cinq jours après il expirait de pourriture en d'épouvantables tourments. Mais Salomé n'eut garde de faire exécuter ses dernières et cruelles volontés. Tous ceux qu'Hérode avait rassemblés dans l'hippodrome furent rendus à la liberté. Ses funérailles célébrées avec les plus pompeux honneurs, Archélaüs courut à Rome pour se faire investir de la royauté de Judée.

Tel fut Hérode. Il aurait même fait périr un de ses enfants avec les Innocents, si l'on en croit Macrobe. De là ce mot d'Auguste : « Mieux vaut être le porc d'Hérode que son fils, » allusion aux habitudes juives de s'abstenir toujours de viande de porc. Après de pareils traits, qui donc s'étonnera qu'il ait ordonné le massacre des saints enfants ? On allègue vainement que Josèphe n'en parle pas ; Josèphe ne parle que des événements qui lui plaisent et qui chatouillent l'orgueil romain ; c'est ainsi qu'il passe presque sous silence la vie de Jésus-Christ, les faits et les miracles qui trois années durant ont remué et émerveillé toute la Judée. Chez lui, le silence est un parti pris, il ne dit que ce qu'il veut, que ce qui flatte ses héros, ou ses lecteurs les Romains, ou qu'il ne peut absolument celer sans perdre toute son autorité d'historien. Aussi bien, un crime de plus ou de moins dans la vie d'Hérode, laquelle est un tissu de crimes, qu'importe à sa physionomie d'assassin hardi, habile et impitoyable ?

IV. Il mourut sur la fin de mars ou au commencement d'avril de l'an 750 de Rome. Osée avait écrit au nom de Dieu, en parlant d'Israël : « J'ai appelé mon fils d'Egypte. » (Osée, xi, 1.) Mais Dieu avait en vue surtout Jésus son Fils bien-aimé dont le peuple juif n'était que la figure.

Aussi « dès qu'Hérode fut mort, l'Ange du Seigneur apparut en songe à Joseph en Egypte, et lui dit : Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, et va dans la terre d'Israël. Ils sont morts ceux qui en voulaient à la vie de l'enfant.

« Joseph se leva, prit l'enfant et sa mère et vint dans la terre d'Israël. »

Sur la frontière il s'informe : il apprend qu'Archélaüs, digne de son père à tous égards, a fait couler dans l'enceinte du temple pendant les fêtes de Pâque le sang du peuple qui réclamait la tête des conseillers d'Hérode, et « averti en songe » il se retire en Galilée sous le gouvernement plus doux de l'indolent Hérode-Antipas.

« Et il vint habiter dans la ville qui s'appelle Nazareth, afin que fût accompli ce qui a été dit par les prophètes, « qu'il s'appellera Nazaréen. » (Matth. ii, 23).

Aucun prophète en particulier ne l'a dit, mais plusieurs, en parlant du Messie, l'ont appelé « Netzer », c'est-à-dire « germe, rejeton, petite fleur, frêle tige. » (Jer. 23, 5 ; 33, 15 ; Is. 11, 1 ; 53, 2 ; Zach. 3, 8 ; 6, 42 ; Ezech. 17, 22). C'est ainsi qu'on l'avait annoncé, humble, semblable à une pauvre pousse sans honneur et sans vie, c'est ainsi qu'il s'est produit aux yeux du monde, en débutant par les humiliations de la crèche, du dénuement et de l'exil. Aussi quand les Juifs disent : « Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth ? » quand ils se scandalisent de la basse condition du Sauveur, saint Matthieu leur répond victorieusement : Il devait être « Netzer », c'est-à-dire sans éclat, les prophètes l'ont annoncé, c'est vous qui ne les avez point lus ou point compris. Et ce jeu de mots « Netzer », Nazaréen, renfermait une raison sans réplique qui se gravait dans l'esprit oriental habitué à ces procédés d'assonance.

En quelle maison Jésus vint-il demeurer à Nazareth ? En celle de l'Annonciation ou en celle de saint Joseph ? Ce qui est sûr, c'est qu'à Nazareth il y a eu deux églises : l'église de l'« Annonciation », et celle de la « Nutrition ». Cette dernière avait trois nefs et trois absides. On pense qu'elle était bâtie sur l'emplacement de la maison de saint Joseph. Ainsi Jésus enfant aurait par sa présence sanctifié deux habitations, celle du salut de l'Ange et celle du travail.

Maintenant la Sainte Famille est heureuse dans la paix de la retraite après les rigueurs de leurs pérégrinations en Egypte. Ces rigueurs étaient nécessaires pour nous servir d'enseignement et

¹ Ναζωραῖος. Ce mot, dit M. l'abbé Fouard, ne signifie pas que Jésus fut voué au Seigneur par les vœux du nazirat. La racine de ces deux mots « nazir » (consacré à Dieu) et « netzer » (branche, fleur) est toute différente.

nous montrer la vie chrétienne à son vrai point de vue.

Pourquoi Joseph, ce pauvre artisan, se voit-il bannit tout d'un coup ? se demande Bossuet. « Parce qu'il est chargé de Jésus et qu'il l'a en sa compagnie. Avant qu'il fût né à sa sainte épouse, ils vivaient pauvrement mais tranquillement dans leur ménage, gagnant doucement leur vie par le travail de leurs mains ; mais aussitôt que Jésus leur est donné, il n'y a plus de repos pour eux. Cependant Joseph demeure soumis et ne se plaint pas de cet enfant incommode qui ne leur apporte que persécutions ; il part, il va en Egypte où il n'a aucune habitude sans savoir quand il reviendra à sa patrie, à sa boutique et à sa pauvre maison. L'on n'a pas Jésus pour rien : il faut prendre part à sa croix. Pères et mères chrétiens, apprenez que vos enfants vous seront des croix ; n'épargnez pas les soins nécessaires, non seulement pour leur conserver la vie, mais, ce qui est leur véritable conservation, pour les élever à la vertu. Préparez-vous aux croix que Dieu vous prépare dans ces gages de votre amour mutuel, et après les avoir offerts à Dieu comme Joseph et Marie, attendez-vous comme eux à en recevoir, quoique peut-être d'une autre manière, plus de peine que de douleur. » (*Elévations*, XIX^e semaine).

— La preuve, c'est que la famille a été fondée par le Seigneur lui-même.

— *Quand cela ?*

— Dès l'origine du monde.

— *Rappelez-vous comment ?*

— Après avoir créé Adam, Dieu dit :

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons-lui une aide semblable à lui. »

— *Alors ?*

— Alors, pendant un sommeil profond de notre premier père, le Seigneur lui prit une de ses côtes et en forma la femme qu'il lui donna pour compagnie, et qui fut appelée Eve, ou mère des vivants.

— *Que fit le Seigneur en donnant une compagnie à Adam ?*

— Il établit le mariage.

— *Quelle société fonda-t-Il ?*

— Il fonda la société domestique, ou la famille.

— *Quel est donc le Souverain Maître de la famille ?*

— C'est Dieu.

— *Pourquoi ?*

— Parce que tout auteur ayant naturellement pouvoir et autorité sur son ouvrage, Dieu, auteur de la famille, ne saurait manquer d'avoir autorité sur elle.

— *La conclusion ?*

— La conclusion, c'est que la famille, comme l'individu et l'Eglise, doit rendre à Dieu ses différents devoirs, et par conséquent le prier.

+

— *Maintenant, Dieu n'est-il pas le bienfaiteur de la famille ?*

— Sans aucun doute, attendu que, non content de la fonder, le Seigneur la conserve et la comble de toutes sortes de bénédictions.

— *Que faut-il en conclure ?*

— C'est que la famille doit exprimer à Dieu sa très vive reconnaissance.

— *La reconnaissance n'est-elle pas une prière ?*

— Oui.

— *Donc ?*

— Donc, la famille doit prier pour exprimer sa reconnaissance au Seigneur.

+

— *De plus, la famille n'a-t-elle pas besoin de Dieu ?*

— Elle en a le plus grand besoin.

— Dieu nous dit par la bouche du Roi-
Prophète :

« Si le Seigneur ne fonde Lui-même la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui s'emploient à l'édifier » (Ps. cxxvi, 1) ;

Que faut-il en conclure, Prosper ?

— Il faut en conclure que la famille a le plus grand besoin du secours de Dieu.

— *La conséquence ?*

— La conséquence, c'est que la famille doit être fidèle à prier Dieu et à lui demander instamment ce secours si nécessaire.

—

— *Pourriez-vous nous indiquer les principaux biens nécessaires à la famille ?*

— Les principaux biens nécessaires à la famille sont

La paix,

La concorde,

La bonne renommée,

La réussite dans les affaires,

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

II

LA PRIÈRE

j

Différentes espèces de prières (suite)

§ 5

La prière en famille

— *Quelles sont, Henri, les différentes prières dont nous avons déjà parlé ?*

— La prière vocale,

La prière mentale,

La prière particulière,

La prière publique,

Voilà les différentes prières dont nous avons déjà parlé.

— *Aujourd'hui, mes enfants, nous allons dire quelques mots d'une prière très intéressante et très importante, la prière en famille.*

1

Ses raisons d'être

+

— *Pourriez-vous, Joseph, nous dire quel est l'auteur de la famille ?*

— L'auteur de la famille, c'est Dieu.

— *La preuve ?*

La santé,
La guérison dans la maladie,
La persévérance dans le bien,
Le paradis.

— Puisque tous ces biens sont nécessaires à toute la famille, n'est-il pas convenable que la famille elle-même les demande par une prière commune ?

— Il n'y a rien de plus convenable, de plus juste.

+

— Ne remarquez-vous pas, Joseph, que dans la famille tout est commun ?

— Oui.

— Ainsi ?

— Ainsi, dans la famille,
Les intérêts sont communs,
Les joies sont communes,
Les espérances sont communes,
Les épreuves sont communes,
Les douleurs sont communes, etc., etc.

— Dès lors, que s'ensuit-il relativement au sujet en question ?

— Il s'ensuit que la prière, elle aussi, doit être commune dans la famille.

2

Les maux dont elle préserve ou délivre

+

— On rencontre des familles où l'âme de l'enfant court les plus grands dangers.

Dans ces familles, il n'y a rien de ce qui peut assurer le salut de l'enfant :

Ni direction pour sa conduite,
Ni appui pour sa vertu,
Ni surveillance,
Ni conseil,
Ni exemple,
Ni encouragement,
Ni réprimande, etc.

Dans ces familles, au contraire, il y a tout ce qui peut faire naître ou développer les penchants vicieux du cœur de l'enfant :

Mauvais livres,
Romans plus que frivoles,
Feuilletons licencieux,
Gravures obscènes,
Propos libres et impies,
Railleries à l'adresse de la religion, etc.

Je voudrais savoir, Eugène, si l'on verrait un tel désordre dans une famille où régnerait l'usage de la prière en commun ?

— Jamais.

— Pourquoi ?

— Parce que la prière, même particulière, ayant pour effet de délivrer des maux les plus grands, la prière en commun ne manquera pas de préserver ou de délivrer la famille d'un tel fléau.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que la famille doit faire la prière en commun, afin d'être, non pas un lieu de perdition pour ses membres, mais un abri tutélaire, un refuge assuré, l'arche du salut.

+

— On trouve d'autres familles tout à fait malheureuses.

L'homme débauché dépense en un jour tout ce qu'il a gagné dans la semaine ;

La femme paresseuse et gourmande ne sait pas faire la moindre économie ;

Aussi voit-on la misère noire régner dans ces familles :

Pas de bois,
Pas de beurre,
Pas de légumes,
Pas de lard,
Pas même de pain.

Les pauvres enfants en sont réduits à demander l'aumône ou à mourir de faim.

Dites-moi, Emile, ces familles en viendraient-elles à ce degré de misère si elles avaient soin de prier Dieu en commun ?

— Nullement.

— Pourquoi ?

— Parce que Dieu aiderait l'homme et la femme à se corriger de leurs défauts, si bien que l'aisance reviendrait à la maison et y régnerait en place de la misère.

— Que faut-il en conclure ?

— C'est que la prière en famille est un excellent moyen d'éloigner les maux temporels de la société domestique.

+

— Si un homme cessait absolument de prier, qu'arriverait-il ?

— Cet homme ne pourrait plus faire son salut, attendu que la prière est nécessaire pour aller en paradis.

— Cela étant, je vous demande, Ernest, ce que deviendrait la prière particulière ou individuelle, si on cessait de faire la prière en famille ?

— Le plus souvent la prière particulière serait négligée et même oubliée.

On ne prierait plus, ou l'on prierait mal.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'y aurait plus rien d'extérieur pour exciter ou ranimer le sentiment religieux.

— Si, au contraire, la prière est faite en commun dans la famille, que se passera-t-il ?

— Alors chacun des membres de la famille priera et priera bien.

Alors la prière sera récitée fidèlement ; elle sera récitée à genoux ; elle sera récitée avec attention et dévotion.

— La raison ?

— La raison, c'est que grâce à la prière en commun on entendra une parole extérieure qui ranimera le sentiment religieux, qui touchera le cœur et portera chacun à bien prier.

— De sorte que ?

— De sorte que la prière en famille est la meilleure sauvegarde de la prière particulière, et préserve ainsi du grand malheur de ne plus prier.

3

Sa puissance toute particulière

— Vous rappelez-vous, Angèle, ce que nous apprend la voix de l'expérience sur la puissance de la prière ?

— Elle nous apprend que la prière
Délivre des maux les plus grands,
Procure les biens les plus précieux,
Accomplit des prodiges,
Chasse les démons,
Et commande à Dieu lui-même.

— Est-ce que la prière individuelle possède cette puissance ?

— Oui.

— Citez-nous des exemples qui le prouvent.

— On peut citer les exemples

De Moïse,

De Josué,
De David,
D'Ezéchias,
De Suzanne,
De Daniel,
De saint Pierre,
De sainte Monique,
De saint Martin,
De saint François-Xavier, etc., etc.

— La prière en famille aurait-elle autant de puissance que la prière individuelle ?

— Elle en a beaucoup plus.

— Vous allez nous en donner les raisons.

+

— D'abord, il y a la promesse de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— Que nous a donc dit ce bon Sauveur ?

— Il a dit :

« Là où deux ou trois personnes sont réunies en mon nom pour prier mon Père, je suis au milieu d'elles. »

— Qu'est-ce que cela montre ?

— Cela montre que Notre-Seigneur aime beaucoup la prière en famille et qu'il est disposé à lui accorder des bénédictions toutes particulières.

+

— La Sainte Ecriture nous dit que la prière d'une âme innocente a beaucoup de puissance sur le cœur de Dieu ; et saint Augustin nous apprend que Dieu prête toujours une oreille attentive à la voix de l'homme qui a la conscience pure ;

Pourriez-vous, Julie, nous dire ce que cela prouve en faveur de la prière en famille ?

— Cela prouve que cette prière sera sûrement exaucée.

— Pourquoi ?

— Parce que dans la prière en famille il y a des innocents qui prient.

— Lesquels ?

— Les petits enfants, dont le cœur est pur et très agréable à Dieu.

—

— Voilà un père de famille qui fait sa prière seul, avec un esprit préoccupé des choses de ce monde et un cœur plus ou moins coupable ;

En voici un autre ayant les mêmes défauts, qui fait sa prière en famille, en union avec ses petits enfants dont les mains pures et innocentes s'élèvent vers le ciel ;

Laquelle de ces deux prières sera la meilleure ?

— La dernière.

— Pourquoi ?

— Parce que dans cette dernière prière il y a des anges qui prient, c'est-à-dire des enfants innocents dont la voix portera les vœux de la famille jusqu'aux pieds du trône de Dieu.

+

— Je connais une famille où l'on fait toujours la prière en commun.

Avant le repos de la nuit, tous les membres de cette famille sont fidèles au rendez-vous de l'adoration et de l'action de grâces.

L'aïeul aux cheveux blancs, le père, la mère, les fils, les filles, les serviteurs et servantes, tous se prosternent devant l'image du Sauveur, tous élèvent les mains et les yeux vers le ciel, tous rivalisent avec les anges,

Pour louer, bénir et glorifier le Seigneur,

Pour Lui chanter l'hymne de la reconnaissance ;

Pour Lui offrir les expiations les plus sincères et lui adresser les supplications les plus ferventes ;

En sorte que du sein de cette famille s'élève la fumée la plus embaumée de l'encens de la prière.

Dites-nous, Céline, ce qu'il faut penser de ce tableau d'une famille s'unissant pour bénir, louer, glorifier, remercier, apaiser et prier le Souverain Maître de toutes choses ?

— C'est bien là le spectacle le plus agréable à Dieu, dont le cœur paternel tout ému comblera cette famille de ses meilleures bénédictions et la rendra heureuse pour ce monde et pour l'autre.

+

— Un jour Notre-Seigneur dormait dans la barque des apôtres, pendant que ceux-ci pêchaient.

Tout à coup une tempête effroyable s'élève qui menace d'engloutir la pauvre petite barque.

Les apôtres se croyant perdus réveillent le Sauveur en criant :

« Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! »

Pourriez-vous, Anastasie, nous rappeler ce qui se passa ?

— Notre-Seigneur dit une parole et la tempête fut apaisée à l'instant et la barque sauvée.

— Si le Sauveur n'avait pas été là ?

— La barque était submergée et engloutie dans les flots.

— Pourquoi a-t-elle été sauvée ?

— Parce que Notre-Seigneur était là pour la garder et la protéger.

— Ce bon Sauveur est-Il dans une famille où l'on fait la prière en commun ?

— Il y est très certainement, puisqu'Il a promis d'y être.

— Que fera-t-Il pour cette famille ainsi unie dans la prière ?

— Il lui donnera la paix, la concorde, la joie, ou tout au moins la consolation dans les peines.

Il la défendra contre ses divers ennemis et la protégera contre tous les orages, les vents et les tempêtes.

+

— La barque de l'Eglise catholique a-t-elle déjà sombré depuis qu'elle vogue sur la mer orageuse de ce monde ?

— Nullement.

— Cependant n'a-t-elle pas essuyé beaucoup de tempêtes redoutables ?

— Elle n'a cessé et ne cesse d'être secouée et ballottée par les vagues les plus furieuses.

— Pourquoi a-t-elle toujours échappé au naufrage ?

— Parce que Jésus-Christ est toujours avec elle pour la garder et la défendre.

— La famille où l'on prie en commun n'est-elle pas comme une petite Eglise possédant au milieu d'elle le Sauveur du monde ?

— Oui.

— Que fera ce bon Sauveur pour cette petite Eglise ?

— Il se fera son gardien et son défenseur.

— Si la tempête gronde autour d'elle, si les vents soufflent avec rage, si la terre tremble, la petite Eglise sera-t-elle emportée ou détruite ?

— Elle ne sera pas même ébranlée.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'elle est très bien gardée et défendue, étant gardée et défendue par le Souverain Seigneur et Maître de toutes choses.

4

Sa pratique

— Il est raconté dans l'Ancien Testament que le saint homme Job réunissait ses enfants pour offrir des sacrifices au Seigneur.

Dites-nous, Jean, ce qu'il faut penser de cette coutume ?

— C'était la prière en famille.

— Chez les païens, il y avait au foyer domestique ce qu'ils appelaient les « dieux pénates » ou les divinités de la maison ; et ces pauvres gens priaient ensemble devant ces idoles de pierre ou de bois.

Que dites-vous de cet usage ?

— C'était la prière en famille, chez les païens eux-mêmes.

+

— Les chrétiens d'aujourd'hui ne peuvent-ils pas en faire autant que le saint homme Job et les païens ?

— Ils le peuvent facilement, au moins le soir.

— Vous pensez donc que la prière en famille serait plus difficile le matin que le soir ?

— Oui.

— *Pourquoi ?*

— A cause de l'exigence des affaires et de la diversité des travaux qui commencent à des heures plus ou moins variées.

— Cependant, avec de la bonne volonté, la famille ne pourrait-elle pas, assez souvent, faire la prière en commun, même le matin ?

— Oui, et cela se voit dans les familles vraiment chrétiennes.

— Le soir présente-t-il les mêmes difficultés que le matin pour la prière en famille ?

— Nullement.

— Comment cela ?

— Le soir, ordinairement, tous les membres de la famille rentrent à la maison ; ils sont tous là réunis pour prendre en commun la nourriture nécessaire à la santé du corps ; rien de plus facile alors que de faire la prière ensemble avant le repos de la nuit.

— Y a-t-il encore des familles où l'on prie ainsi tous ensemble ?

— Il y en a encore beaucoup.

— Que pensez-vous de ces familles ?

— Elles sont bien heureuses.

— *Pourquoi ?*

— Parce que le Seigneur est avec elles d'une façon toute particulière pour les bénir, les garder, les défendre et les sauver.

+

— Aujourd'hui, mes enfants, il y a malheureusement trop de familles où l'on ne prie presque plus, ou même plus du tout ; en sorte que ces pauvres familles sont exposées à toutes les misères physiques et morales qui désolent les maisons où Dieu est abandonné et oublié.

Or je voudrais savoir, Ernestine, s'il n'y aurait pas un moyen de rétablir la prière dans ces familles ?

— Ce moyen doit exister.

— Quand le père et la mère ont encore de la religion, il est sans doute facile de rétablir l'usage de la prière en famille ; mais lorsque les parents n'ont plus de religion du tout, et ne songent nullement à prier, qui pourra faire revivre cette bienfaisante et nécessaire institution de la prière en famille ?

— C'est peut-être l'enfant de la maison.

— Vous l'avez dit, et je suis certain que très souvent l'enfant réussirait à rétablir à la maison la prière en famille, s'il le voulait sérieusement ;

C'est pourquoi, Joséphine, je vous demande ce que vous feriez pour mener cette belle entreprise à bonne fin ?

— Je commencerais déjà par demander de tout mon cœur à Dieu, à Notre-Seigneur, à la très sainte Vierge, aux Anges gardiens et aux saints Patrons de la famille de vouloir bien me venir en aide.

— Ensuite ?

— Ensuite, je tâcherais de bien contenter mes parents.

— De quelle manière ?

— Par ma politesse,

Par mon obéissance parfaite,

Par mon empressément à aller au-devant de leurs désirs et à leur témoigner toute ma tendresse filiale.

— Après cela ?

— Après cela, je leur dirais :

« Mes chers parents, si vous vouliez que je vous récite une petite prière, je serais bien heureuse. » Et je leur réciterais un *Pater* et un *Ave*.

— Enfin ?

— Enfin, je les supplierais de vouloir bien réciter avec moi cette petite prière, et il est à croire que, Dieu aidant, je finirais par les gagner.

+

— Si vous réussissiez à rétablir chez vous la prière en famille ?

— J'aurais fait le plus grand bien à toute la maison.

— Comment cela ?

— C'est que, grâce à la prière en famille, Dieu nous aiderait tous à remplir tous nos devoirs ; et la famille remplissant ainsi tous ses devoirs, le Seigneur ne manquerait pas de la bénir et de la rendre heureuse en ce monde et dans l'autre.

+

— Quelle est donc la résolution que vous devez prendre tous sans exception ?

— C'est la résolution de rétablir, chacun chez nous, la prière en famille, si elle n'y existe plus.

— Qu'arrivera-t-il si vous êtes fidèles à cette bonne résolution ?

— Le Seigneur nous bénira, et un jour nos chers parents nous remercieront de les avoir aidés à aller en paradis.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

POUR UN PÈLERINAGE EN L'HONNEUR DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

ENTRETIEN FAMILIER SUR LA PRATIQUE
DES PÈLERINAGES

*Apprehendam te et ducam in domum
matris meæ.*

Je vous prendrai avec moi et je vous
conduirai à la maison de ma mère.

(Cant., VIII, 2.)

Quelle est cette *mère* dont nous parle le texte sacré ? Dans un sens d'appropriation très relevé, c'est la mère de Jésus, notre mère à tous, c'est l'aimable Marie, c'est l'admirable reine du Paradis. Quelle est cette *maison* où nous sommes conviés ? Ce sont les églises dédiées à la très sainte Vierge ; ce sont surtout ces sanctuaires célèbres par quelque apparitions, par quelque merveille de sa puissance et de sa bonté, et où elle se plaît à répandre sur ses fidèles serviteurs ses grâces et ses faveurs. Qui est-ce qui nous exhorte à venir prier et honorer Marie dans ces sanctuaires privilégiés ? C'est l'*Eglise* elle-même, qui est figurée par l'Epouse des Cantiques.

Et ces visites que nous faisons « aux maisons de la très sainte Vierge, » portent dans la langue chrétienne un nom bien significatif : elles s'appellent *Pèlerinages*. Voyages saints plus ou moins lointains, plus ou moins fatigants, heureux mélange de joie et de pénitence, de louanges et de supplications ! Heures précieuses où nous vivons de la vraie vie chrétienne, et où nous nous séparons du monde, ce lieu d'exil des âmes, pour aller quelque temps auprès de notre mère goûter les délices de la famille, les joies de la patrie !

Les *pèlerinages* ! ils sont en horreur au démon, parce qu'il sait par expérience que son empire y est puissamment battu en brèche. Ils sont désagréables au monde et à ses sectateurs qui ne vivent que de frivolités, sont plongés tout entiers dans les plaisirs des sens et voient d'un mauvais œil la prière, les mortifications, le culte public et les manifestations extérieures de notre sainte religion. Ils sont peu goûtés d'un certain nombre de chrétiens bizarres, superficiels, peu fervents, qui, comme ils le disent, se contentent de s'attacher aux grands principes, mais en réalité sont peu généreux dans le service de Dieu, ne jugent des choses que par les petits côtés, les défauts inhérents à toute œuvre humaine, et condamnent ce qui contrarie leur train de vie habituel. Pour les bons chrétiens, fervents et intelligents, les *pèlerinages* sont au contraire un des fruits les plus beaux et les plus délicieux de l'esprit de foi ; une des formes de la piété les plus autorisées ;

une des plus belles manifestations de la vie catholique, une dévotion, en un mot, aussi *solide* dans ses fondements que *salutaire* dans ses effets. Aussi bien ils les estiment grandement ; ils les favorisent ; et ils y prennent part le plus possible.

I

Par une pente naturelle nous aimons visiter les endroits célèbres où se sont accomplis quelques événements considérables dans l'histoire humaine ; les lieux où sont nés, ont vécu et sont morts les hommes illustres : les grands bienfaiteurs de l'humanité, les guerriers qui par leur vaillance ont reculé les limites de leur patrie et ont changé la face des empires, les inventeurs qui ont pénétré plus profondément les secrets de la nature et ont fait progressé la civilisation ; les contrées enfin où le Créateur a déployé plus magnifiquement les splendeurs de sa puissance. Là on réfléchit, on admire, l'âme s'ouvre à des idées plus élevées, à des sentiments plus sublimes. Ce sont des *pèlerinages* humains : *pèlerinages* de la science, de l'histoire et de l'archéologie. Comment la religion n'aurait-elle pas aussi ses *pèlerinages* ? Aussi bien, les païens eux-mêmes, l'histoire nous le dit, se faisaient-ils un devoir de visiter certains endroits qu'ils considéraient comme plus sacrés et plus chéris de leurs dieux. Alexandre le Grand, au prix des plus rudes fatigues et des plus grands périls, alla visiter, à travers les sables du désert, le temple de Jupiter Ammon. Les Grecs étaient heureux de diriger la poupe enguirlandée de leurs navires vers le temple de Délos. Les Gaulois, nos ancêtres, gravissaient en foule telle ou telle montagne pour entrer en communication plus intime avec leurs divinités. Les Persans regardent comme une bonne fortune d'aller prier sur la tombe des âmes pures ; et il n'est pas de bons Musulmans qui ne souhaitent, avant de mourir, d'aller visiter le berceau et la tombe de leur Prophète.

Les *pèlerinages* sont donc légitimés par le sentiment intime, profond, inéluctable de notre nature ; ils le sont davantage par l'autorité de l'Eglise « soutien et colonne de la vérité. » Elle les encourage, elle ouvre en leur faveur ses trésors spirituels ; elle a pour les pèlerins les bénédictions les plus touchantes. Elle implore pour eux, partout, l'assistance du Dieu très bon qui est présent partout ; elle les confie à la garde des saints anges, particulièrement de saint Raphaël qui a pris un soin si charitable du jeune Tobie dans son long et difficile voyage ; elle demande pour eux aide dans les dangers, consolation dans les ennuis, ombrage dans les chaleurs, abri contre le froid et la pluie, soutien dans la fatigue, secours dans l'adversité, main forte dans les chemins glissants, port de refuge dans la tempête ; elle prie pour qu'ils arrivent sans encombre au terme de leur voyage et qu'ils reviennent à leurs foyers, pleins de santé, de joie et de prospérité ; et puis élevant, selon sa coutume, les âmes du *visible* à l'*invisible*, elle fait les vœux les plus ardents pour

qu'ils accomplissent heureusement le grand voyage dont le terme est Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre roi, notre juge et notre récompense !

Il y a mieux encore, il y a une autorisation plus frappante et plus saisissante : c'est celle de Dieu lui-même qui récompense par des grâces signalées, par de vrais miracles, les fidèles qui viennent en pèlerinage. Sans doute Dieu, infiniment miséricordieux, distribue partout ses bienfaits à ses enfants. Mais il est libre de ses dons ; et il accorde, cela est certain, ses faveurs avec plus de libéralité en certains sanctuaires. Ainsi qu'on l'a dit bien justement, il y a des lieux privilégiés dans l'ordre de la nature, comme il y en a dans l'ordre de la grâce. Il y a des sols plus fertiles en faveurs célestes, comme d'autres sont plus fertiles en fleurs et en fruits ; des sols donnant telle grâce, comme d'autres telle production. Il y a en quelque sorte des capitales de la grâce, où le grand roi, siégeant sur le trône de sa miséricorde et de sa puissance, accueille toute demande et dispense toute faveur.

On dit que la voix du peuple est la voix de Dieu. Or les pèlerinages ont en leur faveur la voix du peuple. De tout temps les chrétiens, marchant sur les traces de Jésus venant chaque année au temple de Jérusalem, et de Marie se plaisant à visiter les lieux sanctifiés par les prédications et surtout les souffrances de son divin Fils, ont fait des pèlerinages aux endroits illustrés par l'intervention plus spéciale de la divinité. Il y a eu les pèlerins de profession, au costume spécial et au genre de vie tout particulier. C'était un spectacle bien impressionnant de les voir. Sur le déclin de la journée, aux derniers rayons du crépuscule, un étranger traversait la place publique de la bourgade. C'était un voyageur visiblement fatigué par la longueur de la marche ; son costume n'était pas sans singularité ; sa tunique était parsemée de coquilles marines, il tenait en main un bourdon surmonté de l'image d'un saint. Cet homme allait tout d'abord s'agenouiller devant la porte déjà fermée de l'église. Sa contenance modeste, sa prière, quelquefois son chant religieux attiraient l'attention de tous. Il ne demandait rien et cependant l'aumône venait comme d'elle-même tomber dans son chapeau. Un signe, un geste qu'il avait compris, lui avait montré son refuge nocturne. Après qu'il s'y était enfermé, on l'entendait murmurer de longues prières. Le lendemain dès la première aube du jour il avait repris son chemin¹. A côté de ces pèlerins exceptionnels, il y a eus les pèlerins ordinaires. Tantôt individuellement, tantôt par groupes, quelquefois par agglomérations immenses, comme aux croisades, ils allaient aux sanctuaires privilégiés, soit par esprit de pénitence, soit par dévotion, soit pour accomplir un vœu, soit pour obtenir plus sûrement telle faveur surnaturelle. En ces temps de

foi on s'imaginait, et à juste titre, toucher le ciel de plus près dans ces pieuses pérégrinations. Il y a quelque cinquante ans cette dévotion, il est vrai, s'était ralentie, par suite de l'esprit d'irrégion qui régnait. Mais aujourd'hui la tradition est renouée ; les pèlerinages sont rentrés dans nos mœurs, on se presse aux sanctuaires bénis. Que dis-je ? La piété a bénéficié des progrès matériels, et de même qu'on organise des trains de plaisir, on organise des trains de pèlerinage ; et, emportés sur les ailes de la vapeur, les pieux chrétiens traversent quelquefois d'immenses contrées, priant, chantant, se mortifiant, pour aller au loin rendre gloire à Dieu et recevoir les dons du ciel.

II

Chose extraordinaire : presque tous les pèlerinages sont en l'honneur de la très sainte Vierge ! Sans doute il y en a, et beaucoup, en l'honneur de Notre-Seigneur : les pèlerinages des Lieux Saints, les pèlerinages aux sanctuaires où sont conservés les reliques insignes de sa Passion, les pèlerinages des miracles eucharistiques, et ils sont touchants, émotionnants, sanctifiants ! Sans doute il y a des pèlerinages en l'honneur des saints, comme saint Pierre de Rome, saint Jacques de Compostelle, etc. Mais la très grande majorité des sanctuaires visités par les pèlerins sont à la gloire de la mère de Jésus, de la reine des anges et des saints. Dieu l'a voulu ainsi pour glorifier Marie, pour faire comprendre à toutes les générations qu'elle est la mère de la grâce, l'espérance du peuple chrétien, et la distributrice officielle de tous les bienfaits célestes.

Rien qu'en France, ô bonheur ! il y a plus de MILLE sanctuaires de pèlerinages dédiés à la très sainte Vierge !

Il y en a dans chaque province, dans chaque ville, presque dans chaque bourg ; dans les centres populeux, dans la solitude des forêts, au fond des vallons, sur le sommet des montagnes. On trouve à leur origine une apparition de Marie, quelque prodige éclatant, et dans la suite les merveilles de grâce n'ont cessé d'y éclater.

Il y en a de magnifiques, tout resplendissants d'or et de pierreries, aux proportions gigantesques, aux autels superbes, où les foules, se plaisent à répandre les trésors de leurs aumônes ; il y en a, et c'est le plus ordinaire, qui sont humbles, modestes, silencieux. Mais quels qu'ils soient, dès qu'on y met le pied, on y éprouve un saisissement surnaturel, on y respire un air qui n'est pas du siècle, un sentiment religieux pénètre l'âme, il semble qu'on est dans le vestibule du paradis !

Il y en a qui sont fort anciens, dont l'origine se perd dans la nuit des temps : *Notre-Dame de Chartres*, où Marie était honorée par les Druides, bien avant sa naissance ; *Notre-Dame de Roc-Amadour* ; *Notre-Dame du Puy* ; *Notre-Dame de la Garde* à Marseille ; *Notre-Dame de Fourvières* à Lyon ; *Notre-Dame de Boulogne*. A une époque moins éloignée, pendant le moyen âge, nous voyons

¹ Rituale Romanum : *Benedictio peregrinorum*.

² Cardinal Pie, *Œuvres*, t. III, p. 656.

surgir les beaux pèlerinages de *Notre-Dame de la Treille*, de *Notre-Dame de Liesse*, de *Notre-Dame de Cléry*, de *Notre-Dame la Grande* à Poitiers, de *Notre-Dame de Laus*. Notre siècle, si léger, si matérialisé, sera-t-il délaissé par Marie ? Non, non ! Marie est la reine de la France. Elle l'aime malgré ses fautes, elle veut la convertir, et elle ouvre sur notre territoire de nouvelles sources de grâces. Quels pèlerinages incomparables que ceux de *Notre-Dame des Victoires*, le sanctuaire de la conversion des pécheurs ; *Notre-Dame de la Salette*, le sanctuaire de la pénitence ; *Notre-Dame de Pontmain*, le sanctuaire de la prière et de l'espérance ; *Notre-Dame de Lourdes*, le trône des universelles miséricordes de Marie, la source intarissable des grâces de toutes sortes, la porte du ciel !

Il y a des pèlerinages de Marie pour tous les besoins de notre âme, pour tous les sentiments qui peuvent remplir notre cœur. Dans les innombrables dénominations des sanctuaires de la très sainte Vierge, je relève les titres suivants qui sont si suggestifs : *Notre-Dame des Affligés*, *Notre-Dame de Bon Secours*, *Notre-Dame de la Délivrance*, *Notre-Dame de Bonne Rencontre*, de *Bon Espoir*, de *Grâce*, des *Miracles*, de *Perpétuel Secours*, de *Salut*, de *Bien Mourir* ; *Notre-Dame de Bon Conseil*, de *Bonne Garde*, de *Bonne Nouvelle*, de *Bon Voyage*, de *Bon Port*, de *Bon Remède*, de *Bon Repos* ; *Notre-Dame de Tout Bien*, de *Toute Aide*, de *Toute Bonté*, de *Toute Grâce*, de *Toute Joie*, de *Tout Pouvoir* ; *Notre-Dame Toute Miséricordieuse* ! Vraiment on peut le dire, la France est le royaume de Marie ! Vraiment, elles sont nombreuses « les maisons de notre Mère » où elle nous dispense tous les trésors du ciel ! Allons donc les recueillir avec un empressement plein de confiance. Les pèlerinages ne sont pas seulement, en effet, une dévotion très autorisée et très catholique, c'est encore une dévotion qui nous est très profitable et admirablement féconde en fruits de salut.

III

Et d'abord, grâce aux pèlerinages, la foi, cette vertu si fondamentale, grandit dans les âmes ; elle y jette de plus profondes racines ; elle s'affirme généreusement sans crainte aucune du respect humain. En allant nous prosterner dans les sanctuaires bénis nous déclarons hautement notre croyance au Dieu très grand et très bon, au dogme de la Providence, à la communion des saints, à la nécessité de la grâce, à l'efficacité des sacrements, à la puissance de la prière, au monde surnaturel. Et puis, ce voyage religieux que nous entreprenons nous rappelle vivement un autre voyage plus important que nous faisons ici-bas, bon gré mal gré. Le sens de notre existence nous est mis sous les yeux d'une manière aussi frappante qu'éloquente. Oui, notre vie est un pèlerinage ; nous sommes sur la terre comme des étrangers, en passant ; nous allons à l'éternité ! C'est ainsi que les

patriarches aimaient à caractériser leur passage en ce monde. C'est ainsi que saint Paul, dans l'admirable chapitre onzième de l'épître aux Hébreux, nous les représente vivant sous des tentes mobiles, traversant le monde sans y prendre racine nulle part, et confessant qu'ils ne sont que des pèlerins ou des passagers sur la terre. C'est sous cet aspect que le Nouveau Testament veut que nous nous envisagions nous-mêmes ; et, dit Bossuet, la parole du Seigneur au Père des croyants subsiste comme le sommaire de toute la doctrine évangélique : *Egredere*, sors ! « La vie du chrétien est un long voyage durant lequel, quelque plaisir qui nous flatte, quelque compagnie qui nous distraie, quelque ennui qui nous presse, quelque fatigue qui nous accable, sitôt que nous commençons à nous reposer, une voix divine retentit qui nous dit : *Egredere*, sors ! et nous ordonne de passer plus outre. » (Panégyrique de saint Benoît). Tout cela nous est rappelé par les pèlerinages. On passe dans des pays étrangers, on marche, on souffre, on prie, puis on se repose dans le sanctuaire, plus près de Dieu, le connaissant mieux et le goûtant plus tendrement : c'est notre passage ici-bas, dans des régions qui ne sont pas la patrie, ce sont les peines de la vie, au bout desquelles, si nous sommes fidèles, nous jouirons du repos éternel dans le sein du bon Dieu. Et puis quand le sanctuaire que nous visitons est un sanctuaire de Marie, il nous rappelle cette vérité, aussi douce qu'elle est importante, à savoir, que la sainte Vierge est notre espérance, notre protectrice, notre avocate, la Porte du ciel !

D'autre part les pèlerinages sont pour les enfants de Marie un des moyens les plus propices pour honorer dignement leur divine Mère, surtout s'il s'agit d'un pèlerinage en commun. Quelles belles louanges on lui offre, quels chants enthousiastes retentissent en son honneur ; quels splendides panégyriques sont prononcés, dans lesquels sont mises en relief avec une éloquence communicative ses grandeurs et ses bontés ! Les autels sont décorés avec une richesse étonnante ; les fleurs répandent leur délicieux parfum, des lumières nombreuses brillent, symbole de la foi et de la charité, des processions touchantes se déroulent, le nom de Marie est dans tous les cours et sur toutes les lèvres. A Lourdes, pour ne citer que ce sanctuaire, quel spectacle merveilleux d'édification, quelle incomparable glorification de la Reine des cieux, à la Grotte de l'apparition, près de la Fontaine miraculeuse, à la Basilique pendant la célébration des saints mystères, le soir à la procession aux flambeaux, quand une file interminable de cierges change la nuit en jour, et quand le chant de l'*Ave Maria* exécuté par des milliers de voix et répercuté par des échos d'alentour porte jusqu'au ciel les acclamations de la terre !

Un autre avantage des pèlerinages, c'est la prière. Oui, la prière y est plus fervente et plus efficace. L'âme est plus résolument tournée vers Dieu ; elle est plus détachée des bagatelles du monde ; elle

est plus affamée des biens célestes ; elle désire plus fortement la grâce de Dieu. Elle s'unit aux bons chrétiens qui prient avec elle ; elle s'encourage et se prévaut de leur ferveur. Elle est aidée par la pénitence : les gênes et les fatigues du voyage volontairement acceptées sont comme des ailes qui font monter vers le trône de la sainte Vierge les supplications du pèlerin. D'autre part l'âme s'ouvre plus largement à la confiance en songeant aux bontés et aux tendresses de la mère de Dieu. Les *ex-voto* qui décoraient les murs de ses sanctuaires sont des preuves palpables de son inépuisable munificence. Et l'on se dit : Pourquoi n'obtiendrai-je pas ce que ceux-ci ou celles-là ont obtenu ? Sans doute ils valaient mieux que moi ; mais la misère est un titre de recommandation auprès de celle qui est la miséricorde même.

Si on prie mieux dans les pèlerinages, il est tout naturel qu'on reçoive davantage. Dans ceux qui viennent en ses sanctuaires privilégiés implorer son assistance, Marie voit ses enfants les plus aimants, les plus courageux et les plus confiants, et elle récompense leur bonne volonté ! Elle ne se laisse pas vaincre en générosité, elle qui ne désire rien tant que de faire du bien. Elle distribue les grâces de Dieu avec une profusion incroyable : grâces du corps et grâces de l'âme, grâces du temps et grâces de l'éternité ; elle éclaire, elle console, elle encourage, elle convertit ; elle défend, elle protège, elle soulage, elle guérit. Et si, dans les desseins de Dieu, la souffrance est meilleure pour ceux qui l'implorent, elle répand dans leur cœur une abondante effusion de patience qui rend la douleur sanctifiante et supportable.

Enfin dans les sanctuaires des pèlerinages on subit comme irrésistiblement une salutaire transformation ; on se convertit, on prend de bonnes résolutions, on se donne à Dieu plus complètement. La charité, comme la foi et l'espérance, prend de merveilleux accroissements, on goûte une paix, une joie inconnues ailleurs, on respire pour ainsi dire l'atmosphère du ciel. L'âme, du moins par ses sentiments, chante avec une touchante conviction le *Lætatus sum*. « Je me suis réjoui quand on m'a dit : Nous irons dans la maison du Seigneur, dans le sanctuaire de la reine du ciel. O Jérusalem, nos pieds ont eu l'honneur de fouler vos parvis ! O Jérusalem, cité de la paix, cité de la charité ! De nombreux frères sont venus avec moi, et ensemble nous avons loué et prié le Seigneur par l'intercession de Marie ; et nous avons été réjouis, et nous avons été consolés, et nous avons été exaucés ! Gloire à vous, ô maison de Dieu, ô maison de Marie ! Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit, gloire à la Sainte-Trinité qui se plaît à prévenir ses enfants des plus aimables bénédictions ! »

Estimons donc les pèlerinages : c'est une pratique chrétienne chère à l'Eglise et féconde en fruits de salut ; c'est une des formes les plus excellentes de la dévotion à Marie.

Estimons les pèlerinages : selon notre pouvoir donnons-leur faveur et protection ; donnons-leur l'appui de notre parole et même, s'il y a lieu, le secours de notre aumône.

Estimons les pèlerinages : c'est une affirmation de la foi chrétienne, particulièrement utile à notre époque.

Estimons les pèlerinages, prenons-y part, allons « dans les maisons de notre Mère, » l'Eglise nous y invite, *Apprehendam te et ducam in domum matris meæ*. Allons aux sanctuaires de Marie avec une âme dilatée par la confiance, embrasée par la charité. Allons-y prier pour nous et pour ceux qui nous sont chers. Comme son divin Fils, et en son nom, elle nous dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine... Demandez et vous recevrez ! » Oui, allons aux pèlerinages de la sainte Vierge qui sont les sources par excellence de la miséricorde et de la grâce ; puisons avec avidité, sans crainte d'être indiscrets ; et nous nous sanctifierons, et nous nous fortifierons pour le bien, et, dans la paix et le bonheur, nous accomplirons, sous l'égide et la protection de Marie, le grand pèlerinage qui mène de la terre au ciel !

LA PÉNITENCE

I

Dieu nous appelle à la pénitence

La pénitence est le premier devoir que nous avons à remplir envers Dieu, car nous sommes tous pécheurs. C'est la seule voie du ciel qui nous soit ouverte après le péché. Nous pouvons tous, en effet, redire avec David : « Mes iniquités m'ont enveloppé, et je n'ai pu les considérer : elles ont surpassé le nombre des cheveux de ma tête. » (Ps. xxxix, 12). Nous avons donc tout intérêt à entrer dans la voie de la pénitence, où Dieu nous appelle bien souvent et en bien des manières.

Exposition

La pénitence est notre premier devoir envers Dieu. Moïse disait avec juste raison : « Nul n'est innocent par lui-même devant Dieu. » (Ex. xxxiv, 7). Quel est l'homme sur la terre, excepté Jésus-Christ et la Vierge Marie, qui ne doive redire la parole du prophète : « Seigneur, j'ai été formé dans l'iniquité, et ma mère m'a conçu dans le péché » ? (Ps. I, 7). D'autre part n'avons-nous pas ajouté au péché de notre origine, d'autres péchés qui sont le fait de notre volonté ? Saint Paul écrivait aux Romains : « Nous avons convaincu les Juifs et les Grecs d'être sous le péché, selon ce qu'il est écrit : Pas un seul n'est juste devant Dieu. » (Rom. III, 9 ; Ps. LII, 4).

La pénitence est la seule voie du ciel qui nous soit ouverte. Il y a deux voies qui mènent au ciel : l'innocence et la pénitence. Après avoir commis le péché, il ne nous reste plus que la voie de la pénitence : « Combien est étroite et resserrée la voie qui conduit à la vie ! » (Matth. VII, 14). Or voici le précepte que Jésus-Christ nous donne à ce sujet : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car beaucoup chercheront à entrer et ne le pourront pas. » (Luc, XIII, 24).

Nous avons tout intérêt à embrasser la pénitence. Jésus-Christ nous dit : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. » (Luc, XIII, 5).

I. — DIEU NOUS APPELLE A LA PÉNITENCE PAR LA VOIX DES PROPHÈTES

Dès le commencement, Dieu visitait l'homme dans le paradis terrestre, et durant ces entretiens divins il se manifestait à lui, formait son cœur et son intelligence pour qu'il pût correspondre à sa vocation. Mais depuis le péché, il n'a plus parlé à l'homme que par des intermédiaires qu'il s'est choisis à travers les siècles. Une dernière fois, cependant, Dieu a fait entendre directement sa voix à l'homme coupable, mais c'était pour lui annoncer les expiations qu'il aurait à accomplir pour sa désobéissance. Et depuis ce jour, ce sont les prophètes qui l'ont redite, cette parole du Seigneur. Aujourd'hui, nous l'entendons encore, comme elle a été entendue dans les siècles écoulés. C'est toujours le Seigneur qui nous dit : « Revenez à moi, et je reviendrai à vous. Ne devenez pas comme vos pères, auxquels les prophètes qui vous ont devancés disaient : Convertissez-vous, quittez vos voies mauvaises et la malignité de vos pensées corrompues. Et cependant ils ne m'ont point écouté, et ils n'ont point fait attention à moi. Vos pères, où sont-ils ? Les prophètes vivront-ils éternellement ? Mais vos pères n'ont-ils pas éprouvé sur eux-mêmes la vérité de mes paroles et des justes remontrances que je leur avais fait faire par les prophètes mes serviteurs ? Ne sont-ils pas enfin rentrés en eux-mêmes, disant : Le Seigneur des armées a exécuté la résolution qu'il avait prise de nous traiter selon nos voies ? » (Zach., I, 3-6). Voilà la parole que Dieu nous adresse, et bien malheureux nous serions si nous ne comprenions pas que nous devons embrasser la pénitence.

Exposition

La première parole que Dieu adresse à l'homme coupable, c'est pour l'inviter à se repentir. Il voudrait que nous rentrions en nous-mêmes pour regretter notre péché et l'expier. Il est dit que nos premiers parents, après leur désobéissance, « lorsqu'ils entendirent la voix du Seigneur qui se promenait vers le soir dans le paradis, ils se cachèrent de la face du Seigneur. Mais le Seigneur appela Adam et lui dit : Où êtes-vous ? Adam lui répondit : J'ai entendu votre voix dans le paradis, et j'ai eu peur. » (Gen., III, 8-10). Il en

a été de même de Caïn qui venait de tuer Abel, son frère : « Le Seigneur lui dit : Qu'avez-vous fait ? La voix du sang de votre frère crie de la terre jusqu'à moi. » (Gen., IX, 10). Lorsque David eut péché, le Seigneur lui envoya le prophète Nathan pour le reprendre : « Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël : Pourquoi avez-vous méprisé ma parole jusqu'à commettre le mal devant mes yeux ? C'est pourquoi le glaive ne sortira pas de votre maison. » (II Rois, XII, 9-10).

Et cette invitation à la pénitence, Dieu la redit sans cesse à tous les pécheurs. Qui ne l'a point entendue cette parole : « Revenez à moi, parce que je vous ai rachetés » ? (Is., XLIV, 22). Il est poussé à nous appeler, parce qu'il nous aime et qu'il nous voit malheureux : « Je vous aime, nous dit-il, d'un amour éternel. Je vous ai attirés à moi à cause de la compassion que j'ai eue pour vous. » (Jer. XXXI, 3). Il s'enquiert même de nos dispositions auprès des sentinelles qu'il a établies sur nous : « Sentinelles, dit-il, qu'avez-vous vu ? La sentinelle a répondu : Le matin est venu, et la nuit viendra ; si vous cherchez, cherchez ; convertissez-vous et venez. » (Is., XXI, 11-12). Et les sentinelles mêlent leurs voix à celle du Seigneur pour nous redire l'invitation à la pénitence. Voici le prophète Isaïe qui nous marque toute l'étendue de ce devoir : « Convertissez-vous à Dieu, selon que vous vous êtes éloignés de lui. » (Is., XXXI, 6). Notre pénitence ne doit avoir d'autre mesure que la mesure de nos péchés. Osée nous en donne le motif : « Convertissez-vous au Seigneur, puisque vous êtes tombés par votre iniquité. » (Os., XIV, 2). Quoi ! nous sommes tombés par notre faute, et nous ne voudrions pas nous relever par notre pénitence ? Enfin Joël s'efforce d'exciter notre confiance en Dieu : « Convertissez-vous au Seigneur, votre Dieu, parce qu'il est bon et miséricordieux, patient et d'une grande miséricorde et pouvant revenir sur le mal dont il vous a menacés. » (Joël, II, 13). Pauvres pécheurs ! embrassez la pénitence ; allez sans crainte vers votre Dieu, c'est un père tendre et généreux qui vous attend et qui désire vous pardonner.

Dieu nous rappelle l'exemple de nos pères qui ont méprisé ses invitations et qui reçoivent toute la vérité de ses paroles. C'est donc avec raison que les enfants d'Israël disaient au Seigneur : « Vous avez sollicité nos pères de retourner à votre loi, mais ils ont agi avec orgueil ; ils n'ont point écouté vos commandements ; ils ont péché contre vos ordonnances que l'homme n'a qu'à observer pour y trouver la vie. Ils sont revenus en arrière ; ils se sont endurcis, et ne vous ont point écouté. Vous avez différé de les punir pendant plusieurs années, vous les avez exhortés par votre esprit, en leur parlant par vos prophètes : et vous les avez livrés entre les mains des nations. Vous ne les avez pas entièrement exterminés, et vous ne les avez pas abandonnés, à cause de la multitude de vos bontés, parce que vous êtes un Dieu de miséricorde, un Dieu plein de clémence. » (II Esd., IX,

29-31). Cette histoire du peuple juif n'est-elle pas encore l'histoire du peuple chrétien ? Combien de fois nos pères dans les siècles anciens ont irrité le Seigneur, et se sont éloignés de lui ! Nous savons comment ils ont été ramenés dans le devoir : Dieu les a frappés, et nous leurs enfants, au lieu de nous souvenir de leur repentir, nous suivons les voies mauvaises. Aussi dès notre enfance le Seigneur ne cesse-t-il de nous appeler à la pénitence : « Dès le temps de vos pères, nous dit-il, vous vous êtes écartés de mes lois, et vous ne les avez pas observées. Mais revenez à moi, et je reviendrai à vous. » (Malach. III, 7). C'est pourquoi rendons-nous à des invitations si pressantes et si pleines d'espérance : « N'endurcissez pas vos cœurs comme vos pères ; donnez les mains au Seigneur, et venez à son sanctuaire qu'il a sanctifié à jamais ; servez le Seigneur Dieu de vos pères, et la colère de sa fureur se détournera de vous. » (II Par. xxx, 8-9).

Bien malheureux nous serions si nous n'écoutions pas le Seigneur. Nous aurions pu être consumés par sa juste colère, et s'il nous invite encore à la pénitence, c'est qu'il veut nous pardonner. Aujourd'hui, il le veut certainement. Mais qui nous dit que demain il nous fera entendre sa voix ? C'est pourquoi, que tout en nous et autour de nous fasse silence pour que nous entendions cette voix de Dieu qui nous parle de paix et de pardon : « Si vous entendez sa voix aujourd'hui, n'endurcissez pas vos cœurs. » (Ps. xciv, 8). Livrons-nous ensuite à un sérieux examen de notre vie : « Scrutons nos voies, cherchons, et retournons au Seigneur. Elevons au ciel nos cœurs avec nos mains vers le Seigneur. Nous avons agi injustement et nous avons provoqué votre colère. » (Lam., III, 40-42). Mais souvenons-nous que notre pénitence doit être avant tout le fruit de la grâce, qui nous vient de Jésus-Christ, sans lequel nous ne pouvons rien faire. (Jean, xv, 5). Tombons donc à genoux, et disons-lui : « Seigneur, convertissez-nous à vous, et nous nous convertirons. Renouvelez nos jours comme ils étaient au commencement. » (Lam., v, 24).

II. — DIEU NOUS APPELLE A LA PÉNITENCE PAR LA VOIX DE JEAN-BAPTISTE

Cette invitation à la pénitence rencontre en nous et autour de nous des oppositions sans cesse renaissantes, car le sentiment de nos besoins et l'impatience de nos désirs nous portent à rechercher les biens de ce monde plutôt que les biens surnaturels. D'autre part, les objets de nos affections étant toujours sous nos yeux, il en résulte que l'espérance d'une prompte jouissance détruit en nous, arrête même tout désir de la violence que nous devrions nous faire pour rentrer dans le devoir. C'est cette malheureuse situation qui porta les Juifs à mépriser les invitations des prophètes pour suivre leurs voies corrompues. Et ne craignons pas de l'avouer : c'est encore ce qui explique

nos refus d'entrer dans la voie de la pénitence. Mais Dieu ne nous abandonne point, et s'il a donné mission à Jean-Baptiste de redire au peuple juif la parole de salut, il a voulu que cette même parole de salut nous fût conservée dans le saint Evangile afin que nous l'entendions à notre tour. Écoutons-le avec un grand esprit de foi : « En ces jours-là, Jean-Baptiste vint prêcher dans le désert de Judée, disant : Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche. » (Matth., III, 1-2). Et lorsque ses auditeurs, saisis de crainte, lui demandaient ce qu'ils devaient faire pour éviter la colère à venir, il répondait toujours : « Faites de dignes fruits de pénitence. » (Luc, III, 8). Mais le saint Précurseur ne se borna point à prêcher la pénitence, il en donna des exemples admirables. Il avait vécu jusqu'à l'heure de sa mission dans la solitude, et la vie pénitente qu'il avait commencée au désert, il la continua jusqu'à la fin de ses jours : « Il avait un vêtement de poils de chameau, une ceinture de cuir autour de ses reins ; et sa nourriture était des sauterelles et du miel sauvage. » (Matth., III, 4). Quelles belles et hautes leçons de pénitence pour les chrétiens !

Exposition

Cette invitation à la pénitence rencontre en nous et autour de nous des oppositions sans cesse renaissantes. La pénitence étant un souvenir amer du passé, une honte du péché commis, une douleur du bien perdu, et la crainte du supplice, il en résulte que ces sentiments ne peuvent être en nous qu'à la suite des efforts et des sacrifices que nous nous imposons pour les acquérir. En d'autres termes, nous devons avant tout résister aux caprices de notre volonté, combattre nos passions, et nous faire violence pour rentrer dans le devoir. C'est ce que l'Apôtre nous dit : « Quittez toutes ces choses, la colère, l'indignation, la malice, la médisance, et que les paroles déshonnêtes soient bannies de votre bouche. Dépouillez le vieil homme avec ses œuvres. » (Coloss., III, 8-9). Qui osera prétendre que ce travail ne demande point une certaine énergie ? Il faut donc, selon l'expression de saint Jacques, nous affliger nous-mêmes par une véritable pénitence, être dans le deuil et les larmes, (Jacques, iv, 1), si nous voulons recevoir la parole de salut qu'entendit le peuple juif. Alors nous serons réellement de ceux dont Jésus-Christ a dit : « Depuis le temps de Jean-Baptiste jusqu'à présent, le royaume des cieux se prend par la violence, et ce sont des violents qui le ravissent. » (Matth., xi, 12).

Dieu avait donné à Jean-Baptiste la mission de prêcher la pénitence. Voici ce que nous lisons en saint Luc : « Le Seigneur fit entendre sa parole à Jean, fils de Zacharie, dans le désert. Et Jean vint dans tout le pays qui est aux environs du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés. » (Luc, III, 2-3). D'autre part, Zacharie son père lui avait dit dans son cantique : « Et vous, petit enfant, vous serez

appelé le prophète du Très-Haut; car vous marcherez devant le Seigneur pour lui préparer ses voies, pour enseigner à son peuple la science du salut, et pour la rémission de ses péchés. » (Luc, I, 76-77). Ainsi se réalisait pleinement la parole du Seigneur, et Jésus-Christ lui-même l'a constaté, disant : « C'est de lui qu'il a été écrit : Voilà que j'envoie mon ange devant ma face, et il marchera devant vous pour vous préparer la voie. En vérité, je vous le dis, il ne s'est pas élevé entre les enfants des femmes de plus grand que Jean-Baptiste. » (Matth., XI, 10-11; Malach., III, 1). Si Jean-Baptiste ne venait point de lui-même, il n'avait pas eu non plus le choix de sa mission, comme le rapporte saint Luc : « C'est de lui qu'il est écrit au livre des paroles du prophète Isaïe : Voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur; rendez droits ses sentiers. Toute vallée sera remplie, toute montagne et toute colline seront abaissées; les chemins tortueux seront redressés, et les raboteux, unis. Et tout homme verra le salut de Dieu. » (Is., XL, 3-5; Luc, III, 4-6). D'ailleurs Jean-Baptiste le reconnut en toute humilité, « lorsque les Juifs lui envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites pour lui demander : Qui êtes-vous ? Et il leur répondit : Je suis la voix de celui qui crie dans le désert. » (Jean, I, 19-23). C'est ainsi qu'en nous donnant un exemple admirable d'humilité, il établissait, d'une manière évidente, la vérité de sa mission de prédicateur du baptême de pénitence.

Les foules, en entendant Jean-Baptiste, étaient saisies de crainte. « Alors, dit saint Matthieu, accourait à lui Jérusalem, toute la Judée, et tout le pays autour du Jourdain, et ils étaient baptisés par lui dans le Jourdain, confessant leurs péchés. » (Matth., III, 5-6). Car le saint Précurseur leur annonçait que Dieu ne tarderait pas à exercer sa justice : « Déjà la cognée a été mise à la racine des arbres. Tout arbre qui ne produit pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu. » (Luc, III, 9). Puis il leur disait que ce Dieu vengeur était là, venant après lui : « Celui qui doit venir après moi est plus puissant que moi. Il a le van à la main, et il nettoiera parfaitement son aire : il amassera son blé dans le grenier, mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais. » (Matth., III, 11-12). Il y en avait cependant qui croyaient n'avoir rien à craindre de la justice divine, parce qu'ils étaient les enfants d'Abraham, et le saint Précurseur se hâtait de les détromper, disant : « Ne pensez pas dire en vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père. Car je vous déclare que Dieu peut faire naître de ces pierres mêmes des enfants à Abraham. » (Matth., III, 9). Et Jean-Baptiste répondait à leurs questions en leur indiquant les fruits de pénitence qu'ils devaient faire. Il disait aux foules : « Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui n'en a point; que celui qui a de quoi manger fasse de même. » (Luc, III, 11). Aux publicains qui l'interrogeaient, il répondait : « N'exigez rien de plus

que ce qui vous est ordonné. » (Ib. 13). Et aux soldats il disait : « N'usez point de violence ni de fraude envers personne, et contentez-vous de votre paye. » (Ib. 14). Hélas ! de nos jours où sont-elles les foules qui comprennent cette invitation à la pénitence ? Entendez-les s'écrier : « Mangeons et buvons; nous mourrons demain ! » (Is., XXII, 3). Quant à nous, heureux serions-nous si nous pouvions dire avec Job : « Je m'accuse, et je fais pénitence dans la cendre et la poussière ! » Mais pour tout dire d'un seul mot, suivons les conseils qu'Isaïe nous donne, disant : « Apprenez à bien faire, et cherchez la justice. » (Is., I, 17).

III. — DIEU NOUS APPELLE A LA PÉNITENCE PAR LA VOIX DE JÉSUS CHRIST

Mais voici Jésus-Christ. Quelle autorité aura sa parole ! C'est le Fils unique de Dieu, Verbe fait chair, né de la Vierge Marie. Quelle lumière éclatera dans son enseignement ! C'est le Maître en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science. Quels bienfaits résulteront de sa mission ! C'est le Sauveur qui vient ouvrir à l'homme les sources du salut. Or ce Jésus, le Maître, le Sauveur, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait dans les jours de sa vie mortelle ? L'Evangéliste nous répond : « Jésus commença à prêcher et à dire : Faites pénitence, car le royaume des cieux approche. » (Matth. IV, 17). Quoi ! La parole incréée redit la parole des prophètes et de Jean-Baptiste ; le Maître reprend l'enseignement que ses serviteurs ont répandu dans le monde ; le Sauveur n'ouvre point d'autre source de salut que la pénitence dès le premier jour de sa prédication. N'en soyons point surpris : c'est toujours le même Dieu qui nous a parlé par les prophètes et Jean-Baptiste, qui nous parle encore par Jésus-Christ. Ah ! la pénitence, voilà l'invitation qui est de tous les temps et qui convient à tous les hommes. Dieu a voulu qu'elle nous soit dite par toutes les voix que nous devons entendre. Et si vous demandez à Jésus-Christ ce qu'il a fait depuis son entrée dans le monde, il vous répondra : « Je suis pauvre et dans les travaux depuis ma jeunesse. » (Ps. LXXXVII, 16). Entendez encore ce qu'il vous dit dans les jours de sa prédication : « Ce sont les pécheurs, et non pas les justes, que je suis venu chercher. » (Luc, V, 32). Et que dit-il sur la croix à l'heure où il consomme sa pénitence pour l'expiation de nos péchés ? « Pendant tout le jour, j'ai étendu mes mains vers un peuple incrédule, qui marche dans une voie qui n'est pas bonne, en suivant ses pensées. » (Is., LXV, 2). O Jésus ! ce n'est plus du haut de la croix du Calvaire que vous appelez votre peuple, c'est du fond de votre tabernacle où vous vivez à l'état de victime pour nous attirer à vous afin de nous conduire dans les voies de la pénitence !

Exposition

Mais voici Jésus-Christ. C'est le Fils unique de Dieu : « Au commencement était le Verbe, et le

Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. » (Jean, I, 1). Il est venu dans le monde : « Le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire comme la gloire qu'un fils unique reçoit de son Père, plein de grâce et de vérité. » (Jean, I, 14). C'est le don du Père aux hommes : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » (Jean, III, 16). Jésus-Christ est le Maître par excellence : « Il y eut un homme envoyé de Dieu, dont le nom était Jean. Il n'était pas la lumière, mais il devait rendre témoignage à la lumière. Celui-là était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. » (Jean, I, 6-9). Il l'a déclaré à ses apôtres, disant : « Vous m'appellez vous-mêmes Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. » (Jean, XIII, 13). N'avait-il pas dit auparavant : « Je suis la voie, la vérité et la vie » (Jean, XIV, 6) ; « Qui me suit ne marche pas dans les ténèbres. » (Ib. VIII, 12). Jésus-Christ, c'est le Sauveur. L'Ange dit aux bergers : « Il vous est né aujourd'hui dans la ville de David un Sauveur, qui est le Christ Seigneur. » (Luc, II, 14). Les habitants de Samarie, après avoir entendu ses discours, dirent à la Samaritaine : « Maintenant nous savons que c'est lui qui est vraiment le Sauveur du monde. » (Jean, IV, 42). Le prophète l'avait vu, remplissant sa mission. Il avait dit : « Vous puiserez avec joie des eaux aux fontaines du Sauveur. » (Is. XII, 3). Qui donc ne voudrait pas suivre le conseil de Dieu le Père nous disant de Jésus-Christ : « Voici mon Fils bien-aimé : écoutez-le » ? (Luc, IX, 35).

Jésus-Christ commença à prêcher et à dire : Faites pénitence. « Après que Jean, dit saint Matthieu, eût été livré, Jésus vint en Galilée, prêchant l'évangile du royaume de Dieu, et disant : Parce que le temps est accompli et que le royaume de Dieu est proche, faites pénitence et croyez à l'Evangile. » (Matth., I, 15). D'autre part Jésus-Christ nous est montré « commençant à reprocher aux villes où il avait fait plusieurs de ses miracles de n'avoir pas fait pénitence. » (Matth. XI, 20). Ainsi s'accomplissait la parole d'Isaïe : « Le Seigneur des armées vous appellera en ce jour-là aux larmes et aux gémissements, à raser vos cheveux et à vous revêtir de sacs. » (Is. XXII, 12). Et Jésus-Christ presque au terme de sa course constatait que les pécheurs avaient entendu son invitation à la pénitence : « Je vous déclare, dit-il aux pharisiens, que les publicains et les femmes de mauvaise vie vous devanceront dans le royaume de Dieu. Car Jean est venu à vous dans la voie de la justice, et vous ne l'avez pas cru : les publicains, au contraire, et les femmes de mauvaise vie l'ont cru ; et vous, vous n'avez point été touchés de repentir. » (Matth., XXIII, 34). Or si les publicains et les femmes de mauvaise vie se rendirent à l'invitation du Précurseur, combien davantage les pécheurs qui entendaient Jésus-Christ se pressaient autour de lui pour être

pardonnés et relevés de leurs abaissements ! Le saint Evangile fournit de nombreux exemples de pécheurs auxquels Jésus-Christ a dit : « Allez en paix, vos péchés vous sont remis, et ne péchez plus. » C'est la parole qu'il adressa au paralytique, à Madeleine, et au bon larron qui, lui, fut en même temps pardonné et introduit dans le paradis. (Matth., IX, 2 ; Luc, VII, 48 ; Ib. XXIII, 41). Et de nos jours, que dit-il et que fait-il ? Il est là dans le tabernacle, comme il était dans le temple de Jérusalem, disant toujours : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi. » (Jean, VII, 37).

Jésus-Christ nous appelant à la pénitence, c'est toujours Dieu nous parlant comme il nous avait parlé par ses prophètes et Jean-Baptiste. C'est ce que saint Paul déclarait formellement aux Hébreux : « Dieu qui a parlé autrefois à nos pères par les prophètes, bien souvent et en bien des manières, et en ces jours il nous a parlé par son Fils qu'il a établi héritier en toutes choses, par qui il a fait même les siècles. » (Hébr. I, 1). Comme les prophètes et Jean-Baptiste, Jésus-Christ allait vers les pécheurs pour les retirer de leurs voies mauvaises et les réconcilier avec Dieu : « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » (Luc, XIX, 10). Comme les prophètes et Jean-Baptiste, Jésus-Christ indique aux hommes les remèdes qui peuvent les guérir de leurs péchés : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin du médecin, mais les malades. » (Luc, IX, 12). Et Jésus-Christ dit à tous : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. » (Matth., XI, 28). Comme les prophètes et Jean-Baptiste, Jésus-Christ s'attache à montrer la miséricorde de Dieu attendant le moindre désir de repentir pour relever une âme : « Il ne criera pas, il ne fera acception de personne ; on ne l'entendra pas au dehors. Il ne brisera point le roseau cassé, et il n'éteindra pas la mèche qui fume encore. » (Is. XLII, 2). Comme les prophètes et Jean-Baptiste, Jésus-Christ appelle ses disciples à le suivre dans la voie de la pénitence : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte sa croix chaque jour et me suive. » (Luc, IX, 23). Ah ! vous pouvez interroger l'Evangile pour recueillir ses paroles ou considérer ses actions, et vous constatarez qu'il a toujours parlé en vue de notre vocation à la pénitence et que toute sa vie n'a été qu'une pénitence continuelle. C'est ainsi qu'il a voulu nous donner tout à la fois le précepte et l'exemple de la pénitence que nous devons accomplir. Etant donc pressés par toutes ces voix, « déchargeons-nous de tout poids et du péché qui nous serre si étroitement, et courons par la patience dans cette carrière qui nous est ouverte, jetant les yeux sur Jésus l'auteur et le consommateur de la foi, qui en vue de la joie qui lui était proposée, a souffert la croix, en méprisant la honte, mais qui est maintenant assis à la droite du trône de Dieu. » (Hébr., XII, 1-2).

Conclusion. Dieu pouvait-il nous appeler à la

pénitence, et plus souvent, et par des voix plus autorisées ? Et maintenant il nous dit : « J'ai prêté attention, et j'ai écouté. » (Jér., VIII, 6). Il attend une réponse à son invitation. Il voudrait entendre le cri de notre repentir pour nous pardonner : « Est-ce que Dieu ne considère pas nos voies ? Et tous nos pas ne les compte-t-il point ? » (Job, XXXI, 4). Sachons comprendre notre vocation : « Venez, adorons, prosternons-nous ; et pleurons devant le Seigneur qui nous a faits, parce qu'il est le Seigneur notre Dieu, et que nous sommes le peuple qu'il nourrit de ses pâturages, et les brebis qu'il conduit avec sa main. » (Ps. xciv, 6). C'est pourquoi tombons à genoux pour le prier, non comme le pharisien, mais comme le publicain, disant : « O Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur ! » (Luc, xviii, 13).

II

Dieu a confié à l'Eglise la mission d'appeler tous les hommes à la pénitence

I. — L'EGLISE A APPELÉ TOUS LES HOMMES A LA PÉNITENCE PAR LE MINISTÈRE DES APÔTRES

Combien notre malheur aurait été grand, si Jésus-Christ, avant de retourner vers son Père, ne s'était pas choisi des continuateurs de sa mission ! Il nous a laissé son Eglise, car il a dit à l'un de ses disciples : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise ; et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » (Matth., xvi, 18). Saluez cette Eglise de Jésus-Christ ! La voici, toute remplie de l'Esprit-Saint, toute belle et sans tache ; elle sort du Cénacle pour aller vers les peuples. Hier, les apôtres, c'étaient des pauvres pêcheurs de la Galilée, se livrant encore à leurs travaux sur le lac de Génésareth. (Luc, v, 2). Aujourd'hui, ah ! combien sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix, qui prêchent la bonne nouvelle et le salut aux nations ! (Is., lii, 7). Ils vont redire l'enseignement du Maître. Dès le jour de la Pentecôte, Pierre prêche au peuple, et lorsque ses auditeurs, touchés de componction, lui disent : « Frère, que faut-il faire ? » Pierre leur répond : « Faites pénitence. » (Act. ii, 37-38). Si Jésus-Christ commença à prêcher et à dire : Faites pénitence, les disciples commencent de même, redisant à tous l'invitation à la pénitence. Et cette prédication, les Gentils l'entendront à leur tour. Voici Paul hier encore persécuteur de Jésus-Christ, aujourd'hui son apôtre. Il vient d'arriver à Athènes : amené au milieu de l'Aréopage, il y annonce la bonne nouvelle, et après avoir prêché Jésus-Christ, il termine son discours, disant : « Dieu fait annoncer maintenant à tous les hommes, et en tous les lieux, qu'ils fassent pénitence. » (Act. xvii, 30). Et nous savons par l'his-

toire que les apôtres ont rempli fidèlement leur mission, et qu'ils ont même donné leur vie en témoignage de la vérité de leur enseignement.

Exposition

Notre malheur aurait été grand, si Jésus-Christ ne nous avait pas laissé son Eglise. Quelle serait notre destinée ! Nous serions certainement devenus les victimes de nos passions, la pâture de tous les vices et les esclaves des mercenaires. « Nous tous, aurions-nous dit avec le prophète, comme des brebis nous avons erré ; chacun s'est détourné du Seigneur pour suivre sa propre voie. » (Is. liii, 6). Non, les mercenaires ne nous auraient point défendus contre nos ennemis : « Le mercenaire, voyant venir le loup, laisse là les brebis et s'enfuit, et le loup ravit et disperse les brebis. » (Jean, x, 12). Et le Seigneur aurait pu dire de nous : « Mes brebis ont été dispersées, parce qu'il n'y avait point de pasteur. » (Ez., xxxiv, 5). Béni soit l'amour de Jésus-Christ qui nous a donné son Eglise ! Voici que la parole du prophète se réalise chaque jour et pour chacun de nous : « Le Seigneur ne fera point que celui qui vous instruit s'éloigne de vous ; vos yeux verront le Maître qui vous enseigne. Vos oreilles entendront sa parole lorsqu'il criera derrière vous : C'est ici la voie ; marchez dans ce chemin sans vous détourner ni à droite ni à gauche. » (Is. xxx, 20-24).

Les apôtres avaient reçu la mission de redire l'enseignement de leur Maître. Bien avant le jour de l'Ascension, cette mission leur avait été donnée. Nous lisons en effet dans le saint Evangile que « Jésus, ayant appelé les douze, commença à les envoyer deux à deux. Les douze, étant partis, prêchaient aux peuples qu'ils fissent pénitence. » (Marc, vi, 7, 12). En sorte que les apôtres sont tout à la fois les continuateurs de la mission de Jésus-Christ et les prédicateurs de son enseignement ; car il avait dit à son Père en lui parlant de ses disciples : « Comme vous m'avez envoyé dans le monde, je les ai envoyés aussi dans le monde. » (Jean, xvii, 18). Ne leur avait-il pas donné cet ordre : « Il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, ni de secret qui ne doive être connu. Dites hardiment dans la lumière ce que je vous dis dans les ténèbres, et prêchez sur le haut des maisons ce qui vous aura été dit à l'oreille. » (Matth., x, 26-27). De là cette parole de saint Paul, écrivant aux Corinthiens : « Que les hommes nous considèrent comme les ministres de Jésus-Christ et les dispensateurs des mystères de Dieu. » (I Cor. iv, 1).

Jésus-Christ, en montant au ciel, rappelle aux apôtres qu'ils auront à prêcher la pénitence. Durant trois années, Jésus-Christ avait instruit et préparé les apôtres en vue de leur mission. Il leur avait fait connaître sa doctrine, tant en public qu'en secret : « Pour vous, leur avait-il dit, il vous a été donné de connaître les mystères du

royaume des cieux. » (Matth., xiii, 41). Il leur avait en outre déclaré qu'il n'enseignait rien de lui-même : « La parole, leur disait-il, que vous avez entendue n'est pas de moi, mais de mon Père qui m'a envoyé. » (Jean, xiv, 24). Les apôtres n'avaient donc qu'à se souvenir de l'enseignement de leur Maître pour savoir qu'ils devaient avant tout prêcher la pénitence, car c'est cette doctrine qu'ils avaient reçue de lui. Et cependant Jésus-Christ, en montant au ciel, revient encore sur l'objet de leur prédication, disant « qu'il fallait qu'on prêchât en son nom la pénitence et la rémission des péchés parmi toutes les nations, en commençant par Jérusalem. » (Luc, xxiv, 47). Et les apôtres ont compris leur mission, ils y sont restés fidèles, disant aux hommes : « Ce que nous vous annonçons touchant le Verbe de vie, qui était dès le commencement, nous l'avons entendu, nous l'avons vu de nos yeux, nous l'avons considéré avec attention, et nous l'avons touché de nos mains. » (I Jean, i, 1).

Les apôtres prêchent la pénitence au peuple juif. Nous avons déjà entendu Pierre le jour de la Pentecôte parlant de pénitence aux Juifs de toutes les nations réunis à Jérusalem. Mais voici Pierre de nouveau, et Jean avec lui à la porte du Temple. Pierre vient de guérir un boiteux, et en présence de la foule qui est accourue, il prêche Jésus-Christ, disant : « Dieu a accompli ce qu'il avait annoncé par la bouche de tous les prophètes, que le Christ souffrirait. Faites donc pénitence, et convertissez-vous à lui, afin que vos péchés soient effacés. » (Act. iii, 38). C'est encore Pierre qui, devant le grand Conseil des Juifs, présente cette pénitence comme étant une grâce que Jésus-Christ nous accorde : « C'est lui, dit-il, que Dieu a élevé par sa droite comme prince et Sauveur, pour donner à Israël pénitence et rémission des péchés. » (Act. v, 31). Mais ce n'est pas seulement au peuple et aux chefs de la nation que saint Pierre parle de pénitence, c'est encore aux pécheurs en particulier; car voici ce qu'il dit à Simon le Magicien : « Faites pénitence de cette méchanceté; et priez Dieu, afin que, s'il est possible, il vous pardonne cette parole de votre cœur. » (Act. viii, 22).

La pénitence est prêchée aux Gentils. Pierre, après avoir rempli sa mission auprès du centurion Corneille qui était Gentil, revint à Jérusalem. (Act. x). Il exposa devant les apôtres et les fidèles comment les choses s'étaient passées, et saint Luc nous dit à ce sujet : « Ces choses entendues, tous se turent et glorifièrent Dieu, disant : Dieu a donc accordé la pénitence aux Gentils aussi, pour qu'ils aient la vie. » (Act. xi, 18). Acceptons donc avec amour et reconnaissance cette prédication qu'entendirent les premiers chrétiens et qu'ils comprirent si bien. Comment ! les exhortations de ces hommes apostoliques, recommandables à tant de titres, n'auraient pas la puissance de toucher nos cœurs et de nous porter à marcher dans les voies de la pénitence ! Ah ! s'il en était ainsi, ce serait

une preuve que nous aurions grand besoin de sortir du sommeil du péché pour rejeter loin de nous les œuvres de ténèbres et nous revêtir des armes de la lumière. (Rom., xiii, 14).

II. — L'EGLISE A TOUJOURS PRÊCHÉ LA PÉNITENCE DANS LE MONDE PAR LE MINISTÈRE DES SUCCESEURS DES APÔTRES.

L'Eglise est la voix de Dieu dans le monde, et de plus, elle a reçu la mission de continuer l'œuvre que Jésus-Christ a accomplie sur la terre. A ce double point de vue, l'Eglise a le droit et le devoir de prêcher la pénitence à l'égal de l'Evangile, selon cette parole de Jésus-Christ : « Faites pénitence et croyez à l'Evangile. » (Marc, i, 15). Ce sont toujours ces deux moyens de salut qui ont été présentés aux hommes tant dans l'Ancien Testament que dans le Nouveau, mais avec cette différence que la pénitence prêchée par les prophètes avait sa base dans la foi au Messie à venir, tandis que la pénitence, prêchée par l'Eglise s'appuie sur la foi en Jésus-Christ et sur les mérites infinis de sa passion pour produire le beau fruit de la rémission des péchés. Et l'Eglise aujourd'hui prêche non seulement la pénitence comme vertu, mais encore comme sacrement. Entendez l'ordre qu'elle donne aux pasteurs et aux brebis, quand elle parle de la pénitence comme vertu : « Publiez un jeûne, appelez tout le peuple, les hommes de tout âge et de toute condition. Que les prêtres et les ministres du Seigneur, prosternés entre le vestibule et l'autel, fondent en larmes et s'écrient : Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple ! » (Joël, ii, 15-17). Et voici comment elle s'exprime au sujet de la pénitence comme sacrement : « Dieu nous a confié le ministère de la réconciliation; et il a mis en nous la parole de cette réconciliation. Nous remplissons auprès de vous la charge d'ambassadeurs, Dieu vous exhortant par notre bouche. Nous vous conjurons donc, au nom de Jésus-Christ, de vous réconcilier avec Dieu. » (II Cor., v, 18-20). C'est ainsi que s'accomplit au milieu de nous la parole du prophète qui avait dit : « Vous puiserez avec joie des eaux des fontaines du Sauveur. » (Is., xii, 3).

Exposition

L'Eglise est la voix de Dieu et l'héritière de la mission de Jésus-Christ. Cette Eglise, vous la voyez et vous l'entendez : elle est là devant vous dans la personne de ses pontifes et de ses prêtres. Jésus-Christ lui a dit en parlant à ses apôtres : « Allez dans tout l'univers, et prêchez l'Evangile à toute créature. » (Marc, xvi, 15). Il leur a prédit les persécutions qu'ils auraient à supporter dans l'accomplissement de leur mission, disant : « S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. Mais ils vous feront tous ces mauvais traitements à cause de mon nom. » (Jean, xv, 20-21). « Je vous ai dit ces choses pour vous préserver des scan-

dales, car ils vous chasseront de leurs synagogues, et le temps va venir où quiconque vous fera mourir croira faire un sacrifice à Dieu. » (*Ib.*, xvi, 1-2). Aussi Jésus-Christ leur avait promis le don de l'Esprit-Saint qui leur rappellera son enseignement : « Le Paraclet, l'Esprit-Saint que mon Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit. » (*Ib.*, xiv, 26). Enfin il leur avait annoncé qu'il ne les abandonnerait point : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » (*Matth.*, xxviii, 20). Bien plus, il a voulu les identifier en quelque sorte à lui-même et à son Père, car il leur a dit : « Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise. » (*Luc*, x, 16). Et l'histoire à la main, nous pouvons proclamer sans crainte de nous tromper que tout ce que Jésus-Christ a dit à son Eglise, s'est réalisé dans les siècles écoulés et se réalise chaque jour. Il en sera de même jusqu'à la fin du monde : « Le ciel et la terre, a dit Jésus-Christ, passeront, mais mes paroles ne passeront point. » (*Matth.*, xxi, 33). Pontifes et prêtres de l'Eglise, soyez la voix de Dieu dans le monde, continuez l'œuvre de Jésus-Christ : « il ne dormira point, celui qui garde Israël » (*Ps.* cxx, 3), et puis sachez-le, « il a plu à votre Père de vous donner son royaume. » (*Luc*, xii, 32).

L'Eglise prêche la pénitence à l'égal de l'Evangile. La prédication de l'Evangile est l'annonce de l'accomplissement des promesses que Dieu avait faites aux hommes, ou si vous aimez mieux le règne de Dieu dans les âmes par la pénitence et la foi, selon cette parole de Jésus-Christ : « Le temps est accompli et le royaume de Dieu est proche : faites pénitence et croyez à l'Evangile. » (*Marc*, i, 15). Il faut donc que nous réalisions en nous cette double condition, si nous voulons entrer dans le royaume de Dieu : la pénitence et la foi. Jésus-Christ a dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et me suive. » (*Marc*, viii, 34). Dans une autre circonstance, il dit aux Juifs : « L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. » (*Jean*, vi, 29). Il résulte de ces paroles que si la foi est absolument nécessaire pour être sauvé, la pénitence ne l'est pas moins, et c'est ce que dit saint Jacques en nous parlant d'Abraham : « Notre père Abraham, dit-il, ne fut-il pas justifié par les œuvres, lorsqu'il offrit son fils Isaac sur l'autel ? Vous voyez donc que c'est par les œuvres que l'homme est justifié, et non par la foi seulement. » (*Jacq.*, ii, 24, 24). Que serait notre pénitence sans la foi en Jésus-Christ ? Elle serait bien semblable à un arbre tout couvert de feuilles, et ne produisant point de fruits. Et notre foi sans les œuvres ? Saint Jacques nous répond : « Comme le corps sans l'esprit est mort, ainsi la foi elle-même sans les œuvres est morte. » (*Jacq.*, ii, 26). Sachons donc reconnaître que la pénitence et la foi sont les seules voies que nous devons suivre pour nous rendre dignes du royaume de Dieu qui nous est annoncé dans le saint Evangile.

Et l'Eglise nous invite à la pratique de la pénitence. Dans les jours de Jérémie, le Seigneur prescrivit que tous les maux dont il devait frapper le peuple, seraient inscrits dans un volume. Comme préparation à la lecture de ce volume, « on ordonna un jeûne, on l'annonça à tout le peuple qui était dans Jérusalem, et à tous ceux qui étaient venus en foule des villes de Juda dans Jérusalem. » (*Jér.*, xxxvi, 1, 9). N'est-ce point l'exemple que suit l'Eglise durant les semaines de l'Avent et du Carême, et plus particulièrement dans les années jubilaires ? Il est dit encore que le Seigneur, malgré la prière d'Ezéchiel, ne voulut point se laisser fléchir, mais qu'il épargna cependant tous ceux qui avaient été marqués du signe de la pénitence. (*Ez.* ix, 4). Et nous, chrétiens, nous entendons la voix de l'Eglise nous invitant à prier et à faire pénitence, lorsque nous sommes visités par les châtements de la justice divine. Enfin il est dit que Daniel, étant captif à Babylone avec les enfants d'Israël, pria dans le jeûne, le sac et la cendre, disant : « Seigneur, apaisez votre colère, jetez les yeux sur nous, et agissez en notre faveur. » (*Dan.*, ix, 13, 22). Ainsi fait l'Eglise aux heures où privée de sa liberté elle demande à Dieu la délivrance de ses enfants et la fin de ses propres épreuves.

L'Eglise nous exhorte à recevoir le sacrement de pénitence. Le pouvoir de pardonner les péchés est si grand que les hommes le regardaient avec juste raison comme n'appartenant qu'à Dieu : « Jésus dit au paralytique : Mon fils, vos péchés vous sont remis. Or il y avait là des scribes qui pensaient en eux-mêmes : Que veut dire cet homme ? Il blasphème. Qui peut remettre les péchés sinon Dieu seul ? » (*Marc*, ii, 5-7). Et Jésus-Christ profita de cette occasion pour leur déclarer que le Fils de l'homme avait sur la terre le pouvoir de remettre les péchés. (*Ib.* 10). Et c'est ce pouvoir que Jésus-Christ a conféré à ses apôtres et dans leurs personnes à tous leurs successeurs. C'était dans sa première apparition après la résurrection : « Comme le Père, leur dit-il, m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. Lorsqu'il eut dit ces mots, il souffla sur eux et leur dit : Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » (*Jean*, xx, 21-23). Et l'Eglise nous redit la parole que Jésus avait dite aux lépreux : « Allez vous montrer aux prêtres. » (*Luc*, xvii, 13). Car « si nous confessons nos péchés, Dieu est fidèle et juste pour nous les remettre et pour nous purifier de toute iniquité. » (*Jean*, i, 9). Bénissons cet amour de Jésus-Christ qui a réalisé pour nous la parole du prophète : « En ce jour-là, il y aura une fontaine ouverte à la maison de David et aux habitants de Jérusalem pour laver les pécheurs. » (*Zach.*, xiii, 1). Rentrez dans nos temples catholiques, et vous verrez cette fontaine de la grâce et des mérites de Jésus-Christ ouverte à tous et pour tous les pécheurs.

III. — L'EGLISE NOUS RAPPELLE SANS CESSER LE DEVOIR DE LA PÉNITENCE PARCE QUE NOUS SOMMES PÉCHEURS.

Il est certain que le devoir de la pénitence durera aussi longtemps que nous vivrons sur la terre. Nul ne peut savoir s'il est parvenu à expier entièrement ses péchés. D'autre part, qui passe ses jours sans offenser Dieu, si légèrement soit-il ? Dans ces conditions, l'Eglise ne peut nous faire entendre comme première invitation qu'une parole de pénitence ; car nos péchés sont là, comme un mur, entre Dieu et nos âmes. C'est ce que Dieu lui-même disait à son prophète en lui parlant des enfants d'Israël : « Un mur était entre moi et eux, car ils ont profané mon saint nom par les abominations qu'ils ont commises. » (Ez., XLIII, 8). Notre premier travail doit donc avoir pour objet la destruction, le renversement de ce mur de séparation : tant qu'il subsistera, Dieu ne viendra point s'entretenir avec nous, et nous, nous ne pourrons nous approcher de Dieu pour recevoir ses grâces. C'est pourquoi l'Eglise s'attache en toutes circonstances à nous parler de pénitence ; et ce qu'elle désire avant tout, c'est que nous arrivions à détruire nos péchés jusque dans leurs fondements. Que servirait-il de couper un arbre, si on n'arrache pas les racines ? Où en sommes-nous de ce travail ? Gardons-nous de nous en rapporter à notre jugement ou aux pénitences déjà accomplies. Souvenons-nous qu'il nous restera toujours quelque chose à faire tant que nous habiterons ce corps mortel. Saint Paul l'a dit : « Ceux qui sont au Christ ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises. » (Gal., v, 24).

Exposition

Il est certain que le devoir de la pénitence durera aussi longtemps que nous vivrons sur la terre. Voyez le saint roi David, bien qu'il eût fait pénitence de son péché, il continuait néanmoins d'en porter le souvenir dans des sentiments de pénitence : « Je connais mon iniquité, disait-il, et mon péché est toujours devant moi. » (Ps. L, 3). Voyez sainte Madeleine : elle a passé tout le reste de ses jours dans la plus grande pénitence, et c'est à elle, cependant, que Jésus-Christ avait dit : « Vos péchés vous sont remis. » (Luc, VII, 48). Voyez enfin saint Paul rappelant dans ses lettres avec une grande humilité les péchés dont il avait cependant reçu le pardon : « Vous avez entendu dire, écrivait-il aux Galates, que j'ai vécu autrefois dans le judaïsme, et que j'ai persécuté sans mesure l'Eglise de Dieu, et je l'ai ravagée. » (Gal., I, 13). Et nous, après de si grands exemples de pénitence, nous oublierions que nous avons été pécheurs ? D'autre part, n'avons-nous plus commis de fautes depuis notre conversion ? Qui oserait le dire ? Ce serait l'orgueil qui pourrait nous y pousser, mais le Seigneur nous répondrait aussitôt : « Vous avez dit : Moi je suis sans péché et inno-

cent, que votre fureur se détourne de moi. Voici que j'entrerai en jugement avec vous, puisque vous avez dit : Je n'ai pas péché. » (Jér., II, 35). Combien l'Eglise a donc raison de nous rappeler souvent que la pénitence a sa place toute marquée dans notre vie de chaque jour !

L'Eglise ne peut, dans ces conditions, nous adresser tout d'abord une autre invitation. Peut-elle parler de devoirs et de vertus à tous ces chrétiens dont le Seigneur se plaint, disant : « Ils m'ont abandonné, moi qui suis une fontaine d'eau vive ; ils se sont creusé des citernes entr'ouvertes, qui ne peuvent contenir les eaux. » (Jér., II, 13). Que peut-elle dire à ceux qui n'aiment plus le Seigneur comme ils devraient l'aimer, et qui, méprisant ses grâces, tout en acceptant d'autre part certains de ses bienfaits, semblent dire par leur conduite : « Qu'est le Tout-Puissant, pour que nous le servions ? Quel bien nous reviendra-t-il, si nous le prions ? » (Job, XXI, 14). Peut-elle, enfin, inviter les pécheurs au banquet de l'amour ? Elle recevrait certainement les réponses qui furent faites aux serviteurs dont il est parlé dans le saint Evangile. (Luc, XIV, 18). Et si l'un d'eux avait l'audace de s'y rendre, le Maître lui dirait certainement : « Mon ami, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale ? » (Matth., XXII, 12). Il est probable, et c'est notre espérance, que nous ne sommes point du nombre de tous ces chrétiens, mais qui d'entre nous n'a pas besoin d'entendre ce conseil que Jésus-Christ a donné à une âme tiède et languissante : « Je vous conseille d'acheter de moi de l'or éprouvé au feu pour vous enrichir, et des vêtements blancs pour vous vêtir afin que votre nudité n'apparaisse point. Appliquez aussi un collyre sur vos yeux, afin que vous voyiez votre malheureux état. » (Ap., III, 18). A l'œuvre donc, et ne craignons pas de faire pénitence, car c'est le moyen dont nous disposons pour retrouver pleinement l'amitié de notre Dieu.

Il y avait un mur de séparation entre moi et eux. Le roi Saül l'avait élevé, ce mur de séparation, en rejetant la parole du Seigneur, et il ne parvint point à le détruire. Quand il voulut plus tard interroger le Seigneur, il n'en reçut aucune réponse : « Saül consulta le Seigneur, mais le Seigneur ne lui répondit point, ni par ses prêtres, ni par ses prophètes. » (I Rois, XIV ; XXVIII, 6). C'est ainsi que Dieu se conduisit encore à l'égard des pécheurs qui le prient sans se repentir sincèrement de leurs iniquités : « Etes-vous venus, leur dit-il, pour me consulter ? Je jure par moi-même que je ne vous répondrai point. » (Ez., XX, 3). D'ailleurs Dieu ne veut pas même accepter une pénitence qui ne serait pas l'expression des sentiments d'un cœur contrit et humilié. « Ne me priez pas, dit-il à son prophète, de faire du bien à ce peuple. Lorsqu'ils jeûneront, je n'écouterai pas leurs prières, et quoiqu'ils m'offrent des holocaustes et des sacrifices, je ne les recevrai point. » (Jér., XIV, 11). Il annonce que rien ne pourra

fléchir sa colère : « Quand Moïse et Samuel, dit-il, se présenteraient devant moi, mon cœur ne se tournerait point vers ce peuple. Chassez-les de devant ma face et qu'ils se retirent. » (Jér., xv, 1). Qui d'entre nous voudrait d'une semblable destinée ?

C'est pourquoi répondons aux désirs de l'Eglise en travaillant par notre pénitence à détruire ce mur de séparation. Bien que le Seigneur nous annonce qu'il ne se laissera fléchir par aucun de ses amis, nous savons cependant qu'il exauça la prière de Moïse qui avait intercédé pour le peuple juif : « Je leur ai pardonné, lui dit-il, selon que vous me l'avez demandé. » (Nomb., xiv, 20). Nous savons encore qu'il rendit toute son amitié à David qui, après avoir été repris par Nathan, confessa son crime, disant : « J'ai péché contre le Seigneur. Et le prophète lui répondit : Le Seigneur a aussi transféré votre péché. Vous ne mourrez point. » (II Rois, xii, 13). Nous savons enfin que Jésus-Christ jeta un regard de miséricorde sur Pierre qui venait de le renier par trois fois : « Et Pierre, étant sorti dehors, pleura amèrement. » (Matth., xxvi, 75). Voilà bien des exemples qui doivent non seulement nous consoler et nous porter à faire pénitence, mais nous faire comprendre que nos jours sur la terre doivent être des jours de réparation, d'expiation. En sorte que s'il est dit : « Que celui qui est juste, devienne plus juste encore » (Ap., xxi, 14), nous, nous avons à nous dire : Je fais pénitence, mais il faut que je fasse encore plus pénitence. Ainsi l'avait compris saint Paul qui disait : « Tous ceux qui combattent dans l'arène gardent en toutes choses une exacte tempérance ; et cependant ce n'est que pour gagner une couronne corruptible, au lieu que nous en attendons une incorruptible. Pour moi, je cours, et je ne cours pas au hasard ; je combats, et je ne donne pas des coups en l'air. Mais je châtie mon corps, je le réduis en servitude, de peur qu'ayant prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé. » (I Cor., ix, 25-27). Heureux serions-nous si nous marchions sur les traces de l'Apôtre ! Nous arriverions sûrement à détruire le mur de nos péchés jusque dans ses fondements.

Conclusion. Voilà notre vocation. L'Eglise nous appelle à l'embrasser : c'est une vie de pénitence. Le monde à son tour nous appelle à une autre vocation, disant par ses disciples : « Venez, jouissons des biens qui existent ; demandons le plaisir à toute créature, comme dans une rapide jeunesse. Couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent. Que nul ne soit exclu de nos plaisirs ; laissons partout des vestiges de nos joies : c'est là notre sort et notre partage. » (Sag., ii, 6-9). Résistons à ces prédicateurs de mensonges ; soyons toujours les disciples de la pénitence, et tombant à genoux, disons avec l'Eglise : « O Dieu, que les péchés offensent et que la pénitence apaise, écoutez favorablement les prières de votre peuple prosterné devant vous, et détournez de nos têtes

les fléaux de votre colère. C'est ce que nous vous demandons par Jésus-Christ Notre-Seigneur votre divin Fils qui vit et règne dans les siècles des siècles. » (Collecte *Pro Pœnitent.*).

DISCOURS POUR INAUGURER LA RESTAURATION D'UNE ÉGLISE

LES DEUX MAISONS

Hic domus Dei est.

C'est ici la maison de Dieu.

Je ne saurais me défendre, en considérant cette église si bien, si artistiquement et si rapidement restaurée, d'un sentiment de confiance dans la vitalité de la foi chrétienne, en même temps que d'espoir dans l'avenir catholique et religieux de notre pays. Nos pères ont bâti des églises, avec un zèle que nous admirons, mais en vérité, le nôtre est-il moindre et moins bien inspiré que le leur ?

Des architectes célèbres parcouraient autrefois la France et couvraient de blanches églises, de jeunes cathédrales notre sol récemment défriché, sanctifié par les sueurs, les prières, les cantiques des fils de saint Benoît ou de saint Bernard, et on les appelait « les logeurs du bon Dieu » parce qu'ils lui construisaient des maisons. Nous avons gardé les mêmes traditions : il a passé dans cette paroisse un excellent « logeur du bon Dieu, » l'entrepreneur habile qui a réparé avec tant de goût et rétabli en sa splendeur première cet édifice d'ailleurs admirable par lui-même : un beau joyau, mais terni, et qui réclamait la main délicate d'un maître.

Un architecte toutefois, si intelligent soit-il, ne fait rien, s'il est seul. Il lui faut le concours, l'appui, la bourse généreuse des habitants ; il lui faut aussi la bienveillance, la sympathie et l'initiative de ceux qui président aux destinées de la commune. Il a eu le bonheur de rencontrer ici tous les concours, tous les appuis, avec ces encouragements éclairés et sincères qui décuplent les forces d'un homme.

Vous ne me pardonneriez point de ne pas dire aussi la cause principale de cette belle restauration, le prêtre énergique, intelligent et très aimé, qui, tenace dans son dessein jusqu'à la témérité, espérant contre toute espérance, n'a épargné aucune démarche, aucun effort, aucun sacrifice, pour donner à la maison de Dieu tout l'éclat qui lui est dû. C'est bien de lui qu'on peut dire comme saint Jérôme de Népotien : *Non minus, non majus negligebat officium*, il n'a pas plus négligé les détails que l'ensemble, sachant que dans une

église les plus humbles côtés méritent l'honneur du relief.

Mais pourquoi avez-vous tenu tous, en commun, dans une admirable unanimité de sentiments, à réparer si dignement votre église ?

D'autre part, n'y a-t-il pas encore une autre église à réparer, et dont celle-ci, toute brillante qu'elle est, ne demeure pourtant que l'image et la figure, je veux dire votre âme qui est le temple de Dieu, et son temple saint, suivant le mot de saint Paul : *Templum Dei sanctum est, quod estis vos ?*

Deux questions auxquelles j'essaierai de répondre, dans l'espoir que vous prendrez la résolution, vous qui savez si bien restaurer les églises, de restaurer aussi avec le même soin cette église vivante, précieuse, immortelle qui est votre âme.

I

Vous avez voulu que votre église fût belle et réparée d'une manière durable, parce que c'est la maison de Dieu et la vôtre.

I. C'est la maison de Dieu. Là en effet il réside sans cesse, le jour et la nuit, caché sous les espèces eucharistiques, nous regardant tous d'ici quand nous sommes au travail, dans les champs, dans notre intérieur, au dehors, mais, surtout quand nous entrons ici le dimanche pour le saluer, l'adorer du fond de notre cœur et lui dire : « Mon Dieu ! me voici, je vous aime, et je viens un instant me reposer auprès de vous, déposer une heure mon fardeau à vos pieds, pour le reprendre ensuite avec plus de courage. »

Qu'est-ce donc que nous sommes devant Dieu ? dit un Père de l'Eglise. Des mendiants, *Dei mendici sumus*. Toutes les portes ne s'ouvrent pas devant les mendiants. Toutes les portes ne s'ouvrent pas non plus devant nous.

Nous sommes jeunes, riches, heureux : tous nous sourient et nous saluent, tous nous tendent la main. C'est un concert d'éloges, de bienvenue partout, de sympathie. L'on nous recherche, on est ravi de nous voir entrer, une soirée passée avec nous, c'est une bonne fortune. A notre suite nous entraînons tous nos amis dans un sillage de joie, dans un rayon communicatif de gaieté et de bonheur. Cela peut durer quelques années, jamais toute la vie. Un jour, et bientôt, un revers nous frappe et nous abat, l'envie et la calomnie nous noircissent, les peines viennent, la faveur qui nous accompagnait disparaît... Ou simplement nous avons perdu notre jeunesse, ce soleil de la vie auquel on venait s'éclairer et se réchauffer. Le froid descend, comme aux premiers jours d'hiver quand le soleil est éclipsé par les nuages, nous regardons autour de nous, et nous ne voyons plus personne ! Alors nous parcourons les rues, à la recherche de ceux qui nous aimaient, qui nous le disaient du moins, et dont nous avons tant besoin aujourd'hui. Ils nous accueillent avec indifférence, d'un air contraint et gêné. Nous nous apercevons tout de suite que notre présence n'était pas désirée et

qu'elle n'est pas agréable. Nous secouons la poussière de nos pieds sur cette amitié fragile et nous allons frapper à la porte voisine. Oh ! celle-là, pensons-nous, c'est celle d'un ami sûr, éprouvé, elle va s'ouvrir toute grande, et avec quelle joie nous serons reçus ! On nous accueillera d'autant plus chaleureusement qu'on nous sait dans la peine ! Or cette porte d'ami reste aussi fermée.

« Que de fois, nous racontait un homme qui, après avoir connu l'extrémité de la considération et de la fortune, avait été précipité par les événements adverses dans l'extrémité opposée, que de fois, après avoir en vain cherché des consolations humaines, je m'arrêtais, en voyage, dans une pauvre petite église de village ! J'y entraais, je me mettais à genoux, je priais longuement et je me disais : « Cette maison est la seule qui s'ouvre toujours devant moi, ici-bas, parce que c'est la maison du bon Dieu ! »

Oh ! puissiez-vous ne jamais connaître ces amertumes ! Mais s'il vous arrivait d'être éprouvés à votre tour, rebutés, abreuvés de fiel et de vinaigre, n'allez pas frapper, aux maisons des hommes, mais venez ici, n'hésitez pas, entrez à l'église, versez dans le sein de Dieu tous vos chagrins. Cette maison est la seule vraiment hospitalière, parce qu'elle est la maison de Dieu qui est infiniment compatissant, *Hic domus Dei est*.

II. C'est aussi la vôtre. Elle est comme votre maison paternelle, votre maison natale. C'est ici en effet que vous fûtes apporté petit enfant, alors que vous n'étiez pas encore enfant de Dieu. On vous conduisit à ces fonts baptismaux que vous avez voulu décorer comme on décore la chambre où l'on est né. Là, vous êtes devenu par le baptême enfant de Dieu et de l'Eglise, les cloches l'ont aussitôt proclamé dans les airs, et les anges, leur faisant écho, ont chanté dans les cieux votre nom de baptême. Eh bien ! vous avez pu vous éloigner plus ou moins de Dieu durant le cours de votre vie, de ce baptême il vous reste toujours quelque chose là ! Il y a le caractère d'abord, que le péché même, que l'impiété et les tempêtes du mal n'effacent pas. Il y a aussi l'amour. Lorsque vous passez devant l'église, vous vous dites en effet : « C'est ici que j'ai été baptisé ! » Et si je cause un instant avec vous, si je vous demande votre origine, votre famille, votre âge, votre pays, vous me répondez : « C'est Monsieur le curé un tel qui m'a baptisé ! »

Dans cette maison où vous avez prié enfant, où vous avez passé la journée la plus heureuse, la seule journée vraiment adorable de votre vie, celle de votre première communion, vous avez laissé quelque chose de vous-même, plus que vous ne croyez, le meilleur de ce que vous êtes, comme on laisse ses plus doux souvenirs, les traces les plus chères de sa vie, au foyer paternel. Quand vous remontez le cours de vos années, vous vous voyez encore par la pensée petit enfant, sur ces bancs, écoutant le prêtre qui vous instruisait, qui vous grondait parfois, et en repassant en

vous-même ce temps fait d'insouciance, de joie, d'ignorance sainte et d'innocence, vous vous dites, non sans tristesse : « C'était le bon temps alors ! » Et c'est parce que cette maison est toute vôtre qu'on ne peut vous en parler sans vous faire tressaillir. Aussi n'a-t-il pas été nécessaire de vous presser beaucoup pour que vous donniez généreusement. Vous pensiez : « C'est pour nous, c'est pour notre maison ! »

Oui ! elle est pleine de vous, de vos réflexions, de vos bonnes résolutions, de vos larmes de joie ou de chagrins. Elle s'est associée plus tard à votre bonheur le jour de votre mariage et lorsque vous y avez amené vos petits enfants ; à vos deuils lorsque vous avez perdu un père, une mère, une sœur, une fille. Avant de les conduire à la demeure suprême où ils reposeront jusqu'à la résurrection, ils ont fait une halte ici, dans l'église natale, vêtue de ses tentures funèbres. Ses voûtes ont retenti des prières attristées de l'Eglise notre sainte mère, elles ont mêlé leurs gémissements aux vôtres, elles ont pleuré avec vous, elles ont versé ces larmes des choses divines qui sont une bénédiction pour ceux qui paraissent devant Dieu, et un adoucissement à la douleur de ceux qui restent. Non ; cette église n'est pas pour vous une maison étrangère, mais une maison de famille où vous vous trouvez chez vous, qui compatit à toutes vos peines, comme elle prend sa part de toutes vos joies, de toutes vos félicités. C'est votre maison !

C'est aussi la maison de Dieu. Entrons-y avec confiance, avec respect. Jésus-Christ est là qui nous attend, qui nous regarde du fond de son tabernacle où il veut demeurer pour nous voir de plus près, en quelque sorte, pour se manifester à nous sous la forme la plus touchante, la plus maternelle, pour nous aimer. Oh ! n'oublions pas d'y venir tous les dimanches adorer Dieu dans sa maison, autrement nous paraîtrions le renier. *Hic domus Dei est.*

II

Mais il est un autre temple encore à réparer, un temple plus précieux et plus splendide encore à certains égards, un temple où Dieu se plaît aussi à résider et dont celui-ci n'est que l'image, une maison de Dieu aussi. Je veux parler du temple de votre âme.

Dans une église il y a deux parties principales : la nef et le sanctuaire. Dans votre âme, je remarque aussi la nef qui s'élève, c'est-à-dire la pensée, l'intelligence ; et le sanctuaire, la partie la plus intime, la plus sacrée, j'entends l'amour, la volonté, le cœur. La nef n'est faite que pour conduire au sanctuaire ; ainsi nos pensées n'ont qu'un but : l'action accomplie par la volonté et qui est le témoignage de l'amour.

Dieu entre dans notre âme, — son temple, — comme nous entrons dans cette église, il la considère, il s'y promène en quelque sorte, passant de la mémoire à l'esprit, de l'esprit au cœur, regar-

dant si elle lui plaît, si elle est décorée de ces ornements surnaturels qu'il recherche, des actes de foi, d'espérance et de charité, si elle est sainte, si elle mérite qu'il y établisse sa demeure. *Templum Dei sanctum est quod estis vos.*

Eh bien ! nous devons y faire les mêmes réparations que vous avez si brillamment exécutées dans votre église.

I. Réparer la nef, c'est-à-dire la pensée d'abord, les brèches faites à l'intelligence par les préjugés, les idées fausses, les erreurs courantes, les préventions contre l'Eglise, les ignorances de nos devoirs.

Ces erreurs de l'esprit ressemblent à ces taches noires qui rendaient la nef de cette église triste, souillée et comme lépreuse. Qu'a fait l'architecte ? Il les a lavées, grattées, fait disparaître, les poursuivant jusque dans leur cause, leur foyer de dégradation. Puis sur cette noirceur, sur cette lèpre des murs il a jeté cette blancheur qui réjouit l'œil, cette pureté de lignes maintenant harmonieusement accusée, et ce ton uniforme, gracieux, d'un goût parfait, qu'on ne se lasse point de regarder parce que rien ne vous choque et que tout vous ravit.

Sur vos erreurs donc jetez l'enduit lumineux de la vérité, après en avoir arraché de votre esprit les causes et les racines. La vérité, c'est l'enseignement de l'Eglise, son *Credo*, ses commandements, sa morale, ses sacrements. De tout ce radieux ensemble, il n'y a pas à retrancher un précepte, un mot, une lettre, comme de cette voûte charmante vous ne sauriez enlever un appareil sans lui faire perdre aussitôt le cachet de beauté qui la glorifie. Si donc vos pensées ne sont pas conformes à l'enseignement de l'Eglise, c'est qu'elles sont inexactes. Alors elles déparent votre âme. Changez-les, rectifiez-les.

Et si ce travail vous épouvantait, je n'en serais pas surpris. Comme cette nef était triste, il y a quelques mois, lorsque les pierres étaient à nu, que les ouvriers en avaient enlevé le mortier qui ne tenait plus et qui tombait d'humidité, de vétusté ! Ainsi dans nos esprits, sous l'action de notre temps où les idées fausses, parfois les blasphèmes les plus odieux n'ont que trop cours, il faut démolir tout ce plâtre, tous ces préjugés vieillis qui ne tiennent plus, mais auxquels nous tenons encore par habitude, par amour-propre, et aussi parce qu'ils servent nos passions. Alors nous nous disons comme les ouvriers en face de cette nef délabrée, le premier jour : « Jamais nous ne viendrons à bout de cette fastidieuse besogne ! » Mais demandez du secours, appelez Dieu à votre aide, priez. La prière, c'est le grand ouvrier qui passe et balaie toutes les ordures. Elle dissipe les courants malsains comme le vent du nord quand il souffle sur nos campagnes couvertes de brouillard. Au surplus, c'est Dieu même qui vous l'ordonne : « Ma maison, dit Notre-Seigneur, est une maison de prière, » *domus orationis.*

Prions, purifions nos pensées et implorons sur-

tout de Dieu l'équilibre de l'esprit par la foi qui nous appuie, une intelligence bien chrétienne, élevée comme cette nef, catholique comme ces fonts baptismaux où votre âme a été régénérée.

II. Si la nef conduit au sanctuaire, le lieu le plus saint de nos temples, la pensée chrétienne conduit à l'amour de Dieu et de la sainte Eglise.

Dieu continue sa promenade à travers votre âme ; il voit votre esprit devenu docile comme aux jours où vous étiez enfant, et s'inclinant devant la foi avec cette prière : « Mon Dieu ! Je crois ce que vous m'enseignes par la bouche de votre Eglise. C'est la vérité, la raison, la lumière, la paix de la pensée ! » Il est heureux d'entendre cette parole sincère de votre âme. Mais cela ne lui suffit pas encore. C'est dans le cœur surtout qu'il veut entrer en maître et régner en roi, c'est au sanctuaire intime de vous-même qu'il entend pénétrer et fixer sa demeure, *mansionem apud eum faciemus*.

Or il trouve là, à la balustrade qui le ferme, un obstacle énorme : c'est l'égoïsme. « Chacun pour soi et rien que pour soi ! Rien pour les autres ! » Ah ! c'est la plaie contemporaine, envenimée encore par la passion et l'abus des jouissances, par l'envie, tellement aiguë et cruelle que nous trouvons une sorte de joie dans le malheur et la misère d'autrui, l'égoïsme qui pousse ses pratiques jusqu'à la férocité.

On disait un jour à un cultivateur lorrain qui arrachait de vieux arbres très utiles pour l'ornement, et vigoureux encore : « Epargnez au moins ceux qui marquent vos limites, celui surtout qui est placé à la croisière de deux chemins ! » — « Les laisser ? répondit-il. Les gens viendraient s'y asseoir à l'ombre ! » (L. Veuillot, *Cà et Là*, t. I, p. 180).

La réponse est affreuse sans doute, mais [plus] affreux encore le vice qui l'a dictée. Chassez donc l'égoïsme, debout, tout armé à la porte du sanctuaire de votre âme. Alors seulement Dieu y pourra pénétrer et y opérer des merveilles d'action, de bonté, de charité. C'est par le cœur seulement que nous valons quelque chose, mais combien immense alors est notre valeur ! Les Anciens, pour exprimer l'action du cœur, avaient créé un beau mot qui a passé dans notre langue : le mot *enthousiasme*, c'est-à-dire Dieu avec nous, au fond de notre âme, l'échauffant, l'élevant, y accumulant en quelque sorte les nobles desseins, les sentiments chrétiens, les heureuses passions pour tout ce qui est beau, grand, divin, — comme on accumule l'électricité et la vapeur dans les machines, les tenant sous pression, afin que, au signal donné, elles se précipitent dans l'espace, et secondent ainsi le travail, exécutent les volontés de l'homme. Laissons Dieu entrer librement dans notre cœur, le remplir de tous les saints enthousiasmes, y accumuler tous les sentiments qui font de l'homme une créature sublime, qui poussent le chrétien à toutes les abnégations, à tous les sacrifices et tous les martyres.

Qu'elle serait belle, notre âme, si l'amour de Dieu l'occupait tout entière ! Belle comme ce sanctuaire avec son autel sculpté où Jésus-Christ trouve un trône digne de lui, comme cette abside plus soignée parce qu'elle abrite le Maître, comme ces colonnes solennelles, immuables dans leur solidité et leur grâce, et qui ressemblent à des gardes du corps du Christ, comme ces vitraux qui nous parlent de Lui, qui nous racontent la gloire des saints et demeurent les témoins éloquents de votre générosité !

Mais « Dieu avant tout, » telle doit être votre devise. Lui le premier, lui le seul. Il est trop grand pour laisser place à qui que ce soit. Et cependant, parce qu'il est bon, il dilatera votre âme à sa mesure afin qu'elle puisse le contenir, et avec lui tous ceux que vous aimez d'une tendresse légitime, c'est-à-dire en Lui et pour Lui. Comme on s'aime mieux alors, parce que Dieu a étendu, multiplié notre puissance d'aimer !

Ainsi elle sera complète, la restauration de votre temple intérieur. Cette maison spirituelle de Dieu qui était triste, souillée, dévastée, où plus rien ne chantait, comme dans une église abandonnée et privée de cloches, retentira maintenant des mélodies de la grâce, des cantiques des œuvres et de la bonne volonté. Et l'on pourra vous appliquer ces paroles qu'on disait de sainte Gertrude : « Si Notre-Seigneur n'était pas au ciel et dans la Sainte Eucharistie, il faudrait le chercher dans le cœur de Gertrude. » Car votre cœur élargi, enivré des félicités de la foi et de l'amour, sera vraiment la maison de Dieu. *Hic domus Dei est*.

Nous tenons à la disposition de nos abonnés nouveaux la collection de l'*Ami du Clergé paroissial*. Elle comprend neuf volumes jusqu'au 1^{er} janvier 1898. Le *Tome I* (année 1889) est épuisé. Chacun des autres volumes pris seul, sans l'*Ami du Clergé*, coûte 8 fr. Pris ensemble et pour une même année, l'*Ami du Clergé paroissial* et l'*Ami du Clergé* coûtent 13 francs pour les années 1890, 1891, 92 et 93 ; avec la *Jurisprudence civile-ecclésiastique* (commencée le 1^{er} juillet 1894), 14 fr. pour l'année 1894, et 15 fr. pour les trois années suivantes. — Les frais de port sont à la charge du destinataire.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

POUR LA FÊTE DU PATRONAGE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

MARIE MÉDIATRICE DE NOTRE SALUT

Spes nostra, salve.

Je vous salue, ô vous notre espérance !
(Ex. Ant. *Salve Regina*).

Après son ravissement au troisième ciel, le grand Apôtre, émerveillé des splendeurs dont il avait été témoin, s'écriait : « Non, l'œil de l'homme n'a jamais vu, son oreille n'a jamais entendu, son cœur n'a jamais senti les biens que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. » Dieu avec ses ineffables perfections : voilà le sublime et incomparable objet de la béatitude ; et nous ne saurions nous représenter les torrents de délices qui enivrent les élus dans la vision et la possession de l'adorable Trinité et de la sainte humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais après Dieu, Marie est le magnifique objet de leur félicité. Qu'ils éprouvent de bonheur et d'admiration en la contemplant si belle, si glorieuse, si honorée ! Qu'ils ressentent de reconnaissance et d'amour en voyant la place immense qu'elle tient dans l'économie de l'œuvre du salut des âmes et le rôle prépondérant qu'elle remplit dans la sanctification du monde ! Non seulement elle est la reine de l'univers ; non seulement elle est au premier rang par sa sainteté et sa dignité ; mais elle est parmi les élus la première en bonté et en miséricorde, elle est la bienfaitrice universelle, elle est la MÉDIATRICE DU SALUT : c'est par elle que toutes les grâces nous arrivent ! Ce privilège incomparable, qui est la joie des anges et des saints, fait la consolation et le bonheur des habitants de la terre. Oh ! qu'il y a de jouissance pour le cœur à le méditer, à l'approfondir et à en considérer les magnifiques caractères ! Goûtons ce bonheur !

I

Sans doute, il n'y a qu'un seul médiateur principal et nécessaire entre Dieu et les hommes, savoir : Notre-Seigneur Jésus-Christ ; sans doute, toutes les grâces n'ont été méritées en justice que par Jésus-Christ ; sans doute, il n'y a pas d'autre nom par lequel nous puissions être sauvés que le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais il a plu à Dieu d'établir une autre médiation qui tire toute sa force de la première, une médiation secondaire, une médiation de faveur : c'est celle de la très sainte Vierge. Sans que cela fût exigé par la nature des choses, Dieu a voulu se servir de Marie pour la sanctification des âmes ; il a voulu que toutes les grâces nous vinsent par elle. Expliquons cette merveille.

I. Toutes les grâces nous viennent par Marie : d'abord parce que c'est de Marie que nous vient

Jésus, le Sauveur universel. C'est à elle que nous sommes redevables de Jésus et de tous les bienfaits dont Jésus est le principe. « Combien grande, s'écrie Bossuet, est la vocation de Marie, que Dieu a prédestinée avant tous les temps pour donner par elle Jésus-Christ au monde ! Mais il faut encore ajouter que, Dieu l'ayant appelée à ce glorieux ministère, il ne veut pas qu'elle soit un simple canal d'une telle grâce, mais un instrument volontaire, qui contribue à ce grand ouvrage, non seulement par ses excellentes dispositions, mais encore par un mouvement de sa volonté. C'est pourquoi le Père éternel envoie un ange pour lui proposer le mystère, qui ne s'achèvera pas tant que Marie sera incertaine ; si bien que ce grand ouvrage de l'Incarnation, qui tient depuis tant de siècles toute la nature en attente, lorsque Dieu est résolu de l'accomplir demeure encore en suspens, jusqu'à ce que la divine Vierge y ait consenti : tant il a été nécessaire aux hommes que Marie ait désiré leur salut. Aussitôt qu'elle a donné ce consentement, les cieux sont ouverts, le Fils de Dieu est fait homme, et les hommes ont un Sauveur. La charité de Marie a donc été en quelque sorte la source féconde d'où la grâce a pris son cours, et s'est répandue avec abondance sur toute la nature humaine ¹. »

II. Toutes les grâces nous viennent par Marie parce qu'elle les a toutes méritées, non par elle-même, non d'un mérite de stricte justice, mais par Jésus-Christ, d'un mérite de convenance, comme s'expriment les théologiens. Elle les a méritées par le sublime exercice de toutes les vertus. Elle les a méritées en se préparant à devenir la mère du Sauveur par une fidélité parfaite aux grâces de Dieu. Elle les a méritées en donnant Jésus-Christ au monde, en l'élevant, en le nourrissant, en le conservant pour nous. Elle les a méritées pendant toute son existence, mais surtout le vendredi saint, au pied de la croix. Là elle consentit pour la Rédemption du monde à la mort de son Fils ; là elle joignit son immolation à celle de Jésus ; là elle fit plus encore : prêtre secondaire elle offrit au Père éternel le corps et le sang du Sauveur ! « En cette circonstance solennelle, elle eut pour mission non seulement de souffrir avec son Fils, non seulement d'accepter volontairement sa mort, mais d'offrir à Dieu cette mort rédemptrice, et, par cet acte, d'entrer dans toutes les intentions de la Victime. Voilà surtout ce qui l'amène sur la sainte montagne. Elle n'était pas au Thabor, elle est au Calvaire ; elle y est debout comme pour un grand devoir à remplir, debout comme le sacrificateur à l'autel ! ² »

III. Toutes les grâces nous viennent par Marie d'une manière encore plus précise en ce sens que c'est par elle que toutes les richesses spirituelles nous sont communiquées. C'est la récompense de sa sainteté, de ses prières, de ses

¹ Bossuet, 3^e Sermon pour la fête de la Conception (Lebarq, t. V, p. 608).

² Buathier, *Le sacrifice dans le dogme catholique*.

mérites; c'est l'apanage de sa dignité de mère de Dieu. Par un don tout gratuit, par une faveur exceptionnelle du Tout-Puissant, elle est constituée la trésorière des dons de Dieu, la distributrice de la grâce. Bossuet expose admirablement cette gloire de la très sainte Vierge ¹. « Dieu, dit-il, ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par Marie, les dons de Dieu sont sans repentance et cet ordre ne change plus. Il est et sera toujours véritable, qu'ayant reçu par sa charité le principe universel de la grâce, nous en recevions encore, par son entremise, les diverses applications dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne. » Il est et il sera toujours vrai que son consentement ayant été nécessaire pour le mystère de l'Incarnation, il le sera éternellement pour toutes les opérations qui n'en sont que des dépendances. En effet la théologie reconnaît trois opérations principales de la grâce desquelles dépend notre salut : « Dieu nous appelle; Dieu nous justifie; Dieu nous donne la persévérance. La vocation, c'est le premier pas; la justification fait notre progrès; la persévérance conclut le voyage. » Or s'il est de foi qu'en ces trois états l'influence de Jésus nous est nécessaire, il est certain aussi par les Ecritures que Marie est associée à ces trois ouvrages : témoin la vocation de saint Jean, et le premier tressaillement surnaturel excité en lui par la voix de Marie, sitôt qu'elle eut frappé les oreilles de sa mère; témoin le miracle de Cana accompli à la prière de Marie et dont le fruit fut de produire dans les apôtres la foi vive qui procura leur justification; témoin la persévérance de ces mêmes apôtres et de ces mêmes disciples sous les auspices de la mère de Jésus. Ceux qui savent considérer combien les paroles de l'Ecriture sont fécondes et mystérieuses, « connaîtront, par ces trois exemples, que Marie est la mère des appelés, des justifiés et des persévérants, et que par conséquent sa charité féconde est un instrument général des opérations de la grâce. »

IV. Toutes les grâces nous viennent par Marie, c'est-à-dire que toutes les faveurs accordées aux sociétés, aux familles et aux individus passent par ses mains. Elle ne les communique pas physiquement : c'est l'œuvre immédiate, directe et nécessaire de Dieu; mais elle les obtient très efficacement par ses prières. Elle nous obtient beaucoup de grâces que nous ne sollicitons pas; elle nous obtient les grâces que nous implorons de sa bonté; elle nous obtient celles que nous demandons aux saints, car elle appuie les supplications de ceux-ci de son irrésistible crédit; celles même que nous demandons à Dieu, à Jésus-Christ directement, ne nous sont octroyées qu'après son intervention en notre faveur. Ainsi, dit un savant théologien ², quand Dieu répand ses grâces sur chacun de nous, il les accorde,

comme l'Eglise les demande, par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais, d'après la loi providentielle, Marie a toujours sa place auprès de Jésus. Dieu, lorsqu'il donne, ne regarde pas seulement son Fils, il regarde le groupe rédempteur, qui, pour l'application de la rédemption, devient le groupe médiateur ou intercesseur. Dans ce groupe Jésus-Christ est au premier plan. Son intercession est nécessaire et elle pourrait suffire; elle consiste à présenter à Dieu ses mérites, prix surabondant de toutes les grâces, et à demander en même temps pour nous ces mêmes grâces si chèrement acquises. C'est en ce sens que saint Paul représente le Christ « toujours puissant pour sauver ceux qui par lui s'approchent de Dieu, toujours vivant afin de s'interposer pour nous. » Au second plan est Marie. Son intercession n'est pas exigée par la nature même des choses; mais elle convient à l'ordre de la Providence, et Dieu a voulu qu'elle fût nécessaire; elle tire d'ailleurs toute son efficacité de celle de Jésus-Christ. Marie présente donc à Dieu ses propres mérites, unis à ceux de son Fils. Beaucoup plus encore, elle prie en présentant à Dieu les mérites mêmes de Jésus-Christ, ou, pour le dire autrement, Jésus-Christ qui sur la terre a voulu se présenter à Dieu comme le Fils de Marie, veut encore lui être présenté au ciel de la même façon. Présenter Jésus-Christ, unir ses prières et secondairement ses mérites à l'intercession de Jésus-Christ, voilà précisément en quoi consiste le rôle de Marie dans la distribution de la grâce. Pour résumer en quelques lignes toute cette théorie, l'ordre présent des décrets divins veut que tout bienfait surnaturel accordé au monde soit accordé avec le concours de trois volontés et qu'aucun ne le soit autrement : c'est d'abord la volonté de Dieu qui confère toutes les grâces; puis la volonté de Notre-Seigneur, médiateur, qui les mérite et les obtient en toute justice, par lui-même; enfin la volonté de Marie, médiatrice secondaire, qui les mérite et les obtient en toute convenance par Notre-Seigneur.

Tel est le sens magnifique et complet dans lequel il faut entendre que la très sainte Vierge est la médiatrice de notre salut. Par ce simple exposé on peut déjà comprendre l'excellence et la beauté de ce privilège. Mais il ne sera pas hors de propos d'en mettre plus en lumière les principaux caractères : notre dévotion à Marie en tirera certainement grand profit.

II

I. Et d'abord c'est un privilège CERTAIN : les voix les plus autorisées nous l'affirment.

Ecoutons la voix des Pères. Dès les premiers siècles ils reconnaissent équivalamment cette vérité quand ils appellent Marie « la nouvelle Eve, » — « la coopératrice du salut, » — « l'avocate des hommes auprès de Dieu, » — « la mère dévouée de tous les élus. » Ainsi parlent saint Justin, saint Irénée, saint Augustin. A partir du septième et du huitième siècle, ils deviennent plus explicites. En quels termes splendides, magni-

¹ Bossuet, 3^e Sermon pour la fête de la Conception.

² P. de la Broisie, thèse sur cette proposition : *Toutes les grâces nous viennent par la sainte Vierge*, travail solide et très documenté (*Etudes religieuses* du 15 mai 1896; — cf. *Ami* 1896, p. 833).

fiques, s'expriment sur ce sujet les Jean Damas-cène, les André de Crète, les Anselme, les Bernard, les Bonaventure, les Germain de Constantinople ! Pour ne citer que ce dernier : « Pour nous, s'écrie-t-il, éloignés de Dieu par la multitude de nos péchés, c'est par vous, ô Marie, que nous l'avons cherché, et nous l'avons trouvé, et en le trouvant nous avons été sauvés. Aussi votre protection est puissante pour le salut, ô mère de Dieu, et elle n'a besoin d'aucun autre intermédiaire auprès de Dieu. Vraiment votre magnificence n'a point de borne ; votre protection ne se lasse pas ; vos bienfaits sont sans nombre. Car, personne qui soit sauvé sinon par vous, ô toute sainte ; personne qui soit délivré de ses maux, sinon par vous, ô immaculée ; personne qui obtienne un don céleste, sinon par vous, ô toute pure ; personne qui reçoive miséricorde et grâce, sinon par vous, ô toute vénérable ! »

Entendons les *maîtres de la science sacrée*. Saint Liguori dans son livre d'or des *Gloires de Marie*, expose et défend longuement cette proposition : « Que Marie est la dispensatrice de toutes les grâces. » Il affirme que l'opinion qui la soutient est commune aujourd'hui à tous les théologiens et à tous les docteurs ². Elle est enseignée, dit-il, par Véga, Mendoza, Poiré, Crasset et par une foule d'autres. Il n'y a pas jusqu'au Père Alexandre, auteur d'ailleurs si réservé dans ses propositions, qui ne dise aussi que Dieu veut que tous les bienfaits que les hommes attendent de lui, ils les doivent à l'intercession de Marie. Ce Père cite à l'appui de son assertion le fameux passage de saint Bernard : « Telle est la volonté de Dieu qui a décrété que nous obtenions tout par la médiation de Marie. » C'est aussi le sentiment du Père Contenson, en expliquant les paroles que Jésus-Christ adressa sur la croix à son disciple bien-aimé. Et l'illustre Père Suarez ne craint pas de déclarer que c'est le sentiment de l'Eglise, *Sentit Ecclesia*.

Entendons les *Souverains Pontifes* qui, eux aussi, ont célébré cette gloire de la très sainte Vierge. « Marie, dit le savant pape Benoît XIV, est comme le canal céleste, duquel descendent dans le sein des malheureux mortels les eaux de toutes les grâces et de tous les dons ³. » Léon XIII, le pape des grandeurs et des bontés de la Reine du paradis, n'a pas manqué de rendre hommage à ce privilège de Marie. « Elevée au ciel près de son Fils, dit-il, elle commença à veiller sur l'Eglise, à nous assister et à nous protéger comme une mère. C'était le dessein de Dieu qu'après avoir servi d'intermédiaire dans l'accomplissement du mystère de la Rédemption, elle fût pareillement l'intermédiaire de la grâce que ce mystère ferait déborder dans tous les temps et qu'elle jouit pour cela d'une puissance presque sans bornes ⁴. » Et encore : « Toute grâce accor-

dée aux hommes arrive jusqu'à eux par trois degrés parfaitement ordonnés : Dieu la communique au Christ, du Christ elle passe à la sainte Vierge, et des mains de la sainte Vierge elle descend jusqu'à nous ¹. »

Entendons enfin la voix de l'Eglise, qui nous arrive particulièrement par la sainte liturgie. Dans son office quotidien l'Eglise n'adresse pas une prière à Dieu sans la lui présenter par Notre-Seigneur Jésus-Christ et sans recourir secondairement à l'intercession de Marie. La sainte Vierge en effet occupe dans la prière publique une place prépondérante. Les autres saints sont invoqués une fois par an et dans les lieux où ils sont fêtés : Marie est invoquée partout et toujours. Quand les autres saints sont invoqués avec elle, elle passe toujours avant eux. La prière canoniale commence par le *Pater*, lequel est toujours suivi de l'*Ave Maria*, et elle se termine par une des grandes antiennes à la très sainte Vierge, l'Eglise confiant ainsi ses louanges et ses supplications à la céleste médiatrice pour qu'elles soient agréées de Dieu. Et dans le *Triduum* sacré de la semaine sainte, du jeudi saint à Pâques, lorsqu'on supprime presque toute invocation des saints et même l'antienne finale à la Vierge, l'*Ave Maria* continue à être de précepte sept fois le jour, dans chacune des parties de l'office, comme pour faire entendre sans cesse que nous allons à Dieu par Jésus et à Jésus par Marie. — Il n'est pas jusqu'à la disposition du temple sacré qui ne nous dise le sentiment de l'Eglise sur le point qui nous occupe. Nos ancêtres aimaient à consacrer à la Vierge une des portes de leurs temples, ou à placer son image près de celle du Christ dans la décoration du grand portail : c'est que par la Mère et par le Fils on entre dans le royaume de Dieu, c'est-à-dire dans l'Eglise et au ciel. Souvent encore, au plus intime de l'édifice, la statue de Marie était rapprochée de la réserve eucharistique, ou même servait à la soutenir ; et, plus récemment, beaucoup de cathédrales ont adopté l'usage de conserver le Saint-Sacrement à l'autel de la Vierge : c'est qu'on trouve toujours Jésus avec elle et en elle, et que par elle il continue à se donner. *Ad Christum per Mariam* ⁵.

II. Il est donc vrai que Marie est la médiatrice du salut, la dispensatrice du salut. Or ce privilège n'est pas moins GLORIEUX pour la sainte Vierge qu'il est hors de conteste pour le chrétien. Il donne à cette aimable Mère, dans le ciel, le premier rang, après Jésus, dans l'action et dans la bienfaisance. C'est un honneur d'agir : c'est la gloire du Père éternel, au jugement du Sauveur, d'agir sans cesse, *Pater semper operatur*, c'est aussi la gloire de Marie ! Comme Jésus son Fils, elle peut dire, toute proportion gardée : Je suis toujours en action pour faire du bien, *ego semper operor* ! En réalité elle fait partout et constam-

¹ *Sermo in sanctæ Mariæ honam.*

² *Les gloires de Marie*, édit. Mame, p. 76.

³ *Bulle Gloriosæ Dominæ.*

⁴ Encyclique sur le Rosaire de 1895.

⁵ Encyclique sur le Rosaire du 8 septembre 1894.

⁶ De la Broisse, *op. cit.* ; abbé Corblet, *Histoire du sacrement de l'Eucharistie*.

ment sentir les salutaires influences de sa bonté : au ciel et au plus haut des cieux, en ajoutant au bonheur de tous les anges et de tous les saints ; — dans toutes les nations et chez tous les individus, en donnant courage dans les difficultés, en convertissant les égarés, en consolant les affligés, en préservant du malheur, en protégeant dans les dangers, et en excitant au vrai progrès par la pratique généreuse de la vertu ; — jusqu'au fond du purgatoire, où elle répand les suaves consolations de l'espérance et où elle hâte la délivrance des prisonnières de la justice de Dieu. Elle est tout yeux pour connaître les besoins des créatures, tout cœur pour y donner pleine satisfaction !

D'autre part en qualité d'universelle distributrice de la grâce, elle est investie d'une plénitude d'autorité sur tous les élus, sans aucune exception. Il faut, s'ils veulent réussir dans leurs charitables négociations, il faut qu'ils s'adressent à elle en faveur de leurs clients. Il faut qu'elle présente et appuie leurs requêtes auprès de Dieu, pour qu'elles obtiennent leur effet de la miséricorde divine.

De plus, et c'est là une gloire non moins considérable, en vertu de sa qualité de médiatrice du salut, l'enfantement de la mère de Dieu et des hommes, dit le cardinal Pie, est perpétuel, sa fécondité est toujours en acte. Saint Jean l'a vue dans les cieux, revêtue du soleil comme d'un vêtement, ayant la lune sous ses pieds et sur sa tête une couronne de douze étoiles, et elle poussait des cris comme une femme qui enfante douloureusement. Qu'est-ce à dire ? C'est que, du haut des cieux, Marie continue de produire Jésus-Christ en l'enfantant dans nos cœurs ; c'est que Marie, qui nous a donné l'auteur de la grâce, continue d'être la mère de la grâce divine, ainsi que l'enseigne l'Eglise quand elle rapproche l'une de l'autre ces deux invocations : Mère du Christ, Mère de la divine grâce, *Mater Christi, Mater divinæ gratiæ* !

III. Mais je passe rapidement à un troisième caractère du privilège qui constitue Marie distributrice des dons de la grâce. Il est certain, je l'ai expliqué ; il est glorieux pour la sainte Vierge, nous venons de le voir ; j'ai ajouté qu'il est TRÈS CONSOLANT pour nous.

A la vérité il nous impose un devoir, c'est celui de recourir à Marie. Si elle a entre les mains toutes les grâces, il faut donc que nous les lui demandions. Impossible sans cela d'aller à Jésus et d'arriver au ciel. C'est l'ordre établi par Dieu ; c'est l'ordre exécuté, de tout temps, par tous les bons chrétiens.

Mais combien ce devoir est facile à remplir ! Tout en Marie nous provoque à la confiance, sa puissance, sa bonté, sa qualité de mère !

« Honorons donc Marie, dirai-je avec saint Bernard¹, honorons-la du plus profond de nos cœurs, du plus intime de nos affections, de tous nos vœux ; car telle est la volonté de celui qui a

voulu que nous ayons tout par Marie. C'est, dis-je, sa volonté, mais pour notre bien. Car, en tout et par tous les moyens, il prend soin des misérables : il rassure notre crainte, il excite notre foi, il fortifie notre espoir, il chasse notre défiance, il relève notre pusillanimité. Vous craignez de vous adresser à Dieu le Père ; vous fuyiez, effrayé par le son de sa voix. Il vous a donné Jésus pour médiateur. Mais peut-être en lui redouterez-vous encore la majesté divine, car tout en se faisant homme, il est resté Dieu. Voulez-vous un avocat auprès de lui ? Recourez à Marie, la plus pure et la plus sublime des créatures, c'est vrai, mais cependant simple créature. A coup sûr, le Fils exaucera sa mère et le Père exaucera son Fils. Voilà l'échelle des pécheurs, voilà ma plus grande confiance, voilà toute la raison d'être de mon espoir. Quoi donc ! Le Fils peut-il repousser, ou être repoussé lui-même ? est-il possible que le Fils n'écoute pas ou qu'il ne soit pas entendu ? Ni l'un ni l'autre. « Vous avez, » dit l'ange, trouvé grâce devant Dieu. » O bonheur ! Toujours elle trouvera la grâce, et la grâce est notre seul besoin. C'est en effet par la grâce seule que nous sommes sauvés. Cherchons donc la grâce, et cherchons-la par Marie ! »

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi eut un jour une vision bien significative. Elle vit au milieu de l'immensité des mers un navire sur lequel s'étaient réfugiés les serviteurs de l'auguste mère de Dieu. Marie faisait l'office de pilote, elle dirigeait elle-même le navire, et elle conduisait ses enfants au port de la véritable patrie. Par cette vision la Bienheureuse comprit que ceux qui ont confiance en Marie, recourent à elle et vivent sous sa protection, peuvent tranquillement affronter les écueils et les dangers dont ce monde est rempli ; ils seront préservés du naufrage du péché et des gouffres de la damnation. Puissions-nous être du nombre de ces fortunés passagers ! Protégés, dirigés, gardés par la puissante Médiatrice du salut, nous arriverons sûrement au port de la bienheureuse éternité !

INSTRUCTION POUR LA TOUSSAINT

LES HUIT BÉATITUDES

*Beati pauperes... Beati mites...
Beati qui lugent...*

Bienheureux les pauvres... Bienheureux ceux qui sont doux... Bienheureux ceux qui pleurent.

(Matt., v, 3, 4, 5).

C'est dans ces termes que Jésus-Christ débute dans son Sermon sur la montagne, ainsi appelé du lieu où il le fit entendre. Il commence par ce qu'on nomme les huit béatitudes, c'est-à-dire par huit sentences qui sont la base du vrai bonheur. Ceux qui savent en faire la règle de leur conduite sont heureux et bienheureux, dit Jésus-Christ :

¹ *Sermo de Aquæ ductu*, in Nativitate B. M. V.

dans la vie future, après la mort, bienheureux d'une béatitude parfaite; dans la vie présente, heureux d'un bonheur véritable, mais incomplet et seulement commencé, bonheur du voyageur qui se sait dans le vrai chemin de la patrie.

La sainte Eglise, au jour de la Toussaint et pendant l'octave, nous fait lire à la messe l'énoncé de ces huit béatitudes. Peut-être y aura-t-il pour vous, mes frères, un véritable intérêt à ce que je vous expose le sens de ces paroles qui dans leur forme si concise peuvent paraître avoir été dites seulement pour les âmes appelées à une plus haute perfection. Cette erreur trop commune, je voudrais vous en détourner en donnant à chacune des huit béatitudes un mot d'explication. Je commencerai par exposer le sens véritable dans lequel elles s'imposent comme possibles et nécessaires à *tout le monde*. Nous considérerons ensuite les points de vue qui regardent les âmes appelées à une particulière *perfection*.

I

1^o Bienheureux les pauvres d'esprit, c'est-à-dire, ceux qui n'ont pas de la pauvreté une horreur coupable au point de ne pas hésiter à pécher pour ne pas y tomber ou pour en sortir. Ceux qui par la volonté de Dieu sont pauvres et se soumettent à ce pénible état, tout en s'efforçant de l'adoucir par un travail honnête; ceux qui par la permission de Dieu sont riches et savent faire généreusement la part du pauvre, ceux-là sont pauvres d'esprit : bienheureux seront-ils, parce que le royaume des cieux est à eux.

2^o Bienheureux ceux qui sont doux, c'est-à-dire, qui ne se laissent pas emporter par la vivacité et surtout par la colère et la vengeance, qui au contraire s'habituent à parler et à agir avec douceur : ceux-là, dit Jésus-Christ, posséderont la terre; ils seront les rois du monde.

3^o Bienheureux ceux qui pleurent, qui déplorent leurs péchés et ceux des autres, qui s'affligent de voir Dieu tant offensé. Ils seront grandement consolés, au moins dans le ciel, de voir l'offense à Dieu, le péché, devenu à tout jamais impossible.

4^o Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice. La vraie justice, c'est rendre à Dieu ce qui est dû à Dieu : toute autre justice découle de celle-là et la suit nécessairement. Le vrai chrétien est affamé de cette justice, et sa faim sera apaisée quand au paradis il verra Dieu le plus aimé.

5^o Bienheureux les miséricordieux, c'est-à-dire, ceux qui ont un cœur pour la misère. Etre doux ne suffit pas; la douceur sans la compassion serait l'indifférence. Il faut savoir compatir aux misères d'autrui et les soulager. C'est le moyen d'obtenir soi-même miséricorde et d'entendre un jour de la bouche du Souverain Juge la bonne parole que vous savez : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire... etc. »

6^o Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, ceux qui ne laissent souiller leur âme, ni en elle-même,

ni en son corps. Ceux-là verront Dieu de ce regard limpide d'une âme où la lumière divine rayonne comme dans un cristal sans tache. Du reste, c'est écrit : rien de souillé n'entrera dans le ciel, c'est-à-dire, ne verra Dieu.

7^o Bienheureux les pacifiques, ceux qui aiment la paix, mot à mot « qui font la paix, » la paix extérieure avec les autres, la paix intérieure avec eux-mêmes et avec Dieu. Ils seront appelés fils de Dieu, de ce Dieu que saint Paul nomme le Dieu de paix, et aussi les frères de Jésus-Christ qu'Isaïe nomme le Prince de la paix.

8^o Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. Souffrir et être heureux, cela paraît contradictoire; et cependant souffrir pour la justice, c'est-à-dire, pour les droits de Dieu, pour la religion, pour la foi, c'est une bonne fortune; c'est une fortune, puisque par là on achète le ciel. A ceux-là, dit le Sauveur, appartient le royaume des cieux.

Et voilà, mes frères, comment les huit béatitudes s'imposent à tout le monde comme possibles et nécessaires. On peut faire plus; on ne peut faire moins.

II

Mais Notre-Seigneur, après avoir enseigné la foule par des comparaisons et des paraboles, donnait en particulier à ses apôtres et à ses disciples l'explication de ces comparaisons : « A vous, leur disait-il, il est donné de pénétrer les secrets du royaume de Dieu; pour les autres, ils ne le connaîtront qu'en parabole, » c'est-à-dire, d'une manière générale et incomplète. — Et voilà pourquoi nous allons chercher à entrer plus profondément dans le sens des huit béatitudes, pour y trouver une règle de vie plus parfaite et le secret d'un bonheur plus complet. Nous avons vu tout à l'heure ce qui est obligatoire; voyons maintenant ce qui est de conseil.

1^o Les pauvres d'esprit ne sont pas seulement ceux qui craignent plus le péché que la pauvreté, et qui se soumettent à cet état si Dieu le leur impose, ou encore ceux qui ayant de la fortune prélèvent sur leur superflu une large part d'aumônes pour les œuvres de charité et de religion. Ce sont de plus ceux qui étant pauvres, en bénissent Dieu et aiment cet état de pauvreté qui les dispense des charges et qui éloigne d'eux les dangers de la fortune; ou ceux qui étant riches et aisés se contentent du strict nécessaire pour eux-mêmes, afin de pouvoir donner plus largement à Dieu dans la personne des pauvres. Nous en avons connu de ces chrétiens économes jusqu'à la minutie, j'allais dire, jusqu'au ridicule, avares pour eux-mêmes et généreux pour les pauvres et pour les œuvres jusqu'à la prodigalité : vrais pauvres d'esprit, ils cheminaient avec joie vers le ciel par la voie de la première béatitude. — Pourtant, mes frères, nous ne sommes pas arrivés au degré le plus élevé de la pauvreté de cœur et d'esprit, qui est la pauvreté volontaire. Ce sublime du genre, Jésus-Christ dans l'Evangile l'indique à

un jeune homme : Si tu veux être parfait, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel. Cela parut dur au jeune homme ; cela paraît dur à la nature : aussi n'est-ce pas d'obligation, mais uniquement de conseil. Et cependant cela a été et est encore mis en pratique par des milliers et des milliers de chrétiens ; cela se pratique principalement dans la profession religieuse, d'une manière plus ou moins absolue, et parfois de la manière la plus stricte. Saint François d'Assise avec son innombrable famille religieuse en a peut-être été le modèle le plus achevé.

2^o Après la pauvreté, Jésus-Christ recommande la douceur. Pour être parfaite, la douceur aura ses degrés. Elle réprimera sans doute la colère, la vengeance et la simple impatience ; mais elle amortira le choc de la colère par une bonne parole et une réponse calme ; elle supportera l'injure, l'injustice ; il lui arrivera de s'en réjouir devant Dieu comme d'un moyen de pénitence qui lui est offert ; on pourra la voir, selon la parole de Jésus-Christ, présenter l'autre joue à celui qui vient de la souffleter, ou encore rendre le bien pour le mal, et par la charité et les bienfaits finir par vaincre la malveillance, et d'un ennemi se faire un ami, et un ami de Dieu.

3^o Bienheureux ceux qui pleurent, c'est-à-dire, ceux qui vivent dans une sainte tristesse de tout ce qui offense Dieu, leurs péchés et ceux d'autrui ; de tout ce qui éloigne de Dieu et retarde le moment où l'on pourra jouir de sa vue et de sa compagnie. Pour ces âmes, les joies du monde ne sont pas sans fadeur et sans amertume ; les plus pures et les plus légitimes sont incomplètes et insuffisantes. Ces âmes se sentent exilées ici-bas ; elles regardent toujours le ciel au moins d'un œil. Elles répètent volontiers le mot de David : « *Quando veniam et apparebo ante faciem Dei ?* » si bien traduit dans ce couplet d'un de nos pieux cantiques : « Quand vous contemplerai-je — Au céleste séjour ? — Quand, ô mon Dieu, vous y verrai-je, — Tout consumé de votre amour ? »

4^o Avoir faim et soif de la justice, c'est sans doute, nous l'avons dit, désirer que ce qui est dû à Dieu soit rendu à Dieu. — Plus parfaitement, c'est employer les prières, les bonnes œuvres, la mortification intérieure et extérieure, c'est surtout employer ses ressources, ses talents, son temps, sa santé, pour la défense des droits de Dieu : tout cela dans une mesure plus ou moins grande selon la position et la vocation de chacun. A notre époque, de grands et d'admirables exemples sont donnés de ce chef par des gens du monde, par de simples laïques dont le cœur ardent débordé d'un zèle tout apostolique pour les intérêts de Dieu, qui sont les vrais intérêts du monde.

5^o Le mot miséricorde, dans son étymologie latine, *miseria cor datum*, cœur donné à la misère, annonce que les miséricordieux sont ceux qui sont inclinés vers les malheureux par une pitié non pas stérile, mais effective ; par une compassion qui n'aboutit pas seulement à la bienfaisance

purement naturelle, mais à la charité surnaturelle fondée sur l'amour de Dieu. Cette miséricorde chrétienne soulage l'âme, soulage le corps. C'est elle qui de temps en temps fait entendre à certaines âmes élues l'appel de Dieu : « Ecoute, mon enfant, regarde et prête-moi l'oreille, quitte ton peuple et la maison de ton père. » (Ps. XLIV, 11). Toi, tu seras la mère de l'orphelin ; toi, l'institutrice de l'ignorant ; toi, le soutien du pauvre, la servante des malades ; toi, le guide des pécheurs repentants ; toi, l'apôtre des infidèles. — Ainsi, les corps sont soulagés ; les intelligences sont éclairées ; les âmes sont sauvées : et c'est l'œuvre des miséricordieux. Comment à leur tour n'obtiendraient-ils pas miséricorde ?

6^o Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. Ce cœur pur, c'est celui qui a horreur du péché mortel, qui redoute le péché véniel de propos délibéré, celui qui se relève promptement des fautes de pure fragilité ; celui en un mot qui a un souverain respect pour son corps et pour son âme, à cause de son titre d'enfant de Dieu. Mais le cœur pur, c'est surtout celui qui met un soin jaloux à se tenir détaché de toutes les affections purement terrestres, de ces attaches qui l'empêcheraient de concentrer en Dieu les pensées de son esprit et les aspirations de son cœur.

7^o Les pacifiques ne sont pas les patients. Ceux-ci aiment la paix pour eux-mêmes : les pacifiques font la paix et s'efforcent de l'établir en eux et autour d'eux. En paix avec eux-mêmes, leur grand souci est de réconcilier ceux qui sont divisés : conseils, démarches, sacrifices, rien ne leur coûte pour rétablir l'union là où elle est troublée. En paix avec Dieu, leur grand souci est de lui réconcilier les pécheurs ; et ici encore rien ne leur coûte, ni les démarches charitables, pressantes et prudentes auprès de ces pauvres égarés, ni les prières, les mortifications et les aumônes auprès de Dieu. Vraiment pacifiques, ou plutôt vrais pacificateurs, leur préoccupation est de tenir les hommes en paix entre eux et en paix avec Dieu.

8^o Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. — Ici peut-être, mes frères, vous m'objecterez que souffrir plus ou moins pour la justice ne dépend pas de nous, mais appartient à ceux qui par une vocation particulière de Dieu sont exposés à des épreuves et des persécutions plus terribles, comme les martyrs. Cela est vrai. Et cependant si vous sentiez en vous le désir d'une perfection plus grande par les persécutions et les épreuves, voici un secret pour vous les attirer : ne vivez pas de la vie du monde. — Moins vous ressemblerez au monde, plus il vous détestera. Si vous n'adoptez pas ses maximes, il vous insultera ; si vous ne suivez pas ses modes, il vous ridiculiserait ; si vous ne prenez point part à ses fêtes, c'est-à-dire, à ses désordres, il prendra cela pour une injure, et il s'en vengera. — Je résume tout en un mot : plus vous serez engagés dans le camp de Dieu, plus le monde vous traitera en

ennemis ; et de nos jours, comme toujours, le service de Dieu est parfois pour les plus fidèles amis de Dieu une question de pain, dans ce sens que la vie leur est rendue bien difficile, ou au moins bien amère. Heureux ceux qui se rappellent que le royaume des cieux les attend et leur appartient !

Je ne prétends pas, mes frères, avoir épuisé dans ce court exposé les trésors de vie divine que renferment les huit béatitudes. Quoiqu'il en soit, le peu que nous avons vu suffit pour montrer combien de moyens de perfection y sont offerts aux âmes de bonne volonté. — Je conclus en vous indiquant une simple règle de conduite pratique et sage. En religion, vouloir se contenter toujours du nécessaire est imprudent, parce que dans bien des cas on s'expose à ne pas accomplir même le nécessaire. D'autre part, vouloir embrasser tout ce qui est de conseil serait également imprudent, parce que c'est impossible, et qu'essayer l'impossible conduit directement au découragement. Le seul parti sage et pratique, c'est de joindre à l'accomplissement des devoirs la pratique de quelques conseils dans la mesure de notre âge, de nos forces, de notre vocation. C'est la voie qu'ont suivie les saints ; c'est la voie que suivent les âmes de bonne volonté. Dieu veuille que ce soit la vôtre ! Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS SUR L'ANNÉE LITURGIQUE

IX

LA PENTECOTE ET LA TRINITÉ

Spiritus Domini replevit orbem terrarum.

L'Esprit du Seigneur a rempli l'univers.
(Sap., I, 7).

Mes frères,

La troisième partie de l'année liturgique est le temps de la *Pentecôte*, qui compte, depuis le jour de cette fête jusqu'au premier dimanche de l'Avent, une nombreuse série de semaines, variant de vingt-trois à vingt-huit, suivant la date de Pâques. C'est donc la plus longue des trois divisions de l'année liturgique. Elle est consacrée tout entière à honorer le mystère de la sanctification des âmes par les sublimes opérations de la grâce du Saint-Esprit, et à inculquer dans les cœurs les préceptes de la loi chrétienne promulguée solennellement par les apôtres le jour même de la Pentecôte juive. Il y a en effet une relation très étroite entre la Pentecôte des chrétiens et celle des Juifs. Vous savez que celle des Juifs avait été instituée pour célébrer l'anniversaire du jour où Dieu donna sa loi sur le Sinaï, et qu'on devait offrir ce jour-là dans le Temple les prémices de la moisson. Dieu a voulu que ce même jour l'Eglise catholique célèbre solennellement l'anniversaire de la date à jamais mémorable

où le Saint-Esprit descendit sur les apôtres pour faire d'eux les intrépides prédicateurs de l'Evangile, et où les prémices de la moisson évangélique furent offertes à Dieu dans la personne des trois mille Juifs convertis par la prédication de saint Pierre.

C'est, à vrai dire, en ce jour de la Pentecôte que fut définitivement établi sur la terre ce royaume de Dieu, cette Eglise, pour laquelle le Christ avait donné son sang ; c'est à partir de ce jour que sa loi devint obligatoire pour tous ceux à qui elle serait prêchée, et que l'étendard de la Croix fut planté au milieu du monde pour réunir en une seule armée de combattants les Juifs et les Gentils, et les mener tous à la conquête du ciel. Tandis que dans les deux premières parties de l'année nous avons honoré les mystères de la *vie* du Sauveur, et médité les merveilles qu'il a opérées pour nous *racheter*, nous célébrons dans celle-ci la communication des *fruits* de la Rédemption aux pauvres pécheurs par l'opération du Saint-Esprit, et nous admirons dans la vie surnaturelle de l'Eglise les effets de la grâce divine. Nous savons que Jésus-Christ est ressuscité pour nous faire vivre de sa vie, qu'il est monté au ciel pour envoyer le Saint-Esprit à son Eglise ; c'est cette effusion de la vie du Christ dans les âmes par la prédication de l'Evangile, par l'administration des sacrements et la communication de la grâce sanctifiante, qui va nous occuper désormais ; et comme la vie des membres n'est pas autre que celle du chef, il nous est facile de comprendre que cette dernière partie de l'année liturgique n'est que le complément des deux autres. Nous parlerons aujourd'hui de *l'objet de la fête de la Pentecôte*, de *l'esprit des offices de l'Eglise*, et de *la fête de la Trinité* qui termine l'octave.

I

« Celui qui n'aura pas été régénéré par l'eau et le Saint-Esprit n'entrera pas dans le royaume de Dieu. » (Joan., III, 5). Ces paroles de Notre-Seigneur à Nicodème nous montrent clairement le rôle que joue le Saint-Esprit dans l'œuvre de la Rédemption. Pour devenir par le baptême enfant de Dieu et frère de Jésus-Christ, il faut que l'homme né d'Adam pécheur renaisse à une vie nouvelle, car « ce qui est né de la chair est chair ; » or cette nouvelle naissance, cette régénération de la chair est l'œuvre de l'Esprit-Saint, parce que c'est en lui et par lui que les deux autres personnes divines s'unissent dans une vie d'amour sans fin. Pour que la vie du chrétien régénéré par le baptême soit conforme à celle du Christ, il faut donc qu'elle ait pour principe la charité divine répandue dans l'âme par le Saint-Esprit ; pour qu'elle se développe, il faut encore l'action du Saint-Esprit. Saint Jean disait déjà aux Juifs dans le désert : « Je vous baptise dans l'eau pour la pénitence ; mais Il (le Messie) vous baptisera dans l'Esprit-Saint et le feu (de la charité). » (Matth., III, 11). En quittant ses apôtres,

le Sauveur leur avait dit aussi : « Vous serez baptisés dans le Saint-Esprit » (Act., I, 5); il ne parlait pas du sacrement de baptême, que les apôtres avaient déjà reçu, mais de la consécration de leur mission apostolique par l'opération de la grâce du Saint-Esprit. Appelés à régénérer et à sanctifier les âmes par les sacrements, les ministres de l'Homme-Dieu devaient recevoir une effusion abondante des grâces du Saint-Esprit par sa mission visible au jour de la Pentecôte. Toutes les fois qu'il est question dans les Ecritures de la mission d'une personne divine, il s'agit de la communication d'un don divin aux créatures, d'un acte par lequel cette personne, s'unissant d'une manière particulière à une âme, la fait participer à quelque perfection de sa propre nature. Le Fils de Dieu, s'unissant à la nature humaine, y a déposé, comme une divine semence, la dignité d'enfant de Dieu, un titre de noblesse surnaturelle que lui seul pouvait nous communiquer; le Saint-Esprit est envoyé pour faire germer cette divine semence et donner à l'âme la vie de la charité, puis pour la développer et la perfectionner.

La mission du Saint-Esprit s'est faite d'une manière sensible et mystérieuse à la fois au jour de la Pentecôte. Les apôtres étaient réunis dans le Cénacle, ils attendaient dans le calme de la prière le Consolateur promis par leur Maître. Soudain un bruit extraordinaire se fit entendre : c'était un vent violent qui secoua jusque dans ses fondements la maison où ils étaient réunis. La crainte allait s'emparer de leurs cœurs encore si tristes du départ du Sauveur, mais déjà avaient apparu au-dessus de leurs têtes des langues de feu, qui se divisèrent pour se reposer sur chacun d'eux. Aussitôt ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils se mirent à parler toutes sortes de langues, selon que ce divin Esprit leur en donnait le pouvoir. Or, il y avait alors à Jérusalem un grand nombre de Juifs de toutes les nations qui sont sous le soleil, hommes pieux qui étaient venus célébrer dans le Temple la grande fête de la Pentecôte. Dès que le bruit de ce merveilleux événement se fut répandu, ils se réunirent pleins d'étonnement et furent ravis d'admiration en entendant les apôtres parler toutes les langues de leurs différents pays, comme s'ils y avaient été élevés. « Qu'est-ce que cela peut signifier ? » s'écriaient-ils. En vain quelques impies répondaient : « Ne voyez-vous pas qu'ils sont ivres ? — Non, répondit au nom de tous saint Pierre, nous ne sommes pas ivres, mais vous voyez s'accomplir la prophétie de Joël : Je répandrai mon Esprit sur toute chair, et vos fils et vos filles prophétiseront; et je ferai éclater des prodiges au ciel et sur la terre, et tous ceux qui invoqueront le nom du Seigneur seront sauvés. » Puis le prince des apôtres rappela à ses auditeurs stupéfaits la résurrection du Christ, prédite par David et réalisée sous leurs yeux cinquante jours auparavant. Ce Jésus qu'ils ont renié, qu'ils ont crucifié, est vraiment le Christ, le Messie promis à leurs pères, le Fils de Dieu, le Sauveur du monde. « Frères, que devons-nous

faire ? » s'écrièrent les Juifs enthousiasmés. « Faites pénitence et recevez le baptême au nom de Jésus-Christ, pour obtenir la rémission de vos péchés, et vous recevrez les dons du Saint-Esprit. » Et bientôt les pécheurs pénitents demandent le baptême, les apôtres versent l'eau régénératrice sur les fronts, et en ce seul jour près de trois mille âmes purifiées entrent dans l'Eglise du Christ. (Act. II, 2-41).

Que signifient, mes frères, ce vent violent, ces langues de feu, et ce miracle de la prédication des apôtres dans toutes les langues ?

Vous vous souvenez que Dieu avait donné sa loi aux Juifs sur le Sinaï au milieu des éclairs et des roulements du tonnerre, au bruit formidable de trompettes retentissantes. Lorsque le Saint-Esprit descendit pour promulguer la loi de grâce, il annonça par un prodige analogue sa puissance sur le monde. Rien ne résiste à ces ouragans qui soulèvent les flots de la mer et ravagent les campagnes : rien ne pourra arrêter la marche de ces nouveaux conquérants qui, poussés par l'Esprit de Dieu, vont soumettre tous les peuples à l'Evangile. Le vent purifie l'atmosphère, chasse les nuages, rafraîchit et porte partout la vie : la prédication de l'Evangile va chasser les ténèbres de l'idolâtrie et de la corruption, purifier les consciences et régénérer le monde.

Les flammes qui paraissent au-dessus de la tête des apôtres sont encore un signe des mystérieux effets de la grâce du Saint-Esprit. Dieu s'était déjà montré à Moïse dans le buisson ardent comme un feu qui brûle sans se consumer, et Isaïe avait prédit que l'Esprit de la loi nouvelle serait ardent comme le feu (Is., IV, 4); à chaque page de l'Ecriture le feu et la lumière sont des emblèmes de la divinité. L'apparition de langues de feu signifie donc encore ici que c'est un Dieu qui se manifeste pour éclairer les hommes. Mais le feu est aussi un symbole de l'amour : ce Dieu est donc la charité éternelle, la troisième personne de la Trinité, qui procède des deux autres comme une flamme ardente et un rayon de lumière incréée. Comme le feu purifie l'or dans la fournaise, la grâce de la loi nouvelle, la charité purifiera les cœurs (Is., I, 25) en détruisant le péché, et les enflammera d'ardeur pour accomplir le grand commandement de l'amour.

Le feu prend la forme de langues, parce que l'Esprit-Saint doit communiquer aux apôtres le courage de confesser Jésus-Christ et la force de prêcher à tous les peuples sa loi. Ils vont être entraînés devant les tribunaux, menacés de la prison et de la mort s'ils continuent à parler de Jésus crucifié et ressuscité et ils devront répondre à leurs juges : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » Eux qui naguère se cachaient de peur des Juifs, eux qui avaient abandonné leur Maître à ses infâmes bourreaux, ils devront prendre sa défense en face des supplices, et joindre au témoignage de leur parole celui de leur sang. De même que le feu du ciel descendait sur l'autel à la voix des prophètes pour consumer l'holocauste, ainsi

le feu de la charité allumé par l'Esprit-Saint préparera pour le sacrifice ces victimes auxquelles Jésus demandera de confesser son nom au prix de leur vie.

A ces merveilles du vent violent qui ébranle la maison, des langues de feu qui s'arrêtent sur les têtes, devait se joindre un miracle plus frappant encore : les apôtres soudain transformés en héros intrépides courent sur les places publiques et se mettent à prêcher l'Evangile dans toutes les langues. Notre-Seigneur n'avait-il pas promis que ceux qui croiraient en lui « parleraient de nouvelles langues » ? (Marc, xvi, 17), et ce miracle n'était-il pas nécessaire à la rapide diffusion de l'Evangile ? Dès lors qu'il n'y a plus ni Grecs, ni Romains, ni Juifs, ni Barbares, mais que tous les peuples sont appelés à entrer dans l'Eglise catholique, ne faut-il pas que les prédicateurs de l'Evangile puissent se faire comprendre par toutes les nations de l'univers ? Dieu avait jadis puni l'orgueil des hommes, au pied de la tour de Babel, en confondant leur langage ; aujourd'hui, en communiquant aux apôtres le don des langues, il montre que sa colère est apaisée ; il offre à tous les coupables le pardon, et les appelle tous à entrer dans le troupeau du bon et unique Pasteur. Trois mille Juifs répondent aujourd'hui à cet appel ; ce sont les prémices de cette moisson d'élus que le Sauveur rassemblera dans son royaume au jour du jugement. L'Eglise du Christ est constituée, sa loi est promulguée, ses sacrements sont administrés, Pierre a fait entendre au monde étonné cette voix infaillible dont les échos seront répétés sous tous les climats jusqu'à la fin des siècles. Quelle grande et touchante solennité, mes frères, que celle de la Pentecôte ! quel joyeux anniversaire pour tout le peuple chrétien appelé à recevoir, par les mains des ministres du Christ et par l'opération invisible du Saint-Esprit, la régénération et le salut !

II

La fête de la Pentecôte, comme celle de Pâques, est suivie d'une octave solennelle, qui exclut toutes les fêtes de saints, et dont chaque jour a un office spécial. Pour bien comprendre le sens de ces offices, il ne faut pas oublier qu'on administrait solennellement le baptême aux néophytes la veille de la Pentecôte, comme la veille de Pâques. C'est en pensant à ces nouveaux chrétiens que l'Eglise chante : « Le Seigneur les a nourris de la fleur du froment, et les a rassasiés du miel des rochers » (Introït du lundi) ; elle leur dit : « Faites éclater votre joie, remerciez Dieu qui vous a appelés au royaume céleste » (Introït du mardi) ; elle demande « que les lumières du Saint-Esprit les conduise à la connaissance de toute vérité, et que sa grâce en fasse des temples de la gloire divine » (Oraison du mercredi). Nous pouvons exciter dans nos cœurs des sentiments analogues en nous rappelant la grâce du baptême, et toutes celles que Dieu nous a conférées depuis.

Dans les psaumes des matines, et dans plusieurs autres endroits des offices, l'Eglise fait allusion aux grandes œuvres de la création, de la sanctification des âmes, où se manifeste si merveilleusement la puissance du Saint-Esprit. Mais c'est surtout dans l'hymne *Veni Creator* et dans la prose *Veni sancte Spiritus* que sont résumés les enseignements de la théologie catholique : le Saint-Esprit est *Créateur* comme le Père et le Fils, il ne fait qu'un avec eux puisqu'il est le *feu* de l'amour qui les embrase, le *doigt* de la main du Tout-Puissant, l'*onction spirituelle* qui communique à la créature une participation réelle à la vie divine. Non seulement il embellit l'âme régénérée des splendeurs de la justice, mais il dispose toutes les facultés à agir avec facilité à l'aide de ses *sept dons*. De même que l'œuvre de la création s'est terminée le *septième* jour, de même que le Christ a établi *sept* sacrements comme *sept* colonnes pour soutenir son œuvre, ainsi le Saint-Esprit opère notre sanctification par *sept* dons différents, que l'on peut rapporter aux *sept* principales vertus (théologiques et morales). Par ces dons merveilleux le Saint-Esprit éclaire l'intelligence, chauffe les cœurs ; il console les affligés, il fortifie les faibles et les aguerrit pour les grands combats et les prépare à la victoire. Que serait l'âme sans la grâce du Saint-Esprit ? La prose de la messe nous le dit : elle n'aurait aucune vertu, elle ne pourrait rien faire pour le ciel ; c'est cet hôte divin qui la purifie de ses taches, qui l'arrose des eaux célestes, qui amollit sa dureté, qui chauffe son indifférence, qui redresse toutes ses voies, qui donne le mérite des bonnes œuvres, la persévérance dans le bien et la couronne de la gloire éternelle.

Pour compléter ces instructions, qui ne sont pas moins utiles aux fidèles de nos jours qu'aux premiers néophytes, l'Eglise nous rappelle dans les évangiles de la semaine la nécessité de la foi, de la charité, de l'obéissance aux pasteurs légitimes, de la nourriture eucharistique, et nous montre dans les premiers miracles opérés par les apôtres la consécration solennelle de leur mission. Le jeûne avait été suspendu depuis Pâques, mais la nécessité de se préparer à recevoir le Saint-Esprit a fait prescrire le jeûne et l'abstinence de la veille de la Pentecôte, et l'Eglise a placé dans l'octave même de la fête les Quatre-Temps de la saison d'été, pour nous faire comprendre que nous ne pouvons profiter des dons du Saint-Esprit, ni puiser à la source des consolations divines, qu'à condition de joindre à la prière la mortification. Elle veut que nous jeûnions non seulement de corps, mais d'esprit, « et que les pratiques salutaires de la mortification nous amènent à éviter tous les vices et à recevoir les effets de la miséricorde divine » (Oraison du samedi). La sanctification de la vie du chrétien est le but constant que poursuit l'Eglise, elle ne cesse dans tous ses offices de nous exciter au parfait accomplissement de tous nos devoirs, elle veut, selon l'expression de saint Paul (II Cor.

xi, 2), parer nos âmes d'innocence pour les présenter au Christ comme ses épouses ; aussi nous exhorte-t-elle instamment pendant toute cette octave à profiter des dons du Saint-Esprit et à travailler avec ferveur à notre salut. Puissions-nous comprendre ce langage et écouter ces maternelles exhortations, afin de nous mettre entièrement pour tout le reste de notre vie sous la conduite du Saint-Esprit, et de ne jamais le contrister par le péché !

III

La fête de la Pentecôte remonte certainement aux temps apostoliques ; il n'en est pas de même de la fête de la Sainte-Trinité qu'on célèbre le dimanche suivant. D'après un document pontifical du onzième siècle, l'Eglise de Rome n'avait pas encore à cette époque de fête en l'honneur de la Sainte-Trinité ; on pensait que ce mystère était suffisamment honoré par le *Gloria Patri*, par le signe de la croix et les *Doxologies* qui reviennent si fréquemment dans le cours des offices liturgiques, par les *Oraisons* qui se terminent ordinairement par l'invocation des trois personnes divines, enfin par la sanctification du dimanche. Toutefois l'usage s'étant répandu dans beaucoup de diocèses, des Gaules en particulier, de consacrer un jour spécial à honorer la Sainte-Trinité, Jean XXII, au commencement du quatorzième siècle, fixa cette fête, pour toute l'Eglise, au premier dimanche après la Pentecôte. Cette époque est fort bien choisie, car c'est seulement après la Pentecôte que le mystère de la Trinité a été manifesté complètement à l'Eglise par la mission visible du Saint-Esprit. C'est avec raison, dit Durand de Mende, qu'après avoir célébré la fête du Père dans la Nativité de son Fils, celle du Fils au jour de sa Résurrection, celle du Saint-Esprit lors de sa descente sur les apôtres, nous célébrions enfin la fête de la Trinité pour montrer que les trois personnes sont un seul Dieu.

Les Juifs connaissaient bien le Père et le Fils, mais ils n'avaient qu'une idée vague de l'Esprit-Saint ; on croit même que le mystère d'un Dieu en trois personnes n'était pas enseigné au peuple, trop grossier pour l'accepter facilement et trop porté à l'idolâtrie. Mais lorsque Jésus-Christ eut promis d'envoyer son Esprit à l'Eglise pour la consoler, l'instruire et la diriger, lorsque cette promesse eut été solennellement remplie au jour de la Pentecôte, lorsque les apôtres eurent commencé à baptiser, à remettre les péchés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, le mystère fondamental de la religion du Christ était promulgué, et désormais personne n'entrerait dans l'Eglise que par la foi à la Trinité une et indivisible. La mémoire de la promulgation du mystère de la Sainte-Trinité se rattache donc naturellement à la fête de la Pentecôte ; et puisque le Saint-Esprit descend dans les âmes pour y répandre la foi avec l'espérance et la charité, n'est-ce pas le premier effet de son action de nous faire exprimer notre croyance au Dieu un en trois

personnes, afin d'espérer en lui et de l'aimer de toutes nos forces ?

Rappelons-nous bien, mes frères, que notre raison est impuissante à sonder les mystères de notre foi. Dieu a voulu nous cacher des vérités qu'il ne nous révélera qu'au ciel : croyons-les fermement, appuyés sur le fondement inébranlable de sa parole. Supplions le Saint-Esprit de mettre en nos cœurs cette foi ardente et simple qui ne demande qu'à se soumettre à l'autorité de l'Eglise, interprète infaillible de la doctrine du Christ ; en face de ces mystères incompréhensibles qui confondent notre raison, reconnaissons notre faiblesse, et soupirons après le moment si désiré où le Dieu trois fois saint nous fera contempler, en récompense de notre foi, les beautés infinies de sa gloire ! Ainsi soit-il.

DISCOURS POUR LA BÉNÉDICTION D'UN ORGUE

LA VOIX DE L'ÉGLISE

*Benedicite Dominum et confitemini
illi in voce labiorum vestrorum...
Laudate eum in organo.*

Louez le Seigneur et rendez-lui gloire
par le chant de vos lèvres... Louez-le
sur les orgues.

Mes frères,

Depuis que l'Eglise a reçu de son divin fondateur la mission de conduire l'homme à Dieu, elle s'est ingéniée à chercher les moyens les plus propres à lui faire atteindre cette fin. Et pour cela, elle l'a saisi par tous les côtés de sa nature. Elle s'est adressée tour à tour à son esprit et à son cœur, à ses sens et à son imagination, pour graver en lui ses préceptes et ses enseignements. Il n'est pas de créature dont elle n'ait su tirer parti, pas d'art qu'elle n'ait invité à contribuer avec elle au bien des âmes et à la gloire de Dieu.

Elle a chargé l'architecture d'élever au Souverain Seigneur un temple digne de lui, et l'architecture est venue avec la correction de ses lignes, la symétrie de ses formes, l'élégance de ses contours, le calcul de ses proportions, la hardiesse de ses masses.

Elle a chargé la sculpture de redire son histoire, et la sculpture est entrée dans l'Eglise. Elle a reproduit tous les faits de la religion, elle les a groupés dans des bas-reliefs le long des murs, sur les chapiteaux de ses colonnes, à la porte du temple ; elle a essayé de faire resplendir dans le marbre, le bois, l'airain ou la pierre, quelques rayons de la beauté de Dieu, de ses anges et de ses saints.

Elle a demandé à la peinture d'achever cet enseignement symbolique, et la peinture a desiné sur les vitraux ou sur les murailles ces

images parlantes, véritable catéchisme en couleur, pour rappeler au chrétien la perfection idéale de l'Homme-Dieu, les joies et les douleurs de la vierge Mère, l'héroïsme du martyr, les grâces célestes de la virginité, les grandeurs de la sainteté.

Enfin elle a demandé à l'art une voix pour son temple, et la musique est venue mettre au service de l'Eglise, pour élever les âmes jusqu'à Dieu, ce qui remue le plus profondément notre nature à la fois intellectuelle et sensible : la puissance et l'harmonie du son.

Je crois donc entrer dans l'esprit de la solennité qui nous rassemble aujourd'hui, en vous parlant de la voix de l'Eglise, qui est tout à la fois le son qui sort de nos lèvres et celui que produit l'instrument que nous allons tout à l'heure consacrer au service de Dieu par une bénédiction spéciale. En d'autres termes, le rôle du *chant* dans l'Eglise, et le rôle de l'*orgue* dans la musique religieuse, tel sera le partage de ce discours.

I

Si vous consultiez les spécialistes, ils vous diraient que la musique est le premier des arts, et que le chant est la plus belle des musiques. Il y a en effet dans le chant un enlèvement, un saisissement de l'âme irrésistible, et nul d'entre vous, même le moins expert dans cet art, n'y a échappé une fois ou l'autre. Les incrédules eux-mêmes se laissent subjugués et ravir, et plus d'un qui ne connaît que trop, hélas ! le chemin du théâtre et des lieux de plaisir, prend parfois celui de l'Eglise pour y assister à ses spectacles et entendre ses chants. On en a vu plus d'un aussi abandonner peu à peu la première voie qui le menait au désordre et à la perdition, pour suivre désormais la seconde au bout de laquelle son cœur goûtait des joies sans mélange et son oreille entendait des accords chastes et mélodieux. « Il n'est âme si revêche, disait Montaigne, qui ne se sente touchée de quelque révérence à ouïr le son dévotieux de nos orgues et l'harmonie si posée et religieuse de nos voix. »

Voilà pourquoi, mes frères, la religion et la musique sont deux vieilles amies. Voilà pourquoi nous les voyons se prêter à travers les âges un mutuel concours.

Chez les Juifs une large part était faite à la musique et au chant dans le culte du vrai Dieu. Le chant des psaumes et des hymnes sacrés se prolongeait dans le temple de Jérusalem entre le sacrifice du matin et le sacrifice du soir. David organisait en chœurs d'innombrables phalanges de lévites. Représentez-vous, mes frères, Israël partagé en deux groupes immenses : les ministres du Seigneur d'un côté, le peuple de l'autre ; les premiers entonnent les psaumes, et à chaque verset la foule répond... Quel duo sublime à la gloire de Dieu !

Le christianisme recueillit pieusement les traditions musicales de la religion juive. Dès leurs

premières réunions, quand les fidèles de Jérusalem s'assemblaient pour assister à l'immolation de la victime eucharistique, ils chantaient des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels. Et d'après saint Augustin, le chant d'Eglise aurait eu pour premiers maîtres non seulement les apôtres, mais le Sauveur lui-même : « Quant au chant des hymnes et des psaumes, nous avons là-dessus l'exemple et le précepte du Seigneur lui-même et des apôtres. » Et il disait encore : « Que de douces larmes n'ai-je pas versées, ô mon Dieu, en écoutant vos hymnes et vos cantiques ! La voix de votre Eglise me remuait jusqu'au fond de l'âme. A mesure que les suaves accents de la prière retentissaient à mon oreille, la vérité pénétrait dans mon cœur, qu'elle enflammait d'amour. Sous l'impression de piété que j'en éprouvais, des larmes d'émotion coulaient de mes yeux et je m'en trouvais heureux. »

Si quelque chrétien des premiers siècles ressuscitait et entraînait tout à coup dans l'une de nos églises, au village ou à la ville, il serait singulièrement surpris d'entendre, chantés par un ou deux chœurs souvent mal exercés, les mêmes psaumes qui de son temps étaient chantés, comme le raconte saint Jean Chrysostome, « par les jeunes gens et les vieillards, les riches et les pauvres, les femmes et les hommes, les esclaves et les maîtres, tous ensemble formant une seule et même mélodie. » — « La liberté de chanter, dit-il encore, est la même pour tous, et c'est ainsi que la terre devient l'image du ciel. »

Dès que l'Eglise au sortir des catacombes peut organiser son culte public, elle s'efforce de constituer un système musical conforme à la majesté des cérémonies sacrées. Saint Ambroise commence cette œuvre, achevée par saint Grégoire. Les Pères, les saints, les docteurs oublient pour un instant les soins accablants et les préoccupations de leur ministère pour promouvoir et organiser le chant sacré.

Ce chant que l'Eglise s'est créé est un chant à elle, d'un caractère spécial, éminemment propre à exprimer le sentiment religieux sous toutes ses formes, un chant qui par sa noble simplicité est à la portée de tous, grave et tempéré, sans molle délicatesse ni agitation fiévreuse. Il a des tons pour la joie et la tristesse, pour le combat et la victoire, et soit qu'il supplie ou qu'il triomphe, soit qu'il appelle l'enthousiasme ou qu'il invite aux larmes, ses accents tour à tour sévères et doux, solennels et plaintifs, laissent après eux des impressions que nul chant profane n'est capable de produire. Qui d'entre vous n'a éprouvé dans le cours de sa vie ses salutaires effets ? Qui ne s'est senti remué jusqu'au fond de l'âme par cette mélodie si familière et pourtant si saisissante ? Vous aurez beau prêter l'oreille aux accents d'une musique purement profane : ils vous laisseront froids et insensibles, ou bien ils exciteront en vous des émotions plus vives que bienfaisantes. Le chant sacré, c'est la joie pure et tranquille, c'est le cantique de la patrie céleste

deviné et pressenti au milieu des douleurs de l'exil, c'est le cri de l'âme chrétienne qui a soif d'amour, de bonheur et d'immortalité ¹.

Ainsi l'avait bien compris notre immortel Gounod, qui n'a voulu, lui l'auteur de tant de belles œuvres de musique religieuse, qui n'a voulu pour ses funérailles que la messe de *Requiem* en plain-chant.

Aussi, ne l'oublions pas, le chant qui convient avant tout dans une église, c'est le plain-chant. Car on ne doit employer dans l'Eglise qu'un genre de musique conforme à l'esprit, au caractère, au sens des cérémonies religieuses, et propre à exciter la dévotion des fidèles. Or, le chant grégorien que l'Eglise revendique comme sien, possède avant tout autre ces qualités et doit être employé dans les offices divins. Que parfois on y ajoute des compositions qui sont vraiment animées d'un souffle chrétien, cela n'est point défendu; mais il faut absolument proscrire toute musique théâtrale, sensuelle, légère et fantaisiste.

Le plain-chant, avec le cantique simple et populaire, voilà donc quel doit être le premier objet de nos soins, de notre étude et de nos efforts. Mais vous, mes frères, vous devez nous seconder dans cette œuvre. Il est des contrées où l'usage s'est conservé que l'assistance prenne part au chant des offices. Tel est bien encore le désir de l'Eglise, et c'est une des raisons pour lesquelles elle a conservé dans sa liturgie tant de parties communes, afin que les fidèles les connaissant par cœur puissent s'associer au chant. Rien n'est émoüvant et entraînant comme ce spectacle de toute une assistance prenant part au chant de l'office. Chanter avec l'Eglise ce que l'Eglise chante, c'est la meilleure manière de s'associer au culte; aussi l'on ne saurait trop exhorter les hommes et les jeunes gens à mêler leurs voix au lutrin. C'est ainsi que l'on donne aux offices de l'attrait, de la vie, de la majesté, que l'on fonde des traditions et des habitudes qui sont les éléments les plus puissants de la vie paroissiale. Et à ce sujet permettez-moi un trait qui peut-être vous fera sourire, mais qui me paraît instructif.

Dans une paroisse que je connais, quelques hommes avaient dès leur enfance pris l'habitude, qu'ils ont gardée du reste, d'unir leurs voix à celles des chantres. Une année, ils se laissèrent tenter par un train de plaisir qui devait les conduire au bord de la mer. C'était le jour de la fête patronale. Pour la première fois peut-être ils allaient manquer au lutrin. Ils trouvèrent moyen de tout concilier, emportèrent leur livre d'office et firent retentir les plages de la Boule et du Pouliguen des chants du répons et de la prose du saint patron. Enfantillage! dira quelqu'un, et moi je dis que c'est là un indice sérieux d'esprit paroissial: quand on agit ainsi, on prouve qu'on est vraiment attaché à sa paroisse.

Mes frères, ne vous étonnez pas de nous voir descendre à ces détails tandis que de plus grandes

œuvres sembleraient réclamer toute notre application. Il n'y a rien de petit dans le service de Dieu. Nous savons que le chant de l'Eglise est la voix de cette épouse mystique du Christ, se consolant dans son terrestre pèlerinage, qu'il doit être un écho le plus parfait possible des concerts de la Jérusalem céleste et soulever les âmes en leur redisant sans cesse dans une langue comprise de tous le divin et consolateur *Sursum corda!*

II

La voix du temple, c'est donc d'abord et surtout le chant sacré qui sort de nos poitrines et de nos lèvres et qui monte vers Dieu comme l'expression des sentiments religieux qui nous animent. Il est évidemment la plus belle des musiques et la plus digne de Dieu, car la voix humaine, c'est l'âme raisonnable et libre, intelligente et aimante, qui prie, qui pleure ou qui tressaille d'allégresse.

Mais l'Eglise a pensé qu'il y avait place aussi dans la maison du Seigneur pour l'instrument qui fait l'objet de cette fête et qui seul partage avec l'homme le privilège de chanter pour Dieu dans l'Eglise.

Qu'est-ce que l'orgue? L'orgue est une puissante harmonie qui accompagne et soutient les voix qui prient, qui les supplée et les remplace.

Oui, l'orgue, c'est une *puissante harmonie*. L'homme a créé ingénieusement un grand nombre d'instruments qui reproduisent et sa propre voix et toutes celles qu'il entend dans la nature: voix du tonnerre qui gronde, de la foudre qui éclate, du vent qui souffle à travers les arbres des forêts ou sur l'immensité des mers; voix des grandes eaux qui tombent en cascades ou qui rugissent dans l'océan; voix suave et mélodieuse de l'oiseau caché sous le feuillage et qui fait retentir nos campagnes de ses chants les plus variés. Toutes ces voix et bien d'autres, l'orgue les imite en les idéalisant, il les réunit dans une puissante harmonie; en lui viennent se rencontrer tous les échos de la création: il chante comme l'oiseau, il murmure ou siffle comme le vent, il gronde comme l'ouragan, il éclate comme la foudre, il essaie même de dérober au ciel quelques-uns de ses accents, puisqu'il a ses voix célestes. Le vôtre, mes frères, œuvre d'un facteur habile, ne compte pas moins de 4126 tuyaux produisant autant de sons divers et fondus ensemble dans une vaste harmonie. Chaque tuyau a sa forme, chaque languette son timbre, chaque ouverture sa grandeur, chaque jeu ses variations, et cependant, quand tout est mû par un principe intelligent, de merveilleux accords en résultent. Ecoutez ce puissant instrument lorsqu'il est touché par une main d'artiste: les notes se mêlent, s'entrelacent, les unes brèves, les autres longues; celles-ci montent, celles-ci descendent, toutes prévues par le génie de l'organiste et concourant à ne former qu'un seul même concert, qu'une seule et puissante harmonie.

Le rôle de l'orgue est d'accompagner les voix

¹ Mgr Freppel.

humaines. Celle-ci est trop aiguë et celle-là trop rude ; en se mêlant à elles, l'orgue les fond et en corrige les défauts. Dès son apparition dans nos temples son unique fonction fut de soutenir et de diriger les voix. Les historiens nous le représentent comme se mêlant au chant religieux d'une manière si intime qu'il ne se faisait entendre qu'avec lui et pour lui. Rien n'est beau, mes frères, comme l'unisson soutenu par un grand nombre de voix de toute nature, auxquelles la toute-puissance de l'orgue vient joindre ses harmonies grandioses.

Le rôle de l'orgue est d'accompagner les voix *qui prient*. Il n'est point fait pour cette musique frivole qui trouble le recueillement et emporte l'âme dans un torrent de distractions vulgaires, loin du Dieu qu'elle est venue adorer. Il ne se prête pas à ces compositions sensuelles, éternelles, qui s'emparent de la partie inférieure de l'être humain et éveillent en elle des passions qu'il faut laisser dormir en présence du tabernacle. L'orgue répugne à cette musique tourmentée dont les tours de force cherchent à surprendre l'attention, à produire l'étonnement et à donner en spectacle l'habileté d'un homme, quand il ne faudrait penser qu'à la grandeur de Dieu.

L'orgue est fait pour tout ce qui est pur, grave, large, profond, élevé, capable de toucher et d'attendrir, de faire couler de pieuses larmes, d'exciter à de saintes pensées, de soulever les âmes vers Dieu.

On dit que Bossuet ne monta jamais dans la chaire avant de s'être agenouillé devant son crucifix. Puissent tous nos artistes ne mettre jamais les doigts sur le clavier de leur orgue avant de s'être agenouillés devant le Dieu du tabernacle, et lui avoir demandé le souffle sacré d'une pieuse inspiration ! Les grands maîtres l'ont fait, Mozart, Beethoven, Gluck et Bach étaient de religieux artistes. Haydn surtout cherchait dans la prière le secret de ses plus touchantes mélodies, de ses plus suaves harmonies, et quand l'inspiration venait à lui manquer, le chapelet à la main il priait Dieu de la lui continuer.

Enfin, l'orgue *supplée* nos voix. C'est là surtout le rôle du grand orgue. Il est certains moments de l'office divin où les voix se taisent pour le laisser chanter. Oh ! alors, s'il est tenu par une main habile guidée par une âme d'artiste chrétien, quelles délices pour les auditeurs, — vous en saurez quelque chose tout à l'heure, — et quel auxiliaire pour la prière ! Tour à tour joyeuse ou plaintive, grave ou douce, sa voix remue toutes les puissances de l'âme. Tantôt elle monte et s'élève comme l'esprit qui tend vers Dieu sur les ailes de la prière ; tantôt elle replie ses ondes harmonieuses comme l'âme qui retourne sur elle-même dans la conscience de sa faiblesse ; elle éclate par intervalles comme les sanglots d'un cœur brisé par la douleur ; elle suit l'âme à travers tous ses mouvements et dans ses situations diverses ; elle prie avec le juste, pleure et espère avec le pécheur, soupire avec le malheureux ; elle

est bien en toute vérité après le chant religieux la deuxième voix du temple chrétien ! ¹

Mes frères, je ne sais si dans les annales de l'Eglise on trouverait des pages plus magnifiquement lugubres que celles inspirées à saint Grégoire le Grand par les calamités de son temps. De quelque côté que le Pontife tournât ses regards, il n'apercevait que des gouffres qui se creusaient, des ruines amoncelées, des catastrophes inouïes, invasions barbares, villes ravagées, empires croulants ; les plus lointains horizons étaient illuminés par la lueur de gigantesques incendies, et tout près de lui la campagne romaine ressemblait à un cimetière où le grand cadavre de la reine des nations gisait déshonoré et mutilé. Aussi, quelles lamentations ! « Si nous regardons autour de nous, nous ne voyons que le deuil ; si nous prêtons l'oreille, nous n'entendons que des gémissements ; les villes sont détruites, les châteaux abattus, les champs dépeuplés. Rome est vide et l'incendie est dans ce désert. » ²

Lorsque saint Grégoire se sentait envahi par ces funèbres pensées, où donc allait-il chercher la consolation, et que faisait-il pour ranimer l'espérance dans son cœur ? Il allait d'abord raconter ses tristesses à l'adorable Crucifié ; puis lorsqu'il avait baigné son âme dans la rosée céleste de la prière, il montait à la petite chambre où il donnait à quelques enfants des leçons de musique sacrée, et là il respirait, son âme retrouvait le calme et l'espérance ; ces enfants innocents et pieux à qui il apprenait à chanter les louanges de Dieu lui étaient comme une vision d'un meilleur avenir, et leurs voix fraîches et pures lui faisaient oublier le sinistre fracas des ruines.

Une consolation semblable vous attendra lorsque vous pénétrerez dans ce temple. Vous y viendrez peut-être obsédés par de tristes pensées, accablés par le découragement, le cœur brisé par les peines de la vie, l'âme meurtrie par le péché... Oh ! alors de cet instrument béni sortira une voix douce et forte, éclatante et intime, qui fera entendre à chacun le langage qui lui convient. Vous écouterez cette voix expressive, vous vous laisserez toucher par ces accents. Désormais cet orgue sera associé à vos réjouissances et à vos tristesses, il sera de vos fêtes comme de vos deuils, il chantera avec vous, il priera avec vous, il pleurera avec vous ; il ramassera vos chants, vos sanglots, vos prières, vos gémissements, et il les portera jusqu'au trône de Dieu pour les faire redescendre sur vous en grâces et en bénédictions. Ainsi soit-il.

¹ Mgr Freppel.

² Abbé Pergeline.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

II

LA PRIÈRE

j

Différentes espèces de prières (suite)

§ 6

La prière en commun

— Voyons, Eugène, si vous avez bien retenu ce que nous avons dit des différentes espèces de prières.

Qu'est-ce que la prière vocale ?

— C'est la prière faite avec la voix, en prononçant des paroles.

— Qu'est-ce que la prière mentale ?

— C'est la prière faite uniquement par l'âme, l'esprit et le cœur, sans que la voix y prenne aucune part.

— Qu'est-ce que la prière particulière ?

— C'est celle que l'on fait comme simple particulier, en son nom personnel.

— Qu'est-ce que la prière publique ?

— C'est la prière que l'on fait comme représentant de l'Eglise, au nom de la société des fidèles.

— Qu'est-ce que la prière en famille ?

— C'est la prière que font les membres de la famille réunis ensemble pour rendre leurs devoirs à Dieu et lui demander ses bénédictions.

— Aujourd'hui, mes enfants, nous allons dire quelques mots de la prière en commun pour terminer la question des différentes espèces de prières.

1

Sa nature

— Jean n'aime pas prier Dieu tout seul. Alors, pour n'être pas seul et isolé en priant Dieu, il va chercher ses voisins pour faire la prière tous ensemble ;

Dites-nous, Joseph, le nom qui pourrait convenir à cette sorte de prière ?

— C'est la prière en société ou en commun.

— Nous venons de faire tous ensemble une petite prière avant le catéchisme ;

Que faut-il en penser ?

— C'est aussi une prière en commun.

— Tous les dimanches, les fidèles se réunissent ensemble à l'église, soit pour le chapelet, soit pour la prière du soir, etc.

Que dites-vous de la prière faite ainsi par les fidèles réunis ensemble ?

— C'est encore la prière en commun.

— Qu'est-ce donc que la prière en commun ?

— C'est la prière faite par plusieurs personnes réunies pour prier ensemble.

2

Sa puissance

— La puissance de la prière particulière est-elle bien grande, Angéline ?

— Nous avons vu qu'elle est assez grande pour Délivrer des maux les plus graves,

Procurer les biens les plus précieux,
Accomplir des prodiges,
Triompher des démons,
Et commander à Dieu Lui-même.

+

— Maintenant, que dites-vous de la puissance de la prière en famille ?

— La puissance de la prière en famille est bien plus grande que celle de la prière particulière.

— Pourquoi ?

— D'abord parce que Notre-Seigneur aime tant qu'on se mette ensemble pour faire la prière, qu'Il a promis d'être au milieu de deux ou trois personnes réunies en son nom pour prier son Père.

— Ensuite ?

— Ensuite, parce qu'il y a des âmes innocentes qui prennent part à la prière en famille.

+

— A présent, Céline, je vous demande si la prière en commun a autant de puissance que la prière en famille ?

— Elle en a presque toujours autant, et souvent même davantage.

=

— Pourquoi en a-t-elle autant ?

— Premièrement, parce que dans la prière en commun il y a plusieurs personnes réunies, comme dans la prière en famille.

— Deuxièmement ?

— Deuxièmement, parce que dans la prière en commun il y a ordinairement des petits enfants, et par conséquent des âmes innocentes, comme dans la prière en famille.

—

— Si dans la prière en commun il se trouvait moins de personnes réunies ou moins d'âmes innocentes que dans la prière en famille ?

— Alors la prière en commun pourrait avoir moins de puissance que la prière en famille.

=

— On vient de dire, Julie, que la prière en commun a souvent plus de puissance que la prière en famille ;

Je voudrais savoir pourquoi ?

— C'est d'abord parce que souvent dans la prière en commun il y a plus de personnes réunies que dans la prière en famille.

— Ensuite ?

— C'est ensuite parce que le nombre des âmes innocentes qui prient est souvent plus grand dans la prière en commun que dans la prière en famille.

— La puissance de la prière est donc en rapport avec le nombre des personnes réunies ou des âmes innocentes qui y prennent part ?

— Oui.

— Est-ce bien difficile à comprendre ?

— Il suffit pour cela d'un peu de bon sens.

—

— Dites-nous, Marie, un petit fil de chanvre a-t-il beaucoup de force ?

— Il n'en a presque point.

— Pourrait-il porter un fardeau bien lourd ?

— Nullement.

— Plusieurs fils de chanvre auront-ils plus de force qu'un seul ?

— Evidemment, mais à une condition.

— A quelle condition ?

— A la condition d'être réunis ensemble.

— Des milliers de fils ainsi réunis ensemble auront-ils une force bien grande ?

— Ils auront une force telle qu'ils pourront porter les fardeaux les plus lourds et résister aux efforts les plus violents.

— *Quel est donc le résultat de l'union des fils de chanvre ?*

— Une force d'autant plus grande que les fils sont plus nombreux.

— *Quel sera le résultat de l'union des fidèles dans la prière en commun ?*

— Une puissance d'autant plus forte que les fidèles réunis seront plus nombreux.

— *Maintenant, Georges, une goutte d'eau pourrait-elle ravager une contrée entière ?*

— Point du tout.

— *Des gouttes d'eau nombreuses auraient-elles cette puissance ?*

— Non, si elles restent séparées, Oui, si elles se trouvent réunies.

— *N'a-t-on pas vu trop souvent la puissance désastreuse de cette union des gouttes d'eau ?*

— Malheureusement oui.

— *Qu'a-t-on vu ?*

— On a vu
Des contrées entières ravagées,
Des récoltes emportées et perdues,
Des arbres déracinés,
Des maisons renversées et détruites,
Des hommes et des animaux noyés,
Des digues rompues, etc., etc.

— *Et tous ces désastres étaient causés par l'union des gouttes d'eau ?*

— Oui.

— *Qu'est-ce que cela prouve ?*

— Cela prouve que, selon le dicton populaire, l'union fait la force.

— *Après cela, que faudra-t-il penser d'une prière qui sera faite par une foule de fidèles réunis ensemble ?*

— Cette prière aura une force irrésistible sur le cœur de Dieu.

— *Voici, Justin, deux armées en présence : l'une de cent mille hommes, l'autre de dix mille.*

Dans l'armée de cent mille hommes, chaque soldat combat à l'aventure, isolé, sans union, sans cohésion avec ses camarades ;

Au contraire, dans l'armée de dix mille hommes les soldats sont tellement unis qu'ils semblent ne faire qu'un ;

Dites-nous de quel côté sera la victoire ?

— Elle sera du côté de la petite armée de dix mille hommes.

— *Pourquoi ?*

— Parce que l'union rendra cette armée plus redoutable et plus forte que l'autre.

— *Ne connaissez-vous pas des exemples qui sont la preuve de cette vérité de simple bon sens ?*

— Oui.

— *Ainsi ?*

— Ainsi la petite armée d'Alexandre le Grand vint à bout des armées innombrables de Darius.

— *Ainsi encore ?*

— Ainsi encore le petit carré des Pyramides mit en fuite les nuées de Musulmans qui voulaient l'écraser.

— *Si, au lieu de prier isolément, tous les fidèles avaient soin de s'unir dans la prière, de prier en commun ;*

Qu'arriverait-il ?

— Une telle prière serait victorieuse de tous les ennemis de la société chrétienne.

3

Quelques-uns de ses effets

— *Ne pourriez-vous pas, Julien, nous citer quelques exemples de cette puissance irrésistible de la prière en commun ?*

— On peut déjà citer l'exemple de la ville de Ninive.

— *Faites-le.*

— Sur l'ordre de Dieu, le prophète Jonas vient annoncer aux Ninivites que dans quarante jours leur ville sera détruite.

A cette nouvelle effrayante tous les Ninivites s'unissent dans la pénitence et la prière, implorant la miséricorde divine.

— *Et quel est le résultat de cette prière en commun ?*

— C'est que les Ninivites sont pardonnés et leur ville épargnée.

+

— *Racontez-nous, Henriette, comment saint Pierre fut délivré de la prison de Jérusalem.*

— Hérode avait emprisonné saint Pierre pour le faire mourir.

La veille de sa mort, Pierre, attaché par deux chaînes, dormait entre deux soldats, pendant que d'autres soldats gardaient l'entrée de la prison.

Soudain, l'ange du Seigneur touche Pierre et lui dit :

« Lève-toi, mets tes chaussures ainsi que ton manteau, et suis-moi. »

Et voilà que Pierre, délivré de ses chaînes, suit l'ange du Seigneur, si bien que les portes de la prison s'étant ouvertes d'elles-mêmes, il sort dans la rue et va retrouver et réjouir par sa présence l'assemblée des fidèles qui s'étaient réunis dans la maison de Marie mère de Jean.

— *Que faisaient donc ces fidèles ainsi rassemblés dans la maison de Marie ?*

— Ils ne cessaient de prier pour la délivrance de Pierre.

— *Comment priaient-ils ?*

— Ils priaient en commun.

— *Leur prière a-t-elle été exaucée ?*

— Oui, attendu qu'elle a obtenu la délivrance miraculeuse du chef de toute l'Eglise.

+

— *A présent, Lucien, voulez-vous nous rappeler l'histoire de la Légion fulminante ?*

— En l'année 174, l'armée romaine, enfermée dans un défilé très étroit, devait périr de soif, ou se rendre aux barbares.

Ce que voyant, les soldats catholiques d'une légion se mettent à genoux tous ensemble et prient de tout leur cœur.

Aussitôt le ciel se couvre de nuages, et pendant qu'une pluie bienfaisante tombe sur le camp romain, une grêle épouvantable écrase et disperse les ennemis.

— *Que prouve ce fait merveilleux ?*

— La grande puissance de la prière en commun.

+

— *Vous souvenez-vous, Marcel, de la peste effroyable qui dévasta la ville de Rome en 680 ?*

— Oui, et ses victimes se comptaient par milliers.

— *Comment ce terrible fléau cessa-t-il ?*

— Il cessa grâce à une procession faite en l'honneur des reliques de saint Sébastien.

— *Cette procession n'était-elle pas une prière en commun ?*

— Oui, attendu que les fidèles s'étaient réunis pour demander la fin de cette redoutable peste.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que la prière en commun a fait voir une fois de plus sa puissance irrésistible.

+

— Lisez-nous, Ernest, cette autre histoire.

— Les armées de l'empereur Charles-Quint allaient périr sous les murs d'Alger, tandis qu'une tempête effroyable était déchaînée contre la flotte, dernier espoir de salut.

L'empereur épouvanté se promenait à grands pas dans sa tente, attendant le secours de Dieu ou l'anéantissement de l'armée et de la flotte.

Il fait venir alors l'amiral et lui dit :

« Combien de temps nos vaisseaux peuvent-ils encore tenir sur leurs ancres ? »

« Deux heures au plus, » répond l'amiral consterné.

Alors l'empereur, qui était très chrétien, s'écria :

« Nous sommes sauvés ! car il est minuit, et tous les religieux ainsi que toutes les religieuses d'Espagne vont prier pour nous. »

En effet, la tempête ne tarde pas à se calmer, si bien que la flotte et l'armée peuvent regagner tranquillement les rivages de la patrie.

— Que prouve cette histoire ?

— Elle prouve une fois de plus que la prière en commun mérite toute notre confiance.

4

Sa pratique

— Saint Chrysostome nous dit :

« Si nous sommes trop faibles quand nous prions seuls, rassemblons-nous dans la maison du Seigneur, et là nous pourrions tout. »

Et il ajoute :

« N'alléguez pas que vous pouvez bien prier dans vos maisons. »

« Oui vous le pouvez, mais pas avec autant de fruit que lorsque vous priez avec la société des fidèles, en union avec les prêtres qui offrent les gémissements de toute l'assemblée. »

Dites-nous, Ernestine, ce qu'il faut penser de ce langage de saint Jean Chrysostome ?

— C'est une exhortation pressante à la prière en commun.

+

— Tous les ans, Notre Saint Père le Pape Léon XIII recommande aux fidèles de se réunir ensemble pour réciter le chapelet selon ses intentions ;

Qu'est-ce que cette recommandation du Souverain Pontife ?

— C'est une invitation persévérante à la prière en commun, adressée à tous les enfants de l'Eglise par leur vénéré et bien-aimé Père.

— Pourquoi le Souverain Pontife réitère-t-il si souvent cette invitation ?

— Parce qu'il connaît très bien la puissance et les avantages de la prière en commun.

+

— L'Eglise appelle souvent les fidèles dans la maison du Seigneur, en dehors du saint sacrifice de la messe, et les exhorte de tout son pouvoir à se réunir auprès des autels pour y prier ensemble.

Pourquoi ces appels si fréquents et ces exhortations si pressantes ?

— Pour amener les fidèles à la pratique fréquente de la prière en commun.

+

— Parmi les différentes communautés religieuses qui couvrent la surface de la terre,

Les unes se consacrent à l'éducation si difficile et si pénible de la jeunesse ;

Les autres se dévouent au soulagement de toutes les misères humaines dans les hôpitaux, les ambulances, les léproseries, etc. ;

Celles-ci adoptent les petits orphelins, qui deviennent leurs enfants ;

Celles-là recueillent et soignent avec un amour tout filial de pauvres vieillards abandonnés ;

Vous en voyez d'autres qui vont à domicile secourir l'indigent, ou sur les champs de bataille panser les blessés et consoler les mourants.

Les impies les plus forcenés sont contraints d'admirer le dévouement de ces héros et héroïnes de la charité.

Toutefois ces impies se dédommagent en jetant la pierre à celles des maisons religieuses qui se vouent uniquement à la prière en commun.

Dites-nous, Joséphine, s'ils ont raison ?

— Ils ont tout à fait tort.

— Pourquoi ?

— Parce que ces maisons religieuses, en se vouant à la prière, rendent les plus grands services aux peuples.

— Quels services ?

— Elles obtiennent la persévérance aux justes et la conversion aux pécheurs.

Elles apaisent la justice divine et l'empêchent de nous infliger les châtiments mérités.

Elles attirent les bénédictions du ciel sur la terre et procurent ainsi le bonheur, la prospérité et la paix aux nations.

— Elles font donc tout à la fois l'office de paratonnerres et d'anges gardiens ?

— Oui, car elles éloignent la foudre prête à frapper, et protègent la patrie par leurs ferventes prières.

— Au lieu de jeter la pierre à ces maisons religieuses, que devrait-on faire ?

— On devrait les bénir et surtout les imiter autant que possible.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire, on devrait se livrer à la pratique de la prière en commun.

+

— Vous allez, Victor, nous dire quelles sont vos résolutions ?

— Quand je serai seul, je ne manquerai pas de faire une prière particulière, et j'aurai toujours soin de la faire en union avec Notre-Seigneur, la sainte Vierge, les anges et les saints.

— Et quand vous serez en famille ?

— Quand je serai en famille, je m'efforcerai de maintenir ou d'établir l'excellente coutume de la prière en famille.

— Et lorsque l'Eglise vous appellera, d'une manière ou de l'autre, à faire la prière en commun ?

— Alors je quitterai tout pour répondre à son appel, et je serai très heureux de m'unir à l'assemblée des fidèles pour faire tous ensemble la prière la plus agréable à Dieu, la plus puissante et la plus efficace de toutes les prières, la prière en commun.

— Si vous êtes fidèle à ces bonnes résolutions ?

— Mon bonheur est assuré pour ce monde et pour l'autre.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

POUR LA FÊTE DE LA TOUSSAINT

1^{re} Instruction

L'EXISTENCE D'UNE AUTRE VIE

Credo vitam venturi sæculi.
Je crois à la vie future.

Mes frères,

C'est le propre de la fête d'aujourd'hui d'arracher nos pensées à la vie présente pour les fixer sur la vie qui est au-delà de celle-ci. Or, je veux vous entretenir de ce qui fait aujourd'hui l'objet de toutes vos réflexions; je veux vous parler de la vie future, simplement pour vous rappeler qu'elle existe. Sujet bien digne des méditations du chrétien, et de tout mortel. Voyez cet être majestueux qui se promène quelque temps sur la terre et regarde le ciel. Il se dit le roi de la création, et il l'est en effet. Grande est sa puissance, grande est sa gloire. Mais soudain il succombe et disparaît. Quelques années plus tard le fossoyeur retire de la terre des ossements arides et un peu de poussière. Or cet être-là, c'est nous. Voilà pourquoi nous avons besoin de savoir si décidément c'est là tout ce qui reste de l'homme, si pour lui tout finit au tombeau. L'humanité tout entière, même celle qui ne fut pas ou n'est pas encore chrétienne, a toujours cru le contraire. Ce sont les preuves de cette croyance universelle, devenue un article de notre Symbole, que je vais vous rappeler. Pour cela je vous ferai entendre trois témoins autorisés qui attestent d'une voix commune l'existence d'une autre vie : la *tradition*, la *raison*, la *religion*.

I

Interrogeons d'abord l'histoire et la tradition des peuples; demandons aux différentes nations qui se sont succédées sur notre globe quelles ont été leurs croyances sur la vie future. Nous avons pour cela deux sources d'information : les monuments et les écrits.

Chez tous les peuples, les existants et les disparus, les civilisés et les barbares, nous trouvons des monuments qui nous attestent la foi en une autre vie. Ce sont les tumulus informes dont les sauvages recouvrent la fosse où ils ont déposé leurs morts. Ce sont les tombes modestes ou les splendides mausolées des peuples civilisés. Ce sont les murs dont ceux-ci entourent les champs funéraires pour les préserver de toute profanation. Ce sont les pyramides où les Egyptiens d'il y a cinq mille ans déposaient leurs cadavres entourés de bandelettes comme des nouveau-nés.

Pourquoi tant d'honneurs autour d'une chair qui se corrompt ? Les bêtes ne connaissent pas le cercueil, elles ne s'occupent point des restes de leurs semblables. D'où vient donc que l'homme

seul s'en occupe ? Les écrits des différents peuples nous renseignent sur ce point.

Pour les races peu civilisées, ce culte des morts avait sa source dans la conviction que les hommes continuaient de vivre après leur mort à l'endroit même où on les avait ensevelis. Telle était la croyance de notre pays avant l'introduction du christianisme. A la fin des cérémonies funèbres, c'était la coutume, chez nos aïeux, de s'approcher de la fosse, d'appeler trois fois le mort par son nom et de lui dire aussi par trois fois : « Que la terre te soit légère ! » Voilà également pourquoi on mettait à côté du mort, dans son cercueil, les objets qu'il avait aimés sur la terre; pourquoi aussi, à certains jours, on apportait des aliments sur sa tombe.

Chez d'autres peuples plus éclairés, le respect des corps après le trépas s'appuyait sur la foi à la résurrection. Les Egyptiens, par exemple, sont le plus ancien peuple connu, puisque leur histoire remonte à près de trois mille ans avant Jésus-Christ. Eh bien ! nous retrouvons aujourd'hui dans les pyramides et les sarcophages de l'antique Egypte des rituels où il est dit que les âmes des morts sont jugées dans une autre vie, et qu'un jour elles reprendront leurs corps.

Ai-je besoin de dire que cette croyance, commune à plusieurs peuples idolâtres, est un dogme pour les chrétiens ? Ceux-ci, pour exprimer leur foi, ont appelé du nom de « cimetière » le lieu où ils enterrent leurs morts. Or cimetière est un mot grec qui veut dire « dortoir. » Aux yeux du chrétien, les défunts sont comme la fille de Jaire : ils ne sont pas morts, mais endormis.

Ces témoignages suffisent pour nous convaincre que, toujours et partout, l'humanité a cru à l'existence d'une vie future. Que faut-il en conclure, sinon que cette vie existe ? Le consentement de tous les hommes sur ce point ne peut être expliqué que par une révélation divine remontant à l'origine des temps. Elle s'est plus ou moins altérée avec les différents peuples ; mais le fond en a été conservé partout. Eh bien ! Dieu ne peut pas avoir trompé l'humanité sur cette question capitale. Il ne peut même pas lui avoir permis de se tromper. Autrement il faudrait douter de sa providence.

« Lorsque l'automne commence à diminuer les jours, à refroidir l'atmosphère, à dépouiller les arbres, vous voyez les hirondelles s'élever dans les hautes régions de l'air, comme pour sonder l'horizon et y découvrir un pays que n'attristeront pas les rigueurs de l'hiver. Elles s'appellent par des cris perçants, se rassemblent sur nos toits, et gazouillent un hymne d'adieu à la terre hospitalière qui a abrité leurs nids. Quand l'heure est venue, elles partent toutes ensemble pour d'autres climats. Vous n'avez pas besoin de les suivre pour savoir que ces climats existent et que leur migration ne se fait pas dans le vide. L'instinct qui les emporte à sa raison d'être et son but. — Maintenant vais-je croire que l'homme est moins bien doué que les fragiles pèlerins de l'air, et que de-

puis des milliers d'années il ne transmet d'une race à l'autre ses espérances d'immortalité que pour aboutir au néant? Cela n'est pas possible. Les espérances de l'humanité doivent avoir, comme l'instinct des espèces inférieures, sa raison d'être et son but déterminé. Lors donc que j'entends sortir des traditions religieuses de l'humanité ce cri unanime : A la vie future! je me sens obligé de croire qu'il y a une vie future. » (Mon-sabré).

II

Après le témoignage de la tradition, écoutons celui de la raison.

La raison nous dit en premier lieu que l'âme ne peut mourir avec le corps et qu'elle lui survit.

Entre toutes les preuves qu'on en peut donner, n'en choisissons qu'une, la plus facile à comprendre. Il est démontré scientifiquement que la matière dont se compose notre corps se renouvelle sans cesse, fragments par fragments; de sorte qu'au bout d'un certain temps, sept ans au plus, il ne reste plus en lui la moindre parcelle de ce qu'il était auparavant. Et pourtant dans l'homme à qui ce corps appartient, il y a quelque chose qui ne change pas, un principe qui reste toujours le même. Voyez par exemple un vieillard de quatre-vingts ans. Plus de douze fois, son corps s'est complètement renouvelé; et à ne considérer que les molécules matérielles qui forment ce corps, il n'est plus rien de ce qu'il fut. Cependant cet homme-là se rappellera ce qu'il a fait il y a quarante, cinquante, soixante ans; il peut encore rougir d'une faute commise en son enfance, se réjouir d'un succès de ses premières années. Qu'y a-t-il donc en lui qui se souvient, qui pense, qui se réjouit? Ce n'est pas le corps, puisqu'il ne contient plus un seul atome de ce qu'il était en ce temps-là. C'est donc un autre principe. Appelez-le comme vous voudrez. Moi je l'appelle une âme. Et j'ai le droit de faire le raisonnement suivant : si cette âme n'a subi aucune altération au milieu des décompositions partielles et constantes du corps, il en sera de même au jour de la décomposition totale et dernière. L'âme résiste aux modifications de la matière : elle est simple et spirituelle.

Ici vous pouvez me faire une objection. Sans doute, direz-vous, l'âme, étant simple, ne peut périr par décomposition; mais Dieu qui l'a créée ne peut-il pas l'anéantir? — Mes frères, Dieu est tout-puissant : il pourrait donc anéantir nos âmes. Mais aussi il est juste : c'est pourquoi il ne le peut pas. Vous entendez bien : il ne le peut pas. Je vais vous en donner la raison.

Plus je rentre en moi-même, dirai-je avec J.-J. Rousseau, plus je lis avec clarté ces mots écrits au fond de mon être : Sois bon et tu seras heureux. Ces mots ne peuvent avoir été gravés dans ma conscience que par mon auteur. Si donc il est juste, il doit tenir sa promesse. Or, à considérer l'état actuel des choses, il ne tient pas sa promesse, il ne la tient pas. Souvent, très souvent

dans le monde où nous sommes, tout réussit au méchant, pendant que l'homme de bien est dans l'adversité. Il faut donc une autre vie où la justice sera rendue.

Et ne me dites pas que les hommes travaillent à corriger ce désordre. Ce qu'ils font dans ce but n'est rien, absolument rien, auprès de ce qu'il y aurait à faire. Ils glorifient quelques actes vertueux; mais ils en méconnaissent le plus grand nombre, et en même temps ils honorent et flattent les vices. Ils décernent quelques prix de vertu; mais pour deux ou trois braves gens qu'ils couronnent, combien d'actes louables restent sans récompense! Ils punissent les crimes; mais pour le petit nombre de fautes que réprime la justice humaine, il y en a bien les neuf dixièmes qui lui échappent.

Non, mes frères, on a beau faire : s'il n'y avait pas d'autre vie où la justice sera rendue, nous aurions le droit d'élever la voix pour blasphémer Dieu et lui jeter ce cri : Vous êtes un menteur, vous m'avez trompé. Eh quoi! le juste et l'impie auraient un sort pareil? Le second aurait même généralement plus de succès que le premier? Dieu verrait cela et pourrait le tolérer? Un Christophe Colomb, après une vie entière de vertus et de sacrifices, meurt dans la misère, et l'on met avec lui dans son cercueil les chaînes dont on récompensa sa découverte. Au contraire un Hérode se baigne toute sa vie dans le sang et la luxure, à sa mort on lui fait de splendides funérailles et on lui décerne le titre de grand. Ce contraste entre la vertu humiliée et le vice triomphant se renouvelle tous les jours. Et vous voudriez qu'un même néant reçoive et confonde les justes et les criminels! Non, mille fois non! Et n'eussé-je que la voix de ma conscience qui m'ordonne de croire à la justice, cela me suffirait pour proclamer l'existence d'une vie future.

III

Mais il nous reste un troisième témoin : c'est la religion, c'est l'Eglise du Christ.

La voix des deux premiers témoins était devenue impuissante à se faire assez entendre : la tradition s'était obscurcie, la raison n'était plus écoutée. Aussi l'humanité ne savait plus que croire sur la question capitale de la destinée. Un des plus grands génies du monde païen le déclarait : Il faudrait, disait-il, qu'un Dieu vienne du ciel pour instruire l'homme sur ce point.

Eh bien! le désir de Platon s'est réalisé, le maître qu'il souhaitait a fait entendre sa voix. Le Christ, Fils de Dieu et Fils de l'homme, habitant du ciel et pèlerin de trente-trois ans sur la terre, est venu redire aux hommes cette vérité méconnue : que la vie présente n'est pas la seule, que même elle n'est rien autre chose sinon une préparation de la vie future. « N'estimez pas trop, disait-il, la vie du corps, ne craignez pas ceux qui peuvent vous la ravir. Mais craignez celui qui pourrait perdre votre âme pour la vie éternelle.

Au lieu de thésauriser sur cette terre que demain il faudra quitter, amassez-vous pour l'autre vie des trésors qui ne redoutent ni les vers, ni la rouille, ni les voleurs. » — Il disait encore : « Vous êtes en cette vie comme des serviteurs qui attendent leur maître. Si à son retour celui-ci les trouve sur leurs gardes, il les fera asseoir à un éternel banquet. Car à la fin le Fils de l'homme rendra à chacun selon ses œuvres. »

Ainsi parlait Jésus. Et il a confirmé son témoignage par le triple sceau de ses vertus, de ses miracles et de son sang. Il a fait plus. Voulant que ses paroles fussent sans cesse répétées aux hommes qu'il avait rachetés, il institua tout exprès pour cela un ambassadeur auprès des hommes. C'est son Eglise. Sur le point de remonter au ciel, il dit à douze pêcheurs de Galilée, toute l'Eglise enseignante de ce temps-là : « Ce que je vous ai dit à l'oreille, allez le crier sur les toits jusqu'aux extrémités du monde, jusqu'à la fin des temps. » Les apôtres ont obéi : ils ont prêché et prêchent toujours aux hommes Jésus crucifié et Jésus ressuscité, c'est-à-dire le mépris de la vie présente et l'estime de la vie future. Mortels, vous n'avez aucune raison de rejeter ce témoignage de l'Eglise. Car il n'est pas le sien, il est celui de Dieu. Quand un roi envoie un ambassadeur chez une nation étrangère, il lui donne des lettres de crédit ; et cet ambassadeur ainsi autorisé est respecté au même titre que le roi dont il tient sa mission. Jésus-Christ, ayant chargé son Eglise d'une ambassade auprès des hommes, lui a donné à elle aussi ses lettres de crédit. Pour les rappeler d'un mot, ce sont les nombreux miracles et les nombreuses prophéties par lesquels elle a été annoncée, fondée et propagée. Quand l'Eglise, pour remplir sa mission, nous crie qu'il y a une autre vie, et qu'il dépend de nous de nous la rendre heureuse, nous devons accepter ses paroles comme celles de Dieu même. Ecouter l'Eglise, c'est écouter Jésus-Christ.

Mes frères, vous venez d'entendre trois voix autorisées, celle de la tradition, celle de la raison, celle de la religion, qui vous crient unanimement : Il y a une vie future. Il est temps maintenant de tirer les conclusions pratiques de cette vérité. Il y a une autre vie : donc il faut y penser. Celle-ci est courte : donc il ne faut pas perdre de temps. L'autre est éternelle : donc il faut la préférer et la préparer. Chrétiens qui m'écoutez aujourd'hui et qui mourrez demain, qu'avez-vous fait jusqu'à présent pour l'autre vie ? Que comptez-vous faire désormais ? Mortels abusés, nous dit saint Augustin, jusqu'à quand vous passionnerez-vous pour cette amie infidèle qui s'appelle la vie présente ? Elle est cruelle et désagréable, et vous la chérissez uniquement. Elle est de peu de durée, et vous vous y attachez avec ardeur. Elle vous prévient de ses trahisons, et vous lui donnez toute votre confiance. Cependant vous oubliez de préparer l'autre vie, la seule précieuse, la seule véritable, la seule qui ne finira pas. Ah ! mes frères, désabusons-nous enfin, et souvenons-nous dorénavant

que deux mots résument notre destinée : mériter le bonheur en ce monde et le posséder en l'autre, et qu'en dehors de cela il n'y a qu'absolue vanité.

2^e Instruction

DES DIFFÉRENTES VOIES PAR LESQUELLES LE BON DIEU CONDUIT LES HOMMES AU PARADIS

Vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat.

J'ai vu une grande foule que personne ne pouvait compter.
(Apocal., vii, 9).

Quelle est, mes frères, cette multitude toute étincelante de lumière et qui nage au sein des délices du paradis ? C'est l'innombrable famille des cieux, composée de millions d'élus, choisis dans tous les peuples, tous les lieux, tous les âges et toutes les conditions. Ils sont venus de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi, s'asseoir au banquet céleste avec Abraham, Isaac et Jacob. Mais Dieu qui les a tous appelés, les a conduits au suprême bonheur par des voies bien différentes.

On peut distinguer quatre de ces voies diverses par lesquelles le Père céleste amène au séjour de la gloire ses enfants de la terre. Ou plutôt *les élus se partagent en quatre classes*. Les premiers obtiennent le ciel gratuitement, sans aucun mérite de leur part. Les seconds l'emportent d'assaut ; Dieu est en quelque sorte contraint de le leur donner. Les troisièmes y sont introduits comme malgré eux. Les quatrièmes enfin l'achètent par les exercices ordinaires de la vie chrétienne.

I

Ceux qui obtiennent le ciel gratuitement, sans aucun mérite personnel, ce sont les petits enfants qui meurent immédiatement après avoir reçu le baptême, et avant d'avoir joui de l'usage de la raison. On les appelle *voleurs* du paradis. Ils y entrent de plein pied, avec la robe blanche de l'innocence dont les a revêtus leur mère la sainte Eglise. A leur arrivée les anges du ciel émerveillés demandent les uns : *Quels sont ceux-ci qui nous arrivent vêtus de robes blanches ? Et d'où viennent-ils ?* Et les autres répondent : *Ils viennent de la grande tribulation et ont lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau*. Le nombre de ces heureux enfants n'est pas petit. Plus de deux mille entrent chaque jour au ciel. Là, assis au milieu des anges, ils voient Dieu face à face, ils l'aiment, ils le louent et le possèdent pour toute l'éternité.

Leur mort prématurée a peut-être fait couler bien des larmes. Mais quelle consolation pour des parents chrétiens de savoir ces chers enfants parfaitement heureux, heureux d'un bonheur qu'ils ne peuvent plus perdre ! Les temps où nous vivons sont si mauvais et si pleins de dangers, la pratique constante de la vertu est si difficile et

si rare, que ces enfants seront peut-être parmi leurs frères et sœurs les seuls qui verront Dieu, les seuls qui prieront pour leurs parents et leur ouvriront les portes du paradis. Pères et mères chrétiens, ne les pleurez pas comme morts ; ils vivent parmi les anges, anges eux-mêmes, et vous les reverrez un jour au ciel ravissants de beauté.

II

La seconde classe d'élus comprend ceux qui emportent le ciel d'assaut, et contraignent en quelque sorte le bon Dieu à le leur donner. Ce sont les âmes d'élite, les héros chrétiens, les martyrs, les saints. Le nombre en est grand. Depuis la mort du Christ sur la croix, quelles légions de ces âmes héroïques apparaissent au sein de l'Eglise catholique ! Regardez, mes frères, elles jaillissent de partout, sans interruption comme sans nombre. Après les apôtres et les onze millions de martyrs des trois premiers siècles chrétiens, ce sont des foules immenses qui se vouent à la chasteté, à l'obéissance, à la pauvreté ; ce sont des armées qui se renouvellent à chaque siècle depuis dix-huit cents ans. Qui dira le nombre des enfants de saint Antoine, de saint Basile, de saint Benoît ? Qui peindra les multitudes qui se lèvent tout à coup sur les pas de saint Dominique et de saint François ? Comment énumérer les familles de saint Ignace, de saint Philippe de Néri, de saint Vincent de Paul, de saint Alphonse de Liguori ? Et les femmes luttent avec les hommes, et souvent les surpassent en nombre, en activité, en héroïsme, en sainte ferveur. Ces héros chrétiens ne se rencontrent pas seulement dans le cloître sous l'habit religieux : il y en a dans tous les rangs de la société, dans le clergé, dans la noblesse et parmi les laboureurs et les simples ouvriers. Ils brillent comme une lumière et comme une flamme, embaumant les cités et les villages et y entretenant l'élévation, la noblesse de cœur, le mépris de la terre, la sainte virilité de l'âme.

Et même dans notre siècle si froid, si terne et si impie, la race des saints est loin d'être éteinte. Elle est toujours vivace et multiplie sur tous les points du monde catholique ses nobles rejetons, aussi beaux, aussi vigoureux qu'aux premiers jours du christianisme. Témoin ces canonisations et ces béatifications que l'Eglise renouvelle chaque année. Témoin ces légions de missionnaires, prêtres, frères et sœurs, qui arrosent de leurs sueurs et souvent de leur sang les terres infidèles ou encore barbares. Témoin ces milliers de héros chrétiens, hommes et femmes, qui, les uns à l'école, les autres à l'hôpital ou au chevet des moribonds, s'élancent avec ardeur à la poursuite de la sainteté, à la conquête du ciel par la pratique des conseils évangéliques. On en a fait la remarque : depuis quelques années surtout le bon Dieu sème avec profusion dans le champ de son Eglise les grâces de vocation extraordinaire ; il multiplie ses appels à la perfection ; et ces appels

sont entendus et compris par une foule d'âmes de bonne volonté. Non, mes frères, la race des saints n'est pas épuisée, même au milieu des impiétés et des corruptions du monde moderne. Quelle est la cité, la paroisse, qui ne compte plusieurs de ces personnes sincèrement dévouées à Dieu et à son service, qui, au milieu du tracassé des affaires, des difficultés et des scandales du siècle, mènent la vie pieuse et pure des habitants du cloître ? Oui, nombreuses et belles sont aujourd'hui encore ces phalanges de héros qui emportent d'assaut le ciel et ses immenses richesses.

III

Mais voici une troisième classe d'élus : ce sont ceux que le bon Dieu amène au ciel en quelque sorte malgré eux. Pour les y introduire il se sert d'une verge qui leur paraît dure, cruelle même, mais sous les coups de laquelle se cachent des trésors d'une tendresse ineffable. Voyez ce jeune homme, l'orgueil et la joie de ses parents. Tout lui sourit au seuil de la vie, un avenir heureux et brillant s'ouvre devant lui. Son père et sa mère que l'affection aveugle le poussent dans la voie large, pleine de précipices. L'enfant s'y jette à corps perdu : il va fatalement tomber dans l'abîme éternel. Mais cet enfant a un Père au ciel, un Père qui pense à lui, qui l'aime et veut le rendre éternellement heureux. Il sait, ce Père céleste, que son enfant, s'il continue ce train de vie, se perdra sans retour. Alors que fait-il ? Vite il le prend : ou le poussait aux séductions et aux dangers du siècle ; et la mort l'enlève de ce monde, avant que la malice ait pu s'enraciner dans son cœur. Combien d'enfants, de jeunes gens, de jeunes filles doivent leur bonheur éternel à un trépas prématuré ! Ils mouraient peut-être à regret, mais Dieu les voulait auprès de lui dans le ciel, c'est pourquoi il les a pris.

D'autres fois c'est un homme que sa position et ses richesses exposent à tous les charmes séducteurs de la gloire et du plaisir. Presque fatalement il va succomber à la tentation et oublier au sein des joies malsaines de la terre les biens du Paradis. Que fait alors son Père du ciel ? Il ménage une catastrophe, un accident qui ruine ses espérances terrestres et lui en montre le néant et la vanité. Revenu à des idées plus justes, il s'applique à la recherche du royaume de Dieu, et poursuit avec ardeur la conquête des biens qui ne périssent pas. Non, mes frères, ne murmurons pas, quand la Providence nous enlève nos richesses et nous prive de notre influence et d'une position honorable et glorieuse. Bénissons plutôt la main bienfaisante de notre Père qui nous détache de la terre pour nous contraindre en quelque sorte à conquérir le ciel.

Mais le moyen ordinaire dont se sert la bonté divine pour amener comme de force au ciel une foule d'âmes, c'est la maladie. La maladie, en effet, surtout quand elle se prolonge et que la douleur physique laisse à l'âme quelque répit,

apporte avec elle trois grâces insignes, qui ouvrent les portes du ciel : elle éclaire, elle humilie, elle purifie.

La maladie *éclaire*, parce qu'elle fait réfléchir. Pour le plus grand nombre des hommes, la vie présente n'est qu'un mirage. Les rêves s'y multiplient, les illusions s'y succèdent. On s'agit dans un tel tourbillon d'affaires, de soucis, de plaisirs; qu'on en perd la juste notion des choses et l'idée exacte de leur valeur. Ce qui est inutile paraît important; ce qui est dangereux, séduisant; ce qui est mauvais, délectable; seul l'unique nécessaire est oublié. L'ombre s'étend aussi sur la route; le chemin s'encombre d'idoles; on marche à l'aventure, c'est-à-dire que l'on court à l'abîme.

Mais voici qu'au plus rapide de cette folle course la main de Dieu arrête brusquement le voyageur et le jette brisé sur un lit de douleur. Dès lors tout change. Du sein des ténèbres de la maladie sort pour l'homme droit une lumière dont les rayons éclairent l'un et l'autre monde, les vanités de l'un et les réalités éternelles de l'autre. Les ombres se dissipent; chaque objet reprend ses proportions; les choses apparaissent telles qu'elles sont. Devant la claire vue de l'éternité les masques tombent. Que reste-t-il? Rien; rien que le mot de l'Esprit-Saint : *Tout est vanité, hormis aimer Dieu et le servir.*

La maladie *humilie*. En pleine possession de la santé, l'homme sent une exubérance de forces qui l'exalte et l'enivre. C'est que la vie est une puissance, et comme toute puissance elle peut donner le vertige. Lorsque dans les veines de l'homme elle coule à pleins bords, elle engendre vite l'orgueil; et pour peu qu'aux forces physiques s'ajoute la fortune, l'homme en arrive à se croire indépendant de ses semblables, et de Dieu lui-même. De qui a-t-il besoin? Que ne peut-il pas? Qui lui résistera? L'espace s'ouvre devant lui; les horizons sont immenses et radieux; aucun rivage n'est trop éloigné pour ses pieds, aucun fardeau trop lourd pour ses bras. On est content : le navire vogue, le vent enfle les voiles. On voit ses amis : on discute, on raisonne, on dresse des plans, on commence et on termine cent affaires. Ainsi passent les jours. Soudain la maladie a touché ce superbe. Sa tête s'appesantit, son esprit se voile, ses pieds chancellent, ses bras défaillent, et ses mains ne peuvent même plus porter à sa bouche le remède prescrit. Lui qui ne voulait dépendre de personne, dépend de tous et de tout : de ses proches qui l'entourent, des voisins qui le visitent, des médecins qui l'assistent, de l'atmosphère qu'il respire, du soleil, de la pluie, du bruit et du silence, des hommes et de Dieu. Bon gré mal gré, l'orgueil s'évanouit, et l'humilité le remplace dans le cœur et y prépare les voies à la miséricorde divine. C'est alors que la maladie commence son œuvre de *purification*.

C'est, mes frères, un fait d'expérience : les jours prospères sont difficilement des jours de vertu. Les fautes s'y accumulent ordinairement; et le péché se précipitant par la brèche du plaisir,

envahit violemment l'âme et la réduit en esclavage avec la complicité du corps. La maladie vient, et reprend une partie de ce corps dont l'homme se faisait un instrument de jouissance. Par l'amertume de la douleur elle rachète les mauvaises joies, et par la flamme expiatoire elle consume la rouille née d'un repos malsain. La maladie est comme un second baptême qui retrempe l'âme dans la pureté. Puis, en expiant le passé, elle sanctifie le présent. Elle sévère le cœur d'une foule de convoitises basses et terrestres et lui inspire le goût des choses nobles et célestes; elle excite l'espérance, exerce la patience, nous donne de nouveaux traits de ressemblance avec Jésus l'homme de douleurs, et ainsi nous dispose au ciel.

Voilà, mes frères, comment par la maladie le bon Dieu ouvre la porte du paradis à une foule de ses enfants de la terre. Loin de nous donc, loin de nos lèvres et de notre cœur le vœu insensé d'une mort subite et sans douleur! Loin de nous tout murmure contre la longueur de nos maux ou la faiblesse de notre santé! Ce serait repousser la main de Dieu qui veut par cette voie pénible nous amener au séjour du véritable bonheur. Oui, c'est en appesantissant sur nous son bras, c'est en nous frappant de sa verge qu'il nous fait sentir sa miséricorde. Combien d'élus doivent leur félicité à quelque coup salutaire de cette verge divine!

IV

Enfin, mes frères, il est une quatrième classe de bienheureux qui achètent le ciel et auxquels le bon Dieu l'accorde comme récompense de leur fidélité à observer ses commandements. *Seigneur, demande au Sauveur le jeune homme de l'Evangile, que faut-il faire pour obtenir la vie éternelle? — Observez les commandements,* répond Jésus. La vie éternelle, le ciel est un salaire; le travail exigé pour mériter ce salaire, c'est l'observation fidèle des commandements de Dieu et de l'Eglise, c'est l'accomplissement de tous ses devoirs, c'est une vie franchement et pleinement chrétienne. Voilà, mes frères, le chemin ordinaire qui conduit au ciel la multitude des bons chrétiens.

Je dis une vie franchement et pleinement chrétienne. Par conséquent une vie de foi, une vie que dirige et qu'anime une foi éclairée, sincère, solide et agissante; une foi qui ne pactise point avec l'erreur, qui suit docilement les enseignements de l'Eglise et de ses pasteurs; une foi qui règle les pensées, les paroles, les œuvres, et qui est vraiment le flambeau de la vie. Vie chrétienne, par conséquent vie où l'on désire, où l'on cherche avant tout le royaume de Dieu, où l'on possède sans attachement les biens de la terre, et où l'on s'en sert pour gagner ceux du ciel. Vie chrétienne, par conséquent vie de piété envers Dieu par la fidélité à garder ses commandements, par la pratique de la prière quotidienne, par la sanctification complète des jours de dimanches et de fêtes, et par l'usage sérieux et persévérant des sacre-

ments de pénitence et d'eucharistie. Vie chrétienne, par conséquent vie de justice et de charité à l'égard du prochain, rendant à chacun ce qui lui est dû, aimant cordialement tous les hommes, et exerçant envers tous indistinctement et selon les circonstances les œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle. Vie chrétienne, par conséquent vie de pénitence et de mortification, d'où sont bannis tous les plaisirs criminels et dangereux, et où l'on ne cherche dans d'honnêtes délasséments qu'une diversion à ses peines ou un soulagement à ses fatigues ; vie de pénitence et de mortification, où l'on sait porter courageusement le joug austère de l'Evangile et le lourd fardeau des peines inévitables de la vie présente. Bref, vie chrétienne, par conséquent vie où Dieu occupe la première place, où l'esprit domine la chair, et la pensée de l'éternité les préoccupations du temps.

Telle est, mes frères, la voie par laquelle le bon Dieu veut nous amener au ciel. C'est par cette voie qu'il y a conduit nos pères, nos pieux ancêtres. Marchons sur leurs traces, et un jour, par la miséricorde de Dieu, nous jouirons nous aussi de la béatitude et de la gloire qu'il a préparées à ses fidèles serviteurs.

Que Dieu est bon, mes frères, et que ses voies sont pleines de miséricorde ! Il veut conduire au ciel tous ses enfants de la terre : c'est le vœu de son cœur paternel. Pour accomplir ses desseins il emploie mille moyens ; richesse et pauvreté, santé et maladie, succès et insuccès, vie et mort, tout devient entre ses mains un instrument de salut pour nous. Oui, mes frères, si nous le voulons, le ciel est à nous. Sans doute, parfois les épines et les ronces du chemin ensanglanteront nos pieds ; parfois la montée nous paraîtra rude ; mais songeons au bonheur du ciel, songeons à ces parents, à ces frères, à ces amis qui nous y attendent ; regardons le ciel et marchons-y courageusement.

3^e Instruction

COMMENT LES SAINTS CONTRIBUENT A NOTRE SALUT ¹

Vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat.

Je vis une grande multitude que personne ne pouvait compter.

(Apoc., VII, 9).

La fête de la Toussaint mérite d'être célébrée avec toute sorte de dévotion. Si les saints n'ont pas besoin de nos honneurs, nous au contraire nous avons tout intérêt à leur rendre un culte solennel et à vénérer leur souvenir. La pensée de leur gloire fait naître en nous le désir de les voir, de jouir de leur société et de participer à leur bonheur. Comment ne serait-on pas embrasé de tous ces désirs en entendant saint Jean nous dire :

« Je vis une grande multitude que personne ne pouvait compter, de toutes les nations, de toutes les tribus, de tous les peuples et de toutes les langues, debout devant le trône et devant l'Agneau, revêtus de robes blanches, et des palmes étaient entre leurs mains, et ils disaient : Salut à notre Dieu qui est assis sur le trône, et à l'Agneau qui a été immolé. » (Apoc., VII, 9-10).

Quant à nous qui ne sommes point encore admis à contempler la gloire de nos frères du ciel, nous savons, cependant, que les saints, de l'humble et dernière place qu'ils avaient préférée, sont montés plus haut à la voix du Père de famille. Nous savons encore que de la main du Seigneur ils ont reçu la couronne de la victoire et qu'ils sont entrés dans la joie de leur Maître, chargés de l'immense trésor de leurs bonnes œuvres, tout joyeux des triomphes remportés et des vertus pratiquées durant les jours de leur exil. Nous savons enfin qu'ils pleuraient naguère sur le bord des fleuves de Babylone, et que maintenant ils boivent au torrent de délices dont le cours impétueux réjouit la cité de Dieu. D'autre part, qui d'entre nous ignore qu'à l'heure présente les saints voient Dieu, jouissent de Dieu, et qu'inondés de délices ils manifestent leur bonheur par des cantiques de louanges ?

Mais il est une autre vérité, dit saint Bernard, qui appelle davantage notre attention en cette solennité : c'est que nous devons marcher sur les traces des saints, courir avec avidité vers la récompense qu'ils possèdent et réclamer leur appui avec une dévotion plus ardente. Ce sera en nous inspirant de cette pensée que nous considérerons comment les saints contribuent à notre salut, et par leurs exemples, et par leur protection.

I. — Comment les saints contribuent à notre salut par leurs exemples

1. Le Seigneur, dit saint Grégoire, a placé au haut du firmament des étoiles pour nous dispenser la lumière pendant la nuit. Ainsi a-t-il fait dans l'ordre surnaturel. Il a suscité des saints qui, semblables à des étoiles resplendissantes, sont venus tour à tour, chacun en son rang, répandre, durant la nuit de cette vie, l'éclat de leurs vertus et de leurs mérites pour montrer aux hommes les diverses voies qui conduisent au ciel.

Il en est tellement ainsi, ajoute saint Léon, que les chrétiens qui vivent pieusement et avec piété, qui goûtent les choses d'en haut et non les choses de la terre, sont en quelque sorte semblables à une lumière céleste se répandant dans l'Eglise pour l'édification des fidèles ; et à mesure que ces chrétiens se revêtent de justice et de charité, ils indiquent aux hommes le chemin qui mène à Dieu, comme autrefois l'étoile conduisit les Rois Mages auprès de l'enfant Jésus à Bethléem. Quelle bonté de notre Dieu ! Il a parlé autrefois à nos pères par les prophètes, il a parlé par son Fils qu'il avait établi héritier en toutes choses, il a parlé par les apôtres et leurs successeurs, et de nos jours il ne

¹ Nous avons suivi S. Grégoire le Grand et S. Bernard, qui ont traité ce sujet, le premier dans ses *Morales*, et le second dans ses *Sermons sur la Toussaint* et sur S. Victor.

cesse de parler par son Eglise, mais voici qu'il veut encore nous parler par les exemples des vertus que les saints nous ont donnés. Le même Dieu qui commanda que des ténèbres jaillit la lumière a fait luire dans les cœurs des saints la lumière de la gloire, selon qu'elle apparaît dans Jésus-Christ, pour que le chemin du ciel en soit tout rempli. De même encore que le Seigneur précédait dans une nuée lumineuse les Israélites durant leur traversée du désert, ainsi Jésus-Christ lumière de lumière, s'est communiqué avec ses grâces et ses dons à tous les saints pour que nous marchions à la lumière de leurs exemples durant les jours de notre pèlerinage.

2. Voyez encore combien Dieu a voulu qu'il y eût toujours des saints sur le chemin du ciel. Dès l'origine Abel est le premier d'entre les hommes qui ait marché dans les voies de la sainteté, puis sont venus les patriarches, les prophètes et tous les justes de l'Ancien Testament. Enfin, Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de la foi, s'est levé sur le monde, c'est le soleil de justice, c'est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, c'est le Pontife saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, et devenu plus élevé que les cieux. Comme il est saint, il nous a appelés pour que nous soyons saints, et depuis son avènement, à mesure que les siècles s'ajoutent aux siècles, la multitude des saints ne cesse de s'accroître, et même à certaines époques de l'histoire, elle a fait de la nuit du péché un jour tout resplendissant de la lumière de Jésus-Christ. C'étaient les saints qui lui rendaient témoignage, et Dieu aurait pu dire à son Eglise : « Regarde mon ciel de la gloire, et compte, si tu peux, les enfants que tu m'as donnés depuis le jour où tu es sortie du Cénacle. La promesse que j'avais faite à mon serviteur Abraham, ne l'ai-je point de même remplie à ton égard ? » Qui donc pourrait compter toutes ces générations d'hommes qui, à la lumière de Jésus-Christ, sont partis à la recherche de Dieu, et sont arrivés à le posséder dans la gloire ? Mais voyez : à l'heure présente les saints ne sont-ils pas plus nombreux que les étoiles du firmament ? Ah ! s'il y en a eu sous la loi de nature comme sous la loi écrite, chaque siècle chrétien, n'est-ce pas ? a eu ses apôtres, ses martyrs, ses confesseurs, ses vierges, et ses légions d'enfants prodiges revenus à Dieu dans l'amour et le repentir. Il en sera de même jusqu'à la fin du monde, car les saints maintenant ne sortent plus du milieu d'un seul peuple, n'apparaissent plus en une seule contrée de la terre. Vous en trouverez parmi toutes les nations : à l'Orient comme à l'Occident, au Nord comme au Midi. Partout où l'homme a fixé sa demeure, elles brillent, ces étoiles radieuses, et ne cessent de donner leur lumière aux enfants des hommes.

3. Voyez enfin les hommes que Dieu a choisis pour en faire des saints. Il les a pris sans distinction d'âge ni de sexe, sans acception des personnes et dans toutes les conditions de l'existence. C'est pourquoi il a pris des hommes jeunes ou vieux, des femmes et des enfants, des pères et des mères

de famille. Il y en a parmi les saints qui, durant les jours de leur exil, ont été pauvres ou riches, hommes libres ou esclaves, rois ou sujets, maîtres ou serviteurs, savants ou ignorants ; chrétiens ayant rempli leurs devoirs dans le champ clos de la vie privée ou sur le champ de bataille de la vie publique ; chrétiens ayant embrassé la vie religieuse ou chrétiens ayant vécu au milieu des sollicitudes des choses du siècle. Dieu, en effet, a voulu qu'il y eût assez de saints pour dissiper par l'éclat de leurs vertus les ténèbres que le péché ne cesse de répandre sur les diverses voies suivies par les hommes pour retourner dans leur patrie ; en sorte qu'il n'y a pas un homme, quel que soit son genre de vie, quelle que soit sa vocation ou sa condition, qui n'ait sa lumière, son modèle parmi cette armée innombrable de bienheureux. Non, il n'y a pas de vertus que les saints n'aient pratiquées, de victoires qu'ils n'aient remportées, de bonnes œuvres qu'ils n'aient accomplies, de préceptes ou de conseils évangéliques qu'ils n'aient observés, de sacrifices ou de souffrances qu'ils n'aient acceptés avec un courage digne de toute notre admiration. Arrêtons-nous donc sur le chemin que nous suivons, cherchons le saint qui nous y a précédés, nous arriverons certainement à reconnaître les exemples qu'il nous a laissés, et sur l'ordre de Dieu, il nous donnera sa lumière pour que nous puissions en toute confiance reprendre notre route vers le ciel.

4. Mais les saints, quand ils vivaient sur la terre, n'étaient encore que des étoiles renfermées dans la main de Dieu. Ils brillaient sans doute, et comme des étoiles dans un lieu planté de roseaux, ils se répandaient seulement de divers côtés. Il fallait bien qu'ils eussent comme leur divin Maître une vie humble et cachée, et comme lui qu'ils fussent établis pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre et en signe de contradiction. D'ailleurs, à tous ceux qui étaient l'objet des grâces obtenues en retour de leurs prières ou qui étaient les témoins des dons surnaturels qu'ils recevaient de Dieu, ne disaient-ils pas : « Vous n'en parlerez à personne » ? Aussi leur lumière, le plus souvent, ne dépassait pas l'étroite enceinte d'un cloître ou d'une cité ; elle n'allait pas au-delà des frontières de leur patrie. Et cependant Jésus-Christ leur a dit dans la personne des apôtres : « Vous êtes la lumière du monde. On n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais sur un chandelier. Qu'ainsi donc luise votre lumière devant les hommes. » (Matth., v, 14). O mon Dieu ! C'est à vous de commander aux saints de nous donner la lumière, et ils vous obéiront avec joie ; c'est à vous de les revêtir de la puissance d'accomplir des prodiges ou des guérisons miraculeuses. C'est à vous de les établir les dispensateurs de vos trésors et d'exaucer les prières qu'ils vous adressent en faveur de vos enfants de la terre. Et les saints ont été appelés, et ils ont dit : « Nous voici ! » Alors de nouvelles étoiles ont paru au haut du ciel de l'Eglise, les hommes ont vu les bonnes œuvres des saints, et ils ont

glorifié leur Père qui est dans les cieux, et toutes les âmes vraiment chrétiennes qui ont voulu marcher à la lumière de leurs exemples, sont venues leur demander des grâces et des leçons de vertus, afin de pouvoir arriver à être conformes à l'image de Jésus-Christ.

5. Et depuis cette solennelle apparition que l'Eglise a consacrée de sa haute et souveraine autorité, la gloire des saints s'est répandue dans toute la terre, elle est allée jusqu'aux extrémités de l'univers ; car elle a partagé la destinée de la prédication évangélique. Et maintenant les voici devant vous, les saints dans la gloire. Hier ils vivaient dans les humiliations et les mépris du monde, aujourd'hui ils sont exaltés et comblés d'honneur. Hier ils s'appliquaient à ce que leur main gauche ne sût point ce que faisait leur main droite, aujourd'hui leurs vertus et leurs bonnes œuvres sont publiées en toute contrée. Hier ils remportaient d'éclatantes victoires sur leurs ennemis, aujourd'hui nous sommes invités à célébrer leurs triomphes. Hier enfin ils avaient accepté les plus grands sacrifices, renoncé aux choses de ce monde, et tout quitté pour suivre leur vocation ; aujourd'hui ils se reposent de leurs travaux, possédant dans la joie et l'amour le centuple qui leur avait été promis. Et leurs vies, leurs exemples, leurs mérites, leurs vertus sont connus du peuple chrétien à l'égal de l'Evangile, et seront prêchés jusqu'à la consommation des siècles. C'est ainsi que les saints nous apparaissent répandant la lumière sur le chemin du ciel pour nous exciter à conquérir à notre tour la grande récompense dont ils jouiront durant toute l'éternité.

II. — *Comment les saints contribuent à notre salut par leur protection*

1. Les saints qui sont au ciel, dit saint Bernard, tout en jouissant d'une grande récompense, demandent à Dieu de nous en rendre participants ; car s'ils sont en pleine sécurité pour ce qui les concerne, ils ne cessent point d'avoir des inquiétudes sur notre salut. Il ne faut pas croire, en effet, qu'en se dépouillant de la corruption de la chair, ils se sont en même temps dépouillés de tout sentiment de charité à notre égard. Non, les saints n'ont point revêtu une robe de gloire pour se revêtir de l'oubli de notre misère et de leur compassion. D'ailleurs, quand ils vivaient sur la terre où règne l'égoïsme, on les voyait se dévouer pour les hommes, ils les aimaient comme leurs frères, et maintenant qu'ils habitent le royaume de l'amour, combien leur charité doit être et plus vive et plus grande ! Le ciel, en effet, dilate les cœurs au lieu de les resserrer, il comble l'âme de joie, mais n'en altère point les sentiments, il en étend les dispositions affectueuses au lieu de les rétrécir. Il est donc évident que les saints, subissant auprès de Dieu une influence toute d'amour, ne peuvent que désirer notre bonheur ; car s'ils ont paru sur la terre pour y être un exemple, ils ont été repris par le ciel pour nous y protéger.

En ce monde, ils nous ont laissé des souvenirs de leurs vertus pour nous former à la vie chrétienne. Dans le ciel, ils nous invitent à la gloire et sont devenus nos médiateurs pour le royaume ; et quels médiateurs ! Ils ne demandent plus rien pour eux-mêmes, ils n'ont qu'un désir : mettre à notre service toute leur ardeur à intercéder et à nous faire jouir des fruits de leur protection. Ah ! s'ils pouvaient descendre jusqu'à nous pour solliciter nos suffrages, ils ne cesseraient de nous dire : Quelles grâces voulez-vous que nous demandions pour vous ?

2. Il n'en saurait être autrement. Les saints, bien qu'ils soient dans la gloire, nous considèrent et nous aiment toujours comme des frères. Ils nous savent malheureux : ils nous voient loin de la patrie, condamnés à lutter sans cesse, livrés à toutes sortes d'épreuves et de souffrances, et leurs cœurs s'embrasent d'amour pour nous. Ils se souviennent des misères de ce monde : ils ont comme nous été passibles, comme nous ils ont eu à déplorer les peines de notre voyage, à éprouver le tumulte de ce siècle, à résister aux tentations de l'ennemi, et leur compassion voudrait nous être un secours, une consolation. Ils apprennent enfin ce qu'ils ne savent pas de notre destinée sur la terre. Dieu leur fait connaître toutes les choses qui peuvent les intéresser à cause des rapports qu'elles ont avec l'état et la condition qui furent leur partage dans le cours de la vie, et cette vision excite leur zèle à se déclarer nos patrons et nos protecteurs. Quand nous voyons nos frères selon la nature, et même nos amis, nous entourer de leur tendre affection à ces heures tristes et pénibles où nous supportons le poids du jour et de la chaleur, pourrions-nous croire que les saints sont moins généreux et compatissants, moins empressés à venir à notre secours ? Ah ! laissez-moi croire au contraire avec le prophète que les saints sont dans l'attente de la justice qui nous sera rendue au ciel, et qu'ils manifestent à Dieu cette attente par des prières et des intercessions sans cesse renouvelées ! Laissez-moi croire encore que leur amour fraternel embrasse tous les chrétiens, tous les rachetés de Jésus-Christ, et que leur protection aussi bien que leur sollicitude s'étend sur tout ce que nous sommes tant dans l'ordre spirituel que dans l'ordre temporel ; et cette affection, ils sont d'autant plus désireux de nous la témoigner par leur intercession que nous éprouvons un plus grand besoin des grâces de Dieu pour travailler à notre salut et nous rendre dignes de leur protection.

3. D'ailleurs, si les anges s'intéressent à notre salut, nous ne pouvons révoquer en doute que les saints ne désirent tout autant notre bonheur. Les esprits angéliques, en effet, bien qu'ils ne cessent de contempler la face du Père céleste, n'en rempissent pas moins leur ministère de charité, car saint Paul nous dit qu'ils sont envoyés pour l'exercer en faveur de ceux qui recueilleront l'héritage du salut. (Hébr., I, 14). Il est donc tout na-

turel d'admettre que les saints intercèdent pour nous auprès de Dieu. Quoi ! Les anges, loin de mépriser la terre, la visitent et la fréquentent ; et les saints qui en sont sortis en perdraient le souvenir, oublieraient même le champ de bataille où ils ont remporté leurs victoires ? Les anges vont et viennent pour secourir les hommes ; et les saints, qui sont des nôtres, ne nous connaîtraient plus, ne sauraient plus compatir aux maux dont ils ont souffert ? Les anges qui ne connaissent point la douleur ressentent néanmoins les nôtres ; et les saints qui sont venus de la grande tribulation ne connaîtraient plus l'état par lequel ils ont passé ? Non, n'est-ce pas, les saints ne peuvent pas être moins charitables que les anges, puisque tous ensemble jouissent du même Dieu, de ce Dieu qui est tout charité. Laissez-moi donc croire qu'ils nous assistent et qu'ils intercèdent pour nous, car si les anges autrefois recueillaient leurs prières alors qu'ils vivaient sur la terre pour les présenter sur l'autel d'or qui est devant le trône de Dieu, ce sont maintenant les saints eux-mêmes qui font valoir en notre faveur leurs vertus et leurs mérites, ou si vous aimez mieux, la fumée des parfums composée des prières des saints, s'élève tout à la fois de leur main et de la main des anges pour monter vers Dieu. Ah ! il me semble à cette heure voir descendre et accourir vers nous tous ces saints du ciel qui sont sortis de nos familles, qui nous ont été unis par les liens du sang ou de l'amitié : ils viennent recueillir nos prières et remontent ensuite vers Dieu pour les lui redire et nous obtenir des grâces de salut.

4. Mais les saints, ajoute saint Bernard, sont dans le ciel en présence d'un médiateur tout divin qui, par ses exemples, doit nécessairement les porter à intercéder pour nous ; et ce médiateur, c'est Jésus-Christ. Voici ce qu'il a dit à ses apôtres : « Je vous prépare le royaume, comme mon Père me l'a préparé, afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume, et que vous siégiez sur des trônes. » (Jean, xxii, 30). C'est pourquoi saint Paul nous représente Jésus-Christ pouvant sauver perpétuellement ceux qui s'approchent de Dieu, car il est toujours vivant, afin d'intercéder pour nous. (Hébr. vii, 25). De là cette conclusion que tous les saints qui sont au ciel y sont parce que Jésus-Christ leur a préparé un royaume et qu'il a intercédé pour eux. Or, ce que Jésus-Christ a fait hier pour les saints, il le fait aujourd'hui pour nous qui sommes encore dans l'exil. Eh bien ! croyez-vous que les saints qui sont assis à la table de Jésus-Christ et siégeant sur des trônes ne se joignent point à lui quand ils le voient nous préparer une place et intercéder pour nous ? Il est au contraire tout naturel d'admettre que tous ceux qui ont été ses imitateurs sur la terre suivent encore là-haut ses exemples. Comment ! les saints qui ont mérité d'entrer dans le ciel parce qu'ils ont précisément marché sur les traces de Jésus-Christ, cesseraient de l'imiter dès l'instant qu'ils

sont là où il est lui-même ? Mais le serviteur bon et fidèle, conclut saint Bernard, ne va jamais contre son maître et ne saurait faire autre chose que ce qu'il lui voit faire. C'est pourquoi nous proclamons volontiers que les saints, en union avec Jésus-Christ et par l'entremise de Jésus-Christ, ne cessent d'intercéder pour nous.

5. Si toutefois nous croyions que les saints ne sont plus pour nous des frères qui nous aiment et nous protègent, il faudrait admettre qu'il s'est produit en eux des changements que notre raison et notre cœur nous forceraient à condamner hautement. Voilà des hommes qui se sont montrés, quand ils vivaient sur la terre, nobles et grands, doux et patients, bons et généreux. Ils se sont sacrifiés pour leurs semblables, livrés à la pratique de toutes les bonnes œuvres. Ils ont fait du bien aux justes comme aux pécheurs ; et nous pourrions croire que ces mêmes hommes, une fois entrés dans la gloire, ne veulent plus nous donner des témoignages de leur amour ? Mais ce serait croire qu'ils sont comme l'échanson de Pharaon qui garda pour lui seul les bonnes grâces du roi, et oublia Joseph dans sa prison ; ce serait croire que le séjour du ciel enduret les âmes qu'il reçoit, leur enlève la mémoire et les dépouille de toute vertu ; ce serait croire que la possession et la jouissance de Dieu rendent les élus esclaves de l'orgueil, de l'égoïsme et de l'amour de soi. Qui d'entre nous oserait admettre de pareils changements dans les saints ? Croyons plutôt avec toute l'Eglise que les saints sont toujours pour nous des frères qui nous aiment et nous protègent, car ils sont dans la gloire ce qu'ils ont été pour nous sur la terre. Oui, croyons encore que chaque fois qu'un des nôtres quitte le monde pour aller recevoir la récompense de ses travaux et de ses vertus, c'est un nouveau protecteur qui nous est donné, c'est un frère bien-aimé qui va nous attendre dans le royaume des cieux.

Conclusion. Disons-leur donc en toute confiance : O saints et saintes du paradis, donnez-nous la lumière, et nous marcherons sur vos traces sans nous détourner ni à droite ni à gauche ! O saints et saintes du paradis, protégez-nous, et nous recueillerons les doux fruits d'une victoire complète et définitive ! Père tout-puissant, nous le savons, nous avons péché contre vous en devenant pour vous des enfants étrangers. Aujourd'hui nous nous sommes rapprochés de vous dans les saints qui règnent avec vous dans le ciel. Puissent-ils triompher de votre courroux comme ils ont triomphé de leurs ennemis, et nous rétablir fortement en grâce avec vous !

O Jésus vainqueur, c'est vous que nous louons dans les saints ! Nous n'ignorons pas que c'est par eux que vous nous donnez la lumière et les grâces dont nous avons besoin pour suivre vos exemples. O bon Jésus ! Donnez aux saints et aux saintes de se glorifier si bien de la victoire qu'ils ont remportée en vous, qu'ils se souviennent encore de nous pour nous éclairer et nous protéger. Et vous, ô Marie, leur mère et leur reine,

souvenez-vous que vous avez encore sur la terre des enfants qui, pour aller au ciel, ont besoin de votre lumière et de votre protection !

POUR LA COMMÉMORATION DES FIDÈLES DÉFUNTS

LES PEINES DU PURGATOIRE

Ne et ipsi veniant in hunc
locum tormentorum.

(Luc, xvi, 28).

Les doctes Bollandistes ¹ racontent dans les Actes des Saints le fait suivant. Au diocèse de Nocera, en Italie, il vint à mourir un jeune homme qui avait professé une dévotion particulière pour saint Bernardin de Sienne. En retour, ce saint obtint de Dieu que la vie lui fût rendue. Mais auparavant il voulut lui faire connaître les choses de l'autre monde, et, le prenant avec lui, il le conduisit dans les régions infernales. Là, dans les tourbillons d'une épaisse fumée et d'un feu dévorant, il lui fit voir une foule presque infinie de damnés, livrés à un éternel désespoir. Puis, il le transporta au ciel, où, dans un ordre admirable, les chœurs des anges et les cohortes des saints jouissaient d'un bonheur au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer. Enfin, il lui montra les prisons du purgatoire, où, au milieu de flammes ardentes, se purifiaient les âmes détenues en ce lieu, jusqu'à ce qu'elles fussent dignes d'entrer dans la gloire du ciel. Ce ne fut pas sans être profondément touché qu'il vit ces âmes s'empres- ser autour de lui, et le prier de retracer aux hommes, à son retour dans le monde, les affreux tourments qu'elles souffraient, afin de les exciter à les soulager par des suffrages abondants : ce qu'il fit au grand avantage de ces infortunés pénitents ; car, rendu à la vie, il parlait à tous du purgatoire : « Ton père, disait-il à l'un, est au milieu des flammes vengeresses et attend les effets de ta piété filiale ; ton fils, disait-il à l'autre, se recommande à ton amour paternel ; ton bienfaiteur, ingrat héritier, te demande l'exécution de ses legs pieux ; toutes ces âmes, en un mot, ont recours à votre foi, à votre charité, pour obtenir un prompt et généreux soulagement. »

Au nom de l'Eglise, mes bien chers frères, je viens faire auprès de vous l'office de ce charitable ressuscité. Je viens vous dire : Descendez en esprit dans les abîmes du purgatoire ; voyez et écoutez ; comprenez, autant du moins que cela est permis à notre faiblesse, combien grande est la sainteté de Dieu, combien terrible est sa justice ; laissez-vous toucher par les souffrances des trépassés afin de leur venir efficacement en aide.

I. — Peines essentielles

Le purgatoire est véritablement le lieu des tourments, *locum tormentorum*. Ah ! avec quelle rigueur la main de Dieu s'appesantit sur les âmes qui y sont détenues ! Elles sont non plus dans le temps de la miséricorde, mais sous le régime de la justice stricte. Elles souffrent, non plus par les organes corporels, mais immédiatement en elles-mêmes. Elles souffrent sans la moindre distraction extérieure, sans le moindre répit que procure soit le sommeil, soit le travail, soit les préoccupations étrangères. Elles souffrent maissi cruellement que, selon saint Bonaventure ¹, leur plus petite peine est plus vive que la souffrance la plus intense de la terre. Selon saint Cyrille de Jérusalem ², leur plus légère affliction est plus crucifiante que toutes les tortures de la vie présente réunies ensemble. Moins la durée, dit le même Père ³, leurs tourments sont les mêmes que ceux des damnés. Elles éprouvent un martyre si extrême, dit sainte Catherine de Gênes ⁴, qu'aucune langue ne pourrait le raconter, ni aucun entendement en donner la moindre notion, si Dieu ne le faisait connaître par grâce spéciale. Et répétant le mot de saint Cyrille, cette grande sainte ajoute : « Quant à la grandeur de la peine, elle égale l'enfer. »

1. Elles endurent d'abord la peine dite *du sens* qui n'est autre que la peine du feu, mais quel feu ! C'est un feu réel, physique, matériel : les grands docteurs de l'Eglise, les Ambroise, les Augustin, les Cyrille, les Grégoire, les Thomas d'Aquin, les Bonaventure l'affirment ; la tradition l'enseigne, la foi du peuple chrétien le proclame. C'est un feu vengeur, créé uniquement pour faire payer les dettes contractées envers la justice divine pour les péchés véniels non pardonnés, pour la pénitence temporelle non accomplie. C'est un feu miraculeux qui a puissance d'atteindre et de torturer la substance spirituelle de l'âme. C'est un feu intelligent qui sait discerner entre la qualité et le nombre des fautes, entre la variété des différentes dettes. C'est surtout un feu effrayant par son ardeur intolérable.

Rappelons-nous avec quelle sévérité Dieu a puni le péché véniel et par quels châtiments il a voulu qu'on rachetât la peine temporelle due aux

¹ In purgatorio duplex est poena : una est damni de carentia divinæ visionis, alia sensus de afflictione ignis ; et quantum ad utrumque minima poena purgatorii major est maxima poena mundi.

² Si omnes quæ in mundo cogitari possunt poenæ, tormenta, afflictiones, minori quæ illic in purgatorio habetur poenæ comparentur, vel ut solatia erunt. Mallet enim quilibet viventium, si illas experientia nosceret poenas, usque ad finem mundi omnibus his sine remedio cruciari poenis, quas omnes homines sigillatim ab Adam hucusque pertulerunt, quam uno die in Inferno aut purgatorio, minori quæ illic habetur poena torqueri. (Epist. ad S. Aug.).

³ Nihil inter se differunt tormenta infernalibus ab iis quæ sunt in purgatorio, quia eadem sunt magnitudine ; sed unum est quod differunt quia infernales finem non expectant, et purgatorii poenæ sunt cum fine. (Ibid.).

⁴ Traité du Purgatoire.

¹ Acta sanctorum, Append, 20 mai. (Ap. d'Haute- rive).

péchés pardonnés. La femme de Loth, contrairement à l'ordre de l'ange du Seigneur, retourne la tête pour voir l'embrassement de Sodome, et elle est immédiatement changée en une statue de sel. Moïse conçoit une légère défiance en frappant le rocher, et en punition de sa faute, malgré ses desirs d'entrer dans la terre promise, il est privé de ce bonheur; cette consolation si longtemps appelée, si péniblement cherchée, lui est refusée presque au moment d'en goûter les douceurs. Les Bethsamites jettent un regard curieux sur l'arche d'alliance, et, pour ce fait, beaucoup d'entre eux sont frappés de mort. David, poussé par un secret mouvement de vanité, ordonne le dénombrement de son peuple, et, en punition de sa faute, soixante-dix mille de ses sujets tombent victimes d'une peste terrible. Le même roi, homicide et adultère, obtient le pardon de son double crime; mais, en commutation de la peine éternelle qui lui fut remise et comme pénitence temporelle, son jeune enfant, tendrement aimé, lui est ravi par la mort. Si Dieu s'est montré si terrible en cette vie, où il multiplie ses bontés pour les pécheurs, combien terrible doit-il être dans l'autre vie, où sa justice s'exerce dans toute sa rigueur!

Aussi bien le feu purificateur du purgatoire est d'une violence et d'une intensité que nous ne pouvons pas soupçonner. Il est si ardent, si pénétrant, si douloureux que, suivant saint Augustin et saint Thomas, le feu de la terre, pourtant si redoutable, n'est en comparaison qu'un feu en peinture¹. Grand Dieu, quelle pensée! Le feu dont l'activité est si vive, dont l'énergie est si puissante, ce feu qui réduit en cendres les édifices les plus solides, qui tord et liquéfie les métaux les plus durs, un feu en peinture! Ce feu qui faisait endurer aux martyrs des tortures si affreuses, un feu en peinture! Ce feu dont vous ne pouvez supporter la cuisante morsure, seulement pendant une minute, sans pousser des cris et sans verser des larmes, un feu en peinture, au regard de la fournaise du purgatoire! Et ces pauvres âmes endurent ce feu de justice, ce feu vrai, non pas une minute, mais des heures, des jours, des semaines, peut-être des années! Oh! comme elles gémissent, comme elles implorent assistance en répétant la parole de l'Evangile: « Je suis tourmentée, je suis crucifiée par cette flamme, *Crucior in hac flamma!* » Oh! qu'il est bien vrai que le purgatoire est le lieu des tourments à cause de la peine du feu! Mais il l'est encore, et à plus juste titre, à cause de la *peine du dam*, ou de la privation de Dieu!

2. Un saint exorcisant un possédé demanda au démon ce qui le torturait le plus dans les enfers,

et le démon répondit: « C'est la perte de Dieu. Ah! si je pouvais jouir de Dieu dont je suis à jamais séparé! S'il m'était donné d'aller auprès de lui, le voir, le contempler, fallût-il souffrir les plus atroces douleurs pour jouir de cette félicité, je les accepterais volontiers! Fallût-il aller à lui par une échelle hérissée de pointes de fer et de lames de rasoir, j'en gravirais les échelons de la terre au ciel avec un incroyable empressement! »

Pareillement, pour les âmes du purgatoire, la peine suprême ce ne sont pas les flammes qui les purifient, c'est le feu de l'amour dont elles sont embrasées! Elles ont eu au moment du jugement une plus merveilleuse connaissance de Dieu; elles en connaissent les amabilités avec une perfection que nous ne pouvons atteindre en cette vie; elles le voient et l'aiment comme leur unique bien, comme la bonté infinie, la beauté infinie, la perfection infinie. Elles se sentent attirées vers lui avec une véhémence extrême; et elles sont arrêtées dans leur élan, et elles doivent vivre séparées de lui, loin de lui, jusqu'à leur complète purification! Oh! quelle douleur est la leur! Nous ne pouvons l'apprécier exactement; essayons du moins avec les saints zéloteurs de la dévotion aux âmes du purgatoire de nous en faire une idée en recourant à des comparaisons qui aideront l'infirmité de notre intelligence.

Une des grandes douleurs de la terre c'est la privation prolongée des aliments qui entretiennent la vie; ce sont les affres de la faim. « Si dans le monde entier, dit sainte Catherine de Gènes², il n'y avait qu'un seul pain qui pût satisfaire la faim de toutes les créatures, et qu'il suffit de le regarder pour être rassasié, représentez-vous ce qu'éprouverait un homme qu'un instinct naturel presse de manger quand il est en bonne santé, et qui ne pourrait ni manger, ni être malade, ni mourir! Sa faim deviendrait de plus en plus cruelle. Sachant qu'il n'y a qu'un seul pain capable de le rassasier, et qu'il ne peut y atteindre, il serait en proie à des tortures insupportables. » C'est le tourment, ou plutôt c'est une image du tourment du purgatoire: on y a faim de Dieu et l'on ne peut assouvir cette faim!

Une autre peine bien cruelle, c'est l'exil. Ah! s'écrie le P. Félix³, l'exilé souffre plus qu'on ne peut dire. On lui a arraché tant de choses aimées qu'il ne retrouve plus: le soleil de la patrie, l'air de la patrie, les joies de la patrie. La patrie! ce mot a un attrait et une force indéfinissables; c'est l'attrait et la force qui attirent la vie vers son lieu natal; et l'exil est une violence qui la retient avec douleur là où elle n'a plus de centre, et où tous ses charmes s'évanouissent pour faire place à un désenchantement universel. Voilà pourquoi la nature en nous ne se résigne jamais tout à fait à l'exil et pourquoi les souffrances de l'exilé gardent un intérêt toujours si plein d'émotion.

¹ Tantum interest inter ignem nostrum naturalem ab igne purgatorii quantum differt ignis pictus a vero igne naturali. (S. Aug. Apud Mansi *disc.* 2, n° 2.)

Ignis ille purgatorius non minus calidissimus, qui nunquam in hoc mundo exarsit, ignem calore suo superat, quam calidissimus ille ignis depictum in pariete ignem suo excedit calore. (S. Thomas, in-IV, dist. 31, 9, 1.)

² *Traité du Purgatoire.* (Tout pour Jésus, du P. Faber. Edit. Bray et Retaux).

³ *Les morts souffrants.*

La souffrance, c'est l'orphelin; l'orphelin qui avait ces deux bonheurs que nul autre ne remplace sur la terre : aimer son père et aimer sa mère; l'orphelin, pour qui la mort, en lui arrachant l'un et l'autre, a tari les deux sources les plus pures et les plus profondes de nos terrestres joies; l'orphelin, qui a reçu dans un cœur encore jeune ces blessures inguérissables que la séparation fait dans les cœurs à tous les âges de la vie. Oh! oui, l'orphelin, c'est la souffrance; c'est la vie seule, la vie dépouillée dans sa fleur, désenchantée dans son printemps! Aussi quelle sympathie douce et profonde incline nos cœurs vers ces petits êtres qui n'ont plus de père pour les défendre, plus de mère pour leur sourire!

La souffrance, c'est le prisonnier. Les prisonniers le savent; la prison, quand elle est complète, solitaire, dure et longue, c'est un grand supplice! Etre seul avec ses pensées, son amour et sa douleur; seul, loin de la lumière qui ne vous visite plus; loin des hommes qui ne vous connaissent plus; loin des cœurs qui ne compatissent plus; et là, entre ces quatre murailles où l'on n'a pour compagnons que la solitude, l'obscurité, le silence et l'ennui, souffrir, encore souffrir, toujours souffrir; mesurer le temps par ses soupirs, comme le pendule par ses oscillations; oh! dites-moi, quel supplice!

La souffrance, disons-le encore, c'est la veuve; j'entends la véritable veuve qui a aimé beaucoup, aimé pour toujours! Vie rompue, vie déchirée, dont la mort a enlevé la moitié, et qui garde sur la terre de ce déchirement profond une blessure que seul Jésus-Christ pourra guérir au ciel. Ah! oui, cette veuve si affligée et si seule, cette veuve dont le deuil obscurcit les vêtements et assombrit les jours, elle est partout dans l'humanité une des plus saisissantes images de la souffrance; et celui qui veut toucher les cœurs n'a rien à montrer à l'humanité que la veuve pleurant, avec une douleur que rien ne console plus, un époux qui ne peut plus revivre.

Voilà de grandes peines, de grandes douleurs, de grandes angoisses : incomparablement plus grandes et plus amères sont les peines, les douleurs, les angoisses des âmes du purgatoire!

Elles sont les plus malheureuses des exilés : la patrie dont elles sont violemment éloignées, elle est bien supérieure aux patries de la terre où trop souvent il faut gémir sur les désordres, les injustices, les divisions, les funérailles et les catastrophes; c'est le séjour de la paix inamissible, de la sainteté sans tache, du bonheur complet, des félicités éternelles; c'est le ciel!

Les âmes du purgatoire sont les plus à plaindre parmi les orphelins. Elles savent qu'elles ont au ciel un père qui est la bonté, l'amour et la miséricorde; mais la justice pour eux a voilé son visage. Elles savent que son regard enivre de lumière, que son cœur enivre d'amour, et ses embrassements de félicité; mais, hélas! ni ce regard sur elles ne peut luire, ni ce cœur pour

elles ne peut s'ouvrir, ni ces bras vers elles ne peuvent s'étendre! Jésus-Christ a blessé leur cœur du glaive de son amour, et c'est cet amour qui se dérobe à leur cœur; Jésus-Christ est leur père, Jésus-Christ est leur mère, Jésus-Christ est leur frère, il est tout ce qu'elles peuvent aimer, et Jésus-Christ est absent : orphelines, plus orphelines qu'on puisse l'imaginer; orphelines sans père et sans mère, sans frères et sans sœurs, elles ont perdu la terre, et elles n'ont pas encore trouvé le ciel!

Les âmes du purgatoire subissent la prison, la plus dure et la plus noire des prisons. Plus elles aiment, plus leur détention leur paraît interminable : et elles aiment immensément! Oh! que le temps leur paraît long! Un jour, un religieux étant apparu à l'un de ses frères après sa mort, lui révéla que trois jours passés en purgatoire lui avaient semblé plus longs que trois mille ans. Un autre ayant miraculeusement éprouvé le supplice du purgatoire depuis matines jusqu'à l'aurore seulement, se persuada qu'il souffrait depuis cent cinquante ans. Un homme qui méprisait le purgatoire, vit apparaître deux jeunes hommes qui l'y précipitèrent tout à coup; après un quart d'heure de souffrance, il s'écriait : « Retirez-moi, retirez-moi; il y a des années que je souffre ici! »

Les âmes du purgatoire endurent le veuvage le plus désolant et le plus désolé. Quel est l'époux qui honore, protège, aime son épouse, comme Dieu aime nos âmes? Dieu est, pour nous le dévouement, la charité, la tendresse ineffables, il est le cœur de notre cœur, la vie de notre vie. Et les pauvres âmes du purgatoire sont séparées de ce dévouement infini, de cette charité infinie, de cette tendresse infinie. Cette séparation leur est si douloureuse que si elles pouvaient être anéanties, un seul instant suffirait pour leur donner la mort.

Ah! qui dira le supplice effroyable de cette privation de Dieu pour ces saintes âmes? Quels regrets de leurs péchés qui sont la cause de leur malheur! Quels élans de cœur vers Dieu! Quels désirs de le posséder, de le voir, de jouir de sa présence et de ses ineffables caresses! Quels cris de pénitence et d'amour montent sans interruption de ces demeures ténébreuses vers le ciel! O Dieu, s'écrient-elles avec une douleur très aimante et un amour très douloureux, ayez pitié de moi selon la grandeur de votre miséricorde! O Dieu, j'ai trop péché pendant ma vie! O Dieu, que mon exil est pénible, comme il se prolonge! O Dieu de mon cœur, ô Dieu mon père bien-aimé, ô Dieu mon Seigneur et mon Roi, je vous désire, je veux voir votre face, manifestez-vous à moi, montrez-vous à moi! Comme le cerf altéré soupire après l'onde rafraîchissante, ainsi mon cœur a soif de vous! Qui donc me donnera des ailes, rapides comme celles de la colombe, pour que je m'envole auprès de vous? *Multum incola fuit anima mea!*

II. — *Peines secondaires*

Telles sont, mais bien faiblement exprimées, les deux grandes souffrances, la peine du *sens* ou la peine du feu, et la peine du *dam*, qui purifient en les torturant ceux qui, au sortir de cette vie, ont encore quelques dettes à payer à la justice de Dieu.

Mais ils endurent encore des supplices secondaires qui ne laissent pas que de leur être très pénibles, et qu'il convient de signaler pour comprendre encore mieux que le purgatoire est « le lieu des tourments, *locum tormentorum*. »

Il y a la séparation d'avec tout ce qu'ils ont aimé de bon, de noble, de vertueux, de saint sur la terre, les parents, les amis, les bienfaiteurs, les œuvres pieuses, le saint temple : les âmes du purgatoire sont *en mal* de tout cela !¹

Il y a la compagnie de tant de malheureux qui souffrent si durement, auxquels les habitants du purgatoire sont unis par les liens de la plus ardente charité et pour le soulagement desquels ils ne peuvent absolument rien.

Il y a les ténèbres pleines d'angoisses : là le feu qui brûle n'a pas la propriété de la douce lumière qui réjouit².

Il y a le voisinage de l'enfer où se tordent dans l'irréparable désespoir ceux qui sont morts avec le péché mortel non pardonné³.

Il y a les moqueries des démons⁴, et selon certains théologiens, les supplices infligés par ces esprits mauvais, comme exécuteurs de la justice de Dieu.

Il y a cet état terrible de la souffrance endurée sans distraction aucune. Les âmes du purgatoire sont toujours avec leur douleur, en face de leur douleur, sans qu'elles puissent s'étourdir elles-mêmes, s'oublier elles-mêmes, appliquer leur esprit et leur cœur à quelque autre objet qui les absorbe. Elles pensent sans cesse à leurs tortures, à leur exil, à leur captivité, à leur veuvage, aux flammes qui les pénètrent, à Dieu dont elles sont séparées et qu'elles ne peuvent posséder avant qu'elles n'aient payé à sa justice leurs dettes jusqu'à la dernière obole.

Il y a l'oubli si pénible de ceux que ces saintes prisonnières d'outre-tombe ont aimés sur la terre. C'est là un de leurs chagrins les plus cuisants. Être oubliées par un père, une mère, un ami, par telles personnes qu'elles ont comblées de bienfaits : quel coup de poignard dans leur cœur ! Imaginons ce qui se passait autrefois sur les côtes de la Barbarie, où tant de chrétiens étaient retenus

esclaves des pirates, quand le navire des Religieux de la Rédemption des captifs abordait avec les sommes recueillies pour le rachat des prisonniers. Qu'ils étaient heureux ceux dont les parents avaient pensé à eux et avaient donné l'argent qui faisait tomber leurs fers ! Qu'ils étaient tristes au contraire ceux qui, faute d'un cœur qui se soit souvenu, étaient obligés de rester sur une terre inhospitalière, sous le joug cruel de leurs maîtres impitoyables ! Quelles larmes dans leurs yeux, quelle douleur dans leur âme ! C'est l'image de ce qui se passe en purgatoire quand les anges libérateurs, porteurs du fruit des suffrages des vivants, viennent tirer de la prison de flammes ceux dont l'expiation est complète, ou viennent donner à d'autres la nouvelle d'une abréviation de peine. Ceux pour qui leurs frères se sont intéressés, ont prié, ont réparé, éprouvent une joie délicieuse ; ceux qui ont été délaissés s'affligent douloureusement !

En voilà assez pour nous faire soupçonner les souffrances des âmes du purgatoire, et nous inspirer les sentiments qui doivent nous animer à leur égard.

Ah ! oui, plaignons ces saintes âmes dans leurs peines si atroces. Elles ne peuvent rien pour elles : venons à leur aide. Offrons à Dieu pour elles nos prières et nos bonnes œuvres. Que ce soit là une de nos plus chères dévotions. De plus, profitons pour notre sanctification de leur malheur. Veillons sur nous pour ne pas aller dans « ce lieu des tourments. » Entendons la belle exhortation de saint Césaire d'Arles. « Que personne, dit-il, ne tienne ce langage : Pourvu que j'obtienne la vie éternelle, peu importe que je fasse séjour dans le purgatoire. Non, frères bien-aimés, ne parlez pas ainsi, parce que le feu du purgatoire sera plus rigoureux que les tribulations qu'on peut imaginer, ou voir, ou ressentir ici-bas. Et puisqu'il est écrit qu'après le jugement un jour sera comme mille ans, et mille ans comme un jour, qui peut savoir les jours, les mois et les années peut-être qu'il passera dans ce feu ? Celui qui craint maintenant de mettre l'extrémité du doigt sur un brasier, doit appréhender à coup sûr d'y être placé tout entier. Aussi c'est prudence pour chacun de nous de mettre tous ses soins à éviter le péché mortel, à racheter par des bonnes œuvres les péchés véniels, de sorte qu'il ne reste rien à expier par le feu. C'est pourquoi ceux qui veulent échapper à la peine éternelle et au feu du purgatoire, doivent éviter les péchés graves, ou, s'ils en ont déjà commis, en faire une salutaire pénitence et ne cesser de racheter par des bonnes œuvres les péchés véniels de tous les jours. » Puissions-nous être fidèles à de si sages avis ! nous ferions notre purgatoire sur la terre, et nous supprimerions pour nous, ou du moins nous abrègerions beaucoup le purgatoire de l'autre vie !

¹ Dixi : Non videbo Dominum Deum in terra viventium. Non aspiciam hominem ultra, et habitatorem quietis. (Canticum Ezechiae).

² Omnibus in Christo quiescentibus locum *lucis* ut indulgeas deprecamur. (Canon Missæ). Ubi nullus ordo sed sempiternus horror inhabitat. (Job).

³ A porta inferi erue Domine animas eorum. (Sac. liturg.).

⁴ Magna afflictio in purgatorio est afflictio daemonis iridentis. (S. Antonin, tit. v, de purgatorio).

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XVI

LA PURIFICATION

« Après que furent accomplis les jours de la purification de Marie, conformément à la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur selon ce qui est écrit dans la loi du Seigneur : « Tout mâle, nais-
« sant le premier, sera consacré au Seigneur » ;
et pour donner l'offrande prescrite par la loi : une paire de tourterelles ou deux petites colombes ¹. »

La loi de la purification dont parle l'évangéliste saint Luc, et concernant la femme devenue mère, renfermait diverses prescriptions suivant les divers cas qui pouvaient se présenter. Quand une femme mettait au monde un fils, elle restait impure une semaine entière, et ne sortait de sa maison que le quarantième jour pour monter au Temple afin de s'y purifier. Avait-elle donné le jour à une fille, elle attendait quatre-vingts jours cette purification.

Cette souillure, attribuée par la loi à la maternité, et qui jetait sur elle une sorte de discrédit, avait sans doute pour but de nous rappeler à tous que nos actions les plus légitimes peuvent facilement être infectées par le péché, et quelle doit être notre attention à garder purs nos cœurs et nos corps. L'obligation pour la mère de se purifier de ce qui n'était que l'apparence d'une tache, ne nous prêche-t-elle pas le soin que nous devons prendre à chasser de notre âme tout ce qui pourrait la ternir, et à la préserver religieusement de l'ombre même du péché ?

Outre cette purification, la loi de Moïse ordonnait que l'enfant premier-né fût consacré au Seigneur. Il devait être « saint pour le Seigneur, c'est-à-dire séparé de tout ce qui est profane, et consacré au service de Jéhovah ². »

Par cette prescription, Dieu rappelait à son peuple son pouvoir absolu sur lui, le droit qu'il gardait aux prémices de la famille aussi bien qu'à celles des fruits de la terre et des animaux domestiques. C'était aussi afin d'empêcher les Israélites d'oublier ce que le Seigneur avait fait pour eux lorsqu'il avait frappé de mort les premiers-nés des Egyptiens pour obliger le Pharaon à délivrer Israël.

Le fils premier-né appartenait donc, non point à son père, mais à Dieu. Ces aînés des diverses familles étaient destinés à rendre au Seigneur le culte officiel. Mais une ordonnance spéciale avait réglé que la tribu de Lévi remplirait, à leur place, les fonctions sacerdotales. Comme compensation, les parents devaient présenter leurs premiers-nés dans le Temple et les racheter par une rançon de trois sicles, environ quinze francs de notre monnaie.

Pour sa purification, la mère apportait un agneau d'un an, destiné à l'holocauste, et une jeune colombe ou une tourterelle pour le sacrifice expiatoire. Les femmes qui ne pouvaient faire la dépense d'un agneau se contentaient d'offrir deux tourterelles ou deux petites colombes.

La purification achevée, la mère quittait le parvis des profanes, où avait eu lieu cette cérémonie, et si son enfant était son premier-né, elle allait le présenter à la porte du temple, située du côté de l'Orient, qui conduisait au lieu saint. Là elle le rachetait pour la somme que nous avons dite. Alors le prêtre prenait l'enfant dans ses mains, le levait vers le ciel en signe d'offrande et de consécration au Seigneur, puis il le rendait à la mère. Celle-ci avait dès lors le droit de rentrer dans le temple ; elle y pénétrait ; et le prêtre sacrifiait, en action de grâces, la seconde colombe sur l'autel des holocaustes.

Il nous est maintenant facile de suivre Marie et Joseph dans l'accomplissement de ces cérémonies. Sans nul doute, ils étaient arrivés à Jérusalem la veille au soir, car la purification de la mère et la présentation de l'enfant avaient ordinairement lieu le matin. Pauvres, ils se contentèrent de l'offrande des pauvres, deux colombes.

Que de réflexions et que de leçons dans cette simple démarche de la Sainte-Famille !

Cette loi de la purification n'était pas faite pour Marie ; encore moins la présentation au temple et le rachat de celui qui devait racheter le monde, ne concernaient pas Jésus. Et pourtant malgré que Marie qui connaissait le secret divin de sa maternité, sût son exemption de la loi, elle ne laisse pas que de se soumettre humblement. Mêlée à la foule des autres femmes juives, elle passera pour l'une d'elles. L'enfant qu'elle porte dans ses bras ne sera point distingué des autres ; n'importe, il faut donner l'exemple de la soumission aux lois du Seigneur et ne pas scandaliser ses parents, ses amis, ses connaissances. Ne pouvant offrir que l'oblation des indigents, elle sera peut-être dédaignée par quelque juive riche et orgueilleuse, qu'importe encore ! elle s'exposera aux affronts plutôt que de paraître fouler aux pieds la loi de Dieu et risquer d'être une cause de scandale. Et puis, son cœur ne la poussait-il point vers le temple du Seigneur pour remercier Dieu de l'incomparable faveur qu'elle avait reçue ?

Quelle différence de pensées, de sentiments, de conduite avec nous ! L'Eglise nous impose-t-elle une démarche, nous conseille-t-elle une pratique, nous obéissons à regret, sans générosité, peut-être en murmurant. Nous ne nous soumettons que dans la limite de ce qui nous est commandé sous peine de péché grave. Pour ce qui est du reste, nous le rejetons comme un joug importun, heureux d'avoir une raison, que dis-je ? un prétexte ; et si nous n'en avons pas, nous nous ingénions à en découvrir.

¹ Luc, II, 22-24.

² Exode, XIII, 2.

Prenons quelques exemples. L'Eglise nous impose la messe le dimanche, l'abstinence le vendredi, la communion au temps de Pâques, le jeûne en Carême et à de certains jours; sommes-nous fidèles, empressés à obéir? Sous prétexte d'un voyage qui pourrait se remettre, d'une fatigue bien légère, ou d'une dépense minime, d'un malaise peu sérieux, nous manquons à la messe, à l'abstinence du vendredi, nous nous dispensons de jeûner, nous travaillons le dimanche; nous différons si bien nos pâques que nous les omettons. En vain notre conscience nous adresse des reproches, en vain la foi nous dit que nous scandalisons nos frères, que nous leur donnons le mauvais exemple: nous passons outre.

L'Eglise nous conseille, nous engage vivement à sanctifier le dimanche par l'assistance à tous les offices; elle nous invite à communier souvent, du moins aux grandes fêtes, à entendre la sainte messe en semaine. Nous n'en faisons rien, nous n'avons pas le courage de nous gêner un peu, de faire un sacrifice pour aller aux vêpres, au salut, à la prière, à la messe quotidienne. Nous savons bien que notre exemple entraînerait d'autres personnes, que notre exactitude aux offices édifierait nos frères. Eh bien! non, nous nous en tenons aux pratiques strictement obligatoires.

Comment encore remercions-nous le ciel de ses bienfaits? Après un événement heureux survenu, après une faveur reçue, nous voit-on empressés à nous rendre à l'église, au pied des autels, afin d'exprimer à Dieu notre reconnaissance?

En souvenir de la démarche de la sainte Vierge au temple, les femmes vraiment chrétiennes se font un pieux devoir, aussitôt que leur santé le leur permet, de se rendre à l'église pour remercier le Seigneur et demander au prêtre de les purifier, de les bénir. Malgré que l'Eglise n'impose pas cette démarche des relevailles, elles sont heureuses de l'accomplir.

Aujourd'hui, cette touchante cérémonie tend à disparaître. Beaucoup de jeunes mères s'en dispensent, soit par manque de foi, soit par respect humain, soit par négligence. Elles se privent ainsi de grâces précieuses, oubliant que la bénédiction du prêtre porte toujours bonheur et qu'il n'est rien pour attirer sur soi de nouvelles faveurs comme de se montrer reconnaissant au ciel de celles qu'on a reçues.

A l'exemple de Marie, montrons-nous généreux à l'égard de Dieu et reconnaissants pour les bienfaits dont il ne cesse de nous combler tous les jours. Ne marchandons pas avec lui, comme nous avons trop coutume de faire; donnons-lui largement, il ne restera pas en retard avec nous; n'oublions pas que nous lui en redevons toujours.

Femmes chrétiennes, imitez Marie. Lorsque Dieu vous a confié un nouvel ange, empresses-vous d'aller à l'église l'en remercier. Priez le prêtre de vous bénir et de vous aider à rendre grâces au ciel. Les bénédictions qu'il prononcera sur votre front incliné, les prières qu'il récitera sur vous, seront un gage de nouvelles bénédictions pour vous et votre enfant.

Oh! ce cher enfant, vous aussi, portez-le, ou plutôt faites-le présenter le plus tôt possible à l'église pour y recevoir le saint baptême qui le consacrera à Dieu. Et puis, ne manquez pas d'offrir vous-même au Seigneur, de lui consacrer ce petit ange, dès son berceau, et de renouveler, matin et soir, cette consécration. Il est impossible que le ciel n'entende pas la prière et l'offrande d'une mère, répétées avec foi chaque jour, et que, à cause d'elles, il ne bénisse pas la mère et l'enfant.

PLANS DE SERMONS POUR LA TOUSSAINT

I

LES CHEMINS DU CIEL

Eworde. — Comme on voit le soir au firmament l'innombrable armée des étoiles de toute grandeur, de toute lumière, de toute beauté, ainsi l'apôtre saint Jean ravi en extase vit au ciel l'innombrable armée des saints, de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, de toute nation. — Comment sont-ils parvenus au ciel? Comment y parviendront-nous nous-mêmes? Il y a trois chemins qui conduisent au ciel: l'héroïsme, la fidélité, la pénitence.

I

Au ciel il y a les héros, ceux pour qui les honneurs, les richesses et les plaisirs de la terre n'étaient rien, qui vivaient comme des anges dans un corps mortel, qui étaient prêts à tous les sacrifices...

C'étaient les apôtres parcourant la terre pour annoncer partout l'Evangile. C'étaient les martyrs à qui l'on disait: « Renonce à ta foi, » et qui répondaient: « Rien ne me séparera de l'amour de Jésus-Christ, ni la prison, ni les tourments, ni la mort. » C'était saint François d'Assise méprisant un brillant avenir terrestre, dédaignant des biens périssables pour les biens éternels. C'était sainte Elisabeth de Hongrie descendant les marches du trône pour soigner de ses mains royales les misérables lépreux.

Tombons à genoux devant cette belle armée des saints; admirons-les et demandons-leur de les imiter de loin, sinon par notre héroïsme, du moins par notre fidélité.

II

Au ciel il y a les âmes fidèles. Elles avaient entendu la parole dite à tous: « Si vis ad vitam ingredi, serva mandata, Si vous voulez entrer dans la vie éternelle, observez les commandements. » Et elles les ont observés fidèlement, au prix de tous les sacrifices.

Il en coûte, pour sanctifier le dimanche, de renoncer au gain que l'on pourrait se procurer en travaillant: modeste sacrifice, il est vrai, mais quand on n'est pas un héros cela ne laisse pas d'être un vrai sacrifice.

Il en coûte de mortifier ses passions, de veiller sur son cœur, sur son imagination, ses pensées, ses désirs pour ne rien leur permettre qui soit contraire à la sainte loi de Dieu.

Il leur en a coûté peut-être même, à ces âmes fidèles, de venir à la messe et de communier, parce qu'elles ont vécu comme nous dans une société dont les mœurs chrétiennes étaient relâchées, où il fallait résister aux mauvais exemples, où pour accomplir son devoir il fallait se distinguer des autres, affronter leurs sourires, leurs mépris, leurs sarcasmes.

Elle est belle aussi, cette armée des âmes fidèles! Vous en faites partie, pères et mères de famille qui accomplissez vos devoirs de chrétiens; jeunes gens qui restez purs..., etc. Courage! Vous serez récompensés de vos efforts et de vos sacrifices.

III

Au ciel il y a les pénitents. C'est saint Pierre, sainte Madeleine, saint Augustin ; ce sont tous ces pécheurs qui se sont arrêtés au milieu de leurs fautes et se sont dit : « Où me conduira l'oubli de la prière, de la messe, de la communion, de tous mes devoirs ? Que deviendrai-je après ma mort ? Que répondrai-je à mon juge quand je paraîtrai devant lui ?... Mon Dieu, je veux désormais vous servir. »

Ce sont tous ceux qui, à l'heure dernière, au moment suprême de l'agonie, après de longues années d'infidélité, se sont tournés vers Dieu pour lui dire : « Mon Dieu, j'ai péché, pardonnez-moi par les mérites infinis de mon Sauveur. »

Serons-nous de ceux-là, et si ni l'héroïsme, ni la fidélité ne nous rendent dignes du ciel, au moins le repentir nous en ouvrira-t-il la porte ? C'est la dernière chance de salut qui nous reste, ne la manquons pas. Et si nous voulons être sages, nous n'attendrons pas à l'heure dernière pour nous l'assurer.

Péroraison. — Ames ferventes, ne mettez aucune limite à votre perfection ; âmes fidèles, restez toujours debout dans le devoir, malgré tous les obstacles ; âmes pécheresses, convertissez-vous.

II

GRANDEUR DES SAINTS

Nimis honorificati sunt amici tui, Deus.

Dieu seul est grand : la créature grandit à mesure qu'elle s'approche de Dieu. Les saints, enfants de Dieu, lui sont unis intimement et participent à sa grandeur. Cela est vrai de leur gloire *au ciel*, mais aussi de leur grandeur *sur la terre*. Celle-ci est réelle : proclamée par Dieu, et reconnue par les hommes. Dieu et les hommes rendent donc hommage aux saints et à leurs vertus.

I. — Grandeur des saints proclamée par Dieu

Le Très-Haut scrute les reins et les cœurs : il estime chaque homme, non d'après l'extérieur, mais selon la vérité et l'intime de son âme. Or il révèle la grandeur des saints :

a) En faisant connaître leurs vertus (*Qui se humiliat, exaltabitur*) : les saints recherchent l'obscurité, voilent leurs talents, ne paraissent qu'avec répugnance ; — et Dieu les montre, les contraint en quelque sorte, par les circonstances, à se faire voir et à édifier. — Si cela n'arrive pas pendant leur vie, il le fait après leur mort, et la gloire naît sur leurs tombeaux.

b) En leur communiquant sa puissance : efficacité de leur intercession..., miracles nombreux, variés, éclatants opérés par leurs prières. (Donner des exemples).

II. — Grandeur des saints reconnue par les hommes

a) Pendant leur vie, souvent les saints ne sont pas honorés ou le sont peu : au lieu d'hommages, ce sont des mépris, des insultes, des persécutions (*Circumveniamus justum quoniam contrarius est operibus nostris*, Sap. II, 12), ou au moins l'indifférence. Combien sont ignorés !

b) Mais après leur mort, quand le témoignage de Dieu se produit, la gloire commence et la renommée parmi les hommes. On leur reconnaît surtout une triple grandeur : 1^o élévation de leurs vues et de leurs pensées : ils ont mesuré la terre entière, ils l'ont comparée avec l'immensité de leur cœur fait pour Dieu, et ils l'ont trouvée trop petite ; 2^o sublimité de leur courage (renoncement, patience dans les opprobres, force devant la mort) ; 3^o œuvres merveilleuses de toute sorte, même au point de vue naturel (législation, histoire, éloquence, agriculture, bienfaisance, civilisation...)

De là vient que : a) les peuples chrétiens accourent à leurs tombeaux (fêtes, pèlerinages...) et recourent à leur protection ; b) les incrédules hésitent dans leurs négations et leurs attaques antireligieuses : la force de la vérité et de la vertu les contraint, malgré eux, à reconnaître les saints comme les bienfaiteurs de l'humanité, des propagateurs de la civilisation, etc...

Cette sorte de grandeur est seule à l'abri des ravages des siècles et la mémoire des saints survit à tous les temps. Mais surtout leurs noms sont écrits au ciel où ils trônent avec Dieu. *Tous*, nous pouvons obtenir cette grandeur du séjour de gloire et de bonheur.

III

POURQUOI NOUS DEVONS IMITER LES SAINTS

Inspice et fac secundum exemplar.
(Exod. xxv, 40).

L'Eglise nous invite à contempler le bonheur des saints dans le ciel : la vue de ce bonheur, en nous réjouissant, doit surtout nous exciter à suivre l'exemple des saints sur la terre. — Trois motifs nous engagent à imiter sur la terre les vertus des saints : c'est que 1^o nous avons autant d'intérêt que les saints de mériter le ciel ; 2^o nous avons autant d'obligation que les saints à mériter le ciel ; 3^o nous avons autant d'espérance que les saints de mériter le ciel.

I. — Intérêt

a) Les récompenses *DU MONDE*, de la terre, sont incertaines : beaucoup de mérites sont inconnus ou inappréciés à leur valeur ; — *défectueuses* (*Seminastis multum et intulistis parum*, Agg. I, 6), ne répondant pas à la valeur du travail, ou s'égarant sur les personnes ; — *périssables* (*corruptibilem coronam*) : tout passe ici-bas, tout disparaît ; les couronnes se flétrissent, les fortunes tombent, les renommées s'évanouissent (*Transivi et ecce non erat*, Ps. xxxvi, 36).

b) La gloire et le bonheur *DU CIEL* sont au contraire des récompenses *sûres et certaines* (*Scio cui credidi et certus sum*, II Tim. I, 12), s'appuyant non sur la créature fragile et menteuse (*omnis homo mendax*), mais sur Dieu... ; — *abondantes et parfaites* (*Absterget Deus omnem lacrymam*, Apoc. xxi, 4 ; — *Satiabor, cum apparuerit gloria tua*, Ps. xvi, 15), surpassant infiniment nos œuvres (*Rom. viii, 19*), et comblant le désir du bonheur ancré au fond de notre âme ; — *éternelles* comme Dieu (*ego ero merces tua*) : éternité de puissance, éternité de gloire (*æternum gloriæ pondus*), éternité de bonheur...

II. — Obligation

a) Nous avons la même loi que les saints à observer, le même Evangile à pratiquer : toute cette loi est contenue dans les huit béatitudes que l'Eglise nous fait lire aujourd'hui : *Beati pauperes, mites, qui lugent...*, *quoniam ipsorum est regnum cælorum*.

b) Nous avons le même modèle à imiter : Jésus-Christ (*Exemplum dedi vobis...*, Jean, xiii, 15), à qui nous devons tous ressembler si nous voulons être chrétiens et élus du ciel (*Quos præcivit conformes fieri imaginis filii sui*, Rom. viii, 29).

c) La même récompense à atteindre : le bonheur du ciel qui doit être obtenu par les mêmes moyens. (Non coronabitur nisi qui legitime certaverit, II Tim., II, 5).

III. — Espérance

Parce que là où le combat est le même, la victoire est aussi facile pourvu qu'on ait les mêmes armes. — Or, comme les saints, nous avons :

1) *Notre volonté* qui n'est pas plus faible que la leur : ce qui achève la conversion de saint Augustin, c'est la vision de la sainteté qui, lui montrant son cortège infini de faibles enfants, de femmes timides, semblait lui dire : *Et tu non poteris quod isti et iste ?* — Quelle force dans cette parole dite sincèrement : *Je veux !*

2) *La grâce divine* sans laquelle on ne peut rien et qui tantôt nous porte comme sur des ailes, tantôt ne fait que nous soutenir en nous laissant le poids du fardeau : *Dieu dat omnibus affluenter*.

Pratiques : désir du ciel..., marcher sur les traces des saints : *Imitatores mei estote sicut et ego Christi*.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITE INSTRUCTION POUR LA TOUSSAINT sur la troisième béatitude

LA SOUFFRANCE EST UNE AMIE

Il est une hérésie courante et d'autant plus perfide, qui prétend que la souffrance est une *ennemie* ; et peut-être cet auditoire renferme-t-il plus d'un hérétique de cette sorte. C'est d'abord une doctrine *fausse*, car elle va à l'encontre de toute idée chrétienne, au rebours du plan que Dieu s'est proposé, plan où règne sans doute la miséricorde, mais sans exclusion de la justice. Or, la justice veut que le ciel soit le résultat de nos efforts personnels combinés avec ceux de la grâce, que nous l'achetions à un prix minime quelquefois, mais que nous l'achetions cependant et qu'il nous en coûte. Or, la principale monnaie de cet achat, c'est la souffrance, et Dieu a pris soin que la mine qui fournit ce métal ne s'épuise jamais.

C'est aussi une doctrine *dangereuse*. Elle proclame en effet qu'il faut jouir, que la douleur est un mal : elle devrait alors s'engager à procurer la jouissance universelle et à détruire la douleur. Mais elle est loin de compte, si bien que la jouissance demeure le lot d'un petit nombre, — encore n'est-elle jamais complète, — et la douleur le lot de tous. De là une suite lamentable de mécontentements, de blasphèmes, de désespoirs, de plaintes, de suicides, que seule pourrait arrêter ou empêcher la doctrine chrétienne, la doctrine de la Toussaint, si elle était connue, comprise et pratiquée.

Loin d'être une ennemie qu'il faille maudire parce qu'elle nous hait, la souffrance est une *amie* qu'il faut accueillir : amie sincère et sérieuse *qui nous raisonne*, amie tendre *qui nous console*.

I

Je n'ignore point que ce sujet n'est pas de ceux qui trouvent faveur, surtout devant des auditeurs qui sont d'assez tièdes chrétiens et qui n'aiment point souffrir. Je n'en sais point non plus qui soit plus de saison et plus pratique. Il se peut que vous détestiez de souffrir, rien d'ailleurs n'est plus naturel, mais en résumé vous souffrez tout de même, tous, à vos heures, dans votre corps, dans vos affections éprouvées, dans vos projets manqués, dans vos biens qui s'amoindrissent, dans la perspective de la vieillesse qui vient lentement, mais durement, semblable au châtimement que l'antiquité représentait boiteux, mais atteignant toujours à la longue et sûrement le malfaiteur au pas duquel il s'était attaché. La souffrance est un fait qu'il est inutile de démontrer, puisque nous le tenons tous pour constant et qu'il s'impose comme le soleil.

La voici donc qui est entrée chez nous pour nous torturer, pour nous clouer sur notre lit. Cela nous arrivera à tous. Comme les journées alors sont fastidieuses, comme les nuits surtout nous paraissent longues ! Il faut bien penser à quelque chose, repasser dans son esprit toute sa vie, regarder l'avenir, *réfléchir* en un mot, pendant ces heures interminables du tête à tête avec soi-même, avec les années écoulées, qui ont eu plus d'une joie peut-être, plus d'une bonne œuvre, plus d'un rayon de piété et de bonheur, mais plus d'une tache aussi, avec le présent douloureux, avec l'avenir incertain. On regimbe parfois, on perd patience, on crie, mais il faut bien se soumettre.

Un jour vous vous raisonnez, vous vous dites à vous-même : « Je souffre, je l'ai mérité. Je ne puis accuser Dieu, c'est moi seul qui suis coupable, moi seul que je dois accuser. Dieu est bon, même lorsqu'il m'afflige. » La mère qui présente au bistouri du chirurgien son enfant qui est atteint d'un mal dangereux est-elle méchante ? Dira-t-on qu'elle n'aime pas son enfant ? Ah ! quand la lancette entrera dans la chair vive de son fils, elle entrera plus profond encore dans le cœur de la pauvre femme, et c'est elle qui souffrira le plus. Mais elle sait que sans cette heureuse cruauté son fils était perdu. Bénie donc soit la douleur qui le redresse, qui le sauve, qui fera de lui un homme vigoureux, capable de gagner sa vie, de continuer la maison, de fonder à son tour une famille honorée !

Pour vous, la souffrance est cette lancette miséricordieuse qui guérit, c'est le remède nécessaire sans lequel votre âme mourait.

La souffrance vous a donné le temps de *réfléchir*, elle vous amène ensuite à *prier*. Peut-être vos lèvres en étaient-elles déshabituées et vous ne pensiez plus à Dieu. Mais n'avez-vous pas lu dans l'Écriture qu'il est un Dieu justement jaloux ? Il ne veut pas que l'homme fait par lui et pour lui appartienne à d'autres qu'à lui, et comme vous vous endormiez dans les délices, dans les ignorances de la vie, il a dû vous réveiller brusquement pour vous rappeler que vous êtes sa créature, sa chose, et que vous ne pouvez sans injustice vous donner sans réserve à d'autres qu'à lui.

Avez-vous remarqué parfois comme les objets changent de couleur et de perspective suivant les points de vue auxquels on se place, suivant les heures de la journée ? La jeunesse, la santé, le succès voient tout en beau. Mais le vieillard, le malheureux, l'homme aigri par la vie ne s'arrêtent jamais qu'en face d'un horizon assombri. Et vous, sur votre lit, comme tout vous paraît triste ! Comme la beauté, le plaisir, la richesse, les magnifiques sillons, comme toute splendeur extérieure s'est effacée ! La fortune, les plantureuses récoltes, les jouissances des yeux, de tous les sens, les rêves, tout cela est passé, irrévocablement fini, maintenant. Il faut se tourner vers ce qui demeure, vers Dieu qui ne passe point, vers l'éternité qui approche, qu'on entrevoit déjà et à laquelle on ne songeait pas. Il n'y a plus désormais que cela de

vrai ! Qu'importe le plus délicieux festin, les vins les plus parfumés à ceux que fatigue même une goutte d'eau ? « O mon Dieu, s'écriait Henriette de France, reine d'Angleterre, que vous êtes bon ! Vous m'avez ôté mes trois royaumes, je vous en remercie, car c'était pour me rendre meilleure. » Et Bossuet notant ce trait de sa vie disait : Savez-vous de quoi elle remerciait Dieu ? Etait-ce de l'avoir faite reine puissante et fille de rois ? Non, c'était « de l'avoir faite reine malheureuse ! » Pour elle la souffrance avait été, comme elle l'est pour tous ceux qui souffrent chrétiennement, une lumière.

C'est ainsi qu'elle est l'amie qui raisonne ; elle vous berce de pensées salutaires, de souvenirs émouvants et fortifiants de la foi de l'enfance, elle vous amène même à rendre grâces à Dieu. Chaque jour elle vous apporte un accroissement de patience, en s'aidant de l'inéluctable nécessité. Car la nécessité est aussi une raison et une grâce. Et l'on est tout surpris de voir parfois un homme revêché et fier en santé, devenir raisonnable, obéissant au médecin qui contrarie ses goûts, à la sœur qui lui prépare ses remèdes, le retourne sur sa couche, et lui montrant l'image du Christ qui a voulu souffrir pour nous donner l'exemple, fait naître un acte de résignation dans son cœur et éclore un pâle sourire sur ses lèvres.

On n'arrive pas aussitôt à ce degré de foi calmante et patiente. Tout d'abord on s'était même montré rétif. Car non seulement la souffrance est une peine cruelle, c'est aussi une humiliation. On était fort, vaillant, résistant à la fatigue et au travail, et voilà qu'on est frappé, infirme, classé dans le nombre de ceux qui ne comptent plus, alors qu'on se croyait invulnérable, inaccessible à ces misères. Oh ! pour certaines natures cette pensée est pire que la douleur elle-même. Mais peu à peu, avec les lentes et longues réflexions, l'on découvre dans la maladie une beauté surnaturelle qui vous relève, qui vous rend sacré aux yeux de Dieu comme aux yeux du monde, une grandeur que l'on ne connaissait pas. Oui, l'on se sent grandir, parce qu'on se rapproche de Dieu, parce qu'on expie ; l'on se sent devenir meilleur, parce qu'on est plus digne de la divinité, plus semblable à Celui qui a tant souffert pour nous, parce que chaque douleur lancinante est comme le coup de marteau à l'aide duquel le grand sculpteur achève et parfait sa statue ; et il n'est point rare de rencontrer des malades sachant accepter chrétiennement la souffrance et s'écriant dans un élan sublime, comme cette sainte jeune fille atteinte d'un mal aussi douloureux qu'incurable : « Je souffre volontiers, parce que Dieu l'a voulu. Je veux me laisser ciseler pour le ciel ! »

II

Après l'amie qui instruit, reprend, raisonne, voici l'amie qui console.

Elle s'assied à vos côtés et vous la trouvez toujours douce, dévouée, persuasive. Ses consolations n'ont rien de celles que le monde prodigue. D'ail-

leurs il s'éloigne, lui, car il ne se plaît point au chevet des malades. On n'y rit point, l'on ne s'y amuse pas, l'amour-propre n'y trouve pas son aliment, la jouissance non plus. Les malades ne sont point un spectacle attrayant. C'est pourquoi l'Eglise a placé la visite des malades parmi les œuvres de miséricorde.

La souffrance, cette amie chrétienne, n'empruntera donc rien aux consolations banales du monde. Celui-ci, ou ne croit pas, ou n'ose pas manifester sa foi. Et cependant une bonne parole de foi fait tant de bien à un malade, venue surtout d'une bouche qui ne professait point sa religion !

Que fera-t-elle ? D'abord elle laissera couler les larmes du pauvre affligé, comme firent les amis de Job : en face de son immense misère, perte de tous ses enfants, de tous ses biens, de sa santé, même de l'affection et de la pitié de sa femme, toute sa splendeur passée qui faisait de lui l'oracle, la lumière de l'Orient, voilée, obscurcie, remplacée par un horrible ulcère qui le rongait des pieds à la tête, ils demeurèrent sept jours sans trouver d'autres paroles que leurs larmes.

Elle vous laisse donc pleurer, elle pleure avec vous, c'est son rôle de miséricorde, *flere cum flentibus*. Ne me parlez pas de ces douleurs stoïques, plus orgueilleuses qu'humaines, qui étaient propres aux païens. Chez nous la douleur est humaine, elle pleure. Voyez plutôt Marie au pied de la croix, brisée d'angoisses et tout en larmes, *juxta crucem lacrymosa*, tous les saints dont la douleur est violente parce que leur amour est puissant : sainte Elisabeth de Hongrie apprenant la mort de son jeune époux parti pour la Croisade et parcourant les galeries de son château avec ce cri : « Il est mort ! il est mort ! il est mort ! » et s'enfermant une grande journée dans ses appartements, la face contre terre et baignée de pleurs ; ou bien saint Louis qui s'évanouit et poussa des sanglots à la nouvelle qu'il ne reverrait plus sa mère défunte, la douce et ferme Blanche de Castille. Voilà ce qu'est la douleur chrétienne. Nos saints n'étaient point de marbre, parce qu'ils sont l'idéal, le plus aimable épanouissement du cœur humain, et que le cœur humain n'a pas été pétri dans le marbre.

Après vous avoir laissé donner libre cours à vos larmes, la souffrance vous présente cet exemple des saints si noble et si réconfortant. Qui d'entre eux n'a acheté le ciel au prix des plus grandes douleurs ? Les uns martyrs, comme les apôtres ; les autres persécutés, comme les plus grands docteurs de l'Eglise ; presque tous méconnus et calomniés de leur vivant et réalisant en eux-mêmes cette parole divine que nous chantons dans l'Evangile de ce jour : « Vous serez bienheureux quand on vous aura maudits et calomniés par des mensonges insignes, à cause de moi, *mentientes propter me.* »

Ils ont tellement souffert qu'ils ont parfois fléchi sous le fardeau. Alors ils priaient, ils gémissaient, ils racontaient leurs angoisses avec des accents pénétrants qui aujourd'hui encore nous émeuvent et nous font pleurer. La souffrance est

chose si noble et si précieuse que les anges voudraient pouvoir souffrir. « Vous ne savez pas, dit saint François de Sales, de quoi les anges nous portent envie ? Certes, de nulle autre chose que de ce que nous pouvons souffrir pour Dieu, et ils n'ont jamais souffert pour lui. Ils ne peuvent lui offrir à lui et à ceux qu'ils aiment, que des vœux et des hommages. Nous aussi, et de plus nos douleurs librement acceptées et amoureusement offertes. »

Après nous avoir placé sous les yeux les exemples des saints, nous avoir rappelé leurs cris d'âme éloquents : « Ou souffrir, ou mourir ! » et cet autre : « Non, Seigneur, ne jamais mourir, mais souffrir pour vous ! » cette douce amie nous met en face de la croix et nous dit : « Regarde ! Qu'avait-il fait pour souffrir ? Qu'avait-il à expier, lui, l'Homme-Dieu, pur, innocent, l'Agneau sans tache ? Et il s'est laissé conduire sur le Calvaire la tête couronnée d'épines, meurtri de coups, abreuvé d'outrages, ployant sous le faix, sans se plaindre, sans penser même à se venger et à maudire. Et toi, n'as-tu donc rien à expier ? N'es-tu pas coupable ? N'as-tu pas mérité l'enfer plus d'une fois ? Comment oseras-tu te plaindre, si tes yeux s'arrêtent seulement sur le crucifix ? »

C'est ce que disait un jour un homme qui ne croyait à rien et qui, sur le point de se venger d'une personne qui l'avait offensé dans le plus intime de son honneur, rencontra par hasard sous ses yeux l'image du divin Crucifié. Il jeta aussitôt son poignard, puis subissant l'influence d'une grâce mystérieuse il baisa la croix en disant : « O Jésus ! pardonne-moi ! Je suis né dans un siècle impie et j'ai beaucoup à expier. Pauvre fils de Dieu qu'on oublie ! On ne m'a pas appris à t'aimer. Je ne t'ai jamais cherché dans les temples ; mais grâce au ciel, là où je te trouve je n'ai pas encore appris à ne pas trembler. Souviens-toi qu'un infortuné n'a pas osé mourir de sa douleur en te voyant cloué sur ta croix. Impie tu l'as sauvé du mal ; s'il avait cru tu l'aurais consolé ! » (Mgr Bougaud, *Le christianisme et les temps présents*, t. 1).

Nous du moins nous avons le bonheur de croire, c'est pourquoi la croix nous console toujours. Désormais nous écouterons mieux les leçons qui nous viennent d'elle, les leçons de la souffrance, cette amie importune peut-être comme le sont souvent ceux qui nous aiment vraiment et qui ne nous ménagent point, afin de nous rendre meilleurs ; amie qui vous fait réfléchir d'abord et par une progression insensible vous amène à supporter votre mal, puis à l'aimer, enfin à remercier Dieu qui vous l'envoie pour vous éclairer, vous guérir de vos préjugés, vous donner la vraie notion de la vie chrétienne qui est une épreuve pour vous mériter le ciel ; amie tendre et secourable qui vous aide à pleurer et vous conduit ensuite au pied de la croix. Elle vous y laisse jusqu'à ce que vos larmes soient séchées, votre âme consolée, et que vous sachiez enfin la mort comme un « libérateur céleste » qui brise nos chaînes et nous introduit au ciel, notre seule patrie.

DEUX ALLOCUTIONS POUR LE JOUR DES MORTS

I

ON SE RETROUVE AU CIEL

Videbo Deum salvatorem meum.
Je verrai Dieu mon Sauveur.

Oui, au ciel nous verrons Dieu, et nous nous retrouverons auprès de lui. Il ne nous a pas créés comme un ouvrier fait un outil qu'il briserait ensuite.

L'homme lui-même d'ailleurs ne détruit point d'ordinaire le travail qu'il a péniblement exécuté, mais il respecte son œuvre, il l'aime, il la conserve avec un soin jaloux. Ce n'est que dans un moment de caprice ou de colère qu'il la démolit, ou quand la main du temps l'a gâtée et désagrégée. Or Dieu n'a ni caprices, ni colères, et le temps n'a prise ni sur lui ni sur ses œuvres. Dieu est souverainement bon, comment détruirait-il ses enfants ? Il a mis dans notre cœur des sentiments intimes qui nous commandent d'espérer, qui nous font dire avec Job : « Oui, un jour je verrai Dieu mon Sauveur. C'est l'espérance qui repose dans mon sein. » Se jouerait-il donc de notre simplicité et serait-il vrai au contraire que tout finit avec nous, qu'au-delà de cette vie il n'y a rien, et que ceux qui nous quittent nous ne les reverrons jamais ? Non, Dieu est toute vérité et toute bonté, nous croyons à sa parole et à son amour. Tout d'ailleurs répugne aux doctrines matérialistes : notre raison, l'enseignement de l'Eglise et la conviction profonde des plus belles âmes qui aient jamais honoré l'humanité, mais surtout notre cœur.

I

A Dieu il fallait des créatures, comme à une famille il faut des enfants. Nous ne comprenons pas bien Dieu immobile et inactif dans sa silencieuse éternité. Il a créé l'homme dans un élan de miséricorde, pour le rendre heureux, et il l'aime et il nous regarde tous comme ses enfants. De notre côté, si nous sommes chrétiens, nous l'aimons de toute notre âme, nous le prions chaque jour, nous lui obéissons filialement, nous observons ses commandements quelque pénibles qu'ils nous paraissent, dans l'allégresse de notre conscience. Sachant qu'il nous a faits à son image, sans cesse, pendant toute notre vie, nous travaillons à perfectionner en nous cette image, à nous rendre moins indignes de lui.

Et vous croyez qu'après nous avoir vus ainsi appliqués à procurer sa gloire, à faire le bien, à nous violenter nous-mêmes par amour pour lui, il pourrait, lui l'Infiniment Bon, nous replonger dans le néant !

Quand votre fils est malade, votre fille mourante, vous vous ingéniez à leur procurer toutes les douceurs, tous les soins qu'ils réclament. S'il faut courir bien loin pour leur rapporter des remèdes

qui les soulagent, oh ! vous ne comptez pas plus avec les distances qu'avec les fatigues. Mais vains efforts ! le temps amène une plus grande oppression, la maladie s'aggrave et vous vous dites : « C'est donc vrai, il va mourir ! » Ah ! si vous pouviez le sauver, même au prix des plus grands sacrifices, rien au monde ne ferait reculer l'énergie de votre tendresse. S'il était en notre pouvoir, nos enfants seraient immortels ! La mort aurait beau frapper à la porte, jamais nous ne lui ouvririons. Ce qui nous manque, c'est la puissance.

Or nous sommes les créatures, les enfants de Dieu. De lui nous tenons l'être et la vie, et l'Écriture affirme que ses dons sont sans repentance. Ce qu'il a une fois donné, il ne le reproche ni ne le reprend. Quels magnifiques présents d'ailleurs il nous a faits, cette vie qui est un bienfait inestimable, un corps et une âme pour le servir, un cœur pour l'aimer, une intelligence pour le connaître, un père et une mère, des enfants et des sœurs à chérir ! De tout cela nous jouissons quelques années, puis nos parents s'en vont, nos frères nous sont enlevés, nos enfants nous quittent, notre corps et notre âme se séparent, et Dieu le Père très aimable et tout-puissant, nous laisserait séparés à jamais, permettrait que nous mourrions pour toujours ! Sa main toute miséricordieuse ne nous retiendrait pas sur le bord du néant ! Tandis que nous mettons notre bonheur et notre gloire dans nos enfants, tandis que nous sommes fiers de les voir forts, savants, vertueux, honorés, nous tout méchants que nous sommes, Lui, père dénaturé, travaillerait à n'avoir plus d'enfants, s'appliquerait à les tuer !

Quelle absurdité et quelle excessive déraison ! Quelle horrible impiété que celle qui professe que Dieu n'est pas bon, mais cruel ! Tout notre être se révolte à cette idée d'un Dieu homicide, car nous savons qu'avant tout il est notre Père, *Pater noster*. « Il est le Dieu des vivants et non pas le Dieu des morts. » C'est pourquoi nous vivrons en lui, nous nous retrouverons en lui.

II

L'enseignement de l'Eglise, saint Cyprien l'a résumé en ces paroles si consolantes et si belles : « Notre patrie, c'est le ciel, et nos pères nous y ont précédés. Hâtons-nous, courons les saluer. Nous y sommes attendus par nombre de personnes qui nous sont chères, nous y sommes désirés par une multitude de parents, de frères, d'enfants, qui désormais assurés de leur salut sont inquiets sur le nôtre. Courons les voir, courons les embrasser ! Quelle joie en ce jour et pour eux et pour nous ! » (*De Immortal.*).

Oui, même pour eux. Vous savez comme l'aïeul aime ses petits enfants. Ils sont nos aïeux, et nous sommes les fils de ces saints. Aussi comme il leur tarde de nous accueillir, de nous connaître, de nous voir de tout près ! Et pour nous quelle joie de saluer nos ancêtres, tous ceux qui nous ont transmis l'étincelle de la vie et qui nous ont ainsi valu les délices éternelles du paradis ! Ce sera pour

tous la vraie félicité, celle qui ne finit point. Cette fois nous pourrions dire : Nous sommes en famille et pour toujours !

C'est aussi pour eux une privation, même au ciel, de ne pas nous voir auprès d'eux. Cette privation n'altère point leur bonheur sans doute, cependant quand ils jouiront de notre présence ce sera pour eux un accroissement de félicité. Car sûrement ils pensaient à nous, et ceux qui nous ont quittés pour cette vie infiniment heureuse, se rappellent cependant notre souvenir. Telle était du moins la pensée de saint Augustin. Il venait de perdre son pieux ami Nebridius, et il le pleurait en ces termes touchants : « Il vit au séjour bienheureux au sujet duquel il me faisait tant de questions, à moi qui avais si peu de lumières pour lui répondre. Il n'approche plus son oreille de ma bouche, mais il approche sa bouche de vous, ô mon Dieu ! source de vie, vie où il se désaltère à longs traits suivant l'immensité de sa soif. Et cependant je n'ai pas peur qu'il s'enivre là jusqu'à m'oublier, puisqu'il vous boit, ô mon Dieu, vous qui n'oubliez jamais ! » (*Confessions*).

Mais qu'ils aient survécu à la mort du corps, qu'ils vivent au ciel dans le sein de Dieu quand ils se sont endormis chrétiennement dans la paix du Seigneur, qui oserait en douter ? L'Eglise nous en assure sans cesse, particulièrement en ce jour : « Seigneur, dit-elle, faites-nous jouir de leur aimable société dans l'éternelle béatitude. » *Da nobis in æterna beatitudine de eorum societate gaudere*. Et dans l'oraison *pro patre et matre sacerdotis*, quelle douceur, quelle certitude aussi ! « O Dieu qui nous avez ordonné d'entourer d'honneur notre père et notre mère, traitez avec bonté l'âme de mon père et celle de ma mère, oubliez leurs fautes, pardonnez-leur, et faites que dans la joie de la lumière éternelle j'aie le bonheur de les voir ! » *Meque eos in æternæ claritatis gaudio fac videre*.

Souvent d'ailleurs, pour les consoler, Dieu a permis à des âmes saintes de voir leurs parents tout revêtus de gloire au ciel. Sainte Thérèse un jour était accablée de cette tristesse qui fut sa grande épreuve toute sa vie, mais cette fois elle en était accablée outre mesure : elle avait la nostalgie de tous ceux qu'elle avait aimés, surtout de sa mère Béatrix, qui l'avait laissée orpheline au sortir de l'enfance, et de son père, Laurent de Cepeda, qu'elle vénérât parce que c'était un homme plein de dignité et de foi, et qu'elle aimait parce qu'il lui avait aussi tenu lieu de mère. Comme elle était absorbée dans leur souvenir à la fois délicieux et douloureux, où l'angoisse toutefois l'emportait, « tout à coup, raconte-t-elle, un ravissement vint avec une irrésistible puissance m'enlever à moi-même. Je fus transportée en esprit au ciel, et les premières personnes que j'aperçus, ce furent mon père et ma mère ! »

Non, la mort ne détruit pas la famille, elle la fortifie, elle en réunit les membres. Telle est la foi des siècles chrétiens : « A Dieu ne plaise, s'écrie saint Augustin, après la mort de sainte Monique, qu'en entrant dans la vie bienheureuse

ma mère soit devenue moins aimante et qu'elle ne vienne pas me consoler quand je souffre, elle qui m'a aimé plus que je ne saurais dire ! » (*Confessions*). Et saint Ambrôise s'adressant à son frère Satyrus mort avec sa robe d'innocence, lui fait cette prière : « Je me hâte de te rejoindre, aide-moi, et si je te parais trop tarder encore, fais-moi venir. O mon frère ! Quelle consolation me restait-il, si ce n'est cet espoir de te rejoindre bientôt ? Oui, je me console dans l'espérance que la séparation mise entre nous par ton départ ne sera pas longue et que tu obtiendras la grâce d'attirer à toi plus promptement celui qui te regrette si vivement. » (*De excessu fratris*, cité par Mgr Bougaud, *Le christianisme et les temps présents*, t. 1). Il reste donc entre nous et les âmes de nos proches qui ont émigré au ciel une constante communication de sollicitude, de prière et de charité. Ah ! puissions-nous les retrouver tous, et que pas un seul de nous ne manque au grand rendez-vous ! Dieu, comme à sainte Thérèse, nous réserve de nous conduire à eux tout d'abord, à notre père et à notre mère, et ce sera, à coup sûr, l'une des plus douces joies de notre éternité.

III

Notre raison nous déclare que si tout finissait à la mort, que si pour jamais nous devions dire adieu à ceux que nous avons aimés, si le néant nous attendait pour nous engloutir, ce serait une inconcevable cruauté, qu'un Dieu bon ne saurait commettre. L'Eglise nous prêche l'espérance, et toutes les âmes d'élite de l'humanité ont cru que l'on se retrouve au ciel. Mais le cœur surtout, me semble-t-il, doit être consulté dans cette question qui l'intéresse tant, car c'est lui qui est atteint, qui souffre, qui pleure, qui est inconsolable.

Ah ! les raisons du cœur ne sont pas les moindres ! Dieu lui a donné une prescience, une intuition des choses, une claire vue sur l'éternité qui ne le trompe pas. Je comprends cette réponse du poète à l'adresse de ceux qui ne croient pas : « Peut-on douter sur un tombeau ? » Allez donc dire à ce père, à cette mère, qui versent des larmes sur la tombe de leur fils ou de leur fille, que leurs enfants sont morts pour jamais, qu'ils sont condamnés à ne point les revoir parce qu'ils ne sont plus, ils vous répondront : « Je les aime, donc ils vivent ! Ils vivent non seulement dans mon souvenir, mais dans le sein de Dieu où je les reverrai ! » Et ne dites pas que ce sont des raisons de sentiment. Depuis quand le cœur, qui tient la plus grande place dans la vie, ne compterait-il plus ? Que la raison ne comprenne pas ses raisons, cela prouve son infirmité, mais non pas que les raisons du cœur ne soient point probantes. Mes yeux voient, mon intelligence voit, et ils produisent en moi la certitude ; mon cœur voit aussi, et la certitude, loin d'être moindre, me saisit davantage.

Allons souvent visiter nos morts au cimetière. S'il est un lieu où leurs âmes se plaisent à reve-

nir, c'est là, auprès de leurs corps bien-aimés, les compagnons de leur vie, de leurs luttes, de leurs misères et aussi de leurs victoires. A genoux sur leurs tombes, plus près du corps de nos parents, de nos amis, nous sommes aussi plus près de leurs âmes, plus près d'eux. Et qui sait si Dieu ne permet pas qu'ils y reviennent parfois, surtout dans cette fête où tout nous parle d'eux, si Dieu ne les y envoie même pas afin qu'ils nous y rencontrent ?

Écoutons-les, continuons avec eux les conversations d'autrefois, rappelons-nous leurs conseils, leurs sages instructions, leurs reproches même, les jours où nous nous écartions du droit chemin... Elle est là, cette bonne mère, qui nous a élevés, bercés sur ses genoux, qui nous a pris petits enfants et nous a conduits avec une sollicitude sans égale jusqu'à l'âge où nous pouvions nous passer d'elle. Je me trompe : on ne saurait jamais se passer de sa mère. C'est pourquoi il faut que par la pensée et par la mémoire nous restions en communion constante avec elle, lui demandant ses avis, lui confiant nos peines comme au temps où nous étions encore enfants... Ils sont là, nos frères, nos fils, nos filles, nos sœurs, et chaque année leur nombre s'augmente, leurs rangs se pressent dans ce terrain sacré qui leur est mesuré. Ce qu'ils nous demandent surtout, c'est de garder la foi chrétienne, la seule richesse qui nous reste quand tout nous abandonne, la foi, le seul bien nécessaire et supérieur, la foi qui les a consolés et sauvés. Imitons-les surtout dans cette vertu sublime qui était plus grande, hélas ! chez eux que chez nous. *Quorum intuentes exitum imitami fidei*.

Mais ils ont eu aussi leurs erreurs et leurs défaillances. C'est pourquoi nous nous sommes réunis afin de prier ensemble pour eux. Nous prions avec l'Eglise et dans la langue de l'Eglise. Ce ne sont pas alors des soupirs stériles, des plaintes vaines, une douleur de parade, mais des prières efficaces, pleines d'enseignements qui consolent, de pensées graves comme des pensées d'outre-tombe. L'Eglise, fille de Dieu et épouse de Jésus-Christ, sait trouver le chemin du cœur de son Père et de son Epoux : prions avec elle, avec toutes les âmes saintes qui des quatre coins de l'univers font monter ensemble vers le ciel leurs prières innocentes qui portent les nôtres. Elle nous presse de prier, car elle voit ses enfants dans les flammes du purgatoire, elle les entend qui nous crient : « *Miseremini mei !* Ayez pitié de nous ! » Écoutons-la, faisons à nos âmes parentes et amies la seule aumône qu'elles réclament, l'aumône d'une prière puissante, filiale ou fraternelle, afin qu'aujourd'hui même beaucoup de ces âmes, sœurs des nôtres, aillent par la grâce de notre charité reposer dans le ciel au sein du Père très miséricordieux.

II

REQUIESCANT IN PACE

Requiescant in pace!

Qu'ils reposent en paix !

Voilà, mes frères, la parole que nous allons redire ensemble bien des fois aujourd'hui, en cette fête du souvenir qui va évoquer, devant nos yeux, les êtres bien chers que nous avons perdus.

Qu'ils reposent en paix!... Mot profond, adieu sublime dans sa simplicité touchante, dont je voudrais essayer de vous faire saisir le sens chrétien.

Vous rappelez-vous ces jours de deuil et d'angoisse où la mort cruelle et farouche vint vous prendre, l'un après l'autre, vos parents, vos amis ? Vous rappelez-vous ce lit d'agonie, ce cadavre glacé que vous pressiez entre vos bras, à qui vous adressiez encore les noms les plus tendres et qui ne vous répondait pas ? Vous rappelez-vous ce cercueil où vous avez collé vos lèvres, ces funérailles, ce convoi funèbre que vous avez suivi, ce champ des morts, ce cimetière où vous êtes entré ? Et là, au milieu d'un silence lugubre qui n'était entrecoupé que par les dernières prières du prêtre et les sanglots des assistants, quand la fosse se refermait sur une dépouille et des restes bien-aimés, là, vous avez répandu quelques gouttes d'eau bénite, vous avez tracé le signe de la croix, et avec l'Eglise, avec cette mère si tendre de tous les chrétiens, vous avez dit : *Requiescat in pace!* Qu'il repose en paix ! Et cet adieu qui vous arrachait des larmes, cet adieu qui était, malgré tout, sur vos lèvres une parole d'espérance, vous irez le redire aujourd'hui sur la tombe de vos morts.

Eh bien ! oui, qu'ils reposent en paix dans votre souvenir ! *Requiescant in pace!*...

Vous le savez bien, le désir le plus cher, le souhait le plus ardent de vos défunts, c'est que vous ne les oubliiez point, c'est que leur nom gravé sur la pierre du sépulcre élevé à leur mémoire ne s'efface pas dans votre cœur.

A l'heure où ils allaient quitter ce monde, ils vous ont dit sans doute, d'une voix mourante mais que l'accent de la prière rendait forte encore : « Vous ne nous oublierez pas : il nous faut descendre au tombeau, mais la mort qui peut tout pour nous réduire en poussière, ne pourra rien pour nous empêcher de vivre dans votre pensée. »

C'est qu'en effet, mes frères, être oublié c'est mourir deux fois. Aussi bien, si au milieu des agitations de la terre vous aviez laissé s'affaiblir et diminuer en vous la pensée et le souvenir de vos morts, voici que l'Eglise vous rappelle que, bien que disparus de devant vos yeux, ils ne sont cependant pas loin de vous, qu'entre eux et vous il n'y a qu'un voile, moins que cela, il n'y a, comme on l'a si bien dit, qu'une paupière abaissée, et elle vous invite à évoquer, devant vous,

leur chère mémoire, pour les revoir encore tels que vous les avez connus.

Un grand écrivain qui fut en même temps un grand catholique, Louis Veuillot, trouva un jour, dans sa foi, pour un de ses amis qu'un deuil cruel venait d'accabler, ces consolantes paroles : « J'ai appris qu'il n'y a point de mort... Regardez au ciel, et vous verrez votre chère défunte, comme on voit, de la route, au retour, le visage de l'enfant à la fenêtre de la maison. »

Eh bien, mes frères, si vos chers morts sont toujours vivants, s'il n'y a eu pour eux qu'une mystérieuse commutation de vie, pensez donc à eux. C'est aujourd'hui le jour que la piété a consacré à leur souvenir, et dans cette fête qui vous ramène sur leur tombe, oubliez les vivants qui vous entourent, pour vous recueillir, pour revoir leurs traits, pour écouter leur voix, vous rappeler leurs exemples, leurs conseils, et leur marquer ainsi que leur souvenir n'a rien perdu de sa vivacité dans une âme qui leur reste toujours fidèle.

Requiescant in pace! Qu'ils reposent en paix dans votre cœur. Ce n'est pas assez de ne pas oublier vos morts, je vous demande de les aimer.

L'Evangile, dans une de ses plus belles pages, toute empreinte d'une majesté divine, nous montre Notre-Seigneur debout près d'un tombeau. C'est son ami Lazare qui est là, depuis quatre jours ; une puissante émotion le saisit, des larmes jaillissent de ses yeux, et les Juifs, impressionnés d'un pareil spectacle, ne peuvent s'empêcher de se dire : « Voyez donc comme il l'aimait ! »

Ah ! sur la tombe des vôtres, en vous y agenouillant pieusement, il faut qu'à voir votre recueillement, votre douleur, vos larmes même, on puisse dire aussi : Voyez donc comme il aimait cet enfant, ce père, cette mère, ce frère, cette sœur, cet ami qui est là et qui dort son dernier sommeil.

L'amour des morts, de ceux qui ne sont plus et qui nous ont été unis pendant cette vie par les liens les plus doux, je ne sais rien qui soit mieux le signe d'une belle âme et d'un grand cœur !

On raconte qu'un jour une jeune orpheline quittait son pays natal pour s'en aller gagner sa vie dans un village étranger ; et elle emportait avec elle, avec des précautions infinies, quelque chose qui paraissait lui être très précieux. Le prêtre qui l'avait élevée et lui avait fait faire sa première communion, l'ayant rencontrée et lui ayant recommandé de rester bonne chrétienne, fidèle à ses prières du matin et du soir, s'avisait de l'interroger sur ce qu'elle emportait avec tant de soin. « Ah ! dit-elle, je suis allée au cimetière, j'ai pris sur la tombe de ma mère un peu de terre et des fleurs. C'est devant cette terre et devant ces fleurs que je prierai, et en pensant à ma mère, je me croirai toujours avec elle, sous le regard de son amour. »

Cette enfant avait le culte de sa mère, et je ne

saurais trop vous presser d'avoir, à l'endroit de vos défunts, de pareils sentiments.

Aimez vos morts comme sainte Elisabeth de Hongrie aimait son époux. A la nouvelle qu'il venait de succomber : « Seigneur, mon Dieu, s'écria-t-elle, voilà que le monde tout entier est mort pour moi ! » Aimez-les comme saint Bernard aimait les siens, lui qui disait qu'il mourait en chacun d'eux, *ego morior in singulis*, et qui répandit sur son frère Gérard des larmes qui sont demeurées immortelles.

Aimez vos morts, aimez-les tendrement comme s'ils étaient encore avec vous et que vous jouissiez de leur chère présence, et si les années sont descendues sur leur tombe pour ensevelir dans l'oubli leurs restes vénérés, vous du moins, faites-leur contre les injures du temps un dernier et suprême asile dans votre cœur toujours bon et toujours aimant ; et cet amour plus désintéressé, plus pur que toutes les autres affections de la terre, embaumera votre vie, en même temps qu'il gardera votre âme pour les joies de l'éternité.

Requiescant in pace! Qu'ils reposent en paix dans vos prières !

Ce n'est pas assez de ne pas oublier vos morts, de les aimer, je vous demande encore de prier pour eux.

Parmi vos morts, il y en a qui sont au ciel. Ah ! ceux-là félicitez-les, car ils sont entrés dans la joie que Dieu a promise à ses élus ; invoquez-les même, car ils sont d'autant plus inclinés à vouloir votre bien, qu'ils sont assurés de leur propre bonheur.

Mais il en est d'autres qui sont dans les flammes du purgatoire que la justice divine a allumées et qu'elle entretient pour les purifier et les rendre dignes du ciel.

Vos prières peuvent abrégier pour eux le temps de l'épreuve. Ils vous implorent du sein des braiseurs qui les dévorent, et l'Eglise qui est toujours leur mère, vous fait entendre ce cri de leur détresse : « *Miseremini mei...* Ayez pitié de moi, vous du moins mes amis. » Ce cri, qui n'est qu'un faible écho des lamentations du purgatoire, ne saurait vous laisser insensibles.

La Pologne opprimée essaya un jour de soulever la pierre du sépulcre où on la tenait enchaînée. Elle avait pensé que l'Europe aurait pitié de son infortune et l'aiderait à briser ses liens. Hélas ! elle fut abandonnée à son malheureux sort, et plus écrasée que jamais sous les coups de ses vainqueurs, elle ne put que s'écrier avec l'accent du désespoir : « Le ciel est trop haut et la France est trop loin ! »

Si la Pologne agonisante ne trouva point le secours qu'elle attendait et qui lui eût rendu la liberté et la vie, il ne faut pas qu'il en soit ainsi de vos morts, des chères âmes du purgatoire. Car alors, trompées dans leurs espérances, condamnées à subir jusqu'à la fin le châtement qui les torture, elles en seraient réduites à répéter ce cri déchirant :

Le ciel est trop haut et la terre est trop loin !

Mais non, mes frères, la terre ne sera pas trop loin aujourd'hui pour les âmes du purgatoire, puisque vous pensez à elles, puisque vous les aimez et que vous voulez offrir à Dieu des larmes et des prières comme une riche rançon qui sera leur délivrance et leur salut.

Requiescant in pace! Qu'ils reposent en paix dans le ciel !

Le ciel, mes frères, voilà le lieu du repos éternel. Aussi le prêtre, quand il prend la tête d'un convoi funèbre, comme pour diriger, sous la protection de la croix, le défunt dans le grand voyage du temps à l'éternité, qu'est-ce qu'il chante ? Quelle est la parole qui retentit sur ses lèvres consacrées ? Ecoutez-le : *In paradisum!* Au paradis !

C'est là, en effet, mes frères, qu'il faut conduire vos défunts. Car au paradis il n'y a plus de fatigue, plus de travail, plus de larmes, plus de deuil, plus de douleur. C'est la joie infinie, la félicité sans bornes et le bonheur sans mélange.

In paradisum! Au paradis ! Mais ils ne peuvent y entrer qu'après avoir payé jusqu'à la dernière obole, *donec reddas novissimum quadrantem*, la dette qu'ils ont contractée vis-à-vis de la justice éternelle. Eh bien, cette dette, acquittez-la pour eux par vos aumônes et vos bonnes œuvres.

In paradisum! Au paradis ! Mais ils n'en franchiront le seuil bienheureux que quand il n'y aura plus en eux une seule souillure, une seule tache si petite qu'elle soit. Eh bien, aidez-les à s'en purifier, en faisant couler sur leur âme le sang de Jésus-Christ, qui est répandu à l'autel, et qui de la terre descend dans les abîmes du purgatoire où il porte le rafraîchissement et la paix.

In paradisum! Au paradis ! Mais il n'en verront les portes s'ouvrir enfin pour eux que quand Dieu ne sera plus irrité, que quand Jésus-Christ leur tendra les bras et les appellera, en leur disant : « Venez, les bénis de mon Père, *Venite, benedicti Patris mei.* » Eh bien, fléchissez par vos pénitences et vos sacrifices la colère divine, offrez au cœur de Jésus les réparations de votre amour, pour qu'il ait pitié des âmes qu'il a rachetées, et qu'il leur fasse un signe, ce signe qu'elles attendent depuis si longtemps et qui les tirera du purgatoire pour les mettre en possession du royaume des cieux.

Requiescant in pace! Qu'ils reposent en paix ! Allez donc tous, mes frères, dire cette parole si chrétienne, cette prière si efficace, sur la tombe de vos morts. Allez les visiter, car ils vous attendent, allez près d'eux épancher votre cœur en des sentiments d'une exquise tendresse...

Chères âmes, Dieu ne nous a point séparés tout à fait, puisque ma voix peut arriver jusqu'à vous, dans la région des morts. Depuis que nous nous sommes quittés, je n'ai pas cessé de penser à vous. Vous m'êtes encore présentes comme au

premier jour, et le temps qui refroidit tout, qui ne laisse qu'un peu de cendre ou de poussière au fond des tombeaux, n'a point refroidi mon cœur.

Chères âmes, je vous aime et je prie pour vous. Comme Absalom chassé par David, peut-être dites-vous : « Ah ! du moins si je pouvais voir mon père ! » Eh bien, si vous en êtes encore à soupirer après le ciel, je veux vous le donner. Ce sera ma joie que vous le deviez à mon amour ! Je veux vous réunir à ce Père qui ne vous châtie que pour vous rendre dignes de lui ; j'abrègerai pour vous le temps marqué dans les décrets de la divine justice. Vous entrerez dans le paradis, et là, à votre tour, vous prierez pour moi, vous me couvrirez des mérites de votre sainte vie, afin que j'aie, un jour, vous rejoindre, et qu'en nous retrouvant, entre les bras et sur le cœur de Dieu, nous goûtions ensemble les joies et les félicités du ciel. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE LA DÉDICACE

Non est hic aliud nisi domus Dei, et porta cœli.

Ici il n'y a rien autre que la maison de Dieu et la porte du ciel. (Gen., xxviii, 17).

Lorsqu'un temple est élevé au Seigneur, l'Eglise en célèbre la dédicace, elle le consacre par des cérémonies dont la sainteté répond à la sainteté de l'édifice. Puis chaque année elle vient nous rappeler dans une fête solennelle le souvenir de ce jour mémorable, afin de raviver en nos âmes le respect et l'amour dont nous devons entourer nos temples catholiques. Telle est la fête de la dédicace de votre église que nous célébrons aujourd'hui. Nous n'avons pas, comme les Juifs, à vénérer des figures ou des images. C'est la réalité qui nous saisit et nous pénètre de toutes parts, c'est la vérité qui s'impose à notre foi, c'est l'amour qui demande notre amour. Car ici il n'y a rien autre que la maison de Dieu et la porte du ciel.

Si nos saints Livres racontent que Jacob allant en Mésopotamie crut que le lieu où il s'arrêta pour dormir était vraiment la maison de Dieu et la porte du ciel, à cause de la grande vision dont il fut favorisé pendant son sommeil, combien l'Eglise a-t-elle davantage et avec plus de raison le droit de redire cette même parole au sujet de nos temples ! C'est ici, en effet, que le sommeil et la vision de Jacob se réalisent, ils sont permanents dans la personne de Jésus-Christ. Nous en voyons chaque jour la reproduction, et toutes les âmes chrétiennes en connaissent les divines manifestations. Permettez-moi donc, à la suite de saint Bonaventure ¹, de considérer le *sommeil* et la

vision de Jacob comme une figure des grandes merveilles qui s'accomplissent dans nos temples catholiques.

I. — *Le sommeil de Jacob*

1. Jacob a quitté la maison de son père, et poursuivant son chemin, il arrive vers le soir en un certain lieu où il désire se reposer. Il est parti comme un exilé, il s'en va sans secours et sans consolation. Lorsque le soleil est près de disparaître, il s'arrête et il veut dormir à l'endroit où la nuit l'a surpris. Alors prenant une des pierres qui étaient là, il la mit sous sa tête, et il s'endormit.

Voilà la figure et voici la réalité. Comme Jacob, Jésus-Christ a quitté la maison de son Père, car il nous dit : « Je suis sorti de mon Père et je suis venu dans le monde. » (Jean, xvi, 28). Il a été parmi les hommes comme un étranger : « Le temps de mon exil, dit-il, s'est prolongé. J'ai vécu avec les habitants de Cédar, et mon âme a demeuré longtemps dans une terre étrangère. » (Ps., cxix, 5). Il était sans consolation et sans secours : « Voici, disait-il, que je suis pauvre et dans le travail depuis ma jeunesse. » (Ps., lxxxvii, 16). Il ne savait où trouver un asile : « Les renards, ajoutait-il, ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » (Luc, ix, 58). Puis un jour étant sorti de Jérusalem et continuant son chemin, il arriva sur la montagne du Calvaire. C'était vers le soir. Un peuple en fureur l'avait suivi l'accablant d'outrages et le poursuivant de sa haine. Enfin il fut placé sur une croix et il s'y endormit. Car la mort n'était pour lui qu'un paisible sommeil.

2. Et maintenant l'Eglise pour nous parler de Jésus endormi sur le Calvaire n'a pas besoin d'interroger l'histoire ni d'en appeler au témoignage des siècles écoulés. Elle voit ce temple et elle trouve Jésus endormi sur la pierre de l'autel. De même que Dieu au commencement avait dit : « Que le soleil et la lune luisent dans le ciel et qu'ils éclairent la terre » (Gen., i, 15), ainsi il a dit, me semble-t-il : Que mon Fils endormi sur le Calvaire luisse dans mon Eglise. Mais voyez vous-mêmes. Vous êtes, selon l'expression de nos saints Livres, sur la terre de vision. (Gen. xxi, 2). Ne jugez point d'après ce que vos yeux peuvent voir ou vos oreilles entendre ; mais jugez d'après ce que la foi et l'amour disent à vos âmes. Ici s'est arrêté notre véritable Jacob, Jésus-Christ. C'était le soir, le jour de la sainteté ne brillait point encore dans cette contrée, le soleil de la grâce n'avait point dissipé les ténèbres du paganisme. Et Jésus-Christ comme Jacob, cherchait une pierre pour la mettre sous sa tête, et il disait à vos pères : « Voici que je suis auprès de vous comme un étranger et un voyageur. » (Ps., xxxviii, 13). Alors vos pères séduits par ses beautés divines, vaincus par ses bienfaits, et devenus lumières de ténèbres qu'ils étaient, lui élevèrent un temple, disant : Seigneur, demeurez avec nous, dans la

¹ Cf. la troisième partie d'un sermon de S. Bonaventure sur la Dédicace des églises.

crainte que les ombres du soir et les ténèbres de la nuit ne s'étendent de nouveau sur nos âmes. Et Jésus-Christ leur répondit : « Voici que j'ai choisi ce lieu pour moi, comme la maison du sacrifice. » (II Par., VII, 12).

3. Depuis cette heure b'nie, chaque matin Jésus-Christ, sans quitter la maison de son Père céleste, vient dans ce temple. Jour et nuit, il habite avec les enfants des hommes. Il vit solitaire dans le tabernacle. La foi et l'amour l'entourent de leurs adorations et de leur reconnaissance; la haine et l'incrédulité l'outragent et le blasphèment, et sur la pierre de l'autel Jésus s'est endormi. Ici son sommeil eucharistique durera jusqu'à la consommation des siècles. Rien ne pourra l'interrompre, ni le troubler. Il semble qu'il y a des heures où Jésus devrait apparaître dans toute sa majesté pour venger son honneur outragé; mais non, il ne sortira point de son sommeil : il s'est endormi sur la pierre de l'autel. Il semble qu'il y a des heures où il devrait tout resplendissant de gloire apparaître au regard des âmes fidèles pour raffermir leur foi, exciter leur amour; mais non, il ne sortira point de son sommeil : il s'est endormi sur la pierre de l'autel. Il semble enfin qu'il y a des heures où déchirant les voiles du sacrement il devrait apparaître dans toute sa force divine pour montrer que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contreson Eglise; mais non, Jésus ne sortira point de son sommeil : il s'est endormi sur la pierre de l'autel. -

4. Quel sommeil ! Ce n'est point ainsi que les créatures se livrent au repos. En moi, dit Jésus-Christ, en moi tout sommeille : mes attributs, mes grâces, mes vertus, mais mon cœur veille pour les âmes fidèles qui veulent me connaître, s'enrichir de mes trésors, et marcher sur mes traces. En moi tout sommeille : ma gloire, ma puissance, ma justice, mais mon cœur veille pour la gloire de mon Père, pour la défense de mon Eglise, pour la protection de mes enfants. En moi tout sommeille : moi la parole incréée, vie du monde, lumière éclairant toute créature, je garde le silence; je parais sans mouvement, je suis renfermé dans le tabernacle, mais mon cœur veille pour parler à mon Père du salut des pécheurs, pour aller à la recherche de la brebis perdue, pour éclairer les âmes qui vivent dans les ténèbres du péché. *Ego dormio, et cor meum vigilat.* (Cant., V, 2).

Puissances de mon âme, donnez-moi le bonheur de participer au sommeil de Jésus ! Qu'en moi tout sommeille : les affections, les espérances, les craintes qui me viennent de la terre, mais que mon cœur veille pour Dieu, pour la récompense éternelle, pour la fuite du péché ! Qu'en moi tout sommeille : la vie du monde, les préoccupations du siècle, l'amour des jouissances passagères, mais que mon cœur veille pour vivre de la vie du Christ, pour rechercher la vertu, pour aimer le sacrifice ! Qu'en moi tout sommeille : les entraînements coupables des passions, les désirs d'un fol orgueil, les caprices de la volonté, mais que mon cœur veille pour diriger et maintenir mon être

tout entier sur le chemin qui mène à Dieu, pour pratiquer l'humilité et garder la loi divine ! Ah ! quel serait notre bonheur si nous pouvions dire comme Jésus : « Je dors, mais mon cœur veille, *Ego dormio, et cor meum vigilat.* »

5. Et maintenant que pensez-vous de ce divin sommeil de Jésus ? Ne vous semble-t-il pas qu'ici, tout vous le dit, un mystère ineffable d'amour s'accomplit à chaque instant du jour et de la nuit : la présence de Jésus-Christ dans un état d'anéantissement complet; et s'il vit ainsi comme un Dieu caché, plus caché encore que dans les jours de sa vie mortelle, n'est-ce pas pour nous prouver davantage son amour ? Ici, qui ne l'a point vu sur la pierre de l'autel, qui ne lui a point adressé sa prière ? Ah ! si le Psalmiste avait connu nos temples catholiques, qu'aurait-il dit, alors qu'il disait : « Il vaut mieux un jour passé dans vos parvis que des milliers de jours dans la demeure des hommes. » (Ps., LXXXIII, 10). Venons donc nous reposer et nous endormir auprès de Jésus. Ce sera répondre à notre vocation. Mais il nous faut chercher une pierre pour la mettre sous notre tête. Où pourrions-nous la trouver ? Ah ! la pierre de l'autel ne saurait nous suffire. Nous n'en voulons point d'autre que celle dont la pierre qui servit à Jacob était la figure : c'est la pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtitassent et qui est devenue le sommet de l'angle. (Matth., XXI, 42). C'est la pierre vivante rejetée par les hommes, mais choisie de Dieu ; et cette pierre nous la trouvons dans ce temple, ô Jésus, c'est vous-même. Anges du sanctuaire, ouvrez les portes du tabernacle ! nous voulons nous unir à cette pierre vivante, l'emporter avec nous pour que nos âmes dorment du sommeil de Jésus, et que les veilles de notre cœur soient semblables aux veilles de son divin cœur. Alors nous serons une extension de ce temple matériel, bien plus, nous deviendrons un temple animé où Jésus dormira son paisible sommeil. Nous serons transformés en un autre lui-même, et durant les veilles de son cœur, il travaillera à faire de nous autant de pierres précieuses dont il se servira pour édifier la Jérusalem céleste, la belle et glorieuse cité du grand roi.

II. — La vision de Jacob

1. Durant son sommeil, Jacob vit en songe une échelle posée sur la terre dont le sommet touchait au ciel. Il vit encore des anges qui montaient et descendaient. Il entendit enfin la voix du Seigneur, disant : « Je suis le Dieu d'Abraham ton père et d'Isaac. La terre sur laquelle tu dors, je te la donnerai à toi et à ta postérité. Et toutes les tribus de la terre seront bénies en toi et en ta postérité. » (Gen., XXVIII, 13-15). Telle fut la vision de Jacob, et l'Eglise à son tour nous raconte la vision qui lui est apparue sur le Calvaire : c'est la croix, son sommet pénètre les cieux ; les anges montent pour présenter à Dieu les mérites de la vie de Jésus-Christ, les souffrances de sa passion, et le sang précieux qu'il a ré-

pandu pour le salut du genre humain; et les anges descendent vers les hommes pour leur distribuer les grâces du salut, leur apporter les fruits de la rédemption et leur annoncer qu'ils sont réconciliés avec Dieu. Jésus-Christ l'avait dit à ses disciples : « Vous verrez les cieux ouverts, et les anges montant et descendant vers le Fils de l'homme. » (Jean, I, 51). Et Dieu du haut du ciel a dit à Jésus-Christ : « Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré; demandez-moi et je vous donnerai les nations en héritage et en possession les extrémités de la terre. » (Ps. II, 7-8).

2. Et cette vision n'a point disparu avec le jour qui la vit naître : elle ne pouvait pas ne point durer. La voici dans nos temples catholiques, car auprès de Jésus endormi sur la pierre de l'autel, il y aura toujours une échelle mystérieuse, des anges qui montent et qui descendent, et nous entendons aussi la voix de Dieu. S'il est dit qu'après le déluge le Seigneur promit à Noé de faire paraître son arc dans les nuées, quand il couvre le ciel de nuages, afin d'annoncer aux hommes l'alliance formée avec la terre (Gen., ix, 13), n'a-t-il pas fait davantage pour la vision du Calvaire ? Il a voulu que dans tous nos temples elle ne cesse jamais d'apparaître en témoignage de son amour pour les hommes. Il y a donc ici une échelle, la croix, dont le pied est placé près du cœur de Jésus; son sommet touche non seulement au ciel, mais s'élève encore plus haut et arrive jusqu'au trône de l'Agneau. Echelle merveilleuse qui réconcilie, pacifiant par le sang dont elle a été arrosée ce qui est sur la terre et ce qui est dans les cieux. Echelle précieuse qui, par ses deux extrémités, rattache le temps à l'éternité et sert de chemin au pauvre exilé qui retourne dans sa patrie. Echelle brillante qui compte autant de degrés qu'il y a de sacrements et de dons de l'Esprit-Saint. Echelle gracieuse où nous voyons sur ses degrés croître et s'épanouir les vertus qui sont la gloire et la beauté des âmes chrétiennes. Echelle enfin toute belle de cette clarté radieuse que donnent la pratique de la prière et l'observation des préceptes évangéliques. Et cette échelle mystérieuse, bien qu'invisible à notre regard, nous apparaît cependant sous les symboles et dans les signes sensibles que renferme ce temple catholique.

3. Car voulez-vous la contempler ? En voici le premier degré : c'est notre berceau, où par le saint baptême d'enfants d'Adam nous sommes devenus enfants de Dieu. Avancez : et la pénitence vous apparaît pour vous rendre la vie divine et vous guérir de toutes vos blessures. Prêtez l'oreille : vous entendrez la voix du pontife, vous verrez ses mains étendues, et l'Esprit-Saint descendra dans vos âmes pour vous donner la force de supporter les fatigues du devoir et les combats de la vertu. Asseyez-vous au banquet sacré : votre âme se nourrira du Dieu vivant. Là, au pied de l'autel, tombez à genoux : vous vous relèverez ministres de l'Eglise et dispensateurs des mystères divins, ou chefs de famille pour perpétuer et conserver la société chrétienne. Puis viendra le jour

de gravir le dernier degré de cette échelle mystérieuse, et ne pouvant venir vous-même dans ce temple, ce sera le prêtre qui ira vers vous, et après avoir prié sur vous, il vous donnera Jésus qui vous aidera à gravir le dernier degré de cette échelle mystérieuse, dont le pied, à cette heure suprême, sera posé sur votre cœur, et vous en atteindrez le sommet qui pénètre dans le royaume de la gloire. Mais, en attendant, continuez votre ascension, et à mesure que vous monterez, vous recevrez sans cesse de nouvelles effusions de l'Esprit-Saint, qui vous rendront de plus en plus semblables à votre divin Maître.

4. D'ailleurs vous y trouverez des anges qui montent et descendent. Qui sont-ils ? Ce sont ces anges auxquels Dieu a dit en introduisant son Fils dans le monde : « Que tous les anges l'adorent. » (Hebr., I, 6). Et les voilà venant adorer Jésus-Christ sur l'autel. Ce sont ces anges qui, après la tentation, le servirent et qui continuent leur ministère dans nos temples. (Matth., iv, 11). Ce sont les anges qui chantèrent à Bethléem sa naissance temporelle et qui reviennent dans nos temples chanter sa naissance eucharistique. (Luc, II, 13). Qui sont-ils encore ? Reconnaissez l'ange qui, au Jardin de Gethsémani, vint le visiter, et le voilà dans le sanctuaire remplissant sa douce mission (Luc, xxii, 43). Reconnaissez les anges qui, au matin de la résurrection, apparurent aux saintes femmes sur la montagne du Calvaire, et maintenant ils sont dans le sanctuaire pour publier ses victoires. (Luc, xxiv, 5). Reconnaissez enfin les anges qui, le jour de l'Ascension, annoncèrent aux apôtres qu'il reviendrait de la même manière qu'ils l'avaient vu allant au ciel, et voici qu'ils entourent l'autel attendant l'heure d'annoncer son dernier avènement. (Act., I, 10-11).

Mais voici d'autres anges qui montent et descendent. D'où viennent-ils ? Ce ne sont pas des anges du ciel, ce sont des anges de la terre : les apôtres et les docteurs, les pontifes et les prêtres. Ils montent vers le ciel pour y chercher la science, la doctrine, la lumière, les grâces, et ils descendent pour travailler à établir le règne de Dieu. Ce sont des anges de la terre : les martyrs et les confesseurs, les vierges et les chrétiens fidèles. Ils montent vers le ciel pour offrir à Dieu leurs souffrances, leurs travaux, leurs vertus, leurs mérites, et ils descendent sur la terre pour remporter de nouvelles victoires. Ce sont des anges de la terre : les pécheurs et les enfants prodiges revenus de leurs égarements, les chrétiens rentrés dans le sein de l'Eglise et les nouveaux chrétiens à peine délivrés des erreurs du paganisme. Ils montent vers le ciel avec leur repentir, leurs bonnes résolutions, leurs desirs de réparer un passé malheureux, et ils descendent vers la terre pour donner des témoignages de leur sincère retour à Dieu, au devoir, à la vertu.

5. Ah ! N'est-ce pas, nous voulons tous, prêtres et fidèles, être du nombre de ces anges de la terre qui montent et qui descendent, car Dieu nous est apparu au sommet de l'échelle et nous entendons

sa voix ! La voilà la scène de la Transfiguration se renouvelant dans nos temples catholiques. Dieu le Père parle à Jésus-Christ, disant : « Voici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances, écoutez-le. » (Matth., xvii, 5). Et Jésus répond à Dieu : « Mon Père, glorifiez votre nom. » Et Dieu dit à Jésus : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai de nouveau. » Puis Jésus s'adresse à nous tous, disant : « Ce n'est pas pour moi que cette voix est venue, mais pour vous. » (Jean, xii, 28, 30). O Jésus, votre Père et notre Père, que vous a-t-il dit de vos rachetés ? Et Jésus aux heures de nos prières nous redit l'enseignement de Dieu. Il nous parle des grâces dont nous avons besoin pour lui demeurer fidèles, des combats qui nous attendent et des victoires qui seront le fruit de nos efforts. Il nous parle des devoirs que nous aurons à accomplir, des sacrifices qui nous seront demandés, des vertus qu'il nous reste à pratiquer pour lui être semblables. Il nous parle enfin du ciel où nous le verrons face à face dans l'amour et l'adoration.

Conclusion

Nous voilà donc en présence d'un mystère d'amour. Vous connaissez le sommeil eucharistique de Jésus et l'échelle mystérieuse dont vous montez les divers degrés. Mais il faut que votre reconnaissance aille encore plus loin. Quand Jacob, dès le matin, comprit que Dieu lui était apparu, il prit la pierre qu'il avait mise sous sa tête et il l'érigea en monument. Puis il fit la promesse que le Seigneur serait son Dieu s'il lui accordait un heureux retour dans la maison de son père. Voilà le modèle que vous devez imiter. Venez à l'autel prendre cette pierre que les hommes ont rejetée, recevez Jésus-Christ, placez-le dans votre cœur en témoignage de votre reconnaissance. Ah ! vous n'avez pas besoin de lui faire une promesse pour obtenir la grâce de retourner dans la maison de votre Père céleste. Car si Jésus-Christ s'est endormi sur l'autel, s'il a voulu qu'il y eût une échelle mystérieuse dans nos temples, c'est uniquement en vue de vous ramener lui-même où il est déjà. Au ciel, assis à la droite de son Père, il vous prépare une place, comme du fond de son tabernacle il vous appelle à participer à son sommeil, et à être toujours du nombre de ces anges de la terre qui montent et descendent sur cette échelle mystérieuse. Efforcez-vous donc de le reconnaître par votre vie chrétienne comme votre seul vrai Dieu. C'est ainsi qu'en lui témoignant votre reconnaissance, vous mériterez d'aller l'adorer et le servir dans le royaume de la gloire. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XVII

LE SAINT VIEILLARD SIMÉON ET LA PROPHÉTESSE ANNE

Marie et Joseph étaient dans le temple avec l'enfant Jésus, lorsque survint un vieillard nommé Siméon. C'était un homme juste, nous dit l'Evangile, et craignant Dieu, qui attendait avec une foi vive la venue du Messie. Il était rempli de l'Esprit-Saint et avait été averti qu'il ne mourrait point avant d'avoir vu le Christ du Seigneur.

Ce jour-là une inspiration secrète le conduisit dans le temple, au moment où les parents de Jésus arrivaient pour accomplir les cérémonies légales. Siméon, éclairé par une lumière surnaturelle, s'approcha du groupe de la Sainte Famille, après la purification de Marie, et comme elle pénétrait dans le temple, l'heureux vieillard prit doucement l'enfant à Marie ou à Joseph et le pressa dans ses bras, contre son cœur.

Quelle consolation pour le pieux Israélite ! Quelle récompense pour sa foi ! Quelle joie pour ses espérances ! Le voilà donc enfin ce Messie, ce Libérateur, ce Sauveur promis à ses pères, chanté par les prophètes et attendu depuis si longtemps ! Le voilà, et il le tient contre sa poitrine, ses lèvres émues l'embrassent en tremblant. Plus que jamais, inspiré par l'Esprit de Dieu, Siméon devient tout à la fois prophète et poète ; de son âme, débordante de bonheur, monte vers le ciel un cantique sublime :

« Maintenant, Seigneur, vous pouvez, selon votre parole, laisser partir en paix votre serviteur, puisque mes yeux ont vu le Sauveur qui vient de vous, que vous avez préparé pour être devant tous les peuples la lumière qui éclairera les nations, et la gloire d'Israël votre peuple. »

Pendant que Joseph et Marie sont dans l'admiration de ce qui se passe et de ce qu'ils viennent d'entendre, probablement en rendant l'enfant à sa mère, le vieillard s'adresse à celle-ci, avec un accent inspiré mais plein de tristesse :

« Cet enfant, lui dit-il, a été établi pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre en Israël, et pour être un signe de contradiction ; et un glaive traversera votre âme afin que les pensées d'un grand nombre de cœurs soient révélées. »

Marie, au pied de la croix, dut se ressouvenir des paroles prophétiques de Siméon, lorsque la douleur de voir son Jésus ainsi traité lui déchira le cœur comme une lame tranchante. Cette prophétie s'accomplit entière sur le Golgotha : Marie eut le cœur percé, Jésus commença d'être un signe de contradiction, aimé et béni par les uns, haï et

persécuté par les autres. Et en prenant parti pour ou contre le Christ, les hommes dévoilent nécessairement leurs pensées, leurs intentions, leurs sentiments les plus secrets.

Siméon se retirait lorsque s'approcha, à son tour, une octogénaire nommée Anne. Elle était prophétesse, c'est-à-dire que Dieu l'avait favorisée de lumières surnaturelles concernant le Messie. Veuve après sept années de mariage, elle était restée dans son veuvage fidèle à la mémoire de son mari. Sa vie se passait à servir Dieu nuit et jour; demeurant de longues heures dans les parvis du temple, elle s'adonnait à la prière et pratiquait le jeûne malgré qu'elle eut, depuis longtemps, dépassé l'âge où les macérations corporelles sont un élément important de la sainteté. A la vue de l'enfant prédestiné, la vieille prophétesse se mit aussi à louer le Seigneur et à parler de cet enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël¹.

Dans cette simple rencontre, au temple, de deux vieillards, il y a pour nous chrétiens matière à une foule de réflexions édifiantes et morales.

Siméon était un homme juste et craignant Dieu. Sa justice, sa piété et sa foi avaient, en quelque sorte, fixé l'Esprit-Saint dans son cœur. Le chrétien qui est juste et pieux, devient, lui aussi, la demeure du Saint-Esprit, un temple dans lequel il réside; c'est saint Paul qui nous l'apprend. Mais remarquons que si le saint vieillard Siméon est rempli de l'Esprit de Dieu, c'est qu'il pratique la justice et qu'il est pieux. Hélas! si l'on rencontre un si grand nombre de chrétiens, nous-mêmes peut-être, si peu animés de l'esprit de Dieu et si imprégnés de l'esprit du monde, ne serait-ce pas que la justice n'est point en honneur ni en pratique, que la crainte de Dieu est absente de beaucoup de cœurs?

On se croit juste parce qu'on ne vole pas, qu'on ne se rend coupable d'aucun tort lésant les biens temporels du prochain; mais la justice envers la réputation des autres, par exemple, qu'en fait-on? Comment pratique-t-on la justice d'appréciation, de pardon, d'interprétation charitable, la justice de sentiment? Et la justice envers Dieu, comment l'observe-t-on? La crainte de Dieu inspirait les saints, elle les arrêtaient sur la pente du mal: anime-t-elle nos pensées, nos actions? guide-t-elle nos projets, nos désirs? détourne-t-elle nos pas aussitôt qu'ils s'engagent dans le sentier du mal? Pouvons-nous nous rendre le témoignage que nous sommes des chrétiens véritablement conduits par la crainte de Dieu? N'est-il pas vrai qu'il nous reste beaucoup à acquérir sous ces deux rapports, de la justice et de la crainte du Seigneur?

Siméon était juste, il était pieux, aussi Dieu lui parle, il se communique à lui, l'instruit de choses cachées aux autres mortels. Il lui réserve des

joies inconnues aux autres juifs ses contemporains. Enfin il lui accorde l'insigne bonheur de voir et de toucher le Messie. Nous envions son bonheur: en avons-nous le droit, nous qui pouvons non seulement recevoir dans nos bras et contre notre poitrine, mais sur nos lèvres, dans notre cœur, notre Dieu, c'est-à-dire le même Messie que celui qui fit la joie et le bonheur du pieux vieillard?

C'est dans le temple que Siméon rencontra Jésus, mais que de fois il y vint sans le trouver! Et nous, nous sommes sûrs de le rencontrer chaque fois, nous pouvons le prendre, le toucher, nourrir de lui notre âme lorsque nous le voulons, par la sainte communion. Riches, pauvres, pécheurs, justes, n'oublions pas que c'est dans le temple, à l'église, qu'il nous faut chercher Jésus. Quand donc comprendrons-nous ce que nous pourrions trouver dans la communion, dans la visite au Saint-Sacrement? Vous, du moins, vieillards arrivés au sommet de la vie, imitez Siméon et Anne, venez à l'église, venez souvent au pied du tabernacle chercher Jésus, ses consolations, ses espérances, ses joies, et vous les y trouverez, un jour ou l'autre. Comme Siméon, votre cœur, inondé de bonheur, chantera son *Nunc dimittis*. Oh! oui, qu'il lui coûtera peu de dire adieu à un monde où il a tant souffert, subi tant de déceptions et de déboires, où les créatures l'ont si souvent trahi et déchiré! Vous louerez avec la prophétesse Anne le Dieu qui est si bon, si miséricordieux, et vous parlerez de lui à tous ceux qui n'ont pas encore le bonheur de le connaître et de l'aimer.

Chaque jour, l'Eglise fait chanter ou réciter le *Nunc dimittis* à ceux qu'elle charge de célébrer les louanges du Seigneur par l'office divin. Elle a réservé ce cantique pour les complices, qui étaient autrefois la prière du soir et comme la dernière louange du jour. Quoi de plus naturel, à l'approche de la nuit, du sommeil, image de la mort, que de redire les paroles du pieux Siméon: « Maintenant, Seigneur, vous pouvez laisser partir en paix votre serviteur! » Mais pour cela il faut avoir la paix de l'âme, l'état de grâce, et par conséquent cette prière rappelle au chrétien qu'il doit être toujours prêt.

Nunc dimittis! C'est aussi le cantique, le cri du cœur du pécheur pardonné, purifié après de lourdes chutes ou de longues années d'erreur. Quand il se relève de la table sainte, portant dans son cœur le Dieu qu'il avait oublié, outragé, et qu'il sent toute la profondeur et la bonté de Jésus, lui aussi, les yeux levés, les mains croisées sur sa poitrine, il redit du fond de son âme: *Nunc dimittis*, Seigneur, faites-moi plutôt mourir que de me séparer de vous encore. Mes yeux ont vu le Sauveur, mon cœur l'a senti.

Nunc dimittis! Heureux, mille fois heureux le chrétien mourant qui, après avoir reçu les derniers sacrements, les suprêmes consolations de la religion, la dernière visite de son Dieu, joint ses mains défaillantes pour prendre son crucifix, et, l'œil fixé sur lui, les lèvres collées sur ses pieds,

¹ Luc, II, 36-38.

peut redire le cantique de l'adieu : « Maintenant, mon Dieu, je puis mourir, je suis en paix avec vous. Oui, laissez-moi mourir, que j'aie vous voir, revoir ceux que j'avais aimés et perdus. » On est heureux de mourir quand on a bien vécu, quand pendant sa vie on a été juste et craignant Dieu.

Vivons chrétiennement, pratiquons fidèlement la justice envers Dieu, envers nos frères et envers nous-mêmes. Que l'étoile de la crainte de Dieu nous guide toujours ! Allons souvent dans notre chère église visiter et recevoir notre Dieu, et lorsque sonnera notre dernière heure, nous chanterons, nous aussi, avec résignation et avec joie, notre *Nunc dimittis*. Pendant que nos parents, nos amis, agenouillés autour de nous, réciteront les prières du suprême adieu, quand nous les entendrons dire : « Partez de ce monde, âme chrétienne, » si nos lèvres défaillantes restent muettes, notre cœur murmurer : Oui, Seigneur, vous pouvez laisser partir en paix votre serviteur.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

DEUXIÈME PARTIE

JÉSUS-CHRIST

IX

JÉSUS ENFANT A NAZARETH

La vie cachée du Sauveur est aussi la plus douce à méditer. Arrêtons-nous un instant à Nazareth où s'écoulèrent les seules années heureuses de la Sainte-Famille, années que Marie voyait avec effroi passer rapidement, et dont chacune la rapprochait des jours de contradiction, enfonçant ainsi lentement dans son cœur le glaive de la douleur.

I. La cité de Nazareth, avec ses cubes blancs percés de rares ouvertures, ses terrasses couvertes de fleurs, ses rues tortueuses et caillouteuses, ses maisons plates et monotones piquées d'arbres verts, n'a guère changé et ne doit pas être très différente de celle qu'a vue Jésus enfant, sauf que ses demeures sont plus croulantes et plus délabrées.

L'on y retrouve des échoppes de charpentier qui rappellent celle de saint Joseph. « La pauvre masure, dit l'abbé Le Camus, d'un côté s'ouvre sur la rue et de l'autre s'enfonce en voûte dans le rocher. A l'entrée, quelques outils grossiers appendus au mur ou soigneusement enfermés dans quelques coffres espacés çà et là, des bois de sycamore ou de cèdre à peu près équarris, quelques meubles grossièrement ébauchés, annoncent la boutique d'un charpentier. Dans son enfoncement l'atelier sert de cuisine et de chambre tout à la fois : trois pierres rapprochées forment un foyer dont la fumée s'échappe en glissant le long du

rocher au flanc de la montagne. Quelques armoires ménagées dans le mur renferment les nattes et les coussins que l'on étend à l'heure du repas et du sommeil. Tout respire la pauvreté, mais non la tristesse. Un homme jeune encore dont le regard révèle une âme calme et religieuse chante au bruit de son maillet qui tombe en cadence ; une femme le regarde de loin en berçant sur ses genoux un enfant endormi. »

Ne croirait-on pas voir l'intérieur de la Sainte-Famille au retour de l'Égypte, alors que commençait le long règne d'Antipas, apportant une paix heureuse à la Galilée ?

L'enfant grandit. Maintenant il a atteint l'âge où les autres enfants jouissent de leur pleine raison. Il est le Fils de Dieu, embrassant tous les mondes et toutes les créatures dans sa sollicitude infinie, mais il est homme aussi, pensant, jouissant, sentant comme nous et mieux que nous. Qui expliquera les mystères de l'union hypostatique, comment tout en étant le Dieu à qui rien n'échappe de l'avenir, à qui les souffrances humaines ne font rien perdre de la félicité radieuse de la vision béatifique, il est pourtant aussi le petit enfant dont l'intelligence paraît s'ouvrir à la connaissance des choses extérieures, et bientôt l'homme qui sera comme nous et plus que nous aux prises avec les affres de toutes les souffrances, de toutes les agonies ? La divinité en effet n'a point absorbé l'humanité en Jésus, il est homme autant que personne ; dans son âme se gravent des impressions profondes de joie ou de tristesse ; au contact des êtres et des événements il acquiert, en tant qu'homme, une science qu'il n'avait pas la veille et qui est l'œuvre de ses réflexions, de son magnifique génie. Car nulle intelligence ne saurait lui être comparée ; son cœur est le plus pur et le plus aimant qui ait été créé, son âme est le chef-d'œuvre de la puissance de Dieu.

Qui dira ce qu'a vu cette âme, œil fixé avec amour sur la divinité ? Quand il parlait, ne se servait-il pas de ses organes, des images qui s'étaient gravées dans son esprit, de ses souvenirs humains, de toutes les choses extérieures, pour exprimer sa pensée et surtout pour la bien faire comprendre à des hommes grossiers qui étaient tout sens, tout imagination ? Il fallait que la parole divine revêtît des ornements humains, prit une forme populaire, autrement qui en eût saisi l'adorable substance ? Mais dans quelle mesure usait-il de la science infinie de la divinité ? Comment la réduisait-il en quelque sorte à ce volume léger pour qu'elle pût être mieux perçue, la versait-il dans telle parabole, telle expression tangible, comme on verse dans un tout petit vase une liqueur précieuse ? Autant de mystères qu'il ne nous est point permis de sonder.

Mais il ne faut pas oublier qu'en Jésus-Christ, s'il y a le côté divin devant lequel nous nous prosternons à deux genoux, il y a aussi le côté humain qu'il est nécessaire de considérer, le plus accessible pour nous qui portons le poids de la

nature humaine. Jésus a grandi, pleuré et joué comme nos enfants. Il paraissait au milieu des hommes plein de grâce et d'amabilité ; en lui tout attirait, tout était admirable et admiré. Nous rencontrons parfois des enfants très sages, mais très tristes, silencieux, recherchant la solitude et rêvant dans un coin de la maison, ou seuls, sous les arbres, loin de leurs camarades. Ce n'est point naturel, et nous leur préférons des compagnons plus turbulents, mais réellement enfants. La perfection consiste à avoir les qualités de son âge, et ce sera toujours un grand défaut qu'un enfant de huit ans fasse déjà le petit homme, et philosophe au lieu de partager les jeux de ses égaux.

II. Jésus enfant, parce qu'il fut la perfection même, s'amusait avec les petits Nazaréens. M. Le Camus, que nous avons cité déjà, prétend avoir retrouvé à Nazareth même des souvenirs de ces jeux, auxquels le Sauveur fera sûrement allusion quand il dira aux Juifs qui repoussaient sa parole avec dédain : « A qui comparerai-je cette génération ? Elle ressemble aux enfants assis sur la place publique et qui crient à leurs compagnons : « Nous vous avons joué de la flûte et vous n'avez pas dansé ; nous avons chanté des complaintes et vous ne vous êtes pas lamentés. »

A Nazareth même le docte écrivain a recueilli de curieuses observations qui sont l'explication saisissante de ce texte. En Palestine les mélodies sont traînantes, nasillardes, et tellement chromatiques qu'elles ne tiennent jamais franchement un ton déterminé. « Les petits garçons et les petites filles de Nazareth chantent donc tristement des choses joyeuses, et du nez les choses du cœur ; » mais la poésie n'en est pas absente, pas plus que de leurs jeux et de leur costume.

« Une robe voyante à raies noires sur fond jaune, rouge, blanc ou bleu, quand un long usage n'en a pas rendu la couleur indéfinissable, est arrêtée autour de leurs reins par une ceinture plus ou moins riche, suivant la position sociale de la famille. Une veste de laine sombre complète le vêtement aux jours d'hiver. Avec le tarbouch écarlate qui couvre leurs jolies têtes intelligentes, un large mouchoir, noué sous le menton et retombant sur les épaules, saura les protéger contre le soleil. Ces physiologies, au teint mat, mais délicat, sont douces et mélancoliques. Le grand œil noir de ces enfants semble toujours rêver. »

On les voit parfois sérieusement occupés à fabriquer avec de la terre des figurines de petits oiseaux ou d'animaux divers. Les Evangiles apocryphes qui datent du deuxième siècle racontent précisément que Jésus enfant ébauchait de ces ouvrages de terre, à cette différence près que sous ses doigts divins l'argile prenait vie et les oiseaux s'envolaient. Ces récits sont de la pure fantaisie, mais ils établissent du moins que les enfants de Nazareth d'alors s'amusaient de la même façon que ceux d'aujourd'hui.

« Ils ont aussi une tendance naturelle à reproduire dans leurs amusements les incidents principaux de la vie de famille : banquets, mariages,

funérailles. Ils jouent volontiers aux marchands, au berger, aux métiers, aux fonctions, au papa et à la maman. Les jeunes filles surtout montrent dans ces amusements un talent d'imitation remarquable. » Elles jouent par exemple à l'*Arousse* ou la *Jeune fille à marier*. La jeune fille supplie son père et sa mère de ne pas la marier au laboureur, ni au tailleur de pierre, ni au cordonnier, ni au moissonneur, ni au forgeron, et elle montre les duretés de ces métiers. Qu'on ne la marie pas non plus au charpentier qui lui crierait sans cesse : « Prends la hache et la scie, et viens travailler ! » Mais le groupe lui répond, à la manière du chœur antique :

« — Si ! si ! qu'ils te marient au charpentier ! Charpentier fut Joseph, charpentier fut Jésus, avec eux vécut Marie, à qui nous te souhaitons de ressembler. »

« Evidemment la finale est toute chrétienne, mais le reste, paroles, chant et musique, exprimant les divers métiers, sont vieux comme Nazareth, ou plutôt comme l'humanité, car de tout temps et partout les enfants ont aimé à contrefaire les artisans. »

C'était des jeunes élèves de l'école des religieuses de Nazareth qui jouaient l'*Arousse*, comme nos jeunes filles chantent leurs rondes ; mais les femmes du peuple ont aussi conservé les chants et les jeux d'autrefois. Parmi les Nazaréennes attirées par la venue d'étrangers français, M. Le Camus en distingua une ce jour-là, du plus pur type syrien, modeste et remarquablement belle, qui allaitait son enfant, « la tête à moitié voilée sous un blanc couffieh, ses cheveux retombent en larges nattes sur ses épaules, » aucun ornement superflu à ses bras ni sur sa robe de laine. Il la prie de redire les refrains qu'elle chante à son enfantelet pour l'endormir. Alors, après avoir hésité par timidité, « tout en rougissant, elle s'assied, se balance un instant, puis d'une voix charmante d'émotion, sur la tête de l'enfant elle murmure lentement » les plus charmantes promesses de fruits et de gâteaux que vont lui apporter des chameaux, s'il est bien sage :

Dors, dors, voici venir les petits chameaux !

Elle en redit d'autres encore tout aussi naïfs que fredonnent, depuis des milliers d'années sans doute les mères de Nazareth autour du berceau de leurs enfants :

Dors, dors, mon enfant, dors,
Je vais te tuer deux pigeons qui passent.
Dors, dors, tu les auras
Quand tu dormiras.

Pigeons, n'ayez pas peur,
Tout ceci c'est pour rire.
Il dormira, et je ne vous tuera pas.

Les petits garçons aussi ont leurs jeux qui datent peut-être du temps où Jésus disait aux Juifs haineux et boudeurs : « Vous ressemblez aux enfants sur la place publique qui disent : « Nous avons chanté des complaintes et vous ne vous êtes pas lamentés. » Aujourd'hui encore ils ont leur *Scène de funérailles* où ils conduisent un

convoi et font l'éloge du mort. La femme et la mère du défunt interviennent, celle-là maudissant celle-ci, et la chassant de la maison qui serait « trop étroite pour deux, » ce qui prouve que les belles-mères n'ont jamais été en faveur auprès de leurs brus. Ou bien ce sont les noces, où les amis de l'époux viennent, avec des flambeaux, frapper à la porte des parents de la fiancée pour l'emmenner. Les parents parlementent, énumérant tous ses défauts, jusqu'à « son affreux caractère. » Le groupe répond :

Son mari la corrigera, ou la supportera.
Allons, allons, les flambeaux sont à la porte :
Vite, la fiancée, ou nous forçons la porte.

Mais la scène la plus caractéristique est celle du berger Joubaniah, le mercenaire indifférent qui « ne se fait pas de bile » et se montre excessivement exigeant. Il lui faut des chaussures, un *tarbouch* et un *couffieh* neufs, un chaud manteau de laine. Mais alors il sera trop beau pour risquer sa peau quand viendra le loup, et il le déclare effrontément. Il réclame encore « une belle ceinture aux reins, une besace garnie au côté et le bâton pastoral du maître à la main. » Alors le chœur perd patience et lui promet de lui faire sentir bientôt ce bâton sur le dos. On chasse le coquin et le maître se met à chanter au milieu de son troupeau :

O mes brebis, ô mes agneaux,
C'est moi qui suis votre bon maître,
Derrière moi vous viendrez paître,
Le long des limpides ruisseaux.
En cherchant la brebis errante,
De nuit, de jour je marcherai.
Et si jamais loup se présente,
Ce sera moi qui le tuerai !

Sans doute aujourd'hui en Palestine la langue arabe a remplacé l'araméenne parlée au temps de Jésus-Christ, mais les langues peuvent changer, les idées et les mélodies restent. L'on se plaît à penser que Marie chanta ces mêmes refrains ou d'autres semblables auprès du petit lit de Jésus à Nazareth, et que le Sauveur lui-même joua ainsi sur les places publiques avec ses petits compagnons, préludant par avance à son rôle de « bon pasteur. » Car en Orient rien ne varie, tout est immuable, éternel comme les montagnes dénudées, comme le ciel limpide et bleu, comme les oliviers verts qui bravent les siècles. L'étude des mœurs et même des jeux de la Palestine sert d'ailleurs puissamment à faire comprendre certaines sentences ou paraboles de l'Evangile, qui, sans cette connaissance particulière, demeurent pour nous pages scellées ou livre fermé. (Voir *La Quinzaine*, 1^{er} janvier 1898. *Les chants et les jeux traditionnels des enfants de Nazareth*, par M. Le Camus).

III. Jésus était donc l'enfant gracieux, aimé de tous, grandissant en sagesse, en beauté, en amabilité devant les hommes comme devant Dieu, se plaisant à se mêler aux jeux, aux ébats enfantins des petits Nazaréens, et parfois peut-être subissant leurs boutades, leurs jalousies, leurs malveillances. Il croissait parmi eux, comme l'un d'eux,

sans se distinguer même des pauvres desquels il était, mais remplissant de joie, de suavité, de lumière, le cœur de Joseph et l'âme de Marie. Ses organes se développaient comme ceux des autres enfants, et les opérations humaines en suivaient le jeu naturel. Il a pleuré, puis balbutié, avant que sa langue se délie ; il ne veut se distinguer en rien de nous, ni exciper d'aucun privilège. Personne d'ailleurs à Nazareth n'a connaissance des prodiges et des splendeurs de Bethléem, ni des voix angéliques qui ont désigné son berceau. Dieu l'a montré à ceux qui devaient le connaître : les bergers, les mages. Anne et Siméon, puis tout à coup il le cache et le dérobe aux amis comme aux bourreaux. Il entrait dans le plan divin que Jésus se fit oublier, qu'il vécût d'une vie humble, modeste, également ignoré des bons et des méchants, afin que ses persécuteurs le perdissent totalement de vue, qu'il se recueillît dans la retraite et fût pour l'enfance, comme pour la jeunesse, un modèle parfait de docilité, d'obéissance, de labeur et de piété.

« L'enfant croissait et se fortifiait ; il était plein de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui. » (Luc, II, 40).

Mais cette sagesse n'avait rien qui fût de formation humaine. A Nazareth il n'existait pas de maîtres ni d'écoles, et il ne reçut d'autre instruction que celle qu'il puisa dans la maison de Marie et de Joseph. Aussi plus tard quand il reviendra dans son pays et qu'il expliquera avec autorité dans la synagogue les prophéties d'Isaïe, les gens de Nazareth s'écrieront stupéfaits : « Comment sait-il tout cela ? D'où lui vient cette sagesse ? Est-ce que n'est pas le fils du charpentier ? » (Matth., XIII, 54 ; Marc, VI, 2). D'autres feront remarquer qu'il n'a jamais étudié les lettres. Ils ignoraient ou voulaient ignorer en lui la formation divine, attestée cependant par d'éclatants miracles.

Il avait maintenant douze ans, l'âge de la virilité en Orient. Alors seulement l'enfant comptait dans la famille et dans le milieu social. Devenu « fils de la loi », il était soumis aux obligations de la loi. On l'introduisait solennellement à la synagogue où il recevait les phylactères, longues et étroites bandes couvertes de sentences de l'Ecriture, dont il se ceignait le front et ornait ses vêtements. Une de ses obligations nouvelles consistait à se rendre désormais à Jérusalem, au temple, trois fois par an : à Pâques, à la Pentecôte et à la fête des Tabernacles. Les femmes, comme les vieillards, étaient dispensées de ce voyage ; toutefois celles d'entre elles qui étaient pieuses et vraiment attachées au culte de Moïse, ne manquaient point d'y suivre leurs frères ou leurs époux. On y affluait par longues files de caravanes, et l'on peut dire que toute la Judée se trouvait réunie autour du temple, puisque une année, au rapport de Josèphe, à Jérusalem il fut égorgé pour les fêtes de Pâques 256,000 agneaux. L'on sait que pour manger l'agneau pascal il fallait être au moins dix personnes, ce qui portait le nombre des pèlerins à plus de trois millions.

Pour la première fois donc Jésus montait avec ses parents à la cité de David, pour la fête solennelle de Pâques. La caravane se repose le premier soir près des sources d'Engannin. Le lendemain elle traverse la Samarie dont les habitants étaient devenus sans doute moins hostiles aux Juifs, et passe la nuit en vue de l'Hébal et du Garizim, à côté du puits de Jacob. Le troisième jour elle campe auprès des magnifiques sources de Beroth, à quelques lieues de Jérusalem. À l'aurore suivante ils reprennent leur route en chantant les « psaumes des montées » (CXXIX-CXXXIII), « levant les yeux vers la montagne sainte d'où ils attendent le secours, » et « tressaillant d'allégresse en se redisant : Nous allons à la maison du Seigneur. » (Ps. CXX, CXXXI).

Quelle émotion pour Marie de revoir le temple où elle a été élevée ! quelle joie pour Jésus de venir dans la maison de son Père, de se consacrer enfin activement « aux choses du Père ! » Parmi cette foule immense, ils trouvent cependant le recueillement profond, ils goûtent un délicieux ravissement ; sept jours durant, ils restent aux abords du temple, Marie et Joseph éminemment pieux, Jésus songeant à sa mission future ; et puis, ces heures écoulées trop rapidement à leur gré, ils reprennent le chemin de Nazareth, mêlés aux nombreuses caravanes qui s'éloignent de la Ville sainte. Ainsi il était facile de se perdre, d'autant mieux que Marie sans doute suivait le groupe des femmes, tandis que Joseph s'était uni à une troupe d'hommes, d'après l'usage et les convenances.

Les deux groupes s'en allaient, chantant les louanges de Dieu, et l'on peut penser que la voix de Marie n'était ni la moins enthousiaste ni la moins éclatante. Ils devaient se rejoindre aux fontaines de Beroth, où les Croisés ont depuis érigé une belle église. L'enfant n'était point avec eux, mais ils n'étaient pas inquiets, il était si aimable et si désiré partout que sans doute il se trouvait parmi des parents ou des connaissances de Nazareth ravis de l'avoir en leur compagnie. Ils le reverraient donc la première étape finie le soir.

« Ils le cherchèrent parmi les parents et les amis, et ne le trouvant pas ils revinrent à Jérusalem, le cherchant partout. »

Où était-il ? Dans une foule aussi grande ne s'était-il pas glissé des misérables qui auraient mis la main sur lui ? Les montagnes étaient infestées de rebelles et de brigands, n'aurait-il pas été pris par des bandits ? Voilà ce qu'ils se demandaient éploqués, s'accusant eux-mêmes d'une grave et impardonnable négligence.

Trois jours durant ils le cherchent avec d'inénarrables angoisses.

Lui, il était resté à Jérusalem à leur insu. Le Temple le retenait, les attrait de la vérité divine l'avaient conduit à la salle « des pierres taillées », où les docteurs ayant à leur tête le grand Hillel, le savant Shammaï, Jonathas, fils d'Uziel réputé pour son ardente éloquence, et peut-être aussi le vieillard Siméon, Joseph d'Arimathie et Nicodème, tenaient leurs solennelles assises d'enseignement

traditionnel. L'enfant se glissa parmi les nombreux auditeurs venus là pour s'instruire, à l'occasion de leur présence à Jérusalem. C'était un vrai catéchisme par demandes et par réponses que les docteurs juifs faisaient à la foule, et nul doute qu'ils n'aient traité surtout la grande question du Messie qui était l'unique préoccupation de tous.

L'enfant fut interrogé et répondit avec une telle netteté dans ses paroles, une doctrine si neuve et si lumineuse, qu'ils le firent asseoir à côté d'eux. Il continua à les écouter, puis à son tour il les interrogea sur le Christ à venir, qu'ils attendaient comme un roi temporel, un monarque conquérant, un victorieux qui rétablirait le royaume d'Israël dans son ancien éclat. Devant leurs yeux ravis il ouvrait les Ecritures, leur en expliquait le sens vrai, s'appliquant à réformer leurs idées grossières et terrestres, avec autant de science que de modestie.

Tout à coup Marie et Joseph entrent, regardent, et le voient occupant une place d'honneur parmi ces graves docteurs, cette tête blonde parmi ces têtes blanches !

« Tous ceux qui l'entendaient étaient surpris de la sagesse prudente de ses réponses. »

Eux-mêmes demeurèrent saisis d'admiration. Joseph se tait, car il n'est pas son père, il s'efface devant son épouse, mais le cœur maternel de Marie éclate :

— Mon fils, dit-elle, pourquoi avez-vous agi ainsi avec moi ? Voilà que votre père et moi nous vous cherchions, pleins de douleur.

Il leur répondit simplement, devant l'assemblée silencieuse :

— Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que je dois me consacrer aux choses de mon Père ?

Quelle parole profonde dans sa concision ! Son père c'est Dieu, sa mission c'est de faire la volonté de Dieu, sa maison c'est le Temple ! — Mais n'est-il pas aussi le fils de Marie ? N'a-t-il pas la maison de Nazareth ? Ne se doit-il pas à Marie sa mère, à Joseph si dévoué pour lui ? Et puis, comment fait-il ici les choses de son Père ?

Voilà sans doute ce que se disent ses parents. C'est pourquoi ils ne comprennent pas la parole qu'il leur vient d'adresser : *Ipsi non intellexerunt verbum.*

Marie la comprit plus tard, au pied de la Croix. Elle sut que les « choses du Père » ne peuvent aller sans le brisement du cœur, et que Dieu craignant sans doute qu'elle ne jouît avec trop de charme du bonheur de Nazareth, avait voulu lui rappeler durement et miséricordieusement la prophétie implacable du vieillard Siméon.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

POUR LA FÊTE DE LA DÉDICACE

COMMENT NOS ÉGLISES SONT LES MAISONS DE DIEU
ET LA PORTE DU CIEL

Non est hic aliud nisi domus Dei et porta coeli.

Ce n'est pas ici autre chose que la maison de Dieu et la porte du ciel.
(Genèse, xxviii, 17.)

Mes bien chers frères,

L'Écriture Sainte nous raconte que Jacob, pendant un voyage, eut un songe étrange. Une échelle mystérieuse se dressait de la terre jusqu'au ciel; sur cette échelle, les anges de Dieu montaient et descendaient, messagers du Seigneur qui se tenait au sommet. A son réveil, le saint patriarche, saisi d'un religieux effroi, s'écria : « Vraiment le Seigneur est en ce lieu, et je ne le savais pas !... Ce n'est pas ici autre chose que la maison de Dieu et la porte du ciel. » Puis, se levant, il érigea en monument commémoratif la pierre sur laquelle il avait reposé sa tête et la consacra en y répandant de l'huile¹.

L'Église avec plus de raison encore consacre ses temples, et invite ses enfants à célébrer le souvenir de cette consécration. Car cette fête leur rappelle que leurs églises ne sont plus des monuments profanes, vulgaires, mais un lieu saint, un lieu béni, la maison du Seigneur, la porte du ciel. En cette fête de la Dédicace, considérons comment nos églises sont les maisons de Dieu et la porte du ciel; nous apprendrons par là de quel respect et de quel amour nous devons les entourer.

Par la consécration ou la bénédiction qu'elle reçoit, une église n'est plus un édifice ordinaire, elle devient une chose sacrée; ce n'est plus une maison comme les autres, elle se transforme en maison de Dieu. Le Seigneur, sans doute, est présent partout; mais s'il est permis de parler ainsi, il est plus présent encore, plus proche de nous dans nos églises. Pensez-vous que Dieu fasse moins pour celle-ci qu'il ne fit pour le temple de Jérusalem? Or, quand Salomon eut achevé la consécration de ce temple, Dieu lui apparut la nuit et lui dit : « J'ai écouté ta prière et je me suis choisi ce lieu pour la maison du sacrifice. Mes yeux seront ouverts et mes oreilles seront attentives à la supplication de celui qui priera en ce lieu; car j'ai choisi et j'ai sanctifié ce lieu pour que mon nom y soit à jamais, et que mes yeux et mon cœur y demeurent toujours². »

Le Seigneur serait-il moins généreux pour les temples que lui élève son Epouse immaculée, la sainte Eglise, et dans lesquels doit lui être offert le sacrifice de l'Agneau sans tache, où réside personnellement et substantiellement son divin Fils, le Verbe Incarné?

Car ce qui fait de nos églises, plus que tout le reste, les maisons de Dieu, c'est la présence eucharistique de Notre-Seigneur Jésus-Christ. En effet, lorsqu'il y a un autel pour le recevoir, un tabernacle pour l'abriter, un prêtre pour l'y faire descendre, que ce soit sous les voûtes d'une riche cathédrale, sous la coupole d'une immense basilique, ou bien dans la plus délabrée des églises de village, le Fils de Dieu, Dieu lui-même, Dieu fait homme, habite cette église, réellement, avec son corps, son âme, sa divinité. Et ce Dieu, c'est le même que celui qu'abrita la grotte de Bethléem, qui vécut trente ans sous le toit de Nazareth et travailla aux côtés de Joseph le charpentier; c'est le Dieu acclamé par les populations de la Judée et de la Galilée; le même que celui qu'elles voulaient voir et toucher, qui guérissait les malades, soulageait les infirmités et ressuscitait les morts; le même Dieu que celui qui fut trahi et vendu par Judas, que tout Jérusalem vit traverser ses rues une croix sur les épaules, entouré de soldats, honni et bafoué, attaché sur un gibet aux portes de la ville; le même enfin que celui qui fut vu, ressuscité, par les apôtres et par Madeleine, et monta au ciel en présence de cinq cents personnes; le même, avec le même cœur, la même miséricorde, la même bonté, la même toute-puissance pour guérir et pardonner. Qui ne s'est surpris à envier le bonheur des bourgades de la Palestine où le Seigneur Dieu passait ses journées et ses nuits? Qui n'a jaloué l'honneur fait à Lazare et à ses sœurs de recevoir à leur table et sous leur toit le bon Jésus? Qui n'a souhaité du moins le privilège de ceux qui pouvaient s'approcher de lui, le voir, lui parler, le toucher? Oh! que n'avons-nous une foi plus vive et plus profonde! Nous comprendrions que nous n'avons rien à envier aux Juifs de son pays et de son temps; rien à envier à Lazare, à Marthe et à Madeleine! Le même Jésus, le même Dieu est là près de nous, jour et nuit; pour être à ses pieds, il nous suffit d'entrer dans une de nos églises et, lorsque nous apercevons la douce lumière de la petite lampe, de tomber à genoux, de le prier, de l'adorer, de lui exposer nos demandes. Si nous avions la foi, nous nous écrierions avec plus de joie que le patriarche de l'ancienne loi, et en modifiant un peu ses paroles : « Que ce lieu est auguste et saint! c'est la maison de mon Dieu, c'est sa demeure, c'est là qu'il habite, qu'il se tient à la disposition de tous, et qu'il redit sa touchante invitation d'autrefois : « Venez à moi, tous, vous qui souffrez, qui êtes dans la peine, et je vous soulagerai ! »

Si nous avions la foi, comme nos églises seraient à nos yeux un lieu auguste, vénérable, sacré! Quelle douce émotion nous éprouverions, de loin,

¹ Genèse, xxviii, 12-18.

² II Paralip., vii, 16.

lorsque nous apercevrons la flèche d'un clocher ou le toit d'une église, à la pensée que notre Dieu est là ! Quand notre pied franchirait le seuil béni, foulerait le pavé sacré, comme notre cœur battrait sous notre poitrine, non point, ainsi que les Juifs en présence de Jéhovah, de crainte et d'effroi, mais de bonheur, mais d'un saint respect, mais d'un filial et confiant amour !

Au lieu de cela, trop souvent nous entrons dans une église comme dans un édifice ordinaire, sans une pensée pour le Dieu qui l'habite, sans un acte de foi en sa sainte présence. L'esprit et le cœur préoccupés de toute autre chose, nous nous comportons sans respect, sans attention pour l'hôte divin, pour le maître de la maison, que nous ne saluons peut-être même pas, devant lequel nous passons sans lui témoigner la déférence qu'on ne refuserait point à un simple serviteur. Examinons comment nous traitons nos églises, comment nous nous y tenons ; peut-être serons-nous obligés de nous écrier comme Jacob : « Vraiment le Seigneur est ici, et je ne le savais pas ! C'est la maison de Dieu, » et je la traitais, je m'y conduisais comme si je ne l'avais pas su !

Comment nos églises sont-elles la porte du ciel ?

La réponse est facile : maisons de Dieu, elles sont de plus les maisons de la prière, et les maisons de la grâce. C'est à l'église que nous trouvons les moyens d'aller au ciel.

« Ma maison est une maison de prière, » disait déjà Jésus en parlant du temple de l'ancienne loi ; et, dès les premiers jours de l'Eglise, les apôtres fixaient des lieux où le peuple chrétien devait se réunir pour vaquer à la prière. Et si Notre-Seigneur a promis de se trouver au milieu de deux ou trois personnes seulement réunies en son nom, cette promesse se vérifie surtout de nos églises. La prière est bonne partout, mais elle est meilleure encore à l'église, toutes choses égales d'ailleurs, parce que c'est la maison de Dieu, la maison de la prière, et que Jésus-Christ est là substantiellement. Il semble avoir voulu nous confirmer cette vérité par l'exemple qu'il nous a donné lui-même : nous savons avec quel empressement et quelle assiduité il montait au temple de Jérusalem pour y prier, lorsqu'il se trouvait dans la ville sainte.

Nos églises sont des maisons de prière, surtout parce que c'est là que, chaque jour, monte vers le ciel la plus sainte, la plus auguste, la plus puissante des prières, la prière par excellence, le sacrifice du Calvaire, l'oblation à Dieu du corps et du sang de son Fils en expiation et en propitiation. Prière qui prête à la nôtre sa vertu toute-puissante et nous doit inspirer la plus entière confiance d'être exaucés.

Une église, c'est la maison de la prière, puisque, chaque dimanche, les cœurs fidèles viennent y apporter le tribut de leur adoration. Le chant des vêpres, le chapelet, la prière du soir, le salut du

Saint-Sacrement sont des rendez-vous de prière où se rencontrent les âmes qui en comprennent le prix.

L'église, c'est encore la maison de la prière, car c'est vers elle, instinctivement, que se dirigent les cœurs qui souffrent, qui ont peur, qui se repentent ou qui pleurent. C'est là que l'âme s'épanche plus à l'aise, et que le cœur se décharge plus librement ; c'est là que la prière de ceux qui sont dans l'angoisse ou la crainte, qui ressentent les étirements du remords et du repentir, monte vers Dieu plus sincère et plus confiante. Si vous avez souffert, si vous avez pleuré, si, un jour de quasi-désespérance, vous êtes entrés dans une église pour y prier, vous avez compris que ce lieu saint est une maison de prière, tant on y prie mieux, plus à l'aise et avec plus de confiance.

N'avons-nous jamais oublié et n'oublions-nous point parfois que notre église est la maison de la prière ? Ne nous arrive-t-il pas d'y entrer sans qu'une véritable prière, une humble adoration tombe de nos lèvres ? Peut-être prononçons-nous une formule quelconque, distraite, hâtée, et c'est tout. Peut-être n'allons-nous quelquefois à l'église que par curiosité, pour voir ou être vus ; notre cœur, au lieu d'adorer et de prier, peut-être songe à je ne sais quelle créature à laquelle il voue ses pensées et son amour, ou dont il sollicite le même hommage, et transforme ainsi la maison de prière en une caverne de voleurs, selon la parole de Notre-Seigneur aux vendeurs du temple. Que nous dit notre conscience à ce sujet ?

L'église est encore la porte du ciel, parce qu'elle est la maison de la grâce. N'est-ce pas dans nos églises, en effet, que nous recevons les grâces les plus précieuses et aussi les plus abondantes ? N'est-ce pas là que Dieu nous comble de ses bienfaits et nous prodigue, sans compter, les moyens nécessaires pour sauver notre âme et gagner le ciel ?

Est-il besoin de vous rappeler les flots de grâces que nos églises voient déverser sur nous ? A notre entrée dans la vie, c'est le baptême, faveur entre toutes les faveurs, qui nous rachète du péché originel et nous constitue enfants de Dieu et de son Eglise. Ensuite, la grâce d'une instruction chrétienne ; c'est à l'église, sur les bancs du catéchisme, que nous la recevons. Grâce d'une bonne première communion ; grâces de confessions et de communions fortifiantes et réparatrices ; grâces de sermons entendus qui nous tracent notre voie et réveillent notre âme endormie ; grâces d'exemples édifiants, de pensées saintes et de résolutions sanctifiantes ; grâces de messes entendues, de sacrements reçus dans les diverses et graves circonstances de notre vie. Que sont toutes ces grâces, sinon autant de fils surnaturels qui nous dirigent et nous conduisent au ciel ? Tout dans nos églises est transformé, en quelque sorte, en

canaux de la grâce divine. Tout, depuis l'autel jusqu'au confessionnal, la chaire, les fonts du baptême, le tabernacle, la table sainte, les croix, les tableaux, sont plus ou moins comme des sources de grâces toujours jaillissantes, toujours ouvertes et toujours vivifiantes !

Puisque la prière obtient la grâce, que celle-ci mène au ciel, et que c'est dans l'église principalement qu'elle se répand sur nos âmes, vous voyez bien que nous avons raison de lui appliquer les paroles du pieux patriarche et de l'appeler « porte du ciel. »

Vous comprenez aussi combien il est juste de fêter l'anniversaire de la consécration de nos églises et de remercier le Seigneur d'avoir choisi ces endroits sacrés pour y tenir ouverts ses yeux et ses oreilles sur ses enfants, pour y établir son cœur à jamais.

Et puisque le Seigneur traite ainsi ces églises, quelque pauvres et humbles qu'elles soient, de quel respect, de quel amour ne devons-nous pas les environner ! Avec quelle joie, si nous le pouvons, ne devons-nous pas non seulement les visiter, nous y tenir avec recueillement, dans l'attitude de l'adoration et de la prière, mais encore contribuer à leur entretien, à leur ornementation !

N'oublions jamais que tout ce que nous ferons dans ce but, ira droit au cœur de Dieu, puisque c'est sa maison que nous parerons, que nous embellirons. Puisse nous pouvoir nous rendre, à l'égard de nos églises, le témoignage que le prophète se rendait : *Zelus domus tue comedit me*, le zèle de votre maison a dévoré mon cœur ! Oui, que le zèle nous anime, toute notre vie, pour la décence de la maison du Seigneur : décence dans les objets du culte, décence dans la tenue que nous y observerons ! Que le zèle nous dévore pour la prière, pour les sacrements et les grâces dont cette maison est la source, car alors elle sera véritablement pour nous la maison de Dieu, la porte du ciel, où elle nous conduira infailliblement. Ainsi soit-il.

LA PÉNITENCE

III

Dieu nous témoigne sa miséricorde en nous appelant à faire pénitence

I. — DIEU NOUS TÉMOIGNE SA MISÉRICORDÉ EN TEMPÉRANT OU SUSPENDANT LE COURS DE SA JUSTICE, AFIN QUE NOUS PUISSIONS FAIRE PÉNITENCE.

Dieu aurait certainement le droit de nous frapper à l'heure où nous transgressons ses lois, et s'il ne le fait pas, nous en sommes redevables à sa miséricorde qui intervient pour nous obtenir des jours de repentir. C'est ce qui eut lieu au

berceau même de nos origines. Dieu avait laissé l'ange s'éloigner de lui sans le rappeler, mais il est venu, au contraire, offrir à l'homme la grâce de la pénitence. Il lui avait dit en le plaçant dans le paradis terrestre : « Au jour où vous mangerez du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, vous mourrez. » (Gen., II, 17). Or dès que l'homme eut péché, Dieu parut, non pour le frapper de mort à l'instant même, mais pour lui dire : « Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front jusqu'à ce que vous retourniez à la terre d'où vous avez été tiré : vous êtes poussière et vous retournerez en poussière. » (Gen. III, 19). Qui n'admirerait ici la miséricorde de notre Dieu qui tempère et suspend le cours de sa justice pour laisser place au repentir ? Il est vrai, l'homme dès l'instant de son péché a connu la mort, la mort de l'âme : « Quand la concupiscence a conçu, elle enfante le péché, et le péché étant consommé, il engendre la mort. » (Jacq., I, 15). Et Dieu est intervenu. Il a donné la pénitence à l'homme pour qu'il puisse sortir de son tombeau et retrouver la vie de l'âme : « Si l'impie fait pénitence de tous ses péchés, il vivra de la vie et ne mourra point. » (Ez., XVIII, 21). Et cette pénitence lui a été aussi présentée comme un moyen dont il doit se servir pour se préparer à souffrir la mort du corps non comme un châtiment, mais comme une heureuse délivrance. Qui d'entre nous n'a pas été et n'est pas toujours l'objet d'une semblable miséricorde ! Aussi nous devons redire avec le prophète royal : « Seigneur, votre miséricorde me suivra tous les jours de ma vie. » (Ps. XXII, 6).

Exposition

Dieu a laissé l'ange s'éloigner de lui, tandis qu'il a offert à l'homme la grâce de la pénitence. L'ange disait dans son cœur : « Je monterai au ciel, j'établirai mon trône au-dessus des astres de Dieu, je m'assoierai sur la montagne de l'alliance. Je m'élèverai au-dessus des nuées, et je serai semblable au Très-Haut. » (Is., XIV, 13-14). Regardez au ciel : l'ange n'y est plus. Jésus-Christ nous a dit : « Je voyais Satan tomber du ciel comme la foudre. » (Luc, x, 18). Il est désormais fixé dans sa malice : « Comment es-tu tombé, Lucifer ? Voici que tu as été précipité dans l'enfer, jusqu'au plus profond des abîmes. » (Is., XIV, 12, 15). Le Seigneur lui avait dit : « Tu étais parfait dans tes voies au jour de ta création, jusqu'à ce que l'iniquité ait été trouvée en toi. Tu as péché, je t'ai chassé de la montagne de Dieu, et je t'ai exterminé, ô Chérubin, car ton cœur s'est élevé dans son éclat, et tu as perdu ta sagesse. » (Ez., XXVIII, 15-17). Et depuis ce jour Lucifer et ses anges sont dans l'enfer : « Dieu n'a point pardonné aux anges qui ont péché, mais il les a précipités dans l'abîme, où les ténébres sont leurs chaînes, pour être tourmentés, et tenus en réserve jusqu'au jour du jugement. » (II Pier., II, 4). Et Dieu a offert à l'homme la grâce de la pénitence. L'ange, nature spirituelle, n'avait rien

‘ Ps. LXVIII, 10, et Jean, II, 17.

en lui qui pût l'amener à reconnaître sa faute et à s'humilier. L'homme, au contraire, composé d'esprit et de corps, se trouva, dès l'heure de sa chute, dans une misère et une confusion extrêmes. Il connut aussitôt la révolte de son corps contre son esprit : « La chair convoite contre l'esprit, et l'esprit contre la chair : ils sont opposés l'un à l'autre, de sorte que vous ne faites pas tout ce que vous voulez. » (Gal., v, 17). Nos premiers parents en ressentirent une grande humiliation. Adam répondit à Dieu qui l'appelait : « J'ai eu peur, parce que j'étais nu, et je me suis caché. » (Gen., iii, 10). Il affirmait ainsi des sentiments qui devaient lui concilier la miséricorde de Dieu : la crainte du châtement, la honte du péché, le respect qu'il devait à son Créateur, la connaissance du bien qu'il vient de perdre et du mal qu'il trouve en lui. C'est ce commencement d'humilité ou de conversion qui valut à l'homme la grâce de la pénitence, selon cette parole : « Dieu résiste aux superbes, mais il donne sa grâce aux humbles. » (Jacq., iv, 6).

Aussi Dieu a tempéré et suspendu le cours de sa justice. Dieu n'a point changé sa sentence. L'homme mourra certainement, car sa vie sur la terre ne sera qu'une marche continuelle vers la mort. Et cette marche, nul ne sait ce qu'elle sera pour lui : longue ou courte, remplie de consolations ou de douleurs, mêlée de jours tranquilles ou d'afflictions, et tous nous ignorons comment nous en atteindrons le terme. Mais nous savons que la vie est pour tous « ce joug pesant, dont parle le sage, qui accable les enfants d'Adam, depuis le jour qu'ils sont sortis du sein de leur mère jusqu'au jour de leur sépulture dans la terre qui est la mère de tous. » (Eccli., xl, 1). Ce sont encore « les imaginations de leur esprit, les craintes de leur cœur, les espérances qui les tiennent en suspens, et le jour qui finira tout. » (Ib., 2). Ce sont enfin « la fureur, la jalousie, l'inquiétude, l'agitation, la crainte de la mort, la colère et les dissensions persévérantes. » (Ib., 4). Voilà les expiations qui s'attachent à l'homme et le suivent tous les jours de sa vie. Qui n'a pas à en souffrir ? (Job, xiv, 1 ss.). Quant aux autres pénitences promulguées à la suite de l'infraction de ce précepte, chacun devra les accomplir dans la mesure de sa vocation ou de sa condition pour satisfaire la justice divine et retrouver l'amitié de Dieu.

Et l'homme par la pénitence délivre son âme de la mort du péché. La vie spirituelle consiste dans la charité, comme la vie du corps dans la chaleur. C'est pourquoi la perte de la charité, qui est le fait du péché, amène nécessairement la mort de l'âme, comme l'absence de la chaleur amène la mort du corps. De là cette parole de saint Jean : « Celui qui n'aime pas, demeure dans la mort. » (I Jean, iii, 14). Ce fut le malheur qu'Adam et Eve connurent dès le premier instant de leur désobéissance. En transgressant le précepte qui leur avait été donné, ils montrèrent qu'ils n'aimaient pas leur Créateur. Jésus-Christ a dit : « Celui qui ne m'aime point ne garde pas

mes paroles. » (Jean, xiv, 24). Et Dieu leur ouvrit aussitôt la voie de la pénitence, afin qu'ils pussent passer de la mort à la vie. C'est ce qu'il fait encore à notre égard. Mais cette vie spirituelle, nous ne la retrouvons que dans la mesure où nous possédons la charité. Jésus-Christ a dit de Madeleine : « Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. » (Luc, vii, 47). Rentrions pleinement dans l'observation de la parole de Dieu par la voie de la pénitence, et nous vivrons encore de la vie des enfants de Dieu.

Nous nous préparerons ainsi à souffrir la mort du corps non comme un châtement, mais comme une heureuse délivrance. Saint Paul l'a dit : « La mort est la solde du péché. » (Rom., vi, 23). Or voici un chrétien qui, arrivé au terme de son voyage, a acquis de nombreux mérites et payé toutes ses dettes à la justice divine par ses pénitences et ses bonnes œuvres. Il n'a plus qu'à attendre la récompense promise et à redire avec l'apôtre : « Il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice qui m'est réservée. » (II Tim., iv, 8). Dans ces conditions, la mort ne peut être pour lui qu'une bonne messagère qui lui ouvre les portes du ciel. Voici d'autres chrétiens qui ne suivent plus les conseils des impies, qui ne marchent pas dans les voies des pécheurs, et qui ne connaissent pas non plus cette vie molle et dissolue des enfants du siècle. (Ps. i, 1). Ils sont du nombre de ceux qui peuvent avoir confiance en Dieu, parce que leur cœur ne leur reproche rien. (I Jean, iii, 21). Et ils nous disent : « Pendant que nous sommes dans ce corps mortel, comme dans une tente, nous gémissons sous le poids de notre condition, parce que nous ne voulons pas être dépouillés, mais revêtus par dessus de gloire. » (II Cor., v, 4). Aussi quand la mort viendra les frapper, ils la recevront avec joie, disant : « Seigneur, je serai rassasié lorsque votre gloire m'apparaîtra. » (Ps. xvi, 15). Enfin tous les chrétiens qui par les fruits de leur pénitence vivent déjà dans les cieux d'où ils attendent le Sauveur Jésus, comment pourraient-ils se plaindre dans la prolongation de leur exil et ne point désirer de retourner dans leur patrie ? (Philipp., iii, 20). La mort sera pour eux une délivrance plutôt qu'un châtement : « Je me suis réjoui des choses qui m'ont été dites : Nous irons dans la maison du Seigneur. » (Ps. cxxi, 1). Puisse-nous à notre heure dernière nous écrier : O mort, regarde mon corps, je l'ai réduit en servitude, prends-le, je te l'abandonne. Viens briser mes liens, et je n'aurai plus à gémir ni à pleurer sur cette terre ; car « je monte vers mon Père et mon Dieu. » (Jean, xx, 17). « O mort, où est ta victoire ? » (I Cor., xv, 55).

II. — DIEU NOUS TÉMOIGNE SA MISÉRICORDE EN RECEVANT NOS PÉNITENCES EN ÉCHANGE DES CHÂTIMENTS DE SA JUSTICE.

Combien est grande envers nous la miséricorde de notre Dieu ! Loin de nous frapper comme certaines âmes qui jouissaient davantage de son

amitié ou qui étaient moins coupables que nous, Dieu pousse la compassion jusqu'à retirer les châtimens dont il nous a menacés, si nous sommes disposés à renoncer au péché et à faire pénitence. Les Ninivites, quoique païens, furent l'objet de cette grande miséricorde. Le Seigneur voulait que son prophète allât leur prêcher la pénitence, mais le prophète résolut au contraire d'aller à Tharsis pour fuir de devant la face du Seigneur. (Jonas., 1). Mais il fut ramené dans le chemin de l'obéissance par une grande tribulation. (Ib., 11). Alors le Seigneur lui ayant parlé une seconde fois, Jonas se rendit à Ninive : « Etant entré dans la ville, il cria et dit : Encore quarante jours, et Ninive sera détruite ! » (Jon., 111, 4). Or les Ninivites crurent sans retard à la parole de Dieu ; ils ordonnèrent un jeûne public, et tous, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, firent pénitence, disant : « Qui sait si Dieu ne se tournera pas encore vers nous ; s'il ne reviendra pas de la fureur de sa colère, et nous ne périrons point ? » (Ib., 9). Leurs espérances ne furent point trompées : Dieu voulut bien accepter leurs pénitences. Hâtons-nous de reconnaître que nous aussi nous avons été bien souvent les objets d'une semblable miséricorde. Ce n'est point en vain que le Seigneur a dit : « Si le pécheur fait pénitence, tous les péchés qu'il a commis ne lui seront point imputés, car il a accompli le jugement et la justice, et il vivra. » (Ez., xxxiii, 14).

Exposition

Dieu n'a pas accordé cette grâce à des âmes qui jouissaient davantage de son amitié ou qui étaient moins coupables que nous. Voici Moïse le serviteur fidèle, qui était aimé de Dieu et des hommes. (Eccli., xlv, 1). Le Seigneur lui avait ordonné de parler à la pierre pour qu'elle leur donnât des eaux. Moïse ne se contenta point de parler mais il frappa encore la pierre de sa verge, jusqu'à deux fois ; et il en sortit une eau abondante. Ayant été ainsi au-delà des ordres du Seigneur, le Seigneur lui dit : « Parce que vous ne m'avez pas cru et que vous ne m'avez pas sanctifié devant les enfants d'Israël, vous ne ferez point entrer ces peuples dans la terre que je leur donnerai. » (Nombr., xx, 7-12). Voici les Bethsamites : le Seigneur en punit de mort soixante et dix d'entre les principaux, et cinquante mille d'entre le peuple, parce qu'ils avaient transgressé la loi qui défendait de regarder l'Arche avec curiosité. (Nombr., iv, 20). « Et les Bethsamites pleurèrent tous de ce que le Seigneur avait frappé le peuple d'une si grande plaie. » (I Rois, vi, 49). Enfin voici David qui avait ordonné, dans une pensée de vanité, le dénombrement du peuple, et bien qu'il eût presque aussitôt reconnu sa faute, « le Seigneur envoya une peste en Israël, depuis le matin jusqu'au temps marqué ; et il mourut d'entre le peuple soixante et dix mille hommes. » (II Rois, xxiv, 1-10). Or tous ces péchés ainsi punis avec tant de rigueur, que sont-ils en comparaison de ceux que nous avons commis, et qui se

commettent dans le monde ? Dieu n'aurait-il pas eu raison de nous traiter avec une plus grande sévérité ? Pourquoi avons-nous été épargnés et le sommes-nous encore ? Regardons en haut : c'est Dieu qui a eu pitié de nous ; c'est Jésus-Christ notre médiateur qui a plaidé notre cause pour que des jours de pénitence nous soient accordés. Sachons en profiter.

Jonas, étant entré dans la ville, cria et dit : Encore quarante jours, et Ninive sera détruite. C'est ainsi que Ninive apprend que le Dieu des Juifs, qui est en même temps le Dieu des Gentils, a le pouvoir d'exercer le jugement sur toute la terre. (Ps. xlix, 1 ; civ, 7). Ninive était bâtie depuis les temps anciens, et devint plus tard la grande cité du royaume des Assyriens. (Gen., x, 11). Et cependant, elle semble destinée à ne plus compter parmi les nations. Le Seigneur a dit : « Voici que sa malice est montée devant moi. » (Jon., i, 2). Ainsi avait-il parlé des villes coupables : « La clameur de Sodome et de Gomorrhe s'est multipliée, et leur péché s'est aggravé outre mesure. » (Gen., xviii, 20). Quelle bonté de notre Dieu envers Ninive ! Il lui fait annoncer sa destruction. C'est une dernière grâce qui lui est offerte. Nous ne sommes pas moins favorisés. Ils sont nombreux les peuples, les cités et les pécheurs qui sont ainsi prévenus par des signes certains qu'ils ont irrité le Seigneur et qu'ils sont menacés des châtimens de sa justice. Les insensés ! Ils ont des oreilles et ils n'entendent pas les invitations à la pénitence, ils ont des yeux et ils ne voient pas que leur ruine est prochaine. « Seigneur, donnez-moi l'intelligence de votre parole, et je vivrai. » (Ps. cxviii, 144).

Les Ninivites crurent à la parole de Dieu et firent pénitence. Apprécient la grâce qui leur était présentée, les Ninivites s'employèrent aussitôt à en recueillir beaucoup de fruit. Ils crurent d'abord à la parole de Dieu. Quel acte de foi ! Voici un homme qui est étranger, il entre dans leur ville, se dit prophète et parle au nom du Dieu d'Israël. Il n'y a rien dans sa personne qui attire ou qui impose aux foules ; il n'accomplit aucun miracle en signe de sa mission, et bien qu'il n'annonce que des malheurs, tout un peuple croit à sa parole et se rend à ses enseignements. C'était une excellente disposition pour se rapprocher de Dieu, car « sans la foi il est impossible de lui plaire. » (Hébr., xi, 6). D'autre part, « les Ninivites publièrent un jeûne et se revêtirent de cilices. Le roi se leva de son trône, quitta ses habits royaux, se couvrit d'un sac, et s'assit sur la cendre. » (Jon., 111, 5, 6). C'est leur foi qui les portait à accomplir cette pénitence : « La foi, si elle n'a pas les œuvres, est morte en elle-même. » (Jacq, 11, 16). Ainsi préparés à la prière, « les Ninivites crient au Seigneur avec force. » (Jon., 111, 8). Ils veulent fléchir sa justice par leurs supplications. Ils passent ensuite du changement de leurs vêtements, de leur nourriture et de leurs occupations au changement de leur cœur : « Que chacun, disent-ils, se convertisse de sa voie mau-

vaie et de son iniquité. » (*Ib.*). Et l'espérance les soutient : « Qui sait, disent-ils, si Dieu ne reviendra pas pour nous pardonner ? » (*Ib.*, 9). O Ninivites, allez vous racheter, vous et votre cité, avec les richesses que vous avez amassées par vos pénitences ! elles sont belles et d'un prix élevé ; Dieu les acceptera certainement en échange des châtiments que vous aviez mérités : « Gloire, honneur et paix à celui qui fait le bien. » (*Rom.*, II, 10).

Dieu ne fit point aux Ninivites le mal qu'il leur avait fait annoncer. « Il considéra leurs œuvres ; il vit qu'ils s'étaient convertis en s'éloignant de leurs voies mauvaises ; il en eut compassion, et il ne leur fit point le mal qu'il avait résolu de leur faire. » (*Jon.*, III, 10). Le combat était fini : « La miséricorde et la vérité se sont rencontrées ; la justice et la paix se sont embrassées. » (*Ps.* LXXXIV, 14). La Ninive dont la malice montait naguère jusqu'au ciel, n'est plus : elle a été détruite, non par la colère de Dieu, mais par la pénitence de ses habitants. Quelle merveille ! Voici une autre Ninive qui s'est édifiée sur les ruines de l'ancienne ; elle a germé sous les bénédictions de la grâce descendue d'en haut, du Père des lumières (*Jac.*, I, 17) ; elle s'est faite un cœur nouveau et un esprit nouveau (*Ez.*, XVIII, 31) ; elle s'offre aux regards du Seigneur, toute belle et parée du mérite de ses bonnes œuvres, et elle est tout à la joie de sa délivrance. O mon Dieu ! Puissions-nous à notre tour être une Ninive transformée, renouvelée par la grâce de la pénitence, afin que nous n'ayions rien à craindre des châtiments de votre justice !

III. — DIEU NOUS TÉMOIGNE SA MISÉRICORDE EN NOUS PUNISSANT DE NOS PÉCHÉS POUR EXCITER EN NOUS DES SENTIMENTS DE PÉNITENCE.

Voici d'autres manifestations de cette miséricorde dont nous sommes l'objet ; elles ne sont pas moins admirables. Dieu, voulant notre salut, nous poursuit des châtiments de sa justice pour nous exciter à renoncer au péché. S'il en vient à cette extrémité, c'est qu'il n'a pu y réussir par d'autres moyens. Alors il nous livre aux tribulations, aux peines de toutes sortes, et il nous laisse dans cette fournaise aussi longtemps que nous n'entrons pas dans les voies de la pénitence. C'est ce qu'il a fait à l'égard du peuple juif. Mais arrêtons-nous à considérer la conduite qu'il a suivie envers Manassé qui l'avait offensé jusqu'à l'irriter, et même jusqu'à mépriser sa parole. (*II Par.*, XXXIII, 2-10). Aussi ne tarda-t-il point à l'affliger des châtiments les plus terribles. « Il amena sur lui et sur son peuple les princes de l'armée du roi des Assyriens ; ils prirent Manassé, et après l'avoir lié de chaînes et lui avoir mis des entraves, ils l'emmenèrent à Babylone. » (*Ib.*, 14). Alors Manassé se trouvant dans cette détresse se ressouvint du Dieu d'Israël et conçut du repentir au sujet de ses iniquités : « Il fit beaucoup pénitence devant le Dieu de ses pères et lui adressa des supplications ; et le Seigneur exauça sa prière,

et le ramena à Jérusalem dans son royaume ; et Manassé reconnut que le Seigneur était le vrai Dieu. » (*Ib.*, 12, 13). C'est encore ainsi que Dieu cherche à ramener à lui les pécheurs qui ne veulent point écouter la voix de l'amour. Il laisse sa justice suivre son cours jusqu'à ce qu'ils se convertissent et qu'ils fassent pénitence : « Seigneur, vous avez donné à vos enfants une bonne espérance, c'est qu'en les jugeant vous laissez place au repentir. » (*Sages.*, XII, 19).

Exposition

Si Dieu nous punit de nos péchés, c'est qu'il ne peut nous ramener à lui par d'autres moyens. Quelles paroles d'amour, quelles douces invitations n'ont-ils pas entendu, les chrétiens qui vivent dans le péché ? Dieu avait dit : « Je les guérirai de leurs blessures et je les aimerai au-delà de leurs mérites. » (*Os.*, XIV, 5). Et les pécheurs ont refusé toutes les grâces de salut qui leur étaient présentées. Dieu cependant a continué de parler de paix et d'amour : « Ecoutez-moi, a-t-il dit, vous tous qui êtes portés dans mon sein ; c'est moi qui vous ai faits ; c'est moi qui vous soutiendrai et vous sauverai. » (*Is.*, XLVI, 3, 4). Et les pécheurs ont répondu : « Retirez-vous de nous, nous ne voulons pas connaître vos voies. » (*Job.*, XXI, 14). Dieu enfin leur a rappelé combien ils devaient craindre sa justice : « Ne craignez point ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme ; mais plutôt craignez celui qui peut perdre l'âme et le corps dans l'enfer. » (*Matth.*, X, 20). Et les pécheurs se rient des menaces de leur Dieu, disant : « J'ai péché, et que m'est-il arrivé de triste ? » (*Eccl.*, V, 4). Attendez encore quelques jours, quelques mois, et même quelques années, et vous reconnaîtrez que Dieu ne sacrifie jamais les droits de sa justice. Si nous oublions nos péchés au point de n'en ressentir aucun repentir, Dieu ne les oublie pas. Voyez les fils de Jacob (*Gen.* XXXVII) : après avoir commis leur crime, ils reprirent leur vie ordinaire et tranquille. Les insensés ! Ils croyaient que rien de fâcheux ne viendrait troubler leurs jours. Et Dieu leur demanda compte de leur péché dans le pays même où Joseph avait souffert et puis été exalté au-dessus de tout. Ils ne sortirent de leurs épreuves qu'après être entrés dans les voies de la pénitence, car ils se dirent les uns aux autres : « C'est justement que nous souffrons toutes ces choses, parce que nous avons péché contre notre frère. » (*Gen.* XXXIX-XLIV ; XLII, 21). Ah ! si le châtiment ne vous a pas encore atteint, hâtez-vous de faire pénitence, car Dieu vous dit : « Où vous frapperai-je, vous qui ajoutez sans cesse à votre prévarication ? » (*Is.*, I, 5).

C'est ainsi que Dieu s'est conduit à l'égard du peuple juif. Combien furent nombreuses ses révoltes contre le Seigneur ! Et chaque fois le Seigneur les châtiait, jusqu'à ce qu'ils eussent fait pénitence : « Lorsque le Seigneur les tuait, ils le cherchaient, ils revenaient à lui, et, dès le point du jour, ils venaient à lui. Et ils se souvinrent

que Dieu était leur aide et que le Dieu Très-Haut était leur rédempteur. » (Ps. LXXVII, 34). C'est ce que Moïse leur avait rappelé, disant : « Souvenez-vous, et n'oubliez pas comment vous avez provoqué au courroux votre Dieu dans le désert. Depuis le jour que vous êtes sortis de l'Egypte jusqu'à ce lieu, vous avez toujours lutté contre le Seigneur. » (Deut. ix, 7). Et Moïse leur disait encore que si le Seigneur ne les a pas détruits, c'est parce qu'il a fait pénitence pour leurs péchés : « J'ai craint, leur dit-il, l'indignation du Seigneur et sa colère, par laquelle, excité contre vous, il a voulu vous détruire. Mais le Seigneur m'exauça encore cette fois. » (Ib. 18). Nous retrouvons cette vérité exprimée dans la prière qui fut adressée à Dieu, lors du renouvellement de l'alliance au temps de Néhémias : « Seigneur, ne détournes point vos yeux de tous les maux qui nous ont accablés, nous, nos rois, nos princes, nos prêtres, nos prophètes, et nos pères, et tout votre peuple. Vous êtes juste, ô Dieu, dans toutes les afflictions qui nous sont arrivées, parce que vous nous avez traités selon votre vérité, et nous, nous avons agi comme des impies. » (II Esd., ix, 32). Peuples chrétiens, vous gémissiez tous des fléaux qui apparaissent tantôt au nord ou au midi, tantôt à l'orient ou à l'occident. Ces calamités publiques ne laissent partout que des ruines et des désolations. Vous demandez à la raison, à la science, à la richesse, à la puissance de vous en délivrer ou de vous aider à en combattre les effets désastreux. Vous en appelez même aux sentiments d'humanité et de justice qui devraient être dans tous les cœurs. C'est en vain que vous travaillez, car ce sont vos iniquités qui les appellent, et vous en souffrirez tant que vous ne direz point : « Seigneur, ayez pitié de nous, parce que nous avons péché devant vous ! » (Bar., III, 2).

Le Seigneur exauça la prière de Manassé, et le ramena à Jérusalem dans son royaume. Heureux les pécheurs qui savent, à l'exemple de Manassé, souffrir les châtements de la justice en expiation de leurs péchés et retrouver ainsi tous les biens qu'ils avaient perdus ! Voici la parole du Seigneur : « Si l'impie fait pénitence de tous les péchés qu'il a commis, il vivra certainement et ne mourra point. Je ne me souviendrai plus de toutes les iniquités qu'il avait commises ; il vivra dans les œuvres de justice qu'il aura faites. » (Ez., XVIII, 21-22). C'est une résurrection générale, et à ces grâces de l'ordre surnaturel viennent s'ajouter d'autres bienfaits. Écoutons le Seigneur, disant : « Je vous rendrai les fruits des années que vous ont fait perdre la sauterelle, le ver, la nielle et la chenille, et ce que vous a ravi l'armée puissante que j'ai envoyée contre vous. » (Joël, II, 25). Et Dieu confie aux prêtres, comme il l'avait conférée à Jésus-Christ, la mission « de disposer et de donner à ceux qui pleurent une couronne de gloire au lieu de la cendre, une huile de joie au lieu de larmes, un vêtement de louange au lieu d'un esprit affligé. Et il y aura dans Sion des hommes

puissants en justice qui seront des plants du Seigneur pour le glorifier. » (Is., LXI, 3). Allez vous-mêmes soumettre votre pénitence au jugement des prêtres, et vous connaîtrez toutes les joies du pardon. Mais le fruit par excellence que les pécheurs, à l'exemple de Manassé, doivent retirer de leurs tribulations, c'est de reconnaître le Seigneur comme étant le vrai Dieu. S'il y a des hommes qui, d'après saint Paul, se font un Dieu de leur ventre (Philip., III, 19), il y en a d'autres qui honorent, comme leur Dieu, la raison, l'intelligence, les créatures et même les passions les plus honteuses. Et le Seigneur fait éclater sa justice pour les porter à briser toutes ces idoles, comme fit le roi Manassé, et leur apprendre qu'il n'y a que lui seul vrai Dieu qui doive être adoré et servi. (Matth. IV, 10).

Conclusion. Qui donc oserait se plaindre de cette miséricorde qui nous invite à la pénitence, puisqu'elle est pour nous une source de si grands biens ? Dès l'instant où nous nous convertirons en accomplissant des œuvres satisfactoires ou en acceptant les châtements de la justice, ce sera toujours le Dieu des miséricordes qui nous donnera la grâce de sortir du sommeil du péché, qui viendra briser les liens de notre esclavage, nous fera marcher dans la voie de ses commandements et multipliera nos œuvres de justice. Alors il y aura une grande joie au ciel et sur la terre, car le père de famille dira : « Voici que mon fils était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé. » (Luc, xv, 24).

LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

XII

MATER CASTISSIMA

Marie, c'est la créature parfaite qui, de toute éternité, vit dans la pensée divine, et au-dessus de laquelle il n'y a que Dieu.

A chaque invocation l'Eglise nous rappelle que malgré ses éminentes prérogatives qui la constituent Mère de Dieu, Marie ne laisse pas cependant d'être aussi la nôtre. Elle énumère une à une les qualités qui lui tiennent le plus au cœur et par où la sainte Vierge désire que nous lui ressemblions.

Les Litanies forment ainsi son portrait achevé ; chaque invocation, c'est comme un des plus beaux linéaments de son visage, une de ces lignes aimables et maîtresses où une mère se reconnaît dans le visage de ses enfants. Il nous faut donc, à mesure que nous avançons dans la méditation des Litanies, copier et reproduire en nous chacun de ces traits qui lui sont chers, cette grâce et cette pureté qui rayonnent sur son front.

Nous l'avons invoquée sous le titre de « Mère très pure, » et nous l'admirions exempte du péché

originel et de tout péché actuel, même le plus véniel, *Mater purissima*. Aujourd'hui nous prions la « Mère très chaste » qui n'a connu aucune souillure, ni de l'âme, ni du corps, *Mater castissima*. Elle est chaste par le *choix que Dieu a fait d'elle*, elle est chaste par le *choix qu'elle a fait de Dieu* en se consacrant à lui tout entière, sans qu'elle ait éprouvé jamais nulle défaillance de l'esprit, du cœur ou des sens. Nous terminerons cet entretien par l'étude des *moyens* qu'elle a employés pour s'élever au plus haut sommet de l'angélique chasteté.

I

Dieu eut ce privilège unique de se choisir sa mère ; il la voulut digne de lui, parfaite, sans nulle souillure, sans nul opprobre, car cet opprobre fût-retombé sur lui ; et il choisit Marie.

C'est un de nos tourments que ceux que nous aimons n'aient pas toutes les vertus que nous leur voudrions, et c'est ce qui refroidit notre affection. La nôtre pour vous est certainement très grande, aussi grande qu'elle est pure, et cependant bien des choses s'opposent à ce qu'elle soit complète.

Pour aimer pleinement quelqu'un il faut pouvoir l'estimer dans toute sa conduite, l'approuver dans ses projets, ses vues sur la vie, dans toutes ses actions. Comment estimer une jeune fille qui s'éloigne de Dieu et de son devoir, qui recherche des compagnies dépravées, qui lit des livres où le vice et le plaisir sont glorifiés, qui, ne comprenant point la doctrine chrétienne du sacrifice, rêve uniquement de jouissance, ou même de voluptés défendues ? Ah ! s'il m'était permis de voir votre âme, de la refaire, de la corriger, d'en enlever les traits qui déplaisent à Dieu, d'y ajouter ceux qui la rendraient toute radieuse et toute pure aux yeux de la sainte Vierge, comme j'ôterais aussitôt tout esprit de vanité, toute tendance égoïste, tout amour stérile de vos aises et de vos plaisirs ! Je vous ferais grandes de cœur et d'âme, élevées d'esprit, aimant à vous dépenser, à vous donner, non pas aux créatures, mais à Dieu seul ou aux créatures pour l'amour de Dieu. Je voudrais qu'en vous voyant chacun se dît : « Quelle dignité, quelle modestie, quelle piété ! Toujours sur le chemin du devoir et de la charité, toujours prête à se dévouer, au chevet des malades, auprès des âmes qui souffrent, recherchant de préférence ses compagnes qui doutent, chancellent, qui sont dans la peine, pour les éclairer et les fortifier de sa présence, d'une bonne parole, de ses sympathies vraies. Saluez, c'est la vertu qui passe ! »

Alors jamais vous ne vous écarteriez de la voie de l'honneur qui conduit tout droit à l'Eglise, au chapelet, à l'autel de Marie. On vous verrait joyeuses avec ceux qui sont dans la joie, pleurant avec ceux qui pleurent, vous oubliant vous-mêmes pour être agréables et utiles à tous, aimables et bonnes pour chacun, et le monde lui-même, en vous voyant, ne pourrait se défendre de dire : « Oh ! qu'elle est belle et glorieuse, la génération chaste ! » Car, remarquez-le bien, c'est à votre

chasteté que vous devez la faveur qui vous entoure et votre inaliénable beauté.

Il y aurait donc bien des choses à refaire, bien des lignes à réformer dans votre physionomie intérieure, pour qu'elle soit parfaite. Hélas ! cela n'est pas en mon pouvoir. Je me contente de vous signaler les points défectueux, les verrues du visage, les défauts du coloris, l'anémie de l'esprit et du cœur qui donnent à votre âme cette pâleur, cette faiblesse, cette indifférence fatales. Je vous dis : « Prenez le pinceau, et considérant le modèle que vous devez copier, la sainte Vierge, faites disparaître ces taches, ces laideurs, ces contre-sens de pensée et de conduite qui effacent toute trace de ressemblance avec elle. Vous avez déjà commencé une assez bonne esquisse ; il y a quelque chose, c'est déjà cela ! Continuez, regardez de mieux en mieux le modèle céleste. En elle le corps même était, dit saint Ambroise, l'image exacte de l'âme, elle était l'honnêteté en personne, *figura probitatis*. Voilà le chef-d'œuvre qu'il vous faut reproduire en vous-mêmes ! » Mais je ne puis que vous y engager, et ma puissance s'arrête là. Et quand je vous revois dans l'intimité sacramentelle, je me dis : « Qu'elles sont loin encore d'atteindre le divin modèle ! Que je les voudrais plus pieuses, plus modestes, plus exemplaires ! »

Ce que nous ne pouvons faire pour ceux que nous aimons et que nous rêvons parfaits, Dieu l'a fait pour sa sainte Mère. Tout corps vient de la terre, mais ce n'est pas la terre qui souille, c'est le péché, les pensées étroites ou impures, les sentiments égoïstes. Dieu a bien donné à Marie un corps, mais dans ce corps il a placé une habitante céleste, plus angélique que les anges, plus séraphique que les séraphins. De toute éternité, il l'a choisie, contemplée, aimée, il lui a conféré toutes les gloires, tout l'amour, toute la bonté qu'une créature peut contenir, et quand il l'eut achevée, il la regarda, et il vit qu'elle était parfaitement belle. Depuis ce jour, quand il veut arrêter sa pensée sur un être où il se complaise, où il n'y a ni tache, ni souillure, ni imperfection, il regarde Marie et son courroux s'apaise, et il ne se repent plus d'avoir créé l'homme, puisque par elle notre nature a été élevée au-dessus de celle des anges, et que les esprits célestes adorent en Jésus-Christ l'humanité qu'il a reçue de Marie.

Mais une chose digne de remarque, c'est que Dieu avant de créer Marie s'est exercé pour ainsi dire à produire des créatures qui lui ressemblent en quelque chose, comme l'ombre projetée sur le mur ressemble à notre visage. Ainsi Eve, Débora, Esther, Judith sont ses figures, en elles nous retrouvons l'innocence, l'énergie, la puissance supplicatrice, ou la glorieuse pureté de Marie. En elle seule toutefois nous admirons la plénitude de toutes leurs qualités réunies. Ne voyez-vous pas dans cette disposition providentielle un enseignement et un encouragement pour vous ? Et, pour en revenir à ma comparaison, ne devez-vous pas imiter Dieu qui a essayé son pinceau sur chacune de ces grandes figures, et commencer ainsi, au-

jourd'hui même, si déjà vous ne l'avez fait, un semblable travail de sainte artiste dans votre âme ? Ne doutez pas un instant que Dieu qui a choisi Marie pour être sa mère et qui l'a voulue d'une irréprochable chasteté, ne vous ait aussi choisies pour être par votre pureté virginale des saintes où il demande à retrouver l'image bien-aimée de sa mère.

II

Marie aussi a fait, dès qu'elle fut douée de raison, choix de Dieu pour son unique Maître et époux. Aussi ne voyons-nous jamais en elle de défaillance de l'esprit, du cœur ou des sens.

1. Elle était douée d'une haute raison soutenue et éclairée par des grâces supérieures. Je vous ai fait remarquer ailleurs combien puissant était son esprit, comme elle voyait droitement, clairement et sûrement les choses.

La reine du monde, c'est l'idée. C'est par l'idée qu'entre l'erreur comme la vérité. Cherchez au fond des plus graves événements, des plus sanglantes révolutions, des drames intimes et terribles des familles, des existences : vous trouvez toujours l'idée, l'idée logique qui produit logiquement des catastrophes, parce qu'elle est fausse, mauvaise, sanglante. Oui, il y a des idées trempées de sang et de larmes, comme celle de notre première mère Eve, qui fut une idée de révolte, de désobéissance, d'orgueil, de défiance de Dieu.

Eve ne manquait pas d'intelligence, mais elle ne vit pas juste : elle crut à un bonheur que Dieu ne lui donnerait pas ; grande par les dons qu'elle avait reçus, elle espéra pouvoir se grandir encore et devenir semblable à Dieu. Aussitôt — c'est une loi de notre nature, — ne croyant pas en la parole de Dieu, elle devient crédule au démon ; se défiant de son Créateur, elle se confie à son ennemi. Il nous faut croire et nous confier à quelqu'un ; si ce n'est pas à l'Eglise qui nous prodigue les sages conseils et nous aime avec une passion maternelle, c'est au monde qui nous deprave, nous pervertit et nous hait assez pour perdre à jamais notre âme.

Ah ! c'est là que les intelligences les plus affînées errent, que la science devient dangereuse, j'entends la science du mal, qui se fait capiteuse, et, nous ayant tourné la tête, vous empêche d'être raisonnables, vous intercepte la vue de Dieu.

Marie, à travers la nature, l'histoire du peuple de Dieu, les Ecritures divines, tous ces effets splendides, apercevait distinctement Dieu, elle ne pouvait pas plus errer que l'on ne s'égare sur une belle route en plein jour. La cause étant si élevée, pure, infiniment aimable, comment sa raison si droite et clairvoyante se fût-elle laissée prendre aux effets du mal, aux pompes de Satan ?

Remarquez bien une chose : c'est que tout péché est un manque d'esprit. Est-il nécessaire maintenant que je vous demande de vous montrer intelligentes dans la conduite et le gouvernement de votre vie ? Vous vous glorifiez avec raison de ce don séduisant que le monde admire, et ce n'est

pas sans une intime satisfaction que vous entendez autour de vous résonner le murmure flatteur de cette parole : « Comme elle est intelligente ! » Puissiez-vous recueillir quelque jour cet éloge de la bouche du Maître : « Vous avez eu l'intelligence des choses naturelles et des vérités surnaturelles, vous avez été sauvée pour cela ! » La seule intelligence est d'obéir à Dieu, d'observer sa loi et de se garder chaste au milieu d'un siècle qui ne l'est pas, *immaculatum se custodire ab hoc sæculo*.

2. Si Marie ne connut point les troubles de l'esprit, les idées fausses qui désolent une vie, les systèmes d'erreur qui sont un prétexte pour s'abandonner avec plus de sécurité au mal, elle ne fut pas moins éloignée des défaillances du cœur. Son esprit était chaste, son cœur demeura vierge, comme un blanc pavé d'autel. Elle voyait le vrai, elle aimait le beau, ne s'attachant qu'à la seule véritable beauté qui est Dieu, Dieu toujours également adorable, Dieu qui ne passe pas, dont les attraits ne fléchissent point, n'amènent aucune déception.

C'est par le cœur surtout que vous vous laissez prendre, séduire, engluier, par le cœur qui s'appuie sur les sens, ne juge que par eux, et prête à ceux qu'il aime des mérites imaginaires. A combien d'orages, de désillusions et de regrets vous êtes exposées, pauvres filles d'Eve que je vois constamment assises au pied de l'arbre où s'épanouit le fruit défendu ! Vous êtes à peine sur le seuil de la vie, tout vous sourit, tout vous attire, vous voyez toutes choses à travers ce prisme brillant et trompeur qu'est la jeunesse. Et comme tout le monde vous sourit, vous croyez que tout le monde vous veut du bien. C'est si bon de se voir admirée et de se croire aimée ! Mais ce n'est pas vous qu'on aime, ce sont vos charmes extérieurs, votre compagnie qui apporte avec soi la joie, la vie, la grâce. Vous êtes semblables à ces beaux lis que vous regardez longtemps, superbes sur leur tige délicate qui ploie et s'incline comme sous le faix de leur gloire. Ils sont nuancés, parfumés, revêtus d'une incomparable fraîcheur, ils semblent refléter le ciel dans leur calice, vous les regardez, mais leur vue ne vous suffit point ; bientôt votre main s'avance et les cueille pour les voir de plus près, pour mieux aspirer leur senteur, pour jouir de les posséder, ... et quand vous les avez tenus quelques instants, ils se fanent, se dessèchent, deviennent une poussière vile et inutile. En les touchant vous les avez dépouillés de leur virginale splendeur, et maintenant vous les jetez avec dédain, vous ne les aimez plus.

Ils n'avaient pour toute richesse que leur fraîcheur, comme vous n'avez pour tout trésor que votre chasteté. La laisserez-vous souiller par le souffle du monde ? Votre âme où les anges se contemplent, deviendrait-elle le miroir de l'enfer ? Voulez-vous ressembler à ces pétales flétris qui gisent sur le sol, après avoir été le jouet de vos doigts indifférents ? Encore vous aimiez cette fleur, vous l'aviez cultivée peut-être avec soin,

avec passion, vous l'arrosiez à ses heures, tandis que le monde ne vous aime pas, en vous il ne cherche que des satisfactions égoïstes, il n'aspire au fond qu'à vous arracher ce qui fait votre plus pure gloire, ce qui est le rayonnement aimable de votre jeunesse, la sainte pureté qui vous rapproche de Marie.

Oh ! comme elle garde bien votre cœur ! Il vaut quelque chose parce qu'il est simple, pur et bon, ne le jetez pas à la tête du premier venu qui s'ingéniera à donner au vice la couleur de la vertu. Il est une marque infaillible pour reconnaître l'honnêteté de ceux qui vous poursuivent de leurs assiduités ou de leur feints hommages : voyez s'ils vous respectent, si leurs regards sont modestes, leurs paroles décentes, leurs manières réservées ; sinon, éloignez-vous, c'est l'ennemi !

Descendez au fond de votre cœur, pour vous demander sincèrement quelles affections en ont pris possession. Car le cœur ne saurait demeurer vide, il faut qu'il se remplisse et il se remplit, ou de l'amour de Dieu ou de l'amour du monde, ou des affections permises ou des affections défendues. Tâchez de vous bien connaître, ne vous dérobez point vous-même à vous-même, analysez vos sentiments et dites-vous : « Oserais-je avouer cela à ma mère ? Que penserait mon confesseur si je lui demandais conseil ? » Et si votre conscience se trouble, si la réponse est douteuse, rompez aussitôt avec cette affection, elle est dangereuse ; ne la laissez pas prendre racine dans votre cœur, elle empoisonnerait votre vie. Surtout allez-y toujours avec une belle franchise, avec la volonté d'être agréable à Dieu et de rester dans le chemin fier de l'honneur et de la piété.

Ne soyez pas hautaines et raides, mais dignes comme il sied à des chrétiennes. C'est à chacune de vous qu'on doit appliquer ce beau vers du poète :

On sent rien qu'à la voir sa dignité profonde.

Telle apparaissait Marie aux habitants de Jérusalem ou de Nazareth. Ils l'admiraient, l'honoraient, la vénéraient, sa simple vue suffisait à éloigner toute mauvaise pensée, elle leur semblait pure et sacrée comme un sanctuaire dont on ne s'approche qu'avec respect, sans que naisse l'idée sacrilège qu'on puisse le profaner. On la suivait à la trace de sa vertu, et l'on se sentait porté à l'imiter, si grande est l'influence, si victorieux est le rayon de la chasteté. Chose digne d'être méditée : la chasteté produit deux effets opposés, elle attire et elle repousse. Elle attire les âmes pures et élevées, comme une étoile de première grandeur attire le soir invinciblement les regards et la pensée, elle les appelle à sa suite, les passionne pour son idéale et immarcescible beauté, leur montre la troupe liliale et immaculée de vierges en vêtements blancs qui suivent Marie et leur dit : « Votre place est là dans cette céleste compagnie, parmi les rangs de ces âmes éclatantes de lumière et de candeur qui n'ont jamais admis l'ombre d'une souillure ! » Elle repousse au con-

traire tout ce qui porte une marque de dépravation, les cœurs louches où grondent, sans qu'on leur impose silence, des passions salissantes, elle arrête « les désirs de la chair, » les yeux trop hardis, jusqu'aux pensées impures qu'elle empêche de se produire.

III

Vous comprenez maintenant comment Marie ne connut ni les défaillances de l'esprit, ni celles du cœur ou des sens. Elle veillait sur son imagination et sur toutes les facultés de son âme comme une reine parfaitement obéie veillait sur son royaume. Elle était libre cependant, mais parce que vous êtes libres, est-ce à dire que vous devez faire le mal ? A ce sujet encore il court nombre d'idées fausses, parce que vous vous imaginez que la liberté consiste à choisir entre le bien et le mal, et que nécessairement on doit quelquefois choisir le mal.

Mais écoutez saint Thomas :

« Que la liberté, dit-il, puisse choisir différents moyens pour arriver à sa fin, c'est une perfection ; mais qu'elle puisse choisir les moyens qui l'écartent de sa fin, c'est un défaut. Les anges glorifiés ne peuvent pécher, tandis que l'homme, hélas ! jouit de ce malheureux pouvoir. Qu'en conclure, sinon que les anges ont une liberté plus parfaite que nous ? » (1^a Pars, q. 62, art. 9). Marie jouissait de la liberté des anges qui ne leur permet pas de choisir le mal, parce que cette liberté est parfaite. Elle voyait le bien et le mal, mais sa haute raison la détournait de celui-ci et la portait uniquement vers celui-là, sa raison fortifiée, éclairée et soutenue par la grâce de Dieu. Alors, dans le vaste champ du bien, elle choisissait le mieux, le plus parfait, ce qui était le plus agréable à Dieu. Elle était tellement élevée au-dessus du mal qu'on a pu dire d'elle : « Le grand privilège des saints c'est de n'avoir point cédé au vice ; celui de la sainte Vierge est de n'avoir même pas été attaquée. »

On n'attaque en effet que ce qui est faible. Or Marie était forte de sa propre volonté ancrée dans le bien, et de la force de Dieu qui ne l'abandonnait jamais. Cependant elle vivait dans le sentiment profond de sa faiblesse, elle s'adonnait à la prière habituelle, à un travail constant, à l'exercice de toutes les bonnes œuvres, occupait précieusement son temps, remplissait sa vie comme si elle eût eu à lutter contre ses passions. Et afin de mieux lier encore sa volonté elle fit le vœu de virginité dès son enfance, elle le fit parce que c'était plus parfait et qu'elle recherchait toujours le moyen heureux d'être entièrement et uniquement à Dieu. Suivant le mot charmant de saint Anselme, elle lui donna non seulement les fruits de l'arbre, mais l'arbre lui-même.

Quoique aussi affermie, quoique recevant sans cesse la visite des anges, au dire de saint Jérôme, elle agit cependant, elle se conserve comme si sa vertu était exposée, comme si sa chasteté pouvait être en danger. Quel exemple pour vous qui êtes

faibles et fragiles, environnées de périls et subissant d'autres colloques que ceux des anges ! Imitiez-la, veillez sur votre précieuse jeunesse, vous rappelant cette parole antique : « Si vous voulez la paix, préparez la guerre ! » Soyez prêtes à faire la guerre au monde, afin qu'il n'ose vous attaquer, aux compagnies perverses, aux lectures qui n'apprennent que la triste science du mal, et s'il vous tombe entre les mains un de ces livres pernicieux dont un écrivain a dit : « Jamais jeune fille chaste n'a lu de ces romans ! » repoussez-le aussitôt en souvenir de Marie, votre très chaste Mère.

Enfin, venez auprès d'elle, ici, dans sa chapelle, déposer à ses pieds tous vos fardeaux, découvrez-lui toutes les misères de votre cœur, laissez-vous attirer par elle, aimez à lui confier vos peines, vos angoisses. Ce sanctuaire est surtout le sanctuaire de la chasteté. Dans vos craintes et vos perplexités, aimez à y venir prier et à redire cette douce invocation, toujours entendue de Marie : *Mater castissima, ora pro nobis !*

INSTRUCTIONS SUR L'ANNÉE LITURGIQUE

X

LA FÊTE-DIEU ET LE SACRÉ-CŒUR

Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum.

Celui qui mangera de ce pain vivra éternellement.

(Joan., vi, 52).

Mes frères,

Le Saint-Esprit est descendu sur les Apôtres et sur les premiers fidèles au jour de la Pentecôte, pour les remplir de ses grâces, pour les faire vivre de la vie de foi et de charité qui devait les unir à Jésus-Christ. L'Eglise, après avoir célébré l'anniversaire de la descente du Saint-Esprit, nous a déjà invités à faire une profession solennelle de notre foi au grand mystère de la Sainte-Trinité ; aujourd'hui elle nous rappelle l'institution du sacrement de l'Eucharistie, et veut que nous consacrons une semaine entière à en honorer la mémoire. En effet, il est bien naturel, au commencement de ce temps de la Pentecôte, qui doit symboliser la vie du Christ dans ses membres vivants sur la terre, de célébrer les merveilles du sacrement d'amour par lequel il a voulu faire de sa chair et de son sang divins la nourriture de nos âmes. « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour ; car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage, » a dit le Sauveur aux Juifs de Capharnaüm (Joan., vi, 55-56) ; par conséquent il est de foi que personne ne peut arriver au ciel, s'il refuse de se nourrir de l'Eucharistie. Dans

l'office du jeudi saint, l'Eglise nous a déjà rappelé l'institution du sacrement et du sacrifice de l'autel, mais elle était trop préoccupée en ce jour de l'approche de la Passion du Sauveur pour honorer avec une solennité suffisante le souvenir de ce mystère, et à peine avait-elle exposé à nos regards la sainte Hostie, qu'elle retombait dans la tristesse à la pensée de la trahison de Judas et du supplice de la croix. Il était donc bien utile d'établir une fête dans laquelle les fidèles pourraient déployer en l'honneur de la sainte Eucharistie toutes les magnificences du culte extérieur, afin de raviver leur foi et d'enflammer leur amour pour Celui qui y réside : cette fête, c'est la Fête-Dieu.

Nous parlerons aujourd'hui de son *institution*, — de l'*esprit de l'office*, — et de la *solennité du Sacré-Cœur* qui s'y rattache d'une manière si étroite.

I

La fête du Saint-Sacrement, ou Fête-Dieu, a manqué longtemps à l'année liturgique ; c'était comme une lacune, que l'on remarqua surtout lorsque les hérétiques commencèrent à attaquer le dogme de l'Eucharistie. C'est au commencement du onzième siècle que Bérenger, archidiacre d'Angers, répandit ses erreurs relatives à la présence réelle et à la transsubstantiation ; au douzième, les Albigeois s'en emparèrent et travaillèrent à les répandre avec beaucoup d'autres. La Providence se servit d'une pauvre religieuse de Belgique pour suggérer au Chef de l'Eglise la pensée d'instituer la fête du Saint-Sacrement. Cette religieuse, prieure du monastère de Mont-Cornillon, près de Liège, avait eu dès son enfance une dévotion extraordinaire au Saint-Sacrement et à la sainte messe. A l'âge de seize ans, elle avait eu une vision très étrange : toutes les fois qu'elle se mettait en prière, il lui semblait voir la pleine lune toute brillante, sauf en un petit endroit de son disque, qui formait comme une tache noire ou une brèche. Elle avait beau chasser cette image qui obsédait son esprit, la lune et sa tache se représentaient toujours à elle de la même manière ; enfin il lui fut révélé que la lune signifiait l'Eglise, et que la brèche indiquait une fête qui manquait encore à son éclat, la fête du Saint-Sacrement, et elle comprit qu'elle devait désormais travailler de tous ses efforts à faire établir cette nouvelle fête. La sainte religieuse, après bien des hésitations que lui inspiraient son humilité et la crainte d'être trompée par les illusions du démon, finit par communiquer à un chanoine de Liège les avis qu'elle avait reçus du ciel. Celui-ci en fit part à plusieurs prêtres distingués par leur science et leur piété, entre autres à l'archidiacre Jacques Pantaléon, qui fut plus tard le pape Urbain IV. Tous furent d'avis que rien ne serait plus utile à l'Eglise que l'institution d'une fête solennelle en l'honneur du Saint-Sacrement, et on composa un office convenable. Cette nou-

veauté parut suspecte à quelques ecclésiastiques, qui s'y opposèrent ; mais l'évêque de Liège ordonna de célébrer la fête en question le jeudi après la Trinité, avec une octave, et le légat du pape ordonna à tous les diocèses qui étaient sous sa dépendance d'imiter cet exemple. L'évêque de Liège était mort, ainsi que sœur Julienne, mais Urbain IV, aussitôt qu'il fut monté sur la chaire de saint Pierre, autorisa la fête du Saint-Sacrement, fit composer un nouvel office par le plus célèbre théologien de cette époque, saint Thomas d'Aquin, et publia en 1264 une Bulle pour ordonner la célébration de cette fête dans toute l'Eglise. Il mourut avant d'avoir vu ses ordres exécutés, et le diocèse de Liège et quelques pays voisins furent longtemps seuls à fêter la solennité du Saint-Sacrement ; mais en 1311 Clément V confirma, au concile de Vienne, la bulle d'Urbain IV, Jean XXII l'inséra dans le corps des lois ecclésiastiques, et plusieurs papes encouragèrent le culte eucharistique par la concession de grandes indulgences.

L'histoire de l'Eglise nous apprend que la fête du Saint-Sacrement se célébra de toutes parts avec la plus grande pompe, et que, par une sorte d'inspiration, on institua sur tous les points de la chrétienté ces magnifiques processions, qui sont un acte public de foi et d'adoration, et un précieux témoignage de la dévotion des fidèles. Elles ont pris une importance capitale depuis que les hérésies protestantes se sont attaquées à la sainte Eucharistie avec tant d'animosité. L'Esprit du mal suscite partout, dans les tristes temps où nous vivons, des ennemis acharnés de ces belles manifestations ; c'est le devoir de tous les chrétiens de défendre courageusement, contre l'intolérance des sectaires impies, les droits de la liberté religieuse, et de conserver à ces belles cérémonies tout leur éclat, en se rappelant que le Concile de Trente a lancé ses anathèmes contre ceux qui disent que le sacrement de l'Eucharistie ne doit pas être honoré avec une solennité particulière, ni porté en procession, ni exposé publiquement à l'adoration des fidèles. (Sess. XIII, can. 6). Si les Israélites portaient si solennellement l'Arche d'alliance dans leurs fêtes et l'entouraient de tant de respect, que ne doivent pas faire les chrétiens en l'honneur du sacrement qui renferme la victime de la Nouvelle Alliance et le gage de notre salut ?

II

Pour graver profondément dans nos âmes les sentiments de foi, d'amour et de respect que nous devons au plus auguste des sacrements, nous ne saurions mieux faire que de méditer les principales parties de l'office de cette fête, composé comme nous l'avons dit par saint Thomas d'Aquin.

Les antiennes et les psaumes des premières vêpres sont comme un résumé des figures et des prophéties de l'Ancien Testament qui ont trait à

l'Eucharistie. Le sacerdoce de la loi nouvelle a été figuré par Melchisédech, qui offrait déjà à Dieu le pain et le vin ; — la nourriture eucharistique a été représentée par la manne que la miséricorde de Dieu envoyait tous les jours à son peuple, comme un souvenir et un gage de tous ses autres bienfaits ; — le psalmiste a chanté d'avance le calice du salut que le prêtre offre au Seigneur en invoquant son nom ; — il nous a fait voir les enfants de l'Eglise, nourris à la table sainte, prospérer comme les vigoureux rejetons de l'olivier, — et une paix féconde régner partout où l'on aime à se rassasier du froment des cieux.

A ces accents de l'Ancien Testament répondent les plus belles pages du Nouveau. C'est aux leçons du premier nocturne et à l'épître de la messe, le passage de la première épître aux Corinthiens où saint Paul communique aux fidèles ce qu'il a appris dans de sublimes révélations sur le mystère de l'Eucharistie ; et à l'évangile, le discours de Notre-Seigneur sur le pain céleste.

Le récit de l'institution du sacrement de l'Eucharistie à la dernière cène, dans le cénacle, se trouve en termes presque identiques dans les quatre évangélistes. Mais comme si ce n'était pas assez pour justifier notre foi, le Sauveur a voulu nous donner encore, par une révélation faite à saint Paul, un témoignage nouveau de la vérité de la narration évangélique. Saint Paul a appris de Jésus-Christ lui-même « comment le Seigneur, la nuit qui a précédé sa mort, prit du pain et le bénit en disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps qui va être livré pour vous. Faites ceci en mémoire de moi, etc. »

Il semble qu'il n'était pas possible d'exprimer d'une manière plus claire et plus précise le changement de la substance du pain en celle du corps de Jésus-Christ, et cependant l'hérésie a trouvé le moyen de détourner tous ces mots de leur sens naturel pour détruire la foi au mystère. Zwingle soutient que le verbe *est* doit s'entendre dans un sens figuré, et que la phrase signifie : Ceci représente mon corps. Ecclampade affirme au contraire que le verbe a bien son sens propre, mais que le mot *corps* doit être remplacé par la *figure de mon corps*. D'autres enfin ont imaginé qu'en prononçant cette phrase, Jésus-Christ montrait non pas le pain, mais son corps, et que le pronom *ceci* ne se rapporte pas du tout au pain. Luther, de son côté, déclare que le texte est trop clair pour qu'on refuse de croire que l'Eucharistie renferme le corps de Jésus-Christ ; mais il nie la transsubstantiation, et prétend que la substance du pain demeure avec le corps de Jésus-Christ. N'est-ce pas faire violence au sens des paroles de Notre-Seigneur, qui aurait dû dire alors : Ceci est du pain auquel mon corps est uni ? Calvin assure que nous sommes unis à la chair du Christ quand nous recevons l'Eucharistie, quoique rien ne soit changé dans le pain, et il ajoute qu'il ne faut pas hésiter à croire cela, parce que Celui qui s'unit

ainsi à nous est tout-puissant. Mais pourquoi ne pas croire aussi bien que Celui qui a dit du pain : « Ceci est mon corps, » a réellement mis son corps à la place de la substance du pain ? Notre foi est basée sur la parole du Fils de Dieu, nous croyons que le pain est changé au corps de Jésus-Christ parce qu'il l'a dit clairement.

Saint Paul tire de ce dogme deux conséquences importantes : qu'il faut éprouver sa conscience pour se préparer à recevoir le corps et le sang du Fils de Dieu, et que ceux qui le reçoivent indignement mangent et boivent leur condamnation. C'est encore là une preuve évidente de la présence réelle de Notre-Seigneur, car si le pain n'était qu'une figure de son corps, comment pourrait-on dire qu'en mangeant le pain on profane le corps même du Christ ? — Une foi vive à la présence réelle est sans doute la première préparation au banquet sacré, mais elle ne suffit pas ; l'apôtre dit ailleurs que le chrétien n'est rien sans la charité : c'est surtout lorsque nous devons nous approcher de la sainte table que nous devons avoir cette charité qui exclut tout péché, et que nous devons nous purifier de toute faute grave par le sacrement de pénitence, de peur de manger notre propre condamnation, comme Judas.

Les effets produits par l'Eucharistie dans une âme bien disposée sont énumérés dans l'évangile de la messe. Voici les paroles mêmes de Notre-Seigneur : « Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui... Celui qui me mange vivra par moi... Celui qui mange ce pain vivra éternellement. » (Joan., vi, 56-59).

Le premier effet de l'Eucharistie est donc d'unir le chrétien avec Jésus-Christ par une union qui est aussi étroite que celle de la nourriture avec nos organes, et qui doit avoir la même influence sur la vie de l'âme que la nourriture sur celle du corps. Aussi la sainte Eucharistie, dit saint Thomas, conserve et augmente la vie surnaturelle, en répare les pertes journalières et procure le bien-être de l'âme en s'adaptant comme la manne à tous ses besoins. Celui qui a reçu l'Eucharistie vit de la vie du Christ, comme le Christ vit de la vie du Père. Dès lors que Jésus est en nous, il vit en nous, et puisque nous lui sommes si étroitement unis, sa vie se manifeste par la nôtre, ses pensées, ses sentiments deviennent les nôtres, sa vie passe dans la nôtre comme la sève dans la greffe ; en toute vérité, nous ne vivons plus d'une vie purement naturelle, mais Jésus nous fait vivre avec lui d'une vie divine. Faut-il s'étonner qu'on trouve dans ce principe de vie la force de pratiquer toutes les vertus, d'éviter le péché, de dompter les passions, et de surabonder de joie même au milieu des plus grandes tribulations ? Enfin celui qui communie reçoit le gage de la vie éternelle. Il ne peut en être autrement, puisque le Christ ressuscité ne peut plus mourir, et ne peut laisser mourir de la mort éternelle ceux qui parti-

cipent à sa vie. « C'est bien là le pain qui est descendu du ciel, pour que ceux qui en mangent ne meurent pas. » (Joan., vi, 50).

Il faudrait maintenant étudier les chants de triomphe que ces textes des saintes Ecritures ont inspirés au Docteur angélique. Dans la prose de la messe, *Lauda Sion*, saint Thomais nous invite à louer le Dieu de l'Eucharistie, le véritable agneau pascal qui a remplacé la Pâque antique, le pontife du Nouveau Testament qui a institué le sacrement et le sacrifice de nos autels. Puis il développe les beautés du mystère eucharistique, en formulant avec une précision parfaite la croyance catholique relativement à la transsubstantiation, à la présence de Jésus-Christ tout entier sous chaque espèce, et sous chaque fragment de l'hostie ; il rappelle les effets si différents produits par la communion dans les justes et dans les pécheurs, la mort ou la vie, et termine par une pieuse invocation au bon Pasteur qui, après nous avoir nourris à sa table ici-bas, veut nous enivrer des délices du ciel.

L'hymne des vêpres, *Pange lingua*, n'est pas moins admirable. Si la voix des poètes chante les hauts faits des héros, il est bien juste aussi que notre langue redise ce qu'a fait pour nous le Fils de Dieu : c'est pour nous qu'il a quitté le ciel, pour nous qu'il est né, pour nous qu'il a vécu sur la terre, pour nous qu'il a inventé la plus étonnante des merveilles. C'était la veille de sa mort : assis avec les Douze, il mangeait l'agneau pascal ; après avoir observé tous les rites de l'ancienne loi, voilà qu'il se donne lui-même en nourriture à ses frères. Lui le Verbe fait chair, d'un mot il a changé le pain en sa chair sacrée et le vin en son sang, et il a demandé à notre foi de croire ce que les sens ne peuvent pénétrer. Adorons donc en tremblant un si grand mystère, bien supérieur à tous ceux de la loi ancienne, et croyons fermement, sans attendre le témoignage de nos sens. Louange et gloire, honneur et bénédiction au Père, au Fils et à Celui qui procède d'eux ! *Amen* ! N'est-ce pas préluder aux cantiques de la Jérusalem céleste, que de répéter ces hymnes de triomphe en l'honneur du Dieu de l'Eucharistie ? Aimons à les redire : ces chants divins consolent notre exil en élevant nos cœurs vers la patrie. Joignons-y cette belle prière de la messe : « Seigneur, qui nous avez laissé sous un sacrement admirable le souvenir de votre Passion, accordez-nous d'honorer les mystères de votre corps et de votre sang avec assez de dévotion pour mériter de participer éternellement aux fruits de la Rédemption. »

III

Le culte du Sacré Cœur de Jésus est intimement lié à celui de l'Eucharistie ; l'humanité sainte du Fils de Dieu, son cœur qui nous a aimés jusqu'à la mort, son sang précieux répandu pour nous sur la croix sont réellement présents sous les

espèces sacramentelles, et y sont l'objet de nos hommages. Sans doute, c'est toujours la personne de Jésus-Christ que nous adorons toutes les fois que nous honorons quelqu'une des parties de son corps, mais nous avons des motifs particuliers de vénérer telle ou telle partie, comme le précieux sang, les cinq plaies, parce qu'elles nous rappellent plus spécialement l'amour du Sauveur pour nous, et nos devoirs envers lui. Or, de toutes les parties du corps, c'est le cœur qui a été choisi comme symbole de l'amour, c'est le cœur qui est le centre de la vie et qu'on regarde comme le siège des plus nobles sentiments ; nous avons donc bien des raisons d'honorer spécialement le cœur de Jésus. C'est son cœur de chair que nous adorons, mais comme faisant partie de sa personne, son cœur vivant et animé, le cœur d'un Dieu fait homme ; c'est bien à Jésus-Christ lui-même que s'adresse directement notre culte, qui n'est pas seulement un culte de respect et d'amour, mais de véritable adoration.

Les docteurs de l'Eglise parlent du cœur de Jésus comme d'un refuge assuré pour les pécheurs, d'une source de grâces ouverte par la lance du soldat, d'une fournaise d'amour où nos cœurs s'unissent à lui, etc. L'Eglise approuve ce langage et condamne ceux qui voient dans cette dévotion une sorte d'idolâtrie. Des confréries du Sacré-Cœur existaient déjà en France au milieu du XVII^e siècle, lorsque la bienheureuse Marguerite-Marie, de la Visitation de Paray-le-Monial, eut une révélation dans laquelle le Sauveur lui demanda de faire établir partout une fête en l'honneur de son Sacré Cœur le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, pour réparer tous les outrages que ce cœur reçoit de la plupart des hommes ; en même temps il promettait les plus insignes faveurs à tous ceux qui pratiqueraient cette dévotion. La religieuse communiqua à son confesseur ces révélations, et celui-ci s'employa avec zèle à propager le culte du Sacré Cœur. Les diocèses de Paris, Moulins, Marseille, se distinguèrent par leur empressement à établir cette dévotion, les Jésuites, les Eudistes, les religieuses de la Visitation firent les plus louables efforts pour la répandre, et en 1765, après des démarches faites à Rome par les évêques et le roi de Pologne, la Congrégation des Rites autorisa solennellement le culte et la fête du Sacré-Cœur, avec l'approbation du pape Clément XIII. La dévotion des fidèles envers le cœur de Jésus ne fit dès lors que s'accroître, chaque année d'innombrables pèlerins se rendent à Paray-le-Monial, berceau de ce culte, et Léon XIII a daigné élever la fête du Sacré-Cœur au rite de première classe.

Honorons avec amour et confiance le cœur de Jésus, mettons en lui notre espérance, et travaillons à rendre le nôtre humble et doux. Si nous avons offensé par le péché mortel ce cœur infiniment aimable, demandons-lui le repentir, fixons les yeux sur ces plaies par lesquelles il a laissé couler sur nous tout son sang, et en pensant à

l'immense charité avec laquelle il a donné sa vie pour nous racheter, promettons-lui de l'aimer jusqu'à la mort, afin de le louer éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

UNE INSTRUCTION PAR MOIS SUR LE SACRÉ CŒUR

X

Cor Jesu trahens nos in vinculis caritatis.

Cœur de Jésus nous entraînant à sa suite par les liens de la charité.

Lorsqu'on étudie dans l'Evangile la manière dont Notre-Seigneur s'y est pris pour constituer son royaume sur les cœurs et sur les âmes, on s'aperçoit bien vite qu'il a entendu baser son règne sur des moyens tout opposés à ceux des autres conquérants, fondateurs de religion ou d'empire. Ceux-ci, en effet, n'ont établi leur pouvoir que par la force et la crainte, par l'épée et dans le sang. Aussi ne furent-ils jamais aimés durant leur vie, à plus forte raison après leur mort. Du reste, pourvu que les fronts fussent courbés en leur présence et les genoux ployés devant eux, ils se souciaient peu des cœurs. Ils faisaient leur, plus ou moins, la maxime brutale de ce tyran qui disait de ses sujets tremblants : « *Oderint dum metuant!* Qu'ils haïssent s'ils veulent, pourvu qu'ils craignent ! »

Seul, Jésus qui avait dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde, » a prétendu à l'empire sur les cœurs, seul il a été aimé pendant sa vie et plus encore après. Aussi, quelques jours avant sa mort, dans un intime épanchement de cœur avec ses disciples, se laissait-il aller à dévoiler le fond secret de sa pensée : « Lorsque j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi¹, » nous laissant ainsi entendre que c'était par le sacrifice qu'il comptait se faire aimer.

Et en effet, lorsqu'on y réfléchit, on remarque bien vite que toute la vie de notre bon Sauveur n'a eu qu'un but : se faire aimer pour nous attirer à lui, c'est-à-dire pour nous sauver. Considérez ses miracles et ses démarches, pesez ses paroles et ses institutions, et vous y découvrirez ce dessein : gagner les cœurs et les garder enchaînés dans des liens d'amour.

Mais ces chaînes, tissées de charité, qui attachent nos cœurs au sien, sont faciles à rompre, et telle est l'inconstance du cœur humain et son ingratitude, que souvent nous secouons cette douce chaîne pour la briser et en prendre une autrement plus lourde. Nous refusons de suivre le meilleur des amis, des maîtres, des pères, pour accepter les liens d'un dur esclavage.

¹ Jean, XII, 32.

Considérons aujourd'hui quelles chaînes porte notre cœur : celles de la charité dont le dernier anneau nous rattache au cœur de notre bon Sauveur, ou bien celles des passions et du monde, dont le suprême chaînon est entre les mains de Satan.

Le cœur humain a le choix entre deux maîtres, entre deux chaînes : Jésus-Christ et le monde, l'Evangile et les passions. Mais bon gré mal gré il faut choisir, et ici se vérifie à la lettre la parole du Sauveur : « Nul ne peut servir deux maîtres, » et : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. » C'est comme s'il eût dit : Vous ne pouvez tout à la fois être mes disciples et rester sectateurs du monde ; il vous est absolument impossible de rester mes amis et d'être les amis du monde et du plaisir. Ou vous accepterez mon joug qui est suave et léger, ou vous subirez celui de mon éternel ennemi, Satan, joug écrasant et impitoyable.

Dans les contrées sauvages de l'Afrique noire, on rencontre parfois de longues files de malheureux nègres, enchaînés étroitement, les mains derrière le dos, le cou serré dans une sorte de cangue. Les misérables négriers, ou marchands d'esclaves, qui les ont enlevés à leurs villages, marchent à leur côté, le fusil en bandoulière et un fouet à la main. Malheur à qui ralentit le pas ou semble vouloir faire le récalcitrant ! Sans pitié pour l'âge ou le sexe, le fouet s'abat en sifflant sur les épaules déjà meurtries, ou va se tordre autour des pauvres jambes harassées de fatigue et déchirées par les épines de la route. Le soir, avec un peu de riz et d'eau pour apaiser la faim et calmer la soif, il faut reposer comme on peut, le cou reste emprisonné, les chaînes ne se desserrent point. Aussi, combien de ces infortunés succombent le long du chemin ! Alors leurs bourreaux, afin de ne pas retarder la marche du sinistre cortège, coupent la tête à celui que ses forces abandonnent, et jettent son cadavre dans les buissons en pâture aux fauves qui suivent la douloureuse colonne.

L'humanité s'indigne, le cœur bondit et se révolte à la pensée que des hommes puissent traiter leurs semblables avec une telle barbarie. Hélas ! je connais un spectacle non moins douloureux qui se passe sous nos yeux, chaque jour, si nous voulons regarder à la lumière de la foi.

Oui, chaque jour nous voyons défiler, à nos côtés, le long et nombreux cortège des esclaves d'un autre genre, enchaînés étroitement par les pourvoyeurs de Satan et de son enfer. Ils vont, la gorge serrée par le respect humain ou l'indifférence, afin qu'ils ne puissent plus prier, appeler le ciel à leur secours. Leurs mains sont étroitement liées par le péché, afin que leurs bonnes œuvres soient inutiles et ne puissent les délivrer. Ils n'ont pas su défendre leur liberté contre leurs passions, contre le monde, — ces acheteurs d'âmes pour

l'enfer, — et maintenant il faut marcher, marcher encore, marcher toujours dans l'interminable chemin du vice, de la boue, du remords qui déchire, de la honte qui fait courber le front.

Quand lassés de leurs chaînes ils menacent de vouloir les rompre, aussitôt leurs impitoyables gardiens les fustigent : le monde avec le fouet de la mode, du sarcasme, de l'injure ; la volupté prend l'aiguillon de la chair ; l'avarice, celui de la soif de posséder davantage ; l'orgueil, celui de l'amour-propre et de la fausse honte. Le monde frappe : et ce père de famille, cette mère de famille continuent à fréquenter ces fêtes, ces lieux de plaisir où pourtant ils sentent bien qu'ils se perdent. La volupté frappe : et ce jeune homme, cette jeune fille poursuivent leur marche dans le déshonneur, dans le désordre, dans la flétrissure de leur âme et de leur corps. L'avarice frappe : et cet homme qui possède du bien mal acquis, refuse de restituer, par crainte de diminuer sa fortune, ou bien il ne peut se résoudre à cesser de s'enrichir par des moyens malhonnêtes. L'orgueil frappe : et le vindicatif se révolte à la pensée de pardonner une humiliation, une injure ; le pécheur rougit d'avouer ses fautes, ses crimes peut-être, au représentant de Dieu.

Et ils vont ainsi sans espoir... Non, il ne leur reste pas même l'espérance du malheureux esclave. Celui-ci du moins peut attendre un sort meilleur, une fois vendu à un maître humain. Mais l'esclave du monde et des passions, quelle espérance peut projeter un rayon sur son âme ? De temps en temps, la volupté, le monde ou l'orgueil lui jetteront en pâture une satisfaction d'un moment, à peine une minute qui lui fera oublier la pesanteur de sa chaîne ; et puis, au bout d'une marche fatigante, il n'aperçoit que l'horrible perspective de tomber dans l'éternel abîme.

Détournons vite nos regards d'un si lamentable spectacle. Hélas ! c'est pourtant celui qui se déroule chaque jour sous nos yeux. N'y aurait-il point parmi nous quelque victime de cet esclavage ?

Les missionnaires racontent avec quels transports de joie leur arrive parfois un de ces malheureux prisonniers qui a réussi à briser ses liens et à prendre la fuite. Tour à tour, ce sont des larmes de bonheur et des cris de joie, quand il comprend qu'il n'a plus rien à craindre, s'il veut, de ses bourreaux, et quand il s'aperçoit de la bonté compatissante de ses nouveaux maîtres. Nul travail ne lui pèse, nulle fatigue ne le rebute, une seule crainte agite son âme : celle de reprendre ses anciennes chaînes en retrouvant ses ravisseurs.

Touchante image de ce qui se passe au cœur du chrétien, prodigue repentant, revenu dans les bras et sur le cœur de son Dieu. Comme il apprécie alors la douceur du service de ce bon Maître ! Quelle différence entre les chaînes si légères de la charité, de la bonne volonté, et celles de la tyrannie des passions viles et impérieuses ! Qu'il

le trouve doux, ce joug de l'Evangile, comparé à la chaîne meurtrière des usages, des préjugés du monde, ou aux exigences insatiables des passions !

Oui, sans doute, ses mains, ses pieds, son cœur reçoivent de nouvelles chaînes, mais quelles chaînes ! Les chaînes qui le feront désormais marcher sont les chaînes dorées de la charité : *Trahens nos in vinculis caritatis*. Si on demande à son cœur d'aimer Dieu et son Christ de toutes ses forces, il se sentira aimé mille fois plus qu'il n'est capable d'aimer lui-même ; et un des principaux mobiles de l'amour qu'on lui commande, c'est précisément l'amour infini dont lui-même est l'objet.

Trahens nos in vinculis caritatis. N'est-ce pas un lien d'amour pour le chrétien que cet amour d'un Dieu qui ne se lasse point d'appeler quand on s'écarte, de relever quand on tombe, de pardonner quand on trahit ?

Trahens nos in vinculis caritatis. Qu'est-ce que cet autre lien qu'on nomme la prière, et qui doit enchaîner en quelque sorte nos lèvres aux lèvres de Dieu pour lui parler et lui répondre, nos oreilles aux siennes pour l'entendre et afin qu'il écoute nos requêtes et nos confidences ? Chaîne d'or qui relie nos pensées et nos sentiments, notre esprit et notre cœur, en un mot, à l'esprit et au cœur de notre Dieu. Chaîne qu'il ne veut voir jamais rompue alors même que nous avons brisé les autres, chaîne, dernière ressource de son amour pour nous ramener à lui alors que perdus nous voulons revenir à son bercail.

Trahens nos in vinculis caritatis. Lorsqu'il nous entraîne à sa suite aux combats durs et pénibles de la vertu, qu'il nous encourage par la pensée de la récompense, par la douceur dont il parfume ces combats, par la satisfaction incomparable éprouvée en songeant que ces luttes lui témoignent notre amour, qu'il veut bien en agréer l'offrande et en bénir le résultat, n'est-ce point encore une chaîne d'amour qui nous aide à lui rester fidèles par la crainte de lui déplaire et de contrister son cœur ?

Trahens nos in vinculis caritatis. Quand il faut aimer nos semblables comme nous-mêmes, — alors que souvent ils se sont montrés si peu aimables envers nous, — lorsque la calomnie est venue ternir notre honneur, noircir notre réputation, que la médisance a violé nos secrets et livré nos défauts en pâture à la malignité humaine ; quand la trahison d'un parent ou d'un ami nous a déchiré l'âme, que l'ingratitude d'un obligé nous meurtrit le cœur et que, néanmoins, à tous il faut pardonner, c'est encore la chaîne de la charité qui nous amène à prononcer ce pardon si difficile à sortir de notre cœur et à tomber de nos lèvres. Oui, c'est votre amour, ô mon Christ bien-aimé, c'est votre amour pour moi qui me force à m'écrier : « Ce pardon me coûte, mais par amour pour vous, ô mon

Dieu, je pardonne comme vous m'avez pardonné, et afin que vous me pardonniez encore ! »

Trahens nos in vinculis caritatis. Qui donc, un jour, a sollicité ce jeune homme dont l'avenir se préparait brillant, cette jeune fille à qui le monde souriait en préparant des roses, qui les a arrachés aux bras de leurs parents, de leurs frères et sœurs, pour aller se consacrer au soulagement de la misère, au soin d'étrangers, d'inconnus, à l'éducation d'enfants qui ne leur en sauront guère de gré ? La chaîne de la charité a enlacé leur âme et ces jeunes gens se sont dit : « Par amour pour vous, ô mon Jésus, je veux tout quitter, renoncer à tout afin de vous faire aimer ! »

Trahens nos in vinculis caritatis. Qui entraîne ces milliers de prêtres, de religieux et de religieuses à la suite de Jésus-Christ et les garde dans cette milice sacrée ? Qui les soutient et les empêche de défaillir ou les ramène bien vite s'ils viennent à chanceler ? Toujours le lien de la charité. C'est par l'amour que Jésus-Christ les tient enchaînés à ses autels.

Et qui donc y attire, au pied de ces autels, ces âmes pieuses, imitatrices des filles du Calvaire, fidèles au sacrifice divin ? Qui les ramène avec un saint empressement, le soir, dans une visite prolongée ? Le lien de la charité, l'amour de Jésus.

Trahens nos in vinculis caritatis. Ce sont encore des liens de la charité divine, ces derniers sacrements, ces suprêmes prières dont l'Eglise environne notre couche funèbre. Alors qu'il s'agit de gagner définitivement au ciel l'âme qui va partir, les liens du Christ se font plus pressants, plus nombreux, plus tendres. Il n'est plus question de pénitence, mais de charité. Et si la pensée de l'enfer avec ses supplices éternels est rappelée, c'est encore par un dernier effort de l'amour de Jésus-Christ pour cette âme afin de l'empêcher de sombrer dans l'horrible abîme.

Mes bien chers frères, si nous avons le bonheur de porter le joug béni du Sauveur, continuons avec persévérance à nous laisser conduire par les liens sacrés de la charité divine. Si parfois ces liens nous meurtrissent un peu, songeons que c'est afin de nous conduire à l'éternité, et nous bénirons ces douces meurtrissures.

Que si nous avons le malheur d'être les esclaves du monde, des passions, du démon en un mot, supplions le Cœur de notre bon Sauveur de nous aider à briser nos tristes chaînes. Avec la foi de l'aveugle de Jéricho, persistons à crier : « Cœur de Jésus qui entraînez à votre suite par les liens de la charité, ayez pitié de nous ! » jusqu'à ce qu'il les rompe, nos chaînes maudites, pour nous imposer les siennes. Oh ! qu'il les soude alors si fortement à son cœur que rien ne vienne jamais plus les briser !

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

ENTRETIEN POUR LA FÊTE DE LA PRÉSENTATION

LA VIE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE DANS LE TEMPLE

Aspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est. (Ex. xxv, 40).

Reçue dans le temple au jour de sa Présentation, Marie y demeura jusqu'à l'âge de quinze ans (environ, époque où elle fut fiancée à saint Joseph, qui était, comme elle, de la tribu de Juda. Elle y mena la vie la plus sainte qui se puisse imaginer; elle était en admiration aux anges et à Dieu lui-même. Sans le savoir, elle se préparait par la pratique la plus excellente des vertus à la plus sublime vocation. Qu'il est bon, qu'il est doux, qu'il est salutaire de contempler Marie dans les premières années de son existence, années si mystérieuses et si édifiantes à la fois ! Quel splendide exemplaire de vertu ! Si l'on en reproduisait, ne fût-ce que de loin, les traits bénis, on vivrait vraiment selon Dieu et l'on se mettrait en état de gagner le ciel, parce qu'on déjouerait les ruses du démon, on échapperait aux pièges du monde et on triompherait des instincts pervers de la mauvaise nature. Aussi bien Dieu nous montre-t-il à tous, quels que soient notre âge et notre situation, l'auguste Vierge et nous dit : « Regardez et faites selon le modèle qui vous a été montré sur la montagne de Sion ! »

I

Quelle était donc Marie dans tout son séjour au temple ? Voici comment l'un des plus grands docteurs de l'Eglise au quatrième siècle, saint Ambroise, la décrit, au second livre de son traité *Des Vierges*.

« Marie, dit-il ¹, était vierge jusque dans son cœur. Elle avait une candeur qui la rendait incapable du moindre déguisement et de la plus légère tromperie. Elle était humble de cœur, grave dans ses paroles, sage dans ses projets. Elle parlait rarement; elle lisait assidument les saints livres; elle ne mettait pas sa confiance dans les richesses incertaines, mais dans les prières des pauvres; elle était toujours appliquée à l'ouvrage; elle n'avait jamais que des entretiens modestes; elle ne voulait avoir d'autres témoins de son cœur que Dieu seul. Bien loin de blesser personne, elle faisait du bien à tout le monde; elle rendait toute sorte d'honneurs à ses supérieures; elle ne portait envie à aucune de ses compagnes. Elle fuyait la vaine gloire et consultait en tout la raison; elle aimait ardemment la vertu. L'a-t-on

vue jamais prendre un air de hauteur pour ses parents, avoir un sentiment opposé aux leurs, regarder avec dédain ses inférieurs, tourner en ridicule les défauts des autres, éviter la rencontre des pauvres ? Ses regards étaient pleins de douceur, ses discours respiraient l'honnêteté, ses actions la modestie. Ses manières n'avaient rien que de convenable, sa démarche rien qui sentit la mollesse, le ton de sa voix rien de dominateur, tout son extérieur était tellement réglé qu'on voyait dans toute sa personne une image de son âme, et que toute sa conduite était un modèle accompli de toutes les vertus. Comme une grande maison se fait connaître dès son frontispice et qu'à son entrée on s'aperçoit qu'elle est éclairée de toutes parts, de même notre âme, débarrassée de tous les obstacles qui peuvent l'obscurcir, doit briller au dedans d'une lumière si vive qu'elle se répande jusqu'au dehors.

« L'étendue de la charité de Marie était telle qu'elle ne savait ce que c'était que d'y mettre des bornes, et qu'il n'y avait pas de temps où son zèle ne trouvât quelque occasion de s'exercer. Vous rapporterai-je la frugalité de sa nourriture ? Souvent elle se refusait les choses les plus nécessaires et prolongeait son jeûne pendant plusieurs jours. Lorsqu'elle était forcée de satisfaire aux exigences de la nature, loin de chercher des viandes délicates, les plus communes, ou celles qu'elle trouvait les premières, lui paraissaient toujours bonnes, songeant bien moins à flatter son goût qu'à soutenir sa vie. De même, elle n'avait recours au sommeil que par une nécessité absolue; et alors, pendant que son corps était assoupi, son esprit veillait et il se rappelait souvent ses lectures; ou bien il continuait les réflexions interrompues, exécutait ce qu'il avait projeté ou prévoyait ce qu'il devait faire. Les moments que nous passons dans le sommeil sont inutiles pour nous; ils étaient pour la sainte Vierge des moments de religion et de piété.

« Lorsque Marie demeurait seule, son occupation était continuelle. Si elle était avec les autres, elle était d'un abord affable, sa démarche pleine de modestie la faisait respecter de tous ceux qui la voyaient, et, à chaque pas qu'elle faisait, elle semblait laisser après elle des vestiges de sa vertu. Elle paraissait aussi attentive à tout ce qu'elle faisait que si elle eût été exposée aux yeux de plusieurs censeurs. Elle s'acquittait de ses devoirs plutôt comme une personne qui les enseigne que comme un disciple qui les pratique.

« Jetez sans cesse les yeux sur la vie de la sainte Vierge, ses actions sont pour tous une règle sûre de conduite.

« Quel bonheur de pouvoir s'instruire à cette admirable école ! Si un maître habile et de grande réputation excite en nous le désir de recevoir ses leçons, fut-il jamais une maîtresse plus célèbre que la mère de Dieu, plus illustre que celle que la splendeur du Père a choisie pour venir au monde, plus pure que celle qui a enfanté le Fils de Dieu ? »

¹ *De Virgin.*, lib. II, traduction Perdreau.

Telle fut Marie pendant son enfance et sa jeunesse. Tandis qu'elle résidait dans le temple, elle était vraiment la « Colombe du tabernacle, » toute pure, toute immaculée ; la « fleur de bénédiction » qui s'embellissait des plus éclatantes couleurs et s'imprégnait des plus suaves parfums, avant de donner au monde le fruit divin après lequel le ciel et la terre soupiraient ; elle était le « paradis de délices » qui faisait la joie des anges et de l'auguste Trinité ; elle était le « parfait modèle » de toutes les vertus ; elle était en particulier le « livre vivant » où tous, même les plus ignorants, peuvent lire en caractères lumineux et saisissants les trois conditions indispensables à une vie vraiment chrétienne, c'est-à-dire l'éloignement du monde, l'amour du travail et de la prière.

II

I. S'il est un ennemi redoutable pour nous, c'est le monde. Avec ses attrait s séducteurs, ses maximes perverses, ses exemples scandaleux, ses secrètes correspondances avec notre nature corrompue, il est fatal à la vertu. Malheur à ceux qui l'aiment, qui le fréquentent, qui lui donnent leur cœur ! Ils périront empoisonnés par les miasmes délétères qu'il répand autour de lui, comme une atmosphère infernale, aussi funeste qu'elle est fascinatrice. A son contact, petit à petit on perd de sa vigueur spirituelle, de son énergie pour la vertu, jusqu'à ce que la foi s'éteigne dans les cœurs. C'était l'expérience elle-même qui parlait par la bouche de celui qui disait : « Chaque fois que j'ai fréquenté les hommes dans le monde, je suis revenu moins homme, » *Quoties inter homines fui, minor homo redii.*

Au contraire le silence, la retraite, la solitude sont la source des grandes pensées et des nobles sentiments, le principe de la vraie félicité, l'aliment de toute vertu solide.

Malheureusement, par instinct l'homme préfère le tumulte de la dissipation au calme du recueillement. Il faut que nous nous distrayions, que nous nous étourdissions, que nous nous oublions. Nous avons peur d'être avec nous-mêmes, nous répugnons à nous mettre en présence de nous-mêmes, nous ne voulons pas nous étudier nous-mêmes. Voilà pourquoi on se plaît davantage aux réunions étrangères qu'au foyer domestique, voilà une des raisons de l'abandon de la campagne pour le séjour des villes. Ils sont nombreux ceux à qui il faut le tourbillon des affaires, le bruit des divertissements, les agitations et les mouvements de la foule. Ils sont nombreux, hélas ! ceux qui négligent et oublient, au milieu des vanités du monde, la grande affaire, l'unique nécessaire, du salut !

Telle n'a point été Marie. Quoiqu'elle n'eut rien à redouter des fâcheuses influences du monde, puisqu'elle était confirmée en grâce, elle a fui le monde. Instruite par le Saint-Esprit elle s'est éprise des charmes de la retraite et elle l'a ardemment souhaitée. C'est avec un empressement plein d'amour qu'elle se rendit dans la soli-

tude du sanctuaire ; elle y fût restée avec délices ; son intention était d'y demeurer toujours ; il n'y eut que la voix de l'obéissance et le commandement du Seigneur qui purent l'en faire sortir. Là elle goûtait les délices d'un véritable paradis ; son cœur jouissait d'une paix profonde ; son âme, paisible et calme, comme les eaux d'un lac tranquille que les vents ne troublent pas, réfléchissait dans tout son éclat l'image de Dieu. Loin des hommes, elle était plus proche du Seigneur ; elle lui parlait librement et entendait sa voix ; et elle marchait de perfection en perfection ; et elle se revêtait de ces charmes incomparables qui devaient ravir le Sauveur : *Sola sine exemplo placuisti Domino Jesu Christo !*

II. Le travail occupe une grande place dans l'économie de la vie humaine. Même avant la chute originelle, il était d'obligation. « Dieu, dit l'Ecriture, plaça Adam dans le paradis de délices pour y travailler. » Après la chute, il a été imposé à un second titre, c'est-à-dire comme pénitence, et c'est à la sueur de notre front que nous devons manger notre pain quotidien. Le travail est nécessaire ; il est la condition de tout progrès et de toute vertu. Sans lui les facultés s'étiolent, les familles vont à la ruine et les sociétés s'effondrent misérablement. Le travail met en fuite les esprits mauvais ; c'est une protection contre mille dangers physiques et moraux. C'est un arôme précieux qui paralyse les miasmes pestilentiels de corruption. Dans une eau croupissante les vers, les insectes, les êtres malfaisants pullulent à l'infini ; de même chez ceux qui sont oisifs les pensées perverses, les désirs coupables se multiplient à l'excès. Une terre bien cultivée, couverte d'abondantes récoltes, est l'image de l'âme qui travaille ; un champ hérissé de ronces et d'épines est le symbole de l'âme paresseuse.

Oh ! que Marie nous a donné, dans le temple, un bel exemple de vie occupée et laborieuse !

Son travail est un travail saint accompli pour Dieu et en présence de Dieu.

C'est un travail régulier où le caprice n'a aucune part, mais où tout est fixé par la règle et par la volonté des supérieurs.

Tantôt elle s'exerçait sous la direction des saintes femmes qui élevaient les jeunes filles du temple, dans l'acquisition des sciences humaines, particulièrement dans la connaissance de la langue hébraïque. Tantôt elle s'appliquait à l'étude des saintes Lettres. Qui dira les lumières dont son esprit était inondé et les sentiments d'amour qui embrasaient son cœur ? Les yeux de son âme étaient plus pénétrants que ceux des plus sublimes prophètes ; elle avait la plénitude des dons du Saint-Esprit ; elle goûtait avec un ravissement extatique la parole de Dieu ; elle en pénétrait les sens les plus profonds. Elle surpassait en science sacrée les anges de la hiérarchie la plus élevée. Tantôt elle s'adonnait au travail manuel, à la préparation des aromates et des parfums et à la confection des vêtements sacrés.

« Les Pères remarquent qu'elle excellait aux ouvrages de son sexe et qu'elle se distinguait par des travaux en lin et en broderie d'or, d'argent et de soie. De ce souvenir était venu l'antique usage des fiancés de lui offrir une quenouille entourée de pourpre et de lin. De là aussi le nom de *fils de la Vierge* qu'on donne encore à ces réseaux d'une éclatante blancheur et d'une contexture pour ainsi dire aérienne, qui voltigent sur les vallées pendant les vaporeuses matinées d'automne¹. »

III. Mais c'est surtout au point de vue de la prière que Marie, pendant les années de son enfance et de sa jeunesse, nous est un parfait modèle. Par sa conduite, en effet, elle nous prêche de la façon la plus éloquente la nécessité et l'efficacité de la prière. Pussions-nous l'imiter, nous serions aussi sûrs de notre salut que si déjà nous chantonions les louanges de Dieu dans le ciel !

Marie en effet, au temple de Jérusalem, prie sans cesse. Les exercices de l'oraison proprement dite occupent la plus grande partie de ses journées². Mais lorsqu'elle travaille, lorsqu'elle se récréé, lorsqu'elle prend ses repas, elle prie encore, parce qu'elle fait tout cela dans l'intention très pure de plaire à Dieu, sous son regard, et en élevant souvent son esprit et son cœur vers sa très haute et très aimable Majesté. Elle prie même pendant son sommeil, car c'est d'elle qu'il a été écrit : « Le sommeil appesantit mes paupières, mais mon cœur veille. » *Dormio, cor autem meum vigilat !*

Mais avec quelle perfection Marie vaque au saint exercice de l'oraison ! L'Esprit-Saint nous représente la prière bien faite comme un encens d'agréable odeur qui monte vers le trône du Tout-Puissant : quel parfum exquis, quel encens ineffable s'échappait du cœur de Marie ! Sa ferveur dépassait d'une façon inexprimable la ferveur des plus éminents patriarches, des plus lumineux prophètes, des âmes les plus saintes, des anges les plus élevés et les plus embrasés d'amour, parce qu'elle était, dès lors, plus remplie de grâces et plus chère au Seigneur qu'eux tous réunis. Elle était plus agréable à Dieu qu'Adam, que Noé,

qu'Abraham, que David, que les chérubins et les séraphins !

Dirai-je maintenant les incomparables accents de sa prière ? Son âme ressemblait à un luth céleste à qui l'Esprit-Saint faisait rendre les sons les plus doux. Tantôt c'était l'adoration la plus humble et la plus profonde ; tantôt l'expression de la plus vive reconnaissance ; tantôt les réparations les plus efficaces pour les prévarications de la terre ; tantôt les supplications les plus instantes pour elle-même, pour sa famille, pour son peuple, pour l'humanité tout entière. Elle priait Dieu en particulier de lui faire voir le temps où naîtrait la Bienheureuse Vierge qui devait enfanter le Messie, de lui conserver les yeux pour la contempler, la langue pour la louer, les mains pour la servir, les genoux pour adorer le Fils de Dieu dans son sein¹. Elle demandait avec une ardeur dont nous ne pouvons nous faire une idée, l'apparition si nécessaire et si désirée du Rédempteur. « O Dieu, s'écriait-elle, envoyez Celui que vous devez envoyer ! O cieux, répandez votre rosée et que la terre enfante son Sauveur ! O Sagesse, ô Roi de Gloire, ô Emmanuel, ô Législateur suprême, ô Sanctificateur, ô Triomphateur, ayez pitié de nous ; venez nous sauver, venez rétablir toute chose, venez rendre à Dieu la gloire et aux hommes la paix, la sainteté et le bonheur ! » Et les cris de sa dévotion ébranlaient les cieux ; ils allaient frapper le cœur de Dieu comme des flèches de choix qui ne manquent pas leur but, et Marie hâtait la venue du Sauveur.

Mais là où surtout sa prière était humble, dévote et recueillie, c'est quand, dans la maison de Dieu, de la tribune réservée aux pensionnaires du temple, elle assistait aux offices du culte public et prenait part aux saintes cérémonies. A la lumière de Dieu, elle découvrait et pénétrait, à travers les figures de l'ancienne Loi, les magnifiques réalités de la Loi nouvelle. Dans les victimes immolées elle voyait, elle contemplait, elle adorait la grande Victime du genre humain. De plus elle ajoutait aux sacrifices aaroniques le prix inestimable de son sacrifice personnel ; et Dieu était plus honoré par les hommages de l'humble Vierge que par tous les hommages du culte mosaïque. Elle-même était le vrai temple où Dieu était plus adoré et plus loué que dans le temple de Zorobabel. Elle-même réalisait le sens des noms grandioses donnés à l'édifice sacré. C'était elle surtout qui était la « maison de Dieu », « la maison de la prière », « la maison de sanctification », « la maison de délices », « la maison de gloire et d'honneur. »

Je vous salue, ô Marie, dans votre saint séjour au

¹ Mgr Pavy.

² Voici d'après saint Jérôme quel était le règlement de vie de la très sainte Vierge au temple. « Depuis le matin jusqu'à neuf heures elle était en prières. De neuf heures à trois heures de l'après-midi, elle travaillait. Elle reprenait l'oraison à trois heures jusqu'à ce que l'ange, qui lui apparaissait, lui apportât sa nourriture. Elle surpassait ses compagnes dans le culte et l'amour de Dieu, en empressement pour les veilles du tabernacle, en science de la loi de Dieu, en humilité, en habileté dans les chants sacrés, en charité, en pureté, en toute vertu. Elle avait une parfaite égalité d'âme, et elle croissait sans cesse en grâces et en sainteté. Toujours unie à Dieu elle avait le zèle de la sanctification de ses jeunes compagnes, surtout pour ce qui regarde la modestie et la charité. Elle ne cessait de bénir Dieu et quand on la saluait, elle répondait par ces mots : « *Deo Gratias !* » Usage qui a été adopté depuis par de pieux fidèles. Elle se nourrissait de la nourriture que lui apportait l'ange. Quant à celle qu'elle recevait des prêtres, elle la distribuait aux pauvres. Tous les jours elle conversait avec l'ange, et celui-ci lui obéissait avec un dévouement plein de respect. » Saint Bonav., *de Meditationes vitæ Christi*, cap. III.

¹ *Petebam etiam ut faceret me videre tempus in quo esset nata illa beatissima Virgo, quæ debebat Filium Dei parere, et ut conservaret oculos meos, ut possem illam videre ; linguam ut possem eam laudare ; manus, ut possem ei servire ; genua, ut possem adorare Dei Filium in gremio suo. (Révélation de la Sainte Vierge à sainte Elisabeth de Hongrie, apud. s. Bonavent., *de Meditatione vitæ Christi*, cap. III).*

temple de Jérusalem ! Je vous salue, olivier fécond, signe et gage de la réconciliation entre Dieu et les hommes ! Je vous salue, Temple auguste, bâti par la main de Dieu, orné par le Saint-Esprit, non point avec l'or, l'argent, les pierreries périssables, mais par tous les chefs-d'œuvre de la grâce, temple qui doit donner asile au Législateur du monde, au Pain vivant descendu des cieux ! Je vous salue, modèle incomparable des religieux, car la première vous avez formulé et pratiqué excellemment les vœux de religion, le vœu de virginité, de pauvreté et d'obéissance ! Je vous salue, modèle de tous les chrétiens ! Oh ! de grâce, rendez mon cœur semblable au vôtre ! O Marie, que ma vie soit une vie de recueillement, de travail et de prière ! Sanctifiez-moi, et conduisez-moi par le chemin qui mène au séjour où l'on contemple et l'on aime, en votre compagnie, votre divin Fils Jésus-Christ ! *Vitam præsta puram, iter para-
tutum, ut videntes Jesum semper collaetemur !*

CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

XIV

COMMENT UNE FEMME CHRÉTIENNE DOIT CONSERVER
ET AUGMENTER SON DOUBLE PATRIMOINE
TEMPOREL ET SPIRITUEL

Il ne suffit pas d'être prévoyante et vigilante, d'acquérir le patrimoine de la famille au prix d'un vaillant labeur et de grands soucis : ce patrimoine il faut le conserver. C'est ainsi que le Père céleste que nous devons imiter, — puisque notre divin Sauveur nous recommande d'être parfaits comme son Père céleste est parfait, — ne s'est point contenté de créer ce monde magnifique, il l'entretient, comme un architecte entretient un palais, et la conservation de l'univers n'est pas moins étonnante que sa création, car c'est une création continue.

L'effort coûte toujours, mais quand on se trouve en face d'une œuvre à accomplir, la nécessité, l'amour-propre, parfois simplement le désir d'en finir, vous donnent des forces, une activité, un entraînement que vous ne vous soupçonnez pas ; le travail se termine comme par enchantement, et vous jouissez de le voir bien fait. J'estime qu'il faut plus de courage pour conserver, pour entretenir une œuvre, que pour la façonner. Vous avez bâti une maison, les pierres vous en ont passé par les mains, avec quelle impatience vous avez attendu qu'on plantât le bouquet sur la faite ! Et puis vous y êtes entrée, vous l'avez habitée avec vos enfants, de longues années se passent, le temps effrite les pierres, brise les tuiles, la pluie pourrit les bois de la charpente, et vous vous dites : « Ce n'est rien, ma maison est toute neuve, elle est construite d'hier. » Cependant un jour vous y regardez et

vous êtes toute surprise de constater que les murs se lézardent, que les poutres ne tiennent plus et que le toit branle au vent. Et vous vous désolez, et vous accusez les ouvriers !

N'accusez que vous-même : cette maison était solide, bien construite, mais vous n'avez pas su la conserver. Il eût fallu remplacer une pierre désagrégée, quelques tuiles cassées, une poutrelle fendue ; vous n'avez pas eu l'énergie de pourvoir à ces détails et maintenant vous ne vous en tirerez qu'avec une restauration complète.

Il vous faut donc une grande énergie pour conserver votre double patrimoine *temporel* et *spirituel*, l'aisance dans votre maison et la grâce de Dieu dans votre âme ; deux points que nous allons brièvement considérer ensemble.

I

Votre patrimoine temporel, ce sont vos biens de famille et vos enfants.

1. J'ai insisté sur le soin jaloux avec lequel vous devez veiller sur les héritages qui vous ont été transmis, non seulement pour les laisser intacts à vos enfants, mais pour les augmenter. Ces biens constitueront pour eux une garantie de liberté et d'indépendance, ils sont pour vous un moyen de faire plus de bien. « Vous aurez toujours des pauvres autour de vous », votre foi, votre bon cœur, votre charité chrétienne vous font un devoir de les soulager. Ce n'est point l'aumône accordée au malheureux qui appauvrit, elle réjouit au contraire votre cœur et vous donne, par le sentiment du devoir heureusement accompli, des forces nouvelles, une allégresse d'âme, qui ajoute des ailes et de la vigueur à votre travail. Elle réjouit aussi le cœur de Dieu qui vous multiplie les bénédictions.

Les pauvres deviennent nombreux, c'est l'effet des mauvaises mœurs contemporaines, ils sont exigeants, aigris, méchants parfois et capables de tout. Qu'en conclure, sinon que leur misère physique est encore moins navrante que leur misère morale ? Parce qu'ils sont mauvais, repoussants, les rejetterez-vous ? Oui peut-être, si vous n'étiez pas des chrétiennes. Car ils n'en demeurent pas moins l'image de Dieu, image souillée, j'en conviens, et croupissant dans la fange, mais gardant toutefois ses traits de divine noblesse. Que ferez-vous alors ? Est-ce que vous ne la ramasserez pas, cette image, pour la nettoyer et essayer de la remettre en un cadre d'honneur ? Ils sont vils, et pourtant le Sauveur a dit : « Ce que vous ferez à l'un d'eux, c'est à moi que vous le ferez. » C'est pourquoi vous leur donnez du pain, non pas pour eux, mais pour l'amour de Dieu ; et à ce pain qui nourrit le corps, vous ne manquerez pas d'ajouter un mot de compassion, un sourire, un geste affectueux, pour réconforter leur âme. Ils ont été bien coupables peut-être, mais ils l'ont bien expié. Et vous, est-ce que devant Dieu, couvertes de fautes, vous n'êtes pas semblables à ces misérables couverts de haillons ? Et quand vous le priez pour

vous, pour vos maris, pour vos enfants, s'il vous renvoyait durement, comme vous êtes tentées de le faire pour ces mendiants ? « Soyez miséricordieuses comme votre Père céleste est miséricordieux ! »

Savez-vous ce qui appauvrit une maison ? C'est un travail mal ordonné, ce sont des dépenses folles de luxe et de vanité pour vos enfants, ce sont les heures passées et l'argent jeté par vos maris au cabaret, c'est le temps que vous employez à des bavardages et à des médisances. On dit « conduire une maison, » comme on dit « conduire un cheval ». Ni la maison, ni la monture ne se conduisent toutes seules. Vous voyez quelquefois une voiture attelée et attachée à la porte d'un lieu public. Le propriétaire est descendu et il s'amuse, il boit avec des amis. Les minutes s'allongent, la bête s'impatiente, arrache ses liens et se précipite sur le chemin, à l'aventure. On la retrouve le lendemain, avec le véhicule brisé, dans la rivière ou au fond d'un ravin. C'est bien l'image d'une maison dont les maîtres se désintéressent et qu'ils laissent aller, dans leur insouciance viveuse. Ils n'ont pas su la conduire, elle sombrera.

Ce qui la fait sombrer non moins sûrement, c'est le travail du dimanche, le suprême désordre et la suprême rébellion. Quand je vois des chrétiens travailler le dimanche, je ne puis m'empêcher de penser : « Voilà des hommes qui n'entendent rien à leurs affaires et que le bon Dieu maudira ! » Si vous avez bien travaillé la semaine, le repos du dimanche vous est absolument nécessaire. Continuer votre pénible labeur, c'est une sorte de suicide, vous devenez au moins vos propres bourreaux. De plus il y a une tare chez vous, vous manquez d'ordre et d'intelligence, vous ne savez pas diriger la chose familiale. Cela est si vrai que vous n'oseriez pas soumettre vos animaux au même régime que vous ; vous leur laissez plus de repos, vous les traitez en quelque sorte avec plus d'humanité.

Ajoutez à cela que l'ouvrier du dimanche est comme un condamné en rupture de ban, toute la journée il est dans l'acte du crime, sa conscience le lui dit, et Dieu le lui fait sentir. Comment son travail serait-il béni ? En même temps qu'il amasse d'un côté, il gaspille de l'autre et prépare sa ruine ; on voit ainsi des maisons prospères qui fondent peu à peu comme une montagne de neige fond au soleil. C'est la justice de Dieu qui passe et qui frappe. Ces biens où vous avez mis tout votre cœur parce qu'ils sont votre seul trésor, vous ne les garderez pas : ils sont mal acquis, et ils ne profiteront ni à vous ni à vos enfants.

Il n'est qu'un moyen de conserver et de faire prospérer les héritages : c'est le travail chrétien dont l'énergie ne faiblit pas et qui a pour principe l'obéissance à la loi de Dieu.

2. Vos enfants sont votre plus doux patrimoine, et dans votre cœur, je le sais et vous en louez, vous les placez bien au-dessus de tous vos biens terrestres. C'est que vos enfants c'est

vous, ils sont votre chair et votre sang ; vos entraillures qui les ont portés s'émeuvent rien qu'à leur nom, rien qu'à leur pensée. Ah ! conservez à Dieu cet héritage qu'il vous a confié pour que vous le lui rendiez amplifié, rayonnant de grâce et d'honneur !

L'âme de vos enfants c'est le champ que vous avez à défricher, faites-le avec le même soin que vous apportez à défricher votre terre, à en ôter les mauvaises herbes, qui, chez eux, sont les défauts, les mauvaises inclinations, les vices. Si vous voulez un beau modèle à imiter, je vous proposerai la mère de saint Anselme, qui connut, elle aussi, cette grande épreuve de beaucoup de foyers, le manque d'unité dans la direction et dans l'exemple.

Le père d'Anselme s'appelait Gondulphe. C'était un seigneur milanais très brave, mais batailleur et brutal, un esprit manquant de vues élevées, une âme sans horizon religieux ; sa famille avait cependant hérité des aïeux une belle devise : « *Precibus et operibus*, Des prières et des œuvres ! » Sa femme Ermemberge s'appliqua du moins à la réaliser dans l'âme et la vie de leur fils.

Elle s'empara d'Anselme dès la prime enfance, et comme son intelligence précoce s'éveilla promptement, aussitôt elle l'emplit de lumière et de foi. De la ville d'Aoste qui était leur séjour elle lui montrait les Alpes avec leurs cimes imposantes, leurs pics changeants, géants tantôt sombres et menaçants, tantôt gracieux et roses aux premiers feux du jour, s'élevant dans le bleu clair et lumineux du ciel. Au-dessus de ces chaînes splendides, mais terrestres, commençait, lui disait-elle, dans l'azur éclatant, le royaume céleste de Dieu. Alors pour lui Dieu était le « Seigneur des cieux », qui régnait dans l'immense firmament, tandis que les bruyants et peu scrupuleux compagnons de son père étaient les « seigneurs de ce méchant monde. » Aussi à mesure que son esprit se développait, il se grandissait à la taille des chrétiennes idées maternelles.

Les rêves des petits enfants sont fabriqués de toutes pièces par leurs mères. Demandez à vos enfants le récit de leurs rêves : vous y retrouverez vos pensées, vos conversations, vous pourrez juger de la quantité de vérité, de bonté et de poésie chrétienne dont vous aurez enrichi leur jeune âme. Une nuit, Anselme se crut transporté dans une grande plaine couverte de belles moissons. La plaine appartenait au « Seigneur des cieux », mais il n'y vit que des servantes paresseuses qui laissaient tomber et perdre les épis du Maître. Il en fut indigné et les menaça de la colère du Roi du ciel. De là il se dirigea vers les Alpes et en gravit péniblement les sommets jusqu'à ce qu'il arrivât dans le royaume du « Seigneur des cieux ». Il y fut reçu par le premier officier du palais céleste, puis quelqu'un l'appela par son nom et il se trouva en présence de la Majesté divine elle-même. Dieu lui parla avec une douceur, une tendresse qui lui

rappela sa mère, et il lui répondit confidemment, amoureusement, comme il eût répondu à Ermemberge. Dieu l'entretint longuement d'elle, puis il pria l'officier qui l'avait accueilli de lui donner à manger. On lui apporta un pain d'une blancheur éblouissante et si suave que jamais il n'avait rien goûté de si bon.

Qui donc avait dit à cet enfant que Dieu habite un ciel merveilleux de beauté où il nourrit ses élus d'un pain fait de délices et d'amour ? Qui, sinon sa mère, dont nous retrouvons l'esprit, les doux enseignements, la foi vive et voyante dans ce rêve gracieux d'Anselme ? Heureuse mère que celle dont Dieu parle à l'enfant, quand celui-ci, joignant ses petites mains, le prie de tout son cœur, comme il a appris à prier sur les genoux maternels ! Ainsi se continue entre eux l'aimable communion de vie qui a commencé dès le sein de la mère, communion, maintenant, de piété, de sentiment, de foi et d'inviolable affection. Mais prenez garde que la continuité ne se brise par un de ces chocs violents, une de ces secousses soudaines qui viennent du monde, d'une mauvaise compagnie, des étrangers viveurs et irréguliers qui ressemblent à ces seigneurs légers qui venaient s'asseoir à la table de Gondulphe ! Oh ! soyez toutes des Ermemberges qui conservent à leur Anselme le patrimoine inaliénable et nécessaire de la foi.

Car Anselme lui-même se laissa prendre un jour aux séductions des fêtes attirantes du dehors. Il avait une nature aimante, un caractère liant, un esprit plein de charme, et bien « qu'il n'ait jamais blessé la modestie, même par un regard », au dire de ses biographes, cependant, au lieu de monter la côte sévère qui mène au « Seigneur des cieux » il redescendait d'un pas alerte et confiant la pente fleurie qui conduit vers les « seigneurs de ce méchant monde ». Sa mère l'arrêta en chemin et le confia à des religieux bénédictins qui s'appliquèrent et réussirent à parfaire son œuvre. Quand Ermemberge mourut, le laissant en pleine jeunesse, à l'âge où les passions aveuglent et ravagent l'âme, elle s'endormit en paix cependant, car elle le savait prémuni et fort. Il lui fallut toute son énergie et toute sa foi pour résister à son père qui voulait l'entraîner avec lui dans la vie aventureuse et galante, dans les excès du vice. La pensée de sa mère, de ses conseils, de ses prières lui revint, et il entra chez les moines de l'abbaye du Bec. Dans sa vieillesse, alors qu'il était devenu la plus brillante lumière de l'Eglise, il aimait à dire : « Tout ce que mon âme possède de trésors, je le dois à ma mère et aux moines ! » Lui seul accomplit parfaitement la devise de sa famille, qui doit être la vôtre, celle de toutes les femmes chrétiennes : « Des prières et des œuvres ! » (*Les Mères des saints*, par Ch. d'Héricault).

Mais vous le voyez, pour assurer et augmenter votre meilleur patrimoine, celui de vos enfants, il est nécessaire que vous les preniez dès le berceau, que vous leur façonniez une âme pieuse et élevée, alors que leur âme tendre encore est entre vos

mains comme la terre aux mains du potier ; ensuite qu'avec le temps vous les suiviez dans la vie, vous leur donniez de bons maîtres et les fortifiez de vos conseils, de vos exemples, en les orientant toujours vers le « Seigneur des cieux. »

Et pourquoi n'ajouterais-je pas qu'il est malheureux que dans vos familles vous restreigniez cet aimable patrimoine, le seul qui ne meure pas avec vous, car vos enfants seuls continueront votre vie, votre œuvre, votre pensée ! Qu'elle est belle, qu'elle est riche, qu'elle est bénie de Dieu pour le présent et surtout pour l'avenir, la maison pleine d'enfants ! Quel fécond patrimoine, le plus facile à acquérir et hélas ! le plus négligé. C'est pourquoi il y a tant de maisons visiblement maudites, frappées par la main de Dieu, et sur la porte desquelles on peut lire ces paroles menaçantes que le Sauveur adressait aux Juifs infidèles et de mauvaise foi : « Un jour votre maison sera déserte. » *Ecce relinquetur domus vestra deserta.*

II

Que vous ayez besoin d'énergie aussi pour conserver votre patrimoine spirituel, j'entends la grâce de Dieu dans vos âmes ! Pour cela je ne vous demanderai aujourd'hui que deux choses : l'attachement de votre esprit à la vérité catholique, et la soumission de votre volonté à la direction de votre pasteur.

1. Pour perdre les âmes plus sûrement, le démon et ceux qui le représentent ici-bas, qui y font son œuvre avec un zèle que nous voudrions voir souvent aux chrétiens les plus fervents, commencent par les priver de lumière, car dans la nuit il est plus facile de fausser la route à ceux qu'on veut égarer. La lumière c'est la vérité de l'Evangile. Ne vous étonnez donc pas que l'on s'acharne tant contre l'Eglise et qu'on lui prête des doctrines, des agissements si odieux. Il est naturel que les enfants de ténèbres travaillent à faire disparaître, à raser la cité de lumière. De là tant de sophismes qui remplissent l'atmosphère, tant d'erreurs courantes, de maximes perverses, de sentences, de proverbes impies qui entrent dans l'esprit et s'y incrustent. On les assaisonne de plaisanteries basses, qui affectent des allures de gros bon sens, on les répète, et les meilleurs finissent par y adhérer en quelque chose, ne fût-ce que par respect humain. On dit vulgairement : « Il faut hurler avec les loups. » C'est une pensée lâche que vous accueillez pour vous autoriser à fuir le combat.

Quoi ! l'on insulterait devant vous votre père, votre mère, votre époux, et vous vous tairiez ! Vous préféreriez paraître consentir à l'outrage, penser comme leurs détracteurs, vous associer à leurs calomnies ! Non, vous ne feriez pas cela ! Je vous connais bien : vous trouveriez dans votre cœur de fille ou d'épouse des accents d'une conviction terrible qui imposeraient silence aux menteurs et les feraient fuir ou du moins rougir. Et qui ne vous louerait alors de votre zèle, de votre énergie, de votre juste indignation ? Or chaque jour devant

vous on calomnie Dieu, qui est votre Père, l'Eglise qui est votre Mère, Jésus-Christ l'époux divin de vos âmes, et vous ne protestez pas ! Non seulement vous vous taisez, mais vous souriez, vous laissez croire que vous pensez comme eux ; et qui sait ? peut-être associez-vous votre voix à la leur, peut-être au fond votre sentiment est-il que si l'on en dit tant contre l'Eglise, c'est que dans ces sophismes, dans ces accusations il y a du vrai.

Oh ! avant tout préservez votre esprit, instruisez-vous, ayez une foi profonde en l'Evangile. Aujourd'hui il est nécessaire que chacun connaisse sa religion, car chacun est appelé à professer sa foi. Je trouve que dans vos maisons et dans vos mains se voient trop de livres frivoles et pas assez de livres de doctrine où vous puissiez fortifier vos convictions. La foi, c'est Dieu qui la donne, mais c'est la science qui en entretient la flamme. Et quand votre foi sera solide, parlez. N'hésitez pas à dire : « Moi je crois à ma religion et je l'observe. Je vais à la messe tous les dimanches et je fais ma prière tous les matins, et j'entends que mes enfants prient comme moi ! » Dites cela simplement, avec calme, avec une crânerie tranquille, et personne n'osera répliquer, pas même sourire. Ah ! vous ne savez pas, femmes chrétiennes, de quel pouvoir vous disposez, quelle autorité sociale est la vôtre. Je le reconnais : la vérité est devenue impopulaire parce qu'elle prêche le devoir, la chasteté, la probité, la vertu, qui est impopulaire. C'est vous qui par votre affirmation décidée, votre attitude résolue, avez mission de lui rendre sa popularité. Il vous est si facile de faire la belle réponse de saint Polycarpe au proconsul qui voulait le contraindre à maudire Jésus-Christ : « Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers et il ne m'a jamais fait de mal ! » Quel mal vous a jamais fait la religion, ou plutôt de quels bienfaits ne lui êtes-vous pas redevables ?

2. Je sais que votre volonté a besoin d'être soutenue, car dans le fond vous êtes bonnes ; mais vous êtes faibles et, comme les objets précieux, fragiles. Vous êtes les bijoux de l'Eglise, c'est pourquoi elle vous estime à une si haute valeur, mais plus une perle est rare, plus elle est exposée à être ravie par quelque adroit malfaiteur. Vous êtes cette perle délicate que l'Eglise recherche pour la placer dans son trésor. Laissez-vous tailler, ciseler, polir, par nos remontrances, nos enseignements et par votre obéissance. Puisque votre volonté est infirme, unissez-la à une autre volonté qui est forte par grâce et par mission, j'entends la volonté de vos pasteurs. Ayez confiance en eux, dans leurs idées et leurs décisions, dans leurs ordres et leurs conseils. Pensez comme ils pensent, réglez vos jugements sur les leurs, suivez leur impulsion, pour vous et pour vos enfants.

Oui, pour vos enfants, je reviens toujours à eux, parce qu'ils sont l'espérance, l'avenir de l'Eglise et le vôtre. Comment se fait-il qu'ils subissent parfois deux directions toutes contraires, celle de leur pasteur et celle de leur mère ? Cette question

vous surprend ? C'est que vous ne vous connaissez guère.

Hélas ! que de fois je l'ai constaté avec amertume, avec tristesse, — parce que c'est contre nature : — nos plus grandes ennemies souvent dans l'éducation des enfants, ce sont leurs mères ! Voilà une jeune fille pieuse, rangée, mais frivole comme on l'est toujours un peu à cet âge, le pasteur la connaît, il sait où la portent ses tendances, ses tentations, il essaie de la prémunir contre sa propre faiblesse, contre les occasions, le monde et ses séductions. L'enfant, qui est droite et qui veut rester bonne, nous comprend et en elle-même elle prend la résolution de nous écouter. C'est chose bien entendue, elle recherchera les divertissements honnêtes, les meilleures compagnies, elle demeurera sage. Elle le promet à son confesseur, à la sainte Vierge devant la statue de qui elle s'est attardée à prier avec une ferveur sincère et une joie intime qui est elle-même la plus douce des récompenses. Et quand elle rentre à la maison, au lieu de trouver une mère qui l'encourage dans cette voie, qui lui recommande de suivre fidèlement les conseils reçus et pieusement acceptés, elle se heurte chez vous à des idées tout opposées. Vous lui répétez ce vieux proverbe vague, impie au fond : « Il faut que jeunesse se passe ! Il faut s'amuser quand on est jeune ! » Si bien que pour rester sage, la jeune fille est contrainte de résister d'abord à sa mère qui l'envoie au bal. Elle se brise à un écueil là où elle croyait voir un port de salut. Pour ennemie, pour perfide conseillère, elle trouve sa propre mère que Dieu avait fait pourtant sa première amie et son excellent guide.

Ici surtout sachez soumettre votre volonté à celle de votre pasteur, seconde-le quand il parle, aidez-le quand il lance vos enfants dans la voie chrétienne ; appuyez le mouvement, et vous serez assurées d'être vous et les vôtres dans le chemin de l'honneur, de la conscience et du devoir. Vous conserverez intact votre patrimoine spirituel, je veux dire la grâce de Dieu dans votre âme et dans l'âme de vos enfants.

INSTRUCTIONS SUR L'ANNÉE LITURGIQUE

XI

LES DIMANCHES APRÈS LA PENTECOTE

Regnum Dei intra vos est.
Le royaume de Dieu est
au-dedans de vous.
(Luc, xvii, 21).

Mes frères,

Le Saint-Esprit est descendu sur les apôtres pour communiquer par eux à l'Eglise de Jésus-Christ les dons divins qui produisent et entretiennent dans les âmes la vie surnaturelle. Animée de cet Esprit, l'Eglise triomphera de ses

ennemis, se répandra dans tout l'univers et au dernier jour se réunira à son divin Chef dans la gloire du ciel. L'établissement de l'Eglise, son expansion merveilleuse, la consommation de ses glorieuses destinées, tout cela est l'œuvre du Saint-Esprit. Mais le royaume de Dieu sur la terre s'établit aussi et se développe dans le secret des cœurs, sous le souffle de l'Esprit de Dieu : *Regnum Dei intra vos est*. (Luc, xvii, 21). C'est cette double expansion de l'Eglise, à l'extérieur et à l'intérieur, que nous retrouvons figurée par le sens mystique des offices des vingt-quatre dimanches après la Pentecôte. Dans les leçons du bréviaire, à matines, nous lisons l'histoire si instructive du peuple hébreu qui a été la figure de l'Eglise, les belles leçons de morale renfermées dans les livres sapientiaux, qui sont comme la préface de la morale évangélique, enfin les prophéties qui complètent d'une manière si émouvante les annales de l'Ancien Testament en faisant entrevoir toutes les gloires du Nouveau. D'autre part, nous retrouvons à la messe, dans les évangiles, la réalisation de ce qui a été annoncé et figuré sous l'ancienne alliance ; et dans les épîtres, les préceptes de la vie intérieure donnés par saint Paul et le tableau des premiers progrès du christianisme. Ainsi se vérifie ce que nous avons déjà remarqué : que les semaines après la Pentecôte sont consacrées à figurer les résultats de l'œuvre de la Rédemption et de la descente du Saint-Esprit, l'établissement du royaume de Dieu dans les âmes, et l'histoire de l'Eglise comme société visible des enfants de Dieu sur la terre.

Dans ce grand tableau on peut distinguer trois parties ou trois perspectives différentes : la première se rapporte à la *fondation* du royaume de Dieu dans l'Eglise et dans les âmes, la seconde à son *expansion* merveilleuse, la troisième au *dénoûment* final.

I

A partir du lundi qui suit la Trinité jusqu'au commencement d'août, les prêtres lisent dans le bréviaire les Livres des Rois, qui renferment l'histoire du peuple de Dieu depuis Samuel jusqu'à la captivité de Babylone. Il y a dans les débuts de cette histoire deux figures qui dominent toutes les autres, parce qu'elles représentent plus spécialement le Messie : celles de David et de Salomon. David, le berger de Bethléem, devenu par le choix de Dieu et l'onction de Samuel prophète et roi, est une des plus belles figures du Messie. Tout jeune il avait terrassé le géant Goliath ; poursuivi par la haine de Saül, il avait eu à endurer les plus injustes persécutions et s'était toujours montré charitable pour ses ennemis. Trahi par son fils et ses plus fidèles serviteurs, il s'éloigne de Jérusalem et se retire sur la montagne des Oliviers, mais bientôt il revient en triomphe dans sa capitale et défait tous ses ennemis. Salomon son fils, le roi pacifique, construisit, sur le mont Moria, le temple de Jérusalem, où tous les Juifs devaient venir adorer le Seigneur ;

c'était une figure de l'Eglise catholique qu'Isaïe a représentée comme la maison de Dieu bâtie sur une haute montagne, pour que toutes les nations de la terre s'y réunissent. Les miracles que Dieu opérait en faveur de son peuple pour le délivrer de ses ennemis, la bonté avec laquelle il le dirigeait dans la voie de la justice par ses prophètes, la miséricorde avec laquelle il lui pardonnait ses égarements, la sévérité avec laquelle il punissait les pécheurs obstinés dans le crime, surtout les rois prévaricateurs d'Israël, nous rappellent ce que la Providence fait tous les jours pour établir et étendre le royaume de Dieu sur la terre. Les luttes continuelles des Juifs contre leurs ennemis étaient l'image des persécutions auxquelles l'Eglise a été en butte pendant les premiers siècles de son existence, et de celles que lui suscitent constamment les impies ; la révolte des dix tribus qui formèrent le royaume d'Israël est la figure des déchirements produits dans l'Eglise par les schismes et les hérésies.

Tandis que l'Eglise nous fait méditer ces grandes leçons dans l'office du bréviaire, elle nous apprend dans les épîtres et les évangiles comment le royaume de Dieu doit s'établir dans nos âmes. La foi et la charité en sont la base (épître du 1^{er} dim.) ; la lutte contre le monde (2^e dim.) et le démon (3^e dim.), le courage et la patience dans les tribulations (4^e dim.), la prière, la charité envers les ennemis (5^e dim.), la mort à soi-même et au péché (6^e dim.), la pratique de la mortification (7^e et 8^e dim.), etc., sont les moyens de faire régner Jésus-Christ en nous.

Plusieurs des évangiles de ces dimanches renferment des paraboles où l'Eglise du Christ est représentée sous la figure d'un grand festin auquel sont invités tous les pauvres, les aveugles, les boiteux, à la place des riches orgueilleux qui ne veulent point s'y rendre (2^e dim.) ; — d'un troupeau de cent brebis, dont une s'est égarée (3^e dim.) ; — d'un filet où se prennent quantité de poissons (4^e dim.) ; — d'une terre où poussent de bons et de mauvais arbres (7^e dim.).

Les prières de la messe sont presque toujours l'expression de la confiance en Dieu, des demandes pressantes du secours céleste, des cris d'amour et d'espérance. « Seigneur qui protégez ceux qui espèrent en vous, disons-nous au 3^e dimanche, sans lequel il n'y a rien d'assuré, rien de vraiment saint, multipliez sur nous les effets de votre miséricorde, afin que sous votre conduite nous usions des biens du temps de manière à ne pas perdre ceux de l'éternité ; » et au neuvième : « Dieu de miséricorde, prêtez l'oreille aux prières de ceux qui vous invoquent, et afin que leurs prières soient exaucées, faites qu'ils ne vous demandent que les choses qui vous sont agréables. »

II

A partir du premier dimanche d'août jusqu'à la fin d'octobre, on lit dans le bréviaire les Livres Sapientiaux, c'est-à-dire les parties de la Bible qui

renferment des règles et des conseils de morale ; puis les livres si édifiants de Job, Tobie, Judith, Esther, enfin l'histoire des Machabées. C'est cette morale divine, perfectionnée par l'Evangile, que les apôtres ont prêchée dans l'Eglise dont ils ont été les premiers fondements, c'est cette prédication continuée jusqu'à nos jours qui a propagé jusqu'aux extrémités du monde le royaume du Christ, et qui a suscité partout des exemples de courage et de sainteté comparables à ceux que nous ont donnés Job, Tobie, Judith, Esther et les Machabées. C'est en méditant de pareils exemples que nous comprendrons que, selon la parole du Sage, tout est vanité dans le monde, que la vertu est incompatible avec les jouissances des passions, que la crainte de Dieu est le commencement de la vraie sagesse, que ceux-là se trompent et s'exposent au malheur éternel qui consomment leur vie à la poursuite des richesses et des plaisirs du monde, qu'il est beau de mourir en confessant la loi de Dieu, parce qu'on échange une vie passagère contre un bonheur éternel.

Les épîtres renferment les préceptes de la vie chrétienne empruntés aux lettres de saint Paul, et les évangiles rapportent presque toujours les faits miraculeux par lesquels le Sauveur a prouvé sa mission divine, comme la guérison des dix lépreux (13^e dimanche), la résurrection du fils de la veuve de Naïm (14^e dimanche), la guérison du paralytique auquel le Sauveur remet ses péchés (18^e dimanche). Ces prodiges, qui se renouvellent de temps en temps sous nos yeux, et qui sont la figure de ceux qui s'opèrent invisiblement tous les jours dans la conversion des pécheurs, nous montrent comment la puissance divine, qui a fondé l'Eglise pour le salut des hommes, s'y déploie à tous les âges par les merveilleuses opérations de la grâce, et de temps à autre par des miracles proprement dits ; ils sont une preuve évidente de la présence du Christ au milieu de son Eglise, et ils inspirent ces prières ardentes que nous lui adressons : « Que votre providence continuelle, Seigneur, sanctifie et défende votre Eglise, et puisqu'elle ne peut arriver au salut sans vous, qu'elle soit toujours soutenue par votre grâce. » (15^e dimanche). « Dieu tout-puissant, augmentez en nous la foi, l'espérance et la charité, et pour que nous obtenions ce que vous nous promettez, faites-nous aimer ce que vous commandez. » (13^e dimanche). En méditant ainsi la merveilleuse expansion du règne de Dieu sur la terre par la prédication de l'Evangile et l'administration des sacrements, la fécondité de l'apostolat catholique appuyé sur les miracles et la pratique des vertus les plus héroïques, les fidèles avanceront chaque jour dans la perfection, et verront s'affermir le royaume de Dieu dans leurs cœurs.

III

La dernière partie du temps de la Pentecôte comprend le mois de novembre ou les cinq dernières semaines : elle nous montre le dénouement

de l'histoire de l'Eglise. Cette glorieuse consommation de l'œuvre du Christ a été annoncée par des prophéties qui peuvent se rapporter dans le sens littéral au retour de la captivité de Babylone. Ecoutez Ezéchiel : « Je vous rassemblerai de tous les pays étrangers, et je vous ramènerai dans votre pays, vous serez mon peuple et je serai votre Dieu ; la fin est venue, les derniers temps sont arrivés pour les quatre coins de la terre... Je dévoilerai toutes vos actions, vous saurez que je suis le Seigneur. Que fera-t-on du serment inutile ? On le donnera en pâture au feu. » Michée répète les mêmes menaces : « Le Seigneur sortira de sa demeure et marchera sur les sommets de la terre ; les montagnes disparaîtront devant lui et les vallées se fondront comme de la cire devant le feu. » Daniel ne semble avoir prédit avec tant de précision l'époque du premier avènement du Fils de Dieu que pour nous engager à nous préparer au second par la pénitence. La lecture de ces belles pages est donc de nature à nous faire profiter des grâces que nous recevons chaque jour du ciel pour assurer notre salut et éviter les châtiements éternels.

Les exhortations les plus pressantes de saint Paul dans les épîtres tendent au même but : « Revêtez l'armure du Seigneur ; le bouclier de la justice, le casque du salut, pour résister aux traits du malin esprit. » (21^e dim.). « Que votre charité augmente de jour en jour, pour que vous soyez sans reproche au jour de la venue du Christ. » (22^e dim.). « Notre conversation doit être dans le ciel, d'où nous' attendons notre Sauveur, qui transformera notre corps périssable en lui donnant l'éclat de sa divine beauté. » (23^e dim.). La même pensée se révèle dans les évangiles : ici c'est un maître qui oblige ses serviteurs à lui rendre compte des biens qu'il leur a donnés à administrer (21^e dim.) ; là c'est une menace du Sauveur : « Beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident s'asseoir à côté d'Abraham au royaume du ciel, et les enfants du royaume seront rejetés dehors. » (3^e dim. ap. l'Epiph.). Enfin, le dernier dimanche après la Pentecôte, c'est la description du formidable appareil du jugement dernier, telle que saint Matthieu l'a recueillie de la bouche du Sauveur : le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus de lumière, les étoiles tomberont, toutes les puissances célestes seront ébranlées, le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel, et le Christ descendra sur les nuées dans tout l'éclat de sa majesté ; les anges feront retentir la trompette et rassembleront tous les élus au pied de son trône. Préparons-nous donc à paraître devant ce terrible tribunal, écoutons les avis de l'Apôtre qui nous recommande « de nous conduire en tout d'une manière digne de Dieu, de lui plaire en toutes choses, de porter des fruits de salut par nos bonnes œuvres et de croître dans la connaissance de Dieu, en le remerciant de nous avoir jugés dignes de partager l'héritage des saints dans la gloire, et de nous avoir arrachés à la puissance

des ténèbres pour nous transférer dans le royaume du Fils de son amour, en qui nous avons la rédemption et la rémission des péchés par les mérites de son sang. » (Épître du 24^e dim., Coloss. 1).

A côté de ces pensées sévères, l'Eglise place toujours les consolations de l'espérance chrétienne : « J'ai sur vous, dit le Seigneur, des vues de paix et non de vengeance. Vous m'invoquerez et je vous exaucerai, et je vous ramènerai de tous les lieux de la captivité. » (Introït du 24^e dim.). Elle nous invite à demander le pardon de nos fautes et à compter sur la miséricorde de Dieu : « Nous vous prions, Seigneur, de remettre les péchés de votre peuple, afin que nous soyons délivrés par votre miséricorde des liens d'iniquité que nous avons contractés par notre fragilité. » (Oraison du 23^e dim.). Semblables aux Israélites prévaricateurs, nous avons abusé des grâces divines, nous sommes tombés dans la servitude du démon ; mais la bonté de Dieu nous poursuit, le temps de la vie nous est donné pour expier nos fautes. Le jour du jugement approche, écoutons la voix de notre conscience, hâtons-nous de faire pénitence, de peur que la mort ne nous surprenne et que l'enfer ne s'ouvre sous nos pas. Allons chercher dans les sacrements les remèdes à nos maux, « afin que tout ce qu'il y a de mauvais dans notre âme soit guéri par leur vertu salutaire » (Postcom. du 24^e dim.), et que « délivrés de nos ennemis, nous puissions nous réjouir dans le Seigneur et chanter éternellement ses louanges. » (Graduel du 23^e dim.).

Nous n'avons pu vous indiquer que d'une manière bien sommaire le sens mystique des belles prières de l'Eglise pendant tout le temps qui s'écoule entre la Pentecôte et l'Avent. Nous croyons en avoir assez dit pour vous convaincre, mes frères, que le vrai secret de la piété est dans l'intelligence des offices liturgiques. Appliquez-vous donc à en pénétrer le sens ; ne vous contentez pas d'être présents de corps à l'Eglise : cherchez dans le texte des offices de bonnes pensées qui nourriront votre dévotion, tâchez de graver ces pensées dans votre mémoire et tenez par là votre cœur constamment élevé vers le ciel. Il vous sera plus facile alors d'éviter le péché, de pratiquer la vertu, et le royaume de Dieu s'établira solidement au-dedans de vous. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

DEUXIÈME PARTIE

JÉSUS-CHRIST

X

JEUNESSE DE JÉSUS

« Et Jésus descendit avec eux, et il vint à Nazareth ; et il leur était soumis. Et sa mère conservait toutes ces paroles dans son cœur.

« Et il avançait en sagesse, en âge et en grâce

devant Dieu et devant les hommes. » (Luc, II, 51 et 52).

C'est tout ce que l'Evangile nous apprend de la jeunesse de Jésus.

I. Ils sont revenus à Nazareth, ils ont repris le train obscur de leur vie habituelle, le silence et le travail qui sont dans les adorables desseins de Dieu. « Un intervalle de trois jours n'est pas une interruption de l'obscurité de Jésus, dit Bossuet, au contraire une si courte illumination ne fait que mieux marquer le dessein précis de se cacher. » Marie repasse dans son cœur tout ce qu'elle a entendu et médite particulièrement sur « les affaires du Père » auxquelles son fils doit se consacrer. Dieu dans sa miséricorde permet qu'elle ne comprenne pas, car « les affaires du Père » c'est Jésus séparé de sa mère, c'est son ministère public si douloureux, la croix, le calvaire, la mort.

Et il continue à grandir en sagesse : ses exemples, ses paroles sont étonnantes de justesse et d'élévation ; en âge : sa taille se développe, les traits maternels s'accusent sur son beau visage, les mères le regardent passer et souhaitent que leurs fils lui ressemblent ; en grâce : il reluit dans tout son extérieur « je ne sais quoi qui fait rentrer en soi-même et attire les âmes à Dieu » (Bossuet) ; on se plaît en sa compagnie, on voudrait toujours l'avoir auprès de soi, vivre dans le rayonnement de sa présence. Mais ce qui domine dans son aimable physionomie, c'est la douceur, la modestie et la pureté, ces charmantes qualités qu'il tient de sa mère. Celle-ci se voit revivre en lui et en même temps elle lui applique les paroles prophétiques : « L'Esprit de Dieu repose sur moi, il m'a envoyé évangéliser les pauvres... Il n'achèvera pas le roseau brisé, il n'éteindra pas la mèche qui fume encore. » Mais jusque-là, « les pauvres » qu'il évangélise, c'est Marie et Joseph ; il les cultive, comme d'admirables fleurs, il les élève jusqu'au sommet de la vérité et de la grâce, il les instruit, et dans leurs âmes il trouve les plus célestes échos.

Pourtant il n'a pas appris « les lettres humaines », car il n'y a point d'écoles à Nazareth. C'est Marie qui lui a enseigné toute sa science, comme faisaient les patriarches dans leurs familles. Tant qu'il a été enfant, il a fait des progrès d'enfant, dissimulant même à ses parents l'éclat de son génie divin, parce qu'il veut en toutes choses paraître semblable à tous les enfants. Aussi, quand Marie et Joseph l'entendent parler devant les docteurs au temple, ils sont tout « surpris » de la sagesse de ses réponses : « ce qui marque qu'ils ne voyaient rien en lui d'extraordinaire dans le commun de la vie. » (Bossuet). Mais maintenant il n'est plus un enfant ; son esprit s'est développé ; indépendamment de la science divine il y a chez lui la science humaine acquise par l'observation personnelle, par l'assimilation de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il entend ; il en résulte des connaissances expérimentales qui, étant données ses qualités intellectuelles, sont extraordinaires et frappent les hommes, *apud homines*.

Non pas que dès lors il fasse des miracles, comme le rapportent les *Evangelia apocrypha*. Ces prodiges puérils qui se seraient opérés dans l'atelier de saint Joseph pouvaient satisfaire des esprits chimériques qui voulaient à tout prix mettre de l'éclat dans sa vie cachée et qui se berçaient des rêves de leur imagination, mais ils ne seraient pas dignes de Jésus-Christ. Un prince n'est jamais si louable que lorsqu'il condescend à se mêler à ses peuples, à se faire peuple avec eux, lorsque oubliant les splendeurs de la pourpre, et devenu comme l'un d'eux, il vit un instant de leur vie pour mieux entendre leurs plaintes et y faire droit. L'histoire ne tarit pas en éloges sur les monarques qui à l'ombre d'un déguisement populaire, fréquentaient les lieux publics pour voir leurs sujets de plus près, pour mieux connaître leurs sentiments et leurs besoins. Ainsi Dieu n'a jamais été si grand que lorsqu'il s'est fait si petit. S'il eût opéré de ces miracles supposés durant sa vie privée, à Nazareth, il se fût amoindri à nos yeux, il eût dérogé à sa gloire. Nous voulons le voir travailler avec saint Joseph dans une pauvre boutique, réparer des jougs, fabriquer des voitures, manier la hache et le ciseau, assembler des morceaux de bois et les unir à coups de marteau ou de maillet. Voilà le Dieu que nous aimons à adorer, le Dieu qui travaille comme nous travaillons, le Dieu fait homme qui gagne son pain comme nous, et rien ne nous réjouit autant que la page où saint Justin nous raconte qu'il a vu des charrues fabriquées de ses mains divines. D'ailleurs l'Evangile déclare formellement que le premier miracle du Sauveur fut celui de Cana en Galilée.

Personne d'ailleurs ne s'étonna plus tard que le docteur qui parlait d'une manière si ravissante eût tenu dans sa jeunesse de rudes instruments de travail. Plusieurs parurent surpris qu'un « fils de charpentier » fût si éloquent, et ils le dirent (Matth., XIII, 55), mais non qu'il eût un métier, car tous les rabbins alors exerçaient un art manuel.

Ce fut l'époque heureuse de la vie de la sainte Famille. La beauté de Jésus était accomplie, quoi qu'en disent saint Justin, Tertullien, Clément d'Alexandrie et Origène qui, contre toute raison, nous le peignent petit, peu avenant, d'un extérieur désagréable. Sans doute que de ses traits ils n'avaient retenu que les apparences humiliées que lui prête Isaïe durant la Passion. Mais il nous paraît impossible que le Fils de Dieu venu du ciel pour sauver, pour attirer les hommes, ait revêtu un physique repoussant. Saint Jérôme et saint Jean Chrysostome mieux inspirés, et guidés d'ailleurs par le récit de saint Luc, nous tracent, au contraire, du Sauveur un portrait aimable et séduisant. C'est ainsi qu'il dut se présenter au monde avec un doux visage, une démarche noble, le front rayonnant de la bonté intérieure et portant un reflet des clartés divines.

Seuls les anges pourraient nous redire le bonheur profond de Nazareth, les joies de cette vie à trois, où régnaient la paix avec le travail et la

prière, l'innocence, l'amour parfait. Jésus est devenu un grand et doux jeune homme, aimé de tous, et il obéit comme un enfant à Marie et à Joseph. Le Fils de Dieu devait encore cet exemple aux jeunes gens si prompts à s'émanciper de l'autorité de leurs parents, et il le leur donne pour leur apprendre que de leur soumission à leur père, à leur mère, dépendent le bonheur, le calme et la joie sereine de la maison.

II. C'est alors sans doute que Joseph mourut. Nous ne le retrouvons en effet ni à Cana, ni à Capharnaüm, où saint Jean n'eût pas manqué de signaler sa présence avec celle de Marie, de ses frères et de ses disciples (Jean, II, 12). Nulle part il n'est plus question de lui. Quand Jésus reviendra à Nazareth et qu'il enseignera dans la synagogue, les habitants s'écrieront stupéfaits : « N'est-ce pas le fils de l'ouvrier ? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie, et ses frères Jacques, Joseph, Simon et Jude ? » (Matth., XIII, 55) Mais le nom de son père ne sera point prononcé. Que conclure, sinon que Joseph n'était plus, et qu'en un jour de douleur inoubliable pour la sainte maison, il avait rendu le dernier soupir entre les bras de Marie qui à travers ses larmes lui montrait le ciel, et de Jésus qui lui révélait quelque chose sans doute des mystères ineffables dont il avait été le fidèle et discret instrument ?

Joseph mort dans la grâce de Dieu et dans le baiser du Seigneur, de la mort des justes, Jésus reste à Marie pour la conserver, la nourrir et la servir. C'est là pendant de longues années encore son seul « exercice, » pour prendre le mot de Bosuet. Modèle des jeunes gens par l'obéissance, il est le modèle des fils par les soins affectueux et délicats qu'il prodigue à sa mère. Il travaille pour lui procurer du pain, le pain nécessaire à la vie, et cet autre nécessaire à l'âme compatissante, le pain de la charité qui soulage les pauvres. Et dans l'atelier où il est seul maintenant, il continue à manier la hache et le marteau de Joseph, à fabriquer les charrues et à scier le bois. On comprend pourquoi il a voulu se faire charpentier, pourquoi il garde une prédilection pour le bois : c'est afin que sa pensée ne se distraie point de sa mission qu'il prépare à chaque coup de maillet, c'est afin qu'en taillant le bois il ait sans cesse sous les yeux l'image du bois de la croix.

Ces trente années ne furent point perdues. Dans la vie du Fils de Dieu fait homme, tout n'était-il pas prévu et arrangé de toute éternité avec des vues adorables, pour des raisons qui nous échappent mais que la Providence connaît, pour des fins que nous ne comprenons pas, mais qu'elle a voulues ? Jésus-Christ nous apprend ainsi que dans toute vie il doit se faire deux parts, celle de la prière et celle de l'action, et que la première doit être la plus grande. Il a prêché trois ans, mais il en a prié trente. Pendant trente années il a préparé dans la retraite son ministère dix fois plus court.

Notre vie doit aussi contenir plus de prières que

d'œuvres, et celles-ci n'auront de valeur qu'en proportion de la prière qui les précède et les informe, afin qu'il soit manifeste que ce n'est pas nous qui travaillons, mais Dieu qui travaille en nous, et que nos succès spirituels ne dépendent que de lui.

Pour lui le travail même était une prière; il nous apprend à sanctifier le nôtre. Mais d'autre part, quelle leçon pour l'humanité d'alors et de tous les temps! Le Fils de Dieu travaille de ses mains, comme faisaient alors, dans le monde romain, les seuls esclaves. Ainsi il réhabilite la peine, la fatigue, les durs labeurs. Il apporte à l'homme la liberté; il n'y aura plus ni Juif ni Gentil, ni maître ni esclave, tous seront libres, mais ils seront affranchis par le travail qui leur conservera leur liberté. Et comme la majorité des hommes vivra du travail de ses mains, le Sauveur a voulu travailler comme eux, afin de leur donner l'exemple en tout, afin qu'ils ne trouvent pas trop durs les outils que le Fils de Dieu a tenu à manier pendant toute sa longue jeunesse.

Oh! les belles et douces années passées à Nazareth, auprès de sa mère, dans l'obscurité qu'il aime, parmi ses compatriotes, vivant de la vie du peuple, témoin de ses misères, compatissant à ses peines, aimé de tous! Par la pensée nous le voyons assidu à la synagogue le jour du sabbat, serviable à chacun, interrogeant le ciel, où il vit comme Dieu, mais dont son génie humain ne comprend pas tous les mystères, interrogeant la nature qui chante la gloire du Père, jouissant de voir les passereaux dont le Père céleste prend soin, et les fleurs plus merveilleusement parées que Salomon dans toute sa gloire. Quand il parlera au peuple, il évoquera tous ces souvenirs, il prendra ses images et ses comparaisons partout, dans la maison de Marie comme sous le grand ciel où volent insoucieux du lendemain les petits oiseaux, comme dans la campagne où se flétrit l'herbe des champs, où la semence est étouffée par les épines, où la vigne ne porte du fruit que si elle est taillée. Ainsi à l'unisson de l'âme du peuple, il sera toujours admirablement compris. Mais pour être compris il fallait qu'il se fit homme et qu'il vécût avec les hommes.

Une tradition rapportée par Eusèbe prétend que Marie avait une sœur, une autre Marie qui avait épousé un frère de Joseph, Cléophas ou Alphée. Cléophas avait plusieurs filles dont le nom est resté inconnu (Marc, vi, 3), et quatre fils, Jacques, Joseph, Simon et Jude. Après la mort de saint Joseph la sainte Vierge se serait retirée avec Jésus chez sa sœur, devenue veuve à son tour, et le Sauveur aurait ainsi passé sa jeunesse avec ces jeunes gens que l'Evangile, suivant l'usage des Juifs et même des Grecs, appelle ses frères. Ceux-ci avaient les idées grossières de leur temps, ils s'attachèrent à lui dans l'espoir de satisfaire leur ambition d'honneurs et de richesses. Mais du moment que Jésus ne réalisait point leur idéal, ne préparait point leur avancement terrestre, ils le raillaient

et le méprisaient. « Il est fou, » disaient-ils (Marc, iii, 21), car ils ne comprenaient rien à son amour pour le peuple. Le Sauveur continuait à affirmer par des miracles éclatants « sa compassion pour le peuple, » sans souci de sa propre gloire, ni de la réalisation des ambitieux projets de ses frères, s'obstinant à se confiner dans un coin perdu de la Galilée. Alors ils s'indignèrent un jour contre lui. Pourquoi, puisqu'il parle si bien et fait des prodiges si éclatants, ne va-t-il pas s'exercer sur un plus grand théâtre, à Jérusalem, afin que toute la nation le connaisse et l'acclame? « Allez en Judée, lui disent-ils. Puisque vous faites des choses si merveilleuses, manifestez-vous vous-même au monde. » Tels étaient leurs petits raisonnements qu'ils croyaient très éclairés, leurs vues égoïstes à travers lesquelles perçait un vif mécontentement. « Car, nous rapporte saint Jean, ses frères eux-mêmes ne croyaient pas en lui. » (Jean, vii, 5).

C'est parmi ces compagnons à l'esprit étroit et matériel que le Sauveur passa sa jeunesse, et que plus tard il choisira ses apôtres. Qu'il souffrit aussi de ce commerce habituel avec ces gens « de terre et qui ne parlaient que de terre », intelligences sans élan, cœurs sans vigueur et sans générosité! Cette souffrance ne fut pas la moindre de celles que lui imposa la nature humaine, dont il entendit porter tous les fardeaux, subir tous les désagréments et toutes les disgrâces. Quels dégoûts en pareille compagnie, quels écœurements pour son âme si haute, son cœur si délicat!

III. Le peu de détails que nous avons sur son enfance et sur sa jeunesse, c'est saint Luc qui nous les a fournis dans les deux premiers chapitres de son Evangile. Aussi la science moderne les a-t-elle vivement attaqués, passés au crible et finalement rejetés.

1. Mais d'abord l'Evangile de saint Luc est-il bien de saint Luc? Jusqu'au P. Cornély qui porte ce grave jugement : « De même que le second Evangile appartient à saint Pierre, de même la plupart des Pères attribuent le troisième à saint Paul. » (Commentaire sur l'Evangile de saint Luc, Tubingue, 1883).

La tradition pourtant est bien affirmative en faveur de saint Luc. Le canon de Muratori qui remonte à l'an 170 dit nettement : « Le troisième livre de l'Evangile est celui de Luc. Luc, ce médecin que Paul prit avec lui après l'Ascension pour zélé compagnon de voyage, l'écrivit en son propre nom comme il jugea bon de le faire, *suo nomine ea opinione conscripsit*. Cependant il ne vit pas lui-même le Seigneur revêtu de sa chair, mais il écrivit d'après les informations qu'il put recueillir, et il commence par la nativité de Jean. »

Voilà ce qu'on croyait en l'an 170 de notre ère. Saint Irénée, Tertullien, Origène apportent leur témoignage dans le même sens. Paul est l'illuminateur de Luc, dit Tertullien, *illuminator Lucæ*, c'est-à-dire qu'il est son maître dans la doctrine, mais aucun d'eux ne doute que saint Luc ait fait une œuvre personnelle.

Eusèbe le premier, et après lui saint Jérôme, ont hasardé une opinion contraire. Quelques-uns pensent, dit saint Jérôme, que toutes les fois que Paul dans ses Epîtres dit : « Suivant mon Evangile, » *juxta Evangelium meum*, il parle du volume de Luc. Plusieurs Pères, comme saint Chrysostome, embrassèrent cette opinion, mais la tradition primitive y demeure opposée.

Le troisième Evangile est donc bien l'œuvre de saint Luc. Mais comme il n'a pas connu le Sauveur, il a dû consulter des autorités compétentes, — c'est d'ailleurs ce qu'il dit dans son célèbre prologue, — qui lui ont raconté les faits, tandis que saint Paul lui a exposé la doctrine.

2. A quelles sources a-t-il puisé? Quelles autorités a-t-il interrogées? Il y avait des sources orales d'abord, car il restait des témoins de la vie du Sauveur. Quant aux sources écrites, son prologue paraît exclure saint Matthieu qui a été à la fois témoin oculaire et écrivain. A-t-il consulté l'Evangile de saint Marc? C'est probable, quoique la tradition soit muette sur ce point, comme elle est muette sur l'existence d'une littérature évangélique orthodoxe. Saint Luc parle bien d'un grand nombre d'auteurs qui se sont efforcés d'écrire la vie de Jésus-Christ, *multi conati sunt*, mais il ne dit pas qu'il a étudié leurs œuvres, qui d'ailleurs, si on en croit Origène, étaient imbuës d'une fausse doctrine.

Pour ce qui concerne les deux premiers chapitres qui nous occupent, saint Luc, gentil converti, né sans doute à Antioche, ne pouvait connaître tous les détails judaïques dont ils sont émaillés. L'école rationaliste moderne qui veut opposer saint Luc à saint Marc, le paulinisme au pétrinisme, l'Eglise nouvelle qui ouvre son sein à tous les Gentils à la synagogue étroite qui leur ferme ses portes, trouve ici d'éclatants et discrets démentis. Peut-on se montrer en effet plus respectueux pour le temple et pour la loi que saint Luc dans le récit de l'apparition de l'ange à Zacharie, de la circoncision solennelle de Jean, de la présentation de Jésus au temple? Ces pages sont comme pénétrées de l'esprit de la loi mosaïque et toutes parfumées d'encens. C'est pourquoi la science allemande prétend qu'elles ne sont pas dues à la plume de saint Luc : elles ne sont pas assez *pauliniennes*, elles appartiennent donc, conclut-elle, à un auteur *judéo-chrétien*.

Elles tranchent en effet sur le reste du livre ; mais ce n'est pas une compilation, un agencement d'emprunts divers. Tout y est harmonieux, simple, admirablement délicat, tout s'y tient sans qu'il soit possible d'en détacher un verset, le moindre fragment. Comme les personnages y ont bien leur physionomie propre ! Zacharie l'incrédule, Elisabeth attendant humblement dans la retraite que le Seigneur manifeste son œuvre, l'Ange à Nazareth et toute la scène exquise de l'Annonciation, comme toutes ces figures sont vivantes, ravissantes, se meuvent avec vérité dans le cadre qui leur est assigné ! Puis c'est la rencontre des deux

mères, et le *Magnificat* si beau avec ses versets paralléliques, si grands de pensées !

« C'est plutôt un psaume juif, » objectent les savants rationalistes. Comment serait-ce un psaume chrétien, puisqu'il a été composé seulement à la première aube chrétienne ? Et cet hébraïsme n'est-il pas une preuve intrinsèque d'authenticité ? Psaume prophétique, car Marie annonce que toutes les générations la proclameront bienheureuse, prophétie, hélas ! qui ne s'est que trop réalisée, disent avec un soupir de regret les protestants. Psaume qui inaugure les temps nouveaux, la révolution sociale qui va s'opérer, où les pauvres seront évangélisés, où les humbles compteront, où les petits cesseront d'être écrasés. Aussi est-il devenu un des griefs de l'Etat contre l'Eglise : « Je n'aime pas les collèges libres, disait à Mgr Affre, dans un accès d'humeur et de franchise, Louis-Philippe, parce qu'on y chante trop *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles*. » Psaume qui, à lui seul, résume tout l'Evangile, en exprime la substance, en renferme la moelle ; qu'est-ce en effet que l'Evangile, sinon le relèvement du peuple et la glorification des humbles ?

Tout cela est exposé avec une simplicité vraiment primitive qui exclut la recherche, la finesse d'un écrivain qui s'appliquerait à tromper le lecteur en arrangeant les faits. Chaque passage est inspiré par une doctrine qui est partout la même, la doctrine de la virginité de Marie et de la conception miraculeuse du Verbe incarné, la doctrine de la divinité et de l'humanité de Jésus-Christ. Il est Dieu puisqu'il est le « Fils du Très-Haut, » mais il est homme aussi puisqu'il naît à Bethléem, qu'il est un petit enfant couché dans une crèche. Pour bien affirmer l'humanité de Jésus, il ne se tient pas de nous montrer ses progrès extérieurs et physiques ; par deux fois il nous dit : « L'enfant croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. » (II, 40 et 52). (Voir *Revue biblique*, janvier et avril 1895).

Comment l'Evangéliste a-t-il connu tous ces détails ? La science a imaginé une catéchèse de saint Pierre qui aurait servi de fonds commun à saint Matthieu et à saint Marc, et d'autres documents inconnus, mais certains, dit-elle — fort gratuitement d'ailleurs, — qui auraient été compulsés, étudiés, compilés, mis en forme par saint Luc. Elle va jusqu'à nous montrer chaque suture du récit. Il y a eu un proto-Matthieu, un proto-Marc, tel verset a été ajouté, tel autre arrangé, c'est de la dernière évidence ; — car la science est prodigieusement affirmative dans toutes ses conjectures. Elle les imagine, elle les combine, elle dit : « Cela doit s'être passé ainsi » et elle conclut : « Donc cela s'est passé ainsi. »

Mais elle n'a pas lu évidemment ces deux chapitres qu'elle a mis en pièces, partagés en tranches pauliniennes ou judéo-chrétiennes. Autrement elle eût remarqué ces mots deux fois répétés, avec intention sans doute, à deux endroits éloignés : « Marie conservait toutes ces paroles et les

méditait dans son cœur. » (II, 10 et 51). Et peut-être eût-elle conclu, sans témérité aucune, que la source où saint Luc a puisé c'est le cœur et les souvenirs de Marie.

Qui mieux qu'elle connaissait ces suaves et intimes détails? Qui savait le *Magnificat*, sinon celle qui, aidée de l'Esprit de Dieu, l'avait composé? L'autorité plus ancienne, c'est celle-là. L'on s'explique alors, si l'on étudie avec bonne foi, le charme, la simplicité et l'unité du beau récit de saint Luc.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

II

LA PRIÈRE

k

Formules de prières

§ 1^{er}

Le Pater

— *Pourriez-vous, Justin, nous rappeler ce que nous avons déjà dit de la prière ?*

— Nous avons déjà dit

Sa nature,
Sa nécessité,
Ses conditions,
Son objet,
Son efficacité,
Le temps et le lieu où il convient de prier,
Quels sont ceux qu'il faut prier,
Quels sont ceux pour lesquels nous devons prier,
Quelles sont les différentes espèces de prières.

— *Maintenant, mes enfants, nous allons étudier brièvement les différentes formules de prières qui nous sont proposées, en commençant par la meilleure, la plus excellente et la plus parfaite de toutes, le Pater.*

1

Ses noms

— *On appelle cette prière, en latin Pater noster, en français Notre Père ;*

Pourriez-vous, Emile, nous en dire la raison ?

— C'est parce que cette prière commence précisément par ces deux mots : *Pater noster*, ou *Notre Père*.

— *Savez-vous quel est l'autre nom donné au Pater ?*

— On l'appelle l'« *Oraison Dominicale*. »

— *Que signifie ce mot, oraison ?*

— Il signifie « *prière*. »

— *Et le mot dominicale ?*

— Le mot dominicale signifie « *du Seigneur*. »

— *Maintenant, me diriez-vous bien pourquoi le Pater s'appelle aussi Oraison dominicale ?*

— C'est justement parce qu'il n'est pas autre chose que la prière du Seigneur.

2

Son origine

— *Le Pater vient-il d'un saint ?*

— Non.

— *D'un apôtre ?*

— Nullement.

— *D'un prophète ?*

— Pas le moins du monde.

— *D'un patriarche ?*

— Point du tout.

— *Il nous vient peut-être d'un ange ou de la très sainte Vierge ?*

— Pas davantage.

— *De qui donc nous vient-il ?*

— Il nous vient du Fils unique de Dieu, de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— *Nous diriez-vous bien, Joseph, en quelles circonstances le Sauveur nous a donné cette prière ?*

— Il nous l'a donnée à deux fois différentes.

— *Une première fois ?*

— Une première fois en public, dans le sermon sur la montagne.

— *Comment cela ?*

— Pendant son instruction, Jésus dit à ses auditeurs de ne pas imiter les païens qui croient que les longs discours font les bonnes prières, et après avoir ajouté :

« *Pour vous, priez ainsi, »*

Il récita le *Pater*, tel que nous l'avons aujourd'hui.

— *Une seconde fois ?*

— Une seconde fois, le Seigneur nous donna le *Pater*, non plus en public, mais en particulier.

— *Racontez-nous de quelle façon.*

— Un jour qu'il venait de faire sa prière, un de ses disciples, probablement touché de son exemple, s'approcha et lui dit :

« *Seigneur, apprenez-nous à prier. »*

— *Alors ?*

— Alors, pour toute réponse, le Sauveur lui répéta la formule du *Notre Père*.

— *Quel est donc l'auteur du Pater ?*

— C'est le Fils unique de Dieu, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ.

3

Son excellence

— *Savez-vous, Angèle, quelle est la plus belle, la plus riche et la plus parfaite des prières ?*

— Bien certainement, c'est le *Pater*.

— *Pourquoi ?*

— Pour plusieurs bonnes raisons.

+

— *Le fils d'un prince ou d'un empereur passe-t-il aux yeux du monde pour plus noble, plus grand, plus élevé que le fils d'un simple berger ?*

— Assurément.

— *Pour quel motif ?*

— A cause de son origine.

— *Parmi toutes les formules de prières, quelle est celle dont l'origine est la plus noble et la plus haute ?*

— C'est le *Pater*.

— *Comment cela ?*

— C'est que le *Pater* a une naissance divine, il est comme l'Enfant du Roi des rois, puisqu'il a pour auteur le Fils unique de Dieu, Dieu lui-même.

— *Les autres prières, comme la Salutation angélique, le Credo, le signe de la croix, n'ont donc pas la même noblesse d'origine ?*

— Non.

— *D'où nous viennent-elles ?*

— Elles nous viennent de l'Eglise, des saints, des apôtres, des anges, mais pas de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— *La conclusion ?*

— La conclusion, c'est que, par son origine, le *Pater* surpasse infiniment les autres prières.

+

— *Une prière courte n'offre-t-elle pas de grands avantages ?*

— Oui.

— *Lesquels ?*

— D'abord, elle est facile à apprendre.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, elle se retient aisément.

— *De plus ?*

— De plus, on peut la réciter plus souvent.

— *En outre ?*

— En outre, on ne s'ennuie pas en la disant.

— *Enfin ?*

— Enfin, on a l'espoir d'être exaucé plus tôt.

— *Le Pater est-il une prière bien longue ?*

— C'est, au contraire, une prière très courte.

— *Que faut-il en conclure ?*

— C'est que, par sa brièveté, le *Pater* est une prière très avantageuse, une prière excellente.

+

— *Dites-nous, Julie, une prière très agréable à Dieu sera-t-elle efficace ?*

— Sans aucun doute.

— *Pourquoi ?*

— Précisément parce qu'elle est très agréable à Dieu.

— *Maintenant, quelle est la prière la plus agréable à Dieu ?*

— C'est sans contredit le *Pater*.

— *Pour quelle raison le Pater est-il la prière la plus agréable à Dieu ?*

— Parce qu'il met sur nos lèvres les paroles divines de son Fils unique et bien-aimé.

— *En sorte que ?*

— En sorte que, quand nous disons le *Pater*, Dieu le Père reconnaît les pensées, les sentiments, et comme la voix de Celui en qui il met toutes ses complaisances.

— *Dès lors ?*

— Dès lors, le *Pater* ne saurait manquer d'être une prière très agréable à Dieu, et par là même très efficace.

— *Pourrait-on trouver une autre prière aussi agréable au Seigneur ?*

— Non.

— *La conséquence ?*

— La conséquence, c'est que, par son efficacité, le *Pater* est une prière excellente qui l'emporte sur toutes les autres.

+

— *Le Pater est peut-être trop court pour renfermer tout ce que nous avons à offrir à Dieu et à demander pour nous ?*

— *Qu'en dites-vous, Lucie ?*

— Le *Pater*, dans sa brièveté, renferme tout ce qu'il faut offrir à Dieu et demander pour nous, et la plus longue prière n'en dira jamais davantage.

— *Qu'est-ce que nous offrons à Dieu dans la récitation du Pater ?*

— Les souhaits les plus parfaits et les plus complets tout à la fois.

— *Que souhaitez-vous donc à Dieu en disant le Notre Père ?*

— Nous souhaitons :

Que son nom trois fois saint soit connu, aimé, béni, adoré, remercié et glorifié autant qu'il le mérite, au ciel et sur la terre ;

Que le règne de sa grâce et de sa gloire s'établisse dans tous les esprits et dans tous les cœurs ;

Que sa volonté s'accomplisse sur la terre aussi parfaitement que dans le ciel.

— *Maintenant, que demandons-nous en récitant le Notre Père ?*

— Nous demandons

Le bien de la gloire dans l'avènement du règne de Dieu,

Le bien de la grâce, qui est le pain de notre âme, Tous les biens du corps : le logement, le vêtement, la nourriture, la santé,

Enfin, la préservation ou la délivrance de tous les maux corporels et spirituels, tels que

Le péché,

La tentation,

L'enfer,

Le purgatoire,

Les maladies,

Les infirmités,

Les épreuves,

Les afflictions, etc., etc.

— *Connaissez-vous une autre prière disant tout en si peu de mots ?*

— Il n'y en a point.

— *Qu'en résulte-t-il ?*

— Il en résulte que, par son contenu, le *Pater* est une prière excellente, supérieure à toutes les autres.

+

— *Avez-vous déjà remarqué, Henri, la disposition du Pater et l'ordre de ses demandes ?*

— Oui.

— *Quels sont les biens que vous trouvez dans les trois premières demandes ?*

— Les biens de Dieu.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire,

La glorification de son nom trois fois saint,

L'avènement de son règne,

L'accomplissement de sa volonté.

— *Quelle est donc la place occupée par les biens de Dieu dans le Pater ?*

— La première place.

— *Indiquez-nous maintenant le bien qui se trouve dans la quatrième demande ?*

— C'est le pain quotidien de l'homme, ou ce qui lui est nécessaire chaque jour pour les besoins de l'âme et du corps.

— *A présent, que voyez-vous dans les trois dernières demandes ?*

— On y voit la préservation ou la délivrance des maux corporels et spirituels de l'homme.

— *Que faut-il penser de cet ordre ou de cette disposition du Pater ?*

— C'est un ordre parfait,
C'est une disposition admirable.

— *L'homme aurait-il songé à mettre, en tête de ses demandes, les biens de Dieu, comme la chose la plus importante pour nous, avant même de solliciter pour lui le pain dont il a besoin ?*

— Non, un Dieu seul pouvait le faire.

— *L'homme se serait-il contenté de demander uniquement son pain et même son pain de chaque jour ?*

— Il aurait demandé bien davantage, parce qu'il ne comprend pas assez le néant de tous les biens terrestres.

— *Que prouve donc cette disposition si sage et si admirable du Pater ?*

— Elle prouve que le *Pater* est une prière divine, bien au-dessus de toutes les prières humaines.

+

— *Lisez-nous, Ernest, cette histoire arrivée à un évêque de France et racontée par lui.*

— Monseigneur Dupanloup appelé près d'un vieillard malade l'exhorte à prier avec lui.

Le vieillard répond qu'il ne sait plus un mot de prière.

« Pas même le *Pater* et l'*Ave* ? » demande Monseigneur.

« Non, » répond le vieillard.

Alors Monseigneur lui récite le *Pater* à haute voix, et à mesure qu'il avance, le vieillard se rappelle les paroles du *Notre Père*, et les répète en s'écriant :

« Oh ! que c'est beau ! »

Monseigneur ne quitte ce pauvre vieillard qu'après lui avoir appris le *Pater* et l'*Ave*, que le malade récite toute la nuit, qui est très douloureuse.

Le lendemain, l'évêque revient le voir et lui dit : « Il paraît que vous avez beaucoup souffert cette nuit ? »

« Oh oui, répond le malade ; mais on ne vous a pas dit combien vos deux prières m'ont consolé et aidé à supporter la souffrance ! »

Et ce bon vieillard se réconcilia avec Dieu, reçut les derniers sacrements avec beaucoup de ferveur, et s'en alla tout content dans la maison de son éternité.

— *Que faut-il conclure de cette petite histoire ?*

— C'est que le *Pater* est une si belle et excellente prière qu'elle touche et convertit les cœurs.

— *A votre tour, Georges, de nous lire cette autre histoire racontée par un voyageur allemand qui visitait le Maroc en compagnie de plusieurs amis.*

— Un jour nos voyageurs furent entourés par une troupe hostile qui se mit à maudire ces chiens de chrétiens incrédules.

L'un d'entre eux, qui savait un peu l'arabe, se tourne alors vers un vieillard musulman et lui dit : « Pourquoi nous accusez-vous d'être des incrédules ? Écoutez la prière que je fais tous les jours, et jugez. »

Alors il se met à réciter le *Pater* en arabe.

Tous les musulmans écoutèrent silencieux, et à la fin le vieillard s'écria :

« Qu'Allah me maudisse si jamais j'élève la voix contre ceux qui ont une si belle prière ! »

« Ta prière sera la mienne, tant que mon heure n'aura pas sonné. »

« Je t'en prie, répète-moi encore les mêmes paroles afin que je les imprime dans ma mémoire, et qu'elles puissent être écrites en lettres d'or dans ma maison. »

— *Qu'est-ce que nous apprend cette histoire ?*

— Elle nous apprend, une fois de plus, la beauté et l'excellence du *Pater*.

— *Voulez-vous, Arsène, nous lire encore cette autre histoire ?*

— Une bonne vieille, qui ne savait pas lire, passait de longues heures à l'église en prière.

Un monsieur lui demande ce qu'elle pouvait bien dire pendant tout ce temps-là :

« Je dis le *Pater*, » répondit-elle.

— Alors vous le répétez bien des fois ?

— Quand ça ne va pas, j'en dis plusieurs ; mais quand ça va, je m'en tiens souvent aux deux premières demandes.

— Comment faites-vous ?

— En pensant que Dieu si grand et si puissant est assez bon pour me permettre de l'appeler « Mon Père, » je ne puis m'empêcher de le bénir, de le remercier longuement, de lui demander pardon de ne pas l'avoir assez aimé ; après quoi je lui promets de l'aimer davantage et je le prie pour moi, pour mes parents et pour beaucoup d'autres, si bien que je ne puis pas venir à bout de mon *Pater*. »

— *Que dites-vous de cette pauvre femme ?*

— Elle devait trouver le *Pater* bien beau, pour s'y arrêter aussi longtemps et avec tant de bonheur.

— *Pour finir, Henriette, lisez-nous encore cette petite histoire.*

— Une jardinière avait l'habitude de prier pendant son travail, et sa prière ordinaire était le *Notre Père*.

Un prêtre de Saint-Sulpice l'ayant interrogée sur la manière dont elle s'y prenait, cette bonne chrétienne lui exposa les pensées et les sentiments qui l'occupaient sur chaque demande.

Le prêtre trouva ces sentiments si beaux qu'il les publia en un petit volume intitulé *Le Pater de la Jardinière*.

— *Qu'est-ce que nous montre cette histoire ?*

— Elle nous montre, comme les précédentes, que les ignorants eux-mêmes trouvent dans le *Pater* les plus grandes beautés.

— *Si ces bonnes femmes avaient récité leur Pater sans attention, sans réflexion et sans respect, l'auraient-elles trouvé aussi beau ?*

— Nullement.

— *Comment donc le disaient-elles ?*

— Elles le disaient avec

L'attention la plus religieuse,

La réflexion la plus sérieuse,

Le respect le plus profond.

— *Si vous le récitez de même, qu'arrivera-t-il ?*

— Il arrivera que je le réciterai bien, et que le *Pater* bien récité sera pour moi la source des grâces les plus abondantes et des meilleures bénédictions.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imp. MAITRIER et COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

POUR LA FÊTE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

LES PROPHÉTIES DES GRANDEURS DE MARIE

In capite libri scriptum est de me.
Il est question de moi en tête du
livre des Ecritures. (Ps., xxix, 8).

Sans doute, en la fête de l'Immaculée-Conception, nous devons avant tout honorer dans la très sainte Vierge le glorieux privilège de son exemption complète de la tache originelle. Mais ce n'est là qu'une partie de l'objet grandiose de cette belle solennité. L'Eglise en ce jour mémorable considère et bénit Marie telle qu'elle apparut au premier instant de son existence : avec tous les dons du ciel qui enrichissent son âme et son corps, avec les merveilles de grâce qui éclatent en elle, avec sa sainteté incomparable, considérée non pas isolément mais dans son rapport avec tout ce qui peut la rehausser, avec sa préparation qui date de l'éternité, avec son principe qui est la vocation à la maternité divine, avec ses conséquences incalculables tant pour la gloire de Dieu que pour le salut du monde. Aussi bien l'Eglise fait-elle dans la liturgie de cette fête un traité complet du mystère de la très sainte Vierge, traité poétique, lyrique, enthousiaste, traité sublime et magnifique ! On y voit avec admiration la prophétie et la réalisation, Marie annoncée par les voyants d'Israël, Marie symbolisée par les plus saints personnages, Marie merveille de sainteté, Marie mère de Dieu, Marie corédemptrice du genre humain, Médiatrice du salut, Avocate des chrétiens, Porte du ciel !

Un seul aspect de cet objet complexe suffira amplement pour notre édification : celui des prophéties concernant l'auguste mère de Dieu. C'est un sujet peu connu et cependant très digne d'intérêt : témoin le soin que l'Eglise prend de nous les rappeler *toutes* et avec des développements magnifiques, dans l'office d'aujourd'hui. Méditons-les avec piété, et certainement nous estimerons et aimerons davantage la très sainte Vierge, et notre dévotion pour elle prendra de nouveaux accroissements.

I

Nous lisons dans la parabole du *Mauvais Riche* que ce réprouvé demandait que Lazare ressuscitât pour aller attester aux cinq frères qu'il avait laissés ici-bas la vérité de l'autre vie, et leur en faire éviter les tourments. Il lui fut répondu : « Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent ! Que s'ils n'écoutent ni Moïse, ni les prophètes, ils ne croiront pas non plus quand même quelqu'un ressusciterait d'entre les morts. »

On peut dire en effet, comme le remarque un célèbre apologiste¹, que la prophétie est un miracle aussi grand que la résurrection d'un mort. Rendre la vie à ce qui n'est plus ne suppose pas plus de puissance que de prédire ce qui n'est pas, lorsque la prédiction est tellement éloignée, tellement circonstanciée et ponctuelle, qu'il n'y a que l'auteur de la vie qui puisse avoir confié le secret de son événement. La puissance de prédire se confond avec celle de produire. Le temps n'oppose pas un voile moins épais, un silence moins muet que la mort aux investigations de l'homme. Lorsque la vie n'est absolument plus ou lorsqu'elle n'est absolument pas, lorsqu'elle est tellement enfoncée dans le temps ou dans la mort qu'il n'en subsiste aucun principe ni aucune relation dans le présent, lorsque son objet est tellement singulier et individuel qu'il échappe à toute induction tirée des lois générales, et qu'il est jeté loin de toute portée conjecturale dans les profondeurs de l'avenir, alors la prédiction est un vrai prodige et la puissance de prophétiser, de susciter en quelque sorte l'événement est absolument égale à celle de ressusciter. Oui, la prophétie est un prodige, un miracle, un miracle aussi grand que celui de la résurrection d'un mort !

Or, Marie a été l'objet de ce prodige, de ce miracle, de cette merveille de la toute-puissance de Dieu !

Elle a été prophétisée, c'est-à-dire qu'elle a occupé d'une manière spéciale la pensée de Dieu ; c'est-à-dire que, de préférence à des millions et à des millions de créatures, Dieu a daigné parler d'elle !

Elle a été prophétisée, c'est-à-dire que longtemps avant son existence temporelle, dès l'origine du monde, elle a vécu d'une vie supérieure, d'une vie divine, non seulement en un seul point de l'univers, mais partout où les oracles la concernant ont été connus !

Elle a été prophétisée non pas d'une manière vague, nuageuse, obscure, mais d'une manière claire, précise, solennelle, authentique, par des hommes spécialement choisis pour ce ministère, par des hommes investis de la science de Dieu et qui ont consigné dans des livres sacrés les communications du Tout-Puissant !

Elle a été prophétisée non pas dans une seule circonstance de sa vie, mais dans tous ses ministères, dans toutes ses prérogatives, dans toutes ses excellences ; non par un seul prophète, mais par les personnages les plus nobles au ciel et sur la terre, par les patriarches, par les rois, par les voyants d'Israël, par les apôtres, sous l'inspiration directe du Seigneur ; non d'une seule manière, mais par des modes multiples, aussi expressifs les uns que les autres : par le langage, par les figures, c'est-à-dire par des personnes qui dans leur existence personnelle ont été destinées, sans que leur liberté en souffre, à représenter au vif quelques traits de sa vie, par les emblèmes religieux,

¹ Auguste Nicolas.

et jusque par les symboles physiques de la nature !

Elle a été prophétisée, c'est-à-dire qu'elle a une préexistence aussi ancienne que la création. Dès l'Eden elle est annoncée en même temps que le Rédempteur. Chaque siècle la salue et la bénit, et même, quand elle est sur la terre, la prophétie déclare ses destinées jusqu'au seuil de l'éternité, jusque dans les siècles des siècles. Comme Jésus et avec Jésus, elle était hier, elle est aujourd'hui et elle sera demain. Elle est l'objet des conseils éternels, et, selon le mot superbe de saint Bernard, elle est la grande affaire qui occupe la pensée du temps, *NEGOTIUM SECLULORUM* ! Quel insigne privilégié, quel honneur, quelle gloire !

Mais entrons un peu dans le détail, et signalons par ordre les prophéties, qui se rapportent à l'auguste Mère de Dieu. Nous verrons le Créateur et la créature inspirée par lui redire longtemps à l'avance, et avec une clarté de plus en plus intense, ses excellences ineffables.

II

I. C'est Dieu d'abord qui parle par lui-même. Le premier péché venait d'être commis dans le paradis terrestre. A la suggestion du démon, Eve avait mangé du fruit défendu et entraîné Adam dans sa désobéissance. Dieu reproche aux coupables leur faute et leur annonce le terrible châtiment qui les attend. Puis s'adressant au démon, caché sous la forme du serpent, il lui dit : « Je mettrai des inimitiés entre toi et LA FEMME, entre ta race et la sienne, elle t'écrasera la tête et tu essayeras de la mordre au talon¹. » Cette femme dont il est ici question, la foi nous l'enseigne, c'est la femme par excellence, c'est la très sainte Vierge Marie. Dans cet oracle sont annoncés d'une manière voilée, quoique très certaine, sa pureté sans tache, son virginal enfantement, sa maternité divine ; c'est elle qui, par l'Incarnation et les mystères qui en sont la conséquence, ruinera l'empire de Satan. Par Jésus et avec Jésus elle effacera le péché et fera régner la vertu.

Quelle joie pour les chrétiens de voir leur Reine manifestée, à la première heure du monde, dans son rôle magnifique ! Quel ravissant spectacle que cet embrassement de la justice et de la bonté de Dieu ! « C'est en effet, comme le dit si bien Bossuet expliquant cette prophétie², c'est un trait merveilleux de miséricorde, que la promesse de notre salut se trouve presque aussi ancienne que la sentence de notre mort, et qu'un même jour ait été témoin de la chute de nos premiers pères et du rétablissement de leur espérance. Nous voyons en la Genèse que Dieu, en nous condamnant à la servitude, nous promet en même temps le Libérateur ; en prononçant la malédiction contre nous, il prédit au serpent qui nous a trompés, que sa tête sera brisée, c'est-à-dire que son empire sera renversé

et que nous serons délivrés de sa tyrannie ; les menaces et les promesses se touchent, la lumière de la faveur nous paraît dans le feu même de la colère : afin que nous entendions que Dieu se fâche contre nous ainsi qu'un bon père, qui dans les sentiments les plus vifs d'une juste indignation, ne peut oublier ses miséricordes ni retenir les effets de sa tendresse. Bien plus, ô incomparable bonté ! Adam même qui nous a perdus, et Eve qui est la source de notre misère, nous sont représentés dans les saintes Lettres comme des images vivantes des mystères qui nous sanctifient : Jésus-Christ ne dédaigne pas de s'appeler le nouvel Adam ; Marie sa divine mère est la nouvelle Eve ; et par un secret ineffable nous voyons notre réparation figurée même dans les auteurs de notre ruine. »

II. 2500 ans se sont écoulés, Israël est errant dans le désert, en marche pour la Terre promise. Le Seigneur rompt le silence en faveur de sa créature privilégiée ; et pour rendre la prophétie plus saisissante, il la place sur les lèvres d'un païen, d'un ministre des faux dieux. Balaam le moabite est appelé pour maudire le peuple de Dieu, mais contre son gré il est contraint de bénir. Eclairé de la lumière de Dieu, il s'écrie tout saisi d'enthousiasme en face des mystères de l'avenir : « Je le verrai, non pas maintenant ; je le contemplerai, non pas de près. » Il parlait du Messie puis désignant sa Mère : « Une étoile, dit-il, se lèvera de Jacob, une tige sortira d'Israël³. »

Oh ! la gracieuse et poétique prophétie de la virginité, de la maternité divine de notre protectrice céleste, de l'auguste Marie, dont le nom signifie étoile de la mer ! Elle est si expressive que le Saint-Esprit a voulu la reproduire en la développant par l'organe du Fils d'Amos !² Elle est si belle que l'Eglise l'a insérée dans le suave office de la Circoncision : « La racine de Jessé a germé, l'étoile s'est levée de Jacob, la Vierge a enfanté le Sauveur, nous vous louons, ô Seigneur notre Dieu ! » Elle est si encourageante que les fidèles se font un bonheur de la redire chaque jour dans les litanies de Lorette, *Stella matutina, ora pro nobis* ! Elle est si touchante que les saints docteurs se plaisent à la commenter. Pour n'en citer que deux : « La très sainte Vierge, dit saint Bernard, est la glorieuse étoile de Jacob. Son adorable rayon éclaire l'univers ; sa lumineuse splendeur éclate dans le ciel et pénètre jusqu'au fond des enfers. Elle inonde la terre de ses clartés ; elle réchauffe les âmes plus que les corps, elle fait germer les vertus, et par ses feux elle consume les iniquités³. » « Marie, s'écrie saint Bonaventure, est une étoile très brillante : elle fait jaillir le Rayon éternel lorsqu'elle enfante le Fils de Dieu. Oui, cette étoile très lumineuse que ne lèse en rien son incomparable rayon vous prophétisait à la perfection, ô mère très pure toujours vierge ! Vous êtes la tige d'Israël, l'étoile de Jacob, le fleuve de la grâce, le sanctuaire immaculé de la divinité !

¹ Gen., III, 15.

² III^e sermon pour l'Annonciation (Lebarq, t. II, 1-2).

³ Num., XXIV, 17.

² Isai., XI, 1-10.

³ Rom. II super *Missus est*.

Vous êtes la mère dont le fils est la fleur, dont le fils est le rayon ; vous répandez le miel de la charité la plus exquise ! Salut donc, ô tige plus féconde que tous les arbres de la terre ! Salut, étoile plus resplendissante que tous les astres ! Vous êtes la protectrice de l'humanité, vous êtes la paix du monde¹. Ah ! bienheureux sommes-nous, si dans le pèlerinage de la vie nous marchons l'œil toujours fixé sur l'étoile immaculée de Jésus ! Bienheureux si comme les mages nous allons à Jésus, guidés par l'étoile, c'est-à-dire par Marie ! Bienheureux si dans le firmament de notre âme brille toujours l'étoile polaire ! Bienheureux si nous sommes constamment dévoués au service de la très sainte Vierge !

III. Descendons la suite des siècles. Mille ans avant Jésus-Christ, les oracles se multiplient en devenant plus précis. Ce sont les rois qui vont célébrer les gloires de la mère du grand Roi.

David, dans ses psaumes immortels, contemple sa Fille par excellence. Il lui redit les expressions de son affection et aussi de son respect. Il la félicite d'être l'objet des complaisances du Maître de l'univers ; il la salue comme la Reine du ciel, assise à la droite de l'Éternel, revêtue d'un manteau d'or orné de tous les reflets de l'arc-en-ciel ; c'est surtout elle qu'il a en vue quand il chante les gloires de Jérusalem, de Sion, de la Cité sainte bâtie au sommet des montagnes, car elle est le sanctuaire de Jésus ; c'est en sa faveur, comme étant la merveille de l'infinie puissance et de l'amour infini qu'il réclame, les louanges, les félicitations, les acclamations des anges et des hommes, de toutes les créatures qui sont au ciel et sur la terre. Comme Jésus, Marie peut dire que les psaumes parlent d'elle, et qu'ils sont remplis de sa gloire.

Après David, c'est Salomon qui prophétise les grandeurs de Marie, la Mère de Dieu et sa fille. Dans l'immortel chapitre huitième des Proverbes, où il est question de la sagesse incarnée, et que l'Eglise, avec autant de vérité que d'autorité, applique à la très sainte Vierge, il proclame le mystère éternel de sa prédestination : *Dominus possedit me in initio viarum suarum, antequam quidquam faceret a principio* ; la part immense qu'elle a eue dans la création du monde : *cum eo eram cuncta componens* ; sa coopération efficace dans l'économie de la providence et dans les drames de l'humanité : *Mecum est consilium...* *Per me reges regnant* ; sa bienfaisance aussi active qu'affectueuse à l'égard de ses vrais serviteurs : *Ego diligentes me diligo...* *Beati qui custodiunt vias meas...* *Qui me invenerit, inveniet vitam* !²

Dans le Cantique des cantiques, qui chante les relations de charité de Dieu avec l'Eglise et ses enfants et très particulièrement la très sainte Vierge, et dont l'Eglise ne se lasse pas de faire des applications à Marie, Salomon célèbre avec un enthousiasme incomparable la pureté, la sainteté, la beauté, la puissance de la Reine du Paradis, et

son irrésistible crédit auprès de Dieu. Elle y est appelée la fleur des champs, le lis de la vallée, un jardin fermé à toute bête méchante, une fontaine scellée que jamais le moindre souffle ne vient troubler. Elle dit d'elle-même qu'elle possède le cœur de son bien-aimé, que son cœur est tout à lui, que sa dilection est si sainte et si ardente que le sommeil lui-même n'en interrompt pas les actes. Elle est comparée à tout ce qu'il y a de plus suave, de plus pur, de plus éclatant, de plus lumineux dans la nature. Elle est gracieuse comme l'aurore, belle comme l'astre des nuits, distinguée comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille. Elle l'emporte sur tous les élus comme le soleil et la lune l'emportent sur les autres astres ; rien ne peut résister, pas même les puissances de l'enfer, à son action victorieuse. Et Dieu lui-même la félicitant s'écrie : « Vous êtes toute belle, et il n'y a pas de tache en vous. Vous avez la douceur, la simplicité de la colombe. Vous êtes plus immaculée que la neige du Liban. Vos lèvres distillent la douceur du miel. Venez, hâtez-vous ! Que votre voix résonne à mes oreilles ; que mes yeux contemplent votre visage ; car votre voix est délicieuse et votre visage est plein de charmes ! Comparée à toutes les filles de Sion, vous êtes comme un lis comparé aux épines. » *Tota pulchra es et macula non est in te* !

IV. Après les rois ce sont les prophètes proprement dits qui, sous une forme spéciale, annoncent aux siècles futurs les excellences de la virginale mère du Messie.

C'est Daniel qui nous la représente sous l'image d'une montagne très élevée, dont se détache une petite pierre qui, après avoir broyé les idoles, remplit l'univers³.

C'est Ezéchiel qui la chante comme la Porte orientale, par où est passé le Seigneur Dieu, et fermée à tout autre, prophétisant son inamissible virginité⁴.

C'est Jérémie qui exalte sa maternité divine en s'écriant : « Dieu a créé un prodige inouï : une femme (la femme par excellence, Marie) renfermera dans son sein un homme parfait », le Dieu-Homme, le Messie⁵.

C'est Isaïe, surtout, le prophète aux grandes paroles, l'Évangéliste de l'ancienne Alliance, tant ses oracles sont clairs et précis, particulièrement dans la prophétie dite de l'Emmanuel !⁶ Achaz, roi de Juda, est menacé par Razin, roi de Syrie, et par Phacée, roi d'Israël. Jérusalem et ses habitants tremblent et sont aux abois. Alors Dieu commande à Isaïe d'emmener avec lui son tout jeune fils et d'aller trouver Achaz pour le rassurer et lui recommander la confiance, en l'assurant que le royaume de Juda ne périra pas sous les coups de la coalition, et que les promesses de Dieu touchant le Messie demeureront fermes et stables. De plus il invite le roi à demander un signe, en preuve de

¹ Jér., xxx, 22.

² Ezéch., xlv, 1, 2, 3.

³ Jérém., xxxi, 22.

⁴ Is., vii, 10-16.

⁵ Specul. iii, de Laudibus B. M. V.

⁶ Prov., viii, 12-36.

la véracité de sa parole. L'impie Achaz refuse, sous prétexte de ne pas tenter Dieu. Alors Isaïe, justement indigné, lui dit : « Eh bien, Dieu lui-même vous donnera un signe : Voilà que la VIERGE concevra et enfantera un fils et il sera appelé Emmanuel, » c'est-à-dire « Dieu avec nous. » Et pour que le roi ne puisse révoquer en doute ce miracle inouï et la vérité de cette prophétie lointaine, il lui fait une prophétie dont l'accomplissement sera tout prochain : « Avant, lui dit-il, que mon jeune fils ait atteint l'âge de raison, ces deux rois que vous redoutez seront dans une complète déroute. » Prophétie sublime ; prophétie incomparable, annonçant en termes indiscutables que Marie sera mère du Messie sans cesser d'être Vierge, par un des prodiges les plus extraordinaires de la puissance de Dieu ; prophétie dont les termes furent reproduits exactement au jour de son accomplissement, quand l'archange Gabriel dit à la très sainte Vierge : « Ne craignez pas, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voilà que vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils, et vous l'appellerez Jésus. Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut. Le Saint-Esprit, pour l'accomplissement de ce mystère, surviendra en vous et vous couvrira de son ombre. C'est pour cela que le Saint qui naîtra de vous sera appelé Fils de Dieu. »

V. Il nous est impossible de clore la série des prophéties de l'Ancien Testament sans mentionner le merveilleux chapitre xxiv^e de l'Ecclésiastique, où Jésus, fils de Sirach (et dans sa personne ce sont les Sages qui prophétisaient sur Marie après les Voyants d'Israël), fait l'éloge de la sagesse incarnée et par voie de conséquence de Marie immaculée, si étroitement liée au Verbe fait chair, à raison du mystère de sa prédestination. L'Eglise fait de ce chapitre un très fréquent usage dans la liturgie de la sainte Vierge, pour exprimer sa mystérieuse préexistence, sa perfection sans égale, son universel empire, sa dignité de mère de Dieu, de Reine de l'Eglise, et de protectrice des chrétiens¹. C'est là qu'on lit les paroles suivantes qui sont bien avant dans l'esprit et surtout dans le cœur des fidèles enfants de Marie : « Je suis sortie de la bouche du Très-Haut et je suis née avant toute créature... Dans toutes les nations j'ai eu la primauté... mais j'établirai surtout ma demeure dans l'héritage du Seigneur... J'ai été créée dès le commencement et je ne cesserai point d'être jusqu'à la fin des siècles... Je suis grande comme le cèdre, belle comme l'olivier et la rose de Jéricho, parfumée comme le baume et la myrrhe la plus exquise... Je suis la mère de la dilection, de la foi et de la sainte espérance. En moi réside tout espoir de vie et de vertu. Venez à moi, vous tous

qui m'avez désiré et vous serez rassasiés de mes fruits... Celui qui m'écoute ne sera point confondu. Ceux qui me glorifient auront la vie éternelle¹. »

VI. Après son existence mortelle Marie doit se survivre à elle-même sur la terre. Or, pour lui faire honneur, Dieu a voulu que ses destinées dans cette vie nouvelle fussent manifestées par la prophétie. Et c'est elle-même qui sera son prophète. Inspirée par le Saint-Esprit, malgré son humilité elle s'écrie dans son divin *Magnificat* : « Voilà que toutes les générations me proclameront bienheureuse, parce que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses². » Voilà 1800 ans que cette prophétie se réalise et elle recevra son accomplissement jusqu'à la fin des siècles. Marie est glorifiée sans relâche dans tous ses mystères, par la louange et par la prière ; par le culte privé et par le culte public ; tous les ans, tous les mois, toutes les semaines, tous les jours, à chaque moment de la durée, pour ainsi dire ; dans les églises et au foyer domestique, sur terre et sur mer ; chez tous les peuples ; par les savants et par les ignorants, par les enfants et par les vieillards, par les vierges timides et par les hommes de guerre. *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes !*

VII. De plus la très sainte Vierge vit et règne dans les cieux. Qui nous la fera connaître au séjour du bonheur ? Encore la prophétie. Dans son exil de Pathmos, les cieux s'ouvrent aux yeux de l'apôtre saint Jean. La divine Marie s'offre à ses regards ; il la voit dans sa souveraine dignité et dans l'accomplissement de son office de mère des chrétiens, lequel doit durer jusqu'à la fin des siècles ; il la contemple dans sa gloire incomparable et dans ses mystiques douleurs, ne cessant d'enfanter à la vie surnaturelle les chrétiens, frères de Jésus ; et il s'écrie : « Et voilà qu'un grand signe apparut dans le ciel ; une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds et sur sa tête une couronne de douze étoiles, et elle poussait des cris pour donner le jour au fruit qu'elle portait dans son sein !³ » Cette prédiction mémorable fait écho à la parole de Jésus en croix, investissant sa mère de la sublime fonction de mère du genre humain, et lui disant en désignant saint Jean qui représentait tous les hommes : « Femme, voilà votre fils ! »

Oh ! que le bon Dieu a fait de grandes choses pour la très sainte Vierge ! Qu'elle nous paraît grande et privilégiée dans la gloire de la prophétie ! Qu'on ne dise pas que les Ecritures sont muettes à son sujet ! Il est parlé d'elle en tête et à la fin du livre sacré : son auguste figure rayonne aux premières pages de la Genèse et dans le livre de l'Apocalypse ; sa gloire éclate dans toutes les Ecritures tantôt indirectement quand il est question de son divin Fils auquel elle est indissolublement unie, tantôt directement quand les auteurs sacrés parlent expressément d'elle.

¹ Ipsissima verba quibus divinæ Scripturæ de increata sapientia loquuntur ejusque sempiternas origines representant, consuevit (Ecclesia) tum in ecclesiasticis officiis tum in sacrosancta liturgia adhibere et ad illius virginis primordia transferre, quæ uno eodemque decreto cum divinæ sapientiæ incarnatione fuerant præstituta. (Bulla *Ineffabilis*).

¹ Eccl., xxiv, 5-31.

² Luc, i, 48-49.

³ Apoc., xii, 1, 2.

En face de ce spectacle incomparable des grandeurs de Marie, concevons dans nos âmes les sentiments que Dieu et Marie veulent y voir.

Sentiment de noble fierté. Celle qu'il a plu au Seigneur d'honorer si magnifiquement est notre mère, et les enfants sont fiers de la gloire de leur mère !

Sentiment de sécurité. Quoiqu'il arrive, ne nous troublons pas ; du haut du ciel Marie veille sur nous et prend nos intérêts entre ses mains, très activement et très efficacement.

Sentiment de fidélité. Dévouons-lui notre mémoire, notre esprit, notre cœur, notre corps, nos lèvres, selon que nous y exhortent les prophètes. Etudions-la dans ses grandeurs, ses vertus et son crédit ; ayons constamment les regards fixés sur elle comme sur l'étoile de salut qui doit nous conduire au port, *Orta est stella ex Jacob !* Louons-la comme le chef-d'œuvre de Dieu après Notre-Seigneur Jésus-Christ, *tota pulchra es... adstitit regina a dextris tuis !* Imitons-la, surtout dans sa haine du démon, *inimicitias ponam inter semen tuum et semen illius*, et dans son angélique pureté, *sicut lilium !* Prions-la et elle entendra notre voix et comblera tous nos vœux, *in me gratia omnis vice et virtutis !* Aimons-la de toute l'ardeur de notre âme, et elle nous aimera, *ego diligentes me diligo* ; imitons-la, et certainement elle nous obtiendra le paradis, car elle est la porte du ciel, elle nous donnera l'EMMANUEL !...

LA PÉNITENCE

IV

Nous abuserions de la miséricorde du Seigneur si nous différions de jour en jour notre pénitence

I. — NOUS PROVOQUONS LA COLÈRE DU SEIGNEUR EN DIFFÉRANT NOTRE PÉNITENCE

Il est de notre devoir d'embrasser la pénitence sans retard. Si Dieu ne nous a point frappés sitôt après notre péché, c'est en vue de notre conversion : « Je ne veux pas, nous dit-il, la mort de celui qui meurt. Revenez et vivez. » (Ez., xviii, 32). Ne serait-ce donc pas abuser de sa miséricorde que d'employer à l'offenser les jours qu'il nous donne, au lieu de les passer dans la pénitence ? C'est ce que saint Paul avait compris, et il écrivait aux Corinthiens : « Nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu. Car il dit : Je vous ai exaucés au temps favorable, et je vous ai aidés au jour du salut. Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut. » (II Cor. vi, 1-2). Ah ! combien nous avons besoin, à notre tour, d'entendre cette exhortation ! Nous oublions trop souvent que nous sommes méprisés de Dieu dans la mesure où nous méprisons ses préceptes : « Malheur à toi qui méprises ! Est-ce

que toi-même tu ne seras pas méprisé ? » (Is., xxxiii, 1). C'est pourquoi hâtons-nous de rejeter les œuvres de ténèbres : « Ne dites pas : La miséricorde du Seigneur est grande ; il aura pitié de la multitude de mes péchés. Car son indignation est aussi prompte que sa miséricorde, et il regarde les pécheurs dans sa colère. Ne différez point de vous convertir au Seigneur, et ne remettez point de jour en jour : car sa colère éclatera tout d'un coup, et il vous perdra au jour de sa vengeance. » (Eccli., v, 6-9). Quelle joie pouvez-vous éprouver de vivre loin de Dieu et de Jésus-Christ, loin de l'Eglise et de vos frères, loin du devoir et de la vertu ? Comment la pensée d'être méprisé de votre Dieu ne pèse-t-elle pas d'un poids accablant sur votre âme ? « Les pécheurs disent : La paix, la paix ! et il n'y a point de paix. » (Jér., vi, 14). Tombez donc à genoux et demandez à Jésus-Christ la grâce d'aller le rejoindre sur le chemin de la pénitence où il vous attend depuis bien des jours, et là il vous dira : « Suivez-moi, et laissez les morts ensevelir leurs morts. » (Matth., viii, 22).

Exposition

Si Dieu ne nous a point frappés sitôt après notre péché, c'est en vue de notre pénitence. Toute la vie des pécheurs devrait s'écouler dans de continuelles actions de grâces, car si Dieu leur donne encore des jours, c'est en même temps pour leur fournir les moyens de passer des ténèbres à la lumière. Le prophète le reconnaissait, disant : « Si nous n'avons pas été consumés, c'est l'effet des miséricordes du Seigneur ; c'est parce que ses bontés ne nous ont pas fait défaut. » (Lam., ii, 22). Cette vérité, Judith la proclamait à son tour : « Dieu, disait-elle, ne menace point comme un homme, et il ne s'enflamme point de colère comme les enfants des hommes. C'est pourquoi humilions nos âmes devant lui, en le servant, établis dans un esprit d'abaissement, lui disant avec larmes de nous faire miséricorde. » (Judith, viii, 15-17). Ne nous faisons point illusion à ce sujet : Dieu nous conserve la vie à l'unique fin de nous ramener à lui. Le prophète nous l'explique fort bien : « Le Seigneur, dit-il, a ouvert aux pénitents la voie de la justice, il a affermi les défaillants et leur a destiné la vérité en partage. Convertissez-vous donc au Seigneur, et quittez vos péchés. » Et voici quels seront vos devoirs : « Priez en présence du Seigneur, et diminuez de plus en plus les pierres d'achoppement. Retournez au Seigneur ; détournez-vous de l'injustice, et ayez en horreur ce que Dieu déteste. » Voilà le mal que nous devons éviter, et voici le bien que nous devons faire : « Connaissez la justice et les jugements de Dieu, demeurez ferme dans l'état où il vous a mis et dans vos prières au Très-Haut. Allez prendre part au siècle saint avec ceux qui vivent et rendent gloire à Dieu. Ne persistez donc pas dans l'erreur des impies, et louez Dieu. » (Ez., xvii, 20-26).

Voici maintenant un temps favorable, voici maintenant un jour de salut. Nous y sommes,

dans ce temps favorable. Nous devons donc à l'exemple de Jésus-Christ accomplir les œuvres de notre vocation pendant qu'il est jour ; la nuit vient où personne ne peut agir. (Jean, ix, 4). Et tous nous entendons la parole que le Seigneur a dite par son prophète : « Voici ce que dit le Seigneur, le Rédempteur et le saint d'Israël à une âme méprisée, à l'esclave de ceux qui le dominant : En un temps favorable, je vous ai exaucé, je vous ai assisté au jour du salut, et je vous ai conservé. » (Is., XLIX, 7-8). Aussi nous avons besoin de nous appliquer à nous-mêmes ce que saint Paul écrivait aux Hébreux sur le délai de leur conversion : « Exhortez-vous chaque jour les uns les autres, pendant ce temps que l'Écriture appelle Aujourd'hui, de peur que quelqu'un de vous, séduit par le péché, ne tombe dans l'endurcissement. » (Hébr., III, 13). Quel serait notre malheur, si nous ne voyions pas que « le temps passe, et que l'heure est déjà venue de sortir de notre sommeil, puisque nous sommes plus proches de notre salut que lorsque nous avons commencé à croire. La nuit est déjà fort avancée ; et le jour approche. Quittons donc les œuvres de ténèbres et revêtons-nous des armes de la lumière. Comme durant le jour, marchons avec bienséance et honnêteté. » (Rom., XIII, 11-13). Pourquoi tarder davantage ? Dieu est là à la porte attendant la moindre expression de notre repentir pour nous visiter et nous combler de ses grâces. Ah ! si nous lui ouvrons, il viendra ; et ce seront pour nous des heures d'amour et de bonheur, car il a dit à l'âme pénitente : « Voici que j'ai passé près de vous, et je vous ai considérée : j'ai vu que le temps où vous étiez était le temps d'être aimée. Alors j'ai étendu sur vous mon vêtement, et j'ai couvert votre ignominie, je vous ai juré de vous protéger, j'ai fait alliance avec vous, et vous êtes à moi. » (Ez., xvi, 8). Et quand l'Eglise aura vu notre pénitence, elle viendra nous dire : « Vous étiez autrefois ténèbres, mais vous êtes devenus lumière en Jésus-Christ. Marchez comme des enfants de la lumière. » (Eph., v, 8).

L'indignation du Seigneur est prompte aussi bien que sa miséricorde. Ah ! souvenons-nous des manifestations de sa miséricorde à l'égard de certains pécheurs pénitents. Voici Marie-Madeleine. Elle vient à peine de finir d'arroser de ses larmes les pieds du Sauveur et de les essuyer avec ses cheveux, qu'elle entend cette parole qui la console et la relève de ses abaissements : « Vos péchés vous sont remis. » (Luc, vii, 38-48). Regardez le publicain : il est entré dans le temple, c'est un pécheur, et voici qu'il en sort pleinement justifié, sa prière s'étant terminée : « O Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur ! » (Luc, xviii, 13). Et que pensez-vous du bon larron ? Il a dit sa prière sur la croix : « Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume. » Au même instant la miséricorde fait de cette sombre nuit un jour radieux : « Jésus lui dit : Aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis. » (Luc, xxiii, 42-43). Mais

voyez d'autre part combien la colère du Seigneur est prompte à punir les pécheurs. Lucifer a péché dans le ciel, et Jésus-Christ nous a dit : « Je voyais Satan tombant du ciel, comme la foudre. » (Luc, x, 18). Voici Caïn qui s'est levé contre son frère Abel, et dès qu'il eut consommé son crime, le Seigneur fit entendre sa voix, lui disant : « Tu seras maudit sur la terre. » (Gen., iv, 14). Et Saül ! C'était le premier roi d'Israël ; il n'accomplissait pas par ses œuvres la parole du Seigneur, et Samuel vint lui dire : « Parce que vous avez rejeté la parole du Seigneur, le Seigneur vous a rejeté. » (I Rois, xv, 10-35). Pécheurs, vous êtes en présence des manifestations de la miséricorde et des châtiments de la justice : Dieu vous donnera ce que vous aurez choisi. Ah ! si vous tardez trop longtemps de choisir la pénitence, craignez qu'un jour nous disions de vous : « O Dieu, vous les avez renversés dans le temps même où ils s'élevaient. » (Ps., LXXII, 18). Pour nous, appelant les manifestations de la miséricorde, disons à Jésus-Christ : Nous voici devant vous, contrits et humiliés ; accordez-nous la grâce de vous suivre sur le chemin de la pénitence.

II. — NOUS NOUS EXPOSONS AU DANGER DE N'AVOIR PAS LE TEMPS DE FAIRE PÉNITENCE, SI NOUS LA DIFFÉRONS DE JOUR EN JOUR.

L'expérience nous apprend à quel danger s'exposent les pécheurs en différant leur pénitence. Combien de nos frères qui s'étaient promis de revenir à Dieu, n'ont pu réaliser leur dessein ! Qu'est-ce que notre vie ? Tout homme sur la terre et tout ce qui est dans l'homme n'est que vanité. Nous passons comme une image qui disparaît, comme une ombre qui s'évanouit (Ps., xxxviii, 6-7) ; et nous l'oublions, malgré les cruelles leçons qui nous sont données, car en nous et autour de nous tout nous parle de la mort. Souvenons-nous de ceux qui ont vécu de notre vie et qui sont partis. Un jour la mort s'est présentée devant eux comme un voleur impitoyable, sans leur donner le temps de se reconnaître ni d'appeler au secours. Ils nous ont quittés, en nous laissant peut-être dans une cruelle incertitude au sujet de leur destinée éternelle. D'autre part, pouvons-nous ignorer que le Juge est là se tenant à la porte ? (Jacq., v, 9). Quand nous appellera-t-il à son tribunal ? Nous n'en savons rien et nous ne pouvons rien savoir. Ne serait-il donc pas sage et prudent de travailler à nous préparer un jugement favorable pour le jour où Jésus-Christ viendra nous dire : « Rendez-moi compte de votre gestion, car désormais vous ne pourrez plus administrer mon bien » ? (Luc, xvi, 2). O mon Dieu, enseignez-nous à nous garder des surprises de votre jugement. Et toutes les voix du ciel et de la terre nous disent avec saint Jean : « Si nous confessons nos péchés, le Seigneur est fidèle et juste pour nous remettre nos péchés, et pour nous purifier de toute iniquité. » (I Jean, I, 9).

Exposition

Qu'est-ce que notre vie? Combien elle est de courte durée! Job disait à Dieu : « Pourquoi m'avez-vous retiré du sein de ma mère? J'aurais été comme n'ayant pas été, et j'aurais passé du sein de ma mère dans le tombeau. Est-ce que le peu de jours qui me restent à vivre, ne finiront pas bientôt? » (Job, x, 18-20). Il s'était déjà répondu lui-même, disant : « Mes jours ont été tranchés plus vite que le fil de la toile n'est coupé par le tisserand; ils se sont écoulés sans espérance. » (Ib., vii, 6). — Combien notre vie est incertaine! Elle a la destinée de la fleur des champs : « Le jour de l'homme passe comme l'herbe : comme une fleur des champs, ainsi il fleurit. Un souffle passera sur elle, et elle ne subsistera pas : nul ne connaîtra plus son lieu. » (Ps., cii, 15). — Combien elle est vite oubliée! « L'homme est comme un oiseau qui traverse l'air sans qu'on puisse distinguer sa route; on n'entend que le bruit de ses ailes qui frappent l'air avec effort pour le diviser; et après avoir achevé son vol, on ne trouve pas une trace de son passage. » (Sages., v, 11). — Mais notre vie, si longue et si certaine fût-elle, que serait-elle en comparaison de l'éternité? « La vie de l'homme, même la plus longue, a dit le Sage, n'est que de cent ans au plus. Et ce peu d'années n'est considéré en comparaison de l'éternité que comme une goutte d'eau de la mer ou comme un grain de sable. » (Eccli., xviii, 8). Et que serait-elle au regard de Dieu? Écoutez le Psalmiste, disant : « Seigneur, mille ans devant vous sont comme le jour d'hier qui est passé, et comme la veille de la nuit, et les années des hommes sont devant vous comme un néant. C'est pourquoi tous nos jours se sont évanouis; nous, nous sommes consumés nous-mêmes par un effet de votre colère, et nos années se passent en de vaines inquiétudes, comme celles de l'araignée. » (Ps., lxxxix, 3-5, 9). Ah! s'il en est ainsi de la vie de tous les hommes, qu'est-elle donc pour les pécheurs? Et le Sage nous répond : « L'espérance de l'impie est comme la laine qui est emportée par le vent, comme l'écume légère qui est dispersée par la tempête, comme la fumée qui est dissipée par le vent, et comme le souvenir d'un hôte qui passe et ne s'arrête qu'un jour. » (Sages., v, 15). Et c'est sur cette ombre vaine, sur ce sable mouvant, sur ce travail de l'araignée, ô pécheurs, que vous fondez votre espérance pour avoir le temps de vous convertir! Quelle folie!

La mort se présente devant nous comme un voleur impitoyable. Quelle incertitude pèse sur nos âmes touchant le jour et l'heure où il nous faudra quitter ce monde! David qui désirait voir la fin de ses épreuves, aurait voulu en être instruit. En pensant à ces choses son cœur s'était échauffé, et durant sa méditation un feu s'y embrasa, et il dit : « Seigneur, faites-moi connaître ma fin, et quel est le nombre de mes jours, afin que je sache ce qui me manque; car vous avez

soumis mes jours à une mesure bornée. » (Ps., xxxviii, 4-6). Et nous aussi, nous voudrions déchirer ce voile qui nous cache l'avenir, savoir quel est le demain qui nous est réservé. La vie nous sera-t-elle conservée où bien la mort viendra-t-elle nous frapper? « L'homme ignore quelle sera sa fin, mais comme les poissons sont pris à l'hameçon, et comme les oiseaux sont pris au filet, ainsi les hommes sont saisis au temps du malheur, lorsque tout d'un coup il fond sur eux. » (Eccl., ix, 12). C'est pourquoi souvenons-nous de cet homme dont parle Jésus-Christ, disant : « Un homme avait un champ qui rapportait beaucoup de fruits, et il se disait à lui-même : Mon âme, tu as beaucoup de biens amassés pour plusieurs années; repose-toi, mange, bois, fais bonne chère. Mais Dieu lui dit : Insensé, cette nuit même on te redemandera ton âme; et ce que tu as amassé, à qui sera-t-il? » (Luc, xii, 16-20). Il y en a d'autres, et ils sont nombreux, qui disent : « Nous irons aujourd'hui ou demain dans cette ville; nous y demeurerons un an, nous y trafiquerons, et nous gagnerons beaucoup. » Et l'Apôtre leur répond : « Vous ne savez pas même ce qui arrivera demain. » (Jacq., iv, 13-14). Pour nous, suivons le conseil du Sage qui nous dit : « Ne vous affermisiez pas davantage dans vos actions criminelles, et ne devenez pas insensé, de peur que vous ne mouriez avant votre temps. » (Eccl., vii, 18).

D'autre part nous ne savons pas le jour et l'heure où le Fils de l'homme viendra. Les surprises de la mort sont terribles, parce que nous ne pourrions plus faire pénitence; mais les suites en sont encore plus terribles : « Il est arrêté que les hommes meurent une fois, et qu'ensuite ils soient jugés. » (Hébr., ix, 27). Et nous savons par saint Paul que ce jugement de Dieu est une attente épouvantable pour les pécheurs. (Hébr., x, 27). En effet quelle attente pleine d'angoisses! Si Dieu les appelait en ce moment à son tribunal, ce serait une condamnation; car le Souverain Juge leur dirait : « Je ne sais d'où vous êtes. Retirez-vous de moi, vous tous ouvriers d'iniquité. » (Luc, xiii, 27). Voilà l'avenir qui est réservé aux pécheurs. Qui donc oserait prétendre que différer sa pénitence n'est pas s'exposer au danger de n'avoir pas le temps de la faire? C'est de ce danger dont saint Paul parlait aux Thessaloniens, en leur écrivant : « Vous savez que le jour du Seigneur viendra comme un voleur durant la nuit. Car lorsqu'ils diront : Paix et sécurité, ils se trouveront surpris tout d'un coup par une ruine imprévue, et ils n'échapperont pas. » (I Thess., v, 2-3). Mais souvenons-nous donc de Jésus-Christ disant à ses apôtres : « Si le père de famille savait à quelle heure le voleur doit venir, il veillerait assurément et ne laisserait pas percer sa maison. Vous aussi, tenez-vous prêts, car le Fils de l'homme doit venir à une heure que vous ne connaissez point. » (Matth., xxiv, 43-44). Et ce que Jésus-Christ nous dit ici d'une manière générale pour le genre humain à la fin du monde,

est vrai et se réalise maintenant pour chacun de nous ; car il a parlé non seulement pour ceux qui étaient présents, mais aussi pour tous ceux qui sont venus avant nous et qui viendront après nous. Il faut donc que nous soyons toujours prêts, et vous savez comment des pécheurs peuvent être prêts : c'est en faisant pénitence, car le Maître nous a dit : « Si vous ne faites pas pénitence, vous périrez tous. » (Luc, xiii, 3).

III. — NOUS NOUS RENDONS L'ACCOMPLISSEMENT DE LA PÉNITENCE, SINON IMPOSSIBLE, DU MOINS TRÈS DIFFICILE, EN LA DIFFÉRANT DE JOUR EN JOUR.

La conversion d'une âme est tout à la fois le fruit de la grâce de Dieu et de la volonté de l'homme qui correspond à cette grâce que Dieu lui accorde en vue des mérites de Jésus-Christ. Or croyez-vous que cette grâce, si souvent présentée aux pécheurs, et toujours refusée, leur sera accordée si facilement et avec tant d'abondance ? Nous ne savons pas même si Dieu voudra les exaucer. Voici ce qu'il a dit à son peuple : « Je me tiendrai en paix, et je ne m'irriterai pas, parce que vous ne vous êtes pas souvenus des jours de votre jeunesse, et que vous m'avez provoqué, au courroux. » (Ez., xvi, 42-43). C'est Dieu qui s'éloigne des âmes. Jésus-Christ avait parlé de même aux Juifs : « Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas. » (Jean, vii, 34). Quand il était au milieu d'eux, ils ne voulurent point le recevoir, mais dans les jours de la ruine de Jérusalem, ils le cherchèrent, et ce fut en vain. D'autre part n'est-il pas vrai qu'aux premiers péchés dont on ne fait pas pénitence, d'autres péchés viennent s'ajouter ? Les pécheurs une fois blessés résistent moins, sont liés davantage, et davantage encore dominés par le démon ; en sorte qu'ils se trouvent dans cette épouvantable situation de ne pouvoir ni fuir, ni vaincre certaines tentations. Quelle terrible punition ! Dieu nous l'a dit : « Je les ai abandonnés aux désirs de leurs cœurs ; ils iront dans les voies de leurs inventions. » (Ps., lxxx, 41). Les pécheurs ainsi livrés à eux-mêmes ne s'arrêtent plus, et la mauvaise habitude étant formée, ils ajoutent péchés sur péchés, brûlent des feux de leurs passions, et finissent par combler la mesure de leurs iniquités, à moins que Dieu, et c'est notre espérance, ne frappe un grand coup pour les faire sortir de leur sommeil. Et cette grâce extraordinaire sera le fruit non d'une seule prière, mais de prières sans cesse renouvelées, tant de la part des pécheurs que des âmes chrétiennes qui s'intéressent au salut de tous les enfants de Dieu devenus par leur faute des enfants de colère.

Exposition

La conversion est le fruit de la grâce de Dieu et de la volonté de l'homme qui correspond à cette grâce. C'est l'enseignement de l'Eglise à l'encontre des protestants. Il n'y a pas de conversion sans le don de Dieu, sans un secours

surnaturel qui nous rappelle au bien et nous donne la force de le faire. Mais l'homme, et c'est ici que nous différons des novateurs, n'est pas purement passif dans ce changement, car il coopère à la grâce qui l'appelle, le conduit et le fortifie. Voici ce que Jésus-Christ disait : « Nul ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire. » (Jean, vi, 44). Il ne s'agit point ici de violences, mais de douces invitations divines nous attirant vers Jésus-Christ notre médiateur pour être lavés et purifiés dans son sang, selon cette parole de saint Paul : « Maintenant justifiés par son sang, nous serons, à plus forte raison, délivrés par lui de la colère. » (Rom., v, 9). Il en est tellement ainsi que si nul ne peut aller à Jésus-Christ sans une grâce de Dieu le Père, nul de même ne peut aller à Dieu le Père sans la médiation de Jésus-Christ, qui a dit : « Personne ne vient au Père si ce n'est par moi. » (Jean, xiv, 6). Voilà le mystère d'amour qui s'accomplit dans la conversion d'une âme. Dieu le Père commence pour ainsi dire à nous donner la grâce de la pénitence afin que nous allions à Jésus-Christ ; Il nous remet entre les mains de son Fils, et lorsque nous, correspondons à cette première grâce, Jésus-Christ, à son tour, nous fait aller à Dieu le Père, en nous rendant participants de ses mérites et en nous délivrant de nos péchés. C'est pourquoi « nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain cette grâce de Dieu » qui est le principe de notre conversion. (II Cor., vi, 4).

Les pécheurs blessés et refusant de faire pénitence, ne s'arrêtent plus, et la mauvaise habitude étant formée, ils descendent au plus profond de l'abîme. Combien sont difficiles à vaincre les obstacles qui s'opposent à la conversion des pécheurs ! Voici d'abord les nouveaux péchés qui s'ajoutent aux anciens. Les pécheurs que la miséricorde a épargnés jusqu'à cette heure ne peuvent comprendre qu'ils sont sous les coups de la colère, car ils disent : « J'ai péché, et que m'est-il arrivé de fâcheux ? » (Eccli., v, 4). Et les voilà continuant leur vie d'iniquité, au lieu de se repentir. Quels fruits de justice pourraient-ils produire ? Ce sont des arbres mauvais. Or Jésus-Christ a dit : « Tout arbre mauvais produit de mauvais fruits. » (Matth., vii, 17). Aussi cette situation devient toujours plus grave ; car il y a dans ces révoltes continuelles envers Dieu, une malice spéciale, un mépris horrible et une obstination dans le mal qui sont entièrement opposés à tout sentiment de pénitence. C'est en vain que Jésus-Christ leur offre la grâce du salut : comme Jérusalem, ils ne connaissent pas le jour de la visite du Seigneur qui leur est encore donné (Luc, xix, 42) ; car l'aveuglement de leur esprit et l'endurcissement de leur cœur les rendent insensibles aux manifestations de la miséricorde : « Lorsque le méchant est venu au plus profond de l'abîme de ses péchés, il méprise tout. » (Prov., xviii, 3). Dieu peut-il présenter ses grâces à des pécheurs qui se laissent emporter par leurs désirs déréglés, qui sont sans cesse occupés des biens de ce monde, et qui ne

veulent point d'autre bonheur que celui qui vient des créatures ? Et les nouveaux péchés finissent par constituer ce qu'on appelle de mauvaises habitudes. Alors les âmes pécheresses reçoivent une impulsion qui ne vient pas d'elles-mêmes, elles subissent une puissante influence dans leurs actions, et sont entraînées dans une direction qu'elles n'ont pas choisie, et qui souvent même leur déplaît. Car l'habitude qui est une seconde nature, arrive à exercer sur notre âme une action à laquelle il est presque impossible de résister ; et s'il en est ainsi de toute habitude, quelle sera l'influence d'une mauvaise habitude s'exerçant sur une âme déjà souillée par le péché ? Dieu nous le dit en parlant à Jérusalem : « Si un Ethiopien peut changer sa peau ou un léopard la variété de ses couleurs, vous pourrez aussi faire le bien, vous qui n'avez appris qu'à faire le mal. » (Jér., xiii, 23).

Il n'y a donc qu'une grâce extraordinaire qui puisse faire sortir les pécheurs de leur sommeil. C'est cette grâce que nous appelons de tous nos vœux pour la conversion des pécheurs. Parfois ne vous a-t-il pas semblé, lorsque vous avez prié pour vos frères, que Jésus-Christ vous en a parlé comme il avait parlé de la mort de Lazare à ses disciples ? Il leur avait dit : « Lazare notre ami dort, mais je vais le tirer de son sommeil. » (Jean, xi, 14). Et vous avez continué de vous entretenir avec Jésus-Christ, lui adressant vos prières sans cesse renouvelées. Puis un jour Jésus-Christ est allé vers les morts spirituels, et leur a dit : « Venez dehors. » (Ib., 43). Et les voilà devant vous : ils reviennent à la vie des enfants de Dieu, reprennent leur place au sein de la famille chrétienne, et marchent résolument dans les voies de la pénitence. Pécheurs, voyez les Marthes et les Madeleines venant au pied de l'autel répandre leurs larmes et leurs prières en présence du Dieu de l'Eucharistie. Hier elles sont venues, elles reviennent encore aujourd'hui, pour vous qui ne voulez pas vous repentir. Ah ! secondez leurs efforts par votre bonne volonté, et Jésus-Christ vous dira de sortir du tombeau de vos péchés. Mais passons de la figure de la conversion des pécheurs à un exemple admirable de conversion. Qui fut plus pécheur que saint Paul ? Encore tout jeune homme, il avait assisté au martyre de saint Etienne. A son tour, il voulut être persécuteur des fidèles, et le voilà ne respirant que menaces et meurtres : il demande au prince des prêtres des lettres qui l'autorisent à aller à Damas pour y poursuivre les disciples. Or, voici qu'étant en chemin une lumière brille tout à coup autour de lui. Et, tombant à terre, il entendit une voix qui lui dit : Saul, Saul, pourquoi me percutes-tu ? Et Saul dit : Qui êtes-vous ? Et le Seigneur répondit : Je suis Jésus que tu persécutes : il t'est dur de regimber contre l'aiguillon. Et Saul tout tremblant lui dit : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? (Act. vii, 57 ; ix, 1-6). Combien de fois Paul avait dû résister à la grâce, Dieu le sait. Car il a fallu que Jésus-Christ intervint d'une manière sensible pour vaincre toute résistance et

faire de ce loup ravisseur un vase d'élection, l'apôtre des Gentils. Ah ! cette grâce extraordinaire, d'où venait-elle ? C'était un don de Dieu certainement, car ceux qu'il prédestine, il les appelle, et ceux qu'il appelle, il les justifie aussi (Rom., viii, 30) ; mais les prières de saint Etienne mourant et de l'Eglise affligée n'y étaient point étrangères. Eh bien ! sachez-le, pécheurs, il y aura toujours des âmes chrétiennes que vos scandales attristent ou des victimes qui souffrent de vos persécutions, et toutes ces âmes ne cessent d'intercéder pour vous. Il y aura toujours des disciples de Jésus-Christ qui pleurent sur vos égarements, et nous tous, prêtres et fidèles, nous n'avons point d'autre désir que de vous obtenir une grâce qui vous donne la force de faire pénitence. Voilà notre ambition, et nul ne l'arrachera de notre cœur, car cette ambition nous la puisons dans le cœur même de Jésus qui a dit : « Le Fils de l'homme est venu sauver ce qui avait péri. » (Matth., xviii, 14).

Conclusion. Quant à nous, souvenons-nous de cette parole de nos saints Livres : « Ne soyez pas sans crainte sur un péché pardonné, et n'ajoutez pas péché sur péché. » (Eccli., v, 5). Puisse la pensée de nos misères et de nos ingratitude nous tenir toujours dans un état d'humilité, et nous porter à veiller sans cesse ! Voici saint Paul qui a toujours fait pénitence dans la crainte qu'après avoir prêché aux autres, il fût réprouvé. (I Cor., ix, 27). Nous aussi, craignons qu'après avoir pleuré sur les fautes de nos frères et prié pour leur conversion, nous n'arrivions qu'à avoir une pénitence tiède et languissante, que Dieu ne saurait récompenser à son tribunal. C'est pourquoi ne laissons échapper aucune occasion de faire pénitence tant par nos prières que par nos actions : « O Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur ! » (Luc, xviii, 13),

ALLOCUTION POUR LA BÉNÉDICTION D'UNE FONTAINE

Mes très chers frères,

Avant même les jours de la création, alors que la terre était encore stérile, confuse et sans forme, l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux : *Terra erat inanis et vacua... et Spiritus Dei ferebatur super aquas.* (Gen. i, 2). Il y avait donc, dans les premiers temps du monde, une relation mystérieuse entre le Saint-Esprit et l'élément de l'eau, et, selon Tertullien, cet esprit divin imprimait à cet élément sa vie et sa fécondité. Il le sanctifiait par sa propre vertu et il lui communiquait, ajoute ce Père de l'Eglise, la vertu de vivifier et de purifier non seulement les corps, mais aussi les âmes, en agissant sur elles et en effaçant leurs péchés. En effet, l'eau ne lave pas les âmes de la même manière que les objets matériels, mais elle les pu-

rifiait dans l'Ancienne Loi comme symbole et figure de la purification spirituelle, et dans la Loi nouvelle, elle les purifie comme instrument sacramental auquel Jésus-Christ a attaché la grâce sanctifiante, ou comme instrument sacramentaire dont l'Eglise se sert pour appeler, conjointement avec les prières, sur nous et sur tout ce qui nous appartient, les bénédictions du Créateur et les grâces de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Laissez-moi vous donner, pour être plus clair, des exemples de ces diverses opérations mystiques de l'eau. C'est dans les eaux du déluge que le monde a trouvé sa seconde régénération. C'est dans les eaux de la Mer Rouge que les Hébreux échappent à l'horrible esclavage de l'Egypte, et ce sont les eaux du Jourdain qui, se séparant devant eux, leur ouvrent les portes de la Terre promise. C'est après avoir traversé les eaux de ce même fleuve que le prophète Elie, devenu plus pur, est ravi au ciel dans un char de feu. Les lévites ne devaient revêtir la robe de lin qu'après avoir plongé et lavé entièrement leur corps dans l'eau, *lotos aqua* (Exode). Les eaux de la piscine de Bethesda, agitées par un ange, guérissaient les malades qu'on y faisait entrer.

Dans le Nouveau Testament tout s'élève, se divinise plus encore, et l'eau est appelée à délivrer efficacement l'homme de l'esclavage immonde de Satan et à le marquer du caractère ineffaçable du chrétien. Elle devient partie intégrante de l'auguste sacrifice de nos autels. Elle couronne de bénédictions l'union sacramentelle des époux. Elle couvre de miséricorde les restes mortels que l'âme chrétienne vient d'abandonner. Et l'Eglise n'élève aucune créature de sa nature profane à une mission sainte, de l'usage matériel à une puissance spirituelle, de l'ordre naturel à l'ordre surnaturel, sans que l'eau n'intervienne sous forme d'eau bénite pour bénir à son tour.

Et voilà ce qui va se produire exactement, mes frères, dans la cérémonie à laquelle je vais procéder. Une eau déjà sanctifiée par les prières de l'Eglise va bénir les eaux de cette nouvelle fontaine et en éloigner les funestes influences des mauvais anges : *ut fugare digneris diabolicæ tentationis incursum...* Hélas ! mes frères, lorsque l'homme, roi de la création, fut tombé par son premier péché sous la main du démon, toute la création, tout son royaume subit son sort et chaque créature tomba sous la puissance des mauvais anges. Or, par la rédemption de Jésus-Christ, l'homme, roi de la création, a recouvré sa dignité, et chaque créature, participant au bonheur de son roi, est délivrée des puissances infernales aussitôt que l'Eglise vient étendre jusqu'à elle les bénéfices de la croix par l'effusion de l'eau sainte et de ses prières. Et ces bénédictions se reporteront, s'ils le veulent et n'y mettent pas obstacle, sur tous ceux qui feront usage de cette fontaine, afin que ces eaux leur communiquent la douceur des vertus de l'âme et les avantages de la santé du corps : *ut quicumque ex eo usi fuerint, totius virtutis ac sanctitatis dulcedine perfruantur.*

Unissez-vous donc avec confiance, mes frères, aux prières que la sainte Eglise veut élever à Dieu par la bouche de votre pasteur, et demandez avec moi que le Seigneur bénisse et purifie ces eaux qui furent souillées comme toute créature à la chute du premier homme, *ut has aquas quas negligencia polluit, sancti Spiritus gratia ad munditiam revocet*. Demandez à Dieu que vos familles, en venant puiser désormais des eaux pures et bénites, y puisent en même temps la santé du cœur et du corps, *ut potentium corpora cordaque sanctificent*. Qu'il écarte de cette source les influences dangereuses, les éléments de maladie et de mort ; qu'il en fasse pour vous une défense toujours prompte contre les fléaux du feu et des épidémies ; qu'il lui accorde, en un mot, la vertu de sa bénédiction pour tous les usages que vous aurez à en faire, *in quibuscumque necessariis usibus*.

Mais en priant pour vous et les vôtres, n'oubliez pas de prier pour ceux qui ont eu l'initiative et la plus grande part de cette œuvre monumentale dont vous avez éprouvé déjà et sentirez toujours plus les précieux avantages.

Encore un mot et j'ai fini. Cette belle fontaine, qui est le fruit de vos efforts à tous, qui vous rappellera la communauté des besoins où sont rapprochées toutes les classes de la société, regardez-la toujours comme un monument de concorde entre vos familles, un emblème de charité au milieu de vous, et aussi comme un symbole de la reconnaissance que nous avons envers Dieu, l'auteur de tous les biens, reconnaissance qui doit rester dans vos cœurs aussi intarissable que les eaux de cette fontaine !

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XVIII.

LES MAGES

Les Juifs, dans la personne des bergers de Bethléem, avaient été les premiers à recevoir la grande nouvelle de la naissance du Messie. Les premiers aussi, ils avaient été appelés à venir adorer leur roi dans son humble palais. C'était juste, puisqu'ils formaient alors le peuple de Dieu. Mais il était juste aussi et conforme aux desseins de la Providence que le monde païen apprît également la venue d'un Sauveur et qu'il vint également s'agenouiller auprès du berceau de Celui qui devait racheter et sauver tous les hommes sans exception.

Quelques semaines après la naissance du Sauveur, on vit arriver à Jérusalem une caravane étrange. Elle était composée, selon la coutume de l'Orient, de maîtres, de serviteurs et de dromadaires porteurs des bagages et servant également

de montures. Les costumes, le teint de ces étrangers, tout trahissait qu'ils arrivaient d'une contrée lointaine.

On fut bien plus étonné encore quand on les entendit demander : « Où est le Roi des Juifs qui vient de naître ? Car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer. »

A la nouvelle de ce qui se passait, le roi Hérode se troubla et toute la ville avec lui. Qu'on se représente, en effet, une longue caravane faisant son entrée dans une de nos grandes villes, et excitant par son seul aspect la curiosité de la foule ; qu'on imagine les chefs de ce riche cortège demandant à ceux des habitants qu'ils rencontrent : « Où est votre roi qui vient de naître ? » et l'on comprendra ce qui dut se passer alors à Jérusalem. Les paroles des mages volent de bouche en bouche, bientôt elles franchissent le seuil du palais d'Hérode, portant avec elles une vive émotion et un violent effroi.

Roi de Judée à force d'intrigues et de violences, détesté pour sa tyrannie et son impiété, prince ambitieux et jaloux au point de faire égorger les membres de sa famille par crainte d'être supplanté par eux, voici qu'il apprend qu'un roi vient de naître. Quelle inquiétude pour lui !

Jérusalem aussi avait ses raisons pour être émue. Elle se trouble parce qu'elle espère, elle se trouble encore parce qu'elle a peur. Elle espère que ce roi sera le Messie qui la délivrera du joug abhorré des Romains, et elle tremble par la crainte de quelque nouveau massacre. Elle connaît trop bien le savoir-faire de la cruelle jalousie d'Hérode pour douter qu'il ne cherche à noyer dans le sang cette royauté naissante.

Hypocrite et fourbe, Hérode dissimule son inquiétude, il assemble tous les princes des prêtres et les scribes du peuple afin de savoir d'eux où le Christ devait naître. L'attente du Messie était universelle, les temps étaient accomplis, Hérode ne doute pas un instant que par ce roi nouveau, dont la naissance a été assez mystérieuse pour qu'il l'ignore, il ne s'agisse du Messie. Insensé, qui croit pouvoir par son habileté humaine empêcher les desseins du Ciel de s'accomplir !

Chez les Juifs, on désignait sous le nom de « princes des prêtres » non seulement le Souverain Pontife juif alors en fonction, et ses prédécesseurs encore vivants, mais aussi les chefs des vingt-quatre familles sacerdotales. Les scribes ou docteurs de la Loi constituaient une corporation nombreuse et puissante dont le ministère consistait surtout à interpréter la Loi. C'étaient, tout à la fois, des jurisconsultes et des théologiens. Presque tous appartenaient au parti des pharisiens et jouissaient d'un grand crédit auprès du peuple. Avec les princes des prêtres, les plus distingués parmi les scribes faisaient partie de la célèbre assemblée dont parle plusieurs fois l'Evangile, nommée *Sanhédrin*. Outre ces deux catégories de personnes, le *Sanhédrin* comprenait encore quelques notables, choisis parmi les chefs des principales familles ; on appelait ces derniers les Anciens.

C'est donc à cette assemblée réunie par ses ordres, que le roi Hérode demande où devait naître le Christ. Sans hésiter elle répond, avec preuves à l'appui : « A Bethléem de Juda. Puisque le prophète Michée avait dit : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la plus petite parmi les principales villes de Juda, car de toi sortira le chef qui doit régir mon peuple. »

Sur cette déclaration, Hérode mande secrètement les mages en son palais, s'informe d'eux, avec soin, du temps où l'étoile leur est apparue, et les envoie à Bethléem en leur disant : « Allez, informez-vous soigneusement de l'enfant ; et lorsque vous l'aurez trouvé, revenez me l'apprendre afin que moi aussi j'aie l'adorer. »

Heureux des renseignements qu'ils ont reçus, les mages quittent Jérusalem et se dirigent vers la cité de David, la petite bourgade de Bethléem. Ils traversèrent d'abord la profonde vallée de Gihon et gravirent les flancs escarpés de la montagne du *Mauvais Conseil*. Ensuite la caravane s'engagea dans une longue plaine rocailleuse, peu et mal cultivée, mais illustrée par de nombreux souvenirs tels que le tombeau de Rachel, l'épouse préférée de Jacob, et la fontaine où trois soldats vinrent, au péril de leur vie, puiser de l'eau pour étancher la soif de David.

Qu'étaient les mages ? Ils appartenaient sans doute à la caste sacerdotale, si puissante chez les Mèdes et chez les Perses. Une ancienne et populaire tradition en a fait des rois ; ils étaient au moins chefs de tribus, tels que sont aujourd'hui chez les Arabes, les émirs, les scheiks.

Plus probablement ils n'étaient que trois, autant que de présents offerts, et représentaient ainsi les trois grandes familles de l'humanité, les races de Sem, de Japhet et de Cham. Leurs noms seraient Melchior, Balthasar et Gaspard, et leur pays d'origine la Perse ou l'Arabie.

Quoi qu'il en soit de ces détails, attachons-nous à considérer la générosité de la conduite de ces éminents personnages. Sous de nombreux rapports, elle doit servir de modèle à la nôtre.

Les mages étaient des hommes savants, riches, considérés dans leur pays. Et voici que, sur la foi d'un météore particulier, d'une étoile extraordinaire qui vient de paraître, ils se préparent à quitter famille, maison, patrie, pour aller à la recherche du berceau inconnu d'un enfant étranger.

Que d'objections ne dut-on pas soulever autour d'eux à l'entreprise d'un tel voyage ! Que de critiques et de railleries n'eurent-ils pas à subir ! Et en raisonnant au point de vue purement humain, était-il sensé, prudent de partir pour un pays inconnu, dont ils ignoraient la langue, les ressources, la distance ? Quels périls ne les attendaient point ? A quels déboires ne s'exposaient-ils pas ? La mort ou l'esclavage n'étaient-ils point à redouter ? Et la curiosité de voir un nouveau-né

⁴ Math., II, 7-8.

valait-elle les inconvénients d'une longue et dangereuse excursion ?

Mais pour les mages, l'étoile mystérieuse n'était autre chose qu'un appel de Dieu. Ils l'ont senti, ils l'ont compris et rien ne les arrêtera, ni les reproches de leur famille, ni les dangers à courir, ni les fatigues à endurer. Dieu les invite, il les inspire ; pleins de confiance en sa Providence, ils partent en s'en remettant à lui pour la direction des événements et la sauvegarde de leur vie.

C'est cette pensée de l'appel de Dieu, la confiance en sa protection, qui les encourage, les soutient, les fait persévérer dans leur entreprise aux heures d'épreuve, comme quand l'étoile disparaît, que Dieu semble les abandonner, qu'ils en sont réduits à chercher leur route eux-mêmes.

Le commencement de l'histoire des mages est plus ou moins un coin de notre vie. Qui de nous n'a entendu l'appel de Dieu, n'a vu l'étoile mystérieuse le solliciter d'aller trouver Jésus ? Cette étoile a été dans notre enfance notre pieuse mère, le vénérable curé qui nous formait à la piété, le maître ou la maîtresse qui nous instruisait. Plus tard, nous avons vécu en pays païen, je veux dire au milieu des passions, du monde, des plaisirs, que sais-je ? Une étoile nous est apparue plusieurs fois : tantôt c'étaient les conseils d'une mère, d'un ami ; d'autrefois, l'exemple encourageant d'un voisin, ou bien les remords de la conscience, le souvenir d'une jeunesse honnête, pure, chrétienne ; peut-être encore un sermon entendu, une lecture, un événement frappant dont nous avons été témoin. Tout cela était autant d'étoiles qui nous appelaient à Bethléem ; toujours c'était l'étoile de la grâce !

Comment l'avons-nous suivie, cette étoile ? Avec quelle générosité, quelle docilité l'avons-nous accueillie ? Hélas ! trop souvent nous avons détourné la tête ; il aurait fallu renoncer à telle passion, à telle attache coupable, rompre tel lien qui nous enchaînait, opérer une restitution qui nous coûtait, fuir telle fréquentation, en un mot faire des sacrifices ; nous avons refusé de partir, nous sommes resté au pays de la mort, et l'étoile a disparu.

Ou bien encore, nous nous sommes mis généreusement à l'œuvre, mais la persévérance nous a manqué. La tentation est venue, la lutte s'est présentée, les obstacles se sont dressés, les railleries nous ont assailli, notre courage nous a trahi, l'étoile s'est obscurcie, nous sommes retourné en arrière.

Que nous dit notre expérience sur ce sujet ? A l'heure présente, où sommes-nous ? Aux pieds de Jésus avec Marie et Joseph, ou bien dans la région des ombres, de la mort à la vie chrétienne, dans les chaînes des passions, dans les liens de l'argent et des plaisirs coupables ?

La suite de l'histoire des mages nous apprendra bientôt ce qu'il nous reste à faire si nous voulons retrouver le bonheur et la paix.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

II

LA PRIÈRE

k

Formules de prières (suite)

§ 1^{er}

Le Pater

4

Sa préface

— Vous rappelez-vous, Henri, ce que nous avons dit du Pater dans la leçon précédente ?

— Nous avons dit

Ses noms,
Son origine,
Son excellence.

— Pourriez-vous maintenant nous apprendre ce qu'on trouve dans le Pater ?

— On y trouve

1^o Une petite préface, un court préambule ;

2^o Sept demandes ;

3^o Une conclusion renfermée dans le mot *Amen*, en français « Ainsi soit-il. »

— Par où faut-il commencer l'explication du Pater ?

— Naturellement par la préface ou le préambule de cette prière.

Sa raison d'être

— Dites-nous, Justin, que faites-vous quand vous avez quelque chose à dire ou à demander à vos bons parents ?

— J'ai soin de les appeler en leur disant :

Papa !

Maman !

— Pourquoi cela ?

— Pour attirer leur attention et obtenir ce que j'ai envie d'avoir.

— Si vous aviez à dire ou à demander quelque chose à un roi de la terre, feriez-vous de même ?

— Oui.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire, je ne manquerais pas de l'appeler par son nom ou par son titre, afin d'attirer son attention et de me faire écouter.

— Notre-Seigneur savait-il bien qu'il faut attirer l'attention de notre Père céleste lorsque nous avons quelque chose à lui dire ou à lui demander ?

— Il le savait très bien.

— C'est pourquoi ?

— C'est pourquoi, au commencement de la prière qu'Il nous enseigne, Il nous fait appeler par son nom notre Père céleste, afin qu'il prête l'oreille à nos paroles et daigne nous exaucer.

Sa composition

— Quelles sont, Emile, les paroles de la préface du Pater ?

— « Notre Père qui êtes dans les cieux ».

— Qu'en dites-vous, de ces paroles ?

— Je dis qu'elles sont très consolantes.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elles nous enseignent des vérités bien douces à croire.

— Quelles vérités ?

— Ces paroles nous enseignent tout d'abord que Dieu est notre Père.

Ensuite, elles nous enseignent que nous sommes tous frères.

Enfin, elles nous apprennent que le ciel est notre patrie et notre héritage.

+

Dieu est notre Père

— Si Notre-Seigneur ne nous avait pas appris à dire à Dieu Notre Père, aurions-nous osé, Ernest, donner au Souverain Maître un nom si doux et si glorieux pour nous ?

— Jamais.

— Comment l'aurions-nous appelé ?

— Nous aurions pu l'appeler

Notre Créateur,

Notre Roi,

Notre Souverain Maître,

Notre Juge suprême, etc., etc. ;

Nous n'aurions pas songé à l'appeler Notre Père.

— Avant la venue du Fils de Dieu, les hommes donnaient-ils à leur Créateur le nom de Père ?

— Nullement.

— Comment l'appelaient-ils ?

— Ils l'appelaient le Seigneur.

— Qui donc nous a appris à donner au Dieu tout-puissant ce nom si doux de Père ?

— C'est Jésus-Christ Notre-Seigneur.

— Ce bon Sauveur a-t-il raison ? En d'autres termes, Dieu est-il vraiment notre Père ?

— Il l'est.

— Comment cela ?

— D'abord, Dieu nous a donné la vie naturelle en faisant notre âme à son image et à sa ressemblance. Il est donc bien notre Père en même temps que notre Créateur.

— Ensuite ?

— Ensuite, le Seigneur nous conserve cette vie naturelle et continue ainsi envers nous l'exercice de la paternité.

— En outre ?

— En outre, sa bonne Providence nous envoie toutes les choses nécessaires à l'entretien de la même vie, nouvelle preuve que Dieu est un bon Père qui prend soin de ses enfants.

— De plus ?

— De plus, ce bon Père a chargé un prince de sa cour, un de ses anges, de protéger notre vie contre les dangers qui peuvent la menacer.

— Enfin ?

— Enfin, c'est encore Lui qui donne à nos pères selon la nature la tendresse et la sollicitude avec lesquelles ils s'occupent de nous procurer la nourriture, le vêtement, le logement et tous les secours dont nous pouvons avoir besoin.

— On peut donc dire que, même pour la vie naturelle, Dieu est notre Père plus que nos parents de la terre ?

— Sans aucun doute.

— Avons-nous d'autres raisons d'appeler Dieu notre Père ?

— Oui.

— Lesquelles, Victor ?

— C'est que Dieu nous a donné et nous conserve et entretient une autre vie bien meilleure que la vie naturelle.

— Quelle vie ?

— La vie spirituelle, surnaturelle, divine.

— Comment Dieu nous a-t-il donné cette vie surnaturelle et divine ?

— En mettant dans notre âme une qualité divine, une sorte de greffe divine qui forme en nous comme une nouvelle nature, laquelle n'est plus une nature humaine, mais une certaine participation à la nature divine.

— Quel nom donnez-vous à cette qualité divine qui communique à notre âme la vie surnaturelle ?

— C'est la grâce sanctifiante, qui n'est pas autre chose que l'image surnaturelle de la divinité gravée en nous.

— Quel jour le Seigneur nous a-t-il donné pour la première fois cette vie surnaturelle et divine ?

— Le jour de notre baptême.

— Que fait-il pour conserver et entretenir cette vie surnaturelle ?

— Il nous donne la nourriture spirituelle

De sa parole,

De la grâce actuelle,

Et surtout de la sainte Eucharistie.

— Le Dieu tout-puissant, le Roi des rois, le Créateur et Souverain Maître de toutes choses est donc vraiment notre Père ?

— Oui, ce Dieu si grand, si puissant, a eu tant de charité pour nous qu'Il a voulu que nous soyons appelés et que nous soyons en réalité ses enfants.

— Que pensez-vous de votre titre d'enfant de Dieu ?

— C'est de beaucoup le plus avantageux et le plus glorieux de tous les titres.

==

— Maintenant, Julie, si je vous demandais pourquoi Notre-Seigneur nous fait dire à Dieu Notre Père, et non pas Notre Créateur, notre Souverain, pourriez-vous me répondre ?

— Je le pense.

— Alors, faites-le.

— Notre-Seigneur a déjà voulu nous donner de la confiance dans la récitation du Pater.

— On prie donc ses parents avec confiance ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils nous aiment et sont très bons pour nous.

— Quel est le meilleur de tous les pères ?

— C'est Dieu.

— La conclusion ?

— C'est que nous devons le prier avec la plus entière confiance, parce que c'est un Père infiniment bon.

— Notre-Seigneur a-t-il encore voulu autre chose en mettant sur nos lèvres ce nom de Père ?

— Oui.

— Et qu'a-t-il voulu, Eugénie ?

— Il a voulu embraser nos cœurs des feux de l'amour divin.

— Comment cela ?

— En nous rappelant que Dieu est notre Père, c'est comme si ce bon Sauveur nous disait chaque fois :

« Mais voyez donc comme Il vous aime, ce Dieu si grand, si puissant !

« Il vous aime jusqu'à vous adopter pour ses enfants ! »

« Il vous aime jusqu'à vous donner la plus noble, la plus illustre, la plus glorieuse de toutes les naissances, une naissance divine ! »

« A votre tour, ne l'aimerez-vous pas de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre âme, de toutes vos forces ? »

— *Le Sauveur n'a-t-il pas eu encore une autre intention en nous rappelant que Dieu est notre Père ?*

— Oui.

— *Laquelle ?*

— Il a eu l'intention de nous faire savoir que nous devons respecter notre dignité d'enfants de Dieu, et ne pas déshonorer notre Père céleste par une mauvaise conduite.

— *N'a-t-il pas été dit aux Israélites :*

« Si vous êtes les enfants d'Abraham, faites les œuvres de votre père Abraham », c'est-à-dire, imitez sa foi, son obéissance et sa vertu ?

— Oui, cette parole a été dite.

— *Que veut donc encore nous dire Notre-Seigneur en nous faisant appeler Dieu notre Père ?*

— Il veut nous dire :

« Si vous êtes les enfants de Dieu, faites les œuvres de Dieu votre Père. »

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire, imitez son image parfaite, pratiquez les vertus de son Fils bien-aimé, objet de toutes ses complaisances.

— *Si nous avons le bonheur d'imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ et de faire ainsi les œuvres de Dieu ?*

— Alors Dieu nous reconnaîtra pour ses véritables enfants, et notre salut éternel sera assuré.

— *Si, au contraire, nous avons le malheur de faire les œuvres du démon ?*

— Nous cesserions d'être les enfants de Dieu pour devenir les esclaves du démon sur cette terre, et ses malheureuses victimes dans l'éternité.

—

— *Est-ce seulement à Dieu le Père que nous nous adressons dans la préface du Pater ?*

— C'est aux trois personnes divines, puisque toutes les trois contribuent à nous donner la vie naturelle aussi bien que la vie surnaturelle.

— *Toutefois ce nom de Père ne convient-il pas plus particulièrement à la première Personne ?*

— Oui.

— *Pourquoi ?*

— Parce que Dieu le Père est le principe de toute paternité, au ciel et sur la terre.

+

Nous sommes tous frères

— *Dites-nous, Paul, pour qui Notre-Seigneur a-t-il fait le Pater ?*

— Il l'a fait pour tous les hommes.

— *Tous les hommes peuvent donc dire à Dieu : « Notre Père qui êtes dans les cieux » ?*

— Oui.

— *Que sont entre eux les enfants d'un même père ?*

— Ils sont frères.

— *Si tous les hommes peuvent appeler Dieu notre Père, que s'ensuit-il ?*

— Il s'ensuit qu'ils sont tous frères.

— *En votre qualité d'enfant de Dieu, Lucien,*

vous êtes donc déjà le frère des hommes les plus vertueux et les plus honorables de ce monde ?

— Oui.

— *De qui encore êtes-vous le frère ?*

— Je suis le frère de tous les heureux habitants du paradis, des vierges si pures, des martyrs si courageux, des apôtres si ardents, des patriarches si vénérables.

— *Est-ce tout ?*

— Non, car je suis encore le frère des anges, que la grâce sanctifiante a faits enfants de Dieu.

— *Dieu n'a-t-il pas un Fils qu'Il appelle son Fils bien-aimé, un Fils en qui Il a mis toutes ses complaisances ?*

— Oui.

— *Quel est ce Fils ?*

— C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— *Vous n'avez sans doute pas, Georges, l'honneur d'être le frère de Jésus-Christ, Fils de Dieu par nature ?*

— J'ai cet honneur incomparable.

— *Comment cela ?*

— C'est que si Jésus-Christ est Fils de Dieu par nature, moi, chrétien, je le suis par adoption.

— *Le Fils de Dieu ne sera-t-il pas mécontent de votre prétention ?*

— Au contraire, puisque c'est Lui qui le premier a proclamé cette fraternité si glorieuse pour nous.

— *Dans quelle circonstance l'a-t-il proclamée ?*

— Quand Il a dit :

« Celui qui fait la volonté de mon Père, celui-là est mon frère, ma sœur. »

— *Que dites-vous d'une telle fraternité ?*

— C'est bien la plus belle, la plus noble, la plus illustre et la plus avantageuse de toutes.

— *Que se passe-t-il dans une famille bien ordonnée ?*

— Les frères s'aiment les uns les autres et s'aident mutuellement.

— *Que doit-il se passer dans la grande famille qui a Dieu pour Père ?*

— Les frères de cette grande famille doivent s'aimer les uns les autres et s'aider mutuellement.

— *N'est-ce pas là le commandement du divin Maître ?*

— C'est son commandement par excellence, car il nous a dit :

« Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés moi-même. »

« C'est à cette marque qu'on reconnaîtra que vous êtes vraiment mes disciples. »

— *N'est-ce pas là ce qu'Il nous fait pratiquer dans la récitation du Pater ?*

— Oui, car Il nous fait prier au pluriel, les uns pour les autres.

—

— *Dites-nous, Jean, ce que vous allez faire pour vos frères les hommes ?*

— Je les aimerai tous sans exception ;

J'exercerai envers tous les œuvres de miséricorde, tant spirituelles que corporelles ;

Et surtout, je dirai le « Notre Père » en union avec tous et pour tous.

+

Le ciel est notre patrie et notre héritage

— *Si je vous demandais, Céline, où est Dieu, quelle serait votre réponse ?*

— Je répondrais : « Dieu est partout. »

— *Puisque Dieu est partout, pourquoi Notre-Seigneur nous fait-il dire :*

« Notre Père qui êtes dans les cieux » ?

— Parce que

C'est là, au ciel, que Dieu se manifeste dans sa grandeur et sa magnificence.

C'est là que se trouve toute l'assemblée des élus.

C'est là que le Seigneur récompense ses fidèles serviteurs par la vision béatifique de son essence infinie, de sa gloire éternelle, de sa beauté divine.

C'est là que tous les bienheureux goûtent le bonheur parfait et sans mélange, la joie pleine et entière.

C'est là qu'ils sont rassasiés de joie et plongés dans un torrent de délices.

—

— Si vous étiez loin de là maison paternelle, Lucie, que feriez-vous ?

— J'y penserais souvent et je tâcherais d'y rentrer le plus tôt possible.

— Quel est donc le but de Notre-Seigneur en nous faisant dire :

« Notre Père qui êtes dans les cieux » ?

— C'est de nous rappeler que nous ne sommes que des pèlerins sur cette terre ; que nous n'avons point ici-bas de demeure permanente, et que le ciel est notre véritable patrie, notre maison de l'éternité.

— Le Sauveur veut donc nous faire penser au ciel ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Pour nous exciter à le désirer ardemment et à le chercher si bien qu'il ne puisse pas nous échapper.

—

— Ceux qui ne pensent qu'aux richesses, aux joies et aux gloires de ce monde, iront-ils au paradis ?

— Malheureusement non.

— La raison ?

— La raison, c'est que, n'y pensant point du tout, ils ne le chercheront nullement et par conséquent ne pourront pas le trouver.

— Que veut donc encore Notre-Seigneur en nous rappelant la pensée du paradis au commencement du Notre Père ?

— Il veut, par la pensée du ciel, nous détacher des faux biens, des fausses joies et des faux honneurs de ce monde, et nous faire aimer, désirer, chercher et trouver la gloire, la joie et la richesse éternelles et infinies du paradis.

—

— Jules se croit le plus heureux des mortels parce qu'il est l'héritier du plus riche de tous les hommes. Qu'en dites-vous, Prosper ?

— Jules se trompe beaucoup.

— Quel est donc, à votre avis, le plus riche et le plus heureux des héritiers ?

— C'est l'héritier du paradis.

— Pourquoi ?

— Parce que son héritage vaut infiniment mieux que tous les biens de ce monde.

— Comment cela ?

— L'héritage du paradis est céleste, infini et éternel, tandis que le plus bel héritage de ce monde est terrestre, fini et passager.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que l'héritage du paradis l'emporte sur les héritages de ce monde autant que le ciel l'emporte sur la terre.

— En nous faisant dire à Dieu :

« Notre Père qui êtes dans les cieux, »

Le bon Sauveur n'a-t-il pas eu en vue de nous

rappeler que l'héritage du ciel vaut mieux que tous ceux de la terre ?

— Très certainement.

— Ne connaissez-vous pas des petits garçons qui ont très bien compris cette intention du Sauveur ?

— Oui.

— Lesquels ?

— Stanislas Kostka et le jeune frère de saint Bernard.

— Rappelez-nous leur histoire en deux mots.

— A son précepteur qui lui dit :

« Vous êtes l'héritier des palais, des bois, des terres, de l'argent, de l'or, des titres et des dignités de votre père, »

Le jeune Stanislas répond :

« Je suis plus grand que tout cela, et né pour de plus grandes choses. »

A ses frères qui lui disent :

« Tu vas être bien content, tu auras tous les biens de nos parents, »

Le jeune frère de saint Bernard répond à son tour :

« Non, je ne suis pas content, vous prenez le ciel et me laissez la terre : le partage n'est pas égal. »

— Où sont aujourd'hui ces deux enfants ?

— En paradis.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils l'ont trouvé.

— Pourquoi l'ont-ils trouvé ?

— Parce qu'ils l'ont cherché.

— Pourquoi l'ont-ils cherché ?

— Parce qu'ils l'ont désiré.

— Et pourquoi l'ont-ils désiré ?

— Parce qu'ils y ont pensé en disant la préface du Pater.

+

Histoire d'un berger

— Pour finir, Angèle, racontez-nous l'histoire d'un jeune berger qui comprenait très bien le préambule du Pater.

— Ce jeune berger avait l'habitude de dire son chapelet.

Un jour qu'il le tenait à la main comme de coutume, un religieux, le Père Amaury, le rencontra et lui demanda s'il disait bien son chapelet.

« O mon Père, répond l'enfant, je ne puis jamais finir mon chapelet, je m'arrête toujours au commencement du Notre Père. »

« Et pourquoi ? » demande le religieux.

« Parce que, quand je prononce ces mots :

« Notre Père qui êtes dans les cieux, »

« Je pense à Dieu qui est assez bon pour avoir voulu devenir le Père d'un pauvre orphelin.

« Je pense au ciel où il m'attend pour me rendre heureux toute l'éternité.

« Je pense à Jésus-Christ qui est mort sur la croix pour me procurer ce beau ciel.

« Et je ne cesse plus de dire et de répéter :

« O mon Dieu, O mon Père, que vous êtes bon ! que vous êtes miséricordieux ! que vous êtes charitable ! »

— Pourriez-vous nous dire ce qu'est devenu ce jeune berger ?

— Il est bien sûr au ciel.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y pensait trop pour ne pas le désirer ardemment, le chercher sans cesse et le trouver sûrement.

—

— Quelle est votre résolution ?

— En disant la préface du Notre Père, je me

rappellerai soigneusement la bonté de notre Père céleste, et je penserai au beau ciel où Il nous attend pour nous rendre bienheureux pendant toute l'éternité.

PLANS DE SERMONS POUR L'IMMACULÉE-CONCEPTION¹

I

MARIE EXEMPTÉ DE TOUT PÉCHÉ

Je suis l'Immaculée-Conception.

Cette parole de Marie aux roches de Massabielle a ébranlé les nations, et depuis le 25 mars 1858 les peuples se pressent à Lourdes. Pourquoi ? C'est que ces simples mots énoncent un des plus grands privilèges de la Mère de Dieu : *Talis fuit puritas B. Virginis quæ peccato originali et actuali immunis fuit.* (S. Thomas). Son immaculée Conception fut pour Marie l'exemption du péché originel et des suites de ce péché. Immaculée dans sa conception, elle fut immaculée dans sa vie.

I. — Immaculée dans sa conception

a) Une loi fatale, une loi de mort pèse sur notre nature déchue qui en nous engendrant, nous tue, car, pour tous, les sources de la vie sont viciées. Les flots pressés des générations humaines se succèdent, et chaque nom murmure en passant, comme une vague plaintive : *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum...*

b) Marie ne peut être emportée par ce torrent qui souille tout de ses eaux fangeuses : — car le Père éternel ne peut avoir à rougir de la mère de son Fils ; — l'Époux divin ne peut vouloir que ses noces sacrées avec la Vierge soient attristées par un souvenir amer ; — les Anges ne peuvent avoir pour reine celle qui aurait été la fille de Satan ; — et surtout l'amour d'un Fils-Dieu ne peut vouloir l'humiliation et la mort de sa mère, « paradis de l'Incarnation. » — Donc il faut une pureté parfaite en la Vierge-Mère.

c) Où trouver cette pureté parfaite ? Il y a la pureté des larmes repentantes (Madeleine, Pierre, Augustin...) ; — la pureté des « anges de la terre » (Louis de Gonzague) ; — la pureté des Jérémie, Jean-Baptiste, peut-être Joseph, sanctifiés avant leur naissance... Mais, dans toutes, il y a une tache, et le Verbe n'en veut point en la Vierge-Mère. — Aussi le décret éternel parle : *Sanctificavi locum istum... benedicta tu in mulieribus... gratia plena... sicut liliū inter spinas... hortus conclusus, fons signatus...* — O Marie conçue sans péché, priez pour nous !

II. — Immaculée dans sa vie

Cette terre, qui est l'âme de la Mère de Dieu, n'a pas été maudite, elle ne peut porter des ronces et des épines (saint Jean Damascène). — Point de péché actuel, même vénial (paroles du concile de Trente).

Du reste, le péché en Marie ne peut venir : a) ni des passions : en elle, rien de cette lutte humiliante qui, pour nous, ne finit qu'à la mort ; rien de cet « ange de Satan » dont les soufflets faisaient gémir même saint Paul ; point de concupiscence : ses sens sont soumis à sa raison, sa raison est soumise à Dieu, tout est dans l'ordre ; — b) ni des attaques du démon malgré sa force d'ange déchu ; — c) ni des attraites séducteurs du monde. Ah ! si Satan touchait sa sainte âme de la pointe de son dard, que de foudres, Seigneur, vous feriez tomber sur sa tête ! Avec quelle jalousie vous défendriez l'honneur et l'innocence de votre mère ! (Bossuet).

Conclusion. Deux devoirs s'imposent à nous : louanges à Marie : ces louanges seront bien au-dessous de sa grandeur (*Quibus te laudibus efferam ? Nescio*), mais l'aveu de notre impuissance lui dira tout ; — humilité et repentir : au sortir du baptême, notre âme était l'image de la Vierge sans tache, mais maintenant !

Vitam præsta puram, ut videntes Jesum semper collemur !

II

MARIE COMBLÉE DE TOUTES LES GRÂCES

Gloriosa dicta sunt de te, Maria.

Dieu ne fait pas les choses à demi : non seulement il garde l'âme de sa mère, mais il l'embellit d'une beauté que nous ne pouvons que deviner et entrevoir. Toutes ces perfections de Marie ont leur source dans une première grâce qui s'épanouit en de belles fleurs et produit de beaux fruits : d'où grandeur de la grâce donnée à Marie ; — effets et fruits de cette grâce, c'est-à-dire vertus de Marie.

I. — Grâce de Marie

L'exemption du péché ne va pas sans l'infusion de la grâce sanctifiante. Or Marie est pleine de grâce :

a) Les Pères l'enseignent tous ; sur certains points, on entend peut-être quelques voix discordantes ; sur celui-ci, aucune : en Marie, selon eux, n'est pas seulement un fleuve de grâces, mais l'Océan même, source de tous les fleuves, si bien que « *in Mariam totius gratiæ quæ in Christo est plenitudo venit.* » (Saint Jérôme).

b) Les théologiens, guidés par saint Thomas, disent que la grâce qui lui a été donnée à sa première sanctification, dépasse la mesure de celles accordées au plus saint des hommes, au plus élevé des anges ; car plus un être se rapproche du principe dont il reçoit ses propriétés, plus il y participe... Dès le premier instant de Marie, « *elevabitur super colles.* » — Bien plus, Marie aurait reçu une grâce surpassant tout l'ensemble des grâces accordées ou à accorder à tous les hommes et à tous les anges : *Virgo singularis.* Quand il s'agit d'elle, ne parlez plus des règles des hommes, parlez-moi des règles de Dieu. (Bossuet).

II. — Vertus de Marie

La grâce a fleuri et fructifié en Marie, qui n'est pas une terre aride et sèche.

a) En elle toutes les vertus : *Astitit regina in vestitu deaurato, circumdata varietate* : l'or en Marie, c'est la grâce ; les vertus, voilà la parure et les broderies dont elle se revêt. — Elle est « Jésus commencé », dit Bossuet : elle a donc toutes les ressemblances du Sauveur.

b) Elle a la foi, que ni l'incrédulité des hommes, ni les voiles dont se couvre la divinité, ni la folie de la croix, ne pourront ébranler ; — l'espérance qui l'anime même dans les décourageantes scènes de la Passion ; — la charité : un seul cœur et une seule âme avec son Fils ; — force invincible (*Stabat*), prudence délicate, justice parfaite, tempérance.

c) Elle a toutes ces qualités, fleurs des vertus, qui rendent aimable, et l'on cherchera à sa suite non pas tant la trace de son pied virginal, que le degré de vertu qu'elle aura franchi. (S. Ambroise : *De virginibus*).

Conclusion. Marie est riche comme l'Océan et Dieu en a fait le canal de ses grâces. — Comme Marie, nous avons reçu, quoique à un moindre degré, la grâce sanctifiante dans notre baptême, faisons donc fleurir et fructifier ce germe par les vertus.

Le gérant : J. MAITRIER.

Ladres. — Imp. MAITRIER et COURTOT.

¹ L'Immaculée-Conception peut être envisagée à deux points de vue : comme exemption du péché, et comme abondance de grâces et de vertus. De là ces deux plans qui se complètent l'un l'autre.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SERMON POUR L'IMMACULÉE-CONCEPTION

LE PRIX DE LA GRACE SANCTIFIANTE

Sumus filii Dei et hæredes.

Nous sommes les enfants et les héritiers de Dieu.

(Rom., VIII, 16)

Mes frères,

Un homme accablé sous le poids des infortunes et des douleurs, maudissait jadis en ces termes le jour de sa conception : « Périsse le jour où il a été dit de moi : Un homme est conçu ! Je voudrais que ce jour eût été changé en ténèbres, que le soleil ne l'eût jamais éclairé, qu'il eût pu être effacé du nombre des jours. Et s'il me fallait absolument venir à l'existence, pourquoi du moins ne m'a-t-on pas porté sans retard de ma première tombe, le sein de ma mère, à ma dernière tombe, le sein de la terre ? » Quelle différence entre ces paroles de Job et les cantiques d'allégresse par lesquels l'Eglise chrétienne salue aujourd'hui la Conception de sainte Marie ! D'où vient donc une telle différence ? Les paroles de Job seraient-elles un blasphème ? Ou bien les cantiques de l'Eglise ne seraient-ils qu'un mensonge ? Ni l'un ni l'autre, mes frères. Mais c'est que pour Job, conçu sans la grâce sanctifiante, le premier jour de l'existence fut celui où il commença d'être pécheur et malheureux ; tandis que Marie fut ornée de cette grâce dès le premier instant de sa conception. Il faut donc que ce soit une chose bien précieuse que la grâce sanctifiante ! Pour avoir été conçu sans elle, Job est autorisé à maudire sa conception. D'autre part l'Eglise consacre une de ses plus belles fêtes à féliciter Marie de n'avoir jamais existé sans elle. Oui, mes frères, c'est une chose infiniment précieuse ; et c'est cette vérité que je veux vous rappeler aujourd'hui.

Vous savez avec quelle facilité Dieu, depuis l'Incarnation, nous donne et même nous rend la grâce sanctifiante. Mais aussi, cette facilité, nécessaire pour nous préserver du désespoir, ne laisse pas d'engendrer en nous quelque dédain. Un grand nombre de baptisés, tout en estimant assez la grâce pour ne vouloir pas mourir sans elle, l'estiment assez peu pour ne pas vouloir vivre avec elle. Semblables à Esaü qui vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, ils la perdent ou la compromettent souvent pour une misérable bagatelle. Trop attachés aux biens terrestres, ils n'ont plus que de l'indifférence pour les biens célestes. Réserveant toute leur admiration aux dons passagers de l'aveugle fortune, ils n'apprécient plus le don suprême de Dieu. A l'encontre de ces erreurs et de ces égarements, je veux donc, à la gloire de la Vierge immaculée et pour votre propre utilité, célé-

brer la grâce sanctifiante et redire avec saint Paul les deux grands motifs que nous avons de la préférer à tout. Elle est notre principale *dignité* et notre principale *richesse* : notre dignité, parce qu'elle nous fait enfants de Dieu ; notre richesse, parce qu'elle nous fait ses héritiers. *Filii Dei et hæredes.*

I

« Je suis la fille de votre roi, » disait un jour la carmélite Marie-Louise, fille de Louis XV, à une religieuse qui lui avait manqué d'égards. — « Et moi, reprit celle-ci, je suis la fille de votre Dieu. »

Chrétiens, vous entendez tous les jours dans le monde des hommes faire sonner bien haut leurs titres et leurs prétentions. Soyez plus fiers qu'eux : vous en avez le droit. Si vous avez conservé ou recouvré la grâce du baptême, vous êtes les enfants de Dieu. Ouvrez l'Ecriture, vous y lirez la charte authentique de votre filiation. Vous avez déjà entendu saint Paul. Ecoutez encore saint Jean. A la première page de son Evangile, il nous affirme que le pouvoir de devenir enfants de Dieu a été donné à tous ceux qui ont reçu la grâce de Jésus-Christ : *Quotquot receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri.*

Pour apprécier ce titre divin à sa juste valeur, il en faut bien savoir le sens. Dieu n'a qu'un Fils naturel, puisque nous disons dans notre *Credo* : « Je crois en Jésus-Christ son Fils unique. » Nous ne sommes donc que les enfants adoptifs de Dieu. Mais entre l'adoption-divine et les adoptions humaines il n'y a que le nom de commun. Les hommes adoptent un étranger par nécessité, quand ils n'ont point d'enfant ; Dieu nous adopte par bonté, ayant déjà un Fils de même nature que lui. A l'enfant qu'il adopte l'homme ne peut communiquer ni sa nature ni son sang : un nom et des titres, voilà tout ce qu'il peut lui donner. Il en va tout autrement de Dieu : à ceux qu'il adopte il communique quelque chose de sa nature ; il les rend semblables à lui. « Voyez, dit saint Jean, quel amour le Père céleste nous a témoigné : il nous a accordé non seulement le titre, mais encore la qualité véritable d'enfants de Dieu. » Comment le fait-il ? Il faut tâcher de l'expliquer avec la sainte Ecriture.

Dieu, mes frères, pouvait sans injustice créer l'homme pour une fin purement naturelle. Donnez ici libre carrière à votre imagination, et prêtez à un homme tout ce qui peut constituer une nature sans tache, un bonheur sans mélange : point de ténèbres dans l'intelligence ; dans les sens, point de révolte ; dans le corps, point de douleur ; après cela, point de mort à craindre, mais une vie douée d'une éternelle jeunesse s'écoulant au milieu d'un éternel printemps. Le beau rêve, n'est-ce pas ? Eh bien ! ce rêve, l'humanité l'a fait. Ce que je viens de décrire, c'est le paradis des poètes et de toutes les fausses religions. Et certes il faut avouer que Dieu aurait pu se contenter pour l'homme de cet idéal. L'eût-il fait, que le don

était encore assez grand pour mériter d'éternelles actions de grâces durant les siècles éternels.

Mais ce qui suffisait à la nature de l'homme n'a pas suffi à l'amour de Dieu. Suivant le mot de saint François de Sales, il a trouvé que la nature était une nourrice trop chétive pour donner à sa créature chérie le lait de la félicité. Il nous a donc destinés à une fin plus haute, à un bonheur si grand, si incompréhensible, qu'avec nos seules facultés naturelles nous ne pouvons ni le comprendre ni le désirer. « L'œil de l'homme, dit saint Paul, ne peut pas voir, son oreille ne peut pas entendre, son imagination ne saurait se représenter le sort que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. C'est qu'en effet il nous appelle à exercer au ciel les actes qu'il y exerce lui-même : à le connaître de la manière qu'il se connaît, à l'aimer de la manière qu'il s'aime, à être heureux du propre bonheur dont il jouit lui-même.

Or, est-il besoin de le remarquer ? l'homme, avec ses seules forces naturelles, ne pouvait ni prétendre, ni arriver à une pareille destinée. Chaque genre de créature a ses forces et ses lois particulières qu'elle ne saurait dépasser. Le minéral ne peut pas fleurir, la plante ne peut pas sentir, l'animal ne peut pas apprendre la philosophie. Eh bien ! il est infiniment plus impossible encore à l'homme de jouir du bonheur céleste, d'atteindre sa destinée, avec les seules facultés qu'il tient de la nature. Puisqu'il est appelé à vivre au ciel de la vie même de Dieu, il faut qu'en lui soit créée une vie divine ; il faut que Dieu lui donne un nouvel organe de vision supérieur à l'œil, un cœur nouveau, des énergies nouvelles. Eh bien ! toutes ces forces inconnues à la nature humaine, c'est la grâce sanctifiante qui les lui donne, en lui communiquant quelque chose de la nature divine, en le faisant véritablement enfant de Dieu.

Chrétiens, voilà votre grandeur. Je n'en fais qu'en balbutier la définition : car c'est chose si sublime que la parole humaine ne la saurait complètement dépeindre. Vous dirai-je, après cela, ce qu'il en a coûté à Dieu pour vous engendrer à cette vie surnaturelle ?

Pour la donner au premier homme, un simple acte d'amour ; c'est vrai. Mais, pour la lui rendre après le péché, Dieu semble avoir voulu se soumettre lui-même à la loi terrible qu'il édicta contre la mère du genre humain : « Tu enfanteras dans la douleur. » La croix est le lit sanglant où nous avons été enfantés à la vie de la grâce. C'est là que le propre Fils de Dieu a rétabli les droits des enfants adoptifs. Il était descendu jusqu'à l'homme pour élever l'homme jusqu'à Dieu ; il avait voulu devenir enfant de l'homme pour nous rendre enfants de Dieu, pour faire de nous ses frères. Pour que cette fois nous puissions apprécier ce titre à sa valeur, il en a payé le prix sous nos yeux : non pas de l'argent, non pas de l'or, non pas des pierres précieuses, mais tout le sang divin de l'Agneau immaculé. Jésus-Christ sait le prix des choses, mes frères : s'il nous a achetés à un

prix infini le pouvoir de devenir enfants de Dieu, il faut bien que ce titre nous élève à une dignité infinie.

Hélas ! qui songe à cela aujourd'hui parmi les chrétiens ? Quelle ne serait pas la joie d'un misérable enfant trouvé, condamné aux peines et aux labeurs, si on venait lui dire qu'il est fils d'empereur et qu'un trône l'attend ? Pauvres mortels qui souffrez dans cette vallée de larmes, je vous annonce une nouvelle plus agréable. Mes bien-aimés, vous êtes les enfants de Dieu ! Vous l'êtes, ou du moins vous pouvez le redevenir. Ah ! chez les premiers chrétiens, et même chez nos aïeux, on estimait mieux que nous la haute dignité où nous élève la grâce sanctifiante. Faut-il en citer quelques exemples ? Saint Léonidas, s'approchant du berceau où dormait son enfant baptisé, le futur Origène, baisait avec respect sa petite poitrine, parce que, disait-il, son enfant, devenu l'enfant de Dieu, était le temple du Saint-Esprit. Plusieurs martyrs, interrogés sur leur nom, omettaient, suivant le conseil de l'Evangile, de nommer leur père de la terre, et répondaient avec fierté : « Je m'appelle Théophore, c'est-à-dire, celui qui porte Dieu. » La reine Blanche de Castille disait à son fils : « Mon enfant, je vous aime beaucoup ; mais j'aimerais mieux vous voir mort à mes pieds que coupable d'un seul péché mortel. » Et Louis IX avait bien compris ce que voulait lui faire comprendre sa mère : au lieu de se glorifier de son titre de roi de France, il aimait à s'intituler Louis de Poissy, parce que c'est à Poissy qu'il avait été baptisé et qu'il était devenu enfant de Dieu.

Il faut faire revivre parmi nous ces beaux exemples, mes frères. Respectons et faisons respecter notre dignité d'enfants de Dieu. Que si vous étiez insensibles à tant de gloire, vous serez peut-être touchés davantage par l'intérêt. Non seulement la grâce sanctifiante est notre principal titre d'honneur, elle est aussi notre meilleure richesse. Si elle nous fait les enfants de Dieu, elle nous fait aussi ses héritiers. *Si filii, et heredes.*

II

Le seul mot d'héritage, quand il s'agit des biens terrestres, suffit pour ravir les hommes et les transporter hors d'eux-mêmes. Tout le monde porte envie à celui que la loi ou un testament investit d'un riche héritage. Eh bien ! mes frères, je connais un homme infiniment plus digne d'envie que celui-là : c'est l'homme dont l'âme est ornée de la grâce sanctifiante. Deux raisons me permettent de le préférer à l'autre : la grandeur de l'héritage auquel cette grâce lui donne droit, et le pouvoir qu'elle lui confère en même temps de mériter et d'accroître cet héritage jusqu'à la mort.

1. Pour parler dignement du ciel dont la grâce sanctifiante nous fait les héritiers, il faudrait en avoir goûté les biens. Saint Paul qui les avait

entrevus nous dit qu'il est impossible à une langue humaine d'en parler. Les expressions de royaume, de patrie, de repos, de banquet, par lesquelles Dieu nous en donne une idée, ne nous en apprennent presque rien. Seulement demandez-lui, à cet apôtre revenu du troisième ciel, ce qu'il pense de toutes les richesses du monde, de toutes les beautés de l'univers. Il vous répondra que tout cela, comparé à l'héritage de Dieu, n'est que de la fange et de la boue : *Omnia existimavi ut stercora*.

C'est que, nous avons beau faire, deux choses empoisonneront toujours la jouissance de tout héritage humain, quelque riche qu'il soit : son peu de durée et les maux dont il est mêlé. Il n'est pas même nécessaire que ces deux choses s'unissent pour nous obliger un jour ou l'autre de maudire avec Job notre destinée terrestre. Comme on l'a dit, elle est heureuse ou malheureuse. Si elle est malheureuse, elle est pénible à supporter. Si elle est heureuse, il est affreux de la perdre. L'un revient à l'autre.

Rien de pareil n'est à craindre pour l'héritage que nous réserve notre Père du ciel : la jouissance en sera éternelle et sans mélange d'aucun mal. Quand Dieu aura glorifié là-haut ceux qu'il a sanctifiés ici-bas, ils seront pour jamais étonnés de leur propre gloire ; ils seront tellement enrichis des dons de Dieu qu'à peine l'éternité leur suffira pour les reconnaître tous.

C'est là une vérité que vous avez entendu répéter cent fois ; mais elle ne nous frappe guère, parce que nous n'y réfléchissons pas. Ah ! mes frères, si nous employions à méditer le prix de l'héritage céleste la dixième partie seulement du temps que nous perdons, nous l'estimerions autrement que nous ne faisons ; et nous regarderions la grâce sanctifiante comme notre plus grande, comme notre seule richesse, puisque c'est elle qui nous institue les héritiers de Dieu.

2. J'ai indiqué une seconde raison d'entrer dans ces sentiments : la grâce ne nous est pas seulement donnée pour posséder le ciel, mais encore pour le mériter.

C'est ici, mes frères, qu'il faut admirer l'ineffable délicatesse de Dieu envers ses enfants. Il n'est guère possible aux hommes de donner sans humilier ceux à qui ils donnent : faire accepter quelque chose à quelqu'un, c'est en même temps l'obliger à se reconnaître inférieur et débiteur. Aussi faut-il généralement plus de générosité pour recevoir que pour donner. Mais, ce qui est impossible aux hommes a été possible à Dieu. Avec la grâce sanctifiante nous pouvons mériter le ciel. Et l'ayant mérité, nous avons le droit de dire à Dieu : « Rendez-moi ce que vous me devez. » Il est de foi en effet que toutes nos œuvres, sanctifiées et divinisées par la grâce, nous servent de monnaie pour acheter le ciel ; que les plus basses et les plus viles en apparence ont toutes droit à une récompense éternelle ; qu'un verre d'eau donné pour Dieu accroît notre héritage céleste ; qu'en un

mot la vie du juste sur la terre est une suite continue de mérites dont Dieu, suivant l'expression de saint Paul, est maintenant le dépositaire, en attendant qu'il en soit le rémunérateur.

Vous savez que dans les siècles passés, quelques savants s'égarèrent à la recherche d'une pierre philosophale qui devait, selon eux, changer en or tous les métaux. Ce qui n'était qu'une chimère pour ces hommes est une réalité pour le chrétien. Plus précieuse que la pierre philosophale, la grâce sanctifiante divinise toutes nos bonnes actions ; par elle nous pouvons accroître sans cesse notre héritage céleste.

Doctrine consolante, mes frères, pour tous ceux qui vivent en état de grâce. Parfois ils s'attristent de ne pouvoir offrir à Dieu des actions d'éclat. Qu'ils ne se désolent pas ! Le Maître qu'ils servent est celui qui a compté tous les cheveux de notre tête, qui a loué l'obole de la veuve, qui a recommandé de ramasser les miettes. Il l'a promis : nos plus petites œuvres, les moindres de nos bons désirs sont inscrits et enregistrés dans son livre de compte : *Scribe : opera illorum sequuntur illos*.

Oui, doctrine consolante pour les bons. Mais aussi doctrine désolante pour le grand nombre d'hommes qui vivent sans la grâce. Ils sont, je le veux bien, honnêtes et vertueux ; leurs œuvres sont bonnes et louables. Mais, parce qu'elles ne se font pas en état de grâce, elles sont mortes aux yeux de Dieu.

Que de travaux, que de sueurs, que de larmes inutiles pour le ciel, et auxquels pourtant il ne manquerait que d'être divinisés par la grâce ! Vous travaillez activement pour accroître votre fortune et celle de vos enfants. Très bien ! Mais pourquoi ne faites-vous pas servir à grossir votre héritage céleste ces mêmes labeurs par lesquels vous accroissez votre héritage terrestre ? Vous notez exactement vos profits sur votre livre de comptes ; vous oubliez, malheureux, qu'il se tient ailleurs un autre livre de votre vie ! Et quand vous croyez pouvoir écrire au bas d'une page : *Bonne journée*, là-haut on écrit que vous n'avez rien fait : *Scribe virum istum sterilem*.

J'ai essayé, mes frères, de vous dire quelque chose de l'infinie valeur de la grâce sanctifiante. C'est d'elle que dépend la dignité et la richesse du chrétien. Chrétiens, estimons-la donc enfin au-dessus de tous les biens. Si nous croyons la posséder, conservons-la précieusement, nous rappelant que nous portons ce trésor dans un vase fragile. Si nous l'avons perdue, racontons avec des larmes notre malheur au bon Dieu. Il se tient à la porte de notre cœur, attendant un acte de repentir pour y rentrer. Mais ne le faisons pas attendre, comme il arrive trop souvent, jusqu'au moment de la mort. Car d'un côté, c'est perdre et gaspiller sa vie que de la passer hors de la grâce. D'autre part, nous ne savons point si Dieu voudra nous faire au dernier jour un don que nous aurons méprisé pendant longtemps. Pour n'avoir pas fait fructi-

fier son talent, le serviteur de la parabole fut condamné; et pour avoir attendu à préparer leur lampe à l'arrivée de l'époux, les vierges folles furent exclues du festin.

Ne dites pas non plus que vous ne voyez pas la différence entre les enfants de Dieu et les autres hommes. Allez, à cette époque de l'année, vous promener dans la forêt : vous y verrez les arbres dépouillés de leur feuillage, et vous ne pourrez pas distinguer entre les arbres morts et les arbres vivants. Néanmoins il y a dans ceux-ci une lente et invisible circulation de la sève. Vienne seulement le printemps avec son soleil et sa brise : ils reverdiront, tandis que les autres apparaîtront tels qu'ils sont, un bois sec et inutile. De même dans l'hiver de la vie présente, justes et pécheurs, enfants de Dieu et enfants de colère, bon grain et ivraie se mêlent ensemble; l'œil de l'homme ne les peut discerner. Mais celui qui scrute les cœurs et les reins sait bien ceux que sa grâce anime. Viendra le jugement, le jour du grand discernement; alors l'impie qui n'a point voulu de la grâce apparaîtra comme un bois mort et inutile, destiné au feu; au contraire le juste ressemblera à un arbre planté sur le courant des eaux, qui n'a perdu aucune de ses feuilles et qui est chargé de fruits. Il dépend de vous, mes frères, de vous assurer ce bonheur. Quant à moi je ne puis que vous le souhaiter, et prier Dieu de vous aider à y parvenir. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE S. PIERRE FOURIER¹

(9 DÉCEMBRE)

*Præibis ante faciem Domini
parare vias ejus.*

Tu précéderas le Maître pour
lui préparer la voie.

(Saint Luc, chap. 1, verset 76).

Monseigneur, ²

Mes frères,

Rome a parlé : Mattaincourt et le clergé de ce diocèse, les chanoines réguliers, les religieuses de Notre-Dame et tous les catholiques lorrains peuvent se réjouir; l'Eglise entière partage désormais leur vénération et leur piété filiale envers celui qu'ils nommaient depuis trois siècles le Bon Père; Pierre Fourier est inscrit au catalogue des saints.

Vous étiez là, Monseigneur, quand des lèvres du Souverain Pontife sont tombées les paroles

infaillibles qui décernaient le suprême hommage à cette gloire des Vosges. Entouré de ses arrière-neveux, de ses familles spirituelles, de son zélé successeur dans cette paroisse, d'un grand nombre de ses compatriotes prêtres ou laïques, vous avez vu trente-trois cardinaux, près de trois cents évêques, toute la Cour pontificale et plus de trente-deux mille fidèles réunis dans la Basilique Vaticane pour recueillir et porter jusqu'aux extrémités de l'univers la solennelle déclaration du Vicaire de Jésus-Christ. Vous avez entendu leur appel à l'Esprit-Saint, l'hymne de leur reconnaissance, la réponse d'En-Haut à leurs prières. Vous avez assisté à l'auguste sacrifice offert en l'honneur de Pierre Fourier pour célébrer la grandeur et la puissance divines, sources de ses mérites, tandis que des dons allégoriques et d'innombrables lumières symbolisaient aux yeux de tous les vertus et les splendeurs de cette âme bénie. Quelle joie pour le cœur d'un évêque tel que Votre Grandeur! Quelle page glorieuse pour les fastes de Son épiscopat! Volontiers Vous eussiez dit avec le Prince des apôtres : « Il fait bon être ici; dressons-y notre tente! » Mais là comme au Thabor le ciel n'a manifesté ses prédilections que pour donner à tous un modèle à suivre, à ses ministres un encouragement et un exemple à proposer : *Ipsium audite!*⁴ Ce n'est pas l'évêque de Jeanne d'Arc qui saurait méconnaître la voix d'En-Haut ou refuser de lui obéir : et de là les solennités et les louanges qui, quinze jours durant, vont se dérouler autour de ces précieuses reliques et, après Rome, redire à tous : Ecoutez le Saint de Mattaincourt : *Ipsium audite!*

Vous exposer sa vie, en déduire quelques enseignements pratiques et profitables, telle est donc, mes frères, la mission que j'ai à remplir. Elle me fut donnée à Rome, quand les solennités de la canonisation s'y terminaient dans notre église nationale, pour l'heure où les fêtes recommenceraient ici. N'était-ce pas assigner à mon humble parole l'honneur de relier ensemble les cérémonies de la Ville éternelle et celles de notre cher pays de France? Aussitôt notre nouveau saint s'est présenté à mon esprit prêtant son concours à Léon XIII pour répandre dans les Vosges les principales idées de ce glorieux pontificat. J'ai vu le Bon Père, type achevé, il y a trois siècles, de l'amour de la religion, de l'amour des faibles, de l'amour du pays tels que nous les prêchait naguère notre grand Pape. J'ai entendu une voix intérieure me dire : *Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains est un plan concerté dans un conseil plus haut*²; la glorification de Pierre Fourier remise à notre époque, est un puissant secours du ciel ménagé aux enseignements de Léon XIII. Et me voici, chrétiens, tout désireux de vous faire partager cette même vision, de vous faire entendre cette même parole pour la

¹ Ce panégyrique a été prononcé dans la basilique de Mattaincourt le 4 juillet 1897, par Mgr Laperrine d'Hautpoul, prélat de la Maison de Sa Sainteté. La propriété en appartient au Pèlerinage de Mattaincourt, et la reproduction en est interdite sans une autorisation spéciale.

² Mgr Foucault, évêque de Saint-Dié.

⁴ S. Matthieu, c. 17, v. 5.

² Bossuet.

plus grande gloire de votre saint et pour le plus grand bien de l'Eglise, des faibles et de notre patrie.

Vous m'aidez, Vierge sans tache ! Il s'agit de l'honneur de Fourier qui défendit vaillamment le vôtre en soutenant de toutes ses forces votre Immaculée Conception. Il s'agit du succès des enseignements que Léon XIII a si souvent mis sous la garde de Notre-Dame du Rosaire. Il s'agit enfin de la France et des âmes réunies dans cette enceinte qui toutes vous reconnaissent pour Mère et vous supplient de leur en prodiguer les soins, en vous répétant l'invocation préférée de leur bien-aimé Père : *Monstra te esse Matrem !*

I

L'amour de la religion d'abord. Qui n'a admiré, mes frères, ce qu'en écrivait Léon XIII au début de l'an 1890 ? Après en avoir proclamé l'obligation au nom de la plus élémentaire gratitude et redit l'intensité, supérieure de droit à tout autre, vu la prééminence des biens de l'âme sur ceux du corps, il en montrait l'expression vraie dans le savoir, la défense et la propagation de la vérité révélée.

Pour entretenir cet amour, disait-il, « rien ne nous semble plus utile et de nos jours plus opportun que l'étude de la doctrine chrétienne mesurée aux moyens de chacun, et la connaissance des vérités qu'elle renferme, poussée aussi loin qu'il est possible à notre raison. — Défendre la vérité, ajoutait le Saint Père, extirper l'erreur, est en tout temps la fonction de l'Eglise, chargée de l'honneur de Dieu et du salut des âmes ; mais quand il le faut, comme l'enseigne saint Thomas, chacun est tenu de repousser les attaques de l'incroyance. — Chacun doit aussi manifester sa foi, travailler à l'instruction et à l'affermissement des autres, soit en leur faisant part de ce que l'on a appris, comme un écho répète ce qu'il a entendu, soit en accréditant par son exemple et son courage la doctrine que l'on professe. — Et tout cela en se tenant en garde contre deux écueils : l'un qui usurpe le nom de prudence, l'autre qui s'appelle à juste titre témérité ; en restant soumis et au Pape chargé de régir l'Eglise, mais aussi de régler en général les actions du chrétien pour les mettre en harmonie avec les espérances éternelles, et aux évêques qui, sans atteindre les sommets du pouvoir pontifical, sont néanmoins de vrais princes dans la hiérarchie ecclésiastique. Tout cela enfin, en développant notre action à mesure que l'âge ou les situations accroissent en nous le pouvoir et la responsabilité. » Ainsi parlait Léon XIII, chrétiens. Reprenons une à une chacune de ses paroles et voyons si elles ont prophète plus exact, plus éloquent que notre Saint.

D'après elles, point d'amour véritable pour la religion sans une étude sérieuse, prudente, progressive de ses enseignements. — Or, Pierre pouvait à peine prononcer les noms de Jésus et de

Marie, que déjà les choses du ciel étaient le principal aliment de sa jeune pensée et l'occupaient de plus en plus jusqu'à son entrée chez les chanoines réguliers. Alors l'Ecriture sainte, la Patrologie, la Somme de saint Thomas lui deviennent si familières que camarades et professeurs de Pont-à-Mousson s'accordent à reconnaître son incontestable supériorité. A Mattaincourt, malgré ses précautions pour la cacher à ses fidèles, sa lumière ne s'éteint pas de la nuit, et nul n'ignore que le Bon Père feuillette sans relâche les saints livres pour en extraire les matériaux de ses instructions.

En second lieu, si l'on aime vraiment sa religion, il est besoin de repousser sans faiblesse les attaques contre elle. — A dix-huit ans, sans respect humain, notre Saint a déjà stigmatisé le mal et surtout le mensonge : « Les vicieux, les menteurs, les paresseux, s'écrie-t-il, voilà à mes yeux les vrais vilains ; mais entre tous, le menteur est le pire ; l'enfant suit en effet la condition de son père, et le père du mensonge c'est le démon. » Le démon !... A vingt ans, Pierre vient combattre son œuvre pernicieuse chez les religieux de Chaumousey ; en 1597, il l'attaque dans cette cité, alors tellement impie qu'on la nommait la petite Genève. Plus tard, il chasse l'esprit malin du corps d'une célèbre possédée, sans parler ni des âmes innombrables qu'il délivre au saint tribunal, ni de la lutte douloureuse qu'il soutient dans son exil contre la scandaleuse immoralité de son bien-aimé Charles IV.

Impossible, enfin, d'estimer réellement sa religion sans travailler à la répandre par la parole et par l'exemple. — Et vit-on jamais prédicateur plus précoce, plus zélé, plus intrépide que notre Pierre Fourier ? Il n'avait point fait encore sa première communion qu'au son d'une clochette il convoquait ses petits amis et, monté sur un escabeau, leur répétait le prône paroissial. Il n'avait pas quitté les bancs de l'Université qu'il élevait les autres dans la science de la foi. Il arrive dans cette paroisse ; aussitôt, ce ne sont que catéchismes, sermons à l'église, pieux entretiens dans les campagnes, prédications familières dans les ateliers, controverses avec de puissants et dangereux hérétiques dans un manoir du voisinage. Bientôt, à sa parole, le comté de Salm devra d'échapper à l'hérésie après un demi-siècle d'esclavage ; puis la ville de Gray bénéficiera pour ses malades et ses enfants des dernières sollicitudes de l'apôtre lorrain.

Nullé part, aucune opposition ne ralentit son zèle : ni les opprobres des pensionnaires de Chaumousey offusqués de sa vie régulière, ni les insultes des personnes qu'il doit reprendre ou condamner, ni les attaques de femmes hérétiques, jalouses de lui faire expier sa courageuse franchise, ni les dangers et les tristesses de la guerre, de l'exil et de la peste, — rien.

Partout, au contraire, on recueille des louanges qui disent assez haut combien le Saint prédi-

teur joint à sa parole l'exemple : Mirecourt proclame la mère de Fourier heureuse entre toutes ; Pont-à-Mousson le dit toujours à la prière ou à l'étude : *aut studet, aut orat* ; il l'appelle enfant chéri, diamant caché dans la mousse ; Mattaincourt s'écrie : « Qui possède un curé comme le nôtre ? » Sainte Chantal dit de lui : « Si je ne l'avais connu de réputation, je ne m'y serais point méprise ; à tant de modestie, j'aurais reconnu un saint. » Monsieur de Bérulle écrit : « Voulez-vous d'un seul coup d'œil envisager toutes les vertus, allez en Lorraine voir le Père de Mattaincourt. » Enfin, c'est Marie de Médicis qui le déclare saint et sollicite ses prières, malgré l'opposition faite à son ministre ; c'est Béatrix de Cusance qui reconnaît, bien tard, hélas ! la justesse des reproches du saint et dépose auprès de ses cendres l'homage d'une lampe d'argent.

Après des éloges pareils, chrétiens, est-il besoin de dire que Pierre Fourier sut ne connaître ni la fausse prudence, ni la ténacité, et qu'il suivit toujours les directions de Rome et de son évêque de Toul ?

Il trouva tout aussi heureusement le moyen de multiplier et d'étendre l'action de son zèle. Vite son troupeau s'était augmenté, son autorité avait grandi ; or il savait par son expérience personnelle combien les âmes gagnent à être instruites et édifiées dès l'âge le plus tendre, confirmées dans la foi et défendues contre le mal d'aussi près et aussi fréquemment que possible : il accepta donc les offres d'Alix le Clerc, plus tard celles de Monseigneur de Maillanne, et la Lorraine vit naître, sous le nom de Chanoinesses de Notre-Dame, cette pépinière de religieuses institutrices, puis avec le titre de Chanoines réguliers de Notre-Sauveur, l'une de ces phalanges d'apôtres qui, sous la règle de saint Augustin, partagèrent, continuèrent et perpétuèrent encore les efforts de Pierre Fourier pour connaître, défendre et propager la religion de Jésus-Christ.

Donc, chrétiens, nous avons toute raison de le dire : l'amour de notre Saint pour la religion n'était que la réalisation anticipée des désirs de Léon XIII à ce sujet.

En est-il ainsi du nôtre ? Hélas ! même dans ces montagnes, le catéchisme de première communion est trop souvent l'apogée de l'instruction religieuse, délaissée presque aussitôt après ce premier pas, comme si Jésus-Christ n'était pas le Dieu de toute la vie et de l'éternité ! Le respect humain ferme beaucoup de bouches et favorise ainsi le blasphème et l'impiété. Même dans la famille, on ose à peine parler du Bon Dieu, si même on n'y détruit point par le mauvais exemple les quelques enseignements religieux qui parviennent encore au foyer. A l'école, on sacrifie les leçons qui assurent le ciel à celles qui semblent promettre quelques biens ici-bas ! Que dire alors de l'action religieuse au dehors ? Combien peu qui s'y croient tenus ! Combien qui s'en estiment déchargés par une aumône, fût-elle dérisoire,

offerte pour les écoles chrétiennes ou la Propagation de la Foi ! Combien qui la compromettent par une fausse prudence, par un zèle aveugle ou par un manque de soumission au curé, à l'évêque, au Souverain Pontife !

Un Père de l'Eglise de France a écrit : Les cœurs des fils sont fortifiés au souvenir des hauts faits de leurs pères, *Armantur filiorum animi dum patrum recensentur triumphis* ! Compatriotes de Pierre Fourier, laissez donc toute torpeur ! Levez-vous et marchez à la suite de votre Saint dans la mise en pratique des préceptes de Léon XIII sur le véritable amour de la religion.

II

Mais ce n'est pas seulement quant à l'estime sincère et pratique de la vraie religion, c'est aussi quant à l'amour efficace des plus pauvres, que le Vatican et Mattaincourt répercutent à distance des échos identiques.

Aux pieds de la chaire de Pierre, j'entends encore retentir ces paroles de notre Léon XIII : « La pauvreté n'est pas un opprobre... Il ne faut pas rougir de gagner son pain à la sueur de son front... Jésus-Christ l'a confirmé par son exemple... Il a appelé les pauvres des bienheureux... Il embrasse avec une charité plus tendre les petits et les opprimés... Il tient comme faite ou refusée à lui-même l'aumône faite ou refusée à ses pauvres... Et quiconque a reçu de la divine Bonté une plus grande abondance soit des biens externes et du corps, soit des biens de l'âme, les a reçus pour les faire servir à son propre perfectionnement sans doute, mais aussi, comme ministre de la Providence, pour les employer au soulagement des autres. » En un mot : Honneur au pauvre ! il est l'ami, le représentant, le pensionné de Jésus-Christ ! — Or, mes frères, demandez aux fastes de ce pays les dispositions de Fourier pour la misère et la faiblesse ; ils vous montreront votre Saint d'abord chanoine régulier, parce que cette forme de vie religieuse devait lui permettre le ministère paroissial dans les campagnes ; puis curé de cette église, parce qu'elle était la moins brillante et la plus besogneuse des trois qui lui étaient offertes, et toujours si plein d'estime pour les pauvres qu'il les nommait la noblesse du ciel. C'est sous ce titre qu'il les présentait un jour à sa paroisse, afin qu'au banquet de la fête patronale ils tinssent dans chaque famille la place qu'il y avait retenue pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, et une autre fois à une grande dame lorraine, pour qu'elle sollicitât leurs prières et en reconnût le mérite par la guérison inespérée qu'elles obtinrent. Quant à lui, non content des mille industries de la charité la plus délicate pour rendre son aumône aimable même aux plus ombrageux, qu'il y fût ou non, son presbytère était pour les pauvres un vrai grenier d'abondance, toujours pourvu grâce à son zèle, fallût-il recourir quelquefois au miracle, mais où un seul

manquait parfois du suffisant, celui-là même qui en était la Providence, le Bon curé de Mattaincourt.

Mais retournons à la colline Vaticane; qu'est-ce qui frappe nos oreilles? Encore des déclarations du Pontife en faveur des faibles et des ouvriers: « Les mœurs chrétiennes, dit-il, mises en honneur exercent naturellement sur la prospérité temporelle leur part de bienfaisante influence...: elles attirent la faveur de Dieu, principe et source de tout bien...; elles compriment le désir excessif des richesses et la soif des voluptés; elles se contentent d'une vie comme d'une nourriture frugale et suppléent par l'économie à la modicité des revenus... Qu'on inculque donc aux déshérités de la fortune ce qu'il faut faire en vue du salut éternel; qu'on les prémunisse avec une sollicitude particulière contre les opinions erronées et les variétés du vice; qu'on les porte au culte de Dieu; qu'on excite en eux l'esprit de piété; qu'on les rende surtout fidèles à l'observation des dimanches et des jours de fête..., sans oublier en tout ceci la force de l'exemple! En un mot, garantir au peuple la religion, c'est assurer son bonheur! » — Eglises, places publiques, auberges du vieux Mattaincourt, n'est-ce point dans ce rôle que vous vites constamment notre bien-aimé Saint, prévenant, reprenant tous les vices, suscitant les plus belles vertus, attirant au sanctuaire par la splendeur des cérémonies et la variété des instructions, interrompant les réjouissances excessives comme les jeux illicites et exigeant de tous le véritable repos du dimanche, le repos sanctifié par la religion?

Enfin, voici que des lèvres du Pontife régnant sont tombées des paroles plus sensibles encore aux miséreux et aux travailleurs. Avec et avant la charité, c'est la justice que réclame pour eux Léon XIII. « Chose de souveraine importance! s'écrie-t-il. Des hommes devenus pour une nation le principe des biens extérieurs, indispensables à l'exercice de la vertu, ne doivent pas être eux-mêmes continuellement aux prises avec les horreurs de la misère.

« Que l'ouvrier perçoive donc un salaire assez fort pour parer aisément à ses besoins et à ceux de sa famille... Que maîtres et travailleurs fondent des œuvres propres à soulager efficacement l'indigence..., à pourvoir chacun d'un labour constant et assuré, à faire face moyennant des fonds de réserve aux accidents soudains, inséparables, hélas! du travail industriel, et aussi à la maladie, à la vieillesse, aux coups de la fortune adverse. Il faut en second lieu arracher les faibles aux mains de spéculateurs qui ne font nulle différence entre un homme et une machine, et abusent sans mesure de celui-là pour satisfaire d'insatiables cupidités... Les pauvres n'ont pas le moyen de se défendre efficacement contre pareille injustice: à l'Etat de se faire discrètement leur Providence, mais aussi aux diverses corporations de choisir des hommes prudents et intègres qui régleront les litiges en qualité d'arbitres. »

En un mot, le faible comme le fort a le devoir de vivre: se procurer le nécessaire à l'existence en famille est donc son premier droit. — Archives de Mattaincourt, montrez-nous votre Saint, précurseur de notre grand Pape, dès le seizième siècle! Redites-nous sa compatissance aux brusques revers de fortune de ses chers paroissiens et le remède qu'il y trouve dans l'institution d'une vraie caisse rurale, sous le nom de Bourse de Saint-Evre! Laissez-nous compter toutes les misères aidées, toutes les larmes tarées, toutes les ruines empêchées par ce fonds commun, formé de dons volontaires, d'amendes, de legs charitables, et qui s'ouvrait pour chacun aux heures difficiles sur le seul engagement de rembourser si de meilleurs jours enfin revenaient. Parlez-nous de sa belle réponse sur l'intérêt excessif bien que légal alors: « Au tribunal de la justice je ne dirais rien contre; au tribunal de la pénitence, je demanderais si c'est pour les chrétiens ou pour les Juifs et les Turcs qu'il est écrit: Prêtez sans usure. » Permettez-nous enfin de faire connaître l'Association imaginée par votre Saint pour trancher sans formalités légales les différends soumis à son arbitrage, et soutenir gratuitement, devant les tribunaux ordinaires, les plaignants dont elle n'aurait pas pu faire triompher à l'amiable le bon droit.

Donc, mes frères, sur cette question plus palpitante aujourd'hui que jamais, l'amour du faible, parfaite identité entre Léon XIII et le Bon Père. En eux, le passé s'unit au présent, l'expérience à la doctrine, l'Eglise triomphante à l'Eglise enseignante pour nous dire: Soyez pour les déshérités de la fortune de généreux amis, des guides fermes et chrétiens, des défenseurs aussi justes qu'industriels.

Comment se soustraire à de si pressantes recommandations? Elles réclament sans doute des luttes contre notre égoïsme, des accommodements aux susceptibilités égalitaires du peuple. Mais qu'importe! les cœurs des fils sont fortifiés au souvenir des bonnes actions de leurs ancêtres: *Armatum filiorum animi dum patrum recensentur triumphis!* Et les compatriotes de saint Pierre Fourier seront dans leur amour des ouvriers et des pauvres, vraiment dignes de leur bien-aimé Père!

III

Et maintenant, chrétiens, il nous reste à saluer en notre héros le véritable patriote tel que l'a dépeint Léon XIII dans ses diverses encycliques. Cet exposé ne sera pas long, car l'heure presse et je ne voudrais pas abuser de votre bienveillante attention. Du reste, pourquoi entasser des raisonnements quand les faits parlent avec tant d'éloquence?

Que faisait en effet Pierre Fourier dans le double rôle où nous l'admirons tout à l'heure à Mattaincourt et en Lorraine, rôle de croyant vaincu, rôle de bienfaiteur des faibles? Que

faisait-il, sinon travailler à la prospérité de son pays ? Comme notre illustre Pontife, il savait que « la religion, et la religion seule, peut créer le lien social, que seule elle suffit à maintenir sur de solides fondements la paix d'une nation, et qu'enfreindre ses préceptes, c'est pour un peuple attirer le courroux du Seigneur, selon la parole du sage : *Miseros facit populos peccatum.* » Dès lors, pas un effort de son apostolat qui ne fût un acte de patriotisme et qui ne nous répète la récente parole du Pape : « Pour tous les Français qui professent la religion catholique, la grande sollicitude doit être d'en assurer la conservation avec d'autant plus de dévouement qu'au milieu d'eux le christianisme devient de la part des sectes l'objet d'hostilités plus implacables. Pour eux, agir autrement ce serait renier leur patrie ! »

Qu'étaient en vérité les fréquentes visites de l'apôtre lorrain à ses ducs Charles III, Henri le Bon, François de Vaudémont et Charles IV ? Ses goûts le conduisaient à la chaumière, nullement aux palais ; il n'y acceptait que le pain des serviteurs, jamais la table des maîtres ; il savait être compatissant, jamais complice d'aucun mal, ni d'aucune faiblesse ; il y goûtait peu de satisfaction pour son amour-propre, car ses avis étaient parfois rejetés et souvent bien vite oubliés. Mais il pensait comme Léon XIII « que tous les efforts doivent se joindre ensemble pour maintenir ou relever la grandeur morale de la patrie..., que par tous les moyens légaux et honnêtes les gens de bien doivent prévenir ou combattre les abus, » et il ne se serait reconnu le droit ni de se soustraire à l'appel de ses princes, ni de ne pas partager leurs tristesses et essuyer leurs larmes, ni de leur dissimuler ce qu'il croyait la vérité, fallût-il ne pas leur ménager les blâmes et braver ainsi leur colère. Donc autant de visites, autant d'actes de déférence et de dévouement désintéressé envers les chefs de sa nation et sa nation elle-même ; mais aussi pour vous, mes frères, appelés par notre constitution à nommer les administrateurs de notre pays, sinon à contribuer de plus près à son gouvernement, pour vous, dis-je, autant d'exhortations à travailler, comme le réclame Léon XIII, « pour Dieu et pour la France, avec une application constante et effective, » laissant le soin du succès final au Sauveur qui a dit : *Vous serez opprimés, mais ayez confiance : j'ai vaincu le monde !*

Enfin, que furent pour le Bon Père sa compa-
rution devant Richelieu à Saint-Nicolas-du-Port, son rôle hardi et décisif dans l'abdication de Charles IV, dans la renonciation aux dignités ecclésiastiques et dans le mariage du cardinal de Lorraine, enfin sa retraite en Franche-Comté ? Une série de douloureux sacrifices faits à l'indépendance et à l'honneur de son pays ! Sacrifice de son antipathie personnelle, sacrifice de ses prédilections pour un prince qu'il avait ravi à la mort par ses prières, sacrifice de paraître à certains peux soucieux des droits de l'Eglise, sacrifice du

repos de ses vieux jours, de la paix, de la prospérité, peut-être de l'existence de ses chères Congrégations de Notre-Dame et de Notre-Sauveur, sacrifice, enfin, du séjour dans cette patrie qu'il adore, que dis-je ? sacrifice même de son activité à la servir, de peur de lui nuire ! C'est que, pas plus que Léon XIII, Fourier ne l'ignorait : « Le bien de la société l'emporte sur tout autre intérêt : il se trouve lié au pouvoir constitué et mis à l'œuvre..., tout vrai citoyen doit le vouloir et le procurer à tout prix... et il en serait fait de l'honneur et de la conscience, s'il était permis à chacun de sacrifier à ses visées personnelles et à ses attaches de parti les bienfaits de la tranquillité publique ! » Qu'eût-ce été, si à ces considérations d'ordre philosophique s'était jointe pour notre Saint leur confirmation par Rome, lui qui voulut plusieurs nappes et aurait souhaité du velours, de la soie, de l'or, pour y déposer comme chose sacrée des lettres émanant du Souverain Pontife ! Français, quel exemple ! Chrétiennes populations des Vosges, vous ne serez pas les moins empressées à le suivre. Toujours à l'avant-garde vis-à-vis les ennemis du dehors, vous serez de plus à l'avant-garde des troupes d'élite vis-à-vis les terribles ennemis du dedans, qui se nomment les rivalités et l'irrégion !

Mais c'est assez vous considérer sur cette terre, saint curé de Mattaincourt, illustre citoyen de cette belle province ! Vos fidèles sont suffisamment fortifiés par le souvenir de vos exemples : *Armantur filiorum animi dum patrum recensentur triumphi.* Il est temps de vous admirer dans la gloire et de solliciter votre puissante protection pour vos trois grandes passions d'ici-bas : l'Eglise, les faibles et la patrie ! Daignez prier pour Léon XIII, qui les a si bien servies toutes trois par ses sublimes enseignements et par la couronne des saints qu'il vous a décernée ; en propageant parmi nous la docilité à toutes ses directions, obtenez à l'Eglise la paix, aux faibles justice et charité, et à notre cher pays de France qui est devenu aussi le vôtre l'union qui fera sa force, sa prospérité et sa grandeur !

INSTRUCTIONS SUR L'ANNÉE LITURGIQUE

XII

LA TOUSSAINT — LES TRÉPASSÉS — LA DEDICACE

Vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat.

Jé vis une grande foule, qu'on ne pouvait compter. (Apoc., vii, 9).

Mes frères,

Après nous avoir fait honorer, pendant tout le cycle liturgique, les mystères de la vie du Sauveur et l'expansion de cette vie dans celle de ses membres, l'Eglise a placé à la fin de l'année trois fêtes

qui forment comme le complément de toutes les autres : la Toussaint, la Commémoration des Trépassés, et la Dédicace. Si nous profitons bien des salutaires enseignements que nous rappellent les fêtes liturgiques, nous serons des saints, nous entrerons au ciel. Il est donc bien naturel que nous levions maintenant les yeux vers la patrie où tant d'élus jouissent déjà de la gloire, que nous applaudissions à leur triomphe, et que nous cherchions dans leurs exemples un motif d'espérance. C'est ce que nous faisons le jour de la Toussaint : c'est la fête de l'Eglise triomphante.

Mais nous savons que rien de souillé n'entre dans le ciel, et qu'il y a dans le purgatoire beaucoup d'âmes qui attendent avec impatience la fin de leur épreuve. Il est bien juste que nous leur donnions un souvenir, et que nous répondions par des prières à leurs cris d'angoisse. C'est ce que nous faisons le jour de la fête des Trépassés, qui est la fête de l'Eglise souffrante.

Enfin, si nous voulons arriver à cette sainteté qui nous ouvrira les portes du ciel, si nous voulons devenir les pierres vivantes de la Jérusalem céleste, nous devons rester attachés au corps mystique de Jésus-Christ par la grâce, nous devons être les temples de Dieu. La fête de la Dédicace des églises nous rappelle combien est grande la sainteté de l'épouse du Christ, et combien nous devons travailler à conserver la grâce sanctifiante par laquelle Dieu habite en nous. C'est la fête de l'Eglise militante, qui se prépare par les luttes de la vie d'ici-bas à conquérir ces palmes immortelles que saint Jean a vues dans les mains des élus. Nous allons développer rapidement les enseignements que renferment ces trois fêtes.

I

L'institution de la fête de la Toussaint remonte au *viii*^e siècle. En 607, le pape Boniface IV avait dédié au culte du vrai Dieu, de la Vierge Marie et des saints martyrs, le Panthéon de Rome, qui était au temps du paganisme le temple de tous les faux dieux honorés dans la capitale de l'Empire. Pour sanctifier ce lieu profané jadis par tant de sacrifices idolâtriques, il y avait fait transporter vingt-huit chariots d'ossements des martyrs de la foi chrétienne, et il avait établi en souvenir de cette cérémonie une fête annuelle qui se célébrait le treize mai. Plus tard, Grégoire III institua une fête en l'honneur « du Sauveur, de la sainte Vierge, des apôtres, de tous les martyrs et confesseurs, et de tous les justes qui reposaient par toute la terre. » Mais c'est seulement Grégoire IV qui fixa la célébration de cette solennité au premier jour de novembre, et lorsqu'il vint en France en 835 il pria Louis le Débonnaire d'établir cette fête dans ses Etats, le roi y consentit, et bientôt la Toussaint fut célébrée solennellement dans tout l'Occident, ainsi que le jeûne de la veille. En 1584, le pape Sixte IV lui donna une octave, comme aux plus grandes fêtes de l'Eglise. Les Grecs célèbrent

aussi une fête en l'honneur de tous les saints, mais à une date différente : ils l'ont fixée au premier dimanche après la Pentecôte, le jour où nous honorons la sainte Trinité.

L'intention de l'Eglise, en instituant la fête de la Toussaint, a été d'exciter notre confiance dans le secours des saints du ciel, et de nous porter à les invoquer pour obtenir comme eux la récompense éternelle. Chaque jour de l'année, elle offre à notre admiration et à notre imitation les exemples de quelques saints en particulier, mais à la Toussaint elle veut que nous les honorions tous ensemble afin d'obtenir plus de grâces par cette puissante intercession. C'est le sens de l'oraison de la messe, c'est aussi l'idée principale de la belle hymne des vêpres, dans laquelle nous nous adressons successivement à la sainte Vierge, aux anges, aux apôtres, aux martyrs et aux autres habitants du ciel pour demander par leur protection la grande grâce du salut : « Seigneur Jésus, faites miséricorde à vos pauvres serviteurs en considération des prières qu'adresse pour eux à votre Père la bonne Vierge Marie. — Apôtres du nouveau Testament, prophètes de l'ancienne Loi, obtenez du Juge sévère le pardon des coupables repentants. — Martyrs empourprés de sang, confesseurs brillants de gloire, faites entrer les exilés dans leur patrie. — Chœurs des chastes vierges, saints anachorètes du désert, préparez-nous une place dans le royaume céleste. — Faites disparaître de la terre l'empire du démon, et réunissez dans l'unique berceau toutes les brebis du Christ. »

C'est assurément un grand sujet de joie pour tous les chrétiens qui ont encore à lutter sur la terre contre les ennemis de leur salut, de penser qu'ils ont au ciel une si grande multitude d'intercesseurs, de protecteurs, d'amis puissants et pleins de sollicitude pour eux. Oui, ils sont innombrables, ainsi que nous le rappelle l'épître de ce jour, les élus qui forment dans le ciel la cour du Roi des rois ; saint Jean les a entrevus dans une des visions qu'il raconte dans son Apocalypse, il a entendu la voix de l'ange chargé de marquer sur leur front le signe de la victoire : ils étaient douze mille de chacune des tribus d'Israël ; mais bien plus nombreux étaient les saints du Nouveau Testament, ils formaient après ceux de l'Ancienne Alliance une foule si nombreuse que personne n'aurait pu les compter ; il y en avait de tous les pays, de toutes les nations, de toutes les langues, car le Sauveur a apporté le salut à toutes les âmes de bonne volonté, et il veut la conversion et non la perte des plus grands pécheurs ; et cette multitude innombrable de saints de tous les âges, de toutes les conditions, chantaient les louanges de Dieu devant le trône de l'Agneau.

Il est vrai que Notre Seigneur a dit formellement qu'il y avait beaucoup d'appelés et peu d'élus, que la porte du ciel est étroite et que peu de personnes y entrent ; mais il l'a dit par comparaison au nombre malheureusement bien trop grand de ceux qui se perdent, et cela n'empêche pas

d'affirmer que le nombre des élus est immense. Songez, mes frères, à un million de martyrs qui ont donné leur sang pour la foi de Jésus-Christ ; songez à ces ordres religieux, à toutes ces communautés pieuses, où vivent si saintement tant d'âmes qui n'ont d'autre désir que de gagner le ciel ; ajoutez-y tous ces bons chrétiens qui sont fidèles à tous leurs devoirs, qui s'approchent souvent des sacrements, et évitent avec soin le péché mortel ; ajoutez-y encore le nombre considérable de pécheurs qui ont le bonheur de faire une bonne confession à l'article de la mort ; enfin ajoutez-y le nombre assurément très grand d'enfants qui meurent dès le premier âge, dans l'innocence de leur baptême, et vous admettez sans peine que le nombre des saints du ciel ne peut se calculer. Votre confiance augmentera encore lorsque vous réfléchirez que parmi cette foule innombrable d'élus, il y en a beaucoup qui ont des raisons toutes spéciales de prier pour vous, parce qu'ils sont Français comme vous, parce qu'ils sont nés dans cette paroisse même, parce qu'ils sont vos parents et vos amis. Réjouissez-vous donc en ce beau jour et faites éclater votre joie en mêlant vos chants et vos prières aux leurs, car vous ne faites avec eux qu'une seule famille et vous devez un jour partager leur bonheur.

La joie à laquelle l'Eglise vous invite, mes frères, ne serait pas complète, si vous ne pouviez pas aspirer au même bonheur que les saints ; aussi l'Eglise, en offrant à votre culte des saints de tous les âges, de toutes les conditions de la vie, tient à vous prouver que vous pouvez tous arriver au ciel. On vous répète souvent que le chemin du ciel est étroit, escarpé, semé d'épines, qu'il faut porter la croix pour y entrer à la suite de Jésus-Christ ; vous sentez bien en vous-mêmes combien la vertu est difficile à pratiquer, combien de passions s'agitent au fond de votre cœur ; vous êtes entourés d'ennemis contre lesquels il faut lutter sans cesse. N'êtes-vous pas trop souvent exposés à vous décourager, à quitter le service de Dieu pour celui du monde ! Eh bien, mes frères, regardez au-dessus de vos têtes, voyez dans le ciel cette multitude de saints qui ont passé par les mêmes difficultés que vous, qui ont affronté les mêmes dangers, lutté contre les mêmes passions ; ils étaient de chair et de sang comme nous, et cependant ils ont triomphé du monde et de leurs passions, ils ont conquis les palmes de la victoire. Vous avez les mêmes armes pour combattre, le même drapeau pour vous guider, pourquoi n'auriez-vous pas le courage de les imiter ? Saint Augustin se disait en lisant les vies des saints : « Est-ce que je ne pourrais pas faire ce qu'ils ont fait avant moi ? » Dites-vous à vous-mêmes la même chose, et sûrs d'obtenir par l'intercession des saints le secours de Dieu qui vous est nécessaire, marchez sans crainte à la conquête du ciel.

L'évangile de la Toussaint vous apprendra ce que vous devez faire pour devenir des saints. Il est emprunté au Sermon sur la montagne, où

Notre Seigneur a exposé à ses disciples les lois fondamentales de la vie chrétienne, qu'il a résumées d'abord dans les huit béatitudes. *Heureux les pauvres d'esprit* et de cœur, les chrétiens détachés de toute affection désordonnée aux biens de la terre ; *heureux ceux qui sont doux* et humbles de cœur, à l'exemple du divin Maître ; *heureux ceux qui pleurent* leurs péchés et qui offrent en sacrifice à Dieu la contrition de leur cœur ; *heureux ceux qui ont faim et soif de la justice*, qui mettent tous leurs soins à accomplir parfaitement les commandements de Dieu et de l'Eglise ; *heureux ceux qui sont miséricordieux* envers le prochain, en pratiquant la grande loi de la charité ; *heureux ceux qui ont le cœur pur*, car c'est de la pureté d'intention que dépend la valeur de nos actes ; *heureux les pacifiques*, qui possèdent la paix par la mortification des passions et s'efforcent de la faire régner autour d'eux ; *heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice*, ceux qui sont en butte aux injures et aux calomnies des hommes, car la religion du Christ a besoin pour s'établir du témoignage des martyrs, et la lutte qu'elle déclare à l'esprit du monde ne finira qu'au dernier jour. Voilà ceux qui entreront un jour au ciel ; voyez si vous reconnaissez en vous quelques-uns de ces caractères, et si les conditions vous paraissent difficiles, regardez encore une fois le ciel, songez qu'une récompense abondante vous y est préparée, et travaillez sans relâche à la mériter par la prière et les bonnes œuvres. Ce sera le meilleur moyen d'honorer les saints, que d'imiter leurs exemples et de profiter de leur protection pour faire votre salut.

II

Après nous avoir montré dans la gloire du ciel l'œuvre du Christ consommée par la récompense éternelle des justes, l'Eglise nous invite à considérer le sort des âmes qui, dans le purgatoire, achèvent d'expier leurs fautes. C'est sans doute pour nous exciter à acheter le ciel au prix des plus grands efforts qu'elle nous montre ce triste spectacle, mais c'est aussi pour nous engager à prier pour ces pauvres âmes, afin de hâter leur entrée dans les célestes demeures. Elles font partie du corps mystique de Jésus-Christ, elles vivent de sa vie, puisqu'elles sont en état de grâce, mais elles n'ont pas encore payé jusqu'au dernier centime la dette de leurs fautes, elles ont emporté de la terre des taches que les flammes du purgatoire peuvent seules enlever, elles souffrent des peines que nous ne pouvons pas comparer à celles de cette vie, parce qu'elles sentent bien autrement que nous le bonheur dont elles sont privées. Oh ! combien elles souffrent, ces âmes que la main de la justice divine a touchées ! Puisque le péché est le plus grand de tous les maux et la privation de la vue de Dieu le plus grand des châtiments, des âmes qui souffrent uniquement pour expier leurs fautes et non pour augmenter leurs mérites, et

qui ne peuvent, malgré l'intensité de leurs désirs, voir ce Dieu qu'elles aiment uniquement, souffrent au-delà de tout ce que nous pouvons imaginer. Aussi écoutez avec quelle tendre commisération l'Eglise leur mère demande pour elles le repos éternel et la lumière de la patrie ! *Requiem æternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis !* En suppliant de la sorte, l'Epouse du Christ affirme sa foi à l'efficacité des prières pour les morts, elle nous apprend qu'il y a entre les âmes du purgatoire et nous des liens de charité qui nous obligent à les soulager, afin de hâter le moment où elles seront reçues dans la gloire.

L'épître et l'évangile nous rappellent les dogmes de la résurrection et du jugement général, et la prose nous fait assister à ce grand drame où le Christ séparera à jamais les boucs des brebis. Nous entendons la trompette des anges, nous voyons les morts soulever leurs tombes, nous tremblons devant la majesté du Juge suprême, et nous nous jetons à genoux pour lui demander de ne pas nous précipiter dans les flammes éternelles. Entrons dans ces sentiments, et la Commémoraison des Trépassés servira à raviver en nous la crainte du péché et le désir du ciel.

Cette fête des Trépassés n'a été établie qu'au dixième siècle. Elle a pris naissance en France, dans l'abbaye de Cluny, puis elle fut adoptée par Rome et par toute l'Eglise catholique.

III

Après la fête de l'Eglise triomphante et celle de l'Eglise souffrante, il fallait placer celle de l'Eglise militante. Nous la trouvons dans la solennité de la Dédicace des églises, qui se célèbre le dimanche qui suit le jour octave de la Toussaint¹.

Dieu s'est choisi sur la terre une demeure où il manifeste spécialement sa présence en y exauçant les prières de ses enfants : c'est l'Eglise, le temple matériel où se réunissent les fidèles. Ce temple est encore plus respectable que celui de Jérusalem, car le Sauveur du monde vient tous les jours s'y offrir en victime pour les péchés du monde, et il y séjourne dans le tabernacle sous les espèces sacramentelles. Oui, ce lieu est vraiment saint, c'est la maison de Dieu et la porte du ciel !

Mais il y a un autre temple, que Jésus-Christ a voulu aussi honorer de sa présence et qu'il a consacré pour le rendre digne de sa majesté : c'est l'âme du chrétien. De même que les églises ont été séparées des usages profanes et dédiées au service de Dieu par de ferventes prières, par des onctions d'huile sainte et de pieuses cérémonies, l'âme de l'enfant d'Adam a été purifiée par l'eau du baptême pour devenir l'âme d'un enfant de

Dieu, son corps a été marqué du signe de la rédemption et oint du saint chrême ; le démon a dû renoncer à l'empire qu'il exerçait sur cette créature, l'image de Dieu détruite par le péché y a été imprimée, et le nouveau chrétien orné de la grâce sanctifiante est devenu le membre de Jésus-Christ et le temple du Saint-Esprit, la Sainte-Trinité y habite d'une manière toute spéciale comme dans une demeure qui lui est agréable, une vie toute divine circule dans toutes les facultés de cette âme sanctifiée, pour lui faire produire des œuvres méritoires de la vie éternelle.

Ainsi, mes frères, en célébrant la dédicace de nos églises nous ne pouvons oublier la grande dignité qui nous a été faite lorsque Dieu a choisi nos âmes pour ses temples, et nous devons vivre d'une manière conforme à cette dignité à laquelle nous a élevés le choix gratuit de la Providence.

L'évangile de la fête nous met sous les yeux une scène bien propre à nous faire comprendre cette dignité. Un publicain de Jéricho, le riche Zachée, veut voir de près le Sauveur qui arrive dans la ville, il monte sur un des sycomores qui bordent la route. Jésus lève les yeux et lui dit : « Hâte-toi de descendre, car il faut qu'aujourd'hui je m'arrête chez toi. » Le publicain ne peut croire à un pareil bonheur, il ne sait comment témoigner sa reconnaissance, il est prêt à donner la moitié de ses biens aux pauvres, et il veut réparer abondamment toutes les injustices qu'il a commises. Le salut est entré dans la maison de Zachée avec la visite du Seigneur, ainsi entrera-t-il dans notre âme si nous nous préparons à recevoir pieusement notre Dieu dans la sainte communion.

Le sens mystique de la plupart des prières de l'office a pour objet la sainteté de nos temples et celle de la Jérusalem céleste dont l'Eglise de la terre est l'image ; mais comme les pierres de cette cité éternelle, selon la belle expression de l'hymne des vêpres, ne sont autre chose que nos âmes, façonnées de la main même de Dieu, par le marteau et le ciseau du divin architecte, c'est-à-dire par la pratique de la vertu, ces belles prières peuvent s'entendre de la sainteté de nos âmes. Aussi en chantant l'antienne *« Domum tuam, Domine, decet sanctitudo, Votre maison, Seigneur, doit être sainte, »* nous ferons un retour sur nous-mêmes, nous nous demanderons si nous travaillons assez à notre sanctification, si nous voulons réellement aller un jour nous joindre aux élus pour chanter les louanges du Seigneur dans la Jérusalem céleste.

Pour arriver à cette sainteté que Dieu demande de nous, redoublons d'amour et de respect pour cette église où nous avons été baptisés, où nous avons fait notre première communion, où nous recevons si souvent le pardon de nos péchés, où l'on apportera un jour notre dépouille mortelle et où l'on demandera pour nous le repos éternel.

Aimons à venir prier dans cette église, quelque pauvre qu'elle soit : ce qui fait sa richesse ce sont les prières ardentes des fidèles, ce sont les larmes des pécheurs, c'est le tabernacle et son hôte divin.

¹ Chaque église devrait célébrer cette fête le jour anniversaire de sa consécration ; mais pour lui donner plus de solennité, on a décidé, depuis le Concordat, qu'elle se célébrerait le même jour, le dimanche qui suit le jour octave de la Toussaint, dans toutes les églises de France.

Aimons à venir tenir compagnie à Notre-Seigneur caché dans l'Eucharistie, à lui demander toutes les grâces dont nous avons besoin pour notre salut. Aimons notre église, notre paroisse, comme notre mère, comme notre patrie. Si nous voulons être un jour les citoyens du ciel, soyons fidèles à tous nos devoirs religieux, surtout aux offices de l'Eglise, et spécialement au saint sacrifice de la messe. C'est là surtout que nous obtiendrons des grâces de salut, et après avoir fréquemment offert à Dieu la victime que le prêtre immole sur nos autels, nous mériterons de recevoir au ciel les récompenses éternelles. (Secrète de la messe).

LA PÉNITENCE

V

Dieu nous demande en premier lieu la pénitence du cœur

I. — CETTE PÉNITENCE DU CŒUR CONSISTE A AVOIR LE REGRET DE SES PÉCHÉS

Le culte que nous rendons à Dieu, a son principe et son siège dans le cœur. Il doit en être de même de notre pénitence, car d'où est venu le mal doit venir le remède ou l'expiation.

Or si nous cherchons en nous qui le premier a conçu le péché et en a ressenti du plaisir, nous sommes forcés de reconnaître que c'est notre cœur. Jésus-Christ nous a dit : « Ce qui sort de la bouche part du cœur, et c'est là ce qui souille l'homme. Car du cœur sortent les mauvaises pensées, les homicides, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les blasphèmes. C'est là ce qui souille l'homme. » (Matth., xv, 18-20). Le doute n'est donc pas possible ; rien de plus formel. C'est le cœur qui a conçu le péché et en a éprouvé du plaisir, c'est le cœur qui doit en ressentir du regret et de la douleur. Aussi le Psalmiste qui l'avait compris, disait : « Le sacrifice que Dieu demande, est un cœur brisé : Vous ne méprisez pas, ô Dieu, un cœur contrit et humilié. » (Ps., l, 19). Et nous aussi, nous savons et nous voyons chaque jour que Dieu, loin de mépriser un cœur brisé, le demande à tous les pécheurs et le cherche en nous tous ; il jette du haut du ciel un regard sur les fils des hommes pour voir s'il en est un qui ait l'intelligence de sa vocation et qui se tourne vers lui dans des sentiments de repentir. (Ps., xliii, 2). Dès qu'il le trouve, ce cœur brisé, il se hâte d'accourir pour lui révéler son amour, disant : « Paix à vous ! C'est moi, ne craignez point. Mettez-moi comme un sceau sur votre cœur. Je vous guérirai du mal que vous vous êtes fait en vous détournant de moi. » (Luc, xxiv, 36 ; Cant., viii, 6 ; Jer., iii, 22). Rendons-nous à des exhortations si pressantes, car il y aurait un jour, une heure épouvantable où ne voulant plus croire

à la miséricorde de notre Dieu, nous descendrions dans les abîmes du désespoir pour n'en plus sortir.

Exposition

D'où est venu le péché doit venir la pénitence.

C'est du cœur que le mal est sorti, c'est de lui aussi que doit sortir le bien. Il est dit que la satisfaction a eu lieu où la faute a été commise, et nos Saints Livres ajoutent : « Par où l'homme pèche, c'est par là qu'il est tourmenté. » (Sages., xi, 17). Or le cœur se punit et il est à lui-même son propre châtiment, lorsqu'il ressent de l'humiliation et de la douleur, car il abaisse son orgueil et fait souffrir sa sensualité qui l'ont porté à prévariquer. De là cette parole du Seigneur disant à tous ceux qui l'ont offensé : « Appliquez vos cœurs à considérer vos voies. » (Agg., i, 5). Il faut entrer dans le fond de son cœur pour en arracher l'esprit d'indépendance, l'amour de soi, la recherche des plaisirs coupables. Ah ! savez-vous ce que nous sommes, une fois tombés dans le péché ? Le Psalmiste nous le dit : « Lorsque l'homme était en honneur, il ne l'a pas compris, il a été comparé aux êtres sans raison, et il leur est devenu semblable. » (Ps., xlviii, 20). Quel sujet d'humiliation ! Dieu nous avait couronnés de gloire et d'honneur (Ps., viii, 5), et nous voilà descendus au rang des êtres sans raison ! Savez-vous encore ce que c'est que l'âme, qui se sépare de Dieu et s'en va vivre loin de lui ? Regardez l'enfant prodigue. Il est venu dans un pays étranger, il y a dissipé tout son bien dans les plaisirs. Puis sont venus les jours mauvais, ce sont les souffrances de la faim et de la soif, c'est une vie de mercenaire qui se passe à faire paître des animaux immondes. Et c'est un fils de famille ! (Luc, xv, 11-16). N'est-ce point votre histoire ? Hier vos jours s'écoulaient dans la maison de votre père, votre Dieu. Vous aviez en abondance toutes les grâces du ciel, et votre âme se nourrissait de Jésus-Christ, du pain vivant qui donne la vie au monde. C'était le bonheur. Aujourd'hui, ah ! écoutez le cri de votre âme qui vous dit : « Je meurs de faim. » (Ib. 17). Comment ne souffririez-vous pas de vous voir réduits à une semblable condition ? Quel serait le roi qui, étant renversé de son trône, chassé de son royaume, réduit à la servitude, n'éprouverait pas un sentiment d'humiliation et de douleur, alors qu'il ne devrait s'en prendre qu'à lui-même de son malheur ? « Souvenez-vous de ces choses et rougissez ; rentrez dans votre cœur, violeurs de ma loi. » (Is., xlvi, 8). Voyez ce que vous étiez hier, et ce que vous êtes aujourd'hui ; il est impossible que vous ne ressentiez pas en votre cœur des sentiments de repentir, si vous savez correspondre à la grâce qui vous est présentée : « Souvenez-vous donc d'où vous êtes tombé, faites pénitence, et reprenez vos premières œuvres, sinon je viendrai bientôt à vous, et si vous ne faites pénitence, j'ôterai votre chandelier de sa place. » (Apoc., ii, 5).

Ce qui sort de la bouche part du cœur. Ne soyons pas surpris d'entendre le Seigneur nous

dire : « Convertissez-vous à moi de tout votre cœur. Déchirez vos cœurs plutôt que vos vêtements. » (Joël, II, 12-13.) Car si le péché en est sorti, pourquoi la vertu n'en sortirait-elle pas ? C'est donc du cœur que viennent aussi les bonnes pensées, les saints desirs, les résolutions généreuses, la pureté, l'obéissance, les prières, les bonnes œuvres. Et si le péché souille l'homme, la vertu le sanctifie. C'est pourquoi Jésus-Christ nous dit : « C'est de l'abondance du cœur que la bouche parle. L'homme bon tire de bonnes choses de son bon trésor, et l'homme mauvais tire de mauvaises choses de son mauvais trésor. » (Matth., XII, 34-35). Voilà pourquoi la pénitence doit s'exercer sur le cœur. David s'y appliquait ardemment et comme il craignait avec juste raison de ne point y arriver par ses propres forces, il disait dans sa prière : « Seigneur, créez en moi un cœur pur. » Ou mieux demandons-lui de réaliser lui-même la promesse qu'il nous a faite par son prophète, lorsqu'il a dit : « Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai un esprit nouveau au milieu de vous, et j'ôterai le cœur de pierre de votre chair, et je vous donnerai un cœur de chair. » (Ps., L, 10 ; Ez., XXXVI, 26). Voilà la nouveauté du cœur que Dieu recherche et voudrait établir en nous.

C'est ce cœur ainsi contrit et humilié que Dieu ne méprise pas. Combien cette vérité est consolante pour les âmes chrétiennes qui ont été relevées de leurs abaissements ! Voici sainte Marie-Madeleine : elle s'était attachée à Jésus, l'avait reçu au château de Béthanie, et là, assise à ses pieds, elle recueillait ses divines paroles dans son cœur toujours brisé de douleur, mais renouvelé et consolé ! (Luc, x, 39). Il en est de même de saint Pierre : après son reniement, il avait pleuré, il s'était repenti, et voici que le premier d'entre les apôtres, il a la joie de voir son Maître ressuscité, et reçoit en outre la haute et sublime mission de paître les brebis et les agneaux. (Jean, XXI, 15-18). Et saint Paul qui rappelle si souvent dans ses épîtres qu'il a été persécuteur, a toujours vécu dans des sentiments de pénitence, et cependant il a été choisi pour être l'Apôtre des nations. (I Cor., IX, 27 ; Gal., II, 8). Qui donc ne voudrait pas avoir un cœur contrit et humilié, puisque Dieu, loin de les mépriser, s'attache à les combler de ses grâces les plus grandes ?

Il y aurait un jour où, ne voulant plus croire à la miséricorde, nous descendrions dans les abîmes du désespoir. Voici Caïn, le premier d'entre tous les pécheurs, qui, ne croyant pas à la miséricorde, a répondu au Seigneur : « Mon iniquité est trop grande pour que j'en obtienne le pardon. » (Gen., IV, 13). Voici Judas : à peine vient-il d'être l'objet d'une grande bonté de la part de Jésus, qu'il rapporte les trente deniers aux princes des prêtres, et va se pendre ensuite. (Matth., XXVII, 3). Enfin écoutez les cris de désespoir qui montent de l'abîme. Ce sont les pécheurs qui sont partis impénitents et qui disent : « C'est par notre méchanceté que nous avons été con-

sumés. » (Sages., x, 13). — Qu'êtes-vous à l'heure présente ? Connaissiez-vous l'amour que Jésus témoigne aux cœurs contrits et humiliés ? Ou bien vivez-vous dans l'endurcissement du cœur pour être méprisés à jamais dans l'éternité par votre Dieu ? Ah ! quelle que soit notre condition, justes ou pécheurs, souvenons-nous que nous devons ressentir en nos cœurs « la tristesse selon Dieu qui produit pour le salut une pénitence stable, et non pas la tristesse selon le siècle qui produit la mort. » (II Cor., VII, 10).

II. — CETTE PÉNITENCE DU CŒUR EST NÉCESSAIRE POUR RECEVOIR LE PARDON DE SES PÉCHÉS

Il en est tellement ainsi que notre pénitence n'a de mérite devant Dieu que par les sentiments dont nous sommes animés. Il en est de notre cœur ou de l'intention que nous apportons dans notre conversion, comme de l'œil dans notre corps ; c'est ce que Jésus-Christ nous a dit : « Si votre œil est simple, tout votre corps sera lumineux. Mais si votre œil est mauvais, tout votre corps sera ténébreux. Si donc la lumière qui est en vous est ténébres, les ténébres elles-mêmes que seront-elles ? » (Matth., VI, 22-23). De là cette conclusion évidente que si nos prières et nos œuvres ne procèdent pas de notre repentir, c'est en vain que nous travaillons et que nous espérons être pardonnés. Non, nous ne recevons jamais la grâce de la justification. Combien de pécheurs croyaient apaiser Dieu par des pénitences extérieures ou par l'aveu de leurs péchés, et ne faisaient que l'irriter par les sentiments de leurs cœurs, tandis qu'à d'autres il leur a suffi d'avoir simplement le repentir de leurs fautes pour obtenir aussitôt leur réconciliation ! Nous avons un exemple frappant de cette vérité en Saül et en David qui tous les deux repris par le Seigneur, dirent : J'ai péché. Mais s'il y eut quant à l'extérieur la confession et le repentir dans l'un comme dans l'autre, il n'en était pas de même des sentiments de leurs cœurs. Aussi David fut pardonné et Saül, au contraire, repoussé. (I Rois, XV ; II Rois, XII.) Il en était ainsi des scribes et des pharisiens, auxquels Jésus-Christ disait : « Hypocrites, Isaïe a bien prophétisé de vous, disant : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. » (Matth., XV, 7-8). Cherchons donc à établir une harmonie complète entre nos œuvres et nos sentiments. Il n'y a pas d'autre moyen pour arriver à obtenir le pardon de nos péchés.

Exposition

Notre pénitence n'a de mérite devant Dieu que par les sentiments dont nous sommes animés. Il en est de notre pénitence comme de toutes nos œuvres. Nos dispositions, nos intentions en sont la base ; car ce que nous sommes, nous le sommes par notre cœur qui correspond à la grâce de Dieu, et nous serons d'autant plus avancés dans les

voies de la pénitence que nous regretterons davantage les péchés dont nous avons à demander pardon. De là pour nous la nécessité de parer, selon l'expression de saint Pierre, « l'homme caché dans le cœur. » (I Pier., III, 4). Nous y arriverons en le purifiant par le repentir, et en le rendant par sa droiture et sa simplicité digne d'être la maison de Dieu. C'est un travail pénible, nous le savons, que de sonder ses désirs, que d'examiner quelles sont nos vues et nos recherches les plus secrètes, pour voir si nous sommes conduits par cet œil simple d'une pure intention qui est la lumière de tout le corps de nos actions. Combien d'âmes chrétiennes, en se livrant à ce travail, ont trouvé la grâce du repentir ! Car il est impossible de ne point ressentir des sentiments d'humiliation et de douleur quand on a la connaissance de son malheur et de ses misères. En voici une preuve bien sensible : il suffit que nous voyions une paille dans l'œil de notre frère pour le condamner et le plaindre, et nous ne sentirions aucun sentiment de mépris pour nous-mêmes en considérant les *poutres* qui sont dans notre œil ? (Matth., VII, 5). N'attendons pas que Dieu les voie non pour nous pardonner, mais pour nous condamner, car il ne s'en rapporte pas à nos paroles ou à nos actions, il va droit au cœur. S'il entend nos prières et considère nos œuvres, il pèse davantage nos sentiments ou mieux il ne se prononce en notre faveur que dans la mesure de notre repentir. C'est ce qu'il a dit à Samuel : « Je ne juge pas des choses d'après ce qui paraît aux yeux des hommes. Car l'homme ne voit les choses que par le dehors ; mais le Seigneur voit le fond du cœur. » (I Rois, XVI, 7).

Si nos prières et nos œuvres ne procèdent pas de notre repentir, c'est en vain que nous travaillons et que nous espérons être pardonnés. Il en est tellement ainsi qu'un verre d'eau froide donné dans des sentiments de regret de nos péchés sera reçu de Dieu comme un sacrifice agréable et compté pour le jour de la récompense, tandis que le martyr souffert sans esprit de pénitence serait rejeté de Dieu et ne produirait aucun fruit pour l'expiation des péchés. Voici un enseignement que nous trouvons dans le saint Evangile, qui nous fixe pleinement sur ce sujet. Jésus était dans le temple, et voici que « s'étant assis vis-à-vis du tronc, il regardait de quelle manière le peuple y jetait de l'argent, et plusieurs riches y en jetaient beaucoup. Mais une pauvre veuve, étant venue, y mit deux petites pièces de monnaie. Alors appelant ses disciples, Jésus leur dit : Je vous dis en vérité que cette pauvre veuve a plus mis que tous ceux qui ont mis dans le tronc. » (Marc, XII, 41-43). En parlant ainsi Il n'entendait pas seulement nous dire qu'il y avait plus de mérite à donner de son indigence que de son abondance, mais il voulait encore nous enseigner que nos œuvres tirent leur valeur des dispositions ou des sentiments de repentir dont nous sommes animés. Nous avons rappelé la pénitence de Saül

et de David. Or cet exemple n'est-il pas malheureusement de tous les temps ? Voici deux chrétiens revenus au Bon Dieu. Nous voyons dans l'un comme dans l'autre les mêmes sacrifices, les mêmes mortifications, le même zèle à se renoncer et à supporter les souffrances ; mais Dieu, peut-être, voit des sentiments différents dans leurs cœurs, et c'est pourquoi la pénitence de l'un produira des fruits de sanctification, tandis que la pénitence de l'autre ne donnera que des fruits de mort. Craignons donc qu'un jour Dieu nous dise : « Vous avez semé beaucoup, et vous avez peu recueilli ; vous avez mangé, et vous n'avez pas été rassasiés ; vous avez bu et vous n'avez pas été désaltérés ; vous vous êtes couverts, et vous ne vous êtes pas réchauffés ; et celui qui a accumulé des profits les a mis dans un sac percé. » (Agg., I, 5). Il est dit que lorsque le peuple entendit les paroles du Seigneur, il fut saisi de crainte et rentra en lui-même. Et le Seigneur lui dit par son prophète : « Moi, je suis avec vous. » (Ib. 13). Puisse le Dieu des miséricordes réveiller de même nos cœurs pour leur faire faire la pénitence qu'il nous demande, afin que nous parvenions à édifier la maison spirituelle de notre âme sur les ruines de nos péchés !

Car il n'y a pas d'autre moyen qui nous soit offert pour obtenir notre justification. Nous nous trouvons tellement dans la nécessité de l'employer que nous devons y avoir recours non seulement pour être pardonnés, mais encore pour conserver les biens que nous pouvons acquérir par nos bonnes œuvres. C'est ce qui nous est marqué d'une manière saisissante sous la forme d'une parabole. Deux hommes montèrent au temple, un pharisien et un publicain. Nous avons ici les deux extrêmes : le pharisien, c'est l'homme parfait, fidèle observateur de la loi, et jouissant de la considération générale ; le publicain, c'est l'homme pécheur, vivant au gré de ses passions, et méprisé de tous. Ces deux hommes adressent à Dieu leurs prières. Le pharisien riche de toutes sortes de vertus est satisfait de lui-même, et il le dit dans sa prière. Le publicain, au contraire, chargé du poids accablant de ses nombreux péchés, a le sentiment de son indignité, de sa misère, et il le révèle aussi tant dans son attitude que par ses paroles. Si le monde avait été appelé à se prononcer, il aurait certainement réservé son estime et ses louanges pour le pharisien, et il n'aurait eu que de la compassion, peut-être même du mépris pour le pauvre publicain. Dieu a fait autrement, et comme l'a dit Jésus-Christ, « le publicain s'en retourna justifié dans sa maison, mais non pas le pharisien. » (Luc, XVIII, 10-14). Et pourquoi ? Ah ! Dieu ne se contente pas d'une justice extérieure, il veut avant tout la pénitence du cœur, et c'est à la suite non de leurs œuvres, mais des sentiments de leurs cœurs qu'il a prononcé la sentence ; car il a vu dans le cœur du pharisien une pénitence orgueilleuse, et dans le cœur du publicain une pénitence pleine d'humilité et de douleur. Quelles

leçons pour nos âmes ! Ne soyons pas chrétiens à la mode des pharisiens qui jugeaient par les dehors et par l'apparence plutôt que par l'essence et la vérité des choses. Nous sommes appelés à avoir une justice plus abondante que celle des pharisiens, et si nous n'y arrivons pas, nous ne pourrions entrer dans le royaume des cieux. (Matth., v, 20). Car autre chose était un pharisien ou un scribe ne gardant de la loi que l'observation de la lettre, et autre chose sera un disciple de Jésus-Christ qui devra toujours et en tout apporter un grand esprit de pénitence, de renoncement à soi-même, de mortification tant spirituelle que corporelle ; en un mot conformer sa vie à cette parole du Maître : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même et porte sa croix chaque jour et me suive. » (Luc, ix, 23). Et si cette croix nous ne la portons qu'extérieurement, ce sera comme Simon le Cyrénéen, elle ne nous servira de rien pour notre justification. Il faut avant tout que nous la gravions dans notre cœur.

III. — CETTE PÉNITENCE DU CŒUR N'EST VÉRITABLE QU'A LA CONDITION D'AVOIR POUR OBJET NON SEULEMENT LE PASSÉ, MAIS ENCORE L'AVENIR

C'est absolument nécessaire, car une conversion du cœur partielle ou passagère ne serait pas suffisante. Dieu nous demande davantage. Voici ce qu'il nous dit par son prophète : « Convertissez-vous à moi de tout votre cœur. » (Joël, ii, 12). Il a été encore plus explicite lorsqu'il nous a dit : « Convertissez-vous, et faites pénitence de toutes vos iniquités. » (Ez., xviii, 30). Vous le voyez, Dieu n'excepte rien : Il veut une conversion de notre cœur tout entier et une pénitence de toutes nos iniquités. De même que celui qui viole la loi en un seul point devient coupable de tout (Jac., ii, 10), ainsi celui qui n'aurait pas le repentir d'un seul péché se tromperait étrangement s'il croyait l'avoir pour tous les autres. Car ce n'est point d'avoir commis ce péché plutôt qu'un autre que nous sommes obligés à nous en repentir, mais bien parce que ce péché quel qu'il soit, a offensé Dieu, et nous a rendus coupables d'un outrage envers lui ; et tant que cet outrage ne sera pas réparé, nous ne pourrions recevoir la grâce de la justification. Voilà pour le passé, et voici pour l'avenir. Dieu nous dit : « Rejetez loin de vous toutes vos prévarications et faites-vous un cœur nouveau. » (Ez., xviii, 31). Il ne peut pas nous dire d'une manière plus formelle que nous devons prendre la résolution de ne plus commettre ce qui fait l'objet de notre repentir, et que d'autre part nous devons encore avoir un cœur tellement changé qu'il n'ait plus les pensées et les affections qui nous avaient éloignés de lui pour nous attacher aux créatures et aux choses de ce monde. Il n'y a donc pas de véritable regret des péchés où il n'y a pas la ferme résolution, la volonté de ne plus y retomber, et d'en éviter les occasions.

C'est le conseil ou mieux le précepte que Jésus-Christ donna au paralytique qu'il venait de guérir près de la piscine probatique : « Vous voilà guéri, lui dit-il, ne péchez plus désormais, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis. » (Jean, v, 14).

Exposition

Une conversion du cœur partielle ou passagère ne serait point suffisante. Telle était la pénitence des pharisiens et des scribes ; ils accomplissaient la loi, et se montraient en tout les religieux observateurs des moindres prescriptions que Moïse leur avait données. Mais leurs cœurs étaient divisés, car ils croyaient avoir le droit de n'en offrir qu'une partie à Dieu et de s'en réserver l'autre partie pour eux-mêmes. Malgré Jean-Baptiste, malgré Jésus-Christ qui sont venus leur dire de faire de dignes fruits de pénitence, ils n'ont pas voulu comprendre leur situation déplorable : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, leur a dit le Sauveur, qui nettoyez le dehors de la coupe et du plat, pendant que le dedans de vos cœurs est plein de rapines et d'impuretés ! Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui êtes semblables à des sépulchres blanchis qui au dehors paraissent beaux aux yeux des hommes, mais qui au dedans sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture ! » (Matth., xxiii, 13-31). Les insensés ! Ils croyaient pouvoir servir deux maîtres : Dieu et leurs passions. Ils ont imité leurs pères dont leur cœur s'était partagé ; et comme leurs pères, ils ont péri, parce que le Seigneur a brisé leurs simulacres et renversé leurs autels. (Os., x, 2). Hélas ! Ils sont nombreux les chrétiens qui n'ont qu'une conversion partielle ou passagère. Ils se font une idole qu'ils cachent dans leurs cœurs : pour les uns, c'est le désir des biens de ce monde ; pour d'autres, c'est l'amour des plaisirs du siècle ; et pour nous tous, c'est plus ou moins l'orgueil de la vie. C'est ainsi qu'on garde au fond de son cœur des pensées ou des affections qui, à la première occasion, amèneront de nouvelles chutes, des ruines sans nombre. Que faire contre un si grand mal ? Quand Josué voulut s'assurer que le peuple était entièrement revenu au bon Dieu, il leur dit : « Maintenant donc, ôtez les dieux étrangers d'au milieu de vous, et inclinez vos cœurs devant le Seigneur Dieu. » (Jos., xxiv, 23). Agissons ainsi et cherchons s'il n'y a pas en nous quelque idole cachée qui nous divise de Dieu. N'y a-t-il rien dans nos pensées, dans nos affections, dans nos actions, qui arrête le cours des grâces du Seigneur ? Ah ! si nous trouvons quelque chose du vieil homme, mettons-le en pièces, et que tous les mouvements de nos cœurs nous portent à nous donner à Dieu sans réserve pour tout jamais.

Il nous faut une conversion universelle du cœur pour être justifiés. Il est certain que nous devons nous repentir de tous les péchés que nous avons commis, et même de ceux du prochain dont

nous avons été la cause par nos scandales. Ainsi l'avait compris David qui disait : « Purifiez-moi, Seigneur, des péchés qui sont en moi ; et pardonnez à votre serviteur les fautes d'autrui. » (Ps., xviii, 12-13). Dieu, en effet, revient dans une âme à la suite de sa conversion ou de la réception du sacrement de pénitence. Alors il y a réellement rémission du péché et infusion de la grâce sanctifiante, car ces deux faveurs ou mieux ces deux fruits du repentir ne peuvent être séparés ; mais tant qu'il y aura en nous un seul péché mortel qui ne sera pas pardonné, nous ne pouvons prétendre à la justification. S'il n'en était pas ainsi, un homme serait en même temps l'ami de Dieu par l'infusion de la grâce sanctifiante, et l'ennemi de Dieu par le péché dont il ne voudrait point faire pénitence. Mais saint Paul nous dit : « Quelle alliance peut-il y avoir entre la lumière et les ténèbres ? Quel accord peut-il exister entre le Christ et Bélial ? » (II Cor., vi, 14-15). Rentrions un instant en nous-mêmes et nous reconnaitrons bientôt que nous devons avoir la contrition de tous nos péchés, du moins mortels, sans excepter un seul, pour être justifiés. Qui pourrait trouver parmi les fautes que nous avons commises et que nous pouvons commettre, une faute que Dieu ne condamne point et que nous ne soyons pas obligés de condamner à notre tour ? Cherchez ; vous n'en trouverez pas une seule qui n'outrage Dieu, qui n'ait été expiée par la mort de Jésus-Christ, qui ne nous ait pas dépouillés de tous nos biens et rendus exécrables aux yeux de toutes les créatures. Car toute faute quelle qu'elle soit est toujours une violation de la loi divine, et c'est pourquoi nous devons nous en repentir. Ah ! loin de nous l'exemple de Saül ! Le Seigneur lui avait commandé d'exterminer tous les Amalécites, sans en excepter un seul. Écoutant ses inclinations plutôt que l'ordre qui lui avait été donné, Saül épargna Agag le roi de cette nation, et cette prévarication le conduisit à sa perte. (I Rois, xv). Dieu nous demande de détester tous nos péchés, de les effacer par notre pénitence. Gardons-nous bien de nous réserver un vice particulier, une seule pensée, une seule affection que sa loi condamne, car ce serait vouloir vivre dans son inimitié jusqu'à notre dernier jour.

Il faut que notre conversion du cœur soit accompagnée du ferme propos de ne plus pécher. Cette résolution est de l'essence d'une véritable contrition. Dès l'instant que Dieu nous demande de rejeter loin de nous toutes nos iniquités, ce n'est pas pour nous laisser la liberté de les reprendre quand il nous plaira. Car les iniquités qui hier nous ont rendus ses ennemis et l'ont offensé, ne produiraient point demain d'autres fruits mauvais. Voici ce qu'il nous dit par son prophète : « Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malignité de vos pensées ; cessez de faire le mal ; apprenez à faire le bien. » (Is., i, 16-17). Pesez chacune de ces paroles du Seigneur, et vous comprendrez qu'il nous demande une conversion

qui exige de nous la volonté de ne plus pécher dans l'avenir ; car il veut que nous renoncions au mal pour faire le bien, c'est-à-dire que nous commencions une vie nouvelle qui comporte la haine de la vie de péché dont nous désirons sortir. En d'autres termes, nous devons nous conformer pour tout et partout au précepte qu'il nous donne, disant : « Haissez le mal et aimez le bien. » (Am., v, 15). Nous disons donc avec l'Eglise que notre conversion du cœur consiste non seulement à cesser de commettre le péché, à nous proposer et à commencer une vie nouvelle, mais encore à haïr cette vie de péché qui nous avait fait perdre l'amitié de notre Dieu et rendus ses ennemis. Travaillons à acquérir la volonté de plaire à Dieu et de lui obéir tous les jours de notre vie ; puis manifestons notre haine contre nos péchés, en étant dans la disposition de tout souffrir plutôt que de les commettre à nouveau, et disons avec saint Paul : « Qui donc nous séparera de l'amour du Christ ? » (Rom., viii, 35). « Je l'ai juré, Seigneur, j'ai résolu de garder les jugements de votre justice. » (Ps., cxviii, 106).

Conclusion

Voilà donc la pénitence du cœur que Dieu nous demande pour nous accorder la grâce de la justification. Nous en comprenons toute l'importance, et nous ne ferons jamais assez pour l'acquérir de plus en plus. Gardons-nous de la tentation de venir vers Dieu et l'Eglise comme les Gabaonites se présentèrent devant Josué. Ils eurent recours à la ruse pour lui faire croire qu'ils arrivaient d'une terre lointaine. Josué et les princes de la multitude se laissèrent surprendre tant par leur attitude que par leurs déclarations (Jos., ix). Nous aussi nous pourrions tromper l'Eglise ou le prêtre par notre pénitence extérieure, mais Dieu au contraire nous dirait comme il a dit de la tribu de Juda : « L'infidèle n'est pas revenue à moi de tout son cœur, mais avec mensonge. » (Jér., iii, 10). Quant à nous qui voulons sincèrement revenir au bon Dieu, demandons-lui de regarder notre cœur, et s'il n'y trouve pas les dispositions dont nous avons besoin pour être réconciliés avec lui, disons jusqu'à ce qu'il nous ait exaucés : « Seigneur, créez en moi un cœur pur ! » (Ps., l, 10).

Nous rappelons à nos abonnés nouveaux que nous tenons à leur disposition la collection complète du PAROISSIAL, sauf la PREMIÈRE année (1889), absolument épuisée.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imp. MAITRIER et COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

ENTRETIENS SUR LES PARABOLES ÉVANGÉLIQUES

XXIX

LE MAUVAIS RICHE (*suite*)

Le superflu

Cupiens saturari de micis quæ cadebant
de mensâ divitis, et nemo illi dabat.

(Luc, xvi, 21).

« La propriété c'est le vol. »

Ce sophisme monstrueux au premier abord, a pourtant lui aussi, mes frères, comme tant d'autres sophismes, sa part de vérité. C'est ce que va nous montrer la parabole du mauvais riche que nous continuons d'expliquer.

Oui, mes frères, j'ose le dire, la propriété, ou pour parler plus rigoureusement, une certaine part de la propriété, à savoir le *superflu*, peut devenir entre les mains du riche, et devant Dieu, une sorte de vol ; — vol grave, criminel, puisque c'est pour n'avoir pas donné à Lazare la part de superflu qui lui était due, les miettes au moins qui tombaient de sa table, que le riche est damné, *sepultus est in inferno*. J'ai besoin, tout de suite, de m'appuyer sur la parole d'un évêque allemand, le célèbre Mgr Ketteler, qui en 1848, étudiant cette formule de Proudhon, ne craignait pas, lui-même, d'affirmer qu'il y a parfois dans ce mot autre chose qu'un mensonge. « La fausse théorie du droit de propriété, disait-il, est un crime perpétuel contre la nature ; c'est du droit faux de propriété qu'est née la fausse théorie du communisme. »

Notre parabole dix-neuf fois séculaire, et plus actuelle que jamais, va continuer à nous enseigner quelles sont, devant Dieu, les limites de la propriété et les impérieux devoirs de la richesse. N'y a-t-il que les seuls Juifs avarés, *pharisei qui erant avari*, auxquels s'adresse immédiatement le Sauveur, qui aient à faire ici un sérieux examen de conscience, et à se placer d'une part en face des appétits féroces du socialisme, je le veux bien, je l'accorde, mais aussi en face de leur propre égoïsme sensuel et insatiable ?

Dans cette question délicate, scabreuse, du superflu, on côtoie donc à tout moment le droit et l'injustice, la propriété et le vol, l'Evangile et le communisme. Aussi bien je ne dirai rien de moi-même, je ne veux être que le porte-voix des plus graves autorités, des Pères de l'Eglise, de la théologie, des Souverains Pontifes, sur la vraie notion de la propriété ; de Jésus-Christ enfin lui-même dans sa parabole, de l'enseignement qu'il nous y donne sous cette forme concise, dramatique, pour être plus saisissante.

I. — Et d'abord, mes frères, pourquoi l'homme de la parabole, *homo quidam*, est-il damné ? Remarquons que s'il était riche, *erat dives*, ce n'est

pourtant pas pour avoir été même très riche, pour avoir possédé d'immenses revenus, qu'il est damné. La richesse n'est pas un mal. Si elle est un danger pour le salut, elle a été dans tous les temps et elle est encore l'occasion, le moyen des plus belles vertus. Les anciens patriarches étaient riches, possesseurs d'immenses troupeaux ; la pénitente héroïque habitait un château et Judas la trouvait prodigue ; Joseph d'Arimathie ne craignait pas de payer de sa personne et largement de sa bourse pour la sépulture de Jésus-Christ ; Marie Salomé, la mère de deux apôtres, paraît avoir joui d'une certaine aisance par la part qu'elle prend, entre les autres saintes femmes, à l'entretien du Sauveur. Tels sont, dans les temps actuels, en France, à la ville et dans nos campagnes, — nous prêtres nous le savons mieux que personne, — tant de bons riches, riches par la fortune, plus riches encore par la piété et par le cœur, soutiens, collaborateurs de notre ministère et de toutes les œuvres catholiques. Je ne puis être plus explicite, de peur de faire des personnalités ; mais avec quelle reconnaissance, et en votre nom, mes frères, je les bénis devant Dieu ! Le riche de la parabole n'est donc pas damné pour avoir été riche.

Il n'est pas damné non plus pour avoir joui — on ne l'en accuse pas — d'un bien mal acquis, fruit d'usure, d'agiotage, de rapines, de concussions, des malheurs d'autrui. Sa fortune paraît légitime, soit qu'elle vienne d'héritage ou qu'il en soit l'auteur, l'ayant conquise par le commerce, le trafic où le Juif excelle, l'élevage des troupeaux, l'agriculture, dans les temps où les Juifs étaient agriculteurs : maintenant ils s'en gardent bien.

Le riche de la parabole enfin n'est pas damné — comme vous pourriez le penser — pour avoir été avare. Il n'est pas avare, ni de l'une ni de l'autre des deux avarices typiques. Il n'est pas l'avare ladre, absurde, qui porte des habits râpés, se nourrit de fèves des marais, couche dans un galetas, et à quatre-vingts ans, desséché, livide, amasse pour ses vieux jours. Il n'est pas non plus l'avare qui n'invite personne à sa table, tient sa porte fermée à tout voisin et confrère, mais qui pour lui-même, pour les satisfactions de son égoïsme sensuel, glouton, ne regarde à aucune dépense. Il a table ouverte tous les jours, *epulabatur quotidie splendide*, pour les gens, hommes et femmes, qui lui plaisent et qui se font comme la circonférence des voluptés dont il est le centre. C'est ce qu'on appellerait dans le monde « un bon vivant » ; il fait gagner les tapissiers, les liquoristes, les marchands de primeurs et tous les artistes de la cuisine et du confortable. Ses fêtes de jour et ses fêtes de nuit sont retentissantes ; et les *Figaro* du temps — s'il y avait eu des *Figaro* en Israël — n'auraient pas manqué de raconter longuement et sérieusement, dans le détail des choses et des personnes, le menu de ses festins et la toilette des convives : *induebatur purpura et bysso*. Je vais plus loin : cet heureux du siècle a peut-être des qualités réelles ; et un interprète

ne craint pas de dire que Dieu le récompensait ici-bas de certaines vertus humaines.

Et pourtant, mes frères, la conclusion est terrible : *sepultus est in inferno*. Quel si grand mal a-t-il donc fait ? Il paie bien ses créanciers et ses fournisseurs ; ses serviteurs sont grassement nourris ; ils font souvent lippée des savoureux buffets qui suivent ses soirées. D'ordinaire le luxe de table et de toilette ne paraît guère dépasser la limite du péché véniel. Plus donc j'y réfléchis et plus je suis convaincu que le péché de ce riche, son grave péché, à en juger par la manière dont il est puni, son crime, c'est de n'avoir pas rempli les devoirs de la richesse, devoirs rigoureux devant Dieu : c'est de n'avoir pas donné à Dieu dans la personne de Lazare les miettes de sa surabondance, la part qui revenait aux pauvres de son superflu. Car cet homme a évidemment du superflu, un boni disponible. Ce superflu ou ce boni sont du reste clairement indiqués par le Maître : *micis quæ cadebant de mensa divitis*, et non moins formellement l'usage qu'il était obligé d'en faire : *quod superest date eleemosynam*. Le riche est damné pour avoir méconnu pratiquement la vraie notion de la propriété, les devoirs qu'elle impose. L'avons-nous tous, mes frères, cette notion chrétienne de la propriété ? Est-ce inutile d'en rappeler le principe et les conséquences, dans un temps où les vérités les plus élémentaires de l'Evangile sont souvent méconnues, faussées, oubliées ? Souvenez-vous de l'étonnement, de la stupéfaction retentissante que soulevait naguère un juge d'une des villes du Nord de la France¹ en acquittant une mère qui avait pris un pain pour empêcher son enfant de mourir.

La propriété a deux faces différentes et doit se considérer sous un double aspect : du côté de Dieu et du côté des hommes, en tant que droit divin et que droit humain.

Du côté humain la propriété, toute propriété si grande qu'elle soit, est chose sacrée, intangible, exclusive, inviolable, voulue de Dieu et protégée par un précepte formel du Décalogue, essentielle à la constitution, à la vie même de la société. Tant qu'il n'en abuse pas d'une façon contraire aux lois, le riche peut l'accroître, l'entasser, en user à son gré. Cela, mon frère, le regarde, et vous devez la respecter, comme il doit respecter la vôtre : « Biens d'autrui ne convoiteras pour les avoir injustement. »

Mais vue du côté de Dieu, il en va tout autrement de la propriété. En regard de Dieu la propriété n'existe pas ; c'est un mot vide de sens ; personne n'est possesseur, ou pour parler plus justement, personne n'est propriétaire. Le riche n'est qu'intendant, dépositaire, usufruitier, administrateur responsable de la chose de Dieu, ainsi que nous l'avons vu dans une parabole précédente : *redde rationem villicationis tuæ*. L'usage de la propriété ou du dépôt lui est déterminé, limité par

la loi primaire et essentielle de l'aumône ou de la charité : *maximum et primum mandatum*. Quand le riche a sagement — mettons, si vous y tenez, largement — satisfait aux nécessités, aux convenances, au décorum de sa condition, à ses plaisirs permis, à tout son train de maison, le superflu ou boni qui lui reste, *une partie pour le moins* de ce superflu, de ce boni doit être reversée sur ses frères : *quod superest date eleemosynam*. J'imagine le patriarche disant à Eliezer son serviteur : « Voilà mille sicles d'argent pour les besoins du voyage pour vous et votre caravane ; allez-y noblement ; mais ce qui vous restera, vous ne le garderez pas, vous le donnerez aux pauvres. » Telle est devant Dieu la condition du riche dans le voyage de la vie. Autrement il forfait au devoir de la richesse, à ses devoirs d'état, et son péché peut être grave : n'en perdez jamais de vue la sanction. Dieu lui dit : « Tu useras des biens de la terre pour toi et les tiens dans la mesure sage du nécessaire et de l'utile ; le superflu tu le donneras aux pauvres ; si tu le gardes, tu seras damné. » — Les heureux du siècle qui ont du superflu peuvent donc bien, en face des articles du Code civil, en disposer à leur gré, à leurs caprices ; mais devant Dieu et au for de la conscience, ils n'en sont pas libres : *quod superest date eleemosynam*.

Tel est, mes frères, le texte formel de l'Evangile, telle son interprétation authentique, universelle, traditionnelle. Comme explication de notre parabole qui en est déjà elle-même un commentaire bref, imagé, concis comme un geste, mais, Dieu merci, assez éloquent, je pourrais vous citer les plus graves autorités : des Pères de l'Eglise, des théologiens, des moralistes, les grands maîtres du dogme et de la morale, les porte-voix de la Loi de Jésus-Christ. J'en ai la mémoire si pleine que je ne sais lesquels choisir et par où commencer.

On connaît le texte fameux de saint Ambroise, qui n'était pas un révolutionnaire, un gréviste qui flatte les masses pour arriver, mais un patricien, un préfet de Milan devenu évêque : « C'est le pain des affamés, dit-il, que tu gardes ; c'est le vêtement de ton frère nu que tu mets sous clef dans tes coffres ; c'est la délivrance des miséreux, la rançon des captifs, cet argent que tu enfouis sous terre. » — Saint Basile tient presque mot pour mot le même langage. — Saint Jean Chrysostome, le prédicateur de l'aumône, compare le riche au trésorier comptable et responsable d'une église : *Tuarum es, o homo, dispensator pecuniarum, non minus quam qui Ecclesie bona dispensat...* « Les biens des pauvres, ajoute-t-il, te sont confiés, soit qu'ils proviennent d'héritage, soit que tu les aies justement acquis par tes travaux. » S'adressant aux riches matrones de Constantinople, il leur enseigne que l'huile qui manqua aux vierges folles fut la miséricorde, et que même pour des vierges et des femmes dévotes, il

¹ A Château-Thierry, mars 1893.

² Voir le P. Lejeune, tome 8, Sermon 320.

est impossible sans l'aumône de parvenir seulement au vestibule du ciel. — La doctrine de saint Jérôme, son contemporain et dans sa jeunesse un habitué des salons de Rome, sur le superflu, est absolument la même, et comme il s'adresse à une personne pieuse, à une âme d'élite, elle est plus rigoureuse encore : « Si vous avez, dit-il, plus qu'il ne vous faut pour la nourriture et le vêtement, donnez-le et sachez que vous en êtes redevable. » — Saint Augustin n'est pas moins explicite en appelant nécessaire des pauvres le superflu des riches : *Superflua divitum necessaria sunt pauperum; cum superflua possidentur, aliena possidentur.* (In Ps. cxlvii). Vous citerai-je encore, mes frères, en descendant de quelques siècles, saint Thomas, le génie uni à la sainteté, dans lequel on entend toute la théologie et qui affirme que la surabondance ou le superflu est dû, — remarquez-le bien, — dû de droit naturel au soulagement des pauvres : *Et ideo res quas aliqui superabundanter habent, ex naturali jure debentur pauperum sustentationi.* Enfin, mes frères, au-dessus de ces autorités particulières, nous avons celle du docteur infaillible et universel, *os quod sufficit orbi.* Le pape saint Léon de ce temps-là définissait la propriété « une largesse du Souverain Maître qui est moins une possession qu'une commission : *de largitione Dei proveniunt non tam possidenda quam dispensanda.* » C'est absolument, sur la question qui nous occupe, la doctrine du Léon d'aujourd'hui dans sa fameuse encyclique *Rerum novarum*, en faveur des ouvriers et des pauvres. Tout en rappelant la distinction très ancienne entre la juste possession des richesses et leur usage légitime, tout en proclamant que la propriété privée est de droit naturel, le vicaire de Jésus-Christ Léon XIII assure « qu'en fait d'usage, l'homme ne doit pas tenir les choses extérieures pour privées; mais bien pour communes; de telle sorte qu'il en fasse part facilement aux autres dans leur nécessité. Quiconque a reçu de la divine Bonté une plus grande abondance de richesses, doit se regarder comme ministre de la Providence pour le soulagement des autres. »

Fort de ces autorités, le P. Lacordaire, dont la manière nouvelle de dire des choses anciennes enthousiasmait notre jeunesse, jeta un jour dans la stupeur nos pharisiens modernes, la bourgeoisie censitaire, en affirmant du haut de la chaire de Notre-Dame, que « tout ce qui n'est plus nécessaire et n'est plus utile, en fait d'or, le garder, c'est une scélératesse. »¹ Le célèbre orateur ne faisait cependant que résumer dans une phrase incisive, éclatante comme il en faut pour le traitement de ces têtes avaries, les traditions chrétiennes, le texte sacré lui-même, et les saints interprètes que nous venons de citer.

Il est donc plus que suffisamment démontré que le riche n'est pas absolument libre de son superflu,

qu'en l'entassant, ou en le prodiguant exclusivement à satisfaire, à gorger ses caprices, ses passions égoïstes, il se rend coupable du péché du mauvais riche, *de micis quæ cadebant de mensâ nemo illi dabat*; péché qui peut être grave — ne craignons pas de le répéter — puisqu'il a conduit le riche en enfer, *sepultus est in inferno.* Je l'appellerai, sans hésiter, un voleur; un voleur, non pas devant la justice humaine et le Code civil, — ne me faites pas dire ce que je ne veux pas dire; — mais un voleur devant Dieu et par rapport à Dieu, puisqu'il garde pour lui une somme de biens temporels que Dieu seul propriétaire lui a confiée pour une tout autre destination.

Dans le cas présent et l'état d'extrême nécessité où nous supposons Lazare, son compatriote, gisant malade, mourant de faim à la porte du riche, celui-ci lui devait une part de son superflu, au nom même de la justice et du droit naturel. C'est là une exception assez rare dans notre société contemporaine; mais le superflu reste dû pour le moins au nom de la loi de l'aumône ou de la charité qui est le plus essentiel des commandements. Aussi bien, qu'est-il besoin d'épiloguer, et qu'importe si c'est pour avoir manqué à la justice ou bien à la charité qu'on est damné?

II. — La dette est donc certaine, manifeste en théorie, et tout le nœud de la question pratique reste maintenant concentré sur un seul point : Avez-vous du superflu? Etes-vous, de quelque manière, dans le cas du riche de la parabole? Du superflu d'état, *superfluum status*, car il ne peut s'agir ici évidemment que de celui-là; un boni qui vous reste et doit vous rester, après avoir satisfait sagement aux nécessités, aux convenances elles-mêmes, au décorum, à toutes les bienséances de votre fortune, de vos fonctions, ou de votre position sociale? « Car nul, dit Léon XIII, ne doit vivre contrairement aux convenances. »

Je le répète : avez-vous et devez-vous avoir du superflu? La question est très importante pour le gouvernement de votre vie et votre salut. Mais en même temps combien délicate, dangereuse à résoudre par vous-même, mon frère ou ma sœur, parce qu'elle vous est intimement personnelle et touche de très près à l'intérêt, à la passion, à toutes sortes d'appétits égoïstes et troublants! Y serez-vous pour vous-même un juge impartial? Il est avec la conscience et l'argent, même l'argent mal acquis, des accommodements trop fréquents. Et puis — prenons-y garde — le superflu lui-même est chose mouvante, variable, dépendante, élastique, qui chez son avocat prête aux excuses, aux prétextes, aux subterfuges, à mille échappatoires par les multiples tangentes auxquelles il prête. L'avare entasseur n'en a jamais, il n'a que des précautions et des réserves d'avenir. Le prodigue, le jouisseur voluptueux, pour des raisons toutes contraires, n'en a pas davantage, sucoir, vampire insatiable. Eh bien, mes frères, vous en avez l'un et l'autre. Votre boni, votre superflu, à vous avare entasseur, est cet or qui ne vous est plus ni nécessaire ni utile, que vous placez indéfiniment à

¹ Voir le commentaire théologique de cette parole, *Ami du Clergé* 1897, p. 562-569.

rentes, tandis qu'il devrait fournir à cet honnête travailleur le salaire familial que vous lui discutez centime par centime. Et vous, prodigue, vos dépenses fantasques, insensées, coupables, loin d'être exigées par les convenances, sont plutôt scandaleuses quand le public chez vous compare le budget des générosités, des bonnes œuvres, des aumônes, au budget du jeu, de la table et des plaisirs.

Dieu me garde de rétrécir la voie du ciel ! Avec vous qui me paraissez sous tant de rapports le riche de la parabole, avec vous je veux être bon prince. *Et canes veniebant...* Vous aussi vous aimez les chiens. Je vous accorde une meute de chiens, avec les domestiques chargés de faire leur appartement, leur cuisine, leur toilette. Car il y a chez vous, parmi ces chiens nombreux autour de Lazare, des chiens de luxe qui ont leurs vêtements de chaque saison, le manteau de promenade et le négligé d'intérieur, l'habit de drap léger pour les temps chauds, le pardessus de fourrure en prévision du froid, voire même une cravate attachée par maint anneau d'or auquel pendent quelques grelots ciselés avec art... Mais c'est à la condition qu'il n'en sera pas chez vous comme chez le mauvais riche, et que Lazare dans sa maladie et sa détresse aura au moins la part d'un de vos chiens. Serait-ce même trop exiger que dans une année de famine vous nourrissez autant de pauvres que vous nourrissez, au pain blanc, de chiens de luxe ?

Vous aimez les fleurs ; votre salon, votre salle à manger ou vos antichambres en sont remplis ; un louis ne vous coûte pas pour un plan d'orchidées ; vous avez une serre chauffée nuit et jour. Je l'admets, je ne vous en fais pas un crime ; vos moyens vous permettent cette dépense ; mais puisque vous êtes catholique, permettez-moi de vous le dire : une école chrétienne où l'âme de nos enfants, ces fleurs du bon Dieu, serait à l'abri de l'impiété dominante et des engrais alléchants de la franc-maçonnerie, vous coûterait beaucoup moins que cette orangerie avec son mobilier et ses dépendances, et combien elle serait plus utile !

Si ce n'est pas aux chiens, aux chevaux de prix, aux fleurs que se portent vos goûts et vos préférences, c'est peut-être aux meubles antiques, ou à une collection de vieilles faïences. Je vous concède encore ce stérile musée qui n'a pas été et n'est pas sans profit pour le mercantilisme juif, mais vous avouerez que vos goûts artistiques seraient aussi bien placés à fournir à votre pauvre église les meubles dont elle manque pour la dignité du culte. On cite les dépenses énormes que vous venez de faire pour un escalier d'honneur, pour une simple chambre à coucher ; et tout à côté de votre splendide demeure, le travailleur levé à l'heure où vous vous couchez après vos fêtes de nuit, ne sait pas comment loger et vêtir sa nombreuse famille.

Enfin votre table est surchargée de vins fins, de mets variés, délicats, abondants : *Et epulabatur quotidie splendide*. Votre condition, dites-vous, exige ces réceptions à vingt-cinq francs par tête,

sans parler du buffet qui va suivre, et dont votre valetaille arrosera le parquet. Je veux bien l'admettre encore ; mais à la condition qu'il n'en sera pas comme de la table du banqueteur et des danseurs de la parabole, et que dans ce superflu et cette surabondance vous saurez faire la part de la communauté en détresse et des Petites Sœurs des Pauvres.

L'ennui naît même, à ce qu'il paraît, de la plus plantureuse uniformité ; il vous faut des voyages d'agrément : voyagez ; mais vous l'observerai-je encore, dans l'intérêt de votre âme : quelle somme donnez-vous chaque année à l'œuvre méritoire et importante entre toutes de la Propagation de la foi, à l'œuvre de l'aumône de la foi, qui aide les futurs martyrs à ne pas mourir de faim et de privations ? — A voir votre train de vie, ou bien — si on pouvait en pénétrer le secret. — à en juger par le budget de vos recettes, vous avez évidemment, vous devez avoir du superflu, un boni disponible. Eh bien, mon frère, ce superflu appartient à Dieu qui se l'est réservé comme la part du pauvre : *Quod superest date eleemosynam*.

« Les convenances sociales ; me répétez-vous encore, aussi impérieuses que jamais dans notre démocratie, le décorum de la position... » Ah ! oui, le décorum, je vous attendais là ! Mais vous devez savoir que le premier article dans votre budget du décorum doit être l'article de la charité et des bonnes œuvres : rien ne contribue davantage à vous poser dans le monde, à vous y entourer de considération, à vous y créer une saine popularité, une salutaire influence, à vous y procurer les plus douces joies de la richesse, salué partout comme père du peuple, bienfaiteur de toute une contrée : *cujus memoria in benedictione*. Un tel résultat ne vaudrait-il pas qu'on y consacraît une partie même de l'utile ?

Malgré toutes ces raisons prises du côté de l'Evangile, de la loi divine, de la conscience, de la considération personnelle et du décorum, je n'ai pourtant pas tout dit, mes frères. De l'emploi que le riche va faire de son superflu, va peut-être dépendre pour lui non seulement son salut dans l'autre monde, mais dès ici-bas sa tranquillité et la conservation de sa propre fortune. Entendez-le bien, vous qui êtes financiers. Il n'y a pas que la parabole à votre adresse qui soit menaçante pour l'autre vie ; le socialisme qui vous regarde est lui aussi menaçant et pour celle-ci. *Et in his omnibus inter nos et vos chaos magnum firmatum est*. Rarement le fossé creusé entre les fortunés de la vie, les gavés, les repus, et les déchus de l'existence, l'a été aussi largement qu'aujourd'hui, dans notre société qui n'est plus chrétienne ; rarement la différence aussi criante, aussi injuste, aussi intolérable, malgré les grands mots d'égalité et de fraternité qui s'étalent sur les murs comme une cruelle ironie. La question de la parabole est plus que jamais à l'ordre du jour. Ecoutez ce qui se dit dans les conversations d'auberge, à la sortie de l'atelier dans les villes, aussi bien qu'à l'ombre de l'aubépine où le travailleur des champs trempe son

pain dans l'eau tiède. Voyez ce qu'écrit une presse perverse et scélérate qui a beau jeu pour flatter les passions populaires, attiser les haines sociales ; écoutez ce que prêchent les flatteurs du peuple. Celui qui n'a rien respire le fumet provocant des repas somptueux, dont les restes parfois se corrompent, tandis que dans la mansarde voisine un affamé se meurt d'inanition. Beaucoup d'ouvriers ne parviennent pas à vivre de leur travail. Quel monstrueux contraste entre cette misère affolante et les mille gaspillages du riche !

La question de la parabole ou la question sociale prime à l'heure qu'il est toutes les autres, la question politique elle-même, qui devient de plus en plus une farce secondaire, une écœurante comédie. On l'a bien vu aux dernières élections en France, où les ambitieux dans la course aux honneurs n'ont trouvé rien de plus habile pour capter les suffrages du peuple que de faire miroiter à ses yeux des réminiscences de la parabole du mauvais riche. Les riches seraient obligés légalement de payer l'impôt de leur superflu, de déverser sur Lazare les miettes friandes de leur table en proportion de leur surabondance.

Il est donc grand temps que les détenteurs de la propriété aillent enfin ou reviennent à l'école de l'Evangile, qui seul tient en main le nœud de la question sociale, qu'ils reconnaissent les limites imposées à leur droit par le Créateur de la propriété. Qu'ils sachent bien qu'au for de la conscience, il ne leur est pas plus permis de gaspiller leur fortune dans un luxe et des plaisirs désordonnés qui coûtent des millions, qu'il n'est permis à leur voisin moins fortuné de prendre une part de ces millions. Car si devant la loi tandis que celui-là est acquitté, devant Dieu le voleur et le millionnaire ont tous les deux violé le droit de propriété. — Et, riche libre-penseur, bourgeois libéral, pharisien mon frère, si ces raisons de conscience et la finale de la parabole, *sepultus est in inferno*, ne vous touchent pas, considérez, je vous prie, que le Lazare d'aujourd'hui est électeur. On a pris soin, dès l'école, de lui ôter la foi et l'espérance au sein d'Abraham et au paradis futur ; vous avez le vôtre, à l'heure qu'il est il veut y prendre sa place, qu'avez-vous à lui répondre ?

En remplissant le devoir concernant le superflu, vous travaillez donc à votre propre intérêt même temporel, et en somme à peu de frais pour un si précieux résultat. Car vous avez sans doute remarqué, mes frères, comment dans cet entretien je n'ai jamais dit que l'on devait aux pauvres de Dieu, sous peine de péché, la « totalité » du superflu, mais « au moins une part » du superflu. Tel est le sentiment des moralistes chrétiens et des interprètes du fameux *quod superest date*. Part délicate à préciser, sur laquelle il sera bon de consulter en pratique un juge désintéressé, un directeur de conscience !

A si peu de frais cependant les haines s'éteindront, les cœurs dans notre sphère seront rap-

prochés, le fossé, *chaos firmatum*, sera comblé et, dit saint Paul, il se fera une sorte d'égalité. Une sorte d'égalité, car chacun portera son fardeau : le pauvre dont le fardeau est de n'avoir pas ce qu'il faut, le riche dont le fardeau est d'avoir plus qu'il ne faut, *onus paupertatis non habere, divitiarum onus plus quam opus est habere* (S. Aug.) ; fardeau des riches, redoutable par la responsabilité dont il charge devant le souverain Juge. « Riches, dit Bossuet, portez le fardeau du pauvre, soulagez sa nécessité, aidez-le à soutenir les afflictions sous le poids desquelles il gémit ; sachez qu'en le déchargeant vous travaillez à votre décharge ; vous diminuez son fardeau et il diminue le vôtre ; vous portez le besoin qui le presse et il porte l'abondance qui vous surcharge. » Et l'éloquent prédicateur de la cour de Louis XIV ajoutait devant les heureux du jour et la plus haute noblesse de naissance, ces apostoliques paroles — ne courrons-nous pas le risque d'être accusé de socialisme en les répétant à l'aristocratie financière de notre société démocratique et égalitaire ? — « Quelle injustice, disait-il, que les pauvres portent tout le fardeau, et que tout le poids des misères aille fondre sur leurs épaules ! S'ils s'en plaignent, s'ils en murmurent contre la Providence divine, Seigneur, permettez-moi de le dire, c'est avec quelque couleur de justice. Car étant tous pétris d'une même masse et ne pouvant pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, pourquoi verrons-nous d'un côté la joie, la faveur, l'affluence, et de l'autre la tristesse, le désespoir, et l'extrême nécessité et encore le mépris et la servitude ? Pourquoi cet homme si fortuné vivrait-il dans une telle abondance et pourrait-il contenter jusqu'aux désirs les plus inutiles d'un raffinement étudié, pendant que ce misérable, homme toutefois aussi bien que lui, ne pourra soutenir sa pauvre famille, ni soulager la faim qui le presse ? Dans cette étrange égalité, pourrait-on justifier la Providence de mal ménager les trésors que Dieu met entre des égaux, si par un un autre moyen elle n'avait pourvu au besoin des pauvres et remis quelque inégalité entre les hommes ? C'est pour cela, chrétiens, qu'il ordonne que l'abondance supplée au défaut, et donne des assignations aux nécessiteux sur le superflu des opulents. »

Si je ne me trompe, mes frères, l'explication de la parabole du mauvais riche, cet entretien en particulier sur les obligations du superflu, m'a paru vous intéresser parce qu'il reproduit ce qui fait le sujet fréquent et actuel de vos pensées, de vos sentiments, de vos conversations, de vos plaintes, trop souvent justifiées. « Bien des riches, dites-vous, sont avares ; ils ont l'âme égoïste, centripète, le cœur étroit. Que de bien ils pourraient faire à l'heure qu'il est, autour d'eux, avec leur seul superflu, le trop-plein de leurs revenus qu'ils enfassent ou qu'ils gaspillent ! » Merci de votre approbation. Mais ne seriez-vous pas tentés de croire que je n'ai voulu parler ici que pour une infime minorité, et en quelque sorte à côté de l'au-

⁴ Voir *Ami du Clergé* 1897, p. 978-984.

ditore ? Non, mes frères, non ; j'ai parlé pour un plus grand nombre d'entre vous que vous ne pensez. Le superflu, sachez-le, est chose entre toutes très relative, très contingente. Avec un revenu de cinquante mille francs on peut n'avoir que la juste dépense annuelle pour sa condition sociale, tandis qu'avec un revenu trente fois et même cinquante fois moindre on peut avoir au village de l'aisance et même un boni appréciable, et à ce titre être particulièrement obligé à l'aumône. N'allez pas croire — c'est pour quelques-uns une erreur du jour — que l'aumône est une pratique facultative, affaire de goût, d'humeur, de dilettantisme. L'aumône est un devoir sacré que rien ne remplace, ni dévotions, ni confréries, ni pèlerinages, ni scapulaires, ni prières vocales, et dont l'omission, dans certaines circonstances et pour certaines personnes, peut aller jusqu'à matière grave et rendre indigne d'absolution, évidemment et sans conteste, puisque le souverain Juge au dernier jour — pour vous en faire ressortir l'importance capitale — signale uniquement et condamne à l'enfer, entre tous les autres réprouvés, ceux qui ont manqué au devoir de l'aumône, et pour le seul péché le crime d'y avoir manqué : *Esurivi et non dedistis mihi manducare...* N'attendons pas que suivant la parabole un damné revienne pour nous le dire. Si l'aumône est un précepte commun, général, n'est-il pas avant tout et particulièrement pour ceux qui ont du superflu ? Que chacun donc d'entre nous interroge, examine devant Dieu sa conscience pour le passé, et voie la part qu'il doit prendre dans le texte fameux, dans l'ordre même du divin Maître, de l'unique propriétaire dont nous ne sommes que les intendants : *Quod superest date eleemosynam.* (Luc, xi, 41).

LA PRÉSENCE RÉELLE ¹

Vere Dominus est in loco isto.
Le Seigneur est vraiment ici.

Mes chers enfants,

En entrant dans cette chapelle, vous avez été frappés, éblouis par les riches ornements qui la décorent aujourd'hui. Vous avez admiré ces magnifiques draperies de velours et d'or, ces massifs de fleurs aux brillantes couleurs, ces lumières nombreuses ; mais votre regard s'est détourné bien vite de toutes ces beautés qui excitaient votre curiosité. Il s'est porté sur l'ostensoir d'or, au milieu duquel rayonne une blanche hostie, qui révèle à votre foi la présence réelle du Fils de Dieu fait homme, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Vous avez eu raison, mes chers petits enfants. Car pour quoi êtes-vous réunis aujourd'hui dans cette cha-

pelle ? Est-ce surtout pour contempler toutes ces décorations dont je viens de vous parler, et pour chanter de beaux cantiques ? Non, assurément. Nous vous avons amenés ici, pour vous faire produire un acte de foi à la sainte Eucharistie. Ecoutez-moi donc bien pendant quelques instants. Je vais ouvrir devant vous le saint Évangile, qui est la parole infaillible de Dieu, et vous montrer que Jésus-Christ *est réellement présent* au très saint Sacrement. Je vous donnerai ensuite quelques *conseils pratiques*.

I

1. C'était au lendemain du miracle de la multiplication des pains dans le désert. Encore tout émus par le grand prodige dont ils avaient été témoins, les Juifs avaient rejoint le Sauveur dans une ville appelée Capharnaüm : ils espéraient peut-être lui voir accomplir encore quelque éclatante merveille. En les apercevant, Notre-Seigneur leur dit : « Vous me cherchez parce que je vous ai donné hier un aliment pour votre corps, mais j'ai l'intention de vous donner une nourriture meilleure, une nourriture qui, si vous la prenez, vous préservera de la mort.

— Ah ! Seigneur, s'écrient aussitôt les Juifs avec un empressement que l'on comprend, donnez-nous donc cette nourriture ! donnez-nous la toujours !

— Cette nourriture, reprend Jésus-Christ, c'est moi-même. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts, mais celui qui mangera du pain que je lui donnerai, vivra éternellement, et ce pain, c'est ma chair. »

A ces mots, voilà qu'une surprise indéfinissable se peint sur tous les visages ; l'enthousiasme a disparu, des groupes se forment, dans lesquels on discute vivement sur les paroles étranges que le Sauveur vient de prononcer. Mais peut-être que les Juifs n'ont pas très bien compris ? Peut-être donnent-ils à des paroles échappées dans la conversation, un sens qu'elles n'ont pas ? S'il en est ainsi, Notre-Seigneur va s'expliquer. Il est venu sur la terre pour enseigner la vérité aux hommes, il ne va pas permettre que les âmes se trompent et croient une chose absurde.

S'explique-t-il ? Nullement. Il affirme de nouveau que sa chair est véritablement une nourriture, que son sang est vraiment un breuvage. Il va plus loin : il dit que cette chair il faudra la manger, que ce sang il faudra le boire, sous peine de voir son âme mourir à la vie spirituelle : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Est-ce clair ? Y a-t-il là des paroles à double sens ? Il y en a si peu que les Juifs ont bien compris, qu'ils se scandalisent et s'en vont : « Mais enfin, disent-ils, c'est par trop fort, c'est abuser de notre patience. Qui donc pourrait entendre un pareil langage ? »

Cependant, remarquez bien cela, chers enfants, Jésus ne retranche rien de ce qu'il a dit. Il laisse s'en aller et les Juifs et les disciples, et lorsque le

¹ Allocution adressée aux enfants des catéchismes réunis chaque année au mois de décembre devant le très saint Sacrement exposé dans une chapelle.

vide s'est fait autour de lui, il se tourne vers ses apôtres et il leur demande si eux aussi ne veulent pas le quitter ? C'est comme s'il eût dit : « Il n'y a pas à hésiter : croyez que je vous donnerai un jour ma chair à manger, ou bien partez ! »

2. Un an après, Notre-Seigneur était dans le cénacle avec les douze apôtres. Dès le matin du jeudi, il avait envoyé à Jérusalem deux d'entre eux, pour préparer ce qui était nécessaire. Le soir venu, il avait quitté Béthanie qu'il ne devait plus revoir, et pour ne pas donner l'éveil à ses ennemis, il s'était glissé sans bruit dans la ville. Une salle grande et belle, garnie de tapis et de divans sur lesquels on pouvait se coucher à demi pour prendre son repas, reçut Jésus et ses disciples.

Tout semblait se réunir pour donner à ce dernier repas un cachet de surnaturelle grandeur et de tendresse inaccoutumée.

Au dehors, les ennemis de Jésus achevaient leurs derniers préparatifs, et déjà peut-être de la salle où il était on pouvait entendre les rumeurs confuses de la foule qui, dans quelques instants, allait le traîner au Calvaire. Au dedans, Jésus voyait ses disciples groupés pour la dernière fois autour de lui. Le traître était au milieu d'eux. Son marché était conclu, il n'attendait plus que l'occasion. C'était donc l'heure des adieux.

Le repas commence par cette parole du Maître : « J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous avant que de souffrir ; » et il se poursuit au milieu de pieux épanchements. Déjà l'agneau pascal est mangé, les apôtres peuvent croire que la pâque est finie ; dans la pensée de Notre-Seigneur, elle n'est que commencée.

Jésus est debout. Il prend alors du pain dans ses mains saintes et vénérables, il lève les yeux au ciel et rend grâces à son Père. Puis ayant consacré ce pain par une bénédiction divine, il le rompt et le distribue à ses disciples en disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. » De la même manière, prenant dans ses mains une coupe remplie de vin, il lève de nouveau ses yeux vers le ciel, il la bénit et la présentant à ses disciples : « Prenez et buvez, leur dit-il, car ceci est mon sang. »

Rien de plus simple et de plus clair dans tout l'Evangile que ces paroles du Sauveur. Tenant du pain dans ses mains, il le bénit, et avec cette puissance qui a dit : « Que la lumière soit » et la lumière fut, avec cette puissance qui purifia les lépreux en leur disant : « Soyez purifiés », avec cette puissance qui redressa les boiteux, donna de la vigueur et de la souplesse aux membres des paralytiques en leur disant : « Levez-vous et marchez, » avec cette puissance qui rendit la vue aux aveugles en leur disant : « Regardez », avec cette puissance qui a ressuscité les morts en leur disant : « Levez-vous, je vous l'ordonne », avec cette puissance en un mot qui a créé le monde et le tient suspendu sur l'abîme du néant, Jésus-Christ a changé le pain en son corps et le vin en son sang.

Il suit de là, mes chers enfants, que Notre-Seigneur Jésus-Christ est vraiment présent dans la

sainte Eucharistie, car il *en a fait la promesse formelle et cette promesse il l'a tenue.*

Il est là, avec son corps qui a été brisé, broyé, meurtri, pour expier nos péchés, avec son sang qui a été répandu jusqu'à la dernière goutte sur la croix, avec son âme, la plus belle qui soit jamais sortie des mains de Dieu, avec son cœur qui vous aime si tendrement.

Il vous voit, il vous entend comme il voyait, comme il entendait ses apôtres et les foules qui se pressaient autrefois sur son passage. C'est le petit enfant Jésus de la Crèche, c'est le pauvre ouvrier de Nazareth, c'est le Jésus de l'Evangile, de la Passion, du Calvaire, mais c'est Jésus ressuscité et glorieux. Faisons-lui ensemble un acte de foi et disons-lui :

« O Jésus, je crois que vous êtes présent à quelques pas de moi, caché sous les humbles apparences de l'hostie. Il n'est pas nécessaire que vous vous montriez à mes regards pour que je le croie, ma foi sait vous reconnaître, là où mes yeux sont impuissants à vous rencontrer. Je vous salue, ô vrai corps, né de la Vierge Marie ! »

II

Et maintenant, mes chers enfants, quels sont les devoirs que vous impose votre foi en la présence réelle de Jésus-Christ ? Je les résume en deux mots : le *respect* et la *confiance*.

1. Dieu avait dit autrefois au peuple juif : « Tremblez à l'approche de mon sanctuaire, car je suis le Seigneur. » Aussi, nous entendons le saint roi David s'écrier : « J'adorerai plein de crainte le Seigneur dans son temple saint ! » Sans doute, mes chers petits enfants, il ne faut pas craindre le Bon Dieu comme l'esclave craint son maître, cependant il faut toujours être rempli du plus profond respect lorsque vous lui parlez dans la prière, ou bien que vous venez le visiter dans nos églises. Et pour cela, dès que vous entrez dans le temple, rappelez-vous cette parole : « Dieu est vraiment dans ce lieu ; » tracez pieusement sur vous le signe de la croix avec l'eau bénite ; faites bien votre génuflexion. Pendant le temps que vous restez près de Notre-Seigneur, ne prenez pas une posture molle, négligée, ne tournez pas la tête de côté et d'autre, ne causez pas à vos camarades sans raison, restez à genoux autant que possible : tous ces détails ont leur importance, car ils sont la marque de votre foi à la présence réelle. Hélas ! que d'enfants ne comprennent pas cela ! Que d'enfants à qui on pourrait appliquer la parole de la Sainte Ecriture : « Il y a au milieu de vous quelqu'un dont vous ne paraissiez pas soupçonner l'existence ! »

Croyez bien, mes chers enfants, que par votre tenue parfaite à l'église vous édifiez les personnes qui vous verront. Et, à ce sujet, écoutez une petite histoire. Elle est de Mgr de Ségur, qui l'a recueillie de la bouche de Mgr Mermillod.

L'abbé Mermillod, étant curé de Notre-Dame de Genève, avait l'habitude, le soir, d'aller faire une fervente prière à l'église devant le très saint

Sacrement; puis, lorsqu'il croyait tout le monde sorti, il se prosternait devant le maître-autel et baisait la terre en signe de respect pour la présence réelle. Un jour qu'il venait d'accomplir cet acte de dévotion, tout à coup, au moment où il se relève, il aperçoit une personne qui sort d'un confessionnal et se dirige vers lui. « Que faites-vous là, Madame? Vous ne devriez pas être ici. — Monsieur l'abbé, pardonnez-moi mon indiscretion. Je suis protestante, mais j'ai assisté à vos prédications. Vos raisons m'ont touchée. Cependant un doute me restait dans l'esprit. Cet homme, me disais-je, croit-il vraiment aux vérités qu'il annonce? Pour dissiper mon doute, je suis entrée dans l'église, et en voyant les marques de respect que vous prodiguez à l'Eucharistie, vous croyant seul, mon hésitation a cessé. Je crois! »

L'abbé Mermillod bénit Dieu qui s'était servi de lui pour ramener cette âme égarée. Quelle avait été la cause de la conversion de cette protestante? Une génuflexion bien faite.

2. Le second devoir que vous impose la présence réelle de Jésus-Christ, c'est la confiance. Un autre fait qu'une délicieuse gravure a popularisé, va traduire ma pensée.

La scène se passe en Angleterre. Un bon religieux avait rassemblé un jour autour de lui une troupe de petits enfants, à qui il parlait de la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Il leur expliquait, dans le plus familier et le plus touchant langage, le grand mystère d'amour qui retient captif dans un humble tabernacle Celui qui nous a tant aimés. Parmi ses jeunes auditeurs se trouvait un bambin qui écoutait le missionnaire avec une grande attention. Tout à coup une idée surgit dans sa petite tête, il quitte ses camarades et se dirige vers l'église. Il entre, va droit au sanctuaire, et comme sa petite taille ne lui permet pas d'atteindre le tabernacle, il se hisse sur une chaise, et s'assoit sur l'autel. Là, de sa main mignonne, il frappe à la porte derrière laquelle le bon Maître se cache et il dit : « Es-tu là, Jésus? » Mais personne ne répond.

Sans perdre sa touchante audace,
Il frappe encore et puis redit :
« Es-tu là ? Réponds-moi, de grâce ;
Au catéchisme on nous l'a dit. »

Hélas ! Jésus se tait toujours. L'enfant a beau prêter l'oreille, il n'entend absolument rien.

Peut-être que Jésus sommeille,
Eveillons-le tout doucement.
Oh ! cher petit Jésus, je t'aime,
Je te chéris, je crois en toi.
Réponds à ma tendresse extrême,
Je t'en conjure, parle-moi !

O prodige ! Jésus cède à de si touchantes instances, et il fait entendre sa voix : « Oui, mon cher enfant, je suis présent ici. Quelle grâce veux-tu que je t'accorde? » Et le cher petit de répondre : « Papa n'est pas chrétien, convertis-le, je t'en supplie. — Va, je te promets de sauver l'âme de ton père. » L'enfant revient tout heureux chez ses parents et le lendemain, ô miracle ! le père commence à mener une vie plus chrétienne. Jésus a

récompensé la foi de son petit serviteur et tenu sa promesse.

Mes enfants, je ne vous conseille pas d'imiter la naïve audace de ce cher petit ; mais imitez du moins sa foi vive et sa confiance persévérante. Lorsque vous êtes dans une église, devant la sainte Eucharistie, parlez à Notre-Seigneur Jésus-Christ simplement, comme vous parleriez à votre mère. Dites-lui vos petites peines ; priez-le de vous aider à vous corriger de vos défauts, de vous rendre sages, modestes, obéissants, travailleurs ; suppliez-le de bénir vos parents, et soyez sûrs que, du fond de son tabernacle, Jésus ne restera pas insensible à vos prières. Il ne vous parlera pas, mais il vous verra, il vous entendra, il vous exaucera.

LA PÉNITENCE

VI

Dieu nous demande ensuite d'accepter le travail comme une pénitence

I. — DIEU NOUS A RENDU PÉNIBLE LE TRAVAIL
POUR QUE NOUS PUISSIONS EXPIER NOS PÉCHÉS

C'est la pénitence qui nous a été imposée à la suite de la prévarication originelle. Dans le principe, le travail devait être pour nous un délassement, une occupation pleine de joie, car il nous est naturel : « L'homme est né pour le travail comme l'oiseau pour voler. » (Job, v, 7). D'autre part nos saints Livres nous disent : « N'ayez point d'aversion pour les occupations laborieuses ni pour le travail des champs, créé par le Très-Haut. » (Eccli., vii, 16). Mais à l'heure présente, le travail est dur et pénible, rempli de fatigues et bien peu rémunérateur ; il est une source de souffrances, et dans bien des circonstances la mort en est la suite. Il en est ainsi depuis le jour où Dieu a dit à l'homme coupable : « La terre sera maudite à cause de ce que vous avez fait ; ce ne sera qu'avec beaucoup de travail que vous en tirerez de quoi vous nourrir pendant toute votre vie. Elle vous produira des épines et des ronces ; et vous vous nourrirez de l'herbe de la terre. Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage, jusqu'à ce que vous retourniez à la terre d'où vous avez été tiré. » (Gen., iii, 17-19). C'est en punition du péché que Dieu a donné à notre travail tous les caractères d'un châtement et d'une expiation, car il a voulu que la réparation vienne d'où est venue le mal. Voyez ce que sont nos jours en ce monde. Job en gémissait, disant : « C'est une guerre que la vie de l'homme sur la terre : et ses jours sont comme les jours d'un mercenaire. Comme un esclave soupire après l'ombre, et comme un mercenaire attend la fin de son ouvrage, ainsi se passent en ma vie des mois vides et des nuits pleines de travail. » (Job, vii, 1-2). Qui oserait contredire cette parole de Job ? Tout en ce monde nous est un sujet de travail ; tout nous apporte de la fatigue et finit par nous

lasser, car la loi du travail nous saisit et nous soumet à son empire partout et en toutes choses. Dieu ne s'est pas contenté de la graver en nous, il l'a promulguée dès l'origine à la face du ciel et de la terre pour que personne ne puisse l'ignorer ni l'interpréter selon ses caprices. Malheur à l'homme qui ne l'accomplit pas ! Il se rend coupable d'une seconde rébellion, et passant ses jours dans l'oisiveté, il devient semblable à ce figuier stérile dont parle le saint Evangile : « Le maître vint y chercher du fruit, et n'en trouva point. » (Luc, xiii, 6). Vous le voyez, il ne nous reste qu'à vivre dans l'obéissance à la loi qui nous a été donnée en punition de nos péchés, et à nous souvenir que chacun recevra de Dieu son salaire selon son travail. (I Cor., iii, 8).

Exposition

Le travail est naturel à l'homme. Il avait été donné à l'homme dans l'état d'innocence, car il est dit que « le Seigneur prit l'homme, et le mit dans le paradis de délices pour qu'il le cultivât et le gardât. » (Gen., ii, 15). Dieu voulait ainsi lui fournir le moyen d'acquérir un trait de ressemblance extérieure avec lui, puisque les créatures se rapprochent d'autant plus de leurs fins qu'elles sont plus actives et plus laborieuses. Jésus-Christ nous a dit : « Mon Père agit sans cesse ; et moi j'agis aussi. » (Jean, v, 17). Bien que Dieu, après le sixième jour de la création, ait cessé de former de nouvelles créatures, il n'en continue pas moins de gouverner et de soutenir toutes choses par la vertu de sa puissance. En sorte que cette action essentielle et continuelle pour la conservation du monde, s'il la retirait un seul moment, tout périrait et la nature entière retournerait au néant d'où elle a été tirée. C'est à cette action ou à ce travail de sa puissance et de son amour qu'il a voulu associer l'homme en lui confiant le soin de cultiver et de garder le paradis terrestre. De là cette conclusion que l'homme n'avait point été créé pour passer ses jours dans un repos absolu et complet. Il était destiné à imiter Dieu dans la mesure de sa condition par rapport au travail, qu'il aurait accompli sans effort et sans peine, il n'en aurait connu que les attraites et les joies, il y aurait même trouvé une leçon de haute importance : la figure des attentions ou mieux du travail intérieur dont il était l'objet de la part de son Dieu. Saint Paul nous dit : « Vous êtes le champ que Dieu cultive. » (I Cor., iii, 9). Quelle gloire pour l'homme innocent d'avoir eu Dieu pour modèle dans son action, mais quel bonheur d'avoir été lui-même et d'être encore le jardin qu'il s'est réservé pour le cultiver et lui faire porter des fruits ! Non, Dieu n'a pas abdiqué ses droits sur nous, quoique l'ennemi ait semé le mauvais grain dans notre âme. (Jean, xv, 1). Ah ! laissons-le travailler en nous par sa grâce, ses lumières et ses bienfaits, mais attachons-nous en même temps à considérer l'œuvre qu'il accomplit soit pour nous unir à lui, soit pour la reproduire extérieurement. Alors nous goûterons, au milieu des travaux de notre vocation, quelques-unes de ces joies que

l'homme innocent connut dans le paradis terrestre.

Dieu a fait du travail un châtiment et une expiation. C'est à la suite du péché originel que cette loi si douce et si légère est devenue un pesant fardeau pour les enfants des hommes. Nous avons été condamnés à l'accomplir au milieu de toutes sortes de souffrances, durant les jours de notre vie. La terre, sur l'ordre du Créateur, s'est déclarée notre ennemie. Autrefois elle nous présentait pour ainsi dire d'elle-même toutes ses richesses, maintenant elle nous résiste au point de nous refuser parfois tout secours ou de tromper nos espérances. Autrefois elle donnait tout en abondance, et voyez nos champs à l'heure présente : ils sont déchirés, tourmentés en tous sens par la main de l'homme, non seulement une fois, mais en maintes circonstances dans le cours de l'année, pour que nous puissions en recueillir de quoi nous suffire, et si nous ne leur demandons rien par notre travail, ah ! regardez et vous direz avec le Sage : « J'ai passé par le champ du paresseux et par la vigne de l'homme insensé, et j'ai trouvé que tout y était plein d'orties, que les épines en couvraient toute la surface, et que la muraille de pierres était détruite. Ce qu'ayant vu, je l'ai mis dans mon cœur, et j'ai appris par cet exemple la conduite que je dois suivre. » (Prov., xxiv, 30-32). Mais nous n'avons pas besoin d'aller visiter le champ du paresseux : considérons l'univers, et partout où la main de l'homme n'a point passé, nous n'y trouvons que des épines et des chardons, et la terre ne nous offre que de l'herbe pour notre nourriture. C'est la parole du Seigneur qui se réalise, car il faut bien que l'homme soit puni par où il a péché, c'est-à-dire, c'est de la terre qu'il a tiré le fruit qui a été l'occasion de son péché, ce sera de la terre que lui viendront le châtiment et l'expiation. Nous avons donc à réparer notre révolte contre Dieu en lui offrant les peines, les fatigues, les sueurs, les déceptions qui sont inséparables de tout travail, et si nous ne savons pas le comprendre, nous devons nous attendre à être traités comme ce serviteur dont il est dit : « Jetez ce serviteur inutile dans les ténèbres extérieures : là seront les pleurs et le grincement des dents. » (Matth., xxv, 30).

Cette loi du travail, Dieu l'a promulguée à la face du ciel et de la terre. Quelle scène ! Dieu descend du ciel, il fait entendre sa voix ; Adam et Eve sont saisis de crainte ; le démon, le tentateur, triomphe du mal qu'il a fait. Et cette scène se renouvelle chaque fois que nous tombons dans le péché : Dieu parle intérieurement à l'homme pour lui reprocher son crime ; le coupable comprend son malheur ou résiste à la grâce ; le démon est chassé par le repentir ou bien reste en possession de sa conquête. Et cette scène nous la verrons tous se renouveler, et ce sera la dernière fois, au tribunal de Jésus-Christ. Le Souverain Juge sera là pour rendre à chacun selon ses œuvres : tous les hommes y seront aussi pour être récompensés ou condamnés à jamais ; le démon y viendra pour

nous accuser, et selon la sentence qui sera prononcée, il sera confondu ou nous deviendrons ses victimes dans l'enfer. Souvenons-nous donc de cette loi du travail que Dieu a promulguée lors du premier péché commis par l'homme. C'est une sentence formelle et définitive. Dieu a dit à l'homme : « Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage jusqu'à ce que vous retourniez à la terre d'où vous avez été tiré. » (Gen., III, 19). Car les coupables ont reconnu leur crime : « Adam répondit au Seigneur : La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a présenté du fruit, et j'en ai mangé. » Eve interrogée à son tour répondit : « Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé. » Alors Dieu dit au serpent : « Tu es maudit entre tous les animaux de la terre. » Le doute n'est donc plus possible, nous nous trouvons en présence d'une loi que Dieu nous a donnée ; mais remarquons-le, Dieu a voulu moins nous punir que nous fournir le moyen de nous libérer envers sa justice. Malheur à celui qui ne s'y soumettrait pas ! Il irait certainement contre l'ordre établi par Dieu, se rendrait encore coupable d'une seconde rébellion, et ferait en quelque sorte revivre le péché originel que le baptême a effacé, parce qu'il ne remplirait pas les conditions du contrat que le Seigneur a fait avec nos premiers parents. Il ne leur a pardonné leur péché qu'à la condition qu'ils accompliraient les expiations qu'il leur a demandées : « Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage. » Qui donc voudrait en venir à une pareille extrémité ? Il n'y a que ceux dont la foi est morte, qui préfèrent l'oisiveté au travail. Soyons mieux inspirés, et remercions le Seigneur de nous avoir indiqué le travail comme la pénitence la plus propre à le fléchir et à nous faire expier nos péchés.

II. — CETTE PÉNITENCE OBLIGE TOUS LES HOMMES SANS EXCEPTION

La loi du travail est faite pour tous les hommes, et nous sommes d'autant plus obligés à l'accomplir que nous avons péché davantage. Elle n'admet aucune exception ni dispense. Voici qu'elle nous prend dès l'heure où nous sommes capables d'en remplir les devoirs, s'attache à nous pour tous les jours de notre vie, et nous n'en serons affranchis que lorsque nous souffrirons la mort, la suprême et dernière expiation du péché sur la terre. Dieu en parlant à Adam s'est adressé aussi bien à tous ses descendants ; en sorte que la sentence se réalise et se réalisera toujours et pour tous les hommes. Le Seigneur nous a dit : « Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage. » (Gen., III, 19). Ces paroles sont si fortes et si claires que celui qui ne travaille pas n'aurait pas le droit de manger. C'est ce que saint Paul écrivait aux Thessaloniens : « Si quelqu'un, disait-il, ne veut pas travailler, qu'il ne mange point. » (II Thess., III, 10). Il y en a cependant qui se considèrent comme exemptés de cette loi par leur situation sociale ou par leur condition de fortune ; il y en a d'autres qui croient l'accomplir en se livrant

à des travaux conformes à leurs goûts et n'exigeant aucune peine, ou bien qui se portent vers des occupations plus lucratives et plus honorables selon le monde. Quand Dieu nous demande le travail, il nous demande celui qui est en rapport avec notre vocation. De là cette conclusion que le genre du travail que nous devons faire pour notre pénitence, Dieu nous l'a désigné par là même qu'il nous a appelés à une vocation plutôt qu'à une autre. Nous sommes des serviteurs qui devons accomplir la tâche que notre maître nous a tracée, et si pénible soit-elle, nous ne pouvons nous en dispenser pour en choisir une autre selon nos caprices ou notre volonté. Car Dieu sait mieux que nous la part de châtiment qui nous est échue ou l'expiation qui peut le satisfaire. Soyons sans crainte ; notre Dieu n'est point semblable aux scribes et aux pharisiens qui imposaient des fardeaux qu'on ne pouvait porter. (Matth., XXIII, 4). Il ne permettra pas que nous soyons obligés de travailler au-dessus de nos forces. (I Cor., X, 13). Mais considérons Jésus-Christ à Nazareth se soumettant à la loi du travail, et n'en exemptant point sa mère et son père adoptif. Quel est ce mystère ? Jésus nous répond : « Ne pensez pas que je sois venu abolir la loi ou les prophètes. Je ne suis pas venu les abolir, mais les accomplir. » (Matth., V, 17). Qui donc voudrait s'affranchir du travail en voyant Jésus-Christ s'y soumettre pour nous racheter ? Mais ce serait refuser de participer aux grâces de notre rédemption !

Exposition

La loi du travail est faite pour tous les hommes. Dès l'instant que nous sommes pécheurs, nous devons vivre sous l'empire de la loi du travail, puisque c'est la pénitence qui nous a été imposée. Il est vrai, Dieu peut nous en rendre l'accomplissement plus ou moins onéreux. Tout dépend de lui ; il est le maître, ayant le droit de se montrer miséricordieux selon les desseins de sa Providence ou d'user de rigueur dans la mesure de nos péchés. C'est ce qu'il fait chaque jour en exigeant des uns des travaux durs et pénibles, tandis qu'à d'autres il ne demande que des occupations faciles et agréables. Mais cette diversité qui ressort de la diversité des vocations et qui semble blesser notre raison, n'enlève point à cette loi du travail son caractère général qui oblige tous les hommes, car c'est à tous que le Seigneur a dit : « Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage. » (Gen., III, 19). Il n'en saurait être autrement. Ayant tous été enveloppés dans la prévarication de nos premiers parents, il est évident que nous devions être tous compris dans la même condamnation. Il n'est pas sans importance toutefois de remarquer que la sentence portée contre Adam renferme trois sortes d'expiation : les misères de cette vie, le travail et la mort qui finira tout. Nous ne voyons nulle part dans nos saints Livres que ces expiations soient divisibles ; nous savons au contraire que tous les hommes, les justes comme les pécheurs, doivent les accomplir dans le cours de leur vie aux jours et aux heures

qu'il semblera bon à Dieu de les leur demander. Il y a cependant une différence entre elles : c'est la manière dont elles nous sont imposées. Nous ne pouvons méconnaître que les misères de la vie et la mort sont pour nous des nécessités absolues et inévitables. Le travail au contraire n'est pour nous qu'une nécessité morale et personnelle, au même titre que l'observation des autres commandements de Dieu, parce que nous pouvons, en usant mal de notre liberté, avoir recours au prochain ou employer des moyens inavouables pour nous procurer la nourriture dont nous avons besoin. Et même qui oserait dire que dans ces derniers cas, on n'est pas forcé de s'humilier, et de s'imposer des peines et des fatigues ? Car, selon la parole du Psalmiste : « Le travail et la douleur sont sous sa langue. » (Ps., ix, 27). Ne cherchons donc pas à nous affranchir du travail que Dieu nous demande, puisqu'il est la solde du péché au même titre que les deux autres châtiments. Si Dieu n'en a pas fait une nécessité absolue et inévitable, ne serait-ce point insulter sa miséricorde que de refuser de l'accomplir ou de ne l'accomplir qu'en murmurant ? C'est pourquoi s'il a été établi que tous les hommes souffriront et mourront, il a été établi de même qu'ils travailleront en expiation de leurs péchés : « Pourquoi demeurez-vous tout le long du jour sans travailler ? » (Luc, xx, 6).

Le travail que nous devons accomplir est en rapport avec notre vocation. Ce n'est pas à tous les hommes que Dieu demande le travail des mains. Aux uns il réserve le travail de l'intelligence, à d'autres celui du corps ; il en destine au gouvernement des peuples ou à la défense de la patrie. Vous pouvez considérer toutes les conditions humaines, et en chacune d'elles vous trouverez le travail sous une forme ou sous une autre. De là cette conclusion qu'il n'y a pas d'autre travail pour nous que celui qui est selon l'état où la divine Providence nous a placés, parce que les devoirs qui en découlent nous fourniront toujours des sujets ou des occasions de nous captiver et de souffrir. Non, il ne nous est pas loisible d'offrir en expiation de nos péchés ce qui nous plaît ou ce qu'il nous est facile d'acquérir, car où serait la peine, si nous passions notre temps dans des travaux qui sont frivoles et hors de saison, ou qui n'auraient pour but que de satisfaire notre luxe, notre curiosité et notre orgueil ? Et ce serait un malheur, s'ils nous rendaient plus coupables que l'oisiveté. Nous serions du nombre de ceux dont le Psalmiste a dit : « Ils ne participent pas aux travaux des hommes ; ils se couvrent de leurs crimes. » (Ps., lxxii, 5, 6). Mais il y en a d'autres qui se croient dispensés de la loi du travail, parce que la divine Providence les a fait naître dans une condition de fortune qui leur assure non seulement le pain de chaque jour, mais encore le superflu ; et qui disent : « Venez, jouissons des biens qui existent. » (Sages., ii, 6). Vous en voyez encore d'autres qui ont travaillé avec une ardeur sans mesure, et qui, étant arrivés par leur industrie et leur talent à amasser des richesses, se disent :

« Mon âme, repose-toi, mange, bois, fais bonne chère. » (Luc, xii, 19). Eh bien ! Ne craignons pas de dire à tous ceux qui vivent dans l'oisiveté ou qui ont voulu se préparer des jours de repos : « Regardez quelle est votre condition, vous y trouverez toujours un travail que Dieu vous a destiné, car vous avez des devoirs à remplir envers vous-mêmes, envers vos familles, envers vos semblables. Si Dieu vous a donné des biens avant d'en avoir exigé le paiement, s'il vous a tenus quittes d'un travail dont vous n'avez plus besoin pour vivre, ne vous reste-t-il pas à mériter par vos travaux l'usage de tout ce qu'il vous a confié ? » Ah ! ne soyons point du nombre de ces chrétiens dont saint Paul a dit : « Nous avons appris qu'il y a parmi vous quelques gens inquiets, qui ne travaillent point, mais qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas. Or nous ordonnons à ces personnes et nous les conjurons par Notre-Seigneur Jésus-Christ de manger leur pain, en travaillant en silence. » (II Thess., iii, 11-12). Appliquons-nous donc à suivre l'exemple de David. Bien qu'il eût reçu le pardon de ses péchés et qu'il les eût expiés par toutes sortes de tribulations, il priait, disant : « Seigneur, arrachez-moi à mes nécessités, voyez mon humiliation et mon travail, et remettez-moi mes fautes. » (Ps., xxiv, 17-18).

Considérez Jésus-Christ à Nazareth se soumettant à la loi du travail. Il est certain que Jésus-Christ a vécu, pendant de longues années, dans le travail, exerçant avec Joseph, son père adoptif, le métier de charpentier. Voici ce que rapporte le saint Evangile. Jésus enseignait dans la synagogue et les Juifs surpris de voir en lui une si grande sagesse, disaient : « N'est-ce pas là ce charpentier, fils de Marie ? » (Marc, vi, 3). Quelles leçons ! Le Fils unique de Dieu, Verbe fait chair, le voilà dans un atelier travaillant de ses mains ! Dès l'instant qu'il a pris la forme d'esclave et qu'il a été fait semblable aux hommes, il avait à remplir les devoirs de sa nouvelle condition, c'est-à-dire vivre dans la pénitence, afin d'être reconnu homme par les dehors. D'ailleurs le second Adam qui venait expier la faute du premier ne pouvait se dispenser de subir la peine destinée à la réparer. De même qu'il a souffert toutes les misères de la vie, et enduré la mort pour nous racheter, ainsi a-t-il supporté toutes les peines et toutes les humiliations qui nous viennent du travail, non seulement comme en passant, mais pendant la plus grande partie de son existence, et il a tenu tellement à nous montrer combien le travail nous est utile pour l'expiation du péché que c'est la seule pénitence de sa vie privée qu'il nous a fait connaître. D'autre part comme Jésus-Christ venait nous appeler à la pénitence, il a voulu auparavant nous en donner la règle et l'exemple afin que nous apprissions de lui comment nous devrions répondre à notre vocation ; en sorte que s'il nous invite à le suivre sur le chemin du Calvaire, il nous dit aussi bien de faire pénitence par sa vie laborieuse de Nazareth. C'est ce qui nous explique pourquoi il a voulu y associer la sainte Vierge et saint Joseph.

Et c'est de ces jours vécus au milieu de la sainte Famille qu'il peut nous dire : « Je suis pauvre et dans les travaux depuis ma jeunesse. » (Ps., LXXXVII, 16). Et cette vie de travail, il la continuera dans d'autres conditions, durant tout le temps de son ministère, car il en connaîtra les fatigues, les souffrances, les persécutions. Voyez-le, allant de Judée en Galilée : arrivé près du puits de Jacob, fatigué de la route, il s'assit; puis il dit à la Samaritaine qui venait puiser de l'eau : « Donne-moi à boire. » (Jean, iv, 8). Entendez-le dans une parabole se comparant au bon pasteur qui s'est épuisé à chercher la brebis égarée, et qui, après l'avoir retrouvée, la met sur ses épaules, plein de joie. (Luc, xv, 4-7). Mais pourquoi pleure-t-il sur Jérusalem? C'est la tristesse qu'il éprouve de n'avoir pu l'amener à faire pénitence. (Luc, xix, 41). Et le voici à la dernière Cène : il s'humilie jusqu'à rendre à ses disciples les services qui étaient réservés aux esclaves : il leur lave les pieds. (Jean, xiii, 4-6). O Jésus, vous avez dit : « Si vous savez ces choses, bienheureux serez-vous si vous les pratiquez ! » (Ib., 17). Oui, nous les savons, mais accordez-nous la grâce dont nous avons besoin pour pratiquer la loi du travail comme vous l'avez pratiquée vous-même dans tout le cours de votre vie.

III. — CETTE PÉNITENCE, NOUS DEVONS NOUS APPLIQUER A LA RENDRE MÉRITOIRE DEVANT DIEU

Le travail n'est vraiment une expiation que lorsque nous l'accomplissons en vue de Dieu. Il faut absolument que nous entrions dans les intentions qu'il s'est proposées lui-même en nous l'imposant. Il ne s'agit point ici d'une dette contractée entre semblables ou d'une peine prononcée par des tribunaux de la terre. Les hommes se libèrent de leurs dettes en donnant l'équivalent ou la somme convenue; les coupables subissent leurs peines sans être obligés de rendre compte de leurs sentiments aux juges qui les ont condamnés. Dieu se conduit tout autrement à notre égard : il considère non le paiement que nous lui offrons ou la peine que nous souffrons, mais l'intention qui accompagne notre don ou l'expiation. Aussi le Psalmiste disait : « Le Seigneur me rétribuera selon la pureté de mes mains. » (Ps., xvii, 20). Il faut donc que nous travaillions, non comme des mercenaires, mais en fils de famille qui sont heureux d'avoir les moyens de réparer les offenses qu'ils ont commises contre leur père qui veut bien leur rendre son amour et les recevoir encore dans sa maison. Hélas ! ce n'est point dans cet esprit de pénitence que les hommes en général accomplissent la loi du travail. Les uns y voient une source de satisfaction pour leur orgueil ou leur cupidité, d'autres se préoccupent d'y trouver des ressources pour leurs plaisirs ou pour se donner des jours de repos, et le plus grand nombre malheureusement ne s'y livre que par suite d'une nécessité, en témoignant leur impatience par des murmures continuels envers la divine Providence.

Ce n'est point là accomplir une expiation : on subit un châtement qui ne peut avoir aucun mérite. Comprenons mieux nos intérêts en nous souvenant de la parole de Jésus-Christ : « Cherchez d'abord, a-t-il dit, le royaume de Dieu et sa justice; toutes ces choses vous seront données par surcroît. » (Matth., vi, 33). Si Dieu, en effet, juge que les biens de la terre nous sont utiles pour notre salut, il saura certainement nous les faire trouver dans nos travaux, et même il disposera toutes choses de manière que nous puissions avoir des jours de repos, non pour les passer dans l'oisiveté, mais pour les employer à accomplir les bonnes œuvres qui sont en rapport avec notre vocation. Que ces pensées nous dirigent dans nos travaux, et redisons ces paroles de l'Oraison dominicale : « Notre Père, qui êtes dans les cieux, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » (Matth., vi, 10).

Exposition

Le travail n'est vraiment une expiation que lorsque nous l'accomplissons en vue de Dieu. Il en est de notre travail comme de toutes nos œuvres. C'est l'intention qui en fait la valeur devant Dieu. Jésus-Christ nous a dit à ce sujet une parole dont l'application ressort d'elle-même. Il a comparé l'intention que nous apportons dans nos actions à l'œil qui éclaire et dirige notre corps. Voici ce qu'il nous dit : « La lampe de votre corps, c'est votre œil. Or si votre œil est simple, tout votre corps sera lumineux. Mais si votre œil est mauvais, tout votre corps sera ténébreux. Si donc la lumière qui est en vous est ténèbres, les ténèbres elles-mêmes que seront-elles ? » (Matth., v, 22-23). Ainsi il ne faudrait pas considérer notre travail d'après les résultats extérieurs que nous en recueillons ou d'après les fatigues que nous y trouvons, mais voir en nous, et nous le pourrions facilement, si nous agissons avec des intentions simples et droites, c'est-à-dire dans un esprit de pénitence. Et s'il nous apparaît que nous voulons avant tout et par dessus tout plaire à Dieu et expier nos péchés, notre travail sera tout éclatant de lumière, et nous aurons la joie de l'offrir à Dieu. Souvenons-nous de Caïn et d'Abel : « Caïn offrait des fruits de la terre en présent au Seigneur. Abel aussi offrit des premiers-nés de son troupeau et des plus gras : et le Seigneur regarda Abel et ses dons. Mais Caïn et ses dons, il ne les regarda pas. » (Gen., iv, 3-5). Et pourquoi Dieu acceptait-il le sacrifice d'Abel et refusait-il celui de Caïn ? Saint Paul nous répond : « C'est par la foi qu'Abel offrit une meilleure hostie que Caïn. » (Hébr., xi, 4). De là cette conclusion que Dieu abaisse son regard sur celui qui offre le sacrifice avant même de l'arrêter sur l'offrande, car c'est à cause des qualités de celui qui offre que l'offrande est acceptée, quand elle n'est pas sacramentelle. Voulons-nous donc rendre méritoire notre travail ? Que la foi nous montre la justice divine demandant à être apaisée par notre pénitence; alors ayant déjà le repentir en nos

cœurs, nous irons supporter le poids du jour et de la chaleur, et le soir venu nous offrirons un sacrifice, — et Dieu rendra témoignage à nos fatigues et à nos peines qu'il acceptera en expiation de nos péchés.

Ce n'est point dans cet esprit de pénitence que les hommes en général accomplissent la loi du travail. Combien il est triste de voir des chrétiens entièrement livrés aux préoccupations du siècle ! Voici d'abord ceux qui travaillent uniquement en vue d'amasser ; ils ne se permettent aucun repos ; ils craignent de manquer du nécessaire ; ils ne tiennent point compte de leurs fatigues, de leurs peines ; ils regrettent les heures qu'ils sont obligés de donner aux autres nécessités de la vie ; ils ne voient et n'aiment le travail que pour les fruits matériels qu'ils en retirent, et considèrent comme une perte irréparable le temps qui est employé à l'accomplissement des devoirs religieux. Leur trésor est la terre, là est leur cœur. Dieu peut-il accepter un semblable travail en expiation de nos péchés ? O mon frère, vous qui voulez amasser sans cesse, laissez-moi vous rappeler la parole de Jésus-Christ, disant : « Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme ? Ou que donnera l'homme en échange de son âme ? » (Matth., xvi, 26). — Voici d'autres chrétiens qui travaillent en vue d'acquérir des richesses pour satisfaire leurs passions. Ils ont vu passer ceux que Dieu a comblés des biens de ce monde, ils leur ont porté envie, disant : Pourquoi ne pourrions-nous pas nous élever jusqu'à eux par notre talent et notre industrie ? Ils se sont mis à l'œuvre ; ils se livrent à toutes sortes d'entreprises, pensent le jour et la nuit aux moyens d'arriver à la fortune, ne reculent devant aucune souffrance dans la poursuite de leurs espérances, ne cherchent point à savoir ni à remarquer s'ils ne s'élèvent pas sur des ruines qu'ils ont occasionnées, et peut-être se laissent-ils entraîner dans des voies que l'honnêteté condamne. Enfin ils sont arrivés au terme de leurs désirs. Les voilà devant vous dans la personne de cet homme riche dont nous parle Jésus-Christ, « qui était vêtu de pourpre et de fin lin ; et il faisait chaque jour une splendide chère » ; et le pauvre Lazare couché à sa porte désirait se rassasier des miettes qui tombaient de sa table, et personne ne lui en donnait. Mais attendons la fin, et cette fin lamentable, Jésus-Christ nous en a parlé, disant : c'est que « le riche mourut, et fut enseveli dans l'enfer. » (Luc, xvi, 19-22). Voilà la destinée qui vous attend, vous qui travaillez non pour faire pénitence, mais pour acquérir des richesses dont vous vous servirez pour satisfaire vos passions. — Enfin le plus grand nombre travaille en murmurant contre la Providence. On trouve le travail qui est demandé trop dur et trop pénible, on se plaint des accidents fâcheux qui en sont la suite ; on n'est pas satisfait des fruits ou des salaires qu'on en retire ; on s'en prend aux éléments et aux intempéries des saisons chaque fois qu'on éprouve des déceptions, et pour tout dire d'un

seul mot, on accuse Dieu de n'être point sage et juste dans le gouvernement de ce monde. Est-ce là accomplir une pénitence ? Quel profit espérait-on recueillir d'une expiation qui n'est point volontaire ni acceptée librement ? Ah ! combien nous sommes loin de cette obéissance que le centurion louait dans ses soldats et ses serviteurs, disant à Jésus-Christ : « Je commande à l'un : Va, et il va ; et à un autre : Viens, et il vient ; et à mon serviteur : Fais cela, et il le fait. » (Matth., viii, 9). Quoi ! Dieu nous met en possession d'un trésor de bénédictions, et nous ne voudrions point le faire valoir ? Ecoutez saint Paul : « Les tribulations si courtes et si légères de la vie présente produisent en nous le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire. » (II Cor., iv, 17). Puisque le travail est votre partage, est-ce sage que de ne point l'accomplir en vue de l'expiation de vos péchés ?

C'est pourquoi inspirons-nous dans notre travail de cette parole de Jésus-Christ : Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice. Il y a une vérité que nous oublions trop souvent : c'est que n'est pas riche qui veut. Le Sage nous dit : « Tel travaille, et se hâte beaucoup ; et moins il s'enrichit. » (Eccli., xi, 14). Le fruit de nos fatigues ne dépend pas de nous. « Si Dieu ne bâtit une maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent. » (Ps., cxxvi, 1). Il lui est aussi facile de nous combler de ses biens que de nous en priver : « Le Seigneur fait le pauvre et le riche ; il abaisse et il élève. » (I Rois, ii, 7-8). Or, croyez-vous que Dieu soit porté à bénir nos travaux, lorsqu'il voit que nous les accomplissons en dehors de ses intentions ? Nous ne remarquons pas assez qu'il y a dans tout travail deux choses bien dignes de notre attention : le motif qui nous le fait accepter et les fruits que nous en attendons. Le motif nous est indiqué, c'est de faire pénitence ; quant aux fruits, ils dépendent de la volonté de Dieu ; l'un qui est extérieur, c'est notre nourriture ou la possession des biens de ce monde ; et l'autre qui est surnaturel, c'est la satisfaction que nous devons lui offrir pour l'expiation de nos péchés. Il est donc évident que ne faisant point pénitence par l'accomplissement du travail, nous ne pouvons exiger de Dieu qu'il nous fasse porter beaucoup de fruits tant au point de vue matériel que spirituel. D'autre part, voyez combien en Jésus-Christ la pensée du royaume de Dieu est inséparable de la pensée de faire pénitence. Quand il a paru sur la terre, il a dit : « Faites pénitence, car le royaume des cieux approche. » (Matth., iv, 17). Ainsi après avoir reproché aux hommes leurs préoccupations pour les choses de ce monde, il leur dit : « Ne vous inquiétez point en disant : Que mangerons-nous, où que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous ? Car les païens recherchent toutes ces choses. Mais votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. » (Matth., vi, 31-33). N'était-ce point nous donner

une règle à suivre et nous dire : Voici le royaume de Dieu qui vient ; si vous voulez y entrer et le posséder, il faut que vous fassiez pénitence. Et cette pénitence est là devant vous, c'est le travail que vous accomplissez. Gardez-vous bien de vouloir en recueillir un autre fruit que le royaume de Dieu et sa justice. Quant au reste, votre Père céleste y pourvoira dans la mesure de son amour pour vous, et ce sera dans la mesure où vous aurez cherché le royaume de Dieu que vous seront données toutes les choses que vous pouvez désirer. « Seigneur, les enfants des hommes espèrent à l'ombre de vos ailes. Ils seront enivrés de l'abondance de votre maison. » (Ps., xxxv, 7-8).

Conclusion

Quand Dieu nous demande de nous soumettre à la loi du travail et d'en supporter les fatigues, il nous demande de pratiquer une vertu : la pénitence. Il nous faut donc sa grâce pour correspondre à ses désirs. Tombons à genoux et implorons son secours pour demeurer fidèles à notre vocation jusqu'à la fin de notre vie. Alors nous lui offrirons des sacrifices qui lui seront agréables et qui satisferont sa justice. O Jésus, dites à chacun de nous comme vous avez dit à Pierre : « Avancez en mer, et jetez vos filets pour pêcher. » Et nous, nous vous répondrons comme votre apôtre : « Nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre, mais sur votre parole je jeterai les filets. » (Luc, v, 4-5). Notre obéissance nous vaudra votre grâce, et votre grâce nous fera porter beaucoup de fruits, car vous avez dit : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » (Jean, xv, 5).

POUR UN PÈLERINAGE A UNE CHAPELLE DE LA SAINTE VIERGE¹

Mes frères,

— Qu'êtes-vous venus faire ici ? je vous le demande.

— Un pèlerinage à Notre-Dame du Chêne, me dites-vous.

— Je le sais ; mais j'insiste sur ma question et je vous demande de nouveau : Par ce pèlerinage à Notre-Dame du Chêne, qu'êtes-vous venus faire ici ?

— Vous me répondez : Honorer la sainte Vierge, la remercier, la prier.

— Volontiers j'insisterais pour vous demander de nouveau si vous savez bien quelle grande chose vous faites en honorant ainsi la sainte Vierge, en la remerciant, en la priant dans ce lieu qui lui est cher. Mais j'aime mieux faire moi-même la réponse.

Je vous affirme donc et j'espère vous démontrer que vous faites un *acte public de foi, d'espérance* et de *charité*, acte magnifique et particulièrement opportun dans les circonstances où nous vivons.

I

La foi est nécessaire au salut : car « sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu. » Comment rechercherions-nous les biens invisibles, comment poursuivrions-nous les récompenses éternelles si nous ne les connaissions par la foi ? Comment rendrions-nous gloire à Dieu, comment le servirions-nous si la foi ne nous révélait ses mystères ?

Cette foi nécessaire, nous devons l'avoir dans le cœur, mais nous devons aussi la professer extérieurement, parce que nous sommes corps et âme et que nous vivons en société. Nous devons accomplir dans la société nos devoirs sociaux, et la société, comme telle, doit à Dieu le culte qu'il mérite.

Mais la société ne s'acquitte plus du devoir de professer la vraie foi. Elle veut être neutre, ce qui est une forme d'athéisme. Et l'esprit qui domine actuellement autour de nous est défavorable aux manifestations publiques de notre foi. C'est pourquoi en certains lieux les processions sont interdites.

Cet athéisme social, cette guerre faite aux cérémonies publiques du culte divin, nous sont une raison de professer plus ouvertement notre foi en public. Et c'est ce que nous faisons dans les pèlerinages.

Nous professons au grand jour nos sentiments religieux. On nous voit le long des routes nous rendant à quelque sanctuaire vénéré ; on peut y suivre les exercices de nos pèlerinages. Il n'est personne qui ne connaisse le caractère religieux de nos réunions.

Et ainsi nous proclamons notre foi aux principales vérités révélées, à celles qu'il est plus nécessaire de connaître et plus avantageux de proclamer :

A l'existence de Dieu et de sa divine Providence, puisque c'est à lui en premier lieu que vont nos hommages, et que nous lui demandons d'exercer en notre faveur sa puissance de gouvernement du monde ;

Aux bienfaits de l'Incarnation et de la Rédemption dont nous reconnaissons la nécessité et dont nous demandons que les mérites nous soient appliqués ;

A la glorification de la nature humaine dans Notre-Seigneur, dans la sainte Vierge et les saints dont nous honorons les personnes et la céleste puissance ;

A la vie éternelle, qui est notre fin dernière et vers laquelle nous acheminons les bonnes œuvres que nous accomplissons dans cette vie et particulièrement les pèlerinages. Notre-Seigneur a dit qu'il rougirait devant son Père de celui qui aurait rougi de lui devant les hommes. Ayant professé publiquement notre foi dans les pèlerinages, nous n'aurons pas à craindre pour nous l'effet de cette menace. Comme nous n'aurons pas rougi de lui devant les hommes, il ne rougira pas non plus de nous devant son Père. Il plaidera notre cause et nous fera entrer dans son royaume.

¹ Prononcé au Pèlerinage de N.-D. du Chêne (diocèse de Langres) le 24 septembre 1898.

N'est-il pas vrai, mes frères, qu'un pèlerinage est un bel acte de foi, un acte de foi très opportun et très salutaire ?

C'est aussi un magnifique acte public d'espérance.

II

C'est de Dieu que nous viennent tous les biens, ceux que nous possédons et ceux que nous attendons. Pour les uns nous devons à Dieu notre reconnaissance ; pour les autres nous avons à le prier. Ces deux sentiments s'unissent pour n'en former qu'un seul, qui est celui de l'espérance chrétienne.

L'objet premier de cette espérance, ce sont les biens éternels ; ce sont ensuite les secours surnaturels qui nous les feront obtenir, et jusqu'aux avantages temporels, en tant qu'ils peuvent nous aider à gagner le ciel.

L'esprit du siècle n'est pas moins opposé aux manifestations de notre espérance qu'à celle de notre foi.

On n'estime que les biens temporels. Et pour se les procurer, on ne compte que sur les forces naturelles, sur la puissance humaine, sur la science, sur l'habileté, sur la ruse, sur les ressources de son esprit. On ne se demande pas même d'où l'on tient tous ces dons et on n'en remercie pas Dieu qui en est l'auteur. On se les approprie et on ne veut compter que sur soi. On oublie que tout espoir basé sur un bras de chair ne peut que s'écrouler, la créature étant impuissante à se soutenir elle-même. On oublie que, si nous devons fournir nos efforts, il ne dépend pas de nous que le succès les couronne, et que nous devons attendre d'une puissance supérieure qu'ils soient féconds. Aussi trouve-t-on étrange que nous demandions au ciel de nous accorder ce qu'on voudrait ne devoir qu'à soi.

Telles sont, au sujet de l'espérance, les erreurs du temps présent. Par les pèlerinages nous manifestons à l'encontre nos espérances chrétiennes.

Quel est l'objet le plus ordinaire de nos pèlerinages ? Remercier Dieu, la sainte Vierge et les saints des faveurs que nous en avons obtenues et leur en demander de nouvelles. Mais en cela nous suivons toutes les lois de l'espérance chrétienne.

Nous nous adressons à Dieu, l'auteur de tout bien, pour le remercier, ce qui est la première manière de reconnaître que nous tenons tout de sa bonté ; pour le prier, ce qui est une autre manière de professer le même sentiment.

Nous remercions et nous prions la sainte Vierge et les saints comme les intermédiaires par lesquels nous obtenons les bienfaits de Dieu.

Nous proclamons ainsi à la face des hommes que tout don vient du ciel, et nous faisons remonter à son origine le bien qui en descend sur nous.

De même pour l'objet de notre espérance, nous mettons en premier lieu la vie éternelle et ce qui peut nous y conduire : c'est là ce qu'avant tout nous demandons dans nos pèlerinages. Si nous

demandons des faveurs temporelles, c'est dans la pensée qu'elles nous aideront, ou au moins qu'elles ne nous entraveront pas dans la poursuite des biens spirituels. Aussi sommes-nous facilement résignés quand nous n'obtenons pas les faveurs temporelles, les guérisons, par exemple, que nous demandons, parce que nous sommes exaucés d'une autre manière, meilleure pour nous au jugement de Dieu : nous avons la certitude d'avoir reçu autrement plus que nous ne demandions. C'est ce qui explique comment tant de malades qui étaient allés chercher leur guérison et ne l'ont point obtenue, loin de porter envie à leurs compagnons plus heureux et de se désoler, se montrent au contraire satisfaits de leur lot, sentant bien que leur âme est consolée et fortifiée.

Voilà, mes chers frères, comment dans les pèlerinages nous professons hautement nos espérances chrétiennes. Les miracles dont Dieu se plaît à récompenser notre confiance sont la preuve évidente que nos espérances ne sont pas vaines, et ces pieuses manifestations qui s'étalent au grand jour sont une vraie prédication dont le fruit n'est pas perdu pour tous.

Acte public de foi et d'espérance, le pèlerinage est encore un acte public et très opportun de charité.

III

La foi et l'espérance sont le commencement du salut ; la charité en est l'achèvement parce qu'elle nous fait observer toute la loi : « La charité est l'accomplissement parfait de la loi. »

Or la charité nous inspire deux amours, qui en réalité se réunissent en un seul : l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Si nous aimons Dieu comme notre père, pouvons-nous ne pas aimer les autres hommes, qui sont, comme nous, ses enfants et conséquemment nos frères ? Et si nous voulons aimer les autres hommes, que pouvons-nous considérer en eux si ce n'est la communauté de nature, d'origine et de fin, toutes choses qui nous obligent à chercher en Dieu le principe et le motif de notre amour pour le prochain ?

Aimer Dieu, on nous le tolère volontiers, au moins dans notre particulier, et jusqu'à présent dans nos églises ; mais on trouvera étrange que nous en fassions les actes en public.

Aimer le prochain, lui vouloir et lui faire du bien, on ne saurait nous l'interdire ; mais on fait tout pour que la charité perde son caractère religieux, pour qu'elle ne se montre que sous le déguisement d'une philanthropie purement naturelle. C'était et c'est encore la mission spéciale de l'Eglise, une de ses principales fonctions, de pratiquer la charité et de soulager les misères humaines : que n'a-t-on pas fait pour lui en enlever les moyens et pour la remplacer dans ce rôle par la bienfaisance humaine ! Erreur pernicieuse, parce qu'en supprimant la source première du dévouement, on a tari les courants de la véritable bienfaisance. Que sont les institutions de la bienfaisance officielle auprès de celles de la bienfaisance chrétienne ?

Dans nos pèlerinages, nous donnons les plus frappants exemples de charité fraternelle. Venus de toutes les parties de la France, même du monde entier, sans nous être jamais vus, nous nous rencontrons dans les pèlerinages comme des gens qui se connaissent, comme des frères heureux de se trouver ensemble et nous nous rendons mutuellement tous les devoirs de l'affection la plus fraternelle. Voyez le dévouement de ceux qui soignent les malades !

D'où vient ce sentiment de famille ? De ce que nous reconnaissons tous Dieu pour notre père commun et que nous nous sentons en lui véritablement frères. Nous nous aimons sincèrement, parce que nous reconnaissons Dieu pour le père de toute la famille humaine. En dehors de cette conception de la solidarité et de la bienfaisance, il y a sous les apparences de la bienfaisance plus d'égoïsme que de dévouement.

Un des mérites de nos pèlerinages, c'est d'affirmer au grand jour, d'étaler sous les yeux de tous le caractère religieux et divin du véritable amour de nos frères. Nous nous réunissons, nous exerçons les uns envers les autres les offices de la charité fraternelle, parce que nous honorons au ciel un même père qui est Dieu, une même mère qui est la sainte Vierge, des frères qui sont les saints.

Aussi notre charité est-elle universelle : nous aimons tous les hommes, parce qu'il n'en est aucun qui n'ait Dieu pour créateur et pour père et que tous, s'ils le veulent, sont appelés à recueillir le même héritage.

C'est pourquoi dans nos pèlerinages nous prions pour tous les hommes, même pour ceux qui sont actuellement les ennemis de notre foi.

C'est ainsi, mes chers frères, que dans nos pèlerinages nous donnons au monde le spectacle de la vraie charité, manifestation non moins opportune, non moins nécessaire, non moins salutaire que celle de notre foi et de notre espérance.

Réunis devant cette chapelle et devant cette statue de Notre-Dame du Chêne, nous avons commencé par rendre nos devoirs à Dieu par l'offrande du saint sacrifice de la messe. Nous avons ensuite adressé nos hommages à la sainte Vierge pour la remercier des faveurs innombrables que depuis six siècles au moins elle s'est plu à accorder dans ce sanctuaire, de celles que peut-être nous en avons obtenues nous-mêmes. Et nous lui avons adressé de nouvelles demandes. Redoublons de ferveur pour la solliciter et nous faire exaucer. Qu'en cette fête de Notre-Dame de la Merci, elle nous délivre de la captivité du péché, qu'elle brise les chaînes de nos faiblesses et nous assure la sainte liberté des enfants de Dieu ; qu'elle nous arrache aux étreintes de l'épreuve et de la souffrance, en attendant qu'elle nous reçoive au sortir de la vie pour nous introduire dans le royaume de son divin Fils.

PLAN DE SERMON POUR NOËL

DOUBLE NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

Natus est vobis hodie Salvator.
(Luc, II, 10).

Le Verbe de Dieu, le Fils unique du Très-Haut descend sur la terre, se fait homme comme nous, et naît dans une étable, pour nous élever au-dessus de la terre, nous rendre conformes à son image (*conformes imaginis Filii sui*) et nous faire naître à la vie du ciel. Ce qui l'abaisse, c'est sa naissance dans la crèche ; ce qui nous élève, c'est sa naissance dans notre âme.

I. — Naissance dans la crèche

Ce qu'elle est en réalité, saint Léon l'exprime par ces paroles : *Suscipitur a majestate humilitas, a virtute infirmitas, ab aeternitate mortalitas*.

1) *A majestate humilitas* : le Fils de Dieu, Verbe, par qui tout a été fait, descend du haut de sa majesté infinie jusqu'aux dernières profondeurs de l'abaissement : on peut remarquer comme cinq degrés par où il passe : *homo factus est ;... formam servi accipiens ;... Verbum caro factum est ;... in similitudinem carnis peccati ;... exinanivit semetipsum...* De l'être par essence, il descend presque au néant dès le premier jour !

2) *A virtute infirmitas* : l'Être infini devenu petit enfant ; — son immensité remplit l'univers, et le voilà sur la paille d'une crèche ; — d'une parole il a fait le ciel et la terre (*dixit et facta sunt*), et le voilà muet dans ses pauvres langes ; — les anges tremblent et se prosternent devant lui, et le voilà pleurant couché sur quelques planches : *infantem pannis involutum...*

3) *Ab aeternitate mortalitas* : le Verbe éternel, engendré dans le sein du Père avant les siècles, souffre, et par conséquent il doit mourir ;... de Fils de Dieu, il devient « fils de l'homme », mortel comme l'homme.

II. — Naissance dans notre âme

1) Comment Jésus-Christ naît-il dans notre âme ? Il naît en nous par la foi, par l'amour, par la grâce sanctifiante, et surtout par la sainte communion.

2) Quels effets produit sa naissance dans notre âme ? Elle nous fait monter par tous les degrés où il est passé pour descendre vers nous, c'est-à-dire : 1° de l'humilité il nous conduira à la majesté d'enfant de Dieu, et plus tard à la gloire immense du ciel : *Qui se humiliat, exaltabitur* ; — 2° de notre faiblesse il fera par sa grâce une force invincible, car, lorsqu'il est né en nous, ce n'est plus nous qui vivons, c'est lui qui vit dans notre âme (*Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus... In me manet et ego in illo*) et y apporte sa force et sa puissance. Alors se réalise pleinement ces paroles : *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia* ; — 3° dans notre chair mortelle il déposera un germe d'immortalité qui prendra croissance et fera ressusciter notre corps au temps de la moisson, au moment où le Père de famille récoltera le bon grain pour le mettre dans son grenier du ciel. La sainte communion ne nous donne pas seulement un germe qui grandira, mais elle est un gage assuré d'immortalité (*pignus, pharmacum immortalitatis*).

Conclusion. Que Notre-Seigneur naisse en nous par la grâce et par la pratique des vertus dont il donne l'exemple ! *Hoc prædicat stabulum, hoc clamat præsepe, hoc panni evangelizant..., ipsa infantilia membra clamant.* (Saint Bernard).

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

INSTRUCTION POUR LA FÊTE DE NOËL

FÊTE DU CHRÉTIEN ET FÊTE DU PEUPLE

Christus natus est nobis, venite adoremus.
Le Christ est né pour nous, venez, adorons-le.

Les fêtes puisent leurs raisons d'être dans le cœur humain lui-même. Qui de nous en effet n'a ses propres fêtes à célébrer ? Celui-là n'aurait pas d'âme ou n'aurait point vécu. A mesure qu'on avance dans la vie, on se retourne comme le voyageur qui gravit une montagne, on jette un regard sur le temps écoulé, on se souvient. Chaque année on célèbre des anniversaires, les uns tristes, d'autres joyeux. Ces jours-là vous vous dites : « Il y a dix ans, il y a vingt ans que je me suis marié, que j'ai perdu mon premier enfant, que mon père est mort, que ma fille est née. » Car tout se mêle durant notre existence, les peines comme les jouissances, les plaisirs comme les soucis. Alors vous vous arrêtez, vous faites un retour sur le passé et au contact de ces réflexions vous devenez plus grave, plus sérieux, meilleur en un mot.

L'homme qui ne connaîtrait point ces heureuses impressions n'aurait donc jamais connu ni la joie ni la douleur. Il serait à plaindre, car il lui manquerait des choses essentielles qui donnent son plus doux charme à la vie. Plus l'esprit est grand, élevé, plus sa vue s'étend ; plus on vieillit, plus on a d'anniversaires, de fêtes, de souvenirs mémorables à célébrer. Alors on se réunit en famille, on rassemble ses amis, on leur dit : « Réjouissez-vous avec moi, car ce jour me rappelle un des plus grands bonheurs de ma vie. »

Aujourd'hui c'est surtout de joie qu'il convient de parler, car s'il est une fête qui émeuve doucement l'âme c'est l'anniversaire de la naissance. On est tout heureux de dire : « J'ai aujourd'hui trente ans, cinquante ans », sans penser que c'est déjà trente ans, cinquante ans que la mort nous a pris, et que bientôt il ne lui restera plus rien à nous prendre. Mais la naissance que nous célébrons aujourd'hui n'apporte avec elle aucune pensée amère, c'est la naissance de notre Sauveur, *la fête du chrétien et la fête du peuple*, car c'est en ce jour que nos âmes et que les peuples sont nés à la vraie vie.

I

1. L'homme avait peur de Dieu. Comme Adam après sa faute, il se cachait, il éloignait l'image divine de sa conscience coupable, il redisait cette parole des Juifs à Moïse : « Ah ! que Dieu ne se montre pas à nous, car sa seule vue nous ferait mourir ! » Aussi jusqu'à Jésus-Christ personne

n'avait vu Dieu : *Deum nemo vidit unquam*. Pour parler à Moïse il avait dû se voiler, ou il ne lui était apparu que sous des traits impérieux, avec une voix vengeresse qui pendant quinze siècles retentit à travers la Loi, frappant les Hébreux de terreur.

Mais le père de famille ne gronde que pour obtenir l'ordre et prévenir les écarts : dans son cœur c'est l'amour qui domine, l'amour qui voudrait toujours parler. L'humanité c'est la grande famille de Dieu. C'était alors une famille apeurée, désolée, désunie et qui doutait de Dieu. Elle le regardait comme un tyran : tel l'enfant prodigue aigri qui prend de justes reproches pour des injures et de la haine.

Alors le Sauveur naquit. Par une merveilleuse délicatesse, le Fils de Dieu voulut devenir l'enfant de l'humanité, pour l'appriivoiser et la conduire doucement à Dieu. Aussi naît-il non pas sur les marches d'un trône, mais dans une pauvre étable ; non d'une famille opulente, mais d'une humble vierge ; non pas au milieu du concours pompeux des courtisans des palais, mais sous les yeux d'un simple artisan, Joseph, à côté d'animaux qui faisaient de cette grotte leur refuge de nuit. Il étend les mains pour appeler à lui tous les hommes sans distinction ; les anges l'annoncent aux bergers, l'étoile le redit aux rois ; mais les premiers qui viennent, sur qui s'arrête son regard chargé de compassion, ce sont des pauvres, parce que l'humanité est composée en majorité de pauvres. Quand Dieu se fait ainsi petit, s'abaissant pour nous, qui donc refuserait d'aller à lui ? Quelle bonté délicate, quelle ingénieuse miséricorde ! De quel prix élevé sommes-nous donc pour qu'il ait fait tant pour nous, pour des hommes !

Dieu voulait ainsi que l'homme ne pût apporter aucune excuse s'il ne se sauvait pas. C'est une de nos faiblesses de nous excuser toujours, surtout quand nous faisons mal. Quel prétexte valable inventer désormais ? Alléguerons-nous que la vie est un fardeau, la pauvreté notre lot quotidien, que la souffrance nous suit partout, que la maladie s'acharne sur nous, que les revers nous écrasent ? Mais il nous répondrait :

« Vous trouvez la vie dure à porter ? Je l'ai portée, j'ai pris toutes vos infirmités, j'ai revêtu vos misères, j'ai eu froid, j'ai eu faim, j'ai été pauvre, j'ai souffert plus que vous, et pourtant je suis le Fils de Dieu. Moi non plus je n'ai pas connu les tables somptueuses ni les plaisirs terrestres ; je les ai méprisés comme dangereux ou criminels, et parce que je n'ai pas voulu pour moi d'autre mesure que la vôtre. J'ai eu comme vous et plus que vous le cœur saignant, les épaules meurtries, les mains rendues calleuses par le travail. »

Ce qui me surprend surtout, c'est que Dieu ait ainsi daigné raisonner avec sa créature, patiemment, avec une condescendance qui ne se lasse pas, en sorte que, dès ce monde même, nous sommes convaincus que nous restons inexcusables de nous plaindre et de ne pas lui obéir.

C'est pour toutes ces raisons sévères et consolantes que cette fête de Noël est surtout notre fête, à nous, âmes chrétiennes. Jésus-Christ a lui-même souffert, son premier cri d'enfant a été un cri d'angoisse comme le nôtre, s'il est né c'est pour être et pour demeurer avec nous, lui le véritable Emmanuel, tant annoncé par les prophètes, c'est pour embaumer notre âme de sa présence et nous faire naître sans cesse à la grâce.

Oui, c'est un beau jour que le jour de la naissance. On l'honore parmi les autres jours, mais nous avons beau réunir à notre table les fidèles compagnons de notre rude vie : malgré la joie qui semble régner dans les festins d'anniversaire, chaque année une tristesse nouvelle nous étreint au fond de l'âme, un nouveau fardeau pèse sur notre tête. Mais si nous considérons la vie à un point de vue plus élevé, au point de vue chrétien, pour nous elle est une naissance continuelle, un Noël sans fin. Car notre âme ne meurt pas. Chaque jour, si nous voulons, la grâce s'accroît en nous, et nous montons d'un échelon vers le ciel. Saint Paul le disait à ses enfants spirituels : « Mes petits enfants, je vous fais sans cesse renaître à la vie du Christ, *Filioli, quos iterum parturio...* »

2. Nous naissons donc tous les jours, en attendant ce moment fortuné où nous entrerons au ciel et où nous pourrions dire : « Enfin, je nais à la vraie vie ! »

Mais une loi inexorable et rigoureusement logique veut que quand on cesse de vivre, on meure ; et vous dirai-je que parmi vous je sais beaucoup d'âmes mortes, visibles aux yeux de Dieu seul, que dans notre malheureuse humanité le nombre des morts me paraît augmenter dans des proportions inquiétantes ? Car je pose en principe que l'humanité privée de Jésus-Christ est morte, puisqu'il est la vie du monde, *in ipso vita erat* ; et qu'un cœur privé de religion cesse de battre, est frappé à mort.

Voyez-vous ce travail de la mort qui m'effraie, tant elle fauche rapidement les âmes ? La terre m'apparaît dévastée par une armée de fossoyeurs sinistres, occupés les uns à creuser des tombeaux, les autres à y coucher des cadavres. Armée admirablement organisée, tenant la campagne, faisant des sièges en règle, tantôt emportant d'assaut les places, tantôt les prenant par la famine. Ils n'ont que ces deux manières, mais cette dernière est la plus redoutable et la plus sûre.

Ai-je besoin d'expliquer mes paroles, tant elles sont transparentes ? Une propagande active dont vous êtes les victimes s'acharne contre vos croyances chrétiennes ; tous les moyens sont bons pour les démolir, paroles ou écrits, ignorances ou mensonges, attaques impétueuses ou railleries obliques. Hélas ! dans notre pauvre nature humaine, l'héroïsme c'est l'exception, et la faiblesse la règle, c'est pourquoi tant d'âmes sans constance ont été conquises ou ont passé à l'ennemi.

Le système le plus dangereux toutefois c'est celui qui détourne, lentement, obstinément, pa-

tiement de l'église. Des insinuations odieuses mais voilées, une pression cachée mais effective, un mauvais exemple silencieux mais qui s'affiche, voilà ce qui produit l'indifférence, le péché capital du jour, avec un fond de mauvais vouloir concentré quand il s'agit de la religion. C'est ainsi qu'on fait le blocus de vos convictions. Défense à elles de paraître : elles sont accueillies par une froideur méprisante, parfois par des bordées de calomnies. Alors elles rentrent toutes honteuses, et, privées d'aliments, elles meurent de faim. Les aliments c'est l'assistance aux offices, les enseignements de l'Eglise, la prière, la parole de vérité qui est toujours saine et douce au cœur, et combien d'âmes en jeûnent volontairement, préférant se nourrir de poison !

Nous du moins, aujourd'hui nous goûtons cette joie de sentir en nous la grâce de Dieu, dans nos veines le sang du Christ, la joie de vivre. « Les morts, Seigneur, ne vous loueront pas, *Non mortui laudabunt te Domine*, mais nous qui vivons, nous vous bénissons. » Car c'est notre fête que nous célébrons, la fête de la naissance de Jésus-Christ qui est aussi la nôtre. Cette vie que nous avons reçue, nous voulons la garder, l'entretenir, rester les fidèles enfants de l'Eglise, afin que de nos cœurs puisse s'échapper sans remords ni réticence le cri de nos aïeux : « Noël ! Noël ! Dieu est avec nous ! »

II

Les peuples ont également leurs grands souvenirs : souvenirs de gloire, souvenirs religieux ou patriotiques, souvenirs d'invasion, puis d'éclatante délivrance. C'est pourquoi ils ont aussi leurs fêtes. Heureux quand tous les citoyens s'unissent pour célébrer les mêmes fêtes et les mêmes triomphes ! Alors ils sont unis d'idées, de foi, de sentiments, de confiance dans l'avenir, de reconnaissance pour Dieu qui les protège, et ils sont forts.

C'est pendant la nuit de Noël que les anges ont chanté le bonheur et l'émancipation des peuples, en proie alors à toutes les divisions, à toutes les cruautés, à tous les égoïsmes : ils ont chanté *Pax hominibus*, Paix aux hommes ! Mais cette parole, ils l'avaient fait précéder d'une autre qui l'explique et donne la raison de cette paix aussi solennellement proclamée : « Gloire à Dieu ! » Ces deux paroles sont connexes, la seconde est la conséquence de la première. Pour que les peuples jouissent de la paix, il faut donc que d'abord ils rendent gloire à Dieu.

1. L'on serait mal venu à dire que les peuples aujourd'hui sont en paix. Partout en effet se signalent des bouleversements profonds. Les nations armées jusqu'aux dents n'attendent qu'une occasion pour se jeter les unes sur les autres et s'entr'égorger. Dans une même patrie, les citoyens se haïssent, comme s'ils n'étaient pas les fils d'une mère commune ; les familles sont en discorde, les frères se détestent, les voisins ne se voient pas ; la

société est partagée par la cupidité, l'orgueil, l'impiété en deux partis tranchés, ennemis jurés les uns des autres, et de temps à autre, parmi les invectives réciproques, l'on entend retentir ce cri moderne de la bête humaine déchaînée, traversant la parole de Noël pour annoncer les révolutions futures, à grand fracas : « Paix aux chaumières, guerre aux châteaux ! »

Ces clameurs insensées, antisociales, nous reportent bien loin, hélas ! de la crèche et des enseignements de Noël. Cependant, le dirai-je ? Elles sont logiques, elles devaient être le mot de ralliement fatal du socialisme envahissant, des doctrines nouvelles qui ne voient en l'homme qu'une créature sans lendemain et sans âme, douée seulement d'instincts exigeant impérieusement qu'on les assouvisse.

Car les anges ne chantent plus sur terre : « Gloire à Dieu et paix aux hommes ! » Une partie du peuple, audacieuse et bruyante, s'écrie : « Gloire aux hommes et guerre à Dieu ! » La guerre toutefois n'est point chose naturelle : les peuples aspirent à la paix, et seul Jésus-Christ peut l'établir par son Evangile, lui qui l'a apportée au monde romain plus divisé encore que nous le sommes, lui qui a voulu prendre pour l'un de ses plus beaux titres celui de Prince de la paix, *Princeps pacis*.

Au premier jour de Noël le monde paraissait en paix, mais c'était une paix extérieure, fruit de guerres épouvantables et grosse de révoltes, de soulèvements, de colères. Daniel, dans une de ses visions prophétiques, décrit ainsi l'empire romain : « Une bête effrayante, ayant des dents de fer, mangeant et broyant tout, puis foulant aux pieds le reste, » *bestia quarta terribilis... comedens atque comminuens et reliqua pedibus suis conculcans*. (Dan. vii). On ne le saurait peindre d'une manière plus expressive et plus vraie. C'est par le fer qu'il a dompté l'univers. Quand il eut régné sur les nations par la terreur de ses armes, il s'arrêta pour en jouir, pour leur prendre leurs richesses, pour les manger, *comedens*, pour les broyer si elles essayaient de quelque résistance, *comminuens*, et ce qu'il ne put détruire, il le foula aux pieds, comme un animal repu qui se fait litière de sa nourriture. Cette paix factice ne pouvait durer, pas plus que ne dure la violence.

Si j'envisage notre époque contemporaine, je lui découvre les mêmes caractères : une paix extérieure, mais apparente seulement, non réelle, car la guerre couve ; pour qu'elle éclate il suffit d'une étincelle qui produise l'explosion. Déjà même elle règne dans les idées et les esprits. Deux choses en effet jettent parmi nous une perturbation qui s'accroît et deviendra effroyable quelque jour si les peuples n'écoutent pas les enseignements de Noël : l'orgueil et la cupidité, celle-ci qui jouit ou veut jouir, celui-là qui entend dominer par tous les moyens, — la passion du plaisir et la passion du pouvoir, *comedens atque comminuens*.

La cupidité est le premier des fléaux qui sévissent parmi nous. Celui qui ne possède rien porte envie à celui qui a et cherche à jouir à son tour.

De tout temps les appétits ont été déchaînés, de tout temps les passions des hommes se sont montrées terribles. Mais alors le pauvre avait auprès de lui deux gardiens fidèles qui l'empêchaient de prendre le bien d'autrui : la foi et sa conscience.

Sa foi lui disait : « Courage ! plus tu es pauvre ici-bas, plus tu seras riche au ciel. Dieu te voit et il t'aime, il compte tes pas douloureux et tes larmes. L'égalité n'est pas possible sur la terre ; depuis le péché originel, jamais elle n'a existé nulle part. Dieu l'établira au ciel, ou plutôt là encore règnera une juste inégalité, car ceux qui auront plus souffert seront aussi plus récompensés. Mais tous seront parfaitement heureux et contents. Sache donc attendre : le jour de Dieu est proche. »

La conscience ajoutait : « Le bien d'autrui est sacré, n'y touche pas ! car c'est Dieu qui a dit : « Bien d'autrui tu ne prendras. » La justice humaine peut t'épargner, car elle ne sait, elle ne voit pas tout ; mais rien n'échappe au regard de Dieu. Si tu t'appropriais ce qu'il a donné à d'autres qu'à toi, Dieu qui a été témoin de ton vol te punirait. »

Et la conscience demeurait placée à l'entrée de la propriété et de l'honneur d'autrui, comme l'ange qui, debout à la porte du paradis terrestre, défendait à Adam d'y pénétrer.

Nous avons, hélas ! relevé ces deux sentinelles, supprimé ces immortels gardiens. Aussi l'orgie de la cupidité bat son plein. Si l'on avait à caractériser cette époque, on pourrait dire : « Elle mange, *comedens*. » Et ceux qui n'ont rien à manger regardent, le cœur gonflé de convoitises, attendant l'heure propice où ils pourront à leur tour faire la conquête désirée de la jouissance.

Le second fléau, plus terrible encore, c'est la passion du pouvoir, l'orgueil de la domination. S'élever au-dessus des autres, devenir leur maître, pouvoir dire comme le roi Pharaon : « Personne ne remuera les pieds ni les mains sans mon ordre, » c'est là une jouissance autant supérieure à l'autre que les jouissances de l'esprit sont supérieures à celles des sens. Mais pour dominer il faut humilier les faibles, les écraser, les briser, les réduire à l'impuissance, *comminuens*.

Et lorsqu'on se croit enfin le maître, on foule aux pieds toute justice, toute convenance, tous les mérites acquis, tous les privilèges consacrés par les siècles, fruit des services signalés des aïeux, toute reconnaissance, tout ce qui est faible et ne peut plus se défendre, on fait litière de tout droit. *Pedibus suis conculcans reliqua*.

N'est-ce point le tableau fidèle de notre société contemporaine, constituée en dehors de Jésus-Christ, où toute liberté est confisquée au profit du

plus fort, où règne la doctrine sans cœur du « chacun pour soi, » où, pour exprimer un état effroyable et sans précédent, on a dû créer le mot nouveau de *miséreux*? Autrefois en effet il y avait des infortunes individuelles, aujourd'hui elles constituent comme un nouveau corps de métiers où la misère s'est élevée à la hauteur d'une profession.

2. Qui changera cette société redevenue païenne, y fera luire quelques rayons de bonheur et de charité, sinon cette fête de Noël qui a ressuscité des peuples plus malades que nous et qui possède toujours les mêmes grâces de puissance et de bonté?

C'est pourquoi Noël est la fête des peuples. Il arrive avec ses enseignements pénétrants et vainqueurs; il nous montre Jésus dans sa crèche, il nous prêche le détachement et l'humilité.

Aux uns il dit : « Vous êtes les fortunés de ce monde, et cependant vous n'êtes pas les plus heureux. Les premiers que j'ai appelés cette nuit, ce sont les bergers, les pauvres, et vous n'entrerez au ciel qu'à la condition d'être pauvres en esprit, en intention, sinon en fait. Comment pourrais-je vous accueillir avec votre luxe, vos frivolités, votre égoïsme, vos richesses auxquelles vous tenez uniquement, auprès de ma crèche si humble, de la paille où ont reposé mes petits membres transis? Je suis venu pour vous enseigner la générosité, l'amour du sacrifice, l'esprit de pauvreté, pour vous apprendre à vous dévouer aux petits et aux délaissés, moi qui les aime et qui viens les racheter. Si vous voulez me suivre, écoutez-moi et imitez-moi. »

Aux autres il tient ce langage : « Vous êtes les puissants, les maîtres du monde. Le pouvoir vient de Dieu, mais combien les hommes en ont rendu dangereux l'exercice! Le maître du ciel et de la terre, mais c'est moi, petit enfant, moi, qui me suis fait serviteur pour vous apprendre à condescendre aux besoins des petits; plus que serviteur, esclave, car ma naissance dans une demeure banale qui n'est pas même une maison, mais une grotte, sans un toit fait de main d'homme puisque nul homme n'a consenti à me recueillir, oui ma naissance est plus misérable, plus déshonorée que celle de l'esclave dont nul n'a souci. Mais j'ai la passion de cette humanité dont j'ai voulu prendre toutes les misères. Oh! pour ces hommes que j'aime, soyez humains, bons, miséricordieux. Ayez pitié d'eux comme j'en ai eu pitié; ne craignez pas de vous abaisser jusqu'au plus humble d'entre eux pour le consoler, lui réchauffer le cœur et les membres, car cet humble a une âme, sœur de la vôtre, immortelle comme la vôtre, et qui doit partager le ciel avec vous, si toutefois vous vous êtes faits assez petits pour y entrer avec elle. »

Oh! qu'elle serait belle et heureuse, la société qui se guiderait sur ces aimables principes de Noël! Les anges ne cesseraient de redire : *Pax hominibus*, paix à ces hommes de bonne volonté

qui comprennent le Christ, qui obéissent à son appel, toujours prêts, toujours joyeux, comme de bons serviteurs. Du sein de l'univers rayonnant de félicité monterait au ciel un vaste chant de reconnaissance et d'amour répété par les petits et par les grands, par les pauvres et par les riches, par les faibles et par les forts, et ce concert dirait : « Seigneur, notre bonheur vient de vous seul! Vous nous avez donné l'exemple de la charité, et nous nous aimons; de la générosité, et nous faisons part de nos biens à ceux qui ont besoin; de l'humilité, et nous nous dévouons à tous nos frères parce que vous l'avez voulu, parce que vous l'avez fait. C'est vous qui nous avez apporté et enseigné le bonheur. Gloire à Dieu! »

Je comprends maintenant pourquoi cette fête de Noël est si populaire : le peuple y célèbre sa vraie naissance, et dans les malheurs qu'il traverse il y espère sa renaissance. Il soupire après les hommes de bonne volonté qui lui rapporteront la paix qu'il a perdue dans les révolutions et dans les doctrines ennemies de Dieu. Le peuple français se rappelle aussi qu'en ce jour il fut baptisé à Reims dans la personne de ses aïeux, qui se pressaient autour du baptistère à la suite de Clovis, et qu'il entendit ces paroles tomber de la bouche de saint Remi : « Adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré. » En ce jour anniversaire de notre naissance comme nation, souvenons-nous que toutes nos gloires nous sont venues de notre piété chrétienne, toutes nos défaites de notre oubli de Dieu, et renonçant aux impiétés ou aux chimères qui nous ont valu tant d'humiliations, aujourd'hui brûlons ce que nous adorions hier, et adorons ce que nous avons brûlé dans un moment d'erreur, la croix et la crèche du Sauveur!

LA PÉNITENCE

VII

Dieu nous demande d'accomplir comme pénitence des œuvres bonnes et laborieuses

I. — CETTE PÉNITENCE EST LE PAIEMENT DE LA PEINE TEMPORELLE QUE NOUS DEVONS SOUFFRIR POUR NOS PÉCHÉS.

Dieu ne laisse point le péché impuni. Bien qu'il le pardonne, il en demande néanmoins l'expiation en ce monde ou dans l'autre. Il voudrait, à l'heure présente, que nous nous imposions nous-mêmes des peines et que nous acceptions celles qu'il lui plaît de nous envoyer. Lorsque nous quitterons ce monde, c'est lui-même qui nous affligera dans le purgatoire, d'où, selon l'expression de Jésus-Christ, nous ne sortirons qu'après avoir payé jusqu'à la dernière obole. (Matth., v, 26). Quand

nous avons reçu le pardon de nos péchés, la peine éternelle que nous avions encourue nous a été remise, mais à la condition que nous satisfierions Dieu par nos peines temporelles. Voici ce qu'il nous a dit lui-même : « Si l'impie fait pénitence, et agit selon la droiture et la justice, il vivra de la justice. » (Ez., xxxiii, 16, 19). Et c'est précisément cette vie selon la droiture et la justice, qui, exigeant des efforts et des privations, nous occasionne des souffrances, que nous devons offrir à Dieu en échange de la peine éternelle dont il nous a délivrés. Non, Dieu ne sépare point le repentir des œuvres satisfactoires, puisqu'il nous dit par ses prophètes : « Couvrez-vous de cilices. Convertissez-vous à moi de tout votre cœur dans les jeûnes, les larmes et les gémissements. » (Jér., iv, 8; Joël, ii, 12). N'en soyons point surpris. Dieu tout en nous demandant de faire pénitence par nos œuvres extérieures a vu combien nous en avons besoin pour sortir de l'état malheureux où nous étions tombés. En commettant le péché, nous avons habitué nos membres à suivre les inclinations de nos passions, et si par la mortification nous ne leur imprimons pas une autre direction, nous sommes exposés à être entraînés de nouveau dans le mal. Saint Paul ne l'ignorait point, puisqu'il disait : « Je châtie mon corps, et je le réduis en servitude. » (I Cor., ix, 27). D'autre part croyez-vous que l'incendie qui a éclaté en vous à la suite du péché soit éteint complètement? La grâce du pardon a pu en tempérer les ardeurs, mais ne vous a point délivrés entièrement de tout danger d'un nouvel embrasement. Il nous faut donc veiller continuellement dans le jeûne et la prière pour attirer d'en haut les rosées abondantes qui nous aideront à nous en préserver : « L'esprit est prompt, mais la chair est faible. » (Matth., xxvi, 41). Bénissons donc la bonté de notre Dieu qui tout en nous demandant l'expiation de nos péchés, sert si bien nos propres intérêts.

Exposition

Dieu voudrait que nous nous imposions des peines pour expier nos péchés ou que nous acceptions celles qu'il lui plaît de nous envoyer. Il veut ainsi nous reconnaître pour ses enfants. Que sommes-nous en effet, à l'heure où Dieu nous accorde le pardon de nos péchés? Saint Paul nous répond : « Le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il frappe de verges tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants. Ne vous laissez point de souffrir : Dieu vous traite comme ses enfants ; car quel est l'enfant qui n'est pas châtié par son père? » (Hébr., xii, 6-7). L'Apôtre nous en donne la raison ou mieux il nous en marque l'utilité, disant encore : « Si vous n'êtes pas châtiés tous les autres l'ayant été, vous êtes des fils illégitimes, et non pas des enfants légitimes. » (Ib., 8). De là cette conclusion que tout pécheur qui veut redevenir enfant de Dieu doit s'attendre, s'il ne se punit pas lui-même, à être châtié par son Père céleste. Préféreriez-vous donc son inimitié plutôt que de

n'avoir rien à souffrir pour vos péchés? Mais un jour il vous dirait : « Je ne vous connais pas. » (Matth., xxv, 12). Le Seigneur avant de nous mettre en possession de son héritage, veut absolument que nous effacions par des pénitences temporelles toutes les taches de nos péchés, afin de ne pas être obligé d'en poursuivre la vengeance dans le purgatoire. C'est ainsi qu'il s'est conduit plus particulièrement à l'égard de ses amis. Les saintes Ecritures nous en fournissent de nombreux exemples. Voici Marie la sœur de Moïse. Il lui a pardonné son péché de murmure à la demande de son frère, mais il lui a imposé en même temps la peine de demeurer hors du camp, séparée de tout le peuple, pendant sept jours. (Nombr., xii, 15). Il a pardonné à Moïse et à Aaron le péché de méfiance dont ils s'étaient rendus coupables, mais il règle en même temps qu'ils mourront avant l'entrée du peuple dans la Terre promise. (Ib., xx, 12). Il a pardonné à David ses péchés, mais il l'a fait passer chaque fois par des tribulations bien dures et bien pénibles. (II Rois, xii, xiii, xvi, xxiv). Nous avons ici trois exemples remarquables des différents genres de peine que nous supportons pour nos péchés. Dans la sœur de Moïse, la pénitence que nous acceptons comme nous étant imposée par Dieu ; dans Moïse et Aaron, les privations qui nous sont demandées ; et dans David les tribulations que nous devons souffrir avec patience. Et Dieu ne s'est jamais départi de cette règle, car lorsqu'il pardonnait à son peuple il en exigeait toujours des expiations. (Ex., xxxii; Nombr., xiv, 26). Vous le voyez, si Dieu nous demande des expiations, c'est pour nous sauver, et non pour nous perdre.

En recevant le pardon de nos péchés, la peine éternelle nous est remise à la condition que nous satisférons Dieu par des peines temporelles. Certains hérétiques de nos temps modernes ont prétendu que c'était faire injure à Jésus-Christ, qui a pleinement satisfait pour les pécheurs, que d'accomplir des pénitences particulières. L'Eglise catholique, au contraire, enseigne à ses enfants qu'ils doivent avoir la ferme volonté de satisfaire à Dieu, de réparer l'outrage qu'ils ont commis contre sa divine Majesté, et d'y employer tous les efforts dont ils sont capables. Car s'il n'y avait dans le péché que la malice et le dérèglement, il suffirait d'en avoir un vif repentir et de ne plus le commettre, mais il y a encore une injure que nous avons faite à Dieu, et cette injure nous a mérité une peine éternelle qui ne peut nous être remise gratuitement sans blesser la justice divine. C'est pourquoi Dieu substitue une peine temporelle à la peine éternelle pour concilier ce qu'il donne à la miséricorde et ce qu'il doit à la justice. De là toutes les œuvres que nous devons accomplir comme des pénitences, puisqu'elles exigent de notre part des efforts, des sacrifices et des privations. Mais si les œuvres comportent des peines et des fatigues, combien avons-nous davantage l'occasion d'expier nos péchés, en supportant les

misères de cette vie ? Pourquoi donc ne pas accepter l'échange que Dieu nous propose dans son amour ? Que sont en effet les peines de ce monde comparées aux peines de l'éternité ? Ce n'est pas même l'ombre comparée à la réalité. Supposons que nous réunissions sur un pécheur toutes les souffrances que Dieu peut nous faire supporter sur la terre et toutes celles que nous pouvons nous imposer à nous-mêmes. Savez-vous ce que serait cette pénitence si dure, si incroyable, et pratiquée durant des années et des années ? Elle serait encore préférable à une heure de tourments passée dans l'enfer. Voici donc ce que Dieu nous dit : « Vous avez une peine à souffrir pour vos péchés. En ce monde, elle sera courte, légère, et je me réserve de vous soutenir et de vous consoler. En l'autre, elle sera longue, pesante, et nul ne pourra vous soulager, et vous pouvez être condamnés à l'endurer sans fin. » Le choix nous est laissé. Comment pourrions-nous hésiter ? Est-ce que cet échange n'est pas tout en notre faveur ? Hâtons-nous de nous imposer des pénitences et acceptons celles qu'il plaira à Dieu de nous envoyer. Travaillons sans cesse à nous libérer envers la justice divine. Heureux serons-nous si au terme de notre vie nous avons payé jusqu'à la dernière obole !

Nous avons besoin d'accomplir les œuvres pour sortir du malheureux état où nous étions tombés. Autres sont les œuvres qui constituent la vie de péché, autres sont les œuvres d'un chrétien converti. C'est un changement qui nous est demandé selon cette parole de saint Paul : « Conduisez-vous selon l'Esprit, et vous n'accomplirez point les désirs de la chair. » (Gal., v, 16). C'est ce qui a lieu d'abord lorsque nous nous abstenons des péchés que nous avons commis pour pratiquer les vertus qui leur sont opposées. Nous nous éloignons ensuite de certaines choses ou de certaines occasions qui ont été et peuvent être encore une source de nouvelles chutes. Enfin nous résistons à nos penchants, à nos inclinations, pour ne suivre que les mouvements de la grâce. Or, croyez-vous que cette nouvelle direction ne mortifie pas notre corps, et puisse être suivie sans le secours de nos membres, de notre être tout entier ? Il en résulte, vous le savez bien, des efforts sans cesse renouvelés, et même des souffrances. C'est dans ce sens que saint Paul nous dit : « Comme vous avez fait servir vos membres à l'impie et à l'iniquité pour l'iniquité, ainsi maintenant faites servir vos membres à la justice pour votre sanctification. » (Rom., vi, 19). Il en est tellement ainsi que l'apôtre lui-même s'y appliquait avec un zèle admirable, disant : « Je châtie mon corps, et je le réduis en servitude. » (I Cor., ix, 27). Dans le principe Dieu avait établi que l'âme dominerait le corps ; le péché a fait le contraire ; il faut que nous revenions à l'ordre réglé par Dieu au prix de nos souffrances et de nos sacrifices ; c'est une victoire à remporter, et cette victoire, c'est la pénitence qui nous la donnera. Notre âme dépouillant ainsi

notre corps de ce qui faisait sa force, s'affranchit de cette cruelle tyrannie, et par toutes ses œuvres, se rendant agréable à Dieu, elle obtient des secours opportuns qui changent en délices toutes les peines que nous rencontrons dans cette vie mortifiée. Alors nous suivons le précepte que saint Paul nous donne, disant : « Ne cherchez pas à contenter la chair dans ses convoitises. » (Rom., xiii, 14). O vous donc qui savez comprendre ainsi la pénitence des œuvres, laissez-moi vous redire la parole de l'Apôtre : « Dieu soit loué de ce qu'ayant été esclaves du péché, vous avez obéi du fond du cœur à la doctrine sur le modèle de laquelle vous avez été formés. Ainsi affranchis du péché, vous êtes devenus esclaves de la justice. » (Rom., vi, 17-18).

II. — CETTE PÉNITENCE CONSISTE À ACCOMPLIR DES ŒUVRES QUI SOIENT EN RAPPORT AVEC NOTRE VOCATION ET SELON NOTRE CONDITION.

Les œuvres que nous devons accomplir pour notre pénitence sont nombreuses et diverses. Il y en a qui sont d'une nécessité absolue, il y en a d'autres qui nous sont imposées sous la réserve que nous aurons la possibilité de les pratiquer. Les premières, qui sont la prière et le pardon des injures, sont obligatoires pour tous et dans tous les temps ; rien ne peut nous en dispenser, car nous aurons toujours, quelle que soit notre vocation ou notre condition, la faculté, du moins du fond du cœur, d'adresser nos prières à Dieu et de former en nous-mêmes le désir de vouloir pardonner au prochain. Les secondes, qui sont le jeûne et l'aumône, ne nous obligent que dans la mesure de nos forces et de nos moyens. Nous ne sommes pas tous capables de supporter les fatigues du jeûne et les mortifications corporelles, comme nous n'avons pas tous la faculté de faire l'aumône, car nous pouvons nous trouver dans la condition de n'avoir que le nécessaire ou même d'être obligés de recourir au prochain pour avoir des secours. C'est à l'accomplissement de toutes ces œuvres que saint Pierre nous invite, disant : « Appliquez-vous davantage à rendre certaines par vos bonnes œuvres votre vocation et votre élection : car agissant ainsi, vous ne pécherez jamais. Et par ce moyen, vous sera largement donnée l'entrée au royaume éternel de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » (II Pier., i, 10-11). Quelle bonté de notre Dieu ! Bien que nous l'ayons abandonné, il nous invite cependant par la pénitence des œuvres à rétablir en nous son image et sa ressemblance, et à mériter que l'Esprit-Saint vienne habiter en nos âmes. Par la prière nous arrivons à nous le rendre propice et à obtenir les grâces dont nous avons besoin pour nous porter vers le bien et pour éviter le mal. Par le pardon des injures nous remettons les dettes qu'on a contractées envers nous, afin que Dieu nous remette les dettes que nous avons contractées envers lui. Par nos jeûnes et nos mortifications

corporelles nous faisons souffrir notre être tout entier afin qu'il serve à la réparation dans la mesure où il a coopéré à notre ruine. Par l'aumône nous pratiquons la charité envers le prochain, et nous imitons notre Père céleste qui ne cesse de nous combler de ses biens malgré nos révoltes et nos ingratitude. Mais nous pouvons aller encore plus loin. Jetez votre regard sur ce vaste champ des œuvres de miséricorde tant au point de vue temporel que spirituel ; que votre zèle de satisfaire Dieu embrasse la rédemption des captifs et la visite des malades, donnez l'hospitalité aux voyageurs et vos soins aux morts, ne refusez pas vos conseils à ceux qui en ont besoin, corrigez les pécheurs, instruisez les ignorants de leurs devoirs religieux, priez pour le salut du prochain, consolez les affligés et souffrez avec patience les injures et les persécutions. Et toutes ces œuvres vous seront autant de sujets de pénitence qui satisferont Dieu et vous rendront pleinement son amitié.

Exposition

La prière doit être la première manifestation de notre pénitence. C'est elle qui nous donne accès auprès de la miséricorde, qui nous obtient les grâces dont nous avons besoin pour mener à bonne fin l'œuvre de notre réconciliation. Jésus-Christ nous a dit : « Demandez, et il vous sera donné ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et il vous sera ouvert. Car quiconque demande, reçoit ; et qui cherche, trouve ; et à qui frappe, il sera ouvert. » (Matth., VII, 7-8). Souvenons-nous de cette veuve dont il est parlé dans le saint Evangile, parvenant à se concilier le juge prévaricateur. (Luc, XVIII, 5). Pour nous, n'avons-nous pas un Maître souverainement bon et désireux de nous exaucer ? Voyez David qui, dans tous ses psaumes, n'a cessé de prier pour demander d'être délivré de son péché, disant : « Seigneur, lavez-moi toujours davantage de mon iniquité et purifiez-moi de mon péché. » (Ps., I, 2). Ayons donc recours à la prière. Le prophète Elie en connut toute la vertu, c'est par elle qu'il ouvrit le ciel et le ferma tour à tour. (III Rois, XVII-XVIII). Ne savez-vous point que nous sommes liés dans le ciel par nos péchés ? Frappons donc à la porte et le jour et la nuit, nous arriverons par nos prières à en forcer l'entrée, puis par nos prières encore nous briserons les chaînes qui nous retiennent captifs. Vous pouvez parcourir nos Saints Livres, vous n'y rencontrerez aucun pécheur qui n'ait été pardonné si ce n'est en retour de ses prières. Interrogez si vous voulez tous ceux qui sont entrés dans le royaume de la gloire, et tous vous répondront qu'ils ont mérité ce bonheur après avoir dit sur la terre dans les larmes et les gémissements : « Seigneur, ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde, et selon la multitude de vos bontés effacez mon iniquité. » (Ps., L, 1).

Nous devons pardonner au prochain les fautes qu'il a commises contre nous. Cette œuvre de pénitence n'est pas moins nécessaire que la

prière. Voici ce que Jésus-Christ nous dit : « Si vous remettez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous remettra à vous aussi vos péchés. » (Matth., VI, 14). Rien de plus consolant : Dieu fait dépendre de nous la sentence qu'il doit prononcer sur nous ; il prendra pour mesure de son indulgence envers nous l'indulgence que nous mettrons à pardonner aux autres ; et ne dirait-on pas qu'il se dépouille du droit d'exercer des rigueurs envers nous, puisqu'en remettant nos dettes au prochain, Dieu s'engage à nous remettre nos propres dettes ? Quelle bonté de notre Dieu ! Il veut nous associer à l'œuvre de miséricorde qu'il exerce envers les pécheurs, en nous donnant le pouvoir de pardonner nous-mêmes, et de faire de cette remise de la dette qui nous est due, un titre qui nous vaudra la remise de toutes nos dettes envers lui. Quel échange ! Que sont, en effet, les fautes que le prochain a commises contre nous, comparées aux péchés que nous avons commis contre Dieu ? Et cette condition est tellement absolue que notre pardon nous sera accordé seulement après avoir pardonné nous-mêmes. Jésus-Christ nous dit : « Mais si vous ne remettez point aux hommes leurs dettes, votre Père céleste ne vous remettra pas non plus vos péchés. » (Ib., 15). Ne soyons donc pas surpris de son insistance à nous rappeler ce devoir, et surtout de nous avoir enseigné à ne demander notre pardon qu'en retour du pardon que nous accordons au prochain, car voici ce que nous disons dans l'Oraison dominicale : « Seigneur, remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à ceux qui nous doivent. » (Matth., VI, 12). C'est pourquoi travaillons à oublier les injures que nous avons reçues de nos ennemis, dominons notre colère, et pardonnons les torts de ceux qui servent avec nous un commun Maître, et les torts que nous avons envers lui nous seront certainement pardonnés.

Voici les jeûnes et les mortifications corporelles. Nous pouvons avoir des raisons de santé ou de travail, et même une impossibilité physique ou morale qui nous en dispensent, mais il nous reste toujours l'obligation de les accomplir en désir ou d'y suppléer par d'autres œuvres. Or comme nous savons déjà que Dieu nous les demande et qu'il se plaît à les récompenser, nous ne pouvons apporter trop de soin à éviter les défauts dont les scribes et les pharisiens se rendaient coupables en les accomplissant. Jésus-Christ nous dit : « Lorsque vous jeûnez, ne vous montrez pas tristes, comme les hypocrites : car ils exténuent leur visage, pour que leurs jeûnes paraissent devant les hommes. En vérité, je vous dis qu'ils ont reçu leur récompense. » (Matth., VI, 16). Il ne faudrait pas cependant s'arrêter à ce jeûne extérieur, mais s'élever plus haut. Nous devons, selon l'expression de l'Apôtre, correspondre à la grâce de Dieu qui nous enseigne à renoncer à l'impiété et aux désirs du siècle, et à vivre sobrement, justement et pieusement dans ce monde.

(Tit., II, 12). C'est ainsi que nous parviendrons certainement à pouvoir offrir nos corps en hosties vivantes, saintes, agréables à Dieu, afin que notre culte soit raisonnable. (Rom., XII, 1). Alors notre corps, à l'aide de ses propres souffrances, se relèvera de ses abaissements, et viendra, en fidèle serviteur, se placer de nouveau sous la direction de notre âme pour accomplir la pénitence, et porter le beau fruit de notre complète réconciliation avec Dieu.

L'aumône ne nous est pas moins utile. Nous comprenons sous ce nom toutes les œuvres de miséricorde qui ont pour but de soulager le prochain, afin qu'il puisse subvenir aux nécessités de la vie. C'est dans ce sens que Daniel disait à Nabuchodonosor : « Rachetez vos péchés par l'aumône, et vos iniquités par la miséricorde envers les pauvres. » (Dan., IV, 24). Tobie n'était pas moins explicite, lorsqu'il disait : « L'aumône délivre de tout péché et de la mort; elle ne laissera point l'âme aller dans les ténèbres. L'aumône sera le sujet d'une grande confiance devant le Dieu Très-Haut pour tous ceux qui la font. » (Tob., IV, 11-12). Combien sont heureux tous ceux qui peuvent répandre leurs aumônes dans le sein des pauvres ! Ils ont commis des fautes et vécu dans l'oubli de leurs devoirs religieux, et cependant Dieu leur promet encore son amour, s'ils veulent dans des sentiments de repentir traiter ses serviteurs avec bonté en leur donnant des secours dans leurs nécessités. Alors leurs aumônes s'élèvent jusqu'au plus haut des cieux, et, se prosternant devant le trône de Dieu, elles demandent que les péchés soient effacés; elles en ont bien le droit, puisqu'elles s'adressaient à Jésus-Christ qui en était le motif et l'objet dans la personne des pauvres : « Chaque fois, nous a-t-il dit, que vous l'avez fait à l'un de ces petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » (Matth., XXV, 40). Appliquons-nous donc à faire l'aumône aux pauvres, sous quelque forme que ce soit, mais en évitant les défauts dont Jésus-Christ nous parle : « Lorsque vous faites l'aumône, dit-il, ne sonnez pas de la trompette devant vous, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues, afin d'être honorés des hommes. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. Pour vous, quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre droite, afin que votre aumône soit dans le secret : et votre Père, qui voit dans le secret, vous le rendra. » (Matth., VI, 2-4).

Jetiez un regard sur ce vaste champ des œuvres de miséricorde, tant au point de vue temporel que spirituel. Ici nous avons tous les secours que nous pouvons donner au prochain. Jésus-Christ nous en a parlé dans le saint Evangile à ce double point de vue, et nos Saints Livres nous les signalent en maintes circonstances. Dans l'ordre temporel, c'est donner à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif; c'est vêtir ceux qui sont nus, racheter les prisonniers, visiter les

malades, pratiquer l'hospitalité envers les pauvres et ensevelir les morts. (Matth., XXV, 37; Tob., XII, 12; Matth., XXVI, 10). Dans l'ordre spirituel nous avons la correction des pécheurs, l'instruction religieuse des ignorants, les conseils donnés à ceux qui en ont besoin, les prières pour le salut du prochain, les consolations accordées aux affligés, la patience de supporter les injures, et la remise des offenses commises contre nous. (Matth., XVIII, 15; Eccli., XVIII, 13; Prov., XXVII, 9; Jacq., V, 16; Eccli., VIII, 38; I Thess., V, 12; Matth., V, 23). Or toutes ces œuvres à quelque ordre qu'elles appartiennent sont l'expression de notre charité pour Dieu et pour le prochain, et chacune d'elles pour l'accomplir exige des sacrifices et des peines. Ce sont précisément ces sacrifices et ces peines qui en font des œuvres de pénitence, ayant la vertu de satisfaire Dieu et de nous libérer envers sa justice. Voilà les œuvres qui sollicitent notre zèle. Sachons les accomplir dans la mesure de notre vocation et de notre condition, en y apportant les dispositions qui les rendent méritoires. Agissons promptement, rien n'est plus agréable à Dieu : « Achevez votre œuvre, afin que, comme votre cœur a été si prompt à le vouloir, il le soit aussi à l'accomplir. » (II Cor., VIII, 14). Donnons-nous avec joie d'abord à Dieu pour affirmer que tout lui appartient et que tout doit lui être consacré dans le soulagement du prochain, comme faisaient les Macédoniens dont saint Paul a dit : « Ils se sont donnés eux-mêmes, premièrement à Dieu, ensuite à nous par la volonté de Dieu. » (Ib., 5). Alors nous serons portés à donner abondamment et selon la mesure de nos moyens : « Qui sème peu moissonnera peu, et qui sème dans les bénédictions moissonnera aussi dans les bénédictions. » (Ib., IX, 6). Mais n'oublions pas que celui qui ne sème rien ne récoltera rien, et que celui qui sème l'iniquité recevra de justes châtiments. Car Dieu rend à chacun selon ses œuvres.

III. — CETTE PÉNITENCE DES ŒUVRES DOIT ÊTRE ACCOMPAGNÉE DE LA PRATIQUE DU SACREMENT DE PÉNITENCE.

Cette pénitence des œuvres n'a quelque mérite devant Dieu que lorsque nous désirons rentrer ou que nous sommes déjà rentrés dans son amitié, car nous ne pouvons rien faire sans le secours de sa grâce. De là pour nous la nécessité de recourir au sacrement de pénitence qui a été institué par Jésus-Christ pour nous remettre les péchés commis après le baptême; et tant que nous restons en dehors des voies de la réconciliation, nous sommes semblables au sarment détaché de la vigne, qui périt et sera jeté au feu. D'autre part nous aurions grandement tort de nous en rapporter à la vertu de notre contrition, car en admettant qu'elle atteigne même le degré de perfection qui est nécessaire pour nous justifier immédiatement, elle nous laisse néanmoins l'obligation d'aller vers le prêtre pour nous confesser et recevoir l'absolution. Quelle

merveille ! Dès que le prêtre a prononcé sur nous les paroles de réconciliation, notre âme est lavée dans le sang de Jésus-Christ, purifiée des souillures qu'elle avait contractées, affranchie de ses liens et rétablie dans l'amitié de son Dieu. Nous voilà désormais vases d'honneur sanctifiés et utiles au Seigneur, préparés pour toutes les bonnes œuvres. (II Tim., ii, 21). Mais si le prêtre nous place ainsi dans la condition de mériter, il nous condamne d'autre part à des satisfactions que nous devons accepter, et nous excite à nous libérer par toutes sortes de bonnes œuvres, des dettes dont la justice divine nous demanderait un compte rigoureux. Alors tout ce que nous pensons, disons ou faisons en vue de Dieu nous est compté, non seulement pour notre expiation, mais encore pour la récompense ; car l'Apôtre nous dit : « Tout ce que vous faites, faites-le de bon cœur, comme pour le Seigneur et non pour les hommes, sachant que vous recevrez du Seigneur l'héritage pour récompense. » (Coloss., iii, 23-24). Il ne faudrait point croire cependant que nous n'aurons plus à recourir au sacrement de pénitence. Hélas ! nous ne sommes pas à l'abri de nouvelles chutes, et par nous-mêmes nous ne pouvons renouveler ou augmenter en nous le trésor de la grâce sanctifiante. D'autre part, n'avons-nous pas besoin d'être soutenus et dirigés contre les assauts que nos ennemis nous livrent sans cesse ? Qui connaît les satisfactions qui conviennent aux blessures que le péché nous a faites ? Notre zèle est-il assez éclairé pour embrasser les œuvres que Dieu nous destine dans son amour ? C'est pourquoi revenons vers l'Eglise qui a reçu la mission de continuer en nous le salut opéré par Jésus-Christ ; et l'Eglise nous mettra de nouveau entre les mains du prêtre qui certainement nous enseignera à marcher dans les voies de la pénitence où il a plu à Dieu de nous appeler. (Eph., iv, 1-2).

Exposition

Cette pénitence des œuvres n'a quelque mérite devant Dieu que lorsque nous travaillons à rentrer ou que nous sommes déjà rentrés dans son amitié. Il est évident que Dieu ne peut agréer les sacrifices d'un pécheur ni les accepter en paiement de ses dettes, puisque l'état de guerre existe toujours entre lui et sa créature ; car s'il dit au juste de l'invoquer dans la tribulation, et s'il lui promet d'exaucer sa prière, voici ce qu'il dit au pécheur : « Pourquoi racontes-tu mes justices, et pourquoi as-tu toujours mon alliance à la bouche ? Toi, tu hais la discipline, et tu as rejeté mes paroles derrière toi. » (Ps., ix, 15-16). La satisfaction qu'il lui offre n'est-elle point dérisoire ? Toute œuvre, en effet, qui a pour but de plaire à Dieu et de l'apaiser est faite avec le secours de sa grâce, et par un principe de charité. Or, un homme restant dans son péché ou le commettant de nouveau peut-il avoir la grâce, agir par amour de Dieu ? Nul ne peut servir deux maîtres. Il faut toujours en revenir à cet enseignement de Jésus-Christ. L'apôtre l'avait

compris, lorsqu'il disait : « Quand je distribuerais tout mon bien pour la nourriture des pauvres et que je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai point la charité, cela ne me sert de rien. » (I Cor., xiii, 3). Il en est autrement du pécheur qui veut revenir à Dieu. Dès qu'il se repent de ses péchés, il coopère à la grâce qui l'appelle, et cette grâce le soutient dans les œuvres dont l'accomplissement doit le conduire à la réconciliation. Car la satisfaction ainsi pratiquée prépare au sacrement et concourt avec la confession et l'absolution au but si désiré, qui est de rendre à une âme l'amitié de son Dieu. En sorte que plus un pécheur accomplit de bonnes œuvres, tout en étant encore dans le péché, plus il se dispose à en avoir la contrition et à en recevoir l'absolution avec plus de fruit ; et par là-même, il est probable qu'il devient moins débiteur de la peine envers la justice divine. S'il n'en était point ainsi, l'Eglise autrefois n'aurait pas imposé aux pécheurs de grandes pénitences avant de les admettre à la grâce de la réconciliation, et de nos jours les confesseurs n'agiraient point de même en certaines circonstances. Accomplissons donc de bonnes œuvres en vue de nous concilier notre Dieu, pour obtenir d'abord la grâce de la contrition et nous préparer ensuite à recevoir l'absolution. Ce serait un malheur de faire pénitence comme font les pécheurs qui n'en retirent aucun fruit : « A l'homme qui jeûne à cause de ses péchés, et qui les commet de nouveau, que sert de s'être humilié ? qui exaucera sa prière ? » (Eccli., xxxiv, 31).

Nous devons recourir au sacrement de pénitence. Il ne faudrait point croire que la confession des péchés n'eût point existé dans l'Ancien Testament. Il y avait chez les Juifs une sorte de confession qui les disposait à la venue du Messie. Voyez tous ceux qui, avant de recevoir le baptême prêché par Jean-Baptiste, commençaient par confesser leurs péchés. (Matth., iii, 6). Jésus-Christ confirma cette coutume en disant aux lépreux qu'il venait de guérir : « Allez vous montrer au prêtre. » (Ib., viii, 4). Et nous voyons par le récit des Actes des Apôtres, que les Juifs et les Gentils confessaient et déclaraient ce qu'ils avaient fait quand il se convertissaient. (Act., xix, 18). Dieu n'avait-il pas dit au peuple juif : « Quand quelqu'un sera coupable, il confessera en quel point il aura péché, pour que le sacrificateur fasse la propitiation pour lui ? » (Lév., v, 12). Et Jésus-Christ a fait de cette confession des péchés un sacrement de la loi nouvelle, lorsqu'il a dit à ses apôtres : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié aussi dans le ciel ; et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié aussi dans le ciel. » (Matth., xviii, 18). Et lorsqu'il leur apparut le soir de sa résurrection, il leur dit : « Recevez l'Esprit-Saint : ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus. » (Jean, xx, 22-23). Et dès ce jour, il y a eu dans le monde autant d'hommes choisis

de Dieu, ayant reçu la puissance de pardonner les péchés, qu'il y a d'apôtres, de pontifes et de prêtres. Et pour que les pécheurs jouissent de nouveau de son amitié, Dieu n'intervient plus d'une manière sensible, comme au paradis terrestre, ni par un médiateur comme Moïse ou par un prophète comme Nathan. (Gen., III; Nombr., XIII-XIV; II Rois, XII, XVI). Maintenant ce sont des hommes pécheurs qui, revêtus de l'autorité de Jésus-Christ, exercent le ministère envers d'autres hommes pécheurs, peut-être moins pécheurs qu'eux-mêmes. Voilà la grande miséricorde qui subsistera jusqu'à la consommation des siècles. Dès que le prêtre prononce sur son frère pécheur la parole de réconciliation, de pécheur qu'il était cet homme devient juste; ce n'est plus un ennemi de Dieu, c'est un ami qui est constitué héritier de la vie éternelle en espérance. Tous les liens qui le retenaient captif sont déliés tant dans le ciel que sur la terre. Il a retrouvé tous les biens qu'il avait perdus, il est entré de nouveau en possession de tous ses droits de fils de famille, et la charité de Dieu est répandue dans son cœur par l'Esprit-Saint qui lui a été donné. (Rom., V, 5).

Alors tout ce que nous pensons, disons et faisons en vue de Dieu nous est compté non seulement pour notre expiation, mais aussi pour la récompense éternelle. Nous voilà de nouveau rattachés à la vigne, à Jésus-Christ. Comment ne porterions-nous pas des fruits d'expiation et de mérites pour le ciel? Voici ce qu'il nous a dit: « Moi je suis la vigne, et vous les sarments. Celui qui demeurera en moi et moi en lui portera beaucoup de fruits. » (Jean, XV, 5). Nous sommes maintenant à lui, et c'est sa grâce qui opère en nous: « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis et vous ai établis, pour que vous alliez, et rapportiez du fruit, et que votre fruit demeure. » (Ib., 16). Et pour que tout en nous serve à notre justification, il dit à la Samaritaine: « L'eau que je donnerai deviendra une fontaine d'eau jaillissante jusque dans la vie éternelle. » (Ib., IV, 14). Mais s'il donne l'eau, la grâce qui rend féconde une terre stérile, il répand aussi la chaleur bienfaisante, la charité qui fait germer tout ce qui est en nous: « Je suis venu, nous dit-il, jeter un feu sur la terre: et que veux-je sinon qu'il s'allume? » (Luc., XII, 49). Car « celui qui donne la semence au semeur lui donnera aussi le pain pour manger, et il multipliera votre semence, et donnera l'accroissement aux fruits de votre justice. » (II Cor., IX, 10). L'apôtre n'avait qu'un désir: c'était de voir les fidèles s'appliquer à toutes sortes de bonnes œuvres comme étant des moyens excellents pour nous purifier de toutes souillures et achever notre sanctification dans la crainte. (II Cor., VII, 1). Aussi écrivait-il aux Colossiens: « Nous ne cessons de prier pour vous, afin que vous marchiez d'une manière digne de Dieu, lui plaisant en toutes choses, et croissant dans la science de Dieu. » (Coloss., I, 10),

Ne nous y trompons pas, nous sommes à l'heure présente semblables au laboureur qui jette son grain dans la terre. Tant que nous vivons, rien n'apparaît au dehors, mais « quand le Fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père avec ses anges, il rendra à chacun selon ses œuvres. » (Matth., XVI, 27). Alors toutes nos bonnes œuvres se lèveront pour plaider notre cause, car étant accomplies dans les jours de notre pénitence, elles seront tout à la fois une satisfaction et une vertu, et Jésus-Christ nous dira: « Venez, les bénis de mon Père; possédez le royaume préparé pour vous depuis le commencement: car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais sans asile, et vous m'avez recueilli; nu, et vous m'avez vêtu; malade, et vous m'avez visité; en prison, et vous êtes venus à moi. » (Matth., XXV, 31-36).

Conclusion

Voilà donc la pénitence qui nous est demandée: la pratique de toutes les bonnes œuvres en paiement de nos dettes envers la justice divine; et toutes les bonnes œuvres qui sont en rapport avec notre vocation et selon notre condition, deviennent une source de mérites, dès l'instant que nous sommes réconciliés avec Dieu par le sacrement de pénitence. C'est pourquoi appliquons-nous à suivre le conseil du Sage qui nous dit: « Dès le matin, semez votre grain, et que le soir votre main ne cesse pas, parce que vous ne savez pas lequel lèvera plus tôt, celui-ci ou celui-là: et si l'un et l'autre lèvent ensemble, ce sera mieux. » (Ecclé., XI, 6). Vous le voyez, le travail des œuvres doit être incessant, et nous prend toute notre vie, parce que nous sommes obligés d'augmenter notre justice, selon cette parole: « Ne craignez pas de devenir jusqu'à la mort de plus en plus justes, parce que la récompense de Dieu demeure éternellement. » (Ecclé., XVIII, 22). C'est la prière que le prêtre adresse à Dieu pour nous, lorsqu'il nous pardonne nos péchés: « Que la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit-il, que les mérites de la bienheureuse vierge Marie et de tous les saints, que tout ce que vous avez fait de bien et enduré de mal, servent à vous obtenir la rémission de vos péchés, à augmenter en vous la grâce et à vous obtenir la récompense éternelle. » (Rituel de la Pénit.). O mon Dieu, je veux à mon tour vous redire pour moi la prière que votre ministre a prononcée sur moi, afin de travailler avec plus d'ardeur et d'amour, durant les jours de ma vie, à expier mes péchés et à obtenir la grâce de vous posséder éternellement dans le ciel!

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE
Moyens de salut

II

LA PRIÈRE

k

Formules de prières (suite)

§ 1^{er}

Le Pater

5

Ses demandes

— Vous rappelez-vous, George, quel a été l'objet des deux leçons précédentes ?

— Les noms du Pater,
Son origine,
Son excellence,
Sa préface.

— Après la préface, que trouvons-nous dans le Pater ?

— Nous y trouvons les demandes au nombre de sept.

— Pourriez-vous nous dire à qui se rapportent les trois premières demandes ?

— Elles se rapportent à Dieu.

— Et les quatre dernières ?

— Les quatre dernières se rapportent à nous.

— Le Sauveur aurait-il pu mettre plus de sept demandes dans le Pater ?

— Evidemment, puisqu'Il est le Souverain Seigneur de toutes choses.

— Aurait-il pu en mettre moins, par exemple en réunir plusieurs ensemble, de manière à n'en faire que six, ou cinq, ou même quatre ?

— S'Il l'avait voulu, personne ne pouvait s'y opposer.

— Qu'a-t-Il voulu ?

— Il a voulu que le Pater renfermât juste sept demandes, ni plus ni moins.

+

— Ce chiffre de sept demandes a-t-il été mis au hasard dans le Notre Père ?

— Dieu n'agit pas au hasard ou par caprice.

— Combien y a-t-il de jours dans la semaine ?

— Il y en a sept.

— Ces sept jours de la semaine, en se renouvelant, ne forment-ils pas la totalité du temps ?

— Ils la forment.

— Que pouvons-nous dire des sept demandes du Pater ?

— C'est qu'elles renferment l'ensemble ou la totalité des choses que nous avons à dire ou à demander à Dieu.

— Combien y a-t-il de dons du Saint-Esprit ?

— Sept.

— Combien de péchés capitaux ?

— Sept.

— Combien de vertus principales, tant cardinales que théologiques ?

— Sept.

— Les saints docteurs nous disent que les sept demandes du Pater se rapportent aux sept dons du Saint-Esprit, aux sept péchés capitaux, aux sept vertus principales. Que faut-il en conclure ?

— C'est que ces sept demandes n'ont pas été mises au hasard dans le Pater.

— Le chiffre sept ne revient-il pas souvent dans l'histoire sainte ?

— Oui.

— Ainsi ?

— Ainsi, il y a eu :

Les sept paires d'animaux purs mis dans l'arche pour repeupler la terre ;

Les sept jours de répit accordés aux coupables avant l'accomplissement des vengeances divines ;

Les sept jours qui ont précédé le second et le troisième envoi de la colombe par Noé à la fin du déluge ;

Les sept agneaux immolés par Abraham pour la conclusion de son alliance avec Abimélech ;

Les sept années de service demandées à Jacob pour obtenir la main de Rachel ;

Les sept vaches grasses et les sept vaches maigres ;

Les sept épis pleins et les sept épis vides ;

Les sept branches du chandelier placé dans le tabernacle ;

Les sept trompettes destinées à renverser les murs de Jéricho ;

Les sept chœurs de musique accompagnant l'arche d'alliance dans la marche triomphale ;

Les sept années de la construction du temple de Jérusalem ;

Les sept purifications de Naaman le Syrien dans le Jourdain, etc., etc.

— Que prouve cette répétition si fréquente du nombre sept dans l'histoire sainte ?

— Elle prouve que ce nombre sept est mystérieux, symbolique et sacré.

— Ce chiffre sept ne se retrouve-t-il pas également dans l'histoire du peuple chrétien ?

— Oui.

— Pourriez-vous nous en donner une preuve autre que celle des sept demandes du Pater ?

— Cette preuve se trouve dans le nombre des sacrements.

— Combien donc y a-t-il de sacrements ?

— Il y en a sept, ni plus ni moins.

— Ainsi, la prière que nous apprend Notre-Seigneur pour nous obtenir la grâce, renferme sept demandes ;

Les sacrements qu'il établit pour nous sauver sont au nombre de sept ;

Qu'en résulte-t-il ?

— Il en résulte que, pour Notre-Seigneur lui-même, le chiffre sept est un nombre mystérieux, symbolique et sacré.

— Maintenant, mes enfants, nous allons étudier chacune des sept demandes du Pater, et chercher à en connaître le sens et la signification.

Première demande

Voyons, Emile, récitez-nous la première demande du Notre Père ?

— « Que votre nom soit sanctifié, »

Voilà cette première demande.

— *Que voyez-vous dans cette première demande ?*

— Deux choses.

— *Lesquelles ?*

— Premièrement, le saint nom de Dieu.

— *Et deuxièmement ?*

— Deuxièmement, le souhait qui lui est adressé.

+

Le saint nom de Dieu

— *Vous qui avez étudié la grammaire, Henri ; dites-nous à quoi sert le nom ?*

— Le nom sert à désigner un être, c'est-à-dire, une personne ou une chose.

— *A quoi sert le saint nom de Dieu ?*

— Il sert à désigner l'être par excellence, l'être infiniment parfait, le souverain Seigneur et Maître de toutes choses.

— *Que faut-il penser de ce nom ?*

— C'est un nom admirable, adorable, saint, terrible, etc., etc., comme Celui qu'il sert à désigner.

=

Nom admirable

— *Dans le psaume huitième, David le Roi Prophète dit à Dieu :*

« Seigneur, que votre nom est admirable par toute la terre ! »

David a-t-il tort de parler ainsi ?

— Nullement.

— *Pourquoi ?*

— Parce que le nom du Seigneur est vraiment admirable.

— *Comment cela ?*

— C'est d'abord qu'il désigne l'Être par excellence, l'Être infiniment parfait, l'Être trois fois saint.

— *Ensuite ?*

— C'est ensuite qu'il opère des choses merveilleuses, dignes d'admiration.

— *Par exemple ?*

— Par exemple, ce nom invoqué

Chasse les démons ;

Empêche les breuvages empoisonnés de faire du mal ;

Guérit les maladies les plus invétérées ;

Ressuscite les morts, etc., etc.

— *Pourriez-vous nous citer quelques traits historiques qui montrent bien cette puissance du saint nom de Dieu ?*

— Avec le saint nom de Dieu invoqué par le signe de la croix :

Saint Sébastien rend là parole à Zoé, femme de Nicistrate ;

Le chrétien Tiburce se promène sur des charbons ardents, sans éprouver aucune douleur ;

Saint Martin fait tomber un arbre à l'opposé du côté où il penchait ;

Saint Benoît brise une coupe empoisonnée dont le breuvage lui était destiné ;

Les saints expulsent les démons et accomplissent la plupart de leurs prodiges.

=

Nom adorable

— *On vient de dire, Prosper, que le saint nom de Dieu est adorable ; en savez-vous la raison ?*

— La raison, c'est que ce qui se dit de l'Être désigné par le nom, se dit également du nom lui-même.

— *Or ?*

— Or, l'Être infiniment parfait désigné par le saint nom de Dieu étant adorable, il s'ensuit que le nom lui-même est un nom adorable.

— *D'après la sainte Ecriture, au nom de Jésus tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers ;*

Savez-vous, Ernest, pourquoi tout genou doit ainsi fléchir au nom de Jésus ?

— C'est parce que Jésus est Dieu.

— *La conclusion ?*

— La conclusion, c'est que si le nom de Jésus est adorable parce que Jésus est Dieu, le saint nom de Dieu l'est également, puisqu'il sert à désigner le souverain Seigneur et Maître de toutes choses.

=

Nom saint

— *Le psaume cx nous apprend que le nom de Dieu est saint ;*

Que faut-il en penser, Adrien ?

— Le nom de Dieu ne saurait manquer d'être saint.

— *La raison ?*

— La raison, c'est que Celui qui le porte est infiniment saint et la source de toute sainteté.

— *Y a-t-il en Dieu le moindre mélange d'imperfection ou de souillure ?*

— Nullement.

— *Le nom de Dieu représente donc la sainteté et la pureté infinies ?*

— Oui.

— *Qu'en résulte-t-il ?*

— C'est que ce nom est le nom saint par excellence.

— *Les anges le savent-ils bien ?*

— Oui.

— *La preuve ?*

— La preuve, c'est que leur grande occupation est de proclamer la sainteté de ce nom divin.

— *Comment cela ?*

— Quand ils chantent :

« Saint, saint, saint est le Seigneur le Dieu des armées. »

=

Nom terrible

— *Le psaume qui nous apprend que le nom de Dieu est saint nous dit également que ce nom est terrible ;*

Savez-vous pourquoi, Célestin ?

— C'est parce que ce nom représente le Dieu tout-puissant, le Maître souverain, le Juge suprême et inexorable qui fait trembler les démons et les malheureux réprouvés.

— *N'y a-t-il pas eu sur la terre des hommes dont le nom jetait la terreur dans l'âme de leurs ennemis ?*

— Oui.

— *Ainsi ?*

— Ainsi, les noms de Samson ;

Judas Machabée ;
Godefroy de Bouillon ;
Duguesclin ;
Jeanne d'Arc ;
Bayard, etc., etc.

— *Quel était l'effet produit par ces noms ?*

— Ces noms glaçaient d'effroi les ennemis et les mettaient en fuite.

— *La conclusion ?*

— La conclusion, c'est que si certains noms d'hommes ont eu le pouvoir d'inspirer de la terreur, le nom du Seigneur ne saurait manquer d'être redoutable, effrayant, terrible.

— *Nous venons de voir, Justin, que le nom du Seigneur est admirable, adorable, saint, terrible. Ne pourrait-on pas dire également qu'il est :*
Juste ;
Glorieux ;
Bon ;
Aimable, etc., etc. ?

— Oui.

— *Pourquoi ?*

— Parce que ce nom divin représente le Seigneur qui réunit en lui-même toutes les perfections infinies.

— *Le nom du Seigneur étant si grand, si noble, si vénérable, n'avons-nous pas, Lucien, des devoirs à remplir envers lui ?*

— Rien de plus certain.

— *Ne devinez-vous pas maintenant le but de la première demande du Notre Père ?*

— C'est précisément de nous faire rendre ces devoirs au saint nom de Dieu.

+

Le souhait adressé au saint nom de Dieu

— *Le nom du Seigneur, Angèle, peut-il croître en sainteté, ou devenir plus saint ?*

— Non.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'il possède la sainteté infinie, celle qui n'est pas susceptible d'augmentation ou d'accroissement.

— *Quand Notre-Seigneur nous fait dire :*

« *Que votre nom soit sanctifié* », veut-Il nous apprendre à souhaiter que ce nom divin augmente en sainteté, ou devienne plus saint ?

— Nullement.

— *Que veut-il ?*

— Il veut nous faire souhaiter que le nom du Seigneur soit reconnu et glorifié comme étant infiniment adorable, admirable, saint, terrible, juste, aimable, etc., etc.

— *En d'autres termes, que nous fait-Il dire à Dieu par ces paroles :*

« *Que votre nom soit sanctifié* » ?

— Par ces paroles Notre-Seigneur nous fait dire à Dieu :

« Père céleste, que votre saint nom soit connu, aimé, loué, béni, adoré et glorifié autant qu'il mérite de l'être au ciel et sur la terre ! »

— *Dans l'Ancien Testament, le Seigneur nous dit par la bouche du prophète Ezéchiel :*

« *Je ferai connaître mon saint nom au milieu de mon peuple d'Israël ; et les nations sauront que je suis le Seigneur, le saint d'Israël.* »

Que faut-il en conclure ?

— Il faut en conclure que Dieu veut voir son saint nom connu, aimé, béni, adoré et glorifié, non seulement par son peuple privilégié, mais aussi par toutes les nations de la terre.

— *Dans le Nouveau Testament, le Sauveur parlant à son Père, lui dit :*

« *Père, j'ai manifesté votre nom aux hommes. Que prouve ce langage ?*

— Il prouve que Notre-Seigneur s'est appliqué à faire connaître, aimer, bénir et glorifier le saint nom de Dieu.

— *Dans le psaume CXLVIII, le roi David s'écrie :*

« *Que les rois de la terre et tous les peuples,*

« *Que les princes et tous les juges,*

« *Que les jeunes gens et les jeunes filles,*

« *Que les vieillards et les enfants louent le nom du Seigneur, parce que ce nom seul est grand.* »

Dites-nous, Julie, pourquoi David adresse aux hommes cette invitation si pressante et si universelle ?

— C'est parce qu'il sait très bien que le saint nom de Dieu mérite d'être toujours et partout loué, aimé, béni, adoré et glorifié.

==

— *Cette invitation du roi David est-elle entendue de tous les hommes ?*

— Malheureusement non.

— *Il y a des infortunés qui, au lieu de bénir le saint nom de Dieu, le blasphèment et l'outragent. Que ferez-vous pour eux, Céline, en récitant la première demande du Notre Père ?*

— Je souhaiterai de tout mon cœur qu'ils cessent de blasphémer ce nom divin, pour le louer, le bénir, l'aimer et le glorifier tous les jours de leur vie.

—

— *Il y a des païens qui n'ont pas encore le bonheur de connaître le vrai Dieu. Dites-nous, Angélique, ce que vous allez souhaiter par ces mots : « Que votre nom soit sanctifié » ?*

— Je souhaiterai que des missionnaires généreux s'imposent les plus grands sacrifices pour aller prêcher à ces pauvres gens. le saint nom de Dieu, afin qu'ils le bénissent, le louent, l'aiment et le glorifient de tout leur pouvoir.

— *Il existe des contrées où règnent les ténèbres de l'hérésie, de l'erreur et du schisme ; des contrées où la gloire du saint nom de Dieu est obscurcie. Quel sera votre souhait ?*

— Mon souhait sera que les ténèbres de ces contrées se dissipent, et que la gloire du saint nom de Dieu y brille du plus vif éclat.

—

— *Il arrive que des chrétiens sont menacés et tourmentés pour le saint nom de Dieu. Quel souhait alors doit renfermer la première demande du Pater ?*

— Elle doit renfermer le souhait que les chrétiens sacrifient tout, richesses, liberté, position, vie, pour la gloire de ce nom trois fois saint.

—

— *Pourriez-vous, Prosper, nous dire comment le saint nom de Dieu est béni au ciel ?*

— Au ciel, le saint nom de Dieu est béni, honoré et glorifié

Toujours,

Par tous les anges et tous les saints,

Par tous les esprits et tous les cœurs ;

Avec le zèle le plus ardent,
L'empressement le plus vif,
L'allégresse la plus grande.

— *Comment le saint nom de Dieu doit-il être béni sur la terre ?*

— Le saint nom de Dieu doit être béni sur la terre comme au ciel.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire

Toujours,

Par tous les hommes ;

Avec le zèle le plus ardent,

L'empressement le plus vif,

L'allégresse la plus grande.

— *Comment ferez-vous pour bénir toujours le saint nom de Dieu sur la terre ?*

— J'offrirai ma journée au Seigneur comme un acte continu de louange, de remerciement, de glorification et d'adoration.

==

— *L'homme qui n'aurait aucun respect pour le saint nom de Dieu, lui adresserait-il le souhait renfermé dans la première demande du Pater ?*

— Il blasphémerait plutôt ce nom trois fois saint.

— *Les grands honneurs rendus au saint nom de Dieu ont donc leur source dans le profond respect qui lui est porté ?*

— Oui.

— *Maintenant, d'où vient ce respect ?*

— De la crainte inspirée par ce nom saint, redoutable, terrible.

— *Et cette crainte salutaire, qui nous inspire un profond respect pour Dieu et une extrême horreur pour le péché, d'où nous vient-elle à son tour ?*

— Elle nous vient du Saint-Esprit, et c'est un de ses dons.

— *L'homme orgueilleux rendrait-il hommage au saint nom de Dieu ?*

— Au lieu de glorifier le saint nom de Dieu, l'homme orgueilleux ne songerait qu'à se glorifier lui-même.

— *La crainte de Dieu nous préservera-t-elle de l'orgueil ?*

— Oui.

— *Pourquoi ?*

— Parce que grâce à la crainte de Dieu nous aurons toujours, d'une part, le sentiment de la grandeur et de la sainteté divine, et d'autre part, le sentiment de notre petitesse et de notre misère sans pareilles.

— *Alors ?*

— Alors, au lieu de nous enorgueillir, nous resterons dans une humilité profonde, et nous méprisant nous-même, nous ne songerons qu'à glorifier Dieu et à dire le plus souvent possible et de tout notre cœur : « Que votre nom soit sanctifié. »

— *Si nous n'avions plus la foi, est-ce que nous réitérions encore la première demande du Pater ?*

— Non.

— *La raison ?*

— La raison, c'est que ne connaissant plus Dieu, on ne sentirait plus le besoin de glorifier ou de faire glorifier son saint nom.

— *L'orgueilleux garde-t-il la foi ?*

— Non.

— *Pourquoi ?*

— Parce que c'est le propre de l'orgueil de refuser de s'incliner, et de dire : « Je ne croirai pas, je ne servirai pas. »

— *Quelle sera donc la gardienne de notre foi ?*

— L'humilité.

— *Comment cela ?*

— En nous rappelant, d'une part, notre faiblesse, notre ignorance, notre misère, et d'autre part, la majesté infinie du Seigneur, sa toute-puissance, sa science infinie, l'humilité nous dira : « Comment pourriez-vous avoir la pensée de mettre en doute la moindre parole de Dieu ? »

— *Alors ?*

— Alors notre foi restera ferme, énergique, vivante, et elle nous portera à glorifier et à faire glorifier partout et toujours le nom trois fois saint du Dieu tout-puissant.

— *Quand on a une foi vive, unie à l'humilité et à la crainte de Dieu, quel cas fait-on des choses de la terre ?*

— On les regarde comme des futilités, des bagatelles, des choses vaines et sans valeur.

— *On cesse donc d'y tenir ?*

— Oui.

— *On est donc alors pauvre d'esprit ?*

— Oui, puisque l'esprit et le cœur sont détachés des biens terrestres.

— *Notre Seigneur n'a-t-il pas dit :*

« *Bienheureux les pauvres d'esprit* » ?

— Il l'a dit.

— *L'âme qui est pauvre d'esprit se trouve donc bienheureuse ?*

— Oui.

— *Comment cela ?*

— C'est qu'elle est arrivée à la possession des seuls véritables biens, la grâce de Dieu et le droit au paradis.

— *Et comment a-t-elle obtenu ces biens ?*

— Par son zèle à glorifier Dieu et à redire très souvent : « Que votre nom soit sanctifié. »

— *Voyons, Joseph, si vous avez compris ce qui vient d'être dit en dernier lieu.*

— *Pourquoi la pauvreté d'esprit rend-elle heureuse, ou est-elle une béatitude ?*

— C'est parce que, tout en nous détachant des faux biens de ce monde, elle nous met en possession des véritables richesses par la glorification du saint nom de Dieu.

— *D'où vient la pauvreté d'esprit ?*

— Elle vient de la foi, qui nous montre les vrais biens et nous les fait rechercher dans la répétition fréquente de la première demande du Notre Père.

— *Quelle est la gardienne de la foi ?*

— L'humilité, qui nous porte à nous mépriser nous-mêmes pour ne glorifier que le nom trois fois saint du Dieu tout-puissant.

— *D'où nous vient l'humilité ?*

— Du don de crainte, qui en nous inspirant le plus profond respect pour la majesté infinie nous fait dire très souvent ces paroles salutaires :

« Que votre nom soit sanctifié. »

+

Exemples édifiants

— *Savez-vous, Jules, ce que disait Job au milieu de ses douloureuses épreuves ?*

— Il disait :

« Que le nom du Seigneur soit béni. »

— *Et les jeunes Hébreux dans la fournaise, que faisaient-ils ?*

— Ils bénissaient le Seigneur, et invitaient toutes les créatures à chanter ses louanges et à exalter son saint nom dans les siècles des siècles.

— *Racontez-nous, Emile, la réponse de saint Polycarpe au juge païen qui lui ordonnait de blasphémer le saint nom de Dieu.*

— Saint Polycarpe répondit à ce juge :

« Il y a 86 ans que je sers ce bon maître : il ne m'a jamais fait que du bien, et je le blasphémerais à présent ? »

— *Que prouve cette réponse ?*

— Elle prouve que toute la vie de saint Polycarpe fut employée à bénir le nom du Seigneur.

— *Saint François d'Assise, sur le point de mourir, dit à Dieu :*

« Seigneur, sortez mon âme de sa prison, afin qu'elle glorifie votre nom ; »

— *Que faut-il en conclure ?*

— C'est que saint François d'Assise n'avait rien tant à cœur que de glorifier le saint nom de Dieu.

— *Avant de rendre le dernier soupir, le roi saint Louis dit également au Seigneur :*

« Je vous louerai en la présence des anges, je vous adorerai dans votre saint temple et je confesserai votre nom ; »

— *Qu'en pensez-vous, Adolphe ?*

— Cela prouve tout le zèle de ce bon roi pour la gloire du saint Nom de Dieu qu'il avait tant désiré voir glorifié et honoré par les infidèles eux-mêmes.

— *Quand saint Julien trouvait le saint nom de Dieu écrit dans un livre, il l'arrosait de ses larmes. Que faut-il penser de cette conduite ?*

— Elle est le signe de l'amour le plus grand et de la dévotion la plus extraordinaire pour le Nom glorieux du Seigneur.

— *Lorsque le célèbre physicien Newton lisait ou entendait prononcer ce nom trois fois saint, il ne manquait jamais de se découvrir et de s'incliner. Qu'en dites-vous, Camille ?*

— Newton comprenait et pratiquait très bien le respect dû au saint Nom de Dieu.

+

Résolutions pratiques

— *Dites-nous, Victor, ce que vous allez faire pour glorifier le saint Nom de Dieu ?*

— D'abord je réciterai de tout mon cœur la première demande du Notre Père.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, au milieu des tribulations comme dans la joie, je répéterai souvent la parole de Job : « Que le Nom du Seigneur soit béni ! »

— *En outre ?*

— En outre, je m'inclinerai chaque fois que j'entendrai prononcer ce nom glorieux et redoutable.

— *De plus ?*

— De plus, lorsqu'un malheureux blasphémateur outragera ce saint Nom, je m'empresserai de redire avec amour :

« Que le saint Nom du Seigneur soit béni maintenant et dans les siècles des siècles, ainsi soit-il ! »

— *Enfin ?*

— Enfin, je ne manquerai pas de faire l'aumône aux œuvres de la Propagation de la foi et de la Sainte-Enfance, afin de faire connaître et glorifier le saint Nom de Dieu par les pauvres païens et leurs petits enfants.

— *Si vous avez soin de bénir en ce monde le nom du Seigneur ?*

— J'aurai la joie de chanter ses louanges dans l'éternité bienheureuse.

PLANS DE SERMONS POUR NOEL

I

LE MYSTÈRE DE L'INCARNATION EST LE MYSTÈRE DE L'AMOUR DE DIEU POUR NOUS ¹

Magnum pietatis sacramentum !

Voilà le grand mystère de l'amour de Dieu !

Reconnaissons dans cet enfant qui pleure et qui gémît sur la paille de la crèche, notre Roi, notre Rédempteur, notre Dieu. Prêtons l'oreille à l'admirable concert de bénédictions dont le ciel et la terre retentissent en son honneur. C'est l'auguste Trinité qui s'incline et se penche avec amour vers ce pauvre berceau, plus digne de ses complaisances que toutes les merveilles de la création. — Ce sont les anges, témoins de ce mystère, appelés les premiers à adorer Jésus. — Enfin, c'est l'Eglise, dont la vie sur la terre sera, jusqu'à la fin des siècles, un hymne de louange en l'honneur de Jésus-Christ, et que représentent ici Marie, Joseph et les bergers.

Le mystère de l'Incarnation est vraiment le mystère de l'amour de Dieu pour nous. Cet amour Dieu nous le témoigne excellemment en trois manières : 1° en se montrant à nous ; 2° en se donnant à nous ; 3° en s'unissant à nous.

I. — Dieu se montre à nous

Avant l'Incarnation, Dieu semblait être à l'égard de l'homme dans une sorte de lointain immense ; et selon une croyance répandue chez les Juifs, nul ne pouvait le voir sans mourir. Cependant l'homme éprouve le besoin de voir Dieu. C'est pour donner satisfaction à ce besoin qu'il avait inventé des dieux de bois, de pierre et de métal.

Dieu a eu pitié d'une si profonde misère, il s'est fait voir enfin par l'Incarnation : « Il a été vu sur la terre, dit le Prophète, et il a conversé avec les hommes. » Douce et consolante pensée : « Il n'y a pas de nation qui ait des dieux proches d'elle comme notre Dieu est près de nous. »

II. — Dieu se donne à nous

Ce petit enfant est vraiment à nous, et nous avons sur lui les droits les plus absolus. Il se fait en naissant parmi nous le compagnon de notre exil : *Se nascens*

¹ D'après M. Branchereau.

dedit socium. — Sur la croix il se donne comme victime : *Se moriens in pretium.* — Dans l'Eucharistie comme nourriture : *Convensens in edulium.* — Dans le ciel comme récompense : *Se regnans dat in premium.* L'amour le plus ardent inspira-t-il jamais un don comparable à celui-là ? Le mystère de la crèche en est l'annonce et la promesse.

III. — Dieu s'unit à nous

Jésus s'unit à nous pour nous associer à sa vie, pour que nous devenions les membres de son corps. « Tout est à vous, dit saint Paul, vous êtes à Jésus-Christ, et Jésus-Christ est à Dieu. » Cette mystérieuse union de nos âmes à Jésus-Christ a son point de départ dans le baptême, qui nous initie à la vie surnaturelle ; elle se complète et se développe par le moyen des communications multiples que Jésus nous fait de sa grâce, et surtout par la participation de la divine Eucharistie.

Conclusion. — Répondons à l'amour de Jésus pour nous : *Sic nos amantem quis non redamaret ?* Donnons-lui notre cœur et promettons-lui de lui être fidèles.

II

QUELS SONT CEUX QUI RECEVRONT LA PAIX APPORTÉE PAR JÉSUS-CHRIST

Pax hominibus bonæ voluntatis.
(Luc, II, 14).

A cause de notre nature déchue, nous sommés *filii iræ*. Jésus naissant vient apporter la paix à la terre : paix avec Dieu, paix avec nous-même (*reconciliari tibi, reconciliari mihi*, dit saint Bernard), paix avec le prochain ; — et en même temps que cette paix, un des biens les plus précieux, il vous donne le bonheur. — Qui est-ce qui la recevra ? Les hommes de bonne volonté (*bonæ voluntatis*), c'est-à-dire ceux qui rempliront les trois conditions dont les premiers adorateurs de Jésus nous donnent l'exemple : pureté des anges, vigilance des bergers, foi des Mages.

I. — Pureté des anges

L'exemption du péché est la première condition pour avoir la paix avec Dieu (conformité pleine et entière de notre volonté avec celle de Dieu), — et avec soi-même (témoignage d'une bonne conscience). Car pas de paix, pas de calme possible pour le pécheur : il a toujours devant lui l'œil de Dieu qui le regarde, ... il entend toujours la voix de la conscience qui l'appelle. Le pécheur n'est pas homme *bonæ voluntatis* : en lui pas de volonté *bonne et forte* : elle est tournée vers le mal ; elle est si faible qu'elle recule devant la créature ; si débile qu'elle ne mérite même plus le nom de *volonté*. — Le juste au contraire a une volonté qui est bonne et forte, qui soumet les sens et les passions à la raison et à la foi : de là vient sa paix.

II. — Vigilance des bergers

1° Les bergers veillaient sur la montagne lorsque le messager céleste vint leur apporter l'heureuse nouvelle ; les fatigues du jour n'avaient point appesanti leurs paupières : ils se tenaient attentifs à tout ce qui se passait autour d'eux, gardant leurs troupeaux pour en éloigner les bêtes sauvages.

2° *Vigilate*, dira Notre-Seigneur plus tard : vigilance pour ne pas se laisser surprendre et emporter par la tentation qui trouble, entraîne et enfonce dans le péché et l'inimitié de Dieu ; — vigilance pour ne pas laisser passer les grâces sans en profiter : la grâce n'a qu'un temps (*ecce sto ad ostium et pulso*) : si nous ne sommes pas prêts quand Dieu vient, la grâce s'en va (cf. les vierges sages et les vierges folles). — C'est pourquoi, dès le commencement de l'Avent, l'Eglise nous a conjurés de nous éveiller et de ne plus céder au sommeil (*hora est jam nos de somno surgere*).

III. — Foi des Mages

a) C'est la foi qui a donné aux Mages le courage de venir de si loin, à travers tant de difficultés. — Cette foi les a soutenus constamment dans la paix (sans trouble, ni découragement), et elle a eu pour récompense Jésus lui-même, l'auteur de la paix.

b) Le fidèle qui a une foi vive, garde facilement la paix de l'âme : 1° il voit la volonté de Dieu (ordonnant ou permettant) en toutes choses, et il ne se trouble de rien ; — 2° il croit à la bonté et à la puissance de Dieu, et il ne désespère jamais ; — 3° il croit à la récompense et à la possession de la paix inaltérable et éternelle du ciel, et il ne se laisse pas effrayer par les obstacles. C'est là le véritable esprit de foi.

Conclusion. — Soyons de bonne volonté : autrement le Christ naissant ne nous apportera rien. (*Christus nobis nihil proderit*, Gal., v, 2).

PLAN DE SERMON POUR LA CIRCONCISION

VOEUX DE BONNE ANNÉE

Ipse salvum faciet populum suum.
(Matt., I, 21).

C'est en ce jour de sa Circoncision que Notre-Seigneur reçoit le nom de Jésus, c'est-à-dire *Sauveur* ; il nous apporte le salut. C'est précisément aussi le jour où, par une pieuse coutume, on se souhaite le salut.

I. — Jésus nous offre le salut à tous

En recevant le nom de Jésus, il contracte l'obligation de nous sauver réellement :

a) Comme *médiateur* : il devient notre avocat auprès de Dieu son Père (*advocatum habemus apud Patrem, Jesum* ; I Joan., II, 1) ; il intercédéra pour nous (*interpellat pro nobis*). C'est pour cela qu'il veut que nous adressions nos prières au Père en son nom (Joan., xvi, 23, 24), et notre prière sera exaucée sûrement.

b) Comme *docteur* : il nous sauvera en éclairant ceux qui étaient dans les ténèbres (*ego sum lux mundi*), en montrant la voie de la vertu à ceux qui suivaient la voie du péché : doctrine de lumière qui révèle les plus sublimes enseignements.

c) Comme *rédempteur*, et destructeur du péché (*salvum faciet a peccatis*) : il paie pour nous la dette contractée ; il nous arrache au démon et à la mort en nous attirant vers lui (*omnia traham ad meipsum*).

Il nous offre même le *salut temporel*, car il a dit : *Quærite primum regnum Dei, et hæc omnia adjicientur vobis.*

II. — Le curé apporte le salut de la part de Jésus

En qualité de ministre de Jésus-Christ, pasteur de cette paroisse que j'ai reçue de lui, je vous apporte aussi le salut : je ne puis pas le donner comme Jésus, je ne puis que le souhaiter et le demander à Dieu (comme médiateur et docteur à un certain degré).

Je souhaite à tous et je demande à Jésus pour tous :

a) Le *salut matériel* : la santé du corps qui est le bien temporel le plus précieux ; — la réussite dans vos entreprises justes et vos projets bons ; — des biens matériels, mais pas en trop grande abondance : ils détournent du ciel et du salut.

b) Mais plus encore le *salut spirituel* : la santé de l'âme par la pureté, l'innocence, la droiture et l'union avec Dieu ; — l'exercice des bonnes œuvres ; — une grande abondance de grâces et de mérites ; — et surtout la grâce suprême du salut éternel.

Que durant cette année Notre-Seigneur soit réellement pour nous tous, pasteur et paroissiens, Jésus, c'est-à-dire *Sauveur* !

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imp. MAITRIER et COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

XX

LES SOURCES DE LA FORCE CHRÉTIENNE

*(La vie intérieure, la chasteté conjugale
et la charité)*

Pour conserver intact son patrimoine temporel, c'est-à-dire ses biens, l'avenir de ses enfants, et son patrimoine spirituel, c'est-à-dire la grâce de Dieu, la foi, l'esprit d'obéissance à son pasteur, une grande vertu vous est nécessaire : la force chrétienne. Qu'est-ce que la vie sinon l'action, la lutte constante contre soi-même, contre les nombreux ennemis du dehors, le monde, l'impiété, les conseils funestes, parfois même la piété mal entendue et bornée par d'invincibles préjugés ? Et cependant il y a quelque chose de plus difficile souvent que d'agir : c'est de s'abstenir, de supporter. La sagesse païenne l'avait elle-même compris et l'un de ses princes avait résumé toute la philosophie pratique de la vie en ces deux mots : *Abstine, sustine*. Ne dédaignons pas les préceptes de la sagesse humaine, les vertus naturelles nécessaires ; sur ce fondement au contraire élevons l'édifice surnaturel de nos vertus chrétiennes. Pour être des femmes fortes, ayez avant tout du caractère. La force s'acquiert comme toute vertu, comme toute habitude. Pour l'acquérir et l'augmenter je vous proposerai trois moyens infailibles : la vie intérieure, la chasteté conjugale et la charité.

I

Comment développez-vous en vous-mêmes la vie du corps ? Par la nourriture quotidienne. Quand vous êtes en bonne santé, est-ce qu'il vous arrive jamais de passer deux ou trois jours sans rien manger ? Non, vos repas sont réglés, et quand même vous oublieriez l'heure, votre estomac saurait vous la rappeler par ses langueurs ou ses tiraillements. S'il cessait de vous avertir, c'est qu'il cesserait de fonctionner et alors vous seriez bien malades.

Ah ! si vous écoutiez les plaintes de votre âme alanguie comme vous écoutez celles de votre corps ! La nourriture que vous lui donneriez aussitôt pour la ranimer, ce serait la prière d'abord, pour vous, pour vos enfants, pour toute douleur que vous devez soulager. Je ne comprends pas une mère, une maîtresse de maison dont la vie ne serait pas une prière continuelle. Au contraire, je la vois, la vraie femme forte, parcourant les « détours de sa demeure, » veillant sur chaque détail, pensant à son fils qui grandit et qui commence à s'éloigner de Dieu, à sa fille que sollicitent déjà les séductions du monde, « la fascina-

tion de la bagatelle ; » je la suis des yeux : tout en s'occupant de beaucoup de choses comme sainte Marthe, elle murmure une prière qui demande à Dieu la force, et aussitôt la force descend dans son âme.

Mais qui invoque-t-elle dans son cœur, sinon l'Esprit-Saint qui est l'esprit de force et qui accourt à toute détresse, à chaque cri de l'âme qui souffre et implore ?

A la prière elle ajoute la parole de Dieu, celle qu'elle recueille de la lecture de l'Evangile et des livres de piété autorisés, ou celle qui tombe de la chaire chrétienne, nourriture spéciale préparée exprès pour vous, lumière faite pour éclairer vos doutes. Unités perdues dans la multiplicité des fidèles, unissez-vous aux prières, aux mérites, à la pensée de l'Eglise et vous participerez à toutes ses richesses, à toutes ses grâces, comme le membre participe à toute la vie du cœur. Ne dites plus alors que vous êtes faibles, infirmes, ne parlez pas de l'indigence et de l'impuissance de vos âmes. Vous êtes riches, *divites facti estis*, et vous pouvez vous écrier comme saint Paul : « Je puis tout en Celui qui me fortifie. » Mais pour jouir de cette admirable force, il faut, par la sainte Eucharistie, nourrir votre âme du Pain des forts. Alors allez, travaillez, élancez-vous dans la vie, rien ne vous résistera. Que les tentations vous assaillent, que les revers pleuvent sur vous, que la tristesse envahisse et alanguisse votre cœur, en vous-mêmes vous trouverez une source intarissable de force et de vie, vous saurez lutter, résister, agir, avec cette consolation intime que Dieu est avec vous et que toutes vos souffrances vous seront comptées. Plus vous combattrez, plus vous serez fortes, car vous vous aguerrirez, et sans cesse Dieu vous renouvellera votre foyer de vie, comme aux soldats sur le champ de bataille on renouvelle leurs cartouches quand elles sont épuisées.

II

Une autre source de force, c'est la chasteté conjugale. Que de maisons désolées parce que la confiance n'y règne plus ! Le mari se défie de sa femme, et la femme observe les démarches de son mari. Alors plus d'union de sentiments, plus d'union des cœurs, partant plus de force afin de lutter ensemble pour affronter les périls et les nécessités de la vie.

Avant tout, obtenez la confiance de votre mari ; c'est la première ressource de la femme forte, d'en jouir, *confidit in ea cor viri sui*. Si vous voulez la posséder, soyez irréprochables. Pour être mariées, vous n'êtes point à l'abri des tentations, souvent même c'est une occasion pour les subir plus violentes et avec une plus entière sécurité extérieure. Le tentateur s'approche et il s'adresse toujours aux mêmes secrets désirs de jouissance, avec le même langage perfide et séduisant. Parfois vous n'avez point prêté à ses avances, mais vous les avez acceptées d'un mot, d'un sourire, ou bien

simplement vous ne les avez pas repoussées. C'en est assez pour que vous vous soyez compromises. Les soupçons naissent assez d'eux-mêmes sans que vous y donniez prise. Que de femmes vertueuses ont été calomniées sur de fausses apparences ! Alors du moins elles souffraient persécution pour la justice et tôt ou tard leur innocence était reconnue ; mais si les apparences sont vraies, si vous avez encouragé des tentatives criminelles, au moins de ces conversations dont on ne sort pas sans que les sens soient troublés et l'imagination souillée, je vous demande si vous vous croyez innocentes...

L'honneur de votre foyer ne tient plus qu'à une indiscretion, à une révélation fortuite, à un mot échappé, et vous savez s'il y a des personnes bienveillantes qui se feront un jeu de parler, d'ajouter, d'amplifier, d'insinuer, afin de brouiller vos ménages !

Pour une parole inconvenante et trop libre, pour une démarche inconsidérée, sans même que vous soyez grandement coupables, vous jouez la paix de votre intérieur, le bonheur intime de votre vie. Et si je fais prévaloir ici ces considérations d'opinion publique, de tranquillité du foyer, ce n'est pas que je relègue au second plan la question de conscience. Celle-ci demeure la première, et votre conscience de chrétienne sera toujours votre principale sauvegarde. Soyez droites, grandes de caractère, soyez d'honnêtes femmes qui ne cachent rien, parce qu'elles n'ont rien à cacher de leur conduite, et qui, fortes de leur conscience devant Dieu, ne redoutent rien de la malignité des hommes.

N'oubliez pas que vous êtes fragiles et qu'un seul moment d'oubli peut vous perdre irrémissiblement. Dieu vous pardonnera sans doute, parce qu'il est bon ; mais les hommes ne vous pardonneront jamais, parce qu'ils sont mauvais. Ils attiseront les querelles, redoubleront les calomnies, jouissant de voir votre maison divisée, votre félicité domestique évanouie, vos enfants s'interrogeant sur la conduite de leur mère, parce qu'un moment vous avez oublié d'être prudente et de penser que Dieu vous voyait.

Votre grande force sera votre innocence, votre dignité et votre pureté de vie. Il faut livrer de courageux combats pour les conserver.

C'est pourquoi je vous recommande l'habitude de la mortification chrétienne. La mortification, mais c'est votre lot de chaque journée, de chaque heure. Si vous acceptiez de bon cœur toutes les mortifications que la nécessité vous impose dès l'aurore, quand vous quittez votre lit, jusqu'au soir, en passant par tous les tracasseries de la famille, vous seriez des saintes. Dieu qui a permis que vous soyez faibles vous a donné en partage et comme dédommagement la générosité. Apportez une entière générosité à tous vos actes, mortifiez vos désirs, vos convoitises, vos inclinations, votre passion pour le bien-être et les jouissances de toutes sortes. « Le temps est court, dit saint Paul ;

que ceux d'entre vous qui sont mariés soient comme s'ils ne l'étaient pas, ceux qui achètent comme s'ils ne possédaient pas, ceux qui vivent dans le monde comme s'ils n'y vivaient pas. » (I Cor., VII, 30). Soyez détachées de « cette figure qui passe » et, habituées à toutes les mortifications, vous saurez vous dominer, vous règner sur toutes vos passions, la chasteté vous rendra fortes et victorieuses, vous gardera le cœur de votre mari, l'honneur de votre foyer, le culte et l'amour de vos enfants, et par-dessus tout l'estime de Dieu.

III

La prière, la parole sainte, les sacrements vous ont préparées à l'action ; la chasteté a établi la paix dans votre conscience et votre influence dans votre maison ; mais la force ne consiste pas seulement à agir, elle consiste surtout à *soutenir*. L'Eglise l'a bien compris, elle qui vous rappelle que la grâce sacramentelle du mariage, c'est le support mutuel. Vous avez tant à supporter de vos maris, de vos enfants, de vos voisins, de vos ennemis, de vos amis même ! Aussi vous faut-il, afin de porter la vie, vous munir d'une grande charité pour le prochain.

Ce n'est pas vous faire injure que de vous dire que vous ne brillez point par la raison. Dieu vous a accordé assez de qualités éminentes pour que nous signalions aussi en vous quelques défauts. Ce n'est point que la raison vous manque, mais vous ne la consultez pas. Avant toutes choses, vous vous inspirez de vos nerfs, ou du sentiment qui est variable suivant l'humeur, comme le baromètre suivant le temps. Et comme nous nous targuons surtout de posséder les qualités que nous n'avons pas, vous posez volontiers pour rester fermes dans vos pensées et vos opinions. N'étant point dirigées par des principes immuables, puisque l'humeur est plutôt semblable à la girouette de nos toits, vous tenez cependant à les fixer et à leur donner la solidité du roc. Aussi persistez-vous avec un invincible entêtement dans vos préjugés, dans vos idées préconçues. « J'ai connu cent et cent femmes, écrit Montaigne, que vous eussiez plutôt fait mordre dans le fer chaud que de leur faire démordre une opinion qu'elles eussent conçue en colère. » Demandez-leur pourquoi elles s'obstinent dans leur idée : elles ne vous apporteront, en somme, aucune raison, sinon que cela leur plaît ainsi, qu'elles n'aiment pas telle personne et qu'elles veulent lui faire pièce.

Car, c'est un de leurs travers, les femmes ne s'aiment pas ; elles se jalourent, elles se déchirent, elles ne se pardonnent rien. Si peu qu'elles se touchent, elles se blessent et elles crient aussitôt. Qu'il est rare de voir une femme se reconnaître bonnement l'inférieure d'une autre et ne point tenir rigueur à celle-ci de sa supériorité ! Alors vous avez mille procédés raffinés pour vous déprécier, vous dénigrer, vous persifler ; vous ne laissez

debout aucune de vos qualités, comme un vainqueur qui s'acharne à ne pas laisser pierre sur pierre d'une ville conquise. A une voisine que vous jalousez, à une rivale, vous reprochez tout, d'être riche, d'être intelligente, de bien conduire sa maison, d'être bonne pour les pauvres, d'être estimée; vous lui reprochez même d'exister, car votre colère, votre parti pris, vos haines vont jusque-là.

Que vous êtes malheureuses d'être ainsi susceptibles! Et comme au fond votre conscience vous reproche votre malveillance, pour vous excuser à vos propres yeux, vous accueillez tout ce qu'on vous rapporte, vous interprétez une démarche, une parole, un sourire, un geste, toujours dans le mauvais sens; puis vous travaillez à vous convaincre que vous avez raison, que vos appréciations ne sont que trop fondées et qu'au surplus on ne sait pas tout. A l'encontre de la charité qui croit tout le bien, qui espère toujours, *omnia credit, omnia sperat*, vous croyez tout le mal et vous n'espérez rien.

Quoi d'étonnant que vous n'ayez pas d'amies, que vous réussissiez à vous brouiller avec tout le monde, et que vous soyez effroyablement mal à l'aise! Vous soupçonnez votre mari, vous le trouvez d'humeur incommode, vous éclatez, vous grondez, vous tempêtez, vous malmenez vos voisins, vous trouvez ainsi moyen de faire de votre vie et de votre maison un véritable enfer.

C'est que vous n'avez pas la force de vous contenir, l'énergie de dominer vos nerfs, de faire taire vos secrets ressentiments. Vous ne savez pas *supporter*. Allez! votre mari n'est pas aussi difficile que vous le dites, ni le monde aussi mauvais que vous le croyez. Nous apportons tous dans le milieu social notre cortège de défauts, mais aussi notre cortège de qualités; pourquoi ne voir que ceux-là et ne point considérer celles-ci? Sans doute il y a des gens malades, mais il y en a aussi de bien portants; des scélérats, mais aussi d'honnêtes gens. Vous êtes des chrétiennes après tout, chez vous les vertus sont sûrement plus nombreuses que les vices, vous avez mille raisons de vous aimer pour une de vous haïr: pourquoi est-ce celle-ci qui prévaut?

Pourquoi? C'est que vous manquez de deux vertus essentielles: la grandeur et la charité. Oui, soyez grandes, comme des filles du Christ qui regarde d'en haut avec une sereine miséricorde toutes nos petites gens, toutes nos fautes. Soyez grandes autant que vous êtes bonnes par nature. Ne déformez pas en vous l'œuvre de Dieu qui vous a donné un cœur taillé à la mesure du sien, car si l'homme est surtout une intelligence, la femme est surtout un cœur. Vous êtes principalement, par votre ressemblance avec Marie, par votre piété et par votre amour de Jésus-Christ, les filles du Sacré-Cœur. Aimez-vous les unes les autres, dilatez à l'infini « les espaces infinis de la charité, » pardonnez-vous beaucoup parce que vous vous offensez beaucoup, et vous serez heu-

reuses dans votre foyer, dans votre voisinage, dans votre parenté, par la charité.

IV

Voulez-vous que je vous donne comme exemple et comme modèle de femme forte une femme que l'Eglise n'a point canonisée cependant, mais qui fut un caractère, une reine de France, et des plus remarquables, une de celles qui ont fondé la patrie, Blanche de Castille, la mère de saint Louis?

En elle je trouve toutes les vertus que je viens de vous indiquer, et à un degré vraiment royal, la piété, la chasteté et la charité. Elle puisa à toutes ces sources de force, et c'est la France qui en fut fortifiée.

C'était une étrangère, et l'on sait que notre patrie ne fut jamais tendre pour les reines qui lui venaient du dehors, depuis Galswinte jusqu'à Marie-Antoinette. « La mère du béni roi, qui était venue d'Espagne, dit le sire de Joinville, n'avait ni parents ni amis dans tout le royaume de France. » Elle arrive à quinze ans dans la cour de l'impérieux roi Philippe-Auguste, qui après avoir répudié la reine Ingelburge, venait de la reprendre, malgré lui, contraint par l'autorité du pape. Blanche était fort belle, resplendissante, dit un poète du temps, de la blancheur de son cœur et de son visage; mais elle n'était pas moins bonne; aussi s'attacha-t-elle tout d'abord à son mari Louis VIII, à qui sa bravoure fit donner le surnom de *Lion*.

Sur le désir du pape, Louis VIII avait fait une descente en Angleterre, mais bientôt abandonné par ceux mêmes qui l'avaient accueilli, il se trouva sans ressources, sans argent. Il en demanda à son père Philippe-Auguste qui les lui refusa durement. Blanche alors se présenta chez son beau-père et lui dit: « Comment, sire, laisserez-vous mourir en terre étrangère votre fils, celui qui doit être votre unique héritier? Envoyez-lui ce dont il a besoin, au moins les revenus de son patrimoine. » Le roi de France se montra impitoyable. « Eh bien, dit-elle, je sais bien ce que je ferai. — Et que ferez-vous? — Par la bénie Mère de Dieu, j'ai de beaux enfants de mon seigneur, je les mettrai en gage et je trouverai bien quelqu'un qui me prêtera sur eux. » Puis elle s'éloigna, feignant un grand courroux. Le roi la fit revenir: « Blanche, dit-il, je vous donnerai sur mon trésor tout ce que vous voudrez; faites-en ce que vous voudrez et trouverez bien. » (*Chronique de Reims*).

Voilà l'épousé héroïque. Aussi quelle confiance entière le cœur de son mari avait en elle! Quand Louis VIII devenu roi partit pour la croisade contre les Albigeois (1225), il lui remit son royaume à gouverner: « Et bien le pouvez faire, dit-il, car vous êtes accorte et bien avisée. » Et il ajouta: « S'il m'arrivait malechance, je vous prie, Madame, de vous souvenir de moi, car je m'en vais le cœur plein de vous. » Ils ne devaient plus se revoir. L'année suivante le roi de France mourait martyr pour la foi catholique qu'il défendait les armes

à la main, laissant ses Etats entre les mains de la jeune reine. Saint Louis était à peine âgé de douze ans. Quel fardeau pour de faibles épaules de femme !

Mais, « elle prit courage d'homme en cœur de femme, » dit le chroniqueur, et elle apporta à son administration tant de droiture, de fermeté, de clairvoyance et d'esprit politique, qu'elle désarma ou vainquit tous ses adversaires. L'un d'eux, Thibaut, comte de Champagne, mit son cœur à ses pieds ; elle le dédaigna parce qu'elle se devait à la France, et se renferma dans son aimable et fière vertu.

La mère fut digne de l'épouse. L'éducation de saint Louis est demeurée légendaire. Lui-même a raconté ce trait qui peint bien Blanche ardemment chrétienne et femme de devoir avant tout : « Elle disait de moi, qu'elle aimait par dessus toute créature, que si j'étais malade à la mort et ne pusse être guéri qu'en faisant telle chose qui pût être un péché mortel, elle me laisserait plutôt mourir que de consentir à courroucer mon Créateur d'une façon damnable. »

Telle est la vraie éducation chrétienne. Elle consiste à former les enfants à la haine du péché mortel, c'est-à-dire de toute faute grave, de toute malhonnêteté, de loyauté et inconvenance sérieuses, et de leur mettre au cœur l'amour de tout devoir, afin qu'ils soient un jour fidèles à Dieu d'abord et par là-même fidèles à leurs parents, à leurs amis, à leur pays. Un jour qu'elle l'entend jurer « par les saints de céans », elle le reprend vivement lui rappelant la parole du Sauveur : Dites simplement : « Cela est, cela n'est pas ». Après avoir juré « en nom de moy, » plus tard il se contenta de dire simplement oui ou non.

Il sera tellement le roi chrétien qu'il s'honore d'être « le bon sergent de Jésus-Christ » et ne commence jamais un entretien, un discours, sans faire le signe de la croix sur sa bouche. Un jour qu'il parle à ses chevaliers et qu'il débute en traçant gravement le signe de la croix sur ses lèvres : « C'est, leur dit-il, un enseignement de ma mère qui m'a appris à invoquer ainsi le secours de Dieu et la lumière du Saint-Esprit avant de parler. »

Vous le voyez, ce sont les mères qui font les saints. S'il n'eût pas eu une telle mère, profondément pieuse et attachée à ses devoirs, la France ne se glorifierait point d'avoir offert au monde l'idéal incontesté, le modèle parfait des rois chrétiens. Heureuses les femmes dont les fils peuvent dire un jour : C'est à ma mère que je dois tout ce que je suis, tout ce que je vaudrai ; c'est grâce à elle, à ses enseignements que je suis resté honnête homme et qu'au fond de mon cœur, parmi ce monde mauvais, j'ai gardé une flamme inextinguible de bonté !

Les enfants bien élevés sont toujours tendres pour leur mère. A l'abbaye de Poligny, saint Louis assistait à la translation des reliques de saint Edouard, et ses peuples l'acclamaient pendant que les religieux l'entouraient d'honneur et de respect :

« Non, leur dit-il, faites cet accueil à ma mère, je m'en tiendrai plus honoré. »

Dans la vie d'une mère les amertumes abondent, douleurs, tristesses, deuils, séparations. Blanche les connut toutes, augmentées encore des soucis publics. Saint Louis un jour lui annonça son projet de prendre la croix : il ne croyait pas qu'un roi chrétien pût se désintéresser des chrétiens qui gémissaient sous le joug des musulmans, ni se faire à cette humiliation que des infidèles posséderaient le tombeau du Christ. « Beau très cher fils, s'écria Blanche à cette nouvelle, comment mon cœur pourra-t-il endurer cette séparation ? Certes il sera plus dur que pierre s'il ne se fend, car vous avez été le meilleur fils que jamais une mère eût eu. » Elle tomba évanouie. Le roi la redressa en pleurant et elle lui dit : « Beau tendre fils, jamais je ne vous verrai plus, mon cœur me le dit bien ! » (*Les Mères des Saints*, par Ch. d'Héricault).

Son cœur ne la trompait point, elle ne survécut pas longtemps à la douleur de savoir son fils captif des infidèles, et quand le roi apprit sa mort il s'agenouilla fondant en larmes et dit : « Sire Dieu, je vous rends grâce de m'avoir prêté si longtemps ma chère mère. Il est bien vrai, beau très doux Père de Jésus-Christ, que j'aimais ma mère par dessus toute créature qui fut en ce siècle mortel, car elle l'avait bien mérité, mais puisque c'est votre volonté qu'elle soit morte, que béni soit votre nom ! »

Que Dieu vous accorde cette récompense d'avoir des fils qui vous aiment ainsi, parce que vous aurez puisé aux sources de la force pour leur donner une forte et chrétienne éducation !

POUR LA FÊTE DE NOËL

Natus est vobis hodie Salvator.

Aujourd'hui il vous est né un Sauveur. (Luc., II, 11).

A pareil jour un ange descendu du ciel, parlant à des bergers qui gardaient leurs troupeaux aux environs d'une bourgade de la Judée, vint leur dire : « Voici que je vous apporte la bonne nouvelle d'une grande joie pour tout le peuple. Il vous est né aujourd'hui dans la ville de David un Sauveur qui est le Christ. Et voici pour vous le signe auquel vous le reconnaîtrez. Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » (Luc., II, 11-12). C'était là cet enfant divin que le prophète avait salué de loin en s'écriant : « Un enfant nous est né, un fils nous a été donné ; il porte sur son épaule le signe de la domination, et il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle à venir, le Prince de la paix. »

(Is., ix, 6). Telle est l'annonce qui, depuis dix-neuf siècles, est redite par l'Eglise à tout le peuple chrétien, avec non moins de vérité, car Jésus-Christ après être né à Bethléem veut encore naître en chacun de nous sous d'autres formes et dans d'autres conditions ; en sorte que ce beau mystère attesté par ce glorieux jour que ramène chaque année, nous rappelle qu'un Sauveur nous est né et qu'il désire naître dans nos âmes.

Voyez quel est notre bonheur. Aujourd'hui nous adorons Jésus-Christ dans son berceau, nous le reconnaissons pour notre Dieu, nous bénissons le ciel de nous donner un sauveur, nous répondons aux douces invitations de l'Eglise ; et Jésus-Christ, voyant nos cœurs et nos âmes s'ouvrir devant lui, prend une nouvelle naissance au dedans de nous-mêmes. Nous devenons ainsi sa crèche, son berceau, son tabernacle, et nous redisons dans l'amour et la reconnaissance le cantique que les anges chantèrent dans les plaines de Bethléem : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et, sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté. » (Luc., ii, 15). Sachons reconnaître notre bonheur, et pour mieux le comprendre, imitons la Vierge Marie qui, à l'heure de l'ineffable mystère, conservait toutes ces merveilles, les repassant dans son cœur. C'est pourquoi nous considérerons le temps et le lieu de la naissance du Sauveur, puis nous verrons les circonstances qui accompagnèrent cette admirable naissance elle-même. Puisse Marie nous obtenir les grâces qui nous sont nécessaires pour méditer avec fruit ce divin mystère !

I. — *Le temps et le lieu de la naissance de Jésus-Christ*

1. Il y a dix-neuf siècles, rien ne s'opposait plus à la naissance du Messie. La plénitude du temps, selon l'expression de saint Paul, où Dieu devait envoyer son fils sur la terre, était venue, puisque toutes les figures avaient paru et que toutes les prophéties s'étaient accomplies. (Gal., iv, 4). C'était donc l'heure de la réalisation de la promesse d'un Sauveur, faite à l'homme le jour même de la prévarication. (Gen., iii, 15). Le sceptre était sorti de Juda, et le prince de sa postérité ne régnait plus sur Israël. C'était Hérode l'Iduméen, l'étranger, qui était assis sur le trône de David, et Jacob sur le point de mourir avait annoncé à ses fils que ce serait en ces jours-là que viendrait Celui qui était l'attente des nations. (Gen., xlix, 10). D'autre part c'était encore l'heure où l'empire romain étendait sa domination sur tous les peuples pour ne former de tous les royaumes qu'un seul royaume, et Daniel avait prédit que dans les jours de ce royaume, Dieu susciterait le royaume du Messie qui ne serait donné à aucun autre peuple. (Dan., ii, 40-44). Enfin l'univers présentait un spectacle étonnant, inconnu des temps anciens. On n'entendait nulle part le bruit des batailles : « Toute la terre se repose et est en silence, elle est dans la joie et dans l'exultation. » (Is., xiv, 7). Car le

Seigneur avait dit qu'à l'heure de la naissance du Messie il amènerait sur le monde comme un fleuve de paix. (Mich., iv, 3-5 ; Is., lxxvi, 12). Admirable Providence de mon Dieu ! Lorsqu'en Palestine on croyait tout perdu, que l'empire romain comptait sur de longs jours de domination et que tous les peuples gémissaient de ne pouvoir combattre pour leur liberté, Dieu, du haut du ciel, perfectionnait son ouvrage, travaillait à l'accomplissement de ses promesses, et lorsque fut venue la plénitude du temps, il envoya son Fils unique, Jésus-Christ, Verbe fait chair, pour opérer toutes les délivrances. Et cette conduite providentielle de Dieu se renouvelle le long des siècles. Car il y aura toujours pour l'Eglise, pour les sociétés chrétiennes, pour les âmes fidèles une plénitude du temps où Dieu leur enverra des grâces de salut que Jésus-Christ nous a méritées, et selon la parole de saint Paul, il ne souffrira pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, mais il nous fera tirer profit de la tentation, afin que nous puissions persévérer jusqu'à la fin. (I Cor., x, 13).

2. Mais quelle est la cité ou la bourgade que Dieu a choisie pour être la patrie du Sauveur ? Il l'a désignée par son prophète, disant : « Toi, Bethléem, tu es la plus petite entre les villes de Juda : de toi sortira Celui qui doit être le dominateur en Israël, et sa génération est du commencement des jours de l'éternité. » (Mich., v, 2). Rien de plus explicite : c'est à Bethléem que doit naître le Messie, le Sauveur promis à l'homme, le Désiré des nations ; et cependant la Vierge qui l'enfantera bientôt demeure à Nazareth, ville de Galilée, dans la maison de Joseph, son chaste époux. Qui donc viendra lui dire, comme il fut dit à Abraham : « Sors de ton pays et de ta parenté, et viens dans la terre que je te montrerai ? » (Gen., xii, 1). Dieu parlera-t-il lui-même ou bien enverra-t-il son ange ? « Or, raconte saint Luc, il arriva en ces jours-là qu'il parut un édit de César Auguste pour qu'on fit le dénombrement des habitants de toute la terre. » (Luc., ii, 1). C'est pourquoi Marie et Joseph, comme étant de la descendance de David, se virent forcés de monter de Nazareth à Bethléem pour se faire inscrire sur les registres publics. Dieu se servait de l'orgueil d'un homme pour arriver à l'accomplissement de ses desseins. Admirez cette sagesse de Dieu qui n'ordonne point à Marie et à Joseph de se rendre à Rome, la ville par excellence, ou à Jérusalem, la cité sainte. Les hommes auraient pu croire que le changement qui allait s'opérer à la suite de cette naissance miraculeuse serait dû à la puissance des empereurs ou aux lumières des docteurs de la Loi. Dieu veut que son Fils vienne au monde dans une petite bourgade de la Judée afin que nulle chair ne se glorifie en sa présence, et s'il a choisi la cité de David, c'est pour affirmer la descendance royale de l'enfant qui va naître selon cette parole qu'il avait dite à David : « Quand tes jours seront accomplis et que tu dormiras avec tes pères, je te susciterai un fils après toi. » (II Rois, vii, 12).

3. D'ailleurs, quelle admirable convenance entre le nom de Bethléem et cet enfant qui va naître ! Bethléem, c'est la maison du pain, et Jésus, c'est le pain des anges, car il dira à tous les hommes : « Voici le pain qui descend du ciel, afin que si quelqu'un en mange, il ne meure point. Je suis le pain vivant, moi qui suis descendu du ciel. » (Jean, vi, 50-51). Et sur le point de retourner vers son Père, il dira à ses apôtres en leur présentant du pain et du vin : « Prenez, ceci est mon corps, ceci est mon sang, le sang du Nouveau Testament. » (Marc, xiv, 22). O Bethléem, tressaille de joie ! ta gloire surpassera la gloire des plus grandes villes de Juda, ouvre tes portes à la Vierge d'Israël, offre-lui pour demeure ton palais le plus magnifique, prépare à l'Enfant-Dieu qui va naître un berceau plus riche et plus brillant que le trône de Salomon. Mais le palais qui doit être le témoin de cette merveille, où est-il ? Hélas ! Pour Marie et Joseph, il n'y a plus de place dans l'hôtellerie, et nul n'a voulu leur faire l'aumône de l'hospitalité. Ils sont pauvres et leur indigence n'a éveillé aucun sentiment de commiseration dans le cœur des habitants. Le prophète l'avait vue, cette dure situation de la sainte famille, et il s'était écrié : « Espoir d'Israël, vous son sauveur au jour de la tribulation, pourquoi serez-vous comme un étranger sur la terre, ou comme un voyageur qui se détourne pour passer la nuit ? » (Jér., xiv, 8). Prophète, n'en soyez point surpris. Il faut que le Sauveur puisse dire en toute vérité, dès le premier instant de sa naissance : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » (Matth., viii, 20). Qui donc pourrait se plaindre d'être abandonné, repoussé de tous, et privé de tout secours en considérant Marie et Joseph allant à la recherche d'un asile pour y passer la nuit ?

4. Les voici : quoique brisés par les fatigues de la route, ils errent aux alentours de la ville, et cette famille bénie que le ciel contemple, que le monde a méprisée, et que les hommes ne connaissent point encore, est forcée de porter ses pas vers une grotte qui sert de refuge aux malheureux, car les pauvres, les pèlerins, les bergers avec leurs troupeaux et leurs bêtes de somme y trouvent un abri contre les intempéries des saisons. N'était-ce point nous révéler la mission de Jésus-Christ et nous enseigner ce qu'il sera pour nos âmes aux heures de nos épreuves ? Dans le mystère de sa naissance, il ne dit pas : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, et je vous soulagerai. » (Matth., xi, 28). C'est lui, au contraire, qui vient au devant de tous ceux qui souffrent pour les consoler et les délivrer. O Marie, entrez, nous vous en supplions, dans cette grotte pour donner naissance à Jésus-Christ ! Il veut nous apprendre que son cœur sera toujours un asile ouvert aux pécheurs ; il vient nous annoncer que, bon pasteur, il se mettra à la recherche des brebis qui se perdent et qui ont fui loin du bercail ; il tient à nous enseigner qu'il se

donnera aux âmes comme un abri et une force pour les aider à supporter le poids du jour et de la chaleur. Il en sera de même dans le cours de tous les siècles, car regardez ces Bethléem qui sont appelés à l'honneur de voir naître dans leurs enceintes le Sauveur Jésus : les voilà, nos temples catholiques ; ils ne sont point l'œuvre de la puissance divine, ils sont sortis de notre terre sous l'influence de la foi et de la charité du peuple chrétien. C'est ici que le Sauveur prend une nouvelle naissance. Tout est préparé pour le recevoir : ces murailles ne sont debout, cette voûte n'est suspendue, cet autel n'est dressé, ces lumières ne brillent, ces parures d'or et d'argent n'éclatent que pour être les Bethléem de Jésus dans le monde.

5. Mais qu'avons-nous besoin de considérer ces temples matériels ? Que sommes-nous ? Ne craignons pas de nous en glorifier : Dieu nous a destinés de toute éternité à être le Bethléem de son divin Fils. Toutes les grâces que nous avons reçues, tous les dons du ciel qui sont en nous, toutes les vertus que nous pratiquons, tout ce que nous sommes de beau et de grand par notre âme, notre cœur, notre être tout entier, tout cela nous a été donné pour que nous soyons à la hauteur de notre vocation. Oublions donc le Bethléem de la Judée pour nous souvenir de ce que nous sommes. N'offrons point une grotte abandonnée à Marie et à Joseph qui viennent à nous pour faire naître Jésus-Christ dans nos âmes : ils frappent à notre porte par de bonnes inspirations, par des grâces bien précieuses ; ne leur disons point qu'il n'y a plus de place au-dedans de nous-mêmes ; ce serait un malheur, et nous ne connaîtrions pas les joies qui nous sont réservées en cette belle fête de Noël.

II. — La naissance de Jésus-Christ

1. Le soir était venu. Dans la ville de Bethléem tous étaient à la joie de se revoir. Les membres d'une même famille renouelaient connaissance et se réunissaient. On était heureux de se retrouver après une si longue séparation. Au dehors, c'était la nuit avec ses ténèbres, c'était la solitude. Dans la grotte Marie et Joseph se livraient à de doux entretiens, rappelaient les apparitions des anges, et parlaient de leurs espérances. Dans la ville de Bethléem, c'était encore la fête du monde avec les plaisirs et les bruits de la terre. Au dehors, c'était le froid, c'était le silence. Dans la grotte Marie et Joseph ne pensaient qu'aux promesses divines qui devaient s'accomplir. Plongés dans d'admirables contemplations, inondés des délices les plus pures, ils priaient et attendaient dans l'amour et l'adoration l'heure fortunée. Quelle scène ! Bethléem, c'est la joie du monde qui éclate ; la nature entière plongée dans les ténèbres, c'est la figure des ténèbres spirituelles qui enveloppent les âmes ; Marie et Joseph, les délaissés, les méprisés des pécheurs, attirent tous les regards du ciel !

2. Mais les étoiles brillent au haut du firmament. Tandis qu'un paisible silence règne sur

toutes choses et que la nuit est au milieu de sa course, ô bonheur ! l'ineffable mystère s'est accompli : « De la Vierge Marie est né Jésus qui est appelé Christ. » (Matth., I, 16). « Il sort, dit Bossuet, comme un trait de lumière, comme un rayon du soleil : sa mère est tout étonnée de le voir paraître tout à coup ; cet enfantement est exempt de cris comme de douleur et de violence : miraculeusement conçu, il naît encore plus miraculeusement : et les saints ont trouvé encore plus étonnant d'être né que d'être conçu d'une vierge. » (Elév. Myst. xvi^e Sem. vi^e Elév.). Et dès l'instant de cette bienheureuse naissance, continue Bossuet, ce commandement partit du haut du trône de la majesté divine : « Que tous les anges de Dieu l'adorent ! » (Hébr., I, 6). Qui peut douter que sa mère, que son père d'adoption ne l'aient adoré en même temps ? C'est en figure de Jésus, que l'ancien Joseph fut adoré de son père et de sa mère (Gen., xxxvii, 9-11) ; mais l'adoration que reçoit Jésus est bien d'un autre ordre, puisqu'il est « béni et adoré comme Dieu au-dessus de tout, aux siècles des siècles. » (Rom., ix, 5 ; Boss. *Ib.*). Qui dira le bonheur de Marie alors qu'elle reçoit dans ses bras le Fils de Dieu le Père et le sien ? La terre qui était déserte et sans chemin, s'est réjouie ; la solitude est dans l'allégresse, elle a fleuri comme le lys, elle est dans une effusion de joie et de louange. La gloire du Liban ainsi que la beauté du Carmel et de Saron lui sont données à tout jamais. (Is., xxxv, 4). Le monde possède enfin le premier-né de toute créature, le Messie promis à Israël, le Désiré qu'attendaient les nations. Et depuis ce jour, tandis que les anges ne cessent de chanter au ciel : Gloire à Dieu et paix aux hommes de bonne volonté, les peuples sur la terre adorent l'enfant Dieu qui est né à Bethléem de Juda. Ah ! si Dieu a présenté Jésus-Christ aux adorations des anges, vous Marie, sa mère, vous avez à le présenter à tous les hommes, disant : Voilà l'enfant qui vous est né, le fils qui vous est donné. Que tous s'anéantissent devant lui et adorent Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, Verbe fait chair ! C'est votre Dieu, c'est votre Sauveur.

3. Et la terre de s'écrier à son tour : Le Sauveur qui nous est né, c'est notre frère, car c'est le Verbe éternel qui s'est fait homme. Quelle bonté de notre Dieu ! Il a voulu revêtir notre chair mortelle afin de nous attirer plus doucement à lui par les attraits et les charmes de l'enfance ; il a établi entre lui et nous la consanguinité qui résulte de la nature humaine qu'il a prise dans le sein de la Vierge, en sorte qu'au jour de sa naissance il nous donne le droit de redire avec amour et confiance la parole ineffable : « Notre Père, qui êtes aux cieux. » Et dès son apparition dans la grotte de Bethléem, il devient pour nous la voie qui conduit au Père, la parole qui redit sa gloire, la lumière que projette de toutes parts la nature divine ; car il est descendu jusqu'à nous non dans sa forme éternelle, nous n'aurions pu en supporter l'éclat, mais il s'est caché sous le nuage de la

chair, et même avec cette clarté voilée il éclaire tout homme venant en ce monde.

4. Et l'Eglise que dit-elle ? Ah ! Ecoutez, elle chante notre bonheur et nous rappelle notre vocation : L'enfant Jésus, dit-elle, qui est né à Bethléem de la Vierge Marie, le voilà sur mes autels prenant une nouvelle naissance à la voix du prêtre. Il cache les gloires de sa divinité et les beautés de son humanité sous les voiles du sacrement. S'il est déjà votre Dieu, votre Sauveur, votre frère, il veut être encore davantage pour vous. O Jésus ! quel est le mystère que nous annonçons votre Eglise ? quelle grâce nous réserve donc cette nouvelle naissance ? Ecoutons ; Jésus nous répond : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. » (Jean, vi, 57). O Bethléem de Juda ! regarde le chrétien : ton bonheur qu'était-il, sinon une pâle figure, un faible symbole de son bonheur ? Ecoutons encore, nous entendons de nouveau la voix de Jésus, disant : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, vivra par moi comme je vis par mon Père. » (*Ib.*, 58). O enfant de la terre, combien ta gloire est grande ! Tu arrives à vivre de la vie de Jésus comme Marie en vivait quand elle le portait dans son chaste sein et comme elle en a vécu jusqu'à son dernier soupir. Ecoutons toujours, car Jésus nous parle comme il a parlé à saint Augustin, disant : « Nourrissez-vous de moi, ce n'est point vous qui me changerez en vous, mais c'est vous qui vous changerez en moi. » (S. Aug.). Quelle sublime vocation ! Anges du ciel, ce chrétien au jour de sa création avait été mis un peu au-dessous de vous, et voici qu'il est élevé à la dignité d'être le Bethléem, le berceau de Jésus. Que toute âme chrétienne comprenne donc la grandeur et la beauté du mystère que l'Eglise nous annonce en cette solennité !

5. Or, Jésus étant né, Marie l'enveloppa de langes. C'est la parole de l'historien sacré. Pourquoi à ce Fils consubstantiel au Père, son égal en gloire, en majesté, en perfection, ne donner que de pauvres langes pour vêtements ? Il fallait bien, répond Bossuet, que l'enfant portât les insignes de sa royauté puisque Dieu le faisait naître Roi des pauvres. Pour lui l'or étincelant, la pourpre des monarques, les vêtements les plus précieux n'auraient jamais été que de pauvres langes, et s'il les dédaigne au jour de sa naissance, c'est, dit Tertulien, qu'il a jugé tout ce faux éclat, toute cette gloire empruntée indigne de lui et des siens. (Bos., *Ib.*, viii^e Elév.). D'ailleurs Jésus vient lutter contre le démon, et Marie sa mère le couvre de l'armure du combat, c'est-à-dire des insignes de la pauvreté ; puis le jour de la victoire une fois venu, il se parera lui-même d'une grande splendeur et s'enveloppera d'un manteau de gloire. (S. Bernard, In. Nat. Dom.). Quelle leçon pour nous ! Il faut que nous revêtions Jésus-Christ qui naît en nous, et nous y arriverons, dit saint Ambroise, par nos vertus et nos bonnes œuvres ; car le Christ notre roi ne cherche pas l'éclat des parures, mais

l'affection des âmes ; il ne regarde pas aux ornements du corps, mais bien aux mérites du cœur et à la chasteté invincible qui réprime les passions (In Luc.). Que celui donc qui a le bonheur de voir naître Jésus-Christ dans son âme ne lui offre que des parures éprouvées par la foi, embellies par la miséricorde, enrichies de l'observation de ses commandements et rehaussées de la charité la plus parfaite. N'ayons point d'autre ambition.

6. Et Marie coucha l'enfant Jésus dans une crèche. C'est encore la parole de l'historien sacré. Voilà le berceau de ce Fils unique de Dieu qui prend une naissance éternelle, dans le sein de son Père. En considérant le profond abaissement du Sauveur, Bossuet nous a dit : « Qui de vous est né dans une étable ? qui de vous, pour pauvre qu'il soit, donne à ses enfants une crèche pour berceau ? Jésus est le seul qu'on voit délaissé jusqu'à cette extrémité. » (Boss., *ut supr.*). Quel est ce mystère ? L'homme avait été créé pour être semblable à Dieu, mais il n'a point compris l'honneur auquel il a été élevé. Il s'est comparé à des êtres sans raison, et il leur est devenu semblable. C'est pourquoi le Verbe divin s'abaisse jusqu'à reposer dans une crèche pour y rencontrer sa créature, et il espère qu'en se donnant comme son aliment il parviendra à la détacher de la vile nourriture que ses passions lui demandaient. D'ailleurs où Jésus-Christ aurait-il pu dans le monde trouver un berceau qui fût digne de lui ? Il n'y en avait qu'un seul, mais l'orgueil, l'amour des plaisirs, la soif des biens de ce monde l'occupaient entièrement, et ce berceau qu'il avait tiré du néant, créé à son image et ressemblance, c'était le cœur de l'homme. Pourquoi Jésus se plaindrait-il d'être placé dans une crèche où il y a des êtres sans raison qui le reconnaissent pour leur Maître, plutôt que d'être placé dans un cœur qui ne veut pas de lui et qui donne asile à des serpents ?

Conclusion

O Jésus ! soyez béni de renouveler dans le monde le mystère de votre naissance. Désormais vous aurez toujours parmi nous votre Bethléem qui non seulement vous offre l'hospitalité, mais qui vous appellera à venir demeurer dans ses murs pour être le pain du voyageur. Désormais vous trouverez toujours parmi nous des cœurs préparés à vous recevoir ; nous serons revêtus de vos vertus, de votre esprit, de votre grâce ; et nous ne serons plus seulement votre berceau, mais un trône où vous régnerez à jamais, car ce ne sont pas des êtres sans raison qui vous reconnaissent pour leur Maître ; voici devant vous des âmes que vous avez sauvées, des âmes qui vous adorent et qui disent avec les anges, tant par leurs voix que par toute leur vie : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté ! »

INSTRUCTIONS SUR L'ANNÉE LITURGIQUE

XIII

LES FÊTES DE LA SAINTE VIERGE

Ave, gratia plena.

Je vous salue, pleine de grâce.
(Luc, I, 28).

Mes frères,

En parcourant les différentes périodes de l'année liturgique, nous avons vu se développer la série chronologique des mystères de la vie de Jésus-Christ, et après la descente du Saint-Esprit l'expansion de cette vie dans son Eglise. Nous n'avons pas assisté à ce magnifique spectacle comme de simples témoins. Membres de Jésus-Christ, enfants de l'Eglise, nous avons senti nos cœurs attirés vers Celui qui est pour eux la vraie source de vie ; en suivant les prières du saint sacrifice et des autres offices, nous avons senti germer dans nos âmes les sentiments de Jésus-Christ, nous avons associé notre vie à la sienne, et nous avons recueilli des grâces abondantes pour nous conformer de plus en plus à ce divin modèle et atteindre ainsi le but que s'est proposé l'Eglise dans l'institution des solennités liturgiques.

La vie de l'Homme-Dieu est sans doute le parfait modèle de celle du chrétien et le principal objet de notre étude ; mais pour nous aider à imiter les exemples du Sauveur, comme aussi pour nous faire entrer encore plus à fond dans son intérieur, l'Eglise nous propose en outre les principaux traits de la vie de sa sainte Mère. C'est ainsi que les fêtes de Marie sont comme le complément nécessaire des fêtes de Notre-Seigneur. Nous allons les parcourir rapidement en suivant l'ordre chronologique de la vie de la sainte Vierge.

1. La fête de l'*Immaculée-Conception* a pour objet d'honorer le premier instant de l'existence de Marie, le moment où son âme préservée de toute souillure du péché originel fut unie à son corps dans le sein de sa mère. Car cet instant n'est-il pas l'aurore qui annonce la venue du Soleil de justice, et puisqu'il a été marqué par le plus éclatant privilège, par l'effet le plus surprenant de la grâce divine, la préservation de la tache originelle, n'est-il pas juste que toute l'Eglise félicite celle qui en fut l'objet, et qu'elle se livre à de pieux transports à la vue de cette merveille unique de la sagesse de Dieu ? Non, celle qui devait devenir un jour la Mère du Fils de Dieu ne pouvait être un seul instant sous l'empire du démon ; elle devait recevoir, pour les transmettre au fruit béni de ses entrailles, la chair et le sang d'Adam, mais préservés du souffle impur du péché, en vue des mérites futurs du Rédempteur. Cette croyance se retrouve dans l'Eglise dès les premiers temps ; Marie a toujours été appelée très pure, sans tache, exempte de

péché. Saint Epiphane la proclame plus belle que les chérubins et les séraphins ; saint Augustin ne veut pas, pour l'honneur de Jésus-Christ, qu'il soit question de Marie quand on parle du péché ; saint Thomas assure qu'il n'y a pas, au-dessous de la perfection infinie de Dieu, une sainteté plus grande que celle de Marie. Il ne semble pas admissible qu'on eût fêté de tout temps la *Conception* de la sainte Vierge, si elle n'avait rien eu qui la distinguât de celle des autres enfants d'Adam. Aussi lorsque les Souverains Pontifes encouragèrent cette dévotion, ils donnèrent à entendre qu'elle avait bien pour objet la Conception de Marie sans la tache du péché originel, ils autorisèrent les pieuses confréries érigées en l'honneur de Marie immaculée, et enfin Pie IX, pressé par les vives instances de tout l'épiscopat, déclara solennellement, le 8 décembre 1854, que « la doctrine qui enseigne que Marie a été préservée du péché originel au premier instant de sa conception, est révélée de Dieu et doit être crue fermement par tous les fidèles. » Marie a donc été rachetée par son Fils d'une manière plus admirable que toutes les autres créatures ; nouvelle arche d'alliance, elle a fait reculer les flots du Jourdain ; le torrent déchainé par la révolte d'Adam s'est arrêté devant elle, elle est entrée dans ce monde toute radieuse d'innocence, afin que l'ange pût la saluer « pleine de grâce, » et de son pied virginal elle a écrasé la tête du serpent qui essayait en vain de l'atteindre.

Avec cette grâce unique d'une conception sans tache, Marie a reçu sans doute les plus vives lumières surnaturelles, les plus beaux dons du Saint-Esprit, de manière à se préparer dignement à devenir le temple de la divinité. On croit à juste titre qu'elle a eu dès lors le plein usage de son intelligence et de sa liberté, pour se donner tout entière à Celui qui la comblait de si grands dons. Saint Bonaventure ne craint pas d'affirmer que toutes les grâces qui peuvent être faites à une âme sont entrées dans celle de Marie, comme tous les fleuves entrent dans la mer. Nous comprenons donc sans peine que les fidèles se fassent un devoir d'honorer l'Immaculée-Conception de Marie, comme le plus éclatant témoignage de l'amour de Dieu pour elle, et qu'ils y trouvent l'assurance d'obtenir toutes les grâces par l'intermédiaire de Marie, car si Jésus s'est incarné pour sauver tous les hommes, les flots de grâce dont il a rempli l'âme de sa mère doivent retomber sur tous ceux pour qui il est venu sur la terre. Invoquons donc avec confiance la divine Mère au nom de son Immaculée-Conception, demandons-lui de nous faire participer aux grâces qu'elle a reçues, et surtout au zèle qu'elle a mis à y correspondre. Elle s'est montrée à la bergère de Lourdes en lui disant : « Je suis l'Immaculée-Conception, » et elle a fait jaillir une source dont les eaux guérissent toutes les maladies ; c'est le signe évident de la puissance avec laquelle Marie sait guérir les âmes des pauvres pécheurs. Allons à elle avec

une entière confiance, et disons-lui souvent : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous, qui avons recours à vous ! » ¹

2. Le 8 septembre, l'Eglise honore la *Nativité de Marie*. Les traditions les plus respectables nous autorisent à croire que c'est le 8 septembre de l'an 20 ou 21 avant l'ère chrétienne, que sainte Anne, épouse de Joachim, donna le jour à la très sainte Vierge, très probablement à Nazareth. La fête de la Nativité se célèbre dans toute l'Eglise d'Orient et d'Occident depuis douze ou treize siècles, avec une grande solennité ; elle a une octave depuis 1245 ; elle a été surtout très populaire en France sous le nom de « la Notre-Dame de Septembre. »

La naissance de Marie, nous dit l'Eglise, a annoncé la joie à tout l'univers. Quoique le secret des glorieuses destinées de cette enfant de bénédiction n'ait sans doute été révélé qu'à peu de privilégiés, à l'époque même de sa naissance, il n'en est pas moins vrai que cet événement devait être pour toutes les générations la cause de la plus grande, de la plus légitime joie qui fût jamais, puisqu'il présageait d'une manière certaine la naissance du Sauveur des hommes. Marie occupait la pensée de Dieu de toute éternité, les prophètes l'avaient annoncée au monde gémissant dans la servitude du péché comme une libératrice, les Ecritures l'avaient figurée comme une reine qui se dévouerait pour le salut de son peuple, comme une femme forte qui trancherait la tête de l'ennemi. Toutes ces prophéties sont réalisées : voici enfin Celle qui doit écraser la tête du démon, voici la Vierge qui enfantera son Sauveur et le nôtre, voilà cette fille de David dans le sein de laquelle descendra Celui en qui doivent être bénies toutes les nations de la terre. Qu'ils se réjouissent donc, tous ceux qu'avait jetés dans le deuil et les larmes la désobéissance d'Adam ! voici Celle qui leur apportera le salut et la vie, voici la nouvelle Eve qui sera véritablement la Mère des vivants, la Mère de tous ceux qui renaitront à la vie dans le sang de son Fils.

Quels furent les parents de cette enfant incomparable dont la gloire devait éclipser celle de tous les plus grands noms de la terre ? La sainte Ecriture ne les nomme pas, comme pour cacher dans l'humilité si chère à Dieu le berceau de sa mère. La tradition les appelle Joachim et Anne, elle nous dit qu'Anne longtemps stérile, comme cette autre Anne, femme d'Elcana, obtint du ciel cette

¹ La fête de la *Conception de Marie* a été célébrée en Orient dès le sixième siècle, en Espagne au huitième, en Angleterre au onzième, en Italie et dans les Gaules au douzième. La date a varié entre le 8 et le 9 décembre. Le pape Sixte IV la rendit obligatoire dans toute l'Eglise. Les différents offices composés pour cette fête se rapportaient évidemment à une *Conception immaculée* ; toutefois, lorsque Pie IX eut proclamé le dogme, il fit rédiger un nouvel office de l'*Immaculée-Conception*, plus en rapport avec son décret ; et plus tard Léon XIII ajouta encore à l'éclat de cette solennité en l'élevant au rite de première classe avec vigile et octave.

filles par l'ardeur de ses prières. D'anciens auteurs assurent que cette heureuse naissance ne coûta à la mère aucune douleur, et que l'enfant ne versa pas une larme. Ce qu'il nous importe plus de connaître, c'est la généalogie de Marie : puisque le Messie devait descendre de David et appartenir à la tribu de Juda, il est d'une importance capitale de savoir comment s'est réalisée cette prophétie. Les Juifs ne se sont-ils pas scandalisés de ce que le Messie, qui devait être l'héritier des rois de Juda, n'était que le fils d'un charpentier dont la femme s'appelait Marie ? (Matth., XIII, 55). Comme les Hébreux ne donnaient dans leurs généalogies que les noms d'hommes, de père en fils, nous n'aurons celle du Sauveur que par Joseph, regardé comme son père ; mais cela nous suffit, car la loi obligeant les Juifs à se marier dans leur tribu, il est clair que si Joseph est de la tribu de Juda et de la descendance de David, il doit en être de même pour Marie. Le Saint-Esprit a inspiré à deux évangélistes de retracer la liste des ancêtres du Sauveur et par conséquent de Marie ; on lit à la messe de la Nativité celle de saint Mathieu. Les différences qui existent entre cette généalogie et celle que donne saint Luc, nous permettent de supposer que Joseph avait un père adoptif, ou que la généalogie de saint Luc se rapporte à la sainte Vierge : le nom d'Héli, père (c'est-à-dire beau-père) de saint Joseph, serait une autre forme de celui de Joachim, père de l'épouse de Joseph.

Réjouissons-nous donc tous, mes frères, de voir apparaître enfin celle que plus de quarante siècles ont appelée et prophétisée, félicitons les heureux parents à qui le ciel l'a donnée, et à mesure que nous voyons s'accomplir en elle les Ecritures qui annonçaient le Christ, remercions Dieu de nous avoir donné par elle le Sauveur.

3. Anne avait sans doute, comme la mère de Samuel, voué au Seigneur l'enfant qu'elle lui demandait. Aussi dès qu'il lui fut possible d'accomplir son vœu, elle la conduisit au temple de Jérusalem, et selon la tradition la confia aux prêtres, pour être élevée loin du monde, dans la compagnie des vierges d'Israël. Marie quittant sa famille pour la maison de Dieu, n'est-ce pas une figure du Sauveur qui quittera le ciel pour venir sur la terre ? Marie fuyant le monde pour correspondre à la grâce, n'est-ce pas le modèle de cette vie de mortification et de renoncement que doit mener toute âme chrétienne pour assurer son salut, pour obtenir, comme le demande l'Eglise, « d'être présentée un jour à Dieu dans le temple de sa gloire ? » La fête de la *Présentation de Marie* établie d'abord en Orient, où les traditions historiques étaient plus vivaces, a été célébrée dans l'Eglise latine depuis le quinzième siècle, à la date du 21 novembre.

4. Il nous tarde de lire dans l'Evangile même le nom de Marie. C'est au jour de l'*Annonciation* que ce nom sera prononcé par un envoyé du ciel. L'ange Gabriel, six mois après le message qu'il

avait porté à Zacharie, fut envoyé à une vierge de la petite ville de Nazareth, et en l'abordant il lui dit : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes ; » et comme la jeune fille se troublait en entendant ces paroles, il ajouta : « Ne craignez point, *Marie*, car vous avez trouvé grâce devant Dieu ; vous concevrez et mettrez au monde un enfant, et vous lui donnerez le nom de *Jésus* ; il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur lui donnera le trône de David son père, et il régnera pour toujours sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. » (Luc, I, 26-33). Voilà le sublime passage de l'Evangile qui a inspiré aux Pères de l'Eglise les plus magnifiques commentaires. Dieu envoie un prince de sa cour pour saluer une pauvre vierge ; Gabriel est heureux de mettre aux pieds de Celle qui doit être la reine des anges l'hommage de tous les chœurs célestes. Chaque mot de son message est la révélation d'un mystère : Marie est pleine de grâce, elle n'a aucune part aux anathèmes lancés contre les enfants d'Adam ; Marie est bénie entre toutes les femmes, parce qu'elle donnera au monde l'Auteur de la vie, Celui en qui il a été prédit que toutes les nations seraient bénies. Mais comment cela se fera-t-il ? Voici un autre mystère : Marie a fait le vœu de virginité et veut l'observer, avec le consentement de son chaste époux, qui n'est que le gardien de sa vertu ; elle est prête à obéir, mais elle demande : « Comment cela se fera-t-il ? » « L'Esprit-Saint descendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, » lui dit l'ange, et la Vierge, qui comprend ce sublime langage, s'incline en disant : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Lorsque la majesté de Dieu remplissait le Saint des saints, une nuée recouvrait le tabernacle ; aujourd'hui cette même nuée enveloppe l'arche d'alliance du Nouveau Testament, et le Saint-Esprit communiquant à Marie sa puissance féconde, la rend mère du Verbe fait homme, en rehaussant encore par cette merveille l'éclat de son inviolable virginité. Un Dieu ne pouvait naître que d'une vierge, une vierge ne pouvait enfanter qu'un Dieu !

En entendant ces paroles de l'ange : « Ne craignez point, » il me semble qu'elles sont adressées, en la personne de Marie, à tous ceux qui sont appelés à composer le corps mystique de Jésus. Ne craignez point les attaques du démon, âmes fidèles qui honorez Marie et qui imitez ses vertus. Vous aussi, vous avez trouvé grâce devant Dieu, non point par vos mérites, mais par ceux du Fils de Marie, qui veut que sa Mère soit aussi la vôtre. Apprenez de Marie à être toujours les humbles servantes du Seigneur et à faire en tout sa volonté, et vous participerez aux torrents de grâces dont l'âme de la Vierge immaculée a été inondée. On disait un jour à Notre-Seigneur : « Voilà votre mère et vos frères (vos parents) qui vous cherchent. » Et le Sauveur répondit : « Ma

mère et mes frères, ce sont ceux qui font la volonté de mon Père. »

Vous avez remarqué que Marie avait dit à l'ange : « Comment cela se fera-t-il ? » Ce n'était point en doutant de la puissance de Dieu qu'elle parlait ainsi, c'était son humilité qui l'empêchait de supposer que le Tout-Puissant ferait en sa faveur un miracle sans précédent. Gabriel lui donna aussitôt une preuve de la vérité de son message en disant : « Voici que votre cousine Elisabeth, qui était stérile, aura un enfant dans sa vieillesse, car tout est possible à Dieu. » C'en était assez pour convaincre Marie et la décider à donner son consentement. C'est cet épisode de la vie de la sainte Vierge que nous célébrons le 25 mars.

5. Nous ne mentionnerons la fête de la *Visitation* (célébrée en Occident depuis le XIII^e siècle), que pour y faire remarquer l'action de Jésus et de Marie sur la sanctification des âmes. Le Sauveur avait sanctifié dans sa conception Celle qui devait être son tabernacle, *sanctificavit tabernaculum suum Altissimus*, il sanctifia dans le sein d'Elisabeth celui qui devait être son précurseur, car c'est ainsi que tous les interprètes comprennent ce tressaillement de joie de saint Jean aux premières paroles de la Mère de Dieu. Remarquons encore l'action de Jésus et de Marie sur Elisabeth, et admirons comment la mère de Jean-Baptiste, éclairée soudain par une lumière surnaturelle, proclame le mystère de l'Incarnation, en s'écriant : « D'où me vient cet honneur, que la Mère de mon Seigneur vienne auprès de moi ? » Elle répète la salutation de Gabriel : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, » et elle la complète en y ajoutant : « Béni est le fruit de vos entrailles. » Écoutez encore Marie répondre à l'enthousiasme de sa cousine par son magnifique cantique : « Mon âme glorifie le Seigneur, qui a abaissé les yeux sur son humble servante, » etc., et en prenant part à la joie de Marie et d'Elisabeth, glorifions Dieu dont la Providence a choisi des voies si admirables pour accomplir ce qu'il avait promis aux patriarches de l'ancienne loi.

6. Joseph ignorait encore ce qui s'était passé. L'Évangile nous apprend qu'il fut troublé un instant, mais qu'un ange le rassura, en lui révélant l'œuvre du Saint-Esprit et lui annonçant la prochaine naissance de Jésus. Bientôt parut l'édit d'Auguste qui ordonnait le recensement de tout l'empire romain. Marie et Joseph se rendirent à Bethléem, et le Sauveur vint au monde dans la cité de David. Désormais l'histoire de la très sainte Vierge se confond avec celle du Sauveur, et le souvenir de la mère et du fils sont réunis dans les mêmes solennités. Noël, la *Circoncision*, l'*Épiphanie*, nous font voir Marie à côté de Jésus, dans toute sa dignité de Mère de Dieu. Au jour de la *Présentation du Sauveur au temple*, Marie, en se soumettant à la loi de la *purification* imposée à toutes les femmes d'Israël (quoiqu'elle en fût dispensée par le privilège de son inviolable

virginité), nous donne l'exemple de l'humilité et de l'obéissance avec lesquelles le chrétien doit accomplir les commandements de Dieu et de l'Eglise. Pendant tout le temps que dure la vie cachée de Jésus à Nazareth, elle est le modèle de la mère chrétienne, partageant son temps entre le travail et la prière. Aux noces de Cana elle obtient de Jésus son premier miracle, afin que nous sachions quelle est la puissance de son intercession. Au Calvaire, elle est debout au pied de la croix, offrant au nom de l'humanité tout entière la sainte victime qui lui appartient comme le fruit de ses entrailles ; elle a le cœur transpercé d'un glaive de douleur, comme le lui a prédit Siméon, elle partage les souffrances de la passion du Sauveur afin d'apprendre à tous les chrétiens à porter leur croix. Elle vivra longtemps encore après la mort de son Fils, mais sa vie ne sera qu'un élan vers le ciel, où elle doit retrouver l'éternel objet de son amour.

7. Nous ne savons exactement ni l'année ni le jour de la mort de la très sainte Vierge : la tradition nous autorise à croire qu'elle a vécu jusqu'à soixante et quelques années, et que sa mort a été causée moins par la décrépitude ou la maladie, que par la véhémence de son amour pour Dieu. Marie devait accepter, comme Jésus lui-même, la loi de la mort, portée contre l'humanité entière, mais ne convenait-il pas que Celle qui avait donné au monde l'Auteur de la vie fût du moins dispensée des tristesses de l'agonie, et que le moment de la séparation de sa sainte âme et de son corps si pur fût un moment de joie et de triomphe, comme celui où le captif recouvre sa liberté ? Marie n'avait rien à craindre de la justice de Dieu, elle ne pouvait penser qu'au bonheur de le posséder dans les joies éternelles, sa mort devait être douce et glorieuse. Le tombeau ne pouvait souiller de sa corruption Celle qui, seule de toutes les créatures, avait été exemptée de la tache originelle ; le ciel était la seule demeure digne de la Vierge immaculée. C'a été de tout temps la croyance de l'Eglise, que le corps très pur de Marie s'est réuni à son âme innocente peu de temps après sa mort, et que la divine Mère, portée au ciel sur les ailes des anges, a été reçue dans les célestes demeures par les trois personnes divines, au milieu des chants de triomphe de toute la cour céleste, et placée à la droite de son Fils sur un trône de gloire pour être à jamais la reine du ciel et de la terre.

Le glorieux anniversaire de la mort de Marie a dû être célébré dès les temps apostoliques, mais ce n'est que vers le cinquième siècle que nous trouvons des traces de cette fête, appelée le *Sommeil*, le *Trépas*, le *Repos*, ou l'*Assomption* de la bienheureuse Vierge. Elle était chômée en France depuis le septième siècle, mais elle y a pris une importance exceptionnelle lorsque Louis XIII consacra en 1638 son royaume à Marie, et obtint par son intercession d'être délivré des ennemis qui menaçaient de l'anéantir. Pour perpétuer le

souvenir de ce vœu, une procession solennelle a été prescrite et se fait encore chaque année le 15 août, jour auquel la tradition a placé l'Assomption de Marie.

De même que la liturgie nous a fait contempler la consommation des mystères du Christ dans sa glorieuse Ascension, celle de la vie du chrétien dans le triomphe des élus le jour de la Toussaint, elle nous montre le couronnement de la vierge Marie dans la gloire du ciel comme la récompense de ses vertus et le merveilleux effet des mérites du Rédempteur. Préservée de la tache originelle par la grâce divine, ornée de tous les dons du Saint-Esprit, Marie a répondu aux bienfaits du ciel par une vie d'humilité, d'obéissance, de douleur et d'amour, où elle a offert aux hommes le modèle le plus achevé de toutes les vertus ; puis, lorsque son pèlerinage terrestre a été achevé, elle est allée recevoir dans le ciel la couronne de gloire promise au bon et fidèle serviteur. Réjouissons-nous de son triomphe, invoquons avec confiance sa protection, imitons ses vertus, et par elle nous irons à Jésus ; « incapables de plaire à Dieu par nos propres mérites, nous serons sauvés par l'intercession de sa Mère. » (Or. de la fête).

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE Moyens de salut

II

LA PRIÈRE

k

Formules de prières (suite)

§ 1^{er}

Le Pater

5

Ses demandes

Deuxième demande

— Dans la leçon précédente, nous avons parlé de la première demande du Notre Père ; aujourd'hui, mes enfants, nous allons nous occuper de la seconde demande de cette belle prière qui s'appelle l'Oraison dominicale.

Voyons, Alfred, récitez-nous cette seconde demande ?

— « Que votre règne arrive » :

Voilà la demande qui vient après la première.

— Que trouvez-vous dans cette seconde demande ?

— Deux choses.

— Lesquelles ?

— Le règne de Dieu et le souhait qui s'y rapporte.

— Si nous parvenons à connaître les différents sens du mot règne, arriverons-nous à la connaissance des souhaits qui s'y rapportent ?

— Oui.

— Nous allons donc, mes enfants, chercher à savoir ce que signifient ces deux mots, votre règne, et par là-même nous saurons à quoi nous en tenir sur les souhaits à exprimer.

==

Règne de Dieu

Dites-nous, Victor, le peintre est-il le maître du tableau qu'il a dessiné ?

— Evidemment.

— Pourquoi ?

— Parce que ce tableau est son ouvrage.

— Le statuaire est-il le maître de la statue sortie de ses mains ?

— Certainement.

— La raison ?

— La raison, c'est qu'étant l'auteur de la statue, naturellement il a autorité sur elle, il en est le propriétaire et maître légitime.

— Qu'est-ce que Dieu a créé ?

— Il a créé toutes choses.

— La conclusion ?

— C'est qu'Il est le Souverain Seigneur, le Maître et le Roi de toutes choses.

— Toutes choses sont donc en son pouvoir ?

— Oui.

— Rien de ce qui est n'a donc le droit de lui résister ?

— Rien, absolument rien.

— Cependant, n'y a-t-il pas certaines créatures qui lui résistent ?

— Il y a eu autrefois les anges rebelles.

— Et aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, il y a les hommes orgueilleux qui disent :

« Je n'ai besoin de personne ; »

« Je ne dépends de personne ; »

« Je suis mon maître ; »

« Je ne veux pas que Dieu règne sur moi. »

— N'est-ce pas là un véritable désordre ?

— C'en est un très grand.

— Maintenant, Emile, pourriez-vous nous dire ce que nous souhaitons déjà à Dieu en lui disant :

« Que votre règne arrive » ?

— Nous souhaitons déjà que toutes les créatures, sans exception, lui soient soumises et reconnaissent ses droits sur elles dans toute leur plénitude.

— Cela arrive-t-il pour tous les êtres qui n'ont pas la raison ?

— Oui, puisque tous, sans exception, obéissent à Dieu et observent les lois qu'Il leur a données.

— Cela arrive-t-il pour les justes ?

— Oui, attendu que tous reconnaissent le Seigneur pour leur Roi et font sa sainte volonté.

— Ce souhait sera-t-il exaucé un jour, même pour les pécheurs rebelles dont nous venons de parler ?

— Sans aucun doute.

— Quel jour ?

— Le jour où ces malheureux subiront forcément les supplices infligés par la justice divine.

— Ce jour-là diront-ils encore :

« Je suis mon maître ; »

« Je ne veux pas que Dieu règne sur moi » ?

— Nullement.

— Que diront-ils ?

— Ils diront :

« Nous avons été des insensés ! »

— Que feront-ils ?

— Ils obéiront à Dieu en frémissant de rage, et, à leur tour, proclameront ainsi son souverain domaine sur toutes choses.

— Que faut-il demander pour ces pauvres aveugles ?

— Que dès ce monde ils reconnaissent Dieu pour leur Roi et le servent si bien qu'ils méritent la récompense éternelle.

==

Règne de Jésus-Christ

— A son tour, Jésus-Christ n'est-Il pas Maître, Souverain Seigneur et Roi ?

Qu'en dites-vous, Henri ?

— Il est tout cela.

— Pourriez-vous le prouver ?

— D'abord, étant Dieu, Il est l'Auteur de toutes choses, et, par conséquent, Il a sur toutes choses une autorité sans limites.

— Ensuite ?

— Ensuite, comme envoyé de Dieu, Il a reçu tout pouvoir au ciel et sur la terre ;

Il a été établi Roi sur toute langue, toute tribu, toute nation ;

Dieu lui a donné en héritage toutes les nations de la terre et a tout mis entre ses mains.

Il faut donc, dit saint Paul, que le Christ règne, puisque Dieu lui a soumis toutes choses.

— Enfin ?

— Enfin, comme Rédempteur, Jésus-Christ est Roi du genre humain tout entier.

— Comment cela ?

— C'est que l'humanité tout entière, rachetée au prix de son sang, est sa conquête et sa propriété.

— Sur combien d'individus Jésus-Christ a-t-Il le droit de régner ?

— Sur tous sans exception.

— Sur combien de familles ?

— Sur toutes les familles.

— Sur combien de nations ?

— Sur toutes les nations de la terre.

— Est-ce sur les choses temporelles que Jésus-Christ entend exercer sa puissance royale ?

— Non, à moins toutefois que les intérêts spirituels ne l'exigent.

— Sur quoi donc le Sauveur veut-Il exercer son autorité souveraine ?

— Sur les choses spirituelles, sur les consciences, sur les âmes.

— De qui Jésus réclame-t-Il le tribut d'hommages dû à son empire spirituel ?

— Des individus,

Des familles,

Des nations.

— N'y a-t-il pas malheureusement des hommes, des familles, des nations, qui répètent la parole des Juifs :

« Nous ne voulons pas qu'Il règne sur nous » ?

— Il n'y en a que trop.

— Maintenant, Eugène, pourriez-vous nous dire ce que nous souhaitons à Notre-Seigneur Jésus-Christ en disant :

« Que votre règne arrive » ?

— Nous souhaitons que tous les individus, toutes les familles, toutes les nations le reconnaissent pour leur Roi, et lui offrent avec empressement tous les hommages dus à sa royauté toute divine.

— Si tous les hommes, toutes les familles et toutes les nations reconnaissaient Jésus-Christ pour leur Roi, qu'arriverait-il ?

— Le règne de Jésus-Christ apporterait au genre humain la lumière, la justice, la liberté et la vraie fraternité.

— En sorte que ?

— En sorte que, sous la direction d'un tel chef, les nations, les familles et les individus marcheraient d'un pas assuré dans la voie qui mène au bonheur temporel et éternel.

— Que ferez-vous désormais ?

— Je demanderai avec beaucoup de ferveur l'extension du règne de Jésus-Christ sur la terre, en répétant souvent et de tout mon cœur la seconde demande du Notre Père :

« Que votre règne arrive. »

==

Règne de la grâce

— Est-ce seulement par droit de création, d'héritage et de conquête, que le Seigneur est notre Maître, notre Souverain, notre Roi, et demande à régner sur nous ?

Qu'en dites-vous, Prosper ?

— C'est aussi par le droit de l'amour, que le Seigneur veut régner sur les hommes.

— Comment cela ?

— Dans sa charité infinie, le bon Maître nous dit :

« Laissez-vous guider par mes lumières divines ;

« Laissez-vous conduire par mes inspirations célestes ;

« Recevez le don de ma grâce surnaturelle, et dressez-moi ainsi, dans votre cœur, un trône qui me sera d'autant plus agréable que vous mettrez plus d'empressement à me l'élever. »

— Si nous répondons à ces désirs du Seigneur ?

— Alors nous devenons librement et volontairement ses sujets ;

Le règne de sa grâce s'établit dans nos âmes ;

Et ce bon Maître vient s'asseoir sur le trône de notre cœur comme un Roi plein de douceur et de mansuétude.

— Et que nous apporte-t-Il, ce bon Roi, en venant habiter dans le royaume de notre cœur ?

— La vie divine,

Une beauté ravissante,

Le plus riche des trésors,

L'amitié la plus précieuse,

Le glorieux titre d'enfants de Dieu,

Un héritage incomparable,

La parenté la plus illustre,

Le noble cortège des vertus surnaturelles,

Les dons et les fruits du Saint-Esprit,

Les béatitudes,

Le pouvoir de gagner le ciel,

Voilà ce que nous apporte ce Roi plein de mansuétude en venant s'asseoir sur le trône de notre cœur.

— C'est donc notre intérêt d'accepter ce règne de la grâce que nous offre la bonté du Seigneur ?

— C'est notre intérêt le plus pressant et le plus précieux, d'autant plus qu'en nous soumettant à

ce Roi plein de douceur, nous devenons rois à notre tour.

— *Et de quels sujets devenons-nous les rois ?*

— Nous devenons
Rois des démons,
Rois de leurs suppôts et auxiliaires,
Rois de l'orgueil,
Rois de l'avarice,
Rois de la volupté,
Rois de la concupiscence,
Rois de tous les mauvais penchants,
Rois de tous les ennemis de notre âme.

— *Si nous avons le malheur de repousser cette royauté si douce et si avantageuse de la grâce ?*

— Nous tomberions sous l'empire du plus cruel de tous les tyrans, qui ferait de nous, en ce monde, les plus tristes de tous les esclaves, et dans l'autre monde, les plus malheureuses de toutes les victimes.

— *Dites-nous, Julie, ce que désormais vous allez demander en disant ces paroles du Notre Père :*

« *Que votre règne arrive* » ?

— Je demanderai de tout mon cœur, pour moi et pour tous les hommes, la grâce de nous laisser conduire, diriger et gouverner par ce bon Roi plein de douceur qui veut nous rendre bienheureux en ce monde et surtout dans l'autre.

Règne de la gloire

— *Est-ce seulement sur la terre, Justin, que le Seigneur règne et gouverne ?*

— C'est aussi dans le ciel.

— *Comment Dieu règne-t-Il sur la terre ?*

— Il règne par sa puissance et sa grâce.

— *Comment régnera-t-Il dans le ciel ?*

— Dans le ciel, il régnera par sa gloire.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire, par la manifestation de ses perfections infinies.

— *Expliquez-vous.*

— Tout d'abord, au ciel Dieu nous apparaîtra si beau que tous les esprits, ravis d'admiration, chanteront l'hymne de gloire, louant, bénissant, exaltant à l'envi cette beauté unique, incomparable.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, au ciel Dieu nous apparaîtra si charitable, si bienveillant, si compatissant, si généreux, si miséricordieux, que toutes les voix entonneront spontanément le cantique d'actions de grâces et diront sans cesse leur reconnaissance à la Trinité si aimante et au Sauveur si généreux et si dévoué.

— *De plus ?*

— De plus, au ciel Dieu nous apparaîtra revêtu de tant de gloire, de tant de majesté, de tant de magnificence, de tant de puissance et de grandeur, que tous les genoux fléchiront, tous les fronts se prosterneront, toutes les bouches proclameront qu'il est le seul Seigneur, le seul Très-Haut, le seul Tout-Puissant, le seul Adorable, le seul à qui soient dus tout honneur, toute gloire et toute adoration dans les siècles des siècles.

— *Enfin ?*

— Enfin, au ciel Dieu nous apparaîtra si aimable, si bon en lui-même, si riche en trésors et en biens divins et infinis, que tous les cœurs épris éclateront en transports d'amour aussi durables que vifs et ardents.

— *En quoi donc consistera le règne de Dieu dans l'autre monde ?*

— En ce que, pendant toute l'éternité, le Seigneur sera reconnu et glorifié comme étant

La Beauté suprême,
Le Bienfaiteur par excellence,
La Majesté et la Puissance infinies,
Le Bien souverain,
En un mot, l'Etre infiniment parfait.

+

— *Nous avons vu plus haut que, par le règne de sa grâce, le Seigneur nous apporte les avantages les plus précieux.*

Dites-nous, Angèle, s'il en sera de même du règne de la gloire ?

— Oui, avec cette différence que ces avantages seront cent fois, mille fois, dix mille fois plus grands sous le règne de la gloire.

— *Pourriez-vous nous dire ce que nous rapportera ce règne de la gloire ?*

— Tout d'abord il nous procurera un premier bien que tous désirent ardemment.

— *Quel est ce bien ?*

— C'est la liberté la plus entière et la plus parfaite.

— *Comment le règne de la gloire nous apportera-t-il cette liberté si désirable ?*

— En nous affranchissant de toutes les servitudes auxquelles nous sommes assujettis en ce monde.

— *Quelles sont ces servitudes ?*

Servitude des passions,
Servitude du péché,
Servitude du démon,
Servitude de la maladie,
Servitude du travail,
Servitude de la douleur,
Servitude de la mort, etc., etc.,

Voilà des servitudes dont nous serons complètement affranchis sous le règne de la gloire, pour jouir de la plus parfaite liberté.

— *L'affranchissement de toute servitude, et, par là-même, de tout mal, sera-t-il le seul bien procuré par le règne de la gloire ?*

— Il y aura sous le règne de la gloire une affluence prodigieuse de tous les véritables biens.

— *Indiquez-nous, Céline, les principaux biens dont on jouira dans le paradis.*

— Ce sera d'abord la plus aimable des compagnies : la compagnie
Des anges si beaux,
Des vierges si pures,
Des martyrs rayonnants de fierté,
De tous les élus resplendissants de gloire.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, ce sera

La présence et la vue d'une bonne et tendre Mère, incomparable en beauté, en pureté, en gloire et en toutes choses ;

La présence et la vue d'un Sauveur aimant et dévoué jusqu'à la mort, et dont l'humanité sainte est si belle qu'elle suffira pour ravir en extase les heureux habitants du ciel.

— *De plus ?*

— De plus, il y aura sous le règne de la gloire
La vue et la possession de la Beauté et de la
Bonté infinies, du Beau et du Bien souverains ;
La vue et la possession de Dieu lui-même, qui
est infiniment plus beau et meilleur que toutes les
créatures les plus belles et les meilleures.

— *Quel sera alors le bonheur de l'homme ?*

— L'homme sera rassasié de joie ;
Il nagera dans un torrent de délices ;
Sa félicité sera pleine et entière ;
Un jour de cette joie vaudra mieux qu'un siècle
de joies terrestres ;
Son bonheur sera tellement grand qu'on ne
peut pas s'en faire ici-bas la moindre idée.

— *C'est peut-être seulement l'âme de l'homme
qui sera ainsi au comble du bonheur sous le
règne de la gloire ?*

— C'est aussi son corps.

— *Comment cela ?*

— L'œil de l'homme sera réjoui par les spec-
tacles les plus merveilleux et les plus ravissants ;
Son oreille, par les mélodies les plus suaves, les
accords les plus harmonieux ;
Son odorat, par les parfums les plus délicieux ;
Son goût, par une liqueur céleste des plus
agréables ;
Le corps tout entier, par les plus belles et les
plus glorieuses qualités.

— *Il y aura sans doute quelques nuagés dans
ce beau ciel, par exemple, un désir de l'homme
qui ne sera pas satisfait, une de ses volontés qui
ne sera pas accomplie ?*

— Nullement.

— *Alors, tous les désirs de l'homme seront sa-
tisfaits ?*

— Oui.

— *Toutes ses volontés seront accomplies ?*

— Oui encore.

— *Pourquoi ?*

— Parce que tous les désirs et toutes les volon-
tés de l'homme seront conformes aux désirs et aux
volontés de Dieu, qui se réalisent toujours.

— *Si c'est ainsi, l'homme sera comme un vrai
roi, puisque sa volonté se fera toujours ?*

— Oui, dans le ciel, sous le règne de la gloire,
nous serons vraiment rois, et les plus heureux
des rois.

— *Pourquoi serons-nous vraiment rois ?*

— Parce que nous aurons un trône, un manteau
royal, un sceptre et une couronne.

— *Pourquoi serons-nous les plus heureux des
rois ?*

— Parce que, dans le ciel, nous aurons
Le plus brillant et le plus inébranlable des
trônes ;
Le plus magnifique et le plus durable des vête-
ments royaux ;
Le plus précieux et le plus solide des sceptres ;
La plus riche et la plus impérissable des cou-
ronnes.

— *Alors, sous le règne de la gloire, notre joie
ne finira point ?*

— Non.

— *Notre bonheur sera éternel ?*

— Oui.

— *Et nous le saurons ?*

— Sans aucun doute, et c'est même là ce qui
mettra le comble à notre félicité.

— *Dites-nous maintenant, Ernestine, ce que
vous aurez particulièrement en vue quand vous
réciterez la seconde demande du Notre Père ?*

— J'aurai particulièrement en vue d'obtenir
pour moi et pour tous les hommes :

Premièrement, la grâce de louer un jour, de
bénir, de remercier, d'adorer et d'aimer Dieu dans
le ciel pendant toute l'éternité ;

Deuxièmement, la grâce de jouir éternellement
de la gloire, de la richesse et de la félicité incom-
parables du paradis.

+

— *Si vous vous rappelez souvent ce beau
royaume du paradis avec tous ses trésors de
gloire, de richesse et de félicité, qu'arrivera-t-il ?*

— Il arrivera que je désirerai ardemment le
ciel, et que je le rechercherai activement et cons-
tamment.

— *Et si vous le désirez et recherchez de la
sorte, pourrez-vous l'attendre avec confiance ?*

— Oui, grâce à la bonté divine qui a daigné me
le promettre, si j'ai le bonheur de le mériter.

— *Comment s'appelle la vertu qui nous fait
ainsi désirer, chercher et attendre avec confiance
le beau royaume des cieux ?*

— C'est la vertu d'espérance.

— *David dit au psaume xxvi, verset 4 :*

« J'ai demandé une seule chose au Seigneur,
et je la réclamerai sans cesse : c'est d'habiter
toujours dans la maison du Seigneur mon Dieu ».

Quelle était, Lucien, la vertu qui lui faisait
tenir ce langage ?

— La vertu d'espérance, qui nous porte à de-
mander de tout notre cœur ce qui fait l'objet de
nos désirs.

— *Quels sont les chrétiens qui demandent avec
le plus de ferveur le royaume des cieux ?*

— Ceux dont l'espérance est plus vive.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire ceux qui désirent davantage le
paradis et le regardent comme la seule chose
nécessaire.

— *Toutes les fois qu'elle entendait sonner
l'horloge, sainte Thérèse disait :*

« Dieu soit béni, j'ai une heure de moins à
passer dans cette terre d'exil. Je m'approche de
ma patrie, ce séjour pur et parfait. »
Que faut-il conclure de ce langage ?

— C'est que sainte Thérèse avait une espérance
très vive et un ardent désir du ciel.

— *Pourquoi saint Augustin et sa mère sainte
Monique, saint Benoît et sa sœur sainte Scholas-
tique, s'entretenaient-ils ordinairement des joies
du paradis ?*

— Parce qu'ils désiraient vivement et cherchaient
toujours et avant tout le beau royaume des cieux.

— *Si, à l'exemple des saints, nous désirons et
cherchons toujours et avant tout le beau royaume
des cieux ?*

— Comme eux, nous aurons un jour le bonheur
de le trouver et de le posséder.



— *Les avares, les injustes et les voleurs entre-
ront-ils au ciel ?*

— Non.

— *Pourquoi ?*

— D'abord, parce que leur avarice et leurs injustices leur ferment l'entrée de ce beau royaume.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, parce que, ne pensant et ne tenant qu'aux choses de la terre, ils ne songent plus au ciel, ne le désirent nullement, ne font aucun effort pour l'obtenir, et par conséquent se rendent indignes d'obtenir cette magnifique récompense.

— *Quel est donc l'effet de l'avarice ?*

— C'est de détruire le désir du ciel ou l'espérance, et d'empêcher de réciter la seconde demande du Pater.

— *Si l'avarice détruit l'espérance ou le désir du ciel, et empêche la récitation de la seconde demande du Notre Père, pourriez-vous, Aline, nous dire quel sera l'effet produit, dès ce monde, par l'espérance ou le désir du ciel, et par la récitation fervente de la seconde demande du Notre Père ?*

— Cet effet sera la ruine de l'avarice.

— *Celui qui désire vraiment, le ciel ne tient donc plus aux choses de la terre ?*

— Non.

— *Qu'en pense-t-il ?*

— Il les regarde comme des futilités, des vanités, des choses de rien.

— *Et que dit-il de ces choses terrestres ?*

— Il dit, comme saint Ignace :

« Que la terre me paraît vile, quand je regarde le ciel ! »

Il dit, comme le jeune Stanislas Kostka :

« Je suis plus grand que toutes ces choses de la terre ! »

Il dit, comme le plus jeune des frères de saint Bernard :

« Non, je ne suis pas content : vous prenez le ciel et vous me laissez la terre, le partage n'est pas égal. »

— *Et que fait le chrétien qui désire ardemment le ciel ?*

— Suivant la recommandation de Notre-Seigneur, il cherche toujours et avant tout le beau royaume des cieux.

— *Et le trouve-t-il ?*

— Il le trouve infailliblement.

— *Imitez-vous les avares, Henriette ?*

— Je m'en garderai bien.

— *Que ferez-vous ?*

— J'imiterai saint Ignace, saint Stanislas Kostka, le jeune frère de saint Bernard.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire, je désirerai et je chercherai toujours et avant tout le beau royaume des cieux.

— *Et alors ?*

— Et alors je le trouverai et je jouirai éternellement de la richesse, de la gloire et de la félicité incomparable du paradis.

PLAN DE SERMON POUR L'EPIPHANIE

L'ÉTOILE DES MAGES ET LA FOI

Vidimus stellam ejus.
(Math., II, 2).

L'étoile qui apparaît aux Mages et les conduira par sa clarté jusqu'au Sauveur, est une image de la foi dont la lumière nous guide à travers la vie jusqu'au port du salut.

I. — Naissance de l'étoile, naissance de la foi

1^o L'étoile apparaît au moment où Dieu lui-même paraît sur la terre (*stellam ejus*) : elle n'est remarquée que par ceux qui la cherchent ; elle ne sera un guide que pour eux. — La foi naît dans une âme quand Dieu se montre à elle ; mais il ne se montre en général que si elle le cherche de bonne foi, avec le désir de le trouver (*Querite, et invenietis*).

2^o Ce qu'est l'étoile (une lumière qui guide), la foi l'est aussi (*Ducatum nobis præbeat velut stella cæli, lux fidei*, dit saint Augustin) ; la foi est une lumière qui éclaire l'intelligence sur les vérités divines, et aussi sur les vérités naturelles : et l'intelligence éclairée voit son chemin. — Si la foi s'en va, les ténèbres envahissent l'esprit même le plus savant : de là aujourd'hui des ténèbres profondes dans les savants (science incrédule), dans les philosophes (nombreux systèmes de philosophie), dans les humbles et les petits (*Cæcus si cæco ducatum præstet...*).

II. — Marche de l'étoile, progrès de la foi

1^o L'étoile semble précéder les Mages dans leur marche, et rester à leur tête comme la colonne de feu qui guidait les Israélites dans le désert (*antecedebat eos*) ; en la suivant, ils approchaient chaque jour du but. — La foi pratique (esprit de foi, vie de foi) marche aussi de vertus en vertus, de lumières en lumières, découvrant à l'esprit des vérités toujours plus belles, les faisant comprendre de plus en plus, augmentant dans la volonté et le cœur le goût et l'amour des choses divines. A mesure qu'ils approchent du but, les saints avancent aussi dans les choses de Dieu (*proficit et crescit usque ad perfectum diem*).

2^o L'étoile disparaît à Jérusalem pour un temps ; mais les Mages ne désespèrent pas et ils continuent leur route : leur foi est récompensée par la réapparition de l'étoile. — La lumière de la foi semble s'obscurcir de temps en temps, subir comme des éclipses : doutes, difficultés, contradictions apparentes... — Cela vient quelquefois de nos imprudences : lectures, fréquentation trop libre du monde. — Dans ces crises, on ne doit pas s'arrêter ou même reculer, mais il faut marcher jusqu'à ce que la lumière revienne. (Exemple de saint Vincent de Paul, qui pendant deux ans est éprouvé par ces ténèbres et ne se décourage pas).

III. — Arrêt de l'étoile, arrêt de la foi

L'étoile s'arrête quand les Mages arrivent au but de leur long voyage (*staret supra ubi erat puer*) : ils entrent dans la grotte et adorent l'Enfant-Dieu. — La foi cesse quand nous arrivons au but et que nous entrons au ciel pour y voir Dieu. Elle est *argumentum non apparentium* : elle s'arrête dans la possession de la réalité. Elle est une participation de la lumière sur-naturelle qui est en Dieu : elle finit quand nous possédons la plénitude de la lumière qui est Dieu (*evacuabitur quod ex parte est*).

Arrêt de l'étoile, arrêt de la foi, possession de Jésus : but suprême de notre voyage terrestre.

Conclusion. C'est aujourd'hui l'anniversaire de notre vocation à la foi, demandons aux premiers croyants parmi les Gentils, qu'ils nous aident à voir clairement l'étoile, à la suivre fidèlement malgré les obstacles, pour arriver à la pleine possession de Dieu.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

POUR LE JOUR DE L'AN 1899

Estote misericordes.
Soyez bons.

Ces deux mots résumeront tous mes vœux de bonne année. Ils ont été prononcés par une bouche divine, et la pensée qu'ils expriment est si belle, si élevée, que d'un élan elle nous transporte au ciel vers le bon Dieu, notre Père, notre Maître, notre Ami et la Bonté par essence.

I

La bonté, c'est le regard dont Dieu enveloppe le monde, embrasse les âmes, regard infiniment tendre et rempli de miséricorde. Il nous voit tous, pauvres pécheurs, et il nous aime tous. Cependant si les uns ont pour lui un culte tout filial, d'autres sont indifférents, plusieurs volontairement éloignés de lui, un grand nombre enfin le blasphèment et le maudissent. Car il n'échappe pas lui-même à cette noire ingratitude de ses créatures qui se montrent arrogantes à son endroit, l'outragent et le renient.

J'écoute les bruits qui montent de la terre. Voici la prière calme qui s'élève du sanctuaire silencieux où l'âme chrétienne expose à Dieu ses peines, ses désirs de bien, son amour, musique très douce mais attristée, où perce l'angoisse, où domine toutefois la confiance. Mais en même temps, entendez-vous les voix de la foule, paroles confuses, insensées, acclamant tour à tour la vérité et le mensonge, exaltant le vice ou applaudissant la vertu, célébrant l'homme ou glorifiant Dieu, suivant l'instinct ou le mot d'ordre du jour ? Puis, parmi ces clameurs, entendez-vous retentir, comme des éclats de foudre, les imprécations d'une tourbe en démence, ses cris de rage contre Dieu et contre son Eglise ?

Cette nuit — à minuit — j'ai cru les percevoir. Mon imagination me transportait sur cette barrière précise qui sépare les frontières des deux années. Elles s'appelaient, elles se répondaient l'une à l'autre. Penchée sur le gouffre de l'éternité qui l'allait engloutir, l'année 1898 tendait la main à sa jeune sœur et lui transmettait — sinistre testament — ses erreurs, ses folies, ses crimes, avec quelques bonnes œuvres cependant, quelques heureux projets, quelques belles espérances. Comme au jour de la passion du Sauveur, un peuple en délire exigeait hautement qu'on délivrât Barabbas et qu'on crucifiât le Fils de Dieu. Car jamais peut-être la guerre à Dieu n'a été aussi savamment organisée, ni conduite avec autant de certitude de vaincre.

Dans les temples chrétiens au contraire, des prières pressantes, des actes d'amour, des cris de

douleur exprimaient à Dieu les désirs, les tristesses, les croix de ses enfants. Des voix déchirantes — celles de toutes les Rachels à qui l'on enlève, par un enseignement impie, l'âme de leurs fils et de leurs filles — éveillaient les échos du ciel et disaient : « Seigneur Dieu ! vous êtes le maître, commandez et vos ennemis rentreront dans la poudre ! Vous êtes le maître de la victoire et vous ne pouvez pas être vaincu, rassurez donc vos serviteurs dont le courage faiblit. De grâce, hâtez l'heure de la délivrance ; ne permettez pas que tant d'âmes qui sont à vous passent à l'ennemi et deviennent la proie de l'enfer ! Encouragez ceux qui vous aiment et vous servent, humiliez leurs ennemis superbes et triomphants. Ramenez enfin d'une manière éclatante votre règne sur la terre. *Adveniat regnum tuum.* »

Au fond de l'espace sans fin, Dieu regardait ses créatures et dans ses yeux je ne vis qu'un éclair de bonté. L'année achevée, aussitôt il nous en accorde une nouvelle, et ce matin son soleil se levait sur tous, bons et méchants, avec une clémence toute divine.

C'est ainsi qu'il répondait, à ceux qui le blasphèment comme à ceux qui le prient, par une leçon de bonté en leur disant : Soyez miséricordieux, soyez bons, comme votre Père céleste est bon, lui qui fait luire son soleil et répand sa pluie sur tous. *Estote misericordes.*

II

La bonté, il l'a mise tout d'abord au fond de notre cœur ; mais que ses racines y pénètrent lentement, s'y enfoncent avec peine ! Que ses fleurs soient rares, ses fruits secs et mal venus ! En un mot, qu'il est difficile d'être bon ! Aimer tous les hommes sans exception ; être doux pour ses ennemis, dévoué à ses amis, indulgent pour les défauts d'autrui, volontiers oublieux du mal ; se venger par des bienfaits, regarder l'injure reçue comme un titre de plus, un droit nouveau à notre bienveillance et à nos services ; ne pouvoir un seul instant arrêter ses yeux sur les misères de l'homme, sur ses défaillances, sa pauvreté, ses chagrins, ses souffrances de tout genre, sans que le cœur s'émeuve et qu'on pleure de l'impuissance où l'on est de le soulager ; donner de bon cœur et avec joie aux nécessiteux, consoler les malheureux, prodiguer les bienfaits et les oublier ensuite ; voir dans le dernier des hommes l'image sublime de Dieu, le secourir parce qu'il est une créature de Dieu, et afin « d'être vraiment les enfants du Père qui est au ciel » : voilà l'idéal chrétien de la bonté, et, je le déclare, rien n'est beau comme d'être ainsi bon.

C'est d'autant plus beau que nous ne sommes pas naturellement bons ni généreux ; la vue des souffrances humaines est comme un repoussoir qui nous rejette violemment en arrière, parfois avec dégoût. Pourtant, laissez-moi vous le dire, l'année qui s'ouvre ne sera bonne pour nous que si nous sommes bons nous-mêmes pour les autres. Mais pour être bons, il nous faudra plus d'un

acte de vertu et Jésus-Christ seul est la source de la vertu. C'est donc à lui que nous demanderons une bonne année, et nous ne sommes venus ici que pour cela.

Ne remarquez-vous pas que c'est la bonté sur-tout qui rayonne sur le visage de Jésus dans sa crèche ? A peine déposé sur cette paille qu'il partage avec les animaux, il ouvre les bras, il étend les mains comme s'il voulait remplir les cœurs, les âmes, le monde, de ses dons. Car la bonté ne peut rester oisive, elle veut se répandre : il faut qu'elle *donne*.

Que donnera-t-il cet enfant qui naît si pauvre ? Les langes qui le recouvrent ? Les roseaux qui lui servent de misérable couche ? Mais quel pauvre en voudrait ? Sans doute il possède tout, mais il a choisi l'état de dénuement où l'on ne possède rien. Que peut-il nous donner alors ?

Il est toujours une chose infiniment précieuse que nous pouvons donner, même quand nous n'avons rien. Le malheur ne saurait m'en dépouiller, l'adversité pourra fondre sur moi, je ne crains pas qu'elle me l'arrache et me ruine. Plus je dépense de cette admirable substance, plus il m'en reste. Elle brûle sans se consumer, elle se sème sans se gaspiller, elle se répand sans se perdre, elle se renouvelle et renaît toujours. Quand on la remue, comme la flamme du foyer, elle jaillit plus vivace, plus intense : le foyer devient fournaise, la modeste étincelle produit un incendie bienfaisant qui gagne, se communique et réchauffe. Ce foyer, c'est notre cœur.

Quand nous n'avons plus rien, il nous reste notre cœur chrétien, c'est-à-dire tout. C'est ce que Jésus enfant donne tout d'abord sans réserve à l'humanité, dès sa crèche. L'homme ressemblait au voyageur de Jéricho tombé entre les mains des voleurs, couvert de blessures et laissé pour mort. Mais voici le *bon* Samaritain qui passe, il s'arrête, il se penche sur ce corps inanimé, il met la main à la place du cœur. O bonheur ! il bat encore. Mais comment fera-t-il pour donner des soins à cet infortuné dans ce lieu désert, pour le sauver dans ce ravin sauvage où il est sans ressources et exposé lui-même à de semblables périls ? Il n'a rien ! — Je me trompe, il a son bon cœur tout chaud de générosité, il a des larmes qui coulent sur les plaies et les nettoient, il a son manteau dans lequel il enveloppe le blessé, la vitesse des jambes de son cheval qui bientôt les transportera en lieu sûr, il a sa bourse où il croyait ne rien trouver, mais où la Providence a réservé quelques deniers qui vont devenir les deniers de la charité.

III

Je l'ai dit, l'homme n'est pas naturellement généreux, et les doctrines du siècle le poussent à l'égoïsme. Or l'égoïsme est cruel, il deviendra même féroce, car il atrophie le cœur, il éteint la pitié. A l'homme égoïste, n'allez point parler des misères privées, du malheureux qui a faim, de l'âme qui souffre sans la foi, sans la consolation

qui est son pain à elle ; il ne comprendrait point. Ce qu'il a amassé, c'est pour lui ; et il entend bien n'en rendre participant personne. Il n'a qu'un but, qu'une pensée, qu'un souci : d'amasser de nouveaux trésors, de joindre un champ à un champ, d'aligner à côté des autres une nouvelle pile d'écus. Comme la parole du Sauveur est profonde : « Là où est votre trésor, là est votre cœur ! » Son cœur est là, refroidi et dur, à côté de ses richesses, veillant sur ses sillons, mais sans un battement pour ses frères, pour les hommes, à qui il préfère son propre bien-être et ses projets d'agrandissement ou de jouissance. Hors lui et sa maison, tout le reste le laisse insensible, et pour ne pas voir les infortunes des autres, il détourne les yeux, de peur que ce spectacle ne trouble son imagination, n'ôte quelque charme à ses rêves.

A plus forte raison il ne comprendra rien aux misères sociales. Il ne voit que l'individu, et son propre individu. Cependant, pour tout le monde il est évident que la société est mal faite et qu'elle nécessite des réformes, que le pauvre est écrasé parce qu'il est isolé, que son salut, son bonheur domestique, son pain dépend d'une organisation nouvelle qu'il est urgent d'entreprendre. Pour cela, il faut que ceux qui sont instruits parlent, expliquent, instruisent, car le peuple ne sait pas, il se contente de souffrir. Mais cela nécessiterait de l'action, des efforts personnels, que l'égoïsme réprouve. De plus, il faudrait ouvrir sa bourse ; mais pour donner de soi-même ou de ses ressources, il faut être bon, et la bonté est absente. Il semble qu'une malédiction terrible pèse sur les richesses, que l'anathème porté par le Sauveur continue à les stériliser et à les flétrir : « Malheur à vous, riches ! » Il est rare que les bourses bien pourvues produisent des bienfaits. Ceux-ci, bienfaits particuliers ou bienfaits sociaux, sont réservés surtout à la bourse du pauvre.

Je ne sais rien d'intarissable comme la bourse que l'homme ouvre avec son cœur. C'est la bourse de saint Vincent de Paul où passèrent des millions qui servirent à nourrir des provinces entières ; c'est la bourse de l'Eglise — cette grande aumônière de l'humanité — toujours vide et toujours remplie ; la bourse de saint Laurent dépensée à secourir les malheureux ; cette richesse, ces joyaux, ces trésors de l'Eglise, c'est la bourse de tous ceux qui aiment les pauvres, car le cœur est toujours riche, et comme il dit chaque matin à Dieu : « Donne-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour », chaque jour aussi Dieu ajoute à son pain celui des pauvres.

Cette bourse, c'est la vôtre, et plus d'une fois je me suis plu à le constater. Vous l'avez ouverte souvent avec votre cœur et j'ai été stupéfait de ces trésors de bonté que renferme le cœur du pauvre. Je vous ai vu souvent secourir avec affection, avec générosité, ceux qui souffraient et manquaient de tout. En ce jour de réjouissance pour toutes vos familles, où vos enfants recevront d'ai-

mables étrennes, où ensemble ce soir vous devriez joyeusement, réunis autour d'une table mieux servie que de coutume et d'un bon feu, pensez à ceux qui n'ont ni l'un ni l'autre, réjouissez leur demeure par un rayon de votre abondance, donnez à leurs enfants quelques jouets des vôtres, soyez bons pour eux, et ce soir vous vous endormirez plus heureux, car vous aurez commencé l'année par une bonne action.

Ne négligez pas non plus les œuvres catholiques. La foi c'est la nourriture essentielle des âmes, et et sans parler de celles qui vous entourent, combien de centaines de millions d'infidèles appellent en vain la lumière qui éclaire leur nuit, la vérité qui les délivre de l'horreur de tous les esclavages ! Donnez et faites donner à vos enfants, afin que la foi chrétienne se répande parmi ces peuples assis à l'ombre de la mort et leur apporte enfin la vie, afin que les petits enfants d'Afrique ou d'Asie viennent aussi s'asseoir, comme les vôtres, au banquet de l'Evangile. Vous avez donné déjà, donnez davantage encore. Vous comprenez combien ces aumônes sont nécessaires pour l'extension du règne de Dieu : laissez-moi croire que c'est un doux présage de votre foi renaissante, foi active et qui a produit tant d'œuvres qui la nourrissent. Vous comprenez aussi que ces aumônes sont vraiment françaises, car elles servent à faire aimer la France là-bas, partout, notre France si éprouvée, mais qui n'en reste pas moins dans l'univers la nation généreuse qui représente le mieux la bonté. C'est ainsi que les meilleurs catholiques sont aussi les meilleurs Français, car ils contribuent de leurs modestes ressources à étendre au loin le bon renom et l'influence de la France.

Non, ce ne sont pas ces prodigalités qui ruinent. Je ne sais qu'une chose qui ruine le cœur, la charité, tout l'homme : c'est une bourse obstinément fermée. Mais vous aimez à ouvrir la vôtre et aussitôt entrent chez vous les bénédictions de Dieu, qui vous rendra au centuple même dès ce monde le produit de vos sacrifices, en attendant le jour où il vous dira : « Venez, les bénis de mon Père, recevoir le royaume que je vous ai préparé dès le commencement. J'ai eu faim, vous m'avez donné à manger. Ce que vous avez fait à l'un de ces malheureux, c'est à moi que vous le faisiez. »

Oh ! demandons à Dieu pour chacun de nous la bonté, la générosité, cette vertu chrétienne qui se fait rare en nos temps qui deviennent si froids. En nous-mêmes réchauffons la charité afin qu'aimant Dieu davantage nous fassions du bien aux hommes qu'il a aimés jusqu'à naître, jusqu'à mourir pour nous, afin que toutes les misères humaines nous touchent et nous amènent à les soulager, au nom de la crèche, au nom de Jésus-Christ. Ainsi nous mériterons que Dieu nous donne une bonne année. Ainsi soit-il !

INSTRUCTIONS SUR L'ANNÉE LITURGIQUE

XIV

FÊTES DES ANGES ET DES SAINTS

Laudate Dominum in sanctis ejus.

Louez le Seigneur dans ses saints.

(Ps. CL, 1).

Mes frères,

L'Eglise nous fait répéter tous les jours, dans l'office des Laudes, ces paroles par lesquelles le Psalmiste invitait les fidèles de l'ancienne loi à honorer Dieu dans ses saints, comme dans la plus magnifique des œuvres de la création. A l'exemple des enfants d'Israël, nous devons joindre le culte des saints à celui que nous rendons à Dieu. Nous avons même une raison plus pressante de le faire, parce que nous voyons en eux non seulement des créatures de Dieu plus parfaites que les autres, mais les membres vivants du corps mystique du Christ, les fruits précieux de son sacrifice, les prémices de la rédemption.

Les anges méritent bien aussi nos hommages, puisque Dieu les a associés à ses œuvres, en faisant d'eux les messagers de ses volontés, les exécuteurs de ses ordres. C'est l'ange Gabriel qui vint annoncer à Marie l'Incarnation du Verbe, c'est saint Michel qui combat avec l'Eglise contre les légions infernales, c'est saint Raphaël qui personnifie la protection céleste exercée sur chacun de nous par nos anges gardiens.

Louons donc Dieu dans ses *anges* et ses *saints*, en leur offrant dévotement l'hommage de nos prières et en nous efforçant d'imiter leurs vertus.

1. De même que tout a été créé par le Verbe divin (comme cause productrice) et pour lui (comme but final), afin qu'il soit le premier-né de toute la création (Coloss., I, 15-18) ; ainsi il a plu à Dieu de restaurer par Lui tout l'ordre surnaturel bouleversé par le péché, et de placer le Christ à sa droite dans le ciel, à la tête de tous les chœurs angéliques et de tous les élus. (Ephés., I, 10-22). Il y a par conséquent entre Jésus-Christ, les anges et les saints une union étroite, indissoluble, qui a commencé le jour de l'Incarnation du Verbe dans le sein de Marie et qui sera pleinement réalisée dans le ciel lorsque tous les élus seront arrivés à l'âge d'homme parfait (Ephés., IV, 13), c'est-à-dire au plein développement de la vie que le Sauveur est venu leur communiquer par la grâce. Nous ne pouvons donc honorer vraiment Jésus-Christ sans honorer les anges et les saints. Voilà pourquoi, dans tout le cours de l'année liturgique, l'Eglise, sans perdre de vue l'objet principal de son culte, propose les saints à notre vénération et nous engage à nous servir de leur puissante intercession pour obtenir par eux une plus parfaite participation à la vie de Jésus-Christ.

2. Les saints sont les amis de Dieu ; Dieu lui-même les a comblés d'honneur et de gloire, il leur a promis d'essuyer toutes leurs larmes, et de les enivrer de délices éternelles ; or, les saints se-

raient-ils heureux au ciel, si voyant souffrir leurs frères sur la terre ils ne pouvaient venir à leur secours par leurs prières ? Peut-on douter qu'ils ne s'intéressent à tout ce qui nous concerne, et qu'ils ne voient dans le miroir de la science infinie de Dieu qu'ils contemplent sans cesse, la situation de ceux qui les prient, les dangers qui les entourent, les misères qui les accablent ? Les liens qui les attachent à nous n'ont pas été brisés par la mort ; nous croyons à la communion des saints, c'est-à-dire à l'union qui ne peut cesser d'exister entre tous les membres du corps mystique de Jésus-Christ ; c'est un dogme de notre foi, que nous ne faisons qu'un avec tous ceux qui participent à la grâce de la rédemption. Rien ne manque donc aux saints pour nous venir en aide : ni la connaissance de nos besoins, ni le désir de nous secourir à cause des liens qui les unissent à nous, ni le pouvoir de nous aider. L'Écriture nous apprend que Judas Machabée vit en songe le grand-prêtre Onias et le prophète Jérémie qui priaient pour le peuple juif, et qu'il se servit de ce songe pour encourager ses soldats à lutter vaillamment contre leurs ennemis. Ce que les Juifs croyaient, nous le croyons aussi : nous savons que les saints du ciel prient pour leurs frères de la terre et les protègent contre les attaques du démon. Si Moïse, en tenant les mains élevées vers le ciel pendant la bataille livrée aux Amalécites, a pu obtenir la victoire pour ses soldats, comment les amis de Dieu qui règnent maintenant avec lui dans la gloire, ne nous obtiendraient-ils pas de triompher des ennemis de notre salut ?

L'Eglise nous invite encore à honorer les saints pour nous porter à imiter leurs exemples. « Soyez mes imitateurs, disait saint Paul aux fidèles de Corinthe, comme je le suis du Christ. » (I Cor., xi, 1). « Je vous ai donné l'exemple, avait dit le Sauveur, afin que vous fassiez comme moi. » (Jean, xiii, 15). Mais combien de chrétiens se disent tous les jours : « Comment nous est-il possible d'imiter les exemples d'un Dieu ? Les vertus de Jésus-Christ sont au-dessus de nos forces, nous avons des passions trop violentes, une chair trop faible pour arriver jamais à cette perfection que Dieu demande de nous. » Eh bien, regardez au-dessus de vous, voyez dans la gloire du ciel tous les saints à qui s'adressent vos hommages : c'étaient des hommes comme vous, ils avaient des passions tout comme vous, ils ont vécu comme vous au milieu d'un monde corrompu, plusieurs même ont commis plus de péchés que vous ; mais avec le secours de la grâce de Dieu, ils ont fait pénitence, ils ont dompté leurs passions, mortifié leur chair, porté la croix avec Jésus-Christ, et ils sont arrivés au ciel. Qui sont-ils, ces héros, ces triomphateurs ? Des enfants, de pieuses jeunes filles qui ont résisté aux séductions du monde, des pères, des mères de famille qui ont élevé chrétiennement leurs enfants au milieu des mille sollicitudes de la vie, des riches qui ont versé largement leurs aumônes à la misère, des pauvres qui n'ont pas murmuré contre la Provi-

dence, des juges qui ont défendu la veuve et l'orphelin, des rois qui ont incliné leur sceptre devant l'autorité de Dieu, des ouvriers qui ont gagné honnêtement leur pain de chaque jour sans porter envie aux heureux du siècle, des laboureurs qui ont prié tous les jours Celui qui donne aux lis des champs leur parure. Et vous ne pourriez pas faire ce que tant d'autres ont fait avant vous ? Reconnaissons-le donc, mes frères : nous sommes bien lâches si nous ne pouvons imiter les saints, nous sommes bien insensibles si la vue de leur gloire et le souvenir de leurs œuvres ne nous excitent à suivre leurs exemples afin de partager un jour leur récompense.

3. Appuyé sur d'aussi puissants motifs, le culte des saints doit être bien ancien dans l'Eglise, ou plutôt il doit être né avec elle. C'est précisément ce que nous apprend l'histoire. Pendant l'ère des persécutions, ce culte fut nécessairement caché dans l'ombre, mais il se produisit au grand jour dès que l'Eglise eut reconquis sa liberté, et les innombrables inscriptions des catacombes sont là pour témoigner des honneurs rendus aux premiers martyrs. Ce sont en effet les martyrs qui ont été le premier objet de la vénération des fidèles. Que se passait-il au temps de Néron et de Dioclétien ? Les chrétiens assistaient avec un pieux enthousiasme à l'interrogatoire des martyrs et à leur supplice, on trempait dans leur sang des linges qu'on conservait précieusement, on recueillait leurs restes inanimés, on les cachait dans les immenses souterrains de Rome ; puis au jour anniversaire de leur mort, on se réunissait pour offrir le saint sacrifice sur leur tombe, on chantait leur triomphe et on invoquait leur protection. Ce n'était point seulement à Rome que ces fêtes se célébraient, mais partout où la foi chrétienne jetait ses racines. Les actes du martyre de saint Polycarpe, mort à Smyrne en 167, nous apprennent que les chrétiens de cette ville placèrent dans un lieu honorable ses ossements plus précieux que des pierreries, afin de s'y réunir tous les ans pour célébrer avec joie la fête de sa naissance à une vie immortelle, pour glorifier Dieu dans le triomphe de son serviteur, et donner aux vivants le désir d'imiter ses vertus. Lorsque Constantin eut permis à l'Eglise de vivre au grand jour, on éleva des églises splendides en l'honneur des saints martyrs ; l'empereur lui-même en fit ériger une sous le vocable des Douze apôtres, et demanda à y être enterré, afin d'avoir part aux prières qui se feraient dans ce sanctuaire.

L'extension que prit, en Orient surtout, le culte des saints, de leurs reliques et de leurs images, est prouvée surabondamment par le bouleversement que produisit au huitième siècle l'hérésie des Iconoclastes, qui taxaient d'idolâtrie le culte rendu aux images saintes. Les protestants ont à leur tour reproché aux catholiques l'invocation des saints comme une injure faite aux mérites du Christ, et le culte des images comme une transgression du premier commandement du Décalogue. Le concile de Trente a décidé contre eux

que c'est une chose bonne et utile d'invoquer les saints pour obtenir de Dieu, à l'aide de leur intervention, les grâces que nous a méritées Jésus-Christ, notre seul et unique médiateur. Quant aux termes du Décalogue qui défendaient aux Juifs de faire des images sculptées, ils se rapportent aux idoles des fausses divinités, et le concile a déclaré que l'usage de placer des statues et des images dans les églises doit être conservé, parce que l'honneur qu'on leur rend se rapporte aux saints que ces images représentent, et finalement à Dieu, auteur de toute sainteté. Ne craignez donc point, mes frères, que la dévotion envers vos saints protecteurs diminue en rien l'ardeur et la sincérité de votre piété envers Dieu : il se tient honoré de la confiance que vous mettez dans leur intercession, et il veut les honorer à son tour en faisant passer par leurs mains les bienfaits qu'il répand sur vous.

4. Mais comment s'est établi dans l'Eglise le culte officiel des saints ? Quand un chrétien était mort pour la foi, on élevait avec l'autorisation de l'évêque un autel sur son tombeau, on y célébrait le saint sacrifice, dès lors ce martyr avait un culte reconnu. L'usage s'introduisit, dès les temps apostoliques, de faire mémoire au saint sacrifice de la messe des martyrs les plus célèbres. A peine les prières du canon sont-elles commencées, que le prêtre demande à Dieu, au nom de la sainte union qui existe entre les élus du ciel et les fidèles de la terre, de se souvenir des mérites de la sainte Vierge, des apôtres, d'un certain nombre de martyrs désignés par leur nom propre, et de tous les saints, pour nous accorder ses grâces par leur intercession. On a inséré d'abord sur cette liste (qu'on appelait *diptyque*, parce qu'elle était souvent formée de deux plaques d'ivoire, de bois ou de métal) les noms des premiers papes, à mesure qu'ils ont donné leur sang pour la cause de la foi ; puis, dans chaque pays, les noms des personnages les plus distingués par la sainteté de leur vie ; on les appelait *confesseurs*, s'ils n'avaient pas subi le martyre. C'est en faisant allusion à ces deux catégories différentes que saint Cyprien dit : « Que notre Eglise est glorieuse ! Il ne manque aux fleurs de son diadème ni les lis ni les roses. Que chacun de nous s'efforce d'arriver à l'une de ces brillantes dignités, en gagnant une couronne éclatante de la blancheur des bonnes œuvres, ou empourprée du sang du martyre. » (Epist., 8). Dès lors qu'un nom inscrit sur les *diptyques* y était maintenu, c'était comme une consécration officielle de la sainteté, une canonisation. Mais il était sévèrement défendu d'honorer par un culte public le nom d'un saint non reconnu.

Tous les évêques jouissaient, dans les premiers siècles, du droit de reconnaître officiellement la sainteté. Comme les listes des *diptyques* étaient trop restreintes, on inséra plus tard les noms dans les *Martyrologes*, *Ménologes*, ou *Calendriers* ; la voix du peuple désignait d'abord ceux qui méritaient d'y être inscrits, et lorsque l'évêque avait ratifié cette insertion, le saint avait droit à

un culte public dans son diocèse. A partir du dixième siècle les papes se réservèrent le droit de reconnaître la sainteté des fidèles défunts et de permettre qu'on les honorât publiquement, et les théologiens enseignent généralement que le chef de l'Eglise est infailible dans l'exercice de ce droit. Chaque siècle voit s'accroître cette liste déjà si longue des serviteurs de Dieu reconnus comme saints, chaque nation se voit tour à tour ennoblie par la gloire que lui procurent ceux de ses enfants que leur vertu rend dignes d'être placés sur les autels. Priez aujourd'hui, mes frères, pour que nous ayons bientôt le bonheur d'honorer d'un culte solennel le Vénérable curé d'Ars et la Vénérable Jeanne d'Arc !

5. Il nous reste à dire comment l'Eglise honore ses saints. Vous savez tous, mes frères, l'immense différence qu'il existe entre le culte d'adoration ou de *latrerie* que nous rendons à Dieu, et le culte de vénération ou de *dulie* que nous offrons aux saints. Le mot adorer, dans notre langue, signifie reconnaître le souverain pouvoir du Créateur du ciel et de la terre ; adorer une créature, ce serait l'égaliser à Dieu, ce serait commettre le crime d'idolâtrie. Honorer les saints, après que Jésus-Christ lui-même a dit : « Si quelqu'un me sert fidèlement, mon Père l'honorera » (Jean, xii, 26), c'est obéir aux désirs du Sauveur, c'est imiter son Père céleste, c'est répondre à ce sentiment intime du cœur humain qui nous porte à témoigner notre respect et notre vénération à la mémoire de ceux qui nous ont été chers, c'est affirmer notre croyance à l'immortalité de l'âme et à cette justice éternelle qui récompense au ciel la vertu. Le culte que nous rendons aux saints du ciel est donc un témoignage de notre amour pour eux, de la vénération que nous inspire le souvenir de leurs vertus, et de la confiance que nous avons dans leur intercession auprès de Dieu pour obtenir ses grâces.

De même, mes frères, que l'Eglise a seule le droit de décerner l'auréole de la sainteté, elle devait aussi régler les manifestations extérieures de la dévotion des fidèles envers les saints. Voici comment elle l'a fait.

Elle permet de représenter leur image entourée d'un nimbe, qui signifie la gloire dont leur front rayonne dans le ciel, de vénérer leurs reliques, de leur dédier des églises, de leur ériger des statues dans nos temples, de donner leur nom à un enfant au baptême, de mettre sous leur patronage les villes et les royaumes, de les invoquer dans les offices publics par des prières composées spécialement en leur honneur, enfin d'offrir le saint sacrifice de la messe pour célébrer leur triomphe et obtenir des grâces par leur intercession. — Les fêtes des saints ont une solennité plus ou moins grande suivant la mission plus ou moins importante qu'ils ont remplie dans l'Eglise, suivant l'éclat de leurs vertus ou de leurs miracles, et les rapports qu'ils ont eus avec ceux qui les honorent. C'est ainsi que dans chaque pays on célèbre très solennellement la fête des saints qui y ont apporté la

foi ou qui ont le plus contribué à l'établir, de ceux qui se sont sanctifiés dans ces lieux mêmes, dont les reliques y ont été apportées, ou qui en sont devenus les patrons par le choix des habitants. Dans toute l'Eglise on rend de plus grands honneurs à saint Joseph, à saint Jean-Baptiste et aux apôtres, qu'aux autres saints. Les archanges, les docteurs de l'Eglise jouissent aussi d'un culte particulier, ainsi que le père et la mère de la très sainte Vierge. Les offices de ces fêtes sont appelés doubles, parce qu'on y redouble les antiennes avant et après chaque psaume, et il y a entre ces fêtes doubles quatre degrés différents de solennité. Les fêtes inférieures s'appellent semi-doubles ou simples; ces jours-là il est permis de remplacer la messe du saint par une messe de *Requiem* ou une messe votive. Enfin les fêtes les plus solennelles, comme celle des saints Pierre et Paul, ont une vigile et une octave; elles ont aussi un office composé de prières spéciales ou *propres* à la solennité, tandis que l'office des fêtes ordinaires est emprunté en tout ou en partie au *Commun des saints*. La liturgie romaine a établi dans ces offices six catégories : les apôtres, les martyrs, les confesseurs pontifes, les confesseurs non pontifes, les vierges (avec quelques particularités pour celles qui ont été martyres), et les saintes femmes. Avec cette admirable variété de fêtes, l'Eglise nous apparaît semblable à l'épouse du grand Roi revêtue d'ornements émaillés de pierreries de toute sorte, à ce banquet où chaque invité aura une place en rapport avec ses mérites, ou bien au firmament où brillent des astres de toute grandeur et de l'éclat le plus varié.

Nous serions bien insensibles si la pompe que l'Eglise déploie pour honorer les saints ne nous portait pas à les invoquer et à les imiter. Rappelons-nous, toutes les fois que nous les prions, la vision dans laquelle saint Jean a contemplant ces vingt-quatre vieillards prosternés devant le trône de l'Agneau de Dieu, pour lui offrir dans des coupes d'or des parfums odoriférants, qui sont les prières des fidèles. Ne savons-nous pas assez combien nos prières sont imparfaites, combien il nous est difficile de les faire agréer au Dieu de toute sainteté? Or, voici que les saints ses amis, et les anges ses ministres, se chargent de lui offrir nos demandes et de les appuyer de tout le poids de leur ardente charité. Chaque jour, le prêtre qui offre le saint sacrifice invoque ces puissants intercesseurs et remet entre leurs mains puissantes la cause de notre salut. Joignons-nous tous à lui, demandons par les mérites de Jésus-Christ, par l'intercession de la sainte Vierge, des anges et des saints, les grâces qui nous sont nécessaires pour arriver au ciel; les saints présenteront notre requête, elle sera exaucée, et après les avoir invoqués et imités sur la terre de l'exil, nous irons les rejoindre dans la patrie et chanter éternellement avec eux le cantique du triomphe.

FIN

LA PÉNITENCE

VIII

Le pécheur qui accomplit le devoir de la pénitence

- I. — LE PÉCHEUR QUI A CONSCIENCE DE SON MALHEUREUX ÉTAT PREND LA RÉOLUTION DE FAIRE PÉNITENCE ET DE REVENIR VERS DIEU POUR ÊTRE PARDONNÉ.

Dès que le pécheur prête attention aux paroles du Seigneur, il rentre en lui-même et se demande s'il ne lui serait pas avantageux de correspondre à la grâce qui lui est présentée. Il ne tarde pas à reconnaître combien son ingratitude a été grande, car devant ses yeux passent et repassent les prévarications dont il s'est rendu coupable et les bienfaits dont il a abusé. Il est là, accablé sous le poids de sa tristesse, et se disant : « Je suis devenu malheureux, et tout le jour je marchais contristé. Mon cœur a été troublé, ma force m'a abandonné, et la lumière de mes yeux, elle-même, n'est plus avec moi. » (Ps., xxxvii, 6, 10). C'est bien l'enfant prodigue qui souffre et qui se prend à penser aux jours heureux qu'il a vécus auprès de son père, dans le devoir et la vertu : « Combien de mercenaires, dit-il, ont du pain en abondance dans la maison de mon père, et moi, ici, je meurs de faim ! » (Luc, xv, 17). Voilà le pécheur qui sent d'autant plus son extrême misère qu'il a perdu les joies et les espérances d'autrefois. Il se voit dépouillé de la grâce, il se trouve seul, abandonné de tous dans une région lointaine; il comprend enfin le malheur de vivre séparé de son Dieu, et il dit comme l'enfant prodigue : « Je me lèverai, et j'irai à mon père, et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils, traitez-moi comme l'un de vos mercenaires. » (Ib., 18-19). C'est son repentir qui éclate vif et ardent, qui sort de son cœur et produit de généreuses résolutions. Il va revenir vers Dieu pour être pardonné. Qui pourrait d'ailleurs le délivrer et lui faire retrouver les biens qu'il a perdus? Ah! si l'enfant prodigue a eu raison de compter sur l'amour et l'indulgence de son père, combien davantage doit-il espérer en la miséricorde de son Dieu qui lui a dit : « Est-ce qu'une mère peut oublier son enfant, de sorte qu'elle n'ait pas pitié du fils de son sein? Mais quand même elle l'oublierait, pour moi je ne vous oublierai point. Voici que je vous ai gravés dans mes mains. » (Is., xlix, 15-16). Hâtons-nous d'aller vers lui : Il nous attend pour nous pardonner et nous rendre son amitié.

Exposition

Le pécheur rentrant en lui-même, reconnaît sa misère et se souvient des jours qu'il a vécus dans le devoir et la vertu. Il n'en saurait être autrement : le pécheur est humilié de s'être abaissé, lui l'enfant de Dieu, jusqu'à la condition d'esclave, et d'esclave non seulement de ses passions, mais encore du démon. Il se voit condamné à une

désolante stérilité de biens spirituels, il sent le poids accablant de ses iniquités et comprend qu'il vit dans l'inimitié de son Dieu. C'est l'homme qui est arrivé par sa propre expérience à reconnaître toute la vérité de cette parole du Sage : « Vanité des vanités, et tout est vanité. » (Eccél., I, 2). Aussi la tristesse remplit son cœur, et se souvenant des beaux jours d'autrefois, il dit au milieu de ses larmes : « Qui m'accordera que je sois dans les anciens mois, comme aux jours où Dieu me gardait, lorsque sa lampe luisait sur ma tête, et que je marchais dans les ténèbres à la lueur de sa lumière, comme j'étais aux jours de ma jeunesse, lorsque Dieu habitait en secret dans mon tabernacle, lorsque le Tout-Puissant était avec moi ? » (Job, xxix, 2-5). Il n'y a pas, en effet, de situation plus poignante pour une âme que celle de se savoir ainsi privée de l'amitié de Dieu. David l'avait compris, et il priait, disant : « Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis infirme; guérissez-moi, Seigneur, parce que mes os se sont ébranlés. Et mon âme est troublée à l'excès, mais vous, Seigneur, jusqu'à quand me laisserez-vous dans cet état ? Revenez, Seigneur, et délivrez mon âme ; sauvez-moi à cause de votre miséricorde. » (Ps., vi, 3-5). Ainsi a prié David, et Dieu l'a exaucé ; ainsi ont prié tous les pécheurs qui ont fait pénitence, et Dieu est venu à leur secours. Pourquoi à notre tour ne tomberions-nous pas à genoux pour lui demander de dire à notre âme : « C'est moi qui suis votre salut ! » (Ps., xxxiv, 3). Et comme l'enfant prodigue nous nous hâterions de prendre la résolution de retourner vers Dieu dans l'amour et le repentir.

Il est dit que l'enfant prodigue rentra en lui-même. Il renonçait à son esprit d'indépendance, à ses passions, à ses mauvaises habitudes ainsi qu'à sa propre volonté ; c'étaient autant de causes de son malheur. Il suivait le conseil que le Seigneur avait donné à son peuple, disant : « Arrêtez-vous sur les voies que vous suivez, et voyez, demandez touchant les sentiers anciens, quelle est la bonne voie, et marchez-y. » (Jér., vi, 16). Ah ! dès que le pécheur se livre à cet examen, il s'aperçoit bien vite qu'il ne vit plus sous l'autorité de Dieu ni dans sa maison. Il se voit en opposition complète à la volonté divine, puisqu'il ne connaît plus le devoir et la vertu, et qu'il a secoué le joug aussi doux que léger de son Dieu.

Combien de mercenaires ont du pain en abondance dans la maison de mon père ! Il compare sa condition de mercenaire à celle des mercenaires qu'il a connus dans la maison de son père. Quelle différence ! Voici les centurions, les femmes chananéennes, les bons larrons qui ont servi Dieu fidèlement par la foi, l'espérance et la charité, et qui ont ainsi mérité la grâce d'être élevés à la dignité d'enfants d'adoption. (Matth., viii, 5 ; xv, 22 ; Luc, xxiii, 40). Autrefois ces vertus étaient sa gloire et son bonheur ; elles le soutenaient au milieu de ses combats, le consolait dans ses peines, et lui apportaient des richesses inestimables. Maintenant il sert des maîtres durs et im-

pitoyables ; ce sont ses convoitises qui le déshonorent et le réduisent à la misère la plus extrême.

Moi, ici, je meurs de faim. Heureux est-il encore de comprendre son malheur, car cet enfant de Dieu, mais rebelle et ingrat, qui était né pour vivre dans l'abondance de tous les biens, n'a plus la grâce sanctifiante et ne va plus s'asseoir au banquet de l'amour. Ce n'est pas, en effet, son corps seulement qui souffre, c'est son âme privée de la nourriture qui lui convient, puisque celle de la terre ne saurait lui suffire. Et il souffre de la faim, *ici*, dans cette région de peines et de misères où il croyait trouver des plaisirs plus variés et plus enivrants que le bonheur dont il jouissait dans l'accomplissement de la loi divine. N'aurait-il pas mieux valu pour lui d'être tué par le glaive plutôt que d'être consumé par la faim ? (Lam., iv, 9). La justice divine en a jugé autrement : elle a voulu l'instruire pour le ramener à Dieu, et la miséricorde à son tour est intervenue pour lui montrer le salut dans l'acceptation du châtement : « Sachez et voyez combien il est mal et amer d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu. » (Jér., ii, 19). Puisse-nous toujours comprendre cette grande leçon qui nous vient de la justice et de la miséricorde !

Je me lèverai, et j'irai à mon père. Voilà la résolution qu'il a prise à la suite de son examen. Il a vu sa misère et il souffre. Il faut donc qu'il s'éloigne de cette contrée qui a été le théâtre de ses désordres et qui pourrait être encore une occasion de nouvelles ruines. Mais où ira-t-il ? Qui voudra le recevoir ou mieux qui sera son sauveur ? Ce n'est point le monde qui le délivrerait, puisque le monde est tout entier sous l'empire du Malin (I Jean, v, 19). Ce n'est point en lui-même qu'il trouverait la force de conquérir sa liberté, car « chacun est tenté par sa propre concupiscence qui l'entraîne et le séduit. » (Jac., i, 15). Ce ne sont pas les choses ou les créatures qui l'entourent, car il pourrait dire avec le Sage : « J'ai vu toutes les choses qui se font sous le soleil, et voilà qu'elles sont toutes vanité et affliction d'esprit. » (Eccél., i, 14). C'est pourquoi le pécheur ne trouvant de salut qu'en Dieu, a dit comme le prophète : « J'ai levé les yeux vers les montagnes d'où me viendra le secours. Mon secours vient du Seigneur qui a fait le ciel et la terre. » (Ps., cxx, 1-2). Il n'a pas d'autre sauveur à espérer, s'il veut échapper à une ruine certaine et connaître encore sur la terre des jours heureux et tranquilles.

Et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. De la contrition l'enfant prodigue passe à la préparation de sa confession. Il se propose de déclarer qu'il a péché contre le ciel : « Le Seigneur est dans son saint temple, et son trône est dans le ciel. » (Ps., x, 5). Il avouera que c'est contre Dieu lui-même qu'il s'est montré ingrat et rebelle, car en s'élevant contre le dominateur du ciel, il a dit : « Je ne servirai point. » (Dan., v, 13 ; Jér., ii, 20). Et c'est en sa présence qu'il a péché : « Toutes les voies des hommes sont ouvertes à ses yeux : le Seigneur pèse les esprits. » (Prov., xvi, 2). Aussi peut-il lui dire : « Puisque

vous avez compté tous mes pas, pardonnez-moi mes péchés. » (Job, xiv, 16).

Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Il sait bien qu'il a outragé ce Dieu si bon et si généreux, il a entendu sa voix qui disait : « J'ai eu des fils et je les ai élevés, mais eux m'ont méprisé. » (Is., I, 2). Il se souvient de l'amour et des bienfaits de son Dieu, et le malheureux il a tout méprisé, préférant satisfaire ses passions. Il comprend qu'il est déchu de sa dignité de fils de famille, et cependant en confessant son abaissement, il y joint un sentiment d'affection, puisqu'il emploie encore le doux nom de père. Ici, c'est bien une confession, non servile, mais toute filiale, qui est composée d'humilité et d'amour.

Traitez-moi comme l'un de vos mercenaires. S'il est condamné à servir, ne vaut-il pas mieux qu'il serve son père qu'un étranger ? C'est la satisfaction qui vient après la confession. S'il a été un fils rebelle, il veut être dans l'avenir un bon mercenaire que le père de famille enverra travailler à sa vigne. (Matth., xx). Il se déclarera prêt à servir, mais il comprend qu'il n'obtiendra cette faveur que par l'indulgence de son père. Et quel sera son salaire ? S'il était autrefois enfant de Dieu par pure grâce, il le deviendra non seulement par pure grâce, mais encore par son repentir et ses expiations ; en sorte que s'il a méconnu cette charité de Dieu qui avait voulu qu'il fût appelé et qu'il fût réellement son enfant, (I Jean, III, 1), il n'oublie pas que Dieu a dit : « C'est moi-même qui efface vos iniquités à cause de moi ; et de vos péchés je ne me souviendrai plus. » (Is., XLIII, 25). Voilà notre espérance.

Et l'enfant prodigue s'étant levé, vint à son père. Il n'hésite plus à parcourir le chemin de l'expiation. Il y entre résolument, mais autant il lui a été facile de s'éloigner de la maison paternelle, autant il aura de peine pour y revenir. N'en soyons point étonnés : « Elle est large la porte et spacieuse la voie qui conduit à la perdition, et nombreux sont ceux qui entrent par elle ; mais combien est étroite la porte et resserrée la voie qui conduit à la vie, et qu'il en est peu qui la trouvent ! » (Matth., VII, 13-14). Pour nous, imitons l'enfant prodigue en faisant pénitence afin que nous puissions retrouver l'amitié de notre Dieu.

II. — LE PÉCHEUR SUR LA TERRE EST TOUJOURS L'OBJET D'UN GRAND AMOUR DE LA PART DE JÉSUS-CHRIST, SURTOUT S'IL ENTRE DANS LA VOIE DE LA PÉNITENCE.

Il en est tellement ainsi que Jésus-Christ ne peut qu'aimer d'un grand amour les pécheurs qui font pénitence. Le disciple bien-aimé a dit : « Dieu est tout charité. » (I Jean, IV, 8). Et Jésus-Christ lui-même nous déclare qu'il est venu dans le monde pour sauver ce qui avait péri. (Matth., XVIII, 14). Durant les jours de sa mission sur la terre, il s'est montré tellement l'ami des pécheurs que les scribes et les pharisiens lui en faisaient un crime, disant : « Celui-ci accueille les pécheurs,

et mange avec eux. » (Luc, XV, 2). Dans une autre circonstance, il leur avait répondu : « Le médecin n'est pas nécessaire à ceux qui jouissent de la santé, mais bien aux malades. Allez apprendre ce que signifie cette parole : J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice. Car je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. » (Os., VI, 6 ; Matth., IX, 12-13). Pourquoi les appellerait-il, s'il ne devait point les recevoir avec bonté ? Il ne peut que les aimer, lorsqu'ils répondent à son invitation ; car serait-il le Christ, s'il en avait horreur ou s'il les dédaignait ? C'est précisément parce qu'il est le Christ qu'il les aime, et il les a aimés jusqu'à donner sa vie pour leur salut. Qui peut douter de son amour en le voyant attaché à la croix ? Ah ! Savez-vous ce que Jésus-Christ souhaiterait faire de tous les pécheurs ? Autant de justes qu'il appellerait ensuite à régner avec lui dans son royaume de la gloire. Souvenons-nous de sa grande miséricorde envers Madeleine qui était venue le trouver dans la maison de Simon le pharisien (Luc, VII, 38) ; souvenons-nous encore de sa compassion pour la femme coupable que lui amenèrent les scribes et les pharisiens (Jean, VIII, 4) ; souvenons-nous enfin de ses prévenances envers Zachée le chef des publicains. (Luc, XIX, 2). Partout et toujours, c'est le Dieu qui a dit : « Je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. » (Ez., XXXIII, 11). Mais voyez : n'est-il pas encore au milieu de nous ce père bon et généreux qui reçut l'enfant prodigue ? « Comme son fils était encore loin, le père l'aperçut et fut touché de compassion ; et accourant aussitôt, il se jeta à son cou et le baisa. Et le fils lui dit : Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous : je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. » (Luc, XV, 20-21). Voilà l'accueil plein d'amour qui attend tous les pécheurs. Prenez donc la résolution de revenir vers la maison de votre Père, et Jésus ne tardera pas à vous rejoindre sur le chemin de la pénitence pour vous pardonner et vous révéler toutes les tendresses de son divin Cœur.

Exposition

Jésus-Christ est tout charité pour les pécheurs. Il n'y a pas une page dans le saint Evangile où ne soit affirmé et manifesté hautement cet amour du Sauveur Jésus pour les âmes pécheresses : « Il est descendu du ciel pour nous hommes pécheurs et pour notre salut, il s'est incarné par l'opération du Saint-Esprit, il est né de la Vierge Marie, et il a été fait homme. » (Symb. de Nicée). Il est passé dans le monde en faisant le bien et disant à tous : « Venez à moi, vous tous qui prenez de la peine et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos pour vos âmes. » (Matth., XI, 28). Et cet amour de Jésus pour nous est si grand qu'il n'a pas d'autre mesure que l'amour dont Lui-même est l'objet de la part de Dieu le Père : « Comme mon Père m'a aimé, nous a-t-il dit, moi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour. » (Jean, XV, 9). Et cet

amour pour nous a été si violent qu'il l'a porté à nous faire le sacrifice de sa vie. Considérez-le sur le chemin du Calvaire, chargé de toutes les souillures du monde : « Le Seigneur a mis sur lui l'iniquité de nous tous ; il a été offert parce qu'il l'a voulu lui-même. » (Is., LIII, 6). Et maintenant tombez à genoux au pied de sa croix où il donne à son amour sa dernière expression ; et tandis que vous direz avec saint Paul : « Il m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi » (Gal., II, 20), vous entendrez une voix venant du ciel, c'est Dieu le Père qui vous dira : « Je l'ai frappé à cause du crime de mon peuple. » (Is., *ut supr.*). Pouvait-il nous prouver davantage son amour ? « Personne, a-t-il dit, n'a un plus grand amour que celui qui donne sa vie pour ses amis. » (Jean, xv, 13). Mais ce qui est surprenant et dépasse notre esprit, c'est que Jésus reste et demeure l'ami du pécheur, alors même que le pécheur le méprise et l'outrage ; en sorte qu'il remplira, lui le Sauveur, le Dieu du ciel et de la terre, tous les devoirs de l'amitié envers celui qui s'est déclaré son ennemi ; et tant que le pécheur sera dans le monde, Jésus cherchera à reconquérir son amitié par ses témoignages d'amour et ses recherches incessantes. Il nous en donne la raison, disant aux scribes et aux pharisiens : « Quel est celui d'entre vous qui a cent brebis, et qui, s'il en perd une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, et ne va pas après celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve ? » (Luc, xv, 4). C'est comme s'il disait : C'est moi qui suis cet homme, car je suis le bon pasteur. Or cette âme pécheresse, c'est une de mes brebis qui a fui loin de mon bercail ; je l'ai achetée au prix de mon sang répandu sur la croix. Pourquoi voudriez-vous que je considère plus l'injure dont elle s'est rendue coupable envers moi que le dommage que je subirais et l'inutilité de mes sacrifices ? Mais renoncer à l'aimer et à la rechercher, ce serait une joie pour le loup ravisseur dont elle deviendrait la proie, et je ne remplirais point envers elle la mission que mon Père m'a confiée, car « je suis venu pour que mes brebis aient la vie, et qu'elles l'aient plus abondamment. » (Jean, x, 10). Et voulez-vous des exemples de cette belle vérité ? N'en citons qu'un seul. Voyez ce que Jésus a fait et dit à l'heure où le disciple perfide le livrait entre les mains des Juifs. C'est l'historien sacré qui parle : « Judas s'étant approché de Jésus, le baisa et dit : Maître, je vous salue. Et Jésus répondit : *Mon ami*, pourquoi êtes-vous venu ? Judas, c'est par un baiser que vous trahissez le Fils de l'homme ! » (Matth., xxvi, 50 ; Marc, xiv, 45 ; Luc, xxii, 48). Qui donc peut douter de l'amour de Jésus pour les pécheurs ?

D'ailleurs n'a-t-il pas été et n'est-il pas encore pour le pécheur qui fait pénitence, semblable au père de l'enfant prodigue ? Comme l'enfant prodigue était encore loin, son père l'aperçut et il fut touché de compassion. On est d'autant plus loin du Seigneur qu'on vit davantage dans le péché. La loi divine est une route dont le terme

est le salut, et la pénitence en est le commencement. De là cette parole du Psalmiste : « Seigneur, le salut est loin des pécheurs, parce qu'ils n'ont pas recherché vos commandements. » (Ps. cxviii, 155). Or dès qu'un pécheur fait pénitence, c'est qu'il est entré dans la voie droite qui conduit au salut, et il s'en rapproche d'autant plus qu'il est plus fidèle à la suivre : Dieu vivifie l'esprit des humbles et le cœur des contrits. (Is., lvii, 15). Et Dieu l'a aperçu : « Vers qui porterai-je mes regards, dit-il, sinon vers le pauvre et celui qui a l'esprit contrit et qui tremble à mes paroles ? » (*Ib.*, lxvi, 2). Et ce regard de Dieu produit la grâce prévenante dans une âme, qui est portée aussitôt à pleurer son péché. C'est ainsi que Jésus-Christ regarda Simon-Pierre, et Pierre étant sorti dehors pleura amèrement son crime. (Luc, xxii, 61-62). C'est ainsi que Dieu, après avoir vu l'affliction de son peuple en Egypte, descendit pour le délivrer. (Ex., iii, 7-8). C'est ce regard de Dieu que David appelait de tous ses vœux, disant : « Seigneur, jetez les yeux sur moi, et ayez pitié de moi. » (Ps. lxxxv, 16). Heureuses sont les âmes que Dieu regarde afin de prévenir leurs désirs par les effets de sa miséricorde !

Et le père étant accouru se jeta sur le cou de son fils et le baisa. Lorsqu'un pécheur correspond à la grâce prévenante, Dieu accorde aussitôt la grâce concomitante qui donne la force d'accomplir l'expiation et coopère au travail de la réconciliation. Rien que la volonté de confesser nos péchés, nous vaut la grâce de voir Dieu venir vers nous. Sachant que nous ne pouvons par nos propres forces arriver jusqu'à lui, il se hâte d'accourir pour lever tous les obstacles qui retarderaient ou empêcheraient notre retour. Chacun de nos pas dans la voie de la pénitence est marqué par une nouvelle grâce. C'est d'abord la grâce d'être délivrés du joug de la servitude : « Brisez les fers de votre cou, filles de Sion. » (Is., lii, 2). Nous sommes ensuite placés sous le joug de la loi de charité : « Mon joug est doux, nous dit-il, et mon fardeau est léger. » (Matth., xi, 30). Il nous donne enfin le baiser de l'amour paternel : c'est le signe qu'il nous reconnaît de nouveau pour ses enfants ; et c'est ainsi qu'il redresse vers le ciel les âmes pécheresses accablées sous le poids de leurs fautes et courbées vers les choses de la terre. Telle est la grâce subséquente qui nous annonce que nos péchés nous sont remis et que nous sommes rentrés dans l'amitié de notre Dieu. O pécheur, mon frère, vous qui faites pénitence, racontez-nous la grande merveille qui s'accomplit en vous ! Et le pécheur nous répond : « La miséricorde et la vérité se sont rencontrées ; la justice et la paix se sont données un baiser. » (Ps. lxxxiv, 10). Et nous, les témoins de ces miracles de la grâce, nous disons : « C'est par le Seigneur que cela a été fait, et c'est admirable à nos yeux. » (Ps. cxvii, 23). Car si Dieu était dans le Christ se réconciliant le monde, il est encore dans le Christ se réconciliant les pécheurs qui reviennent à lui. (II Cor., v, 19). Qui donc me

donnera la joie de rencontrer Jésus-Christ pour que je reçoive de lui le baiser de paix, et je ne serai plus méprisé? Je le prendrai et je le conduirai dans ma maison; là il m'instruira et me préparera à la grâce de pouvoir lui dire mon repentir. « Sa main gauche sera sous ma tête et sa main droite m'embrassera. » (Cant., VIII, 3).

Et le fils lui dit : Mon Père, j'ai péché contre le ciel. Voyez combien il est fidèle à ses bonnes résolutions. Ce qu'il avait dit en son cœur, il le confesse de bouche. Il ne s'arrête point dans la voie de la pénitence : s'il a eu le repentir de sa faute, et s'il l'a témoigné en revenant vers son père, il a encore la vertu de confesser hautement son ingratitude. Ainsi parle le pécheur au saint tribunal, disant : « Je me confesse à Dieu le Père Tout-Puissant... parce que j'ai beaucoup péché. » Et combien de pécheurs devraient redire avec Esdras : « Mon Dieu, je suis confondu, et je rougis de lever ma face vers vous, parce que nos iniquités se sont multipliées sur notre tête, et nos péchés se sont accrus jusqu'au ciel. » (I Esdr., IX, 6). Et c'est en présence de Dieu que nous avons péché. Rien n'est caché à ses yeux, et avant même que les pensées soient formées dans notre cœur, il les connaît. « Le pécheur ne sait pas que les yeux du Seigneur sont beaucoup plus lumineux que le soleil, qu'ils regardent toutes les voies des hommes, et la profondeur des abîmes, et qu'ils pénètrent les cœurs des hommes jusque dans les replis les plus cachés. Car le Seigneur Dieu connaissait toutes choses avant de les créer, et il les voit encore maintenant qu'il les a faites. » (Eccl., XXIII, 28-29). David fut assez heureux après sa faute de comprendre cette vérité, puisqu'il dit à Dieu : « J'ai péché contre vous seul, et j'ai fait le mal devant vous. » (Ps. L, 4).

Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. En qualité de fils de famille, il avait été comblé de biens. Or en s'éloignant de son père, il s'était montré ingrat contre cette bonté qui veillait sur lui et qui l'avait néanmoins préservé des plus justes châtements. Il comprend donc que le mépris dont il s'est rendu coupable le rend indigne de reprendre sa place dans la famille. Remarquez qu'ici il ne parle plus d'être traité en mercenaire, car dès qu'il se trouve en présence de son père, il ressent en lui l'affection filiale qu'il lui doit, et d'autre part il voit que son père l'entoure de l'affection la plus tendre et la plus généreuse. Ainsi en est-il du pécheur. Au jour de sa réconciliation, Jésus-Christ lui a dit comme au paralytique : « Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. » (Matth., IX, 2). Et le pécheur a redit dans l'amour et la reconnaissance l'ineffable parole : « Notre père qui êtes dans les cieux. » (*Ib.*, VI, 9).

III. — LE PÉCHEUR AINSI RÉCONCILIÉ EST AUSSITÔT PLACÉ DANS LA CONDITION D'ENFANT DE DIEU, AFIN DE POUVOIR CONTINUER PAR JÉSUS-CHRIST ET EN JÉSUS-CHRIST L'ŒUVRE DE SON EXPIATION.

Le pécheur n'existe plus. S'il courait autrefois la tête levée contre le Tout-Puissant (Job, XV, 29),

s'il était l'objet de la haine du Très-Haut (Eccl., XII, 3), le voilà maintenant dans les bras de Jésus son Sauveur : il reçoit le baiser de paix et de réconciliation. C'est la brebis perdue que le bon pasteur a retrouvée et ramène dans le bercail. (Luc, XV, 5). C'est l'enfant prodigue que le père présente à tous comme le fils qui était mort et qui est revenu à la vie : « Le père dit à ses serviteurs : « Apportez vite la première robe, et l'en revêtez ; « mettez un anneau au doigt et une chaussure à ses « pieds ; amenez et tuez le veau gras ; mangeons et « réjouissons-nous : car mon fils que voici était « mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu et il « est retrouvé. » Et ils commencèrent à célébrer un grand festin. » (Luc, XV, 22-24). Ah ! douce image de l'accueil plein d'amour que Jésus garde au pécheur repentant ! je vous bénis, et je rends grâces à mon Sauveur qui a bien voulu nous révéler ainsi toutes les tendresses de son divin Cœur pour les âmes pécheresses qui reviennent à lui dans des sentiments d'amour et de regret. Mais si le pécheur a été pardonné, il lui reste néanmoins à se souvenir lui-même qu'il ne méritait point cette grâce et qu'il doit être disposé à suivre les exemples qui lui viennent de Jésus-Christ pour arriver à se libérer entièrement à l'égard de la justice divine. Il faut donc que, se reconnaissant toujours indigne d'une semblable faveur, il dise avec le Psalmiste : « Voici que je suis prêt à des châtements, et ma douleur est sans cesse devant moi. Aussi je publierai mon iniquité, et je penserai à mon péché. » (Ps., XXXVII, 17-18). Car, bien que la satisfaction de Jésus-Christ ait été surabondante, nous sommes tout de même obligés à nous en appliquer les fruits au moyen des sacrements et de nos propres œuvres de pénitence. Aussi quand il nous voit souffrir en union avec lui pour nos péchés, il nous constitue héritiers de Dieu et [ses] cohéritiers tant pour les biens qu'il nous a reconquis que pour les délivrances qu'il a accomplies en notre faveur. (Rom., VIII, 17). Acceptons donc tout l'héritage de Jésus-Christ : le bonheur du ciel et l'expiation de la terre. Ne divisons pas ce qu'il n'a point divisé lui-même. C'est ainsi que souffrant avec lui nous serons glorifiés avec lui.

Exposition

Le pécheur n'existe plus. C'est l'enfant prodigue qui a retrouvé l'affection de son père. Voyez comment le pécheur comprend qu'il est réconcilié : s'il a commencé la confession de ses péchés, il s'arrête pour laisser la parole à son père, car sous l'étreinte de cette affection paternelle, et dans le baiser qu'il vient de recevoir, il a senti qu'il recevait de nouveau l'esprit des enfants d'adoption : « Vous n'avez pas reçu cette fois l'esprit de servitude qui inspire la crainte, mais vous avez reçu l'esprit d'adoption des fils, dans lequel nous crions : Abba (Père) ! » (Rom., VIII, 15). Il n'habite plus la région du péché, mais il est là reposant sur le cœur de son Dieu dont il sent toute la tendresse ; il entrera bientôt dans le royaume de l'amour : « Dieu nous a arrachés de

la puissance des ténèbres, et transférés dans le royaume du Fils de sa dilection. » (Coloss., I, 13). Car il n'est plus un enfant de colère, de mort et de damnation, mais le fils de la réconciliation, de la vie et de l'héritage éternel : « En Jésus-Christ la circoncision n'est rien, ni l'incircconcision, mais la créature nouvelle. » (Gal., VI, 15).

Le père dit à ses serviteurs : Apportez vite sa robe première et l'en revêtez. Le père n'adresse point la parole à son fils, il a préféré lui faire éprouver intérieurement les effets de son amour. D'ailleurs les ordres qu'il donne à ses serviteurs, aux anges et aux prêtres, expriment hautement la miséricorde qu'il témoigne au pécheur repentant. Rendre au pécheur son innocence, n'est-ce point dire qu'il lui a déjà pardonné ? Cette première robe qui nous est rendue, c'est la pureté de notre âme dans laquelle l'homme avait été créé ; c'est encore la sagesse ou Jésus-Christ lui-même dont nous sommes revêtus par le saint baptême et les autres sacrements : « Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez été revêtus du Christ. » (Gal., III, 27). Heureuses sont les âmes qui parviennent ainsi à être revêtues de leur robe première, car elles sont jugées dignes de marcher avec Jésus : « Celui qui aura vaincu sera ainsi vêtu de blanc, et je n'effacerai point son nom du livre de vie. » (Ap., III, 4-5).

Mettez-lui un anneau au doigt. C'est le signe que l'alliance entre Dieu et l'âme vient de se renouveler, et les œuvres de cette âme ne tarderont point à révéler à la famille chrétienne combien Dieu s'est montré miséricordieux. C'est ce que saint Paul écrivait aux Corinthiens : « Je vous ai fiancés à un époux unique, au Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge pure. » (II Cor., XI, 2). Cet anneau, c'est encore le gage de l'Esprit-Saint à cause de sa participation à la grâce : « Vous avez été marqués du sceau de l'Esprit de la promesse qui est saint, qui est le gage de votre héritage pour le rachat de son acquisition, pour la louange de sa gloire. » (Eph., I, 13-14). Cet anneau, c'est enfin la foi du cœur qui est exprimée extérieurement par les œuvres : le Juste vit de la foi, et sans les œuvres la foi est morte. (Hébr., X, 38 ; Jac., II, 20). En sorte que le pécheur doit porter extérieurement cette foi qui l'a rendu agréable à Dieu. (Hébr., XI, 5).

Mettez une chaussure à ses pieds. Il le faut, car il est appelé à parcourir le chemin de la pénitence et en atteindre le terme. Quelle est cette chaussure ? C'est l'obéissance qui dirige et protège nos pas ; c'est elle encore qui nous porte vers le bien et nous détourne du mal ; c'est elle enfin qui donne à notre marche plus de fermeté dans les sentiers glissants de ce monde. Voilà la vertu que Jésus-Christ veut communiquer à nos âmes ; il l'a pratiquée lui-même jusqu'à souffrir la mort sur la croix, et c'est pourquoi il nous appelle sur ce chemin, disant : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même. » (Matth., XVI, 24). Alors on ne marche pas seulement, mais à l'exemple de David on court dans la voie des comman-

dements, on avance avec sécurité, et on ne craint pas de chanceler. (Ps., CXVIII, 32 ; Prov., III, 20).

Amenez et tuez le veau gras. Voilà la victime qui va être immolée pour expier nos péchés et nous servir ensuite de nourriture. Regardez la croix, voyez l'autel. C'est par la permission de Dieu le Père et le consentement de Dieu le Fils lui-même que la croix fut dressée sur le Calvaire, et les hommes y avaient amené Jésus-Christ pour le crucifier. Le sacrifice une fois accompli, la rédemption du monde fut consommée. Voyez l'autel : c'est encore avec la permission de Dieu le Père, et le consentement de Dieu le Fils que les prêtres immolent Jésus-Christ d'une manière mystique et non moins réelle, pour l'expiation des péchés des enfants prodigues revenus de leurs égarements. Et puis, ô mystère d'amour ! tous ces enfants prodigues à peine purifiés de leurs souillures participent à l'auguste sacrifice.

Mangeons et réjouissons-nous. Et tous commencent à célébrer un grand festin. Le ciel est dans la joie : c'est Dieu qui se réjouit des fruits de sa miséricorde. Les anges sont dans l'allégresse en voyant des hommes sur la terre se donner à Dieu et recevoir Dieu, non comme ils le servent et le reçoivent dans la gloire, mais sous d'autres formes et dans d'autres conditions. Toute l'Eglise répandue dans l'univers se réjouit et participe à ce festin où le corps et le sang du Sauveur est offert à Dieu le Père et nourrit toutes les âmes chrétiennes. Et le pauvre pécheur, objet de tant d'amour et cause d'une si grande joie, le voilà au sein de l'Eglise, disant à tous : « J'ai trouvé celui que chérit mon âme. » (Cant., III, 4). Et Jésus-Christ répond : « Il demeure en moi et moi en lui. » (Jean, VI, 57). C'est la belle et magnifique réhabilitation du pécheur ayant fait pénitence : il est à Jésus-Christ et Jésus-Christ est à lui.

Bien que le pécheur ait été pardonné, il lui reste néanmoins le devoir de continuer par Jésus-Christ et en Jésus-Christ l'œuvre de son expiation. Il est évident que Jésus-Christ par ses souffrances est la cause de notre réconciliation avec Dieu par forme de mérite et d'efficacité, en tant que par son propre sang nous sommes rachetés et justifiés. Mais ses souffrances ne nous serviraient de rien, s'il ne nous en faisait pas l'application dans la réception des sacrements et dans l'accomplissement des bonnes œuvres. Or, cette union du chef avec les membres, c'est-à-dire Jésus-Christ priant et satisfaisant en nous, et nous priant et satisfaisant en lui, ne doit point être passagère, mais persister jusqu'à notre dernier soupir. Ainsi le pensait saint Paul qui disait : « J'accomplis en ma chair ce qui manque aux souffrances de Jésus Christ pour son corps qui est l'Eglise. » (Coloss., I, 24). Il est certain que rien de la part de Jésus-Christ ne manque à ses souffrances, mais tout y manquera de notre part si nous ne voulons pas ressentir en nous quelque chose de sa passion au moyen de nos pénitences. C'est pourquoi Jésus-Christ nous a laissé précisément un exemple à suivre pour être encore la

cause de notre salut par l'autorité de l'exemple. En sorte qu'en admettant toutefois que nous n'ayons plus rien à expier pour nous-mêmes, nous devrions encore le suivre sur le chemin du Calvaire pour augmenter le trésor de l'Eglise. Heureux sont les pécheurs qui comprennent ainsi leur vocation ! Soyons donc des hommes de pénitence. Après avoir souffert en notre particulier tout ce qui nous est échu dans le partage de la passion de Jésus-Christ, accomplissons des pénitences pour les péchés de nos frères. Cette satisfaction loin de ternir l'éclat des mérites du Sauveur, les rendra au contraire plus éclatants, puisque nos bonnes œuvres tirent toute leur vertu de ses souffrances ; car nous, qui ne pouvons rien de nous-mêmes comme de nous-mêmes, nous pouvons tout avec le secours de Celui qui nous fortifie. Ah ! puissions-nous dire avec saint Paul : « J'ai travaillé, non pas moi tout seul, mais la grâce de Dieu avec moi. » (I Cor., xv, 10). Alors nous arriverons non seulement à nous libérer, mais encore à satisfaire pour nos frères ; car en marchant sur les traces de Jésus-Christ nous contribuerons à leur salut tant par nos expiations que par nos exemples.

Conclusion

Il est dit que Jésus-Christ avant de mourir fit son testament. Il a laissé son corps aux Juifs, son âme à son Père, Marie sa mère au disciple bien-aimé, le paradis au bon larron, l'enfer au pécheur, la persécution aux apôtres, et à nous tous chrétiens pénitents : la Croix. Recueillons cet héritage dans des sentiments d'amour et de reconnaissance. Voici qu'il nous l'offre encore, disant : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix chaque jour, et me suive. » (Luc, ix, 23). Tombons à genoux et demandons à Jésus-Christ la grâce de persévérer jusqu'à la fin : « Quiconque ayant mis la main à la charrue regarde derrière soi, n'est point propre au royaume des cieux. » (Ib., 62).

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

II

LA PRIÈRE

k

Formules de prières (suite)

§ 1^{er}

Le Pater

5

Ses demandes

Troisième demande

— Pourriez-vous, Joseph, nous rappeler ce que nous souhaitons en récitant la seconde demande du Pater ?

— Nous souhaitons d'abord que toutes les créatures sans exception soient soumises à Dieu, et que le Seigneur exerce ses droits sur elles dans toute leur plénitude.

— Ensuite ?

— Ensuite, nous souhaitons que tous les individus, toutes les familles, toutes les nations reconnaissent Notre-Seigneur Jésus-Christ pour leur Roi, et lui offrent tous les hommages dus à sa royauté toute divine.

— De plus ?

— De plus, nous souhaitons que Dieu nous accorde à tous la grâce de nous laisser conduire, diriger et gouverner par le bon Roi plein de mansuétude qui veut nous rendre bienheureux en ce monde et dans l'autre.

— Enfin ?

— Enfin, nous demandons

1^o La grâce de louer, bénir, remercier, adorer et aimer Dieu dans le ciel pendant toute l'éternité ;

2^o La grâce de jouir éternellement de la richesse, de la gloire et de la félicité incomparables du paradis.

— Maintenant, Emile, récitez-nous la troisième demande du Notre Père.

— « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

— Que remarquez-vous dans cette demande ?

— D'abord, il y est question de la volonté de Dieu.

— Ensuite ?

— Ensuite, il y a le souhait que cette volonté s'accomplisse.

— Enfin ?

— Enfin, on y trouve indiquée la manière dont il faut faire la volonté de Dieu.

— La volonté de Dieu, mes enfants, n'est pas autre chose que Dieu lui-même voulant ce que bon lui semble ; ainsi entendue, la volonté de Dieu est unique comme Dieu lui-même.

Mais si nous l'envisageons sous le rapport de son objet ou des choses voulues par le Seigneur, alors nous pourrions dire que la volonté divine n'est pas unique, mais multiple, comme son objet.

Cela étant, dites-nous, Henri, ce qu'il faut faire pour parvenir à bien réciter la troisième demande du Notre Père ?

— Il faut nous appliquer à connaître les choses voulues de Dieu.

— En d'autres termes ?

— En d'autres termes, il faut chercher les diverses volontés du Seigneur à notre égard.

— Pour mettre un peu plus d'ordre dans cette recherche, nous allons, mes enfants, faire deux divisions des volontés du Seigneur, à savoir :

1^o Les volontés du Seigneur pour ce monde ;

2^o Les volontés du Seigneur pour l'autre monde.

=

Les volontés du Seigneur pour ce monde

+

Volonté de commandement

— Voyons, Emile, Dieu nous a-t-il révélé des vérités ?

— Oui.

— Nous ordonne-t-il de croire ces vérités révélées ?

— Certainement.

— *Sous quelle peine ?*
 — Sous peine de damnation éternelle.
 — *La preuve ?*
 — La preuve, c'est que Notre-Seigneur, en chargeant les apôtres d'aller enseigner ces vérités à toutes les nations, a pris soin d'ajouter :
 « Celui qui croira sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera damné. »

— *Dieu veut donc que tous les hommes croient les vérités révélées que l'Eglise enseigne ?*
 — Il le veut.

— *Dieu s'est-Il contenté de nous donner des vérités à croire ?*

— Il nous a aussi donné des commandements à observer.

— *Combien ?*

— Dix.

— *Veut-il qu'on les observe ?*

— Absolument.

— *Sous quelle peine ?*

— Sous peine de damnation éternelle.

— *La preuve ?*

— La preuve, c'est que Notre-Seigneur nous dit dans l'Evangile :

« Si vous voulez entrer dans la vie éternelle, gardez les commandements. »

— *Que pensez-vous donc de celui qui refuserait d'observer les commandements de Dieu ?*

— Il serait damné, tout comme celui qui refuserait de croire les vérités révélées.

— *Dieu nous ordonne-t-Il seulement de croire les vérités révélées et d'observer ses commandements ?*

— Il nous ordonne encore bien d'autres choses.

— *Lesquelles ?*

— D'abord, de bien recevoir les sacrements établis pour notre salut.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, de bien accomplir le devoir de la prière.

— *De plus ?*

— De plus, d'observer fidèlement les commandements de l'Eglise.

— *En outre ?*

— En outre, d'obéir à tous nos supérieurs spirituels et temporels.

— *Enfin ?*

— Enfin, de remplir tous nos devoirs particuliers d'état et de condition.

— *Quel est le nom qui convient à cette volonté du Seigneur qui nous impose tous ces devoirs et nous ordonne de les remplir ?*

— On peut l'appeler *volonté de commandement*.

— *Maintenant, Justin, dites-nous ce que vous souhaitez déjà en récitant ces premières paroles de la troisième demande du Pater :*

« Que votre volonté soit faite. »

— Je souhaite déjà que la volonté de commandement du Seigneur soit fidèlement accomplie, et que les hommes ne lui désobéissent pas.

— *Et en ajoutant ces autres paroles :*

« Sur la terre comme au ciel : »

Quel souhait exprimez-vous ?

— J'exprime le souhait que, sur la terre, les hommes observent la volonté de commandement du Seigneur aussi bien que les anges et les saints l'observent dans le royaume des cieux.

— *En quel temps obéit-on au ciel ?*

— Au ciel, on obéit toujours.

— *En quoi obéissent les habitants du paradis ?*

— En toutes choses.

— *Comment les bienheureux font-ils la volonté du Seigneur ?*

— Avec promptitude et allégresse.

— *Cela étant, dites-nous, Eugène, la nature et l'étendue de votre souhait en faveur de la volonté de commandement du Seigneur, quand vous récitez la troisième demande du Pater ?*

— Je souhaite que, sur la terre, tous les hommes obéissent à la volonté de commandement du Seigneur

Toujours,

En tout,

Promptement et joyeusement.

— *Que faut-il penser d'un tel souhait ?*

— Il ne saurait manquer d'être très agréable à Dieu et très utile aux hommes, s'il est fait avec toute l'attention de l'esprit et toute la dévotion du cœur.

+

Volonté de Providence

— *Dites-nous, Zélie, qui a tracé leur route aux astres du firmament ?*

— C'est Dieu.

— *Qui fait souffler les vents pour déchaîner les tempêtes ?*

— C'est Dieu.

— *Qui fait briller l'éclair et gronder le tonnerre ?*

— C'est encore Dieu.

— *Qui envoie*

Le beau et le mauvais temps,

Le chaud et le froid,

La pluie et la sécheresse,

La stérilité et l'abondance,

La grêle, la famine, la peste,

Et en général tous les fléaux ?

— C'est toujours Dieu.

— *C'est donc Dieu qui gouverne le monde matériel, le monde des corps ?*

— Oui, car c'est Lui qui a établi les lois qui régissent les divers éléments.

— *Est-ce Lui également qui gouverne le monde humain et le monde angélique ?*

— Oui encore.

— *Qu'est-ce à dire que Dieu gouverne le monde humain et le monde angélique ?*

— C'est-à-dire que, de tout ce qui arrive aux anges et aux hommes, rien n'arrive sans l'ordre ou la permission de Dieu.

— *Vous rappelez-vous, Marie, au moyen de quelle perfection divine le Seigneur gouverne ainsi tous les êtres ?*

— C'est par sa Providence.

— *Quel est donc le nom qui convient à la volonté de Dieu s'occupant de gouverner toutes les créatures ?*

— C'est la volonté de Providence.

==

— *Je vous demande, Eugénie, si le soleil, la lune, les étoiles, la terre, l'eau, le feu, les plantes, les animaux et autres êtres sans raison se révoltent contre la Providence divine ?*

— Au lieu de se révolter, tous les êtres sans raison exécutent toujours, ponctuellement et fidèlement, toutes les lois que la divine Providence leur a tracées.

— *L'homme peut-il faire moins que ces pauvres créatures sans raison ?*

— Evidemment non.

— *Il doit donc être toujours soumis aux volontés de la divine Providence ?*

— Oui.

==

— *Je comprends que l'homme se soumette à la Providence, et même l'adore avec reconnaissance, lorsqu'elle le favorise et lui envoie les biens temporels.*

Mais, quand elle envoie ou permet les maux, les afflictions et épreuves de toutes sortes, l'homme aura sans doute le droit de se révolter contre cette volonté de Providence qui le fait ou le laisse souffrir ?

— Nullement.

— *Pourquoi, Angèle, l'homme n'a-t-il pas le droit de murmurer contre la Providence qui l'éprouve ?*

— D'abord, parce qu'il mérite ces épreuves à cause du péché de nos premiers parents et de ses propres fautes.

Ensuite, parce que les défauts et les vices de l'homme sont très souvent la source de ses afflictions.

Enfin et surtout, parce que les épreuves ménagées par la divine Providence sont un bien pour l'homme.

— *Comment cela ?*

— Les différentes épreuves

Rendent l'homme semblable à Jésus-Christ,

Le détachent des choses de ce monde,

L'aident à payer ses dettes à Dieu,

L'affermissent dans la vertu,

Et lui fournissent l'occasion d'acquérir de très grands mérites.

—

— *Quel est donc le devoir de l'homme éprouvé par la divine Providence ?*

— C'est de répéter de tout son cœur la parole de Notre-Seigneur, ou celle du saint homme Job.

— *Que disait Notre-Seigneur au jardin des Olives ?*

— En présence de la douloureuse passion qu'il devait subir, ce bon Sauveur disait :

« Seigneur, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi ; cependant, que votre sainte volonté soit faite et non pas la mienne. »

— *L'homme peut donc prier Dieu d'éloigner de lui les divers fléaux ?*

— Oui, comme Notre-Seigneur le priait d'éloigner les humiliations et les douleurs de la passion.

— *Mais s'il plaît à Dieu d'envoyer à l'homme les épreuves et les fléaux ?*

— Alors l'homme doit ajouter :

« Seigneur, que votre volonté soit faite et non pas la mienne. »

— *Maintenant, Ernestine, que disait le saint homme Job au milieu de ses grandes afflictions ?*

— Il disait :

« Le Seigneur m'avait donné ce bien, le Seigneur me l'a enlevé ; c'est le bon plaisir du Seigneur, que son saint Nom soit béni. »

— *Dieu a-t-il été content de la conduite de Job ?*

— Il en a été très content.

— *La preuve ?*

— La preuve, c'est qu'Il lui a rendu un très beau témoignage en déclarant qu'il n'avait rien dit de déplacé.

— *La preuve encore ?*

— La preuve encore, c'est qu'Il l'a récompensé dès ce monde en lui donnant plus qu'il n'avait perdu.

— *Si dans vos afflictions vous parlez comme le saint homme Job ?*

— Dieu sera très content de moi, et dès ce monde il me comblera de ses meilleures bénédictions.

—

— *Lisez-nous, Paul, cette histoire d'un pauvre, bien soumis à la volonté de Dieu.*

— Interrogé par un grand théologien, ce pauvre répond qu'il n'a jamais été infortuné ni malheureux.

Le théologien lui demandant de s'expliquer, le pauvre le fait en ces termes :

« Quand la faim me presse, je loue Dieu.

« Si je souffre du froid, s'il tombe de la grêle, de la neige, de la pluie, je loue Dieu.

« Si je suis méprisé, je loue Dieu.

« Tout ce qui m'arrive d'agréable ou de pénible, de doux ou d'amer, je le reçois de la main du Seigneur comme une chose excellente.

« Je m'attache uniquement à la volonté divine et je lui soumets mon vouloir en toutes choses.

« Et voilà pourquoi je n'ai jamais été infortuné ni malheureux. »

—

— *Maintenant, Jules, dites-nous ce que vous demandez à Dieu en récitant ces paroles :*

« Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

— Nous demandons que, dans la joie comme dans l'adversité, tous les hommes conforment leur volonté à la volonté divine, et bénissent sans cesse le Seigneur comme on le bénit dans le ciel.

+

Volonté de conseil

— *Y a-t-il, Angèle, des choses que Dieu ne commande pas, mais qu'il désire beaucoup ?*

— Oui.

— *Indiquez-nous quelques-unes de ces choses ?*

— Par exemple,

L'assistance à la sainte messe pendant la semaine,

La visite au Saint-Sacrement,

La récitation du chapelet, de l'Angelus, du Benedicite, des Grâces, etc.,

Une parole de consolation à un malade, à un affligé,

Une aumône plus abondante à un pauvre, etc. :

Voilà des choses que Dieu ne commande pas, mais qu'il désire beaucoup nous voir accomplir.

— *Si, répondant au désir de Dieu, vous faites avec empressement ces choses qu'il ne commande pas, qu'arrivera-t-il ?*

— Je témoignerai à Dieu un véritable amour, et je lui ferai certainement le plus grand plaisir.

— Alors ?

— Alors, le Seigneur m'aimant de plus en plus, me donnera, en ce monde, des grâces beaucoup plus abondantes, et dans l'autre monde une récompense bien meilleure.

— *Est-ce que, dans le ciel, les élus attendent que Dieu commande pour faire ses volontés ?*

— Dans le ciel, les élus courent au devant des désirs de Dieu, et les accomplissent avec promptitude, allégresse et amour.

— *Maintenant, Céline, nous direz-vous bien ce que vous voulez encore obtenir du Seigneur en récitant la troisième demande du Pater ?*

— Je veux obtenir du Seigneur qu'il accorde à tous les hommes la grâce de courir avec joie au devant de ses désirs, comme le font les anges et les saints dans le ciel.

==

Les volontés du Seigneur pour l'autre monde

+

Retour de l'homme à son état primitif

— *Quand Dieu créa l'homme, Joseph, lui donna-t-il des privilèges pour son âme ?*

— Oui.

— Combien ?

— Deux.

— Lesquels ?

— Les privilèges de n'être ni exposé à l'erreur, ni porté au mal.

— *L'intelligence de nos premiers parents était donc bien éclairée ?*

— Oui, Adam et Eve avaient reçu de Dieu toutes les lumières naturelles et surnaturelles qui convenaient à leur condition.

— *Et vous dites que nos premiers parents n'étaient pas portés au mal ?*

— Ils n'y étaient pas portés.

— Comment cela ?

— Chez eux, la volonté droite et bien ordonnée était naturellement soumise à Dieu, et, en retour, les sens et les penchants étaient soumis à la volonté.

— De sorte que ?

— De sorte que l'âme de nos premiers parents jouissait d'une paix profonde, exempte de trouble, de honte et de remords.

— *Était-ce seulement pour un temps que Dieu avait ainsi créé Adam et Eve dans un état de justice et de sainteté ?*

— C'était pour toujours.

— *Combien de temps Adam et Eve devaient-ils garder ces privilèges de ne pas se tromper et de ne pas être portés au mal ?*

— Toujours.

— Les ont-ils gardés ?

— Malheureusement non.

— Qu'en est-il résulté ?

— Par suite du péché originel de nos premiers parents, l'homme se trouve exposé à l'erreur et porté au mal.

— *Le péché a donc détruit l'état de justice et de sainteté dans lequel Dieu avait créé Adam et Eve ?*

— Oui.

— *Dieu est-Il content que son œuvre soit ainsi défectueuse ?*

— Nullement.

— *Sa volonté n'est-elle pas que l'homme soit ramené à son état primitif, c'est-à-dire que l'âme soit bien soumise au Créateur et Souverain Maître, et le corps à l'âme ?*

— Evidemment, et c'est ce qu'Il prend soin de nous rappeler quand Il nous dit qu'Il veut que nous soyons saints, tout à fait saints.

— *Cette volonté de Dieu s'accomplit-elle en ce monde ?*

— Non.

— La preuve ?

— La preuve, c'est que chez les saints eux-mêmes, comme saint Paul, le corps se révolte contre l'âme, les mauvais penchants résistent à la volonté.

— *Quand donc cette volonté de Dieu s'accomplira-t-elle ?*

— Dans l'autre monde, où le corps sera soumis à l'âme comme l'âme à Dieu.

—

— *Maintenant, Félix, pourriez-vous nous dire ce que nous souhaitons encore en disant à Dieu : « Que votre volonté soit faite » ?*

— Nous souhaitons qu'un jour nous nous retrouvions en corps et en âme dans l'état de justice et de sainteté primitives, c'est-à-dire avec le double privilège de n'être ni exposés à l'erreur, ni portés au mal.

+

Obtention de la vie éternelle

— *Pourquoi, George, Dieu nous a-t-Il créés ?*

— Dieu nous a créés pour le connaître, l'aimer et le servir sur la terre, et le posséder éternellement dans le ciel.

— *Dieu ne nous a donc pas faits pour rien ?*

— Point du tout.

— *Il ne nous a donc pas créés pour la joie, la richesse, la gloire de ce monde ?*

— Nullement.

— *Nous ne sommes donc pas sur la terre pour y rester toujours ?*

— Non.

— *Où devons-nous aller en quittant cette terre ?*

— Au ciel.

— *Qui nous a fait cette belle destinée ?*

— C'est Dieu.

— *Et le Seigneur veut-Il que nous allions au ciel ?*

— Oui.

— Pourquoi ?

— Précisément parce qu'Il nous a assigné cette fin sublime.

— *Quand on a fait une chose pour une fin, on veut donc que cette chose atteigne la fin qui lui est assignée ?*

— Evidemment.

— *Dieu nous a-t-il fait savoir bien souvent qu'Il veut que nous allions en paradis ?*

— Oui, et les livres saints ne cessent de nous dire :

Que Dieu veut sauver tous les hommes,
Que sa volonté est que tous arrivent à la vie éternelle, etc., etc.

— *Pourquoi Dieu le Père nous a-t-il donné son Fils unique ?*

— Pour nous montrer qu'Il veut absolument nous sauver.

— *Pourquoi Notre-Seigneur nous recommande-t-Il de chercher toujours et avant tout le royaume des cieux ?*

— Pour nous rappeler que la volonté formelle du Seigneur est que nous allions au ciel.

— Cette volonté de Dieu de nous conduire au ciel est-elle accomplie en ce monde ?

— Non.

— Où sera-t-elle accomplie ?

— En paradis seulement.

— Maintenant, Ernest, dites-nous le dernier souhait que nous formons en récitant la troisième demande du Notre Père ?

— En récitant la troisième demande du Pater, nous souhaitons que nous parvenions tous à la vie éternelle, comme y sont déjà parvenus les anges et les saints entrés dans leur éternité bienheureuse.

—

Remarques et résolutions

+

Remarques

— Dans la troisième demande du Pater, Anastasie, Notre-Seigneur nous fait-Il dire :

« Notre Père, faites votre volonté ? »

— Non.

— Nous fait-il dire :

« Notre Père, faisons votre volonté » ?

— Non encore.

— Comment donc nous fait-Il dire ?

— Il nous fait dire :

« Que votre volonté soit faite. »

— Sommes-nous capables, par nous-mêmes, de faire la volonté divine comme il convient pour aller au ciel ?

— Nullement.

— De quoi avons-nous besoin pour accomplir ainsi la volonté divine ?

— Nous avons besoin des grâces de Dieu.

— Dès lors, pouvons-nous dire : « Faisons la volonté de Dieu, » comme si nous pouvions l'accomplir par nous-mêmes ?

— Ce serait là une présomption ridicule et coupable.

— D'un autre côté, Dieu nous sauvera-t-Il sans nous ?

— Point du tout.

— Il faut donc qu'il y ait quelque chose de nous dans cet accomplissement de la volonté divine qui doit nous sauver ?

— Evidemment.

— Et que faut-il de notre côté ?

— Le concours de notre volonté libre.

— Sans quoi ?

— Sans quoi il n'y aurait point de mérite et point de salut pour nous.

— Cela étant, l'homme peut-il se contenter de dire à Dieu : « Notre Père, faites votre volonté » ?

— Nullement, puisqu'il doit y avoir quelque chose de nous dans cet accomplissement de la volonté divine.

— Par qui doit être faite la volonté divine, pour qu'elle puisse nous sauver ?

— Tout à la fois par nous et par la grâce divine, comme toutes les œuvres utiles au salut.

— La conclusion ?

— La conclusion, c'est que Notre-Seigneur a eu raison de nous faire dire :

« Que votre volonté soit faite. »

+

— Le Sauveur a dit dans l'Évangile :

« Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole. »

Et il a ajouté :

« Celui qui ne m'aime pas, ne gardera pas ma parole. »

Je voudrais savoir, Aline, ce que prouve ce langage ?

— Il prouve que c'est la charité qui nous fait obéir à Dieu, et souhaiter qu'on lui obéisse.

— Paul ne voudrait pas faire une grosse peine à Dieu, et c'est pourquoi il observe les commandements qui obligent sous peine de péché mortel :

Que faut-il en conclure ?

— C'est que Paul a la charité strictement requise pour le salut.

—

— Jean a peur de causer à Dieu la plus petite peine, et se montre fidèle à observer toutes ses prescriptions, même les moins importantes :

Qu'en pensez-vous ?

— Jean aime Dieu beaucoup plus que Paul.

—

— Jules, non content d'éviter ce qui ferait la plus petite peine à Dieu, s'efforce de contenter le Seigneur en allant au devant de ses desirs :

Qu'en dites-vous ?

— La charité de Jules pour Dieu est encore plus grande que celle de Jean.

—

— Louis est prêt à accepter tout ce qui peut faire souffrir le corps et l'âme, uniquement parce que Dieu le veut ; et dans l'adversité il ne cesse de dire :

« Seigneur, que votre volonté soit faite,

« Que votre saint Nom soit béni : »

Que vous en semble ?

— Louis a une charité parfaite, très agréable à Dieu et très méritoire.

—

— Maintenant, Julie, pourriez-vous nous dire quel est le chrétien qui récitera le mieux la troisième demande du Notre Père ?

— C'est celui qui a la plus grande charité, le plus grand amour de Dieu.

— Est-ce bien difficile à comprendre ?

— Non.

— Comment cela ?

— C'est que, si on aime Dieu de tout son cœur, non seulement on s'applique à faire toutes ses volontés, mais encore on désire ardemment qu'elles soient faites par tous les hommes sur la terre, comme elles sont faites par les anges et les saints dans le ciel.

— Quelle est donc la vertu qui nous fait réciter la troisième demande du Pater ?

— C'est la vertu de charité.

+

Résolutions

— Quelles sont, Victor, vos résolutions ?

— En récitant la troisième demande du Notre Père :

1^o Je me rappellerai soigneusement quelles sont les volontés du Seigneur ;

2^o Je souhaiterai de tout mon cœur qu'elles soient fidèlement accomplies sur la terre comme au ciel.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

POUR LA FÊTE DE L'EPIPHANIE

1^{re} Instruction

SUR LA QUÊTE EN FAVEUR DE L'ŒUVRE ANTI-ESCLAVAGISTE

Mes frères,

Le 20 novembre 1890, notre Saint Père le Pape envoyait une lettre circulaire à l'épiscopat catholique, pour prescrire une quête annuelle le jour de l'Epiphanie, en faveur de l'œuvre de la délivrance des esclaves. Le représentant du Christ Rédempteur avait entendu la plainte qui montait vers Dieu de tous les coins de l'Afrique, des lèvres des esclaves, des captifs, de tous ceux qui étaient broyés depuis des siècles sous le poids de l'oppression et de la servitude : « Est-ce que vous dormez, Seigneur ? Est-ce que vous oubliez notre tribulation et nos ignominies ? Ah ! quand donc nous aiderez-vous, quand donc vous lèverez-vous et viendrez-vous nous racheter ? »

En conséquence de cette prescription du Souverain Pontife, depuis huit ans on sollicite chaque année votre charité, m. f., pour l'œuvre éminente de foi et de civilisation qui a pour but l'abolition de l'esclavage africain. Il m'a donc paru bon de vous faire connaître sommairement *les horreurs de cette plaie dévorante et mortelle, et aussi ce qui a été tenté pour la guérir*. J'espère que vous donnerez largement à la croisade anti-esclavagiste le témoignage de votre admiration et l'offrande de votre charité.

I

Un des faits les plus considérables de notre époque et dont les résultats ne peuvent encore être appréciés, c'est la pénétration de l'Afrique par les nations européennes. L'intérieur du continent noir nous était naguère à peine connu. Les ministres de l'Evangile, les explorateurs se sont mis à l'œuvre. On a remonté le Nil jusqu'à sa source et franchi le désert ; on est allé jusqu'à ces lacs grands comme des mers, sur les bords desquels habitent des peuples nombreux. A cette heure l'Afrique devient la conquête de la France, de l'Angleterre, de la Belgique, de l'Allemagne, qui se créent sur son sol des colonies puissantes et riches d'avenir.

Ce n'est pas là un fait sans portée : nous, chrétiens, nous avons foi en la Providence, et nous croyons qu'elle a voulu ce magnifique mouvement d'expansion pour faire rayonner la lumière de la vérité sur ces peuples plongés depuis longtemps dans les ténèbres de la barbarie et dans les vices qui en sont la conséquence inévitable.

En quel état, en effet, politique, moral et religieux, a-t-on trouvé ces pauvres noirs ? Nous n'en pouvons douter, m. f. : sur le continent africain, incomparablement plus vaste que notre

Europe, à l'heure qu'il est, en plein XIX^e siècle, il se passe des choses qui sont la honte de l'humanité. Tous les missionnaires catholiques et même protestants, tous les explorateurs qui ont parcouru ces contrées en rendent un irréfutable témoignage.

Il y a là un esclavage atroce et tel qu'il ne s'était jamais vu dans l'antiquité païenne. Ces infortunées populations noires sont poursuivies, chassées, traquées comme des animaux sauvages, dans leurs villages et dans leurs forêts. Tout ce qui peut être saisi, surtout les femmes et les enfants qui offrent moins de résistance, est enchaîné et conduit à des distances immenses pour être vendu comme un vil bétail dans les marchés d'esclaves. Ecoutez, mes frères, la description émouvante que nous a fait le cardinal Lavignerie de cette véritable chasse à l'homme : « Les villages paisibles des nègres sont cernés tout d'un coup pendant la nuit par de féroces aventuriers. Presque jamais ils ne se défendent, ou ceux qui le font sont bientôt massacrés par des hommes armés jusqu'aux dents. Ces malheureux fuient dans les ténèbres, mais tout ce qui est pris est amené vers un marché de l'intérieur.

« Alors commence pour eux une série d'ineffables misères. Les esclaves sont à pied ; aux hommes qui paraissent les plus forts et dont on pourrait craindre la fuite, on attache les mains et quelquefois les pieds, de telle sorte que la marche leur devient un supplice, et sur le cou on place des cangues à compartiments qui en relient plusieurs entre eux.

« On marche toute la journée. Le soir, lorsqu'on s'arrête pour prendre du repos, on distribue aux prisonniers quelques poignées de sorgho cru. C'est toute leur nourriture. Le lendemain, il faut repartir.

« Mais dès les premiers jours, les fatigues, la douleur, les privations en ont affaibli un grand nombre. Les femmes, les vieillards s'arrêtent les premiers. Alors, afin de frapper d'épouvante ce malheureux troupeau humain, ses conducteurs s'approchent de ceux qui paraissent les plus épuisés ; armés d'une barre de bois, pour épargner la poudre, ils en assènent un coup terrible sur la nuque des victimes infortunées, qui poussent un cri et tombent en se tordant dans les convulsions de la mort.

« Le troupeau terrifié se remet aussitôt en marche. L'épouvante a donné des forces aux plus faibles. Chaque fois que quelqu'un s'arrête, le même affreux spectacle recommence.

« Le soir, en arrivant au lieu de la halte, après les premiers jours d'une telle vie, un spectacle non moins horrible les attend. Ces marchands d'hommes ont acquis l'expérience de ce que peuvent supporter leurs victimes. Un coup d'œil leur apprend quels sont ceux qui bientôt succomberont à la fatigue. Alors, pour épargner d'autant la maigre nourriture qu'ils distribuent, ils passent derrière ces malheureux, et d'un coup les abattent. Leurs cadavres restent où ils sont tombés, lors-

qu'on ne les suspend pas aux branches des arbres voisins, et c'est près d'eux que leurs compagnons sont obligés de manger et de dormir.

« Mais quel sommeil ! on peut le deviner sans peine. Parmi les jeunes nègres arrachés par nous à cet enfer et rendus à la liberté, il y en a qui se réveillent chaque nuit, pendant longtemps encore, en poussant des cris affreux. Ils revoient dans des cauchemars sanglants les scènes abominables dont ils ont été les témoins.

« C'est ainsi que l'on marche, quelquefois pendant des mois entiers, quand l'expédition a été lointaine. La caravane diminue chaque jour. Si, poussés par les maux extrêmes qu'ils endurent, quelques-uns tentent de se révolter ou de fuir, leurs maîtres féroces les frappent du glaive, et les abandonnent ainsi, le long du chemin, attachés l'un à l'autre par leurs cangues. Aussi a-t-on pu dire avec vérité, que si on perdait la route qui conduit de l'Afrique équatoriale aux villes où se vendent les esclaves, on pourrait la retrouver aisément par les ossements de nègres dont elle est bordée.

« Enfin, on arrive sur le marché, où l'on conduit ce qui reste de ces pauvres noirs après un tel voyage. Souvent c'est la moitié, le tiers, quelquefois moins encore, de ce qui a été capturé au départ. »

En vérité, mes frères, est-il possible de n'être pas révolté de telles énormités ? Ces pauvres noirs, ce sont des hommes, ce sont nos frères, fils d'Adam comme nous ; le même sang coule dans leurs veines et dans les nôtres. Rachetés comme nous au Calvaire, ils sont destinés au même bonheur céleste, car « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité. »

Cette doctrine, l'Eglise l'avait toujours proclamée dans le cours des siècles, depuis saint Paul écrivant à Philémon en lui rendant son esclave fugitif : « Reçois-le comme un frère, ce n'est plus un esclave, c'est ton frère dans le Seigneur ! » jusqu'à ce vieux dominicain Barthélemy de Las Cases qui traversait les mers onze fois et venait dire au roi d'Espagne avec une liberté tout apostolique, en lui montrant le crucifix : « Ces Indiens et ces nègres sont des hommes pour lesquels le Christ a donné son sang. Vous n'avez pas le droit de les traiter ainsi, et leur sang crie vengeance. »

En notre siècle encore l'Eglise a entendu ce cri de l'humanité opprimée, demandant sa délivrance et sa part de liberté, et ce sera sa gloire d'avoir convié tous les peuples à cette œuvre d'affranchissement. Encore une fois elle a été fidèle à la mission que le Christ lui a donnée de soulager toute misère et de flétrir toute iniquité !

II

Le 24 mai 1888, le cardinal Lavigerie entra au Vatican, entouré d'une escorte tout apostolique. Il avait avec lui douze prêtres de chacun des diocèses de l'Afrique française, douze Pères Blancs, douze Arabes et Kabyles chrétiens de l'Algérie,

enfin douze nègres de l'Afrique centrale que les missionnaires avaient convertis à la foi, après les avoir arrachés aux horreurs de l'esclavage. Or, Léon XIII avait écrit quelques jours auparavant aux évêques du Brésil une longue lettre dans laquelle il réprouvait l'esclavage en général, et particulièrement l'esclavage africain. Il faisait en même temps appel, pour guérir cette plaie hideuse, à la charité, à la piété, à la justice du monde chrétien.

En présentant au Pape les prémices des chrétiens nègres, l'archevêque d'Alger lui rappela qu'ils avaient tous subi la servitude ; il le remercia, en leur nom et au nom de tous les Africains, d'avoir eu pitié de leur misère et il promit d'aider de tout son pouvoir à l'abolition de l'esclavage.

Dans sa réponse Léon XIII exprima une fois de plus sa compassion, l'horreur que tout chrétien doit éprouver pour la traite des noirs, puis il termina en disant : « Mais c'est surtout sur vous que nous comptons, monsieur le cardinal, pour le succès de cette œuvre. Nous connaissons votre zèle actif et intelligent. Nous savons ce que vous avez fait jusqu'à ce jour, et nous avons la confiance que vous ne vous lasserez pas avant d'avoir mené à bonne fin vos grandes entreprises. » Le cardinal s'inclina devant le désir du pape.

L'Œuvre anti-esclavagiste était créée.

A partir de ce moment le cardinal Lavigerie mit tout en œuvre pour répondre au désir du pape. Ne se laissant arrêter ni par les années, ni par l'état d'une santé gravement atteinte, il promena sa parole et répandit ses écrits partout où il y avait des âmes à gagner à une aussi belle cause. Paris eut la première des révélations du courageux prélat. Du haut de la chaire de Saint-Sulpice, lorsqu'il raconta les horreurs de la traite, il émut tous les cœurs et il ouvrit toutes les bourses. Londres, Bruxelles, Milan retentirent des accents de sa chaude éloquence. La question de l'esclavage était posée en Europe auprès des individus et des gouvernements.

Non seulement en France, mais en Belgique, en Angleterre, ailleurs encore, on organisa des comités destinés à éclairer le public, à informer la presse, à empêcher l'opinion de prendre son parti des crimes de lèse-humanité que les ravisseurs et pourvoyeurs d'esclaves commettaient jusqu'à ce jour. Les puissances européennes consentaient à étudier de près ce problème si humiliant pour la civilisation.

Tandis que les gouvernements des peuples chrétiens concentraient leurs moyens d'action pour tarir le plus tôt possible la source de ce commerce infâme ; tandis que les Etats associaient leur diplomatie, leurs marines, leurs finances, pour faire la police du continent africain, le Saint-Père élevait la voix pour prescrire une quête annuelle, afin de procurer à l'Œuvre anti-esclavagiste les moyens de travailler efficacement à supprimer de la terre un fléau qui la déshonorait depuis longtemps.

Depuis cette époque bien des obstacles ont surgi. L'enthousiasme suscité alors n'a malheureuse-

ment pas assez duré, parce que, nous autres Français, nous allons par impressions et par sentiments, pas assez par convictions surnaturelles; mais les sympathies sont restées nombreuses à cette œuvre essentiellement humanitaire et chrétienne.

Unissez-vous, mes frères, à tous ces hommes de cœur qui travaillent à détruire cette plaie hideuse de l'esclavage. Si vous ne pouvez voler au secours de ces infortunés, vous pouvez du moins leur venir en aide par la prière et par l'aumône.

Oui, prions pour eux ! La prière est si puissante sur le cœur de Dieu, souverain Maître du ciel et de la terre. Prions la Vierge immaculée, mère de tous les hommes, le secours des chrétiens et la grande consolatrice des affligés. Ce sont des disciples de Mahomet qui oppriment surtout ces pauvres esclaves : invoquons Marie comme on l'invoqua lorsque les Musulmans se ruaient sur l'Europe au ^{xv}^e siècle pour la couvrir de sang et de ruines ; si nous prions avec la même ferveur, ce sera avec le même succès.

Joignons nos aumônes à la prière ; donnons pour ces malheureux esclaves tout ce que nous pouvons donner. Notre aumône est nécessaire aux missionnaires qui vont porter dans l'intérieur de l'Afrique la lumière de la foi. Semer l'Evangile, c'est préparer à brève échéance l'éclosion de la liberté. Multiplier les ressources de l'apostolat, c'est multiplier les chrétiens, réduire d'autant le funeste empire de l'esclavage, et frapper au cœur ce que Léon XIII appelait avec tant de raison « une monstrueuse perversité. »

Il y a huit ans un congrès se réunissait à Paris pour discuter les intérêts de l'Œuvre dont je viens de vous parler. Il était composé des hommes les plus considérables de la politique, des œuvres chrétiennes, des lettres, de la philosophie. De jeunes nègres avaient été amenés du fond de l'Afrique par Mgr Livinhac. Le cardinal en fit monter un sur l'estrade tout près de lui. C'était le fils d'un martyr ; le prélat demanda à Mgr Livinhac de raconter l'histoire de ce martyr aussi touchante que les traits héroïques rapportés par les anciens actes des persécutions des premiers siècles. Et lorsque Mgr Livinhac eut fini, l'apôtre des noirs se pencha vers l'enfant, passa son bras autour de son cou, l'enveloppa des plis de sa longue robe rouge et dit : « Vous le voyez, il n'a plus de père, ce pauvre petit... Il en a un encore ! » Et il le baisait au front pendant que l'assemblée éclatait en applaudissements.

Cet évêque magnanime qui étend les plis protecteurs de son habit de pourpre sur un pauvre petit noir, c'est l'Eglise elle-même embrassant cette infortunée race nègre comme une mère son enfant.

Soyez heureux, mes frères, de participer à cette grande œuvre de délivrance en répondant à l'appel du Souverain Pontife ; vous contribuerez ainsi à essuyer bien des larmes, et vous mériterez avec les bénédictions de ceux que vous aurez sauvés de l'esclavage et de la mort, les meilleures bénédictions de Dieu. Ainsi soit-il.

2^e Instruction

COMMENT DIEU S'EST MANIFESTÉ A L'HOMME

Ecce advenit Dominator Dominus, et regnum in manu ejus, et potestas et imperium.

Voici le Dieu dominateur, il vient, la royauté, la puissance, l'autorité est dans sa main. (Introit de l'Epiphanie).

Elle est souveraine de calme et de force, la marche de la Providence à travers le monde, parmi les flots des événements, flots irrités contre elle et qui voudraient pouvoir la submerger, l'engloutir, mais qui vont expirer impuissants et furieux sur le rivage du temps.

C'est le Dieu dominateur qui se manifeste, et il nous paraît nécessaire de montrer son action persistante et visible en cette fête de la manifestation divine dans le monde. Dieu se manifeste à l'homme partout, parce qu'il est partout. Ils sont aveugles et vraiment à plaindre, ceux qui ne le voient pas, comme le sont ceux qui ne voient pas la lumière. Encore leur pardonnerait-on plus volontiers, s'ils ne travaillaient à nous persuader qu'il nous faut nécessairement partager leurs infirmités si nous tenons à être présentables. Dieu se manifeste dans la *nature*, un jour il s'est manifesté solennellement aux *pieux rois mages*, et il continue de se manifester dans le *monde des âmes*, dans notre propre cœur, en attendant qu'un jour il se montre à nous sans voiles, miséricordieux ou irrité, quand nous paraîtrons soudain devant lui, quand nous tomberons entre les mains, peut-être vengeresses, de celui qui a « la royauté, la puissance et l'autorité. »

I

Quand vous regardez cet univers sous ses formes diverses, sous ses aspects variés et merveilleux, les eaux qui jaillissent, les forêts qui poussent, les champs qui se couvrent de verdure ou la neige qui tombe, la glace qui arrête les ruisseaux, les trésors de pierres et de métaux que recèle la terre, vous vous demandez la cause de ces transformations lentes ou soudaines, toujours étonnantes. Vous interrogez les savants, parce que vous les supposez instruits de toutes ces choses qui pour vous demeurent des mystères, et vous attendez impatiemment leurs oracles.

Malheureusement la plupart d'entre eux, par un inexplicable respect humain, rougissent de Dieu et ils n'osent prononcer son nom. Cependant comme ils doivent répondre à vos interrogations précises, ils disent : « La cause de ces phénomènes qui vous frappent, elle est dans *les forces de la nature* ! »

Votre droit sens, plus éclairé mille fois que cette science impie, n'hésite pas : « Ces forces de la nature, s'écrie-t-il, c'est Dieu qui les a créées. Il est la cause première, elles sont les causes secondes. »

Et rien n'est plus vrai. Voici des eaux empri-

sonnées sous le sol de votre maison et conservées comme dans un grand réservoir : c'est Dieu qui a préparé ce réservoir depuis des siècles, pour vous, sachant bien qu'un jour vous ouvririez cette terre, vous creuseriez un puits dont l'eau jaillirait pour votre usage. Plus avant, vous rencontrez des couches de sable, de roches, de minéral, disposées en vastes lits réguliers et profonds. Les forces de la nature, les flots les ont amenées et ramenées, étendues, couvées en quelque sorte, avec art, avec amour, pendant une période de temps d'une durée indéfinie ; mais ces flots n'étaient que les agents de Dieu, les instruments dociles de sa volonté. C'est lui qui vous préparait le travail, l'aisance ou la richesse, à cinquante pieds sous terre : il y cachait le pain de votre famille, et vous avez été assez intelligents, assez laborieux et tenaces pour l'y aller chercher.

Mais ce pain même que vous mangez, sans penser à Dieu, y a-t-il plus éclatante manifestation de sa puissance et de sa bonté ? Vous creusez vos sillons et à peine y avez-vous déposé la semence que Dieu les referme, et les féconde par sa pluie et par son soleil. La goutte d'eau distillée dans le sol détrempe doucement le grain de blé, la chaleur y éveille la vie, le germe naît, se développe et bientôt vous voyez poindre cette frêle tige verte à qui Dieu donne un vêtement de grâce que Salomon lui-même eût envié dans toute sa gloire.

C'est Dieu, — Dieu qui est partout, — qui élève cette tige, lui donne l'accroissement, la préserve de la gelée en l'enveloppant d'un manteau de neige, la fait grandir, content de sa parure, de sa beauté, de la splendeur de son épi, comme l'artiste est content de son œuvre. Sans cesse quand il regarde notre univers, nos campagnes chargées de moissons ou d'espérances, il redit le mot qu'il prononçait le soir de chaque jour de la création : « C'est beau ! » *Et vidit Deus quod esset bonum.* Et vous ne voyez pas cela ! Et vous n'apercevez pas la Providence qui se fait voir des millions de fois dans votre champ, protégeant ces humbles épis contre le froid, contre le chaud, afin que vous ayez une belle récolte !

Et ce n'est pas tout. Il forme ensuite le grain, il le mûrit afin qu'il se sépare facilement de la paille, et quand vous le changez en farine, il en suit attentivement chaque molécule, il n'en laisse pas perdre une seule, parce qu'avec ces dons précieux vous ferez votre pain, le pain quotidien que nous lui demandons dans toutes nos prières ; parce qu'aussi le grain de blé est destiné à produire la sainte Eucharistie par l'élévation de cette matière qu'il a transformée à l'aide des soins assidus de toute une année, à une sorte de vie surnaturelle et divine.

Voilà ce qui se passe chaque jour sous vos yeux, les dons que Dieu vous prodigue, par lesquels constamment il se manifeste à vous : y songez-vous ? Vous avez donc les yeux crevés que vous ne voyez pas, et faudra-t-il vous appliquer les dures paroles de l'Écriture : « L'homme créé par Dieu dans l'honneur a perdu l'intelligence et il s'est

ravalé au niveau de l'animal sans raison » ? *Homo cum in honore esset non intellexit.*

Hélas ! non seulement vous ne le voyez pas, mais vous n'y pensez même pas. En effet, le dimanche que Dieu s'est réservé parce que c'est le jour du Seigneur, vous l'employez à outrager Dieu, à travailler dans vos champs, dans vos jardins, dans vos rues, dans vos maisons, par un scandale public, avec la tranquillité brute de l'être qui ne pense pas !

Dieu passe, il est là, bien avant vous. Quand vous vous levez, le matin, sans le saluer d'un mot de prière, il était à votre chevet ; maintenant que vous profanez son jour par un travail défendu et inutile, silencieux il compte vos coups de bêche ou de hache, il les marque pour le compte final, avec l'inflexible rigidité de la justice qui n'oublie rien. Pendant que vous calculez vos profits il prononce son arrêt : « Travailleur impie et cupide, sois maudit dans ton travail, dans tes biens, dans tes enfants, dans ton avenir : ou plutôt tu n'auras pas d'avenir, tu ne jouiras de rien, tu mourras avant l'âge ou sûrement tu ne feras pas de maison, car c'est moi qui fais les maisons ! »

Regardez en effet nos travailleurs du dimanche. Ils sont avides d'argent et ils n'en ont pas ; avares, et ils ne possèdent rien, ou bien ce qu'ils amassent péniblement leur est enlevé par un retour soudain de la fortune, ce qui leur cause de nouvelles tortures plus cruelles et qui abrègent leurs jours usés trop vite : les tortures de l'avarice déçue. C'est ainsi que Dieu se manifeste à qui veut voir. Vous disparaîsez et il reste, et il poursuit sa marche tranquille, formidable, livrant, à l'heure qu'il a choisie, aux mains de sa justice ces fiers et ineptes blasphémateurs qui riaient quand on leur disait : « Regardez, voilà Dieu qui passe ! »

II

Mais un jour Dieu s'est particulièrement manifesté à nous. « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous, et nous l'avons vu plein de grâce et de vérité ; nous l'avons même vu dans sa gloire » sur une montagne où il s'est transfiguré devant ses apôtres.

Nous l'avons vu. Il a appelé à lui tous les hommes, en commençant par les petits, les humbles, les pauvres. Il les a convoqués par la voix des anges. Puis il a appelé les rois mages, nos pères dans la foi, les prémices des Gentils, trois chefs païens peut-être comme l'étaient nos pères, mais païens de bonne volonté qui se sont hâtés d'accourir.

Avez-vous songé parfois aux difficultés qu'ils rencontrèrent en route et à l'énergie dont ils eurent besoin pour en triompher ? La grâce de Dieu est là sans doute, mais quelle puissante coopération ils y apportent ! Dieu leur donne la vocation intérieure qui les pousse à sortir de leur pays, pour suivre l'étoile qui leur trace leur voie. C'est pour eux que Dieu a allumé cet astre au firmament, aussi quelle joie ils éprouvent à le regarder ! Il leur semble qu'à mesure qu'ils avancent l'étoile leur parle, les anime à poursuivre leur chemin,

les attire vers le Soleil de justice. A leurs yeux, c'est un être intelligent, dont la lumière est une grâce sensible, un enseignement qui leur remue l'âme. Ils la regardent le jour, où elle demeure visible pour eux, ils la consultent la nuit, à elle seule elle remplit le ciel de leur pensée.

Tout à coup elle disparaît, ils ne la voient plus : ils avancent toujours, conduits par la foi, par l'espérance demeurée invincible en eux, mais quel poids sur leur cœur, quelles nuits lourdes et sombres depuis qu'elle ne luit plus ! Ainsi Dieu se cache quelquefois, soit que nous l'ayons dédaigné, soit qu'il veuille nous éprouver comme les Mages. Alors aussi pour nous c'est une crainte, une angoisse, un chagrin auquel nous ne pouvons nous soustraire : sur terre comme au ciel, l'unique bonheur, c'est de voir Dieu ; aussi quand il se dérobe, quelle souffrance, quelle inquiétude !

Ils marchent maintenant à la recherche de l'étoile, ils la demandent au ciel, comme ils demandent aux Juifs de Jérusalem où est né leur roi. Nouvelle surprise pénible : personne ne les comprend, ne sait ce qu'ils veulent dire, personne ne les renseigne. On les écoute avec froideur, avec indifférence ou avec raillerie. Où sont-ils ? En quel pays se sont-ils égarés ? Ils venaient voir Dieu, ils l'avaient vu dans son étoile, dans leur cœur plein de ferveur et de courage, et l'étoile ne brille plus, et leur cœur est défaillant, consterné. Ils venaient voir le Roi des Juifs qui vient de naître, et dans sa capitale personne n'en a entendu parler ! Qui dira ce qu'ils souffrirent alors et quelle tristesse les saisit ! Ah ! la claire vue de Dieu s'achète toujours au prix du sacrifice !

Mais Dieu ne permettra pas qu'ils languissent plus longtemps, que leur âme jeûne totalement de lui, il leur ménage de douces consolations, fruit de leur persévérance. Il remue tout Jérusalem pour eux ; sur l'ordre d'Hérode lui-même, l'Eglise juive se réunit et délibère pour leur donner une réponse officielle. « Où doit naître le Christ ? Mais l'Ecriture est formelle, le prophète Michée l'a annoncé, c'est à Bethléem de Juda ! » C'est donc à Bethléem qu'ils verront le roi désiré. Et ils s'orientent, le cœur plus léger, dans la direction de cette petite cité.

Comme la grâce de Dieu avait ressuscité pleinement l'espérance dans leur cœur, voilà qu'ils aperçoivent de nouveau l'étoile plus radieuse que jamais ils ne l'ont vue au firmament. Elle brillait aussi au firmament de leur âme, aussi s'abandonnent-ils aux transports d'une joie sans mélange. Bientôt ils sont à Bethléem, où ils trouvent le Dieu qu'ils cherchaient, « l'enfant avec Marie sa mère. »

Ils ont trouvé, ils voient. Leurs traditions leur disaient que le salut de l'homme lui viendrait par la femme et par l'enfant, traditions primitives qui s'étaient gravées inaltérées dans la mémoire de l'humanité : « Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta race et la sienne. » Les prophètes avaient annoncé aussi qu'une Vierge mettrait au monde un fils. Pourquoi les Mages n'au-

raient-ils pas connu cette prédiction que connaissaient les Romains et les Druides nos aïeux ? Sous leurs yeux donc s'accomplissaient les antiques promesses, ils avaient été fidèles à Dieu, Dieu se montrait fidèle à eux, il comblait même leurs vœux, il dépassait leurs désirs les plus ambitieux. Maintenant ils voient Dieu.

Et ils sont tellement convaincus que cet enfant est bien leur Roi, leur Dieu, leur Rédempteur, qu'ils ouvrent leurs trésors et lui offrent l'or que réclame sa royauté, l'encens qui est dû à sa divinité, la myrrhe qui est réservée au Fils de Dieu qui doit mourir parce qu'il est aussi Fils de l'homme. Ainsi leurs dons sont le commentaire éclatant des traditions qu'ils ont conservées, l'hommage non seulement de leur bourse, mais de leur foi.

Surtout ils lui font hommage de leur cœur, le seul trésor qui soit vraiment agréable à Dieu et dont il ambitionne la possession. Ensuite, dans le ravissement d'avoir contemplé l'enfant-Dieu dans son berceau, ces hommes simples et droits, rentrent dans leur pays, après avoir évité les dangers de la cour d'Hérode ; ils y parlent du Dieu qu'ils ont vu de leurs yeux et touché de leurs mains ; ils l'annoncent, ils le prêchent et lui rendent témoignage jusqu'au martyre.

III

Ils l'ont vu, le monde entier l'a vu, et nous aussi nous l'avons vu, car Jésus-Christ vit toujours. Il vit dans son Eglise qui le perpétue, qui rappelle et explique ses enseignements, qui chaque année fait passer sous nos yeux les grands actes de sa vie, afin que nous les méditions, afin que nous le connaissions et l'aimions de plus en plus. Et aujourd'hui que faisons-nous, que revivre les émotions des Mages, que nous présenter à son berceau avec nos offrandes, l'or de notre bourse pour les œuvres catholiques qui sont les siennes, avec l'encens de nos adorations, avec la myrrhe de nos sacrifices, de nos renoncements, de tout ce qui nous coûte et que nous faisons volontiers pour Lui, mais pour Lui seul, le Maître de nos volontés, le seul Dominateur devant lequel nous voulions nous courber !

C'est que nous l'avons vu, comme les Mages, toute notre vie il nous a accompagnés, il nous a parlé, il a dirigé notre conduite. Tout enfant vous avez dit : « Notre Père ! » C'est Lui qui vous le faisait dire, sa grâce qui vous a ouvert les lèvres à la prière et le cœur à l'amour, Lui qui habitait alors avec bonheur, visible à vous, dans le ciel de votre âme baptisée. Plus tard vous avez répété la première parole des commandements de Dieu : « Un seul Dieu tu adoreras ! Un seul Dieu tu aimeras ! » c'est Lui encore qui vous l'a inspirée et fait comprendre, car c'est Lui qui l'a dictée à votre conscience avant qu'elle fût confiée à votre mémoire. Les autres paroles de foi et de morale sont venues ensuite avec les enseignements du catéchisme, avec les sacrements que vous avez reçus, avec votre première communion, où Jésus-Christ

vous a apparu réel, sensible, où vous l'avez possédé vivant dans le tabernacle de votre cœur, si bien que vous étiez pleinement heureux et que ce jour-là a été le Thabor de votre vie !

Ne dites pas que vous ne l'avez pas vu : vous êtes tout imprégnés de Lui. Vous ne pouvez concevoir une pensée, faire une démarche, tenir une conversation sans qu'elles soient inspirées ou réprouvées par Lui. Il est la règle et l'auteur de tout, il est le Dominateur.

Sans doute il est doux et humble, il se fait petit, il est pour nous d'une bonté et d'une suavité infinie, il nous appelle de la voix la plus aimable, la plus caressante, il appelle même les rebelles, les blasphémateurs, mais souvenez-vous qu'il ne se met à genoux devant personne !

Une des tendances de notre siècle c'est de refuser de s'agenouiller devant Dieu, et, par contre, de s'empresse à se courber devant la société, les lois, les principes nouveaux, toutes les constitutions et toutes les idées modernes, tous les caprices du pouvoir. Il a abdiqué les principes sacrés de la liberté et de la noble indépendance, c'est pourquoi nombre d'âmes élevées et clairvoyantes craignent pour leur temps et pour leur pays. Dieu a toujours, en effet, infligé à l'orgueil des châtiments épouvantables : il ne lui pardonne pas parce que l'orgueil ne s'humilie jamais. Or, il y a tout à redouter pour ceux qui se montrent fiers devant Dieu.

Nous imiterons les Mages, leur courage, leur simplicité, leur humilité, leur foi. Ils s'attendaient sans doute à trouver le fils des rois dans un splendide palais, ils le voient dans une pauvre maison, mais ils ne sont point scandalisés de son dénuement. L'enfant attache sur eux des regards qui leur parlent, qui leur apprennent où est la vraie grandeur, la vraie richesse. Nous non plus, nous ne serons pas ébranlés par les humiliations et les épreuves de l'Eglise : la force, la gloire est de résister et de souffrir. Comme eux, nous écouterons ici, au pied de la crèche, devant Jésus qui réside au Saint-Sacrement, les enseignements divins qui nous pénétreront l'âme. La voix du Sauveur n'est pas sensible, elle ne frappe pas les oreilles, elle ne fait point vibrer l'air ; mais elle frappe, elle fait vibrer le cœur.

L'enfant-Dieu tant délaissé éprouva une vive joie de la visite des Mages ; il est heureux aussi quand il nous voit entrer dans son sanctuaire silencieux et déserté, et il nous réserve alors ses plus douces caresses ; plus nous sommes seuls, plus il est à nous, plus il se plaît à se manifester à nous.

Un jour il nous apparaîtra pour la dernière fois en cette vie, sur notre lit d'agonie, plein de douceur et de bonté si nous lui avons été fidèles. Quel bonheur alors pour nous de le revoir bientôt glorieux et miséricordieux à son tribunal de Juge ami ! Mais si nous lui avons été infidèles, craignons qu'il ne vienne pas en personne nous reconforter sur notre lit de mort, ce qui serait le plus terrible des châtiments ici-bas. Et quel désespoir éternel de

paraître soudain devant lui dans une attitude d'impie, de révolté, ou même d'indifférent, d'être accueilli par les anges vengeurs qui chanteront pour l'effroyable confusion de ceux qui auront refusé de s'humilier devant Dieu : « Le voici, le Maître, le Souverain, l'unique Dominateur, le seul Tout-Puissant devant qui tous se courbent, les uns sous le bras de sa justice, les autres sous le regard de sa miséricorde. » *Ecce advenit Dominator Dominus !*

LA PÉNITENCE

IX

Le pécheur réconcilié doit marcher sur les traces de Jésus-Christ dans l'accomplissement de sa pénitence

I. — LE PÉCHEUR RÉCONCILIÉ DOIT A L'EXEMPLE DE JÉSUS-CHRIST ACCOMPLIR LA PÉNITENCE QUI LUI EST PROPOSÉE, MALGRÉ LES CONTRADICTIONS QU'IL RENCONTRE SUR SON CHEMIN.

Dès son entrée dans le monde, Jésus-Christ a commencé l'œuvre de notre rédemption. Il s'est présenté devant son Père en l'état de victime, disant : « Vous n'avez pas voulu de sacrifice et d'offrande, mais vous m'avez formé un corps. Vous n'avez pas demandé d'holocauste ni de sacrifice pour le péché. Alors, j'ai dit : Me voici, je viens. En tête du livre, il est écrit de moi que j'accomplirai votre volonté (mon Dieu, je l'ai voulu), et votre loi qui est au milieu de mon cœur. » (Ps., xxxix, 6-8). C'est ainsi que Jésus-Christ s'est engagé à satisfaire pour nos péchés, bien qu'il sut les oppositions qu'il rencontrerait dans sa mission de Sauveur. Il a vu tout ce qu'exigeait de lui la volonté de son Père pour la réparation de sa gloire et pour notre salut, et il s'y est pleinement soumis, il a tout accepté avec un amour et un empressément qui lui feront dire plus tard : « Je dois être baptisé d'un baptême ; or combien je me sens pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse ! » (Luc, xii, 50). Car cette loi de l'expiation, il l'avait placée dans son cœur pour en poursuivre l'accomplissement jusqu'à ce qu'il puisse dire : « Tout est consommé. » (Jean, xix, 30). Ah ! Jésus n'ignorait point qu'il paraîtrait dans le monde, non en Fils bien-aimé du Père, mais comme revêtu de toutes nos iniquités, souillé de toutes nos prévarications, et comme une hostie de propitiation pour les péchés de tous les hommes, et cependant il dira en toutes circonstances : « Comme mon Père m'a commandé, ainsi je fais. » (Jean, xiv, 31). Tel est l'exemple que le pécheur réconcilié doit suivre pour accomplir sa pénitence, car Jésus-Christ nous a dit : « Je vous ai donné l'exemple, afin que, comme vous m'avez vu faire, vous fassiez vous-mêmes. » (Ib., xiii, 15). Bien que nous soyons justifiés, il ne nous est pas difficile de reconnaître qu'il nous reste à satisfaire la justice divine, en abandonnant à Dieu notre

corps, notre âme, notre être tout entier, pour souffrir les peines qu'il lui plaira de nous envoyer. Mais si Jésus-Christ savait par avance les expiations que son Père exigerait de lui, nous, nous ne savons pas celles qu'il nous réserve dans son amour. Aussi nous devons nous en remettre à sa volonté, qui ne nous demandera rien au-dessus de nos forces. N'hésitons pas à lui dire cette parole ou mieux cette prière qu'il attend de notre piété filiale et de notre repentir : « Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » Autant nous avons suivi notre volonté dans notre vie de péché, autant nous devons accomplir sa volonté dans notre vie de pénitence. Nous étions autrefois des enfants rebelles, soyons maintenant des enfants d'obéissance.

Exposition

Dès son entrée dans le monde, Jésus-Christ s'est présenté à son Père en l'état de victime pour expier nos péchés. C'est ce qu'il a fait dans le mystère de l'Incarnation. Il a pris un corps infirme, passible, mortel, semblable au nôtre, et non à celui d'Adam avant son péché, afin de pouvoir souffrir non seulement pour les péchés passés, mais pour tous ceux qui se commettraient jusqu'à la fin des siècles : « Jésus-Christ est lui-même propitiation pour nos péchés, non seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux de tout le monde. » (I Jean, II, 2). La justice divine exigeait une satisfaction que les hommes ne pouvaient lui offrir par eux-mêmes et par les sacrifices de la Loi. Il nous fallait un médiateur, et ce médiateur devait être semblable à nous : le Fils de Dieu s'est fait homme pour que nous ayons accès par l'homme jusqu'à Dieu, et c'est de Jésus-Christ Homme-Dieu que nous est venue notre réconciliation et que nous viendront les grâces dont nous avons besoin pour coopérer à l'œuvre de notre expiation. Ayant été fait semblable aux hommes, Jésus-Christ s'est donc trouvé, dès le premier instant de son incarnation, dans la condition de pouvoir s'offrir à son Père pour accomplir sa volonté par rapport à l'expiation du péché. « Car si les enfants sont d'une nature composée de chair et de sang, le Fils de Dieu a aussi participé à cette même nature, afin que celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés viennent tous d'un même principe. » (Hébr., II, 14, 11). C'est ce que saint Paul écrivait aux Romains : « Dieu envoyant son Fils dans une chair semblable à celle du péché, a condamné le péché dans la chair à cause du péché même. » (Rom., VIII, 3). D'ailleurs Jésus-Christ n'était-il pas capable de mériter, et de mériter surabondamment ? Il n'y avait que lui seul qui pouvait honorer dignement son Père, et offrir un sacrifice qui lui tiendrait lieu de tous les sacrifices que les hommes auraient pu lui présenter. Il était de notre race, et, étant en tout semblable à ses frères, il est devenu auprès de Dieu un pontife miséricordieux et fidèle, saint et parfait, pour expier les péchés du peuple. (Hébr., II, 17). C'est pourquoi dès la première oblation qu'il a faite de

lui-même au premier moment de sa vie créée, Jésus-Christ s'est immolé en esprit et par la volonté, il a vécu tant dans le sein de sa mère que durant le cours de son existence, dans une sorte d'impatience de son immolation extérieure. Voilà le modèle qui nous est proposé. Dès le jour de notre justification, nous devons nous présenter devant Dieu pour marcher sur les traces de Jésus-Christ et lui dire avec Jésus-Christ : Me voici, je viens, ô mon Dieu, pour faire votre volonté. Car nous n'avons été réconciliés avec lui qu'à la condition que nous accomplirions les expiations qu'il nous destine, et la première expiation qu'il nous demande, c'est de lui faire le sacrifice de notre volonté.

Jésus-Christ s'est engagé à satisfaire pour nos péchés, bien qu'il sut par avance les oppositions qu'il rencontrerait dans sa mission de Sauveur. Ce fut sa grande souffrance dès le moment de son oblation. Il vit clairement comment il serait renié et méconnu par le peuple juif : « Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu. » (Jean, I, 10-11). Et cependant, c'était Dieu le Père qui l'envoyait en témoignage de son amour pour les hommes : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique. » (Ib., III, 16). Il vit qu'il serait contredit et méprisé dans le cours de sa prédication, qu'il serait l'objet de l'envie et de la haine des scribes et des pharisiens, au point de tenir conseil pour le perdre. (Matth., XII, 14). Et cependant il leur ferait cette déclaration que « le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » (Luc, XIX, 10). Il vit qu'à la suite de ses miracles et de sa passion, Satan le prince de ce monde serait condamné et jeté dehors (Jean, XVI, 11) ; mais il entendait en même temps les scribes l'accuser lui-même d'être possédé de Beelzebub et de ne chasser les démons que par le prince des démons. (Marc, III, 22). Il vit enfin que chaque fois qu'il voudrait faire connaître son Père et se déclarer Fils de Dieu, les Juifs chercheraient à le lapider, et finiraient par le condamner à mort. (Jean, X, 30-37 ; Matth., XXVI, 63-64). Et cependant le jour où il recevra le baptême des mains de son Précurseur, une voix venant du ciel lui dira en présence du peuple : « Vous êtes mon Fils bien-aimé, c'est en vous que j'ai mis mes complaisances. » (Luc, III, 22). Voilà ce que Jésus-Christ a vu dès le premier instant de son oblation, et il l'a vu comme devant le souffrir de par la volonté de son Père. Eh bien ! Jésus-Christ, malgré cette épouvantable vision, consent à surmonter toutes ces oppositions, et se soumet entièrement à la volonté de son Père. S'il refusait, qu'en serait-il de la gloire de Dieu et de notre salut ? Qu'en serait-il de l'expiation de nos péchés ? Mais ce sont précisément ces divers motifs qui le portent à accepter avec tant d'amour et de générosité la pénitence qui lui est proposée, et il redit encore : « Me voici, je viens, ô mon Dieu, pour faire votre volonté. » Et vous, mon frère, à peine pardonné

et entré dans la voie de la pénitence, ah ! sachez-le, mon frère, vous aurez, comme Jésus-Christ, à surmonter bien des oppositions. Elles vous viendront de vos concitoyens, de vos amis, et peut-être même de certains membres de votre famille qui, tout étonnés de votre zèle, ne voudront point croire à la puissance de la grâce qui change les cœurs. Elles vous viendront des chrétiens qui se flattent de pouvoir servir deux maîtres et qui s'érigent avec orgueil en juges infaillibles de la conduite de leurs frères. Elles vous viendront du démon, qui s'attachera à vous faire passer pour un hypocrite aux yeux du monde et qui répandra sur votre chemin d'habiles calomnies pour exciter des méfiances autour de vous. Elles vous viendront enfin de ces hommes pécheurs qui haïssent le devoir et persécutent la vertu. Ah ! souvenez-vous de l'exemple que Jésus-Christ nous a laissé ; marchez toujours sur ses traces et soyez sans crainte.

Ne connaissant point les expiations que Dieu nous réserve dans son amour, nous devons nous en remettre à sa volonté. Rien de mieux. Le péché étant une révolte de notre volonté contre la volonté divine, la pénitence est nécessairement avant tout la soumission de notre volonté à tout ce que Dieu exige de nous. Nous nous replaçons ainsi sous son autorité, nous passons en son pouvoir pour cesser de nous appartenir à nous-mêmes et d'être les esclaves du démon ; en sorte que nous ne pouvons rien lui offrir de plus agréable que de lui dire avec Isaïe : « Possédez-nous ! » (xxvi, 13).

Il est vrai que nous accomplissons toutes sortes de pénitences, mais la seule qu'il demande par-dessus tout, c'est le renoncement à notre propre volonté, parce que c'est tout lui donner que de ne vouloir que ce qu'il veut ou de ne pas vouloir ce qu'il ne veut pas. En dehors de ce sacrifice, tous les autres n'auront que le mérite de l'intention, et ne seront au fond que d'une valeur restreinte. C'est ce que Saül ne comprit pas, pour son malheur. Il croyait se rendre agréable à Dieu en lui immolant des victimes, mais Samuel vint le détromper, disant : « L'obéissance est meilleure que des victimes. » (I Rois, xv, 22). Ne nous exposons donc point à un semblable malheur, et nous l'éviterons certainement si nous sommes avant tout des enfants d'obéissance. Car ici, nous sommes à peu près dans la même condition qu'Isaac marchant à la suite de son père sans savoir la victime qui serait offerte en sacrifice. (Gen., xxii, 7). Nous, cependant, nous savons que Dieu nous a demandé notre volonté, mais nous ignorons ce qu'il fera de notre oblation. La victime sera-t-elle notre corps, notre âme, notre être tout entier ? Nous frappera-t-il de ce glaive que nous avons remis entre ses mains dans nos affections les plus légitimes ou dans nos biens temporels ? Nous n'en savons rien, c'est tout à la fois le secret de sa justice et de son amour. Aussi pour échapper au découragement et dissiper les tristesses qui remplissent notre cœur, suivons le conseil de David qui nous dit : « Déposez vos soins dans le sein de Dieu qui ne laissera pas éternelle-

ment le juste dans l'agitation. » (Ps., liv, 22). Seigneur, que votre volonté me manifeste la pénitence que vous demandez de moi, pour qu'elle soit faite sur la terre comme vous l'avez arrêtée au ciel dans vos desseins de miséricorde envers moi !

II. — LE PÉCHEUR RÉCONCILIÉ DOIT À L'EXEMPLE DE JÉSUS-CHRIST ÊTRE FIDÈLE À SA PÉNITENCE, MALGRÉ LES HUMILIATIONS QU'IL RENCONTRE SUR SON CHEMIN.

Quand Jésus-Christ est venu dans le monde, il aurait pu y paraître dans toute la splendeur de sa gloire. Il ne l'a pas fait et même il est allé jusqu'au plus profond abaissement, afin de confondre notre orgueil. Saint Paul nous en parle en ces termes : « Jésus-Christ, étant dans la forme de Dieu, n'a pas cru que ce fût une usurpation de se faire égal à Dieu, mais il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, ayant été fait semblable aux hommes, et reconnu pour homme par les dehors. » (Philipp., ii, 6-7). Voilà le mystère de l'Incarnation exposé d'une manière admirable. C'est le commentaire de la parole de saint Jean : « Le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous. » (Jean, i, 1, 14). Car « de Marie est né Jésus, qui est appelé Christ. » (Matth., i, 16). C'est ainsi qu'il commence, dès le premier instant de son incarnation, à supporter toutes les humiliations, le péché excepté, que les enfants des hommes connaissent dès leur entrée dans la vie. Il ne pouvait faire autrement que de descendre jusqu'à cet abaissement, puisqu'il voulait être la victime qui devait satisfaire la justice divine. Mais cet abandon aux humiliations deviendra encore plus manifeste et plus prodigieux durant les jours de son ministère public. Alors il en sera revêtu de la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, et à mesure qu'il les supportera avec un amour et une patience admirables, il nous dira : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » (Matth., xi, 29). Et Jésus ainsi chargé de toutes sortes d'humiliations marchera sur le chemin de l'expiation de nos péchés sans se détourner ni à droite ni à gauche. Voilà l'exemple qu'il nous a laissé : « Le disciple, a-t-il dit, n'est point au-dessus du maître, ni l'esclave au-dessus de son seigneur. Il suffit au disciple qu'il soit comme son maître, et à l'esclave comme son seigneur. » (Matth., x, 24-25). Qui donc oserait refuser d'imiter Jésus-Christ ? De même qu'il a embrassé toutes les humiliations pour expier nos péchés, ainsi nous, ses disciples et ses rachetés, nous devons marcher sur ses traces, puisque Dieu ne nous demande pas seulement un cœur contrit, mais encore un cœur humilié. (Ps., l, 19).

Exposition

Jésus-Christ, dans le mystère de l'Incarnation, est descendu jusqu'au plus profond abaissement. Il est Dieu et il s'est fait homme. Il est la majesté, la puissance, la sainteté, et voici qu'il a pris de sa

créature la misère, la faiblesse, l'imperfection, afin d'être reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui au dehors. Voyez la distance infinie qu'il lui a fallu franchir pour descendre jusqu'à nous. Il est le Fils du Père qui lui dit : « C'est moi qui aujourd'hui vous ai engendré. » (Ps., II, 7). Or l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu pour dire à Marie : « Vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils, à qui vous donnerez le nom de Jésus. » (Luc, I, 31). Jésus-Christ, Fils de Dieu, est égal en perfections à son Père : « Il est la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance. » (Hébr., I, 3). Mais il a pris la forme de serviteur : « Le Fils de l'homme, dit-il, n'est point venu pour être servi, mais pour servir. » (Matth., XX, 28). Jésus-Christ est le saint des saints : « Il n'est pas de saint comme le Seigneur, car il n'en est pas d'autre en dehors de vous. » (I Rois, II, 2). Et voici qu'il a pris une chair semblable à celle du péché : « Celui qui ne connaissait pas le péché a été traité comme s'il eût été le péché. » (II Cor., V, 21). Pouvait-il s'anéantir davantage ? Et le plus grand prodige d'amour que Jésus-Christ a réalisé afin d'expier nos péchés, c'est que ses humiliations sont les humiliations d'un Dieu fait homme. De même qu'il est descendu des cieux sans qu'il ait cessé d'y être, ainsi s'est-il aussi anéanti, non pas en déposant la nature divine, mais en s'unissant la nature humaine. C'est pourquoi ses abaissements ont la vertu de confondre notre orgueil et de satisfaire pour nous. L'homme avait cru à la parole du tentateur lui disant : « Vous serez comme des dieux. » (Gen., III, 5). Et Jésus-Christ voulant expier pour nous s'est fait homme afin de pouvoir dire : « J'ai payé ainsi pour ce que je n'avais pas pris. » (Ps., LXVIII, 5). Voulons-nous donc accomplir notre pénitence, ne cherchons pas à nous élever à Dieu, mais travaillons à devenir semblables à l'Homme-Dieu qui s'est humilié pour nous.

Jésus-Christ, dès le premier instant de son incarnation, a ressenti toutes les humiliations, excepté le péché, que les enfants des hommes éprouvent à leur entrée dans la vie. Il les a d'autant plus ressenties qu'il est plein de sagesse et de raison, et qu'il n'y a en lui aucune ignorance ou insensibilité qui l'empêche d'en éprouver les impressions. D'autre part il suspend la joie sensible que son âme bienheureuse, par l'union hypostatique, pouvait répandre sur son corps, afin de pouvoir satisfaire. Aussi combien ont été grandes et nombreuses les humiliations qui ont marqué les commencements de son existence ! A peine le Saint-Esprit est-il survenu en Marie qu'il a été conçu, et le voilà comme dans une prison durant plusieurs mois et nous pouvons lui dire avec l'Eglise : « O Jésus, vous n'avez pas eu horreur du sein d'une vierge ! » (*Te Deum*). Il vient de naître à Bethléem : voyez l'étable où le mystère s'est accompli, la crèche où il est couché, les langes dont il est enveloppé. Il se soumet à la loi de la circoncision : c'était prendre le remède du péché. Il est porté dans le temple, et là il est racheté comme une victime vulgaire. Il se sous-

trait aux recherches d'Hérode comme un faible mortel, et se réfugie en Egypte pour y vivre comme un exilé. Il revient à Nazareth où il demeure jusqu'à l'âge de trente ans : il travaille de ses mains avec saint Joseph et tous le prenant pour le fils d'un charpentier. Et si durant les jours de cette vie cachée, il sort un moment de cet état d'abaissement pour aller s'asseoir dans le temple au milieu des docteurs, il s'humilie néanmoins en écoutant ceux dont il est le maître, et il les interroge comme s'il avait besoin de s'instruire. O Jésus ! Pourquoi, dès le matin de votre incarnation, vous êtes-vous soumis à toutes ces humiliations ? Et Jésus nous répond encore : « J'ai payé pour ce que je n'avais pas pris. » Quelle bonté ! Il expiait pour nous et nous donnait un exemple ; car si le péché est de tous les âges, il en doit être de même de la pénitence. Mais élevons nos pensées encore plus haut. Toutes les humiliations que Jésus embrasse avec tant d'amour, ne sont-elles pas une figure de celles qui marquent ordinairement les premiers pas de la conversion du pécheur ? Le monde, les méchants, le démon, en nous voyant ressuscités à la vie de la grâce, n'ont-ils pas cherché à nous humilier, à nous détourner de la voie de la pénitence ? Ah ! s'il en était ainsi, regardons Jésus-Christ notre divin modèle et marchons sur ses traces. C'est à ce prix que nous conserverons en nos âmes les fruits de notre réconciliation.

Mais cet abandon de Jésus aux humiliations deviendra plus manifeste et plus prodigieux durant les jours de son ministère public. Le premier acte de sa vie publique consiste à venir sur les bords du Jourdain où Jean prêchait au peuple, et là devant tous il reçoit le baptême de pénitence. Aussi a-t-il été pris pour ce qu'il n'était pas, c'est-à-dire pour un homme pécheur. Il y avait quarante jours qu'il était au désert, persévérant dans le jeûne et la prière. Or le démon ne voyant en lui qu'un homme crut qu'il pourrait le porter à commettre le péché, et il s'approcha de lui pour le tenter. (Matth., IV, 3-11). Quelle humiliation pour le Sauveur ! Il est jugé par le démon, lui le Verbe fait chair venant expier nos péchés, comme pouvant offenser Dieu. Mais les Juifs ainsi que les scribes et les pharisiens sont allés encore plus loin, tous l'ont accusé, disant : « Nous savons que cet homme est pécheur. » (Jean, IX, 24). De là les nombreuses et épouvantables calomnies dont ils l'ont poursuivi dans les jours de son ministère, disant : C'est un homme de bonne chère, un séducteur du peuple, un ennemi déclaré de la loi de Moïse, de César, de la nation ; c'est un blasphémateur, un insensé capable de se donner la mort ; c'est un malfaiteur. (Jean, X, 20, VIII, 22, VII, 12 ; Luc, XXIII, 2, 9 ; Matth., XI, 19, XII, 2, XV, 2, XXI, 23). Le Dieu de toute sainteté pouvait-il supporter des accusations plus humiliantes ? Enfin Jésus-Christ a-t-il toujours rencontré l'amour, la reconnaissance dans ses disciples ? Hélas ! de là lui sont venues des humiliations, car ils étaient lents à croire, se scandalisant de sa doctrine, n'ayant que

des vues terrestres, doutant de sa puissance, se demandant qui occuperait les premières places dans son royaume, ne comprenant rien à l'annonce de sa passion et de son retour vers son Père, et pour tout dire d'un seul mot, les disciples, à l'égard de leur Maître, passaient, selon les occasions, de la présomption à la crainte, de la vanité à la faiblesse, de la témérité à la lâcheté, de l'amour à l'indocilité. (Marc, ix, 9, iv, 38, 40, 43, viii, 17, 49, ix, 30; Luc, viii, 22, xviii, 32, ix, 53, xxii, 21, xxiv, 25; Matth., xxvi, 8; Jean, xiv, 5, 9). Quelle humiliation pour Jésus-Christ de voir ses apôtres retirer si peu de fruit de ses enseignements, de ses miracles, de ses œuvres, et surtout de les savoir disposés à l'abandonner dès la première occasion ! Et cependant il a tout supporté sans jamais se rebuter, sans jamais cesser de les aimer et de les tolérer auprès de lui. C'est ainsi que Jésus-Christ, à mesure qu'il avançait vers le terme de l'expiation de nos péchés, rencontrait des humiliations toujours plus nombreuses et sans cesse renouvelées. Ah ! soyons-lui reconnaissants d'avoir paru sur la terre comme le plus humilié d'entre les hommes, car il aurait pu manifester sa sainteté, donner un grand éclat à ses œuvres, et revêtir ses paroles d'une souveraine vertu au point d'imposer silence à la calomnie. Il n'en a rien fait parce qu'il voulait tout à la fois nous montrer combien nous aurions à nous humilier pour expier nos péchés, et comment nous devrions supporter les humiliations.

Il suffit au disciple qu'il soit comme son maître, et à l'esclave comme son seigneur. Et nous voici, nous pécheurs réconciliés, sur le chemin de la pénitence. Ah ! le démon ne tarde pas à venir nous y rejoindre. Il se souvient des péchés qu'il nous a fait commettre, il voit en nous tout ce qui peut être une occasion de nouvelles chutes ; c'est le lion qui tourne autour de nous pour nous dévorer. (I Pierre, v, 8). Il ne nous laisse point accomplir notre pénitence dans la paix et la joie, car il nous poursuit de ses tentations. Nous demandons dans nos prières d'en être délivrés. Il le faut certainement, mais voici Jésus-Christ qui se présente devant nous subissant la tentation au désert, et nous disant : « Ma grâce vous suffit. » (II Cor., xii, 9). Et cette humiliation d'être tenté par le démon pèsera sur nous jusqu'à notre dernier soupir. Il y a d'autres humiliations non moins dangereuses qui nous viennent des hommes, et surtout des hommes pécheurs. On ne croit pas à notre conversion et on nous dit comme les Juifs disaient à Jésus-Christ : « Nous voulons voir un signe de vous. » (Matth., xii, 38). Et comme les Juifs ont poursuivi Jésus de leurs calomnies, ils nous poursuivent nous-mêmes, en incriminant nos intentions les plus pures, en prêtant à nos œuvres de pénitence des motifs odieux, en donnant à nos actions les plus innocentes des noms abhorrés, et pour tout dire d'un seul mot, ils ne croient pas à nos vertus, ou si vous voulez, à la vertu non seulement des pécheurs réconciliés, mais des âmes les plus parfaites. Il y a là une

source d'humiliations incessantes qui parfois découragent les âmes les plus fortes, paralysent les meilleures volontés et seraient capables de nous détourner de la voie de la pénitence. Ah ! portons nos regards sur Jésus-Christ qui est là devant nous, ayant souffert toutes ces humiliations, et nous disant : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » (Jean, xvi, 33). Enfin nous trouvons des humiliations au milieu de nos frères, de nos familles, de nos amis qui servent Dieu avec nous et qui ont besoin comme nous d'expier leurs péchés. Il croient avoir la mission de nous imposer leur manière de voir au sujet de la pénitence que nous avons à remplir, et seraient disposés volontiers à se donner à nous comme un exemple que nous devons suivre. De là naissent des froissements, des jalousies, des critiques plus ou moins déguisées, et même des soupçons injurieux pour nous. Ils oublient que nous n'avons qu'un seul maître qui est Jésus-Christ. (Matth., xxiii, 28). Ah ! s'il en était ainsi de notre vie, souvenons-nous de ce qu'il nous a dit lui-même : « Les ennemis de l'homme seront les gens de sa propre maison. » (*Ib.*, x, 36).

III. — LE PÉCHEUR RÉCONCILIÉ DOIT A L'EXEMPLE DE JÉSUS CHRIST ÊTRE DISPOSÉ A ACCEPTER DANS UN ESPRIT DE PÉNITENCE TOUTES LES SOUFFRANCES QU'IL RENCONTRE SUR SON CHEMIN.

Jésus-Christ touche au terme de l'expiation de nos péchés. La route qu'il a déjà parcourue a été remplie de toutes sortes d'oppositions et d'humiliations. Aussi dit-il à ses apôtres : « C'est assez ; l'heure est venue : voilà que le Fils de l'homme sera livré aux mains des pécheurs. » (Marc, xiv, 41). Il lui reste maintenant à souffrir toutes les douleurs que l'homme peut rencontrer sur son chemin, et sans en excepter une seule. Car il veut être pour tous et toujours un maître parfait qui nous enseigne à expier et à savoir souffrir selon Dieu. C'est le dessein de son amour qu'il a réalisé durant les heures de sa passion, puisqu'il lui aurait suffi de verser une larme, de dire une prière pour nous sauver, et s'il a voulu aller plus loin dans le chemin de l'expiation, c'est afin de nous laisser un exemple que nous devons imiter dans l'accomplissement de notre pénitence. C'est pourquoi ne soyons point surpris de le voir sur le chemin du Calvaire, sans éclat ni beauté, comme l'homme de toutes les douleurs. Ainsi l'avait vu le prophète bien des siècles auparavant : « Nous l'avons vu, a-t-il dit, méprisé et le dernier des hommes, homme de douleurs, connaissant l'infirmité ; son visage était caché, et nous l'avons compté pour rien. Il a vraiment pris lui-même nos langueurs sur lui, et il a lui-même porté nos douleurs, et nous l'avons considéré comme un lépreux, frappé de Dieu et humilié. Mais il a été lui-même blessé à cause de nos iniquités, il a été brisé à cause de nos crimes ; le châtiment qui nous procure la paix est tombé sur lui, et nous avons été guéris par ses meurtrissures. » (Is., liii, 3-5). Voilà bien le Jésus de Nazareth qui a été livré aux Gentils,

raillé, flagellé, couvert de crachats, et enfin condamné à mourir sur une croix. (Luc, XVIII, 32). C'est ainsi qu'il avait annoncé lui-même la consommation de l'expiation de nos péchés. Quelle sera la nôtre ? Il est vrai que nous ne sommes pas destinés comme Jésus-Christ à connaître toutes les souffrances de la Passion, mais il n'est pas moins vrai qu'avant d'atteindre le terme de notre pénitence, nous aurons certainement à souffrir, c'est-à-dire à avoir part à la Passion dans la mesure de notre vocation. Quels sont donc les sacrifices que Dieu exigera de nous à mesure que nous approcherons de l'heure de notre mort ? Nous n'en savons rien ; mais n'oublions pas que nous trouvons toujours en Jésus-Christ des exemples à suivre et des grâces à lui demander.

Exposition

Il aurait suffi à Jésus-Christ de verser une larme, de dire une prière pour nous sauver, et s'il est allé plus loin, c'est pour nous témoigner son amour et nous laisser un exemple à suivre. S'il a souffert la Passion c'est qu'il l'a voulu. Le prophète avait dit : « Il a été offert, parce que lui-même l'a voulu, et il n'a pas ouvert la bouche. » (Is., LIII, 7). Il avait dit lui-même : « Personne ne me ravit la vie ; mais je la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la donner, et j'ai le pouvoir de la reprendre. » (Jean, x, 18). Il est certain d'autre part que Jésus-Christ aurait pu nous sauver sans souffrir ; il n'avait qu'à mener sur la terre une vie douce et tranquille, mais ce qui suffisait à la rédemption ne suffisait pas à l'amour ; car en souffrant par amour, Jésus-Christ a rendu à Dieu plus qu'il ne fallait pour expier nos péchés. C'est donc avec raison que Moïse et Elie, parlant sur le Thabor de la passion de Jésus-Christ, l'appelaient un excès. (Luc, ix, 31). Et cet excès de douleur et d'amour a été d'autant plus grand qu'il s'y est livré alors que nous étions encore pécheurs, c'est-à-dire les ennemis de Dieu. Saint Paul l'a dit : « Pourquoi le Christ, lorsque nous étions encore infirmes, est-il mort au temps marqué, pour des impies ? Certes, à peine quelqu'un mourrait-il pour un juste ; peut-être cependant que quelqu'un aurait le courage de mourir pour un homme de bien. Ainsi, Dieu témoigne son amour pour nous, en ce que, dans le temps où nous étions encore pécheurs, le Christ est mort pour nous. » (Rom., v, 6-9). O heureuse faute, serions-nous tentés de nous écrier, qui nous vaut cet excès de douleur et d'amour ! Qui ne se sentirait à son tour embrasé du désir de souffrir pour ses péchés ? De même que Jésus-Christ par amour pour nous n'a refusé aucune souffrance afin d'expier pour nos péchés, ainsi devons-nous à son exemple embrasser par amour pour lui toutes les souffrances qui nous sont présentées en vue de l'expiation de nos péchés. Ah ! combien nous serions heureux si les anges du ciel parlaient à Jésus-Christ de nos excès de douleur et d'amour pour notre propre expiation !

Jésus-Christ a été livré aux Gentils. Il est là

au Jardin des Oliviers attendant l'heure de la trahison. Il vient de souffrir une cruelle agonie pour nos péchés qui étaient présents à sa pensée, et nous, quelle douleur éprouvons-nous de ces péchés dont le souvenir devrait nous couvrir de honte et remplir notre âme de tristesse ? C'est pour Jésus l'heure de ses ennemis et des puissances des ténébres. (Luc, XXII, 44, 53). Et le voilà trahi par Judas. (Ib., 48). Dans ce baiser que le Sauveur reçoit du disciple perfide, il y a aussi toutes les trahisons dont nous nous sommes rendus coupables envers Jésus-Christ dans l'accomplissement de nos devoirs. Alors les apôtres, comme il le leur avait annoncé, sont dispersés chacun de son côté et le laissent seul entre les mains des soldats. (Jean, xvi, 32). Et cependant n'avaient-ils pas déclaré qu'ils ne l'abandonneraient jamais ? L'épreuve est venue, et tous y ont succombé. (Matth., xxiv, 56). Hélas ! n'est-ce pas notre histoire d'hier ? Aujourd'hui nous faisons tous de nouveau des protestations de fidélité, nous lui promettons de le suivre toujours sur le chemin de la pénitence. Ah ! craignons ce demain qui vient et souvenons-nous de ce qu'il nous a dit : « Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation. » (Matth., xxvi, 41). Et voilà Jésus livré d'abord à ses ennemis. Caïphe l'interroge, permet qu'un officier subalterne lui donne un soufflet, il appelle de faux témoins qui déposent contre lui, il invite tout le conseil à déclarer qu'il est digne de mort parce qu'il a affirmé qu'il était le Fils de Dieu. (Matth., xxvi ; Marc, xiv ; Luc, xxii ; Jean, xviii). Et nul ne s'est levé pour défendre les droits de la justice, de la vérité, de l'innocence. Ah ! quand nous rencontrons sur notre chemin l'injustice, la calomnie, la violation de tous nos droits, qui oserait se plaindre ? N'est-ce point la pénitence que Dieu nous demande en retour des péchés dont nous nous sommes rendus coupables envers lui ? Que notre conscience réponde. Acceptons donc l'expiation.

Jésus-Christ a été raillé. Considérez-le entouré de serviteurs et de soldats. Il est à la merci de leur brutalité et de leur insolence, l'Agneau de Dieu ! Tous se font un jeu barbare et un cruel divertissement de l'outrager, ils l'accablent d'opprobres, insultent à sa patience, ajoutent lâcheté sur lâcheté, et voici Pierre qui joint en le reniant le parjure au mensonge. O Jésus ! combien mes péchés ont dû outrager Dieu, l'insulter et le mépriser, pour vous condamner vous-même à tous ces opprobres, afin de les expier ! Quand les injures, les mauvais traitements seront placés sur mon chemin, accordez-moi de les accepter dans le silence de mon cœur et dans la paix, afin que je m'associe aux expiations que vous avez accomplies pour moi. Mais voici Jésus-Christ à la cour d'Hérode. L'évangéliste nous dit que ce roi avec sa cour méprisa le Sauveur et se joua de lui. (Luc, xxiii, 11). Et tous suivent son exemple, accablent Jésus de leurs railleries et le regardent comme un fou et un insensé. Ah ! voilà bien les hommes de plaisir qui tournent en dérision la vertu, la morale évangélique et ne connaissent d'autres satis-

factions que celles qui viennent des passions. Adorons cette éternelle Sagesse qui s'est couverte du voile du silence en présence de ces hommes pécheurs ne comprenant rien à la beauté et à la joie d'une âme qui trouve son bonheur en Dieu. O Jésus ! soyez béni de m'avoir placé sur le chemin de la pénitence où je sens combien sont heureux les cœurs purs, parce qu'ils voient Dieu. (Matth., v). Enfin voici le divin Maître ramené devant le tribunal de Pilate, et là tout le peuple lui préfère Barrabas, un insigne voleur. (Matth., xxvii; Luc, xxiij). Jésus expie la prévarication de l'homme qui, en commettant le péché, s'est donné au démon et n'a plus voulu de son Dieu. O mon Sauveur ! c'est bien pour mon salut que vous avez enduré cette douleur, mais aujourd'hui je vous ai trouvé sur le chemin de la pénitence ; non, je ne veux plus du démon : je vous tiens par mon repentir et mon amour, et je ne vous laisserai plus aller. (Cant., iii, 4).

Jésus-Christ a été flagellé. C'était le supplice réservé aux esclaves. Les Juifs sont arrivés à faire partager à Pilate leur cruauté et leur fureur. (Matth., xxvii). Jésus est dépouillé de ses vêtements, lié à une colonne. On choisit des instruments barbares, et les bourreaux impitoyables frappent à l'envi l'Homme-Dieu, et ne s'arrêtent que lorsqu'ils ne savent plus où le frapper. Et moi, n'ai-je point participé à ce supplice affreux que mon Sauveur endurait pour moi ? C'est moi qui l'ai flagellé chaque fois que je me suis servi de mon corps, de mes membres, pour commettre le péché, et maintenant je ne voudrais point à mon tour souffrir dans ma chair les expiations que Dieu me demande ? S'il a été l'esclave de son amour pour moi jusqu'à souffrir la flagellation, il faut que je suive son exemple en devenant l'esclave de la mortification pour expier mes péchés.

Jésus-Christ a été couvert de crachats. Quelles souffrances notre divin Sauveur ne devait-il pas ressentir tant en son âme que dans son corps ? Il avait livré son corps à ceux qui le frappaient, et voici que Jésus se laisse couvrir d'opprobres pour expier nos péchés. Il ne détourne pas son visage des crachats qui y tombent, présente ses joues aux soufflets des soldats, reçoit un roseau dans sa main droite, accepte une couronne d'épines sur sa tête, permet qu'on jette sur lui un manteau d'écarlate, et ne s'oppose point à ce qu'on le raille et qu'on fléchisse le genou devant lui, disant : Salut, roi des Juifs. (Matth., xxvii). Et voilà l'homme que nos péchés ont réduit à cette extrémité ! C'est le Roi immortel des siècles qui se présente avec tous ses abaissements et toutes ses douleurs pour se chercher des sujets qui veuillent vivre sous ses lois et participer aux ignominies de sa passion. C'est le Chef humilié et souffrant dont nous sommes les membres à condition que nous vivrons comme lui dans les humiliations et les souffrances. C'est le divin Modèle que Dieu nous demande de reproduire dans notre vie de chaque jour, parce qu'il nous appelle à être conformes à son Fils Jésus-Christ. (Rom., viii, 29). Marchons donc sur

le chemin de la pénitence, et quelles que soient nos douleurs et nos humiliations, souvenons-nous que nous sommes avec Jésus-Christ.

Jésus-Christ a été condamné à mourir sur une croix. C'est l'expiation suprême qu'il souffrira sur le Calvaire. Demandons-nous quel sentiment éveille en nos âmes cette condamnation qui a été arrachée à Pilate par un peuple en fureur, le peuple de Dieu ! Ah ! Il y a pour le pécheur réconcilié des souvenirs qui sont toujours là devant lui : « Mon péché, disait David, est toujours là devant moi. » (Ps. l, 2). Hélas ! nous aussi nous étions les enfants de Dieu, et voici qu'un jour, des voix ont retenti au dedans de nous-mêmes, disant : Crucifiez Jésus de Nazareth ; nous ne voulons pas qu'il règne sur nous. Et notre pauvre âme n'a point su résister. Car notre cœur voulait aimer la création, notre intelligence ne comprenait plus le don de Dieu, notre mémoire oubliait le ciel pour nous faire penser à la terre, et notre volonté ne voulait plus du bien, de la vertu, du devoir, et elle a préféré choisir le mal. Et Jésus a accepté cette nouvelle condamnation comme il avait accepté la première. O Jésus ! nous le savons, vous nous aimez encore, malgré que nous n'ayons pas voulu de vous, puisque vous nous avez placés de nouveau sur le chemin de la pénitence. O Jésus ! A vous maintenant de nous condamner aux peines et aux fatigues, au travail et aux œuvres, aux humiliations et aux douleurs ; nous voici devant vous pour faire votre volonté, afin que vous nous manifestiez la volonté de notre Père céleste qui nous demande d'expier nos péchés et de marcher sur vos traces.

Conclusion

Mon cœur est prêt, ô Dieu, mon cœur est prêt pour vous dire ma reconnaissance, car vous avez arraché mon âme des mains de ceux qui m'opprimaient. (Ps. lvi). Mon cœur est prêt pour travailler avec votre divin Fils à détruire le péché, en me faisant moi-même victime à son exemple. (Hébr., ix, 26). Mon cœur est prêt, parce que j'ai été contristé de manière à comprendre que je dois faire pénitence. (II Cor., vii, 9). Mon cœur est prêt pour garder exactement les commandements que vous m'avez donnés ; et mes pas seront dirigés vers vous, parce que j'ai caché vos paroles dans mon cœur, afin que je ne pèche plus contre vous. (Ps. cxviii, 4, 11). O Dieu, soyez béni, vous avez entendu ma prière, et vous me dites au dedans de moi-même : « Mon enfant, je t'indiquerai ce qui est bon, et ce que le Seigneur demande de toi : c'est de pratiquer la justice, d'aimer la miséricorde et d'être vigilant à marcher avec ton Dieu. » (Mich., vi, 8). « Seigneur, voici que je vous louerai de tout mon cœur, et je glorifierai votre nom éternellement, parce que votre miséricorde est grande envers moi, et vous avez arraché mon âme de l'enfer le plus profond. » (Ps. lxxxv, 12-13). Et maintenant, « ô Dieu, affermissez ce que vous avez opéré en nous. » (Ps. lxxvii, 28). Amen.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA

DIXIÈME ANNÉE DE L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SUPPLÉMENT A L'AMI DU CLERGÉ (ANNÉE 1898)

Sermons pour les fêtes de l'année

I. — Fêtes de Notre-Seigneur et des saints

JOUR DE L'AN 1899 : Vœux de bonne année.	825
— Plan de sermon	808
EPIPHANIE : L'œuvre anti-esclavagiste.	841
— Comment Dieu s'est-il manifesté à l'homme	843
— Plan de sermon	824
SAINTE-FAMILLE : La famille chrétienne.	8
SAINT JOSEPH : Plans de sermons.	152
JEUDI SAINT : L'Eucharistie.	193
— Plan de sermon	231
VENDREDI SAINT : La Passion de l'Homme-Dieu.	196
— Plan de sermon.	232
PAQUES : L'Homme-Dieu vainqueur de la mort.	201
— Plan de sermon.	192
PATRONAGE DE SAINT JOSEPH : Saint Joseph époux de Marie et père adoptif de Jésus	257
ASCENSION : L'adoration perpétuelle et l'Ascension.	315
— Plans de sermons.	323
PENTECÔTE : Plan de sermon	344
TRINITÉ : Plan de sermon.	360
FÊTE-DIEU : Le pain du ciel.	373
— Plan de sermon	360
TOUSSAINT : Les huit béatitudes	668
— La souffrance est une amie (3 ^e béatit.).	697
— L'existence d'une autre vie.	681
— Des différentes voies par lesquelles le Bon Dieu conduit les hommes au paradis	683
— Comment les saints contribuent à notre salut.	686
— Plans de sermons.	695, 696
TRÉPASSÉS : Les peines du Purgatoire	690
— On se retrouve au ciel.	699
— Requiescant in pace	702
DÉDICACE : Le sommeil et la vision de Jacob	704
— Comment nos églises sont les maisons de Dieu et la porte du ciel.	713
NOËL : Fête du chrétien et fête du peuple.	793
— Les circonstances de la naissance du Sauveur	812

II. — Fêtes de la sainte Vierge

PURIFICATION : La Purification et l'adoration perpétuelle.	33
MOIS DE MARIE : Allocution d'ouverture sur les charmes de la dévotion à la très sainte Vierge.	273
NOTRE-DAME AUXILIATRICE : La libératrice incomparable.	332
VISITATION : Eloge de la foi de Marie.	393
ASSOMPTION : Les gloires de Marie	489
— Plans de sermons	344, 504
SAINT CŒUR DE MARIE : La sainteté incomparable de la très sainte Vierge.	537
NATIVITÉ : Notre-Dame d'Espérance.	553
— Plan de sermon	568
SEPT-DOULEURS : La patience héroïque de la très sainte Vierge.	569
ROSAIRE : Plan de sermon	632
MATERNITÉ : La Mère admirable	617
PURETÉ : La charité de la très sainte Vierge.	633
PATRONAGE : Marie médiatrice de notre salut.	665
PRÉSENTATION : La vie de la très sainte Vierge dans le Temple.	729
IMMACULÉE-CONCEPTION : Les prophéties des grands de Marie.	745
— Le prix de la grâce sanctifiante	761
— Plans de sermons	760

Panégyriques

Sainte Anne (26 juillet)	463
Saint Aubin (1 ^{er} mars)	193
Sainte Berthe de Blangy (4 juillet)	412
Saint Christophe (25 juillet)	453
Saint Eustache (20 septembre)	610
Saint Jacques le Majeur (25 juillet)	457
Sainte Jeanne de Chantal (21 août)	505
Saint Marculfe ou Marcou (1 ^{er} mai)	259
Saint Mathieu (21 septembre)	576
Saint Pierre-aux-Liens (1 ^{er} août)	473
Saint Pierre Fourier (9 décembre)	764
Saint Raymond Nonnat (31 août)	541
Sainte Solange (10 mai)	293
Saint Vaast (6 février)	41
Saint Vincent de Paul (19 juillet)	444

Prônes catéchétiques (suite)

LE SYMBOLE DES APÔTRES (suite et fin)

Dimanches après l'Épiphanie

III ^e dimanche : La création de l'homme et l'état	
— d'innocence	20
IV ^e — Le péché originel	23
Septuagésime : Notre-Seigneur Jésus-Christ . . .	35
Sexagésime : L'Incarnation	54
Quinquagésime : Enfance et vie cachée de Notre-	
Seigneur Jésus-Christ	57

Dimanches de Carême

I ^{er} dimanche : La doctrine de Jésus-Christ . . .	68
II ^e — Le mystère de la Rédemption . . .	89
III ^e — Le mystère de la Rédemption (suite) . . .	103
IV ^e — Les fruits de la Passion	179
Passion : Jésus dans les Limbes	183
Rameaux : Jésus au tombeau	206

Pâques

La Résurrection du Sauveur	209
--------------------------------------	-----

Dimanches après Pâques

I ^{er} dimanche : L'Ascension	220
II ^e — Le jugement général	236
III ^e — Le jugement particulier	252
IV ^e — Le Purgatoire	268
V ^e — La descente du Saint-Esprit	290
Dimanche dans l'octave de l'Ascension : Les opér-	
ations du Saint-Esprit dans l'Eglise et dans les	
âmes	304

Pentecôte

L'Eglise et la triple autorité de ses pasteurs . . .	321
--	-----

Dimanches après la Pentecôte

I ^{er} dimanche : Primauté de saint Pierre et de ses	
successeurs	336
II ^e — Les Evêques, successeurs des Apô-	
tres	351
III ^e — Les marques de la véritable Eglise :	
Unité et Sainteté	380
IV ^e — Catholicité et Apostolicité	383
V ^e — Hors de l'Eglise point de salut	397
VI ^e — La communion des saints	415
VII ^e — La rémission des péchés	428
VIII ^e — La résurrection de la chair	449
IX ^e — L'enfer	459
X ^e — Le ciel	475

Courte explication de la doctrine chrétienne
(suite et fin)

Sermons où l'on n'a pas le temps de dormir

42. — L'Eglise : Hors de l'Eglise point de salut . .	60
43. — La communion des saints	72
44. — La rémission des péchés	93
45. — La mort, châtiment du péché	214
46. — La mort, espérance	225
47. — Le jugement particulier	242
48. — La résurrection de la chair	272
49. — La résurrection des justes	372
50. — La résurrection des réprouvés	420
51. — Dieu connu au jugement dernier	479
52. — Les hommes connus au jugement dernier . .	499
53. — Le purgatoire	514
54. — L'enfer	529
55. — Le ciel	545

Instructions sur l'année liturgique

I. — L'année liturgique et ses grandes divisions . .	493
II. — Le temps de l'Avent	508
III. — Noël	526
IV. — La Circoncision et l'Épiphanie	562
V. — Le Carême	572
VI. — La Passion et la Semaine Sainte	591
VII. — Pâques	604
VIII. — Le Temps pascal et l'Ascension	636
IX. — La Pentecôte et la Trinité	671
X. — La Fête-Dieu et le Sacré-Cœur	723
XI. — Les dimanches après la Pentecôte	735
XII. — La Toussaint — Les Trépassés — La Dédi-	
cace	768
XIII. — Fêtes de la sainte Vierge	816
XIV. — Fêtes des anges et des saints	827

Petit Carême sur les trois premiers chapitres
de la Genèse

I ^{re} Instruction : <i>Pulvis es</i>	86
II ^e — Dieu créateur	97
III ^e — Puissance et Bonté de Dieu	99
IV ^e — Les oiseaux	101
V ^e — Création de l'homme, esprit et	
matière	113
VI ^e — L'homme roi de la terre	116
VII ^e — L'homme créé à l'image de Dieu	118
VIII ^e — Le mariage : son indissolubilité	120
IX ^e — Croissez et multipliez-vous	137
X ^e — La femme aide de l'homme	139
XI ^e — Le péché originel	142
XII ^e — La fuite des occasions	145
XIII ^e — La fausse complaisance	153
XIV ^e — Promesse de la rédemption	155
XV ^e — La loi de la douleur et la loi du	
travail	169
XVI ^e — Coopération de l'homme à sa ré-	
demption par le repentir	171
XVII ^e — Le remords	174
XVIII ^e — La confession	176
XIX ^e — L'Eucharistie	193
XX ^e — La Passion de l'Homme-Dieu	196
XXI ^e et dernière. L'Homme-Dieu vainqueur de la	
mort	201

Instructions de Carême sur la Grâce

I ^{re} Instruction : Nature de la grâce	129
II ^e — Nécessité de la grâce	150
III ^e — Excellence de la grâce	166
IV ^e — Les caractères de la grâce : 1 ^o Sa	
douceur	167
V ^e — Les caractères de la grâce : 2 ^o Sa	
force	189
VI ^e — L'abus de la grâce	191
VII ^e — Châtiments de l'abus de la grâce	215

Instructions de dix minutes sur les Evangiles
du Carême

SEPTUAGÉSIME : Les ouvriers de la onzième heure . .	73
SEXAGÉSIME : Comment il faut écouter la parole de	
Dieu	74
QUINQUAGÉSIME : Les mortifications du Carême . .	93
I ^{er} DIMANCHE DE CARÊME : La tentation	106
II ^e — La Transfiguration de Notre-Seigneur	123
III ^e — Le démon méfiant	124
IV ^e — La multiplication des pains	125

DIMANCHE DE LA PASSION : La Passion	165
— DES RAMEAUX : La Passion et la pénitence	212
POUR LE JOUR DE PAQUES	224

Chemins de croix

Pour le premier vendredi de Carême	95
Pour le Vendredi Saint	203

Une lecture par semaine pour le mois de saint Joseph

I. — Saint Joseph, le juste persécuté	126
II. — Saint Joseph, le juste persécuté qui demeure « dans la main de Dieu »	147
III. — Saint Joseph à Nazareth	158
IV. — Saint Joseph notre modèle dans son admirable mort	186

La messe expliquée aux fidèles (suite et fin)

XXXIII. — Les prières après la consécration	5
XXXIV. — <i>Nobis quoque peccatoribus</i>	27
XXXV. — Le <i>Pater</i>	161
XXXVI. — Méditation du <i>Pater</i>	297
XXXVII. — <i>Libera nos et Agnus Dei</i>	377
XXXVIII. — La communion	409
XXXIX. — L'action de grâces	441

Entretiens sur les paraboles évangéliques (suite)

XXVII. — L'économe habile	281
XXVIII. — Le mauvais riche	361
XXIX. — Le mauvais riche (<i>suite</i>) : <i>Le superflu</i>	777

Instructions sur la Pénitence

I. — Dieu nous appelle à la pénitence	652
II. — Dieu a confié à l'Eglise la mission d'appeler tous les hommes à la pénitence	657
III. — Dieu nous témoigne sa miséricorde en nous appelant à faire pénitence	715
IV. — Nous abuserions de la miséricorde du Seigneur si nous différions de jour en jour notre pénitence	749
V. — Dieu nous demande en premier lieu la pénitence du cœur	772
VI. — Dieu nous demande ensuite d'accepter le travail comme une pénitence	784
VII. — Dieu nous demande d'accomplir comme pénitence des œuvres bonnes et laborieuses	796
VIII. — Le pécheur qui accomplit le devoir de la pénitence	830
IX. — Le pécheur réconcilié doit marcher sur les traces de Jésus-Christ dans l'accomplissement de sa pénitence	846

Premières communions

I. — A la messe	49
II. — Aux vêpres : Rénovation des vœux du baptême	51
III. — Au salut	53
Pour une retraite : La première communion sacrilège	243
— La première communion fervente	246
Dialogue pour une consécration à saint Joseph le soir de la première communion	262

Dialogues et variétés

Récit pour Pâques	230
Les leçons d'une mésange bleue	279

Consécration à saint Joseph	262
Les petites vipères	325
La statue miraculeuse de N.-D. au Mont-Carmel	530

Conférences aux femmes chrétiennes (suite et fin)

VIII. — Les bonnes lectures	1
IX. — Le travail manuel	65
X. — Du pain spirituel que doit distribuer la femme chrétienne	217
XI. — Le culte de la Providence	329
XII. — La prévoyance	425
XIII. — Comment la femme chrétienne doit veiller sur les siens et faire prospérer sa maison	601
XIV. — Comment une femme chrétienne doit conserver et augmenter son double patrimoine temporel et spirituel	732
XV. — Les sources de la force chrétienne	809

Conférences à des religieuses institutrices

sur la manière d'instruire et d'élever les enfants

I ^{re} Conférence : La classe au point de vue chrétien	480
II ^e — La classe au point de vue naturel ou humain	521
III ^e — La classe au point de vue pédagogique	557
IV ^e — La classe au point de vue des mœurs	623

Une instruction par mois sur le Sacré Cœur (suite)

IV. — Le buisson d'Horeb figure du Sacré Cœur	39
V. — Le Cœur de Jésus modèle de miséricorde dans ses paroles	276
VI. — Le Cœur de Jésus modèle de miséricorde dans ses actions	354
VII. — <i>Cor Jesu, suave et mite universis</i>	403
VIII. — <i>Cor Jesu, misericors et miserator</i>	511
IX. — <i>Cor Jesu, diligens nos in omni tempore</i>	607
X. — <i>Cor Jesu, trahens nos in vinculis caritatis</i>	726

Les Litanies de la Sainte Vierge

Entretiens à des jeunes filles

I. — Origine, beauté et efficacité des Litanies	17
II. — Les litanies de Lorette	233
III. — <i>Kyrie eleison</i>	249
IV. — <i>Sancta Maria</i> : Sainteté de Marie	265
V. — Le nom de Marie	286
VI. — Le nom de Marie (<i>suite</i>)	301
VII. — <i>Sancta Dei genitrix</i>	317
VIII. — <i>Sancta Virgo virginum</i>	340
IX. — <i>Mater Christi</i>	345
X. — <i>Mater divinæ gratiæ</i>	495
XI. — <i>Mater purissima</i>	585
XII. — <i>Mater castissima</i>	719

Instructions sur les mystères du Rosaire (suite et fin)

XII. — Premier mystère glorieux	240
XIII. — Deuxième —	255
XIV. — Troisième —	313
XV. — Quatrième —	357
XVI. — Cinquième —	405

Sujets de circonstance

Discours d'un curé à son installation	161
Pour une première messe (Le prêtre et sa mission)	367

Adoration perpétuelle : L'esprit de cette fête . . .	434
— Le jour de la Purification . . .	33
— Le jour de l'Ascension . . .	315
— En union avec Montmartre . . .	348
— Les motifs de la sanctification du dimanche . . .	431
La présence réelle (allocation à des enfants) . . .	782
Fête patronale : Le patron, ses titres, nos devoirs . . .	386
Sermon pour une vêtue . . .	30
— pour une profession religieuse . . .	399
Rentrée des catéchismes . . .	620, 632
Fête de syndicat agricole . . .	578
Clôture d'une mission . . .	407
Pour inaugurer la restauration d'une église . . .	661
Bénédiction d'un clocher . . .	629
— d'un orgue . . .	674
— d'un calvaire . . .	465
— d'une fontaine . . .	753
Réception d'Enfants de Marie . . .	543
Pèlerinage en l'honneur de la Sainte Vierge : La pratique des pèlerinages . . .	649
— Un pèlerinage est un acte public de foi, d'espérance et de charité . . .	790
L'Œuvre de Saint-François de Sales . . .	588
Chemins de croix . . .	95, 203

Courtes instructions pour la prière du soir (suite)

XIII. — Les bergers de Bethléem . . .	11
XIV. — Les bergers de Bethléem (suite) . . .	131
XV. — La Circoncision, La Présentation de Jésus au Temple . . .	639
XVI. — La Purification . . .	694
XVII. — Le saint vieillard Siméon et la prophétesse Anne . . .	707
XVIII. — Les Mages . . .	754

Plans de sermons

CIRCONCISION : Vœux de bonne année . . .	808
ÉPIPHANIE : L'étoile des Mages et la foi . . .	324
SAINT JOSEPH : Saint Joseph et le père de famille . . .	152
— Vie cachée de saint Joseph . . .	152
JEUDI SAINT : L'Eucharistie source d'amour . . .	231
VENDREDI SAINT : La Passion de Jésus-Christ renouvelée par le pécheur . . .	292
PAQUES : Joie de l'Eglise . . .	192
ASCENSION : L'Ascension par rapport à Jésus-Christ et par rapport à nous . . .	328
— Esprit de cette fête . . .	328
PENTECOTE : Force des Apôtres . . .	344
TRINITÉ : Les enseignements du signe de la croix . . .	360
FÊTE-DIEU : Procession du Saint-Sacrement . . .	360
ASSOMPTION : Marie signe de puissance, de vérité et de grâce . . .	344
— Triple assomption de Marie . . .	504
— Marie a choisi la meilleure part . . .	504
NATIVITÉ : Esprit de cette fête . . .	568
ROSAIRE : Symbolisme et enseignement . . .	632
TOUSSAINT : Les chemins du ciel . . .	695
— Grandeur des saints . . .	696
— Pourquoi nous devons imiter les saints . . .	696
IMMACULÉE-CONCEPTION : Marie exempte de tout péché . . .	760
— Marie comblée de toutes les grâces . . .	760

NOËL : Double naissance de Jésus-Christ . . .	792
— Le mystère de l'Incarnation est le mystère de l'amour de Dieu pour nous . . .	807
— Quels sont ceux qui recevront la paix apportée par Jésus-Christ . . .	808
RENTÉE DES CLASSES : Instruction aux enfants . . .	632

Catéchisme de première communion

TROISIÈME PARTIE

MOYENS DE SALUT (suite)

Résumé des leçons sur la grâce . . .	76
--------------------------------------	----

II. — La prière

a) Sa nature . . .	108
b) Sa nécessité . . .	109
c) Ses conditions . . .	226
1. L'attention . . .	227
2. La ferveur . . .	228
3. L'humilité . . .	229
4. La confiance . . .	308
5. La persévérance . . .	311
6. L'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ . . .	312
d) Son objet . . .	389
e) Son efficacité . . .	421
f) Temps de la prière . . .	468
g) Lieu de la prière . . .	485
h) Ceux qu'il faut prier . . .	518
i) Ceux pour lesquels nous devons prier . . .	533
j) Différentes espèces de prières . . .	549
§ 1. La prière <i>vocale</i> . . .	550
§ 2. La prière <i>mentale</i> . . .	565
1 ^o Prière mentale ordinaire . . .	566
2 ^o Oraison jaculatoire . . .	581
3 ^o Méditation . . .	583
§ 3. La prière <i>particulière</i> . . .	598
§ 4. La prière <i>publique</i> . . .	612
§ 5. La prière <i>en famille</i> . . .	645
§ 6. La prière <i>en commun</i> . . .	678
k) Formules de prières . . .	742
§ 1. Le <i>Pater</i> . . .	742
1 ^o Ses noms . . .	742
2 ^o Son origine . . .	742
3 ^o Son excellence . . .	742
4 ^o Sa préface . . .	756
5 ^o Ses demandes . . .	803
Première demande . . .	803
Deuxième demande . . .	820
Troisième demande . . .	836

Catéchisme de persévérance

DEUXIÈME PARTIE

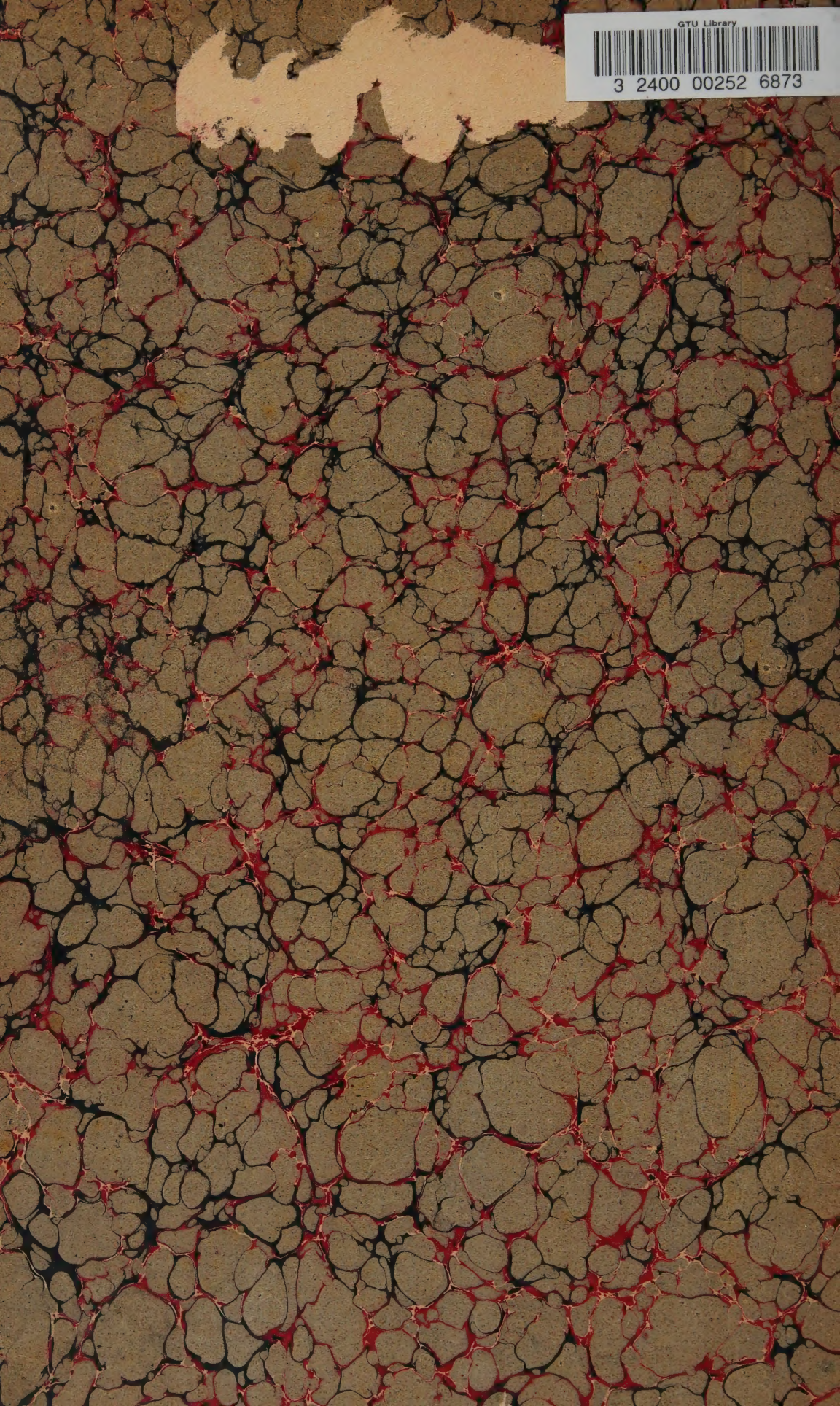
JÉSUS-CHRIST

I. — La vie cachée

I. — Le Verbe . . .	13
II. — Les deux missions de l'ange Gabriel . . .	45
III. — La Visitation . . .	436
IV. — Naissance de saint Jean-Baptiste . . .	500
V. — Naissance du Sauveur . . .	515
VI. — La Circoncision et la Purification . . .	546
VII. — Les Mages . . .	594
VIII. — La Fuite en Egypte . . .	641
IX. — Jésus enfant à Nazareth . . .	709
X. — Jeunesse de Jésus . . .	738







GTU Library

3 2400 00252 6873

L'Ami du clergé

v.20
1898
suppl.

CBPaC

v.20
1898
suppl.

41222

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709

